



3 1735 037 796 996

BIBLIOTHÈQUE
DE LA PLÉIADE

Romans

et nouvelles

ACHETÉ PAR LA BIBLIOTHÈQUE
DE LA PLÉIADE

962525

962525

ms

STENDHAL

Romans et nouvelles

I

ÉDITION ÉTABLIE ET ANNOTÉE

PAR HENRI MARTINEAU

PQ2435
A2M38r
v.1
c.2

nrf

lower
case
letter
P.

GALLIMARD

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

© Éditions Gallimard, 1952.

CE VOLUME CONTIENT :

ARMANCE

Préface par Henri Martineau.

APPENDICE

LE ROUGE ET LE NOIR

Préface par Henri Martineau.

APPENDICE

LUCIEN LEUWEN

Préface par Henri Martineau.

APPENDICE

BIBLIOGRAPHIE

NOTES ET VARIANTES

ARMANCE

OU QUELQUES SCÈNES
D'UN SALON DE PARIS
EN 1827

PRÉFACE

J'AMAIS livre n'eut plus besoin de préface. On ne le comprend pas sans explication. L'auteur y parle sans cesse d'un secret qu'il ne révèle jamais, afin de raconter honnêtement une histoire assez scabreuse. Il se félicitait de sa décence, mais il l'exagéra à tel point qu'elle apparaît comme une sorte de défaut dans une œuvre par ailleurs pleine d'intérêt. Amusante erreur qu'il faut bien relever une fois de plus : ce Stendhal que les manuels représentent comme un cynique effronté, pêche ici encore par excès de pudeur.

Il est vrai qu'en 1827 on imprimait un peu moins crûment qu'aujourd'hui ce qui avait rapport à certains détails physiologiques. Ce n'est exactement qu'un siècle après la publication d'Armance que son thème initial, sous un titre fort clair emprunté à Térence et à La Fontaine, fit les beaux jours d'une scène parisienne : le drame était travesti en bouffonnerie, et le dialogue d'une telle transparence que pas un spectateur ne pouvait ignorer la disgrâce d'un mari voué auprès de son épouse à l'abstention la plus obligée.

Qu'eût dit Henri Beyle, lorsque dans ses rêveries de jeunesse, il se voyait à Paris écrivant des comédies comme Molière, si quelqu'un fût venu lui proposer ce sujet même qu'il devait plus tard aborder dans son premier roman ? Sans doute eût-il répondu qu'il ne voyait point là matière à quelque étude de mœurs ou de caractère comme celles qu'il goûtait dans le Misanthrope ou dans les Précieuses. En revanche, à quarante-deux ans, devenu homme de lettres parce que la chute de Napoléon lui faisait des loisirs, il détesta moins jouer la difficulté. Il savait par surcroît que le roman, genre le plus libre qui soit et où toutes les préparations sont permises, peut souffrir des audaces partout ailleurs trop périlleuses. Il lui fallait néanmoins prendre toutes sortes de précautions pour traiter sous le règne vertueux de Charles X ce qu'il nommait lui-même dans sa Correspondance : « la plus grande des impossibilités de l'amour ».

Sa résolution n'était pas sans hardiesse. Il n'avait cependant pas, en la prenant, le mérite de la nouveauté.

La duchesse de Duras venait de publier deux petits ouvrages dont on avait beaucoup parlé. Ourika en 1824 et Édouard en 1825. « Elle semblait, selon Sainte-Beuve même, avoir pris à tâche de mettre en scène toutes les impossibilités sociales : l'union d'une négresse avec un jeune homme de bonne famille, le mariage d'un roturier avec une grande dame. On alla même jusqu'à lui attribuer une troisième impossibilité. » Elle avait écrit en effet une autre nouvelle intitulée Olivier ou le Secret. Comme elle le disait à une amie : « C'est un défi, un sujet qu'on prétendait ne pouvoir être traité. » On y voyait, affirmait-on, Olivier, pour cause d'insuffisance physique, s'éloigner de la femme dont il était épris.

Sans doute, Mme de Duras avait-elle emprunté son titre, M. Pierre Martino nous l'apprend, à un roman de Caroline Pichler, traduit librement de l'allemand en 1823 par Mme de Montolieu. Olivier de Hautefort, défiguré par la petite vérole, s'attirait, de la part de la jeune fille qu'il aimait, cette cruelle réplique : « Rendez-vous justice, Monsieur, pouvez-vous jamais inspirer l'amour ? » Cette phrase, répétée sur le frontispice de l'ouvrage, aurait aussi bien pu, détournée légèrement de son sens, servir d'épigraphe au livre de la duchesse, comme ensuite à celui de Stendhal.

Mme de Duras n'imprima jamais cette nouvelle, mais elle l'avait lue à quelques amis. Des indiscretions en firent durant une saison la fable des milieux littéraires et mondains, à tel point que H. de La Touche en conçut l'idée d'une fort piquante mystification.

Hyacinthe Thabaud de La Touche n'est guère connu aujourd'hui que pour avoir établi la première édition d'André Chénier et pour avoir peut-être inspiré ses plus beaux vers à la plaintive Desbordes-Valmore. Il passait alors pour un conteur des plus distingués et pour un redoutable causeur.

Il se hâta de bâtir un petit roman sur la donnée spécieuse de Mme de Duras et il l'intitula tout naturellement Olivier. Le livre parut dans les derniers jours de 1825 ou au début de 1826. Le Journal de la Librairie l'annonçait le 28 janvier 1826, mais le Mercure du XIX^e siècle, dans son dernier numéro de 1825, le présentait déjà par une note telle qu'on put croire que c'était là le nouvel ouvrage de la duchesse de Duras, fameux avant même que d'avoir vu le jour, et dont les salons s'inquiétaient tant. Comme Ourika et comme Édouard, le roman de La Touche ne

portait pas de nom d'auteur. Il avait en outre le même éditeur, la même présentation, le même format ; il arborait, à leur imitation, une épigraphe empruntée à la littérature étrangère et l'annonce que sa publication était faite au profit d'un établissement de charité.

Tant de soins égarèrent les lecteurs dans le sens voulu par l'adroit faussaire. Le scandale fut énorme. Mais bientôt, soupçonné à bon droit de la supercherie, La Touche dut publier dans la presse une lettre où il affirmait sur l'honneur qu'Olivier n'était point de lui mais qu'il en connaissait l'auteur, et que ce n'était pas celui d'Édouard et d'Ourika.

Stendhal qui fréquentait assidûment les salons littéraires, avait dû fort se réjouir de cette petite comédie. Dès le 18 janvier 1826, il envoie au *New-Monthly Magazine* un article dans lequel il rend copieusement compte d'Olivier comme d'une œuvre fort originale, et il feint lui aussi de l'attribuer à la duchesse de Duras.

Ce fut alors qu'il résolut sans aucun doute d'entrer en personne dans le jeu et de publier une aventure analogue en affectant comme La Touche de laisser croire à l'œuvre d'une femme. Il projetait même d'appeler son livre *Olivier*, d'autant plus que c'était, disait-il, faire « exposition et exposition non indécente. Si je mettais Edmond ou Paul, beaucoup de gens ne devineraient pas ».

Au moment où il écrivait, la précaution pouvait en effet paraître assez claire et suffisante aux yeux de quelques initiés. Mais plus tard, le principal personnage s'étant appelé Octave, une explication, devenue aujourd'hui indispensable, manqua du coup, même aux contemporains.

Croira-t-on cependant que l'idée seule de reprendre une gageure, de prolonger une plaisanterie, ait suffi pour faire choisir à Henri Beyle le canevas dangereux de Mme de Duras et de La Touche ? En réalité, il ne détestait pas de faire allusion au délicat problème posé par ses devanciers. Il avait consacré déjà tout un chapitre de l'Amour à l'explication de ces histoires tragiques qui, d'après Mme de Sévigné, remplissent l'empire amoureux. Et il a rapporté dans ses *Souvenirs d'Égotisme* comment il fut lui-même victime de certaines défaillances passagères qui le firent ranger par quelques-uns dans cette caste infortunée à laquelle appartient le héros d'Armance. Injure

dont, bâtons-nous de l'ajouter, des témoins non suspects l'ont depuis lors complètement lavé.

Quoi qu'il en soit, c'est en toute connaissance de cause que Beyle entreprit d'exposer la crise passionnelle d'un babilan. (Babilan est un mot d'origine italienne, emprunté au Président de Brosses et au Voyage en Italie de Lalande, et que l'on a proposé de traduire ainsi : « Amoureux platonique par décret de la nature. »)

Dans le roman de Stendhal, Octave est donc un babilan, et ce qui semble à première vue paradoxal : un babilan amoureux. Jeune homme assez bizarre au demeurant et dont les singularités augmentent du jour où il aime sa cousine Armance. Il n'avoue son amour que parce que, blessé en duel, il se croit aux portes du tombeau. Guéri contre toute espérance, il essaie de rattraper son aveu. Mais Armance paraissant compromise, il l'épouse et se tue peu de jours après son mariage.

L'auteur n'a pas voulu seulement tenter dans ce livre l'analyse d'un caractère difficile, il a entendu peindre du même coup les mœurs de son temps. Ce fut toujours son ambition. Et, pour exceptionnels que soient des êtres comme Julien Sorel, Lucien Leuwen, Fabrice del Dongo, ou comme Lamiel, on peut dire qu'il ne les considère jamais qu'en fonction de leur époque. M. Raymond Lebègue, dans la sagace introduction d'Armance qu'il écrivit pour l'édition Champion, fait remarquer très justement que dans les articles adressés par Beyle au London Magazine, en 1825, et au New-Monthly Magazine en 1826, il se préoccupait déjà beaucoup de l'état de la société parisienne. Les jeunes gens y sont tristes, disait-il, les femmes inoccupées se jettent dans le mysticisme et la philosophie, « la haute société française est actuellement le repaire favori de l'ennui... ». Or ce sont bien là les idées que Stendhal ne fera que reprendre et développer quand il songera dans Armance à donner un tableau des salons de la Restauration.

En outre, il peignit plusieurs portraits individuels d'après nature : « J'ai copié Armance, écrira-t-il, d'après la dame de compagnie de la maîtresse de M. de Strogonoff qui, l'an passé, était toujours aux Bouffes. » Voilà pour le physique tout au moins. Pour l'âme pudique de cette suave jeune fille, il faut peut-être retrouver en elle quelque nouvelle copie de cette fière Métilde qui avait inspiré déjà les plus frappants exemples de l'Amour. Mme d'Aumale (nous l'apprenons encore par une lettre de Stendhal à Mérimée — que nous publions en appendice — sans laquelle l'histoire d'Armance serait pleine de lacunes)

est en quelque sorte une image de cette grande dame qui fut l'amie de Chateaubriand et qui fit tourner un moment la tête de Balzac : la duchesse de Castries, mais faite sage. Enfin Mme de Bonnivet a bien des chances d'être un portrait composite de la duchesse de Broglie, de Mme Swetchine et de Mme de Krudener. Plus tard l'auteur se servira des mêmes traits un peu fardés pour dessiner Mme de Fervaques dans le Rouge et le Noir.

Quant à la description du grand monde, qui sert de fond à tout le roman, Beyle la brossa en grande partie d'imagination. Il fréquentait les principaux salons littéraires, mais non point ces salons de la haute société qu'il entendait représenter et qu'il ne connaissait que par reflet. Aussi ses peintures furent-elles très critiquées quand le livre parut. Aujourd'hui on peut les juger comme ces toiles qui ne passent point pour ressemblantes quand vivent les modèles, mais qui, à mesure que le temps fait son œuvre, prennent rang parmi les documents utiles et acquièrent en fin de compte une autorité qu'on ne leur conteste plus.

Le livre de Stendhal est surtout plein de souvenirs. Beaucoup de noms de personnages y sont empruntés à ces villages dauphinois que Beyle entendait nommer dans son enfance : Malivert, Claix, Saint-Imier, Meylan, Voreppe, Seyssins, Risset ; il mentionne ces environs de Paris qui lui rappelaient des souvenirs agréables. Les souffrances d'Armance et les désespoirs d'Octave sont retracés, toujours au témoignage de l'auteur, d'après sa propre expérience quand se rompit sa liaison avec la comtesse Curial.

Pour une grande part il donne son caractère au héros comme il le donnera successivement, il est banal de le répéter, à tous ceux de ses autres romans. Rappelons ce qu'il dit d'Octave de Malivert : « Il dédaigne de se présenter dans un salon avec sa mémoire, et son esprit dépend des sentiments qu'on fait naître en lui. » Nous retrouvons précisément là cet Henri Beyle tel qu'il apparaîtrait à travers tous ses ouvrages autobiographiques, tel qu'il est campé encore dans les Souvenirs de Delécluze ou dans le petit livre de Mme Ancelot sur les salons de Paris.

N'oublions pas davantage qu'Octave et Beyle ont les mêmes idées libérales ; qu'Octave est polytechnicien, comme Beyle faillit l'être ; enfin qu'il adore sa mère et n'aime pas son père.

Outre ces premiers traits pris en soi-même, Stendhal complète le portrait d'Octave suivant la mode du temps : il le dessine à la ressemblance de lord Byron. Rêveur, sombre, fatal, ce jeune homme a les mêmes violences de caractères et les mêmes sautes

d'humeur qu'un Manfred ou qu'un Lara. Gardons-nous cependant de ne voir en lui qu'un enfant du siècle, un de ces jeunes romantiques à tout crin victimes d'une attitude qu'ils ont imprudemment fabriquée. Octave de Malivert est tout autre chose. Nous savons à quoi nous en tenir puisque nous avons dévoilé son sort malheureux. Mais quand, au cours du roman, il laisse plus d'une fois entendre à sa cousine qu'il est un monstre et qu'il lui doit l'aveu d'un secret affreux, Armance, à qui personne n'a dit le mot, ne comprend absolument pas : le lecteur non prévenu fait comme elle...

Octave est un fou, un enragé suivant l'expression même de l'auteur. Il y a de telles gens par le monde et il était légitime d'en mettre un en scène. Si quelque chose nous choque en lui, ce n'est pas qu'il soit si fantasque, c'est que nous n'apercevions pas nettement la nature de son déséquilibre. Nous serions en droit d'exiger qu'on nous dît de quel mal, à la fois si violemment affiché et si profondément caché, souffre ce personnage. Est-ce un simple nerveux, un écorché à vif, ou un psychasthénique avancé ? Quelle est sa tare morale ou son crime ? Toutes les hypothèses sont plausibles et nous pourrions errer longtemps si d'une part nous ne connaissions les origines du roman, et si d'autre part nous n'étions aujourd'hui en possession de la fameuse lettre à Mérimée du 23 décembre 1826, à laquelle nous avons déjà fait allusion. Beyle avait confié son manuscrit à son ami. Sans doute en reçut-il diverses objections, et il les discute dans cette lettre essentielle qui éclaire entièrement la matière. Elle nous renseigne de manière irréfutable sur l'infirmité d'Octave et nous n'avons plus qu'à nous demander si les répercussions de cette déficience sur son caractère ont été bien mises en valeur.

Fervent lecteur de Cabanis, Stendhal devait connaître depuis longtemps ce passage des Rapports du Physique et du Moral de l'Homme : « Dans les cas d'impuissance précoce, ainsi que dans certaines maladies, on remarque que toute l'existence en est singulièrement affectée. » Cabanis cite ensuite quelques exemples et Stendhal de son côté a cherché, dans l'art et dans la vie, des prédécesseurs à Octave. Il lui en a trouvé plus d'un, au premier rang desquels le célèbre auteur de Gulliver, Swift, à qui Walter Scott avait consacré une importante étude qui ne fut certainement pas étrangère à Stendhal.

On a soutenu, et c'était l'opinion de Romain Colomb, qu'il était livresque d'imaginer un impuissant amoureux et que son infirmité devait interdire à Octave de ressentir un sentiment qu'il était incapable de satisfaire. Ce raisonnement est contredit

par les faits. Beyle le savait, et il ne craignit pas de donner à ses censeurs un démenti formel. Lui-même n'était pas babilan, nous l'avons avancé, mais il savait d'expérience personnelle que l'amour et le désir, ou tout au moins l'amour et l'assouvissement du désir, ne marchent pas toujours de pair. Cette dissociation lui était familière.

Le personnage d'Octave, pour rare qu'il soit, existe dans la nature. Nous avons là-dessus des observations médicales nombreuses et, au-dessus de tout autre témoignage, celui d'André Gide.

La physiologie d'Octave solidement établie, sa psychologie apparaît aussitôt logique et bien observée. L'idée d'aimer ne lui inspire que de l'horreur quand il songe qu'il ne peut ni se déclarer ni conclure. Son bonheur n'a plus de limites au contraire quand, se croyant près de mourir, il s'abandonne à la joie de l'aveu sans craindre de devoir un jour dévoiler sa honte. Le voyons-nous fréquenter des maisons de joie, c'est qu'il veut à la fois douter de son infirmité et l'éprouver, c'est qu'il veut surtout donner le change à son entourage. Il aime mieux passer aux yeux de tous pour un débauché que de se laisser deviner. Tout cela nous paraît, maintenant que nous connaissons la clef de son caractère, d'une parfaite évidence et d'une impeccable analyse.

Une note du 6 juin 1828, écrite de la main de Stendhal sur l'exemplaire qui a servi à établir l'édition Champion, demeure à ce propos d'un haut intérêt :

*Le manque de mode fait que le vulgaire ne cristallise pas pour mon roman et, réellement, ne le sent pas. Tant pis pour le vulgaire. Quoique la mode les empêche de comprendre ce roman, qui n'a de ressemblance qu'avec des ouvrages très anciennement à la mode, tels que *la Princesse de Clèves*, les romans de madame de Tencin, etc., quoi de plus simple que le plan ?*

Le protagoniste est troublé et enragé, parce qu'il se sent impuissant, ce dont il s'est assuré en allant chez Madame Augusta avec ses amis, puis seul, etc. Son malheur lui ôte la raison précisément dans les moments où il est à même de voir de plus près les grâces féminines.

Deux millions lui arrivent.

1^o Il se voit méprisé de la seule personne à laquelle il parle de tout avec sincérité.

2^o Il cherche à regagner cette estime. Cette circonstance est absolument nécessaire pour qu'il puisse prendre

de l'amour et en inspirer *sans s'en douter*. Condition *sine qua non* puisqu'il est honnête homme, et que je n'en fais pas un sot.

3^o Une circonstance lui apprend qu'il aime. Et de plus, j'ai fait cette circonstance gentille : c'est l'action de l'aimable et folle comtesse d'Aumale.

4^o Il veut parler.

5^o Un duel et des blessures l'en empêchent.

6^o Se croyant prêt à mourir, il avoue son amour.

7^o Le hasard le sert, sa maîtresse lui fait donner sa parole de ne jamais la demander en mariage.

8^o Elle se compromet pour lui de façon à être déshonorée s'il ne l'épouse pas.

9^o Il se détermine à lui avouer qu'il a un défaut physique comme Louis XVIII, M. de Maurepas, M. de la Tournelle.

10^o Il est détourné de ce devoir par une lettre.

11^o Il épouse et se tue.

J'avoue que ce plan me semble irréprochable.

Comment ne pas donner raison à Stendhal ? En possession du secret d'Octave rien ne nous semble plus naturel et mieux agencé que ce continuel marivaudage entre Armance et lui. Les retours incessants, les balancements de leur passion illustrent à merveille les phases diverses de la cristallisation, que coupe le travail destructeur du doute mais qui renaît à chaque fois plus conscient, plus irrésistible.

Stendhal, nous l'avons vu, songea à écrire Armance en janvier 1826 après avoir lu le roman de La Touche : Olivier.

Il en commença la rédaction le 30 ou le 31, et il la poussa fort activement jusqu'au 8 février. A ce jour, le premier jet en étant à peu près terminé, il s'arrêta brusquement sans que nous sachions au juste pour quelle cause, et si son impuissance à travailler lui vint des difficultés de son sujet ou de ses chagrins intimes.

Car cette même année voyait la fin de ses amours avec la comtesse Curial qu'il appelle d'ordinaire Menti. Il était en froid avec elle depuis 1825 déjà. Le désaccord ne fit ensuite que s'accroître. Il est même fort croyable que Stendhal n'entreprit, de fin juin à septembre 1826, son troisième voyage

en Angleterre que pour trouver dans l'éloignement un palliatif à une situation qui chaque jour empirait. Néanmoins la rupture définitive lui fut signifiée peu après son retour. Le 15 septembre marque le point culminant de la crise sentimentale de Beyle. Alors, complètement désespéré, il songe au pistolet. Il lui faut un dérivatif, une puissante distraction : dès le 19 septembre il reprend *Armance* et se sauve à force de travail. Le 10 octobre il a terminé son livre ; il n'aura plus ensuite qu'à le polir.

Soulignons en passant la rapidité que Stendhal met toujours à composer ses œuvres d'imagination ; il les écrit ou les dicte à bride abattue. Du 31 janvier au 8 février : neuf jours. Du 19 septembre au 10 octobre : vingt-deux jours. Il ne lui en faut pas davantage pour mettre son roman sur pied. Encore semble-t-il à qui parcourt ses notes que durant la première période il jette sur le papier une fiévreuse rédaction plus ou moins achevée au moment où il l'abandonne, et que durant la seconde période il se remet à une nouvelle et définitive version.

De toute façon le 15 octobre il commence à revoir son manuscrit pour le style, mais il y ajoute désormais fort peu. Lui-même s'étonne du petit nombre de corrections qu'il y apporte en quatre ou cinq mois. Du moins dut-il soigneusement en surveiller la langue, et c'est certainement dans ce livre qu'elle est le plus châtiée. Plus tard, se relisant, il approuvera fréquemment la tournure choisie et la concision de sa pensée.

Paul-Jean Toulet a fait remarquer combien, en dépit d'un lui répété, la dernière phrase demeure belle, émouvante même, comme tout le paragraphe qui termine *Armance* : « Et à minuit, le 3 mars, comme la lune se levait derrière le mont Kalos, un mélange d'opium et de digitale préparé par lui délivra doucement Octave de cette vie qui avait été pour lui si agitée. »

Beyle dut composer cette œuvre au numéro 10 de la rue Richepanse où il logea toute l'année 1826. L'année suivante — après quelques mois de séjour au numéro 6 de la rue Le Peletier — il occupait rue d'Amboise une belle chambre qui donnait sur la rue Richelieu quand l'éditeur Canel lui paya mille francs le droit de publier *Armance*. Cette somme lui permit de partir bientôt pour l'Italie. Auparavant il s'occupa de la correction de ses épreuves dont il revoyait environ deux feuilles par semaine. Sans doute jetait-il aussi un dernier regard sur son manuscrit, car il ne fournissait sa copie qu'au fur et à mesure des besoins

de l'impression. Toujours est-il que le 17 juillet il avait terminé la correction du second tome et il envoyait à l'éditeur les quelques pages signées du nom de Stendhal qui devaient servir d'introduction à l'ouvrage anonyme. Il y attribuait son roman à une femme d'esprit dont il n'aurait pour sa part que corrigé le style. Trois jours plus tard il quittait Paris.

Armance, qui parut en trois tomes et sans nom d'auteur, chez Urbain Canel, 9, rue Saint-Germain-des-Prés, fut annoncée le 18 août dans le Journal de la Librairie.

Mérimée avait rendu à Stendhal le service de chercher les épigraphes du livre, et il avait réussi à en pourvoir presque tous les chapitres. Mais il conseilla en vain à son ami de signer son roman pour ne pas sembler en avoir honte ni donner à entendre qu'il était mauvais. Il obtint seulement que le héros fût débaptisé : Olivier lui semblait avec raison un peu suranné. Ce nom fut donc changé contre celui d'Octave et l'ouvrage s'appela désormais Armance. Stendhal avait d'abord projeté d'ajouter au titre cette mention : Anecdotes du XIX^e siècle. Mérimée de son côté proposait d'ajouter un mot qui laisserait entendre que le roman était en quelque sorte une illustration des deux volumes publiés antérieurement sur l'amour. Mais c'est Urbain Canel qui trouva le sous-titre définitif : Quelques scènes d'un salon de Paris en 1827, qu'il jugeait meilleur pour la vente.

Armance fut accueillie très froidement. On n'en comprit pas l'énigme et la peinture des milieux choqua toute la société parisienne. Mme de Broglie, s'étant plus ou moins reconnue, déclara que l'auteur était un homme de mauvais ton. Lamartine aurait été désappointé par le style : Stendhal lui-même nous en fait part. Sans doute le poète des Méditations fit-il entendre à son confrère sa libre opinion au cours des entretiens qu'ils eurent à Florence à la fin de 1827. Les intimes de l'auteur ne furent pas les moins sévères, au point qu'il affirmait un jour en parlant de son roman : « Tous mes amis le trouvent détestable ; moi, je les trouve grossiers. »

C'est que Beyle, s'il lui arrivait de reprendre son livre, plus ou moins oublié, le trouvait fort bien écrit et en approuvait toujours la psychologie. Il ne cherchait dans des corrections sur lesquelles nous aurons à revenir qu'à le rendre plus clair, moins énigmatique, sans toutefois choquer son lecteur. Aussi pensa-t-il à en refaire l'avant-propos, pour lequel on a retrouvé dans ses notes cette fin nouvelle :

« Richard III est difforme et c'est pour cela surtout qu'il est méchant. On eût été plus fidèle à la nature en donnant au héros,

une insouciance parfaite comme celle de... ou une perversité profonde comme... Mais la peinture eût été trop laide. Une âme passionnée comme celle de Rousseau, une vue nette et parfaite du juste et de l'injuste réunies à un grand malheur peuvent mériter la sympathie du lecteur. »

La presse garda un silence à peu près complet. Quatre ou cinq journaux tout au plus parlèrent de ce livre. Et si la Pandore et la Revue Encyclopédique lui furent assez indulgentes, le Globe ne le ménagea guère. Il lui consacra plusieurs colonnes anonymes mais dues, paraît-il, à la plume de Vitet. Stendhal y était accusé d'avoir pris ses personnages à Charenton. Cette même épigramme se retrouvait dans le Nouveau Journal de Paris et des Départements où l'écrivain qui signait P. relevait avec acrimonie les scènes extravagantes qui se passent dans un salon de Paris : « Je veux bien convenir que l'auteur quel qu'il soit a écouté aux portes, mais c'était assurément à celles de Charenton. » (Cité par Daniel Muller dans le Divan, décembre 1925.)

Plus tard Sainte-Beuve ne fut pas beaucoup plus tendre : « Ce roman, énigmatique par le fond, dit-il, et sans vérité dans le détail, n'annonçait nulle invention et nul génie. » Mais Sainte-Beuve fut d'ailleurs aussi injuste pour le Rouge et pour la Chartreuse. Il est plus comique de voir Monselet se donner le luxe, onze ans après la mort de Beyle, de préfacier une nouvelle édition d'Armance qu'il compare à « un coco d'Amérique creusé avec un mauvais couteau ». Du moins y veut-il bien reconnaître « l'éclair soudain dans l'observation ».

La critique et les amis de Stendhal ne furent pas les seuls à boudier. La vente fut des plus médiocres. Aussi quand en août 1828 une seconde édition fut annoncée chez Auguste Boulant, 10, quai des Augustins, se contenta-t-on de brocher avec une nouvelle couverture et de nouveaux titres, faux-titres et titres de départ, les exemplaires restants de la première édition qui avait été tirée à 800 ou 1.000 exemplaires. On en profita pour supprimer partout la mention en 1827 et pour inscrire en revanche au-dessous du titre le nom de lettres de l'auteur : Stendhal.

Beyle, dans une lettre datée de Florence le 19 novembre 1827, avait demandé à son cousin Romain Colomb de faire relier quelques exemplaires d'Armance avec une feuille blanche entre chaque feuillet imprimé. Un de ces exemplaires interfoliés, couvert de nombreuses notes manuscrites, devint à sa mort, avec toute sa bibliothèque de Civita-Vecchia, la propriété de

son ami Donato Bucci. Il a servi pour établir le texte de l'édition Champion où M. Lebègue a incorporé les additions et corrections relevées. Cette excellente édition m'a été fort utile. Mais à mon avis, à part quelques rares changements heureux, ces corrections dans leur ensemble abîment et alourdissent presque toujours le premier texte. Stendhal les eût-il maintenues ? Rien de moins certain. Aussi n'ai-je fait état de ces retouches ou des variantes de l'édition Lévy que lorsqu'elles réparent une erreur évidente ou quelques fautes d'impression de l'édition originale que j'ai suivie presque continuellement. Et les notes et variantes, marquées dans le texte par un chiffre, ont été reportées en appendice. Seules les notes dues à Stendhal sont demeurées en bas de page, et appelées par un astérisque.

HENRI MARTINEAU.

N. B. — Une chronologie complète de Stendhal figure dans le tome III (*Œuvres Intimes*), dans cette même collection.

ARMANCE

AVANT-PROPOS¹

UNE femme d'esprit, qui n'a pas des idées bien arrêtées sur les mérites littéraires, m'a prié, moi indigne, de corriger le style de ce roman. Je suis loin d'adopter certains sentiments politiques qui semblent mêlés à la narration; voilà ce que j'avais besoin de dire au lecteur. L'aimable auteur et moi nous pensons d'une manière opposée sur bien des choses, mais nous avons également en horreur ce qu'on appelle des *applications*². On fait à Londres des romans très piquants : *Vivian Grey*, *Almak's High life*, *Matilda*³, etc., qui ont besoin d'une *clé*. Ce sont des caricatures fort plaisantes contre des personnes que les hasards de la naissance ou de la fortune ont placées dans une position qu'on envie.

Voilà un genre de mérite *littéraire* dont nous ne voulons point. L'auteur n'est pas entré, depuis 1814, au premier étage du palais des Tuileries; il a tant d'orgueil qu'il ne connaît pas même le nom des personnes qui se font sans doute remarquer dans un certain monde.

Mais il a mis en scène des industriels et des privilégiés dont il a fait la satire⁴. Si l'on demandait des nouvelles du jardin des Tuileries aux tourterelles qui soupirent au faite des grands arbres, elles diraient : C'est une immense plaine de verdure, où l'on jouit de la plus vive clarté. Nous, promeneurs, nous répondrions : C'est une promenade délicieuse et sombre où l'on est à l'abri de la chaleur, et surtout du grand jour désolant en été.

C'est ainsi que la même chose, chacun la juge d'après sa position; c'est dans des termes aussi opposés que parlent de l'état actuel de la société des personnes *également respectables* qui veulent suivre des routes différentes pour nous conduire au bonheur. Mais chacun prête des ridicules au parti contraire.

Imputez-vous à un tour méchant dans l'esprit de l'auteur les descriptions malveillantes et fausses que chaque parti fait des salons du parti opposé? Exigez-vous que des personnages passionnés soient de sages

philosophes, c'est-à-dire n'aient point de passions ? En 1760 il fallait de la grâce, de l'esprit et pas beaucoup d'humeur, ni pas beaucoup d'honneur, comme disait le régent, pour gagner la faveur du maître et de la maîtresse.

Il faut de l'économie, du travail opiniâtre, de la solidité, et l'absence de toute illusion dans une tête, pour tirer parti de la machine à vapeur. Telle est la différence entre le siècle qui finit en 1789 et celui qui commença vers 1815.

Napoléon chantonnait constamment en allant en Russie ces mots qu'il avait entendus si bien dits par Porto (dans la *Molinara*¹) :

*Si bate nel mio cuore
L'inchioſtro e la farina*.*

C'est ce que pourraient répéter bien des jeunes gens qui ont à la fois de la naissance et de l'esprit.

En parlant de notre siècle, nous nous trouvons avoir esquissé deux des caractères principaux de la Nouvelle suivante. Elle n'a peut-être pas vingt pages qui avoisinent le danger de paraître satiriques ; mais l'auteur suit une autre route ; mais le siècle est triste, il a de l'humeur, et il faut prendre ses précautions avec lui, même en publiant une brochure qui, je l'ai déjà dit à l'auteur, sera oubliée au plus tard dans six mois, comme les meilleures de son espèce.

En attendant, nous sollicitons un peu de l'indulgence que l'on a montrée aux auteurs de la comédie des *Trois Quartiers*². Ils ont présenté un miroir au public ; est-ce leur faute si des gens laids ont passé devant ce miroir ? De quel parti est un miroir³ ?

On trouvera dans le style de ce roman des façons de parler naïves, que je n'ai pas eu le courage de changer. Rien d'ennuyeux pour moi comme l'emphase germanique et romantique. L'auteur disait : « Une trop grande » recherche des tournures nobles produit à la fin du res- » pect et de la sécheresse ; elles font lire avec plaisir une » page, mais ce *précieux charmant* fait fermer le livre au » bout du chapitre, et nous voulons qu'on lise je ne sais » combien de chapitres ; laissez-moi donc ma simplicité » agreste ou bourgeoise. »

* Faut-il être meunier, faut-il être notaire ?

Notez que l'auteur serait au désespoir que je lui crusse un style *bourgeois*. Il y a de la fierté à l'infini dans ce cœur-là. Ce cœur appartient à une femme qui se croirait vieillie de dix ans si l'on savait son nom. D'ailleurs un tel sujet...!

STENDHAL.

Saint-Gingouf¹, le 23 juillet 1827.

ARMANCE

OU QUELQUES SCÈNES

D'UN SALON DE PARIS

EN 1827

CHAPITRE PREMIER

*It is old and plain
.....It is silly sooth
And dallies with the innocence of love.
Twelfth Night, act II.*

A PEINE âgé de vingt ans, Octave venait de sortir de l'école polytechnique¹. Son père, le marquis de Malivert, souhaita retenir son fils unique à Paris. Une fois qu'Octave se fut assuré que tel était le désir constant d'un père qu'il respectait et de sa mère qu'il aimait avec une sorte de passion, il renonça au projet d'entrer dans l'artillerie. Il aurait voulu passer quelques années dans un régiment, et ensuite donner sa démission jusqu'à la première guerre qu'il lui était assez égal de faire comme lieutenant ou avec le grade de colonel. C'est un exemple des singularités qui le rendaient odieux aux hommes vulgaires.

Beaucoup d'esprit, une taille élevée, des manières nobles, de grands yeux noirs les plus beaux du monde auraient marqué la place d'Octave parmi les jeunes gens les plus distingués de la société, si quelque chose de sombre, empreint dans ces yeux si doux, n'eût porté à le plaindre plus qu'à l'envier. Il eût fait sensation s'il eût désiré parler²; mais Octave ne désirait rien, rien ne semblait lui causer ni peine ni plaisir. Fort souvent malade durant sa première jeunesse, depuis qu'il avait recouvré des forces et de la santé, on l'avait toujours vu se soumettre sans balancer à ce qui lui semblait prescrit par le

devoir; mais on eût dit que si le devoir n'avait pas élevé la voix, il n'y eût pas eu chez lui de motif pour agir. Peut-être quelque principe singulier, profondément empreint dans ce jeune cœur, et qui se trouvait en contradiction avec les événements de la vie réelle, tels qu'il les voyait se développer autour de lui, le portait-il à se peindre sous des images trop sombres, et sa vie à venir et ses rapports avec les hommes. Quelle que fût la cause de sa profonde mélancolie, Octave semblait misanthrope avant l'âge¹. Le commandeur de Soubirane, son oncle, dit un jour devant lui qu'il était effrayé de ce caractère. — Pourquoi me montrerais-je autre que je ne suis ? répondit froidement Octave. Votre neveu sera toujours sur la ligne de la raison. — Mais jamais en deçà ni au delà, reprit le commandeur avec sa vivacité provençale; d'où je conclus que si tu n'es pas le Messie attendu par les Hébreux, tu es Lucifer en personne, revenant exprès dans ce monde pour me mettre martel en tête. Que diable es-tu ? Je ne puis te comprendre; tu es le devoir *incarné*. — Que je serais heureux de n'y jamais manquer ! dit Octave; que je voudrais pouvoir rendre mon âme pure au Créateur comme je l'ai reçue ! — Miracle ! s'écria le commandeur : voilà depuis un an, le premier désir que je vois exprimer par cette âme si pure qu'elle en est glacée ! Et fort content de sa phrase², le commandeur quitta le salon en courant.

Octave regarda sa mère avec tendresse, elle savait si cette âme était glacée. On pouvait dire de madame de Malivert qu'elle était restée jeune quoiqu'elle approchât de cinquante ans. Ce n'est pas seulement parce qu'elle était encore belle, mais avec l'esprit le plus singulier et le plus piquant, elle avait conservé une sympathie vive et obligeante pour les intérêts de ses amis, et même pour les malheurs et les joies des jeunes gens. Elle entraînait naturellement dans leurs raisons d'espérer ou de craindre, et bientôt elle semblait espérer ou craindre elle-même. Ce caractère perd de sa grâce depuis que l'opinion semble l'imposer comme une convenance aux femmes d'un certain âge qui ne sont pas dévotes, mais jamais l'affectation n'approcha de madame de Malivert.

Ses gens remarquaient depuis un certain temps qu'elle sortait en fiacre, et souvent, en rentrant, elle n'était pas seule. Saint-Jean, un vieux valet de chambre curieux, qui avait suivi ses maîtres dans l'émigration, voulut

savoir quel était l'homme que plusieurs fois madame de Malivert avait amené chez elle. Le premier jour, Saint-Jean perdit l'inconnu dans une foule; à la seconde tentative, la curiosité de cet homme eut plus de succès : il vit le personnage qu'il suivait entrer à l'hôpital de la Charité, et apprit du portier que cet inconnu était le célèbre docteur Duquerrel. Les gens de madame de Malivert découvrirent que leur maîtresse amenait successivement chez elle les médecins les plus célèbres de Paris, et presque toujours elle trouvait l'occasion de leur faire voir son fils.

Frappée des singularités qu'elle observait chez Octave, elle redoutait pour lui une affection de poitrine. Mais elle pensait que si elle avait le malheur de deviner juste, nommer cette maladie cruelle, ce serait hâter ses progrès. Des médecins, gens d'esprit, dirent à madame de Malivert que son fils n'avait d'autre maladie que cette sorte de tristesse mécontente et jugeante qui caractérise les jeunes gens de son époque et de son rang; mais ils l'avertirent qu'elle-même devait donner les plus grands soins à sa poitrine. Cette nouvelle fatale fut divulguée dans la maison par un régime auquel il fallut se soumettre, et M. de Malivert, auquel on voulut en vain cacher le nom de la maladie, entrevit pour sa vieillesse la possibilité de l'isolement.

Fort étourdi et fort riche avant la révolution, le marquis de Malivert, qui n'avait revu la France qu'en 1814, à la suite du roi, se trouvait réduit, par les confiscations, à vingt ou trente mille livres de rente. Il se croyait à la mendicité. La seule occupation de cette tête qui n'avait jamais été bien forte, était maintenant de chercher à marier Octave. Mais encore plus fidèle à l'honneur qu'à l'idée fixe qui le tourmentait, le vieux marquis de Malivert ne manquait jamais de commencer par ces mots les ouvertures qu'il faisait dans la société : « Je puis offrir un » beau nom, une généalogie *certaine* depuis la croisade » de Louis le Jeune, et je ne connais à Paris que treize » familles qui puissent marcher la tête levée à cet égard; » mais du reste je me vois réduit à la misère, à l'aumône, » je suis un gueux¹. »

Cette manière de voir chez un homme âgé n'est pas faite pour produire cette résignation douce et philosophique qui est la gaieté de la vieillesse; et sans les incar-

tades du vieux commandeur de Soubirane, méridional un peu fou et assez méchant, la maison où vivait Octave eût marqué, par sa tristesse, même dans le faubourg Saint-Germain. Madame de Malivert, que rien ne pouvait distraire de ses inquiétudes sur la santé de son fils, pas même ses propres dangers, prit occasion de l'état languissant où elle se trouvait pour faire sa société habituelle de deux médecins célèbres. Elle voulut gagner leur amitié. Comme ces messieurs étaient l'un le chef, et l'autre l'un des plus fervents promoteurs de deux sectes rivales, leurs discussions, quoique sur un sujet si triste pour qui n'est pas animé par l'intérêt de la science et du problème à résoudre, amusaient quelquefois madame de Malivert, qui avait conservé un esprit vif et curieux. Elle les engageait à parler, et grâce à eux, au moins, de temps à autre, quelqu'un élevait la voix dans le salon si noblement décoré, mais si sombre, de l'hôtel de Malivert.

Une tenture de velours vert, surchargée d'ornements dorés, semblait faite exprès pour absorber toute la lumière que pouvaient fournir deux immenses croisées garnies de glaces au lieu de vitres. Ces croisées donnaient sur un jardin solitaire divisé en compartiments bizarres par des bordures de buis. Une rangée de tilleuls taillés régulièrement trois fois par an, en garnissait le fond, et leurs formes immobiles semblaient une image vivante de la vie morale de cette famille. La chambre du jeune vicomte, pratiquée au-dessus du salon et sacrifiée à la beauté de cette pièce essentielle, avait à peine la hauteur d'un entresol. Cette chambre était l'horreur d'Octave, et vingt fois, devant ses parents, il en avait fait l'éloge. Il craignait que quelque exclamation involontaire ne vînt le trahir et montrer combien cette chambre et toute la maison lui étaient insupportables.

Il regrettait vivement sa petite cellule de l'école polytechnique. Le séjour de cette école lui avait été cher, parce qu'il lui offrait l'image de la retraite et de la tranquillité d'un monastère. Pendant longtemps Octave avait pensé à se retirer du monde et à consacrer sa vie à Dieu. Cette idée avait alarmé ses parents et surtout le marquis, qui voyait dans ce dessein le complément de toutes ses craintes relativement à l'abandon qu'il redoutait pour ses vieux jours. Mais en cherchant à mieux connaître les vérités de la religion, Octave avait été conduit à l'étude

des écrivains qui depuis deux siècles ont essayé d'expliquer comment l'homme pense et comment il veut, et ses idées étaient bien changées; celles de son père ne l'étaient point. Le marquis voyait avec une sorte d'horreur un jeune gentilhomme se passionner pour les livres¹, il craignait toujours quelque rechute, et c'était un de ses grands motifs pour désirer le prompt mariage d'Octave.

On jouissait des derniers beaux jours de l'automne qui, à Paris, est le printemps; madame de Malivert dit à son fils : Vous devriez monter à cheval. Octave ne vit dans cette proposition qu'un surcroît de dépense, et comme les plaintes continuelles de son père lui faisaient croire la fortune de sa famille bien plus réduite qu'elle ne l'était en effet, il refusa longtemps : — A quoi bon, chère maman ? répondait-il toujours; je monte fort bien² à cheval, mais je n'y trouve aucun plaisir. Madame de Malivert fit amener dans l'écurie un superbe cheval anglais dont la jeunesse et la grâce firent un étrange contraste avec les deux anciens chevaux normands qui, depuis douze ans, s'acquittaient du service de la maison. Octave fut embarrassé de ce cadeau; pendant deux jours il en remercia sa mère; mais le troisième, se trouvant seul avec elle, comme on vint à parler du cheval anglais : — Je t'aime trop pour te remercier encore, dit-il en prenant la main de madame de Malivert et la pressant contre ses lèvres; faut-il qu'une fois en sa vie ton fils n'ait pas été sincère avec la personne qu'il aime le mieux au monde ? Ce cheval vaut 4.000 fr., tu n'es pas assez riche pour que cette dépense ne te gêne pas.

Madame de Malivert ouvrit le tiroir d'un secrétaire : — Voilà mon testament, dit-elle; je te donnais mes diamants, mais sous une condition expresse, c'est que tant que durerait le produit de leur vente, tu aurais un cheval que tu monterais quelquefois par mon ordre. J'ai fait vendre en secret deux de ces diamants pour avoir le bonheur de te voir un joli cheval de mon vivant. L'un des plus grands sacrifices que m'ait imposés ton père, c'est l'obligation de ne pas me défaire de ces ornements qui me conviennent si peu. Il a je ne sais quelle espérance politique peu fondée selon moi, et il se croirait deux fois plus pauvre et plus déchu le jour où sa femme n'aurait plus de diamants.

Une profonde tristesse parut sur le front d'Octave, et

il replaça dans le tiroir du secrétaire ce papier dont le nom rappelait un événement si cruel et peut-être si prochain. Il reprit la main de sa mère, et la garda entre les siennes, ce qu'il se permettait rarement. — Les projets de ton père, continua madame de Malivert, tiennent à cette loi d'indemnité dont on nous parle depuis trois ans¹. — Je désire de tout mon cœur qu'elle soit rejetée², dit Octave. — Et pourquoi, reprit sa mère ravie de le voir s'animer pour quelque chose et lui donner cette preuve d'estime et d'amitié, pourquoi voudrais-tu la voir rejeter ? — D'abord, parce que, n'étant pas complète, elle me semble peu juste; en second lieu, parce qu'elle me mariera. J'ai par malheur un caractère singulier, je ne me suis pas créé ainsi; tout ce que j'ai pu faire, c'est de me connaître. Excepté dans les moments où je jouis du bonheur d'être seul avec toi, mon unique plaisir consiste à vivre isolé, et sans personne au monde qui ait le droit de m'adresser la parole. — Cher Octave, ce goût singulier est l'effet de ta passion désordonnée pour les sciences; tes études me font trembler; tu finiras comme le Faust de Goethe. Voudrais-tu me jurer, comme tu le fis dimanche, que tu ne lis pas uniquement de bien mauvais livres ? — Je lis les ouvrages que tu m'as désignés, chère maman, en même temps que ceux qu'on appelle de mauvais livres. — Ah! ton caractère a quelque chose de mystérieux et de sombre qui me fait frémir; Dieu sait les conséquences que tu tires de tant de lectures! — Chère maman, je ne puis me refuser à croire vrai ce qui me semble tel³. Un être tout-puissant et bon pourrait-il me punir d'ajouter foi au rapport des organes que lui-même il m'a donnés ? — Ah! j'ai toujours peur d'irriter cet être terrible, dit madame de Malivert les larmes aux yeux; il peut t'enlever à mon amour. Il est des jours où la lecture de Bourdaloue me glace de terreur. Je vois dans la Bible que cet être tout-puissant est impitoyable dans ses vengeances, et tu l'offenses sans doute quand tu lis les philosophes du dix-huitième siècle. Je te l'avoue, avant-hier je suis sortie de Saint-Thomas-d'Aquin dans un état voisin du désespoir. Quand la colère du Tout-Puissant contre les livres impies ne serait que la dixième partie de ce qu'annonce M. l'abbé Fay***, je pourrais encore trembler de te perdre. Il est un journal abominable que M. l'abbé Fay*** n'a pas même osé nommer dans son sermon⁴ et que tu

lis tous les jours, j'en suis sûre. — Oui, maman, je le lis, mais je suis fidèle à la promesse que je t'ai faite, je lis immédiatement après le journal dont la doctrine est la plus opposée à la sienne.

— Cher Octave, c'est la violence de tes passions qui m'alarme, et surtout le chemin qu'elles font en secret dans ton cœur. Si je te voyais quelques-uns des goûts de ton âge pour faire diversion à tes idées singulières, je serais moins effrayée. Mais tu lis des livres impies, et bientôt tu en viendras à douter même de l'existence de Dieu. Pourquoi réfléchir sur ces sujets terribles ? Te souvient-il de ta passion pour la chimie ? Pendant dix-huit mois, tu n'as voulu voir personne, tu as indisposé par ton absence nos parents les plus proches ; tu manquais aux devoirs les plus indispensables. — Mon goût pour la chimie, reprit Octave, n'était pas une passion, c'était un devoir que je m'étais imposé ; et Dieu sait, ajouta-t-il en soupirant, s'il n'eût pas été mieux d'être fidèle à ce dessein et de faire de moi un savant retiré du monde¹ !

Ce soir-là Octave resta chez sa mère jusqu'à une heure. Vainement l'avait-elle pressé d'aller dans le monde ou du moins au spectacle. « Je reste où je suis le plus heureux, disait Octave. — Il y a des moments où je te crois, et c'est quand je suis avec toi, répondait son heureuse mère ; mais si pendant deux jours je ne t'ai vu que devant le monde, la raison reprend le dessus. Il est impossible qu'une telle solitude convienne à un homme de ton âge. J'ai là pour 74.000 francs de diamants inutiles, et ils le seront longtemps, puisque tu ne veux pas te marier encore ; dans le fait, tu es bien jeune, vingt ans et cinq jours ! et madame de Malivert se leva de sa chaise longue pour embrasser son fils. J'ai bien envie de faire vendre ces diamants inutiles, je placerai le prix, et le revenu de cette somme je l'emploierai à augmenter ma dépense ; je prendrais un jour, et, sous prétexte de ma mauvaise santé, je ne recevrais absolument que des gens contre lesquels tu n'aurais pas d'objection. — Hélas ! chère maman, la vue de tous les hommes m'attriste également ; je n'aime que toi au monde... »

Lorsque son fils l'eut quittée, malgré l'heure avancée, madame de Malivert, troublée par de sinistres pressentiments, ne put trouver le sommeil. Elle essayait en vain d'oublier combien Octave lui était cher, et de le juger

comme elle eût fait d'un étranger. Toujours, au lieu de suivre son raisonnement, son âme s'égarait dans des suppositions romanesques sur l'avenir de son fils; le mot du commandeur lui revenait. « Certainement, disait-elle, je sens en lui quelque chose de surhumain; il vit comme un être à part, séparé des autres hommes. » Revenant ensuite à des idées plus raisonnables, madame de Malivert ne pouvait concevoir que son fils eût les passions les plus vives ou du moins les plus exaltées, et cependant une telle absence de goût pour tout ce qu'il y a de réel dans la vie. On eût dit que ses passions avaient leur source ailleurs et ne s'appuyaient sur rien de ce qui existe ici-bas. Il n'y avait pas jusqu'à la physionomie si noble d'Octave qui n'alarmât sa mère; ses yeux si beaux et si tendres lui donnaient de la terreur. Ils semblaient quelquefois regarder au ciel et réfléchir le bonheur qu'ils y voyaient. Un instant après, on y lisait les tourments de l'enfer.

On éprouve une sorte de pudeur à interroger un être dont le bonheur paraît aussi fragile, et sa mère le regardait bien plus qu'elle n'osait lui parler. Dans les moments plus calmes, les yeux d'Octave semblaient songer à un bonheur absent; on eût dit une âme tendre séparée par un long espace d'un objet uniquement chéri. Octave répondait avec sincérité aux questions que lui adressait sa mère, et cependant elle ne pouvait deviner le mystère de cette rêverie profonde et souvent agitée. Dès l'âge de quinze ans, Octave était ainsi, et madame de Malivert n'avait jamais pensé sérieusement à la possibilité de quelque passion secrète. Octave n'était-il pas maître de lui et de sa fortune ?

Elle observait constamment que la vie réelle, loin d'être une source d'émotions pour son fils, n'avait d'autre effet que de l'impatienter, comme si elle fût venue le distraire et l'arracher d'une façon importune à sa chère rêverie. Au malheur près de cette manière de vivre qui semblait étrangère à tout ce qui l'environnait, madame de Malivert ne pouvait s'empêcher de reconnaître chez Octave une âme droite et forte, toute de génie et d'honneur. Mais cette âme savait fort bien quels étaient ses droits à l'indépendance et à la liberté, et ses nobles qualités s'alliaient étrangement avec une profondeur de dissimulation incroyable à cet âge. Cette cruelle réalité vint

détruire, en un instant, tous les rêves de bonheur qui avaient porté le calme dans l'imagination de madame de Malivert.

Rien n'était plus importun à son fils, et l'on peut dire plus odieux, car il ne savait pas aimer ou haïr à demi, que la société de son oncle le commandeur, et cependant tout le monde croyait à la maison qu'il aimait par-dessus tout faire la partie d'échecs de M. de Soubirane, ou aller avec lui *flâner* sur le boulevard. Ce mot était du commandeur, qui malgré ses soixante ans, avait autant de prétentions pour le moins qu'en 1789; seulement la fatuité du raisonnement et de la profondeur avait remplacé les affectations de la jeunesse qui ont du moins pour excuse les grâces et la gaieté. Cet exemple d'une dissimulation aussi facile effrayait madame de Malivert. « J'ai questionné mon fils sur le plaisir qu'il trouve à vivre avec son oncle, et il m'a répondu par la vérité; mais, se disait-elle, qui sait si quelque étrange dessein ne se cache pas au fond de cette âme singulière? Et si jamais je ne l'interroge à ce sujet, jamais de lui-même il n'aura l'idée de m'en parler. Je suis une simple femme, se disait madame de Malivert, éclairée uniquement sur quelques petits devoirs à ma portée. Comment oserais-je me croire faite pour donner des conseils à un être aussi fort et aussi singulier? Je n'ai point pour le consulter d'ami doué d'une raison assez supérieure; d'ailleurs, puis-je trahir la confiance d'Octave; ne lui ai-je pas promis un secret absolu? »

Après que ces tristes pensées l'eurent agitée jusqu'au jour, madame de Malivert conclut, comme de coutume, qu'elle devait employer toute l'influence qu'elle avait sur son fils pour l'engager à aller beaucoup chez madame la marquise de Bonnavet. C'était son amie intime et sa cousine, femme de la plus haute considération, et dont le salon réunissait souvent ce qu'il y a de plus distingué dans la bonne compagnie. Mon métier à moi, se disait madame de Malivert, c'est de faire la cour aux gens de mérite que je vois chez madame de Bonnavet afin de savoir ce qu'ils pensent d'Octave. On allait chercher dans ce salon le plaisir d'être de la société de madame de Bonnavet, et l'appui de son mari, courtisan habile¹ chargé d'ans et d'honneurs, et presque aussi bien venu de son maître que cet aimable amiral de Bonnavet, son aïeul,

qui fit faire tant de sottises à François I^{er} et s'en punit si noblement*.

CHAPITRE II

*Melancholy mark'd him for her own,
whose ambitious heart overrates the happiness
he cannot enjoy.*

MARLOW¹.

LE lendemain, dès huit heures du matin, il se fit un grand changement dans la maison de madame de Malivert. Toutes les sonnettes se trouvèrent tout à coup en mouvement². Bientôt le vieux marquis se fit annoncer chez sa femme qui était encore au lit; lui-même ne s'était pas donné le temps de s'habiller. Il vint l'embrasser les larmes aux yeux : — Ma chère amie, lui dit-il, nous verrons nos petits-enfants avant que de mourir, et le bon vieillard pleurait à chaudes larmes. Dieu sait, ajouta-t-il, que ce n'est pas l'idée de cesser d'être gueux qui me met en cet état... La loi d'indemnité est certaine et vous aurez deux millions. A ce moment Octave, que le marquis avait fait appeler, fit demander la permission d'entrer; son père se leva pour aller se jeter dans ses bras. Octave vit des larmes et peut-être se méprit sur leur cause; car une rougeur presque imperceptible parut sur ses joues si pâles. « Ouvrez les rideaux tout à fait; grand jour! dit sa mère avec vivacité. Approche-toi, regarde-moi », ajouta-t-elle du même ton, et, sans répondre à son mari, elle examinait la rougeur imperceptible qui était venue se placer sur le haut des joues d'Octave. Elle savait, par ses conversations avec les médecins, que la couleur rouge cernée sur les joues est un signe des maladies de poitrine; elle tremblait pour la santé de son fils, et ne songeait plus aux deux millions d'indemnité.

* A la bataille de Pavie, sur le soir, voyant que tout était perdu, l'amiral s'écria : Il ne sera pas dit que je survivrai à un tel désastre; et s'élançant, la visière levée, au milieu des ennemis, il eut la consolation d'en tuer plusieurs avant que de tomber percé de coups (24 février 1525).

Quand madame de Malivert fut rassurée, — oui, mon fils, dit enfin le marquis, un peu impatienté de tout ce tracas, je viens d'obtenir la certitude que la loi d'indemnité sera proposée, et nous avons 319 voix sûres sur 420¹. Ta mère a perdu un bien que j'estime à plus de six millions, et quels que soient les sacrifices que la crainte des jacobins impose à la justice du roi, nous pouvons compter largement sur deux millions. Ainsi je ne suis plus un gueux, c'est-à-dire tu n'es plus un gueux, ta fortune va se trouver de nouveau en rapport avec ta naissance, et je puis maintenant te chercher et non plus te mendier une épouse. — Mais, mon cher ami, dit madame de Malivert, prenez garde que votre empressement à croire ces grandes nouvelles ne vous expose aux petites remarques de notre parente madame la duchesse d'Ancre et de sa société. Elle jouit réellement, elle, de tous ces millions que vous nous promettez; n'allez pas vendre la peau de l'ours. — Il y a déjà vingt-cinq minutes, dit le vieux marquis en tirant sa montre, que je suis sûr, mais ce qu'on appelle *sûr*, que la loi d'indemnité passera.

Il fallait bien que le marquis eût raison, car le soir, lorsque l'*impassible* Octave parut chez madame de Bonnivert, il trouva une nuance d'empressement dans l'accueil qu'il reçut de tout le monde. Il y eut aussi une nuance de hauteur dans sa manière de répondre à cet intérêt subit; au moins la vieille duchesse d'Ancre en fit-elle la remarque. L'impression d'Octave fut tout à la fois de déplaisance et de mépris. Il se voyait mieux accueilli *à cause de l'espérance de deux millions* dans la société de Paris et du monde où il était reçu avec le plus d'intimité. Cette âme ardente, aussi juste et presque aussi sévère envers les autres que pour elle-même, finit par tirer une profonde impression de mélancolie de cette triste vérité. Ce n'est pas que la hauteur d'Octave s'abaissât jusqu'à en vouloir aux êtres que le hasard avait réunis dans ce salon; il avait pitié de son sort et de celui de tous les hommes. Je suis donc si peu aimé, se disait-il, que deux millions changent tous les sentiments qu'on avait pour moi; au lieu de chercher à mériter d'être aimé, j'aurais dû chercher à m'enrichir par quelque commerce. En faisant ces tristes réflexions, Octave se trouvait placé sur un divan, vis-à-vis une petite chaise qu'occupait Armance de Zohloff, sa cousine, et par hasard ses yeux s'arrêtèrent sur elle. Il

remarqua qu'elle ne lui avait pas adressé la parole de toute la soirée. Armance était une nièce assez pauvre de mesdames de Bonnavet et de Malivert, à peu près de l'âge d'Octave, et comme ces deux êtres n'avaient que de l'indifférence l'un pour l'autre, ils se parlaient avec toute franchise. Depuis trois quarts d'heure le cœur d'Octave était abreuvé d'amertume, il fut saisi de cette idée : Armance ne me fait pas de compliment, elle seule ici est étrangère à ce redoublement d'intérêt que je dois à de l'argent, elle seule ici a quelque noblesse d'âme. Et ce fut pour lui une consolation que de regarder Armance. Voilà donc un être estimable, se dit-il, et comme la soirée s'avancait, il vit avec un plaisir égal au chagrin qui d'abord avait inondé son cœur qu'elle continuait à ne point lui parler.

Une seule fois, comme un provincial, membre de la Chambre des députés, faisait à Octave un compliment gauche sur les deux millions qu'*il allait lui voter* (ce furent les mots de cet homme), Octave surprit un regard d'Armance qui arrivait jusqu'à lui. L'expression de ce regard était impossible à méconnaître; du moins la raison d'Octave, plus sévère qu'on ne peut se l'imaginer, en décida ainsi; ce regard était destiné à l'observer, et ce qui lui fit un plaisir sensible, ce regard s'attendait à être obligé de mépriser. Le député qui se préparait à voter des millions fut la victime d'Octave; le mépris du jeune vicomte fut trop évident¹ même pour un provincial. — Voilà comme ils sont tous, dit le député du département de *** au commandeur de Soubirane qu'il joignit un instant après. Ah! messieurs de la noblesse de cour, si nous pouvions nous voter nos indemnités sans passer les vôtres, vous n'en tâteriez, morbleu, qu'après nous avoir donné des garanties. Nous ne voulons plus, comme autrefois, vous voir colonels à vingt-trois ans et nous capitaines à quarante. Sur les 319 députés pensant bien, nous sommes 212 de cette noblesse de province sacrifiée jadis... Le commandeur, très flatté de se voir adresser une telle plainte, se mit à justifier les gens de qualité. Cette conversation, que l'importance de M. de Soubirane appelait politique, dura toute la soirée, et malgré le vent du nord le plus perçant, elle s'établit dans l'embrasement d'une croisée, position de rigueur pour parler politique.

Le commandeur ne la quitta qu'une minute, en sup-

pliant le député de l'excuser et de l'attendre. — Il faut que je demande à mon neveu ce qu'il a fait de ma voiture, et il vint dire à l'oreille d'Octave : — Parlez, on remarque votre silence; ce n'est point par de la hauteur que cette nouvelle fortune doit marquer chez vous. Songez que ces deux millions sont une restitution et rien de plus. Où en seriez-vous donc si le roi vous avait fait cordon bleu ? Et le commandeur regagna l'embrasure de sa fenêtre en courant comme un jeune homme, et répétant à demi haut : — Ah ! les chevaux à onze heures et demie.

Octave parla, et s'il n'atteignit pas à l'aisance et à l'enjouement qui font les succès parfaits, sa beauté remarquable et le sérieux profond de ses manières donnèrent aux yeux de bien des femmes un prix singulier aux mots qu'il leur adressait. Ses idées étaient vives, claires, et de celles qui grandissent à mesure qu'on les regarde. Il est vrai que la simplicité pleine de noblesse avec laquelle il s'énonçait lui faisait perdre l'effet de quelques traits piquants; on ne s'en étonnait qu'une seconde après. La hauteur de son caractère ne lui permit jamais de dire d'un ton marqué ce qui lui semblait joli. C'était un de ces esprits que leur fierté met dans la position d'une jeune femme qui arrive sans rouge dans un salon où l'usage du rouge est général; pendant quelques instants sa pâleur la fait paraître triste. Si Octave eut des succès, c'est que le mouvement d'esprit et l'excitation qui lui manquaient souvent étaient suppléés ce soir-là par le sentiment de l'ironie la plus amère.

Cette apparence de méchanceté engagea les femmes d'un certain âge à lui pardonner la simplicité de ses manières, et les sots auxquels il fit peur se hâtèrent de l'applaudir. Octave, exprimant finement tout le mépris dont il était dévoré, trouvait dans la société le seul bonheur qu'elle pût lui donner, lorsque la duchesse d'Ancre s'approcha du divan sur lequel il était assis, et dit, non à lui, mais pour lui, et à voix très basse, à madame de la Ronze son amie intime : — Voyez cette petite sotte d'Armance, ne s'avise-t-elle pas d'être jalouse de la fortune qui tombe des nues à M. de Malivert ? Dieu ! que l'envie sied mal à une femme ! L'amie devina la duchesse et saisit le regard fixe d'Octave qui, tout en ayant l'air de ne voir que la figure vénérable de M. l'évêque de *** qui lui parlait en cet instant, avait tout entendu. En moins

de trois minutes, le silence de mademoiselle de Zohiloff se trouva expliqué, et elle fut convaincue, dans l'esprit d'Octave, de tous les sentiments bas dont on venait de l'accuser. Grand Dieu, se dit-il, il n'y a donc plus d'exception à la bassesse de sentiments de toute cette société ! Et sous quel prétexte m'imaginerai-je¹ que les autres sociétés sont différentes de celle-ci ? Si l'on ose afficher une telle adoration pour l'argent dans l'un des salons les mieux composés de France, et où chacun ne peut ouvrir l'histoire sans retrouver un héros de son nom, que sera-ce parmi de malheureux marchands millionnaires aujourd'hui, mais dont hier encore le père portait la balle ? Dieu que les hommes sont vils !

Octave s'enfuit du salon de madame de Bonnavet, le monde lui faisait horreur ; il laissa la voiture de famille à son oncle le commandeur et revint à pied chez lui. Il pleuvait à verse, la pluie lui faisait plaisir. Bientôt il ne s'aperçut plus de l'espèce de tempête qui inondait Paris en cet instant². La seule ressource contre cet avilissement général, pensait-il, serait de trouver une belle âme, non encore avilie par la prétendue sagesse des duchesses d'Ancre, de s'y attacher pour jamais, de ne voir qu'elle, de vivre avec elle et uniquement pour elle et pour son bonheur. Je l'aimerais avec passion... *Je l'aimerais !* moi, malheureux³ !... En ce moment, une voiture qui débouchait au galop de la rue de Poitiers dans la rue de Bourbon, faillit écraser Octave⁴. La roue de derrière serra fortement sa poitrine et déchira son gilet, il resta immobile ; la vue de la mort lui avait rafraîchi le sang.

Dieu ! que n'ai-je été anéanti ! dit-il en regardant le ciel. Et la pluie qui tombait par torrents ne lui fit point baisser la tête ; cette pluie froide lui faisait du bien. Ce ne fut qu'au bout de quelques minutes qu'il se remit à marcher. Il monta chez lui en courant, changea d'habits, et demanda si sa mère était visible. Comme elle ne l'attendait pas, elle s'était couchée de bonne heure. Seul avec lui-même, tout lui devint importun, même le sombre Alfieri, dont il essaya de lire une tragédie. Il se promena longtemps dans sa chambre si vaste et si basse. Pourquoi ne pas en finir ? se dit-il enfin ; pourquoi cette obstination à lutter contre le destin qui m'accable⁵ ? J'ai beau faire les plans de conduite les plus raisonnables en apparence, ma vie n'est qu'une suite de malheurs et de sensations

amères. Ce mois-ci ne vaut pas mieux que le mois passé; cette année-ci ne vaut pas mieux que l'autre année; d'où vient cette obstination à vivre? Manquerais-je de fermeté? Qu'est-ce que la mort? se dit-il en ouvrant la caisse de ses pistolets et les considérant¹. Bien peu de chose en vérité; il faut être fou pour s'en passer. Ma mère, ma pauvre mère se meurt de la poitrine; encore un peu de temps et je devrai la suivre. Je puis aussi partir avant elle si la vie est pour moi une douleur trop amère. Si une telle permission pouvait se demander, elle me l'accorderait... Le commandeur, mon père lui-même! ils ne m'aiment pas; ils aiment le nom que je porte, ils chérissent en moi un prétexte d'ambition. C'est un bien petit devoir qui m'attache à eux... Ce mot *devoir* fut comme un coup de foudre pour Octave. Un *petit devoir*! s'écria-t-il en s'arrêtant, un devoir de peu d'importancel... Est-il de peu d'importance, si c'est le seul qui me reste? Si je ne surmonte pas les difficultés que le hasard me présente dans ma position actuelle, de quel droit osé-je me croire si sûr de vaincre toutes celles qui pourront s'offrir par la suite²? Quoi! j'ai l'orgueil de me croire supérieur à tous les dangers, à toutes les sortes de maux qui peuvent attaquer un homme, et cependant je prie la douleur qui se présente de prendre une nouvelle forme, de choisir une figure qui puisse me convenir, c'est-à-dire de se diminuer de moitié. Quelle petitesse! et je me croyais si ferme! je n'étais qu'un présomptueux.

Avoir ce nouvel aperçu et se faire le serment de surmonter la douleur de vivre ne fut qu'un instant. Bientôt le dégoût qu'Octave éprouvait pour toutes choses fut moins violent; il se parut à lui-même un être moins misérable. Cette âme, affaissée et désorganisée en quelque sorte par l'absence si longue de tout bonheur, reprit un peu de vie et de courage avec l'estime pour elle-même³. Des idées d'un autre genre se présentèrent à Octave. Le plafond si écrasé de sa chambre lui déplaisait mortellement; il envia le magnifique salon de l'hôtel de Bonnivet. « Il a au moins vingt pieds de haut, se dit-il; comme j'y » respirerais à l'aise! Ah! s'écria-t-il avec la surprise gaie » d'un enfant, voilà un emploi pour ces millions. J'aurai » un salon magnifique comme celui de l'hôtel de Bonni- » vet; et moi seul j'y entrerais. Tous les mois, à peine, oui » le 1^{er} du mois, un domestique pour épousseter, mais

» sous mes yeux ; qu'il n'aille pas chercher à deviner mes
 » pensées par le choix de mes livres, et surprendre ce
 » que j'écris pour guider mon âme dans ses moments
 » de folie... J'en porterai toujours la clé à ma chaîne de
 » montre, une petite clé d'acier imperceptible, plus petite
 » que celle d'un portefeuille. J'y ferai placer trois glaces¹
 » de sept pieds de haut chacune. J'ai toujours aimé cet
 » ornement sombre et magnifique. Quelle est la dimen-
 » sion des plus grandes glaces que l'on fabrique à Saint-
 » Gobain ? » Et l'homme qui pendant trois quarts
 d'heure venait de songer à terminer sa vie, à l'instant
 même montait sur une chaise pour chercher dans sa
 bibliothèque le tarif des glaces de Saint-Gobain. Il passa
 une heure à écrire le devis de la dépense de son salon. Il
 sentait qu'il faisait l'enfant, mais n'en écrivait qu'avec
 plus de rapidité et de sérieux. Cette besogne terminée et
 l'addition vérifiée qui portait à 57.350 fr. la dépense de la
 salle à établir en élevant le toit de sa chambre à coucher :
 Si ce n'est pas là vendre la peau de l'ours, se dit Octave en
 riant, jamais on n'eut ce ridicule... Eh bien ! je suis mal-
 heureux ! reprit-il en se promenant à grands pas ; oui, je
 suis malheureux, mais je serai plus fort que mon malheur.
 Je me mesurerai avec lui, et je serai plus grand. Brutus
 sacrifia ses enfants, c'était la difficulté qui se présentait à
 lui, moi, je vivrai. — Il écrivit sur un petit memento
 caché dans le secret de son bureau : 14 décembre 182...
Agréable effet de deux m. — Redoublement d'amitié. —
Envie chez Ar. — Finir. — Je serai plus grand que lui. —
Glaces de Saint-Gobain.

Cette amère réflexion était notée en caractères grecs.
 Ensuite il déchiffra sur son piano tout un acte de *Don*
Juan, et les accords si sombres de Mozart lui rendirent la
 paix de l'âme.

CHAPITRE III

*As the most forward bud
Is eaten by the canker ere it blow,
Even so by love the young and tender wit
Is turn'd to folly.....
.....So eating love
Inhabits in the finest wits of all.*

Two Gentlemen of Verona, act 1^a.

CE n'était pas toujours de nuit et seul qu'Octave était saisi par ces accès de désespoir. Une violence extrême, une méchanceté extraordinaire marquaient alors toutes ses actions, et sans doute, s'il n'eût été qu'un pauvre étudiant en droit, sans parents ni protection, on l'eût enfermé comme fou. Mais aussi sans cette position sociale, il n'eût pas eu l'occasion d'acquérir cette élégance de manières qui, venant polir un caractère aussi singulier, faisait de lui un être à part, même dans la société de la cour. Octave devait un peu cette extrême distinction à l'expression de ses traits; elle avait de la force et de la douceur et non point de la force et de la dureté, comme il arrive parmi le vulgaire des hommes qui doivent un regard à leur beauté². Il possédait naturellement l'art difficile de communiquer sa pensée, quelle qu'elle fût, sans jamais offenser ou du moins sans jamais infliger d'offense inutile, et grâce à cette mesure parfaite dans les relations ordinaires de la vie, l'idée de folie était éloignée.

Il n'y avait pas un an qu'un jeune laquais, effrayé de la figure d'Octave, ayant eu l'air de s'opposer à son passage, un soir qu'il sortait en courant du salon de sa mère, Octave, furieux, s'était écrié : « Qui es-tu pour t'opposer à moi ! si tu es fort, fais preuve de force³. » Et en disant ces mots, il l'avait saisi à bras-le-corps et jeté par la fenêtre. Ce laquais tomba dans le jardin sur un vase de laurier-rose et se fit peu de mal. Pendant deux mois Octave se constitua le domestique du blessé; il avait fini par lui donner trop d'argent, et chaque jour il passait plusieurs heures à faire son éducation. Toute la famille désirant le silence de cet homme, il reçut des présents, et

se vit l'objet de complaisances excessives qui en firent un mauvais sujet que l'on fut obligé de renvoyer dans son pays avec une pension. On peut comprendre maintenant les chagrins de madame de Malivert.

Ce qui l'avait surtout effrayée lors de ce funeste événement, c'est que le repentir d'Octave, quoique extrême, n'avait éclaté que le lendemain. La nuit en rentrant, comme on lui rappelait par hasard le danger que cet homme avait couru : « Il est jeune, avait-il dit, pourquoi » ne s'est-il pas défendu ? Quand il a voulu m'empêcher » de sortir, ne lui ai-je pas dit de se défendre ? » Madame de Malivert croyait avoir observé que ces accès de fureur saisissaient son fils précisément dans les instants où il paraissait avoir le plus oublié cette rêverie sombre qu'elle lisait toujours dans ses traits. C'était, par exemple, au milieu d'une charade en action, et lorsqu'il jouait gaie-ment depuis une heure avec quelques jeunes gens et cinq ou six jeunes personnes de sa connaissance intime, qu'il s'était enfui du salon en jetant le domestique par la fenêtre.

Quelques mois avant la soirée des deux millions, Octave s'était échappé¹ d'une façon à peu près aussi brusque d'un bal que donnait madame de Bonnivet. Il venait de danser avec une grâce remarquable quelques contredanses et des valse. Sa mère était ravie de ses succès, et il ne pouvait les ignorer ; plusieurs femmes, à qui leur beauté avait valu dans le monde une grande célébrité, lui adressaient la parole de l'air le plus flatteur. Ses cheveux du plus beau blond qui retombaient en grosses boucles sur le front qu'il avait superbe, avaient surtout frappé la célèbre madame de Claix. Et à propos des modes suivies par les jeunes gens à Naples, d'où elle arrivait, elle lui faisait un compliment fort vif, lorsque tout à coup les traits d'Octave se couvrirent de rougeur, et il quitta le salon d'un pas dont il cherchait en vain à dissimuler la rapidité. Sa mère, alarmée, le suivit et ne le trouva plus. Elle l'attendit inutilement toute la nuit, il ne reparut que le lendemain et dans un état singulier ; il avait reçu trois coups de sabre, à la vérité peu dangereux. Les médecins pensaient que cette monomanie était tout à fait *morale*, c'était leur mot, et devait provenir non point d'une cause physique, mais de l'influence de quelque idée singulière. Aucun signe n'annonçait les migraines de M. le vicomte Octave, comme disaient les gens. Ces accès avaient été

bien plus rapprochés durant la première année de son séjour à l'école polytechnique et avant qu'il n'eût songé à se faire prêtre. Ses camarades avec lesquels il avait des querelles fréquentes, le croyaient alors complètement fou, et souvent cette idée lui évita des coups d'épée.

Retenu dans son lit par les blessures légères dont nous venons de parler, il avait dit à sa mère, simplement comme il disait tout : — J'étais furieux, j'ai cherché querelle à des soldats qui me regardaient en riant, je me suis battu et n'ai trouvé que ce que je mérite, — après quoi il avait parlé d'autre chose. Avec Armance de Zohiloff, sa cousine, il était entré dans de plus grands détails¹. « J'ai des moments de malheur et de fureur qui ne sont pas de la folie, lui disait-il un soir, mais qui me feront passer pour fou² dans le monde comme à l'école polytechnique. C'est un malheur comme un autre; mais ce qui est au-dessus de mon courage, c'est la crainte de me trouver tout à coup avec un sujet de remords éternel, ainsi qu'il faillit m'arriver lors de l'accident de ce pauvre Pierre. — Vous l'avez noblement réparé, vous lui donniez non pas seulement votre pension, mais votre temps, et s'il se fût trouvé les moindres principes d'honnêteté, vous auriez fait sa fortune. Que pouviez-vous de plus ? — Rien sans doute, une fois l'accident arrivé, ou je serais un monstre de ne l'avoir pas fait. Mais ce n'est pas tout, ces accès de malheur qui sont de la folie à tous les yeux, semblent faire de moi un être à part. Je vois les plus pauvres, les plus bornés, les plus malheureux, en apparence, des jeunes gens de mon âge, avoir un ou deux amis d'enfance qui partagent leurs joies et leurs chagrins. Le soir, je les vois s'aller promener ensemble, et ils se disent tout ce qui les intéresse; moi seul, je me trouve isolé sur la terre. Je n'ai et je n'aurai jamais personne à qui je puisse librement confier ce que je pense. Que serait-ce de mes sentiments si j'en avais qui me serrent le cœur ! Suis-je donc destiné à vivre toujours sans amis, et ayant à peine des connaissances ! Suis-je donc un méchant ? ajouta-t-il en soupirant. — Non sans doute, mais vous fournissez des prétextes aux personnes qui ne vous aiment pas, lui dit Armance du ton sévère³ de l'amitié, et cherchant à cacher la pitié trop réelle que lui inspiraient ses chagrins. — Par exemple, vous qui êtes d'une politesse parfaite avec tout le monde, pourquoi n'avoir pas paru avant-hier au bal de

madame de Claix ? — Parce que ce sont ses sots compliments au bal d'il y a six mois, qui m'ont valu la honte d'avoir tort avec de jeunes paysans portant un sabre. — A la bonne heure, reprit mademoiselle de Zohiloff; mais remarquez que vous trouvez toujours des raisons pour vous dispenser de voir la société. Il ne faudrait pas ensuite vous plaindre de l'isolement où vous vivez. — Ah! c'est d'amis que j'ai besoin, et non pas de voir la société. Est-ce dans les salons que je rencontrerai un ami ? — Oui, puisque vous n'avez pas su le trouver à l'école polytechnique. — Vous avez raison, répondit Octave après un long silence; je vois comme vous en ce moment, et demain, lorsqu'il sera question d'agir, j'agirai d'une manière opposée à ce qui me semble raisonnable aujourd'hui, et tout cela par orgueil! Ah! si le ciel m'avait fait le fils d'un fabricant de draps, j'aurais travaillé au comptoir dès l'âge de seize ans; au lieu que toutes mes occupations n'ont été que de luxe; j'aurais moins d'orgueil et plus de bonheur... Ah! que je me déplaïs à moi-même!... »

Ces plaintes, quoique égoïstes en apparence, intéressaient Armance; les yeux d'Octave exprimaient tant de possibilité d'aimer et quelquefois ils étaient si tendres!

Elle, sans se le bien expliquer, sentait qu'Octave était la victime de cette sorte de sensibilité déraisonnable qui fait les hommes malheureux et dignes d'être aimés. Une imagination passionnée le portait à s'exagérer les bonheurs dont il ne pouvait jouir. S'il eût reçu du ciel un cœur sec, froid, raisonnable¹, avec tous les autres avantages qu'il réunissait d'ailleurs, il eût pu être fort heureux. Il ne lui manquait qu'une âme commune.

C'était seulement en présence de sa cousine qu'Octave osait quelquefois penser tout haut. On voit pourquoi il avait été si péniblement affecté en trouvant que les sentiments de cette aimable cousine changeaient avec la fortune.

Le lendemain du jour où Octave avait souhaité la mort, dès sept heures du matin il fut réveillé en sursaut par son oncle le commandeur qui entra dans sa chambre en affectant de faire un tapage effroyable. Cet homme n'était jamais hors de l'affectation. La colère que ce bruit donna à Octave ne dura pas trois secondes; l'idée du devoir lui apparut, et il reçut M. de Soubirane du

ton plaisant et léger qui pouvait le mieux lui convenir.

Cette âme vulgaire qui, avant ou après la naissance, ne voyait au monde que l'argent, expliqua longuement au noble Octave qu'il ne fallait pas être tout à fait fou de bonheur, quand de vingt-cinq mille livres de rente on passait à l'espoir d'en avoir cent. Ce discours philosophique et presque chrétien se termina par le conseil de jouer à la bourse dès qu'on aurait touché un vingtième sur les deux millions. Le marquis ne manquerait pas de mettre à la disposition d'Octave une partie de cette augmentation de fortune; mais il fallait n'opérer à la Bourse que d'après les avis du commandeur; il connaissait madame la comtesse¹ de ***, et l'on pourrait jouer sur la rente *à coup sûr*. Ce mot *à coup sûr* fit faire un haut-le-corps à Octave. — Oui, mon ami, dit le commandeur, qui prit ce mouvement pour un signe de doute, *à coup sûr*. J'ai un peu négligé la comtesse depuis son procédé ridicule chez M. le prince de S...; mais enfin nous sommes un peu parents, et je te quitte pour aller chercher notre ami commun le duc de *** qui nous rapatriera.

CHAPITRE IV

*Half a dupe, half duping, the first
deceived perhaps by her deceit and fair
words, as all those philosophers. Philo-
sophers they say? mark this, Diego,
the devil can cite scripture for his pur-
pose. O, what a goodly outside falsehood
bath !*

MASSINGER².

LA sottise apparition du commandeur faillit replonger Octave dans sa misanthropie de la veille. Son dégoût pour les hommes était au comble, quand son domestique lui remit un gros volume enveloppé avec beaucoup de soin dans du papier vélin d'Angleterre. L'empreinte du cachet était supérieurement gravée, mais l'objet peu attrayant; sur un champ de sable on voyait deux os en sautoir. Octave, qui avait un goût parfait, admira la vérité

du dessin de ces deux *tibias* et la perfection de la gravure. C'est de l'école de Pikler¹, se dit-il; ce sera quelque folie de ma cousine la dévote madame de C***. Il fut détrompé en voyant un magnifique exemplaire de la Bible, relié par Thouvenin². Les dévotes ne donnent pas la Bible, dit Octave en ouvrant la lettre d'envoi; mais il chercha en vain la signature, il n'y en avait pas, et il jeta la lettre sous la cheminée³. Un moment après, son domestique, le vieux Saint-Jacques, entra avec un petit air malin. — Qui a remis ce paquet ? dit Octave. — C'est un mystère, on veut se cacher de M. le vicomte; mais c'est tout simplement le vieux Perrin qui l'a déposé chez le portier et s'est sauvé comme un voleur. — Et qu'est-ce que le vieux Perrin ? — C'est un homme de madame la marquise de Bonnavet, qu'elle a renvoyé en apparence⁴, et qui est passé aux commissions secrètes. — Est-ce qu'on soupçonne madame de Bonnavet de quelque galanterie ? — Ah ! mon Dieu, non, monsieur. Les commissions secrètes sont pour la nouvelle religion. C'est une Bible, peut-être, que madame la marquise envoie à monsieur en grand secret. Monsieur a pu reconnaître l'écriture de madame Rouvier, la femme de chambre⁵ de madame la marquise. Octave regarda sous la cheminée et se fit donner la lettre qui avait volé au-delà de la flamme et n'était point brûlée. Il vit avec surprise que l'on savait fort bien qu'il lisait Helvétius, Bentham, Bayle et autres mauvais livres. On lui en faisait un reproche. La vertu la plus pure ne saurait en garantir⁶, se dit-il à lui-même; dès qu'on est sectaire, l'on descend à employer l'intrigue et l'on a des espions. C'est apparemment depuis la loi d'indemnité que je suis devenu digne que l'on s'occupe de mon salut et de l'influence que je puis avoir un jour.

Pendant le reste de la journée, la conversation du marquis de Malivert, du commandeur et de deux ou trois amis véritables que l'on envoya chercher pour dîner, fut une allusion presque continuelle et d'assez mauvais goût au mariage d'Octave et à sa nouvelle position. Encore ému de la crise morale qu'il avait eue à soutenir⁷ pendant la nuit, il fut moins glacial que de coutume. Sa mère le trouvait plus pâle, et il s'imposa le devoir, sinon d'être gai, du moins de ne paraître s'occuper que d'idées conduisant à des images agréables; il y mit tant d'esprit, qu'il parvint à faire illusion aux personnes qui l'entouraient.

Rien ne put l'arrêter, pas même les plaisanteries du commandeur sur l'effet prodigieux que deux millions produisaient sur l'esprit d'un philosophe. Octave profita de son étourderie prétendue pour dire que, fût-il prince, il ne se marierait pas avant vingt-six ans, c'était l'âge où son père s'était marié. — Il est évident que ce garçon-là nourrit la secrète ambition de se faire évêque ou cardinal, dit le commandeur aussitôt qu'Octave fut sorti; sa naissance et sa doctrine le porteront au chapeau¹. Ce propos, qui fit sourire madame de Malivert, donna de vives inquiétudes au marquis. — Vous avez beau dire, répondit-il au sourire de sa femme, mon fils ne voit avec quelque intimité que des ecclésiastiques ou de jeunes savants de même acabit, et, chose qui ne s'est jamais rencontrée dans ma famille, il montre un dégoût marqué pour les jeunes militaires². — Il y a quelque chose d'étrange dans ce jeune homme, reprit M. de Soubirane. Cette réflexion fit soupirer à son tour madame de Malivert.

Octave, excédé de l'ennui que lui avait donné l'obligation de parler, était sorti de bonne heure³ pour aller au Gymnase; il ne pouvait souffrir l'esprit des jolies pièces de M. Scribe. Mais, se disait-il, rien n'a pourtant un succès plus véritable, et mépriser sans connaître est un ridicule trop commun dans ma société pour que j'aie du mérite à l'éviter. Ce fut en vain qu'il se mit en expérience pendant deux des plus jolies esquisses du théâtre de Madame. Les mots les plus agréables et les plus fins lui semblaient entachés de grossièreté, et la clef que l'on rend dans le second acte du *Mariage de raison*⁴ le chassa du spectacle. Il entra chez un restaurateur, et, fidèle au mystère qui marquait toutes ses actions, il demanda des bougies et un potage; le potage venu, il s'enferma à clef⁵, lut avec intérêt deux journaux qu'il venait d'acheter, les brûla sous la cheminée avec le plus grand soin, paya et sortit. Il vint s'habiller, et se trouva ce soir-là une sorte d'empressement à paraître chez madame de Bonnivet. Qui pourrait m'assurer, pensait-il, que cette méchante duchesse d'Ancre n'a pas calomnié mademoiselle de Zohiloff? Mon oncle croit bien que j'ai la tête tournée de ces deux millions. Cette idée, qui était venue à Octave à propos d'un mot indifférent qu'il avait trouvé dans ses journaux, le rendait heureux. Il songeait à Armance, mais comme à son seul ami, ou

plutôt comme au seul être qui fût pour lui presque un ami.

Il était bien loin de songer à aimer, il avait ce sentiment en horreur¹. Ce jour-là, son âme fortifiée par la vertu et le malheur, et qui n'était que vertu et force, éprouvait simplement la crainte d'avoir condamné trop légèrement *un ami*.

Octave² ne regarda pas une seule fois Armance; mais de toute la soirée ses yeux ne laissèrent échapper aucun de ses mouvements. Il débuta à son entrée dans le salon par faire une cour marquée à la duchesse d'Ancre; il lui parlait avec une attention si profonde que cette dame eut le plaisir de le croire converti aux égards dus à son rang. Depuis qu'il a l'espoir d'être riche, ce philosophe est des nôtres, dit-elle tout bas à madame de la Ronze.

Octave voulait s'assurer du degré de perversité de cette femme; la trouver bien méchante, c'était en quelque sorte voir mademoiselle de Zohiloff innocente. Il observa que le seul sentiment de la haine portait quelque vie dans le cœur desséché de madame d'Ancre; mais en revanche, ce n'étaient que les choses généreuses et nobles qui lui inspiraient de l'éloignement. On eût dit qu'elle éprouvait le besoin de s'en venger. L'ignoble et le bas dans les sentiments, mais l'ignoble revêtu de l'expression la plus élégante, avait seul le privilège de faire briller les petits yeux de la duchesse.

Octave songeait à se débarrasser de l'intérêt avec lequel on l'écoutait quand il entendit madame de Bonnivet désirer son jeu d'échecs. C'était un petit chef-d'œuvre de sculpture chinoise que M. l'abbé Dubois³ avait rapporté de Canton. Octave saisit cette occasion de s'éloigner de madame d'Ancre, et pria sa cousine de lui confier la clef du serre-papier où la crainte de la maladresse des gens faisait déposer ce magnifique jeu d'échecs. Armance n'était plus dans le salon; elle l'avait quitté peu d'instants auparavant avec Méry de Tersan, son amie intime; si Octave n'eût pas réclamé la clef du serre-papier, on se fût aperçu désagréablement de l'absence de mademoiselle de Zohiloff, et à son tour elle aurait peut-être eu à essuyer quelque petit regard fort mesuré, mais fort dur. Armance était pauvre, elle n'avait que dix-huit ans, et madame de Bonnivet avait trente ans passés; elle était fort belle encore, mais Armance aussi était belle.

Les deux amies s'étaient arrêtées devant la cheminée d'un grand boudoir voisin du salon. Armance avait voulu montrer à Méry un portrait de lord Byron dont M. Phillips, le peintre anglais¹, venait d'envoyer une épreuve à sa tante. Octave entendit très distinctement ces mots comme il passait dans le dégagement près du boudoir : « Que veux-tu ? Il est comme tous les autres ! Une âme » que je croyais si belle² être bouleversée par l'espoir de » deux millions ! » L'accent qui accompagnait ces mots si flatteurs, *que je croyais si belle*, frappa Octave comme un coup de foudre ; il resta immobile. Quand il continua à marcher, ses pas étaient si légers que l'oreille la plus fine n'aurait pu les entendre. Comme il repassait près du boudoir avec le jeu d'échecs à la main, il s'arrêta un instant ; bientôt il rougit de son indiscretion et rentra au salon. Les paroles qu'il venait de surprendre n'étaient pas décisives dans un monde où l'envie sait revêtir toutes les formes ; mais l'accent de candeur et d'honnêteté qui les avait accompagnées retentissait dans son cœur. Ce n'était pas là le ton de l'envie.

Après avoir remis le jeu chinois à la marquise, Octave se sentit le besoin de réfléchir ; il alla se placer dans un coin du salon derrière une table de wisk, et là son imagination lui répéta vingt fois le son des paroles qu'il venait d'entendre. Cette profonde et délicieuse rêverie l'occupait depuis longtemps, lorsque la voix d'Armance frappa son oreille. Il ne songeait pas encore aux moyens à employer pour regagner l'estime de sa cousine ; il jouissait avec délices³ du bonheur de l'avoir perdue. Comme il se rapprochait du groupe de madame de Bonnivet, et revenait du coin éloigné occupé par les tranquilles joueurs de wisk, Armance remarqua l'expression de ses regards ; ils s'arrêtaient sur elle avec cette sorte d'attendrissement et de fatigue qui, après les grandes joies, rend les yeux comme incapables de mouvements trop rapides.

Octave ne devait pas trouver un second bonheur ce jour-là ; il ne put adresser le moindre mot à Armance. Rien n'est plus difficile que de me justifier, se disait-il en ayant l'air d'écouter les exhortations de la duchesse d'Ancre qui, sortant la dernière du salon avec lui, insista pour le ramener. Il faisait un froid sec et un clair de lune magnifique ; Octave⁴ demanda son cheval et alla faire quelques milles sur le boulevard neuf. En rentrant vers

les trois heures du matin, sans savoir pourquoi et sans le remarquer, il vint passer devant l'hôtel de Bonnivet.

CHAPITRE V

*Her glossy hair was cluster'd o'er a brow
Bright with intelligence, and fair and smooth ;
Her eyebrow's shape was like the aerial bow,
Her cheek all purple with the beam of youth,
Mounting, at times, to a transparent glow,
As if her veins ran lightning.....*
Don Juan, c. 1^a.

COMMENT pourrai-je prouver à mademoiselle de Zohiloff, par des faits et non par de vaines paroles, que le plaisir de voir quadrupler la fortune de mon père ne m'a absolument pas tourné la tête ? Chercher une réponse à cette question fut pendant vingt-quatre heures l'unique occupation d'Octave. Pour la première fois de sa vie, son âme était entraînée à son insu.

Depuis bien des années il avait toujours eu la conscience de ses sentiments, et commandait à leur attention les objets qui lui semblaient raisonnables. C'était au contraire avec toute l'impatience d'un jeune homme de vingt ans qu'il attendait² l'heure à laquelle il devait rencontrer mademoiselle de Zohiloff. Il n'avait pas le plus petit doute sur la possibilité de parler à une personne qu'il voyait deux fois presque tous les jours ; il n'était embarrassé que par le choix³ des paroles les plus propres à la convaincre. Car, enfin, disait-il, je ne puis pas trouver en vingt-quatre heures d'action prouvant d'une manière décisive que je suis au-dessus de la petitesse dont elle m'accuse au fond de son cœur, et il doit m'être permis de protester d'abord par des paroles. Beaucoup de paroles⁴ en effet se présentaient successivement à lui ; tantôt elles lui semblaient avoir trop d'emphase ; tantôt il craignait de traiter avec trop de légèreté une imputation aussi grave. Il n'était point encore décidé sur ce qu'il devait dire à mademoiselle de Zohiloff, lorsque onze heures sonnèrent, et il arriva l'un des premiers dans le salon de

l'hôtel de Bonnivet. Mais quel ne fut pas son étonnement quand il remarqua que mademoiselle de Zohiloff qui lui adressa la parole plusieurs fois pendant la soirée et en apparence comme à l'ordinaire, lui ôtait cependant toutes les occasions de lui dire un mot destiné à n'être entendu que d'elle ! Octave fut vivement piqué, cette soirée passa comme un éclair.

Le lendemain, il fut aussi malheureux ; le surlendemain, les jours suivants, il ne put pas davantage parler à Armance. Chaque jour il espérait trouver l'occasion de dire ce mot si essentiel pour son honneur, et chaque jour, sans qu'on pût apercevoir la moindre affectation dans la conduite de mademoiselle de Zohiloff, il voyait son espoir s'évanouir. Il perdait l'amitié et l'estime¹ de la seule personne qui lui semblât digne de la sienne, parce qu'on lui croyait des sentiments opposés à ceux qu'il avait réellement. Rien assurément n'était plus flatteur au fond, mais rien aussi n'était plus impatientant. Octave fut profondément préoccupé de ce qui lui arrivait ; il eut besoin de plusieurs jours pour s'accoutumer à sa nouvelle position². Sans y songer, lui qui avait tant aimé le silence, prit l'habitude de parler beaucoup lorsque mademoiselle de Zohiloff était à portée de l'entendre. A la vérité, peu lui importait de paraître bizarre ou décousu. A quelque femme brillante ou considérable qu'il adressât la parole, il ne parlait jamais en effet qu'à mademoiselle de Zohiloff et pour elle.

Par ce malheur réel Octave fut distrait de sa noire tristesse, il oublia l'habitude de chercher toujours à juger de la quantité de bonheur dont il jouissait dans le moment présent. Il perdait son unique amie, il se voyait refuser une estime qu'il était si sûr de mériter ; mais ces malheurs, quelque cruels qu'ils fussent, n'allaient point jusqu'à lui inspirer ce profond dégoût pour la vie qu'il éprouvait autrefois³. Il se disait : Quel homme n'a pas été calomnié ? La sévérité dont on use envers moi est un gage de l'empressement avec lequel on réparera ce tort quand la vérité sera enfin connue.

Octave voyait un obstacle qui le séparait du bonheur, mais il voyait le bonheur, ou du moins la fin de sa peine et d'une peine à laquelle il songeait uniquement. Sa vie eut un but nouveau, il désirait passionnément reconquérir l'estime d'Armance ; ce n'était pas une entreprise

aisée. Cette jeune fille avait un caractère singulier. Née sur les confins de l'empire russe vers les frontières du Caucase, à Sébastopol où son père commandait, mademoiselle de Zohiloff cachait sous l'apparence d'une douceur parfaite une volonté ferme, digne de l'âpre climat¹ où elle avait passé son enfance. Sa mère, proche parente de mesdames de Bonnivet et de Malivert, se trouvant à la cour de Louis XVIII à Mittau, avait épousé un colonel russe. M. de Zohiloff appartenait à l'une des plus nobles familles du gouvernement de Moscou²; mais le père et le grand-père de cet officier, ayant eu le malheur de s'attacher à des favoris bientôt après envoyés en Sibérie, avaient vu rapidement diminuer leur fortune.

La mère d'Armance mourut en 1811; elle perdit bientôt après le général de Zohiloff, son père, tué à la bataille de Montmirail. Madame de Bonnivet, apprenant qu'elle avait une parente isolée dans une petite ville au fond de la Russie, avec cent louis de rente pour toute fortune, n'hésita pas à la faire venir en France. Elle l'appelait sa nièce et comptait la marier en obtenant quelque grâce de la cour; le bisaïeul maternel d'Armance avait été cordon bleu. On voit qu'à peine âgée de dix-huit ans, mademoiselle de Zohiloff avait déjà éprouvé d'assez grands malheurs. C'est pour cela peut-être que les petits événements de la vie semblaient glisser sur son âme sans parvenir à l'émouvoir. Quelquefois il n'était pas impossible de lire dans ses yeux qu'elle pouvait être vivement affectée, mais on voyait que rien de vulgaire ne parviendrait à la toucher. Cette sérénité parfaite, qu'il eût été si flatteur de lui faire oublier un instant, s'alliait chez elle à l'esprit le plus fin, et lui valait une considération au-dessus de son âge.

Elle devait à ce singulier caractère, et surtout à de grands yeux bleus foncés qui avaient des regards enchanteurs, l'amitié de tout ce qui se trouvait de femmes distinguées dans la société de madame de Bonnivet; mais mademoiselle de Zohiloff avait aussi beaucoup d'ennemies. C'est en vain que sa tante avait cherché à la corriger de l'impossibilité où elle était de faire attention³ aux gens qu'elle n'aimait pas. On voyait trop qu'en leur parlant elle songeait à autre chose. Il y avait d'ailleurs bien des petites façons de dire et d'agir qu'Armance n'eût pas osé désapprouver chez les autres femmes; peut-être

même ne songeait-elle pas à se les interdire; mais si elle se les fût permises, pendant longtemps elle eût rougi toutes les fois qu'elle s'en serait souvenue. Dès son enfance, ses sentiments pour des bagatelles de son âge avaient été si violents qu'elle se les était vivement reprochés. Elle avait pris l'habitude de se juger peu relativement à l'effet produit sur les autres, mais beaucoup relativement à ses sentiments d'aujourd'hui, dont demain peut-être le souvenir pouvait empoisonner sa vie.

On trouvait quelque chose d'asiatique dans les traits de cette jeune fille, comme dans sa douceur et sa nonchalance qui, malgré son âge, semblaient encore tenir à l'enfance. Aucune de ses actions ne réveillait d'une façon directe l'idée du sentiment exagéré de ce qu'une femme se doit à elle-même, et cependant un certain charme de grâce et de retenue enchanteresse se répandait autour d'elle. Sans chercher en aucune façon à se faire remarquer, et en laissant échapper à chaque instant des occasions de succès, cette jeune fille intéressait. On voyait qu'Armance ne se permettait pas une foule de choses que l'usage autorise et que l'on trouve journellement dans la conduite des femmes les plus distinguées. Enfin, je ne doute pas¹ que sans son extrême douceur et sa jeunesse, les ennemies de mademoiselle de Zohiloff ne l'eussent accusée de pruderie.

L'éducation étrangère qu'elle avait reçue, et l'époque tardive de son arrivée en France, servaient encore d'excuse à ce que l'œil de la haine aurait pu découvrir de légèrement singulier dans sa manière d'être frappée des événements, et même dans sa conduite.

Octave passait sa vie avec les ennemies que ce singulier caractère avait suscitées à mademoiselle de Zohiloff; la faveur marquée dont elle jouissait auprès de madame de Bonnivet était un grief que les amies de cette femme², si considérable dans le monde, ne pouvaient lui pardonner. Sa droiture impassible³ leur faisait peur. Comme il est assez difficile d'attaquer les actions d'une jeune fille, on attaquait sa beauté. Octave était le premier à convenir que sa jeune cousine aurait pu facilement être beaucoup plus jolie. Elle était remarquable par ce que j'appellerais, si je l'osais, la beauté russe : c'était une réunion de traits, qui tout en exprimant à un degré fort élevé une simplicité et un dévouement que l'on ne trouve plus chez les

peuples trop civilisés, offraient, il faut l'avouer, un singulier mélange de la beauté circassienne la plus pure et de quelques formes allemandes un peu trop tôt prononcées. Rien n'était commun dans le contour de ces traits si profondément sérieux, mais qui avaient un peu trop d'expression, même dans le calme, pour répondre exactement à l'idée que l'on se fait en France de la beauté qui convient à une jeune fille.

C'est un grand avantage auprès des âmes généreuses pour ceux qu'on accuse devant elles, que leurs défauts soient d'abord indiqués par une bouche ennemie. Quand la haine des bonnes amies de madame de Bonnivet daignait descendre jusqu'à être ouvertement jalouse de la pauvre petite existence d'Armance, elles se moquaient beaucoup du mauvais effet produit par les fronts trop avancés et par des traits qui, aperçus de face, étaient peut-être un peu trop marqués.

La seule prise réelle que pût donner à ses ennemies l'expression de la physionomie d'Armance, c'était un regard singulier qu'elle avait quelquefois lorsqu'elle y songeait le moins. Ce regard fixe et profond était celui de l'extrême attention; il n'avait rien, certes, qui pût choquer la délicatesse la plus sévère; on n'y voyait ni coquetterie, ni assurance; mais on ne peut nier qu'il ne fût singulier, et à ce titre, déplacé chez une jeune personne. Les complaisantes de madame de Bonnivet, lorsqu'elles étaient sûres d'en être regardées, contrefaisaient quelquefois ce regard, en se parlant d'Armance entre elles; mais ces âmes vulgaires en ôtaient ce qu'elles n'avaient garde d'y voir. C'est ainsi¹, leur dit un jour madame de Malivert impatientée de leur méchanceté, que deux anges exilés parmi les hommes, et obligés de se cacher sous des formes mortelles, se regarderaient entre eux pour se reconnaître.

L'on conviendra qu'auprès d'un caractère aussi ferme dans ses croyances et aussi franc, ce n'était pas chose facile que de se justifier d'un tort grave par des demi-mots adroits. Il eût fallu à Octave, pour y parvenir, une présence d'esprit et surtout un degré d'assurance qui n'étaient pas de son âge.

Sans le vouloir, Armance lui laissait-elle voir, par un mot, qu'elle ne le regardait plus comme un ami intime, son cœur se serrait, il en perdait la parole pour un quart

d'heure. Il était bien loin de trouver dans la forme de la phrase d'Armance un prétexte pour y répondre¹ et reconquérir ses droits. Quelquefois il essayait de parler, mais il était trop tard, et sa réplique manquait d'à-propos; toutefois elle avait un certain air pénétré. En cherchant en vain les moyens de se justifier de l'accusation qu'Armance lui adressait en secret, Octave laissait voir, sans s'en douter, combien profondément il en était touché; c'était peut-être la manière la plus adroite de mériter son pardon.

Depuis que le parti pris à l'égard de la loi d'indemnité n'était plus un secret, même pour le gros de la société, Octave, à son grand étonnement, se trouvait une sorte de personnage. Il se voyait l'objet de l'attention des gens graves. On le traitait d'une façon toute nouvelle, surtout de fort grandes dames qui pouvaient voir en lui un époux pour leurs filles. Cette manie des mères de ce siècle, d'être constamment à la chasse au mari, choqua Octave à un point difficile à exprimer. La duchesse de *** dont il avait l'honneur d'être un peu parent et qui lui parlait à peine avant la loi, jugea nécessaire de s'excuser de ne pas lui avoir réservé de place dans une loge retenue au Gymnase pour le lendemain. — Je sais, mon cher cousin, lui disait-elle, toute votre injustice pour ce joli théâtre, le seul qui m'amuse. — Je conviens de mes torts, dit Octave, les auteurs ont raison, et leurs mots piquants ne sont point entachés de grossièreté; mais cette palinodie n'a point pour objet de vous demander une place. J'avoue que je ne suis fait ni pour le monde, ni pour ce genre de comédie qui, apparemment, en est une copie agréable². Ce ton de misanthropie, chez un aussi beau jeune homme, parut fort ridicule aux deux petites filles de la duchesse, qui en firent des plaisanteries toute la soirée, mais le lendemain n'en furent pas moins avec Octave d'une *simplicité parfaite*. Il remarqua ce changement et haussa les épaules.

Étonné de ses succès, et encore plus du peu de peine qu'ils lui coûtaient, Octave, très fort sur la théorie de la vie, s'attendit à éprouver les attaques de l'envie; car il faut bien, se dit-il, que cette indemnité me procure aussi ce plaisir-là. Il ne l'attendit pas trop longtemps; peu de jours après, on lui apprit que quelques jeunes officiers de la société de madame de Bonnavet plaisantaient volontiers sur sa nouvelle fortune : — Quel malheur pour ce

pauvre Malivert, disait l'un, que ces deux millions qui lui tombent sur la tête comme une tuile ! il ne pourra plus se faire prêtre ! cela est dur ! — L'on ne conçoit pas, reprenait un second, que dans ce siècle où la noblesse est si rudement attaquée, l'on ose porter un titre et se soustraire au baptême de sang. — C'est pourtant la seule vertu que le parti jacobin ne se soit pas encore avisé d'accuser d'hypocrisie, ajoutait un troisième.

A la suite de ces propos, Octave se répandit davantage, parut dans tous les bals, fut très hautain, et même, autant qu'il était en lui, impertinent envers les jeunes gens ; mais cela ne produisit rien. A son grand étonnement (il n'avait que vingt ans), il trouva qu'on l'en respectait un peu plus. A la vérité il fut décidé que l'indemnité lui avait absolument tourné la tête ; mais la plupart des femmes ajoutaient : Il ne lui manquait que cet air libre et fier ! C'était le nom que l'on voulait bien donner à ce qui lui semblait à lui-même de l'insolence, et qu'il ne se fût jamais permis si on ne lui eût rendu les mauvais propos tenus sur son compte. Octave jouissait de l'accueil étonnant qu'il recevait dans le monde et qui allait si bien à cette disposition à se tenir à l'écart qui lui était naturelle. Ses succès lui plaisaient surtout à cause du bonheur qu'il lisait dans les yeux de sa mère ; c'était sur les instances réitérées de madame de Malivert qu'il avait abandonné sa chère solitude. Mais l'effet le plus ordinaire des attentions dont il se voyait l'objet, était de lui rappeler sa disgrâce auprès de mademoiselle de Zohiloff. Elle semblait augmenter chaque jour. Il y eut des moments où cette disgrâce alla presque jusqu'à l'impolitesse, c'était du moins l'éloignement le mieux décidé et qui marquait d'autant plus que la nouvelle existence qu'Octave devait à l'indemnité n'était nulle part plus évidente qu'à l'hôtel de Bonnivet.

Depuis qu'il pouvait un jour se trouver à la tête d'un salon influent, la marquise voulait absolument l'arracher à cette aride philosophie de l'*utile*. C'était le nom qu'elle donnait depuis quelques mois à ce qu'on appelle ordinairement la philosophie du dix-huitième siècle. — Quand jetterez-vous au feu, lui disait-elle, les livres de ces hommes si tristes que vous seul lisez encore parmi les jeunes gens de votre âge et de votre rang ?

C'était à une sorte de mysticisme allemand que madame de Bonnivet espérait convertir Octave¹. Elle daignait

examiner avec lui s'il *possédait le sentiment religieux*. Octave mit cet essai de conversion au nombre des choses les plus singulières qui lui fussent arrivées, depuis qu'il avait quitté la vie solitaire. Voilà de ces folies, pensait-il, que jamais on ne prévoirait.

Madame la marquise de Bonnivet pouvait passer pour l'une des femmes les plus remarquables de la société. Des traits d'une régularité parfaite, de fort grands yeux et qui avaient le regard le plus imposant, une taille superbe et des manières fort nobles, un peu trop nobles, peut-être, la mettaient au premier rang dans quelque lieu qu'elle se trouvât. Les salons un peu vastes étaient extrêmement favorables¹ à madame de Bonnivet, et, par exemple, le jour de l'ouverture de la dernière session des chambres, elle avait été citée la première parmi les femmes les plus brillantes. Octave vit avec plaisir l'effet qu'allaient produire les recherches *sur le sentiment religieux*. Cet être, qui se croyait si exempt de fausseté, ne sut pas se défendre d'un mouvement de plaisir à la vue d'une fausseté que le public allait se figurer sur son compte².

La haute vertu de madame de Bonnivet était au-dessus de la calomnie. Son imagination ne s'occupait que de Dieu et des anges, ou tout au plus de certains êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme, et qui, suivant les plus modernes des philosophes allemands, voltigent à quelques pieds au-dessus de nos têtes. C'est de ce poste élevé, quoique rapproché, qu'ils *magnétisent nos âmes*, etc., etc.³. Cette réputation de sagesse dont madame de Bonnivet jouissait à si juste titre depuis son entrée dans le monde, et que n'avaient pu entamer les savants demi-mots des jésuites de robe courte⁴, elle va la hasarder pour moi, se disait Octave, et le plaisir d'attirer d'une façon marquée l'attention d'une femme aussi considérable lui faisait supporter avec patience les longues explications qu'elle jugeait nécessaires à sa conversion.

Bientôt, parmi ses nouvelles connaissances, Octave fut désigné comme l'inséparable de cette marquise de Bonnivet, si célèbre dans un certain monde, et qui, à ce qu'elle pensait, faisait sensation à la cour quand elle daignait y paraître. Quoique la marquise fût une fort grande dame tout à fait à la mode, et d'ailleurs fort belle encore, ces avantages ne faisaient aucune impression sur Octave; il avait le malheur de voir un peu d'affectation dans ses

manières, et dès qu'il apercevait ce défaut quelque part, son esprit n'était plus disposé qu'à se moquer. Mais ce sage de vingt ans était loin de pénétrer la véritable cause du plaisir qu'il trouvait à se laisser convertir. Lui, qui tant de fois s'était fait des serments contre l'amour, que l'on peut dire que la haine de cette passion était la grande affaire de sa vie, il allait avec plaisir à l'hôtel de Bonnivet parce que toujours cette Armance qui le méprisait, qui le haïssait peut-être, était à quelques pas de sa tante. Octave n'avait aucune présomption; la principale erreur de son caractère était même de s'exagérer ses désavantages, mais s'il s'estimait un peu, c'était sous le rapport de l'honneur et de la force d'âme. Il s'était dégagé sans ostentation et sans faiblesse aucune de plusieurs opinions ridicules mais agréables à avoir, et qui sont des principes pour la plupart des jeunes gens de sa classe et de son âge. Ces victoires qu'il ne pouvait se dissimuler, par exemple son amour pour l'état militaire, indépendant de toute ambition de grade et d'avancement, ces victoires, dis-je, lui avaient inspiré une grande confiance dans sa fermeté. C'est par lâcheté et non par manque de lumières que nous ne lisons pas dans notre cœur, disait-il quelquefois, et à l'aide de ce beau principe, il comptait un peu trop sur sa clairvoyance. Un mot qui lui eût dénoncé qu'un jour il pourrait avoir de l'amour pour mademoiselle de Zohiloff, lui eût fait quitter Paris à l'instant; mais dans sa position actuelle, il était loin de cette idée. Il estimait Armance beaucoup et pour ainsi dire uniquement; il se voyait méprisé par elle, et il l'estimait précisément à cause de ce mépris. N'était-il pas tout simple de vouloir regagner son estime? Il n'y avait là nul désir suspect de plaire à cette jeune fille. Ce qui était fait pour éloigner jusqu'à la naissance du moindre soupçon d'aimer, c'est que quand Octave se trouvait avec les ennemies de mademoiselle de Zohiloff, il était le premier à convenir de ses défauts. Mais l'état d'inquiétude et d'espérance sans cesse déçue où le retenait le silence que sa cousine observait à son égard, l'empêchait de voir qu'il n'était aucun de ces défauts qu'on lui reprochait en sa présence, qui dans son esprit ne tînt à quelque grande qualité.

Un jour, par exemple, on attaquait la prédilection d'Armance pour les cheveux courts et retombant en fort grosses boucles autour de la tête, comme on les porte à

Moscou. — Mademoiselle de Zohiloff trouve cet usage commode, dit une des complaisantes de la marquise; elle ne veut pas sacrifier trop de temps à sa toilette. La malignité d'Octave vit avec plaisir tout le succès que ce raisonnement obtenait auprès des femmes de la société. Elles laissaient entendre qu'Armance avait raison de tout sacrifier aux devoirs que lui imposait son dévouement pour sa tante, et leurs regards¹ semblaient dire de tout sacrifier à ses devoirs de dame de compagnie. La fierté d'Octave était bien loin de songer à répliquer à cette insinuation. Pendant que sa malignité en jouissait, il se livrait en silence et avec délices à un petit mouvement d'admiration passionnée. Il sentait plutôt qu'il ne se le disait : cette femme ainsi attaquée par toutes les autres est cependant la seule ici digne de mon estime! Elle est aussi pauvre que ces autres femmes sont riches, et à elle seule il pourrait être permis de s'exagérer l'importance de l'argent. Elle le méprise pourtant, elle qui n'a pas mille écus de rente; et il est uniquement et basement adoré par ces femmes qui toutes jouissent de la plus grande aisance².

CHAPITRE VI

*Cromwell, I charge thee, fling away ambition ;
By that sin fell the angels, how can man then
The image of his Maker, hope to win by't ?*

King Henry VIII, act III^a.

UN soir, après l'établissement des parties et l'arrivée des grandes dames pour lesquelles madame de Bonnivet se dérangeait, elle parlait à Octave avec un intérêt singulier : — Je ne conçois pas votre être, lui répétait-elle pour la centième fois. — Si vous me juriez, lui répondit-il, de ne jamais trahir mon secret, je vous le confierais et personne ne l'a jamais su. — Quoi! pas même madame de Malivert? — Mon respect me défend de l'inquiéter. Madame de Bonnivet, malgré toute l'idéalité de sa croyance, ne fut point insensible au charme de savoir le grand secret d'un des hommes qui à ses yeux appro-

chaient le plus de la perfection ; d'ailleurs ce secret n'avait jamais été confié.

Sur le mot d'Octave qui demandait une discrétion éternelle, madame de Bonnivet sortit du salon et revint quelque temps après, portant à la chaîne d'or qui retenait sa montre un ornement singulier : c'était une sorte de croix de fer fabriquée à Kœnigsberg ; elle la prit dans sa main gauche et dit à Octave d'une voix basse et solennelle : « Vous me demandez un secret éternel, dans toutes » les circonstances, envers tous. Je vous le *déclare*¹ par » *Jehovah*, oui, je garderai ce secret. »

— « Eh bien, madame, dit Octave, amusé par cette » petite cérémonie et l'air sacramentel de sa noble cou- » sine, ce qui souvent me met du noir dans l'âme, ce » que je n'ai jamais confié à personne, c'est cet horrible » malheur : je n'ai point de *conscience*. Je ne trouve en moi » rien de ce que vous appelez le *sens intime*, aucun éloi- » gnement *instinctif* pour le crime. Quand j'abhorre le » vice, c'est tout vulgairement par l'effet d'un raisonne- » ment et parce que je le trouve nuisible. Et ce qui me » prouve qu'il n'est absolument rien chez moi de divin » ou d'*instinctif*, c'est que je puis toujours me rappeler » toutes les parties du raisonnement en vertu duquel je » trouve le vice horrible. » — Ah ! que je vous plains, mon cher cousin ! vous me navrez, dit madame de Bonnivet d'un ton qui décélait le plus vif plaisir, vous êtes précisément ce que nous appelons l'*être rebelle*².

En ce moment, son intérêt pour Octave fut évident aux yeux de quelques observateurs malins, car ils étaient observés. Son geste perdit toute affectation et prit quelque chose de solennel et de vrai³ ; ses yeux jetaient une douce flamme en écoutant ce beau jeune homme et surtout en le plaignant. Les bonnes amies de madame de Bonnivet, qui la regardaient de loin, se livraient aux jugements les plus téméraires, tandis qu'elle n'était transportée que du plaisir d'avoir enfin trouvé un *être rebelle*. Octave lui annonçait une victoire mémorable si elle parvenait à réveiller en lui la *conscience* et le *sens intime*. Un médecin célèbre du dernier siècle appelé chez un grand seigneur, son ami, après avoir examiné les symptômes du mal, pendant longtemps et en silence, s'écria tout à coup transporté de joie : — « Ah ! monsieur le marquis, c'est une maladie perdue depuis les anciens ! la *pituïte vitrée* !

maladie superbe, mortelle au premier chef. Ah! je l'ai retrouvée, je l'ai retrouvée! » Telle était la joie de madame de Bonnivet; c'était en quelque sorte une joie d'artiste.

Depuis qu'elle s'occupait à propager le nouveau protestantisme, qui doit succéder au christianisme dont le temps est passé, et qui, comme on sait, est sur le point de subir sa quatrième métamorphose, elle entendait parler d'*êtres rebelles*; ils forment la seule objection au système du mysticisme allemand, fondé sur l'existence de la conscience intime du bien et du mal. Elle avait le bonheur d'en découvrir un; elle seule au monde connaissait son secret, et cet *être rebelle* était parfait; car sa conduite morale se trouvant strictement honnête, aucun soupçon d'intérêt personnel ne venait attaquer la pureté de son *diabolicisme*.

Je ne répéterai point toutes les bonnes raisons que madame de Bonnivet donna ce jour-là à Octave pour lui persuader qu'il avait un *sens intime*. Le lecteur n'a peut-être pas le bonheur de se trouver à trois pas¹ d'une cousine charmante qui le méprise de tout son cœur et dont il brûle de reconquérir l'amitié. Ce sens intime, comme son nom l'indique, ne peut se manifester par aucun signe extérieur; mais rien de plus simple et de plus facile à comprendre, disait madame de Bonnivet, vous êtes un *être rebelle*, etc., etc. Ne voyez-vous pas, ne sentez-vous pas que, hors l'espace et la durée, il n'y a rien de réel ici-bas ?...

Pendant tous ces beaux raisonnements, une joie réellement un peu diabolique brillait dans les regards du vicomte de Malivert, et madame de Bonnivet, femme d'ailleurs fort clairvoyante, s'écriait : — Ah! mon cher Octave, la *rébellion* est évidente dans vos yeux. Il faut avouer que ces grands yeux noirs ordinairement si découragés et dont les traits de flamme s'échappaient à travers les boucles des plus beaux cheveux blonds du monde, étaient bien touchants en ce moment. Ils avaient ce charme mieux senti en France peut-être que partout ailleurs : ils peignaient une âme que l'on a crue glacée pendant bien des années et qui s'anime tout à coup pour vous². L'effet électrique produit sur madame de Bonnivet par cet instant de beauté parfaite et le naturel plein de sentiment qu'il communiquait à ses accents, la rendirent vraiment séduisante. En cet instant, elle eût marché

au martyre pour assurer le triomphe de sa nouvelle religion; la générosité et le dévouement brillaient dans ses yeux. Quel triomphe pour la malignité qui l'observait!

Et ces deux êtres, les plus remarquables du salon, où sans s'en douter ils formaient spectacle, ne songeaient nullement à se plaire, et rien ne les occupait moins. C'est ce qui eût semblé parfaitement incroyable à madame la duchesse d'Ancre et à ses voisines, les femmes de France les plus fines. Voilà comment on juge dans le monde des choses de sentiment.

Armance avait mis une constance parfaite dans son parti pris à l'égard de son cousin. Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis qu'elle ne lui adressait plus la parole pour des choses personnelles à eux. Souvent, elle ne lui parlait pas de toute une soirée, et Octave commençait à remarquer les jours où elle avait daigné s'apercevoir de sa présence.

Attentif à ne pas paraître déconcerté par la haine de mademoiselle de Zohiloff, Octave ne marquait plus dans le monde par son silence invincible et par l'air singulier et parfaitement noble avec lequel autrefois ses yeux si beaux avaient l'air de s'ennuyer. Il parlait beaucoup et sans se soucier en aucune façon des absurdités auxquelles il pouvait être entraîné¹. Il devint ainsi, sans y songer, l'un des hommes les plus à la mode dans les salons qui dépendaient en quelque sorte de celui de madame de Bonnivet. Il devait au désintérêt parfait qu'il portait en toutes choses, une supériorité réelle sur ses rivaux; il arrivait sans prétentions au milieu de gens² qui en étaient dévorés. Sa *gloire*, descendant du salon de l'illustre marquise de Bonnivet dans les sociétés où cette dame était enviée, l'avait placé sans nul effort dans une position fort agréable³. Sans avoir encore rien fait, il se voyait dès son début dans le monde classé comme un être à part. Il n'y avait pas jusqu'au dédaigneux silence que lui inspirait tout à coup la présence des gens qu'il croyait incapables de comprendre les façons de sentir élevées, qui ne passât pour une singularité piquante. Mademoiselle de Zohiloff vit ce succès et en fut étonnée. Depuis trois mois Octave n'était plus le même homme. Il n'était pas étonnant que sa conversation, si brillante pour tout le monde, eût un charme secret pour Armance; elle n'avait pour but que de lui plaire.

Vers le milieu de l'hiver, Armance crut qu'Octave allait faire un grand mariage, et il fut facile de juger de la position sociale où peu de mois avaient suffi pour porter le jeune vicomte de Malivert. On voyait quelquefois dans le salon de madame de Bonnivet un fort grand seigneur qui toute sa vie avait été à l'affût des choses ou des personnes qui allaient être à la mode. Sa manie était de s'y attacher, et il avait dû à cette idée singulière d'assez grands succès; homme fort commun, il s'était tiré du pair. Ce grand seigneur, servile envers les ministres comme un commis, était au mieux avec eux, et il avait une petite fille, son héritière unique, au mari de laquelle il pouvait faire passer les plus grands honneurs et les plus grands avantages dont puisse disposer le gouvernement monarchique. Tout l'hiver il avait paru remarquer Octave, mais on était loin de prévoir le vol qu'allait prendre la faveur du jeune vicomte. M. le duc de *** donnait une grande partie de chasse à courre dans ses forêts de Normandie. C'était une distinction que d'y être admis; et depuis trente ans il n'avait pas fait une invitation dont les habiles n'eussent pu deviner le pourquoi.

Tout à coup et sans en avoir prévenu, il écrivit un billet charmant au vicomte de Malivert et l'invita à venir chasser avec lui.

Il fut décidé, dans la famille d'Octave, parfaitement au fait des allures et du caractère du vieux duc de ***, que s'il réussissait pendant sa visite au château de Ranville, on le verrait un jour duc et pair. Il partit chargé des bons avis du commandeur et de toute la maison; il eut l'honneur de voir un cerf et quatre chiens excellents se précipiter dans la Seine du haut d'un rocher de cent pieds de haut, et le troisième jour il était de retour à Paris.

— Vous êtes fou apparemment, lui dit madame de Bonnivet en présence d'Armance. Est-ce que la demoiselle vous déplaît? — Je l'ai peu examinée, répondit-il d'un grand sang-froid, elle me semble même fort bien; mais quand arrivait l'heure où je viens ici, je me sentais du noir dans l'âme.

Les discussions religieuses reprirent de plus belle après ce grand trait de philosophie. Octave semblait un être étonnant à madame de Bonnivet. Enfin l'instinct des convenances, si je puis hasarder cette expression, ou

quelques sourires surpris, firent comprendre à la belle marquise qu'un salon où se réunissent cent personnes tous les soirs, n'est pas précisément le lieu du monde le mieux choisi pour l'*investigation de la rébellion*. Elle dit un jour à Octave de venir chez elle, le lendemain à midi, après le déjeuner. Ce mot, depuis longtemps Octave l'attendait.

Le lendemain fut une des plus brillantes journées du mois d'avril. Le printemps s'annonçait par une brise délicate et des bouffées de chaleur. Madame de Bonnivet eut l'idée de transporter dans son jardin la conférence théologique. Elle comptait bien puiser dans le spectacle *toujours nouveau* de la nature, quelque argument frappant en faveur d'une des idées fondamentales de sa philosophie : *Ce qui est fort beau est nécessairement toujours vrai*¹. La marquise parlait en effet fort bien et depuis assez longtemps, lorsqu'une femme de chambre vint la chercher pour un devoir à rendre à une princesse étrangère. C'était un rendez-vous pris depuis huit jours; mais l'intérêt de la nouvelle religion, dont on croyait² qu'Octave serait un jour le saint Paul, avait tout fait oublier. Comme la marquise se sentait en verve, elle pria Octave d'attendre son retour. Armance vous tiendra compagnie, ajouta-t-elle.

Dès que madame de Bonnivet se fut éloignée : Savez-vous, ma cousine, ce que me dit ma *conscience* ? reprit aussitôt Octave sans nulle timidité, car la timidité est fille de l'amour qui se connaît et qui prétend; c'est que depuis trois mois vous me méprisez comme un esprit vulgaire qui a la tête absolument tournée par l'espoir d'une augmentation de fortune. J'ai longtemps cherché à me justifier auprès de vous, non par de vaines paroles mais par des actions. Je n'en trouve aucune qui soit décisive; moi aussi, je ne puis avoir recours qu'à votre *sens intime*. Or voici ce qui m'est arrivé. Pendant que je parlerai voyez dans mes yeux si je mens. Et Octave se mit à raconter à sa jeune parente, avec beaucoup de détails, et une naïveté parfaite, toute la suite des sentiments et des démarches que nous avons fait connaître au lecteur. Il n'eut garde d'oublier le mot adressé par Armance à son amie Méry de Tersan, et qu'il avait surpris en allant chercher le jeu d'échecs chinois. — Ce mot a disposé de ma vie; depuis ce moment je n'ai pensé qu'à regagner votre estime. Ce

souvenir toucha profondément Armance, et quelques larmes silencieuses commencèrent à couler le long de ses joues.

Elle n'interrompit point Octave; quand il eut cessé de parler, elle se tut encore pendant longtemps. Vous me croyez coupable! dit Octave extrêmement touché de ce silence. Elle ne répondit pas. J'ai perdu votre estime, s'écria-t-il, et les larmes tremblaient dans ses yeux. Indiquez-moi une action au monde par laquelle je puisse regagner la place que j'avais autrefois dans votre cœur, et à l'instant elle est accomplie. Ces derniers mots, prononcés avec une énergie contenue et profonde, furent trop forts pour le courage d'Armance; il ne lui fut plus possible de feindre, ses larmes la gagnèrent, et elle pleura ouvertement. Elle craignit qu'Octave n'ajoutât quelque mot qui aurait augmenté son trouble et lui aurait fait perdre le peu d'empire qu'elle avait encore sur elle-même. Elle redoutait surtout de parler. Elle se hâta de lui donner la main; et faisant un effort pour parler et ne parler qu'en amie : — Vous avez toute mon estime, lui dit-elle. Elle fut bien heureuse de voir venir de loin une femme de chambre; la nécessité de cacher ses larmes à cette fille lui fournit un prétexte pour quitter le jardin.

CHAPITRE VII

*But passion most dissembles yet betrays
Even by its darkness ; as the blackest sky
Foretells the heaviest tempest, it displays
Its workings through the vainly guarded eye,
And in whatever aspect it arrays
Itself, 'tis still the same hypocrisy
Coldness or anger, even disdain or hate,
Are masks it often wears, and still too late.*

Don Juan, c. 1^a.

OCTAVE resta immobile, les yeux remplis de larmes, et ne sachant s'il devait se réjouir ou s'affliger. Après une si longue attente, il avait donc pu livrer enfin cette bataille tant désirée, mais l'avait-il perdue ou gagnée? Si elle est perdue, se dit-il, tout est fini pour moi².

Armance me croit tellement coupable qu'elle feint de se payer de la première excuse que je présente, et ne daigne pas entrer en explication avec un homme si peu digne de son amitié. Que veulent dire ces paroles si brèves : *Vous avez toute mon estime*? Peut-on rien voir de plus froid? Est-ce un retour parfait à l'ancienne intimité? Est-ce une manière polie de couper court¹ à une explication désagréable? Le départ d'Armance, si brusque, lui semblait surtout de bien mauvais augure.

Pendant qu'Octave en proie à un étonnement profond tâchait de se rappeler exactement ce qui venait de lui arriver, essayait d'en tirer des conséquences, et tremblait, au milieu de ses efforts pour raisonner juste, d'arriver tout à coup à quelque découverte décisive qui finît toute incertitude en lui prouvant que sa cousine le trouvait indigne de son estime, Armance était en proie à la plus vive douleur. Ses larmes la suffoquaient; mais elles étaient de honte et non plus de bonheur.

Elle se hâta de se renfermer dans sa chambre. Grand Dieu, se disait-elle dans l'excès de sa confusion, qu'est-ce qu'Octave va penser de l'état où il m'a vue? A-t-il compris mes larmes? Hélas, puis-je en douter? Depuis quand une simple confidence de l'amitié fait-elle répandre des pleurs à une fille de mon âge? O Dieu! après une telle honte comment oser reparaitre devant lui? Il manquait à l'horreur de ma situation d'avoir mérité ses mépris. Mais, se dit Armance, ce n'est pas aussi une simple confidence; il y a trois mois que j'évitais de lui parler; c'est une sorte de réconciliation entre amis qui étaient brouillés², et l'on dit qu'on pleure dans ces sortes de réconciliations; — oui, mais on ne prend pas la fuite, mais on n'est pas jeté dans le trouble le plus extrême.

Au lieu de me trouver renfermée et fondant en larmes chez moi³, je devrais être au jardin et continuer à lui parler, heureuse du simple bonheur de l'amitié. Oui, se dit Armance, je dois retourner au jardin; madame de Bonnavet n'est peut-être pas encore revenue. En se levant elle se regarda dans une glace et vit qu'elle était hors d'état de paraître devant Octave⁴. Ah! s'écria-t-elle en se laissant tomber de désespoir sur une chaise, je suis une malheureuse perdue d'honneur et perdue aux yeux de qui? aux yeux d'Octave. Ses sanglots et son désespoir l'empêchèrent de penser.

Quoi! se dit-elle, après quelques moments, si tranquille, si heureuse même, malgré mon fatal secret, il y a une demi-heure, et perdue maintenant! perdue à jamais, sans ressource! un homme d'autant d'esprit aura vu toute l'étendue de ma faiblesse, et cette faiblesse est du nombre de celles qui doivent le plus choquer sa sévère raison. Les larmes d'Armance la suffoquaient. Cet état violent se prolongea pendant plusieurs heures; il produisit un léger mouvement de fièvre qui valut à Armance la permission de ne pas quitter sa chambre de la soirée.

La fièvre augmenta, bientôt parut une idée: Je ne suis qu'à demi méprisable, car enfin je n'ai pas avoué en propres termes mon fatal amour¹. Mais d'après ce qui vient d'arriver, je ne puis répondre de rien. Il faut élever une barrière éternelle entre Octave et moi. Il faut me faire religieuse, je choisirai l'ordre qui laisse le plus de solitude, un couvent situé au milieu de montagnes élevées avec une vue pittoresque². Là jamais je n'entendrai parler de lui. Cette idée est le *devoir*, se dit la malheureuse Armance. Dès ce moment, le sacrifice fut fait. Elle ne se disait pas, elle sentait (le dire en détail eût été comme en douter), elle sentait cette vérité: du moment que j'ai aperçu le *devoir*, ne pas le suivre à l'instant, en aveugle, sans débats, c'est agir comme une âme vulgaire, c'est être indigne d'Octave. Que de fois ne m'a-t-il pas dit que tel est le signe secret auquel on reconnaît les âmes nobles! Ah! je me soumettrai à votre arrêt, mon noble ami, mon cher Octave! La fièvre lui donnait l'audace de prononcer ce nom à demi-voix, et elle trouvait du bonheur à le répéter.

Bientôt Armance se vit religieuse³. Il y eut des moments où elle était étonnée des ornements mondains qui paraient sa petite chambre. Cette belle gravure de la madone de *San Sisto* que m'a donnée madame de Malivert, il faudra la donner à mon tour, se dit-elle; elle a été choisie par Octave, il l'a préférée au *Mariage de la Madone*, le premier tableau de Raphaël. Déjà dans ce temps-là je me souviens que je disputais avec lui sur la bonté de son choix, uniquement pour avoir le plaisir de le voir le défendre. L'aimais-je donc sans le savoir? l'ai-je toujours aimé? Ah, il faut arracher de mon cœur cette passion affreuse⁴. Et la malheureuse Armance, cherchant à oublier son cousin, trouvait son souvenir mêlé à toutes les actions

de sa vie même les plus indifférentes. Elle était seule, elle avait renvoyé sa femme de chambre afin de pouvoir pleurer sans contrainte. Elle sonna et fit transporter ses gravures dans la pièce voisine. Bientôt la petite chambre fut dépouillée et seulement ornée de son joli papier bleu lapis. Est-il permis à une religieuse, se dit-elle, d'avoir un papier dans sa cellule? Elle pensa longtemps à cette difficulté; son âme avait besoin de se figurer exactement l'état où elle serait réduite dans sa cellule; l'incertitude à cet égard était au-delà de tous les maux, car c'était l'imagination qui se chargeait de les peindre. Non, se dit-elle enfin, les papiers ne doivent pas être permis, ils n'étaient pas inventés du temps des fondatrices des ordres religieux; ces ordres viennent d'Italie; le prince Touboskine nous disait qu'une muraille blanchie chaque année avec de la chaux est le seul ornement de tant de beaux monastères. Ah! reprit-elle dans son délire, il faut peut-être aller prendre le voile en Italie; le prétexte serait la santé.

— Oh! non. Du moins ne pas quitter la patrie d'Octave, du moins entendre toujours parler sa langue. En ce moment Méry de Tersan entra dans sa chambre; la nudité des murailles frappa cette jeune fille, elle pâlit en s'approchant de son amie. Armance, exaltée par la fièvre et par un certain enthousiasme de vertu qui était encore une manière d'aimer Octave, voulut se lier par une confiance. — Je veux me faire religieuse, dit-elle à Méry. — Quoi! la sécheresse d'âme d'une certaine personne serait-elle allée jusqu'à blesser ta délicatesse? — Ah! mon Dieu non, je n'ai rien à reprocher à madame de Bonnavet; elle a autant d'amitié pour moi qu'elle peut en sentir pour une fille pauvre et qui n'est rien dans le monde. Même elle me chérit quand elle a du chagrin, et ne pourrait être pour personne meilleure que pour moi. Je serais injuste et j'aurais l'âme de ma position, si je lui faisais le moindre reproche. Un des derniers mots de cette réponse fit pleurer Méry qui était riche et qui avait les nobles sentiments qui distinguent son illustre famille. Sans se parler autrement que par leurs larmes et leurs serrements de mains, les deux amies passèrent ensemble une grande partie de la soirée. Armance dit enfin à Méry toutes les raisons qu'elle avait pour se retirer au couvent, hors une seule : que pouvait devenir dans le monde une fille pauvre, et qu'après tout on ne pouvait pas marier à un

petit marchand du coin de la rue ? quel sort l'attendait ? Dans un couvent on ne dépend que de la règle. S'il n'y a pas ces distractions que l'on doit aux beaux-arts ou à l'esprit des gens du monde et dont elle jouissait auprès de madame de Bonnivet, jamais aussi il n'y a nécessité absolue de plaire à une seule personne, et humiliation si l'on n'y réussit pas. Armance serait morte de honte plutôt que de prononcer le nom d'Octave. Tel est le comble de mon malheur, pensait-elle en pleurant et se jetant dans les bras de Méry, je ne puis demander de conseils même à l'amitié la plus dévouée, et la plus vertueuse.

Pendant qu'Armance pleurait dans sa chambre, Octave, par un mouvement que, malgré sa philosophie, il était loin de s'expliquer, sachant que de toute la soirée il ne verrait pas mademoiselle de Zohiloff, se rapprocha des femmes qu'il négligeait ordinairement pour les arguments religieux de madame de Bonnivet. Il y avait déjà plusieurs mois qu'Octave se voyait poursuivi par des avances fort polies et qui n'en étaient que plus contraariantes. Il était devenu misanthrope et chagrin ; chagrin comme Alceste, sur l'article des filles à marier. Dès qu'on lui parlait d'une femme de la société qu'il ne connaissait pas, son premier mot était : A-t-elle une fille à marier¹ ? Depuis peu même, sa prudence avait appris à ne plus se contenter d'une première réponse négative. Madame une telle n'a pas de fille à marier, disait-il, mais n'aurait-elle point quelque nièce² ?

Pendant qu'Armance était dans une sorte de délire³, Octave, qui cherchait à se distraire de l'incertitude où le plongeait l'événement du matin, non seulement parla à toutes les femmes qui avaient des nièces, mais encore il aborda quelques-unes de ces mères redoutables qui ont jusqu'à trois filles. Peut-être tant de courage était-il rendu facile par la vue de la petite chaise où s'asseyait⁴ ordinairement Armance près du fauteuil de madame de Bonnivet ; elle venait d'être occupée par une des demoiselles de Claix dont les belles épaules allemandes, favorisées par le peu d'élévation de la petite chaise d'Armance, profitaient de l'occasion pour étaler toute leur fraîcheur. Quelle différence ! pensait ou plutôt sentait Octave ; comme ma cousine serait humiliée de ce qui fait le triomphe de mademoiselle de Claix ! pour celle-ci, ce n'est que de la coquetterie permise ; ce n'est pas même

une faute; là encore on peut dire : *Noblesse oblige*. Octave se mit à faire la cour à mademoiselle de Claix. Il eût fallu avoir quelque intérêt à le deviner ou plus d'habitude de la simplicité habituelle de son expression, pour voir dans sa prétendue gaieté tout ce qu'elle avait d'amer et de méprisant. On fut assez bon pour trouver du trait dans ce qu'il disait; ses mots les plus applaudis lui semblaient à lui-même fort communs et quelquefois même entachés de grossièreté. Comme il ne s'était point arrêté ce soir-là auprès de madame de Bonnavet, quand elle passait près de lui, elle le grondait à voix basse, et Octave justifiait sa désertion par des mots qui semblaient charmants à la marquise. Elle était fort contente de l'esprit de son futur prosélyte et de l'aplomb qu'il prenait dans le monde.

Elle fit son éloge avec la bonhomie de l'innocence, si le mot *bonhomie* ne rougissait pas de se voir employé à l'occasion d'une femme qui avait de si belles poses dans sa bergère et des mouvements d'yeux si pittoresques en regardant le ciel. Il faut avouer que quelquefois, en regardant fixement une moulure d'or du plafond de son salon, elle parvenait à se dire : là, dans cet espace vide, dans cet air, il y a un génie qui m'écoute, magnétise mon âme et lui donne les sentiments singuliers et pour moi bien réellement imprévus que j'exprime quelquefois avec tant d'éloquence. Ce soir-là, madame de Bonnavet, fort contente d'Octave et du rôle auquel son disciple pourrait s'élever un jour, disait à madame de Claix : — Il ne manquait réellement au jeune vicomte que l'assurance que donne la fortune. Quand je n'aimerais pas cette excellente loi d'indemnité parce qu'elle est si juste envers nos pauvres émigrés, je l'aimerais pour l'âme nouvelle qu'elle donne à mon cousin. Madame d'Ancre regarda madame de Claix et madame la comtesse de la Ronze; et comme madame de Bonnavet quittait ces dames pour aller au-devant d'une jeune duchesse qui entrait : — Il me semble que tout ceci est fort clair, dit-elle à madame de Claix. — Trop clair, répondit celle-ci; nous arrivons au scandale; encore un peu plus d'amabilité de la part de l'étonnant Octave, et notre chère marquise ne pourra s'empêcher de nous prendre tout à fait pour ses confidentes. — C'est toujours ainsi, reprit madame d'Ancre, que j'ai vu finir ces grandes vertus qui s'avisent de dogmatiser sur la religion. Ah! ma belle marquise, heureuse la femme qui

écoute tout bonnement le curé de sa paroisse et rend le pain bénit! — Cela vaut mieux assurément que de faire relier des Bibles par Thouvenin, reprit madame de Claix.

Mais toute la prétendue amabilité d'Octave avait disparu en un clin d'œil. Il venait de voir Méry qui revenait de la chambre d'Armance parce que sa mère avait demandé sa voiture et Méry avait la figure renversée. Elle partit si vite qu'Octave ne put lui parler. Il sortit lui-même à l'instant. Il lui eût été impossible désormais de dire une parole¹ à qui que ce soit. L'air affligé de mademoiselle de Tersan lui apprenait qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire; peut-être mademoiselle de Zohloff allait-elle quitter Paris pour le fuir. Ce qui est admirable, c'est que notre philosophe n'eut pas la moindre idée qu'il aimait Armance d'amour. Il s'était fait les serments les plus forts contre cette passion, et comme il manquait de pénétration et non pas de caractère, il eût probablement tenu ses serments².

CHAPITRE VIII

*What shall I do the while? Where bide? How live?
Or in my life what comfort, when I am
Dead to him?*

Cymbeline, act III³.

ARMANCE était loin de se faire une semblable illusion⁴. Il y avait déjà longtemps que voir Octave était le seul intérêt de sa vie. Lorsqu'un hasard imprévu était venu changer la position sociale de son jeune parent, que de combats avaient déchiré son âme! Que d'excuses n'avait-elle pas inventées pour le changement soudain qui avait paru dans la conduite d'Octave! Elle se demandait sans cesse : A-t-il une âme vulgaire?

Lorsque enfin elle fut parvenue à se prouver qu'Octave était fait pour sentir d'autres bonheurs que ceux de l'argent et de la vanité, un nouveau sujet de chagrins était venu s'emparer de son attention. Je serais doublement méprisée, se disait-elle, si l'on soupçonnait mon sentiment pour lui; moi la plus pauvre de toutes les jeunes

filles qui paraissent dans le salon de madame de Bonnivet. Ce profond malheur qui la menaçait de toutes parts, et qui aurait dû engager Armance à se guérir de sa passion, ne fit, en la portant à une mélancolie profonde, que la livrer plus aveuglément au seul plaisir qui lui restait dans le monde, celui de songer à Octave.

Tous les jours elle le voyait pendant plusieurs heures, et les petits événements de chaque journée venaient changer sa manière de penser sur son cousin; comment eût-elle pu guérir? C'est par crainte de se trahir et non par mépris, qu'elle avait mis tant d'attention à n'avoir jamais avec lui de conversation intime.

Le lendemain de l'explication dans le jardin, Octave vint deux fois à l'hôtel de Bonnivet, mais Armance ne parut point. Cette absence singulière augmenta beaucoup l'incertitude qui l'agitait sur le résultat favorable ou funeste de la démarche qu'il s'était permise. Le soir, il vit son arrêt dans l'absence de sa cousine et n'eut pas le courage de se distraire par le son de vaines paroles; il ne put prendre sur lui de parler à qui que ce soit.

A chaque fois qu'on ouvrait la porte du salon il lui semblait que son cœur était sur le point de se briser¹; enfin une heure sonna, il fallut partir. En sortant de l'hôtel de Bonnivet, le vestibule, la façade, le marbre noir au-dessus de la porte, le mur antique du jardin, toutes ces choses assez communes, lui semblèrent avoir une physionomie particulière qu'elles devaient à la colère d'Armance. Ces formes vulgaires devinrent chères à Octave par la mélancolie qu'elles lui inspiraient. Oserai-je dire qu'elles acquirent rapidement à ses yeux une sorte de noblesse tendre? Il tressaillit le lendemain en trouvant une ressemblance entre le vieux mur du jardin de sa maison couronné de quelques violiers jaunes en fleur et le mur d'enceinte de l'hôtel de Bonnivet.

Le troisième jour après celui où il avait osé parler à sa cousine, il vint chez madame de Bonnivet, bien convaincu qu'il était à jamais relégué au rang des simples connaissances. Quel ne fut pas son trouble en apercevant Armance au piano! Elle le salua avec amitié. Il la trouva pâle et fort changée. Et cependant, ce qui l'étonna beaucoup et fut sur le point de lui rendre un peu d'espoir, il crut apercevoir dans ses yeux un certain air de bonheur.

Le temps était magnifique et madame de Bonnivet

voulut profiter d'une des plus jolies matinées de printemps pour faire quelque longue promenade. — Êtes-vous des nôtres, mon cousin ? dit-elle à Octave. — Oui, madame, s'il ne s'agit ni du bois de Boulogne ni de Mousseaux¹. Octave savait que ces buts de promenade déplaisaient à Armance. — Le jardin du Roi², si l'on y va par le boulevard, trouvera-t-il grâce à vos yeux ? — Il y a plus d'un an que je n'y suis allé. — Je n'ai pas vu le jeune éléphant, dit Armance, en sautant de joie, et allant chercher son chapeau. On partit gaiement. Octave était comme hors de lui ; madame de Bonnavet passa en calèche devant Tortoni³ avec son bel Octave. C'est ainsi que parlèrent les hommes de la société⁴ qui les aperçurent. Ceux dont la santé n'était pas en bon état se livrèrent⁵, à cette occasion, à de tristes réflexions sur la légèreté des grandes dames qui reprenaient les façons d'agir de la cour de Louis XV⁶. Dans les circonstances graves vers lesquelles nous marchons, ajoutaient ces pauvres gens, il est bien maladroit de donner au tiers état et à l'industrie l'avantage de la régularité des mœurs et de la décence des manières. Les jésuites ont bien raison de débiter par la sévérité.

Armance dit que le libraire⁷ venait d'envoyer trois volumes intitulés : *Histoire de ****. — Me conseillez-vous cet ouvrage ? dit la marquise à Octave ; il est si effrontément prôné dans les journaux que je m'en méfie. — Vous le trouverez cependant fort bien fait ; l'auteur sait raconter et il ne s'est encore vendu à aucun parti. — Mais est-il amusant ? dit Armance. — Ennuyeux comme la peste, répondit Octave. On parla de certitude historique, puis de monuments. Ne me disiez-vous pas, un de ces jours, reprit madame de Bonnavet, qu'il n'y a de certain que les monuments ? — Oui, pour l'histoire des Romains et des Grecs, gens riches qui eurent des monuments ; mais les bibliothèques renferment des milliers de manuscrits sur le moyen âge, et c'est paresse toute pure chez nos prétendus savants si nous n'en profitons pas. — Mais ces manuscrits sont écrits en si mauvais latin, reprit madame de Bonnavet. — Peu intelligible peut-être pour nos savants, mais pas si mauvais. Vous seriez fort contente des lettres d'Héloïse à Abailard. — Leur tombeau était, dit-on, au Musée français⁸, dit Armance, qu'en a-t-on fait ? — On l'a mis au Père-Lachaise. — Allons le voir, dit madame de Bonnavet, et quelques minutes après on

arriva à ce jardin anglais, le seul vraiment beau par sa position qui existe à Paris. On visita le monument d'Abailard, l'obélisque de Masséna; on chercha la tombe de Labédoyère. Octave vit le lieu où repose la jeune B***, et lui donna des larmes¹.

La conversation était sérieuse, grave, mais d'un intérêt touchant. Les sentiments osaient se montrer sans aucun voile. A la vérité, on ne parlait que de sujets peu capables de compromettre, mais le charme céleste de la candeur n'en était pas moins vivement senti par les promeneurs, quand ils virent s'avancer de leur côté un groupe où régnait la spirituelle comtesse de G***. Elle venait en ce lieu chercher des inspirations, dit-elle à madame de Bonnivet.

Ce mot fit presque sourire nos amis; jamais ce qu'il a de commun et d'affecté ne leur avait paru si choquant. Madame de G***, comme tout ce qu'il y a de vulgaire en France, exagérait ses impressions pour arriver à l'effet, et les personnes dont elle troublait l'entretien diminuaient un peu leurs sentiments en les exprimant, non par fausseté, mais par une sorte de pudeur instinctive, inconnue des gens communs, quelque esprit qu'ils aient.

Après quelques mots de conversation générale, comme l'allée était fort étroite, Octave et Armance se trouvèrent un peu en arrière :

— Vous avez été indisposée avant-hier, dit Octave, et même la pâleur de votre amie Méry, en sortant de chez vous, me fit craindre que vous ne fussiez très souffrante.

— Je n'étais point malade, dit Armance d'un ton de légèreté un peu marqué, et l'intérêt que prend à ce qui me regarde votre vieille amitié, pour parler comme madame de G***, me fait un devoir de vous apprendre la cause de mes petits chagrins. Depuis quelque temps il est question d'un mariage pour moi; avant-hier, on a été sur le point de tout rompre, et c'est pourquoi j'étais un peu troublée au jardin. Mais je vous demande un secret absolu, dit Armance effrayée d'un mouvement de madame de Bonnivet qui se rapprochait d'eux. Je compte sur un secret éternel, même avec madame votre mère, et surtout envers ma tante. Cet aveu étonna beaucoup Octave; madame de Bonnivet s'étant éloignée de nouveau : Voulez-vous me permettre une question, reprit-il; est-ce un mariage de convenance toute seule ?

Armance, à qui le mouvement et le grand air avaient donné les plus belles couleurs, pâlit tout à coup. La veille, en formant son projet héroïque, elle n'avait pas prévu cette question si simple. Octave vit qu'il était indiscret, et cherchait une plaisanterie pour changer de discours, lorsque Armance dit en essayant de dominer sa douleur : — J'espère que la personne qu'on propose méritera votre amitié; elle a toute la mienne. Mais si vous voulez, ne parlons plus de cet arrangement, peut-être encore assez éloigné. Peu après, on remonta en calèche, et Octave, qui ne trouvait plus rien à dire, se fit descendre au Gymnase.

CHAPITRE IX

Que la paix habite dans ton sein
pauvre logis, qui te gardes toi-même.

*Cymbeline*¹.

LA veille, après une journée affreuse, et dont on ne pourrait se former qu'une faible idée en pensant à l'état d'un malheureux dépourvu de courage, et qui se prépare à subir une opération de chirurgie souvent mortelle, une idée était apparue à Armance : Je suis assez liée avec Octave pour lui dire qu'un ancien ami de ma famille songe à me marier. Si mes larmes m'ont trahie, cette confiance me rétablira dans son estime. Ce mariage prochain et les inquiétudes qu'il me cause, feront attribuer mes larmes à quelque allusion un peu trop directe à la situation où je me trouvais. S'il a un peu d'amour² pour moi, hélas ! il s'en guérira, mais du moins je pourrai être son amie; je ne serai pas exilée dans un couvent et condamnée à ne plus le voir, même une seule fois, dans toute ma vie.

Armance comprit, les jours suivants, qu'Octave cherchait à deviner quelle était la personne préférée. Il faut qu'il connaisse l'homme dont il s'agit, se dit-elle en soupirant; mon cruel devoir s'étend jusque-là; ce n'est qu'à ce prix qu'il peut m'être permis de le voir encore.

Elle pensa au baron de Risset, ancien chef vendéen,

personnage héroïque, qui paraissait assez souvent dans le salon de madame de Bonnivet, mais qui y paraissait pour se taire¹.

Dès le lendemain Armance parla au baron des Mémoires de madame de la Rochejaquelein²; elle savait qu'il en était jaloux; il en parla fort mal et fort au long. Mademoiselle de Zohiloff aime-t-elle un neveu du baron, se dit Octave, ou serait-il possible que les hauts faits du vieux général fissent oublier ses cinquante-cinq ans? Ce fut en vain qu'Octave essaya de faire parler le taciturne baron, encore plus silencieux et méfiant depuis qu'il se voyait l'objet de ces singulières prévenances.

Je ne sais quelle politesse trop marquée, qui fut adressée à Octave par une mère qui avait des filles à marier, effaroucha sa misanthropie et lui fit dire à sa cousine, qui faisait l'éloge de ces demoiselles, qu'eussent-elles une protectrice encore plus éloquente, il s'était, grâce à Dieu, interdit toute admiration exclusive jusqu'à l'âge de vingt-six ans. Ce mot imprévu frappa Armance comme un coup de foudre; de sa vie elle n'avait été aussi heureuse. Dix fois peut-être depuis sa nouvelle fortune, Octave avait parlé devant elle de l'époque où il songerait à se marier. A la surprise que lui causa le mot de son cousin, elle s'aperçut qu'elle l'avait oublié.

Cet instant de bonheur fut délicieux³. Tout occupée la veille de la douleur extrême que cause un grand sacrifice à faire au devoir, Armance avait entièrement oublié cette admirable source de consolation. C'étaient ces sortes d'oublis qui la faisaient accuser de manquer d'esprit par des gens du monde à qui les mouvements de leur cœur laissent le loisir d'être attentifs à tout⁴. Comme Octave venait d'avoir vingt ans, Armance pouvait espérer d'être sa meilleure amie encore pendant six années et de l'être *sans remords*. Et qui sait, se disait-elle, j'aurai peut-être le bonheur de mourir avant la fin de ces six années?

Une nouvelle manière d'être commença pour Octave. Autorisé par la confiance qu'Armance lui témoignait, il osait la consulter sur les petits événements de sa vie. Presque chaque soir il avait le bonheur de pouvoir lui parler sans être précisément entendu des voisins. Il vit avec délices que ses confidences, quelque minutieuses qu'elles fussent, n'étaient jamais à charge. Pour donner du courage à sa méfiance, Armance lui parlait aussi de

ses chagrins, et il s'établit entre eux une intimité fort singulière.

L'amour le plus heureux a ses orages; on peut même dire qu'il vit autant de ses terreurs que de ses félicités. Ni les orages, ni les inquiétudes ne troublèrent jamais l'amitié d'Armance et d'Octave. Il sentait qu'il n'avait aucun titre auprès de sa cousine; il n'aurait pu se plaindre de rien.

Bien loin de s'exagérer la gravité de leurs relations, jamais ces âmes délicates ne s'étaient dit un mot à ce sujet; le mot d'amitié même n'avait pas été prononcé entre elles depuis la confidence de mariage, faite auprès du tombeau d'Abailard. Comme, se voyant sans cesse, ils pouvaient se parler rarement sans être entendus, ils avaient toujours dans leurs courts moments de liberté¹ tant de choses à s'apprendre, tant de faits à se communiquer rapidement, que toute vaine délicatesse était bannie de leurs discours.

Il faut convenir qu'Octave aurait difficilement pu trouver un sujet de plainte. Tous les sentiments que l'amour le plus exalté, le plus tendre, le plus pur, peut faire naître dans un cœur de femme, Armance les éprouvait pour lui. L'espoir de la mort, qui formait toute la perspective de cet amour, donnait même à son langage quelque chose de céleste et de résigné, tout à fait d'accord avec le caractère d'Octave.

Le bonheur tranquille et parfait dont le pénétrait la douce amitié d'Armance, fut si vivement senti par lui qu'il espéra changer de caractère.

Depuis qu'il avait fait la paix avec sa cousine, il n'était plus retombé dans des moments de désespoir tels que celui qui lui fit regretter de n'avoir pas été tué par la voiture qui débouchait au galop dans la rue de Bourbon. Il dit à sa mère : — Je commence à croire que je n'aurai plus de ces accès de fureur qui te faisaient craindre pour ma raison.

Octave était plus heureux, il eut plus d'esprit. Il s'étonnait de voir dans la société bien des choses qui ne l'avaient jamais frappé auparavant, quoique depuis longtemps elles fussent sous ses yeux. Le monde lui semblait moins haïssable et surtout moins occupé de lui nuire. Il se disait qu'excepté dans la classe des femmes dévotes ou laides, chacun songeait beaucoup plus à soi, et beaucoup moins

à nuire au voisin qu'il n'avait cru l'apercevoir autrefois¹.

Il reconnut qu'une légèreté de tous les moments rend tout esprit de suite impossible; il s'aperçut enfin que ce monde qu'il avait eu le fol orgueil de croire arrangé d'une manière hostile *pour lui*, n'était tout simplement que mal arrangé. Mais, disait-il à Armance, tel qu'il est, il est à prendre ou à laisser. Il faut ou tout finir rapidement et sans délai par quelques gouttes d'acide prussique ou prendre la vie gaiement. En parlant ainsi, Octave cherchait à se convaincre bien plus qu'il n'exprimait une conviction. Son âme était séduite par le bonheur qu'il devait à Armance.

Ses confidences n'étaient pas toujours sans péril pour cette jeune fille. Quand les réflexions d'Octave prenaient une couleur sombre; quand il était malheureux par la perspective de l'isolement à venir, Armance avait bien de la peine à lui cacher combien elle eût été malheureuse de se figurer qu'un instant dans sa vie elle pourrait être séparée de lui.

— Quand on n'a pas d'amis à mon âge, lui disait Octave un soir, peut-on espérer d'en acquérir encore? Aime-t-on par projet? Armance, qui sentait ses larmes prêtes à la trahir, fut obligée de le quitter brusquement. — Je vois, lui dit-elle, que ma tante veut me dire un mot.

Octave, appuyé contre la fenêtre, continua tout seul le cours de ses réflexions sombres. Il ne faut pas boudier le monde, se dit-il enfin. Il est si méchant, qu'il ne daignerait pas s'apercevoir qu'un jeune homme, enfermé à double tour dans un second étage de la rue Saint-Dominique, le hait avec passion. Hélas! un seul être s'apercevrait que je manque dans le monde, et son *amitié* en serait navrée; et il se mit à regarder de loin Armance; elle était assise sur sa petite chaise auprès de la marquise, et lui parut dans cet instant d'une beauté ravissante. Tout le bonheur d'Octave qu'il croyait si ferme et si bien assuré ne tenait cependant qu'à ce seul petit mot *amitié* qu'il venait de prononcer. On échappe difficilement à la maladie de son siècle: Octave se croyait philosophe et profond.

Tout à coup mademoiselle de Zohiloff se rapprocha de lui avec l'air de l'inquiétude et presque de la colère. — On vient de raconter à ma tante, lui dit-elle, une singulière calomnie sur votre compte. Une personne grave, et qui jusqu'ici ne s'est point montrée votre ennemie, est venue

lui dire que souvent à minuit, quand vous sortez d'ici, vous allez finir la soirée dans d'étranges salons qui ne sont à peu près que des maisons de jeu¹.

Et ce n'est pas tout; dans ces lieux où règne le ton le plus avilissant, vous vous distinguez par des excès qui étonnent leurs plus anciens habitués. Non seulement vous vous trouvez environné de femmes dont la vue est une tache, mais vous parlez, vous tenez le dé dans leur conversation. L'on est allé jusqu'à dire que vous brillez en ces lieux et par des plaisanteries dont le mauvais goût passe toute croyance. Les gens qui s'intéressent à vous, car il s'en est rencontré même dans ces salons, vous ont d'abord fait l'honneur de prendre ces mots pour de l'esprit *appris*. Le vicomte de Malivert est jeune, se sont-ils dit, il aura vu employer ces plaisanteries dans quelque réunion vulgaire pour raviver l'attention et faire briller le plaisir dans les yeux de quelques hommes grossiers. Mais vos amis ont remarqué avec douleur que vous vous donniez la peine d'inventer sur place vos mots les plus révoltants. Enfin le scandale incroyable de votre prétendue conduite vous aurait valu une célébrité malheureuse parmi ce que Paris renferme de jeunes gens du plus mauvais ton.

La personne qui vous calomnie, continua Armance que le silence obstiné d'Octave commençait à déconcerter un peu, a fini par des détails que l'étonnement seul de ma tante l'a empêchée de contredire.

Octave remarquait avec délices que la voix d'Armance tremblait pendant ce long récit. — Tout ce qu'on vous a raconté est vrai, lui dit-il enfin, mais ne le sera plus à l'avenir. Je ne reparaîtrai pas dans des lieux où jamais l'on n'aurait dû voir votre ami.

L'étonnement et l'affliction d'Armance furent extrêmes. Un instant elle éprouva un sentiment qui ressemblait à du mépris. Mais le lendemain, lorsqu'elle revit Octave, sa manière de voir sur ce qui est convenable dans la conduite d'un homme² était bien changée. Elle trouvait dans le noble aveu de son cousin, et surtout dans ce serment si simple fait à elle, une raison de l'aimer davantage. Armance crut être assez sévère envers elle-même en faisant le vœu de quitter Paris et de ne jamais revoir Octave s'il reparaissait dans ces maisons si peu dignes de lui.

CHAPITRE X

O conoscenza ! non è senza il suo perchè che il fedel prete ti chiamò : il più gran dei mali. Egli era tutto disturbato, et però non dubitava ancora, al più al più, dubitava di esser presto sul punto di dubitare. O conoscenza ! tu sei fatale a quelli, nei quali l'oprar segue da vicino il credo.

IL CARDINAL GERDIL¹.

FAUT-IL dire qu'Octave fut fidèle à sa promesse ? Il abandonna des plaisirs proscrits par Armance.

Le besoin d'agir et le désir d'observer des choses nouvelles l'avaient poussé à voir la mauvaise compagnie, souvent moins ennuyeuse que la bonne. Dès qu'il était heureux, une sorte d'instinct le portait à se mêler avec les hommes ; il voulait les dominer.

Pour la première fois, Octave avait entrevu l'ennui des manières trop parfaites et des excès de la froide politesse : le mauvais ton permet de parler de soi, à tort et à travers, et l'on est moins isolé. Lorsqu'on a servi du punch dans ces brillants salons de l'extrémité de la rue de Richelieu, que les étrangers prennent pour la bonne compagnie, on n'a pas cette sensation : je suis ici dans un désert d'hommes². Au contraire, on peut se croire vingt amis intimes, dont on ne sait pas le nom. Oserons-nous le dire au risque de compromettre, à la fois, et nous et notre héros ? Octave regretta quelques-uns de ses compagnons de souper.

La partie de sa vie qui s'était écoulée avant son intimité avec les habitants de l'hôtel de Bonnivet, commençait à lui paraître folle et entachée de duperie. Il pleuvait, se disait-il, dans ses façons de penser originales et vives ; au lieu de prendre un parapluie, je m'irritais follement contre l'état du ciel, et dans des moments d'enthousiasme pour le beau et le juste, qui n'étaient au fond que des accès de folie, je m'imaginais que la pluie tombait exprès pour me jouer un mauvais tour.

Charmé de pouvoir parler à mademoiselle de Zohiloff des observations qu'il avait faites, comme un autre Philibert, dans de certains bals fort élégants : — J'y trouvai un peu d'imprévu, lui disait-il. Je ne suis plus si content de cette bonne compagnie par excellence que j'ai tant aimée. Il me semble que sous des mots adroits elle pros- crit toute énergie, toute originalité. Si l'on n'est *copie*, elle vous accuse de mauvaises manières. Et puis la bonne compagnie usurpe. Elle avait autrefois le privilège de juger de ce qui est *bien* ; mais depuis qu'elle se croît atta- quée, elle condamne, non plus ce qui est grossier et désagréable sans compensation, mais ce qu'elle croit nuisible à ses intérêts.

Armance écoutait froidement son cousin, elle lui dit enfin : — De ce que vous pensez aujourd'hui, au jaco- binisme il n'y a qu'un pas. — J'en serais au désespoir, reprit vivement Octave. — Au désespoir de quoi ? de connaître la vérité, dit Armance. Car apparemment vous ne vous laisseriez pas convertir par une doctrine entachée de fausseté. Pendant tout le reste de la soirée, Octave ne put s'empêcher de paraître rêveur.

Depuis qu'il voyait un peu plus la société telle qu'elle est, Octave commençait à soupçonner que madame de Bonnivet, avec la prétention suprême de ne songer jamais au monde et de mépriser les succès, était l'esclave d'une ambition sans bornes¹.

Certaines calomnies des ennemis de la marquise, que le hasard avait portées jusqu'à lui et qui lui paraissaient le comble de l'horreur, quelques mois auparavant, ne furent plus à ses yeux que des exagérations perfides ou de mauvais goût. Ma belle cousine n'est point satis- faite, se disait-il, d'une naissance illustre, d'une fortune immense. La grande existence que lui assurent sa conduite irréprochable, la prudence de son esprit, sa bienfaisance savante est peut-être pour elle un moyen et non pas un but.

Madame de Bonnivet a besoin de pouvoir. Mais elle est fort délicate sur l'espèce de ce pouvoir. Les respects qu'on obtient par le grand état dans le monde, par le crédit à la cour, par tous les avantages que l'on peut réu- nir dans une monarchie, ne sont plus rien pour elle, elle en jouit depuis trop longtemps, ils l'ennuient. Quand on est roi, que peut-il manquer ? — d'être Dieu.

Elle est blasée sur les plaisirs donnés par les respects des intérêts, il lui faut les respects du cœur. Elle a besoin de la sensation qu'éprouve Mahomet quand il parle à Séïde, et il me semble que j'ai été fort près de l'honneur d'être Séïde.

Ma belle cousine ne peut remplir sa vie avec la sensibilité qui lui manque. Il lui faut, non pas des illusions touchantes ou sublimes, non pas le dévouement et la passion d'un seul homme, mais se voir regarder comme une prophétesse par une foule d'adeptes, et surtout si l'un d'eux se révolte, pouvoir le briser à l'instant. Elle a trop de positif dans le caractère, pour se contenter d'illusions; il lui faut la réalité de la puissance, et si je continue à lui parler à cœur ouvert sur bien des choses, un jour ce pouvoir absolu pourra s'exercer à mes dépens.

Il ne se peut pas qu'elle ne soit bientôt assiégée par des lettres anonymes; on lui reprochera mes visites trop fréquentes. La duchesse d'Ancre, piquée de mes négligences pour son salon, se permettra, peut-être, de la calomnie directe. Ma faveur ne peut résister à ce double danger. Bientôt en gardant soigneusement tous les dehors de l'amitié la plus empressée, et en m'accablant de reproches sur la rareté de mes visites, madame de Bonnivet me mettrait dans la nécessité de les rendre fort rares.

Par exemple, j'ai l'air d'être à demi converti au mysticisme allemand; elle me demandera quelque démarche publique et par trop ridicule. Si je m'y sou mets par amitié pour Armance, bientôt l'on me proposera quelque chose de tout à fait impossible.

CHAPITRE XI

Somewhat light as air.

*There's language in her eye, her cheek, her lip,
Nay, her foot speaks ; her wanton spirits look out
At every joint and motive of her body.*

*O these encounterers, so glib of tongue,
That give accosting welcome ere it comes.*

Troilus and Cressida, act iv¹.

IL était peu de salons agréables appartenant à la société, qui trois fois par an va chez le roi, dans lesquels Octave ne fût admis et fêté. Il remarqua la célébrité de madame la comtesse d'Aumale. C'était la coquette la plus brillante et peut-être la plus spirituelle de l'époque. Un étranger de mauvaise humeur a dit que les femmes de la haute société en France ont un peu le tour d'esprit d'un vieil ambassadeur. C'était le caractère de l'enfance qui brillait dans les manières de madame d'Aumale. La naïveté de ses reparties et la gaieté folle de ses actions, toujours inspirées par la circonstance du moment, faisaient le désespoir de ses rivales. Elle avait des caprices d'un imprévu admirable, et comment imiter un caprice ?

Le naturel et l'imprévu n'étaient point la partie brillante de la conduite d'Octave. C'était un être tout mystère. Jamais d'étourderie chez lui, si ce n'est quelquefois dans ses conversations avec Armance. Mais il lui fallait la certitude de n'être pas interrompu à l'improvisiste. On ne pouvait lui reprocher de la fausseté ; il eût dédaigné de mentir, mais jamais il n'allait directement à son but.

Octave prit à son service un valet de pied qui sortait de chez madame d'Aumale ; cet homme, ancien soldat, était intéressé et très fin. Octave le faisait monter à cheval avec lui, dans de grandes promenades de sept à huit lieues, qu'il faisait dans les bois qui entourent Paris, et il y avait des moments d'ennui apparent où il lui permettait de parler. En moins de quelques semaines, Octave eut les renseignements les plus certains sur la conduite de madame d'Aumale. Cette jeune femme, qui s'était fort compromise par une étourderie sans bornes, méritait

réellement toute l'estime que quelques personnes ne lui accordaient plus.

Octave calcula¹ la quantité de temps et de soins que lui prendrait la société de madame d'Aumale², et il espéra, sans trop se gêner, pouvoir passer bientôt pour amoureux de cette femme brillante. Il arrangea si bien les choses, que ce fut madame de Bonnavet elle-même qui, au milieu d'une fête qu'elle donnait à son château d'Andilly, le présenta à madame d'Aumale; et la manière fut pittoresque et frappante pour l'étourderie de la jeune comtesse.

Dans le dessein d'égayer une promenade que l'on faisait, de nuit, sous les bois charmants qui couronnent les hauteurs d'Andilly³, Octave parut tout à coup déguisé en magicien, et⁴ éclairé par les feux du Bengale adroitement cachés derrière le tronc de quelques vieux arbres. Octave était fort beau ce soir-là, et madame de Bonnavet, sans s'en douter, parlait de lui avec une sorte d'exaltation. Moins d'un mois après cette première entrevue, on commença à dire que le vicomte de Malivert avait succédé à M. de R*** et à tant d'autres dans l'emploi d'ami intime de madame d'Aumale.

Cette femme si légère que ni elle-même ni personne ne savait jamais ce qu'elle ferait le quart d'heure d'après, avait remarqué que la pendule d'un salon, en sonnant minuit, renvoie chez eux la plupart des ennuyeux⁵, gens fort rangés; et elle recevait de minuit à deux heures. Octave sortait toujours le dernier du salon de madame de Bonnavet et crevait ses chevaux pour arriver plus tôt chez madame d'Aumale, qui habitait la chaussée d'Antin. Là, il trouvait une femme qui remerciait le ciel de sa haute naissance et de sa fortune, uniquement à cause du privilège qu'elle en tirait, de faire à chaque minute de la journée ce que lui inspirait le caprice du moment.

A la campagne, à minuit, quand tout le monde quitte le salon, madame d'Aumale remarquait-elle, en traversant le vestibule, un temps doux et un clair de lune agréable, elle prenait le bras du jeune homme qui, ce soir-là, lui semblait le plus amusant, et allait courir les bois. Un sot se proposait-il pour la suivre dans sa promenade, elle le priait sans façon de se diriger d'un autre côté; mais le lendemain, pour peu que son promeneur de la veille l'eût ennuyée, elle ne lui reparlait pas. Il faut

convenir qu'en présence d'un esprit aussi vif, au service d'une aussi mauvaise tête, il était fort difficile de ne pas paraître un peu terne.

C'est ce qui fit la fortune d'Octave; la partie amusante de son caractère était parfaitement invisible aux gens qui avant que d'agir songent toujours à un modèle à suivre et aux convenances. En revanche, personne ne devait y être plus sensible que la plus jolie femme de Paris toujours courant après quelque idée nouvelle qui pût lui faire passer la soirée d'une manière piquante. Octave suivait partout madame d'Aumale et par exemple au Théâtre Italien.

Pendant les deux ou trois dernières représentations de madame Pasta où la mode avait amené tout Paris, il se donna la peine de parler très haut à la jeune comtesse, et de façon à troubler entièrement le spectacle. Madame d'Aumale, amusée par ce qu'il lui disait, fut ravie de l'air simple avec lequel il était impertinent.

Rien ne semblait de plus mauvais goût à Octave; mais il commençait à ne se point mal tirer des sottises. La double attention qu'en se permettant une chose ridicule, il donnait malgré lui à l'impertinence qu'il faisait et à la démarche sage dont elle prenait la place, mettait dans ses yeux un certain feu qui amusait madame d'Aumale. Octave trouvait plaisant de faire répéter partout qu'il était amoureux fou de la comtesse, et de ne jamais rien dire à cette jeune et charmante femme, avec laquelle il passait sa vie, qui ressembloit le moins du monde à de l'amour.

Madame de Malivert, étonnée de la conduite de son fils, alla quelquefois dans les salons où il se trouvait à la suite de madame d'Aumale. Un soir en sortant de chez madame de Bonnivert, elle la pria de lui céder Armance pour la journée du lendemain. — J'ai beaucoup de papiers à mettre en ordre, et il me faut les yeux de mon Armance.

Le lendemain, dès onze heures du matin, avant le déjeuner, ainsi qu'on en était convenu, la voiture de madame de Malivert vint chercher Armance. Ces dames déjeunèrent seules. Quand la femme de chambre de madame de Malivert les quitta : — Souvenez-vous, dit sa maîtresse, que je n'y suis pour personne, pas plus pour Octave que pour M. de Malivert. Elle poussa la précau-

tion jusqu'à fermer elle-même le verrou de son anti-chambre.

Quand elle fut bien établie dans sa bergère, et Armance assise devant elle sur sa petite chaise : « Ma petite, lui » dit-elle, je vais te parler d'une chose à laquelle je suis » décidée depuis longtemps¹. Tu n'as que cent louis de » rente, voilà tout ce que mes ennemis pourront dire » contre le désir passionné que j'ai de te faire épouser » mon fils. » En disant ces mots, madame de Malivert se jeta dans les bras d'Armance. Ce moment fut le plus beau de la vie de cette pauvre fille ; de douces larmes inondaient son visage.

CHAPITRE XII

*Estavas, linda Ignez, posla em socego
De teus annos colbendo doce fruto
Naquelle engano da alma ledo e cego
Que a fortuna, não deixa durar muito.*

Os Lusíadas, cant. III².

MAIS, chère maman, dit Armance longtemps après et lorsqu'on eut repris un peu la faculté de parler raison, Octave ne m'a jamais dit qu'il me fût attaché comme il me semble qu'un mari doit l'être à sa femme. — S'il ne fallait pas me lever pour te conduire devant un miroir, répondit madame de Malivert, je te ferais voir tes yeux brillants de bonheur en ce moment, et je te prierais de me redire que tu n'es pas sûre du cœur d'Octave. J'en suis sûre, moi, qui ne suis que sa mère. Au reste, je ne me fais point illusion sur les défauts que peut avoir mon fils, et je ne veux pas de ta réponse avant huit grands jours.

Je ne sais si c'est au sang sarmate³ qui circulait dans ses veines, ou à ses malheurs si précoces qu'Armance devait la faculté d'apercevoir d'un coup d'œil tout ce qu'un changement soudain dans la vie renfermait de conséquences. Et que cette nouvelle position des choses pût décider⁴ de son sort ou de celui d'un indifférent, elle en voyait les suites avec la même netteté. Cette force de

caractère ou d'esprit lui valait à la fois les confidences de tous les jours et les réprimandes de madame de Bonnivet. La marquise la consultait volontiers sur ses projets les plus intimes; et dans d'autres moments : « avec cet esprit-là, lui disait-elle, une jeune fille n'est jamais bien ».

Après le premier moment de bonheur et de profonde reconnaissance, Armance pensa qu'elle ne devait rien dire à madame de Malivert de la fausse confidence qu'elle avait faite à Octave relativement à un prétendu mariage. Madame de Malivert n'a pas consulté son fils, pensait-elle, ou bien il lui a caché l'obstacle qui s'oppose à son dessein¹. Cette seconde possibilité jeta beaucoup de sombre dans l'âme d'Armance.

Elle voulait croire qu'Octave n'avait pas d'amour pour elle; chaque jour elle avait besoin de cette certitude pour justifier à ses propres yeux bien des prévenances que se permettait sa tendre amitié, et cependant cette preuve terrible de l'indifférence de son cousin, qui lui arrivait tout à coup, accablait son cœur d'un poids énorme, et lui ôtait jusqu'à la force de parler.

Par combien de sacrifices Armance n'eût-elle pas acheté en cet instant le pouvoir de pleurer en liberté! Si ma cousine surprend une larme dans mes yeux, se disait-elle, quelle conséquence décisive ne se croira-t-elle pas en droit d'en tirer? Qui sait même si, dans son empressement pour ce mariage, elle ne citera pas mes larmes à son fils, comme une preuve que je réponds à sa prétendue tendresse? Madame de Malivert ne fut point étonnée de l'air de rêverie profonde qui s'empara d'Armance à la fin de cette journée.

Ces dames retournèrent ensemble à l'hôtel de Bonnivet, et quoique Armance n'eût pas vu son cousin de toute la journée, même sa présence, quand elle l'aperçut dans le salon, ne put l'arracher à sa noire tristesse. A peine lui répondait-elle; elle n'en avait pas la force. Sa préoccupation parut évidente à Octave, non moins que son indifférence pour lui; il lui dit tristement : — Aujourd'hui vous n'avez pas le temps de songer que je suis votre ami.

Pour toute réponse, Armance le regarda fixement, et ses yeux prirent, sans qu'elle y songeât, cette expression sérieuse et profonde qui lui valait de si belles morales de la part de sa tante.

Ce mot d'Octave lui perçait le cœur; il ignorait donc

la démarche de sa mère, ou plutôt n'y prenait aucun intérêt, et ne voulait être qu'ami. Quand après avoir vu partir la société et reçu les confidences de madame de Bonnivet sur l'état où se trouvaient tous ses divers projets, Armance put¹ enfin se voir seule dans sa petite chambre, elle se trouva en proie à la plus sombre douleur. Jamais elle ne s'était sentie aussi malheureuse; jamais vivre ne lui avait fait tant de mal. Avec quelle amertume ne se reprocha-t-elle pas les romans dans lesquels elle laissait quelquefois son imagination s'égarer! Dans ces moments heureux, elle osait se dire : Si j'étais née avec de la fortune et qu'Octave eût pu me choisir pour la compagne de sa vie, d'après son caractère tel que je le connais, il eût rencontré plus de bonheur auprès de moi qu'auprès d'aucune autre femme au monde.

Elle payait cher maintenant ces suppositions dangereuses. La profonde douleur d'Armance ne diminuait point les jours suivants; elle ne pouvait s'abandonner un instant à la rêverie, sans arriver au plus parfait dégoût de toutes choses, et elle avait le malheur de sentir vivement son état. Les obstacles étrangers à un mariage auquel, dans toutes les suppositions, elle n'eût jamais consenti, semblaient s'aplanir; mais le cœur seul d'Octave n'était point pour elle.

Madame de Malivert, après avoir vu naître la passion de son fils pour Armance, avait été alarmée de ses assiduités auprès de la brillante comtesse d'Aumale. Mais il lui avait suffi de les voir ensemble, pour deviner que cette relation était un devoir que la bizarrerie de son fils s'était imposé; madame de Malivert savait bien que si elle l'interrogeait à cet égard, il lui répondrait par la vérité; mais elle s'était soigneusement abstenue des questions même les plus indirectes. Ses droits ne lui semblaient pas aller jusque-là. Par égard pour ce qu'elle croyait devoir à la dignité de son sexe, elle avait voulu parler de ce mariage à Armance, avant de s'en ouvrir avec son fils, de la passion duquel elle était sûre.

Après avoir fait part de son projet à mademoiselle de Zohiloff, madame de Malivert s'arrangea pour se trouver des heures entières dans le salon de madame de Bonnivet. Elle crut voir qu'il se passait quelque chose d'étrange entre Armance et son fils. Armance était évidemment fort malheureuse. Serait-il possible, se dit madame de

Malivert, qu'Octave qui l'adore et la voit sans cesse ne lui eût pas dit qu'il l'aime ?

Le jour où mademoiselle de Zohiloff devait donner sa réponse était arrivé. Le matin, de bonne heure, madame de Malivert lui envoya sa voiture et un petit billet par lequel elle la priait de venir passer une heure avec elle. Armance arriva avec la physionomie qu'on a après une longue maladie; elle n'eût pas eu la force de venir à pied. Dès qu'elle fut seule avec madame de Malivert, elle lui dit avec une douceur parfaite, au fond de laquelle on entrevoyait cette fermeté que donne le désespoir : « Mon cousin a de l'originalité dans le caractère; son bonheur » exige, et peut-être le mien, ajouta-t-elle en rougissant » beaucoup, que jamais mon adorable maman ne lui parle » d'un projet que lui a inspiré son extrême prévention » en ma faveur. » Madame de Malivert affecta d'accorder avec beaucoup de peine son consentement à ce qu'on lui demandait. — Je puis mourir plus tôt que je ne le pense, disait-elle à Armance, et alors mon fils n'obtiendra pas la seule femme au monde qui puisse adoucir le malheur de son caractère. Je suis sûre que c'est la raison d'argent qui te décide, disait-elle, en d'autres moments; Octave, qui a sans cesse quelque confiance à te faire, n'a pas été dupe au point de ne pas t'avouer ce dont je suis sûre, c'est qu'il t'aime avec toute la passion dont il est capable, et c'est beaucoup dire, mon enfant. Si certains moments d'exaltation, qui deviennent plus rares tous les jours¹, peuvent donner lieu à quelques objections contre le caractère du mari que je t'offre, tu auras la douceur d'être aimée comme peu de femmes le sont aujourd'hui. Dans les temps orageux qui peuvent survenir, la fermeté de caractère chez un homme sera une grande probabilité de bonheur pour sa famille.

Tu sais toi-même, mon Armance, que les obstacles extérieurs qui écrasent les hommes vulgaires ne sont rien pour Octave. Si son âme est paisible, le monde entier ligué contre lui ne lui donnerait pas un quart d'heure de tristesse. Or, je suis certaine que la paix de son âme dépend de ton consentement. Juge toi-même de l'ardeur avec laquelle je dois le solliciter; de toi dépend le bonheur de mon fils. Depuis quatre ans je pense jour et nuit au moyen de l'assurer, je n'avais pu le découvrir : enfin il t'a aimée. Quant à moi, je serai la victime de ta délica-

tesse excessive. Tu ne veux pas encourir le blâme d'épouser un mari beaucoup plus riche que toi, et je mourrai avec les plus grandes inquiétudes sur l'avenir d'Octave, et sans avoir vu mon fils uni à la femme que, de ma vie, j'ai le plus estimée.

Ces assurances de l'amour d'Octave étaient déchirantes pour Armance. Madame de Malivert remarquait dans les réponses de sa jeune parente un fonds d'irritation et de fierté blessée. Le soir, chez madame de Bonnivert, elle observa que la présence de son fils n'ôtait point à mademoiselle de Zohiloff cette sorte de malheur qui vient de la crainte de n'avoir pas eu assez d'orgueil envers ce qu'on aime, et d'avoir peut-être ainsi perdu de son estime¹. Est-ce une fille pauvre et sans famille, se disait Armance, qui doit tomber dans ces sortes d'oublis ?

Madame de Malivert elle-même était fort inquiète. Après bien des nuits passées sans sommeil, elle s'arrêta enfin à l'idée singulière, mais probable à cause de l'étrange caractère de son fils, que réellement, ainsi qu'Armance l'avait dit, il ne lui avait point parlé de son amour.

Est-il possible, pensait madame de Malivert, qu'Octave soit timide à ce point ? Il aime sa cousine ; elle est la seule personne au monde qui puisse le garantir des accès de mélancolie qui m'ont fait trembler pour lui.

Après y avoir bien réfléchi, elle prit son parti ; un jour elle dit à Armance d'un ton assez indifférent : — Je ne sais pas ce que tu as fait à mon fils, afin de le décourager ; mais tout en m'avouant qu'il a pour toi l'attachement le plus profond, l'estime la plus parfaite, et qu'obtenir ta main serait à ses yeux le premier des biens, il ajoute que tu opposes un obstacle invincible à ses vœux les plus chers, et que certainement il ne voudrait pas te devoir aux persécutions que nous te ferions subir en sa faveur.

CHAPITRE XIII

*Ay ! que ya siento en mi cuidadoso pecho
Labrarme poco a poco un vivo fuego
Y desde alli con movimiento blando
Ir por venas y huesos penetrando.*

Araucana, c. xxii¹.

L'EXTRÊME bonheur qui se peignit dans les yeux d'Armance consola madame de Malivert, qui sentait bien quelque remords de mêler un petit mensonge à une négociation aussi grave. Après tout, se disait-elle, quel mal peut-il y avoir de hâter le mariage de deux enfants charmants, mais un peu fiers, et qui ont l'un pour l'autre une passion telle qu'on en voit si rarement dans le monde ? Conserver la raison de mon fils, n'est-ce pas mon premier devoir ?

Le singulier parti auquel venait de se résoudre madame de Malivert avait délivré Armance de la plus profonde douleur qu'elle eût éprouvée de sa vie. Un peu auparavant elle désirait la mort ; et ce mot, qu'on supposait prononcé par Octave, la plaçait au comble de la félicité. Elle était bien résolue à ne jamais accepter la main de son cousin ; mais ce mot charmant lui permettait de nouveau l'espoir de bien des années de bonheur. Je pourrai l'aimer en secret, se disait-elle, pendant les six années qui s'écouleront avant son mariage, et je serai aussi heureuse et peut-être bien plus que si j'étais sa compagne. Ne dit-on pas que le mariage est le tombeau de l'amour, qu'il peut y avoir des mariages agréables, mais qu'il n'en est aucun de délicieux² ? Je tremblerais d'épouser mon cousin. Si je ne le voyais pas le plus heureux des hommes, je serais moi-même au comble du désespoir. Vivant au contraire dans notre pure et sainte amitié, aucun des petits intérêts de la vie ne pourra jamais atteindre à la hauteur de nos sentiments et venir les flétrir.

Armance pesa avec tout le calme du bonheur les raisons qu'elle s'était données autrefois pour ne jamais accepter

la main d'Octave. Je passerais dans le monde pour une dame de compagnie qui a séduit le fils de la maison. J'entends d'ici ce que diraient madame la duchesse d'Ancre et même les femmes les plus respectables, par exemple la marquise de Seyssins qui voit dans Octave un époux pour l'une de ses filles.

La perte de ma réputation serait d'autant plus rapide, que j'ai vécu dans l'intimité de plusieurs des femmes les plus accréditées de Paris. Elles peuvent tout dire sur mon compte, elles seront crues¹. Ciel! dans quel abîme de honte elles peuvent me précipiter! Et Octave pourrait un jour m'ôter son estime, car je n'ai aucun moyen de défense. Où est le salon où je pourrais élever la voix? Où sont mes amis? Et d'ailleurs, après la bassesse évidente d'une telle action, quelle justification serait possible? Quand j'aurais une famille, un frère, un père, croiraient-ils jamais que si Octave était à ma place et moi fort riche, je lui serais aussi dévouée que je le suis en ce moment?

Armance avait une raison pour sentir vivement le genre d'indélicatesse qui a rapport à l'argent. Fort peu de jours auparavant, Octave lui avait dit, à propos d'une certaine majorité qui fit du bruit : — J'espère, quand j'aurai pris ma place dans la vie active, ne pas me laisser acheter comme ces messieurs. Je puis vivre avec cinq francs par jour, et sous un nom supposé il m'est possible en tout pays de gagner le double de cette somme, en qualité de chimiste attaché à quelque manufacture.

Armance était si heureuse, qu'elle ne se refusa l'examen d'aucune objection, quelque périlleuse qu'en fût la discussion. Si Octave me préférerait à la fortune et à l'appui qu'il peut attendre de la famille d'une épouse, son égale pour le rang, nous pourrions aller vivre dans la solitude. Pourquoi ne pas passer dix mois de l'année dans cette jolie terre de Malivert, en Dauphiné, dont il me parle souvent? Le monde nous oublierait bien vite. — Oui; mais moi, je n'oublierais pas qu'il est un lieu sur la terre où je suis méprisée, et méprisée par les âmes les plus nobles.

Voir l'amour s'éteindre dans le cœur d'un époux qu'on adore est le plus grand de tous les malheurs pour une jeune personne née avec de la fortune, eh bien, ce malheur si affreux ne serait encore rien pour moi. Même quand il

continuerait à me chérir, chaque jour serait empoisonné par la crainte qu'Octave ne vînt à penser que je l'ai préféré à cause de la différence de nos fortunes. Cette idée ne se présentera pas à lui, je veux le croire; des lettres anonymes, comme celles qu'on adresse à madame de Bonnivet, viendront la mettre sous ses yeux. Je tremblerai à chaque paquet qu'il recevra de la poste. Non, quoi qu'il puisse arriver, il ne faut jamais accepter la main d'Octave, et le parti commandé par l'honneur est aussi le plus sûr pour notre bonheur.

Le lendemain du jour qui fut si heureux pour Armance, mesdames de Malivert et de Bonnivet allèrent s'établir dans un joli château caché dans les bois qui couronnent les hauteurs d'Andilly¹. Les médecins de madame de Malivert lui avaient recommandé des promenades à cheval et au pas; et dès le lendemain de son arrivée à Andilly, elle voulut essayer deux charmants petits poneys qu'elle avait fait venir d'Écosse pour Armance et pour elle. Octave accompagna ces dames dans leur première promenade. On avait à peine fait un quart de lieue, qu'il crut remarquer un peu plus de réserve dans les manières de sa cousine à son égard, et surtout une disposition marquée à la gaieté.

Cette découverte lui donna beaucoup à penser, et ce qu'il observa pendant le reste de la promenade le confirma dans ses soupçons. Armance n'était plus la même pour lui. Il était clair qu'elle allait se marier; il allait perdre le seul ami qu'il eût au monde. En aidant Armance à descendre de cheval, il trouva l'occasion de lui dire, sans être entendu de madame de Malivert : — Je crains bien que ma jolie cousine ne change bientôt de nom; cet événement va m'enlever la seule personne au monde qui voulût bien m'accorder quelque amitié. — JAMAIS, lui dit Armance, je ne cesserai d'avoir pour vous l'amitié la plus dévouée et la plus exclusive. Mais pendant qu'elle prononçait rapidement ces mots, il y avait tant de bonheur dans ses yeux qu'Octave prévenu y vit la certitude² de toutes ses craintes.

La bonté, l'air d'intimité, en quelque sorte, qu'Armance eut avec lui pendant la promenade du lendemain, achevèrent de lui ôter toute tranquillité : Je vois, se disait-il, un changement décidé dans la manière d'être de mademoiselle de Zohiloff; elle était fort agitée il y a

quelques jours, elle est maintenant fort heureuse. J'ignore la cause de ce changement, donc il ne peut être que contre moi.

Qui eut jamais la sottise de choisir pour amie intime une jeune fille de dix-huit ans ? Elle se marie et tout est fini. C'est mon exécration orgueil qui fait que je mourrais plutôt mille fois que d'oser dire à un homme ce que je confie à mademoiselle de Zohiloff.

Le travail pourrait être une ressource ; mais n'ai-je pas abandonné toute occupation raisonnable ? A vrai dire, depuis six mois, tâcher de me rendre aimable aux yeux d'un monde égoïste et plat, n'est-ce pas mon seul travail ? Pour se livrer au moins à ce genre de gêne utile, tous les jours, après la promenade de sa mère, Octave quittait Andilly et venait faire des visites à Paris. Il cherchait des habitudes nouvelles pour occuper le vide que laisserait dans sa vie cette charmante cousine quand elle quitterait sa société pour suivre son mari ; cette idée lui donnait le besoin d'un exercice violent.

Plus son cœur était serré de tristesse, plus il parlait et cherchait à plaire ; ce qu'il redoutait, c'était de se trouver seul avec lui-même ; c'était surtout la vue de l'avenir. Il se répétait sans cesse : J'étais un enfant de choisir une jeune fille pour amie. Ce mot, par son évidence, devint bientôt une sorte de proverbe à ses yeux, et l'empêcha de pousser plus avant ses recherches dans son propre cœur.

Armance qui voyait sa tristesse, en était attendrie, et se reprochait¹ souvent la fausse confiance qu'elle lui avait faite. Il ne se passait pas de jour qu'en le voyant partir pour Paris, elle ne fût tentée de lui dire la vérité. Mais ce mensonge fait toute ma force contre lui, se disait-elle ; si je lui avoue seulement que je ne suis pas engagée, il me suppliera de céder aux vœux de sa mère, et comment résister ? Cependant, jamais, et sous aucun prétexte je ne dois consentir ; non, ce mariage prétendu avec un inconnu que je préfère est ma seule défense contre un bonheur qui nous perdrait tous deux.

Pour dissiper la tristesse² de ce cousin trop chéri, Armance se permettait avec lui les petites plaisanteries de l'amitié la plus tendre. Il y avait tant de grâce et de gaieté naïve dans les assurances d'éternelle amitié de cette jeune fille si naturelle dans toutes ses actions, que souvent la

noire misanthropie d'Octave en était désarmée. Il était heureux en dépit de lui-même; et dans ces moments rien aussi ne manquait au bonheur d'Armance.

Qu'il est doux, se disait-elle, de faire son devoir! Si j'étais l'épouse d'Octave, moi, fille pauvre et sans famille, serais-je aussi contente? Mille soupçons cruels m'assiégeraient sans cesse. Mais après ces moments où elle était si satisfaite d'elle-même et des autres, Armance finissait par traiter Octave mieux qu'elle n'aurait voulu. Elle veillait bien sur ses paroles, et jamais ses paroles n'exprimaient autre chose que la plus sainte amitié. Mais le ton dont certains mots étaient dits! les regards qui quelquefois les accompagnaient! tout autre qu'Octave eût su y voir l'expression de la passion la plus vive. Il en jouissait sans les comprendre¹.

Dès qu'il pouvait songer sans cesse à sa cousine², sa pensée ne s'arrêtait plus avec passion sur rien autre au monde. Il redevint juste et même indulgent et son bonheur lui fit désertier ses raisonnements sévères sur bien des choses : les sots ne lui semblaient plus que des êtres malheureusement nés.

— Est-ce la faute d'un homme s'il a les cheveux noirs? disait-il à Armance. Mais c'est à moi de fuir soigneusement cet homme, si la couleur de ses cheveux me fait mal.

Octave passait pour méchant dans quelques sociétés, et les sots avaient de lui une peur instinctive; à cette époque ils se réconcilièrent avec lui. Souvent il portait dans le monde tout le bonheur qu'il devait à sa cousine. On le craignait moins, on trouva son amabilité plus jeune. Il faut avouer que dans toutes ses démarches il y avait un peu de l'enivrement que donne ce genre de bonheur que l'on ne s'avoue pas à soi-même; la vie coulait pour lui rapidement et avec délices. Ses raisonnements sur lui-même ne portaient plus l'empreinte de cette logique inexorable, dure, et se complaisant dans sa dureté, qui pendant sa première jeunesse avait dirigé toutes ses actions. Prenant souvent la parole sans savoir comment il finirait sa phrase, il parlait beaucoup mieux.

CHAPITRE XIV

Il giovin cuore o non vede affatto difetti di chi li sta vicino o li vede immensi. Error commune ai giovinetti che portano fuoco nell' interno dell' anima.

LAMPUGNANT¹.

UN jour Octave apprit à Paris qu'un des hommes qu'il voyait le plus souvent et avec le plus d'agrément, qu'un de ses amis, comme on dit dans le monde, devait la belle fortune qu'il dépensait avec grâce à l'action la plus basse à ses yeux (un héritage capté). Mademoiselle de Zohiloff, à laquelle il se hâta, dès son arrivée à Andilly, de faire part de cette fâcheuse découverte, trouva qu'il la supportait fort bien. Il n'eut point d'accès de misanthropie, il ne voulut point rompre outrageusement avec cet homme.

Un autre jour, il revint de fort bonne heure d'un château de Picardie où il devait passer toute la soirée. — Que ces conversations sont insipides! dit-il à Armance. Toujours la chasse, la beauté de la campagne, la musique de Rossini, les arts! et encore ils mentent en s'y intéressant. Ces gens ont la sottise d'avoir peur, ils se croient dans une ville assiégée et s'interdisent de parler des nouvelles du siège. La pauvre espèce! et que je suis contrarié d'en être! — Eh bien! allez voir les assiégeants, dit Armance, leurs ridicules vous aideront à supporter ceux de l'armée au milieu de laquelle vous a jeté votre naissance. — C'est une grande question, dit Octave. Dieu sait si je souffre quand je vois dans un de nos salons un de nos amis ouvrir un avis ou absurde ou cruel, mais enfin je puis me taire avec honneur. Ma douleur est tout invisible. Mais si je me fais présenter au banquier Martigny... — Eh bien, dit Armance, cet homme si fin, si spirituel, si esclave de sa vanité, vous recevra à bras ouverts. — Sans doute, mais de mon côté, quelque modéré, quelque modeste, quelque silencieux, que je cherche à me faire, je finirai par exprimer mon avis sur quelque chose ou sur quelqu'un. Une

seconde après, la porte du salon s'ouvre avec fracas; on annonce monsieur un tel, fabricant à..., qui d'une voix de stentor, s'écrie dès la porte : Croiriez-vous, mon cher Martigny, qu'il y a des ultras assez bêtes, assez plats, assez stupides pour dire que... Et là-dessus, ce brave fabricant répète, mot pour mot, le petit bout d'opinion que je viens d'énoncer en toute modestie. — Que faire ? — Ne pas entendre. — Tel serait mon goût. Je ne suis pas en ce monde pour corriger les manières grossières ni les esprits de travers; encore moins veux-je donner à cet homme, en lui parlant, le droit de me serrer la main dans la rue quand il me rencontrera. Mais dans ce salon, j'ai le malheur de ne pas être exactement comme un autre. Plût à Dieu que je pusse y trouver *l'égalité* dont ces messieurs font tant de bruit! Par exemple, que voulez-vous que je fasse du titre que je porte quand on m'annonce chez M. Martigny? — Mais vous avez le projet de quitter ce titre si jamais vous le pouvez sans choquer M. votre père. — Sans doute; mais l'oubli de ce titre, en disant mon nom au laquais de M. Martigny, n'aurait-il pas l'air d'une lâcheté? C'est comme Rousseau qui appelait son chien *Turc* au lieu de *Duc*, parce qu'il y avait un duc dans la chambre*.

— Mais l'on ne hait pas tant les titres chez les banquiers libéraux, dit Armance; l'autre jour madame de Claix, qui va partout, s'est trouvée au bal de M. Montange, et vous savez bien que le soir elle nous a fait rire en prétendant qu'ils aiment tant les titres qu'elle avait entendu annoncer : *madame la colonelle*.

— Depuis que la machine à vapeur est la reine du monde, un titre est une absurdité, mais enfin je suis affublé de cette absurdité. Elle m'écrasera si je ne la soutiens. Ce titre attire l'attention sur moi. Si je ne réplique pas à cette voix tonnante du fabricant qui crie dès la porte que ce que je viens de dire est une ânerie, quelques regards ne

* Comme Rousseau, le pauvre Octave se bat contre des chimères. Il eût passé inaperçu dans tous les salons de Paris, malgré le mot qui précède son nom. Il règne d'ailleurs dans sa peinture de la partie de la société qu'il n'a jamais vue, un ton d'animosité ridicule dont il se corrigera. Les sots sont de toutes les classes. S'il en était une qu'à tort ou à raison on accusât de grossièreté, elle se distinguerait bientôt par une grande prudence et solennité de manières.

me chercheront-ils pas ? Telle est la faiblesse de mon caractère. Je ne puis secouer les oreilles et me moquer de tout, comme le veut madame d'Aumale.

Si j'aperçois ces regards, tout plaisir va me fuir pour le reste de la soirée. La discussion qui s'établira au-dedans de moi, pour savoir si l'on a voulu m'insulter, peut m'ôter la paix de l'âme pour trois jours.

— Mais êtes-vous bien sûr, dit Armance, de cette prétendue grossièreté de manières dont vous gratifiez si généreusement le parti contraire ? N'avez-vous pas vu l'autre jour que les enfants de Talma et les fils d'un duc sont élevés dans le même pensionnat ? — Ce sont les hommes de quarante-cinq ans, enrichis pendant la révolution, qui tiennent le dé dans les salons, et non les camarades des enfants de Talma¹. — Je gagerais qu'ils ont plus d'esprit que beaucoup des nôtres. Qui est-ce qui brille dans la chambre des Pairs ? L'autre jour vous-même vous en faisiez la remarque douloureuse.

— Ah ! si je donnais encore des leçons de logique à ma jolie cousine, comme je me moquerais d'elle ! Que me fait l'esprit d'un homme ? ce sont ses manières qui peuvent me donner de la tristesse. L'homme le plus sot parmi nous, M. de *** par exemple, peut être fort ridicule, mais il n'est jamais offensant. L'autre jour je racontais chez les d'Aumale mon petit voyage à Liancourt ; je parlais des dernières machines que le bon duc a fait venir de Manchester. Un homme qui était là dit tout à coup : *Ça n'est pas ça, ça n'est pas vrai*. Je m'assurai qu'il ne voulait pas me donner un démenti ; mais cette grossièreté m'a rendu muet pour une heure.

— Et cet homme était banquier ? — Il n'était pas des nôtres. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que j'ai écrit au contremaître de la carderie de Liancourt, et il se trouve que mon homme au démenti n'a pas même raison. — Je ne trouve point que M. Montange, le jeune banquier qui vient chez madame de Claix, ait des manières rudes. — Il les a mielleuses, c'est une métamorphose des manières rudes, quand elles ont peur.

— Leurs femmes me semblent bien jolies, reprit Armance. Je voudrais savoir si leur conversation est gâtée par cette nuance de haine ou de dignité qui craint qu'on la blesse, qui se montre quelquefois parmi nous. Ah ! que je voudrais qu'un bon juge comme mon cousin

pût me raconter ce qui se passe dans ces salons-là ! Quand je vois les dames banquières dans leurs loges, au Théâtre Italien, je meurs d'envie d'entendre ce qu'elles se disent, et de me mêler à leur conversation. Si j'en aperçois une jolie, et il y en a de charmantes, je meurs d'envie de lui sauter au cou. Tout cela vous paraîtra de l'enfantillage ; mais à vous, monsieur le philosophe, si fort sur la logique, je vous dirai : comment connaître les hommes si vous ne voyez qu'une classe ? Et la classe la moins énergique parce qu'elle est la plus éloignée des besoins réels !

— Et la classe qui a le plus d'affectation, parce qu'elle se croit regardée. Avouez que pour un philosophe il est beau de fournir des arguments à son adversaire, dit Octave en riant. Croiriez-vous que hier, chez les Saint-Imier, M. le marquis de ***, qui l'autre jour, ici, se moquait tant des petits journaux dont il prétendait ignorer jusqu'à l'existence, était aux anges, parce que *l'Aurore* donne une plaisanterie sale contre son ennemi, M. le comte de *** qui vient d'être fait conseiller d'État ? Il avait le numéro dans sa poche. — C'est un des malheurs de notre position, voir des sots faire les mensonges les plus ridicules et n'oser leur dire : beau masque, je te connais. — Il faut nous priver des plaisanteries les plus gaies, parce qu'elles pourraient faire rire le parti contraire s'il les entendait.

— Je ne connais les banquiers, dit Armance, que par notre doucereux Montange et par la charmante comédie du *Roman*¹ ; mais je doute que pour le fond de l'adoration de l'argent, ils l'emportent sur certains des nôtres. Savez-vous qu'il est dur de prendre l'entreprise de la perfection de toute une classe. Je ne vous parlerai plus du plaisir que j'aurais à savoir des nouvelles de ces dames. Mais, comme disait le vieux duc de *** à Pétersbourg, quand il faisait venir le *Journal de l'Empire* à si grands frais, et au risque de choquer l'empereur Alexandre : Ne faut-il pas lire le *Mémoire* de sa partie adverse ? — *Je vous dirai bien plus, mais avec confiance*, comme dit si bien Talma dans *Polyeucte* : Au fond, vous et moi, nous ne voulons certainement pas vivre avec ces gens-là ; mais sur beaucoup de questions nous pensons comme eux. — Et il est triste à notre âge, reprit Armance, de se résoudre à être toute sa vie du parti battu.

— Nous sommes comme les prêtres des idoles du

paganisme, au moment où la religion chrétienne allait l'emporter. Nous persécutons encore aujourd'hui, nous avons encore la police et le budget pour nous, mais demain peut-être, nous serons persécutés par l'opinion. — Vous nous faites bien de l'honneur de nous comparer à ces bons prêtres du paganisme. Je vois quelque chose de plus faux dans notre position, à vous et à moi. Nous ne sommes de ce parti que pour en partager les malheurs. — Il est trop vrai, nous voyons ses ridicules sans oser en rire, et ses avantages nous pèsent. Que me fait l'ancienneté de mon nom ? Il faudrait me gêner pour tirer parti de cet avantage.

— Les discours des jeunes gens de votre espèce vous donnent quelquefois envie de hausser les épaules, et de peur de céder à la tentation, vous vous hâtez de parler du bel album de mademoiselle de Claix ou du chant de madame Pasta. D'un autre côté, votre titre et les manières peut-être un peu raboteuses des gens qui pensent comme vous sur les trois quarts des questions, vous empêchent de les voir.

— Ah ! que je voudrais commander un canon ou une machine à vapeur ! que je serais heureux d'être un chimiste attaché à quelque manufacture ; car peu m'importe la rudesse des manières, on s'y fait en huit jours. — Outre que vous n'êtes point si sûr qu'elles soient si rudes, dit Armance. — Le fussent-elles dix fois plus, reprit Octave, cela a le piquant de *jouer* la langue étrangère ; mais il faudrait s'appeler M. Martin ou M. Lenoir. — Ne pourriez-vous pas trouver un homme de sens qui eût fait une campagne de découverte dans les salons libéraux ? — Plusieurs de mes amis y vont danser, ils disent que les glaces y sont parfaites, et voilà tout. Un beau jour je me hasarderai moi-même, car rien de sot comme de penser un an de suite à un danger qui peut-être n'existe pas.

Armance finit par obtenir l'aveu qu'il avait songé à un moyen pour paraître dans les sociétés où c'est la richesse qui donne le pas et non la naissance : — Eh bien, oui, je l'ai trouvé, disait Octave ; mais le remède serait pire que le mal, car il me coûterait plusieurs mois de ma vie, qu'il me faudrait passer loin de Paris.

— Quel est ce moyen ? dit Armance, devenue tout à coup fort sérieuse. — J'irais à Londres, j'y verrais naturellement tout ce qu'il y a de distingué dans la haute société. Comment aller en Angleterre et ne pas se faire

présenter au marquis de Lansdowne, à M. Brougham, à lord Holland¹ ? Ces messieurs me parleront de nos gens célèbres de France; ils s'étonneront de ce que je ne les connais pas; j'en témoignerai beaucoup de regret, et à mon retour, je me ferai présenter à tout ce qu'il y a de populaire en France. Ma démarche, si l'on me fait l'honneur d'en parler chez la duchesse d'Ancre, n'aura point l'air d'une désertion des idées que l'on peut croire inséparables de mon nom : ce serait tout simplement le désir bien naturel de connaître les gens supérieurs du siècle où l'on vit. Je ne me pardonnerai jamais de n'avoir pas vu M. le général Foy. Armance se taisait.

N'est-ce pas une chose humiliante, reprit Octave, que tous nos soutiens, et enfin jusqu'aux écrivains *monarchiques*, chargés de prôner tous les matins dans le journal les avantages de la naissance et de la religion, nous soient fournis par cette classe qui a tous les avantages, excepté la naissance ? — Ah ! si M. de Soubirane vous entendait ! — Ne m'attaquez pas sur le plus grand de mes malheurs, être obligé de mentir toute la journée...

Le ton de l'intimité parfaite tolère des parenthèses à l'infini, qui plaisent parce qu'elles prouvent une confiance sans bornes, mais peuvent fort bien ennuyer un tiers. Il nous suffit d'avoir indiqué que la position brillante du vicomte de Malivert était bien loin d'être pour lui une source de plaisirs sans mélange.

Ce n'est pas sans danger que nous aurons été historiens fidèles. La politique venant couper un récit aussi simple, peut faire l'effet d'un coup de pistolet au milieu d'un concert². Ensuite Octave n'est point un philosophe et il a caractérisé fort injustement les deux nuances qui, de son temps, divisaient la société. Quel scandale qu'Octave ne raisonne pas comme un sage de cinquante ans* ?

* On n'est pas assez reconnaissant envers le ministère Villèle. Les trois pour cent, le droit d'aînesse, les lois sur la presse ont amené la fusion des partis. Les relations nécessaires entre les Pairs et les Députés ont commencé ce rapprochement qu'Octave ne pouvait prévoir, et heureusement les idées de ce jeune homme orgueilleux et timide sont encore moins exactes aujourd'hui qu'elles ne l'étaient il y a quelques mois; mais c'est ainsi qu'il devait voir les choses d'après son caractère donné. Fallait-il laisser incomplète l'esquisse d'un caractère bizarre parce qu'il est injuste envers tout le monde ? C'est précisément cette injustice qui fait son malheur.

CHAPITRE XV

*How am I glutted with conceit of this !
 Shall I make spirits fetch me what I please ?
 Resolve me of all ambiguities ?
 Perform what desperate enterprise I will ?*

DOCTOR FAUSTUS¹.

OCTAVE partait si souvent d'Andilly pour aller chercher madame d'Aumale à Paris, que quelques légers sentiments de jalousie vinrent un jour éteindre la gaieté d'Armance. Au retour de son cousin, le soir, elle fit acte de souveraineté. Voulez-vous obliger madame votre mère sur une chose dont jamais elle ne vous parlera ? — Sans doute. — Hé bien, pendant trois mois, ce qui veut dire pendant quatre-vingt-dix jours, ne refusez aucune invitation de bal, et ne quittez un bal qu'après avoir dansé. — J'aimerais mieux quinze jours d'arrêts, dit Octave. — Vous n'êtes pas difficile, reprit Armance, mais promettez-vous ou non ? — Je promets tout, excepté trois mois de constance. Puisque l'on me tyrannise ici, dit Octave en riant, moi, je désertterai. J'ai une ancienne idée qui, malgré moi, m'a occupé exclusivement hier toute la soirée, à la fête magnifique de M. de ***, où j'ai dansé comme si j'eusse deviné vos ordres. Si j'abandonnais Andilly pour six mois, j'ai deux projets plus amusants que d'aller en Angleterre.

Le premier est de me faire appeler M. Lenoir ; sous ce beau nom, j'irais en province donner des leçons d'arithmétique, de géométrie appliquée aux arts, de tout ce qu'on voudra. Je prendrais ma route par Bourges, Aurillac, Cahors ; j'aurais facilement des lettres de plusieurs pairs, membres de l'Institut, qui recommanderaient aux préfets le savant et royaliste Lenoir, etc.

Mais l'autre projet vaut mieux. En ma qualité de professeur, je ne verrais que de petits jeunes gens enthousiastes et changeants qui bientôt m'ennuieraient, et quelques intrigues de la congrégation.

J'hésite à vous avouer le plus beau de mes projets ; je

prendrais le nom de Pierre Gerlat, j'irais débiter à Genève ou à Lyon et je me ferais le valet de chambre de quelque jeune homme destiné à jouer à peu près le même rôle que moi dans le monde. Pierre Gerlat serait porteur d'excellents certificats du vicomte de Malivert qu'il a servi avec fidélité pendant six ans. En un mot je prendrais le nom et l'existence de ce pauvre Pierre que j'ai une fois jeté par la fenêtre. Deux ou trois de mes connaissances m'accorderont des certificats de complaisance. Ils les scelleront de leurs armes avec des paquets de cire énormes, et, par ce moyen, j'espère me placer chez quelque jeune Anglais fort riche ou fils de pair. J'aurai soin de me gâter les mains avec un acide étendu d'eau. J'ai appris à cirer les bottes, de mon domestique actuel, le vaillant caporal Voreppe. Depuis trois mois je lui ai volé tous ses talents.

— Un soir votre maître, en rentrant ivre, donnera des coups de pied à Pierre Gerlat.

— Quand il me jetterait par la fenêtre, j'ai prévu cette objection. Je me défendrai, et le lendemain demanderai mon congé, et ne lui en voudrai nullement.

— Vous vous rendriez coupable d'un abus de confiance fort condamnable. On laisse voir les défauts de son caractère à un jeune paysan qui est incapable d'en comprendre les traits les plus singuliers, mais on se garderait bien, je suppose, d'agir ainsi devant un homme de sa classe.

— Jamais je ne répéterai ce que j'aurai surpris. D'ailleurs un *maître*, pour parler comme Pierre Gerlat, court bien la chance de *tomber* sur un fripon, il n'aura qu'un curieux. Connaissez mes misères, poursuit Octave. Mon imagination est tellement sotte en de certains moments, et s'exagère si fort ce que je dois à ma position que sans être souverain, j'ai soif de l'*incognito*¹. Je suis souverain par le malheur, par le ridicule, par l'extrême importance que j'attache à certaines choses. J'éprouve un besoin impérieux de voir agir un autre vicomte de Malivert. Puisque malheureusement je suis embarqué dans ce rôle, puisque à mon grand et sincère regret je ne puis pas être le fils du premier contremaître de la fabrique de cartes de M. de Liancourt, il me faut six mois de domesticité pour corriger le vicomte de Malivert de plusieurs de ses faiblesses.

Ce moyen est le seul; mon orgueil élève un mur de diamant entre moi et les autres hommes. Votre présence, chère cousine, fait disparaître ce mur de diamant¹. Devant vous, je ne prendrais rien en mauvaise part²; mais par malheur je n'ai pas le tapis magique pour vous transporter en tous lieux. Je ne puis vous voir en tiers quand je monte à cheval au bois de Boulogne avec un de mes amis. Bientôt après la première connaissance, il n'en est aucun que mes discours n'étrangent³ de moi. Quand enfin du bout d'un an, et bien malgré moi, ils me comprennent tout à fait, ils s'enveloppent dans la réserve la plus sévère et aimeraient mieux, je crois, que leurs actions et leurs pensées intimes fussent connues du diable que de moi. Je ne voudrais pas jurer que plusieurs ne me prennent pour *Lucifer lui-même*, comme dit M. de Soubirane dont c'est un des bons mots, *incarné tout exprès pour leur mettre martel en tête*.

Octave racontait ces étranges idées à sa cousine en se promenant dans les bois de Montlignon, à quelques pas de mesdames de Bonnivet et de Malivert. Ces folies occupèrent beaucoup Armance. Le lendemain, après que son cousin fut parti pour Paris, l'air libre et enjoué qui allait souvent jusqu'à la folie, fut remplacé par ces regards attendris et fixes, desquels, quand Octave était présent, il ne pouvait détacher les siens.

Madame de Bonnivet invita beaucoup de monde, et Octave n'eut plus l'occasion de partir si souvent pour Paris, car madame d'Aumale vint s'établir à Andilly. En même temps qu'elle, arrivèrent sept ou huit femmes fort à la mode et la plupart remarquables par le brillant de l'esprit ou l'influence qu'elles avaient obtenue dans la société. Mais leur amabilité ne fit qu'ajouter au triomphe de la charmante comtesse; sa seule présence dans un salon vieillissait ses rivales.

Octave avait trop d'esprit pour ne pas le sentir, et les moments de rêverie d'Armance devinrent plus fréquents. De qui pourrais-je me plaindre, se disait-elle? De personne, et surtout d'Octave moins que de personne. Ne lui ai-je pas dit que je préfère un autre homme? et il a trop de fierté dans le caractère pour se contenter de la seconde place dans un cœur. Il s'attache à madame d'Aumale; c'est une beauté brillante et citée partout, et moi je ne suis pas même jolie. Ce que je puis dire à Octave est d'un

intérêt bien pâle¹, je suis sûre que souvent je l'ennuie, ou je l'intéresse comme une sœur. La vie de madame d'Aumale est gaie, singulière; jamais rien ne languit dans les lieux où elle se trouve, et il me semble que je m'ennuierais souvent dans le salon de ma tante si j'écoutais ce qu'on y dit. Armance pleurait, mais cette âme noble ne s'abaissa point jusqu'à avoir de la haine² pour madame d'Aumale. Elle observait chacune des actions de cette femme aimable avec une attention profonde et qui la conduisait souvent à des moments fort vifs d'admiration. Mais chaque acte d'admiration était un coup de poignard pour son cœur. Le bonheur tranquille disparut, Armance fut en proie à toutes les angoisses des passions. La présence de madame d'Aumale en vint à la troubler plus que celle d'Octave lui-même. Le tourment de la jalousie est surtout affreux quand il déchire des cœurs à qui leur penchant comme leurs positions interdisent également tous les moyens de plaire un peu hasardés.

CHAPITRE XVI

*Let Rome in Tyber melt ! and the wide arch
Of the rang'd empire fall ! Here is my space ;
Kingdoms are clay : our dungy earth alike
Feeds beast as man : the nobleness of life
Is to love thus.*

Antony and Cleopatra, act 1^a.

UN soir, après une journée d'une accablante chaleur, on se promenait lentement dans les jolis bosquets de châtaigniers qui couronnent les hauteurs d'Andilly. Quelquefois de jour, ces bois sont gâtés par la présence des curieux. Dans cette nuit charmante qu'éclairait la lumière tranquille d'une belle lune d'été, ces collines solitaires offraient des aspects enchanteurs⁴. Une brise douce se jouait parmi les arbres, et complétait les charmes de cette soirée délicieuse. Par je ne sais quel caprice, madame d'Aumale voulait, ce jour-là, avoir toujours Octave auprès d'elle; elle lui rappelait avec complaisance et sans nul ménagement pour les hommes qui l'entouraient, que

c'était dans ces bois qu'elle l'avait vu pour la première fois : — Vous étiez déguisé en magicien, et jamais première entrevue ne fut plus prophétique, ajoutait-elle, car jamais vous ne m'avez ennuyée, et il n'est pas d'homme de qui je puisse en dire autant.

Armance, qui se promenait avec eux, ne pouvait s'empêcher de trouver ces souvenirs fort tendres. Rien n'était aimable comme cette brillante comtesse, ordinairement si gaie, daignant parler d'une voix sérieuse des grands intérêts de la vie et des routes à suivre pour arriver au bonheur¹. Octave s'éloigna du groupe de madame d'Aumale, et se trouvant bientôt avec Armance à quelques pas du reste des promeneurs, il se mit à lui raconter avec les plus grands détails tout l'épisode de sa vie où madame d'Aumale se trouvait mêlée. — J'ai cherché cette liaison brillante, lui dit-il, pour ne pas choquer la prudence de madame de Bonnavet qui, sans cette précaution, aurait bien pu finir par m'éloigner de son intimité. Une chose si tendre fut dite sans parler d'amour².

Quand Armance put espérer que sa voix ne trahirait plus le trouble extrême où ce récit l'avait jetée : — Je crois, mon cher cousin, lui dit-elle, je crois, comme je le dois, tout ce que vous me racontez, ce sont pour moi paroles d'Évangile. Je remarque pourtant que jamais vous n'avez attendu, pour me faire confidence d'une de vos démarches, qu'elle fût aussi avancée. — A cela j'ai une réponse toute prête. Mademoiselle Méry de Tersan et vous, vous prenez quelquefois la licence de vous moquer de mes succès : il y a deux mois, par exemple, un certain soir, vous m'avez presque accusé de fatuité. J'aurais bien pu dès ce temps-là vous confier le sentiment décidé que j'ai pour madame d'Aumale; mais il fallait en être bien traité sous vos yeux. Avant le succès, votre esprit malin n'eût pas manqué de se moquer de mes petits projets. Aujourd'hui la seule présence de mademoiselle de Tersan manque à mon bonheur.

Il y avait dans l'accent profond et presque attendri avec lequel Octave disait ces vaines paroles, une si grande impossibilité d'aimer les grâces un peu hasardées de la jolie femme dont il parlait, et un dévouement si passionné pour l'amie à laquelle il se confiait qu'elle n'eut pas le courage de résister au bonheur de se voir aimée ainsi. Elle s'appuyait sur le bras d'Octave et l'écoutait comme

ravie en extase. Tout ce que sa prudence pouvait obtenir d'elle, c'était de ne pas parler; le son de sa voix eût fait connaître à son cousin toute la passion qu'il inspirait¹. Le bruissement léger des feuilles, agitées par le vent du soir, semblait prêter un nouveau charme à leur silence². Octave regardait les grands yeux d'Armance qui se fixaient sur les siens. Tout à coup ils comprirent un certain bruit qui depuis quelque temps frappait leur oreille sans attirer leur attention. Madame d'Aumale, étonnée de l'absence d'Octave, et trouvant qu'il lui manquait, l'appelait de toutes ses forces : *On vous appelle*, dit Armance, et le ton de voix brisé avec lequel elle dit ces mots si simples, eût appris à tout autre qu'Octave l'amour qu'on avait³ pour lui. Mais il était si étonné de ce qui se passait dans son cœur, si troublé par le beau bras d'Armance à peine voilé d'une gaze légère qu'il tenait contre sa poitrine, qu'il n'avait d'attention pour rien⁴. Il était hors de lui, il goûtait les plaisirs de l'amour le plus heureux, et se l'avouait presque. Il regardait le chapeau d'Armance qui était charmant, il regardait ses yeux. Jamais Octave ne s'était trouvé dans une position aussi fatale à ses serments contre l'amour. Il avait cru plaisanter comme de coutume avec Armance, et la plaisanterie avait pris tout à coup un tour grave et imprévu. Il se sentait entraîné, il ne raisonnait plus, il était au comble du bonheur. Ce fut un de ces instants rapides que le hasard accorde quelquefois, comme compensation de tant de maux, aux âmes faites pour sentir avec énergie. La vie se presse dans les cœurs, l'amour fait oublier tout ce qui n'est pas divin comme lui, et l'on vit plus en quelques instants que pendant de longues périodes.

On entendait encore de temps en temps la voix de madame d'Aumale qui appelait *Octave* ; et le son de cette voix achevait d'ôter toute prudence à la pauvre Armance. Octave sentait qu'il devait quitter⁵ le beau bras qu'il pressait un peu contre sa poitrine; il devait se séparer d'Armance; il s'en fallut de bien peu qu'en la quittant il n'osât lui prendre la main et la presser contre ses lèvres. S'il se fût permis cette marque d'amour, Armance était si troublée en ce moment qu'elle lui eût laissé voir et peut-être avoué tout ce qu'elle sentait pour lui.

Ils se rapprochèrent des autres promeneurs. Octave marchait un peu en avant. A peine madame d'Aumale le

revit-elle, qu'elle lui dit d'un petit air boudeur et sans qu'Armance pût l'entendre : — Je suis étonnée de vous revoir si tôt, comment avez-vous pu quitter Armance pour moi ? Vous êtes amoureux de cette belle cousine, ne vous en défendez pas, je m'y connais¹.

Octave n'était pas encore remis de l'ivresse qui venait de s'emparer de lui; il voyait toujours ce beau bras d'Armance pressé contre sa poitrine. Le mot de madame d'Aumale fut un coup de foudre pour lui, car il portait sa preuve avec lui, il se sentit frappé.

Cette voix frivole lui sembla comme un arrêt du destin qui tombait d'en haut. Il lui trouva un son extraordinaire. Ce mot imprévu, en découvrant à Octave la véritable situation de son cœur, le précipita du comble de la félicité dans un malheur affreux et sans espoir.

CHAPITRE XVII²

*What is a man,
If his chief good, and market of his time,
Be but to sleep, and feed : a beast, no more.
.... Rightly to be great,
Is, not to stir without great argument ;
But greatly to find quarrel in a straw.
When honour's at the stake.*

Hamlet, act iv³.

IL avait donc eu la faiblesse de violer les serments qu'il s'était faits tant de fois ! Un instant avait renversé l'ouvrage de toute sa vie. Il venait de perdre tous les droits à sa propre estime. Le monde désormais était fermé⁴ pour lui : il n'avait pas assez de vertu pour y vivre. Il ne lui restait que la solitude et l'habitation au fond de quelque désert. L'excès de la douleur et son arrivée⁵ imprévue auraient pu causer un peu de trouble à l'âme la plus ferme. Heureusement Octave vit à l'instant que s'il ne répondait pas rapidement et de l'air le plus calme à madame d'Aumale, la réputation d'Armance pouvait souffrir. Il passait sa vie avec elle, et le mot de

madame d'Aumale avait été saisi par deux ou trois personnages qui le détestaient ainsi qu'Armance.

— Moi, aimer! dit-il à madame d'Aumale. Hélas! c'est un avantage qu'apparemment le ciel m'a refusé; je ne l'ai jamais mieux senti, ni plus vivement regretté. Je vois tous les jours et moins souvent que je ne le voudrais la femme la plus séduisante de Paris; lui plaire est sans doute le plus beau projet que puisse former un jeune homme de mon âge. Sans doute elle n'eût pas accepté mes hommages; mais enfin jamais je ne me suis senti le degré de folie¹ qui m'eût rendu digne de les lui présenter. Jamais je n'ai perdu auprès d'elle le plus beau sang-froid. Après un tel trait de sauvagerie et d'insensibilité, je désespère de jamais perdre terre auprès d'aucune femme.

Jamais Octave n'avait tenu ce langage. Cette explication presque parlementaire fut adroitement prolongée, et² avidement écoutée. Il y avait là deux ou trois hommes faits pour plaire et qui croyaient souvent voir un rival heureux dans Octave. Celui-ci eut le bonheur de rencontrer quelques mots piquants. Il parla beaucoup, continua d'alarmer les amours-propres, et enfin eut lieu d'espérer que personne ne songeait plus au mot trop vrai qui venait d'échapper à madame d'Aumale.

Elle l'avait dit d'un air senti; Octave pensa qu'il devait l'occuper³ fortement d'elle-même. Après avoir prouvé qu'il ne pouvait pas aimer, pour la première fois de sa vie il se permit avec madame d'Aumale les demi-mots presque tendres; elle en fut étonnée.

A la fin de la soirée, Octave était tellement certain d'avoir éloigné tout soupçon, qu'il commença à avoir le temps de penser à lui. Il redoutait le moment où l'on se séparerait, et où il aurait la liberté de regarder son malheur en face. Il commençait à compter les heures que marquait l'horloge du château⁴; minuit était déjà sonné depuis longtemps, mais la soirée était si belle qu'on aimait à la prolonger. Une heure sonna et madame d'Aumale renvoya ses amis.

Octave eut encore un moment de répit. Il fallait aller chercher le valet de chambre de sa mère pour lui dire qu'il allait coucher à Paris. Ce devoir rempli, il rentra dans le bois, et ici les expressions me manquent pour donner quelque idée de la douleur qui s'empara de ce malheureux. — J'aime, se dit-il d'une voix étouffée! moi

aimer! grand Dieu! et le cœur serré, la gorge contractée, les yeux fixes et levés au ciel, il resta immobile comme frappé d'horreur; bientôt après il marchait à pas précipités. Incapable de se soutenir, il se laissa tomber sur le tronc d'un vieux arbre qui barrait le chemin, et dans ce moment¹ il lui sembla voir encore plus clairement toute l'étendue de son malheur.

Je n'avais pour moi que ma propre estime, se dit-il; je l'ai perdue. L'aveu de son amour qu'il se faisait bien nettement et sans trouver aucun moyen de le nier, fut suivi de transports de rage et de cris de fureur inarticulés. La douleur morale ne peut aller plus loin.

Une idée, ressource ordinaire des malheureux qui ont du courage, lui apparut bien vite; mais il se dit : Si je me tue, Armance sera compromise; toute la société recherchera curieusement pendant huit jours les plus petites circonstances de cette soirée²; et chacun de ces messieurs qui étaient présents, sera autorisé à faire un récit différent.

Rien d'égoïste, rien de ce qui se rattache aux intérêts vulgaires de la vie ne se rencontra dans cette âme noble, pour s'opposer aux transports de l'affreuse douleur qui la déchirait. Cette absence de tout intérêt commun, capable de faire diversion en de tels moments, est une des punitions que le ciel semble prendre plaisir à infliger aux âmes élevées.

Les heures s'écoulaient rapidement sans diminuer le désespoir d'Octave. Quelquefois immobile pendant plusieurs minutes, il sentait cette affreuse douleur³ qui comble la torture des plus grands criminels : il se méprisait parfaitement lui-même.

Il ne pouvait pleurer. La honte dont il se trouvait si digne l'empêchait d'avoir pitié de lui-même, et séchait ses larmes. Ah! s'écria-t-il dans un de ces instants cruels, si je pouvais en finir! et il s'accorda la permission de savourer en idée le bonheur de cesser de sentir. Avec quel plaisir il se serait donné la mort, en punition de sa faiblesse et comme pour se faire réparation d'honneur! — Oui, se disait-il, mon cœur est digne de mépris parce qu'il a commis une action que je m'étais défendue sous peine de la vie, et mon esprit est, s'il se peut, encore plus méprisable que mon cœur. Je n'ai pas vu une chose évidente : j'aime Armance, et je l'aime depuis que je me suis

soumis à entendre les dissertations de madame de Bonnivet sur la philosophie allemande.

J'avais la folie de me croire philosophe. Dans ma présomption sotte, je m'estimais infiniment supérieur aux vains raisonnements de madame de Bonnivet, et je n'ai pas su voir dans mon cœur ce que la plus faible femme aurait lu dans le sien : une passion puissante, évidente, et qui dès longtemps a détruit tout l'intérêt que je prenais autrefois aux choses de la vie.

Tout ce qui ne peut pas me parler d'Armance est pour moi comme non existant. Je me jugeais sans cesse moi-même et je n'ai pas vu ces choses ! Ah ! que je suis méprisable !

La voix du devoir qui commençait à se faire entendre¹ prescrivait à Octave de fuir mademoiselle de Zohiloff à l'instant ; mais loin d'elle, il ne pouvait voir aucune action qui valût la peine de vivre. Rien ne lui semblait digne de lui inspirer le moindre intérêt. Tout lui paraissait également insipide, l'action la plus noble comme l'occupation la plus vulgairement utile : marcher au secours de la Grèce, et aller se faire tuer à côté de Fabvier, comme faire obscurément des expériences d'agriculture au fond d'un département.

Son imagination parcourait rapidement toute l'échelle des actions possibles, pour retomber ensuite avec plus de douleur sur le désespoir le plus profond, le plus sans ressource, le plus digne de son nom ; ah ! que la mort eût été agréable² dans ces instants !

Octave se disait à haute voix des choses folles et de mauvais goût, dont il observait curieusement le mauvais goût et la folie. A quoi bon m'abuser encore ? s'écriait-il tout à coup, dans un moment où il se détaillait à lui-même des expériences d'agriculture à faire parmi les paysans du Brésil. A quoi bon avoir la lâcheté de m'abuser encore ? Pour comble de douleur, je puis me dire qu'Armance a de l'amour pour moi, et mes devoirs n'en sont que plus sévères. Quoi ! si Armance était engagée, l'homme à qui elle a promis sa main eût-il souffert qu'elle passât sa vie uniquement avec moi ? Et sa joie si calme en apparence, mais si profonde et si vraie, quand hier soir je lui ai révélé le plan de ma conduite avec madame d'Aumale, à quoi faut-il l'attribuer ? N'est-ce pas là une preuve plus claire que le jour ? Et j'ai pu m'abuser ! Mais

j'étais donc hypocrite avec moi-même ? Mais j'étais donc sur le chemin qu'ont suivi les plus vils scélérats ? Quoi ! hier soir, à dix heures, je n'ai pas aperçu une chose qui, quelques heures plus tard¹, me semble de la dernière évidence ? Ah ! que je suis faible et méprisable !

Avec tout l'orgueil d'un enfant, en toute ma vie, je ne me suis élevé à aucune action d'homme ; et non seulement j'ai fait mon propre malheur, mais j'ai entraîné dans l'abîme l'être du monde qui m'était le plus cher. O ciel ! comment s'y prendrait-on pour être plus vil que moi ? Ce moment produisit presque le délire. La tête d'Octave était comme désorganisée par une chaleur brûlante. A chaque pas que faisait son esprit, il découvrait une nouvelle nuance de malheur, une nouvelle raison pour se mépriser.

Cet instinct de bien-être qui existe toujours chez l'homme, même dans les instants les plus cruels, même au pied de l'échafaud, fit qu'Octave voulut comme s'empêcher de penser. Il se serrait la tête des deux mains, il faisait comme des efforts physiques pour ne pas penser.

Peu à peu tout lui devint indifférent, excepté le souvenir d'Armance qu'il devait fuir pour toujours, et ne jamais revoir sous quelque prétexte que ce fût. L'amour filial même, si profondément empreint dans son âme, en avait disparu.

Il n'eut plus que deux idées, quitter Armance et ne jamais se permettre de la revoir ; supporter ainsi la vie un an ou deux, jusqu'à ce qu'elle fût mariée ou que la société l'eût oublié. Après quoi, comme on ne songerait plus à lui, il serait libre de finir. Tel fut le dernier sentiment de cette âme épuisée par les souffrances. Octave s'appuya contre un arbre et tomba évanoui.

Lorsqu'il revint à la vie, il éprouvait un sentiment de froid extraordinaire. Il ouvrit les yeux. Le jour commençait à poindre. Il se trouva soigné par un paysan qui tâchait de le faire revenir à lui, en l'inondant de l'eau froide qu'il allait prendre, dans son chapeau, à une source voisine. Octave eut un instant de trouble, ses idées n'étaient pas nettes : il se trouvait placé sur le revers d'un fossé, au milieu d'une clairière, dans un bois ; il voyait de grandes masses arrondies de brouillards qui passaient rapidement devant lui. Il ne reconnaissait point le lieu où il était.

Tout à coup tous ses malheurs se présentèrent à sa pensée. On ne meurt pas de douleur, ou il fût mort en cet instant. Il lui échappa quelques cris qui alarmèrent le paysan. La frayeur de cet homme rappela Octave au sentiment du devoir. Il ne fallait pas que ce paysan parlât. Octave prit sa bourse pour lui offrir quelque argent; il dit à cet homme, qui paraissait avoir pitié de son état, qu'il se trouvait dans le bois à cette heure, par suite d'un pari imprudent, et qu'il était fort important pour lui qu'on ne sût pas que la fraîcheur de la nuit l'avait incommodé.

Le paysan avait l'air de ne pas comprendre. — Si l'on sait que je me suis évanoui, dit Octave, on se moquera de moi. — Ah! j'entends, dit le paysan, comptez que je ne soufflerai mot, il ne sera pas dit que je vous ai fait perdre votre pari. Il est heureux pour vous cependant que je sois passé, car ma foi vous aviez l'air mort. Octave, au lieu de l'écouter, regardait sa bourse. C'était une nouvelle douleur, c'était un présent d'Armance; il avait du plaisir à sentir sous ses doigts chacune des petites perles d'acier qui étaient attachées au tissu sombre.

Dès que le paysan l'eut quitté, Octave rompit une jeune tige de châtaignier, avec laquelle il fit un trou dans la terre; il se permit de donner un baiser à la bourse, présent d'Armance, et il l'enterra au lieu même où il s'était évanoui. Voilà, se dit-il, ma première action vertueuse. Adieu, adieu, pour la vie, chère Armance! Dieu sait si je t'ai aimée!

CHAPITRE XVIII

Sur son sein d'albâtre elle porte
une croix brillante où l'enfant de Jacob
imprimerait ses lèvres avec respect,
et que l'infidèle adorerait.

SCHILLER¹.

UN mouvement instinctif le précipita vers le château. Il sentait confusément que raisonner avec lui-même était le plus grand des maux; mais il avait vu quel était son devoir, et il comptait se trouver le courage

nécessaire pour accomplir les actions qui se présenteraient quelles qu'elles fussent. Il justifia son retour au château, que lui inspirait l'horreur de se trouver seul, par l'idée que quelque domestique pouvait arriver de Paris, et dire qu'on ne l'avait pas vu dans la rue Saint-Dominique, ce qui aurait pu faire découvrir sa folie et donner de l'inquiétude à sa mère.

Octave se trouvait assez loin du château : Ah ! se dit-il en traversant le bois pour y revenir, hier encore il y avait ici des enfants qui chassaient ; si quelque enfant maladroit, en tirant un oiseau derrière une haie, pouvait me tuer, je n'aurais aucun reproche à me faire. Dieu ! quelles délices de recevoir un coup de fusil dans cette tête brûlante ! Comme je le remercierais avant que de mourir si j'en avais le temps¹ !

On voit qu'il entraînait un peu de folie dans la manière d'être d'Octave, ce matin-là. L'espérance romanesque d'être tué par un enfant lui fit ralentir le pas, et son âme, par l'effet d'une petite faiblesse à demi aperçue, se refusa à considérer la légitimité de cette action. Enfin il rentra au château par la petite porte du jardin, et la première personne qu'il aperçut, ce fut Armance². Il demeura immobile, son sang se glaça, il ne croyait pas la rencontrer sitôt. Dès qu'elle l'aperçut de loin, Armance³ accourut en souriant ; elle avait la grâce et la légèreté d'un oiseau ; jamais il ne l'avait trouvée si jolie ; elle songeait à ce qu'il lui avait dit la veille sur sa liaison avec madame d'Aumale.

Je la vois donc pour la dernière fois ! se dit Octave, et il la regardait avidement. Le grand chapeau de paille d'Armance, sa taille noble⁴, les grosses boucles de cheveux qui s'échappaient sur ses joues, et faisaient un contraste charmant avec ses regards si pénétrants et cependant si doux, il cherchait à tout graver dans son âme. Mais ces regards si rians à mesure qu'Armance approchait, perdaient bien vite leur air de bonheur. Elle trouvait quelque chose de sinistre dans la manière d'être d'Octave. Elle remarqua que ses vêtements étaient trempés d'eau.

Elle lui dit d'une voix que l'émotion faisait trembler : — Qu'avez-vous, mon cousin ? En prononçant ces mots si simples, elle put à peine retenir ses larmes, tant elle apercevait une étrange expression dans ses regards.

— Mademoiselle, lui répondit-il d'un air glacial, vous me permettrez de n'être pas fort sensible à un intérêt qui s'attache à moi comme pour me priver de toute liberté. Il est vrai, j'arrive de Paris, et mes habits sont mouillés : si ces explications ne suffisent pas à la curiosité, j'en donnerai de plus détaillées... Ici la cruauté d'Octave fut arrêtée malgré lui.

Armance, dont les traits étaient d'une mortelle pâleur, semblait faire de vains efforts pour s'éloigner; elle chancelait visiblement et était sur le point de tomber. Il s'approcha pour lui donner le bras; Armance le regardait avec des yeux mourants, mais qui d'ailleurs semblaient incapables d'aucune idée.

Octave prit sa main avec assez de brusquerie, la plaça sous son bras et marcha vers le château. Mais il sentait que les forces lui manquaient aussi; prêt à tomber lui-même, il eut cependant le courage de lui dire : — Je vais partir, je dois partir pour un long voyage en Amérique; j'écirai; je compte sur vous pour consoler ma mère; dites-lui que je reviendrai certainement. Quant à vous, mademoiselle, on a prétendu que j'avais de l'amour pour vous; je suis bien éloigné d'avoir une telle prétention. D'ailleurs, l'ancienne amitié qui nous unit devait suffire, ce me semble, pour s'opposer à la naissance de l'amour. Nous nous connaissons trop bien pour avoir l'un pour l'autre ces sortes de sentiments qui supposent toujours un peu d'illusion.

En ce moment Armance se trouva hors d'état de marcher; elle releva ses yeux baissés et regarda Octave; ses lèvres tremblantes et pâles semblaient vouloir prononcer quelques mots. Elle voulut s'appuyer¹ sur la caisse d'un oranger, mais elle n'eut pas la force de se retenir; elle glissa et tomba près de cet oranger, privée de tout sentiment.

Sans la secourir aucunement, Octave resta immobile à la regarder; elle était profondément évanouie, ses yeux si beaux étaient encore à demi ouverts, les contours de cette bouche charmante avaient conservé l'expression d'une douleur profonde. Toute la rare perfection de ce corps délicat se trahissait sous un simple vêtement du matin. Octave remarqua une petite croix de diamants qu'Armance portait ce jour-là pour la première fois².

Il eut la faiblesse de prendre sa main. Toute sa philo-

sophie avait disparu¹. Il vit que la caisse de l'oranger le dérobaît à la curiosité des habitants du château; il se mit à genoux à côté d'Armance : — Pardon, ô mon cher ange, dit-il à voix basse et en couvrant de baisers cette main glacée, jamais je ne t'ai tant aimée!

Armance fit un mouvement; Octave se releva comme par un effort convulsif : bientôt Armance put marcher, et il la reconduisit au château sans oser la regarder. Il se reprochait amèrement l'indigne faiblesse à laquelle il venait d'être entraîné; si Armance l'avait aperçue², toute la cruauté de ses propos devenait inutile. Elle se hâta de le quitter en rentrant au château.

Dès que madame de Malivert fut visible, Octave se fit annoncer chez elle et se précipita dans ses bras. — Chère maman, donne-moi³ la permission de voyager, c'est la seule ressource qui me reste pour éloigner un mariage abhorré, sans manquer au respect que je dois à mon père. Madame de Malivert, fort étonnée, essaya en vain d'obtenir de son fils quelques mots plus positifs sur ce prétendu mariage :

— Quoi! lui disait-elle, ni le nom de la demoiselle, ni l'indication de la famille, je ne puis rien savoir de toi! Mais il y a de la folie! Bientôt madame de Malivert n'osa plus se servir de ce mot, qui lui semblait trop vrai. Tout ce qu'elle put obtenir de son fils, qui semblait déterminé à partir dans la journée, ce fut qu'il n'irait pas en Amérique. Le but du voyage était égal à Octave, il n'avait songé qu'à la douleur du départ.

En parlant à sa mère, comme il s'efforçait, pour ne pas l'effrayer, d'avoir des idées plus modérées, une raison plausible lui vint tout à coup : — Chère maman, un homme qui porte le nom de Malivert et qui a le malheur de n'avoir encore rien fait à vingt ans, doit commencer par aller à la croisade comme nos aïeux. Je te prie de permettre que je passe en Grèce. Si tu l'exiges, je dirai à mon père que je vais à Naples; là, comme par hasard, la curiosité m'entraînera vers la Grèce, et n'est-il pas naturel qu'un gentilhomme la voie l'épée à la main? Cette manière d'annoncer mon voyage le dépouillera de tout air de prétention...

Ce projet donna de vives inquiétudes à madame de Malivert; mais il avait quelque chose de généreux et il était d'accord avec ses idées sur le devoir. Après une

conversation de deux heures, qui fut un moment de repos pour Octave, il obtint le consentement de sa mère. Pressé dans les bras de cette tendre amie, il eut pendant un court moment le bonheur de pouvoir pleurer. Il consentit à des conditions qu'il eût refusées en entrant chez elle. Il lui promit que, si elle l'exigeait, douze mois après le jour de son débarquement en Grèce, il viendrait passer quinze jours avec elle.

— Mais, chère maman, pour ne pas avoir le désagrément de voir mon voyage dans le journal, consens à recevoir ma visite dans la terre de Malivert, en Dauphiné. Tout fut arrangé suivant ses désirs, et des larmes de tendresse scellèrent les conditions de ce départ imprévu.

Au sortir de chez sa mère, ayant accompli ses devoirs à l'égard d'Armance, Octave se trouva le sang-froid nécessaire pour entrer chez le marquis. — Mon père, dit-il après l'avoir embrassé, permets à ton fils de te faire une question : quelle fut la première action d'Enguerrand de Malivert, qui vivait en 1147, sous Louis le Jeune ?

Le marquis ouvrit son bureau avec empressement, en tira un beau parchemin roulé qui ne le quittait jamais : c'était la généalogie de sa famille. Il vit avec un extrême plaisir que la mémoire de son fils l'avait bien servi. — Mon ami, dit le vieillard en déposant ses lunettes, Enguerrand de Malivert partit en 1147 pour la croisade avec son roi. — N'est-ce pas dix-neuf ans qu'il avait alors ? reprit Octave. — Précisément dix-neuf ans, dit le marquis de plus en plus satisfait du respect dont le jeune vicomte faisait preuve pour l'arbre généalogique de la famille.

Quand Octave eut donné au contentement de son père le temps de se développer et de bien s'établir dans son âme : — Mon père, lui dit-il d'une voix ferme, *noblesse oblige* ! J'ai vingt ans passés, je me suis assez occupé de livres. Je viens vous demander votre bénédiction et la permission de voyager en Italie et en Sicile. Je ne vous cacherai point, mais c'est à vous seul que je ferai cet aveu, que de Sicile je serai entraîné à passer en Grèce ; je tâcherai d'assister à un combat et reviendrai auprès de vous, un peu plus digne peut-être du beau nom que vous m'avez transmis.

Le marquis, quoique fort brave, n'avait point l'âme de ses aïeux du temps de Louis le Jeune ; il était père et un tendre père du dix-neuvième siècle. Il resta tout inter-

dit de la soudaine résolution d'Octave; il se fût volontiers accommodé d'un fils moins héroïque. Toutefois l'air austère de ce fils, et la fermeté de résolution que trahissaient ses manières, lui imposèrent. La vigueur de caractère n'avait jamais été son fort, et il n'osa refuser une permission qu'on lui demandait d'un air à s'en passer s'il la refusait.

— Tu me perces le cœur, dit le bon vieillard en s'approchant de son bureau; et sans que son fils le lui eût demandé, d'une main tremblante, il écrivit un bon d'une somme assez forte sur un notaire qui avait des fonds à lui. Prends, dit-il à Octave, et plaise à Dieu que ce ne soit pas le dernier argent que je te donne!

Le déjeuner sonna. Heureusement mesdames d'Aumale et de Bonnavet se trouvaient à Paris, et cette triste famille ne fut pas obligée de cacher sa douleur par de vaines paroles.

Octave, un peu fortifié par la conscience d'avoir fait son devoir, se sentit le courage de continuer; il avait eu l'idée de partir avant le déjeuner; il pensa qu'il était mieux d'agir exactement comme à l'ordinaire. Les domestiques pouvaient parler. Il se plaça à la petite table du déjeuner, vis-à-vis d'Armance.

C'est pour la dernière fois de ma vie que je la vois, se disait-il. Armance eut le bonheur de se brûler d'une manière assez douloureuse en faisant le thé. Ce hasard aurait servi d'excuse à son trouble, si quelqu'un dans cette petite salle se fût trouvé assez de sang-froid¹ pour le remarquer. M. de Malivert avait la voix tremblante; pour la première fois de sa vie, il ne trouvait rien d'agréable à dire. Il cherchait si quelque prétexte compatible avec le grand mot *Noblesse oblige* ! que son fils lui avait cité si à propos, ne pourrait point lui fournir le moyen de retarder ce départ.

CHAPITRE XIX

He unworthy you say ?

*'Tis impossible. It would
Be more easy to die.*

DECKAR¹.

OCTAVE crut remarquer que mademoiselle de Zohiloff le regardait quelquefois avec assez de tranquillité. En dépit de sa farouche vertu, qui lui défendait hautement de songer à des rapports qui n'existaient plus, il ne put s'empêcher de penser que c'était la première fois qu'il la revoyait depuis qu'il s'était avoué qu'il l'aimait; le matin, dans le jardin, il était troublé par la nécessité d'agir. C'est donc là, se disait-il², l'impression que fait la vue d'une femme qu'on aime. Mais il est possible qu'Armance n'ait pour moi que de l'amitié. Cette nuit, c'était encore un mouvement de présomption qui me faisait penser le contraire.

Durant ce pénible déjeuner, on ne dit pas un mot du sujet qui occupait tous les cœurs. Pendant qu'Octave était chez son père, madame de Malivert avait fait appeler Armance pour lui apprendre l'étrange projet de voyage. Cette pauvre fille avait besoin de sincérité; elle ne put s'empêcher de dire à madame de Malivert : — Eh bien, maman, vous voyez si vos idées étaient fondées!

Ces deux aimables femmes étaient plongées dans la plus amère douleur. — Quelle est la cause de ce départ? répétait madame de Malivert, car ce ne peut être un trait de folie, tu l'en as guéri. Il fut convenu qu'on ne parlerait à personne du voyage d'Octave, pas même à madame de Bonnivet. Il ne fallait pas le lier à son projet, et peut-être, disait madame de Malivert, nous est-il encore permis d'espérer. Il abandonnera un dessein si brusquement conçu³.

Cette conversation rendit plus cruelle, s'il est possible, la douleur d'Armance; toujours fidèle au silence éternel qu'elle croyait devoir au sentiment qui existait entre elle et son cousin, elle portait la peine de sa discrétion. Les

paroles de madame de Malivert, de cette amie si prudente, et qui l'aimait si tendrement, portant sur des faits qu'elle ne connaissait que d'une manière imparfaite, n'étaient d'aucune consolation pour Armance.

Et cependant quel besoin n'eût-elle pas eu de consulter une amie sur les diverses causes qui lui semblaient avoir pu amener également la conduite si bizarre de son cousin ! Mais rien au monde, pas même la douleur atroce qui déchirait son âme¹, ne pouvait lui faire oublier ce qu'une femme se doit à elle-même. Elle serait morte de honte plutôt que de répéter les paroles que l'homme qu'elle préférerait lui avait adressées le matin. Si je faisais une telle confidence, se disait-elle, et qu'Octave le sût, il cesserait de m'estimer.

Après le déjeuner, Octave se hâta de partir pour Paris. Il agissait brusquement, il avait renoncé à se rendre raison de ses mouvements. Il commençait à sentir toute l'amertume de son projet de départ et redoutait le danger de se trouver seul avec Armance. Si son angélique bonté n'était pas irritée de l'effroyable dureté de sa conduite, si elle daignait lui parler, pouvait-il se promettre de ne pas s'attendrir en disant un éternel adieu à cette cousine si belle et si parfaite ?

Elle verrait qu'il l'aimait, il n'en faudrait pas moins partir ensuite, et avec le remords éternel de n'avoir pas fait son devoir même en ce moment suprême. Ses devoirs les plus sacrés n'étaient-ils pas envers l'être qui lui était le plus cher au monde, et dont peut-être il avait compromis la tranquillité ?

Octave sortit de la cour du château avec le sentiment qu'on aurait en marchant à la mort² ; et à vrai dire, il eût été heureux de n'avoir que la douleur d'un homme qu'on mène au supplice. Il avait redouté la solitude du voyage, il ne souffrit presque pas ; il s'étonna de ce moment de répit que lui donnait le malheur.

Il venait d'avoir une leçon de modestie trop sévère pour attribuer cette tranquillité à cette vaine philosophie qui faisait autrefois son orgueil. A cet égard le malheur avait fait de lui un homme nouveau. Ses forces étaient épuisées par tant d'efforts et de sentiments violents ; il ne pouvait plus sentir. A peine fut-il descendu d'Andilly dans la plaine, qu'il tomba dans un sommeil léthargique, et il fut étonné, en arrivant à Paris, de se trouver

conduit par le domestique qui, en partant, était derrière son cabriolet.

Armance, cachée dans les combles du château, derrière une persienne, avait suivi de l'œil tous les détails de ce départ. Lorsque le cabriolet d'Octave eut disparu derrière les arbres, immobile à sa place, elle se dit : Tout est fini, il ne reviendra pas.

Vers le soir, après qu'elle eut longtemps pleuré, une question qui se présenta fit un peu diversion à sa douleur. Comment cet Octave si distingué par la politesse de ses manières, et dont l'amitié était si attentive, si dévouée, peut-être même si tendre, ajouta-t-elle en rougissant, hier soir lorsque nous nous promenions ensemble, a-t-il pu prendre un ton si dur, si insultant, si étranger à toute sa manière d'être, dans l'intervalle de quelques heures ? Certainement il n'a pu rien apprendre de moi qui pût l'offenser.

Armance cherchait à se rappeler tous les détails de sa conduite avec le désir secret de rencontrer quelque faute qui pût justifier le ton bizarre qu'Octave avait pris avec elle. Elle ne trouvait rien de répréhensible; elle était malheureuse de ne se voir aucun tort, lorsque tout à coup une ancienne idée se réveilla.

Octave n'avait-il point éprouvé une rechute de cette fureur qui autrefois l'avait porté à plusieurs violences singulières ? Ce souvenir, quoique fort pénible d'abord, fut un trait de lumière. Armance était si malheureuse, que tous les raisonnements qu'elle put faire lui prouvèrent bientôt que cette explication était la plus probable. Ne pas voir Octave injuste, quelle que pût être son excuse, était pour elle une extrême consolation.

Quant à sa folie, s'il était fou, elle ne l'en aimait qu'avec plus de passion. Il aura besoin de tout mon dévouement et jamais ce dévouement ne lui manquera, ajoutait-elle les larmes aux yeux, et son cœur palpitait de générosité et de courage. Peut-être en ce moment Octave s'exagérait-il l'obligation où se trouve un jeune gentilhomme qui n'a encore rien fait d'aller au secours de la Grèce. Son père ne voulait-il pas, il y a quelques années, lui faire prendre la croix de Malte ? Plusieurs membres de sa famille ont été chevaliers de Malte. Peut-être, comme il hérite de leur illustration, se croit-il obligé à tenir les serments qu'ils ont faits de combattre les Turcs ?

Armance se souvint qu'Octave lui avait dit le jour où l'on apprit la prise de Missolonghi : « Je ne conçois pas » la belle tranquillité de mon oncle le commandeur, lui » qui a fait des serments et qui, avant la révolution, touchait les fruits d'un bénéfice considérable¹. Et nous » voulons être respectés du parti industriel »

A force de songer à cette manière consolante d'expliquer la conduite de son cousin, Armance se dit : Peut-être quelque motif personnel est-il venu se joindre à cette obligation générale par laquelle il est fort possible que l'âme noble d'Octave se croie liée ?

L'idée de se faire prêtre qu'il a eue autrefois, avant les succès d'une partie du clergé, a peut-être fait tenir sur son compte quelque propos récent. Peut-être croit-il plus digne de son nom d'aller montrer en Grèce qu'il n'a pas dégénéré de ses ancêtres que de chercher à Paris quelque affaire obscure dont le motif serait toujours pénible à expliquer et pourrait faire tache ?

Il ne me l'a pas dit, parce que ces sortes de choses ne se racontent pas à une femme. Il a craint que l'habitude de confiance qu'il a pour moi ne le portât à me l'avouer ; de là la dureté de ses paroles. Il ne voulait pas être entraîné à me faire quelque confidence peu convenable...

C'est ainsi que l'imagination d'Armance s'égarait dans des suppositions consolantes, puisqu'elles lui peignaient Octave innocent et généreux. Ce n'est que par excès de vertu, se disait-elle, les larmes aux yeux, qu'une telle âme peut avoir² l'apparence d'un tort.

CHAPITRE XX³

A fine woman ! a fair woman ! a sweet woman !

— *Nay, you must forget that.*

— *O, the world has not a sweeter creature.*

Othello, act iv⁴.

PENDANT qu'Armance se promenait seule dans une partie du bois d'Andilly inaccessible à tous les yeux, Octave était à Paris occupé des préparatifs de son départ. Il éprouvait des alternatives d'une sorte de tranquillité

étonnée d'elle-même, suivie d'instant du désespoir le plus poignant. Essayerons-nous de rappeler les différents genres de douleur qui marquaient chaque instant de sa vie ? Le lecteur ne se lassera-t-il pas de ces tristes détails ?

Il lui semblait entendre constamment parler tout près de son oreille, et cette sensation étrange et imprévue l'empêchait d'oublier un instant son malheur.

Les objets les plus indifférents lui rappelaient Armance. Sa folie allait au point de ne pouvoir apercevoir à la tête d'une affiche ou sur une enseigne de boutique un A ou un Z, sans être violemment entraîné à penser à cette Armance de Zohiloff qu'il s'était juré d'oublier. Cette pensée s'attachait à lui comme un feu dévorant et avec tout cet attrait de nouveauté, avec tout l'intérêt qu'il y eût mis, si depuis des siècles l'idée de sa cousine ne lui fût apparue.

Tout conspirait contre lui; il aidait son domestique, le brave Voreppe, à emballer des pistolets; le bavardage de cet homme, enchanté de partir seul avec son maître, et de disposer de tous les détails, le distrayait un peu. Tout à coup il aperçoit ces mots gravés en caractères abrégés sur la garniture d'un des pistolets : *Armance essaye de faire feu avec cette arme, le 3 septembre 182.¹*

Il prend une carte de la Grèce; en la dépliant, il fait tomber une de ces aiguilles garnies d'un petit drapeau rouge, avec lesquelles Armance marquait les positions des Turcs lors du siège de Missolonghi.

La carte de Grèce lui échappa des mains. Il resta immobile de désespoir. Il m'est donc défendu de l'oublier ! s'écria-t-il en regardant le ciel. C'était en vain qu'il cherchait à se donner quelque fermeté. Tous les objets qui l'environnaient portaient les marques du souvenir d'Armance. L'abrégé de ce nom chéri, suivi de quelque date intéressante, était écrit partout.

Octave errait à l'aventure dans sa chambre; il donnait des ordres qu'il révoquait à l'instant. Ah ! je ne sais ce que je veux, se dit-il au comble de la douleur. O ciel ! comment peut-on souffrir davantage ?

Il ne trouvait de soulagement dans aucune position. Il faisait les mouvements les plus bizarres. S'il en recueillait un peu d'étonnement et de douleur physique, pendant une demi-seconde, il était distrait de l'image d'Armance. Il essaya de se causer une douleur physique

assez violente toutes les fois que son esprit lui rappelait Armance. De toutes les ressources qu'il imagina, celle-ci fut la moins inefficace.

Ah! se disait-il en d'autres moments, il ne faut jamais la revoir! cette douleur l'emporte sur toutes les autres. C'est une arme acérée dont il faut user la pointe à force de m'en percer le cœur.

Il envoya son domestique acheter quelque'une des choses nécessaires au voyage; il avait besoin d'être débarrassé de sa présence autour de lui; il voulait pendant quelques instants se livrer à son affreuse douleur. La contrainte semblait l'envenimer encore.

Il n'y avait pas cinq minutes que ce domestique était hors de la chambre, qu'il lui sembla qu'il aurait trouvé du soulagement à pouvoir lui adresser la parole; souffrir dans la solitude était devenu le pire des tourments. Et ne pouvoir se tuer! s'écria-t-il. Il se mit à la fenêtre pour tâcher de voir quelque chose qui pût l'occuper un instant.

Le soir vint, l'ivresse ne lui fut d'aucun secours. Il en avait espéré un peu de sommeil, elle ne lui donna que de la folie.

Effrayé des idées qui se présentaient à lui, et qui pouvaient le rendre la fable de la maison et compromettre Armance indirectement : il vaudrait mieux, se dit-il, m'accorder la permission de finir, et il s'enferma à clé.

La nuit était avancée; immobile sur le balcon de sa fenêtre, il regardait le ciel. Le moindre bruit attirait son attention; mais peu à peu tous les bruits cessèrent. Ce parfait silence, en le laissant tout entier à lui-même, lui parut ajouter encore à l'horreur de sa position. L'extrême fatigue lui procurait-elle un instant de demi-repos, le bourdonnement confus de paroles humaines, qu'il lui semblait entendre auprès de son oreille, le réveillait en sursaut.

Le lendemain, lorsqu'on entra chez lui, le tourment moral qui le poussait à agir était si atroce, qu'il se sentit l'envie de sauter au cou du coiffeur qui lui coupait les cheveux, et de lui dire combien il était à plaindre. C'est par un cri sauvage que le malheureux que torture le bistouri du chirurgien croit soulager sa douleur.

Dans les moments les plus supportables, Octave se trouvait le besoin de faire la conversation avec son domestique. Les minuties les plus puériles semblaient

absorber toute son attention, et il s'y appliquait avec un soin marqué.

Son malheur lui avait donné une excessive modestie. Sa mémoire lui rappelait-elle quelqu'un de ces petits différends que l'on rencontre dans le monde ? il s'étonnait toujours de l'énergie peu polie qu'il avait déployée ; il lui semblait que son adversaire avait eu toute raison et lui tous les torts.

L'image de chacun des malheurs qu'il avait rencontrés dans sa vie se représentait à lui avec une intensité douloureuse ; et parce qu'il ne devait plus voir Armance, le souvenir de cette foule de petits maux qu'un de ses regards lui eût fait oublier se réveillait plus acerbé que jamais il n'avait été. Lui qui avait tant abhorré les visites ennuyeuses, il les désirait maintenant. Un sot qui vint le voir fut son bienfaiteur pendant une heure. Il eut à écrire une lettre de politesse à une parente éloignée ; cette parente fut tentée d'y voir une déclaration d'amour, tant il parlait de lui-même avec sincérité et profondeur, et tant on y voyait que l'auteur avait besoin de pitié.

Au milieu de ces alternatives douloureuses, Octave était arrivé au soir du second jour depuis qu'il avait quitté Armance ; il sortait de chez son sellier. Tous ses préparatifs allaient enfin être terminés dans la nuit, et dès le lendemain matin il pourrait partir.

Devait-il retourner à Andilly ? Telle était la question qu'il agitait avec lui-même. Il voyait avec horreur qu'il n'aimait plus sa mère, car elle n'entrait pour rien dans les raisons qu'il se donnait pour revoir Andilly. Il redoutait la vue de mademoiselle de Zohloff, et d'autant plus que dans de certains moments il se disait : Mais toute ma conduite n'est-elle pas une duperie ?

Il n'osait se répondre : oui, mais alors le parti de la tentation disait : N'est-ce pas un devoir sacré de revoir ma pauvre mère à qui je l'ai promis ? — Non, malheureux, s'écriait la conscience ; cette réponse n'est qu'un subterfuge, tu n'aimes plus ta mère.

Dans ce moment d'angoisses ses yeux s'arrêtèrent machinalement sur une affiche de spectacle, il y vit le mot *Otello*¹ écrit en fort gros caractères. Ce mot lui rappela l'existence de madame d'Aumale. Peut-être sera-t-elle venue à Paris pour *Otello* ; en ce cas, il est de mon devoir de lui parler encore une fois. Il faut lui faire envi-

sager mon voyage si subit comme l'idée d'un homme qui s'ennuie. J'ai longtemps dérobé ce projet à mes amis; mais depuis plusieurs mois mon départ n'était retardé que par ces sortes de difficultés d'argent dont on ne peut parler à des amis riches.

CHAPITRE XXI

Durate, et vosmet rebus servate secundis.

VIRGILE¹.

OCTAVE entra au Théâtre Italien; il y trouva en effet madame d'Aumale et dans sa loge un marquis de Crêveroche; c'était un des fats qui obsédaient le plus cette femme aimable; mais avec moins d'esprit ou plus de suffisance que les autres, il se croyait distingué. A peine Octave parut-il, que madame d'Aumale ne vit plus que lui, et le marquis de Crêveroche, outré de dépit, sortit sans que son départ fût même remarqué.

Octave s'établit sur le devant de la loge, et, par habitude prise, car, ce jour-là, il était loin de chercher à affecter quoi que ce soit, il se mit à parler à madame d'Aumale d'une voix qui, quelquefois, couvrait celle des acteurs. Nous avouerons qu'il outrepassa un peu le degré d'impertinence toléré, et si le parterre du Théâtre Italien eût été composé comme celui des autres spectacles, il eût eu la distraction d'une scène publique.

Au milieu du second acte d'*Otello*, le petit commissionnaire qui vend les *libretti* d'opéra et les annonce d'une voix nasillarde vint lui apporter le billet suivant :

« J'ai naturellement, Monsieur, assez de mépris pour » toutes les affectations; on en voit tant dans le monde, » que je ne m'en occupe que lorsqu'elles me gênent. Vous » me gênez par le tapage que vous faites avec la petite » d'Aumale. Taisez-vous.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« Le marquis de CRÊVEROCHE. »
Rue de Verneuil, n° 54.

Octave fut profondément étonné de ce billet qui le rappelait aux intérêts vulgaires de la vie; il fut d'abord comme un homme qu'on aurait tiré de l'enfer pour un instant. Sa première idée fut d'affecter la joie qui bientôt inonda son âme. Il pensa que la lorgnette de M. de Crêveroché devait être dirigée vers la loge de madame d'Aumale, et que ce serait un avantage pour son rival, si elle avait l'air de moins s'amuser après son billet.

Ce mot de *rival* qu'il employa en se parlant à lui-même le fit pouffer de rire; son regard était étrange. — Qu'avez-vous donc ? dit madame d'Aumale. — Je pense à mes rivaux. Peut-il y avoir sur la terre un homme qui prétende vous plaire autant que je le fais ? Une aussi belle réflexion valait mieux pour la jeune comtesse que les accents les plus passionnés de la sublime Pasta.

Le soir, fort tard, après avoir reconduit chez elle madame d'Aumale qui voulut souper, Octave, rendu à lui-même, était tranquille et gai. Quelle différence avec l'état où il se trouvait depuis la nuit passée dans la forêt !

Il était assez malaisé pour lui d'avoir un témoin. Ses manières tenaient tellement à distance, et il avait si peu d'amis, qu'il craignait beaucoup d'être indiscret en priant un de ses compagnons de vie de l'accompagner chez M. de Crêveroché. Il se souvint enfin d'un M. Dolier, officier à demi-solde, qu'il voyait fort peu, mais qui était son parent.

Il envoya à trois heures du matin un billet chez le portier de M. Dolier; à cinq heures et demie, il y était lui-même, et peu après, ces messieurs se présentèrent chez M. de Crêveroché, qui les reçut avec une politesse un peu maniérée, mais enfin, fort pure de formes. — Je vous attendais, messieurs, leur dit-il d'un air libre; j'ai eu l'espérance que vous voudriez bien me faire l'honneur de prendre du thé avec mon ami M. de Meylan, que j'ai l'honneur de vous présenter, et moi.

On prit du thé. En se levant de table, M. de Crêveroché nomma le bois de Meudon.

— La politesse affectée de ce monsieur-là commence à me donner de l'humeur pour mon compte, dit l'officier de l'ancienne armée, en remontant dans le cabriolet d'Octave. Laissez-moi mener, ne vous gêtez pas la main. Combien y a-t-il de temps que vous n'êtes entré dans une salle d'armes ? — Trois ou quatre ans, dit Octave, c'est

du plus loin qu'il me souviennne. — Quand avez-vous tiré le pistolet en dernier lieu ? — Il y a six mois peut-être, mais jamais je n'ai songé à me battre au pistolet. — Diable, dit M. Dolier, six mois ! ceci me contrarie. Tendez le bras vers moi. Vous tremblez comme la feuille. — C'est un malheur que j'ai toujours eu, dit Octave.

M. Dolier, fort mécontent, ne dit plus un mot. L'heure silencieuse que l'on mit pour aller de Paris à Meudon fut pour Octave l'instant le plus doux qu'il eût trouvé depuis son malheur. Il n'avait nullement cherché ce combat. Il comptait se défendre vivement ; mais enfin, s'il était tué, il n'aurait aucun reproche à se faire. Dans l'état où étaient ses affaires, la mort était pour lui le premier des bonheurs.

On arriva dans un lieu reculé du bois de Meudon ; mais M. de Crêveroché, plus affecté et plus *dandy* qu'à l'ordinaire, trouva des objections ridicules contre deux ou trois places. M. Dolier se contenait à peine ; Octave avait beaucoup de peine à le retenir. — Laissez-moi du moins le témoin, dit M. Dolier, je veux lui faire entendre ce que je pense de tous les deux. — Renvoyez ces idées à demain, reprit Octave d'un ton sévère ; songez qu'aujourd'hui vous avez eu la bonté de me promettre de me rendre un service.

Le témoin de M. de Crêveroché nomma les pistolets avant de parler d'épées. Octave trouva la chose de mauvais goût et fit un signe à M. Dolier qui accepta sur-le-champ. Enfin l'on fit feu : M. de Crêveroché, tireur fort habile, eut le premier coup ; Octave fut blessé à la cuisse ; le sang coulait avec abondance. J'ai le droit de tirer, dit-il froidement ; et M. de Crêveroché eut une jambe effleurée. — Serrez-moi la cuisse avec mon mouchoir et le vôtre, dit Octave à son domestique ; il faut que le sang ne coule pas pendant quelques minutes. — Quel est donc votre projet ? dit M. Dolier. — De continuer, reprit Octave, je ne me sens point faible, j'ai autant de force qu'en arrivant ; je finirais toute autre affaire, pourquoi ne pas terminer celle-ci ? — Mais elle me semble plus que terminée, dit M. Dolier. — Et votre colère d'il y a dix minutes, qu'est-elle devenue ? — Cet homme n'a voulu nous insulter en rien, reprit M. Dolier ; c'est un sot tout simplement.

Les témoins, après s'être parlé, s'opposèrent nettement à un nouveau feu. Octave s'était aperçu que le témoin de M. de Crêveroché était un être subalterne peut-être poussé dans le monde par sa bravoure, mais au fond en état d'adoration constante devant le marquis; il adressa quelques mots piquants à celui-ci. M. de Meylan fut réduit au silence par un mot ferme de son ami, et le témoin d'Octave ne put plus décemment ouvrir la bouche. Tout en parlant, Octave était peut-être plus heureux qu'il ne l'avait été de sa vie entière. Je ne sais quel espoir vague et criminel il fondait sur sa blessure qui allait le retenir quelques jours chez sa mère, et par conséquent pas fort loin d'Armance. Enfin, M. de Crêveroché, rouge de colère, et Octave le plus heureux des hommes, obtinrent au bout d'un quart d'heure qu'on rechargerait les pistolets.

M. de Crêveroché, furieux de la crainte de ne pouvoir danser de quelques semaines, à cause de son écorchure à la jambe, proposa en vain de tirer à bout portant; les témoins menacèrent de les planter là avec leurs domestiques, et d'emporter les pistolets s'ils se rapprochaient d'un pas. Le sort favorisa encore M. de Crêveroché; il visa longtemps et fit à Octave une blessure grave au bras droit. — Monsieur, lui cria Octave, vous devez attendre mon feu, permettez que je fasse serrer mon bras. Cette opération rapidement terminée, et le domestique d'Octave, ancien soldat, ayant mouillé le mouchoir avec de l'eau-de-vie, ce qui le fit serrer très ferme : je me sens assez fort, dit Octave à M. Dolier. Il tira, M. de Crêveroché tomba et mourut deux minutes après.

Octave, appuyé sur son domestique, se rapprocha de son cabriolet, et monta sans dire un seul mot. M. Dolier ne put s'empêcher de plaindre ce beau jeune homme expirant, et dont on voyait les membres se roidir à quelques pas d'eux. — Ce n'est qu'un fat de moins, dit froidement Octave.

Au bout de vingt minutes, quoique le cabriolet n'allât qu'au pas, « le bras me fait bien mal, dit Octave à M. Dolier, le mouchoir me serre trop », et tout à coup il s'évanouit. Il ne reprit connaissance qu'une heure après, dans la chaumière d'un jardinier, bonhomme fort humain et que M. Dolier avait commencé par bien payer en entrant chez lui.

— Vous savez, mon cher cousin, lui dit Octave, combien ma mère est souffrante; quittez-moi, passez rue Saint-Dominique; si vous ne trouvez pas ma mère à Paris, ayez l'extrême bonté d'aller jusqu'à Andilly; apprenez-lui, avec tous les ménagements possibles, que j'ai fait une chute de cheval et me suis cassé un os du bras droit. Ne parlez ni de duel ni de balle. J'ai lieu d'espérer que certaines circonstances, que je vous conterai plus tard, empêcheront que cette légère blessure ne mette ma mère au désespoir; ne parlez de duel qu'à la police s'il le faut, et envoyez-moi un chirurgien. Si vous allez jusqu'au château d'Andilly, qui est à cinq minutes du village, faites demander mademoiselle Armance de Zohiloff, elle préparera ma mère au récit que vous avez à lui faire.

Nommer Armance fit une révolution dans la situation d'Octave. Il osait donc prononcer ce nom, chose qu'il s'était tant défendue! il ne la quitterait pas d'un mois peut-être! Cet instant fut rempli de délices.

Pendant le combat, Octave avait souvent entrevu l'idée d'Armance, mais il se le défendait sévèrement. Après l'avoir nommée, il osa penser à elle un instant; peu après, il se sentit bien faible. Ah! si j'allais mourir, se dit-il avec joie, et il se permit de penser à Armance comme avant la fatale découverte de l'amour qu'il avait pour elle. Octave remarqua que les paysans qui l'entouraient paraissaient fort alarmés; les signes de leur inquiétude diminuèrent ses remords de la permission qu'il se donnait de penser à sa cousine. Si mes blessures tournent mal, se dit-il, il me sera permis de lui écrire, j'ai été bien cruel envers elle.

L'idée d'écrire à Armance ayant paru une fois, s'empara tout à fait de l'esprit d'Octave. Si je me sens mieux, se dit-il enfin pour calmer les reproches qu'il se faisait, je serai toujours le maître de brûler ma lettre. Octave souffrait beaucoup, il était survenu un violent mal de tête : je puis mourir tout à coup, se dit-il gaiement et en s'efforçant de se rappeler quelques idées d'anatomie. Ah! il doit m'être permis d'écrire!

Enfin il eut la faiblesse de demander une plume, du papier et de l'encre. On put bien lui procurer une feuille de gros papier d'écolier et une mauvaise plume; mais il n'y avait pas d'encre dans la maison. Oserons-nous l'avouer? Octave eut l'enfantillage d'écrire avec son sang

qui coulait encore un peu à travers le bandage de son bras droit. Il écrivit de la main gauche, et avec plus de facilité qu'il ne l'espérait :

« MA CHÈRE COUSINE,

« Je viens de recevoir deux blessures qui peuvent me
» retenir à la maison quinze jours chacune. Comme vous
» êtes, après ma mère, ce que je révère le plus au monde,
» je vous fais ces lignes¹ pour vous annoncer ce que
» dessus. Si je courais quelque danger, je vous le dirais.
» Vous m'avez accoutumé aux preuves de votre tendre
» amitié; auriez-vous la bonté de vous trouver comme
» par hasard chez ma mère, à laquelle M. Dolier va parler
» d'une simple chute de cheval et d'une fracture du bras
» droit ? Savez-vous, ma chère Armance, que nous avons
» deux os à la partie du bras qui joint la main ? C'est un
» de ces os qui est cassé. Parmi les blessures qui retien-
» nent un mois à la maison, c'est la plus simple que
» j'aie pu imaginer. Je ne sais si les convenances per-
» mettent que vous me voyiez pendant ma maladie; je
» crains que non. J'ai envie de commettre une indis-
» crétion : à cause de mon petit escalier, on proposera
» peut-être de placer mon lit dans le salon qu'il faut tra-
» verser pour aller à la chambre de ma mère, et j'accep-
» terai. Je vous prie de brûler ma lettre à l'instant même...
» Je viens de m'évanouir, c'est l'effet naturel et nullement
» dangereux de l'hémorragie; me voilà déjà dans les
» termes savants. Vous avez été ma dernière pensée en
» perdant connaissance, et ma première en revenant à la
» vie. Si vous le trouvez convenable, venez à Paris avant
» ma mère; le transport d'un blessé, quand il ne s'agirait
» que d'une simple entorse, a toujours quelque chose de
» sinistre qu'il faut lui épargner. Un de vos malheurs,
» chère Armance, c'est de n'avoir plus vos parents; si je
» meurs par hasard, et contre toute apparence, vous serez
» séparée de qui vous aimait mieux qu'un père n'aime sa
» fille. Je prie Dieu qu'il vous accorde le bonheur dont
» vous êtes digne. C'est beaucoup, beaucoup dire.

« OCTAVE. »

« P. S. Pardonnez des mots durs, qui alors étaient
nécessaires. »

L'idée de la mort étant venue à Octave, il fit chercher une seconde feuille de papier, au milieu de laquelle il écrivit :

« Je lègue la propriété de tout ce que je possède maintenant à mademoiselle Armance de Zohiloff, ma cousine, comme un faible témoignage de ma reconnaissance pour les soins que je suis sûr qu'elle donnera à ma mère lorsque je ne serai plus.

« Fait à Clamart, le ... 182*.

« OCTAVE DE MALIVERT. »

Et il fit signer deux témoins, la qualité de l'encre lui donnant quelques doutes sur la validité d'un tel acte.

CHAPITRE XXII

To the dull plodding man whose vulgar soul is awake only to the gross and paltry interests of every day life, the spectacle of a noble being plunged in misfortune by the resistless force of passion, serves only as an object of scorn and ridicule.

DECKAR¹.

COMME les témoins achevaient de signer, il s'évanouit de nouveau; les paysans fort inquiets étaient allés chercher leur curé. Enfin deux chirurgiens arrivèrent de Paris et jugèrent qu'Octave était fort mal. Ces messieurs furent frappés de l'ennui qu'il y aurait pour eux à venir chaque jour à Clamart, et décidèrent que le blessé serait transporté à Paris.

Octave avait expédié sa lettre à Armance par un jeune paysan de bonne volonté qui prit un cheval à la poste et promit d'être, en moins de deux heures, au château d'Andilly. Cette lettre précéda M. Dolier qui était resté longtemps à Paris pour trouver des chirurgiens. Le jeune paysan sut fort bien se faire introduire auprès de mademoiselle de Zohiloff sans faire de bruit dans la maison.

Elle lut la lettre. A peine eut-elle la force de faire quelques questions. Tout son courage l'avait abandonnée.

Elle se trouvait, en recevant cette fatale nouvelle, dans cette disposition au découragement qui suit les grands sacrifices commandés par le devoir, mais qui n'ont produit qu'une situation tranquille et sans mouvement. Elle cherchait à s'accoutumer à la pensée de ne jamais revoir Octave, mais l'idée de sa mort ne s'était point présentée à elle. Cette dernière rigueur de la fortune la prit au dépourvu.

En écoutant les détails fort alarmants que donnait le jeune paysan, ses sanglots l'étouffaient, et mesdames de Bonnivet et de Malivert étaient dans la pièce voisine ! Armance frémit de l'idée d'en être entendue et de paraître à leurs yeux dans l'état où elle se trouvait. Cette vue eût donné la mort à madame de Malivert, et plus tard, madame de Bonnivet en eût fait une anecdote tragique et touchante fort désagréable pour l'héroïne.

Mademoiselle de Zohiloff ne pouvait, dans aucun cas, laisser voir à une mère malheureuse cette lettre écrite avec le sang de son fils. Elle s'arrêta à l'idée de venir à Paris et de se faire accompagner par une femme de chambre. Cette femme l'encouragea à prendre le jeune paysan avec elle dans la voiture. Je ne dirai rien des tristes détails qui lui furent répétés pendant ce voyage. On arriva dans la rue Saint-Dominique.

Elle frémit en apercevant de loin la maison dans une chambre de laquelle Octave rendait peut-être le dernier soupir. Il se trouva qu'il n'était point encore arrivé ; Armance n'eut plus de doutes, elle le crut mort dans la chaumière du paysan de Clamart. Son désespoir l'empêchait de donner les ordres les plus simples ; elle parvint enfin à dire qu'il fallait préparer un lit dans le salon. Les domestiques étonnés lui obéissaient sans la comprendre.

Armance avait envoyé chercher une voiture, et ne songeait qu'à trouver un prétexte qui lui permît d'aller à Clamart. Tout lui parut devoir céder à l'obligation de secourir Octave dans ses derniers moments s'il vivait encore. Que me fait le monde et ses vains jugements ? se disait-elle, je ne le ménageais que pour lui ; et d'ailleurs, si l'opinion est raisonnable, elle doit m'approuver.

Comme elle allait partir, à un grand bruit qui se fit à la porte cochère, elle comprit qu'Octave arrivait. La

fatigue causée par le mouvement du voyage l'avait fait retomber dans un état d'insensibilité complète. Armance, entr'ouvrant une fenêtre qui donnait sur la cour, aperçut entre les épaules des paysans qui portaient le brancard, la figure pâle d'Octave profondément évanoui. Cette tête inanimée qui suivait le mouvement du brancard et allait de côté et d'autre sur l'oreiller fut un spectacle trop cruel pour Armance, qui tomba sans mouvement sur la fenêtre.

Lorsque les chirurgiens, après avoir posé le premier appareil, vinrent lui rendre compte de l'état du blessé comme à la seule personne de la famille qui fût dans la maison, ils la trouvèrent silencieuse, les regardant fixement, ne pouvant répondre, et dans un état qu'ils jugèrent voisin de la folie.

Elle n'ajouta pas la moindre foi à tout ce qu'ils lui dirent; elle croyait ce qu'elle avait vu. Cette personne si raisonnable avait perdu tout empire sur elle-même. Étouffée par ses sanglots, elle relisait sans cesse la lettre d'Octave. Dans l'égarement de sa douleur, en présence d'une femme de chambre, elle osait la porter à ses lèvres. A force de relire cette lettre, Armance y vit l'ordre de la brûler.

Jamais sacrifice ne fut plus pénible; il fallait donc se séparer de tout ce qui lui resterait d'Octave; mais il l'avait désiré. Malgré ses sanglots, Armance entreprit de copier cette lettre, elle s'interrompait à chaque ligne, pour la presser contre ses lèvres. Enfin, elle eut le courage de la brûler sur le marbre de la petite table; elle en recueillit les cendres précieusement.

Le domestique d'Octave, le fidèle Voreppe, sanglotait auprès de son lit; il se souvint qu'il avait une seconde lettre écrite par son maître : c'était le testament. Ce papier avertit Armance qu'elle n'était pas seule à souffrir. Il fallait repartir pour Andilly, et aller porter des nouvelles d'Octave à sa mère. Elle passa devant le lit du blessé dont l'extrême pâleur et l'immobilité semblaient annoncer la mort prochaine, cependant il respirait encore. L'abandonner en cet état aux soins des domestiques et d'un petit chirurgien du voisinage, qu'elle avait fait appeler, fut le sacrifice le plus pénible de tous.

En arrivant à Andilly, Armance trouva M. Dolier qui n'avait pas encore vu la mère d'Octave; Armance avait

oublié que ce matin-là toute la société avait fait la partie d'aller au château d'Écouen. On attendit longtemps le retour de ces dames, et M. Dolier eut le temps de dire ce qui s'était passé le matin : il ne savait pas l'objet de la querelle avec M. de Crêveroche.

Enfin on entendit les chevaux rentrant dans la cour. M. Dolier voulut se retirer pour ne paraître que dans le cas où M. de Malivert désirerait sa présence. Armance, de l'air le moins alarmé qu'elle put prendre, annonça à madame de Malivert que son fils venait de faire une chute de cheval dans une promenade du matin et s'était cassé un os du bras droit. Mais ses sanglots, que dès la seconde phrase elle ne fut plus maîtresse de retenir, démentaient son récit à chaque mot.

Il serait superflu de parler du désespoir de madame de Malivert; le pauvre marquis était atterré. Madame de Bonnivet, fort touchée elle-même, et qui voulut absolument les suivre à Paris, ne pouvait lui rendre le moindre courage. Madame d'Aumale s'était échappée au premier mot de l'accident d'Octave, et galopait sur la route de la barrière de Clichy; elle arriva rue Saint-Dominique longtemps avant la famille, apprit toute la vérité du domestique d'Octave, et disparut quand elle entendit la voiture de madame de Malivert s'arrêter à la porte.

Les chirurgiens avaient dit que dans l'état de faiblesse extrême où se trouvait le blessé, toute émotion forte devait être soigneusement évitée. Madame de Malivert passa derrière le lit de son fils de manière à le voir sans en être aperçue.

Elle se hâta de faire appeler son ami, le célèbre chirurgien Duquerrel; le premier jour, cet homme habile augura bien des blessures d'Octave; on espéra dans la maison. Pour Armance, elle avait été frappée dès le premier instant, et ne se fit jamais la moindre illusion. Octave, ne pouvant lui parler en présence de tant de témoins, une fois essaya de lui serrer la main.

Le cinquième jour le tétanos parut. Dans un moment où un redoublement de fièvre lui donnait des forces, Octave pria fort sérieusement M. Duquerrel de lui dire toute la vérité.

Ce chirurgien, homme d'un vrai courage et plus d'une fois atteint lui-même sur les champs de bataille par la lance du Cosaque, lui répondit : — Monsieur, je ne vous

cacherais pas qu'il y a du danger, mais j'ai vu plus d'un blessé dans votre état résister au tétanos. — Dans quelle proportion ? reprit Octave. — Puisque vous voulez finir en homme, dit M. Duquerrel, il y a deux à parier contre un que dans trois jours vous ne souffrirez plus ; si vous avez à vous réconcilier avec le ciel, c'est le moment. Octave resta pensif après cette déclaration ; mais bientôt un sentiment de joie et un sourire très marqué succédèrent à ses réflexions. L'excellent Duquerrel fut alarmé de cette joie qu'il prit pour un commencement de délire.

CHAPITRE XXIII

*Tu sei un niente, o morte ! Ma
sarebbe mai dopo sceso il primo gra-
dino della mia tomba, che mi ver-
rebbe dato di veder la vita come ella
è realmente ?*

GUASCO¹.

JUSQU'À ce moment, Armance n'avait jamais vu son cousin qu'en présence de sa mère. Ce jour-là, après la sortie du chirurgien, madame de Malivert crut apercevoir dans les yeux d'Octave une force inusitée et le désir de parler à mademoiselle de Zohiloff. Elle pria sa jeune parente de la remplacer un instant auprès de son fils, pendant qu'elle irait écrire dans la pièce voisine un mot indispensable.

Octave suivit sa mère des yeux ; dès qu'il ne la vit plus : — Chère Armance, dit-il, je vais mourir ; ce moment a quelques privilèges, et vous ne vous offenserez pas de ce que je vais vous dire pour la première fois de ma vie ; je meurs comme j'ai vécu, en vous aimant avec passion ; et la mort m'est douce, parce qu'elle me permet de vous faire cet aveu.

Le saisissement d'Armance l'empêcha de répondre ; les larmes inondèrent ses yeux, et, chose étrange, ces larmes étaient de bonheur. — L'amitié la plus dévouée et la plus tendre, lui dit-elle enfin, attache ma destinée à la vôtre. — J'entends, reprit Octave, je suis doublement

heureux de mourir. Vous m'accordez votre amitié, mais votre cœur appartient à un autre, à cet homme heureux qui a reçu la promesse de votre main.

L'accent d'Octave était trop plein de malheur; Armance n'eut pas le courage de l'affliger en ce moment suprême. — Non, mon cher cousin, lui dit-elle, je ne puis avoir pour vous que de l'amitié; mais personne sur la terre ne m'est plus cher que vous ne l'êtes. — Et le mariage dont vous m'aviez parlé ? dit Octave. — Je ne me suis permis dans toute ma vie que ce seul mensonge, et je vous supplie de me le pardonner. Je n'ai vu que ce moyen de résister à un projet qu'avait inspiré à madame de Malivert l'excès de sa prévention pour moi. Jamais je ne serai sa fille, mais jamais je n'aimerai personne plus que je ne vous aime; c'est à vous, mon cousin, de voir si vous voulez de mon amitié à ce prix. — Si je devais vivre, je serais heureux. — J'ai encore une condition à faire, ajouta Armance. Pour que j'ose goûter sans contrainte le bonheur d'être parfaitement sincère avec vous, promettez-moi que si le ciel nous accorde votre guérison, jamais il ne sera question de mariage entre nous. — Quelle étrange condition ! dit Octave. Voudriez-vous encore me jurer que vous n'avez d'amour pour personne ? — Je vous jure, reprit Armance les larmes aux yeux, que de ma vie je n'ai aimé qu'Octave, et qu'il est de bien loin ce que je chéris le plus au monde; mais je ne puis avoir pour lui que de l'amitié, ajouta-t-elle en rougissant beaucoup du mot qui venait de lui échapper, et jamais je ne pourrai lui accorder ma confiance, s'il ne me donne sa parole d'honneur que quoi qu'il puisse arriver, de sa vie il ne fera aucune démarche, directe ou indirecte, pour obtenir ma main. — Je vous le jure, dit Octave profondément étonné... mais Armance me permettra-t-elle de lui parler de mon amour ? — Ce sera le nom que vous donnerez à notre amitié, dit Armance avec un regard enchanteur. — Il n'y a que peu de jours, reprit Octave, que je sais que je vous aime. Ce n'est pas que depuis bien longtemps, jamais cinq minutes aient passé sans que le souvenir d'Armance ne vînt décider si je devais m'estimer heureux ou malheureux; mais j'étais aveugle. Un instant après notre conversation dans le bois d'Andilly, une plaisanterie de madame d'Aumale me prouva que je vous aimais. Cette nuit-là, j'éprouvai ce que le

désespoir a de plus cruel, je croyais devoir vous fuir, je pris la résolution de vous oublier et de partir. Le matin, en rentrant de la forêt, je vous rencontrai dans le jardin du château, et je vous parlai avec dureté, afin que votre juste indignation contre un procédé si atroce me donnât des forces contre le sentiment qui me retenait en France. Si vous m'aviez adressé une seule de ces paroles si douces que vous me disiez quelquefois, si vous m'aviez regardé, jamais je n'aurais retrouvé le courage qu'il me fallait pour partir. Me pardonnez-vous ? — Vous m'avez rendue bien malheureuse, mais je vous avais pardonné avant l'aveu que vous venez de me faire.

Il y avait une heure qu'Octave goûtait pour la première fois de sa vie le bonheur de parler de son amour à l'être qu'il aimait.

Un seul mot venait de changer du tout au tout la position d'Octave et d'Armance; et comme depuis longtemps penser l'un à l'autre occupait tous les instants de leur existence, un étonnement rempli de charmes leur faisait oublier le voisinage de la mort; ils ne pouvaient se dire un mot sans découvrir de nouvelles raisons de s'aimer.

Plusieurs fois madame de Malivert était venue sur la pointe du pied jusqu'à la porte de sa chambre. Elle n'avait point été aperçue par deux êtres qui avaient tout oublié, jusqu'à la mort cruelle prête à les séparer. Elle craignit à la fin que l'agitation d'Octave n'augmentât le danger; elle s'approcha et leur dit presque en riant : — Savez-vous, mes enfants, qu'il y a plus d'une heure et demie que vous vous parlez, cela peut augmenter ta fièvre. — Chère maman, je puis t'assurer, répondit Octave, que depuis quatre jours je ne me suis pas senti aussi bien. Il dit à Armance : — Une chose m'agite quand j'ai la fièvre très fort. Ce pauvre marquis de Crêveroché avait un chien fort beau qui paraissait lui être très attaché. Je crains que cette pauvre bête ne soit négligée depuis que son maître n'est plus. Voreppe ne pourrait-il pas se déguiser en braconnier et aller acheter ce beau chien braque ? Je voudrais du moins avoir la certitude qu'il est bien traité. J'espère le voir. Dans tous les cas, je vous le donne, ma chère cousine.

Après cette journée si agitée, Octave tomba dans un profond sommeil, mais le lendemain le tétanos reparut.

M. Duquerrel se crut obligé de parler au marquis, et le désespoir fut au comble dans cette maison. Malgré la roideur de son caractère, Octave était chéri des domestiques; on aimait sa fermeté et sa justice.

Pour lui, quoiqu'il souffrît quelquefois d'une manière atroce, plus heureux qu'il ne l'avait été dans le cours de toute sa vie, l'approche de la fin de cette vie la lui faisait juger enfin d'une manière raisonnable et qui redoublait son amour pour Armance. C'était à elle qu'il devait le peu d'instants heureux qu'il apercevait au milieu de cet océan de sensations amères et de malheurs. Par ses conseils, au lieu de boudier le monde, il avait agi, et s'était guéri de beaucoup de faux jugements qui augmentaient sa misère. Octave souffrait beaucoup, mais au grand étonnement du bon Duquerrel, il vivait, il avait même des forces.

Il eut besoin de huit jours entiers pour renoncer au serment de ne jamais aimer qui avait été la grande affaire de toute sa vie. Le voisinage de la mort l'engagea d'abord à se pardonner sincèrement la violation de ce serment. On meurt comme on peut, se disait-il, moi je meurs au comble du bonheur; le hasard me devait peut-être cette compensation après avoir fait de moi un être constamment si misérable.

Mais je puis vivre, pensait-il, et alors il était plus embarrassé. Enfin, il arriva à se dire que dans le cas peu probable où il survivrait à ses blessures, le manque de caractère consisterait à tenir ce vœu téméraire qu'il avait fait dans sa jeunesse, et non pas à le violer. Car enfin, ce serment ne fut fait que dans l'intérêt de mon bonheur et de mon honneur. Pourquoi, si je vis, ne pas continuer à goûter auprès d'Armance les douceurs de cette amitié si tendre qu'elle m'a jurée? Est-il en mon pouvoir de ne pas sentir l'amour passionné que j'ai pour elle?

Octave était étonné de vivre; quand enfin, après huit jours de combats, il eut résolu tous les problèmes qui troublaient son âme, et qu'il se fut entièrement résigné à accepter le bonheur imprévu que le ciel lui envoyait, en vingt-quatre heures son état changea du tout au tout, et les médecins les plus pessimistes osèrent répondre à madame de Malivert de la vie de son fils. Peu après, la fièvre cessa, et il tomba dans une faiblesse extrême, il ne pouvait presque parler.

A son retour à la vie, Octave fut saisi d'un long étonnement; tout était changé pour lui. — Il me semble, disait-il à Armance, qu'avant cet accident j'étais fou. A chaque instant je songeais à vous, et j'avais l'art de tirer du malheur de cette idée charmante. Au lieu de conformer ma conduite aux événements que je rencontrais dans la vie, je m'étais fait une règle antérieure à toute expérience. — Voilà de la mauvaise philosophie, disait Armance en riant, voilà pourquoi ma tante voulait absolument vous convertir. Vous êtes vraiment fous par excès d'orgueil, messieurs les gens sages; je ne sais pourquoi nous vous préférons, car vous n'êtes point gais. Pour moi, je m'en veux de ne pas avoir de l'amitié pour quelque jeune homme bien inconséquent et qui ne parle que de son tilbury.

Quand il eut toute sa tête, Octave se fit bien encore quelques reproches d'avoir violé ses serments; il s'estimait un peu moins. Mais le bonheur de tout dire à mademoiselle de Zohiloff, même les remords qu'il éprouvait de l'aimer avec passion, formait pour cet être, qui de la vie ne s'était confié à personne, un état de félicité tellement au-dessus de tout ce qu'il avait pensé, qu'il n'eut jamais l'idée sérieuse de reprendre ses préjugés et sa tristesse d'autrefois.

En me promettant à moi-même de ne jamais aimer, je m'étais imposé une tâche au-dessus des forces de l'humanité; aussi ai-je été constamment malheureux. Et cet état violent a duré cinq années! J'ai trouvé un cœur tel que jamais je n'avais eu la moindre idée qu'il pût en exister un semblable sur la terre. Le hasard, déjouant ma folie, me fait rencontrer le bonheur, et je m'en offense, j'en suis presque en colère! En quoi est-ce que j'agis contre l'honneur? Qui a connu mon vœu pour me reprocher de le violer? Mais c'est une habitude méprisable que celle d'oublier ses serments; n'est-ce donc rien que d'avoir à rougir à ses propres yeux? Mais il y a là cercle vicieux; ne me suis-je pas donné à moi-même d'excellentes raisons pour violer ce serment téméraire fait par un enfant de seize ans? L'existence d'un cœur comme celui d'Armance répond de tout.

Toutefois, tel est l'empire d'une longue habitude : Octave n'était parfaitement heureux qu'auprès de sa cousine. Il avait besoin de sa présence.

Un doute venait quelquefois troubler le bonheur d'Armanche. Il lui semblait qu'Octave ne lui faisait pas une confiance bien complète des motifs qui l'avaient porté à la fuir et à quitter la France après la nuit passée dans le bois d'Andilly. Elle trouvait au-dessous de sa dignité de faire des questions, mais elle lui dit un jour, et même d'un air assez sévère : — Si vous voulez que je me livre au penchant que je me sens à avoir pour vous beaucoup d'amitié, il faut que vous me rassuriez contre la crainte d'être abandonnée tout à coup, en vertu de quelque idée bizarre qui vous aura passé par la tête. Promettez-moi de ne jamais quitter le lieu où je serai avec vous, Paris ou Andilly peu importe, sans me dire *tous* vos motifs. Octave promit.

Le soixantième jour après sa blessure, il put se lever, et la marquise, qui sentait vivement l'absence de mademoiselle de Zohiloff, la redemanda à madame de Malivert, à qui ce départ fit une sorte de plaisir.

On s'observe moins dans l'intimité de la vie domestique et pendant l'inquiétude d'une grande douleur. Le vernis brillant d'une extrême politesse est alors moins sensible, et les vraies qualités de l'âme reprennent tout leur avantage. Le manque de fortune de cette jeune parente et son nom étranger, que M. de Soubirane avait soin de toujours mal prononcer, avaient porté le commandeur, et même quelquefois M. de Malivert, à lui parler un peu comme à une dame de compagnie.

Madame de Malivert tremblait qu'Octave ne s'en aperçût. Le respect qui lui fermait la bouche à l'égard de son père ne lui eût fait prendre la chose qu'avec plus de hauteur envers M. de Soubirane, et l'amour-propre irritable du commandeur n'eût pas manqué de se venger par quelque histoire fâcheuse qu'il aurait fait courir sur le compte de mademoiselle de Zohiloff.

Ces propos pouvaient revenir à Octave, et avec la violence de son caractère, madame de Malivert prévoyait les scènes les plus pénibles et peut-être les moins possibles à cacher. Heureusement, rien de ce qu'avait rêvé son imagination un peu vive n'arriva. Octave ne s'était aperçu de rien. Armanche avait repris l'égalité envers M. de Soubirane par quelques épigrammes détournées sur la vivacité de la guerre que dans les derniers temps les chevaliers de Malte faisaient aux Turcs, tandis que les officiers

russes, avec leurs noms peu connus dans l'histoire, prenaient Ismaïloff.

Madame de Malivert, songeant d'avance aux intérêts de sa belle-fille et au désavantage immense d'entrer dans le monde sans fortune et sans nom, fit à quelques amis intimes des confidences destinées à discréditer d'avance tout ce que la vanité blessée pourrait inspirer à M. de Soubirane. Ces précautions excessives n'eussent peut-être pas été déplacées; mais le commandeur, qui jouait à la bourse depuis l'indemnité de sa sœur, et qui jouait à *coup sûr*, fit une perte assez considérable, qui lui fit oublier ses velléités de haine.

Après le départ d'Armance, Octave, qui ne la voyait plus qu'en présence de madame de Bonnivet, eut des idées sombres; il songeait de nouveau à son ancien serment. Comme sa blessure au bras le faisait souffrir constamment, et même quelquefois lui donnait la fièvre, les médecins proposèrent de l'envoyer aux eaux de Barèges; mais M. Duquerrel, qui savait ne pas traiter tous ses malades de la même manière, prétendit qu'un air un peu vif suffirait au rétablissement du malade, et lui ordonna de passer l'automne sur les coteaux d'Andilly.

Ce lieu était cher à Octave; dès le lendemain il y fut établi. Ce n'est pas qu'il eût l'espoir d'y retrouver Armance; madame de Bonnivet parlait depuis longtemps d'un voyage au fond du Poitou. Elle faisait rétablir à grands frais l'antique château où l'amiral de Bonnivet avait jadis eu l'honneur de recevoir François I^{er}, et mademoiselle de Zohiloff devait l'accompagner.

Mais la marquise eut l'avis secret d'une promotion prochaine dans l'ordre du Saint-Esprit. Le feu roi avait promis le cordon bleu à M. de Bonnivet. En conséquence l'architecte poitevin écrivit bientôt que la présence de madame serait sans objet dans le moment présent, parce qu'on manquait d'ouvriers, et peu de jours après l'arrivée d'Octave, madame de Bonnivet vint s'établir à Andilly.

CHAPITRE XXIV

LE bruit des domestiques, logés dans les mansardes, pouvant incommoder Octave, madame de Bonnivet les établit dans la maison d'un paysan voisin. C'était dans ces sortes d'égards matériels, pour ainsi dire, que triomphait le génie de la marquise; elle y portait une grâce parfaite, et savait fort adroitement employer sa fortune à étendre la réputation de son esprit.

Le fond de sa société était composé de ces gens qui pendant quarante ans n'ont jamais fait que ce qui est de la convenance la plus exacte, de ces gens qui font la mode et ensuite s'en étonnent. Ils déclarèrent que madame de Bonnivet s'imposant le sacrifice de ne pas aller dans ses terres, et de passer l'automne à Andilly pour faire compagnie à son amie intime madame de Malivert, il était de devoir étroit pour tous les cœurs sensibles de venir partager sa solitude.

Elle fut telle, cette solitude, que la marquise fut obligée de prendre des chambres dans le petit village à mi-côte pour loger ses amis qui accouraient en foule. Elle y faisait mettre des papiers et des lits. Bientôt la moitié du village fut embellie par ses ordres et occupée. On se disputait les logements, on lui écrivait de tous les châteaux des environs de Paris pour solliciter une chambre. Il devint convenable de venir tenir compagnie à cette admirable marquise qui soignait cette pauvre madame de Malivert, et Andilly fut brillant pendant le mois de septembre comme un village d'eaux¹. Il fut question de cette mode même à la cour. — Si nous avons vingt femmes d'esprit comme madame de Bonnivet, dit quelqu'un, on pourrait risquer d'aller habiter Versailles. Et le cordon bleu de M. de Bonnivet parut assuré.

Jamais Octave n'avait été aussi heureux. La duchesse d'Ancre trouvait ce bonheur bien naturel. — Octave, disait-elle, peut se croire en quelque sorte le centre de tout ce mouvement d'Andilly : le matin chacun envoie chercher des nouvelles de sa santé; quoi de plus flatteur à son âge! — Ce petit homme est bien heureux, ajoutait la duchesse, il va être connu de tout Paris, et son imperti-

nence en sera augmentée de moitié. Ce n'était pas là précisément la cause du bonheur d'Octave.

Il voyait parfaitement heureuse cette mère chérie à laquelle il venait de causer tant d'inquiétudes. Elle jouissait de la manière brillante dont son fils débutait dans le monde. Depuis ses succès, elle commençait à ne plus se dissimuler que son genre de mérite avait trop de singularité, et se trouvait trop peu copie¹ des mérites connus, pour ne pas avoir besoin d'être soutenu par la toute-puissante influence de la mode. Privé de ce secours, il eût passé inaperçu.

Un des grands bonheurs de madame de Malivert à cette époque fut un entretien qu'elle eut avec le fameux prince de R*** qui vint passer vingt-quatre heures au château d'Andilly.

Ce courtisan si délié et dont les aperçus faisaient loi dans le monde eut l'air de remarquer Octave. — Avez-vous observé comme moi, madame, dit-il à madame de Malivert, que monsieur votre fils ne dit jamais un mot de *cet esprit appris* qui est le ridicule de notre âge ? Il dédaigne de se présenter dans un salon avec sa mémoire, et son esprit dépend des sentiments qu'on fait naître chez lui². C'est pourquoi les sots en sont quelquefois si mécontents et leur suffrage lui manque. Quand on intéresse le vicomte de Malivert, son esprit paraît jaillir tout à coup de son cœur ou de son caractère, et ce caractère me semble des plus grands. Ne pensez-vous pas, madame, que le caractère est un organe usé chez les hommes de notre siècle ? Monsieur votre fils me semble appelé à jouer un rôle singulier. Il aura justement le mérite le plus rare parmi ses contemporains : c'est l'homme le plus substantiel et le plus clairement substantiel que je connaisse. Je voudrais qu'il parvînt de bonne heure à la pairie ou que vous le fissiez maître des requêtes. — Mais, reprit madame de Malivert, respirant à peine du plaisir que lui faisait le suffrage d'un si bon juge, le succès d'Octave n'est rien moins que général. — C'est un avantage de plus, reprit en souriant M. de R***; il faudra peut-être trois ou quatre ans aux nigards de ce pays-ci pour comprendre Octave, et vous pourrez avant l'apparition de l'envie le pousser tout près de sa place; je ne vous demande qu'une chose : empêchez monsieur votre fils d'imprimer, il a trop de naissance pour cela.

Le vicomte de Malivert avait bien des progrès à faire avant d'être digne du brillant horoscope qu'on traçait pour lui; il avait à vaincre bien des préjugés. Son dégoût pour les hommes était profondément enraciné dans son âme; heureux, ils lui inspiraient de l'éloignement; malheureux, leur vue ne lui en était que plus à charge. Il n'avait pu que rarement essayer de se guérir de ce dégoût par la bienfaisance. S'il y fût parvenu, une ambition sans bornes l'eût précipité au milieu des hommes et dans les lieux où la gloire s'achète par les plus grands sacrifices.

A l'époque où nous sommes parvenus, Octave était loin de se promettre des destinées brillantes. Madame de Malivert avait eu le bon esprit de ne pas lui parler de l'avenir singulier que lui prédisait M. le prince de R***, ce n'était qu'avec Armance qu'elle osait se livrer au bonheur de discuter cette prédiction.

Armance avait l'art suprême d'éloigner de l'esprit d'Octave tous les chagrins que lui donnait le monde. Maintenant qu'il osait les lui avouer, elle était de plus en plus étonnée de ce singulier caractère. Il y avait encore des journées où il tirait les conséquences les plus noires des propos les plus indifférents. On parlait beaucoup de lui à Andilly : — Vous éprouvez la conséquence immédiate de la célébrité, lui disait Armance; on dit beaucoup de sottises sur votre compte. Voulez-vous qu'un sot, par cela seul qu'il a l'honneur de parler de vous, trouve des choses d'esprit? L'épreuve était singulière pour un homme ombrageux.

Armance exigea qu'il lui fît une confidence entière et prompte de tous les mots offensants pour lui qu'il pourrait surprendre dans la société. Elle lui prouvait facilement qu'on n'avait pas songé à lui en les disant, ou qu'ils ne présentaient que ce degré de malveillance que tout le monde a avec tout le monde.

L'amour-propre d'Octave n'avait plus de secrets pour Armance, et ces deux jeunes cœurs étaient arrivés à cette confiance sans bornes qui fait peut-être le plus doux charme de l'amour. Ils ne pouvaient parler de rien au monde sans comparer secrètement le charme de leur confiance actuelle avec l'état de contrainte où ils se trouvaient quelques mois auparavant en parlant des mêmes choses. Et cette contrainte elle-même, dont le souvenir

était si vif et malgré laquelle ils étaient déjà si heureux à cette époque, était une preuve de l'ancienneté et de la vivacité de leur amitié.

Le lendemain, en arrivant à Andilly, Octave n'était pas sans quelque espoir qu'Armance y viendrait; il se dit malade et ne sortit pas du château. Peu de jours après, Armance arriva en effet avec madame de Bonnivet. Octave arrangea sa première sortie de manière qu'elle pût avoir lieu précisément à sept heures du matin. Armance le rencontra dans le jardin, et il la conduisit auprès d'un oranger placé sous les fenêtres de sa mère. Là, quelques mois auparavant, Armance, le cœur navré par les paroles étranges qu'il lui adressait, était tombée dans un évanouissement d'un moment. Elle reconnut cet arbre, elle sourit et s'appuya contre la caisse de l'oranger en fermant les yeux. A la pâleur près, elle était presque aussi belle que le jour où elle se trouva mal par amour pour lui. Octave sentit vivement la différence de position. Il reconnut cette petite croix de diamant qu'Armance avait reçue de Russie et qui était un vœu de sa mère. Elle était cachée ordinairement, elle parut par le mouvement que fit Armance. Octave eut un moment d'égarement; il prit sa main comme le jour où elle s'était évanouie et ses lèvres osèrent effleurer sa joue. Armance se releva vivement et rougit beaucoup. Elle se reprocha amèrement ce badinage. — Voulez-vous me déplaire ? lui dit-elle. Voulez-vous me forcer à ne sortir qu'avec une femme de chambre ?

Une brouillerie de quelques jours fut la suite de l'indiscrétion d'Octave. Mais entre deux êtres qui avaient l'un pour l'autre un attachement parfait, les sujets de querelle étaient rares : quelque démarche qu'Octave eût à faire, avant de songer si elle lui serait agréable à lui-même, il cherchait à deviner si Armance pourrait y voir une nouvelle preuve de son dévouement.

Le soir, quand ils étaient aux deux extrémités opposées de l'immense salon où madame de Bonnivet réunissait ce qu'il y avait alors de plus remarquable et de plus influent à Paris, si Octave avait à répondre à une question il se servait de tel mot qu'Armance venait d'employer, et elle voyait que le plaisir de répéter ce mot lui faisait oublier l'intérêt qu'il pouvait prendre à ce qu'il disait. Sans projet il s'établissait ainsi pour eux au milieu de la

société la plus agréable et la plus animée, non pas une conversation particulière, mais comme une sorte d'écho qui, sans rien exprimer bien distinctement, semblait parler d'amitié parfaite et de sympathie sans bornes.

Oserons-nous accuser d'un peu de sécheresse l'extrême politesse que le moment présent croit avoir héritée de cet heureux dix-huitième siècle où il n'y avait rien à haïr ?

En présence de cette civilisation si avancée qui pour chaque action, si indifférente qu'elle soit, se charge de vous fournir un modèle qu'il faut suivre, ou du moins auquel il faut faire son procès, ce sentiment de dévouement sincère et sans bornes est bien près de donner le bonheur parfait.

Armance ne se trouvait jamais seule avec son cousin qu'à la promenade au jardin, sous les fenêtres du château dont on habitait le rez-de-chaussée, ou dans la chambre de madame de Malivert et en sa présence. Mais cette chambre était fort grande, et souvent la faible santé de madame de Malivert lui faisait un besoin de quelques instants de repos; elle engageait alors ses enfants, c'était le nom qu'elle leur donnait toujours, à aller se placer dans l'embrasure de la croisée qui donnait sur le jardin, afin de ne pas l'empêcher de reposer par le bruit de leurs paroles. Cette manière de vivre tranquille et toute d'intimité du matin était remplacée le soir par la vie du plus grand monde.

Outre la société habitant au village, beaucoup de voitures arrivaient de Paris, et y retournaient après souper. Ces jours sans nuage passèrent rapidement. Ces cœurs bien jeunes encore étaient loin de se dire qu'ils jouissaient d'un des bonheurs les plus rares que l'on puisse rencontrer ici-bas; ils croyaient au contraire avoir encore bien des choses à désirer. Sans expérience, ils ne voyaient pas que ces moments fortunés ne pouvaient être que de bien courte durée. Tout au plus ce bonheur tout de sentiment et auquel la vanité et l'ambition ne fournissaient rien, eût-il pu subsister au sein de quelque famille pauvre et ne voyant personne. Mais ils vivaient dans le grand monde, ils n'avaient que vingt ans, ils passaient leur vie ensemble et pour comble d'imprudence on pouvait deviner qu'ils étaient heureux, et ils avaient l'air de fort peu songer à la société. Elle devait se venger.

Armance ne songeait point à ce péril. Elle n'était

troublée de temps en temps que par la nécessité de se faire de nouveau le serment de ne jamais accepter la main de son cousin, quoi qu'il pût arriver. Madame de Malivert, de son côté, était fort tranquille; elle ne doutait pas que la manière de vivre actuelle de son fils ne préparât un événement qu'elle souhaitait avec passion.

Malgré les jours heureux dont Armance remplissait la vie d'Octave, en son absence il avait des moments plus sombres où il rêvait à sa destinée, et il arriva à ce raisonnement : l'illusion la plus favorable pour moi règne dans le cœur d'Armance. Je pourrais lui avouer les choses les plus étranges sur mon compte et, loin de me mépriser, ou de me prendre en horreur, elle me plaindrait.

Octave dit à son amie que dans sa jeunesse il avait eu la passion de voler. Armance fut atterrée des détails affreux dans lesquels l'imagination d'Octave se plut à entrer sur les suites funestes de cette étrange faiblesse. Cet aveu bouleversa son existence; elle tomba dans une profonde rêverie dont on lui fit la guerre; mais à peine huit jours s'étaient écoulés depuis cette étrange confidence, qu'elle plaignait Octave et était, s'il se peut, plus douce encore avec lui. Il a besoin de mes consolations, se disait-elle, pour se pardonner à lui-même.

Octave, assuré par cette expérience du dévouement sans bornes de ce qu'il aimait, et n'ayant plus à dissimuler de sombres pensées, devint bien plus aimable dans le monde. Avant l'aveu de son amour amené par le voisinage de la mort, c'était un jeune homme fort spirituel et très remarquable plutôt qu'aimable; il plaisait surtout aux personnes tristes. Elles croyaient voir en lui *le tous les jours* d'un homme appelé à faire de grandes choses. L'idée du devoir paraissait trop dans sa manière d'être, et allait quelquefois jusqu'à lui donner une physionomie anglaise. Sa misanthropie passait pour de la hauteur et de l'humeur auprès de la partie âgée de la société, et fuyait sa conquête. S'il eût été pair à cette époque, on lui eût fait une réputation.

C'est l'école du malheur qui manque souvent au mérite des jeunes gens faits pour être les plus aimables un jour¹. Octave venait d'être façonné par les leçons de ce maître terrible. On peut dire qu'à l'époque dont nous parlons, rien ne manquait à la beauté du jeune vicomte et à l'existence brillante dont il jouissait dans le monde. Il y était

prôné comme à l'envi par mesdames d'Aumale et de Bonnivet et par les gens âgés.

Madame d'Aumale avait raison de dire que c'était l'homme le plus séduisant qu'elle eût jamais rencontré, *car il n'ennuie jamais*, disait-elle étourdiment. Avant de le voir, je n'avais pas même rêvé ce genre de mérite, et le principal est d'être amusé. Et moi, se disait Armance en entendant ce propos naïf, je refuse à cet homme si bien accueilli ailleurs la permission de me serrer la main; c'est un devoir, ajoutait-elle en soupirant, et jamais je n'y manquerai. Il y eut des soirées où Octave se livra au suprême bonheur de ne pas parler¹, et de voir Armance agir sous ses yeux. Ces moments ne furent perdus ni pour madame d'Aumale, piquée de ce qu'on négligeait de l'amuser, ni pour Armance, ravie de voir l'homme qu'elle adorait s'occuper d'elle uniquement.

La promotion dans l'ordre du Saint-Esprit paraissait retardée; il fut question du départ de madame de Bonnivet pour le vieux château situé au fond du Poitou, qui donnait son nom à la famille. Un nouveau personnage devait être du voyage, c'était M. le chevalier de Bonnivet, le plus jeune des fils que le marquis avait eus d'un premier mariage.

CHAPITRE XXV

Totus mundus stultus.

HUNGARLÆ R***.

A PEU près à l'époque de la blessure d'Octave, un nouveau personnage était arrivé de Saint-Acheul³ dans la société de la marquise. C'était le chevalier de Bonnivet, troisième fils de son mari.

Si l'ancien régime eût encore existé, on l'eût destiné à l'ordre épiscopal, et quoique bien des choses soient changées, une sorte d'habitude de famille avait persuadé à tout le monde et à lui-même qu'il devait appartenir à l'Église.

Ce jeune homme, à peine âgé de vingt ans, passait pour fort savant; il annonçait surtout une sagesse au-dessus de son âge. C'était un être petit, fort pâle; il avait

le visage gros, et au total quelque chose de l'air prêtre.

Un soir on apporta *l'Étoile*¹. L'unique bande de papier qui ferme ce journal se trouvait mal posée; il était évident que le portier l'avait lue. « Et ce journal aussi! s'écria involontairement le chevalier de Bonnivet, pour faire la plate économie d'une seconde bande de papier gris, qui couperait l'autre en forme de croix, il ne craint pas de courir la chance que le peuple le lise, comme si le peuple était fait pour le lire! comme si le peuple pouvait distinguer le bon du mauvais! Que faut-il attendre des journaux jacobins quand on voit les feuilles monarchiques se conduire ainsi? »

Ce mouvement d'éloquence involontaire fit beaucoup d'honneur au chevalier. Il lui concilia sur-le-champ les gens âgés et tout ce qui dans la société d'Andilly avait plus de prétention que d'esprit. Le silencieux baron de Risset, dont le lecteur se souvient à peine, se leva gravement et vint embrasser le chevalier sans mot dire. Cette action mit pendant quelques minutes de la solennité dans le salon et amusa madame d'Aumale. Elle appela le chevalier, chercha à le faire parler, et le prit en quelque sorte sous sa protection.

Toutes les jeunes femmes suivirent ce mouvement. On fit du chevalier une sorte de rival pour Octave, qui alors était blessé et retenu chez lui, à Paris.

Mais bientôt on éprouvait auprès du chevalier de Bonnivet, quoique si jeune, une sorte de repoussement. On sentait en lui une singulière absence de sympathie pour tout ce qui nous intéresse; ce jeune homme avait un avenir à part. On devinait en lui quelque chose de profondément perfide pour tout ce qui existe.

Le lendemain du jour où il avait brillé aux dépens de *l'Étoile*, le chevalier de Bonnivet, qui vit madame d'Aumale dès le matin, débuta avec elle à peu près comme Tartufe lorsqu'il offre un mouchoir à Dorine afin qu'elle couvre des *choses que l'on ne saurait voir*. Il lui fit une réprimande sérieuse sur je ne sais quel propos léger qu'elle venait de se permettre au sujet d'une procession.

La jeune comtesse lui répliqua vivement, l'engagea beaucoup à revenir, et fut enchantée de ce ridicule. C'est absolument comme mon mari, pensait-elle. Quel dommage que le pauvre Octave ne soit pas ici, comme nous ririons!

Le chevalier de Bonnivet était surtout choqué de la sorte d'éclat qui s'attachait au vicomte de Malivert, dont il retrouvait le nom dans toutes les bouches. Octave vint à Andilly et reparut dans le monde. Le chevalier le crut amoureux de madame d'Aumale, et sur cette idée, lui-même forma le projet de prendre une passion pour la jolie comtesse auprès de laquelle il était fort aimable.

La conversation du chevalier était une allusion perpétuelle et fort spirituelle aux chefs-d'œuvre des grands écrivains et des grands poètes des littératures française et latine. Madame d'Aumale, qui savait peu, se faisait expliquer l'allusion, et rien ne l'amuse davantage. La mémoire réellement prodigieuse du chevalier le servait bien; il disait sans hésiter les vers de Racine ou les phrases de Bossuet qu'il avait voulu rappeler, et montrait avec clarté et élégance le genre de rapport de l'allusion qu'il avait voulu faire avec le sujet de la conversation. Tout cela avait le charme de la nouveauté aux yeux de madame d'Aumale.

Un jour, le chevalier dit : — Un seul petit article de *la Pandore* est fait pour gâter tout le plaisir que donne le pouvoir. Ceci passa pour très profond.

Madame d'Aumale admira beaucoup le chevalier; mais à peine quelques semaines étaient-elles passées, qu'il lui fit peur. — Vous me faites l'effet, lui dit-elle, d'une bête venimeuse que je rencontrerais dans un lieu solitaire au fond des bois. Plus vous avez d'esprit, plus vous avez de pouvoir pour me faire du mal.

Elle lui dit un autre jour qu'elle gagerait qu'il avait deviné tout seul ce grand principe : que la parole a été donnée à l'homme pour cacher sa pensée.

Le chevalier avait de grands succès auprès des autres personnes de la société. Par exemple, séparé de son père depuis huit années qu'il avait passées à Saint-Acheul, à Brigg¹, et en d'autres lieux, souvent ignorés du marquis lui-même, à peine revenu auprès de lui, en moins de deux mois il parvint à s'emparer complètement de l'esprit de ce vieillard, l'un des fins courtisans de l'époque.

M. de Bonnivet avait toujours craint de voir finir la restauration de France comme celle d'Angleterre; mais depuis un an ou deux la peur en avait fait un véritable avare. On fut donc très étonné dans le monde de lui voir donner trente mille francs à son fils le chevalier pour

contribuer à l'établissement de quelques maisons de jésuites.

Tous les soirs, à Andilly, le chevalier faisait la prière en commun avec les quarante ou cinquante domestiques attachés aux personnes qui logeaient au château ou dans les maisons de paysans arrangées pour les amis de la marquise. Cette prière était suivie d'une courte exhortation improvisée et fort bien faite¹.

Les femmes âgées commencèrent par se rendre dans l'orangerie, où avait lieu cet exercice du soir. Le chevalier y fit placer des fleurs charmantes et souvent renouvelées qu'on apportait de Paris. Bientôt cette exhortation pieuse et sévère excita un intérêt général; elle faisait bien contraste avec la manière frivole dont on employait le reste de la soirée.

Le commandeur de Soubirane se déclara l'un des fauteurs les plus chauds de cette façon de ramener aux bons principes tous les subalternes qui environnent nécessairement les gens considérables et qui, ajoutait-il, ont montré tant de cruauté lors de la première apparition du régime de la terreur. C'était une des façons de parler du commandeur, qui allait annonçant partout qu'avant dix ans, si l'on ne rétablissait l'ordre de Malte et les jésuites, on aurait un second Robespierre.

Madame de Bonnavet n'avait pas manqué d'envoyer aux exercices pieux de son beau-fils ceux de ses gens dont elle était sûre. Elle fut bien étonnée d'apprendre qu'il distribuait de l'argent aux domestiques qui venaient lui confier en particulier qu'ils éprouvaient des besoins.

La promotion dans l'ordre du Saint-Esprit paraissant différée, madame de Bonnavet annonça que son architecte lui mandait de Poitou qu'il avait réussi à rassembler un nombre suffisant d'ouvriers. Elle se prépara au voyage ainsi qu'Armance. Elle ne fut que médiocrement satisfaite du projet qu'annonça le chevalier de l'accompagner à Bonnavet, afin de revoir, disait-il, l'antique château, berceau de sa famille.

Le chevalier vit bien que sa présence contrariait sa belle-mère; ce fut une raison de plus pour lui de l'accompagner dans ce voyage. Il espérait faire valoir auprès d'Armance le souvenir de la gloire de ses aïeux; car il avait remarqué qu'Armance était l'amie du vicomte de Malivert, et il voulait la lui enlever. Ces projets, médités

de longue main, ne parurent qu'au moment de l'exécution.

Aussi heureux avec les jeunes gens qu'auprès de la partie grave de la société, avant de quitter Andilly, le chevalier de Bonnivet avait eu l'art d'inspirer beaucoup de jalousie à Octave. Après le départ d'Armance, Octave alla jusqu'à penser que ce chevalier de Bonnivet, qui affichait pour elle une estime et un respect sans bornes, pourrait bien être cet époux mystérieux que lui avait trouvé un ancien ami de sa mère.

En se quittant, Armance et son cousin étaient tous les deux tourmentés par de sombres soupçons. Armance sentait qu'elle laissait Octave auprès de madame d'Aumale, mais elle ne crut pas pouvoir se permettre de lui écrire.

Durant cette absence cruelle, Octave ne put qu'adresser à madame de Bonnivet deux ou trois lettres fort jolies, mais d'un ton singulier. Si un homme étranger à cette société les avait vues, il eut pensé qu'Octave était amoureux fou de madame de Bonnivet et n'osait lui avouer son amour.

Pendant cette absence d'un mois, mademoiselle de Zohiloff, dont le bon sens n'était plus troublé par le bonheur de vivre sous le même toit que son ami et de le voir trois fois par jour, fit des réflexions sévères. Quoique sa conduite fût parfaitement convenable, elle ne put se dissimuler qu'il devait être facile de lire dans ses yeux quand elle regardait son cousin.

Les hasards du voyage lui permirent de surprendre quelques mots des femmes de madame de Bonnivet qui lui firent verser bien des larmes. Ces femmes, comme tout ce qui approche les personnes considérables, ne voyant partout que l'intérêt d'argent, attribuaient à ce motif les apparences de passion qu'Armance se donnait, disaient-elles, afin de devenir vicomtesse de Malivert; ce qui n'était pas mal pour une pauvre demoiselle de si petite naissance.

L'idée d'être calomniée à ce point n'était jamais venue à Armance. Je suis une fille perdue, se dit-elle; mon sentiment pour Octave est plus que soupçonné, et ce n'est pas même le plus grand des torts que l'on me suppose; je vis dans la même maison que lui, et il n'est pas possible qu'il m'épouse... Dès cet instant, l'idée des calomnies

dont elle était l'objet, qui survivait à tous les raisonnements d'Armance, empoisonna sa vie.

Il y eut des moments où elle crut avoir oublié jusqu'à son amour pour Octave. Le mariage n'est pas fait pour ma position, je ne l'épouserai pas, pensait-elle, et il faut vivre beaucoup plus séparée de lui. S'il m'oublie, comme il est fort possible, j'irai finir mes jours dans un couvent; ce sera un asile convenable et fort désiré pour le reste de mon existence. Je penserai à lui, j'apprendrai ses succès. Les souvenirs de la société offrent bien des existences semblables à celle que je mènerai.

Ces prévoyances étaient justes, mais l'idée affreuse pour une jeune fille de pouvoir, avec quelque apparence de justice, être exposée à la calomnie de toute une maison, et encore de la maison où vivait Octave, jeta sur la vie d'Armance un sombre que rien ne put dissiper. Si elle entreprenait de se soustraire au souvenir de ses torts, car c'est le nom qu'elle donnait au genre de vie qu'elle avait suivi à Andilly, elle songeait à madame d'Aumale, et s'exagérait son amabilité sans qu'elle s'en aperçût; la société du chevalier de Bonnivet contribuait à lui faire voir encore plus irrémédiables qu'ils ne le sont en effet tous les maux que peut infliger la société quand on l'a choquée. Vers la fin de son séjour dans l'antique château de Bonnivet, Armance passait toutes ses nuits à pleurer. Sa tante s'aperçut de cette tristesse, et ne lui cacha pas toute l'humeur qu'elle en ressentait.

Ce fut pendant son séjour en Poitou qu'Armance apprit un événement qui la toucha peu. Elle avait trois oncles au service de Russie; ces jeunes gens périrent par le suicide durant les troubles de ce pays. On cacha leur mort; mais enfin, après plusieurs mois, des lettres que la police ne parvint pas à supprimer furent remises à mademoiselle de Zohiloff. Elle héritait d'une fortune agréable et qui pouvait la rendre un parti sortable pour Octave.

Cet événement n'était pas fait pour diminuer l'humeur de madame de Bonnivet, à laquelle Armance était nécessaire. Cette pauvre fille eut à essuyer un mot fort dur sur la préférence qu'elle accordait au salon de madame de Malivert. Les grandes dames n'ont pas plus de méchanceté que le vulgaire des femmes riches; mais on acquiert auprès d'elles plus de susceptibilité, et l'on sent plus

profondément et plus irrémédiablement, si j'ose parler ainsi, les mots désagréables.

Armance croyait que rien ne manquait à son malheur, lorsque le chevalier de Bonnivet lui apprit, un matin, de cet air indifférent que l'on a pour une nouvelle déjà ancienne, qu'Octave était de nouveau assez mal, et que sa blessure au bras s'était rouverte et donnait des inquiétudes. Depuis le départ d'Armance, Octave, qui était devenu difficile en bonheur, s'ennuyait souvent au salon. Il commit des imprudences à la chasse qui eurent des suites graves. Il avait eu l'idée de tirer de la main gauche un petit fusil fort léger; il obtint des succès qui l'encouragèrent.

Un jour, en poursuivant un perdreau blessé, il sauta un fossé et se heurta le bras contre un arbre, ce qui lui redonna la fièvre. Durant cette fièvre et l'état de malaise qui la suivit, le bonheur artificiel, pour ainsi dire, dont il avait joui sous les yeux d'Armance, sembla ne plus avoir que la consistance d'un rêve.

Mademoiselle de Zohiloff revint enfin à Paris, et dès le lendemain, au château d'Andilly, les amants se revirent, mais ils étaient fort tristes, et cette tristesse était de la pire espèce, elle venait de doutes réciproques. Armance ne savait quel ton prendre avec son cousin, et ils ne se parlèrent presque pas le premier jour.

Pendant que madame de Bonnivet se donnait le plaisir de bâtir des tours gothiques en Poitou, et de croire reconstruire le douzième siècle, madame d'Aumale avait fait une démarche décisive pour le grand succès qui venait enfin de couronner la vieille ambition de M. de Bonnivet. Elle était l'héroïne d'Andilly. Pour ne pas se séparer d'une amie si utile, pendant l'absence de la marquise, madame de Bonnivet avait obtenu de la comtesse d'Aumale qu'elle occuperait un petit appartement dans les combles du château, tout près de la chambre d'Octave. Et madame d'Aumale paraissait à tout le monde se souvenir beaucoup que c'était en quelque sorte pour elle qu'Octave avait reçu la blessure qui lui donnait la fièvre. Il était de bien mauvais goût de rappeler le souvenir de cette affaire, qui avait coûté la vie au marquis de Crêveroche; cependant madame d'Aumale ne pouvait s'empêcher d'y faire souvent allusion : c'est que l'usage du monde est à la délicatesse d'âme à peu près ce que la science est à l'esprit. Ce caractère tout en dehors et pas

du tout romanesque était surtout frappé des choses réelles. A peine Armance eut-elle passé quelques heures à Andilly, que ce retour fréquent aux mêmes idées, dans une âme ordinairement si légère, la frappa vivement.

Elle arrivait fort triste et fort découragée; elle sentit pour la seconde fois de sa vie les atteintes d'un sentiment affreux, surtout quand il se rencontre dans le même cœur avec le sentiment exquis des convenances. Armance croyait avoir à cet égard de graves reproches à se faire. Je dois veiller sur moi d'une manière sévère, se disait-elle en détournant ses regards, qui s'arrêtaient sur Octave, et les portant sur la brillante comtesse d'Aumale. Et chacune des grâces de la comtesse était pour Armance l'occasion d'un acte d'humilité excessive¹. Comment Octave ne lui donnerait-il pas la préférence ? se disait-elle; moi-même, je sens qu'elle est adorable.

Des sentiments aussi pénibles réunis aux remords qu'Armance éprouvait, sans doute à tort, mais qui n'en étaient pas moins cruels, la rendirent fort peu aimable pour Octave. Le lendemain de son arrivée, elle ne descendit point au jardin de bonne heure, c'était son habitude autrefois; et elle savait bien qu'Octave l'y attendait.

Dans la journée, Octave lui adressa la parole deux ou trois fois. Une extrême timidité qui la saisit, en songeant que tout le monde les observait, la rendit immobile, et elle répondit à peine.

Ce jour-là, au dîner, on parla de la fortune que le hasard venait d'envoyer à Armance, et elle remarqua que cette annonce était sans doute peu agréable à Octave, qui, sur cet événement, ne lui dit pas un mot. Ce mot qui ne fut pas prononcé, si son cousin le lui eût adressé, n'eût pas fait naître dans son cœur un plaisir égal à la centième partie de la douleur² que son silence lui causa.

Octave n'écoutait pas, il pensait à la singulière manière d'être qu'Armance avait envers lui depuis son retour. Sans doute elle ne m'aime plus, se disait-il, ou elle a pris des engagements définitifs avec le chevalier de Bonnavet. L'indifférence d'Octave à l'annonce de la fortune d'Armance ouvrit à cette pauvre fille une source de malheurs nouvelle et immense. Pour la première fois, elle pensa longuement et sérieusement à cet héritage qui lui arrivait du Nord, et qui, si Octave l'eût aimée, aurait fait d'elle un parti à peu près convenable pour lui.

Octave, pour avoir un prétexte de lui écrire une page, lui avait envoyé en Poitou un petit poème sur la Grèce que venait de publier lady Nelcombe, une jeune Anglaise amie de madame de Bonnivet. Il n'y avait en France que deux exemplaires de ce poème dont on parlait beaucoup. Si l'exemplaire qui avait fait le voyage de Poitou eût paru dans le salon, vingt demandes indiscretes se seraient avancées pour l'intercepter. Octave pria sa cousine de le faire porter chez lui. Armance, fort intimidée, ne se sentit pas le courage de donner une telle commission à sa femme de chambre. Elle monta au second étage du château et plaça ce petit poème anglais sur la poignée de la porte d'Octave, de manière à ce qu'il ne pût pas rentrer chez lui sans l'apercevoir.

Octave était fort troublé; il voyait qu'Armance décidément ne voulait pas lui parler. Ne se sentant nullement d'humeur à lui parler lui-même, il quitta le salon avant dix heures. Il était agité de mille pensées sinistres. Madame d'Aumale se déplut bientôt au salon; on parlait politique et d'une façon dolente; elle parla, elle, de mal de tête, et avant dix heures et demie était rentrée dans son appartement. Probablement Octave et madame d'Aumale se promenaient ensemble; cette idée, qui vint à tout le monde, fit pâlir Armance. Ensuite elle se reprocha sa douleur même comme une inconvenance qui la rendait moins digne de l'estime de son cousin.

Le lendemain matin de bonne heure, Armance se trouvait chez madame de Malivert, qui eut besoin d'un certain chapeau. Sa femme de chambre était allée au village; Armance courut à la chambre où se trouvait le chapeau; il fallait passer devant la chambre d'Octave. Elle resta comme frappée de la foudre en apercevant le petit poème anglais appuyé sur la poignée de la porte, ainsi qu'elle l'avait placé la veille au soir. Il était clair qu'Octave n'était pas rentré chez lui.

Rien n'était plus vrai. Il était allé à la chasse malgré le dernier accident de son bras, et afin de pouvoir se lever matin et n'être pas aperçu, il avait passé la nuit chez le garde-chasse. Il voulait rentrer au château à onze heures, à la cloche du déjeuner, et éviter ainsi les reproches qu'on lui aurait adressés sur son imprudence.

En rentrant chez madame de Malivert, Armance eut besoin de dire qu'elle se trouvait mal. De ce moment, elle

ne fut plus la même. Je porte une juste peine, se dit-elle, de la fausse position dans laquelle je me suis placée, et qui est si inconvenante pour une jeune personne. J'en suis venue à avoir des douleurs que je ne puis pas même m'avouer.

Lorsqu'elle revit Octave, Armance n'eut pas le courage de lui faire la moindre question sur le hasard qui l'avait empêché de voir le poème anglais; elle eût cru manquer à tout ce qu'elle se devait. Ce troisième jour fut encore plus sombre que les précédents.

CHAPITRE XXVI

OCTAVE, consterné du changement qu'il voyait dans la manière d'être d'Armance, pensa que, même en sa qualité d'ami, il pouvait espérer qu'elle lui confierait le sujet de ses inquiétudes; car elle était malheureuse, Octave ne pouvait en douter. Il était également évident pour lui que le chevalier de Bonnivet cherchait à leur ôter toutes les occasions de se dire un mot qu'auraient pu leur offrir les hasards de la promenade et du salon.

Les demi-mots qu'Octave hasardait quelquefois n'obtenaient pas de réponse. Pour qu'elle avouât sa douleur et renonçât au système de retenue parfaite qu'elle s'était imposé, il aurait fallu qu'Armance fût profondément émue. Octave était trop jeune et trop malheureux lui-même pour faire cette découverte et en profiter.

Le commandeur de Soubirane était venu dîner à Andilly; le soir il y eut de l'orage, il plut beaucoup. On engagea le commandeur à rester, et on le logea dans une chambre voisine de celle qu'Octave venait de prendre au second étage du château. Ce soir-là Octave avait entrepris de rendre à Armance un peu de gaieté; il avait besoin de la voir sourire; il eût vu dans ce sourire une image de l'ancienne intimité. Sa gaieté réussit fort mal et déplut fort à Armance. Comme elle ne répondait pas, il était obligé d'adresser ses discours à madame d'Aumale, qui était présente et qui riait beaucoup, tandis qu'Armance gardait un silence morne.

Octave se hasarda à lui faire une question qui semblait exiger une assez longue réponse : on répondit en deux mots fort secs. Désespéré de l'évidence de sa disgrâce, il quitta le salon à l'instant. En prenant l'air dans le jardin il rencontra le garde-chasse à qui il dit qu'il chasserait le lendemain de bonne heure.

Madame d'Aumale, ne voyant au salon que des gens graves dont la conversation lui était à charge, prit son parti et disparut. Ce second rendez-vous sembla trop clair à la malheureuse Armance. Indignée surtout de la duplicité d'Octave, qui, le soir même, en passant d'une pièce à l'autre, lui avait dit quelques mots fort tendres, elle monta chez elle pour prendre un volume qu'elle eut l'idée de placer, comme le petit poème anglais, sur la poignée de la porte d'Octave. En avançant dans le corridor qui conduisait à la chambre de son cousin, elle entendit du bruit chez lui; sa porte était ouverte, et il arrangeait son fusil. Il y avait un très petit cabinet servant de dégagement à la chambre que l'on venait de préparer pour le commandeur, et la porte de ce cabinet donnait sur le corridor. Par malheur cette porte était ouverte. Octave se rapprocha de la porte de sa chambre comme Armance s'avancait, et fit un mouvement comme pour entrer dans le passage. Il eût été affreux pour Armance d'être rencontrée par Octave en ce moment. Elle n'eût que le temps de se jeter dans cette porte ouverte qui se présentait à elle. Dès qu'Octave sera sorti, se dit-elle, je placerai le livre. Elle était si troublée par l'idée de la démarche qu'elle osait se permettre, et qui était une grande faute, qu'à peine faisait-elle des raisonnements suivis.

Octave sortit en effet de sa chambre, il passa devant la porte ouverte du petit cabinet où se trouvait Armance; mais il n'alla que jusqu'au bout du corridor. Il se mit à une fenêtre et siffla deux fois, comme pour donner un signal. Le garde-chasse, qui buvait à l'office, ne répondant pas, Octave resta à la fenêtre. Le silence qui régnait dans cette partie du château, la société se trouvant au salon du rez-de-chaussée et les domestiques dans l'étage souterrain, était si profond, qu'Armance, dont le cœur battait avec force, n'osa faire aucun mouvement. D'ailleurs, la malheureuse Armance ne pouvait se dissimuler qu'Octave venait de donner un signal; et quelque peu

féminin qu'il fût, il lui semblait que madame d'Aumale pouvait fort bien l'avoir choisi.

La fenêtre sur laquelle Octave s'appuyait était à la tête du petit escalier qui descendait au premier, il était impossible de passer. Octave siffla une troisième fois comme onze heures venaient de sonner; le garde-chasse qui était à l'office avec les domestiques ne répondit pas. Vers les onze heures et demie Octave rentra chez lui.

Armance, qui de la vie ne s'était trouvée engagée dans une démarche dont elle eût à rougir, était si troublée qu'elle se trouvait hors d'état de marcher. Il était évident qu'Octave donnait un signal, on allait y répondre, ou bientôt il sortirait de nouveau. Onze heures trois quarts sonnèrent à l'horloge du château, ensuite minuit. Cette heure indue augmenta les remords d'Armance; elle se décida à quitter le cabinet qui lui avait servi de refuge, et comme minuit achevait de sonner, elle se mit en marche. Elle était tellement troublée qu'elle, qui avait ordinairement la démarche si légère, faisait assez de bruit.

En s'avancant dans le corridor, elle aperçut dans l'ombre, à la fenêtre près de l'escalier, une figure qui se dessinait sur le ciel, elle reconnut bientôt M. de Soubigrane. Il attendait son domestique qui lui apportait une bougie, et au moment où Armance immobile regardait la figure du commandeur qu'elle venait de reconnaître, la lumière de la bougie qui commençait à monter l'escalier parut au plafond du corridor.

Avec du sang-froid Armance aurait pu essayer de se cacher derrière une grande armoire qui était dans le coin du corridor, près de l'escalier, peut-être elle eût été sauvée. Immobile de terreur, elle perdit deux secondes, et le domestique arrivant sur la dernière marche de l'escalier, la lumière de la bougie donna en plein sur elle, et le commandeur la reconnut. Un sourire affreux parut sur ses lèvres. Ses soupçons sur l'intelligence d'Armance et de son neveu étaient confirmés, mais en même temps il avait un moyen de les perdre à jamais. — Saint-Pierre, dit-il à son domestique, n'est-ce pas là mademoiselle Armance de Zohiloff? — Oui, monsieur, dit le domestique tout interdit. — Octave va mieux, mademoiselle, j'espère? dit le commandeur d'un ton goguenard et grossier, et il passa.

CHAPITRE XXVII

ARMANCE, au désespoir, se vit à la fois déshonorée à jamais, et trahie par son amant. Elle s'assit un instant sur la dernière marche de l'escalier. Elle eut l'idée d'aller frapper à la porte de la femme de chambre de madame de Malivert. Cette fille dormait et ne répondit pas. Madame de Malivert, craignant vaguement que son fils ne fût malade, prit sa veilleuse et vint elle-même ouvrir la porte de sa chambre; elle fut effrayée de la figure d'Armance. — Qu'est-il arrivé à Octave, s'écria madame de Malivert. — Rien, madame, rien au monde à Octave, il se porte bien, ce n'est que moi qui suis malheureuse et au désespoir de troubler votre sommeil. Mon projet était de parler à madame Dérien et de ne me présenter chez vous que si l'on me disait que vous ne dormiez pas encore. — Ma petite, tu redoubles ma frayeur avec ton mot de madame. Il y a quelque chose d'extraordinaire. Octave est-il malade? — Non, maman, dit Armance en fondant en larmes, ce n'est que moi qui suis une fille perdue.

Madame de Malivert la fit entrer dans sa chambre, et elle raconta ce qui venait de lui arriver, sans rien dissimuler ni passer sous silence, pas même sa jalousie. Le cœur d'Armance, épuisé par tant de malheurs, n'avait plus la force de rien cacher.

Madame de Malivert fut épouvantée. Tout à coup : — Il ne faut pas perdre de temps, s'écria-t-elle; donne-moi ma pelisse, ma pauvre fille, ma chère fille, et elle lui donna deux ou trois baisers avec toute la passion d'une mère. Allume mon bougeoir; toi, reste ici. Madame de Malivert courut chez son fils; la porte heureusement n'était pas fermée; elle entre doucement, éveille Octave et lui raconte ce qui vient de se passer. — Mon frère peut nous perdre, dit madame de Malivert, et suivant les apparences il n'y manquera pas. Lève-toi, entre dans sa chambre, dis-lui que j'ai eu une sorte de coup de sang chez toi. Trouves-tu quelque chose de mieux? — Oui, maman, dès demain épouser Armance si cet ange veut encore de moi.

Ce mot imprévu comble les vœux de madame de Malivert, elle embrasse son fils; mais elle ajoute par réflexion : — Ton oncle n'aime pas Armance, il pourra parler; il promettra le silence, mais il a son domestique qui par son ordre parlera, et qu'il chassera ensuite pour avoir parlé. Je tiens à mon idée de coup de sang. Cette comédie nous occupera désagréablement pendant trois jours, mais l'honneur de ta femme est plus précieux que tout. Songe que tu dois te montrer très effrayé. Dès que tu auras averti le commandeur, descends chez moi, fais part de notre idée à Armance. Quand le commandeur l'a rencontrée sur l'escalier, j'étais dans ta chambre, et elle allait chercher madame Dérien. Octave courut avertir son oncle qu'il trouva fort éveillé. Le commandeur le regarda d'un air goguenard qui changea en colère toute son émotion. Octave quitta M. de Soubirane pour voler dans la chambre de sa mère : — Est-il possible, dit-il à Armance, que vous n'aimiez pas le chevalier de Bonnivet et qu'il ne soit pas cet époux mystérieux dont vous m'aviez parlé autrefois ? — Le chevalier me fait horreur. Mais vous, Octave, n'aimez-vous pas madame d'Aumale ? — De ma vie je ne la reverrai ni ne penserai à elle, dit Octave. Chère Armance, daignez dire que vous m'acceptez comme époux. Le ciel me punit de vous avoir fait un secret de mes parties de chasse, je sifflais le garde-chasse qui ne m'a pas répondu. Les protestations d'Octave avaient toute la chaleur, mais pas toute la délicatesse de la vraie passion; Armance croyait voir qu'il accomplissait un devoir en pensant à autre chose. — Vous ne m'aimez pas dans ce moment, lui dit-elle. — Je vous aime de toute la force de mon âme, mais je suis transporté de colère contre cet ignoble commandeur, homme vil, sur le silence duquel on ne peut pas compter. Octave renouvelait ses sollicitations. — Est-il sûr que ce soit l'amour qui parle, lui dit Armance, peut-être n'est-ce que la générosité, et aimez-vous madame d'Aumale ? Vous abhorriez le mariage, cette conversion subite m'est suspecte. — Au nom du ciel, chère Armance, ne perdons pas de temps; tout le reste de ma vie te répondra de mon amour. Il était si persuadé de ce qu'il disait qu'il finit par persuader à son tour. Il remonta rapidement, il trouva le commandeur auprès de sa mère à qui sa joie du prochain mariage d'Octave donnait le courage de fort bien jouer

la comédie. Toutefois le commandeur ne semblait pas très persuadé de l'accident de sa sœur. Il se permit une plaisanterie sur les courses nocturnes d'Armance. — Monsieur, j'ai encore un bon bras, s'écria Octave en se levant tout à coup et se précipitant sur lui, si vous ajoutez un seul mot, je vous jette par la fenêtre que voilà. La fureur contenue d'Octave fit pâlir le commandeur, il se souvint à propos des accès de folie de son neveu et vit qu'il était irrité au point de commettre un crime.

Armance parut en ce moment, mais Octave ne trouva rien à lui dire. Il ne put même la regarder avec amour, le calme l'avait mis hors de lui. Le commandeur, pour faire bonne contenance, ayant voulu dire quelques mots gais, Octave craignit qu'il ne blessât mademoiselle de Zohiloff. — Monsieur, lui dit-il, en lui serrant fortement le bras, je vous engage à vous retirer à l'instant chez vous. Le commandeur hésitant, Octave le saisit par le bras, l'entraîna dans sa chambre, l'y jeta, ferma la porte à clef, et mit la clef dans sa poche.

A son retour auprès des dames, il était furieux. — Si je ne tue cette âme mercenaire et basse, s'écriait-il comme se parlant à lui-même, il osera parler mal de ma femme. Malheur à lui!

— Pour moi, j'aime M. de Soubirane, dit Armance effrayée et qui voyait la peine qu'Octave faisait à sa mère. J'aime M. de Soubirane, et si vous continuez à être furieux, je pourrai penser que vous avez de l'humeur à cause d'un certain engagement un peu prompt que nous venons de lui annoncer.

— Vous ne le croyez pas, dit Octave en l'interrompant, j'en suis sûr. Mais vous avez raison comme toujours. A le bien prendre, je dois des actions de grâce à cette âme basse; et peu à peu sa colère disparut. Madame de Malivert se fit transporter chez elle jouant fort bien la comédie du coup du sang. Elle envoya chercher son médecin à Paris.

Le reste de la nuit fut charmant. La gaieté de cette heureuse mère se communiqua à Octave et à son amie. Engagée par les paroles gaies de madame de Malivert, Armance, encore toute troublée et qui avait perdu tout empire sur elle-même, osait montrer à Octave combien il lui était cher. Elle avait le plaisir extrême de le voir jaloux du chevalier de Bonnivet. C'était ce sentiment

fortuné qui expliquait d'une manière si heureuse pour elle son apparente indifférence des jours précédents. Mesdames d'Aumale et de Bonnivet, qu'on avait réveillées malgré les ordres de madame de Malivert, ne vinrent que fort tard et tout le monde alla se coucher au petit jour.

CHAPITRE XXVIII

*This is the state of man ; to-day he puts forth
The tender leaves of hope, to-morrow blossoms,
And bears his blushing honours thick upon him :
The third day, comes a frost, a killing frost ;
And then he falls — as I do.*

King Henry VIII, act III¹.

DÈS le lendemain, de fort bonne heure, madame de Malivert vint à Paris proposer à son mari le mariage d'Octave. Il batailla pendant toute la journée : « Ce n'est pas, disait le marquis, que je ne m'attende depuis longtemps à cette fâcheuse proposition. C'est à tort que je ferais l'étonné. Mademoiselle de Zohiloff ne manque pas absolument de fortune, j'en conviens ; ses oncles russes sont morts fort à propos pour elle. Mais cette fortune n'excède pas ce que nous pourrions trouver ailleurs, et ce qui est de la plus grande conséquence pour mon fils, il n'y a pas de famille dans cette alliance ; je n'y vois qu'une funeste analogie de caractères. Octave n'a pas assez de parents dans la société, et sa manière d'être tout en dedans ne lui donne pas d'amis. Il sera Pair après son cousin et après moi, voilà tout, et comme vous le savez, ma bonne amie, en France, tant vaut l'homme, tant vaut la place. Je suis de la vieille génération, comme disent ces insolents ; je disparaîtrai bientôt, et avec moi tous les liens que mon fils peut avoir avec la société ; car il est un instrument de notre chère marquise de Bonnivet, mais n'est pas un objet pour elle. Il fallait chercher, en mariant Octave, des appuis dans le monde plutôt même que de la fortune. Je lui vois un de ces mérites distingués, si vous voulez, pour réussir tout seul. J'ai toujours vu que ces

gens si sublimes ont besoin d'être prônés, et mon fils, loin de flatter les faiseurs de réputation, semble trouver un malin plaisir à les braver et à leur rompre en visière. Ce n'est pas ainsi qu'on réussit. Avec une famille nombreuse et bien établie il eût passé dans la société pour être digne du ministère; il n'est vanté par personne, il ne sera qu'un original. »

Madame de Malivert se récria beaucoup sur ce mot. Elle voyait que quelqu'un avait *chambré* son mari.

Il continua de plus belle. — Oui, ma bonne amie, je ne voudrais pas jurer que la facilité à se *piquer* que montre Octave, et sa passion pour ce qu'on appelle des *principes* depuis que les jacobins ont tout changé parmi nous, même notre langue, ne le jettent un jour dans la pire des sottises, dans ce que vous appelez *l'opposition*. Le seul homme marquant qu'ait eu votre opposition, le comte de Mirabeau, a fini par se vendre; c'est un vilain dénoûment et que je ne voudrais pas non plus pour mon fils. — Et c'est aussi ce que vous ne devez pas craindre, répliqua vivement madame de Malivert. — Non, c'est dans le principe opposé qu'ira s'engloutir la fortune de mon fils. Ce mariage-ci n'en fera qu'un bourgeois vivant au fond de sa province, claquemuré dans son château. Son caractère sombre ne le porte que trop déjà à ce genre de vie. Notre chère Armance a de la bizarrerie dans la manière de voir; loin de tendre à changer ce que je trouve à reprendre chez Octave, elle fortifiera ses habitudes bourgeoises, et par ce mariage vous abîmez notre famille. — Octave est appelé à la chambre des Pairs, il y sera un noble représentant de la jeunesse française, et par son éloquence conquerra de la considération personnelle. — Il y a presse; tous ces jeunes Pairs prétendent à l'éloquence. Eh mon Dieu! ils seront dans leur chambre comme dans le monde, parfaitement polis, fort instruits, et voilà tout. Tous ces jeunes représentants de la jeunesse française seront les plus grands ennemis d'Octave, qui a au moins une manière de sentir originale.

Madame de Malivert revint fort tard à Andilly, avec une lettre charmante pour Armance, dans laquelle M. de Malivert lui demandait sa main pour Octave.

Quoique bien fatiguée de sa journée, madame de Malivert s'empressa de passer chez madame de Bonnivet qui ne devait apprendre ce mariage que par elle. Elle lui fit

voir la lettre de M. de Malivert à Armance; elle était bien aise de prendre cette précaution contre les gens qui pourraient faire changer l'opinion de son mari. Cette démarche était d'ailleurs nécessaire, la marquise était en quelque sorte la tutrice d'Armance. Ce titre lui ferma la bouche. Madame de Malivert fut reconnaissante de l'amitié dont madame de Bonnivet fit preuve pour Octave en n'ayant point l'air au fond d'approuver ce mariage. La marquise se renferma dans de grandes louanges du caractère de mademoiselle de Zohiloff. Madame de Malivert n'eut garde d'oublier la démarche qu'elle avait faite auprès d'Armance plusieurs mois auparavant, et le noble refus de la jeune orpheline, alors sans fortune.

— Eh! ce ne sont pas les nobles qualités d'Armance sur lesquelles mon amitié pour Octave a besoin d'être ranimée, dit la marquise. Elle ne tient à quelque chose que par nous. Ces mariages de famille ne conviennent qu'avec des banquiers puissamment riches; comme leur principal but est l'argent, ils sont certains de le trouver et sans procès.

— Nous marchons vers un temps, répliquait madame de Malivert, où la faveur de la Cour, à moins qu'on ne veuille l'acheter par des soins personnels de tous les instants, ne sera qu'un objet secondaire pour un homme de grande naissance. Pair de France, et fort riche. Voyez notre ami milord N***; son immense crédit dans son pays provient de ce qu'il nomme onze membres de la chambre des communes. Du reste, il ne voit jamais le roi.

Telle fut aussi la réponse de madame de Malivert aux objections de son frère, dont l'opposition fut beaucoup plus vive. Furieux de la scène de la veille et comptant bien ne pas laisser échapper l'occasion de feindre une grande colère, il voulait, lorsqu'il se laisserait apaiser, placer son neveu sous le poids d'une reconnaissance éternelle.

Il eût pardonné à Octave tout seul, car enfin, il fallait ou pardonner ou renoncer aux rêves de fortune qui l'occupaient exclusivement depuis un an. A l'égard de la scène de la nuit, sa vanité aurait eu pour consolation auprès de ses intimes la folie bien reconnue d'Octave qui jetait par les fenêtres les laquais de sa mère.

Mais l'idée d'Armance toute-puissante sur le cœur

d'un mari qui l'aimait à la folie décida M. de Soubirane à déclarer que de sa vie il ne reparaîtrait à Andilly. On était fort heureux à Andilly, on le prit au mot en quelque sorte, et après lui avoir fait toutes sortes d'excuses et d'avances, on l'oublia.

Depuis qu'il s'était vu fortifié par l'arrivée du chevalier de Bonnivet qui le fournissait de bonnes raisons et, dans l'occasion, de phrases toutes faites, son éloignement pour mademoiselle de Zohiloff était devenu de la haine. Il ne lui pardonnait pas ses allusions à la bravoure russe déployée devant les murs d'Ismailoff, tandis que les chevaliers de Malte, ennemis *jurés* des Turcs, se reposaient sur leur rocher. Le commandeur eût oublié une épigramme qu'il avait provoquée; mais le fait est qu'il y avait de l'*argent* au fond de toute cette colère contre Armance. La tête assez faible du commandeur était absolument tournée de l'idée de faire une grande fortune à la Bourse. Comme chez toutes les âmes communes, vers les cinquante ans, l'intérêt qu'il prenait aux choses de ce monde s'était anéanti, et l'ennui avait paru; comme de coutume encore, le commandeur avait voulu être successivement homme de lettres, intrigant politique et dilettante de l'opéra italien. Je ne sais quel malentendu l'avait empêché d'être jésuite de robe courte.

Enfin le jeu de la Bourse avait paru et s'était trouvé un souverain remède à un immense ennui. Mais pour jouer à la Bourse il ne lui manquait que des fonds et du crédit. L'indemnité s'était présentée fort à propos, et le commandeur avait juré qu'il dirigerait facilement son neveu qui n'était qu'un philosophe. Il comptait fermement porter à la Bourse une bonne part de ce qu'Octave recevrait pour l'indemnité de sa mère.

Au plus beau de sa passion pour les millions, Armance s'était présentée au commandeur comme un obstacle invincible. Maintenant son admission dans la famille anéantissait à jamais son crédit sur son neveu et ses châteaux en Espagne. Le commandeur ne perdait pas son temps à Paris, et allait ameutant contre le mariage de son neveu chez madame la duchesse de C***, protectrice de la famille, madame la duchesse d'Ancre, madame de la Ronze, madame de Claix, avec lesquelles il passait sa vie. L'inconvenance de cette alliance fut bientôt décidée par tous les amis de la famille.

En moins de huit jours le mariage du jeune vicomte fut connu de tout le monde et non moins généralement blâmé. Les grandes dames qui avaient des filles à marier étaient furieuses.

— Madame de Malivert, disait la comtesse de Claix, a la cruauté de forcer ce pauvre Octave à épouser sa dame de compagnie, apparemment pour épargner les gages qu'elle aurait dû payer à cette fille, c'est à faire pitié.

Au milieu de tout cela le commandeur se croyait oublié à Paris où il mourait d'ennui. Le cri général contre le mariage d'Octave ne pouvait pas être plus éternel qu'autre chose. Il fallait profiter de ce déchaînement universel pendant qu'il existait. On ne rompt les mariages arrêtés que de fort près.

Enfin toutes ces bonnes raisons et l'ennui plus qu'elles firent qu'un beau matin l'on vit arriver le commandeur à Andilly, où il reprit sa chambre et son train de vie ordinaire comme si de rien n'eût été.

On fut très poli envers le nouvel arrivant, qui ne manqua pas de faire à sa future nièce les avances les plus empressées. — L'amitié a ses illusions non moins que l'amour, dit-il à Armance, et si j'ai blâmé d'abord un certain arrangement, c'est que moi aussi j'aime Octave avec passion.

CHAPITRE XXIX

Ses maux les plus cruels sont ceux
qu'il se fait lui-même.

BALZAC¹.

ARMANCE eût pu être trompée par ces avances polies, mais elle ne s'arrêta pas à penser au commandeur; elle avait d'autres sujets d'inquiétude.

Depuis que rien ne s'opposait plus à son mariage, Octave avait des accès d'humeur noire qu'il pouvait à peine dissimuler; il prenait le prétexte de maux de tête violents et allait se promener seul dans les bois d'Écouen et de Senlis. Il faisait quelquefois sept ou huit lieues de suite au galop. Ces symptômes parurent funestes à Armance; elle remarqua qu'en de certains moments il la

regardait avec des yeux où le soupçon se peignait plus que l'amour.

Il est vrai que ces accès d'humeur sombre se terminaient souvent par des transports d'amour et par un abandon passionné qu'elle ne lui avait jamais vu du *temps de leur bonheur*. C'est ainsi qu'elle commençait à appeler en écrivant à Méry de Tersan le temps qui s'était écoulé entre la blessure d'Octave et la fatale imprudence qu'elle avait faite en se cachant dans le cabinet près de la chambre du commandeur.

Depuis la déclaration de son mariage, Armance avait eu la consolation de pouvoir ouvrir son cœur à son amie intime. Méry, élevée dans une famille fort désunie et toujours agitée par des intrigues nouvelles, était fort capable de lui donner des conseils sensés.

Pendant une de ces longues promenades qu'elle faisait avec Octave dans le jardin du château et sous les fenêtres de madame de Malivert, Armance lui dit un jour : — Votre tristesse a quelque chose de si extraordinaire, que moi, qui vous aime uniquement au monde, j'ai eu besoin de prendre conseil d'une amie, avant d'oser vous parler comme je vais le faire. Vous étiez plus heureux avant cette nuit cruelle où je fus si imprudente, et je n'ai pas besoin de vous dire que tout mon bonheur a disparu bien plus rapidement que le vôtre. J'ai une proposition à vous faire : revenons à un état parfaitement heureux et à cette douce intimité qui a fait le charme de ma vie, depuis que j'ai su que vous m'aimiez, jusqu'à cette fatale idée de mariage. Je prendrai sur moi toute la bizarrerie du changement. Je dirai au monde que j'ai fait vœu de ne jamais me marier. On blâmera cette idée, elle nuira à l'opinion que quelques amis veulent bien avoir de moi ; que m'importe ? L'opinion, après tout, n'est importante pour une fille riche qu'autant qu'elle songe à se marier ; or, certainement, jamais je ne me marierai. Pour toute réponse, Octave lui prit la main, et d'abondantes larmes s'échappèrent de ses yeux. — O mon cher ange, lui dit-il, combien vous valez mieux que moi ! La vue de ces larmes chez un homme peu sujet à une telle faiblesse, et ce mot si simple déconcertèrent toute la résolution d'Armance.

Enfin elle lui dit avec effort : — Répondez-moi, mon ami. Acceptez une proposition qui va me rendre le bonheur. Nous n'en passerons pas moins notre vie

ensemble. Elle vit un domestique s'avancer. Le déjeuner va sonner, ajouta-t-elle avec trouble, monsieur votre père arrivera de Paris, ensuite je ne pourrai plus vous parler, et si je ne vous parle pas, je serai malheureuse et agitée encore toute cette journée, car je douterai un peu de vous. — Vous! douter de moi! dit Octave avec un regard qui pour un instant dissipa toutes les craintes d'Armance.

Après quelques minutes de promenade silencieuse : — Non, Octave, reprit Armance, je ne doute pas de vous; si je doutais de votre amour, j'espère que Dieu me ferait la grâce de mourir; mais enfin vous êtes moins heureux depuis que votre mariage est décidé. — Je vous parlerai comme à moi-même, dit Octave avec impétuosité. Il y a des moments où je suis beaucoup plus heureux, car enfin j'ai la certitude que rien au monde ne pourra me séparer de vous; je pourrai vous voir et vous parler à toute heure, *mais*, ajouta-t-il... et il tomba dans un de ces moments de silence sombre qui faisaient le désespoir d'Armance.

La crainte de la cloche du déjeuner qui allait les séparer pour toute la journée peut-être lui donna pour la seconde fois le courage d'interrompre la rêverie d'Octave : — Mais quoi, cher ami ? lui dit-elle, dites-moi tout; ce *mais* affreux va me rendre cent fois plus malheureuse que tout ce que vous pourriez ajouter.

— Eh bien! dit Octave en s'arrêtant, se tournant vers elle et la regardant fixement, non plus comme un amant, mais de façon à voir ce qu'elle allait penser, vous saurez tout; la mort me serait moins pénible que le récit que je dois vous faire, mais aussi je vous aime bien plus que la vie. Ai-je besoin de vous jurer non plus comme votre amant (et dans ce moment ses regards n'étaient plus en effet ceux d'un amant), mais en honnête homme et comme je le jurerais à monsieur votre père si la bonté du ciel nous l'eût conservé, ai-je besoin de vous jurer que je vous aime uniquement au monde, comme jamais je n'ai aimé, comme jamais je n'aimerai ? Être séparé de vous serait la mort pour moi et cent fois pis que la mort; mais j'ai un secret affreux que jamais je n'ai confié à personne, ce secret va vous expliquer mes fatales bizarreries.

En disant ces mots articulés, les traits d'Octave se contractèrent, il y avait de l'égarement dans ses yeux; on eût dit qu'il ne voyait plus Armance; des mouvements

convulsifs agitaient ses lèvres. Armance, plus malheureuse que lui, s'appuya sur une caisse d'oranger; elle tressaillit en reconnaissant cet oranger fatal auprès duquel elle s'était évanouie lorsque Octave lui parla durement après la nuit passée dans la forêt. Octave était arrêté droit devant elle comme frappé d'horreur et n'osant continuer. Ses yeux effrayés regardaient fixement devant lui comme s'il eût la vision d'un monstre.

— Cher ami, lui dit Armance, j'étais plus malheureuse quand vous me parlâtes avec cruauté auprès de ce même oranger il y a plusieurs mois; alors je doutais de votre amour. Que dis-je ? reprit-elle avec passion, ce jour fatal j'eus la certitude que vous ne m'aimiez pas. Ah! mon ami, que je suis plus heureuse aujourd'hui!

L'accent de vérité avec lequel Armance prononça ces derniers mots sembla diminuer la douleur aigre et méchante à laquelle Octave était en proie. Armance, oubliant sa retenue ordinaire, lui serrait la main avec passion et le pressait de parler; la figure d'Armance se trouva un moment si près de celle d'Octave qu'il sentit la chaleur de sa respiration. Cette sensation l'attendrit; parler lui devint facile.

— Oui, chère Amie, lui dit-il en la regardant enfin, je t'adore, tu ne doutes pas de mon amour; mais quel est l'homme qui t'adore ? c'est un *monstre*.

A ces mots, l'attendrissement d'Octave sembla l'abandonner; tout à coup il devint comme furieux, se dégagea des bras d'Armance qui essaya en vain de le retenir, et prit la fuite. Armance resta sans mouvement. Au même instant la cloche du déjeuner sonna. Plus morte que vive, elle n'eut besoin que de paraître devant madame de Malivert pour obtenir la permission de ne pas rester à table. Le domestique d'Octave vint dire bientôt après qu'une affaire venait d'obliger son maître à partir au galop pour Paris.

Le déjeuner fut silencieux et froid; le seul être heureux était le commandeur. Frappé de cette absence simultanée des deux jeunes gens, il surprit des larmes d'inquiétude dans les yeux de sa sœur; il eut un moment de joie. Il lui sembla que l'affaire du mariage n'allait plus aussi bien; on en rompt de plus avancés, se dit-il à lui-même, et l'excès de sa préoccupation l'empêchait d'être aimable pour mesdames d'Aumale et de Bonnivet. L'arrivée du

marquis qui venait de Paris malgré un ressentiment de goutte, et qui montra beaucoup d'humeur lorsqu'il ne vit pas Octave qu'il avait prévenu de son voyage augmenta la joie du commandeur. Le moment est favorable, se dit-il, pour faire entendre le langage de la raison. A peine le déjeuner fini, mesdames d'Aumale et de Bonnivert remontèrent chez elles; madame de Malivert passa dans la chambre d'Armance, et le commandeur fut animé, c'est-à-dire heureux, pendant cinq quarts d'heure qu'il employa à tâcher d'ébranler la résolution de son beau-frère relativement au mariage d'Octave.

Il y avait un grand fond de probité dans tout ce que répondait le vieux marquis. — L'indemnité appartient à votre sœur, disait-il; moi, je suis un gueux. C'est cette indemnité qui nous met à même de songer à un établissement pour Octave; votre sœur désire plus que lui, je crois, ce mariage avec Armance, qui d'ailleurs ne manque pas de fortune; en tout cela, je ne puis, en honnête homme, que donner des avis; je ne saurais ici faire parler mon autorité; j'aurais l'air de vouloir priver ma femme de la douceur de passer sa vie avec son amie intime.

Madame de Malivert avait trouvé Armance fort agitée, mais peu communicative. Pressée par l'amitié, Armance parla assez vaguement d'une petite querelle comme il s'en élève quelquefois entre les gens qui s'aiment le mieux. — Je suis sûre qu'Octave a tort, dit madame de Malivert en se levant, autrement tu me dirais tout; et elle laissa Armance seule. C'était lui rendre un grand service. Il devint bientôt évident pour elle qu'Octave avait commis quelque grand crime dont peut-être encore il s'exagérait les funestes conséquences, et en honnête homme il ne voulait pas permettre qu'elle liât son sort à celui d'un assassin peut-être, sans lui faire connaître toute la vérité.

Oserons-nous dire que cette façon d'expliquer la bizarrerie d'Octave rendit à sa cousine une sorte de tranquillité? Elle descendit au jardin, espérant un peu le rencontrer. Elle se sentait en ce moment entièrement guérie de la jalousie profonde que lui avait inspirée madame d'Aumale; elle ne s'avouait pas, il est vrai, cette source de l'état d'attendrissement et de bonheur où elle se trouvait. Elle se sentait transportée par la pitié la plus tendre et la plus généreuse. S'il faut quitter la France, se disait-elle, et nous exiler au loin, fût-ce même en Amérique, eh

bien, nous partirons, se disait-elle avec joie, et le plus tôt sera le mieux. Et son imagination s'égara dans des suppositions de solitude complète et d'île déserte, trop romanesques et surtout trop usées par les romans pour être rapportées. Ni ce jour-là, ni le suivant, Octave ne parut; seulement le soir du second jour, Armance reçut une lettre datée de Paris. Jamais elle n'avait été plus heureuse. La passion la plus vive et la plus abandonnée respirait dans cette lettre. Ah! s'il eût été ici dans le moment où il a écrit, se dit-elle, il m'eût tout avoué. Octave lui faisait entendre qu'il était retenu à Paris par la honte de lui dire son secret. « Ce n'est pas dans tous les moments, ajoutait-il, que j'aurai le courage de dire cette parole fatale, » même à vous, car elle peut diminuer les sentiments que vous daignez m'accorder et qui sont tout pour moi. » Ne me pressez pas à ce sujet, chère amie. » Armance se hâta de lui répondre par un domestique qui attendait. « Votre plus grand crime, lui disait-elle, est de vous tenir » loin de nous », et sa surprise fut égale à sa joie, quand, une demi-heure après avoir écrit, elle vit paraître Octave qui était venu attendre sa réponse à Labarre, près d'Andilly.

Les jours qui suivirent furent parfaitement heureux. Les illusions de la passion qui animait Armance étaient si singulières que bientôt elle se trouva habituée à aimer un assassin. Il lui semblait que tel devait être au moins le crime dont Octave hésitait à s'avouer coupable. Son cousin parlait trop bien pour exagérer ses idées, et il avait dit ces propres mots : *Je suis un monstre*.

Dans la première lettre d'amour qu'elle lui eût écrite de sa vie, elle lui avait promis de ne pas lui faire de questions; ce serment fut sacré pour elle. La lettre qu'Octave lui avait répondue était un trésor pour elle. Elle l'avait relue vingt fois, elle prit l'habitude d'écrire tous les soirs à l'homme qui allait être son époux; et comme elle aurait eu quelque honte de prononcer son nom devant sa femme de chambre, elle cacha sa première lettre dans la caisse de cet oranger qu'Octave devait bien connaître.

Elle le lui dit d'un mot un matin comme on se mettait à table pour déjeuner. Il disparut sous prétexte d'un ordre à donner, et Armance eut le plaisir inexprimable, lorsqu'il rentra un quart d'heure après, de trouver dans ses yeux l'expression du bonheur le plus vif et de la plus douce reconnaissance.

Quelques jours après, Armance osa lui écrire : « Je vous crois coupable de quelque grand crime; l'affaire de toute votre vie sera de le réparer, s'il est réparable; mais, chose singulière, je vous suis peut-être plus tendrement dévouée encore qu'avant cette confidence.

« Je sens ce qu'a dû vous coûter cet aveu, c'est le premier grand sacrifice que vous m'avez jamais fait, et, vous le dirai-je, ce n'est que depuis cet instant que je suis guérie d'un vilain sentiment que moi aussi je n'osais presque vous avouer. Je me figure ce qu'il y a de pis. Ainsi il me semble que vous n'avez pas à me faire un aveu plus détaillé avant une certaine cérémonie. Vous ne m'aurez point trompée, je vous le déclare. Dieu pardonne au repentir, et je suis sûre que vous vous exagérez votre faute; fût-elle aussi grave qu'elle puisse l'être, moi qui ai vu vos anxiétés, je vous pardonne. Vous me ferez une entière confidence d'ici à un an, peut-être alors je vous inspirerai moins de crainte... Je ne puis pas cependant vous promettre de vous aimer davantage. »

Plusieurs lettres écrites de ce ton d'angélique bonté avaient presque déterminé Octave à confier par écrit à son amie le secret qu'il lui devait; mais la honte, l'embarras d'écrire une telle lettre le retenaient encore.

Il alla à Paris consulter M. Dolier, ce parent qui lui avait servi de témoin. Il savait que M. Dolier avait beaucoup d'honneur, un sens fort droit et point assez d'esprit pour composer avec le devoir ou se faire des illusions. Octave lui demanda s'il devait absolument confier à mademoiselle de Zohiloff un secret fatal, qu'il n'eût pas hésité à avouer avant son mariage au père ou au tuteur d'Armance. Il alla jusqu'à montrer à M. Dolier la partie de la lettre d'Armance citée plus haut.

— Vous ne pouvez vous dispenser de parler, lui répondit ce brave officier, ceci est de devoir étroit. Vous ne pouvez vous prévaloir de la générosité de mademoiselle de Zohiloff. Il serait indigne de vous de tromper qui que ce soit, et il serait encore plus au-dessous du noble Octave de tromper une pauvre orpheline qui n'a peut-être que lui pour ami parmi tous les hommes de la famille.

Octave s'était dit toutes ces choses mille fois, mais elles prirent une force toute nouvelle en passant par la bouche d'un homme honnête et ferme.

Octave crut entendre la voix du destin.

Il prit congé de M. Dolier en se jurant d'écrire la lettre fatale dans le premier café qu'il rencontrerait à sa main droite en sortant de chez son parent; il tint parole. Il écrivit une lettre de dix lignes et y mit l'adresse de mademoiselle de Zohiloff, au château de *** près Andilly.

En sortant du café, il chercha des yeux une boîte aux lettres, le hasard voulut qu'il n'en vît pas. Bientôt un reste de ce sentiment pénible qui le portait à retarder un tel aveu le plus possible vint lui persuader qu'une lettre de cette importance ne devait pas être confiée à la poste, qu'il était mieux de la placer lui-même dans la caisse d'oranger du jardin d'Andilly. Octave n'eut pas l'esprit de reconnaître dans l'idée de ce retard une dernière illusion d'une passion à peine vaincue.

L'essentiel, dans sa position, était de ne pas céder d'un pas à la répugnance que les conseils sévères de M. Dolier venaient de l'aider à surmonter. Il monta à cheval pour porter sa lettre à Andilly.

Depuis la matinée où le commandeur avait eu le soupçon de quelque mésintelligence entre les amants, la légèreté naturelle de son caractère avait fait place à un désir de nuire assez constant.

Il avait pris pour confident le chevalier de Bonnavet. Tout le temps que le commandeur employait naguère à rêver à des spéculations de bourse et à écrire des chiffres dans un carnet, il le consacrait maintenant à chercher les moyens de rompre le mariage de son neveu.

Ses projets, d'abord, n'étaient pas fort raisonnables; le chevalier de Bonnavet régularisa ses moyens d'attaque. Il lui suggéra de faire suivre Armance, et au moyen de quelques louis, le commandeur fit des espions de tous les domestiques de la maison. On lui dit qu'Octave et Armance s'écrivaient et cachaient leurs lettres dans l'intérieur de la caisse d'un oranger portant tel numéro.

Une telle imprudence parut incroyable au chevalier de Bonnavet; il laissa le commandeur y rêver. Voyant au bout de huit jours que M. de Soubirane ne trouvait rien au-delà de l'idée commune de lire les phrases d'amour de deux amants, il le fit souvenir adroitement que parmi vingt goûts différents il avait eu, pendant six mois, celui des lettres autographes; le commandeur employait alors un calqueur fort habile. Cette idée parut dans cette tête,

mais ne produisit rien. Elle y était cependant à côté d'une haine très vive.

Le chevalier hésitait beaucoup à se hasarder avec un tel homme. La stérilité de son associé le décourageait. D'ailleurs, au premier revers il pouvait tout avouer. Heureusement le chevalier se souvint d'un roman vulgaire où le personnage méchant fait imiter l'écriture des amants et fabrique de fausses lettres. Le commandeur ne lisait guère, mais il avait adoré les belles reliures. Le chevalier se résolut à tenter un dernier essai; s'il ne réussissait pas, il abandonnait le commandeur à toute l'aridité de ses moyens. Un ouvrier de Thouvenin magnifiquement payé travailla nuit et jour et revêtit d'une reliure superbe le roman où l'on employait l'artifice de fabriquer des lettres. Le chevalier prit ce livre magnifique, l'apporta à Andilly et tacha avec du café la page où la supposition des lettres était expliquée.

— Je suis au désespoir, dit-il un matin au commandeur, en entrant dans sa chambre. Madame de ***, qui est folle de ses livres, comme vous savez, a fait relier d'une manière admirable ce roman pitoyable. J'ai eu la sottise de le prendre chez elle, j'ai taché une page. Vous qui avez rassemblé ou inventé des secrets étonnants pour tout, ne pourriez-vous pas m'indiquer le moyen de *fabriquer* une page nouvelle? Le chevalier, après avoir beaucoup parlé et employé les mots les *plus voisins* de l'idée qu'il voulait inspirer, laissa le volume dans la chambre du commandeur.

Il lui en parla bien dix fois avant que M. de Soubirane eût l'idée de brouiller les deux amants par de fausses lettres.

Il en fut si fier que d'abord il s'exagéra son importance, il en parla dans ce sens au chevalier, qui eut horreur d'un moyen si immoral, et le soir partit pour Paris. Deux jours après le commandeur, en lui parlant, revint sur cette idée. — Une supposition de lettre est atroce, s'écria le chevalier. Aimez-vous votre neveu avec une affection assez vive pour que la *fin puisse justifier le moyen*?

Mais le lecteur est peut-être aussi las que nous de ces tristes détails; détails où l'on voit les produits gangrenés de la nouvelle génération lutter avec la légèreté de l'ancienne.

Le commandeur prenant toujours en pitié la candeur

du chevalier lui prouva que, dans une cause à peu près désespérée, le moyen le plus sûr d'être battu était de ne rien tenter.

M. de Soubirane prit sans affectation sur la cheminée de sa sœur plusieurs échantillons de l'écriture d'Armance, et obtint facilement de son calqueur des copies qu'il était difficile de distinguer des originaux. Il bâtit déjà pour la rupture du mariage d'Octave les suppositions les plus décisives sur les intrigues de l'hiver, les distractions du bal, les propositions avantageuses qu'il pourrait faire faire à la famille. Le chevalier de Bonnivet admirait ce caractère. Que cet homme-là n'est-il ministre, se disait-il, les plus hautes dignités seraient à moi. Mais avec cette exécration charte, les discussions publiques, la liberté de la presse, jamais un tel être ne serait ministre, de quelque haute naissance qu'il pût se vanter. Enfin, après quinze jours de patience, le commandeur eut l'idée de composer une lettre d'Armance à Méry de Tersan, son amie intime. Le chevalier fut pour la seconde fois sur le point de tout abandonner. M. de Soubirane avait employé deux jours à faire un modèle de lettre pétillant d'esprit et surchargé d'idées fines, réminiscence de celles qu'il écrivait en 1789.

— Notre siècle est plus sérieux que cela, lui dit le chevalier, soyez plutôt pédant, grave, ennuyeux... Votre lettre est charmante; le chevalier de Laclos ne l'eût pas désavouée, mais elle ne trompera personne aujourd'hui. — Toujours aujourd'hui, aujourd'hui! reprit le commandeur, votre Laclos n'était qu'un fat. Je ne sais pourquoi vous autres jeunes gens vous en faites un modèle. Ses personnages écrivent comme des perruquiers, etc., etc.

Le chevalier fut enchanté de la haine du commandeur pour M. de Laclos¹; il défendit ferme l'auteur des *Liaisons dangereuses*, fut battu complètement, et enfin obtint un modèle de lettre point assez emphatique et allemand, mais enfin à peu près raisonnable. Le modèle de lettre arrêté après une discussion si orageuse, fut présenté par le commandeur à son calqueur d'autographes qui, croyant qu'il ne s'agissait que de propos galants, n'opposa que la difficulté nécessaire pour se faire bien payer, et imita à s'y tromper l'écriture de mademoiselle de Zohiloff. Armance était supposée écrire à son amie Méry de Tersan une longue lettre sur son prochain mariage avec Octave.

En arrivant à Andilly avec la lettre écrite d'après les conseils de M. Dolier, l'idée dominante d'Octave pendant toute la route avait été d'obtenir d'Armance qu'elle ne lirait sa lettre que le soir après qu'ils se seraient séparés. Octave comptait partir le lendemain de grand matin; il était bien sûr qu'Armance lui répondrait. Il espérait ainsi diminuer un peu l'embarras d'une première entrevue après un tel aveu. Octave ne s'y était déterminé que parce qu'il trouvait de l'héroïsme dans la façon de penser d'Armance. Depuis bien longtemps il n'avait pas surpris un quart d'heure de la vie d'Armance qui ne fût dominé par le bonheur ou par le chagrin produits par le sentiment qui les unissait. Octave ne doutait pas qu'elle n'eût pour lui une passion violente. En arrivant à Andilly il sauta de son cheval, courut au jardin et en cachant sa lettre sous quelques feuilles dans le coin de la caisse d'oranger, il en trouva une d'Armance.

CHAPITRE XXX

IL s'enfonça rapidement sous une allée de tilleuls pour pouvoir la lire sans être interrompu. Il vit par les premières lignes que cette lettre était écrite pour mademoiselle Méry de Tersan (c'était la lettre composée par le commandeur). Mais les premières lignes l'avaient tellement inquiété qu'il continua et lut : « Je ne sais comment » répondre à tes reproches. Tu as raison, ma bonne amie, » je suis folle de me plaindre. Cet arrangement est sous » tous les rapports bien au-dessus de ce que pouvait espé- » rer une pauvre fille riche de la veille, et sans famille » pour l'établir et la protéger. C'est un homme d'esprit » et de la plus haute vertu : peut-être en a-t-il trop pour » moi. Te l'avouerai-je ? les temps sont bien changés; ce » qui eût comblé ma félicité il y a quelque mois n'est plus » qu'un devoir; le ciel m'a-t-il refusé la faculté d'aimer » constamment ? Je termine un arrangement raisonnable » et avantageux, je me le dis sans cesse, mais mon cœur » n'éprouve plus ces doux transports que me donnait la » vue de l'homme le plus parfait qui à mes yeux existât

» sur la terre, du seul être qui méritât d'être aimé. Je vois
» aujourd'hui que son humeur est inégale, ou plutôt
» pourquoi l'accuser ? Il n'a pas changé, lui ; tout mon
» malheur c'est qu'il y ait de l'inégalité dans mon cœur.
» Je vais faire un mariage avantageux, honorable, de
» toutes manières ; mais, chère Méry, je rougis de te
» l'avouer, je n'épouse plus l'être que j'aimais par-dessus
» tout ; je le trouve sérieux et quelquefois peu amusant,
» et c'est avec lui que je vais passer toute ma vie ! proba-
» blement dans quelque château solitaire au fond de
» quelque province où nous propagerons l'enseignement
» mutuel et la vaccine¹. Peut-être, chère amie, regrette-
» rai-je le salon de madame de Bonnivet ; qui nous l'eût
» dit il y a six mois ? Cette étrange légèreté de mon carac-
» tère est ce qui m'afflige le plus. Octave n'est-il pas le
» jeune homme le plus remarquable que nous ayons vu
» cet hiver ? Mais j'ai passé une jeunesse si triste ! Je vou-
» drai un mari amusant. Adieu. Après-demain *l'on me*
» *permet* d'aller à Paris ; à onze heures je serai à ta porte. »

Octave resta frappé d'horreur. Tout à coup il se réveilla comme d'un songe, et courut reprendre la lettre qu'il venait de déposer dans la caisse d'oranger : il la déchira avec rage, et mit les fragments dans sa poche.

J'avais besoin, se dit-il froidement, de la passion la plus folle et la plus profonde pour qu'on pût me pardonner mon fatal secret. Contre toute raison, contre ce que je m'étais juré pendant toute ma vie, j'ai cru avoir rencontré un être au-dessus de l'humanité. Pour mériter une telle exception, il eût fallu être aimable et gai, et c'est ce qui me manque. Je me suis trompé ; il ne me reste qu'à mourir.

Ce serait sans doute pécher contre l'honneur que de ne pas faire d'aveu, si j'enchaînais pour toujours la destinée de mademoiselle de Zohiloff. Mais je puis la laisser libre dans un mois. Elle sera une veuve jeune, riche, fort belle, sans doute fort recherchée ; et le nom de Malivert lui vaudra mieux pour trouver un *mari amusant* que le nom encore peu connu de Zohiloff.

Ce fut dans ces sentiments qu'Octave entra chez sa mère, où il trouva Armance qui parlait de lui et songeait à son prochain retour ; bientôt elle fut aussi pâle et presque aussi malheureuse que lui, et cependant il venait de dire à sa mère qu'il ne pouvait supporter les délais qui

retardaient son mariage. — Bien des gens voudraient troubler mon bonheur, avait-il ajouté; j'en ai la certitude. Quel besoin avons-nous de tant de préparatifs ? Armance est plus riche que moi, et il n'est pas probable que des robes ou des bijoux lui manquent jamais. J'ose espérer qu'avant la fin de la seconde année de notre union elle sera gaie, heureuse, jouissant de tous les plaisirs de Paris, et qu'elle ne se repentira jamais de la démarche qu'elle va faire. Je pense que jamais elle ne sera claquemurée à la campagne dans quelque vieux château.

Il y avait quelque chose de si étrange dans le son des paroles d'Octave, et de si peu d'accord avec le vœu qu'elles exprimaient, que presque en même temps Armance et madame de Malivert sentirent leurs yeux se remplir de larmes. Armance eut à peine la force de répondre : *ah ! cher ami, que vous êtes cruel !*

Fort mécontent de ne pas savoir jouer le bonheur, Octave sortit brusquement. La résolution de terminer son mariage par la mort donnait à ses manières quelque chose de sec et de cruel.

Après avoir pleuré avec Armance de ce qu'elle appelait la folie de son fils, madame de Malivert conclut que la solitude ne valait rien à un caractère naturellement sombre. — L'aimes-tu toujours malgré ce défaut dont il est le premier à souffrir ? dit madame de Malivert ; consulte ton cœur, ma fille, je ne veux pas te rendre malheureuse, tout peut se rompre encore. — Ah ! maman, je crois que je l'aime encore davantage depuis que je ne le crois plus si parfait. — Eh bien, ma petite, reprit madame de Malivert, je ferai ton mariage dans huit jours. D'ici là sois indulgente pour lui, il t'aime, tu n'en peux douter. Tu sais quelle idée il a de ses devoirs envers ses parents, et cependant tu as vu sa fureur quand il te crut en butte aux mauvais propos de mon frère. Sois douce et bonne, ma chère fille, avec cet être que rend malheureux quelque préjugé bizarre contre le mariage. Armance, à laquelle ces paroles jetées au hasard présentaient un sens si vrai, redoubla d'attentions et de dévouement tendre pour Octave.

Le lendemain, de grand matin, Octave vint à Paris, et dépensa une somme fort considérable, à peu près les deux tiers de tout ce dont il pouvait disposer, pour acheter des bijoux de grand prix qu'il fit placer dans la corbeille de mariage.

Il passa chez le notaire de son père et fit ajouter au contrat de mariage des clauses extrêmement avantageuses à la future épouse et qui, en cas de veuvage, lui assuraient la plus brillante indépendance.

Ce fut par des soins de ce genre qu'Octave remplit les dix jours qui s'écoulèrent entre la découverte de la prétendue lettre d'Armance et son mariage. Ces jours furent pour Octave plus tranquilles qu'il n'eût osé l'espérer. Ce qui pour les âmes tendres rend le malheur si cruel, c'est une petite lueur d'espérance qui quelquefois subsiste encore.

Octave n'en avait aucune. Son parti était arrêté, et pour les âmes fermes, quelque dur que soit le parti pris, il dispense de réfléchir sur son sort et ne demande plus que le courage d'exécuter exactement; et c'est peu de chose.

Ce qui frappait le plus Octave, quand les préparatifs nécessaires et les soins de tout genre le laissaient à lui-même, c'était un long étonnement : *Quoi!* mademoiselle de Zohiloff n'était plus rien pour lui! Il s'était tellement accoutumé à croire fermement à l'éternité de son amour et de leur liaison intime, qu'à chaque instant il oubliait que tout était changé, il ne pouvait se figurer la vie sans Armance. Chaque matin presque, il avait besoin à son réveil de s'apprendre son malheur¹. Il y avait un moment cruel. Mais bientôt l'idée de la mort venait le consoler et rendre le calme à son cœur.

Toutefois, vers la fin de cet intervalle de dix jours, l'extrême tendresse d'Armance lui donna quelques moments de faiblesse. Dans leurs promenades solitaires, se croyant autorisé par leur mariage si prochain, Armance se permit une ou deux fois de prendre la main d'Octave qu'il avait fort belle², et de la porter à ses lèvres. Ce redoublement de soins tendres qu'Octave remarqua fort bien et auquel, malgré lui, il était extrêmement sensible, rendit souvent vive et poignante une douleur qu'il croyait avoir surmontée.

Il se figurait ce qu'eussent été ces caresses venant d'un être qui l'eût véritablement aimé, venant d'Armance, telle que d'après son propre aveu, dans la lettre fatale à Méry de Tersan, elle était encore deux mois auparavant. Et mon peu d'amabilité et de gaieté a pu faire cesser son amour, se disait Octave avec amertume. Hélas! c'était

l'art de me faire bien venir dans le monde qu'il fallait apprendre au lieu de me livrer à tant de vaines sciences ! À quoi m'ont-elles servi ? À quoi m'ont servi mes succès auprès de madame d'Aumale ? elle m'eût aimé si je l'eusse voulu. Je n'étais pas fait pour plaire à ce que je respecte. Apparemment qu'une timidité malheureuse me rend triste, peu aimable, quand je désire passionnément de plaire.

Armance m'a toujours fait peur. Je ne l'ai jamais approchée sans sentir que je paraissais devant le maître de ma destinée. Il aurait fallu demander à l'expérience et à ce que je voyais se passer dans le monde, des idées plus justes sur l'effet que produit un homme aimable qui veut intéresser une jeune fille de vingt ans...

Mais tout cela est inutile désormais, disait Octave en souriant tristement et s'interrompant : ma vie est finie. *Vixi et quem dederat cursum fortuna peregi**.

Dans certains moments d'humeur sombre, Octave allait jusqu'à voir dans les manières tendres d'Armance si peu d'accord avec l'extrême retenue qui lui était si naturelle, l'accomplissement d'un devoir désagréable qu'elle s'imposait. Rien alors n'était comparable à la rudesse de sa conduite qui réellement avoisinait l'apparence de la folie.

Moins malheureux dans d'autres instants, il se laissait toucher par la grâce séduisante de cette jeune fille qui allait être son épouse. Il eût été difficile, en effet, de rien imaginer de plus touchant et de plus noble que les manières caressantes de cette jeune fille ordinairement si réservée, faisant violence aux habitudes de toute sa vie pour essayer de rendre un peu de calme à l'homme qu'elle aimait. Elle le croyait victime de remords et cependant éprouvait pour lui une passion violente. Depuis que la grande affaire de la vie d'Armance n'était plus de cacher son amour et de se le reprocher, Octave lui était devenu plus cher.

Un jour, dans une promenade vers les bois d'Écouen, émue elle-même par les mots tendres qu'elle se permettait, Armance alla jusqu'à lui dire, et elle était de bonne

* En mourant abandonnée par Énée, Didon s'écrie : J'ai vécu, et cette destinée que la fortune avait tracée pour moi, je l'ai parcourue¹.

foi dans ce moment : — J'ai quelquefois des idées de commettre un crime égal au tien pour mériter que tu ne me craignes plus. Octave, séduit par l'accent de vraie passion et comprenant toute sa pensée, s'arrêta pour la regarder fixement et peu s'en fallut qu'il ne lui remît la lettre d'aveu dont il portait toujours les fragments sur lui. En portant la main dans la poche de son habit, il sentit le papier plus fin de la prétendue lettre destinée à Méry de Tersan et sa bonne intention fut glacée.

CHAPITRE XXXI

*If he be turn'd to earth, let me but
give him one hearty kiss, and you shall
put us both into one coffin.*

WEBSTER¹.

OCTAVE était tenu à un grand nombre de démarches nécessaires auprès de grands-parents qu'il savait désapprouver extrêmement son mariage. Dans les circonstances ordinaires, rien n'eût été plus pénible pour lui. Il fût sorti malheureux et presque dégoûté du bonheur des hôtels de ses illustres parents. A son grand étonnement, il observa, en remplissant ces devoirs, que rien ne lui était pénible; c'est que rien ne lui inspirait plus d'intérêt. Il était mort au monde.

Depuis l'inconstance d'Armance, les hommes étaient pour lui des êtres d'une espèce étrangère. Rien ne pouvait l'émouvoir, pas plus les malheurs de la vertu que la prospérité du crime. Une voix secrète lui disait : ces malheureux le sont moins que toi.

Octave s'acquitta avec une indifférence admirable de ce que la civilisation moderne a entassé de démarches sottes pour gâter un beau jour. Le mariage se fit.

Profitant d'un usage qui commence à s'établir, Octave partit aussitôt avec Armance pour la terre de Malivert, située en Dauphiné; et dans le fait il la conduisit à Marseille. Là il lui apprit qu'il avait fait vœu d'aller montrer en Grèce que malgré son dégoût pour les manières militaires, il pouvait manier une épée. Armance était si

heureuse depuis son mariage, qu'elle consentit sans désespoir à cette séparation momentanée. Octave lui-même, ne pouvant se dissimuler le bonheur d'Armance, eut la faiblesse, bien grande à ses yeux, de retarder son départ de huit jours, qu'il employa à visiter avec elle la sainte Baume, le château Borelli et les environs de Marseille¹. Il était attendri du bonheur de sa jeune épouse. Elle joue la comédie, se disait-il, et sa lettre à Méry me le prouve évidemment; mais elle la joue si bien! Il eut des moments d'illusion où la félicité parfaite d'Armance finissait par le rendre heureux. Quelle autre femme au monde, se disait Octave, même par des sentiments plus sincères, pourrait me donner autant de bonheur?

Enfin, il fallut se séparer; à peine embarqué, Octave paya cher ces moments d'illusion. Pendant quelques jours il ne se trouva plus le courage de mourir. Je serais le dernier des hommes, se disait-il, et un lâche à mes propres yeux si, d'après ma condamnation prononcée par le sage Dolier, je ne rends pas bientôt Armance à la liberté. Je perds peu de chose à quitter la vie, ajoutait-il en soupirant; si Armance joue l'amour avec tant de grâce, ce n'est qu'une réminiscence, elle se rappelle ce qu'elle sentait pour moi autrefois. Je n'aurais pas tardé à l'ennuyer. Elle m'estime probablement, mais n'a plus pour moi de sentiment passionné, et ma mort l'affligera sans la mettre au désespoir. Cette cruelle certitude finit par faire oublier à Octave la divine beauté d'Armance enivrée de bonheur, et se *pâmant* dans ses bras la veille de son départ. Il reprit du courage et, dès le troisième jour de navigation, avec le courage la tranquillité reparut. Le vaisseau se trouvait par le travers de l'île de Corse. Le souvenir d'un grand homme mort malheureux apparut à Octave et vint lui rendre de la fermeté. Comme il pensait à lui sans cesse, il l'eut presque pour témoin de sa conduite. Il feignit une maladie mortelle. Heureusement le seul officier de santé qu'on eût à bord était un vieux charpentier qui prétendait se connaître à la fièvre, et il fut le premier trompé par le délire et l'état affreux d'Octave. Grâce à quelques moments d'affectation, Octave vit au bout de huit jours qu'on désespérait de son retour à la vie. Il fit appeler le capitaine dans ce qu'on appelait un de ses moments lucides, et dicta son testament², que signèrent comme témoins les neuf personnes composant l'équipage.

Octave avait eu le soin de déposer un testament semblable chez un notaire de Marseille. Il laissait tout ce dont il pouvait disposer à sa femme, sous la condition bizarre qu'elle se remarierait dans les vingt mois qui suivraient son décès. Si madame Octave de Malivert ne jugeait pas à propos de remplir cette condition, il priait sa mère d'accepter sa fortune.

Après avoir signé son testament en présence de tout l'équipage, Octave tomba dans une grande faiblesse et demanda les prières des agonisants, que quelques matelots italiens récitèrent auprès de lui. Il écrivit à Armance, et mit dans sa lettre celle qu'il avait eu le courage de lui écrire dans un café de Paris, et la lettre à son amie Méry de Tersan qu'il avait surprise dans la caisse de l'oranger. Jamais Octave n'avait été sous le charme de l'amour le plus tendre comme dans ce moment suprême. Excepté le genre de sa mort, il s'accorda le bonheur de tout dire à son Armance. Octave continua à languir pendant plus d'une semaine, chaque jour il se donnait le nouveau plaisir d'écrire à son amie. Il confia ses lettres à plusieurs matelots, qui lui promirent de les remettre eux-mêmes à son notaire à Marseille.

Un mousse du haut de la vigie cria : *Terre !* C'était le sol de la Grèce et les montagnes de la Morée que l'on apercevait à l'horizon. Un vent frais portait le vaisseau avec rapidité. Le nom de la Grèce réveilla le courage d'Octave : Je te salue, se dit-il, ô terre des héros ! Et à minuit, le 3 mars, comme la lune se levait derrière le mont Kalos¹, un mélange d'opium et de digitale préparé par lui délivra doucement Octave de cette vie qui avait été pour lui si agitée. Au point du jour, on le trouva sans mouvement sur le pont, couché sur quelques cordages. Le sourire était sur ses lèvres, et sa rare beauté frappa jusqu'aux matelots chargés de l'ensevelir. Le genre de sa mort ne fut soupçonné en France que de la seule Armance. Peu après, le marquis de Malivert étant mort, Armance et madame de Malivert prirent le voile dans le même couvent.

APPENDICE

LETTRE DE STENDHAL A PROSPER MÉRIMÉE SUR LE SUJET D'ARMANCE

Paris, le 23 décembre 1826.

IL y a plus d'impuissants qu'on ne croit. Une femme que vous voyez le lundi a un Olivier¹. Dans le charmant petit fragment des *Mémoires de la duchesse de Brancas*, publiés par le feu duc de Lauraguais² et que Mareste vous prêtera, il y a deux impuissants, *viz*³ : M. de Maurepas, ministre, et M. le Marquis de La Tournelle, le premier mari de la duchesse de Châteauroux. J'ai aussi étudié Swift dans la *Biographie des romanciers* par sir Walter Scott⁴.

J'ai pris le nom d'Olivier, sans y songer, à cause du défi. J'y tiens parce que ce nom seul fait *exposition* et exposition non indécente. Si je mettais Edmond ou Paul, beaucoup de gens ne devineraient pas le fait du *Babilanisme*⁵ (mot italien pour le cas de M. de Maurepas). Je veux intéresser pour Olivier, peindre Olivier. Le dénouement que vous proposez avec la surprise de lord Seymour, etc., vient d'une bonne tête dramatique, mais, en fin de compte, mon pauvre Olivier est odieux⁶. Les gens sages diront : « Que diable ! quand on est *babilan*, on ne se marie pas. Olivier vient gêner sa femme et lord Seymour, qu'il s'en aille, bon voyage ! » Le *Babilanisme* rend timide, autrement rien de mieux que de faire l'aveu. Ce mari du lundi, M. de Maurepas, M. de La Tournelle l'ont bien fait. M. de La Tournelle est mort désespéré et amoureux fou de sa femme. Olivier, comme tous les Babilans, est très fort sur les moyens auxiliaires qui font la gloire du *Président*⁷. Une main adroite, une langue officieuse, ont donné des jouissances vives à Armance. Je suis sûr que beaucoup de jeunes filles ne savent pas précisément en quoi consiste le mariage physique.

Je suis également sûr de ce second cas beaucoup plus fréquent : l'accomplissement du mariage leur est odieux *pendant trois ou quatre ans*, surtout quand elles sont grandes, pâles, élancées, douées d'une taille à la mode. Il est vrai que j'ai copié Armance, d'après la dame de compagnie de la maîtresse de M. de Stroganoff qui, l'an passé, était toujours aux Bouffes⁸.

J'ai comme vous, les plus grands scrupules sur la lettre écrite

par le commandeur. Mais il me faut une petite cause pour arrêter l'aveu. Mon expérience m'a appris qu'une fille pudique aime beaucoup mieux mettre ses lettres dans une cachette que les donner à son amant de la main à la main. On n'ose pas même regarder cet amant quand on sait qu'il vient justement de lire la lettre qu'on a écrite.

Malivert est le nom de mon village; *Bonnivet* est le nom de l'amiral favori de François I^{er}. S'il eût fait race, Bonnivet serait comme Montmorency à peu près, et mieux que Luynes et Sully.

Ce roman est trop *erudito*, trop savant. A-t-il assez de chaleur pour faire veiller une jolie marquise française jusqu'à deux heures du matin ? *That is the question*. Voilà ma sensation en recevant votre lettre. Madame d'Aumale, c'est madame de Castries que j'ai faite sage¹. Mais je reviens à la question de chaleur, vous n'en dites rien. Est-ce mauvais signe ? Si le roman n'est pas de nature à faire passer la nuit, à quoi bon le faire ?

Une jeune femme s'intéressera-t-elle à Olivier ?

J'ai à faire une scène d'amour. Armance dira qu'elle aime. Olivier usurperait sur le caractère du *cocu* s'il se tuait à cause de cet accident; cela retomberait dans le *Meinau*, de *Misanthropie et Repentir*².

Le vrai Babilan doit se tuer pour ne pas avoir l'embarras de faire un aveu. Moi (mais à quarante-trois ans et onze mois), je ferais un bel aveu; on me dirait *qu'importe !* Je mènerais ma femme à Rome. Là, un beau paysan, moyennant un sequin, lui ferait trois compliments en une nuit.

Mais cette vérité est du nombre de celles que la peinture *par du noir et du blanc*, la peinture par l'imagination du spectateur ne peut pas rendre. Que de choses vraies qui sortent des moyens de l'art ! Par exemple, l'amour inspiré par un homme sans bras ni jambes, comme l'infâme créature qui déshonore votre bureau.

Il me semble donc que le Babilan ne doit pas être cocu. Le vrai beau cocu est *Émile* qui s'est marié par amour et estime. Avez-vous lu cette suite d'*Émile*³ ? Le *Dean Swift* ne voulait pas se marier pour ne pas faire l'aveu; il se maria, sollicité par sa maîtresse, mais jamais ne la vit *en tête-à-tête*, pas plus après qu'avant⁴.

Dans le salon d'un comte, pair de France, noble en 1500 et fort riche, j'ai froid près de la fenêtre, quand il y a vent du nord. Votre objection provient de la *vérité globale*, mon assertion de *l'étude de la nature*. Votre objection serait parfaite en Angleterre.

J'ai relu votre lettre :

Quand même Armance couchant avec mon Olivier toutes les nuits, à Marseille, serait étonnée :

1^o Elle l'adore, et avec la main, il lui donne deux ou trois extases chaque nuit.

2^o Par timidité, par pudeur féminine, elle n'oserait rien dire. Mais l'amour seul suffit pour tout expliquer.

Le genre de peinture dont je me sers, le genre noir sur du blanc,

ne me permet pas de suivre la vérité. En 2826, si la civilisation continue et que je revienne rue Duphot¹, je raconterai qu'Olivier a acheté un beau godmiché portugais, en gomme élastique, qu'il s'est proprement attaché à la ceinture, et qu'avec ledit, après avoir donné une extase complète à sa femme, et une extase *presque complète*, il a bravement consommé son mariage, rue du Paradis², à Marseille.

Quand on est songe-creux, homme d'esprit, élève de l'École Polytechnique comme Olivier, voilà ce qu'on fait. Donner des extases avec la main, quelle belle périphrase pour éviter le mot sale br.nl.r! Objet des méditations d'Olivier : donner des extases, etc., a été l'objet des méditations d'Olivier pendant toute sa jeunesse. Il faut que vous sachiez qu'il passait sa jeunesse chez les filles ; c'est ce que j'ai cherché à indiquer modestement. Armance lui conte cette calomnie que l'on fait sur son compte³.

Mais, pour Dieu ! répondez sur l'article *chaleur*. Gardez ma lettre, nous en reparlerons peut-être en 1828.

COMTE DE CHADEVELLE.

LE ROUGE ET LE NOIR

PRÉFACE

E^N 1830, Henri Beyle vient d'avoir 47 ans. Et c'est cette année même que, sous le pseudonyme de Stendhal, il publie le premier de ses deux ou trois indéniables chefs-d'œuvre. Depuis neuf années il habite Paris presque continuellement. Il y était bien obligé par la police du gouvernement autrichien qui lui avait interdit le séjour de sa chère Italie. Dans ses *Souvenirs d'égotisme* nous trouvons le tableau fidèle de sa vie sous la Restauration. Au café il rencontre chaque jour un petit nombre d'amis fidèles, et il fréquente avec assiduité les principaux salons littéraires où il fait figure de causeur plein de verve, parfois très caustique. Lors des premières escarmouches du romantisme il a montré dans ses deux brochures sur Racine et Shakespeare qu'il savait être un polémiste redoutable. Au surplus, celui que l'Empire avait vu adjoint aux Commissaires des guerres, auditeur au Conseil d'État, inspecteur du Mobilier et de la Couronne, n'est plus qu'un dilettante, un passionné d'opéra, de peinture, de belles-lettres, de politique. Les idées lui plaisent pour elles-mêmes. Les ouvrages qui ont alors le plus fait pour son renom sont précisément ceux pour lesquels il a le plus emprunté à ses devanciers (*Vie de Haydn*, Mozart et Métastase, 1814 ; *Histoire de la Peinture en Italie*, 1817 ; *Rome, Naples et Florence*, 1817 ; *Vie de Rossini*, 1824). Ces livres purent rendre des services aux touristes comme à ceux qui goûtent la musique et les arts plastiques, mais ils ne sont pour les trois quarts, il le reconnaît lui-même, que « des extraits judicieux des meilleurs ouvrages » publiés sur les questions auxquelles ils se rapportent.

Stendhal ne s'aveuglait donc pas sur ses « plagats ». Mais sans emploi de 1815 à 1830, il ne lui restait à peu près que sa plume pour vivre. Le retour des Bourbons le fit écrivain plus encore peut-être que ses goûts. Il n'eut jamais une grande vanité littéraire, bien qu'il appréciât justement sa valeur et qu'il sût

annoncer avec une étonnante prescience sa gloire posthume. Du moins il n'attendait pas de son seul génie de grands succès d'argent, en quoi il fut sage. Au contraire il pensait assez naïvement se faire de précieuses ressources avec les divers travaux de librairie qu'il entreprenait sans se lasser, et dont il enrichissait les pages copiées de trésors puisés dans sa seule observation, sa seule raison, son seul esprit. Du jour où la Révolution de Juillet lui permit de briguer un nouvel emploi public et qu'il devint consul à Trieste, puis bientôt à Civita-Vecchia, ayant son pain quotidien assuré, il n'écrira plus que pour son plaisir. Les Mémoires d'un Touriste feront peut-être exception à cette règle, mais le consul Henri Beyle, alors en congé et ne touchant qu'un demi-traitement, se trouvera de nouveau dans une situation analogue à celle qui avait été la sienne avant la Révolution de Juillet. Pour ce qui est de ses romans et de ses nouvelles, il pourra bien en emprunter le thème, du moins on ne pourra plus sans injustice lui en tenir rigueur.

Certes, dès 1822, son recueil de réflexions et d'anecdotes sur l'Amour renfermait assez de traits originaux, de vues générales et profondes, d'observations aiguës et d'effusions poétiques d'autant plus fraîches qu'elles jaillissent comme une source imprévue, pour faire la célébrité d'un homme. Toutefois ce petit livre battit le record des insuccès de librairie et un premier roman, *Armance*, avait été généralement considéré comme incompréhensible.

L'auteur n'accordait pas grande importance à tout cela. Il se faisait la main et se plaignait plus de sa pauvreté que de son manque de succès.

Le petit cercle des lettrés cependant reconnaissait sa valeur et David d'Angers venait de modeler son médaillon, l'année même qu'il fit paraître ses *Promenades dans Rome* (1829). Son cousin très dévoué, Romain Colomb, qui avait été pour cet ouvrage son collaborateur occasionnel, avait durant bien des mois remarqué sur son bureau un dossier qui dormait, avec, en gros caractères, un seul nom pour titre sur la couverture : Julien.

C'était l'ébauche ou tout au moins le premier projet du *Rouge et Noir*.

Dans une note liminaire qui figurait sur la première édition et qu'à l'encontre de presque tous les éditeurs j'ai rétablie dans celle-ci, *Stendhal* affirme que cet ouvrage fut écrit en 1827 et qu'il ne contient aucune allusion politique aux événements de

1830. Simple précaution d'un esprit prudent et qui ne trompera personne. A la page suivante du reste l'auteur donne pour sous-titre à son livre : « Chronique de 1830 », et contrairement à son allégation, de nombreuses allusions à des faits immédiatement contemporains militent en faveur de cette dernière date. Aussi bien le fait divers qui, comme nous allons le voir, servira de support à l'œuvre d'Henri Beyle ne dut lui être connu avec quelques détails que par la lecture de la Gazette des Tribunaux dont il était friand et qui le relatait dans ses numéros des 28, 29, 30 et 31 décembre 1827. (Nous publions cette relation de la Gazette en Appendice.) Peut-être même le romancier ne lut-il ces numéros qu'avec quelques mois de retard et il n'est pas impossible, si l'on en croit une note écrite de sa main sur un exemplaire des Promenades dans Rome, que l'idée première du roman lui soit venue dans la nuit du 25 au 26 octobre 1828, à Marseille. Sur le manuscrit de Lucien Leuwen, il a laissé de même cette autre indication : « A Marseille, en 1828, je crois, je fis trop court le manuscrit du Rouge. » On n'a point attaché, semble-t-il, à cette double affirmation toute l'importance qu'elle mérite. Elle a le simple tort de contredire l'itinéraire connu de Stendhal qui n'aurait pu se trouver, pense-t-on, sur les bords de la Méditerranée à la fin de cette année-là. Mais sommes-nous renseignés de façon si certaine sur tous ses déplacements ? Il y a encore bien du mystère dans son existence. Au cours de son Voyage dans le Midi de la France il fait encore allusion à un voyage de 1828 : il serait passé par Bordeaux, Toulouse, Carcassonne, aurait franchi les Pyrénées à Figuières et aurait poussé jusqu'à Barcelone. Il serait également passé à Nîmes. Beyle a fort bien pu faire ce voyage de la fin de septembre au 15 novembre. Il aurait donc pu se trouver à Marseille aux dates indiquées et y avoir écrit la première ébauche de ce Julien qui devait devenir le Rouge et le Noir.

Quoi qu'il en soit, ce ne dut être qu'après avoir terminé les Promenades dans Rome et probablement le 18 janvier 1830 que Stendhal rouvrit le dossier qui dormait sous le titre de Julien, et le mit au point avec la rapidité qu'il apportait d'ordinaire à la rédaction de ses livres. Toute la seconde partie en particulier avec ses allusions à Hernani, au ballet de Manon, et autres événements contemporains, n'a pu être écrite sous sa forme définitive qu'après les premiers jours de mai 1830.

Par un traité en date du 8 avril suivant, l'auteur avait cédé pour 1.500 francs à l'éditeur Levavasseur le droit d'en tirer deux éditions de 750 exemplaires chacune : la première, in-8°,

en 2 volumes, et la seconde, in-12, en 4 volumes. Les premiers bons à tirer furent donnés le 10 mai ; le 25 on en est à la neuvième feuille du premier tome. La septième feuille du second, composée le 25 juillet, ne fut imprimée que le 4 août : les ouvriers typographes avaient quitté leur travail pour aller se battre aux jours des Trois Glorieuses, pendant que Beyle, tranquille dans sa chambre des Valois, rue de Richelieu, notait les progrès de l'insurrection sur les marges de son exemplaire du Mémorial de Sainte-Hélène qu'il relisait au bruit de la fusillade. Il terminait et remaniait son œuvre jusqu'en novembre. Mais il venait d'être nommé consul à Trieste ; il n'avait plus alors la tête à corriger ses épreuves, aussi, laissant à l'éditeur le soin de relire les derniers cartons, il se mettait en route le 6 novembre pour aller prendre possession de son consulat.

Il laissait derrière lui — avec ce fatalisme et ce détachement qui chez lui n'étaient point feints mais qu'il montra toujours pour tous ses écrits — ces deux volumes qui devaient mettre leur auteur au rang des premiers romanciers psychologues non seulement de son temps et de son pays, mais de tous les âges et de toutes les littératures.

Outre l'intérêt propre du roman, son titre pique notre curiosité. Stendhal, raconte Romain Colomb, le trouva subitement et comme sous le coup de l'inspiration. Ce n'était peut-être qu'une concession à la mode du temps qui était aux noms de couleurs ; mais on a voulu y voir aussi une allusion aux hasards de la destinée analogues à ceux du jeu et le très érudit Stendhalien M. Pierre Martino a retrouvé deux ouvrages anglais antérieurs à celui de Beyle et qui portent ce même titre pris dans cette acception très nette. D'autres ont émis l'hypothèse que ces couleurs soulignaient le conflit des idées de la gauche libérale avec les menées des prêtres et de la Congrégation sous le règne de Charles X. Beyle, de son côté, aurait donné une explication aussi plausible : le Rouge signifierait que venu plus tôt Julien Sorel eût été soldat, mais que, dans l'époque où il vécut, il dut se faire prêtre, de là le Noir. C'est dans une intention analogue que Stendhal, quelques années plus tard, racontant l'histoire de Lucien Leuwen, l'a voulu successivement appeler l'Amarante et le Noir, puis le Rouge et le Blanc. Le premier titre eût symbolisé les tenues portées tour à tour par son héros : l'uniforme des lanciers, puis l'habit des maîtres des requêtes ; le second eût marqué l'opposition des sentiments libéraux et des sentiments légitimistes qui se heurtent dans plus d'un chapitre de son livre, ou, comme il l'a noté lui-même sur le manuscrit de son roman :

« Rouge, le républicain Lucien ; blanc, le jeune royaliste de Chasteller ».

Au lecteur de choisir sa version, mais si le titre peut garder encore quelque obscurité pour ceux à qui il faut tout expliquer, les sources du roman sont mieux connues et permettent de bien comprendre comment Stendhal composait et quelle était d'ordinaire sa méthode de travail.

On a voulu soutenir que son don d'invention était à peu près nul parce que l'anecdote dont il part, presque toujours, est prise par lui, sans y toucher grand-chose, ou dans un vieux livre ou dans une gazette récente. Il est vrai que pour Stendhal le thème initial importait peu. Ce qu'il voulait, ce n'était que la vérité absolue dans l'ordre des idées. Et s'il n'avait pas l'imagination des faits, du moins avait-il celle des sentiments à un degré où bien peu surent atteindre. Le sujet pour lui est ce noyau central autour duquel il va cristalliser tout à son aise. Si la comparaison ne semblait irrespectueuse, nous dirions qu'il fait ses romans comme on fabrique des perles japonaises. Au centre, le petit morceau de nacre ou d'écaille n'a plus grande importance. Il a bientôt disparu sous les couches concentriques d'une matière sans prix et d'un orient idéal. Ainsi, par ce don qu'il a d'expliquer perpétuellement la pensée et la vie, Stendhal a su créer des types immortels.

Pourquoi a-t-il écrit *Armance* ? En apparence parce qu'il avait été séduit l'année précédente par un sujet assez scabreux que, d'après un roman allemand, Mme de Duras puis H. de La Touche avaient traité tour à tour. Stendhal prit le même sujet et développa à son tour ce cas exceptionnel d'un jeune héros si disgracié de la nature qu'il était empêché de témoigner l'amour qu'il ressentait. Mais tout aussitôt il en fit une œuvre personnelle et qui n'appartient réellement qu'à lui.

On sait de même que l'idée première et parfois tout le plan de l'Abbesse de Castro, comme des *Chroniques italiennes*, ou de la Chartreuse elle-même, sont puisés dans de vieux ouvrages italiens.

Le Rouge et le Noir, quant à lui, n'est qu'un fait divers romancé. Antoine Berthet, fils d'artisan pauvre, est distingué par son curé à cause de sa vive intelligence. Il entre au séminaire, mais sa mauvaise santé l'en fait sortir. M. Michoud lui confie l'éducation de ses enfants ; il devient l'amant (ou du moins il l'a

prétendu) de Mme Michoud, âgée de trente-six ans et d'une réputation jusque-là intacte. Il entre ensuite au grand séminaire de Grenoble où on ne le garde pas. Il trouve alors une nouvelle place de précepteur chez M. de Cordon. Il a une intrigue avec la fille de la maison. Congédié de nouveau, aigri de n'être toujours qu'un domestique, il jure de se venger. Et dans l'église du curé de Brangues, son bienfaiteur, le 22 juin 1827, il tire pendant la messe un coup de pistolet sur Mme Michoud. En décembre, il passe devant la cour d'assises de l'Isère ; il est condamné et porte sa tête sur l'échafaud le 23 février 1828. Il avait vingt-cinq ans.

Ce canevas si sec, l'ai-je emprunté au roman de Stendhal ? Non point : ce fait passionnel est rigoureusement authentique, et les lecteurs de la Gazette des Tribunaux ont pu le lire à l'époque dans leur journal. Mais changeons, si vous le voulez bien, quelques noms. Berthet deviendra Julien Sorel, Mme Michoud sera Mme de Rênal, et son amie, Mme Marigny : Mme Derville ; M. de Cordon s'appellera le marquis de La Mole, et Mlle de Cordon : Mathilde de La Mole. Le village de Brangues sera baptisé Verrières. Voilà ce qu'a fait Stendhal. Il eut, certes, d'autres modèles, mais plutôt pour les caractères que pour la conduite de son récit. Pour l'intrigue il n'a rien changé au fait divers lui-même et si dans un roman le lecteur n'est curieux que de savoir comment l'histoire finit, le compte rendu des assises de l'Isère en décembre 1827 lui a dit tout ce qui peut l'intéresser. Il n'a plus besoin d'ouvrir l'œuvre du romancier.

Ceux qui se soucient au contraire de la vraisemblance des actions humaines, du ressort des grandes passions, de la logique des caractères et du merveilleux spectacle d'une volonté qui sait triompher de difficultés en apparence invincibles, par le seul mérite de sa force, de sa souplesse et de son application constante, ceux-là reconnaîtront, en Stendhal, le maître le plus incontestable du roman moderne.

Car si Stendhal a utilisé abondamment l'anecdote que lui fournissait le procès Berthet, s'il a suivi les grandes lignes du drame et respecté, dans leurs linéaments, les caractères des principaux protagonistes, il y a du moins tellement ajouté au moyen de son expérience propre qu'il a vraiment recréé ce drame. Non seulement il enchaîne, explique, rend logiques tous les actes de ses personnages, les montrant conformes à leur tempérament et à leur éducation, mais surtout il construit, avec toute la rigueur de son esprit logicien, sur le terrain solide de sa perspicace observation.

Stendhal a écrit avec le Rouge et le Noir un roman de mœurs et un tableau politique en même temps qu'un roman psychologique. Il a rapporté les conversations qu'il avait entendues dans les salons. Et il a mis en scène, sous leur nom ou sous un nom à peine modifié, bien des habitants de Grenoble, comme l'abbé Chélan, le géomètre Gros, son condisciple Chazel, le libraire Falcon et le bibliothécaire Ducros, tous personnages dont il nous parle plus abondamment dans la Vie d'Henri Brulard. Il emprunte encore pour en faire la confidente de Mme de Rénal le nom d'une amie de sa sœur Pauline, Mme Der-ville. Il met en scène de la même manière une dame qui venait d'avoir pour lui des bontés, Mme de Rubempré, la propre cousine de Delacroix.

Par ailleurs il nous montre des personnalités politiques, comme M. Appert, membre influent de la Société des prisons, ou divers ministres de la Restauration. Que le comte Altamira soit en réalité son ami Domenico di Fiore, le proscrit de Naples ; que M. Valenod ait été copié sur Michel Faure, directeur du dépôt de mendicité à Saint-Robert (Isère), que Beyle avait bien connu à Grenoble et à Vienne durant la campagne d'Autriche, voilà ce qui aujourd'hui est absolument prouvé et su. Sur bien d'autres points il reste de la besogne pour les chercheurs : l'abbé de Fri-lair, nous a affirmé M. H. Dumolard, aurait été peint d'après un des grands vicaires de Grenoble. Et sur la ressemblance de Fouqué et de Bigillion, du Père Pirard et de l'abbé Raillanne, sur les traits empruntés par Stendhal à son propre père pour en doter tantôt M. de Rénal et tantôt le père de Julien, il y a toute une étude patiente à écrire et dont les grandes lignes se trouvent déjà tracées dans l'introduction historique ou dans les notes que M. Jules Marsan a ajoutées aux volumes du Rouge et Noir parus dans l'excellente édition critique des œuvres de Stendhal que nous devons aux soins éclairés de MM. Paul Arbelet et Édouard Champion. Tous les personnages de ce roman ont eu ainsi pour modèles quelques êtres réels bien connus de l'auteur. C'était un de ses procédés constants de composition. Pour Mathilde de La Mole, Beyle ne pouvait guère la représenter d'après Mlle de Cordon : on ne sait à peu près rien de son rôle dans la singulière aventure d'Antoine Berthet. Mais au début de 1830 un petit scandale mondain fournit au romancier la clé de son héroïne. Le docteur Parturier publiant en 1929 les Lettres de

Mérimée aux Grasset a bien montré comment Mary de Neuville, la nièce d'Hyde de Neuville, le ministre de Louis XVIII et l'ami de Chateaubriand, a fourni le type de cette jeune fille hautaine, passionnée et fantasque. Et M. Pierre Jourda, étudiant à son tour tout ce que Mary avait fourni à Beyle pour le caractère de Mathilde de La Mole, demande fort pertinemment par surcroît (le Divan, juillet 1929) si Hyde de Neuville lui-même, le conspirateur né, n'a pas servi de modèle pour tout l'épisode de la Note secrète.

Mais surtout, et comme tous les grands écrivains, Stendhal a rempli ses livres de lui-même. C'est toujours de son propre cœur qu'un auteur tire les traits les plus profonds.

Flaubert, avec ses grandes moustaches et sa voix bourrue, répondait volontiers quand on lui demandait quelle femme avait servi de modèle pour Mme Bovary : « Mme Bovary, c'est moi. » La boutade était renouvelée de Stendhal qui aimait affirmer que Julien Sorel avait été peint d'après lui-même. Le petit Julien, en effet, près de Mme de Rênal, les premiers soirs, ne montre-t-il pas cette même timidité dont Beyle ne sut jamais se débarrasser devant les femmes et qu'il témoigna six mois à Louason, six ans à la comtesse Marie ? Est-ce encore Julien Sorel écrivant sa première lettre pour M. de La Mole ou Stendhal, commis de Pierre Daru, qui a écrit cela avec deux 1 ? Mais surtout Henri Beyle a donné à Julien ses idées, sa sensibilité et toutes ses réactions dans la vie.

N'est-ce pas de même le jeune Beyle si candide et si vite hostile qui nous est peint dans Armance, quand un observateur dit d'Octave de Malivert : « Il dédaigne de se présenter dans un salon avec sa mémoire ; et son esprit dépend des sentiments qu'on fait naître en lui. » Nous pourrions ainsi multiplier les exemples et, dans tous les romans de Stendhal, relever de nombreux traits qui expliquent autant l'auteur que le personnage. Mais il est certain qu'entre tous ses héros, c'est Julien Sorel qui lui ressemble le plus.

Il a été bien diversement apprécié, ce petit paysan, dont l'âme est si brûlante et l'apparence de glace. Beaucoup le tiennent pour une âme méchante. Suivant l'expression même de l'auteur, il est l'homme malheureux en guerre avec la société. On l'a traité d'hypocrite, d'ambitieux avide, de bête de proie. Il n'a cependant pas la cruelle perfidie de Valmont, ni la sécheresse de cœur d'un Rastignac ou d'un Marsay, ni la curiosité sadique et froide d'un Robert Greslou, ni l'ignoble bassesse de Bel-Ami. C'est un jeune homme dont la sensibilité trop vibrante n'est plus

maîtrisée par une morale sans valeur à ses yeux. Il demeure, malgré tout, un jeune être sentimental dont les circonstances autant que l'ambition ont fait un roué. Il a le goût du risque et veut s'affranchir à la fois de la catégorie des classes sociales et du pouvoir de l'argent. Il est naturel qu'il paie de sa tête la folle gageure qu'il ne pouvait gagner. Mais ne devons-nous pas le plaindre ? Le plaindre, et lui être reconnaissant aussi de nous avoir enseigné la maîtrise de soi dans la passion, et cet art de demeurer lucide au sein même de l'action. Il est si charmant au surplus, et a fait verser bien d'autres larmes que celles qu'il a tirées des beaux yeux des deux femmes qui, la veille de son supplice, se disputent encore son cœur. Comme le disait ce délicieux Alain-Fournier : « Combien de jeunes femmes sont des amoureuses inconsolées de Julien Sorel ! » Bien peu, quand elles sont tout à fait sincères, ne reconnaissent pas son attrait et combien les étonnent et les séduisent sa dure fermeté et son dressage de Mathilde de La Mole. L'exaltation grandiloquente de celle-ci aurait de quoi surprendre, si Stendhal n'avait toujours adoré ces étrangetés révélatrices des caractères durement trempés. Il devait s'en permettre un nouvel exemple bien autrement significatif en imaginant plus tard le personnage de Lamiel.

Le moins qu'on puisse reconnaître à Julien Sorel, cet ambitieux passionné, si plein d'énergie, dans la poitrine duquel bat un cœur aussi tendre qu'ardent, c'est un intérêt toujours nouveau et toujours actuel, d'autant plus que ce visage inquiet et volontairement un peu sombre est encore mis en valeur par les deux figures féminines qui lui font un perpétuel cortège : Mme de Rênal, d'une admirable tendresse pudique, Mathilde de La Mole, dont l'orgueil cherche en vain à combattre l'amour insensé, s'affrontent toutes deux en une contradiction constante. Elles sont parmi les peintures les plus achevées de notre littérature romanesque avec celles précisément de la Sansvéрина et de la douce et cornélienne Clélia Conti que nous devons encore à Stendhal, mais qui jouent leur rôle dans la Chartreuse de Parme, cet autre chef-d'œuvre.

Stendhal, en effet, doit nous sembler encore admirable pour cette intuition de l'âme féminine qui lui permet de tout nous montrer de la perpétuelle agitation du cœur de ses héroïnes, ces continuelles amoureuses, qui ne le sont pas moins aux heures où elles résistent à la passion envahissante qu'à la minute où elles y succombent pour toujours.

A y bien réfléchir, cette grande fresque où tout est peint dans le détail avec un art de miniaturiste, suivant le mot si juste de M. Paul Bourget, est d'une réussite d'autant plus unique que les difficultés y étaient accumulées comme à plaisir. Et ce n'était pas la moindre que devait vaincre Stendhal pour mener son roman à bien que de ne pas s'écarter d'un pouce des événements qui l'avaient inspiré. Il faut bien reconnaître qu'en plus d'un point cette rigide armature aurait gêné et blessé un génie moins robuste, tout particulièrement dans les dernières pages. Croirons-nous Arnould Frémy, quand, dans la Revue de Paris du 1^{er} septembre 1853, il écrivait en parlant de l'auteur : « Personne ne dira plus de mal du dénouement du Rouge qu'il n'en disait lui-même ! » Ce trait, s'il est authentique, doit exprimer seulement la pudeur d'un auteur modeste qui, quelque conscience qu'il ait de son mérite, n'aime pas élever la voix et préfère paraître douter de soi plutôt que de prêter à sourire par sa vanité.

Stendhal a mis trop d'adresse et de maîtrise dans le récit de l'acte homicide de Julien et dans ce retour d'adoration sentimentale envers sa victime, qui en est le couronnement logique, pour n'avoir pas au fond de lui-même été satisfait de sa création.

Et pourtant, je ne l'ignore point, ce dénouement a paru « bien bizarre et, en vérité, un peu plus faux qu'il n'est permis ». C'est ainsi que s'exprimait Émile Faguet, après avoir affirmé que Stendhal n'était pas intelligent. Il prétendait en outre démontrer que le coup de pistolet tiré en pleine église sur Mme de Rênal n'était pas plus dans le caractère de Julien Sorel que dans la logique des événements.

Julien en effet, selon Faguet, ayant pris la décision de se venger et courant la poste comme un insensé, paraît avoir oublié qu'il est toujours le maître de la situation. Le marquis de La Mole vient certes de manifester le désir de rompre toute relation avec lui, mais ce grand seigneur a dû faire taire déjà des griefs autrement sérieux que ceux que vient de lui révéler la lettre de la châtelaine de Verrières. Avait-il réellement besoin de ce dernier témoignage pour craindre que Julien Sorel ne fût qu'un suborneur de femmes ? Son nouveau mouvement de colère apaisé, ne lui faudra-t-il pas se représenter que le mariage seul peut sauver l'honneur de sa fille ? Que n'a-t-il pas déjà fait, malgré sa rancœur, pour son futur gendre en lui obtenant un titre et une lieutenance dans les hussards !

Julien n'a donc qu'à attendre quelques heures, quelques jours tout au plus : le veto formel un peu puérilement opposé à des projets si avancés sera rapporté. Mais alors, lui, Julien, « l'impeccable ambitieux, l'homme de sang-froid effrayant et de volonté imperturbable » (ce sont encore les expressions de M. Faguet), perd la tête, s'en va d'une traite assassiner celle qui l'a dénoncé et brise ainsi sa carrière. Plus qu'un crime il commet ce jour-là une sottise.

Telle est dans ses grandes lignes l'argumentation de Faguet. Elle semble inattaquable, paraît-il, à beaucoup et en particulier à l'un des stendhaliens les plus distingués d'aujourd'hui, à M. Henri Rambaud qui a pris la peine d'en écrire de longues pages.

Certes, les hommes pratiques qui voient dans le héros du Rouge et Noir un esprit prudent et calculateur, ne peuvent lui pardonner de faire crouler d'un seul geste irréfléchi tout un édifice aussi patiemment construit. C'est qu'ils traitent Julien Sorel en ambitieux vulgaire et ne veulent voir en lui que le type même de l'arriviste. Voilà la grande erreur initiale. Si on la partage, on ne peut comprendre évidemment comment un être qui aurait si méticuleusement agencé sa carrière, qui serait sur le point de recueillir les fruits d'une si longue hypocrisie, pourrait soudain devenir assez faible ou assez insensé pour tout sacrifier dans la colère d'un instant.

Mais peut-on admettre que Julien Sorel soit un jeune homme habile ? Non, certes : dans tout le livre, il accumule comme à plaisir les maladresses, et la passion chez lui l'emporte constamment sur le calcul.

Il s'exerce à l'hypocrisie depuis surtout qu'il la voit conduire le monde et, pour mieux en imposer à une foule crédule, cacher les pires faiblesses sous son masque complaisant. Ce n'est point cependant à proprement parler un hypocrite. C'est un impulsif, un impulsif fort intelligent qui a compris le danger de la franchise dans la vie de société et qui cherche à réprimer ses accès de loyauté, à refréner tous les mouvements brusques et fous de la jeunesse qui renaissent si facilement en lui chaque fois qu'il oublie de se surveiller. Il s'essaie avec application à la tartuferie, et, aussi patient que bon observateur, n'y réussit pas trop mal. Il est toutefois bien novice dans cet emploi, et reste loin d'avoir l'accoutumance et le cuir épais du Tartufe de Molière à qui on a voulu trop souvent, à la suite de M. A. Thibaudet, l'identifier. Son indignation va donc éclater en sursauts plus violents encore que ceux du faux ami d'Orgon quand il se voit démasqué.

Ni arriviste, ni Tartufe, Julien est un jeune homme d'une adresse presque toujours assez maladroite, suivant le mot même de Stendhal. C'est surtout un plébéien révolté que pousse bien moins la pensée de profits immédiats que le souci d'une dignité orgueilleuse. En outre, il est absolument dénué de sens moral, c'est là ce qui à bon droit choquait tant Faguet.

Rien d'étonnant alors si cet être jeune, parfaitement spontané, et aussi capable du mal que du bien, décide, dans un sursaut de passion, de se venger de Mme de Rênal. Il lui en veut d'autant plus qu'au fond de son cœur il n'a cessé de la chérir. Il a contre elle tout le ressentiment d'un grand amour trompé. En faut-il plus pour le rendre criminel ?

C'est donc se montrer singulièrement timide, ou inattentif aux caractères des personnages, que d'excuser Stendhal de son dénouement en soulignant qu'il ne l'a pas inventé, mais qu'il a reproduit avec scrupule les détails lus par lui dans la Gazette des Tribunaux. N'est-ce pas au surplus méconnaître un peu trop l'apport personnel de Stendhal que de n'apercevoir dans le crime de Julien Sorel que le calque fidèle de celui d'Antoine Berthet ?

Les critiques intransigeants ajoutent que le coup de pistolet tiré en réalité par Berthet n'est plus dans la logique du caractère de Julien Sorel, tout au moins du Julien prudent, calculateur et habile, que l'auteur a substitué au petit séminariste débile qui lui a servi de modèle. Ce reproche se confond en partie avec la méconnaissance de la vraie nature, de la véritable idiosyncrasie de Julien que nous avons déjà mise en lumière. Et si l'on demandait à ces argumentateurs subtils sur quoi ils s'appuient pour admettre que le meurtre de Mme Michoud par Antoine Berthet rentrait dans la logique du caractère de cet être falot, ils ne sauraient évidemment faire d'autre raisonnement que celui-ci : il faut bien que cet acte ait été dans son caractère puisqu'il l'a commis.

La défense est piètre, mais elle est d'un tour courant, et demeure seule valable devant l'acte intempestif de tout criminel non prédisposé, de tout criminel d'occasion.

On aura tout aussi bien la raison pour soi si l'on affirme la nécessité du meurtre de Mme de Rênal par Julien Sorel en s'appuyant uniquement sur le génie psychologique de Stendhal qui ne pouvait faire agir ses personnages au rebours de leur nature. On tenterait, au surplus, une expérience : on rendrait compte de l'aventure Berthet jusqu'au moment où il est chassé de la maison Cordon ; puis on raconterait l'histoire de Julien Sorel

jusqu'à l'instant où une Mathilde trop nerveuse envoie à Strasbourg le fatal courrier. Et l'on demanderait lequel des deux hommes va s'armer et chercher sa vengeance dans le sang. Serait-ce le veule Berthet, lâche et sournois, ou Julien Sorel, frénétique, fier, et toujours un peu casse-cou ?

Stendhal qui savait fort bien, en traçant la première ligne de son livre, comment son personnage devait finir, a multiplié au cours du récit les exemples de l'énergie souvent un peu sauvage de son héros, énergie toujours sous pression et qui s'échappe à chaque instant en jets de vapeur. Lui qui a trituré à fond tous les caractères de son drame, qui n'a pas reculé devant la création de nouveaux personnages et d'épisodes importants, pense-t-on qu'il se soit cru obligé de suivre à la lettre le dénouement de Brangues uniquement parce que ce fait divers lui avait servi de point de départ ? N'est-ce pas M. Charles du Bos, cité par M. Henri Rambaud, qui reconnaît que partout le génie de Stendhal « rompt sur mille points toutes les digues qu'il aurait voulu s'imposer » ?

Le romancier a conservé ce dénouement, soyons-en certains, non seulement parce qu'il était symbolique et marquait bien l'échec des aspirations forcenées de toute une génération, mais surtout parce qu'étant donné le caractère ardent de Julien Sorel, toujours prêt à passer de la méditation à l'acte, tout le prédisposait au crime passionnel.

Beyle a noté quelque part, à propos des Femmes Savantes, à quel point cette comédie est « fondée solidement sur les principes médicaux des tempéraments ». Ce sont ces mêmes principes que le disciple impénitent d'Helvétius et de Cabanis a donnés comme support à tous les caractères de ses romans.

Combien de fois Julien Sorel, violent et emporté, n'a-t-il pas été sur le point de se tuer lui-même ? Et le jour où Mathilde de La Mole lui fait cette réponse insolente : « J'ai horreur de m'être livrée au premier venu », ne le voyons-nous pas se jeter aussitôt sur une vieille épée qui traîne à portée de sa main ? Jamais plus que ce jour-là il ne fut près de commettre un crime et de tuer cette Mathilde, pour qui sa passion fut toujours nourrie d'autant de haine de classe que de tendresse. Il ne fallut rien de moins, pour le retenir, que le sentiment qui eut toujours le plus de prise sur son âme : la peur du ridicule.

Nous paraîtra-t-il plus juste maintenant d'attribuer à l'embarras de Stendhal la rapidité avec laquelle il a raconté cet épisode ? Ne sachant comment expliquer et décrire la folie de Julien Sorel, Stendhal, prétendent ses singuliers critiques, lui consacra tout juste une page et l'escamota. « Stendhal nous a

dérobé quelques journées décisives de la vie de son héros. Il sera permis de voir dans cette rapidité moins un trait de caractère qu'un artifice, nous allons écrire une tricherie. » Voilà ce que ne craint pas d'avouer M. Henri Rambaud et nous nous étonnons à notre tour qu'il méconnaisse à ce point la véritable psychologie morbide. La brièveté du récit de Stendhal, loin de nous paraître un signe d'embarras, nous apporte au contraire une preuve nouvelle de son génie. Nul homme n'eut jamais moins de théories préconçues : il ne rechercha jamais que la vérité. Il a senti spontanément que Julien Sorel si raisonneur, et même si ergoteur, qui cherche toujours dans une ardente méditation intérieure ses raisons d'agir, devait se déterminer soudain sous le coup d'une émotion forte et qu'il commettrait son crime poussé comme à son insu par une irrésistible impulsion. L'observateur un peu familier avec les sursauts instinctifs et pleins de contradictions du cœur humain, le lecteur attentif des faits divers passionnels pourraient apporter une riche contribution à l'étude de ce cas simple et classique.

M. Charles du Bos est, je crois, l'un des premiers qui ait insisté sur l'état de somnambulisme « dans lequel nous plongeant certains accès d'enthousiasme intérieur ». Il a fait avec raison remarquer que Julien se trouvait une première fois dans cet état lors d'une scène avec Mathilde et qu'il n'en est tiré que par le bris d'une glace de la bibliothèque dont les éclats tombant sur le parquet le réveillent enfin.

Passer encore, disent néanmoins ceux qui ne veulent rien entendre, s'il s'agissait d'un simple mouvement instinctif, d'une sorte de réflexe inconscient. Mais entre l'impulsion initiale et le moment où Mme de Rênal tombe sur le pavé de l'église, plusieurs jours se sont écoulés et Julien, ordinairement si maître de lui, aurait eu vingt fois le temps de se reprendre s'il avait été une vivante créature de chair et non point le fantoche que la sottise même de son acte oblige à voir en lui.

Raisonner ainsi est s'entêter à tout prix dans un système clos, en même temps que tout ignorer des travaux les plus élémentaires de la psychiatrie.

Il faut n'avoir rien lu sur les assassins par passion, et n'avoir jamais eu la plus petite lueur du mécanisme mental commun à une classe fort importante d'hallucinés. Toutes les études des spécialistes concordent. Il est une sorte de criminels à laquelle appartient Julien Sorel, qui n'agit que sous la contrainte d'une obsession et pour qui plus rien n'a de prix tant que le crime n'est pas accompli. Julien est très nettement devenu un autre être

depuis qu'il a lu la lettre de Mme de Rênal : Mathilde est près de lui et cependant elle cesse d'exister à ses yeux.

Songe-t-il un peu plus tard à écrire, « sa main ne formait sur le papier que des traits illisibles ». Enfin chez l'armurier de Verrières il a « beaucoup de peine à lui faire comprendre qu'il voulait une paire de pistolets ». Tous ces traits accumulés en trois paragraphes consécutifs montrent assez que nous n'avons plus affaire à une créature normale, mais à un véritable malade. Stendhal a eu le grand mérite de deviner cela d'instinct, alors que nul savant n'avait encore dégagé le processus et les lois de ce phénomène. Aussi n'est-ce point l'embarras qui lui a fait réduire au minimum les lignes de son récit, mais le souci d'être vrai : il s'est rendu nettement compte que soudain Julien ne se trouve plus capable de rien enregistrer : à peine perçoit-il les impressions les plus banales du monde extérieur, et le moulin ordinaire des associations d'idées ne tourne plus en lui. Depuis qu'il a résolu son acte il ne raisonne plus : il ne fait que poursuivre une image. En proie à une sorte d'hypnose, il marche vers le but à atteindre sans pouvoir être distrait par rien au monde. Le temps ni l'espace n'ont plus de valeur à ses yeux, un quart d'heure ou une semaine, c'est tout de même. Il n'a donc rien vu, il n'a donc rien entendu, il n'a donc rien pensé durant son long voyage, et cela depuis l'instant où l'imagination l'a mis en route jusqu'au moment où il se réveille du profond sommeil dans lequel il tombe aussitôt après son arrestation.

Nous n'avons plus devant nous le Julien si prolix qui s'interrogeait autrefois avec d'intarissables subtilités, pour savoir s'il prendrait ou non la main de Mme de Rênal, s'il monterait ou s'il ne monterait pas au clair de lune par une échelle dans la chambre de Mathilde. Le temps est passé des perpétuelles oscillations : Julien pensait, Julien se demandait, Julien se rappelait... Ces grands soliloques n'ont plus de raisons d'être : nous n'avons désormais que le silence d'une hypnose lucide.

Tous les grands romanciers ont parfaitement noté ce point lorsqu'ils ont mis en scène des types analogues à Julien par quelque endroit, et les frères Tharaud ont appuyé justement sur certaines particularités de cet état second dans leur histoire de Ravailiac. Je n'ose qu'à peine faire allusion ici à la riche littérature qu'on pourrait rassembler sur ce sujet tant en France qu'à l'étranger et tout particulièrement chez les Russes.

Stendhal, fidèle à l'imitation de la nature, a donc dû se borner à l'analyse la plus sèche de l'événement lui-même. Dès l'instant où, ayant lu la lettre de Mme de Rênal que lui tend Mathilde,

Julien prend sa résolution implacable, quarante lignes suffisent à raconter les événements jusqu'au second coup de pistolet qui atteint Mme de Rênal. S'est-il passé trois jours, ou cinq, depuis que Julien a quitté Paris, peu importe. Et ce n'est pas, on ne saurait trop y insister, parce que Stendhal juge peu intéressants, ou difficiles à raconter, les sentiments de Julien pendant ces trois ou cinq jours, qu'il nous les tait, — mais parce que Julien n'éprouve alors aucun sentiment. Sa pensée ordinairement si active est annihilée, il galope ayant devant les yeux une unique image à atteindre, un seul geste à exécuter.

Seulement lorsque son héros aura fait ce geste, Stendhal abandonnera son exposé quasi télégraphique pour reprendre le cours ordinaire d'une narration coupée tout au long des remarques, des hésitations et des secrètes pensées de ses personnages. « Ma foi, tout est fini, dit Julien tout haut en revenant à lui... » Voilà clairement notée la minute précise où cesse l'état somnambulique. Le jeune héros succombe tout aussitôt à un lourd sommeil naturel, suite nécessaire de l'épuisement causé par sa tension nerveuse. Au réveil, nous retrouvons le Julien qui nous est familier. La machine à réfléchir recommence à fonctionner. Julien se reprend à monologuer à perte de vue jusqu'au pied de l'échafaud.

On pourrait discuter sur la nécessité de ce dénouement qui achève, plus harmonieusement qu'une réussite heureuse de son ambition, l'histoire de la vie de Julien Sorel et donne à la lutte de l'individu et de la société sa seule conclusion réaliste. Mais j'ai moins voulu montrer la nécessité du crime que sa logique et sa fatalité.

Le Rouge et le Noir était paru environ à la fin de novembre 1830. La critique distingua bien vite ce qu'il y avait de mérites nouveaux, exceptionnels même, dans ce livre si loin de toute banalité. Mais les tendances politiques exprimées, la satire des mœurs et des institutions ne laissaient pas d'inquiéter les mieux disposés.

Le public ne se montra pas moins choqué de tant de cynisme. Le reproche d'immoralité courut sur toutes les bouches. Les amis de Stendhal se montraient les plus susceptibles. « Vu que Julien est un coquin et que c'est mon portrait, on se brouille avec moi », écrit-il de Trieste, le 19 février 1831, à Mme Alberte de Rubempré. Les femmes surtout lui reprochaient de les avoir mises en scène. Il charge l'une d'elles, Mme Virginie Ancelot,

de le défendre : « Grand Dieu ! est-ce que jamais j'ai monté à votre fenêtre par une échelle ? Je l'ai souvent désiré sans doute, mais enfin, je vous en conjure devant Dieu, est-ce que j'ai jamais eu cette audace ? » Mais sa réputation était définitivement établie, ses protestations n'y pouvaient plus rien. Tout autant que sa conversation caustique, ce livre n'avait pas peu contribué à classer son auteur parmi les cœurs secs et les hypocrites dangereux. Il n'y a pas bien longtemps que ses commentateurs et ses admirateurs récents l'ont pu laver de ces reproches immérités.

Avec ce mélange de courage et d'indifférence qu'il témoignait à l'égard de son œuvre littéraire, Stendhal se remit bientôt au travail et pensa moins désormais à ce livre de son passé qu'à tout ce qu'il projetait d'écrire encore, voulant seulement profiter de son expérience pour réussir davantage s'il se pouvait les petites drôleries à paraître. De temps à autre, lors de ses loisirs, il lui arrivait cependant de reprendre le Rouge, notamment en 1831, en 1835, en 1838 et en 1840. Il inscrivait en marge de l'exemplaire qu'il relisait les corrections qui venaient sous sa plume. Il s'approuvait parfois : « Very well, séminaire », écrit-il par exemple. Par ailleurs, il se critiquait ainsi : « Style trop abrupt, trop heurté. L'auteur ne songe en discourant qu'à l'idée. Il manque de ce développement doux que Jean-Jacques a dans les Confessions... L'horreur de Dominique (lui-même) pour les longues phrases emphatiques des gens d'esprit de 1830 le jette dans l'abrupt, dans le heurté, le saccadé, le dur. » Et il indiquait les passages où il fallait ajouter des mots pour aider l'imagination à se figurer.

Ces corrections, ces additions, ces réflexions, on les a lues d'abord dans l'édition Champion qui a utilisé l'exemplaire interfolié et corrigé de la main de l'auteur que Stendhal possédait dans sa bibliothèque de Civita-Vecchia et qu'il laissa par testament à son ami Donato Bucci.

Déjà l'édition de Michel Lévy, en 1854, pour les œuvres complètes, donnait en réalité au lecteur un texte nouveau qui malheureusement fut reproduit depuis lors par presque tous ceux qui ont réédité le roman fameux. Des fautes typographiques pures, des mots sautés, intervertis ou estropiés, une mauvaise ponctuation en faussent trop souvent le sens. Et ces défauts se sont multipliés à mesure que se succédèrent les tirages. Nous n'avons pas à y insister. Mais d'autres corrections ont été délibérées. On a voulu manifestement améliorer le style et supprimer les expressions fautives et les provincialismes. Ainsi, quand on voit le mot rapidement, qui revient à chaque page sous la

plume de Stendhal, remplacé une cinquantaine de fois par un adverbe différent, ne doit-on pas soupçonner les soins du méticuleux Romain Colomb ? Mais doit-on retrouver encore une nouvelle marque du même goût, un peu gourmé et choqué de certaines audaces, dans d'autres changements plus caractéristiques ? La première édition disait : « Des flots de fumée de tabac s'élançant de la bouche de tous », et l'édition Lévy porte : s'échappant. De même elle imprime : « Toujours l'envie de devenir pair gagnera les ultras », tandis que la première version était : galopera. Ce n'est pas tout : une épigraphe quelque part fut substituée à celle que Stendhal avait publiée et des phrases nouvelles ajoutées au texte original (notamment au chapitre VI du tome II). Est-il prudent d'accuser Colomb seul de ces tripataouillages ? Je sais qu'il vivait à une époque où l'on n'avait pas encore le respect absolu de la pensée et de l'écriture des maîtres, et qu'il agissait de très bonne foi pour la plus grande gloire de son cousin. Cependant plusieurs de ces corrections ont un tour vraiment stendhalien*, et si l'on me permet une hypothèse je penserai que Colomb a eu entre les mains des indications manuscrites, laissées par Henri Beyle en vue d'une nouvelle édition, et analogues à celles utilisées par M. Jules Marsan pour l'édition Champion.

Quel que soit le sort que l'avenir réserve à ces hypothèses, j'ai cru néanmoins devoir suivre ici presque continuellement le texte de la première édition. A peine l'ai-je abandonné deux ou trois fois lorsque manifestement une faute typographique avait trahi la pensée de l'écrivain.

C'est qu'au risque d'accepter quelques négligences de forme, il est bien préférable de lire le Rouge et le Noir, avant toute retouche, tel qu'il sortit, tumultueux comme une lave, du cerveau de Stendhal.

Mais les corrections et les remarques de l'exemplaire Bucci, comme les changements introduits dans l'édition Lévy, de 1854, nous les avons reproduits à la fin de l'ouvrage dans nos notes et variantes, toutes les fois du moins qu'ils apportent un élément nouveau et intéressant, qu'ils éclairent le récit et précisent la pensée de l'auteur.

HENRI MARTINEAU.

* Je n'en donnerai qu'un exemple : Édition originale : « Mademoiselle de La Mole promenait ses regards sur les jeunes Français. » Édition Lévy : « Mademoiselle de La Mole regardait les jeunes Français. »

Les notes de Stendhal lui-même, appelées par un astérisque, ont été à chaque page laissées en bas du texte qu'elles commentent ; mais toutes les variantes et nos propres notes, indiquées dans le texte par un petit chiffre supérieur, ont été renvoyées à la fin du volume.

H. M.

LE ROUGE ET LE NOIR¹

I

La vérité, l'âpre vérité.

DANTON.

AVERTISSEMENT

Cet ouvrage était prêt à paraître lorsque les grands événements de juillet sont venus donner à tous les esprits une direction peu favorable aux jeux de l'imagination. Nous avons lieu de croire que les feuilles suivantes furent écrites en 1827¹.

LE ROUGE ET LE NOIR

CHRONIQUE DE 1830

CHAPITRE PREMIER

UNE PETITE VILLE

*Put thousands together
Less bad,
But the cage less gay.*
HOBBS.

LA petite ville de Verrières peut passer pour l'une des plus jolies de la Franche-Comté. Ses maisons blanches avec leurs toits pointus de tuiles rouges s'étendent sur la pente d'une colline, dont les touffes de vigoureux châtaigniers marquent les moindres sinuosités. Le Doubs coule à quelques centaines de pieds au-dessous de ses fortifications, bâties jadis par les Espagnols, et maintenant ruinées.

Verrières est abritée du côté du nord par une haute montagne, c'est une des branches du Jura. Les cimes brisées du Verra se couvrent de neige dès les premiers froids d'octobre. Un torrent, qui se précipite de la montagne, traverse Verrières avant de se jeter dans le Doubs, et donne le mouvement à un grand nombre de scies à bois, c'est une industrie fort simple et qui procure un certain bien-être à la majeure partie des habitants plus paysans que bourgeois. Ce ne sont pas cependant les scies à bois qui ont enrichi cette petite ville. C'est à la fabrique des toiles peintes, dites de Mulhouse, que l'on doit l'aisance générale qui, depuis la chute de Napoléon, a fait rebâtir les façades de presque toutes les maisons de Verrières.

A peine entre-t-on dans la ville que l'on est étourdi par le fracas d'une machine bruyante et terrible en apparence. Vingt marteaux pesants, et retombant avec un

bruit qui fait trembler le pavé, sont élevés par une roue que l'eau du torrent fait mouvoir. Chacun de ces marteaux fabrique, chaque jour, je ne sais combien de milliers de clous. Ce sont de jeunes filles fraîches et jolies qui présentent aux coups de ces marteaux énormes les petits morceaux de fer qui sont rapidement transformés en clous. Ce travail, si rude en apparence, est un de ceux qui étonnent le plus le voyageur qui pénètre pour la première fois dans les montagnes qui séparent la France de l'Helvétie. Si, en entrant à Verrières, le voyageur demande à qui appartient cette belle fabrique de clous qui assourdit les gens qui montent la grande rue, on lui répond avec un accent traînard : *Eh ! elle est à M. le maire.*

Pour peu que le voyageur s'arrête quelques instants dans cette grande rue de Verrières, qui va en montant depuis la rive du Doubs jusque vers le sommet de la colline, il y a cent à parier contre un qu'il verra paraître un grand homme à l'air affairé et important.

A son aspect tous les chapeaux se lèvent rapidement. Ses cheveux sont grisonnants, et il est vêtu de gris. Il est chevalier de plusieurs ordres, il a un grand front, un nez aquilin, et au total sa figure ne manque pas d'une certaine régularité : on trouve même, au premier aspect, qu'elle réunit à la dignité du maire de village cette sorte d'agrément qui peut encore se rencontrer avec quarante-huit ou cinquante ans. Mais bientôt le voyageur parisien est choqué d'un certain air de contentement de soi et de suffisance mêlée à je ne sais quoi de borné et de peu inventif. On sent enfin que le talent de cet homme-là se borne à se faire payer bien exactement ce qu'on lui doit, et à payer lui-même le plus tard possible quand il doit.

Tel est le maire de Verrières, M. de Rênal. Après avoir traversé la rue d'un pas grave, il entre à la mairie et disparaît aux yeux du voyageur. Mais, cent pas plus haut, si celui-ci continue sa promenade, il aperçoit une maison d'assez belle apparence, et, à travers une grille de fer attenante à la maison, des jardins magnifiques. Au delà, c'est une ligne d'horizon formée par les collines de la Bourgogne, et qui semble faite à souhait pour le plaisir des yeux. Cette vue fait oublier au voyageur l'atmosphère empestée des petits intérêts d'argent dont il commence à être asphyxié.

On lui apprend que cette maison appartient à M. de Rênal.

C'est aux bénéfices qu'il a faits sur sa grande fabrique de clous que le maire de Verrières doit cette belle habitation en pierres de taille qu'il achève en ce moment. Sa famille, dit-on, est espagnole, antique, et, à ce qu'on prétend, établie dans le pays bien avant la conquête de Louis XIV.

Depuis 1815, il rougit d'être industriel : 1815 l'a fait maire de Verrières. Les murs en terrasse qui soutiennent les diverses parties de ce magnifique jardin qui, d'étage en étage, descend jusqu'au Doubs, sont aussi la récompense de la science de M. de Rênal dans le commerce du fer.

Ne vous attendez point à trouver en France ces jardins pittoresques qui entourent les villes manufacturières de l'Allemagne, Leipsick, Francfort, Nuremberg, etc. En Franche-Comté, plus on bâtit de murs, plus on hérissé sa propriété de pierres rangées les unes au-dessus des autres, plus on acquiert de droits aux respects de ses voisins. Les jardins de M. de Rênal, remplis de murs, sont encore admirés parce qu'il a acheté, au poids de l'or, certains petits morceaux du terrain qu'ils occupent. Par exemple, cette scie à bois, dont la position singulière sur la rive du Doubs vous a frappé en entrant à Verrières, et où vous avez remarqué le nom de SOREL, écrit en caractères gigantesques sur une planche qui domine le toit, elle occupait, il y a six ans, l'espace sur lequel on élève en ce moment le mur de la quatrième terrasse des jardins de M. de Rênal.

Malgré sa fierté, M. le maire a dû faire bien des démarches auprès du vieux Sorel, paysan dur et entêté; il a dû lui compter de beaux louis d'or pour obtenir qu'il transportât son usine ailleurs. Quant au ruisseau *public* qui faisait aller la scie, M. de Rênal, au moyen du crédit dont il jouit à Paris, a obtenu qu'il fût détourné. Cette grâce lui vint après les élections de 182*.

Il a donné à Sorel quatre arpents pour un, à cinq cents pas plus bas sur les bords du Doubs. Et, quoique cette position fût beaucoup plus avantageuse pour son commerce de planches de sapin, le père Sorel, comme on l'appelle depuis qu'il est riche, a eu le secret d'obtenir de l'impatience et de la *manie de propriétaire*, qui animait son voisin, une somme de 6.000 francs.

Il est vrai que cet arrangement a été critiqué par les bonnes têtes de l'endroit. Une fois, c'était un jour de

dimanche, il y a quatre ans de cela, M. de Rênal, revenant de l'église en costume de maire, vit de loin le vieux Sorel, entouré de ses trois fils, sourire en le regardant. Ce sourire a porté un jour fatal dans l'âme de M. le maire, il pense depuis lors qu'il eût pu obtenir l'échange à meilleur marché.

Pour arriver à la considération publique à Verrières, l'essentiel est de ne pas adopter, tout en bâtissant beaucoup de murs, quelque plan apporté d'Italie par ces maçons qui au printemps traversent les gorges du Jura pour gagner Paris. Une telle innovation vaudrait à l'imprudent bâtisseur une éternelle réputation de *mauvaise tête*, et il serait à jamais perdu auprès des gens sages et modérés qui distribuent la considération en Franche-Comté.

Dans le fait, ces gens sages y exercent le plus ennuyeux *despotisme* ; c'est à cause de ce vilain mot que le séjour des petites villes est insupportable pour qui a vécu dans cette grande république qu'on appelle Paris. La tyrannie de l'opinion, et quelle opinion ! est aussi *bête* dans les petites villes de France qu'aux États-Unis d'Amérique.

CHAPITRE II

UN MAIRE

L'importance ! Monsieur, n'est-ce rien ? Le respect des sots, l'ébahissement des enfants, l'envie des riches, le mépris du sage.

BARNAVE.

HEUREUSEMENT pour la réputation de M. de Rênal comme administrateur, un immense *mur de soutènement* était nécessaire à la promenade publique qui longe la colline à une centaine de pieds au-dessus du cours du Doubs. Elle doit à cette admirable position une des vues les plus pittoresques de France. Mais, à chaque printemps, les eaux de pluie sillonnaient la promenade, y creusaient des ravins et la rendaient impraticable. Cet

inconvenient, senti par tous, mit M. de Rênal dans l'heureuse nécessité d'immortaliser son administration par un mur de vingt pieds de hauteur et de trente ou quarante toises de long.

Le parapet de ce mur pour lequel M. de Rênal a dû faire trois voyages à Paris, car l'avant-dernier ministre de l'Intérieur s'était déclaré l'ennemi mortel de la promenade de Verrières, le parapet de ce mur s'élève maintenant de quatre pieds au-dessus du sol. Et, comme pour braver tous les ministres présents et passés, on le garnit en ce moment avec des dalles de pierre de taille.

Combien de fois, songeant aux bals de Paris abandonnés la veille, et la poitrine appuyée contre ces grands blocs de pierre d'un beau gris tirant sur le bleu, mes regards ont plongé dans la vallée du Doubs ! Au delà, sur la rive gauche, serpentent cinq ou six vallées au fond desquelles l'œil distingue fort bien de petits ruisseaux. Après avoir couru de cascade en cascade on les voit tomber dans le Doubs. Le soleil est fort chaud dans ces montagnes ; lorsqu'il brille d'aplomb, la rêverie du voyageur est abritée sur cette terrasse par de magnifiques platanes. Leur croissance rapide et leur belle verdure tirant sur le bleu, ils la doivent à la terre rapportée que M. le maire a fait placer derrière son immense mur de soutènement, car malgré l'opposition du conseil municipal, il a élargi la promenade de plus de six pieds (quoiqu'il soit ultra et moi libéral, je l'en loue), c'est pourquoi dans son opinion et dans celle de M. Valenod, l'heureux directeur du dépôt de mendicité¹ de Verrières, cette terrasse peut soutenir la comparaison avec celle de Saint-Germain-en-Laye.

Je ne trouve, quant à moi, qu'une chose à reprendre au COURS DE LA FIDÉLITÉ ; on lit ce nom officiel en quinze ou vingt endroits, sur des plaques de marbre qui ont valu une croix de plus à M. de Rênal ; ce que je reprocherais au Cours de la Fidélité, c'est la manière barbare dont l'autorité fait tailler et tondre jusqu'au vif ces vigoureux platanes. Au lieu de ressembler par leurs têtes basses, rondes, et aplaties, à la plus vulgaire des plantes potagères ils ne demanderaient pas mieux que d'avoir ces formes magnifiques qu'on leur voit en Angleterre. Mais la volonté de M. le maire est despotique, et deux fois par an tous les arbres appartenant à la commune sont impitoyablement amputés. Les libéraux de l'endroit prétendent,

mais ils exagèrent, que la main du jardinier officiel est devenue bien plus sévère depuis que M. le vicaire Maslon a pris l'habitude de s'emparer des produits de la tonte.

Ce jeune ecclésiastique fut envoyé de Besançon, il y a quelques années, pour surveiller l'abbé Chélan et quelques curés des environs. Un vieux chirurgien-major de l'armée d'Italie retiré à Verrières, et qui de son vivant était à la fois, suivant M. le maire, jacobin et bonapartiste, osa bien un jour se plaindre à lui de la mutilation périodique de ces beaux arbres.

— J'aime l'ombre, répondit M. de Rênal avec la nuance de hauteur convenable quand on parle à un chirurgien, membre de la Légion d'honneur; j'aime l'ombre, je fais tailler *mes* arbres pour donner de l'ombre, et je ne conçois pas qu'un arbre soit fait pour autre chose, quand toutefois, comme l'utile noyer, il *ne rapporte pas de revenu*.

Voilà le grand mot qui décide de tout à Verrières : RAPPORTER DU REVENU. À lui seul il représente la pensée habituelle de plus des trois quarts des habitants.

Rapporter du revenu est la raison qui décide de tout dans cette petite ville qui vous semblait si jolie. L'étranger qui arrive, séduit par la beauté des fraîches et profondes vallées qui l'entourent, s' imagine d'abord que ses habitants sont sensibles au *beau*; ils ne parlent que trop souvent de la beauté de leur pays : on ne peut pas nier qu'ils n'en fassent grand cas; mais c'est parce qu'elle attire quelques étrangers dont l'argent enrichit les aubergistes, ce qui, par le mécanisme de l'octroi, *rapporte du revenu à la ville*.

C'était par un beau jour d'automne que M. de Rênal se promenait sur le Cours de la Fidélité, donnant le bras à sa femme. Tout en écoutant son mari qui parlait d'un air grave, l'œil de madame de Rênal suivait avec inquiétude les mouvements de trois petits garçons. L'ainé, qui pouvait avoir onze ans, s'approchait trop souvent du parapet et faisait mine d'y monter. Une voix douce prononçait alors le nom d'Adolphe, et l'enfant renonçait à son projet ambitieux. Madame de Rênal paraissait une femme de trente ans, mais encore assez jolie.

— Il pourrait bien s'en repentir, ce beau monsieur de Paris, disait M. de Rênal d'un air offensé, et la joue plus pâle encore qu'à l'ordinaire. Je ne suis pas sans avoir quelques amis au Château¹...

Mais, quoique je veuille vous parler de la province pendant deux cents pages, je n'aurai pas la barbarie de vous faire subir la longueur et les *ménagements savants* d'un dialogue de province.

Ce beau monsieur de Paris, si odieux au maire de Verrières, n'était autre que M. Appert¹, qui, deux jours auparavant, avait trouvé le moyen de s'introduire non seulement dans la prison et le dépôt de mendicité de Verrières, mais aussi dans l'hôpital administré gratuitement par le maire et les principaux propriétaires de l'endroit.

— Mais, disait timidement madame de Rênal, quel tort peut vous faire ce monsieur de Paris, puisque vous administrez le bien des pauvres avec la plus scrupuleuse probité ?

— Il ne vient que pour *déverser* le blâme, et ensuite il fera insérer des articles dans les journaux du libéralisme.

— Vous ne les lisez jamais, mon ami.

— Mais on nous parle de ces articles jacobins; tout cela nous distrait *et nous empêche de faire le bien**. Quant à moi je ne pardonnerai jamais au curé.

CHAPITRE III

UN CURÉ

Un curé vertueux et sans intrigue
est une Providence pour le village.

FLEURY.

IL faut savoir que le curé de Verrières, vieillard de quatre-vingts ans, mais qui devait à l'air vif de ces montagnes une santé et un caractère de fer, avait le droit de visiter à toute heure la prison, l'hôpital et même le dépôt de mendicité. C'était précisément à six heures du matin, que M. Appert, qui de Paris était recommandé au curé, avait eu la sagesse d'arriver dans une petite ville curieuse. Aussitôt il était allé au presbytère.

* Historique.

En lisant la lettre que lui écrivait M. le marquis de La Mole, pair de France, et le plus riche propriétaire de la province, le curé Chélan resta pensif.

Je suis vieux et aimé ici, se dit-il enfin à mi-voix, ils n'oseraient ! Se tournant tout de suite vers le monsieur de Paris, avec des yeux où, malgré le grand âge, brillait ce feu sacré qui annonce le plaisir de faire une belle action un peu dangereuse :

— Venez avec moi, monsieur, et en présence du geôlier et surtout des surveillants du dépôt de mendicité, veuillez n'émettre aucune opinion sur les choses que nous verrons. M. Appert comprit qu'il avait affaire à un homme de cœur : il suivit le vénérable curé, visita la prison, l'hospice, le dépôt, fit beaucoup de questions, et, malgré d'étranges réponses, ne se permit pas la moindre marque de blâme.

Cette visite dura plusieurs heures. Le curé invita à dîner M. Appert, qui prétendit avoir des lettres à écrire : il ne voulait pas compromettre davantage son généreux compagnon. Vers les trois heures, ces messieurs allèrent achever l'inspection du dépôt de mendicité, et revinrent ensuite à la prison. Là, ils trouvèrent sur la porte le geôlier, espèce de géant de six pieds de haut et à jambes arquées ; sa figure ignoble était devenue hideuse par l'effet de la terreur.

— Ah ! monsieur, dit-il au curé, dès qu'il l'aperçut, ce monsieur, que je vois là avec vous, n'est-il pas M. Appert.

— Qu'importe ? dit le curé.

— C'est que depuis hier j'ai l'ordre le plus précis, et que M. le préfet a envoyé par un gendarme, qui a dû galoper toute la nuit, de ne pas admettre M. Appert dans la prison.

— Je vous déclare, monsieur Noiroud, dit le curé, que ce voyageur, qui est avec moi, est M. Appert. Reconnaissez-vous que j'ai le droit d'entrer dans la prison à toute heure du jour et de la nuit, et en me faisant accompagner par qui je veux ?

— Oui, monsieur le curé, dit le geôlier à voix basse, et baissant la tête comme un bouledogue que fait obéir à regret la crainte du bâton. Seulement, monsieur le curé, j'ai femme et enfants, si je suis dénoncé on me destituera ; je n'ai pour vivre que ma place.

— Je serais aussi bien fâché de perdre la mienne, reprit le bon curé, d'une voix de plus en plus émue.

— Quelle différencel reprit vivement le geôlier; vous, monsieur le curé, on sait que vous avez 800 livres de rente, du bon bien au soleil...

Tels sont les faits qui, commentés, exagérés de vingt façons différentes, agitaient depuis deux jours toutes les passions haineuses de la petite ville de Verrières. Dans ce moment, ils servaient de texte à la petite discussion que M. de Rênal avait avec sa femme. Le matin, suivi de M. Valenod, directeur du dépôt de mendicité, il était allé chez le curé pour lui témoigner le plus vif mécontentement. M. Chélan n'était protégé par personne; il sentit toute la portée de leurs paroles.

— Eh bien, messieurs! je serai le troisième curé, de quatre-vingts ans d'âge, que l'on destituera dans ce voisinage¹. Il y a cinquante-six ans que je suis ici; j'ai baptisé presque tous les habitants de la ville, qui n'était qu'un bourg quand j'y arrivai. Je marie tous les jours des jeunes gens dont jadis j'ai marié les grands-pères. Verrières est ma famille²; mais je me suis dit, en voyant l'étranger : « Cet homme venu de Paris peut être à la vérité un libéral, il n'y en a que trop; mais quel mal peut-il faire à nos pauvres et à nos prisonniers ? »

Les reproches de M. de Rênal, et surtout ceux de M. Valenod, le directeur du dépôt de mendicité, devenant de plus en plus vifs :

— Eh bien, messieurs, faites-moi destituer, s'était écrié le vieux curé, d'une voix tremblante. Je n'en habiterai pas moins le pays. On sait qu'il y a quarante-huit ans, j'ai hérité d'un champ qui rapporte 800 livres. Je vivrai avec ce revenu. Je ne fais point d'économies dans ma place, moi, messieurs, et c'est peut-être pourquoi je ne suis pas effrayé quand on parle de me la faire perdre.

M. de Rênal vivait fort bien avec sa femme³; mais ne sachant que répondre à cette idée, qu'elle lui répétait timidement : « Quel mal ce monsieur de Paris peut-il faire aux prisonniers ? » il était sur le point de se fâcher tout à fait quand elle jeta un cri. Le second de ses fils venait de monter sur le parapet du mur de la terrasse, et y courait, quoique ce mur fût élevé de plus de vingt pieds sur la vigne qui est de l'autre côté. La crainte d'effrayer son fils et de le faire tomber empêchait madame de Rênal de

lui adresser la parole. Enfin l'enfant, qui riait de sa prouesse, ayant regardé sa mère, vit sa pâleur, sauta sur la promenade et accourut à elle. Il fut bien grondé.

Ce petit événement changea le cours de la conversation.

— Je veux absolument prendre chez moi Sorel, le fils du scieur de planches, dit M. de Rênal; il surveillera les enfants qui commencent à devenir trop diables pour nous. C'est un jeune prêtre, ou autant vaut, bon latiniste, et qui fera faire des progrès aux enfants; car il a un caractère ferme, dit le curé. Je lui donnerai 300 francs et la nourriture. J'avais quelques doutes sur sa moralité, car il était le benjamin de ce vieux chirurgien, membre de la Légion d'honneur, qui, sous prétexte qu'il était leur cousin, était venu se mettre en pension chez les Sorel. Cet homme pouvait fort bien n'être au fond qu'un agent secret des libéraux; il disait que l'air de nos montagnes faisait du bien à son asthme; mais c'est ce qui n'est pas prouvé. Il avait fait toutes les campagnes de *Buonaparté* en Italie, et même avait, dit-on, signé *non* pour l'empire dans le temps. Ce libéral montrait le latin au fils Sorel, et lui a laissé cette quantité de livres qu'il avait apportés avec lui. Aussi n'aurais-je jamais songé à mettre le fils du charpentier auprès de nos enfants; mais le curé, justement la veille de la scène qui vient de nous brouiller à jamais, m'a dit que ce Sorel étudie la théologie depuis trois ans, avec le projet d'entrer au séminaire; il n'est donc pas libéral, et il est latiniste.

Cet arrangement convient de plus d'une façon, continua M. de Rênal, en regardant sa femme d'un air diplomatique; le Valenod est tout fier des deux beaux normands qu'il vient d'acheter pour sa calèche. Mais il n'a pas de précepteur pour ses enfants.

— Il pourrait bien nous enlever celui-ci.

— Tu approuves donc mon projet? dit M. de Rênal, remerciant sa femme, par un sourire, de l'excellente idée qu'elle venait d'avoir. Allons, voilà qui est décidé.

— Ah, bon Dieu! mon cher ami, comme tu prends vite un parti!

— C'est que j'ai du caractère, moi, et le curé l'a bien vu. Ne dissimulons rien, nous sommes environnés de libéraux ici. Tous ces marchands de toile me portent envie, j'en ai la certitude; deux ou trois deviennent des

richards; eh bien! j'aime assez qu'ils voient passer les enfants de M. de Rênal allant à la promenade sous la conduite de *leur précepteur*. Cela imposera. Mon grand-père nous racontait souvent que, dans sa jeunesse, il avait eu un précepteur. C'est cent écus qu'il m'en pourra coûter, mais ceci doit être classé comme une dépense nécessaire pour soutenir notre rang.

Cette résolution subite laissa madame de Rênal toute pensive. C'était une femme grande, bien faite, qui avait été la beauté du pays, comme on dit dans ces montagnes. Elle avait un certain air de simplicité, et de la jeunesse dans la démarche; aux yeux d'un Parisien, cette grâce naïve, pleine d'innocence et de vivacité, serait même allée jusqu'à rappeler des idées de douce volupté. Si elle eût appris ce genre de succès, madame de Rênal en eût été bien honteuse. Ni la coquetterie, ni l'affectation n'avaient jamais approché de ce cœur. M. Valenod, le riche directeur du dépôt, passait pour lui avoir fait la cour, mais sans succès, ce qui avait jeté un éclat singulier sur sa vertu; car ce M. Valenod, grand jeune homme, taillé en force, avec un visage coloré et de gros favoris noirs, était un de ces êtres grossiers, effrontés et bruyants, qu'en province on appelle de beaux hommes.

Madame de Rênal, fort timide et d'un caractère en apparence fort inégal, était surtout choquée du mouvement continu et des éclats de voix de M. Valenod. L'éloignement qu'elle avait pour ce qu'à Verrières on appelle de la joie, lui avait valu la réputation d'être très fière de sa naissance. Elle n'y songeait pas, mais avait été fort contente de voir les habitants de la ville venir moins chez elle. Nous ne dissimulerons pas qu'elle passait pour sotte aux yeux de *leurs* dames, parce que, sans nulle politique à l'égard de son mari, elle laissait échapper les plus belles occasions de se faire acheter de beaux chapeaux de Paris ou de Besançon. Pourvu qu'on la laissât seule errer dans son beau jardin, elle ne se plaignait jamais.

C'était une âme naïve qui jamais ne s'était élevée même jusqu'à juger son mari et à s'avouer qu'il l'ennuyait. Elle supposait, sans se le dire, qu'entre mari et femme il n'y avait pas de plus douces relations. Elle aimait surtout M. de Rênal quand il lui parlait de ses projets sur leurs enfants, dont il destinait l'un à l'épée, le second à la

magistrature, et le troisième à l'Église. En somme, elle trouvait M. de Rênal beaucoup moins ennuyeux que tous les hommes de sa connaissance.

Ce jugement conjugal était raisonnable. Le maire de Verrières devait une réputation d'esprit et surtout de bon ton à une demi-douzaine de plaisanteries dont il avait hérité d'un oncle¹. Le vieux capitaine de Rênal servait avant la révolution dans le régiment d'infanterie de M. le duc d'Orléans, et, quand il allait à Paris, était admis dans les salons du prince. Il y avait vu madame de Montesson, la fameuse madame de Genlis, M. Ducrest, l'inventeur du Palais-Royal². Ces personnages ne repa-raissaient que trop souvent dans les anecdotes de M. de Rênal. Mais peu à peu ce souvenir de choses aussi délicates à raconter était devenu un travail pour lui, et, depuis quelque temps, il ne répétait que dans les grandes occasions ses anecdotes relatives à la maison d'Orléans. Comme il était d'ailleurs fort poli, excepté lorsqu'on parlait d'argent, il passait, avec raison, pour le personnage le plus aristocratique de Verrières.

CHAPITRE IV

UN PÈRE ET UN FILS

*E sarà mia colpa,
Se così è?*

MACHIAVELLI.

MA femme a réellement beaucoup de tête! se disait, le lendemain à six heures du matin, le maire de Verrières, en descendant à la scie du père Sorel. Quoi que je le lui aie dit, pour conserver la supériorité qui m'appartient, je n'avais pas songé que si je ne prends pas ce petit abbé Sorel, qui, dit-on, sait le latin comme un ange, le directeur du dépôt, cette âme sans repos, pourrait bien avoir la même idée que moi et me l'enlever. Avec quel ton de suffisance il parlerait du précepteur de ses enfants!... Ce précepteur, une fois à moi, portera-t-il la soutane?

M. de Rênal était absorbé dans ce doute, lorsqu'il vit de loin un paysan, homme de près de six pieds, qui, dès le petit jour, semblait fort occupé à mesurer des pièces de bois déposées le long du Doubs, sur le chemin de halage. Le paysan n'eut pas l'air fort satisfait de voir approcher M. le maire, car ses pièces de bois obstruaient le chemin et étaient déposées là en contravention.

Le père Sorel, car c'était lui, fut très surpris et encore plus content de la singulière proposition que M. de Rênal lui faisait pour son fils Julien. Il ne l'en écouta pas moins avec cet air de tristesse mécontente et de désintérêt dont sait si bien se revêtir la finesse des habitants de ces montagnes¹. Esclaves du temps de la domination espagnole, ils conservent encore ce trait de la physionomie du fellah de l'Égypte.

La réponse de Sorel ne fut d'abord que la longue récitation de toutes les formules de respect qu'il savait par cœur. Pendant qu'il répétait ces vaines paroles, avec un sourire gauche qui augmentait l'air de fausseté et presque de friponnerie naturel à sa physionomie, l'esprit actif du vieux paysan cherchait à découvrir quelle raison pouvait porter un homme aussi considérable à prendre chez lui son vaurien de fils. Il était fort mécontent de Julien, et c'était pour lui que M. de Rênal lui offrait le gage inespéré² de 300 francs par an, avec la nourriture et même l'habillement. Cette dernière prétention, que le père Sorel avait eu le génie de mettre en avant subitement, avait été accordée de même par M. de Rênal.

Cette demande frappa le maire. Puisque Sorel n'est pas ravi et comblé de ma proposition, comme naturellement il devrait l'être, il est clair, se dit-il, qu'on lui a fait des offres d'un autre côté; et de qui peuvent-elles venir, si ce n'est du Valenod? Ce fut en vain que M. de Rênal pressa Sorel de conclure sur-le-champ : l'astuce du vieux paysan s'y refusa opiniâtement; il voulait, disait-il, consulter son fils, comme si, en province, un père riche consultait un fils qui n'a rien, autrement que pour la forme.

Une scie à eau se compose d'un hangar au bord d'un ruisseau. Le toit est soutenu par une charpente qui porte sur quatre gros piliers en bois. A huit ou dix pieds d'élévation, au milieu du hangar, on voit une scie qui monte et descend, tandis qu'un mécanisme fort simple pousse

contre cette scie une pièce de bois. C'est une roue mise en mouvement par le ruisseau qui fait aller ce double mécanisme : celui de la scie qui monte et descend et celui qui pousse doucement la pièce de bois vers la scie, qui la débite en planches.

En approchant de son usine, le père Sorel appela Julien de sa voix de stentor ; personne ne répondit. Il ne vit que ses fils aînés, espèces de géants qui, armés de lourdes haches, équarrissaient les troncs de sapin, qu'ils allaient porter à la scie. Tout occupés à suivre exactement la marque noire tracée sur la pièce de bois, chaque coup de leur hache en séparait des copeaux énormes. Ils n'entendirent pas la voix de leur père. Celui-ci se dirigea vers le hangar ; en y entrant, il chercha vainement Julien à la place qu'il aurait dû occuper, à côté de la scie. Il l'aperçut à cinq ou six pieds plus haut, à cheval sur l'une des pièces de la toiture. Au lieu de surveiller attentivement l'action de tout le mécanisme, Julien lisait. Rien n'était plus antipathique au vieux Sorel ; il eût peut-être pardonné à Julien sa taille mince, peu propre aux travaux de force, et si différente de celle de ses aînés ; mais cette manie de lecture lui était odieuse, il ne savait pas lire lui-même.

Ce fut en vain qu'il appela Julien deux ou trois fois. L'attention que le jeune homme donnait à son livre, bien plus que le bruit de la scie, l'empêcha d'entendre la terrible voix de son père. Enfin, malgré son âge, celui-ci sauta lestement sur l'arbre soumis à l'action de la scie, et de là sur la poutre transversale qui soutenait le toit. Un coup violent fit voler dans le ruisseau le livre que tenait Julien ; un second coup aussi violent, donné sur la tête, en forme de calotte, lui fit perdre l'équilibre. Il allait tomber à douze ou quinze pieds plus bas, au milieu des leviers de la machine en action, qui l'eussent brisé, mais son père le retint de la main gauche, comme il tombait :

— Eh bien, paresseux ! tu liras donc toujours tes maudits livres, pendant que tu es de garde à la scie ? Lis-les le soir, quand tu vas perdre ton temps chez le curé, à la bonne heure.

Julien, quoique étourdi par la force du coup, et tout sanglant, se rapprocha de son poste officiel, à côté de la scie. Il avait les larmes aux yeux, moins à cause de la douleur physique que pour la perte de son livre qu'il adorait.

— Descends, animal, que je te parle.

Le bruit de la machine empêcha encore Julien d'entendre cet ordre. Son père, qui était descendu, ne voulant pas se donner la peine de remonter sur le mécanisme, alla chercher une longue perche pour abattre des noix et l'en frappa sur l'épaule. A peine Julien fut-il à terre, que le vieux Sorel, le chassant rudement devant lui, le poussa vers la maison. Dieu sait ce qu'il va me faire! se disait le jeune homme. En passant, il regarda tristement le ruisseau où était tombé son livre; c'était celui de tous qu'il affectionnait le plus, le *Mémorial de Sainte-Hélène*.

Il avait les joues pourpres et les yeux baissés. C'était un petit jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans¹, faible en apparence, avec des traits irréguliers, mais délicats, et un nez aquilin. De grands yeux noirs, qui, dans les moments tranquilles, annonçaient de la réflexion et du feu, étaient animés en cet instant de l'expression de la haine la plus féroce. Des cheveux châtain foncé, plantés fort bas, lui donnaient un petit front, et, dans les moments de colère, un air méchant. Parmi les innombrables variétés de la physionomie humaine, il n'en est peut-être point qui se soit distinguée par une spécialité plus saisissante. Une taille svelte et bien prise annonçait plus de légèreté que de vigueur. Dès sa première jeunesse, son air extrêmement pensif et sa grande pâleur avaient donné l'idée à son père qu'il ne vivrait pas, ou qu'il vivrait pour être une charge à sa famille. Objet des mépris de tous à la maison, il haïssait ses frères et son père; dans les jeux du dimanche, sur la place publique, il était toujours battu.

Il n'y avait pas un an que sa jolie figure commençait à lui donner quelques voix amies parmi les jeunes filles. Méprisé de tout le monde, comme un être faible, Julien avait adoré ce vieux chirurgien-major qui un jour osa parler au maire au sujet des platanes.

Ce chirurgien payait quelquefois au père Sorel la journée de son fils, et lui enseignait le latin et l'histoire, c'est-à-dire ce qu'il savait d'histoire : la campagne de 1796 en Italie. En mourant, il lui avait légué sa croix de la Légion d'honneur, les arrérages de sa demi-solde et trente ou quarante volumes, dont le plus précieux venait de faire le saut dans le *ruisseau public*, détourné par le crédit de M. le maire.

A peine entré dans la maison, Julien se sentit l'épaule

contre cette scie une pièce de bois. C'est une roue mise en mouvement par le ruisseau qui fait aller ce double mécanisme : celui de la scie qui monte et descend et celui qui pousse doucement la pièce de bois vers la scie, qui la débite en planches.

En approchant de son usine, le père Sorel appela Julien de sa voix de stentor ; personne ne répondit. Il ne vit que ses fils aînés, espèces de géants qui, armés de lourdes haches, équarrissaient les troncs de sapin, qu'ils allaient porter à la scie. Tout occupés à suivre exactement la marque noire tracée sur la pièce de bois, chaque coup de leur hache en séparait des copeaux énormes. Ils n'entendirent pas la voix de leur père. Celui-ci se dirigea vers le hangar ; en y entrant, il chercha vainement Julien à la place qu'il aurait dû occuper, à côté de la scie. Il l'aperçut à cinq ou six pieds plus haut, à cheval sur l'une des pièces de la toiture. Au lieu de surveiller attentivement l'action de tout le mécanisme, Julien lisait. Rien n'était plus antipathique au vieux Sorel ; il eût peut-être pardonné à Julien sa taille mince, peu propre aux travaux de force, et si différente de celle de ses aînés ; mais cette manie de lecture lui était odieuse, il ne savait pas lire lui-même.

Ce fut en vain qu'il appela Julien deux ou trois fois. L'attention que le jeune homme donnait à son livre, bien plus que le bruit de la scie, l'empêcha d'entendre la terrible voix de son père. Enfin, malgré son âge, celui-ci sauta lestement sur l'arbre soumis à l'action de la scie, et de là sur la poutre transversale qui soutenait le toit. Un coup violent fit voler dans le ruisseau le livre que tenait Julien ; un second coup aussi violent, donné sur la tête, en forme de calotte, lui fit perdre l'équilibre. Il allait tomber à douze ou quinze pieds plus bas, au milieu des leviers de la machine en action, qui l'eussent brisé, mais son père le retint de la main gauche, comme il tombait :

— Eh bien, paresseux ! tu liras donc toujours tes maudits livres, pendant que tu es de garde à la scie ? Lis-le le soir, quand tu vas perdre ton temps chez le curé, à la bonne heure.

Julien, quoique étourdi par la force du coup, et tout sanglant, se rapprocha de son poste officiel, à côté de la scie. Il avait les larmes aux yeux, moins à cause de la douleur physique que pour la perte de son livre qu'il adorait.

— Descends, animal, que je te parle.

Le bruit de la machine empêcha encore Julien d'entendre cet ordre. Son père, qui était descendu, ne voulant pas se donner la peine de remonter sur le mécanisme, alla chercher une longue perche pour abattre des noix et l'en frappa sur l'épaule. À peine Julien fut-il à terre, que le vieux Sorel, le chassant rudement devant lui, le poussa vers la maison. Dieu sait ce qu'il va me faire! se disait le jeune homme. En passant, il regarda tristement le ruisseau où était tombé son livre; c'était celui de tous qu'il affectionnait le plus, le *Mémorial de Sainte-Hélène*.

Il avait les joues pourpres et les yeux baissés. C'était un petit jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans¹, faible en apparence, avec des traits irréguliers, mais délicats, et un nez aquilin. De grands yeux noirs, qui, dans les moments tranquilles, annonçaient de la réflexion et du feu, étaient animés en cet instant de l'expression de la haine la plus féroce. Des cheveux châtain foncé, plantés fort bas, lui donnaient un petit front, et, dans les moments de colère, un air méchant. Parmi les innombrables variétés de la physionomie humaine, il n'en est peut-être point qui se soit distinguée par une spécialité plus saisissante. Une taille svelte et bien prise annonçait plus de légèreté que de vigueur. Dès sa première jeunesse, son air extrêmement pensif et sa grande pâleur avaient donné l'idée à son père qu'il ne vivrait pas, ou qu'il vivrait pour être une charge à sa famille. Objet des mépris de tous à la maison, il haïssait ses frères et son père; dans les jeux du dimanche, sur la place publique, il était toujours battu.

Il n'y avait pas un an que sa jolie figure commençait à lui donner quelques voix amies parmi les jeunes filles. Méprisé de tout le monde, comme un être faible, Julien avait adoré ce vieux chirurgien-major qui un jour osa parler au maire au sujet des platanes.

Ce chirurgien payait quelquefois au père Sorel la journée de son fils, et lui enseignait le latin et l'histoire, c'est-à-dire ce qu'il savait d'histoire : la campagne de 1796 en Italie. En mourant, il lui avait légué sa croix de la Légion d'honneur, les arrérages de sa demi-solde et trente ou quarante volumes, dont le plus précieux venait de faire le saut dans le *ruisseau public*, détourné par le crédit de M. le maire.

À peine entré dans la maison, Julien se sentit l'épaule

arrêtée par la puissante main de son père; il tremblait, s'attendant à quelques coups.

— Réponds-moi sans mentir, lui cria aux oreilles la voix dure du vieux paysan, tandis que sa main le retournait comme la main d'un enfant retourne un soldat de plomb. Les grands yeux noirs et remplis de larmes de Julien se trouvèrent en face des petits yeux gris et méchants du vieux charpentier, qui avait l'air de vouloir lire jusqu'au fond de son âme.

CHAPITRE V

UNE NÉGOCIATION

Cunctando restituit rem.

ENNIUS.

RÉPONDZ-MOI sans mentir, si tu le peux, chien de *lisard*; d'où connais-tu madame de Rênal, quand lui as-tu parlé?

— Je ne lui ai jamais parlé, répondit Julien, je n'ai jamais vu cette dame qu'à l'église.

— Mais tu l'auras regardée, vilain effronté?

— Jamais! Vous savez qu'à l'église je ne vois que Dieu, ajouta Julien, avec un petit air hypocrite, tout propre, selon lui, à éloigner le retour des taloches.

— Il y a pourtant quelque chose là-dessous, répliqua le paysan malin, et il se tut un instant; mais je ne saurai rien de toi, maudit hypocrite¹. Au fait, je vais être délivré de toi, et ma scie n'en ira que mieux. Tu as gagné M. le curé ou tout autre, qui t'a procuré une belle place. Va faire ton paquet, et je te mènerai chez M. de Rênal, où tu seras précepteur des enfants.

— Qu'aurai-je pour cela?

— La nourriture, l'habillement et trois cents francs de gages.

— Je ne veux pas être domestique.

— Animal, qui te parle d'être domestique, est-ce que je voudrais que mon fils fût domestique?

— Mais, avec qui mangerai-je ?

Cette demande déconcerta le vieux Sorel, il sentit qu'en parlant il pourrait commettre quelque imprudence; il s'emporta contre Julien, qu'il accabla d'injures, en l'accusant de gourmandise, et le quitta pour aller consulter ses autres fils.

Julien les vit bientôt après, chacun appuyé sur sa hache et tenant conseil. Après les avoir longtemps regardés, Julien, voyant qu'il ne pouvait rien deviner, alla se placer de l'autre côté de la scie, pour éviter d'être surpris. Il voulait penser¹ à cette annonce imprévue qui changeait son sort, mais il se sentit incapable de prudence; son imagination était tout entière à se figurer ce qu'il verrait dans la belle maison de M. de Rênal.

Il faut renoncer à tout cela, se dit-il, plutôt que de se laisser réduire à manger avec les domestiques. Mon père voudra m'y forcer; plutôt mourir. J'ai quinze francs huit sous d'économies, je me sauve cette nuit; en deux jours, par des chemins de traverse où je ne crains nul gendarme, je suis à Besançon; là, je m'engage comme soldat, et, s'il le faut, je passe en Suisse. Mais alors plus d'avancement, plus d'ambition pour moi, plus de ce bel état de prêtre qui mène à tout.

Cette horreur pour manger avec les domestiques n'était pas naturelle à Julien, il eût fait pour arriver à la fortune des choses bien autrement pénibles. Il puisait cette répugnance dans les *Confessions* de Rousseau. C'était le seul livre à l'aide duquel son imagination se figurât² le monde. Le recueil des bulletins de la grande armée et le *Mémorial de Sainte-Hélène* complétaient son coran. Il se serait fait tuer pour ces trois ouvrages. Jamais il ne crut en aucun autre. D'après un mot du vieux chirurgien-major, il regardait tous les autres livres du monde comme menteurs, et écrits par des fourbes pour avoir de l'avancement.

Avec une âme de feu, Julien avait une de ces mémoires étonnantes si souvent unies à la sottise. Pour gagner le vieux curé Chélan, duquel il voyait bien que dépendait son sort à venir, il avait appris par cœur tout le Nouveau Testament en latin³, il savait aussi le livre *du Pape* de M. de Maistre, et croyait à l'un aussi peu qu'à l'autre.

Comme par un accord mutuel, Sorel et son fils évitèrent de se parler ce jour-là. Sur la brune⁴, Julien alla

prendre sa leçon de théologie chez le curé, mais il ne jugea pas prudent de lui rien dire de l'étrange proposition qu'on avait faite à son père. Peut-être est-ce un piège, se disait-il, il faut faire semblant de l'avoir oublié.

Le lendemain de bonne heure, M. de Rênal fit appeler le vieux Sorel, qui, après s'être fait attendre une heure ou deux, finit par arriver, en faisant dès la porte cent excuses, entremêlées d'autant de révérences. À force de parcourir toutes sortes d'objections, Sorel comprit que son fils mangerait avec le maître et la maîtresse de la maison, et les jours où il y aurait du monde, seul dans une chambre à part avec les enfants. Toujours plus disposé à incider à mesure qu'il distinguait un véritable empressement chez M. le maire, et d'ailleurs rempli de défiance et d'étonnement, Sorel demanda à voir la chambre où coucherait son fils. C'était une grande pièce meublée fort proprement, mais dans laquelle on était déjà occupé à transporter les lits des trois enfants.

Cette circonstance fut un trait de lumière pour le vieux paysan; il demanda aussitôt avec assurance à voir l'habit que l'on donnerait à son fils. M. de Rênal ouvrit son bureau et prit cent francs.

— Avec cet argent, votre fils ira chez M. Durand, le drapier, et lèvera un habit noir complet.

— Et quand même je le retirerais de chez vous, dit le paysan, qui avait tout à coup oublié ses formes révérencieuses, cet habit noir lui restera ?

— Sans doute.

— Oh bien ! dit Sorel d'un ton de voix traînard, il ne reste donc plus qu'à nous mettre d'accord sur une seule chose : l'argent que vous lui donnerez.

— Comment ! s'écria M. de Rênal indigné, nous sommes d'accord depuis hier : je donne trois cents francs ; je crois que c'est beaucoup, et peut-être trop.

— C'était votre offre, je ne le nie point, dit le vieux Sorel, parlant encore plus lentement ; et, par un effort de génie qui n'étonnera que ceux qui ne connaissent pas les paysans francs-comtois, il ajouta, en regardant fixement M. de Rênal : *Nous trouvons mieux ailleurs.*

À ces mots, la figure du maire fut bouleversée. Il revint cependant à lui, et, après une conversation savante de deux grandes heures, où pas un mot ne fut dit au hasard, la finesse du paysan l'emporta sur la finesse de l'homme

riche, qui n'en a pas besoin pour vivre. Tous les nombreux articles qui devaient régler la nouvelle existence de Julien se trouvèrent arrêtés; non seulement ses appointements furent réglés à quatre cents francs, mais on dut les payer d'avance, le premier de chaque mois.

— Eh bien! je lui remettrai trente-cinq francs, dit M. de Rênal.

— Pour faire la somme ronde, un homme riche et généreux comme monsieur notre maire, dit le paysan d'une voix *câlîne*, ira bien jusqu'à trente-six francs.

— Soit, dit M. de Rênal, mais finissons-en.

Pour le coup, la colère lui donnait le ton de la fermeté. Le paysan vit qu'il fallait cesser de marcher en avant. Alors, à son tour, M. de Rênal fit des progrès. Jamais il ne voulut remettre le premier mois de trente-six francs au vieux Sorel, fort empressé de le recevoir pour son fils. M. de Rênal vint à penser qu'il serait obligé de raconter à sa femme le rôle qu'il avait joué dans toute cette négociation.

— Rendez-moi les cent francs que je vous ai remis, dit-il avec humeur. M. Durand me doit quelque chose. J'irai avec votre fils faire la levée du drap noir.

Après cet acte de vigueur, Sorel rentra prudemment dans ses formules respectueuses; elles prirent un bon quart d'heure. A la fin, voyant qu'il n'y avait décidément plus rien à gagner, il se retira. Sa dernière révérence finit par ces mots :

— Je vais envoyer mon fils au château.

C'était ainsi que les administrés de M. le maire appelaient sa maison quand ils voulaient lui plaire.

De retour à son usine, ce fut en vain que Sorel chercha son fils. Se méfiant de ce qui pouvait arriver, Julien était sorti au milieu de la nuit. Il avait voulu mettre en sûreté ses livres et sa croix de la Légion d'honneur. Il avait transporté le tout chez un jeune marchand de bois, son ami, nommé Fouqué, qui habitait dans la haute montagne qui domine Verrières.

Quand il reparut : — Dieu sait, maudit paresseux, lui dit son père, si tu auras jamais assez d'honneur pour me payer le prix de ta nourriture, que j'avance depuis tant d'années! Prends tes guenilles, et va-t'en chez M. le maire.

Julien, étonné de n'être pas battu, se hâta de partir. Mais à peine hors de la vue de son terrible père, il ralen-

tit le pas. Il jugea qu'il serait utile à son hypocrisie d'aller faire une station à l'église.

Ce mot vous surprend ? Avant d'arriver à cet horrible mot, l'âme du jeune paysan avait eu bien du chemin à parcourir.

Dès sa première enfance, la vue de certains dragons du 6^e¹, aux longs manteaux blancs, et la tête couverte de casques aux longs crins noirs, qui revenaient d'Italie, et que Julien vit attacher leurs chevaux à la fenêtre grillée de la maison de son père, le rendit fou de l'état militaire. Plus tard il écoutait avec transport les récits des batailles du pont de Lodi, d'Arcole, de Rivoli, que lui faisait le vieux chirurgien-major. Il remarqua les regards enflammés que le vieillard jetait sur sa croix.

Mais lorsque Julien avait quatorze ans, on commença à bâtir à Verrières une église, que l'on peut appeler magnifique pour une aussi petite ville. Il y avait surtout quatre colonnes de marbre dont la vue frappa Julien; elles devinrent célèbres dans le pays, par la haine mortelle qu'elles suscitèrent entre le juge de paix et le jeune vicaire, envoyé de Besançon, qui passait pour être l'espion de la congrégation. Le juge de paix fut sur le point de perdre sa place, du moins telle était l'opinion commune. N'avait-il pas osé avoir un différend avec un prêtre qui, presque tous les quinze jours, allait à Besançon, où il voyait, disait-on, monseigneur l'évêque ?

Sur ces entrefaites, le juge de paix, père d'une nombreuse famille, rendit plusieurs sentences qui semblèrent injustes; toutes furent portées contre ceux des habitants qui lisaient le *Constitutionnel*. Le bon parti triompha. Il ne s'agissait, il est vrai, que de sommes de trois ou de cinq francs; mais une de ces petites amendes dut être payée par un cloutier, parrain de Julien. Dans sa colère, cet homme s'écriait : « Quel changement ! et dire que depuis plus de vingt ans le juge de paix passait pour un si honnête homme ! » Le chirurgien-major, ami de Julien, était mort.

Tout à coup Julien cessa de parler de Napoléon; il annonça le projet de se faire prêtre, et on le vit constamment, dans la scie de son père, occupé à apprendre par cœur une bible latine que le curé lui avait prêtée. Ce bon vieillard, émerveillé de ses progrès, passait des soirées entières à lui enseigner la théologie. Julien ne faisait

paraître devant lui que des sentiments pieux. Qui eût pu deviner que cette figure de jeune fille, si pâle et si douce, cachait la résolution inébranlable de s'exposer à mille morts plutôt que de ne pas faire fortune!

Pour Julien, faire fortune, c'était d'abord sortir de Verrières; il abhorrait sa patrie. Tout ce qu'il y voyait glaçait son imagination¹.

Dès sa première enfance, il avait eu des moments d'exaltation. Alors il songeait avec délices qu'un jour il serait présenté aux jolies femmes de Paris, il saurait attirer leur attention par quelque action d'éclat. Pourquoi ne serait-il pas aimé de l'une d'elles, comme Bonaparte, pauvre encore, avait été aimé de la brillante madame de Beauharnais? Depuis bien des années, Julien ne passait peut-être pas une heure de sa vie sans se dire que Bonaparte, lieutenant obscur et sans fortune, s'était fait le maître du monde avec son épée. Cette idée le consolait de ses malheurs qu'il croyait grands, et redoublait sa joie quand il en avait.

La construction de l'église et les sentences du juge de paix l'éclairèrent tout à coup; une idée qui lui vint le rendit comme fou pendant quelques semaines, et enfin s'empara de lui avec la toute-puissance de la première idée qu'une âme passionnée croit avoir inventée.

« Quand Bonaparte fit parler de lui, la France avait » peur d'être envahie; le mérite militaire était nécessaire » et à la mode. Aujourd'hui, on voit des prêtres de quarante ans avoir cent mille francs d'appointements, » c'est-à-dire trois fois autant que les fameux généraux » de division de Napoléon. Il leur faut des gens qui les » secondent. Voilà ce juge de paix, si bonne tête, si honnête homme, jusqu'ici, si vieux, qui se déshonore par » crainte de déplaire à un jeune vicaire de trente ans. Il » faut être prêtre. »

Une fois, au milieu de sa nouvelle piété, il y avait déjà deux ans que Julien étudiait la théologie, il fut trahi par une irruption soudaine du feu qui dévorait son âme. Ce fut chez M. Chélan, à un dîner de prêtres auquel le bon curé l'avait présenté comme un prodige d'instruction, il lui arriva de louer Napoléon avec fureur. Il se lia le bras droit contre la poitrine, prétendit s'être disloqué le bras en remuant un tronc de sapin, et le porta pendant deux mois dans cette position gênante. Après cette peine

afflictive, il se pardonna. Voilà le jeune homme de dix-neuf ans, mais faible en apparence, et à qui l'on en eût tout au plus donné dix-sept, qui, portant un petit paquet sous le bras, entra dans la magnifique église de Verrières.

Il la trouva sombre et solitaire. A l'occasion d'une fête, toutes les croisées de l'édifice avaient été couvertes d'étoffe cramoisie. Il en résultait, aux rayons du soleil, un effet de lumière éblouissant, du caractère le plus imposant et le plus religieux. Julien tressaillit. Seul, dans l'église, il s'établit dans le banc qui avait la plus belle apparence. Il portait les armes de M. de Rênal.

Sur le prie-Dieu, Julien remarqua un morceau de papier imprimé, étalé là comme pour être lu. Il y porta les yeux et vit :

Détails de l'exécution et des derniers moments de Louis Jenrel, exécuté à Besançon, le...

Le papier était déchiré. Au revers, on lisait les deux premiers mots d'une ligne, c'étaient : *Le premier pas.*

— Qui a pu mettre ce papier-là, dit Julien ? Pauvre malheureux, ajouta-t-il avec un soupir, son nom finit comme le mien... et il froissa le papier.

En sortant, Julien crut voir du sang près du bénitier, c'était de l'eau bénite qu'on avait répandue : le reflet des rideaux rouges qui couvraient les fenêtres la faisait paraître du sang.

Enfin, Julien eut honte de sa terreur secrète.

— Serais-je un lâche ! se dit-il, *aux armes !*

Ce mot si souvent répété dans les récits de batailles du vieux chirurgien était héroïque pour Julien. Il se leva et marcha rapidement vers la maison de M. de Rênal.

Malgré ces belles résolutions, dès qu'il l'aperçut à vingt pas de lui, il fut saisi d'une invincible timidité. La grille de fer était ouverte, elle lui semblait magnifique, il fallait entrer là-dedans.

Julien n'était pas la seule personne dont le cœur fût troublé par son arrivée dans cette maison. L'extrême timidité de madame de Rênal était déconcertée par l'idée de cet étranger, qui, d'après ses fonctions, allait se trouver constamment entre elle et ses enfants. Elle était accoutumée à avoir ses fils couchés dans sa chambre. Le matin, bien des larmes avaient coulé quand elle avait vu transporter leurs petits lits dans l'appartement destiné au précepteur. Ce fut en vain qu'elle demanda à son mari que

le lit de Stanislas-Xavier, le plus jeune, fût reporté dans sa chambre.

La délicatesse de femme était poussée à un point excessif chez madame de Rênal. Elle se faisait l'image la plus désagréable d'un être grossier et mal peigné, chargé de gronder ses enfants, uniquement parce qu'il savait le latin, un langage barbare pour lequel on fouetterait ses fils.

CHAPITRE VI

L'ENNUI

*Non so più cosa son,
Cosa faccio.*

MOZART (*Figaro*).

Avec la vivacité et la grâce qui lui étaient naturelles quand elle était loin des regards des hommes, madame de Rênal sortait par la porte-fenêtre du salon qui donnait sur le jardin, quand elle aperçut près de la porte d'entrée la figure d'un jeune paysan presque encore enfant, extrêmement pâle et qui venait de pleurer. Il était en chemise bien blanche, et avait sous le bras une veste fort propre en ratine violette.

Le teint de ce petit paysan était si blanc, ses yeux si doux, que l'esprit un peu romanesque de madame de Rênal eut d'abord l'idée que ce pouvait être une jeune fille déguisée, qui venait demander quelque grâce à M. le maire. Elle eut pitié de cette pauvre créature, arrêtée à la porte d'entrée, et qui évidemment n'osait pas lever la main jusqu'à la sonnette. Madame de Rênal s'approcha, distraite un instant de l'amer chagrin que lui donnait l'arrivée du précepteur. Julien, tourné vers la porte, ne la voyait pas s'avancer. Il tressaillit quand une voix douce dit tout près de son oreille :

— Que voulez-vous ici, mon enfant ?

Julien se tourna vivement, et, frappé du regard si rempli de grâce de madame de Rênal, il oublia une partie de sa timidité. Bientôt, étonné de sa beauté, il oublia

tout, même ce qu'il venait faire. Madame de Rênal avait répété sa question.

— Je viens pour être précepteur, madame, lui dit-il enfin, tout honteux de ses larmes qu'il essuyait de son mieux.

Madame de Rênal resta interdite, ils étaient fort près l'un de l'autre à se regarder. Julien n'avait jamais vu un être aussi bien vêtu et surtout une femme avec un teint si éblouissant, lui parler d'un air doux. Madame de Rênal regardait les grosses larmes qui s'étaient arrêtées sur les joues si pâles d'abord et maintenant si roses de ce jeune paysan. Bientôt elle se mit à rire, avec toute la gaieté folle d'une jeune fille, elle se moquait d'elle-même, et ne pouvait se figurer tout son bonheur. Quoi, c'était là ce précepteur qu'elle s'était figuré comme un prêtre sale et mal vêtu, qui viendrait gronder et fouetter ses enfants !

— Quoi, monsieur, lui dit-elle enfin, vous savez le latin ?

Ce mot de monsieur étonna si fort Julien qu'il réfléchit un instant.

— Oui, madame, dit-il timidement.

Madame de Rênal était si heureuse, qu'elle osa dire à Julien :

— Vous ne gronderez pas trop ces pauvres enfants ?

— Moi, les gronder, dit Julien étonné, et pourquoi ?

— N'est-ce pas, monsieur, ajouta-t-elle après un petit silence et d'une voix dont chaque instant augmentait l'émotion, vous serez bon pour eux, vous me le promettez ?

S'entendre appeler de nouveau monsieur, bien sérieusement, et par une dame si bien vêtue, était au-dessus de toutes les prévisions de Julien : dans tous les châteaux en Espagne de sa jeunesse, il s'était dit qu'aucune dame comme il faut ne daignerait lui parler que quand il aurait un bel uniforme. Madame de Rênal, de son côté, était complètement trompée par la beauté du teint, les grands yeux noirs de Julien et ses jolis cheveux qui frisaient plus qu'à l'ordinaire, parce que pour se rafraîchir il venait de plonger la tête dans le bassin de la fontaine publique. A sa grande joie, elle trouvait l'air timide d'une jeune fille à ce fatal précepteur, dont elle avait tant redouté pour ses enfants la dureté et l'air rébarbatif¹. Pour l'âme si paisible de madame de Rênal, le contraste de ses craintes et de ce

qu'elle voyait fut un grand événement. Enfin elle revint de sa surprise. Elle fut étonnée de se trouver ainsi à la porte de sa maison avec ce jeune homme presque en chemise et si près de lui.

— Entrons, monsieur, lui dit-elle d'un air assez embarrassé.

De sa vie une sensation purement agréable n'avait aussi profondément ému madame de Rênal, jamais une apparition aussi gracieuse n'avait succédé à des craintes plus inquiétantes. Ainsi ces jolis enfants, si soignés par elle, ne tomberaient pas dans les mains d'un prêtre sale et grognon. A peine entrée sous le vestibule, elle se retourna vers Julien qui la suivait timidement. Son air étonné, à l'aspect d'une maison si belle, était une grâce de plus aux yeux de madame de Rênal. Elle ne pouvait en croire ses yeux, il lui semblait surtout que le précepteur devait avoir un habit noir.

— Mais, est-il vrai, monsieur, lui dit-elle en s'arrêtant encore, et craignant mortellement de se tromper, tant sa croyance la rendait heureuse, vous savez le latin ?

Ces mots choquèrent l'orgueil de Julien et dissipèrent le charme dans lequel il vivait depuis un quart d'heure.

— Oui, madame, lui dit-il en cherchant à prendre un air froid ; je sais le latin aussi bien que M. le curé, et même quelquefois il a la bonté de dire mieux que lui.

Madame de Rênal trouva que Julien avait l'air fort méchant, il s'était arrêté à deux pas d'elle. Elle s'approcha et lui dit à mi-voix :

— N'est-ce pas, les premiers jours, vous ne donnerez pas le fouet à mes enfants, même quand ils ne sauraient pas leurs leçons.

Ce ton si doux et presque suppliant d'une si belle dame fit tout à coup oublier à Julien ce qu'il devait à sa réputation de latiniiste. La figure de madame de Rênal était près de la sienne, il sentit le parfum des vêtements d'été d'une femme, chose si étonnante pour un pauvre paysan. Julien rougit extrêmement et dit avec un soupir et d'une voix défaillante :

— Ne craignez rien, madame, je vous obéirai en tout.

Ce fut en ce moment seulement, quand son inquiétude pour ses enfants fut tout à fait dissipée, que madame de Rênal fut frappée de l'extrême beauté de Julien. La forme

presque féminine de ses traits et son air d'embarras ne semblèrent point ridicules à une femme extrêmement timide elle-même. L'air mâle que l'on trouve communément nécessaire à la beauté d'un homme lui eût fait peur.

— Quel âge avez-vous, monsieur ? dit-elle à Julien.

— Bientôt dix-neuf ans.

— Mon fils aîné a onze ans, reprit madame de Rênal tout à fait rassurée, ce sera presque un camarade pour vous, vous lui parlerez raison. Une fois son père a voulu le battre, l'enfant a été malade pendant toute une semaine, et cependant c'était un bien petit coup.

Quelle différence avec moi, pensa Julien. Hier encore, mon père m'a battu. Que ces gens riches sont heureux !

Madame de Rênal en était déjà à saisir les moindres nuances de ce qui se passait dans l'âme du précepteur ; elle prit ce mouvement de tristesse pour de la timidité, et voulut l'encourager.

— Quel est votre nom, monsieur ? lui dit-elle avec un accent et une grâce dont Julien sentit tout le charme, sans pouvoir s'en rendre compte.

— On m'appelle Julien Sorel, madame ; je tremble en entrant pour la première fois de ma vie dans une maison étrangère, j'ai besoin de votre protection et que vous me pardonniez bien des choses les premiers jours. Je n'ai jamais été au collège, j'étais trop pauvre ; je n'ai jamais parlé à d'autres hommes que mon cousin le chirurgien-major, membre de la Légion d'honneur, et M. le curé Chélan. Il vous rendra bon témoignage de moi. Mes frères m'ont toujours battu, ne les croyez pas, s'ils vous disent du mal de moi, pardonnez mes fautes, madame, je n'aurai jamais mauvaise intention.

Julien se rassurait pendant ce long discours, il examinait madame de Rênal. Tel est l'effet de la grâce parfaite, quand elle est naturelle au caractère, et que surtout la personne qu'elle décore ne songe pas à avoir de la grâce ; Julien, qui se connaissait fort bien en beauté féminine, eût juré dans cet instant qu'elle n'avait que vingt ans. Il eut sur-le-champ l'idée hardie de lui baiser la main. Bientôt il eut peur de son idée ; un instant après il se dit : il y aurait de la lâcheté à moi de ne pas exécuter une action qui peut m'être utile, et diminuer le mépris que cette belle dame a probablement pour un pauvre ouvrier

à peine arraché à la scie. Peut-être Julien fut-il un peu encouragé par ce mot de joli garçon, que depuis six mois il entendait répéter le dimanche par quelques jeunes filles. Pendant ces débats intérieurs, madame de Rênal lui adressait deux ou trois mots d'instruction sur la façon de débiter avec les enfants. La violence que se faisait Julien le rendit de nouveau fort pâle; il dit, d'un air contraint :

— Jamais, madame, je ne battrai vos enfants; je le jure devant Dieu.

Et en disant ces mots, il osa prendre la main de madame de Rênal et la porter à ses lèvres. Elle fut étonnée de ce geste et, par réflexion, choquée. Comme il faisait très chaud, son bras était tout à fait nu sous son châle, et le mouvement de Julien, en portant la main à ses lèvres, l'avait entièrement découvert. Au bout de quelques instants, elle se gronda elle-même, il lui sembla qu'elle n'avait pas été assez rapidement indignée.

M. de Rênal, qui avait entendu parler, sortit de son cabinet; du même air majestueux et paternel qu'il prenait lorsqu'il faisait des mariages à la mairie, il dit à Julien :

— Il est essentiel que je vous parle avant que les enfants ne vous voient.

Il fit entrer Julien dans une chambre¹ et retint sa femme qui voulait les laisser seuls. La porte fermée, M. de Rênal s'assit avec gravité.

— M. le curé m'a dit que vous étiez un bon sujet, tout le monde vous traitera ici avec honneur, et si je suis content, j'aiderai à vous faire par la suite un petit établissement. Je veux que vous ne voyiez plus ni parents ni amis, leur ton ne peut convenir à mes enfants. Voici trente-six francs pour le premier mois; mais j'exige votre parole de ne pas donner un sou de cet argent à votre père.

M. de Rênal était piqué contre le vieillard, qui, dans cette affaire, avait été plus fin que lui.

— Maintenant, *monsieur*, car d'après mes ordres tout le monde ici va vous appeler monsieur, et vous sentirez l'avantage d'entrer dans une maison de gens comme il faut; maintenant, monsieur, il n'est pas convenable que les enfants vous voient en veste. Les domestiques l'ont-ils vu ? dit M. de Rênal à sa femme.

— Non, mon ami, répondit-elle d'un air profondément pensif.

— Tant mieux. Mettez ceci, dit-il au jeune homme

surpris, en lui donnant une redingote à lui. Allons maintenant chez M. Durand, le marchand de drap.

Plus d'une heure après, quand M. de Rênal rentra avec le nouveau précepteur tout habillé de noir, il retrouva sa femme assise à la même place. Elle se sentit tranquillisée par la présence de Julien, en l'examinant elle oubliait d'en avoir peur. Julien ne songeait point à elle; malgré toute sa méfiance du destin et des hommes, son âme dans ce moment n'était que celle d'un enfant; il lui semblait avoir vécu des années depuis l'instant où, trois heures auparavant, il était tremblant dans l'église. Il remarqua l'air glacé de madame de Rênal, il comprit qu'elle était en colère de ce qu'il avait osé lui baiser la main. Mais le sentiment d'orgueil que lui donnait le contact d'habits si différents de ceux qu'il avait coutume de porter le mettait tellement hors de lui-même, et il avait tant d'envie de cacher sa joie, que tous ses mouvements avaient quelque chose de brusque et de fou. Madame de Rênal le contemplait avec des yeux étonnés.

— De la gravité, monsieur, lui dit M. de Rênal, si vous voulez être respecté de mes enfants et de mes gens.

— Monsieur, répondit Julien, je suis gêné dans ces nouveaux habits; moi, pauvre paysan, je n'ai jamais porté que des vestes; j'irai, si vous le permettez, me renfermer dans ma chambre.

— Que te semble de cette nouvelle acquisition? dit M. de Rênal à sa femme.

Par un mouvement presque instinctif, et dont certainement elle ne se rendit pas compte, madame de Rênal déguisa la vérité à son mari.

— Je ne suis point aussi enchantée que vous de ce petit paysan, vos prévenances en feront un impertinent que vous serez obligé de renvoyer avant un mois.

— Eh bien! nous le renverrons, ce sera une centaine de francs qu'il m'en pourra coûter, et Verrières sera accoutumée à voir un précepteur aux enfants de M. de Rênal. Ce but n'eût point été rempli¹ si j'eusse laissé à Julien l'accoutrement d'un ouvrier. En le renvoyant, je retiendrai, bien entendu, l'habit noir complet que je viens de lever chez le drapier. Il ne lui restera que ce que je viens de trouver tout fait chez le tailleur, et dont je l'ai couvert.

L'heure que Julien passa dans sa chambre parut un

instant à madame de Rênal. Les enfants, auxquels l'on avait annoncé le nouveau précepteur, accablaient leur mère de questions. Enfin Julien parut. C'était un autre homme. C'eût été mal parler que de dire qu'il était grave; c'était la gravité incarnée. Il fut présenté aux enfants, et leur parla d'un air qui étonna M. de Rênal lui-même.

— Je suis ici, messieurs, leur dit-il en finissant son allocution, pour vous apprendre le latin. Vous savez ce que c'est que de réciter une leçon. Voici la sainte Bible, dit-il en leur montrant un petit volume in-32, relié en noir. C'est particulièrement l'histoire de Notre Seigneur Jésus-Christ, c'est la partie qu'on appelle le Nouveau Testament. Je vous ferai souvent réciter des leçons, faites-moi réciter la mienne.

Adolphe, l'aîné des enfants, avait pris le livre.

— Ouvrez-le au hasard, continua Julien, et dites-moi le premier mot¹ d'un alinéa. Je réciterai par cœur le livre sacré, règle de notre conduite à tous, jusqu'à ce que vous m'arrêtiez.

Adolphe ouvrit le livre, lut un mot², et Julien récita toute la page avec la même facilité que s'il eût parlé français. M. de Rênal regardait sa femme d'un air de triomphe. Les enfants, voyant l'étonnement de leurs parents, ouvraient de grands yeux. Un domestique vint à la porte du salon, Julien continua de parler latin. Le domestique resta d'abord immobile, et ensuite disparut. Bientôt la femme de chambre de madame et la cuisinière arrivèrent près de la porte; alors Adolphe avait déjà ouvert le livre en huit endroits, et Julien récitait toujours avec la même facilité.

— Ah, mon Dieu! le joli prêtre, dit tout haut la cuisinière, bonne fille fort dévote.

L'amour-propre de M. de Rênal était inquiet; loin de songer à examiner le précepteur, il était tout occupé à chercher dans sa mémoire quelques mots latins; enfin, il put dire un vers d'Horace. Julien ne savait de latin que sa bible. Il répondit en fronçant le sourcil :

— Le saint ministère auquel je me destine m'a défendu de lire un poète aussi profane.

M. de Rênal cita un assez grand nombre de prétendus vers d'Horace. Il expliqua à ses enfants ce que c'était qu'Horace; mais les enfants, frappés d'admiration, ne faisaient guère attention à ce qu'il disait. Ils regardaient Julien.

Les domestiques étant toujours à la porte, Julien crut devoir prolonger l'épreuve :

— Il faut, dit-il au plus jeune des enfants, que M. Stanislas-Xavier m'indique aussi un passage du livre saint.

Le petit Stanislas, tout fier, lut tant bien que mal le premier mot d'un alinéa, et Julien dit toute la page. Pour que rien ne manquât au triomphe de M. de Rênal, comme Julien récitait, entrèrent M. Valenod, le possesseur des beaux chevaux normands, et M. Charcot de Maugiron, sous-préfet de l'arrondissement. Cette scène valut à Julien le titre de monsieur; les domestiques eux-mêmes n'osèrent pas le lui refuser.

Le soir, tout Verrières afflua chez M. de Rênal pour voir la merveille. Julien répondait à tous d'un air sombre qui tenait à distance. Sa gloire s'étendit si rapidement dans la ville, que peu de jours après, M. de Rênal, craignant qu'on ne le lui enlevât, lui proposa de signer un engagement de deux ans.

— Non, monsieur, répondit froidement Julien, si vous vouliez me renvoyer je serais obligé de sortir. Un engagement qui me lie sans vous obliger à rien n'est point égal, je le refuse.

Julien sut si bien faire que, moins d'un mois après son arrivée dans la maison, M. de Rênal lui-même le respectait. Le curé étant brouillé avec MM. de Rênal et Valenod, personne ne put trahir l'ancienne passion de Julien pour Napoléon, il n'en parlait qu'avec horreur.

CHAPITRE VII

LES AFFINITÉS ÉLECTIVES

Ils ne savent toucher le cœur qu'en le froissant.

UN MODERNE.

LES enfants l'adoraient, lui ne les aimait point; sa pensée était ailleurs. Tout ce que ces marmots pouvaient faire ne l'impatientait jamais. Froid, juste, impassible, et cependant aimé, parce que son arrivée avait en

quelque sorte chassé l'ennui de la maison, il fut un bon précepteur. Pour lui, il n'éprouvait que haine et horreur pour la haute société où il était admis, à la vérité au bas bout de la table, ce qui explique peut-être la haine et l'horreur. Il y eut certains dîners d'apparat, où il put à grand'peine contenir sa haine pour tout ce qui l'environnait. Un jour de la Saint-Louis entre autres, M. Valenod tenait le dé chez M. de Rênal, Julien fut sur le point de se trahir; il se sauva dans le jardin, sous prétexte de voir les enfants. Quels éloges de la probité! s'écria-t-il; on dirait que c'est la seule vertu; et cependant quelle considération, quel respect bas pour un homme qui évidemment a doublé et triplé sa fortune, depuis qu'il administre le bien des pauvres! je parierais qu'il gagne même sur les fonds destinés aux enfants trouvés¹, à ces pauvres dont la misère est encore plus sacrée que celle des autres! Ah! monstres! monstres! Et moi aussi, je suis une sorte d'enfant trouvé, haï de mon père, de mes frères, de toute ma famille.

Quelques jours avant la Saint-Louis, Julien, se promenant seul et disant son bréviaire dans un petit bois, qu'on appelle le Belvédère, et qui domine le cours de la Fidélité, avait cherché en vain à éviter ses deux frères, qu'il voyait venir de loin par un sentier solitaire. La jalousie de ces ouvriers grossiers avait été tellement provoquée par le bel habit noir, par l'air extrêmement propre de leur frère, par le mépris sincère qu'il avait pour eux, qu'ils l'avaient battu au point de le laisser évanoui et tout sanglant. Madame de Rênal, se promenant avec M. Valenod et le sous-préfet, arriva par hasard dans le petit bois; elle vit Julien étendu sur la terre et le crut mort. Son saisissement fut tel, qu'il donna de la jalousie à M. Valenod.

Il prenait l'alarme trop tôt. Julien trouvait madame de Rênal fort belle, mais il la haïssait à cause de sa beauté; c'était le premier écueil qui avait failli arrêter sa fortune. Il lui parlait le moins possible, afin de faire oublier le transport qui, le premier jour, l'avait porté à lui baiser la main.

Élisa, la femme de chambre de madame de Rênal, n'avait pas manqué de devenir amoureuse du jeune précepteur; elle en parlait souvent à sa maîtresse. L'amour de mademoiselle Élisa avait valu à Julien la haine d'un des valets. Un jour, il entendit cet homme qui disait à

Élisa : Vous ne voulez plus me parler depuis que ce précepteur crasseux est entré dans la maison. Julien ne méritait pas cette injure ; mais, par instinct de joli garçon, il redoubla de soins pour sa personne. La haine de M. Valenod redoubla aussi. Il dit publiquement que tant de coquetterie ne convenait pas à un jeune abbé. A la soutane près, c'était le costume que portait Julien.

Madame de Rênal remarqua qu'il parlait plus souvent que de coutume à mademoiselle Élisa ; elle apprit que ces entretiens étaient causés par la pénurie de la très petite garde-robe de Julien. Il avait si peu de linge, qu'il était obligé de le faire laver fort souvent hors de la maison, et c'est pour ces petits soins qu'Élisa lui était utile. Cette extrême pauvreté, qu'elle ne soupçonnait pas, toucha madame de Rênal ; elle eut envie de lui faire des cadeaux, mais elle n'osa pas ; cette résistance intérieure fut le premier sentiment pénible que lui causa Julien. Jusque-là le nom de Julien et le sentiment d'une joie pure et tout intellectuelle étaient synonymes pour elle. Tourmentée par l'idée de la pauvreté de Julien, madame de Rênal parla à son mari de lui faire un cadeau de linge :

— Quelle duperie ! répondit-il. Quoi ! faire des cadeaux à un homme dont nous sommes parfaitement contents, et qui nous sert bien ? ce serait dans le cas où il se négligerait qu'il faudrait stimuler son zèle.

Madame de Rênal fut humiliée de cette manière de voir ; elle ne l'eût pas remarquée avant l'arrivée de Julien. Elle ne voyait jamais l'extrême propreté de la mise, d'ailleurs fort simple, du jeune abbé, sans se dire : Ce pauvre garçon, comment peut-il faire ?

Peu à peu, elle eut pitié de tout ce qui manquait à Julien, au lieu d'en être choquée.

Madame de Rênal était une de ces femmes de province que l'on peut très bien prendre pour des sottes pendant les quinze premiers jours qu'on les voit. Elle n'avait aucune expérience de la vie, et ne se souciait pas de parler. Douée d'une âme délicate et dédaigneuse, cet instinct de bonheur naturel à tous les êtres faisait que, la plupart du temps, elle ne donnait aucune attention aux actions des personnages grossiers au milieu desquels le hasard l'avait jetée.

On l'eût remarquée pour le naturel et la vivacité d'esprit, si elle eût reçu la moindre éducation. Mais en sa

qualité d'héritière, elle avait été élevée chez des religieuses adoratrices passionnées du *Sacré-Cœur de Jésus*, et animées d'une haine violente pour les Français ennemis des jésuites. Madame de Rênal s'était trouvé assez de sens pour oublier bientôt, comme absurde, tout ce qu'elle avait appris au couvent; mais elle ne mit rien à la place, et finit par ne rien savoir. Les flatteries précoces dont elle avait été l'objet, en sa qualité d'héritière d'une grande fortune, et un penchant décidé à la dévotion passionnée lui avaient donné une manière de vivre tout intérieure. Avec l'apparence de la condescendance la plus parfaite, et d'une abnégation de volonté, que les maris de Verrières citaient en exemple à leurs femmes, et qui faisait l'orgueil de M. de Rênal, la conduite habituelle de son âme était en effet le résultat de l'humeur la plus altière. Telle princesse, citée à cause de son orgueil, prête infiniment plus d'attention à ce que ses gentilshommes font autour d'elle, que cette femme si douce, si modeste en apparence, n'en donnait à tout ce que disait ou faisait son mari. Jusqu'à l'arrivée de Julien, elle n'avait réellement eu d'attention que pour ses enfants. Leurs petites maladies, leurs douleurs, leurs petites joies occupaient toute la sensibilité de cette âme qui, de la vie, n'avait adoré que Dieu, quand elle était au *Sacré-Cœur* de Besançon.

Sans qu'elle daignât le dire à personne, un accès de fièvre d'un de ses fils la mettait presque dans le même état que si l'enfant eût été mort. Un éclat de rire grossier, un haussement d'épaules, accompagné de quelque maxime triviale sur la folie des femmes, avaient constamment accueilli les confidences de ce genre de chagrins, que le besoin d'épanchement l'avait portée à faire à son mari, dans les premières années de leur mariage. Ces sortes de plaisanteries, quand surtout elles portaient sur les maladies de ses enfants, retournaient le poignard dans le cœur de madame de Rênal. Voilà ce qu'elle trouva au lieu des flatteries empressées et mielleuses du couvent jésuitique où elle avait passé sa jeunesse. Son éducation fut faite par la douleur. Trop fière pour parler de ce genre de chagrins, même à son amie madame Derville, elle se figura que tous les hommes étaient comme son mari, M. Valenod et le sous-préfet Charcot de Maugiron. La grossièreté, et la plus brutale insensibilité à tout ce qui n'était

pas intérêt d'argent, de préséance ou de croix; la haine aveugle pour tout raisonnement qui les contrariait lui parurent des choses naturelles à ce sexe, comme porter des bottes et un chapeau de feutre.

Après de longues années, madame de Rênal n'était pas encore accoutumée à ces gens à argent au milieu desquels il fallait vivre.

De là le succès du petit paysan Julien. Elle trouva des jouissances douces, et toutes brillantes du charme de la nouveauté dans la sympathie de cette âme noble et fière. Madame de Rênal lui eut bientôt pardonné son ignorance extrême qui était une grâce de plus, et la rudesse de ses façons qu'elle parvint à corriger. Elle trouva qu'il valait la peine de l'écouter, même quand on parlait des choses les plus communes, même quand il s'agissait d'un pauvre chien écrasé, comme il traversait la rue, par la charrette d'un paysan allant au trot. Le spectacle de cette douleur donnait son gros rire à son mari, tandis qu'elle voyait se contracter les beaux sourcils noirs et si bien arqués de Julien. La générosité, la noblesse d'âme, l'humanité lui semblèrent peu à peu n'exister que chez ce jeune abbé. Elle eut pour lui seul toute la sympathie et même l'admiration que ces vertus excitent chez les âmes bien nées.

A Paris, la position de Julien envers madame de Rênal eût été bien vite simplifiée; mais à Paris, l'amour est fils des romans. Le jeune précepteur et sa timide maîtresse auraient retrouvé dans trois ou quatre romans, et jusque dans les couplets du Gymnase, l'éclaircissement de leur position. Les romans leur auraient tracé le rôle à jouer, montré le modèle à imiter; et ce modèle, tôt ou tard, et quoique sans nul plaisir, et peut-être en rechignant, la vanité eût forcé Julien à le suivre.

Dans une petite ville de l'Aveyron ou des Pyrénées, le moindre incident eût été rendu décisif par le feu du climat. Sous nos cieux plus sombres, un jeune homme pauvre, et qui n'est qu'ambitieux parce que la délicatesse de son cœur lui fait un besoin de quelques-unes des jouissances que donne l'argent, voit tous les jours une femme de trente ans sincèrement sage, occupée de ses enfants, et qui ne prend nullement dans les romans des exemples de conduite. Tout va lentement, tout se fait peu à peu dans les provinces, il y a plus de naturel.

Souvent, en songeant à la pauvreté du jeune précepteur, madame de Rênal était attendrie jusqu'aux larmes. Julien la surprit, un jour, pleurant tout à fait.

— Eh! madame, vous serait-il arrivé quelque malheur!

— Non, mon ami, lui répondit-elle; appelez les enfants, allons nous promener.

Elle prit son bras et s'appuya d'une façon qui parut singulière à Julien. C'était pour la première fois qu'elle l'avait appelé mon ami.

Vers la fin de la promenade, Julien remarqua qu'elle rougissait beaucoup. Elle ralentit le pas.

— On vous aura raconté, dit-elle sans le regarder, que je suis l'unique héritière d'une tante fort riche qui habite Besançon. Elle me comble de présents... Mes fils font des progrès... si étonnants... que je voudrais vous prier d'accepter un petit présent comme marque de ma reconnaissance. Il ne s'agit que de quelques louis pour vous faire du linge. Mais... ajouta-t-elle en rougissant encore plus, et elle cessa de parler.

— Quoi, madame ? dit Julien.

— Il serait inutile, continua-t-elle en baissant la tête, de parler de ceci à mon mari.

— Je suis petit, madame, mais je ne suis pas bas, reprit Julien en s'arrêtant les yeux brillants de colère, et se relevant de toute sa hauteur, c'est à quoi vous n'avez pas assez réfléchi. Je serais moins qu'un valet si je me mettais dans le cas de cacher à M. de Rênal quoi que ce soit de relatif à *mon argent*.

Madame de Rênal était atterrée.

— M. le maire, continua Julien, m'a remis cinq fois trente-six francs depuis que j'habite sa maison, je suis prêt à montrer mon livre de dépenses à M. de Rênal et à qui que ce soit, même à M. Valenod qui me hait.

A la suite de cette sortie, madame de Rênal était restée pâle et tremblante, et la promenade se termina sans que ni l'un ni l'autre pût trouver un prétexte pour renouer le dialogue. L'amour pour madame de Rênal devint de plus en plus impossible dans le cœur orgueilleux de Julien; quant à elle, elle le respecta, elle l'admira; elle en avait été grondée. Sous prétexte de réparer l'humiliation involontaire qu'elle lui avait causée, elle se permit les soins les plus tendres. La nouveauté de ces manières fit pendant huit jours le bonheur de madame de Rênal. Leur effet

fut d'apaiser en partie la colère de Julien; il était loin d'y voir rien qui pût ressembler à un goût personnel.

Voilà, se disait-il, comment sont ces gens riches, ils humilient, et croient ensuite pouvoir tout réparer par quelques singeries!

Le cœur de madame de Rênal était trop plein, et encore trop innocent, pour que, malgré ses résolutions à cet égard, elle ne racontât pas à son mari l'offre qu'elle avait faite à Julien, et la façon dont elle avait été repoussée.

— Comment, reprit M. de Rênal vivement piqué, avez-vous pu tolérer un refus de la part d'un *domestique*?

Et comme madame de Rênal se récriait sur ce mot :

— Je parle, madame, comme feu M. le prince de Condé présentant ses chambellans à sa nouvelle épouse : « *Tous ces gens-là, lui dit-il, sont nos domestiques.* » Je vous ai lu ce passage des Mémoires de Besenval¹, essentiel pour les préséances. Tout ce qui n'est pas gentilhomme qui vit chez vous et reçoit un salaire est votre domestique. Je vais dire deux mots à ce monsieur Julien, et lui donner cent francs.

— Ah! mon ami, dit madame de Rênal tremblante, que ce ne soit pas du moins devant les domestiques!

— Oui, ils pourraient être jaloux et avec raison, dit son mari en s'éloignant et pensant à la quotité de la somme.

Madame de Rênal tomba sur une chaise, presque évanouie de douleur! Il va humilier Julien, et par ma faute! Elle eut horreur de son mari, et se cacha la figure avec les mains. Elle se promit bien de ne jamais faire de confidences.

Lorsqu'elle revit Julien, elle était toute tremblante, sa poitrine était tellement contractée qu'elle ne put parvenir à prononcer la moindre parole. Dans son embarras elle lui prit les mains qu'elle serra.

— Eh bien! mon ami, lui dit-elle enfin, êtes-vous content de mon mari?

— Comment ne le serais-je pas? répondit Julien avec un sourire amer; il m'a donné cent francs.

Madame de Rênal le regarda comme incertaine.

— Donnez-moi le bras, dit-elle enfin avec un accent de courage que Julien ne lui avait jamais vu.

Elle osa aller jusque chez le libraire de Verrières, malgré son affreuse réputation de libéralisme. Là, elle choisit

pour dix louis de livres qu'elle donna à ses fils. Mais ces livres étaient ceux qu'elle savait que Julien désirait. Elle exigea que là, dans la boutique du libraire, chacun des enfants écrivît son nom sur les livres qui lui étaient échus en partage. Pendant que madame de Rênal était heureuse de la sorte de réparation qu'elle avait l'audace de faire à Julien, celui-ci était étonné de la quantité de livres qu'il apercevait chez le libraire. Jamais il n'avait osé entrer en un lieu aussi profane; son cœur palpitait. Loin de songer à deviner ce qui se passait dans le cœur de madame de Rênal, il rêvait profondément au moyen qu'il y aurait, pour un jeune étudiant en théologie, de se procurer quelques-uns de ces livres. Enfin il eut l'idée qu'il serait possible avec de l'adresse de persuader à M. de Rênal qu'il fallait donner pour sujet de thème à ses fils l'histoire des gentilshommes célèbres nés dans la province. Après un mois de soins, Julien vit réussir cette idée, et à un tel point que, quelque temps après, il osa hasarder, en parlant à M. de Rênal, la mention d'une action bien autrement pénible pour le noble maire; il s'agissait de contribuer à la fortune d'un libéral, en prenant un abonnement chez le libraire. M. de Rênal convenait bien qu'il était sage de donner à son fils aîné l'idée *de visu* de plusieurs ouvrages qu'il entendrait mentionner dans la conversation, lorsqu'il serait à l'École militaire; mais Julien voyait M. le maire s'obstiner à ne pas aller plus loin. Il soupçonnait une raison secrète, mais ne pouvait la deviner.

— Je pensais, monsieur, lui dit-il un jour, qu'il y aurait une haute inconvenance à ce que le nom d'un bon gentilhomme tel qu'un Rênal parût sur le sale registre du libraire.

Le front de M. de Rênal s'éclaircit.

— Ce serait aussi une bien mauvaise note, continua Julien, d'un ton plus humble, pour un pauvre étudiant en théologie, si l'on pouvait un jour découvrir que son nom a été sur le registre d'un libraire loueur de livres. Les libéraux pourraient m'accuser d'avoir demandé les livres les plus infâmes; qui sait même s'ils n'iraient pas jusqu'à écrire après mon nom les titres de ces livres pervers ?

Mais Julien s'éloignait de la trace. Il voyait la physiologie du maire reprendre l'expression de l'embarras et

de l'humeur. Julien se tut. Je tiens mon homme, se dit-il.

Quelques jours après, l'aîné des enfants interrogeant Julien sur un livre annoncé dans *la Quotidienne*, en présence de M. de Rênal :

— Pour éviter tout sujet de triomphe au parti jacobin, dit le jeune précepteur, et cependant me donner les moyens de répondre à M. Adolphe, on pourrait faire prendre un abonnement chez le libraire par le dernier de vos gens.

— Voilà une idée qui n'est pas mal, dit M. de Rênal évidemment fort joyeux.

— Toutefois il faudrait spécifier, dit Julien de cet air grave et presque malheureux qui va si bien à de certaines gens, quand ils voient le succès des affaires qu'ils ont le plus longtemps désirées, il faudrait spécifier que le domestique ne pourra prendre aucun roman. Une fois dans la maison, ces livres dangereux pourraient corrompre les filles de madame, et le domestique lui-même.

— Vous oubliez les pamphlets politiques, ajouta M. de Rênal, d'un air hautain. Il voulait cacher l'admiration que lui donnait le savant mezzo-terme inventé par le précepteur de ses enfants.

La vie de Julien se composait ainsi d'une suite de petites négociations; et leur succès l'occupait beaucoup plus que le sentiment de préférence marquée qu'il n'eût tenu qu'à lui de lire dans le cœur de madame de Rênal.

La position morale où il avait été toute sa vie se renouvelait chez M. le maire de Verrières. Là, comme à la scierie de son père, il méprisait profondément les gens avec qui il vivait et en était haï. Il voyait chaque jour dans les récits faits par le sous-préfet, par M. Valenod, par les autres amis de la maison, à l'occasion de choses qui venaient de se passer sous leurs yeux, combien leurs idées ressemblaient peu à la réalité. Une action lui semblait-elle admirable, c'était celle-là précisément qui attirait le blâme des gens qui l'environnaient. Sa réplique intérieure était toujours : Quels monstres ou quels sots ! Le plaisant, avec tant d'orgueil, c'est que souvent il ne comprenait absolument rien à ce dont on parlait.

De la vie, il n'avait parlé avec sincérité qu'au vieux chirurgien-major; le peu d'idées qu'il avait étaient relatives aux campagnes de Bonaparte en Italie, ou à la chirurgie. Son jeune courage se plaisait au récit cir-

constancié des opérations les plus douloureuses; il se disait : Je n'aurais pas sourcillé.

La première fois que madame de Rênal essaya avec lui une conversation étrangère à l'éducation des enfants, il se mit à parler d'opérations chirurgicales; elle pâlit et le pria de cesser.

Julien ne savait rien au delà. Ainsi, passant sa vie avec madame de Rênal, le silence le plus singulier s'établissait entre eux dès qu'ils étaient seuls. Dans le salon, quelle que fût l'humilité de son maintien, elle trouvait dans ses yeux un air de supériorité intellectuelle envers tout ce qui venait chez elle. Se trouvait-elle seule un instant avec lui, elle le voyait visiblement embarrassé. Elle en était inquiète, car son instinct de femme lui faisait comprendre que cet embarras n'était nullement tendre.

D'après je ne sais quelle idée prise dans quelque récit de la bonne société, telle que l'avait vue le vieux chirurgien-major, dès qu'on se taisait dans un lieu où il se trouvait avec une femme, Julien se sentait humilié, comme si ce silence eût été son tort particulier. Cette sensation était cent fois plus pénible dans le tête-à-tête. Son imagination remplie des notions les plus exagérées, les plus espagnoles, sur ce qu'un homme doit dire, quand il est seul avec une femme, ne lui offrait dans son trouble que des idées inadmissibles. Son âme était dans les nues, et cependant il ne pouvait sortir du silence le plus humiliant. Ainsi son air sévère, pendant ses longues promenades avec madame de Rênal et les enfants, était augmenté par les souffrances les plus cruelles. Il se méprisait horriblement. Si par malheur il se forçait à parler, il lui arrivait de dire les choses les plus ridicules. Pour comble de misère, il voyait et s'exagérait son absurdité; mais ce qu'il ne voyait pas, c'était l'expression de ses yeux, ils étaient si beaux et annonçaient une âme si ardente, que, semblable aux bons acteurs, ils donnaient quelquefois un sens charmant à ce qui n'en avait pas. Madame de Rênal remarqua que, seul avec elle, il n'arrivait jamais à dire quelque chose de bien que lorsque, distrait par quelque événement imprévu, il ne songeait pas à bien tourner un compliment. Comme les amis de la maison ne la gênaient pas en lui présentant des idées nouvelles et brillantes, elle jouissait avec délices des éclairs d'esprit de Julien.

Depuis la chute de Napoléon, toute apparence de galanterie est sévèrement bannie des mœurs de la province. On a peur d'être destitué. Les fripons cherchent un appui dans la congrégation; et l'hypocrisie a fait les plus beaux progrès même dans les classes libérales. L'ennui redouble. Il ne reste d'autre plaisir que la lecture et l'agriculture.

Madame de Rênal, riche héritière d'une tante dévote, mariée à seize ans à un bon gentilhomme, n'avait de sa vie éprouvé ni vu rien qui ressemblât le moins du monde à l'amour. Ce n'était guère que son confesseur, le bon curé Chélan, qui lui avait parlé de l'amour, à propos des poursuites de M. Valenod, et il lui en avait fait une image si dégoûtante, que ce mot ne lui représentait que l'idée du libertinage le plus abject. Elle regardait comme une exception, ou même comme tout à fait hors de nature, l'amour tel qu'elle l'avait trouvé dans le très petit nombre de romans que le hasard avait mis sous ses yeux. Grâce à cette ignorance, madame de Rênal, parfaitement heureuse, occupée sans cesse de Julien, était loin de se faire le plus petit reproche.

CHAPITRE VIII

PETITS ÉVÉNEMENTS

*Then there were sighs, the deeper for suppression,
And stolen glances, sweeter for the theft,
And burning blushes, though for no transgression.*

Don Juan, C. 1, st. 74.

L'ANGÉLIQUE douceur que madame de Rênal devait à son caractère et à son bonheur actuel n'était un peu altérée que quand elle venait à songer à sa femme de chambre Élisabeth. Cette fille fit un héritage, alla se confesser au curé Chélan et lui avoua le projet d'épouser Julien. Le curé eut une véritable joie du bonheur de son ami; mais sa surprise fut extrême quand Julien lui dit d'un air résolu que l'offre de mademoiselle Élisabeth ne pouvait lui convenir.

— Prenez garde, mon enfant, à ce qui se passe dans votre cœur, dit le curé fronçant le sourcil; je vous félicite de votre vocation, si c'est à elle seule que vous devez le mépris d'une fortune plus que suffisante. Il y a cinquante-six ans sonnés que je suis curé de Verrières, et cependant, suivant toute apparence, je vais être destitué. Ceci m'afflige, et toutefois j'ai huit cents livres de rente. Je vous fais part de ce détail afin que vous ne vous fassiez pas d'illusion sur ce qui vous attend dans l'état de prêtre. Si vous songez à faire la cour aux hommes qui ont la puissance, votre perte éternelle est assurée. Vous pourrez faire fortune, mais il faudra nuire aux misérables, flatter le sous-préfet, le maire, l'homme considéré, et servir ses passions : cette conduite, qui dans le monde s'appelle savoir-vivre, peut, pour un laïque, n'être pas absolument incompatible avec le salut; mais, dans notre état, il faut opter; il s'agit de faire fortune dans ce monde ou dans l'autre, il n'y a pas de milieu. Allez, mon cher ami, réfléchissez, et revenez dans trois jours me rendre une réponse définitive. J'entrevois avec peine, au fond de votre caractère, une ardeur sombre qui ne m'annonce pas la modération et la parfaite abnégation des avantages terrestres nécessaires à un prêtre; j'augure bien de votre esprit; mais, permettez-moi de vous le dire, ajouta le bon curé, les larmes aux yeux, dans l'état de prêtre, je tremblerais pour votre salut.

Julien avait honte de son émotion; pour la première fois de sa vie, il se voyait aimé; il pleurait avec délices, et alla cacher ses larmes dans les grands bois au-dessus de Verrières.

Pourquoi l'état où je me trouve? se dit-il enfin; je sens que je donnerais cent fois ma vie pour ce bon curé Chélan, et cependant il vient de me prouver que je ne suis qu'un sot. C'est lui surtout qu'il m'importe de tromper, et il me devine. Cette ardeur secrète dont il me parle, c'est mon projet de faire fortune. Il me croit indigne d'être prêtre, et cela précisément quand je me figurais que le sacrifice de cinquante louis de rente allait lui donner la plus haute idée de ma piété et de ma vocation.

A l'avenir, continua Julien, je ne compterai que sur les parties de mon caractère que j'aurai éprouvées. Qui m'eût dit que je trouverais du plaisir à répandre des larmes! que j'aimerais celui qui me prouve que je ne suis qu'un sot!

Trois jours après, Julien avait trouvé le prétexte dont il eût dû se munir dès le premier jour; ce prétexte était une calomnie, mais qu'importe? Il avoua au curé, avec beaucoup d'hésitation, qu'une raison qu'il ne pouvait lui expliquer, parce qu'elle nuirait à un tiers, l'avait détourné tout d'abord de l'union projetée. C'était accuser la conduite d'Élisa. M. Chélan trouva dans ses manières un certain feu tout mondain, bien différent de celui qui eût dû animer un jeune lévite.

— Mon ami, lui dit-il encore, soyez un bon bourgeois de campagne, estimable et instruit, plutôt qu'un prêtre sans vocation.

Julien répondit à ces nouvelles remontrances, fort bien, quant aux paroles : il trouvait les mots qu'eût employés un jeune séminariste fervent; mais le ton dont il les prononçait, mais le feu mal caché qui éclatait dans ses yeux alarmaient M. Chélan.

Il ne faut pas trop mal augurer de Julien; il inventait correctement les paroles d'une hypocrisie cauteleuse et prudente. Ce n'est pas mal à son âge. Quant au ton et aux gestes, il vivait avec des campagnards; il avait été privé de la vue des grands modèles. Par la suite, à peine lui eut-il été donné d'approcher de ces messieurs, qu'il fut admirable pour les gestes comme pour les paroles.

Madame de Rênal fut étonnée que la nouvelle fortune de sa femme de chambre ne rendît pas cette fille plus heureuse; elle la voyait aller sans cesse chez le curé, et en revenir les larmes aux yeux; enfin Élisa lui parla de son mariage.

Madame de Rênal se crut malade; une sorte de fièvre l'empêchait de trouver le sommeil; elle ne vivait que lorsqu'elle avait sous les yeux sa femme de chambre ou Julien. Elle ne pouvait penser qu'à eux et au bonheur qu'ils trouveraient dans leur ménage. La pauvreté de cette petite maison, où l'on devrait vivre avec cinquante louis de rente, se peignait à elle sous des couleurs ravissantes. Julien pourrait très bien se faire avocat à Bray, la sous-préfecture à deux lieues de Verrières; dans ce cas elle le verrait quelquefois.

Madame de Rênal crut sincèrement qu'elle allait devenir folle; elle le dit à son mari, et enfin tomba malade. Le soir même, comme sa femme de chambre la servait, elle remarqua que cette fille pleurait. Elle

abhorrait Élisabeth dans ce moment, et venait de la brusquer; elle lui en demanda pardon. Les larmes d'Élisabeth redoublèrent, elle dit que si sa maîtresse le lui permettait, elle lui contera tout son malheur.

— Dites, répondit madame de Rênal.

— Eh bien, madame, il me refuse; des méchants lui auront dit du mal de moi, il les croit.

— Qui vous refuse ? dit madame de Rênal respirant à peine.

— Eh qui, madame, si ce n'est M. Julien ? répliqua la femme de chambre en sanglotant. M. le curé n'a pu vaincre sa résistance; car M. le curé trouve qu'il ne doit pas refuser une honnête fille, sous prétexte qu'elle a été femme de chambre. Après tout, le père de M. Julien n'est autre chose qu'un charpentier; lui-même comment gagnait-il sa vie avant d'être chez madame ?

Madame de Rênal n'écoutait plus; l'excès du bonheur lui avait presque ôté l'usage de la raison. Elle se fit répéter plusieurs fois l'assurance que Julien avait refusé d'une façon positive, et qui ne permettait plus de revenir à une résolution plus sage.

— Je veux tenter un dernier effort, dit-elle à sa femme de chambre, je parlerai à M. Julien.

Le lendemain, après le déjeuner, madame de Rênal se donna la délicieuse volupté de plaider la cause de sa rivale, et de voir la main et la fortune d'Élisabeth refusées constamment pendant une heure.

Peu à peu Julien sortit de ses réponses compassées, et finit par répondre avec esprit aux sages représentations de madame de Rênal. Elle ne put résister au torrent de bonheur qui inondait son âme après tant de jours de désespoir. Elle se trouva mal tout à fait. Quand elle fut remise et bien établie dans sa chambre, elle renvoya tout le monde. Elle était profondément étonnée.

Aurais-je de l'amour pour Julien ? se dit-elle enfin.

Cette découverte, qui dans tout autre moment l'aurait plongée dans les remords et dans une agitation profonde, ne fut pour elle qu'un spectacle singulier, mais comme indifférent. Son âme, épuisée par tout ce qu'elle venait d'éprouver, n'avait plus de sensibilité au service des passions.

Madame de Rênal voulut travailler, et tomba dans un profond sommeil; quand elle se réveilla, elle ne s'effraya

pas autant qu'elle l'aurait dû. Elle était trop heureuse pour pouvoir prendre en mal quelque chose. Naïve et innocente, jamais cette bonne provinciale n'avait torturé son âme, pour tâcher d'en arracher un peu de sensibilité à quelque nouvelle nuance de sentiment ou de malheur. Entièrement absorbée avant l'arrivée de Julien par cette masse de travail qui, loin de Paris, est le lot d'une bonne mère de famille, madame de Rênal pensait aux passions, comme nous pensons à la loterie : duperie certaine et bonheur cherché par des fous.

La cloche du dîner sonna; madame de Rênal rougit beaucoup quand elle entendit la voix de Julien, qui amenait les enfants. Un peu adroite depuis qu'elle aimait, pour expliquer sa rougeur, elle se plaignit d'un affreux mal de tête.

— Voilà comme sont toutes les femmes, lui répondit M. de Rênal, avec un gros rire. Il y a toujours quelque chose à raccommoder à ces machines-là!

Quoique accoutumée à ce genre d'esprit, ce ton de voix choqua madame de Rênal. Pour se distraire, elle regarda la physionomie de Julien; il eût été l'homme le plus laid, que dans cet instant il eût plu.

Attentif à copier les habitudes¹ des gens de cour, dès les premiers beaux jours du printemps, M. de Rênal s'établit à Vergy; c'est le village rendu célèbre par l'aventure tragique de Gabrielle². À quelques centaines de pas des ruines si pittoresques de l'ancienne église gothique, M. de Rênal possède un vieux château avec ses quatre tours, et un jardin dessiné comme celui des Tuileries, avec force bordures de buis et allées de marronniers taillés deux fois par an. Un champ voisin planté de pommiers servait de promenade. Huit ou dix noyers magnifiques étaient au bout du verger; leur feuillage immense s'élevait peut-être à quatre-vingts pieds de hauteur.

Chacun de ces maudits noyers, disait M. de Rênal quand sa femme les admirait, me coûte la récolte d'un demi-arpent, le blé ne peut venir sous leur ombre.

La vue de la campagne sembla nouvelle à madame de Rênal; son admiration allait jusqu'aux transports. Le sentiment dont elle était animée lui donnait de l'esprit et de la résolution. Dès le surlendemain de l'arrivée à Vergy, M. de Rênal étant retourné à la ville, pour les affaires de la mairie, madame de Rênal prit des ouvriers

à ses frais. Julien lui avait donné l'idée d'un petit chemin sablé, qui circulerait dans le verger et sous les grands noyers, et permettrait aux enfants de se promener dès le matin, sans que leurs souliers fussent mouillés par la rosée. Cette idée fut mise à exécution moins de vingt-quatre heures après avoir été conçue. Madame de Rênal passa toute la journée gaiement avec Julien à diriger les ouvriers.

Lorsque le maire de Verrières revint de la ville, il fut bien surpris de trouver l'allée faite. Son arrivée surprit aussi madame de Rênal; elle avait oublié son existence. Pendant deux mois, il parla avec humeur de la hardiesse qu'on avait eue de faire, sans le consulter, une *réparation* aussi importante, mais madame de Rênal l'avait exécutée à ses frais, ce qui le consolait un peu.

Elle passait ses journées à courir avec ses enfants dans le verger, et à faire la chasse aux papillons. On avait construit de grands capuchons de gaze claire, avec lesquels on prenait les pauvres *lépidoptères*. C'est le nom barbare que Julien apprenait à madame de Rênal. Car elle avait fait venir de Besançon le bel ouvrage de M. Godart; et Julien lui racontait les mœurs singulières de ces pauvres bêtes¹.

On les piquait sans pitié avec des épingles dans un grand cadre de carton arrangé aussi par Julien.

Il y eut enfin entre madame de Rênal et Julien un sujet de conversation, il ne fut plus exposé à l'affreux supplice que lui donnaient les moments de silence.

Ils se parlaient sans cesse, et avec un intérêt extrême, quoique toujours de choses fort innocentes. Cette vie active, occupée et gaie, était du goût de tout le monde, excepté de mademoiselle Élisabeth, qui se trouvait excédée de travail. Jamais dans le carnaval, disait-elle, quand il y a bal à Verrières, madame ne s'est donné tant de soins pour sa toilette; elle change de robes deux ou trois fois par jour.

Comme notre intention est de ne flatter personne, nous ne nierons point que madame de Rênal, qui avait une peau superbe, ne se fît arranger des robes qui laissaient les bras et la poitrine fort découverts. Elle était très bien faite, et cette manière de se mettre lui allait à ravir.

— Jamais vous *n'avez été si jeune*, madame, lui disaient ses amis de Verrières qui venaient dîner à Vergy. (C'est une façon de parler du pays.)

Une chose singulière, qui trouvera peu de croyance parmi nous, c'était sans intention directe que madame de Rênal se livrait à tant de soins. Elle y trouvait du plaisir; et, sans y songer autrement, tout le temps qu'elle ne passait pas à la chasse aux papillons avec les enfants et Julien, elle travaillait avec Élisabeth à bâtir des robes. Sa seule course à Verrières fut causée par l'envie d'acheter de nouvelles robes d'été qu'on venait d'apporter de Mulhouse.

Elle ramena à Vergy une jeune femme de ses parentes. Depuis son mariage, madame de Rênal s'était liée insensiblement avec madame Derville, qui autrefois avait été sa compagne au *Sacré-Cœur*.

Madame Derville riait beaucoup de ce qu'elle appelait les idées folles de sa cousine : « Seule, jamais je n'y penserais », disait-elle. Ces idées imprévues qu'on eût appelées saillies à Paris, madame de Rênal en avait honte comme d'une sottise, quand elle était avec son mari; mais la présence de madame Derville lui donnait du courage. Elle lui disait d'abord ses pensées d'une voix timide; quand ces dames étaient longtemps seules, l'esprit de madame de Rênal s'animait, et une longue matinée solitaire passait comme un instant et laissait les deux amies fort gaies. A ce voyage la raisonnable madame Derville trouva sa cousine beaucoup moins gaie et beaucoup plus heureuse.

Julien, de son côté, avait vécu en véritable enfant depuis son séjour à la campagne, aussi heureux de courir à la suite des papillons que ses élèves. Après tant de contrainte et de politique habile, seul, loin des regards des hommes, et, par instinct, ne craignant point madame de Rênal, il se livrait au plaisir d'exister, si vif à cet âge, et au milieu des plus belles montagnes du monde.

Dès l'arrivée de madame Derville, il sembla à Julien qu'elle était son amie; il se hâta de lui montrer le point de vue que l'on a de l'extrémité de la nouvelle allée sous les grands noyers; dans le fait, il est égal, si ce n'est supérieur à ce que la Suisse et les lacs d'Italie peuvent offrir de plus admirable. Si l'on monte la côte rapide qui commence à quelques pas de là, on arrive bientôt à de grands précipices bordés par des bois de chênes, qui s'avancent presque jusque sur la rivière. C'est sur les sommets de ces rochers coupés à pic que Julien, heureux, libre, et même quelque chose de plus, roi de la maison, conduisait les

deux amies, et jouissait de leur admiration pour ces aspects sublimes.

— C'est pour moi comme de la musique de Mozart, disait madame Derville.

La jalousie de ses frères, la présence d'un père despote et rempli d'humeur avaient gâté aux yeux de Julien les campagnes des environs de Verrières. A Vergy, il ne trouvait point de ces souvenirs amers; pour la première fois de sa vie, il ne voyait point d'ennemi. Quand M. de Rênal était à la ville, ce qui arrivait souvent, il osait lire; bientôt, au lieu de lire la nuit, et encore en ayant soin de cacher sa lampe au fond d'un vase à fleurs renversé, il put se livrer au sommeil; le jour, dans l'intervalle des leçons des enfants, il venait dans ces rochers avec le livre, unique règle de sa conduite et objet de ses transports. Il y trouvait à la fois bonheur, extase et consolation dans les moments de découragement.

Certaines choses que Napoléon dit des femmes, plusieurs discussions sur le mérite des romans à la mode sous son règne lui donnèrent alors, pour la première fois, quelques idées que tout autre jeune homme de son âge aurait eues depuis longtemps.

Les grandes chaleurs arrivèrent. On prit l'habitude de passer les soirées sous un immense tilleul à quelques pas de la maison. L'obscurité y était profonde. Un soir, Julien parlait avec action, il jouissait avec délices du plaisir de bien parler et à des femmes jeunes; en gesticulant, il toucha la main de madame de Rênal qui était appuyée sur le dos d'une de ces chaises de bois peint que l'on place dans les jardins.

Cette main se retira bien vite; mais Julien pensa qu'il était de son *devoir* d'obtenir que l'on ne retirât pas cette main quand il la touchait¹. L'idée d'un devoir à accomplir, et d'un ridicule ou plutôt d'un sentiment d'infériorité à encourir si l'on n'y parvenait pas, éloigna sur-le-champ tout plaisir de son cœur.

CHAPITRE IX

UNE SOIRÉE À LA CAMPAGNE

La Didon de M. Guérin, esquisse charmante.

STROMBECK¹.

SES regards, le lendemain, quand il revit madame de Rênal, étaient singuliers; il l'observait comme un ennemi avec lequel il va falloir se battre. Ces regards, si différents de ceux de la veille, firent perdre la tête à madame de Rênal : elle avait été bonne pour lui et il paraissait fâché. Elle ne pouvait détacher ses regards des siens.

La présence de madame Derville permettait à Julien de moins parler et de s'occuper davantage de ce qu'il avait dans la tête. Son unique affaire, toute cette journée, fut de se fortifier par la lecture du livre inspiré qui retrempe son âme.

Il abrégéa beaucoup les leçons des enfants, et ensuite, quand la présence de madame de Rênal vint le rappeler tout à fait aux soins de sa gloire, il décida qu'il fallait absolument qu'elle permît ce soir-là que sa main restât dans la sienne.

Le soleil en baissant, et rapprochant le moment décisif, fit battre le cœur de Julien d'une façon singulière. La nuit vint. Il observa, avec une joie qui lui ôta un poids immense de dessus la poitrine, qu'elle serait fort obscure. Le ciel chargé de gros nuages, proménés par un vent très chaud, semblait annoncer une tempête. Les deux amies se promenèrent fort tard. Tout ce qu'elles faisaient ce soir-là semblait singulier à Julien. Elles jouissaient de ce temps, qui, pour certaines âmes délicates, semble augmenter le plaisir d'aimer.

On s'assit enfin, madame de Rênal à côté de Julien, et madame Derville près de son amie. Préoccupé de ce qu'il allait tenter, Julien ne trouvait rien à dire. La conversation languissait.

Serai-je aussi tremblant, et malheureux au premier duel qui me viendra ? se dit Julien, car il avait trop de

méfiance et de lui et des autres pour ne pas voir l'état de son âme.

Dans sa mortelle angoisse, tous les dangers lui eussent semblé préférables. Que de fois ne désira-t-il pas voir survenir à madame de Rênal quelque affaire qui l'obligeât de rentrer à la maison et de quitter le jardin ! La violence que Julien était obligé de se faire était trop forte pour que sa voix ne fût pas profondément altérée ; bientôt la voix de madame de Rênal devint tremblante aussi, mais Julien ne s'en aperçut point. L'affreux combat que le devoir livrait à la timidité¹ était trop pénible pour qu'il fût en état de rien observer hors lui-même. Neuf heures trois quarts venaient de sonner à l'horloge du château, sans qu'il eût encore rien osé. Julien, indigné de sa lâcheté, se dit : Au moment précis où dix heures sonneront, j'exécuterai ce que, pendant toute la journée, je me suis promis de faire ce soir, ou je monterai chez moi me brûler la cervelle.

Après un dernier moment d'attente et d'anxiété, pendant lequel l'excès de l'émotion mettait Julien comme hors de lui, dix heures sonnèrent à l'horloge qui était au-dessus de sa tête. Chaque coup de cloche fatal retentissait dans sa poitrine, et y causait comme un mouvement physique.

Enfin, comme le dernier coup de dix heures retentissait encore, il étendit la main et prit celle de madame de Rênal, qui la retira aussitôt. Julien, sans trop savoir ce qu'il faisait, la saisit de nouveau. Quoique bien ému lui-même, il fut frappé de la froideur glaciale de la main qu'il prenait ; il la serrait avec une force convulsive ; on fit un dernier effort pour la lui ôter, mais enfin cette main lui resta.

Son âme fut inondée de bonheur, non qu'il aimât madame de Rênal, mais un affreux supplice venait de cesser. Pour que madame Derville ne s'aperçût de rien, il se crut obligé de parler ; sa voix alors était éclatante et forte. Celle de madame de Rênal, au contraire, trahissait tant d'émotion, que son amie la crut malade et lui proposa de rentrer. Julien sentit le danger : Si madame de Rênal rentre au salon, je vais retomber dans la position affreuse où j'ai passé la journée. J'ai tenu cette main trop peu de temps pour que cela compte comme un avantage qui m'est acquis.

Au moment où madame Derville renouvelait la proposition de rentrer au salon, Julien serra fortement la main qu'on lui abandonnait.

Madame de Rênal, qui se levait déjà, se rassit, en disant d'une voix mourante :

— Je me sens, à la vérité, un peu malade, mais le grand air me fait du bien.

Ces mots confirmèrent le bonheur de Julien, qui, dans ce moment, était extrême : il parla, il oublia de feindre, il parut l'homme le plus aimable aux deux amies qui l'écoutaient. Cependant il y avait encore un peu de manque de courage dans cette éloquence qui lui arrivait tout à coup. Il craignait mortellement que madame Derville, fatiguée du vent qui commençait à s'élever et qui précédait la tempête, ne voulût rentrer seule au salon. Alors il serait resté en tête à tête avec madame de Rênal. Il avait eu presque par hasard le courage aveugle qui suffit pour agir ; mais il sentait qu'il était hors de sa puissance de dire le mot le plus simple à madame de Rênal. Quelque légers que fussent ses reproches, il allait être battu, et l'avantage qu'il venait d'obtenir, anéanti.

Heureusement pour lui, ce soir-là, ses discours touchants et emphatiques trouvèrent grâce devant madame Derville, qui très souvent le trouvait gauche comme un enfant, et peu amusant. Pour madame de Rênal, la main dans celle de Julien, elle ne pensait à rien ; elle se laissait vivre. Les heures qu'on passa sous ce grand tilleul, que la tradition du pays dit planté par Charles le Téméraire, furent pour elle une époque de bonheur. Elle écoutait avec délices les gémissements du vent dans l'épais feuillage du tilleul, et le bruit de quelques gouttes rares qui commençaient à tomber sur ses feuilles les plus basses. Julien ne remarqua pas une circonstance qui l'eût bien rassuré ; madame de Rênal, qui avait été obligée de lui ôter sa main, parce qu'elle se leva pour aider sa cousine à relever un vase de fleurs que le vent venait de renverser à leurs pieds, fut à peine assise de nouveau, qu'elle lui rendit sa main presque sans difficulté, et comme si déjà c'eût été entre eux une chose convenue.

Minuit était sonné depuis longtemps ; il fallut enfin quitter le jardin : on se sépara. Madame de Rênal, transportée du bonheur d'aimer, était tellement ignorante, qu'elle ne se faisait presque aucun reproche. Le bonheur

lui ôtait le sommeil. Un sommeil de plomb s'empara de Julien, mortellement fatigué des combats que toute la journée la timidité et l'orgueil s'étaient livrés dans son cœur.

Le lendemain on le réveilla à cinq heures; et, ce qui eût été cruel pour madame de Rênal si elle l'eût su, à peine lui donna-t-il une pensée. Il avait fait *son devoir, et un devoir héroïque*. Rempli de bonheur par ce sentiment, il s'enferma à clef dans sa chambre, et se livra avec un plaisir tout nouveau à la lecture des exploits de son héros.

Quand la cloche du déjeuner se fit entendre, il avait oublié, en lisant les bulletins de la grande armée, tous ses avantages de la veille. Il se dit, d'un ton léger, en descendant au salon : Il faut dire à cette femme que je l'aime.

Au lieu de ces regards chargés de volupté, qu'il s'attendait à rencontrer, il trouva la figure sévère de M. de Rênal qui, arrivé depuis deux heures de Verrières, ne cachait point son mécontentement de ce que Julien passait toute la matinée sans s'occuper des enfants. Rien n'était laid comme cet homme important, ayant de l'humeur et croyant pouvoir la montrer.

Chaque mot aigre de son mari perçait le cœur de madame de Rênal. Quant à Julien, il était tellement plongé dans l'extase, encore si occupé des grandes choses qui, pendant plusieurs heures, venaient de passer devant ses yeux, qu'à peine d'abord put-il rabaisser son attention jusqu'à écouter les propos durs que lui adressait M. de Rênal. Il lui dit enfin, assez brusquement :

— J'étais malade.

Le ton de cette réponse eût piqué un homme beaucoup moins susceptible que le maire de Verrières; il eut quelque idée de répondre à Julien en le chassant à l'instant. Il ne fut retenu que par la maxime qu'il s'était faite de ne jamais trop se hâter en affaires.

Ce jeune sot, se dit-il bientôt, s'est fait une sorte de réputation dans ma maison, le Valenod peut le prendre chez lui, ou bien il épousera Élisabeth, et dans les deux cas, au fond du cœur, il pourra se moquer de moi.

Malgré la sagesse de ses réflexions, le mécontentement de M. de Rênal n'en éclata pas moins par une suite de mots grossiers qui peu à peu irritèrent Julien. Madame de Rênal était sur le point de fondre en larmes. À peine le déjeuner fut-il fini, qu'elle demanda à Julien de lui donner le bras pour la promenade, elle s'appuyait sur lui avec

amitié. A tout ce que madame de Rênal lui disait, Julien ne pouvait que répondre à demi-voix :

— *Voilà bien les gens riches !*

M. de Rênal marchait tout près d'eux; sa présence augmentait la colère de Julien. Il s'aperçut tout à coup que madame de Rênal s'appuyait sur son bras d'une façon marquée; ce mouvement lui fit horreur, il la repoussa avec violence et dégagea son bras.

Heureusement, M. de Rênal ne vit point cette nouvelle impertinence, elle ne fut remarquée que de madame Derville : son amie fondait en larmes. En ce moment M. de Rênal se mit à poursuivre à coups de pierres une petite paysanne qui avait pris un sentier abusif, et traversait un coin du verger.

— Monsieur Julien, de grâce, modérez-vous; songez que nous avons tous des moments d'humeur, dit rapidement madame Derville.

Julien la regarda froidement avec des yeux où se peignait le plus souverain mépris.

Ce regard étonna madame Derville, et l'eût surprise bien davantage si elle en eût deviné la véritable expression; elle y eût lu comme un espoir vague de la plus atroce vengeance. Ce sont sans doute de tels moments d'humiliation qui ont fait les Robespierre.

— Votre Julien est bien violent, il m'effraie, dit tout bas madame Derville à son amie.

— Il a raison d'être en colère, lui répondit celle-ci. Après les progrès étonnants qu'il a fait faire aux enfants, qu'importe qu'il passe une matinée sans leur parler; il faut convenir que les hommes sont bien durs.

Pour la première fois de sa vie, madame de Rênal sentit une sorte de désir de vengeance contre son mari. La haine extrême qui animait Julien contre les riches allait éclater. Heureusement M. de Rênal appela son jardinier, et resta occupé avec lui à barrer, avec des fagots d'épines, le sentier abusif à travers le verger. Julien ne répondit pas un seul mot aux prévenances dont pendant tout le reste de la promenade il fut l'objet. A peine M. de Rênal s'était-il éloigné, que les deux amies, se prétendant fatiguées, lui avaient demandé chacune un bras.

Entre ces deux femmes dont un trouble extrême couvrait les joues de rougeur et d'embarras, la pâleur hautaine, l'air sombre et décidé de Julien formait un étrange

contraſte. Il mépriſait ces femmes, et tous les ſentiments tendres.

Quoi ! ſe diſait-il, pas même cinq cents francs de rente pour terminer mes études ! Ah ! comme je l'enverrais promener !

Absorbé par ces idées ſévères, le peu qu'il daignait comprendre des mots obligeants des deux amies lui déplaiſait comme vide de ſens, niais, faible, en un mot *féminin*.

A force de parler pour parler, et de chercher à maintenir la converſation vivante, il arriva à madame de Rênal de dire que ſon mari était venu de Verrières parce qu'il avait fait marché, pour de la paille de maïs, avec un de ſes fermiers. (Dans ce pays, c'eſt avec de la paille de maïs que l'on remplit les paillasseſ des lits.)

— Mon mari ne nous rejoindra pas, ajouta madame de Rênal ; avec le jardinier et ſon valet de chambre, il va s'occuper d'achever le renouvellement des paillasseſ de la maiſon. Ce matin il a mis de la paille de maïs dans tous les lits du premier étage, maintenant il eſt au ſecond.

Julien changea de couleur ; il regarda madame de Rênal d'un air ſingulier, et bientôt la prit à part en quelque ſorte en doublant le pas. Madame Derville les laiffa s'éloigner.

— Sauvez-moi la vie, dit Julien à madame de Rênal, vous ſeule le pouvez ; car vous ſavez que le valet de chambre me hait à la mort. Je dois vous avouer, madame, que j'ai un portrait ; je l'ai caché dans la paillasse de mon lit.

A ce mot, madame de Rênal devint pâle à ſon tour.

— Vous ſeule, madame, pouvez dans ce moment entrer dans ma chambre ; fouillez, ſans qu'il y paraiſſe, dans l'angle de la paillasse qui eſt le plus rapproché de la fenêtre, vous y trouverez une petite boîte de carton noir et liſſe.

— Elle renferme un portrait ! dit madame de Rênal pouvant à peine ſe tenir debout.

Son air de découragement fut aperçu de Julien, qui auſſitôt en profita.

— J'ai une ſeconde grâce à vous demander, madame, je vous ſupplie de ne pas regarder ce portrait, c'eſt mon ſecret.

— C'eſt un ſecret, répéta madame de Rênal d'une voix éteinte.

Mais, quoique élevée parmi des gens fiers de leur fortune, et sensibles au seul intérêt d'argent, l'amour avait déjà mis de la générosité dans cette âme. Cruellement blessée, ce fut avec l'air du dévouement le plus simple que madame de Rênal fit à Julien les questions nécessaires pour pouvoir bien s'acquitter de sa commission.

— Ainsi, lui dit-elle en s'éloignant, une petite boîte ronde, de carton noir, bien lisse.

— Oui, madame, répondit Julien de cet air dur que le danger donne aux hommes.

Elle monta au second étage du château, pâle comme si elle fût allée à la mort. Pour comble de misère elle sentit qu'elle était sur le point de se trouver mal; mais la nécessité de rendre service à Julien lui rendit des forces.

— Il faut que j'aie cette boîte, se dit-elle en doublant le pas.

Elle entendit son mari parler au valet de chambre, dans la chambre même de Julien. Heureusement ils passèrent dans celle des enfants. Elle souleva le matelas et plongea la main dans la paillasse avec une telle violence qu'elle s'écorcha les doigts. Mais quoique fort sensible aux petites douleurs de ce genre, elle n'eut pas la conscience de celle-ci, car presque en même temps elle sentit le poli de la boîte de carton. Elle la saisit et disparut.

A peine fut-elle délivrée de la crainte d'être surprise par son mari, que l'horreur que lui causait cette boîte fut sur le point de la faire décidément se trouver mal.

Julien est donc amoureux, et je tiens là le portrait de la femme qu'il aime!

Assise sur une chaise dans l'antichambre de cet appartement, madame de Rênal était en proie à toutes les horreurs de la jalousie. Son extrême ignorance lui fut encore utile en ce moment, l'étonnement tempérait la douleur. Julien parut, saisit la boîte, sans remercier, sans rien dire, et courut dans sa chambre, où il fit du feu, et la brûla à l'instant. Il était pâle, anéanti, il s'exagérait l'étendue du danger qu'il venait de courir.

Le portrait de Napoléon, se disait-il en hochant la tête, trouvé caché chez un homme qui fait profession d'une telle haine pour l'usurpateur! trouvé par M. de Rênal, tellement ultra, et tellement irrité! et pour comble d'imprudence, sur le carton blanc derrière le portrait, des lignes écrites de ma main! et qui ne peuvent laisser aucun

doute sur l'excès de mon admiration! et chacun de ces transports d'amour est daté! il y en a d'avant-hier.

Toute ma réputation tombée, anéantie en un moment! se disait Julien, en voyant brûler la boîte, et ma réputation est tout mon bien, je ne vis que par elle... et encore, quelle vie, grand Dieu!

Une heure après, la fatigue et la pitié qu'il sentait pour lui-même le disposaient à l'attendrissement. Il rencontra madame de Rênal et prit sa main qu'il baisa avec plus de sincérité qu'il n'avait jamais fait. Elle rougit de bonheur, et, presque au même instant, repoussa Julien avec la colère de la jalousie. La fierté de Julien, si récemment blessée, en fit un sot dans ce moment. Il ne vit en madame de Rênal qu'une femme riche, il laissa tomber sa main avec dédain, et s'éloigna. Il alla se promener, pensif, dans le jardin; bientôt un sourire amer parut sur ses lèvres.

Je me promène là, tranquille comme un homme maître de son temps! Je ne m'occupe pas des enfants! je m'expose aux mots humiliants de M. de Rênal, et il aura raison. Il courut à la chambre des enfants.

Les caresses du plus jeune, qu'il aimait beaucoup, calmèrent un peu sa cuisante douleur.

Celui-là ne me méprise pas encore, pensa Julien. Mais bientôt il se reprocha cette diminution de douleur comme une nouvelle faiblesse. Ces enfants me caressent comme ils caresseraient le jeune chien de chasse que l'on a acheté hier.

CHAPITRE X

UN GRAND CŒUR ET UNE PETITE FORTUNE

*But passion most dissembles, yet betrays,
Even by its darkness ; as the blackest sky
Foretells the heaviest tempest...*

Don Juan, C. I, st. 73.

Monsieur de Rênal, qui suivait toutes les chambres du château, revint dans celle des enfants avec les domestiques qui rapportaient les paillasses. L'entrée soudaine de cet homme fut pour Julien la goutte d'eau qui fait déborder le vase.

Plus pâle, plus sombre qu'à l'ordinaire, il s'élança vers lui. M. de Rênal s'arrêta et regarda ses domestiques.

— Monsieur, lui dit Julien, croyez-vous qu'avec tout autre précepteur, vos enfants eussent fait les mêmes progrès qu'avec moi ? Si vous répondez que non, continua Julien sans laisser à M. de Rênal le temps de parler, comment osez-vous m'adresser le reproche que je les néglige ?

M. de Rênal, à peine remis de sa peur, conclut du ton étrange qu'il voyait prendre à ce petit paysan qu'il avait en poche quelque proposition avantageuse et qu'il allait le quitter. La colère de Julien, s'augmentant à mesure qu'il parlait :

— Je puis vivre sans vous, monsieur, ajouta-t-il.

— Je suis vraiment fâché de vous voir si agité, répondit M. de Rênal en balbutiant un peu. Les domestiques étaient à dix pas, occupés à arranger les lits.

— Ce n'est pas ce qu'il me faut, monsieur, reprit Julien hors de lui ; songez à l'infamie des paroles que vous m'avez adressées, et devant des femmes encore !

M. de Rênal ne comprenait que trop ce que demandait Julien, et un pénible combat déchirait son âme. Il arriva que Julien, effectivement fou de colère, s'écria :

— Je sais où aller, monsieur, en sortant de chez vous.

A ce mot, M. de Rênal vit Julien installé chez M. Valenod.

— Eh bien! monsieur, lui dit-il enfin avec un soupir et de l'air dont il eût appelé le chirurgien pour l'opération la plus douloureuse, j'accède à votre demande. A compter d'après-demain, qui est le premier du mois, je vous donne cinquante francs par mois.

Julien eut envie de rire et resta stupéfait : toute sa colère avait disparu.

Je ne méprisais pas assez l'animal, se dit-il. Voilà sans doute la plus grande excuse que puisse faire une âme aussi basse.

Les enfants, qui écoutaient cette scène bouche béante, coururent au jardin dire à leur mère que M. Julien était bien en colère, mais qu'il allait avoir cinquante francs par mois.

Julien les suivit par habitude, sans même regarder M. de Rênal, qu'il laissa profondément irrité.

Voilà cent soixante-huit francs, se disait le maire, que me coûte M. Valenod. Il faut absolument que je lui dise deux mots fermes sur son entreprise des fournitures pour les enfants trouvés.

Un instant après, Julien se retrouva vis-à-vis de M. de Rênal :

— J'ai à parler de ma conscience à M. Chélan; j'ai l'honneur de vous prévenir que je serai absent quelques heures.

— Eh, mon cher Julien! dit M. de Rênal en riant de l'air le plus faux, toute la journée, si vous voulez, toute celle de demain, mon bon ami. Prenez le cheval du jardinier pour aller à Verrières.

Le voilà, se dit M. de Rênal, qui va rendre réponse à Valenod, il ne m'a rien promis, mais il faut laisser se refroidir cette tête de jeune homme.

Julien s'échappa rapidement et monta dans les grands bois par lesquels on peut aller de Vergy à Verrières. Il ne voulait point arriver si tôt chez M. Chélan. Loin de désirer s'astreindre à une nouvelle scène d'hypocrisie, il avait besoin d'y voir clair dans son âme, et de donner audience à la foule de sentiments qui l'agitaient.

J'ai gagné une bataille, se dit-il aussitôt qu'il se vit dans les bois et loin du regard des hommes, j'ai donc gagné une bataille!

Ce mot lui peignait en beau toute sa position, et rendit à son âme quelque tranquillité.

Me voilà avec cinquante francs d'appointements par mois, il faut que M. de Rênal ait eu une belle peur. Mais de quoi ?

Cette méditation sur ce qui avait pu faire peur à l'homme heureux et puissant contre lequel, une heure auparavant, il était bouillant de colère, acheva de rassérer l'âme de Julien. Il fut presque sensible un moment à la beauté ravissante des bois au milieu desquels il marchait. D'énormes quartiers de roches nues étaient tombés jadis au milieu de la forêt du côté de la montagne. De grands hêtres s'élevaient presque aussi haut que ces rochers dont l'ombre donnait une fraîcheur délicieuse à trois pas des endroits où la chaleur des rayons du soleil eût rendu impossible de s'arrêter.

Julien prenait haleine un instant à l'ombre de ces grandes roches, et puis se remettait à monter. Bientôt par un étroit sentier à peine marqué et qui sert seulement aux gardiens des chèvres, il se trouva debout sur un roc immense et bien sûr d'être séparé de tous les hommes. Cette position physique le fit sourire, elle lui peignait la position qu'il brûlait d'atteindre au moral. L'air pur de ces montagnes élevées communiqua la sérénité et même la joie à son âme. Le maire de Verrières était bien toujours, à ses yeux, le représentant de tous les riches et de tous les insolents de la terre; mais Julien sentait que la haine qui venait de l'agiter, malgré la violence de ses mouvements, n'avait rien de personnel. S'il eût cessé de voir M. de Rênal, en huit jours il l'eût oublié, lui, son château, ses chiens, ses enfants et toute sa famille. Je l'ai forcé, je ne sais comment, à faire le plus grand sacrifice. Quoi! plus de cinquante écus par an! Un instant auparavant, je m'étais tiré du plus grand danger. Voilà deux victoires en un jour; la seconde est sans mérite, il faudrait en deviner le comment. Mais à demain les pénibles recherches.

Julien, debout sur son grand rocher, regardait le ciel, embrasé par un soleil d'août. Les cigales chantaient dans le champ au-dessous du rocher, quand elles se taisaient tout était silence autour de lui. Il voyait à ses pieds vingt lieues de pays. Quelque épervier parti des grandes roches au-dessus de sa tête était aperçu par lui, de temps à

autre, décrivant en silence ses cercles immenses. L'œil de Julien suivait machinalement l'oiseau de proie. Ses mouvements tranquilles et puissants le frappaient, il enviait cette force, il enviait cet isolement.

C'était la destinée de Napoléon, serait-ce un jour la sienne ?

CHAPITRE XI

UNE SOIRÉE

*Yet Julia's very coldness still was kind,
And tremulously gentle her small hand
Withdrew itself from his, but left behind
A little pressure, thrilling, and so bland
And slight, so very slight that so the mind
'Twas but a doubt.*

Don Juan, C. I, st. 71.

IL fallut pourtant paraître à Verrières. En sortant du presbytère, un heureux hasard fit que Julien rencontra M. Valenod, auquel il se hâta de raconter l'augmentation de ses appointements.

De retour à Vergy, Julien ne descendit au jardin que lorsqu'il fut nuit close. Son âme était fatiguée de ce grand nombre d'émotions puissantes qui l'avaient agitée dans cette journée. Que leur dirai-je ? pensait-il avec inquiétude, en songeant aux dames. Il était loin de voir que son âme était précisément au niveau des petites circonstances qui occupent ordinairement tout l'intérêt des femmes. Souvent Julien était inintelligible pour madame Derville et même pour son amie, et à son tour ne comprenait qu'à demi tout ce qu'elles lui disaient. Tel était l'effet de la force, et, si j'ose parler ainsi, de la grandeur des mouvements de passion qui bouleversaient l'âme de ce jeune ambitieux. Chez cet être singulier, c'était presque tous les jours tempête.

En entrant ce soir-là au jardin, Julien était disposé à s'occuper des idées des jolies cousines. Elles l'attendaient avec impatience. Il prit sa place ordinaire, à côté de

madame de Rênal. L'obscurité devint bientôt profonde. Il voulut prendre une main blanche que depuis longtemps il voyait près de lui, appuyée sur le dos d'une chaise. On hésita un peu, mais on finit par la lui retirer d'une façon qui marquait de l'humeur. Julien était disposé à se le tenir pour dit, et à continuer gaiement la conversation, quand il entendit M. de Rênal qui s'approchait.

Julien avait encore dans l'oreille les paroles grossières du matin. Ne serait-ce pas, se dit-il, une façon de se moquer de cet être, si comblé de tous les avantages de la fortune, que de prendre possession de la main de sa femme, précisément en sa présence ? Oui, je le ferai, moi, pour qui il a témoigné tant de mépris.

De ce moment la tranquillité, si peu naturelle au caractère de Julien, s'éloigna bien vite ; il désira avec anxiété, et sans pouvoir songer à rien autre chose, que madame de Rênal voulût bien lui laisser sa main.

M. de Rênal parlait politique avec colère : deux ou trois industriels de Verrières devenaient décidément plus riches que lui, et voulaient le contrarier dans les élections. Madame Derville l'écoutait. Julien, irrité de ses discours, approcha sa chaise de celle de madame de Rênal. L'obscurité cachait tous les mouvements. Il osa placer sa main très près du joli bras que la robe laissait à découvert. Il fut troublé, sa pensée ne fut plus à lui, il approcha sa joue de ce joli bras, il osa y appliquer ses lèvres.

Madame de Rênal frémit. Son mari était à quatre pas, elle se hâta de donner sa main à Julien, et en même temps de le repousser un peu. Comme M. de Rênal continuait ses injures contre les gens de rien et les jacobins qui s'enrichissent, Julien couvrait la main qu'on lui avait laissée de baisers passionnés ou du moins qui semblaient tels à madame de Rênal. Cependant la pauvre femme avait eu la preuve, dans cette journée fatale, que l'homme qu'elle adorait sans se l'avouer aimait ailleurs ! Pendant toute l'absence de Julien, elle avait été en proie à un malheur extrême, qui l'avait fait réfléchir.

Quoi ! j'aimerais, se disait-elle, j'aurais de l'amour ! Moi, femme mariée, je serais amoureuse ! mais, se disait-elle, je n'ai jamais éprouvé pour mon mari cette sombre folie, qui fait que je ne puis détacher ma pensée de Julien. Au fond ce n'est qu'un enfant plein de respect pour moi !

Cette folie sera passagère. Qu'importe à mon mari les sentiments que je puis avoir pour ce jeune homme ! M. de Rênal serait ennuyé des conversations que j'ai avec Julien sur des choses d'imagination. Lui, il pense à ses affaires. Je ne lui enlève rien pour le donner à Julien.

Aucune hypocrisie ne venait altérer la pureté de cette âme naïve, égarée par une passion qu'elle n'avait jamais éprouvée. Elle était trompée, mais à son insu, et cependant un instinct de vertu était effrayé. Tels étaient les combats qui l'agitaient quand Julien parut au jardin. Elle l'entendit parler, presque au même instant elle le vit s'asseoir à ses côtés. Son âme fut comme enlevée par ce bonheur charmant qui depuis quinze jours l'étonnait plus encore qu'il ne la séduisait. Tout était imprévu pour elle. Cependant, après quelques instants, il suffit donc, se dit-elle, de la présence de Julien pour effacer tous ses torts ? Elle fut effrayée ; ce fut alors qu'elle lui ôta sa main.

Les baisers remplis de passion, et tels que jamais elle n'en avait reçu de pareils, lui firent tout à coup oublier que peut-être il aimait une autre femme. Bientôt il ne fut plus coupable à ses yeux. La cessation de la douleur poignante, fille du soupçon, la présence d'un bonheur que jamais elle n'avait même rêvé, lui donnèrent des transports d'amour et de folle gaieté. Cette soirée fut charmante pour tout le monde, excepté pour le maire de Verrières, qui ne pouvait oublier ses industriels enrichis. Julien ne pensait plus à sa noire ambition, ni à ses projets si difficiles à exécuter. Pour la première fois de sa vie, il était entraîné par le pouvoir de la beauté. Perdu dans une rêverie vague et douce si étrangère à son caractère, pressant doucement cette main qui lui plaisait comme parfaitement jolie, il écoutait à demi le mouvement des feuilles du tilleul agitées par ce léger vent de la nuit, et les chiens du moulin du Doubs qui aboyaient dans le lointain.

Mais cette émotion était un plaisir et non une passion. En rentrant dans sa chambre il ne songea qu'à un bonheur : celui de reprendre son livre favori ; à vingt ans, l'idée du monde et de l'effet à y produire l'emporte sur tout.

Bientôt cependant il posa le livre. A force de songer aux victoires de Napoléon, il avait vu quelque chose de nouveau dans la sienne. Oui, j'ai gagné une bataille, se dit-il, mais il faut en profiter, il faut écraser l'orgueil

de ce fier gentilhomme pendant qu'il est en retraite. C'est là Napoléon tout pur¹. Il faut que je demande un congé de trois jours pour aller voir mon ami Fouqué. S'il me le refuse, je lui mets encore le marché à la main, mais il cédera.

Madame de Rênal ne put fermer l'œil. Il lui semblait n'avoir pas vécu jusqu'à ce moment. Elle ne pouvait distraire sa pensée du bonheur de sentir Julien couvrir sa main de baisers enflammés.

Tout à coup l'affreuse parole : adultère, lui apparut. Tout ce que la plus vile débauche peut imprimer de dégoûtant à l'idée de l'amour des sens se présenta en foule à son imagination. Ces idées voulaient tâcher de ternir l'image tendre et divine qu'elle se faisait de Julien et du bonheur de l'aimer. L'avenir se peignait sous des couleurs terribles. Elle se voyait méprisable.

Ce moment fut affreux ; son âme arrivait dans des pays inconnus. La veille elle avait goûté un bonheur inéprouvé ; maintenant elle se trouvait tout à coup plongée dans un malheur atroce. Elle n'avait aucune idée de telles souffrances, elles troublèrent sa raison. Elle eut un instant la pensée d'avouer à son mari qu'elle craignait d'aimer Julien. C'eût été parler de lui. Heureusement elle rencontra dans sa mémoire un précepte donné jadis par sa tante, la veille de son mariage. Il s'agissait du danger des confidences faites à un mari, qui après tout est un maître. Dans l'excès de sa douleur, elle se tordait les mains.

Elle était entraînée au hasard par des images contradictoires et douloureuses. Tantôt elle craignait de n'être pas aimée, tantôt l'affreuse idée du crime la torturait comme si le lendemain elle eût dû être exposée au pilori sur la place publique de Verrières, avec un écriteau expliquant son adultère à la populace.

Madame de Rênal n'avait aucune expérience de la vie ; même pleinement éveillée et dans l'exercice de toute sa raison, elle n'eût aperçu aucun intervalle entre être coupable aux yeux de Dieu et se trouver accablée en public des marques les plus bruyantes du mépris général. Quand l'affreuse idée d'adultère, et de toute l'ignominie que, dans son opinion, ce crime entraîne à sa suite, lui laissait quelque repos, et qu'elle venait à songer à la douceur de vivre avec Julien innocemment, et comme par

le passé, elle se trouvait jetée dans l'idée horrible que Julien aimait une autre femme. Elle voyait encore sa pâleur quand il avait craint de perdre son portrait, ou de la compromettre en le laissant voir. Pour la première fois, elle avait surpris la crainte sur cette physionomie si tranquille et si noble. Jamais il ne s'était montré ému ainsi pour elle ou pour ses enfants. Ce surcroît de douleur arriva à toute l'intensité de malheur qu'il est donné à l'âme humaine de pouvoir supporter. Sans s'en douter, madame de Rênal jeta des cris qui réveillèrent sa femme de chambre. Tout à coup elle vit paraître auprès de son lit la clarté d'une lumière, et reconnut Élisabeth.

— Est-ce vous qu'il aime ? s'écria-t-elle dans sa folie.

La femme de chambre, étonnée du trouble affreux dans lequel elle surprenait sa maîtresse, ne fit heureusement aucune attention à ce mot singulier. Madame de Rênal sentit son imprudence : « J'ai la fièvre, lui dit-elle, et, je crois, un peu de délire, restez auprès de moi. » Tout à fait réveillée par la nécessité de se contraindre, elle se trouva moins malheureuse ; la raison reprit l'empire que l'état de demi-sommeil lui avait ôté. Pour se délivrer du regard fixe de sa femme de chambre, elle lui ordonna de lire le journal, et ce fut au bruit monotone de la voix de cette fille, lisant un long article de *la Quotidienne*, que madame de Rênal prit la résolution vertueuse de traiter Julien avec une froideur parfaite quand elle le reverrait.

CHAPITRE XII

UN VOYAGE

On trouve à Paris des gens élégants, il peut y avoir en province des gens à caractère.

SIÈYÈS.

LE lendemain, dès cinq heures, avant que madame de Rênal fût visible, Julien avait obtenu de son mari un congé de trois jours. Contre son attente, Julien se trouva le désir de la revoir, il songeait à sa main si jolie. Il

descendit au jardin, madame de Rênal se fit longtemps attendre. Mais si Julien l'eût aimée, il l'eût aperçue derrière les persiennes à demi fermées du premier étage, le front appuyé contre la vitre. Elle le regardait. Enfin, malgré ses résolutions, elle se détermina à paraître au jardin. Sa pâleur habituelle avait fait place aux plus vives couleurs. Cette femme si naïve était évidemment agitée; un sentiment de contrainte et même de colère altérait cette expression de sérénité profonde et comme au-dessus de tous les vulgaires intérêts de la vie, qui donnait tant de charmes à cette figure céleste.

Julien s'approcha d'elle avec empressement; il admirait ces bras si beaux qu'un châle jeté à la hâte laissait apercevoir. La fraîcheur de l'air du matin semblait augmenter encore l'éclat d'un teint que l'agitation de la nuit ne rendait que plus sensible à toutes les impressions. Cette beauté modeste et touchante, et cependant pleine de pensées que l'on ne trouve point dans les classes inférieures, semblait révéler à Julien une faculté de son âme qu'il n'avait jamais sentie. Tout entier à l'admiration des charmes que surprenait son regard avide, Julien ne songeait nullement à l'accueil amical qu'il s'attendait à recevoir. Il fut d'autant plus étonné de la froideur glaciale qu'on cherchait à lui montrer, et à travers laquelle il crut même distinguer l'intention de le remettre à sa place.

Le sourire du plaisir expira sur ses lèvres; il se souvint du rang qu'il occupait dans la société, et surtout aux yeux d'une noble et riche héritière. En ce moment il n'y eut plus sur sa physionomie que de la hauteur et de la colère contre lui-même. Il éprouvait un violent dépit d'avoir pu retarder son départ de plus d'une heure pour recevoir un accueil aussi humiliant.

Il n'y a qu'un sot, se dit-il, qui soit en colère contre les autres : une pierre tombe parce qu'elle est pesante. Serais-je toujours un enfant ? quand donc aurais-je contracté la bonne habitude de donner de mon âme à ces gens-là juste pour leur argent ? Si je veux être estimé et d'eux et de moi-même, il faut leur montrer que c'est ma pauvreté qui est en commerce avec leur richesse, mais que mon cœur est à mille lieues de leur insolence, et placé dans une sphère trop haute pour être atteint par leurs petites marques de dédain ou de faveur.

Pendant que ces sentiments se pressaient en foule dans

l'âme du jeune précepteur, sa physionomie mobile prenait l'expression de l'orgueil souffrant et de la férocité. Madame de Rênal en fut toute troublée. La froideur vertueuse qu'elle avait voulu donner à son accueil fit place à l'expression de l'intérêt, et d'un intérêt animé par toute la surprise du changement subit qu'elle venait de voir. Les paroles vaines que l'on s'adresse le matin sur la santé, sur la beauté de la journée tarirent à la fois chez tous les deux. Julien, dont le jugement n'était troublé par aucune passion, trouva bien vite un moyen de marquer à madame de Rênal combien peu il se croyait avec elle dans des rapports d'amitié; il ne lui dit rien du petit voyage qu'il allait entreprendre, la salua et partit.

Comme elle le regardait aller, atterrée de la hauteur sombre qu'elle lisait dans ce regard si aimable la veille, son fils aîné, qui accourait du fond du jardin, lui dit en l'embrassant :

— Nous avons congé, M. Julien s'en va pour un voyage.

A ce mot, madame de Rênal se sentit saisie d'un froid mortel; elle était malheureuse par sa vertu, et plus malheureuse encore par sa faiblesse.

Ce nouvel événement vint occuper toute son imagination; elle fut emportée bien au delà des sages résolutions qu'elle devait à la nuit terrible qu'elle venait de passer. Il n'était plus question de résister à cet amant si aimable, mais de le perdre à jamais.

Il fallut assister au déjeuner. Pour comble de douleur, M. de Rênal et madame Derville ne parlèrent que du départ de Julien. Le maire de Verrières avait remarqué quelque chose d'insolite dans le ton ferme avec lequel il avait demandé un congé.

— Ce petit paysan a sans doute en poche des propositions de quelqu'un. Mais ce quelqu'un, fût-ce M. Valenod, doit être un peu découragé par la somme de 600 francs à laquelle maintenant il faut porter le déboursé annuel. Hier, à Verrières, on aura demandé un délai de trois jours pour réfléchir; et ce matin, afin de n'être pas obligé à me donner une réponse, le petit monsieur part pour la montagne. Être obligé de compter avec un misérable ouvrier qui fait l'insolent, voilà pourtant où nous sommes arrivés!

Puisque mon mari, qui ignore combien profondément

il a blessé Julien, pense qu'il nous quittera, que dois-je croire moi-même ? se dit madame de Rênal. Ah ! tout est décidé !

Afin de pouvoir du moins pleurer en liberté, et ne pas répondre aux questions de madame Derville, elle parla d'un mal de tête affreux, et se mit au lit.

— Voilà ce que c'est que les femmes, répéta M. de Rênal, il y a toujours quelque chose de dérangé à ces machines compliquées. Et il s'en alla goguenard.

Pendant que madame de Rênal était en proie à ce qu'a de plus cruel la passion terrible dans laquelle le hasard l'avait engagée, Julien poursuivait son chemin gaiement au milieu des plus beaux aspects que puissent présenter les scènes de montagnes. Il fallait traverser la grande chaîne au nord de Vergy. Le sentier qu'il suivait, s'élevant peu à peu parmi de grands bois de hêtres, forme des zigzags infinis sur la pente de la haute montagne qui dessine au nord la vallée du Doubs. Bientôt les regards du voyageur, passant par-dessus les coteaux moins élevés qui contiennent le cours du Doubs vers le midi, s'étendirent jusqu'aux plaines fertiles de la Bourgogne et du Beaujolais. Quelque insensible que l'âme de ce jeune ambitieux fût à ce genre de beauté, il ne pouvait s'empêcher de s'arrêter de temps à autre pour regarder un spectacle si vaste et si imposant.

Enfin il atteignit le sommet de la grande montagne, près duquel il fallait passer pour arriver, par cette route de traverse, à la vallée solitaire qu'habitait Fouqué, le jeune marchand de bois, son ami. Julien n'était point pressé de le voir, lui ni aucun autre être humain. Caché comme un oiseau de proie, au milieu des roches nues qui couronnent la grande montagne, il pouvait apercevoir de bien loin tout homme qui se serait approché de lui. Il découvrit une petite grotte au milieu de la pente presque verticale d'un des rochers. Il prit sa course, et bientôt fut établi dans cette retraite. Ici, dit-il avec des yeux brillants de joie, les hommes ne sauraient me faire de mal. Il eut l'idée de se livrer au plaisir d'écrire ses pensées, partout ailleurs si dangereux pour lui. Une pierre carrée lui servait de pupitre. Sa plume volait : il ne voyait rien de ce qui l'entourait. Il remarqua enfin que le soleil se couchait derrière les montagnes éloignées du Beaujolais.

Pourquoi ne passerais-je pas la nuit ici ? se dit-il, j'ai

du pain, et *je suis libre* ! Au son de ce grand mot son âme s'exalta, son hypocrisie faisait qu'il n'était pas libre, même chez Fouqué. La tête appuyée sur les deux mains¹, Julien resta dans cette grotte plus heureux qu'il ne l'avait été de la vie, agité par ses rêveries et par son bonheur de liberté. Sans y songer il vit s'éteindre, l'un après l'autre, tous les rayons du crépuscule. Au milieu de cette obscurité immense, son âme s'égarait dans la contemplation de ce qu'il s'imaginait rencontrer un jour à Paris. C'était d'abord une femme bien plus belle et d'un génie bien plus élevé que tout ce qu'il avait pu voir en province. Il aimait avec passion, il était aimé. S'il se séparait d'elle pour quelques instants, c'était pour aller se couvrir de gloire et mériter d'en être encore plus aimé.

Même en lui supposant l'imagination de Julien, un jeune homme élevé au milieu des tristes vérités de la société de Paris eût été réveillé à ce point de son roman par la froide ironie; les grandes actions auraient disparu avec l'espoir d'y atteindre, pour faire place à la maxime si connue : « Quitte-t-on sa maîtresse, on risque, hélas ! d'être trompé deux ou trois fois par jour. » Le jeune paysan ne voyait rien entre lui et les actions les plus héroïques, que le manque d'occasion.

Mais une nuit profonde avait remplacé le jour, et il avait encore deux lieues à faire pour descendre au hameau habité par Fouqué. Avant de quitter la petite grotte, Julien alluma du feu et brûla avec soin tout ce qu'il avait écrit.

Il étonna bien son ami en frappant à sa porte à une heure du matin. Il trouva Fouqué occupé à écrire ses comptes. C'était un jeune homme de haute taille, assez mal fait, avec de grands traits durs, un nez infini, et beaucoup de bonhomie cachée sous cet aspect repoussant.

— T'es-tu donc brouillé avec ton M. de Rênal, que tu m'arrives ainsi à l'improvisiste ?

Julien lui raconta, mais comme il le fallait, les événements de la veille.

— Reste avec moi, lui dit Fouqué, je vois que tu connais M. de Rênal, M. Valenod, le sous-préfet Maugiron, le curé Chélan; tu as compris les finesses du caractère de ces gens-là; te voilà en état de paraître aux adjudications. Tu sais l'arithmétique mieux que moi, tu tiendras mes comptes. Je gagne gros dans mon commerce. L'impossibilité de tout faire par moi-même et la crainte de

rencontrer un fripon dans l'homme que je prendrais pour associé m'empêchent tous les jours d'entreprendre d'excellentes affaires. Il n'y a pas un mois que j'ai fait gagner six mille francs à Michaud de Saint-Amand, que je n'avais pas revu depuis six ans, et que j'ai trouvé par hasard à la vente de Pontarlier. Pourquoi n'aurais-tu pas gagné, toi, ces six mille francs, ou du moins trois mille ? car, si ce jour-là je t'avais eu avec moi, j'aurais mis l'enchère à cette coupe de bois, et tout le monde me l'eût bientôt laissée. Sois mon associé.

Cette offre donna de l'humeur à Julien, elle dérangeait sa folie. Pendant tout le souper, que les deux amis préparèrent eux-mêmes comme des héros d'Homère, car Fouqué vivait seul, il montra ses comptes à Julien, et lui prouva combien son commerce de bois présentait d'avantages. Fouqué avait la plus haute idée des lumières et du caractère de Julien.

Quand enfin celui-ci fut seul dans sa petite chambre de bois de sapin : Il est vrai, se dit-il, je puis gagner ici quelques mille francs, puis reprendre avec avantage le métier de soldat ou celui de prêtre, suivant la mode qui alors régnera en France. Le petit pécule que j'aurai amassé lèvera toutes les difficultés de détail. Solitaire dans cette montagne, j'aurai dissipé un peu l'affreuse ignorance où je suis de tant de choses qui occupent tous ces hommes de salon. Mais Fouqué renonce à se marier, il me répète que la solitude le rend malheureux. Il est évident que s'il prend un associé qui n'a pas de fonds à verser dans son commerce, c'est dans l'espoir de se faire un compagnon qui ne le quitte jamais.

Tromperai-je mon ami ? s'écria Julien avec humeur. Cet être, dont l'hypocrisie et l'absence de toute sympathie étaient les moyens ordinaires de salut, ne put cette fois supporter l'idée du plus petit manque de délicatesse envers un homme qui l'aimait.

Mais tout à coup Julien fut heureux, il avait une raison pour refuser. Quoi ! je perdrais lâchement sept ou huit années ! j'arriverais ainsi à vingt-huit ans ; mais, à cet âge, Bonaparte avait fait ses plus grandes choses ! Quand j'aurai gagné obscurément quelque argent en courant ces ventes de bois et méritant la faveur de quelques fripons subalternes, qui me dit que j'aurai encore le feu sacré avec lequel on se fait un nom ?

Le lendemain matin, Julien répondit d'un grand sang-froid au bon Fouqué, qui regardait l'affaire de l'association comme terminée, que sa vocation pour le saint ministère des autels ne lui permettait pas d'accepter. Fouqué n'en revenait pas.

— Mais songes-tu, lui répétait-il, que je t'associe, ou, si tu l'aimes mieux, que je te donne quatre mille francs par an ? et tu veux retourner chez ton M. Rênal, qui te méprise comme la boue de ses souliers ! Quand tu auras deux cents louis devant toi, qu'est-ce qui t'empêche d'entrer au séminaire ? Je te dirai plus, je me charge de te procurer la meilleure cure du pays. Car, ajouta Fouqué en baissant la voix, je fournis de bois à brûler M. le..., M. le..., M... Je leur livre de l'essence de chêne de première qualité qu'ils ne me payent que comme du bois blanc, mais jamais argent ne fut mieux placé.

Rien ne put vaincre le vocation de Julien. Fouqué finit par le croire un peu fou. Le troisième jour, de grand matin, Julien quitta son ami pour passer la journée au milieu des rochers de la grande montagne. Il retrouva sa petite grotte, mais il n'avait plus la paix de l'âme, les offres de son ami la lui avaient enlevée. Comme Hercule, il se trouvait non entre le vice et la vertu, mais entre la médiocrité suivie d'un bien-être assuré et tous les rêves héroïques de sa jeunesse. Je n'ai donc pas une véritable fermeté, se disait-il ; et c'était là le doute qui lui faisait le plus de mal. Je ne suis pas du bois dont on fait les grands hommes, puisque je crains que huit années passées à me procurer du pain ne m'enlèvent cette énergie sublime qui fait faire les choses extraordinaires.

CHAPITRE XIII

LES BAS À JOUR

Un roman : c'est un miroir qu'on promène le long du chemin.

SAINT-RÉAL.

QUAND Julien aperçut les ruines pittoresques de l'ancienne église de Vergy, il remarqua que depuis l'avant-veille il n'avait pas pensé une seule fois à madame de Rênal. L'autre jour en partant, cette femme m'a rappelé la distance infinie qui nous sépare, elle m'a traité comme le fils d'un ouvrier. Sans doute elle a voulu me marquer son repentir de m'avoir laissé sa main la veille... Elle est pourtant bien jolie, cette main ! quel charme ! quelle noblesse dans les regards de cette femme !

La possibilité de faire fortune avec Fouqué donnait une certaine facilité aux raisonnements de Julien ; ils n'étaient plus aussi souvent gâtés par l'irritation, et le sentiment vif de sa pauvreté et de sa bassesse aux yeux du monde. Placé comme sur un promontoire élevé, il pouvait juger, et dominait pour ainsi dire l'extrême pauvreté et l'aisance qu'il appelait encore richesse. Il était loin de juger sa position en philosophe, mais il eut assez de clairvoyance pour se sentir *différent* après ce petit voyage dans la montagne.

Il fut frappé du trouble extrême avec lequel madame de Rênal écouta le petit récit de son voyage, qu'elle lui avait demandé.

Fouqué avait eu des projets de mariage, des amours malheureuses ; de longues confidences à ce sujet avaient rempli les conversations des deux amis. Après avoir trouvé le bonheur trop tôt, Fouqué s'était aperçu qu'il n'était pas seul aimé. Tous ces récits avaient étonné Julien ; il avait appris bien des choses nouvelles. Sa vie solitaire, toute d'imagination et de méfiance, l'avait éloigné de tout ce qui pouvait l'éclairer.

Pendant son absence, la vie n'avait été pour madame

de Rênal qu'une suite de supplices différents, mais tous intolérables; elle était réellement malade.

— Surtout, lui dit madame Derville, lorsqu'elle vit arriver Julien, indisposée comme tu l'es, tu n'iras pas ce soir au jardin, l'air humide redoublerait ton malaise.

Madame Derville voyait avec étonnement que son amie, toujours grondée par M. de Rênal à cause de l'excessive simplicité de sa toilette, venait de prendre des bas à jour et de charmants petits souliers arrivés de Paris. Depuis trois jours, la seule distraction de madame de Rênal avait été de tailler et de faire faire en toute hâte par Élisabeth une robe d'été, d'une jolie petite étoffe fort à la mode. À peine cette robe put-elle être terminée quelques instants après l'arrivée de Julien; madame de Rênal la mit aussitôt. Son amie n'eut plus de doutes. Elle aime, l'infortunée! se dit madame Derville. Elle comprit toutes les apparences singulières de sa maladie.

Elle la vit parler à Julien. La pâleur succédait à la rougeur la plus vive. L'anxiété se peignait dans ses yeux attachés sur ceux du jeune précepteur. Madame de Rênal s'attendait à chaque moment qu'il allait s'expliquer, et annoncer qu'il quittait la maison ou y restait. Julien n'avait garde de rien dire sur ce sujet, auquel il ne songeait pas. Après des combats affreux, madame de Rênal osa enfin lui dire, d'une voix tremblante, et où se peignait toute sa passion :

— Quitterez-vous vos élèves pour vous placer ailleurs ?

Julien fut frappé de la voix incertaine et du regard de madame de Rênal. Cette femme-là m'aime, se dit-il; mais après ce moment passager de faiblesse que se reproche son orgueil, et dès qu'elle ne craindra plus mon départ, elle reprendra sa fierté. Cette vue de la position respective fut, chez Julien, rapide comme l'éclair, il répondit en hésitant :

— J'aurais beaucoup de peine à quitter des enfants si aimables et *si bien nés*, mais peut-être le faudra-t-il. On a aussi des devoirs envers soi.

En prononçant la parole *si bien nés* (c'était un de ces mots aristocratiques que Julien avait appris depuis peu), il s'anima d'un profond sentiment d'anti-sympathie.

Aux yeux de cette femme, moi, se disait-il, je ne suis pas bien né.

Madame de Rênal, en l'écoutant, admirait son génie,

sa beauté, elle avait le cœur percé de la possibilité de départ qu'il lui faisait entrevoir. Tous ses amis de Verrières, qui, pendant l'absence de Julien, étaient venus dîner à Vergy, lui avaient fait compliment comme à l'envi sur l'homme étonnant que son mari avait eu le bonheur de déterrer. Ce n'est pas que l'on comprît rien aux progrès des enfants. L'action de savoir par cœur la Bible, et encore en latin, avait frappé les habitants de Verrières d'une admiration qui durera peut-être un siècle.

Julien, ne parlant à personne, ignorait tout cela. Si madame de Rênal avait eu le moindre sang-froid, elle lui eût fait compliment de la réputation qu'il avait conquise, et l'orgueil de Julien rassuré, il eût été pour elle doux et aimable, d'autant plus que la robe nouvelle lui semblait charmante. Madame de Rênal, contente aussi de sa jolie robe, et de ce que lui en disait Julien, avait voulu faire un tour de jardin; bientôt elle avoua qu'elle était hors d'état de marcher. Elle avait pris le bras du voyageur et, bien loin d'augmenter ses forces, le contact de ce bras les lui ôtait tout à fait.

Il était nuit; à peine fut-on assis, que Julien, usant de son ancien privilège, osa approcher les lèvres du bras de sa jolie voisine, et lui prendre la main. Il pensait à la hardiesse dont Fouqué avait fait preuve avec ses maîtresses, et non à madame de Rênal; le mot *bien nés* pesait encore sur son cœur. On lui serra la main, ce qui ne lui fit aucun plaisir. Loin d'être fier, ou du moins reconnaissant du sentiment que madame de Rênal trahissait ce soir-là par des signes trop évidents, la beauté, l'élégance, la fraîcheur le trouvèrent presque insensible. La pureté de l'âme, l'absence de toute émotion haineuse prolongent sans doute la durée de la jeunesse. C'est la physionomie qui vieillit la première chez la plupart des jolies femmes.

Julien fut maussade toute la soirée; jusqu'ici il n'avait été en colère qu'avec le hasard et la société; depuis que Fouqué lui avait offert un moyen ignoble d'arriver à l'aisance, il avait de l'humeur contre lui-même. Tout à ses pensées, quoique de temps en temps il dît quelques mots à ces dames, Julien finit sans s'en apercevoir par abandonner la main de madame de Rênal. Cette action bouleversa l'âme de cette pauvre femme; elle y vit la manifestation de son sort.

Certaine de l'affection de Julien, peut-être sa vertu

eût trouvé des forces contre lui. Tremblante de le perdre à jamais, sa passion l'égara jusqu'au point de reprendre la main de Julien, que, dans sa distraction, il avait laissée appuyée sur le dossier d'une chaise. Cette action réveilla ce jeune ambitieux : il eût voulu qu'elle eût pour témoins tous ces nobles si fiers qui, à table, lorsqu'il était au bas bout avec les enfants, le regardaient avec un sourire si protecteur. Cette femme ne peut plus me mépriser : dans ce cas, se dit-il, je dois être sensible à sa beauté ; je me dois à moi-même d'être son amant. Une telle idée ne lui fût pas venue avant les confidences naïves faites par son ami.

La détermination subite qu'il venait de prendre forma une distraction agréable. Il se disait : Il faut que j'aie une de ces deux femmes ; il s'aperçut qu'il aurait beaucoup mieux aimé faire la cour à madame Derville ; ce n'est pas qu'elle fût plus agréable, mais toujours elle l'avait vu précepteur honoré pour sa science, et non pas ouvrier charpentier, avec une veste de ratine pliée sous le bras, comme il était apparu à madame de Rênal.

C'était précisément comme jeune ouvrier, rougissant jusqu'au blanc des yeux, arrêté à la porte de la maison et n'osant sonner, que madame de Rênal se le figurait avec le plus de charme¹.

En poursuivant la revue de sa position, Julien vit qu'il ne fallait pas songer à la conquête de madame Derville, qui s'apercevait probablement du goût que madame de Rênal montrait pour lui. Forcé de revenir à celle-ci : Que connais-je du caractère de cette femme ? se dit Julien. Seulement ceci : avant mon voyage, je lui prenais la main, elle la retirait ; aujourd'hui je retire ma main, elle la saisit et la serre. Belle occasion de lui rendre tous les mépris qu'elle a eus pour moi. Dieu sait combien elle a eu d'amants ! elle ne se décide peut-être en ma faveur qu'à cause de la facilité des entrevues.

Tel est hélas ! le malheur d'une excessive civilisation ! A vingt ans, l'âme d'un jeune homme, s'il a quelque éducation, est à mille lieues du laisser-aller, sans lequel l'amour n'est souvent que le plus ennuyeux des devoirs.

Je me dois d'autant plus, continua la petite vanité de Julien, de réussir auprès de cette femme, que si jamais je fais fortune, et que quelqu'un me reproche le bas emploi de précepteur, je pourrai faire entendre que l'amour m'avait jeté à cette place.

Julien éloigna de nouveau sa main de celle de madame de Rênal, puis il la reprit en la serrant. Comme on rentrait au salon, vers minuit, madame de Rênal lui dit à demi-voix :

— Vous nous quitterez, vous partirez ?

Julien répondit en soupirant :

— Il faut que je parte, car je vous aime avec passion, c'est une faute... et quelle faute pour un jeune prêtre !

Madame de Rênal s'appuya sur son bras, et avec tant d'abandon que sa joue sentit la chaleur de celle de Julien.

Les nuits de ces deux êtres furent bien différentes. Madame de Rênal était exaltée par les transports de la volupté morale la plus élevée. Une jeune fille coquette qui aime de bonne heure s'accoutume au trouble de l'amour ; quand elle arrive à l'âge de la vraie passion, le charme de la nouveauté manque. Comme madame de Rênal n'avait jamais lu de romans, toutes les nuances de son bonheur étaient neuves pour elle. Aucune triste vérité ne venait la glacer, pas même le spectre de l'avenir. Elle se vit aussi heureuse dans dix ans qu'elle l'était en ce moment. L'idée même de la vertu et de la fidélité jurée à M. de Rênal, qui l'avait agitée quelques jours auparavant, se présenta en vain, on la renvoya comme un hôte importun. Jamais je n'accorderai rien à Julien, se dit madame de Rênal, nous vivrons à l'avenir comme nous vivons depuis un mois. Ce sera un ami.

CHAPITRE XIV

LES CISEAUX ANGLAIS

Une jeune fille de seize ans avait un teint de rose, et elle mettait du rouge.

POLIDORI¹.

POUR Julien, l'offre de Fouqué lui avait en effet enlevé tout bonheur; il ne pouvait s'arrêter à aucun parti.

Hélas! peut-être manqué-je de caractère, j'eusse été un mauvais soldat de Napoléon. Du moins, ajouta-t-il, ma petite intrigue avec la maîtresse du logis va me distraire un moment.

Heureusement pour lui, même dans ce petit incident subalterne, l'intérieur de son âme répondait mal à son langage cavalier. Il avait peur de madame de Rênal à cause de sa robe si jolie. Cette robe était à ses yeux l'avant-garde de Paris. Son orgueil ne voulut rien laisser au hasard et à l'inspiration du moment. D'après les confidences de Fouqué et le peu qu'il avait lu sur l'amour dans sa Bible, il se fit un plan de campagne fort détaillé. Comme, sans se l'avouer, il était fort troublé, il écrivit ce plan.

Le lendemain matin, au salon, madame de Rênal fut un instant seule avec lui :

— N'avez-vous point d'autre nom que Julien? lui dit-elle.

A cette demande si flatteuse, notre héros ne sut que répondre. Cette circonstance n'était pas prévue dans son plan. Sans cette sottise de faire un plan, l'esprit vif de Julien l'eût bien servi, la surprise n'eût fait qu'ajouter à la vivacité de ses aperçus.

Il fut gauche et s'exagéra sa gaucherie. Madame de Rênal la lui pardonna bien vite. Elle y vit l'effet d'une candeur charmante. Et ce qui manquait précisément à ses yeux à cet homme, auquel on trouvait tant de génie, c'était l'air de la candeur.

— Ton petit précepteur m'inspire beaucoup de méfiance, lui disait quelquefois madame Derville. Je lui

trouve l'air de penser toujours et de n'agir qu'avec politique. C'est un surnois.

Julien resta profondément humilié du malheur de n'avoir su que répondre à madame de Rênal.

Un homme comme moi se doit de réparer cet échec, et, saisissant le moment où l'on passait d'une pièce à l'autre, il crut de son devoir de donner un baiser à madame de Rênal.

Rien de moins amené, rien de moins agréable et pour lui et pour elle, rien de plus imprudent. Ils furent sur le point d'être aperçus. Madame de Rênal le crut fou. Elle fut effrayée et surtout choquée. Cette sottise lui rappela M. Valenod.

— Que m'arriverait-il, se dit-elle, si j'étais seule avec lui ? Toute sa vertu revint, parce que l'amour s'éclipsait.

Elle s'arrangea de façon à ce qu'un¹ de ses enfants restât toujours auprès d'elle.

La journée fut ennuyeuse pour Julien, il la passa tout entière à exécuter avec gaucherie son plan de séduction. Il ne regarda pas une seule fois madame de Rênal, sans que ce regard n'eût un pourquoi ; cependant, il n'était pas assez sot pour ne pas voir qu'il ne réussissait point à être aimable, et encore moins, séduisant.

Madame de Rênal ne revenait point de son étonnement de le trouver si gauche et en même temps si hardi. C'est la timidité de l'amour dans un homme d'esprit ! se dit-elle enfin, avec une joie inexprimable. Serait-il possible qu'il n'eût jamais été aimé de ma rivale !

Après le déjeuner, madame de Rênal rentra dans le salon pour recevoir la visite de M. Charcot de Maugiron, le sous-préfet de Bray. Elle travaillait à un petit métier de tapisserie fort élevé. Madame Derville était à ses côtés. Ce fut dans une telle position, et par le plus grand jour, que notre héros trouva convenable d'avancer sa botte et de presser le joli pied de madame de Rênal, dont le bas à jour et le joli soulier de Paris attiraient évidemment les regards du galant sous-préfet.

Madame de Rênal eut une peur extrême ; elle laissa tomber ses ciseaux, son peloton de laine, ses aiguilles, et le mouvement de Julien put passer pour une tentative gauche destinée à empêcher la chute des ciseaux, qu'il avait vus glisser. Heureusement ces petits ciseaux d'acier anglais se brisèrent, et madame de Rênal ne tarit pas en

regrets de ce que Julien ne s'était pas trouvé plus près d'elle.

— Vous avez aperçu la chute avant moi, vous l'eussiez empêchée; au lieu de cela votre zèle n'a réussi qu'à me donner un fort grand coup de pied.

Tout cela trompa le sous-préfet, mais non madame Derville. Ce joli garçon a de bien sottes manières! pensa-t-elle; le savoir-vivre d'une capitale de province ne pardonne point ces sortes de fautes. Madame de Rênal trouva le moment de dire à Julien :

— Soyez prudent, je vous l'ordonne.

Julien voyait sa gaucherie, il avait de l'humeur. Il délibéra longtemps avec lui-même pour savoir s'il devait se fâcher de ce mot : *Je vous l'ordonne*. Il fut assez sot pour penser : Elle pourrait me dire *je l'ordonne*, s'il s'agissait de quelque chose de relatif à l'éducation des enfants, mais en répondant à mon amour, elle suppose l'égalité. On ne peut aimer sans *égalité*...; et tout son esprit se perdit à faire des lieux communs sur l'égalité. Il se répétait avec colère ce vers de Corneille, que madame Derville lui avait appris quelques jours auparavant :

.....L'amour
Fait les égalités et ne les cherche pas.

Julien s'obstinant à jouer le rôle d'un don Juan, lui qui de la vie n'avait eu de maîtresse, il fut sot à mourir toute la journée. Il n'eut qu'une idée juste; ennuyé de lui et de madame de Rênal, il voyait avec effroi s'avancer la soirée où il serait assis au jardin, à côté d'elle et dans l'obscurité. Il dit à M. de Rênal qu'il allait à Verrières voir le curé; il partit après le dîner, et ne rentra que dans la nuit.

A Verrières, Julien trouva M. Chélan occupé à déménager; il venait enfin d'être destitué, le vicaire Maslon le remplaçait. Julien aida le bon curé, et il eut l'idée d'écrire à Fouqué que la vocation irrésistible qu'il se sentait pour le saint ministère l'avait empêché d'accepter d'abord ses offres obligeantes, mais qu'il venait de voir un tel exemple d'injustice, que peut-être il serait plus avantageux à son salut de ne pas entrer dans les ordres sacrés.

Julien s'applaudit de sa finesse à tirer parti de la destitution du curé de Verrières pour se laisser une porte ouverte et revenir au commerce, si dans son esprit la triste prudence l'emportait sur l'héroïsme.

CHAPITRE XV

LE CHANT DU COQ

Amour en latin faïct amor;
 Or donc provient d'amour la mort,
 Et, par avant, soulcy qui mord,
 Deuils, plours, pieges, forfaitz, remords..

Blason d'Amour.

Si Julien avait eu un peu de l'adresse qu'il se supposait si gratuitement, il eût pu s'applaudir le lendemain de l'effet produit par son voyage à Verrières. Son absence avait fait oublier ses gaucheries. Ce jour-là encore, il fut assez maussade; sur le soir, une idée ridicule lui vint, et il la communiqua à madame de Rênal avec une rare intrépidité.

A peine fut-on assis au jardin, que, sans attendre une obscurité suffisante, Julien approcha sa bouche de l'oreille de madame de Rênal, et, au risque de la compromettre horriblement, il lui dit :

— Madame, cette nuit, à deux heures, j'irai dans votre chambre, je dois vous dire quelque chose.

Julien tremblait que sa demande ne fût accordée; son rôle de séducteur lui pesait si horriblement, que s'il eût pu suivre son penchant, il se fût retiré dans sa chambre pour plusieurs jours, et n'eût plus vu ces dames. Il comprenait que, par sa conduite savante de la veille, il avait gâté toutes les belles apparences du jour précédent, et ne savait réellement à quel saint se vouer.

Madame de Rênal répondit avec une indignation réelle, et nullement exagérée, à l'annonce impertinente que Julien osait lui faire. Il crut voir du mépris dans sa courte réponse. Il est sûr que dans cette réponse, prononcée fort bas, le mot *fi donc* avait paru. Sous prétexte de quelque chose à dire aux enfants, Julien alla dans leur chambre, et à son retour il se plaça à côté de madame Derville et fort loin de madame de Rênal. Il s'ôta ainsi toute possibilité de lui prendre la main. La conversation fut sérieuse, et Julien s'en tira fort bien, à quelques moments

de silence près, pendant lesquels il se creusait la cervelle. Que ne puis-je inventer quelque belle manœuvre, se disait-il, pour forcer madame de Rênal à me rendre ces marques de tendresse non équivoques qui me faisaient croire, il y a trois jours, qu'elle était à moi !

Julien était extrêmement déconcerté de l'état presque désespéré où il avait mis ses affaires. Rien cependant ne l'eût plus embarrassé que le succès.

Lorsqu'on se sépara à minuit, son pessimisme lui fit croire qu'il jouissait du mépris de madame Derville, et que probablement il n'était guère mieux avec madame de Rênal.

De fort mauvaise humeur et très humilié, Julien ne dormit point. Il était à mille lieues de l'idée de renoncer à toute feinte, à tout projet, et de vivre au jour le jour avec madame de Rênal, en se contentant comme un enfant du bonheur qu'apporterait chaque journée.

Il se fatigua le cerveau à inventer des manœuvres savantes, un instant après, il les trouvait absurdes ; il était en un mot fort malheureux, quand deux heures sonnèrent à l'horloge du château.

Ce bruit le réveilla comme le chant du coq réveilla saint Pierre. Il se vit au moment de l'événement le plus pénible. Il n'avait plus songé à sa proposition impertinente depuis le moment où il l'avait faite ; elle avait été si mal reçue !

Je lui ai dit que j'irais chez elle à deux heures, se dit-il en se levant, je puis être inexpérimenté et grossier comme il appartient au fils d'un paysan. Madame Derville me l'a fait assez entendre, mais du moins je ne serai pas faible.

Julien avait raison de s'applaudir de son courage, jamais il ne s'était imposé une contrainte plus pénible. En ouvrant sa porte, il était tellement tremblant que ses genoux se dérobaient sous lui, et il fut forcé de s'appuyer contre le mur.

Il était sans souliers. Il alla écouter à la porte de M. de Rênal, dont il put distinguer le ronflement. Il en fut désolé. Il n'y avait donc plus de prétexte pour ne pas aller chez elle. Mais, grand Dieu ! qu'y ferait-il ? Il n'avait aucun projet, et quand il en aurait eu, il se sentait tellement troublé qu'il eût été hors d'état de les suivre.

Enfin, souffrant plus mille fois que s'il eût marché à

la mort, il entra dans le petit corridor qui menait à la chambre de madame de Rênal. Il ouvrit la porte d'une main tremblante et en faisant un bruit effroyable.

Il y avait de la lumière, une veilleuse brûlait sous¹ la cheminée; il ne s'attendait pas à ce nouveau malheur. En le voyant entrer, madame de Rênal se jeta vivement hors de son lit. Malheureux! s'écria-t-elle. Il y eut un peu de désordre. Julien oublia ses vains projets et revint à son rôle naturel; ne pas plaire à une femme si charmante lui parut le plus grand des malheurs. Il ne répondit à ses reproches qu'en se jetant à ses pieds, en embrassant ses genoux. Comme elle lui parlait avec une extrême dureté, il fondit en larmes.

Quelques heures après, quand Julien sortit de la chambre de madame de Rênal, on eût pu dire, en style de roman, qu'il n'avait plus rien à désirer. En effet, il devait à l'amour qu'il avait inspiré et à l'impression imprévue qu'avaient produite sur lui des charmes séduisants, une victoire à laquelle ne l'eût pas conduit toute son adresse si maladroite.

Mais, dans les moments les plus doux, victime d'un orgueil bizarre, il prétendit encore jouer le rôle d'un homme accoutumé à subjuguier des femmes : il fit des efforts d'attention incroyables pour gâter ce qu'il avait d'aimable. Au lieu d'être attentif aux transports qu'il faisait naître, et aux remords qui en relevaient la vivacité, l'idée du *devoir* ne cessa jamais d'être présente à ses yeux. Il craignait un remords affreux et un ridicule éternel, s'il s'écartait du modèle idéal qu'il se proposait de suivre. En un mot, ce qui faisait de Julien un être supérieur fut précisément ce qui l'empêcha de goûter le bonheur qui se plaçait sous ses pas. C'est une jeune fille de seize ans, qui a des couleurs charmantes, et qui, pour aller au bal, a la folie de mettre du rouge.

Mortellement effrayé de l'apparition de Julien, madame de Rênal fut bientôt en proie aux plus cruelles alarmes. Les pleurs et le désespoir de Julien la troublaient vivement.

Même quand elle n'eut plus rien à lui refuser, elle repoussait Julien loin d'elle, avec une indignation réelle, et ensuite se jetait dans ses bras. Aucun projet ne paraissait dans toute cette conduite. Elle se croyait damnée sans rémission, et cherchait à se cacher la vue de l'enfer en

accablant Julien des plus vives caresses. En un mot, rien n'eût manqué au bonheur de notre héros, pas même une sensibilité brûlante dans la femme qu'il venait d'enlever, s'il eût su en jouir. Le départ de Julien ne fit point cesser les transports qui l'agitaient malgré elle, et ses combats avec les remords qui la déchiraient.

Mon Dieu ! être heureux, être aimé, n'est-ce que ça ? Telle fut la première pensée de Julien, en rentrant dans sa chambre. Il était dans cet état d'étonnement et de trouble inquiet où tombe l'âme qui vient d'obtenir ce qu'elle a longtemps désiré. Elle est habituée à désirer, ne trouve plus quoi désirer, et cependant n'a pas encore de souvenirs. Comme le soldat qui revient de la parade, Julien fut attentivement occupé à repasser tous les détails de sa conduite. — N'ai-je manqué à rien de ce que je me dois à moi-même ? Ai-je bien joué mon rôle ?

Et quel rôle ? celui d'un homme accoutumé à être brillant avec les femmes.

CHAPITRE XVI

LE LENDEMAIN

*He turn'd his lip to hers, and with his hand
Call'd back the tangles of her wandering hair.*

Don Juan, C. I, st. 170.

HEUREUSEMENT pour la gloire de Julien, madame de Rênal avait été trop agitée, trop étonnée, pour apercevoir la sottise de l'homme qui en un moment était devenu tout au monde pour elle.

Comme elle l'engageait à se retirer, voyant poindre le jour :

— Oh ! mon Dieu, disait-elle, si mon mari a entendu du bruit, je suis perdue.

Julien, qui avait le temps de faire des phrases, se souvint de celle-ci :

— Regretteriez-vous la vie ?

— Ah ! beaucoup dans ce moment ! mais je ne regretterais pas de vous avoir connu.

Julien trouva de sa dignité de rentrer exprès au grand jour et avec imprudence.

L'attention continue avec laquelle il étudiait ses moindres actions, dans la folle idée de paraître un homme d'expérience, n'eut qu'un avantage : lorsqu'il revit madame de Rênal à déjeuner, sa conduite fut un chef-d'œuvre de prudence.

Pour elle, elle ne pouvait le regarder sans rougir jusqu'aux yeux, et ne pouvait vivre un instant sans le regarder; elle s'apercevait de son trouble, et ses efforts pour le cacher le redoublaient. Julien ne leva qu'une seule fois les yeux sur elle. D'abord, madame de Rênal admira sa prudence. Bientôt, voyant que cet unique regard ne se répétait pas, elle fut alarmée : « Est-ce qu'il ne m'aimerait plus, se dit-elle; hélas! je suis bien vieille pour lui; j'ai dix ans de plus que lui. »

En passant de la salle à manger au jardin, elle serra la main de Julien. Dans la surprise que lui causa une marque d'amour si extraordinaire, il la regarda avec passion, car elle lui avait semblé bien jolie au déjeuner, et, tout en baissant les yeux, il avait passé son temps à se détailler ses charmes. Ce regard consola madame de Rênal; il ne lui ôta pas toutes ses inquiétudes; mais ses inquiétudes lui ôtaient presque tout à fait ses remords envers son mari.

Au déjeuner, ce mari ne s'était aperçu de rien; il n'en était pas de même de madame Derville : elle crut madame de Rênal sur le point de succomber. Pendant toute la journée, son amitié hardie et incisive ne lui épargna pas les demi-mots destinés à lui peindre, sous de hideuses couleurs, le danger qu'elle courait.

Madame de Rênal brûlait de se trouver seule avec Julien; elle voulait lui demander s'il l'aimait encore. Malgré la douceur inaltérable de son caractère, elle fut plusieurs fois sur le point de faire entendre à son amie combien elle était importune.

Le soir, au jardin, madame Derville arrangea si bien les choses qu'elle se trouva placée entre madame de Rênal et Julien. Madame de Rênal, qui s'était fait une image délicieuse du plaisir de serrer la main de Julien et de la porter à ses lèvres, ne put pas même lui adresser un mot.

Ce contre-temps augmenta son agitation. Elle était dévorée d'un remords. Elle avait tant grondé Julien de

l'imprudence qu'il avait faite en venant chez elle la nuit précédente, qu'elle tremblait qu'il ne vînt pas celle-ci. Elle quitta le jardin de bonne heure, et alla s'établir dans sa chambre. Mais, ne tenant pas à son impatience, elle vint coller son oreille contre la porte de Julien. Malgré l'incertitude et la passion qui la dévoraient, elle n'osa point entrer. Cette action lui semblait la dernière des bassesses, car elle sert de texte à un dicton de province.

Les domestiques n'étaient pas tous couchés. La prudence l'obligea enfin à revenir chez elle. Deux heures d'attente furent deux siècles de tourments.

Mais Julien était trop fidèle à ce qu'il appelait le devoir pour manquer à exécuter de point en point ce qu'il s'était prescrit.

Comme une heure sonnait, il s'échappa doucement de sa chambre, s'assura que le maître de la maison était profondément endormi, et parut chez madame de Rênal. Ce jour-là, il trouva plus de bonheur auprès de son amie, car il songea moins constamment au rôle à jouer. Il eut des yeux pour voir et des oreilles pour entendre. Ce que madame de Rênal lui dit de son âge contribua à lui donner quelque assurance.

— Hélas ! j'ai dix ans de plus que vous ! Comment pouvez-vous m'aimer ! lui répétait-elle sans projet, et parce que cette idée l'opprimait.

Julien ne concevait pas ce malheur, mais il vit qu'il était réel, et il oublia presque toute sa peur d'être ridicule.

La sotte idée d'être regardé comme un amant subalterne, à cause de sa naissance obscure, disparut aussi. A mesure que les transports de Julien rassuraient sa timide maîtresse, elle reprenait un peu de bonheur et la faculté de juger son amant. Heureusement, il n'eut presque pas, ce jour-là, cet air emprunté qui avait fait du rendez-vous de la veille une victoire, mais non pas un plaisir. Si elle se fût aperçue de son attention à jouer un rôle, cette triste découverte lui eût à jamais enlevé tout bonheur. Elle n'y eût pu voir autre chose qu'un triste effet de la disproportion des âges.

Quoique madame de Rênal n'eût jamais pensé aux théories de l'amour, la différence d'âge est, après celle de fortune, un des grands lieux communs de la plaisanterie de province, toutes les fois qu'il est question d'amour.

En peu de jours, Julien, rendu à toute l'ardeur de son âge, fut éperdument amoureux.

Il faut convenir, se disait-il, qu'elle a une bonté d'âme angélique, et l'on n'est pas plus jolie.

Il avait perdu presque tout à fait l'idée du rôle à jouer. Dans un moment d'abandon, il lui avoua même toutes ses inquiétudes. Cette confidence porta à son comble la passion qu'il inspirait. Je n'ai donc point eu de rivale heureuse! se disait madame de Rênal avec délices. Elle osa l'interroger sur le portrait auquel il mettait tant d'intérêt; Julien lui jura que c'était celui d'un homme.

Quand il restait à madame de Rênal assez de sang-froid pour réfléchir, elle ne revenait pas de son étonnement qu'un tel bonheur existât, et que jamais elle ne s'en fût doutée.

Ah! se disait-elle, si j'avais connu Julien il y a dix ans, quand je pouvais encore passer pour jolie!

Julien était fort éloigné de ces pensées. Son amour était encore de l'ambition; c'était de la joie de posséder, lui pauvre être malheureux et si méprisé, une femme aussi noble et aussi belle. Ses actes d'adoration, ses transports à la vue des charmes de son amie finirent par le rassurer un peu sur la différence d'âge. Si elle eût possédé un peu de ce savoir-vivre dont une femme de trente ans jouit depuis longtemps dans les pays plus civilisés, elle eût frémi pour la durée d'un amour qui ne semblait vivre que de surprise et de ravissement d'amour-propre.

Dans ses moments d'oubli d'ambition, Julien admirait avec transport jusqu'aux chapeaux, jusqu'aux robes de madame de Rênal. Il ne pouvait se rassasier du plaisir de sentir leur parfum. Il ouvrait son armoire de glace¹ et restait des heures entières admirant la beauté, et l'arrangement, de tout ce qu'il y trouvait. Son amie, appuyée sur lui, le regardait; lui, regardait ces bijoux, ces chiffons qui, la veille d'un mariage, emplissent une corbeille de noce.

J'aurais pu épouser un tel homme! pensait quelquefois madame de Rênal; quelle âme de feu! quelle vie ravissante avec lui!

Pour Julien, jamais il ne s'était trouvé aussi près de ces terribles instruments de l'artillerie féminine. Il est impossible, se disait-il, qu'à Paris on ait quelque chose de plus beau! Alors il ne trouvait point d'objection à son

bonheur. Souvent la sincère admiration et les transports de sa maîtresse lui faisaient oublier la vaine théorie qui l'avait rendu si compassé et presque si ridicule dans les premiers moments de cette liaison. Il eut des moments où, malgré ses habitudes d'hypocrisie, il trouvait une douceur extrême à avouer à cette grande dame qui l'admirait son ignorance d'une foule de petits usages. Le rang de sa maîtresse semblait l'élever au-dessus de lui-même. Madame de Rênal, de son côté, trouvait la plus douce des voluptés morales à instruire ainsi, dans une foule de petites choses, ce jeune homme rempli de génie, et qui était regardé par tout le monde comme devant un jour aller si loin. Même le sous-préfet et M. Valenod ne pouvaient s'empêcher de l'admirer; ils lui en semblaient moins sots. Quant à madame Derville, elle était bien loin d'avoir à exprimer les mêmes sentiments. Désespérée de ce qu'elle croyait deviner, et voyant que les sages avis devenaient odieux à une femme qui, à la lettre, avait perdu la tête, elle quitta Vergy sans donner une explication qu'on se garda de lui demander. Madame de Rênal en versa quelques larmes, et bientôt il lui sembla que sa félicité redoublait. Par ce départ elle se trouvait presque toute la journée tête à tête avec son amant.

Julien se livrait d'autant plus à la douce société de son amie, que, toutes les fois qu'il était trop longtemps seul avec lui-même, la fatale proposition de Fouqué venait encore l'agiter. Dans les premiers jours de cette vie nouvelle, il y eut des moments où lui, qui n'avait jamais aimé, qui n'avait jamais été aimé de personne, trouvait un si délicieux plaisir à être sincère, qu'il était sur le point d'avouer à madame de Rênal l'ambition qui jusqu'alors avait été l'essence même de son existence. Il eût voulu pouvoir la consulter sur l'étrange tentation que lui donnait la proposition de Fouqué¹, mais un petit événement empêcha toute franchise.

CHAPITRE XVII

LE PREMIER ADJOINT

*O, how this Spring of love resembleth
The uncertain glory of an April day :
Which now shows all the beauty of the sun,
And by and by a cloud takes all away !*

Two Gentlemen of Verona.

UN soir, au coucher du soleil, assis auprès de son amie, au fond du verger, loin des importuns, il rêvait profondément. Des moments si doux, pensait-il, dureront-ils toujours ? Son âme était tout occupée de la difficulté¹ de prendre un état, il déplorait ce grand accès de malheur qui termine l'enfance et gâte les premières années de la jeunesse peu riche.

— Ah ! s'écria-t-il, que Napoléon était bien l'homme envoyé de Dieu pour les jeunes Français ! Qui le remplacera ? que feront sans lui les malheureux, même plus riches que moi, qui ont juste les quelques écus qu'il faut pour se procurer une bonne éducation, et pas assez d'argent² pour acheter un homme à vingt ans et se pousser dans une carrière ! Quoi qu'on fasse, ajouta-t-il avec un profond soupir, ce souvenir fatal nous empêchera à jamais d'être heureux !

Il vit tout à coup madame de Rênal froncer le sourcil, elle prit un air froid et dédaigneux ; cette façon de penser lui semblait convenir à un domestique. Élevée dans l'idée qu'elle était fort riche, il lui semblait chose convenue que Julien l'était aussi. Elle l'aimait mille fois plus que la vie³ et ne faisait aucun cas de l'argent.

Julien était loin de deviner ces idées. Ce froncement de sourcils le rappela sur la terre. Il eut assez de présence d'esprit pour arranger sa phrase et faire entendre à la noble dame, assise si près de lui sur le banc de verdure, que les mots qu'il venait de répéter, il les avait entendus pendant son voyage chez son ami le marchand de bois. C'était le raisonnement des impies.

— Eh bien ! ne vous mêlez plus à ces gens-là, dit

madame de Rênal, gardant encore un peu de cet air glacial qui, tout à coup, avait succédé à l'expression de la plus vive tendresse¹.

Ce froncement de sourcils, ou plutôt le remords de son imprudence, fut le premier échec porté à l'illusion qui entraînait Julien. Il se dit : Elle est bonne et douce, son goût pour moi est vif, mais elle a été élevée dans le camp ennemi. Ils doivent surtout avoir peur de cette classe d'hommes de cœur qui, après une bonne éducation, n'a pas assez d'argent pour entrer dans une carrière. *Que* deviendraient-ils, ces nobles, s'il nous était donné de les combattre à armes égales ! Moi, par exemple, maire de Verrières, bien intentionné, honnête comme l'est au fond M. de Rênal ! comme j'enlèverais le vicaire, M. Valenod et toutes leurs friponneries ! comme la justice triompherait dans Verrières ! Ce ne sont pas leurs talents qui me feraient obstacle. Ils tâtonnent sans cesse.

Le bonheur de Julien fut, ce jour-là, sur le point de devenir durable. Il manqua à notre héros d'oser être sincère. Il fallait avoir le courage de livrer bataille², mais *sur-le-champ* ; madame de Rênal avait été étonnée du mot de Julien, parce que les hommes de sa société répétaient que le retour de Robespierre était surtout possible à cause de ces jeunes gens des basses classes, trop bien élevés. L'air froid de madame de Rênal dura assez longtemps, et sembla marqué à Julien. C'est que la crainte de lui avoir dit indirectement une chose désagréable succéda à sa répugnance pour le mauvais propos. Ce malheur se réfléchit vivement dans ses traits, si purs et si naïfs quand elle était heureuse et loin des ennuyeux.

Julien n'osa plus rêver avec abandon. Plus calme et moins amoureux, il trouva qu'il était imprudent d'aller voir madame de Rênal dans sa chambre. Il valait mieux qu'elle vînt chez lui ; si un domestique l'apercevait courant dans la maison, vingt prétextes différents pouvaient expliquer cette démarche.

Mais cet arrangement avait aussi ses inconvénients. Julien avait reçu de Fouqué des livres que lui, élève en théologie, n'eût jamais pu demander à un libraire. Il n'osait les ouvrir que de nuit. Souvent il eût été bien aise de n'être pas interrompu par une visite, dont l'attente, la veille encore de la petite scène du verger, l'eût mis hors d'état de lire³.

Il devait à madame de Rênal de comprendre les livres d'une façon toute nouvelle. Il avait osé lui faire des questions sur une foule de petites choses, dont l'ignorance arrête tout court l'intelligence d'un jeune homme né hors de la société, quelque génie naturel qu'on veuille lui supposer.

Cette éducation de l'amour, donnée par une femme extrêmement ignorante, fut un bonheur. Julien arriva directement à voir la société telle qu'elle est aujourd'hui. Son esprit ne fut point offusqué par le récit de ce qu'elle a été autrefois, il y a deux mille ans, ou seulement il y a soixante ans, du temps de Voltaire et de Louis XV. A son inexprimable joie, un voile tomba de devant ses yeux, il comprit enfin les choses qui se passaient à Verrières.

Sur le premier plan parurent des intrigues très compliquées ourdies, depuis deux ans, auprès du préfet de Besançon. Elles étaient appuyées par des lettres venues de Paris, et écrites par ce qu'il y a de plus illustre. Il s'agissait de faire de M. de Moirod — c'était l'homme le plus dévot du pays — le premier et non pas le second adjoint du maire de Verrières.

Il avait pour concurrent un fabricant fort riche, qu'il fallait absolument refouler à la place de second adjoint.

Julien comprit enfin les demi-mots qu'il avait surpris, quand la haute société du pays venait dîner chez M. de Rênal. Cette société privilégiée était profondément occupée de ce choix du premier adjoint, dont le reste de la ville et surtout les libéraux ne soupçonnaient pas même la possibilité. Ce qui en faisait l'importance, c'est qu'ainsi que chacun sait, le côté oriental de la grande rue de Verrières doit reculer de plus de neuf pieds, car cette rue est devenue route royale.

Or, si M. de Moirod, qui avait trois maisons dans le cas de reculer, parvenait à être premier adjoint, et par la suite maire dans le cas où M. de Rênal serait nommé député, il fermerait les yeux, et l'on pourrait faire aux maisons qui avancent sur la voie publique de petites réparations imperceptibles, au moyen desquelles elles dureraient cent ans. Malgré la haute piété et la probité reconnue de M. de Moirod, on était sûr qu'il *serait coulant*, car il avait beaucoup d'enfants. Parmi les maisons qui devaient reculer, neuf appartenaient à tout ce qu'il y a de mieux dans Verrières.

Aux yeux de Julien, cette intrigue était bien plus importante que l'histoire de la bataille de Fontenoy, dont il voyait le nom pour la première fois dans un des livres que Fouqué lui avait envoyés. Il y avait des choses qui étonnaient Julien depuis cinq ans qu'il avait commencé à aller les soirs chez le curé. Mais la discrétion et l'humilité d'esprit étant les premières qualités d'un élève en théologie, il lui avait toujours été impossible de faire des questions.

Un jour, madame de Rênal donnait un ordre au valet de chambre de son mari, l'ennemi de Julien.

— Mais, madame, c'est aujourd'hui le dernier vendredi du mois, répondit cet homme d'un air singulier.

— Allez, dit madame de Rênal.

— Eh bien ! dit Julien, il va se rendre dans ce magasin à foin, église autrefois, et récemment rendu au culte ; mais pour quoi faire ? voilà un de ces mystères que je n'ai jamais pu pénétrer.

— C'est une institution fort salubre, mais bien singulière, répondit madame de Rênal ; les femmes n'y sont point admises : tout ce que j'en sais, c'est que tout le monde s'y tutoie. Par exemple, ce domestique va y trouver M. Valenod, et cet homme si fier et si sot ne sera point fâché de s'entendre tutoyer par Saint-Jean, et lui répondra sur le même ton. Si vous tenez à savoir ce qu'on y fait, je demanderai des détails à M. de Maugiron et à M. Valenod. Nous payons vingt francs par domestique afin qu'un jour ils ne nous égorgent pas¹.

Le temps volait. Le souvenir des charmes de sa maîtresse distrayait Julien de sa noire ambition. La nécessité de ne pas lui parler de choses tristes et raisonnables, puisqu'ils étaient de partis contraires, ajoutait, sans qu'il s'en doutât, au bonheur qu'il lui devait et à l'empire qu'elle acquérait sur lui.

Dans les moments où la présence d'enfants trop intelligents les réduisait à ne parler que le langage de la froide raison, c'était avec une docilité parfaite que Julien, la regardant avec des yeux étincelants d'amour, écoutait ses explications du monde comme il va. Souvent au milieu du récit de quelque friponnerie savante, à l'occasion d'un chemin ou d'une fourniture, l'esprit de madame de Rênal² s'égarait tout à coup jusqu'au délire, Julien avait besoin de la gronder, elle se permettait avec

lui les mêmes gestes intimes qu'avec ses enfants¹. C'est qu'il y avait des jours où elle avait l'illusion de l'aimer comme son enfant. Sans cesse n'avait-elle pas à répondre à ses questions naïves sur mille choses simples qu'un enfant bien né n'ignore pas à quinze ans ? Un instant après, elle l'admirait comme son maître. Son génie allait jusqu'à l'effrayer ; elle croyait apercevoir plus nettement chaque jour le grand homme futur dans ce jeune abbé. Elle le voyait pape, elle le voyait premier ministre comme Richelieu.

— Vivrai-je assez pour te voir dans ta gloire ? disait-elle à Julien, la place est faite pour un grand homme ; la monarchie, la religion en ont besoin².

CHAPITRE XVIII³

UN ROI À VERRIÈRES

N'êtes-vous bons qu'à jeter là
comme un cadavre de peuple, sans
âme, et dont les veines n'ont plus de
sang ?

DISC. DE L'ÉVÊQUE, à la chapelle
de Saint-Clément.

LE trois septembre, à dix heures du soir, un gendarme réveilla tout Verrières, en montant la grande rue au galop ; il apportait la nouvelle que Sa Majesté le roi de *** arrivait le dimanche suivant, et l'on était au mardi. Le préfet autorisait, c'est-à-dire demandait, la formation d'une garde d'honneur ; il fallait déployer toute la pompe possible. Une estafette fut expédiée à Vergy. M. de Rênal arriva dans la nuit, et trouva toute la ville en émoi. Chacun avait ses prétentions ; les moins affairés louaient des balcons pour voir l'entrée du roi.

Qui commandera la garde d'honneur ? M. de Rênal vit tout de suite combien il importait, dans l'intérêt des maisons sujettes à reculer, que M. de Moirod eût ce commandement. Cela pouvait faire titre pour la place de premier adjoint. Il n'y avait rien à dire à la dévotion de

M. de Moirod, elle était au-dessus de toute comparaison, mais jamais il n'avait monté à cheval. C'était un homme de trente-six ans, timide de toutes les façons, et qui craignait également les chutes et le ridicule.

Le maire le fit appeler dès les cinq heures du matin.

— Vous voyez, monsieur, que je réclame vos avis, comme si déjà vous occupiez le poste auquel tous les honnêtes gens vous portent. Dans cette malheureuse ville les manufactures prospèrent, le parti libéral devient millionnaire, il aspire au pouvoir, il saura se faire des armes de tout. Consultons l'intérêt du roi, celui de la monarchie, et avant tout l'intérêt de notre sainte religion. A qui pensez-vous, monsieur, que l'on puisse confier le commandement de la garde d'honneur ?

Malgré la peur horrible que lui faisait le cheval, M. de Moirod finit par accepter cet honneur comme un martyr. « Je saurai prendre un ton convenable », dit-il au maire. A peine restait-il le temps de faire arranger les uniformes qui sept ans auparavant avaient servi lors du passage d'un prince du sang.

A sept heures, madame de Rénal arriva de Vergy avec Julien et les enfants. Elle trouva son salon rempli de dames libérales qui prêchaient l'union des partis, et venaient la supplier d'engager son mari à accorder une place aux leurs dans la garde d'honneur. L'une d'elles prétendait que si son mari n'était pas élu, de chagrin il ferait banqueroute. Madame de Rénal renvoya bien vite tout ce monde. Elle paraissait fort occupée.

Julien fut étonné et encore plus fâché qu'elle lui fît un mystère de ce qui l'agitait. Je l'avais prévu, se disait-il avec amertume, son amour s'éclipse devant le bonheur de recevoir un roi dans sa maison. Tout ce tapage l'éblouit. Elle m'aimera de nouveau quand les idées de sa caste ne lui troubleront plus la cervelle.

Chose étonnante, il l'en aima davantage.

Les tapissiers commençaient à remplir la maison, il épia longtemps en vain l'occasion de lui dire un mot. Enfin il la trouva qui sortait de sa chambre à lui, Julien, emportant un de ses habits. Ils étaient seuls. Il voulut lui parler. Elle s'enfuit en refusant de l'écouter. — Je suis bien sot d'aimer une telle femme, l'ambition la rend aussi folle que son mari.

Elle l'était davantage; un de ses grands désirs, qu'elle

n'avait jamais avoué à Julien de peur de le choquer, était de le voir quitter, ne fût-ce que pour un jour, son triste habit noir. Avec une adresse vraiment admirable chez une femme si naturelle, elle obtint d'abord de M. de Moiroud, et ensuite de M. le sous-préfet de Maugiron, que Julien serait nommé garde d'honneur de préférence à cinq ou six jeunes gens, fils de fabricants fort aisés, et dont deux au moins étaient d'une exemplaire piété. M. Valenod, qui comptait prêter sa calèche aux plus jolies femmes de la ville et faire admirer ses beaux normands, consentit à donner un de ses chevaux à Julien, l'être qu'il haïssait le plus. Mais tous les gardes d'honneur avaient à eux ou d'emprunt quelque'un de ces beaux habits bleu de ciel avec deux épaulettes de colonel en argent, qui avaient brillé sept ans auparavant. Madame de Rênal voulait un habit neuf, et il ne lui restait que quatre jours pour envoyer à Besançon, et en faire revenir l'habit d'uniforme, les armes, le chapeau, etc., tout ce qui fait un garde d'honneur. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'elle trouvait imprudent de faire faire l'habit de Julien à Verrières. Elle voulait le surprendre, lui et la ville.

Le travail des gardes d'honneur et de l'esprit public terminé, le maire eut à s'occuper d'une grande cérémonie religieuse, le roi de *** ne voulait pas passer à Verrières sans visiter la fameuse relique de saint Clément que l'on conserve à Bray-le-Haut, à une petite lieue de la ville. On désirait un clergé nombreux, ce fut l'affaire la plus difficile à arranger; M. Maslon, le nouveau curé, voulait à tout prix éviter la présence de M. Chélan. En vain, M. de Rênal lui représentait qu'il y aurait imprudence. M. le marquis de La Mole, dont les ancêtres ont été si longtemps gouverneurs de la province, avait été désigné pour accompagner le roi de ***. Il connaissait depuis trente ans l'abbé Chélan. Il demanderait certainement de ses nouvelles en arrivant à Verrières, et s'il le trouvait disgracié, il était homme à aller le chercher dans la petite maison où il s'était retiré, accompagné de tout le cortège dont il pourrait disposer. Quel soufflet!

— Je suis déshonoré ici et à Besançon, répondait l'abbé Maslon, s'il paraît dans mon clergé. Un janséniste, grand Dieu!

— Quoi que vous en puissiez dire, mon cher abbé, répliquait M. de Rênal, je n'exposerai pas l'administration

de Verrières à recevoir un affront de M. de La Mole. Vous ne le connaissez pas, il pense bien à la cour; mais ici, en province, c'est un mauvais plaisant satirique, moqueur, ne cherchant qu'à embarrasser les gens. Il est capable, uniquement pour s'amuser, de nous couvrir de ridicule aux yeux des libéraux.

Ce ne fut que dans la nuit du samedi au dimanche, après trois jours de pourparlers, que l'orgueil de l'abbé Maslon plia devant la peur du maire qui se changeait en courage. Il fallut écrire une lettre mielleuse à l'abbé Chélan, pour le prier d'assister à la cérémonie de la relique de Bray-le-Haut, si toutefois son grand âge et ses infirmités le lui permettaient. M. Chélan demanda et obtint une lettre d'invitation pour Julien qui devait l'accompagner en qualité de sous-diacre.

Dès le matin du dimanche, des milliers de paysans, arrivant des montagnes voisines, inondèrent les rues de Verrières. Il faisait le plus beau soleil. Enfin, vers les trois heures, toute cette foule fut agitée, on apercevait un grand feu sur un rocher à deux lieues de Verrières. Ce signal annonçait que le roi venait d'entrer sur le territoire du département. Aussitôt le son de toutes les cloches et les décharges répétées d'un vieux canon espagnol appartenant à la ville marquèrent sa joie de ce grand événement. La moitié de la population monta sur les toits. Toutes les femmes étaient aux balcons. La garde d'honneur se mit en mouvement. On admirait les brillants uniformes, chacun reconnaissait un parent, un ami. On se moquait de la peur de M. de Moirod, dont à chaque instant la main prudente était prête à saisir l'arçon de sa selle. Mais une remarque fit oublier toutes les autres : le premier cavalier de la neuvième file était un fort joli garçon, très mince, que d'abord on ne reconnut pas. Bientôt un cri d'indignation chez les uns, chez d'autres le silence de l'étonnement annoncèrent une sensation générale. On reconnaissait dans ce jeune homme, montant un des chevaux normands de M. Valenod, le petit Sorel, fils du charpentier. Il n'y eut qu'un cri contre le maire, surtout parmi les libéraux. Quoi, parce que ce petit ouvrier déguisé en abbé était précepteur de ses marmots, il avait l'audace de le nommer garde d'honneur au préjudice de messieurs tels et tels, riches fabricants ! Ces messieurs, disait une dame banquière, devraient

bien faire une avanie à ce petit insolent, né dans la crotte, — Il est surnois et porte un sabre, répondait un voisin, il serait assez traître pour leur couper la figure.

Les propos de la société noble étaient plus dangereux. Les dames se demandaient si c'était du maire tout seul que provenait cette haute inconvenance. En général, on rendait justice à son mépris pour le défaut de naissance.

Pendant qu'il était l'occasion de tant de propos, Julien était le plus heureux des hommes. Naturellement hardi, il se tenait mieux à cheval que la plupart des jeunes gens de cette ville de montagnes. Il voyait dans les yeux des femmes qu'il était question de lui.

Ses épaulettes étaient plus brillantes, parce qu'elles étaient neuves. Son cheval se cabrait à chaque instant, il était au comble de la joie.

Son bonheur n'eut plus de bornes, lorsque, passant près du vieux rempart, le bruit de la petite pièce de canon fit sauter son cheval hors du rang. Par un grand hasard, il ne tomba pas, de ce moment il se sentit un héros. Il était officier d'ordonnance de Napoléon et chargeait une batterie.

Une personne était plus heureuse que lui. D'abord elle l'avait vu passer d'une des croisées de l'hôtel de ville; montant ensuite en calèche, et faisant rapidement un grand détour, elle arriva à temps pour frémir quand son cheval l'emporta hors du rang. Enfin, sa calèche sortant au grand galop, par une autre porte de la ville, elle parvint à rejoindre la route par où le roi devait passer, et put suivre la garde d'honneur à vingt pas de distance, au milieu d'une noble poussière. Dix mille paysans crièrent : Vive le roi ! quand le maire eut l'honneur de haranguer Sa Majesté. Une heure après, lorsque, tous les discours écoutés, le roi allait entrer dans la ville, la petite pièce de canon se remit à tirer à coups précipités. Mais un accident s'ensuivit, non pour les canonniers qui avaient fait leurs preuves à Leipsick et à Montmirail, mais pour le futur premier adjoint, M. de Moirod. Son cheval le déposa mollement dans l'unique bournier qui fût sur la grande route, ce qui fit esclandre, parce qu'il fallut le tirer de là pour que la voiture du roi pût passer.

Sa Majesté descendit à la belle église neuve qui ce jour-là était parée de tous ses rideaux cramoisis. Le roi devait dîner, et aussitôt après remonter en voiture pour

aller vénérer la célèbre relique de saint Clément. A peine le roi fut-il à l'église, que Julien galopa vers la maison de M. de Rênal. Là, il quitta en soupirant son bel habit bleu de ciel, son sabre, ses épaulettes, pour reprendre le petit habit noir râpé. Il remonta à cheval, et en quelques instants fut à Bray-le-Haut qui occupe le sommet d'une fort belle colline. L'enthousiasme multiplie ces paysans, pensa Julien. On ne peut se remuer à Verrières, et en voici plus de dix mille autour de cette antique abbaye. A moitié ruinée par le vandalisme révolutionnaire, elle avait été magnifiquement rétablie depuis la Restauration, et l'on commençait à parler de miracles. Julien rejoignit l'abbé Chélan qui le gronda fort, et lui remit une soutane et un surplis. Il s'habilla rapidement et suivit M. Chélan qui se rendait auprès du jeune évêque d'Agde. C'était un neveu de M. de La Mole, récemment nommé, et qui avait été chargé de montrer la relique au roi. Mais l'on ne put trouver cet évêque.

Le clergé s'impatientait. Il attendait son chef dans le cloître sombre et gothique de l'ancienne abbaye. On avait réuni vingt-quatre curés pour figurer l'ancien chapitre de Bray-le-Haut, composé avant 1789 de vingt-quatre chanoines. Après avoir déploré pendant trois quarts d'heure la jeunesse de l'évêque, les curés pensèrent qu'il était convenable que M. le Doyen se retirât vers Monseigneur pour l'avertir que le roi allait arriver, et qu'il était instant de se rendre au chœur. Le grand âge de M. Chélan l'avait fait doyen; malgré l'humeur qu'il témoignait à Julien, il lui fit signe de le suivre. Julien portait fort bien son surplis. Au moyen de je ne sais quel procédé de toilette ecclésiastique, il avait rendu ses beaux cheveux bouclés très plats; mais, par un oubli qui redoubla la colère de M. Chélan, sous les longs plis de sa soutane on pouvait apercevoir les éperons du garde d'honneur.

Arrivés à l'appartement de l'évêque, de grands laquais bien chamarrés daignèrent à peine répondre au vieux curé que Monseigneur n'était pas visible. On se moqua de lui quand il voulut expliquer qu'en sa qualité de doyen du chapitre noble de Bray-le-Haut, il avait le privilège d'être admis en tout temps auprès de l'évêque officiant.

L'humeur hautaine de Julien fut choquée de l'insolence des laquais. Il se mit à parcourir les dortoirs de

l'antique abbaye, secouant toutes les portes qu'il rencontra. Une fort petite céda à ses efforts, et il se trouva dans une cellule au milieu des valets de chambre de Monseigneur, en habits noirs et la chaîne au cou. A son air pressé ces messieurs le crurent mandé par l'évêque et le laissèrent passer. Il fit quelques pas et se trouva dans une immense salle gothique extrêmement sombre, et toute lambrissée de chêne noir; à l'exception d'une seule, les fenêtres, en ogive, avaient été murées avec des briques. La grossièreté de cette maçonnerie n'était déguisée par rien, et faisait un triste contraste avec l'antique magnificence de la boiserie. Les deux grands côtés de cette salle, célèbre parmi les antiquaires bourguignons, et que le duc Charles le Téméraire avait fait bâtir vers 1470 en expiation de quelque péché, étaient garnis de stalles de bois richement sculptées. On y voyait, figurés en bois de différentes couleurs, tous les mystères de l'Apocalypse.

Cette magnificence mélancolique, dégradée par la vue des briques nues et du plâtre encore tout blanc, toucha Julien. Il s'arrêta en silence. A l'autre extrémité de la salle, près de l'unique fenêtre par laquelle le jour pénètre, il vit un miroir mobile en acajou. Un jeune homme, en robe violette¹ et en surplis de dentelle, mais la tête nue, était arrêté à trois pas de la glace. Ce meuble semblait étrange en un tel lieu, et, sans doute, y avait été apporté de la ville. Julien trouva que le jeune homme avait l'air irrité; de la main droite il donnait gravement des bénédictions du côté du miroir.

Que peut signifier ceci ? pensa-t-il. Est-ce une cérémonie préparatoire qu'accomplit ce jeune prêtre ? C'est peut-être le secrétaire de l'évêque... il sera insolent comme les laquais... ma foi, n'importe, essayons.

Il avança et parcourut assez lentement la longueur de la salle, toujours la vue fixée vers l'unique fenêtre, et regardant ce jeune homme qui continuait à donner des bénédictions exécutées lentement mais en nombre infini, et sans se reposer un instant.

A mesure qu'il approchait, il distinguait mieux son air fâché. La richesse du surplis garni de dentelle arrêta involontairement Julien à quelques pas du magnifique miroir.

Il est de mon devoir de parler, se dit-il enfin ; mais la beauté de la salle l'avait ému, et il était froissé d'avance des mots durs qu'on allait lui adresser.

Le jeune homme le vit dans la psyché, se retourna, et quittant subitement l'air fâché, lui dit du ton le plus doux :

— Eh bien! monsieur, est-elle enfin arrangée?

Julien resta stupéfait. Comme ce jeune homme se tournait vers lui, Julien vit la croix pectorale sur sa poitrine : c'était l'évêque d'Agde. Si jeune, pensa Julien; tout au plus six ou huit ans de plus que moi!...

Et il eut honte de ses éperons.

— Monseigneur, répondit-il timidement, je suis envoyé par le doyen du chapitre, M. Chélan.

— Ah! il m'est fort recommandé, dit l'évêque d'un ton poli qui redoubla l'enchantement de Julien. Mais je vous demande pardon, monsieur, je vous prenais pour la personne qui doit me rapporter ma mitre. On l'a mal emballée à Paris; la toile d'argent est horriblement gâtée vers le haut. Cela fera le plus vilain effet, ajouta le jeune évêque d'un air triste, et encore on me fait attendre!

— Monseigneur, je vais chercher la mitre, si Votre Grandeur le permet.

Les beaux yeux de Julien firent leur effet.

— Allez, monsieur, répondit l'évêque avec une politesse charmante; il me la faut sur-le-champ. Je suis désolé de faire attendre messieurs du chapitre.

Quand Julien fut arrivé au milieu de la salle, il se retourna vers l'évêque, et le vit qui s'était remis à donner des bénédictions. Qu'est-ce que cela peut être? se demanda Julien, sans doute c'est une préparation ecclésiastique nécessaire à la cérémonie qui va avoir lieu. Comme il arrivait dans la cellule où se tenaient les valets de chambre, il vit la mitre entre leurs mains. Ces messieurs, cédant malgré eux au regard impérieux de Julien, lui remirent la mitre de Monseigneur.

Il se sentit fier de la porter : en traversant la salle, il marchait lentement; il la tenait avec respect. Il trouva l'évêque assis devant la glace; mais de temps à autre, sa main droite, quoique fatiguée, donnait encore la bénédiction. Julien l'aida à placer sa mitre. L'évêque secoua la tête.

— Ah! elle tiendra, dit-il à Julien d'un air content. Voulez-vous vous éloigner un peu?

Alors l'évêque alla fort vite au milieu de la pièce, puis

se rapprochant du miroir à pas lents, il reprit l'air fâché et donnait gravement des bénédictions.

Julien était immobile d'étonnement; il était tenté de comprendre, mais n'osait pas. L'évêque s'arrêta, et le regardant avec un air qui perdait rapidement de sa gravité :

— Que dites-vous de ma mitre, monsieur, va-t-elle bien ?

— Fort bien, Monseigneur.

— Elle n'est pas trop en arrière ? cela aurait l'air un peu niais; mais il ne faut pas non plus la porter baissée sur les yeux comme un shako d'officier.

— Elle me semble aller fort bien.

— Le roi de *** est accoutumé à un clergé vénérable et sans doute fort grave. Je ne voudrais pas, à cause de mon âge surtout, avoir l'air trop léger.

Et l'évêque se mit de nouveau à marcher en donnant des bénédictions.

C'est clair, dit Julien, osant enfin comprendre, il s'exerce à donner la bénédiction.

Après quelques instants :

— Je suis prêt, dit l'évêque. Allez, monsieur, avertir M. le Doyen et messieurs du chapitre.

Bientôt M. Chélan, suivi des deux curés les plus âgés, entra par une fort grande porte magnifiquement sculptée, et que Julien n'avait pas aperçue. Mais cette fois il resta à son rang, le dernier de tous, et ne put voir l'évêque que par-dessus les épaules des ecclésiastiques qui se pressaient en foule à cette porte.

L'évêque traversait lentement la salle; lorsqu'il fut arrivé sur le seuil les curés se formèrent en procession. Après un petit moment de désordre, la procession commença à marcher en entonnant un psaume. L'évêque s'avancait le dernier entre M. Chélan et un autre curé fort vieux. Julien se glissa tout à fait près de Monseigneur, comme attaché à l'abbé Chélan. On suivit les longs corridors de l'abbaye de Bray-le-Haut; malgré le soleil éclatant, ils étaient sombres et humides. On arriva enfin au portique du cloître. Julien était stupéfait d'admiration pour une si belle cérémonie. L'ambition réveillée par le jeune âge de l'évêque, la sensibilité et la politesse exquise de ce prélat se disputaient son cœur. Cette politesse était bien autre chose que celle de M. de Rênal, même dans ses bons jours. Plus on s'élève vers le premier

rang de la société, se dit Julien, plus on trouve de ces manières charmantes.

On entra dans l'église par une porte latérale; tout à coup un bruit épouvantable fit retentir ses voûtes antiques; Julien crut qu'elles s'écroulaient. C'était encore la petite pièce de canon; traînée par huit chevaux au galop, elle venait d'arriver; et à peine arrivée, mise en batterie par les canonniers de Leipsick, elle tirait cinq coups par minute, comme si les Prussiens eussent été devant elle.

Mais ce bruit admirable ne fit plus d'effet sur Julien, il ne songeait plus à Napoléon et à la gloire militaire. Si jeune, pensait-il, être évêque d'Agde! mais où est Agde? et combien cela rapporte-t-il? deux ou trois cent mille francs peut-être.

Les laquais de Monseigneur parurent avec un dais magnifique, M. Chélan prit l'un des bâtons, mais dans le fait ce fut Julien qui le porta. L'évêque se plaça dessous. Réellement il était parvenu à se donner l'air vieux; l'admiration de notre héros n'eut plus de bornes. Que ne fait-on pas avec de l'adresse! pensa-t-il.

Le roi entra. Julien eut le bonheur de le voir de très près. L'évêque le harangua avec onction, et sans oublier une petite nuance de trouble fort poli pour Sa Majesté.

Nous ne répéterons point la description des cérémonies de Bray-le-Haut; pendant quinze jours elles ont rempli les colonnes de tous les journaux du département. Julien apprit, par le discours de l'évêque, que le roi descendait de Charles le Téméraire.

Plus tard il entra dans les fonctions de Julien de vérifier les comptes de ce qu'avait coûté cette cérémonie. M. de La Mole, qui avait fait avoir un évêché à son neveu, avait voulu lui faire la galanterie de se charger de tous les frais. La seule cérémonie de Bray-le-Haut coûta trois mille huit cents francs.

Après le discours de l'évêque et la réponse du roi, Sa Majesté se plaça sous le dais, ensuite elle s'agenouilla fort dévotement sur un coussin près de l'autel. Le chœur était environné de stalles, et les stalles élevées de deux marches sur le pavé. C'était sur la dernière de ces marches que Julien était assis aux pieds de M. Chélan, à peu près comme un caudataire près de son cardinal, à la chapelle Sixtine, à Rome. Il y eut un *Te Deum*, des flots d'encens,

des décharges infinies de mousqueterie et d'artillerie; les paysans étaient ivres de bonheur et de piété. Une telle journée défait l'ouvrage de cent numéros des journaux jacobins.

Julien était à six pas du roi, qui réellement priait avec abandon. Il remarqua, pour la première fois, un petit homme au regard spirituel et qui portait un habit presque sans broderies. Mais il avait un cordon bleu de ciel par-dessus cet habit fort simple. Il était plus près du roi que beaucoup d'autres seigneurs, dont les habits étaient tellement brodés d'or, que, suivant l'expression de Julien, on ne voyait pas le drap. Il apprit quelques moments après que c'était M. de La Mole. Il lui trouva l'air hautain et même insolent.

Ce marquis ne serait pas poli comme mon joli évêque, pensa-t-il. Ah! l'état ecclésiastique rend doux et sage. Mais le roi est venu pour vénérer la relique, et je ne vois point de relique. Où sera saint Clément?

Un petit clerc, son voisin, lui apprit que la vénérable relique était dans le haut de l'édifice dans une *chapelle ardente*.

Qu'est-ce qu'une chapelle ardente? se dit Julien.

Mais il ne voulut pas demander l'explication de ce mot. Son attention redoubla.

En cas de visite d'un prince souverain, l'étiquette veut que les chanoines n'accompagnent pas l'évêque. Mais en se mettant en marche pour la chapelle ardente, monseigneur d'Agde appela l'abbé Chélan; Julien osa le suivre.

Après avoir monté un long escalier, on parvint à une porte extrêmement petite, mais dont le chambranle gothique était doré avec magnificence. Cet ouvrage avait l'air fait de la veille.

Devant la porte étaient réunies à genoux vingt-quatre jeunes filles, appartenant aux familles les plus distinguées de Verrières. Avant d'ouvrir la porte, l'évêque se mit à genoux au milieu de ces jeunes filles toutes jolies. Pendant qu'il priait à haute voix, elles semblaient ne pouvoir assez admirer ses belles dentelles, sa bonne grâce, sa figure si jeune et si douce. Ce spectacle fit perdre à notre héros ce qui lui restait de raison. En cet instant, il se fût battu pour l'inquisition, et de bonne foi. La porte s'ouvrit tout à coup. La petite chapelle parut comme embrasée de

lumière. On apercevait sur l'autel plus de mille cierges divisés en huit rangs séparés entre eux par des bouquets de fleurs. L'odeur suave de l'encens le plus pur sortait en tourbillon de la porte du sanctuaire. La chapelle dorée à neuf était fort petite, mais très élevée. Julien remarqua qu'il y avait sur l'autel des cierges qui avaient plus de quinze pieds de haut. Les jeunes filles ne purent retenir un cri d'admiration. On n'avait admis dans le petit vestibule de la chapelle que les vingt-quatre jeunes filles, les deux curés et Julien.

Bientôt le roi arriva, suivi du seul M. de La Mole et de son grand chambellan. Les gardes eux-mêmes restèrent en dehors, à genoux, et présentant les armes.

Sa Majesté se précipita plutôt qu'elle ne se jeta sur le prie-Dieu. Ce fut alors seulement que Julien, collé contre la porte dorée, aperçut, par-dessous le bras nu d'une jeune fille, la charmante statue de saint Clément. Il était couché sous l'autel, en costume de jeune soldat romain. Il avait au cou une large blessure, d'où le sang semblait couler. L'artiste s'était surpassé; ses yeux mourants, mais pleins de grâce, étaient à demi fermés. Une moustache naissante ornait cette bouche charmante, qui à demi fermée avait encore l'air de prier. A cette vue, la jeune fille voisine de Julien pleura à chaudes larmes, une de ses larmes tomba sur la main de Julien.

Après un instant de prières dans le plus profond silence, troublé seulement par le son lointain des cloches de tous les villages à dix lieues à la ronde, l'évêque d'Agde demanda au roi la permission de parler. Il fit un petit discours fort touchant par des paroles simples, mais dont l'effet n'en était que mieux assuré.

— N'oubliez jamais, jeunes chrétiennes, que vous avez vu l'un des plus grands rois de la terre à genoux devant les serviteurs de ce Dieu tout-puissant et terrible. Ces serviteurs faibles, persécutés, assassinés sur la terre, comme vous le voyez par la blessure encore sanglante de saint Clément, ils triomphent au ciel. N'est-ce pas, jeunes chrétiennes, vous vous souviendrez à jamais de ce jour ? vous détesterez l'impie. A jamais vous serez fidèles à ce Dieu si grand, si terrible, mais si bon.

A ces mots, l'évêque se leva avec autorité.

— Vous me le promettez ? dit-il, en avançant le bras d'un air inspiré.

— Nous le promettons, dirent les jeunes filles, en fondant en larmes.

— Je reçois votre promesse au nom du Dieu terrible! ajouta l'évêque d'une voix tonnante. Et la cérémonie fut terminée.

Le roi lui-même pleurait. Ce ne fut que longtemps après que Julien eut assez de sang-froid pour demander où étaient les os du saint envoyés de Rome à Philippe le Bon, duc de Bourgogne. On lui apprit qu'ils étaient cachés dans la charmante figure de cire.

Sa Majesté daigna permettre aux demoiselles qui l'avaient accompagnée dans la chapelle de porter un ruban rouge sur lequel étaient brodés ces mots : HAINES À L'IMPIE, ADORATION PERPÉTUELLE.

M. de La Mole fit distribuer aux paysans dix mille bouteilles de vin. Le soir, à Verrières, les libéraux trouvèrent une raison pour illuminer cent fois mieux que les royalistes. Avant de partir, le roi fit une visite à M. de Moirod.

CHAPITRE XIX

PENSER FAIT SOUFFRIR

Le grotesque des événements de tous les jours vous cache le vrai malheur des passions.

BARNAVE.

EN remplaçant les meubles ordinaires dans la chambre qu'avait occupée M. de La Mole, Julien trouva une feuille de papier très fort, pliée en quatre. Il lut au bas de la première page :

A S. E. M. le marquis de La Mole, pair de France, chevalier des ordres du roi, etc., etc.

C'était une pétition en grosse écriture de cuisinière.

« MONSIEUR LE MARQUIS,

« J'ai eu toute ma vie des principes religieux. J'étais dans Lyon, exposé aux bombes, lors du siège, en 93,

d'exécration mémoire. Je communie; je vais tous les dimanches à la messe en l'église paroissiale. Je n'ai jamais manqué au devoir pascal, même en 93, d'exécration mémoire. Ma cuisinière, avant la révolution j'avais des gens, ma cuisinière fait maigre le vendredi. Je jouis dans Verrières d'une considération générale, et j'ose dire méritée. Je marche sous le dais dans les processions, à côté de M. le curé et de M. le maire. Je porte, dans les grandes occasions, un gros cierge acheté à mes frais. De tout quoi les certificats sont à Paris au ministère des finances. Je demande à M. le marquis le bureau de loterie de Verrières, qui ne peut manquer d'être bientôt vacant d'une manière ou d'autre, le titulaire étant fort malade, et d'ailleurs votant mal aux élections, etc.

« DE CHOLIN. »

En marge de cette pétition était une apostille signée *De Moirod*, qui commençait par cette ligne :

« J'ai eu l'honneur de parler *yert* du bon sujet qui fait cette demande », etc.

Ainsi, même cet imbécile de Cholin me montre le chemin qu'il faut suivre, se dit Julien.

Huit jours après le passage du roi de *** à Verrières, ce qui surnageait des innombrables mensonges, sottises interprétations, discussions ridicules, etc., etc., dont avaient été l'objet, successivement, le roi, l'évêque d'Agde, le marquis de La Mole, les dix mille bouteilles de vin, le pauvre tombé de Moirod qui, dans l'espoir d'une croix, ne sortit de chez lui qu'un mois après sa chute, ce fut l'indécence extrême d'avoir *bombardé* dans la garde d'honneur Julien Sorel, fils d'un charpentier. Il fallait entendre, à ce sujet, les riches fabricants de toiles peintes qui, soir et matin, s'enrouaient au café à prêcher l'égalité. Cette femme hautaine, madame de Rênal, était l'auteur de cette abomination. La raison ? Les beaux yeux et les joues si fraîches du petit abbé Sorel la disaient de reste.

Peu après le retour à Vergy, Stanislas-Xavier, le plus jeune des enfants, prit la fièvre; tout à coup madame de Rênal tomba dans des remords affreux. Pour la première fois elle se reprocha son amour d'une façon suivie; elle sembla comprendre, comme par miracle, dans quelle

faute énorme elle s'était laissé entraîner. Quoique d'un caractère profondément religieux, jusqu'à ce moment elle n'avait pas songé à la grandeur de son crime aux yeux de Dieu.

Jadis, au couvent du Sacré-Cœur, elle avait aimé Dieu avec passion; elle le craignit de même en cette circonstance. Les combats qui déchiraient son âme étaient d'autant plus affreux qu'il n'y avait rien de raisonnable dans sa peur. Julien éprouva que le moindre raisonnement l'irritait, loin de la calmer; elle y voyait le langage de l'enfer. Cependant, comme Julien aimait beaucoup lui-même le petit Stanislas, il était mieux venu à lui parler de sa maladie : elle prit bientôt un caractère grave. Alors le remords continu ôta à madame de Rênal jusqu'à la faculté de dormir; elle ne sortait point d'un silence farouche : si elle eût ouvert la bouche, c'eût été pour avouer son crime à Dieu et aux hommes.

— Je vous en conjure, lui disait Julien, dès qu'ils se trouvaient seuls, ne parlez à personne; que je sois le seul confident de vos peines. Si vous m'aimez encore, ne parlez pas : vos paroles ne peuvent ôter la fièvre à notre Stanislas.

Mais ses consolations ne produisaient aucun effet; il ne savait pas que madame de Rênal s'était mis dans la tête que, pour apaiser la colère du Dieu jaloux, il fallait haïr Julien ou voir mourir son fils. C'était parce qu'elle sentait qu'elle ne pouvait haïr son amant qu'elle était si malheureuse.

— Fuyez-moi, dit-elle un jour à Julien, au nom de Dieu, quittez cette maison; c'est votre présence ici qui tue mon fils.

Dieu me punit, ajouta-t-elle à voix basse, il est juste; j'adore son équité; mon crime est affreux, et je vivais sans remords! C'était le premier signe de l'abandon de Dieu : je dois être punie doublement¹.

Julien fut profondément touché. Il ne pouvait voir là ni hypocrisie, ni exagération. Elle croit tuer son fils en m'aimant, et cependant la malheureuse m'aime plus que son fils. Voilà, je n'en puis douter, le remords qui la tue; voilà de la grandeur dans les sentiments. Mais comment ai-je pu inspirer un tel amour, moi, si pauvre, si mal élevé, si ignorant, quelquefois si grossier dans mes façons?

Une nuit, l'enfant fut au plus mal. Vers les deux heures

du matin, M. de Rênal vint le voir. L'enfant, dévoré par la fièvre, était fort rouge et ne put reconnaître son père. Tout à coup madame de Rênal se jeta aux pieds de son mari : Julien vit qu'elle allait tout dire et se perdre à jamais.

Par bonheur, ce mouvement singulier importuna M. de Rênal.

— Adieu! adieu! dit-il en s'en allant.

— Non, écoute-moi, s'écria sa femme à genoux devant lui, et cherchant à le retenir. Apprends toute la vérité. C'est moi qui tue mon fils. Je lui ai donné la vie et je la lui reprends. Le ciel me punit, aux yeux de Dieu je suis coupable de meurtre. Il faut que je me perde et m'humilie moi-même; peut-être ce sacrifice apaisera le Seigneur.

Si M. de Rênal eût été un homme d'imagination, il savait tout.

— Idées romanesques, s'écria-t-il en éloignant sa femme qui cherchait à embrasser ses genoux. Idées romanesques que tout cela! Julien, faites appeler le médecin à la pointe du jour.

Et il retourna se coucher. Madame de Rênal tomba à genoux, à demi évanouie, en repoussant avec un mouvement convulsif Julien qui voulait la secourir.

Julien resta étonné.

Voilà donc l'adultère! se dit-il... Serait-il possible que ces prêtres si fourbes... eussent raison? Eux qui commettent tant de péchés auraient le privilège de connaître la vraie théorie du péché? Quelle bizarrerie!

Depuis vingt minutes que M. de Rênal s'était retiré, Julien voyait la femme qu'il aimait, la tête appuyée sur le petit lit de l'enfant, immobile et presque sans connaissance. Voilà une femme d'un génie supérieur réduite au comble du malheur, parce qu'elle m'a connu, se dit-il.

Les heures avancent rapidement. Que puis-je pour elle? Il faut se décider. Il ne s'agit plus de moi ici. Que m'importent les hommes et leurs plates simagrées? Que puis-je pour elle?... la quitter? Mais je la laisse seule en proie à la plus affreuse douleur. Cet automate de mari lui nuit plus qu'il ne lui sert. Il lui dira quelque mot dur, à force d'être grossier; elle peut devenir folle, se jeter par la fenêtre.

Si je la laisse, si je cesse de veiller sur elle, elle lui avouera tout. Et que sait-on, peut-être, malgré l'héritage qu'elle doit lui apporter, il fera un esclandre. Elle

peut tout dire, grand Dieu ! à ce c... d'abbé Maslon, qui prend prétexte de la maladie d'un enfant de six ans pour ne plus bouger de cette maison, et non sans dessein. Dans sa douleur et sa crainte de Dieu, elle oublie tout ce qu'elle sait de l'homme ; elle ne voit que le prêtre.

— Va-t'en, lui dit tout à coup madame de Rênal en ouvrant les yeux.

— Je donnerais mille fois ma vie pour savoir ce qui peut t'être le plus utile, répondit Julien : jamais je ne t'ai tant aimée, mon cher ange, ou plutôt, de cet instant seulement, je commence à t'adorer comme tu mérites de l'être. Que deviendrai-je loin de toi, et avec la conscience que tu es malheureuse par moi ! Mais qu'il ne soit pas question de mes souffrances. Je partirai, oui, mon amour. Mais, si je te quitte, si je cesse de veiller sur toi, de me trouver sans cesse entre toi et ton mari, tu lui dis tout, tu te perds. Songe que c'est avec ignominie qu'il te chassera de sa maison ; tout Verrières, tout Besançon parleront de ce scandale. On te donnera tous les torts ; jamais tu ne te relèveras de cette honte...

— C'est ce que je demande, s'écria-t-elle, en se levant debout. Je souffrirai, tant mieux.

— Mais, par ce scandale abominable, tu feras aussi son malheur à lui !

— Mais je m'humilie moi-même, je me jette dans la fange ; et, par là peut-être, je sauve mon fils. Cette humiliation, aux yeux de tous, c'est peut-être une pénitence publique ? Autant que ma faiblesse peut en juger, n'est-ce pas le plus grand sacrifice que je puisse faire à Dieu ?... Peut-être daignera-t-il prendre mon humiliation et me laisser mon fils ! Indique-moi un autre sacrifice plus pénible, et j'y cours.

— Laisse-moi me punir. Moi aussi, je suis coupable. Veux-tu que je me retire à la Trappe ? L'austérité de cette vie peut apaiser ton Dieu... Ah ! ciel ! que ne puis-je prendre pour moi la maladie de Stanislas...

— Ah ! tu l'aimes, toi, dit madame de Rênal, en se relevant et se jetant dans ses bras.

Au même instant, elle le repoussa avec horreur.

— Je te crois ! je te crois ! continua-t-elle, après s'être remise à genoux ; ô mon unique ami ! ô pourquoi n'es-tu pas le père de Stanislas ! Alors ce ne serait pas un horrible péché de t'aimer mieux que ton fils.

— Veux-tu me permettre de rester, et que désormais je ne t'aime que comme un frère ? C'est la seule expiation raisonnable, elle peut apaiser la colère du Très-Haut.

— Et moi, s'écria-t-elle en se levant et prenant la tête de Julien entre ses deux mains, et la tenant devant ses yeux à distance, et moi, t'aimerai-je comme un frère ? Est-il en mon pouvoir de t'aimer comme un frère ?

Julien fondait en larmes.

— Je t'obéirai, dit-il, en tombant à ses pieds, je t'obéirai, quoi que tu m'ordonnes ; c'est tout ce qui me reste¹ à faire. Mon esprit est frappé d'aveuglement ; je ne vois aucun parti à prendre. Si je te quitte, tu dis tout à ton mari, tu te perds et lui avec. Jamais, après ce ridicule, il ne sera nommé député. Si je reste, tu me crois la cause de la mort de ton fils, et tu meurs de douleur. Veux-tu essayer de l'effet de mon départ ? Si tu veux, je vais me punir de notre faute en te quittant pour huit jours. J'irai les passer dans la retraite où tu voudras. A l'abbaye de Bray-le-Haut, par exemple : mais jure-moi pendant mon absence de ne rien avouer à ton mari. Songe que je ne pourrais plus revenir si tu parles.

Elle promit, il partit, mais fut rappelé au bout de deux jours.

— Il m'est impossible sans toi de tenir mon serment. Je parlerai à mon mari, si tu n'es pas là constamment pour m'ordonner par tes regards de me taire. Chaque heure de cette vie abominable me semble durer une journée.

Enfin le ciel eut pitié de cette mère malheureuse. Peu à peu Stanislas ne fut plus en danger. Mais la glace était brisée, sa raison avait connu l'étendue de son péché ; elle ne put plus reprendre l'équilibre. Les remords restèrent, et ils furent ce qu'ils devaient être dans un cœur si sincère. Sa vie fut le ciel et l'enfer : l'enfer quand elle ne voyait plus Julien, le ciel quand elle était à ses pieds. Je ne me fais plus aucune illusion, lui disait-elle, même dans les moments où elle osait se livrer à tout son amour : je suis damnée, irrémissiblement damnée. Tu es jeune, tu as cédé à mes séductions, le ciel peut te pardonner ; mais moi je suis damnée. Je le connais à un signe certain. J'ai peur : qui n'aurait pas peur devant la vue de l'enfer ? Mais au fond, je ne me repens point. Je commettrais de nouveau ma faute si elle était à commettre. Que le ciel

seulement ne me punisse pas dès ce monde et dans mes enfants, et j'aurai plus que je ne mérite. Mais toi, du moins, mon Julien, s'écriait-elle dans d'autres moments, es-tu heureux ? Trouves-tu que je t'aime assez ?

La méfiance et l'orgueil souffrant de Julien, qui avait surtout besoin d'un amour à sacrifices, ne tinrent pas devant la vue d'un sacrifice si grand, si indubitable et fait à chaque instant. Il adorait madame de Rênal. Elle a beau être noble, et moi le fils d'un ouvrier, elle m'aime... Je ne suis pas auprès d'elle un valet de chambre chargé des fonctions d'amant. Cette crainte éloignée, Julien tomba dans toutes les folies de l'amour, dans ses incertitudes mortelles.

— Au moins, s'écria-t-elle en voyant ses doutes sur son amour, que je te rende bien heureux pendant le peu de jours que nous avons à passer ensemble ! Hâtons-nous ; demain peut-être je ne serai plus à toi. Si le ciel me frappe dans mes enfants, c'est en vain que je chercherai à ne vivre que pour t'aimer, à ne pas voir que c'est mon crime qui les tue. Je ne pourrai survivre à ce coup. Quand je le voudrais, je ne pourrais ; je deviendrais folle. Ah ! si je pouvais prendre sur moi ton péché, comme tu m'offrais si généreusement de prendre la fièvre ardente de Stanislas !

Cette grande crise morale changea la nature du sentiment qui unissait Julien à sa maîtresse. Son amour ne fut plus seulement de l'admiration pour la beauté, mais l'orgueil de la posséder.

Leur bonheur était désormais d'une nature bien supérieure, la flamme qui les dévorait fut plus intense. Ils avaient des transports pleins de folie. Leur bonheur eût paru plus grand aux yeux du monde. Mais ils ne retrouvèrent plus la sérénité délicieuse, la félicité sans nuages, le bonheur facile des premières époques de leurs amours, quand la seule crainte de madame de Rênal était de n'être pas assez aimée de Julien. Leur bonheur avait quelquefois la physionomie du crime.

Dans les moments les plus heureux et en apparence les plus tranquilles : — Ah ! grand Dieu ! je vois l'enfer, s'écriait tout à coup madame de Rênal, en serrant la main de Julien d'un mouvement convulsif. Quels supplices horribles ! je les ai bien mérités. Elle le serrait, s'attachant à lui comme le lierre à la muraille.

Julien essayait en vain de calmer cette âme agitée. Elle lui prenait la main qu'elle couvrait de baisers. Puis, retombée dans une rêverie sombre : L'enfer, disait-elle, l'enfer serait une grâce pour moi : j'aurais encore sur la terre quelques jours à passer avec lui, mais l'enfer dès ce monde, la mort de mes enfants... Cependant, à ce prix peut-être mon crime me serait pardonné... Ah! grand Dieu! ne m'accordez point ma grâce à ce prix. Ces pauvres enfants ne vous ont point offensé; moi, moi, je suis la seule coupable : j'aime un homme qui n'est point mon mari.

Julien voyait ensuite madame de Rênal arriver à des moments tranquilles en apparence. Elle cherchait à prendre sur elle, elle voulait ne pas empoisonner la vie de ce qu'elle aimait¹.

Au milieu de ces alternatives d'amour, de remords et de plaisir, les journées passaient pour eux avec la rapidité de l'éclair. Julien perdit l'habitude de réfléchir.

Mademoiselle Élisabeth alla suivre un petit procès qu'elle avait à Verrières. Elle trouva M. Valenod fort piqué contre Julien. Elle haïssait le précepteur, et lui en parlait souvent.

— Vous me perdriez, monsieur, si je disais la vérité!... disait-elle un jour à M. Valenod. Les maîtres sont tous d'accord entre eux pour les choses importantes... On ne pardonne jamais certains aveux aux pauvres domestiques...

Après ces phrases d'usage, que l'impatiente curiosité de M. Valenod trouva l'art d'abréger, il apprit les choses les plus mortifiantes pour son amour-propre.

Cette femme, la plus distinguée du pays, que pendant six ans il avait environnée de tant de soins, et malheureusement au vu et au su de tout le monde; cette femme si fière, dont les dédains l'avaient tant de fois fait rougir, elle venait de prendre pour amant un petit ouvrier déguisé en précepteur. Et afin que rien ne manquât au dépit de M. le directeur du dépôt, madame de Rênal adorait cet amant.

— Et, ajoutait la femme de chambre avec un soupir, M. Julien ne s'est point donné de peine pour faire cette conquête, il n'est point sorti pour madame de sa froideur habituelle.

Élisabeth n'avait eu des certitudes qu'à la campagne, mais

elle croyait que cette intrigue datait de bien plus loin.

— C'est sans doute pour cela, ajouta-t-elle avec dépit, que dans le temps, il a refusé de m'épouser. Et moi, imbécile, qui allais consulter madame de Rênal, qui la priais de parler au précepteur.

Dès le même soir, M. de Rênal reçut de la ville, avec son journal, une longue lettre anonyme qui lui apprenait dans le plus grand détail ce qui se passait chez lui. Julien le vit pâlir en lisant cette lettre écrite sur du papier bleuâtre, et jeter sur lui des regards méchants. De toute la soirée le maire ne se remit point de son trouble, ce fut en vain que Julien lui fit la cour en lui demandant des explications sur la généalogie des meilleures familles de la Bourgogne.

CHAPITRE XX

LES LETTRES ANONYMES

Do not give dalliance

*Too much the rein : the strongest oaths are straw
To the fire i' the blood.*

Tempest.

COMME on quittait le salon sur le minuit, Julien eut le temps de dire à son amie :

— Ne nous voyons pas ce soir, votre mari a des soupçons; je jurerais que cette grande lettre qu'il lisait en soupirant est une lettre anonyme.

Par bonheur, Julien se fermait à clef dans sa chambre. Madame de Rênal eut la folle idée que cet avertissement n'était qu'un prétexte pour ne pas la voir. Elle perdit la tête absolument, et à l'heure ordinaire vint à sa porte. Julien qui entendit du bruit dans le corridor souffla sa lampe à l'instant. On faisait des efforts pour ouvrir sa porte; était-ce madame de Rênal, était-ce un mari jaloux ?

Le lendemain de fort bonne heure, la cuisinière, qui protégeait Julien, lui apporta un livre sur la couverture duquel il lut ces mots écrits en italien : *Guardate alla pagina 130.*

Julien frémit de l'imprudence, chercha la page cent

trente et y trouva attachée avec une épingle la lettre suivante écrite à la hâte, baignée de larmes et sans la moindre orthographe. Ordinairement madame de Rênal la mettait fort bien, il fut touché de ce détail et oublia un peu l'imprudence effroyable.

« Tu n'as pas voulu me recevoir cette nuit ? Il est des moments où je crois n'avoir jamais lu jusqu'au fond de ton âme. Tes regards m'effrayent. J'ai peur de toi. Grand Dieu ! ne m'aurais-tu jamais aimée ? En ce cas, que mon mari découvre nos amours, et qu'il m'enferme dans une éternelle prison à la campagne, loin de mes enfants. Peut-être Dieu le veut ainsi. Je mourrai bientôt. Mais tu seras un monstre.

« Ne m'aimes-tu pas ? es-tu las de mes folies, de mes remords, impie ? Veux-tu me perdre ? Je t'en donne un moyen facile. Va, montre cette lettre dans tout Verrières, ou plutôt montre-la au seul M. Valenod. Dis-lui que je t'aime, mais non, ne prononce pas un tel blasphème, dis-lui que je t'adore, que la vie n'a commencé pour moi que le jour où je t'ai vu ; que dans les moments les plus fous de ma jeunesse, je n'avais jamais même rêvé le bonheur que je te dois ; que je t'ai sacrifié ma vie, que je te sacrifie mon âme. Tu sais que je te sacrifie bien plus.

« Mais se connaît-il en sacrifices, cet homme ? Dis-lui, dis-lui pour l'irriter que je brave tous les méchants, et qu'il n'est plus au monde qu'un malheur pour moi, celui de voir changer le seul homme qui me retienne à la vie. Quel bonheur pour moi de la perdre, de l'offrir en sacrifice, et de ne plus craindre pour mes enfants !

« N'en doute pas, cher ami, s'il y a une lettre anonyme, elle vient de cet être odieux qui, pendant six ans, m'a poursuivie de sa grosse voix, du récit de ses sauts à cheval, de sa fatuité, et de l'énumération éternelle de tous ses avantages.

« Y a-t-il une lettre anonyme ? méchant, voilà ce que je voulais discuter avec toi ; mais non, tu as bien fait. Te serrant dans mes bras, peut-être pour la dernière fois, jamais je n'aurais pu discuter froidement, comme je fais étant seule. De ce moment notre bonheur ne sera plus aussi facile. Sera-ce une contrariété pour vous ? Oui, les jours où vous n'aurez pas reçu de M. Fouqué quelque livre amusant. Le sacrifice est fait, demain, qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas de lettre anonyme, moi aussi je dirai à

mon mari que j'ai reçu une lettre anonyme, et qu'il faut à l'instant te faire un pont d'or, trouver quelque prétexte honnête, et sans délai te renvoyer à tes parents.

« Hélas! cher ami, nous allons être séparés quinze jours, un mois peut-être! Va, je te rends justice, tu souffriras autant que moi. Mais enfin, voilà le seul moyen de parer l'effet de cette lettre anonyme; ce n'est pas la première que mon mari ait reçue, et sur mon compte encore. Hélas! combien j'en riais!

« Tout le but de ma conduite, c'est de faire penser à mon mari que la lettre vient de M. Valenod; je ne doute pas qu'il n'en soit l'auteur. Si tu quittes la maison, ne manque pas d'aller t'établir à Verrières. Je ferai en sorte que mon mari ait l'idée d'y passer quinze jours, pour prouver aux sots qu'il n'y a pas de froid entre lui et moi. Une fois à Verrières, lie-toi d'amitié avec tout le monde, même avec les libéraux. Je sais que toutes ces dames te rechercheront.

« Ne va pas te fâcher avec M. Valenod, ni lui couper les oreilles, comme tu disais un jour; fais-lui au contraire toutes tes bonnes grâces. L'essentiel est que l'on croie à Verrières que tu vas entrer chez le Valenod, ou chez tout autre, pour l'éducation des enfants.

« Voilà ce que mon mari ne souffrira jamais. Dût-il s'y résoudre, eh bien! au moins tu habiteras Verrières, et je te verrai quelquefois. Mes enfants qui t'aiment tant iront te voir. Grand Dieu! je sens que j'aime mieux mes enfants parce qu'ils t'aiment. Quel remords! comment tout ceci finira-t-il?... Je m'égare... Enfin, tu comprends ta conduite; sois doux, poli, point méprisant avec ces grossiers personnages, je te le demande à genoux : ils vont être les arbitres de notre sort. Ne doute pas un instant que mon mari ne se conforme à ton égard à ce que lui prescrira *l'opinion publique*.

« C'est toi qui vas me fournir la lettre anonyme; arme-toi de patience et d'une paire de ciseaux. Coupe dans un livre les mots que tu vas voir; colle-les ensuite avec de la colle à bouche, sur la feuille de papier bleuâtre que je t'envoie; elle me vient de M. Valenod. Attends-toi à une perquisition chez toi; brûle les pages du livre que tu auras mutilé. Si tu ne trouves pas les mots tout faits, aie la patience de les former lettre à lettre. Pour épargner ta peine, j'ai fait la lettre anonyme trop courte. Hélas! si tu

ne m'aimes plus, comme je le crains, que la mienne doit te sembler longuel »

LETTRE ANONYME

« MADAME,

« Toutes vos petites menées sont connues; mais les » personnes qui ont intérêt à les réprimer sont averties. » Par un reste d'amitié pour vous, je vous engage à vous » détacher totalement du petit paysan. Si vous êtes assez » sage pour cela, votre mari croira que l'avis qu'il a reçu » le trompe, et on lui laissera son erreur. Songez que j'ai » votre secret; tremblez, malheureuse; il faut à cette » heure *marcher droit* devant moi. »

« Dès que tu auras fini de coller les mots qui composent cette lettre (y as-tu reconnu les façons de parler du directeur ?), sors dans la maison, je te rencontrerai.

« J'irai dans le village et reviendrai avec un visage troublé, je le serai en effet beaucoup. Grand Dieu! qu'est-ce que je hasarde, et tout cela parce que tu *as cru deviner* une lettre anonyme. Enfin, avec un visage renversé, je donnerai à mon mari cette lettre qu'un inconnu m'aura remise. Toi, va te promener sur le chemin des grands bois avec les enfants, et ne reviens qu'à l'heure du dîner.

« Du haut des rochers tu peux voir la tour du Colombier. Si nos affaires vont bien, j'y placerai un mouchoir blanc; dans le cas contraire, il n'y aura rien.

« Ton cœur, ingrat, ne te fera-t-il pas trouver le moyen de me dire que tu m'aimes avant de partir pour cette promenade ? Quoi qu'il puisse arriver, sois sûr d'une chose : je ne survivrais pas d'un jour à notre séparation définitive. Ah! mauvaise mère! Ce sont deux mots vains que je viens d'écrire là, cher Julien. Je ne les sens pas; je ne puis songer qu'à toi en ce moment, je ne les ai écrits que pour ne pas être blâmée de toi. Maintenant que je me vois au moment de te perdre, à quoi bon dissimuler ? Oui! que mon âme te semble atroce mais que je ne mente pas devant l'homme que j'adore! Je n'ai déjà que trop trompé en ma vie. Va, je te pardonne si tu ne m'aimes plus. Je n'ai pas le temps de relire ma lettre. C'est

peu de chose à mes yeux que de payer de la vie les jours heureux que je viens de passer dans tes bras. Tu sais qu'ils me coûteront davantage. »

CHAPITRE XXI

DIALOGUE AVEC UN MAÎTRE

*Alas, our frailty is the cause, not we :
For such as we are made of, such we be.*

Twelfth Night.

C'EST fut avec un plaisir d'enfant que, pendant une heure, Julien rassembla des mots. Comme il sortait de sa chambre, il rencontra ses élèves et leur mère; elle prit la lettre avec une simplicité et un courage dont le calme l'effraya.

— La colle à bouche est-elle assez séchée ? lui dit-elle.

Est-ce là cette femme que le remords rendait si folle ? pensa-t-il. Quels sont ses projets en ce moment ? Il était trop fier pour le lui demander; mais, jamais peut-être, elle ne lui avait plu davantage.

— Si ceci tourne mal, ajouta-t-elle avec le même sang-froid, on m'ôtera tout. Enterrez ce dépôt dans quelque endroit de la montagne; ce sera peut-être un jour ma seule ressource.

Elle lui remit un étui à verre, en maroquin rouge, rempli d'or et de quelques diamants.

— Partez maintenant, lui dit-elle.

Elle embrassa les enfants, et deux fois le plus jeune. Julien restait immobile. Elle le quitta d'un pas rapide et sans le regarder.

Depuis l'instant qu'il avait ouvert la lettre anonyme, l'existence de M. de Rênal avait été affreuse. Il n'avait pas été aussi agité depuis un duel qu'il avait failli avoir en 1816, et, pour lui rendre justice, alors la perspective de recevoir une balle l'avait rendu moins malheureux. Il examinait la lettre dans tous les sens : N'est-ce pas là une

écriture de femme ? se disait-il. En ce cas, quelle femme l'a écrite ? Il passait en revue toutes celles qu'il connaissait à Verrières, sans pouvoir fixer ses soupçons. Un homme aurait-il dicté cette lettre ? quel est cet homme ? Ici pareille incertitude ; il était jalouse et sans doute haï de la plupart de ceux qu'il connaissait. Il faut consulter ma femme, se dit-il par habitude, en se levant du fauteuil où il était abîmé.

A peine levé : grand Dieu ! dit-il en se frappant la tête, c'est d'elle surtout qu'il faut que je me méfie ; elle est mon ennemie en ce moment. Et, de colère, les larmes lui vinrent aux yeux.

Par une juste compensation de la sécheresse de cœur qui fait toute la sagesse pratique de la province, les deux hommes que, dans ce moment, M. de Rênal redoutait le plus, étaient ses deux amis les plus intimes.

Après ceux-là, j'ai dix amis peut-être, et il les passa en revue, estimant à mesure le degré de consolation qu'il pourrait tirer de chacun. A tous ! à tous ! s'écria-t-il avec rage, mon affreuse aventure fera le plus extrême plaisir. Par bonheur, il se croyait fort envié, non sans raison. Outre sa superbe maison de la ville, que le roi de *** venait d'honorer à jamais en y couchant, il avait fort bien arrangé son château de Vergy. La façade était peinte en blanc, et les fenêtres garnies de beaux volets verts. Il fut un instant consolé par l'idée de cette magnificence. Le fait est que ce château était aperçu de trois ou quatre lieues de distance, au grand détriment de toutes les maisons de campagne ou soi-disant châteaux du voisinage, auxquels on avait laissé l'humble couleur grise donnée par le temps.

M. de Rênal pouvait compter sur les larmes et la pitié d'un de ses amis, le marguillier de la paroisse ; mais c'était un imbécile qui pleurait de tout. Cet homme était cependant sa seule ressource.

Quel malheur est comparable au mien ! s'écria-t-il avec rage ; quel isolement !

Est-il possible ! se disait cet homme vraiment à plaindre, est-il possible que, dans mon infortune, je n'aie pas un ami à qui demander conseil ? car ma raison s'égare, je le sens ! Ah ! Falcoz ! ah ! Ducros ! s'écria-t-il avec amertume. C'étaient les noms de deux amis d'enfance qu'il avait éloignés par ses hauteurs en 1814. Ils n'étaient

pas nobles, et il avait voulu changer le ton d'égalité sur lequel ils vivaient depuis l'enfance.

L'un d'eux, Falcoz, homme d'esprit et de cœur, marchand de papier à Verrières, avait acheté une imprimerie dans le chef-lieu du département et entrepris un journal. La congrégation avait résolu de le ruiner : son journal avait été condamné, son brevet d'imprimerie lui avait été retiré. Dans ces tristes circonstances, il essaya d'écrire à M. de Rênal pour la première fois depuis dix ans. Le maire de Verrières crut devoir répondre en vieux Romain : « Si le ministre du roi me faisait l'honneur de me consulter, je lui dirais : Ruinez sans pitié tous les imprimeurs de province, et mettez l'imprimerie en monopole comme le tabac. » Cette lettre à un ami intime, que tout Verrières admira dans le temps, M. de Rênal s'en rappelait les termes avec horreur. Qui m'eût dit qu'avec mon rang, ma fortune, mes croix, je le regretterais un jour ? Ce fut dans ces transports de colère, tantôt contre lui-même, tantôt contre tout ce qui l'entourait, qu'il passa une nuit affreuse ; mais, par bonheur, il n'eut pas l'idée d'épier sa femme.

Je suis accoutumé à Louise, se disait-il, elle sait toutes mes affaires ; je serais libre de me marier demain que je ne trouverais pas à la remplacer. Alors, il se complaisait dans l'idée que sa femme était innocente ; cette façon de voir ne le mettait pas dans la nécessité de montrer du caractère et l'arrangeait bien mieux ; combien de femmes calomniées n'a-t-on pas vues !

Mais quoi ! s'écriait-il tout à coup en marchant d'un pas convulsif, souffrirai-je comme si j'étais un homme de rien, un va-nu-pieds, qu'elle se moque de moi avec son amant ? Faudra-t-il que tout Verrières fasse des gorges chaudes sur ma débonnaireté ? Que n'a-t-on pas dit de Charmier (c'était un mari notoirement trompé du pays) ? Quand on le nomme, le sourire n'est-il pas sur toutes les lèvres ? Il est bon avocat, qui est-ce qui parle jamais de son talent pour la parole ? Ah ! Charmier ! dit-on, le Charmier de Bernard, on le désigne ainsi par le nom de l'homme qui fait son opprobre.

Grâce au ciel, disait M. de Rênal dans d'autres moments, je n'ai point de fille, et la façon dont je vais punir la mère ne nuira point à l'établissement de mes enfants ; je puis surprendre ce petit paysan avec ma femme, et les

tuer tous les deux; dans ce cas, le tragique de l'aventure en ôtera peut-être le ridicule. Cette idée lui sourit; il la suivit dans tous ses détails. Le code pénal est pour moi, et, quoi qu'il arrive, notre congrégation et mes amis du jury me sauveront. Il examina son couteau de chasse, qui était fort tranchant; mais l'idée du sang lui fit peur.

Je puis rouer de coups ce précepteur insolent et le chasser; mais quel éclat dans Verrières et même dans tout le département! Après la condamnation du journal de Falcoz, quand son rédacteur en chef sortit de prison, je contribuai à lui faire perdre sa place de six cents francs. On dit que cet écrivain ose se remontrer dans Besançon, il peut me tympaniser avec adresse, et de façon à ce qu'il soit impossible de l'amener devant les tribunaux. L'amener devant les tribunaux!... L'insolent insinuera de mille façons qu'il a dit vrai. Un homme bien né, qui tient son rang, comme moi, est haï de tous les plébéiens. Je me verrai dans ces affreux journaux de Paris; ô mon Dieu! quel abîme! voir l'antique nom de Rénal plongé dans la fange du ridicule... Si je voyage jamais, il faudra changer de nom; quoi! quitter ce nom qui fait ma gloire et ma force! Quel comble de misère!

Si je ne tue pas ma femme, et que je la chasse avec ignominie, elle a sa tante à Besançon, qui lui donnera de la main à la main toute sa fortune. Ma femme ira vivre à Paris avec Julien; on le saura à Verrières, et je serai encore pris pour dupe. Cet homme malheureux s'aperçut alors, à la pâleur de sa lampe, que le jour commençait à paraître. Il alla chercher un peu d'air frais au jardin. En ce moment, il était presque résolu à ne point faire d'éclat, par cette idée surtout qu'un éclat comblerait de joie ses bons amis de Verrières.

La promenade au jardin le calma un peu. Non, s'écriait-il, je ne me priverai point de ma femme, elle m'est trop utile. Il se figura avec horreur ce que serait sa maison sans sa femme; il n'avait pour toute parente que la marquise de R..., vieille, imbécile et méchante.

Une idée d'un grand sens lui apparut, mais l'exécution demandait une force de caractère bien supérieure au peu que le pauvre homme en avait. Si je garde ma femme, se dit-il, je me connais, un jour, dans un moment où elle m'impatientera, je lui reprocherai sa faute. Elle est fière,

nous nous brouillerons, et tout cela arrivera avant qu'elle n'ait hérité de sa tante. Alors, comme on se moquera de moi ! Ma femme aime ses enfants, tout finira par leur revenir. Mais moi, je serai la fable de Verrières. Quoi, diront-ils, il n'a pas su même se venger de sa femme ! Ne vaudrait-il pas mieux m'en tenir aux soupçons et ne rien vérifier ? Alors je me lie les mains, je ne puis par la suite lui rien reprocher.

Un instant après, M. de Rênal, repris par la vanité blessée, se rappelait laborieusement tous les moyens cités au billard du *Casino* ou *Cercle Noble* de Verrières, quand quelque beau parleur interrompt la poule pour s'égayer aux dépens d'un mari trompé. Combien, en cet instant, ces plaisanteries lui paraissaient cruelles !

Dieu ! que ma femme n'est-elle morte ! alors je serais inattaquable au ridicule. Que ne suis-je veuf ! j'irais passer six mois à Paris dans les meilleures sociétés. Après ce moment de bonheur donné par l'idée du veuvage, son imagination en revint aux moyens de s'assurer de la vérité. Répandrait-il à minuit, après que tout le monde serait couché, une légère couche de son devant la porte de la chambre de Julien ? Le lendemain matin, au jour, il verrait l'impression des pas.

Mais ce moyen ne vaut rien, s'écria-t-il tout à coup avec rage, cette coquine d'Élisa s'en apercevrait, et l'on saurait bientôt dans la maison que je suis jaloux.

Dans un autre conte fait au *Casino*, un mari s'était assuré de sa mésaventure en attachant avec un peu de cire un cheveu qui fermait comme un scellé la porte de sa femme et celle du galant.

Après tant d'heures d'incertitudes, ce moyen d'éclaircir son sort lui semblait décidément le meilleur, et il songeait à s'en servir, lorsqu'au détour d'une allée, il rencontra cette femme qu'il eût voulu voir morte.

Elle revenait du village. Elle était allée entendre la messe dans l'église de Vergy. Une tradition fort incertaine aux yeux du froid philosophe, mais à laquelle elle ajoutait foi, prétend que la petite église dont on se sert aujourd'hui était la chapelle du château du sire de Vergy. Cette idée obséda madame de Rênal tout le temps qu'elle comptait passer à prier dans cette église. Elle se figurait sans cesse son mari tuant Julien à la chasse, comme par accident, et ensuite le soir lui faisant manger son cœur.

Mon sort, se dit-elle, dépend de ce qu'il va penser en m'écoutant. Après ce quart d'heure fatal, peut-être ne trouverai-je plus l'occasion de lui parler. Ce n'est pas un être sage et dirigé par la raison. Je pourrais alors, à l'aide de ma faible raison, prévoir ce qu'il fera ou dira. Lui décidera notre sort commun, il en a le pouvoir. Mais ce sort est dans mon habileté, dans l'art de diriger les idées de ce fantasque, que sa colère rend aveugle, et empêche de voir la moitié des choses. Grand Dieu ! il me faut du talent, du sang-froid, où les prendre ?

Elle retrouva le calme comme par enchantement en entrant au jardin et voyant de loin son mari. Ses cheveux et ses habits en désordre annonçaient qu'il n'avait pas dormi.

Elle lui remit une lettre décachetée mais repliée. Lui, sans l'ouvrir, regardait sa femme avec des yeux fous.

— Voici une abomination, lui dit-elle, qu'un homme de mauvaise mine, qui prétend vous connaître et vous devoir de la reconnaissance, m'a remise comme je passais derrière le jardin du notaire. J'exige une chose de vous, c'est que vous renvoyiez à ses parents, et sans délai, ce monsieur Julien. Madame de Rênal se hâta de dire ce mot, peut-être un peu avant le moment, pour se débarrasser de l'affreuse perspective d'avoir à le dire.

Elle fut saisie de joie en voyant celle qu'elle causait à son mari. A la fixité du regard qu'il attachait sur elle, elle comprit que Julien avait deviné juste. Au lieu de s'affliger de ce malheur fort réel, quel génie, pensa-t-elle, quel tact parfait ! et dans un jeune homme encore sans aucune expérience ! A quoi n'arrivera-t-il pas par la suite ? Hélas ! alors ses succès feront qu'il m'oubliera.

Ce petit acte d'admiration pour l'homme qu'elle adorait la remit tout à fait de son trouble.

Elle s'applaudit de sa démarche. Je n'ai pas été indigne de Julien, se dit-elle, avec une douce et intime volupté.

Sans dire un mot, de peur de s'engager, M. de Rênal examinait la seconde lettre anonyme composée, si le lecteur s'en souvient, de mots imprimés collés sur un papier tirant sur le bleu. On se moque de moi de toutes les façons, se disait M. de Rênal, accablé de fatigue.

Encore de nouvelles insultes à examiner, et toujours à cause de ma femme ! Il fut sur le point de l'accabler des injures les plus grossières, la perspective de l'héritage de

Besançon l'arrêta à grand'peine. Dévoré du besoin de s'en prendre à quelque chose, il chiffonna le papier de cette seconde lettre anonyme, et se mit à se promener à grands pas; il avait besoin de s'éloigner de sa femme. Quelques instants après, il revint auprès d'elle, et plus tranquille.

— Il s'agit de prendre un parti et de renvoyer Julien, lui dit-elle aussitôt; ce n'est après tout que le fils d'un ouvrier. Vous le dédommageriez par quelques écus, et d'ailleurs il est savant et trouvera facilement à se placer, par exemple chez M. Valenod ou chez le sous-préfet de Maugiron, qui ont des enfants. Ainsi vous ne lui ferez point de tort...

— Vous parlez là comme une sotte que vous êtes, s'écria M. de Rênal d'une voix terrible. Quel bon sens peut-on espérer d'une femme? Jamais vous ne prêtez attention à ce qui est raisonnable; comment sauriez-vous quelque chose? votre nonchalance, votre paresse, ne vous donnent d'activité que pour la chasse aux papillons, êtres faibles et que nous sommes malheureux d'avoir dans nos familles!...

Madame de Rênal le laissait dire, et il dit longtemps; *il passait sa colère*, c'est le mot du pays.

— Monsieur, lui répondit-elle enfin, je parle comme une femme outragée dans son honneur, c'est-à-dire dans ce qu'elle a de plus précieux.

Madame de Rênal eut un sang-froid inaltérable pendant toute cette pénible conversation, de laquelle dépendait la possibilité de vivre encore sous le même toit avec Julien. Elle cherchait les idées qu'elle croyait les plus propres à guider la colère aveugle de son mari. Elle avait été insensible à toutes les réflexions injurieuses qu'il lui avait adressées, elle ne les écoutait pas, elle songeait alors à Julien. Sera-t-il content de moi?

— Ce petit paysan que nous avons comblé de prévenances et même de cadeaux, peut être innocent, dit-elle enfin, mais il n'en est pas moins l'occasion du premier affront que je reçois... Monsieur! quand j'ai lu ce papier abominable, je me suis promis que lui ou moi sortirions de votre maison.

— Voulez-vous faire un esclandre pour me déshonorer et vous aussi? Vous faites bouillir du lait¹ à bien des gens dans Verrières.

— Il est vrai, on envie généralement l'état de prospérité où la sagesse de votre administration a su placer vous, votre famille et la ville... Eh bien! je vais engager Julien à vous demander un congé pour aller passer un mois chez ce marchand de bois de la montagne, digne ami de ce petit ouvrier.

— Gardez-vous d'agir, reprit M. de Rênal avec assez de tranquillité. Ce que j'exige avant tout, c'est que vous ne lui parliez pas. Vous y mettriez de la colère, et me brouilleriez avec lui, vous savez combien ce petit monsieur est sur l'œil.

— Ce jeune homme n'a point de tact, reprit madame de Rênal, il peut être savant, vous vous y connaissez, mais ce n'est au fond qu'un véritable paysan. Pour moi, je n'en ai jamais eu bonne idée depuis qu'il a refusé d'épouser Élisabeth, c'était une fortune assurée; et cela sous prétexte que quelquefois, en secret, elle fait des visites à M. Valenod.

— Ah! dit M. de Rênal, élevant le sourcil d'une façon démesurée, quoi, Julien vous a dit cela?

— Non, pas précisément; il m'a toujours parlé de la vocation qui l'appelle au saint ministère; mais croyez-moi, la première vocation pour ces petites gens, c'est d'avoir du pain. Il me faisait assez entendre qu'il n'ignorait pas ces visites secrètes.

— Et moi, moi, je les ignorais! s'écria M. de Rênal, reprenant toute sa fureur, et pesant sur les mots. Il se passe chez moi des choses que j'ignore... Comment! il y a eu quelque chose entre Élisabeth et Valenod?

— Hé! c'est de l'histoire ancienne, mon cher ami, dit madame de Rênal en riant, et peut-être il ne s'est point passé de mal. C'était dans le temps que votre bon ami Valenod n'aurait pas été fâché que l'on pensât dans Verrières qu'il s'établissait entre lui et moi un petit amour tout platonique.

— J'ai eu cette idée une fois, s'écria M. de Rênal se frappant la tête avec fureur et marchant de découvertes en découvertes, et vous ne m'en avez rien dit?

— Fallait-il brouiller deux amis pour une petite bouffée de vanité de notre cher directeur? Où est la femme de la société à laquelle il n'a pas adressé quelques lettres extrêmement spirituelles et même un peu galantes?

— Il vous aurait écrit?

— Il écrit beaucoup.

— Montrez-moi ces lettres à l'instant, je l'ordonne; et M. de Rênal se grandit de six pieds.

— Je m'en garderai bien, lui répondit-on avec une douceur qui allait presque jusqu'à la nonchalance, je vous les montrerai un jour, quand vous serez plus sage.

— A l'instant même, morbleu! s'écria M. de Rênal, ivre de colère, et cependant plus heureux qu'il ne l'avait été depuis douze heures.

— Me jurez-vous, dit madame de Rênal fort gravement, de n'avoir jamais de querelle avec le directeur du dépôt au sujet de ces lettres ?

— Querelle ou non, je puis lui ôter les enfants-trouvés; mais, continua-t-il avec fureur, je veux ces lettres à l'instant; où sont-elles ?

— Dans un tiroir de mon secrétaire; mais certes, je ne vous en donnerai pas la clef.

— Je saurai le briser, s'écria-t-il en courant vers la chambre de sa femme.

Il brisa, en effet, avec un pal de fer, un précieux secrétaire d'acajou ronceux venu de Paris, qu'il frottait souvent avec le pan de son habit, quand il croyait y apercevoir quelque tache.

Madame de Rênal avait monté en courant les cent vingt marches du colombier; elle attachait le coin d'un mouchoir blanc à l'un des barreaux de fer de la petite fenêtre. Elle était la plus heureuse des femmes. Les larmes aux yeux, elle regardait vers les grands bois de la montagne. Sans doute, se disait-elle, de dessous un de ces hêtres touffus, Julien épie ce signal heureux. Longtemps elle prêta l'oreille, ensuite elle maudit le bruit monotone des cigales et le chant des oiseaux. Sans ce bruit importun, un cri de joie, parti des grandes roches, aurait pu arriver jusqu'ici. Son œil avide dévorait cette pente immense de verdure sombre et unie comme un pré, que forme le sommet des arbres. Comment n'a-t-il pas l'esprit, se dit-elle tout attendrie, d'inventer quelque signal pour me dire que son bonheur est égal au mien ? Elle ne descendit du colombier que quand elle eut peur que son mari ne vînt l'y chercher.

Elle le trouva furieux. Il parcourait les phrases anodines de M. Valenod, peu accoutumées à être lues avec tant d'émotion.

Saisissant un moment où les exclamations de son mari lui laissaient la possibilité de se faire entendre :

— J'en reviens toujours à mon idée, dit madame de Rênal, il convient que Julien fasse un voyage. Quelque talent qu'il ait pour le latin, ce n'est après tout qu'un paysan souvent grossier et manquant de tact; chaque jour, croyant être poli, il m'adresse des compliments exagérés et de mauvais goût, qu'il apprend par cœur dans quelque roman...

— Il n'en lit jamais, s'écria M. de Rênal; je m'en suis assuré. Croyez-vous que je sois un maître de maison aveugle et qui ignore ce qui se passe chez lui ?

— Eh bien ! s'il ne lit nulle part ces compliments ridicules, il les invente, et c'est encore tant pis pour lui. Il aura parlé de moi sur ce ton dans Verrières...; et, sans aller si loin, dit madame de Rênal, avec l'air de faire une découverte, il aura parlé ainsi devant Élisabeth, c'est à peu près comme s'il eût parlé devant M. Valenod.

— Ah ! s'écria M. de Rênal en ébranlant la table et l'appartement par un des plus grands coups de poing qui aient jamais été donnés, la lettre anonyme imprimée et les lettres de Valenod sont écrites sur le même papier.

Enfin !... pensa madame de Rênal; elle se montra atterrée de cette découverte, et sans avoir le courage d'ajouter un seul mot alla s'asseoir au loin sur le divan, au fond du salon.

La bataille était désormais gagnée; elle eut beaucoup à faire pour empêcher M. de Rênal d'aller parler à l'auteur supposé de la lettre anonyme.

— Comment ne sentez-vous pas que faire une scène, sans preuves suffisantes, à M. Valenod est la plus insigne des maladresses ? Vous êtes envié, monsieur, à qui la faute ? A vos talents : votre sage administration, vos bâtisses pleines de goût, la dot que je vous ai apportée, et surtout l'héritage considérable que nous pouvons espérer de ma bonne tante, héritage dont on s'exagère infiniment l'importance, ont fait de vous le premier personnage de Verrières.

— Vous oubliez la naissance, dit M. de Rênal, en souriant un peu.

— Vous êtes l'un des gentilshommes les plus distingués de la province, reprit avec empressement madame de Rênal; si le roi était libre et pouvait rendre justice à

la naissance, vous figureriez sans doute à la chambre des pairs, etc. Et c'est dans cette position magnifique que vous voulez donner à l'envie un fait à commenter ?

Parler à M. Valenod de sa lettre anonyme, c'est proclamer dans tout Verrières, que dis-je, dans Besançon, dans toute la province, que ce petit bourgeois, admis imprudemment peut-être à l'intimité d'un Rênal, a trouvé le moyen de l'offenser. Quand ces lettres que vous venez de surprendre prouveraient que j'ai répondu à l'amour de M. Valenod, vous devriez me tuer, je l'aurais mérité cent fois, mais non pas lui témoigner de la colère. Songez que tous vos voisins n'attendent qu'un prétexte pour se venger de votre supériorité ; songez qu'en 1816 vous avez contribué à certaines arrestations. Cet homme réfugié sur son toit...

— Je songe que vous n'avez ni égards, ni amitié pour moi, s'écria M. de Rênal avec toute l'amertume que réveillait un tel souvenir, et je n'ai pas été pair!...

— Je pense, mon ami, reprit en souriant madame de Rênal, que je serai plus riche que vous, que je suis votre compagne depuis douze ans, et qu'à tous ces titres je dois avoir voix au chapitre, et surtout dans l'affaire d'aujourd'hui. Si vous me préférez un monsieur Julien, ajoutez-elle avec un dépit mal déguisé, je suis prête à aller passer un hiver chez ma tante.

Ce mot fut dit *avec bonheur*. Il y avait une fermeté qui cherche à s'environner de politesse, il décida M. de Rênal. Mais, suivant l'habitude de la province, il parla encore pendant longtemps, revint sur tous les arguments ; sa femme le laissait dire, il y avait encore de la colère dans son accent. Enfin, deux heures de bavardage inutile épuisèrent les forces d'un homme qui avait subi un accès de colère de toute une nuit. Il fixa la ligne de conduite qu'il allait suivre envers M. Valenod, Julien et même Éli^a.

Une ou deux fois, durant cette grande scène, madame de Rênal fut sur le point d'éprouver quelque sympathie pour le malheur fort réel de cet homme, qui, pendant douze ans avait été son ami. Mais les vraies passions sont égoïstes. D'ailleurs elle attendait à chaque instant l'aveu de la lettre anonyme qu'il avait reçue la veille, et cet aveu ne vint point. Il manquait à la sûreté de madame de Rênal de connaître les idées qu'on avait pu suggérer à l'homme duquel son sort dépendait. Car, en province, les maris

sont maîtres de l'opinion. Un mari qui se plaint se couvre de ridicule, chose tous les jours moins dangereuse en France; mais sa femme, s'il ne lui donne pas d'argent, tombe à l'état d'ouvrière à quinze sols par journée, et encore les bonnes âmes se font-elles un scrupule de l'employer.

Une odalisque du sérail peut à toute force aimer le sultan; il est tout-puissant, elle n'a aucun espoir de lui dérober son autorité par une suite de petites finesses. La vengeance du maître est terrible, sanglante, mais militaire, généreuse : un coup de poignard finit tout. C'est à coups de mépris public qu'un mari tue sa femme au XIX^e siècle, c'est en lui fermant tous les salons.

Le sentiment du danger fut vivement réveillé chez madame de Rênal, à son retour chez elle; elle fut choquée du désordre où elle trouva sa chambre. Les serrures de tous ses jolis petits coffres avaient été brisées; plusieurs feuilles du parquet étaient soulevées. Il eût été sans pitié pour moi! se dit-elle. Gâter ainsi ce parquet en bois de couleur, qu'il aime tant; quand un de ses enfants y entre avec des souliers humides, il devient rouge de colère. Le voilà gâté à jamais! La vue de cette violence éloigna rapidement les derniers reproches qu'elle se faisait pour sa trop rapide victoire.

Un peu avant la cloche du dîner, Julien rentra avec les enfants. Au dessert, quand les domestiques se furent retirés, madame de Rênal lui dit fort sèchement :

— Vous m'avez témoigné le désir d'aller passer une quinzaine de jours à Verrières, M. de Rênal veut bien vous accorder un congé. Vous pouvez partir quand bon vous semblera. Mais, pour que les enfants ne perdent pas leur temps, chaque jour on vous enverra leurs thèmes que vous corrigerez.

— Certainement, ajouta M. de Rênal d'un ton fort aigre, je ne vous accorderai pas plus d'une semaine.

Julien trouva sur sa physionomie l'inquiétude d'un homme profondément tourmenté.

— Il ne s'est pas encore arrêté à un parti, dit-il à son amie, pendant un instant de solitude qu'ils eurent au salon.

Madame de Rênal lui conta rapidement tout ce qu'elle avait fait depuis le matin.

— A cette nuit les détails, ajouta-t-elle en riant.

Perversité de femme! pensa Julien. Quel plaisir, quel instinct les porte à nous tromper?

— Je vous trouve à la fois éclairée et aveuglée par votre amour, lui dit-il avec quelque froideur; votre conduite d'aujourd'hui est admirable; mais y a-t-il de la prudence à essayer de nous voir ce soir? Cette maison est pavée d'ennemis; songez à la haine passionnée qu'Élisa a pour moi.

— Cette haine ressemble beaucoup à de l'indifférence passionnée que vous auriez pour moi.

— Même indifférent, je dois vous sauver d'un péril où je vous ai plongée. Si le hasard veut que M. de Rênal parle à Élisa, d'un mot elle peut tout lui apprendre. Pourquoi ne se cacherait-il pas près de ma chambre, bien armé...

— Quoi! pas même du courage! dit madame de Rênal avec toute la hauteur d'une fille noble.

— Je ne m'abaisserai jamais à parler de mon courage, dit froidement Julien, c'est une bassesse. Que le monde juge sur les faits. Mais, ajouta-t-il en lui prenant la main, vous ne concevez pas combien je vous suis attaché, et quelle est ma joie de pouvoir prendre congé de vous avant cette cruelle absence.

CHAPITRE XXII

FAÇONS D'AGIR EN 1830

La parole a été donnée à l'homme
pour cacher sa pensée.

R. P. MALAGRIDA¹.

A PEINE arrivé à Verrières, Julien se reprocha son injustice envers madame de Rênal. Je l'aurais méprisée comme une femmelette, si, par faiblesse, elle avait manqué sa scène avec M. de Rênal! Elle s'en tire comme un diplomate, et je sympathise avec le vaincu qui est mon ennemi. Il y a dans mon fait petitesse bourgeoise; ma vanité est choquée, parce que M. de Rênal est un homme!

illustre et vaste corporation à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir; je ne suis qu'un sot.

M. Chélan avait refusé les logements que les libéraux les plus considérés du pays lui avaient offerts à l'envi, lorsque sa destitution le chassa du presbytère. Les deux chambres qu'il avait louées étaient encombrées par ses livres. Julien, voulant montrer à Verrières ce que c'était qu'un prêtre, alla prendre chez son père une douzaine de planches de sapin, qu'il porta lui-même sur le dos tout le long de la grande rue. Il emprunta des outils à un ancien camarade, et eut bientôt bâti une sorte de bibliothèque, dans laquelle il rangea les livres de M. Chélan.

— Je te croyais corrompu par la vanité du monde, lui disait le vieillard pleurant de joie; voilà qui rachète bien l'enfantillage de ce brillant uniforme de garde d'honneur qui t'a fait tant d'ennemis.

M. de Rênal avait ordonné à Julien de loger chez lui. Personne ne soupçonna ce qui s'était passé. Le troisième jour après son arrivée, Julien vit monter jusque dans sa chambre un non moindre personnage que M. le sous-préfet de Maugiron. Ce ne fut qu'après deux grandes heures de bavardage insipide et de grandes jérémiades sur la méchanceté des hommes, sur le peu de probité des gens chargés de l'administration des deniers publics, sur les dangers de cette pauvre France, etc., etc., que Julien vit poindre enfin le sujet de la visite. On était déjà sur le palier de l'escalier, et le pauvre précepteur à demi disgracié reconduisait avec le respect convenable le futur préfet de quelque heureux département, quand il plut à celui-ci de s'occuper de la fortune de Julien, de louer sa modération en affaires d'intérêt, etc., etc. Enfin M. de Maugiron le serrant dans ses bras de l'air le plus paternel, lui proposa de quitter M. de Rênal et d'entrer chez un fonctionnaire qui avait des enfants à éduquer, et qui, comme le roi Philippe, remercierait le ciel, non pas tant de les lui avoir donnés que de les avoir fait naître dans le voisinage de M. Julien. Leur précepteur jouirait de huit cents francs d'appointements payables non pas de mois en mois, ce qui n'est pas noble, dit M. de Maugiron, mais par quartier, et toujours d'avance.

C'était au tour de Julien, qui depuis une heure et demie attendait la parole avec ennui. Sa réponse fut parfaite, et surtout longue comme un mandement; elle laissait tout

[entendre, et cependant ne disait rien nettement. On y eût trouvé à la fois du respect pour M. de Rênal, de la vénération pour le public de Verrières et de la reconnaissance pour l'illustre sous-préfet. Ce sous-préfet, étonné de trouver plus jésuite que lui, essaya vainement d'obtenir quelque chose de précis. Julien, enchanté, saisit l'occasion de s'exercer, et recommença sa réponse en d'autres termes. Jamais ministre éloquent, qui veut user la fin d'une séance où la Chambre a l'air de vouloir se réveiller, n'a moins dit en plus de paroles. A peine M. de Maugiron sorti, Julien se mit à rire comme un fou. Pour profiter de sa verve jésuitique, il écrivit une lettre de neuf pages à M. de Rênal, dans laquelle il lui rendait compte de tout ce qu'on lui avait dit, et lui demandait humblement conseil. Ce coquin ne m'a pourtant pas dit le nom de la personne qui fait l'offre! Ce sera M. Valenod qui voit dans mon exil à Verrières l'effet de sa lettre anonyme.

Sa dépêche expédiée, Julien, content comme un chasseur qui, à six heures du matin, par un beau jour d'automne, débouche dans une plaine abondante de gibier, sortit pour aller demander conseil à M. Chélan. Mais avant d'arriver chez le bon curé, le ciel qui voulait lui ménager des jouissances jeta sous ses pas M. Valenod, auquel il ne cacha point que son cœur était déchiré; un pauvre garçon comme lui se devait tout entier à la vocation que le ciel avait placée dans son cœur, mais la vocation n'était pas tout dans ce bas monde. Pour travailler dignement à la vigne du Seigneur, et n'être pas tout à fait indigne de tant de savants collaborateurs, il fallait l'instruction; il fallait passer au séminaire de Besançon deux années bien dispendieuses; il devenait donc indispensable de faire des économies, ce qui était bien plus facile sur un traitement de huit cents francs payés par quartier, qu'avec six cents francs qu'on mangeait de mois en mois. D'un autre côté, le ciel, en le plaçant auprès des jeunes de Rênal, et surtout en lui inspirant pour eux un attachement spécial, ne semblait-il pas lui indiquer qu'il n'était pas à propos d'abandonner cette éducation pour une autre ?...

Julien atteignit à un tel degré de perfection dans ce genre d'éloquence, qui a remplacé la rapidité d'action de l'Empire, qu'il finit par s'ennuyer lui-même par le son de ses paroles.

En rentrant, il trouva un valet de M. Valenod, en grande livrée, qui le cherchait dans toute la ville, avec un billet d'invitation à dîner pour le même jour.

Jamais Julien n'était allé chez cet homme; quelques jours seulement auparavant, il ne songeait qu'aux moyens de lui donner une volée de coups de bâton sans se faire une affaire en police correctionnelle. Quoique le dîner ne fût indiqué que pour une heure, Julien trouva plus respectueux de se présenter dès midi et demi dans le cabinet de travail de M. le directeur du dépôt. Il le trouva étalant son importance au milieu d'une foule de cartons. Ses gros favoris noirs, son énorme quantité de cheveux, son bonnet grec placé de travers sur le haut de la tête, sa pipe immense, ses pantoufles brodées, les grosses chaînes d'or croisées en tous sens sur sa poitrine, et tout cet appareil d'un financier de province qui se croit homme à bonnes fortunes, n'imposaient point à Julien; il n'en pensait que plus aux coups de bâton qu'il lui devait.

Il demanda l'honneur d'être présenté à madame Valenod; elle était à sa toilette et ne pouvait le recevoir. Par compensation, il eut l'avantage d'assister à celle de M. le directeur du dépôt. On passa ensuite chez madame Valenod, qui lui présenta ses enfants les larmes aux yeux. Cette dame, l'une des plus considérables de Verrières, avait une grosse figure d'homme, à laquelle elle avait mis du rouge pour cette grande cérémonie. Elle y déploya tout le pathos maternel.

Julien pensait à madame de Rênal. Sa méfiance ne le laissait guère susceptible que de ce genre de souvenirs qui sont appelés par les contrastes, mais alors il en était saisi jusqu'à l'attendrissement. Cette disposition fut augmentée par l'aspect de la maison du directeur du dépôt. On la lui fit visiter. Tout y était magnifique et neuf, et on lui disait le prix de chaque meuble. Mais Julien y trouvait quelque chose d'ignoble et qui sentait l'argent volé. Jusqu'aux domestiques, tout le monde y avait l'air d'assurer sa contenance contre le mépris.

Le percepteur des contributions, l'homme des impositions indirectes, l'officier de gendarmerie et deux ou trois autres fonctionnaires publics arrivèrent avec leurs femmes. Ils furent suivis de quelques libéraux riches. On annonça le dîner. Julien, déjà fort mal disposé, vint à penser que, de l'autre côté du mur de la salle à manger,

se trouvaient de pauvres détenus, sur la portion de viande desquels on avait peut-être *grivélé* pour acheter tout ce luxe de mauvais goût dont on voulait l'étourdir.

Ils ont faim peut-être en ce moment, se dit-il à lui-même; sa gorge se serra, il lui fut impossible de manger et presque de parler. Ce fut bien pis un quart d'heure après; on entendait de loin en loin quelques accents d'une chanson populaire, et, il faut l'avouer, un peu ignoble, que chantait l'un des reclus. M. Valenod regarda un de ses gens en grande livrée, qui disparut, et bientôt on n'entendit plus chanter. Dans ce moment, un valet offrait à Julien du vin du Rhin, dans un verre vert, et madame Valenod avait soin de lui faire observer que ce vin coûtait neuf francs la bouteille pris sur place. Julien tenant son verre vert, dit à M. Valenod :

— On ne chante plus cette vilaine chanson.

— Parbleu! je le crois bien, répondit le directeur triomphant, j'ai fait imposer silence aux gueux.

Ce mot fut trop fort pour Julien; il avait les manières mais non pas encore le cœur de son état. Malgré toute son hypocrisie si souvent exercée, il sentit une grosse larme couler le long de sa joue.

Il essaya de la cacher avec le verre vert, mais il lui fut absolument impossible de faire honneur au vin du Rhin. *L'empêcher de chanter!* se disait-il à lui-même, ô mon Dieu! et tu le souffres!

Par bonheur, personne ne remarqua son attendrissement de mauvais ton. Le percepteur des contributions avait entonné une chanson royaliste. Pendant le tapage du refrain, chanté en chœur : Voilà donc, se disait la conscience de Julien, la sale fortune à laquelle tu parviendras, et tu n'en jouiras qu'à cette condition et en pareille compagnie! Tu auras peut-être une place de vingt mille francs, mais il faudra que, pendant que tu te gorges de viandes, tu empêches de chanter le pauvre prisonnier; tu donneras à dîner avec l'argent que tu auras volé sur sa misérable pitance, et pendant ton dîner il sera encore plus malheureux! — O Napoléon! qu'il était doux de ton temps de monter à la fortune par les dangers d'une bataille; mais augmenter lâchement la douleur du misérable!

J'avoue que la faiblesse dont Julien fait preuve dans ce monologue me donne une pauvre opinion de lui. Il

serait digne d'être le collègue de ces conspirateurs en gants jaunes, qui prétendent changer toute la manière d'être d'un grand pays, et ne veulent pas avoir à se reprocher la plus petite égratignure.

Julien fut violemment rappelé à son rôle. Ce n'était pas pour rêver et ne rien dire qu'on l'avait invité à dîner en si bonne compagnie.

Un fabricant de toiles peintes retiré, membre correspondant de l'académie de Besançon et de celle d'Uzès, lui adressa la parole d'un bout de la table à l'autre, pour lui demander si ce que l'on disait généralement de ses progrès étonnants dans l'étude du Nouveau Testament était vrai.

Un silence profond s'établit tout à coup; un Nouveau Testament latin se rencontra comme par enchantement dans les mains du savant membre de deux académies. Sur la réponse de Julien, une demi-phrase latine fut lue au hasard. Il récita : sa mémoire se trouva fidèle, et ce prodige fut admiré avec toute la bruyante énergie de la fin d'un dîner. Julien regardait la figure enluminée des dames; plusieurs n'étaient pas mal. Il avait distingué la femme du perceuteur beau chanteur.

— J'ai honte, en vérité, de parler si longtemps latin devant ces dames, dit-il en la regardant. Si M. Rubigneau, c'était le membre des deux académies, a la bonté de lire au hasard une phrase latine, au lieu de répondre en suivant le texte latin, j'essaierai de le traduire impromptu.

Cette seconde épreuve mit le comble à sa gloire.

Il y avait là plusieurs libéraux riches, mais heureux pères d'enfants susceptibles d'obtenir des bourses, et en cette qualité subitement convertis depuis la dernière mission. Malgré ce trait de fine politique, jamais M. de Rénal n'avait voulu les recevoir chez lui. Ces braves gens qui ne connaissaient Julien que de réputation et pour l'avoir vu à cheval le jour de l'entrée du roi de ***, étaient ses plus bruyants admirateurs. Quand ces sots se lasseront-ils d'écouter ce style biblique, auquel ils ne comprennent rien ? pensait-il. Mais au contraire ce style les amusait par son étrangeté; ils en riaient. Mais Julien se lassa.

Il se leva gravement comme six heures sonnaient et parla d'un chapitre de la nouvelle théologie de Ligorio qu'il avait à apprendre pour le réciter le lendemain à

M. Chélan. Car mon métier, ajouta-t-il agréablement, est de faire réciter des leçons et d'en réciter moi-même.

On rit beaucoup, on admira; tel est l'esprit à l'usage de Verrières. Julien était déjà debout, tout le monde se leva malgré le décorum; tel est l'empire du génie. Madame Valenod le retint encore un quart d'heure; il fallait bien qu'il entendît les enfants réciter leur catéchisme; ils firent les plus drôles de confusions, dont lui seul s'aperçut. Il n'eut garde de les relever. Quelle ignorance des premiers principes de la religion! pensait-il. Il saluait enfin et croyait pouvoir s'échapper; mais il fallut essuyer une fable de La Fontaine.

— Cet auteur est bien immoral, dit Julien à madame Valenod, certaine fable sur messire Jean Chouart ose déverser le ridicule sur ce qu'il y a de plus vénérable. Il est vivement blâmé par les meilleurs commentateurs.

Julien reçut avant de partir quatre ou cinq invitations à dîner. Ce jeune homme fait honneur au département, s'écriaient tous à la fois les convives fort égayés. Ils allèrent jusqu'à parler d'une pension votée sur les fonds communaux, pour le mettre à même de continuer ses études à Paris.

Pendant que cette idée imprudente faisait retentir la salle à manger, Julien avait gagné lestement la porte cochère. Ah! canaille! canaille! s'écria-t-il à voix basse trois ou quatre fois de suite, en se donnant le plaisir de respirer l'air frais.

Il se trouvait tout aristocrate en ce moment, lui qui pendant longtemps avait été tellement choqué du sourire dédaigneux et de la supériorité hautaine qu'il découvrait au fond de toutes les politesses qu'on lui adressait chez M. de Rênal. Il ne put s'empêcher de sentir l'extrême différence. Oublions même, se disait-il en s'en allant, qu'il s'agit d'argent volé aux pauvres détenus, et encore qu'on empêche de chanter! Jamais M. de Rênal s'avisait-il de dire à ses hôtes le prix de chaque bouteille de vin qu'il leur présente? Et ce M. Valenod, dans l'énumération de ses propriétés, qui revient sans cesse, il ne peut parler de sa maison, de son domaine, etc., si sa femme est présente, sans dire *ta* maison, *ton* domaine.

Cette dame, apparemment si sensible au plaisir de la propriété, venait de faire une scène abominable, pendant le dîner, à un domestique qui avait cassé un verre à pied

et *dépareillé une de ses douzaines* ; et ce domestique avait répondu avec la dernière insolence.

Quel ensemble ! se disait Julien ; ils me donneraient la moitié de tout ce qu'ils volent, que je ne voudrais pas vivre avec eux. Un beau jour, je me trahirais ; je ne pourrais retenir l'expression du dédain qu'ils m'inspirent.

Il fallut cependant, d'après les ordres de madame de Rênal, assister à plusieurs dîners du même genre ; Julien fut à la mode ; on lui pardonnait son habit de garde d'honneur, ou plutôt cette imprudence était la cause véritable de ses succès. Bientôt, il ne fut plus question dans Verrières que de voir qui l'emporterait dans la lutte pour obtenir le savant jeune homme, de M. de Rênal, ou du directeur du dépôt. Ces messieurs formaient avec M. Maslon un triumvirat qui, depuis nombre d'années, tyrannisait la ville. On jalousait le maire, les libéraux avaient à s'en plaindre ; mais après tout il était noble et fait pour la supériorité, tandis que le père de M. Valenod ne lui avait pas laissé six cents livres de rente. Il avait fallu passer pour lui de la pitié pour le mauvais habit vert-pomme que tout le monde lui avait connu dans sa jeunesse, à l'envie pour ses chevaux normands, pour ses chaînes d'or, pour ses habits venus de Paris, pour toute sa prospérité actuelle.

Dans le flot de ce monde nouveau pour Julien, il crut découvrir un honnête homme ; il était géomètre, s'appelait Gros¹ et passait pour jacobin. Julien, s'étant voué à ne jamais dire que des choses qui lui semblaient fausses à lui-même, fut obligé de s'en tenir au soupçon à l'égard de M. Gros. Il recevait de Vergy de gros paquets de thèmes. On lui conseillait de voir souvent son père, il se conformait à cette triste nécessité. En un mot, il raccommmodait assez bien sa réputation, lorsqu'un matin il fut bien surpris de se sentir réveiller par deux mains qui lui fermaient les yeux.

C'était madame de Rênal, qui avait fait un voyage à la ville, et qui, montant les escaliers quatre à quatre et laissant ses enfants occupés d'un lapin favori qui était du voyage, était parvenue à la chambre de Julien, un instant avant eux. Ce moment fut délicieux, mais bien court ; madame de Rênal avait disparu quand les enfants arrivèrent avec le lapin, qu'ils voulaient montrer à leur ami. Julien fit bon accueil à tous, même au lapin. Il lui semblait retrouver

sa famille; il sentit qu'il aimait ces enfants, qu'il se plaisait à jaser avec eux. Il était étonné de la douceur de leur voix, de la simplicité et de la noblesse de leurs petites façons; il avait besoin de laver son imagination de toutes les façons d'agir vulgaires, de toutes les pensées désagréables au milieu desquelles il respirait à Verrières. C'était toujours la crainte de manquer, c'étaient toujours le luxe et la misère se prenant aux cheveux. Les gens chez qui il dînait, à propos de leur rôti, faisaient des confidences humiliantes pour eux, et nauséabondes pour qui les entendait.

— Vous autres nobles, vous avez raison d'être fiers, disait-il à madame de Rênal. Et il lui racontait tous les dîners qu'il avait subis.

— Vous êtes donc à la mode! Et elle riait de bon cœur en songeant au rouge que madame Valenod se croyait obligée de mettre toutes les fois qu'elle attendait Julien. Je crois qu'elle a des projets sur votre cœur, ajoutait-elle.

Le déjeuner fut délicieux. La présence des enfants, quoique gênante en apparence, dans le fait augmentait le bonheur commun. Ces pauvres enfants ne savaient comment témoigner leur joie de revoir Julien. Les domestiques n'avaient pas manqué de leur conter qu'on lui offrait deux cents francs de plus pour *éduquer* les petits Valenod.

Au milieu du déjeuner, Stanislas-Xavier, encore pâle de sa grande maladie, demanda tout à coup à sa mère combien valaient son couvert d'argent et le gobelet dans lequel il buvait.

— Pourquoi cela?

— Je veux les vendre pour en donner le prix à M. Julien, et qu'il ne soit pas *dupe* en restant avec nous.

Julien l'embrassa, les larmes aux yeux. Sa mère pleurait tout à fait, pendant que Julien, qui avait pris Stanislas sur ses genoux, lui expliquait qu'il ne fallait pas se servir de ce mot *dupe*, qui, employé dans ce sens, était une façon de parler de laquais. Voyant le plaisir qu'il faisait à madame de Rênal, il chercha à expliquer, par des exemples pittoresques, qui amusaient les enfants, ce que c'était qu'être dupe.

— Je comprends, dit Stanislas, c'est le corbeau qui a la sottise de laisser tomber son fromage, que prend le renard, qui était un flatteur.

Madame de Rênal, folle de joie, couvrait ses enfants

de baisers, ce qui ne pouvait guère se faire sans s'appuyer un peu sur Julien.

Tout à coup la porte s'ouvrit; c'était M. de Rênal. Sa figure sévère et mécontente fit un étrange contraste avec la douce joie que sa présence chassait. Madame de Rênal pâlit; elle se sentait hors d'état de rien nier. Julien saisit la parole, et, parlant très haut, se mit à raconter à M. le maire le trait du gobelet d'argent que Stanislas voulait vendre. Il était sûr que cette histoire serait mal accueillie. D'abord M. de Rênal fronçait le sourcil par bonne habitude au seul nom d'argent. La mention de ce métal, disait-il, est toujours une préface à quelque mandat tiré sur ma bourse.

Mais ici il y avait plus qu'intérêt d'argent; il y avait augmentation de soupçons. L'air de bonheur qui animait sa famille en son absence n'était pas fait pour arranger les choses auprès d'un homme dominé par une vanité aussi chatouilleuse. Comme sa femme lui vantait la manière remplie de grâce et d'esprit avec laquelle Julien donnait des idées nouvelles à ses élèves :

— Oui! oui! je le sais, il me rend odieux à mes enfants; il lui est bien aisé d'être pour eux cent fois plus aimable que moi qui, au fond, suis le maître. Tout tend dans ce siècle à jeter de l'odieux sur l'autorité *légitime*. Pauvre France!

Madame de Rênal ne s'arrêta point à examiner les nuances de l'accueil que lui faisait son mari. Elle venait d'entrevoir la possibilité de passer douze heures avec Julien. Elle avait une foule d'emplettes à faire à la ville, et déclara qu'elle voulait absolument aller dîner au cabaret; quoi que pût dire ou faire son mari, elle tint à son idée. Les enfants étaient ravis de ce seul mot *cabaret*, que prononce avec tant de plaisir la pruderie moderne.

M. de Rênal laissa sa femme dans la première boutique de nouveautés où elle entra, pour aller faire quelques visites. Il revint plus morose que le matin; il était convaincu que toute la ville s'occupait de lui et de Julien. A la vérité, personne ne lui avait encore laissé soupçonner la partie offensante des propos du public. Ceux qu'on avait redits à M. le maire avaient trait uniquement à savoir si Julien resterait chez lui avec six cents francs, ou accepterait les huit cents francs offerts par M. le directeur du dépôt.

Ce directeur, qui rencontra M. de Rênal dans le monde, lui *battit froid*. Cette conduite n'était pas sans habileté; il y a peu d'étourderie en province : les sensations y sont si rares, qu'on les coule à fond.

M. Valenod était ce qu'on appelle, à cent lieues de Paris, un *faud*; c'est une espèce d'un naturel effronté et grossier. Son existence triomphante, depuis 1815, avait renforcé ses belles dispositions. Il régnait, pour ainsi dire, à Verrières, sous les ordres de M. de Rênal; mais beaucoup plus actif, ne rougissant de rien, se mêlant de tout, sans cesse allant, écrivant, parlant, oubliant les humiliations, n'ayant aucune prétention personnelle, il avait fini par balancer le crédit de son maire¹ aux yeux du pouvoir ecclésiastique. M. Valenod avait dit en quelque sorte aux épiciers du pays : Donnez-moi les deux plus sots d'entre vous; aux gens de loi : Indiquez-moi les deux plus ignares; aux officiers de santé : Désignez-moi les deux plus charlatans. Quand il avait eu rassemblé les plus effrontés de chaque métier, il leur avait dit : Régnons ensemble.

Les façons de ces gens-là blessaient M. de Rênal. La grossièreté du Valenod n'était offensée de rien, pas même des démentis que le petit abbé Maslon ne lui épargnait pas en public.

Mais, au milieu de cette prospérité, M. Valenod avait besoin de se rassurer par de petites insolences de détail contre les grosses vérités qu'il sentait bien que tout le monde était en droit de lui adresser. Son activité avait redoublé depuis les craintes que lui avait laissées la visite de M. Appert; il avait fait trois voyages à Besançon; il écrivait plusieurs lettres chaque courrier; il en envoyait d'autres par des inconnus qui passaient chez lui à la tombée de la nuit. Il avait eu tort peut-être de faire destituer le vieux curé Chélan; car cette démarche vindicative l'avait fait regarder, par plusieurs dévotés de bonne naissance, comme un homme profondément méchant. D'ailleurs ce service rendu l'avait mis dans la dépendance absolue de M. le grand vicaire de Frilair, et il en recevait d'étranges commissions. Sa politique en était à ce point, lorsqu'il céda au plaisir d'écrire une lettre anonyme. Pour surcroît d'embarras, sa femme lui déclara qu'elle voulait avoir Julien chez elle; sa vanité s'en était coiffée.

Dans cette position, M. Valenod prévoyait une scène décisive avec son ancien confédéré M. de Rênal. Celui-ci lui adressait des paroles dures, ce qui lui était assez égal; mais il pouvait écrire à Besançon, et même à Paris. Un cousin de quelque ministre pouvait tomber tout à coup à Verrières et prendre le dépôt de mendicité. M. Valenod pensa à se rapprocher des libéraux : c'est pour cela que plusieurs étaient invités au dîner où Julien récita. Il aurait été puissamment soutenu contre le maire. Mais des élections pouvaient survenir, et il était trop évident que le dépôt et un mauvais vote étaient incompatibles. Le récit de cette politique, fort bien devinée par madame de Rênal, avait été fait à Julien, pendant qu'il lui donnait le bras pour aller d'une boutique à l'autre, et peu à peu les avait entraînés au COURS DE LA FIDÉLITÉ, où ils passèrent plusieurs heures, presque aussi tranquilles qu'à Vergy.

Pendant ce temps, M. Valenod essayait d'éloigner une scène décisive avec son ancien patron, en prenant lui-même l'air audacieux envers lui. Ce jour-là, ce système réussit, mais augmenta l'humeur du maire.

Jamais la vanité aux prises avec tout ce que le petit amour de l'argent peut avoir de plus âpre et de plus mesquin n'ont mis un homme dans un plus piètre état que celui où se trouvait M. de Rênal, en entrant au *cabaret*. Jamais, au contraire, ses enfants n'avaient été plus joyeux et plus gais¹. Ce contraste acheva de le piquer.

— Je suis de trop dans ma famille, à ce que je puis voir! dit-il en entrant, d'un ton qu'il voulut rendre imposant.

Pour toute réponse, sa femme le prit à part et lui exprima la nécessité d'éloigner Julien. Les heures de bonheur qu'elle venait de trouver lui avaient rendu l'aisance et la fermeté nécessaires pour suivre le plan de conduite qu'elle méditait depuis quinze jours. Ce qui achevait de troubler de fond en comble le pauvre maire de Verrières, c'est qu'il savait que l'on plaisantait publiquement dans la ville sur son attachement pour l'*espèce*. M. Valenod était généreux comme un voleur, et lui, il s'était conduit d'une manière plus prudente que brillante dans les cinq ou six dernières quêtes pour la confrérie de Saint-Joseph, pour la congrégation de la Vierge, pour la congrégation du Saint-Sacrement, etc., etc., etc.

Parmi les hobereaux de Verrières et des environs adroitement classés sur le registre des frères collecteurs, d'après le montant de leurs offrandes, on avait vu plus d'une fois le nom de M. de Rênal occuper la dernière ligne. En vain disait-il que lui ne *gagnait rien*. Le clergé ne badine pas sur cet article.

CHAPITRE XXIII

CHAGRINS D'UN FONCTIONNAIRE

*Il piacere di alzar la testa tutto
l'anno è ben pagato da certi quarti
d'ora che bisogna passar.*

CASTI¹.

MAIS laissons ce petit homme à ses petites craintes; pourquoi a-t-il pris dans sa maison un homme de cœur, tandis qu'il lui fallait l'âme d'un valet? Que ne sait-il choisir ses gens? La marche ordinaire du xix^e siècle est que, quand un être puissant et noble rencontre un homme de cœur, il le tue, l'exile, l'emprisonne ou l'humilie tellement, que l'autre a la sottise d'en mourir de douleur. Par hasard ici, ce n'est pas encore l'homme de cœur qui souffre. Le grand malheur des petites villes de France et des gouvernements par élections, comme celui de New York, c'est de ne pas pouvoir oublier qu'il existe au monde des êtres comme M. de Rênal. Au milieu d'une ville de vingt mille habitants, ces hommes font l'opinion publique, et l'opinion publique est terrible dans un pays qui a la charte. Un homme doué d'une âme noble, généreuse, et qui eût été votre ami, mais qui habite à cent lieues, juge de vous par l'opinion publique de votre ville, laquelle est faite par les sots que le hasard a fait naître nobles, riches et modérés. Malheur à qui se distingue!

Aussitôt après le dîner, on repartit pour Vergy; mais, dès le surlendemain, Julien vit revenir toute la famille à Verrières.

Une heure ne s'était pas écoulée, qu'à son grand étonnement, il découvrit que madame de Rênal lui faisait

mystère de quelque chose. Elle interrompait ses conversations avec son mari dès qu'il paraissait, et semblait presque désirer qu'il s'éloignât. Julien ne se fit pas donner deux fois cet avis. Il devint froid et réservé; madame de Rênal s'en aperçut et ne chercha pas d'explication. Va-t-elle me donner un successeur ? pensa Julien. Avant-hier encore, si intime avec moi ! Mais on dit que c'est ainsi que ces grandes dames en agissent. C'est comme les rois, jamais plus de prévenances qu'au ministre qui, en rentrant chez lui, va trouver sa lettre de disgrâce.

Julien remarqua que dans ces conversations, qui cessaient brusquement à son approche, il était souvent question d'une grande maison appartenant à la commune de Verrières, vieille, mais vaste et commode, et située vis-à-vis de l'église, dans l'endroit le plus marchand de la ville. Que peut-il y avoir de commun entre cette maison et un nouvel amant ? se disait Julien. Dans son chagrin, il se répétait ces jolis vers de François I^{er}, qui lui semblaient nouveaux, parce qu'il n'y avait pas un mois que madame de Rênal les lui avait appris. Alors, par combien de serments, par combien de caresses chacun de ces vers n'était-il pas démenti !

Souvent femme varie,
Bien fol qui s'y fie.

M. de Rênal partit en poste pour Besançon. Ce voyage se décida en deux heures, il paraissait fort tourmenté. Au retour, il jeta un gros paquet couvert de papier gris sur la table.

— Voilà cette sotte affaire, dit-il à sa femme.

Une heure après, Julien vit l'afficheur qui emportait ce gros paquet; il le suivit avec empressement. Je vais savoir le secret au premier coin de rue.

Il attendait, impatient, derrière l'afficheur, qui, avec son gros pinceau, barbouillait le dos de l'affiche. A peine fut-elle en place, que la curiosité de Julien y vit l'annonce fort détaillée de la location aux enchères publiques de cette grande et vieille maison dont le nom revenait si souvent dans les conversations de M. de Rênal avec sa femme. L'adjudication du bail était annoncée pour le lendemain à deux heures, en la salle de la commune, à l'extinction du troisième feu. Julien fut fort désappointé; il trouvait bien le délai un peu court : comment tous les

concurrents auraient-ils le temps d'être avertis ? Mais du reste, cette affiche, qui était datée de quinze jours auparavant et qu'il relut tout entière en trois endroits différents, ne lui apprenait rien.

Il alla visiter la maison à louer. Le portier ne le voyant pas approcher disait mystérieusement à un voisin :

— Bah ! bah ! peine perdue. M. Maslon lui a promis qu'il l'aura pour trois cents francs ; et comme le maire regimbait, il a été mandé à l'évêché, par M. le grand vicaire de Frilair.

L'arrivée de Julien eut l'air de déranger beaucoup les deux amis, qui n'ajoutèrent plus un mot.

Julien ne manqua pas l'adjudication du bail. Il y avait foule dans une salle mal éclairée ; mais tout le monde se *toisait* d'une façon singulière. Tous les yeux étaient fixés sur une table, où Julien aperçut, dans un plat d'étain, trois petits bouts de bougie allumés. L'huissier criait : *Trois cents francs, messieurs !*

— Trois cents francs ! c'est trop fort, dit un homme, à voix basse, à son voisin. Et Julien était entre eux deux. Elle en vaut plus de huit cents ; je veux couvrir cette enchère.

— C'est cracher en l'air. Que gagneras-tu à te mettre à dos M. Maslon, M. Valenod, l'évêque, son terrible grand vicaire de Frilair, et toute la clique ?

— Trois cent vingt francs, dit l'autre en criant.

— Vilaine bête ! répliqua son voisin. Et voilà justement un espion du maire, ajouta-t-il en montrant Julien.

Julien se retourna vivement pour punir ce propos ; mais les deux Francs-Comtois ne faisaient plus aucune attention à lui. Leur sang-froid lui rendit le sien. En ce moment, le dernier bout de bougie s'éteignit, et la voix traînante de l'huissier adjugeait la maison, pour neuf ans, à M. de Saint-Giraud, chef de bureau à la préfecture de ***, et pour trois cent trente francs.

Dès que le maire fut sorti de la salle, les propos commencèrent.

— Voilà trente francs que l'imprudence de Grogeot vaut à la commune, disait l'un.

— Mais M. de Saint-Giraud, répondait-on, se vengera de Grogeot, il la sentira passer.

— Quelle infamie ! disait un gros homme à la gauche de Julien ; une maison dont j'aurais donné, moi, huit

cents francs pour ma fabrique, et j'aurais fait un bon marché.

— Bah! lui répondait un jeune fabricant libéral, M. de Saint-Giraud n'est-il pas de la congrégation? ses quatre enfants n'ont-ils pas des bourses? Le pauvre homme! Il faut que la commune de Verrières lui fasse un supplément de traitement de cinq cents francs, voilà tout.

— Et dire que le maire n'a pas pu l'empêcher! remarquait un troisième. Car il est ultra, lui, à la bonne heure; mais il ne vole pas.

— Il ne vole pas? reprit un autre; non, c'est pigeon qui vole. Tout cela entre dans une grande bourse commune, et tout se partage au bout de l'an. Mais voilà ce petit Sorel; allons-nous-en.

Julien rentra de très mauvaise humeur; il trouva madame de Rênal fort triste.

— Vous venez de l'adjudication? lui dit-elle.

— Oui, madame, où j'ai eu l'honneur de passer pour l'espion de M. le maire.

— S'il m'avait cru, il eût fait un voyage.

A ce moment, M. de Rênal parut; il était fort sombre. Le dîner se passa sans mot dire. M. de Rênal ordonna à Julien de suivre les enfants à Vergy, le voyage fut triste. Madame de Rênal consolait son mari.

— Vous devriez y être accoutumé, mon ami.

Le soir, on était assis en silence autour du foyer domestique; le bruit du hêtre enflammé était la seule distraction. C'était un des moments de tristesse qui se rencontrent dans les familles les plus unies. Un des enfants s'écria joyeusement :

— On sonne! on sonne!

— Morbleu! si c'est M. de Saint-Giraud qui vient me relancer sous prétexte de remerciement, s'écria le maire, je lui dirai son fait; c'est trop fort. C'est au Valenod qu'il en aura l'obligation, et c'est moi qui suis compromis. Que dire, si ces maudits journaux jacobins vont s'emparer de cette anecdote, et faire de moi un M. Nonante-cinq¹?

Un fort bel homme, aux gros favoris noirs, entra en ce moment à la suite du domestique.

— M. le maire, je suis ici signor Géronimo². Voici une lettre que M. le chevalier de Beauvaisis, attaché à l'ambassade de Naples, m'a remise pour vous à mon départ;

il n'y a que neuf jours, ajouta le signor Géronimo, d'un air gai, en regardant madame de Rênal. Le signor de Beauvaisis, votre cousin, et mon bon ami, madame, dit que vous savez l'italien.

La bonne humeur du Napolitain changea cette triste soirée en une soirée fort gaie. Madame de Rênal voulut absolument lui donner à souper. Elle mit toute sa maison en mouvement; elle voulait à tout prix distraire Julien de la qualification d'espion, que deux fois dans cette journée, il avait entendu retentir à son oreille. Le signor Géronimo était un chanteur célèbre, homme de bonne compagnie, et cependant fort gai, qualités qui, en France, ne sont guère plus compatibles. Il chanta après souper un petit duettino avec madame de Rênal. Il fit des contes charmants. A une heure du matin les enfants se récrièrent quand Julien leur proposa d'aller se coucher.

— Encore cette histoire, dit l'aîné.

— C'est la mienne, Signorino, reprit il signor Géronimo. Il y a huit ans, j'étais comme vous un jeune élève du Conservatoire de Naples, j'entends j'avais votre âge; mais je n'avais pas l'honneur d'être le fils de l'illustre maire de la jolie ville de Verrières.

Ce mot fit soupirer M. de Rênal, il regarda sa femme.

— Le signor Zingarelli¹, continua le jeune chanteur outrant un peu son accent qui faisait pouffer de rire les enfants, le signor Zingarelli était un maître excessivement sévère. Il n'est pas aimé au Conservatoire; mais il veut qu'on agisse toujours comme si on l'aimait. Je sortais le plus souvent que je pouvais; j'allais au petit théâtre de San-Carlino, où j'entendais une musique des dieux : mais, ô ciel! comment faire pour réunir les huit sous que coûte l'entrée du parterre? Somme énorme, dit-il en regardant les enfants, et les enfants de rire. Le signor Giovannone, directeur de San-Carlino, m'entendit chanter. J'avais seize ans: Cet enfant, il est un trésor, dit-il.

— Veux-tu que je t'engage, mon cher ami? vint-il me dire.

— Et combien me donnerez-vous?

— Quarante ducats par mois. Messieurs, c'est cent soixante francs. Je crus voir les cieux ouverts.

— Mais comment, dis-je à Giovannone, obtenir que le sévère Zingarelli me laisse sortir?

— *Lascia fare a me.*

— Laissez faire à moi ! s'écria l'aîné des enfants.

— Justement, mon jeune seigneur. Le signor Giovannone il me dit : Caro, d'abord un petit bout d'engagement. Je signe : il me donne trois ducats. Jamais je n'avais vu tant d'argent. Ensuite, il me dit ce que je dois faire.

Le lendemain, je demande une audience au terrible signor Zingarelli. Son vieux valet de chambre me fait entrer.

— Que me veux-tu, mauvais sujet ? dit Zingarelli.

— Maestro, lui fis-je, je me repens de mes fautes ; jamais je ne sortirai du Conservatoire en passant par-dessus la grille de fer. Je vais redoubler d'application.

— Si je ne craignais pas de gâter la plus belle voix de basse que j'aie jamais entendue, je te mettrais en prison au pain et à l'eau pour quinze jours, polisson.

— Maestro, repris-je, je vais être le modèle de toute l'école, *credete a me*. Mais je vous demande une grâce, si quelqu'un vient me demander pour chanter dehors, refusez-moi. De grâce, dites que vous ne pouvez pas.

— Et qui diable veux-tu qui demande un mauvais garnement tel que toi ? Est-ce que je permettrai jamais que tu quittes le Conservatoire ? Est-ce que tu veux te moquer de moi ? Décampe, décampe ! dit-il en cherchant à me donner un coup de pied au c... ou gare le pain sec et la prison.

Une heure après, le signor Giovannone arrive chez le directeur :

— Je viens vous demander de faire ma fortune, lui dit-il, accordez-moi Géronimo. Qu'il chante à mon théâtre, et cet hiver je marie ma fille.

— Que veux-tu faire de ce mauvais sujet ? lui dit Zingarelli. Je ne veux pas ; tu ne l'auras pas ; et d'ailleurs, quand j'y consentirais, jamais il ne voudra quitter le Conservatoire ; il vient de me le jurer.

— Si ce n'est que de sa volonté qu'il s'agit, dit gravement Giovannone en tirant de sa poche mon engagement, *carta canta !* voici sa signature.

Aussitôt Zingarelli, furieux, se pend à sa sonnette : Qu'on chasse Géronimo du Conservatoire, cria-t-il, bouillant de colère. On me chassa donc, moi riant aux éclats. Le même soir, je chantai l'air *del Moltiplico*. Polichinelle veut se marier et compte, sur ses doigts, les

objets dont il aura besoin dans son ménage, et il s'embrouille à chaque instant dans ce calcul.

— Ah! veuillez, monsieur, nous chanter cet air, dit madame de Rênal.

Géronimo chanta, et tout le monde pleurait à force de rire. Il signor Géronimo n'alla se coucher qu'à deux heures du matin, laissant cette famille enchantée de ses bonnes manières, de sa complaisance et de sa gaîté.

Le lendemain, M. et madame de Rênal lui remirent les lettres dont il avait besoin à la cour de France.

Ainsi, partout de la fausseté, dit Julien. Voilà il signor Géronimo qui va à Londres avec soixante mille francs d'appointements. Sans le savoir-faire du directeur de San-Carlino, sa voix divine n'eût peut-être été connue et admirée que dix ans plus tard... Ma foi, j'aimerais mieux être un Géronimo qu'un Rênal. Il n'est pas si honoré dans la société, mais il n'a pas le chagrin de faire des adjudications comme celle d'aujourd'hui, et sa vie est gaie.

Une chose étonnait Julien : les semaines solitaires passées à Verrières, dans la maison de M. de Rênal, avaient été pour lui une époque de bonheur. Il n'avait rencontré le dégoût et les tristes pensées qu'aux dîners qu'on lui avait donnés; dans cette maison solitaire, ne pouvait-il pas lire, écrire, réfléchir sans être troublé? À chaque instant, il n'était pas tiré de ses rêveries brillantes par la cruelle nécessité d'étudier les mouvements d'une âme basse, et encore afin de la tromper par des démarches ou des mots hypocrites.

Le bonheur serait-il si près de moi?... La dépense d'une telle vie est peu de chose; je puis à mon choix épouser mademoiselle Élisabeth, ou me faire l'associé de Fouqué... Mais le voyageur qui vient de gravir une montagne rapide s'assied au sommet, et trouve un plaisir parfait à se reposer. Serait-il heureux si on le forçait à se reposer toujours?

L'esprit de madame de Rênal était arrivé à des pensées fatales. Malgré ses résolutions, elle avait avoué à Julien toute l'affaire de l'adjudication. Il me fera donc oublier tous mes serments, pensait-elle!

Elle eût sacrifié sa vie sans hésiter pour sauver celle de son mari, si elle l'eût vu en péril. C'était une de ces âmes nobles et romanesques, pour qui apercevoir la possibilité d'une action généreuse, et ne pas la faire, est la

source d'un remords presque égal à celui du crime commis. Toutefois, il y avait des jours funestes où elle ne pouvait chasser l'image de l'excès de bonheur qu'elle goûterait si, devenant veuve tout à coup, elle pouvait épouser Julien.

Il aimait ses fils beaucoup plus que leur père; malgré sa justice sévère, il en était adoré. Elle sentait bien qu'épousant Julien, il fallait quitter ce Vergy dont les ombrages lui étaient si chers. Elle se voyait vivant à Paris, continuant à donner à ses fils cette éducation qui faisait l'admiration de tout le monde. Ses enfants, elle, Julien, tous étaient parfaitement heureux.

Étrange effet du mariage, tel que l'a fait le ^{xix}^e siècle! L'ennui de la vie matrimoniale fait périr l'amour sûrement, quand l'amour a précédé le mariage. Et cependant, dirait un philosophe, il amène bientôt chez les gens assez riches pour ne pas travailler, l'ennui profond de toutes les jouissances tranquilles. Et ce n'est que les âmes sèches, parmi les femmes, qu'il ne prédispose pas à l'amour.

La réflexion du philosophe me fait excuser madame de Rênal, mais on ne l'excusait pas à Verrières, et toute la ville, sans qu'elle s'en doutât, n'était occupée que du scandale de ses amours. A cause de cette grande affaire, cet automne-là, on s'y ennuya moins que de coutume.

L'automne, une partie de l'hiver passèrent bien vite. Il fallut quitter les bois de Vergy. La bonne compagnie de Verrières commençait à s'indigner de ce que ses anathèmes faisaient si peu d'impressions sur M. de Rênal. En moins de huit jours, des personnes graves qui se dédommagent de leur sérieux habituel par le plaisir de remplir ces sortes de missions, lui donnèrent les soupçons les plus cruels, mais en se servant des termes les plus mesurés.

M. Valenod, qui jouait serré, avait placé Élisabeth dans une famille noble et fort considérée, où il y avait cinq femmes. Élisabeth craignant, disait-elle, de ne pas trouver de place pendant l'hiver, n'avait demandé à cette famille que les deux tiers à peu près de ce qu'elle recevait chez M. le maire. D'elle-même, cette fille avait eu l'excellente idée d'aller se confesser à l'ancien curé Chélan et en même temps au nouveau, afin de leur raconter à tous les deux le détail des amours de Julien.

Le lendemain de son arrivée, dès six heures du matin, l'abbé Chélan fit appeler Julien :

— Je ne vous demande rien, lui dit-il, je vous prie, et au besoin je vous ordonne de ne me rien dire, j'exige que sous trois jours vous partiez pour le séminaire de Besançon ou pour la demeure de votre ami Fouqué, qui est toujours disposé à vous faire un sort magnifique. J'ai tout prévu, tout arrangé, mais il faut partir, et ne pas revenir d'un an à Verrières.

Julien ne répondit point; il examinait si son honneur devait s'estimer offensé des soins que M. Chélan, qui après tout n'était pas son père, avait pris pour lui.

— Demain à pareille heure, j'aurai l'honneur de vous revoir, dit-il enfin au curé.

M. Chélan, qui comptait l'emporter de haute lutte sur un si jeune homme, parla beaucoup. Enveloppé dans l'attitude et la physionomie la plus humble, Julien n'ouvrit pas la bouche.

Il sortit enfin, et courut prévenir madame de Rênal, qu'il trouva au désespoir. Son mari venait de lui parler avec une certaine franchise. La faiblesse naturelle de son caractère s'appuyant sur la perspective de l'héritage de Besançon, l'avait décidé à la considérer comme parfaitement innocente. Il venait de lui avouer l'étrange état dans lequel il trouvait l'opinion publique de Verrières. Le public avait tort, il était égaré par des envieux, mais enfin que faire ?

Madame de Rênal eut un instant l'illusion que Julien pourrait accepter les offres de M. Valenod, et rester à Verrières. Mais ce n'était plus cette femme simple et timide de l'année précédente; sa fatale passion, ses remords l'avaient éclairée. Elle eut bientôt la douleur de se prouver à elle-même, tout en écoutant son mari, qu'une séparation au moins momentanée était devenue indispensable. Loin de moi, Julien va retomber dans ses projets d'ambition, si naturels quand on n'a rien. Et moi, grand Dieu, je suis riche ! et si inutilement pour mon bonheur ! Il m'oubliera. Aimable comme il est, il sera aimé, il aimera. Ah ! malheureuse... De quoi puis-je me plaindre ? Le ciel est juste, je n'ai pas eu le mérite de faire cesser le crime, il m'ôte le jugement. Il ne tenait qu'à moi de gagner Élisabeth à force d'argent, rien ne m'était plus facile. Je n'ai pas pris la peine de réfléchir un moment, les

folles imaginations de l'amour absorbaient tout mon temps. Je périss.

Julien fut frappé d'une chose, en apprenant la terrible nouvelle du départ à madame de Rênal, il ne trouva aucune objection égoïste. Elle faisait évidemment des efforts pour ne pas pleurer.

— Nous avons besoin de fermeté, mon ami.

Elle coupa une mèche de ses cheveux.

— Je ne sais pas ce que je ferai, lui dit-elle, mais si je meurs, promets-moi de ne jamais oublier mes enfants. De loin ou de près, tâche d'en faire d'honnêtes gens. S'il y a une nouvelle révolution, tous les nobles seront égorvés, leur père s'émigrera peut-être à cause de ce paysan tué sur un toit. Veille sur la famille... Donne-moi ta main. Adieu, mon ami ! Ce sont ici les derniers moments. Ce grand sacrifice fait, j'espère qu'en public, j'aurai le courage de penser à ma réputation.

Julien s'attendait à du désespoir. La simplicité de ces adieux le toucha.

— Non, je ne reçois pas ainsi vos adieux. Je partirai ; ils le veulent ; vous le voulez vous-même. Mais, trois jours après mon départ, je reviendrai vous voir de nuit.

L'existence de madame de Rênal fut changée. Julien l'aimait donc bien puisque de lui-même il avait trouvé l'idée de la revoir ! Son affreuse douleur se changea en un des plus vifs mouvements de joie qu'elle eût éprouvés de sa vie. Tout lui devint facile. La certitude de revoir son ami ôta à ces derniers moments tout ce qu'ils avaient de déchirant. Dès cet instant, la conduite, comme la physionomie de madame de Rênal, fut noble, ferme et parfaitement convenable.

M. de Rênal rentra bientôt ; il était hors de lui. Il parla enfin à sa femme de la lettre anonyme reçue deux mois auparavant.

— Je veux la porter au Casino, montrer à tous qu'elle est de cet infâme Valenod, que j'ai pris à la besace pour en faire un des plus riches bourgeois de Verrières. Je lui en ferai honte publiquement, et puis me battrai avec lui. Ceci est trop fort.

Je pourrais être veuve, grand Dieu ! pensa madame de Rênal. Mais presque au même instant, elle se dit : Si je n'empêche pas ce duel, comme certainement je le puis, je serai la meurtrière de mon mari.

Jamais elle n'avait ménagé sa vanité avec autant d'adresse. En moins de deux heures elle lui fit voir, et toujours par des raisons trouvées par lui, qu'il fallait marquer plus d'amitié que jamais à M. Valenod, et même reprendre Élisabeth dans la maison. Madame de Rênal eut besoin de courage pour se décider à revoir cette fille cause de tous ses malheurs. Mais cette idée venait de Julien.

Enfin, après avoir été mis trois ou quatre fois sur la voie, M. de Rênal arriva, tout seul, à l'idée financièrement bien pénible, que ce qu'il y aurait de plus désagréable pour lui, ce serait que Julien, au milieu de l'effervescence et des propos de tout Verrières, y restât comme précepteur des enfants de M. Valenod. L'intérêt évident de Julien était d'accepter les offres du directeur du dépôt de mendicité. Il importait au contraire à la gloire de M. de Rênal que Julien quittât Verrières pour entrer au séminaire de Besançon ou à celui de Dijon. Mais comment l'y décider, et ensuite comment y vivrait-il ?

M. de Rênal, voyant l'imminence du sacrifice d'argent, était plus au désespoir que sa femme. Pour elle, après cet entretien, elle était dans la position d'un homme de cœur, qui, las de la vie, a pris une dose de *stramonium* ; il n'agit plus que par ressort, pour ainsi dire, et ne porte plus d'intérêt à rien. Ainsi il arriva à Louis XIV mourant de dire : *Quand j'étais roi*. Parole admirable !

Le lendemain, dès le grand matin, M. de Rênal reçut une lettre anonyme. Celle-ci était du style le plus insultant. Les mots les plus grossiers applicables à sa position s'y voyaient à chaque ligne. C'était l'ouvrage de quelque envieux subalterne. Cette lettre le ramena à la pensée de se battre avec M. Valenod. Bientôt son courage alla jusqu'aux idées d'exécution immédiate. Il sortit seul, et alla chez l'armurier prendre des pistolets qu'il fit charger.

Au fait, se disait-il, l'administration sévère de l'empereur Napoléon reviendrait au monde, que moi je n'ai pas un sou de friponneries à me reprocher. J'ai tout au plus fermé les yeux ; mais j'ai de bonnes lettres dans mon bureau qui m'y autorisent.

Madame de Rênal fut effrayée de la colère froide de son mari, elle lui rappelait la fatale idée de veuvage qu'elle avait tant de peine à repousser. Elle s'enferma avec lui. Pendant plusieurs heures elle lui parla en vain,

la nouvelle lettre anonyme le décidait. Enfin elle parvint à transformer le courage de donner un soufflet à M. Valenod en celui d'offrir six cents francs à Julien pour une année de sa pension dans un séminaire. M. de Rênal, maudissant mille fois le jour où il avait eu la fatale idée de prendre un précepteur chez lui, oublia la lettre anonyme.

Il se consola un peu par une idée qu'il ne dit pas à sa femme : avec de l'adresse, et en se prévalant des idées romanesques du jeune homme, il espérait l'engager, pour une somme moindre, à refuser les offres de M. Valenod.

Madame de Rênal eut bien plus de peine à prouver à Julien que, faisant aux convenances de son mari le sacrifice d'une place de huit cents francs, que lui offrait publiquement le directeur du dépôt, il pouvait sans honte accepter un dédommagement.

— Mais, disait toujours Julien, jamais je n'ai eu, même pour un instant, le projet d'accepter ces offres. Vous m'avez trop accoutumé à la vie élégante, la grossièreté de ces gens-là me tuerait.

La cruelle nécessité, avec sa main de fer, plia la volonté de Julien. Son orgueil lui offrait l'illusion de n'accepter que comme un prêt la somme offerte par le maire de Verrières, et de lui en faire un billet portant remboursement dans cinq ans avec intérêts.

Madame de Rênal avait toujours quelques milliers de francs cachés dans la petite grotte de la montagne.

Elle les lui offrit en tremblant, et sentant trop qu'elle serait refusée avec colère.

— Voulez-vous, dit Julien, rendre le souvenir de nos amours abominable ?

Enfin Julien quitta Verrières. M. de Rênal fut bien heureux ; au moment fatal d'accepter de l'argent de lui, ce sacrifice se trouva trop fort pour Julien. Il refusa net. M. de Rênal lui sauta au cou les larmes aux yeux. Julien lui ayant demandé un certificat de bonne conduite, il ne trouva pas dans son enthousiasme de termes assez magnifiques pour exalter sa conduite. Notre héros avait cinq louis d'économies, et comptait demander une pareille somme à Fouqué.

Il était fort ému. Mais à une lieue de Verrières, où il laissait tant d'amour, il ne songea plus qu'au bonheur de

voir une capitale, une grande ville de guerre comme Besançon.

Pendant cette courte absence de trois jours, madame de Rênal fut trompée par une des plus cruelles déceptions de l'amour. Sa vie était passable, il y avait entre elle et l'extrême malheur, cette dernière entrevue qu'elle devait avoir avec Julien. Elle comptait les heures, les minutes qui l'en séparaient. Enfin, pendant la nuit du troisième jour, elle entendit de loin le signal convenu. Après avoir traversé mille dangers, Julien parut devant elle.

De ce moment, elle n'eut plus qu'une pensée, c'est pour la dernière fois que je le vois. Loin de répondre aux empressements de son ami, elle fut comme un cadavre à peine animé. Si elle se forçait à lui dire qu'elle l'aimait, c'était d'un air gauche qui prouvait presque le contraire. Rien ne put la distraire de l'idée cruelle de séparation éternelle. Le méfiant Julien crut un instant être déjà oublié. Ses mots piqués dans ce sens ne furent accueillis que par de grosses larmes coulant en silence et des serrements de main presque convulsifs.

— Mais, grand Dieu! comment voulez-vous que je vous croie? répondait Julien aux froides protestations de son amie; vous montriez cent fois plus d'amitié sincère à madame Derville, à une simple connaissance.

Madame de Rênal, pétrifiée, ne savait que répondre :

— Il est impossible d'être plus malheureuse... J'espère que je vais mourir... Je sens mon cœur se glacer...

Telles furent les réponses les plus longues qu'il put en obtenir.

Quand l'approche du jour vint rendre le départ nécessaire, les larmes de madame de Rênal cessèrent tout à fait. Elle le vit attacher une corde nouée à la fenêtre sans mot dire, sans lui rendre ses baisers. En vain Julien lui disait :

— Nous voici arrivés à l'état que vous avez tant souhaité. Désormais vous vivrez sans remords. A la moindre indisposition de vos enfants, vous ne les verrez plus dans la tombe.

— Je suis fâchée que vous ne puissiez pas embrasser Stanislas, lui dit-elle froidement.

Julien finit par être profondément frappé des embrassements sans chaleur de ce cadavre vivant; il ne put penser à autre chose pendant plusieurs lieues. Son âme

était navrée et avant de passer la montagne, tant qu'il put voir le clocher de l'église de Verrières, souvent il se retourna.

CHAPITRE XXIV

UNE CAPITALE

Que de bruit, que de gens affairés ! que d'idées pour l'avenir dans une tête de vingt ans ! quelle distraction pour l'amour !

BARNAVE.

ENFIN il aperçut, sur une montagne lointaine, des murs noirs ; c'était la citadelle de Besançon. Quelle différence pour moi, dit-il en soupirant, si j'arrivais dans cette noble ville de guerre pour être sous-lieutenant dans un des régiments chargés de la défendre !

Besançon n'est pas seulement une des plus jolies villes de France, elle abonde en gens de cœur et d'esprit. Mais Julien n'était qu'un petit paysan et n'eut aucun moyen d'approcher les hommes distingués.

Il avait pris chez Fouqué un habit bourgeois, et c'est dans ce costume qu'il passa les ponts-levis. Plein de l'histoire du siège de 1674, il voulut voir, avant de s'enfermer au séminaire, les remparts et la citadelle. Deux ou trois fois il fut sur le point de se faire arrêter par les sentinelles ; il pénétrait dans des endroits que le génie militaire interdit au public, afin de vendre pour douze ou quinze francs de foin tous les ans.

La hauteur des murs, la profondeur des fossés, l'air terrible des canons l'avaient occupé pendant plusieurs heures, lorsqu'il passa devant le grand café, sur le boulevard. Il resta immobile d'admiration ; il avait beau lire le mot : café, écrit en gros caractères au-dessus des deux immenses portes, il ne pouvait en croire ses yeux. Il fit effort sur sa timidité ; il osa entrer, et se trouva dans une salle longue de trente ou quarante pas, et dont le plafond est élevé de vingt pieds au moins. Ce jour-là, tout était enchantement pour lui.

Deux parties de billard étaient en train. Les garçons criaient les points; les joueurs couraient autour des billards encombrés de spectateurs. Des flots de fumée de tabac, s'élançant de la bouche¹ de tous, les enveloppaient d'un nuage bleu. La haute stature de ces hommes, leurs épaules arrondies, leur démarche lourde, leurs énormes favoris, les longues redingotes qui les couvraient, tout attirait l'attention de Julien. Ces nobles enfants de l'antique Bisontium ne parlaient qu'en criant; ils se donnaient les airs de guerriers terribles. Julien admirait immobile; il songeait à l'immensité et à la magnificence d'une grande capitale telle que Besançon. Il ne se sentait nullement le courage de demander une tasse de café à un de ces messieurs au regard hautain, qui criaient les points du billard.

Mais la demoiselle du comptoir avait remarqué la charmante figure de ce jeune bourgeois de campagne, qui, arrêté à trois pas du poêle, et son petit paquet sous le bras, considérait le buste du roi, en beau plâtre blanc. Cette demoiselle, grande Franc-Comtoise, fort bien faite, et mise comme il faut pour faire valoir un café, avait déjà dit deux fois, d'une petite voix qui cherchait à n'être entendue que de Julien : Monsieur! monsieur! Julien rencontra de grands yeux bleus fort tendres, et vit que c'était à lui qu'on parlait.

Il s'approcha vivement du comptoir et de la jolie fille, comme il eût marché à l'ennemi. Dans ce grand mouvement, son paquet tomba.

Quelle pitié notre provincial ne va-t-il pas inspirer aux jeunes lycéens de Paris qui, à quinze ans, savent déjà entrer dans un café d'un air si distingué? Mais ces enfants, si bien stylés à quinze ans, à dix-huit tournent au *commun*. La timidité passionnée que l'on rencontre en province se surmonte quelquefois, et alors elle enseigne à vouloir. En s'approchant de cette jeune fille si belle, qui daignait lui adresser la parole, il faut que je lui dise la vérité, pensa Julien, qui devenait courageux à force de timidité vaincue.

— Madame, je viens pour la première fois de ma vie à Besançon; je voudrais bien avoir, en payant, un pain et une tasse de café.

La demoiselle sourit un peu et puis rougit; elle craignait, pour ce joli jeune homme, l'attention ironique et

les plaisanteries des joueurs de billard. Il serait effrayé et ne réparaitrait plus.

— Placez-vous ici, près de moi, dit-elle en lui montrant une table de marbre, presque tout à fait cachée par l'énorme comptoir d'acajou qui s'avance dans la salle.

La demoiselle se pencha en dehors du comptoir, ce qui lui donna l'occasion de déployer une taille superbe. Julien la remarqua; toutes ses idées changèrent. La belle demoiselle venait de placer devant lui une tasse, du sucre et un petit pain. Elle hésitait à appeler un garçon pour avoir du café, comprenant bien qu'à l'arrivée de ce garçon, son tête-à-tête avec Julien allait finir.

Julien pensif, comparait cette beauté blonde et gaie à certains souvenirs qui l'agitaient souvent. L'idée de la passion dont il avait été l'objet lui ôta presque toute sa timidité. La belle demoiselle n'avait qu'un instant; elle lut dans les regards de Julien.

— Cette fumée de pipe vous fait tousser, venez déjeuner demain avant huit heures du matin; alors, je suis presque seule.

— Quel est votre nom? dit Julien, avec le sourire caressant de la timidité heureuse.

— Amanda Binet.

— Permettez-vous que je vous envoie, dans une heure, un petit paquet gros comme celui-ci?

La belle Amanda réfléchit un peu.

— Je suis surveillée : ce que vous me demandez peut me compromettre; cependant, je m'en vais écrire mon adresse sur une carte, que vous placerez sur votre paquet. Envoyez-le-moi hardiment.

— Je m'appelle Julien Sorel, dit le jeune homme; je n'ai ni parents, ni connaissance à Besançon.

— Ah! je comprends, dit-elle avec joie, vous venez pour l'école de droit?

— Hélas! non, répondit Julien; on m'envoie au séminaire.

Le découragement le plus complet éteignit les traits d'Amanda; elle appela un garçon : elle avait du courage maintenant. Le garçon versa du café à Julien, sans le regarder.

Amanda recevait de l'argent au comptoir; Julien était fier d'avoir osé parler; on se disputa à l'un des billards. Les cris et les démentis des joueurs, retentissant dans

cette salle immense, faisaient un tapage qui étonnait Julien. Amanda était rêveuse et baissait les yeux.

— Si vous voulez, mademoiselle, lui dit-il tout à coup avec assurance, je dirai que je suis votre cousin.

Ce petit air d'autorité plut à Amanda. Ce n'est pas un jeune homme de rien, pensa-t-elle. Elle lui dit fort vite, sans le regarder, car son œil était occupé à voir si quelqu'un s'approchait du comptoir :

— Moi, je suis de Genlis, près de Dijon ; dites que vous êtes aussi de Genlis et cousin de ma mère.

— Je n'y manquerai pas.

— Tous les jeudis à cinq heures, en été, MM. les séminaristes passent ici devant le café.

— Si vous pensez à moi, quand je passerai, ayez un bouquet de violettes à la main.

Amanda le regarda d'un air étonné ; ce regard changea le courage de Julien en témérité ; cependant il rougit beaucoup en lui disant :

— Je sens que je vous aime de l'amour le plus violent.

— Parlez donc plus bas, lui dit-elle d'un air effrayé.

Julien songeait à se rappeler les phrases d'un volume dépareillé de la *Nouvelle Héloïse*, qu'il avait trouvé à Vergy. Sa mémoire le servit bien ; depuis dix minutes il récitait la *Nouvelle Héloïse* à mademoiselle Amanda ravie, il était heureux de sa bravoure, quand tout à coup la belle Franc-Comtoise prit un air glacial. Un de ses amants paraissait à la porte du café.

Il s'approcha du comptoir, en sifflant et marchant des épaules ; il regarda Julien. A l'instant, l'imagination de celui-ci, toujours dans les extrêmes, ne fut remplie que d'idées de duel. Il pâlit beaucoup, éloigna sa tasse, prit une mine assurée, et regarda son rival fort attentivement. Comme ce rival baissait la tête en se versant familièrement un verre d'eau-de-vie sur le comptoir, d'un regard Amanda ordonna à Julien de baisser les yeux. Il obéit et pendant deux minutes, se tint immobile à sa place, pâle, résolu et ne songeant qu'à ce qui allait arriver ; il était vraiment bien en cet instant. Le rival avait été étonné des yeux de Julien ; son verre d'eau-de-vie avalé d'un trait, il dit un mot à Amanda, plaça ses deux mains dans les poches latérales de sa grosse redingote, et s'approcha d'un billard en soufflant¹ et regardant Julien. Celui-ci se leva transporté de colère ; mais il ne savait

comment s'y prendre pour être insolent. Il posa son petit paquet, et, de l'air le plus dandinant qu'il put, marcha vers le billard.

En vain la prudence lui disait : Mais avec un duel dès l'arrivée à Besançon, la carrière ecclésiastique est perdue.

— Qu'importe, il ne sera pas dit que je manque un insolent.

Amanda vit son courage; il faisait un joli contraste avec la naïveté de ses manières; en un instant, elle le préféra au grand jeune homme en redingote. Elle se leva, et, tout en ayant l'air de suivre de l'œil quelqu'un qui passait dans la rue, elle vint se placer rapidement entre lui et le billard :

— Gardez-vous de regarder de travers ce monsieur, c'est mon beau-frère.

— Que m'importe ? Il m'a regardé.

— Voulez-vous me rendre malheureuse ? Sans doute, il vous a regardé, peut-être même il va venir vous parler. Je lui ai dit que vous êtes un parent de ma mère, et que vous arrivez de Genlis. Lui est Franc-Comtois et n'a jamais dépassé Dôle, sur la route de la Bourgogne; ainsi dites ce que vous voudrez, ne craignez rien.

Julien hésitait encore; elle ajouta bien vite, son imagination de dame de comptoir lui fournissant des mensonges en abondance :

— Sans doute il vous a regardé, mais c'est au moment où il me demandait qui vous êtes; c'est un homme qui est *manant* avec tout le monde, il n'a pas voulu vous insulter.

L'œil de Julien suivait le prétendu beau-frère; il le vit acheter un numéro à la poule que l'on jouait au plus éloigné des deux billards. Julien entendit sa grosse voix qui criait d'un ton menaçant : *Je prends à faire !* Il passa vivement derrière mademoiselle Amanda, et fit un pas vers le billard. Amanda le saisit par le bras :

— Venez me payer d'abord, lui dit-elle.

C'est juste, pensa Julien; elle a peur que je ne sorte sans payer. Amanda était aussi agitée que lui et fort rouge; elle lui rendit de la monnaie le plus lentement qu'elle put, tout en lui répétant à voix basse :

— Sortez à l'instant du café, ou je ne vous aime plus; et cependant je vous aime bien.

Julien sortit, en effet, mais lentement. N'est-il pas de mon devoir, se répétait-il, d'aller regarder à mon tour

en soufflant ce grossier personnage ? Cette incertitude le retint une heure, sur le boulevard, devant le café; il regardait si son homme sortait. Il ne parut pas, et Julien s'éloigna.

Il n'était à Besançon que depuis quelques heures, et déjà il avait conquis un remords. Le vieux chirurgien-major lui avait donné autrefois, malgré sa goutte, quelques leçons d'escrime; telle était toute la science que Julien trouvait au service de sa colère. Mais cet embarras n'eût rien été s'il eût su comment se fâcher autrement qu'en donnant un soufflet; et, si l'on en venait aux coups de poings, son rival, homme énorme, l'eût battu et puis planté là.

Pour un pauvre diable comme moi, se dit Julien, sans protecteurs et sans argent, il n'y aura pas grande différence entre un séminaire et une prison; il faut que je dépose mes habits bourgeois dans quelque auberge, où je reprendrai mon habit noir. Si jamais je parviens à sortir du séminaire pour quelques heures, je pourrai fort bien, avec mes habits bourgeois, revoir mademoiselle Amanda. Ce raisonnement était beau; mais Julien passant devant toutes les auberges, n'osait entrer dans aucune.

Enfin, comme il repassait devant l'hôtel des Ambassadeurs, ses yeux inquiets rencontrèrent ceux d'une grosse femme, encore assez jeune, haute en couleur, à l'air heureux et gai. Il s'approcha d'elle et lui raconta son histoire.

— Certainement, mon joli petit abbé, lui dit l'hôtesse des Ambassadeurs, je vous garderai vos habits bourgeois et même les ferai épousseter souvent. De ce temps-ci, il ne fait pas bon laisser un habit de drap sans le toucher. Elle prit une clef et le conduisit elle-même dans une chambre, en lui recommandant d'écrire la note de ce qu'il laissait.

— Bon Dieu! que vous avez bonne mine comme ça, M. l'abbé Sorel, lui dit la grosse femme, quand il descendit à la cuisine, je m'en vais vous faire servir un bon dîner; et, ajouta-t-elle à voix basse, il ne vous coûtera que vingt sols, au lieu de cinquante que tout le monde paye; car il faut bien ménager votre petit *boursicot*.

— J'ai dix louis, répliqua Julien avec une certaine fierté.

— Ah! bon Dieu, répondit la bonne hôtesse alarmée, ne parlez pas si haut; il y a bien des mauvais sujets dans

Besançon. On vous volera cela en moins de rien. Surtout n'entrez jamais dans les cafés, ils sont remplis de mauvais sujets.

— Vraiment! dit Julien, à qui ce mot donnait à penser.

— Ne venez jamais que chez moi, je vous ferai faire du café. Rappelez-vous que vous trouverez toujours ici une amie et un bon dîner à vingt sols; c'est parler, ça, j'espère. Allez vous mettre à table, je vais vous servir moi-même.

— Je ne saurai manger, lui dit Julien, je suis trop ému, je vais entrer au séminaire en sortant de chez vous.

La bonne femme ne le laissa partir qu'après avoir rempli ses poches de provisions. Enfin Julien s'achemina vers le lieu terrible; l'hôtesse, de dessus sa porte, lui en indiquait la route.

CHAPITRE XXV

LE SÉMINAIRE

Trois cent trente-six dîners à 83 centimes, trois cent trente-six soupers à 28 centimes, du chocolat à qui de droit; combien y a-t-il à gagner sur la soumission ?

Le VALENOD de Besançon.

IL vit de loin la croix de fer doré sur la porte; il approcha lentement; ses jambes semblaient se dérober sous lui. Voilà donc cet enfer sur la terre, dont je ne pourrai sortir! Enfin il se décida à sonner. Le bruit de la cloche retentit comme dans un lieu solitaire. Au bout de dix minutes, un homme pâle, vêtu de noir, vint lui ouvrir. Julien le regarda et aussitôt baissa les yeux. Ce portier avait une physionomie singulière. La pupille saillante et verte de ses yeux s'arrondissait comme celle d'un chat; les contours immobiles de ses paupières annonçaient l'impossibilité de toute sympathie; ses lèvres minces se développaient en demi-cercle sur des dents qui

avançaient. Cependant cette physionomie ne montrait pas le crime, mais plutôt cette insensibilité parfaite qui inspire bien plus de terreur à la jeunesse. Le seul sentiment que le regard rapide de Julien put deviner sur cette longue figure dévote fut un mépris profond pour tout ce dont on voudrait lui parler, et qui ne serait pas l'intérêt du ciel.

Julien releva les yeux avec effort, et d'une voix que le battement de cœur rendait tremblante, il expliqua qu'il désirait parler à M. Pirard, le directeur du séminaire. Sans dire une parole, l'homme noir lui fit signe de le suivre. Ils montèrent deux étages par un large escalier à rampe de bois, dont les marches déjetées penchaient tout à fait du côté opposé au mur, et semblaient prêtes à tomber. Une petite porte, surmontée d'une grande croix de cimetière en bois blanc peint en noir, fut ouverte avec difficulté, et le portier le fit entrer dans une chambre sombre et basse, dont les murs blanchis à la chaux étaient garnis de deux grands tableaux noircis par le temps. Là Julien fut laissé seul; il était atterré, son cœur battait violemment; il eût été heureux d'oser pleurer. Un silence de mort régnait dans toute la maison.

Au bout d'un quart d'heure, qui lui parut une journée, le portier à figure sinistre reparut sur le pas d'une porte à l'autre extrémité de la chambre, et, sans daigner parler, lui fit signe d'avancer. Il entra dans une pièce encore plus grande que la première et fort mal éclairée. Les murs aussi étaient blanchis; mais il n'y avait pas de meubles. Seulement dans un coin près de la porte. Julien vit en passant un lit de bois blanc, deux chaises de paille, et un petit fauteuil en planche de sapin sans coussin. A l'autre extrémité de la chambre, près d'une petite fenêtre, à vitres jaunies, garnie de vases de fleurs tenus salement, il aperçut un homme assis devant une table, et couvert d'une soutane délabrée; il avait l'air en colère, et prenait l'un après l'autre une foule de petits carrés de papier qu'il rangeait sur sa table, après y avoir écrit quelques mots. Il ne s'apercevait pas de la présence de Julien. Celui-ci était immobile, debout vers le milieu de la chambre, là où l'avait laissé le portier, qui était ressorti en fermant la porte.

Dix minutes se passèrent ainsi; l'homme mal vêtu écrivait toujours. L'émotion et la terreur de Julien étaient

telles, qu'il lui semblait être sur le point de tomber. Un philosophe eût dit, peut-être en se trompant : C'est la violente impression du laid sur une âme faite pour aimer ce qui est beau.

L'homme qui écrivait leva la tête; Julien ne s'en aperçut qu'au bout d'un moment, et même, après l'avoir vu, il restait encore immobile comme frappé à mort par le regard terrible dont il était l'objet. Les yeux troublés de Julien distinguaient à peine une figure longue et toute couverte de taches rouges, excepté sur le front, qui laissait voir une pâleur mortelle. Entre ces joues rouges et ce front blanc, brillaient deux petits yeux noirs faits pour effrayer le plus brave. Les vastes contours¹ de ce front étaient marqués par des cheveux épais, plats et d'un noir de jais.

— Voulez-vous approcher, oui ou non ? dit enfin cet homme avec impatience.

Julien s'avança d'un pas mal assuré, et enfin, prêt à tomber et pâle, comme de sa vie il ne l'avait été, il s'arrêta à trois pas de la petite table de bois blanc couverte de carrés de papier.

— Plus près, dit l'homme.

Julien s'avança encore en étendant la main, comme cherchant à s'appuyer sur quelque chose.

— Votre nom ?

— Julien Sorel.

— Vous avez bien tardé, lui dit-on, en attachant de nouveau sur lui un œil terrible.

Julien ne put supporter ce regard; étendant la main comme pour se soutenir, il tomba tout de son long sur le plancher².

L'homme sonna. Julien n'avait perdu que l'usage des yeux et la force de se mouvoir; il entendit des pas qui s'approchaient.

On le releva, on le plaça sur le petit fauteuil de bois blanc. Il entendit l'homme terrible qui disait au portier :

— Il tombe du haut mal apparemment, il ne manquait plus que ça.

Quand Julien put ouvrir les yeux, l'homme à la figure rouge continuait à écrire; le portier avait disparu. Il faut avoir du courage, se dit notre héros, et surtout cacher ce que je sens : il éprouvait un violent mal de cœur; s'il m'arrive un accident, Dieu sait ce qu'on pensera de moi.

Enfin l'homme cessa d'écrire, et regardant Julien de côté :

— Êtes-vous en état de me répondre ?

— Oui, monsieur, dit Julien, d'une voix affaiblie.

— Ah! c'est heureux.

L'homme noir s'était levé à demi et cherchait avec impatience une lettre dans le tiroir de sa table de sapin qui s'ouvrit en criant. Il la trouva, s'assit lentement, et regardant de nouveau Julien, d'un air à lui arracher le peu de vie qui lui restait :

— Vous m'êtes recommandé par M. Chélan, c'était le meilleur curé du diocèse, homme vertueux s'il en fut, et mon ami depuis trente ans.

— Ah! c'est à M. Pirard que j'ai l'honneur de parler, dit Julien d'une voix mourante.

— Apparemment, répliqua le directeur du séminaire en le regardant avec humeur.

Il y eut un redoublement d'éclat dans ses petits yeux, suivi d'un mouvement involontaire des muscles des coins de la bouche. C'était la physionomie du tigre goûtant par avance le plaisir de dévorer sa proie.

— La lettre de Chélan est courte, dit-il, comme se parlant à lui-même. *Intelligenti pauca* : par le temps qui court, on ne saurait écrire trop peu. Il lut haut :

« Je vous adresse Julien Sorel, de cette paroisse, que j'ai baptisé il y aura bientôt vingt ans; fils d'un charpentier riche, mais qui ne lui donne rien. Julien sera un ouvrier remarquable dans la vigne du Seigneur. La mémoire, l'intelligence ne manquent point, il y a de la réflexion. Sa vocation sera-t-elle durable ? est-elle sincère ?

— *Sincère !* répéta l'abbé Pirard d'un air étonné, et en regardant Julien; mais déjà le regard de l'abbé était moins dénué de toute humanité; *sincère !* répéta-t-il en baissant la voix et reprenant sa lecture :

« Je vous demande pour Julien Sorel une bourse; il la méritera en subissant les examens nécessaires. Je lui ai montré un peu de théologie, de cette ancienne et bonne théologie des Bossuet, des Arnauld, des Fleury. Si ce sujet ne vous convient pas, renvoyez-le-moi; le directeur du dépôt de mendicité, que vous connaissez bien, lui offre huit cents francs pour être précepteur de ses enfants. — Mon intérieur est tranquille, grâce à Dieu. Je m'accoutume au coup terrible. *Vale et me ama.* »

L'abbé Pirard, ralentissant la voix comme il lisait la signature, prononça avec un soupir le mot *Chélan*.

— Il est tranquille, dit-il; en effet, sa vertu méritait cette récompense; Dieu puisse-t-il me l'accorder le cas échéant!

Il regarda le ciel et fit un signe de croix. A la vue de ce signe sacré, Julien sentit diminuer l'horreur profonde qui, depuis son entrée dans cette maison, l'avait glacé.

— J'ai ici trois cent vingt-et-un aspirants à l'état le plus saint, dit enfin l'abbé Pirard, d'un ton de voix sévère, mais non méchant; sept ou huit seulement me sont recommandés par des hommes tels que l'abbé Chélan; ainsi parmi les trois cent vingt-et-un, vous allez être le neuvième. Mais ma protection n'est ni faveur, ni faiblesse, elle est redoublement de soins et de sévérité contre les vices. Allez fermer cette porte à clef.

Julien fit un effort pour marcher et réussit à ne pas tomber. Il remarqua qu'une petite fenêtre, voisine de la porte d'entrée, donnait sur la campagne. Il regarda les arbres; cette vue lui fit du bien, comme s'il eût aperçu d'anciens amis.

— *Loquerisne linguam latinam?* (Parlez-vous latin?) lui dit l'abbé Pirard, comme il revenait.

— *Ita, pater optime* (oui, mon excellent père), répondit Julien, revenant un peu à lui. Certainement, jamais homme au monde ne lui avait paru moins excellent que M. Pirard, depuis une demi-heure.

L'entretien continua en latin. L'expression des yeux de l'abbé s'adoucissait; Julien reprenait quelque sang-froid. Que je suis faible, pensa-t-il, de m'en laisser imposer par ces apparences de vertu! cet homme sera tout simplement un fripon comme M. Maslon; et Julien s'applaudit d'avoir caché presque tout son argent dans ses bottes.

L'abbé Pirard examina Julien sur la théologie, il fut surpris de l'étendue de son savoir. Son étonnement augmenta quand il l'interrogea en particulier sur les saintes Écritures. Mais quand il arriva aux questions sur la doctrine des Pères, il s'aperçut que Julien ignorait presque jusqu'aux noms de saint Jérôme, de saint Augustin, de saint Bonaventure, de saint Basile, etc., etc.

Au fait, pensa l'abbé Pirard, voilà bien cette tendance fatale au protestantisme que j'ai toujours reprochée à

Chélan. Une connaissance approfondie et trop approfondie des saintes Écritures.

(Julien venait de lui parler, sans être interrogé à ce sujet, du temps *véritable* où avaient été écrits la Genèse, le Pentateuque, etc.)

A quoi mène ce raisonnement infini sur les saintes Écritures, pensa l'abbé Pirard, si ce n'est à l'*examen personnel*, c'est-à-dire au plus affreux protestantisme ? Et à côté de cette science imprudente, rien sur les Pères qui puisse compenser cette tendance.

Mais l'étonnement du directeur du séminaire n'eut plus de bornes, lorsque, interrogeant Julien sur l'autorité du Pape, et s'attendant aux maximes de l'ancienne Église gallicane, le jeune homme lui récita tout le livre de M. de Maistre.

Singulier homme que ce Chélan, pensa l'abbé Pirard ; lui a-t-il montré ce livre pour lui apprendre à s'en moquer ?

Ce fut en vain qu'il interrogea Julien pour tâcher de deviner s'il croyait sérieusement à la doctrine de M. de Maistre. Le jeune homme ne répondait qu'avec sa mémoire. De ce moment, Julien fut réellement très bien, il sentait qu'il était maître de soi. Après un examen fort long, il lui sembla que la sévérité de M. Pirard envers lui n'était plus affectée. En effet, sans les principes de gravité austère que, depuis quinze ans, il s'était imposés envers ses élèves en théologie, le directeur du séminaire eût embrassé Julien au nom de la logique, tant il trouvait de clarté, de précision et de netteté dans ses réponses.

Voilà un esprit hardi et sain, se disait-il, mais *corpus debile* (le corps est faible).

— Tombez-vous souvent ainsi ? dit-il à Julien en français et lui montrant du doigt le plancher.

— C'est la première fois de ma vie, la figure du portier m'avait glacé, ajouta Julien en rougissant comme un enfant.

L'abbé Pirard sourit presque.

— Voilà l'effet des vaines pompes du monde ; vous êtes accoutumé apparemment à des visages riants, véritables théâtres de mensonge. La vérité est austère, monsieur. Mais notre tâche ici-bas n'est-elle pas austère aussi ? Il faudra veiller à ce que votre conscience se tienne en garde contre cette faiblesse : *Trop de sensibilité aux vaines grâces de l'extérieur.*

Si vous ne m'étiez pas recommandé, dit l'abbé Pirard en reprenant la langue latine avec un plaisir marqué, si vous ne m'étiez pas recommandé par un homme tel que l'abbé Chélan, je vous parlerais le vain langage de ce monde auquel il paraît que vous êtes trop accoutumé. La bourse entière que vous sollicitez, vous dirais-je, est la chose du monde la plus difficile à obtenir. Mais l'abbé Chélan a mérité bien peu, par cinquante-six ans de travaux apostoliques, s'il ne peut disposer d'une bourse au séminaire.

Après ces mots, l'abbé Pirard recommanda à Julien de n'entrer dans aucune société ou congrégation secrète sans son consentement.

— Je vous en donne ma parole d'honneur, dit Julien avec l'épanouissement de cœur d'un honnête homme.

Le directeur du séminaire sourit pour la première fois.

— Ce mot n'est point de mise ici, lui dit-il, il rappelle trop le vain honneur des gens du monde qui les conduit à tant de fautes, et souvent à des crimes. Vous me devez la sainte obéissance en vertu du paragraphe dix-sept de la bulle *Unam Ecclesiam* de saint Pie V. Je suis votre supérieur ecclésiastique. Dans cette maison, entendre, mon très cher fils, c'est obéir. Combien avez-vous d'argent ?

Nous y voici, se dit Julien, c'était pour cela qu'était le très cher fils.

— Trente-cinq francs, mon père.

— Écrivez soigneusement l'emploi de cet argent; vous aurez à m'en rendre compte.

Cette pénible séance avait duré trois heures; Julien appela le portier.

— Allez installer Julien Sorel dans la cellule n° 103, dit l'abbé Pirard à cet homme.

Par une grande distinction, il accordait à Julien un logement séparé.

— Portez-y sa malle, ajouta-t-il.

Julien baissa les yeux et reconnut¹ sa malle précisément en face de lui; il la regardait depuis trois heures, et ne l'avait pas reconnue.

En arrivant au n° 103, c'était une petite chambrette de huit pieds en carré, au dernier étage de la maison, Julien remarqua qu'elle donnait sur les remparts, et par delà on apercevait la jolie plaine que le Doubs sépare de la ville.

Quelle vue charmante! s'écria Julien; en se parlant ainsi il ne sentait pas ce qu'exprimaient ces mots. Les sensations si violentes qu'il avait éprouvées depuis le peu de temps qu'il était à Besançon avaient entièrement épuisé ses forces. Il s'assit près de la fenêtre sur l'unique chaise de bois qui fût dans sa cellule, et tomba aussitôt dans un profond sommeil. Il n'entendit point la cloche du souper, ni celle du salut; on l'avait oublié.

Quand les premiers rayons du soleil le réveillèrent le lendemain matin, il se trouva couché sur le plancher.

CHAPITRE XXVI

LE MONDE OU CE QUI MANQUE AU RICHE

Je suis seul sur la terre, personne ne daigne penser à moi. Tous ceux que je vois faire fortune ont une effronterie et une dureté de cœur que je ne me sens point. Ils me haïssent à cause de ma bonté facile. Ah! bientôt je mourrai, soit de faim, soit du malheur de voir les hommes si durs.

YOUNG.

IL se hâta de brosser son habit et de descendre, il était en retard. Un sous-maître le gronda sévèrement; au lieu de chercher à se justifier, Julien croisa les bras sur sa poitrine :

— *Peccavi, pater optime* (j'ai péché, j'avoue ma faute, ô mon père), dit-il d'un air contrit.

Ce début eut un grand succès. Les gens adroits parmi les séminaristes virent qu'ils avaient affaire à un homme qui n'en était pas aux éléments du métier. L'heure de la récréation arriva. Julien se vit l'objet de la curiosité générale. Mais on ne trouva chez lui que réserve et silence. Suivant les maximes qu'il s'était faites, il considéra ses trois cent vingt-et-un camarades comme des ennemis; le plus dangereux de tous à ses yeux était l'abbé Pirard.

Peu de jours après, Julien eut à choisir un confesseur, on lui présenta une liste.

Eh! bon Dieu! pour qui me prend-on, se dit-il, croit-on que je ne comprenne pas *ce que parler veut dire*? et il choisit l'abbé Pirard.

Sans qu'il s'en doutât, cette démarche était décisive. Un petit séminariste tout jeune, natif de Verrières, et qui, dès le premier jour, s'était déclaré son ami, lui apprit que s'il eût choisi M. Caстанède, le sous-directeur du séminaire, il eût peut-être agi avec plus de prudence.

— L'abbé Caстанède est l'ennemi de M. Pirard qu'on soupçonne de jansénisme, ajouta le petit séminariste en se penchant vers son oreille.

Toutes les premières démarches de notre héros qui se croyait si prudent furent, comme le choix d'un confesseur, des étourderies. Égaré par toute la présomption d'un homme à imagination, il prenait ses intentions pour des faits, et se croyait un hypocrite consommé. Sa folie allait jusqu'à se reprocher ses succès dans cet art de la faiblesse.

Hélas! c'est ma seule arme! à une autre époque, se disait-il, c'est par des actions parlantes en face de l'ennemi que j'aurais gagné *mon pain*.

Julien, satisfait de sa conduite, regardait autour de lui; il trouvait partout l'apparence de la vertu la plus pure.

Huit ou dix séminaristes vivaient en odeur de sainteté et avaient des visions comme sainte Thérèse et saint François, lorsqu'il reçut les stigmates sur le mont *Verna*¹, dans l'Apennin. Mais c'était un grand secret, leurs amis le cachaient. Ces pauvres jeunes gens à visions étaient presque toujours à l'infirmerie. Une centaine d'autres réunissaient à une foi robuste une infatigable application. Ils travaillaient au point de se rendre malades, mais sans apprendre grand'chose. Deux ou trois se distinguaient par un talent réel, et, entre autres, un nommé Chazel; mais Julien se sentait de l'éloignement pour eux, et eux pour lui.

Le reste des trois cent vingt-et-un séminaristes ne se composait que d'êtres grossiers qui n'étaient pas bien sûrs de comprendre les mots latins qu'ils répétaient tout le long de la journée. Presque tous étaient des fils de paysans, et ils aimaient mieux gagner leur pain en récitant

quelques mots latins qu'en piochant la terre. C'est d'après cette observation que, dès les premiers jours, Julien se promet de rapides succès. Dans tout service, il faut des gens intelligents, car enfin il y a un travail à faire, se disait-il. Sous Napoléon, j'eusse été sergent; parmi ces futurs curés, je serai grand vicaire.

Tous ces pauvres diables, ajoutait-il, manouvriers dès l'enfance, ont vécu, jusqu'à leur arrivée ici, de lait caillé et de pain noir. Dans leurs chaumières, ils ne mangeaient de la viande que cinq ou six fois par an. Semblables aux soldats romains qui trouvaient la guerre un temps de repos, ces grossiers paysans sont enchantés des délices du séminaire.

Julien ne lisait jamais dans leur œil morne que le besoin physique satisfait après le dîner, et le plaisir physique attendu avant le repas. Tels étaient les gens au milieu desquels il fallait se distinguer; mais ce que Julien ne savait pas, ce qu'on se gardait de lui dire, c'est que, être le premier dans les différents cours de dogme, d'histoire ecclésiastique, etc., etc., que l'on suit au séminaire, n'était à leurs yeux qu'un péché *splendide*. Depuis Voltaire, depuis le gouvernement des deux chambres, qui n'est au fond que *méfiance et examen personnel*, et donne à l'esprit des peuples cette mauvaise habitude de *se méfier*, l'Église de France semble avoir compris que les livres sont ses vrais ennemis. C'est la soumission de cœur qui est tout à ses yeux. Réussir dans les études, même sacrées, lui est suspect, et à bon droit. Qui empêchera l'homme supérieur de passer de l'autre côté comme Sieyès ou Grégoire¹! L'Église tremblante s'attache au pape comme à la seule chance de salut. Le pape seul peut essayer de paralyser l'examen personnel, et, par les pieuses pompes des cérémonies de sa cour, faire impression sur l'esprit ennuyé et malade des gens du monde.

Julien, pénétrant à demi ces diverses vérités, que cependant toutes les paroles prononcées dans un séminaire tendent à démentir, tombait dans une mélancolie profonde. Il travaillait beaucoup, et réussissait rapidement à apprendre des choses très utiles à un prêtre, très fausses à ses yeux, et auxquelles il ne mettait aucun intérêt. Il croyait n'avoir rien autre chose à faire.

Suis-je donc oublié de toute la terre? pensait-il. Il ne savait pas que M. Pirard avait reçu et jeté au feu quelques

lettres timbrées de Dijon, et où, malgré les formes du style le plus convenable, perçait la passion la plus vive. De grands remords semblaient combattre cet amour. Tant mieux, pensait l'abbé Pirard, ce n'est pas du moins une femme impie que ce jeune homme a aimée.

Un jour, l'abbé Pirard ouvrit une lettre qui semblait à demi effacée par les larmes, c'était un éternel adieu. Enfin, disait-on à Julien, le ciel m'a fait la grâce de haïr, non l'auteur de ma faute, il sera toujours ce que j'aurai de plus cher au monde, mais ma faute en elle-même. Le sacrifice est fait, mon ami. Ce n'est pas sans larmes, comme vous voyez. Le salut des êtres auxquels je me dois et que vous avez tant aimés, l'emporte. Un Dieu juste mais terrible, ne pourra plus se venger sur eux des crimes de leur mère. Adieu, Julien, soyez juste envers les hommes.

Cette fin de lettre était presque absolument illisible. On donnait une adresse à Dijon, et cependant on espérait que jamais Julien ne répondrait, ou que du moins il se servirait de paroles qu'une femme revenue à la vertu pourrait entendre sans rougir.

La mélancolie de Julien, aidée par la médiocre nourriture que fournissait au séminaire l'entrepreneur des dîners à 83 centimes, commençait à influencer sur sa santé, lorsqu'un matin Fouqué parut tout à coup dans sa chambre.

— Enfin j'ai pu entrer. Je suis venu cinq fois à Besançon, sans reproche, pour te voir. Toujours visage de bois. J'ai aposté quelqu'un à la porte du séminaire; pour quoi diable est-ce que tu ne sors jamais ?

— C'est une épreuve que je me suis imposée.

— Je te trouve bien changé. Enfin je te revois. Deux beaux écus de cinq francs viennent de m'apprendre que je n'étais qu'un sot de ne pas les avoir offerts dès le premier voyage.

La conversation fut infinie entre les deux amis. Julien changea de couleur lorsque Fouqué lui dit :

— A propos, sais-tu ? la mère de tes élèves est tombée dans la plus haute dévotion.

Et il parlait de cet air dégagé qui fait une si singulière impression sur l'âme passionnée de laquelle on bouleverse, sans s'en douter, les plus chers intérêts.

— Oui, mon ami, dans la dévotion la plus exaltée.

On dit qu'elle fait des pèlerinages. Mais, à la honte éternelle de l'abbé Maslon, qui a espionné si longtemps ce pauvre M. Chélan, madame de Rênal n'a pas voulu de lui. Elle va se confesser à Dijon ou à Besançon.

— Elle vient à Besançon, dit Julien le front couvert de rougeur.

— Assez souvent, répondit Fouqué d'un air interrogatif.

— As-tu des *Constitutionnels* sur toi ?

— Que dis-tu ? répliqua Fouqué.

— Je te demande si tu as des *Constitutionnels* ? reprit Julien du ton de voix le plus tranquille. Ils se vendent trente sous le numéro ici.

— Quoi ! même au séminaire, des libéraux ! s'écria Fouqué. Pauvre Francel ajouta-t-il en prenant la voix hypocrite et le ton doux de l'abbé Maslon.

Cette visite eût fait une profonde impression sur notre héros, si dès le lendemain, un mot que lui adressa ce petit séminariste de Verrières qui lui semblait si enfant, ne lui eût fait faire une importante découverte. Depuis qu'il était au séminaire, la conduite de Julien n'avait été qu'une suite de fausses démarches. Il se moqua de lui-même avec amertume.

A la vérité, les actions importantes de sa vie étaient savamment conduites ; mais il ne soignait pas les détails, et les habiles au séminaire ne regardent qu'aux détails. Aussi, passait-il déjà parmi ses camarades pour un *esprit fort*. Il avait été trahi par une foule de petites actions.

A leurs yeux, il était convaincu de ce vice énorme, *il pensait, il jugeait par lui-même*, au lieu de suivre aveuglément l'autorité et l'exemple. L'abbé Pirard ne lui avait été d'aucun secours ; il ne lui avait pas adressé une seule fois la parole hors du tribunal de la pénitence, où encore il écoutait plus qu'il ne parlait. Il en eût été bien autrement s'il eût choisi l'abbé Castanède.

Du moment que Julien se fut aperçu de sa folie, il ne s'ennuya plus. Il voulut connaître toute l'étendue du mal, et, à cet effet, sortit un peu de ce silence hautain et obstiné avec lequel il repoussait ses camarades. Ce fut alors qu'on se vengea de lui. Ses avances furent accueillies par un mépris qui alla jusqu'à la dérision. Il reconnut que, depuis son entrée au séminaire, il n'y avait pas eu une heure, surtout pendant les récréations, qui n'eût

porté conséquence pour ou contre lui, qui n'eût augmenté le nombre de ses ennemis, ou ne lui eût concilié la bienveillance de quelque séminariste sincèrement vertueux ou un peu moins grossier que les autres. Le mal à réparer était immense, la tâche fort difficile. Désormais l'attention de Julien fut sans cesse sur ses gardes; il s'agissait de se dessiner un caractère tout nouveau.

Les mouvements de ses yeux, par exemple, lui donnèrent beaucoup de peine. Ce n'est pas sans raison qu'en ces lieux-là on les porte baissés. Quelle n'était pas ma présomption à Verrières! se disait Julien, je croyais vivre; je me préparais seulement à la vie; me voici enfin dans le monde, tel que je le trouverai jusqu'à la fin de mon rôle, entouré de vrais ennemis. Quelle immense difficulté, ajoutait-il, que cette hypocrisie de chaque minute! c'est à faire pâlir les travaux d'Hercule. L'Hercule des temps modernes, c'est Sixte-Quint, trompant quinze années de suite, par sa modestie, quarante cardinaux qui l'avaient vu vif et hautain pendant toute sa jeunesse.

La science n'est donc rien ici! se disait-il avec dépit; les progrès dans le dogme, dans l'histoire sacrée, etc., ne comptent qu'en apparence. Tout ce qu'on dit à ce sujet est destiné à faire tomber dans le piège les fous tels que moi. Hélas! mon seul mérite consistait dans mes progrès rapides, dans ma façon de saisir ces balivernes. Est-ce qu'au fond ils les estimeraient à leur vraie valeur? les jugent-ils comme moi? Et j'avais la sottise d'en être fier! Ces premières places que j'obtiens toujours n'ont servi qu'à me donner des ennemis acharnés¹. Chazel, qui a plus de science que moi, jette toujours dans ses compositions quelque balourdise qui le fait reléguer à la cinquantième place; s'il obtient la première, c'est par distraction. Ah! qu'un mot, un seul mot de M. Pirard m'eût été utile!

Du moment que Julien fut détrompé, les longs exercices de piété ascétique, tels que le chapelet cinq fois la semaine, les cantiques au Sacré-Cœur, etc., etc., qui lui semblaient si mortellement ennuyeux, devinrent ses moments d'action les plus intéressants. En réfléchissant sévèrement sur lui-même, et cherchant surtout à ne pas s'exagérer ses moyens, Julien n'aspira pas d'emblée, comme les séminaristes qui servaient de modèles aux

autres, à faire à chaque instant des actions *significatives*, c'est-à-dire prouvant un genre de perfection chrétienne. Au séminaire, il est une façon de manger un œuf à la coque qui annonce les progrès faits dans la vie dévote.

Le lecteur, qui sourit peut-être, daignerait-il se souvenir de toutes les fautes que fit, en mangeant un œuf, l'abbé Delille invité à déjeuner chez une grande dame de la cour de Louis XVI.

Julien chercha d'abord à arriver au *non culpa*, c'est l'état du jeune séminariste dont la démarche, dont la façon de mouvoir les bras, les yeux, etc., n'indiquent à la vérité rien de mondain, mais ne montrent pas encore l'être absorbé par l'idée de l'autre vie, et le *pur néant* de celle-ci.

Sans cesse Julien trouvait écrites au charbon, sur les murs des corridors, des phrases telles que celle-ci : Qu'est-ce que soixante ans d'épreuves, mis en balance avec une éternité de délices ou une éternité d'huile bouillante en enfer ! Il ne les méprisa plus ; il comprit qu'il fallait les avoir sans cesse devant les yeux. Que ferai-je toute ma vie ? se disait-il ; je vendrai aux fidèles une place dans le ciel. Comment cette place leur sera-t-elle rendue visible ? par la différence de mon extérieur et de celui d'un laïc.

Après plusieurs mois d'application de tous les instants, Julien avait encore l'air de *penser*. Sa façon de remuer les yeux et de porter la bouche n'annonçait pas la foi implicite et prête à tout croire et à tout soutenir, même par le martyre. C'était avec colère que Julien se voyait primé dans ce genre par les paysans les plus grossiers. Il y avait de bonnes raisons pour qu'ils n'eussent pas l'air penseur.

Que de peine ne se donnait-il pas pour arriver à cette physionomie¹ de foi fervente et aveugle, prête à tout croire et à tout souffrir, que l'on trouve si fréquemment dans les couvents d'Italie, et dont, à nous autres laïcs, le Guerchin a laissé de si parfaits modèles dans ses tableaux d'églises*.

Les jours de grande fête, on donnait aux séminaristes des saucisses avec de la choucroute. Les voisins de table de Julien observèrent² qu'il était insensible à ce bonheur ;

* Voir au musée du Louvre, François, duc d'Aquitaine, déposant la cuirasse et prenant l'habit de moine (n. 1130).

ce fut là un de ses premiers crimes. Ses camarades y virent un trait odieux de la plus sottise hypocrisie; rien ne lui fit plus d'ennemis. Voyez ce bourgeois, voyez ce dédaigneux, disaient-ils, qui fait semblant de mépriser la meilleure *pitance*, des saucisses avec de la choucroute! fi, le vilain! l'orgueilleux! le damné¹!

Hélas! l'ignorance de ces jeunes paysans, mes camarades, est pour eux un avantage immense, s'écriait Julien dans ses moments de découragement. A leur arrivée au séminaire, le professeur n'a point à les délivrer de ce nombre effroyable d'idées mondaines que j'y apporte, et qu'ils lisent sur ma figure, quoi que je fasse.

Julien étudiait, avec une attention voisine de l'envie, les plus grossiers des petits paysans qui arrivaient au séminaire. Au moment où on les dépouillait de leur veste de ratine pour leur faire endosser la robe noire, leur éducation se bornait à un respect immense et sans bornes pour l'argent *sec et liquide*, comme on dit en Franche-Comté.

C'est la manière sacramentelle et héroïque d'exprimer l'idée sublime d'*argent comptant*.

Le bonheur, pour ces séminaristes, comme pour les héros des romans de Voltaire, consiste surtout à bien dîner. Julien découvrait chez presque tous un respect inné pour l'homme qui porte un habit de *drap fin*. Ce sentiment apprécie la *justice distributive*, telle que nous la donnent nos tribunaux, à sa valeur et même au-dessous de sa valeur. Que peut-on gagner, répétaient-ils souvent entre eux, à plaider contre un *gros*?

C'est le mot des vallées du Jura, pour exprimer un homme riche. Qu'on juge de leur respect pour l'être le plus riche de tous : le gouvernement!

Ne pas sourire avec respect au seul nom de M. le préfet passe, aux yeux des paysans de la Franche-Comté, pour une imprudence : or, l'imprudence chez le pauvre est rapidement punie par le manque de pain.

Après avoir été comme suffoqué dans les premiers temps par le sentiment du mépris, Julien finit par éprouver de la pitié : il était arrivé souvent aux pères de la plupart de ses camarades de rentrer le soir dans l'hiver à leur chaumière, et de n'y trouver ni pain, ni châtaignes, ni pommes de terre. Qu'y a-t-il donc d'étonnant, se disait Julien, si l'homme heureux, à leurs yeux, est d'abord celui qui vient de bien dîner, et ensuite celui qui possède

un bon habit ! Mes camarades ont une vocation ferme, c'est-à-dire qu'ils voient dans l'état ecclésiastique une longue continuation de ce bonheur : bien dîner et avoir un habit chaud en hiver.

Il arriva à Julien d'entendre un jeune séminariste, doué d'imagination, dire à son compagnon :

— Pourquoi ne deviendrais-je pas pape comme Sixte-Quint, qui gardait les pourceaux ?

— On ne fait pape que des Italiens, répondit l'ami ; mais pour sûr on tirera au sort parmi nous pour des places de grands vicaires, de chanoines, et peut-être d'évêques. M. P..., évêque de Châlons, est fils d'un tonnelier : c'est l'état de mon père.

Un jour, au milieu d'une leçon de dogme, l'abbé Pirard fit appeler Julien. Le pauvre jeune homme fut ravi de sortir de l'atmosphère physique et morale au milieu de laquelle il était plongé.

Julien trouva chez M. le directeur l'accueil qui l'avait tant effrayé le jour de son entrée au séminaire.

— Expliquez-moi ce qui est écrit sur cette carte à jouer, lui dit-il en le regardant de façon à le faire rentrer sous terre.

Julien lut :

« Amanda Binet, au café de la Girafe, avant huit heures. Dire que l'on est de Genlis, et le cousin de ma mère. »

Julien vit l'immensité du danger ; la police de l'abbé Caстанède lui avait volé cette adresse.

— Le jour où j'entrai ici, répondit-il en regardant le front de l'abbé Pirard, car il ne pouvait supporter son œil terrible, j'étais tremblant : M. Chélan m'avait dit que c'était un lieu plein de délations et de méchancetés de tous les genres ; l'espionnage et la dénonciation entre camarades y sont encouragés. Le ciel le veut ainsi, pour montrer la vie telle qu'elle est aux jeunes prêtres, et leur inspirer le dégoût du monde et de ses pompes.

— Et c'est à moi que vous faites des phrases, dit l'abbé Pirard furieux. Petit coquin !

— A Verrières, reprit froidement Julien, mes frères me battaient lorsqu'ils avaient sujet d'être jaloux de moi...

— Au fait ! au fait ! s'écria M. Pirard, presque hors de lui.

Sans être le moins du monde intimidé, Julien reprit sa narration.

— Le jour de mon arrivée à Besançon, vers midi, j'avais faim, j'entrai dans un café. Mon cœur était rempli de répugnance pour un lieu si profane; mais je pensai que mon déjeuner me coûterait moins cher là qu'à l'auberge. Une dame, qui paraissait la maîtresse de la boutique, eut pitié de mon air novice. Besançon est rempli de mauvais sujets, me dit-elle, je crains pour vous, monsieur. S'il vous arrivait quelque mauvaise affaire, ayez recours à moi, envoyez chez moi avant huit heures. Si les portiers du séminaire refusent de faire votre commission, dites que vous êtes mon cousin, et natif de Genlis...

— Tout ce bavardage va être vérifié, s'écria l'abbé Pirard, qui, ne pouvant rester en place, se promenait dans la chambre.

Qu'on se rende dans sa cellule!

L'abbé suivit Julien et l'enferma à clef. Celui-ci se mit aussitôt à visiter sa malle, au fond de laquelle la fatale carte était précieusement cachée. Rien ne manquait dans la malle, mais il y avait plusieurs dérangements; cependant la clef ne le quittait jamais. Quel bonheur, se dit Julien, que, pendant le temps de mon aveuglement, je n'aie jamais accepté la permission de sortir, que M. Castanède m'offrait si souvent avec une bonté que je comprends maintenant. Peut-être j'aurais eu la faiblesse de changer d'habits, et d'aller voir la belle Amanda, je me serais perdu. Quand on a désespéré de tirer parti du renseignement de cette manière, pour ne pas la perdre, on en a fait une dénonciation.

Deux heures après, le directeur le fit appeler.

— Vous n'avez pas menti, lui dit-il avec un regard moins sévère; mais garder une telle adresse est une imprudence dont vous ne pouvez concevoir la gravité. Malheureux enfant! dans dix ans, peut-être, elle vous portera dommage.

CHAPITRE XXVII

PREMIÈRE EXPÉRIENCE DE LA VIE

Le temps présent, grand Dieu !
c'est l'arche du Seigneur. Malheur
à qui y touche.

DIDEROT.

LE lecteur voudra bien nous permettre de donner très peu de faits clairs et précis sur cette époque de la vie de Julien. Ce n'est pas qu'ils nous manquent, bien au contraire; mais, peut-être ce qu'il vit au Séminaire est-il trop noir pour le coloris modéré que l'on a cherché à conserver dans ces feuilles. Les contemporains qui souffrent de certaines choses ne peuvent s'en souvenir qu'avec une horreur qui paralyse tout autre plaisir, même celui de lire un conte.

Julien réussissait peu dans ses essais d'hypocrisie de gestes; il tomba dans des moments de dégoût et même de découragement complet. Il n'avait pas de succès, et encore dans une vilaine carrière. Le moindre secours extérieur eût suffi pour lui remettre le cœur¹, la difficulté à vaincre n'était pas bien grande; mais il était seul comme une barque abandonnée au milieu de l'Océan. Et quand je réussirais, se disait-il; avoir toute une vie à passer en si mauvaise compagnie! Des gloutons qui ne songent qu'à l'omelette au lard qu'ils dévoreront au dîner, ou des abbés Castanède, pour qui aucun crime n'est trop noir! Ils parviendront au pouvoir; mais à quel prix, grand Dieu!

La volonté de l'homme est puissante, je le lis partout; mais suffit-elle pour surmonter un tel dégoût? La tâche des grands hommes a été facile; quelque terrible que fût le danger, ils le trouvaient beau; et qui peut comprendre, excepté moi, la laideur de ce qui m'environne?

Ce moment fut le plus éprouvant de sa vie. Il lui était si facile de s'engager dans un des beaux régiments en garnison à Besançon! il pouvait se faire maître de latin; il lui fallait si peu pour sa subsistance! mais alors plus de

carrière, plus d'avenir pour son imagination : c'était mourir. Voici le détail d'une de ses tristes journées.

Ma présomption s'est si souvent applaudie de ce que j'étais différent des autres jeunes paysans ! Eh bien, j'ai assez vécu pour voir que *différence engendre haine*, se disait-il un matin. Cette grande vérité venait de lui être montrée par une de ses plus piquantes irréussites. Il avait travaillé huit jours à plaire à un élève qui vivait en odeur de sainteté. Il se promenait avec lui dans la cour, écoutant avec soumission des sottises à dormir debout. Tout à coup le temps tourna à l'orage, le tonnerre gronda, et le saint élève s'écria, le repoussant d'une façon grossière :

— Écoutez ; chacun pour soi dans ce monde, je ne veux pas être brûlé par le tonnerre : Dieu peut vous foudroyer comme un impie, comme un Voltaire.

Les dents serrées de rage et les yeux ouverts vers ce ciel sillonné par la foudre : Je mériterais d'être submergé, si je m'endors pendant la tempête ! s'écria Julien. Essayons la conquête de quelque autre cuistre.

Le cours d'histoire sacrée de l'abbé Caстанède sonna.

A ces jeunes paysans si effrayés du travail pénible et de la pauvreté de leurs pères, l'abbé Caстанède enseignait ce jour-là que cet être si terrible à leurs yeux, le gouvernement, n'avait de pouvoir réel et légitime qu'en vertu de la délégation du vicaire de Dieu sur la terre.

— Rendez-vous dignes des bontés du pape par la sainteté de votre vie, par votre obéissance, soyez *comme un bâton entre ses mains*, ajoutait-il, et vous allez obtenir une place superbe où vous commanderez en chef, loin de tout contrôle ; une place inamovible, dont le gouvernement paie le tiers des appointements, et les fidèles, formés par vos prédications, les deux autres tiers.

Au sortir de son cours, M. Caстанède s'arrêta dans la cour¹.

— C'est bien d'un curé que l'on peut dire : Tant vaut l'homme, tant vaut la place, disait-il aux élèves qui faisaient cercle autour de lui. J'ai connu, moi qui vous parle, des paroisses de montagne dont le casuel valait mieux que celui de bien des curés de ville. Il y avait autant d'argent, sans compter les chapons gras, les œufs, le beurre frais et mille agréments de détail ; et là le curé est le premier sans contredit : point de bon repas où il ne soit invité, fêté, etc.

A peine M. Castanède fut-il remonté chez lui que les élèves se divisèrent en groupes. Julien n'était d'aucun ; on le laissait comme une brebis galeuse. Dans tous les groupes, il voyait un élève jeter un sol en l'air, et s'il devinait juste au jeu de croix ou pile, ses camarades en concluaient qu'il aurait bientôt une de ces cures à riche casuel.

Vinrent ensuite les anecdotes. Tel jeune prêtre, à peine ordonné depuis un an, ayant offert un lapin privé à la servante d'un vieux curé, il avait obtenu d'être demandé pour vicaire, et, peu de mois après, car le curé était mort bien vite, l'avait remplacé dans la bonne cure. Tel autre avait réussi à se faire désigner pour successeur à la cure d'un gros bourg fort riche, en assistant à tous les repas du vieux curé paralytique, et lui découpant ses poulets avec grâce.

Les séminaristes, comme les jeunes gens dans toutes les carrières, s'exagèrent l'effet de ces petits moyens, qui ont de l'extraordinaire et frappent l'imagination.

Il faut, se disait Julien, que je me fasse à ces conversations. Quand on ne parlait pas de saucisses et de bonnes cures, on s'entretenait de la partie mondaine des doctrines ecclésiastiques ; des différends des évêques et des préfets, des maires et des curés. Julien voyait apparaître l'idée d'un second Dieu, mais d'un Dieu bien plus à craindre et bien plus puissant que l'autre ; ce second Dieu était le pape. On se disait, mais en baissant la voix, et quand on était bien sûr de n'être pas entendu par M. Pirard, que si le pape ne se donne pas la peine de nommer tous les préfets et tous les maires de France, c'est qu'il a commis à ce soin le roi de France, en le nommant fils aîné de l'Eglise.

Ce fut vers ce temps que Julien crut pouvoir tirer parti pour sa considération du livre *du Pape*, par M. de Maistre. A vrai dire, il étonna ses camarades ; mais ce fut encore un malheur. Il leur déplut en exposant mieux qu'eux-mêmes leurs propres opinions. M. Chélan avait été imprudent pour Julien comme il l'était pour lui-même. Après lui avoir donné l'habitude de raisonner juste et de ne pas se laisser payer de vaines paroles, il avait négligé de lui dire que, chez l'être peu considéré, cette habitude est un crime ; car tout bon raisonnement offense.

Le bien dire de Julien lui fut donc un nouveau crime.

Ses camarades, à force de songer à lui, parvinrent à exprimer d'un seul mot toute l'horreur qu'il leur inspirait : ils le surnommèrent MARTIN LUTHER ; surtout, disaient-ils, à cause de cette infernale logique qui le rend si fier.

Plusieurs jeunes séminaristes avaient des couleurs plus fraîches et pouvaient passer pour plus jolis garçons que Julien ; mais il avait les mains blanches et ne pouvait cacher certaines habitudes de propreté délicate. Cet avantage n'en était pas un dans la triste maison où le sort l'avait jeté. Les sales paysans au milieu desquels il vivait déclarèrent qu'il avait des mœurs fort relâchées. Nous craignons de fatiguer le lecteur du récit des mille infortunes de notre héros. Par exemple, les plus vigoureux de ses camarades voulurent prendre l'habitude de le battre ; il fut obligé de s'armer d'un compas de fer et d'annoncer, mais par signes, qu'il en ferait usage. Les signes ne peuvent pas figurer, dans un rapport d'espion, aussi avantageusement que des paroles.

CHAPITRE XXVIII

UNE PROCESSION

Tous les cœurs étaient émus. La présence de Dieu semblait descendue dans ces rues étroites et gothiques, tendues de toutes parts, et bien sablées par les soins des fidèles.

YOUNG.

JULIEN avait beau se faire petit et sot, il ne pouvait plaire, il était trop différent. Cependant, se disait-il, tous ces professeurs sont gens très fins et choisis entre mille ; comment n'aiment-ils pas mon humilité ? Un seul lui semblait abuser de sa complaisance à tout croire, et à sembler dupe de tout. C'était l'abbé Chas-Bernard, directeur des cérémonies de la cathédrale, où, depuis quinze ans, on lui faisait espérer une place de chanoine ; en attendant, il enseignait l'éloquence sacrée au séminaire. Dans le temps de son aveuglement, ce cours était

un de ceux où Julien se trouvait le plus habituellement le premier. L'abbé Chas était parti de là pour lui témoigner de l'amitié, et, à la sortie de son cours, il le prenait volontiers sous le bras pour faire quelques tours de jardin.

Où veut-il en venir, se disait Julien ? Il voyait avec étonnement que, pendant des heures entières, l'abbé Chas lui parlait des ornements possédés par la cathédrale. Elle avait dix-sept chasubles galonnées, outre les ornements de deuil. On espérait beaucoup de la vieille présidente de Rubempré¹ ; cette dame, âgée de quatre-vingt-dix ans, conservait, depuis soixante-dix ans au moins, ses robes de noce, en superbes étoffes de Lyon, brochées d'or. Figurez-vous, mon ami, disait l'abbé Chas en s'arrêtant tout court et ouvrant de grands yeux, que ces étoffes se tiennent droites, tant il y a d'or. On croit généralement dans Besançon² que, par le testament de la présidente, le *trésor* de la cathédrale sera augmenté de plus de dix chasubles, sans compter quatre ou cinq chapes pour les grandes fêtes. Je vais plus loin, ajoutait l'abbé Chas en baissant la voix, j'ai des raisons pour penser que la présidente nous laissera huit magnifiques flambeaux d'argent doré, que l'on suppose avoir été achetés en Italie, par le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, dont un de ses ancêtres fut le ministre favori.

Mais où cet homme veut-il en venir avec toute cette friperie, pensait Julien ? Cette préparation adroite dure depuis un siècle, et rien ne paraît. Il faut qu'il se méfie bien de moi ! Il est plus adroit que tous les autres, dont en quinze jours on devine si bien le but secret. Je comprends, l'ambition de celui-ci souffre depuis quinze ans !

Un soir, au milieu de la leçon d'armes, Julien fut appelé chez l'abbé Pirard, qui lui dit :

— C'est demain la fête du *Corpus Domini* (la Fête-Dieu). M. l'abbé Chas-Bernard a besoin de vous pour l'aider à orner la cathédrale, allez et obéissez.

L'abbé Pirard le rappela, et de l'air de la commisération, ajouta :

— C'est à vous de voir si vous voulez profiter de l'occasion pour vous écarter dans la ville.

— *Incedo per ignes*, répondit Julien (j'ai des ennemis cachés).

Le lendemain, dès le grand matin, Julien se rendit à la cathédrale, les yeux baissés. L'aspect des rues et de

l'activité qui commençait à régner dans la ville lui fit du bien. De toutes parts on tendait le devant des maisons pour la procession. Tout le temps qu'il avait passé au séminaire ne lui sembla plus qu'un instant. Sa pensée était à Vergy et à cette jolie Amanda Binet qu'il pouvait rencontrer, car son café n'était pas bien éloigné. Il aperçut de loin l'abbé Chas-Bernard sur la porte de sa chère cathédrale; c'était un gros homme à face réjouie et à l'air ouvert. Ce jour-là il était triomphant : — Je vous attendais, mon cher fils, s'écria-t-il, du plus loin qu'il vit Julien, soyez le bienvenu. La besogne de cette journée sera longue et rude, fortifions-nous par un premier déjeuner; le second viendra à dix heures pendant la grand'messe.

— Je désire, monsieur, lui dit Julien d'un air grave, n'être pas un instant seul; daignez remarquer, ajouta-t-il en lui montrant l'horloge au-dessus de leur tête, que j'arrive à cinq heures moins une minute.

— Ah! ces petits méchants du séminaire vous font peur! Vous êtes bien bon de penser à eux, dit l'abbé Chas, un chemin est-il moins beau, parce qu'il y a des épines dans les haies qui le bordent? Les voyageurs font route et laissent les épines méchantes se morfondre à leur place. Du reste, à l'ouvrage, mon cher ami, à l'ouvrage!

L'abbé Chas avait raison de dire que la besogne serait rude. Il y avait eu la veille une grande cérémonie funèbre à la cathédrale; l'on n'avait pu rien préparer; il fallait donc, en une seule matinée, revêtir tous les piliers gothiques qui forment les trois nefs d'une sorte d'habit de damas rouge qui monte à trente pieds de hauteur. M. l'évêque avait fait venir, par la malle-poste, quatre tapissiers de Paris, mais ces messieurs ne pouvaient suffire à tout, et loin d'encourager la maladresse de leurs camarades bisontins, ils la redoublaient en se moquant d'eux.

Julien vit qu'il fallait monter à l'échelle lui-même, son agilité le servit bien. Il se chargea de diriger les tapissiers de la ville. L'abbé Chas enchanté le regardait voltiger d'échelle en échelle. Quand tous les piliers furent revêtus de damas, il fut question d'aller placer cinq énormes bouquets de plumes sur le grand baldaquin, au-dessus du maître-autel. Un riche couronnement de bois doré est soutenu par huit grandes colonnes torses en marbre d'Italie. Mais, pour arriver au centre du baldaquin, au-dessus du tabernacle, il fallait marcher sur une vieille

l'église était restée dans un profond silence. Une demi-obscurité, une agréable fraîcheur y régnaient; elle était encore embaumée par le parfum des fleurs et de l'encens.

Le silence, la solitude profonde, la fraîcheur des longues nefs rendaient plus douce la rêverie de Julien. Il ne craignait point d'être troublé par l'abbé Chas, occupé dans une autre partie de l'édifice. Son âme avait presque abandonné son enveloppe mortelle, qui se promenait à pas lents dans l'aile du nord confiée à sa surveillance. Il était d'autant plus tranquille, qu'il s'était assuré qu'il n'y avait dans les confessionnaux que quelques femmes pieuses; son œil regardait sans voir.

Cependant sa distraction fut à demi vaincue par l'aspect de deux femmes fort bien mises qui étaient à genoux, l'une dans un confessionnal, et l'autre, tout près de la première, sur une chaise. Il regardait sans voir; cependant, soit sentiment vague de ses devoirs, soit admiration pour la mise noble et simple de ces dames, il remarqua qu'il n'y avait pas de prêtre dans ce confessionnal. Il est singulier, pensa-t-il, que ces belles dames ne soient pas à genoux devant quelque reposoir, si elles sont dévotes; ou placées avantageusement au premier rang de quelque balcon, si elles sont du monde. Comme cette robe est bien prise! quelle grâce! Il ralentit le pas pour chercher à les voir.

Celle qui était à genoux dans le confessionnal détourna un peu la tête en entendant le bruit des pas de Julien au milieu de ce grand silence. Tout à coup elle jeta un petit cri, et se trouva mal.

En perdant ses forces, cette dame à genoux tomba en arrière; son amie, qui était près d'elle, s'élança pour la secourir. En même temps Julien vit les épaules de la dame qui tombait en arrière. Un collier de grosses perles fines en torsade, de lui bien connu, frappa ses regards. Que devint-il en reconnaissant la chevelure de madame de Rênal! c'était elle. La dame qui cherchait à lui soutenir la tête et à l'empêcher de tomber tout à fait, était madame Derville. Julien, hors de lui, s'élança; la chute de madame de Rênal eût peut-être entraîné son amie, si Julien ne les eût soutenues. Il vit la tête de madame de Rênal pâle, absolument privée de sentiment, flottant sur son épaule. Il aida madame Derville à placer cette tête charmante sur l'appui d'une chaise de paille; il était à genoux.

Madame Derville se retourna et le reconnut :

— Fuyez, monsieur, fuyez ! lui dit-elle avec l'accent de la plus vive colère. Que surtout elle ne vous revoie pas. Votre vue doit en effet lui faire horreur, elle était si heureuse avant vous ! Votre procédé est atroce. Fuyez ; éloignez-vous, s'il vous reste quelque pudeur.

Ce mot fut dit avec tant d'autorité, et Julien était si faible dans ce moment, qu'il s'éloigna. Elle m'a toujours haï, dit-il en pensant à madame Derville.

Au même instant, le chant nasillard des premiers prêtres de la procession retentit dans l'église ; elle rentrait. L'abbé Chas-Bernard appela plusieurs fois Julien, qui d'abord ne l'entendit pas : il vint enfin le prendre par le bras derrière un pilier où Julien s'était réfugié à demi mort. Il voulait le présenter à l'évêque.

— Vous vous trouvez mal, mon enfant, lui dit l'abbé en le voyant si pâle et presque hors d'état de marcher ; vous avez trop travaillé. L'abbé lui donna le bras. Venez, asseyez-vous sur ce petit banc du donneur d'eau bénite, derrière moi ; je vous cacherai. Ils étaient alors à côté de la grande porte. Tranquillisez-vous, nous avons encore vingt bonnes minutes avant que Monseigneur ne paraisse. Tâchez de vous remettre ; quand il passera, je vous soulèverai, car je suis fort et vigoureux, malgré mon âge.

Mais quand l'évêque passa, Julien était tellement tremblant, que l'abbé Chas renonça à l'idée de le présenter.

— Ne vous affligez pas trop, lui dit-il, je retrouverai une occasion.

Le soir, il fit porter à la chapelle du séminaire dix livres de cierges économisés, dit-il, par les soins de Julien, et la rapidité avec laquelle il avait fait éteindre. Rien de moins vrai. Le pauvre garçon était éteint lui-même ; il n'avait pas eu une idée depuis la vue de madame de Rênal.

CHAPITRE XXIX

LE PREMIER AVANCEMENT

Il a connu son siècle, il a connu son département, et il est riche.

*Le Précurseur*¹.

JULIEN n'était pas encore revenu de la rêverie profonde où l'avait plongé l'événement de la cathédrale, lorsqu'un matin le sévère abbé Pirard le fit appeler.

— Voilà M. l'abbé Chas-Bernard qui m'écrit en votre faveur. Je suis assez content de l'ensemble de votre conduite. Vous êtes extrêmement imprudent et même étourdi, sans qu'il y paraisse; cependant, jusqu'ici le cœur est bon et même généreux; l'esprit est supérieur. Au total, je vois en vous une étincelle qu'il ne faut pas négliger.

Après quinze ans de travaux, je suis sur le point de sortir de cette maison : mon crime est d'avoir laissé les séminaristes à leur libre arbitre, et de n'avoir ni protégé, ni desservi cette société secrète dont vous m'avez parlé au tribunal de la pénitence. Avant de partir, je veux faire quelque chose pour vous; j'aurais agi deux mois plus tôt, car vous le méritez, sans la dénonciation fondée sur l'adresse d'Amanda Binet, trouvée chez vous. Je vous fais répétiteur pour le Nouveau et l'Ancien Testament.

Julien, transporté de reconnaissance, eut bien l'idée de se jeter à genoux et de remercier Dieu; mais il céda à un mouvement plus vrai. Il s'approcha de l'abbé Pirard et lui prit la main, qu'il porta à ses lèvres.

— Qu'est ceci ? s'écria le directeur d'un air fâché; mais les yeux de Julien en disaient encore plus que son action.

L'abbé Pirard le regarda avec étonnement, tel qu'un homme qui, depuis longues années², a perdu l'habitude de rencontrer des émotions délicates. Cette attention trahit le directeur; sa voix s'altéra.

— Eh bien! oui, mon enfant, je te suis attaché. Le ciel sait que c'est bien malgré moi. Je devrais être juste, et

n'avoir ni haine, ni amour, pour personne. Ta carrière sera pénible. Je vois en toi quelque chose qui offense le vulgaire. La jalousie et la calomnie te poursuivront. En quelque lieu que la Providence te place, tes compagnons ne te verront jamais sans te haïr; et s'ils feignent de t'aimer, ce sera pour te trahir plus sûrement. À cela, il n'y a qu'un remède : n'aie recours qu'à Dieu, qui t'a donné, pour te punir de ta présomption, cette nécessité d'être haï; que ta conduite soit pure; c'est la seule ressource que je te voie. Si tu tiens à la vérité d'une étreinte invincible, tôt ou tard tes ennemis seront confondus.

Il y avait si longtemps que Julien n'avait entendu une voix amie, qu'il faut lui pardonner une faiblesse : il fondit en larmes. L'abbé Pirard lui ouvrit les bras; ce moment fut bien doux pour tous les deux.

Julien était fou de joie; cet avancement était le premier qu'il obtenait; les avantages étaient immenses. Pour les concevoir, il faut avoir été condamné à passer des mois entiers sans un instant de solitude, et dans un contact immédiat avec des camarades pour le moins importuns, et la plupart intolérables. Leurs cris seuls eussent suffi pour porter le désordre dans une organisation délicate. La joie bruyante de ces paysans bien nourris et bien vêtus ne savait jouir d'elle-même, ne se croyait entière que lorsqu'ils criaient de toute la force de leurs poumons.

Maintenant, Julien dînait seul, ou à peu près, une heure plus tard que les autres séminaristes. Il avait une clef du jardin et pouvait s'y promener aux heures où il est désert.

À son grand étonnement, Julien s'aperçut qu'on le haïssait moins; il s'attendait, au contraire, à un redoublement de haine. Ce désir secret qu'on ne lui adressât pas la parole, qui était trop évident et lui valait tant d'ennemis, ne fut plus une marque de hauteur ridicule. Aux yeux de ces êtres grossiers qui l'entouraient, ce fut un juste sentiment de sa dignité. La haine diminua sensiblement, surtout parmi les plus jeunes de ses camarades devenus ses élèves, et qu'il traitait avec beaucoup de politesse. Peu à peu il eut même des partisans; il devint de mauvais ton de l'appeler Martin Luther.

Mais à quoi bon nommer ses amis, ses ennemis ? Tout cela est laid, et d'autant plus laid que le dessein est plus vrai. Ce sont cependant là les seuls professeurs de morale

qu'ait le peuple, et sans eux que deviendrait-il ? Le journal pourra-t-il jamais remplacer le curé ?

Depuis la nouvelle dignité de Julien, le directeur du séminaire affecta de ne lui jamais parler sans témoins. Il y avait dans cette conduite prudence pour le maître, comme pour le disciple; mais il y avait surtout *épreuve*. Le principe invariable du sévère janséniste Pirard était : Un homme a-t-il du mérite à vos yeux ? mettez obstacle à tout ce qu'il désire, à tout ce qu'il entreprend. Si le mérite est réel, il saura bien renverser ou tourner les obstacles.

C'était le temps de la chasse. Fouqué eut l'idée d'envoyer au séminaire un cerf et un sanglier de la part des parents de Julien. Les animaux morts furent déposés dans le passage, entre la cuisine et le réfectoire. Ce fut là que tous les séminaristes les virent en allant dîner. Ce fut un grand objet de curiosité. Le sanglier, tout mort qu'il était, faisait peur aux plus jeunes; ils touchaient ses défenses. On ne parla d'autre chose pendant huit jours.

Ce don, qui classait la famille de Julien dans la partie de la société qu'il faut respecter, porta un coup mortel à l'envie. Il fut une supériorité consacrée par la fortune. Chazel et les plus distingués des séminaristes lui firent des avances, et se seraient presque plaints à lui de ce qu'il ne les avait pas avertis de la fortune de ses parents, et les avait ainsi exposés à manquer de respect à l'argent.

Il y eut une conscription dont Julien fut exempté en sa qualité de séminariste. Cette circonstance l'émut profondément. Voilà donc passé à jamais l'instant, où vingt ans plus tôt, une vie héroïque eût commencé pour moi !

Il se promenait seul dans le jardin du séminaire, il entendit parler entre eux des maçons qui travaillaient au mur de clôture.

— Eh bien ! y faut partir, v'là une nouvelle conscription.

— Dans le temps *de l'autre*, à la bonne heure ! un maçon y devenait officier, y devenait général, on a vu ça.

— Va-t'en voir maintenant ! il n'y a que les gueux qui partent. Celui qui a *de quoi* reste au pays.

— Qui est né misérable, reste misérable, et v'là.

— Ah ça, est-ce bien vrai, ce qu'ils disent, que l'autre est mort ? reprit un troisième maçon.

— Ce sont les gros qui disent ça, vois-tu ! l'autre leur faisait peur.

— Quelle différence, comme l'ouvrage allait de son temps ! Et dire qu'il a été trahi par ses maréchaux ! Faut-y être traître !

Cette conversation consola un peu Julien. En s'éloignant, il répétait avec un soupir :

Le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire !

Le temps des examens arriva. Julien répondit d'une façon brillante ; il vit que Chazel lui-même cherchait à montrer tout son savoir.

Le premier jour, les examinateurs nommés par le fameux grand vicaire de Frilair furent très contrariés de devoir toujours porter le premier, ou tout au plus le second, sur leur liste, ce Julien Sorel, qui leur était signalé comme le benjamin de l'abbé Pirard. Il y eut des paris au séminaire, que, dans la liste de l'examen général, Julien aurait le numéro premier, ce qui emportait l'honneur de dîner chez Monseigneur l'évêque. Mais à la fin d'une séance, où il avait été question des Pères de l'Eglise, un examinateur adroit, après avoir interrogé Julien sur saint Jérôme, et sa passion pour Cicéron, vint à parler d'Horace, de Virgile et des autres auteurs profanes. A l'insu de ses camarades, Julien avait appris par cœur un grand nombre de passages de ces auteurs. Entraîné par ses succès, il oublia le lieu où il était, et, sur la demande réitérée de l'examinateur, récita et paraphrasa avec feu plusieurs odes d'Horace. Après l'avoir laissé s'enfermer pendant vingt minutes, tout à coup l'examinateur changea de visage et lui reprocha avec aigreur le temps qu'il avait perdu à ces études profanes, et les idées inutiles ou criminelles qu'il s'était mises dans la tête.

— Je suis un sot, monsieur, et vous avez raison, dit Julien d'un air modeste, en reconnaissant le stratagème adroit dont il était victime.

Cette ruse de l'examinateur fut trouvée sale, même au séminaire, ce qui n'empêcha pas M. l'abbé de Frilair, cet homme adroit qui avait organisé si savamment le réseau de la congrégation bisontine, et dont les dépêches à Paris faisaient trembler juges, préfet, et jusqu'aux officiers généraux de la garnison, de placer, de sa main puissante, le numéro 198 à côté du nom de Julien. Il avait de la joie à mortifier ainsi son ennemi, le janséniste Pirard.

Depuis dix ans, sa grande affaire était de lui enlever la

direction du séminaire. Cet abbé, suivant pour lui-même le plan de conduite qu'il avait indiqué à Julien, était sincère, pieux, sans intrigues, attaché à ses devoirs. Mais le ciel, dans sa colère, lui avait donné ce tempérament bilieux, fait pour sentir profondément les injures et la haine. Aucun des outrages qu'on lui adressait n'était perdu pour cette âme ardente. Il eût cent fois donné sa démission, mais il se croyait utile dans le poste où la Providence l'avait placé. J'empêche les progrès du jésuitisme et de l'idolâtrie, se disait-il.

A l'époque des examens, il y avait deux mois peut-être qu'il n'avait parlé à Julien, et cependant il fut malade pendant huit jours, quand, en recevant la lettre officielle annonçant le résultat du concours, il vit le numéro 198 placé à côté du nom de cet élève qu'il regardait comme la gloire de sa maison. La seule consolation pour ce caractère sévère fut de concentrer sur Julien tous ses moyens de surveillance. Ce fut avec ravissement qu'il ne découvrit en lui ni colère, ni projet de vengeance, ni découragement.

Quelques semaines après, Julien tressaillit en recevant une lettre; elle portait le timbre de Paris. Enfin, pensa-t-il, madame de Rênal se souvient de ses promesses. Un monsieur qui signait Paul Sorel, et qui se disait son parent, lui envoyait une lettre de change de cinq cents francs. On ajoutait que si Julien continuait à étudier avec succès les bons auteurs latins, une somme pareille lui serait adressée chaque année.

— C'est elle, c'est sa bonté! se dit Julien attendri, elle veut me consoler; mais pourquoi pas une seule parole d'amitié?

Il se trompait sur cette lettre, madame de Rênal, dirigée par son amie madame Derville, était tout entière à ses remords profonds. Malgré elle, elle pensait souvent à l'être singulier dont la rencontre avait bouleversé son existence, mais se fût bien gardée de lui écrire.

Si nous parlions le langage du séminaire, nous pourrions reconnaître un miracle dans cet envoi de cinq cents francs, et dire que c'était de M. de Frilair lui-même, que le ciel se servait¹ pour faire ce don à Julien².

Douze années auparavant, M. l'abbé de Frilair était arrivé à Besançon avec un portemanteau des plus exigus, lequel, suivant la chronique, contenait toute sa fortune.

Il se trouvait maintenant l'un des plus riches propriétaires du département. Dans le cours de ses prospérités, il avait acheté la moitié d'une terre, dont l'autre partie échut par héritage à M. de La Mole. De là un grand procès entre ces personnages.

Malgré sa brillante existence à Paris, et les emplois qu'il avait à la cour, M. le marquis de La Mole sentit qu'il était dangereux de lutter à Besançon contre un grand vicaire qui passait pour faire et défaire les préfets. Au lieu de solliciter une gratification de cinquante mille francs, déguisée sous un nom quelconque admis par le budget, et d'abandonner à l'abbé de Frilair ce chétif procès de cinquante mille francs, le marquis se piqua. Il croyait avoir raison : belle raison !

Or, s'il est permis de le dire : quel est le juge qui n'a pas un fils ou du moins un cousin à pousser dans le monde ?

Pour éclairer les plus aveugles, huit jours après le premier arrêt qu'il obtint, M. l'abbé de Frilair prit le carrosse de Monseigneur l'évêque, et alla lui-même porter la croix de la légion d'honneur à son avocat. M. de La Mole un peu étourdi de la contenance de sa partie adverse, et sentant faiblir ses avocats, demanda des conseils à l'abbé Chélan, qui le mit en relation avec M. Pirard.

Ces relations avaient duré plusieurs années à l'époque de notre histoire. L'abbé Pirard porta son caractère passionné dans cette affaire. Voyant sans cesse les avocats du marquis, il étudia sa cause, et la trouvant juste, il devint ouvertement le solliciteur du marquis de La Mole contre le tout-puissant grand vicaire. Celui-ci fut outré de l'insolence, et de la part d'un petit janséniste encore !

« Voyez ce que c'est que cette noblesse de cour qui se prétend si puissante ! disait, à ses intimes, l'abbé de Frilair. M. de La Mole n'a pas seulement envoyé une misérable croix à son agent à Besançon, et va le laisser platement destituer. Cependant, m'écrit-on, ce noble pair ne laisse pas passer de semaine sans aller étaler son cordon bleu dans le salon du garde des sceaux, quel qu'il soit. »

Malgré toute l'activité de l'abbé Pirard, et quoique M. de La Mole fût toujours au mieux avec le ministre de la justice et surtout avec ses bureaux, tout ce qu'il avait pu faire, après six années de soins, avait été de ne pas perdre absolument son procès.

Sans cesse en correspondance avec l'abbé Pirard, pour une affaire qu'ils suivaient tous les deux avec passion, le marquis finit par goûter le genre d'esprit de l'abbé. Peu à peu, malgré l'immense distance des positions sociales, leur correspondance prit le ton de l'amitié. L'abbé Pirard disait au marquis qu'on voulait l'obliger, à force d'avaries, à donner sa démission. Dans la colère que lui inspira le stratagème infâme, suivant lui, employé contre Julien, il conta son histoire au marquis¹.

Quoique fort riche, ce grand seigneur n'était point avare. De la vie, il n'avait pu faire accepter à l'abbé Pirard même le remboursement des frais de poste occasionnés par le procès. Il saisit l'idée d'envoyer cinq cents francs à son élève favori.

M. de La Mole se donna la peine d'écrire lui-même la lettre d'envoi. Cela le fit penser à l'abbé.

Un jour, celui-ci reçut un petit billet qui, pour affaire pressante, l'engageait à passer, sans délai, dans une auberge du faubourg de Besançon. Il y trouva l'intendant de M. de La Mole.

— M. le marquis m'a chargé de vous amener sa calèche, lui dit cet homme. Il espère qu'après avoir lu cette lettre, il vous conviendra de partir pour Paris, dans quatre ou cinq jours. Je vais employer le temps que vous voudrez bien m'indiquer à parcourir les terres de M. le marquis, en Franche-Comté. Après quoi, le jour qui vous conviendra, nous partirons pour Paris.

La lettre était courte :

« Débarrassez-vous, mon cher monsieur, de toutes les tracasseries de province, venez respirer un air tranquille, à Paris. Je vous envoie ma voiture, qui a l'ordre d'attendre votre détermination, pendant quatre jours. Je vous attendrai moi-même, à Paris, jusqu'à mardi. Il ne me faut qu'un oui, de votre part, monsieur, pour accepter en votre nom une des meilleures cures des environs de Paris. Le plus riche de vos futurs paroissiens ne vous a jamais vu, mais vous est dévoué plus que vous ne pouvez croire, c'est le marquis de La Mole. »

Sans s'en douter, le sévère abbé Pirard aimait ce séminaire, peuplé de ses ennemis, et auquel, depuis quinze ans il consacrait toutes ses pensées. La lettre de M. de La Mole fut pour lui comme l'apparition du chirurgien chargé de faire une opération cruelle et nécessaire. Sa

déstitution était certaine. Il donna rendez-vous à l'intendant, à trois jours de là.

Pendant quarante-huit heures, il eut la fièvre d'incertitude. Enfin, il écrivit à M. de La Mole, et composa, pour Monseigneur l'évêque, une lettre, chef-d'œuvre de style ecclésiastique, mais un peu longue. Il eût été difficile de trouver des phrases plus irréprochables et respirant un respect plus sincère. Et toutefois, cette lettre, destinée à donner une heure difficile à M. de Frilair vis-à-vis de son patron, articulait tous les sujets de plaintes graves, et descendait jusqu'aux petites tracasseries sales qui, après avoir été endurées avec résignation pendant six ans, forçaient l'abbé Pirard à quitter le diocèse.

On lui volait son bois dans son bûcher, on empoisonnait son chien, etc., etc.

Cette lettre finie, il fit réveiller Julien qui, à huit heures du soir, dormait déjà, ainsi que tous les séminaristes.

— Vous savez où est l'évêché ? lui dit-il en beau style latin ; portez cette lettre à Monseigneur. Je ne vous dissimulerai point que je vous envoie au milieu des loups. Soyez tout yeux et tout oreilles. Point de mensonges dans vos réponses ; mais songez que qui vous interroge éprouverait peut-être une joie véritable à pouvoir vous nuire. Je suis bien aise, mon enfant, de vous donner cette expérience avant de vous quitter, car je ne vous le cache point, la lettre que vous portez est ma démission.

Julien resta immobile, il aimait l'abbé Pirard. La prudence avait beau lui dire :

Après le départ de cet honnête homme, le parti du *Sacré-Cœur* va me dégrader et peut-être me chasser.

Il ne pouvait penser à lui. Ce qui l'embarrassait, c'était une phrase qu'il voulait arranger d'une manière polie, et réellement il ne s'en trouvait pas l'esprit.

— Eh bien ! mon ami, ne partez-vous pas ?

— C'est qu'on dit, monsieur, dit timidement Julien, que pendant votre longue administration, vous n'avez rien mis de côté. J'ai six cents francs.

Les larmes l'empêchèrent de continuer.

— *Cela aussi sera marqué*, dit froidement l'ex-directeur du séminaire. Allez à l'évêché, il se fait tard.

Le hasard voulut que ce soir-là, M. l'abbé de Frilair fût de service dans le salon de l'évêché ; Monseigneur dînait à la préfecture. Ce fut donc à M. de Frilair lui-

même que Julien remit la lettre, mais il ne le connaissait pas.

Julien vit, avec étonnement, cet abbé ouvrir hardiment la lettre adressée à l'évêque. La belle figure du grand vicaire exprima bientôt une surprise mêlée de vif plaisir, et redoubla de gravité. Pendant qu'il lisait, Julien, frappé de sa bonne mine, eut le temps de l'examiner. Cette figure eût eu plus de gravité, sans la finesse extrême qui apparaissait dans certains traits, et qui fût allée jusqu'à dénoter la fausseté, si le possesseur de ce beau visage eût cessé un instant de s'en occuper. Le nez, très avancé, formait une seule ligne parfaitement droite, et donnait, par malheur, à un profil, fort distingué d'ailleurs, une ressemblance irrémédiable avec la physionomie d'un renard. Du reste, cet abbé qui paraissait si occupé de la démission de M. Pirard, était mis avec une élégance qui plut beaucoup à Julien, et qu'il n'avait jamais vue à aucun prêtre.

Julien ne sut que plus tard quel était le talent spécial de l'abbé de Frilair. Il savait amuser son évêque, vieillard aimable, fait pour le séjour de Paris, et qui regardait Besançon comme un exil. Cet évêque avait une fort mauvaise vue, et aimait passionnément le poisson. L'abbé de Frilair ôtait les arêtes du poisson qu'on servait à Monseigneur.

Julien regardait en silence l'abbé qui relisait la démission, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit avec fracas. Un laquais, richement vêtu, passa rapidement. Julien n'eut que le temps de se retourner vers la porte; il aperçut un petit vieillard portant une croix pectorale. Il se prosterna : l'évêque lui adressa un sourire de bonté et passa. Le bel abbé le suivit, et Julien resta seul dans le salon dont il put à loisir admirer la magnificence pieuse.

L'évêque de Besançon, homme d'esprit éprouvé, mais non pas éteint, par les longues misères de l'émigration, avait plus de soixante-quinze ans, et s'inquiétait infiniment peu de ce qui arriverait dans dix ans.

— Quel est ce séminariste au regard fin, que je crois avoir vu en passant ? dit l'évêque. Ne doivent-ils pas, suivant mon règlement, être couchés à l'heure qu'il est ?

— Celui-ci est fort éveillé, je vous jure, Monseigneur, et il apporte une grande nouvelle : c'est la démission du seul janséniste qui restât dans votre diocèse. Ce terrible abbé Pirard comprend enfin ce que parler veut dire.

— Eh bien ! dit l'évêque en riant¹, je vous défie de le remplacer par un homme qui le vaille. Et pour vous montrer tout le prix de cet homme, je l'invite à dîner pour demain.

Le grand vicaire voulut glisser quelques mots sur le choix du successeur. Le prélat, peu disposé à parler d'affaires, lui dit :

— Avant de faire entrer cet autre, sachons un peu comment celui-ci s'en va. Faites-moi venir ce séminariste, la vérité est dans la bouche des enfants.

Julien fut appelé : Je vais me trouver au milieu de deux inquisiteurs, pensa-t-il. Jamais il ne s'était senti plus de courage.

Au moment où il entra, deux grands valets de chambre, mieux mis que M. Valenod lui-même, déshabillaient Monseigneur. Ce prélat, avant d'en venir à M. Pirard, crut devoir interroger Julien sur ses études. Il parla un peu de dogme, et fut étonné. Bientôt il en vint aux humanités, à Virgile, à Horace, à Cicéron. Ces noms-là, pensa Julien, m'ont valu mon numéro 198. Je n'ai rien à perdre, essayons de briller. Il réussit ; le prélat, excellent humaniste lui-même, fut enchanté.

Au dîner de la préfecture, une jeune fille, justement célèbre, avait récité le poème de la Madeleine². Il était en train de parler littérature, et oublia bien vite l'abbé Pirard et toutes les affaires, pour discuter, avec le séminariste, la question de savoir si Horace était riche ou pauvre. Le prélat cita plusieurs odes, mais quelquefois sa mémoire était paresseuse, et sur-le-champ Julien récitait l'ode tout entière, d'un air modeste : ce qui frappa l'évêque fut que Julien ne sortait point du ton de la conversation ; il disait ses vingt ou trente vers latins, comme il eût parlé de ce qui se passait dans son séminaire. On parla longtemps de Virgile, de Cicéron. Enfin le prélat ne put s'empêcher de faire compliment au jeune séminariste.

— Il est impossible d'avoir fait de meilleures études.

— Monseigneur, dit Julien, votre séminaire peut vous offrir cent quatre-vingt-dix-sept sujets bien moins indignes de votre haute approbation.

— Comment cela ? dit le prélat étonné de ce chiffre.

— Je puis appuyer d'une preuve officielle ce que j'ai l'honneur de dire devant Monseigneur.

A l'examen annuel du séminaire, répondant précisément sur les matières qui me valent, dans ce moment, l'approbation de Monseigneur, j'ai obtenu le numéro 198.

— Ah! c'est le benjamin de l'abbé Pirard, s'écria l'évêque en riant et regardant M. de Frilair; nous aurions dû nous y attendre; mais c'est de bonne guerre. N'est-ce pas, mon ami, ajouta-t-il en s'adressant à Julien, qu'on vous a fait réveiller pour vous envoyer ici?

— Oui, Monseigneur. Je ne suis sorti seul du séminaire qu'une seule fois en ma vie, pour aller aider M. l'abbé Chas-Bernard à orner la cathédrale, le jour de la Fête-Dieu.

— *Optime*, dit l'évêque; quoi, c'est vous qui avez fait preuve de tant de courage, en plaçant les bouquets de plumes sur le baldaquin? Ils me font frémir chaque année; je crains toujours qu'ils ne me coûtent la vie d'un homme. Mon ami, vous irez loin; mais je ne veux pas arrêter votre carrière, qui sera brillante, en vous faisant mourir de faim.

Et sur l'ordre de l'évêque, on apporta des biscuits et du vin de Malaga, auxquels Julien fit honneur, et encore plus l'abbé de Frilair, qui savait que son évêque aimait à voir manger gaiement et de bon appétit.

Le prélat, de plus en plus content de la fin de sa soirée, parla un instant d'histoire ecclésiastique. Il vit que Julien ne comprenait pas. Le prélat passa à l'état moral de l'empire romain, sous les empereurs du siècle de Constantin. La fin du paganisme était accompagnée de cet état d'inquiétude et de doute qui, au *xix^e* siècle, désole les esprits tristes et ennuyés. Monseigneur remarqua que Julien ignorait presque jusqu'au nom de Tacite.

Julien répondit avec candeur, à l'étonnement du prélat, que cet auteur ne se trouvait pas dans la bibliothèque du séminaire.

— J'en suis vraiment bien aise, dit l'évêque gaiement. Vous me tirez d'embarras; depuis dix minutes, je cherche le moyen de vous remercier de la soirée aimable que vous m'avez procurée, et certes d'une manière bien imprévue. Je ne m'attendais pas à trouver un docteur dans un élève de mon séminaire. Quoique le don ne soit pas trop canonique, je veux vous donner un Tacite.

Le prélat se fit apporter huit volumes supérieurement reliés, et voulut écrire lui-même, sur le titre du premier,

un compliment latin pour Julien Sorel. L'évêque se piquait de belle latinité; il finit par lui dire, d'un ton sérieux, qui tranchait tout à fait avec celui du reste de la conversation :

— Jeune homme, *si vous êtes sage*, vous aurez un jour la meilleure cure de mon diocèse, et pas à cent lieues de mon palais épiscopal; mais il faut *être sage*.

Julien, chargé de ses volumes, sortit de l'évêché, fort étonné, comme minuit sonnait.

Monseigneur ne lui avait pas dit un mot de l'abbé Pirard. Julien était surtout étonné de l'extrême politesse de l'évêque. Il n'avait pas l'idée d'une telle urbanité de formes, réunie à un air de dignité aussi naturel. Julien fut surtout frappé du contraste en revoyant le sombre abbé Pirard qui l'attendait en s'impatiantant.

— *Quid tibi dixerunt?* (Que vous ont-ils dit?) lui cria-t-il d'une voix forte, du plus loin qu'il l'aperçut.

Julien s'embrouillant un peu à traduire en latin les discours de l'évêque :

— Parlez français, et répétez les propres paroles de Monseigneur, sans y ajouter rien, ni rien retrancher, dit l'ex-directeur du séminaire, avec son ton dur et ses manières profondément inélégantes.

— Quel étrange cadeau de la part d'un évêque à un jeune séminariste! disait-il en feuilletant le superbe *Tacite* dont la tranche dorée avait l'air de lui faire horreur.

Deux heures sonnaient, lorsque, après un compte rendu fort détaillé, il permit à son élève favori de regagner sa chambre.

— Laissez-moi le premier volume de votre *Tacite*, où est le compliment de Monseigneur l'évêque, lui dit-il. Cette ligne latine sera votre paratonnerre dans cette maison, après mon départ.

Erit tibi, fili mi, successor meus tanquam leo quærens quem devoret. (Car pour toi, mon fils, mon successeur sera comme un lion furieux, et qui cherche à dévorer.)

Le lendemain matin, Julien trouva quelque chose d'étrange dans la manière dont ses camarades lui parlaient. Il n'en fut que plus réservé. Voilà, pensa-t-il, l'effet de la démission de M. Pirard. Elle est connue de toute la maison, et je passe pour son favori. Il doit y avoir de l'insulte dans ces façons; mais il ne pouvait l'y voir. Il y avait, au contraire, absence de haine dans les yeux de

tous ceux qu'il rencontrait le long des dortoirs : Que veut dire ceci ? c'est un piège sans doute, jouons serré. Enfin le petit séminariste de Verrières lui dit en riant : *Cornelii Taciti opera omnia* (Œuvres complètes de Tacite).

A ce mot, qui fut entendu, tous comme à l'envi firent compliment à Julien, non seulement sur le magnifique cadeau qu'il avait reçu de Monseigneur, mais aussi de la conversation de deux heures dont il avait été honoré. On savait jusqu'aux plus petits détails. De ce moment, il n'y eut plus d'envie; on lui fit la cour bassement : l'abbé Castanède, qui, la veille encore, était de la dernière insolence envers lui, vint le prendre par le bras et l'invita à déjeuner.

Par une fatalité du caractère de Julien, l'insolence de ces êtres grossiers lui avait fait beaucoup de peine; leur bassesse lui causa du dégoût et aucun plaisir¹.

Vers midi, l'abbé Pirard quitta ses élèves non sans leur adresser une allocution sévère. « Voulez-vous les hon- » neurs du monde, leur dit-il, tous les avantages sociaux, » le plaisir de commander, celui de se moquer des lois » et d'être insolent impunément envers tous ? ou bien » voulez-vous votre salut éternel ? les moins avancés » d'entre vous n'ont qu'à ouvrir les yeux pour distinguer » les deux routes. »

A peine fut-il sorti que les dévots du *Sacré-Cœur de Jésus* allèrent entonner un *Te Deum* dans la chapelle. Personne au séminaire ne prit au sérieux l'allocution de l'ex-directeur. Il a beaucoup d'humeur de sa destitution, disait-on de toutes parts; pas un seul séminariste n'eut la simplicité de croire à la démission volontaire d'une place qui donnait tant de relations avec de gros fournisseurs.

L'abbé Pirard alla s'établir dans la plus belle auberge de Besançon; et, sous prétexte d'affaires qu'il n'avait pas, voulut y passer deux jours.

L'évêque l'avait invité à dîner et, pour plaisanter son grand vicaire de Frilair, cherchait à le faire briller. On était au dessert, lorsque arriva de Paris l'étrange nouvelle que l'abbé Pirard était nommé à la magnifique cure de N..., à quatre lieues de la capitale. Le bon prélat l'en félicita sincèrement. Il vit dans toute cette affaire un *bien joué* qui le mit de bonne humeur et lui donna la plus haute opinion des talents de l'abbé. Il lui donna un certificat

latin magnifique, et imposa silence à l'abbé de Frilair, qui se permettait des remontrances.

Le soir, Monseigneur porta son admiration chez la marquise de Rubempré. Ce fut une grande nouvelle pour la haute société de Besançon; on se perdait en conjectures sur cette faveur extraordinaire. On voyait déjà l'abbé Pirard, évêque. Les plus fins crurent M. de La Mole ministre, et se permirent ce jour-là de sourire des airs impérieux que M. l'abbé de Frilair portait dans le monde.

Le lendemain matin, on suivait presque l'abbé Pirard dans les rues, et les marchands venaient sur la porte de leurs boutiques, lorsqu'il alla solliciter les juges du marquis. Pour la première fois, il en fut reçu avec politesse. Le sévère janséniste, indigné de tout ce qu'il voyait, fit un long travail avec les avocats qu'il avait choisis pour le marquis de La Mole, et partit pour Paris. Il eut la faiblesse de dire à deux ou trois amis de collège, qui l'accompagnaient jusqu'à la calèche dont ils admirèrent les armoiries, qu'après avoir administré le séminaire pendant quinze ans, il quittait Besançon avec cinq cent vingt francs d'économies. Ces amis l'embrassèrent en pleurant, et se dirent entre eux : le bon abbé eût pu s'épargner ce mensonge, il est aussi par trop ridicule.

Le vulgaire, aveuglé par l'amour de l'argent, n'était pas fait pour comprendre que c'était dans sa sincérité que l'abbé Pirard avait trouvé la force nécessaire pour lutter seul pendant six ans contre Marie Alacoque, le Sacré-Cœur de Jésus, les jésuites et son évêque.

CHAPITRE XXX

UN AMBITIEUX

Il n'y a plus qu'une seule noblesse, c'est le titre de *duc* ; marquis est ridicule, au mot *duc* on tourne la tête.

Edinburgh Review.

LE marquis de La Mole reçut l'abbé Pirard sans aucune¹ de ces petites façons de grand seigneur, si polies, mais si impertinentes pour qui les comprend. C'eût été du temps perdu, et le marquis était assez avant dans les grandes affaires pour n'avoir point de temps à perdre.

Depuis six mois, il intriguait pour faire accepter à la fois au roi et à la nation un certain ministère, qui, par reconnaissance, le ferait duc.

Le marquis demandait en vain, depuis longues années, à son avocat de Besançon, un travail clair et précis sur ses procès de Franche-Comté. Comment l'avocat célèbre les lui eût-il expliqués, s'il ne les comprenait pas lui-même ? Le petit carré de papier, que lui remit l'abbé, expliquait tout.

— Mon cher abbé, lui dit le marquis, après avoir expédié en moins de cinq minutes toutes les formules de politesse et d'interrogation sur les choses personnelles, mon cher abbé, au milieu de ma prétendue prospérité, il me manque du temps pour m'occuper sérieusement de deux petites choses assez importantes pourtant : ma famille et mes affaires. Je soigne en grand la fortune de ma maison, je puis la porter loin ; je soigne mes plaisirs, et c'est ce qui doit passer avant tout, du moins à mes yeux, ajouta-t-il en surprenant de l'étonnement dans ceux de l'abbé Pirard. Quoique homme de sens, l'abbé était émerveillé de voir un vieillard parler si franchement de ses plaisirs.

Le travail existe sans doute à Paris, continua le grand seigneur, mais perché au cinquième étage², et dès que je me rapproche d'un homme, il prend un appartement au second, et sa femme prend un jour ; par conséquent plus

de travail, plus d'efforts que pour être ou paraître un homme du monde. C'est là leur unique affaire dès qu'ils ont du pain.

Pour mes procès, exactement parlant, et encore pour chaque procès pris à part, j'ai des avocats qui se tuent; il m'en est mort un de la poitrine, avant-hier. Mais, pour mes affaires en général, croiriez-vous, monsieur, que, depuis trois ans, j'ai renoncé à trouver un homme qui, pendant qu'il écrit pour moi, daigne songer un peu sérieusement à ce qu'il fait? Au reste, tout ceci n'est qu'une préface.

Je vous estime, et j'oserais ajouter, quoique vous voyant pour la première fois, je vous aime. Voulez-vous être mon secrétaire, avec huit mille francs d'appointements ou bien avec le double? J'y gagnerai encore, je vous jure; et je fais mon affaire de vous conserver votre belle cure, pour le jour où nous ne nous conviendrons plus.

L'abbé refusa; mais vers la fin de la conversation, le véritable embarras où il voyait le marquis lui suggéra une idée.

— J'ai laissé au fond de mon séminaire un pauvre jeune homme, qui, si je ne me trompe, va y être rudement persécuté. S'il n'était qu'un simple religieux, il serait déjà *in pace*.

Jusqu'ici ce jeune homme ne sait que le latin et l'Écriture sainte; mais il n'est pas impossible qu'un jour il déploie de grands talents soit pour la prédication, soit pour la direction des âmes. J'ignore ce qu'il fera; mais il a le feu sacré, il peut aller loin. Je comptais le donner à notre évêque, si jamais il nous en était venu un qui eût un peu de votre manière de voir les hommes et les affaires.

— D'où sort votre jeune homme? dit le marquis.

— On le dit fils d'un charpentier de nos montagnes, mais je le croirais plutôt fils naturel de quelque homme riche. Je lui ai vu recevoir une lettre anonyme ou pseudonyme avec une lettre de change de cinq cents francs.

— Ah! c'est Julien Sorel, dit le marquis.

— D'où savez-vous son nom? dit l'abbé étonné; et comme il rougissait de sa question :

— C'est ce que je ne vous dirai pas, répondit le marquis.

— Eh bien! reprit l'abbé, vous pourriez essayer d'en

faire votre secrétaire, il a de l'énergie, de la raison; en un mot, c'est un essai à tenter.

— Pourquoi pas ? dit le marquis; mais serait-ce un homme à se laisser graisser la patte par le préfet de police ou par tout autre pour faire l'espion chez moi ? Voilà toute mon objection.

D'après les assurances favorables de l'abbé Pirard, le marquis prit un billet de mille francs :

— Envoyez ce viatique à Julien Sorel; faites-le-moi venir.

— On voit bien, dit l'abbé Pirard, que vous habitez Paris. Vous ne connaissez pas la tyrannie¹ qui pèse sur nous autres pauvres provinciaux, et en particulier sur les prêtres non amis des jésuites. On ne voudra pas laisser partir Julien Sorel, on saura se couvrir des prétextes les plus habiles, on me répondra qu'il est malade, la poste aura perdu les lettres, etc., etc.

— Je prendrai un de ces jours une lettre du ministre à l'évêque, dit le marquis.

— J'oubliais une précaution, dit l'abbé : ce jeune homme quoique né bien bas a le cœur haut, il ne sera d'aucune utilité² si l'on effarouche son orgueil; vous le rendriez stupide.

— Ceci me plaît, dit le marquis, j'en ferai le camarade de mon fils, cela suffira-t-il ?

Quelque temps après, Julien reçut une lettre d'une écriture inconnue et portant le timbre de Châlon, il y trouva un mandat sur un marchand de Besançon, et l'avis de se rendre à Paris sans délai. La lettre était signée d'un nom supposé, mais en l'ouvrant Julien avait tressailli : une feuille d'arbre était tombée à ses pieds; c'était le signe³ dont il était convenu avec l'abbé Pirard.

Moins d'une heure après, Julien fut appelé à l'évêché où il se vit accueillir avec une bonté toute paternelle. Tout en citant Horace, Monseigneur lui fit, sur les hautes destinées qui l'attendaient à Paris, des compliments fort adroits et qui, pour remerciements, attendaient des explications. Julien ne put rien dire, d'abord parce qu'il ne savait rien, et Monseigneur prit beaucoup de considération pour lui. Un des petits prêtres de l'évêché écrivit au maire qui se hâta d'apporter lui-même un passe-port signé, mais où l'on avait laissé en blanc le nom du voyageur.

Le soir avant minuit, Julien était chez Fouqué, dont l'esprit sage fut étonné plus que charmé de l'avenir qui semblait attendre son ami.

— Cela finira pour toi, dit cet électeur libéral, par une place du gouvernement, qui t'obligera à quelque démarche qui sera vilipendée dans les journaux. C'est par ta honte que j'aurai de tes nouvelles. Rappelle-toi que, même financièrement parlant, il vaut mieux gagner cent louis dans un bon commerce de bois, dont on est le maître, que de recevoir quatre mille francs d'un gouvernement, fût-il celui du roi Salomon.

Julien ne vit dans tout cela que la petitesse d'esprit d'un bourgeois de campagne. Il allait enfin paraître sur le théâtre des grandes choses¹. Le bonheur d'aller à Paris, qu'il se figurait peuplé de gens d'esprit fort intrigants, fort hypocrites, mais aussi polis que l'évêque de Besançon et que l'évêque d'Agde, éclipsait tout à ses yeux. Il se représenta à son ami, comme privé de son libre arbitre par la lettre de l'abbé Pirard.

Le lendemain vers midi, il arriva dans Verrières le plus heureux des hommes; il comptait revoir madame de Rênal. Il alla d'abord chez son premier protecteur, le bon abbé Chélan. Il trouva une réception sévère.

— Croyez-vous m'avoir quelque obligation ? lui dit M. Chélan, sans répondre à son salut. Vous allez déjeuner avec moi, pendant ce temps on ira vous louer un autre cheval, et vous quitterez Verrières, *sans y voir personne*.

— Entendre c'est obéir, répondit Julien avec une mine de séminariste; et il ne fut plus question que de théologie et de belle latinité.

Il monta à cheval, fit une lieue, après quoi apercevant un bois, et personne pour l'y voir entrer, il s'y enfonça. Au coucher du soleil il renvoya le cheval². Plus tard, il entra chez un paysan, qui consentit à lui vendre une échelle et à le suivre en la portant jusqu'au petit bois qui domine le COURS DE LA FIDÉLITÉ, à Verrières.

— Je suis un pauvre conscrit réfractaire... ou un contrebandier, dit le paysan, en prenant congé de lui, mais qu'importe! mon échelle est bien payée, et moi-même je ne suis pas sans avoir passé quelques *mouvements* de montre en ma vie.]

La nuit était fort noire. Vers une heure du matin, Julien, chargé de son échelle, entra dans Verrières. Il

descendit le plus tôt qu'il put dans le lit du torrent, qui traverse les magnifiques jardins de M. de Rênal à une profondeur de dix pieds, et contenu entre deux murs. Julien monta facilement avec l'échelle. Quel accueil me feront les chiens de garde ? pensait-il. Toute la question est là. Les chiens aboyèrent, et s'avancèrent au galop sur lui ; mais il siffla doucement, et ils vinrent le caresser.

Remontant alors de terrasse en terrasse, quoique toutes les grilles fussent fermées, il lui fut facile d'arriver jusque sous la fenêtre de la chambre à coucher de madame de Rênal, qui, du côté du jardin, n'est élevée que de huit ou dix pieds au-dessus du sol.

Il y avait aux volets une petite ouverture en forme de cœur, que Julien connaissait bien. A son grand chagrin, cette petite ouverture n'était pas éclairée par la lumière intérieure d'une veilleuse.

Grand Dieu ! se dit-il ; cette nuit, cette chambre n'est pas occupée par madame de Rênal¹ ! Où sera-t-elle couchée ? La famille est à Verrières, puisque j'ai trouvé les chiens ; mais je puis rencontrer dans cette chambre, sans veilleuse, M. de Rênal lui-même ou un étranger, et alors, quel esclandre !

Le plus prudent était de se retirer ; mais ce parti fit horreur à Julien. Si c'est un étranger, je me sauverai à toutes jambes, abandonnant mon échelle ; mais si c'est elle, quelle réception m'attend ? Elle est tombée dans le repentir et dans la plus haute piété, je n'en puis douter ; mais enfin, elle a encore quelque souvenir de moi, puisqu'elle vient de m'écrire. Cette raison le décida.

Le cœur tremblant, mais cependant résolu à périr ou à la voir, il jeta de petits cailloux contre le volet ; point de réponse. Il appuya son échelle à côté de la fenêtre, et frappa lui-même contre le volet, d'abord doucement, puis plus fort. Quelque obscurité qu'il fasse, on peut me tirer un coup de fusil, pensa Julien. Cette idée réduisit l'entreprise folle à une question de bravoure.

Cette chambre est inhabitée cette nuit, pensa-t-il, ou quelle que soit la personne qui y couche, elle est éveillée maintenant. Ainsi plus rien à ménager envers elle ; il faut seulement tâcher de n'être pas entendu par les personnes qui couchent dans les autres chambres.

Il descendit, plaça son échelle contre un des volets, remonta, et passant la main dans l'ouverture en forme

de cœur, il eut le bonheur de trouver assez vite le fil de fer attaché au crochet qui fermait le volet. Il tira ce fil de fer; ce fut avec une joie inexprimable qu'il sentit que ce volet n'était plus retenu et cédait à son effort. Il faut l'ouvrir petit à petit, et faire reconnaître ma voix. Il ouvrit le volet assez pour passer sa tête, et en répétant à voix basse : *C'est un ami.*

Il s'assura, en prêtant l'oreille, que rien ne troublait le silence profond de la chambre. Mais décidément, il n'y avait point de veilleuse, même à demi éteinte, dans la cheminée : c'était un bien mauvais signe.

Gare le coup de fusil ! Il réfléchit un peu; puis, avec le doigt, il osa frapper contre la vitre : pas de réponse; il frappa plus fort¹. Quand je devrais casser la vitre, il faut en finir. Comme il frappait très fort, il crut entrevoir, au milieu de l'extrême obscurité, comme une ombre blanche qui traversait la chambre. Enfin, il n'y eut plus de doute, il vit une ombre qui semblait s'avancer avec une extrême lenteur. Tout à coup il vit une joue qui s'appuyait à la vitre contre laquelle était son œil.

Il tressaillit, et s'éloigna un peu. Mais la nuit était tellement noire, que, même à cette distance, il ne put distinguer si c'était madame de Rênal. Il craignait un premier cri d'alarme; il entendait² les chiens rôder et gronder à demi autour du pied de son échelle. C'est moi, répétait-il assez haut, un ami. Pas de réponse; le fantôme blanc avait disparu. Daignez m'ouvrir, il faut que je vous parle, je suis trop malheureux ! et il frappait de façon à briser la vitre.

Un petit bruit sec se fit entendre; l'espagnolette de la fenêtre cédait; il poussa la croisée et sauta légèrement dans la chambre.

Le fantôme blanc s'éloignait; il lui prit les bras; c'était une femme. Toutes ses idées de courage s'évanouirent. Si c'est elle, que va-t-elle dire ? Que devint-il, quand il comprit à un petit cri que c'était madame de Rênal ?

Il la serra dans ses bras; elle tremblait, et avait à peine la force de le repousser.

— Malheureux ! que faites-vous ?

A peine si sa voix convulsive pouvait articuler ces mots. Julien y vit l'indignation la plus vraie.

— Je viens vous voir après quatorze mois d'une cruelle séparation.

— Sortez, quittez-moi à l'instant. Ah! M. Chélan, pourquoi m'avoir empêchée de lui écrire? j'aurais prévenu cette horreur. Elle le repoussa avec une force vraiment extraordinaire. Je me repens de mon crime; le ciel a daigné m'éclairer, répétait-elle d'une voix entrecoupée. Sortez! fuyez!

— Après quatorze mois de malheur, je ne vous quitterai certainement pas sans vous avoir parlé. Je veux savoir tout ce que vous avez fait. Ah! je vous ai assez aimée pour mériter cette confiance... je veux tout savoir.

Malgré madame de Rênal, ce ton d'autorité avait de l'empire sur son cœur.

Julien, qui la tenait serrée avec passion, et résistait à ses efforts pour se dégager, cessa de la presser dans ses bras. Ce mouvement rassura un peu madame de Rênal.

— Je vais retirer l'échelle, dit-il, pour qu'elle ne nous compromette pas si quelque domestique, éveillé par le bruit, fait une ronde.

— Ah! sortez, sortez au contraire, lui dit-on avec une véritable colère. Que m'importent les hommes? c'est Dieu qui voit l'affreuse scène que vous me faites et qui m'en punira. Vous abusez lâchement des sentiments que j'eus pour vous, mais que je n'ai plus. Entendez-vous, monsieur Julien?

Il retirait l'échelle fort lentement pour ne pas faire de bruit.

— Ton mari est-il à la ville? lui dit-il, non pour la braver, mais emporté par l'ancienne habitude.

— Ne me parlez pas ainsi, de grâce, ou j'appelle mon mari. Je ne suis déjà que trop coupable de ne vous avoir pas chassé, quoi qu'il pût en arriver. J'ai pitié de vous, lui dit-elle, cherchant à blesser son orgueil qu'elle connaissait si irritable.

Ce refus de tutoiement, cette façon brusque de briser un lien si tendre, et sur lequel il comptait encore, portèrent jusqu'au délire le transport d'amour de Julien.

— Quoi! est-il possible que vous ne m'aimiez plus! lui dit-il avec un de ces accents du cœur, si difficiles à écouter de sang-froid.

Elle ne répondit pas; pour lui, il pleurait amèrement. Réellement, il n'avait plus la force de parler.

— Ainsi je suis complètement oublié du seul être qui m'ait jamais aimé! A quoi bon vivre désormais? Tout

son courage l'avait quitté dès qu'il n'avait plus eu à craindre le danger de rencontrer un homme; tout avait disparu de son cœur, hors l'amour.

Il pleura longtemps en silence¹. Il prit sa main, elle voulut la retirer; et cependant, après quelques mouvements presque convulsifs, elle la lui laissa. L'obscurité était extrême; ils se trouvaient l'un et l'autre assis sur le lit de madame de Rênal.

Quelle différence avec ce qui était il y a quatorze mois! pensa Julien; et ses larmes redoublèrent. Ainsi l'absence détruit sûrement tous les sentiments de l'homme²!

— Daignez me dire ce qui vous est arrivé, dit enfin Julien embarrassé de son silence et d'une voix coupée par les larmes³.

— Sans doute, répondit madame de Rênal d'une voix dure, et dont l'accent avait quelque chose de sec et de reprochant pour Julien, mes égarements étaient connus dans la ville, lors de votre départ. Il y avait eu tant d'imprudence dans vos démarches! Quelque temps après, alors j'étais au désespoir, le respectable M. Chélan vint me voir. Ce fut en vain que, pendant longtemps, il voulut obtenir un aveu. Un jour, il eut l'idée de me conduire dans cette église de Dijon, où j'ai fait ma première communion. Là, il osa parler le premier... Madame de Rênal fut interrompue par ses larmes. Quel moment de honte! J'avouai tout. Cet homme si bon daigna ne point m'accabler du poids de son indignation : il s'affligea avec moi. Dans ce temps-là, je vous écrivais tous les jours des lettres que je n'osais vous envoyer; je les cachais soigneusement, et quand j'étais trop malheureuse, je m'enfermais dans ma chambre et relisais mes lettres.

Enfin, M. Chélan obtint que je les lui remettrais... Quelques-unes, écrites avec un peu plus de prudence, vous avaient été envoyées; vous ne me répondiez point.

— Jamais, je te jure, je n'ai reçu aucune lettre de toi au séminaire.

— Grand Dieu, qui les aura interceptées?

— Juge de ma douleur, avant le jour où je te vis à la cathédrale, je ne savais si tu vivais encore.

— Dieu me fit la grâce de comprendre combien je péchais envers lui, envers mes enfants, envers mon mari, reprit madame de Rênal. Il ne m'a jamais aimée comme je croyais alors que vous m'aimiez.

Julien se précipita dans ses bras, réellement sans projet et hors de lui. Mais madame de Rênal le repoussa, et continuant avec assez de fermeté :

— Mon respectable ami, M. Chélan, me fit comprendre qu'en épousant M. de Rênal, je lui avais engagé toutes mes affections, même celles que je ne connaissais pas, et que je n'avais jamais éprouvées avant une liaison fatale... Depuis le grand sacrifice de ces lettres, qui m'étaient si chères, ma vie s'est écoulée sinon heureusement, du moins avec assez de tranquillité. Ne la troublez point; soyez un ami pour moi... le meilleur de mes amis. Julien couvrit ses mains de baisers; elle sentit qu'il pleurait encore. Ne pleurez point, vous me faites tant de peine... Dites-moi à votre tour ce que vous avez fait. Julien ne pouvait parler. Je veux savoir votre genre de vie au séminaire, répéta-t-elle, puis vous vous en irez.

Sans penser à ce qu'il racontait, Julien parla des intrigues et des jalousies sans nombre qu'il avait d'abord rencontrées, puis de sa vie plus tranquille depuis qu'il avait été nommé répétiteur.

— Ce fut alors, ajouta-t-il, qu'après un long silence, qui sans doute était destiné à me faire comprendre ce que je vois aujourd'hui, que vous ne m'aimiez plus et que j'étais devenu indifférent pour vous... Madame de Rênal serra ses mains. Ce fut alors que vous m'envoyâtes une somme de cinq cents francs.

— Jamais, dit madame de Rênal.

— C'était une lettre timbrée de Paris et signée Paul Sorel, afin de déjouer tous les soupçons.

Il s'éleva une petite discussion sur l'origine possible de cette lettre. La position morale changea. Sans le savoir, madame de Rênal et Julien avaient quitté le ton solennel; ils étaient revenus à celui d'une tendre amitié. Ils ne se voyaient point, tant l'obscurité était profonde, mais le son de la voix disait tout. Julien passa le bras autour de la taille de son amie; ce mouvement avait bien des dangers. Elle essaya d'éloigner le bras de Julien, qui, avec assez d'habileté, attira son attention dans ce moment par une circonstance intéressante de son récit. Ce bras fut comme oublié et resta dans la position qu'il occupait.

Après bien des conjectures sur l'origine de la lettre aux cinq cents francs, Julien avait repris son récit; il devenait un peu plus maître de lui en parlant de sa vie passée,

qui, auprès de ce qui lui arrivait en cet instant, l'intéressait si peu. Son attention se fixa tout entière sur la manière dont allait finir sa visite. Vous allez sortir, lui disait-on toujours, de temps en temps, et avec un accent bref.

Quelle honte pour moi si je suis éconduit ! ce sera un remords à empoisonner toute ma vie, se disait-il, jamais elle ne m'écrira. Dieu sait quand je reviendrai en ce pays ! De ce moment, tout ce qu'il y avait de céleste dans la position de Julien disparut rapidement de son cœur. Assis à côté d'une femme qu'il adorait, la serrant presque dans ses bras, dans cette chambre où il avait été si heureux, au milieu d'une obscurité profonde, distinguant fort bien que depuis un moment elle pleurait, sentant, au mouvement de sa poitrine, qu'elle avait des sanglots, il eut le malheur de devenir un froid politique, presque aussi calculant et aussi froid que lorsque, dans la cour du séminaire, il se voyait en butte à quelque mauvaise plaisanterie de la part d'un de ses camarades plus fort que lui. Julien faisait durer son récit, et parlait de la vie malheureuse qu'il avait menée depuis son départ de Verrières. Ainsi, se disait madame de Rênal, après un an d'absence, privé presque entièrement de marques de souvenir, tandis que moi je l'oubliais, il n'était occupé que des jours heureux qu'il avait trouvés à Vergy. Ses sanglots redoublaient. Julien vit le succès de son récit. Il comprit qu'il fallait tenter la dernière ressource : il arriva brusquement à la lettre qu'il venait de recevoir de Paris.

— J'ai pris congé de Monseigneur l'évêque.

— Quoi, vous ne retournez pas à Besançon ! vous nous quittez pour toujours ?

— Oui, répondit Julien d'un ton résolu ; oui, j'abandonne un pays où je suis oublié même de ce que j'ai le plus aimé en ma vie, et je le quitte pour ne jamais le revoir. Je vais à Paris...

— Tu vas à Paris ! s'écria assez haut madame de Rênal.

Sa voix était presque étouffée par les larmes, et montrait tout l'excès de son trouble. Julien avait besoin de cet encouragement : il allait tenter une démarche qui pouvait tout décider contre lui ; et avant cette exclamation, n'y voyant point, il ignorait absolument l'effet qu'il parvenait à produire. Il n'hésita plus ; la crainte du remords lui donnait tout empire sur lui-même ; il ajouta froidement en se levant :

— Oui, madame, je vous quitte pour toujours, soyez heureuse; adieu.

Il fit quelques pas vers la fenêtre; déjà il l'ouvrait. Madame de Rênal s'élança vers lui et se précipita dans ses bras¹.

Ainsi, après trois heures de dialogue, Julien obtint ce qu'il avait désiré avec tant de passion pendant les deux premières. Un peu plus tôt arrivés, le retour aux sentiments tendres, l'éclipse des remords chez madame de Rênal eussent été un bonheur divin; ainsi obtenus avec art, ce ne fut plus qu'un plaisir². Julien voulut absolument, contre les instances de son amie, allumer la veilleuse.

— Veux-tu donc, lui disait-il, qu'il ne me reste aucun souvenir de t'avoir vue? L'amour qui est sans doute dans ces yeux charmants sera donc perdu pour moi? la blancheur de cette jolie main me sera donc invisible? Songe que je te quitte pour bien longtemps peut-être!

Madame de Rênal n'avait rien³ à refuser à cette idée⁴ qui la faisait fondre en larmes. Mais l'aube commençait à dessiner vivement les contours des sapins sur la montagne à l'orient de Verrières. Au lieu de s'en aller, Julien ivre de volupté demanda à madame de Rênal de passer toute la journée caché dans sa chambre, et de ne partir que la nuit suivante.

— Et pourquoi pas? répondit-elle. Cette fatale rechute m'ôte toute estime pour moi, et fait à jamais mon malheur, et elle le pressait contre son cœur⁵. Mon mari n'est plus le même, il a des soupçons; il croit que je l'ai mené dans toute cette affaire, et se montre fort piqué contre moi. S'il entend le moindre bruit je suis perdue, il me chassera comme une malheureuse que je suis.

— Ah! voilà une phrase de M. Chélan, dit Julien; tu ne m'aurais pas parlé ainsi avant ce cruel départ pour le séminaire; tu m'aimais alors!

Julien fut récompensé du sang-froid qu'il avait mis dans ce mot: il vit son amie oublier rapidement⁶ le danger que la présence de son mari lui faisait courir, pour songer au danger bien plus grand de voir Julien douter de son amour. Le jour croissait rapidement et éclairait vivement la chambre; Julien retrouva toutes les voluptés de l'orgueil, lorsqu'il put revoir dans ses bras et presque à ses pieds, cette femme charmante, la seule qu'il eût

aimée et qui, peu d'heures auparavant, était tout entière à la crainte d'un Dieu terrible et à l'amour de ses devoirs. Des résolutions fortifiées par un an de constance n'avaient pu tenir devant son courage.

Bientôt on entendit du bruit dans la maison; une chose à laquelle elle n'avait pas songé vint troubler madame de Rênal.

— Cette méchante Élisabeth va entrer dans la chambre, que faire de cette énorme échelle ? dit-elle à son ami ; où la cacher ? Je vais la porter au grenier, s'écria-t-elle tout à coup, avec une sorte d'enjouement.

— Mais¹ il faut passer dans la chambre du domestique, dit Julien étonné.

— Je laisserai l'échelle dans le corridor, j'appellerai le domestique et lui donnerai une commission.

— Songe à préparer un mot pour le cas où le domestique passant devant l'échelle, dans le corridor, la remarquera.

— Oui, mon ange, dit madame de Rênal en lui donnant un baiser. Toi, songe à te cacher bien vite sous le lit, si, pendant mon absence, Élisabeth entre ici.

Julien fut étonné de cette gaîté soudaine. Ainsi, pensait-il, l'approche d'un danger matériel, loin de la troubler, lui rend sa gaîté, parce qu'elle oublie ses remords ! Femme vraiment supérieure ! ah ! voilà un cœur dans lequel il est glorieux de régner ! Julien était ravi.

Madame de Rênal prit l'échelle ; elle était évidemment trop pesante pour elle. Julien allait à son secours ; il admirait cette taille élégante et qui était si loin d'annoncer de la force, lorsque tout à coup, sans aide, elle saisit l'échelle, et l'enleva comme elle eût fait d'une chaise. Elle la porta rapidement dans le corridor du troisième étage où elle la coucha le long du mur. Elle appela le domestique, et pour lui laisser le temps de s'habiller, monta au colombier. Cinq minutes après, à son retour dans le corridor, elle ne trouva plus l'échelle. Qu'était-elle devenue ? Si Julien eût été hors de la maison, ce danger ne l'eût guère touchée. Mais, dans ce moment, si son mari voyait cette échelle ! cet incident pouvait être abominable. Madame de Rênal courait partout. Enfin elle découvrit cette échelle sous le toit où le domestique l'avait portée et même cachée. Cette circonstance était singulière, autrefois elle l'eût alarmée.

Que m'importe, pensa-t-elle, ce qui peut arriver dans vingt-quatre heures, quand Julien sera parti ? tout ne sera-t-il pas alors pour moi horreur et remords ?

Elle avait comme une idée vague de devoir quitter la vie, mais qu'importe ! Après une séparation qu'elle avait crue éternelle, il lui était rendu, elle le revoyait, et ce qu'il avait fait pour parvenir jusqu'à elle montrait tant d'amour !

En racontant l'événement de l'échelle à Julien :

— Que répondrai-je à mon mari, lui dit-elle, si le domestique lui conte qu'il a trouvé cette échelle ? Elle rêva un instant ; il leur faudra vingt-quatre heures pour découvrir le paysan qui te l'a vendue ; et se jetant dans les bras de Julien, en le serrant d'un mouvement convulsif : Ah ! mourir, mourir ainsi ! s'écriait-elle en le couvrant de baisers ; mais il ne faut pas que tu meures de faim, dit-elle en riant.

Viens ; d'abord je vais te cacher dans la chambre de madame Derville, qui reste toujours fermée à clef. Elle alla veiller à l'extrémité du corridor, et Julien passa en courant. Garde-toi d'ouvrir, si l'on frappe, lui dit-elle en l'enfermant à clef ; dans tous les cas, ce ne serait qu'une plaisanterie des enfants en jouant entre eux.

— Fais-les venir dans le jardin, sous la fenêtre, dit Julien, que j'aie le plaisir de les voir, fais-les parler.

— Oui, oui, lui cria madame de Rênal en s'éloignant.

Elle revint bientôt avec des oranges, des biscuits, une bouteille de vin de Malaga ; il lui avait été impossible de voler du pain.

— Que fait ton mari ? dit Julien.

— Il écrit des projets de marchés avec des paysans.

Mais huit heures avaient sonné, on faisait beaucoup de bruit dans la maison. Si l'on n'eût pas vu madame de Rênal, on l'eût cherchée partout ; elle fut obligée de le quitter. Bientôt elle revint, contre toute prudence, lui apportant une tasse de café ; elle tremblait qu'il ne mourût de faim. Après le déjeuner, elle réussit à amener les enfants sous la fenêtre de la chambre de madame Derville. Il les trouva fort grandis, mais ils avaient pris l'air commun, ou bien ses idées avaient changé.

Madame de Rênal leur parla de Julien. L'aîné répondit avec amitié et regrets pour l'ancien précepteur ; mais il se trouva que les cadets l'avaient presque oublié.

M. de Rênal ne sortit pas ce matin-là; il montait et descendait sans cesse dans la maison, occupé à faire des marchés avec des paysans, auxquels il vendait sa récolte de pommes de terre. Jusqu'au dîner, madame de Rênal n'eut pas un instant à donner à son prisonnier. Le dîner sonné et servi, elle eut l'idée de voler pour lui une assiette de soupe chaude. Comme elle approchait sans bruit de la porte de la chambre qu'il occupait, portant une assiette avec précaution, elle se trouva face à face avec le domestique qui avait caché l'échelle le matin. Dans ce moment, il s'avancait aussi sans bruit dans le corridor et comme écoutant. Probablement Julien avait marché avec imprudence. Le domestique s'éloigna un peu confus. Madame de Rênal entra hardiment chez Julien; cette rencontre le fit frémir.

— Tu as peur, lui dit-elle; moi, je braverais tous les dangers du monde et sans sourciller. Je ne crains qu'une chose, c'est le moment où je serai seule après ton départ, et elle le quitta en courant.

— Ah! se dit Julien exalté, le remords est le seul danger que redoute cette âme sublime!

Enfin le soir vint. M. de Rênal alla au Casino.

Sa femme avait annoncé une migraine affreuse, elle se retira chez elle, se hâta de renvoyer Élisabeth, et se releva bien vite pour aller ouvrir à Julien.

Il se trouva que réellement il mourait de faim. Madame de Rênal alla à l'office chercher du pain. Julien entendit un grand cri. Madame de Rênal revint, et lui raconta qu'entrant dans l'office sans lumière, s'approchant d'un buffet où l'on serrait le pain, et étendant la main, elle avait touché un bras de femme. C'était Élisabeth qui avait jeté le cri entendu par Julien.

— Que faisait-elle là ?

— Elle volait quelques sucreries, ou bien elle nous épiait, dit madame de Rênal avec une indifférence complète. Mais heureusement j'ai trouvé un pâté et un gros pain.

— Qu'y a-t-il donc là ? dit Julien, en lui montrant les poches de son tablier.

Madame de Rênal avait oublié que, depuis le dîner, elles étaient remplies de pain.

Julien la serra dans ses bras avec la plus vive passion; jamais elle ne lui avait semblé si belle. Même à Paris, se

disait-il confusément, je ne pourrai rencontrer un plus grand caractère. Elle avait toute la gaucherie d'une femme peu accoutumée à ces sortes de soins, et en même temps le vrai courage d'un être qui ne craint que des dangers d'un autre ordre et bien autrement terribles.

Pendant que Julien soupait de grand appétit, et que son amie le plaisantait sur la simplicité de ce repas, car elle avait horreur de parler sérieusement, la porte de la chambre fut tout à coup secouée avec force. C'était M. de Rênal.

— Pourquoi t'es-tu enfermée ? lui criait-il.

Julien n'eut que le temps de se glisser sous le canapé.

— Quoi ! vous êtes tout habillée, dit M. de Rênal en entrant ; vous soupez, et vous avez fermé votre porte à clef !

Les jours ordinaires, cette question, faite avec toute la sécheresse conjugale, eût troublé madame de Rênal, mais elle sentait que son mari n'avait qu'à se baisser un peu pour apercevoir Julien ; car M. de Rênal s'était jeté sur la chaise que Julien occupait un moment auparavant vis-à-vis le canapé.

La migraine servit d'excuse à tout. Pendant qu'à son tour son mari lui contait longuement les incidents de la poule qu'il avait gagnée au billard du Casino, une poule de dix-neuf francs ma foi ! ajoutait-il, elle aperçut sur une chaise, à trois pas devant eux, le chapeau de Julien. Son sang-froid redoubla, elle se mit à se déshabiller, et, dans un certain moment, passant rapidement derrière son mari, jeta une robe sur la chaise au chapeau.

M. de Rênal partit enfin. Elle pria Julien de recommencer le récit de sa vie au séminaire ; hier je ne t'écoutais pas, je ne songeais, pendant que tu parlais, qu'à obtenir de moi¹ de te renvoyer.

Elle était l'imprudence même. Ils parlaient très haut ; et il pouvait être deux heures du matin, quand ils furent interrompus par un coup violent à la porte. C'était encore M. de Rênal.

— Ouvrez-moi bien vite, il y a des voleurs dans la maison ! disait-il, Saint-Jean a trouvé leur échelle ce matin.

— Voici la fin de tout, s'écria madame de Rênal, en se jetant dans les bras de Julien. Il va nous tuer tous les deux, il ne croit pas aux voleurs ; je vais mourir dans tes

bras, plus heureuse à ma mort que je ne le fus de la vie. Elle ne répondait nullement à son mari qui se fâchait, elle embrassait Julien avec passion.

— Sauve la mère de Stanislas, lui dit-il avec le regard du commandement. Je vais sauter dans la cour par la fenêtre du cabinet, et me sauver dans le jardin, les chiens m'ont reconnu. Fais un paquet de mes habits, et jette-le dans le jardin aussitôt que tu le pourras. En attendant laisse enfoncer la porte. Surtout, point d'aveux, je le défends, il vaut mieux qu'il ait des soupçons que des certitudes.

— Tu vas te tuer en sautant! fut sa seule réponse et sa seule inquiétude.

Elle alla avec lui à la fenêtre du cabinet; elle prit ensuite le temps de cacher ses habits. Elle ouvrit enfin à son mari bouillant de colère. Il regarda dans la chambre, dans le cabinet, sans mot dire, et disparut. Les habits de Julien lui furent jetés, il les saisit, et courut rapidement vers le bas du jardin du côté du Doubs.

Comme il courait, il entendit siffler une balle, et aussitôt le bruit d'un coup de fusil.

Ce n'est pas M. de Rênal, pensa-t-il, il tire trop mal pour cela. Les chiens couraient en silence à ses côtés, un second coup cassa apparemment la patte à un chien, car il se mit à pousser des cris lamentables. Julien sauta le mur d'une terrasse, fit à couvert une cinquantaine de pas, et se remit à fuir dans une autre direction. Il entendit des voix qui s'appelaient, et vit distinctement le domestique, son ennemi, tirer un coup de fusil; un fermier vint aussi tirailler de l'autre côté du jardin, mais déjà Julien avait gagné la rive du Doubs où il s'habillait.

Une heure après, il était à une lieue de Verrières sur la route de Genève; si l'on a des soupçons, pensa Julien, c'est sur la route de Paris qu'on me cherchera¹.

LE ROUGE ET LE NOIR

II

Elle n'est pas jolie,
elle n'a point de rouge.

SAINTE-BEUVE.

LE ROUGE ET LE NOIR

CHRONIQUE DE 1830

CHAPITRE PREMIER

LES PLAISIRS DE LA CAMPAGNE

O rus quando ego te aspiciam !

VIRGILE.

MONSIEUR vient sans doute attendre la malle-poste de Paris ? lui dit le maître d'une auberge où il s'arrêta pour déjeuner.

— Celle d'aujourd'hui ou celle de demain, peu m'importe, dit Julien.

La malle-poste arriva comme il faisait l'indifférent. Il y avait deux places libres.

— Quoi ! c'est toi, mon pauvre Falcoz, dit le voyageur qui arrivait du côté de Genève à celui qui montait en voiture en même temps que Julien.

— Je te croyais établi aux environs de Lyon, dit Falcoz, dans une délicieuse vallée près du Rhône ?

— Joliment établi. Je fuis.

— Comment ! tu fuis ? toi, Saint-Giraud, avec cette mine sage, tu as commis quelque crime ? dit Falcoz en riant.

— Ma foi, autant vaudrait. Je fuis l'abominable vie que l'on mène en province. J'aime la fraîcheur des bois et la tranquillité champêtre, comme tu sais ; tu m'as souvent accusé d'être romanesque. Je ne voulais de la vie entendre parler politique, et la politique me chasse.

— Mais de quel parti es-tu ?

— D'aucun, et c'est ce qui me perd. Voici toute ma politique : J'aime la musique, la peinture ; un bon livre est un événement pour moi ; je vais avoir quarante-quatre ans. Que me reste-t-il à vivre ? Quinze, vingt, trente ans tout au plus ? Eh bien ! je tiens que dans trente ans, les ministres seront un peu plus adroits, mais tout

aussi honnêtes gens que ceux d'aujourd'hui. L'histoire d'Angleterre me sert de miroir pour notre avenir. Toujours il se trouvera un roi qui voudra augmenter sa prérogative; toujours l'ambition de devenir député, la gloire et les centaines de mille francs gagnés par Mirabeau empêcheront de dormir les gens riches de la province : ils appelleront cela être libéral et aimer le peuple. Toujours l'envie de devenir pair ou gentilhomme de la chambre galopera les ultras¹. Sur le vaisseau de l'État, tout le monde voudra s'occuper de la manœuvre, car elle est bien payée. N'y aura-t-il donc jamais une pauvre petite place pour le simple passager ?

— Au fait, au fait, qui doit être fort plaisant avec ton caractère tranquille. Sont-ce les dernières élections qui te chassent de ta province ?

— Mon mal vient de plus loin. J'avais, il y a quatre ans, quarante ans et cinq cent mille francs, j'ai quatre ans de plus aujourd'hui, et probablement cinquante mille francs de moins, que je vais perdre sur la vente de mon château de Monfleury, près du Rhône, position superbe.

A Paris, j'étais las de cette comédie perpétuelle, à laquelle oblige ce que vous appelez la civilisation du xix^e siècle. J'avais soif de bonhomie et de simplicité. J'achète une terre dans les montagnes près du Rhône, rien d'aussi beau sous le ciel.

Le vicaire du village et les hobereaux du voisinage me font la cour pendant six mois; je leur donne à dîner; j'ai quitté Paris, leur dis-je, pour de ma vie ne parler ni n'entendre parler politique. Comme vous le voyez, je ne suis abonné à aucun journal. Moins le facteur de la poste m'apporte de lettres, plus je suis content.

Ce n'était pas le compte du vicaire; bientôt je suis en butte à mille demandes indiscretes, tracasseries, etc. Je voulais donner deux ou trois cents francs par an aux pauvres, on me les demande pour des associations pieuses : celle de Saint-Joseph, celle de la Vierge, etc., je refuse : alors on me fait cent insultes. J'ai la bêtise d'en être piqué. Je ne puis plus sortir le matin pour aller jouir de la beauté de nos montagnes, sans trouver quelque ennui qui me tire de mes rêveries, et me rappelle désagréablement les hommes et leur méchanceté. Aux processions des Rogations, par exemple, dont le chant me plaît (c'est probablement une mélodie grecque), on ne

bénit plus mes champs, parce que, dit le vicaire, ils appartiennent à un impie. La vache d'une vieille paysanne dévote meurt, elle dit que c'est à cause du voisinage d'un étang qui appartient à moi impie, philosophe venant de Paris, et huit jours après je trouve tous mes poissons le ventre en l'air empoisonnés avec de la chaux. La tracasserie m'environne sous toutes les formes. Le juge de paix, honnête homme, mais qui craint pour sa place, me donne toujours tort. La paix des champs est pour moi un enfer. Une fois que l'on m'a vu abandonné par le vicaire, chef de la congrégation du village, et non soutenu par le capitaine en retraite, chef des libéraux, tous me sont tombés dessus, jusqu'au maçon que je faisais vivre depuis un an, jusqu'au charron qui voulait me friponner impunément en raccommodant mes charrues.

Afin d'avoir un appui et de gagner pourtant quelques-uns de mes procès, je me fais libéral; mais, comme tu dis, ces diables d'élections arrivent, on me demande ma voix.

— Pour un inconnu ?

— Pas du tout, pour un homme que je ne connais que trop. Je refuse, imprudence affreuse ! Dès ce moment, me voilà aussi les libéraux sur les bras, ma position devient intolérable. Je crois que s'il fût venu dans la tête au vicaire¹ de m'accuser d'avoir assassiné ma servante, il y aurait eu vingt témoins des deux partis qui auraient juré avoir vu commettre le crime.

— Tu veux vivre à la campagne sans servir les passions de tes voisins, sans même écouter leurs bavardages. Quelle faute !...

— Enfin elle est réparée. Monfleury est en vente, je perds cinquante mille francs, s'il le faut, mais je suis tout joyeux, je quitte cet enfer d'hypocrisie et de tracasseries. Je vais chercher la solitude et la paix champêtre au seul lieu où elles existent en France, dans un quatrième étage donnant sur les Champs-Élysées. Et encore j'en suis à délibérer si je ne commencerai pas ma carrière politique dans le quartier du Roule par rendre le pain bénit à la paroisse.

— Tout cela ne te fût pas arrivé sous Bonaparte, dit Falcoz avec des yeux brillants de courroux et de regret.

— A la bonne heure, mais pourquoi n'a-t-il pas su se tenir en place, ton Bonaparte ? Tout ce dont je souffre aujourd'hui c'est lui qui l'a fait.

Ici l'attention de Julien redoubla. Il avait compris du premier mot que le bonapartiste Falcoz était l'ancien ami d'enfance de M. de Rênal, par lui répudié en 1816, et le philosophe Saint-Giraud devait être frère de ce chef de bureau à la préfecture de ..., qui savait se faire adjuger à bon compte les maisons des communes.

— Et tout cela c'est ton Bonaparte qui l'a fait, continuait Saint-Giraud. Un honnête homme, inoffensif s'il en fut, avec quarante ans et cinq cent mille francs, ne peut pas s'établir en province et y trouver la paix; ses prêtres et ses nobles l'en chassent.

— Ah! ne dis pas de mal de lui, s'écria Falcoz. Jamais la France n'a été si haut dans l'estime des peuples que pendant les treize ans qu'il a régné. Alors, il y avait de la grandeur dans tout ce qu'on faisait.

— Ton empereur, que le diable emporte, reprit l'homme de quarante-quatre ans, n'a été grand que sur ses champs de bataille, et lorsqu'il a rétabli les finances vers 1802. Que veut dire toute sa conduite depuis? Avec ses chambellans, sa pompe et ses réceptions aux Tuileries, il a donné une nouvelle édition de toutes les niaiseries monarchiques. Elle était corrigée, elle eût pu passer encore un siècle ou deux. Les nobles et les prêtres ont voulu revenir à l'ancienne, mais ils n'ont pas la main de fer qu'il faut pour la débiter au public.

— Voilà bien le langage d'un ancien imprimeur!

— Qui me chasse de ma terre? continua l'imprimeur en colère. Les prêtres, que Napoléon a rappelés par son concordat, au lieu de les traiter comme l'État traite les médecins, les avocats, les astronomes; de ne voir en eux que des citoyens, sans s'inquiéter de l'industrie par laquelle ils cherchent à gagner leur vie. Y aurait-il aujourd'hui des gentilshommes insolents, si ton Bonaparte n'eût fait des barons et des comtes? Non, la mode en était passée. Après les prêtres, ce sont les petits nobles campagnards qui m'ont donné le plus d'humeur et m'ont forcé à me faire libéral.

La conversation fut infinie, ce texte va occuper la France encore un demi-siècle. Comme Saint-Giraud répétait toujours qu'il était impossible de vivre en province, Julien proposa timidement l'exemple de M. de Rênal.

— Parbleu, jeune homme, vous êtes bon! s'écria

Falcoz; il s'est fait marteau pour n'être pas enclume, et un terrible marteau encore. Mais je le vois débordé par le Valenod. Connaissez-vous ce coquin-là? Voilà le véritable. Que dira votre M. de Rênal lorsqu'il se verra destitué un de ces quatre matins, et le Valenod mis à sa place?

— Il restera tête à tête avec ses crimes, dit Saint-Giraud. Vous connaissez donc Verrières, jeune homme? Eh bien! Bonaparte, que le ciel confonde, lui et ses friperies monarchiques, a rendu possible le règne des Rênal et des Chélan, qui a amené le règne des Valenod et des Maslon.

Cette conversation d'une sombre politique étonnait Julien et le distraiyait de ses rêveries voluptueuses.

Il fut peu sensible au premier aspect de Paris, aperçu dans le lointain. Les châteaux en Espagne sur son sort à venir avaient à lutter avec le souvenir encore présent des vingt-quatre heures qu'il venait de passer à Verrières. Il se jurait de ne jamais abandonner les enfants de son amie, et de tout quitter pour les protéger, si les impertinences des prêtres nous donnent la république et les persécutions contre les nobles.

Que serait-il arrivé la nuit de son arrivée à Verrières, si, au moment où il appuyait son échelle contre la croisée de la chambre à coucher de madame de Rênal, il avait trouvé cette chambre occupée par un étranger, ou par M. de Rênal?

Mais aussi quelles délices les deux premières heures, quand son amie voulait sincèrement le renvoyer et qu'il plaidait sa cause, assis auprès d'elle dans l'obscurité!

Une âme comme celle de Julien est suivie par de tels souvenirs durant toute une vie. Le reste de l'entrevue se confondait déjà avec les premières époques de leurs amours, quatorze mois auparavant.

Julien fut réveillé de sa rêverie profonde, parce que la voiture s'arrêta. On venait d'entrer dans la cour des postes, rue J.-J.-Rousseau. — Je veux aller à la Malmaison, dit-il à un cabriolet qui s'approcha.

— A cette heure, monsieur, et pourquoi faire?

— Que vous importe! marchez.

Toute vraie passion ne songe qu'à elle. C'est pourquoi, ce me semble, les passions sont si ridicules à Paris, où le voisin prétend toujours qu'on pense beaucoup à lui.

Je me garderai de raconter les transports de Julien à la Malmaison. Il pleura. Quoi ! malgré les vilains murs blancs construits cette année, et qui coupent ce parc en morceaux ? — Oui, monsieur : pour Julien, comme pour la postérité, il n'y avait rien entre Arcole, Sainte-Hélène et la Malmaison.

Le soir, Julien hésita beaucoup avant d'entrer au spectacle, il avait des idées étranges sur ce lieu de perdition.

Une profonde méfiance l'empêcha d'admirer le Paris vivant, il n'était touché que des monuments laissés par son héros.

Me voici donc dans le centre de l'intrigue et de l'hypocrisie ! Ici règnent les protecteurs de l'abbé de Frilair.

Le soir du troisième jour, la curiosité l'emporta sur le projet de tout voir avant de se présenter à l'abbé Pirard. Cet abbé lui expliqua, d'un ton froid, le genre de vie qui l'attendait chez M. de La Mole.

Si au bout de quelques mois vous n'êtes pas utile, vous rentrerez au séminaire, mais par la bonne porte. Vous allez loger chez le marquis, l'un des plus grands seigneurs de France. Vous porterez l'habit noir, mais comme un homme qui est en deuil, et non pas comme un ecclésiastique. J'exige que, trois fois la semaine, vous suiviez vos études en théologie dans un séminaire, où je vous ferai présenter. Chaque jour, à midi, vous vous établirez dans la bibliothèque du marquis, qui compte vous employer à faire des lettres pour des procès et d'autres affaires. Le marquis écrit, en deux mots, en marge de chaque lettre qu'il reçoit, le genre de réponse qu'il faut y faire. J'ai prétendu qu'au bout de trois mois, vous seriez en état de faire ces réponses, de façon que, sur douze que vous présenterez à la signature du marquis, il puisse en signer huit ou neuf. Le soir, à huit heures, vous mettrez son bureau en ordre, et à dix vous serez libre.

Il se peut, continua l'abbé Pirard, que quelque vieille dame ou quelque homme au ton doux vous fasse entrevoir des avantages immenses, ou tout grossièrement vous offre de l'or pour lui montrer les lettres reçues par le marquis...

— Ah ! monsieur ! s'écria Julien rougissant.

— Il est singulier, dit l'abbé avec un sourire amer,

que, pauvre comme vous l'êtes, et après une année de séminaire, il vous reste encore de ces indignations vertueuses. Il faut que vous ayez été bien aveugle!

Serait-ce la force du sang ? se dit l'abbé à demi-voix et comme se parlant à soi-même. — Ce qu'il y a de singulier, ajouta-t-il en regardant Julien, c'est que le marquis vous connaît... Je ne sais comment. Il vous donne, pour commencer, cent louis d'appointements. C'est un homme qui n'agit que par caprice, c'est là son défaut; il luttera d'enfantillages avec vous. S'il est content, vos appointements pourront s'élever par la suite jusqu'à huit mille francs.

Mais vous sentez bien, reprit l'abbé d'un ton aigre, qu'il ne vous donne pas tout cet argent pour vos beaux yeux. Il s'agit d'être utile. A votre place, je parlerais très peu, et surtout je ne parlerais jamais de ce que j'ignore.

Ah! dit l'abbé, j'ai pris des informations pour vous; j'oubliais la famille de M. de La Mole. Il a deux enfants, une fille et un fils de dix-neuf ans, élégant par excellence, espèce de fou, qui ne sait jamais à midi ce qu'il fera à deux heures. Il a de l'esprit, de la bravoure; il a fait la guerre d'Espagne. Le marquis espère, je ne sais pourquoi, que vous deviendrez l'ami du jeune comte Norbert. J'ai dit que vous étiez un grand latiniste, peut-être compte-t-il que vous apprendrez à son fils quelques phrases toutes faites sur Cicéron et Virgile.

A votre place, je ne me laisserais jamais plaisanter par ce beau jeune homme; et, avant de céder à ses avances parfaitement polies, mais un peu gâtées par l'ironie, je me les ferais répéter plus d'une fois.

Je ne vous cacherai pas que le jeune comte de La Mole doit vous mépriser d'abord, parce que vous n'êtes qu'un petit bourgeois. Son aïeul à lui était de la cour, et eut l'honneur d'avoir la tête tranchée en place de Grève, le 26 avril 1574¹, pour une intrigue politique. Vous, vous êtes le fils d'un charpentier de Verrières et, de plus, aux gages de son père. Pesez bien ces différences, et étudiez l'histoire de cette famille dans Moreri; tous les flatteurs qui dînent chez eux y font de temps en temps ce qu'ils appellent des allusions délicates.

Prenez garde à la façon dont vous répondrez aux plaisanteries de M. le comte Norbert de La Mole, chef

d'escadron de hussards et futur pair de France, et ne venez pas me faire des doléances par la suite.

— Il me semble, dit Julien en rougissant beaucoup, que je ne devrais pas même répondre à un homme qui me méprise.

— Vous n'avez pas l'idée de ce mépris-là; il ne se montrera que par des compliments exagérés. Si vous étiez un sot, vous pourriez vous y laisser prendre; si vous vouliez faire fortune, vous devriez vous y laisser prendre.

— Le jour où tout cela ne me conviendra plus, dit Julien, passerai-je pour un ingrat si je retourne à ma petite cellule, n° 103 ?

— Sans doute, répondit l'abbé, tous les complaisants de la maison vous calomnieront, mais je paraîtrai, moi. *Adsum qui feci*. Je dirai que c'est de moi que vient cette résolution.

Julien était navré du ton amer et presque méchant qu'il remarquait chez M. Pirard; ce ton gâtait tout à fait sa dernière réponse.

Le fait est que l'abbé se faisait un scrupule de conscience d'aimer Julien, et c'est avec une sorte de terreur religieuse qu'il se mêlait aussi directement du sort d'un autre.

— Vous verrez encore, ajouta-t-il avec la même mauvaise grâce, et comme accomplissant un devoir pénible, vous verrez madame la marquise de La Mole. C'est une grande femme blonde, dévote, hautaine, parfaitement polie, et encore plus insignifiante. Elle est fille du vieux duc de Chaulnes, si connu par ses préjugés nobiliaires. Cette grande dame est une sorte d'abrégé, en haut relief, de ce qui fait au fond le caractère des femmes de son rang. Elle ne cache pas, elle, qu'avoir eu des ancêtres qui soient allés aux croisades est le seul avantage qu'elle estime. L'argent ne vient que longtemps après : cela vous étonne ? Nous ne sommes plus en province, mon ami.

Vous verrez dans son salon plusieurs grands seigneurs parler de nos princes avec un ton de légèreté singulier. Pour madame de La Mole, elle baisse la voix par respect toutes les fois qu'elle nomme un prince et surtout une princesse. Je ne vous conseillerais pas de dire devant elle que Philippe II ou Henri VIII furent des monstres. Ils ont été ROIS, ce qui leur donne des droits imprescrip-

tibles aux respects de tous et surtout aux respects d'êtres sans naissance, tels que vous et moi. Cependant, ajouta M. Pirard, nous sommes prêtres, car elle vous prendra pour tel; à ce titre, elle nous considère comme des valets de chambre nécessaires à son salut.

— Monsieur, dit Julien, il me semble que je ne serai pas longtemps à Paris.

— A la bonne heure; mais remarquez qu'il n'y a de fortune, pour un homme de notre robe, que par les grands seigneurs. Avec ce je ne sais quoi d'indéfinissable, du moins pour moi, qu'il y a dans votre caractère, si vous ne faites pas fortune vous serez persécuté; il n'y a pas de moyen terme pour vous. Ne vous abusez pas. Les hommes voient qu'ils ne vous font pas plaisir en vous adressant la parole; dans un pays social comme celui-ci, vous êtes voué au malheur si vous n'arrivez pas aux respects.

Que seriez-vous devenu à Besançon, sans ce caprice du marquis de La Mole? Un jour, vous comprendrez toute la singularité de ce qu'il fait pour vous, et, si vous n'êtes pas un monstre, vous aurez pour lui et sa famille une éternelle reconnaissance. Que de pauvres abbés, plus savants que vous, ont vécu des années à Paris avec les quinze sous de leur messe et les dix sous de leurs arguments en Sorbonne!... Rappelez-vous ce que je vous contais, l'hiver dernier, des premières années de ce mauvais sujet de cardinal Dubois. Votre orgueil se croirait-il, par hasard, plus de talent que lui?

Moi, par exemple, homme tranquille et médiocre, je comptais mourir dans mon séminaire; j'ai eu l'enfantillage de m'y attacher. Eh bien! j'allais être destitué quand j'ai donné ma démission. Savez-vous quelle était ma fortune? J'avais cinq cent vingt francs de capital, ni plus ni moins; pas un ami, à peine deux ou trois connaissances. M. de La Mole, que je n'avais jamais vu, m'a tiré de ce mauvais pas; il n'a eu qu'un mot à dire, et l'on m'a donné une cure dont tous les paroissiens sont des gens aisés, au-dessus des vices grossiers, et le revenu me fait honte, tant il est peu proportionné à mon travail. Je ne vous ai parlé aussi longtemps que pour mettre un peu de plomb dans cette tête.

Encore un mot : j'ai le malheur d'être irascible; il est possible que vous et moi nous cessions de nous parler.

Si les hauteurs de la marquise ou les mauvaises plaisanteries de son fils, vous rendent cette maison décidément insupportable, je vous conseille de finir vos études dans quelque séminaire à trente lieues de Paris, et plutôt au nord qu'au midi. Il y a au nord plus de civilisation et moins d'injustices; et, ajouta-t-il en baissant la voix, il faut que je l'avoue, le voisinage des journaux de Paris fait peur aux petits tyrans.

Si nous continuons à trouver du plaisir à nous voir, et que la maison du marquis ne vous convienne pas, je vous offre la place de mon vicaire, et je partagerai par moitié avec vous ce que rend cette cure. Je vous dois cela et plus encore, ajouta-t-il en interrompant les remerciements de Julien, pour l'offre singulière que vous m'avez faite à Besançon. Si au lieu de cinq cent vingt francs, je n'avais rien eu, vous m'eussiez sauvé.

L'abbé avait perdu son ton de voix cruel. A sa grande honte, Julien se sentit les larmes aux yeux; il mourait d'envie de se jeter dans les bras de son ami : il ne put s'empêcher de lui dire, de l'air le plus mâle qu'il put affecter :

— J'ai été haï de mon père depuis le berceau; c'était un de mes grands malheurs; mais je ne me plaindrai plus du hasard, j'ai retrouvé un père en vous, monsieur.

— C'est bon! c'est bon, dit l'abbé embarrassé; puis rencontrant fort à propos un mot de directeur de séminaire : Il ne faut jamais dire le hasard, mon enfant, dites toujours la Providence.

Le fiacre s'arrêta; le cocher souleva le marteau de bronze d'une porte immense : c'était l'HÔTEL DE LA MOLE; et, pour que les passants ne pussent en douter, ces mots se lisaient sur un marbre noir au-dessus de la porte.

Cette affectation déplut à Julien. Ils ont tant de peur des jacobins! Ils voient un Robespierre et sa charrette derrière chaque haie; ils en sont souvent à mourir de rire, et ils affichent ainsi leur maison pour que la canaille la reconnaisse en cas d'émeute et la pille. Il communiqua sa pensée à l'abbé Pirard.

— Ah! pauvre enfant, vous serez bientôt mon vicaire. Quelle épouvantable idée vous est venue là!

— Je ne trouve rien de si simple, dit Julien.

La gravité du portier et surtout la propreté de la cour

l'avaient frappé d'admiration. Il faisait un beau soleil.

— Quelle architecture magnifique! dit-il à son ami.

Il s'agissait d'un de ces hôtels à façade si plate du faubourg Saint-Germain, bâtis vers le temps de la mort de Voltaire. Jamais la mode et le beau n'ont été si loin l'un de l'autre.

CHAPITRE II

ENTRÉE DANS LE MONDE

Souvenir ridicule et touchant : le premier salon où à dix-huit ans l'on a paru seul et sans appui! Le regard d'une femme suffisait pour m'intimider. Plus je voulais plaire, plus je devenais gauche. Je me faisais de tout les idées les plus fausses; ou je me livrais sans motifs, ou je voyais dans un homme un ennemi parce qu'il m'avait regardé d'un air grave. Mais alors, au milieu des affreux malheurs de ma timidité, qu'un beau jour était beau!

KANT.

JULIEN s'arrêtait, ébahi, au milieu de la cour.

— Ayez donc l'air raisonnable, dit l'abbé Pirard; il vous vient des idées horribles, et puis vous n'êtes qu'un enfant! Où est le *nil mirari* d'Horace? (Jamais d'enthousiasme.) Songez que ce peuple de laquais, vous voyant établi ici, va chercher à se moquer de vous; ils verront en vous un égal, mis injustement au-dessus d'eux. Sous les dehors de la bonhomie, des bons conseils, du désir de vous guider, ils vont essayer de vous faire tomber dans quelque grosse balourdise.

— Je les en défie, dit Julien en se mordant la lèvre, et il reprit toute sa méfiance.

Les salons que ces messieurs traversèrent au premier étage, avant d'arriver au cabinet du marquis, vous eussent semblé, ô mon lecteur, aussi tristes que magnifiques. On

vous les donnerait tels qu'ils sont, que vous refuseriez de les habiter; c'est la patrie du bâillement et du raisonnement triste. Ils redoublèrent l'enchantement de Julien. Comment peut-on être malheureux, pensait-il, quand on habite un séjour aussi splendide!

Enfin, ces messieurs arrivèrent à la plus laide des pièces de ce superbe appartement : à peine s'il y faisait jour; là se trouva un petit homme maigre, à l'œil vif et en perruque blonde. L'abbé se retourna vers Julien et le présenta. C'était le marquis. Julien eut beaucoup de peine à le reconnaître, tant il lui trouva l'air poli. Ce n'était plus le grand seigneur, à mine si altière, de l'abbaye de Bray-le-Haut. Il sembla à Julien que sa perruque avait beaucoup trop de cheveux. A l'aide de cette sensation, il ne fut point du tout intimidé. Le descendant de l'ami de Henri III lui parut d'abord avoir une tournure assez mesquine. Il était fort maigre et s'agitait beaucoup. Mais il remarqua bientôt que le marquis avait une politesse encore plus agréable à l'interlocuteur que celle de l'évêque de Besançon lui-même. L'audience ne dura pas trois minutes. En sortant, l'abbé dit à Julien :

— Vous avez regardé le marquis, comme vous eussiez fait un tableau. Je ne suis pas un grand grec dans ce que ces gens-ci appellent la politesse, bientôt vous en saurez plus que moi, mais enfin la hardiesse de votre regard m'a semblé peu polie.

On était remonté en fiacre; le cocher arrêta près du boulevard; l'abbé introduisit Julien dans une suite de grands salons. Julien remarqua qu'il n'y avait pas de meubles. Il regardait une magnifique pendule dorée, représentant un sujet très indécent selon lui, lorsqu'un monsieur fort élégant s'approcha d'un air riant. Julien fit un demi-salut.

Le monsieur sourit et lui mit la main sur l'épaule. Julien tressaillit et fit un saut en arrière. Il rougit de colère. L'abbé Pirard, malgré sa gravité, rit aux larmes. Le monsieur était un tailleur¹.

Je vous rends votre liberté pour deux jours, lui dit l'abbé en sortant; c'est alors seulement que vous pourrez être présenté à madame de La Mole. Un autre vous garderait comme une jeune fille, en ces premiers moments de votre séjour dans cette nouvelle Babylone. Perdez-vous tout de suite, si vous avez à vous perdre et je serai

délivré de la faiblesse que j'ai de penser à vous. Après-demain matin, ce tailleur vous portera deux habits; vous donnerez cinq francs au garçon qui vous les essaiera. Du reste, ne faites pas connaître le son de votre voix à ces Parisiens-là. Si vous dites un mot, ils trouveront le secret de se moquer de vous. C'est leur talent. Après-demain soyez chez moi à midi... Allez, perdez-vous... J'oubliais : allez commander des bottes, des chemises, un chapeau, aux adresses que voici.

Julien regardait l'écriture de ces adresses.

— C'est la main du marquis, dit l'abbé; c'est un homme actif qui prévoit tout, et qui aime mieux faire que commander. Il vous prend auprès de lui pour que vous lui épargniez ce genre de peines. Aurez-vous assez d'esprit pour bien exécuter toutes les choses que cet homme vif vous indiquera à demi-mot? C'est ce que montrera l'avenir : gare à vous!

Julien entra sans dire un seul mot chez les ouvriers indiqués par les adresses; il remarqua qu'il en était reçu avec respect, et le bottier, en écrivant son nom sur son registre, mit M. Julien de Sorel.

Au cimetière du Père-Lachaise, un monsieur fort obligeant, et encore plus libéral dans ses propos, s'offrit pour indiquer à Julien le tombeau du maréchal Ney, qu'une politique savante prive de l'honneur d'une épitaphe. Mais en se séparant de ce libéral, qui, les larmes aux yeux, le serrait presque dans ses bras, Julien n'avait plus de montre. Ce fut riche de cette expérience que le surlendemain, à midi, il se présenta à l'abbé Pirard, qui le regarda beaucoup.

— Vous allez peut-être devenir un fat, lui dit l'abbé, d'un air sévère. Julien avait l'air d'un fort jeune homme, en grand deuil; il était à la vérité très bien, mais le bon abbé était trop provincial lui-même pour ne pas voir que Julien avait encore cette démarche des épaules qui en province est à la fois élégance et importance. En voyant Julien, le marquis jugea ses grâces d'une manière si différente de celle de son abbé, qu'il lui dit :

— Auriez-vous quelque objection à ce que M. Sorel prît des leçons de danse?

L'abbé resta pétrifié.

— Non, répondit-il enfin, Julien n'est pas prêtre.

Le marquis montant deux à deux les marches d'un

petit escalier dérobé, alla lui-même installer notre héros dans une jolie mansarde qui donnait sur l'immense jardin de l'hôtel. Il lui demanda combien il avait pris de chemises chez la lingère.

— Deux, répondit Julien, intimidé de voir un si grand seigneur descendre à ces détails.

— Fort bien, reprit le marquis d'un air sérieux et avec un certain ton impératif et bref, qui donna à penser à Julien, fort bien ! prenez encore vingt-deux chemises. Voici le premier quartier de vos appointements.

En descendant de la mansarde, le marquis appela un homme âgé : « Arsène, lui dit-il, vous servirez M. Sorel. » Peu de minutes après, Julien se trouva seul dans une bibliothèque magnifique ; ce moment fut délicieux. Pour n'être pas surpris dans son émotion, il alla se cacher dans un petit coin sombre ; de là il contemplait avec ravissement le dos brillant des livres : Je pourrai lire tout cela, se disait-il. Et comment me déplairais-je ici ? M. de Rênal se serait cru déshonoré à jamais de la centième partie de ce que le marquis de La Mole vient de faire pour moi.

Mais, voyons les copies à faire. Cet ouvrage terminé, Julien osa s'approcher des livres ; il faillit devenir fou de joie en trouvant¹ une édition de Voltaire. Il courut ouvrir la porte de la bibliothèque pour n'être pas surpris. Il se donna ensuite le plaisir d'ouvrir chacun des quatre-vingts volumes. Ils étaient reliés magnifiquement, c'était le chef-d'œuvre du meilleur ouvrier de Londres. Il n'en fallait pas tant pour porter au comble l'admiration de Julien.

Une heure après, le marquis entra, regarda les copies, et remarqua avec étonnement que Julien écrivait *cela* avec deux ll, *cella*². Tout ce que l'abbé m'a dit de sa science serait-il tout simplement un conte ! Le marquis, fort découragé, lui dit avec douceur :

— Vous n'êtes pas sûr de votre orthographe ?

— Il est vrai, dit Julien, sans songer le moins du monde au tort qu'il se faisait ; il était attendri des bontés du marquis, qui lui rappelait le ton rogue de M. de Rênal.

C'est du temps perdu que toute cette expérience de petit abbé franc-comtois, pensa le marquis ; mais j'avais un si grand besoin d'un homme sûr !

— *Cela* ne s'écrit qu'avec un l, lui dit le marquis ; quand vos copies seront terminées, cherchez dans le

ditionnaire les mots de l'orthographe desquels vous ne serez pas sûr.

A six heures, le marquis le fit demander, il regarda avec une peine évidente les bottes de Julien : J'ai un tort à me reprocher, je ne vous ai pas dit que tous les jours, à cinq heures et demie, il faut vous habiller.

Julien le regardait sans comprendre.

— Je veux dire mettre des bas. Arsène vous en fera souvenir; aujourd'hui je ferai vos excuses.

En achevant ces mots, M. de La Mole faisait passer Julien dans un salon resplendissant de dorures. Dans les occasions semblables, M. de Rênal ne manquait jamais de doubler le pas pour avoir l'avantage de passer le premier à la porte. La petite vanité de son ancien patron fit que Julien marcha sur les pieds du marquis, et lui fit beaucoup de mal, à cause de sa goutte. — « Ah! il est balourd par-dessus le marché », se dit celui-ci. Il le présenta à une femme de haute taille et d'un aspect imposant. C'était la marquise. Julien lui trouva l'air impertinent, un peu comme madame de Maugiron, la sous-préfète de l'arrondissement de Verrières, quand elle assistait au dîner de la Saint-Charles. Un peu troublé de l'extrême magnificence du salon, Julien n'entendit pas ce que disait M. de La Mole. La marquise daigna à peine le regarder. Il y avait quelques hommes, parmi lesquels Julien reconnut avec un plaisir indicible le jeune évêque d'Agde qui avait daigné lui parler quelques mois auparavant à la cérémonie de Bray-le-Haut. Ce jeune prélat fut effrayé sans doute des yeux tendres que fixait sur lui la timidité de Julien, et ne se soucia point de reconnaître ce provincial.

Les hommes réunis dans ce salon semblèrent à Julien avoir quelque chose de triste et de contraint; on parle bas à Paris, et l'on n'exagère pas les petites choses.

Un joli jeune homme, avec des moustaches, très pâle et très élancé, entra vers les six heures et demie; il avait une tête fort petite.

— Vous vous ferez toujours attendre, dit la marquise, à laquelle il baisait la main.

Julien comprit que c'était le comte de La Mole. Il le trouva charmant dès le premier abord.

Est-il possible, se dit-il, que ce soit là l'homme dont les plaisanteries offensantes doivent me chasser de cette maison!

A force d'examiner le comte Norbert, Julien remarqua qu'il était en bottes et en éperons; et moi, je dois être en souliers, apparemment comme inférieur. On se mit à table. Julien entendit la marquise qui disait un mot sévère, en élevant un peu la voix. Presque en même temps il aperçut une jeune personne, extrêmement blonde et fort bien faite, qui vint s'asseoir vis-à-vis de lui. Elle ne lui plut point; cependant, en la regardant attentivement, il pensa qu'il n'avait jamais vu des yeux aussi beaux; mais ils annonçaient une grande froideur d'âme. Par la suite, Julien trouva qu'ils avaient l'expression de l'ennui qui examine, mais qui se souvient de l'obligation d'être imposant. Madame de Rênal avait cependant de bien beaux yeux, se disait-il, le monde lui en faisait compliment; mais ils n'avaient rien de commun avec ceux-ci. Julien n'avait pas assez d'usage pour distinguer que c'était du feu de la saillie que brillaient de temps en temps les yeux de mademoiselle Mathilde, c'est ainsi qu'il l'entendit nommer. Quand les yeux de madame de Rênal s'animaient, c'était du feu des passions, ou par l'effet d'une indignation généreuse au récit de quelque action méchante. Vers la fin du repas, Julien trouva un mot pour exprimer le genre de beauté des yeux de mademoiselle de La Mole : Ils sont scintillants, se dit-il. Du reste, elle ressemblait cruellement à sa mère, qui lui déplaisait de plus en plus, et il cessa de la regarder. En revanche, le comte Norbert lui semblait admirable de tous points. Julien était tellement séduit, qu'il n'eut pas l'idée d'en être jaloux et de le haïr, parce qu'il était plus riche et plus noble que lui.

Julien trouva que le marquis avait l'air de s'ennuyer.

Vers le second service, il dit à son fils :

— Norbert, je te demande tes bontés pour M. Julien Sorel que je viens de prendre à mon état-major, et dont je prétends faire un homme, si *cella* se peut.

— C'est mon secrétaire, dit le marquis à son voisin, et il écrit *cela* avec deux *ll*.

Tout le monde regarda Julien, qui fit une inclination de tête un peu trop marquée à Norbert; mais en général on fut content de son regard.

Il fallait que le marquis eût parlé du genre d'éducation que Julien avait reçue, car un des convives l'attaqua sur Horace : C'est précisément en parlant d'Horace que j'ai

réussi auprès de l'évêque de Besançon, se dit Julien, apparemment qu'ils ne connaissent que cet auteur. A partir de cet instant, il fut maître de lui. Ce mouvement fut rendu facile, parce qu'il venait de décider que mademoiselle de La Mole ne serait jamais une femme à ses yeux. Depuis le séminaire, il mettait les hommes au pis, et se laissait difficilement intimider par eux. Il eût joui de tout son sang-froid, si la salle à manger eût été meublée avec moins de magnificence. C'était, dans le fait, deux glaces de huit pieds de haut chacune, et dans lesquelles il regardait quelquefois son interlocuteur en parlant d'Horace, qui lui imposaient encore. Ses phrases n'étaient pas trop longues pour un provincial. Il avait de beaux yeux, dont la timidité tremblante ou heureuse, quand il avait bien répondu, redoublait l'éclat. Il fut trouvé agréable. Cette sorte d'examen jetait un peu d'intérêt dans un dîner grave. Le marquis engagea par un signe l'interlocuteur de Julien à le pousser vivement. Serait-il possible qu'il sût quelque chose, pensait-il !

Julien répondit en inventant ses idées, et perdit assez de sa timidité pour montrer, non pas de l'esprit, chose impossible à qui ne sait pas la langue dont on se sert à Paris, mais il eut des idées nouvelles quoique présentées sans grâce ni à propos, et l'on vit qu'il savait parfaitement le latin.

L'adversaire de Julien était un académicien des Inscriptions, qui, par hasard, savait le latin; il trouva en Julien un très bon humaniste, n'eut plus la crainte de le faire rougir, et chercha réellement à l'embarrasser. Dans la chaleur du combat, Julien oublia enfin l'ameublement magnifique de la salle à manger, il en vint à exposer sur les poètes latins des idées que l'interlocuteur n'avait lues nulle part. En honnête homme il en fit honneur au jeune secrétaire. Par bonheur, on entama une discussion sur la question de savoir si Horace a été pauvre ou riche : un homme aimable, voluptueux et insouciant, faisant des vers pour s'amuser, comme Chapelle, l'ami de Molière et de La Fontaine; ou un pauvre diable de poète lauréat suivant la cour et faisant des odes pour le jour de naissance du roi, comme Southey, l'accusateur de lord Byron. On parla de l'état de la société sous Auguste et sous George IV; aux deux époques l'aristocratie était toute-

puissante; mais à Rome, elle se voyait arracher le pouvoir par Mécène, qui n'était que simple chevalier; et en Angleterre elle avait réduit George IV à peu près à l'état d'un doge de Venise. Cette discussion sembla tirer le marquis de l'état de torpeur où l'ennui le plongeait au commencement du dîner.

Julien ne comprenait rien à tous les noms modernes, comme Southey, lord Byron, George IV, qu'il entendait prononcer pour la première fois. Mais il n'échappa à personne que toutes les fois qu'il était question de faits passés à Rome, et dont la connaissance pouvait se déduire des œuvres d'Horace, de Martial, de Tacite, etc., il avait une incontestable supériorité. Julien s'empara sans façon de plusieurs idées qu'il avait apprises de l'évêque de Besançon, dans la fameuse discussion qu'il avait eue avec ce prélat; ce ne furent pas les moins goûtées.

Lorsqu'on fut las de parler de poètes, la marquise, qui se faisait une loi d'admirer tout ce qui amusait son mari, daigna regarder Julien. Les manières gauches de ce jeune abbé cachent peut-être un homme instruit, dit à la marquise l'académicien qui se trouvait près d'elle; et Julien en entendit quelque chose. Les phrases toutes faites convenaient assez à l'esprit de la maîtresse de la maison; elle adopta celle-ci sur Julien, et se sut bon gré d'avoir engagé l'académicien à dîner. Il amuse M. de La Mole, pensait-elle.

CHAPITRE III

LES PREMIERS PAS

Cette immense vallée remplie de lumières éclatantes et de tant de milliers d'hommes éblouit ma vue. Pas un ne me connaît, tous me sont supérieurs. Ma tête se perd.

Poemi dell' av. REINA.

LE lendemain, de fort bonne heure, Julien faisait des copies de lettres dans la bibliothèque, lorsque mademoiselle Mathilde y entra par une petite porte de dégagement, fort bien cachée avec des dos de livres. Pendant que Julien admirait cette invention, mademoiselle Mathilde paraissait fort étonnée et assez contrariée de le rencontrer là. Julien lui trouva en papillotes l'air dur, hautain et presque masculin. Mademoiselle de La Mole avait le secret de voler des livres dans la bibliothèque de son père, sans qu'il y parût. La présence de Julien rendait inutile sa course de ce matin, ce qui la contraria d'autant plus qu'elle venait chercher le second volume de *la Princesse de Babylone* de Voltaire, digne complément d'une éducation éminemment monarchique et religieuse, chef-d'œuvre du Sacré-Cœur! Cette pauvre fille, à dix-neuf ans, avait déjà besoin du piquant de l'esprit pour s'intéresser à un roman.

Le comte Norbert parut dans la bibliothèque vers les trois heures; il venait étudier un journal, pour pouvoir parler politique le soir, et fut bien aise de rencontrer Julien, dont il avait oublié l'existence. Il fut parfait pour lui; il lui offrit de monter à cheval.

— Mon père nous donne congé jusqu'au dîner.

Julien comprit ce *nous* et le trouva charmant.

— Mon Dieu, monsieur le comte, dit Julien, s'il s'agissait d'abattre un arbre de quatre-vingt pieds de haut, de l'équarrir et d'en faire des planches, je m'en tirerais bien, j'ose le dire; mais monter à cheval, cela ne m'est pas arrivé six fois en ma vie.

— Eh bien, ce sera la septième, dit Norbert.

Au fond, Julien se rappelait l'entrée du roi de ***, à Verrières, et croyait monter à cheval supérieurement. Mais, en revenant du bois de Boulogne, au beau milieu de la rue du Bac, il tomba, en voulant éviter brusquement un cabriolet, et se couvrit de boue. Bien lui prit d'avoir deux habits. Au dîner, le marquis voulant lui adresser la parole, lui demanda des nouvelles de sa promenade; Norbert se hâta de répondre en termes généraux.

— Monsieur le comte est plein de bontés pour moi, reprit Julien, je l'en remercie, et j'en sens tout le prix. Il a daigné me faire donner le cheval le plus doux et le plus joli; mais enfin il ne pouvait pas m'y attacher, et, faute de cette précaution, je suis tombé au beau milieu de cette rue si longue, près du pont.

Mademoiselle Mathilde essaya en vain de dissimuler un éclat de rire; ensuite son indiscretion demanda des détails. Julien s'en tira avec beaucoup de simplicité; il eut de la grâce sans le savoir.

— J'augure bien de ce petit prêtre, dit le marquis à l'académicien; un provincial simple en pareille occurrence! c'est ce qui ne s'est jamais vu et ne se verra plus; et encore il raconte son malheur devant des *dames*!

Julien mit tellement les auditeurs à leur aise sur son infortune, qu'à la fin du dîner, lorsque la conversation générale eut pris un autre cours, mademoiselle Mathilde faisait des questions à son frère sur les détails de l'événement malheureux. Ses questions se prolongeant, et Julien rencontrant ses yeux plusieurs fois, il osa répondre directement, quoiqu'il ne fût pas interrogé, et tous trois finirent par rire, comme auraient pu faire trois jeunes habitants d'un village au fond d'un bois.

Le lendemain, Julien assista à deux cours de théologie, et revint ensuite transcrire une vingtaine de lettres. Il trouva établi près de lui, dans la bibliothèque, un jeune homme mis avec beaucoup de soin, mais la tournure était mesquine et la physionomie celle de l'envie.

Le marquis entra.

— Que faites-vous ici, monsieur Tanbeau? dit-il au nouveau venu d'un ton sévère.

— Je croyais..., reprit le jeune homme en souriant basement.

— Non, monsieur, vous *ne croyiez pas*. Ceci est un essai, mais il est malheureux.

Le jeune Tanbeau se leva furieux et disparut. C'était un neveu de l'académicien, ami de madame de La Mole, il se destinait aux lettres. L'académicien avait obtenu que le marquis le prendrait pour secrétaire. Tanbeau, qui travaillait dans une chambre écartée, ayant su la faveur dont Julien était l'objet, voulut la partager, et le matin il était venu établir son écritoire dans la bibliothèque.

A quatre heures, Julien osa, après un peu d'hésitation, paraître chez le comte Norbert. Celui-ci allait monter à cheval, et fut embarrassé, car il était parfaitement poli.

— Je pense, dit-il à Julien, que bientôt vous irez au manège; et après quelques semaines, je serai ravi de monter à cheval avec vous.

— Je voulais avoir l'honneur de vous remercier des bontés que vous avez eues pour moi; croyez, monsieur, ajouta Julien d'un air fort sérieux, que je sens tout ce que je vous dois. Si votre cheval n'est pas blessé par suite de ma maladresse d'hier, et s'il est libre, je désirerais le monter ce matin.

— Ma foi, mon cher Sorel, à vos risques et périls. Supposez que je vous ai fait toutes les objections que réclame la prudence; le fait est qu'il est quatre heures, nous n'avons pas de temps à perdre.

Une fois qu'il fut à cheval :

— Que faut-il faire pour ne pas tomber ? dit Julien au jeune comte.

— Bien des choses, répondit Norbert en riant aux éclats : par exemple, tenir le corps en arrière.

Julien prit le grand trot. On était sur la place Louis XVI.

— Ah ! jeune téméraire, dit Norbert, il y a trop de voitures, et encore menées par des imprudents ! Une fois par terre, leurs tilburys vont vous passer sur le corps; ils n'iront pas risquer de gâter la bouche de leur cheval en l'arrêtant tout court.

Vingt fois Norbert vit Julien sur le point de tomber; mais enfin la promenade finit sans accident. En rentrant, le jeune comte dit à sa sœur :

— Je vous présente un hardi casse-cou.

A dîner, parlant à son père, d'un bout de la table à l'autre, il rendit justice à la hardiesse de Julien; c'était tout ce qu'on pouvait louer dans sa façon de monter à cheval. Le jeune comte avait entendu le matin les gens

qui pensaient les chevaux dans la cour prendre texte de la chute de Julien pour se moquer de lui outrageusement.

Malgré tant de bonté, Julien se sentit bientôt parfaitement isolé au milieu de cette famille. Tous les usages lui semblaient singuliers, et il manquait à tous. Ses bévues faisaient la joie des valets de chambre.

L'abbé Pirard était parti pour sa cure. Si Julien est un faible roseau, qu'il périclisse; si c'est un homme de cœur, qu'il se tire d'affaire tout seul, pensait-il.

CHAPITRE IV

L'HÔTEL DE LA MOLE

Que fait-il ici ? s'y plairait-il ? penserait-il y plaire ?

RONSARD.

SI tout semblait étrange à Julien, dans le noble salon de l'hôtel de La Mole, ce jeune homme, pâle et vêtu de noir, semblait à son tour fort singulier aux personnes qui daignaient le remarquer. Madame de La Mole proposa à son mari de l'envoyer en mission les jours où l'on avait à dîner certains personnages.

— J'ai envie de pousser l'expérience jusqu'au bout, répondit le marquis. L'abbé Pirard prétend que nous avons tort de briser l'amour-propre des gens que nous admettons auprès de nous. *On ne s'appuie que sur ce qui résiste*¹, etc. Celui-ci n'est inconvenant que par sa figure inconnue, c'est du reste un sourd-muet.

Pour que je puisse m'y reconnaître, il faut, se dit Julien, que j'écrive les noms et un mot sur le caractère des personnages que je vois arriver dans ce salon.

Il plaça en première ligne cinq ou six amis de la maison qui lui faisaient la cour à tout hasard, le croyant protégé par un caprice du marquis. C'étaient de pauvres hères, plus ou moins plats; mais, il faut le dire à la louange de cette classe d'hommes telle qu'on la trouve aujourd'hui dans les salons de l'aristocratie, ils n'étaient pas plats également pour tous. Tel d'entre eux se fût laissé malmener

par le marquis, qui se fût révolté contre un mot dur à lui adressé par madame de La Mole.

Il y avait trop de fierté et trop d'ennui au fond du caractère des maîtres de la maison; ils étaient trop accoutumés à outrager pour se désennuyer, pour qu'ils pussent espérer de vrais amis. Mais, excepté les jours de pluie, et dans les moments d'ennui féroce, qui étaient rares, on les trouvait toujours d'une politesse parfaite.

Si les cinq ou six complaisants qui témoignaient une amitié si paternelle à Julien eussent déserté l'hôtel de La Mole, la marquise eût été exposée à de grands moments de solitude; et, aux yeux des femmes de ce rang, la solitude est affreuse : c'est l'emblème de la *désgrâce*.

Le marquis était parfait pour sa femme; il veillait à ce que son salon fût suffisamment garni; non pas de paires; il trouvait ses nouveaux collègues pas assez nobles pour venir chez lui comme amis, pas assez amusants pour y être admis comme subalternes.

Ce ne fut que bien plus tard que Julien pénétra ces secrets. La politique dirigeante qui fait l'entretien des maisons bourgeoises n'est abordée dans celles de la classe du marquis que dans les instants de détresse.

Tel est encore, même dans ce siècle ennuyé, l'empire de la nécessité de s'amuser que même les jours de dîners, à peine le marquis avait-il quitté le salon, que tout le monde s'enfuyait¹. Pourvu qu'on ne plaisantât ni de Dieu, ni des prêtres, ni du roi, ni des gens en place, ni des artistes protégés par la cour, ni de tout ce qui est établi; pourvu qu'on ne dît du bien ni de Béranger, ni des journaux de l'opposition, ni de Voltaire, ni de Rousseau, ni de tout ce qui se permet un peu de franc-parler; pourvu surtout qu'on ne parlât jamais politique, on pouvait librement raisonner de tout.

Il n'y a pas de cent mille écus de rente ni de cordon bleu qui puissent lutter contre une telle charte de salon. La moindre idée vive semblait une grossièreté². Malgré le bon ton, la politesse parfaite, l'envie d'être agréable, l'ennui se lisait sur tous les fronts. Les jeunes gens qui venaient rendre des devoirs, ayant peur de parler de quelque chose qui fît soupçonner une pensée, ou de trahir quelque lecture prohibée, se taisaient après quelques mots bien élégants sur Rossini et le temps qu'il faisait.

Julien observa que la conversation était ordinairement maintenue vivante par deux vicomtes et cinq barons que M. de La Mole avait connus dans l'émigration. Ces messieurs jouissaient de six à huit mille livres de rente, quatre tenaient pour *la Quotidienne*, et trois pour la *Gazette de France*. L'un d'eux avait tous les jours à raconter quelque anecdote du Château où le mot *admirable* n'était pas épargné. Julien remarqua qu'il avait cinq croix, les autres n'en avaient en général que trois.

En revanche, on voyait dans l'antichambre dix laquais en livrée, et toute la soirée on avait des glaces ou du thé tous les quarts d'heure; et, sur le minuit, une espèce de souper avec du vin de Champagne.

C'était la raison qui quelquefois faisait rester Julien jusqu'à la fin; du reste, il ne comprenait presque pas que l'on pût écouter sérieusement la conversation ordinaire de ce salon, si magnifiquement doré. Quelquefois, il regardait les interlocuteurs, pour voir si eux-mêmes ne se moquaient pas de ce qu'ils disaient. Mon M. de Maître, que je sais par cœur, a dit cent fois mieux, pensait-il, et encore est-il bien ennuyeux.

Julien n'était pas le seul à s'apercevoir de l'asphyxie morale. Les uns se consolait en prenant force glaces; les autres par le plaisir de dire tout le reste de la soirée : Je sors de l'hôtel de La Mole, où j'ai su que la Russie, etc.

Julien apprit, d'un des complaisants, qu'il n'y avait pas encore six mois que madame de La Mole avait récompensé une assiduité de plus de vingt années en faisant préfet le pauvre baron Le Bourguignon, sous-préfet depuis la Restauration.

Ce grand événement avait retrempé le zèle de tous ces messieurs; ils se seraient fâchés de bien peu de chose auparavant, ils ne se fâchèrent plus de rien. Rarement, le manque d'égards était direct, mais Julien avait déjà surpris à table deux ou trois petits dialogues brefs entre le marquis et sa femme, cruels pour ceux qui étaient placés auprès d'eux. Ces nobles personnages ne dissimulaient pas le mépris sincère pour tout ce qui n'était pas issu de gens *montant dans les carrosses du roi*. Julien observa que le mot *croisade* était le seul qui donnât à leur figure l'expression du sérieux profond, mêlé de respect. Le respect ordinaire avait toujours une nuance de complaisance.

Au milieu de cette magnificence et de cet ennui, Julien ne s'intéressait à rien qu'à M. de La Mole; il l'entendit avec plaisir protester un jour qu'il n'était pour rien dans l'avancement de ce pauvre Le Bourguignon. C'était une attention pour la marquise : Julien savait la vérité par l'abbé Pirard.

Un matin que l'abbé travaillait avec Julien, dans la bibliothèque du marquis, à l'éternel procès de Frilair :

— Monsieur, dit Julien tout à coup, dîner tous les jours avec madame la marquise, est-ce un de mes devoirs, ou est-ce une bonté que l'on a pour moi ?

— C'est un honneur insigne! reprit l'abbé, scandalisé. Jamais M. N... l'académicien, qui, depuis quinze ans, fait une cour assidue, n'a pu l'obtenir pour son neveu M. Tanbeau.

— C'est pour moi, monsieur, la partie la plus pénible de mon emploi. Je m'ennuyais moins au séminaire. Je vois bâiller quelquefois jusqu'à mademoiselle de La Mole qui pourtant doit être accoutumée à l'amabilité des amis de la maison. J'ai peur de m'endormir. De grâce, obtenez-moi la permission d'aller dîner à quarante sous dans quelque auberge obscure.

L'abbé, véritable parvenu, était fort sensible à l'honneur de dîner avec un grand seigneur. Pendant qu'il s'efforçait de faire comprendre ce sentiment par Julien, un bruit léger leur fit tourner la tête. Julien vit mademoiselle de La Mole qui écoutait. Il rougit. Elle était venue chercher un livre et avait tout entendu; elle prit quelque considération pour Julien. Celui-là n'est pas né à genoux, pensa-t-elle, comme ce vieil abbé. Dieu! qu'il est laid.

A dîner, Julien n'osait pas regarder mademoiselle de La Mole, mais elle eut la bonté de lui adresser la parole. Ce jour-là, on attendait beaucoup de monde, elle l'engagea à rester. Les jeunes filles de Paris n'aiment guère les gens d'un certain âge, surtout quand ils sont mis sans soin. Julien n'avait pas eu besoin de beaucoup de sagacité pour s'apercevoir que les collègues de M. Le Bourguignon, restés dans le salon, avaient l'honneur d'être l'objet¹ ordinaire des plaisanteries de mademoiselle de La Mole. Ce jour-là, qu'il y eût ou non de l'affectation de sa part, elle fut cruelle pour les ennuyeux.

Mademoiselle de La Mole était le centre d'un petit

groupe qui se formait presque tous les soirs derrière l'immense bergère de la marquise. Là se trouvaient le marquis de Croisenois, le comte de Caylus, le vicomte de Luz et deux ou trois autres jeunes officiers, amis de Norbert ou de sa sœur. Ces messieurs s'asseyaient sur un grand canapé bleu. A l'extrémité du canapé, opposée à celle qu'occupait la brillante Mathilde, Julien était placé silencieusement sur une petite chaise de paille assez basse. Ce poste modeste était envié par tous les complaisants; Norbert y maintenait décemment le jeune secrétaire de son père, en lui adressant la parole ou en le nommant une ou deux fois par soirée. Ce jour-là, mademoiselle de La Mole lui demanda quelle pouvait être la hauteur de la montagne sur laquelle est placée la citadelle de Besançon. Jamais Julien ne put dire si cette montagne était plus ou moins haute que Montmartre. Souvent il riait de grand cœur de ce qu'on disait dans ce petit groupe; mais il se sentait incapable de rien inventer de semblable. C'était comme une langue étrangère qu'il eût comprise¹, mais qu'il n'eût pu parler.

Les amis de Mathilde étaient ce jour-là en hostilité continue avec les gens qui arrivaient dans ce vaste salon². Les amis de la maison eurent d'abord la préférence, comme étant mieux connus. On peut juger si Julien était attentif; tout l'intéressait, et le fond des choses et la manière de plaisanter.

— Ah! voici M. Descoulis, dit Mathilde, il n'a plus de perruque; est-ce qu'il voudrait arriver à la préfecture par le génie? Il étale ce front chauve qu'il dit rempli de hautes pensées.

— C'est un homme qui connaît toute la terre, dit le marquis de Croisenois; il vient aussi chez mon oncle le cardinal. Il est capable de cultiver un mensonge auprès de chacun de ses amis, pendant des années de suite, et il a deux ou trois cents amis. Il sait alimenter l'amitié, c'est son talent. Tel que vous le voyez, il est déjà crotté, à la porte d'un de ses amis, dès les sept heures du matin, en hiver.

Il se brouille de temps en temps, et il écrit sept ou huit lettres pour la brouillerie. Puis il se réconcilie, et il a sept ou huit lettres pour les transports d'amitié. Mais c'est dans l'épanchement franc et sincère de l'honnête homme qui ne garde rien sur le cœur qu'il brille le plus.

Cette manœuvre paraît quand il a quelque service à demander. Un des grands vicaires de mon oncle est admirable quand il raconte la vie de M. Descoulis depuis la Restauration. Je vous l'amènerai.

— Bah! je ne croirais pas à ces propos; c'est jalousie de métier entre petites gens, dit le comte de Caylus.

— M. Descoulis aura un nom dans l'histoire, reprit le marquis; il a fait la Restauration avec l'abbé de Pradt et MM. de Talleyrand et Pozzo di Borgo.

— Cet homme a manié des millions, dit Norbert, et je ne conçois pas qu'il vienne ici embourser les épi-grammes de mon père, souvent abominables. Combien avez-vous trahi de fois vos amis, mon cher Descoulis? lui criait-il l'autre jour, d'un bout de la table à l'autre.

— Mais est-il vrai qu'il ait trahi? dit mademoiselle de La Mole. Qui n'a pas trahi?

— Quoi! dit le comte de Caylus à Norbert, vous avez chez vous M. Sainclair, ce fameux libéral; et que diable vient-il y faire? Il faut que je l'approche, que je lui parle, que je me fasse¹ parler; on dit qu'il a tant d'esprit.

— Mais comment ta mère va-t-elle le recevoir? dit M. de Croisenois. Il a des idées si extravagantes, si généreuses, si indépendantes...

— Voyez, dit mademoiselle de La Mole, voilà l'homme indépendant qui salue jusqu'à terre M. Descoulis et qui saisit sa main. J'ai presque cru qu'il allait la porter à ses lèvres.

— Il faut que Descoulis soit mieux avec le pouvoir que nous ne le croyons, reprit M. de Croisenois.

— Sainclair vient ici pour être de l'Académie, dit Norbert; voyez comme il salue le baron L..., Croisenois.

— Il serait moins bas de se mettre à genoux, reprit M. de Luz.

— Mon cher Sorel, dit Norbert, vous qui avez de l'esprit, mais qui arrivez de vos montagnes, tâchez de ne jamais saluer comme fait ce grand poète, fût-ce Dieu le père.

— Ah! voici l'homme d'esprit par excellence, M. le baron Bâton, dit mademoiselle de La Mole, imitant un peu la voix du laquais qui venait de l'annoncer.

— Je crois que même vos gens se moquent de lui. Quel nom, baron Bâton! dit M. de Caylus.

— Que fait le nom! nous disait-il l'autre jour, reprit

Mathilde. Figurez-vous le duc de Bouillon annoncé pour la première fois; il ne manque au public, à mon égard, qu'un peu d'habitude...

Julien quitta le voisinage du canapé. Peu sensible encore aux charmantes finesses d'une moquerie légère, pour rire d'une plaisanterie, il prétendait qu'elle fût fondée en raison. Il ne voyait dans les propos de ces jeunes gens que le ton de dénigrement général et en était choqué. Sa pruderie provinciale ou anglaise allait jusqu'à y voir de l'envie, en quoi assurément il se trompait.

Le comte Norbert, se disait-il, à qui j'ai vu faire trois brouillons pour une lettre de vingt lignes à son colonel, serait bien heureux s'il avait écrit de sa vie une page comme celles de M. Sainclair.

Passant inaperçu à cause de son peu d'importance, Julien s'approcha successivement de plusieurs groupes; il suivait de loin le baron Bâton et voulait l'entendre. Cet homme de tant d'esprit avait l'air inquiet, et Julien ne le vit se remettre un peu que lorsqu'il eut trouvé trois ou quatre phrases piquantes. Il sembla à Julien que ce genre d'esprit avait besoin d'espace.

Le baron ne pouvait pas dire des mots; il lui fallait au moins quatre phrases de six lignes chacune pour être brillant.

— *Cet homme disserte, il ne cause pas*, disait quelqu'un derrière Julien. Il se retourna et rougit de plaisir quand il entendit nommer le comte Chalvet. C'est l'homme le plus fin du siècle. Julien avait souvent trouvé son nom dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* et dans les morceaux d'histoire dictés par Napoléon. Le comte Chalvet était bref dans sa parole; ses traits étaient des éclairs, justes, vifs, profonds¹. S'il parlait d'une affaire, sur-le-champ on voyait la discussion faire un pas. Il y portait des faits, c'était plaisir de l'entendre. Du reste, en politique, il était cynique, effronté.

— Je suis indépendant, moi, disait-il à un monsieur portant trois plaques, et dont apparemment il se moquait. Pourquoi veut-on que je sois aujourd'hui de la même opinion qu'il y a six semaines? En ce cas, mon opinion serait mon tyran.

Quatre jeunes gens graves, que l'entouraient, firent la mine; ces messieurs n'aiment pas le genre plaisant. Le comte vit qu'il était allé trop loin. Heureusement il

aperçut l'honnête M. Balland, tartufe d'honnêteté. Le comte se mit à lui parler : on se rapprocha, on comprit que le pauvre Balland allait être immolé. A force de morale et de moralité, quoique horriblement laid, et après des premiers pas dans le monde difficiles à raconter, M. Balland a épousé une femme fort riche, qui est morte; ensuite une seconde femme fort riche que l'on ne voit point dans le monde. Il jouit en toute humilité de soixante mille livres de rente, et a lui-même des flatteurs. Le comte Chalvet lui parla de tout cela et sans pitié. Il y eut bientôt autour d'eux un cercle de trente personnes. Tout le monde souriait, même les jeunes gens graves, l'espoir du siècle.

Pourquoi vient-il chez M. de La Mole, où il est le plastron évidemment ? pensa Julien. Il se rapprocha de l'abbé Pirard pour le lui demander.

M. Balland s'esquiva.

— Bon ! dit Norbert, voilà un des espions de mon père parti ; il ne reste plus que le petit boiteux Napier.

Serait-ce là le mot de l'énigme ? pensa Julien. Mais, en ce cas, pourquoi le marquis reçoit-il M. Balland ?

Le sévère abbé Pirard faisait la mine dans un coin du salon, en entendant les laquais annoncer.

— C'est donc une caverne, disait-il comme Basile, je ne vois arriver que des gens tarés.

C'est que le sévère abbé ne connaissait pas ce qui tient à la haute société. Mais, par ses amis les jansénistes, il avait des notions fort exactes sur ces hommes qui n'arrivent dans les salons que par leur extrême finesse au service de tous les partis, ou leur fortune scandaleuse. Pendant quelques minutes, ce soir-là, il répondit d'abondance de cœur aux questions empressées de Julien, puis s'arrêta tout court, désolé d'avoir toujours du mal à dire de tout le monde, et se l'imputant à péché. Bilieux, janséniste, et croyant au devoir de la charité chrétienne, sa vie dans le monde était un combat.

— Quelle figure a cet abbé Pirard ! disait mademoiselle de La Mole, comme Julien se rapprochait du canapé.

Julien se sentit irrité, mais pourtant elle avait raison. M. Pirard était sans contredit le plus honnête homme du salon, mais sa figure couperosée, qui s'agitait des bourrèlements de sa conscience, le rendait hideux en ce moment. Croyez après cela aux physionomies, pensa Juline ;

c'est dans le moment où la délicatesse de l'abbé Pirard se reproche quelque peccadille, qu'il a l'air atroce; tandis que sur la figure de ce Napier, espion connu de tous, on lit un bonheur pur et tranquille. L'abbé Pirard avait fait cependant de grandes concessions à son parti, il avait pris un domestique, il était fort bien vêtu.

Julien remarqua quelque chose de singulier dans le salon : c'était un mouvement de tous les yeux vers la porte, et un demi-silence subit. Le laquais annonçait le fameux baron de Tolly, sur lequel les élections venaient de fixer tous les regards. Julien s'avança et le vit fort bien. Le baron présidait un collège : il eut l'idée lumineuse d'escamoter les petits carrés de papier portant les votes d'un des partis. Mais, pour qu'il y eût compensation, il les remplaçait à mesure par d'autres petits morceaux de papier portant un nom qui lui était agréable. Cette manœuvre décisive fut aperçue par quelques électeurs qui s'empressèrent de faire compliment au baron de Tolly. Le bonhomme était encore pâle de cette grande affaire. Des esprits mal faits avaient prononcé le mot de galères. M. de La Mole le reçut froidement. Le pauvre baron s'échappa.

— S'il nous quitte si vite, c'est pour aller chez M. Comte¹, dit le comte Chalvet; et l'on rit.

Au milieu de quelques grands seigneurs muets et des intrigants, la plupart tarés, mais tous gens d'esprit, qui, ce soir-là, abordaient² successivement dans le salon de M. de La Mole (on parlait de lui pour un ministère), le petit Tanbeau faisait ses premières armes. S'il n'avait pas encore la finesse des aperçus, il s'en dédommageait, comme on va voir, par l'énergie des paroles.

— Pourquoi ne pas condamner cet homme à dix ans de prison ? disait-il au moment où Julien approcha de son groupe; c'est dans un fond de basse-fosse qu'il faut confiner les reptiles; on doit les faire mourir à l'ombre, autrement leur venin s'exalte et devient plus dangereux. A quoi bon le condamner à mille écus d'amende ? Il est pauvre, soit, tant mieux; mais son parti payera pour lui. Il fallait cinq cents francs d'amende et dix ans de basse-fosse.

Eh bon Dieu! quel est donc le monstre dont on parle ? pensa Julien, qui admirait le ton véhément et les gestes saccadés de son collègue. La petite figure maigre et tirée

du neveu favori de l'académicien était hideuse en ce moment. Julien apprit bientôt qu'il s'agissait du plus grand poète de l'époque¹.

— Ah, monstre! s'écria Julien à demi haut, et des larmes généreuses vinrent mouiller ses yeux. Ah, petit gueux! pensa-t-il, je te revaudrai ce propos.

Voilà pourtant, pensa-t-il, les enfants perdus du parti dont le marquis est un des chefs! Et cet homme illustre qu'il calomnie, que de croix, que de sinécures n'eût-il pas accumulées, s'il se fût vendu, je ne dis pas au plat ministère de M. de Nerval², mais à quelqu'un de ces ministres passablement honnêtes que nous avons vus se succéder?

L'abbé Pirard fit signe de loin à Julien; M. de La Mole venait de lui dire un mot. Mais quand Julien, qui dans ce moment écoutait, les yeux baissés, les gémissements d'un évêque, fut libre enfin, et put approcher de son ami, il le trouva accaparé par cet abominable petit Tanbeau. Ce petit monstre l'exécrait comme la source de la faveur de Julien, et venait lui faire la cour.

Quand la mort nous délivrera-t-elle de cette vieille pourriture? C'était dans ces termes, d'une énergie biblique, que le petit homme de lettres parlait en ce moment du respectable lord Holland. Son mérite était de savoir très bien la biographie des hommes vivants, et il venait de faire une revue rapide de tous les hommes qui pouvaient aspirer à quelque influence sous le règne du nouveau roi d'Angleterre.

L'abbé Pirard passa dans un salon voisin; Julien le suivit :

— Le marquis n'aime pas les écrivailleurs, je vous en avertis; c'est sa seule antipathie. Sachez le latin, le grec si vous pouvez, l'histoire des Égyptiens, des Perses, etc., il vous honorera et vous protégera comme un savant. Mais n'allez pas écrire une page en français, et surtout sur des matières graves et au-dessus de votre position dans le monde, il vous appellerait écrivailleur, et vous prendrait en guignon. Comment, habitant l'hôtel d'un grand seigneur, ne savez-vous pas le mot du duc de Castries sur d'Alembert et Rousseau : « Cela veut raisonner de tout, et n'a pas mille écus de rente ? »

Tout se sait, pensa Julien, ici comme au séminaire! Il avait écrit huit ou dix pages assez emphatiques : c'était

une sorte d'éloge historique du vieux chirurgien-major qui, disait-il, l'avait fait homme. Et ce petit cahier, se dit Julien, a toujours été fermé à clef¹ ! Il monta chez lui, brûla son manuscrit et revint au salon. Les coquins brillants l'avaient quitté, il ne restait que les hommes à plaques.

Autour de la table, que les gens venaient d'apporter toute servie, se trouvaient sept à huit femmes fort nobles, fort dévotes, fort affectées, âgées de trente à trente-cinq ans. La brillante maréchale de Fervaques entra en faisant des excuses sur l'heure tardive. Il était plus de minuit; elle alla prendre place auprès de la marquise. Julien fut profondément ému; elle avait les yeux et le regard de madame de Rênal.

Le groupe de mademoiselle de La Mole était encore peuplé. Elle était occupée avec ses amis à se moquer du malheureux comte de Thaler². C'était le fils unique de ce fameux juif, célèbre par les richesses qu'il avait acquises en prêtant de l'argent aux rois pour faire la guerre aux peuples. Le juif venait de mourir, laissant à son fils cent mille écus de rente par mois, et un nom, hélas, trop connu ! Cette position singulière eût exigé de la simplicité dans le caractère, ou beaucoup de force de volonté.

Malheureusement, le comte n'était qu'un bon homme garni de toutes sortes de prétentions qui lui étaient inspirées par ses flatteurs³.

M. de Caylus prétendait qu'on lui avait donné la volonté de demander en mariage mademoiselle de La Mole (à laquelle le marquis de Croisenois, qui devait être duc avec cent mille livres de rente, faisait la cour).

— Ah ! ne l'accusez pas d'avoir une volonté, disait piteusement Norbert.

Ce qui manquait peut-être le plus à ce pauvre comte de Thaler, c'était la faculté de vouloir. Par ce côté de son caractère il eût été digne d'être roi. Prenant sans cesse conseil de tout le monde, il n'avait le courage de suivre aucun avis jusqu'au bout.

Sa physionomie eût suffi à elle seule, disait mademoiselle de La Mole, pour lui inspirer une joie éternelle. C'était un mélange singulier d'inquiétude et de désappointement; mais de temps à autre on y distinguait fort bien des bouffées d'importance et de ce ton tranchant que doit avoir l'homme le plus riche de France, quand surtout il est assez bien fait de sa personne et n'a pas

encore trente-six ans. Il est timidement insolent, disait M. de Croisenois. Le comte de Caylus, Norbert et deux ou trois jeunes gens à moustaches le persiflèrent tant qu'ils voulurent, sans qu'il s'en doutât, et enfin, le renvoyèrent comme une heure sonnait :

— Sont-ce vos fameux chevaux arabes qui vous attendent à la porte par le temps qu'il fait ? lui dit Norbert.

— Non ; c'est un nouvel attelage bien moins cher, répondit M. de Thaler. Le cheval de gauche me coûte cinq mille francs, et celui de droite ne vaut que cent louis ; mais je vous prie de croire qu'on ne l'attelle que de nuit. C'est que son trot est parfaitement semblable à celui de l'autre.

La réflexion de Norbert fit penser au comte qu'il était décent pour un homme comme lui d'avoir la passion des chevaux, et qu'il ne fallait pas laisser mouiller les siens. Il partit, et ces messieurs sortirent un instant après en se moquant de lui.

Ainsi, pensait Julien en les entendant rire dans l'escalier, il m'a été donné de voir l'autre extrême de ma situation ! Je n'ai pas vingt louis de rente, et je me suis trouvé côte à côte avec un homme qui a vingt louis de rente par heure, et l'on se moquait de lui... Une telle vue guérit de l'envie.

CHAPITRE V

LA SENSIBILITÉ ET UNE GRANDE DAME DÉVOTE

Une idée un peu vive y a l'air d'une grossièreté, tant on y est accoutumé aux mots sans relief. Malheur à qui invente en parlant !

FAUBLAS.

APRÈS plusieurs mois d'épreuves, voici où en était Julien le jour où l'intendant de la maison lui remit le troisième quartier de ses appointements. M. de La Mole l'avait chargé de suivre l'administration de ses terres en Bretagne et en Normandie. Julien y faisait de

fréquents voyages. Il était chargé, en chef, de la correspondance relative au fameux procès avec l'abbé de Frilair. M. Pirard l'avait instruit.

Sur les courtes notes que le marquis griffonnait en marge des papiers de tout genre qui lui étaient adressés, Julien composait des lettres qui presque toutes étaient signées.

A l'école de théologie, ses professeurs se plaignirent de son peu d'assiduité, mais ne l'en regardaient pas moins comme un de leurs élèves les plus distingués. Ces différents travaux, saisis avec toute l'ardeur de l'ambition souffrante, avaient bien vite enlevé à Julien les fraîches couleurs qu'il avait apportées de la province. Sa pâleur était un mérite aux yeux des jeunes séminaristes ses camarades; il les trouvait beaucoup moins méchants, beaucoup moins à genoux devant un écu que ceux de Besançon; eux le croyaient attaqué de la poitrine. Le marquis lui avait donné un cheval.

Craignant d'être rencontré dans ses courses à cheval, Julien leur avait dit que cet exercice lui était prescrit par les médecins. L'abbé Pirard l'avait mené dans plusieurs sociétés de jansénistes¹. Julien fut étonné; l'idée de la religion était invinciblement liée dans son esprit à celle d'hypocrisie et d'espoir de gagner de l'argent. Il admira ces hommes pieux et sévères qui ne songent pas au budget. Plusieurs jansénistes l'avaient pris en amitié et lui donnaient des conseils. Un monde nouveau s'ouvrait devant lui. Il connut chez les jansénistes un comte Altamira² qui avait près de six pieds de haut, libéral condamné à mort dans son pays, et dévot. Cet étrange contraste, la dévotion et l'amour de la liberté, le frappa.

Julien était en froid avec le jeune comte. Norbert avait trouvé qu'il répondait trop vivement aux plaisanteries de quelques-uns de ses amis. Julien, ayant manqué une ou deux fois aux convenances, s'était prescrit de ne jamais adresser la parole à mademoiselle Mathilde. On était toujours parfaitement poli à son égard à l'hôtel de La Mole; mais il se sentait déchu. Son bon sens de province expliquait cet effet par le proverbe vulgaire, *tout beau tout nouveau*³.

Peut-être était-il un peu plus clairvoyant que les premiers jours, ou bien le premier enchantement produit par l'urbanité parisienne était passé.

Dès qu'il cessait de travailler, il était en proie à un ennui mortel; c'est l'effet desséchant de la politesse admirable, mais si mesurée, si parfaitement graduée suivant les positions, qui distingue la haute société. Un cœur un peu sensible voit l'artifice.

Sans doute, on peut reprocher à la province un ton commun ou peu poli; mais on se passionne un peu en vous répondant. Jamais à l'hôtel de La Mole l'amour-propre de Julien n'était blessé; mais souvent, à la fin de la journée¹, il se sentait l'envie de pleurer. En province, un garçon de café prend intérêt à vous, s'il vous arrive un accident en entrant dans son café; mais si cet accident offre quelque chose de désagréable pour l'amour-propre, en vous plaignant, il répétera dix fois le mot qui vous torture. À Paris, on a l'attention de se cacher pour rire, mais vous êtes toujours un étranger.

Nous passons sous silence une foule de petites aventures qui eussent donné des ridicules à Julien, s'il n'eût pas été en quelque sorte au-dessous du ridicule. Une sensibilité folle lui faisait commettre des milliers de gaucheries. Tous ses plaisirs étaient de précaution : il tirait le pistolet tous les jours, il était un des bons élèves des plus fameux maîtres d'armes. Dès qu'il pouvait disposer d'un instant, au lieu de l'employer à lire comme autrefois, il courait au manège et demandait les chevaux les plus vicieux. Dans les promenades avec le maître du manège, il était presque régulièrement jeté par terre.

Le marquis le trouvait commode à cause de son travail obstiné, de son silence, de son intelligence et, peu à peu, lui confia la suite de toutes les affaires un peu difficiles à débrouiller. Dans les moments où sa haute ambition lui laissait quelque relâche, le marquis faisait des affaires avec sagacité; à portée de savoir des nouvelles, il jouait à la rente avec bonheur². Il achetait des maisons, des bois; mais il prenait facilement de l'humeur. Il donnait des centaines de louis et plaidait pour des centaines de francs. Les hommes riches qui ont le cœur haut cherchent dans les affaires de l'amusement et non des résultats. Le marquis avait besoin d'un chef d'état-major qui mît un ordre clair et facile à saisir dans toutes ses affaires d'argent.

Madame de La Mole, quoique d'un caractère si mesuré, se moquait quelquefois de Julien. *L'imprévu*, produit par

la sensibilité, est l'horreur des grandes dames ; c'est l'antipode des convenances. Deux ou trois fois le marquis prit son parti : S'il est ridicule dans votre salon, il triomphe dans son bureau. Julien, de son côté, crut saisir le secret de la marquise. Elle daignait s'intéresser à tout dès qu'on annonçait le baron de La Joumate. C'était un être froid, à physionomie impassible. Il était petit¹, mince, laid, fort bien mis, passait sa vie au Château, et, en général, ne disait rien sur rien. Telle était sa façon de penser. Madame de La Mole eût été passionnément heureuse, pour la première fois de sa vie, si elle eût pu en faire le mari de sa fille².

CHAPITRE VI

MANIÈRE DE PRONONCER

Leur haute mission est de juger avec calme les petits événements de la vie journalière des peuples. Leur sagesse doit prévenir les grandes colères pour les petites causes, ou pour des événements que la voix de la renommée transfigure en les portant au loin.

GRATIUS³.

POUR un nouveau débarqué, qui, par hauteur, ne faisait jamais de questions, Julien ne tomba pas dans de trop grandes sottises. Un jour, poussé dans un café de la rue Saint-Honoré par une averse soudaine, un grand homme en redingote de castorine, étonné de son regard sombre, le regarda à son tour, absolument comme jadis à Besançon l'amant de mademoiselle Amanda.

Julien s'était reproché trop souvent d'avoir laissé passer cette première insulte, pour souffrir ce regard. Il en demanda l'explication. L'homme en redingote lui adressa aussitôt les plus sales injures : tout ce qui était dans le café les entourait ; les passants s'arrêtaient devant la porte. Par une précaution de provincial, Julien portait

toujours des petits pistolets; sa main les serrait dans sa poche d'un mouvement convulsif. Cependant il fut sage, et se borna à répéter à son homme de minute en minute : *Monsieur, votre adresse ? je vous méprise.*

La constance avec laquelle il s'attachait à ces six mots finit par frapper la foule.

Dame ! il faut que l'autre qui parle tout seul lui donne son adresse. L'homme à la redingote, entendant cette décision souvent répétée, jeta au nez de Julien cinq ou six cartes. Aucune heureusement ne l'atteignit au visage, il s'était promis de ne faire usage de ses pistolets que dans le cas où il serait touché. L'homme s'en alla, non sans se retourner de temps en temps pour le menacer du poing et lui adresser des injures¹.

Julien se trouva baigné de sueur. Ainsi il est au pouvoir du dernier des hommes de m'émouvoir à ce point ! se disait-il avec rage. Comment tuer cette sensibilité si humiliante ?

Où prendre un témoin² ? Il n'avait pas un ami. Il avait eu plusieurs connaissances ; mais toutes, régulièrement, au bout de six semaines de relations, s'éloignaient de lui. Je suis insociable, et m'en voilà cruellement puni, pensait-il. Enfin, il eut l'idée de chercher un ancien lieutenant du 96^e nommé Liéven, pauvre diable avec qui il faisait souvent des armes. Julien fut sincère avec lui.

— Je veux bien être votre témoin, dit Liéven, mais à une condition : si vous ne blessez pas votre homme, vous vous battrez avec moi, séance tenante.

— Convenu, dit Julien enchanté³ ; et ils allèrent chercher M. C. de Beauvoisis à l'adresse indiquée par ses billets, au fond du faubourg Saint-Germain.

Il était sept heures du matin. Ce ne fut qu'en se faisant annoncer chez lui que Julien pensa que ce pouvait bien être le jeune parent de madame de Rênal, employé jadis à l'ambassade de Rome ou de Naples, et qui avait donné une lettre de recommandation au chanteur Géronimo.

Julien avait remis à un grand valet de chambre une des cartes jetées la veille, et une des siennes.

On le fit attendre, lui et son témoin, trois grands quarts d'heure ; enfin ils furent introduits dans un appartement admirable d'élégance. Ils trouvèrent un grand jeune homme⁴, mis comme une poupée ; ses traits offraient la perfection et l'insignifiance de la beauté grecque. Sa

tête, remarquablement étroite, portait une pyramide de cheveux du plus beau blond. Ils étaient frisés avec beaucoup de soin, pas un cheveu ne dépassait l'autre. C'est pour se faire friser, pensa le lieutenant du 96^e, que ce maudit fat nous a fait attendre. La robe de chambre bariolée, le pantalon du matin, tout, jusqu'aux pantoufles brodées, était correct, et merveilleusement soigné. Sa physionomie, noble et vide, annonçait des idées convenables et rares : l'idéal de l'homme aimable, l'horreur de l'imprévu et de la plaisanterie, beaucoup de gravité¹.

Julien, auquel son lieutenant du 96^e avait expliqué que se faire attendre si longtemps après lui avoir jeté grossièrement sa carte à la figure, était une offense de plus, entra brusquement chez M. de Beauvoisis. Il avait l'intention d'être insolent, mais il aurait bien voulu en même temps être de bon ton.

Il fut si frappé de la douceur des manières de M. de Beauvoisis, de son air à la fois compassé, important et content de soi ; de l'élégance admirable de ce qui l'entourait, qu'il perdit en un clin d'œil toute idée d'être insolent. Ce n'était pas son homme de la veille. Son étonnement fut tel de rencontrer un être aussi distingué au lieu du grossier personnage rencontré au café, qu'il ne put trouver une seule parole. Il présenta une des cartes qu'on lui avait jetées.

— C'est mon nom, dit l'homme à la mode, auquel l'habit noir de Julien, dès sept heures du matin, inspirait assez peu de considération ; mais je ne comprends pas, d'honneur...

La manière de prononcer ces derniers mots rendit à Julien une partie de son humeur.

— Je viens pour me battre avec vous, monsieur, et il expliqua d'un trait toute l'affaire.

M. Charles de Beauvoisis, après y avoir mûrement pensé, était assez content de la coupe de l'habit noir de Julien. Il est de Staub, c'est clair, se disait-il en l'écoutant parler ; ce gilet est de bon goût, ces bottes sont bien ; mais, d'un autre côté, cet habit noir dès le grand matin !... Ce sera pour mieux échapper à la balle, se dit le chevalier de Beauvoisis.

Dès qu'il se fut donné cette explication, il revint à une politesse parfaite, et presque d'égal à égal envers Julien. Le colloque fut assez long, l'affaire était délicate ; mais

enfin Julien ne put se refuser à l'évidence. Le jeune homme si bien né¹ qu'il avait devant lui n'offrait aucun point de ressemblance avec le grossier personnage qui, la veille, l'avait insulté.

Julien éprouvait une invincible répugnance à s'en aller, il faisait durer l'explication. Il observait la suffisance du chevalier de Beauvoisis, c'est ainsi qu'il s'était nommé en parlant de lui, choqué de ce que Julien l'appelait tout simplement monsieur.

Il admirait sa gravité, mêlée d'une certaine fatuité modeste, mais qui ne l'abandonnait pas un seul instant. Il était étonné de sa manière singulière de remuer la langue en prononçant les mots... Mais enfin, dans tout cela, il n'y avait pas la plus petite raison de lui chercher querelle.

Le jeune diplomate offrait de se battre avec beaucoup de grâce, mais l'ex-lieutenant du 96^e, assis depuis une heure, les jambes écartées, les mains sur les cuisses et les coudes en dehors, décida que son ami M. Sorel n'était point fait pour chercher une querelle d'Allemand à un homme, parce qu'on avait volé à cet homme ses billets de visite.

Julien sortait de fort mauvaise humeur. La voiture du chevalier de Beauvoisis l'attendait dans la cour, devant le perron; par hasard, Julien leva les yeux et reconnut son homme de la veille dans le cocher.

Le voir, le tirer par sa grande jaquette, le faire tomber de son siège et l'accabler de coups de cravache ne fut que l'affaire d'un instant. Deux laquais voulurent défendre leur camarade; Julien reçut des coups de poing : au même instant il arma un de ses petits pistolets et le tira sur eux; ils prirent la fuite. Tout cela fut l'affaire d'une minute.

Le chevalier de Beauvoisis descendait l'escalier avec la gravité la plus plaisante, répétant avec sa prononciation de grand seigneur : Qu'est ça ? qu'est ça ? Il était évidemment fort curieux, mais l'importance diplomatique ne lui permettait pas de marquer plus d'intérêt. Quand il sut de quoi il s'agissait, la hauteur le disputa encore dans ses traits au sang-froid légèrement badin qui ne doit jamais quitter une figure de diplomate.

Le lieutenant du 96^e comprit que M. de Beauvoisis avait envie de se battre : il voulut diplomatiquement aussi conserver à son ami les avantages de l'initiative.

— Pour le coup, s'écria-t-il, il y a là matière à duel!

— Je le croirais assez, reprit le diplomate.

— Je chasse ce coquin, dit-il à ses laquais; qu'un autre monte. On ouvrit la portière de la voiture : le chevalier voulut absolument en faire les honneurs à Julien et à son témoin. On alla chercher un ami de M. de Beauvoisis, qui indiqua une place tranquille. La conversation en allant fut vraiment bien. Il n'y avait de singulier que le diplomate en robe de chambre.

Ces messieurs, quoique très nobles, pensa Julien, ne sont point ennuyeux comme les personnes qui viennent dîner chez M. de La Mole; et je vois pourquoi, ajouta-t-il un instant après, ils se permettent d'être indécents. On parlait des danseuses que le public avait distinguées dans un ballet donné la veille. Ces messieurs faisaient allusion à des anecdotes piquantes que Julien et son témoin, le lieutenant du 96^e, ignoraient absolument. Julien n'eut point la sottise de prétendre les savoir; il avoua de bonne grâce son ignorance. Cette franchise plut à l'ami du chevalier; il lui raconta ces anecdotes dans les plus grands détails, et fort bien.

Une chose étonna infiniment Julien. Un reposoir que l'on construisait au milieu de la rue, pour la procession de la Fête-Dieu, arrêta un instant la voiture. Ces messieurs se permirent plusieurs plaisanteries; le curé, suivant eux, était fils d'un archevêque. Jamais chez le marquis de La Mole, qui voulait être duc, on n'eût osé prononcer un tel mot.

Le duel fut fini en un instant : Julien eut une balle dans le bras; on le lui serra avec des mouchoirs; on les mouilla avec de l'eau-de-vie, et le chevalier de Beauvoisis pria Julien très poliment de lui permettre de le reconduire chez lui, dans la même voiture qui l'avait amené. Quand Julien indiqua l'hôtel de La Mole, il y eut échange de regards entre le jeune diplomate et son ami. Le fiacre de Julien était là, mais il trouvait la conversation de ces messieurs infiniment plus amusante que celle du bon lieutenant du 96^e.

Mon Dieu! un duel, n'est-ce que ça! pensait Julien. Que je suis heureux d'avoir retrouvé ce cocher! Quel serait mon malheur, si j'avais dû supporter encore cette injure dans un café! La conversation amusante n'avait presque pas été interrompue. Julien comprit alors que l'affectation diplomatique est bonne à quelque chose.

L'ennui n'est donc point inhérent, se disait-il, à une conversation entre gens de haute naissance! Ceux-ci plaisantent de la procession de la Fête-Dieu, ils osent raconter et avec détails pittoresques des anecdotes fort scabreuses. Il ne leur manque absolument que le raisonnement sur la chose politique, et ce manque-là est plus que compensé par la grâce de leur ton et la parfaite justesse de leurs expressions. Julien se sentait une vive inclination pour eux. *Que je serais heureux de les voir souvent!*

A peine se fut-on quitté, que le chevalier de Beauvoisis courut aux informations : elles ne furent pas brillantes.

Il était fort curieux de connaître son homme; pouvait-il décemment lui faire une visite? Le peu de renseignements qu'il put obtenir n'étaient pas d'une nature encourageante.

— Tout cela est affreux! dit-il à son témoin. Il est impossible que j'avoue m'être battu avec un simple secrétaire de M. de La Mole, et encore parce que mon cocher m'a volé mes cartes de visite.

— Il est sûr qu'il y aurait dans tout cela possibilité de ridicule.

Le soir même, le chevalier de Beauvoisis et son ami dirent partout que ce M. Sorel, d'ailleurs un jeune homme parfait, était fils naturel d'un ami intime du marquis de la Mole. Ce fait passa sans difficulté. Une fois qu'il fut établi, le jeune diplomate et son ami daignèrent faire quelques visites à Julien, pendant les quinze jours qu'il passa dans sa chambre. Julien leur avoua qu'il n'était allé qu'une fois en sa vie à l'Opéra.

— Cela est épouvantable, lui dit-on, on ne va que là; il faut que votre première sortie soit pour le *Comte Ory*.

A l'Opéra, le chevalier de Beauvoisis le présenta au fameux chanteur Géronimo, qui avait alors un immense succès.

Julien faisait presque la cour au chevalier; ce mélange de respect pour soi-même, d'importance mystérieuse et de fatuité de jeune homme l'enchantait. Par exemple le chevalier bégayait un peu parce qu'il avait l'honneur de voir souvent un grand seigneur qui avait ce défaut. Jamais Julien n'avait trouvé réunis dans un seul être le ridicule qui amuse et la perfection des manières qu'un pauvre provincial doit chercher à imiter.

On le voyait à l'Opéra avec le chevalier de Beauvoisis ; cette liaison fit prononcer son nom.

— Eh bien ! lui dit un jour M. de La Mole, vous voilà donc le fils naturel d'un riche gentilhomme de Franche-Comté, mon ami intime ?

Le marquis coupa la parole à Julien, qui voulait protester qu'il n'avait contribué en aucune façon à accréditer ce bruit.

— M. de Beauvoisis n'a pas voulu s'être battu contre le fils d'un charpentier.

— Je le sais, je le sais, dit M. de La Mole ; c'est à moi maintenant de donner de la consistance à ce récit, qui me convient. Mais j'ai une grâce à vous demander, et qui ne vous coûtera qu'une petite demi-heure de votre temps : tous les jours d'Opéra, à onze heures et demie, allez assister dans le vestibule à la sortie du beau monde. Je vous vois encore quelquefois des façons de province, il faudrait vous en défaire ; d'ailleurs il n'est pas mal de connaître, au moins de vue, de grands personnages auprès desquels je puis un jour vous donner quelque mission. Passez au bureau de location pour vous faire reconnaître ; on vous a donné les entrées.

CHAPITRE VII

UNE ATTAQUE DE GOUTTE

Et j'eus de l'avancement, non pour mon mérite, mais parce que mon maître avait la goutte.

BERTOLOTTI.

LE lecteur est peut-être surpris de ce ton libre et presque amical ; nous avons oublié de dire que depuis six semaines le marquis était retenu chez lui par une attaque de goutte.

Mademoiselle de La Mole et sa mère étaient à Hyères, auprès de la mère de la marquise. Le comte Norbert ne voyait son père que des instants ; ils étaient fort bien l'un pour l'autre, mais n'avaient rien à se dire. M. de La Mole,

réduit à Julien, fut étonné de lui trouver des idées. Il se faisait lire les journaux. Bientôt le jeune secrétaire fut en état de choisir les passages intéressants. Il y avait un journal nouveau que le marquis abhorrait; il avait juré de ne le jamais lire, et chaque jour en parlait. Julien riait¹. Le marquis, irrité contre le temps présent, se fit lire Tite-Live; la traduction improvisée sur le texte latin l'amusait.

Un jour le marquis dit avec ce ton de politesse excessive qui souvent impatientait Julien :

— Permettez, mon cher Sorel, que je vous fasse cadeau d'un habit bleu : quand il vous conviendra de le prendre et de venir chez moi, vous serez, à mes yeux, le frère cadet du comte de Chaulnes², c'est-à-dire le fils de mon ami le vieux duc.

Julien ne comprenait pas trop de quoi il s'agissait; le soir même il essaya une visite en habit bleu. Le marquis le traita comme un égal. Julien avait un cœur digne de sentir la vraie politesse, mais il n'avait pas d'idées des nuances. Il eût juré, avant cette fantaisie du marquis, qu'il était impossible d'être reçu par lui avec plus d'égards. Quel admirable talent! se dit Julien; quand il se leva pour sortir, le marquis lui fit des excuses de ne pouvoir l'accompagner à cause de sa goutte.

Cette idée singulière occupa Julien : se moquerait-il de moi ? pensa-t-il. Il alla demander conseil à l'abbé Pirard, qui, moins poli que le marquis, ne lui répondit qu'en sifflant et parlant d'autre chose. Le lendemain matin Julien se présenta au marquis, en habit noir, avec son portefeuille et ses lettres à signer. Il en fut reçu à l'ancienne manière. Le soir, en habit bleu, ce fut un ton tout différent et absolument aussi poli que la veille.

— Puisque vous ne vous ennuyez pas trop dans les visites que vous avez la bonté de faire à un pauvre vieillard malade, lui dit le marquis, il faudrait lui parler de tous les petits incidents de votre vie, mais franchement et sans songer à autre chose qu'à raconter clairement et d'une façon amusante. Car il faut s'amuser, continua le marquis; il n'y a que cela de réel dans la vie. Un homme ne peut pas me sauver la vie à la guerre tous les jours, ou me faire tous les jours cadeau d'un million; mais si j'avais Rivarol, ici, auprès de ma chaise longue, tous les jours il m'ôterait une heure de souffrances et d'ennui. Je

J'ai beaucoup connu à Hambourg, pendant l'émigration.

Et le marquis conta à Julien les anecdotes de Rivarol avec les Hambourgeois qui s'associaient quatre pour comprendre un bon mot.

M. de La Mole, réduit à la société de ce petit abbé, voulut l'émoustiller. Il piqua d'honneur l'orgueil de Julien. Puisqu'on lui demandait la vérité, Julien résolut de tout dire; mais en taisant deux choses : son admiration fanatique pour un nom qui donnait de l'humeur au marquis, et la parfaite incrédulité qui n'allait pas trop bien à un futur curé. Sa petite affaire avec le chevalier de Beauvoisis arriva fort à propos. Le marquis rit aux larmes de la scène dans le café de la rue Saint-Honoré, avec le cocher, qui l'accablait d'injures sales. Ce fut l'époque d'une franchise parfaite dans les relations entre le maître et le protégé.

M. de La Mole s'intéressa à ce caractère singulier. Dans les commencements, il caressait les ridicules de Julien, afin d'en jouir; bientôt il trouva plus d'intérêt à corriger tout doucement les fausses manières de voir de ce jeune homme. Les autres provinciaux qui arrivent à Paris admirent tout, pensait le marquis; celui-ci hait tout. Ils ont trop d'affectation, lui n'en a pas assez, et les sots le prennent pour un sot.

L'attaque de goutte fut prolongée par les grands froids de l'hiver¹ et dura plusieurs mois.

On s'attache bien à un bel épagneul, se disait le marquis, pourquoi ai-je tant de honte de m'attacher à ce petit abbé ? il est original. Je le traite comme un fils; eh bien ! où est l'inconvénient ? Cette fantaisie, si elle dure, me coûtera un diamant de cinq cents louis dans mon testament.

Une fois que le marquis eut compris le caractère ferme de son protégé, chaque jour il le chargeait de quelque nouvelle affaire.

Julien remarqua avec effroi qu'il arrivait à ce grand seigneur de lui donner des décisions contradictoires sur le même objet.

Ceci pouvait le compromettre gravement. Julien ne travailla plus avec lui sans apporter un registre sur lequel il écrivait les décisions, et le marquis les paraphait. Julien avait pris un commis qui transcrivait les décisions relatives à chaque affaire sur un registre particulier. Ce registre recevait aussi copie de toutes les lettres.

Cette idée sembla d'abord le comble du ridicule et de l'ennui. Mais, en moins de deux mois, le marquis en sentit les avantages. Julien lui proposa de prendre un commis sortant de chez un banquier et qui tiendrait en partie double le compte de toutes les recettes et de toutes les dépenses des terres que Julien était chargé d'administrer.

Ces mesures éclaircirent tellement aux yeux du marquis ses propres affaires, qu'il put se donner le plaisir d'entreprendre deux ou trois nouvelles spéculations sans le secours de son prête-nom qui le volait.

— Prenez trois mille francs pour vous, dit-il un jour à son jeune ministre.

— Monsieur, ma conduite peut être calomniée.

— Que vous faut-il donc ? reprit le marquis avec humeur.

— Que vous veuillez bien prendre un arrêté et l'écrire de votre main sur le registre ; cet arrêté me donnera une somme de trois mille francs. Au reste, c'est M. l'abbé Pirard qui a eu l'idée de toute cette comptabilité. Le marquis, avec la mine ennuyée du marquis de Moncade¹ écoutant les comptes de M. Poisson, son intendant, écrivit la décision.

Le soir, lorsque Julien paraissait en habit bleu, il n'était jamais question d'affaires. Les bontés du marquis étaient si flatteuses pour l'amour-propre toujours souffrant de notre héros, que bientôt, malgré lui, il éprouva une sorte d'attachement pour ce vieillard aimable. Ce n'est pas que Julien fût sensible, comme on l'entend à Paris ; mais ce n'était pas un monstre, et personne, depuis la mort du vieux chirurgien-major, ne lui avait parlé avec tant de bonté. Il remarquait avec étonnement que le marquis avait pour son amour-propre des ménagements de politesse qu'il n'avait jamais trouvés chez le vieux chirurgien. Il comprit enfin que le chirurgien était plus fier de sa croix que le marquis de son cordon bleu. Le père du marquis était un grand seigneur.

Un jour, à la fin d'une audience du matin, en habit noir et pour les affaires, Julien amusa le marquis, qui le retint deux heures, et voulut absolument lui donner quelques billets de banque que son prête-nom venait de lui apporter de la Bourse.

— J'espère, monsieur le marquis, ne pas m'écarter

du profond respect que je vous dois en vous suppliant de me permettre un mot.

— Parlez, mon ami.

— Que monsieur le marquis daigne souffrir que je refuse ce don. Ce n'est pas à l'homme en habit noir qu'il est adressé et il gâterait tout à fait les façons que l'on a la bonté de tolérer chez l'homme en habit bleu. Il salua avec beaucoup de respect, et sortit sans regarder.

Ce trait amusa le marquis. Il le conta le soir à l'abbé Pirard.

— Il faut que je vous avoue enfin une chose, mon cher abbé. Je connais la naissance de Julien, et je vous autorise à ne pas me garder le secret sur cette confidence.

Son procédé de ce matin est noble, pensa le marquis, et moi je l'anoblis.

Quelque temps après le marquis put enfin sortir.

— Allez passer deux mois à Londres, dit-il à Julien. Les courriers extraordinaires et autres vous porteront les lettres reçues par moi avec mes notes. Vous ferez les réponses et me les renverrez en mettant chaque lettre dans sa réponse. J'ai calculé que le retard ne sera que de cinq jours¹.

En courant la poste sur la route de Calais, Julien s'étonnait de la futilité des prétendues affaires pour lesquelles on l'envoyait.

Nous ne dirons point avec quel sentiment de haine et presque d'horreur il toucha le sol anglais. On connaît sa folle passion pour Bonaparte. Il voyait dans chaque officier un sir Hudson Lowe, dans chaque grand seigneur un lord Bathurst, ordonnant les infamies de Sainte-Hélène et en recevant la récompense par dix années de ministère.

A Londres, il connut enfin la haute fatuité. Il s'était lié avec de jeunes seigneurs russes qui l'initièrent.

— Vous êtes prédestiné, mon cher Sorel, lui disaient-ils, vous avez naturellement cette mine froide et à *mille lieues de la sensation présente*, que nous cherchons tant à nous donner.

— Vous n'avez pas compris votre siècle, lui disait le prince Korasoff : *faites toujours le contraire de ce qu'on attend de vous*. Voilà, d'honneur, la seule religion de l'époque. Ne soyez ni fou, ni affecté, car alors on attendrait de vous des folies et des affectations, et le précepte ne serait plus accompli.

Julien se couvrit de gloire un jour dans le salon du duc de Fitz-Folke, qui l'avait engagé à dîner, ainsi que le prince Korasoff. On attendit pendant une heure. La façon dont Julien se conduisit au milieu des vingt personnes qui attendaient est encore citée parmi les jeunes secrétaires d'ambassade à Londres. Sa mine fut impayable.

Il voulut voir, malgré les dandys¹ ses amis, le célèbre Philippe Vane², le seul philosophe que l'Angleterre ait eu depuis Locke. Il le trouva achevant sa septième année de prison. L'aristocratie ne badine pas en ce pays-ci, pensa Julien; de plus, Vane est déshonoré, vilipendé, etc.

Julien le trouva gaillard; la rage de l'aristocratie le désennuyait. Voilà, se dit Julien en sortant de prison, le seul homme gai que j'aie vu en Angleterre.

L'idée la plus utile aux tyrans est celle de Dieu, lui avait dit Vane...

Nous supprimons le reste du système comme *cynique*.

A son retour : — Quelle idée amusante m'apportez-vous d'Angleterre ? lui dit M. de La Mole... Il se taisait.

— Quelle idée apportez-vous, amusante ou non ? reprit le marquis vivement.

— Primo, dit Julien, l'Anglais le plus sage est fou une heure par jour; il est visité par le démon du suicide, qui est le dieu du pays.

2^o L'esprit et le génie perdent vingt-cinq pour cent de leur valeur en débarquant en Angleterre.

3^o Rien au monde n'est beau, admirable, attendrissant comme les paysages anglais.

— A mon tour, dit le marquis :

Primo, pourquoi allez-vous dire, au bal chez l'ambassadeur de Russie, qu'il y a en France trois cent mille jeunes gens de vingt-cinq ans qui désirent passionnément la guerre ? Croyez-vous que cela soit obligeant pour les rois ?

— On ne sait comment faire en parlant à nos grands diplomates, dit Julien. Ils ont la manie d'ouvrir des discussions sérieuses. Si l'on s'en tient aux lieux communs des journaux, on passe pour un sot. Si l'on se permet quelque chose de vrai et de neuf, ils sont étonnés, ne savent que répondre, et le lendemain³, à sept heures, ils vous font dire par le premier secrétaire d'ambassade qu'on a été inconvenant.

— Pas mal, dit le marquis en riant. Au reste, je parie, monsieur l'homme profond, que vous n'avez pas deviné ce que vous êtes allé faire en Angleterre.

— Pardonnez-moi, reprit Julien; j'y ai été pour dîner une fois la semaine chez l'ambassadeur du roi, qui est le plus poli des hommes.

— Vous êtes allé chercher la croix que voilà, lui dit le marquis. Je ne veux pas vous faire quitter votre habit noir, et je suis accoutumé au ton plus amusant que j'ai pris avec l'homme portant l'habit bleu. Jusqu'à nouvel ordre, entendez bien ceci : quand je verrai cette croix, vous serez le fils cadet de mon ami le duc de Chaulnes, qui, sans s'en douter, est depuis six mois employé dans la diplomatie. Remarquez, ajouta le marquis, d'un air fort sérieux et coupant court aux actions de grâces, que je ne veux point vous sortir de votre état. C'est toujours une faute et un malheur pour le protecteur comme pour le protégé. Quand mes procès vous ennueront, ou que vous ne me conviendrez plus, je demanderai pour vous une bonne cure, comme celle de notre ami l'abbé Pirard, et *rien de plus*, ajouta le marquis d'un ton fort sec.

Cette croix mit à l'aise l'orgueil de Julien; il parla beaucoup plus. Il se crut moins souvent offensé et pris de mire¹ par ces propos, susceptibles de quelque explication peu polie, et qui, dans une conversation animée, peuvent échapper à tout le monde.

Cette croix lui valut une singulière visite; ce fut celle de M. le baron de Valenod, qui venait à Paris remercier le ministère de sa baronnie et s'entendre avec lui. Il allait être nommé maire de Verrières en remplacement de M. de Rênal².

Julien rit bien, intérieurement, quand M. de Valenod lui fit entendre qu'on venait de découvrir que M. de Rênal était un jacobin. Le fait est que, dans une réélection qui se préparait³, le nouveau baron était le candidat du ministère, et au grand collège du département, à la vérité fort ultra, c'était M. de Rênal qui était porté par les libéraux.

Ce fut en vain que Julien essaya de savoir quelque chose de madame de Rênal; le baron parut se souvenir de leur ancienne rivalité et fut impénétrable. Il finit par demander à Julien la voix de son père dans les élections qui allaient avoir lieu. Julien promit d'écrire.

— Vous devriez, monsieur le chevalier, me présenter à M. le marquis de La Mole.

En effet, *je le devrais*, pensa Julien; mais un tel coquin!...

— En vérité, répondit-il, je suis un trop petit garçon à l'hôtel de La Mole pour prendre sur moi de présenter.

Julien disait tout au marquis : le soir il lui conta la prétention du Valenod, ainsi que ses faits et gestes depuis 1814.

— Non seulement, reprit M. de La Mole, d'un air fort sérieux, vous me présenterez demain le nouveau baron, mais je l'invite à dîner pour après-demain. Ce sera un de nos nouveaux préfets.

— En ce cas, reprit Julien froidement, je demande la place de directeur du dépôt de mendicité pour mon père.

— A la bonne heure, dit le marquis en reprenant l'air gai; accordé; je m'attendais à des moralités. Vous vous formez.

M. de Valenod apprit à Julien¹ que le titulaire du bureau de loterie de Verrières venait de mourir; Julien trouva plaisant de donner cette place à M. de Cholin, ce vieil imbécile dont jadis il avait ramassé la pétition dans la chambre de M. de La Mole. Le marquis rit de bien bon cœur de la pétition que Julien récita en lui faisant signer la lettre qui demandait cette place au ministre des finances.

A peine M. de Cholin nommé, Julien apprit que cette place avait été demandée par la députation du département pour M. Gros, le célèbre géomètre : cet homme généreux n'avait que quatorze cents francs de rente, et chaque année prêtait six cents francs au titulaire qui venait de mourir pour l'aider à élever sa famille.

Julien fut étonné de ce qu'il avait fait². Ce n'est rien, se dit-il; il faudra en venir à bien d'autres injustices, si je veux parvenir, et encore savoir les cacher sous de belles paroles sentimentales : pauvre M. Gros! c'est lui qui méritait la croix, c'est moi qui l'ai, et je dois agir dans le sens du gouvernement qui me la donne.

CHAPITRE VIII

QUELLE EST LA DÉCORATION QUI DISTINGUE ?

Ton eau ne me rafraîchit pas, dit le génie altéré. — C'est pourtant le puits le plus frais de tout le Diar-Békir.

PELLICO.

UN jour Julien revenait de la charmante terre de Villequier, sur les bords de la Seine, que M. de La Mole voyait avec intérêt, parce que, de toutes les siennes, c'était la seule qui eût appartenu au célèbre Boniface de La Mole. Il trouva à l'hôtel la marquise et sa fille, qui arrivaient d'Hyères.

Julien était un dandy maintenant, et comprenait l'art de vivre à Paris. Il fut d'une froideur parfaite envers mademoiselle de La Mole. Il parut n'avoir gardé aucun souvenir des temps où elle lui demandait si gaiement des détails sur sa manière de tomber de cheval¹.

Mademoiselle de La Mole le trouva grandi et pâli. Sa taille, sa tournure n'avaient plus rien du provincial; il n'en était pas ainsi de sa conversation : on y remarquait encore trop de sérieux, trop de positif. Malgré ces qualités raisonnables, grâce à son orgueil, elle n'avait rien de subalterne; on sentait seulement qu'il regardait encore trop de choses comme importantes. Mais on voyait qu'il était homme à soutenir son dire.

— Il manque de légèreté, mais non pas d'esprit, dit mademoiselle de La Mole à son père, en plaisantant avec lui sur la croix qu'il avait donnée à Julien. Mon frère vous l'a demandée pendant dix-huit mois, et c'est un La Mole!...

— Oui; mais Julien a de l'imprévu, c'est ce qui n'est jamais arrivé au La Mole dont vous me parlez.

On annonça M. le duc de Retz.

Mathilde se sentit saisie d'un bâillement irrésistible; elle reconnaissait² les antiques dorures et les anciens habitués du salon paternel. Elle se faisait une image

parfaitement ennuyeuse de la vie qu'elle allait reprendre à Paris. Et cependant à Hyères elle regrettait Paris.

Et pourtant j'ai dix-neuf ans! pensait-elle : c'est l'âge du bonheur, disent tous ces nigauds à tranches dorées. Elle regardait huit ou dix volumes de poésies nouvelles, accumulés, pendant le voyage de Provence, sur la console du salon. Elle avait le malheur d'avoir plus d'esprit que MM. de Croisenois, de Caylus, de Luz, et ses autres amis. Elle se figurait tout ce qu'ils allaient lui dire sur le beau ciel de la Provence, la poésie, le midi, etc., etc.

Ces yeux si beaux, où respirait l'ennui le plus profond, et, pis encore, le désespoir de trouver le plaisir, s'arrêtaient sur Julien. Du moins, il n'était pas exactement comme un autre.

— Monsieur Sorel, dit-elle avec cette voix vive, brève, et qui n'a rien de féminin, qu'employaient les jeunes femmes de la haute classe, monsieur Sorel, venez-vous ce soir au bal de M. de Retz ?

— Mademoiselle, je n'ai pas eu l'honneur d'être présenté à M. le duc. (On eût dit que ces mots et ce titre écorchaient la bouche du provincial orgueilleux.)

— Il a chargé mon frère de vous amener chez lui; et, si vous y étiez venu, vous m'auriez donné des détails sur la terre de Villequier; il est question d'y aller au printemps. Je voudrais savoir si le château est logeable, et si les environs sont aussi jolis qu'on le dit. Il y a tant de réputations usurpées!

Julien ne répondait pas.

— Venez au bal avec mon frère, ajouta-t-elle d'un ton fort sec.

Julien salua avec respect. Ainsi, même au milieu du bal, je dois des comptes à tous les membres de la famille. Ne suis-je pas payé comme homme d'affaires ? Sa mauvaise humeur ajouta : Dieu sait encore si ce que je dirai à la fille ne contrariera pas les projets du père, du frère, de la mère ! C'est une véritable cour de prince souverain. Il faudrait y être d'une nullité parfaite, et cependant ne donner à personne le droit de se plaindre.

Que cette grande fille me déplaît ! pensa-t-il en regardant marcher mademoiselle de La Mole, que sa mère avait appelée pour la présenter à plusieurs femmes de ses amies. Elle outre toutes les modes, sa robe lui tombe des épaules... elle est encore plus pâle qu'avant son voyage...

Quels cheveux sans couleur, à force d'être blonds ! on dirait que le jour passe à travers !... Que de hauteur dans cette façon de saluer, dans ce regard ! quels gestes de reine !

Mademoiselle de La Mole venait d'appeler son frère, au moment où il quittait le salon.

Le comte Norbert s'approcha de Julien :

— Mon cher Sorel, lui dit-il, où voulez-vous que je vous prenne à minuit pour le bal de M. de Retz ? il m'a chargé expressément de vous amener.

— Je sais bien à qui je dois tant de bontés, répondit Julien, en saluant jusqu'à terre.

Sa mauvaise humeur, ne pouvant rien trouver à reprendre au ton de politesse et même d'intérêt avec lequel Norbert lui avait parlé, se mit à s'exercer sur la réponse que lui, Julien, avait faite à ce mot obligeant. Il y trouvait une nuance de bassesse.

Le soir, en arrivant au bal, il fut frappé de la magnificence de l'hôtel de Retz. La cour d'entrée était couverte d'une immense tente de coutil cramoisi avec des étoiles en or : rien de plus élégant. Au-dessous de cette tente, la cour était transformée en un bois d'orangers et de lauriers-roses en fleurs. Comme on avait eu soin d'enterrer suffisamment les vases, les lauriers et les orangers avaient l'air de sortir de terre. Le chemin que parcouraient les voitures était sablé.

Cet ensemble parut extraordinaire à notre provincial. Il n'avait pas l'idée d'une telle magnificence ; en un instant son imagination émue fut à mille lieues de la mauvaise humeur. Dans la voiture, en venant au bal, Norbert était heureux, et lui voyait tout en noir ; à peine entrés dans la cour, les rôles changèrent.

Norbert n'était sensible qu'à quelques détails, qui, au milieu de tant de magnificence, n'avaient pu être soignés. Il évaluait la dépense de chaque chose, et, à mesure qu'il arrivait à un total élevé, Julien remarqua qu'il s'en montrait presque jaloux et prenait de l'humeur.

Pour lui, il arriva séduit, admirant, et presque timide à force d'émotion, dans le premier des salons où l'on dansait. On se pressait à la porte du second, et la foule était si grande, qu'il lui fut impossible d'avancer. La décoration de ce second salon représentait l'Alhambra de Grenade.

— C'est la reine du bal, il faut en convenir, disait un jeune homme à moustaches, dont l'épaule entraît dans la poitrine de Julien.

— Mademoiselle Fourmont, qui tout l'hiver a été la plus jolie, lui répondait son voisin, s'aperçoit qu'elle descend à la seconde place : vois son air singulier.

— Vraiment elle met toutes voiles dehors pour plaire. Vois, vois ce sourire gracieux au moment où elle figure seule dans cette contredanse. C'est, d'honneur, impayable.

— Mademoiselle de La Mole a l'air d'être maîtresse du plaisir que lui fait son triomphe, dont elle s'aperçoit fort bien. On dirait qu'elle craint de plaire à qui lui parle.

— Très bien ! voilà l'art de séduire.

Julien faisait de vains efforts pour apercevoir cette femme séduisante ; sept ou huit hommes plus grands que lui empêchaient de la voir.

— Il y a bien de la coquetterie dans cette retenue si noble, reprit le jeune homme à moustaches.

— Et ces grands yeux bleus qui s'abaissent si lentement au moment où l'on dirait qu'ils sont sur le point de se trahir, reprit le voisin. Ma foi, rien de plus habile.

— Vois comme auprès d'elle la belle Fourmont a l'air commun, dit un troisième.

— Cet air de retenue veut dire : « Que d'amabilité je déploierais pour vous, si vous étiez l'homme digne de moi ! »

— Et qui peut être digne de la sublime Mathilde ? dit le premier : quelque prince souverain, beau, spirituel, bien fait, un héros à la guerre, et âgé de vingt ans tout au plus.

— Le fils naturel de l'empereur de Russie... auquel, en faveur de ce mariage, on ferait une souveraineté... ou tout simplement le comte de Thaler, avec son air de paysan habillé...

La porte fut dégagée. Julien put entrer.

Puisqu'elle passe pour si remarquable aux yeux de ces poupées, elle vaut la peine que je l'étudie, pensa-t-il. Je comprendrai quelle est la perfection pour ces gens-là.

Comme il la cherchait des yeux, Mathilde le regarda. Mon devoir m'appelle, se dit Julien ; mais il n'y avait plus d'humeur que dans son expression. La curiosité le faisait avancer avec un plaisir que la robe fort basse des

épaules de Mathilde augmenta bien vite, à la vérité d'une manière peu flatteuse pour son amour-propre. Sa beauté a de la jeunesse, pensa-t-il. Cinq ou six jeunes gens, parmi lesquels Julien reconnut ceux qu'il avait entendus à la porte, étaient entre elle et lui.

— Vous, monsieur, qui avez été ici tout l'hiver, lui dit-elle, n'est-il pas vrai que ce bal est le plus joli de la saison ? Il ne répondait pas.

— Ce quadrille de Coulon¹ me semble admirable et ces dames le dansent d'une façon parfaite. Les jeunes gens se retournèrent pour voir quel était l'homme heureux dont on voulait absolument avoir une réponse. Elle ne fut pas encourageante.

— Je ne saurais être un bon juge, mademoiselle ; je passe ma vie à écrire : c'est le premier bal de cette magnificence que j'aie vu.

Les jeunes gens à moustaches furent scandalisés.

— Vous êtes un sage, monsieur Sorel, reprit-on avec un intérêt plus marqué ; vous voyez tous ces bals, toutes ces fêtes comme un philosophe, comme J.-J. Rousseau. Ces folies vous étonnent sans vous séduire.

Un mot venait d'éteindre l'imagination de Julien et de chasser de son cœur toute illusion. Sa bouche prit l'expression d'un dédain un peu exagéré peut-être.

— J.-J. Rousseau, répondit-il, n'est à mes yeux qu'un sot lorsqu'il s'avise de juger le grand monde ; il ne le comprenait pas, et y portait le cœur d'un laquais parvenu.

— Il a fait le *Contrat Social*, dit Mathilde du ton de la vénération.

— Tout en prêchant la république et le renversement des dignités monarchiques, ce parvenu est ivre de bonheur, si un duc change la direction de sa promenade après dîner pour accompagner un de ses amis.

— Ah ! oui, le duc de Luxembourg à Montmorency accompagne un M. Coidet du côté de Paris²..., reprit mademoiselle de La Mole avec le plaisir et l'abandon de la première jouissance de pédanterie. Elle était ivre de son savoir, à peu près comme l'académicien, qui découvrit l'existence du roi Feretrius³. L'œil de Julien resta pénétrant et sévère. Mathilde avait eu un moment d'enthousiasme ; la froideur de son partner la déconcerta profondément. Elle fut d'autant plus étonnée, que c'était

elle qui avait coutume de produire cet effet-là sur les autres.

Dans ce moment, le marquis de Croisenois s'avancait avec empressement vers mademoiselle de La Mole. Il fut un instant à trois pas d'elle, sans pouvoir pénétrer à cause de la foule. Il la regardait en souriant de l'obstacle. La jeune marquise de Rouvray était près de lui, c'était une cousine de Mathilde. Elle donnait le bras à son mari, qui ne l'était que depuis quinze jours. Le marquis de Rouvray, fort jeune aussi, avait tout l'amour niais qui prend un homme qui, faisant un mariage de convenance uniquement arrangé par les notaires, trouve une personne parfaitement belle. M. de Rouvray allait être duc à la mort d'un oncle fort âgé.

Pendant que le marquis de Croisenois, ne pouvant percer la foule, regardait Mathilde d'un air riant, elle arrêta ses grands yeux, d'un bleu céleste, sur lui et ses voisins. Quoi de plus plat, se dit-elle, que tout ce groupe ! Voilà Croisenois qui prétend m'épouser ; il est doux, poli, il a des manières parfaites comme M. de Rouvray. Sans l'ennui qu'ils donnent, ces messieurs seraient fort aimables. Lui aussi me suivra au bal avec cet air borné et content. Un an après le mariage, ma voiture, mes chevaux, mes robes, mon château à vingt lieues de Paris, tout cela sera aussi bien que possible, tout à fait ce qu'il faut pour faire périr d'envie une parvenue, une comtesse de Roiville par exemple ; et après ?...

Mathilde s'ennuyait en espoir. Le marquis de Croisenois parvint à l'approcher, et lui parlait, mais elle rêvait sans l'écouter. Le bruit de ses paroles se confondait pour elle avec le bourdonnement du bal. Elle suivait machinalement de l'œil Julien, qui s'était éloigné d'un air respectueux, mais fier et mécontent. Elle aperçut dans un coin, loin de la foule circulante, le comte Altamira, condamné à mort dans son pays, que le lecteur connaît déjà. Sous Louis XIV, une de ses parentes avait épousé un prince de Conti ; ce souvenir le protégeait un peu contre la police de la congrégation.

Je ne vois que la condamnation à mort qui distingue un homme, pensa Mathilde : c'est la seule chose qui ne s'achète pas.

Ah ! c'est un bon mot que je viens de me dire ! quel dommage qu'il ne soit pas venu de façon à m'en faire honneur ! Mathilde avait trop de goût pour amener

dans la conversation un bon mot fait d'avance; mais elle avait aussi trop de vanité pour ne pas être enchantée d'elle-même. Un air de bonheur remplaça dans ses traits l'apparence de l'ennui. Le marquis de Croisenois, qui lui parlait toujours, crut entrevoir le succès, et redoubla de faconde.

Qu'est-ce qu'un méchant pourrait objecter à mon bon mot ? se dit Mathilde. Je répondrais au critique : Un titre de baron, de vicomte, cela s'achète; une croix, cela se donne; mon frère vient de l'avoir, qu'a-t-il fait ? un grade, cela s'obtient. Dix ans de garnison, ou un parent ministre de la guerre, et l'on est chef d'escadron comme Norbert. Une grande fortune!... c'est encore ce qu'il y a de plus difficile et par conséquent de plus méritoire. Voilà qui est drôle! c'est le contraire de tout ce que disent les livres... Eh bien! pour la fortune, on épouse la fille de M. Rothschild.

Réellement mon mot a de la profondeur. La condamnation à mort est encore la seule chose que l'on ne se soit pas avisé de solliciter.

— Connaissez-vous le comte Altamira ? dit-elle à M. de Croisenois.

Elle avait l'air de revenir de si loin, et cette question avait si peu de rapport avec tout ce que le pauvre marquis lui disait depuis cinq minutes, que son amabilité en fut déconcertée. C'était pourtant un homme d'esprit et fort renommé comme tel.

Mathilde a de la singularité, pensa-t-il; c'est un inconvénient, mais elle donne une si belle position sociale à son mari! Je ne sais comment fait ce marquis de La Mole; il est lié avec ce qu'il y a de mieux dans tous les partis¹; c'est un homme qui ne peut guère sombrer. Et d'ailleurs, cette singularité de Mathilde peut passer pour du génie. Avec une haute naissance et beaucoup de fortune, le génie n'est point un ridicule, et alors quelle distinction! Elle a si bien d'ailleurs, quand elle veut, ce mélange d'esprit, de caractère et d'à-propos, qui fait l'amabilité parfaite... Comme il est difficile de faire bien deux choses à la fois, le marquis répondait à Mathilde d'un air vide, et comme récitant une leçon :

— Qui ne connaît ce pauvre Altamira ? Et il lui faisait l'histoire de sa conspiration manquée, ridicule, absurde.

— Très absurde! dit Mathilde, comme se parlant à elle-même, mais il a agi. Je veux voir un homme; amenez-le-moi, dit-elle au marquis très choqué.

Le comte Altamira était un des admirateurs les plus déclarés de l'air hautain et presque impertinent de mademoiselle de La Mole; elle était suivant lui l'une des plus belles personnes de Paris.

— Comme elle serait belle sur un trône! dit-il à M. de Croisenois; et il se laissa amener sans difficulté.

Il ne manque pas de gens dans le monde qui veulent établir que rien n'est de mauvais ton comme une conspiration¹; cela sent le jacobin. Et quoi de plus laid que le jacobin sans succès?

Le regard de Mathilde se moquait du libéralisme d'Altamira avec M. de Croisenois, mais elle l'écoutait avec plaisir.

Un conspirateur au bal, c'est un joli contraste, pensait-elle. Elle trouvait à celui-ci, avec ses moustaches noires, la figure du lion quand il se repose; mais elle s'aperçut bientôt que son esprit n'avait qu'une attitude : *l'utilité, l'admiration pour l'utilité.*

Excepté ce qui pouvait donner à son pays le gouvernement des deux Chambres, le jeune comte trouvait que rien n'était digne de son attention. Il quitta avec plaisir Mathilde, la plus séduisante personne du bal, parce qu'il vit entrer un général péruvien.

Désespérant de l'Europe², le pauvre Altamira en était réduit à penser que, quand les États de l'Amérique méridionale seront forts et puissants, ils pourront rendre à l'Europe la liberté que Mirabeau leur a envoyée*.

Un tourbillon de jeunes gens à moustaches s'était approché de Mathilde. Elle avait bien vu qu'Altamira n'était pas séduit, et se trouvait piquée de son départ; elle voyait son œil noir briller en parlant au général péruvien. Mademoiselle de La Mole regardait les jeunes Français avec ce sérieux profond qu'aucune de ses rivales ne pouvait imiter. Lequel d'entre eux, pensait-elle, pourrait se faire condamner à mort, en lui supposant même toutes les chances favorables?

Ce regard singulier flattait ceux qui avaient peu

* Cette feuille, composée le 25 juillet 1830, a été imprimée le 4 août. (*Note de l'éditeur.*)

d'esprit, mais inquiétait les autres. Ils redoutaient l'explosion de quelque mot piquant et de réponse difficile.

Une haute naissance donne cent qualités dont l'absence m'offenserait : je le vois par l'exemple de Julien, pensait Mathilde ; mais elle étiole ces qualités de l'âme qui font condamner à mort.

En ce moment quelqu'un disait près d'elle : Ce comte Altamira est le second fils du prince de San Nazaro-Pimentel, c'est un Pimentel qui tenta de sauver Conradin, décapité en 1268. C'est l'une des plus nobles familles de Naples.

Voilà, se dit Mathilde, qui prouve joliment ma maxime : La haute naissance ôte la force de caractère sans laquelle on ne se fait point condamner à mort ! Je suis donc prédestinée à déraisonner ce soir. Puisque je ne suis qu'une femme comme une autre, eh bien ! il faut danser. Elle céda aux instances du marquis de Croisenois, qui depuis une heure sollicitait une galope. Pour se distraire de son malheur en philosophie, Mathilde voulut être parfaitement séduisante, M. de Croisenois fut ravi.

Mais ni la danse, ni le désir de plaire à l'un des plus jolis hommes de la cour, rien ne put distraire Mathilde. Il était impossible d'avoir plus de succès. Elle était la reine du bal, elle le voyait, mais avec froideur.

Quelle vie effacée je vais passer avec un être tel que Croisenois ! se disait-elle, comme il la ramenait à sa place une heure après... Où est le plaisir pour moi, ajouta-t-elle tristement, si, après six mois d'absence, je ne le trouve pas au milieu d'un bal qui fait l'envie de toutes les femmes de Paris ? Et encore, j'y suis environnée des hommages d'une société que je ne puis imaginer mieux composée. Il n'y a ici de bourgeois que quelques paires et un ou deux Julien peut-être. Et cependant, ajoutait-elle avec une tristesse croissante, quels avantages le sort ne m'a-t-il pas donnés : illustration, fortune, jeunesse ! hélas ! tout, excepté le bonheur.

Les plus douteux de mes avantages sont encore ceux dont ils m'ont parlé toute la soirée. L'esprit, j'y crois, car je leur fais peur évidemment à tous. S'ils osent aborder un sujet sérieux, au bout de cinq minutes de conversation ils arrivent tous hors d'haleine, et comme faisant une grande découverte à une chose que je leur répète depuis une heure. Je suis belle, j'ai cet avantage pour

lequel madame de Staël eût tout sacrifié, et pourtant il est de fait que je meurs d'ennui. Y a-t-il une raison pour que je m'ennuie moins quand j'aurai changé mon nom pour celui du marquis de Croisenois ?

Mais, mon Dieu ! ajouta-t-elle presque avec l'envie de pleurer, n'est-ce pas un homme parfait ? C'est le chef-d'œuvre de l'éducation de ce siècle ; on ne peut le regarder sans qu'il trouve une chose aimable, et même spirituelle, à vous dire ; il est brave... Mais ce Sorel est singulier, se dit-elle, et son œil quittait l'air morne pour l'air fâché. Je l'ai averti que j'avais à lui parler, et il ne daigne pas reparaître !

CHAPITRE IX

LE BAL

Le luxe des toilettes, l'éclat des bougies, les parfums : tant de jolis bras, de belles épaules ; des bouquets, des airs de Rossini qui enlèvent, des peintures de Ciceri ! Je suis hors de moi !

Voyages d'Uzeri.

Vous avez de l'humeur, lui dit la marquise de La Mole ; je vous en avertis, c'est de mauvaise grâce au bal.

— Je ne me sens que mal à la tête, répondit Mathilde d'un air dédaigneux, il fait trop chaud ici.

A ce moment, comme pour justifier mademoiselle de La Mole, le vieux baron de Tolly se trouva mal et tomba ; on fut obligé de l'emporter. On parla d'apoplexie, ce fut un événement désagréable.

Mathilde ne s'en occupa point. C'était un parti pris, chez elle, de ne regarder jamais les vieillards et tous les êtres reconnus pour dire des choses tristes.

Elle dansa pour échapper à la conversation sur l'apoplexie, qui n'en était pas¹ une, car le surlendemain le baron reparut.

Mais M. Sorel ne vient point, se dit-elle encore après qu'elle eut dansé. Elle le cherchait presque des yeux lorsqu'elle l'aperçut dans un autre salon. Chose étonnante, il semblait avoir perdu ce ton de froideur impassible qui lui était si naturel; il n'avait plus l'air anglais¹.

Il cause avec le comte Altamira, mon condamné à mort! se dit Mathilde. Son œil est plein d'un feu sombre; il a l'air d'un prince déguisé; son regard a redoublé d'orgueil.

Julien se rapprochait de la place où elle était, toujours causant avec Altamira; elle le regardait fixement, étudiant ses traits pour y chercher ces hautes qualités qui peuvent valoir à un homme l'honneur d'être condamné à mort.

Comme il passait près d'elle :

— Oui, disait-il au comte Altamira, Danton était un homme!

O ciel! serait-il un Danton, se dit Mathilde; mais il a une figure si noble, et ce Danton était si horriblement laid, un boucher, je crois. Julien était encore assez près d'elle, elle n'hésita pas à l'appeler; elle avait la conscience et l'orgueil de faire une question extraordinaire pour une jeune fille.

— Danton n'était-il pas un boucher? lui dit-elle.

— Oui, aux yeux de certaines personnes, lui répondit Julien avec l'expression du mépris le plus mal déguisé et l'œil encore enflammé de sa conversation avec Altamira, mais malheureusement pour les gens bien nés, il était avocat à Méry-sur-Seine; c'est-à-dire, mademoiselle, ajouta-t-il d'un air méchant, qu'il a commencé comme plusieurs pairs que je vois ici. Il est vrai que Danton avait un désavantage énorme aux yeux de la beauté, il était fort laid.

Ces derniers mots furent dits rapidement, d'un air extraordinaire et assurément fort peu poli.

Julien attendit un instant, le haut du corps légèrement penché et avec un air orgueilleusement humble. Il semblait dire : Je suis payé pour vous répondre, et je vis de ma paye. Il ne daignait pas lever l'œil sur Mathilde. Elle, avec ses beaux yeux ouverts extraordinairement et fixés sur lui, avait l'air de son esclave. Enfin, comme le silence continuait, il la regarda ainsi qu'un valet regarde son maître, afin de prendre des ordres. Quoique ses yeux rencontrassent en plein ceux de Mathilde, toujours fixés

sur lui avec un regard étrange, il s'éloigna avec un empressement marqué.

Lui, qui est réellement si beau, se dit enfin Mathilde sortant de sa rêverie, faire un tel éloge de la laideur ! Jamais de retour sur lui-même ! Il n'est pas comme Caylus ou Croisenois. Ce Sorel a quelque chose de l'air que mon père prend quand il fait si bien Napoléon au bal. Elle avait tout à fait oublié Danton. Décidément, ce soir, je m'ennuie. Elle saisit le bras de son frère, et, à son grand chagrin, le força de faire un tour dans le bal. L'idée lui vint de suivre la conversation du condamné à mort avec Julien.

La foule était énorme. Elle parvint cependant à les rejoindre au moment où, à deux pas devant elle, Altamira s'approchait d'un plateau pour prendre une glace. Il parlait à Julien, le corps à demi tourné. Il vit un bras d'habit brodé qui prenait une glace à côté de la sienne. La broderie sembla exciter son attention ; il se retourna tout à fait pour voir le personnage à qui appartenait ce bras. A l'instant, ses yeux si nobles¹ et si naïfs prirent une légère expression de dédain.

— Vous voyez cet homme, dit-il assez bas à Julien ; c'est le prince d'Araceli, ambassadeur de ***. Ce matin il a demandé mon extradition à votre ministre des affaires étrangères de France, M. de Nerval. Tenez, le voilà là-bas, qui joue au whist. M. de Nerval est assez disposé à me livrer, car nous vous avons donné deux ou trois conspirateurs en 1816. Si l'on me rend à mon roi, je suis pendu dans les vingt-quatre heures. Et ce sera quelqu'un de ces jolis messieurs à moustaches qui *m'empoignera*.

— Les infâmes ! s'écria Julien à demi haut.

Mathilde ne perdait pas une syllabe de leur conversation. L'ennui avait disparu.

— Pas si infâmes, reprit le comte Altamira. Je vous ai parlé de moi pour vous frapper d'une image vive. Regardez le prince d'Araceli ; toutes les cinq minutes, il jette les yeux sur sa Toison d'or ; il ne revient pas du plaisir de voir ce colifichet sur sa poitrine. Ce pauvre homme n'est au fond qu'un anachronisme. Il y a cent ans la Toison était un honneur insigne, mais alors elle eût passé bien au-dessus de sa tête. Aujourd'hui, parmi les gens bien nés, il faut être un Araceli pour en être enchanté. Il eût fait pendre toute une ville pour l'obtenir.

— Est-ce à ce prix qu'il l'a eue ? dit Julien avec anxiété.

— Non, pas précisément, répondit Altamira froidement ; il a peut-être fait jeter à la rivière une trentaine de riches propriétaires de son pays, qui passaient pour libéraux.

— Quel monstre ! dit encore Julien.

Mademoiselle de La Mole, penchant la tête avec le plus vif intérêt, était si près de lui, que ses beaux cheveux touchaient presque son épaule.

— Vous êtes bien jeune ! répondait Altamira. Je vous disais que j'ai une sœur mariée en Provence ; elle est encore jolie, bonne, douce ; c'est une excellente mère de famille, fidèle à tous ses devoirs, pieuse et non dévote.

Où veut-il en venir ? pensait mademoiselle de La Mole.

— Elle est heureuse, continua le comte Altamira ; elle l'était en 1815. Alors j'étais caché chez elle, dans sa terre près d'Antibes ; eh bien, au moment où elle apprit l'exécution du maréchal Ney, elle se mit à danser !

— Est-ce possible ? dit Julien atterré.

— C'est l'esprit de parti, reprit Altamira. Il n'y a plus de passions véritables au xix^e siècle : c'est pour cela que l'on s'ennuie tant en France. On fait les plus grandes cruautés, mais sans cruauté.

— Tant pis ! dit Julien ; du moins, quand on fait des crimes, faut-il les faire avec plaisir : ils n'ont que cela de bon, et l'on ne peut même les justifier un peu que par cette raison.

Mademoiselle de La Mole oubliant tout à fait ce qu'elle se devait à elle-même, s'était placée presque entièrement entre Altamira et Julien. Son frère, qui lui donnait le bras, accoutumé à lui obéir, regardait ailleurs dans la salle, et, pour se donner une contenance, avait l'air d'être arrêté par la foule.

— Vous avez raison, disait Altamira ; on fait tout sans plaisir et sans s'en souvenir, même les crimes. Je puis vous montrer dans ce bal dix hommes peut-être qui seront damnés comme assassins. Ils l'ont oublié, et le monde aussi*.

* C'est un mécontent qui parle. (*Note de Molière au Tartufe.*)

Plusieurs sont émus jusqu'aux larmes si leur chien se casse la patte. Au Père-Lachaise, quand on jette des fleurs sur leur tombe, comme vous dites si plaisamment à Paris, on nous apprend qu'ils réunissaient toutes les vertus des preux chevaliers, et l'on parle des grandes actions de leur bisaïeul qui vivait sous Henri IV. Si, malgré les bons offices du prince d'Araceli, je ne suis pas pendu, et que je jouisse jamais de ma fortune à Paris, je veux vous faire dîner avec huit ou dix assassins honorés et sans remords.

Vous et moi, à ce dîner, nous serons les seuls purs de sang, mais je serai méprisé et presque haï, comme un monstre sanguinaire et jacobin, et vous méprisé simplement comme homme du peuple intrus dans la bonne compagnie.

— Rien de plus vrai, dit mademoiselle de La Mole. Altamira la regarda étonné; Julien ne daigna pas la regarder.

— Notez que la révolution à la tête de laquelle je me suis trouvé, continua le comte Altamira, n'a pas réussi uniquement parce que je n'ai pas voulu faire tomber trois têtes et distribuer à nos partisans sept à huit millions qui se trouvaient dans une caisse dont j'avais la clef. Mon roi, qui aujourd'hui brûle de me faire pendre, et qui avant la révolte me tutoyait, m'eût donné le grand cordon de son ordre si j'avais fait tomber ces trois têtes et distribuer l'argent de ces caisses, car j'aurai obtenu au moins un demi-succès, et mon pays eût eu une charte telle quelle... Ainsi va le monde, c'est une partie d'échecs.

— Alors, reprit Julien l'œil en feu, vous ne saviez pas le jeu; maintenant...

— Je ferais tomber des têtes, voulez-vous dire, et je ne serais pas un Girondin comme vous me le faisiez entendre l'autre jour?... Je vous répondrai, dit Altamira d'un air triste, quand vous aurez tué un homme en duel, ce qui encore est bien moins laid que de le faire exécuter par un bourreau.

— Ma foi! dit Julien, qui veut la fin veut les moyens; si, au lieu d'être un atome, j'avais quelque pouvoir, je ferais pendre trois hommes pour sauver la vie à quatre.

Ses yeux exprimaient le feu de la conscience et le mépris des vains jugements des hommes; ils rencontrèrent ceux de mademoiselle de La Mole tout près de lui, et ce

mépris, loin de se changer en air gracieux et civil, sembla redoubler.

Elle en fut profondément choquée, mais il ne fut plus en son pouvoir d'oublier Julien; elle s'éloigna avec dépit, entraînant son frère.

Il faut que je prenne du punch, et que je danse beaucoup, se dit-elle; je veux choisir ce qu'il y a de mieux, et faire effet à tout prix. Bon, voici ce fameux impertinent, le comte de Fervaques. Elle accepta son invitation; ils dansèrent. Il s'agit de voir, pensa-t-elle, qui des deux sera le plus impertinent, mais, pour me moquer pleinement de lui, il faut que je le fasse parler. Bientôt tout le reste de la contredanse ne dansa que par contenance. On ne voulait pas perdre une des reparties piquantes de Mathilde. M. de Fervaques se troublait, et, ne trouvant que des paroles élégantes, au lieu d'idées, faisait des mines; Mathilde, qui avait de l'humeur, fut cruelle pour lui et s'en fit un ennemi. Elle dansa jusqu'au jour, et enfin se retira horriblement fatiguée. Mais, en voiture, le peu de force qui lui restait était encore employé à la rendre triste et malheureuse. Elle avait été méprisée par Julien, et ne pouvait le mépriser.

Julien était au comble du bonheur, ravi à son insu par la musique, les fleurs, les belles femmes, l'élégance générale, et, plus que tout, par son imagination qui rêvait des distinctions pour lui et la liberté pour tous.

— Quel beau bal! dit-il au comte, rien n'y manque.

— Il y manque la pensée, répondit Altamira.

Et sa physionomie trahissait ce mépris, qui n'en est que plus piquant, parce qu'on voit que la politesse s'impose le devoir de le cacher.

— Vous y êtes, monsieur le comte. N'est-ce pas, la pensée est conspirante encore?

— Je suis ici à cause de mon nom. Mais on hait la pensée dans vos salons. Il faut qu'elle ne s'élève pas au-dessus de la pointe d'un couplet de vaudeville : alors on la récompense. Mais l'homme qui pense, s'il a de l'énergie et de la nouveauté dans ses saillies, vous l'appellez *cynique*. N'est-ce pas ce nom-là, qu'un de vos juges a donné à Courier¹ ? Vous l'avez mis en prison, ainsi que Béranger. Tout ce qui vaut quelque chose, chez vous, par l'esprit, la congrégation le jette à la police correctionnelle; et la bonne compagnie applaudit.

C'est que votre société vieillie prise avant tout les convenances... Vous ne vous élèverez jamais au-dessus de la bravoure militaire; vous aurez des Murat, et jamais de Washington. Je ne vois en France que de la vanité. Un homme qui invente en parlant arrive facilement à une saillie imprudente, et le maître de la maison se croit déshonoré.

A ces mots, la voiture du comte, qui ramenait Julien, s'arrêta devant l'hôtel de La Mole. Julien était amoureux de son conspirateur. Altamira lui avait fait ce beau compliment, évidemment échappé à une profonde conviction : Vous n'avez pas la légèreté française, et comprenez le principe de l'*utilité*. Il se trouvait que, justement l'avant-veille, Julien avait vu *Marino Faliero*, tragédie de M. Casimir Delavigne.

Israël Bertuccio¹ n'a-t-il pas plus de caractère que tous ces nobles Vénitiens ? se disait notre plébéien révolté; et cependant ce sont des gens dont la noblesse prouvée remonte à l'an 700, un siècle avant Charlemagne, tandis que tout ce qu'il y avait de plus noble ce soir au bal de M. de Retz ne remonte, et encore clopin-clopant, que jusqu'au XIII^e siècle. Eh bien ! au milieu de ces nobles de Venise, si grands par la naissance², c'est d'Israël Bertuccio qu'on se souvient.

Une conspiration anéantit tous les titres donnés par les caprices sociaux. Là, un homme prend d'emblée le rang que lui assigne sa manière d'envisager la mort. L'esprit lui-même perd de son empire...

Que serait Danton aujourd'hui, dans ce siècle des Valenod et des Rênal ? pas même substitut du procureur du roi...

Que dis-je ? il se serait vendu à la congrégation ; il serait ministre, car enfin ce grand Danton a volé. Mirabeau aussi s'est vendu. Napoléon avait volé des millions en Italie, sans quoi il eût été arrêté tout court par la pauvreté, comme Pichegru. La Fayette seul n'a jamais volé. Faut-il voler, faut-il se vendre ? pensa Julien. Cette question l'arrêta tout court. Il passa le reste de la nuit à lire l'histoire de la Révolution.

Le lendemain, en faisant ses lettres dans la bibliothèque, il ne songeait encore qu'à la conversation du comte Altamira.

Dans le fait, se disait-il, après une longue rêverie, si ces

Espagnols libéraux avaient compromis le peuple par des crimes, on ne les eût pas balayés avec cette facilité. Ce furent des enfants orgueilleux et bavards... comme moi ! s'écria tout à coup Julien comme se réveillant en sursaut. Qu'ai-je fait de difficile qui me donne le droit de juger de pauvres diables, qui enfin, une fois en la vie, ont osé, ont commencé à agir ? Je suis comme un homme qui, au sortir de table, s'écrie : Demain je ne dînerai pas ; ce qui ne m'empêchera point d'être fort et allègre comme je le suis aujourd'hui. Qui sait ce qu'on éprouve à moitié chemin d'une grande action¹ ?... Ces hautes pensées furent troublées par l'arrivée imprévue de mademoiselle de La Mole, qui entra dans la bibliothèque. Il était tellement animé par son admiration pour les grandes qualités de Danton, de Mirabeau, de Carnot, qui ont su n'être pas vaincus, que ses yeux s'arrêtèrent sur mademoiselle de La Mole, mais sans songer à elle, sans la saluer, sans presque la voir. Quand enfin ses grands yeux si ouverts s'aperçurent de sa présence, son regard s'éteignit. Mademoiselle de La Mole le remarqua avec amertume.

En vain elle lui demanda un volume de l'*Histoire de France* de Vély, placé au rayon le plus élevé, ce qui obligeait Julien à aller chercher la plus grande des deux échelles. Julien avait approché l'échelle, il avait cherché le volume, il le lui avait remis, sans encore pouvoir songer à elle. En remportant l'échelle, dans sa préoccupation² il donna un coup de coude dans une des glaces de la bibliothèque ; les éclats, en tombant sur le parquet, le réveillèrent enfin. Il se hâta de faire des excuses à mademoiselle de La Mole ; il voulut être poli, mais il ne fut que poli. Mathilde vit avec évidence qu'elle l'avait troublé, et qu'il eût mieux aimé songer à ce qui l'occupait avant son arrivée, que lui parler. Après l'avoir beaucoup regardé, elle s'en alla lentement. Julien la regardait marcher. Il jouissait du contraste de la simplicité de sa toilette actuelle avec l'élégance magnifique de celle de la veille. La différence entre les deux physionomies était presque aussi frappante. Cette jeune fille, si altière au bal du duc de Retz, avait presque en ce moment un regard suppliant. Réellement, se dit Julien, cette robe noire fait briller encore mieux la beauté de sa taille. Elle a un port de reine ; mais pourquoi est-elle en deuil ?

Si je demande à quelqu'un la cause de ce deuil, il se

trouvera que je commets encore une gaucherie. Julien était tout à fait sorti des profondeurs de son enthousiasme. Il faut que je relise toutes les lettres que j'ai faites ce matin; Dieu sait les mots sautés et les balourdises que j'y trouverai. Comme il lisait avec une attention forcée la première de ces lettres, il entendit tout près de lui le bruissement d'une robe de soie; il se retourna rapidement; mademoiselle de La Mole était à deux pas de sa table, elle riait. Cette seconde interruption donna de l'humeur à Julien.

Pour Mathilde, elle venait de sentir vivement qu'elle n'était rien pour ce jeune homme; ce rire était fait pour cacher son embarras, elle y réussit.

— Évidemment, vous songez à quelque chose de bien intéressant, monsieur Sorel. N'est-ce point quelque anecdote curieuse sur la conspiration qui nous a envoyé à Paris M. le comte Altamira? Dites-moi ce dont il s'agit; je brûle de le savoir; je serai discrète, je vous le jure! Elle fut étonnée de ce mot en se l'entendant prononcer. Quoi donc, elle suppliait un subalterne! Son embarras augmentant, elle ajouta d'un petit air léger :

— Qu'est-ce qui a pu faire de vous, ordinairement si froid, un être inspiré, une espèce de prophète de Michel-Ange?

Cette vive et indiscrete interrogation, blessant Julien profondément, lui rendit toute sa folie.

— Danton a-t-il bien fait de voler? lui dit-il brusquement et d'un air qui devenait de plus en plus farouche. Les révolutionnaires du Piémont, de l'Espagne¹, devaient-ils compromettre le peuple par des crimes? donner à des gens même sans mérite toutes les places de l'armée, toutes les croix? les gens qui auraient porté ces croix n'eussent-ils pas redouté le retour du roi? fallait-il mettre le trésor de Turin au pillage? En un mot, mademoiselle, dit-il en s'approchant d'elle d'un air terrible, l'homme qui veut chasser l'ignorance et le crime de la terre doit-il passer comme la tempête et faire le mal comme au hasard?

Mathilde eut peur, ne put soutenir son regard, et recula deux pas. Elle le regarda un instant; puis, honteuse de sa peur, d'un pas léger elle sortit de la bibliothèque.

CHAPITRE X

LA REINE MARGUERITE

Amour! dans quelle folie ne parviens-tu pas à nous faire trouver du plaisir ?

Lettres d'une Religieuse portugaise.

JULIEN relut ses lettres. Quand la cloche du dîner se fit entendre : Combien je dois avoir été ridicule aux yeux de cette poupée parisienne! se dit-il; quelle folie de lui dire réellement ce à quoi je pensais! mais peut-être folie pas si grande. La vérité dans cette occasion était digne de moi.

Pourquoi aussi venir m'interroger sur des choses intimes! Cette question est indiscrete de sa part. Elle a manqué d'usage. Mes pensées sur Danton ne font point partie du service pour lequel son père me paye.

En arrivant dans la salle à manger, Julien fut distrait de son humeur par le grand deuil de mademoiselle de La Mole, qui le frappa d'autant plus qu'aucune autre personne de la famille n'était en noir.

Après dîner, il se trouva tout à fait débarrassé de l'accès d'enthousiasme qui l'avait obsédé toute la journée. Par bonheur, l'académicien qui savait le latin était de ce dîner. Voilà l'homme qui se moquera le moins de moi, se dit Julien, si, comme je le présume, ma question sur le deuil de mademoiselle de La Mole est une gaucherie.

Mathilde le regardait avec une expression singulière. Voilà bien la coquetterie des femmes de ce pays telle que madame de Rênal me l'avait peinte, se dit Julien. Je n'ai pas été aimable pour elle ce matin, je n'ai pas cédé à la fantaisie qu'elle avait de causer. J'en augmente de prix à ses yeux. Sans doute le diable n'y perd rien. Plus tard, sa hauteur dédaigneuse saura bien se venger. Je la mets à pis faire. Quelle différence avec ce que j'ai perdu! quel naturel charmant! quelle naïveté! Je savais ses pensées avant elle, je les voyais naître, je n'avais pour antagoniste, dans son cœur, que la peur de la mort de ses

enfants; c'était une affection raisonnable et naturelle, aimable même pour moi qui en souffrais. J'ai été un sot. Les idées que je me faisais de Paris m'ont empêché d'apprécier cette femme sublime.

Quelle différence, grand Dieu! et qu'est-ce que je trouve ici? de la vanité sèche et hautaine, toutes les nuances de l'amour-propre et rien de plus.

On se levait de table. Ne laissons pas engager mon académicien, se dit Julien. Il s'approcha de lui comme on passait au jardin, prit un air doux et soumis, et partagea sa fureur contre le succès d'*Hernani*¹.

— Si nous étions encore au temps des lettres de cachet!... dit-il.

— Alors il n'eût pas osé, s'écria l'académicien avec un geste à la Talma.

A propos d'une fleur, Julien cita quelques mots des *Géorgiques* de Virgile, et trouva que rien n'était égal aux vers de l'abbé Delille. En un mot, il flatte l'académicien de toutes les façons. Après quoi, de l'air le plus indifférent : — Je suppose, lui dit-il, que mademoiselle de La Mole a hérité de quelque oncle dont elle porte le deuil.

— Quoi! vous êtes de la maison, dit l'académicien en s'arrêtant tout court, et vous ne savez pas sa folie? Au fait, il est étrange que sa mère lui permette de telles choses; mais, entre nous, ce n'est pas précisément par la force du caractère qu'on brille dans cette maison. Mademoiselle Mathilde en a pour eux tous, et les mène. C'est aujourd'hui le 30 avril! et l'académicien s'arrêta en regardant Julien d'un air fin. Julien sourit de l'air le plus spirituel qu'il put.

Quel rapport peut-il y avoir entre mener toute une maison, porter une robe noire, et le 30 avril? se disait-il. Il faut que je sois encore plus gauche que je ne le pensais.

— Je vous avouerai..., dit-il à l'académicien, et son œil continuait à interroger.

— Faisons un tour de jardin, dit l'académicien, entrevoyant avec ravissement l'occasion de faire une longue narration élégante. Quoi! est-il bien possible que vous ne sachiez pas ce qui s'est passé le 30 avril 1574?

— Et où? dit Julien étonné.

— En place de Grève².

Julien était si étonné, que ce mot ne le mit pas au fait.

La curiosité, l'attente d'un intérêt tragique, si en rapport avec son caractère, lui donnaient ces yeux brillants qu'un narrateur aime tant à voir chez la personne qui écoute. L'académicien, ravi de trouver une oreille vierge, raconta longuement à Julien comme quoi, le 30 avril 1574, le plus joli garçon de son siècle, Boniface de La Mole, et Annibal de Coconasso, gentilhomme piémontais, son ami, avaient eu la tête tranchée en place de Grève. La Mole était l'amant adoré de la reine Marguerite de Navarre; et remarquez, ajouta l'académicien, que mademoiselle de La Mole s'appelle *Mathilde-Marguerite*. La Mole était en même temps le favori du duc d'Alençon, et l'intime ami du roi de Navarre, depuis Henri IV, mari de sa maîtresse. Le jour du mardi gras de cette année 1574, la cour se trouvait à Saint-Germain avec le pauvre roi Charles IX, qui s'en allait mourant. La Mole voulut enlever les princes ses amis, que la reine Catherine de Médicis retenait comme prisonniers à la cour. Il fit avancer deux cents chevaux sous les murs de Saint-Germain, le duc d'Alençon eut peur, et La Mole fut jeté au bourreau.

Mais ce qui touche mademoiselle Mathilde, ce qu'elle m'a avoué elle-même, il y a sept à huit ans, quand elle en avait douze, car c'est une tête, une tête!... et l'académicien leva les yeux au ciel. Ce qui l'a frappée dans cette catastrophe politique, c'est que la reine Marguerite de Navarre, cachée dans une maison de la place de Grève, osa faire demander au bourreau la tête de son amant. Et la nuit suivante, à minuit, elle prit cette tête dans sa voiture, et alla l'enterrer elle-même dans une chapelle située au pied de la colline de Montmartre.

— Est-il possible ? s'écria Julien touché.

— Mademoiselle Mathilde méprise son frère, parce que, comme vous le voyez, il ne songe nullement à toute cette histoire ancienne, et ne prend point le deuil le 30 avril. C'est depuis ce fameux supplice, et pour rappeler l'amitié intime de La Mole pour Coconasso, lequel Coconasso, comme un Italien qu'il était, s'appelait Annibal, que tous les hommes de cette famille portent ce nom. Et, ajouta l'académicien en baissant la voix, ce Coconasso fut, au dire de Charles IX lui-même, l'un des plus cruels assassins du 24 août 1572... Mais comment est-il possible, mon cher Sorel, que vous ignoriez ces choses, vous le commensal de cette maison ?

— Voilà donc pourquoi, deux fois à dîner, mademoiselle de La Mole a appelé son frère Annibal. Je croyais avoir mal entendu.

— C'était un reproche. Il est étrange que la marquise souffre de telles folies... Le mari de cette grande fille en verra de belles!

Ce mot fut suivi de cinq ou six phrases satiriques. La joie et l'intimité¹ qui brillaient dans les yeux de l'académicien choquèrent Julien. Nous voici deux domestiques occupés à médire de leurs maîtres, pensa-t-il. Mais rien ne doit étonner de la part de cet homme d'académie.

Un jour, Julien l'avait surpris aux genoux de la marquise de La Mole; il lui demandait une recette de tabac pour un neveu de province. Le soir, une petite femme de chambre de mademoiselle de La Mole, qui faisait la cour à Julien, comme jadis Élisabeth, lui donna cette idée, que le deuil de sa maîtresse n'était point pris pour attirer les regards. Cette bizarrerie tenait au fond de son caractère. Elle aimait réellement ce La Mole, amant aimé de la reine la plus spirituelle de son siècle, et qui mourut pour avoir voulu rendre la liberté à ses amis. Et quels amis! le premier prince du sang et Henri IV.

Accoutumé au naturel parfait qui brillait dans toute la conduite de madame de Rênal, Julien ne voyait qu'affectation dans toutes les femmes de Paris; et, pour peu qu'il fût disposé à la tristesse, ne trouvait rien à leur dire. Mademoiselle de La Mole fit exception.

Il commençait à ne plus prendre pour de la sécheresse de cœur le genre de beauté qui tient à la noblesse du maintien. Il eut de longues conversations avec mademoiselle de La Mole, qui, quelquefois après dîner², se promenait avec lui dans le jardin, le long des fenêtres ouvertes du salon. Elle lui dit un jour qu'elle lisait l'histoire d'Aubigné, et Brantôme. Singulière lecture, pensa Julien; et la marquise ne lui permet pas de lire les romans de Walter Scott!

Un jour, elle lui raconta, avec ces yeux brillants de plaisir qui prouvent la sincérité de l'admiration, ce trait d'une jeune femme du règne de Henri III, qu'elle venait de lire dans les *Mémoires* de l'Étoile : Trouvant son mari infidèle, elle le poignarda.

L'amour-propre de Julien était flatté. Une personne

environnée de tant de respects, et qui, au dire de l'académicien, menait toute la maison, daignait lui parler d'un air qui pouvait presque ressembler à de l'amitié.

Je m'étais trompé, pensa bientôt Julien; ce n'est pas de la familiarité, je ne suis qu'un confident de tragédie, c'est le besoin de parler. Je passe pour savant dans cette famille. Je m'en vais lire Brantôme, d'Aubigné, l'Étoile. Je pourrai contester quelques-unes des anecdotes dont me parle mademoiselle de La Mole. Je veux sortir de ce rôle de confident passif.

Peu à peu ses conversations avec cette jeune fille, d'un maintien si imposant et en même temps si aisé, devinrent plus intéressantes. Il oubliait son triste rôle de plébéien révolté. Il la trouvait savante, et même raisonnable. Ses opinions dans le jardin étaient bien différentes de celles qu'elle avouait au salon. Quelquefois elle avait avec lui un enthousiasme et une franchise qui formaient un contraste parfait avec sa manière d'être ordinaire, si altière et si froide.

Les guerres de la Ligue sont les temps héroïques de la France, lui disait-elle un jour, avec des yeux étincelants de génie et d'enthousiasme. Alors chacun se battait pour obtenir une certaine chose qu'il désirait, pour faire triompher son parti, et non pas pour gagner platement une croix comme du temps de votre empereur. Convenez qu'il y avait moins d'égoïsme et de petitesse. J'aime ce siècle.

— Et Boniface de La Mole en fut le héros, lui dit-il.

— Du moins il fut aimé comme peut-être il est doux de l'être. Quelle femme actuellement vivante n'aurait horreur de toucher à la tête de son amant décapité ?

Madame de La Mole appela sa fille. L'hypocrisie, pour être utile, doit se cacher; et Julien, comme on voit, avait fait à mademoiselle de La Mole une demi-confiance sur son admiration pour Napoléon.

Voilà l'immense avantage qu'ils ont sur nous, se dit Julien, resté seul au jardin. L'histoire de leurs aïeux les élève au-dessus des sentiments vulgaires, et ils n'ont pas toujours à songer à leur subsistance ! Quelle misère ! ajoutait-il avec amertume, je suis indigne de raisonner sur ces grands intérêts¹. Ma vie n'est qu'une suite d'hypocrisies, parce que je n'ai pas mille francs de rente pour acheter du pain.

— A quoi rêvez-vous là, monsieur ? lui dit Mathilde, qui revenait en courant.

Julien¹ était las de se mépriser. Par orgueil, il dit franchement sa pensée. Il rougit beaucoup en parlant de sa pauvreté à une personne aussi riche. Il chercha à bien exprimer par son ton fier qu'il ne demandait rien. Jamais il n'avait semblé aussi joli à Mathilde; elle lui trouva une expression de sensibilité et de franchise qui souvent lui manquait².

A moins d'un mois de là, Julien se promenait pensif dans le jardin de l'hôtel de La Mole, mais sa figure n'avait plus la dureté et la roguerie philosophique qu'y imprimait le sentiment continu de son infériorité. Il venait de reconduire jusqu'à la porte du salon mademoiselle de La Mole, qui prétendait s'être fait mal au pied en courant avec son frère.

Elle s'est appuyée sur mon bras d'une façon bien singulière ! se disait Julien. Suis-je un fat, ou serait-il vrai qu'elle a du goût pour moi ? Elle m'écoute d'un air si doux, même quand je lui avoue toutes les souffrances de mon orgueil ! Elle qui a tant de fierté avec tout le monde ! On serait bien étonné au salon si on lui voyait cette physionomie. Très certainement cet air doux et bon, elle ne l'a avec personne.

Julien cherchait à ne pas s'exagérer cette singulière amitié. Il la comparait lui-même à un commerce armé. Chaque jour en se retrouvant, avant de reprendre le ton presque intime de la veille, on se demandait presque : Serons-nous aujourd'hui amis ou ennemis³ ? Julien avait compris que se laisser offenser impunément une seule fois par cette fille si hautaine, c'était tout perdre. Si je dois me brouiller, ne vaut-il pas mieux que ce soit de prime abord, en défendant les justes droits de mon orgueil, qu'en repoussant les marques de mépris dont serait bientôt suivi le moindre abandon de ce que je dois à ma dignité personnelle ?

Plusieurs fois, en des jours de mauvaise humeur, Mathilde essaya de prendre avec lui le ton d'une grande dame; elle mettait une rare finesse à ces tentatives, mais Julien les repoussait rudement.

Un jour il l'interrompit brusquement : Mademoiselle de La Mole a-t-elle quelque ordre à donner au secrétaire de son père ? lui dit-il; il doit écouter ses ordres, et les

exécuter avec respect; mais du reste, il n'a pas un mot à lui adresser. Il n'est point payé pour lui communiquer ses pensées.

Cette manière d'être et les singuliers doutes qu'avait Julien, firent disparaître l'ennui qu'il trouvait régulièrement¹ dans ce salon si magnifique, mais où l'on avait peur de tout, et où il n'était convenable de plaisanter de rien.

Il serait plaisant qu'elle m'aimât! Qu'elle m'aime ou non, continuait Julien, j'ai pour confidente intime une fille d'esprit, devant laquelle je vois trembler toute la maison, et, plus que tous les autres, le marquis de Croisenois. Ce jeune homme si poli, si doux, si brave, et qui réunit tous les avantages de naissance et de fortune dont un seul me mettrait le cœur si à l'aise! Il en est amoureux fou², il doit l'épouser. Que de lettres M. de La Mole m'a fait écrire aux deux notaires pour arranger le contrat! Et moi qui me vois si subalterne la plume à la main, deux heures après, ici dans le jardin, je triomphe de ce jeune homme si aimable : car enfin, les préférences sont frappantes, directes. Peut-être aussi elle hait en lui un mari futur. Elle a assez de hauteur pour cela. Et les bontés qu'elle a pour moi, je les obtiens à titre de confident subalterne!

Mais non, ou je suis fou, ou elle me fait la cour; plus je me montre froid et respectueux avec elle, plus elle me recherche. Ceci pourrait être un parti pris, une affectation; mais je vois ses yeux s'animer quand je parais à l'improvisite. Les femmes de Paris savent-elles feindre à ce point? Que m'importe! j'ai l'apparence pour moi, jouissons des apparences. Mon Dieu, qu'elle est belle! Que ses grands yeux bleus me plaisent, vus de près, et me regardant comme ils le font souvent! Quelle différence de ce printemps-ci à celui de l'année passée, quand je vivais malheureux et me soutenant à force de caractère, au milieu de ces trois cents hypocrites méchants et sales! J'étais presque aussi méchant qu'eux.

Dans les jours de méfiance, cette jeune fille se moque de moi, pensait Julien. Elle est d'accord avec son frère pour me mystifier. Mais elle a l'air de tellement mépriser le manque d'énergie de ce frère! Il est brave, et puis c'est tout, me dit-elle³. Il n'a pas une pensée qui ose s'écarter de la mode. C'est toujours moi qui suis obligé de prendre

sa défense. Une jeune fille de dix-neuf ans ! A cet âge peut-on être fidèle à chaque instant de la journée à l'hypocrisie qu'on s'est prescrite ?

D'un autre côté, quand mademoiselle de La Mole fixe sur moi ses grands yeux bleus avec une certaine expression singulière, toujours le comte Norbert s'éloigne. Ceci m'est suspect ; ne devrait-il pas s'indigner de ce que sa sœur distingue un *domestique* de leur maison ? car j'ai entendu le duc de Chaulnes parler ainsi de moi. A ce souvenir la colère remplaçait tout autre sentiment. Est-ce amour du vieux langage chez ce duc maniaque ?

Eh bien, elle est jolie ! continuait Julien avec des regards de tigre. Je l'aurai, je m'en irai ensuite, et malheur à qui me troublera dans ma fuite !

Cette idée devint l'unique affaire de Julien ; il ne pouvait plus penser à rien autre chose. Ses journées passaient comme des heures.

A chaque instant, cherchant à s'occuper de quelque affaire sérieuse, sa pensée abandonnait tout¹, et il se réveillait un quart d'heure après, le cœur palpitant², la tête troublée, et rêvant de cette idée : M'aime-t-elle ?

CHAPITRE XI

L'EMPIRE D'UNE JEUNE FILLE

J'admire sa beauté, mais je crains
son esprit.

MÉRIMÉE.

SI Julien eût employé à examiner ce qui se passait dans le salon le temps qu'il mettait à s'exagérer la beauté de Mathilde³, ou à se passionner contre la hauteur naturelle à sa famille, qu'elle oubliait pour lui, il eût compris en quoi consistait son empire sur tout ce qui l'entourait. Dès qu'on déplaisait à mademoiselle de La Mole, elle savait punir par une plaisanterie si mesurée, si bien choisie, si convenable en apparence, lancée si à propos, que la blessure croissait à chaque instant, plus on y réfléchissait. Peu à peu elle devenait atroce pour l'amour-

propre offensé. Comme elle n'attachait aucun prix à bien des choses qui étaient des objets de désirs sérieux pour le reste de la famille, elle paraissait toujours de sang-froid à leurs yeux. Les salons de l'aristocratie sont agréables à citer quand on en sort, mais voilà tout¹; la politesse toute seule n'est quelque chose par elle-même que les premiers jours. Julien l'éprouvait; après le premier enchantement, le premier étonnement. La politesse, se disait-il, n'est que l'absence de la colère que donneraient les mauvaises manières. Mathilde s'ennuyait souvent, peut-être se fût-elle ennuyée partout. Alors aiguïser une épigramme était pour elle une distraction et un vrai plaisir.

C'était peut-être pour avoir des victimes un peu plus amusantes que ses grands-parents, que l'académicien et les cinq ou six autres subalternes qui leur faisaient la cour, qu'elle avait donné des espérances au marquis de Croisenois, au comte de Caylus et deux ou trois autres jeunes gens de la première distinction. Ils n'étaient pour elle que de nouveaux objets d'épigramme.

Nous avouerons avec peine, car nous aimons Mathilde, qu'elle avait reçu des lettres de plusieurs d'entre eux, et leur avait quelquefois répondu. Nous nous hâtons d'ajouter que ce personnage fait exception aux mœurs du siècle. Ce n'est pas en général le manque de prudence que l'on peut reprocher aux élèves du noble couvent du Sacré-Cœur.

Un jour le marquis de Croisenois rendit à Mathilde une lettre assez compromettante qu'elle lui avait écrite la veille. Il croyait par cette marque de haute prudence avancer beaucoup ses affaires. Mais c'était l'imprudence que Mathilde aimait dans ses correspondances. Son plaisir était de jouer son sort. Elle ne lui adressa pas la parole de six semaines.

Elle s'amusait des lettres de ces jeunes gens; mais suivant elle, toutes se ressemblaient. C'était toujours la passion la plus profonde, la plus mélancolique.

— Ils sont tous le même homme parfait, prêt à partir pour la Palestine, disait-elle à sa cousine. Connaissez-vous quelque chose de plus insipide? Voilà donc les lettres que je vais recevoir toute la vie! Ces lettres-là ne doivent changer que tous les vingt ans, suivant le genre d'occupation qui est à la mode. Elles devaient être moins décolorées du temps de l'Empire. Alors tous ces jeunes

gens du grand monde avaient vu ou fait des actions qui *réellement* avaient de la grandeur. Le duc de N***, mon oncle, a été à Wagram.

— Quel esprit faut-il pour donner un coup de sabre ? Et quand cela leur est arrivé, ils en parlent si souvent ! dit mademoiselle de Sainte-Hérédité, la cousine de Mathilde.

— Eh bien ! ces récits me font plaisir. Être dans une *véritable* bataille, une bataille de Napoléon, où l'on tuait dix mille soldats, cela prouve du courage. S'exposer au danger élève l'âme et la sauve de l'ennui où mes pauvres adorateurs semblent plongés ; et il est contagieux, cet ennui. Lequel d'entre eux a l'idée de faire quelque chose d'extraordinaire ? Ils cherchent à obtenir ma main, la belle affaire ! Je suis riche, et mon père avancera son gendre. Ah ! pût-il en trouver un qui fût un peu amusant !

La manière de voir vive, nette, pittoresque de Mathilde gâtait son langage comme on voit. Souvent un mot d'elle faisait tache aux yeux de ses amis si polis. Ils se seraient presque avoué, si elle eût été moins à la mode, que son parler avait quelque chose d'un peu coloré pour la délicatesse féminine.

Elle, de son côté, était bien injuste envers les jolis cavaliers qui peuplent le bois de Boulogne. Elle voyait l'avenir non pas avec terreur, c'eût été un sentiment vif, mais avec un dégoût bien rare à son âge.

Que pouvait-elle désirer ? la fortune, la haute naissance, l'esprit, la beauté à ce qu'on disait, et à ce qu'elle croyait, tout avait été accumulé sur elle par les mains du hasard.

Voilà quelles étaient les pensées de l'héritière la plus enviée du faubourg Saint-Germain, quand elle commença à trouver du plaisir à se promener avec Julien. Elle fut étonnée de son orgueil ; elle admira l'adresse de ce petit bourgeois. Il saura se faire évêque comme l'abbé Maury, se dit-elle.

Bientôt cette résistance sincère et non jouée, avec laquelle notre héros accueillait plusieurs de ses idées, l'occupa ; elle y pensait ; elle racontait à son amie les moindres détails des conversations, et trouvait que jamais elle ne parvenait à en bien rendre toute la physionomie.

Une idée l'illumina tout à coup : J'ai le bonheur d'aimer, se dit-elle un jour, avec un transport de joie incroyable. J'aime, j'aime, c'est clair ! A mon âge, une

filles jeunes, belles, spirituelles, où peut-elle trouver des sensations, si ce n'est dans l'amour ? J'ai beau faire, je n'aurai jamais d'amour pour Croisenois, Caylus, et *tutti quanti*. Ils sont parfaits, trop parfaits peut-être ; enfin, ils m'ennuient.

Elle repassa dans sa tête toutes les descriptions de passion qu'elle avait lues dans *Manon Lescaut*, *la Nouvelle Héloïse*, les *Lettres d'une Religieuse portugaise*, etc., etc. Il n'était question, bien entendu, que de la grande passion ; l'amour léger était indigne d'une fille de son âge et de sa naissance. Elle ne donnait le nom d'amour qu'à ce sentiment héroïque que l'on rencontrait en France du temps de Henri III et de Bassompierre. Cet amour-là ne cédait point bassement aux obstacles ; mais, bien loin de là, faisait faire de grandes choses. Quel malheur pour moi qu'il n'y ait pas une cour véritable comme celle de Catherine de Médicis ou de Louis XIII ! Je me sens au niveau de tout ce qu'il y a de plus hardi et de plus grand. Que ne ferais-je pas d'un roi homme de cœur, comme Louis XIII, soupirant à mes pieds ! Je le mènerais en Vendée, comme dit si souvent le baron de Tolly, et de là il reconquerrait son royaume ; alors plus de charte... et Julien me seconderait. Que lui manque-t-il ? Un nom et de la fortune. Il se ferait un nom, il acquerrait de la fortune.

Rien ne manque à Croisenois, et il ne sera toute sa vie qu'un duc à demi ultra, à demi libéral, un être indécis¹, toujours éloigné des extrêmes, et *par conséquent se trouvant le second partout*.

Quelle est la grande action qui ne soit pas *un extrême* au moment où on l'entreprend ? C'est quand elle est accomplie qu'elle semble possible aux êtres du commun. Oui, c'est l'amour avec tous ses miracles qui va régner dans mon cœur ; je le sens au feu qui m'anime. Le ciel me devait cette faveur. Il n'aura pas en vain accumulé sur un seul être tous les avantages. Mon bonheur sera digne de moi. Chacune de mes journées ne ressemblera pas froidement à celle de la veille. Il y a déjà de la grandeur et de l'audace à oser aimer un homme placé si loin de moi par sa position sociale. Voyons : continuera-t-il à me mériter ? A la première faiblesse que je vois en lui, je l'abandonne. Une fille de ma naissance, et avec le caractère chevaleresque que l'on veut bien m'accorder (c'était un mot de son père), ne doit pas se conduire comme une sotte.

N'est-ce pas là le rôle que je jouerais si j'aimais le marquis de Croisenois ? J'aurais une nouvelle édition du bonheur de mes cousines, que je méprise si complètement. Je sais d'avance tout ce que me dirait le pauvre marquis, tout ce que j'aurais à lui répondre. Qu'est-ce qu'un amour qui fait bâiller ? autant vaudrait être dévote. J'aurais une signature de contrat comme celle de la cadette de mes cousines, où les grands-parents s'attendriraient, si pourtant ils n'avaient pas d'humeur à cause d'une dernière condition introduite la veille dans le contrat par le notaire de la partie adverse.

CHAPITRE XII

SERAIT-CE UN DANTON ?

Le besoin d'anxiété, tel était le caractère de la belle Marguerite de Valois, ma tante, qui bientôt épousa le roi de Navarre, que nous voyons de présent régner en France sous le nom de Henry IV^m. Le besoin de jouer formait tout le secret du caractère de cette princesse aimable; de là ses brouilles et ses accommodements avec ses frères dès l'âge de seize ans. Or, que peut jouer une jeune fille ? Ce qu'elle a de plus précieux : sa réputation, la considération de toute sa vie.

*Mémoires du duc d'ANGOULÊME,
fils naturel de Charles IX.*

ENTRE Julien et moi il n'y a point de signature de contrat, point de notaire¹; tout est héroïque, tout sera fils du hasard. A la noblesse près, qui lui manque, c'est l'amour de Marguerite de Valois pour le jeune La Mole, l'homme le plus distingué de son temps. Est-ce ma faute à moi si les jeunes gens de la cour sont de si grands partisans du *convenable*, et pâlissent à la seule idée de la moindre aventure un peu singulière ? Un petit voyage

en Grèce ou en Afrique est pour eux le comble de l'audace, et encore ne savent-ils marcher qu'en troupe. Dès qu'ils se voient seuls, ils ont peur, non de la lance du Bédouin, mais du ridicule, et cette peur les rend fous.

Mon petit Julien, au contraire, n'aime à agir que seul. Jamais, dans cet être privilégié, la moindre idée de chercher de l'appui et du secours dans les autres ! Il méprise les autres, c'est pour cela que je ne le méprise pas.

Si, avec sa pauvreté, Julien était noble, mon amour ne serait qu'une sottise vulgaire, une mésalliance plate ; je n'en voudrais pas ; il n'aurait point ce qui caractérise les grandes passions : l'immensité de la difficulté à vaincre et la noire incertitude de l'événement.

Mademoiselle de La Mole était si préoccupée de ces beaux raisonnements, que le lendemain, sans s'en douter, elle vantait Julien au marquis de Croisenois, et à son frère. Son éloquence alla si loin, qu'elle les piqua.

— Prenez bien garde à ce jeune homme, qui a tant d'énergie, s'écria son frère ; si la révolution recommence, il nous fera tous guillotiner.

Elle se garda de répondre, et se hâta de plaisanter son frère et le marquis de Croisenois sur la peur que leur faisait l'énergie. Ce n'est au fond que la peur de rencontrer l'imprévu, que la crainte de rester court en présence de l'imprévu...

— Toujours, toujours, messieurs, la peur du ridicule, monstre qui, par malheur, est mort en 1816.

Il n'y a plus de ridicule, disait M. de La Mole, dans un pays où il y a deux partis.

Sa fille avait compris cette idée.

— Ainsi, messieurs, disait-elle aux ennemis de Julien, vous aurez eu bien peur toute votre vie, et après on vous dira :

Ce n'était pas un loup, ce n'en était que l'ombre.

Mathilde les quitta bientôt. Le mot de son frère lui faisait horreur ; il l'inquiéta beaucoup ; mais, dès le lendemain, elle y voyait la plus belle des louanges.

Dans ce siècle, où toute énergie est morte, son énergie leur fait peur. Je lui dirai le mot de mon frère ; je veux voir la-réponse qu'il y fera. Mais je choisirai un des moments où ses yeux brillent. Alors il ne peut me mentir.

— Ce serait un Danton ! ajouta-t-elle après une longue

et indistincte rêverie. Eh bien! la révolution aurait recommencé. Quels rôles joueraient alors Croisenois et mon frère? Il est écrit d'avance : la résignation sublime. Ce seraient des moutons héroïques, se laissant égorger sans mot dire. Leur seule peur en mourant serait encore d'être de mauvais goût. Mon petit Julien brûlerait la cervelle au jacobin qui viendrait l'arrêter, pour peu qu'il eût l'espérance de se sauver. Il n'a pas peur d'être de mauvais goût, lui.

Ce dernier mot la rendit pensive; il réveillait de pénibles souvenirs, et lui ôta toute sa hardiesse. Ce mot lui rappelait les plaisanteries de MM. de Caylus, de Croisenois, de Luz et de son frère. Ces messieurs reprochaient unanimement à Julien l'air *prêtre* : humble et hypocrite.

— Mais, reprit-elle tout à coup, l'œil brillant de joie, l'amertume et la fréquence de leurs plaisanteries prouvent, en dépit d'eux, que c'est l'homme le plus distingué que nous ayons vu cet hiver. Qu'importent ses défauts, ses ridicules? Il a de la grandeur, et ils en sont choqués, eux d'ailleurs si bons et si indulgents. Il est sûr qu'il est pauvre, et qu'il a étudié pour être prêtre; eux sont chefs d'escadron, et n'ont pas eu besoin d'étude; c'est plus commode.

Malgré tous les désavantages de son éternel habit noir et de cette physionomie de prêtre, — qu'il lui faut bien avoir, le pauvre garçon, sous peine de mourir de faim, — son mérite leur fait peur, rien de plus clair. Et cette physionomie de prêtre, il ne l'a plus dès que nous sommes quelques instants seuls ensemble. Et quand ces messieurs disent un mot qu'ils croient fin et imprévu, leur premier regard n'est-il pas pour Julien? Je l'ai fort bien remarqué. Et pourtant ils savent bien que jamais il ne leur parle, à moins d'être interrogé. Ce n'est qu'à moi qu'il adresse la parole, il me croit l'âme haute. Il ne répond à leurs objections que juste autant qu'il faut pour être poli. Il tourne au respect tout de suite. Avec moi, il discute des heures entières, il n'est pas sûr de ses idées tant que j'y trouve la moindre objection. Enfin tout cet hiver nous n'avons pas eu de coups de fusil; il ne s'est agi que d'attirer l'attention par des paroles. Eh bien, mon père, homme supérieur, et qui portera loin la fortune de notre maison, respecte Julien. Tout le reste le hait, personne ne le méprise, que les dévotes amies de ma mère.

Le comte de Caylus avait ou feignait une grande passion pour les chevaux; il passait sa vie dans son écurie, et souvent y déjeunait. Cette grande passion, jointe à l'habitude de ne jamais rire, lui donnait beaucoup de considération parmi ses amis : c'était l'aigle de ce petit cercle.

Dès qu'il fut réuni le lendemain derrière la bergère de madame de La Mole, Julien n'étant point présent, M. de Caylus, soutenu par Croisenois et par Norbert, attaqua vivement la bonne opinion que Mathilde avait de Julien, et cela sans à-propos, et presque au premier moment où il vit mademoiselle de La Mole. Elle comprit cette finesse d'une lieue, et en fut charmée.

Les voilà tous ligüés, se dit-elle, contre un homme de génie qui n'a pas dix louis de rente, et qui ne peut leur répondre qu'autant qu'il est interrogé. Ils en ont peur sous son habit noir. Que serait-ce avec des épaulettes ?

Jamais elle n'avait été plus brillante. Dès les premières attaques, elle couvrit de sarcasmes plaisants Caylus et ses alliés. Quand le feu des plaisanteries de ces brillants officiers fut éteint :

— Que demain quelque hobereau des montagnes de la Franche-Comté, dit-elle à M. de Caylus, s'aperçoive que Julien est son fils naturel, et lui donne un nom et quelques milliers de francs, dans six semaines il a des moustaches comme vous, messieurs; dans six mois il est officier de housards comme vous, messieurs. Et alors la grandeur de son caractère n'est plus un ridicule. Je vous vois réduit, monsieur le duc futur, à cette ancienne mauvaise raison : la supériorité de la noblesse de cour sur la noblesse de province. Mais que vous restera-t-il si je veux vous pousser à bout, si j'ai la malice de donner pour père à Julien un duc espagnol, prisonnier de guerre à Besançon du temps de Napoléon, et qui, par scrupule de conscience, le reconnaît à son lit de mort ?

Toutes ces suppositions de naissance non légitime furent trouvées d'assez mauvais goût par MM. de Caylus et de Croisenois. Voilà tout ce qu'ils virent dans le raisonnement de Mathilde.

Quelque dominé que fût Norbert, les paroles de sa sœur étaient si claires, qu'il prit un air grave qui allait assez mal, il faut l'avouer, à sa physionomie souriante et bonne. Il osa dire quelques mots.

— Êtes-vous malade, mon ami ? lui répondit Mathilde

d'un petit air sérieux. Il faut que vous soyez bien mal pour répondre à des plaisanteries par de la morale.

De la morale, vous ! est-ce que vous sollicitez une place de préfet !

Mathilde oublia bien vite l'air piqué du comte de Caylus, l'humeur de Norbert et le désespoir silencieux de M. de Croisenois. Elle avait à prendre un parti sur une idée fatale qui venait de saisir son âme.

Julien est assez sincère avec moi, se dit-elle ; à son âge, dans une fortune inférieure, malheureux comme il l'est par une ambition étonnante, on a besoin d'une amie. Je suis peut-être cette amie ; mais je ne lui vois point d'amour. Avec l'audace de son caractère, il m'eût parlé de cet amour¹.

Cette incertitude, cette discussion avec soi-même, qui dès cet instant occupa chacun des instants de Mathilde, et pour laquelle, à chaque fois que Julien lui parlait, elle se trouvait de nouveaux arguments, chassa tout à fait ces moments d'ennui auxquels elle était tellement sujette.

Fille d'un homme d'esprit qui pouvait devenir ministre, et rendre ses bois au clergé, mademoiselle de La Mole avait été, au couvent du Sacré-Cœur, l'objet des flatteries les plus excessives. Ce malheur jamais ne se compense. On lui avait persuadé qu'à cause de tous ses avantages de naissance, de fortune, etc., elle devait être plus heureuse qu'une autre. C'est la source de l'ennui des princes et de toutes leurs folies.

Mathilde n'avait point échappé à la funeste influence de cette idée. Quelque esprit qu'on ait, l'on n'est pas en garde à dix ans contre les flatteries de tout un couvent, et aussi bien fondées en apparence.

Du moment qu'elle eut décidé qu'elle aimait Julien, elle ne s'ennuya plus. Tous les jours elle se félicitait du parti qu'elle avait pris de se donner une grande passion. Cet amusement a bien des dangers, pensait-elle. Tant mieux ! mille fois tant mieux !

Sans grande passion, j'étais languissante d'ennui au plus beau moment de la vie, de seize ans jusqu'à vingt. J'ai déjà perdu mes plus belles années ; obligée pour tout plaisir à entendre déraisonner les amies de ma mère, qui, à Coblenz, en 1792, n'étaient pas tout à fait, dit-on, aussi sévères que leurs paroles d'aujourd'hui.

C'était pendant que ces grandes incertitudes agitaient

Mathilde que Julien ne comprenait pas ses longs regards qui s'arrêtaient sur lui. Il trouvait bien un redoublement de froideur dans les manières du comte Norbert, et un nouvel accès de hauteur dans celles de MM. de Caylus, de Luz et de Croisenois. Il y était accoutumé. Ce malheur lui arrivait quelquefois à la suite d'une soirée où il avait brillé plus qu'il ne convenait à sa position. Sans l'accueil particulier que lui faisait Mathilde et la curiosité que tout cet ensemble lui inspirait, il eût évité de suivre au jardin ces brillants jeunes gens à moustaches, lorsque les après-dînées ils y accompagnaient mademoiselle de La Mole.

Oui, il est impossible que je me le dissimule, se disait Julien, mademoiselle de La Mole me regarde d'une façon singulière. Mais, même quand ses beaux yeux bleus fixés sur moi sont ouverts avec le plus d'abandon, j'y lis toujours un fond d'examen, de sang-froid et de méchanceté. Est-il possible que ce soit là de l'amour ? Quelle différence avec les regards de madame de Rênal !

Une après-dînée, Julien, qui avait suivi M. de La Mole dans son cabinet, revenait rapidement au jardin. Comme il approchait sans précaution du groupe de Mathilde, il surprit quelques mots prononcés très haut. Elle tourmentait son frère. Julien entendit son nom prononcé distinctement deux fois. Il parut ; un silence profond s'établit tout à coup, et l'on fit de vains efforts pour le faire cesser. Mademoiselle de La Mole et son frère étaient trop animés pour trouver un autre sujet de conversation. MM. de Caylus, de Croisenois, de Luz et un de leurs amis parurent à Julien d'un froid de glace. Il s'éloigna.

CHAPITRE XIII

UN COMLOT

Des propos décousus, des rencontres par effet du hasard se transforment en preuves de la dernière évidence aux yeux de l'homme à imagination s'il a quelque feu dans le cœur.

SCHILLER.

LE lendemain, il surprit encore Norbert et sa sœur, qui parlaient de lui. À son arrivée, un silence de mort s'établit, comme la veille. Ses soupçons n'eurent plus de bornes. Ces aimables jeunes gens auraient-ils entrepris de se moquer de moi ? Il faut avouer que cela est beaucoup plus probable, beaucoup plus naturel qu'une prétendue passion de mademoiselle de La Mole pour un pauvre diable de secrétaire. D'abord ces gens-là ont-ils des passions ? Mystifier est leur fort. Ils sont jaloux de ma pauvre petite supériorité de parole. Être jaloux est encore un de leurs faibles. Tout s'explique dans ce système. Mademoiselle de La Mole veut me persuader qu'elle me distingue, tout simplement pour me donner en spectacle à son prétendu.

Ce cruel soupçon changea toute la position morale de Julien. Cette idée trouva dans son cœur un commencement d'amour qu'elle n'eut pas de peine à détruire. Cet amour n'était fondé que sur la rare beauté de Mathilde, ou plutôt sur ses façons de reine et sa toilette admirable. En cela, Julien était encore un parvenu. Une jolie femme du grand monde est, à ce qu'on assure, ce qui étonne le plus un paysan homme d'esprit quand il arrive aux premières classes de la société. Ce n'était point le caractère de Mathilde qui faisait rêver Julien les jours précédents. Il avait assez de sens pour comprendre qu'il ne connaissait point ce caractère. Tout ce qu'il en voyait pouvait n'être qu'une apparence.

Par exemple, pour tout au monde, Mathilde n'aurait

pas manqué la messe un dimanche ; presque tous les jours elle y accompagnait sa mère. Si, dans le salon de l'hôtel de La Mole, quelque imprudent oubliait le lieu où il était, et se permettait l'allusion la plus éloignée à une plaisanterie contre les intérêts vrais ou supposés du trône ou de l'autel, Mathilde devenait à l'instant d'un sérieux de glace. Son regard, qui était si piquant, reprenait toute la hauteur impassible d'un vieux portrait de famille.

Mais Julien s'était assuré qu'elle avait toujours dans sa chambre un ou deux des volumes les plus philosophiques de Voltaire. Lui-même volait souvent quelques tomes de la belle édition si magnifiquement reliée. En écartant un peu chaque volume de son voisin, il cachait l'absence de celui qu'il emportait, mais bientôt il s'aperçut qu'une autre personne lisait Voltaire. Il eut recours à une finesse de séminaire, il plaça quelques petits morceaux de crin sur les volumes qu'il supposait pouvoir intéresser mademoiselle de La Mole. Ils disparaissaient pendant des semaines entières.

M. de La Mole impatienté contre son libraire, qui lui envoyait tous les *faux Mémoires*, chargea Julien d'acheter toutes les nouveautés un peu piquantes. Mais, pour que le venin ne se répandît pas dans la maison, le secrétaire avait l'ordre de déposer ces livres dans une petite bibliothèque placée dans la chambre même du marquis. Il eut bientôt la certitude que pour peu que ces livres nouveaux fussent hostiles aux intérêts du trône et de l'autel, ils ne tardaient pas à disparaître. Certes, ce n'était pas Norbert qui lisait.

Julien, s'exagérant cette expérience, croyait à mademoiselle de La Mole la duplicité de Machiavel. Cette scélératesse prétendue était un charme à ses yeux, presque l'unique charme moral qu'elle eût. L'ennui de l'hypocrisie et des propos de vertu le jetait dans cet excès.

Il excitait son imagination plus qu'il n'était entraîné par son amour.

C'était après s'être perdu en rêveries sur l'élégance de la taille de mademoiselle de La Mole, sur l'excellent goût de sa toilette, sur la blancheur de sa main, sur la beauté de son bras, sur la *disinvoltura* de tous ses mouvements, qu'il se trouvait amoureux. Alors, pour achever le charme, il la croyait une Catherine de Médicis. Rien n'était trop profond ou trop scélérat pour le caractère

qu'il lui prêtait. C'était l'idéal des Maslon, des Frilair et des Caстанède par lui admirés dans sa jeunesse. C'était en un mot pour lui l'idéal de Paris.

Y eut-il jamais rien de plus plaisant que de croire de la profondeur ou de la scélératesse au caractère parisien ?

Il est possible que ce *trio* se moque de moi, pensait Julien. On connaît bien peu son caractère, si l'on ne voit pas déjà l'expression sombre et froide que prirent ses regards en répondant à ceux de Mathilde. Une ironie amère repoussa les assurances d'amitié que mademoiselle de La Mole étonnée osa hasarder deux ou trois fois.

Piqué par cette bizarrerie soudaine, le cœur de cette jeune fille naturellement froid, ennuyé, sensible à l'esprit, devint aussi passionné qu'il était dans sa nature de l'être. Mais il y avait aussi beaucoup d'orgueil dans le caractère de Mathilde, et la naissance d'un sentiment qui faisait dépendre d'un autre tout son bonheur fut accompagnée d'une sombre tristesse.

Julien avait déjà assez profité depuis son arrivée à Paris pour distinguer que ce n'était pas là la tristesse sèche de l'ennui. Au lieu d'être avide, comme autrefois, de soirées, de spectacles et de distractions de tous genres, elle les fuyait.

La musique chantée par des Français ennuyait Mathilde à la mort, et cependant Julien, qui se faisait un devoir d'assister à la sortie de l'Opéra, remarqua qu'elle s'y faisait mener le plus souvent qu'elle pouvait. Il crut distinguer qu'elle avait perdu un peu de la mesure parfaite qui brillait dans toutes ses actions. Elle répondait quelquefois à ses amis par des plaisanteries outrageantes à force de piquante énergie. Il lui sembla qu'elle prenait en guignon le marquis de Croisenois. Il faut que ce jeune homme aime furieusement l'argent, pour ne pas planter là cette fille, si riche qu'elle soit ! pensait Julien. Et pour lui, indigné des outrages faits à la dignité masculine, il redoublait de froideur envers elle. Souvent il alla jusqu'aux réponses peu polies.

Quelque résolu qu'il fût à ne pas être dupe des marques d'intérêt de Mathilde, elles étaient si évidentes certains jours, et Julien, dont les yeux commençaient à se dessiller, la trouvait si jolie, qu'il en était quelquefois embarrassé.

L'adresse et la longanimité de ces jeunes gens du grand

monde finiraient par triompher de mon peu d'expérience, se dit-il; il faut partir et mettre un terme à tout ceci. Le marquis venait de lui confier l'administration d'une quantité de petites terres et de maisons qu'il possédait dans le bas Languedoc. Un voyage était nécessaire : M. de La Mole y consentit avec peine. Excepté pour les matières de haute ambition, Julien était devenu un autre lui-même.

Au bout du compte, ils ne m'ont point attrapé, se disait Julien en préparant son départ. Que les plaisanteries que mademoiselle de La Mole fait à ces messieurs soient réelles ou seulement destinées à m'inspirer de la confiance, je m'en suis amusé.

S'il n'y a pas conspiration contre le fils du charpentier, mademoiselle de La Mole est inexplicable, mais elle l'est pour le marquis de Croisenois du moins autant que pour moi. Hier, par exemple, son humeur était bien réelle, et j'ai eu le plaisir de faire bouquer par ma faveur un jeune homme aussi noble et aussi riche que je suis gueux et plébéien. Voilà le plus beau de mes triomphes; il m'égaiera dans ma chaise de poste, en courant les plaines du Languedoc.

Il avait fait de son départ un secret, mais Mathilde savait mieux que lui qu'il allait quitter Paris le lendemain et pour longtemps. Elle eut recours à un mal de tête fou, qu'augmentait l'air étouffé du salon. Elle se promena beaucoup dans le jardin, et poursuivit tellement de ses plaisanteries mordantes Norbert, le marquis de Croisenois, Caylus, de Luz et quelques autres jeunes gens qui avaient dîné à l'hôtel de La Mole, qu'elle les força de partir. Elle regardait Julien d'une façon étrange.

Ce regard est peut-être une comédie, pensa Julien, mais cette respiration pressée, mais tout ce trouble! Bah! se dit-il, qui suis-je pour juger de toutes ces choses? Il s'agit ici de ce qu'il y a de plus sublime et de plus fin parmi les femmes de Paris. Cette respiration pressée qui a été sur le point de me toucher, elle l'aura étudiée chez Léontine Fay¹ qu'elle aime tant.

Ils étaient restés seuls; la conversation languissait évidemment. Non! Julien ne sent rien pour moi, se disait Mathilde vraiment malheureuse.

Comme il prenait congé d'elle, elle lui serra le bras avec force :

— Vous recevrez ce soir une lettre de moi, lui dit-elle

d'une voix tellement altérée, que le son n'en était pas reconnaissable.

Cette circonstance toucha sur-le-champ Julien.

— Mon père, continua-t-elle, a une juste estime pour les services que vous lui rendez. *Il faut* ne pas partir demain; trouvez un prétexte. Et elle s'éloigna en courant.

Sa taille était charmante. Il était impossible d'avoir un plus joli pied, elle courait avec une grâce qui ravit Julien; mais devinerait-on à quoi fut sa seconde pensée après qu'elle eut tout à fait disparu? Il fut offensé du ton impératif avec lequel elle avait dit ce mot *il faut*. Louis XV aussi, au moment de mourir, fut vivement piqué du mot *il faut*, maladroitement employé par son premier médecin, et Louis XV pourtant n'était pas un parvenu.

Une heure après, un laquais remit une lettre à Julien; c'était tout simplement une déclaration d'amour.

Il n'y a pas trop d'affectation dans le style, se dit Julien, cherchant par ses remarques littéraires à contenir la joie qui contractait ses joues et le forçait à rire malgré lui.

Enfin moi, s'écria-t-il tout à coup, la passion étant trop forte pour être contenue, moi, pauvre paysan, j'ai donc une déclaration d'amour d'une grande dame!

Quant à moi, ce n'est pas mal, ajouta-t-il en comprimant sa joie le plus possible. J'ai su conserver la dignité de mon caractère. Je n'ai point dit que j'aimais. Il se mit à étudier la forme des caractères; mademoiselle de La Mole avait une jolie petite écriture anglaise. Il avait besoin d'une occupation physique pour se distraire d'une joie qui allait jusqu'au délire.

« Votre départ m'oblige à parler... Il serait au-dessus » de mes forces de ne plus vous voir. »

Une pensée vint frapper Julien comme une découverte, interrompre l'examen qu'il faisait de la lettre de Mathilde, et redoubler sa joie. Je l'emporte sur le marquis de Croisenois, s'écria-t-il, moi qui ne dis que des choses sérieuses! Et lui est si joli! il a des moustaches, un charmant uniforme; il trouve toujours à dire, juste au moment convenable, un mot spirituel et fin.

Julien eut un instant délicieux; il errait à l'aventure dans le jardin, fou de bonheur.

Plus tard il monta à son bureau et se fit annoncer chez le marquis de La Mole, qui heureusement n'était pas

sorti. Il lui prouva facilement, en lui montrant quelques papiers marqués arrivés de Normandie, que le soin des procès normands l'obligeait à différer son départ pour le Languedoc.

— Je suis bien aise que vous ne partiez pas, lui dit le marquis, quand ils eurent fini de parler d'affaires, *j'aime à vous voir*. Julien sortit; ce mot le gênait.

Et moi, je vais séduire sa fille! rendre impossible peut-être ce mariage avec le marquis de Croisenois, qui fait le charme de son avenir : s'il n'est pas duc, du moins sa fille aura un tabouret. Julien eut l'idée de partir pour le Languedoc malgré la lettre de Mathilde, malgré l'explication donnée au marquis. Cet éclair de vertu disparut bien vite.

Que je suis bon, se dit-il; moi, plébéien, avoir pitié d'une famille de ce rang! Moi, que le duc de Chaulnes appelle un domestique! Comment le marquis augmentait-il son immense fortune? En vendant de la rente quand il apprend au Château qu'il y aura le lendemain apparence de coup d'État. Et moi, jeté au dernier rang par une Providence marâtre, moi à qui elle a donné un cœur noble et pas mille francs de rente, c'est-à-dire pas de pain, *exactement parlant pas de pain*; moi, refuser un plaisir qui s'offre! Une source limpide qui vient étancher ma soif dans le désert brûlant de la médiocrité que je traverse si péniblement! Ma foi, pas si bête! chacun pour soi dans ce désert d'égoïsme qu'on appelle la vie.

Et il se rappela quelques regards remplis de dédain, à lui adressés par madame de La Mole, et surtout par les *dames* ses amies.

Le plaisir de triompher du marquis de Croisenois vint achever la déroute de ce souvenir de vertu.

Que je voudrais qu'il se fâchât! dit Julien; avec quelle assurance je lui donnerais maintenant un coup d'épée. Et il faisait le geste du coup de seconde. Avant ceci, j'étais un cuistre, abusant basement d'un peu de courage. Après cette lettre, je suis son égal.

Oui, se disait-il avec une volupté infinie et en parlant lentement, nos mérites, au marquis et à moi, ont été pesés, et le pauvre charpentier du Jura l'emporte.

Bon! s'écria-t-il, voilà la signature de ma réponse trouvée. N'allez pas vous figurer, mademoiselle de La Mole, que j'oublie mon état. Je vous ferai comprendre et bien sentir que c'est pour le fils d'un charpentier que

vous trahissez un bon descendant du fameux Guy de Croisenois, qui suivit saint Louis à la croisade.

Julien ne pouvait contenir sa joie. Il fut obligé de descendre au jardin. Sa chambre, où il s'était enfermé à clef, lui semblait trop étroite pour y respirer.

Moi, pauvre paysan du Jura, se répétait-il sans cesse, moi, condamné à porter toujours ce triste habit noir! Hélas! vingt ans plus tôt, j'aurais porté l'uniforme comme eux! Alors un homme comme moi était tué, ou *général à trente-six ans*. Cette lettre, qu'il tenait serrée dans sa main, lui donnait la taille et l'attitude d'un héros. Maintenant, il est vrai, avec cet habit noir, à quarante ans, on a cent mille francs d'appointements et le cordon bleu, comme M. l'évêque de Beauvais.

Eh bien! se dit-il en riant comme Méphistophélès, j'ai plus d'esprit qu'eux; je sais choisir l'uniforme de mon siècle. Et il sentit redoubler son ambition et son attachement à l'habit ecclésiastique. Que de cardinaux nés plus bas que moi et qui ont gouverné! Mon compatriote Granvelle¹, par exemple.

Peu à peu l'agitation de Julien se calma; la prudence surnagea. Il se dit, comme son maître Tartufe, dont il savait le rôle par cœur :

Je puis croire ces mots, un artifice honnête.

Je ne me fierai point à des propos si doux,
Qu'un peu de *ses* faveurs, après quoi je soupire,
Ne vienne m'assurer tout ce qu'ils m'ont pu dire.

TARTUFE, acte IV, scène v.

Tartufe aussi fut perdu par une femme, et il en valait bien un autre... Ma réponse peut être montrée... à quoi nous trouvons ce remède, ajouta-t-il en prononçant lentement, et avec l'accent de la férocité qui se contient, nous la commençons par les phrases les plus vives de la lettre de la sublime Mathilde.

Oui, mais quatre laquais de M. de Croisenois se précipitent sur moi et m'arrachent l'original.

Non, car je suis bien armé, et j'ai l'habitude, comme on sait, de faire feu sur les laquais.

Eh bien! l'un d'eux a du courage; il se précipite sur moi. On lui a promis cent napoléons. Je le tue ou je le blesse, à la bonne heure, c'est ce qu'on demande. On me

jette en prison fort légalement ; je parais en police correctionnelle, et l'on m'envoie, avec toute justice et équité de la part des juges, tenir compagnie dans Poissy à MM. Fontan et Magalon¹. Là, je couche avec quatre cents gueux pêle-mêle... Et j'aurais quelque pitié de ces gens-là ! s'écria-t-il en se levant impétueusement. En ont-ils pour les gens du tiers-état quand il les tiennent ? Ce mot fut le dernier soupir de sa reconnaissance pour M. de La Mole qui, malgré lui, le tourmentait jusque-là.

Doucement, messieurs les gentilshommes, je comprends ce petit trait de machiavélisme ; l'abbé Maslon ou M. Caстанède du séminaire n'auraient pas mieux fait. Vous m'enlèverez la lettre *provocatrice*, et je serai le second tome du colonel Caron à Colmar².

Un instant, messieurs, je vais envoyer la lettre fatale en dépôt dans un paquet bien cacheté à M. l'abbé Pirard. Celui-là est honnête homme, janséniste, et en cette qualité à l'abri des séductions du budget. Oui, mais il ouvre les lettres... c'est à Fouqué que j'enverrai celle-ci.

Il faut en convenir, le regard de Julien était atroce, sa physionomie hideuse ; elle respirait le crime sans alliage. C'était l'homme malheureux en guerre avec toute la société.

Aux armes ! s'écria Julien. Et il franchit d'un saut les marches du perron de l'hôtel. Il entra dans l'échoppe de l'écrivain du coin de la rue ; il lui fit peur. — Copiez, lui dit-il en lui donnant la lettre de mademoiselle de La Mole.

Pendant que l'écrivain travaillait, il écrivit lui-même à Fouqué ; il le pria de lui conserver un dépôt précieux. Mais, se dit-il en s'interrompant, le cabinet noir à la poste ouvrira ma lettre et vous rendra celle que vous cherchez... non, messieurs. Il alla chercher une énorme Bible chez un libraire protestant, cacha fort adroitement la lettre de Mathilde dans la couverture, fit emballer le tout, et son paquet partit par la diligence, adressé à un des ouvriers de Fouqué, dont personne à Paris ne savait le nom.

Cela fait, il rentra joyeux et leste à l'hôtel de La Mole. *A nous !* maintenant, s'écria-t-il, en s'enfermant à clef dans sa chambre, et jetant son habit :

« Quoi ! mademoiselle, écrivit-il à Mathilde, c'est » mademoiselle de La Mole qui, par les mains d'Arsène,

» laquais de son père, fait remettre une lettre trop séduisante à un pauvre charpentier du Jura, sans doute pour se jouer de sa simplicité... » Et il transcrivit les phrases les plus claires de la lettre qu'il venait de recevoir.

La sienne eût fait honneur à la prudence diplomatique de M. le chevalier de Beauvoisis. Il n'était encore que dix heures; Julien, ivre de bonheur et du sentiment de sa puissance, si nouveau pour un pauvre diable, entra à l'Opéra italien. Il entendit chanter son ami Géronimo. Jamais la musique ne l'avait exalté à ce point. Il était un Dieu*.

CHAPITRE XIV

PENSÉES D'UNE JEUNE FILLE

Que de perplexités! Que de nuits passées sans sommeil! Grand Dieu! vais-je me rendre méprisable? Il me méprisera lui-même. Mais il part, il s'éloigne.

ALFRED DE MUSSET.

Ce n'était point sans combats que Mathilde avait écrit. Quel qu'eût été le commencement de son intérêt pour Julien, bientôt il domina l'orgueil qui, depuis qu'elle se connaissait, régnait seul dans son cœur. Cette âme haute et froide était emportée pour la première fois par un sentiment passionné. Mais s'il dominait l'orgueil, il était encore fidèle aux habitudes de l'orgueil. Deux mois de combats et de sensations nouvelles renouvelèrent pour ainsi dire tout son être moral.

Mathilde croyait voir le bonheur. Cette vue toute-puissante sur les âmes courageuses, liées à un esprit supérieur, eut à lutter longuement contre la dignité et tous sentiments de devoirs vulgaires. Un jour, elle entra chez sa mère, dès sept heures du matin, la priant de lui permettre de se réfugier à Villequier. La marquise ne daigna

* Esprit per. pré. gui. π A. 30¹

pas même lui répondre et lui conseilla d'aller se remettre au lit. Ce fut le dernier effort de la sagesse vulgaire et de la déférence aux idées reçues.

La crainte de mal faire et de heurter les idées tenues pour sacrées par les Caylus, les de Luz, les Croisenois, avait assez peu d'empire sur son âme; de tels êtres ne lui semblaient pas faits pour la comprendre; elle les eût consultés s'il eût été question d'acheter une calèche ou une terre. Sa véritable terreur était que Julien ne fût mécontent d'elle.

Peut-être aussi n'a-t-il que les apparences d'un homme supérieur ?

Elle abhorrait le manque de caractère, c'était sa seule objection contre les beaux jeunes gens qui l'entouraient. Plus ils plaisantaient avec grâce tout ce qui s'écarte de la mode (ou la suit mal, croyant la suivre) plus ils se perdaient à ses yeux.

Ils étaient braves, et voilà tout. Et encore, comment braves ? se disait-elle : en duel, mais le duel n'est plus qu'une cérémonie. Tout en est su d'avance, même ce que l'on doit dire en tombant. Étendu sur le gazon, et la main sur le cœur, il faut un pardon généreux pour l'adversaire et un mot pour une belle souvent imaginaire, ou bien qui va au bal le jour de votre mort, de peur d'exciter les soupçons.

On brave le danger à la tête d'un escadron tout brillant d'acier, mais le danger solitaire, singulier, imprévu, vraiment laid ?

Hélas ! se disait Mathilde, c'était à la cour de Henri III que l'on trouvait des hommes grands par le caractère comme par la naissance ! Ah ! si Julien avait servi à Jarnac ou à Moncontour, je n'aurais plus de doute. En ces temps de vigueur et de force, les Français n'étaient pas des poupées. Le jour de la bataille était presque celui des moindres perplexités.

Leur vie n'était pas emprisonnée comme une momie d'Égypte, sous une enveloppe toujours commune à tous, toujours la même. Oui, ajoutait-elle, il y avait plus de vrai courage à se retirer seul à onze heures du soir, en sortant de l'hôtel de Soissons, habité par Catherine de Médicis, qu'aujourd'hui à courir à Alger. La vie d'un homme était une suite de hasards. Maintenant la civilisation a¹ chassé le hasard, plus d'imprévu. S'il paraît dans les idées,

il n'est pas assez d'épigrammes pour lui ; s'il paraît dans les événements, aucune lâcheté n'est au-dessus de notre peur. Quelque folie que nous fasse faire la peur, elle est excusée. Siècle dégénéré et ennuyeux ! Qu'aurait dit Boniface de La Mole si, levant hors de la tombe sa tête coupée, il eût vu, en 1793, dix-sept de ses descendants se laisser prendre comme des moutons, pour être guillotins deux jours après ? La mort était certaine, mais il eût été de mauvais ton de se défendre et de tuer au moins un jacobin ou deux. Ah ! dans les temps héroïques de la France, au siècle de Boniface de La Mole, Julien eût été le chef d'escadron, et mon frère, le jeune prêtre, aux mœurs convenables, avec la sagesse dans les yeux et la raison à la bouche.

Quelques mois auparavant, Mathilde désespérait de rencontrer un être un peu différent du patron commun. Elle avait trouvé quelque bonheur en se permettant d'écrire à quelques jeunes gens de la société. Cette hardiesse si inconvenante, si imprudente chez une jeune fille, pouvait la déshonorer aux yeux de M. de Croisenois, du duc de Chaulnes son père, et de tout l'hôtel de Chaulnes, qui, voyant se rompre le mariage projeté, aurait voulu savoir pourquoi. En ce temps-là les jours où elle avait écrit une de ses lettres, Mathilde ne pouvait dormir. Mais ces lettres n'étaient que des réponses.

Ici elle osait dire qu'elle aimait. Elle écrivait *la première* (quel mot terrible !) à un homme placé dans les derniers rangs de la société.

Cette circonstance assurait, en cas de découverte, un déshonneur éternel. Laquelle des femmes venant chez sa mère eût osé prendre son parti ? Quelle phrase eût-on pu leur donner à répéter pour amortir le coup de l'affreux mépris des salons ?

Et encore parler était affreux, mais écrire ! *Il est des choses qu'on n'écrit pas*, s'écriait Napoléon apprenant la capitulation de Baylen. Et c'était Julien qui lui avait conté ce mot, comme lui faisant d'avance une leçon !

Mais tout cela n'était rien encore, l'angoisse de Mathilde avait d'autres causes. Oubliant l'effet horrible sur la société, la tache ineffaçable et toute pleine de mépris, car elle outrageait sa caste, Mathilde allait écrire à un être d'une bien autre nature que les Croisenois, les de Luz, les Caylus.

La profondeur, l'inconnu du caractère de Julien eussent effrayé, même en nouant avec lui une relation ordinaire. Et elle en allait faire son amant, peut-être son maître!

Quelles ne seront pas ses prétentions, si jamais il peut tout sur moi? Eh bien! je me dirai comme Médée : *Au milieu de tant de périls, il me reste Moi.*

Julien n'avait nulle vénération pour la noblesse du sang, croyait-elle. Bien plus, peut-être il n'avait nul amour pour elle!

Dans ces derniers moments de doutes affreux, se présentèrent les idées d'orgueil féminin. Tout doit être singulier dans le sort d'une fille comme moi, s'écria Mathilde impatientée. Alors l'orgueil qu'on lui avait inspiré dès le berceau se battait contre la vertu. Ce fut dans cet instant que le départ de Julien vint tout précipiter.

(De tels caractères sont heureusement fort rares.)

Le soir, fort tard, Julien eut la malice de faire descendre une malle très pesante chez le portier; il appela pour la transporter le valet de pied qui faisait la cour à la femme de chambre de mademoiselle de La Mole. Cette manœuvre peut n'avoir aucun résultat, se dit-il, mais si elle réussit, elle me croit parti. Il s'endormit fort gai sur cette plaisanterie. Mathilde ne ferma pas l'œil.

Le lendemain, de fort grand matin, Julien sortit de l'hôtel sans être aperçu, mais il rentra avant huit heures.

A peine était-il dans la bibliothèque, que mademoiselle de La Mole parut sur la porte. Il lui remit sa réponse. Il pensait qu'il était de son devoir de lui parler; rien n'était plus commode, du moins, mais mademoiselle de La Mole ne voulut pas l'écouter et disparut. Julien en fut charmé, il ne savait que lui dire.

Si tout ceci n'est pas un jeu convenu avec le comte Norbert, il est clair que ce sont mes regards pleins de froideur qui ont allumé l'amour baroque que cette fille de si haute naissance s'avise d'avoir pour moi. Je serais un peu plus sot qu'il ne convient, si jamais je me laissais entraîner à avoir du goût pour cette grande poupée blonde. Ce raisonnement le laissa plus froid et plus calculant qu'il n'avait jamais été.

Dans la bataille qui se prépare, ajouta-t-il, l'orgueil de la naissance sera comme une colline élevée, formant position militaire entre elle et moi. C'est là-dessus qu'il faut manœuvrer. J'ai fort mal fait de rester à Paris; cette

remise de mon départ m'avilit et m'expose si tout ceci n'est qu'un jeu. Quel danger y avait-il à partir ? Je me moquais d'eux, s'ils se moquent de moi. Si son intérêt pour moi a quelque réalité, je centuplais son intérêt.

La lettre de mademoiselle de La Mole avait donné à Julien une jouissance de vanité si vive, que, tout en riant de ce qui lui arrivait, il avait oublié de songer sérieusement à la convenance du départ.

C'était une fatalité de son caractère d'être extrêmement sensible à ses fautes. Il était fort contrarié de celle-ci, et ne songeait presque plus à la victoire incroyable qui avait précédé ce petit échec, lorsque, vers les neuf heures, mademoiselle de La Mole parut sur le seuil de la porte de la bibliothèque, lui jeta une lettre et s'enfuit.

Il paraît que ceci va être le roman par lettres, dit-il en relevant celle-ci. L'ennemi fait un faux mouvement, moi je vais faire donner la froideur et la vertu.

On lui demandait une réponse décisive avec une hauteur qui augmenta sa gaieté intérieure. Il se donna le plaisir de mystifier, pendant deux pages, les personnes qui voudraient se moquer de lui, et ce fut encore par une plaisanterie qu'il annonça, vers la fin de sa réponse, son départ décidé pour le lendemain matin.

Cette lettre terminée : Le jardin va me servir pour la remettre, pensa-t-il, et il y alla. Il regardait la fenêtre de la chambre de mademoiselle de La Mole.

Elle était au premier étage, à côté de l'appartement de sa mère, mais il y avait un grand entresol.

Ce premier était tellement élevé, qu'en se promenant sous l'allée de tilleuls, sa lettre à la main, Julien ne pouvait être aperçu de la fenêtre de mademoiselle de La Mole. La voûte formée par les tilleuls, fort bien taillés, interceptait la vue. Mais quoi ! se dit Julien avec humeur, encore une imprudence ! Si l'on a entrepris de se moquer de moi, me faire voir une lettre à la main, c'est servir mes ennemis.

La chambre de Norbert était précisément au-dessus de celle de sa sœur, et si Julien sortait de la voûte formée par les branches taillées des tilleuls, le comte et ses amis pouvaient suivre tous ses mouvements.

Mademoiselle de La Mole parut derrière sa vitre ; il montra sa lettre à demi ; elle baissa la tête. Aussitôt Julien remonta chez lui en courant, et rencontra par hasard,

dans le grand escalier, la belle Mathilde, qui saisit sa lettre avec une aisance parfaite et des yeux rians.

Que de passion il y avait dans les yeux de cette pauvre madame de Rênal, se dit Julien, quand, même après six mois de relations intimes, elle osait recevoir une lettre de moi ! De sa vie, je crois, elle ne m'a regardé avec des yeux rians.

Il ne s'exprima pas aussi nettement le reste de sa réponse ; avait-il honte de la futilité des motifs ? Mais aussi quelle différence, ajoutait sa pensée, dans l'élégance de la robe du matin, dans l'élégance de la tournure ! En apercevant mademoiselle de La Mole à trente pas de distance, un homme de goût devinerait le rang qu'elle occupe dans la société. Voilà ce qu'on peut appeler un mérite explicite.

Tout en plaisantant, Julien ne s'avouait pas encore toute sa pensée ; madame de Rênal n'avait pas de marquis de Croisenois à lui sacrifier. Il n'avait pour rival que cet ignoble sous-préfet M. Charcot, qui se faisait appeler de Maugiron, parce qu'il n'y a plus de Maugirons.

A cinq heures, Julien reçut une troisième lettre ; elle lui fut lancée de la porte de la bibliothèque. Mademoiselle de La Mole s'enfuit encore. Quelle manie d'écrire ! se dit-il en riant, quand on peut se parler si commodément ! L'ennemi veut avoir de mes lettres, c'est clair, et plusieurs ! Il ne se hâtait point d'ouvrir celle-ci. Encore des phrases élégantes, pensait-il, mais il pâlit en lisant. Il n'y avait que huit lignes.

« J'ai besoin de vous parler : il faut que je vous parle, »
« ce soir ; au moment où une heure après minuit sonnera, »
« trouvez-vous dans le jardin. Prenez la grande échelle »
« du jardinier auprès du puits ; placez-la contre ma »
« fenêtre et montez chez moi. Il fait clair de lune : n'im- »
« porte. »

CHAPITRE XV

EST-CE UN COMLOT ?

Ah! que l'intervalle est cruel entre un grand projet conçu et son exécution! Que de vaines terreurs! que d'irrésolutions! Il s'agit de la vie. — Il s'agit de bien plus : de l'honneur!

SCHILLER.

CECI devient sérieux, pensa Julien... et un peu trop clair, ajouta-t-il après avoir pensé. Quoi! cette belle demoiselle peut me parler dans la bibliothèque avec une liberté qui, grâce à Dieu, est entière; le marquis, dans la peur qu'il a que je ne lui montre des comptes, n'y vient jamais. Quoi! M. de La Mole et le comte Norbert, les seules personnes qui entrent ici, sont absents presque toute la journée; on peut facilement observer le moment de leur entrée à l'hôtel, et la sublime Mathilde, pour la main de laquelle un prince souverain ne serait pas trop noble, veut que je commette une imprudence abominable.

C'est clair, on veut me perdre ou se moquer de moi, tout au moins. D'abord, on a voulu me perdre avec mes lettres; elles se trouvent prudentes; eh bien! il leur faut une action plus claire que le jour. Ces jolis petits messieurs me croient aussi trop bête ou trop fat. Diable! par le plus beau clair de lune du monde monter ainsi par une échelle à un premier étage de vingt-cinq pieds d'élévation! on aura le temps de me voir, même des hôtels voisins. Je serai beau sur mon échelle! Julien monta chez lui et se mit à faire sa malle en sifflant. Il était résolu à partir et à ne pas même répondre.

Mais cette sage résolution ne lui donnait pas la paix du cœur. Si par hasard, se dit-il tout à coup, sa malle fermée, Mathilde était de bonne foi! Alors moi je joue, à ses yeux, le rôle d'un lâche parfait. Je n'ai point de naissance, moi, il me faut de grandes qualités, argent comptant, sans suppositions complaisantes, bien prouvées par des actions parlantes...

Il fut un quart d'heure à réfléchir¹. A quoi bon le nier ? dit-il enfin ; je serai un lâche à ses yeux. Je perds non seulement la personne la plus brillante de la haute société, ainsi qu'ils disaient tous au bal de M. le duc de Retz, mais encore le divin plaisir de me voir sacrifier le marquis de Croisenois, le fils d'un duc, et qui sera duc lui-même. Un jeune homme charmant qui a toutes les qualités qui me manquent : esprit d'à-propos, naissance, fortune.

Ce remords va me poursuivre toute ma vie, non pour elle, il est tant de maîtresses !

. Mais il n'est qu'un honneur !

dit le vieux don Diègue, et ici clairement et nettement, je recule devant le premier péril qui m'est offert ; car ce duel avec M. de Beauvoisis se présentait comme une plaisanterie. Ceci est tout différent. Je puis être tiré au blanc par un domestique, mais c'est le moindre danger ; je puis être déshonoré.

Ceci devient sérieux, mon garçon, ajouta-t-il avec une gaîté et un accent gascons. Il y va de l'*honneur*. Jamais un pauvre diable, jeté aussi bas que moi par le hasard, ne retrouvera une telle occasion ; j'aurai des bonnes fortunes, mais subalternes...

Il réfléchit longtemps, il se promenait à pas précipités, s'arrêtant tout court de temps à autre. On avait déposé dans sa chambre un magnifique buste en marbre du cardinal Richelieu, qui malgré lui attirait ses regards. Ce buste² avait l'air de le regarder d'une façon sévère, et comme lui reprochant le manque de cette audace qui doit être si naturelle au caractère français. De ton temps, grand homme, aurais-je hésité ?

Au pire, se dit enfin Julien, supposons que tout ceci soit un piège, il est bien noir et bien compromettant pour une jeune fille. On sait que je ne suis pas homme à me taire. Il faudra donc me tuer. Cela était bon en 1574, du temps de Boniface de La Mole, mais jamais celui d'aujourd'hui n'oserait. Ces gens-là ne sont plus les mêmes. Mademoiselle de La Mole est si enviée ! Quatre cents salons retentiraient demain de sa honte, et avec quel plaisir !

Les domestiques jasant, entre eux, des préférences marquées dont je suis l'objet, je le sais, je les ai entendus...

D'un autre côté, ses lettres !... ils peuvent croire que je

les ai sur moi. Surpris dans sa chambre, on me les enlève. J'aurai affaire à deux, trois, quatre hommes, que sais-je ? Mais ces hommes, où les prendront-ils ? où trouver des subalternes discrets à Paris ? La justice leur fait peur... Parbleu ! les Caylus, les Croisenois, les de Luz eux-mêmes. Ce moment, et la sotte figure que je ferai au milieu d'eux sera ce qui les aura séduits. Gare le sort d'Abailard, monsieur le secrétaire !

Eh bien, parbleu ! messieurs, vous porterez de mes marques, je frapperai à la figure, comme les soldats de César à Pharsale... Quant aux lettres, je puis les mettre en lieu sûr.

Julien fit des copies des deux dernières, les cacha dans un volume du beau Voltaire de la bibliothèque, et porta lui-même les originaux à la poste.

Quand il fut de retour : Dans quelle folie je vais me jeter ! se dit-il avec surprise et terreur. Il avait été un quart d'heure sans regarder en face son action de la nuit prochaine.

Mais, si je refuse, je me méprise moi-même dans la suite ! Toute la vie cette action sera un grand sujet de doute, et, pour moi, un tel doute est le plus cuisant des malheurs. Ne l'ai-je pas éprouvé pour l'amant d'Amanda ! Je crois que je me pardonnerais plus aisément un crime bien clair ; une fois avoué, je cesserais d'y penser.

Quoi ! j'aurai été en rivalité¹ avec un homme portant un des plus beaux noms de France, et je me serai moi-même, de gaîté de cœur, déclaré son inférieur ! Au fond, il y a de la lâcheté à ne pas aller. Ce mot décide tout, s'écria Julien en se levant... d'ailleurs elle est bien jolie.

Si ceci n'est pas une trahison, quelle folie elle fait pour moi !... Si c'est une mystification, parbleu ! messieurs, il ne tient qu'à moi de rendre la plaisanterie sérieuse, et ainsi ferai-je.

Mais s'ils m'attachent les bras au moment de l'entrée dans la chambre ; ils peuvent avoir placé quelque machine ingénieuse !

C'est comme un duel, se dit-il en riant, il y a parade à tout, dit mon maître d'armes, mais le bon Dieu, qui veut qu'on en finisse, fait que l'un des deux oublie de parer. Du reste, voici de quoi leur répondre : il tirait ses pistolets de poche ; et quoique l'amorce fût fulminante, il la renouvela.

Il y avait encore bien des heures à attendre; pour faire quelque chose, Julien écrivit à Fouqué : « Mon ami, » n'ouvre la lettre ci-incluse qu'en cas d'accident, si tu » entends dire que quelque chose d'étrange m'est arrivé. » Alors, efface les noms propres du manuscrit que je » t'envoie, et fais-en huit copies que tu enverras aux jour- » naux de Marseille, Bordeaux, Lyon, Bruxelles, etc.; » dix jours plus tard, fais imprimer ce manuscrit, envoie » le premier exemplaire à M. le marquis de La Mole; et » quinze jours après, jette les autres exemplaires de nuit » dans les rues de Verrières. »

Ce petit mémoire justificatif arrangé en forme de conte, que Fouqué ne devait ouvrir qu'en cas d'accident, Julien le fit aussi peu compromettant que possible pour mademoiselle de La Mole, mais enfin il peignait fort exactement sa position.

Julien achevait de fermer son paquet, lorsque la cloche du dîner sonna; elle fit battre son cœur. Son imagination, préoccupée du récit qu'il venait de composer, était toute aux pressentiments tragiques. Il s'était vu saisi par des domestiques, garrotté, conduit dans une cave avec un bâillon dans la bouche. Là, un domestique le gardait à vue, et si l'honneur de la noble famille exigeait que l'aventure eût une fin tragique, il était facile de tout finir avec ces poisons qui ne laissent point de traces; alors, on disait qu'il était mort de maladie, et on le transportait mort dans sa chambre.

Ému de son propre conte comme un auteur dramatique, Julien avait réellement peur lorsqu'il entra dans la salle à manger. Il regardait tous ces domestiques en grande livrée. Il étudiait leur physionomie. Quels sont ceux qu'on a choisis pour l'expédition de cette nuit? se disait-il. Dans cette famille, les souvenirs de la cour de Henri III sont si présents, si souvent rappelés, que, se croyant outragés, ils auront plus de décision que les autres personnages de leur rang. Il regarda mademoiselle de La Mole pour lire dans ses yeux les projets de sa famille; elle était pâle, et avait tout à fait une physionomie du moyen âge. Jamais il ne lui avait trouvé l'air si grand, elle était vraiment belle et imposante. Il en devint presque amoureux. *Pallida morte futura*, se dit-il. (Sa pâleur annonce ses grands desseins.)

En vain, après dîner, il affecta de se promener long-

temps dans le jardin, mademoiselle de La Mole n'y parut pas. Lui parler eût, dans ce moment, délivré son cœur d'un grand poids.

Pourquoi ne pas l'avouer ? Il avait peur. Comme il était résolu à agir, il s'abandonnait à ce sentiment sans vergogne. Pourvu qu'au moment d'agir je me trouve le courage qu'il faut, se disait-il, qu'importe ce que je puis sentir en ce moment ? Il alla reconnaître la situation et le poids de l'échelle.

C'est un instrument, se dit-il en riant, dont il est dans mon destin de me servir ! ici comme à Verrières. Quelle différence ! Alors, ajouta-t-il avec un soupir, je n'étais pas obligé de me méfier de la personne pour laquelle je m'exposais. Quelle différence aussi dans le danger !

J'eusse été tué dans les jardins de M. de Rênal qu'il n'y avait point de déshonneur pour moi. Facilement on eût rendu ma mort inexplicable. Ici, quels récits abominables ne va-t-on pas faire dans les salons de l'hôtel de Chaulnes, de l'hôtel de Caylus, de l'hôtel de Retz, etc., partout enfin. Je serai un monstre dans la postérité.

Pendant deux ou trois ans, reprit-il en riant, et se moquant de soi. Mais cette idée l'anéantissait. Et moi, où pourra-t-on me justifier ? En supposant que Fouqué imprime mon pamphlet posthume, ce ne sera qu'une infamie de plus. Quoi ! Je suis reçu dans une maison, et pour prix de l'hospitalité que j'y reçois, des bontés dont on m'y accable, j'imprime un pamphlet sur ce qui s'y passe ! j'attaque l'honneur des femmes ! Ah ! mille fois plutôt, soyons dupe !

Cette soirée fut affreuse.

CHAPITRE XVI

UNE HEURE DU MATIN

Ce jardin était fort grand, dessiné depuis peu d'années avec un goût parfait. Mais les arbres avaient plus d'un siècle. On y trouvait quelque chose de champêtre.

MASSINGER.

IL allait écrire un contre-ordre à Fouqué lorsque onze heures sonnèrent. Il fit jouer avec bruit la serrure de la porte de sa chambre, comme s'il se fût enfermé chez lui. Il alla observer à pas de loup ce qui se passait dans toute la maison, surtout au quatrième étage¹, habité par les domestiques. Il n'y avait rien d'extraordinaire. Une des femmes de chambre de madame de La Mole donnait soirée, les domestiques prenaient du punch fort gaîment. Ceux qui rient ainsi, pensa Julien, ne doivent pas faire partie de l'expédition nocturne, ils seraient plus sérieux.

Enfin il alla se placer dans un coin obscur du jardin. Si leur plan est de se cacher des domestiques de la maison, ils feront arriver par-dessus les murs du jardin les gens chargés de me surprendre.

Si M. de Croisenois porte quelque sang-froid dans tout ceci, il doit trouver moins compromettant pour la jeune personne qu'il veut épouser de me faire surprendre avant le moment où je serai entré dans sa chambre.

Il fit une reconnaissance militaire et fort exacte. Il s'agit de mon honneur, pensa-t-il; si je tombe dans quelque bévue, ce ne sera pas une excuse à mes propres yeux de me dire : Je n'y avais pas songé.

Le temps était d'une sérénité désespérante. Vers les onze heures la lune se leva, à minuit et demi elle éclairait en plein la façade de l'hôtel donnant sur le jardin.

Elle est folle, se disait Julien; comme une heure sonna, il y avait encore de la lumière aux fenêtres du comte Norbert. De sa vie Julien n'avait eu autant de peur, il ne

voyait que les dangers de l'entreprise, et n'avait aucun enthousiasme.

Il alla prendre l'immense échelle, attendit cinq minutes, pour laisser le temps à un contre-ordre, et à une heure cinq minutes posa l'échelle contre la fenêtre de Mathilde. Il monta doucement, le pistolet à la main, étonné de n'être pas attaqué. Comme il approchait de la fenêtre, elle s'ouvrit sans bruit :

— Vous voilà, monsieur, lui dit Mathilde avec beaucoup d'émotion; je suis vos mouvements depuis une heure.

Julien était fort embarrassé, il ne savait comment se conduire, il n'avait pas d'amour du tout. Dans son embarras, il pensa qu'il fallait oser, il essaya d'embrasser Mathilde.

— Fi donc! lui dit-elle en le repoussant.

Fort content d'être éconduit, il se hâta de jeter un coup d'œil autour de lui : la lune était si brillante que les ombres qu'elle formait dans la chambre de mademoiselle de La Mole étaient noires. Il peut fort bien y avoir là des hommes cachés sans que je les voie, pensa-t-il.

— Qu'avez-vous dans la poche de côté de votre habit ? lui dit Mathilde, enchantée de trouver un sujet de conversation. Elle souffrait étrangement; tous les sentiments de retenue et de timidité, si naturels à une fille bien née, avaient repris leur empire, et la mettaient au supplice.

— J'ai toutes sortes d'armes et de pistolets, répondit Julien, non moins content d'avoir quelque chose à dire.

— Il faut retirer l'échelle¹, dit Mathilde.

— Elle est immense, et peut casser les vitres du salon en bas, ou de l'entresol.

— Il ne faut pas casser les vitres, reprit Mathilde essayant en vain de prendre le ton de la conversation ordinaire; vous pourriez, ce me semble, abaisser l'échelle au moyen d'une corde qu'on attacherait au premier échelon. J'ai toujours une provision de cordes chez moi.

Et c'est là une femme amoureuse! pensa Julien, elle ose dire qu'elle aime! tant de sang-froid, tant de sagesse dans les précautions m'indiquent assez que je ne triomphe pas de M. de Croisenois comme je le croyais sottement; mais que tout simplement je lui succède. Au fait, que m'importe! est-ce que je l'aime? Je triomphe du marquis en ce sens qu'il sera très fâché d'avoir un successeur, et

plus fâché encore que ce successeur soit moi. Avec quelle hauteur il me regardait hier soir au café Tortoni, en affectant de ne pas me reconnaître! avec quel air méchant il me salua ensuite quand il ne put plus s'en dispenser!

Julien avait attaché la corde au dernier échelon de l'échelle, il la descendait doucement, et en se penchant beaucoup en dehors du balcon pour faire en sorte qu'elle ne touchât pas les vitres. Beau moment pour me tuer, pensa-t-il, si quelqu'un est caché dans la chambre de Mathilde; mais un silence profond continuait à régner partout.

L'échelle toucha la terre, Julien parvint à la coucher dans la plate-bande de fleurs exotiques le long du mur.

— Que va dire ma mère, dit Mathilde, quand elle verra ses belles plantes tout écrasées!... Il faut jeter la corde, ajouta-t-elle d'un grand sang-froid. Si on l'apercevait remontant au balcon, ce serait une circonstance difficile à expliquer.

— Et comment moi m'en aller? dit Julien d'un ton plaisant, et en affectant le langage créole. (Une des femmes de chambre de la maison était née à Saint-Domingue.)

— Vous, vous en aller par la porte, dit Mathilde ravie de cette idée.

Ah! que cet homme est digne de tout mon amour! pensa-t-elle.

Julien venait de laisser tomber la corde dans le jardin; Mathilde lui serra le bras. Il crut être saisi par un ennemi, et se retourna vivement en tirant un poignard. Elle avait cru entendre ouvrir une fenêtre. Ils restèrent immobiles et sans respirer. La lune les éclairait en plein. Le bruit ne se renouvelant pas, il n'y eut plus d'inquiétude.

Alors l'embarras recommença, il était grand des deux parts. Julien s'assura que la porte était fermée avec tous ses verrous; il pensait bien à regarder sous le lit, mais n'osait pas; on avait pu y placer un ou deux laquais. Enfin il craignit un reproche futur de sa prudence et regarda.

Mathilde était tombée dans toutes les angoisses de la timidité la plus extrême. Elle avait horreur de sa position.

— Qu'avez-vous fait de mes lettres? dit-elle enfin.

Quelle bonne occasion de déconcerter ces messieurs s'ils sont aux écoutes, et d'éviter la bataille! pensa Julien.

— La première est cachée dans une grosse Bible protestante que la diligence d'hier soir emporte bien loin d'ici.

Il parlait fort distinctement en entrant dans ces détails, et de façon à être entendu des personnes qui pouvaient être cachées dans deux grandes armoires d'acajou qu'il n'avait pas osé visiter.

— Les deux autres sont à la poste, et suivent la même route que la première.

— Eh, grand Dieu ! pourquoi toutes ces précautions ? dit Mathilde étonnée¹.

A propos de quoi est-ce que je mentirais ? pensa Julien, et il lui avoua tous ses soupçons.

— Voilà donc la cause de la froideur de tes lettres ! s'écria Mathilde avec l'accent de la folie plus que de la tendresse.

Julien ne remarqua pas cette nuance. Ce tutoiement lui fit perdre la tête, ou du moins ses soupçons s'évanouirent² ; il osa serrer dans ses bras cette fille si belle, et qui lui inspirait tant de respect. Il ne fut repoussé qu'à demi.

Il eut recours à sa mémoire, comme jadis à Besançon auprès d'Amanda Binet, et récita plusieurs des plus belles phrases de *la Nouvelle Héloïse*.

— Tu as un cœur d'homme, lui répondit-on sans trop écouter ses phrases ; j'ai voulu éprouver ta bravoure, je l'avoue. Tes premiers soupçons et ta résolution te montrent plus intrépide encore que je ne croyais.

Mathilde faisait effort pour le tutoyer, elle était évidemment plus attentive à cette étrange façon de parler qu'au fond des choses qu'elle disait. Ce tutoiement, dépouillé du ton de la tendresse, ne faisait³ aucun plaisir à Julien, il s'étonnait de l'absence du bonheur ; enfin pour le sentir il eut recours à sa raison. Il se voyait estimé par cette jeune fille si fière, et qui n'accordait jamais de louanges sans restriction ; avec ce raisonnement il parvint à un bonheur d'amour-propre.

Ce n'était pas, il est vrai, cette volupté de l'âme qu'il avait trouvée quelquefois auprès de madame de Rênal. Il n'y avait rien de tendre dans ses sentiments de ce premier moment. C'était le plus vif bonheur d'ambition, et Julien était surtout ambitieux. Il parla de nouveau des gens par lui soupçonnés, et des précautions qu'il avait

inventées. En parlant il songeait aux moyens de profiter de sa victoire.

Mathilde, encore fort embarrassée, et qui avait l'air atterrée de sa démarche, parut enchantée de trouver un sujet de conversation. On parla des moyens de se revoir. Julien jouit délicieusement de l'esprit et de la bravoure dont il fit preuve de nouveau pendant cette discussion. On avait affaire à des gens très clairvoyants, le petit Tanbeau était certainement un espion, mais Mathilde et lui n'étaient pas non plus sans adresse.

Quoi de plus facile que de se rencontrer dans la bibliothèque, pour convenir de tout ?

— Je puis paraître, sans exciter de soupçons, dans toutes les parties de l'hôtel, ajoutait Julien, et presque jusque dans la chambre de madame de La Mole. Il fallait absolument la traverser pour arriver à celle de sa fille. Si Mathilde trouvait mieux qu'il arrivât toujours par une échelle, c'était avec un cœur ivre de joie qu'il s'exposerait à ce faible danger.

En l'écoutant parler, Mathilde était choquée de cet air de triomphe. Il est donc mon maître ! se dit-elle. Déjà elle était en proie au remords. Sa raison avait horreur de l'insigne folie qu'elle venait de commettre. Si elle l'eût pu, elle eût anéanti elle et Julien. Quand par instants la force de sa volonté faisait taire le remords, des sentiments de timidité et de pudeur souffrante la rendaient fort malheureuse. Elle n'avait nullement prévu l'état affreux qu'elle se trouvait.

Il faut cependant que je lui parle, se dit-elle à la fin, cela est dans les convenances, on parle à son amant. Et, alors, pour accomplir un devoir, et avec une tendresse qui était bien plus dans les paroles dont elle se servait que dans le son de sa voix, elle raconta les diverses résolutions qu'elle avait prises à son égard pendant ces derniers jours.

Elle avait décidé que s'il osait arriver chez elle avec le secours de l'échelle du jardinier, ainsi qu'il lui était prescrit, elle serait toute à lui. Mais jamais l'on ne dit d'un ton plus froid et plus poli des choses aussi tendres. Jusque-là ce rendez-vous était glacé. C'était à faire prendre l'amour en haine. Quelle leçon de morale pour une jeune imprudente ! Vaut-il la peine de perdre son avenir pour un tel moment ?

Après de longues incertitudes, qui eussent pu paraître à un observateur superficiel l'effet de la haine la plus décidée, tant les sentiments qu'une femme se doit à elle-même avaient de peine à céder même à une volonté aussi ferme, Mathilde finit par être pour lui une maîtresse aimable.

A la vérité, ces transports étaient un peu *voulus*. L'amour passionné était encore plutôt un modèle qu'on imitait qu'une réalité.

Mademoiselle de La Mole croyait remplir un devoir envers elle-même et envers son amant. Le pauvre garçon, se disait-elle, a été d'une bravoure achevée, il doit être heureux, ou bien c'est moi qui manque de caractère. Mais elle eût voulu racheter au prix d'une éternité de malheur la nécessité cruelle où elle se trouvait.

Malgré la violence affreuse qu'elle se faisait, elle fut parfaitement maîtresse de ses paroles.

Aucun regret, aucun reproche ne vinrent gâter cette nuit qui sembla singulière plutôt qu'heureuse à Julien. Quelle différence, grand Dieu! avec son dernier séjour de vingt-quatre heures à Verrières! Ces belles façons de Paris ont trouvé le secret de tout gâter, même l'amour, se disait-il dans son injustice extrême¹.

Il se livrait à ces réflexions debout dans une des grandes armoires d'acajou où on l'avait fait entrer aux premiers bruits entendus dans l'appartement voisin, qui était celui de madame de La Mole. Mathilde suivit sa mère à la messe, les femmes quittèrent bientôt l'appartement, et Julien s'échappa facilement avant qu'elles ne revinssent terminer leurs travaux.

Il monta à cheval et chercha les endroits les plus solitaires d'une des forêts voisines de Paris². Il était bien plus étonné qu'heureux. Le bonheur qui, de temps à autre, venait occuper son âme, était comme celui d'un jeune sous-lieutenant qui, à la suite de quelque action étonnante, vient d'être nommé colonel d'emblée par le général en chef; il se sentait porté à une immense hauteur. Tout ce qui était au-dessus de lui la veille était à ses côtés maintenant ou bien au-dessous. Peu à peu le bonheur de Julien augmenta à mesure qu'il s'éloignait.

S'il n'y avait rien de tendre dans son âme, c'est que, quelque étrange que ce mot puisse paraître, Mathilde, dans toute sa conduite avec lui, avait accompli un devoir.

Il n'y eut rien d'imprévu pour elle dans tous les événements de cette nuit que le malheur et la honte qu'elle avait trouvés au lieu de cette entière félicité¹ dont parlent les romans.

Me serais-je trompée, n'aurais-je pas d'amour pour lui ? se dit-elle.

CHAPITRE XVII

UNE VIEILLE ÉPÉE

*I now mean to be serious ; — it is time,
Since laughter now-a-days is deem'd too serious
A jest at vice by virtue's called a crime.*

Don Juan, c. XIII.

ELLE ne parut pas au dîner. Le soir elle vint un instant au salon, mais ne regarda pas Julien. Cette conduite lui parut étrange ; mais, pensa-t-il, je ne connais pas leurs usages² ; elle me donnera quelque bonne raison pour tout ceci. Toutefois, agité par la plus extrême curiosité, il étudiait l'expression des traits de Mathilde ; il ne put pas se dissimuler qu'elle avait l'air sec et méchant. Évidemment ce n'était pas la même femme qui, la nuit précédente, avait ou feignait des transports de bonheur trop excessifs pour être vrais.

Le lendemain, le surlendemain, même froideur de sa part ; elle ne le regardait pas, elle ne s'apercevait pas de son existence. Julien, dévoré par la plus vive inquiétude, était à mille lieues des sentiments de triomphe qui l'avaient seuls animé le premier jour. Serait-ce, par hasard, se dit-il, un retour à la vertu ? Mais ce mot était bien bourgeois pour l'altière Mathilde.

Dans les positions ordinaires de la vie elle ne croit guère à la religion, pensait Julien, elle l'aime comme très utile aux intérêts de sa caste.

Mais par simple délicatesse³ ne peut-elle pas se reprocher vivement la faute⁴ qu'elle a commise ? Julien croyait être son premier amant.

Mais, se disait-il dans d'autres instants, il faut avouer

qu'il n'y a rien de naïf, de simple, de tendre dans toute sa manière d'être; jamais je ne l'ai vue plus altière¹. Me méprisera-t-elle ? Il serait digne d'elle de se reprocher ce qu'elle a fait pour moi, à cause seulement de la bassesse de ma naissance.

Pendant que Julien, rempli de ses préjugés puisés dans les livres et dans les souvenirs de Verrières, poursuivait la chimère d'une maîtresse tendre et qui ne songe plus à sa propre existence du moment qu'elle a fait le bonheur de son amant, la vanité de Mathilde était furieuse contre lui.

Comme elle ne s'ennuyait plus depuis deux mois, elle ne craignait plus l'ennui; ainsi, sans pouvoir s'en douter le moins du monde, Julien avait perdu son plus grand avantage.

Je me suis donné un maître! se disait mademoiselle de La Mole en proie au plus noir chagrin². Il est rempli d'honneur, à la bonne heure; mais si je pousse à bout sa vanité, il se vengera en faisant connaître la nature de nos relations³. Jamais Mathilde n'avait eu d'amant, et dans cette circonstance de la vie qui donne quelques illusions tendres même aux âmes les plus sèches, elle était en proie aux réflexions les plus amères.

Il a sur moi un empire immense⁴, puisqu'il règne par la terreur et peut me punir d'une peine atroce, si je le pousse à bout. Cette seule idée suffisait pour porter mademoiselle de La Mole à l'outrager. Le courage était la première qualité de son caractère. Rien ne pouvait lui donner quelque agitation et la guérir d'un fond d'ennui sans cesse renaissant que l'idée qu'elle jouait à croix ou pile son existence entière.

Le troisième jour, comme mademoiselle de La Mole s'obstinait à ne pas le regarder, Julien la suivit après dîner, et évidemment malgré elle, dans la salle de billard.

— Eh bien, monsieur, vous croyez donc avoir acquis des droits bien puissants sur moi, lui dit-elle avec une colère à peine retenue, puisque, en opposition à ma volonté bien évidemment déclarée, vous prétendez me parler?... Savez-vous que personne au monde n'a jamais tant osé ?

Rien ne fut plaisant comme le dialogue de ces deux amants; sans s'en douter ils étaient animés l'un contre l'autre des sentiments de la haine la plus vive. Comme

ni l'un ni l'autre n'avaient le caractère endurant, que d'ailleurs ils avaient des habitudes de bonne compagnie, ils en furent bientôt à se déclarer nettement qu'ils se brouillaient à jamais.

— Je vous jure un secret éternel, dit Julien, j'ajouterais même que jamais je ne vous adresserai la parole, si votre réputation ne pouvait souffrir de ce changement trop marqué. Il salua avec respect et partit.

Il accomplissait sans trop de peine ce qu'il croyait un devoir; il était bien loin de se croire fort amoureux de mademoiselle de La Mole. Sans doute il ne l'aimait pas trois jours auparavant, quand on l'avait caché dans la grande armoire d'acajou. Mais tout changea rapidement dans son âme, du moment qu'il se vit à jamais brouillé avec elle.

Sa mémoire cruelle se mit à lui retracer les moindres circonstances de cette nuit qui dans la réalité l'avait laissé si froid.

Dans la nuit même¹ qui suivit la déclaration de brouille éternelle, Julien faillit devenir fou en étant obligé de s'avouer qu'il aimait mademoiselle de La Mole.

Des combats affreux suivirent cette découverte : tous ses sentiments étaient bouleversés.

Deux jours après², au lieu d'être fier avec M. de Croisenois, il l'aurait presque embrassé en fondant en larmes.

L'habitude du malheur lui donna une lueur de bon sens, il se décida à partir pour le Languedoc, fit sa malle et alla à la poste.

Il se sentit défaillir quand, arrivé au bureau des malles-poste, on lui apprit que, par un hasard singulier, il y avait une place le lendemain dans la malle de Toulouse. Il l'arrêta et revint à l'hôtel de La Mole, annoncer son départ au marquis.

M. de La Mole était sorti. Plus mort que vif, Julien alla l'attendre dans la bibliothèque. Que devint-il en y trouvant mademoiselle de La Mole ?

En le voyant paraître elle prit un air de méchanceté auquel il lui fut impossible de se méprendre.

Emporté par son malheur, égaré par la surprise, Julien eut la faiblesse de lui dire, du ton le plus tendre et qui venait de l'âme : Ainsi, vous ne m'aimez plus ?

— J'ai horreur de m'être livrée au premier venu, dit Mathilde en pleurant de rage contre elle-même.

— *Au premier venu !* s'écria Julien, et il s'élança sur une vieille épée du moyen âge qui était conservée dans la bibliothèque comme une curiosité.

Sa douleur, qu'il croyait extrême au moment où il avait adressé la parole à mademoiselle de La Mole, venait d'être centuplée par les larmes de honte qu'il lui voyait répandre. Il eût été le plus heureux des hommes de pouvoir la tuer.

Au moment où il venait de tirer l'épée, avec quelque peine, de son fourreau antique, Mathilde, heureuse d'une sensation si nouvelle, s'avança fièrement vers lui ; ses larmes s'étaient taries.

L'idée du marquis de La Mole, son bienfaiteur, se présenta vivement à Julien. Je tuerais sa fille ! se dit-il, quelle horreur ! Il fit un mouvement pour jeter l'épée. Certainement, pensa-t-il, elle va éclater de rire à la vue de ce mouvement de mélodrame : il dut à cette idée le retour de tout son sang-froid. Il regarda la lame de la vieille épée curieusement et comme s'il y eût cherché quelque tache de rouille, puis il la remit dans le fourreau, et avec la plus grande tranquillité la replaça au clou de bronze doré qui la soutenait.

Tout ce mouvement, fort lent sur la fin, dura bien une minute ; mademoiselle de La Mole le regardait étonnée. J'ai donc été sur le point d'être tuée par mon amant ! se disait-elle.

Cette idée la transportait dans les plus beaux temps du siècle de Charles IX et de Henri III.

Elle était immobile devant Julien¹ qui venait de replacer l'épée, elle le regardait avec des yeux où il n'y avait plus de haine. Il faut convenir qu'elle était bien séduisante en ce moment, certainement jamais femme n'avait moins ressemblé à une poupée parisienne (ce mot était la grande objection de Julien contre les femmes de ce pays).

Je vais retomber dans quelque faiblesse pour lui, pensa Mathilde ; c'est bien pour le coup qu'il se croirait mon seigneur et maître, après une rechute, et au moment précis où je viens de lui parler si ferme. Elle s'enfuit.

Mon Dieu ! qu'elle est belle ! dit Julien en la voyant courir : voilà cet être qui se précipitait dans mes bras avec tant de fureur il n'y a pas huit jours²... Et ces instants ne reviendront jamais ! et c'est par ma faute ! et, au moment d'une action si extraordinaire, si intéressante

pour moi, je n'y étais pas sensible!... Il faut avouer que je suis né avec un caractère bien plat et bien malheureux.

Le marquis parut; Julien se hâta de lui annoncer son départ.

— Pour où ? dit M. de La Mole.

— Pour le Languedoc.

— Non pas, s'il vous plaît, vous êtes réservé à de plus hautes destinées; si vous partez ce sera pour le Nord... même, en termes militaires, je vous consigne à l'hôtel. Vous m'obligerez de n'être jamais plus de deux ou trois heures absent, je puis avoir besoin de vous d'un moment à l'autre.

Julien salua, et se retira sans mot dire, laissant le marquis fort étonné; il était hors d'état de parler, il s'enferma dans sa chambre. Là, il put s'exagérer en liberté toute l'atrocité de son sort.

Ainsi, pensait-il, je ne puis pas même m'éloigner! Dieu sait combien de jours le marquis va me retenir à Paris; grand Dieu! que vais-je devenir? et pas un ami que je puisse consulter : l'abbé Pirard ne me laisserait pas finir la première phrase, le comte Altamira me proposerait¹ de m'affilier à quelque conspiration.

Et cependant je suis fou, je le sens; je suis fou!

Qui pourra me guider, que vais-je devenir ?

CHAPITRE XVIII

MOMENTS CRUELS

Et elle me l'avoue! Elle détaille
jusqu'aux moindres circonstances!
Son œil si beau fixé sur le mien peint
l'amour qu'elle sentit pour un autre!

SCHILLER.

MADEMOISELLE de La Mole ravie ne songeait qu'au bonheur d'avoir été sur le point d'être tuée. Elle allait jusqu'à se dire : Il est digne d'être mon maître, puisqu'il a été sur le point de me tuer. Combien faudrait-il

fondre ensemble de beaux jeunes gens de la société pour arriver à un tel mouvement de passion ?

Il faut avouer qu'il était bien joli au moment où il est monté sur la chaise, pour replacer l'épée, précisément dans la position pittoresque que le tapissier décorateur lui a donnée ! Après tout, je n'ai pas été si folle de l'aimer.

Dans cet instant, s'il se fût présenté quelque moyen honnête de renouer, elle l'eût saisi avec plaisir. Julien, enfermé à double tour dans sa chambre, était en proie au plus violent désespoir. Dans ses idées folles, il pensait à se jeter à ses pieds. Si au lieu de se tenir caché dans un lieu écarté, il eût erré au jardin et dans l'hôtel, de manière à se tenir à la portée des occasions, il eût peut-être en un seul instant changé en bonheur le plus vif son affreux malheur.

Mais l'adresse dont nous lui reprochons l'absence aurait exclu le mouvement sublime de saisir l'épée qui, dans ce moment, le rendait si joli aux yeux de mademoiselle de La Mole. Ce caprice, favorable à Julien, dura toute la journée ; Mathilde se faisait une image charmante des courts instants pendant lesquels elle l'avait aimé ; elle les regrettait.

Au fait, se disait-elle, ma passion pour ce pauvre garçon n'a duré à ses yeux que depuis une heure après minuit, quand je l'ai vu arriver par son échelle avec tous ses pistolets dans la poche de côté de son habit, jusqu'à huit heures du matin. C'est un quart d'heure après, en entendant la messe à Sainte-Valère, que j'ai commencé à penser qu'il allait se croire mon maître, et qu'il pourrait bien essayer de me faire obéir au nom de la terreur.

Après dîner, mademoiselle de La Mole, loin de fuir Julien, lui parla et l'engagea en quelque sorte à la suivre au jardin ; il obéit. Cette épreuve lui manquait. Mathilde cédait sans trop s'en douter à l'amour qu'elle reprenait pour lui. Elle trouvait un plaisir extrême à se promener à ses côtés, c'était avec curiosité qu'elle regardait ces mains qui le matin avaient saisi l'épée pour la tuer.

Après une telle action, après tout ce qui s'était passé, il ne pouvait plus être question de leur ancienne conversation.

Peu à peu, Mathilde se mit à lui parler avec confiance intime de l'état de son cœur. Elle trouvait une singulière volupté dans ce genre de conversation ; elle en vint à lui

raconter les mouvements d'enthousiasme passagers qu'elle avait éprouvés pour M. de Croisenois, pour M. de Caylus¹...

— Quoi! pour M. de Caylus aussi! s'écria Julien; et toute l'amère jalousie d'un amant délaissé éclatait dans ce mot. Mathilde en jugea ainsi, et n'en fut point offensée.

Elle continua à torturer Julien, en lui détaillant ses sentiments d'autrefois de la façon la plus pittoresque, et avec l'accent de la plus intime vérité. Il voyait qu'elle peignait ce qu'elle avait sous les yeux. Il avait la douleur de remarquer qu'en parlant elle faisait des découvertes dans son propre cœur.

Le malheur de la jalousie ne peut aller plus loin.

Soupçonner qu'un rival est aimé est déjà bien cruel, mais se voir avouer en détail l'amour qu'il inspire par la femme qu'on adore est sans doute le comble des douleurs.

O combien étaient punis, en cet instant, les mouvements d'orgueil qui avaient porté Julien à se préférer aux Caylus, aux Croisenois! Avec quel malheur intime et senti il s'exagérait leurs plus petits avantages! Avec quelle bonne foi ardente il se méprisait lui-même!

Mathilde lui semblait adorable², toute parole est faible pour exprimer l'excès de son admiration. En se promenant à côté d'elle, il regardait à la dérobée ses mains, ses bras, son port de reine. Il était sur le point de tomber à ses pieds, anéanti d'amour et de malheur, et en criant : Pitié!

Et cette personne si belle, si supérieure à tout, qui une fois m'a aimé, c'est M. de Caylus qu'elle aimera sans doute bientôt!

Julien ne pouvait douter de la sincérité de mademoiselle de La Mole; l'accent de la vérité était trop évident dans tout ce qu'elle disait. Pour que rien absolument ne manquât à son malheur, il y eut des moments où, à force de s'occuper des sentiments qu'elle avait éprouvés une fois pour M. de Caylus, Mathilde en vint à parler de lui comme si elle l'aimait actuellement. Certainement il y avait de l'amour dans son accent. Julien le voyait nettement.

L'intérieur de sa poitrine eût été inondé de plomb fondu qu'il eût moins souffert. Comment, arrivé à cet excès de malheur, le pauvre garçon eût-il pu deviner que

c'était parce qu'elle parlait à lui, que mademoiselle de La Mole trouvait tant de plaisir à repenser aux velléités d'amour qu'elle avait éprouvées jadis pour M. de Caylus ou M. de Luz¹ ?

Rien ne saurait exprimer les angoisses de Julien. Il écoutait les confidences détaillées de l'amour éprouvé pour d'autres dans cette même allée de tilleuls où, si peu de jours auparavant, il attendait qu'une heure sonnât pour pénétrer dans sa chambre. Un être humain ne peut soutenir le malheur à un plus haut degré².

Ce genre d'intimité cruelle dura huit grands jours. Mathilde tantôt semblait rechercher, tantôt ne fuyait pas les occasions de lui parler; et le sujet de conversation auquel ils semblaient tous deux revenir avec une sorte de volupté cruelle, c'était le récit des sentiments qu'elle avait éprouvés pour d'autres : elle lui racontait les lettres qu'elle avait écrites, elle lui en rappelait jusqu'aux paroles, elle lui récitait des phrases entières. Les derniers jours elle semblait contempler Julien avec une sorte de joie maligne. Ses douleurs étaient une vive jouissance pour elle³.

On voit que Julien n'avait aucune expérience de la vie, il n'avait pas même lu de romans; s'il eût été un peu moins gauche et qu'il eût dit avec quelque sang-froid à cette jeune fille, par lui si adorée et qui lui faisait des confidences si étranges : Convenez que, quoique je ne vaille pas tous ces messieurs, c'est pourtant moi que vous aimez...

Peut-être eût-elle été heureuse d'être devinée; du moins le succès eût-il dépendu entièrement de la grâce avec laquelle Julien eût exprimé cette idée, et du moment qu'il eût choisi. Dans tous les cas il sortait bien, et avec avantage pour lui, d'une situation qui allait devenir monotone aux yeux de Mathilde.

— Et vous ne m'aimez plus, moi qui vous adore! lui dit un jour⁴ Julien éperdu d'amour et de malheur. Cette sottise était à peu près la plus grande qu'il pût commettre.

Ce mot détruisit en un clin d'œil tout le plaisir que mademoiselle de La Mole trouvait à lui parler de l'état de son cœur. Elle commençait à s'étonner qu'après ce qui s'était passé il ne s'offensât pas de ses récits; elle allait jusqu'à s'imaginer, au moment où il lui tint ce sot propos, que peut-être il ne l'aimait plus. La fierté a sans doute

éteint son amour, se disait-elle. Il n'est pas homme à se voir impunément préférer des êtres comme Caylus, de Luz, Croisenois, qu'il avoue lui être tellement supérieurs. Non, je ne le verrai plus à mes pieds !

Les jours précédents, dans la naïveté de son malheur, Julien lui faisait souvent un éloge sincère des brillantes qualités de ces messieurs ; il allait jusqu'à les exagérer. Cette nuance n'avait point échappé à mademoiselle de La Mole, elle en était étonnée, mais n'en devinait point la cause. L'âme frénétique de Julien, en louant un rival qu'il croyait aimé, sympathisait avec son bonheur.

Son mot si franc, mais si stupide, vint tout changer en un instant : Mathilde, sûre d'être aimée, le méprisa parfaitement.

Elle se promenait avec lui au moment de ce propos maladroit ; elle le quitta, et son dernier regard exprimait le plus affreux mépris. Rentrée au salon, de toute la soirée elle ne le regarda plus. Le lendemain, ce mépris occupait tout son cœur ; il n'était plus question du mouvement qui, pendant huit jours, lui avait fait trouver tant de plaisir à traiter Julien comme l'ami le plus intime ; sa vue lui était désagréable. La sensation de Mathilde alla jusqu'au dégoût ; rien ne saurait exprimer l'excès du mépris qu'elle éprouvait en le rencontrant sous ses yeux.

Julien n'avait rien compris à tout ce qui s'était passé, depuis huit jours, dans le cœur de Mathilde, mais il discerna¹ le mépris. Il eut le bon sens de ne paraître devant elle que le plus rarement possible, et jamais ne la regarda.

Mais ce ne fut pas sans une peine mortelle qu'il se priva en quelque sorte de sa présence. Il crut sentir que son malheur s'en augmentait encore. Le courage d'un cœur d'homme ne peut aller plus loin, se disait-il. Il passait sa vie à une petite fenêtre dans les combles de l'hôtel ; la persienne en était fermée avec soin, et de là du moins il pouvait apercevoir mademoiselle de La Mole quand elle paraissait au jardin.

Que devenait-il quand après dîner il la voyait se promener avec M. de Caylus, M. de Luz ou tel autre pour qui elle lui avait avoué quelque velléité d'amour autrefois éprouvée ?

Julien n'avait pas l'idée d'une telle intensité de malheur ; il était sur le point de jeter des cris ; cette âme si ferme² était enfin bouleversée de fond en comble.

Toute pensée étrangère à mademoiselle de La Mole lui était devenue odieuse; il était incapable d'écrire les lettres les plus simples.

— Vous êtes fou, lui dit le marquis.

Julien, tremblant d'être deviné, parla de maladie et parvint à se faire croire. Heureusement pour lui, le marquis le plaisanta à dîner sur son prochain voyage : Mathilde comprit qu'il pouvait être fort long. Il y avait déjà plusieurs jours que Julien la fuyait, et les jeunes gens si brillants qui avaient tout ce qui manquait à cet être si pâle et si sombre, autrefois aimé d'elle, n'avaient plus le pouvoir de la tirer de sa rêverie.

Une fille ordinaire, se disait-elle, eût cherché l'homme qu'elle préfère parmi ces jeunes gens qui attirent tous les regards dans un salon; mais un des caractères du génie est de ne pas traîner sa pensée dans l'ornière tracée par le vulgaire.

Compagne d'un homme tel que Julien, auquel il ne manque que de la fortune que j'ai, j'exciterai continuellement l'attention, je ne passerai point inaperçue dans la vie. Bien loin de redouter sans cesse une révolution comme mes cousines, qui de peur du peuple n'osent pas gronder un postillon qui les mène mal, je serai sûre de jouer un rôle et un grand rôle, car l'homme que j'ai choisi a du caractère et une ambition sans bornes. Que lui manque-t-il ? des amis, de l'argent ? je lui en donne. Mais sa pensée traitait un peu Julien en être inférieur, dont on se fait aimer quand on veut¹.

CHAPITRE XIX

L'OPÉRA BOUFFE

*O how this spring of love resembleth
The uncertain glory of an April day ;
Which now shows all the beauty of the sun
And by, and by a cloud takes all away!*

SHAKSPEARE.

OCCUPÉE de l'avenir et du rôle singulier qu'elle espérait, Mathilde en vint bientôt jusqu'à regretter les discussions sèches et métaphysiques qu'elle avait souvent avec Julien. Fatiguée de si hautes pensées, quelquefois aussi elle regrettait les moments de bonheur qu'elle avait trouvés auprès de lui ; ces derniers souvenirs ne paraissaient point sans remords, elle en était accablée dans de certains moments.

Mais si l'on a une faiblesse, se disait-elle, il est digne d'une fille telle que moi de n'oublier ses devoirs que pour un homme de mérite ; on ne dira point que ce sont ses jolies moustaches ni sa grâce à monter à cheval qui m'ont séduite, mais ses profondes discussions sur l'avenir qui attend la France, ses idées sur la ressemblance que les événements qui vont fondre sur nous peuvent avoir avec la révolution de 1688 en Angleterre. J'ai été séduite, répondait-elle à ses remords, je suis une faible femme, mais du moins je n'ai pas été égarée comme une poupée par les avantages extérieurs¹.

S'il y a une révolution, pourquoi Julien Sorel ne jouerait-il pas le rôle de Roland, et moi celui de madame Roland ? j'aime mieux ce rôle que celui de madame de Staël : l'immoralité de la conduite sera un obstacle dans notre siècle. Certainement on ne me reprochera pas une seconde faiblesse ; j'en mourrais de honte.

Les rêveries de Mathilde² n'étaient pas toutes aussi graves, il faut l'avouer, que les pensées que nous venons de transcrire.

Elle regardait Julien³, elle trouvait une grâce charmante à ses moindres actions.

Sans doute, se disait-elle, je suis parvenue à détruire chez lui jusqu'à la plus petite idée qu'il a des droits.

L'air de malheur et de passion profonde avec lequel le pauvre garçon m'a dit ce mot d'amour, il y a huit jours, le prouve de reste; il faut convenir que j'ai été bien extraordinaire de me fâcher d'un mot où brillaient tant de respect, tant de passion. Ne suis-je pas sa femme? Ce mot était bien naturel, et, il faut l'avouer, il était bien aimable. Julien m'aimait encore après des conversations éternelles dans lesquelles je ne lui avais parlé, et avec bien de la cruauté, j'en conviens, que des velléités d'amour que l'ennui de la vie que je mène m'avait inspirées pour ces jeunes gens de la société desquels il est si jaloux. Ah! s'il savait combien ils sont peu dangereux pour moi! combien auprès de lui ils me semblent étiolés et tous copies les uns des autres.

En faisant ces réflexions, Mathilde traçait au hasard des traits de crayon sur une feuille de son album. Un des profils qu'elle venait d'achever l'étonna, la ravit : il ressemblait à Julien d'une manière frappante. C'est la voix du ciel! voilà un des miracles de l'amour, s'écria-t-elle avec transport : sans m'en douter je fais son portrait.

Elle s'enfuit dans sa chambre, s'y enferma², s'appliqua beaucoup, chercha sérieusement à faire le portrait de Julien, mais elle ne put réussir; le profil tracé au hasard se trouva toujours le plus ressemblant; Mathilde en fut enchantée, elle y vit une preuve évidente de grande passion.

Elle ne quitta son album que fort tard, quand la marquise la fit appeler pour aller à l'Opéra italien. Elle n'eut qu'une idée, chercher Julien des yeux pour le faire engager par sa mère à les accompagner.

Il ne parut point; ces dames n'eurent que des êtres vulgaires dans leur loge. Pendant tout le premier acte de l'opéra, Mathilde rêva à l'homme qu'elle aimait avec les transports de la passion la plus vive; mais au second acte une maxime d'amour chantée, il faut l'avouer, sur une mélodie digne de Cimarosa, pénétra son cœur. L'héroïne de l'opéra disait : Il faut me punir de l'excès d'adoration que je sens pour lui, je l'aime trop!

Du moment qu'elle eut entendu cette cantilène sublime, tout ce qui existait au monde disparut pour Mathilde. On lui parlait, elle ne répondait pas; sa mère

la grondait, à peine pouvait-elle prendre sur elle de la regarder. Son extase arriva à un état d'exaltation et de passion comparable aux mouvements les plus violents que depuis quelques jours Julien avait éprouvés pour elle. La cantilène pleine d'une grâce divine sur laquelle était chantée la maxime qui lui semblait faire une application si frappante à sa position, occupait tous les instants où elle ne songeait pas directement à Julien. Grâce à son amour pour la musique, elle fut ce soir-là comme madame de Rênal était toujours en pensant à Julien. L'amour de tête a plus d'esprit sans doute que l'amour vrai, mais il n'a que des instants d'enthousiasme; il se connaît trop, il se juge sans cesse; loin d'égarer la pensée, il n'est bâti qu'à force de pensées.

De retour à la maison, quoi que pût dire madame de La Mole, Mathilde prétendit avoir la fièvre, et passa une partie de la nuit à répéter cette cantilène sur son piano. Elle chantait les paroles de l'air célèbre qui l'avait charmée :

*Devo punirmi, devo punirmi,
Se troppo amai, etc.*

Le résultat de cette nuit de folie fut qu'elle crut être parvenue à triompher de son amour. Cette page nuira de plus d'une façon au malheureux auteur. Les âmes glacées l'accuseront d'indécence. Il ne fait point l'injure aux jeunes personnes qui brillent dans les salons de Paris de supposer qu'une seule d'entre elles soit susceptible des mouvements de folie qui dégradent le caractère de Mathilde. Ce personnage est tout à fait d'imagination, et même imaginé bien en dehors des habitudes sociales qui parmi tous les siècles assureront un rang si distingué à la civilisation du XIX^e siècle.

Ce n'est point la prudence qui manque aux jeunes filles qui ont fait l'ornement des bals de cet hiver.

Je ne pense pas non plus que l'on puisse les accuser de trop mépriser une brillante fortune, des chevaux, de belles terres et tout ce qui assure une position agréable dans le monde. Loin de ne voir que de l'ennui dans tous ces avantages, ils sont en général l'objet des désirs les plus constants, et s'il y a passion dans les cœurs elle est pour eux.

Ce n'est point l'amour non plus qui se charge de la fortune des jeunes gens doués de quelque talent comme

Julien; ils s'attachent d'une étreinte invincible à une coterie, et quand la coterie fait fortune, toutes les bonnes choses de la société pleuvent sur eux. Malheur à l'homme d'étude qui n'est d'aucune coterie, on lui reprochera jusqu'à de petits succès fort incertains, et la haute vertu triomphera en le volant. Eh, monsieur, un roman est un miroir qui se promène sur une grande route. Tantôt il reflète à vos yeux l'azur des cieux, tantôt la fange des bourniers de la route. Et l'homme qui porte le miroir dans sa hotte sera par vous accusé d'être immoral! Son miroir montre la fange, et vous accusez le miroir! Accusez bien plutôt le grand chemin où est le bournier, et plus encore l'inspecteur des routes qui laisse l'eau croupir et le bournier se former.

Maintenant qu'il est bien convenu que le caractère de Mathilde est impossible dans notre siècle, non moins prudent que vertueux, je crains moins d'irriter en continuant le récit des folies de cette aimable fille.

Pendant toute la journée du lendemain elle épia les occasions de s'assurer de son triomphe sur sa folle passion. Son grand but fut de déplaire en tout à Julien; mais aucun de ses mouvements ne lui échappa.

Julien était trop malheureux et surtout trop agité pour deviner une manœuvre de passion aussi compliquée, encore moins put-il voir tout ce qu'elle avait de favorable pour lui : il en fut la victime; jamais peut-être son malheur n'avait été aussi excessif. Ses actions étaient tellement peu sous la direction de son esprit, que si quelque philosophe chagrin lui eût dit : « Songez à profiter rapidement des » dispositions qui vont vous être favorables; dans ce » genre d'amour de tête, que l'on voit à Paris, la même » manière d'être ne peut durer plus de deux jours », il ne l'eût pas compris. Mais quelque exalté qu'il fût, Julien avait de l'honneur. Son premier devoir était la discrétion; il le comprit. Demander conseil, raconter son supplice au premier venu eût été un bonheur comparable à celui du malheureux qui, traversant un désert enflammé, reçoit du ciel une goutte d'eau glacée. Il connut le péril, il craignit de répondre par un torrent de larmes à l'indiscret qui l'interrogerait; il s'enferma chez lui.

Il vit Mathilde se promener longtemps au jardin; quand enfin elle l'eut quitté, il y descendit; il s'approcha d'un rosier où elle avait pris une fleur.

La nuit était sombre, il put se livrer à tout son malheur sans craindre d'être vu. Il était évident pour lui que mademoiselle de La Mole aimait un de ces jeunes officiers avec qui elle venait de parler si gaîment. Elle l'avait aimé lui, mais elle avait connu son peu de mérite.

Et en effet, j'en ai bien peu ! se disait Julien avec pleine conviction ; je suis au total un être bien plat, bien vulgaire, bien ennuyeux pour les autres, bien insupportable à moi-même. Il était mortellement dégoûté de toutes ses bonnes qualités, de toutes les choses qu'il avait aimées avec enthousiasme ; et dans cet état d'*imagination renversée*, il entreprenait de juger la vie avec son imagination. Cette erreur est d'un homme supérieur.

Plusieurs fois l'idée du suicide s'offrit à lui ; cette image était pleine de charmes, c'était comme un repos délicieux ; c'était le verre d'eau glacée offert au misérable qui, dans le désert, meurt de soif et de chaleur.

Ma mort augmentera le mépris qu'elle a pour moi ! s'écria-t-il. Quel souvenir je laisserai !

Tombé dans ce dernier abîme du malheur, un être humain n'a de ressources que le courage. Julien n'eut pas assez de génie pour se dire : Il faut oser ; mais comme il regardait la fenêtre de la chambre de Mathilde, il vit à travers les persiennes qu'elle éteignait sa lumière : il se figurait cette chambre charmante qu'il avait vue, hélas ! une fois en sa vie. Son imagination n'allait pas plus loin.

Une heure sonna, entendre le son de la cloche et se dire : Je vais monter avec l'échelle, ne fut qu'un instant.

Ce fut l'éclair du génie, les bonnes raisons arrivèrent en foule. Puis-je être plus malheureux ? se disait-il. Il courut à l'échelle, le jardinier l'avait enchaînée. A l'aide du chien d'un de ses petits pistolets, qu'il brisa, Julien, animé dans ce moment d'une force surhumaine, tordit un des chaînons de la chaîne qui retenait l'échelle ; il en fut maître en peu de minutes, et la plaça contre la fenêtre de Mathilde.

Elle va se fâcher, m'accabler de mépris, qu'importe ? Je lui donne un baiser, un dernier baiser, je monte chez moi et je me tue... ; mes lèvres toucheront sa joue avant que de mourir !

Il volait en montant l'échelle, il frappe à la persienne ; après quelques instants Mathilde l'entend, elle veut ouvrir la persienne, l'échelle s'y oppose : Julien se cramponne au crochet de fer destiné à tenir la persienne

ouverte, et, au risque de se précipiter mille fois, donne une violente secousse à l'échelle et la déplace un peu. Mathilde peut ouvrir la persienne.

Il se jette dans la chambre plus mort que vif :

— C'est donc toi ! dit-elle en se précipitant dans ses bras...

.

Qui pourra décrire l'excès du bonheur de Julien ? Celui de Mathilde fut presque égal.

Elle lui parlait contre elle-même, elle se dénonçait à lui.

— Punis-moi de mon orgueil atroce, lui disait-elle, en le serrant dans ses bras de façon à l'étouffer ; tu es mon maître, je suis ton esclave, il faut que je te demande pardon à genoux d'avoir voulu me révolter. Elle quittait ses bras pour tomber à ses pieds. Oui, tu es mon maître, lui disait-elle encore ivre de bonheur et d'amour ; règne à jamais sur moi, punis sévèrement ton esclave quand elle voudra se révolter.

Dans un autre moment, elle s'arrache de ses bras, allume la bougie, et Julien a toutes les peines du monde à l'empêcher de se couper tout un côté de ses cheveux.

— Je veux me rappeler, lui dit-elle, que je suis ta servante : si jamais un exécrationnable orgueil vient m'égarer, montre-moi ces cheveux et dis : Il n'est plus question d'amour, il ne s'agit pas de l'émotion que votre âme peut éprouver en ce moment, vous avez juré d'obéir, obéissez sur l'honneur.

Mais il est plus sage de supprimer la description d'un tel degré d'égarement et de félicité.

La vertu de Julien fut égale à son bonheur. Il faut que je descende par l'échelle, dit-il à Mathilde, quand il vit l'aube du jour paraître sur les cheminées lointaines du côté de l'orient, au delà des jardins. Le sacrifice que je m'impose est digne de vous, je me prive de quelques heures du plus étonnant bonheur qu'une âme humaine puisse goûter, c'est un sacrifice que je fais à votre réputation : si vous connaissez mon cœur, vous comprenez la violence que je me fais. Serez-vous toujours pour moi ce que vous êtes en ce moment ? Mais l'honneur parle, il suffit. Apprenez que, lors de notre première entrevue,

tous les soupçons n'ont pas été dirigés contre les voleurs. M. de La Mole a fait établir une garde dans le jardin. M. de Croisenois est environné d'espions, on sait ce qu'il fait chaque nuit...

A cette idée, Mathilde rit aux éclats. Sa mère et une femme de service furent éveillées; tout à coup on lui adressa la parole à travers la porte. Julien la regarda, elle pâlit en grondant la femme de chambre et ne daigna pas adresser la parole à sa mère.

— Mais si elles ont l'idée d'ouvrir la fenêtre, elles voient l'échelle! lui dit Julien.

Il la serra encore une fois dans ses bras, se jeta sur l'échelle et se laissa glisser plutôt qu'il ne descendit; en un moment il fut à terre.

Trois secondes après, l'échelle était sous l'allée de tilleuls, et l'honneur de Mathilde sauvé. Julien, revenu à lui, se trouva tout en sang et presque nu : il s'était blessé en se laissant glisser sans précaution.

L'excès du bonheur lui avait rendu toute l'énergie de son caractère : vingt hommes se fussent présentés, que les attaquer seul, en cet instant, n'eût été qu'un plaisir de plus. Heureusement, sa vertu militaire ne fut pas mise à l'épreuve : il coucha l'échelle à sa place ordinaire; il replaça la chaîne qui la retenait; il n'oublia point d'effacer l'empreinte que l'échelle avait laissée dans la plate-bande de fleurs exotiques sous la fenêtre de Mathilde.

Comme, dans l'obscurité, il promenait sa main sur la terre molle pour s'assurer que l'empreinte était entièrement effacée, il sentit tomber quelque chose sur ses mains, c'était tout un côté des cheveux de Mathilde, qu'elle avait coupé et qu'elle lui jetait.

Elle était à sa fenêtre.

— Voilà ce que t'envoie ta servante, lui dit-elle assez haut, c'est le signe d'une obéissance éternelle. Je renonce à l'exercice de ma raison, sois mon maître.

Julien, vaincu, fut sur le point d'aller reprendre l'échelle et de remonter chez elle. Enfin la raison fut la plus forte.

Rentrer du jardin dans l'hôtel n'était pas chose facile. Il réussit à forcer la porte d'une cave; parvenu dans la maison, il fut obligé d'enfoncer le plus silencieusement possible la porte de sa chambre. Dans son trouble il avait laissé, dans la petite chambre qu'il venait d'abandonner si

rapidement, jusqu'à la clef qui était dans la poche de son habit. Pourvu, pensa-t-il, qu'elle songe à cacher toute cette dépouille mortelle!

Enfin, la fatigue l'emporta sur le bonheur, et comme le soleil se levait, il tomba dans un profond sommeil.

La cloche du déjeuner eut grand'peine à l'éveiller, il parut à la salle à manger. Bientôt après Mathilde y entra. L'orgueil de Julien eut un moment bien heureux en voyant l'amour qui éclatait dans les yeux de cette personne si belle et environnée de tant d'hommages; mais bientôt sa prudence eut lieu d'être effrayée.

Sous prétexte du peu de temps qu'elle avait eu pour soigner sa coiffure, Mathilde avait arrangé ses cheveux de façon que Julien pût apercevoir du premier coup d'œil toute l'étendue du sacrifice qu'elle avait fait pour lui en les coupant la nuit précédente. Si une aussi belle figure avait pu être gâtée par quelque chose, Mathilde y serait parvenue; tout un côté de ses beaux cheveux, d'un blond cendré, était coupé¹ à un demi-pouce de la tête.

A déjeuner, toute la manière d'être de Mathilde répondit à cette première imprudence. On eût dit qu'elle prenait à tâche de faire savoir à tout le monde la folle passion qu'elle avait pour Julien. Heureusement, ce jour-là, M. de La Mole et la marquise étaient fort occupés d'une promotion de cordons bleus, qui allait avoir lieu, et dans laquelle M. de Chaulnes n'était pas compris. Vers la fin du repas, il arriva à Mathilde, qui parlait à Julien, de l'appeler *mon maître*. Il rougit jusqu'au blanc des yeux.

Soit hasard ou fait exprès de la part de madame de La Mole, Mathilde ne fut pas un instant seule ce jour-là. Le soir, en passant de la salle à manger au salon, elle trouva pourtant le moment de dire à Julien :

— Croirez-vous² que ce soit un prétexte de ma part ? Maman vient de décider qu'une de ses femmes s'établira la nuit dans mon appartement.

Cette journée passa comme un éclair. Julien était au comble du bonheur. Dès sept heures du matin, le lendemain, il était installé dans la bibliothèque; il espérait que mademoiselle de La Mole daignerait y paraître; il lui avait écrit une lettre infinie.

Il ne la vit que bien des heures après, au déjeuner. Elle était ce jour-là coiffée avec le plus grand soin; un art merveilleux s'était chargé de cacher la place des cheveux

coupés. Elle regarda une ou deux fois Julien, mais avec des yeux polis et calmes, il n'était plus question de l'appeler *mon maître*.

L'étonnement de Julien l'empêchait de respirer... Mathilde se reprochait presque tout ce qu'elle avait fait pour lui.

En y pensant mûrement, elle avait décidé que c'était un être, si ce n'est tout à fait commun, du moins ne sortant pas assez de la ligne pour mériter toutes les étranges folies qu'elle avait osées pour lui. Au total elle ne songeait guère à l'amour; ce jour-là, elle était lasse d'aimer.

Pour Julien, les mouvements de son cœur furent ceux d'un enfant de seize ans¹. Le doute affreux, l'étonnement, le désespoir l'occupèrent tour à tour pendant ce déjeuner, qui lui sembla d'une éternelle durée.

Dès qu'il put décemment se lever de table, il se précipita plutôt qu'il ne courut à l'écurie, sella lui-même son cheval, et partit au galop; il craignait de se déshonorer par quelque faiblesse. Il faut que je tue mon cœur à force de fatigue physique, se disait-il en galopant dans les bois de Meudon. Qu'ai-je fait, qu'ai-je dit, pour mériter une telle disgrâce?

Il faut ne rien faire, ne rien dire aujourd'hui, pensa-t-il en rentrant à l'hôtel, être mort au physique comme je le suis au moral. Julien ne vit plus, c'est son cadavre qui s'agite encore.

CHAPITRE XX

LE VASE DU JAPON

Son cœur ne comprend pas d'abord tout l'excès de son malheur; il est plus troublé qu'ému. Mais à mesure que la raison revient, il sent la profondeur de son infortune. Tous les plaisirs de la vie se trouvent anéantis pour lui, il ne peut sentir que les vives pointes du désespoir qui le déchire. Mais à quoi bon parler de douleur physique? Quelle douleur sentie par le corps seulement est comparable à celle-ci?

JEAN-PAUL.

ON sonnait le dîner, Julien n'eut que le temps de s'habiller; il trouva au salon Mathilde, qui faisait des instances à son frère et à M. de Croisenois pour les engager à ne pas aller passer la soirée à Suresnes, chez madame la maréchale de Fervaques.

Il eût été difficile d'être plus séduisante et plus aimable pour eux. Après dîner parurent MM. de Luz, de Caylus et plusieurs de leurs amis. On eût dit que mademoiselle de La Mole avait repris avec le culte de l'amitié fraternelle celui des convenances les plus exactes. Quoique le temps fût charmant ce soir-là, elle insista pour ne pas aller au jardin; elle voulut que l'on ne s'éloignât pas de la bergère où madame de La Mole était placée. Le canapé bleu fut le centre du groupe, comme en hiver.

Mathilde avait de l'humeur contre le jardin, ou du moins il lui semblait parfaitement ennuyeux : il était lié au souvenir de Julien.

Le malheur diminue l'esprit. Notre héros eut la gaucherie de s'arrêter auprès de cette petite chaise de paille, qui jadis avait été témoin de triomphes si brillants. Aujourd'hui personne ne lui adressa la parole; sa présence était comme inaperçue et pire encore. Ceux des amis de mademoiselle de La Mole, qui étaient placés près de lui à

l'extrémité du canapé, affectaient en quelque sorte de lui tourner le dos, du moins il en eut l'idée.

C'est une disgrâce de cour, pensa-t-il. Il voulut étudier un instant les gens qui prétendaient l'accabler de leur dédain.

L'oncle de M. de Luz avait une grande charge auprès du roi, d'où il résultait que ce bel officier plaçait au commencement de sa conversation, avec chaque interlocuteur qui survenait, cette particularité piquante : son oncle s'était mis en route à sept heures pour Saint-Cloud, et le soir il comptait y coucher. Ce détail était amené avec toute l'apparence de la bonhomie, mais toujours il arrivait.

En observant M. de Croisenois avec l'œil sévère du malheur, Julien remarqua l'extrême influence que cet aimable et bon jeune homme supposait aux causes occultes. C'était au point qu'il s'attristait et prenait de l'humeur s'il voyait attribuer un événement un peu important à une cause simple et toute naturelle. Il y a là un peu de folie¹, se dit Julien. Ce caractère a un rapport frappant avec celui de l'empereur Alexandre tel que me l'a décrit le prince Korasoff. Durant la première année de son séjour à Paris, le pauvre Julien sortant du séminaire, ébloui par les grâces pour lui si nouvelles de tous ces aimables jeunes gens, n'avait pu que les admirer. Leur véritable caractère commençait seulement à se dessiner à ses yeux.

Je joue ici un rôle indigne, pensa-t-il tout à coup. Il s'agissait de quitter sa petite chaise de paille d'une façon qui ne fût pas trop gauche. Il voulut inventer, il demandait quelque chose de nouveau à une imagination tout occupée ailleurs. Il fallait avoir recours à la mémoire, la sienne était, il faut l'avouer, peu riche en ressources de ce genre; le pauvre garçon avait encore bien peu d'usage, aussi fut-il d'une gaucherie parfaite et remarquée de tous lorsqu'il se leva pour quitter le salon. Le malheur était trop évident dans toute sa manière d'être. Il jouait depuis trois quarts d'heure le rôle d'un importun subalterne auquel on ne se donne pas la peine de cacher ce qu'on pense de lui.

Les observations critiques qu'il venait de faire sur ses rivaux l'empêchèrent toutefois de prendre son malheur trop au tragique; il avait, pour soutenir sa fierté, le sou-

venir de ce qui s'était passé l'avant-veille. Quels que soient leurs avantages¹ sur moi, pensait-il en entrant seul au jardin, Mathilde n'a été pour aucun d'eux ce que deux fois dans ma vie elle a daigné être pour moi.

Sa sagesse n'alla pas plus loin. Il ne comprenait nullement le caractère de la personne singulière que le hasard venait de rendre maîtresse absolue de tout son bonheur.

Il s'en tint la journée suivante à tuer de fatigue lui et son cheval. Il n'essaya plus de s'approcher, le soir, du canapé bleu, auquel Mathilde était fidèle. Il remarqua que le comte Norbert ne daignait pas même le regarder en le rencontrant dans la maison. Il doit se faire une étrange violence, pensa-t-il, lui naturellement si poli.

Pour Julien, le sommeil eût été le bonheur. En dépit de la fatigue physique, des souvenirs trop séduisants commençaient à envahir toute son imagination. Il n'eut pas le génie de voir que par ses grandes courses à cheval dans les bois des environs de Paris, n'agissant que sur lui-même et nullement sur le cœur ou sur l'esprit de Mathilde, il laissait au hasard la disposition de son sort.

Il lui semblait qu'une chose apporterait à sa douleur un soulagement infini : ce serait de parler à Mathilde. Mais cependant qu'oserait-il lui dire ?

C'est à quoi, un matin à sept heures, il rêvait profondément lorsque tout à coup il la vit entrer dans la bibliothèque.

— Je sais, monsieur, que vous désirez me parler.

— Grand Dieu ! qui vous l'a dit ?

— Je le sais, que vous importe ? Si vous manquez d'honneur, vous pouvez me perdre, ou du moins le tenter ; mais ce danger, que je ne crois pas réel, ne m'empêchera certainement pas d'être sincère. Je ne vous aime plus, monsieur, mon imagination folle m'a trompée...

A ce coup terrible, éperdu d'amour et de malheur, Julien essaya de se justifier. Rien de plus absurde. Se justifie-t-on de déplaire ? Mais la raison n'avait plus aucun empire sur ses actions. Un instinct aveugle le poussait à retarder la décision de son sort. Il lui semblait que tant qu'il parlait, tout n'était pas fini. Mathilde n'écoutait pas ses paroles, leur son l'irritait, elle ne concevait pas qu'il eût l'audace de l'interrompre.

Les remords de la vertu et ceux de l'orgueil la rendaient ce matin-là également malheureuse. Elle était en

quelque sorte anéantie par l'affreuse idée d'avoir donné des droits sur elle à un petit abbé, fils d'un paysan. C'est à peu près, se disait-elle dans les moments où elle s'exagérait son malheur, comme si j'avais à me reprocher une faiblesse pour un des laquais.

Dans les caractères hardis et fiers, il n'y a qu'un pas de la colère contre soi-même à l'emportement contre les autres; les transports de fureur sont dans ce cas un plaisir vif.

En un instant, mademoiselle de La Mole arriva au point d'accabler Julien des marques de mépris les plus excessives. Elle avait infiniment d'esprit, et cet esprit triomphait dans l'art de torturer les amours-propres et de leur infliger des blessures cruelles.

Pour la première fois de sa vie, Julien se trouvait soumis à l'action d'un esprit supérieur animé contre lui de la haine la plus violente. Loin de songer le moins du monde à se défendre en cet instant, il en vint¹ à se mépriser soi-même. En s'entendant accabler de marques de mépris si cruelles, et calculées avec tant d'esprit pour détruire toute bonne opinion qu'il pouvait avoir de soi, il lui semblait que Mathilde avait raison, et qu'elle n'en disait pas assez.

Pour elle, elle trouvait un plaisir d'orgueil délicieux à punir ainsi elle et lui de l'adoration qu'elle avait sentie quelques jours auparavant.

Elle n'avait pas besoin d'inventer et de penser pour la première fois les choses cruelles qu'elle lui adressait avec tant de complaisance. Elle ne faisait que répéter ce que depuis huit jours disait dans son cœur l'avocat du parti contraire à l'amour.

Chaque mot centuplait l'affreux malheur de Julien. Il voulut fuir, mademoiselle de La Mole le retint par le bras avec autorité.

— Daignez remarquer, lui dit-il, que vous parlez très haut, on vous entendra de la pièce voisine.

— Qu'importe! reprit fièrement mademoiselle de La Mole, qui osera me dire qu'on m'entend? Je veux guérir à jamais votre petit amour-propre des idées qu'il a pu se figurer sur mon compte.

Lorsque Julien put sortir de la bibliothèque, il était tellement étonné, qu'il en sentait moins son malheur. Eh bien! elle ne m'aime plus, se répétait-il en se parlant

tout haut comme pour s'apprendre sa position. Il paraît qu'elle m'a aimé huit ou dix jours, et moi je l'aimerai toute la vie.

Est-il bien possible, elle n'était rien ! rien pour mon cœur, il y a si peu de jours !

Les jouissances d'orgueil inondaient le cœur de Mathilde ; elle avait donc pu rompre à tout jamais ! Triompher si complètement d'un penchant si puissant la rendait parfaitement heureuse. Ainsi ce petit monsieur comprendra, et une fois pour toutes, qu'il n'a et n'aura jamais aucun empire sur moi. Elle était si heureuse, que réellement elle n'avait plus d'amour en ce moment.

Après une scène aussi atroce, aussi humiliante, chez un être moins passionné que Julien, l'amour fût devenu impossible. Sans s'écarter un seul instant de ce qu'elle se devait à elle-même, mademoiselle de La Mole lui avait adressé de ces choses désagréables, tellement bien calculées, qu'elles peuvent paraître une vérité, même quand on s'en souvient de sang-froid.

La conclusion que Julien tira dans le premier moment d'une scène si étonnante fut que Mathilde avait un orgueil infini. Il croyait fermement que tout était fini à tout jamais entre eux, et cependant le lendemain, au déjeuner, il fut gauche et timide devant elle. C'était un défaut qu'on n'avait pu lui reprocher jusque-là. Dans les petites comme dans les grandes choses, il savait nettement ce qu'il devait et voulait faire, et l'exécutait.

Ce jour-là, après le déjeuner, comme madame de La Mole lui demandait une brochure séditieuse et pourtant assez rare, que le matin son curé lui avait apportée en secret, Julien, en la prenant sur une console, fit tomber un vieux vase de porcelaine bleu, laid au possible.

Madame de La Mole se leva en jetant un cri de détresse et vint considérer de près les ruines de son vase chéri. C'était du vieux japon, disait-elle, il me venait de ma grand'tante abbesse de Chelles ; c'était un présent des Hollandais au duc d'Orléans régent qui l'avait donné à sa fille...

Mathilde avait suivi le mouvement de sa mère, ravie de voir brisé ce vase bleu qui lui semblait horriblement laid. Julien était silencieux et point trop troublé ; il vit mademoiselle de La Mole tout près de lui.

— Ce vase, lui dit-il, est à jamais détruit, ainsi en est-il

d'un sentiment qui fut autrefois le maître de mon cœur; je vous prie d'agréer mes excuses de toutes les folies qu'il m'a fait faire; et il sortit.

— On dirait en vérité, dit madame de La Mole comme il s'en allait, que ce M. Sorel est fier et content de ce qu'il vient de faire.

Ce mot tomba directement sur le cœur de Mathilde. Il est vrai, se dit-elle, ma mère a deviné juste, tel est le sentiment qui l'anime. Alors seulement cessa la joie de la scène qu'elle lui avait faite la veille. Eh bien, tout est fini, se dit-elle avec un calme apparent; il me reste un grand exemple; cette erreur est affreuse, humiliante! elle me vaudra la sagesse pour tout le reste de la vie.

Que n'ai-je dit vrai? pensait Julien, pourquoi l'amour que j'avais pour cette folle me tourmente-t-il encore?

Cet amour, loin de s'éteindre comme il l'espérait, fit des progrès rapides. Elle est folle, il est vrai, se disait-il, en est-elle moins adorable? est-il possible d'être plus jolie? Tout ce que la civilisation la plus élégante peut présenter de vifs plaisirs n'était-il pas réuni comme à l'envi chez mademoiselle de La Mole? Ces souvenirs de bonheur passé s'emparaient de Julien, et détruisaient rapidement tout l'ouvrage de la raison.

La raison lutte en vain contre les souvenirs de ce genre; ses essais sévères ne font qu'en augmenter le charme.

Vingt-quatre heures après la rupture du vase de vieux japon, Julien était décidément l'un des hommes les plus malheureux.

CHAPITRE XXI

LA NOTE SECRÈTE¹

Car tout ce que je raconte, je l'ai vu; et si j'ai pu me tromper en le voyant, bien certainement je ne vous trompe point en vous le disant.

Lettre à l'Auteur.

LE marquis le fit appeler; M. de La Mole semblait rajeuni, son œil était brillant.

— Parlons un peu de votre mémoire, dit-il à Julien, on dit qu'elle est prodigieuse! Pourriez-vous apprendre par cœur quatre pages et aller les réciter à Londres? mais sans changer un mot...

Le marquis chiffonnait avec humeur *la Quotidienne* du jour, et cherchait en vain à dissimuler un air fort sérieux et que Julien ne lui avait jamais vu, même lorsqu'il était question du procès Frilair.

Julien avait déjà assez d'usage pour sentir qu'il devait paraître tout à fait dupe du ton léger qu'on lui montrait.

— Ce numéro de *la Quotidienne* n'est peut-être pas fort amusant; mais, si monsieur le marquis le permet, demain matin j'aurai l'honneur de le lui réciter tout entier.

— Quoi! même les annonces?

— Fort exactement, et sans qu'il y manque un mot.

— M'en donnez-vous votre parole? reprit le marquis avec une gravité soudaine.

— Oui, monsieur, la crainte d'y manquer pourrait seule troubler ma mémoire.

— C'est que j'ai oublié de vous faire cette question hier: je ne vous demande pas votre serment de ne jamais répéter ce que vous allez entendre; je vous connais trop pour vous faire cette injure. J'ai répondu de vous, je vais vous mener dans un salon où se réuniront douze personnes; vous tiendrez note de ce que chacun dira.

Ne soyez pas inquiet, ce ne sera point une conversation confuse, chacun parlera à son tour, je ne veux pas dire avec ordre, ajouta le marquis en reprenant l'air fin

et léger qui lui était si naturel. Pendant que nous parlerons vous écrirez une vingtaine de pages; vous reviendrez ici avec moi, nous réduirons ces vingt pages à quatre. Ce sont ces quatre pages que vous me récitez demain matin au lieu de tout le numéro de *la Quotidienne*. Vous partirez aussitôt après; il faudra courir la poste comme un jeune homme qui voyage pour ses plaisirs. Votre but sera de n'être remarqué de personne. Vous arriverez auprès d'un grand personnage. Là, il vous faudra plus d'adresse. Il s'agit de tromper tout ce qui l'entoure; car parmi ses secrétaires, parmi ses domestiques, il y a des gens vendus à nos ennemis, et qui guettent nos agents au passage pour les intercepter.

Vous aurez une lettre de recommandation insignifiante.

Au moment où Son Excellence vous regardera, vous tirerez ma montre que voici et que je vous prête pour le voyage. Prenez-la sur vous, c'est toujours autant de fait, donnez-moi la vôtre.

Le duc lui-même daignera écrire sous votre dictée les quatre pages que vous aurez apprises par cœur.

Cela fait, mais non plus tôt, remarquez bien, vous pourrez, si Son Excellence vous interroge, raconter la séance à laquelle vous allez assister.

Ce qui vous empêchera de vous ennuyer le long du voyage, c'est qu'entre Paris et la résidence du ministre, il y a des gens qui ne demanderaient pas mieux que de tirer un coup de fusil à M. l'abbé Sorel. Alors sa mission est finie, et je vois un grand retard; car, mon cher, comment saurons-nous votre mort? Votre zèle ne peut pas aller jusqu'à nous en faire part.

Courez sur-le-champ acheter un habillement complet, reprit le marquis d'un air sérieux. Mettez-vous à la mode d'il y a deux ans. Il faut, ce soir, que vous ayez l'air peu soigné. En voyage, au contraire, vous serez comme à l'ordinaire. Cela vous surprend, votre méfiance devine? Oui, mon ami, un des vénérables personnages que vous allez entendre opiner est fort capable d'envoyer des renseignements, au moyen desquels on pourra bien vous donner au moins de l'opium, le soir, dans quelque bonne auberge où vous aurez demandé à souper.

— Il vaut mieux, dit Julien, faire trente lieues de plus et ne pas prendre la route directe. Il s'agit de Rome, je suppose...

Le marquis prit un air de hauteur et de mécontentement que Julien ne lui avait pas vu à ce point depuis Bray-le-Haut.

— C'est ce que vous saurez, monsieur, quand je jugerai à propos de vous le dire. Je n'aime pas les questions.

— Ceci n'en était pas une, reprit Julien avec effusion; je vous le jure, monsieur, je pensais tout haut, je cherchais dans mon esprit la route la plus sûre.

— Oui, il paraît que votre esprit était bien loin. N'oubliez jamais qu'un ambassadeur, et de votre âge encore, ne doit pas avoir l'air de forcer la confiance.

Julien fut très mortifié, il avait tort. Son amour-propre cherchait une excuse et ne la trouvait pas.

— Comprenez donc, ajouta M. de La Mole, que toujours on en appelle à son cœur quand on a fait quelque sottise.

Une heure après, Julien était dans l'antichambre du marquis avec une tournure subalterne, des habits antiques, une cravate d'un blanc douteux, et quelque chose de cuistre dans toute l'apparence.

En le voyant, le marquis éclata de rire, et alors seulement la justification de Julien fut complète.

Si ce jeune homme me trahit, se disait M. de La Mole, à qui se fier ? et cependant quand on agit il faut se fier à quelqu'un. Mon fils et ses brillants amis de même acabit ont du cœur, de la fidélité pour cent mille; s'il fallait se battre, ils périraient sur les marches du trône, ils savent tout... excepté ce dont on a besoin dans le moment. Du diable si je vois un d'entre eux qui puisse apprendre par cœur quatre pages et faire cent lieues sans être dépiqué. Norbert saurait se faire tuer comme ses aïeux, c'est aussi le mérite d'un conscrit...

Le marquis tomba dans une rêverie profonde : Et encore se faire tuer, dit-il avec un soupir, peut-être ce Sorel le saurait-il aussi bien que lui...

— Montons en voiture, dit le marquis comme pour chasser une idée importune.

— Monsieur, dit Julien, pendant qu'on m'arrangeait cet habit, j'ai appris par cœur la première page de *la Quotidienne* d'aujourd'hui.

Le marquis prit le journal, Julien récita sans se tromper d'un seul mot. Bon, dit le marquis, fort diplomate ce

soir-là; pendant ce temps ce jeune homme ne remarque pas les rues par lesquelles nous passons.

Ils arrivèrent dans un grand salon d'assez triste apparence, en partie boisé et en partie tendu de velours vert. Au milieu du salon, un laquais renfrogné achevait d'établir une grande table à manger, qu'il changea plus tard en table de travail, au moyen d'un immense tapis vert tout taché d'encre, dépouille de quelque ministère.

Le maître de la maison était un homme énorme, dont le nom ne fut point prononcé; Julien lui trouva la physionomie et l'éloquence d'un homme qui digère.

Sur un signe du marquis, Julien était resté au bas bout de la table. Pour se donner une contenance, il se mit à tailler des plumes. Il compta du coin de l'œil sept interlocuteurs, mais Julien ne les apercevait que par le dos. Deux lui parurent adresser la parole à M. de La Mole sur le ton de l'égalité, les autres semblaient plus ou moins respectueux.

Un nouveau personnage entra sans être annoncé. Ceci est singulier, pensa Julien, on n'annonce point dans ce salon. Est-ce que cette précaution serait prise en mon honneur? Tout le monde se leva pour recevoir le nouveau venu. Il portait la même décoration extrêmement distinguée que trois autres des personnes qui étaient déjà dans le salon. On parlait assez bas. Pour juger le nouveau venu, Julien en fut réduit à ce que pouvaient lui apprendre ses traits et sa tournure. Il était court et épais, haut en couleur, l'œil brillant et sans expression autre qu'une méchanceté de sanglier.

L'attention de Julien fut vivement distraite par l'arrivée presque immédiate d'un être tout différent. C'était un grand homme très maigre, et qui portait trois ou quatre gilets. Son œil était caressant, son geste poli.

C'est toute la physionomie du vieil évêque de Besançon, pensa Julien. Cet homme appartenait évidemment à l'Eglise, il n'annonçait pas plus de cinquante à cinquante-cinq ans, on ne pouvait pas avoir l'air plus paternel.

Le jeune évêque d'Agde¹ parut, il eut l'air fort étonné quand, faisant la revue des présents, ses yeux arrivèrent à Julien. Il ne lui avait pas adressé la parole depuis la cérémonie de Bray-le-Haut. Son regard surpris embarrassa et irrita Julien. Quoi donc! se disait celui-ci, connaître un homme me tournera-t-il toujours à malheur?

Tous ces grands seigneurs que je n'ai jamais vus ne m'intimident nullement, et le regard de ce jeune évêque me glace ! Il faut convenir que je suis un être bien singulier et bien malheureux.

Un petit homme extrêmement noir entra bientôt avec fracas, et se mit à parler dès la porte ; il avait le teint jaune et l'air un peu fou. Dès l'arrivée de ce parleur impitoyable, des groupes se formèrent, apparemment pour éviter l'ennui de l'écouter.

En s'éloignant de la cheminée, on se rapprochait du bas bout de la table, occupé par Julien. Sa contenance devenait de plus en plus embarrassée ; car enfin, quelque effort qu'il fît, il ne pouvait pas ne pas comprendre, et quelque peu d'expérience qu'il eût, il comprenait toute l'importance des choses dont on parlait sans aucun déguisement ; et combien les hauts personnages qu'il avait apparemment sous les yeux devaient tenir à ce qu'elles restassent secrètes !

Déjà, le plus lentement possible, Julien avait taillé une vingtaine de plumes ; cette ressource allait lui manquer. Il cherchait en vain un ordre dans les yeux de M. de La Mole ; le marquis l'avait oublié.

Ce que je fais est ridicule, se disait Julien en taillant ses plumes ; mais des gens à physionomie aussi médiocre, et chargés par d'autres ou par eux-mêmes d'aussi grands intérêts, doivent être fort susceptibles. Mon malheureux regard a quelque chose d'interrogatif et de peu respectueux, qui sans doute les piquerait. Si je baisse décidément les yeux, j'aurai l'air de faire collection de leurs paroles.

Son embarras était extrême, il entendait de singulières choses.

CHAPITRE XXII

LA DISCUSSION

La république — pour un, aujourd'hui, qui sacrifierait tout au bien public, il en est des milliers et des millions qui ne connaissent que leurs jouissances, leur vanité. On est considéré, à Paris, à cause de sa voiture et non à cause de sa vertu.

NAPOLÉON, *Mémorial*.

LE laquais entra précipitamment en disant : Monsieur le duc de ***.

— Taisez-vous, vous n'êtes qu'un sot, dit le duc en entrant. Il dit si bien ce mot, et avec tant de majesté, que, malgré lui, Julien pensa que savoir se fâcher contre un laquais était toute la science de ce grand personnage. Julien leva les yeux et les baissa aussitôt. Il avait si bien deviné la portée du nouvel arrivant, qu'il trembla que son regard ne fût une indiscretion.

Ce duc était un homme de cinquante ans, mis comme un dandy, et marchant par ressorts. Il avait la tête étroite, avec un grand nez, et un visage busqué et tout en avant; il eût été difficile d'avoir l'air plus noble et plus insignifiant¹. Son arrivée détermina l'ouverture de la séance.

Julien fut vivement interrompu dans ses observations physiognomoniques par la voix de M. de La Mole. — Je vous présente M. l'abbé Sorel, disait le marquis; il est doué d'une mémoire étonnante; il n'y a qu'une heure que je lui ai parlé de la mission dont il pouvait être honoré, et, afin de donner une preuve de sa mémoire, il a appris par cœur la première page de *la Quotidienne*.

— Ah! les nouvelles étrangères de ce pauvre N..., dit le maître de la maison. Il prit le journal avec empressement, et regardant Julien d'un air plaisant, à force de chercher à être important : — Parlez, Monsieur, lui dit-il.

Le silence était profond, tous les yeux fixés sur Julien; il récita si bien, qu'au bout de vingt lignes : Il suffit, dit le

duc. Le petit homme au regard de sanglier s'assit. Il était le président, car à peine en place, il montra à Julien une table de jeu, et lui fit signe de l'apporter auprès de lui. Julien s'y établit avec ce qu'il faut pour écrire. Il compta douze personnes assises autour du tapis vert.

— Monsieur Sorel, dit le duc, retirez-vous dans la pièce voisine, on vous fera appeler.

Le maître de la maison prit l'air fort inquiet : Les volets ne sont pas fermés, dit-il à demi bas à son voisin.

— Il est inutile de regarder par la fenêtre, cria-t-il sotte-ment à Julien. — Me voici fourré dans une conspiration tout au moins, pensa celui-ci. Heureusement, elle n'est pas de celles qui conduisent en place de Grève. Quand il y aurait du danger, je dois cela et plus encore au marquis. Heureux s'il m'était donné de réparer tout le chagrin que mes folies peuvent lui causer un jour !

Tout en pensant à ses folies et à son malheur, il regardait les lieux de façon à ne jamais les oublier. Il se souvint alors seulement qu'il n'avait point entendu le marquis dire au laquais le nom de la rue, et le marquis avait fait prendre un fiacre, ce qui ne lui arrivait jamais.

Longtemps Julien fut laissé à ses réflexions. Il était dans un salon tendu en velours rouge avec de larges galons d'or. Il y avait sur la console un grand crucifix en ivoire, et sur la cheminée, le livre *du Pape*, de M. de Maistre, doré sur tranches et magnifiquement relié. Julien l'ouvrit pour ne pas avoir l'air d'écouter. De moment en moment on parlait très haut dans la pièce voisine. Enfin, la porte s'ouvrit, on l'appela.

— Songez, Messieurs, disait le président, que de ce moment nous parlons devant le duc de ***. Monsieur, dit-il en montrant Julien, est un jeune lévite, dévoué à notre sainte cause, et qui redira facilement, à l'aide de sa mémoire étonnante, jusqu'à nos moindres discours.

La parole est à monsieur, dit-il en indiquant le personnage à l'air paternel, et qui portait trois ou quatre gilets. Julien trouva qu'il eût été plus naturel de nommer le monsieur aux gilets. Il prit du papier et écrivit beaucoup.

(Ici l'auteur eût voulu placer une page de points. Cela aura mauvaise grâce, dit l'éditeur, et pour un écrit aussi frivole, manquer de grâce, c'est mourir. — La politique, reprend l'auteur, est une pierre attachée au

cou de la littérature, et qui, en moins de six mois, la submerge. La politique au milieu des intérêts d'imagination, c'est un coup de pistolet au milieu d'un concert. Ce bruit est déchirant sans être énergique. Il ne s'accorde avec le son d'aucun instrument. Cette politique va offenser mortellement une moitié des lecteurs, et ennuyer l'autre qui l'a trouvée bien autrement spéciale et énergique dans le journal du matin... — Si vos personnages ne parlent pas politique, reprend l'éditeur, ce ne sont plus des Français de 1830, et votre livre n'est plus un miroir, comme vous en avez la prétention...)

Le procès-verbal de Julien avait vingt-six pages; voici un extrait bien pâle; car il a fallu, comme toujours, supprimer les ridicules dont l'excès eût semblé odieux ou peu vraisemblable (Voir *la Gazette des Tribunaux*).

L'homme aux gilets et à l'air paternel (c'était un évêque peut-être) souriait souvent, et alors ses yeux, entourés de paupières flottantes, prenaient un brillant singulier et une expression moins indécise que de coutume. Ce personnage, que l'on faisait parler le premier devant le duc (mais quel duc? se disait Julien), apparemment pour exposer les opinions et faire les fonctions d'avocat général, parut à Julien tomber dans l'incertitude et l'absence de conclusions décidées que l'on reproche souvent à ces magistrats. Dans le courant de la discussion, le duc alla même jusqu'à le lui reprocher.

Après plusieurs phrases de morale et d'indulgente philosophie, l'homme aux gilets dit :

— La noble Angleterre, guidée par un grand homme, l'immortel Pitt, a dépensé quarante milliards de francs pour contrarier la révolution. Si cette assemblée me permet d'aborder avec quelque franchise une idée triste, l'Angleterre ne comprit pas assez qu'avec un homme tel que Bonaparte, quand surtout on n'avait à lui opposer qu'une collection de bonnes intentions, il n'y avait de décisif que les moyens personnels...

— Ah! encore l'éloge de l'assassinat! dit le maître de la maison d'un air inquiet.

— Faites-nous grâce de vos homélies sentimentales, s'écria avec humeur le président; son œil de sanglier grilla d'un éclat féroce. Continuez, dit-il à l'homme aux billets. Les joues et le front du président devinrent pourpres.

— La noble Angleterre, reprit le rapporteur, est écrasée aujourd'hui, car chaque Anglais, avant de payer son pain, est obligé de payer l'intérêt de quarante milliards de francs qui furent employés contre les jacobins. Elle n'a plus de Pitt...

— Elle a le duc de Wellington, dit un personnage militaire qui prit l'air fort important.

— De grâce, silence, Messieurs, s'écria le président; si nous disputons encore, il aura été inutile de faire entrer M. Sorel.

— On sait que Monsieur a beaucoup d'idées, dit le duc d'un air piqué en regardant l'interrupteur, ancien général de Napoléon¹. Julien vit que ce mot faisait allusion à quelque chose de personnel et de fort offensant. Tout le monde sourit; le général transfuge parut outré de colère.

— Il n'y a plus de Pitt, Messieurs, reprit le rapporteur de l'air découragé d'un homme qui désespère de faire entendre raison à ceux qui l'écoutent. Y eût-il un nouveau Pitt en Angleterre, on ne mystifie pas deux fois une nation par les mêmes moyens...

— C'est pourquoi un général vainqueur, un Bonaparte, est désormais impossible en France, s'écria l'interrupteur militaire.

Pour cette fois, ni le président ni le duc n'osèrent se fâcher, quoique Julien crût lire dans leurs yeux qu'ils en avaient bonne envie. Ils baissèrent les yeux, et le duc se contenta de soupirer de façon à être entendu de tous.

Mais le rapporteur avait pris de l'humeur.

— On est pressé de me voir finir, dit-il avec feu et en laissant tout à fait de côté cette politesse souriante et ce langage plein de mesure que Julien croyait l'expression de son caractère : on est pressé de me voir finir; on ne me tient nul compte des efforts que je fais pour n'offenser les oreilles de personne, de quelque longueur qu'elles puissent être. Eh bien, Messieurs, je serai bref.

Et je vous dirai en paroles bien vulgaires : l'Angleterre n'a plus un sou au service de la bonne cause. Pitt lui-même reviendrait, qu'avec tout son génie il ne parviendrait pas à mystifier les petits propriétaires anglais, car ils savent que la brève campagne de Waterloo leur a coûté, à elle seule, un milliard de francs. Puisque l'on veut des phrases nettes, ajouta le rapporteur en s'ani-

mant de plus en plus, je vous dirai : *Aidez-vous vous-mêmes*¹, car l'Angleterre n'a pas une guinée à votre service, et quand l'Angleterre ne paye pas, l'Autriche, la Russie, la Prusse, qui n'ont que du courage et pas d'argent, ne peuvent faire contre la France plus d'une campagne ou deux.

L'on peut espérer que les jeunes soldats rassemblés par le jacobinisme seront battus à la première campagne, à la seconde peut-être; mais à la troisième, dussé-je passer pour un révolutionnaire à vos yeux prévenus, à la troisième vous aurez les soldats de 1794, qui n'étaient plus les paysans enrégimentés de 1792.

Ici l'interruption partit de trois ou quatre points à la fois.

— Monsieur, dit le président à Julien, allez mettre au net dans la pièce voisine le commencement de procès-verbal que vous avez écrit. Julien sortit à son grand regret. Le rapporteur venait d'aborder des probabilités qui faisaient le sujet de ses méditations habituelles.

Ils ont peur que je ne me moque d'eux, pensa-t-il. Quand on le rappela, M. de La Mole disait, avec un sérieux qui, pour Julien qui le connaissait, semblait bien plaisant :

— ... Oui, Messieurs, c'est surtout de ce malheureux peuple qu'on peut dire :

Sera-t-il dieu, table ou cuvette ?

Il sera dieu ! s'écrie le fabuliste. C'est à vous, Messieurs, que semble appartenir ce mot si noble et si profond. Agissez par vous-mêmes, et la noble France réparaitra telle à peu près que nos aïeux l'avaient faite et que nos regards l'ont encore vue avant la mort de Louis XVI.

L'Angleterre, ses nobles lords du moins, exècre autant que nous l'ignoble jacobinisme : sans l'or anglais, l'Autriche, la Russie, la Prusse ne peuvent livrer que deux ou trois batailles. Cela suffira-t-il pour amener une heureuse occupation, comme celle que M. de Richelieu gaspilla si bêtement en 1817 ? Je ne le crois pas.

Ici il y eut interruption, mais étouffée par les *chut* de tout le monde. Elle partait encore de l'ancien général impérial, qui désirait le cordon bleu, et voulait marquer parmi les rédacteurs de la note secrète.

Je ne le crois pas, reprit M. de La Mole après le

tumulte. Il insista sur le *Je*, avec une insolence qui charma Julien. Voilà du bien joué, se disait-il tout en faisant voler sa plume presque aussi vite que la parole du marquis. Avec un mot bien dit, M. de La Mole anéantit les vingt campagnes de ce transfuge.

Ce n'est pas à l'étranger tout seul, continua le marquis du ton le plus mesuré, que nous pouvons devoir une nouvelle occupation militaire. Toute cette jeunesse qui fait des articles incendiaires dans *le Globe* vous donnera trois ou quatre mille jeunes capitaines, parmi lesquels peut se trouver un Kléber, un Hoche, un Jourdan, un Pichegru, mais moins bien intentionné.

— Nous n'avons pas su lui faire de la gloire, dit le président, il fallait le maintenir immortel.

Il faut enfin qu'il y ait en France deux partis, reprit M. de La Mole, mais deux partis, non pas seulement de nom, deux partis bien nets, bien tranchés. Sachons qui il faut écraser. D'un côté les journalistes, les électeurs, l'opinion, en un mot; la jeunesse et tout ce qui l'admire. Pendant qu'elle s'étourdit du bruit de ses vaines paroles, nous, nous avons l'avantage certain de consommer le budget.

Ici encore interruption.

— Vous, Monsieur, dit M. de La Mole à l'interrupteur avec une hauteur et une aisance admirables, vous ne consommez pas, si le mot vous choque, vous dévorez quarante mille francs portés au budget de l'État et quatre-vingt mille que vous recevez de la liste civile.

Eh bien, Monsieur, puisque vous m'y forcez, je vous prends hardiment pour exemple. Comme vos nobles aïeux qui suivirent saint Louis à la croisade, vous devriez, pour ces cent vingt mille francs, nous montrer au moins un régiment, une compagnie, que dis-je! une demi-compagnie, ne fût-elle que de cinquante hommes prêts à combattre, et dévoués à la bonne cause, à la vie et à la mort. Vous n'avez que des laquais qui, en cas de révolte, vous feraient peur à vous-même.

Le trône, l'autel, la noblesse peuvent périr demain, Messieurs, tant que vous n'aurez pas créé dans chaque département une force de cinq cents hommes *dévoués*; mais je dis dévoués, non seulement avec toute la bravoure française, mais aussi avec la constance espagnole.

La moitié de cette troupe devra se composer de nos

enfants, de nos neveux, de vrais gentilshommes enfin. Chacun d'eux aura à ses côtés, non pas un petit bourgeois bavard, prêt à arborer la cocarde tricolore si 1815 se présente de nouveau, mais un bon paysan simple et franc comme Cathelineau; notre gentilhomme l'aura endoctriné, ce sera son frère de lait s'il se peut. Que chacun de nous sacrifie le *cinquième* de son revenu pour former cette petite troupe dévouée de cinq cents hommes par département. Alors vous pourrez compter sur une occupation étrangère. Jamais le soldat étranger ne pénétrera jusqu'à Dijon seulement, s'il n'est sûr de trouver cinq cents soldats amis dans chaque département¹.

Les rois étrangers ne vous écouteront que quand vous leur annoncerez vingt mille gentilshommes prêts à saisir les armes pour leur ouvrir les portes de la France. Ce service est pénible, direz-vous; Messieurs, notre tête est à ce prix. Entre la liberté de la presse et notre existence comme gentilshommes, il y a guerre à mort. Devenez des manufacturiers, des paysans, ou prenez votre fusil. Soyez timides si vous voulez, mais ne soyez pas stupides; ouvrez les yeux.

Formez vos bataillons, vous dirai-je avec la chanson des jacobins; alors il se trouvera quelque noble GUSTAVE-ADOLPHE, qui, touché du péril imminent du principe monarchique, s'élancera à trois cents lieues de son pays, et fera pour vous ce que Gustave fit pour les princes protestants. Voulez-vous continuer à parler sans agir? Dans cinquante ans il n'y aura plus en Europe que des présidents de la république, et pas un roi. Et avec ces trois lettres R, O, I, s'en vont les prêtres et les gentilshommes. Je ne vois plus que des *candidats* faisant la cour à des *majorités* crottées.

Vous avez beau dire que la France n'a pas en ce moment un général accrédité, connu et aimé de tous, que l'armée n'est organisée que dans l'intérêt du trône et de l'autel, qu'on lui a ôté tous les vieux troupiers, tandis que chacun des régiments prussiens et autrichiens compte cinquante sous-officiers qui ont vu le feu.

Deux cent mille jeunes gens appartenant à la petite bourgeoisie sont amoureux de la guerre...

— Trêve de vérités désagréables, dit d'un ton suffisant un grave personnage, apparemment fort avant dans les dignités ecclésiastiques, car M. de La Mole sourit

agréablement au lieu de se fâcher, ce qui fut un grand signe pour Julien.

Trêve de vérités désagréables, résumons-nous, Messieurs : l'homme à qui il est question de couper une jambe gangrenée serait mal venu de dire à son chirurgien : cette jambe malade est fort saine. Passez-moi l'expression, Messieurs, le noble duc de *** est notre chirurgien¹.

Voilà enfin le grand mot prononcé, pensa Julien; c'est vers le... que je galoperai cette nuit.

CHAPITRE XXIII

LE CLERGÉ, LES BOIS, LA LIBERTÉ

La première loi de tout être, c'est de se conserver, c'est de vivre. Vous semez de la ciguë et prétendez voir mûrir des épis!

MACHIAVEL.

LE grave personnage continuait; on voyait qu'il savait; il exposait avec une éloquence douce et modérée, qui plut infiniment à Julien, ces grandes vérités :

1^o L'Angleterre n'a pas une guinée à notre service; l'économie et Hume y sont à la mode. Les *Saints* même ne nous donneront pas d'argent, et M. Brougham se moquera de nous.

2^o Impossible d'obtenir plus de deux campagnes des rois de l'Europe, sans l'or anglais; et deux campagnes ne suffiront pas contre la petite bourgeoisie.

3^o Nécessité de former un parti armé en France, sans quoi le principe monarchique d'Europe ne hasarderait pas même ces deux campagnes.

Le quatrième point que j'ose vous proposer comme évident est celui-ci :

Impossibilité de former un parti armé en France sans le clergé. Je vous le dis hardiment, parce que je vais vous le prouver, Messieurs. Il faut tout donner au clergé.

1^o Parce que s'occupant de son affaire nuit et jour, et guidé par des hommes de haute capacité établis loin des orages à trois cents lieues de vos frontières...

— Ah! Rome, Rome! s'écria le maître de la maison...

— Oui, Monsieur, *Rome* ! reprit le cardinal avec fierté. Quelles que soient les plaisanteries plus ou moins ingénieuses qui furent à la mode quand vous étiez jeune, je dirai hautement, en 1830, que le clergé, guidé par Rome, parle seul au petit peuple.

Cinquante mille prêtres répètent les mêmes paroles au jour indiqué par les chefs, et le peuple, qui, après tout, fournit les soldats, sera plus touché de la voix de ses prêtres que de tous les petits vers du monde... (Cette personnalité excita des murmures.)

Le clergé a un génie supérieur au vôtre, reprit le cardinal en haussant la voix; tous les pas que vous avez faits vers ce point capital, *avoir en France un parti armé*, ont été faits par nous. Ici parurent des faits... Qui a envoyé quatre-vingt mille fusils en Vendée?... etc., etc.

Tant que le clergé n'a pas ses bois¹, il ne tient rien. A la première guerre, le ministre des finances écrit à ses agents qu'il n'y a plus d'argent que pour les curés. Au fond, la France ne croit pas, et elle aime la guerre. Qui que ce soit qui la lui donne, il sera doublement populaire, car faire la guerre, c'est affamer les jésuites, pour parler comme le vulgaire; faire la guerre, c'est délivrer ces monstres d'orgueil, les Français, de la menace de l'intervention étrangère.

Le cardinal était écouté avec faveur... Il faudrait, dit-il, que M. de Nerval quittât le ministère, son nom irrite inutilement.

A ce mot, tout le monde se leva et parla à la fois. On va me renvoyer encore, pensa Julien; mais le sage président lui-même avait oublié la présence et l'existence de Julien.

Tous les yeux cherchaient un homme que Julien reconnut. C'était M. de Nerval, le premier ministre, qu'il avait aperçu au bal de M. le duc de Retz.

Le désordre fut à son comble, comme disent les journaux en parlant de la Chambre. Au bout d'un gros quart d'heure le silence se rétablit un peu.

Alors M. de Nerval se leva, et, prenant le ton d'un apôtre :

— Je ne vous affirmerai point, dit-il d'une voix singulière, que je ne tiens pas au ministère.

Il m'est démontré, Messieurs, que mon nom double les

forces des jacobins en décidant contre nous beaucoup de modérés. Je me retirerais donc volontiers; mais les voies du Seigneur sont visibles à un petit nombre; mais, ajouta-t-il en regardant fixement le cardinal, j'ai une mission; le ciel m'a dit : Tu porteras ta tête sur un échafaud, ou tu rétabliras la monarchie en France, et réduiras les Chambres à ce qu'était le parlement sous Louis XV, et cela, Messieurs, *je le ferai*.

Il se tut, se rassit, et il y eut un grand silence.

Voilà un bon acteur, pensa Julien. Il se trompait, toujours comme à l'ordinaire, en supposant trop d'esprit aux gens. Animé par les débats d'une soirée aussi vive, et surtout par la sincérité de la discussion, dans ce moment M. de Nerval croyait à sa mission. Avec un grand courage, cet homme n'avait pas de sens¹.

Minuit sonna pendant le silence qui suivit le beau mot : *je le ferai*. Julien trouva que le son de la pendule avait quelque chose d'imposant et de funèbre. Il était ému.

La discussion reprit bientôt avec une énergie croissante et surtout une incroyable naïveté. Ces gens-ci me feront empoisonner, pensait Julien dans de certains moments. Comment dit-on de telles choses devant un plébéien ?

Deux heures sonnaient que l'on parlait encore. Le maître de la maison dormait depuis longtemps; M. de La Mole fut obligé de sonner pour faire renouveler les bougies. M. de Nerval, le ministre, était sorti à une heure trois quarts, non sans avoir souvent étudié la figure de Julien dans une glace que le ministre avait à ses côtés. Son départ avait paru mettre à l'aise tout le monde.

Pendant qu'on renouvelait les bougies, — Dieu sait ce que cet homme va dire au roi ! dit tout bas à son voisin l'homme aux gilets. Il peut nous donner bien des ridicules et gêner notre avenir.

Il faut convenir qu'il y a chez lui suffisance bien rare, et même effronterie, à se présenter ici. Il y paraissait avant d'arriver au ministère; mais le portefeuille change tout, noie tous les intérêts d'un homme, il eût dû le sentir.

A peine le ministre sorti, le général de Bonaparte avait fermé les yeux. En ce moment il parla de sa santé, de ses blessures, consulta sa montre, et s'en alla.

— Je parierais, dit l'homme aux gilets, que le général court après le ministre; il va s'excuser de s'être trouvé ici, et prétendre qu'il nous mène.

Quand les domestiques à demi endormis eurent terminé le renouvellement des bougies :

— Délibérons enfin, Messieurs, dit le président, n'essayons plus de nous persuader les uns les autres. Songeons à la teneur de la note qui dans quarante-huit heures sera sous les yeux de nos amis du dehors. On a parlé des ministres. Nous pouvons le dire maintenant que M. de Nerval nous a quittés, que nous importent les ministres ? Nous les ferons vouloir.

Le cardinal approuva par un sourire fin.

— Rien de plus facile, ce me semble, que de résumer notre position, dit le jeune évêque d'Agde avec le feu concentré et contraint du fanatisme le plus exalté. Jusque-là il avait gardé le silence; son œil que Julien avait observé, d'abord doux et calme, s'était enflammé après la première heure de discussion. Maintenant son âme débordait comme la lave du Vésuve.

— De 1806 à 1814, l'Angleterre n'a eu qu'un tort, dit-il, c'est de ne pas agir directement et personnellement sur Napoléon. Dès que cet homme eut fait des ducs et des chambellans, dès qu'il eut rétabli le trône, la mission que Dieu lui avait confiée était finie; il n'était plus bon qu'à immoler. Les saintes Écritures nous enseignent en plus d'un endroit la manière d'en finir avec les tyrans. (Ici il y eut plusieurs citations latines.)

Aujourd'hui, Messieurs, ce n'est plus un homme qu'il faut immoler, c'est Paris. Toute la France copie Paris. A quoi bon armer vos cinq cents hommes par département ? Entreprise hasardeuse et qui n'en finira pas. A quoi bon mêler la France à la chose qui est personnelle à Paris ? Paris seul avec ses journaux et ses salons a fait le mal; que la nouvelle Babylone périclisse.

Entre l'autel et Paris, il faut en finir. Cette catastrophe est même dans les intérêts mondains du trône. Pourquoi Paris n'a-t-il pas osé souffler, sous Bonaparte ? Demandez-le au canon de Saint-Roch...

.

Ce ne fut qu'à trois heures du matin que Julien sortit avec M. de La Mole.

Le marquis était honteux et fatigué. Pour la première fois, en parlant à Julien, il y eut de la prière dans son accent. Il lui demandait sa parole de ne jamais révéler les

excès de zèle, ce fut son mot, dont le hasard venait de le rendre témoin. N'en parlez à notre ami de l'étranger que s'il insiste sérieusement pour connaître nos jeunes fous. Que leur importe que l'État soit renversé ? Ils seront cardinaux, et se réfugieront à Rome. Nous, dans nos châteaux, nous serons massacrés par les paysans.

La note secrète que le marquis rédigea d'après le grand procès-verbal de vingt-six pages, écrit par Julien, ne fut prête qu'à quatre heures trois quarts.

— Je suis fatigué à la mort, dit le marquis, et on le voit bien à cette note, qui manque de netteté vers la fin ; j'en suis plus mécontent que d'aucune chose que j'aie faite en ma vie. Tenez, mon ami, ajouta-t-il, allez vous reposer quelques heures, et de peur qu'on ne vous enlève, moi je vais vous enfermer à clef dans votre chambre.

Le lendemain, le marquis conduisit Julien à un château isolé assez éloigné de Paris. Là se trouvèrent des hôtes singuliers, que Julien jugea être prêtres. On lui remit un passeport qui portait un nom supposé, mais indiquait enfin le véritable but du voyage qu'il avait toujours feint d'ignorer. Il monta seul dans une calèche.

Le marquis n'avait aucune inquiétude sur sa mémoire. Julien lui avait récité plusieurs fois la note secrète, mais il craignait fort qu'il ne fût intercepté.

— Surtout n'ayez l'air que d'un fat qui voyage pour tuer le temps, lui dit-il avec amitié, au moment où il quittait le salon. Il y avait peut-être plus d'un faux frère dans notre assemblée d'hier soir.

Le voyage fut rapide et fort triste. A peine Julien avait-il été hors de la vue du marquis qu'il avait oublié et la note secrète et la mission pour ne songer qu'aux mépris de Mathilde.

Dans un village à quelques lieues au delà de Metz, le maître de poste vint lui dire qu'il n'y avait pas de chevaux. Il était dix heures du soir ; Julien, fort contrarié, demanda à souper. Il se promena devant la porte et insensiblement, sans qu'il y parût, passa dans la cour des écuries. Il n'y vit pas de chevaux.

L'air de cet homme était pourtant singulier, se disait Julien ; son œil grossier m'examinait.

Il commençait, comme on voit, à ne pas croire exactement tout ce qu'on lui disait. Il songeait à s'échapper après souper, et pour apprendre toujours quelque chose

sur le pays, il quitta sa chambre pour aller se chauffer au feu de la cuisine. Quelle ne fut pas sa joie d'y trouver il signor Géronimo, le célèbre chanteur !

Établi dans un fauteuil qu'il avait fait apporter près du feu, le Napolitain gémissait tout haut et parlait plus, à lui tout seul, que les vingt paysans allemands qui l'entouraient ébahis.

— Ces gens-ci me ruinent, cria-t-il à Julien, j'ai promis de chanter demain à Mayence. Sept princes souverains sont accourus pour m'entendre. Mais allons prendre l'air, ajouta-t-il d'un air significatif.

Quand il fut à cent pas sur la route, et hors de la possibilité d'être entendu :

— Savez-vous de quoi il retourne ? dit-il à Julien ; ce maître de poste est un fripon. Tout en me promenant, j'ai donné vingt sous à un petit polisson qui m'a tout dit. Il y a plus de douze chevaux dans une écurie à l'autre extrémité du village. On veut retarder quelque courrier.

— Vraiment ? dit Julien d'un air innocent.

Ce n'était pas le tout que de découvrir la fraude, il fallait partir : c'est à quoi Géronimo et son ami ne purent réussir. Attendons le jour, dit enfin le chanteur, on se méfie de nous. C'est peut-être à vous ou à moi qu'on en veut. Demain matin nous commandons un bon déjeuner ; pendant qu'on le prépare nous allons promener, nous nous échappons, nous louons des chevaux et gagnons la poste prochaine.

— Et vos effets ? dit Julien, qui pensait que peut-être Géronimo lui-même pouvait être envoyé pour l'intercepter. Il fallut souper et se coucher. Julien était encore dans le premier sommeil quand il fut réveillé en sursaut par la voix de deux personnes qui parlaient dans sa chambre, sans trop se gêner.

Il reconnut le maître de poste, armé d'une lanterne sourde. La lumière était dirigée vers le coffre de la calèche que Julien avait fait montrer dans sa chambre. A côté du maître de poste était un homme qui fouillait tranquillement dans le coffre ouvert. Julien ne distinguait que les manches de son habit, qui étaient noires et fort serrées.

C'est une soutane, se dit-il, et il saisit doucement de petits pistolets qu'il avait placés sous son oreiller.

— Ne craignez pas qu'il se réveille, monsieur le curé,

disait le maître de poste. Le vin qu'on lui a servi était de celui que vous avez préparé vous-même.

— Je ne trouve aucune trace de papiers, répondait le curé. Beaucoup de linge, d'essences, de pommades, de futilités; c'est un jeune homme du siècle, occupé de ses plaisirs. L'émissaire sera plutôt l'autre, qui affecte de parler avec un accent italien.

Ces gens se rapprochèrent de Julien pour fouiller dans les poches de son habit de voyage. Il était bien tenté de les tuer comme voleurs. Rien de moins dangereux pour les suites. Il en eut bonne envie... Je ne serais qu'un sot, se dit-il, je compromettrais ma mission. Son habit fouillé, ce n'est pas là un diplomate, dit le prêtre : il s'éloigna et fit bien.

S'il me touche dans mon lit, malheur à lui! se disait Julien; il peut fort bien venir me poignarder, et c'est ce que je ne souffrirai pas.

Le curé tourna la tête, Julien ouvrait les yeux à demi; quel ne fut pas son étonnement! c'était l'abbé Castanède! En effet, quoique les deux personnes voulussent parler assez bas, il lui avait semblé, dès l'abord, reconnaître une des voix. Julien fut saisi d'une envie démesurée de purger la terre d'un de ses plus lâches coquins.

Mais ma mission! se dit-il.

Le curé et son acolyte sortirent. Un quart d'heure après, Julien fit semblant de s'éveiller. Il appela et réveilla toute la maison.

— Je suis empoisonné, s'écriait-il, je souffre horriblement! Il voulait un prétexte pour aller au secours de Géronimo. Il le trouva à demi asphyxié par le laudanum contenu dans le vin.

Julien, craignant quelque plaisanterie de ce genre, avait soupé avec du chocolat apporté de Paris. Il ne put venir à bout de réveiller assez Géronimo pour le décider à partir.

— On me donnerait tout le royaume de Naples, disait le chanteur, que je ne renoncerais pas en ce moment à la volupté de dormir.

— Mais les sept princes souverains!

— Qu'ils attendent.

Julien partit seul et arriva sans autre incident auprès du grand personnage. Il perdit toute une matinée à solliciter en vain une audience. Par bonheur, vers les quatre

heures, le duc voulut prendre l'air. Julien le vit sortir à pied, il n'hésita pas à l'approcher et à lui demander l'aumône. Arrivé à deux pas du grand personnage, il tira la montre du marquis de La Mole, et la montra avec affectation. *Suivez-moi de loin*, lui dit-on sans le regarder.

A un quart de lieue de là, le duc entra brusquement dans un petit *Café-haus*. Ce fut dans une chambre de cette auberge du dernier ordre que Julien eut l'honneur de réciter au duc ses quatre pages. Quand il eut fini : *Recommencez et allez plus lentement*, lui dit-on.

Le prince prit des notes. *Gagnez à pied la poste voisine. Abandonnez ici vos effets et votre calèche. Allez à Strasbourg comme vous pourrez, et le vingt-deux du mois* (on était au dix) *trouvez-vous à midi et demi dans ce même Café-haus. N'en sortez que dans une demi-heure. Silence !*

Telles furent les seules paroles que Julien entendit. Elles suffirent pour le pénétrer de la plus haute admiration. C'est ainsi, pensa-t-il, qu'on traite les affaires ; que dirait ce grand homme d'État s'il entendait les bavards passionnés d'il y a trois jours ?

Julien en mit deux à gagner Strasbourg, il lui semblait qu'il n'avait rien à y faire. Il prit un grand détour. Si ce diable d'abbé Castanède m'a reconnu, il n'est pas homme à perdre facilement ma trace... Et quel plaisir pour lui de se moquer de moi, et de faire échouer ma mission !

L'abbé Castanède, chef de la police de la congrégation sur toute la frontière du nord, ne l'avait heureusement pas reconnu. Et les jésuites de Strasbourg, quoique très zélés, ne songèrent nullement à observer Julien, qui avec sa croix et sa redingote bleue, avait l'air d'un jeune militaire fort occupé de sa personne.

CHAPITRE XXIV

STRASBOURG

Fascination ! tu as de l'amour toute son énergie, toute sa puissance d'éprouver le malheur. Ses plaisirs enchanteurs, ses douces jouissances sont seuls au-delà de ta sphère. Je ne pouvais pas dire en la voyant dormir : elle est toute à moi, avec sa beauté d'ange et ses douces faiblesses ! La voilà livrée à ma puissance, telle que le ciel la fit dans sa miséricorde pour enchanter un cœur d'homme.

Ode de SCHILLER. ..

FORCÉ de passer huit jours à Strasbourg, Julien cherchait à se distraire par des idées de gloire militaire et de dévouement à la patrie. Était-il donc amoureux ? Il n'en savait rien, il trouvait seulement dans son âme bourrelée Mathilde maîtresse absolue de son bonheur comme de son imagination. Il avait besoin de toute l'énergie de son caractère pour se maintenir au-dessus du désespoir. Penser à ce qui n'avait pas quelque rapport à mademoiselle de La Mole était hors de sa puissance. L'ambition, les simples succès de vanité le distrayaient autrefois des sentiments que madame de Rênal lui avait inspirés. Mathilde avait tout absorbé ; il la trouvait partout dans l'avenir.

De toutes parts, dans cet avenir, Julien voyait le manque de succès. Cet être que l'on a vu à Verrières si rempli de présomption, si orgueilleux, était tombé dans un excès de modestie ridicule.

Trois jours auparavant il eût tué avec plaisir l'abbé Castanède, et si, à Strasbourg, un enfant se fût pris de querelle avec lui, il eût donné raison à l'enfant. En repensant aux adversaires, aux ennemis qu'il avait rencontrés dans sa vie, il trouvait toujours que lui, Julien, avait eu tort.

C'est qu'il avait maintenant pour implacable ennemie

cette imagination puissante, autrefois sans cesse employée à lui peindre dans l'avenir des succès si brillants.

La solitude absolue de la vie de voyageur augmentait l'empire de cette noire imagination. Quel trésor n'eût pas été un ami ! Mais, se disait Julien, est-il donc un cœur qui batte pour moi ? Et quand j'aurais un ami, l'honneur ne me commande-t-il pas un silence éternel ?

Il se promenait à cheval tristement dans les environs de Kehl ; c'est un bourg sur le bord du Rhin, immortalisé par Desaix et Gouvion Saint-Cyr. Un paysan allemand lui montrait les petits ruisseaux, les chemins, les îlots du Rhin auxquels le courage de ces grands généraux a fait un nom. Julien, conduisant son cheval de la main gauche, tenait déployée de la droite la superbe carte qui orne les *Mémoires* du maréchal de Saint-Cyr. Une exclamation de gaité lui fit lever la tête.

C'était le prince Korasoff, cet ami de Londres qui lui avait dévoilé quelques mois auparavant les premières règles de la haute fatuité. Fidèle à ce grand art, Korasoff, arrivé de la veille à Strasbourg, depuis une heure à Kehl, et qui de la vie n'avait lu une ligne sur le siège de 1796, se mit à tout expliquer à Julien. Le paysan allemand le regardait étonné ; car il savait assez de français pour distinguer les énormes bévues dans lesquelles tombait le prince. Julien était à mille lieues des idées du paysan, il regardait avec étonnement ce beau jeune homme, il admirait sa grâce à monter à cheval.

L'heureux caractère ! se disait-il. Comme son pantalon va bien ; avec quelle élégance sont coupés ses cheveux ! Hélas ! si j'eusse été ainsi, peut-être qu'après m'avoir aimé trois jours, elle ne m'eût pas pris en aversion.

Quand le prince eut fini son siège de Kehl : — Vous avez la mine d'un trappiste, dit-il à Julien, vous outrez le principe de la gravité que je vous ai donné à Londres. L'air triste ne peut être de bon ton ; c'est l'air ennuyé qu'il faut. Si vous êtes triste, c'est donc quelque chose qui vous manque, quelque chose qui ne vous a pas réussi.

C'est montrer soi inférieur. Êtes-vous ennuyé, au contraire, c'est ce qui a essayé vainement de vous plaire qui est inférieur. Comprenez donc, mon cher, combien la méprise est grave.

Julien jeta un écu au paysan qui les écoutait bouche bée.

— Bien, dit le prince, il y a de la grâce, un noble dédain! fort bien! Et il mit son cheval au galop. Julien le suivit, rempli d'une admiration stupide.

Ah! si j'eusse été ainsi, elle ne m'eût pas préféré Croisenois! Plus sa raison était choquée des ridicules du prince, plus il se méprisait de ne pas les admirer, et s'estimait malheureux de ne pas les avoir. Le dégoût de soi-même ne peut aller plus loin.

Le prince le trouvant décidément triste : — Ah ça, mon cher, lui dit-il en rentrant à Strasbourg¹, avez-vous perdu tout votre argent, ou seriez-vous amoureux de quelque petite actrice ?

Les Russes copient les mœurs françaises, mais toujours à cinquante ans de distance. Ils en sont maintenant au siècle de Louis XV.

Ces plaisanteries sur l'amour mirent des larmes dans les yeux de Julien : Pourquoi ne consulterais-je pas cet homme si aimable ? se dit-il tout à coup.

— Eh bien oui, mon cher, dit-il au prince, vous me voyez à Strasbourg fort amoureux et même délaissé. Une femme charmante, qui habite une ville voisine, m'a planté là après trois jours de passion, et ce changement me tue.

Il peignit au prince, sous des noms supposés, les actions et le caractère de Mathilde.

— N'achevez pas, dit Korasoff : pour vous donner confiance en votre médecin, je vais terminer la confidence. Le mari de cette jeune femme jouit d'une fortune énorme ou bien plutôt elle appartient, elle, à la plus haute noblesse du pays. Il faut qu'elle soit fière de quelque chose.

Julien fit un signe de tête, il n'avait plus le courage de parler.

— Fort bien, dit le prince, voici trois drogues assez amères que vous allez prendre sans délai :

1^o Voir tous les jours madame..., comment l'appeliez-vous ?

— Madame de Dubois.

— Quel nom! dit le prince en éclatant de rire; mais pardon, il est sublime pour vous. Il s'agit de voir chaque jour madame de Dubois; n'allez pas surtout paraître à ses yeux froid et piqué; rappelez-vous le grand principe de votre siècle : soyez le contraire de ce à quoi l'on

s'attend. Montrez-vous précisément tel que vous étiez huit jours avant d'être honoré de ses bontés...

— Ah! j'étais tranquille alors, s'écria Julien avec désespoir, je croyais la prendre en pitié...

— Le papillon se brûle à la chandelle, continua le prince, comparaison vieille comme le monde.

1^o Vous la verrez tous les jours;

2^o Vous ferez la cour à une femme de sa société, mais sans vous donner les apparences de la passion, entendez-vous ? Je ne vous le cache pas, votre rôle est difficile; vous jouez la comédie, et si l'on devine que vous la jouez, vous êtes perdu.

— Elle a tant d'esprit, et moi si peu! Je suis perdu, dit Julien tristement.

— Non, vous êtes seulement plus amoureux que je ne le croyais. Madame de Dubois est profondément occupée d'elle-même, comme toutes les femmes qui ont reçu du ciel ou trop de noblesse ou trop d'argent. Elle se regarde au lieu de vous regarder, donc elle ne vous connaît pas. Pendant les deux ou trois accès d'amour qu'elle s'est donnés en votre faveur, à grand effort d'imagination, elle voyait en vous le héros qu'elle avait rêvé, et non pas ce que vous êtes réellement...

Mais que diable, ce sont là les éléments, mon cher Sorel, êtes-vous tout-à-fait un écolier ?...

Parbleu! entrons dans ce magasin; voilà un col noir charmant, on le dirait fait pour John Anderson, de Burlington-Street; faites-moi le plaisir de le prendre, et de jeter bien loin cette ignoble corde noire que vous avez au cou.

Ah çà, continua le prince en sortant de la boutique du premier passementier de Strasbourg, quelle est la société de madame de Dubois ? Grand Dieu! quel nom! Ne vous fâchez pas, mon cher Sorel, c'est plus fort que moi... A qui ferez-vous la cour ?

— A une prude par excellence, fille d'un marchand de bas immensément riche. Elle a les plus beaux yeux du monde, et qui me plaisent infiniment; elle tient sans doute le premier rang dans le pays; mais au milieu de toutes ses grandeurs, elle rougit au point de se déconcerter si quelqu'un vient à parler de commerce et de boutique. Et par malheur, son père était l'un des marchands les plus connus à Strasbourg.

— Ainsi, si l'on parle d'*industrie*, dit le prince en riant, vous êtes sûr que votre belle songe à elle et non pas à vous. Ce ridicule est divin et fort utile, il vous empêchera d'avoir le moindre moment de folie auprès de ses beaux yeux. Le succès est certain.

Julien songeait à madame la maréchale de Fervaques qui venait beaucoup à l'hôtel de La Mole. C'était une belle étrangère qui avait épousé le maréchal un an avant sa mort. Toute sa vie semblait n'avoir d'autre objet que de faire oublier qu'elle était la fille d'un *industriel*, et pour être quelque chose à Paris elle s'était mise à la tête de la vertu.

Julien admirait sincèrement le prince : que n'eût-il pas donné pour avoir ses ridicules ! La conversation entre les deux amis fut infinie ; Korasoff était ravi : jamais un Français ne l'avait écouté aussi longtemps. Ainsi, j'en suis enfin venu, se disait le prince charmé, à me faire écouter en donnant des leçons à mes maîtres !

— Nous sommes bien d'accord, répétait-il à Julien pour la dixième fois, pas l'ombre de passion quand vous parlerez à la jeune beauté, fille du marchand de bas de Strasbourg, en présence de madame de Dubois. Au contraire, passion brûlante en écrivant. Lire une lettre d'amour bien écrite est le souverain plaisir pour une prude ; c'est un moment de relâche. Elle ne joue pas la comédie, elle ose écouter son cœur ; donc deux lettres par jour.

— Jamais, jamais ! dit Julien découragé ; je me ferais plutôt piler dans un mortier que de composer trois phrases ; je suis un cadavre, mon cher, n'espérez plus rien de moi. Laissez-moi mourir au bord de la route.

— Et qui vous parle de composer des phrases ? J'ai dans mon nécessaire six volumes de lettres d'amour manuscrites. Il y en a pour tous les caractères de femme, j'en ai pour la plus haute vertu. Est-ce que Kalisky n'a pas fait la cour à Richemond-la-Terrasse, vous savez, à trois lieues de Londres, à la plus jolie quakeresse de toute l'Angleterre ?

Julien était moins malheureux quand il quitta son ami à deux heures du matin.

Le lendemain le prince fit appeler un copiste, et deux jours après Julien eut cinquante-trois lettres d'amour bien numérotées, destinées à la vertu la plus sublime et la plus triste.

— Il n'y en a pas cinquante-quatre, dit le prince, parce que Kalisky se fit éconduire; mais que vous importe d'être maltraité par la fille du marchand de bas, puisque vous ne voulez agir que sur le cœur de madame de Dubois?

Tous les jours on montait à cheval : le prince était fou de Julien. Ne sachant comment lui témoigner son amitié soudaine, il finit par lui offrir la main d'une de ses cousines, riche héritière de Moscou; et une fois marié, ajouta-t-il, mon influence et la croix que vous avez là vous font colonel en deux ans.

— Mais cette croix n'est pas donnée par Napoléon, il s'en faut bien.

— Qu'importe, dit le prince, ne l'a-t-il pas inventée? Elle est encore de bien loin la première en Europe.

Julien fut sur le point d'accepter; mais son devoir le rappelait auprès du grand personnage; en quittant Korasoff il promit d'écrire. Il reçut la réponse à la note secrète qu'il avait apportée, et courut vers Paris; mais à peine eut-il été seul deux jours de suite, que quitter la France et Mathilde lui parut un supplice pire que la mort. Je n'épouserai pas les millions que m'offre Korasoff, se dit-il, mais je suivrai ses conseils.

Après tout, l'art de séduire est son métier; il ne songe qu'à cette seule affaire depuis plus de quinze ans, car il en a trente. On ne peut pas dire qu'il manque d'esprit; il est fin et cauteleux; l'enthousiasme, la poésie sont une impossibilité dans ce caractère : c'est un procureur; raison de plus pour qu'il ne se trompe pas.

Il le faut, je vais faire la cour à madame de Fervaques.

Elle m'ennuiera bien peut-être un peu, mais je regarderai ces yeux si beaux et qui ressemblent tellement à ceux qui m'ont le plus aimé au monde.

Elle est étrangère; c'est un caractère nouveau à observer.

Je suis fou, je me noie, je dois suivre les conseils d'un ami et ne pas m'en croire moi-même.

CHAPITRE XXV

LE MINISTÈRE DE LA VERTU

Mais si je prends de ce plaisir avec tant de prudence et de circonspection, ce ne sera plus un plaisir pour moi.

LOPE DE VEGA.

A PEINE de retour à Paris, et au sortir du cabinet du marquis de La Mole, qui parut fort déconcerté des dépêches qu'on lui présentait, notre héros courut chez le comte Altamira. A l'avantage d'être condamné à mort, ce bel étranger réunissait beaucoup de gravité et le bonheur d'être dévôt; ces deux mérites, et, plus que tout, la haute naissance du comte, convenaient tout à fait à madame de Fervaques, qui le voyait beaucoup.

Julien lui avoua gravement qu'il en était fort amoureux.

— C'est la vertu la plus pure et la plus haute, répondit Altamira, seulement un peu jésuitique et emphatique. Il est des jours où je comprends chacun des mots dont elle se sert, mais je ne comprends pas la phrase tout entière. Elle me donne souvent l'idée que je ne sais pas le français aussi bien qu'on le dit. Cette connaissance fera prononcer votre nom; elle vous donnera du poids dans le monde. Mais allons chez Buštos, dit le comte Altamira, qui était un esprit d'ordre; il a fait la cour à madame la maréchale.

Don Diego Buštos se fit longtemps expliquer l'affaire, sans rien dire, comme un avocat dans son cabinet, Il avait une grosse figure de moine, avec des moustaches noires, et une gravité sans pareille; du reste, bon carbonaro.

— Je comprends, dit-il enfin à Julien. La maréchale de Fervaques a-t-elle eu des amants, n'en a-t-elle pas eu? Avez-vous ainsi quelque espoir de réussir? voilà la question. C'est vous dire que, pour ma part, j'ai échoué. Maintenant que je ne suis plus piqué, je me fais ce raisonnement : souvent elle a de l'humeur, et, comme je vous le raconterai bientôt, elle n'est pas mal vindicative.

Je ne lui trouve pas ce tempérament bilieux qui est celui du génie, et jette sur toutes les actions comme un vernis de passion. C'est au contraire à la façon d'être flegmatique et tranquille des Hollandais qu'elle doit sa rare beauté et ses couleurs si fraîches.

Julien s'impatientait de la lenteur et du flegme inébranlable de l'Espagnol; de temps en temps, malgré lui, quelques monosyllabes lui échappaient.

— Voulez-vous m'écouter ? lui dit gravement don Diego Bustos.

— Pardonnez à la *furia francese* ; je suis tout oreille, dit Julien.

— La maréchale de Fervaques est donc fort adonnée à la haine; elle poursuit impitoyablement des gens qu'elle n'a jamais vus, des avocats, de pauvres diables d'hommes de lettres qui ont fait des chansons comme Collé, vous savez ?

J'ai la marotte
D'aimer Marote, etc.

Et Julien dut essuyer la citation tout entière. L'Espagnol était bien aise de chanter en français.

Cette divine chanson ne fut jamais écoutée avec plus d'impatience. Quand elle fut finie : — La maréchale, dit don Diego Bustos, a fait destituer l'auteur de cette chanson :

Un jour l'amour au cabaret...

Julien frémit qu'il ne voulût la chanter. Il se contenta de l'analyser. Réellement elle était impie et peu décente.

Quand la maréchale se prit de colère contre cette chanson, dit don Diego, je lui fis observer qu'une femme de son rang ne devait point lire toutes les sottises qu'on publie. Quelques progrès que fassent la piété et la gravité, il y aura toujours en France une littérature de cabaret. Quand madame de Fervaques eut fait ôter à l'auteur, pauvre diable en demi-solde, une place de dix-huit cents francs : Prenez garde, lui dis-je, vous avez attaqué ce rimailleur avec vos armes, il peut vous répondre avec ses rimes : il fera une chanson sur la vertu. Les salons dorés seront pour vous; les gens qui aiment à rire répéteront ses épigrammes. Savez-vous, monsieur, ce que la maréchale me répondit ? — Pour l'intérêt du Seigneur tout

Paris me verrait marcher au martyre; ce serait un spectacle nouveau en France. Le peuple apprendrait à respecter la qualité. Ce serait le plus beau jour de ma vie. Jamais ses yeux ne furent plus beaux.

— Et elle les a superbes, s'écria Julien.

— Je vois que vous êtes amoureux... Donc, reprit gravement don Diego Bustos, elle n'a pas la constitution bilieuse qui porte à la vengeance. Si elle aime à nuire pourtant, c'est qu'elle est malheureuse. Je soupçonne là *malheur intérieur*. Ne serait-ce point une prude lasse de son métier ?

L'Espagnol le regarda en silence pendant une grande minute.

— Voilà toute la question, ajouta-t-il gravement, et c'est de là que vous pouvez tirer quelque espoir. J'y ai beaucoup réfléchi pendant les deux ans que je me suis porté son très humble serviteur. Tout votre avenir, monsieur qui êtes amoureux, dépend de ce grand problème : Est-ce une prude lasse de son métier, et méchante parce qu'elle est malheureuse ?

— Ou bien, dit Altamira sortant enfin de son profond silence, serait-ce ce que je t'ai dit vingt fois ? tout simplement de la vanité française; c'est le souvenir de son père, le fameux marchand de draps, qui fait le malheur de ce caractère naturellement morne et sec. Il n'y aurait qu'un bonheur pour elle, celui d'habiter Tolède, et d'être tourmentée par un confesseur qui chaque jour lui montrerait l'enfer tout ouvert.

Comme Julien sortait : — Altamira m'apprend que vous êtes des nôtres, lui dit don Diego, toujours plus grave. Un jour vous nous aiderez à reconquérir notre liberté, ainsi veux-je vous aider dans ce petit amusement. Il est bon que vous connaissiez le style de la maréchale; voici quatre lettres de sa main.

— Je vais les copier, s'écria Julien, et vous les rapporter.

— Et jamais personne ne saura par vous un mot de ce que nous avons dit ?

— Jamais, sur l'honneur ! s'écria Julien.

— Ainsi Dieu vous soit en aide ! ajouta l'Espagnol ; et il reconduisit silencieusement, jusque sur l'escalier, Altamira et Julien.

Cette scène égaya un peu notre héros ; il fut sur le point

de sourire. Et voilà le dévot Altamira, se disait-il, qui m'aide dans une entreprise d'adultère.

Pendant toute la grave conversation de don Diego Bustos, Julien avait été attentif aux heures sonnées par l'horloge de l'hôtel d'Aligre.

Celle du dîner approchait, il allait donc revoir Mathilde! Il rentra, et s'habilla avec beaucoup de soin.

Première sottise, se dit-il en descendant l'escalier; il faut suivre à la lettre l'ordonnance du prince.

Il remonta chez lui, et prit un costume de voyage on ne peut pas plus simple.

Maintenant, pensa-t-il, il s'agit des regards. Il n'était que cinq heures et demie, et l'on dînait à six. Il eut l'idée de descendre au salon, qu'il trouva solitaire. A la vue du canapé bleu, il fut ému jusqu'aux larmes¹; bientôt ses joues devinrent brûlantes. Il faut user cette sensibilité sotte, se dit-il avec colère; elle me trahirait. Il prit un journal pour avoir une contenance, et passa trois ou quatre fois du salon au jardin.

Ce ne fut qu'en tremblant et bien caché par un grand chêne, qu'il osa lever les yeux jusqu'à la fenêtre de mademoiselle de La Mole. Elle était hermétiquement fermée; il fut sur le point de tomber, et resta longtemps appuyé contre le chêne; ensuite, d'un pas chancelant, il alla revoir l'échelle du jardinier.

Le chaînon, jadis forcé par lui en des circonstances, hélas! si différentes, n'avait point été raccommodé. Emporté par un mouvement de folie, Julien le pressa contre ses lèvres.

Après avoir erré longtemps du salon au jardin, Julien se trouva horriblement fatigué; ce fut un premier succès qu'il sentit vivement. Mes regards seront éteints et ne me trahiront pas! Peu à peu, les convives arrivèrent au salon; jamais la porte ne s'ouvrit sans jeter un trouble mortel dans le cœur de Julien.

On se mit à table. Enfin parut mademoiselle de La Mole, toujours fidèle à son habitude de se faire attendre. Elle rougit beaucoup en voyant Julien; on ne lui avait pas dit son arrivée. D'après la recommandation du prince Korasoff, Julien regarda ses mains; elles tremblaient. Troublé lui-même au delà de toute expression par cette découverte, il fut assez heureux pour ne paraître que fatigué.

M. de La Mole fit son éloge. La marquise lui adressa la parole un instant après, et lui fit compliment sur son air de fatigue. Julien se disait à chaque instant : Je ne dois pas trop regarder mademoiselle de La Mole, mais mes regards non plus ne doivent point la fuir. Il faut paraître ce que j'étais réellement huit jours avant mon malheur... Il eut lieu d'être satisfait du succès, et resta au salon. Attentif pour la première fois envers la maîtresse de la maison, il fit tous ses efforts pour faire parler les hommes de sa société et maintenir la conversation vivante.

Sa politesse fut récompensée : sur les huit heures, on annonça madame la maréchale de Fervaques. Julien s'échappa et reparut bientôt, vêtu avec le plus grand soin. Madame de La Mole lui sut un gré infini de cette marque de respect, et voulut lui témoigner sa satisfaction, en parlant de son voyage à madame de Fervaques. Julien s'établit auprès de la maréchale, de façon à ce que ses yeux ne fussent pas aperçus de Mathilde. Placé ainsi, suivant toutes les règles de l'art, madame de Fervaques fut pour lui l'objet de l'admiration la plus ébahie. C'est par une tirade sur ce sentiment que commençait la première des cinquante-trois lettres dont le prince Korasoff lui avait fait cadeau.

La maréchale annonça qu'elle allait à l'Opéra-Buffera. Julien y courut; il trouva le chevalier de Beauvoisis, qui l'emmena dans une loge de messieurs les gentilshommes de la chambre, justement à côté de la loge de madame de Fervaques. Julien la regarda constamment. Il faut, se dit-il, en rentrant à l'hôtel, que je tienne un journal de siège; autrement j'oublierais mes attaques. Il se força à écrire deux ou trois pages sur ce sujet ennuyeux, et parvint ainsi, chose admirable! à ne presque pas penser à mademoiselle de La Mole.

Mathilde l'avait presque oublié pendant son voyage. Ce n'est après tout qu'un être commun, pensait-elle, son nom me rappellera toujours la plus grande faute de ma vie¹. Il faut revenir de bonne foi aux idées vulgaires de sagesse et d'honneur; une femme a tout à perdre en les oubliant. Elle se montra disposée à permettre enfin la conclusion de l'arrangement avec le marquis de Croise-nois, préparé depuis si longtemps. Il était fou de joie; on l'eût bien étonné en lui disant qu'il y avait de la résigna-

tion au fond de cette manière de sentir de Mathilde, qui le rendait si fier.

Toutes les idées de mademoiselle de La Mole changèrent en voyant Julien. Au vrai, c'est là mon mari, se dit-elle; si je reviens de bonne foi aux idées de sagesse, c'est évidemment lui que je dois épouser.

Elle s'attendait à des importunités, à des airs de malheur de la part de Julien; elle préparait ses réponses : car sans doute, au sortir du dîner, il essaierait de lui adresser quelques mots. Loin de là, il resta ferme au salon, ses regards ne se tournèrent pas même vers le jardin, Dieu sait avec quelle peine ! Il vaut mieux avoir tout de suite cette explication, pensa mademoiselle de La Mole; elle alla seule au jardin, Julien n'y parut pas. Mathilde vint se promener près des portes-fenêtres du salon; elle le vit fort occupé à décrire à madame de Fervaques les vieux châteaux en ruine qui couronnent les coteaux des bords du Rhin et leur donnent tant de physionomie. Il commençait à ne pas mal se tirer de la phrase sentimentale et pittoresque qu'on appelle *esprit* dans certains salons.

Le prince Korasoff eût été bien fier, s'il se fût trouvé à Paris; cette soirée était exactement ce qu'il avait prédit.

Il eût approuvé la conduite que tint Julien les jours suivants.

Une intrigue parmi les membres du gouvernement occulte allait disposer de quelques cordons bleus; madame la maréchale de Fervaques exigeait que son grand-oncle fût chevalier de l'ordre. Le marquis de La Mole avait la même prétention pour son beau-père; ils réunirent leurs efforts, et la maréchale vint presque tous les jours à l'hôtel de La Mole. Ce fut d'elle que Julien apprit que le marquis allait être ministre : il offrait à la *Camarilla* un plan fort ingénieux pour anéantir la Charte, sans commotion, en trois ans.

Julien pouvait espérer un évêché, si M. de La Mole arrivait au ministère; mais à ses yeux tous ces grands intérêts s'étaient comme recouverts d'un voile. Son imagination ne les apercevait plus que vaguement et pour ainsi dire dans le lointain. L'affreux malheur qui en faisait un maniaque lui montrait tous les intérêts de la vie dans sa manière d'être avec mademoiselle de La Mole. Il calculait qu'après cinq ou six ans de soins, il parviendrait à s'en faire aimer de nouveau.

Cette tête si froide était, comme on le voit, descendue à l'état de déraison complet. De toutes les qualités qui l'avaient distingué autrefois, il ne lui restait qu'un peu de fermeté. Matériellement fidèle au plan de conduite dicté par le prince Korasoff, chaque soir, il se plaçait assez près du fauteuil de madame de Fervagues, mais il lui était impossible de trouver un mot à dire.

L'effort qu'il s'imposait pour paraître guéri aux yeux de Mathilde absorbait toutes les forces de son âme, il restait auprès de la maréchale comme un être à peine animé; ses yeux même, ainsi que dans l'extrême souffrance physique, avaient perdu tout leur feu.

Comme la manière de voir de madame de La Mole n'était jamais qu'une contre-épreuve des opinions de ce mari qui pouvait la faire duchesse, depuis quelques jours elle portait aux nues le mérite de Julien.

CHAPITRE XXVI

L'AMOUR MORAL

*There also was of course in Adeline
That calm patrician polish in the address,
Which ne'er can pass the equinoctial line
Of any thing which Nature would express :
Just as a Mandarin finds nothing fine,
As least his manner suffers not to guess
That any thing he views can greatly please.*

Don Juan, c. XIII, st. 84.

IL y a un peu de folie dans la façon de voir de toute cette famille, pensait la maréchale; ils sont engoués de leur jeune abbé, qui ne sait qu'écouter avec d'assez beaux yeux, il est vrai.

Julien, de son côté, trouvait dans les façons de la maréchale un exemple à peu près parfait de ce *calme patricien* qui respire une politesse exacte et encore plus l'impossibilité d'aucune vive émotion. L'imprévu dans les mouvements, le manque d'empire sur soi-même eût

scandalisé madame de Fervaques presque autant que l'absence de majesté envers les inférieurs. Le moindre signe de sensibilité eût été, à ses yeux, comme une sorte d'*ivresse morale* dont il faut rougir, et qui nuit fort à ce qu'une personne d'un rang élevé se doit à soi-même. Son grand bonheur était de parler de la dernière chasse du roi, son livre favori les *Mémoires du duc de Saint-Simon*, surtout pour la partie généalogique.

Julien savait la place qui, d'après la disposition des lumières, convenait au genre de beauté de madame de Fervaques. Il s'y trouvait d'avance, mais avait grand soin de tourner sa chaise de façon à ne pas apercevoir Malthilde. Étonnée de cette constance à se cacher d'elle, un jour elle quitta le canapé bleu et vint travailler auprès d'une petite table voisine du fauteuil de la maréchale. Julien la voyait d'assez près par-dessous le chapeau de madame de Fervaques. Ces yeux, qui disposaient de son sort, l'effrayèrent d'abord¹, ensuite le jetèrent violemment hors de son apathie habituelle; il parla et fort bien.

Il adressait la parole à la maréchale, mais son but unique était d'agir sur l'âme de Mathilde. Il s'anima de telle sorte que madame de Fervaques arriva à ne plus comprendre ce qu'il disait.

C'était un premier mérite. Si Julien eût eu l'idée de le compléter par quelques phrases de mysticité allemande, de haute religiosité et de jésuitisme, la maréchale l'eût rangé d'emblée parmi les hommes supérieurs appelés à régénérer le siècle.

Puisqu'il est d'assez mauvais goût, se disait mademoiselle de La Mole, pour parler ainsi longtemps et avec tant de feu à madame de Fervaques, je ne l'écouterai plus. Pendant toute la fin de cette soirée, elle tint parole, quoique avec peine.

A minuit, lorsqu'elle prit le bougeoir de sa mère, pour l'accompagner à sa chambre, madame de La Mole s'arrêta sur l'escalier pour faire un éloge complet de Julien. Mathilde acheva de prendre de l'humeur; elle ne pouvait trouver le sommeil. Une idée la calma : ce que je méprise peut encore faire un homme de grand mérite aux yeux de la maréchale.

Pour Julien, il avait agi, il était moins malheureux; ses yeux tombèrent par hasard sur le portefeuille en cuir de

Russie où le prince Korasoff avait enfermé les cinquante-trois lettres d'amour dont il lui avait fait cadeau. Julien vit en note, au bas de la première lettre : *On envoie le n° 1 huit jours après la première vue.*

Je suis en retard ! s'écria Julien, car il y a bien longtemps que je vois madame de Fervaques. Il se mit aussitôt à transcrire cette première lettre d'amour ; c'était une homélie remplie de phrases sur la vertu et ennuyeuse à périr : Julien eut le bonheur de s'endormir à la seconde page.

Quelques heures après, le grand soleil le surprit appuyé sur sa table. Un des moments les plus pénibles de sa vie était celui où chaque matin, en s'éveillant, il *apprenait*¹ son malheur. Ce jour-là, il acheva la copie de sa lettre presque en riant. Est-il possible, se disait-il, qu'il se soit trouvé un jeune homme pour écrire ainsi ! Il compta plusieurs phrases de neuf lignes. Au bas de l'original, il aperçut une note au crayon.

On porte ces lettres soi-même : à cheval, cravate noire, redingote bleue. On remet la lettre au portier d'un air contrit ; profonde mélancolie dans le regard. Si l'on aperçoit quelque femme de chambre, essuyer ses yeux furtivement. Adresser la parole à la femme de chambre.

Tout cela fut exécuté fidèlement.

Ce que je fais est bien hardi, pensa Julien en sortant de l'hôtel de Fervaques, mais tant pis pour Korasoff. Oser écrire à une vertu si célèbre ! Je vais en être traité avec le dernier mépris, et rien ne m'amusera davantage. C'est au fond la seule comédie à laquelle je puisse être sensible. Oui, couvrir de ridicule cet être si odieux, que j'appelle *moi*, m'amusera. Si je m'en croyais, je commettrais quelque crime pour me distraire.

Depuis un mois, le plus beau moment de la vie de Julien était celui où il remettait son cheval à l'écurie. Korasoff lui avait expressément défendu de regarder, sous quelque prétexte que ce fût, la maîtresse qui l'avait quitté. Mais le pas de ce cheval qu'elle connaissait si bien, la manière avec laquelle Julien frappait de sa cravache à la porte de l'écurie pour appeler un homme attireraient quelquefois Mathilde derrière le rideau de sa fenêtre. La mousseline était si légère que Julien voyait à travers. En regardant d'une certaine façon sous le bord de son chapeau, il apercevait la taille de Mathilde sans voir ses yeux.

Par conséquent, se disait-il, elle ne peut voir les miens, et ce n'est point là la regarder.

Le soir, madame de Fervaques fut pour lui exactement comme si elle n'eût pas reçu la dissertation philosophique, mystique et religieuse que, le matin, il avait remise à son portier avec tant de mélancolie. La veille, le hasard avait révélé à Julien le moyen d'être éloquent; il s'arrangea de façon à voir les yeux de Mathilde. Elle, de son côté, un instant après l'arrivée de la maréchale, quitta le canapé bleu : c'était désertier sa société habituelle. M. de Croisenois parut consterné de ce nouveau caprice; sa douleur évidente ôta à Julien ce que son malheur avait de plus atroce.

Cet imprévu dans sa vie le fit parler comme un ange; et comme l'amour-propre se glisse même dans les cœurs qui servent de temple à la vertu la plus auguste : Madame de La Mole a raison, se dit la maréchale en remontant en voiture, ce jeune prêtre a de la distinction. Il faut que, les premiers jours, ma présence l'ait intimidé. Dans le fait, tout ce que l'on rencontre dans cette maison est bien léger, je n'y vois que des vertus aidées par la vieillesse, et qui avaient grand besoin des glaces de l'âge. Ce jeune homme aura su voir la différence; il écrit bien, mais je crains fort que cette demande de l'éclairer de mes conseils qu'il me fait dans sa lettre ne soit au fond qu'un sentiment qui s'ignore soi-même.

Toutefois, que de conversions ont ainsi commencé! Ce qui me fait bien augurer de celle-ci, c'est la différence de son style avec celui des jeunes gens dont j'ai eu l'occasion de voir les lettres. Il est impossible de ne pas reconnaître de l'onction, un sérieux profond et beaucoup de conviction dans la prose de ce jeune lévite; il aura la douce vertu de Massillon.

CHAPITRE XXVII

LES PLUS BELLES PLACES DE L'ÉGLISE

Des services! des talents! du mérite! bah! soyez d'une coterie.

Télémaque.

AINSI l'idée d'évêché était pour la première fois mêlée avec celle de Julien dans la tête d'une femme qui tôt ou tard devait distribuer les plus belles places de l'Église de France. Cet avantage n'eût guère touché Julien; en cet instant, sa pensée ne s'élevait à rien d'étranger à son malheur actuel : tout le redoublait; par exemple la vue de sa chambre lui était devenue insupportable. Le soir, quand il rentrait avec sa bougie, chaque meuble, chaque petit ornement lui semblait prendre une voix pour lui annoncer aigrement quelque nouveau détail de son malheur.

Ce jour-là, j'ai un travail forcé, se dit-il en rentrant et avec une vivacité que depuis longtemps il ne connaissait plus : espérons que la seconde lettre sera aussi ennuyeuse que la première.

Elle l'était davantage. Ce qu'il copiait lui semblait si absurde, qu'il en vint à transcrire ligne par ligne, sans songer au sens.

C'est encore plus emphatique, se disait-il, que les pièces officielles du traité de Munster, que mon professeur de diplomatie me faisait copier à Londres.

Il se souvint seulement alors des lettres de madame de Fervaques dont il avait oublié de rendre les originaux au grave Espagnol don Diego Bustos. Il les chercha; elles étaient réellement presque aussi amphigouriques que celles du jeune seigneur russe. Le vague était complet. Cela voulait tout dire et ne rien dire. C'est la harpe éolienne du style, pensa Julien. Au milieu des plus hautes pensées sur le néant, sur la mort, sur l'infini, etc., je ne vois de réel qu'une peur abominable du ridicule.

Le monologue que nous venons d'abréger fut répété

pendant quinze jours de suite. S'endormir en transcrivant une sorte de commentaire de l'Apocalypse, le lendemain aller porter une lettre d'un air mélancolique, remettre le cheval à l'écurie avec l'espérance d'apercevoir la robe de Mathilde, travailler, le soir paraître à l'Opéra quand madame de Fervaques ne venait pas à l'hôtel de La Mole, tels étaient les événements monotones de la vie de Julien. Elle avait plus d'intérêt quand madame de Fervaques venait chez la marquise; alors il pouvait entrevoir les yeux de Mathilde sous une aile du chapeau de la maréchale, et il était éloquent. Ses phrases pittoresques et sentimentales commençaient à prendre une tournure plus frappante à la fois et plus élégante.

Il sentait bien que ce qu'il disait était absurde aux yeux de Mathilde, mais il voulait la frapper par l'élégance de la diction. Plus ce que je dis est faux, plus je dois lui plaire, pensait Julien; et alors, avec une hardiesse abominable, il exagérait certains aspects de la nature. Il s'aperçut bien vite que, pour ne pas paraître vulgaire aux yeux de la maréchale, il fallait surtout se bien garder des idées simples et raisonnables. Il continuait ainsi, ou abrégeait ses amplifications suivant qu'il voyait le succès ou l'indifférence dans les yeux des deux grandes dames auxquelles il fallait plaire.

Au total, sa vie était moins affreuse que lorsque ses journées se passaient dans l'inaction.

Mais, se disait-il un soir, me voici transcrivant la quinzième de ces abominables dissertations; les quatorze premières ont été fidèlement remises au suisse de la maréchale. Je vais avoir l'honneur de remplir toutes les cases de son bureau. Et cependant elle me traite exactement comme si je n'écrivais pas! Quelle peut être la fin de tout ceci? Ma constance l'ennuierait-elle autant que moi? Il faut convenir que ce Russe, ami de Korasoff, et amoureux de la belle quakeresse de Richemond, fut en son temps un homme terrible; on n'est pas plus assommant.

Comme tous les êtres médiocres que le hasard met en présence des manœuvres d'un grand général, Julien ne comprenait rien à l'attaque exécutée par le jeune Russe sur le cœur de la belle Anglaise¹. Les quarante premières lettres n'étaient destinées qu'à se faire pardonner la hardiesse d'écrire. Il fallait faire contracter à cette douce personne, qui peut-être s'ennuyait infiniment, l'habitude de

recevoir des lettres peut-être un peu moins insipides que sa vie de tous les jours.

Un matin, on remit une lettre à Julien; il reconnut les armes de madame de Fervagues, et brisa le cachet avec un empressement qui lui eût semblé bien impossible quelques jours auparavant : ce n'était qu'une invitation à dîner.

Il courut aux instructions du prince Korasoff. Malheureusement, le jeune Russe avait voulu être léger comme Dorat, là où il eût fallu être simple et intelligible; Julien ne put deviner la position morale qu'il devait occuper au dîner de la maréchale.

Le salon était de la plus haute magnificence, doré comme la galerie de Diane aux Tuileries, avec des tableaux à l'huile aux lambris. Il y avait des taches claires dans ces tableaux. Julien apprit plus tard que les sujets avaient semblé peu décents à la maîtresse du logis, qui avait fait corriger les tableaux. *Siècle moral !* pensa-t-il.

Dans ce salon il remarqua trois des personnages qui avaient assisté à la rédaction de la note secrète. L'un d'eux, monseigneur l'évêque de ***, oncle de la maréchale, avait la feuille des bénéfices et, disait-on, ne savait rien refuser à sa nièce. Quel pas immense j'ai fait, se dit Julien en souriant avec mélancolie, et combien il m'est indifférent ! Me voici dînant avec le fameux évêque de ***.

Le dîner fut médiocre et la conversation impatientante. C'est la table d'un mauvais livre, pensait Julien. Tous les plus grands sujets des pensées des hommes y sont fièrement abordés. Écoute-t-on trois minutes, on se demande ce qui l'emporte de l'emphase du parleur ou de son abominable ignorance.

Le lecteur a sans doute oublié ce petit homme de lettres, nommé Tanbeau, neveu de l'académicien et futur professeur qui, par ses basses calomnies, semblait chargé d'empoisonner le salon de l'hôtel de La Mole.

Ce fut par ce petit homme que Julien eut la première idée qu'il se pourrait bien que madame de Fervagues, tout en ne répondant pas à ses lettres, vît avec indulgence le sentiment qui les dictait. L'âme noire de M. Tanbeau était déchirée en pensant aux succès de Julien; mais comme d'un autre côté, un homme de mérite, pas plus qu'un sot ne peut être en deux endroits à la fois, si Sorel devient l'amant de la sublime maréchale, se disait le

futur professeur, elle le placera dans l'Église de quelque manière avantageuse, et j'en serai délivré à l'hôtel de La Mole.

M. l'abbé Pirard adressa aussi à Julien de longs sermons sur ses succès à l'hôtel de Fervaques. Il y avait *jalousie de sette* entre l'austère janséniste et le salon jésuitique, régénérateur et monarchique de la vertueuse maréchale.

CHAPITRE XXVIII

MANON LESCAUT

Or, une fois qu'il fut bien convaincu de la sottise et ânerie du prieur, il réussissait assez ordinairement en appelant noir ce qui était blanc et blanc ce qui était noir.

LICHTENBERG.

LES instructions russes prescrivait impérieusement de ne jamais contredire de vive voix la personne à qui on écrivait. On ne devait s'écarter, sous aucun prétexte, du rôle de l'admiration la plus extatique; les lettres portaient toujours de cette supposition.

Un soir, à l'Opéra, dans la loge de madame de Fervaques, Julien portait aux nues le ballet de *Manon Lescaut*¹. Sa seule raison pour parler ainsi, c'est qu'il le trouvait insignifiant.

La maréchale dit que ce ballet était bien inférieur au roman de l'abbé Prévost.

Comment! pensa Julien étonné et amusé, une personne d'une si haute vertu vanter un roman! Madame de Fervaques faisait profession, deux ou trois fois la semaine, du mépris le plus complet pour les écrivains qui, au moyen de ces plats ouvrages, cherchent à corrompre une jeunesse qui n'est, hélas! que trop disposée aux erreurs des sens.

Dans ce genre immoral et dangereux, *Manon Lescaut*, continua la maréchale, occupe, dit-on, un des premiers rangs. Les faiblesses et les angoisses méritées d'un cœur

bien criminel y sont, dit-on, dépeintes avec une vérité qui a de la profondeur; ce qui n'empêche pas votre Bonaparte de prononcer à Sainte-Hélène que c'est un roman écrit pour des laquais.

Ce mot rendit toute son activité à l'âme de Julien. On a voulu me perdre auprès de la maréchale; on lui a dit mon enthousiasme pour Napoléon. Ce fait l'a assez piquée pour qu'elle cède à la tentation de me le faire sentir. Cette découverte l'amusa toute la soirée et le rendit amusant. Comme il prenait congé de la maréchale sous le vestibule de l'Opéra : « Souvenez-vous, monsieur, lui dit-elle, qu'il ne faut pas aimer Bonaparte quand on m'aime; on peut tout au plus l'accepter comme une nécessité imposée par la Providence. Du reste, cet homme n'avait pas l'âme assez flexible pour sentir les chefs-d'œuvre des arts. »

Quand on m'aime ! se répétait Julien; cela ne veut rien dire, ou veut tout dire. Voilà des secrets de langage qui manquent à nos pauvres provinciaux. Et il songea beaucoup à madame de Rênal, en copiant une lettre immense destinée à la maréchale.

— Comment se fait-il, lui dit-elle le lendemain d'un air d'indifférence qu'il trouva mal joué, que vous me parliez de *Londres* et de *Richemond* dans une lettre que vous avez écrite hier soir, à ce qu'il semble, au sortir de l'Opéra ?

Julien fut très embarrassé; il avait copié ligne par ligne, sans songer à ce qu'il écrivait, et apparemment avait oublié de substituer aux mots *Londres* et *Richemond*, qui se trouvaient dans l'original, ceux de *Paris* et *Saint-Cloud*. Il commença deux ou trois phrases, mais sans possibilité de les achever; il se sentait sur le point de céder au rire fou. Enfin, en cherchant ses mots, il parvint à cette idée : Exalté par la discussion des plus sublimes, des plus grands intérêts de l'âme humaine, la mienne, en vous écrivant, a pu avoir une distraction.

Je produis une impression, se dit-il, donc je puis m'épargner l'ennui du reste de la soirée. Il sortit en courant de l'hôtel de Fervaques. Le soir, en revoyant l'original de la lettre par lui copiée la veille, il arriva bien vite à l'endroit fatal où le jeune Russe parlait de *Londres* et de *Richemond*. Julien fut bien étonné de trouver cette lettre presque tendre.

C'était le contraste de l'apparente légèreté de ses propos, avec la profondeur sublime et presque apocalyptique de ses lettres qui l'avait fait distinguer. La longueur des phrases plaisait surtout à la maréchale; ce n'est pas là ce style sautillant mis à la mode par Voltaire, cet homme si immoral! Quoique notre héros fît tout au monde pour bannir toute espèce de bon sens de sa conversation, elle avait encore une couleur antimonarchique et impie qui n'échappait pas à madame de Fervaques. Environnée de personnages éminemment moraux, mais qui souvent n'avaient pas une idée par soirée, cette dame était profondément frappée de tout ce qui ressemblait à une nouveauté; mais en même temps elle croyait se devoir à elle-même d'en être offensée. Elle appelait ce défaut, *garder l'empreinte de la légèreté du siècle...*

Mais de tels salons ne sont bons à voir que quand on sollicite. Tout l'ennui de cette vie sans intérêt que menait Julien est sans doute partagé par le lecteur. Ce sont là les landes de notre voyage.

Pendant tout le temps usurpé dans la vie de Julien par l'épisode Fervaques, mademoiselle de La Mole avait besoin de prendre sur elle pour ne pas songer à lui. Son âme était en proie à de violents combats : quelquefois elle se flattait de mépriser ce jeune homme si triste; mais, malgré elle, sa conversation la captivait. Ce qui l'étonnait surtout, c'était sa fausseté parfaite; il ne disait pas un mot à la maréchale qui ne fût un mensonge, ou du moins un déguisement abominable de sa façon de penser, que Mathilde connaissait si parfaitement sur presque tous les sujets. Ce machiavélisme la frappait. Quelle profondeur! se disait-elle; quelle différence avec les nigauds emphatiques ou les fripons communs, tels que M. Tanbeau, qui tiennent le même langage!

Toutefois, Julien avait des journées affreuses. C'était pour accomplir le plus pénible des devoirs qu'il paraissait chaque jour dans le salon de la maréchale. Ses efforts pour jouer un rôle achevaient d'ôter toute force à son âme. Souvent, la nuit, en traversant la cour immense de l'hôtel de Fervaques, ce n'était qu'à force de caractère et de raisonnement qu'il parvenait à se maintenir un peu au-dessus du désespoir.

J'ai vaincu le désespoir au séminaire, se disait-il : pourtant quelle affreuse perspective j'avais alors! je faisais ou

je manquais ma fortune, dans l'un comme dans l'autre cas, je me voyais obligé de passer toute ma vie en société intime avec ce qu'il y a sous le ciel de plus méprisable et de plus dégoûtant. Le printemps suivant, onze petits mois après seulement, j'étais le plus heureux peut-être des jeunes gens de mon âge.

Mais bien souvent tous ces beaux raisonnements étaient sans effet contre l'affreuse réalité. Chaque jour il voyait Mathilde au déjeuner et à dîner. D'après les lettres nombreuses que lui dictait M. de La Mole, il la savait à la veille d'épouser M. de Croisenois. Déjà cet aimable jeune homme paraissait deux fois par jour à l'hôtel de La Mole; l'œil jaloux d'un amant délaissé ne perdait pas une seule de ses démarches.

Quand il avait cru voir que mademoiselle de La Mole traitait bien son prétendu, en rentrant chez lui, Julien ne pouvait s'empêcher de regarder ses pistolets avec amour.

Ah! que je serais plus sage, se disait-il, de démarquer mon linge, et d'aller dans quelque forêt solitaire, à vingt lieues de Paris, finir cette exécration vie! Inconnu dans le pays, ma mort serait cachée pendant quinze jours, et qui songerait à moi après quinze jours!

Ce raisonnement était fort sage. Mais le lendemain, le bras de Mathilde, entrevu entre la manche de sa robe et son gant, suffisait pour plonger notre jeune philosophe dans des souvenirs cruels, et qui cependant l'attachaient à la vie. Eh bien! se disait-il alors, je suivrai jusqu'au bout cette politique russe. Comment cela finira-t-il?

A l'égard de la maréchale, certes, après avoir transcrit ces cinquante-trois lettres, je n'en écrirai pas d'autres.

A l'égard de Mathilde, ces six semaines de comédie si pénible, ou ne changeront rien à sa colère, ou m'obtiendront un instant de réconciliation. Grand Dieu! j'en mourrais de bonheur! Et il ne pouvait achever sa pensée.

Quand, après une longue rêverie, il parvenait à reprendre son raisonnement : Donc, se disait-il, j'obtiendrais un jour de bonheur, après quoi recommenceraient ses rigueurs fondées, hélas! sur le peu de pouvoir que j'ai de lui plaire, et il ne me resterait plus aucune ressource, je serai ruiné, perdu à jamais...

Quelle garantie peut-elle me donner avec son caractère? Hélas! mon peu de mérite répond à tout. Je man-

querai d'élégance dans mes manières, ma façon de parler sera lourde et monotone. Grand Dieu ! Pourquoi suis-je moi ?

CHAPITRE XXIX

L'ENNUI

Se sacrifier à ses passions, passe ;
mais à des passions qu'on n'a pas !
O triste XIX^e siècle !

GIRODET.

APRÈS avoir lu sans plaisir d'abord les longues lettres de Julien, madame de Fervaques commençait à en être occupée ; mais une chose la désolait : Quel dommage que M. Sorel ne soit pas décidément prêtre ! On pourrait l'admettre à une sorte d'intimité ; avec cette croix et cet habit presque bourgeois, on est exposé à des questions cruelles, et que répondre ? Elle n'achevait pas sa pensée : quelque amie maligne peut supposer et même répandre que c'est un petit cousin subalterne, parent de mon père, quelque marchand décoré par la garde nationale.

Jusqu'au moment où elle avait vu Julien, le plus grand plaisir de madame de Fervaques avait été d'écrire le mot *maréchale* à côté de son nom. Ensuite une vanité de parvenue, malade et qui s'offensait de tout, combattit un commencement d'intérêt.

Il me serait facile, se disait la maréchale, d'en faire un grand vicaire dans quelque diocèse voisin de Paris ! Mais M. Sorel tout court, et encore petit secrétaire de M. de La Mole ! c'est désolant.

Pour la première fois, cette âme *qui craignait tout*, était émue d'un intérêt étranger à ses prétentions de rang et de supériorité sociale. Son vieux portier remarqua que, lorsqu'il apportait une lettre de ce beau jeune homme, qui avait l'air si triste, il était sûr de voir disparaître l'air distrait et mécontent que la maréchale avait toujours soin de prendre à l'arrivée d'un de ses gens.

L'ennui d'une façon de vivre toute ambitieuse d'effet sur le public, sans qu'il y eût au fond du cœur jouissance réelle pour ce genre de succès, était devenu si intolérable

depuis qu'on pensait à Julien, que pour que les femmes de chambre ne fussent pas maltraitées de toute une journée, il suffisait que pendant la soirée de la veille on eût passé une heure avec ce jeune homme singulier. Son crédit naissant résista à des lettres anonymes, fort bien faites. En vain le petit Tanbeau fournit à MM. de Luz, de Croisenois, de Caylus deux ou trois calomnies fort adroites et que ces messieurs prirent plaisir à répandre sans trop se rendre compte de la vérité des accusations. La maréchale, dont l'esprit n'était pas fait pour résister à ces moyens vulgaires, racontait ses doutes à Mathilde, et toujours était consolée.

Un jour, après avoir demandé trois fois s'il y avait des lettres, madame de Fervaques se décida subitement à répondre à Julien. Ce fut une victoire de l'ennui. A la seconde lettre, la maréchale fut presque arrêtée par l'inconvenance d'écrire de sa main une adresse aussi vulgaire, *A M. Sorel, chez M. le marquis de La Mole.*

Il faut, dit-elle le soir à Julien d'un air fort sec, que vous m'apportiez des enveloppes sur lesquelles il y aura votre adresse.

Me voilà constitué amant valet de chambre, pensa Julien, et il s'inclina en prenant plaisir à se grimer comme Arsène, le vieux valet de chambre du marquis.

Le soir même il apporta des enveloppes, et le lendemain, de fort bonne heure, il eut une troisième lettre : il en lut cinq ou six lignes au commencement, et deux ou trois vers la fin. Elle avait quatre pages d'une petite écriture fort serrée.

Peu à peu on prit la douce habitude d'écrire presque tous les jours. Julien répondait par des copies fidèles des lettres russes, et, tel est l'avantage du style emphatique : madame de Fervaques n'était point étonnée du peu de rapport des réponses avec ses lettres.

Quelle n'eût pas été l'irritation de son orgueil, si le petit Tanbeau, qui s'était constitué espion volontaire des démarches de Julien, eût pu lui apprendre que toutes ses lettres non décachetées étaient jetées au hasard dans le tiroir de Julien.

Un matin, le portier lui apportait dans la bibliothèque une lettre de la maréchale; Mathilde rencontra cet homme, vit la lettre et l'adresse de l'écriture de Julien. Elle entra dans la bibliothèque comme le portier en sor-

taut; la lettre était encore sur le bord de la table; Julien, fort occupé à écrire, ne l'avait pas placée dans son tiroir.

— Voilà ce que je ne puis souffrir, s'écria Mathilde en s'emparant de la lettre; vous m'oubliez tout à fait, moi qui suis votre épouse. Votre conduite est affreuse, Monsieur.

A ces mots, son orgueil, étonné de l'effroyable inconvenance de sa démarche, la suffoqua; elle fondit en larmes, et bientôt parut à Julien hors d'état de respirer.

Surpris, confondu, Julien ne distinguait pas bien tout ce que cette scène avait d'admirable et d'heureux pour lui. Il aida Mathilde à s'asseoir; elle s'abandonnait presque dans ses bras.

Le premier instant où il s'aperçut de ce mouvement fut de joie extrême. Le second fut une pensée pour Korasoff : je puis tout perdre par un seul mot.

Ses bras se raidirent, tant l'effort imposé par la politique était pénible. Je ne dois pas même me permettre de presser contre mon cœur ce corps souple et charmant, ou elle me méprise et me maltraite. Quel affreux caractère!

Et en maudissant le caractère de Mathilde, il l'en aimait cent fois plus; il lui semblait avoir dans ses bras une reine.

L'impassible froideur de Julien redoubla le malheur d'orgueil qui déchirait l'âme de mademoiselle de La Mole. Elle était loin d'avoir le sang-froid nécessaire pour chercher à deviner dans ses yeux ce qu'il sentait pour elle en cet instant. Elle ne put se résoudre à le regarder; elle tremblait de rencontrer l'expression du mépris.

Assise sur le divan de la bibliothèque, immobile et la tête tournée du côté opposé à Julien, elle était en proie aux plus vives douleurs que l'orgueil et l'amour puissent faire éprouver à une âme humaine. Dans quelle atroce démarche elle venait de tomber!

Il m'était réservé, malheureuse que je suis! de voir repousser les avances les plus indécentes! et repoussées par qui? ajoutait l'orgueil fou de douleur, repoussées par un domestique de mon père.

— C'est ce que je ne souffrirai pas, dit-elle à haute voix.

Et, se levant avec fureur, elle ouvrit le tiroir de la table de Julien placée à deux pas devant elle. Elle resta comme glacée d'horreur en y voyant huit ou dix lettres non

ouvertes, semblables en tout à celle que le portier venait de monter. Sur toutes les adresses, elle reconnaissait l'écriture de Julien, plus ou moins contrefaite.

— Ainsi, s'écria-t-elle hors d'elle-même, non seulement vous êtes bien avec elle mais encore vous la méprisez. Vous, un homme de rien, mépriser madame la maréchale de Fervaques!

Ah! pardon, mon ami, ajouta-t-elle en se jetant à ses genoux, méprise-moi si tu veux, mais aime-moi, je ne puis plus vivre privée de ton amour. Et elle tomba tout à fait évanouie.

La voilà donc, cette orgueilleuse, à mes pieds! se dit Julien.

CHAPITRE XXX

UNE LOGE AUX BOUFFES

*As the blackest sky
Foretells the heaviest tempest.*

Don Juan, c. I, st. 73.

Au milieu de tous ces grands mouvements, Julien était plus étonné qu'heureux. Les injures de Mathilde lui montraient combien la politique russe était sage. *Peu parler, peu agir*, voilà mon unique moyen de salut.

Il releva Mathilde, et sans mot dire la remplaça sur le divan. Peu à peu les larmes la gagnèrent.

Pour se donner une contenance, elle prit dans ses mains les lettres de madame de Fervaques; elle les décachetait lentement. Elle eut un mouvement nerveux bien marqué quand elle reconnut l'écriture de la maréchale. Elle tournait sans les lire les feuilles de ces lettres; la plupart avaient six pages.

— Répondez-moi, du moins, dit enfin Mathilde du ton de voix le plus suppliant, mais sans oser regarder Julien. Vous savez bien que j'ai de l'orgueil; c'est le malheur de ma position et même de mon caractère, je l'avouerai; madame de Fervaques m'a donc enlevé votre cœur... A-t-elle fait pour vous tous les sacrifices où ce fatal amour m'a entraînée?

Un morne silence fut toute la réponse de Julien. De quel droit, pensait-il, me demande-t-elle une indiscretion indigne d'un honnête homme ?

Mathilde essaya de lire les lettres; ses yeux remplis de larmes lui en ôtaient la possibilité.

Depuis un mois elle était malheureuse, mais cette âme hautaine était bien loin de s'avouer ses sentiments. Le hasard tout seul avait amené cette explosion. Un instant la jalousie et l'amour l'avaient emporté sur l'orgueil. Elle était placée sur le divan et fort près de lui. Il voyait ses cheveux et son cou d'albâtre; un moment il oublia tout ce qu'il se devait; il passa le bras autour de la taille et la serra presque contre sa poitrine.

Elle tourna la tête vers lui lentement : il fut étonné de l'extrême douleur qui était dans ses yeux, c'était à ne pas reconnaître leur physionomie habituelle.

Julien sentit ses forces l'abandonner, tant était mortellement pénible l'acte de courage qu'il s'imposait.

Ces yeux n'exprimeront bientôt que le plus froid dédain, se dit Julien, si je me laisse entraîner au bonheur de l'aimer. Cependant, d'une voix éteinte et avec des paroles qu'elle avait à peine la force d'achever, elle lui répétait en ce moment l'assurance de tous ses regrets pour des démarches que trop d'orgueil avait pu conseiller.

— J'ai aussi de l'orgueil, lui dit Julien d'une voix à peine formée, et ses traits peignaient le point extrême de l'abattement physique.

Mathilde se retourna vivement vers lui. Entendre sa voix était un bonheur à l'espérance duquel elle avait presque renoncé. En ce moment, elle ne se souvenait de sa hauteur que pour la maudire, elle eût voulu trouver des démarches insolites, incroyables, pour lui prouver jusqu'à quel point elle l'adorait et se détestait elle-même.

— C'est probablement à cause de cet orgueil, continua Julien, que vous m'avez distingué un instant; c'est certainement à cause de cette fermeté courageuse et qui convient à un homme que vous m'estimez en ce moment. Je puis avoir de l'amour pour la maréchale...

Mathilde tressaillit; ses yeux prirent une expression étrange. Elle allait entendre prononcer son arrêt. Ce mouvement n'échappa point à Julien; il sentit faiblir son courage.

Ah! se disait-il en écoutant le son des vaines paroles

que prononçait sa bouche, comme il eût fait un bruit étranger; si je pouvais couvrir de baisers ces joues si pâles, et que tu ne le sentisses pas!

— Je puis avoir de l'amour pour la maréchale, continuait-il... et sa voix s'affaiblissait toujours; mais certainement je n'ai de son intérêt pour moi aucune preuve décisive.

Mathilde le regarda : il soutint ce regard, du moins il espéra que sa physionomie ne l'avait pas trahi. Il se sentait pénétré d'amour jusque dans les replis les plus intimes de son cœur. Jamais il ne l'avait adorée à ce point; il était presque aussi fou que Mathilde. Si elle se fût trouvée assez de sang-froid et de courage pour manœuvrer, il fût tombé à ses pieds, en abjurant toute vaine comédie. Il eut assez de force pour pouvoir continuer à parler. Ah! Korasoff, s'écria-t-il intérieurement, que n'êtes-vous ici! quel besoin j'aurais d'un mot pour diriger ma conduite! Pendant ce temps sa voix disait :

— A défaut de tout autre sentiment, la reconnaissance suffirait pour m'attacher à la maréchale; elle m'a montré de l'indulgence, elle m'a consolé quand on me méprisait. Je puis ne pas avoir une foi illimitée en de certaines apparences extrêmement flatteuses sans doute, mais peut-être, aussi, bien peu durables.

— Ah! grand Dieu! s'écria Mathilde.

— Eh bien! quelle garantie me donnerez-vous? reprit Julien avec un accent vif et ferme, et qui semblait abandonner pour un instant les formes prudentes de la diplomatie. Quelle garantie, quel dieu me répondra que la position que vous semblez disposée à me rendre en cet instant vivra plus de deux jours?

— L'excès de mon amour et de mon malheur si vous ne m'aimez plus, lui dit-elle en lui prenant les mains et se tournant vers lui.

Le mouvement violent qu'elle venait de faire avait un peu déplacé sa pèlerine : Julien apercevait ses épaules charmantes. Ses cheveux un peu dérangés lui rappelèrent un souvenir délicieux.

Il allait céder. Un mot imprudent, se dit-il, et je fais recommencer cette longue suite de journées passées dans le désespoir. Madame de Rênal trouvait des raisons pour faire ce que son cœur lui dictait : cette jeune fille du grand monde ne laisse son cœur s'émouvoir que lorsqu'elle

s'est prouvé par bonnes raisons qu'il doit être ému.

Il vit cette vérité en un clin d'œil, et, en un clin d'œil aussi retrouva du courage.

Il retira ses mains que Mathilde pressait dans les siennes, et avec un respect marqué s'éloigna un peu d'elle. Un courage d'homme ne peut aller plus loin. Il s'occupa ensuite à réunir toutes les lettres de madame de Fervaques qui étaient éparses sur le divan, et ce fut avec l'apparence d'une politesse extrême et si cruelle en ce moment qu'il ajouta :

— Mademoiselle de La Mole daignera me permettre de réfléchir sur tout ceci. Il s'éloigna rapidement et quitta la bibliothèque; elle l'entendit refermer successivement toutes les portes.

Le monstre n'est point troublé, se dit-elle...

Mais que dis-je, monstre! il est sage, prudent, bon; c'est moi qui ai plus de torts qu'on n'en pourrait imaginer.

Cette manière de voir dura. Mathilde fut presque heureuse ce jour-là, car elle fut toute à l'amour; on eût dit que jamais cette âme n'avait été agitée par l'orgueil, et quel orgueil!

Elle tressaillit d'horreur quand, le soir au salon, un laquais annonça madame de Fervaques; la voix de cet homme lui parut sinistre. Elle ne put soutenir la vue de la maréchale et s'éloigna rapidement. Julien, peu enorgueilli de sa pénible victoire, avait craint ses propres regards, et n'avait pas dîné à l'hôtel de La Mole.

Son amour et son bonheur augmentaient rapidement à mesure qu'il s'éloignait du moment de la bataille; il en était déjà à se blâmer. Comment ai-je pu lui résister, se disait-il; si elle allait ne plus m'aimer! un moment peut changer cette âme altière, et il faut convenir que je l'ai traitée d'une façon affreuse.

Le soir, il sentit bien qu'il fallait absolument paraître aux Bouffes dans la loge de madame de Fervaques. Elle l'avait expressément invité : Mathilde ne manquerait pas de savoir sa présence ou son absence impolie. Malgré l'évidence de ce raisonnement, il n'eut pas la force, au commencement de la soirée, de se plonger dans la société. En parlant, il allait perdre la moitié de son bonheur.

Dix heures sonnèrent : il fallut absolument se montrer.

Par bonheur il trouva la loge de la maréchale remplie

de femmes, et fut relégué près de la porte, et tout à fait caché par les chapeaux. Cette position lui sauva un ridicule; les accents divins du désespoir de Caroline dans le *Matrimonio segreto* le firent fondre en larmes. Madame de Fervaques vit ces larmes; elles faisaient un tel contraste avec la mâle fermeté de sa physionomie habituelle, que cette âme de grande dame dès longtemps saturée de tout ce que la fierté de *parvenue* a de plus corrodant en fut touchée. Le peu qui restait chez elle d'un cœur de femme la porta à parler. Elle voulut jouir du son de sa voix en ce moment.

— Avez-vous vu les dames de La Mole, lui dit-elle, elles sont aux troisièmes. A l'instant Julien se pencha dans la salle en s'appuyant assez impoliment sur le devant de la loge : il vit Mathilde; ses yeux étaient brillants de larmes.

Et cependant ce n'est pas leur jour d'Opéra, pensa Julien; quel empressement!

Mathilde avait décidé sa mère à venir aux Bouffes, malgré l'inconvenance du rang de la loge qu'une complaisante de la maison s'était empressée de leur offrir. Elle voulait voir si Julien passerait cette soirée avec la maréchale.

CHAPITRE XXXI

LUI FAIRE PEUR

Voilà donc le beau miracle de votre civilisation! De l'amour vous avez fait une affaire ordinaire.

BARNAVE.

JULIEN courut dans la loge de madame de La Mole. Ses yeux rencontrèrent d'abord les yeux en larmes de Mathilde; elle pleurait sans nulle retenue, il n'y avait là que des personnages subalternes, l'amie qui avait prêté la loge et des hommes de sa connaissance. Mathilde posa sa main sur celle de Julien; elle avait comme oublié toute crainte de sa mère. Presque étouffée par ses larmes, elle ne lui dit que ce seul mot : *des garanties !*

Au moins, que je ne lui parle pas, se disait Julien fort ému lui-même, et se cachant tant bien que mal les yeux avec la main, sous prétexte du lustre qui éblouit le troisième rang des loges. Si je parle, elle ne peut plus douter de l'excès de mon émotion, le son de ma voix me trahira, tout peut être perdu encore.

Ses combats étaient bien plus pénibles que le matin, son âme avait eu le temps de s'émouvoir. Il craignait de voir Mathilde se piquer de vanité. Ivre d'amour et de volupté, il prit sur lui de ne pas lui parler.

C'est, selon moi, l'un des plus beaux traits de son caractère; un être capable d'un tel effort sur lui-même peut aller loin, *si fata sinant*.

Mademoiselle de La Mole insista pour ramener Julien à l'hôtel. Heureusement il pleuvait beaucoup. Mais la marquise le fit placer vis-à-vis d'elle, lui parla constamment et empêcha qu'il ne pût dire un mot à sa fille. On eût pensé que la marquise soignait le bonheur de Julien; ne craignant plus de tout perdre par l'excès de son émotion, il s'y livrait avec folie.

Oserai-je dire qu'en rentrant dans sa chambre, Julien se jeta à genoux et couvrit de baisers les lettres d'amour données par le prince Korasoff?

O grand homme! que ne te dois-je pas? s'écria-t-il dans sa folie.

Peu à peu quelque sang-froid lui revint. Il se compara à un général qui vient de gagner à demi une grande bataille. L'avantage est certain, immense, se dit-il; mais que se passera-t-il demain? un instant peut tout perdre.

Il ouvrit d'un mouvement passionné les *Mémoires dictés à Sainte-Hélène* par Napoléon, et pendant deux longues heures se força à les lire; ses yeux seuls lisaient, n'importe, il s'y forçait. Pendant cette singulière lecture, sa tête et son cœur, montés au niveau de tout ce qu'il y a de plus grand, travaillaient à son insu. Ce cœur est bien différent de celui de madame de Rênal, se disait-il, mais il n'allait pas plus loin.

LUI FAIRE PEUR, s'écria-t-il tout à coup en jetant le livre au loin. L'ennemi ne m'obéira qu'autant que je lui ferai peur, alors il n'osera me mépriser.

Il se promenait dans sa petite chambre, ivre de joie. A la vérité, ce bonheur était plus d'orgueil que d'amour.

Lui faire peur! se répétait-il fièrement, et il avait rai-

son d'être fier. Même dans ses moments les plus heureux, madame de Rênal doutait toujours que son amour fût égal au sien. Ici, c'est un démon que je subjugué, donc il faut *subjugué*.

Il savait bien que le lendemain dès huit heures du matin Mathilde serait à la bibliothèque; il n'y parut qu'à neuf heures, brûlant d'amour, mais sa tête dominait son cœur. Une seule minute peut-être ne se passa pas sans qu'il se répêât : La tenir toujours occupée de ce grand doute : M'aime-t-il ? Sa brillante position, les flatte-ries de tout ce qui lui parle la portent *un peu trop* à se rassurer.

Il la trouva pâle, calme, assise sur le divan, mais hors d'état apparemment de faire un seul mouvement. Elle lui tendit la main :

— Ami, je t'ai offensé, il est vrai; tu peux être fêché contre moi ?...

Julien ne s'attendait pas à ce ton si simple. Il fut sur le point de se trahir.

— Vous voulez des garanties, mon ami, ajouta-t-elle après un silence qu'elle avait espéré voir rompre; il est juste. Enlevez-moi, partons pour Londres... Je serai perdue à jamais, déshonorée... Elle eut le courage de retirer sa main à Julien pour s'en couvrir les yeux. Tous les sentiments de retenue et de vertu féminine étaient rentrés dans cette âme... Eh bien! déshonorez-moi, dit-elle enfin avec un soupir, c'est *une garantie*.

Hier j'ai été heureux, parce que j'ai eu le courage d'être sévère avec moi-même, pensa Julien. Après un petit moment de silence, il eut assez d'empire sur son cœur pour dire d'un ton glacial :

— Une fois en route pour Londres, une fois déshonorée, pour me servir de vos expressions, qui me répond que vous m'aimerez ? que ma présence dans la chaise de poste ne vous semblera point importune ? Je ne suis pas un monstre, vous avoir perdue dans l'opinion ne sera pour moi qu'un malheur de plus. Ce n'est pas votre position avec le monde qui fait obstacle, c'est par malheur votre caractère. Pouvez-vous vous répondre à vous-même que vous m'aimerez huit jours ?

(Ah! qu'elle m'aime huit jours, huit jours seulement, se disait tout bas Julien, et j'en mourrai de bonheur. Que m'importe l'avenir, que m'importe la vie ? et ce bonheur

divin peut commencer en cet instant si je veux, il ne dépend que de moi!)

Mathilde le vit pensif.

— Je suis donc tout à fait indigne de vous, dit-elle en lui prenant la main. —

Julien l'embrassa, mais à l'instant la main de fer du devoir saisit son cœur. Si elle voit combien je l'adore, je la perds. Et, avant de quitter ses bras, il avait repris toute la dignité qui convient à un homme.

Ce jour-là et les suivants, il sut cacher l'excès de sa félicité; il y eut des moments où il refusait jusqu'au plaisir de la serrer dans ses bras.

Dans d'autres instants, le délire du bonheur l'emportait sur tous les conseils de la prudence.

C'était auprès d'un berceau de chèvre-feuilles disposé pour cacher l'échelle, dans le jardin, qu'il avait coutume d'aller se placer pour regarder de loin la persienne de Mathilde, et pleurer son inconstance. Un fort grand chêne était tout près, et le tronc de cet arbre l'empêchait d'être vu des indiscrets.

Passant avec Mathilde dans ce même lieu qui lui rappelait si vivement l'excès de son malheur, le contraste du désespoir passé et de la félicité présente fut trop fort pour son caractère; des larmes inondèrent ses yeux, et, portant à ses lèvres la main de son amie : — Ici, je vivais en pensant à vous; ici, je regardais cette persienne, j'attendais des heures entières le moment fortuné où je verrais cette main l'ouvrir...

Sa faiblesse fut complète. Il lui peignit avec ces couleurs vraies, qu'on n'invente point, l'excès de son désespoir d'alors. De courtes interjections témoignaient de son bonheur actuel qui avait fait cesser cette peine atroce...

Que fais-je, grand Dieu! se dit Julien revenant à lui tout à coup. Je me perds.

Dans l'excès de son alarme, il crut déjà voir moins d'amour dans les yeux de mademoiselle de La Mole. C'était une illusion; mais la figure de Julien changea rapidement et se couvrit d'une pâleur mortelle. Ses yeux s'éteignirent un instant, et l'expression d'une hauteur non exempte de méchanceté succéda bientôt à celle de l'amour le plus vrai et le plus abandonné.

— Qu'avez-vous donc, mon ami? lui dit Mathilde avec tendresse et inquiétude.

— Je mens, dit Julien avec humeur, et je mens à vous. Je me le reproche, et cependant Dieu sait que je vous estime assez pour ne pas mentir. Vous m'aimez, vous m'êtes dévouée, et je n'ai pas besoin de faire des phrases pour vous plaire.

— Grand Dieu ! ce sont des phrases que tout ce que vous me dites de ravissant depuis deux minutes ?

— Et je me le reproche vivement, chère amie. Je les ai composées autrefois pour une femme qui m'aimait, et m'ennuyait... C'est le défaut de mon caractère, je me dénonce moi-même à vous, pardonnez-moi.

Des larmes amères inondaient les joues de Mathilde.

— Dès que, par quelque nuance qui m'a choqué, j'ai un moment de rêverie forcée, continuait Julien, mon exécration mémoire, que je maudis en ce moment, m'offre une ressource, et j'en abuse.

— Je viens donc de tomber à mon insu dans quelque action qui vous aura déplu ? dit Mathilde avec une naïveté charmante.

— Un jour, je m'en souviens, passant près de ces chèvrefeuilles, vous avez cueilli une fleur, M. de Luz vous l'a prise et vous la lui avez laissée. J'étais à deux pas.

— M. de Luz ? c'est impossible, reprit Mathilde, avec la hauteur qui lui était naturelle : je n'ai point ces façons.

— J'en suis sûr, répliqua vivement Julien.

— Eh bien ! il est vrai, mon ami, dit Mathilde en baissant les yeux tristement. Elle savait positivement que depuis bien des mois elle n'avait pas permis une telle action à M. de Luz.

Julien la regarda avec une tendresse inexprimable : Non, se dit-il, elle ne m'aime pas *moins*.

Elle lui reprocha le soir, en riant, son goût pour madame de Fervaques : un bourgeois aimer une parvenue ! Les cœurs de cette espèce sont peut-être les seuls que mon Julien ne puisse rendre fous. — Elle avait fait de vous un vrai dandy, disait-elle en jouant avec ses cheveux.

Dans le temps qu'il se croyait méprisé de Mathilde, Julien était devenu l'un des hommes les mieux mis de Paris. Mais encore avait-il un avantage sur les gens de cette espèce ; une fois sa toilette arrangée, il n'y songeait plus.

Une chose piquait Mathilde, Julien continuait à copier les lettres russes, et à les envoyer à la maréchale.

CHAPITRE XXXII

LE TIGRE

Hélas ! pourquoi ces choses et non pas d'autres ?

BEAUMARCHAIS.

UN voyageur anglais raconte l'intimité où il vivait avec un tigre ; il l'avait élevé et le caressait, mais toujours sur sa table tenait un pistolet armé.

Julien ne s'abandonnait à l'excès de son bonheur que dans les instants où Mathilde ne pouvait en lire l'expression dans ses yeux. Il s'acquittait avec exactitude du devoir de lui dire de temps à autre quelque mot dur.

Quand la douceur de Mathilde, qu'il observait avec étonnement, et l'excès de son dévouement étaient sur le point de lui ôter tout empire sur lui-même, il avait le courage de la quitter brusquement.

Pour la première fois Mathilde aimait.

La vie, qui toujours pour elle s'était traînée à pas de tortue, volait maintenant.

Comme il fallait cependant que l'orgueil se fît jour de quelque façon, elle voulait s'exposer avec témérité à tous les dangers que son amour pouvait lui faire courir. C'était Julien qui avait de la prudence ; et c'était seulement quand il était question de danger qu'elle ne cédait pas à sa volonté ; mais soumise et presque humble avec lui, elle n'en montrait que plus de hauteur envers tout ce qui dans la maison l'approchait, parents ou valets.

Le soir, au salon, au milieu de soixante personnes, elle appelait Julien pour lui parler en particulier et longtemps.

Le petit Tanbeau s'établissant un jour à côté d'eux, elle le pria d'aller lui chercher dans la bibliothèque le volume de Smollett où se trouve la révolution de 1688 ; et comme il hésitait : — Que rien ne vous presse, ajouta-t-elle avec une expression d'insultante hauteur qui fut un baume pour l'âme de Julien.

— Avez-vous remarqué le regard de ce petit monstre ? lui dit-il.

— Son oncle a dix ou douze ans de service dans ce salon, sans quoi je le ferais chasser à l'instant.

Sa conduite envers MM. de Croisenois, de Luz, etc., parfaitement polie pour la forme, n'était guère moins provocante au fond. Mathilde se reprochait vivement toutes les confidences faites jadis à Julien, et d'autant plus qu'elle n'osait lui avouer qu'elle avait exagéré les marques d'intérêt presque tout à fait innocentes dont ces messieurs avaient été l'objet.

Malgré les plus belles résolutions, sa fierté de femme l'empêchait tous les jours de dire à Julien : C'est parce que je parlais à vous que je trouvais du plaisir à décrire la faiblesse que j'avais de ne pas retirer ma main, lorsque M. de Croisenois posant la sienne sur une table de marbre venait à l'effleurer un peu.

Aujourd'hui, à peine un de ces messieurs lui parlait-il quelques instants, qu'elle se trouvait avoir une question à faire à Julien, et c'était un prétexte pour le retenir auprès d'elle.

Elle se trouva enceinte et l'apprit avec joie à Julien.

— Maintenant douterez-vous de moi ? N'est-ce pas une garantie ? Je suis votre épouse à jamais.

Cette annonce frappa Julien d'un étonnement profond. Il fut sur le point d'oublier le principe de sa conduite. Comment être volontairement froid et offensant envers cette pauvre jeune fille qui se perd pour moi ? Avait-elle l'air un peu souffrant, même les jours où la sagesse faisait entendre sa voix terrible, il ne se trouvait plus le courage de lui adresser un de ces mots cruels si indispensables, selon son expérience, à la durée de leur amour.

— Je veux écrire à mon père, lui dit un jour Mathilde ; c'est plus qu'un père pour moi ; c'est un ami : comme tel je trouverais indigne de vous et de moi de chercher à le tromper, ne fût-ce qu'un instant.

— Grand Dieu ! qu'allez-vous faire ? dit Julien effrayé.

— Mon devoir, répondit-elle avec des yeux brillants de joie.

Elle se trouvait plus magnanime que son amant.

— Mais il me chassera avec ignominie !

— C'est son droit, il faut le respecter. Je vous donnerai le bras et nous sortirons par la porte cochère, en plein midi.

Julien, étonné, la pria de différer d'une semaine.

— Je ne puis, répondit-elle, l'honneur parle, j'ai vu le devoir, il faut le suivre, et à l'instant.

— Eh bien ! je vous ordonne de différer, dit enfin Julien. Votre honneur est à couvert, je suis votre époux. Notre état à tous les deux va être changé par cette démarche capitale. Je suis aussi dans mon droit. C'est aujourd'hui mardi ; mardi prochain c'est le jour du duc de Retz ; le soir, quand M. de La Mole rentrera, le portier lui remettra la lettre fatale... Il ne pense qu'à vous faire duchesse, j'en suis certain, jugez de son malheur !

— Voulez-vous dire : jugez de sa vengeance ?

— Je puis avoir pitié de mon bienfaiteur, être navré de lui nuire ; mais je ne crains et ne craindrai jamais personne.

Mathilde se soumit. Depuis qu'elle avait annoncé son nouvel état à Julien, c'était la première fois qu'il lui parlait avec autorité ; jamais il ne l'avait tant aimée. C'était avec bonheur que la partie tendre de son âme saisissait le prétexte de l'état où se trouvait Mathilde pour se dispenser de lui adresser des mots cruels. L'aveu à M. de La Mole l'agita profondément. Allait-il être séparé de Mathilde ? et avec quelque douleur qu'elle le vît partir, un mois après son départ, songerait-elle à lui ?

Il avait une horreur presque égale des justes reproches que le marquis pouvait lui adresser.

Le soir, il avoua à Mathilde ce second sujet de chagrin, et ensuite égaré par son amour il fit aussi l'aveu du premier.

Elle changea de couleur.

— Réellement, lui dit-elle, six mois passés loin de moi seraient un malheur pour vous !

— Immense, le seul au monde que je voie avec terreur.

Mathilde fut heureuse. Julien avait suivi son rôle avec tant d'application, qu'il était parvenu à lui faire penser qu'elle était celle des deux qui avait le plus d'amour.

Le mardi fatal arriva¹. A minuit, en rentrant, le marquis trouva une lettre avec l'adresse qu'il fallait pour qu'il l'ouvrît lui-même, et seulement quand il serait sans témoins.

« MON PÈRE,

« Tous les liens sociaux sont rompus entre nous, il ne reste plus que ceux de la nature. Après mon mari, vous êtes et serez toujours l'être qui me sera le plus cher. Mes yeux se remplissent de larmes, je songe à la peine que je vous cause, mais pour que ma honte ne soit pas publique, pour vous laisser le temps de délibérer et d'agir, je n'ai pu différer plus longtemps l'aveu que je vous dois. Si votre amitié, que je sais être extrême pour moi, veut m'accorder une petite pension, j'irai m'établir où vous voudrez, en Suisse, par exemple, avec mon mari. Son nom est tellement obscur, que personne ne reconnaîtra votre fille dans madame Sorel, belle-fille d'un charpentier de Verrières. Voilà ce nom qui m'a fait tant de peine à écrire. Je redoute pour Julien votre colère, si juste en apparence. Je ne serai pas duchesse, mon père; mais je le savais en l'aimant; car c'est moi qui l'ai aimé la première, c'est moi qui l'ai séduit. Je tiens de vous¹ une âme trop élevée pour arrêter mon attention à ce qui est ou me semble vulgaire. C'est en vain que dans le dessein de vous plaire j'ai songé à M. de Croisenois. Pourquoi aviez-vous placé le vrai mérite sous mes yeux ? vous me l'avez dit vous-même à mon retour d'Hyères : ce jeune Sorel est le seul être qui m'amuse; le pauvre garçon est aussi affligé que moi, s'il est possible, de la peine que vous fait cette lettre. Je ne puis empêcher que vous ne soyez irrité comme père; mais aimez-moi toujours comme ami.

« Julien me respectait. S'il me parlait quelquefois, c'était uniquement à cause de sa profonde reconnaissance pour vous : car la hauteur naturelle de son caractère le porte à ne jamais répondre qu'officiellement à tout ce qui est tellement au-dessus de lui. Il a un sentiment vif et inné de la différence des positions sociales. C'est moi, je l'avoue en rougissant à mon meilleur ami, et jamais un tel aveu ne sera fait à un autre, c'est moi qui un jour au jardin lui ai serré le bras.

« Après vingt-quatre heures, pourquoi seriez-vous irrité contre lui ? Ma faute est irréparable. Si vous l'exigez, c'est par moi que passeront les assurances de son profond respect et de son désespoir de vous déplaire. Vous ne le verrez point; mais j'irai le rejoindre où il voudra. C'est son droit, c'est mon devoir, il est le père de mon enfant.

Si votre bonté veut bien nous accorder six mille francs pour vivre, je les recevrai avec reconnaissance : sinon Julien compte s'établir à Besançon où il commencera le métier de maître de latin et de littérature. De quelque bas degré qu'il parte, j'ai la certitude qu'il s'élèvera. Avec lui je ne crains pas l'obscurité. S'il y a révolution, je suis sûre pour lui d'un premier rôle. Pourriez-vous en dire autant d'aucun de ceux qui ont demandé ma main ? Ils ont de belles terres ! Je ne puis trouver dans cette seule circonstance une raison pour admirer. Mon Julien atteindrait une haute position même sous le régime actuel, s'il avait un million et la protection de mon père... »

Mathilde, qui savait que le marquis était un homme tout de premier mouvement, avait écrit huit pages.

— Que faire ? se disait Julien¹ pendant que M. de La Mole lisait cette lettre ; où est 1^o mon devoir, 2^o mon intérêt ? Ce que je lui dois est immense : j'eusse été sans lui un coquin subalterne, et pas assez coquin pour n'être pas haï et persécuté par les autres. Il m'a fait un homme du monde. Mes coquinerie*s nécessaires* seront 1^o plus rares, 2^o moins ignobles. Cela est plus que s'il m'eût donné un million. Je lui dois cette croix et l'apparence de services diplomatiques qui me tirent du pair.

S'il tenait la plume pour prescrire ma conduite, qu'est-ce qu'il écrirait ?...

Julien fut brusquement interrompu par le vieux valet de chambre de M. de La Mole.

— Le marquis vous demande à l'instant, vêtu ou non vêtu.

Le valet ajouta à voix basse en marchant à côté de Julien : — Il est hors de lui, prenez garde à vous.

CHAPITRE XXXIII

L'ENFER DE LA FAIBLESSE

En taillant ce diamant, un lapidaire malhabile lui a ôté quelques-unes de ses plus vives étincelles. Au moyen âge, que dis-je ? encore sous Richelieu le Français avait la *force de vouloir*.

MIRABEAU.

JULIEN trouva le marquis furieux : pour la première fois de sa vie, peut-être, ce seigneur fut de mauvais ton : il accabla Julien de toutes les injures qui lui vinrent à la bouche. Notre héros fut étonné, impatienté, mais sa reconnaissance n'en fut point ébranlée. Que de beaux projets depuis longtemps chéris au fond de sa pensée le pauvre homme voit crouler en un instant ! Mais je lui dois de lui répondre, mon silence augmenterait sa colère. La réponse fut fournie par le rôle de Tartufe.

— *Je ne suis pas un ange...* Je vous ai bien servi, vous m'avez payé avec générosité... J'étais reconnaissant, mais j'ai vingt-deux ans... Dans cette maison, ma pensée n'était comprise que de vous, et de cette personne aimable...

— Monstre ! s'écria le marquis. Aimable ! aimable ! Le jour où vous l'avez trouvée aimable, vous deviez fuir.

— Je l'ai tenté ; alors, je vous demandai de partir pour le Languedoc.

Las de se promener avec fureur, le marquis, dompté par la douleur, se jeta dans un fauteuil ; Julien l'entendit se dire à demi-voix : Ce n'est point là un méchant homme.

— Non, je ne le suis pas pour vous, s'écria Julien en tombant à ses genoux. Mais il eut une honte extrême de ce mouvement, et se releva bien vite.

Le marquis était réellement égaré. A la vue de ce mouvement il recommença à l'accabler d'injures atroces et dignes d'un cocher de fiacre. La nouveauté de ces jurons était peut-être une distraction.

— Quoi! ma fille s'appellera madame Sorel! quoi! ma fille ne sera pas duchesse! Toutes les fois que ces deux idées se présentaient aussi nettement, M. de La Mole était torturé et les mouvements de son âme n'étaient plus volontaires. Julien craignit d'être battu.

Dans les intervalles lucides, et lorsque le marquis commençait à s'accoutumer à son malheur, il adressait à Julien des reproches assez raisonnables :

— Il fallait fuir, monsieur, lui disait-il... Votre devoir était de fuir... Vous êtes le dernier des hommes...

Julien s'approcha de la table et écrivit :

« Depuis longtemps la vie m'est insupportable, j'y mets un terme. Je prie monsieur le marquis d'agréer, avec l'expression d'une reconnaissance sans bornes, mes excuses de l'embarras que ma mort dans son hôtel peut causer. »

— Que monsieur le marquis daigne parcourir ce papier... Tuez-moi, dit Julien, ou faites-moi tuer par votre valet de chambre. Il est une heure du matin, je vais me promener au jardin vers le mur du fond.

— Allez à tous les diables, lui cria le marquis comme il s'en allait.

Je comprends, pensa Julien; il ne serait pas fâché de me voir épargner la façon de ma mort à son valet de chambre... Qu'il me tue, à la bonne heure, c'est une satisfaction que je lui offre... Mais, parbleu, j'aime la vie... Je me dois à mon fils.

Cette idée, qui pour la première fois paraissait aussi nettement à son imagination, l'occupa tout entier après les premières minutes de promenade données au sentiment du danger.

Cet intérêt si nouveau en fit un être prudent. Il me faut des conseils pour me conduire avec cet homme fougueux... Il n'a aucune raison, il est capable de tout. Fouqué est trop éloigné, d'ailleurs il ne comprendrait pas les sentiments d'un cœur tel que celui du marquis.

Le comte Altamira... Suis-je sûr d'un silence éternel? Il ne faut pas que ma demande de conseils soit une action, et complique ma position. Hélas! il ne me reste que le sombre abbé Pirard... son esprit est rétréci par le jansénisme... Un coquin de jésuite connaîtrait le monde, et serait mieux mon fait... M. Pirard est capable de me battre au seul énoncé du crime.

Le génie de Tartufe vint au secours de Julien : Eh

bien, j'irai me confesser à lui. Telle fut la dernière résolution qu'il prit au jardin après s'être promené deux grandes heures. Il ne pensait plus qu'il pouvait être surpris par un coup de fusil; le sommeil le gagnait.

Le lendemain, de très grand matin, Julien était à plusieurs lieues de Paris, frappant à la porte du sévère janséniste. Il trouva, à son grand étonnement, qu'il n'était point trop surpris de sa confidence.

J'ai peut-être des reproches à me faire, se disait l'abbé plus soucieux qu'irrité. J'avais cru deviner cet amour. Mon amitié pour vous, petit malheureux, m'a empêché d'avertir le père...

— Que va-t-il faire ? lui dit vivement Julien.

(Il aimait l'abbé en ce moment, et une scène lui eut été fort pénible.)

Je vois trois partis, continua Julien : 1^o M. de La Mole peut me faire donner la mort; et il raconta la lettre de suicide qu'il avait laissée au marquis; 2^o me faire tirer au blanc par le comte Norbert, qui me demanderait un duel.

— Vous accepteriez ? dit l'abbé furieux, et se levant.

— Vous ne me laissez pas achever. Certainement je ne tirerais jamais sur le fils de mon bienfaiteur.

3^o Il peut m'éloigner. S'il me dit : Allez à Édimbourg, à New-York, j'obéirai. Alors on peut cacher la position de mademoiselle de La Mole; mais je ne souffrirai point qu'on supprime mon fils.

— Ce sera là, n'en doutez point, la première idée de cet homme corrompu...

A Paris, Mathilde était au désespoir. Elle avait vu son père vers sept heures. Il lui avait montré la lettre de Julien, elle tremblait qu'il n'eût trouvé noble de mettre fin à sa vie : Et sans ma permission ? se disait-elle avec une douleur qui était de la colère.

— S'il est mort, je mourrai, dit-elle à son père. C'est vous qui serez cause de sa mort... Vous vous en réjouirez peut-être... Mais je le jure à ses mânes, d'abord je prendrai le deuil, et serai publiquement *madame veuve Sorel*, j'enverrai mes billets de faire part, comptez là-dessus. Vous ne me trouverez ni pusillanime ni lâche.

Son amour allait jusqu'à la folie. A son tour, M. de La Mole fut interdit.

Il commença à voir les événements avec quelque rai-

son. Au déjeuner, Mathilde ne parut point. Le marquis fut délivré d'un poids immense, et surtout flatté, quand il s'aperçut qu'elle n'avait rien dit à sa mère.

Julien descendait de cheval¹. Mathilde le fit appeler, et se jeta dans ses bras presque à la vue de sa femme de chambre. Julien ne fut pas très reconnaissant de ce transport, il sortait fort diplomate et fort calculateur de sa longue conférence avec l'abbé Pirard. Son imagination était éteinte par le calcul des possibles. Mathilde, les larmes aux yeux, lui apprit qu'elle avait vu sa lettre de suicide.

— Mon père peut se raviser; faites-moi le plaisir de partir à l'instant même pour Villequier. Remontez à cheval, sortez de l'hôtel avant qu'on ne se lève de table.

Comme Julien ne quittait point l'air étonné et froid, elle eut un accès de larmes.

— Laisse-moi conduire nos affaires, s'écria-t-elle avec transport, et en le serrant dans ses bras. Tu sais bien que ce n'est pas volontairement que je me sépare de toi. Écris sous le couvert de ma femme de chambre, que l'adresse soit d'une main étrangère, moi je t'écrirai des volumes. Adieu! fuis.

Ce dernier mot blessa Julien, il obéit cependant. Il est fatal, pensait-il, que, même dans leurs meilleurs moments, ces gens-là trouvent le secret de me choquer.

Mathilde résista avec fermeté à tous les projets *prudents* de son père. Elle ne voulut jamais établir la négociation sur d'autres bases que celles-ci : Elle serait madame Sorel et vivrait pauvrement avec son mari en Suisse, ou chez son père à Paris. Elle repoussait bien loin la proposition d'un accouchement clandestin. — Alors commencerait pour moi la possibilité de la calomnie et du déshonneur. Deux mois après le mariage, j'irai voyager avec mon mari, et il nous sera facile de supposer que mon fils est né à une époque convenable.

D'abord accueillie par des transports de colère, cette fermeté finit par donner des doutes au marquis.

Dans un moment d'attendrissement :

— Tiens! dit-il à sa fille, voilà une inscription de dix mille livres de rente, envoie-la à ton Julien, et qu'il me mette bien vite dans l'impossibilité de la reprendre.

Pour *obéir* à Mathilde, dont il connaissait l'amour pour le commandement, Julien avait fait quarante lieues inu-

tiles : il était à Villequier, réglant les comptes des fermiers ; ce bienfait du marquis fut l'occasion de son retour. Il alla demander asile à l'abbé Pirard, qui, pendant son absence, était devenu l'allié le plus utile de Mathilde. Toutes les fois qu'il était interrogé par le marquis, il lui prouvait que tout autre parti que le mariage public serait un crime aux yeux de Dieu.

— Et par bonheur, ajoutait l'abbé, la sagesse du monde est ici d'accord avec la religion. Pourrait-on compter un instant, avec le caractère fougueux de mademoiselle de La Mole, sur le secret qu'elle ne se serait pas imposé à elle-même ? Si l'on n'admet pas la marche franche d'un mariage public, la société s'occupera beaucoup plus longtemps de cette mésalliance étrange. Il faut tout dire en une fois, sans apparence ni réalité du moindre mystère.

— Il est vrai, dit le marquis pensif. Dans ce système, parler de mariage après trois jours, devient un rabâchage d'homme qui n'a pas d'idées. Il faudrait profiter de quelque grande mesure antijacobine du gouvernement pour se glisser incognito à la suite.

Deux ou trois amis de M. de La Mole pensaient comme l'abbé Pirard. Le grand obstacle, à leurs yeux, était le caractère décidé de Mathilde. Mais après tant de beaux raisonnements, l'âme du marquis ne pouvait s'accoutumer à renoncer à l'espoir du *tabouret* pour sa fille.

Sa mémoire et son imagination étaient remplies des roueries et des faussetés de tous genres qui étaient encore possibles dans sa jeunesse. Céder à la nécessité, avoir peur de la loi lui semblait chose absurde et déshonorante pour un homme de son rang. Il payait cher maintenant ces rêveries enchanteresses qu'il se permettait depuis dix ans sur l'avenir de cette fille chérie.

Qui l'eût pu prévoir ? se disait-il. Une fille d'un caractère si altier, d'un génie si élevé, plus fière que moi du nom qu'elle porte ! dont la main m'était demandée d'avance par tout ce qu'il y a de plus illustre en France !

Il faut renoncer à toute prudence. Ce siècle est fait pour tout confondre ! nous marchons vers le chaos.

CHAPITRE XXXIV

UN HOMME D'ESPRIT

Le préfet cheminant sur son cheval se disait : Pourquoi ne serais-je pas ministre, président du conseil, duc ? Voici comment je ferai la guerre... Par ce moyen je jetterais les novateurs dans les fers...

Le Globe.

AUCUN argument ne vaut pour détruire l'empire de dix années de rêveries agréables. Le marquis ne trouvait pas raisonnable de se fâcher, mais ne pouvait se résoudre à pardonner. Si ce Julien pouvait mourir par accident, se disait-il quelquefois... C'est ainsi que cette imagination attristée trouvait quelque soulagement à poursuivre les chimères les plus absurdes. Elles paralysaient l'influence des sages raisonnements de l'abbé Pirard. Un mois se passa ainsi sans que la négociation fît un pas.

Dans cette affaire de famille, comme dans celles de la politique, le marquis avait des aperçus brillants dont il s'enthousiasmait pendant trois jours. Alors un plan de conduite ne lui plaisait pas, parce qu'il était étayé par de bons raisonnements ; mais les raisonnements ne trouvaient grâce à ses yeux qu'autant qu'ils appuyaient son plan favori. Pendant trois jours, il travaillait avec toute l'ardeur et l'enthousiasme d'un poète, à amener les choses à une certaine position ; le lendemain il n'y songeait plus.

D'abord Julien fut déconcerté des lenteurs du marquis ; mais, après quelques semaines, il commença à deviner que M. de La Mole n'avait, dans cette affaire, aucun plan arrêté.

Madame de La Mole et toute la maison croyaient que Julien voyageait en province pour l'administration des terres ; il était caché au presbytère de l'abbé Pirard, et voyait Mathilde presque tous les jours ; elle, chaque matin, allait passer une heure avec son père, mais quelquefois ils étaient des semaines entières sans parler de l'affaire qui occupait toutes leurs pensées.

— Je ne veux pas savoir où est cet homme, lui dit un jour le marquis; envoyez-lui cette lettre. Mathilde lut :

« Les terres de Languedoc rendent 20.600 francs. Je donne 10.600 francs à ma fille, et 10.000 francs à M. Julien Sorel. Je donne les terres mêmes, bien entendu. Dites au notaire de dresser deux actes de donation séparés et de me les apporter demain; après quoi, plus de relations entre nous. Ah! Monsieur, devais-je m'attendre à tout ceci ?

« *Le marquis DE LA MOLE.* »

— Je vous remercie beaucoup, dit Mathilde gaiement. Nous allons nous fixer au château d'Aiguillon, entre Agen et Marmande. On dit que c'est un pays aussi beau que l'Italie.

Cette donation surprit extrêmement Julien. Il n'était plus l'homme sévère et froid que nous avons connu. La destinée de son fils absorbait d'avance toutes ses pensées. Cette fortune imprévue et assez considérable pour un homme si pauvre en fit un ambitieux. Il se voyait, à sa femme ou à lui¹, 36.000 livres de rente. Pour Mathilde, tous ses sentiments étaient absorbés dans son adoration pour son mari, car c'est ainsi que son orgueil appelait toujours Julien. Sa grande, son unique ambition était de faire connaître son mariage. Elle passait sa vie à s'exagérer la haute prudence qu'elle avait montrée en liant son sort à celui d'un homme supérieur. Le mérite personnel était à la mode dans sa tête.

L'absence presque continue, la multiplicité des affaires, le peu de temps que l'on avait pour parler d'amour vinrent compléter le bon effet de la sage politique, autrefois inventée par Julien.

Mathilde finit par s'impatienter de voir si peu l'homme qu'elle était parvenue à aimer réellement.

Dans un moment d'humeur elle écrivit à son père, et commença sa lettre comme Othello :

« Que j'aie préféré Julien aux agréments que la société offrait à la fille de M. le marquis de La Mole, mon choix le prouve assez. Ces plaisirs de considération et de petite vanité sont nuls pour moi. Voici bientôt six semaines que je vis séparée de mon mari. C'est assez pour vous

témoigner mon respect. Avant jeudi prochain, je quitterai la maison paternelle. Vos bienfaits nous ont enrichis. Personne ne connaît mon secret que le respectable abbé Pirard. J'irai chez lui; il nous mariera, et une heure après la cérémonie nous serons en route pour le Languedoc, et ne reparaîtrons jamais à Paris que d'après vos ordres. Mais ce qui me perce le cœur, c'est que tout ceci va faire anecdote piquante contre moi, contre vous. Les épi-grammes d'un public sot ne peuvent-elles pas obliger notre excellent Norbert à chercher querelle à Julien? Dans cette circonstance, je le connais, je n'aurais aucun empire sur lui. Nous trouverions dans son âme du plébéien révolté. Je vous en conjure à genoux, ô mon père! venez assister à mon mariage, dans l'église de M. Pirard, jeudi prochain. Le piquant de l'anecdote maligne sera adouci, et la vie de votre fils unique, celle de mon mari seront assurées », etc., etc.

L'âme du marquis fut jetée par cette lettre dans un étrange embarras. Il fallait donc à la fin *prendre un parti*. Toutes les petites habitudes, tous les amis vulgaires avaient perdu leur influence.

Dans cette étrange circonstance, les grands traits du caractère, imprimés par les événements de la jeunesse, reprirent tout leur empire. Les malheurs de l'émigration en avaient fait un homme à imagination. Après avoir joui pendant deux ans d'une fortune immense et de toutes les distinctions de la cour, 1790 l'avait jeté dans les affreuses misères de l'émigration. Cette dure école avait changé une âme de vingt-deux ans. Au fond, il était campé au milieu de ses richesses actuelles, plus qu'il n'en était dominé. Mais cette même imagination qui avait préservé son âme de la gangrène de l'or, l'avait jeté en proie à une folle passion pour voir sa fille décorée d'un beau titre.

Pendant les six semaines qui venaient de s'écouler, tantôt poussé par un caprice, le marquis avait voulu enrichir Julien; la pauvreté lui semblait ignoble, déshonorante pour lui M. de La Mole, impossible chez l'époux de sa fille; il jetait l'argent. Le lendemain, son imagination prenant un autre cours, il lui semblait que Julien allait entendre le langage muet de cette générosité d'argent, changer de nom, s'exiler en Amérique, écrire à Mathilde qu'il était mort pour elle... M. de La Mole supposait

cette lettre écrite, il suivait son effet sur le caractère de sa fille...

Le jour où il fut tiré de ces songes si jeunes par la lettre *réelle* de Mathilde, après avoir pensé longtemps à tuer Julien ou à le faire disparaître, il rêvait à lui bâtir une brillante fortune. Il lui faisait prendre le nom d'une de ses terres; et pourquoi ne lui ferait-il pas passer sa pairie? M. le duc de Chaulnes, son beau-père, lui avait parlé plusieurs fois, depuis que son fils unique avait été tué en Espagne, du désir de transmettre son titre à Norbert...

L'on ne peut refuser à Julien une singulière aptitude aux affaires, de la hardiesse, peut-être même du *brillant*, se disait le marquis... Mais au fond de ce caractère je trouve quelque chose d'effrayant. C'est l'impression qu'il produit sur tout le monde, donc il y a là quelque chose de réel (plus ce point réel était difficile à saisir, plus il effrayait l'âme imaginative du vieux marquis).

Ma fille me le disait fort adroitement l'autre jour (dans une lettre supprimée) : « Julien ne s'est affilié à aucun salon, à aucune coterie. » Il ne s'est ménagé aucun appui contre moi, pas la plus petite ressource si je l'abandonne... Mais est-ce là ignorance de l'état actuel de la société?... Deux ou trois fois je lui ai dit : Il n'y a de candidature réelle et profitable que celle des salons...

Non, il n'a pas le génie adroit et cauteleux d'un procureur qui ne perd ni une minute ni une opportunité... Ce n'est point un caractère à la Louis XI. D'un autre côté, je lui vois les maximes les plus antigénéreuses... Je m'y perds... Se répéterait-il ces maximes, pour servir de *digue* à ses passions?

Du reste, une chose surnage : il est impatient du mépris, je le tiens par là.

Il n'a pas la religion de la haute naissance, il est vrai, il ne nous respecte pas d'instinct... C'est un tort; mais enfin, l'âme d'un séminariste devrait n'être impatiente que du manque de jouissance et d'argent. Lui, bien différent, ne peut supporter le mépris à aucun prix.

Pressé par la lettre de sa fille, M. de La Mole vit la nécessité de se décider : — Enfin, voici la grande question : l'audace de Julien est-elle allée jusqu'à entreprendre de faire la cour à ma fille, parce qu'il sait que je l'aime avant tout, et que j'ai cent mille écus de rente?

Mathilde proteste du contraire... Non, mon Julien,

voilà un point sur lequel je ne veux pas me laisser faire illusion.

Y a-t-il eu amour véritable, imprévu ? ou bien désir vulgaire de s'élever à une belle position ? Mathilde est clairvoyante, elle a senti d'abord que ce soupçon peut le perdre auprès de moi, de là cet aveu : c'est elle qui s'est avisée de l'aimer la première...

Une fille d'un caractère si altier se serait oubliée jusqu'à faire des avances matérielles !... Lui serrer le bras au jardin, un soir, quelle horreur ! comme si elle n'avait pas eu cent moyens moins indécents de lui faire connaître qu'elle le distinguait.

Qui s'excuse s'accuse ; je me défie de Mathilde... Ce jour-là, les raisonnements du marquis étaient plus concluants qu'à l'ordinaire. Cependant l'habitude l'emporta, il résolut de gagner du temps et d'écrire à sa fille. Car on s'écrivait d'un côté de l'hôtel à l'autre. M. de La Mole n'osait discuter avec Mathilde et lui tenir tête. Il avait peur de tout finir par une concession subite.

LETTRE

« Gardez-vous de faire de nouvelles folies ; voici un brevet de lieutenant de hussards pour M. le chevalier Julien Sorel de La Vernaye. Vous voyez ce que je fais pour lui. Ne me contrariez pas, ne m'interrogez pas. Qu'il parte dans vingt-quatre heures, pour se faire recevoir à Strasbourg, où est son régiment. Voici un mandat sur mon banquier ; qu'on m'obéisse. »

L'amour et la joie de Mathilde n'eurent plus de bornes ; elle voulut profiter de la victoire, et répondit à l'instant :

« M. de La Vernaye serait à vos pieds, éperdu de reconnaissance, s'il savait tout ce que vous daignez faire pour lui. Mais, au milieu de cette générosité, mon père m'a oubliée ; l'honneur de votre fille est en danger. Une indiscretion peut faire une tache éternelle, et que vingt mille écus de rente ne répareraient pas. Je n'enverrai le brevet à M. de La Vernaye que si vous me donnez votre parole que, dans le courant du mois prochain, mon mariage sera célébré en public, à Villequier. Bientôt après cette époque, que je vous supplie de ne pas outrepasser,

votre fille ne pourra paraître en public qu'avec le nom de madame de La Vernaye. Que je vous remercie, cher papa, de m'avoir sauvée de ce nom de Sorel », etc., etc.

La réponse fut imprévue.

« Obéissez, ou je me rétracte de tout. Tremblez, jeune imprudente. Je ne sais pas encore ce que c'est que votre Julien, et vous-même vous le savez moins que moi. Qu'il parte pour Strasbourg, et songe à marcher droit. Je ferai connaître mes volontés d'ici à quinze jours. »

Cette réponse si ferme étonna Mathilde. *Je ne connais pas Julien* ; ce mot la jeta dans une rêverie, qui bientôt finit par les suppositions les plus enchanteresses ; mais elle les croyait la vérité. L'esprit de mon Julien n'a pas revêtu le petit *uniforme* mesquin des salons, et mon père ne croit pas à sa supériorité, précisément à cause de ce qui la prouve...

Toutefois, si je n'obéis pas à cette velléité de caractère, je vois la possibilité d'une scène publique ; un éclat abaisse ma position dans le monde, et peut me rendre moins aimable aux yeux de Julien. Après l'éclat... pauvreté pour dix ans ; et la folie de choisir un mari à cause de son mérite ne peut se sauver du ridicule que par la plus brillante opulence. Si je vis loin de mon père, à son âge, il peut m'oublier... Norbert épousera une femme aimable, adroite : le vieux Louis XIV fut séduit par la duchesse de Bourgogne.

Elle se décida à obéir, mais se garda de communiquer la lettre de son père à Julien ; ce caractère farouche eût pu être porté à quelque folie.

Le soir, lorsqu'elle apprit à Julien qu'il était lieutenant de hussards, sa joie fut sans bornes. On peut se la figurer par l'ambition de toute sa vie, et par la passion qu'il avait maintenant pour son fils. Le changement de nom le frappait d'étonnement.

Après tout, pensait-il, mon roman est fini, et à moi seul tout le mérite. J'ai su me faire aimer de ce monstre d'orgueil, ajoutait-il en regardant Mathilde ; son père ne peut vivre sans elle, et elle sans moi.

CHAPITRE XXXV

UN ORAGE

Mon Dieu, donnez-moi la médiocrité!

MIRABEAU.

Son âme était absorbée; il ne répondait qu'à demi à la vive tendresse qu'elle lui témoignait. Il restait silencieux et sombre. Jamais il n'avait paru si grand, si adorable aux yeux de Mathilde. Elle redoutait quelque subtilité de son orgueil qui viendrait déranger toute la position.

Presque tous les matins, elle voyait l'abbé Pirard arriver à l'hôtel. Par lui Julien ne pouvait-il pas avoir pénétré quelque chose des intentions de son père? Le marquis lui-même, dans un moment de caprice, ne pouvait-il pas lui avoir écrit? Après un aussi grand bonheur, comment expliquer l'air sévère de Julien? Elle n'osa l'interroger.

Elle *n'osa*! elle, Mathilde! Il y eut dès ce moment dans son sentiment pour Julien, du vague, de l'imprévu, presque de la terreur. Cette âme sèche sentit de la passion tout ce qui en est possible dans un être élevé au milieu de cet excès de civilisation que Paris admire.

Le lendemain de grand matin, Julien était au presbytère de l'abbé Pirard. Des chevaux de poste arrivaient dans la cour avec une chaise délabrée, louée à la poste voisine.

— Un tel équipage n'est plus de saison; lui dit le sévère abbé, d'un air rechigné. Voici vingt mille francs dont M. de La Mole vous fait cadeau; il vous engage à les dépenser dans l'année, mais en tâchant de vous donner le moins de ridicules possible. (Dans une somme aussi forte, jetée à un jeune homme, le prêtre ne voyait qu'une occasion de pécher.)

Le marquis ajoute : M. Julien de La Vernaye aura reçu cet argent de son père, qu'il est inutile de désigner autrement. M. de La Vernaye jugera peut-être convenable de faire un cadeau à M. Sorel, charpentier à Verrières, qui

soigna son enfance... Je pourrai me charger de cette partie de la commission, ajouta l'abbé; j'ai enfin déterminé M. de La Mole à transiger avec cet abbé de Frilair, si jésuite. Son crédit est décidément trop fort pour le nôtre. La reconnaissance implicite de votre haute naissance par cet homme qui gouverne Besançon sera une des conditions tacites de l'arrangement.

Julien ne fut plus maître de son transport, il embrassa l'abbé, il se voyait reconnu.

— Fi donc! dit M. Pirard en le repoussant; que veut dire cette vanité mondaine?... Quant à Sorel et à ses fils, je leur offrirai, en mon nom, une pension annuelle de cinq cents francs, qui leur sera payée à chacun, tant que je serai content d'eux.

Julien était déjà froid et hautain. Il remercia, mais en termes très vagues et n'engageant à rien. Serait-il bien possible, se disait-il, que je fusse le fils naturel de quelque grand seigneur exilé dans nos montagnes par le terrible Napoléon? A chaque instant cette idée lui semblait moins improbable... Ma haine pour mon père serait une preuve... Je ne serais plus un monstre!

Peu de jours après ce monologue, le quinzième régiment de hussards, l'un des plus brillants de l'armée, était en bataille sur la place d'armes de Strasbourg. M. le chevalier de La Vernaye montait le plus beau cheval de l'Alsace, qui lui avait coûté six mille francs. Il était reçu lieutenant, sans avoir jamais été sous-lieutenant que sur les contrôles d'un régiment dont jamais il n'avait ouï parler.

Son air impassible, ses yeux sévères et presque méchants, sa pâleur, son inaltérable sang-froid commencèrent sa réputation dès le premier jour. Peu après, sa politesse parfaite et pleine de mesure, son adresse au pistolet et aux armes, qu'il fit connaître sans trop d'affectation, éloignèrent l'idée de plaisanter à haute voix sur son compte. Après cinq ou six jours d'hésitation, l'opinion publique du régiment se déclara en sa faveur. Il y a tout dans ce jeune homme, disaient les vieux officiers goguenards, excepté de la jeunesse.

De Strasbourg, Julien écrivit à M. Chélan, l'ancien curé de Verrières, qui touchait maintenant aux bornes de l'extrême vieillesse :

« Vous aurez appris avec une joie, dont je ne doute pas, les événements qui ont porté ma famille à m'enrichir. Voici cinq cents francs que je vous prie de distribuer sans bruit, ni mention aucune de mon nom, aux malheureux pauvres maintenant comme je le fus autrefois, et que sans doute vous secourez comme autrefois vous m'avez secouru. »

Julien était ivre d'ambition et non pas de vanité; toutefois il donnait une grande part de son attention à l'apparence extérieure. Ses chevaux, ses uniformes, les livrées de ses gens étaient tenus avec une correction qui aurait fait honneur à la ponctualité d'un grand seigneur anglais. A peine lieutenant, par faveur et depuis deux jours, il calculait déjà que, pour commander en chef à trente ans, au plus tard, comme tous les grands généraux, il fallait à vingt-trois être plus que lieutenant. Il ne pensait qu'à la gloire et à son fils.

Ce fut au milieu des transports de l'ambition la plus effrénée qu'il fut surpris par un jeune valet de pied de l'hôtel de La Mole, qui arrivait en courrier.

« Tout est perdu, lui écrivait Mathilde; accourez le plus vite possible, sacrifiez tout, désertez s'il le faut. A peine arrivé, attendez-moi dans un fiacre, près la petite porte du jardin, au n^o... de la rue... J'irai vous parler; peut-être pourrai-je vous introduire dans le jardin. Tout est perdu, et je le crains, sans ressource; comptez sur moi, vous me trouverez dévouée et ferme dans l'adversité. Je vous aime. »

En quelques minutes, Julien obtint une permission du colonel et partit de Strasbourg à franc étrier; mais l'affreuse inquiétude qui le dévorait ne lui permit pas de continuer cette façon de voyager au delà de Metz. Il se jeta dans une chaise de poste; et ce fut avec une rapidité presque incroyable qu'il arriva au lieu indiqué, près la petite porte du jardin de l'hôtel de La Mole. Cette porte s'ouvrit, et à l'instant Mathilde, oubliant tout respect humain, se précipita dans ses bras. Heureusement il n'était que cinq heures du matin et la rue était encore déserte.

— Tout est perdu; mon père, craignant mes larmes, est parti dans la nuit de jeudi. Pour où ? personne ne le

sait. Voici sa lettre; lisez. Et elle monta dans le fiacre avec Julien.

« Je pouvais tout pardonner, excepté le projet de vous séduire parce que vous êtes riche. Voilà, malheureuse fille, l'affreuse vérité. Je vous donne ma parole d'honneur que je ne consentirai jamais à un mariage avec cet homme. Je lui assure dix mille livres de rente s'il veut vivre au loin, hors des frontières de France, ou mieux encore en Amérique. Lisez la lettre que je reçois en réponse aux renseignements que j'avais demandés. L'impudent m'avait engagé lui-même à écrire à madame de Rênal. Jamais je ne lirai une ligne de vous relative à cet homme. Je prends en horreur Paris et vous. Je vous engage à recouvrir du plus grand secret ce qui doit arriver. Renoncez *franchement* à un homme vil, et vous retrouverez un père. »

— Où est la lettre de madame de Rênal ? dit froidement Julien.

— La voici. Je n'ai voulu te la montrer qu'après que tu aurais été préparé.

LETTRE

« Ce que je dois à la cause sacrée de la religion et de la morale m'oblige, monsieur, à la démarche pénible que je viens accomplir auprès de vous; une règle, qui ne peut faillir, m'ordonne de nuire en ce moment à mon prochain, mais afin d'éviter un plus grand scandale. La douleur que j'éprouve doit être surmontée par le sentiment du devoir. Il n'est que trop vrai, monsieur, la conduite de la personne au sujet de laquelle vous me demandez toute la vérité a pu sembler inexplicable ou même honnête. On a pu croire convenable de cacher ou de déguiser une partie de la réalité, la prudence le voulait aussi bien que la religion. Mais cette conduite, que vous désirez connaître, a été dans le fait extrêmement condamnable, et plus que je ne puis le dire. Pauvre et avide, c'est à l'aide de l'hypocrisie la plus consommée, et par la séduction d'une femme faible et malheureuse, que cet homme a cherché à se faire un état et à devenir quelque chose. C'est une partie de mon pénible devoir d'ajouter que je suis obligée

de croire que M. J... n'a aucun principe de religion. En conscience, je suis contrainte de penser qu'un de ses moyens pour réussir dans une maison, est de chercher à séduire la femme qui a le principal crédit. Couvert par une apparence de désintéressement et par des phrases de roman, son grand et unique objet est de parvenir à disposer du maître de la maison et de sa fortune. Il laisse après lui le malheur et des regrets éternels », etc., etc., etc.

Cette lettre extrêmement longue et à demi effacée par des larmes était bien de la main de madame de Rênal; elle était même écrite avec plus de soin qu'à l'ordinaire.

— Je ne puis blâmer M. de La Mole, dit Julien après l'avoir finie; il est juste et prudent. Quel père voudrait donner sa fille chérie à un tel homme! Adieu!

Julien sauta à bas du fiacre, et courut à sa chaise de poste arrêtée au bout de la rue. Mathilde, qu'il semblait avoir oubliée, fit quelques pas pour le suivre; mais les regards des marchands qui s'avançaient sur la porte de leurs boutiques, et desquels elle était connue, la forcèrent à rentrer précipitamment au jardin.

Julien était parti pour Verrières. Dans cette route rapide, il ne put écrire à Mathilde comme il en avait le projet, sa main ne formait sur le papier que des traits illisibles.

Il arriva à Verrières un dimanche matin. Il entra chez l'armurier du pays, qui l'accabla de compliments sur sa récente fortune. C'était la nouvelle du pays.

Julien eut beaucoup de peine à lui faire comprendre qu'il voulait une paire de pistolets. L'armurier sur sa demande chargea les pistolets.

Les *trois coups* sonnaient; c'est un signal bien connu dans les villages de France, et qui, après les diverses sonneries de la matinée, annonce le commencement immédiat de la messe.

Julien entra dans l'église neuve de Verrières. Toutes les fenêtres hautes de l'édifice étaient voilées avec des rideaux cramoisis. Julien se trouva à quelques pas derrière le banc de madame de Rênal. Il lui sembla qu'elle priait avec ferveur. La vue de cette femme qui l'avait tant aimé fit trembler le bras de Julien d'une telle façon, qu'il ne put d'abord exécuter son dessein. Je ne le puis, se disait-il à lui-même; physiquement, je ne le puis.

En ce moment, le jeune clerc qui servait la messe, sonna pour l'*élévation*. Madame de Rênal baissa la tête qui un instant se trouva presque entièrement cachée par les plis de son châle. Julien ne la reconnaissait plus aussi bien; il tira sur elle un coup de pistolet et la manqua; il tira un second coup, elle tomba.

CHAPITRE XXXVI

DÉTAILS TRISTES

Ne vous attendez point de ma part à de la faiblesse. Je me suis vengé. J'ai mérité la mort, et me voici. Priez pour mon âme.

SCHILLER.

JULIEN resta immobile, il ne voyait plus. Quand il revint un peu à lui, il aperçut tous les fidèles qui s'enfuyaient de l'église; le prêtre avait quitté l'autel. Julien se mit à suivre d'un pas assez lent quelques femmes qui s'en allaient en criant. Une femme qui voulait fuir plus vite que les autres, le poussa rudement, il tomba. Ses pieds s'étaient embarrassés dans une chaise renversée par la foule; en se relevant, il se sentit le cou serré; c'était un gendarme en grande tenue qui l'arrêtait. Machinalement Julien voulut avoir recours à ses petits pistolets, mais un second gendarme s'emparait de ses bras.

Il fut conduit à la prison. On entra dans une chambre, on lui mit les fers aux mains, on le laissa seul; la porte se ferma sur lui à double tour; tout cela fut exécuté très vite, et il y fut insensible.

— Ma foi, tout est fini, dit-il tout haut en revenant à lui... Oui, dans quinze jours la guillotine... ou se tuer d'ici là.

Son raisonnement n'allait pas plus loin; il se sentait la tête comme si elle eût été serrée avec violence. Il regarda pour voir si quelqu'un le tenait. Après quelques instants, il s'endormit profondément.

Madame de Rênal n'était pas blessée mortellement. La première balle avait percé son chapeau; comme elle se

retournait, le second coup était parti. La balle l'avait frappée à l'épaule, et chose étonnante, avait été renvoyée par l'os de l'épaule, que pourtant elle cassa, contre un pilier gothique, dont elle détacha un énorme éclat de pierre.

Quand, après un pansement long et douloureux, le chirurgien, homme grave, dit à madame de Rênal : Je répons de votre vie comme de la mienne, elle fut profondément affligée.

Depuis longtemps, elle désirait sincèrement la mort. La lettre qui lui avait été imposée par son confesseur actuel, et qu'elle avait écrite à M. de La Mole, avait donné le dernier coup à cet être affaibli par un malheur trop constant. Ce malheur était l'absence de Julien ; elle l'appelait, elle, *le remords*. Le directeur, jeune ecclésiastique vertueux et fervent, nouvellement arrivé de Dijon, ne s'y trompait pas.

Mourir ainsi, mais non de ma main, ce n'est point un péché, pensait madame de Rênal. Dieu me pardonnera peut-être de me réjouir de ma mort. Elle n'osait ajouter : Et mourir de la main de Julien, c'est le comble des félicités.

A peine fut-elle débarrassée de la présence du chirurgien et de tous les amis accourus en foule, qu'elle fit appeler Élisabeth, sa femme de chambre.

— Le geôlier, lui dit-elle en rougissant beaucoup, est un homme cruel. Sans doute il va le maltraiter, croyant en cela faire une chose agréable pour moi... Cette idée m'est insupportable. Ne pourriez-vous pas aller comme de vous-même remettre au geôlier ce petit paquet qui contient quelques louis ? Vous lui direz que la religion ne permet pas qu'il le maltraite... Il faut surtout qu'il n'aille pas parler de cet envoi d'argent.

C'est à la circonstance dont nous venons de parler que Julien dut l'humanité du geôlier de Verrières ; c'était toujours ce M. Noiroud, ministériel parfait, auquel nous avons vu la présence de M. Appert faire une si belle peur.

Un juge parut dans la prison¹. — J'ai donné la mort avec préméditation, lui dit Julien ; j'ai acheté et fait charger les pistolets chez Un Tel, l'armurier. L'article 1342 du Code pénal est clair, je mérite la mort, et je l'attends. Le juge, étonné de cette façon de répondre, voulut multiplier les questions pour faire en sorte que l'accusé *se coupât* dans ses réponses.

— Mais ne voyez-vous pas, lui dit Julien en souriant,

que je me fais aussi coupable que vous pouvez le désirer ? Allez, monsieur, vous ne manquerez pas la proie que vous poursuivez. Vous aurez le plaisir de condamner. Épargnez-moi votre présence.

Il me reste un ennuyeux devoir à remplir, pensa Julien, il faut écrire à mademoiselle de La Mole.

« Je me suis vengé, lui disait-il. Malheureusement, mon nom paraîtra dans les journaux, et je ne puis m'échapper de ce monde incognito¹. Je mourrai dans deux mois. La vengeance a été atroce, comme la douleur d'être séparé de vous. De ce moment, je m'interdis d'écrire et de prononcer votre nom. Ne parlez jamais de moi, même à mon fils : le silence est la seule façon de m'honorer. Pour le commun des hommes je serai un assassin vulgaire... Permettez-moi la vérité en ce moment suprême : vous m'oublierez. Cette grande catastrophe dont je vous conseille de ne jamais ouvrir la bouche à être vivant, aura épuisé pour plusieurs années tout ce que je voyais de romanesque et de trop aventureux dans votre caractère. Vous étiez faite pour vivre avec les héros du moyen âge; montrez² leur ferme caractère. Que ce qui doit se passer soit accompli en secret et sans vous compromettre. Vous prendrez un faux nom, et n'aurez pas de confident. S'il vous faut absolument le secours d'un ami, je vous lègue l'abbé Pirard.

« Ne parlez à nul autre, surtout pas aux gens de votre classe : les de Luz, les Caylus.

« Un an après ma mort, épousez M. de Croisenois; je vous en prie, je vous l'ordonne comme votre époux. Ne m'écrivez point, je ne répondrais pas. Bien moins méchant que Iago, à ce qu'il me semble, je vais dire comme lui : *From this time forth I never will speak word*.

« On ne me verra ni parler ni écrire; vous aurez eu mes dernières paroles comme mes dernières adorations.

« J. S. »

Ce fut après avoir fait partir cette lettre que, pour la première fois, Julien, un peu revenu à lui, fut très malheureux. Chacune des espérances de l'ambition dut être arrachée successivement de son cœur par ce grand mot : Je mourrai³. La mort, en elle-même, n'était pas horrible à ses yeux. Toute sa vie n'avait été qu'une longue préparation

au malheur, et il n'avait eu garde d'oublier celui qui passe pour le plus grand de tous.

Quoi donc ! se disait-il, si dans soixante jours je devais me battre en duel avec un homme très fort sur les armes, est-ce que j'aurais la faiblesse d'y penser sans cesse, et la terreur dans l'âme ?

Il passa plus d'une heure à chercher à se bien connaître sous ce rapport.

Quand il eut vu clair dans son âme, et que la vérité parut devant ses yeux aussi nettement qu'un des piliers de sa prison, il pensa au remords !

Pourquoi en aurais-je ? J'ai été offensé d'une manière atroce ; j'ai tué, je mérite la mort, mais voilà tout. Je meurs après avoir soldé mon compte envers l'humanité. Je ne laisse aucune obligation non remplie, je ne dois rien à personne ; ma mort n'a rien de honteux que l'instrument : cela seul, il est vrai, suffit richement pour ma honte aux yeux des bourgeois de Verrières ; mais sous le rapport intellectuel quoi de plus méprisable ! Il me reste un moyen d'être considérable à leurs yeux : c'est de jeter au peuple des pièces d'or en allant au supplice. Ma mémoire, liée à l'idée de l'or, sera resplendissante pour eux.

Après ce raisonnement, qui au bout d'une minute lui sembla évident : Je n'ai plus rien à faire sur la terre, se dit Julien, et il s'endormit profondément.

Vers les neuf heures du soir, le geôlier le réveilla en lui apportant à souper.

— Que dit-on dans Verrières ?

— Monsieur Julien, le serment que j'ai prêté devant le crucifix, à la cour royale, le jour que je fus installé dans ma place, m'oblige au silence.

Il se taisait, mais restait. La vue de cette hypocrisie vulgaire amusa Julien. Il faut, pensa-t-il, que je lui fasse attendre longtemps les cinq francs qu'il désire pour me vendre sa conscience.

Quand le geôlier vit le repas finir sans tentative de séduction :

— L'amitié que j'ai pour vous, monsieur Julien, dit-il d'un air faux et doux, m'oblige à parler ; quoiqu'on dise que c'est contre l'intérêt de la justice, parce que cela peut vous servir à arranger votre défense... Monsieur Julien, qui est bon garçon, sera bien content si je lui apprends que madame de Rênal va mieux.

— Quoi ! elle n'est pas morte ? s'écria Julien¹ hors de lui.

— Quoi ! vous ne saviez rien ! dit le geôlier d'un air stupide qui bientôt devint de la cupidité heureuse. Il sera bien juste que monsieur donne quelque chose au chirurgien qui, d'après la loi et la justice, ne devait pas parler. Mais pour faire plaisir à monsieur, je suis allé chez lui, et il m'a tout conté...

— Enfin, la blessure n'est pas mortelle, lui dit Julien impatienté², tu m'en réponds sur ta vie ?

Le geôlier, géant de six pieds de haut, eut peur et se retira vers la porte. Julien vit qu'il prenait une mauvaise route pour arriver à la vérité, il se rassit et jeta un napoléon à M. Noiroud.

A mesure que le récit de cet homme prouvait à Julien que la blessure de madame de Rênal n'était pas mortelle, il se sentait gagné par les larmes. — Sortez ! dit-il brusquement.

Le geôlier obéit. A peine la porte fut-elle fermée : Grand Dieu ! elle n'est pas morte ! s'écria Julien ; et il tomba à genoux, pleurant à chaudes larmes.

Dans ce moment suprême, il était croyant. Qu'importent les hypocrisies des prêtres ? peuvent-elles ôter quelque chose à la vérité et à la sublimité de l'idée de Dieu ?

Seulement alors, Julien commença à se repentir du crime commis. Par une coïncidence qui lui évita le désespoir, en cet instant seulement, venait de cesser l'état d'irritation physique et de demi-folie où il était plongé depuis son départ de Paris pour Verrières.

Ses larmes avaient une source généreuse, il n'avait aucun doute sur la condamnation qui l'attendait.

Ainsi elle vivra ! se disait-il... Elle vivra pour me pardonner et pour m'aimer...

Le lendemain matin fort tard, quand le geôlier le réveilla :

— Il faut que vous ayez un fameux cœur, monsieur Julien, lui dit cet homme. Deux fois je suis venu et n'ai pas voulu vous réveiller. Voici deux bouteilles d'excellent vin que vous envoie M. Maslon, notre curé.

— Comment ? ce coquin est encore ici ? dit Julien.

— Oui, monsieur, répondit le geôlier en baissant la voix, mais ne parlez pas si haut, cela pourrait vous nuire³.

Julien rit de bon cœur.

— Au point où j'en suis, mon ami, vous seul pourriez me nuire si vous cessiez d'être doux et humain... Vous serez bien payé, dit Julien en s'interrompant et reprenant l'air impérieux. Cet air fut justifié à l'instant par le don d'une pièce de monnaie.

M. Noiroud raconta de nouveau et dans les plus grands détails tout ce qu'il avait appris sur madame de Rênal, mais il ne parla point de la visite de mademoiselle Élixa.

Cet homme était bas et soumis autant que possible. Une idée traversa la tête de Julien : Cette espèce de géant difforme peut gagner trois ou quatre cents francs, car sa prison n'est guère fréquentée; je puis lui assurer dix mille francs, s'il veut se sauver en Suisse avec moi... La difficulté sera de le persuader de ma bonne foi. L'idée du long colloque à avoir avec un être aussi vil inspira du dégoût à Julien, il pensa à autre chose.

Le soir, il n'était plus temps. Une chaise de poste vint le prendre à minuit. Il fut très content des gendarmes, ses compagnons de voyage. Le matin, lorsqu'il arriva à la prison de Besançon, on eut la bonté de le loger dans l'étage supérieur d'un donjon gothique. Il jugea l'architecture du commencement du xiv^e siècle; il en admira la grâce et la légèreté piquante. Par un étroit intervalle entre deux murs au delà d'une cour profonde, il avait une échappée de vue superbe.

Le lendemain il y eut un interrogatoire, après quoi, pendant plusieurs jours on le laissa tranquille. Son âme était calme. Il ne trouvait rien que de simple dans son affaire : J'ai voulu tuer, je dois être tué.

Sa pensée ne s'arrêta pas davantage à ce raisonnement. Le jugement, l'ennui de paraître en public, la défense, il considérait tout cela comme de légers embarras, des cérémonies ennuyeuses auxquelles il serait temps de songer le jour même. Le moment de la mort ne l'arrêtait guère plus : J'y songerai après le jugement. La vie n'était point ennuyeuse pour lui, il considérait toutes choses sous un nouvel aspect. Il n'avait plus d'ambition. Il pensait rarement à mademoiselle de La Mole. Ses remords l'occupaient beaucoup et lui présentaient souvent l'image de madame de Rênal, surtout pendant le silence des nuits, troublé seulement, dans ce donjon élevé, par le chant de l'orfraie!

Il remerciait le ciel de ne l'avoir pas blessée à mort. Chose étonnante! se disait-il, je croyais que par sa lettre à M. de La Mole elle avait détruit à jamais mon bonheur à venir, et, moins de quinze jours après la date de cette lettre, je ne songe plus à tout ce qui m'occupait alors... Deux ou trois mille livres de rente pour vivre tranquille dans un pays de montagnes comme Vergy... J'étais heureux alors... Je ne connaissais pas mon bonheur!

Dans d'autres instants, il se levait en sursaut de sa chaise. Si j'avais blessé à mort madame de Rênal, je me serais tué... J'ai besoin de cette certitude pour ne pas me faire horreur à moi-même.

Me tuer! voilà la grande question, se disait-il. Ces juges si formalistes, si acharnés après le pauvre accusé, qui feraient pendre le meilleur citoyen, pour accrocher la croix... Je me soustrairais à leur empire, à leurs injures en mauvais français, que le journal du département va appeler de l'éloquence...

Je puis vivre encore cinq ou six semaines, plus ou moins... Me tuer! ma foi non, se dit-il après quelques jours, Napoléon a vécu...

D'ailleurs, la vie m'est agréable; ce séjour est tranquille; je n'y ai point d'ennuyeux, ajouta-t-il en riant, et il se mit à faire la note des livres qu'il voulait faire venir de Paris.

CHAPITRE XXXVII

UN DONJON

Le tombeau d'un ami.

STERNE.

IL entendit un grand bruit dans le corridor; ce n'était pas l'heure où l'on montait dans sa prison; l'orfraie s'envola en criant, la porte s'ouvrit, et le vénérable curé Chélan, tout tremblant et la canne à la main, se jeta dans ses bras.

— Ah! grand Dieu! est-il possible, mon enfant... Monstre! devrais-je dire.

Et le bon vieillard ne put ajouter une parole. Julien craignit qu'il ne tombât. Il fut obligé de le conduire à une chaise. La main du temps s'était appesantie sur cet homme autrefois si énergique. Il ne parut plus à Julien que l'ombre de lui-même.

Quand il eut repris haleine : — Avant-hier seulement je reçois votre lettre de Strasbourg, avec vos cinq cents francs pour les pauvres de Verrières; on me l'a apportée dans la montagne à Liveru où je suis retiré chez mon neveu Jean. Hier, j'apprends la catastrophe... O ciel! est-il possible! Et le vieillard ne pleurait plus, il avait l'air privé d'idée, et ajouta machinalement : Vous aurez besoin de vos cinq cents francs, je vous les rapporte.

— J'ai besoin de vous voir, mon père! s'écria Julien attendri. J'ai de l'argent de reste.

Mais il ne put plus obtenir de réponse sensée. De temps à autre, M. Chélan versait quelques larmes qui descendaient silencieusement le long de sa joue; puis il regardait Julien, et était comme étourdi de le voir lui prendre les mains et les porter à ses lèvres. Cette physionomie si vive autrefois, et qui peignait avec tant d'énergie les plus nobles sentiments, ne sortait plus de l'air apathique. Une espèce de paysan vint bientôt chercher le vieillard. — Il ne faut pas le fatiguer¹, dit-il à Julien, qui comprit que c'était le neveu. Cette apparition laissa Julien plongé dans un malheur cruel et qui éloignait les larmes. Tout lui paraissait triste et sans consolation; il sentait son cœur glacé dans sa poitrine.

Cet instant fut le plus cruel qu'il eût éprouvé depuis le crime. Il venait de voir la mort, et dans toute sa laideur. Toutes les illusions de grandeur d'âme et de générosité s'étaient dissipées comme un nuage devant la tempête.

Cette affreuse situation dura plusieurs heures. Après l'empoisonnement moral, il faut des remèdes physiques et du vin de Champagne. Julien se fût estimé un lâche d'y avoir recours. Vers la fin d'une journée horrible, passée tout entière à se promener dans son étroit donjon : Que je suis fou! s'écria-t-il. C'est dans le cas où je devrais mourir comme un autre, que la vue de ce pauvre vieillard aurait dû me jeter dans cette affreuse tristesse; mais une mort rapide et à la fleur des ans me met précisément à l'abri de cette triste décrépitude.

Quelques raisonnements qu'il se fît, Julien se trouva

attendri comme un être pusillanime, et par conséquent malheureux de cette visite.

Il n'y avait plus rien de rude et de grandiose en lui, plus de vertu romaine; la mort lui apparaissait à une plus grande hauteur, et comme chose moins facile.

Ce sera là mon thermomètre, se dit-il. Ce soir je suis à dix degrés au-dessous du courage qui me conduit de niveau à la guillotine. Ce matin, je l'avais ce courage. Au reste, qu'importe! pourvu qu'il me revienne au moment nécessaire. Cette idée de thermomètre l'amusa, et enfin parvint à le distraire.

Le lendemain à son réveil, il eut honte de la journée de la veille. Mon bonheur, ma tranquillité sont en jeu. Il résolut presque d'écrire à M. le procureur général pour demander que personne ne fût admis auprès de lui. Et Fouqué? pensa-t-il. S'il peut prendre sur lui de venir à Besançon, quelle ne serait pas sa douleur!

Il y avait deux mois peut-être qu'il n'avait songé à Fouqué. J'étais un grand sot à Strasbourg, ma pensée n'allait pas au delà du collet de mon habit. Le souvenir de Fouqué l'occupa beaucoup et le laissa plus attendri. Il se promenait avec agitation. Me voici décidément de vingt degrés au-dessous du niveau de la mort... Si cette faiblesse augmente, il vaudra mieux me tuer. Quelle joie pour les abbés Maslon et les Valenod si je meurs comme un cuistrel!

Fouqué arriva; cet homme simple et bon était éperdu de douleur. Son unique idée, s'il en avait, était de vendre tout son bien pour séduire le geôlier et faire sauver Julien. Il lui parla longuement de l'évasion de M. de Lavalette.

— Tu me fais peine, lui dit Julien; M. de Lavalette était innocent, moi je suis coupable. Sans le vouloir tu me fais songer à la différence...

Mais, est-il vrai? Quoi! tu vendrais tout ton bien? dit Julien redevenant tout à coup observateur et méfiant.

Fouqué, ravi de voir enfin son ami répondre à son idée dominante, lui détailla longuement, et à cent francs près, ce qu'il tirerait de chacune de ses propriétés.

Quel effort sublime chez un propriétaire de campagne! pensa Julien. Que d'économies, que de petites demi-lésineries qui me faisaient tant rougir lorsque je les lui voyais faire, il sacrifie pour moi! Un de ces beaux jeunes

gens que j'ai vus à l'hôtel de La Mole, et qui lisent *René*, n'aurait aucun de ces ridicules; mais excepté ceux qui sont fort jeunes et encore enrichis par héritage, et qui ignorent la valeur de l'argent, quel est celui de ces beaux Parisiens qui serait capable d'un tel sacrifice?

Toutes les fautes de français, tous les gestes communs de Fouqué disparurent, il se jeta dans ses bras. Jamais la province, comparée à Paris, n'a reçu un plus bel hommage. Fouqué, ravi du moment d'enthousiasme qu'il voyait dans les yeux de son ami, le prit pour un consentement à la fuite.

Cette vue du *sublime* rendit à Julien toute la force que l'apparition de M. Chélan lui avait fait perdre. Il était encore bien jeune; mais, suivant moi, ce fut une belle plante. Au lieu de marcher du tendre au rusé, comme la plupart des hommes, l'âge lui eût donné la bonté facile à s'attendrir, il se fût guéri d'une méfiance folle... Mais à quoi bon ces vaines prédictions?

Les interrogatoires devenaient plus fréquents, en dépit des efforts de Julien, dont toutes les réponses tendaient à abrégér l'affaire : — J'ai tué ou du moins j'ai voulu donner la mort et avec préméditation, répétait-il chaque jour. Mais le juge était formaliste avant tout. Les déclarations de Julien n'abrégeaient nullement les interrogatoires; l'amour-propre du juge fut piqué. Julien ne sut pas qu'on avait voulu le transférer dans un affreux cachot, et que c'était grâce aux démarches de Fouqué qu'on lui laissait sa jolie chambre à cent quatre-vingts marches d'élévation.

M. l'abbé de Frilair était au nombre des hommes importants qui chargeaient Fouqué de leur provision de bois de chauffage. Le bon marchand parvint jusqu'au tout-puissant grand vicaire. A son inexprimable ravissement, M. de Frilair lui annonça que, touché des bonnes qualités de Julien et des services qu'il avait autrefois rendus au séminaire, il comptait le recommander aux juges. Fouqué entrevit l'espoir de sauver son ami, et en sortant, se prosternant jusqu'à terre, pria M. le grand vicaire de distribuer en messes, pour implorer l'acquittement de l'accusé, une somme de dix louis.

Fouqué se méprenait étrangement. M. de Frilair n'était point un Valenod. Il refusa et chercha même à faire entendre au bon paysan qu'il ferait mieux de garder son

argent. Voyant qu'il était impossible d'être clair sans imprudence, il lui conseilla de donner cette somme en aumônes, pour les pauvres prisonniers, qui, dans le fait, manquaient de tout.

Ce Julien est un être singulier, son action est inexplicable, pensait M. de Frilair, et rien ne doit l'être pour moi... Peut-être, sera-t-il possible d'en faire un martyr... Dans tous les cas, je saurai le *fin* de cette affaire et trouverai peut-être une occasion de faire peur à cette madame de Rênal, qui ne nous estime point, et au fond me déteste... Peut-être pourrai-je rencontrer dans tout ceci un moyen de réconciliation éclatante avec M. de La Mole qui a un faible pour ce petit séminariste.

La transaction sur le procès avait été signée quelques semaines auparavant, et l'abbé Pirard était reparti de Besançon, non sans avoir parlé de la mystérieuse naissance de Julien, le jour où le malheureux assassinait madame de Rênal dans l'église de Verrières.

Julien ne voyait plus qu'un événement désagréable entre lui et la mort, c'était la visite de son père. Il consulta Fouqué sur l'idée d'écrire à M. le procureur général, pour être dispensé de toute visite. Cette horreur pour la vue d'un père, et dans un tel moment, choqua profondément le cœur honnête et bourgeois du marchand de bois.

Il crut comprendre pourquoi tant de gens haïssaient passionnément son ami. Par respect pour le malheur, il cacha sa manière de sentir.

— Dans tous les cas, lui répondit-il froidement, cet ordre de secret ne serait pas appliqué à ton père.

CHAPITRE XXXVIII

UN HOMME PUISSANT

Mais il y a tant de mystères dans ses démarches et d'élégance dans sa taille ! Qui peut-elle être ?

SCHILLER.

LES portes du donjon s'ouvrirent de fort bonne heure le surlendemain. Julien fut réveillé en sursaut.

— Ah ! bon Dieu, pensa-t-il, voilà mon père. Quelle scène désagréable !

Au même instant, une femme vêtue en paysanne se précipita dans ses bras¹, il eut peine à la reconnaître. C'était mademoiselle de La Mole.

— Méchant, je n'ai su que par ta lettre où tu étais. Ce que tu appelles ton crime, et qui n'est qu'une noble vengeance qui me montre toute la hauteur du cœur qui bat dans cette poitrine, je ne l'ai su qu'à Verrières...

Malgré ses préventions contre mademoiselle de La Mole, que d'ailleurs il ne s'avouait pas bien nettement, Julien la trouva fort jolie. Comment ne pas voir dans toute cette façon d'agir et de parler un sentiment noble, désintéressé, bien au-dessus de tout ce qu'aurait osé une âme petite et vulgaire ? Il crut encore aimer une reine², et après quelques instants, ce fut avec une rare noblesse d'élocution et de pensée qu'il lui dit :

— L'avenir se dessinait à mes yeux fort clairement. Après ma mort, je vous remariais à M. de Croisenois, qui aurait épousé une veuve. L'âme noble mais un peu romanesque de cette veuve charmante, étonnée et convertie au culte de la prudence vulgaire, par un événement singulier, tragique et grand pour elle, eût daigné comprendre le mérite fort réel du jeune marquis. Vous vous seriez résignée à être heureuse du bonheur de tout le monde : la considération, les richesses, le haut rang... Mais, chère Mathilde, votre arrivée à Besançon, si elle est soupçonnée, va être un coup mortel pour M. de La Mole, et voilà ce que jamais je ne me pardonnerai. Je lui ai déjà

causé tant de chagrin! L'académicien va dire qu'il a réchauffé un serpent dans son sein.

— J'avoue que je m'attendais peu à tant de froide raison, à tant de souci pour l'avenir, dit mademoiselle de La Mole à demi fâchée. Ma femme de chambre, presque aussi prudente que vous, a pris un passeport pour elle, et c'est sous le nom de madame Michelet que j'ai couru la poste.

— Et madame Michelet a pu arriver aussi facilement jusqu'à moi ?

— Ah! tu es toujours l'homme supérieur, celui que j'ai distingué! D'abord, j'ai offert cent francs à un secrétaire de juge, qui prétendait que mon entrée dans ce donjon était impossible. Mais l'argent reçu, cet honnête homme m'a fait attendre, a élevé des objections, j'ai pensé qu'il songeait à me voler... Elle s'arrêta.

— Eh bien ? dit Julien.

— Ne te fâche pas, mon petit Julien, lui dit-elle en l'embrassant, j'ai été obligée de dire mon nom à ce secrétaire, qui me prenait pour une jeune ouvrière de Paris, amoureuse du beau Julien... En vérité ce sont ses termes. Je lui ai juré que j'étais ta femme, et j'aurai une permission pour te voir chaque jour.

La folie est complète, pensa Julien, je n'ai pu l'empêcher. Après tout, M. de La Mole est un si grand seigneur, que l'opinion saura bien trouver une excuse au jeune colonel qui épousera cette charmante veuve. Ma mort prochaine couvrira tout; et il se livra avec délices à l'amour de Mathilde; c'était de la folie, de la grandeur d'âme, tout ce qu'il y a de plus singulier. Elle lui proposa sérieusement de se tuer avec lui.

Après ces premiers transports, et lorsqu'elle se fut rassasiée du bonheur de voir Julien, une curiosité vive s'empara tout à coup de son âme. Elle examinait son amant qu'elle trouva bien au-dessus de ce qu'elle s'était imaginé. Boniface de La Mole lui semblait ressuscité, mais plus héroïque.

Mathilde vit les premiers avocats du pays, qu'elle offensa en leur offrant de l'or trop crûment; mais ils finirent par accepter.

Elle arriva rapidement à cette idée, qu'en fait de choses douteuses et d'une haute portée, tout dépendait à Besançon de M. l'abbé de Frilair.

Sous le nom obscur de madame Michelet, elle trouva d'abord d'insurmontables difficultés pour parvenir jusqu'au tout-puissant congréganiste. Mais le bruit de la beauté d'une jeune marchande de modes, folle d'amour, et venue de Paris à Besançon pour consoler le jeune abbé Julien Sorel, se répandit dans la ville.

Mathilde courait seule à pied, dans les rues de Besançon; elle espérait n'être pas reconnue. Dans tous les cas, elle ne croyait pas inutile à sa cause de produire une grande impression sur le peuple. Sa folie songeait à le faire révolter pour sauver Julien marchant à la mort. Mademoiselle de La Mole croyait être vêtue simplement et comme il convient à une femme dans la douleur; elle l'était de façon à attirer tous les regards.

Elle était à Besançon l'objet de l'attention de tous, lorsque, après huit jours de sollicitations, elle obtint une audience de M. de Frilair.

Quel que fût son courage, les idées de congréganiste influent et de profonde et prudente scélératesse étaient tellement liées dans son esprit, qu'elle trembla en sonnant à la porte de l'évêché. Elle pouvait à peine marcher lorsqu'il lui fallut monter l'escalier qui conduisait à l'appartement du premier grand vicaire. La solitude du palais épiscopal lui donnait froid. Je puis m'asseoir sur un fauteuil, et ce fauteuil me saisir les bras, j'aurai disparu. A qui ma femme de chambre pourra-t-elle me demander? Le capitaine de gendarmerie se gardera bien d'agir... Je suis isolée dans cette grande ville!

A son premier regard dans l'appartement, mademoiselle de La Mole fut rassurée. D'abord c'était un laquais en livrée fort élégante qui lui avait ouvert. Le salon où on la fit attendre étalait ce luxe fin et délicat, si différent de la magnificence grossière, et que l'on ne trouve à Paris que dans les meilleures maisons. Dès qu'elle aperçut M. de Frilair qui venait à elle d'un air paternel, toutes les idées de crime atroce disparurent. Elle ne trouva pas même sur cette belle figure l'empreinte de cette vertu énergique et quelque peu sauvage, si antipathique à la société de Paris. Le demi-sourire qui animait les traits du prêtre, qui disposait de tout à Besançon, annonçait l'homme de bonne compagnie, le prélat instruit, l'administrateur habile. Mathilde se crut à Paris.

Il ne fallut que quelques instants à M. de Frilair pour

amener Mathilde à lui avouer qu'elle était la fille de son puissant adversaire le marquis de La Mole.

— Je ne suis point en effet madame Michelet, dit-elle en reprenant toute la hauteur de son maintien, et cet aveu me coûte peu, car je viens vous consulter, monsieur, sur la possibilité de procurer l'évasion de M. de La Vernaye. D'abord il n'est coupable que d'une étourderie; la femme sur laquelle il a tiré se porte bien. En second lieu, pour séduire les subalternes, je puis remettre sur-le-champ cinquante mille francs, et m'engager pour le double. Enfin, ma reconnaissance et celle de ma famille ne trouvera rien d'impossible pour qui aura sauvé M. de La Vernaye.

M. de Frilair paraissait étonné de ce nom. Mathilde lui montra plusieurs lettres du ministre de la guerre, adressées à M. Julien Sorel de La Vernaye.

— Vous voyez, monsieur, que mon père se chargeait de sa fortune. Je l'ai épousé en secret¹, mon père désirait qu'il fût officier supérieur avant de déclarer ce mariage un peu singulier pour une La Mole.

Mathilde remarqua que l'expression de la bonté et d'une gaîté douce s'évanouissait rapidement à mesure que M. de Frilair arrivait à des découvertes importantes. Une finesse mêlée de fausseté profonde se peignit sur sa figure.

L'abbé avait des doutes, il relisait lentement les documents officiels.

Quel parti puis-je tirer de ces étranges confidences ? se disait-il. Me voici tout d'un coup en relation intime avec une amie de la célèbre maréchale de Fervaques, nièce toute-puissante de monseigneur l'évêque de ***, par qui l'on est évêque en France.

Ce que je regardais comme reculé dans l'avenir se présente à l'improvisiste. Ceci peut me conduire au but de tous mes vœux.

D'abord Mathilde fut effrayée du changement rapide de la physionomie de cet homme si puissant, avec lequel elle se trouvait seule dans un appartement reculé. Mais quoi ! se dit-elle bientôt, la pire chance n'eût-elle pas été de ne faire aucune impression sur le froid égoïsme d'un prêtre rassasié de pouvoir et de jouissance ?

Ébloui de cette voie rapide et imprévue qui s'ouvrait à ses yeux pour arriver à l'épiscopat, étonné du génie de Mathilde, un instant M. de Frilair ne fut plus sur ses

gardes. Mademoiselle de La Mole le vit presque à ses pieds, ambitieux et vif jusqu'au tremblement nerveux.

Tout s'éclaircit, pensa-t-elle, rien ne sera impossible ici à l'amie de madame de Fervaques. Malgré un sentiment de jalousie encore bien douloureux, elle eut le courage d'expliquer que Julien était l'ami intime de la maréchale, et rencontrait presque tous les jours chez elle monseigneur l'évêque de ***.

— Quand l'on tirerait au sort quatre ou cinq fois de suite une liste de trente-six jurés parmi les notables habitants de ce département, dit le grand vicaire avec l'âpre regard de l'ambition et en appuyant sur les mots, je me considérerais comme bien peu chanceux¹, si dans chaque liste je ne comptais pas huit ou dix amis et les plus intelligents de la troupe. Presque toujours j'aurai la majorité, plus qu'elle, même, pour condamner; voyez, mademoiselle, avec quelle grande facilité je puis faire absoudre...

L'abbé s'arrêta tout à coup, comme étonné du son de ses paroles; il avouait des choses que l'on ne dit jamais aux profanes.

Mais à son tour il frappa Mathilde de stupeur quand il lui apprit que ce qui étonnait et intéressait surtout la société de Besançon dans l'étrange aventure de Julien, c'est qu'il avait inspiré autrefois une grande passion à madame de Rênal, et l'avait longtemps partagée. M. de Frilair s'aperçut facilement du trouble extrême que produisait son récit.

J'ai ma revanche! pensa-t-il. Enfin, voici un moyen de conduire cette petite personne si décidée; je tremblais de n'y pas réussir. L'air distingué et peu facile à mener redoublait à ses yeux le charme de la rare beauté qu'il voyait presque suppliante devant lui. Il reprit tout son sang-froid, et n'hésita point à retourner le poignard dans son cœur.

— Je ne serais pas surpris après tout, lui dit-il d'un air léger, quand nous apprendrions que c'est par jalousie que M. Sorel a tiré deux coups de pistolet à cette femme autrefois tant aimée. Il s'en faut bien qu'elle soit sans agréments, et depuis peu elle voyait fort souvent un certain abbé Marquiot de Dijon, espèce de janséniste sans mœurs, comme ils sont tous.

M. de Frilair tortura voluptueusement et à loisir le cœur de cette jolie fille, dont il avait surpris le côté faible².

Pourquoi, disait-il en arrêtant des yeux ardents sur Mathilde, M. Sorel aurait-il choisi l'église, si ce n'est parce que, précisément en cet instant, son rival y célébrait la messe ? Tout le monde accorde infiniment d'esprit, et encore plus de prudence à l'homme heureux que vous protégez. Quoi de plus simple que de se cacher dans les jardins de M. de Rênal qu'il connaît si bien ? là, avec la presque certitude de n'être ni vu, ni pris, ni soupçonné, il pouvait donner la mort à la femme dont il était jaloux.

Ce raisonnement, si juste en apparence, acheva de jeter Mathilde hors d'elle-même. Cette âme altière, mais saturée de toute cette prudence sèche, qui passe dans le grand monde pour peindre fidèlement le cœur humain, n'était pas faite pour comprendre vite le bonheur de se moquer de toute prudence, qui peut être si vif pour une âme ardente. Dans les hautes classes de la société de Paris, où Mathilde avait vécu, la passion ne peut que bien rarement se dépouiller de prudence, et c'est du cinquième étage qu'on se jette par la fenêtre.

Enfin, l'abbé de Frilair fut sûr de son empire. Il fit entendre à Mathilde (sans doute il mentait) qu'il pouvait disposer à son gré du ministère public, chargé de soutenir l'accusation contre Julien.

Après que le sort aurait désigné les trente-six jurés de la session, il ferait une démarche directe et personnelle envers trente jurés¹ au moins.

Si Mathilde n'avait pas semblé si jolie à M. de Frilair, il ne lui eût parlé aussi clairement qu'à la cinq ou sixième entrevue.

CHAPITRE XXXIX

L'INTRIGUE

Castres, 1676. — Un frère vient d'assassiner sa sœur dans la maison voisine de la mienne; ce gentilhomme était déjà coupable d'un meurtre. Son père, en faisant distribuer secrètement cinq cents écus aux conseillers, lui a sauvé la vie.

LOCKE, *Voyage en France*.

EN sortant de l'évêché, Mathilde n'hésita pas à envoyer un courrier à madame de Fervaques; la crainte de se compromettre ne l'arrêta pas une seconde. Elle conjurait sa rivale d'obtenir une lettre pour M. de Frilair, écrite en entier de la main de monseigneur l'évêque de ***. Elle allait jusqu'à la supplier d'accourir elle-même à Besançon. Ce trait fut héroïque de la part d'une âme jalouse et fière.

D'après le conseil de Fouqué, elle avait eu la prudence de ne point parler de ses démarches à Julien. Sa présence le troublait assez sans cela. Plus honnête homme à l'approche de la mort qu'il ne l'avait été durant la vie, il avait des remords non seulement envers M. de La Mole, mais aussi pour Mathilde.

Quoi donc! se disait-il, je trouve auprès d'elle des moments de distraction et même de l'ennui. Elle se perd pour moi, et c'est ainsi que je l'en récompense! Serais-je donc un méchant? Cette question l'eût bien peu occupé quand il était ambitieux; alors ne pas réussir était la seule honte à ses yeux.

Son malaise moral, auprès de Mathilde, était d'autant plus décidé, qu'il lui inspirait en ce moment la passion la plus extraordinaire et la plus folle. Elle ne parlait que des sacrifices étranges qu'elle voulait faire pour le sauver.

Exaltée par un sentiment dont elle était fière et qui l'emportait sur tout son orgueil, elle eût voulu ne pas laisser passer un instant de sa vie sans le remplir par

quelque démarche extraordinaire. Les projets les plus étranges, les plus périlleux pour elle remplissaient ses longs entretiens avec Julien. Les geôliers, bien payés, la laissaient régner dans la prison. Les idées de Mathilde ne se bornaient pas au sacrifice de sa réputation; peu lui importait de faire connaître son état à toute la société. Se jeter à genoux pour demander la grâce de Julien, devant la voiture du roi allant au galop, attirer l'attention du prince, au risque de se faire mille fois écraser, était une des moindres chimères que rêvait cette imagination exaltée et courageuse. Par ses amis employés auprès du roi, elle était sûre d'être admise dans les parties réservées du parc de Saint-Cloud.

Julien se trouvait peu digne de tant de dévouement, à vrai dire il était fatigué d'héroïsme. C'eût été à une tendresse simple, naïve et presque timide, qu'il se fût trouvé sensible, tandis qu'au contraire, il fallait toujours l'idée d'un public et *des autres* à l'âme hautaine de Mathilde.

Au milieu de toutes ses angoisses, de toutes ses craintes pour la vie de cet amant, auquel elle ne voulait pas survivre, elle avait¹ un besoin secret d'étonner le public par l'excès de son amour et la sublimité de ses entreprises.

Julien prenait de l'humeur de ne point se trouver touché de tout cet héroïsme. Qu'eût-ce été, s'il eût connu toutes les folies dont Mathilde accablait l'esprit dévoué, mais éminemment raisonnable et borné du bon Fouqué ?

Il ne savait trop que blâmer dans le dévouement de Mathilde; car lui aussi eût sacrifié toute sa fortune et exposé sa vie aux plus grands hasards pour sauver Julien. Il était stupéfait de la quantité d'or jetée par Mathilde. Les premiers jours, les sommes ainsi dépensées en imposèrent à Fouqué, qui avait pour l'argent toute la vénération d'un provincial.

Enfin, il découvrit que les projets de mademoiselle de La Mole variaient souvent, et, à son grand soulagement, trouva un mot pour blâmer ce caractère si fatigant pour lui : elle était *changeante*. De cette épithète à celle de *mauvaise tête*, le plus grand anathème en province, il n'y a qu'un pas.

Il est singulier, se disait Julien, un jour que Mathilde sortait de sa prison, qu'une passion si vive et dont je suis l'objet me laisse tellement insensible ! et je l'adorais il y a

deux mois ! J'avais bien lu que l'approche de la mort désintéresse de tout ; mais il est affreux de se sentir ingrat et de ne pouvoir se changer. Je suis donc un égoïste ? Il se faisait à ce sujet les reproches les plus humiliants.

L'ambition était morte en son cœur, une autre passion y était sortie de ses cendres ; il l'appelait le remords d'avoir assassiné madame de Rênal.

Dans le fait, il en était éperdument amoureux. Il trouvait un bonheur singulier quand, laissé absolument seul et sans crainte d'être interrompu, il pouvait se livrer tout entier au souvenir des journées heureuses qu'il avait passées jadis à Verrières ou à Vergy. Les moindres incidents de ces temps trop rapidement envolés avaient pour lui une fraîcheur et un charme irrésistibles. Jamais il ne pensait à ses succès de Paris ; il en était ennuyé.

Ces dispositions qui s'accroissaient rapidement furent en partie devinées par la jalousie de Mathilde. Elle s'apercevait fort clairement qu'elle avait à lutter contre l'amour de la solitude. Quelquefois, elle prononçait avec terreur le nom de madame de Rênal. Elle voyait frémir Julien. Sa passion n'eut désormais ni bornes, ni mesure.

S'il meurt, je meurs après lui, se disait-elle avec toute la bonne foi possible. Que diraient les salons de Paris en voyant une fille de mon rang adorer à ce point un amant destiné à la mort ? Pour trouver de tels sentiments, il faut remonter au temps des héros ; c'étaient des amours de ce genre qui faisaient palpiter les cœurs du siècle de Charles IX et de Henri III.

Au milieu des transports les plus vifs, quand elle serait contre son cœur la tête de Julien : Quoi ! se disait-elle avec horreur, cette tête charmante serait destinée à tomber ! Eh bien ! ajoutait-elle enflammée d'un héroïsme qui n'était pas sans bonheur, mes lèvres, qui se pressent contre ces jolis cheveux, seront glacées moins de vingt-quatre heures après.

Les souvenirs de ces moments d'héroïsme et d'affreuse volupté l'attachaient d'une étreinte invincible. L'idée de suicide, si occupante par elle-même, et jusqu'ici si éloignée de cette âme altière, y pénétra, et bientôt y régna avec un empire absolu. Non, le sang de mes ancêtres ne s'est point attiédi en descendant jusqu'à moi, se disait Mathilde avec orgueil.

— J'ai une grâce à vous demander, lui dit un jour

son amant; mettez votre enfant en nourrice à Verrières, madame de Rênal surveillera la nourrice.

— Ce que vous me dites là est bien dur... Et Mathilde pâlit.

— Il est vrai, et je t'en demande mille fois pardon, s'écria Julien sortant de sa rêverie, et la serrant dans ses bras.

Après avoir séché ses larmes, il revint à sa pensée, mais avec plus d'adresse. Il avait donné à la conversation un tour de philosophie mélancolique. Il parlait de cet avenir qui allait si tôt se fermer pour lui. — Il faut convenir, chère amie, que les passions sont un accident dans la vie, mais cet accident ne se rencontre que chez les âmes supérieures... La mort de mon fils serait au fond un bonheur pour l'orgueil de votre famille, c'est ce que deviendront les subalternes. La négligence sera le lot de cet enfant du malheur et de la honte... J'espère qu'à une époque que je ne veux point fixer, mais que pourtant mon courage entrevoit, vous obéirez à mes dernières recommandations : Vous épouserez M. le marquis de Croisenois.

— Quoi, déshonorée!

— Le déshonneur ne pourra prendre sur un nom tel que le vôtre. Vous serez une veuve et la veuve d'un fou, voilà tout. J'irai plus loin : mon crime n'ayant point l'argent pour moteur ne sera point déshonorant. Peut-être à cette époque, quelque législateur philosophe aura obtenu, des préjugés de ses contemporains, la suppression de la peine de mort. Alors, quelque voix amie dira comme un exemple : Tenez, le premier époux de mademoiselle de La Mole était un fou, mais non pas un méchant homme, un scélérat. Il fut absurde de faire tomber cette tête... Alors ma mémoire ne sera point infâme; du moins après un certain temps... Votre position dans le monde, votre fortune, et, permettez-moi de le dire, votre génie, feront jouer à M. de Croisenois, devenu votre époux, un rôle auquel tout seul il ne saurait atteindre. Il n'a que de la naissance et de la bravoure, et ces qualités toutes seules, qui faisaient un homme accompli en 1729, sont un anachronisme un siècle plus tard, et ne donnent que des prétentions. Il faut encore d'autres choses pour se placer à la tête de la jeunesse française.

Vous porterez le secours d'un caractère ferme et entre-

prenant au parti politique où vous jetterez votre époux. Vous pourrez succéder aux Chevreuse et aux Longueville de la Fronde... Mais alors, chère amie, le feu céleste qui vous anime en ce moment sera un peu attiédi.

Permettez-moi de vous le dire, ajouta-t-il après beaucoup d'autres phrases préparatoires, dans quinze ans vous regarderez comme une folie excusable, mais pourtant comme une folie, l'amour que vous avez eu pour moi...

Il s'arrêta tout à coup et devint rêveur. Il se trouvait de nouveau vis-à-vis cette idée si choquante pour Mathilde : Dans quinze ans madame de Rênal adorera mon fils, et vous l'aurez oublié.

CHAPITRE XL

LA TRANQUILLITÉ

C'est parce qu'alors j'étais fou qu'aujourd'hui je suis sage. O philosophe qui ne vois rien que d'instané, que tes vues sont courtes ! Ton œil n'est pas fait pour suivre le travail souterrain des passions.

MME GOETHE.

CET entretien fut coupé par un interrogatoire, suivi d'une conférence avec l'avocat chargé de la défense. Ces moments étaient les seuls absolument désagréables d'une vie pleine d'incurie et de rêveries tendres.

Il y a meurtre, et meurtre avec préméditation, dit Julien au juge comme à l'avocat. J'en suis fâché, messieurs, ajouta-t-il en souriant ; mais ceci réduit votre besogne à bien peu de chose.

Après tout, se disait Julien, quand il fut parvenu à se délivrer de ces deux êtres, il faut que je sois brave, et apparemment plus brave que ces deux hommes. Ils regardent comme le comble des maux, comme le *roi des épouvantements*, ce duel à issue malheureuse, dont je ne m'occuperai sérieusement que le jour même.

C'est que j'ai connu un plus grand malheur, continua Julien en philosophant avec lui-même. Je souffrais bien autrement durant mon premier voyage à Strasbourg, quand je me croyais abandonné par Mathilde... Et pouvoir dire que j'ai désiré avec tant de passion cette intimité parfaite qui aujourd'hui me laisse si froid!... Dans le fait, je suis plus heureux seul que quand cette fille si belle partage ma solitude...

L'avocat, homme de règle et de formalités, le croyait fou et pensait avec le public que c'était la jalousie qui lui avait mis le pistolet à la main. Un jour, il hasarda de faire entendre à Julien que cette allégation, vraie ou fausse, serait un excellent moyen de plaidoirie. Mais l'accusé redevint en un clin d'œil un être passionné et incisif.

— Sur votre vie, monsieur, s'écria Julien hors de lui, souvenez-vous de ne plus proférer cet abominable mensonge. Le prudent avocat eut peur un instant d'être assassiné.

Il préparait sa plaidoirie, parce que l'instant décisif approchait rapidement. Besançon et tout le département ne parlaient que de cette cause célèbre. Julien ignorait ce détail, il avait prié qu'on ne lui parlât jamais de ces sortes de choses.

Ce jour-là, Fouqué et Mathilde ayant voulu lui apprendre certains bruits publics, fort propres, selon eux, à donner des espérances, Julien les avait arrêtés dès le premier mot.

— Laissez-moi ma vie idéale. Vos petites tracasseries, vos détails de la vie réelle, plus ou moins froissants pour moi, me tireraient du ciel. On meurt comme on peut : moi je ne veux penser à la mort qu'à ma manière. Que m'importent *les autres* ? Mes relations avec *les autres* vont être tranchées brusquement. De grâce, ne me parlez plus de ces gens-là ; c'est bien assez de voir le juge et l'avocat¹.

Au fait, se disait-il à lui-même, il paraît que mon destin est de mourir en rêvant. Un être obscur, tel que moi, sûr d'être oublié avant quinze jours, serait bien dupe, il faut l'avouer, de jouer la comédie...

Il est singulier pourtant que je n'aie connu l'art de jouir de la vie que depuis que j'en vois le terme si près de moi.

Il passait ces dernières journées à se promener sur l'étroite terrasse en haut du donjon, fumant d'excellents

cigares que Mathilde avait envoyé chercher en Hollande par un courrier, et sans se douter que son apparition était attendue chaque jour par tous les télescopes de la ville. Sa pensée était à Vergy. Jamais il ne parlait de madame de Rênal à Fouqué, mais deux ou trois fois cet ami lui dit qu'elle se rétablissait rapidement, et ce mot retentit dans son cœur.

Pendant que l'âme de Julien était presque toujours tout entière dans le pays des idées, Mathilde, occupée des choses réelles, comme il convient à un cœur aristocrate, avait su avancer à tel point l'intimité de la correspondance directe entre madame de Fervaques et M. de Frilair, que déjà le grand mot *évêché* avait été prononcé.

Le vénérable prélat, chargé de la feuille des bénéfices, ajouta en apostille à une lettre de sa nièce : *Ce pauvre Sorel n'est qu'un étourdi, j'espère qu'on nous le rendra.*

A la vue de ces lignes, M. de Frilair fut comme hors de lui. Il ne doutait pas de sauver Julien.

— Sans cette loi jacobine qui a prescrit la formation d'une liste innombrable de jurés, et qui n'a d'autre but réel que d'enlever toute influence aux gens bien nés, disait-il à Mathilde la veille du tirage au sort des trente-six jurés de la session, j'aurais répondu du *verdict*. J'ai bien fait acquitter le curé N...

Ce fut avec plaisir que le lendemain, parmi les noms sortis de l'urne, M. de Frilair trouva cinq congréganistes de Besançon, et parmi les étrangers à la ville, les noms de MM. Valenod, de Moirod, de Cholin. — Je réponds d'abord de ces huit jurés-ci, dit-il à Mathilde. Les cinq premiers sont des *machines*. Valenod est mon agent, Moirod me doit tout, de Cholin est un imbécile qui a peur de tout.

Le journal répandit dans le département les noms des jurés, et madame de Rênal, à l'inexprimable terreur de son mari, voulut venir à Besançon. Tout ce que M. de Rênal put obtenir fut qu'elle ne quitterait point son lit, afin de ne pas avoir le désagrément d'être appelée en témoignage. — Vous ne comprenez pas ma position, disait l'ancien maire de Verrières, je suis maintenant libéral de la *désfection*¹, comme ils disent; nul doute que ce polisson de Valenod et M. de Frilair n'obtiennent facilement du procureur général et des juges tout ce qui pourra m'être désagréable.

Madame de Rênal céda sans peine aux ordres de son mari. Si je paraissais à la cour d'assises, se disait-elle, j'aurais l'air de demander vengeance.

Malgré toutes les promesses de prudence faites au directeur de sa conscience et à son mari, à peine arrivée à Besançon elle écrivit de sa main à chacun des trente-six jurés :

« Je ne paraîtrai point le jour du jugement, monsieur, parce que ma présence pourrait jeter de la défaveur sur la cause de M. Sorel. Je ne désire qu'une chose au monde et avec passion, c'est qu'il soit sauvé. N'en doutez point, l'affreuse idée qu'à cause de moi un innocent a été conduit à la mort empoisonnerait le reste de ma vie et sans doute l'abrègerait. Comment pourriez-vous le condamner à mort, tandis que moi je vis ? Non, sans doute, la société n'a point le droit d'arracher la vie, et surtout à un être tel que Julien Sorel. Tout le monde, à Verrières, lui a connu des moments d'égarements. Ce pauvre jeune homme a des ennemis puissants ; mais, même parmi ses ennemis (et combien n'en a-t-il pas !) quel est celui qui met en doute ses admirables talents et sa science profonde ? Ce n'est pas un sujet ordinaire que vous allez juger, monsieur. Durant près de dix-huit mois nous l'avons tous connu pieux, sage, appliqué ; mais, deux ou trois fois par an, il était saisi par des accès de mélancolie qui allaient jusqu'à l'égarement. Toute la ville de Verrières, tous nos voisins de Vergy où nous passons la belle saison, ma famille entière, monsieur le sous-préfet lui-même rendront justice à sa piété exemplaire ; il sait par cœur toute la sainte Bible. Un impie se fût-il appliqué pendant des années à apprendre le livre saint ? Mes fils auront l'honneur de vous présenter cette lettre : ce sont des enfants. Daignez les interroger, monsieur, ils vous donneront sur ce pauvre jeune homme tous les détails qui seraient encore nécessaires pour vous convaincre de la barbarie qu'il y aurait à le condamner. Bien loin de me venger, vous me donneriez la mort.

« Qu'est-ce que ses ennemis pourront opposer à ce fait ? La blessure qui a été le résultat d'un de ces moments de folie que mes enfants eux-mêmes remarquaient chez leur précepteur, est tellement peu dangereuse, qu'après moins de deux mois elle m'a permis de venir en poste de

Verrières à Besançon. Si j'apprends, monsieur, que vous hésitez le moins du monde à soustraire à la barbarie des lois un être si peu coupable, je sortirai de mon lit où me retiennent uniquement les ordres de mon mari, et j'irai me jeter à vos pieds.

« Déclarez, monsieur, que la préméditation n'est pas constante, et vous n'aurez pas à vous reprocher le sang d'un innocent », etc., etc.

CHAPITRE XLI

LE JUGEMENT

Le pays se souviendra longtemps de ce procès célèbre. L'intérêt pour l'accusé était porté jusqu'à l'agitation : c'est que son crime était étonnant et pourtant pas atroce. L'eût-il été, ce jeune homme était si beau ! Sa haute fortune, sitôt finie, augmentait l'attendrissement. Le condamneront-ils ? demandaient les femmes aux hommes de leur connaissance, et on les voyait pâlissantes attendre la réponse.

SAINTE-BEUVE.

ENFIN parut ce jour, tellement redouté de madame de Rênal et de Mathilde.

L'aspect étrange de la ville redoublait leur terreur, et ne laissait pas sans émotion même l'âme ferme de Fouqué. Toute la province était accourue à Besançon pour voir juger cette cause romanesque.

Depuis plusieurs jours, il n'y avait plus de place dans les auberges. M. le président des assises était assailli par des demandes de billets ; toutes les dames de la ville voulaient assister au jugement ; on criait dans les rues le portrait de Julien, etc., etc.

Mathilde tenait en réserve pour ce moment suprême une lettre écrite en entier de la main de monseigneur l'évêque de ***. Ce prélat, qui dirigeait l'Église de France

et faisait des évêques, daignait demander l'acquittement de Julien. La veille du jugement, Mathilde porta cette lettre au tout-puissant grand vicaire.

A la fin de l'entrevue, comme elle s'en allait fondant en larmes : — Je réponds de la déclaration du jury, lui dit M. de Frilair, sortant enfin de sa réserve diplomatique, et presque ému lui-même. Parmi les douze personnes chargées d'examiner si le crime de votre protégé est constant, et surtout s'il y a eu préméditation, je compte six amis dévoués à ma fortune, et je leur ai fait entendre qu'il dépendait d'eux de me porter à l'épiscopat. Le baron Valenod, que j'ai fait maire de Verrières, dispose entièrement de deux de ses administrés, MM. de Moirod et de Cholin. A la vérité, le sort nous a donné pour cette affaire deux jurés fort mal pensants; mais, quoique ultra-libéraux, ils sont fidèles à mes ordres dans les grandes occasions, et je les ai fait prier de voter comme M. Valenod. J'ai appris qu'un sixième juré, industriel immensément riche et bavard libéral, aspire en secret à une fourniture au ministère de la guerre, et sans doute il ne voudrait pas me déplaire. Je lui ai fait dire que M. de Valenod a mon dernier mot.

— Et quel est ce M. Valenod ? dit Mathilde inquiète.

— Si vous le connaissiez, vous ne pourriez douter du succès. C'est un parleur audacieux, impudent, grossier, fait pour mener des sots. 1814 l'a pris à la misère, et je vais en faire un préfet. Il est capable de battre les autres jurés s'ils ne veulent pas voter à sa guise.

Mathilde fut un peu rassurée.

Une autre discussion l'attendait dans la soirée. Pour ne pas prolonger une scène désagréable et dont à ses yeux le résultat était certain, Julien était résolu à ne pas prendre la parole.

— Mon avocat parlera, c'est bien assez, dit-il à Mathilde. Je ne serai que trop longtemps exposé en spectacle à tous mes ennemis. Ces provinciaux ont été choqués de la fortune rapide que je vous dois, et, croyez-m'en, il n'en est pas un qui ne désire ma condamnation, sauf à pleurer comme un sot quand on me mènera à la mort.

— Ils désirent vous voir humilié, il n'est que trop vrai, répondit Mathilde, mais je ne les crois point cruels. Ma présence à Besançon et le spectacle de ma douleur ont intéressé toutes les femmes; votre jolie figure fera le

reste. Si vous dites un mot devant vos juges, tout l'auditoire est pour vous, etc., etc.

Le lendemain à neuf heures, quand Julien descendit de sa prison pour aller dans la grande salle du Palais de Justice, ce fut avec beaucoup de peine que les gendarmes parvinrent à écarter la foule immense entassée dans la cour. Julien avait bien dormi, il était fort calme, et n'éprouvait d'autre sentiment qu'une pitié philosophique pour cette foule d'envieux qui, sans cruauté, allaient applaudir à son arrêt de mort. Il fut bien surpris lorsque, retenu plus d'un quart d'heure au milieu de la foule, il fut obligé de reconnaître que sa présence inspirait au public une pitié tendre. Il n'entendit pas un seul propos désagréable. Ces provinciaux sont moins méchants que je ne le croyais, se dit-il.

En entrant dans la salle de jugement, il fut frappé de l'élégance de l'architecture. C'était un gothique propre, et une foule de jolies petites colonnes taillées dans la pierre avec le plus grand soin. Il se crut en Angleterre.

Mais bientôt toute son attention fut absorbée par douze ou quinze jolies femmes qui, placées vis-à-vis la sellette de l'accusé, remplissaient les trois balcons au-dessus des juges et des jurés. En se retournant vers le public, il vit que la tribune circulaire qui règne au-dessus de l'amphithéâtre était remplie de femmes : la plupart étaient jeunes et lui semblèrent fort jolies ; leurs yeux étaient brillants et remplis d'intérêt. Dans le reste de la salle, la foule était énorme ; on se battait aux portes, et les sentinelles ne pouvaient obtenir de silence.

Quand tous les yeux qui cherchaient Julien s'aperçurent de sa présence, en le voyant occuper la place un peu élevée réservée à l'accusé, il fut accueilli par un murmure d'étonnement et de tendre intérêt.

On eût dit ce jour-là qu'il n'avait pas vingt ans ; il était mis fort simplement, mais avec une grâce parfaite ; ses cheveux et son front étaient charmants ; Mathilde avait voulu présider elle-même à sa toilette. La pâleur de Julien était extrême. A peine assis sur la sellette, il entendit dire de tous côtés : Dieu ! comme il est jeune !... Mais c'est un enfant... Il est bien mieux que son portrait.

— Mon accusé, lui dit le gendarme assis à sa droite, voyez-vous ces six dames qui occupent ce balcon ? Le

gendarme lui indiquait une petite tribune en saillie au-dessus de l'amphithéâtre où sont placés les jurés. C'est madame la préfète, continua le gendarme, à côté madame la marquise de M***, celle-là vous aime bien; je l'ai entendue parler au juge d'instruction. Après c'est madame Derville...

— Madame Derville! s'écria Julien, et une vive rougeur couvrit son front. Au sortir d'ici, pensa-t-il, elle va écrire à madame de Rênal. Il ignorait l'arrivée de madame de Rênal à Besançon.

Les témoins furent bien vite entendus¹. Dès les premiers mots de l'accusation soutenue par l'avocat général, deux de ces dames placées dans le petit balcon, tout à fait en face de Julien, fondirent en larmes. Madame Derville ne s'attendrit point ainsi, pensa Julien. Cependant il remarqua qu'elle était fort rouge.

L'avocat général faisait du pathos en mauvais français sur la barbarie du crime commis; Julien observa que les voisines de madame Derville avaient l'air de le désapprouver vivement. Plusieurs jurés, apparemment de la connaissance de ces dames, leur parlaient et semblaient les rassurer. Voilà qui ne laisse pas d'être de bon augure, pensa Julien.

Jusque-là il s'était senti pénétré d'un mépris sans mélange pour tous les hommes qui assistaient au jugement. L'éloquence plate de l'avocat général augmenta ce sentiment de dégoût. Mais peu à peu la sécheresse d'âme de Julien disparut devant les marques d'intérêt dont il était évidemment l'objet.

Il fut content de la mine ferme de son avocat. Pas de phrases, lui dit-il tout bas comme il allait prendre la parole.

— Toute l'emphase pillée à Bossuet, qu'on a étalée contre vous, vous a servi, dit l'avocat. En effet, à peine avait-il parlé pendant cinq minutes, que presque toutes les femmes avaient leur mouchoir à la main. L'avocat, encouragé, adressa aux jurés des choses extrêmement fortes. Julien frémit, il se sentait sur le point de verser des larmes. Grand Dieu! que diront mes ennemis?

Il allait céder à l'attendrissement qui le gagnait, lorsque, heureusement pour lui, il surprit un regard insolent de M. le baron de Valenod.

Les yeux de ce cuistre sont flamboyants, se dit-il; quel

triomphe pour cette âme basse ! Quand mon crime n'aurait amené que cette seule circonstance, je devrais le maudire. Dieu sait ce qu'il dira de moi¹ à madame de Rênal !

Cette idée effaça toutes les autres. Bientôt après, Julien fut rappelé à lui-même par les marques d'assentiment du public. L'avocat venait de terminer sa plaidoirie. Julien se souvint qu'il était convenable de lui serrer la main. Le temps avait passé rapidement.

On apporta des rafraîchissements à l'avocat et à l'accusé. Ce fut alors seulement que Julien fut frappé d'une circonstance : aucune femme n'avait quitté l'audience pour aller dîner.

— Ma foi, je meurs de faim, dit l'avocat, et vous ?

— Moi de même, répondit Julien.

— Voyez, voilà madame la préfète qui reçoit aussi son dîner, lui dit l'avocat en lui indiquant le petit balcon. Bon courage, tout va bien. La séance recommença.

Comme le président faisait son résumé, minuit sonna. Le président fut obligé de s'interrompre ; au milieu du silence de l'anxiété universelle, le retentissement de la cloche de l'horloge remplissait la salle.

Voilà le dernier de mes jours qui commence, pensa Julien. Bientôt il se sentit enflammé par l'idée du devoir. Il avait dominé jusque-là son attendrissement et gardé sa résolution de ne point parler ; mais quand le président des assises lui demanda s'il avait quelque chose à ajouter, il se leva. Il voyait devant lui les yeux de madame Derville qui, aux lumières, lui semblèrent bien brillants. Pleurerait-elle, par hasard ? pensa-t-il.

« Messieurs les jurés,

« L'horreur du mépris, que je croyais pouvoir braver au moment de la mort, me fait prendre la parole. Messieurs, je n'ai point l'honneur d'appartenir à votre classe, vous voyez en moi un paysan qui s'est révolté contre la bassesse de sa fortune.

« Je ne vous demande aucune grâce, continua Julien en affermissant sa voix. Je ne me fais point illusion, la mort m'attend : elle sera juste. J'ai pu attenter aux jours de la femme la plus digne de tous les respects, de tous les hommages. Madame de Rênal avait été pour moi comme une mère. Mon crime est atroce, et il fut *prémédité*. J'ai

donc mérité la mort, messieurs les jurés. Mais quand je serais moins coupable, je vois des hommes qui, sans s'arrêter à ce que ma jeunesse peut mériter de pitié, voudront punir en moi et décourager à jamais cette classe de jeunes gens qui, nés dans une classe inférieure et en quelque sorte opprimés par la pauvreté, ont le bonheur de se procurer une bonne éducation, et l'audace de se mêler à ce que l'orgueil des gens riches appelle la société.

« Voilà mon crime, messieurs, et il sera puni avec d'autant plus de sévérité, que, dans le fait, je ne suis point jugé par mes pairs. Je ne vois point sur les bancs des jurés quelque paysan enrichi, mais uniquement des bourgeois indignés... »

Pendant vingt minutes, Julien parla sur ce ton; il dit tout ce qu'il avait sur le cœur; l'avocat général, qui aspirait aux faveurs de l'aristocratie, bondissait sur son siège; mais malgré le tour un peu abstrait que Julien avait donné à la discussion, toutes les femmes fondaient en larmes. Madame Derville elle-même avait son mouchoir sur ses yeux. Avant de finir, Julien revint à la préméditation, à son repentir, au respect, à l'adoration filiale et sans bornes que, dans les temps plus heureux, il avait pour madame de Rênal... Madame Derville jeta un cri et s'évanouit.

Une heure sonnait comme les jurés se retiraient dans leur chambre. Aucune femme n'avait abandonné sa place; plusieurs hommes avaient les larmes aux yeux. Les conversations furent d'abord très vives; mais peu à peu, la décision du jury se faisant attendre, la fatigue générale commença à jeter du calme dans l'assemblée. Ce moment était solennel; les lumières jetaient moins d'éclat. Julien, très fatigué, entendait discuter auprès de lui la question de savoir si ce retard était de bon ou de mauvais augure. Il vit avec plaisir que tous les vœux étaient pour lui : le jury ne revenait point, et cependant aucune femme ne quittait la salle.

Comme deux heures venaient de sonner, un grand mouvement se fit entendre. La petite porte de la chambre des jurés s'ouvrit. M. le baron de Valenod s'avança d'un pas grave et théâtral, il était suivi de tous les jurés. Il toussa, puis déclara qu'en son âme et conscience la déclaration unanime du jury était que Julien Sorel était coupable de meurtre, et de meurtre avec préméditation :

cette déclaration entraînait la peine de mort; elle fut prononcée un instant après. Julien regarda sa montre, et se souvint de M. de Lavalette; il était deux heures et un quart. C'est aujourd'hui vendredi, pensa-t-il.

Oui, mais ce jour est heureux pour le Valenod, qui me condamne... Je suis trop surveillé pour que Mathilde puisse me sauver comme fit madame de Lavalette... Ainsi, dans trois jours, à cette même heure, je saurai à quoi m'en tenir sur le *grand peut-être*.

En ce moment, il entendit un cri et fut rappelé aux choses de ce monde. Les femmes autour de lui sanglotaient; il vit que toutes les figures étaient tournées vers une petite tribune pratiquée dans le couronnement d'un pilastre gothique. Il sut plus tard que Mathilde s'y était cachée. Comme le cri ne se renouvela pas, tout le monde se remit à regarder Julien, auquel les gendarmes cherchaient à faire traverser la foule.

Tâchons de ne pas apprêter à rire à ce fripon de Valenod, pensa Julien. Avec quel air contrit et patelin il a prononcé la déclaration qui entraîne la peine de mort ! tandis que ce pauvre président des assises, tout juge qu'il est depuis nombre d'années, avait la larme à l'œil en me condamnant. Quelle joie pour le Valenod de se venger de notre ancienne rivalité auprès de madame de Rênal !... Je ne la verrai donc plus ! C'en est fait... Un dernier adieu est impossible entre nous, je le sens... Que j'aurais été heureux de lui dire toute l'horreur que j'ai de mon crime !

Seulement ces paroles : Je me trouve justement condamné.

CHAPITRE XLII

EN ramenant Julien en prison, on l'avait introduit dans une chambre destinée aux condamnés à mort. Lui qui, d'ordinaire, remarquait jusqu'aux plus petites circonstances, ne s'était point aperçu qu'on ne le faisait pas remonter à son donjon. Il songeait à ce qu'il dirait à madame de Rênal, si, avant le dernier moment, il avait le bonheur de la voir. Il pensait qu'elle l'interromprait et voulait du premier mot pouvoir lui peindre tout son

repentir. Après une telle action, comment lui persuader que je l'aime uniquement ? car enfin j'ai voulu la tuer par ambition ou par amour pour Mathilde.

En se mettant au lit il trouva des draps d'une toile grossière. Ses yeux se dessillèrent. Ah ! je suis au cachot, se dit-il, comme condamné à mort. C'est juste...

Le comte Altamira me racontait que, la veille de sa mort, Danton disait avec sa grosse voix : C'est singulier, le verbe guillotiner ne peut pas se conjuguer dans tous ses temps ; on peut bien dire : Je serai guillotiné, tu seras guillotiné, mais on ne dit pas : J'ai été guillotiné.

Pourquoi pas, reprit Julien, s'il y a une autre vie ?... Ma foi, si je trouve le Dieu des chrétiens, je suis perdu : c'est un despote, et, comme tel, il est rempli d'idées de vengeance ; sa Bible ne parle que de punitions atroces. Je ne l'ai jamais aimé ; je n'ai même jamais voulu croire qu'on l'aimât sincèrement. Il est sans pitié (et il se rappela plusieurs passages de la Bible). Il me punira d'une manière abominable...

Mais si je trouve le Dieu de Fénelon ! il me dira peut-être : Il te sera beaucoup pardonné, parce que tu as beaucoup aimé...

Ai-je beaucoup aimé ? Ah ! j'ai aimé madame de Rênal mais ma conduite a été atroce. Là, comme ailleurs, le mérite simple et modeste a été abandonné pour ce qui est brillant...

Mais aussi, quelle perspective !... Colonel de hussards, si nous avions la guerre ; secrétaire de légation pendant la paix ; ensuite ambassadeur... car bientôt j'aurais su les affaires..., et quand je n'aurais été qu'un sot, le gendre du marquis de La Mole a-t-il quelque rivalité à craindre ? Toutes mes sottises eussent été pardonnées, ou plutôt comptées pour des mérites. Homme de mérite, et jouissant de la plus grande existence à Vienne ou à Londres...

— Pas précisément, monsieur, guillotiné dans trois jours.

Julien rit de bon cœur de cette saillie de son esprit. En vérité, l'homme a deux êtres en lui, pensa-t-il. Qui diable songeait à cette réflexion maligne ?

Eh bien ! oui, mon ami, guillotiné dans trois jours, répondit-il à l'interrupteur. M. de Cholin louera une fenêtre, de compte à demi avec l'abbé Maslon. Eh bien,

pour le prix de location de cette fenêtre, lequel de ces deux dignes personnages volera l'autre ?

Ce passage du *Venceslas* de Rotrou lui revint tout à coup :

LADISLAS

... Mon âme est toute prête.

LE ROI, *père de Ladislas.*

L'échafaud l'est aussi; portez-y votre tête.

Belle réponse! pensa-t-il, et il s'endormit. Quelqu'un le réveilla le matin en le serrant fortement.

— Quoi déjà! dit Julien en ouvrant un œil hagard. Il se croyait entre les mains du bourreau.

C'était Mathilde. Heureusement, elle ne m'a pas compris. Cette réflexion lui rendit tout son sang-froid. Il trouva Mathilde changée comme par six mois de maladie : réellement elle n'était pas reconnaissable.

— Cet infâme Frilair m'a trahie, lui disait-elle en se tordant les mains; la fureur l'empêchait de pleurer.

— N'étais-je pas beau, hier, quand j'ai pris la parole ? répondit Julien. J'improvisais, et pour la première fois de ma vie! il est vrai qu'il est à craindre que ce ne soit aussi la dernière.

Dans ce moment, Julien jouait sur le caractère de Mathilde avec tout le sang-froid d'un pianiste habile qui touche un piano... L'avantage d'une naissance illustre me manque, il est vrai, ajouta-t-il, mais la grande âme de Mathilde a élevé son amant jusqu'à elle. Croyez-vous que Boniface de La Mole ait été mieux devant ses juges ?

Mathilde, ce jour-là, était tendre sans affectation comme une pauvre fille habitant un cinquième étage; mais elle ne put obtenir de lui des paroles plus simples. Il lui rendait, sans le savoir, le tourment qu'elle lui avait souvent infligé.

On ne connaît point les sources du Nil, se disait Julien; il n'a point été donné à l'œil de l'homme de voir le roi des fleuves dans l'état de simple ruisseau : ainsi aucun œil humain ne verra Julien faible, d'abord parce qu'il ne l'est pas. Mais j'ai le cœur facile à toucher; la parole la plus commune, si elle est dite avec un accent vrai, peut attendrir ma voix et même faire couler mes larmes. Que

de fois les cœurs secs ne m'ont-ils pas méprisé pour ce défaut ! Ils croyaient que je demandais grâce : voilà ce qu'il ne faut pas souffrir.

On dit que le souvenir de sa femme émut Danton au pied de l'échafaud ; mais Danton avait donné de la force à une nation de freluquets, et empêchait l'ennemi d'arriver à Paris... Moi seul, je sais ce que j'aurais pu faire... Pour les autres, je ne suis tout au plus qu'un PEUT-ÊTRE.

Si madame de Rênal était ici, dans mon cachot, au lieu de Mathilde, aurais-je pu répondre de moi ? L'excès de mon désespoir et de mon repentir eût passé aux yeux des Valenod et de tous les patriciens du pays pour l'ignoble peur de la mort ; ils sont si fiers, ces cœurs faibles, que leur position pécuniaire met au-dessus des tentations ! Voyez ce que c'est, auraient dit MM. de Moiroud et de Cholin, qui viennent de me condamner à mort, que de naître fils d'un charpentier ! On peut devenir savant, adroit, mais le cœur !... Le cœur ne s'apprend pas. Même avec cette pauvre Mathilde, qui pleure maintenant, ou plutôt qui ne peut plus pleurer, dit-il en regardant ses yeux rouges... et il la serra dans ses bras : l'aspect d'une douleur vraie lui fit oublier son syllogisme... Elle a pleuré toute la nuit peut-être, se dit-il ; mais un jour, quelle honte ne lui fera pas ce souvenir ! Elle se regardera comme ayant été égarée, dans sa première jeunesse, par les façons de penser basses d'un plébéien... Le Croise-nois est assez faible pour l'épouser, et, ma foi, il fera bien. Elle lui fera jouer un rôle.

Du droit qu'un esprit ferme et vaste en ses desseins
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.

Ah ça ! voici qui est plaisant : depuis que je dois mourir, tous les vers que j'ai jamais sus en ma vie me reviennent à la mémoire. Ce sera un signe de décadence...

Mathilde lui répétait d'une voix éteinte : Il est là dans la pièce voisine. Enfin il fit attention à ces paroles. Sa voix est faible, pensa-t-il, mais tout ce caractère impérieux est encore dans son accent. Elle baisse la voix pour ne pas se fâcher.

— Et qui est là ? lui dit-il, d'un air doux.

— L'avocat, pour vous faire signer votre appel.

— Je n'appellerai pas.

— Comment ! vous n'appellerez pas, dit-elle en se

levant et les yeux étincelants de colère, et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Parce que, en ce moment, je me sens le courage de mourir sans trop faire rire à mes dépens. Et qui me dit que dans deux mois, après un long séjour dans ce cachot humide, je serai aussi bien disposé ? Je prévois des entrevues avec des prêtres, avec mon père... Rien au monde ne peut m'être aussi désagréable. Mourons.

Cette contrariété imprévue réveilla toute la partie altière du caractère de Mathilde. Elle n'avait pu voir l'abbé de Frilair avant l'heure où l'on ouvre les cachots de la prison de Besançon ; sa fureur retomba sur Julien. Elle l'adorait, et, pendant un grand quart d'heure, il retrouva dans ses imprécations contre son caractère, de lui Julien, dans ses regrets de l'avoir aimé, toute cette âme hautaine qui jadis l'avait accablé d'injures si poignantes, dans la bibliothèque de l'hôtel de La Mole.

— Le ciel devait à la gloire de ta race de te faire naître homme, lui dit-il.

Mais quant à moi, pensait-il, je serais bien dupe de vivre encore deux mois dans ce séjour dégoûtant, en butte à tout ce que la faction patricienne peut inventer d'infâme et d'humiliant*, et ayant pour unique consolation les imprécations de cette folle... Eh bien, après-demain matin, je me bats en duel avec un homme connu par son sang-froid et par une adresse remarquable... Fort remarquable, dit le parti méphistophélès ; il ne manque jamais son coup.

Eh bien, soit, à la bonne heure (Mathilde continuait à être éloquente). Parbleu non, se dit-il, je n'appellerai pas.

Cette résolution prise, il tomba dans la rêverie... Le courrier en passant apporta le journal à six heures comme à l'ordinaire ; à huit heures, après que M. de Rênal l'aura lu, Élisabeth, marchant sur la pointe du pied, viendra le déposer sur son lit. Plus tard elle s'éveillera : tout à coup, en lisant, elle sera troublée ; sa jolie main tremblera ; elle lira jusqu'à ces mots... *A dix heures et cinq minutes il avait cessé d'exister.*

Elle pleurera à chaudes larmes, je la connais ; en vain j'ai voulu l'assassiner, tout sera oublié. Et la personne

* C'est un jacobin qui parle.

à qui j'ai voulu ôter la vie sera la seule qui sincèrement pleurera ma mort.

Ah! ceci est une antithèse! pensa-t-il, et, pendant un grand quart d'heure que dura encore la scène que lui faisait Mathilde, il ne songea qu'à madame de Rênal. Malgré lui, et quoique répondant souvent à ce que Mathilde lui disait, il ne pouvait détacher son âme du souvenir de la chambre à coucher de Verrières. Il voyait la gazette de Besançon sur la courte-pointe de taffetas orange. Il voyait cette main si blanche qui la serrait d'un mouvement convulsif; il voyait madame de Rênal pleurer... Il suivait la route de chaque larme sur cette figure charmante.

Mademoiselle de La Mole, ne pouvant rien obtenir de Julien, fit entrer l'avocat. C'était heureusement un ancien capitaine de l'armée d'Italie, de 1796, où il avait été camarade de Manuel.

Pour la forme, il combattit la résolution du condamné. Julien, voulant le traiter avec estime, lui déduisit toutes ses raisons.

Ma foi, on peut penser comme vous, finit par lui dire M. Félix Vaneau; c'était le nom de l'avocat. Mais vous avez trois jours pleins pour appeler, et il est de mon devoir de revenir tous les jours. Si un volcan s'ouvrait sous la prison, d'ici à deux mois, vous seriez sauvé. Vous pouvez mourir de maladie, dit-il en regardant Julien.

Julien lui serra la main. — Je vous remercie, vous êtes un brave homme. A ceci je songerai.

Et lorsque Mathilde sortit enfin avec l'avocat, il se sentait beaucoup plus d'amitié pour l'avocat que pour elle.

CHAPITRE XLIII

UNE heure après, comme il dormait profondément, il fut éveillé par des larmes qu'il sentait couler sur sa main. Ah! c'est encore Mathilde, pensa-t-il à demi éveillé. Elle vient, fidèle à la théorie, attaquer ma résolution par les sentiments tendres. Ennuyé de la perspective de cette nouvelle scène dans le genre pathétique, il n'ouvrit pas

les yeux. Les vers de Belphégor fuyant sa femme lui revinrent à la pensée.

Il entendit un soupir singulier; il ouvrit les yeux, c'était madame de Rênal.

— Ah! je te revois avant que de mourir, est-ce une illusion? s'écria-t-il en se jetant à ses pieds.

Mais pardon, madame, je ne suis qu'un assassin à vos yeux, dit-il à l'instant, en revenant à lui.

— Monsieur... je viens vous conjurer d'appeler, je sais que vous ne le voulez pas... Ses sanglots l'étouffaient; elle ne pouvait parler.

— Daignez me pardonner.

— Si tu veux que je te pardonne, lui dit-elle en se levant et se jetant dans ses bras, appelle tout de suite de ta sentence de mort.

Julien la couvrait de baisers.

— Viendras-tu me voir tous les jours pendant ces deux mois?

— Je te le jure. Tous les jours, à moins que mon mari ne me le défende.

— Je signe! s'écria Julien. Quoi! tu me pardonnes! est-il possible!

Il la serrait dans ses bras; il était fou. Elle jeta un petit cri.

— Ce n'est rien, lui dit-elle, tu m'as fait mal.

— A ton épaule, s'écria Julien fondant en larmes. Il s'éloigna un peu, et couvrit sa main de baisers de flamme. Qui me l'eût dit la dernière fois que je te vis, dans ta chambre, à Verrières?

— Qui m'eût dit alors que j'écrirais à M. de La Mole cette lettre infâme?

— Sache que je t'ai toujours aimée, que je n'ai aimé que toi.

— Est-il bien possible! s'écria madame de Rênal, ravie à son tour. Elle s'appuya sur Julien, qui était à ses genoux, et longtemps ils pleurèrent en silence.

A aucune époque de sa vie, Julien n'avait trouvé un moment pareil.

Bien longtemps après, quand on put parler :

— Et cette jeune madame Michelet, dit madame de Rênal, ou plutôt cette mademoiselle de La Mole; car je commence en vérité à croire cet étrange roman!

— Il n'est vrai qu'en apparence, répondit Julien.

C'est ma femme, mais ce n'est pas ma maîtresse...

En s'interrompant cent fois l'un l'autre, ils parvinrent à grand'peine à se raconter ce qu'ils ignoraient. La lettre écrite à M. de La Mole avait été faite par le jeune prêtre qui dirigeait la conscience de madame de Rênal, et ensuite copiée par elle. — Quelle horreur m'a fait commettre la religion ! lui disait-elle ; et encore j'ai adouci les passages les plus affreux de cette lettre...

Les transports et le bonheur de Julien lui prouvaient combien il lui pardonnait. Jamais il n'avait été aussi fou d'amour.

— Je me crois pourtant pieuse, lui disait madame de Rênal dans la suite de la conversation. Je crois sincèrement en Dieu ; je crois également, et même cela m'est prouvé, que le crime que je commets est affreux, et dès que je te vois, même après que tu m'as tiré deux coups de pistolet... Et ici, malgré elle, Julien la couvrit de baisers.

— Laisse-moi, continua-t-elle, je veux raisonner avec toi, de peur de l'oublier... Dès que je te vois, tous les devoirs disparaissent, je ne suis plus qu'amour pour toi, ou plutôt, le mot amour est trop faible. Je sens pour toi ce que je devrais sentir uniquement pour Dieu : un mélange de respect, d'amour, d'obéissance... En vérité, je ne sais pas ce que tu m'inspires. Tu me dirais de donner un coup de couteau au geôlier, que le crime serait commis avant que j'y eusse songé. Explique-moi cela bien nettement avant que je te quitte, je veux voir clair dans mon cœur ; car dans deux mois nous nous quittons... A propos, nous quitterons-nous ? lui dit-elle en souriant.

— Je retire ma parole, s'écria Julien en se levant ; je n'appelle pas de la sentence de mort, si par poison, couteau, pistolet, charbon ou de toute autre manière quelconque, tu cherches à mettre fin ou obstacle à ta vie.

La physionomie de madame de Rênal changea tout à coup ; la plus vive tendresse fit place à une rêverie profonde.

— Si nous mourions tout de suite ? lui dit-elle enfin.

— Qui sait ce que l'on trouve dans l'autre vie ? répondit Julien ; peut-être des tourments, peut-être rien du tout. Ne pouvons-nous pas passer deux mois ensemble d'une manière délicieuse ? Deux mois, c'est bien des jours. Jamais je n'aurai été aussi heureux !

— Jamais tu n'auras été aussi heureux !

— Jamais, répéta Julien ravi, et je te parle comme je me parle à moi-même. Dieu me préserve d'exagérer.

— C'est me commander que de parler ainsi, dit-elle avec un sourire timide et mélancolique.

— Eh bien ! tu jures, sur l'amour que tu as pour moi, de n'attenter à ta vie par aucun moyen direct, ni indirect... songe, ajouta-t-il, qu'il faut que tu vives pour mon fils, que Mathilde abandonnera à des laquais dès qu'elle sera marquise de Croisenois.

— Je jure, reprit-elle froidement, mais je veux emporter ton appel écrit et signé de ta main. J'irai moi-même chez M. le procureur général.

— Prends garde, tu te compromets.

— Après la démarche d'être venue te voir dans ta prison, je suis à jamais, pour Besançon et toute la Franche-Comté, une héroïne d'anecdotes, dit-elle d'un air profondément affligé. Les bornes de l'austère pudeur sont franchies... Je suis une femme perdue d'honneur ; il est vrai que c'est pour toi...

Son accent était si triste, que Julien l'embrassa avec un bonheur tout nouveau pour lui. Ce n'était plus l'ivresse de l'amour, c'était reconnaissance extrême. Il venait d'apercevoir, pour la première fois, toute l'étendue du sacrifice qu'elle lui avait fait.

Quelque âme charitable informa, sans doute, M. de Rênal des longues visites que sa femme faisait à la prison de Julien : car, au bout de trois jours il lui envoya sa voiture, avec l'ordre exprès de revenir sur-le-champ à Verrières.

Cette séparation cruelle avait mal commencé la journée pour Julien. On l'avertit, deux ou trois heures après, qu'un certain prêtre intrigant et qui pourtant n'avait pu se pousser parmi les Jésuites de Besançon, s'était établi depuis le matin en dehors de la porte de la prison, dans la rue. Il pleuvait beaucoup, et là, cet homme prétendait jouer le martyr. Julien était mal disposé, cette sottise le toucha profondément.

Le matin il avait déjà refusé la visite de ce prêtre, mais cet homme s'était mis en tête de confesser Julien et de se faire un nom parmi les jeunes femmes de Besançon, par toutes les confidences qu'il prétendrait en avoir reçues.

Il déclarait à haute voix qu'il allait passer la journée et la nuit à la porte de la prison ; — Dieu m'envoie pour

toucher le cœur de cet autre apostat... Et le bas peuple, toujours curieux d'une scène, commençait à s'attrouper.

— Oui, mes frères, leur disait-il, je passerai ici la journée, la nuit, ainsi que toutes les journées, et toutes les nuits qui suivront. Le Saint-Esprit m'a parlé, j'ai une mission d'en-haut; c'est moi qui dois sauver l'âme du jeune Sorel. Unissez-vous à mes prières, etc., etc.

Julien avait horreur du scandale et de tout ce qui pouvait attirer l'attention sur lui. Il songea à saisir le moment pour s'échapper du monde incognito; mais il avait quelque espoir de revoir madame de Rênal, et il était éperdument amoureux.

La porte de la prison était située dans l'une des rues les plus fréquentées. L'idée de ce prêtre crotté, faisant foule et scandale, torturait son âme. — Et, sans nul doute, à chaque instant il répète mon nom! Ce moment fut plus pénible que la mort.

Il appela deux ou trois fois, à une heure d'intervalle, un porte-clefs qui lui était dévoué, pour l'envoyer voir si le prêtre était encore à la porte de la prison.

— Monsieur, il est à deux genoux dans la boue, lui disait toujours le porte-clefs; il prie à haute voix et dit les litanies pour votre âme... L'impertinent! pensa Julien. En ce moment, en effet, il entendit un bourdonnement sourd, c'était le peuple répondant aux litanies. Pour comble d'impatience, il vit le porte-clefs lui-même agiter ses lèvres en répétant les mots latins. — On commence à dire, ajouta le porte-clefs, qu'il faut que vous ayez le cœur bien endurci pour refuser le secours de ce saint homme.

— O ma patrie! que tu es encore barbare! s'écria Julien ivre de colère. Et il continua son raisonnement tout haut et sans songer à la présence du porte-clefs.

Cet homme veut un article dans le journal, et le voilà sûr de l'obtenir.

Ah! maudits provinciaux! A Paris, je ne serais pas soumis à toutes ces vexations. On y est plus savant en charlatanisme.

— Faites entrer ce saint prêtre, dit-il enfin au porte-clefs, et la sueur coulait à grands flots sur son front. Le porte-clefs fit le signe de la croix et sortit tout joyeux.

Ce saint prêtre se trouva horriblement laid, il était encore plus crotté. La pluie froide qu'il faisait augmen-

tait l'obscurité et l'humidité du cachot. Le prêtre voulut embrasser Julien, et se mit à s'attendrir en lui parlant. La plus basse hypocrisie était trop évidente; de sa vie Julien n'avait été aussi en colère.

Un quart d'heure après l'entrée du prêtre, Julien se trouva tout à fait un lâche. Pour la première fois la mort lui parut horrible. Il pensait à l'état de putréfaction où serait son corps deux jours après l'exécution, etc., etc.

Il allait se trahir par quelque signe de faiblesse ou se jeter sur le prêtre et l'étrangler avec sa chaîne, lorsqu'il eut l'idée de prier le saint homme d'aller dire pour lui une bonne messe de quarante francs, ce jour-là même.

Or, il était près de midi, le prêtre décampa.

CHAPITRE XLIV

Dès qu'il fut sorti, Julien pleura beaucoup, et pleura de mourir. Peu à peu il se dit que, si madame de Rênal eût été à Besançon, il lui eût avoué sa faiblesse...

Au moment où il regrettait le plus l'absence de cette femme adorée, il entendit le pas de Mathilde.

Le pire des malheurs en prison, pensa-t-il, c'est de ne pouvoir fermer sa porte. Tout ce que Mathilde lui dit ne fit que l'irriter.

Elle lui raconta que, le jour du jugement, M. de Valenod ayant en poche sa nomination de préfet, il avait osé se moquer de M. de Frilair et se donner le plaisir de le condamner à mort.

« Quelle idée a eue votre ami, vient de me dire M. de Frilair, d'aller réveiller et attaquer la petite vanité de cette *aristocratie bourgeoise* ! Pourquoi parler de *caste* ? Il leur a indiqué ce qu'ils devaient faire dans leur intérêt politique : ces nigauds n'y songeaient pas et étaient prêts à pleurer. Cet intérêt de caste est venu masquer à leurs yeux l'horreur de condamner à mort. Il faut avouer que M. Sorel est bien neuf aux affaires. Si nous ne parvenons à le sauver par le recours en grâce, sa mort sera une sorte de *suicide*... »

Mathilde n'eut garde de dire à Julien ce dont elle ne

se doutait pas encore : c'est que l'abbé de Frilair, voyant Julien perdu, croyait utile à son ambition d'aspirer à devenir son successeur.

Presque hors de lui, à force de colère impuissante et de contrariété : — Allez écouter une messe pour moi, dit-il à Mathilde, et laissez-moi un instant de paix. Mathilde, déjà fort jalouse des visites de madame de Rénal, et qui venait d'apprendre son départ, comprit la cause de l'humeur de Julien et fondit en larmes.

Sa douleur était réelle, Julien le voyait et n'en était que plus irrité. Il avait un besoin impérieux de solitude, et comment se la procurer ?

Enfin, Mathilde, après avoir essayé de tous les raisonnements pour l'attendrir, le laissa seul, mais presque au même instant Fouqué parut.

— J'ai besoin d'être seul, dit-il à cet ami fidèle... Et comme il le vit hésiter : Je compose un mémoire pour mon recours en grâce... du reste... fais-moi un plaisir : ne me parle jamais de la mort. Si j'ai besoin de quelques services particuliers ce jour-là, laisse-moi t'en parler le premier.

Quand Julien se fut enfin procuré la solitude, il se trouva plus accablé et plus lâche qu'auparavant. Le peu de forces qui restait à cette âme affaiblie, avait été épuisé à déguiser son état à mademoiselle de La Mole et à Fouqué.

Vers le soir, une idée le consola :

Si ce matin, dans le moment où la mort me paraissait si laide, on m'eût averti pour l'exécution, *l'ail du public eût été aiguillon de gloire* ; peut-être ma démarche eût-elle eu quelque chose d'empesé, comme celle d'un fat timide qui entre dans un salon. Quelques gens clairvoyants, s'il en est parmi ces provinciaux, eussent pu deviner ma faiblesse... mais personne *ne l'eût vue*.

Et il se sentit délivré d'une partie de son malheur. Je suis un lâche en ce moment, se répétait-il en chantant, mais personne ne le saura.

Un événement presque plus désagréable encore l'attendait pour le lendemain. Depuis longtemps, son père annonçait sa visite ; ce jour-là, avant le réveil de Julien, le vieux charpentier en cheveux blancs parut dans son cachot.

Julien se sentit faible, il s'attendait aux reproches les

plus désagréables. Pour achever de compléter sa pénible sensation, ce matin-là il éprouvait vivement le remords de ne pas aimer son père.

Le hasard nous a placés l'un près de l'autre sur la terre, se disait-il pendant que le porte-clefs arrangeait un peu le cachot, et nous nous sommes fait à peu près tout le mal possible. Il vient au moment de ma mort me donner le dernier coup.

Les reproches sévères du vieillard commencèrent dès qu'ils furent sans témoin.

Julien ne put retenir ses larmes. Quelle indigne faiblesse! se dit-il avec rage. Il ira partout exagérer mon manque de courage; quel triomphe pour les Valenod et pour tous les plats hypocrites qui règnent à Verrières! Ils sont bien grands en France, ils réunissent tous les avantages sociaux. Jusqu'ici je pouvais au moins me dire : Ils reçoivent de l'argent, il est vrai, tous les honneurs s'accumulent sur eux, mais moi j'ai la noblesse du cœur.

Et voilà un témoin que tous croiront, et qui certifiera à tout Verrières, et en l'exagérant, que j'ai été faible devant la mort! J'aurai été un lâche dans cette épreuve que tous comprennent!

Julien était près du désespoir. Il ne savait comment renvoyer son père. Et feindre de manière à tromper ce vieillard si clairvoyant se trouvait en ce moment tout à fait au-dessus de ses forces.

Son esprit parcourait rapidement tous les possibles.

— *J'ai fait des économies!* s'écria-t-il tout à coup.

Ce mot de génie changea la physionomie du vieillard et la position de Julien.

— Comment dois-je en disposer? continua Julien plus tranquille : l'effet produit lui avait ôté tout sentiment d'infériorité.

Le vieux charpentier brûlait du désir de ne pas laisser échapper cet argent, dont il semblait que Julien voulait laisser une partie à ses frères. Il parla longtemps et avec feu. Julien put être goguenard.

— Eh bien! le Seigneur m'a inspiré pour mon testament. Je donnerai mille francs à chacun de mes frères et le reste à vous.

— Fort bien, dit le vieillard, ce reste m'est dû; mais puisque Dieu vous a fait la grâce de toucher votre cœur, si vous voulez mourir en bon chrétien, il convient de

payer vos dettes. Il y a encore les frais de votre nourriture et de votre éducation que j'ai avancés, et auxquels vous ne songez pas...

Voilà donc l'amour de père ! se répétait Julien l'âme navrée, lorsqu'enfin il fut seul. Bientôt parut le geôlier.

— Monsieur, après la visite des grands parents, j'apporte toujours à mes hôtes une bouteille de bon vin de Champagne. Cela est un peu cher, six francs la bouteille, mais cela réjouit le cœur.

— Apportez trois verres, lui dit Julien avec un empressement d'enfant, et faites entrer deux des prisonniers que j'entends se promener dans le corridor.

Le geôlier lui amena deux galériens tombés en récidive et qui se préparaient à retourner au bagne. C'étaient des scélérats fort gais et réellement très remarquables par la finesse, le courage et le sang-froid.

— Si vous me donnez vingt francs, dit l'un d'eux à Julien, je vous conterai ma vie en détail. C'est du *chenu*.

— Mais vous allez me mentir ? dit Julien.

— Non pas, répondit-il ; mon ami que voilà, et qui est jaloux de mes vingt francs, me dénoncera si je dis faux.

Son histoire était abominable. Elle montrait un cœur courageux, où il n'y avait plus qu'une passion, celle de l'argent.

Après leur départ, Julien n'était plus le même homme. Toute sa colère contre lui-même avait disparu. La douleur atroce, envenimée par la pusillanimité, à laquelle il était en proie depuis le départ de madame de Rênal, s'était tournée en mélancolie.

A mesure que j'aurais été moins dupe des apparences, se disait-il, j'aurais vu que les salons de Paris sont peuplés d'honnêtes gens tels que mon père, ou de coquins habiles tels que ces galériens. Ils ont raison, jamais les hommes de salon ne se lèvent le matin avec cette pensée poignante : Comment dînerai-je ? Et ils vantent leur probité ! et, appelés au jury, ils condamnent fièrement l'homme qui a volé un couvert d'argent parce qu'il se sentait défaillir de faim.

Mais y a-t-il une cour, s'agit-il de perdre ou de gagner un portefeuille, mes honnêtes gens de salon tombent dans des crimes exactement pareils à ceux que la nécessité de dîner a inspirés à ces deux galériens...

Il n'y a point de *droit naturel* : ce mot n'est qu'une

antique niaiserie bien digne de l'avocat général qui m'a donné chasse l'autre jour, et dont l'aïeul fut enrichi par une confiscation de Louis XIV. Il n'y a de *droit* que lorsqu'il y a une loi pour défendre de faire telle chose, sous peine de punition. Avant la loi, il n'y a de *naturel* que la force du lion, ou le besoin de l'être qui a faim, qui a froid, le *besoin* en un mot... non, les gens qu'on honore ne sont que des fripons qui ont eu le bonheur de n'être pas pris en flagrant délit. L'accusateur que la société lance après moi a été enrichi par une infamie... J'ai commis un assassinat, et je suis justement condamné, mais à cette seule action près, le Valenod qui m'a condamné est cent fois plus nuisible à la société.

Eh bien! ajouta Julien tristement, mais sans colère, malgré son avarice, mon père vaut mieux que tous ces hommes-là. Il ne m'a jamais aimé. Je viens combler la mesure en le déshonorant par une mort infâme. Cette crainte de manquer d'argent, cette vue exagérée de la méchanceté des hommes qu'on appelle *avarice*, lui fait voir un prodigieux motif de consolation et de sécurité dans une somme de trois ou quatre cents louis que je puis lui laisser. Un dimanche après dîner, il montrera son or à tous ses envieux de Verrières. A ce prix, leur dira son regard, lequel d'entre vous ne serait pas charmé d'avoir un fils guillotiné?

Cette philosophie pouvait être vraie, mais elle était de nature à faire désirer la mort. Ainsi se passèrent cinq longues journées. Il était poli et doux envers Mathilde, qu'il voyait exaspérée par la plus vive jalousie. Un soir Julien songeait sérieusement à se donner la mort. Son âme était énervée par le malheur profond où l'avait jeté le départ de madame de Rênal. Rien ne lui plaisait plus, ni dans la vie réelle, ni dans l'imagination. Le défaut d'exercice commençait à altérer sa santé et à lui donner le caractère exalté et faible d'un jeune étudiant allemand. Il perdait cette mâle hauteur qui repousse par un énergique jurement certaines idées peu convenables, dont l'âme des malheureux est assaillie.

J'ai aimé la vérité... Où est-elle?... Partout hypocrisie, ou du moins charlatanisme, même chez les plus vertueux, même chez les plus grands; et ses lèvres prirent l'expression du dégoût... Non, l'homme ne peut pas se fier à l'homme.

Madame de *** faisant une quête pour ses pauvres orphelins, me disait que tel prince venait de donner dix louis; mensonge. Mais que dis-je ? Napoléon à Sainte-Hélène!... Pur charlatanisme, proclamation en faveur du roi de Rome.

Grand Dieu! si un tel homme, et encore quand le malheur doit le rappeler sévèrement au devoir, s'abaisse jusqu'au charlatanisme, à quoi s'attendre du reste de l'espèce ?...

Où est la vérité ? Dans la religion... Oui, ajouta-t-il avec le sourire amer du plus extrême mépris, dans la bouche des Maslon, des Frilair, des Castanède... Peut-être dans le vrai christianisme, dont les prêtres ne seraient pas plus payés que les apôtres ne l'ont été ?... Mais saint Paul fut payé par le plaisir de commander, de parler, de faire parler de soi...

Ah! s'il y avait une vraie religion... Sot que je suis! Je vois une cathédrale gothique, des vitraux vénérables; mon cœur faible se figure le prêtre de ces vitraux... Mon âme le comprendrait, mon âme en a besoin... Je ne trouve qu'un fat avec des cheveux sales... aux agréments près, un chevalier de Beauvoisis.

Mais un vrai prêtre, un Massillon, un Fénelon... Massillon a sacré Dubois. Les *Mémoires de Saint-Simon* m'ont gâté Fénelon; mais enfin un vrai prêtre... Alors les âmes tendres auraient un point de réunion dans le monde... Nous ne serions pas isolés... Ce bon prêtre nous parlerait de Dieu. Mais quel Dieu ? Non celui de la Bible, petit despote cruel et plein de la soif de se venger... mais le Dieu de Voltaire, juste, bon, infini...

Il fut agité par tous les souvenirs de cette Bible qu'il savait par cœur... Mais comment, dès qu'on sera *trois ensemble*, croire à ce grand nom : DIEU, après l'abus effroyable qu'en font nos prêtres ?

Vivre isolé!... Quel tourment!...

Je deviens fou et injuste, se dit Julien en se frappant le front. Je suis isolé ici dans ce cachot; mais je n'ai pas *vécu isolé* sur la terre; j'avais la puissante idée du *devoir*. Le devoir que je m'étais prescrit, à tort ou à raison... a été comme le tronc d'un arbre solide auquel je m'appuyais pendant l'orage; je vacillais, j'étais agité. Après tout je n'étais qu'un homme... mais je n'étais pas emporté.

C'est l'air humide de ce cachot qui me fait penser à l'isolement...

Et pourquoi être encore hypocrite en maudissant l'hypocrisie ? Ce n'est ni la mort, ni le cachot, ni l'air humide, c'est l'absence de madame de Rênal qui m'accable. Si, à Verrières, pour la voir, j'étais obligé de vivre des semaines entières, caché dans les caves de sa maison, est-ce que je me plaindrais ?

L'influence de mes contemporains l'emporte, dit-il tout haut et avec un rire amer. Parlant seul avec moi-même, à deux pas de la mort, je suis encore hypocrite... O dix-neuvième siècle !

...Un chasseur tire un coup de fusil dans une forêt, sa proie tombe, il s'élance pour la saisir. Sa chaussure heurte une fourmilière haute de deux pieds, détruit l'habitation des fourmis, sème au loin les fourmis, leurs œufs... Les plus philosophes parmi les fourmis ne pourront jamais comprendre ce corps noir, immense, effroyable : la botte du chasseur, qui tout à coup a pénétré dans leur demeure avec une incroyable rapidité, et précédée d'un bruit épouvantable, accompagné de gerbes d'un feu rougeâtre...

...Ainsi la mort, la vie, l'éternité, choses fort simples pour qui aurait les organes assez vastes pour les concevoir...

Une mouche éphémère naît à neuf heures du matin dans les grands jours d'été, pour mourir à cinq heures du soir ; comment comprendrait-elle le mot *nuit* ?

Donnez-lui cinq heures d'existence de plus, elle voit et comprend ce que c'est que la nuit¹.

Ainsi moi, je mourrai à vingt-trois ans. Donnez-moi cinq années de vie de plus, pour vivre avec madame de Rênal.

Et il se mit à rire comme Méphistophélès. Quelle folie de discuter ces grands problèmes !

1^o Je suis hypocrite comme s'il y avait là quelqu'un pour m'écouter.

2^o J'oublie de vivre et d'aimer, quand il me reste si peu de jours à vivre... Hélas ! madame de Rênal est absente ; peut-être son mari ne la laissera plus revenir à Besançon, et continuer à se déshonorer.

Voilà ce qui m'isole, et non l'absence d'un Dieu juste, bon, tout-puissant, point méchant, point avide de vengeance...

Ah! s'il existait... hélas! je tomberais à ses pieds. J'ai mérité la mort, lui dirais-je; mais, grand Dieu, Dieu bon, Dieu indulgent, rends-moi celle que j'aime!

La nuit était fort avancée. Après une heure ou deux d'un sommeil paisible arriva Fouqué.

Julien se sentait fort et résolu comme l'homme qui voit clair dans son âme.

CHAPITRE XLV

J'ne veux pas jouer à ce pauvre abbé Chas-Bernard le mauvais tour de le faire appeler, dit-il à Fouqué; il n'en dînerait pas de trois jours. Mais tâche de me trouver un janséniste, ami de M. Pirard et inaccessible à l'intrigue.

Fouqué attendait cette ouverture avec impatience. Julien s'acquitta avec décence de tout ce qu'on doit à l'opinion, en province. Grâce à M. l'abbé de Frilair, et malgré le mauvais choix de son confesseur, Julien était dans son cachot le protégé de la congrégation; avec plus d'esprit de conduite, il eût pu s'échapper. Mais le mauvais air du cachot produisant son effet, sa raison diminuait. Il n'en fut que plus heureux au retour de madame de Rênal.

— Mon premier devoir est envers toi, lui dit-elle en l'embrassant; je me suis sauvée de Verrières...

Julien n'avait point de petit amour-propre à son égard, il lui raconta toutes ses faiblesses. Elle fut bonne et charmante pour lui.

Le soir, à peine sortie de la prison, elle fit venir chez sa tante le prêtre qui s'était attaché à Julien comme à une proie; comme il ne voulait que se mettre en crédit auprès des jeunes femmes appartenant à la haute société de Besançon, madame de Rênal l'engagea facilement à aller faire une neuvaine à l'abbaye de Bray-le-Haut.

Aucune parole ne peut rendre l'excès et la folie de l'amour de Julien.

A force d'or, et en usant et abusant du crédit de sa tante, dévote célèbre et riche, madame de Rênal obtint de le voir deux fois par jour.

A cette nouvelle, la jalousie de Mathilde s'exalta jusqu'à l'égarément. M. de Frilair lui avait avoué que tout son crédit n'allait pas jusqu'à braver toutes les convenances au point de lui faire permettre de voir son ami plus d'une fois chaque jour. Mathilde fit suivre madame de Rênal afin de connaître ses moindres démarches. M. de Frilair épuisait toutes les ressources d'un esprit fort adroit pour lui prouver que Julien était indigne d'elle.

Au milieu de tous ces tourments elle ne l'en aimait que plus, et presque chaque jour, lui faisait une scène horrible.

Julien voulait à toute force être honnête homme jusqu'à la fin envers cette pauvre jeune fille qu'il avait si étrangement compromise; mais, à chaque instant, l'amour effréné qu'il avait pour madame de Rênal l'emportait. Quand, par de mauvaises raisons, il ne pouvait venir à bout de persuader Mathilde de l'innocence des visites de sa rivale : Désormais, la fin du drame doit être bien proche, se disait-il; c'est une excuse pour moi si je ne sais pas mieux dissimuler.

Mademoiselle de La Mole apprit la mort du marquis de Croisenois. M. de Thaler, cet homme si riche, s'était permis des propos désagréables sur la disparition de Mathilde; M. de Croisenois alla le prier de les démentir : M. de Thaler lui montra des lettres anonymes à lui adressées, et remplies de détails rapprochés avec tant d'art qu'il fut impossible au pauvre marquis de ne pas entrevoir la vérité.

M. de Thaler se permit des plaisanteries dénuées de finesse. Ivre de colère et de malheur, M. de Croisenois exigea des réparations tellement fortes, que le millionnaire préféra un duel. La sottise triompha; et l'un des hommes de Paris les plus dignes d'être aimés trouva la mort à moins de vingt-quatre ans.

Cette mort fit une impression étrange et malade sur l'âme affaiblie de Julien.

— Le pauvre Croisenois, disait-il à Mathilde, a été réellement bien raisonnable et bien honnête homme envers nous; il eût dû me haïr lors de vos imprudences dans le salon de madame votre mère, et me chercher quelle; car la haine qui succède au mépris est ordinairement furieuse.

La mort de M. de Croisenois changea toutes les idées

de Julien sur l'avenir de Mathilde; il employa plusieurs journées à lui prouver qu'elle devait accepter la main de M. de Luz. C'est un homme timide, point trop jésuite, lui disait-il, et qui, sans doute, va se mettre sur les rangs. D'une ambition plus sombre et plus suivie que le pauvre Croisenois, et sans duché dans sa famille, il ne fera aucune difficulté d'épouser la veuve de Julien Sorel.

— Et une veuve qui méprise les grandes passions, répliqua froidement Mathilde; car elle a assez vécu pour voir, après six mois, son amant lui préférer une autre femme, et une femme origine de tous leurs malheurs.

— Vous êtes injuste; les visites de madame de Rénal fourniront des phrases singulières à l'avocat de Paris chargé de mon recours en grâce; il peindra le meurtrier honoré des soins de sa victime. Cela peut faire effet, et peut-être un jour vous me verrez le sujet de quelque mélodrame, etc., etc.

Une jalousie furieuse et impossible à venger, la continuité d'un malheur sans espoir (car, même en supposant Julien sauvé, comment regagner son cœur?), la honte et la douleur d'aimer plus que jamais cet amant infidèle avaient jeté mademoiselle de La Mole dans un silence morne, et dont les soins empressés de M. de Frilair, pas plus que la rude franchise de Fouqué, ne pouvaient la faire sortir.

Pour Julien, excepté dans les moments usurpés par la présence de Mathilde, il vivait d'amour et sans presque songer à l'avenir. Par un étrange effet de cette passion, quand elle est extrême et sans feinte aucune, madame de Rénal partageait presque son insouciance et sa douce gaîté.

— Autrefois, lui disait Julien, quand j'aurais pu être si heureux pendant nos promenades dans les bois de Vergy, une ambition fougueuse entraînait mon âme dans les pays imaginaires. Au lieu de serrer contre mon cœur ce bras charmant qui était si près de mes lèvres, l'avenir m'enlevait à toi; j'étais aux innombrables combats que j'aurais à soutenir pour bâtir une fortune colossale... Non, je serais mort sans connaître le bonheur, si vous n'étiez venue me voir dans cette prison.

Deux événements vinrent troubler cette vie tranquille. Le confesseur de Julien, tout janséniste qu'il était, ne fut point à l'abri d'une intrigue de jésuites, et, à son insu, devint leur instrument.

Il vint lui dire un jour qu'à moins de tomber dans l'affreux péché du suicide, il devait faire toutes les démarches possibles pour obtenir sa grâce. Or, le clergé ayant beaucoup d'influence au ministère de la justice à Paris, un moyen facile se présentait : il fallait se convertir avec éclat...

— Avec éclat ! répéta Julien. Ah ! je vous y prends, vous aussi, mon père, jouant la comédie comme un missionnaire.

— Votre âge, reprit gravement le janséniste, la figure intéressante que vous tenez de la Providence, le motif même de votre crime, qui reste inexplicable, les démarches héroïques que mademoiselle de La Mole prodigue en votre faveur, tout enfin, jusqu'à l'étonnante amitié que montre pour vous votre victime, tout a contribué à vous faire le héros des jeunes femmes de Besançon. Elles ont tout oublié pour vous, même la politique...

Votre conversion retentirait dans leurs cœurs et y laisserait une impression profonde. Vous pouvez être d'une utilité majeure à la religion, et moi j'hésiterais par la frivole raison que les jésuites suivraient la même marche en pareille occasion ! Ainsi, même dans ce cas particulier qui échappe à leur rapacité, ils nuiraient encore ! Qu'il n'en soit pas ainsi... Les larmes que votre conversion fera répandre annuleront l'effet corrosif de dix éditions des œuvres impies de Voltaire.

— Et que me restera-t-il, répondit froidement Julien, si je me méprise moi-même ? J'ai été ambitieux, je ne veux point me blâmer ; alors, j'ai agi suivant les convenances du temps. Maintenant, je vis au jour le jour. Mais à vue de pays, je me ferais fort malheureux, si je me livrais à quelque lâcheté...

L'autre incident, qui fut bien autrement sensible à Julien, vint de madame de Rênal. Je ne sais quelle amie intrigante était parvenue à persuader à cette âme naïve et si timide qu'il était de son devoir de partir pour Saint-Cloud, et d'aller se jeter aux genoux du roi Charles X.

Elle avait fait le sacrifice de se séparer de Julien, et après un tel effort, le désagrément de se donner en spectacle, qui en d'autres temps lui eût semblé pire que la mort, n'était plus rien à ses yeux.

— J'irai au roi, j'avouerai hautement que tu es mon

amant : la vie d'un homme et d'un homme tel que Julien doit l'emporter sur toutes les considérations. Je dirai que c'est par jalousie que tu as attenté à ma vie. Il y a de nombreux exemples de pauvres jeunes gens sauvés dans ce cas par l'humanité du jury, ou celle du roi...

— Je cesse de te voir, je te fais fermer ma prison, s'écria Julien, et bien certainement le lendemain je me tue de désespoir, si tu ne me jures de ne faire aucune démarche qui nous donne tous les deux en spectacle au public. Cette idée d'aller à Paris n'est pas de toi. Dis-moi le nom de l'intrigante qui te l'a suggérée...

Soyons heureux pendant le petit nombre de jours de cette courte vie. Cachons notre existence; mon crime n'est que trop évident. Mademoiselle de La Mole a tout crédit à Paris, crois bien qu'elle fait ce qui est humainement possible. Ici en province, j'ai contre moi tous les gens riches et considérés. Ta démarche aigrirait encore ces gens riches et surtout modérés pour qui la vie est chose si facile... N'apprétons point à rire aux Maslon, aux Valenod et à mille gens qui valent mieux.

Le mauvais air du cachot devenait insupportable à Julien. Par bonheur, le jour où on lui annonça qu'il fallait mourir, un beau soleil réjouissait la nature, et Julien était en veine de courage. Marcher au grand air fut pour lui une sensation délicieuse, comme la promenade à terre pour le navigateur qui longtemps a été à la mer. Allons, tout va bien, se dit-il, je ne manque point de courage¹.

Jamais cette tête n'avait été aussi poétique qu'au moment où elle allait tomber. Les plus doux moments qu'il avait trouvés jadis dans les bois de Vergy revenaient en foule à sa pensée et avec une extrême énergie.

Tout se passa simplement, convenablement, et de sa part sans aucune affectation.

L'avant-veille, il avait dit à Fouqué :

— Pour de l'émotion, je ne puis en répondre; ce cachot si laid, si humide, me donne des moments de fièvre où je ne me reconnais pas; mais de la peur, non, on ne me verra point pâlir.

Il avait pris ses arrangements d'avance pour que le matin du dernier jour, Fouqué enlevât Mathilde et madame de Rênal.

— Emmène-les dans la même voiture, lui avait-il dit. Arrange-toi pour que les chevaux de poste ne

quittent pas le galop. Elles tomberont dans les bras l'une de l'autre, ou se témoigneront une haine mortelle. Dans les deux cas, les pauvres femmes seront un peu distraites de leur affreuse douleur.

Julien avait exigé de madame de Rênal le serment qu'elle vivrait pour donner des soins au fils de Mathilde.

— Qui sait ? Peut-être avons-nous encore des sensations après notre mort, disait-il un jour à Fouqué. J'aimerais assez à reposer, puisque reposer est le mot, dans cette petite grotte de la grande montagne qui domine Verrières. Plusieurs fois, je te l'ai conté, retiré la nuit dans cette grotte, et ma vue plongeant au loin sur les plus riches provinces de France, l'ambition a enflammé mon cœur : alors c'était ma passion... Enfin, cette grotte m'est chère, et l'on ne peut disconvenir qu'elle ne soit située d'une façon à faire envie à l'âme d'un philosophe... eh bien ! ces bons congréganistes de Besançon font argent de tout ; si tu sais t'y prendre, ils te vendront ma dépouille mortelle...

Fouqué réussit dans cette triste négociation. Il passait la nuit seul dans sa chambre, auprès du corps de son ami, lorsqu'à sa grande surprise, il vit entrer Mathilde. Peu d'heures auparavant, il l'avait laissée à dix lieues de Besançon. Elle avait le regard et les yeux égarés.

— Je veux le voir, lui dit-elle.

Fouqué n'eut pas le courage de parler ni de se lever. Il lui montra du doigt un grand manteau bleu sur le plancher ; là était enveloppé ce qui restait de Julien.

Elle se jeta à genoux. Le souvenir de Boniface de La Mole et de Marguerite de Navarre lui donna sans doute un courage surhumain. Ses mains tremblantes ouvrirent le manteau. Fouqué détourna les yeux.

Il entendit Mathilde marcher avec précipitation dans la chambre. Elle allumait plusieurs bougies. Lorsque Fouqué eut la force de la regarder, elle avait placé sur une petite table de marbre, devant elle, la tête de Julien, et la baisait au front...

Mathilde suivit son amant jusqu'au tombeau qu'il s'était choisi. Un grand nombre de prêtres escortaient la bière et, à l'insu de tous, seule dans sa voiture drapée, elle porta sur ses genoux la tête de l'homme qu'elle avait tant aimé.

Arrivés ainsi vers le point le plus élevé d'une des hautes

montagnes du Jura, au milieu de la nuit, dans cette petite grotte magnifiquement illuminée d'un nombre infini de cierges, vingt prêtres célébrèrent le service des morts. Tous les habitants des petits villages de montagne traversés par le convoi, l'avaient suivi, attirés par la singularité de cette étrange cérémonie.

Mathilde parut au milieu d'eux en longs vêtements de deuil, et, à la fin du service, leur fit jeter plusieurs milliers de pièces de cinq francs.

Restée seule avec Fouqué, elle voulut ensevelir de ses propres mains la tête de son amant. Fouqué faillit en devenir fou de douleur.

Par les soins de Mathilde, cette grotte sauvage fut ornée de marbres sculptés à grands frais en Italie.

Madame de Rênal fut fidèle à sa promesse. Elle ne chercha en aucune manière à attenter à sa vie; mais trois jours après Julien, elle mourut en embrassant ses enfants¹.

FIN

L'inconvénient du règne de l'opinion, qui d'ailleurs procure la liberté, c'est qu'elle se mêle de ce dont elle n'a que faire; par exemple : la vie privée. De là, la tristesse de l'Amérique et de l'Angleterre. Pour éviter de toucher à la vie privée, l'auteur a inventé une petite ville, *Verrières*, et, quand il a eu besoin d'un évêque, d'un jury, d'une Cour d'Assises, il a placé tout cela à Besançon, où il n'est jamais allé.

APPENDICE

PROJET D'ARTICLE SUR LE ROUGE ET LE NOIR¹

18 octobre-3 novembre 1832.

PUISQUE vous le désirez, je mets par écrit ce que j'ai eu l'honneur de vous dire hier soir².

La grande occupation des femmes de province en France, c'est de lire des romans. Les mœurs sont fort pures en France dans les petites villes; chaque femme surveille sa voisine et Dieu sait qu'il n'y eut jamais de police mieux faite. Un homme ne peut pas aller six fois dans une maison où se trouve une femme un peu passable sans que tout le voisinage ne soit en émoi; et les punitions infligées par cette police si vigilante sont terribles³. Une malheureuse femme habitant une ville de France au-dessous de vingt mille âmes, et *qui a fait parler d'elle* (ce sont les termes sacramentels inventés *par la pruderie provinciale*), n'est plus engagée à aucun des bals qui se donnent dans sa petite ville. Cette punition officielle entraîne le mépris universel. Si la coupable trouve le moyen de pénétrer dans la salle de bal, les femmes affectent de ne pas lui adresser la parole : la honte, le mépris, la douleur soufferte sont excessifs. Or le caractère français peut tout supporter excepté le *mépris exprimé en public*, et l'on voit chaque année quelqu'une de ces malheureuses femmes de province que l'amour a un peu compromises aux yeux de leurs voisines, mettre fin par le *suicide* à une existence désormais insupportable.

Celles qui ont moins de fermeté se contentent d'aller s'enterrer à la campagne et de leur vie ne reparaissent plus aux bals du carnaval ni dans les sociétés de leur petite ville. A la campagne, les paysans les plus pauvres les plaignent et les méprisent un peu. On a vu des maris plus indulgents que le public de leur petite ville combler de marques de considération et d'affection leurs femmes que les bavardes et les bigotes de la petite ville avaient un jour déclarées coupables. Ces bons maris ont essayé de retirer leurs femmes de la campagne; ils ont voulu les produire dans les promenades publiques de leur petite ville; à l'instant, toutes les femmes ont déserté le côté de la promenade où la malheureuse proscrite prenait l'air avec son mari. Les jeunes enfants de la malheureuse femme qui

l'accompagnaient à la promenade, se sont eux-mêmes aperçus de ce mouvement général et lui en ont demandé la cause.

Telles sont les mœurs que le gouvernement de Louis XVIII et de Charles X a données à la province en France. Ces princes, surtout le premier, quoique fort peu disposé pour la galanterie (il passait pour y être peu propre*), avaient beaucoup de grâce, aimaient les femmes, savaient leur parler et étaient bien éloignés de la sotte pruderie qui sous leur règne est venue attrister la France, et lui faire perdre des droits au titre de *gaie* qu'elle méritait si bien avant la Révolution. On peut dire que, dans les intérêts de son despotisme, Napoléon a fondé cette ennuyeuse pruderie, et que la *congrégation* l'a fixée dans les mœurs de la province¹. Elle a mis partout la délation et l'espionnage. Ses chefs ont voulu connaître le nom du journal qui était lu dans chaque maison de chaque petite ville de France et ils y sont parvenus. Ils ont voulu savoir les visites qu'on y recevait pendant chaque journée et ils l'ont su, et tout cela sans frais, sans dépenses, uniquement par l'espionnage volontaire des personnes bien pensantes.

Voilà les mœurs nouvelles pour la France qu'a voulu peindre M. de St[endhal] l'auteur du *Rouge*². Mais avant d'arriver à l'analyse de cet ouvrage, nous devons faire remarquer une autre conséquence des habitudes morales de la France, de ses *mœurs*, telles qu'elles se sont établies de 1806 à 1832; on peut dire qu'elles sont entièrement inconnues à l'étranger qui cherche encore des images de la société française dans les contes de Marmontel ou dans les romans de Mme de Genlis³.

Tout est changé du tout au tout en France. On trouvera une image fidèle des mœurs des villes de province avant la Révolution, non pas dans les contes *musqués* de Marmontel, mais dans un charmant petit roman du Baron de Bezenval, intitulé *le Spleen*. On y verra combien avant 1789 on s'amusait en France. Autre preuve : toutes les histoires de la vie de Napoléon commencent par la description de la vie agréable qu'il menait à Valence (en Dauphiné) quand il était lieutenant d'artillerie dans le régiment en garnison dans cette petite ville. On y trouvait trois ou quatre maisons ouvertes tous les soirs⁴. Rien de semblable aujourd'hui, tout est triste et guindé dans les villes de six à huit mille âmes. L'étranger y est aussi embarrassé de sa soirée qu'en Angleterre. Les hommes ont pris le goût de la chasse et de l'agriculture, et leurs pauvres moitiés ne pouvant faire des romans se consolent en en lisant.

De là l'immense consommation de romans qui a lieu en France. Il n'est guère de femme de province qui ne lise cinq ou six volumes par mois, beaucoup en lisent quinze ou vingt, aussi l'on ne trouve pas de petite ville qui n'ait deux ou trois cabinets de lecture. Là, on loue des romans à un sou par volume et par jour. Quand le roman est de quelque auteur en renom, il rapporte deux et quel-

* Impuissant.

quefois jusqu'à trois sous par jour au cabinet littéraire. S'il y a des gravures de Tony Johannot¹, le dessinateur à la mode et qui a dans le fait un talent bien original, et si le roman a été bien *prôné* dans les journaux, le maître du cabinet littéraire coupe en deux chaque volume du roman et chaque moitié se loue trois sous par jour. Mais pour obtenir cette marque de succès, il est indispensable que le livre soit imprimé sous format in-octavo.

L'ouvrage dont nous allons rendre compte a obtenu l'honneur des trois sous, et qui plus est, d'être ainsi écartelé.

Toutes les femmes de France lisent des romans, mais toutes n'ont pas le même degré d'éducation; de là, la distinction qui s'est établie entre les romans pour les *femmes de chambre* (je demande pardon de la crudité de ce mot inventé, je crois, par les libraires) et le roman des *salons*.

Le roman pour les femmes de chambre est en général imprimé sous format in-12 et chez M. Pigoreau. C'est un libraire de Paris qui, avant la crise commerciale de 1831, avait gagné un demi-million à faire pleurer les beaux yeux de province. Car malgré cette appellation méprisante de roman *pour les femmes de chambre*, le roman de Pigoreau in-12, où le héros est toujours parfait et d'une beauté ravissante, fait *au tour* et avec de grands yeux à *fleur de tête*, est beaucoup plus lu en province que le roman in-8° imprimé chez Levavasseur ou Gosselin, et dont l'auteur cherche le mérite littéraire.

Il y a tel auteur qui a fait quatre-vingts volumes de romans imprimés à Paris, dont le nom est dans toutes les bouches, à Toulouse, Marseille, Bayonne, Agen, et que personne absolument ne connaît à Paris. Tel est par exemple M. le Baron de La Mothe-Langon, auteur du roman intitulé *Monsieur le Préfet* et de vingt autres. MM. Paul de Kock, Victor Ducange, etc., seraient aussi inconnus à Paris que M. le Baron de La Mothe-Langon, s'ils ne prenaient le parti de faire des drames et mélodrames avec leurs romans².

À Paris, à Rouen et dans quelques villes du nord de la France, plus civilisées que le midi, le roman de *femme de chambre* ne passe jamais au salon. Rien ne semble plus fade, à Paris, que ce héros toujours parfait, que ces femmes malheureuses, innocentes et persécutées, des romans de femme de chambre.

La province lit bien quelquefois le roman de bonne compagnie, le roman in-8° imprimé chez Levavasseur³, mais en général, elle ne le comprend pas tout entier. Elle le lit plutôt pour accomplir un devoir que pour se donner un plaisir.

Walter Scott et M. Manzoni⁴ ont seuls fait exception, et les ouvrages de ces grands poètes ont été lus également en province et à Paris. Avec cette différence pourtant, que Paris s'ennuie des premiers volumes de Walter Scott, remplis de détails trop circonstanciés et trop peu animés; ces détails au contraire font le charme de la province. Paris s'est un peu ennuyé des détails que

donne M. Manzoni sur la peste de 1628 à Milan et les *Untori*, la province, au contraire, en a frémi.

Sir Walter Scott a eu environ deux cents imitateurs en France; tous les ouvrages de ces auteurs ont été lus, quelques-uns même ont eu plusieurs éditions et sont parvenus à se faire lire à Paris; mais après un an ou deux, ils sont tombés dans un profond oubli.

Dans les romans de *femmes de chambre*, peu importe que les événements soient absurdes, calculés à point nommé pour faire briller le héros, en un mot ce qu'on appelle par dérision *romanesques*.

Les petites bourgeoises de province ne demandent à l'auteur que des scènes extraordinaires qui les mettent toutes en larmes; *peu important les moyens* qui les amènent. Les dames de Paris au contraire, qui consomment les romans in-8°, sont sévères en diable pour les événements *extra-ordinaires*. Dès qu'un événement a l'air d'être amené à point nommé pour faire briller le héros, elles jettent le livre et l'auteur est ridicule à leurs yeux.

C'est à cause de ces deux *exigences opposées* qu'il est si difficile de faire un roman qui soit lu à la fois dans la chambre des bourgeoises de province et dans les salons de Paris.

Tel était en 1830 l'état du public français par rapport au roman. Le génie de Walter Scott avait mis le moyen âge à la mode; on était sûr du succès en employant deux pages à décrire la vue que l'on avait de la fenêtre de la chambre où était le héros; deux autres pages à décrire son habillement, et encore deux pages à représenter la forme du fauteuil sur lequel il était posé. M. de S[tendhal], ennuyé de tout ce moyen âge, de l'*ogive* et de l'habillement du xv^e siècle, osa raconter une aventure qui eût lieu en 1830 et laisser le lecteur dans une ignorance complète sur la forme de la robe que portent Mme de Rênal et Mlle de La Mole¹, ses deux héroïnes, car ce roman en a deux, contre toutes les règles suivies jusqu'ici.

L'auteur a osé bien plus, il a osé peindre le caractère de la femme de Paris qui n'aime son amant qu'autant *qu'elle se croit tous les matins sur le point de le perdre*.

Tel est l'effet produit par l'immense vanité qui est devenue à peu près la seule passion de cette ville où l'on a tant d'esprit. Ailleurs, un amant peut se faire aimer en protestant de l'ardeur de sa passion, de sa fidélité, etc., etc., et en prouvant à sa belle ces louables qualités. A Paris, plus il persuade qu'il est fixé à jamais, qu'il *adore*, plus il se ruine dans l'esprit de sa maîtresse. Voilà une chose que les Allemands ne croiront jamais, mais j'ai bien peur cependant que M. de S[tendhal] n'ait été peintre fidèle.

La vie des Allemands est *contemplative* et *imaginative*, celle des Français est toute de vanité et d'activité.

La morale, exécrable aux yeux des belles, qui résulte du livre de M. de S[tendhal] est celle-ci :

Jeunes hommes qui voulez être aimés dans une civilisation où la vanité est devenue sinon la passion, du moins le sentiment de tous

les instants, chaque matin persuadez avec politesse à la femme qui la veille était votre maîtresse adorée, que vous êtes sur le point de la quitter.

Ce nouveau système, s'il prend jamais, va renouveler tout le dialogue de l'amour. En général, jusqu'au moment de la prétendue découverte de M. de S[tendhal], quand un amant ne savait que dire à sa belle, quand il était sur le point de s'ennuyer, il se rejetait vivement dans la protestation des sentiments les plus vifs, dans l'*extase*, dans les transports du bonheur, etc., M. de S[tendhal] arrive avec ses deux volumes amusants pour démontrer aux pauvres amants que ces propos qu'ils croyaient sans conséquence, *sont leur ruine*. Suivant cet auteur, quand un amant s'ennuie auprès de sa maîtresse, ce qui, à toute force, peut arriver quelquefois dans ce siècle si moral, si hypocrite, et par conséquent si ennuyeux, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est tout simplement de ne pas nier son ennui. C'est un accident, c'est un malheur tout comme un autre. Ceci paraîtra tout simple à notre Italie, le *naturel* dans les façons, dans les discours, y étant le *beau idéal* ; mais en France, pays plus affecté, ce sera une grande innovation¹.

Le naturel dans les façons, dans les discours est le beau idéal auquel M. de S[tendhal] revient dans toutes les scènes importantes de son roman et il y en a de terribles à en juger seulement par la vignette que le libraire Levavasseur, fidèle à la mode, a placée sur la couverture enjolivée de son livre : on y voit l'héroïne, Mlle de La Mole, qui tient entre ses bras la tête de son amant que l'on vient de couper². Mais avant d'arriver à cet état-là, cette tête a fait bien des folies, et ces folies étonnent sans cesser d'être naturelles. Voilà le mérite de M. de S[tendhal].

Dans les folies des héros de roman vulgaire, il n'y a de bonne que la première parce qu'elle étonne. Toutes les autres sont comme les originalités des sots dans la vie réelle, on s'y attend, partant elles ne valent rien, elles sont plates. Le genre plat est le grand écueil du roman in-12, écrit pour les femmes de chambre. Mais le grand bonheur des écrivains de ce genre de roman, c'est que ce qui semble *plat* dans les salons de Paris est *intéressant* pour la petite ville de huit mille habitants au pied des Alpes ou des Pyrénées et encore plus pour l'Amérique et l'étranger où vont finir des milliers de volumes de romans français.

La France *morale* est ignorée à l'étranger, voilà pourquoi avant d'en venir au roman de M. de S[tendhal] il a fallu dire que rien ne ressemble moins à la France gaie, amusante, un peu libertine, qui de 1715 à 1789 fut le modèle de l'Europe, que la France grave, morale, morose que nous ont léguée les jésuites, les congrégations et le gouvernement des Bourbons de 1814 à 1830. Comme rien n'est plus difficile en fait de romans que de peindre d'après nature, de ne pas *copier des livres*, personne encore avant M. de S[tendhal] ne s'était hasardé à faire le portrait de ces mœurs si peu aimables, mais

qui malgré cela, vu l'esprit mouton de l'Europe, finiront par régner de Naples à Saint-Petersbourg.

Remarquez une difficulté dont nous ne nous doutons pas à l'étranger. En faisant le portrait de la société de 1829 (époque où ce roman a été écrit), l'auteur s'exposait à déplaire aux laids visages dont il traçait les ressemblances, et ces laids visages alors tout-puissants pouvaient fort bien le traduire devant les tribunaux et l'envoyer pour treize mois aux *galères* de Poissy comme MM. Magallon et Fontan.

Voici enfin l'histoire de ce roman qui est fort intéressante.

Verrières est une des plus jolies villes de la Franche-Comté, bâtie sur le penchant d'une colline au milieu de bouquets de grands châtaigniers. Le *Doubs*, une des rivières les plus pittoresques de la France, coule au midi, au bas de la colline sur le penchant de laquelle se déploie Verrières. Du côté du nord, Verrières est abritée par une montagne du Jura. C'est un riant assemblage de maisons blanches à toits rouges, de scies à bois et de jolies filles qui fabriquent des clous. La ville est propre, car elle a été construite en grande partie depuis 1814, époque de la chute de Napoléon et de la renaissance du commerce en France, mais elle est dévote, elle est entièrement menée par le curé, prêtre vertueux, par le maire M. de Rênal, nommé par la congrégation de 1815, et par le vicaire Maslon, envoyé en 1824 pour surveiller le curé et le maire que la congrégation devenue toute-puissante ne trouve pas assez aveuglément dévoués à ses intérêts.

Verrières, dans ce livre, est un lieu imaginaire que l'auteur a choisi comme le type des villes de province.

Le maire, M. de Rênal, est un homme de haute taille. Il a de grands traits qui n'expriment rien que l'amour de l'argent. Il a 48 à 50 ans, il est chevalier de plusieurs ordres, très entiché de sa noblesse, il a épousé une femme fort riche. Il passe dans la grande rue de Verrières, l'auteur nous montre les paysans qui le saluent avec respect.

Rien de plus naturel : depuis huit ou dix ans, M. de Rênal peut tout à Verrières.

Après le curé fort honnête homme, et le maire, il y a encore un autre homme à voir, c'est M. Valenod, directeur du dépôt de mendicité. Cette place lui vaut 10 ou 12.000 francs et il ne la conserve qu'en se montrant l'âme damnée de la congrégation, dont il est le favori. Dans les hauts desseins de cette secte toute-puissante, quelque royalistes que soient M. de Rênal le maire et M. Chélan le curé, ils doivent à la première occasion être remplacés par M. Valenod qui ne rougit de rien et par M. le vicaire Maslon, tête tout à fait fanatisée.

Au moment où commence notre roman, M. Valenod, protégé pendant longtemps par M. de Rênal, commence à exciter la jalousie du maire.

Je vous prie de ne pas perdre de vue un instant ces deux person-

nages : M. de Rênal et M. Valenod. Ces deux hommes sont les portraits de la moitié des gens aisés en France vers l'an 1825. M. de Rênal est l'homme ministériel, l'homme important des petites villes. M. Valenod est le jésuite de robe courte, tel qu'il était en province, hardi, remuant, fourbe, ne se trouvant humilié de rien, se prêtant à tous les rôles pour plaire à son Général. En revanche ce Général se charge de son avenir; nous verrons dans le cours de cette histoire, M. Valenod devenir successivement baron, membre de la chambre des députés, en un mot faire une grande fortune, lui, petit bourgeois d'une petite ville auquel son père a laissé un seul habit vert et 600 livres de rente. Au commencement de la présente histoire, la congrégation a déjà fait de M. Valenod un directeur du dépôt de mendicité de Verrières; il a déjà une calèche, des chevaux, il donne des dîners aux gens bien pensants, et les ambitieux de Verrières qui veulent faire fortune préfèrent ses dîners à ceux du très noble M. de Rênal, lequel a beaucoup d'humeur.

Dernièrement M. Valenod a acheté deux beaux chevaux normands et sa calèche, récemment arrivée de Paris, éclipse le carrosse de M. de Rênal. Pour ressaisir sa supériorité de position, M. de Rênal imagine de donner un précepteur à ses trois jeunes enfants. Il choisit pour cet emploi le fils d'un charpentier de la petite ville, nommé Julien Sorel. Julien est le héros du drame, j'ai besoin de dire qui il est.

Julien est un petit jeune homme faible et joli, aux yeux noirs, aux impressions passionnées. Comme il est inférieur à ses frères et à son père dans l'art de manier la hache (le père Sorel a une *scie à bois*), il en est méprisé; Julien est battu par ses frères et par son père, il les hait. Il sait lire, davantage que personne ne partage dans sa famille. Un oncle en mourant lui a laissé les *Confessions* de J.-J. Rousseau et le *Mémorial de Sainte-Hélène*. Julien dévore ces ouvrages qui développent son âme. Comme, dans sa famille, il est l'objet, le but constant des coups de poing et des plaisanteries, cette âme profondément sensible et sans cesse outragée, devient méfiante, colère, envieuse même pour tous les bonheurs dont elle se voit barbaquement privée, fière surtout, plus fière que M. de Rênal avec sa belle maison, ses richesses, son carrosse, sa noblesse et toutes les croix qui pendent à sa boutonnière.

Le vieux et honnête curé Chélan a enseigné le latin par charité à ce pauvre petit Julien qu'il voit trop faible pour suivre l'état de charpentier. M. Chélan, qui lui trouve de l'élan, une profonde sensibilité et la passion de la lecture, a le projet de l'envoyer au séminaire et d'en faire un prêtre. M. Chélan dit à M. de Rênal : ce jeune homme sait parfaitement le latin. Sur cette recommandation, M. le maire de Verrières se met en négociation avec le père de Julien pour que celui-ci vienne chez lui. Après avoir marchandé longtemps et avoir saisi l'occasion de représenter les habitudes de la province en France dès qu'il s'agit d'argent, M. de S[tendhal]

vous montre Julien installé dans la belle maison de M. de Rênal, il est le précepteur de ses trois jeunes fils.

Julien ne sait rien sur les hommes et sur le monde que ce qu'il a appris en lisant en cachette et à l'insu du curé Chélan, les *Confessions* de Rousseau. La position de Rousseau dans sa jeunesse a plus d'un rapport avec la sienne, de là l'immense influence de ce livre sur son caractère. Mais Julien se garde bien de parler de Rousseau et du *Mémorial de Sainte-Hélène*. Comme le curé Chélan et le maire de Rênal sont royalistes ardents, Julien ne nomme jamais Napoléon sans accoler une épithète injurieuse à ce nom qu'il adore en secret.

Aux yeux du monde, Julien sait, pour toute science, l'Ancien Testament en latin, il l'a appris par cœur et le récite, à tout venant, en commençant, si l'on veut, par le dernier verset et finissant par le premier.

Ce genre de mérite est facile à apprécier, on ne peut le nier. La mémoire est comme le courage militaire, elle n'admet pas d'hypocrisie. Aussi, dès le premier moment Julien, réussit chez M. de Rênal. M. de Rênal l'admire, les amis et les domestiques de la maison l'admirent. Quel bonheur pour la vanité du maire de Verrières, toute la petite ville ne parle que du bonheur qu'il a eu de déterrer un tel précepteur pour ses enfants. Pour comble de jouissance, M. Valenod lui envie ce jeune précepteur et fait tout au monde pour le lui enlever.

Au milieu de cette grandeur sordide, de cette richesse *si laide* d'un enrichi de petite ville, le caractère du jeune Julien qui, obscurément au fond de son cœur si jeune encore, sent profondément toute la *laideur* du luxe de M. le maire, est peint avec une vérité naïve et pleine de grâce. L'auteur ne traite nullement Julien comme un héros de roman de *femmes de chambre*, il montre tous ses défauts, tous les mauvais mouvements de son âme, d'abord bien égoïste parce qu'il est *bien faible* et que la première loi de tous les êtres depuis l'insecte jusqu'au héros, est *de se conserver*. Julien est bien le petit paysan humilié, isolé, ignorant, curieux, plein de fierté, car son âme est généreuse et il s'étonne de mépriser les bassesses du riche M. de Rênal qui ferait tout pour de l'argent. Julien se voit environné d'ennemis. On maudit chaque jour, devant lui, ce Napoléon qu'il adore, parce qu'il faisait un capitaine et bientôt un général d'un jeune paysan qui avait du courage. Julien est obligé pour jouer son rôle de jeune prêtre dévot, de maudire hautement Napoléon. L'âme de Julien est dans une situation violente, il n'aime personne et chaque jour il est étonné de devoir mépriser davantage M. de Rênal, M. Valenod, tous les notables bons royalistes de la petite ville qui viennent manger le chapon gras chez M. le maire.

Jusqu'ici nous avons parlé de personnages peints avec vérité, mais peu aimables. Cette nouvelle vie de province si ennuyeuse, si pleine de soupçons, qui a envahi la France depuis 1800 a produit un caractère de femme charmant, et qui était impossible au milieu des mœurs gaies qui ont régné de 1715 à 1790. Je n'ai pas encore

parlé de Mme de Rênal. Mme de Rênal est une charmante femme comme il y en a beaucoup en Province.

Grâce à la solitude, à l'isolement où l'on vit en Province par peur d'être dénoncé par le voisin, même quand on est maire, même quand on est employé par la soupçonneuse congrégation, Mme de Rênal est une de ces femmes qui ne savent pas si elles sont belles, qui l'ignorent, qui regardent leur mari comme le premier homme du monde, tremblantes devant ce mari et croyant l'aimer de tout leur cœur, douces, modestes, tout entières à leur ménage, chastes et retirées, aimant Dieu et priant. Sans compter que leur négligé est élégant, qu'elles sont le plus souvent en robes blanches, qu'elles aiment les fleurs, les bois, l'eau qui coule, l'oiseau qui chante, la poule qui court entourée de ses poussins, femmes charmantes, sans faste, sans tristesse, sans gaîté, et qui meurent souvent sans avoir connu l'amour.

Telle était Mme de Rênal, cette femme impossible dans les mœurs égrillardes qui envahirent la France à la mort du superbe Louis XIV en 1715 et qui ont régné jusqu'à la mort funeste de son arrière-petit-fils Louis XVI en 1793.

L'âme noble de Mme de Rênal était choquée de la grossièreté des sentiments de M. de Rênal, mais elle ne s'avouait pas précisément son mépris intérieur pour ces âmes aux yeux desquelles l'argent est tout. Les amis que M. de Rênal réunissait à sa table n'estimaient comme lui que l'argent, les bonnes places bien rétribuées par le gouvernement, les croix qui permettent de tendre le jarret et de porter la tête haute en passant devant le voisin qui n'a pas de rubans. Mme de Rênal croyait que tous les hommes étaient comme son mari, lorsque au bout de six mois elle commence à voir que ce petit abbé à figure pâle, assis au bas bout de la table à côté des enfants, n'adore pas l'argent avant tout. Et cependant il est si pauvre !

Peu à peu, elle le compare à M. Valenod, à son mari. Julien, pauvre précepteur à 400 francs de gages, tient moins à gagner de l'argent que M. de Rênal qui a 30.000 livres de rente. Peu à peu, l'âme simple de Mme de Rênal sympathise avec l'âme généreuse, fière, orgueilleuse de Julien. Elle se plaît à travailler assise à côté de lui. Mme de Rênal croit qu'elle agit ainsi par amour pour ses enfants. Quoiqu'elle ait près de trente ans, elle ne sait pas ce que c'est que l'amour. Elle ne l'a jamais éprouvé. Elle lit peu de romans, car les romans modernes sont libéraux et elle est ultra. M. Valenod à l'âme plus grossière encore que son mari a bien voulu lui faire la cour, mais il lui a fait horreur.

L'âme de Julien sans cesse heurtée par ce qu'il entend dire dans cette maison royaliste est irritée, et colère. Il n'aime point Mme de Rênal.

Un soir d'été on passait la soirée sous un grand marronnier dans le jardin, tout près de la maison. Mme de Rênal touche par hasard la main de Julien et retire la sienne aussitôt. L'âme irritée et

colère, Julien voit presque dans ce mouvement une marque de mépris. Il faut que je prenne cette main, se dit-il. Je dois obtenir qu'on me la laisse. Cela dit, Julien tremble, car enfin il n'a que dix-neuf ans, car enfin jamais encore il n'a serré la main d'une femme jeune. Cependant Julien a l'âme forte, le sentiment du *devoir* est tout-puissant sur lui. Il a puisé cette religion dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*. Il se dit : « Si à minuit, je n'ai pas pu prendre sur moi de prendre la main de cette jeune femme qui est là à côté de moi, il est clair que je ne suis qu'un lâche, je monte à ma chambre et je me brûle la cervelle. »

Minuit sonne. Par un dernier effort de courage et non d'amour, remarquez bien ceci, Julien s'empare de cette main blanche et potelée, de cette main qu'on ne lui retire qu'avec une peine extrême et qu'enfin on lui laisse.

Pendant la nuit qui suit cette grande aventure, Mme de Rênal découvre qu'elle a de l'amour pour Julien, elle se fait horreur à elle-même. Le lendemain elle traite mal Julien en le trouvant au salon. Julien se dit : elle me méprise parce que je suis le fils d'un charpentier. Mon *devoir* est de forcer cette grande dame à m'aimer. L'orgueil de Julien, sa fierté justement blessée l'empêchent d'abord de prendre de l'amour. S'il en eût pris, la timidité, compagne inséparable d'une première passion, l'eût empêché à jamais de triompher de la vertu très sincère et très réelle de Mme de Rênal. Comme au contraire il n'a encore point d'amour, il se dit au bout d'un mois ou deux : il faut que cette nuit à deux heures, j'é me présente dans la chambre de Mme de Rênal. Il le lui dit; malgré son amour qu'elle s'avoue maintenant et qui fait son tourment, la pauvre Mme de Rênal a horreur de cette idée.

Julien seulement a peur. Cependant, lorsque deux heures sonnent, il monte à la chambre de Mme de Rênal. Là le courage d'un côté, et de l'autre l'amour amènent un résultat qui eût été impossible si Julien eût été réellement amoureux. Mais Mme de Rênal est si jolie que bientôt Julien en est tout à fait épris. Cette pauvre femme très dévote a des remords affreux. Un de ses fils tombe malade, elle croit que c'est Dieu qui punit son *adultère*, car elle ne cherche point à se voiler sa faute. Une fois elle va même jusqu'à exiler Julien de la maison, mais au bout de trois jours elle n'y peut plus tenir, elle le rappelle.

Cependant toute la petite ville de Verrières est scandalisée. M. Valenod écrit une lettre anonyme à M. de Rênal. Jalousie de ce mari. La passion donne de l'esprit à Mme de Rênal, cette femme si simple trouve le moyen de neutraliser l'effet produit par la lettre anonyme. Julien l'admire, sa passion redouble. Enfin un ami officieux vient avertir M. de Rênal des propos de sa petite ville. Julien est envoyé au séminaire de Besançon.

La partie remarquable de ce roman comme peinture de mœurs, c'est le séjour de Julien au Séminaire. Le directeur, M. l'abbé Pirard, est un parfait honnête homme, mais il est janséniste. M. de Frilair,

grand vicaire de Besançon et chef de la congrégation, finit par forcer l'abbé Pirard à donner sa démission.

M. Pirard se réfugie à Paris auprès de M. le marquis de La Mole, pair de France et cordon bleu. C'est un homme d'esprit aimant les plaisirs, grand seigneur de l'ancien régime. La révolution qui ne date que de 1794 (fin de la terreur) n'a pas encore eu le temps de créer son caractère de grand seigneur. Cet homme aimable, M. de La Mole, a besoin d'un secrétaire qui ne se laisse pas *graisser la patte* par la police. L'abbé Pirard lui propose Julien. On le fait venir à Paris. Le voilà installé dans l'hôtel de M. le marquis de La Mole. D'abord tout le monde se moque de sa gaucherie. M. de La Mole et son fils Norbert le protègent.

Au bout d'une année, Julien est devenu moins gauche dans le salon. M. de La Mole est paresseux; Julien est son *factotum*. Julien va quelquefois parler dans le salon, il trouve le moyen, car il est plein d'orgueil ou du moins ne veut pas être méprisé, il trouve le moyen de briller quelquefois dans ce salon doré rempli de Ducs et Pairs et d'espions. Ici encore on rencontre une peinture bien vraie des salons du faubourg Saint-Germain. Les grands seigneurs, paresseux avant tout, et regardant le travail comme *le pire des maux*, et d'un autre côté ayant peur des Jacobins et du retour de la République de 93, s'entourent de libéraux renégats et devenus espions. Ainsi ce qu'il y a de plus noble et de plus riche serre la main de ce qu'il y a de plus infâme et de plus pauvre. Voilà qui eût été impossible avant 1789. Ici M. de S[tendhal] entre dans la peinture de son époque.

Au milieu de ce salon si étrangement composé, brille Mlle de La Mole, jeune Parisienne de dix-neuf ans, fille du marquis. Elle est destinée au marquis de Croisenois, jeune chef d'escadron de la garde royale de Charles X, qui a soixante mille francs de rente et sera Duc un jour. M. de Croisenois est parfaitement poli, il trouve sur tous les sujets et toujours une chose aimable à dire à la personne avec laquelle il cause. En un mot, il est parfait suivant les idées du faubourg Saint-Germain, mais Mlle de La Mole le trouve insipide. « Quand je serai sa femme, se dit-elle, il m'ennuiera. »

Cinq ou six jeunes gens du noble faubourg papillotent autour d'elle. Tous ont des manières charmantes, mais chez tous il y a disette d'idées et encore plus de sentiments. Ces jeunes gens parfaitement généreux se croiraient perdus s'ils n'étaient pas tous la *copie exacte* les uns des autres.

Les plébéiens ont plus d'idées et moins d'élégance dans les manières. Julien avec son simple habit noir scandalise un peu ces brillants jeunes hommes qui paraissent quelquefois dans le salon au retour des Tuileries couverts des plus brillants uniformes. Malgré tant d'avantages, ils ennuiant Mlle de La Mole, à laquelle Julien ne parle jamais.

En vraie Parisienne, elle l'agace. La retenue du secrétaire favori de son père lui semble presque du mépris. Elle ne voit pas que

ce n'est que de l'orgueil, que de la *peur d'être méprisé*. La vanité excessive de Mlle de La Mole s'attache à troubler la tranquillité du cœur de Julien.

L'orgueil de Julien se conduit si bien que Mlle de La Mole se pique tout de bon; et ici il faut lire les détails dans le livre même, il faut y chercher des nuances imperceptibles, en apparence, mais décisives pour la vanité d'une jeune fille de Paris.

Enfin, Mlle de La Mole qui aura une dot d'un million et ce qui vaut mieux : la faveur de la Cour pour son mari, Mlle de la Mole, cette jeune personne si éclatante, si répandue, faite pour des princes, mille fois plus instruite du monde que Mme de Rênal, mariée, le croiriez-vous ? La fière Mlle de La Mole va aimer le secrétaire, le domestique de son père !

Pourquoi ? C'est que par hasard, à force d'orgueil, Julien a eu la conduite qu'il fallait pour piquer la vanité de Mlle de La Mole. Deux ou trois fois, sérieusement et non par jeu, il a été sur le point de la *planter là*. Voilà tout le secret de l'amour dans les Parisiennes d'aujourd'hui.

Par sa froideur, Julien amène Mlle de La Mole à lui déclarer son amour par une lettre.

Mlle de La Mole est séduite parce qu'elle se figure que Julien est un homme de génie, un nouveau Danton. Le faubourg Saint-Germain en 1829 avait une peur effroyable d'une révolution qu'il se figurait devoir être sanglante comme celle de 1793. Il ne savait pas, le noble faubourg, qu'une révolution n'est sanglante qu'en *proportion exacte* de l'atrocité des abus qu'elle est appelée à déraciner.

Or les abus de 1829 n'étaient pas atroces. Le nombre des généraux fusillés par les Bourbons à la suite de Ney, de Mouton-Duvernet, de Labédoyère, des frères Faucher¹, ne s'élève pas à cent cinquante.

Quoi qu'il en soit Mlle de La Mole a peur, comme toute sa classe et, chose étrange, elle estime Julien parce qu'elle se figure qu'il sera un nouveau Danton. Voilà encore une des circonstances de notre roman qui eût été impossible avant 1789. Un jeune plébéien ne pouvait séduire une grande dame que par... le tempérament.

Revenons à la lettre de Mlle de La Mole. Quand Julien la reçoit, il se figure que c'est un piège. Il prend ses sûretés. « On me tuera peut-être à ce rendez-vous qu'on m'offre », se dit-il, car Mlle de La Mole dans son égarement est allée jusque-là. « Si l'on me tue, continue Julien, il est trop clair qu'on m'enlèvera l'original de cette lettre. Je passerai pour un monstre et pour un sot qui de nuit a voulu pénétrer dans l'appartement de Mlle de La Mole. Doucement, messieurs les grands seigneurs ! »

Julien envoie la lettre de Mlle de La Mole à un de ses amis de Verrières, avec l'ordre de la publier, s'il entend dire que lui, Julien, est mort assassiné. Julien a des remords à séduire ainsi la fille de son bienfaiteur ! Mais il a vu ce bienfaiteur revenant des Tuileries

avec le secret de l'État jouer à la *rente à coup sûr*, ce qui à Julien semble une friponnerie.

Il s'autorise mal à propos de cette faute pour en commettre une plus grande. Ébloui par la gloire de braver les poignards des jeunes gentilshommes qui font la cour à Mlle de La Mole et qu'il croit trouver réunis pour le berner ou pour le tuer dans la chambre de Mlle de La Mole, où elle lui a donné rendez-vous, il descend au jardin, il prend une échelle, il l'applique contre la muraille de l'hôtel et le voilà qui entre par la fenêtre chez cette noble et belle demoiselle.

Le lendemain de cette nuit, Mlle de La Mole a honte de l'homme auquel elle s'est livrée. Julien est au désespoir, il est vraiment amoureux. En province, la perspective de ce Paris, auquel il songeait sans cesse, l'empêchait d'apprécier la bonne et simple Mme de Rênal. Mlle de La Mole est forte contre lui de toutes les rêveries que pendant dix ans Julien a consacrées à se figurer les aventures et les charmes de Paris.

Le marquis de La Mole envoie Julien porter une lettre à un ambassadeur à Mayence. Julien, fou d'amour, est au désespoir. Il trouve un fat de ses amis, qui non seulement lui donne le conseil banal de faire la cour à une femme, de la société de celle qui le méprise, mais encore, ce qui vaut mieux, lui donne le *courage* de suivre ce conseil. La paresse du fat a fait provision de lettres adressées à des femmes par des hommes qui voulaient les séduire. Le fat donne une série de ces lettres à Julien : « Copiez-les, lui dit-il, adressez-les à la femme que vous aurez choisie dans la société de la femme qui vous méprise et ne vous découragez que quand vous aurez envoyé la copie de la dernière de ces lettres. »

Julien joue la froideur avec une telle force de caractère que Mlle de La Mole est piquée d'avoir laissé si peu de désespoir chez un homme dont un jour elle a daigné faire son amant. D'ailleurs elle a beaucoup de vanité, mais elle n'est pas corrompue, elle est jeune et n'a pas de... tempérament — *in francese io metterai una allusion, one state la cosa*¹ — Julien était son premier amour. Elle se met à le réaimer.

Julien a le bonheur de pouvoir jouer la froideur. Ceci prouve qu'il avait réellement un grand caractère. Cette épreuve est sans doute une des plus difficiles auxquelles le cœur humain puisse être soumis². Cet héroïsme est couronné du plus grand succès. Au bout de deux mois de froideur et de mépris joué, Mlle de La Mole donne un second rendez-vous à Julien. Mais Julien lui dit : « C'est la vanité qui est piquée et me rappelle, ce n'est pas là de l'amour. » Mlle de La Mole coupe pour Julien tout un côté de ses beaux cheveux blonds, elle les lui jette dans le jardin. *Asinus fricat se ipsum*.

Cette peinture de l'amour parisien est absolument neuve. Il nous semble qu'on ne la trouve dans aucun livre. Elle fait un beau contraste avec l'amour vrai, simple, *ne se regardant pas soi-même*, de

Mme de Rênal. C'est *l'amour de tête* comparé à l'amour de cœur. Du reste ce contraste, piquant en France, perd beaucoup de son mérite aux yeux des gens qui, comme nous, vivent à trois cents lieues de ces nuances si difficiles à peindre.

Cet article est déjà si long que nous nous dispensons de suivre les divers incidents des amours de Julien et de Mlle de La Mole. Le lecteur qui connaît le grand monde se les figurera facilement, c'est l'amour de tête.

Les progrès de l'esprit font que nous nous figurons les plus grands événements, les plus grandes actions sans pour cela avoir besoin de génie. Par exemple, M. de Polignac, qui n'est ni un Machiavel ni un Mazarin, se réveille un beau jour avec cette idée : *renverser la charte*, et il se jette hardiment dans cette action sans avoir réuni des troupes, sans avoir acheté des juges, etc..., sans avoir fait aucune des choses nécessaires au succès et auxquelles le cardinal Mazarin n'aurait pas manqué.

Tel est *l'amour de tête* tel qu'il existe à Paris chez quelques jeunes femmes. Que peut faire de plus décisif une jeune fille ? Eh bien, cette jeune fille de Paris se fera enlever sans amour, uniquement pour se donner le plaisir de croire avoir une grande passion¹.

Les amours de Julien, dont nous n'avons pas la place de donner l'histoire au lecteur, vont finir par un mariage avec une fille qui le fera grand seigneur. Nous allons revoir Mme de Rênal.

M. le marquis de La Mole qui sait que son favori Julien a été précepteur des enfants de Mme de Rênal a l'idée fort simple de demander à cette dame des renseignements sur son compte. Or, Mme de Rênal éloignée de son amant n'en a pas pris un autre comme c'est l'usage. Elle a l'âme vraiment tendre, la pauvre femme. Elle essaye d'aimer Dieu ; elle est repentante de ses amours terrestres. Mme de Rênal repentante est dirigée par le jeune jésuite de Verrières. Le jésuite croit être sûr de sa fortune et plaire à M. de La Mole s'il parvient à détacher sa noble fille de son fol amour pour le fils d'un charpentier. Il dicte à sa pénitente Mme de Rênal une lettre où Julien est peint comme un jeune homme qui n'a d'autre passion que celle de l'argent et qui cherche à faire sa fortune par les femmes. M. de La Mole indigné remet cette lettre à sa fille Mathilde. Mathilde la montre à Julien. Julien est furieux, il part, arrive à Verrières pendant la messe, entre, il voit Mme de Rênal et lui tire deux coups de pistolet à bout portant.

Julien est en prison ; Mme de Rênal guérie de sa blessure, espère faire obtenir la grâce à l'homme qu'elle aime toujours, en le voyant dans sa prison et se réconciliant publiquement avec lui. La description de ces moments qui précèdent la mort de Julien est *Asinus asinum fricat*.

Une chose étonnera le lecteur. Ce roman n'en est pas un. Tout ce qu'il raconte est réellement arrivé en 1826 dans les environs de Rennes. C'est dans cette ville que le héros a péri après avoir tiré deux coups de pistolet à sa première maîtresse, des enfants de

laquelle il avait été précepteur, et qui par une lettre l'a empêché d'épouser sa seconde maîtresse, fille fort riche; M. de S[tendhal] n'a rien inventé¹.

Son livre est vif, coloré, plein d'intérêt et d'émotion. L'auteur a su peindre avec simplicité l'amour tendre et naïf.

Il a osé peindre l'amour de Paris. Personne ne l'avait tenté avant lui. Personne non plus n'avait peint avec quelques soins les mœurs données aux Français par les divers gouvernements qui ont pesé sur eux pendant le premier tiers du XIX^e siècle. Un jour, ce roman peindra les temps antiques comme ceux de Walter Scott.

D. GRUFFOT PAPERÀ².

Questa non è altro che la rozza materia che vi da il Procuratore. Adesso che conoscete i fatti della lite, tocca alla vostra eloquenza gentile di arringare i legitori dell' A[ntologia] e persuaderli che quest'opera è la piu bella del mondo, e vola a prender posto nelle biblioteche accanto all'immortale Tom Jones. L'essenziale è che la chiacchera sia lunga. Soltanto modi cate particolarmente certi passi arditelli anzicheno³.

PROCÈS D'ANTOINE BERTHET

COMPTE RENDU

PUBLIÉ DANS LA

GAZETTE DES TRIBUNAUX

(Décembre 1827).

JUSTICE CRIMINELLE

COUR D'ASSISES DE L'ISÈRE. (Grenoble.)

(Correspondance particulière.)

Accusation d'assassinat, commis par un séminariste dans une église.

C'EST le 15 décembre qu'ont commencé les débats de cette cause extraordinaire. Le long travail qu'a dû exiger la relation complète de ces débats, telle qu'elle va paraître dans la *Gazette des Tribunaux*, expliquera et justifiera suffisamment un retard de quelques jours. Les dépositions des témoins, les réponses de l'accusé, ses explications sur les motifs de son crime, sur les passions dont son âme était dévorée, offriront aux méditations du moraliste une foule de détails pleins d'intérêt, encore inconnus, et que nous ne devons pas sacrifier à une précipitation inutile.

Jamais les avenues de la Cour d'assises n'avaient été assiégées par une foule plus nombreuse. On s'écrasait aux portes de la salle, dont l'accès n'était permis qu'aux personnes pourvues de billets. On devait parler d'amour, de jalousie et les dames les plus brillantes étaient accourues.

L'accusé est introduit, et aussitôt tous les regards se lancent sur lui avec une avide curiosité.

On voit un jeune homme d'une taille au-dessous de la moyenne, mince et d'une complexion délicate; un mouchoir blanc, passé en bandeau sous le menton et noué au-dessus de la tête, rappelle le coup destiné à lui ôter la vie, et qui n'eut que le cruel résultat de lui laisser entre la mâchoire inférieure et le cou deux balles dont une seule a pu être extraite. Du reste, sa mise et ses cheveux sont soignés; sa physionomie est expressive; sa pâleur contraste avec de grands yeux noirs qui portent l'empreinte de la fatigue et de la maladie. Il les promène sur l'appareil qui l'entoure, quelque égarement s'y fait remarquer.

Pendant la lecture de l'acte d'accusation et l'exposé de la cause présenté par M. le procureur général de Guernon-Ranville, Berthet conserve une attitude immobile. On apprend les faits suivans :

Antoine Berthet, âgé aujourd'hui de 25 ans, est né d'artisans pauvres mais honnêtes; son père est maréchal ferrant dans le village de Brangues. Une frêle constitution peu propre aux fatigues du corps, une intelligence supérieure à sa position, un goût manifesté de bonne heure pour les études élevées, inspirèrent en sa faveur de l'intérêt à quelques personnes; leur charité plus vive qu'éclairée songea à tirer le jeune Berthet du rang modeste où le hasard de la naissance l'avait placé, et à lui faire embrasser l'état d'ecclésiastique. Le curé de Brangues l'adopta comme un enfant chéri, lui enseigna les premiers élémens des sciences, et, grâce à ses bienfaits, Berthet entra en 1818 au petit séminaire à Grenoble. En 1822, une maladie grave l'obligea de discontinuer ses études. Il fut recueilli par le curé, dont les soins suppléèrent avec succès à l'indigence de ses parens. A la pressante sollicitation de ce protecteur, il fut reçu chez M. M... qui lui confia l'éducation de ses enfans; sa funeste destinée le préparait à devenir le fléau de cette famille. Mme M..., femme aimable et spirituelle, alors âgée de 36 ans, et d'une réputation intacte, pensa-t-elle qu'elle pouvait sans danger prodiguer des témoignages de bonté à un jeune homme de 20 ans dont la santé délicate exigeait des soins particuliers? Une immoralité précoce dans Berthet la fit-elle se méprendre sur la nature de ces soins? Quoi qu'il en soit, avant l'expiration d'une année, M. M... dut songer à mettre un terme au séjour du jeune séminariste dans sa maison.

Berthet entra au petit séminaire de Belley pour y continuer ses études. Il y resta deux ans, et revint passer à Brangues les vacances de 1825.

Il ne put rentrer dans cet établissement. Il obtint alors d'être admis au grand séminaire de Grenoble; mais, après y être demeuré un mois, jugé par ses supérieurs indigne des fonctions qu'il ambitionnait, il fut congédié sans espoir de retour. Son père, irrité, le bannit de sa présence. Enfin il ne put trouver d'asile que chez sa sœur mariée à Brangues.

Ces rebuts furent-ils la suite de mauvais principes reconnus et de faits de conduite graves? Berthet se crut-il en butte à une persécution secrète de la part de M. M... qu'il avait offensé? Des lettres qu'il écrivit alors à Mme M... contenaient des reproches virulens et des diffamations. Malgré cela, M. M... faisait des démarches en faveur de l'ancien instituteur de ses enfans.

Berthet parvint encore à se placer chez M. de C... en qualité de précepteur. Il avait alors renoncé à l'Église; mais après un an, M. de C... le congédia pour des raisons imparfaitement connues et qui paraissent se rattacher à une nouvelle intrigue.

Il songea de nouveau à la carrière qui avait été le but de tous ses efforts, l'état ecclésiastique. Mais il fit et fit faire de vaines sollici-

tations auprès des supérieurs des séminaires de Belley, de Lyon et de Grenoble. Il ne fut reçu nulle part. Alors le désespoir s'empara de lui.

Pendant le cours de ces démarches, il rendait les époux M... responsables de leur inutilité. Les prières et les reproches qui remplissaient les lettres qu'il continua d'adresser à Mme M... devinrent des menaces terribles. On recueillit des propos sinistres : *Je veux la tuer*, disait-il dans un accès de mélancolie farouche. Il écrivait au curé de Brangues, le successeur de son premier bienfaiteur : *Quand je paraîtrai sous le clocher de la paroisse, on saura pourquoi*. Ces étranges moyens produisaient une partie de leur effet. M. M... s'occupait activement à lui rouvrir l'entrée de quelque séminaire; mais il échoua à Grenoble; il échoua de même à Belley où il fit exprès un voyage avec le curé de Brangues. Tout ce qu'il put obtenir fut de placer Berthet chez M. Trolliet, notaire à Morestel, allié de la famille M..., en lui dissimulant ses sujets de mécontentement. Mais Berthet, dans son ambition déçue, était las, selon sa dédaigneuse expression, de n'être toujours qu'un *magistrat à 200 fr. de gages*. Il n'interrompit point le cours de ses lettres menaçantes; il annonça à plusieurs personnes qu'il était déterminé à tuer Mme M... en s'ôtant la vie à lui-même. Malheureusement un projet aussi atroce sembla improbable par son atrocité même; il était pourtant sur le point de l'accomplir!

C'est au mois de juin dernier que Berthet était entré dans la maison Trolliet. Vers le 15 juillet il se rend à Lyon pour acheter des pistolets; il écrit de là à Mme M... une lettre pleine de nouvelles menaces; elle finissait par ces mots : *Votre triomphe sera comme celui d'Aman, de peu de durée*. De retour à Morestel, on le vit s'exercer au tir; l'une de ses deux armes manquait de feu; après avoir songé à la faire réparer, il la remplaça par un autre pistolet, qu'il prit dans la chambre de M. Trolliet alors absent.

Le dimanche, 22 juillet, de grand matin, Berthet charge ses deux pistolets à doubles balles, les place sous son habit et part pour Brangues. Il arrive chez sa sœur qui lui fait manger une soupe légère. A l'heure de la messe de paroisse, il se rend à l'église et se place à trois pas du banc de Mme M... Il la voit bientôt venir accompagnée de ses enfans dont l'un avait été son élève. Là, il attend, immobile... jusqu'au moment où le prêtre distribue la communion... « Ni l'aspect de sa bienfaitrice, dit M. le procureur général, ni la » sainteté du lieu, ni la solennité du plus sublime des mystères d'une » religion, au service de laquelle Berthet devait se consacrer, rien » ne peut émouvoir cette âme dévouée au génie de la destruction. » L'œil attaché sur sa victime, étranger aux sentimens religieux qui » se manifestent autour de lui, il attend avec une infernale patience » l'instant où le recueillement de tous les fidèles va lui donner les » moyens de porter des coups assurés. Ce moment arrive, et lorsque » tous les cœurs s'élèvent vers le Dieu présent sur l'autel, lorsque » Mme M... prosternée mêlait peut-être à ses ferventes prières le

» nom de l'ingrat qui s'est fait son ennemi le plus cruel, deux coups
 » de feu successifs et à peu d'intervalle se font entendre. Les assis-
 » tans épouvantés voient tomber presque en même temps et Ber-
 » thet et Mme M..., dont le premier mouvement, dans la prévoyance
 » d'un nouveau crime, est de couvrir de son corps ses jeunes
 » enfans effrayés. Le sang de l'assassin et celui de la victime jaillis-
 » sent confondus jusque sur les marches du sanctuaire...

» Tel est, continue M. le procureur général, le forfait qui amène
 » Berthet dans cette enceinte. Nous aurions pu, messieurs les jurés,
 » nous dispenser d'appeler des témoins, pour constater des faits qui
 » sont reconnus par l'accusé lui-même; mais nous l'avons fait par
 » respect pour cette philanthropique maxime, qu'un homme ne peut
 » être condamné sur ses seuls aveux. Votre tâche, comme la nôtre,
 » se bornera sur le fait principal à faire confirmer par ces témoins les
 » aveux de l'accusé.

» Mais un autre objet d'une haute gravité excitera toute notre sol-
 » licitude, appellera vos méditations. Un crime aussi atroce ne serait
 » que le résultat d'une épouvantable démence, s'il n'était expliqué
 » par une de ces passions impétueuses dont vous avez chaque jour
 » l'occasion d'étudier la funeste puissance. Nous devons donc re-
 » chercher dans quelle disposition morale il a été conçu et accompli;
 » si dans les actes qui l'ont précédé et préparé, si dans l'exécution
 » même, l'accusé n'a pas cessé de jouir de la plénitude de sa raison,
 » autant, du moins, qu'il en peut exister dans un homme agité d'une
 » passion violente.

» Un amour adultère, méprisé, la conviction que Mme M...
 » n'était point étrangère à ses humiliations et aux obstacles qui lui
 » fermaient la carrière à laquelle il avait osé aspirer, la soif de la
 » vengeance, telles furent, dans le système de l'accusation, les causes
 » de cette haine furieuse, de ce désespoir forcené, manifestés par
 » l'assassinat, le sacrilège, le suicide.

» L'horreur tout extraordinaire du crime suffirait pour captiver
 » votre attention; mais votre sollicitude, MM. les jurés, sera plus
 » puissamment excitée par le besoin de ne prononcer une sentence
 » de mort qu'autant que vous auriez acquis la conviction irrésistible
 » que le crime fut volontaire, et le résultat d'une longue prémédi-
 » tation. »

On passe à l'audition des témoins.

Quatre personnes ont été assignées pour constater les circon-
 stances pour ainsi dire matérielles de l'événement du 22 juillet; trois
 d'entre elles racontent que Berthet resta debout, sans s'agenouiller,
 pendant toute la durée de la messe, jusqu'à la communion; sa
 contenance, et l'air de son visage étaient calmes; on le vit tout-à-
 coup sortir un pistolet de dessous ses vêtements, et le décharger sur
 Mme M...

M. Morin, chirurgien et adjoint du maire de Brangues, au bruit
 de la détonation, descendit précipitamment de la tribune, et aussitôt
 une seconde détonation se fit entendre. Au milieu de l'affreuse confu-

sion qui régnait dans l'église, il ne vit que Berthet, la figure horriblement souillée par le sang qui jaillissait de sa blessure, et par celui qu'il rendait par la bouche. Il s'empressa de l'emmener et de lui apposer un premier appareil; mais bientôt on vint le prier d'accourir auprès d'une seconde victime; c'était Mme M..., blessée mortellement; on l'avait transportée chez elle profondément évanouie et entièrement glacée. Ranimée avec la plus grande peine, elle hésita beaucoup à consentir à l'extraction de la balle; mais après cette douloureuse opération, le chirurgien s'aperçut qu'il restait une seconde balle qui avait pénétré jusque dans l'épigastre, et qu'il fallut également extraire.

Berthet reconnaît les pistolets qu'on lui présente. C'est sans aucune marque d'émotion qu'il désigne le plus gros pour celui dont il s'est servi contre Mme M...

M. le président : Quel motif a pu vous porter à ce crime ?

Berthet : Deux passions, qui m'ont tourmenté pendant quatre ans, l'amour et la jalousie.

M. le procureur général s'attache, pour la circonstance de préméditation, à fixer l'époque de la conception du crime : « Accusé, dit-il, je vous avertis que vos réponses aux interrogatoires que vous avez subis jusqu'à présent, sont comme non avenues; vous avez pu vous tromper, ou vouloir tromper; il n'importe : votre défense est restée libre; je vous demande donc à quelle époque vous avez formé le projet de tuer Mme M... ? »

Berthet, après avoir hésité, fait remonter sa résolution au voyage qu'il fit à Lyon pour acheter les pistolets. « Mais, ajoute-t-il, jus- » qu'au dernier instant j'ai été incertain si je l'exécuterais; j'ai » constamment flotté entre l'idée de me tuer seul et celle d'associer » Mme M... à ma destruction. » Il convint qu'il avait chargé les pistolets à Morestel au moment de partir pour Brangues.

M. le procureur général : Quelles pensées, quelles sensations morales se sont passées dans votre esprit, pendant le trajet de Morestel à Brangues; et jusqu'au moment où vous avez frappé Mme M... ? Accusé, nous ne voulons pas vous surprendre; je vais vous dire le but de la question que je vous fais; votre esprit ne se serait-il point aliéné pendant l'espace de temps dont je vous parle ?

Berthet : J'étais tellement hors de moi-même, que je pus à peine reconnaître un chemin que j'avais parcouru tant de fois; je faillis ne pas pouvoir traverser un pont jeté sur ce chemin, tant ma vue était troublée! Placé derrière le banc de Mme M..., si près d'elle, mes idées étaient tumultueuses et pleines d'incohérences; je ne savais où j'étais; le présent et le passé se confondaient pour moi; mon existence même me semblait un songe; dans certains momens, toutes mes pensées se réduisaient à celle du suicide; mais à la fin, mon imagination me figura Mme M... se livrant à un autre; alors la fureur de la jalousie s'empara de moi, je ne m'appartins plus et je dirigeai mon pistolet sur Mme M...; mais jusque-là j'avais été si peu décidé à exécuter ma funeste résolution que, lorsque je vis Mme M... en-

trer dans l'église avec une autre dame, et lui parler bas après m'avoir aperçu, comme si elle délibérait de se retirer, je sentis bien distinctement que si elle eût pris ce parti, j'aurais tourné contre moi seul les deux pistolets s'il l'avait fallu; mais son mauvais sort et le mien voulurent qu'elle restât...

M. le procureur général : Sentîtes-vous des remords de ce que vous aviez fait ?

Berthet : Ma première pensée fut de demander avec empressement des nouvelles de l'état de Mme M... J'aurais volontiers donné ce qui me restait de vie, pour être assuré qu'elle n'était pas mortellement blessée.

M. Morin dépose qu'effectivement Berthet témoigna quelques regrets de son action; du reste, il jouissait de toute sa raison et de tout son sang-froid...

28 décembre 1827.

COUR D'ASSISES DE L'ISÈRE. (Grenoble.)

(Correspondance particulière.)

Accusation d'assassinat, commis par un séminariste dans une église.

(Suite.)

Le cinquième témoin est M. M..., âgé de 52 ans, époux de la victime. (Mouvement d'attention.)

Le témoin : Berthet entra chez moi convalescent et fut l'objet de soins et d'attentions suivis; son caractère était triste et inquiet; on le voyait souvent rêveur; mais on en attribuait la cause à la faiblesse de sa santé; il n'annonçait ni des penchans désordonnés, ni des inclinations perverses. Je voulus par des bontés l'attacher à mes enfans; mais Berthet songeait à reprendre le cours de ses études au petit séminaire de Belley. Un an ne s'était pas encore écoulé, que Mme M... me fit part que ce jeune homme n'avait pas craint de lui adresser des propositions offensantes. Je ne jugeai pas à propos, pour éviter un éclat fâcheux, de parler à Berthet de cette confidence; je préfèrai attendre le terme de son départ qui était prochain, et qui eut lieu en effet au commencement du mois de novembre 1823. Au mois d'août 1825 et de retour de Belley, Berthet venait quelquefois chez moi et jouait aux boules avec M. Jacquin, qui était l'instituteur de mes enfans; ce fut alors qu'il écrivit à ma femme des lettres injurieuses et qui devinrent bientôt menaçantes; elle me les montra; je pris le parti de prier M. le curé de Brangues d'intimer à Berthet l'ordre de cesser ses menaces et les relations qu'il avait avec ma maison. Il ne se conforma point à cette invitation; il continua d'écrire; il disait dans une lettre du mois d'octobre : *Ma position est telle que si elle ne change pas, il arrivera une catastrophe.*

Je lui fis renouveler par M. Jacquin l'interdiction absolue de ma maison; il cessa alors entièrement de venir.

« Au commencement de novembre, Berthet entra au grand séminaire de Grenoble et en sortit bientôt pour des motifs inconnus. J'écrivis en sa faveur au supérieur, M. Bossard, qui me répondit par un refus de le recevoir, accompagné de ces expressions : *Il doit se souvenir de l'explication que nous avons eue ensemble*. Son retour dans la paroisse de Brangues fut marqué par le renouvellement des lettres les plus outrageantes à Mme M... Il l'accusait d'avoir donné des renseignemens défavorables sur son compte et la priait en même temps de s'intéresser à lui.

« Après une année qu'il passa chez M. de C..., il écrivit à ma femme qu'il était sorti de cette maison pour des raisons particulières, il reprit le cours de ses menaces. Je fis une nouvelle démarche auprès du supérieur du séminaire de Grenoble; M. Bossard répondit qu'il lui était impossible d'admettre au sacerdoce la personne dont je parlais; que cette personne devait aller s'enfermer dans la plus profonde retraite. J'écrivis alors à Belley; j'y fus même au mois de juillet dernier et peu de jours avant l'événement, avec le curé de Brangues; mais le refus des supérieurs fut absolu. La dernière lettre que Berthet ait écrite était datée de Lyon et contenait de criminelles menaces que je ne le croyais pas capable de réaliser; il terminait par ces mots remarquables : *Il est bien fâcheux que j'aie manqué la carrière à laquelle je me destinais ; j'aurais fait un bon prêtre ; je sens aussi que j'aurais habilement remué le ressort des passions humaines !*

Berthet : Rien n'est plus faux que la déposition de M. M... Comment, si sa femme lui eût fait la révélation dont il parle, aurait-il fait des instances par l'entremise de M. Sambin pour me faire rester encore un an chez lui ? Comment lui et son épouse auraient-ils pleuré tous les deux à mon départ, et auraient-ils eu l'attention de me faire le don d'une caisse de fruits ? Comment, si Mme M... avait eu à se plaindre de moi, m'écrivait-elle à Belley qu'elle avait pris un jeune homme pour l'éducation de ses enfans, mais qu'il ne me ferait jamais oublier d'elle ?

Le témoin (avec dédain) : J'aurais été bien bon de verser des larmes !

M. le président, à l'accusé : Quel était le sujet des lettres que vous écriviez de Belley ?

Berthet : Pendant mon séjour à Brangues, je n'avais jamais cessé d'avoir avec Mme M... des relations épistolaires et d'autres... (baisant la voix) que je n'ose nommer. Je la priais de ne pas me donner un successeur à Belley; je lui faisais un crime d'oublier les sermens qu'elle m'avait faits. Mme M... me répondait de m'observer dans mes lettres parce qu'une servante qu'elle avait congédiée avait tout appris à son mari. Pendant les vacances de 1825, à mon retour de Belley, j'écrivais tous les jours à Mme M... Il est faux que M. M... m'ait fait défendre l'accès de sa maison. M. Jacquin ne m'a point fait de commission de ce genre; M. M... m'engageait lui-même à rester chez lui. (M. M... fait un signe de dénégation.)

« Lorsque j'entrai au séminaire de Grenoble, j'étais plein du désir d'être un homme de bien, et de devenir un prêtre vertueux. J'écrivis à M. M... une lettre remplie des marques du plus sincère repentir; je lui demandais pardon d'avoir écouté Mme M... Déterminé à m'humilier de toutes mes fautes, je lui racontais dans le plus grand détail toutes mes relations avec sa femme; j'allais jusqu'à lui désigner tous les endroits où j'avais pu la voir...* (Mouvement de l'auditoire.)

« Je voulus ensuite faire une confession générale à M. le Supérieur du séminaire; il m'écouta avec la plus grande attention; puis il me dit que ma conduite avec Mme M... avait été trop *diabolique* pour que je ne dusse pas renoncer à jamais à la pensée de me faire prêtre, que le seul parti que j'eusse à prendre était d'aller au plus tôt m'ensevelir dans une solitude, pour y recommencer une vie nouvelle. Cette sévérité, suivie de mon expulsion d'un établissement où je me plaisais, me jeta dans le désespoir; un jeune curé, qui connaissait mon caractère, m'encouragea à persister dans mes projets, en me disant que mes égaremens passés, effacés par le repentir, n'étaient pas une raison de me rebuter. Il me donna une lettre pour le supérieur du séminaire de Lyon. Je fis ce voyage, et je n'en recueillis qu'un nouveau refus; on me répondit que le séminaire était entièrement plein; que d'ailleurs on recevait très difficilement les étrangers. Alors je revins à Brangues, j'étais malade, j'allai demander l'hospitalité à ma famille; mais mon père furieux me frappa à coups de bâton et me chassa de sa présence, je fus obligé de souffrir en silence, je ne voulais pas compromettre la réputation de Mme M...

« Je me trouvai sans asile... M. Philibert, curé de St-Bernard (département de l'Ain), me proposa alors, de la part de l'évêque de Belley, d'entrer dans son séminaire; mais il me demanda les motifs de ma sortie du séminaire de Grenoble; j'eus la franchise de tout lui dire; M. Philibert me répondit que ces faits lui paraissaient trop graves pour qu'il ne crût pas devoir revenir sur la proposition qu'il venait de me faire. Je pus me placer chez M. de C... où je passai un an pendant lequel j'écrivais continuellement à Mme M... et je l'entretenais de l'amour que je ne cessais de sentir pour elle...

M. le président : Pourquoi quittâtes-vous la place que vous aviez chez M. de C... ?

Berthet : J'étais en proie au dégoût, je n'aimais pas mon état; toujours absorbé par le même sentiment, je n'étais pas même propre à donner des leçons aux enfans qui m'étaient confiés; un bois épais était tout près du vieux château que j'habitais; c'est l'asile où j'allais seul, sans témoins, rêver à Mme M... Mlle de C... m'y suivit un jour : « Qu'avez-vous donc, M. Berthet, me dit-elle; depuis long-temps vous êtes triste... triste jusqu'à la mort; s'il était possible de

* Depuis sa condamnation, Berthet, comme on le verra par la suite, a rétracté ses infâmes calomnies.

» faire quelque chose pour vous... Et croyez-vous que d'autres » n'aient pas aussi leurs peines; moi qui vous parle, je suis triste » aussi! » Alors Mlle de C... parut vouloir me... (Ici un mouvement se fait entendre dans l'auditoire, l'accusé balbutie, et un léger sourire, mais aussitôt réprimé, se fait remarquer sur ses lèvres.) Mlle de C... aimait à causer avec moi, continue-t-il avec embarras; nous nous...; mais je dois dire, reprend Berthet avec moins d'hésitation, que jamais je n'ai eu avec Mlle de C... que des rapports parfaitement honorables. Moi, sans fortune, malade, simple instituteur, aurais-je osé aspirer à une demoiselle digne, par son nom et ses richesses, des plus brillants partis? D'ailleurs la passion qui m'occupait tout entier ne m'aurait pas permis de songer à un autre objet. M. de C... vint un jour me trouver et me déclara que les aveux qu'il avait arrachés à sa fille et le soin de son honneur exigeaient que je ne restasse pas plus longtemps chez lui. Je reçus cette annonce avec plaisir; je ne partis qu'avec un certificat du curé de C..., rempli de témoignages élogieux. (Berthet a dit ailleurs que M. de C... se refusa à lui laisser emporter sa malle, qui contenait les lettres de Mme M... Cette malle est restée au château de C...)

« Je revins à Brangues, continue l'accusé, je m'aperçus bientôt que les sentimens de Mme M... étaient changés à mon égard; avant que j'eusse quitté sa maison, elle m'avait fait des protestations multipliées d'une éternelle constance; il y avait dans sa chambre à coucher une image du Christ; souvent, en la contemplant, elle m'avait dit avec passion : *« En présence de cette image sacrée, je jure d'être tous les jours à vous, de n'en pas aimer d'autre; je vous promets de ne jamais vous oublier, de vous rendre heureux, de m'occuper toujours de votre sort... »* Ces sermens m'avaient fait croire à une longue constance; mais il ne me fut plus possible de douter, à ma sortie du château de C..., de la froideur de Mme M... Jacquin était devenu l'instituteur de ses enfans et je m'apercevais que j'avais été remplacé de deux manières. Alors mes lettres furent chagrines, pleines de mécontentement et de reproches; je demandais compte à Mme M... de ses infidélités, je lui demandais comment le souvenir de mes malheurs ne venait pas troubler les jouissances qu'elle se permettait avec un autre; je lui rappelais ces expressions de l'une des lettres qu'elle m'avait écrites à Belley : *Avec quel orgueil, mon cher ami, j'apprends vos succès!* « Maintenant, lui écrivais-je, que je suis le rebut de tout » le monde, vous pourriez dire : *avec quelle joie j'apprends vos humiliations!* Mais votre triomphe sera de courte durée, il sera comme » celui d'Aman... » Je lui disais dans une autre lettre : « Si je par- » viens à entrer au grand séminaire, tout s'arrangera; sinon, je ne » puis répondre de ne pas me livrer à quelque chose d'extraordi- » naire. » Enfin, je fis des démarches pour avoir une place chez M. G..., parent de Mme M... Le refus que j'éprouvai me fit apercevoir qu'on me desservait; alors mes sinistres pensées me préoccupèrent tout entier. »

COUR D'ASSISES DE L'ISÈRE. (Grenoble.)

(Correspondance particulière.)

Accusation d'assassinat, commis par un séminariste dans une église.

(Suite.)

M. le procureur général croit devoir ramener l'attention sur les interdictions que M. M... fit à Berthet de reparaître chez lui.

MM. Sambin et Jacquin, présens dans l'enceinte, sont entendus en vertu du pouvoir discrétionnaire.

M. Sambin ne se rappelle pas, malgré les détails que lui donne Berthet, l'avoir engagé à rester un an de plus chez M. M... Il nie positivement avoir été chargé d'aucune mission à cet égard.

M. Jacquin, aujourd'hui étudiant en médecine à Lyon, déclare que M. M... le pria de défendre irrévocablement à Berthet l'entrée de sa maison, et en même temps, dit Jacquin, je lui fis des reproches sur les diffamations qu'il se permettait à mon égard, dans ses lettres à Mme M... Alors il s'emporta, nous eûmes une querelle qui se termina par un cartel; j'assignai l'heure, et lui désignai le lieu, derrière le mur du cimetière de la paroisse. A mon retour, M. M... à qui j'appris ce qui s'était passé, blâma mon imprudence, et voulut néanmoins absolument, et malgré mes refus, me servir de second; nous nous rendîmes ensemble au lieu indiqué; mais nous y attendîmes vainement M. Berthet qui n'y parut pas.

Berthet : Je soutiens que M. Jacquin ne me transmit aucune défense; il ne fut question que des griefs qu'il prétendait avoir contre moi, à raison d'une lettre où ma jalousie reprochait à Mme M... ses relations intimes avec lui, lettre que celle-ci lui avait communiquée. Quant au duel, je répondis : *Ma vie tient à celle de Mme M..., elle saura quand je voudrai mourir !* Mais il n'y eut point de lieu assigné, sans quoi je n'aurais pas manqué au rendez-vous.

M. le procureur général : Berthet, à qui persuaderez-vous, si vous aimiez Mme M..., et si, comme vous le dites, vous en étiez aimé, que vous n'eussiez pas accepté la proposition, que vous prétendez vous avoir été faite, de passer encore un an auprès d'elle ?

Berthet : Je fus déterminé par le besoin de terminer mes études; mon père était vieux et malade, et je considérais une place d'instituteur comme ne pouvant me mener à rien.

M. le procureur général : Ce propos : *ma vie tient à celle de Mme M...*, ne serait-ce point le germe de la pensée du suicide et de l'assassinat, qui s'unissaient déjà dans votre âme, et que vous avez exécutés ensuite ?

Berthet : Je pensais aux sermens que Mme M... m'avait faits si souvent; je me figurais Jacquin dans ses bras : il faut, me disais-je,

que Mme M... paraisse avec moi devant le souverain juge, pour me rendre compte de ses outrages et de ses infidélités.

M. le procureur général avec force : Peu importe l'étrange profanation de ce mélange de l'idée du souverain juge avec les pensées de l'adultère et de l'assassinat; il devient constant que vous préméditez le crime longtemps à l'avance.

M. Romain Vial, curé de Brangues : Ce témoin, dans la force de l'âge et d'une complexion robuste, paraît manquer absolument ou de mémoire ou de bonne volonté. Sa déposition a fréquemment excité l'hilarité de l'auditoire. M. le curé a eu connaissance de toutes les lettres écrites par Berthet à Mme M... Tout ce qu'il en a retenu, c'est qu'elles étaient injurieuses et *disgracieuses*. Il a fait un grand nombre de démarches pour Berthet, notamment pour le faire entrer dans les respectables maisons de Quinsonnas et de C..., ce qui ne l'a pas empêché d'être personnellement l'objet de lettres *disgracieuses* de son ingrat protégé. C'était toujours dans l'église ou à la porte de l'église que Berthet fixait le théâtre de l'exécution de ses sinistres projets; il écrivait à M. le curé : *Quand je paraîtrai sous le clocher de la paroisse on saura pourquoi*. Une autre fois, il comparait M. le curé lui-même, on ne sait pourquoi, à *Valverde, prêtre espagnol, qui avait conçu le projet de rassembler les Indiens dans une église pour les massacrer à-la-fois*.

M. le procureur général : Vous avez lu les lettres de Berthet à Mme M..., quel sens leur avez-vous trouvé ?

M. le curé : Monsieur... (cherchant), ces lettres étaient *disgracieuses*, ça me fatiguait beaucoup; je n'y pensais pas; je m'efforçais de les oublier.

M. le procureur général : Quelle espèce d'impression en avez-vous conservée ? Car elles ont dû vous en faire une profonde.

M. le curé : Oui, mais je ne me souviens de rien.

M. le procureur général : Vous avez demandé sans doute à Berthet les motifs de sa sortie de la maison M... et les causes de son ressentiment contre Mme M...

M. le curé : Oh ! non, Monsieur.

M. le procureur général : Voilà à-coup-sûr une discrétion bien singulière. Je ne puis la concevoir. Vous avez dit tout à l'heure que vous aviez fini par faire des démarches avec peine. Pourquoi *avec peine* ? — R. A cause des lettres.

D. Vous vous en souveniez donc; elles vous avaient laissé une impression... ? — R. Oui, une impression défavorable.

D. Mais enfin, pourquoi défavorables ? — R. Parce qu'elles étaient *disgracieuses*. (Rire général.)

M. le procureur général : Vous resta-t-il de la lecture de ces lettres l'idée que Mme M... eût manqué à ses devoirs ? — R. Oh ! non, non, monsieur.

M. le procureur général : Bien ! il est donc vrai que rien dans les lettres n'a pu vous faire penser que Mme M... se fût écartée de ses devoirs ?

M. le curé : Monsieur, je n'ai pas pu en juger. (Éclats de rire.)

M. le procureur général insiste sur la question qu'il pose pour la troisième fois. *M. le curé* revient à une négation positive. On s'en tient là.

M. le curé d'Arandon, confesseur de Berthet, qui paraît doué d'une plus forte tête que son confrère de Brangues, raconte avec énergie les reproches qu'il adressa à l'accusé, sur son indigne conduite, qu'il connaissait par les lettres que lui avaient communiquées *M. et Mme M...* Il est abominable, lui disait-il, de diffamer une femme que vous dites avoir eu des bontés pour vous; je ne crois pas à ces prétendues bontés; mais *Mme M...* eût-elle cette faiblesse, vous deviez garder le silence, au lieu d'avoir l'odieuse méchanceté d'aller révéler à *M. M...* des détails infâmes, propres à troubler à jamais son repos. Cessez de prier de m'intéresser à vous, vous ne le méritez pas, allez plutôt hors du département, dans quelque lieu où vous ne serez pas connu.

M. le curé rapporte que les lettres qu'il a vues étaient, dans le principe, tendres et passionnées; qu'ensuite elles eurent le ton de l'injure, devinrent outrageantes et pleines de menaces. « Quant à *Mme M...*, dit-il, je l'ai toujours regardée comme une femme honnête; elle est maintenant signalée peut-être à la France, et à l'Europe entière, sous d'autres rapports; mais tous ceux qui la connaissent pensent comme moi. »

M. le procureur général : Quelle opinion aviez-vous de la moralité de Berthet ?

M. le curé : Pas possible de l'avoir plus mauvaise.

M. le procureur général : Monsieur le curé, vous avez trop d'expérience du cœur humain pour ignorer que des sentimens d'une immoralité profonde sont quelquefois conciliables avec des idées religieuses mal conçues. Berthet avait-il véritablement des sentimens de religion ?

M. le curé : Il en avait de sincères, mais avant l'époque où sa conduite s'est dérangée.

30 décembre 1827.

COUR D'ASSISES DE L'ISÈRE. (Grenoble.)

(Correspondance particulière.)

Accusation d'assassinat, commis par un séminariste dans une église.

(Fin.)

Mme Marigny, amie d'enfance de *Mme M...*, était venue avec elle à l'église le jour fatal. Elle s'évanouit au moment de l'explosion; revenue à elle, son premier mouvement fut de courir donner ses soins à *Mme M...*; elle la trouva entièrement glacée; au moment

où elle la déshabilla, le sang jaillit avec tant de force de la blessure qu'elle en fut toute couverte.

« Un mois auparavant, dit Mme Marigny, je reçus une lettre de M. Berthet; sachant que je m'intéressais à lui comme bien d'autres, il me pria de faire des démarches en sa faveur. Il se plaignait de *la fatalité qui s'acharnait à le poursuivre*, et terminait par des expressions obscures par lesquelles il semblait annoncer un homicide et un suicide. J'eus occasion de communiquer cette lettre à Mme M..., qui me dit qu'elle était trop sûre que c'était elle que M. Berthet voulait désigner. Mme M... me parla des menaces dont elle était depuis assez longtemps l'objet de la part de ce jeune homme.

Quatre ou cinq jours après, M. Berthet vint chez moi et me dit qu'il allait à Lyon; je lui demandai s'il avait l'espoir de trouver une place dans cette ville. « Non, répondit-il, j'y vais acheter des pistolets pour tuer Mme M... et me tuer moi-même après elle. J'avais eu déjà l'intention de la tuer dimanche dernier, jour de la Fête-Dieu, avec un fer que j'avais aiguisé; mais maintenant je suis résolu. » Cette affreuse confidence me fit une impression terrible. — Comment, l'assassiner, m'écriai-je! — Oui, dit-il, elle ne m'a fait que du mal. — Mais, M. Berthet, au lieu de faire deux malheurs, comme vous y paraissez décidé, vous devriez au moins n'en faire qu'un et vous tuer seul. »

M. le procureur général : Le conseil était mauvais.

Mme Marigny : J'étais, Monsieur, dans un tel état de trouble que j'en fus visiblement fatiguée; car M. Berthet, en me quittant, me fit des excuses d'être venu me faire une pareille confidence; il me demanda de n'en pas parler à Mme M...; mais je me hâtai de l'en instruire.

Berthet convient de tous ces faits et ajoute que s'il n'exécuta pas le dessein qu'il avait formé le jour de la Fête-Dieu, c'est que dans l'intervalle il apprit qu'on s'était occupé de lui.

M. le procureur général, d'un accent énergique : Cette explication devient contre vous une charge accablante. Ainsi donc, c'est une place qui était l'objet de toutes vos menaces; c'est une place que vous demandiez avec le pistolet et le poignard! Vous n'avez consenti à laisser vivre Mme M... après la Fête-Dieu, que parce qu'on vous donna des espérances de vous en procurer une! Cette conduite est d'une lâche atrocité.

L'audition des témoins terminée, la séance est suspendue pour être reprise avec les plaidoiries.

M. le procureur général prend la parole pour soutenir l'accusation. Le fait matériel est avoué; quant à la volonté libre et réfléchie qui a présidé au crime, l'orateur l'établit sur le calme et la tranquille patience de Berthet dans l'église de Brangues. La préméditation lui paraît démontrée par les menaces faites d'avance, les confidences de l'accusé à Mme Marigny, les préparatifs de l'assassinat. Quant aux excuses proposées par Berthet, il les réfute successivement. « Devant des juges ordinaires, dit ce magistrat, nous soutiendrions avec avantage que l'on ne peut admettre comme excuses que les faits

reconnus tels par la loi; devant vous, MM. les jurés, nous devons tenir un autre langage. Vous ne devez compte qu'à Dieu des motifs de votre conviction; vous aurez à décider si l'accusé est coupable, et ce mot s'applique à la moralité comme au fait matériel; nous avons donc dû combattre tout ce qui était de nature à modifier à vos yeux la moralité de l'action. »

Le tour de la défense arrivé, Berthet se lève et lit un long récit écrit d'un style élégant et naturel, où, entrant dans de minutieux détails, et s'excusant, sur le péril de sa position, de peindre Mme M... comme la corruptrice de sa jeunesse, il raconte par quelle suite de caresses et d'insinuations elle aurait perdu son innocence et trop instruit son ignorante simplicité, longtemps aveugle, au but qu'on voulait lui faire entrevoir. De ce récit pénible pour ceux qui s'intéressaient à Berthet, et lu avec froideur, est résulté la preuve que s'il fallait admettre la jalousie de l'amour comme l'une des causes impulsives du crime, il existait dans l'âme de l'accusé un second mobile non moins puissant, l'orgueil ambitieux et égoïste déçu. Ce jeune homme, doué par la nature d'avantages physiques et d'un esprit distingué, trop flatté par tout ce qui l'entourait, égaré par ses succès mêmes, s'était, en imagination, créé un avenir brillant d'autant plus glorieux qu'il ne l'aurait dû qu'à ses talents. Le fils du maréchal ferrant de Brangues s'était fait en perspective un horizon peut-être sans bornes. Voilà que tout-à-coup une seule et même cause trompe et anéantit ses espérances; tout lui manque à la fois; les rebuts humiliants remplacent de toutes parts la bienveillance et les services. Alors las de la vie, le désespoir le décide à se l'arracher et le pousse en même temps à envelopper dans sa destruction la femme qui la première l'avait lancé dans cette funeste carrière. Une pareille destinée inspirait un intérêt involontaire.

« Quel tableau s'offre à nos regards! a dit Me Massonnet, son défenseur; l'innocence était dans le cœur de Berthet; il surpassait ses rivaux par ses talents; du sein de l'école s'élevait peut-être un grand citoyen; et maintenant vous le voyez comme anéanti devant vous. Il semble n'être plus pour la société.

« Peut-être si je pouvais céder à ses vœux, je ne viendrais point le défendre. La vie n'est point ce qu'il désire; que lui importe la vie sans l'honneur? La vie... il en a perdu la moitié; un plomb mortel est là, qui attend son dernier soupir. Berthet s'est condamné lui-même à la mort... Vous ne feriez, par une condamnation, que sekunder ses vains efforts pour s'arracher à une existence insupportable. Mais non, Berthet, je dois vous défendre; vos souhaits de mort attestent aux yeux des hommes que vous êtes digne encore de vivre; aux yeux du ciel, que vous n'êtes pas prêt à mourir.

« Cette cause, MM. les jurés, est d'une espèce rare dans les annales des Cours criminelles; ce n'est pas avec le texte froid de la loi, *qu'un coupable d'assassinat sera puni de mort*, que doit être appréciée une action qui ne peut avoir de juges que la conscience, l'humanité, la sensibilité du cœur. Je m'engage à prouver que l'amour a

donné la mort; que l'amour est souvent un délire, que la volonté de l'accusé n'était pas en sa puissance, lorsqu'il devint à-la-fois suicide et homicide.

« Sans doute, il nous faudra dévoiler des détails pénibles pour mon ministère, pénibles pour le vôtre, MM. les jurés; mais il faut bien vous faire connaître comment s'est formé l'orage, le torrent qui entraîna ce jeune infortuné dans le précipice. Pourquoi ne représenterions-nous pas à des juges, et pour la nécessité de la défense, des tableaux d'amour, alors que sans nécessité et pour le stérile plaisir des spectateurs, tous les jours des amours même incestueux remplissent d'horreur nos scènes tragiques? Ce qu'il est permis de faire pour inciter la frivole curiosité des hommes, sera-t-il défendu pour les sauver de l'échafaud? »

L'habile défenseur montre Berthet dominé par sa fatale passion, il en parcourt toutes les périodes jusqu'au moment où, en proie au délire de la jalousie, il va chercher et immoler sa victime jusque dans le temple de ce Dieu, qu'elle-même choisit pour juge et pour témoin lorsqu'elle jura devant son image de n'être jamais parjure.

Me Massonnet soutient ensuite la proposition que le meurtre a été commis sans une véritable volonté : « Il est deux espèces de folies, dit-il; la folie de ceux dont les organes sont à jamais brisés, la folie de ceux dont les organes ne sont qu'instantanément bouleversés par une grande passion. Ces deux folies ne diffèrent que par la durée. Le législateur ne pouvait soumettre à aucune responsabilité pénale des hommes qui sont atteints de l'une ou de l'autre; semblables à des aveugles perdus sans conducteurs sur une route inconnue, les malheurs qu'ils causent sont des *accidens* et jamais des *crimes*... L'infortuné Berthet est un funeste exemple des égaremens irrésistibles de l'amour. Ah! MM. les jurés, si j'interrogeais dans ce moment cet être sensible qui est venu dans cette enceinte gémir sur les malheurs de la passion qu'il sait si bien inspirer; si je faisais un appel à ses émotions, sans doute il unirait sa voix à la nôtre, pour vous recommander des doctrines que l'amour justifie, que la loi humaine ne saurait condamner. »

M. le procureur général improvise avec une énergique chaleur une réplique très-remarquable. Il parcourt de nouveau toutes les parties de la cause. « Berthet, dit-il, vient de nous dévoiler toute la turpitude de son âme; non, il n'éprouvait pas d'amour quand il frappa Mme M... d'un coup meurtrier. Ne profanons pas le sens d'une passion qui peut être honnête. Sent-il l'amour celui qui supprime l'objet qu'il prétend aimer? Celui qui, basement méchant, a voulu porter la discorde dans un ménage bien uni, exciter le désespoir dans l'âme de l'époux qu'il a indignement outragé, et goûter un infernal plaisir à retourner le poignard dans sa plaie; celui qui, dans son maladroit système de défense, ose dérouler publiquement le tissu des plus odieuses infamies contre sa bienfaitrice? »

« Berthet, au moment suprême, lorsqu'il se trouve exposé à être traduit devant le souverain juge, qu'il osait invoquer naguère, Ber-

thet se défend par les plus noires calomnies, par des imputations que tout dément. Votre raison, MM. les jurés, vous a dit que Mme M... est demeurée pure; elle s'est refusée surtout à croire qu'il fût possible que le délire d'une passion adultère aveuglât au point de prendre Dieu à témoin de sermens criminels, d'attester l'image de Dieu qui consacra la sainteté du mariage. Mais Berthet voudrait entraîner dans sa ruine l'honneur d'une femme qui le combla d'innocentes bontés, d'une femme qu'il aimait, dont il dit avoir été aimé. Il voudrait léguer la honte et le désespoir à deux époux, dont la seule faute fut de mal placer leurs bienfaits; mais l'infamie, dont il cherche à couvrir une famille respectable, retombe tout entière sur sa tête pour l'accabler.

« Allons plus avant, MM. les jurés, sondons les derniers replis de cette âme perverse, qu'y découvrons-nous? L'ambition déçue, l'amour-propre blessé d'un homme envieux qui s'irritait de voir Mme M... favoriser Jacquin plus que lui. Pourquoi donc, s'il était tourmenté par la jalousie de l'amour, pourquoi ne choisissait-il pas son rival pour lui faire porter le poids de sa vengeance? Mais non, c'est à Mme M... seule qu'il s'adresse; il lui demande la vie ou une place! C'est le couteau sur la poitrine qu'il exige des services! Berthet, détrompé de ses rêves ambitieux, convaincu trop tard qu'il ne peut atteindre le but que son orgueil s'était proposé, Berthet désespéré veut périr; mais en mourant sa rage veut entraîner une victime dans la tombe qu'il creuse pour lui-même!... »

Après la réplique de Me Massonnet et le résumé de M. le président, les jurés entrent en délibération. Quelque temps après, ils apparaissent, et à la sombre empreinte qui se fait remarquer sur leurs figures, on présage la terrible sentence de mort. Berthet est déclaré coupable du meurtre volontaire avec préméditation. L'accusé est introduit, et la Cour prononce le fatal arrêt, qu'il entend sans la plus légère apparence d'émotion.

Le surlendemain, Berthet a fait appeler dans son cachot M. le président des assises pour lui faire des révélations importantes. Là, il lui a remis une déclaration écrite de sa main, dans laquelle il déplore le système de diffamation, où le soin de sa défense l'a entraîné aux débats. Il déclare que la jalousie qui le dévorait l'a porté à supposer que Mme M... avait été coupable; il finit en la priant de *pardonner à un jeune homme qu'ont égaré une passion et des sentimens qu'elle n'a jamais partagés. C'est, ajoute-t-il, sans espoir d'adoucissement que je parle.*

Effectivement il n'avait encore formé aucun recours contre son arrêt; mais, depuis lors, il s'est pourvu en cassation, et a adressé au roi une demande en grâce. « Il ne demande à vivre, dit-il, que pour ne pas déshonorer, en mourant sur l'échafaud, une famille obscure, mais honnête. »

LUCIEN LEUWEN

PRÉFACE

PEIGNANT Lucien Leuwen à sa propre ressemblance, Beyle se souvient de ce qu'il était lui-même à vingt ans et, mesurant l'écart qu'il y avait entre sa vie passée et son existence actuelle, il inscrit dans les marges de son manuscrit cette exclamation désabusée : « *Quelle différence, his life in Civita-Vecchia and his life rue d'Angiviller, au café de Rouen ! 1803 et 1835 ! Tout était pour l'esprit en 1803.* »

Toutefois son découragement ne persista pas. Beyle appréciait toujours sainement la valeur de son effort, et quelques heures plus tard, relisant sa note, il la complétait avec autant de hardiesse que de franchise : « *Mais au fond la véritable occupation de l'âme était la même : to make un chef-d'œuvre.* »

Il ne doutait jamais longtemps de son destin, sachant bien qu'il avait été mis sur terre pour faire un chef-d'œuvre. Il en avait publié un cinq ans auparavant. Quatre ans plus tard il devait en créer un autre. Maintenant il tâtonnait pour en faire un nouveau. Entre le Rouge et le Noir et la Chartreuse de Parme il remit dix fois sur le métier Lucien Leuwen, et tout inachevé que ce vaste roman nous soit parvenu, ce n'en est pas moins un troisième chef-d'œuvre.

A la différence des deux autres sa genèse est à la fois plus mystérieuse si l'on recherche l'idée première du roman, et plus aisément saisissable si l'on veut étudier les différentes étapes de sa réalisation. Le Rouge et le Noir tire son anecdote de la Gazette des Tribunaux, la Chartreuse emprunte son thème initial à une vieille chronique italienne qui nous a été conservée. Mais entre le point de départ et l'œuvre terminée : vide absolu, silence complet ; tous les documents ont disparu. Au contraire, les manuscrits de Lucien Leuwen sont à notre disposition et nous renseignent à pleine encre sur les différentes versions de l'auteur, sur les fluctuations et les retours de sa pensée, sur les progrès quotidiens de son travail.

Quelques énigmes subsistent cependant, car si nous n'ignorons point absolument les circonstances qui lui firent prendre la plume, nous nous voyons réduits aux conjectures quand il s'agit d'apprécier la qualité comme l'étendue de la trame qu'il a selon sa coutume encore empruntée, et sur laquelle son imagination dans un cadre tout formé s'est amusée à broder des aventures plausibles.

Henri Beyle, lors d'un congé à Paris, en 1833, avait reçu des mains de son amie madame Gauthier qui sollicitait ses conseils le manuscrit d'un roman intitulé le Lieutenant. Il l'emporta en Italie pour en prendre connaissance tout à loisir, et c'est cette lecture qui le détermina à traiter pour son compte le même sujet.

Madame Gauthier appartenait à une famille originaire du Dauphiné. Son père, M. Rougier de La Bergerie, était préfet de l'Yonne en 1805. A cette époque, Louis Crozet, l'ancien condisciple de Stendhal à Grenoble et son confident, était ingénieur dans le même département. Il entretenait des relations avec la préfecture et connut les demoiselles La Bergerie, qui étaient deux sœurs : Blanche et Adèle-Jules. La première, dont il était épris, personifiait, hélas ! Hermione à ses yeux. Lui-même, dans une de ses lettres à Beyle, qui était alors épicier à Marseille, décrivit une scène bien curieuse où se peint au naturel la sensibilité du temps : lors de ses adieux à la famille La Bergerie, il passe sa dernière soirée à réciter avec Blanche des tirades de tragédie, particulièrement la scène d'ironie d'Hermione et la scène où Roxane dit : Sortez à Bajazet. Tandis que Jules, qui a deviné sa passion, lui murmure à l'oreille : « Pauvre malheureux ! »

C'est que Jules, surnommée on ne sait trop pourquoi Aricie par Crozet, est généreuse et compatissante. « Cette bonne et adorable Aricie », s'écrie-t-il un jour, tandis qu'une autre fois il dit : « La base de son caractère est la douceur et la tendresse. » Il ne tarit point, et, dès le 28 brumaire an XIV, il a écrit d'Auxerre à Stendhal ce magnifique éloge de la jeune fille : « [C'est] le caractère le plus remarquable que j'aie vu après Plana, toi, Perrino et moi, ayant avec moi la ressemblance la plus étonnante. »

Est-ce avant ou seulement après son mariage avec M. Gauthier, percepteur à Saint-Denis, que « l'adorable Jules » se lia avec Henri Beyle ? Il raconte pourtant dans son Journal, à la date du 24 février 1810, qu'il est présenté aux dames La Bergerie. Mais nous ne trouvons trace d'une correspondance suivie entre Beyle et madame Jules Gauthier qu'aux environs de 1826. Il faudra attendre le départ de Stendhal comme consul en Italie, puis son retour, en 1833, lors d'un congé de quelques mois, pour découvrir un peu d'abandon dans ses billets, tandis qu'en retour les lettres de madame Gauthier trahiront, à côté de leur spirituelle malice, une affection de plus en plus

visible. Beyle s'y laisse prendre et cristallise insensiblement au sujet de cette jolie femme ; aussi dès son nouveau congé et, pour une fois fidèle à ses théories d'attaque, déclare-t-il sans ambages ses sentiments et son espoir. Mais il ne remporte d'autre avantage que cette charmante lettre : « 25 décembre 1836. Ce n'est pas au duc de M... que j'écris, c'est à vous, mon ami, à vous qui êtes encore sous ma fenêtre. N'ayez point de regret de votre journée ; elle doit compter pour l'une des meilleures de votre vie, et pour moi c'est la plus glorieuse ! J'éprouve toute la joie d'un grand succès. Bien attaquée, bien défendue, pas de traité, pas de défaite, tout est gloire dans les deux camps. [.....] Beyle, croyez-moi ; vous valez cent mille fois mieux qu'on ne le croit, que vous ne le croyez vous-même, et que je ne le croyais il y a deux heures. — Adèle. »

Leur liaison, du moins, ne fut pas rompue et se trouva même consolidée par cette escarmouche sans résultats. Une tendre amitié amoureuse s'ensuivit, qui eut peut-être quelque influence sur madame Gauthier. On peut penser en effet que son intimité avec Beyle, autant que la pression de quelque démon personnel, l'encouragea à entreprendre un roman et lui en fit remettre le manuscrit à l'auteur du Rouge et Noir. Il ne semble pas toutefois qu'elle ait jamais rien publié jusqu'à sa mort, qui survint à Paris le 6 avril 1853. Les avis qu'elle avait sollicités ne l'avaient sans doute point poussée à persévérer dans la carrière des lettres. Du reste, voici ces conseils tels qu'ils lui furent adressés de Civita-Vecchia le 4 mai 1834 :

« J'ai lu le *Lieutenant*, chère et aimable amie. Il faudra le recopier en entier et vous figurer que vous traduisez un livre allemand. Le langage, suivant moi, est horriblement noble et emphatique ; je l'ai cruellement barbouillé. Il faut ne pas avoir de paresse ; car, enfin, vous n'écrivez que pour écrire : c'est pour vous un amusement. Donc, mettre tout en dialogue, toute la fin du deuxième cahier : Versailles, Hélène, Sophie, les comédies de société. — Tout cela est lourd en récit. Le dénouement est plat. Olivier a l'air de chasser aux millions ; chose admirable dans la réalité, parce que le spectateur se dit : « je dînerais chez cet homme-là » ; infâme dans la lecture. — J'ai indiqué un autre dénouement. — Comme vous voyez, j'ai été fidèle à nos conventions ; nul ménagement pour l'amour-propre. — Il faut moins de *de* dans les noms, et ne pas désigner vos personnages par leurs noms de baptême.

Est-ce qu'en parlant de Crozet, vous dites Louis ? — Vous dites Crozet ou vous devez le dire.

Il faut effacer dans chaque chapitre au moins cinquante superlatifs. Ne jamais dire : « La passion brûlante d'Olivier pour Hélène. »

Le pauvre romancier doit tâcher de faire croire à la *passion brûlante*, mais ne jamais la nommer : cela est contre la pudeur.

Songez que parmi les gens riches il n'y a plus de passion, excepté pour la vanité blessée.

Si vous dites : *La passion qui le dévorait*, vous tombez dans le roman pour femme de chambre, imprimé in-12 par M. Pigoreau. Mais pour les femmes de chambre, le *Lieutenant* n'a pas assez de cadavres, d'enlèvements et autres choses naturelles dans les romans du père Pigoreau.

LEUWEN

ou

L'ÉLÈVE CHASSÉ DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

J'adopterais ce titre. Cela explique l'amitié ou la liaison d'Olivier pour Edmond. Le caractère d'*Edmond*, ou l'*académicien futur*, est ce qu'il y a de plus neuf dans le *Lieutenant*. Le fond des chapitres est vrai : mais les superlatifs de feu M. Desmazes gâtent tout. Racontez-moi cela comme si vous m'écriviez. Lisez la *Marianne*, de Marivaux, et *Quinze cent soixante-douze*, de M. Mérimée, comme on prend une médecine noire, pour vous guérir du Phébus de province. En décrivant un homme, une femme, un site, songez toujours à quelqu'un, à quelque chose de réel.

Je suis tout plein du *Lieutenant* que je viens de finir. Mais comment vous renvoyer ce manuscrit ? Il faut une occasion ? Où la prendre ? Je vais chercher.

Écrivez-moi une lettre remplie de noms propres. — Le retour d'un congé est un moment bien triste ; je pourrais faire trois pages, pas trop mauvaises, sur ce thème. On se dit : « Vais-je vivre, vais-je vieillir loin de ma patrie ou de la patrie ? » cela est plus à la mode. Je passe toutes les soirées chez une marquise de dix-neuf ans, qui croit avoir de l'amitié pour votre serviteur. Quant à moi, elle est comme un bon canapé, bien commode. Hélas ! rien de

plus, je n'ai pas davantage; et, ce qui est bien pis, je ne désire pas davantage. »

Cette lettre nous intéresse d'autant plus qu'elle est toute pleine des propres théories de Stendhal sur le roman, de ces théories qu'il va tâcher d'illustrer lui-même, car après avoir barbouillé le manuscrit de son amie pour lui bien montrer comment il fallait s'y prendre, il se résout soudain à traiter à son tour l'intrigue du Lieutenant. Il se met aussitôt à la besogne avec sa fougue ordinaire et, durant plus de dix-huit mois d'affilée, il ne travaillera guère à autre chose.

Nous aimerions savoir exactement ce qu'il a retenu du roman que lui avait confié madame Jules Gauthier. Tant que ce manuscrit ne sera point retrouvé nous ne pourrons à cette question faire aucune réponse certaine et qui satisfasse vraiment. Cependant de la masse de notes, d'indications, de retouches et de plans successifs dont Stendhal surcharge les marges de son manuscrit on peut déduire que l'œuvre de son amie ne fut guère pour lui qu'un tremplin d'où il prit son essor. Tous les faits, toutes les dates renforcent cette hypothèse.

Le 4 mai 1834, Beyle explique à sa correspondante comment elle devra récrire le Lieutenant pour lui ôter sa gaucherie de forme. Dès le lendemain il se met au travail et trace les premières pages de l'ouvrage qui changera plusieurs fois de titre et que nous publions ici sous le nom de Lucien Leuwen. En réalité il ne sait pas très bien où il va et il n'a sans doute d'autre but que de récrire un roman mal construit lorsque dans la nuit du 8 au 9 mai, il conçoit tout à coup avec clarté les grandes lignes de l'œuvre à entreprendre et décide non plus d'être le professeur qui corrige un devoir, mais de faire lui-même un livre (make an opus). Il en agence aussitôt les principales scènes et jette sur le papier un plan sommaire qui commence au retour de son héros à Paris. Beyle avait donc tout au plus emprunté à madame Jules Gauthier les premiers chapitres de son récit, c'est-à-dire l'épisode de Nancy. Encore celui-ci ne faisait-il que développer un projet de roman déjà indiqué par Beyle lui-même, en 1825, dans la seconde partie de son Racine et Shakspeare* :

« C'est ainsi qu'un jeune homme à qui le ciel a donné quelque délicatesse d'âme si le hasard le fait sous-lieutenant et le jette à sa garnison, dans la société de certaines

* Ce rapprochement a été fait par M. H. Debraye dans l'avant-propos de sa très précieuse édition de *Lucien Leuwen*, chez Champion.

femmes, croit de bonne foi, en voyant les succès de ses camarades et le genre de leurs plaisirs, être insensible à l'amour. Un jour enfin le hasard le présente à une femme simple, naturelle, honnête, digne d'être aimée, et il sent qu'il a un cœur*.

Impossible de mieux résumer en quelques mots le début de Lucien Leuwen. Pour la suite de son roman Beyle en a eu la révélation subite, nous venons de le voir, après trois jours de travail. L'histoire qu'il écrit ne sera pas seulement un épisode d'une vie de lieutenant en province, le héros sera ensuite successivement secrétaire d'un ministre à Paris, puis attaché d'ambassade à Rome. A la fin du livre il se mariera avec la femme qu'il a tant aimée aux premiers chapitres.

Stendhal tient donc maintenant son sujet, il n'a qu'à aller de l'avant, et, comme toujours, les idées lui viennent à mesure qu'il s'abandonne plus complètement à son travail.

*Après quelques semaines il voit avec une clarté nouvelle, non seulement l'intrigue centrale, qui est et qui demeurera « la peinture des premiers sentiments de Lucien pour madame de Chasteller », mais encore les milieux où vont évoluer ses personnages. Il peindra donc, à côté de son roman d'amour, la société ultra en province, les intrigues ministérielles à Paris et la cour de Rome. La division en trois volumes s'impose définitivement et, pour le troisième, Stendhal doit songer à reprendre les pages ébauchées en 1832 sous ce titre : Une position sociale**. Du moins veut-il y tenter une peinture analogue du monde diplomatique. On aurait vu Lucien Leuwen, devenu secrétaire d'ambassade à Rome, faire la cour à la duchesse de Saint-Mégrin et troubler même cette puissante dame qui, par peur de l'enfer, le fait révoquer. Il se retire à Fontainebleau, où la duchesse, désespérée, le rejoint bientôt. Mais celle (madame de Chasteller) qu'il a aimée en province d'un amour passionné reparaît devant lui, il découvre son innocence et l'épouse.*

Nous aurions donc eu un grand roman d'amour à épisodes et en même temps la suite de cette histoire morale de la société de son temps que Stendhal a déjà esquissée dans le Rouge et le Noir et qu'il poursuivra encore avec Lamiel.

Pendant un an, à quelques différences de détails près, Stendhal ne s'évade guère de ce cadre. Tous les plans qu'il trace iné-

* Racine et Shakespeare, édition du Divan, p. 112.

** Début d'un roman inachevé, publié pour la première fois chez Simon Kra par les soins diligents d'Henry Debraye.

puisablement du 5 juin 1834 au 28 avril 1835 reprennent avec d'infimes variantes le même thème général. Ses retouches ne portent que sur la façon d'amener les grandes scènes et de donner plus de vie aux situations primordiales qui, elles, demeurent immuables.

Faut-il insister sur certaines idées, sommairement exprimées, et que l'auteur a été contraint d'abandonner à mesure qu'avancant dans la rédaction de son livre ses personnages l'entraînaient dans une voie toute différente ? Faut-il raconter ainsi qu'il imagine un jour de rendre madame Grandet amoureuse de Lucien parce que celui-ci vient de l'abandonner pour madame de Chasteller ? On aurait alors assisté à une nouvelle brouille entre les deux amants, causée par le génie méchant de cette femme intrigante. En fait madame de Chasteller ne vient pas à Paris et le lecteur verra que la jalousie de madame Grandet naît de façon un peu différente. De même, madame d'Hocquincourt ne quitte pas davantage Nancy, et Stendhal n'a pas à développer l'épisode auquel il songea un certain temps. Lucien serait devenu son amant sans coup férir, et un jour qu'il se promène avec elle « sur les collines de sable jaune près de Fontenay-aux-Roses (ou je fus salué par Victor Hugo), madame de Chasteller les rencontre, madame d'Hocquincourt rougit jusqu'au blanc des yeux au lieu de la braver ».

En réalité ces jolies scènes n'ont jamais été écrites, ni beaucoup d'autres que l'auteur indique de même en quelques mots à mesure que l'idée lui en vient. Mais l'agencement des épisodes, dans la tête de Stendhal, pouvait varier, de même que leur nombre, leur éclairage ou leur teneur, l'ouvrage pouvait être coupé en trois parties ou comprendre de nouvelles divisions, son unité n'est jamais troublée et son axe demeure immuable.

Ainsi l'auteur, le 10 février 1835, va jusqu'à prévoir quatre livres dans lesquels il distribue tout ce qu'il a préparé jusque-là :

« Livre I. — La vie de province parmi les gens les plus riches qui l'habitent. Ils haïssent, ils ont peur, leur malheur vient de là.

« Livre II. — Amour passionné suivi d'une brouille fort raisonnable en apparence. Le héros a si peu de vanité qu'il ne prend pas sa maîtresse en grippe. Il se réfugie à Paris.

« Livre III. — Son père veut le marier. Vie de Paris parmi la haute banque, la Chambre des Députés et les ministres.

« Livre IV. — Vie de ce qu'il y a de plus noble et de plus riche parmi les Français qui vivent hors de France. Dénouement. »

Ce projet si riche de substance est loin malheureusement d'avoir

été rempli. Non que Beyle n'ait eu le temps de mettre sur pied un aussi vaste ensemble, mais parce qu'il se rend brusquement compte le 28 avril 1835, que c'est une faute que d'amener à la fois tant de nouveaux personnages au cours d'une action aux deux tiers engagée :

« Je supprime le troisième volume, par la raison que ce n'est que dans la première chaleur de la jeunesse et de l'amour que l'on peut avaler une exposition et de nombreux personnages. Arrivé à un certain âge, cela est impossible. Ainsi donc, plus de duchesse de Saint-Mégrin et de troisième volume. Cela fera un autre roman. »

L'histoire de Lucien Leuwen toutefois n'en devait pas moins se clore par son mariage. Et Stendhal n'a jamais songé à modifier le dénouement qu'il avait toujours prévu. Plusieurs plans en peuvent témoigner. J'en reproduis un seul, qui date très probablement des premiers mois de la composition du livre et dont la tendresse contenue fait prévoir les dernières pages de la Chartreuse. Il est d'autant plus utile de marquer quel eût été l'épilogue de Lucien Leuwen que le livre demeure en suspens sans que l'auteur ait pris le temps d'en développer l'émouvant finale :

« Plan pour la fin. — Madame de Chasteller se fait épouser, Leuwen croyant qu'elle a fait un enfant. A Paris, après la noce : « Tu es à moi, lui dit-elle en le couvrant de baisers. Pars pour Nancy. Tout de suite, monsieur, tout de suite ! Tu sais malheureusement combien mon père me hait. Interroge-le, interroge tout le monde. Et écris-moi. Quand tes lettres montreront la conviction (et tu sais que je suis bon juge), alors tu reviendras, mais seulement alors. Je saurai fort bien distinguer la philosophie d'un homme de bon sens qui pardonne une erreur antérieure à son bail, ou l'impatience de l'amour que tu as naturellement pour moi, de la conviction sincère de ce cœur que j'adore. » Leuwen revint au bout de huit jours. — « Fin du roman. »

Le jour où Stendhal décide de ne pas traiter la troisième partie projetée, il s'aperçoit d'une conséquence imprévue de sa décision : son roman est terminé. Entendons-nous : ce n'est point encore une œuvre achevée et mise au point, l'auteur s'en rend compte mieux que personne. Toutefois les épisodes centraux sont traités, les grandes masses sont en place. Depuis le jour où

il en a noirci le premier feuillet, Stendhal a donné tous ses loisirs à son livre. A peine s'en est-il laissé distraire de temps en temps par sa besogne administrative lorsque quelque anicroche exigeait sa présence à Civita-Vecchia, comme pour le naufrage de l'Henri IV en décembre 1834, ou bien quand parfois sa santé exigeait quelques jours de repos. Il ne se porte plus très bien en effet : la fatigue souvent le congestionne et si le vin de Champagne le rend encore allègre, le café, en revanche, lui fait mal aux entrailles. Par les fortes chaleurs non plus il ne peut guère travailler.

En cette fin d'avril où il vient d'amputer son plan primitif et de ramener ses projets ambitieux à des proportions plus modestes, il mesure du regard l'effort accompli : il y a un peu moins d'un an qu'il s'est attelé à la tâche, et encore n'a-t-il réellement travaillé que deux cents jours. Ils lui ont suffi pour noircir cinq gros volumes reliés et d'ores et déjà : « la toile est couverte ».

Certes il reste beaucoup à faire et pas un instant Beyle ne songe à interrompre son labeur. Du moins il ne poussera pas plus outre son récit. Il se contente de revoir tout ce qu'il a écrit. Il rature, il surcharge, il déplace avec un soin méticuleux chaque chapitre, chaque paragraphe, chaque ligne, cherchant l'expression juste et le détail évocateur.

Il n'avait cependant pas attendu d'avoir terminé sa première rédaction pour entreprendre de la corriger. Avant la fin de juin 1834, moins de deux mois après avoir pris la plume, il avait déjà refait tous ses chapitres de début. Il ne pouvait du reste relire une seule ligne de son manuscrit sans être tenté de tout reprendre, et tout au long de son travail la correction a toujours marché parallèlement avec la création.

Beyle doit cependant s'arrêter du 16 mai au 22 juin 1835, car il souffre d'une attaque de goutte avec fièvre. Mais bientôt il se replonge avec délices dans ses remaniements et il s'y donne avec tant d'application que sa vue à son tour faiblit. Le 1^{er} septembre il doit pour la première fois prendre des lunettes. Cet événement important est noté bien entendu en marge de son manuscrit avec croquis à l'appui. Mais soudain il s'arrête net. Le 23 novembre un nouveau projet vient de lui sourire : il va entreprendre de raconter sa vie : ce sera Henri Brulard. Il se permet d'autant plus volontiers cette diversion qu'il se rend compte qu'il ne pourra terminer son roman qu'à Paris, ne songeant au surplus à le publier qu'en 1839, après la fin de l'expérience actuelle, c'est-à-dire quand, d'après ses prévisions, il aura abdiqué son consulat ou quand la monarchie de Juillet, qu'il juge sans tendresse, se sera écroulée.

Il revient du reste à Lucien Leuwen une dernière fois et on découvre qu'il y travaille quelque peu à Paris en septembre-octobre 1836. Cette tentative demeura sans lendemain. Alors qu'il restait bien peu à faire pour l'amener à sa forme définitive, l'œuvre est abandonnée sans retour. Sans doute Stendhal tout occupé d'autres travaux n'en voyait-il plus très nettement la valeur, mais surtout ses chapitres regorgeaient trop de faits, d'allusions et de jugements politiques pour être imprimés sans créer des difficultés au fonctionnaire que l'auteur ne devait plus jamais cesser d'être. Ces scrupules nous ont privés d'un livre plus parfait, mais en revanche c'est eux qui ont sauvé les manuscrits de la destruction à laquelle n'échappèrent point ceux du Rouge et de la Chartreuse, et c'est eux qui nous permettent aujourd'hui de bien scruter la méthode de travail d'un écrivain aussi curieux que Stendhal. C'est grâce à eux notamment que nous voyons comment tout dans ce roman, et dans l'état où nous le pouvons déchiffrer, a été repris et refait au moins deux fois, souvent quatre ou même davantage.

Beyle reconnaît lui-même qu'à cause de tout ce qu'il efface et recommence, il travaille en réalité trois fois plus qu'un autre. C'est, explique-t-il, qu'« en écrivant ceci, comme j'ai inventé le plan (grande différence avec le Rouge), je pensais à la convenance de l'action et non à la façon de la raconter. A mesure que j'oublie la première considération, la façon de dire m'apparaît et je la change ». En réalité, et la remarque est encore de lui, il supprime et récrit en 1835 la moitié de ce qu'il avait fait en 1834. Suivant sa propre expression, dans cet ouvrage il a « marché par voie de découverte successive et de perfectionnement graduel (je n'aime pas ce style, non, non) ».

Ne nous arrêtons donc pas sur ces expressions un peu guindées échappées à la plume toujours extrêmement rapide de Stendhal, et reconnaissons seulement que ces perfectionnements graduels sont des plus visibles sur les cinq volumes des manuscrits qui ne sont que ratures et corrections.

La bonne méthode pour lui était de relire chaque jour la dernière page écrite la veille et de repartir à bride abattue dans son improvisation. S'il lui arrivait de relire plus de deux pages en commençant la séance de travail, il en voyait les défauts, il les corrigeait, les récrivait même entièrement, et à ces remaniements usait tout son feu.

En règle générale il ne corrige un paragraphe qu'en le gonflant d'additions nouvelles, avec, il est vrai, l'intention de l'abrégier plus tard, mais chaque fois qu'il y jette à nouveau la vue,

bien loin de rien retrancher à son texte, il y ajoute toujours.

Il trace aussi beaucoup de plans, mais d'ordinaire assez courts et seulement de la partie où il arrive et non point d'un grand ensemble. Le plus souvent même il ne fait ces plans que rétrospectivement : après avoir terminé un chapitre, un épisode, il y revient et en tire un court résumé pour enchaîner avec la partie non encore écrite, pour bien fixer les événements, pour ne plus rien oublier, et pour ajouter, à ce qui a été agencé, un trait nouveau, un détail caractéristique, ou introduire un personnage dont il sent la nécessité et qu'il veut présenter antérieurement à l'époque où il doit jouer son principal rôle. Ces petites notes, il les appelle des pilotis, elles servent de soubassements cachés à son œuvre, il pourra construire solidement sur elles sans craindre de s'égarer, ce sont des sortes d'échafaudages pour lui-même, « pour éviter quelque contradiction dans les petits mots de descriptions de saisons et autrement ». Mais il a bien l'intention dans le livre de laisser cette chronologie dans le vague. Il écrit : « Je fais le plan après avoir fait l'histoire, comme ditte le cœur, autrement l'appel à la mémoire tue l'imagination (chez moi du moins). »

Cette lutte perpétuelle entre la mémoire et l'imagination l'oblige ainsi à tout noter pour ne rien laisser perdre des mille détails, des nuances fugitives de sentiments qui tout d'un coup lui viennent à l'idée et qu'il n'est pas certain de retrouver sous sa plume quand le moment sera venu de les placer. D'où cette masse de remarques et d'indications qui encombrent toutes les marges de son texte.

Dans sa première rédaction il était allé au plus pressé, traçant en quelque sorte un dessin rapide à peine rehaussé çà et là de couleurs vives ; alors, a-t-il depuis fait observer, « tous les clairs et toutes les ombres étaient forcés ; je peignais sur un fond blanc. Maintenant que le fond est fait, le même effet est produit par les plus légères nuances ». Stendhal use encore fréquemment d'une autre comparaison : il construit d'abord l'ossature sur laquelle viendra s'attacher la chair et que la peau recouvrira en dernier lieu ; « le rire naîtra sur l'extrême épiderme ». D'autres fois c'est à la musique qu'il empruntera ses images : « Dans l'embryon, la colonne vertébrale se forme d'abord, le reste s'établit sur cette colonne. De même ici : d'abord l'intrigue d'amour, puis les ridicules qui viennent encombrer l'amour, retarder ses jouissances, comme dans une symphonie Haydn retarde la conclusion de la phrase. »

Toujours il insiste sur sa technique propre : il part du centre

et se dirige à travers mille difficultés et par retouches successives vers la périphérie. Il ne perd jamais de vue le procédé tout différent dont, affirme-t-il, il usait en écrivant le Rouge et le Noir, mais Lucien Leuwen sera à son sens un roman bien plus intelligible.

Il veut surtout éviter un reproche qui lui a été fait pour le Rouge : il y a introduit ses personnages, à mesure seulement qu'ils ont eu un rôle à jouer, et cela donne à son livre, lui objecte-t-on, plutôt figure de Mémoires que de roman. Il a tenu compte de ces raisons et l'on voit dans ses remarques les précautions qu'il prend pour annoncer presque tous ses personnages dès l'arrivée de Lucien à Nancy. Il songe de même longtemps à amener dans cette ville madame Grandet, qui doit être l'héroïne de sa seconde partie, et la duchesse de Saint-Mégrin, qui ne jouera son grand rôle que dans la troisième (plus tard supprimée). Il a même pensé insister quelque peu sur un personnage qui est seulement nommé, ce lieutenant de Riquebourg, fils d'un préfet avec qui Lucien Leuwen aura des rapports lorsque ayant abandonné l'armée il sera chargé d'une mission électorale.

Tous ces projets n'ont été qu'en partie réalisés, mais c'est assez que Stendhal les ait un moment caressés pour que nous en fassions une brève mention.

La façon de présenter ses personnages n'est pas la seule différence que Stendhal aperçoit entre la manière dont il a travaillé au Rouge et Noir et celle vers laquelle il s'efforce maintenant. Tout l'agencement de son récit, autant que le caractère de son héros, lui semble neuf. Il le dit : « Ceci ne ressemble pas à Julien, tant mieux. » Il ajoute : « Dans Julien on ne conduit pas assez l'imagination du lecteur par de petits détails. Mais, d'un autre côté, manière plus grande, presque comparée à la miniature. »*

Il ne compare point seulement cette œuvre sur le chantier à sa grande œuvre accomplie, il cherche parmi ses prédécesseurs et ses contemporains ceux avec lesquels il peut rivaliser le plus directement, et il est amené ainsi à plusieurs reprises à formuler les différences essentielles qu'il découvre entre l'auteur de Tom Jones et lui : « Outre le génie... la grande différence entre Fielding et Dominique, c'est que Fielding décrit à la fois les sentiments et actions de plusieurs personnages, et Dominique d'un seul. Où mène la manière de Dominique ? Je l'ignore. Est-ce

* Julien pour Stendhal ce n'est pas le personnage, mais le nom qu'il donne au Rouge.

un perfectionnement ? Est-ce revenir à l'enfance de l'art, ou plutôt tomber dans le genre froid du personnage philosophique ? »

Dominique, il aimait à se nommer ainsi, marque d'un mot l'écueil qu'il redoute le plus : la froideur d'un exposé philosophique ou les remarques ingénieuses à la La Bruyère. Un roman, dit-il un peu partout, « doit raconter, c'est là le genre de plaisir qu'on lui demande », et il biffe des pages entières qui lui paraissent languissantes et ennuyeuses comme un cours de morale, pour les récrire sous forme de dialogue. A ce point de vue, quand il s'est rapproché de ce qu'il visait, il se rend ce témoignage de satisfaction : « Il y a dans les Bois de Prémol une quantité énorme de récits, chaque phrase raconte pour ainsi dire, si je les compare à celles du Médecin de campagne, de M. Balzac, ou de Koatven, de M. Sue. Or, la première qualité d'un roman doit être : raconter, amuser par des récits, et, pour pouvoir amuser les gens sensés, peindre des caractères qui soient dans la nature.*

« En général, idéaliser comme Raphaël idéalise dans un portrait pour le rendre plus ressemblant. Idéaliser pour se rapprocher du beau parfait seulement dans la figure de l'héroïne. Excuse : le lecteur n'a vu la femme qu'il a aimée qu'en idéalisant. »

L'image de la femme aimée en effet ne quitte pas un instant sa pensée. Aussi s'adresse-t-il à lui-même cette apostrophe : « Tu n'es qu'un naturaliste, tu ne choisis pas les modèles, mais prends pour love toujours Méthilde et Dominique. »

La passion de Lucien Leuwen pour madame de Chasteller est en effet calquée sur celle qu'Henri Beyle éprouva pour Mathilde Dembowski, à Milan, environ les années 1818 à 1821. A son retour à Paris, vingt fois par jour, Beyle se demandait : « M'aimait-elle ? » et Lucien, quand il a quitté Nancy, ne cesse, dans les salons de sa mère, de se poser la même question. L'auteur peut bien par ailleurs nous apprendre qu'il a donné à son jeune héros la figure vive de M. Ambroise Thomas, grand premier prix de Rome en 1832, et au surplus une mobilité tout à fait opposée à l'air attaché d'ambassade qu'on remarquait vers 1835 au comte d'Haussonville, attaché d'ambassade à Naples, ce ne sont là que traits secondaires. Il lui a surtout prêté sa sensibilité, ses goûts, ses aspirations. Lucien et Stendhal écoutent avec le même ravissement la musique italienne, ils partagent les

* Ce fut, nous le verrons plus loin, un des titres provisoires de Lucien Leuwen.

mêmes convictions politiques. L'un et l'autre sont de ces républicains singuliers qui abhorrent la canaille et ne manifestent que des goûts aristocratiques, — de même que l'auteur de Racine et Shakspeare était romantique sans pouvoir admettre un seul écrivain romantique de son temps.

« *Que suis-je ?* » se demande Lucien aux chapitres VI et XXVI de cet ouvrage, et aux premières lignes de la Vie d'Henri Brulard une préoccupation identique pousse Henri Beyle à se poser la même interrogation passionnée : « *Qu'ai-je été, que suis-je ? En vérité je serais embarrassé de le dire.* »

Madame de Chasteller, nous venons de le voir, est un vivant portrait de Mathilde Viscontini. Beyle se souvient de son intimité, souvent obscurcie de nuages, avec l'épouse du général Dembowski pour peindre les amours tourmentées de Lucien et de Mathilde. Un jour il rouvre son manuscrit et tombe sur cette phrase : « Madame de Chasteller aimait surtout que Leuwen lui confiât ses idées sur elle-même. » Et il ajoute mélancoliquement en note : « *With Méthilde, Dominique a trop parlé.* »

Ceux qui aiment à se représenter un Beyle égoïste et sec ne seront-ils pas étonnés d'apprendre qu'il put être malheureux par excès de confiance et de tendresse ! Mais ses vrais amis le retrouveront tout entier dans ce trait nouveau.

Le portrait n'est cependant pas fait entièrement d'après un seul modèle, et les autres femmes que Beyle a connues ou aimées ont aussi posé devant lui et lui ont encore fourni quelques touches nécessaires à la perfection de sa toile. Il emprunte à l'une, en outre, une façon de parler, à l'autre un geste, à la troisième une réplique ou un air de hauteur pour en gratifier à tour de rôle les dames de la société de Nancy et les animer.

Presque tous les nombreux personnages qui tiennent un rôle dans Lucien Leuwen doivent de la même manière quelques-uns de leurs traits caractéristiques à des gens rencontrés par Beyle au cours d'une existence particulièrement nomade. Presque jamais cependant ils ne reproduisent servilement la ressemblance totale d'un contemporain ; ils sont plutôt composés par la fusion intime de plusieurs observations faites sur des plans différents. L'un d'eux peut ainsi sembler la réplique physique d'un être réel et tenir d'un autre son moral. Madame Grandet a reçu d'une certaine dame Gourieff sa beauté blonde et tient son caractère un peu vulgaire de madame Horace Vernet que Stendhal voyait fréquemment à Rome. Sa froideur serait celle de madame de Sainte-Aulaire, tandis que sa jalousie doit beaucoup aux transports observés par Stendhal chez sa maîtresse, la comtesse

Clémentine Curial. Marcel Proust, dans ses lettres, affirmait en user ainsi. Et c'est, je pense, la bonne méthode pour un romancier. Tous ces emprunts chez Stendhal sont fondus avec tant de bonheur que le personnage en reçoit une vie singulière, à quoi se reconnaît au premier chef la profondeur du don psychologique de son créateur. Celui-ci maintient constamment un juste équilibre entre l'attitude corporelle, les actes journaliers et les penchants de l'âme.

Sa mémoire visuelle si nette et si particulière qu'elle va lui restituer — dès qu'il aura abandonné la rédaction de *Lucien Leuwen* — le souvenir de ses premières années tirées d'un quasi-oubli au moyen d'un croquis, d'un état des lieux qui persistait en son souvenir avant que surgît la vision de l'événement même*, sa mémoire visuelle lui apporte déjà ici des tableaux fort pittoresques qu'il n'a qu'à calquer pour ainsi dire pour en individualiser son récit. Quand il met en scène un préfet dans une pose théâtrale et drapant avantageusement sa robe de chambre, c'est que le même geste, la même attitude l'ont frappé à une époque déterminée de sa carrière et son souvenir est si vivant qu'il écrit aussitôt en marge de son croquis : « modèle : Feu M. Saulnier en Pologne, 1812. »

Souvent Beyle a de cette façon écrit en clair ou au moyen d'anagrammes plus ou moins transparents les noms de ses modèles, et j'ai souvent donné cette clé en note. Faut-il pour le surplus indiquer ici tout ce que le singulier docteur Du Poirier doit au Grenoblois Rubichon qui passa à Civita-Vecchia en janvier-février 1835 et de qui Stendhal a conservé dans son roman jusqu'au souvenir de ses relations avec Lamennais** ! On mentionnerait rapidement de même que le lieutenant-colonel Filloteau doit quelques traits au général Curial ; — M. de Beausobre reçoit les siens du maréchal Sebastiani ; — Ernest Dévelroy fait une carrière semblable à celle de M. Lerminier, professeur de législation au Collège de France ; — Crapart a les attributions du préfet de police Carilier ; — Gauthier est ardent républicain et homme d'honneur comme ce mathématicien de Grenoble, Gros, que nous connaissons bien par la *Vie d'Henri Brulard* ; — madame Berchu hérite de la vulgarité de madame Ingres et la marquise de Puylaurens de l'esprit de la comtesse Curial.

* Cf. la *Vie d'Henri Brulard*, édition du Divan, *passim*, et la préface de l'éditeur, pp. xvi-xxi.

** Cf. Henry Dumolard : *Le véritable docteur Du Poirier*, Le Divan, juillet-août et septembre-octobre 1928.

Mais en même temps que Stendhal puise ainsi à pleines mains dans ses propres souvenirs, il a grand soin de marquer qu'il faudra enlever toute personnalité. Car la personnalité, « indigne de Dominique », a le défaut, dit-il, de mêler du vinaigre à la crème. Pourtant, ajoute-t-il, « les modèles connus par moi en 1829 et 1830, revus un instant en 33, seront morts ou éloignés de la scène du monde quand l'Orange ou (le Télégraphe*) paraîtra en 1838 ou 1839 ».

Qu'importe donc à ce point de vue qu'il n'eût pas fait toutes les corrections qu'il souhaitait puisque ce roman ne nous a été connu avec tous ces détails qu'avec un retard de près de cent ans.

Mieux qu'aucun censeur Beyle se rendait compte de tout ce qu'il y avait à reprendre dans son manuscrit. Sa clairvoyance en voyait nettement les défauts et souvent il se moquait sans pitié de lui-même quand il relevait quelque bétise échappée à sa plume. Un jour, à la suite d'un développement particulièrement long, il se prend à se railler : « Le 21 février, Dominique est disert, il a a great command (une grande facilité) de parole. » Une autre fois il relit l'entrevue de madame de Chasteller et de madame de Constantin et il note les rires de cette dernière : « 2 rires, 3 rires, 4 rires », écrit-il en surcharge des passages incriminés, et il projette de retoucher à la fois la scène et le caractère du personnage.

Il ajoute ainsi une foule de remarques sur son texte, de réflexions piquantes sur les situations, de jugements sur les personnages ou sur lui-même. Le lecteur trouvera dans cette édition toutes ces notes qui révèlent ce qu'il pensait de son travail et dans quel sens il se proposait de l'amender, s'il eût pu le porter à son point d'achèvement. L'étude de son manuscrit est à ce point de vue fort instructive. On y voit combien chaque expression est pesée, et quel scrupule infini de la vraisemblance est le sien. A tout bout de champ il établit des tables de concordances, et il n'écrit pas la moindre allusion à un fait politique, à un événement réel, à une date d'histoire, à une distance entre deux villes, à un usage militaire, à un traitement public sans indiquer qu'il faudra tout contrôler, sans surcharger le mot douteux de cette mention mille fois répétée dans son manuscrit : « à vérifier ».

Il marque encore d'une petite croix les répétitions et les termes qui lui semblent impropres ou faibles. Mais jamais il n'inter-

* Titres provisoires du présent roman.

rompt pour cela son travail, et, par crainte de tarir l'inspiration, sans cesse il va de l'avant.

Une autre de ses préoccupations c'est son style. Il entend bien l'alléger, lui donner de la grâce et surtout cette clarté qu'il admire tant dans le code civil. Il espère atteindre ce « style raisonnable, qui décrit raisonnablement même les plus grands écarts de la passion », et qu'il oppose, en termes impossibles à reproduire, au style voluptueux de J.-J. Rousseau. Il corrige parfois ses phrases mais, dit-il : « Je ne corrige une phrase pour le style que quand je suis sûr qu'elle restera ; avant la correction de style, celles destinées à faire tout exprimer. »

Il va au plus pressé, ne comptant aborder le polissage qu'au dernier moment ou sur les épreuves. Car l'atmosphère où il est contraint de vivre n'est pas favorable à l'éclosion des fines subtilités de forme et de sentiment qu'il recherche. « Les nuances, écrit-il, ne peuvent être arrêtées définitivement qu'à Paris, après un mois de séjour. » Là, en effet, tout le stimule, le met en verve et en même temps le repose, tandis qu'à Rome tout lui pèse. Du moins le croit-il et le reconnaît-il en ces termes, à la date du 15 mars 1835 : « L'ennui dans lequel je nage ne me remonte pas pour ce travail. Les travaux de l'intelligence sont invisibles pour les gens au milieu desquels je vis. L'atmosphère de Paris produit un effet contraire. Rien ne me remonte pour ce travail-ci, il faudra donc le corriger, quant à l'élégance ou à l'attrait de la forme, quand je serai à Paris. Supposant cette idée vraie, je mets ici trop de choses ; je veux qu'à Paris, il ne me reste qu'à ôter. » Un autre motif en outre sollicite le retour de Beyle à Paris. Là seulement il saura se renseigner de façon précise sur ces nuances du langage usité dans un certain milieu et qu'il entend employer afin de donner plus de vraisemblance aux discussions de ses personnages. Il pense bien que madame de Castellane lui enseignera s'il faut dire : les légitimistes ou les ultra, une femme comme il faut ou une femme de la société ? Cent autres petits problèmes se poseront dans le même ordre d'idée et il les fera résoudre par ceux de ses amis et amies qui sont assez heureux pour vivre sur les bords de la Seine. Il compte tout d'abord demander à Menti (madame Clémentine Curial) quels sont les usages dans les milieux militaires, et il la priera de le documenter sur la toilette féminine. Il profitera en même temps des leçons d'un autre guide pour la mode, pour les vêtements et la façon de les porter. George Sand en effet, de qui il n'apprécie guère les romans, l'amuse toujours par son souci et son sens des ajustements, au point qu'il note un jour non sans malignité :

« Relire quelques pages de Sand la marchande de modes et arranger les toilettes. »

Les détails matériels de son livre ne sont pas seuls à faire hésiter Beyle, il ne réussit jamais davantage à en arrêter le titre. D'après les indications du manuscrit et les noms qu'il lui donne dans sa correspondance on voit que ce roman s'appelle successivement : Leuwen, l'Orange de Malte, le Télégraphe, Lucien Leuwen, l'Amarante et le Noir, les Bois de Prémol, le Chasseur vert, le Rouge et le Blanc.

Ce dernier titre *« pour rappeler le Rouge et le Noir et fournir une phrase aux journalistes. Rouge, le républicain Lucien. Blanc, la jeune royaliste de Chasteller »*. Et du coup toute équivoque cesse quant à la signification que l'auteur, en 1830, avait entendu donner au Rouge et Noir.

Stendhal auparavant avait assez longtemps songé à l'Orange de Malte. Cette alliance de mots lui plaisait *« uniquement à cause de la beauté du son (pour la phonie, dirait M. Ballanche) »*. Mais inopinément, tandis qu'il en écrivait la seconde partie, il découvrit soudain un rapport entre son propre roman *« et l'Orange de Malte de Fabre d'Églantine (dont on parlait aux déjeuners du comte Daru, vers 1810) : un évêque donnait le conseil à sa nièce de devenir la maîtresse du roi ; — M. Leuwen va se disputer avec son fils pour le forcer à entretenir une fille. Scène comique du roman »*.

Toutefois Beyle craignait que ce titre ne fût bourgeois. Il y renonça et proposa : le Télégraphe. L'invasion récente de Claude Chappe joue en effet son petit rôle dans ce roman où Beyle entend peindre la vie politique de son temps. Ce ne fut qu'une velléité.

De même pour les Bois de Prémol. Leurs ombrages, à trois lieues de Nancy, devaient abriter la retraite de la duchesse de Saint-Mégrin, pleurant un vertueux amant, quand au début du récit Lucien Leuwen est mis pour la première fois en sa présence avant de la retrouver à Rome dans la troisième partie. Mais nous avons vu que l'auteur décida de ne pas aborder cette troisième partie, et la duchesse et les bois disparurent du même coup.

Beyle s'en tenait au Chasseur vert à l'époque où il commença à mettre au net son roman. Aussi Colomb ne saurait-il encourir aucun blâme pour avoir conservé ce titre quand il publia les premiers chapitres qui seuls avaient été transcrits et corrigés. M. Henri Rambaud, qui a donné chez Bossard une bonne édition de ce roman, a cru pouvoir l'intituler le Rouge et le Blanc parce qu'il semblerait que ce soit le dernier état de la pensée de Stendhal.

Néanmoins, et je suis en cela l'exemple de M. Henry Debraye, ce roman, étant connu du public sous le nom de Lucien Leuwen, depuis la publication qu'a faite Jean de Mitty, et ce titre ayant été arrêté par Stendhal lui-même, qui en a usé à plus d'une époque pour désigner son œuvre, j'ai cru devoir le lui conserver.

Il n'est pas douteux que ce roman, dont toutes les pages cependant ont été souvent remises sur le métier, nous parvient aujourd'hui fort éloigné encore de la forme que l'auteur rêvait de lui donner. La lecture du manuscrit nous montre qu'il en avait eu le pressentiment : cinq testaments successifs y sont écrits de sa main, datés des 21 décembre 1834, 17 février, 8 mars, 10 et 12 avril 1835. Les uns sont fort courts, mais tous se répètent pour l'essentiel. Voici le plus important :

(Don du présent livre à Madame Pauline Périer-Lagrange, chez M. Colomb, 35, rue Godot-de-Mauroy.)

Si le ciel m'appelle à jouir de la récompense de mes vertus avant que *this novel* ne soit *printed*, je crains que ces volumes ne soient privés d'un *fair trial* (d'un bon juge) et ne tombent entre les mains de quelque marchand mercier, par état ou par esprit, qui se servira de ce papier pour allumer des fagots verts. Afin de donner à ces volumes quelque prix aux yeux des sots, j'y ai fait placer quelques eaux-fortes. Je laisse bien ces volumes à Madame Pauline Périer-Lagrange, qui sait lire mon écriture, mais probablement elle sera devenue dévote, et les jettera au feu. Il faudrait les faire revoir par quelque écrivain, mais non pas de ceux qui sont adonnés au style à la mode et à l'affectation, outre qu'ils coûteraient trop cher. Ne pas demander les soins de MM. Jules Janin, Balzac, mais par exemple prier M. Ph. Chasles de corriger le style, de supprimer les redites mais de laisser les extravagances. Le siècle est si adonné à la platitude que ce qui nous semble extravagance en 35 sera à peine suffisant pour amuser en 1890. A cette époque, ce roman sera peinture des temps anciens, comme *Waverley* (sans faire comparaison de talents). Ce qui semble exorbitant à nos esprits timides est encore bien au-dessous de nos mœurs actuelles, lesquelles sont cependant bien étiolées (excepté dans l'art de voler, par le télégraphe, à la Bourse).

J'ai copié les personnages et les faits d'après nature, et

j'ai constamment *affaibli*. Que sera-ce si un diable d'éditeur eunuque affaiblit encore cette copie affaiblie de mœurs étiolées ? Relisez les lettres de Voiture ; on s'étonne que cela ait valu la peine d'être écrit. Tel, et cent fois pis, serait ce pauvre roman ; cela diminue le plaisir que j'ai à l'écrire. Dans quelles mains le laisserai-je ? C'est pour lui donner quelques chances que je l'ai fait relier. (Le meilleur éditeur serait sans doute le chevalier Prosper Mérimée, maître des requêtes, mais à peine s'il daigne écrire ses propres ouvrages.)

Tant que pour vivre je serai obligé de servir le Budget je ne pourrai *print it*, car ce que le Budget déteste le plus, c'est qu'on fasse semblant d'avoir des idées. Et toutefois, quand je vois les bonnes têtes de nos républicains, j'aime encore mieux ce qui est : les sept ou huit personnages qui conduisent la charrette sont choisis parmi les moins bêtes, si ce n'est les plus honnêtes. (Voir le prêt, fait par la Banque, vers le 4 février 1835, emprunt Ghébart reçu ou rejeté, fausse mort de Ferdinand VII*, pour favoriser une banque. Quand on se permet de telles choses, on a toute honte bue.)

Donc, je lègue ce roman, en cinq ou six volumes reliés, à Madame Pauline Périer-Lagrange (chez M. R. Colomb, rue Godot-de-Mauroy, n° 35) avec prière de le faire imprimer et corriger par quelque homme raisonnable. Corriger quant au style et aux indécences, mais laisser les extravagances. Si Madame Pauline Périer-Lagrange est devenue dévote, je la prie de remettre ces volumes manuscrits reliés à M. Levavasseur, libraire, place Vendôme, ou à la bibliothèque de la Chambre des Députés, si toutefois cette bibliothèque veut recevoir une telle infamie. Si elle n'en veut pas, à la Bibliothèque de Grenoble.

Rome, le 17 février 1835.

H. BEYLE.

Je ne sais quel titre donner à ce livre ; peut-être *Lucien Leuwen*, ou *l'Amarante et le Noir*. (Le lendemain du charmant bal du Palais Torlonia.)

* Si ce fait n'est pas exact (la fausse mort du roi d'Espagne Ferdinand VII en 1832, je crois), les fausses nouvelles sur l'emprunt Ghébart adopté ou rejeté par les Cortès vers la fin de 1834 sont assez vraies, je crois. (*Note de Stendhal.*)

Les autres testaments, répétons-le, n'infirmement en aucune manière, et sur aucun point, l'esprit ni la lettre de celui-là. Beyle, dans tous, lègue son œuvre à sa sœur, madame Périér-Lagrange, et, dans trois d'entre eux, c'est, après elle, son cousin Romain Colomb qu'il charge d'en « corriger les passages scabreux, sans trop aplatisir », et de le publier.

Colomb reculant devant le travail d'une transcription intégrale ne donna que la partie que Stendhal avait fait recopier et mettre au net. Sa mission lui donnait au surplus le droit, et, d'après les idées du temps, le devoir d'apporter aux œuvres de son cousin les minimas corrections qu'il leur a fait subir.

Lorsqu'en effet Colomb publia le Chasseur vert, il établit son texte sur la copie dictée par Beyle du 28 juillet au 23 septembre 1835 et corrigée par lui avec soin. Une partie de cette copie (exactement 84 feuillets) se trouve à la bibliothèque municipale de Grenoble, au tome 13 (pp. 1 à 83) et au tome 5 (p. 137) des manuscrits cotés R. 5896. On y remarque que son texte est un peu différent de celui que nous lisons dans le Chasseur vert. Or il n'est pas croyable que ces corrections soient de Stendhal et qu'elles aient été faites sur une copie postérieure à celle qui nous est fragmentairement parvenue. Car Stendhal d'ordinaire ne se contente pas, quand il corrige, de modifier quelques mots. Il ajoute, en même temps que d'importants changements de style, des développements toujours sensibles et sans cesse des traits nouveaux de caractère. On pourrait donner en exemple de ses remaniements tout ce que la copie de 1835, en plus de l'épisode nouveau du lancier Ménuel, apporte au manuscrit pourtant déjà bouleversé si profondément des premiers chapitres de Lucien Leuwen. Au contraire, les variantes qui existent entre le texte imprimé par Colomb pour le Chasseur vert et les pages conservées de cette copie sont assez légères. On a effacé seulement certaines répétitions et changé quelques-uns des mots surmontés d'une croix, c'est-à-dire ceux que Stendhal signalait ainsi comme ne lui convenant pas. Nul doute que l'auteur de ces changements fût Colomb, fidèle aux volontés d'un testament qui lui enjoignait d'améliorer la copie de Stendhal dans le sens où celui-ci l'indiquait. Rien de plus légitime que sa conduite et l'on aurait bien fait rire les éditeurs, les lecteurs et même les érudits de 1855 si l'on avait souligné par des guillemets les corrections vénielles de Colomb.

Aujourd'hui où nous sommes plus vétillieux, où la mode dans les choses d'érudition est de respecter la pensée d'un auteur jusque dans ses lapsus, où le scrupule est poussé jusqu'à l'absurde, j'ai

tenu à substituer au texte du *Chasseur vert* amélioré par Colomb celui de la copie originale, pour les pages tout au moins qui demeurent en la bibliothèque de Grenoble et toutes les fois que celles-ci portent des variantes.

Mais si le *Chasseur vert* nous offre sans contestations possibles le dernier état du travail de Stendhal pour les premiers chapitres de son œuvre, il demeure que cette révision systématique n'a malheureusement pas été poussée par l'auteur bien au-delà du quart environ de la matière totale. Force nous est donc, à l'endroit où la copie au net s'arrête, d'enchaîner avec le texte primitif. Celui-ci est renfermé dans cinq gros volumes reliés du fonds de la bibliothèque de Grenoble et classés sous la cote R. 301. Ils furent écrits, rappelons-le, du 5 mai 1834 au milieu de mars 1835 environ. Passé cette date, Beyle n'a fait que les reprendre pour raturer, modifier, ajouter et refondre. En outre, dans le carton R. 288, se trouve une liasse assez importante qui contient ce qu'on pourrait appeler des croquis préparatoires (réflexions sur la société, plans, portraits de personnages), — tous documents qui ne se peuvent guère incorporer en totalité au récit, mais dont les fragments, dialogues ou notes sur les caractères, figurent en appendice de la présente édition.

Dans tous ces textes Stendhal propose souvent des variantes de mots ou de phrases. A chaque instant il faut choisir. En principe j'ai toujours adopté le dernier mot écrit, la forme proposée en dernier lieu, et le même principe a guidé d'ordinaire les autres éditeurs de Lucien Leuwen. Parfois, cependant, on est bien obligé de se décider sur des indices un peu flottants. Quand on se trouve en présence d'une énumération, faut-il la reproduire entièrement ou n'en maintenir que le terme extrême ? Doit-on alors supposer que Beyle s'est simplement proposé une liste de synonymes ou qu'il a voulu établir une gradation dans laquelle tous les mots ont leur importance ? Comment ailleurs établir une chronologie certaine entre deux formes proposées et que rien dans leur place, leur encre ou leur écriture n'engage valablement à dater d'une manière ou de l'autre ! Le jugement de chacun s'exerce de façon un peu différente, d'où une première dissemblance entre les éditions.

D'autres proviennent de la mauvaise écriture de Beyle et de sa manie d'indiquer comme de véritables rébus les mots ou les passages qu'il jugeait dangereux. C'est là que s'exerce la patience ou la sagacité du scoliaste : où l'un trouve franc-maçon, l'autre lit confesseur.

Enfin, dans un texte extraordinairement touffu, plein de

redites, de morceaux refaits en marge sans que rien soit biffé de la version primitive, et où l'auteur aurait certainement élagué, éclairci bien des passages, fallait-il tout conserver ou trier ? Chacun agit suivant sa méthode ou sa convenance. Pour ma part je n'ai délibérément sacrifié telle ou telle ligne non biffée de manuscrit que lorsqu'il m'était impossible pour la clarté du récit de l'y incorporer. Et encore, en ce cas, l'ai-je toujours reproduite en note. Toutefois, tous ces fragments conservés dans le texte, et au sujet desquels la volonté de l'auteur n'était pas clairement exprimée, ont été signalés.

Faut-il dire que j'ai unifié partout les noms des personnages que Stendhal avait souvent changés au cours de la composition de son livre ? J'ai adopté une fois pour toutes les formes proposées les dernières. Pour les curieux j'indiquerai seulement que Leuwen s'était nommé successivement Lieven, Laiven, Lawhen ; — madame de Chasteller, madame de Cérisy ; — M. de Pontlevé, M. de Pontcarré ; — madame Grandet, madame Gourandet ; — M. de Beausobre, M. de Beuséant ; — M. Dévelroy, M. Ducauroy ou M. Ducluzeau ; — le capitaine Ménière, le lieutenant Milière ; — M. Crapart, M. Crochart ou M. Camard.

Est-il besoin encore d'affirmer que le manuscrit de Lucien Leuwen, comme ceux d'Henri Brulard, de Lamiel ou des Souvenirs d'Égotisme, est rempli d'anagrammes ou de clés, que Beyle n'écrit que the K pour le roi et Lø pour Louis-Philippe ?

J'ai remplacé, bien entendu, partout tejé, sseme, tolikeskato, sulkon, mentser, chearvê par jésuite, messe, catholiques, consul, serment, archevêque ou encore Touls, randtalley, zogui, 1/3 par Soult, Talleyrand, Guizot, Thiers, — et j'ai traduit de même less that the king par moins que le roi, des teriesplaisan sur un p...age par des plaisanteries sur un personnage et quelque prtr prêchant l'év. à la nechî par quelque prêtre prêchant l'évangile à la Chine.

Il subsiste par contre dans ce manuscrit de petites contradictions que je n'ai pas pu ou pas voulu faire disparaître. Par exemple nous trouvons au début du roman un M. Fléron, préfet de Nancy. Plus tard il n'est plus que sous-préfet. C'est que Beyle avait d'abord situé son roman à Montvallier, petite sous-préfecture dans l'Est de la France, et qu'ayant refait ensuite les premiers chapitres de son livre, Montvallier est devenu Nancy et préfecture du même coup. La suite n'a pas été corrigée par Beyle. Et je n'aurais pu le faire sans être entraîné à des suppressions ou à des remaniements trop profonds.

Il était facile au contraire d'imprimer parfois le seul nom de Lucien quand Stendhal avait écrit Leuwen. L'auteur y invitait du reste par cette note en marge de son travail : « Peut-être appeler le protagoniste, comme on dit ici, Lucien et non Leuwen. Il y aurait un peu de confusion dans le second volume, à Paris. » Ainsi ai-je opéré parfois cette substitution de nom quand il pouvait y avoir confusion, et surtout dans les scènes où Lucien et son père sont en présence, et bien que ce dernier soit toujours nommé M. Leuwen. Ailleurs j'ai évité de changer quoi que ce soit à ce qu'avait indiqué l'auteur, me souvenant du reste que, dans la lettre précédemment citée à madame Gaulthier, Beyle avoue qu'il a horreur de désigner ses personnages par leur nom de baptême.

Vers la fin de son manuscrit Stendhal suggère de remplacer partout maréchal par général, titre dont il s'est servi jusqu'alors pour le ministre de la guerre. Mais il s'agissait d'enlever toute allusion au maréchal Soult. De nos jours l'allusion a perdu sa portée.

Je viens de dire que sur l'indication de Beyle le nom de Montvallier a partout été effacé pour y substituer Nancy. Mais le romancier connaissait assez peu cette dernière ville, où il n'avait passé que deux heures. Aussi la description qu'il en donne est-elle toute de fantaisie. On n'y saurait pas davantage reconnaître Grenoble. Seule la société qui l'habite est peinte d'après les propres souvenirs de l'auteur, rafraîchis par ceux de son compatriote Rubichon après leurs conversations de quelques jours à Civita-Vecchia. Sa ville natale, qu'il afficha toujours de peu aimer, avait laissé sur Beyle une empreinte ineffaçable, et une quantité des noms du roman : Champagnier, Rissel, Furonière, Allevard, Bron, Meylan sont empruntés à de petits villages des environs de Grenoble.

On voit dans la seconde partie de ce roman Lucien Leuwen remplir des missions politiques à Champagnier (Cher) et à Caen. Le manuscrit, au sujet de ces deux localités, porte encore des indications fort contradictoires. Beyle n'avait d'abord choisi pour tous les noms de lieux de son roman que des noms imaginaires, puis, afin que le lecteur puisse mieux situer l'action, il a songé à des villes réelles. Nancy fut alors préféré à Montvallier. De même écrivant Champagnier, il avait pensé à Bourges,

puis il a voulu remplacer cette localité par Niort. Mais il n'insiste guère sur cette velléité d'un instant et il a semblé préférable de maintenir Champagnier, sans quoi l'épisode de Blois et les horaires du voyage auraient été trop faussés et incompréhensibles. Pour la seconde ville le manuscrit indique tour à tour Ranville, X ou ***, et enfin Caen.

Par prudence encore Beyle indique aux dernières lignes de son roman que Lucien Leuwen est nommé secrétaire d'ambassade à Madrid qu'il nomme Capel. En réalité il ne pense qu'à Rome, dont il avait un moment formé le projet de décrire le monde et la diplomatie.

Pour la division de l'ouvrage en chapitres, j'ai suivi au début toutes les indications laissées par Stendhal lui-même. Et lorsque, vers la fin de son récit, il n'a plus marqué les coupes nécessaires, je les y ai introduites, suivant à peu près toujours l'excellent travail de M. Debraye et en me souvenant de la recommandation de Beyle lui-même : « Diviser les chapitres par les événements et non suivant le cours des raisonnements et des pensées. »

Nous avons vu que Romain Colomb avait compris dans la collection des œuvres complètes de Stendhal, chez Michel-Lévy, les premiers chapitres de ce roman et qu'ils avaient paru en 1855 dans les Nouvelles inédites, sous le titre du Chasseur vert.

Mais ce n'est qu'en 1894 que le public put avoir une vue d'ensemble de Lucien Leuwen, grâce à l'édition que, chez Dentu, en donna Jean de Mitty. Malheureusement, cette édition n'était ni complète ni fidèle. C'était plutôt une adaptation qu'une transcription du texte de Stendhal.

Enfin, grâce aux quatre volumes de la belle édition Champion (1926-1927) nous avons pu connaître le texte intégral de cette grande œuvre. Ce texte a été établi par M. Henry Debraye avec un scrupule et une habileté qu'on ne saurait trop louer et avec une abondance de notes, d'éclaircissements et de variantes qui font le bonheur du beyliste et dont je dois me déclarer abondamment tributaire.

Depuis lors une autre édition est parue chez Bossard (1929) sous ce titre : le Rouge et le Blanc, et due aux soins patients de M. Henri Rambaud.

Les travaux de MM. Debraye et Rambaud ont des mérites divers et dont j'ai, bien entendu, fait profiter la présente édition,

ayant surtout cherché à éviter quelques-unes des petites erreurs de lecture qu'il leur était arrivé de commettre.

Il me fut pour le reste facile de suivre, grâce à mes deux devanciers, une route déjà deux fois frayée. Je les prie de trouver ici tous mes remerciements.

HENRI MARTINEAU.

LUCIEN LEUWEN¹

PREMIÈRE PRÉFACE¹

CET ouvrage-ci est fait bonnement et simplement, sans chercher aucunement les allusions, et même en cherchant à en éviter quelques-unes. Mais l'auteur pense que, excepté pour la passion du héros, un roman doit être un miroir.

Si la police rend imprudente la publication, on attendra dix ans.

2 août 1836.

DEUXIÈME PRÉFACE²

RACINE était un hypocrite lâche et sournois, car il a peint Néron; tout comme Richardson, cet imprimeur puritain et envieux, était sans doute un admirable séducteur de femmes, car il a fait *Lovelace*. L'auteur du roman que vous allez lire, ô lecteur bienveillant, si vous avez beaucoup de patience, est un républicain enthousiaste de Robespierre et de Couthon. Mais, en même temps, il désire avec passion le retour de la branche aînée et le règne de Louis XIX. Mon éditeur m'a assuré qu'on m'imputerait toutes ces belles choses, non par malice, mais en vertu de la petite dose d'attention que le Français du XIX^e siècle accorde à tout ce qu'il lit. Ce sont les journaux qui l'ont mis là.

Pour peu qu'un roman s'avise de peindre les habitudes de la société actuelle, avant d'avoir de la sympathie pour les personnages, le lecteur se dit : « De quel parti est cet homme-là ? » Voici la réponse : « L'auteur est simplement partisan modéré de la Charte de 1830³. » C'est pourquoi il a osé copier, jusque dans les détails, des conversations républicaines et des conversations légitimistes, sans prêter à ces partis opposés plus d'absurdités qu'ils n'en ont réellement, sans faire des caricatures, parti dangereux qui fera peut-être⁴ que chaque parti croira l'auteur un partisan forcené du parti contraire.

L'auteur ne voudrait pour rien au monde vivre sous

une démocratie semblable à celle d'Amérique, pour la raison qu'il aime mieux faire la cour à M. le ministre de l'Intérieur qu'à l'épicier du coin de la rue¹.

En fait de partis extrêmes, ce sont toujours ceux qu'on a vus en dernier lieu qui semblent les plus ridicules. Du reste, quel triste temps que celui où l'éditeur d'un roman frivole demande instamment à l'auteur une préface du genre de celle-ci. Ah! qu'il eût mieux valu naître deux siècles et demi plus tôt, sous Henri IV, en 1600! La vieillesse est amie de l'ordre et a peur de tout. Celle de notre homme, né en 1600, se fût facilement accommodée du despotisme si noble du roi Louis XIV et du gouvernement que nous montre si bien l'inflexible génie² du duc de Saint-Simon. Il a été vrai, on l'appelle méchant.

Si, par hasard, l'auteur de ce roman futile avait pu atteindre à la vérité, lui ferait-on le même reproche? Il a fait tout ce qu'il fallait pour ne le mériter en aucune façon. En peignant ces figures, il se laissait aller aux douces illusions de son art, et son âme était bien éloignée des pensées corrodantes de la haine. Entre deux hommes d'esprit, l'un extrêmement républicain, l'autre extrêmement légitimiste, le penchant secret de l'auteur sera pour le plus aimable. En général, le légitimiste aura des manières plus élégantes et saura un plus grand nombre d'anecdotes amusantes; le républicain aura plus de feu dans l'âme et des façons plus simples et plus jeunes³. Après avoir pesé ces qualités d'un genre opposé, l'auteur, ainsi qu'il en a déjà prévenu, préférera le plus aimable des deux⁴; et leurs idées politiques n'entreront pour rien dans les motifs de sa préférence⁵.

TROISIÈME PRÉFACE⁶

IL y avait un jour un homme qui avait la fièvre et qui venait de prendre du quinquina. Il avait encore le verre à la main, et faisant la grimace à cause de l'amertume, il se regarda au miroir et se vit pâle et même un peu vert. Il quitta rapidement son verre et se jeta sur le miroir pour le briser.

Tel sera peut-être le sort des volumes suivants. Par

malheur pour eux, ils ne racontent point une action passée il y a cent ans, les personnages sont contemporains; ils vivaient, ce me semble, il y a deux ou trois ans. Est-ce la faute de l'auteur si quelques-uns sont légitimistes décidés et si d'autres parlent comme des républicains? L'auteur restera-t-il convaincu d'être à la fois légitimiste et républicain?

A vrai dire, puisqu'on est forcé de faire un aveu si sérieux, crainte de pis, l'auteur serait au désespoir de vivre sous le gouvernement de New-York. Il aime mieux faire la cour à M. Guizot que faire la cour à son bottier. Au dix-neuvième siècle, la démocratie amène nécessairement dans la littérature le règne des gens médiocres, raisonnables, bornés et plats, littérairement parlant.

21 octobre 1836.

LUCIEN LEUWEN

I

To the happy few.

Il y avait une fois une famille à Paris qui avait été préservée des idées vulgaires par son chef, lequel avait beaucoup d'esprit et de plus savait vouloir.

LORD BYRON.

LUCIEN LEUWEN

Lecteur bénévole,

ÉCOUTEZ le titre que je vous donne. En vérité, si vous n'étiez pas bénévole et disposé à prendre en bonne part les paroles ainsi que les actions des graves personnages que je vais vous présenter, si vous ne vouliez pas pardonner à l'auteur le manque d'emphase, le manque de but moral, etc..., etc., je ne vous conseillerais pas d'aller plus avant. Ce conte fut écrit en songeant à un petit nombre de lecteurs que je n'ai jamais vus et que je ne verrai point, ce dont bien me fâche : j'eusse trouvé tant de plaisir à passer les soirées avec eux !

Dans l'espoir d'être entendu par ces lecteurs, je ne me suis pas astreint, je l'avoue, à garder les avenues contre une critique de mauvaise humeur. Pour être galant, académique, disert, etc., il fallait un talent qui manque, et ensuite ajouter à ceci 150 pages de périphrases ; et encore ces 150 pages n'auraient plu qu'aux gens graves prédestinés à haïr les écrivains tels que celui qui se présente à vous en toute humilité. Ces respectables personnages ont assez pesé sur mon sort, dans la vie réelle, pour souffrir qu'ils viennent encore gâter mon plaisir quand j'écris pour la Bibliothèque bleue.

Adieu, ami lecteur ; songez à ne pas passer votre vie à haïr et à avoir peur.

Cityold, le... 1837¹.

CHAPITRE PREMIER¹

LUCIEN LEUWEN avait été chassé de l'École polytechnique pour s'être allé promener mal à propos, un jour qu'il était consigné, ainsi que tous ses camarades : c'était à l'époque d'une des célèbres journées de juin, avril ou février 1832 ou 1834².

Quelques jeunes gens assez fous, mais doués d'un grand courage, prétendaient détrôner le roi, et l'École polytechnique³ (qui est en possession de déplaire au maître des Tuileries⁴), était sévèrement consignée dans ses quartiers. Le lendemain de sa promenade, Lucien fut renvoyé comme républicain. Fort affligé d'abord, depuis deux ans il se consolait du malheur de n'avoir plus à travailler douze heures par jour. Il passait très bien son temps chez son père, homme de plaisir et riche banquier, lequel avait à Paris une maison fort agréable.

M. Leuwen père, l'un des associés de la célèbre maison Van Peters, Leuwen et compagnie, ne redoutait au monde que deux choses : les ennuyeux et l'air humide. Il n'avait point d'humeur, ne prenait jamais le ton sérieux avec son fils et lui avait proposé, à la sortie de l'école, de travailler au comptoir un seul jour de la semaine, le jeudi, jour du grand courrier de Hollande. Pour chaque jeudi de travail, le caissier comptait à Lucien deux cents francs, et de temps à autre payait aussi quelques petites dettes ; sur quoi M. Leuwen disait :

« Un fils est un créancier donné par la nature. »

Quelquefois il plaisantait ce créancier.

— Savez-vous, lui disait-il un jour, ce qu'on mettrait sur votre tombe de marbre, au Père-Lachaise, si nous avions le malheur de vous perdre ? « *Siste, viator ! Ici repose Lucien Leuwen, républicain, qui pendant deux années fit une guerre soutenue aux cigares et aux bottes neuves. »*

Au moment où nous le prenons, cet ennemi des cigares ne pensait guère plus à la république, qui tarde trop à venir*. « Et, d'ailleurs, se disait-il, si les Français ont du plaisir à être menés monarchiquement et tambour battant pourquoi les déranger ? La majorité aime appa-

* Dans l'opinion du héros, qui est fou et qui se corrigera.

remment cet ensemble doucereux d'hypocrisie et de mensonge qu'on appelle¹ *gouvernement représentatif**. »

Comme ses parents ne cherchaient point à le trop diriger, Lucien passait sa vie dans le salon de sa mère. Encore jeune et assez jolie, madame Leuwen jouissait de la plus haute considération; la société lui accordait infiniment d'esprit. Pourtant un juge sévère aurait pu lui reprocher une délicatesse outrée² et un mépris trop absolu pour le parler haut et l'impudence de nos jeunes hommes à succès.

Cet esprit fier et singulier ne daignait pas même exprimer son mépris, et à la moindre apparence de vulgarité ou d'affectation, tombait dans un silence invincible. Madame Leuwen était sujette à prendre en grippe des choses fort innocentes, uniquement parce qu'elle les avait rencontrées, pour la première fois, chez des êtres faisant trop de bruit³.

Les dîners que donnait M. Leuwen étaient célèbres dans tout Paris; souvent ils étaient parfaits. Il y avait les jours où il recevait les gens à argent ou à ambition; mais ces messieurs ne faisaient point partie de la société de sa femme. Ainsi cette société n'était point gâtée par le métier de M. Leuwen; l'argent n'y était point le mérite unique; et même, chose incroyable! il n'y passait pas pour le plus grand des avantages. Dans ce salon dont l'ameublement avait coûté cent mille francs, on ne haïssait personne (étrange contraste!); mais on aimait à rire, et, dans l'occasion, on se moquait fort bien de toutes les affectations, à commencer par le roi et l'archevêque.

Comme vous voyez, la conversation n'y était point faite pour servir à l'avancement et conquérir de *belles positions*. Malgré cet inconvénient, qui éloignait bien des gens qu'on ne regrettait point⁴, la presse était grande pour être admis dans la société de madame Leuwen. Elle eût été à la mode, si madame Leuwen eût voulu la rendre accessible; mais il fallait réunir bien des conditions pour y être reçu. Le but unique de madame Leuwen était d'amuser un mari qui avait vingt ans de plus qu'elle et passait pour être fort bien avec les demoiselles de l'Opéra⁵. Malgré cet inconvénient, et quelle que fût l'amabilité de son salon, madame Leuwen n'était complètement heureuse que lorsqu'elle y voyait son mari.

* C'est un républicain qui parle.

On trouvait dans sa société que Lucien avait¹ une tournure élégante, de la simplicité et quelque chose de fort distingué dans les manières²; mais là se bornaient les louanges : il ne passait point pour homme d'esprit³. La passion pour le travail, l'éducation presque militaire et le franc-parler de l'École polytechnique lui avaient valu une absence totale d'affectation. Il songeait dans chaque moment à faire ce qui lui plaisait le plus au moment même, et ne pensait point assez *aux autres*⁴.

Il regrettait l'épée de l'école, parce que madame Grandet⁵, une femme fort jolie et qui avait des succès à la nouvelle cour, lui avait dit qu'il la portait bien. Du reste, il était assez grand et montait parfaitement bien à cheval. De jolis cheveux, d'un blond foncé, prévenaient en faveur d'une figure assez irrégulière, mais dont les traits trop grands respiraient la franchise et la vivacité⁶. Mais, il faut l'avouer, rien de tranchant dans les manières, point du tout l'air colonel du Gymnase, encore moins les tons d'importance et de hauteur calculées d'un jeune attaché d'ambassade⁷. Rien absolument dans ses façons ne disait : « Mon père a dix millions. » Ainsi notre héros n'avait point la physionomie à la *mode*, qui, à Paris, fait les trois quarts de la beauté. Enfin, chose impardonnable dans ce siècle empesé⁸, Lucien avait l'air insouciant, étourdi⁹.

— Comme tu gaspilles une admirable position! lui disait un jour Ernest Dévelroy¹⁰, son cousin, jeune savant qui brillait déjà dans la *Revue de **** et avait eu trois voix pour l'Académie des sciences morales.

Ernest parlait ainsi dans le cabriolet de Lucien, en se faisant mener à la soirée de M. N..., un *libéral*¹¹ de 1829, aux pensées sublimes et tendres, et qui maintenant réunit pour quarante mille francs de places, et appelle les républicains *l'opprobre de l'espèce humaine*.

— Si tu avais un peu de sérieux, si tu ne riais pas de la moindre sottise, tu pourrais être dans le salon de ton père, et même ailleurs, un des meilleurs élèves de l'École polytechnique, éliminés pour opinion. Vois ton camarade d'école, M. Coffe, chassé comme toi, pauvre comme Job, admis, par grâce d'abord, dans le salon de ta mère; et cependant de quelle considération ne jouit-il pas parmi ces millionnaires et ces pairs de France? Son secret est bien simple, tout le monde peut le lui prendre : il a la

mine grave et ne dit mot. Donne-toi donc quelquefois l'air un peu sombre. Tous les hommes de ton âge cherchent l'importance; tu y étais arrivé en vingt-quatre heures, sans qu'il y eût de ta faute, pauvre garçon! et tu la répudies de gaieté de cœur. A te voir, on dirait un enfant, et, qui pis est, un enfant content. On commence à te prendre au mot, je t'en avertis, et, malgré les millions de ton père, tu ne comptes dans rien; tu n'as pas de consistance, tu n'es qu'un écolier gentil. A vingt ans, cela est presque ridicule, et, pour t'achever, tu passes des heures entières à ta toilette, et on le sait¹.

— Pour te plaire, disait Lucien, il faudrait jouer un rôle, n'est-ce pas? et celui d'un *homme triste*! et qu'est-ce que la société me donnera en échange de mon ennui? et cette contrariété serait de tous les instants. Ne faudrait-il pas écouter, sans sourciller, les longues homélies de M. le marquis D...² sur l'économie politique, et les lamentations de M. l'abbé R... sur les dangers infinis du partage entre frères que prescrit le Code civil? D'abord, peut-être, ces messieurs ne savent ce qu'ils disent; et, en second lieu, ce qui est bien plus probable, ils se moqueraient fort des nigauds qui les croiraient.

— Eh bien, réfute-les, établis une discussion, la galerie est pour toi. Qui te dit d'approuver? Sois sérieux; prends un rôle grave.

— Je craindrais qu'en moins de huit jours le *rôle grave* ne devînt une réalité. Qu'ai-je à faire des suffrages du monde? Je ne lui demande rien. Je ne donnerais pas trois louis pour être de ton Académie; ne venons-nous pas de voir comment M. B... a été élu?

— Mais le monde te demandera compte, tôt ou tard, de la place qu'il t'accorde sur parole, à cause des millions de ton père. Si ton indépendance donne de l'humeur au monde, il saura bien trouver quelque prétexte pour te percer le cœur. Un beau jour il aura le caprice de te jeter au dernier rang. Tu auras l'habitude d'un accueil agréable; je te vois au désespoir, mais il sera trop tard. Alors tu sentiras la nécessité d'être quelque chose, d'appartenir à un corps qui te soutienne au besoin, et tu te feras amateur fou de courses de chevaux; moi je trouve moins sot d'être académicien.

Le sermon finit parce qu'Ernest descendit à la porte du renégat aux vingt places. « Il est drôle, mon cousin,

se dit Lucien; c'est absolument comme madame Grandet, qui prétend qu'il est important pour moi que j'aille à la messe : *Cela est indispensable surtout quand on est destiné à une belle fortune et qu'on ne porte pas un nom.* Parbleu! je serais bien fou de faire des choses ennuyeuses! Qui prend garde à moi dans Paris¹ ? »

Six semaines après² le sermon d'Ernest Dévelroy, Lucien se promenait dans sa chambre; il suivait avec une attention scrupuleuse les compartiments d'un riche tapis de Turquie; madame Leuwen l'avait fait enlever de sa propre chambre et placer chez son fils, un jour qu'il était enrhumé. A la même occasion, Lucien avait été revêtu d'une robe de chambre magnifique et bizarre bleue et or et d'un pantalon bien chaud de cachemire amarante.

Dans ce costume il avait l'air heureux, ses traits souriaient. A chaque tour dans la chambre, il détournait un peu les yeux, sans s'arrêter pourtant; il regardait un canapé, et sur ce canapé était jeté un habit vert, avec passe-pois amarante, et à cet habit étaient attachées des épaulettes de sous-lieutenant.

C'était là le bonheur.

CHAPITRE II³

COMME M. Leuwen, ce banquier célèbre, donnait des dîners de la plus haute distinction, à peu près parfaits, et cependant n'était ni moral, ni ennuyeux, ni ambitieux, mais seulement fantasque et singulier, il avait beaucoup d'amis. Toutefois, par une grave erreur, ces amis n'étaient pas choisis de façon à augmenter la considération dont il jouissait et son ampleur dans le monde. C'étaient, avant tout, de ces hommes d'esprit et de plaisir, qui, peut-être, le matin, s'occupent sérieusement de leur fortune, mais, le soir, se moquent de tout le monde, vont à l'Opéra et surtout ne chicanent pas le pouvoir sur son origine; car pour cela, il faudrait se fâcher, blâmer, être triste.

Ces amis avaient dit au ministre régnant que Lucien n'était point un *Hampden*, un fanatique de liberté améri-

caine, un homme à refuser l'impôt s'il n'y avait pas budget; mais tout simplement un jeune homme de vingt ans, pensant comme tout le monde. En conséquence, depuis trente-six heures, Lucien était sous-lieutenant au 27^e régiment de lanciers, lequel a des passe-poils amarante et de plus est renommé pour sa valeur brillante.

« Dois-je regretter le 9^e, où il y avait aussi une place vacante ? se disait Lucien en allumant gaiement un petit cigare qu'il venait de faire avec du papier de réglisse à lui envoyé de Barcelone. Le 9^e a des passe-poils jaune jonquille... cela est plus gai... oui, mais c'est moins noble, moins sévère, moins militaire... Bah! militaire! jamais on ne se battra avec ces régiments payés par une Chambre des communes! L'essentiel, pour un uniforme, c'est d'être joli au bal, et le jaune jonquille est plus gai...

« Quelle différence! Autrefois, lorsque je pris mon premier uniforme, en entrant à l'École, peu m'importait sa couleur; je pensais à de belles batteries promptement élevées sous le feu tonnant de l'artillerie prussienne... Qui sait ? Peut-être mon 27^e de lanciers chargera-t-il un jour ces beaux *hussards de la mort*, dont Napoléon dit du bien dans le bulletin d'Iéna!... Mais, pour se battre avec un vrai plaisir, ajouta-t-il, il faudrait que la patrie fût réellement intéressée au combat; car, s'il s'agit seulement de plaire à cette *halte dans la boue*¹ qui a fait les étrangers si insolents*, ma foi, ce n'est pas la peine. » Et tout le plaisir de braver le danger, de se battre en héros, fut flétri à ses yeux. Par amour pour l'uniforme, il essaya de songer aux avantages du métier : avoir de l'avancement, des croix, de l'argent... « Allons, tout de suite, pourquoi pas piller l'Allemand ou l'Espagnol, comme N... ou N...² ? »

Sa lèvre, en exprimant le profond dégoût, laissa tomber le petit cigare sur le beau tapis, présent de sa mère; il le releva précipitamment; c'était déjà un autre homme; la répugnance pour la guerre avait disparu.

« Bah! se dit-il, jamais la Russie ni les autres despotismes purs ne pardonneront aux *trois journées*³. Alors il sera beau de se battre. »

Une fois rassuré contre cet ignoble contact avec les amateurs d'appointements, ses regards reprirent la

* Ce jeune homme a encore le langage de son ancien parti : c'est un républicain qui parle.

direction du canapé, où le tailleur militaire venait d'exposer l'uniforme de sous-lieutenant. Il se figurait la guerre d'après les exercices du canon au bois de Vincennes.

Peut-être une blessure! mais alors il se voyait transporté dans une chaumière de Souabe ou d'Italie; une jeune fille charmante, dont il n'entendait pas le langage, lui donnait des soins, d'abord par humanité, et ensuite... Quand l'imagination de vingt ans avait épuisé le bonheur d'aimer une naïve et fraîche paysanne, c'était une jeune femme de la cour, exilée sur les bords de la Sezia par un mari bourru. D'abord, elle envoyait son valet de chambre chargé d'offrir de la charpie pour le jeune blessé, et, quelques jours après, elle paraissait elle-même, donnant le bras au curé du village¹.

« Mais non, reprit Lucien fronçant le sourcil et songeant tout à coup aux plaisanteries dont M. Leuwen l'accablait depuis la veille, je ne ferai la guerre qu'aux cigares; je deviendrai un pilier du café militaire dans la triste garnison d'une petite ville mal pavée; j'aurai, pour mes plaisirs du soir, des parties de billard et des bouteilles de bière, et quelquefois, le matin, la guerre aux tronçons de choux, contre de sales ouvriers mourant de faim... Tout au plus je serai tué comme Pyrrhus, par un pot de chambre (une tuile), lancé de la fenêtre d'un cinquième étage, par une vieille femme édentée! Quelle gloire! Mon âme sera bien attrapée lorsque je serai présenté à Napoléon, dans l'autre monde.

— Sans doute, me dira-t-il, vous mouriez de faim pour faire ce métier-là? — Non, général, je croyais vous imiter. » Et Lucien rit aux éclats... « Nos gouvernants sont trop mal en selle pour hasarder la guerre véritable. Un caporal comme Hoche sortirait des rangs, un beau matin, et dirait aux soldats : Mes amis, marchons sur Paris et faisons un premier consul qui ne se laisse pas bafouer par Nicolas².

« Mais je veux que le caporal réussisse, continua-t-il philosophiquement en rallumant son cigare; une fois la nation en colère et amoureuse de la gloire, adieu la liberté; le journaliste qui élèvera des doutes sur le bulletin de la dernière bataille sera traité comme un traître, comme l'allié³ de l'ennemi, massacré comme font les républicains d'Amérique. Encore une fois nous serons

distracts de la liberté par l'amour de la gloire... Cercle vicieux... et ainsi à l'infini. »

On voit que notre sous-lieutenant n'était pas tout à fait exempt de cette maladie du *trop raisonner* qui coupe bras et jambes à la jeunesse de notre temps et lui donne le caractère d'une vieille femme. « Quoi qu'il en soit, se dit-il tout à coup en essayant l'habit et se regardant dans la glace, ils disent tous qu'il faut être quelque chose. Eh bien, je serai *lancier* ; quand je saurai le métier, j'aurai rempli mon but, et alors comme alors. »

Le soir, revêtu d'épaulettes pour la première fois de sa vie, les sentinelles des Tuileries lui portèrent les armes. Il fut ivre de joie. Ernest Dévelroy, *véritable intrigant*, et qui connaissait tout le monde, le menait chez le lieutenant-colonel du 27^e de lanciers, M. Filloteau, qui se trouvait de passage à Paris.

Dans une chambre au troisième étage d'un hôtel de la rue du Bouloi, Lucien, dont le cœur battait et qui était à la recherche d'un héros, trouva un homme à la taille épaisse et à l'œil cauteleux, lequel portait de gros favoris blonds, peignés avec soin et étalés sur la joue. Il resta stupéfait. « Grand Dieu ! se dit-il, c'est là un procureur de Basse-Normandie ! » Il était immobile, les yeux très ouverts, debout devant M. Filloteau, qui, en vain, l'engageait à *prendre la peine de s'asseoir*. A chaque mot de la conversation, ce brave soldat d'Austerlitz et de Marengo trouvait l'art de placer : *ma fidélité au roi*, ou : *la nécessité de réprimer les factieux*¹.

Après dix minutes, qui lui parurent un siècle, Lucien prit la fuite ; il courait de telle sorte, que Dévelroy avait peine à le suivre.

— Grand Dieu ! Est-ce là un héros ? s'écria-t-il enfin, en s'arrêtant tout à coup ; c'est un officier de maréchaussée ! c'est le sicaire d'un tyran, payé pour tuer ses concitoyens et qui s'en fait gloire.

Le futur académicien prenait les choses tout autrement et de moins haut.

— Que veut dire cette mine de dégoût, comme si on t'avait servi du pâté de Strasbourg trop avancé ? Veux-tu ou ne veux-tu pas être quelque chose dans le monde ?

— Grand Dieu ! quelle canaille !

— Ce lieutenant-colonel vaut cent fois mieux que toi ;

c'est un paysan qui, à force de sabrer pour qui le paye, a accroché les épaulettes à graines d'épinard.

— Mais si grossier, si dégoûtant!...

— Il n'en a que plus de mérite; c'est en donnant des nausées à ses chefs, s'ils valaient mieux que lui, qu'il les a forcés à solliciter en sa faveur cet avancement dont il jouit aujourd'hui. Et toi, monsieur le républicain, as-tu su gagner un centime en ta vie? Tu as pris la peine de naître comme le fils d'un prince. Ton père te donne de quoi vivre; sans quoi, où en serais-tu? N'as-tu pas de vergogne, à ton âge, de n'être pas en état de gagner la valeur d'un cigare?

— Mais un être si vil!...

— Vil ou non, il t'est mille fois supérieur; il a agi et tu n'as rien fait. L'homme qui, en servant les passions du fort, se fait donner les quatre sous que coûte un cigare, ou qui, plus fort que les faibles qui possèdent les sacs d'argent, s'empare de ces quatre sous, est un être vil ou non vil; c'est ce que nous discuterons plus tard, mais il est fort; mais c'est *un homme*. On peut le mépriser, mais, avant tout, il faut compter avec lui. Toi, tu n'es qu'un enfant qui ne compte dans rien, qui a trouvé de belles phrases dans un livre et qui les répète avec grâce, comme un bon acteur pénétré de son rôle; mais, pour de l'action, néant. Avant de mépriser un Auvergnat grossier qui, en dépit d'une physionomie repoussante, n'est plus commissionnaire au coin de la rue, mais reçoit la visite de respect de M. Lucien Leuwen, beau jeune homme de Paris et fils d'un millionnaire, songe un peu à la différence de valeur entre toi et lui. M. Filloteau fait peut-être vivre son père, vieux paysan; et toi, ton père te fait vivre¹.

— Ah! tu seras au premier jour membre de l'Institut! s'écria Lucien avec l'accent du désespoir; pour moi, je ne suis qu'un sot. Tu as cent fois raison, je le vois, je le sens, mais je suis bien à plaindre! J'ai horreur de la porte par laquelle il faut passer; il y a sous cette porte trop de fumier. Adieu.

Et Lucien prit la fuite. Il vit avec plaisir qu'Ernest ne le suivait point; il monta chez lui en courant et lança son habit d'uniforme au milieu de la chambre avec fureur. « Dieu sait à quoi il me forcera! »

Quelques minutes après, il descendit chez son père, qu'il embrassa les larmes aux yeux.

— Ah! je vois ce que c'est, dit M. Leuwen, fort étonné; tu as perdu cent louis, je vais t'en donner deux cents; mais je n'aime pas cette façon de demander; je voudrais ne pas voir des larmes dans les yeux d'un sous-lieutenant; est-ce que, avant tout, un brave militaire ne doit pas songer à l'effet que sa mine produit sur les voisins?

— Notre habile cousin Dévelroy m'a fait de la morale; il vient de me prouver que je n'ai d'autre mérite au monde que d'avoir pris la peine de naître fils d'un homme d'esprit. Je n'ai jamais gagné par mon savoir-faire le prix d'un cigare; sans vous je serais à l'hôpital, etc.

— Ainsi, tu ne veux pas deux cents louis? dit M. Leuwen.

— Je tiens déjà de vos bontés bien plus qu'il ne me faut, etc., etc. Que serais-je sans vous?

— Eh bien, que le diable t'emporte! reprit M. Leuwen avec énergie. Est-ce que tu deviendrais *saint-simonien*¹, par hasard? Comme tu vas être ennuyeux!

L'émotion de Lucien, qui ne pouvait se taire, finit par amuser son père.

— J'exige, dit M. Leuwen en l'interrompant tout à coup, comme neuf heures sonnaient, que tu ailles de ce pas occuper ma loge à l'Opéra. Là, tu trouveras des demoiselles qui valent trois ou quatre cent fois mieux que toi; car d'abord elles ne se sont pas donné la peine de naître, et, d'ailleurs, les jours où elles dansent elles gagnent quinze à vingt francs. J'exige que tu leur donnes à souper, en mon nom, comme mon député, entends-tu? Tu les conduiras au *Rocher de Cancale*, où tu dépenseras au moins deux cents francs, sinon je te répudie; je te déclare *saint-simonien*, et je te défends de me voir pendant six mois. Quel supplice pour un fils aussi tendre!

Lucien avait tout simplement un accès de tendresse pour son père.

— Est-ce que je passe pour un ennuyeux parmi vos amis? répondit-il avec assez de bon sens. Je vous jure de dépenser fort bien vos deux cents francs².

— Dieu soit loué! et rappelle-toi qu'il n'y a rien d'impoli comme de venir ainsi à brûle-pourpoint parler de choses sérieuses à un pauvre homme de soixante-cinq ans, qui n'a que faire d'émotions et qui ne t'a donné aucun prétexte pour venir ainsi l'aimer avec fureur. Le diable t'emporte! tu ne seras jamais qu'un plat républicain. Je

suis étonné de ne pas te voir des cheveux gras et une barbe sale¹.

Lucien, piqué, fut aimable avec les dames qu'il trouva dans la loge de son père. Il parla beaucoup au souper et leur servit du vin de Champagne avec grâce. Après les avoir reconduites chez elles, il s'étonnait en revenant seul dans son fiacre, à une heure du matin, de l'accès de sensibilité où il était tombé au commencement de la soirée². « Il faut me méfier de mes premiers mouvements, se disait-il ; réellement, je ne suis sûr de rien sur mon compte ; ma tendresse n'a réussi qu'à choquer mon père... Je ne l'aurais pas deviné ; j'ai besoin d'agir et beaucoup. Donc, allons au régiment. »

Le lendemain, dès sept heures³, il se présenta tout seul et en uniforme dans la chambre maussade du lieutenant-colonel Filloteau. Là, pendant deux heures, il eut le courage de lui faire la cour ; il cherchait sérieusement à s'habituer aux façons d'agir militaires ; il se figurait que tous ses camarades avaient le ton et les manières de Filloteau. Cette illusion est incroyable ; mais elle eut son bon côté. Ce qu'il voyait le choquait, lui déplaisait, mortellement. « Et pourtant je passerai par là, se dit-il, avec courage ; je ne me moquerai point de ces façons d'agir et je les imiterai. »

Le lieutenant-colonel Filloteau parla de soi et beaucoup ; il conta longuement comme quoi il avait obtenu sa première épaulette en Égypte, à la première bataille, sous les murs d'Alexandrie ; le récit fut magnifique, plein de vérité et émut profondément Lucien. Mais le caractère du vieux soldat, brisé par quinze ans de Restauration, ne se révoltait point à la vue d'un *muscadin de Paris* arrivant d'emblée à une lieutenance au régiment ; et comme, à mesure que l'héroïsme s'était retiré, la spéculation était entrée dans cette tête, Filloteau calcula sur-le-champ le parti qu'il pourrait tirer de ce jeune homme ; il lui demanda si son père était député.

M. Filloteau ne voulut point accepter l'invitation à dîner de madame Leuwen, dont Lucien était porteur ; mais, dès le surlendemain, il reçut sans difficulté une superbe pipe d'argent ciselé, fort massive, avec fourneau en écume de mer ; Filloteau la prit des mains de Lucien comme une dette et sans remercier le moins du monde.

« Cela veut dire, pensa-t-il quand il eut refermé la porte

de sa chambre sur Lucien, que M. le *muscadin*, une fois au régiment, demandera souvent des permissions pour aller fricasser de l'argent dans la ville voisine... Et, ajouta-t-il en soupesant dans sa main l'argent qui formait la garniture de la pipe, vous les obtiendrez ces permissions, monsieur Leuwen, et vous les obtiendrez par *mon canal* ; je ne céderai pas une telle clientèle : ça a peut-être cinq cents francs par mois à dépenser ; le père sera quelque ancien commissaire des guerres, quelque fournisseur ; cet argent-là a été volé au pauvre soldat... confisqué », dit-il en souriant. Et, cachant la pipe sous ses chemises, il prit la clef du tiroir de sa commode.

CHAPITRE III¹*rencontre
du général*

HUSSARD en 1794, à dix-huit ans², Filloteau avait fait toutes les campagnes de la Révolution ; pendant les six premières années, il s'était battu avec enthousiasme et en chantant la *Marseillaise*. Mais Bonaparte se fit consul, et bientôt l'esprit retors du futur lieutenant-colonel s'aperçut qu'il était maladroit de tant chanter la *Marseillaise*. Aussi fut-il le premier lieutenant du régiment qui obtint la croix. Sous les Bourbons, il fit³ sa première communion et fut officier de la Légion d'honneur. Maintenant il était venu passer trois jours à Paris, pour se rappeler au souvenir de quelques amis subalternes, pendant que le 27^e régiment de lanciers se rendait de Nantes en Lorraine. Si Lucien avait eu un peu d'usage du monde⁴, il aurait parlé du crédit qu'avait son père au bureau de la guerre. Mais il n'apercevait rien des choses de ce genre. Tel qu'un jeune cheval ombrageux, il voyait des périls qui n'existaient pas, mais aussi il se donnait le courage de les braver.

Voyant que M. Filloteau partait le lendemain par la diligence pour rejoindre le régiment, Lucien lui demanda la permission de voyager de compagnie⁵. Madame Leuwen fut bien étonnée en voyant décharger la calèche de son fils, qu'elle avait fait amener sous ses fenêtres, et toutes les malles partir pour la diligence.

Dès la première dînée, le colonel réprimanda sèchement Lucien en lui voyant prendre un journal¹ :

— Au 27^e, il y a un ordre du jour qui défend à MM. les officiers de lire les journaux dans les lieux publics; il n'y a d'exception que pour le journal ministériel.

— Au diable le journal! s'écria Lucien gaiement, et jouons au domino le punch de ce soir, si toutefois les chevaux ne sont pas encore à la diligence.

Quelque jeune que fût Lucien, il eut pourtant l'esprit de perdre six parties de suite, et, en remontant en voiture, le bon Filloteau était tout à fait gagné. Il trouvait que ce *muscadin* avait du bon et se mit à lui expliquer la façon de se comporter au régiment, pour ne pas avoir l'air d'un blanc-bec. Cette façon était à peu près le contraire de la politesse exquise à laquelle Lucien était accoutumé. Car, aux yeux des Filloteau, comme parmi les moines, la politesse exquise passe pour faiblesse; il faut, avant tout, parler de soi et de ses avantages, il faut exagérer. Pendant que notre héros écoutait avec tristesse et grande attention, Filloteau s'endormit profondément, et Lucien put rêver à son aise. Au total, il était heureux d'agir et de voir du nouveau.

Le surlendemain, sur les six heures du matin, ces messieurs trouvèrent le régiment en marche, à trois lieues en deçà de Nancy; ils firent arrêter, et la diligence les déposa sur la grande route avec leurs effets.

Lucien, qui était tout yeux, fut frappé de l'air d'importance morose et grossière qui s'établissait sur le gros visage du lieutenant-colonel au moment où son lancier ouvrit un porte-manteau et lui présenta son habit garni des grosses épaulettes. M. Filloteau fit donner un cheval à Lucien, et ces messieurs rejoignirent le régiment, qui, pendant leur toilette, avait filé². Sept à huit officiers s'étaient placés tout à fait à l'arrière-garde, pour faire honneur au lieutenant-colonel, et ce fut à ceux-là d'abord que Lucien fut présenté; il les trouva très froids. Rien n'était moins encourageant que ces physionomies.

« Voilà donc les gens avec lesquels il faudra vivre! » se dit Lucien, le cœur serré comme un enfant. Lui, accoutumé à ces figures brillantes de civilité et d'envie de plaire, avec lesquelles il échangeait des paroles dans les salons de Paris, il alla jusqu'à croire que ces messieurs

voulaient faire les terribles à son égard. Il parlait trop, et rien de ce qu'il disait ne passait sans objection ou redressement : il se tut.

Depuis une heure Lucien marchait sans mot dire, à la gauche¹ du capitaine commandant l'escadron auquel il devait appartenir; sa mine était froide; du moins il l'espérait, mais son cœur était vivement ému. A peine avait-il cessé le dialogue désagréable avec les officiers, qu'il avait oublié leur existence. Il regardait les lanciers et se trouvait tout transporté de joie et d'étonnement. Voilà donc les compagnons de Napoléon; voilà donc le soldat français! Il considérait les moindres détails avec un intérêt ridicule² et passionné.

Revenu un peu de ses premiers transports, il songea à sa position. « Me voici donc pourvu d'un état, celui de tous qui passe pour le plus noble et le plus amusant. L'École polytechnique m'eût mis à cheval avec des artilleurs, m'y voici avec des lanciers. La seule différence, ajouta-t-il en souriant, c'est qu'au lieu de savoir le métier supérieurement bien, je l'ignore tout à fait. » Le capitaine son voisin, qui vit ce sourire plus tendre que moqueur, en fut piqué... « Bah! continua Lucien, c'est ainsi que Desaix et Saint-Cyr ont commencé; ces héros qui n'ont pas été salis par le duché*... »

Les propos des lanciers entre eux vinrent distraire Lucien. Ces propos étaient communs au fond, et relatifs aux besoins les plus simples de gens fort pauvres : la qualité du *pain de soupe*, le prix du vin, etc., etc. Mais la franchise du ton de voix, le caractère ferme et vrai des interlocuteurs, qui perçait à chaque mot, retrempait son âme comme l'air des hautes montagnes. Il y avait là quelque chose de simple et de pur, bien différent de l'atmosphère de serre-chaude où il avait vécu jusqu'alors³. Sentir cette différence et changer de façon de voir la vie fut l'affaire d'un moment. Au lieu d'une civilité fort agréable, mais fort prudente au fond et fort méticuleuse, le ton de chacun de ces propos disait avec gaieté : « Je me moque de tout au monde, et je compte sur moi. »

« Voici les plus francs et les plus sincères des hommes, pensa Julien, et peut-être les plus heureux! Pourquoi un de leurs chefs ne serait-il pas comme eux ? Comme eux

* C'est un républicain qui parle.

je suis sincère, je n'ai point d'arrière-pensée; je n'aurai d'autre idée que de contribuer à leur bien-être; au fond, je me moque de tout, excepté [de] ma propre estime. Quant à ces personnages importants, de ton dur et suffisant, qui s'intitulent mes camarades, je n'ai de commun avec eux que l'épaulette. » Il regarda du coin de l'œil le capitaine qui était à sa droite et le lieutenant qui était à la droite du capitaine¹. « Ces messieurs font un parfait contraste avec les lanciers; ils passent leur vie à jouer² la comédie; ils redoutent tout, peut-être, excepté la mort; ce sont des gens comme mon cousin Dévelroy. »

Lucien se remit à écouter les lanciers, et avec délices; bientôt son âme fut dans les espaces imaginaires; il jouissait vivement de sa liberté et de sa générosité, il ne voyait que de grandes choses à faire et des beaux périls³. La nécessité de l'intrigue et de la vie à la Dévelroy avait disparu à ses yeux. Les propos plus que simples de ces soldats faisaient sur lui l'effet d'une excellente musique; la vie se peignait en couleur de rose.

Tout à coup, au milieu de ces deux lignes de lanciers, marchant négligemment et au pas, arriva au grand trot, par le milieu de la route, qui était resté libre, l'adjudant sous-officier. Il adressait certains mots à demi-voix aux sous-officiers, et Lucien vit les lanciers se redresser sur leurs chevaux. « Ce mouvement leur donne tout à fait bonne mine », se dit-il.

Sa figure jeune et naïve ne put résister à cette sensation vive; elle peignait le contentement et la bonté, et peut-être un peu de curiosité. Ce fut un tort; il eût dû rester impassible, ou, mieux encore, donner à ses traits une expression contraire à celle qu'on s'attendait à y lire. Le capitaine, à la gauche duquel il marchait⁴, se dit aussitôt : « Ce beau jeune homme va me faire une question, et je vais le remettre à sa place par une réponse *bien ficelée*. » Mais Lucien, pour tout au monde, n'eût pas fait une question à un de ses camarades, si peu camarades. Il chercha à deviner par lui-même le mot qui, tout à coup, donnait l'air si alerte à tous les lanciers et remplaçait le laisser-aller d'une longue route par toutes les grâces militaires.

Le capitaine attendait une question; à la fin, il ne put supporter le silence continu du jeune Parisien.

— C'est l'inspecteur général que nous attendions, le général comte N..., pair de France, dit-il enfin, d'un air sec et hautain, et sans avoir l'air d'adresser précisément la parole à Lucien.

Celui-ci regarda le capitaine d'un air froid et comme simplement excité par le bruit. La bouche de ce héros faisait une moue effroyable; son front était plissé avec une haute importance; les yeux étaient tournés de côté, mais toutefois étaient bien loin de regarder tout à fait le sous-lieutenant.

« Voilà un plaisant animal! pensa Julien. C'est apparemment là ce ton militaire dont m'a tant parlé le lieutenant-colonel Filloteau! Certainement, pour plaire à ces messieurs, je ne prendrai pas ces manières rudes et grossières; je resterai un étranger parmi eux. Il m'en coûtera peut-être quelque bon coup d'épée; mais certes je ne répondrai pas à une communication faite de ce ton. » Le capitaine attendait évidemment un mot admiratif de la part de Lucien, comme : « Est-ce le fameux comte N..., est-ce le général si honorablement mentionné dans les bulletins de la grande armée ? »

Mais notre héros était sur ses gardes : sa mine ne cessa pas d'avoir l'expression de quelqu'un qui est exposé à sentir une mauvaise odeur. Le capitaine fut obligé d'ajouter, après une minute de silence pénible, et en fronçant de plus en plus le sourcil :

— C'est le comte N..., qui fit cette belle charge à Austerlitz; sa voiture va passer. Le colonel Malher de Saint-Mégrin, qui n'est pas gauche, a glissé un écu aux postillons de la dernière poste; l'un d'eux vient d'arriver au galop; les lanciers ne doivent pas former les rangs; ça aurait l'air prévenu. Mais voyez la bonne idée que l'inspecteur va prendre du régiment; il faut soigner la première impression... Voilà des hommes qui semblent nés à cheval.

Lucien ne répondit que par un signe de tête; il avait honte de la façon de marcher de la rosse qu'on lui avait donnée; il lui fit sentir l'éperon, elle fit un écart et fut sur le point de tomber. « J'ai l'air d'un frère coupe-chou », se dit-il.

Dix minutes plus tard, on entendit le bruit d'une voiture pesamment chargée; c'était le comte N..., qui passait au milieu de la route, entre les deux files de

lanciers; la voiture arriva bientôt à la hauteur de Lucien et du capitaine. Ces messieurs ne purent apercevoir le fameux général, tant son énorme berline était remplie de paquets de toutes les formes.

— Caisse contre caisse, caisson, dit le capitaine avec humeur, ça ne marche jamais qu'avec force jambons, dindons rôtis, pâtés de foie gras! et des bouteilles de champagne en quantité¹.

Notre héros fut obligé de répondre. Pendant qu'il est engagé dans la maussade besogne de rendre poliment dédain pour dédain au capitaine Henriet, nous demandons la permission de suivre un instant le lieutenant général comte N..., pair de France, chargé, cette année, de l'inspection de la 3^e division militaire².

Au moment où sa voiture passait sur le pont-levis de Nancy, chef-lieu de cette division, sept coups de canon annoncèrent au public ce grand événement.

Ces coups de canon remontèrent dans les cieux l'âme de Lucien.

Deux sentinelles furent placées à la porte de l'inspecteur, et le lieutenant général baron Thérance³, commandant la division, lui fit demander s'il voulait le recevoir sur-le-champ, ou le lendemain.

— Sur-le-champ, parbleu, dit le vieux général. Est-ce qu'il croit que je c... le service?

Le comte N... avait encore, pour les petites choses, les habitudes de l'armée de Sambre-et-Meuse, où jadis il avait commencé sa réputation. Ces habitudes lui étaient d'autant plus vivement présentes en ce moment, que, plus d'une fois, pendant les cinq ou six dernières postes, il avait reconnu les positions occupées jadis par cette armée d'une gloire si pure⁴.

Quoique ce ne fût rien moins qu'un homme à imagination et à illusions, il se surprenait avec des souvenirs vifs de 1794. Quelle différence de 94 à 183...! Grand Dieu! comme alors nous jurions *haine à la royauté*! Et de quel cœur! Ces jeunes sous-officiers que N...⁵ m'a tant recommandé de surveiller, alors c'étaient nous-mêmes!... Alors on se battait tous les jours; le métier était agréable, on aimait à se battre. Aujourd'hui il faut faire sa cour à un monsieur le maréchal, il faut juger à la cour des pairs⁶!

Le général comte N... était un assez bel homme de

soixante-cinq à soixante-six ans, élancé, maigre, droit, de fort bonne tenue; il avait encore une très belle taille, et quelques boucles fort soignées de cheveux entre le blond et le gris donnaient de la grâce à une tête presque entièrement chauve. La physionomie annonçait un courage ferme et une grande résolution à obéir; mais, du reste, la pensée était étrangère à ces traits.

Cette tête plaisait moins au second regard et semblait presque commune, au troisième; on y entrevoyait comme un nuage de fausseté. On voyait que l'Empire et sa servilité avaient passé par là.

Heureux les héros morts avant 1804!

Ces vieilles figures de l'armée de Sambre-et-Meuse s'étaient assouplies dans les antichambres des Tuileries et aux cérémonies de l'église de Notre-Dame¹. Le comte N... avait vu le général Delmas exilé après ce dialogue célèbre :

— La belle cérémonie, Delmas! C'est vraiment superbe, dit l'empereur revenant de Notre-Dame.

— Oui, général, il n'y manque que les deux millions d'hommes qui se sont fait tuer pour renverser ce que vous relevez.

Le lendemain Delmas fut exilé, avec ordre de ne jamais approcher de Paris à moins de quarante lieues.

Lorsque le valet de chambre annonça le baron Thérance, le général N..., qui avait mis son grand uniforme, se promenait dans son salon; il entendait encore, en idée, le canon du déblocus de Valenciennes. Il chassa bien vite tous ces souvenirs, qui peuvent mener à des imprudences; et, en faveur du lecteur, comme disent les gens qui crient le discours du roi à l'ouverture de la session, nous allons donner quelques passages du dialogue des deux vieux généraux : ils se connaissaient fort peu.

Le baron Thérance entra en saluant gauchement; il avait près de six pieds et la tournure d'un paysan franc-comtois. De plus, à la bataille de Hanau, où Napoléon dut percer les rangs de ses fidèles alliés les Bavares pour rentrer en France, le colonel Thérance, qui couvrait avec son bataillon la célèbre batterie du général Drouot, reçut un coup de sabre qui lui avait partagé les deux joues, et coupé une petite partie du nez. Tout cela avait été réparé, tant bien que mal; mais il y paraissait beau-

coup, et cette cicatrice énorme, sur une figure sillonnée par un état de mécontentement habituel, donnait au général une apparence fort militaire. A la guerre il avait été d'une bravoure admirable; mais, avec le règne de Napoléon, son assurance avait pris fin. Sur le pavé de Nancy il avait peur de tout, et des journaux plus que de toute autre chose : aussi parlait-il souvent de faire fusiller des avocats. Son cauchemar habituel était la peur d'être exposé à la *risée publique*. Une plaisanterie plate, dans un journal qui comptait cent lecteurs, mettait réellement hors de lui ce militaire si brave. Il avait un autre chagrin : à Nancy, personne ne faisait attention à ses épaulettes. Jadis, lors de l'émeute de mai 183..., il avait frotté ferme la jeunesse de la ville, et se croyait abhorré¹.

Cet homme, autrefois si heureux, présenta son aide de camp, qui aussitôt se retira. Il déploya sur une table les états des situations des troupes et des hôpitaux de la division; une bonne heure se passa en détails militaires. Le général interrogea le baron sur l'opinion des soldats², sur les sous-officiers, de là à l'esprit public il n'y avait qu'un pas. Mais, il faut l'avouer, les réponses du digne commandant de la 3^e division paraîtraient longues si nous leur laissions toutes les grâces du style militaire; nous nous contenterons de placer ici les conclusions que le comte pair de France tirait des propos pleins d'humeur du général de province.

« Voilà un homme qui est l'honneur même, se disait le comte; il ne craint pas la mort; il se plaint même, et de tout son cœur, de l'absence du danger; mais, du reste, il est démoralisé, et, s'il avait à se battre contre l'émeute, la peur des journaux du lendemain le rendrait fou. »

— On me fait avaler des couleuvres toute la journée, répétait le baron.

— Ne dites pas cela trop haut, mon cher général; vingt officiers généraux, vos anciens, sollicitent votre place, et le maréchal veut qu'on soit content. Je vous rapporterai franchement, en bon camarade, un mot trop vif, peut-être. Il y a huit jours, quand j'ai pris congé du ministre : *Il n'y a qu'un nigaud*, m'a-t-il dit, *qui ne sache pas faire son nid dans un pays*.

— Je voudrais y voir M. le maréchal, reprit le baron avec impatience, entre une noblesse riche bien unie,

qui nous méprise ouvertement et se moque de nous toute la journée, et des bourgeois menés par des jésuites fins comme l'ambre, qui dirigent toutes les femmes un peu riches. De l'autre côté, tous les jeunes gens de la ville, non nobles ou non dévots, républicains enragés. Si mes yeux s'arrêtent par hasard sur l'un d'eux, il me présente une *poire*¹, ou quelque autre emblème séditionnel. Les gamins mêmes du collège me montrent des *poires* ; si les jeunes gens m'aperçoivent à deux cents pas de mes sentinelles, ils me sifflent à outrance ; et ensuite, par une lettre anonyme, ils m'offrent satisfaction avec des injures infernales, si je n'accepte pas... Et la lettre anonyme contient un petit chiffon de papier avec le nom et l'adresse de celui qui écrit. Avez-vous ces choses-là à Paris ? Et, si j'essuie une avanie, le lendemain tout le monde en parle, on y fait allusion. Pas plus tard qu'avant-hier, M. Ludwig² Roller³, un ex-officier très brave, dont le domestique a été tué par hasard, lors des affaires du 3 avril, m'a offert de venir tirer le pistolet hors des limites de la division. Eh bien ! hier, cette insolence était l'entretien de toute la ville⁴.

— On transmet la lettre au procureur du roi ; votre procureur du roi n'est-il pas énergique ?

— Il a le diable au corps ; c'est un parent du ministre qui est sûr de son avancement au premier procès politique. J'eus la gaucherie, quelques jours après l'émeute, de lui aller montrer une lettre anonyme atroce, que je venais de recevoir ; ce fut la première de ma vie, morbleu ! « Que voulez-vous que je fasse de ce chiffon ? me dit-il avec insouciance. C'est moi qui demanderais protection, à vous, général, si j'étais insulté ainsi, ou je me ferais justice. » Quelquefois je suis tenté d'appliquer un coup de sabre sur le nez de ces *pékings* insolents !

— Adieu la place !

— Ah ! si je pouvais les mitrailler ! dit le vieux et brave général avec un gros soupir et en levant les yeux au ciel.

— Pour cela, à la bonne heure, répliqua le pair de France ; telle a toujours été mon opinion ; c'est au canon de Saint-Roch que Bonaparte dut la tranquillité de son règne. Et M. Fléron, votre préfet, ne fait-il pas connaître l'esprit public au ministre de l'intérieur ?

— Ce n'est pas l'embarras, il écritaille toute la

journée; mais c'est un enfant, un étourneau de vingt-huit ans, qui fait le politique avec moi; il crève de vanité, et c'est peureux comme une femme. J'ai beau lui dire : Renvoyons la rivalité de préfet à général à des temps plus heureux; vous et moi sommes vilipendés toute la journée et par tout le monde. Monseigneur l'évêque, par exemple, nous a-t-il rendu nos visites? La noblesse ne vient jamais à vos bals et ne vous engage point aux siens. Si, d'après nos instructions, nous nous prévalons de quelque relation d'affaires, au conseil général, pour saluer un noble, il ne nous rend le salut que la première fois, et la seconde il détourne la tête. La jeunesse républicaine nous regarde en face et siffle. Tout cela est évident. Eh bien, le préfet le nie; il me répond, tout rouge de colère : Parlez pour vous, jamais on ne m'a sifflé. Et il ne se passe pas de semaine où, s'il ose paraître dans la rue, à la nuit tombante, on ne le siffle à deux pas de distance.

— Mais êtes-vous bien sûr de cela, mon cher général? Le ministre de l'intérieur m'a fait voir dix lettres de M. Fléron, dans lesquelles il se présente comme à la veille d'être tout à fait réconcilié avec le parti *légitimiste*. M. G..., le préfet de N..., chez lequel j'ai dîné avant-hier, est très passablement avec les gens de cette opinion, et cela je l'ai vu.

— Parbleu, je le crois bien; c'est un homme adroit, un excellent préfet, ami de tous les voleurs adroits, qui vole lui-même, sans qu'on puisse le prendre, vingt ou trente mille francs par an, et cela le fait respecter dans son département. Mais je puis être suspect dans ce que je vous rapporte de mon préfet; permettez-vous que je fasse appeler le capitaine B...? Vous savez? Il doit être dans l'antichambre.

— C'est, si je ne me trompe, l'observateur envoyé dans le 107^e, pour rendre raison de l'esprit de la garnison?

— Précisément; il n'y a que trois mois qu'il est ici; pour ne pas le *brûler* dans son régiment, je ne le reçois jamais de jour.

Le capitaine B... parut. En le voyant entrer, le baron Thérance voulut absolument passer dans une autre pièce; le capitaine confirma, par vingt faits particuliers, les doléances du pauvre général. Dans cette maudite ville, la jeunesse est républicaine, la noblesse bien unie et

dévote. M. Gauthier, rédacteur du journal libéral et chef des républicains, est résolu et habile. M. Du Poirier¹, qui mène la noblesse, est un fin matois, du premier ordre et d'une activité assourdissante. Tout le monde, enfin, se moque du préfet et du général; ils sont en dehors de tout; ils ne comptent pour rien. L'évêque annonce périodiquement à tous ses fidèles que nous tomberons dans trois mois. Je suis enchanté, monsieur le comte, de pouvoir mettre ma responsabilité à couvert. Le pire de tout, c'est que si on écrit un peu nettement là-dessus au maréchal, il fait répondre qu'on manque de zèle. C'est commode à lui, en cas de changement de dynastie...

— Halte-là, monsieur.

— Pardon, mon général, je m'égare. Ici les jésuites mènent la noblesse comme les servantes; enfin, tout ce qui n'est pas républicain.

— Quelle est la population de Nancy ? dit le général, qui trouvait le raisonnement trop sincère.

— Dix-huit mille habitants, non compris la garnison.

— Combien avez-vous de républicains ?

— De républicains vraiment avérés, trente-six.

— Donc deux pour mille. Et parmi ceux-là combien de bonnes têtes ?

— Une seule, Gauthier l'arpenteur, rédacteur du journal *l'Aurore*; c'est un homme pauvre, qui se glorifie de sa pauvreté.

— Et vous ne pouvez pas dominer trente-cinq blancs-becs et faire coffrer la bonne tête ?

— D'abord, mon général, il est de bon ton, parmi tous les gens nobles, d'être dévot; mais il est de mode, parmi tout ce qui n'est pas dévot, d'imiter les républicains dans toutes leurs folies. Il y a ce café Montor où se réunissent les jeunes gens de l'opposition; c'est un véritable club de 93. Si quatre ou cinq soldats passent devant ces messieurs, ils crient : *Vive la ligne !* à demi-voix; si un sous-officier paraît, on le salue, on lui parle, on veut le régaler. Si c'est, au contraire, un officier attaché au gouvernement, moi, par exemple, il n'y a pas d'insulte indirecte qu'il ne faille essuyer. Dimanche dernier encore, j'ai passé devant le café Montor; tous ont tourné le dos à la fois, comme des soldats à la parade; j'ai été violemment tenté de leur allonger un coup de pied où vous savez.

— C'était un sûr moyen pour être mis en disponibilité, courrier par courrier. N'avez-vous pas une haute paye ?

— Je reçois un billet de mille francs tous les six mois. Je passais devant le café Montor par distraction ; d'ordinaire, je fais un détour de cinq cents pas, pour éviter ce maudit café. Et dire que c'est un officier blessé à Dresde et à Waterloo qui est obligé d'esquiver des pékins !

— Depuis les *Glorieuses*¹, il n'y a plus de pékins, dit le comte avec amertume ; mais faisons trêve à tout ce qui est personnel, ajouta-t-il en rappelant le baron Thérance et en ordonnant au capitaine de rester. Quels sont les meneurs des partis à Nancy ?

Le général répondit :

— MM. de Pontlevé et de Vassignies sont les chefs apparents du *carlisme*, commissionnés par Charles X ; mais un maudit intrigant, qu'on nomme le docteur Du Poirier (on l'appelle docteur parce qu'il est médecin) est, dans le fait, le chef véritable. Officiellement, il n'est que secrétaire du comité carliste. Le jésuite Rey, grand vicaire, mène toutes les femmes de la ville, depuis la plus grande dame jusqu'à la plus petite marchande ; cela est réglé comme un papier de musique. Voyez si au dîner que le préfet vous donnera il y a un seul convive hors des administrateurs salariés. Demandez si une seule des personnes attachées au gouvernement et allant chez le préfet est admise chez mesdames de Chasteller et d'Hocquincourt ou de Commercy ?

— Quelles sont ces dames ?

— C'est de la noblesse très riche et très fière. Madame d'Hocquincourt est la plus jolie femme de la ville et mène grand train. Madame de Commercy est peut-être plus jolie encore que madame d'Hocquincourt, mais c'est une folle, une sorte de madame de Staël, qui péroré toujours pour Charles X, comme celle de Genève contre Napoléon. Je commandais à Genève, et cette folle nous gênait beaucoup.

— Et madame de Chasteller ? dit le comte N... avec intérêt.

— Cela est tout jeune et cependant elle est veuve d'un maréchal de camp attaché à la cour de Charles X. Madame de Chasteller prêche dans son salon ; toute la jeunesse de la ville est folle d'elle ; l'autre jour, un

jeune homme *bien pensant* fait une perte énorme au jeu, madame de Chasteller a osé aller chez lui. N'est-ce pas, capitaine ?

— Parfaitement, général; je me trouvais, par hasard, dans l'allée de la maison du jeune homme. Madame de Chasteller lui a remis trois mille francs en or et un souvenir garni de diamants, à elle donné par la duchesse d'Angoulême, et que le jeune homme est allé mettre en gage à Strasbourg. J'ai sur moi la lettre du commissionnaire de Strasbourg.

— Assez de ce détail, dit le comte au capitaine qui déjà étalait un gros portefeuille.

— Il y a aussi, reprit le général de Thérance, les maisons de Puylaurens, de Serpierre et de Marcilly, où monseigneur l'évêque est reçu comme un général en chef, et du diable si jamais un seul d'entre nous y met le nez. Savez-vous où M. le préfet passe ses soirées ? Chez une épicière, madame Berchu, et le salon est dans l'arrière-boutique. Voilà ce qu'il n'écrit pas au ministère. Moi, j'ai plus de dignité, je ne parais nulle part et vais me coucher à huit heures.

— Que font vos officiers le soir ?

— Le café et les demoiselles, pas la moindre bourgeoisie; nous vivons ici comme des réprouvés. Ces diables de maris bourgeois font la police les uns pour les autres, et cela sous prétexte de *libéralisme*; il n'y a d'heureux que les artilleurs et les officiers du génie.

— A propos, comment pensent-ils ici ?

— De fichus républicains, des *idéologues*, quoi ! Le capitaine pourra vous dire qu'ils sont abonnés au *National*, au *Charivari*, à tous les mauvais journaux, et qu'ils se moquent ouvertement de mes *ordres du jour* sur les feuilles publiques. Ils les font venir sous le nom d'un bourgeois de Darney, bourg à six lieues d'ici. Je ne voudrais pas jurer que dans leurs parties de chasse ils n'aient des rendez-vous avec Gauthier.

— Quel est cet homme ?

— Le chef des républicains, dont je vous ai déjà parlé; le principal rédacteur de leur journal incendiaire qui s'appelle *l'Aurore*, et dont la principale affaire est de déverser le ridicule sur moi. L'an passé, il m'a proposé une partie à l'épée, et ce qu'il y a d'abominable, c'est qu'il est employé par le gouvernement; il est géo-

mètre du cadastre, et je ne puis le faire destituer. J'ai eu beau dire qu'il a envoyé cent soixante-dix-neuf francs au *National* pour sa dernière amende, à l'égard du maréchal Ney...

— Ne parlons pas de cela, dit le comte N... en rougissant; et il eut beaucoup de peine à se défaire du baron Thérance, qui trouvait soulagement à ouvrir son cœur¹.

CHAPITRE IV²

PENDANT que le baron Thérance faisait ce triste tableau de la ville de Nancy, le 27^e régiment de lanciers s'en approchait, parcourant la plaine la plus triste du monde; le terrain sec et pierreux paraissait ne pouvoir rien produire. C'est au point que Lucien remarqua un certain endroit, à une lieue de la ville, duquel on n'apercevait que trois arbres en tout; et encore celui qui croissait sur le bord de la route était tout maladif et n'avait pas vingt pieds de haut. Un lointain fort rapproché était formé par une suite de collines pelées; on apercevait quelques vignes chétives dans les gorges formées par ces vallées. A un quart de lieue de la ville, deux tristes rangées d'ormes rabougris marquaient le cours de la grande route. Les paysans que l'on rencontrait avaient l'air misérable et étonné. « Voilà donc la *belle France* ! » se disait Lucien. En approchant davantage, le régiment passa devant ces grands établissements, utiles, mais sales qui annoncent si tristement une civilisation perfectionnée : l'abattoir, la raffinerie d'huile, etc. Après ces belles choses venaient de vastes jardins plantés en choux, sans le plus petit arbuste.

Enfin, la route fit un brusque détour, et le régiment se trouva aux premières barrières des fortifications, qui, du côté de Paris, paraissent extrêmement basses et comme enterrées. Le régiment fit halte et fut reconnu par la garde. Nous avons oublié de dire qu'une lieue auparavant, sur le bord d'un ruisseau, on avait fait la halte de propreté. En quelques minutes les traces de boue avaient disparu³, les uniformes et le harnachement des chevaux avaient repris tout leur éclat⁴.

Ce fut sur les huit heures et demie du matin, le 24 de mars 183..., et par un temps sombre et foid, que le 27^e régiment de lanciers entra dans Nancy. Il était précédé par un corps [de musique] magnifique et qui eut le plus grand succès auprès des bourgeois et des grisettes de l'endroit : trente-deux trompettes, vêtus de rouge et montés sur des chevaux blancs, sonnaient à tout rompre. Bien plus, les six trompettes formant le premier rang étaient des nègres, et le trompette-major avait près de sept pieds.

Les beautés de la ville et particulièrement les jeunes ouvrières en dentelle se montrèrent à toutes les fenêtres et furent fort sensibles à cette harmonie perçante; il est vrai qu'elle était relevée par des habits rouges chamarrés de galons d'or superbes, que portaient les trompettes.

Nancy, cette ville si forte, chef-d'œuvre de Vauban¹, parut abominable à Lucien. La saleté, la pauvreté semblaient s'en disputer tous les aspects et les physionomies des habitants répondaient parfaitement à la tristesse des bâtiments². Lucien ne vit partout que des figures d'usuriers, des physionomies mesquines, pointues, hargneuses. « Ces gens ne pensent qu'à l'argent et aux moyens d'en amasser, se dit-il avec dégoût. Tel est, sans doute, le caractère de cette Amérique que les libéraux nous vantent si fort. »

Ce jeune Parisien, accoutumé aux figures polies de son pays, était navré. Les rues étroites, mal pavées, remplies d'angles et de recoins, n'avaient rien de remarquable qu'une malpropreté abominable; au milieu coulait un ruisseau d'eau boueuse, qui lui parut une décoction d'ardoise.

Le cheval du lancier qui marchait à la droite de Lucien fit un écart qui couvrit de cette eau noire et puante la rosse que le lieutenant-colonel lui avait fait donner. Notre héros remarqua que ce petit accident était un grand sujet de joie pour ceux de ses nouveaux camarades qui avaient été à portée de le voir. La vue de ces sourires qui voulaient être malins coupa les ailes à l'imagination de Lucien : il devint méchant.

« Avant tout, se dit-il, je dois me souvenir que ceci n'est pas le bivouac : il n'y a point d'ennemi à un quart de lieue d'ici; et, d'ailleurs, tout ce qui a moins de quarante ans, parmi ces messieurs, n'a pas vu l'ennemi plus que moi. Donc, des habitudes mesquines, filles de l'ennui. Ce ne sont plus ici les jeunes officiers pleins de bravoure,

d'étourderie et de gaieté, que l'on voit au *Gymnase* ; ce sont de pauvres ennuyés qui ne seraient pas fâchés de s'égayer à mes dépens ; ils seront mal pour moi, jusqu'à ce que j'aie eu quelque duel¹, et il vaut mieux l'engager tout de suite, pour arriver plus tôt à la paix. Mais ce gros lieutenant-colonel pourra-t-il être mon témoin ? J'en doute, son grade s'y oppose ; il doit l'exemple de l'ordre... Où trouver un témoin ? »

Lucien leva les yeux et vit une grande maison, moins mesquine que celles devant lesquelles le régiment avait passé jusque-là ; au milieu d'un grand mur blanc, il y avait une persienne peinte en vert perroquet. « Quel choix de couleurs voyantes ont ces maraudeurs de provinciaux ! »

Lucien se complaisait dans cette idée peu polie lorsqu'il vit la persienne vert perroquet s'entr'ouvrir un peu ; c'était une jeune femme blonde qui avait des cheveux magnifiques et l'air dédaigneux : elle venait voir défiler le régiment². Toutes les idées tristes de Lucien s'envolèrent à l'aspect de cette jolie figure ; son âme en fut ranimée. Les murs écorchés et sales des maisons de Nancy, la boue noire, l'esprit envieux et jaloux de ses camarades, les duels nécessaires, le méchant pavé sur lequel glissait la rosse qu'on lui avait donnée, peut-être exprès, tout disparut. Un embarras sous une voûte, au bout de la rue, avait forcé le régiment à s'arrêter. La jeune femme ferma sa croisée et regarda, à demi cachée par le rideau de mouseline brodée de sa fenêtre. Elle pouvait avoir vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Lucien trouva dans ses yeux une expression singulière ; était-ce de l'ironie, de la haine, ou tout simplement de la jeunesse et une certaine disposition à s'amuser de tout ?

Le second escadron, dont Lucien faisait partie, se remit en mouvement tout à coup ; Lucien, les yeux fixés sur la fenêtre vert perroquet, donna un coup d'épée à son cheval, qui glissa, tomba et le jeta par terre.

Se relever, appliquer un grand coup de fourreau de son sabre à la rosse, sauter en selle fut, à la vérité, l'affaire d'un instant ; mais l'éclat de rire fut général et bruyant. Lucien remarqua que la dame aux cheveux d'un blond cendré souriait encore, que déjà il était remonté. Les officiers du régiment riaient, mais *exprès*, comme un membre du centre, à la Chambre des députés, quand on fait aux ministres quelque reproche fondé.

— Quoique ça, c'est un bon lapin, dit un vieux maréchal des logis à moustaches blanches.

— Jamais cette rosse n'a été mieux montée, dit un lancier.

Lucien était rouge et affectait une mine simple.

A peine le régiment fut-il établi à la caserne et le service réglé, que Lucien courut à la poste aux chevaux, au grand trot de sa rosse.

— Monsieur, dit-il au maître de poste, je suis officier comme vous voyez, et je n'ai pas de chevaux. Cette rosse, qu'on m'a prêtée au régiment, peut-être pour se moquer de moi, m'a déjà jeté par terre, comme vous voyez encore, et il regarda en rougissant des vestiges de boue, qui, ayant séché, blanchissait son uniforme au-dessus du bras gauche. En un mot, monsieur, avez-vous un cheval passable à vendre dans la ville ? Il me le faut à l'instant.

— Parbleu, monsieur, voilà une belle occasion pour vous *mettre dedans*. C'est pourtant ce que je ne ferai pas, dit M. Bouchard, le maître de poste.

C'était un gros homme à l'air important, à la mine ironique et aux yeux perçants ; en faisant sa phrase, il regardait ce jeune homme élégant, pour juger de combien de louis il pourrait surcharger le prix du cheval à vendre.

— Vous êtes officier de cavalerie, monsieur, et sans doute vous connaissez les chevaux.

Lucien ne répliquant pas par quelque *blague*, le maître de poste crut pouvoir ajouter :

— Je me permettrai de vous demander : Avez-vous fait la guerre ?

A cette question, qui pouvait être une plaisanterie, la physionomie ouverte de Lucien changea instantanément.

— Il ne s'agit point de savoir si j'ai fait la guerre, répondit-il, d'un ton fort sec, mais si vous, maître de poste, avez un cheval à vendre.

M. Bouchard, se voyant remis à sa place aussi nettement, eut quelque idée de planter là le jeune officier ; mais laisser échapper l'occasion de gagner dix louis ; mais, surtout, se priver volontairement d'un bavardage d'une heure, c'est ce qui fut impossible pour notre maître de poste. Dans sa jeunesse il avait servi et regardait les officiers de l'âge de Lucien comme des enfants qui jouent à la chapelle.

— Monsieur, reprit Bouchard d'un ton mielleux, et

comme si rien ne se fût passé entre eux, j'ai été plusieurs années brigadier et ensuite maréchal des logis au 1^{er} de cuirassiers; et en cette qualité blessé à Montmirail en 1814, dans l'exercice de mes fonctions; c'est pourquoi je parlais de guerre. Toutefois, quant aux chevaux, les miens sont des bidets de dix à douze louis, peu dignes d'un officier bien *ficelé* et requinqué comme vous, et bons tout au plus à faire une course; de vrais bidets, quoi! Mais si vous savez manier un cheval, comme je n'en doute pas (ici les yeux de Bouchard se dirigèrent sur la manche gauche de l'élégant uniforme, blanchi par la boue, et il reprit malgré lui le ton goguenard)... si vous savez manier un cheval, M. Fléron, notre jeune préfet, a votre affaire : cheval anglais vendu par un milord qui habite le pays et bien connu des amateurs : jarret superbe, épaules admirables¹, valeur trois mille francs, lequel n'a jeté par terre M. Fléron que quatre fois, par la grande raison que ledit préfet n'a osé le monter que quatre fois. La dernière chute eut lieu en passant la revue de la garde nationale, composée en partie de vieux troupiers, moi, par exemple, maréchal des logis...

— Marchons, monsieur, reprit Lucien avec humeur; je l'achète à l'instant.

Le ton décidé de Lucien sur le prix de trois mille francs et sa fermeté à lui couper la parole *enlevèrent* l'ancien sous-officier.

— Marchons, mon lieutenant, répondit-il avec tout le respect désirable. Et il se mit en marche à l'instant, suivant à pied la rosse dont Lucien n'était pas descendu. Il fallut aller chercher la préfecture dans un coin reculé de la ville, vers le magasin à poudre, à cinq minutes de la partie habitée; c'était un ancien couvent, fort bien arrangé par un des derniers préfets de l'Empire. Le pavillon habité par le préfet était entouré d'un jardin anglais. Ces messieurs arrivèrent à la porte en fer. Des entre-sols, où étaient les bureaux, on les renvoya à une autre porte ornée de colonnes et conduisant à un premier étage magnifique où logeait M. Fléron. M. Bouchard sonna; on fut longtemps sans répondre. A la fin, un valet de chambre fort affairé et très élégant parut et fit entrer dans un salon mal en ordre. Il est vrai qu'il n'était qu'une heure. Le valet de chambre répétait ses phrases habituelles d'une gravité mesurée² sur la difficulté extrême de voir M. le

préfet, et Lucien allait se fâcher, lorsque M. Bouchard en vint aux mots sacramentels :

— Nous venons pour une *affaire d'argent* qui intéresse M. le préfet.

L'importance du valet parut se scandaliser; mais il ne remuait pas.

— Eh, pardieu! c'est pour vous faire vendre votre *Lara*, qui jette si bien par terre votre M. le préfet, ajouta l'ancien maréchal des logis.

A ce mot, le valet de chambre prit la fuite, en priant ces messieurs d'attendre.

Après dix minutes, Lucien vit s'avancer gravement un jeune homme de quatre pieds et demi de haut, qui avait l'air à la fois timide et pédant. Il semblait porter avec respect une belle chevelure tellement blonde qu'elle en était sans couleur. Ces cheveux, d'une finesse extrême et tenus beaucoup trop longs, étaient partagés au sommet du front par une raie de chair parfaitement tracée et qui divisait le front du porteur en deux parties égales, à l'allemande. A l'aspect de cette figure marchant par ressorts et qui prétendait à la fois à la grâce et à la majesté, la colère de Julien disparut; une envie de rire folle la remplaça, et sa grande affaire fut de ne pas éclater. Cette tête de préfet, se dit-il, est une copie des figures de Christ de Lucas Cranach. Voilà donc un de ces terribles préfets contre lesquels les journaux libéraux déclament tous les matins!

Lucien n'était plus choqué de la longue attente; il examinait ce petit être si empesé qui approchait assez lentement, et en se dandinant; c'était l'air d'un personnage naturellement impassible et au-dessus de toutes les impressions d'ici-bas¹. Lucien était tellement absorbé dans la contemplation qu'il y eut un silence.

M. Fléron fut flatté de l'effet qu'il produisait, et sur un ~~militaire~~ encore! Enfin, il demanda à Lucien ce qu'il pouvait y avoir pour son service; mais ce mot fut lancé en grasseyant et d'un ton à se faire répondre une impertinence.

L'embarras de Lucien était de ne pas rire au nez du personnage. Par malheur, il vint à se rappeler un monsieur Fléron député. Cet être-ci sera le digne fils ou neveu de ce M. Fléron qui pleure de tendresse en parlant de *nos dignes ministres*.

renvoie

Ce souvenir fut trop fort pour notre héros, encore un peu neuf : il éclata de rire.

— Monsieur, dit-il enfin en regardant la robe de chambre, unique en son genre, dans laquelle le jeune préfet se drapait¹; monsieur, on dit que vous avez un cheval à vendre. Je désire le voir, je l'essaye un quart d'heure et je paye comptant.

Le digne préfet avait l'air de rêver; il avait quelque peine à se rendre compte du rire du jeune officier. L'essentiel, à ses yeux, était que rien ne parût avoir pour lui le plus petit intérêt.

— Monsieur, dit-il enfin, et comme se décidant à réciter une leçon apprise par cœur, les affaires urgentes et graves dont je suis accablé m'ont, je le crains bien, rendu coupable d'impolitesse. J'ai lieu de soupçonner que vous n'ayez attendu, ce serait bien coupable à moi.

Et il se confondit en bontés. Les phrases doucereuses prirent assez de temps. Comme il ne concluait point, notre héros, qui soignait moins sa réputation d'homme d'un ton parfait, prit la liberté de rappeler l'objet de la visite².

— Je respecte, comme je le dois, les occupations de M. le Préfet; je désirerais voir le cheval à vendre et l'essayer en présence du groom de M. le Préfet.

— La bête est anglaise, reprit le préfet d'un ton presque intime, de bon demi-sang bien prouvé, je l'ai eue de milord Link, qui habite ce pays depuis longues années; le cheval est bien connu des amateurs; mais je dois avouer, ajouta-t-il, en baissant les yeux, qu'il n'est soigné dans ce moment que par un domestique français; je vais mettre Perrin à vos ordres. Vous pensez, monsieur, que je ne confie pas cette bête à des soins vulgaires, et aucun autre de mes gens n'en approche, etc.

Après avoir donné ses ordres en beau style et en s'écoutant parler, le jeune magistrat³ croisa sa robe de chambre de cachemire brodée d'or et assura sur ses yeux une façon de bonnet singulier, en forme de rouleau de cavalerie légère, qui à chaque instant menaçait de tomber. Tous ces petits soins étaient pris lentement et considérés attentivement par le maître de poste Bouchard, dont l'air goguenard se changeait en sourire amer tout à fait impertinent. Mais cette autre affectation fut en pure perte. M. le préfet, qui n'avait pas l'habitude de regarder de telles gens, quand il fut rassuré sur les détails de sa toi-

lette, salua Lucien, adressa un demi-salut à M. Bouchard, sans le regarder, et rentra dans ses appartements.

— Et dire qu'un *gringalet* de ce calibre-là nous passera en revue dimanche prochain ! s'écria Bouchard ; cela ne fait-il pas suer ?

Dans sa colère contre les jeunes gens plus avancés dans le monde que les sous-officiers de Montmirail, M. Bouchard eut bientôt un autre sujet de joie. A peine le cheval anglais se vit-il hors de l'écurie, d'où la pauvre bête sortait trop rarement à son gré, qu'il se mit à galoper autour de la cour et à faire les sauts les plus singuliers ; il s'élançait de terre des quatre pieds à la fois, la tête en l'air et comme pour grimper sur les platanes qui entouraient la cour de la préfecture.

— La bête a des moyens, dit Bouchard en se rapprochant de Lucien d'un air sournois, mais depuis huit jours peut-être M. le préfet ni son valet de chambre Perrin n'ont osé la faire sortir, et peut-être ne serait-il pas prudent...

Lucien fut frappé de la joie contenue qui brillait dans les petits yeux du maître de poste. « Il est écrit, pensait-il, que deux fois en un jour je me ferai jeter par terre ; tel devait être mon début dans Nancy. » Bouchard alla chercher de l'avoine dans un crible et arrêta le cheval ; mais Lucien eut toute la peine du monde à le monter, puis à le maîtriser.

Il partit au galop, mais bientôt il prit le pas. Étonné de la beauté et de la vigueur des allures de *Lara*, Lucien ne se fit pas de scrupule de faire attendre le maître de poste goguenard. *Lara* fit une grande lieue, et ne reparut dans la cour de la préfecture qu'après une demi-heure. Le valet de chambre était tout effrayé du retard. Quant au maître de poste, il espérait bien voir le cheval revenir tout seul. Le voyant arriver monté, il examina de près l'uniforme de Lucien ; rien n'indiquait une chute. « Allons, celui-ci est moins *godiche* que les autres », se dit Bouchard.

Lucien conclut le marché sans descendre de cheval. « Il ne faut pas que Nancy me revoie monté sur la rosse fatale. » M. Bouchard, qui n'avait pas les mêmes craintes, prit le cheval du régiment. M. Perrin, le valet de chambre, accompagna ces messieurs jusqu'à la caisse du receveur général, où Lucien prit de l'argent.

— Vous voyez, monsieur, que je ne me laisse jeter par terre qu'une fois par jour, dit Lucien à Bouchard, dès qu'ils furent seuls. Ce qui me désole, c'est que ma chute a eu lieu sous les fenêtres avec persiennes vert perroquet, qui sont là-bas, avant la voûte... à l'entrée de la ville, à cette espèce d'hôtel.

— Ah! dans la rue de la Pompe, dit Bouchard; et il y avait sans doute une jolie dame à la plus petite de ces fenêtres ?

— Oui, monsieur, et elle a ri de mon malheur. Il est fort désagréable de débiter ainsi dans une garnison, et dans une première garnison encore : Vous qui avez été militaire, vous comprenez cela, monsieur; que va-t-on dire de moi dans le régiment ? Mais quelle est cette dame¹ ?

— Il s'agit, n'est-ce pas, d'une femme de vingt-cinq à vingt-six ans, avec des cheveux blond cendré, qui tombent jusqu'à terre ?

— Et des yeux fort beaux, mais remplis de malice.

— C'est madame de Chasteller, une veuve que tous ces beaux messieurs de la noblesse cajolent, parce qu'elle a des millions. Elle plaide en tous lieux avec chaleur la cause de Charles X, et si j'étais *de ce petit préfet*, je la ferais coffrer; notre pays finira par être une seconde Vendée. C'est une ultra enragée, qui voudrait voir à cent pieds sous terre tout ce qui a servi la patrie. Elle est fille de M. le marquis de Pontlevé, un de nos ultras renforcés et, ajouta-t-il en baissant la voix, c'est un des commissaires pour Charles X dans cette province. Ceci entre nous; je ne veux pas me rendre dénonciateur.

— Soyez sans crainte.

— Ils sont venus boudier ici depuis les *journées de Juillet*. Ils veulent, disent-ils, affamer le peuple de Paris, en le privant de travail; mais, quoique ça, ce marquis n'est pas malin. C'est le docteur Du Poirier, le premier médecin du pays, qui est son bras droit. M. Du Poirier, qui est une fine mouche, mène par le nez tant M. de Pontlevé que M. de Puylaurens, l'autre commissaire de Charles X; car l'on conspire ouvertement ici. Il y a aussi l'abbé Olive qui est un espion...

— Mais, mon cher monsieur, dit Lucien en riant, je ne m'oppose pas à ce que M. l'abbé Olive soit un espion; tant d'autres le sont bien! mais parlez-moi encore un peu, je vous prie, de cette jolie femme, madame de Chasteller.

— Ah! cette jolie femme qui a ri quand vous êtes tombé de cheval? Elle en a vu bien d'autres descendre de cheval! Elle est veuve d'un des généraux de brigade attachés à la personne de Charles X, et qui était, de plus, grand chambellan ou aide de camp; un grand seigneur, enfin, qui, après les journées, est venu mourir ici de peur. Il croyait toujours que le peuple *était dans les rues*, comme il me l'a dit plus de vingt fois; mais bon enfant quoique ça, point insolent, au contraire, fort doux. *Quand* il leur arrivait certains courriers de Paris, il voulait qu'il y eût toujours une paire de chevaux réservée pour lui à la poste et qu'il payait bien, da. Car, monsieur, il faut que vous sachiez qu'il n'y a que dix-neuf lieues d'ici au Rhin, par la traverse. C'était un grand homme sec et pâle; il avait de fières peurs, toujours.

— Et sa veuve? dit Lucien, en riant.

— Elle avait un hôtel dans le faubourg Saint-Germain, dans une rue qu'on appelle de Babylone, quel nom! Vous devez connaître cela, monsieur. Elle a bonne envie de retourner à Paris; mais le père s'y oppose et cherche à la brouiller avec tous ses amis; il veut la circonvenir, quoi! C'est que, pendant le règne des jésuites et de Charles X, M. de Chasteller, qui était fort dévot, a gagné des millions dans un emprunt, et sa veuve possède tout cet argent-là en rentes, et M. de Pontlevé veut mettre la main sur tout cela, en cas de révolution.

Chaque matin, M. de Chasteller faisait atteler sa voiture pour aller à la messe, à cinquante pas de chez lui; une voiture anglaise de dix mille francs au moins qui, sur le pavé, ne faisait aucun bruit; il disait qu'il fallait ça pour le peuple. Il était très fier de ce côté-là, toujours en grand uniforme le dimanche, à la grand'messe, avec cordon rouge par-dessus l'habit, et quatre laquais en grande livrée et en gants jaunes. Et avec cela, en mourant, il n'a rien laissé à ses gens, parce que, a-t-il dit au vicaire qui l'assistait, *ce sont des jacobins*. Mais madame, qui est restée en ce monde et qui a peur, a prétendu que c'était un oubli dans le testament; elle leur fait de petites pensions, ou bien les a gardés à son service, et quelquefois, pour un rien, elle leur donne quarante francs. Elle occupe tout le premier étage de l'hôtel de Pontlevé; c'est là que vous l'avez vue; mais son père exige qu'elle paye le loyer. Elle en a pour quatre mille francs, tandis que jamais le

marquis n'aurait pu louer ce premier étage plus de cent louis. C'est un avare enragé; quoique ça, il parle à tout le monde et fort poliment; il dit qu'il va y avoir la république, une nouvelle émigration; que l'on coupera la tête aux nobles et aux prêtres, etc. Et M. de Pontlevé a été misérable pendant la première émigration; on dit qu'à Hambourg il travaillait du métier de relieur; mais il se fâche tout rouge, si l'on parle de livres aujourd'hui devant lui. Le fait est qu'il compte, en cas de besoin, sur les rentes de sa fille; c'est pourquoi il ne veut pas la perdre de vue; il l'a dit à un de mes amis...

— Mais, monsieur, dit Lucien, que me font les ridicules de ce vieillard ? Parlez-moi de madame de Chasteller.

— Elle rassemble le monde chez elle le vendredi, pour prêcher ni plus ni moins qu'un prêtre. Elle parle comme un ange, disent les domestiques; tout le monde la comprend; il y a des jours qu'elle les fait pleurer. Fichues bêtes, que je leur dis; elle est enragée contre le peuple; si elle pouvait, elle nous mettrait tous au mont Saint-Michel. Mais, quoique ça, elle les enjôle, ils l'aiment.

Elle blâme fort son père, dit le valet de chambre, de ce qu'il ne veut plus voir son frère cadet, président à la cour royale de Metz, parce qu'il a prêté serment; il appelle cela se salir. Aucun *juste-milieu* n'est reçu dans la société ici. Ce préfet si *muscadin*, qui vous a vendu son cheval, boit les affronts comme de l'eau; il n'ose se présenter chez madame de Chasteller, qui lui dirait son fait. Quand il va voir madame d'Hocquincourt, la plus pimpante de nos dames, elle se met à la fenêtre sur la rue, et lui fait dire par son portier qu'elle n'y est pas... Mais pardon, monsieur est *juste-milieu*, je m'oubliais...

Ce dernier mot fut dit avec bonheur; il y-en eut aussi dans la réponse de Lucien.

— Mon cher, vous me donnez des renseignements, et je les écoute comme un rapport sur la position occupée par l'ennemi. Du reste, adieu, au revoir. Quel est le plus renommé des hôtels garnis ?

— L'hôtel des *Trois-Empereurs*, rue des Vieux-Jésuites, n° 13; mais c'est difficile à trouver, mon chemin m'y conduit, et j'aurai l'honneur de vous indiquer moi-même cet hôtel. « Je l'ai *blagué* trop fort, se disait le maître de poste; il faut parler de nos dames à ce jeune freluquet. »

— Madame de Chasteller est la plus braque de ces dames de la noblesse, reprit Bouchard de l'air aisé d'un homme du peuple qui veut cacher son embarras. C'est-à-dire, madame d'Hocquincourt est bien aussi jolie qu'elle; mais madame de Chasteller n'a eu qu'un amant, M. Thomas de Buisant de Sicile, lieutenant-colonel des hussards que vous remplacez. Elle est toujours triste et singulière, excepté quand elle prend feu en faveur de Henri V. Ses gens disent qu'elle fait mettre les chevaux à sa voiture, et puis, au bout d'une heure, ordonne de dételer, sans être sortie. Elle a les plus beaux yeux, comme vous avez vu, et des yeux qui disent tout ce qu'ils veulent; mais madame d'Hocquincourt est bien plus gaie et a bien plus d'esprit; elle a toujours quelque chose de drôle à dire. Madame d'Hocquincourt mène son mari, qui est un ancien capitaine, blessé dans les *journées de Juillet*, un fort brave homme, ma foi! D'ailleurs, ils sont tous braves dans ce pays-ci. Mais elle en fait tout ce qu'elle veut et change d'amant sans se gêner, tous les ans. Maintenant, c'est M. d'Antin qui se ruine avec elle. Sans cesse, je lui fournis des chevaux pour des parties de plaisir dans les bois de Burelwiller, que vous voyez là-bas, au bout de la plaine; et Dieu sait ce qu'on fait dans ces bois! L'on enivre toujours mes postillons, pour les empêcher de voir et d'entendre. Du diable si, en rentrant, ils peuvent me dire un mot.

— Mais où voyez-vous des bois? dit Lucien en regardant le plus triste pays du monde.

— A une lieue d'ici, au bout de la plaine, des bois noirs magnifiques; c'est un bel endroit. Là se trouve le café du *Chasseur vert*, tenu par des Allemands qui ont toujours de la musique; c'est le Tivoli du pays...

Lucien fit faire un mouvement à son cheval, qui alarma le bavard; il lui sembla voir échapper sa victime, et quelle victime encore! un beau jeune homme de Paris, nouveau débarqué et obligé de l'écouter!

— Chaque semaine, cette jolie femme aux cheveux blonds, madame de Chasteller, reprit-il avec empressement, qui a ri un peu en vous voyant tomber, ou plutôt quand votre cheval est tombé, c'est bien différent; mais, pour en revenir, chaque semaine, pour ainsi dire, elle refuse une proposition de mariage. M. de Blancet, son cousin, qui est toujours avec elle; M. de Goello, le plus

grand intrigant, un vrai jésuite, qu'il le comte Ludwig Roller, le plus crâne de tous ces nobles, s'y sont cassé le nez. Mais pas si bête que de se marier en province! Pour se désennuyer, elle a pris bravement, comme je vous le disais, en mariage en détrempe le lieutenant-colonel du 20^e de hussards, M. Thomas de Busant de Sicile. Il était bien un peu *maillé* pour elle; mais n'importe, il n'en bougeait, et c'est un des plus grands nobles de France, dit-on. Il y a aussi madame la marquise de Puylaurens et madame de Saint-Vincent, qui ne s'oublie pas; mais les dames de notre ville répugnent à déroger. Elles sont sévères en diable sur ce point, et il faut que je vous le dise, mon cher monsieur, avec tout le respect que je vous dois, moi qui n'ai été que sous-officier de cuirassiers (à la vérité, j'ai fait dix campagnes en dix ans); je doute que cette veuve de M. de Chasteller, un général de brigade, et qui vient d'avoir pour amant un lieutenant-colonel, voulût agréer les hommages d'un simple sous-lieutenant, si aimable qu'il fût. Car, ajouta le maître de poste, en prenant un air piteux, le mérite n'est pas grand'chose en ce pays-ci, c'est le rang qu'on a et la noblesse qui font tout¹.

« En ce cas je suis *frais* », pensa Lucien.

— Adieu, monsieur, dit-il à Bouchard en mettant son cheval au trot; j'enverrai un lancier prendre le cheval laissé dans votre écurie, et bien le bonsoir.

Il avait aperçu dans le lointain l'immense enseigne des *Trois-Empereurs*.

« Tout de même en voilà un que j'ai solidement *blagué*, lui et son *juste-milieu*, se dit Bouchard en riant dans sa barbe. Et, de plus, quarante francs de pourboire à donner à mes postillons : *le plus souvent*² ! »

CHAPITRE V³

MONSIEUR BOUCHARD avait plus raison de rire qu'il ne pensait; quand l'absence de ce personnage au regard perçant eut rendu Lucien à ses pensées, il se trouva beaucoup d'humeur. Son début par une chute dans une

ville de province et dans un régiment de cavalerie lui semblait du dernier malheur. « Cela ne sera jamais oublié; toutes les fois que je passerai dans la rue, quand je monterais comme le plus vieux lancier : Ah! dira-t-on, c'est ce jeune homme de Paris qui est tombé de façon si plaisante le jour de l'arrivée du régiment. »

Notre héros subissait les conséquences de cette éducation de Paris, qui ne sait que développer la vanité, triste partage des fils de gens riches. Toute cette vanité avait été sous les armes pour débiter dans un régiment; Lucien s'était attendu à quelque coup d'épée; il s'agissait de prendre la chose avec légèreté et décision; il fallait montrer de la hardiesse sous les armes, etc., etc. Loin de là, le ridicule et l'humiliation tombaient sur lui du haut de la fenêtre d'une jeune femme, la plus noble de l'endroit, et une *ultra* enragée et bavarde, qui saurait draper un serviteur du *juste-milieu*. Que n'allait-elle pas dire de lui ?

Le sourire qu'il avait vu errer sur ses lèvres au moment où il se relevait couvert de boue et donnait avec colère un coup de fourreau de sabre à son cheval ne pouvait sortir de son esprit. « Quelle sotte idée de donner un coup de fourreau de sabre à cette rossel et surtout *avec colère* ! Voilà ce qui prête réellement à la plaisanterie ! Tout le monde peut tomber avec son cheval, mais le frapper avec colère ! mais se montrer si malheureux d'une chute ! Il fallait être impassible; il fallait faire voir le contraire de ce qu'on s'attendait que je serais, comme dit mon père... Si jamais je rencontre cette madame de Chasteller, quelle envie de rire va la saisir en me reconnaissant ! Et que va-t-on dire au régiment ? Ah ! de ce côté-là, messieurs les mauvais plaisants, je vous conseille de plaisanter à voix basse. »

Agité par ces idées désagréables, Lucien, qui avait trouvé son domestique dans le plus bel appartement des *Trois-Empereurs*, employa deux grandes heures à faire la toilette militaire la plus soignée : « Tout dépend du début, et j'ai beaucoup à réparer. »

« Mon habit est fort bien, se dit-il en se regardant dans deux miroirs qu'il avait fait placer de façon à se voir des pieds à la tête; mais toujours les yeux riant de madame de Chasteller, ces yeux scintillant de malice¹, verront de la boue sur cette manche gauche »; et il regardait piteuse-

ment son uniforme de voyage, qui, jeté sur une chaise, gardait, en dépit des efforts de la brosse, des traces trop évidentes de son accident.

Après cette longue toilette¹, qui fut, sans qu'il s'en doutât, un spectacle pour les gens de l'hôtel et la maîtresse de la maison qui avait prêté sa *Psyché*, Lucien descendit dans la cour et examina d'un œil non moins critique la toilette de *Lara*. Il la trouva convenable, à l'exception d'un sabot de derrière hors du montoir, qu'il fit cirer de nouveau en sa présence. Enfin, il se plaça en selle avec la légèreté de la voltige, et non avec la précision et la gravité militaires. Il voulait trop montrer aux domestiques de l'hôtel, réunis dans la cour, qu'il était parfaitement à cheval. Il demanda où était la rue de la Pompe, et partit au grand trot. « Heureusement, se disait-il, madame de Chasteller, veuve d'un officier général, doit être un bon juge. »

Mais les persiennes vert perroquet étaient hermétiquement fermées, et ce fut en vain que Lucien passa et repassa. Il alla remercier le lieutenant-colonel Filloteau et s'informer des petits devoirs de convenance qui doivent occuper la première journée d'un sous-lieutenant arrivant au régiment.

Il fit deux ou trois visites de dix minutes chacune avec la froideur *chaîne de puits* qui convient, surtout à un jeune homme de vingt ans, et ce signe d'une éducation parfaite eut tout le succès désirable.

A peine libre, il revint visiter la place où le matin il était tombé. Il arriva devant l'hôtel de Pontlevé au très grand trot, et là précisément fit prendre à son cheval un petit galop arrondi et charmant. Quelques appels de bride, invisibles pour les profanes, donnèrent au cheval du préfet, étonné de l'insolence de son cavalier, de petits mouvements d'impatience charmants pour les connaisseurs. Mais en vain Lucien se tenait immobile en selle et même un peu raide : les persiennes vertes restèrent fermées.

Il reconnut militairement la fenêtre d'où l'on avait ri ; elle avait un encadrement gothique et était plus petite que les autres ; elle appartenait au premier étage d'une grande maison, apparemment fort ancienne, mais nouvellement badigeonnée, suivant le bon goût de la province. On avait percé de belles fenêtres au premier étage,

mais celles du second étaient encore en croisillons. Cette maison, semi-gothique, avait une grille de fer toute moderne et magnifique sur la rue du Reposoir, qui venait couper à angle droit la rue de la Pompe. Au-dessus de la porte, Lucien lut en lettres d'or sur un marbre noirâtre : *Hôtel de Pontlevé*.

Ce quartier avait l'air triste, et la rue du Reposoir paraissait une des plus belles, mais des plus solitaires de la ville; l'herbe y croissait de toutes parts.

« Que de mépris j'aurais pour cette triste maison, se dit Lucien, si elle ne renfermait pas une jeune femme qui s'est moquée de moi et avec raison !

« Mais au diable la provinciale ! Où est la promenade de cette sotte ville ? Cherchons. » En moins de trois quarts d'heure, grâce à la légèreté de son cheval, Lucien eut fait le tour de Nancy, triste bicoque, hérissée de fortifications. Il eut beau chercher, il n'aperçut d'autre promenade qu'une place longue, traversée aux deux bouts par des fossés puants charriant les immondices de la ville; à l'entour végétaient pauvrement un millier de petits tilleuls rabougris, soigneusement taillés en éventail.

« Peut-on se figurer rien au monde de plus maussade que cette ville ? » se répétait notre héros à chaque nouvelle découverte, et son cœur se serrait.

Il y avait de l'ingratitude dans ce sentiment de dégoût si profond; car, pendant ces tours et détours sur les remparts et dans les rues, il avait été remarqué par madame d'Hocquincourt, par madame de Puylaurens et même par mademoiselle Berchu, la reine des beautés bourgeoises. Cette dernière avait même dit : « Voilà un *très joli cavalier*. »

Habituellement, Lucien eût fort bien pu se promener *incognito* dans Nancy; mais, ce jour-là, toute la société haute, basse et mitoyenne, était en émoi; c'était un événement immense, en province, que l'arrivée d'un régiment. Paris n'a aucune idée de cette sensation, ni de bien d'autres. A l'arrivée d'un régiment, le marchand rêve la fortune de son établissement, et la respectable mère de famille l'établissement d'une de ses filles; il ne s'agit que de plaire aux chalands. La noblesse se dit : « Ce régiment a-t-il des noms ? » Les prêtres : « Tous les soldats ont-ils fait leur première communion ? » Une première communion de *cent sujets* ferait un bel effet auprès de

monseigneur l'évêque. Le peuple des grisettes est agité de sensations moins profondes que celles des ministres du Seigneur, mais peut-être plus vives.

Pendant cette première promenade de Lucien, à la recherche d'une promenade, la hardiesse un peu affectée avec laquelle il maniait le cheval fort connu et fort dangereux de M. le préfet, hardiesse qui semblait indiquer qu'il l'avait acheté, l'avait rendu fort considérable auprès de bien des gens. « Quel est ce sous-lieutenant, disaient-ils, qui, pour son début dans notre ville, se donne un cheval de mille écus ? »

Parmi les personnes qu'avait le plus frappées l'opulence probable du sous-lieutenant nouveau venu, il est de toute justice de faire remarquer d'abord mademoiselle Sylviane Berchu.

— Maman, maman, s'était-elle écriée en apercevant le cheval du préfet, célèbre dans toute la ville : c'est *Lara* de M. le préfet; mais cette fois le cavalier n'a pas peur.

— Il faut que ce soit un jeune homme bien riche, avait dit madame Berchu. Et cette idée avait bientôt absorbé l'attention de la mère et de la fille.

Ce même jour, toute la société noble de Nancy se trouvait à dîner chez M. d'Hocquincourt, jeune homme fort riche, et qui a déjà eu l'honneur d'être présenté au lecteur. On célébrait la fête d'une des princesses exilées. À côté d'une douzaine d'imbéciles, amoureux du passé et craignant l'avenir, il est juste de distinguer sept ou huit anciens officiers, jeunes, pleins de feu, désirant la guerre par-dessus tout, [qui] ne savaient pas se soumettre de bonne grâce aux chances d'une révolution. Démissionnaires après les journées de Juillet, ils ne travaillaient à rien et se croyaient malheureux par état. Ils ne s'amusaient guère de l'oisiveté forcée où ils languissaient; et cette vie maussade ne les rendait pas fort indulgents pour les jeunes officiers de l'armée actuelle. La mauvaise humeur gâtait des esprits d'ailleurs assez distingués et se trahissait par un mépris affecté.

Dans le cours de sa reconnaissance des lieux, Lucien passa trois fois devant l'hôtel de Sauve-d'Hocquincourt, dont le jardin intercepte la promenade sur le rempart; on sortait de table; il fut examiné par tout ce qu'il y a de plus *pur*, soit pour la naissance, soit du côté des bons principes. Les meilleurs juges, MM. de Vassigny, lieutenant-

colonel, les trois frères Roller, M. de Blancet, M. d'Antin, capitaines de cavalerie; MM. de Goello, Murcé, de Lanfort, tous dirent leur mot. Ces pauvres jeunes gens s'ennuyèrent moins ce jour-là que de coutume. Le matin, l'arrivée du régiment leur avait donné lieu de parler guerre et cheval, les deux seules choses, avec la peinture à l'aquarelle, sur lesquelles la province permette à un bon gentilhomme d'avoir quelque instruction; le soir, ils eurent la volupté de voir de près et de critiquer à fond un officier de la nouvelle armée.

— Le cheval de ce pauvre préfet doit être bien étonné de se sentir mené avec hardiesse, dit M. d'Antin, l'ami de madame d'Hocquincourt.

— Ce petit monsieur n'est pas ancien à cheval, quoiqu'il monte bien, dit M. de Vassigny. C'était un fort bel homme de quarante ans, qui avait de grands traits et l'air de mourir d'ennui, même quand il plaisantait.

— C'est apparemment un de ces garçons tapissiers ou fabricants de chandelles qui s'intitulent *héros de Juillet*, dit M. de Goello, grand jeune homme blond, sec et pincé, et déjà couvert des rides de l'envie.

— Que vous êtes arriéré, mon pauvre Goello! dit madame de Puylaurens, l'esprit du pays. Les pauvres *Juillet*s ne sont plus à la mode depuis longtemps; ce sera le fils de quelque député ventru et vendu.

— D'un de ces éloquents personnages qui, placés en droite ligne derrière le dos des ministres, crient *chut* ou éclatent de rire à propos d'un amendement sur les vivres des forçats, au signal que leur donne le dos du ministre. C'était l'élégant M. de Lanfort, l'ami de madame de Puylaurens, qui, par cette belle phrase, prononcée lentement, développait et illustrait la pensée de sa spirituelle amie.

— Il aura loué pour quinze jours le cheval du préfet avec la haute paye que papa reçoit du château, dit M. de Sanréal.

— Halte-là! connaissez mieux les gens, puisque vous en parlez, reprit le colonel marquis de Vassigny.

— La fourmi n'est pas prêteuse,
C'est là son moindre défaut,

s'écria d'un ton tragique le sombre Ludwig Roller.

— Enfin, messieurs, mettez-vous donc d'accord : où

aura-t-il pris l'argent que coûte ce cheval ? dit madame de Sauve-d'Hocquincourt ; car enfin votre prévention contre ce jeune fabricant de chandelles n'ira point jusqu'à dire qu'il n'est pas actuellement sur un cheval.

— L'argent, l'argent, dit M. d'Antin ; rien de plus facile ; le papa aura défendu à la tribune, ou dans les comités du budget, le marché des *fusils Gisquet*, ou quelque'un des marchés de la guerre*.

— Il faut vivre et laisser vivre, dit M. de Vassigny d'un air politiquement profond ; voilà ce que nos pauvres Bourbons n'entendirent jamais ! Il fallait *gorger* tous les jeunes plébéiens bavards et effrontés, ce qu'on appelle aujourd'hui *avoir du talent*. Qui doute que MM. N..., N..., N... ne se fussent vendus à Charles X, comme ils se vendent à celui-ci ? Et à meilleur marché encore, car ils auraient été moins honnis. La bonne compagnie les eût acceptés et reçus dans ses salons, ce qui est toujours le grand objet d'un bourgeois, dès que le dîner est assuré.

— Grâce à Dieu ! nous voici dans la haute politique, dit madame de Puylaurens.

— Héros de Juillet, ouvrier ébéniste, fils de ventru, tout ce que vous voudrez, reprit madame de Sauve-d'Hocquincourt, il monte à cheval avec grâce. Et celui-là, puisque le père s'est vendu, évitera de parler politique, et sera de meilleure compagnie que le Vassigny que voilà, qui attriste toujours ses amis avec ses regrets et ses prévisions éternelles. Gémir devrait être défendu, du moins après dîner.

— Homme aimable, fabricant de chandelles, ouvrier ébéniste, tout ce que vous plaira¹, dit le puritain Ludwig Roller, grand jeune homme aux cheveux noirs et plats, qui encadraient une figure pâle et sombre. Depuis cinq minutes j'ai l'œil sur ce petit monsieur, et je parie tout ce que vous voudrez qu'il n'y a pas longtemps qu'il est au service.

— Donc, il n'est pas *héros de Juillet* ni fabricant de chandelles, reprit avec vivacité madame d'Hocquincourt, car il s'est passé trois années depuis les *Glorieuses*, et il eût eu le temps de prendre de l'aplomb. Ce sera le fils d'un

* Ce sont des *ultra* qui parlent ; qui pourrait soupçonner la probité qui préside aux marchés ?

bon ventru, comme les *Trois cents* de M. de Villèle; et il est même possible qu'il ait appris à lire et à écrire, et qu'il sache se présenter dans un salon tout comme un autre.

— Il n'a point l'air commun, dit madame de Commercy.

— Mais son aplomb à cheval n'est pas si parfait qu'il vous plaît de le croire, madame, reprit Ludwig Roller piqué. Il est raide et affecté; que son cheval fasse une pointe un peu sèche, et il est par terre.

— Et ce serait pour la seconde fois de la journée, cria M. de Sanréal, de l'air triomphant d'un sot peu accoutumé à être écouté et qui a un fait curieux à dire. Ce M. de Sanréal était le gentilhomme le plus riche et le plus épais du pays; il eut le plaisir, rare pour lui, de voir tous les yeux se tourner de son côté et il en jouit longtemps avant de se décider à raconter intelligemment l'histoire de la chute de Lucien. Comme il embrouillait beaucoup un si beau récit, en voulant y mettre de l'esprit, on prit le parti de lui faire des questions, et il eut le plaisir de recommencer son histoire; mais il cherchait toujours à faire le héros plus ridicule qu'il n'était.

— Vous avez beau dire, s'écria madame de Sauve-d'Hocquincourt, comme Lucien passait pour la troisième fois sous les croisées de son hôtel, c'est un homme charmant; et, si je n'étais en puissance de mari, je l'enverrais inviter à prendre du café chez moi, ne fût-ce que pour vous jouer un mauvais tour.

M. d'Hocquincourt crut cette idée sérieuse, et sa figure douce et pieuse en pâlit d'effroi.

— Mais, ma chère, un inconnu! un homme sans naissance, un ouvrier peut-être! dit-il d'un air suppliant à sa belle moitié.

— Allons, je vous en fais le sacrifice, ajouta-t-elle en se moquant de lui. Et M. d'Hocquincourt lui serra la main tendrement.

— Et vous, homme *puissant* et savant, dit-elle en se tournant vers Sanréal, de qui tenez-vous cette calomnie, d'une chute de ce pauvre petit jeune homme, si mince et si joli?

— Rien que du docteur Du Poirier, répondit Sanréal, fort piqué de la plaisanterie sur l'épaisseur de sa taille; rien que du docteur Du Poirier, qui se trouvait chez madame de Chasteller précisément à l'instant où ce héros

de votre imagination a pris par terre la mesure d'un sot.

— Héros ou non, ce jeune officier a déjà des envieux, c'est bien commencer; et, dans tous les cas, j'aimerais mieux être l'envié que l'envieux. Est-ce sa faute s'il n'est pas fait sur le modèle du Bacchus revenant des Indes, ou de ses compagnons¹? Attendez qu'il ait vingt ans de plus, et alors il pourra lutter d'aplomb avec qui que ce soit. D'ici là je ne vous écoute plus, dit madame d'Hocquincourt, en allant ouvrir une fenêtre à l'autre extrémité du salon.

Le bruit de la fenêtre fit que Lucien tourna la tête, et son cheval eut un accès de gaieté qui retint cheval et cavalier, une ou deux minutes, sous les yeux de cette bienveillante réunion. Comme il avait un peu dépassé la fenêtre, au moment où elle s'était ouverte, son cheval eut l'air de reculer rapidement, un peu malgré le cavalier.

« Ce n'est pas la jeune femme de ce matin », se dit-il un peu désappointé. Et il força son cheval, fort animé en ce moment, à s'éloigner au plus petit pas.

— Le fat! dit Ludwig Roller en quittant la fenêtre de colère; ce sera quelque écuyer de la troupe de Francini, que *Juillet* aura transformé en héros.

— Mais est-ce bien l'uniforme du 27^e qu'il porte là? dit Sanréal d'un air capable. Le 27^e doit avoir un autre passe-poil.

A ce mot intéressant et savant, tout le monde parla à la fois; la discussion sur le passe-poil dura une grande demi-heure. Chacun de ces messieurs voulut montrer cette partie de la science militaire qui se rapproche infiniment de l'art du tailleur, et qui faisait jadis les délices d'un grand roi, notre contemporain.

Du passe-poil on avait passé au principe monarchique, et les femmes s'ennuyaient, quand M. de Sanréal, qui avait disparu un instant, revint tout haletant.

— Je sais du nouveau! s'écria-t-il de la porte, pouvant à peine respirer. A l'instant, le principe monarchique se vit misérablement abandonné; mais Sanréal devint muet tout à coup; il avait découvert de la curiosité dans les yeux de madame d'Hocquincourt, et ce ne fut que mot à mot, pour ainsi dire, que l'on eut son histoire. Le valet d'écurie du préfet avait été domestique de Sanréal, et le zèle pour la vérité historique avait

conduit ce noble marquis jusqu'à l'écurie de la préfecture : là, son ancien domestique lui avait appris toutes les circonstances du marché. Mais, tout à coup, il avait su de cet homme que, suivant toutes les apparences, les avoines allaient augmenter. Car le sous-chef de la préfecture, chargé des mercuriales, avait ordonné que l'on fît à l'instant la provision de M. le préfet ; et lui-même, riche propriétaire, avait déclaré qu'il ne vendrait plus ses avoines. A ce mot, il se fit chez le noble marquis un changement complet de préoccupation ; il se sut bon gré d'être allé jusqu'à la préfecture ; il fut à peu près comme un acteur qui, en jouant un rôle au théâtre¹, apprend que le feu est à sa maison. Sanréal avait de l'avoine à vendre, et, en province surtout, le moindre intérêt d'argent éclipse à l'instant tout autre intérêt : on oublie la discussion la plus piquante ; on n'a plus d'attention pour l'histoire scandaleuse la plus attachante. En rentrant à l'hôtel d'Hocquincourt, Sanréal était profondément préoccupé de la nécessité de ne pas laisser échapper un seul mot sur les avoines ; il y avait là plusieurs riches propriétaires qui auraient pu en *tirer avantage* et vendre avant lui.

Pendant que Lucien avait l'honneur de réunir toutes les envies de la bonne compagnie de Nancy, car on apprenait qu'il avait acheté un cheval cent vingt louis, excédé de la laideur de la ville, il remettait tristement son cheval à l'écurie de la préfecture, dont M. Fléron lui avait fait offrir l'usage pour quelques jours.

Le lendemain, le régiment se réunit, et le colonel Malher de Saint-Mégrin fit reconnaître Lucien en qualité de sous-lieutenant. Après la parade, Lucien fut d'inspection à la caserne ; à peine rentré chez lui, les trente-six trompettes vinrent sous ses fenêtres lui donner une aubade agréable. Il se tira fort bien de toutes ces cérémonies plus nécessaires qu'amusantes.

Il fut froid *chaîne de puits*, mais pas assez complètement ; plusieurs fois, à son insu, le coin de sa lèvre indiqua une nuance d'ironie qui fut remarquée ; par exemple, quand le colonel Malher, en lui donnant l'accolade devant le front du régiment, mania mal son cheval qui, au moment de l'embrassade, s'éloigna un peu de celui de Lucien ; mais *Lara* obéit admirablement à un léger mouvement de la bride et des aides des jambes et suivit moelleusement le mouvement intempestif du cheval du colonel.

Comme un chef de corps est observé d'un œil plus jaloux encore qu'un *muscadin* de Paris qui arrive avec une sous-lieutenance, ce mouvement adroit fut remarqué par les lanciers et fit beaucoup d'honneur à notre héros.

— Et ils disent que ces anglais n'ont pas de bouchel dit le maréchal des logis La Rose, le même qui, la veille, avait pris le parti de Lucien au moment de sa chute; ils n'ont pas de bouche pour qui ne sait pas la trouver; ce blanc-bec au moins sait se tenir; on voit qu'il s'est préparé à entrer au régiment, ajouta-t-il avec importance.

Cette marque de respect pour le 27^e de lanciers fut généralement goûtée par les voisins du maréchal des logis.

Mais, en manœuvrant pour suivre le cheval du colonel, la mine¹ de Lucien trahit, à son insu, un peu d'ironie. « *Fichu républicain de malheur, je te revaudrai cela* », pensa² le colonel; et Lucien eut un ennemi placé de façon à lui faire beaucoup de mal.

Quand enfin Lucien fut délivré des compliments des officiers, du service à la caserne, des trente-six trompettes, etc., etc., il se trouva horriblement triste. Une seule pensée surnageait dans son âme : « Tout cela est assez plat; ils parlent de guerre, d'ennemi, d'héroïsme, d'honneur, et il n'y a plus d'ennemis depuis vingt ans! Et mon père prétend que jamais des Chambres avares ne se détermineront à payer la guerre au-delà d'une campagne. A quoi donc sommes-nous bons? A faire du zèle en style de député vendu. »

En faisant cette réflexion profonde, Lucien s'étendait³, horriblement découragé, sur un canapé de province, dont un des bras se rompit sous le poids; il se leva furieux et acheva de briser ce vieux meuble.

N'eût-il pas mieux valu être fou de bonheur, comme l'eût été, dans la position de Lucien, un jeune homme de province, dont l'éducation n'eût pas coûté cent mille francs? Il y a donc une fausse civilisation! Nous ne sommes donc pas arrivés précisément à la perfection de la civilisation! Et nous faisons de l'esprit toute la journée sur les désagréments infinis qui accompagnent cette perfection!

CHAPITRE VI¹

LE lendemain matin, Lucien prit un appartement sur la grande place, chez M. Bonard, le marchand de blé, et le soir il sut de M. Bonard, qui le tenait de la cantinière qui fournissait d'eau-de-vie la table de messieurs les sous-officiers, que le colonel Filloteau s'était déclaré son protecteur et l'avait défendu contre de certaines insinuations peu bienveillantes du colonel Malher de Saint-Mégrin.

L'âme de Lucien était aigrie. Tout y contribuait : la laideur de la ville, l'aspect des cafés sales et remplis d'officiers portant le même habit que lui ; et parmi tant de figures, pas une seule qui montrât, je ne dirai pas de la bienveillance, mais tout simplement cette urbanité que l'on voit à Paris chez tout le monde. Il alla voir M. Filloteau, mais ce n'était plus l'homme avec lequel il avait voyagé. Filloteau l'avait défendu, et pour le lui faire sentir, prit avec lui un ton d'importance et de protection grossière qui mit le comble à la mauvaise humeur de notre héros.

« Il faut donc tout cela pour gagner quatre-vingt-dix-neuf francs par mois², se disait-il. Qu'est-ce donc qu'ont dû supporter les hommes qui ont des millions ! Quoi ! reprenait-il avec rage, être protégé ! et par cet homme, dont je ne voudrais pas pour domestique ! » Le malheur exagère. Dur, amer et revêche comme Lucien l'était en ce moment, si son hôte se fût trouvé un Parisien *digne*, ils n'eussent pas échangé dix paroles en un an. Mais le gros M. Bonard n'était qu'horriblement intéressé en matière d'argent ; du reste, communicatif, obligeant, *entrant*, dès qu'il ne s'agissait plus de gagner quatre sous sur une mesure de blé. M. Bonard exerçait le négoce en grains. Il vint faire placer chez son nouvel hôte plusieurs petits meubles, et il se trouva qu'au bout de deux heures ils avaient grand plaisir à converser ensemble.

M. Bonard lui conseilla d'aller faire sa provision de liqueurs chez madame Berchu. Sans le digne marchand de blé, jamais Lucien n'eût eu cette idée si simple, qu'un sous-lieutenant qui passe pour riche et qui débute dans

un régiment doit briller par sa provision de liqueurs.

— C'est madame Berchu, monsieur, qui a une si jolie fille, mademoiselle Sylviane; c'est chez elle que le colonel de Busant se fournissait. C'est cette belle boutique là-bas, auprès des cafés; et cherchez un prétexte, en marchandant, pour parler à mademoiselle Sylviane. C'est notre beauté à nous autres bourgeois, ajouta-t-il d'un ton sérieux qui allait bien mal à sa grosse figure. A l'honnêteté près qu'elle possède, et que les autres n'ont pas, elle peut fort bien soutenir la comparaison avec mesdames d'Hocquincourt, de Chasteller, de Puylaurens, etc., etc.

Le bon M. Bonard était oncle de M. Gauthier¹, chef des républicains du pays, sans quoi il n'eût pas donné dans ces réflexions méchantes; mais les jeunes rédacteurs de *l'Aurore*, le journal américain de la Lorraine, venaient souvent chez lui bavarder autour d'un bol de punch, et lui persuader qu'il devait se croire offensé par certaines actions des nobles propriétaires qui lui vendaient leur blé. Quoique se disant et se croyant républicains austères, ces jeunes gens étaient navrés au fond de l'âme de se voir séparés, par un mur d'airain, de ces jeunes femmes nobles, dont la beauté et les grâces charmantes ne pouvaient, à tout jamais, être admirées d'eux qu'à la promenade ou à l'église; ils se vengeaient en accueillant tous les bruits peu favorables à la vertu de ces dames, et ces médisances remontaient tout simplement à leurs laquais, car en province, il n'y a plus aucune communication, même indirecte, entre les classes ennemies.

Mais revenons à notre héros. Éclairé par M. Bonard, il reprit son sabre et son colback², et alla chez madame Berchu. Il acheta une caisse de kirschwasser, puis une caisse d'eau-de-vie de Cognac, puis une caisse de rhum portant la date de 1810; tout cela avec un petit air de nonchalance et d'indifférence pour les prix destiné à frapper l'imagination de mademoiselle Sylviane. Il vit avec plaisir que ses grâces, dignes d'un colonel du *Gymnase*, ne manquaient pas absolument leur effet. La vertueuse Sylviane Berchu était accourue; elle avait vu par le vasis-tas pratiqué au plancher de la chambre, située au-dessus de la boutique, que cet acheteur qui faisait remuer tout le magasin n'était autre que le jeune officier qui, la veille, s'était montré sur *Lara*, le fameux cheval de M. le préfet. Cette reine des beautés bourgeoises daigna écouter

quelques mots polis que lui adressa Lucien. « Elle est belle, à la vérité, se dit-il, mais pas pour moi. C'est une statue de Junon, copiée de l'antique par un artiste moderne : les finesses et la simplicité y manquent, les formes sont massives mais il y a de la fraîcheur allemande. De grosses mains, de gros pieds, des traits fort réguliers et force minauderies, tout cela cache mal une fierté trop visible¹. Et ces gens-là sont outrés de la fierté des femmes de la bonne compagnie ! » Lucien remarqua surtout des mouvements de tête en arrière pleins de noblesse vulgaire, et faits évidemment pour rappeler la dot de vingt mille écus. Lucien, songeant à l'ennui qu'il retrouverait chez lui, prolongea sa visite dans la boutique. Mademoiselle Sylviane vit ce triomphe, et daigna exposer à son approbation quelques lieux communs assez bien tournés² sur messieurs les officiers et sur les dangers de leurs amabilités. Lucien répondit que les dangers étaient bien réciproques, et qu'il l'éprouvait en ce moment, etc., etc. « Il faut que cette demoiselle ait appris tout cela par cœur, se disait-il, car, tout commun que cela soit, ces belles choses font tache sur sa conversation ordinaire. » Tel fut le genre d'admiration que lui inspira mademoiselle Sylviane, la beauté de Nancy, et en sortant de chez elle la petite ville lui sembla plus maussade encore. Il suivait, tout pensif, ses trois caisses de *spiritueux*, comme disait mademoiselle Sylviane. « Il ne s'agit plus, se dit-il, que de trouver un prétexte honnête pour en faire porter une ou deux chez le [lieutenant-]colonel Filloteau. »

La soirée fut terrible pour ce jeune homme, qui commençait la plus brillante carrière du monde et la plus gaie. Son domestique Aubry était depuis nombre d'années dans la maison de son père ; cet homme voulut faire le pédant et donner des avis. Lucien lui dit qu'il partirait pour Paris le lendemain matin, et le chargea de porter à sa mère une caisse de fruits confits.

Après cette expédition, Lucien sortit. Le temps était couvert, et il faisait un petit vent du nord froid et pécant. Notre sous-lieutenant avait son grand uniforme ; il le fallait bien, étant d'inspection à la caserne ; et d'ailleurs il avait appris, parmi tant de devoirs à remplir, qu'il ne fallait pas songer à se permettre une redingote bourgeoise sans une permission spéciale du colonel. Sa ressource fut de se promener à pied dans les rues sales de cette ville

forte et s'entendre crier *Qui vive ?* avec insolence¹ à tous les deux cents pas. Il fumait force cigares² : après deux heures de ce plaisir, il chercha un libraire, mais ne put en trouver. Il n'aperçut de livres que dans une seule boutique; il se hâta d'y entrer; c'étaient des *Journées du Chrétien*, exposées en vente chez un marchand de fromages, vers une des portes de la ville.

Il passa devant plusieurs cafés; les vitres étaient ternies par la vapeur des respirations, et il ne put prendre sur lui d'entrer dans aucun; il se figurait une odeur insupportable. Il entendit rire dans ces cafés, et, pour la première fois de sa vie, connut l'envie.

Il fit de profondes réflexions cette soirée-là sur les formes de gouvernement, sur les avantages qui étaient à désirer dans la vie, etc., etc. « S'il y avait un spectacle, je chercherais à faire la cour à une demoiselle chanteuse; je la trouverais peut-être d'une amabilité moins lourde que mademoiselle Sylviane, et du moins elle ne voudrait pas m'épouser. »

Jamais il n'avait vu l'avenir sous d'aussi noires couleurs. Ce qui ôtait toute possibilité à des images moins tristes, c'était ce raisonnement qui lui semblait sans réplique : « Je vais passer ainsi au moins un an ou deux, et, quoi que je puisse inventer, ce que je fais dans ce moment-ci, je le ferai toujours. »

Un des jours suivants, après l'exercice, le lieutenant-colonel Filloteau passa devant le logement de notre héros et vit à la porte Nicolas Flamet, le lancier qu'il lui avait donné pour soigner son cheval. (Son cheval anglais pansé par un soldat! Aussi Lucien allait-il dix fois par jour à l'écurie.)

— Eh bien, qu'est-ce que tu dis du lieutenant ?

— Bon garçon, fort généreux, colonel, mais pas gai³. Filloteau monta.

— Je viens passer l'inspection de votre quartier, mon cher camarade; car je vous sers d'oncle, comme on disait dans Berchiny, quand j'y étais brigadier, avant l'Égypte, ma foi! car je ne fus maréchal des logis qu'à Aboukir, sous Murat, et sous-lieutenant quinze jours après.

Mais tout ce détail héroïque était perdu pour Lucien; au mot d'oncle il avait tressailli; mais il se remit aussitôt.

— Eh bien! mon cher oncle, reprit-il avec gaieté, trop honoré du titre, j'ai ici, en visite, trois respectables

parentes, que je veux avoir l'honneur de vous présenter. Ce sont ces trois caisses, la première, la veuve kirschwasser de la *forêt Noire*...

— Je la retiens pour moi, dit le Filloteau avec un gros rire. Et, s'approchant de la caisse ouverte, il y prit un cruchon.

« Je n'ai pas eu de peine à amener le prétexte », pensa Lucien.

— Mais, colonel, cette respectable parente a juré de ne se séparer jamais de sa sœur, qui se nomme *mademoiselle Cognac de 1810*, entendez-vous ?

— Parbleu, on n'a pas plus d'esprit que vous ! Vous êtes réellement un bon garçon, s'écria Filloteau, et je dois des remerciements à l'ami Dévelroy¹ pour m'avoir fait faire votre connaissance.

Ce n'était pas précisément avarice chez notre digne colonel ; mais il n'eût jamais songé à faire la dépense de deux caisses de liqueurs, et il était ravi de se les voir tomber du ciel. Goûtant tour à tour le kirsch et l'eau-de-vie, il compara longuement l'un et l'autre, et fut attendri.

— Mais parlons d'affaires : je suis venu ici pour ça, ajouta-t-il avec une affectation mystérieuse et en se jetant pesamment sur un canapé. Vous faites de la dépense : trois chevaux achetés en trois jours, je ne critique pas cela, bien ! bien ! très bien ! mais que vont dire ceux de vos camarades qui n'en ont qu'un de chevaux, et encore qui souvent n'ont que trois jambes ? ajouta-t-il en riant d'un gros rire. Savez-vous ce qu'ils diront ? Ils vous appelleront républicain ; c'est par là que le bâton *nous* blesse, ajouta-t-il finement, et savez-vous la réponse ? Un beau portrait de Louis-Philippe à cheval, dans un riche cadre d'or, que vous placerez là, au-dessus de la commode, à la place d'honneur ; sur quoi, bien du plaisir, honneur ! Et il se leva avec peine du canapé. — À bon entendeur un mot suffit, et vous ne m'avez pas l'air si gauche ; honneur ! C'était la façon de saluer du colonel.

— Nicolas, Nicolas ! appelle-moi un de ces pékins qui sont là dans la rue à ne rien faire, et prends soin d'escorter jusque chez moi, tu sais, rue de Metz, n° 4, ces deux caisses de liqueurs, et f... ne va pas me conter qu'un cruchon s'est cassé en route ; pas de ça, camarade ! Mais, j'y pense, dit Filloteau à Lucien : ceci est du bon bien de Dieu, le cruchon cassé serait toujours cassé ; je vais suivre

les caisses à vingt pas, sans faire semblant de rien. Adieu, mon cher camarade. Et, montrant avec son poing ganté la place au-dessus de la commode :

— Vous m'entendez, un beau Louis-Philippe là-dessus.

Lucien croyait être débarrassé du personnage : Filloteau reparut à la porte.

— Ah ça! point de ces b... de livres dans vos malles, point de mauvais journaux, point de brochures, surtout. Rien de la *mauvaise presse*, comme dit Marquin. A ce mot, Filloteau fit quatre pas dans la chambre et ajouta à mi-voix : ce grand lieutenant grêlé, Marquin, qui nous est arrivé de Paris. Et, plaçant sa main les doigts serrés en mur sur le coin de la bouche : Il fait peur au colonel lui-même; enfin suffit. Tout le monde n'a pas des oreilles pour des prunes! n'est-ce pas ?

« Il est bon homme au fond, se dit Lucien. C'est comme mademoiselle Sylviane Berchu; cela me conviendrait fort si ça ne faisait pas mal au cœur. Ma caisse de kirsch m'a bien réussi. » Et il sortit pour acheter le plus grand portrait possible du roi Louis-Philippe.

Un quart d'heure après, Lucien rentrait suivi d'un ouvrier chargé d'un énorme portrait, qu'il avait trouvé tout encadré et préparé pour un commissaire de police, récemment nommé par le crédit de M. Fléron. Lucien regardait, tout pensif, attacher le clou et placer le portrait.

« Mon père me l'a souvent dit, et je comprends maintenant son mot si sage : « *On dirait que tu n'es pas né gamin de Paris*, parmi ce peuple dont l'esprit fin se trouve toujours au niveau de toutes les attentions utiles. Toi, tu crois les affaires et les hommes plus grands qu'ils ne sont, et tu fais des héros, en bien ou en mal, de tous les interlocuteurs. *Tu tends tes filets trop haut*, comme dit Thucydide des Béotiens. » Et Lucien répéta les mots grecs que j'ignore.

« Le public de Paris, ajoutait mon père, s'il entend parler d'une bassesse ou d'une trahison utiles, s'écrie : Bravo, voilà un bon tour à la Talleyrand! et il admire.

« Je songeais à des actions plus ou moins délicates, à des actions fines, difficiles, etc., pour écarter ce vernis de républicanisme et ce mot fatal : *Élève chassé de l'École polytechnique*. Cinquante-quatre francs de cadre et cinq francs de lithographie ont fait l'affaire; voilà ce qu'il faut pour

ces gens-ci; Filloteau en sait plus que moi. C'est la vraie supériorité de l'homme de génie sur le vulgaire; au lieu d'une foule de petites démarches, une seule action claire, simple, frappante, et qui répond à tout. J'ai grand'peur, ajouta-t-il avec un soupir, de devenir bien tard lieutenant-colonel », etc.

Par bonheur pour Lucien, fort en train de se voir inférieur en tout, la trompette sonna au coin de sa rue, et il fallut courir à la caserne, où la peur des aigres réprimandes de ses chefs le rendait fort attentif.

Le soir, en rentrant, la servante de M. Bonard lui remit deux lettres. L'une était sur du gros papier d'écolier et fort grossièrement cachetée; Lucien l'ouvrit et lut :

Nancy, département de la Meurthe,
le... mars 183...

« Monsieur le sous-lieutenant Blanc-Bec,

« De braves lanciers, connus dans vingt batailles, ne sont pas faits pour être commandés par un petit muscadin de Paris : attends-toi à des malheurs; tu trouveras partout Martin-Bâton; plie bagage au plus vite et décampe; nous te le conseillons pour ton avantage. Tremble¹ ! »

Suivaient ces trois signatures avec paraphes :

« CHASSEBAUDET, DURELAME.
« FOUSMOILECANT. »

Lucien était rouge comme un coq et tremblant de colère. Il ouvrit pourtant la seconde lettre. Ce sera une lettre de femme, pensa-t-il : elle était sur de très beau papier et d'un caractère fort soigné.

« Monsieur,

« Plaignez d'honnêtes gens qui rougissent du moyen auquel ils sont obligés d'avoir recours pour communiquer leurs pensées. Ce n'est pas pour un cœur généreux que nos noms doivent rester un secret, mais le régiment foisonne de dénonciateurs et d'espions. Le noble métier de la guerre, réduit à être une école d'espionnage! Tant il est vrai qu'un grand parjure amène forcément après lui mille mauvaises actions de détail! Nous vous enga-

geons, monsieur, à vérifier par vos propres observations le fait suivant : Cinq lieutenants ou sous-lieutenants, MM. D..., R..., Bl..., V... et Bi..., fort élégants et appartenant, en apparence, aux classes distinguées de la société, ce qui nous fait craindre leurs séductions pour vous, monsieur, ne sont-ils pas des espions à la recherche des opinions républicaines ? Nous les professons au fond du cœur ces opinions sacrées ; nous leur donnerons un jour notre sang, et nous osons croire que vous êtes prêt à leur faire en temps et en lieu le même sacrifice. Quand le grand jour du réveil arrivera, comptez, monsieur, sur des amis qui ne sont vos égaux que par leurs sentiments de tendre pitié pour la malheureuse France. »

« MARTIUS, PUBLIUS, JULIUS, MARCUS,
« *VINDEX qui tuera Marquin.* »

« Pour tous ces messieurs. »

Cette lettre effaça presque tout à fait la sensation d'*ignoble* et de *laideur*, si vivement réveillée par la première. « Les injures écrites sur mauvais papier, se dit Lucien, c'est la lettre anonyme de 1780, lorsque les soldats étaient de mauvais sujets et des laquais sans place, recrutés sur les quais de Paris ; celle-ci est la lettre anonyme de 183...

« *Publius ! Vindex !* pauvres amis ! vous auriez raison si vous étiez cent mille ; mais vous êtes deux mille, peut-être, répandus dans toute la France, et les Filloteau, les Malher, les Dévelroy même, vous feront fusiller légalement si vous vous montrez, et seront approuvés par l'immense majorité. »

Toutes les sensations de Lucien étaient si maussades depuis son arrivée à Nancy que, faute de mieux, il s'occupa de cette épître républicaine. « Il vaudrait mieux s'embarquer tous ensemble pour l'Amérique... m'embarquerai-je avec eux ? » Sur cette question, Lucien se promena longtemps d'un air agité.

« Non, se dit-il enfin... à quoi bon se flatter ? cela est d'un sot ! Je n'ai pas assez de vertus farouches pour penser comme *Vindex*. Je m'ennuierais en Amérique, au milieu d'hommes parfaitement justes et raisonnables, si l'on veut, mais grossiers, mais ne songeant qu'aux *dollars*. Ils me parleraient de leurs dix vaches, qui doivent leur donner au printemps prochain dix veaux, et moi j'aime

à parler de l'éloquence de M. de Lamennais, ou du talent de madame Malibran comparé à celui de madame Pasta; je ne puis vivre avec des hommes incapables d'idées fines, si vertueux qu'ils soient; je préférerais cent fois les mœurs élégantes d'une cour corrompue. Washington m'eût ennuyé à la mort, et j'aime mieux me trouver dans le même salon que M. de Talleyrand. Donc, la sensation de l'estime n'est pas tout pour moi; j'ai besoin des plaisirs donnés par une ancienne civilisation...

« Mais alors, animal, supporte les gouvernements corrompus, produits de cette ancienne civilisation; il n'y a qu'un sot ou un enfant qui consente à conserver des désirs contradictoires. J'ai horreur du bon sens fastidieux d'un Américain. Les récits de la vie du jeune général Bonaparte, vainqueur au pont d'Arcole, me transportent; c'est pour moi Homère, le Tasse, et cent fois mieux encore. La moralité américaine me semble d'une abominable vulgarité, et en lisant les ouvrages de leurs hommes distingués, je n'éprouve qu'un désir, c'est de ne jamais les rencontrer dans le monde. Ce pays modèle me semble le triomphe de la médiocrité sotte et égoïste, et, sous peine de périr, il faut lui faire la cour. Si j'étais un paysan, avec quatre cents louis de capitaux et cinq enfants, sans doute j'irais acheter et cultiver deux cents arpents dans les environs de Cincinnati; mais entre ce paysan et moi, qu'y-a-t-il de commun ? Jusqu'ici ai-je su gagner le prix d'un cigare ?

« Ces braves sous-officiers ne seraient pas ravis par le jeu de madame Pasta : ils ne goûteraient pas la conversation de M. de Talleyrand, et surtout ils ont envie d'être capitaines; ils se figurent que le bonheur est là. Au fait, s'il ne s'agissait que de servir la patrie, ils méritent ces places cent fois mieux, peut-être¹, que ceux qui les occupent, et dont beaucoup sont arrivés comme moi. Ils croient, avec raison, que la république les ferait capitaines et se sentent capables de justifier cet avancement par des actions héroïques. Moi, désiré-je d'être capitaine ? En vérité, non. Je ne sais ce que je désire. Seulement, je ne vois de plaisir pour tous les jours de la vie que dans un salon comme celui de ma mère².

« Je ne suis donc pas républicain; mais j'ai horreur de la bassesse des Malher et des Marquin. Que suis-je donc ? Bien peu de chose, ce me semble. Dévelroy saurait bien me crier : « Tu es un homme fort heureux que son père

lui ait donné une lettre de crédit sur le receveur général de la Meurthe. » Il est de fait que, sous le rapport économique, je suis au-dessous de mes domestiques; je souffre horriblement depuis que je gagne quatre-vingt-dix-neuf francs¹ par mois.

« Mais qu'est-ce qu'on estime dans le monde que j'ai entrevu ? L'homme qui a réuni quelques millions ou qui achète un journal et se fait prôner pendant huit ou dix ans de suite. (N'est-ce pas là le mérite de M. de Chateaubriand ?) Le bonheur suprême, quand on a de la fortune comme moi, n'est-il pas de passer pour homme d'esprit auprès des femmes qui en ont ? Mais il faudra courtiser les femmes, moi qui ai tant de mépris pour l'amour et surtout pour un homme amoureux.

« M. de Talleyrand n'a-t-il pas commencé sa carrière en sachant tenir tête, par un mot heureux, à l'orgueil outrecuidant de madame la duchesse de Grammont ? Excepté mes pauvres républicains attaqués de folie, je ne vois rien d'estimable dans le monde; il entre du charlatanisme dans tous les mérites de ma connaissance. Ceux-ci sont peut-être fous : mais, du moins, ils ne sont pas bas. »

Le bon raisonnement de Lucien ne put pas aller au-delà de cette conclusion. Un homme sage lui eût dit : « Avancez un peu plus dans la vie, vous verrez alors d'autres aspects des choses; contentez-vous, pour le moment, de la manière vulgaire de ne nuire méchamment à personne. Réellement, vous avez trop peu vu de la vie pour juger de ces grandes questions; attendez et buvez frais. »

Un tel conseiller manquait à Lucien, et, faute de cette parole sage, il erra dans le vague.

« ...Mon mérite dépendra donc du jugement d'une femme, ou de cent femmes de bon ton ! Quoi de plus ridicule ! Que de mépris n'ai-je pas montré pour un homme amoureux, pour Edgar, mon cousin, qui fait dépendre son bonheur, et bien plus son estime pour lui-même, des opinions d'une jeune femme qui a passé toute sa matinée à discuter chez Victorine² le mérite d'une robe, ou à se moquer d'un homme de mérite comme Monge, parce qu'il a l'air commun !

« Mais, d'un autre côté, faire la cour aux hommes du peuple, comme il est de nécessité en Amérique, est au-dessus de mes forces. Il me faut les mœurs élégantes, fruits du gouvernement corrompu de Louis XV ; et,

cependant, quel est l'homme marquant dans un tel état de la société ? Un duc de Richelieu, un Lauzun, dont les mémoires peignent la vie. »

Ces réflexions plongèrent Lucien dans une agitation extrême. Il s'agissait de sa religion : la vertu et l'honneur, et suivant cette religion, sans vertu point de bonheur. Grand Dieu ! qui pourrais-je consulter ? Sous le rapport de la valeur réelle de l'homme, quelle est ma place ? Suis-je au milieu de la liste, ou tout à fait le dernier ?... Et Filloteau, malgré tout le mépris que j'ai pour lui, a une place honorable ; il a donné de beaux coups de sabre en Égypte ; il a été récompensé par Napoléon, qui se connaissait en valeur militaire¹. Quoi que Filloteau puisse faire désormais, cela lui reste ; rien ne peut lui ôter ce rang honorable : « Brave homme fait capitaine, en Égypte, par Napoléon. »

Cette leçon de modestie fut sérieuse, profonde et surtout pénible. Lucien avait de la vanité, et cette vanité avait été continuellement réveillée par une *excellente* éducation.

Peu de jours après les lettres anonymes, comme Lucien passait dans une rue déserte, il rencontra deux sous-officiers à la taille svelte et bien prise ; ils étaient vêtus avec un soin remarquable et le saluèrent d'une façon singulière. Lucien les regarda marcher de loin et bientôt les vit revenir sur leurs pas avec une sorte d'affectation. « Ou je me trompe fort, ou ces messieurs-là pourraient bien être Vindex et Julius : ils se seront placés là par honneur, comme pour signer leur lettre anonyme. C'est moi qui ai honte aujourd'hui, je voudrais les détromper. J'ai de l'estime pour leur opinion, leur ambition est honnête. Mais je ne puis préférer l'Amérique à la France ; l'argent n'est pas tout pour moi, et la démocratie est trop âpre pour ma façon de sentir². »

CHAPITRE VII³

CETTE discussion sur la république empoisonna plusieurs semaines de la vie intime de Lucien. La vanité, fruit amer de l'éducation de la meilleure compagnie, était son bourreau. Jeune, riche, heureux en apparence, il ne

se livrait pas au plaisir avec feu : on eût dit un jeune protestant. L'abandon était rare chez lui ; il se croyait obligé à beaucoup de prudence¹. « Si tu te jettes à la tête d'une femme, jamais elle n'aura de considération pour toi », lui avait dit son père. En un mot, la société, qui donne si peu de plaisir au dix-neuvième siècle, lui faisait peur à chaque instant. Comme chez la plupart de ses contemporains du balcon des *Bouffes*, une vanité puérile, une crainte extrême et continue de manquer aux mille petites règles établies par notre civilisation, occupait la place de tous les goûts impétueux qui, sous Charles X, agitaient le cœur d'un jeune Français. Il était fils unique d'un homme riche, et il faut bien des années pour effacer ce désavantage, si envié par la plupart des hommes.

Nous avouerons que la vanité de Lucien était agacée ; son genre de vie le plaçait huit ou dix heures de chaque journée au milieu d'hommes qui en savaient plus que lui sur la chose unique de laquelle il se permettait de parler avec eux. A chaque instant les camarades de Lucien lui faisaient sentir leur supériorité avec l'aigreur polie de l'amour-propre qui exerce une vengeance. Ces messieurs étaient furieux, car ils croyaient deviner que Lucien les prenait pour des sots. Aussi il fallait voir leur air hautain quand il se trompait sur la durée que, d'après les ordonnances, doit avoir le pantalon d'écurie ou le bonnet de police.

Lucien restait immobile et froid au milieu des gestes affectés et des sourires poliment ironiques ; il croyait ses camarades méchants ; il ne voyait pas avec assez de clarté que toutes ces façons n'étaient qu'une petite vengeance de la dépense qu'il se permettait. « Après tout, ces messieurs ne peuvent me nuire, se disait-il, qu'autant que je parlerai ou agirai trop ; m'abstenir est le *mot d'ordre* ; agir le moins possible, le *plan de campagne*. » Lucien riait, en faisant usage, avec emphase, de ces mots de son nouveau métier ; ne parlant à cœur ouvert à personne, il était obligé de rire en se parlant à soi-même.

Pendant les huit ou dix heures qu'occupait chaque jour la vie d'homme gagnant quatre-vingt-dix-neuf francs par mois, impossible pour lui de parler d'autre chose que de manœuvre, de comptabilité de régiment, du prix des chevaux, de la grande question de savoir s'il valait mieux

que les corps de cavalerie les achetassent directement des *éleveurs*, ou s'il était plus avantageux que le gouvernement donnât lui-même la première éducation dans les dépôts de remonte. Par cette dernière façon d'acheter, les chevaux revenaient à neuf cent deux francs; mais il en mourait beaucoup, etc., etc.

Le lieutenant-colonel Filloteau lui avait donné un vieux lieutenant, officier de la Légion d'honneur, pour lui apprendre la grande guerre; mais ce brave homme se crut obligé de faire des phrases, et quelles phrases! Lucien, ne pouvant le remercier, se mit à lire avec lui la rapsodie ayant pour titre *Victoires et Conquêtes des Français*. Bientôt pourtant, M. Gauthier lui indiqua les excellents mémoires du maréchal Gouvion-Saint-Cyr. Lucien choisissait le récit des combats auxquels avait assisté le brave lieutenant, et celui-ci lui racontait ce qu'il avait vu, attendri jusqu'aux larmes d'entendre lire les récits imprimés des événements de sa jeunesse. Le vieux lieutenant était quelquefois sublime en racontant avec simplicité ce temps héroïque; nul n'était hypocrite alors! Ce simple paysan était admirable surtout pour dépeindre le site des combats et une foule de petites particularités dont un homme comme nous ne se fût pas souvenu, mais qui, dans sa bouche et avec son accent de vérité, portaient jusqu'à l'enthousiasme le plus fou l'amour de Lucien pour les armées de la République. Le lieutenant était fort plaisant, lorsque, dans des moments d'intimité, il racontait les révolutions arrivées dans le sein du régiment, à la suite des avancements imprévus, etc., etc.

Ces leçons, desquelles Lucien sortait avec l'œil en feu, furent tournées en ridicule par ses camarades. Un homme de vingt ans se soumettre à étudier comme un enfant, et encore avec un vieux soldat, qui ne pouvait parler sans faire des *cuirs*! Mais sa réserve savante et son sérieux glacial déconcertèrent les plaisants et éloignèrent de lui toute expression directe de cette opinion générale.

Lucien ne voyait rien à reprendre à sa conduite, et, toutefois, il faut convenir qu'il eût été difficile d'accumuler plus de maladresses. Il n'y avait pas jusqu'au choix d'un appartement qui n'eût été une faute. Un simple sous-lieutenant choisir le logement d'un lieutenant-colonel! car il faut redire ce que tout le monde répétait. Avant lui, l'appartement du bon M. Bonard

avait été occupé par M. le marquis Thomas de Busant de Sicile, lieutenant-colonel du régiment de hussards, que le 27^e de lanciers venait de remplacer.

Lucien ne voyait rien de ces choses; l'accueil plus que froid dont il était l'objet, il ne l'attribuait qu'à l'éloignement des êtres grossiers pour les gens de bonne compagnie. Il eût repoussé comme un leurre tout témoignage de bienveillance et, néanmoins, cette haine contenue, mais unanime, qu'il lisait dans tous les yeux, lui serrait le cœur. Le lecteur est supplié de ne pas le prendre tout à fait pour un sot : ce cœur était bien jeune encore. A l'École polytechnique, un travail ardu et de tous les instants, l'enthousiasme de la science, l'amour pour la liberté, la générosité naturelle à la première jeunesse neutralisaient les passions haineuses et les effets de l'envie. La plus ennuyeuse oisiveté règne, au contraire, dans les régiments; car, que faire au bout de six mois, lorsque les devoirs du métier ne sont plus une occupation ?

Quatre ou cinq jeunes officiers, aux manières plus gracieuses, et dont les noms ne se trouvaient pas dans la liste d'espions fournie par la lettre anonyme, eussent inspiré à notre héros quelques idées de liaisons; mais ils lui témoignaient un éloignement peut-être plus profond, ou du moins marqué d'une façon plus piquante; il ne trouvait de bienveillance que dans les yeux de quelques sous-officiers, qui le saluaient avec empressement et comme avec des façons particulières, surtout quand ils le rencontraient dans une rue écartée.

Outre le vieux lieutenant Joubert, le lieutenant-colonel Filloteau lui avait procuré un maréchal des logis, pour lui montrer les mouvements d'un peloton, d'un escadron, d'un régiment.

— Vous ne pouvez pas, lui avait-il dit, offrir à ce vieux brave moins de quarante francs par mois.

Et Lucien, dont le cœur flétri se serait résigné à faire amitié avec M. Filloteau, qui, après tout, avait vu Desaix, Kléber, Michaud et les beaux jours de Sambre-et-Meuse, s'aperçut que le brave Filloteau, qu'il eût voulu faire héroïque, s'appropriait la moitié de la paye de quarante francs indiquée pour le maréchal des logis.

Lucien avait fait faire une immense table de sapin, et sur cette table, de petits morceaux de bois de noyer, taillés

comme deux dés à jouer réunis ensemble, représentaient les cavaliers d'un régiment. Sous les ordres du maréchal des logis, il faisait manœuvrer ces soldats deux heures par jour; c'était presque là son meilleur moment.

Peu à peu ce genre de vie devint une habitude. Toutes les sensations du jeune sous-lieutenant étaient ternes, rien ne lui faisait plus ni peine ni plaisir, et il n'apercevait aucune ressource; il avait pris dans un profond dégoût les hommes et presque lui-même. Il avait refusé longtemps d'aller dîner le dimanche à la campagne avec son hôte, M. Bonard, le marchand de blé. Un jour il accepta, et il revint à la ville de compagnie avec M. Gauthier, que le lecteur connaît déjà comme le chef des républicains et le principal rédacteur du journal *l'Aurore*. Ce M. Gauthier était un gros jeune homme taillé en hercule; il avait de beaux cheveux blonds qu'il portait trop longs : mais c'était là sa seule affectation; les gestes simples, une énergie extrême qu'il mettait à tout, une bonne foi évidente le sauvaient de l'air vulgaire. La vulgarité la plus audacieuse et la plus plate faisait, au contraire, la physiologie de ses associés. Pour lui il était sérieux et ne mentait jamais; c'était un fanatique de bonne foi. Mais à travers sa passion pour le gouvernement de la France *par elle-même*, on apercevait une belle âme. Lucien se fit un plaisir, pendant la route, de comparer cet être à M. Fléron, le chef du parti contraire. M. Gauthier, loin de voler, vivait tout juste de son métier d'arpenteur attaché au cadastre. Quant à son journal *l'Aurore*, il lui coûtait cinq ou six cents francs par an, outre les mois de prison.

Au bout de quelques jours, cet homme fit exception à tout ce que Lucien voyait à Nancy. Sur un corps énorme, comme celui de son oncle Bonard, Gauthier avait une tête de génie et de beaux cheveux blonds admirablement bouclés. Quelquefois il était vraiment éloquent; c'était quand il parlait du bonheur futur de la France et de l'époque heureuse où toutes les fonctions seraient exercées gratuitement et payées par l'honneur¹.

L'éloquence touchait Lucien, mais Gauthier ne parvenait nullement à détruire sa grande objection contre la république : la nécessité de faire la cour aux gens médiocres².

Après six semaines de connaissance presque intime, Lucien s'aperçut, par hasard, que Gauthier était un

géomètre de la première force; cette découverte le toucha profondément : quelle différence avec Paris ! Lucien aimait avec passion les hautes mathématiques. Il passa désormais des soirées entières à discuter avec Gauthier, ou les idées de Fourier sur la chaleur de la terre, ou la réalité des découvertes d'Ampère, ou enfin cette question fondamentale : l'habitude de l'analyse empêchait-elle de voir les circonstances des expériences, etc., etc.

— Prenez garde, lui disait Gauthier, je ne suis pas seulement géomètre, je suis de plus républicain et l'un des rédacteurs de *l'Aurore*. Si le général Thérance ou votre colonel Malher de Saint-Mégrin découvrent nos conversations, ils ne me feront rien de neuf, car ils m'ont déjà fait tout le mal qu'ils peuvent, mais ils vous destitueront ou vous enverront à Alger comme mauvais sujet.

— En vérité, ce serait peut-être un bonheur pour moi, répondait Lucien; ou, pour parler avec l'exactitude mathématique que nous aimons, rien ne peut être pour moi aggravation de peine; je crois, sans trop présumer, être parvenu au comble de l'ennui.

Gauthier ne bégayait point en cherchant à le convertir à la démocratie américaine; Lucien le laissait parler longuement, puis lui disait avec toute franchise :

— Vous me consolez en effet, mon cher ami; je conçois que si, au lieu d'être sous-lieutenant à Nancy, j'étais sous-lieutenant à Cincinnati ou à Pittsburg, je m'ennuierais encore davantage, et la vue d'un malheur pire est, comme vous savez, une consolation, la seule, peut-être, dont je sois susceptible. Pour me mettre en état de gagner quatre-vingt-dix-neuf francs par mois et ma propre estime, j'ai quitté une ville où je passais mon temps fort agréablement.

— Qui vous y forçait ?

— Je me suis jeté de ma pleine volonté dans cet enfer.

— Eh bien ! sortez-en, fuyez.

— Paris est maintenant gâté pour moi; je n'y serais plus, en y retournant, ce que j'étais avant d'avoir revêtu ce fatal habit vert : un jeune homme qui peut-être un jour sera quelque chose. On verrait en moi un homme incapable d'être rien, même sous-lieutenant.

— Que vous importe l'opinion des autres, si, au fond, vous vous amusez.

— Hélas ! j'ai une vanité que vous, mon sage ami, ne pouvez comprendre ; ma position serait intolérable ; je ne pourrais répondre à certaines plaisanteries. Je ne vois que la guerre pour me tirer du pot au noir où je me suis fourré sans savoir ce que je faisais.

Lucien osa écrire toute cette confession et l'histoire de sa nouvelle amitié à sa mère ; mais il la supplia de lui renvoyer sa lettre ; ils étaient ensemble sur le ton de la plus franche amitié. Il lui écrivait : « Je ne dirai pas mon malheur, mais mon ennui serait redoublé si je devenais le sujet des plaisanteries de mon père et de ces hommes aimables dont l'absence me fait voir la vie en noir. »

Par bonheur pour Lucien, sa liaison avec M. Gauthier, qu'il rencontrait le soir chez M. Bonard, ne parvint pas jusqu'au colonel Malher. Mais, du reste, le mauvais vouloir de ce chef n'était plus un secret dans le régiment. Peut-être ce brave homme désirait-il qu'un duel le débarrassât de ce jeune républicain, trop protégé pour se permettre de le *vexer en grand*.

Un matin, le colonel le fit appeler, et Lucien ne fut introduit devant ce dignitaire qu'après avoir attendu trois grands quarts d'heure dans une antichambre mal-propre, au milieu de vingt paires de bottes que ciraient trois lanciers. « Ceci est un fait exprès, se dit-il, mais je ne puis déjouer cette mauvaise volonté qu'en ne m'apercevant de rien. »

— On m'a fait rapport, monsieur, dit le colonel en serrant les lèvres et d'un ton de pédanterie marqué, on m'a fait rapport que vous mangez avec luxe chez vous¹, c'est ce que je ne puis souffrir. Riche ou non riche, vous devez manger à la pension de quarante-cinq francs, avec MM. les lieutenants vos camarades. Adieu, monsieur, n'ayant autre chose à vous dire.

Le cœur de Lucien bondissait de rage ; jamais personne n'avait pris ce ton avec lui. « Donc, même pendant le temps des repas, je vais être obligé de me trouver avec ces aimables camarades, qui n'ont d'autre plaisir, quand nous sommes ensemble, que de m'écraser de leur supériorité. Ma foi, je pourrais dire comme Beaumarchais : *Ma vie est un combat*. Eh bien ! s'écria-t-il en riant, je supporterai cela. Dévelroy n'aura pas la satisfaction de pouvoir répéter que je me suis donné la peine de naître ; je lui répondrai que je me donne aussi la peine de vivre². »

Et Lucien alla de ce pas payer un mois à la pension; le soir il y dîna, et fut d'une froideur et d'un dédain vraiment admirables.

Le surlendemain, il vit entrer chez lui, à six heures du matin, celui des adjudants sous-officiers du régiment qui passait pour le confident et l'âme damnée du colonel. Cet homme lui dit d'un air bénin :

— Messieurs les lieutenants et sous-lieutenants ne doivent jamais s'écarter, sans la permission du colonel, d'un rayon de deux lieues autour de la place.

Lucien ne répondit pas un seul mot. L'adjudant, piqué, prit un air rogue et offrit de laisser par écrit le signalement des accidents de terrain qui, sur les différentes routes, pouvaient aider à reconnaître la limite du rayon de deux lieues. Il faut savoir que la plaine exécrable, stérile, sèche où le génie de Vauban a placé Nancy ne fait place à des collines un peu passables qu'à trois lieues de la ville. Lucien eût donné tout au monde, en ce moment, pour pouvoir jeter l'adjudant par la fenêtre.

— Monsieur, lui dit-il d'un air simple, quand MM. les sous-lieutenants montent à cheval pour se promener, peuvent-ils aller au trot ou seulement au pas ?

— Monsieur, je rendrai compte de votre question au colonel, répondit l'adjudant, rouge de colère.

Un quart d'heure après, un ordonnance au galop apporta à Lucien le billet suivant :

« Le sous-lieutenant Leuwen gardera les arrêts vingt-quatre heures, pour avoir déversé le ridicule sur un ordre du colonel.

« MALHER DE SAINT-MÉGRIN. »

« O Galiléen ! tu ne prévaudras point contre moi ! » s'écria Lucien.

Cette dernière contrariété rappela la vie dans son cœur. Nancy était horrible, le métier militaire n'avait pour lui que le retentissement lointain de Fleurus et de Marengo ; mais Lucien tenait à prouver à son père et à Dévelroy qu'il savait supporter tous les désagréments.

Le jour même que Lucien passa aux arrêts, les officiers supérieurs du régiment eurent la naïveté d'essayer une visite à mesdames d'Hocquincourt, de Chasteller, de

Puylaurens, de Marcilly, de Commercy, etc., etc., chez lesquelles ils avaient su que se présentaient quelques officiers du 20^e de hussards. Nous ne ferons pas à notre lecteur l'injure d'indiquer les vingt raisons qui faisaient de cette démarche une gaucherie incroyable, et dans laquelle ne fût pas tombé le plus petit jeune homme de Paris.

La visite de ces officiers appartenant à un régiment qui passait pour *juste-milieu* fut reçue avec un degré d'impertinence qui réjouit infiniment la prison de notre héros¹. A ses yeux, les détails faisaient beaucoup d'honneur à l'esprit de ces dames.

Mesdames de Marcilly et de Commercy, qui étaient fort âgées, affectèrent, en voyant ces messieurs entrer dans leur salon, un sentiment d'effroi, comme si elles eussent vu paraître des agents de la terreur de 1793. La réception fut différente chez mesdames de Puylaurens et d'Hocquincourt; leurs gens eurent ordre apparemment de se moquer des officiers supérieurs du 27^e; car leur passage dans l'antichambre, à leur sortie, fut le signal d'éclats de rire excessifs. Les rares propos qu'un étonnement extrême permit à mesdames d'Hocquincourt et de Puylaurens furent choisis de façon à pousser l'impertinence jusqu'au point précis où elle devient de la grossièreté, et peut déposer contre le savoir-vivre de la personne qui l'emploie. Chez madame de Chasteller, où le service était mieux fait, la porte fut simplement refusée à ces messieurs.

— Eh bien! le colonel avalait tout cela comme de l'eau, dit Filloteau, qui, à la nuit serrée et quand sa démarche ne put plus être remarquée, vint voir Lucien et le consoler de ses arrêts. Le colonel n'a-t-il pas voulu nous persuader, en sortant de chez cette madame d'Hocquincourt, qui n'a pas cessé de rire en nous regardant, qu'au fond nous avions été reçus avec bonté et gaieté, comme qui dirait sans façon, comme des amis, quoi!... Morbleu! Dans le bon temps, quand nous traversâmes la France, de Mayenne à Bayonne, pour entrer en Espagne, comme nous eussions fait voler les vitres d'une madame² comme celle-là! Une damnée vieille, la comtesse de Marcilly, je crois, qui montre au moins quatre-vingt-dix ans, nous a offert à boire du vin, comme nous nous levions pour partir, comme on ferait à des voituriers.

Lucien apprit bien d'autres détails quand il put sortir. Nous avons oublié de dire que M. Bonard l'avait présenté dans cinq ou six maisons de la bonne bourgeoisie. Il y avait trouvé la même affectation continue que chez mademoiselle Sylviane et les mêmes prétentions à la bonhomie. Il s'était aperçu, à son grand chagrin, que les maris bourgeois font réciproquement la police sur leurs femmes; sans doute sans en être convenus et uniquement par envie et méchanceté. Deux ou trois de *leurs dames*, pour parler leur langage, avaient de fort beaux yeux, et ces yeux avaient daigné parler à Lucien; mais comment arriver à les voir en tête-à-tête¹ ? Et, d'ailleurs, quelle affectation autour d'elles et même chez elles ! Quelles éternelles parties de boston à faire en société avec les maris, et surtout quelle incertitude dans le succès ! Lucien, dénué de toute expérience, un peu abattu par ce qui lui arrivait, aimait mieux s'ennuyer tout seul les soirées que d'aller faire des parties de boston avec messieurs les maris, qui avaient toujours soin de le placer dos à dos avec la plus jolie femme du salon. Il se réduisit volontiers au rôle d'observateur. L'ignorance de ces pauvres femmes est inimaginable. Les fortunes sont bornées; les maris lisent des journaux auxquels ils sont abonnés en commun, et que leurs *moitiés* ne voient jamais. Leur rôle est absolument réduit à celui de faire des enfants et de les soigner quand ils sont malades. Seulement, le dimanche, donnant le bras à leurs maris, elles vont étaler dans une promenade les robes et les châles de couleur voyante dont ceux-ci ont jugé à propos de récompenser leur fidélité à remplir les devoirs de mère et d'épouse.

Si Lucien avait été plus constant auprès de mademoiselle Sylviane Berchu, c'est que la société était plus commode; il suffisait d'entrer dans une boutique. Notre héros finit par être de l'avis de M. le préfet, dont l'affectation marquée et l'air doucereux frappaient² tous les soirs à la porte de derrière du magasin de spiritueux; sans s'arrêter dans la boutique, le premier magistrat du département passait dans l'arrière-boutique. Là, il se trouvait chez l'un des propriétaires les plus imposés du département, ainsi qu'il avait le soin de l'écrire à son ministre.

Lucien ne paraissait que tous les huit³ jours chez made-

moiselle Sylviane, et à chaque fois, en sortant, il se promettait bien de ne pas revenir d'un mois. Il y alla tous les jours pendant quelque temps. Le récit et la colère du bon Filloteau, la déconvenue de ces officiers supérieurs, dont les façons le reléguaient¹ à une distance si incommensurable, avaient réveillé chez lui l'esprit de contradiction. « Il y a ici une société qui ne veut pas recevoir les gens qui portent mon habit, essayons d'y pénétrer. Peut-être, au fond, sont-ils aussi ennuyeux que les bourgeois; mais enfin il faut voir; il me restera du moins le plaisir d'avoir triomphé d'une difficulté; il faut que je demande des lettres d'introduction à mon père. »

Mais écrire à ce père sur le ton sérieux n'était pas chose facile. Hors de son comptoir, M. Leuwen avait l'habitude de ne pas lire jusqu'au bout les lettres qui n'étaient pas amusantes. « Plus la chose lui est facile, se disait Lucien, plus facilement l'idée lui viendra de me faire quelque niche². Il fait les affaires de bourse de M. Bonpain, le notaire du noble faubourg, celui qui dirige toutes les quêtes faites en province pour les besoins du parti et tous les envois en Espagne. M. Bonpain peut, avec deux ou trois mots, m'assurer une réception brillante dans toutes les maisons nobles de la Lorraine. » Ce fut dans ces idées que Lucien écrivit à son père.

Au lieu du paquet énorme qu'il attendait avec impatience, il ne reçut de la sollicitude paternelle qu'une toute petite lettre écrite sur le papier le plus exigü possible.

« Très aimable sous-lieutenant, vous êtes jeune, vous passez pour riche, vous vous croyez beau sans doute, vous avez du moins un beau cheval, puisqu'il coûte cent cinquante louis. Or, dans les pays où vous êtes, le cheval fait plus de la moitié de l'homme. Il faut que vous soyez encore plus piètre qu'un saint-simonien ordinaire pour n'avoir pas su vous ouvrir les manoirs des *noblilions* de Nancy. Je parie que Mellinet (un domestique de Lucien) est plus avancé que vous et n'a que l'embarras du choix pour ses soirées. Mon cher Lucien, *studiate la matematica* et devenez profond. Votre mère se porte bien, ainsi que votre dévoué serviteur.

« François LEUWEN. »

Lucien se serait donné au diable après une telle lettre. Pour l'achever, le soir, en rentrant de cette promenade qui ne pouvait se prolonger au delà de deux lieues, il vit son domestique Mellinet assis dans la rue devant une boutique, au milieu d'un cercle de femmes, et l'on riait beaucoup.

« Mon père est un sage, se dit-il, et moi je suis un sot. »

Il remarqua presque au même instant un cabinet littéraire, dont on allumait les quinquets; il renvoya son cheval et entra dans cette boutique pour essayer de changer d'idées et de se dépiquer un peu. Le lendemain, à sept heures du matin, le colonel Malher le fit appeler.

— Monsieur, lui dit ce chef d'un air important, il peut y avoir des républicains, c'est un malheur pour la France; mais j'aimerais autant qu'ils ne fussent pas dans le régiment que le roi m'a confié.

Et, comme Lucien le regardait d'un air étonné :

— Il est inutile de le nier, monsieur; vous passez votre vie au cabinet littéraire de Schmidt, rue de la Pompe, vis-à-vis de l'hôtel de Pontlevé. Ce lieu m'est signalé comme l'ancre de l'anarchie, fréquenté par les plus effrontés *jacobins* de Nancy. Vous n'avez pas eu honte de vous lier avec les va-nu-pieds qui s'y donnent rendez-vous chaque soir. Sans cesse on vous voit passer devant cette boutique, et vous échangez des signes avec ces gens-là. On pourrait aller jusqu'à croire que c'est vous qui êtes le souscripteur anonyme de Nancy, signalé par le ministre à M. le général baron Thérance, comme ayant envoyé quatre-vingts francs pour la souscription à l'amende du *National*.

« Ne dites rien, monsieur, s'écria le colonel d'un air colère, comme Lucien semblait vouloir parler à son tour. Si vous aviez le malheur d'avouer une telle sottise je serais obligé de vous envoyer au quartier général à Metz, et je ne veux pas perdre un jeune homme qui, déjà une fois, a manqué son état. »

Lucien était furieux. Pendant que le colonel parlait, il eut deux ou trois fois la tentation de prendre une plume sur une large table de sapin, tachée d'encre et fort sale, derrière laquelle était retranché cet être grossier et despote de mauvais goût, et d'écrire sa démission. La perspective des plaisanteries de son père l'arrêta; quelques

minutes plus tard, il trouva plus digne d'un homme de forcer le colonel à reconnaître qu'on l'avait trompé ou qu'il voulait tromper.

— Colonel, dit-il d'une voix tremblante de colère, mais, du reste, en se contenant assez bien, j'ai été renvoyé de l'École polytechnique, il est vrai; on m'a appelé républicain, je n'étais qu'étourdi. Excepté les mathématiques et la chimie, je ne sais rien. Je n'ai point étudié la politique, et j'entrevois les plus graves objections à toutes les formes de gouvernement. Je ne puis donc avoir d'avis sur celui qui convient à la France...

— Comment, monsieur, vous osez avouer que vous ne comprenez pas que le seul gouvernement du roi...

Nous supprimons ici trois pages que le brave colonel répéta tout d'un trait, et qu'il avait lues quelques jours auparavant dans un journal payé par le gouvernement.

« Je l'ai pris de trop haut avec cet espion sabreur », se dit Lucien pendant ce long sermon; et il chercha une phrase qui dît beaucoup en peu de mots.

— Je suis entré hier pour la première fois de ma vie dans ce cabinet littéraire, s'écria-t-il enfin, et je donnerai cinquante louis à qui pourra prouver le contraire.

— Il ne s'agit pas ici d'argent, répliqua le colonel avec amertume; on sait assez que vous en avez beaucoup, et il paraît que vous le savez mieux que personne. Hier, monsieur, dans le cabinet de Schmidt, vous avez lu le *National*, et vous n'avez pris ni le *Journal de Paris* ni les *Débats*, qui tenaient le milieu de la table.

« Il y avait là un observateur exact », pensa Lucien. Il se mit ensuite à raconter tout ce qu'il avait fait dans ce lieu-là, et, à force de petits détails terre à terre, il força le colonel à ne pas pouvoir disconvenir :

1° Que réellement la veille, lui, Lucien, avait lu un journal, pour la première fois, dans un lieu public, depuis son arrivée au régiment;

2° Qu'il n'avait passé que quarante minutes au cabinet littéraire de Schmidt;

3° Qu'il y avait été retenu tout ce temps uniquement par un grand feuilleton de six colonnes, sur le *Don Juan* de Mozart, ce qu'il offrit de prouver, en répétant les principales idées du feuilleton.

Après une séance de deux heures et de contre-examen

le plus vétilleux de la part du colonel, Lucien sortit enfin, pâle de colère; car la mauvaise foi du colonel était évidente : mais notre sous-lieutenant éprouvait le vif plaisir de l'avoir réduit au silence sur tous les points de l'accusation.

« J'aimerais mieux vivre avec les laquais de mon père, se dit Lucien en respirant sous la porte cochère. Quelle canaille! se dit-il vingt fois pendant la journée. Mais toute ma vie je passerai pour un sot aux yeux de mes amis, si à vingt ans et avec le cheval le plus beau de la ville, je fais *fiasco* dans un régiment *juste-milieu*, et où, par conséquent, l'argent est tout. Pour qu'au moins, en cas de démission, on ait quelque action de moi à citer à Paris, il faut que je me batte. Cela est d'usage en entrant dans un régiment; du moins, on le croit dans nos salons, et, ma foi, si je perds la vie, je ne perdrai pas grand'chose. »

L'après-dînée, après le pansement du soir, dans la cour de la caserne, il dit à quelques officiers qui sortaient en même temps que lui :

— Des espions, qui abondent ici, m'ont accusé auprès du colonel du plus plat de tous les péchés; on veut que je sois républicain. Il me semble pourtant que j'ai un rang dans le monde et quelque fortune à perdre. Je voudrais connaître l'accusateur pour, d'abord, me justifier à ses yeux, et ensuite lui faire deux ou trois petites caresses avec ma cravache.

Il y eut un moment de silence complet, et ensuite on parla d'autres choses.

Le soir Lucien rentrait de la promenade; dans la rue son domestique lui remit une jolie lettre fort bien pliée; il l'ouvrit et vit un seul mot : *Renégat*. En ce moment, Lucien était peut-être l'homme le plus malheureux de tous les régiments de lanciers de l'armée.

« Voilà comment ils font toutes leurs affaires! en enfants, pensa-t-il enfin. Qui avait dit à ces pauvres jeunes gens que je pense comme eux? Le sais-je moi-même ce que je pense? Je serais un grand sot de songer à gouverner l'État, je n'ai pas su gouverner ma propre vie. » Lucien eut, pour la première fois, quelque idée de se tuer; l'excès de l'ennui le rendait méchant, il ne voyait plus les choses comme elles sont réellement. Par exemple, il y avait dans son régiment huit ou dix officiers fort aimables; il était aveugle, il ne voyait pas leur mérite.

Le lendemain, comme Lucien parlait encore de républicanisme à deux ou trois officiers :

— Mon cher, lui dit l'un d'eux, vous nous ennuyez toujours de la même chanson ; que diable cela nous fait-il, à nous, que vous ayez été à l'École polytechnique, qu'on vous ait chassé, qu'on vous ait calomnié ? etc., etc. Moi aussi j'ai eu des malheurs, je me suis donné une entorse il y a six ans, mais je n'en ennuie pas mes amis.

Lucien n'eût pas relevé l'accusation d'être ennuyeux. Dès les premiers jours de son arrivée au corps, il s'était dit : « Je ne suis pas ici pour faire l'éducation de tout ce qu'il peut y avoir au régiment de gens mal élevés ; il ne faut me récrier que si l'un d'eux me fait l'honneur d'être pour moi plus grossier qu'à l'ordinaire. » A l'imputation d'être ennuyeux, Lucien répondit, après un petit silence :

— Je crains bien d'être ennuyeux, cela peut m'arriver quelquefois, et je vous en crois sur parole, monsieur ; mais je suis déterminé à ne pas me laisser accuser de républicanisme ; je désire marquer ma déclaration par un coup d'épée, et je vous serai fort obligé, monsieur, si vous voulez bien mesurer la vôtre avec moi.

Ce mot sembla rendre la vie à tous ces pauvres jeunes gens ; Lucien vit aussitôt vingt officiers autour de lui. Ce duel fut une bonne fortune pour tout le régiment. Il eut lieu le soir même, dans un recoin du rempart bien triste et bien sale. On se battit à l'épée, et les deux adversaires furent blessés, mais sans que l'État fût menacé de perdre aucun des deux. Lucien avait un grand coup dans le haut du bras droit. Il se permit sur sa blessure une plaisanterie qui sans doute était mauvaise, car elle ne fut pas comprise. Son témoin en fut choqué, et, lui ayant demandé s'il avait besoin de lui, sur sa réponse négative, le planta là.

Lucien s'assit sur une pierre ; quand il voulut se lever, il n'en eut plus la force, et bientôt se trouva mal ; il était presque nuit close. Lucien fut réveillé de sa stupeur par un petit bruit ; il ouvrit les yeux, il vit devant lui un lancier qui le regardait en riant¹.

« Voilà notre milord ivre mort, disait le lancier. Eh ! bien, on a beau dire, moi je bois tout mon argent, mais jamais on ne m'a vu comme milord. Dame ! c'est qu'aussi il a plus de *quibus* que moi ; et, s'il met tout à boire, il doit être plus avancé que le lancier Jérôme Ménéuel. » Lucien regardait le lancier, sans avoir la force de parler.

— Mon lieutenant, vous avez quelque difficulté à marcher; vous serait-il agréable que je vous misse sur vos jambes ?

Ménuel n'eût eu garde de se permettre¹ ce langage si l'officier ne lui eût pas semblé ivre; mais il riait de bon cœur de voir le milord, comme l'appelaient les soldats, hors d'état de se mettre debout, et, en véritable Français, il était ravi de pouvoir parler ainsi² avec un supérieur. Lucien le regarda, et put trouver enfin la force de lui dire :

— Aidez-moi, je vous prie.

Ménuel plaça ses mains sous les bras du sous-lieutenant et l'aida à se mettre debout. Ménuel sentit sa main gauche mouillée; il la regarda, elle était pleine de sang.

— En ce cas, asseyez-vous, dit-il à Lucien.

Sa voix était pleine de respect et de cordialité. « Diable ! ce n'est pas de l'ivresse, se dit-il, c'est un bon coup d'épée. »

— Lieutenant, voulez-vous que je vous porte jusque chez vous ? Je suis fort. Mais il y a mieux que cela : permettez que je vous ôte votre habit³, je serrerai votre blessure.

Lucien ne répondant pas, en un instant Ménuel ôta l'habit, déchira la chemise, fit, avec une manche qu'il arracha, une compresse qu'il plaça sur la blessure, près de l'aisselle, et serra de toute sa force avec son mouchoir; il courut à un cabaret voisin, et revint avec un verre d'eau-de-vie dont il mouilla le bandage. Il restait un peu d'eau-de-vie qu'il fit boire à Lucien.

— Restez là, lui dit celui-ci.

Un instant après il put ajouter :

— Ceci est un secret. Allez chez moi, faites atteler la calèche, mettez-vous dedans et venez me prendre. Vous me rendrez service si personne au monde ne se doute de ce petit accident, surtout le colonel.

« Milord n'est pas bête, après tout », se disait Ménuel en allant chercher la calèche. Le lancier se sentait fier. « Je vais donner des ordres à ces beaux laquais qui ont des livrées si riches. » Ménuel avait méprisé Lucien, il le trouvait blessé et supportant bien son accident, il l'admirait avec autant de vivacité et de raison qu'il l'avait méprisé un quart d'heure auparavant.

CHAPITRE VIII¹

UNE fois en calèche, Ménuel, au lieu de prendre le ton piteux, dit des choses plaisantes, moins par l'esprit que par l'accent dont elles étaient dites.

— Je vous demande votre parole d'honneur, mon camarade, de ne rien dire de ce que vous avez vu.

— Je vous donne toutes les paroles du monde, et, ce qui vaut un peu mieux, monsieur pourra se demander si je voudrais déplaire au Benjamin du lieutenant-colonel Filloteau.

Ménuel alla chercher le chirurgien du régiment; on ne le trouva pas; il resta auprès du blessé, qui ne souffrait pas du tout. Lucien fut frappé de l'esprit naturel de Ménuel, espèce de pauvre diable, qui prenait tout gaiement et s'établissait chez notre héros. Excédé d'ennui, entouré de gens empesés, et encore peu enthousiaste du caractère du simple soldat, Lucien, au lieu de se livrer à ses sombres pensées, écoutait volontiers les cent contes de Ménuel.

Le chirurgien-major du régiment, le chevalier Bilars, comme il se faisait appeler, sorte de charlatan assez bon homme, natif des Hautes-Alpes, parut le lendemain de bonne heure. L'épée de l'adversaire avait passé près de l'artère. Le chevalier Bilars exagéra le danger, qui était nul, et vint deux ou trois fois pendant la journée. La bibliothèque du brave sous-lieutenant, comme disait le chevalier, se trouvait fournie des meilleures éditions telles que kirsch-wasser de 1810, cognac de douze ans, anisette de Bordeaux de Marie Brizard, eau-de-vie de Dantzig chargée de paillettes d'or, etc., etc. Le chevalier Bilars, qui aimait la *lecture*, passait chez le blessé des journées entières, ce qui ennuyait fort Lucien; mais, par compensation, Lucien avait Ménuel, qui, prisant aussi l'excellence de la bibliothèque de notre héros, s'était tout à fait établi chez lui. Lucien se le fit donner par le lieutenant-colonel Filloteau en qualité de garde-malade.

Ménuel contait à notre héros blessé certaines parties de sa vie* et se gardait bien de parler de certaines autres.

* Histoire de Jérôme Ménuel.

Par forme d'épisode, nous conterons en passant cette vie d'un simple soldat. Si parfois les rôles d'un régiment contiennent des noms dont l'histoire est assez plate et toujours la même, d'autres fois aussi le simple habit de soldat recouvre des cœurs qui ont éprouvé de drôles de sensations.

Ménuel avait été ouvrier relieur à Saint-Malo, sa patrie. Amoureux de la soubrette d'une troupe de comédiens nomades, qui était venue donner des représentations à Saint-Malo, Ménuel avait déserté la boutique de son maître et s'était fait acteur. Un jour, à Bayonne, où il vivait depuis quelques mois, et où il s'était fait aimer et avait amassé quelque argent en donnant des leçons d'armes, Ménuel fut vivement pressé par un jeune homme de la ville auquel il devait cent cinquante francs prêtés par amitié. Son trésor était un peu supérieur à cette somme; mais il se sentit une telle répugnance à l'entamer, ou, plutôt¹, à l'anéantir en payant sa dette, qu'il eut l'idée de faire un faux : c'était un reçu en deux mots, ainsi conçu : *Reçu du porteur les cent cinquante francs. Perret fils.* Quand un ami de M. Perret le créancier, qui était allé à Pau, vint le presser au nom de celui-ci, Ménuel eut l'audace de dire qu'il lui avait envoyé la somme avant son départ. Perret revint de son voyage et demanda ce qui lui était dû. Ménuel lui répondit mal; Perret porta un défi à² Ménuel, quoique celui-ci fût une sorte de maître d'armes.

Ménuel, déjà bourrelé par le remords, eut horreur de ce qu'il allait faire : tuer un homme pour voler cent cinquante francs ! Il offrit de payer. Perret lui dit qu'il était donc bien lâche. Ce mot rendit courage à Ménuel et lui fit du bien. Il se battit et se promit bien de chercher à ménager Perret. En allant au lieu du rendez-vous, Ménuel dit à Perret :

— Rompez toujours, ne vous *fendez*³ jamais, je ne pourrai vous tuer.

Il disait ces mots de très bonne foi; il parlait en maître d'armes. Par malheur, Perret lui crut une profondeur de caractère et de scélératesse dont le pauvre Ménuel était bien loin.

Après deux ou trois reprises, Perret crut devoir prendre le contre-pied de ce que lui avait dit son adversaire; il se précipita sur Ménuel et s'enferra de lui-même.

La blessure était dangereuse. Ménuel fut au désespoir, et sa douleur passa pour de l'hypocrisie et de la lâcheté. Honni, bafoué dans toute la ville, il fut poursuivi par le père de Perret comme ayant fabriqué une pièce fausse. Tout Bayonne était en colère, et comme tout se fait par mode en France, même les déclarations du jury, Ménuel fut condamné aux galères.

Ménuel, dans sa prison, faisait venir du vin et était presque toujours en pointe de gaieté; il avait des remords, et, se regardant comme un homme à jamais perdu, il voulait passer gaiement le peu de jours qui lui restaient.

Les geôliers, les porte-clefs de la prison, tous l'aimaient. Un jour il vit apporter dans la loge du portier huit ou dix gros paquets de cordes, destinées à renouveler celles de toutes les jalousies de la prison. Une idée le saisit; il vola à l'instant un écheveau¹ de ces cordes. Il eut le bonheur de n'être pas vu et, la nuit même, en escaladant deux murailles d'une hauteur très respectable, il parvint à se sauver. Il courut remettre à un ami de Perret les cent cinquante francs qu'il devait; cet ami était un de ceux qui avaient le plus aidé le père de Perret à le faire condamner². Mais à Bayonne, la mode changeant, on commençait à trouver sévère la condamnation de Ménuel. L'ami de Perret, en voyant Ménuel, eut pitié de lui, et à l'instant le plaça sur un bateau qui allait partir avant le jour pour la pêche.

Il y eut un coup de vent la nuit suivante; le bateau de Bayonne fut jeté fort près de Saint-Sébastien. Ménuel héla un bateau espagnol et, le soir même, il errait sur le quai de Saint-Sébastien. Un recruteur lui proposa de se faire soldat de la *légitimité* et de don Carlos; Ménuel accepta et, peu de jours après, arriva à l'armée du prétendant espagnol. Il prouva qu'il montait bien à cheval; il avait du *bagou*; on en fit un cavalier.

Un mois après, Ménuel sortit avec sa compagnie pour protéger un convoi; les *Christinos* l'attaquèrent: Ménuel eut une peur effroyable. Après quelques coups de fusil, il s'enfuit au galop dans la montagne. Quand son cheval ne put plus avancer au milieu de rochers trop rapides, Ménuel attacha ensemble les deux jambes de devant de son cheval, le laissa dans le lit d'un torrent desséché, et continua de fuir à pied. Enfin, son oreille ne fut plus offensée par le bruit des coups de fusil. Alors il réfléchit.

« Après ce beau trait, comment oserais-je reparaître à l'armée, où je me suis fait une réputation de bravoure à *trois poils*, au moyen de trois petits duels ? »

« Je suis donc un grand misérable ! se disait Ménuel. Faussaire, condamné aux galères et lâche, pour terminer l'affaire ! » Il eut l'idée de se tuer, mais, quand il vint à penser aux moyens, cette idée lui fit horreur. Quand la nuit fut venue, notre homme, mourant de faim, songea que peut-être le mulet de quelque cantinière avait été blessé ou tué, en ce cas les paniers qu'il portait seraient restés sur le champ de bataille ; il y revint à pas de loup et non sans peur. À tous les instants, il faisait de longues haltes ; il se couchait et plaçait l'oreille contre terre ; il n'entendait aucun autre bruit que celui du petit vent de la nuit, qui agitait les broussailles de¹... et les petits lièges.

Enfin il arriva, et, à son grand étonnement, il vit que cette grande affaire, après une fusillade de six heures, n'avait laissé sur le champ de bataille que deux morts. « Je suis donc un grand misérable, se dit-il, d'avoir eu une telle peur pour si peu de péril². » Il était au désespoir, quand il trouva une outre à demi pleine, et plus loin un pain tout entier. Par prudence, il alla souper à deux cents pas du champ de bataille ; ensuite il revint, toujours prêtant l'oreille.

Un des morts était un jeune Français nommé Ménuel, qui avait un portefeuille plein de lettres et renfermant un beau passeport. Notre héros eut l'idée lumineuse de changer de nom ; il s'empara du passeport, des lettres, du portefeuille, des chemises, meilleures que les siennes, et enfin du nom de Ménuel : jusque-là son nom avait été tout autre.

Une fois qu'il eut ce nom : « Pourquoi ne rentrerais-je pas en France, se dit-il ? Je ne suis plus condamné aux galères et signalé à toutes les gendarmeries ; pourvu que j'évite Bayonne, où j'ai brillé d'un faux éclat, et Montpellier, où ce pauvre Ménuel est né, je suis libre dans toute la France. » L'aube commençait à paraître ; il avait trouvé une centaine de francs dans la poche des deux morts et continuait ses recherches, quand il vit deux paysans s'approcher. Il songea à se dire blessé, alla chercher son cheval et revint aux paysans ; mais il s'aperçut que, le croyant affaibli par sa blessure, ces paysans voulaient le traiter comme il avait traité les morts. À l'instant

il se trouva guéri, et, les paysans étant revenus à des sentimens plus naturels, l'un d'eux s'engagea, moyennant une piastre payée chaque matin, et une autre piastre payée chaque soir, à le conduire à la Bidassoa, torrent qui, comme on sait, fait la limite de la France.

Ménuel fut bien heureux. Mais à peine en France, il s'imagina (c'était un homme à imagination) que les gendarmes qu'il rencontrait le regardaient d'une façon singulière. Il alla sur son cheval jusqu'à Béziers; là, il le vendit et prit la diligence de Lyon; mais ses fonds diminuaient rapidement. Partie en bateau à vapeur, partie à pied, il gagna Dijon, et quelques jours après Colmar. Arrivé dans cette jolie ville, il ne lui restait plus que cinq francs. Il réfléchissait beaucoup. « Je fais très bien des armes, se dit-il; je me bats très bien, pour peu que je sois en colère; je monte à cheval; tous les journaux prétendent qu'il n'y aura pas de guerre de longtemps; d'ailleurs, en cas de guerre, je puis désertar. Engageons-nous dans le régiment de lanciers¹ dont le dépôt est à Colmar. Je remettrai mon passeport au commandant, et je tâcherai ensuite de l'enlever. Si je puis détruire cette pièce indiscrete, je me dirai né à Lyon, que je viens de bien examiner; je m'appellerai Ménuel, et, c'est bien le diable si on découvre un condamné! »

Tout cela fut fait six mois après son entrée au dépôt. Ménuel, le modèle des soldats, avait lui-même brûlé son passeport, qu'il avait eu l'adresse de voler dans le bureau du capitaine de recrutement. Il était fort aimé et fameux maître d'armes; il passait pour fort gai. Afin de se distraire de ses malheurs, il dépensait au cabaret tout l'argent qu'il gagnait le fleuret à la main. Il s'était promis deux choses : se faire beaucoup d'amis au régiment, en ne buvant jamais seul, et ne jamais s'enivrer tout à fait pour ne pas dire de parole indiscrete².

Depuis deux ans que Ménuel avait rejoint le régiment, sa vie était heureuse en apparence. S'il n'eût pas caché soigneusement qu'il savait écrire, les officiers de sa compagnie, qui étaient fort contents de sa tenue propre, et auxquels il cherchait à rendre service, l'auraient fait passer brigadier. Ménuel passait pour le *loustic* du régiment. Il eut un duel fort heureux contre un maître d'armes : sa bravoure, non moins que son adresse, avaient brillé aux yeux de toute la garnison. Mais toutes

les fois qu'il voyait un gendarme, il frémissait malgré lui, et la rencontre de ces gens-là empoisonnait sa vie. Contre ce malheur il n'avait d'autre ressource que le cabaret le plus prochain.

Quand il eut le bonheur de s'attacher à Lucien, son sort changea. « Un homme si riche, se dit-il, aurait ma grâce, quand même j'aurais été reconnu : il faut seulement qu'il le veuille. Il est fou pour l'argent, et, dans un bon moment, mille écus ne lui coûteraient rien pour acheter ma grâce de quelque chef de bureau ! »

Lucien apprit par le chevalier Bilars qu'il y avait à Nancy un médecin célèbre par un rare talent, et, de plus, fort bien venu dans la société¹ à cause de son éloquence et de ses opinions furibondes de légitimité² : on l'appelait M. Du Poirier. Par tout ce que disait le chevalier Bilars, Lucien comprit que ce docteur pourrait bien être le factotum de la ville, et, dans tous les cas, un intrigant amusant à voir.

— Il faut absolument, mon cher docteur, que vous m'amenez demain ce monsieur Du Poirier ; dites-lui que je suis en danger.

— Mais vous n'êtes pas en danger !

— Mais n'est-il pas fort bien de commencer par un mensonge nos relations avec un fameux intrigant ? Une fois qu'il sera ici, ne me contredisez en rien ; laissez-moi dire, nous en entendrons de belles sur Henri V, sur Louis XIX, et peut-être nous amuserons-nous un peu.

— Votre blessure est tout à fait chirurgicale, et je ne vois pas ce qu'un docteur en médecine, etc., etc.

Le chevalier Bilars consentit enfin à aller chercher le docteur, parce qu'il comprit que, s'il ne l'amenait pas, Lucien pourrait bien lui écrire directement.

Le célèbre docteur vint le lendemain. « Cet homme a l'air sombre d'un énergumène », se dit Lucien. Le docteur n'eut pas été cinq minutes avec notre héros, qu'il lui frappa familièrement sur le ventre en lui parlant³. Ce M. Du Poirier était un être de la dernière vulgarité, et qui semblait fier de ses façons basses et familières ; c'est ainsi que le cochon se vautre dans la fange avec une sorte de volupté insolente pour le spectateur. Mais Lucien n'eut presque pas le temps d'apercevoir⁴ ce ridicule extrême ; il était trop évident que ce n'était point par

vanité, et pour se faire son égal ou son supérieur, que Du Poirier était familier avec lui. Lucien crut voir un homme de mérite, entraîné par le besoin d'exprimer vivement les pensées dont la foule et l'énergie l'oppriment. Un homme moins jeune que Lucien eût remarqué que la fougue de Du Poirier ne l'empêchait pas de se prévaloir de la familiarité qu'il avait usurpée et d'en sentir tous les avantages. Quand il ne parlait pas avec emportement, il avait autant de petite vanité que quelque Français que ce soit. Mais le chevalier Bilars ne vit point ces choses et trouva Du Poirier d'un mauvais ton à se faire chasser même d'un estaminet.

« Mais non, se dit Lucien, après avoir cru un moment à cette obsession d'un génie ardent, cet homme est un hypocrite; il a trop d'esprit pour être entraîné; il ne fait rien qu'après y avoir bien songé. Cet excès de vulgarité et de mauvais ton, avec cette élévation continue de pensée, doit avoir un but. » Lucien était tout oreille; le docteur parlait de tout, mais notamment de politique, il prétendait avoir des anecdotes secrètes sur tout.

— Mais, monsieur, dit le docteur Du Poirier en interrompant tout à coup ses raisonnements infinis sur le bonheur de la France, vous allez me prendre pour un médecin de Paris qui fait de l'esprit et parle de tout à son malade, excepté de sa maladie.

Le docteur vit le bras de Lucien et lui conseilla une immobilité absolue pendant huit jours.

— Laissez de côté tous les cataplasmes du monde, ne faites aucun remède, et s'il n'y a rien de nouveau alors, ne pensez plus à cette piquûre.

Lucien trouva que, pendant que le docteur Du Poirier examinait sa blessure et observait les battements de l'artère, son regard était admirable. A peine sa blessure examinée, Du Poirier reprit le grand thème de l'impossibilité de la durée du gouvernement de Louis-Philippe*.

Notre héros s'était figuré assez légèrement qu'il s'amuserait sans peine aux dépens d'une sorte de bel esprit de province, hâbleur de son métier; il trouva que la

* C'est un *légitimiste* qui parle, comme plus haut, c'était un républicain.

logique de la province vaut mieux que ses petits vers. Loin de mystifier Du Poirier, il eut toutes les peines du monde à ne pas tomber lui-même dans quelque position ridicule¹. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fut complètement guéri de l'ennui par la vue d'un animal aussi étrange. Du Poirier pouvait avoir cinquante ans; ses traits étaient grands et fort prononcés. Deux petits yeux gris-vert, fort enfoncés dans la tête, s'agitaient, se remuaient avec une activité étonnante et semblaient lancer des flammes : ils faisaient pardonner une longueur étonnante au nez qui les séparait. Dans beaucoup de positions, ce nez malheureux donnait au docteur la physionomie d'un renard alerte : c'est un désavantage pour un apôtre. Ce qui achevait la ressemblance, dès qu'on avait le malheur de l'apercevoir, c'était une épaisse forêt de cheveux d'un blond fort hasardé, qui hérissaient le front et les tempes du docteur. Au total, on ne pouvait oublier cette tête une fois qu'on l'avait vue; à Paris, elle eût peut-être fait horreur aux sots; en province, où l'on s'ennuie, tout ce qui promet une sensation est reçu avec empressement, et le docteur était à la mode.

Il avait une contenance vulgaire, et pourtant une physionomie extraordinaire et frappante. Quand le docteur croyait avoir convaincu son adversaire, et dès qu'il parlait à quelqu'un, il avait un adversaire à convaincre et un partisan à gagner, ses sourcils se relevaient d'une façon démesurée et ses petits yeux gris ouverts comme ceux d'une hyène semblaient prêts à lui sortir de la tête. « Même à Paris, se dit Lucien, cette physionomie de sanglier, ce fanatisme furieux, ces façons impertinentes, mais pleines d'éloquence et d'énergie le sauveraient du ridicule. C'est là un apôtre, c'est un jésuite. » Et il le regardait avec une extrême curiosité.

Pendant ces réflexions, le docteur abordait la plus haute politique; on le voyait entraîné. Il fallait abolir les partages du patrimoine à la mort du père de famille; il fallait, avant tout, rappeler les jésuites. Quant à la branche aînée, il n'était pas légitime de boire un verre de vin en France jusqu'à ce qu'elle fût rétablie dans sa chose, c'est-à-dire aux Tuileries, etc., etc. Rien n'était dit par M. Du Poirier pour adoucir l'éclat de ces grandes vérités, ou pour ménager les préjugés de son adepte.

— Quoi ! dit tout à coup le docteur, vous, homme bien

né, avec des mœurs élégantes, de la fortune, une jolie position dans le monde, une éducation délicate, vous vous jetez dans l'ignoble *juste-milieu* ! Vous vous faites son soldat, vous ferez ses guerres, non pas la guerre véritable, dont même les misères ont tant de noblesse et de charmes pour les cœurs généreux, mais la guerre de maréchaussée, la guerre de tronçon de chou, contre de malheureux ouvriers mourant de faim : pour vous, l'expédition de la rue Transnonain¹ est la bataille de Marengo...

— Mon cher chevalier, dit Lucien au docteur Bilars, qui se scandalisait et se croyait obligé de défendre le *juste-milieu* : mon cher chevalier, il me vient fantaisie de raconter au docteur quelques petits écarts de jeunesse qui sont tout à fait du ressort de la médecine et dont je vous ferai confidence, mais un autre jour ; il y a des choses qu'on n'aime à dire qu'à une seule personne à la fois, etc., etc.

Malgré une déclaration aussi vive, Lucien eut toutes les peines du monde à faire déguerpir le chevalier Bilars, qui se sentait une extrême démangeaison de parler de politique, et que Lucien soupçonnait à tort de pouvoir bien être un espion.

L'éloquence du Du Poirier ne fut nullement démontée par l'épisode de l'expulsion du chirurgien ; il continua à gesticuler avec feu et à parler à tue-tête.

— Quoi, vous allez végéter dans l'ennui et les petites tresses d'une garnison ? Un tel rôle est-il fait pour un homme comme vous ? Quittez-le au plus vite. Le jour où l'on tirera le canon, non le plat canon d'Anvers, mais le canon national, celui qui fera palpiter tous les cœurs français, le mien, monsieur, tout comme le vôtre, vous distribuerez quelques louis dans les bureaux et vous serez sous-lieutenant comme devant ; et qu'importe à un homme de votre sorte de faire la guerre comme sous-lieutenant ou comme capitaine ? Laissez la petite vanité de l'épaulette aux demi-sots ; l'essentiel, pour une âme comme la vôtre, est de payer noblement votre dette à la patrie ; l'essentiel est de diriger avec esprit vingt-cinq paysans qui n'ont que du courage ; l'essentiel, pour votre amour-propre, est de faire preuve, dans ce siècle douteux, du seul genre de mérite que l'on ne puisse pas accuser d'hypocrisie. L'homme que le feu du canon prussien ne fait pas sourciller ne peut point être un hypocrite de bravoure ; tandis

que tirer le sabre contre des ouvriers qui se défendent avec des fusils de chasse, et qui sont quatre cents contre dix mille, ne prouve absolument rien, que l'absence de noblesse dans le cœur et l'envie de s'avancer. Remarquez l'effet sur l'opinion : dans cet ignoble duel, l'admiration pour la bravoure sera toujours, comme à Lyon, pour le parti qui n'a ni canon ni pétard. Mais raisonnons comme Barrême; même en tuant beaucoup d'ouvriers, il vous faudra six ans au moins, monsieur le sous-lieutenant, pour perdre ce *sous* fatal¹, etc., etc.

« On dirait que cet animal-là me connaît depuis six mois », se disait Lucien. Ces choses, d'une nature si personnelle et qui peut-être paraissent offensantes, perdent tout à être écrites. Il fallait les voir dire par un fanatique plein de fougue, mais qui savait avoir de la grâce, et même, quand il le fallait, du respect pour le juste amour-propre d'un jeune homme bien né. Le docteur savait donner aux choses les plus personnelles, aux conseils intimes les moins sollicités, et qui eussent été les plus impertinents chez tout autre, un tour si vif, si amusant, si peu offensant, tellement éloigné de l'apparence de vouloir prendre un ton de supériorité, qu'il fallait tout lui passer. D'ailleurs, les façons qui accompagnaient ces étranges paroles étaient si burlesques, les gestes d'une vulgarité si plaisante, que Lucien, tout Parisien qu'il était, manqua tout à fait du courage nécessaire pour remettre le docteur à sa place, et c'est sur quoi Du Poirier comptait bien. D'ailleurs, je pense qu'il n'eût pas été au désespoir d'être sévèrement remis à sa place : ces gens hasardeux ont la peau dure.

Délivré tout à coup et d'une façon si imprévue, par un vieux médecin de province, de l'effroyable ennui qui l'accablait depuis deux mois, Lucien n'eut pas le courage de se priver d'une vision si amusante. « Je serais ridicule, se disait-il en pleurant presque à force de rire intérieur et contenu, si je faisais entendre à ce bouffon, prêchant la croisade, que ses façons ne sont pas précisément celles qui conviennent dans une première visite; et, d'ailleurs, que gagnerais-je à l'effaroucher ? »

Tout ce que put faire Lucien, ce fut de frustrer l'attente de ce fougueux partisan des jésuites et de Henri V, qui voulait le confesser, et ne parvint tout au plus qu'à lui adresser, sans être interrompu ni contredit, une foule de

phrases inconvenantes; mais, comme un véritable apôtre, Du Poirier semblait accoutumé à cette absence de réponse, et n'en eut l'air nullement défermé.

Lucien ne put tromper ce savant médecin que dans ce qui avait rapport à sa santé. Il tint à ce que le docteur ne pût pas deviner qu'il ne l'appelait que par ennui. Il se prétendit fort tourmenté par la *goutte volante*, maladie qu'avait son père et dont il savait par cœur tous les symptômes. Le docteur l'interrogea avec attention et ensuite lui donna des avis sérieux.

Cette seconde consultation finie, Du Poirier était debout, mais ne s'en allait point; il redoublait de flatteries brusques et incisives; il voulait absolument faire parler Lucien. Notre héros se sentit tout à coup le courage de parler sans rire. « Si je ne prends pas position dès cette première visite, ce sycophante ne jouera pas tout son jeu avec moi et sera moins amusant. »

— Je ne prétends point le nier, monsieur; je ne me regarde point comme né *sous un chou*; j'entre dans la vie avec certains avantages; je trouve en France deux ou trois grandes maisons de commerce qui se disputent le monopole des faveurs sociales; dois-je m'enrôler dans la maison Henri V et Cie, ou dans la maison *le National* et Cie? En attendant le choix que je pourrai faire plus tard, j'ai accepté un petit intérêt dans la maison Louis-Philippe, la seule qui soit à même de faire des offres réelles et positives; et moi, je vous l'avouerai, je ne crois qu'au positif: et même, en fait d'intérêt, je suppose toujours que la personne qui me parle veut me tromper, si elle ne me donne du positif. Avec le roi de mon choix j'ai l'avantage d'apprendre mon métier. Quelque respectable et considérable que soit le parti de la république, et celui de Henri V ou de Louis XIX, ni l'un ni l'autre ne peut me donner le moyen d'apprendre à faire agir un escadron dans la plaine. Quand je saurai mon métier, je me trouverai probablement plein de respect, comme je le suis aujourd'hui, pour les avantages de l'esprit, ainsi que pour les belles positions acquises dans la société; mais, dans le but d'arriver, moi aussi, à une belle position, je m'attacherai définitivement à celle de ces trois maisons de commerce qui me fera les meilleures conditions. Vous conviendrez, monsieur, qu'un choix précipité serait une grande faute; car, pour le moment, je n'ai rien à désirer;

c'est de l'avenir qu'il me faudra, si toutefois quelqu'un me fait l'honneur de songer à moi.

A cette sortie imprévue et dite avec une véhémence extraordinaire, car Lucien mourait de peur de tomber dans un rire fou, le docteur, un instant, eut l'air interdit. Il répondit enfin, d'une voix pénible et du ton d'un curé de village :

— Je vois avec la joie la plus vive, monsieur, que vous respectez tout ce qui est respectable.

Le changement du ton libre et satanique qui, jusque-là, avait été celui de la conversation, en cette manière paternelle et morale, fit rougir de plaisir Lucien. « J'ai été assez coquin pour cet homme-ci, se dit-il; je le force à quitter le raisonnement politique et à faire un appel aux émotions. » Il se sentait en verve.

— Je respecte tout ou rien, mon cher docteur, répliqua Lucien d'un ton léger, et, comme le docteur avait l'air étonné : je respecte tout ce que respectent mes amis, ajouta Lucien, comme expliquant sa pensée; mais quels seront mes amis ?

A cette interrogation vive, le docteur tomba tout à coup dans le genre plat; il fut réduit à parler d'idées antérieures à toute expérience dans la conscience de l'homme, de révélations intimes faites à chaque chrétien, de dévouement à la cause de Dieu, etc., etc.

— Tout cela est vrai, ou tout cela est faux, peu m'importe, continua Lucien de l'air le plus dégagé; je n'ai pas étudié la théologie; nous ne sommes encore que dans la région des intérêts positifs; si jamais nous avons du loisir nous pourrons nous enfoncer ensemble dans les profondeurs de la philosophie allemande, si aimable et si claire, aux yeux des privilégiés. Un savant de mes amis m'a dit que lorsqu'elle est à bout de raisonnements, elle explique fort bien, par un appel à la *foi*, ce dont elle ne peut rendre compte par la simple raison. Et, comme j'avais l'honneur de vous le dire, monsieur, je n'ai pas encore décidé si, par la suite, je prendrai de l'emploi avec la maison de commerce qui place la *foi* comme chose nécessaire dans sa mise de fonds.

— Adieu, monsieur; je vois que vous serez bientôt des nôtres, reprit le docteur de l'air le plus satisfait; nous sommes tout à fait d'accord, ajouta-t-il en frappant sur la poitrine de Lucien; en attendant, je vais chasser pour

quelque temps, j'espère, les attaques de votre *goutte volante*.

Il écrivit une ordonnance et disparut.

« Il est moins niais, se disait le docteur en s'en allant, que tous ces petits Parisiens qui passent ici, chaque année, pour aller voir le camp de Lunéville ou la vallée du Rhin. Il récite avec intelligence une leçon qu'il aura apprise à Paris, de quelqu'un de ces athées de l'Institut. Tout ce machiavélisme si joli n'est heureusement que du bavardage, et l'ironie qui est dans ses discours n'a pas encore pénétré dans son âme; nous en viendrons à bout. Il faut le faire amoureux de quelqu'une de nos femmes : madame d'Hocquincourt devrait bien se décider à quitter ce d'Antin, qui n'est bon à rien, car il se ruine », etc., etc.

Lucien se retrouvait avec une activité et sa gaieté de Paris; il n'avait appris à songer à ces belles choses que depuis le vide affreux et le *désintérêt* universel qui l'avaient assailli à Nancy.

Le soir, très tard, M. Gauthier monta chez lui.

— Vous me voyez ravi de ce docteur, lui dit Lucien; il n'y a pas au monde de charlatan plus amusant.

— C'est mieux qu'un charlatan, répondit le républicain Gauthier. Dans sa jeunesse, lorsqu'il avait encore peu de malades, il ordonnait un remède, et puis courait chez l'apothicaire le préparer lui-même. Deux heures après, il revenait chez le malade pour voir l'effet. Il est maintenant en politique ce qu'il fut jadis pour son métier; c'est lui qui devrait être le préfet du département. Malgré ses cinquante ans, la base du caractère de cet homme est encore un besoin d'agir et une vivacité d'enfant. En un mot, il est amoureux fou de ce qui fait tant de peine au commun des hommes : le travail. Il a besoin de parler, de persuader, de faire naître des événements, et surtout de s'occuper à surmonter des difficultés. Il monte à un quatrième étage en courant, pour donner des conseils à un fabricant de parapluies sur ses affaires domestiques. Si le parti de la *légitimité* avait en France deux cents hommes comme celui-là et savait les placer, nous autres républicains, nous serions mieux traités par le gouvernement. Ce que vous ne savez pas encore, c'est que Du Poirier est vraiment éloquent; s'il n'était pas peureux, mais peureux comme un enfant, peureux comme on ne l'est pas, ce serait un homme dangereux, même pour

nous. Il mène, en se jouant, toute la noblesse de ce pays; il balance le crédit de M. Rey, le grand vicaire jésuite de notre évêque; et il n'y a pas huit jours encore que, dans une aventure que je vous conterai, il a eu l'avantage sur l'abbé Rey. J'éclaire ses démarches de près, parce que c'est l'ennemi acharné de notre journal *l'Aurore*. Aux prochaines élections, dont cette âme sans repos s'occupe déjà, il laissera passer un ou peut-être deux des candidats du gouvernement, si le préfet Fléron veut lui permettre de ruiner notre *Aurore* et de me mettre en prison : car il me rend justice, comme moi à lui, et nous argumentons ensemble dans l'occasion. Il a sur moi deux avantages incontestables; il est éloquent et amusant, et il est premier dans son art; il passe, avec raison, pour le plus habile médecin de l'Est de la France, et on l'appelle souvent de Strasbourg, de Metz, de Lille; il est arrivé il y a trois jours de Bruxelles.

— Ainsi, vous le demanderiez si vous étiez dangereusement malade ?

— Je m'en garderais bien; une bonne médecine donnée à contretemps ôterait à *l'Aurore* le seul de ses rédacteurs qui ait le diable au corps, comme il dit.

— Tous ont du courage, dites-vous ?

— Sans doute, plusieurs même ont plus d'esprit que moi; mais tous n'ont pas pour unique amour au monde le bonheur de la France et la république.

Lucien dut subir de la part du bon Gauthier ce que les jeunes gens de Paris appellent une *tartine* sur l'Amérique, la démocratie, les préfets choisis forcément par le pouvoir central parmi les membres des conseils généraux, etc.

En écoutant ces raisonnements imprimés partout, « quelle différence d'esprit, pensait-il, entre Du Poirier et Gauthier ! et cependant ce dernier est probablement aussi honnête que l'autre est fripon. Malgré ma profonde estime pour lui, je meurs de sommeil. Puis-je, après cela, me dire républicain ? Ceci me montre que je ne suis pas fait pour vivre sous une république; ce serait pour moi la tyrannie de toutes les médiocrités, et je ne puis supporter de sang-froid même les plus estimables. Il me faut un premier ministre coquin et amusant, comme Walpole ou M. de Talleyrand. »

En même temps Gauthier finissait son discours par ces mots... *Mais nous n'avons pas d'Américains en France.*

— Prenez un petit marchand de Rouen ou de Lyon, avare et sans imagination, et vous aurez un Américain.

— Ah! que vous m'affligez! s'écria Gauthier en se levant tristement et s'en allant comme une heure sonnait.

— Grenadier, que tu m'affliges! !

chanta Lucien quand il fut parti; « et cependant je vous estime de tout mon cœur ». Après quoi il réfléchit² : « La visite du docteur, se dit-il, est le commentaire de la lettre de mon père... Il faut hurler avec les loups. M. Du Poirier veut évidemment me convertir. Eh bien, je leur donnerai le plaisir de me convertir... Je viens de trouver un moyen simple de mettre ces fripons au pied du mur : je répondrai à leur doctrine sublime, à leurs appels hypocrites à la conscience par ce mot bien humble : Que me donnez-vous ? »

CHAPITRE IX³

LE lendemain, de fort bonne heure, le docteur Du Poirier, cette âme sans repos, frappa à la porte de Lucien; il entra dans ses projets d'éviter la présence de Bilars; il comptait employer des arguments qu'il était bien aise de ne communiquer qu'à un seul interlocuteur à la fois; il fallait rester maître de les nier au besoin.

« Si je cesse d'avoir les raisonnements d'un coquin, se dit Lucien en voyant Du Poirier, ce coquin-là va me mépriser. » Le docteur voulait le séduire, il étala devant ce jeune homme, privé de société et mourant probablement d'ennui, le nom des maisons de bonne compagnie et des jolies femmes de Nancy.

« Ah! coquin, se dit Lucien, je te devine. »

— Ce qui m'intéresse surtout, mon cher monsieur, dit-il de l'air terne d'un marchand qui perd, ce qui m'intéresse surtout, ce sont vos projets de réforme dans le Code civil et pour les partages; cela peut avoir des conséquences pour mes intérêts! car je ne suis pas sans avoir *quelques arpents au soleil*. (C'était avec délices que Lucien empruntait au docteur les façons de parler de la province.)

Vous voudriez donc qu'à la mort du père de famille il n'y eût pas de partage égal entre frères ?

— Certainement, monsieur; ou nous allons tomber dans les horreurs de la démocratie. Un homme d'esprit devra, sous peine de mort, faire la cour au marchand d'allumettes, son voisin. Nos familles nobles et distinguées, l'espoir de la France, les seules qui aient des sentiments généreux et des idées élevées, vivent à la campagne en ce moment et font beaucoup d'enfants; devons-nous voir leur fortune divisée, morcelée entre tous ces enfants ? Alors ils n'ont plus le loisir d'acquérir des sentiments distingués, de s'élever à de hautes pensées; ils ne rêvent qu'à l'argent, ils deviennent de vils prolétaires, comme le fils de l'imprimeur leur voisin. Mais, d'un autre côté, que ferons-nous des fils cadets, et comment les placer sous-lieutenants dans l'armée, après le vol qu'on a laissé prendre à ces maudits sous-officiers ?

Mais c'est une question à traiter plus tard, une question secondaire; vous ne pouvez revenir à la monarchie qu'en organisant fortement l'Église, qu'en ayant un prêtre au moins pour contenir cent paysans, dont vos lois absurdes ont fait des anarchistes. Je placerai donc dans l'Église au moins un des fils de tout bon gentilhomme, comme l'Angleterre nous en donne l'exemple.

Je dis que, même parmi la canaille, le partage ne doit pas être égal. Si vous n'arrêtez le mal, bientôt tous vos paysans sauront lire; alors se présenteront, gardez-vous d'en douter, des écrivains incendiaires; tout sera mis en discussion, et vous n'aurez bientôt plus aucun principe sacré. Il faut donc commencer par établir, sous prétexte des convenances de la bonne culture, que jamais la terre ne pourra être divisée en morceaux de moins d'un arpent...

Prenons pour exemple ce que nous connaissons; car c'est là toujours la marche la plus sûre. Voyons de près les intérêts des familles nobles de Nancy.

« Ah! coquin », pensa Lucien.

Bientôt le docteur en fut à lui répéter que madame de Sauve-d'Hocquincourt était la femme la plus séduisante de la ville; qu'il était impossible d'avoir plus d'esprit que madame de Puylaurens, qui avait brillé jadis dans la société de madame de Duras, à Paris. Puis le docteur ajouta, d'un air bien plus sérieux, que madame de Chas-

teller était un fort bon parti, et il se mit à détailler tous ses biens¹.

— Mon cher docteur, si j'étais d'humeur *mariente*, mon père a mieux que cela pour moi; il est tel parti à Paris qui est aussi riche que toutes ces dames prises ensemble.

— Mais vous oubliez une petite circonstance, dit le docteur avec un sourire de supériorité : la naissance.

— Certainement elle a son prix, répliqua Lucien d'un air calculateur. Une jeune personne qui porte le nom de Montmorency ou de La Trémouille, dans ma position cela peut bien équivaloir à cent, même à deux cent mille francs. Si j'avais moi-même un nom susceptible de paraître noble, un grand nom chez ma femme pourrait même s'évaluer à cent mille écus. Mais, mon cher docteur, votre noblesse de province est inconnue à trente lieues du pays qu'elle habite.

— Comment, monsieur, reprit le docteur avec une sorte d'indignation, madame de Commercy, cousine de l'empereur d'Autriche, qui descend des anciens souverains de Lorraine ?

— Absolument, mon cher docteur, comme M. de Gontran ou M. de Berval, qui n'existent pas. Paris ne connaît la noblesse de province que par les discours ridicules des trois cents députés de M. de Villèle. Je ne songe nullement au mariage; j'aimerais mieux pour le moment la prison. Si je pensais autrement, mon père me déterrerait quelque *banquière* hollandaise enchantée de venir régner dans le salon de ma mère, et fort empressée d'acheter cet avantage avec un million ou deux, ou même trois.

Lucien était vraiment drôle pendant qu'il regardait le docteur en prononçant ces derniers mots.

Le son de ce mot *million* produisit un effet marqué dans la physionomie du docteur. « Il n'est pas assez impassible pour être bon politique », se dit Lucien. Jamais le docteur n'avait rencontré de jeune homme élevé au milieu d'une grande fortune et absolument sans hypocrisie; il commençait à être étonné de Lucien et à l'admirer.

Le docteur avait infiniment d'esprit, mais il n'avait jamais vu Paris; autrement il eût vu l'affectation; Lucien n'était pas homme à pouvoir tromper un coquin de cette force; notre sous-lieutenant n'était rien moins qu'un comédien consommé; il n'avait que de l'aisance et du feu.

Le docteur, comme tous les gens qui font profession de jésuitisme, s'exagérait Paris; il le voyait peuplé d'athées furibonds comme Diderot, ou ironiques comme Voltaire, et de pères jésuites fort puissants faisant bâtir des séminaires plus grands que des casernes. Il s'exagéra de même ce qu'il croyait de Lucien; il le crut absolument *sans cœur*. « De tels propos ne s'apprennent pas », se dit le docteur. Et il commença à estimer notre héros. « Si ce garçon-là avait passé quatre ans dans un régiment et fait deux voyages à Prague ou à Vienne, il vaudrait mieux que nos d'Antin ou nos Roller. Du moins, quand nous sommes *entre nous*, il ne ferait pas de pathos. »

Après trois semaines de retraite forcée, rendue moins ennuyeuse par la présence presque continue du docteur¹, Lucien fit sa première sortie, et ce fut pour aller chez la directrice de la poste, la bonne mademoiselle Prichard, dévote célèbre. Là, il s'assit sous prétexte de fatigue, il entra en conversation d'un air sage et discret, et enfin s'abonna à la *Quotidienne*, à la *Gazette*, et à la *Mode*, etc. La bonne maîtresse de poste regardait avec vénération ce jeune homme en uniforme et fort élégant, qui prenait un si grand nombre d'abonnements à de tels journaux.

Lucien avait compris que dans un régiment *juste-milieu* tous les rôles valaient mieux que celui de républicain, c'est-à-dire d'homme qui se bat pour un gouvernement qui n'a pas d'appointements² à donner. Plusieurs *honora-*bles députés ne comprennent pas à la lettre un tel degré d'absurdité et trouvent cela *immoral**.

« Il est trop évident, se disait Lucien, que si je reste homme raisonnable, je ne trouverai pas ici un pauvre petit salon pour passer la soirée. D'après les dires du docteur, ces gens-ci m'ont l'air à la fois trop fous et trop bêtes pour comprendre la raison. Ils ne sortent pas du superlatif dans leurs discours. Il est aussi trop plat d'être *juste-milieu*, comme le colonel Malher, et d'attendre tous les matins, par la poste, l'annonce de la platitude qu'il faudra prêcher pendant les vingt-quatre heures. Républicain, je viens de me battre pour prouver que je ne le suis pas; il ne me reste d'autre mascarade que celle d'ami des privilèges et de la religion qui les soutient.

« C'est le rôle indiqué par la fortune de mon père. A

* Historique.

moins de beaucoup d'esprit, d'un esprit étonnant comme le sien, où est l'homme riche qui ne soit pas *conservateur* ? On m'objectera la nudité de mon nom bourgeois. Je répondrai en faisant allusion au nombre et à la qualité de mes chevaux. Dans le fait, le peu de distinction dont je jouis ici ne vient-il pas uniquement de mon cheval ? Et encore, non pas parce qu'il est bon, mais parce qu'il est cher. Le colonel Malher de Saint-Mégrin me pourchasse; parbleu ! je vais essayer de le battre à coups de bonne compagnie.

« Ce docteur me sera probablement fort utile; il m'a tout l'air de ces gens qui s'attachent aux privilégiés avec l'office de penser pour eux, comme MM. N. N... à Paris. Ce fut jadis le rôle de Cicéron auprès des patriciens de Rome, étiolés et amoindris par un siècle d'aristocratie heureuse. Il serait bien plaisant qu'au fond ce docteur amusant ne crût pas plus à Henri V qu'à Dieu le père¹. »

La sévère vertu de M. Gauthier eût peut-être proposé des objections graves à ce parti pris si gaiement; mais M. Gauthier était un peu comme ces femmes honnêtes qui disent du mal des actrices; il n'amusait pas, tout en parlant d'êtres qui passent pour fort amusants.

Le soir du jour où Lucien avait fait connaissance avec mademoiselle Prichard, le docteur se trouvait chez lui; il prêchait sur les ouvriers du ton d'un Juvénal furieux; il parlait de leur misère fort réelle qui, exaspérée par les pamphlets jacobins, doit renverser Louis-Philippe. Tout à coup, le docteur s'arrêta au milieu d'une phrase commencée, comme cinq heures sonnaient, et se leva.

— Qu'avez-vous donc, docteur ? dit Lucien, fort surpris.

— C'est le moment du *salut*, répondit le bon docteur d'une voix tranquille, en baissant pieusement ses petits yeux et quittant en un clin d'œil le ton d'un Juvénal furieux, déclamant contre la cour des Tuileries.

Lucien éclata de rire. Désolé de ce qui lui arrivait, il entreprit de faire des excuses au docteur; mais le fou rire l'emporta de nouveau, les larmes lui vinrent aux yeux; et enfin il pleurait tout à fait à force de rire, en répétant au docteur² :

— De grâce, monsieur, où allez-vous ? je ne vous ai pas bien entendu.

— Au *salut*, à la chapelle des Pénitents; et le docteur

lui expliqua gravement et doctement cette cérémonie religieuse, avec une voix pieuse, contrite, à peine articulée, qui faisait un étrange contraste avec la voix criarde, hardie et perçante qui lui était si naturelle.

« Ceci est divin, se dit Lucien, en cherchant à prolonger l'explication et à cacher le rire intérieur qui le suffoquait. Cet homme est mon bienfaiteur, sans lui je tombais dans le marasme. Il faut cependant que je trouve quelque chose à lui dire, ou il se piquera. »

— Que dirait-on de moi, cher docteur, si je vous accompagnais ?

— Rien ne vous ferait plus d'honneur, répondit tranquillement le docteur sans se fâcher le moins du monde du rire fou. Mais je dois, en conscience, m'opposer à cette seconde sortie, comme je l'ai fait à la première; l'air frais du soir peut ramener l'inflammation, et, si nous arrivons à offenser l'artère, il faut songer au grand voyage.

— N'avez-vous pas d'autre objection ?

— Vous vous exposerez à des plaisanteries voltairiennes de la part de messieurs vos camarades.

— Bah! je ne les crains pas; ils sont trop courtisans pour cela. Le colonel nous a dit à l'ordre, le premier samedi après notre arrivée et d'un air significatif, qu'il allait à la messe.

— Et toutefois neuf de messieurs vos camarades ont encore manqué à ce devoir dimanche dernier. Mais, au fait, que vous importent les plaisanteries ? On sait dans Nancy comment vous savez les réprimer. Et d'ailleurs votre sage conduite a déjà porté ses fruits.

Pas plus tard qu'hier, comme on prétendait, chez M. le marquis de Pontlevé, que vous étiez un pilier du cabinet littéraire de ce polisson de Schmidt, madame de Chasteller a daigné prendre la parole pour vous justifier. Sa femme de chambre, qui passe sa vie aux fenêtres, sur la rue de la Pompe, lui a dit que c'était bien à tort que le colonel Malher de Saint-Mégrin vous avait fait une scène sur cet article; que jamais elle ne vous avait remarqué dans cette boutique; et qu'à vous voir passer sur votre beau cheval de mille écus, avec votre air élégant et soigné, vous aviez l'air de tout... excusez le propos, plus juste qu'élégant, d'une femme de chambre... Et le docteur hésitait.

— Allons, allons, cher docteur, je ne m'offense que de ce qui peut me nuire.

— Eh bien, puisque vous le voulez : vous aviez l'air de tout autre chose que d'un *manant de républicain*.

— Je vous avouerai, monsieur, reprit Lucien d'un grand sérieux, que je ne puis me faire à l'idée d'aller lire dans une *boutique*. Ce dernier mot fut lancé avec bonheur ; un homme né du faubourg Saint-Germain n'eût pas mieux dit. D'ici à peu de jours, continua Lucien, je pourrai vous offrir le petit nombre de journaux dont un honnête homme peut avouer la lecture.

— Je le sais, monsieur, je le sais, reprit le docteur, avec un petit air de satisfaction provinciale ; mademoiselle la directrice de la poste, qui *pense bien*, nous a dit ce matin que nous posséderions bientôt une cinquième *Quotidienne* dans Nancy.

« Ceci est trop fort, pensa Lucien. Cette figure hétéroclite se moquerait-elle de moi ? » Ces mots *cinquième Quotidienne* avaient été dits avec un accent contrit, bien fait pour inquiéter la vanité de notre héros.

En ceci, comme en bien d'autres choses, Lucien était jeune, c'est-à-dire, injuste. Fort de ses loyales intentions, il croyait tout voir, et n'avait pas encore vu le quart des choses de la vie. Comment aurait-il su que ces petits coups de pinceau sont aussi nécessaires à l'hypocrisie de province qu'ils seraient ridicules à Paris ? et, comme c'est apparemment en province que vivait le docteur, il avait toute raison de parler le langage de son pays.

« Je vais voir bientôt si cet homme se moque de moi », pensa¹ Lucien. Il appela son domestique pour attacher les élégants rubans noirs qui fermaient la manche droite de son habit, et suivit le docteur au *salut*. Cette cérémonie pieuse avait lieu aux Pénitents, jolie petite église, très proprement blanchie à la chaux, et sans autre ornement que quelques confessionnaux en bois de noyer bien luisant. « Ceci est une maison pauvre, mais d'un goût très pur », pensa Lucien. Il s'aperçut bien vite qu'il n'y avait là que la très bonne compagnie du pays. (Toute la bourgeoisie de l'Est de la France est patriote.)

Lucien vit le bedeau offrir un sou à une femme du peuple point mal mise, qui, voyant une église ouverte, fit mine d'entrer.

— Passez, la mère, dit le bedeau, ceci est une chapelle particulière.

L'offre était évidemment une insulte; la petite bourgeoise rougit jusqu'au blanc des yeux, et laissa tomber le sou; le bedeau regarda s'il était vu et remit le sou dans sa poche.

« Toutes ces femmes qui m'entourent et le peu d'hommes qui les accompagnent ont une physionomie parfaitement convenable, se dit Lucien; le docteur ne se moque pas plus de moi que de tout le monde; c'est tout ce que je puis prétendre. Sa vanité une fois rassurée, Lucien s'amusa infiniment. C'est ici comme à Paris, se disait-il, la noblesse se figure que la religion rend les hommes plus faciles à gouverner. Et mon père dit que c'est la haine qu'on avait pour les prêtres qui a fait tomber Charles X! En me montrant pieux, je vais me faire noble. »

Il vit que tout le monde avait un livre. « Ce n'est pas tout d'être venu ici, il faut y être comme tout le monde »; il eut recours au docteur. Aussitôt celui-ci quitta sa place et alla demander un livre à madame la comtesse de Commercy, qui en avait plusieurs portés dans un sac de velours par sa demoiselle de compagnie. Le docteur revint avec un petit in-quarto superbe et expliqua à Lucien les armes qui chamarraient cette reliure magnifique. Un coin de l'écusson était occupé par l'aigle¹ de la maison de Habsbourg. Madame la comtesse de Commercy appartenait, en effet, à la maison de Lorraine, mais à une branche aînée, injustement dépossédée et, par une conséquence peu claire, se croyait plus noble que l'empereur d'Autriche. En écoutant ces belles choses, Lucien, persuadé qu'on le regardait et craignant par-dessus tout le rire fou, étudiait attentivement les alérions de Lorraine, frappés sur la couverture avec des fers à froid.

Vers la fin de l'office, Lucien, dont la chaise touchait presque à celle du docteur, s'aperçut que, sans être indiscret, il pouvait faire voir qu'il entendait la conversation qu'avaient avec lui cinq ou six dames ou demoiselles, toutes d'un âge mûr. Ces dames s'adressaient au bon docteur, comme elles l'appelaient; mais il était plus qu'évident² que tout l'édifice du dialogue était élevé en l'honneur du brillant uniforme dont la présence dans l'église des Pénitents faisait événement ce soir-là.

— C'est ce jeune officier millionnaire qui s'est battu il y a quinze jours, disait à voix basse une dame placée à trois pas du docteur; il paraît qu'il *pense bien*.

— Mais on le disait blessé à mort! répliqua sa voisine.

— Le bon docteur l'a sauvé des portes du tombeau, ajouta une troisième.

— Ne le disait-on pas républicain, et que son colonel avait cherché à le faire périr par un duel?

— Vous voyez bien que non, reprit la première, avec un air de supériorité marquée. Vous voyez bien que non; il est des nôtres.

A quoi la seconde dame répliqua avec aigreur :

— Vous avez beau dire, ma chère; on m'a assuré qu'il est proche parent de Robespierre, qui était d'Amiens : Leuwen est un nom du Nord.

Lucien se voyait le héros de la conversation; notre héros ne résista point à ce bonheur; il y avait plusieurs mois que rien de semblable ne lui était arrivé. « J'occupe trop ces provinciaux, pensa-t-il, pour que tôt ou tard le docteur ne me présente pas à ces dames, qui me font l'honneur de me croire de la famille de feu M. de Robespierre. Je passerai mes soirées à entendre dans un salon les mêmes choses que je viens d'entendre ici, et mon père aura de la considération pour moi; je serai aussi avancé que Mellinet. Avec ces figures respectables, on peut se livrer à toutes les idées qui passent par la tête; il n'y a pas de ridicule à craindre en ce pays; jamais ils ne se moqueront de ce qui flatte leur manie. » A ce moment, il était question d'une souscription¹ en faveur du célèbre Cochin, qui, deux ou trois fois par an, montre un talent du premier ordre et sauve le parti du ridicule. Comme tous les hommes profondément² occupés d'une grande pensée, et qui ont du génie³, M. Cochin pouvait être obligé de vendre ses terres.

— Je donnerais bien la pièce d'or, disait une des figures singulières qui entouraient le docteur (Lucien apprit, en sortant, que c'était madame la marquise de Marcilly); mais ce M. Cochin, après tout, n'est pas *né* (n'est pas noble). Je ne porte sur moi que de l'or, et je prie le bon docteur d'envoyer sa servante chez moi demain, après la messe de huit heures et demie, je remettrai quelque argent.

— Votre nom, madame la marquise, répondit le

docteur d'un air comblé, commencera justement la page quatorze de mon grand registre à dos élastique, que j'ai reçu, ou plutôt que nous avons reçu en cadeau de nos amis de Paris.

« Je suis ici comme M. Jabalot à Versailles : *Je fais mes farces*¹ », se dit Lucien animé par le succès; tous les yeux étaient, en effet, arrêtés sur son uniforme. Nous ferons remarquer, pour la justification de notre héros, que, depuis son départ de Paris, il ne s'était pas trouvé dans un salon; et vivre sans conversation piquante *est-ce une vie heureuse ?*

— Et moi, ajouta-t-il tout haut, j'oserai prier M. Du Poirier de m'inscrire pour quarante francs. Mais j'aurais l'ambition de voir mon nom figurer immédiatement après celui de madame la marquise; cela me portera bonheur.

— Bien, fort bien, jeune homme, s'écria Du Poirier d'un air paternel et prophétique.

« Si mes camarades savent ceci, se dit Lucien, gare au deuxième duel; les épithètes de *cafard* vont pleuvoir sur moi. Mais comment le sauraient-ils ? ils ne voient pas ce monde-ci; tout au plus le colonel par ses espions; et, ma foi, tant mieux : *cafard* vaut mieux que républicain. »

Vers la fin du service, le cœur de Lucien eut un grand sacrifice à faire; malgré un pantalon blanc de la plus exquise fraîcheur, il fallut se mettre à deux genoux sur la pierre sale de la chapelle des Pénitents².

CHAPITRE X³

ON sortit bientôt après, et Lucien, voyant son pantalon terni sans ressource, rentra chez lui. « Mais ce petit malheur est peut-être un mérite », se dit-il. Et il affecta de marcher lentement et de façon à ne pas dépasser les groupes de saintes femmes qui s'avançaient au petit pas dans la rue solitaire et couverte d'herbes.

« Je suis curieux de savoir ce que le colonel pourra trouver à reprendre à ceci ? » se disait Lucien lorsque le docteur le rejoignit; et, comme dissimuler n'était pas son fort, il laissa entrevoir quelque chose de cette idée à son nouvel ami.

— Votre colonel n'est qu'un plat *juste-milieu*, nous le connaissons bien, s'écria Du Poirier d'un air d'autorité. C'est un pauvre hère, toujours tremblant de trouver sa destitution dans le *Moniteur* ; mais je ne vois pas ici l'officier manchot, ce *libéral* décoré à Brienne, qui lui sert d'espion.

On était arrivé à la fin de la rue, et Lucien, qui l'avait parcourue lentement et en prêtant l'oreille aux propos qu'on tenait sur son compte, craignit que sa joie ne se trahît par quelque mouvement imprudent. Il se permit de faire un demi-salut fort grave à trois dames qui marchaient presque sur la même ligne que lui et qui parlaient fort haut. Il serra la main avec affection au docteur et disparut. Il monta à cheval, en donnant un libre cours au rire fou qui l'obsédait depuis une heure. Comme il passait devant le cabinet littéraire de Schmidt : « Voilà le plaisir d'être savant », pensa-t-il. Il remarqua l'officier libéral, manchot, qui, placé derrière la vitre verdâtre du cabinet littéraire, tenait un numéro de la *Tribune* et le regarda du coin de l'œil comme il passait. Le lendemain il n'était bruit dans toute la haute société de Nancy que de la présence d'un uniforme dans l'église des Pénitents, et encore d'un uniforme dont le bras droit était décousu et attaché avec des rubans. Ce jeune homme venait d'être sur le point de paraître devant Dieu, ce fut un jour de triomphe pour Lucien. Il n'osa hasarder la messe basse de huit heures et demie. « Ceci aurait des conséquences, pensa-t-il ; il faudrait m'y trouver toutes les fois que je ne suis pas de service. »

Vers les dix heures, il alla en grande pompe acheter un eucologe, ou livre de prières, magnifiquement relié par Muller. Il ne voulut point permettre que le livre fût enveloppé dans du papier de soie ; il trouva plus drôle de le porter fièrement sous le bras gauche. « On n'eût pas mieux fait, se disait-il, en pleine *Restauration*, j'imité le maréchal N..., notre ministre de la guerre.

« On peut tout hasarder avec des provinciaux, pensait-il en riant ; c'est qu'il n'y a ici personne pour donner son nom au ridicule. » Il alla, toujours le livre sous le bras, porter lui-même ses quarante francs à M. Du Poirier, qui lui permit de lire la liste des souscripteurs. Le haut des pages était toujours tenu par les noms précédés d'un *de*, et, par un hasard flatteur, le seul nom de Lucien Leuwen

fit exception et commença la page qui suivait immédiatement celle de madame de Marcilly.

En le reconduisant, M. Du Poirier lui dit d'un air profond :

— Soyez assuré, cher monsieur, que monsieur votre colonel ne vous laissera plus debout quand il aura à vous parler chez lui; il sera poli du moins; quant à être bienveillant, c'est une autre affaire.

Jamais prédiction ne sembla destinée à s'accomplir avec plus de promptitude. Quelques heures plus tard, le colonel, que Lucien vit de loin à la promenade, lui fit signe d'approcher et l'invita à dîner pour le lendemain. Lucien lui trouva des façons basses d'une intimité bourgeoise. « Malgré son brillant uniforme et sa bravoure, cet homme est un marguillier qui invite à dîner le procureur, son voisin. » Comme il allait s'éloigner :

— Votre cheval a des épaules admirables, lui dit le colonel; deux lieues ne sont rien pour de tels jarrets; je vous autorise à pousser vos promenades jusqu'à Darney.

C'était un bourg à six lieues de Nancy.

« O toute-puissance de l'orviétan ! » se dit Lucien pouffant de rire et galopant du côté de Darney.

L'après-dînée fut encore plus triomphante pour Lucien; le docteur Du Poirier voulut absolument le présenter chez madame la comtesse de Commercy, la dame qui, la veille, avait prêté pour lui le livre de prières.

L'hôtel de Commercy, situé au fond d'une grande cour, pavée en partie et garnie de tilleuls taillés en mur, était, au premier aspect, fort triste; mais, du côté opposé à la cour, Lucien aperçut un jardin anglais d'un vert charmant, et où il eût été heureux de se promener. Il fut reçu dans un grand salon tendu en damas rouge avec des baguettes d'or. Le damas était un peu passé, mais ce défaut était dissimulé par des portraits de famille qui avaient fort bonne mine. Ces héros avaient des perruques poudrées à frimas et des cuirasses d'acier. D'immenses fauteuils, dont les bois fort contournés offraient une dorure brillante, firent peur à Lucien quand il entendit madame la comtesse de Commercy adresser au laquais ces paroles sacramentelles : « Un fauteuil pour monsieur. » Heureusement, l'usage de la maison n'était pas de déplacer ces vénérables machines; on avança un fauteuil moderne et fort bien fait.

La comtesse était une grande femme maigre et se tenant fort droite, malgré son grand âge. Lucien remarqua que ses dentelles n'étaient point jaunies; il avait en horreur les dentelles jaunies. Quant à la physionomie de la dame, elle n'en avait aucune. « Ses traits ne sont pas nobles, mais ils sont portés noblement », se dit Lucien.

La conversation, comme l'ameublement, fut noble, monotone, lente, mais sans ridicule trop marqué. Au total, Lucien aurait pu se croire dans une maison de gens âgés du faubourg Saint-Germain. Madame de Commercy ne parlait pas trop haut, elle ne gesticulait pas à outrance, comme les jeunes gens de la bonne compagnie que Lucien apercevait dans les rues. « C'est un débris¹ du siècle de la politesse », se dit Lucien.

Madame de Commercy remarqua avec plaisir les regards d'admiration que Lucien jetait sur son jardin. Elle lui dit que son fils, qui avait habité douze ans de suite Hartwell (maison de Louis XVIII en Angleterre), en avait fait faire cette copie exacte et seulement un peu plus petite, comme il convient à un simple particulier. Madame de Commercy l'engagea à venir [se] promener quelquefois dans ce jardin.

— Plusieurs personnes y viennent et ne se croient point obligées, pour cela, à voir la vieille propriétaire : mon concierge a le nom des promeneurs.

Lucien fut touché de cette attention, et, comme c'était une âme bien née et que trop bien née, sa réponse exprima bien sa reconnaissance. Après cette offre faite avec simplicité, il n'était plus question pour lui de se moquer; il se sentait renaître. Depuis plusieurs mois Lucien n'avait pas vu de bonne compagnie².

Lorsqu'il se leva pour prendre congé, madame de Commercy put lui dire, sans s'écarter du ton général de la conversation :

— Je vous avouerai, monsieur, que c'est pour la première fois que je vois dans mon salon la cocarde que vous portez; mais je vous prie de l'y ramener³ souvent. Je me ferai toujours un plaisir de recevoir un homme qui a des manières aussi distinguées, et qui, d'ailleurs, pense aussi bien, quoiqu'il soit encore dans la première jeunesse.

« Et tout cela pour être allé aux *Pénitents*⁴ ! » Il avait tellement envie de rire que ce ne fut qu'à grand'peine

qu'il ne suivit pas l'idée folle qui lui vint de distribuer des pièces de cinq francs aux laquais de la maison qu'il trouva dans l'antichambre rangés en haie sur son passage.

Il lut son devoir dans cette rangée de laquais. « Pour un homme qui commence à penser aussi bien que moi, c'est une inconséquence grave que de n'avoir qu'un seul domestique. » Il pria M. Du Poirier de lui trouver trois *garçons sûrs*, et surtout pensant bien.

En rentrant chez lui, Lucien était un peu comme le barbier du roi Midas : il mourait d'envie de raconter son bonheur. Il écrivit huit ou dix pages à sa mère et lui demanda des livrées brillantes pour cinq ou six domestiques. « Mon père verra bien, en les payant, que je ne suis pas encore un saint-simonien bien pur. »

Quelques jours après, madame de Commercy invita Lucien à dîner; il trouva dans le salon, où il eut soin de se rendre à trois heures et demie bien précises, M. et madame de Serpierre, avec une seule de leurs six filles; M. Du Poirier et deux ou trois femmes âgées, avec leurs maris, la plupart chevaliers de Saint-Louis. On attendait évidemment quelqu'un; bientôt un laquais annonça M. et madame de Sauve-d'Hocquincourt; Lucien fut frappé. « Il est impossible d'être plus jolie, se dit-il, et, pour la première fois, la renommée n'a pas menti. » Il y avait dans ces yeux-là un velouté, une gaieté, un naturel, qui faisaient presque un bonheur du plaisir de les regarder. En cherchant bien, il trouva cependant un défaut à cette femme¹ charmante. Quoique à peine âgée de vingt-cinq ou vingt-six ans, elle avait quelque tendance à l'embonpoint. Un grand jeune homme blond, à moustaches presque diaphanes, fort pâle et à l'air hautain et taciturne, marchait après elle; c'était son mari. M. d'Antin, son amant, était venu avec eux. A table, on le plaça à sa droite; elle lui parlait bas assez souvent, et puis riait. « Ce rire de franche gaieté fait un étrange contraste, se dit Lucien, avec l'air morose et antique de toute la compagnie. Voilà ce que nous appellerions à Paris une gaieté bien hasardée². Que d'ennemis n'aurait pas cette jolie femme! Les sages mêmes la blâmeraient de s'exposer à tous les terribles inconvénients de la calomnie, faute d'un peu de gêne. La province offre donc des dédommagements! Au milieu de toutes ces figures nées pour l'ennui, l'essentiel n'est-il pas que la *jeune première* soit aimable;

et, ma foi, celle-ci est charmante; pour un dîner comme celui-ci, j'irais vingt fois aux *Pénitents*. »

Lucien, en homme prudent, chercha à être poli pour M. de Sauve-d'Hocquincourt, car il tenait à porter les deux noms, illustrés le premier sous Charles IX et le second sous Louis XIV.

Tout en écoutant la parole lente, élégante et décolorée de M. d'Hocquincourt, Lucien examinait sa femme. Madame d'Hocquincourt pouvait avoir vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Elle était blonde avec de grands yeux bleus, point langoureux et d'une vivacité charmante, quelquefois languissants quand on l'ennuyait; bientôt après, fous de bonheur à la première apparition d'une idée gaie ou seulement singulière. Une bouche délicieuse de fraîcheur avait des contours fins, nobles, bien arrêtés, qui donnaient à toute la tête une noblesse admirable. Un nez légèrement aquilin complétait le charme de cette tête noble à la fois et cependant variant à chaque instant, comme les nuances de passion qui agitaient madame d'Hocquincourt. Elle n'était point hypocrite; ce genre de mérite eût été impossible avec une telle figure.

Madame d'Hocquincourt eût passé à Paris pour une beauté du premier ordre; à Nancy, c'est tout au plus si l'on convenait qu'elle était belle. D'abord, elle n'avait rien de cet air empesé si admiré en province, et ses façons d'agir gaies, libres, familières, sans façon, comme d'une princesse qui s'amuse, lui avaient valu l'aversion furibonde de toutes les femmes. Les dévotes surtout ne parlaient guère d'elle qu'avec fureur. Elles insinuaient, croyant la fâcher beaucoup, qu'elles la trouvaient presque laide. Madame d'Hocquincourt le savait, et c'était un de ses sujets de joie¹. Lucien reconnut toute la haine qu'on lui portait, en voyant madame de Serpierre lui adresser la parole. Il trouva un peu trop marquée la haine des dévotes, et le *que m'importe !* de la jeune femme. Cette jeune marquise n'avait rien du gourmé de son rang, elle était naturellement coquette, folle et gaie. Aussi sa réputation était-elle bien plus mauvaise qu'elle ne le méritait. Par un hasard bien étonnant en province et qui frappa profondément Lucien, madame d'Hocquincourt ne pouvait se plier à la moindre hypocrisie. Elle avait des yeux superbes et les faisait jouer avec une coquetterie si brillante de naturel que ce n'était plus de la coquetterie. Elle

se promenait en calèche avec son amant et son mari sur la route de Paris qui à Nancy est la promenade à la mode. Un des jeunes gens de la société passait à cheval. Il faisait exécuter à son cheval quelques mouvements singuliers et gracieux. Ou bien il disait un mot qui plaisait à madame d'Hocquincourt. Aussitôt elle n'avait plus d'yeux que pour lui. Et si M. d'Antin s'avisait de parler avant que le souvenir de la grâce du passant fût oubliée, il était sûr de voir l'impatience et le dégoût remplacer à l'instant dans ses beaux yeux le feu céleste dont ils brillaient un instant auparavant. Lucien découvrit une autre qualité bien rare et bien précieuse chez madame d'Hocquincourt. Elle n'avait pas le moindre souvenir aujourd'hui de ce qu'elle avait dit ou fait hier. C'était un être gai qui vivait exactement au jour le jour. Elle est faite, pensait Lucien, pour être la maîtresse d'un grand roi ennuyé de l'ambition et des manèges de ses courtisanes et de ses maîtresses. Lucien songea souvent à s'attacher à cette aimable femme. « Peut-être alors, se disait-il, Nancy me semblerait-il moins exécration. » Mais prendre une maîtresse n'était pas une petite affaire. En province, encore plus qu'à Paris, il faut commencer par devenir l'ami intime du mari, et le triste M. d'Hocquincourt toujours lamentable, toujours parlant de l'histoire de 93, et pour la défigurer, était peut-être de tous les habitants de Nancy, le plus ennuyeux pour Lucien.

« Voici les grands mobiles de ces gens-ci, pensait-il. Ils voient un Robespierre dans l'avenir et ils envient les gens qui ont pris leurs places dans le budget. L'éloignement marqué de tous ces jeunes gens vient surtout des 99 francs par mois que je leur vole. » Lucien surprenait tous les jours des sentiments d'envie pour les bourgeois qui, en se tuant de peine, font fortune par le commerce. Vers la fin du dîner, Lucien se sentit une véritable bienveillance pour le marquis d'Antin et son aimable maîtresse. Pour le mari, M. de Sauve-d'Hocquincourt, c'était un grand jeune homme blond, à moustaches presque diaphanes, très doux et très bon.

Au café, M. Du Poirier eut la facilité¹ de répondre avec prudence aux nombreuses questions que Lucien lui adressait sur madame d'Hocquincourt.

— Elle adore sincèrement son ami et commet pour lui les plus grandes imprudences. Son malheur, ou plutôt

celui de sa gloire, c'est qu'après deux ou trois ans d'admiration elle lui trouve des ridicules. Bientôt il lui inspire un ennui mortel et que rien ne peut vaincre. Alors, c'est à payer les places; nous voyons cet ennui mettre sa bonté à la torture; car c'est le meilleur cœur du monde et qui abhorre le plus d'être la cause d'un malheur réel. Ce qu'il y a eu de plaisant, je vous conterai ça en détail, c'est que le dernier de ses amis est devenu amoureux d'elle à la folie et jusqu'au tragique, précisément à l'instant où il commençait à l'ennuyer; elle en fut mortellement peinée et ne sut, pendant six mois, comment se défaire de lui avec humanité. Je vis le moment où elle allait me demander une consultation à ce sujet; dans ces moments elle a infiniment d'esprit.

— Et depuis combien de temps dure M. d'Antin ? dit Lucien avec une naïveté qui paya le docteur de tous ses soins.

— Depuis trente grands mois; tout le monde s'en étonne; mais il est d'un caractère aussi *braque* qu'elle : cela le soutient.

— Et le mari ? Il me semble qu'ils sont soupçonneux en diable dans la bourgeoisie de cette ville.

— En êtes-vous à vous apercevoir, dit M. Du Poirier avec une naïveté bien comique, qu'on n'a plus de gaieté ni de savoir-vivre que dans la noblesse ? Madame d'Hocquincourt a fait le sien amoureux d'elle à la folie; elle l'a fait amoureux au point de ne pouvoir devenir jaloux. C'est elle qui ouvre toutes les lettres anonymes qu'on lui écrit.

— C'est de bonne foi qu'il se prépare au martyre, dit le docteur.

— Quel martyre ?

— Quatre-vingt-treize qui va revenir si Louis-Philippe tombe.

— Et vous prétendez le renverser ! voilà qui est plaisant.

Ce futur martyr avait été capitaine de grenadiers dans la garde de Charles X et avait montré beaucoup de bravoure en Espagne et ailleurs. Ces joues pâles ne se coloraient un peu que lorsqu'il était question de l'ancienneté de sa maison, alliée en effet aux Vaudémont, aux Chastellux, aux Lillebonne, à tout ce qu'il y avait de mieux dans la Province. Lucien découvrit une singulière idée

qu'avait ce brave gentilhomme. Il croyait son nom connu à Paris et, par une sorte de jalousie instinctive, il était furieux contre les gens qui se font un nom par leurs écrits. On vint à nommer Béranger, on le cita comme un démon puissant qui avait préparé la chute de Charles X.

— Il doit être fier, dit quelqu'un.

— Un peu moins pourtant, je m'imagine, reprit M. d'Hocquincourt avec une sorte d'énergie, que si ses ancêtres avaient suivi saint Louis à la croisade¹.

Ce dialogue charmait Lucien, qui avait le double plaisir d'apprendre des choses intéressantes et de n'être pas dupe de qui les racontait. Il fut interrompu brusquement; madame de Commercy l'appelait; elle le présenta formellement à madame de Serpierre, grande femme sèche et dévote qui avait une fortune très bornée et six filles à marier. Celle qui était assise à ses côtés² avait des cheveux d'un blond plus que hasardé, près de cinq pieds quatre pouces, une grande robe blanche et une ceinture verte de six doigts de hauteur, qui marquait admirablement une taille plate et maigre. Ce vert sur le blanc parut horriblement laid à Lucien; mais ce ne fut point du tout comme homme politique qu'il fut choqué du mauvais goût que l'on a à l'étranger.

— Les cinq autres sœurs sont-elles aussi séduisantes ? dit-il au docteur en revenant près de lui.

Tout à coup le docteur prit un air de gravité sombre; sa figure changea comme par l'effet d'un commandement, au grand amusement du sous-lieutenant. Celui-ci se répétait mentalement un commandement ainsi conçu en deux temps : *fripon-sombre !*

Pendant ce temps, Du Poirier parlait longuement de la haute naissance et de la haute vertu de ces demoiselles³, choses fort respectables et que Lucien ne songeait nullement à contester⁴. Après une foule de paroles emphatiques, le docteur arriva à sa véritable pensée d'homme adroit :

— A quoi bon mal parler des femmes qui ne sont pas jolies ?

— Ah ! je vous y prends, monsieur le docteur ! voilà une parole imprudente ; c'est vous qui avez dit que mademoiselle de Serpierre n'est pas jolie, et je puis vous citer.

Puis, d'un air grave et profond, il ajouta :

— Si je voulais mentir constamment et sur tout, j'irais

dîner chez les ministres; au moins ils peuvent donner des places ou de l'argent; mais j'ai de l'argent et n'ambitionne pas d'autre place que la mienne. A quoi bon n'ouvrir la bouche que pour mentir, et au fond d'une province, et dans un dîner encore où il n'y a qu'une jolie femme! C'est trop héroïque pour votre serviteur.

Après cette sortie, notre héros se mit à suivre à la lettre l'indication du docteur. Il fit une cour assidue à madame de Serpierre et à sa fille, et il abandonna d'une façon marquée la brillante madame d'Hocquincourt.

Malgré ses cheveux de mauvais augure, mademoiselle de Serpierre se trouva simple, raisonnable et même pas méchante, ce qui étonna fort Lucien. Après une demi-heure de conversation avec la mère et la fille, il les quitta à regret, pour suivre un conseil que madame de Serpierre venait de lui donner; il alla prier madame de Commercy de le présenter aux autres dames âgées qui étaient dans le salon. Pendant l'ennui de ces conversations, il regardait de loin mademoiselle de Serpierre et la trouvait infiniment moins choquante. « Tant mieux, se dit-il, mon rôle en sera moins pénible; il faut me moquer du docteur, mais le croire : je ne puis me tirer d'affaire dans cet enfer qu'en faisant la cour à la vieillesse, à la laideur et au ridicule. Parler souvent à madame d'Hocquincourt, hélas! c'est trop de prétention pour moi, inconnu dans cette société et non noble. La réception qu'on me fait aujourd'hui est étonnante de bonté; il y a là-dessous quelque projet. »

Madame de Serpierre fut si édifiée de la politesse de ce sous-lieutenant, qui, bientôt, revint se placer auprès de sa table de boston, qu'au lieu de lui trouver l'air jacobin et *héros de Juillet* (tel avait été son premier mot sur lui), elle déclara qu'il avait des manières fort distinguées.

— Quel est donc son nom exactement? dit-elle à madame de Commercy. Elle parut horriblement peinée quand la réponse lui donna la fatale certitude que ce nom était bourgeois.

— Pourquoi n'a-t-il pas pris le nom du village où il est né en guise de nom de terre, comme font tous ses pareils? C'est une attention qu'ils doivent avoir, s'ils veulent être soufferts dans la bonne compagnie.

L'excellente Théodelinde de Serpierre, à laquelle ce dernier mot était adressé, souffrait, depuis le commence-

ment du dîner, de l'embarras qu'éprouvait Lucien, qui ne pouvait se servir de son bras droit.

Une dame considérable étant entrée, madame de Serpierre dit à Lucien qu'elle allait le présenter, et, sans attendre sa réponse, elle se mit à lui expliquer l'antiquité de la maison de Furonière¹, à laquelle appartenait cette dame, qui entendait très bien tout ce qu'on disait d'elle.

« Ceci est bouffon, se dit Lucien, et adressé à moi, qui évidemment ne suis pas noble, qu'on voit pour la première fois et pour lequel on veut être obligé ! A Paris, nous appellerions cela une maladresse ; mais il y a plus de naturel en province. »

La présentation à madame de Furonière à peine terminée, madame de Commercy envoya appeler Lucien pour le présenter encore à une dame qui arrivait. « Autant de visites à faire, se disait Lucien à chaque présentation. Il faut que j'écrive tous ces noms avec quelques détails héraldiques et historiques, sans quoi je les oublierai et je tomberai dans quelque maladresse épouvantable. Le fond de ma conversation avec toutes ces nouvelles connaissances sera de demander à ces dames, parlant à elles-mêmes, de nouveaux détails sur leur noblesse. »

Dès le lendemain, Lucien, en tilbury, et suivi de deux laquais à cheval, alla pour mettre des cartes chez les dames auxquelles il avait eu l'honneur d'être présenté la veille. A son grand étonnement, il fut reçu presque partout ; on voulait le voir de près, et toutes ces dames, qui savaient sa fortune, s'apitoyèrent infiniment sur sa blessure ; lui fut parfaitement convenable, mais arriva excédé d'ennui chez madame de Serpierre. Il se consolait un peu en songeant qu'il allait retrouver mademoiselle Théodelinde, la grande fille de la veille que d'abord il avait trouvée si laide.

Un laquais, vêtu d'un habit de livrée vert clair² trop long de six pouces, l'introduisit dans un salon immense assez bien meublé, mais mal éclairé. Toute la famille se leva à son arrivée. « C'est l'effet de leur manie de gesticuler », pensa-t-il ; et, quoique d'une taille assez honnête, il se trouva presque le moins grand de la réunion. « Je conçois maintenant l'immensité du salon, pensa-t-il ; la famille n'aurait pas pu tenir dans une pièce ordinaire. »

Le père, vieillard en cheveux blancs, étonna Lucien. C'était exactement, pour le costume et pour les manières,

un *père noble* d'une troupe de comédiens¹ de province. Il portait la croix de Saint-Louis suspendue à un très long ruban, avec un large liséré blanc indiquant apparemment l'ordre du Lis. Il parlait fort bien et avec une sorte de grâce, celle qui convient à un gentilhomme de soixante et douze ans. Tout alla à merveille jusqu'au moment, où, en parlant de sa vie passée, il dit à Lucien qu'il avait été lieutenant du roi à Colmar.

A ce mot, Lucien fut saisi d'un sentiment d'horreur, que sa physionomie simple et bonne dut trahir à son insu, car le vieil officier se hâta de faire entendre, mais d'un air honnête et nullement piqué, qu'il était absent lors de l'affaire du colonel Caron².

Cette émotion vive fit oublier à Lucien tous ses projets; il était venu fort disposé à se moquer de ces sœurs aux cheveux rouges et à la taille de grenadier, et de cette mère toujours fâchée, toujours blâmant, et, avec ce bon petit caractère, cherchant à marier toutes ses filles.

Le mot honnête du vieil officier sur l'affaire de Colmar sanctifia toute la maison; dès ce moment, il n'y eut plus là de ridicule à ses yeux.

Le lecteur bienveillant est prié de considérer que notre héros est fort jeune, fort neuf et dénué de toute expérience; tout cela ne nous empêche pas d'éprouver un sentiment pénible en nous voyant forcé d'avouer qu'il avait encore la faiblesse de s'indigner pour des choses politiques. C'était à cette époque une âme naïve et s'ignorant elle-même; ce n'était pas du tout une tête forte, ou un homme d'esprit, se hâtant de tout juger d'une façon tranchante. Le salon de sa mère, où l'on se moquait de tout, lui avait appris à persifler l'hypocrisie et à la deviner assez bien; mais, du reste, il ne savait pas ce qu'il serait un jour.

Lorsque, à quinze ans, il commença à lire les journaux, la mystification qui finit par la mort du colonel Caron était la dernière grande action du gouvernement d'alors; elle servait de texte à tous les journaux de l'opposition. Cette coquinerie célèbre était, de plus, fort intelligible pour un enfant, et il en possédait tous les détails, comme s'il se fût agi d'une démonstration géométrique.

Revenu du moment de saisissement causé par le mot *Colmar*, Lucien observa avec intérêt M. de Serpierre. C'était un beau vieillard de cinq pieds huit pouces et se tenant fort droit; de beaux cheveux blancs lui donnaient

une mine tout à fait patriarcale. Il portait, en intimité, dans sa famille, un ancien habit bleu-de-roi, à collet droit et coupe toute militaire. « C'est apparemment pour l'user », se dit Lucien. Cette réflexion le toucha profondément. Il était accoutumé aux vieillards coquets de Paris. L'absence d'affectation et la conversation sage et nourrie de faits de M. de Serpierre achevèrent la conquête de Lucien; l'absence d'affectation surtout lui parut chose incroyable en province.

Pendant une grande partie de la visite¹, Lucien avait fait beaucoup plus d'attention à ce brave militaire, qui lui contait longuement ses campagnes de l'*émigration* et les injustices des généraux autrichiens, cherchant à faire écraser les corps d'émigrés, qu'aux six grandes filles qui l'entouraient. « Il faut cependant s'occuper d'elles », se dit-il enfin. Ces demoiselles travaillaient autour d'une lampe unique; car, cette année-là, l'huile était chère.

Leur manière de parler était simple. « On dirait, pensa Lucien, qu'elles demandent pardon de n'être pas jolies. »

Elles ne parlaient point trop haut; elles ne penchaient point la tête sur l'épaule aux moments intéressants de leurs discours; on ne les voyait point constamment occupées de l'effet produit sur les assistants; elles ne donnaient pas de détails étendus sur la rareté ou le lieu de fabrique de l'étoffe dont leur robe était faite; elles n'appelaient point un tableau *une grande page historique*, etc., etc. En un mot, sans la figure sèche et méchante de madame de Serpierre la mère, Lucien eût été complètement heureux et bonhomme ce soir-là, et encore il oublia bien vite ses remarques; ce fut avec un plaisir vrai qu'il parla avec mademoiselle Théodelinde².

CHAPITRE XI³

PENDANT cette visite, qui devait être de vingt minutes et qui dura deux heures, Lucien n'entendit d'autres propos désagréables que quelques mots haineux de madame de Serpierre⁴. Cette dame avait de grands traits flétris et imposants, mais immobiles. Ses grands yeux

ternes et impassibles suivaient tous les mouvements de Lucien et le glaçaient. « Dieu! quel être! » se dit-il.

Par politesse, Lucien abandonnait de temps à autre le cercle formé par les demoiselles de Serpierre autour de la lampe, pour causer avec l'ancien lieutenant du roi. Celui-ci aimait à expliquer qu'il n'y avait de repos et de tranquillité pour la France qu'à la condition de remettre précisément toutes choses sur le pied où elles se trouvaient en 1786.

— Ce fut le commencement de notre décadence, répéta plusieurs fois le bon vieillard; *inde mali labes*.

Rien n'était plus plaisant, aux yeux de Lucien, qui croyait que c'était précisément à compter de 1786 que la France avait commencé à sortir un peu de la barbarie où elle est encore à demi plongée¹.

Quatre ou cinq jeunes gens, sans doute nobles, parurent successivement dans le salon. Lucien remarqua qu'ils prenaient des poses et s'appuyaient élégamment d'un bras à la cheminée de marbre noir, ou à une console dorée placée entre deux croisées. Quand ils abandonnaient une de ces poses gracieuses pour en prendre une autre non moins gracieuse, ils se mouvaient rapidement et presque avec violence, comme s'ils eussent obéi à un commandement militaire.

Lucien se disait : « Ces façons de se mouvoir sont peut-être nécessaires pour plaire aux demoiselles de province », lorsqu'il fut arraché aux considérations philosophiques par la nécessité de s'apercevoir que ces beaux messieurs à poses académiques cherchaient à lui témoigner beaucoup d'éloignement, ce qu'il essaya de leur rendre au centuple.

— Est-ce que vous seriez fâché ? lui dit mademoiselle Théodelinde en passant près de lui.

Il y avait tant de simplicité et de bon naturel dans cette question, que Lucien répondit avec la même candeur :

— Si peu fâché, que je vais vous prier de me dire les noms de ces beaux messieurs qui, si je ne me trompe, cherchent à vous plaire. Ainsi c'est peut-être à vos beaux yeux que je dois les marques d'éloignement dont ils m'honorent en ce moment.

— Ce jeune homme qui parle à ma mère est M. de Lanfort².

— Il est fort bien, et celui-là a l'air civilisé; mais ce

monsieur qui s'appuie à la cheminée avec un air si terrible ?

— C'est M. Ludwig Roller, ancien officier de cavalerie. Les deux voisins sont ses frères, également officiers démissionnaires après la Révolution de 1830. Ces messieurs n'ont pas de fortune; leurs appointements leur étaient nécessaires. Maintenant ils ont un cheval entre eux trois; et, d'ailleurs, leur conversation est singulièrement appauvrie. Ils ne peuvent plus parler de ce que vous appelez, vous autres messieurs les militaires, le harnachement, la masse de linge et chaussures, et autres choses amusantes. Ils n'ont plus l'espoir de devenir maréchal de France, comme le maréchal de Larnac, qui fut le trisaïeul d'une de leurs grand'mères.

— Votre description les rend aimables à mes yeux; et ce gros garçon, court et épais, qui me regarde de temps à autre d'un air si supérieur et en soufflant dans ses joues comme un sanglier ?

— Comment! vous ne le connaissez pas ? C'est M. le marquis de Sanréal, le gentilhomme le plus riche de la province.

La conversation de Lucien avec mademoiselle Théodelinde était fort animée; c'est pourquoi elle fut interrompue par M. de Sanréal qui, contrarié de l'air heureux de Lucien, s'approcha de mademoiselle Théodelinde et lui parla à demi bas, sans faire la moindre attention à Lucien.

En province tout est permis à un homme riche et non marié.

Lucien fut rappelé aux convenances par cet acte de demi-hostilité. L'antique pendule attachée à la muraille, à huit pieds de hauteur, avait un cadran d'étain tellement découpé, que l'on ne pouvait voir ni l'heure, ni les aiguilles; elle sonna, et Lucien vit qu'il était depuis deux grandes heures chez les Serpierre. Il sortit.

« Voyons, se dit-il, si j'ai ces préjugés aristocratiques dont mon père se moque tant tous les jours. » Il alla chez madame Berchu; il y trouva le préfet, qui achevait sa partie de boston.

En voyant entrer Lucien, M. Berchu père dit à sa femme, personne énorme¹ de cinquante à soixante ans :

— Ma petite, offre une tasse de thé à M. Leuwen.

Comme madame Berchu n'écoutait pas, M. Berchu répéta deux fois sa phrase avec *ma petite*.

« Est-ce ma faute, pensait Lucien, si ces gens-là me donnent envie de rire ? » La tasse de thé prise, il alla admirer une robe vraiment jolie que mademoiselle Sylviane portait ce soir-là. C'était une étoffe d'Alger, qui avait des raies fort larges, marron, je crois, et jaune pâle; à la lumière ces couleurs faisaient fort bien.

La belle Sylviane répondit à l'admiration de Lucien par une histoire fort détaillée de cette robe singulière; elle venait d'Alger; il y avait longtemps que mademoiselle Sylviane l'avait dans son *armoire*, etc., etc. La belle Sylviane, ne se souvenant plus de sa taille un peu colossale, ne manquait pas de pencher la tête aux endroits les plus intéressants de cette histoire touchante. « Les belles formes ! » se disait Lucien pour prendre patience. « Sans doute mademoiselle Sylviane aurait pu figurer comme une de ces *déeses de la Raison* de 1793 dont M. de Serpierre vient de nous faire aussi la longue histoire. Mademoiselle Sylviane aurait été toute fière de se voir promener sur un brancard, portée par huit ou dix hommes, par les rues de la ville. »

L'histoire de la robe rayée terminée, Lucien ne se sentit plus le courage de parler. Il écouta M. le préfet, qui répétait avec une fatuité bien lourde un article des *Débats* de la veille. « Ces gens-là professent, et ne font jamais de conversation, pensait Lucien. Si je m'assieds, je m'endors; il faut fuir pendant que j'en ai encore la force. » Il regarda sa montre dans l'antichambre; il n'était resté que vingt minutes chez madame Berchu.

Afin de n'oublier aucune de ses nouvelles connaissances et surtout pour ne pas les confondre entre elles, ce qui eût été déplorable, avec des amours-propres de province, Lucien prit le parti de faire une liste de ses amis de fraîche date. Il la divisa d'après les rangs, comme celles que les journaux anglais donnent au public pour les bals d'Almack. Voici cette liste :

« Madame la comtesse de Commercy, maison de Lorraine.

« M. le marquis et madame la marquise de Puylaurens.

« M. de Lanfort, citant Voltaire et répétant les raisonnements de Du Poirier sur le Code civil et les partages.

« M. le marquis et madame la marquise de Sauve-

d'Hocquincourt; M. d'Antin, ami de madame. Le marquis, homme très brave, mourant habituellement de peur.

« Le marquis de Sanréal, court, épais, incroyable de fatuité, et cent mille livres de rente.

« Le marquis de Pontlevé et sa fille, madame de Chasteller, le meilleur parti de la province, des millions et l'objet des vœux de MM. de Blancet, de Goello, etc., etc. On m'avertit que madame de Chasteller ne voudra jamais me recevoir à cause de ma cocarde : il faudrait pouvoir y aller en habit bourgeois.

« La comtesse de Marcilly, veuve d'un cordon rouge; un bisaïeul, maréchal de France.

« Les trois comtes Roller : Ludwig, Sigismond et André, braves officiers, chasseurs déterminés et fort mécontents. Les trois frères disent exactement les mêmes choses. Ludwig a l'air terrible, et me regarde de travers.

« Comte de Vassigny, ancien lieutenant-colonel, homme de sens et d'esprit; tâcher de me lier avec lui. Ameublement de bon goût, valets bien tenus.

« Comte Génévray¹, petit bonhomme de dix-neuf ans, gros et trop serré dans un habit toujours trop étroit; moustaches noires, répétant tous les soirs deux fois que sans *légitimité*, il n'y a pas de bonheur pour la France; bon diable au fond; beaux cheveux.

« Êtres que je connais, mais avec lesquels il faut éviter toute conversation particulière, car une première oblige à vingt autres, et ils parlent comme le journal de la veille :

« M. et madame de Louvalle; madame de Saint-Cyran; M. de Bernheim, MM. de Jaurey, de Vaupoil, de Serdan, de Pouly, de Saint-Vincent, de Pelletier-Luzy, de Vinaert, de Charlemont », etc., etc.

C'est au milieu de tout cela que Lucien vivait. Il était bien rare qu'il passât une journée sans voir le docteur, et, même dans le monde, ce terrible docteur lui adressait souvent ses improvisations passionnées.

Lucien était si neuf, qu'il ne s'étonnait ni de l'excellente réception que lui faisait la bonne compagnie de Nancy (à l'exception des jeunes gens), ni de la constance de Du Poirier à le cultiver et à le protéger.

Au milieu de son éloquence passionnée et insolente, Du Poirier était un homme d'une timidité singulière; il ne connaissait pas Paris et se faisait un monstre de la vie qu'on y menait; cependant il brûlait d'y aller. Ses

correspondants lui avaient appris, depuis longtemps, bien des choses sur M. Leuwen père. « Dans cette maison, se disait-il, je trouverai un excellent dîner gratis, des hommes considérables, à qui je pourrai parler et qui me protégeront en cas de malheur. Au moyen des Leuwen je ne serai pas isolé dans cette Babylone. Ce petit jeune homme écrit tout à ses parents ; ils savent déjà sans doute que je le protège ici. »

Mesdames de Marcilly et de Commercy, âgées l'une et l'autre de bien plus de soixante ans, et chez lesquelles Lucien eut le bon esprit de se laisser fort souvent inviter à dîner, l'avaient présenté à toute la ville. Lucien suivait à la lettre les conseils que lui donnait mademoiselle Théodelinde.

Il n'eut pas passé huit jours dans la bonne compagnie qu'il s'aperçut qu'elle était déchirée par un schisme violent.

D'abord on eut honte de cette division, et on voulut la cacher à un étranger, mais l'animosité et la passion l'emportèrent ; car c'est là un des bonheurs de la province : on y a encore de la *passion*.

M. de Vassigny et les gens raisonnables croyaient vivre sous le règne de Henri V, tandis que Sanréal, Ludwig Roller et les plus ardents n'admettaient pas les abdications de Rambouillet et attendaient le règne de Louis XIX après la fin de celui de Charles X.

Lucien allait souvent à ce qu'on appelait l'hôtel de Puylaurens ; c'était une grande maison située à l'extrémité d'un faubourg occupé par des tanneurs et dans le voisinage d'une rivière de douze pieds de large, et fort odoriférante¹.

Au-dessus de petites fenêtres carrées, éclairant des remises et écuries, on voyait régner une longue file de grandes croisées, avec de petits toits en tuile au-dessus de chacune d'elles, ces petits toits destinés à garantir les verres de Bohême. Préservés ainsi de la pluie, depuis vingt ans, peut-être, ils n'avaient pas été lavés, et donnaient à l'intérieur une lumière jaune.

Dans la plus triste des chambres éclairées par ces vitres sales, on trouvait, devant un ancien bureau de Boule, un grand homme sec, portant, par principe politique, de la poudre et une queue ; car il avouait souvent et avec plaisir que les cheveux courts et sans poudre étaient bien plus

commodes. Ce martyr des bons principes était fort âgé, et s'appelait le marquis de Puylaurens. Durant l'émigration, il avait été le compagnon fidèle d'un auguste personnage; quand ce personnage fut tout-puissant, on lui fit honte de ne rien faire pour un homme que ses courtisans appelaient *un ami de trente ans*. Enfin, après bien des sollicitations, que M. de Puylaurens trouva souvent fort humiliantes, il fut nommé receveur général des finances à...

Depuis l'époque de ces sollicitations désagréables et aboutissant à un emploi de *finances*, M. de Puylaurens, outré contre la famille à laquelle il avait consacré sa vie, voyait tout en noir. Mais ses principes étaient restés purs et il eût, comme devant, sacrifié sa vie pour eux. « Ce n'est pas parce qu'il est homme aimable, répétait-il souvent, que Charles X est notre roi. Aimable ou non, il est fils du Dauphin, qui était le fils de Louis XV : il suffit. » Il ajoutait, en petit comité : « Est-ce la faute de la *légitimité* si le légitime est un imbécile ? Est-ce que mon fermier sera dégagé du devoir de me payer le prix de sa ferme par la raison que je suis un sot ou un ingrat ? » M. de Puylaurens abhorrait Louis XVIII. « Cet égoïste *énorme*, répétait-il souvent, a donné une sorte de *légitimité* à la Révolution. Par lui, la révolte a un argument plausible, ridicule pour nous, ajoutait-il, mais qui peut entraîner les faibles. Oui, monsieur, disait-il à Lucien le lendemain du jour où celui-ci avait été présenté, la couronne étant un bien et une jouissance viagère, rien de ce que fait le détenteur actuel ne peut obliger le successeur, pas même le serment; car ce serment, quand il le prêta, il était sujet et ne pouvait rien refuser à son roi. »

Lucien écoutait ces choses et bien d'autres encore d'un air fort attentif et même respectueux, comme il convient à un jeune homme; mais il avait grand soin que son air poli n'allât point jusqu'à l'approbation. « Moi, plébéen et libéral, je ne puis être quelque chose, au milieu de toutes ces vanités, que par la résistance. »

Quand Du Poirier se trouvait présent, il enlevait, sans façon, la parole au marquis. « La suite de tant de belles choses, disait-il, c'est que l'on en viendra à partager toutes les propriétés d'une commune également entre tous les habitants. En attendant ce but final de tous les *libéraux*, le Code civil se charge de faire de petits bour-

geois de tous *nos enfants*. Quelle noble fortune pourrait se soutenir avec ce partage continu, à la mort de chaque père de famille ? Ce n'est pas tout ; l'armée nous restait pour nos cadets ; mais, comme ce Code civil, que j'appellerai, moi, infernal, prêche l'égalité dans les fortunes, la conscription porte le principe de l'égalité dans l'armée ; l'avancement est platement donné par une loi ; rien ne dépend plus de la faveur du monarque ; donc, à quoi bon plaire au roi ? Or, monsieur, du moment où l'on fait cette question, il n'y a plus de monarchie. Que vois-je d'un autre côté ? Absence de grandes fortunes héréditaires et par là encore point de monarchie. Il ne nous reste donc que la religion chez le paysan ; car, point de religion, point de respect pour l'homme riche et noble, un esprit d'examen infernal ; et, au lieu du respect, de l'*envie* ; et, à la moindre prétendue injustice, de la révolte. » Le marquis de Puylaurens reprenait alors : « Donc, il n'y a de ressource que dans le rappel des jésuites, et auxquels, pendant quarante ans, l'on donnera, par une loi, la dictature de l'éducation. »

Le plaisant, c'est qu'en soutenant ces opinions, le marquis se disait et se croyait patriote ; en cela bien inférieur au vieux coquin de Du Poirier, qui, sortant de chez M. de Puylaurens, dit un jour à Lucien :

— Un homme naît duc, millionnaire, pair de France ; ce n'est pas à lui à examiner si sa position est conforme ou non à la vertu, au bonheur général et autres belles choses. Elle est bonne, cette position ; donc il doit tout faire pour la soutenir et l'améliorer, autrement l'opinion le méprise comme un lâche ou un sot.

Écouter de tels discours d'un air attentif et très poli, ne jamais bâiller quelque long et éloquent qu'en fût le développement, tel était le devoir *sine qua non* de Lucien, tel était le prix de la grâce extrême que lui avait faite la bonne compagnie de Nancy en l'admettant dans son sein. « Il faut convenir, se disait-il un soir en regagnant son logement et dormant presque debout dans la rue, il faut convenir que des gens cent fois plus nobles que moi daignent m'adresser la parole avec les formes les plus nobles et les plus flatteuses, mais ils m'assomment, les cruels ! Je n'y puis plus tenir. Je puis, il est vrai, en rentrant chez moi, monter au second, chez M. Bonard, mon hôte ; j'y trouverai peut-être son neveu Gauthier.

C'est un honnête homme par excellence, qui va me jeter à la tête, dès l'abord, des vérités incontestables, mais relatives à des objets peu amusants, et avec des formes dont la simplicité admet quelquefois la rudesse, dans les moments de vivacité. Et que me ferait à moi la rudesse ? Elles admettent le bâillement.

« Mon sort est-il donc de passer ma vie entre des légitimistes fous, égoïstes et polis, adorant le passé, et des républicains fous, généreux et ennuyeux, adorant l'avenir ? Maintenant, je comprends mon père, quand il s'écrie : « Que ne suis-je né en 1710, avec cinquante mille livres de rente ! »

Les beaux raisonnements que Lucien endurait tous les soirs et que le lecteur n'a endurés qu'une fois étaient la profession de foi de tout ce qui, dans la noblesse de Nancy et de la province, s'élevait un peu au-dessus des innocentes répétitions des articles de la *Quotidienne*, de la *Gazette de France*, etc., etc. Après un mois de patience, Lucien arriva à trouver réellement intolérable la société de ces grands et nobles propriétaires, parlant toujours comme si eux seuls existaient au monde, et ne parlant jamais que de haute politique, ou du prix des avoines.

Cet ennui n'avait qu'une exception : Lucien était tout joyeux quand, arrivant à l'hôtel de Puylaurens, il était reçu par la marquise. C'était une grande femme de trente-quatre ou trente-cinq ans, peut-être davantage, qui avait des yeux superbes, une peau magnifique, et, de plus, l'air de se moquer fort de toutes les théories du monde. Elle contait à ravir, donnait des ridicules à pleines mains et presque sans distinction de parti. Elle frappait juste en général, et l'on riait toujours dans le groupe où elle était. Volontiers Lucien en eût été amoureux ; mais la place était prise, et la grande occupation de madame de Puylaurens était de se moquer d'un fort aimable jeune homme, nommé M. de Lanfort. Les plaisanteries étaient sur le ton de l'intimité la plus tendre ; mais personne ne s'en scandalisait. « Voici encore un des avantages de la province », se disait Lucien. Du reste, il aimait beaucoup à rencontrer M. de Lanfort ; c'était presque le seul de tous les *natifs* qui ne parlât pas trop haut.

Lucien s'attacha à la marquise, et, au bout de quinze jours, elle lui sembla jolie. On trouvait chez elle un mélange piquant de la vivacité des sensations de la pro-

vince et de l'urbanité de Paris. C'était, en effet, à la cour de Charles X qu'elle avait achevé son éducation, pendant que son mari était receveur général dans un département assez éloigné.

Pour plaire à son mari et à son parti, madame de Puy-laurens allait à l'église deux ou trois fois le jour; mais, dès qu'elle y était entrée, le temple du Seigneur devenait un salon; Lucien plaçait sa chaise le plus près possible de madame de Puy-laurens, et trouvait ainsi le secret de faire la cour aux exigences de la bonne compagnie avec le moins d'ennui possible.

Un jour que la marquise riait trop haut depuis dix minutes avec ses voisins, un prêtre s'approcha et voulut hasarder des représentations.

— Il me semblerait, madame la marquise, que la maison de Dieu...

— Est-ce à moi, par hasard, que s'adresse ce *madame*? Je vous trouve plaisant, mon petit abbé! Votre office est de sauver nos âmes, et vous êtes tous si éloquents, que, si nous ne venions pas chez vous par principe, vous n'auriez pas un chat. Vous pouvez parler tant qu'il vous plaira dans votre chaire; mais souvenez-vous que votre devoir est de répondre quand je vous interroge; monsieur votre père, qui était laquais de ma belle-mère, aurait dû mieux vous instruire.

Un rire général, quoique contenu, suivit cet avis charitable. Cela fut plaisant, et Lucien ne perdit pas une nuance de cette petite scène. Mais, par compensation, il l'entendit raconter au moins cent fois.

Il arriva une grande brouille entre madame de Puy-laurens et M. de Lanfort; Lucien redoubla d'assiduité. Rien n'était plus plaisant que les sorties de deux parties belligérantes, qui continuaient à se voir chaque jour; leur manière d'être ensemble faisait la nouvelle de Nancy.

Lucien sortait souvent de l'hôtel de Puy-laurens avec M. de Lanfort : il s'établit entre eux une sorte d'intimité. M. de Lanfort était heureusement né, et, d'ailleurs, ne regrettait rien. Il se trouvait capitaine de cavalerie à la Révolution de 1830, et avait été ravi de l'occasion de quitter un métier qui l'ennuyait.

Un matin qu'il sortait, avec Lucien, de l'hôtel de Puy-laurens, où il venait d'être fort maltraité et publiquement :

— Pour rien au monde, lui disait-il, je ne m'exposerais à égorger des tisserands ou des tanneurs, comme c'est votre affaire, par le temps qui court.

— Il faut avouer que le service ne vaut rien depuis Napoléon, répondit Lucien. Sous Charles X, vous étiez obligé de faire les agents provocateurs, comme à Colmar dans l'affaire Caron, ou d'aller en Espagne prendre le général Riego¹, pour le laisser pendre par le roi Ferdinand. Il faut convenir que ces belles choses ne conviennent guère à des gens tels que vous et moi.

— Il fallait vivre sous Louis XIV; on passait son temps à la cour, dans la meilleure compagnie du monde, avec madame de Sévigné, M. le duc de Villeroy, M. le duc de Saint-Simon, et l'on n'était avec les soldats que pour les conduire au feu et accrocher de la gloire, s'il y en avait.

— Oui, fort bien pour vous, monsieur le marquis, mais moi, sous Louis XIV, je n'eusse été qu'un marchand, tout au plus un Samuel Bernard au petit pied.

Le marquis de Sanréal les accosta, à leur grand regret, et la conversation prit un cours tout différent. On parla de la sécheresse qui allait ruiner les propriétaires des prairies non arrosées; on se jeta dans la discussion de la nécessité d'un canal, qui irait prendre les eaux dans les bois de Baccarat.

Lucien n'avait d'autre consolation que d'examiner de près le Sanréal; c'était à ses yeux le vrai type du grand propriétaire de province. Sanréal² était un petit homme de trente-trois ans, avec des cheveux d'un noir sale, et d'une taille épaisse. Il affectait toutes sortes de choses et, par-dessus tout la bonhomie et le sans-façon; mais sans renoncer pour cela, tant s'en faut, à la finesse et à l'esprit. Ce mélange de prétentions opposées, mis en lumière par une fortune énorme pour la province et une assurance correspondante, en faisait un sot singulier. Il n'était pas précisément sans idées, mais vain et prétentieux au possible, à se faire jeter par la fenêtre, surtout quand il visait particulièrement à l'esprit.

S'il vous prenait la main, une de ses gentillesse était de la serrer à vous faire crier; il criait lui-même à tue-tête par plaisanterie, quand il n'avait rien à dire. Il outrait avec soin toutes les modes qui montrent la bonhomie et le laisser-aller, et l'on voyait qu'il se répé-

tait cent fois le jour : « Je suis le plus grand propriétaire de la province, et, partant, je dois être autrement qu'un autre. »

Si un portefaix faisait une difficulté à un de ses gens dans la rue, il s'élançait en courant pour aller vider la querelle, et il eût volontiers tué le portefaix. Son grand titre de gloire, ce qui le plaçait à la tête des hommes énergiques et *bien pensants* de la province, c'était d'avoir arrêté de sa main un des malheureux paysans, fusillés sans savoir pourquoi, par ordre des Bourbons, à la suite d'une des conspirations, ou plutôt des émeutes qui éclatèrent sous leur règne. Lucien n'apprit ce détail que beaucoup plus tard. Le parti du marquis de Sanréal en avait honte pour lui, et lui-même, étonné de ce qu'il avait fait, commençait à douter qu'un gentilhomme, grand propriétaire, dût remplir l'office de gendarme, et, pire encore, choisir un malheureux paysan au milieu d'une foule pour le faire fusiller en quelque sorte sans jugement et après une simple comparution devant une commission militaire.

Le marquis, en cela seulement semblable aux aimables marquis de la Régence, était à peu près complètement ivre tous les jours, dès midi ou une heure; or il était deux heures quand il accosta M. de Lanfort. Dans cette position, il parlait continuellement, et était le héros de tous ses contes. « Celui-ci ne manque pas d'énergie et ne tendrait pas le cou à la hache de 93, comme les d'Hocquincourt, ces moutons dévots », se dit Lucien.

Le marquis de Sanréal tenait table ouverte soir et matin, et, en parlant de politique, ne descendait jamais des hauteurs de la plus emphatique énergie. Il avait ses raisons pour cela; il savait par cœur une vingtaine de phrases de M. de Chateaubriand; celle, entre autres, sur le bourreau et les six autres personnes nécessaires pour gouverner le département.

Pour se soutenir à ce degré d'éloquence, il avait toujours sur une petite table d'acajou, placée à côté de son fauteuil, une bouteille de *Cognac*, quelques lettres d'outre-Rhin, et un numéro de la *France*, journal qui combat les abdications de Rambouillet en 1830. Personne n'entrait chez Sanréal sans boire à la santé du roi et de son héritier légitime, Louis XIX.

— Parbleu, monsieur, s'écria Sanréal, en se tournant

vers Lucien, peut-être un jour ferons-nous le coup de fusil ensemble, si jamais les grands légitimistes de Paris ont l'esprit de secouer le joug des avocats.

Lucien répondit d'une façon qui eut le bonheur de plaire au marquis plus qu'à demi ivre, et, à partir de cette matinée, qui se termina par du vin brûlé, dans le café *ultra* de la ville, Sanréal s'accoutuma tout à fait à Lucien.

Mais cet héroïque marquis avait des inconvénients : il n'entendait jamais nommer Louis-Philippe sans lancer d'une voix singulière et glapissante ce simple mot : *voleur*. C'était là son trait d'esprit, qui, à chaque fois, faisait rire à gorge déployée la plupart des nobles dames de Nancy, et cela dix fois dans une soirée. Lucien fut choqué de l'éternelle répétition et de l'éternelle gaieté.

CHAPITRE XII¹

C'EST après avoir observé soixante ou quatre-vingts fois l'effet électrique de cette ingénieuse plaisanterie que Lucien se dit : « Je serais bien dupe de dire un mot de ce que je pense à ces comédiens de campagne; tout, chez eux, même le rire, est une affectation; jusque dans les moments les plus gais, ils songent à 93. »

Cette observation fut décisive pour le succès de notre héros. Quelques mots trop sincères avaient déjà nui à l'engouement dont il commençait à être l'objet. Dès qu'il mentit à tout venant, comme chantait la cigale, l'engouement reprit de plus belle; mais aussi, avec le naturel, le plaisir s'envola. Par une triste compensation, avec la prudence l'ennui commença pour Lucien. A la vue de chacun des nobles amis de madame la comtesse de Commercy, il savait d'avance ce qu'il fallait dire et les réponses qui allaient suivre. Les plus aimables de ces messieurs n'avaient guère que huit ou dix plaisanteries à leur usage, et l'on peut juger de leur agrément par le mot du marquis de Sanréal, qui passait pour l'un des plus gais.

Au reste, l'ennui est si douloureux, même en province, même aux gens chargés de le distribuer le plus abondam-

ment, que les vaniteux gentilshommes de Nancy aimaient assez à parler à Lucien et à s'arrêter dans la rue avec lui. Ce bourgeois, qui *pensait* assez bien malgré les millions de son père, faisait nouveauté. D'ailleurs, madame de Puylaurens avait déclaré qu'il avait beaucoup d'esprit. Ce fut le premier succès de Lucien. Dans le fait, il était un peu moins neuf qu'à son départ de Paris.

Parmi les personnes qui s'attachèrent à lui, celle qu'il distinguait le plus était, sans comparaison, le colonel comte de Vassigny. C'était un grand homme blond, jeune encore, quoique fort ridé, qui avait l'air sage et non pas froid. Il avait été blessé en juillet 1830, et n'abusait pas trop de cet immense avantage. Rentré à Nancy, il avait eu le malheur d'inspirer une grande passion à la petite madame de Ville-Belle¹, remplie d'esprit appris, et avec des yeux forts beaux, mais où brillait une ardeur désagréable et de mauvaise compagnie. Elle dominait M. de Vassigny, le vexait, l'empêchait d'aller à Paris, pays que sa curiosité brûlait de revoir et surtout voulait qu'il fût de Lucien son ami intime. M. de Vassigny venait chercher Lucien chez lui. « C'est trop d'honneur, pensait celui-ci; mais que me restera-t-il en ce pays, si je n'ai pas du moins un peu de solitude chez moi ? » Enfin, Lucien s'aperçut qu'après l'avoir suffisamment *dulcifié* par les compliments les plus flatteurs et les mieux faits, le comte l'accablait de questions. Lucien tâchait de répondre en Normand, pour s'amuser un peu pendant ses visites si longues; car le temps semble ne pas marcher à ces provinciaux, même aux plus polis; une visite de deux heures est chose commune.

— Quelle est bien la profondeur du fossé creusé entre le palais des Tuileries et le jardin ? lui disait un jour le comte de Vassigny.

— Je l'ignore, répondit Lucien; mais cela me paraît difficile à franchir les armes à la main.

— Quoi ! s'agirait-il de douze ou quinze pieds de profondeur ? Mais l'eau de la Seine pénétrerait au fond de ce fossé.

— Vous m'y faites penser... Il me semble que le fond est toujours humide; mais peut-être aussi n'a-t-il que trois ou quatre pieds de profondeur. Je n'ai jamais songé à reconnaître ce fossé; j'en ai cependant entendu parler comme d'une défense militaire.

Et, pendant vingt minutes, Lucien chercha à s'amuser par ces propos ambigus.

Un jour, Lucien vit madame d'Hocquincourt excédée de M. d'Antin. Ce bon jeune homme, si Français, si insouciant de l'avenir, si disposé à plaire, si enclin à la gaieté, était, ce jour-là, fou d'amour et de tendre mélancolie; il avait perdu la tête, au point de chercher à être plus aimable qu'à l'ordinaire. Au lieu de comprendre les invitations polies d'aller se promener quelques instants et de revenir plus tard que madame d'Hocquincourt lui adressait, M. d'Antin se bornait à arpenter le salon.

— J'ai grande envie, madame, lui dit Lucien, de vous faire cadeau d'une petite gravure anglaise, arrangée dans un cadre gothique délicieux; je vous demanderai la permission de la placer dans votre salon, et, le jour où je ne la verrai plus à sa place ordinaire, pour vous marquer tout mon dépit d'une action aussi noire, je ne mettrai plus les pieds chez vous¹.

— C'est que vous êtes un homme d'esprit, vous, lui répondit-elle en riant; vous n'êtes pas assez bête pour devenir amoureux... Grand Dieu! peut-on voir rien de plus ennuyeux que l'amour?...

Mais de tels mots étaient rares pour le pauvre Lucien; sa vie redevenait bien terne et bien monotone. Il avait pénétré dans les salons de Nancy, il avait des domestiques avec des livrées charmantes; son tilbury et sa calèche, que sa mère avait fait venir de Londres, pouvaient le disputer, par leur fraîcheur, aux équipages de M. de Sanréal et des plus riches propriétaires du pays; il avait eu l'agrément d'adresser à son père des anecdotes sur les premières maisons de Nancy. Et, avec tout cela, il était aussi ennuyé, pour le moins, que lorsqu'il passait ses soirées à se promener dans les rues de Nancy, sans connaître personne.

Souvent, sur le point de monter dans une maison, il s'arrêtait dans la rue, avant de s'exposer au supplice de ces cris qui allaient lui percer l'oreille. « Monterai-je ? » se disait-il. Quelquefois même, de la rue, il entendait ces cris. Le provincial dissertant est terrible dans sa détresse; quand il n'a plus rien à dire, il a recours à la force de ses poumons; il en paraît fier, et avec raison; car, par là, fort souvent, il l'emporte sur son adversaire et le réduit au silence.

« L'ultra de Paris est apprivoisé, se disait Lucien;

mais, ici, je le trouve à l'état de nature : c'est une espèce terrible, bruyante, *injuriante*, accoutumée à n'être jamais contredite, parlant trois quarts d'heure avec la même phrase. Les *ultra*¹ les plus insupportables de Paris, ceux qui font désertier le salon de madame Grandet, ici seraient des gens de bonne compagnie, modérés, parlant d'un ton de voix convenable. »

L'inconvénient de parler haut était le pire pour Julien; il ne pouvait s'y faire. « Je devrais les étudier comme on étudie l'histoire naturelle. M. Cuvier nous disait, au Jardin des Plantes, qu'étudier avec méthode, en notant avec soin les différences et les ressemblances, était un moyen sûr de se guérir du dégoût qu'inspirent les vers, les insectes, les crabes hideux de la mer », etc., etc.².

Quand Lucien rencontrait un de ses nouveaux amis, il ne pouvait guère se dispenser de s'arrêter avec lui dans la rue. Là, on se regardait, on ne savait que dire, on parlait de la chaleur ou du froid, etc.; car le provincial ne lit guère que les journaux, et, passé l'heure de la discussion sur le journal, il ne sait que dire. « Vraiment, ici c'est un malheur que d'avoir de la fortune, pensait Lucien; les riches sont plus désoccupés que les autres, et, par là, en apparence, plus méchants. Ils passent leur vie à examiner avec un microscope les actions de leurs voisins; ils ne connaissent d'autres remèdes à l'ennui que d'être ainsi les espions les uns des autres, et c'est ce qui, pendant les premiers mois, dérobe un peu à l'étranger la stérilité de leur esprit. Quand le mari s'apprête à faire à cet étranger une histoire connue de sa femme et de ses enfants, on voit ceux-ci brûlant de prendre la parole et de la voler à leur père, pour narrer eux-mêmes le conte; et, souvent, sous prétexte d'ajouter une nouvelle circonstance oubliée, ils recommencent l'histoire. »

Quelquefois, de guerre lasse, au lieu de faire sa toilette en descendant de cheval et d'aller dans la noble société, Lucien restait à boire un verre de bière avec son hôte M. Bonard.

— J'irais offrir cent louis à M. le préfet lui-même, disait un jour à Lucien ce brave industriel, fort peu respectueux envers le pouvoir; j'irais offrir cent louis pour obtenir la permission de faire entrer deux mille sacs de blé venant de l'étranger; et cependant son père a vingt mille francs d'appointements.

Bonard n'avait pas plus de respect pour la noblesse du pays que pour les magistrats.

— Sans le docteur Du Poirier, disait-il à Lucien, ces b...-là ne seraient pas trop méchants; vous le recevez bien souvent, monsieur, prenez garde à vous! Les nobles de ce pays-ci, ajoutait Bonard, crèvent de peur quand le courrier de Paris retarde de quatre heures; alors ils viennent me vendre d'avance leur récolte de blé; ils sont à mes genoux pour avoir de l'or, et, le lendemain, rassurés par le courrier qui, enfin, est arrivé, ils ne me rendent qu'à peine mon salut dans la rue. Moi, je ne crois pas manquer à la probité en tenant note de chaque impolitesse et la leur faisant payer un louis. Je m'arrange pour cela avec le valet de chambre qu'ils envoient me livrer leurs grains; car, quoique fort avares, croiriez-vous, monsieur, qu'ils n'ont pas même le cœur de venir voir mesurer leur blé? Au quatrième ou cinquième double décalitre, le gros M. de Sanréal prétend que la poussière lui fait mal à la poitrine; drôle de *particulier* pour rétablir les corvées, les jésuites et l'ancien régime contre nous¹!

Un soir, comme les officiers se promenaient sur la place d'Armes après l'ordre, le colonel Malher de Saint-Mégrin céda à un mouvement de haine contre notre héros.

— Qu'est-ce que ces quatre ou cinq livrées de couleur éclatante et avec des galons énormes que vous étalez dans les rues? Cela fait un mauvais effet au régiment.

— Ma foi, colonel, aucun article du règlement ne défend de dépenser son argent quand on en a.

— Êtes-vous fou de parler ainsi au colonel? lui dit tout bas son ami Filloteau en le prenant à part. Il vous fera un mauvais parti.

— Et quel mauvais parti voulez-vous qu'il me fasse? Je pense qu'il me hait autant qu'on peut haïr un homme qu'on voit aussi rarement; mais, certainement, je ne reculerai pas d'un pouce devant un homme qui me hait sans que je lui en aie donné aucune raison. *Mon idée* est pour les livrées, dans le *présent quart d'heure*, et j'ai fait venir de Paris, pour la même occasion, douze paires de fleurets.

— Ah! mauvaise tête!

— Pas le moins du monde, mon colonel; je vous donne ma parole d'honneur que vous n'avez pas un officier moins fat et plus pacifique. Je désire que personne ne me cherche et n'ait personne à chercher; je serai

parfaitement poli, parfaitement sage avec tout le monde, mais si l'on me taquine, on me trouvera.

Deux jours après, le colonel Malher fit venir Lucien, et lui défendit, mais d'un air embarrassé et faux, d'avoir plus de deux domestiques en livrée. Lucien fit habiller ses gens en bourgeois et avec la dernière élégance, ce qui contrastait plaisamment avec leur air gauche et commun. Il se servit, pour ces vêtements nouveaux, d'un tailleur du pays. Cette circonstance, à laquelle il n'avait pas songé, fit le succès de sa plaisanterie; elle lui fit beaucoup d'honneur dans la société, et madame de Commercy lui en adressa des compliments. Pour mesdames d'Hocquincourt et de Puylaurens, elles étaient folles de lui.

Lucien écrit l'histoire des livrées à sa mère; le colonel, de son côté, l'avait dénoncée au ministre : Lucien s'y attendait. Il crut remarquer vers cette époque que l'on prenait son mérite beaucoup plus au sérieux dans les salons de Nancy; c'est que le docteur Du Poirier montrait les réponses de ses amis de Paris aux lettres par lesquelles il demandait des renseignements sur la position sociale et sur la fortune de la maison Van Peters, Leuwen et compagnie. Ces réponses avaient été on ne peut plus favorables. « Cette maison, lui disait-on, est du petit nombre de celles qui achètent, dans l'occasion, des nouvelles aux ministres, ou les exploitent de compte à demi avec eux. »

C'était particulièrement M. Leuwen père qui se livrait à ce mauvais genre d'affaires, qui ruinent à la longue, mais qui donnent des relations agréables et de l'importance. Il était au mieux avec les bureaux, et fut prévenu en temps utile de la dénonciation envoyée par le colonel Malher contre son fils.

Cette affaire à propos des livrées de son fils l'amusa beaucoup; il s'en occupa, et, un mois après, le colonel Malher de Saint-Mégrin reçut à ce sujet une lettre ministérielle extrêmement désagréable.

Il eut bonne envie d'envoyer Lucien en détachement à une ville manufacturière dont les ouvriers commençaient à se former en société de *secours mutuel*. Mais enfin, comme quand on est chef de corps il faut savoir se mortifier, le colonel, rencontrant Lucien, lui dit avec le sourire faux d'un homme du commun qui veut faire de la finesse :

— Jeune homme, on m'a rendu compte de votre obéissance relativement aux livrées; je suis content de vous; ayez autant d'hommes en livrée qu'il vous conviendra; mais gare la bourse de papa!

— Colonel, j'ai l'honneur de vous remercier, répondit Lucien avec lenteur, *mon papa* m'a écrit à ce sujet; je parierais même qu'il a vu le ministre.

Le sourire qui accompagna ce dernier mot choqua profondément le colonel. « Ah! si je n'étais pas colonel, avec envie de devenir maréchal de camp, pensa Malher, quel bon coup d'épée te vaudrait ce dernier mot, fichu insolent! » Et il salua le sous-lieutenant avec l'air franc et brusque d'un vieux soldat.

Ce fut ainsi, par un mélange de force et de prudence, comme on dit dans les livres graves, que Lucien laissa redoubler, à la vérité, la haine qu'on avait pour lui au régiment; mais aucun mauvais propos ne fut entendu officiellement par lui. Plusieurs de ses camarades étaient aimables, mais il avait pris la mauvaise habitude de parler à ses camarades aussi peu que le pouvait admettre la politesse la plus exacte. Par cet aimable plan de vie, il s'ennuyait mortellement et ne contribuait en rien aux plaisirs des jeunes officiers de son âge; il avait les défauts de son siècle.

Vers ce temps, l'effet de nouveauté de la société de Nancy sur l'âme de notre héros était tout à fait anéanti. Lucien connaissait par cœur tous les personnages. Il était réduit à philosopher. Il trouvait qu'il y avait plus de naturel qu'à Paris; mais, par une conséquence naturelle, les sots étaient bien plus incommodes à Nancy. « Ce qui manque tout à fait à ces gens-ci, même aux meilleurs, se disait Lucien, c'est l'imprévu. » Cet imprévu, Lucien l'entrevoyait quelquefois auprès du docteur Du Poirier et de madame de Puylaurens.

CHAPITRE XIII¹

LUCIEN n'avait jamais rencontré dans la société cette madame de Chasteller qui, autrefois, l'avait vu tomber de cheval à son arrivée à Nancy; il l'avait oubliée; mais par habitude, il passait presque tous les jours dans

la rue de la Pompe. Il est vrai qu'il regardait plus souvent l'officier libéral, espion attaché au cabinet littéraire de Schmidt, que les persiennes vert perroquet.

Une après-midi, les persiennes étaient ouvertes; Lucien vit un joli petit rideau de croisée en mousseline brodée; il se mit aussitôt, sans presque y songer, à faire briller son cheval. Ce n'était point le cheval anglais du préfet, mais un petit bidet hongrois qui prit fort mal la chose. Le Hongrois se mit tellement en colère et fit des sauts si extraordinaires, que deux ou trois fois Lucien fut sur le point d'être désarçonné.

« Quoi, à la même place! » se disait-il en rougissant de colère; et, pour comble de misère, dans les moments les plus critiques, il vit le petit rideau s'écarter un peu du bois de la croisée. Il était évident que quelqu'un regardait. C'était, en effet, madame de Chasteller qui se disait : « Ah! voilà mon jeune officier qui va encore tomber! » Elle le remarquait souvent, comme il passait : sa toilette était parfaitement élégante¹ et pourtant il n'avait rien de gourmé.

Enfin, Lucien eut cette mortification extrême, que son petit cheval hongrois le jeta par terre à dix pas peut-être de l'endroit où il était tombé le jour de l'arrivée du régiment. « On dirait que c'est un sort! se dit-il en remontant à cheval, ivre de colère; je suis prédestiné à être ridicule aux yeux de cette jeune femme. »

De toute la soirée, il ne put se consoler de ce malheur². « Je devrais la chercher, pensa-t-il, pour voir si elle pourra me regarder sans rire. »

Le soir, chez madame de Commercy, Lucien raconta son malheur, qui devint la nouvelle du jour, et il eut le plaisir de l'entendre répéter à chaque nouvel arrivant. Vers la fin de la soirée, il entendit nommer madame de Chasteller; il demanda à madame de Serpierre pourquoi on ne la voyait jamais *dans le monde*.

— Son père, le marquis de Pontlevé, vient d'avoir un accès de goutte; il a été du devoir de sa fille, quoique élevée à Paris, de lui faire compagnie; et, d'ailleurs, nous n'avons pas le bonheur de lui plaire.

Une dame, placée à côté de madame de Serpierre, ajouta des paroles amères, sur lesquelles madame de Serpierre renchérit encore.

« Mais, se disait Lucien, ceci est de l'envie toute pure;

ou la conduite de madame de Chasteller leur fournit-elle un heureux prétexte ? » Et il se rappela ce que M. Bouchard, le maître de poste, lui avait dit, le jour de son arrivée, au sujet de M. de Busant de Sicile, lieutenant-colonel au 20^e de hussards.

Le lendemain matin, pendant toute sa manœuvre, Lucien ne put penser à autre chose qu'à son malheur de la veille... « Pourtant, monter à cheval est peut-être la seule chose au monde dont je m'acquitte bien. Je danse fort mal, je ne brille guère dans un salon; c'est clair, la Providence a voulu m'humilier... Parbleu ! si je rencontre jamais cette jeune femme, il faut que je la salue; mes chutes nous ont fait faire connaissance, et, si elle prend mon salut pour une impertinence, tant mieux, ce souvenir mettra quelque chose entre le moment présent et l'image de mes chutes ridicules. »

Quatre ou cinq jours après, Lucien, allant à pied à la caserne pour le pansement du soir, vit à dix pas de lui, au détour d'une rue, une femme assez grande en chapeau fort simple¹. Il lui sembla reconnaître ces cheveux singuliers par la quantité et par la beauté de la couleur, comme lustrés, qui l'avaient frappé trois mois auparavant. C'était, en effet, madame de Chasteller. Il fut tout surpris de revoir la démarche légère et jeune de Paris.

« Si elle me reconnaît, elle ne pourra pas s'empêcher de me rire au nez². »

Et il regarda ses yeux; mais la simplicité et le sérieux de leur expression annonçaient une rêverie un peu triste, et pas du tout l'idée de se moquer. « Bien certainement, se dit-il, il n'y a rien eu de moqueur dans le regard qu'elle a bien été obligée de m'accorder en passant si près de moi. Elle a été forcée de me regarder comme on regarde un obstacle, comme une chose que l'on rencontre dans la rue... C'est flatteur ! j'ai joué le rôle d'une charrette... Il y avait même de la timidité dans ces yeux si beaux... Mais, après tout, m'a-t-elle reconnu pour le cavalier malencontreux ? »

Lucien ne se souvint de son projet de saluer madame de Chasteller que longtemps après qu'elle fut passée; son regard modeste et même timide avait été si noble, que quand elle contre-passa Lucien, malgré lui, il avait baissé les yeux.

Les trois grandes heures que la manœuvre prit ce

matin-là à notre héros lui semblèrent moins longues qu'à l'ordinaire; il se figurait constamment ce regard si peu provincial, qui était tombé en plein dans ses yeux. « Depuis que je suis à Nancy, mon âme ennuyée n'a eu qu'un désir : enlever à cette jeune femme le souvenir ridicule qu'elle a de moi... Je ne serais pas seulement un ennuyé, mais je serais de plus un sot, si je ne pouvais pas réussir, même dans cet innocent projet. »

Le soir, il redoubla de prévenance et d'attention envers madame de Serpierre et cinq ou six de ses bonnes amies, réunies autour d'elle; il écouta avec des regards fort animés une diatribe infinie et remplie d'aigreur contre la cour de Louis-Philippe, laquelle se termina par une critique amère de madame de Sauve-d'Hocquincourt. Cette préparation savante permit à Lucien de se rapprocher, au bout d'une heure, de la petite table auprès de laquelle travaillait mademoiselle Théodelinde. Il donna à elle et à ses amies de nouveaux détails sur sa dernière chute.

— Ce qu'il y a de pis, ajouta-t-il, c'est qu'elle a eu des spectateurs, et pour qui un tel événement n'était point une nouveauté.

— Et quels sont-ils ? dit mademoiselle Théodelinde.

— Une jeune femme qui occupe le premier étage de l'hôtel de Pontlevé.

— Ehl c'est madame de Chasteller.

— Ceci me console un peu, on en dit beaucoup de mal.

— Le fait est qu'elle est haute comme les nues; elle n'est pas aimée à Nancy; nous ne la connaissons pourtant que par quelques visites de société, ou plutôt, ajouta la bonne Théodelinde, nous ne la connaissons pas du tout. Elle met beaucoup de lenteur à rendre les visites. Je croirais volontiers qu'elle a de la nonchalance dans le caractère, et qu'elle se déplaît loin de Paris.

— Souvent, dit une des jeunes amies de mademoiselle de Serpierre, elle fait mettre les chevaux à sa voiture, et, après une heure ou deux d'attente, on dételle; on la dit bizarre, sauvage.

— C'est une chose contrariante, pour un âme un peu délicate, reprit Théodelinde, de ne pouvoir pas danser une seule fois avec un homme sans qu'il ne forme le projet d'épouser.

— C'est tout le contraire de ce qui nous arrive, à nous

autres pauvres filles sans dot, reprit l'amie : dame, c'est la veuve la plus riche de la province.

On parla du caractère excessivement impérieux de M. de Pontlevé. Lucien attendait toujours un mot sur M. de Busant. « Mais je suis bien distrait, se dit-il enfin ; est-ce que des jeunes filles peuvent s'apercevoir de ces choses-là ? »

Un jeune homme blond, à l'air fade, entra dans le salon.

— Tenez, dit alors Théodelinde, voici probablement l'homme qui ennuie le plus madame de Chasteller ; c'est M. de Blancet, son cousin, qui l'aime depuis quinze ou vingt ans, qui parle souvent et avec attendrissement de cet amour né dans l'enfance, amour qui a redoublé depuis que madame de Chasteller est une veuve fort riche. Les prétentions de M. de Blancet sont protégées par M. de Pontlevé, dont il est le très humble serviteur, et qui le fait dîner trois fois la semaine avec la chère cousine.

— Et pourtant, mon père prétend, dit l'amie de mademoiselle Théodelinde, que M. de Pontlevé ne redoute qu'une chose au monde, c'est le mariage de sa fille. Il se sert de M. de Blancet pour éloigner les autres prétendants ; mais lui-même ne se verra jamais possesseur de cette belle fortune, dont M. de Pontlevé se réserve l'administration ; c'est pour cela qu'il ne veut pas qu'elle retourne à Paris.

— M. de Pontlevé a fait une scène horrible à sa fille, il y a quelques jours, dit mademoiselle Théodelinde, vers la fin de son accès de goutte, parce qu'elle n'a pas voulu renvoyer son cocher. « Je ne sortirai pas de longtemps le soir, disait M. de Pontlevé, et mon cocher peut fort bien vous servir ; à quoi bon garder un mauvais sujet qui ne va presque jamais ? » La scène a presque été aussi forte que celle qu'il fit à sa fille lorsqu'il voulut la brouiller avec son amie intime, madame de Constantin.

— Cette femme d'esprit dont M. de Lanfort racontait des reparties si drôles l'autre jour ?

— Précisément. M. de Pontlevé est surtout avare et trembleur, et il redoutait l'influence du caractère décidé de madame de Constantin. Il a des projets d'émigration, en cas de chute de Louis-Philippe et de proclamation de la République. Dans la première émigration, il a été réduit aux plus fâcheuses extrémités. Il a de grandes terres,

mais peu d'argent comptant, dit-on, et, s'il passe le Rhin de nouveau, il compte beaucoup sur la fortune de sa fille.

La conversation continuait ainsi agréablement entre Lucien, Théodelinde et son amie, lorsque madame de Serpierre crut convenable à son rôle de mère de rompre un peu cet aparté, que, d'ailleurs, elle voyait avec beaucoup de plaisir.

— Et de quoi parlez-vous donc là, vous autres ? dit-elle en s'approchant avec une sorte de gaieté. Vous avez l'air bien animés !

— Nous parlons de madame de Chasteller, dit l'amie. Aussitôt la physionomie de madame de Serpierre changea entièrement et prit l'expression de la plus haute sévérité. « Les aventures de cette dame, dit-elle, ne doivent point faire l'entretien de jeunes filles ; elle nous a apporté de Paris des manières bien dangereuses pour votre bonheur futur, jeunes filles, et pour votre considération dans le monde. Malheureusement sa fortune et le vain éclat dont elle l'environne peuvent faire illusion sur la gravité de ses fautes ; et vous m'obligerez beaucoup, monsieur, ajouta-t-elle d'un air sec en se tournant vers Lucien, en ne parlant jamais avec mes filles des aventures de madame de Chasteller. »

« L'exécrable femme ! pensa Lucien ; nous nous amusons un peu, par hasard, et elle vient tout déranger ; et moi qui ai écouté tous ses contes tristes pendant une heure et avec tant de patience ! »

Lucien s'éloigna de l'air le plus hautain et le plus sec qu'il put trouver dans sa mémoire ; il rentra chez lui, et fut tout content d'y rencontrer son hôte, le bon M. Bonard, le marchand de blé.

Peu à peu, par ennui et sans songer le moins du monde à l'amour, Lucien prit les soins d'un amoureux ordinaire, ce qui lui sembla fort plaisant¹. Le dimanche matin, il plaça un de ses domestiques en faction vis-à-vis de la porte de l'hôtel de Pontlevé. Lorsque cet homme vint lui dire que madame de Chasteller venait d'entrer à la Propagation, petite église du pays, il y courut.

Mais cette église était si exigüe, et les chevaux de Lucien, sans lesquels il s'était fait une loi de ne jamais sortir, faisaient tant de bruit sur le pavé de la rue, et sa présence en uniforme était si remarquée, qu'il eut honte

de ce manque de délicatesse. Il ne put pas bien voir madame de Chasteller, qui s'était placée au fond d'une chapelle assez obscure. Lucien crut remarquer beaucoup de simplicité chez elle. « Ou je me trompe fort, pensa-t-il, ou cette femme songe bien peu à tout ce qui l'entoure; et, d'ailleurs, son maintien peut fort bien convenir à la plus haute piété. »

Le dimanche suivant, Lucien vint à pied à la Propagation; mais, même ainsi, il était mal à son aise, il faisait trop d'effet.

Il eût été difficile d'avoir l'air plus distingué que madame de Chasteller; seulement Lucien, qui s'était placé de façon à la bien voir comme elle sortait, remarqua que, lorsqu'elle ne tenait pas les yeux strictement baissés, ils étaient d'une beauté si singulière, que, malgré elle, ils trahissaient sa façon de sentir actuelle. « Voilà des yeux, pensa-t-il, qui doivent souvent donner de l'humeur à leur maîtresse; quoi qu'elle fasse, elle ne peut pas les rendre insignifiants. »

Ce jour-là ils exprimaient une attention et une mélancolie profondes. « Est-ce encore à M. de Busant de Sicile qu'il faut faire l'honneur de ces regards touchés ? »

Cette question, qu'il se fit, gâta tout son plaisir.

CHAPITRE XIV¹

« JE ne croyais pas les amours de garnison sujets à ces inconvénients. » Cette idée raisonnable, mais vulgaire, mit un peu de sérieux dans l'âme de Lucien; et il tomba dans une rêverie profonde.

« Eh bien, *facile* ou non, se dit-il après un long silence, il serait charmant de pouvoir causer de bonne amitié avec un tel être »; mais l'expression de sa physionomie n'était point d'accord avec ce mot *charmant*. « Je ne puis pas me dissimuler, poursuivit-il avec plus de sang-froid, qu'il y a une cruelle distance d'un lieutenant-colonel à un simple sous-lieutenant; et une distance plus alarmante encore du noble nom de M. de Busant de Sicile, compagnon de Charles d'Anjou, frère de saint Louis, à ce petit nom bourgeois Leuwen... D'un autre côté, mes livrées si

fraîches et mes chevaux anglais doivent me donner une demi-noblesse auprès de cette âme de province... Peut-être, ajouta-t-il en riant, une noblesse tout entière...

« Non, reprit-il en se levant avec une sorte de fureur, des pensées basses ne sauraient exister avec une physiologie si noble... Et quand elle les aurait, ces idées seraient celles de sa caste. Elles ne sont pas ridicules chez elle, parce qu'elle les a adoptées en étudiant son catéchisme, à six ans; ce ne sont pas des idées, ce sont des sentiments. La noblesse de province fait grande attention aux livrées et au vernis des voitures.

« Mais pourquoi ces vaines délicatesses ? Il faut avouer que je suis bien ridicule. Ai-je le droit de m'enquérir de qualités si intimes ? Je voudrais passer quelques soirées dans le salon où elle va le soir... Mon père m'a porté le défi de m'ouvrir des salons de Nancy, j'y suis admis. Cela était assez difficile; mais il est temps d'avoir quelque chose à faire au milieu de ces salons. J'y meurs d'ennui, et l'excès de l'ennui pourrait me rendre inattentif; ce que la vanité de ces hobereaux, même les meilleurs, ne me pardonnerait jamais.

« Pourquoi ne me proposerais-je pas, pour avoir un *but dans la vie*, comme dit mademoiselle Sylviane, de parvenir à passer quelques soirées avec cette jeune femme ? J'étais bien bon de penser à l'amour et de me faire des reproches ! Ce passe-temps ne m'empêchera pas d'être un homme estimable et de servir la patrie, si l'occasion s'en présente.

« D'ailleurs, ajouta-t-il en souriant avec mélancolie, ses propos *aimables* m'auront bien vite guéri du plaisir que je suppose trouver à la voir; avec des façons un peu plus nobles, avec les propos convenus d'une autre position dans la vie, ce sera le second tome de mademoiselle Sylviane Berchu. Elle sera aigre et dévote comme madame de Serpierre, ou ivre de gentilhommerie et me parlant des titres de ses aïeux, comme madame de Commercy¹, qui me racontait hier, en brouillant toutes les dates et, qui plus est, bien longuement, comme quoi un de ses ancêtres, nommé Enguerrand, suivit François I^{er} à la guerre contre les Albigeois et fut connétable d'Auvergne... Tout cela sera vrai, mais elle est jolie; que faut-il de plus pour passer une heure ou deux ? et, en écoutant ces balivernes, je serai à deux pas d'elle. Il serait même

curieux d'observer philosophiquement comment des pensées ridicules ou basses peuvent ne pas gâter une telle physionomie. C'est qu'au fait rien n'est ridicule comme la science de Lavater. »

Ce qui répondit à tout, dans la tête de Lucien, ce fut la pensée qu'il y aurait de la gaucherie à ne pas pénétrer dans les salons où allait madame de Chasteller, ou dans le sien, si elle n'allait nulle part. « Cela exigera quelques soins. Ce sera comme la prise d'assaut des salons de Nancy. » Par tous ces raisonnements philosophiques, le mot fatal d'amour fut éloigné, et il ne se fit plus de reproche. Il s'était moqué si souvent du piteux état où il avait vu Edgar, un de ses cousins ! Faire dépendre l'estime qu'on se doit à soi-même de l'opinion d'une femme qui s'estime, elle, parce que son bisaïeul a tué des Albigeois à la suite de François I^{er} : quelle complication de ridicule ! Dans ce conflit, l'homme est plus ridicule que la femme.

Malgré tous ces beaux raisonnements, M. de Busant de Sicile occupait l'âme de notre héros tout autant, pour le moins, que madame de Chasteller. Il mettait une adresse prodigieuse à faire des questions indirectes au sujet de M. de Busant et de l'accueil dont il avait été l'objet. M. Gauthier, M. Bonard et leurs amis, et toute la société du second ordre, exagérant tout, comme à l'ordinaire, ne savaient rien de M. de Busant, sinon qu'il était de la plus haute noblesse, et qu'il avait été l'amant de madame de Chasteller. On était loin de dire les choses aussi clairement dans les salons de mesdames de Commercy et de Puylaurens. Quand Lucien faisait des questions sur M. de Busant, on semblait se souvenir que lui, Lucien, était du camp ennemi, et jamais il ne put arriver à une réponse nette. Il ne pouvait aborder un tel sujet avec son amie mademoiselle Théodelinde, et c'était, en vérité, le seul être qui semblât ne pas désirer le tromper. Lucien n'arriva jamais à savoir la vérité sur M. de Busant. Le fait est que c'était un fort bon et fort brave gentilhomme, mais sans aucune sorte d'esprit. A son arrivée à Nancy, se méprenant sur l'accueil dont il était l'objet, et oubliant sa taille épaisse, son regard commun et ses quarante ans, il s'était porté amoureux de madame de Chasteller. Il avait constamment ennuyé son père et elle de ses visites, et jamais elle n'avait pu parvenir à rendre

ces visites moins fréquentes. Son père, M. de Pontlevé, tenait à être bien avec la force armée de Nancy. Si ses correspondances bien innocentes avec Charles X étaient découvertes, qui serait chargé de l'arrêter ? Qui pourrait protéger sa fuite ? Et si, tout à coup, l'on apprenait que la République était proclamée à Paris, qui pourrait le protéger contre le peuple du pays ?

Mais le pauvre Lucien était bien loin de pénétrer tout ceci. Il voyait constamment M. Du Poirier éluder ses questions avec une adresse admirable.

Dans la bonne compagnie on lui répétait sans cesse : « Cet officier supérieur descend d'un des aides de camp du duc d'Anjou, frère de saint Louis, et qui l'a aidé à conquérir la Sicile. »

Il sut quelque chose de plus de M. d'Antin, qui lui dit un jour :

— Vous avez fort bien fait d'occuper son logement ; c'est un des plus passables de la ville. Ce pauvre Busant était fort brave, pas une idée, d'excellentes manières, donnant aux dames de fort jolis déjeuners, dans les bois de Burelviller, ou au *Chasseur vert*, à un quart de lieue d'ici ; et presque tous les jours, sur le minuit, il se croyait gai, parce qu'il était un peu ivre.

A force de s'occuper des moyens de rencontrer madame de Chasteller dans un salon, le désir de briller aux yeux des habitants de Nancy, que Lucien commençait à mépriser plus peut-être qu'il ne fallait, fut remplacé, comme mobile d'actions, par l'envie d'occuper l'esprit, si ce n'est l'âme, de ce joli joujou¹. « Cela doit avoir de singulières idées ! pensa-t-il. Une jeune *ultra* de province, passant du Sacré-Cœur à la cour de Charles X, et chassée de Paris, dans les journées de juillet 1830. » Telle était, en effet, l'histoire de madame de Chasteller.

En 1814, après la première Restauration, M. le marquis de Pontlevé² fut au désespoir de se voir à Nancy et de n'être pas de la cour.

« Je vois se rétablir, disait-il, la ligne de séparation entre nous autres et la noblesse de cour. Mon cousin, de même nom que moi, parce qu'il est de la cour, viendra à vingt-deux ans commander, comme colonel, le régiment où, par grâce, je serai capitaine à quarante. » C'était là le principal chagrin de M. de Pontlevé, et il n'en faisait mystère à personne. Bientôt il en eut un second. Il se

présenta aux élections de 1816, pour la Chambre des députés, et il eut six voix, en comptant la sienne. Il s'enfuit à Paris, déclarant qu'il quittait à jamais la province après cet affront, et emmenant sa fille, âgée de cinq ou six ans. Pour se donner une position à Paris, il sollicita la pairie. M. de Puylaurens, alors fort bien en cour, lui conseilla de placer sa fille au couvent du Sacré-Cœur; M. de Pontlevé suivit ce conseil et en sentit toute la portée. Il se jeta dans la haute dévotion, et parvint ainsi, en 1828, à marier sa fille à un des maréchaux de camp attachés à la cour de Charles X. Ce mariage fut considéré comme très avantageux. M. de Chasteller avait de la fortune. Il paraissait plus âgé qu'il ne l'était, parce qu'il manquait tout à fait de cheveux; mais il avait une vivacité étonnante et portait la grâce dans les manières jusqu'au genre doucereux. Ses ennemis à la cour lui appliquaient le vers de Boileau sur les romans de son époque :

Et jusqu'à *je vous hais*, tout s'y dit tendrement.

Madame de Chasteller, bien dirigée par un mari idolâtre des petits moyens qui font tant d'effet à la cour, fut bien reçue des princesses, et jouit bientôt d'une position fort agréable; elle avait les loges de la cour aux Bouffes et à l'Opéra; et, l'été, deux appartements, l'un à Meudon et l'autre à Rambouillet. Elle avait le bonheur de ne s'occuper jamais de politique et de ne pas lire de journaux. Elle ne connaissait la politique que par les séances publiques de l'Académie française, auxquelles son mari exigeait qu'elle assistât, parce qu'il avait de grandes prétentions au fauteuil; il était grand admirateur des vers de Millevoeye et de la prose de M. de Fontanes.

Les coups de fusil de juillet 1830 vinrent troubler ces innocentes pensées.

En voyant le *peuple dans la rue*, c'était son mot, il se rappela les meurtres de MM. Foulon et Berthier, aux premiers jours de la Révolution. Il pensa que le voisinage du Rhin était ce qu'il y avait de plus sûr, et vint se cacher dans une terre de sa femme, près de Nancy.

M. de Chasteller, homme peut-être un peu affecté, mais fort agréable et même amusant dans les positions ordinaires de la vie, n'avait jamais eu la tête bien forte; il ne put jamais se consoler de cette troisième fuite de la

famille qu'il adorait. « Je vois là le doigt de Dieu », disait-il en pleurant dans les salons de Nancy ; et il mourut bientôt, laissant à sa veuve vingt-cinq mille livres de rente dans les fonds publics. Cette fortune lui avait été faite par le roi à l'époque des emprunts de 1817, et les salons de Nancy, qui en étaient jaloux, la portaient sans façon à dix-huit cent mille francs ou deux millions.

Lucien eut toutes les peines du monde à réunir ces faits si simples. Quant à la conduite de madame de Chasteller, la haine dont on l'honorait dans le salon de madame de Serpierre et le bon sens de mademoiselle Théodelinde rendirent plus facile à Lucien de savoir la vérité.

Dix-huit mois après la mort de son mari, madame de Chasteller osa prononcer ces mots : *Retour à Paris*. « Quoi ! ma fille, lui dit le grand M. de Pontlevé, avec le ton et les gestes d'Alceste *indigné*, dans la comédie : vos princes sont à Prague et l'on vous verrait à Paris ! Que diraient les mânes de M. de Chasteller ? Ah ! si nous quittons nos pénates, ce n'est pas de ce côté qu'il faut tourner la tête de nos chevaux. Soignez votre vieux père à Nancy, ou, si nous pouvons mettre un pied devant l'autre, volons à Prague », etc.

M. de Pontlevé avait ce parler long et figuré des gens diserts du temps de Louis XVI, qui passait alors pour de l'esprit.

Madame de Chasteller avait dû renoncer à l'idée de Paris. Au seul mot de Paris, son père lui parlait avec aigreur et lui faisait une scène. Mais, par compensation, madame de Chasteller avait de beaux chevaux, une jolie calèche et des gens tenus avec élégance. Tout cela paraissait moins dans Nancy que sur les grandes routes du voisinage. Madame de Chasteller allait voir, le plus souvent qu'elle le pouvait, une amie du *Sacré-Cœur*, madame de Constantin, qui habitait une petite ville à quelques lieues de Nancy ; mais M. de Pontlevé en était mortellement jaloux, et avait tout fait pour les brouiller.

Deux ou trois fois, dans ses grandes promenades, Lucien avait rencontré la calèche de madame de Chasteller à plusieurs lieues de Nancy.

Le jour d'une de ces rencontres, sur le minuit, Lucien était allé fumer ses petits cigares de papier de réglisse dans la rue de la Pompe. Là il continuait à se réjouir de la faveur que les uniformes brillants trouvaient auprès de

madame de Chasteller. Il s'efforçait à bâtir quelque espérance sur l'élégance de ses chevaux et de ses gens. Il combattait cet espoir par le souvenir de la simplicité de son nom bourgeois; mais, en se disant toutes ces belles choses, il pensait à d'autres. Il ne s'était pas aperçu que, depuis quinze jours à peu près qu'il l'avait vue à la messe, madame de Chasteller, qui pour lui, cependant, n'avait qu'une existence en quelque sorte idéale, avait changé de manières à son égard.

D'abord il s'était dit, après s'être fait conter son histoire : « Cette jeune femme est vexée par son père; elle doit être blessée de l'attachement que celui-ci affiche pour sa fortune; la province l'ennuie; il est tout simple qu'elle cherche des distractions dans un peu de galanterie honnête. » Ensuite sa physionomie franche et chaste avait fait naître des doutes, même sur la galanterie.

Enfin, le soir dont nous parlons : « Mais que diable! se dit Lucien, je suis un vrai nigaud; je devrais me réjouir de ce bon vouloir pour l'uniforme. »

Plus il insistait sur ce motif d'espérer, plus il devenait sombre.

« Aurais-je la sottise d'être amoureux? » se dit-il enfin à demi-haut; et il s'arrêta comme frappé de la foudre, au milieu de la rue. Heureusement, à minuit, il n'y avait là personne pour observer sa mine et se moquer de lui.

Le soupçon d'aimer l'avait pénétré (de honte) il se sentit dégradé. « Je serais donc comme Edgar, se dit-il. Il faut que j'aie l'âme naturellement bien petite et bien faible! L'éducation a pu la soutenir quelque temps, mais le fond reparaît dans les occasions singulières et dans les positions imprévues. Quoi! pendant que toute la jeunesse de France prend parti pour de si grands intérêts, toute ma vie se passera à regarder deux beaux yeux, comme les héros ridicules de Corneille! Voilà le triste effet de cette vie sage et raisonnable que je mène ici.

Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur.

Il valait bien mieux, comme j'en avais l'idée, aller enlever une petite danseuse à Metz! Il valait bien mieux, du moins, faire une cour sérieuse à madame de Puylaurens ou à madame d'Hocquincourt. Je n'avais pas à craindre,

auprès de ces dames, d'être entraîné au delà d'un petit amour de société.

« Si ceci continue, je vais devenir fou et plat. C'est bien autre chose que le *saint-simonisme* dont m'accusait mon père ! Qui est-ce qui s'occupe des femmes aujourd'hui ? quelque homme comme le duc de..., l'ami de ma mère, qui au déclin d'une vie honorable, après avoir payé sa dette sur les champs de bataille et à la Chambre des pairs en refusant son vote, s'amuse à faire la fortune d'une petite danseuse, comme on joue avec un serin.

« Mais moi ! à mon âge ! quel est le jeune homme qui ose seulement parler d'un attachement sérieux pour une femme ? Si ceci est un amusement, bien ; si c'est un attachement sérieux, je suis sans excuse ; et la preuve que je mets du sérieux dans tout ceci, que cette folie n'est pas un simple amusement, c'est ce que je viens de découvrir : le faible de madame de Chasteller pour les brillants uniformes, loin de me plaire, m'attriste. Je me crois des devoirs envers la patrie. Jusqu'ici je me suis principalement estimé parce que je n'étais pas un égoïste uniquement occupé à bien jouir du gros lot qu'il a reçu du hasard ; je me suis estimé parce que je sentais avant tout l'existence de ces devoirs envers la patrie et le besoin de l'estime des grandes âmes. Je suis dans l'âge d'agir ; d'un moment à l'autre la voix de la patrie peut se faire entendre ; je puis être appelé ; je devrais occuper tout mon esprit à découvrir les véritables intérêts de la France, que des fripons cherchent à embrouiller. Une seule tête, une seule âme ne suffisent pas pour y voir clair, au milieu de devoirs si compliqués. Et c'est le moment que je choisis pour me faire l'esclave d'une petite ultra de province ! Le diable l'emporte, elle et sa rue ! » Lucien rentra précipitamment chez lui ; mais le sentiment d'une honte vive lui ôta le sommeil. Le jour le trouva se promenant devant la caserne ; il attendait avec impatience l'heure de l'appel. L'appel fini, il accompagna pendant quelques centaines de pas deux de ses camarades ; pour la première fois leur société lui était agréable.

Rendu enfin à lui-même : « J'ai beau faire, se dit-il, je ne puis voir dans ces yeux si pénétrants, mais si chastes, le pendant d'une danseuse de l'Opéra, moins les grâces. » De toute la journée, il ne put arriver à prendre son parti sur madame de Chasteller. Quoi qu'il fût, il ne pouvait

voir en elle la maîtresse obligée de tous les lieutenants-colonels qui viendraient tenir garnison à Nancy. « Mais cependant, disait le parti de la raison, elle doit s'ennuyer beaucoup. Son père la force à bouder Paris; il veut la brouiller avec une amie intime; un peu de galanterie est la seule consolation pour cette pauvre âme. »

Cette excuse si raisonnable ne faisait que redoubler la tristesse de notre héros. Au fond, il entrevoyait le ridicule de sa position : il aimait, sans doute avec l'envie de réussir, et cependant il était malheureux et prêt à mépriser sa maîtresse, précisément à cause de cette possibilité de réussir.

La journée fut cruelle pour lui; tout le monde semblait d'accord pour lui parler de M. Thomas de Busant et de la vie agréable qu'il avait su mener à Nancy. On comparait cette existence avec la vie de cabaret et de café que menaient le lieutenant-colonel Filloteau et les trois chefs d'escadron.

La lumière lui arrivait de toutes parts; car le nom de madame de Chasteller était sur toutes les lèvres, à propos de M. de Busant; et cependant son cœur s'obstinait à la lui montrer comme un ange de pureté.

Il ne trouva plus aucun plaisir à faire admirer dans les rues de Nancy ses livrées élégantes, ses beaux chevaux, sa calèche qui ébranlait en passant toutes les maisons de bois du pays. Il se méprisait presque pour s'être amusé de ces pauvretés; il oubliait l'excès d'ennui dont elles l'avaient distraît.

Pendant les jours qui suivirent, Lucien fut extrêmement agité. Ce n'était plus cet être léger et distraît par la moindre bagatelle. Il y avait des moments où il se méprisait de tout son cœur; mais malgré ses remords, il ne pouvait s'empêcher de passer plusieurs fois le jour dans la rue de la Pompe.

Huit jours après que Lucien avait fait dans son cœur une découverte si humiliante, comme il entra chez madame de Commercy, il y trouva établie, en visite, madame de Chasteller; il ne put dire un mot, il devint de toutes les couleurs, et, se trouvant seul homme dans le salon, il n'eut pas l'esprit d'offrir son bras à madame de Chasteller pour la reconduire à sa voiture. Il sortit de chez madame de Commercy se méprisant un peu plus soi-même.

Ce républicain, cet homme d'action, qui aimait l'exercice du cheval comme une préparation au combat, n'avait jamais songé à l'amour que comme à un précipice dangereux et méprisé, où il était sûr de ne pas tomber. D'ailleurs, il croyait cette passion extrêmement rare, partout ailleurs qu'au théâtre. Il s'était étonné de tout ce qui lui arrivait, comme l'oiseau sauvage qui s'engage dans un filet et que l'on met en cage; ainsi que ce captif effrayé, il ne savait que se heurter la tête avec furie contre les barreaux de sa cage¹. « Quoi! se disait-il, ne pas savoir dire un seul mot; quoi! oublier même les usages les plus simples! Ainsi ma faible conscience cède à l'attrait d'une faute, et je n'ai pas même le courage de la commettre! »

Le lendemain Lucien n'était pas de service; il profita de la permission donnée par le colonel et s'enfonça fort loin dans les bois de Burelviller... Vers le soir, un paysan lui apprit qu'il était à sept lieues de Nancy.

« Il faut convenir que je suis encore plus sot que je ne l'imaginai! Est-ce en courant les bois que j'obtiendrai la bienveillance des salons de Nancy et que je pourrai trouver la chance de rencontrer madame de Chasteller et de réparer ma sottise? » Il revint précipitamment à la ville; il alla chez les Serpierre. Mademoiselle Théodelinde était son amie, et cette âme, qui se croyait si ferme, avait besoin ce jour-là d'un regard ami. Il était bien loin d'oser lui parler de sa faiblesse; mais, auprès d'elle, son cœur trouvait quelque repos. M. Gauthier avait toute son estime, mais il était prêtre de la République, et tout ce qui ne tendait pas au bonheur de la France se gouvernant elle-même, lui semblait indigne d'attention et puéril. Du Poirier eût fait un conseiller parfait; outre ses connaissances générales des hommes et des choses de Nancy, il dînait une fois la semaine avec la personne que Lucien avait tant d'intérêt à connaître. Mais Lucien n'était attentif qu'à ne pas lui donner l'occasion de le trahir².

Comme Lucien racontait à mademoiselle Théodelinde ce qu'il avait remarqué dans sa longue promenade, on annonça madame de Chasteller. A l'instant Lucien devint emprunté dans tous ses mouvements; il essaya vainement de parler; le peu qu'il dit était à peu près inintelligible.

Il n'eût pas été plus surpris si, en allant au feu avec le régiment, au lieu de galoper en avant sur l'ennemi, il se

fût mis à fuir. Cette idée le plongea dans le trouble le plus violent, il ne pouvait donc se répondre de rien sur son propre compte! Quelle leçon de modestie! Quel besoin d'agir pour être enfin sûr de soi-même, non plus par une vaine probabilité, mais d'après des faits!

Lucien fut tiré de sa rêverie profonde par un événement bien étonnant : madame de Serpierre le présentait à madame de Chasteller, et accompagnait cette cérémonie des louanges les plus excessives. Lucien était rouge comme un coq, et cherchait en vain à trouver un mot poli, tandis qu'on exaltait surtout son esprit aimable, admirable d'à-propos et d'élégance parisienne. Enfin, madame de Serpierre elle-même s'aperçut de l'état où il se trouvait.

Madame de Chasteller eut recours à un prétexte pour faire sa visite extrêmement courte. Quand elle se leva, Lucien eut bien l'idée de lui offrir son bras jusqu'à sa voiture, mais il se sentit trembler de telle sorte qu'il trouva imprudent d'essayer de quitter sa chaise; il craignait de donner une scène publique. Madame de Chasteller aurait pu lui dire : « C'est à moi, monsieur, à vous offrir le bras. »

CHAPITRE XV¹

JE ne vous croyais pas si sensible au ridicule, lui dit mademoiselle Théodelinde, quand madame de Chasteller eut quitté le salon; est-ce parce que madame de Chasteller vous a vu dans la situation peu brillante de saint Paul, lorsqu'il eut la vision du troisième ciel, que sa présence vous a interdit à ce point ?

Lucien accepta cette interprétation; il craignait de se trahir en entreprenant la moindre discussion, et, quand il put espérer que sa sortie n'aurait rien d'étrange, il se hâta de fuir. Une fois seul, l'excès du ridicule de ce qui venait de lui arriver le consola un peu. « Est-ce que j'aurais la peste ? se dit-il. Puisque l'effet physique est si fort, je ne suis donc pas blâmable moralement ! Si j'avais la jambe cassée, je ne pourrais pas non plus marcher avec mon régiment. »

Il y eut un dîner¹ chez les Serpierre, fort simple, car ils n'étaient rien moins que riches; mais, grâce aux préjugés de la noblesse, si vivaces en province, et qui seuls pouvaient marier les six filles du vieux *lieutenant du roi*, ce n'était pas un petit honneur que d'être invité à dîner dans cette maison. Aussi madame de Serpierre balança-t-elle longtemps avant d'inviter Lucien, son nom était bien bourgeois; mais enfin l'utilité l'emporta, comme il est d'usage au dix-neuvième siècle : Lucien était un jeune homme à marier.

La bonne et simple Théodelinde n'approuvait point du tout cette politique; mais il fallait obéir. La place de Lucien fut indiquée à côté de la sienne, par les petits billets placés sur les serviettes. Le vieux *lieutenant du roi* avait écrit : « M. le *chevalier* Leuwen. » Théodelinde comprit que Lucien serait choqué de cet anoblissement impromptu.

On avait engagé madame de Chasteller parce qu'elle n'avait pu venir à un autre dîner donné deux mois auparavant, quand M. de Pontlevé avait la goutte. Théodelinde, toute honteuse de la haute politique de sa mère, obtint avec beaucoup de peine, au moment où les hôtes allaient arriver, que la place de madame de Chasteller fût marquée à droite de M. le *chevalier* Leuwen, tandis qu'elle occuperait la gauche.

Lorsque Lucien arriva, madame de Serpierre le prit à part et lui dit avec toute la fausseté d'une mère qui a six filles à marier :

— Je vous ai placé à côté de la belle madame de Chasteller; c'est le meilleur parti de la province, et elle ne passe pas pour haïr les uniformes; vous aurez ainsi une occasion de cultiver la connaissance que je vous ai fait faire.

Au dîner, Théodelinde trouva Lucien assez maussade; il parlait peu, et ce qu'il disait, en vérité, ne valait pas la peine d'être dit.

Madame de Chasteller parla à notre héros de ce qui faisait alors le sujet de toutes les conversations à Nancy. Madame Grandet, la femme du receveur général, allait arriver de Paris, et, sans doute, donnerait des fêtes superbes. Son mari était fort riche, et elle passait pour être une des plus jolies femmes de Paris. Lucien se rappela le propos qui le faisait parent de Robespierre, et il eut

le courage de dire qu'il voyait souvent madame Grandet chez sa mère, madame Leuwen. Ce sujet de conversation ne fut que pauvrement suivi par notre sous-lieutenant; il prétendait parler avec vivacité, et, comme son esprit ne fournissait rien, il arrivait presque à faire des questions sèches à madame de Chasteller.

Après dîner, on proposa une grande promenade, et Lucien eut l'honneur de conduire mademoiselle Théodelinde et madame de Chasteller dans une excursion sur l'étang qui est décoré du nom de *lac de la Commanderie*. Il s'était chargé de manœuvrer la barque, et Lucien, qui avait mené cinq ou six fois fort bien les demoiselles de Serpierre, fut sur le point de faire chavirer, dans les quatre pieds d'eau de ce lac, mademoiselle Théodelinde et madame de Chasteller.

Le surlendemain était le jour de fête d'une auguste personne, maintenant hors de France.

Madame la marquise de Marcilly, veuve d'un cordon rouge, se crut obligée de donner un bal; mais le motif de la fête ne fut point exprimé dans le billet d'invitation; ce qui parut une timidité coupable à sept ou huit dames pensant supérieurement, et qui, pour cette raison, n'honorèrent point le bal de leur présence.

De tout le 27^e de lanciers, il n'y eut d'invités que le colonel, Lucien et le petit Riquebourg. Mais, une fois dans les salons de la marquise, l'esprit de parti fit oublier les plus simples convenances à des gens d'ailleurs si polis, polis jusqu'à fatiguer. Le colonel Malher de Saint-Mégrin fut traité en intrus et presque en homme de police; Lucien comme l'enfant de la maison; il y avait réellement de l'engouement pour ce joli sous-lieutenant.

La société réunie, on passa dans la salle de bal. Au milieu d'un jardin planté jadis par le roi Stanislas, beau-père de Louis XV, et représentant, suivant le goût du temps, un labyrinthe de charmilles, s'élevait un kiosque fort élégant, mais très négligé depuis la mort de l'ami de Charles XII. Pour dissimuler les ravages du temps, on l'avait transformé en tente magnifique. Le commandant de la place, très fâché de ne pouvoir pas venir au bal et célébrer la fête de l'auguste personnage, avait prêté, des magasins de la place, deux de ces grandes tentes nommées *marquises*. On les avait dressées à côté du kiosque, avec lequel elles communiquaient par de grandes portes

ornées de trophées indiens, mais où la couleur blanche dominait; on n'eût pas mieux fait, même à Paris; c'étaient MM. Roller qui s'étaient chargés de toute la partie des décorations.

Le soir, grâce à ces jolies tentes, à l'aspect animé du bal et aussi sans doute à l'accueil vraiment flatteur dont il était l'objet, Lucien fut complètement distrait de sa tristesse et de ses remords¹. La beauté du jardin et de la salle où l'on dansait le charmèrent comme un enfant; ces premières sensations en firent un autre homme.

Ce grave républicain se donna un plaisir d'écolier : celui de passer souvent devant le colonel Malher sans lui parler, ni même daigner le regarder. En cela, il suivait l'exemple général; pas une parole ne fut adressée à ce colonel, si fier de son crédit, et il restait isolé comme une *brebis galeuse* ; c'était le mot dont on se servait généralement, dans le bal, pour désigner sa position fâcheuse. Et il n'eut pas l'esprit de quitter le bal et de se soustraire à une impolitesse si unanime. « Ici, c'est lui *qui ne pense pas bien*, se disait Lucien, et je lui rends la monnaie de la scène qu'il me fit jadis au sujet du cabinet littéraire. Avec ces êtres grossiers, il ne faut pas perdre l'occasion de placer une marque de mépris; quand les honnêtes gens les dédaignent, ils se figurent qu'on les redoute. »

Lucien remarqua, en entrant, que toutes les femmes étaient parées de rubans verts et blancs, ce qui ne l'offensa pas le moins du monde. Cette insulte s'adresse au chef de l'État, et à un chef perfide. La nation est trop haut placée pour qu'une famille quelconque, fût-elle de héros, puisse l'insulter.

Au fond d'une des tentes adjacentes était comme un petit réduit, qui resplendissait de lumière; il y avait peut-être quarante bougies allumées, et Lucien fut attiré par leur éclat. « Cela a l'air d'un reposoir des processions de la Fête-Dieu », pensa-t-il. Au milieu des bougies, dans le lieu le plus noble, était placé, comme une sorte d'ostensoir, le portrait d'un jeune Écossais. Dans la physionomie de cet enfant, le peintre, qui *pensait* mieux sans doute qu'il ne dessinait, avait cherché à réunir aux sourires aimables du premier âge un front chargé des hautes pensées du génie. Le peintre était ainsi parvenu à faire une caricature étonnante et qui tenait du monstre.

Toutes les femmes qui entraient dans la salle de bal la

traversaient rapidement pour aller se placer devant le portrait du jeune Écossais. Là, on restait un instant en silence, et l'on affectait un air fort sérieux. Puis, en s'en allant, on reprenait la physionomie plus gaie du bal, et on allait saluer la maîtresse de la maison. Deux ou trois dames qui s'approchèrent de madame de Marcilly avant d'être allées au portrait, en furent reçues fort sèchement et parurent tellement ridicules, que l'une d'elles jugea à propos de se trouver mal. Lucien ne perdait pas un détail de tout ce cérémonial. « Nous autres aristocrates, se disait-il en riant, en nous tenant unis, nous ne craignons personne; mais aussi que de sottises il faut regarder sans rire! Il est plaisant, pensait-il, que ces deux rivaux, Charles X et Louis-Philippe, payés par la nation, et en payant les serviteurs de la nation avec l'argent de la nation, prétendent que nous leur devons personnellement quelque chose. »

Après une revue générale du bal, qui était fort beau, la reconnaissance marqua la place de Lucien sur une chaise à côté du boston de madame la comtesse de Commercy, cette cousine de l'Empereur. Pendant une mortelle demi-heure, Lucien lui entendit donner cinq ou six fois ce titre en parlant d'elle à elle-même.

« La vanité de ces provinciaux leur inspire des idées incroyables, pensait-il; il me semble voyager en pays étranger. »

— Vous êtes admirable, monsieur, lui dit la cousine de l'Empereur, et, certainement, je ne voudrais pas me séparer d'un aussi *aimable cavalier*. Mais je vois d'ici des demoiselles qui ont bonne envie de danser; elles me regarderont avec des yeux ennemis si je vous retiens plus longtemps.

Et madame de Commercy lui indiqua plusieurs demoiselles de la *première qualité*.

Notre héros prit son parti en brave : non seulement il dansa, mais il parla; il trouva quelques petites idées à la portée de ces intelligences, non cultivées exprès, des jeunes filles de la noblesse de province. Son courage fut récompensé par les louanges unanimes de mesdames de Commercy, de Marcilly, de Serpierre, etc.; il se sentit à la mode. On aime les uniformes dans l'Est de la France, pays profondément militaire; et c'est en grande partie à cause de son uniforme porté avec grâce, et presque

unique dans cette société, que Lucien pouvait passer pour le personnage le plus brillant du bal.

Enfin, il obtint une contredanse de madame d'Hocquincourt : il eut de l'à-propos, du brillant, de l'esprit. Madame d'Hocquincourt lui faisait des compliments fort vifs.

— Je vous ai toujours vu fort aimable; mais, ce soir, vous êtes un autre homme, lui dit-elle.

Ce propos fut entendu par M. de Sanréal, et Lucien commença à déplaire beaucoup aux jeunes gens de la société.

— Vos succès donnent de l'humeur à ces messieurs, dit madame d'Hocquincourt; et, comme MM. Roller et d'Antin s'approchaient d'elle, elle rappela Lucien qui s'éloignait.

— Monsieur Leuwen, lui dit-elle de loin, je vous demande de danser avec moi la première contredanse.

« C'est charmant, se dit Lucien, et voilà ce qu'on n'oserait pas se permettre à Paris. Réellement, ces pays étrangers ont du bon; ces gens-ci sont moins timides que nous. »

Pendant qu'il dansait avec madame d'Hocquincourt, M. d'Antin s'approcha d'elle. Madame d'Hocquincourt feignit d'avoir oublié un engagement pris avec lui et se mit à lui faire des excuses en termes si plaisants et si piquants pour lui, que Lucien, toujours dansant avec elle, eut toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire. Madame d'Hocquincourt cherchait évidemment à mettre en colère M. d'Antin, qui protestait en vain que jamais il n'avait compté sur cette contredanse.

« Comment un homme peut-il se laisser traiter ainsi ? pensait Lucien. Que de bassesses fait faire l'amour ! » Madame d'Hocquincourt lui adressait des mots fort aimables et ne parlait presque qu'à lui; mais Lucien était aigri par la position où il voyait le pauvre M. d'Antin. Il alla à l'autre bout du salon et dansa des valses avec madame de Puylaurens, qui, elle aussi, fut charmante pour lui. Il était l'homme à la mode de ce bal, lui qui dansait fort mal; il le savait bien, et c'était pour la première fois de sa vie qu'il goûtait ce plaisir. Il dansait une galope avec mademoiselle Théodelinde de Serpierre, lorsque, dans un angle de la salle, il aperçut madame de Chasteller.

Tout le brillant courage, tout l'esprit de Lucien disparurent en un clin d'œil. Elle avait une simple robe blanche, et sa toilette montrait une simplicité qui eût semblé bien ridicule aux jeunes gens de ce bal, si elle eût été sans fortune. Les bals sont des jours de bataille dans ces pays de puérile vanité, et négliger un avantage passe pour une affectation marquée. On eût voulu que madame de Chasteller portât des diamants; là robe modeste et peu chère qu'elle avait choisie était un acte de singularité qui fut blâmé avec affectation de douleur profonde par M. de Pontlevé, et désapprouvé, en secret, même par le timide M. de Blancet, qui lui donnait le bras avec une dignité plaisante.

Ces messieurs n'avaient pas tout à fait tort; le trait le plus marquant du caractère de madame de Chasteller était une nonchalance profonde. Sous l'aspect d'un sérieux complet et que sa beauté rendait imposant, elle avait un caractère heureux et même gai. Rêver était son plaisir suprême. On eût dit qu'elle ne faisait aucune attention aux petits événements qui l'environnaient; aucun ne lui échappait au contraire : elle les voyait fort bien, et c'étaient même ces petits événements qui servaient d'aliment à cette rêverie, qui passait pour de la hauteur. Aucun détail de la vie ne lui échappait, pourtant il était donné à très peu d'événements de l'émouvoir, et ce n'étaient pas les choses importantes qui la touchaient.

Par exemple, le matin même du bal, M. de Pontlevé lui avait fait une querelle sérieuse pour l'indifférence avec laquelle elle avait lu une lettre qui lui annonçait une banqueroute. Et, peu d'instants après, la rencontre, dans la rue, d'une femme fort petite, vieille, marchant à peine, mal vêtue, au point de laisser voir une chemise déchirée, et, sous cette chemise, une peau noircie par le soleil, l'avait émue jusqu'aux larmes. Personne à Nancy n'avait deviné ce caractère; une amie intime, madame de Constantin, recevait seule quelquefois ses confidences, et souvent s'en moquait.

Avec tout le reste du monde, madame de Chasteller parlait assez pour fournir son contingent à la conversation; mais se mettre à parler était toujours une corvée pour elle.

Elle ne regrettait qu'une chose de Paris, la musique italienne, qui avait le pouvoir d'augmenter d'une façon

surprenante l'intensité de ses accès de rêverie. Elle pensait fort peu à elle-même, et même le bal que nous décrivons n'avait pu la rappeler assez au rôle qu'elle devait jouer pour lui donner la quantité d'honnête coquetterie que le vulgaire croit inhérente au caractère de toutes les femmes.

Comme Lucien ramenait mademoiselle Théodelinde à sa mère :

— Que veut dire cette petite robe blanche de mousseline¹ ? disait tout haut madame de Serpierre. Est-ce ainsi qu'on se *présente* un jour tel que celui-ci ? Elle est veuve d'un officier général attaché à la propre personne du roi ; elle jouit d'une fortune triplée et quadruplée par la bienveillance de nos Bourbons. Madame de Chasteller eût dû comprendre que venir chez madame de Marcilly le jour de la fête de notre adorable princesse, c'est se présenter aux Tuileries. Que diront les républicains en nous voyant traiter avec légèreté les choses les plus sacrées ? Et n'est-ce pas quand le flot de tout le vulgaire d'une nation vient attaquer les choses saintes que chaque être, selon sa position, doit avoir du courage et faire strictement son devoir ? Et elle encore, ajoutait-elle, fille unique de M. de Pontlevé, qui, à tort ou à raison, se voit à la tête de la noblesse de la province, ou, du moins, nous donne des instructions comme commissaire du roi ! Cette petite tête n'a rien entrevu de tout cela !

Madame de Serpierre avait raison ; madame de Chasteller était blâmable ; mais pas tant qu'elle en fût blâmée. « Que vont dire les républicains ? » s'écriaient toutes les nobles dames ; et elles songeaient au numéro de *l'Aurore* qui devait paraître le surlendemain.

CHAPITRE XVI²

MADAME DE CHASTELLER se rapprocha du groupe de madame de Serpierre comme celle-ci continuait à très haute voix ses réflexions critiques et monarchiques. Cette critique amère fut brusquement coupée par les compliments fades et exagérés qui passent pour du

savoir-vivre en province¹. Lucien fut heureux de trouver madame de Serpierre bien ridicule. Un quart d'heure plus tôt, il eût ri de grand cœur; maintenant cette femme méchante lui fit l'effet d'une pierre de plus que l'on trouve dans un mauvais chemin de montagne. Pendant toutes ces politesses infinies auxquelles madame de Chasteller était bien obligée de répondre, Lucien eut tout le loisir de la regarder. Le teint de madame de Chasteller avait cette fraîcheur inimitable qui semble annoncer une âme trop haut placée pour être troublée par les minuties vaniteuses et les petites haines d'un bal de province. Lucien lui sut gré de cette expression, toute de son invention. Il était absorbé dans son admiration, lorsque les yeux de cette beauté pâle se tournèrent sur lui; il ne put soutenir leur éclat; ils étaient tellement beaux et simples dans leurs mouvements! Sans y songer, Lucien restait immobile, à trois pas de madame de Chasteller, à la place où son regard l'avait surpris².

Il n'y avait plus rien chez lui de l'enjouement et de l'assurance brillante de l'homme à la mode; il ne songeait plus à plaire au public, et, s'il se souvenait de l'existence de ce monstre, ce n'était que pour craindre ses réflexions. N'était-ce pas ce public qui lui nommait sans cesse M. Thomas de Busant? Au lieu de soutenir son courage par l'action, Lucien, en ce moment critique, avait la faiblesse de réfléchir, de philosopher. Pour se justifier de la faiblesse et du malheur d'aimer, il se disait qu'il n'avait jamais rencontré une physionomie aussi céleste; il se livrait au plaisir de détailler cette beauté, et sa gaucherie s'en augmentait.

Sous ses yeux, madame de Chasteller promit une contredanse à M. d'Antin, et, depuis un quart d'heure, Lucien avait décidé de solliciter cette contredanse. « Jusqu'ici, se dit-il en se voyant enlever madame de Chasteller, l'affectation ridicule, pour moi, des jolies femmes que j'ai rencontrées m'a servi de bouclier contre leurs charmes. Cette froideur parfaite de madame de Chasteller se change, lorsqu'elle est obligée de parler ou d'agir, en une grâce dont je n'avais pas même l'idée. »

Nous avouerons que, pendant ces raisonnements admiratifs, Lucien, immobile et droit comme un piquet, avait tout l'air d'un niais.

Madame de Chasteller avait la main fort bien. Comme

ses yeux faisaient peur à Lucien, les yeux de notre héros s'attachaient à cette main, qu'il suivait constamment. Toute cette timidité fut remarquée par madame de Chasteller, chez laquelle on parlait tous les jours de Lucien. Notre sous-lieutenant fut réveillé de son bonheur par l'idée cruelle que tout ce qui ne dansait pas l'observait avec des yeux ennemis et lui cherchait des ridicules. Son uniforme seul et sa brillante cocarde suffisaient pour indisposer contre lui, et jusqu'à la violence, tout ce qui, dans ce bal, n'appartenait pas à la très haute société. C'était une remarque déjà ancienne pour Lucien, que moins il y a d'esprit dans l'ultracisme, plus il est furibond.

Mais toutes ces réflexions prudentes furent bien vite oubliées; il trouvait trop de plaisir à chercher à deviner le caractère de madame de Chasteller.

« Quelle honte, dit tout à coup le parti contraire à l'amour; quelle honte pour un homme qui a aimé le devoir et la patrie avec un dévouement qu'il pouvait dire sincère! Il n'a plus d'yeux que pour les grâces d'une petite légitimiste de province, garnie d'une âme qui préfère bassement les intérêts particuliers de sa caste à ceux de la France entière. Bientôt, sans doute, à son exemple, je placerai le bonheur de deux cent mille nobles ou... avant celui des autres trente millions de Français. Ma grande raison sera que ces deux cent mille privilégiés ont les salons les plus élégants, des salons qui semblent m'offrir des jouissances délicates, que je chercherais vainement ailleurs; en un mot, des salons qui sont utiles à mon bonheur privé. Le plus vil des courtisans de Louis-Philippe ne raisonne pas autrement. » Ce moment fut cruel, et la physionomie de Lucien n'était rien moins que riante, tandis qu'il cherchait à réfuter, à repousser cette terrible vision. Il était alors debout et immobile, près de la contredanse où figurait madame de Chasteller. Aussitôt le parti de l'amour, pour réfuter la raison, le porta à prier madame de Chasteller à danser. Elle le regarda; mais, pour cette fois, Lucien fut incapable de juger ce regard; il en fut comme brûlé, enflammé. Ce regard, pourtant, ne voulait rien dire autre chose que le plaisir de curiosité de voir de près un jeune homme qui avait des passions extrêmes, qui, tous les jours, avait un duel, dont on parlait beaucoup, et qui passait fort souvent sous ses fenêtres. Et le beau cheval de ce jeune

officier devenait ombrageux précisément quand elle pouvait l'apercevoir ! Il était clair que le maître du cheval¹ voulait faire croire qu'il était occupé d'elle au moins lorsqu'il passait dans la rue de la Pompe, et elle n'en était point scandalisée ; elle ne le trouvait point impertinent. Il est vrai que, placé auprès d'elle au dîner chez madame de Serpierre, il avait paru absolument dénué d'esprit et même gauche dans ses manières. Il avait été brave en conduisant la barque sur l'étang de la *Commanderie*, mais c'était de cette bravoure froide que peut avoir un homme de cinquante ans.

De tout cet ensemble d'idées, il résultait qu'en dansant avec Lucien, sans le regarder et sans s'écarter du sérieux le plus convenable, madame de Chasteller était fort occupée de lui. Bientôt elle s'aperçut qu'il était timide jusqu'à la gaucherie.

« Son amour-propre se rappelle sans doute, pensait-elle, que je l'ai vu tomber de cheval le jour de l'arrivée du régiment de lanciers. » Ainsi madame de Chasteller ne faisait aucune difficulté d'admettre que Lucien était timide à cause d'elle. Cette défiance de soi-même avait de la grâce dans un homme jeune et placé au milieu de tous ces provinciaux, si sûrs de leur mérite et qui ne perdaient pas un pouce de leur taille en dansant. Ce jeune officier, du moins, n'était pas timide à cheval ; chaque jour il la faisait trembler par sa hardiesse, et une hardiesse si souvent malheureuse, ajoutait-elle presque en riant.

Lucien était tourmenté du silence qu'il gardait ; à la fin il se fit violence, il osa adresser un mot à madame de Chasteller, et n'arriva qu'avec beaucoup de peine à exprimer très mal des idées fort communes, juste châtiment de qui n'exerce pas sa mémoire.

Madame de Chasteller évita quelques invitations des jeunes gens de la société, dont elle savait par cœur les mots les plus jolis, et, après un moment, par une de ces adresses de femmes que nous ne devinons que lorsque nous n'avons plus d'intérêt à les deviner, elle se trouva danser à la même contredanse que Lucien ; mais, après cette contredanse, elle décida que réellement il n'avait aucune distinction dans l'esprit, et elle cessa presque de penser à lui. « Ce ne sera qu'un homme de cheval, comme tous les autres ; seulement il monte avec plus de grâce et

a plus de physionomie. » Ce n'était plus ce jeune homme vif, leste, à l'air insouciant et supérieur à tout, qui passait souvent sous sa croisée. Contrariée de cette découverte, qui augmentait pour elle l'ennui de Nancy, madame de Chasteller adressa la parole à Lucien et fut presque coquette avec lui. Elle le regardait passer depuis si longtemps, que, quoique à elle présenté depuis huit jours seulement, il lui faisait presque l'effet d'une vieille connaissance.

Lucien, qui n'osait que rarement regarder la figure parfaitement froide de la belle personne qui lui parlait, était bien loin de se douter des bontés qu'on avait pour lui. Il dansait, et en dansant faisait trop de mouvements, et ces mouvements manquaient de grâce¹.

« Décidément ce joli Parisien n'est bien qu'à cheval; en se mettant à pied, il perd la moitié de son mérite, et, s'il se met à danser, il perd son mérite tout entier. Il n'a pas d'esprit : c'est dommage, sa physionomie annonçait tant de finesse et de naturel ! Ce sera le *naturel* du manque d'idées. » Et elle respira plus librement. Cependant elle n'était pas envieuse; mais elle aimait sa liberté, et elle avait eu peur.

Tout à fait rassurée sur les moyens de plaire de Lucien, et peu touchée de l'unique avantage de bien monter à cheval : « Ce beau jeune homme, se dit-elle, veut faire l'homme ébahi de mes grâces, comme les autres. » Et elle songea librement à ces autres qui l'environnaient et cherchaient à lui dire des choses aimables. M. d'Antin y réussissait quelquefois. Tout en lui rendant justice, madame de Chasteller fut impatientée de ce qu'au lieu de lui adresser la parole, Lucien se bornait à sourire des mots aimables de M. d'Antin. Pour comble de déplaisance, il la regardait avec des yeux dont l'expression était exagérée et pouvait être remarquée.

Notre pauvre héros était trop profondément occupé, et de ses remords d'aimer, et de l'impossibilité absolue de trouver un mot passable à dire, pour surveiller ses yeux. Depuis qu'il avait quitté Paris, il n'avait rien vu au moral que de contourné, de sec, et de désagréable pour lui. Je ménage les termes : la platitude des désirs, les prétentions puériles, et, plus que tout, la gauche hypocrisie de la province allaient jusqu'à produire le dégoût chez cet être accoutumé à toute l'élégance des vices de Paris.

Au lieu de cette disposition satirique et malheureuse depuis une heure, Lucien n'avait pas assez d'yeux pour voir, pas assez d'âme pour admirer. Ses remords d'aimer étaient battus en brèche et détruits avec une rapidité délicate. Sa vanité de jeune homme l'avertissait bien, de temps à autre, que le silence continu dans lequel il se renfermait avec délice n'était pas fait pour augmenter sa réputation d'homme aimable; mais il était si étonné, si transporté, qu'il n'avait pas le courage de donner une audience sérieuse au soin de sa gloire.

Par un charmant contraste avec tout ce qui offensait ses yeux depuis si longtemps, il voyait à six pas de lui une femme adorable par une beauté céleste; mais cette beauté était presque son moindre charme. Au lieu de cette politesse empressée, incommode, empreinte de fausseté, puante de mensonge, qui faisait la gloire de la maison de Serpierre; au lieu de cette fureur de faire de l'esprit à tout propos de madame de Puylaurens, madame de Chasteller était simple et froide, mais de cette simplicité qui charme parce qu'elle daigne ne pas cacher une âme faite pour les émotions les plus nobles, mais de cette froideur voisine des flammes, qui semble prête à se changer en bienveillance et même en transports, si vous savez les inspirer¹.

CHAPITRE XVII²

MADAME DE CHASTELLER s'était éloignée pour faire un tour dans la salle. M. de Blancet avait repris son poste et lui donnait le bras d'un air entrepris; on voyait qu'il songeait au bonheur de lui donner le bras comme son mari. Le hasard amena madame de Chasteller du côté où se trouvait Lucien. En le retrouvant sous ses yeux, elle eut un mouvement d'impatience contre elle-même. Quoi! elle s'était donné la peine de regarder si souvent un être aussi vulgaire et dont le sublime mérite consistait, comme celui des héros de l'Arioste, à être un bon homme de cheval! Elle lui adressa la parole et chercha à l'émoustiller³, à le faire parler.

Au mot que lui adressa madame de Chasteller, Lucien devint un autre homme. Par le noble regard qui daignait s'arrêter sur lui, il se crut affranchi de tous les lieux communs, qui l'ennuyaient à dire, qu'il disait mal, et qui, à Nancy, font encore l'élément essentiel de la conversation entre gens qui se voient pour la huit ou dixième fois. Tout à coup il osa parler, et beaucoup. Il parlait de tout ce qui pouvait intéresser ou amuser la jolie femme qui, tout en donnant le bras à son grand cousin, daignait l'écouter avec des yeux étonnés. Sans perdre rien de sa douceur et de son accent respectueux, la voix de Lucien s'éclaircit et prit de l'éclat. Les idées nettes et plaisantes ne lui manquèrent pas plus que les paroles vives et pittoresques pour les peindre. Dans la simplicité noble du ton qu'il osa prendre spontanément avec madame de Chasteller, il sut faire apparaître, sans se permettre assurément rien qui pût choquer la délicatesse la plus scrupuleuse, cette nuance de familiarité délicate qui convient à deux âmes de même portée, lorsqu'elles se rencontrent et se reconnaissent au milieu des masques de cet ignoble bal masqué qu'on appelle le monde. Ainsi des anges se parleraient qui, partis du ciel pour quelque mission, se rencontreraient, par hasard, ici-bas.

Cette simplicité noble n'est pas, il est vrai, sans quelque rapport avec la simplicité de langage autorisée par une ancienne connaissance, mais, comme correctif, chaque mot semble dire : « Pardonnez-moi pour un moment; dès qu'il vous plaira reprendre le masque, nous redeviendrons complètement étrangers l'un à l'autre, ainsi qu'il convient. Ne craignez de ma part, pour demain, aucune prétention à la connaissance, et daignez vous amuser un instant sans tirer à conséquence. »

Les femmes sont un peu effrayées de l'ensemble de ce genre de conversation; mais, en détail, elles ne savent où l'arrêter. Car, à chaque instant, l'homme qui a l'air si heureux de leur parler semble dire : « Une âme de notre portée doit négliger des considérations qui ne sont faites que pour le vulgaire, et sans doute vous pensez avec moi que... »

Mais, au milieu de sa brillante faconde, il faut rendre justice à l'inexpérience de Lucien. Ce n'était point par un effort de génie qu'il s'était élevé tout à coup à ce ton si convenable pour son ambition; il pensait tout ce que ce

ton semblait dire; et ainsi, mais par une cause peu honorable pour son habileté, sa façon de le dire était parfaite. C'était l'illusion d'un cœur naïf¹. Il y avait toujours chez Lucien une certaine horreur instinctive pour les choses basses qui s'élevait, comme un mur d'airain, entre l'expérience et lui. Il détournait les yeux de tout ce qui lui semblait trop laid, et il se trouvait, à vingt-trois ans, une naïveté qu'un jeune Parisien de bonne maison trouve déjà bien humiliante à seize, à sa dernière année de collège. C'était par un pur hasard qu'il avait pris le ton d'un homme habile. Certainement il n'était pas expert dans l'art de disposer d'un cœur de femme et de faire naître des sensations.

Ce ton si singulier, si attrayant, si dangereux, n'était que choquant et à peu près inintelligible pour M. de Blancet, qui, toutefois, tenait à mêler son mot dans la conversation. Lucien s'était emparé d'autorité de toute l'attention de madame de Chasteller. Quelque effrayée qu'elle fût, elle ne pouvait se défendre d'approuver beaucoup les idées de Lucien, et quelquefois répondait presque sur le même ton; mais, sans cesser précisément d'écouter avec plaisir, elle finit par tomber dans un profond étonnement.

Elle se disait pour justifier ses sourires un peu approbateurs : « Il parle de tout ce qui se passe au bal et jamais de soi. » Mais, dans le fait, la manière dont Lucien osait l'entretenir de toutes ces choses si indifférentes était parler de soi et usurper un rang qui n'était pas peu de chose auprès d'une femme de l'âge de madame de Chasteller, et surtout accoutumée à autant de retenue : ce rang eût été unique, rien de moins.

D'abord madame de Chasteller fut étonnée et amusée du changement dont elle était témoin; mais bientôt elle ne sourit plus, elle eut peur à son tour. « De quelle façon de parler il ose se servir avec moi, et je n'en suis point choquée! je ne me sens point offensée! Grand Dieu! ce n'est point un jeune homme simple et bon... que j'étais sotté de le penser! J'ai affaire à un de ces hommes adroits, aimables, et profondément dissimulés, que l'on voit dans les romans. Ils savent plaire, mais précisément parce qu'ils sont incapables d'aimer. M. Leuwen est là, devant moi, heureux et gai, occupé à me réciter un rôle aimable, sans doute; mais il est heureux uniquement

parce qu'il sent qu'il parle bien... Apparemment qu'il avait résolu de débiter par une heure de ravissement profond et allant jusqu'à l'air stupide. M. de Chasteller avait bien rompu toute relation avec cet homme d'un air si doux, habile comédien. »

Et, tout en faisant cette belle réflexion, tout en formant cette magnifique résolution, son cœur était déjà occupé de lui; elle l'aimait déjà. On peut attribuer à ce moment la naissance d'un sentiment de distinction et de faveur pour Lucien. Tout à coup madame de Chasteller se repentait vivement d'être restée si longtemps à parler avec Lucien, assise sur une chaise, éloignée de toutes les femmes et n'ayant pour tout chaperon que le bon M. de Blancet, qui pouvait fort bien ne rien comprendre à tout ce qu'il entendait. Pour sortir de cette position embarrassante, elle accepta une contredanse que Lucien la pria de danser avec lui.

Après la contredanse et pendant la valse qui suivit, madame d'Hocquincourt appela madame de Chasteller à une place à côté d'elle, où il y avait de l'air et où l'on était un peu à l'abri de l'extrême chaleur qui commençait à s'emparer de la salle du bal.

Lucien, fort lié avec madame d'Hocquincourt, ne quitta pas ces dames. Là, madame de Chasteller put se convaincre qu'il était à la mode ce soir-là. « Et, en vérité, on a raison, se disait-elle; car, indépendamment de ce joli uniforme qu'il porte si bien, il est source de joie et de gaieté pour tout ce qui l'environne. »

On se prépara à passer dans une tente voisine, où le souper était servi. Lucien arrangea les choses de façon à ce qu'il pût offrir son bras à madame de Chasteller. Il semblait à celle-ci être séparée par des journées entières de l'état où se trouvait son âme au commencement de la soirée. Elle avait presque oublié jusqu'au souvenir de l'ennui, qui éteignait presque sa voix après la première heure passée au bal.

Il était minuit; le souper était préparé dans une charmante salle, formée par des murs de charmillle de douze ou quinze pieds de hauteur. Pour mettre le souper à l'abri de la rosée du soir, s'il en survenait, ces murs de verdure supportaient une tente à larges bandes rouge et blanc. C'étaient les couleurs de la personne exilée dont on célébrait la fête. Au travers des murs de charmillle on

apercevait çà et là, par les trouées du feuillage, une belle lune éclairant un paysage étendu et tranquille. Cette nature ravissante était d'accord avec les nouveaux sentiments qui cherchaient à s'emparer du cœur de madame de Chasteller, et contribuait puissamment à éloigner et à affaiblir les objections de la raison. Lucien avait pris son poste; non pas précisément à côté de madame de Chasteller (il fallait avoir des ménagements pour les anciens amis de sa nouvelle connaissance, un regard plus amical qu'il n'eût osé l'espérer lui avait appris cette nécessité), mais il se plaça de façon à pouvoir fort bien la voir et l'entendre¹.

Il eut l'idée d'exprimer ses sentiments réels par des mots qu'il adressait, en apparence, aux dames assises auprès de lui. Pour cela il fallait beaucoup parler : il y réussit sans dire trop d'extravagances. Il domina bientôt la conversation; bientôt, tout en amusant les dames assises auprès de madame de Chasteller, il osa faire entendre de loin des choses qui pouvaient avoir une application fort tendre, ce qu'il n'aurait jamais pensé pouvoir tenter de sitôt. Il est sûr que madame de Chasteller pouvait fort bien feindre de ne pas comprendre ces mots indirects. Lucien parvint à amuser même les hommes placés près de ces dames, et qui ne regardaient pas encore ses succès avec le sérieux de l'envie.

Tout le monde parlait, et on riait fort souvent du côté de la table où madame de Chasteller était assise. Les personnes placées aux autres parties de la table firent silence, pour tâcher de prendre part à ce qui amusait si fort les voisins de madame de Chasteller. Celle-ci était très occupée, et de ce qu'elle entendait, qui la faisait rire quelquefois, et de ses réflexions fort sérieuses, qui formaient un étrange contraste avec le ton si gai de cette soirée.

« C'est donc là cet homme timide et que je croyais sans idées ? Quel être effrayant ! » C'était pour la première fois, peut-être, de sa vie, que Lucien avait de l'esprit, et du plus brillant. Vers la fin du souper, il vit que le succès passait ses espérances. Il était heureux, extrêmement animé, et pourtant, par miracle, il ne dit rien d'inconvenant. Là cependant, parmi ces fiers Lorrains, il se trouvait en présence de trois ou quatre préjugés féroces, dont nous n'avons à Paris que la pâle copie : Henri V, la

noblesse, la duperie et la sottise, et presque le crime de l'humanité envers le petit peuple. Aucune de ces grandes vérités, fondement du *credo* du faubourg Saint-Germain, et qui ne se laissent pas offenser impunément, ne reçut la plus petite égratignure de la gaieté de Lucien.

C'est que son âme noble avait au fond un respect infini pour la situation malheureuse de tous ces pauvres jeunes gens qui l'entouraient. Ils s'étaient privés quatre ans auparavant, par fidélité à leurs croyances politiques et aux sentiments de toute leur vie, d'une petite part au budget utile, si ce n'est nécessaire, à leur subsistance. Ils avaient perdu bien plus encore : l'unique occupation au monde qui pût les sauver de l'ennui et par laquelle ils ne crussent pas déroger.

Les femmes décidèrent que Lucien était *parfaitement bien*. Ce fut madame de Commercy qui prononça le mot sacramentel dans la partie de la salle qui était réservée à la plus haute noblesse. Car il y avait une petite réunion de sept ou huit dames qui méprisaient toute cette société, qui, à son tour, méprisait tout le reste de la ville, à peu près comme la garde impériale de Napoléon eût fait peur, en cas de révolte, à cette armée de 1810, qui faisait peur à toute l'Europe.

Au mot si décisif de madame de Commercy, la jeunesse dorée de Nancy se révolta presque. Ces messieurs, qui savaient être élégants et se bien placer sur la porte d'un café, se taisaient ordinairement au bal, et ne savaient montrer que le mérite de danseurs vigoureux et infatigables. Lorsqu'ils virent que Lucien parlait beaucoup, contre son ordinaire, et que, de plus, il était écouté, ils commencèrent à dire qu'il était fort bruyant et fort déplaisant; que cette amabilité criarde pouvait être à la mode parmi les bourgeois de Paris et dans les arrière-boutiques de la rue Saint-Honoré, mais ne prendrait jamais dans la bonne société de Nancy.

Pendant cette déclaration de ces messieurs, les mots plaisants de Lucien prenaient fort bien, et leur donnaient un démenti. Ils furent réduits à répéter entre eux, d'un air tristement satisfait : « Après tout, ce n'est qu'un bourgeois, né on ne sait où, et qui ne peut jouir que de la noblesse personnelle que lui confère son épaulette de sous-lieutenant. »

Ce mot de nos officiers démissionnaires lorrains résume

la grande dispute qui attriste le dix-neuvième siècle : c'est la colère du rang contre le mérite.

Mais aucune des dames ne songeait à ces idées tristes ; elles échappaient complètement, en ce moment, à la triste civilisation qui pèse sur les cerveaux mâles de la province. Le souper finissait tout brillant de vin de Champagne ; il avait porté plus de gaieté et de liberté sans conséquence dans les manières de tous. Pour notre héros, il était exalté par les choses assez tendres que, sous le masque de la gaieté, il avait osé adresser de loin à la dame de ses pensées. C'était la première fois de sa vie que le succès le jetait dans une telle ivresse.

En revenant dans la salle de bal, madame de Chasteller dansa une valse avec M. de Blancet, auquel Lucien succéda, suivant l'usage allemand, après quelques tours. Tout en dansant, et avec une adresse sans adresse, fille du hasard et de la passion, il sut reprendre la conversation sur un ton fort respectueux, mais qui était, cependant, sous plus d'un rapport, celui d'une ancienne connaissance.

Profitant d'un grand *cotillon* que ni madame de Chasteller ni lui ne voulurent danser, il put lui dire, en riant et sans trop faire tache sur le ton général de l'entretien : « Pour me rapprocher de ces beaux yeux, j'ai acheté un missel, je suis allé me battre, je me suis lié avec M. Du Poirier. » Les traits fort pâles en ce moment de madame de Chasteller, ses yeux étonnés exprimaient une surprise profonde et presque de la terreur. Au nom de Du Poirier, elle répondit à mi-voix et comme hors d'état de prononcer complètement les mots : « C'est un homme bien dangereux ! »

A ces mots, Lucien fut ivre de joie : on ne se fâchait pas des motifs qu'il donnait à sa conduite à Nancy. Mais oserait-il croire ce qu'il lui semblait voir ?

Il y eut un silence expressif de deux ou trois secondes : les yeux de Lucien étaient fixés sur ceux de madame de Chasteller ; après quoi il osa répondre :

— Il est adorable à mes yeux ; sans lui je ne serais pas ici... D'ailleurs, j'ai un affreux soupçon, ajouta la naïveté imprudente de Lucien.

— Lequel ? Et quoi donc ? dit madame de Chasteller.

Elle sentit aussitôt qu'une réplique aussi directe, aussi vive de sa part, était une haute inconvenance ; mais elle

avait parlé avant de réfléchir. Elle rougit profondément. Lucien fut tout troublé en remarquant que la rougeur s'étendait jusqu'à ses épaules¹.

Mais il se trouva que Lucien ne pouvait répondre à la question si simple de madame de Chasteller. « Quelle idée va-t-elle prendre de moi ? » se dit-il. A l'instant sa figure changea d'expression; il pâlit, comme s'il eût éprouvé une attaque de quelque mal vif et soudain; ses traits trahissaient l'affreuse douleur que lui causait le souvenir de M. de Busant de Sicile, qui, après plusieurs heures d'oubli, se présentait à lui tout à coup.

Quoi! ce qu'il obtenait n'était donc qu'une faveur banale, tout acquise à l'uniforme, par quelque personne qu'il fût porté! La soif qu'il avait d'arriver à la vérité et l'impossibilité de trouver des termes présentables pour exprimer une idée si offensante le jetaient dans le dernier embarras. « Un mot peut me perdre à jamais », se disait-il.

L'émotion imprévue qui semblait le glacer passa en un instant à madame de Chasteller. Elle pâlit de la peine si cruelle, et sans doute à elle relative, qui se manifestait subitement dans la physionomie si ouverte et si jeune de Lucien : ses traits étaient comme flétris; ses yeux, si brillants naguère, semblaient ternis et ne plus y voir.

Il y eut entre eux un échange de deux ou trois mots insignifiants.

— Mais qu'est-ce donc ? dit madame de Chasteller.

— Je ne sais, répondit machinalement Lucien.

— Mais comment, monsieur, vous ne savez pas ?

— Non, madame... Mon respect pour vous...

Le lecteur pourra-t-il croire que madame de Chasteller, de plus en plus émue, eut l'affreuse imprudence d'ajouter :

— Ce soupçon aurait-il quelque rapport à moi ?

— Est-ce que je m'y serais arrêté un centième de seconde ? reprit Lucien avec tout le feu du premier malheur vivement senti; est-ce que je m'y serais arrêté, s'il n'était relatif à vous, à vous uniquement au monde ? A qui puis-je penser, sinon à vous ? Et ce soupçon ne me perce-t-il pas le cœur vingt fois le jour, depuis que je suis à Nancy ?

Il ne manquait à l'intérêt naissant de madame de Chasteller que de voir son honneur soupçonné. Elle n'eut pas même l'idée de masquer son étonnement du ton que Lucien avait pris dans sa réponse. Le feu avec lequel

il venait de lui parler, l'évidence de l'extrême sincérité dans les propos de ce jeune homme, la firent passer d'une pâleur mortelle à une rougeur imprudente; ses yeux mêmes rougirent. Mais, oserais-je bien le dire, en ce siècle gourmé et qui semble avoir contracté mariage avec l'hypocrisie, ce fut d'abord de bonheur que rougit madame de Chasteller, et non à cause des conjectures que pouvaient former les danseurs qui, en suivant les diverses figures du cotillon, passaient sans cesse devant eux.

Elle pouvait choisir, de répondre ou de ne pas répondre à cet amour; mais combien il était sincère! avec quel dévouement elle était aimée! « Peut-être, probablement même, se dit-elle, ce transport ne durera-t-il pas; mais comme il est vrai! comme il est exempt d'exagération et d'emphase! C'est sans doute là la vraie passion; c'est sans doute ainsi qu'il est doux d'être aimée. Mais être soupçonnée par lui au point que son amour en soit arrêté! Mais l'imputation est donc infâme? »

Madame de Chasteller restait pensive, la tête appuyée sur son éventail. De temps en temps, ses yeux se tournaient vers Lucien, qui était immobile, pâle comme un spectre, tout à fait tourné vers elle. Les yeux de Lucien étaient d'une indiscretion qui l'eût fait frémir, si elle y eût pensé¹.

CHAPITRE XVIII²

UNE incertitude bien autrement inquiétante était venue agiter son cœur. « Au commencement de la soirée, quand il ne parlait pas, ce n'était donc pas faute d'idées, comme j'avais la simplicité de le penser : c'était peut-être le soupçon! cet affreux soupçon qui l'arrêtait dans son estime pour moi... Et le soupçon de quoi? Quelle calomnie peut être assez noire pour produire un tel effet chez un être si jeune et si bon? »

Pendant cette immobilité apparente, madame de Chasteller était tellement agitée, que, sans songer à ce qu'elle osait dire, et entraînée à son insu par le ton de gaieté que la conversation avait pris au souper, cette étrange question arriva jusqu'aux oreilles de Lucien :

— Mais quoi ! vous ne trouviez que des mots... peu significatifs à me dire au commencement de la soirée ! Était-ce un sentiment de politesse exagérée ? était-ce... la retenue si naturelle quand on se connaît aussi peu ? (ici sa voix baissa malgré elle) ou était-ce l'effet de ce soupçon ? dit-elle enfin, et sa voix, pour ces deux derniers mots, reprit subitement un timbre contenu, mais fort marqué.

— C'était l'effet d'une extrême timidité : je n'ai point d'expérience de la vie, je n'avais jamais aimé ; vos yeux vus de près m'effrayaient¹, je ne vous avais vue jusqu'ici qu'à une grande distance.

Ce mot fut dit avec un accent si vrai, avec une intimité si tendre ; il montrait tant d'amour, qu'avant qu'elle y songeât, les yeux de madame de Chasteller, ces yeux dont l'expression était profonde et vraie, avaient répondu : « J'aime comme vous. »

Elle revint comme d'une extase, et, après une demi-seconde, elle se hâta de détourner les yeux ; mais ceux de Lucien avaient recueilli en plein ce regard décisif.

Il devint rouge à en être ridicule. Il n'osait presque pas croire à tout son bonheur. Madame de Chasteller, de son côté, sentait que ses joues se couvraient d'une rougeur brûlante. « Grand Dieu ! je me compromets d'une manière affreuse ; tous les regards doivent être dirigés sur cet étranger, auquel je parle depuis si longtemps et avec un tel air d'intérêt ! »

Elle appela M. de Blancet, qui dansait le cotillon.

— Conduisez-moi jusqu'à la terrasse du jardin : je lutte depuis cinq minutes contre un accès de chaleur qui me suffoque... J'ai pris un demi-verre de vin de Champagne ; je crois en vérité que je suis enivrée.

Mais ce qu'il y eut de terrible pour madame de Chasteller, c'est qu'au lieu de prendre le ton de l'intérêt, M. le vicomte de Blancet ricanait en écoutant ces mensonges. Il était jaloux jusqu'à la folie de l'air d'intimité, de plaisir, avec lequel on parlait à Lucien depuis si longtemps, et on lui avait dit au régiment qu'il ne fallait pas croire aux indispositions des belles dames.

Il avait offert son bras à madame de Chasteller et la conduisait hors de la salle de bal, lorsqu'une autre idée, tout aussi lumineuse, vint s'emparer de son attention. Madame de Chasteller s'appuyait sur son bras en marchant avec un abandon bien étrange.

« Ma belle cousine voudrait-elle enfin me faire entendre qu'elle me paye de retour, ou, du moins, qu'elle a pour moi quelque sentiment tendre ? » se dit M. de Blancet. Mais, dans la soirée, dont il passa en revue tous les petits événements, rien n'avait semblé présager un aussi heureux changement. Était-il imprévu, ou madame de Chasteller voulait-elle dissimuler avec lui ? Il la conduisit de l'autre côté du parterre à fleurs. Il trouva une table de marbre¹ placée devant un grand banc de jardin à dossier et à marchepied. Il eut quelque peine à y établir madame de Chasteller, qui semblait presque hors d'état de se mouvoir.

Pendant que le vicomte de Blancet², au lieu de voir ce qui se passait autour de lui, discutait des chimères, madame de Chasteller était au désespoir. « Ma conduite est affreuse ! se disait-elle ; je me suis compromise aux yeux de toutes ces dames, et, en ce moment, je sers de texte aux remarques les plus désobligeantes et les plus humiliantes. J'en ai agi, pendant je ne sais combien de temps, comme si personne ne m'eût regardée, moi ni M. Leuwen. Ce public ne me passe rien... Et M. Leuwen ? »

Ce nom, prononcé mentalement, la fit frémir : « *Et je me suis compromise aux yeux de M. Leuwen !* »

Ce fut là le véritable chagrin qui, à l'instant, fit oublier tous les autres ; il ne put être diminué par aucune des réflexions qui se présentaient en foule sur ce qui venait de se passer.

Bientôt un autre soupçon vint augmenter le malheur de madame de Chasteller. « Si M. Leuwen a tant d'assurance, c'est qu'il aura su que je passe des heures entières cachée par la persienne de ma fenêtre et attendant son passage dans la rue. »

On prie le lecteur de ne pas trouver trop ridicule madame de Chasteller ; elle n'avait aucune expérience des fausses démarches dans lesquelles peut entraîner un cœur aimant ; jamais elle n'avait éprouvé rien de semblable à ce qui venait de lui arriver pendant cette cruelle soirée. Elle ne trouvait guère de raison dans sa tête pour venir à son secours, et n'avait aucune expérience réelle. Jamais elle n'avait été troublée par un sentiment autre que celui de la timidité en étant présentée à quelque grande princesse, ou celui d'une indignation profonde contre les Jacobins qui cherchaient à ébranler le trône

des Bourbons. Au delà de toutes ces théories, qui étaient un sentiment pour elle et ne parvenaient à troubler son cœur que pour un instant, madame de Chasteller avait un caractère sérieux et tendre qui, dans ce moment, n'était propre qu'à augmenter son malheur. Malheureusement pour sa prudence, les petits intérêts journaliers de la vie ne pouvaient l'émouvoir. Elle avait toujours vécu ainsi dans une sécurité trompeuse; car les caractères qui ont le malheur d'être au-dessus des misères qui font l'occupation de la plupart des hommes n'en sont que plus disposés à s'occuper uniquement des choses qui, une fois, ont pu parvenir à les toucher¹.

Madame de Chasteller² avait reçu du ciel un esprit vif, clairvoyant, profond, mais elle était bien loin de se croire un tel esprit. Les Bourbons étaient malheureux, et elle ne songeait qu'au moyen de les servir. Elle se figurait qu'elle leur devait tout. Discuter ce qu'elle leur devait eût été une lâcheté et une bassesse à ses yeux.

Elle ne se croyait aucun talent, elle s'objectait le nombre de fois qu'elle s'était trompée en politique et jusque dans les moindres affaires. Elle ne voyait pas que c'était en suivant les avis des autres qu'elle se trompait; si elle eût suivi dans les petites choses comme dans les grandes le premier aperçu de son esprit, rarement elle eût eu à s'en repentir. Un froid philosophe qui eût voulu juger cette âme cachée derrière une si jolie figure y eût remarqué une disposition singulière au dévouement profond et une horreur également irraisonnable pour tout ce qui était faux ou hypocrite. Depuis la chute des Bourbons à la Révolution de juillet, elle n'avait eu qu'un sentiment : une admiration sans bornes pour ces êtres célestes. Elle songeait sans cesse aux objets de son dévouement. Comme elle avait l'âme naturellement élevée, les petites choses lui paraissaient ce qu'elles sont, c'est-à-dire peu dignes de voler l'attention d'un être né pour les grandes. Cette disposition lui donnait de l'indifférence et de la négligence pour toutes les petites choses; et comme rien de secondaire ne la touchait, elle avait un fond de gaieté presque inaltérable. Son père appelait cela de l'enfantillage. Ce père, M. de Pontlevé, passait sa vie à avoir peur d'un nouveau 93 et à songer à la fortune de sa fille, qui était son paratonnerre contre ce malheur trop certain. Sa fille, fort riche, pensait rarement à

l'argent, et tant d'imprudence donnait au vieillard une mauvaise humeur incessante. L'indifférence ou plutôt la philosophie de sa fille pour un misérable détail défavorable ne la mettait point aux abois comme son père. On pouvait dire de celui-ci qu'il n'aimait pas tant les Bourbons qu'il n'avait peur de 93. Madame de Chasteller se fût sentie humiliée de prendre de la joie pour un détail favorable à son courage.

La politique constante de son père avait été de l'éloigner peu à peu d'une amie intime qu'elle avait, madame de Constantin, et de lui donner pour compagnon de tous les instants un M. de Blancet, son cousin, brave officier, excellent homme, mais qui ennuyait madame de Chasteller. M. de Pontlevé était bien sûr qu'elle ne ferait jamais un mari de l'ennuyeux Blancet, et ce que la méfiance de M. de Pontlevé redoutait le plus au monde, c'était de voir sa fille se remarier. Toute sa conduite à son égard était basée sur cette crainte¹.

Madame de Chasteller parlait naturellement avec une grâce charmante. Ses idées étaient nettes, brillantes, et surtout obligeantes pour qui l'écoutait. Pour peu qu'elle pût voir deux ou trois fois dans un salon l'indifférent le plus égoïste ou l'*idéologue* le plus enclin à la République, elle le convertissait à l'amour des Bourbons, ou du moins émuoussait toute la haine qu'on pouvait avoir contre eux. Par amour pour les Bourbons comme par générosité naturelle, elle tenait à Nancy un grand état de maison. Malgré les sollicitations de M. de Pontlevé, elle n'avait voulu renvoyer aucun des domestiques de M. de Chasteller. Ses mardis avaient toute cette apparence de bien-être et de bon ton que l'on trouve dans les bonnes maisons de Paris, et qui paraît miraculeuse en province. Les samedis, qui étaient son petit jour, son salon réunissait ce qu'il y avait de plus noble et de plus riche à Nancy et à trois lieues à la ronde. Tout cela n'allait pas sans un peu d'envie de la part des autres dames nobles, mais elle était si bonne, et les dames rivales voyaient si clairement que, si elle eût suivi son penchant, elle eût habité la campagne tête à tête avec son amie madame de Constantin, que tout ce luxe ne faisant pas son bonheur, n'excitait pas trop d'envie. C'est une belle exception en province.

Madame de Chasteller n'était réellement haïe que des

jeunes républicains, qui sentaient trop que jamais il ne leur serait donné de lui adresser la parole.

Madame de Chasteller savait se présenter d'une façon convenable, et même avec grâce, dans le grand salon des Tuileries, saluer le roi et les princesses, faire la cour aux grandes dames; mais au delà de ces choses essentielles, elle n'avait aucune expérience de la vie. Aussitôt qu'elle se sentait émue, sa tête se perdait, et elle n'avait d'autre prudence, dans ces cas extrêmes, que de ne rien dire et de rester immobile.

« Plût à Dieu que je n'eusse adressé aucune parole à M. Leuwen », disait-elle aujourd'hui. Au *Sacré-Cœur*, une religieuse qui s'était emparée de son esprit en caressant tous ses petits caprices d'enfance, lui faisait remplir tous ses devoirs avec une sorte de religion par ces simples mots : « Faites cela par amitié pour moi. » Car c'est une impiété, une témérité menant au *protestantisme*, que de dire à une petite fille : « Faites telle chose parce qu'elle est raisonnable. » *Faites cela par amitié pour moi* répond à tout, et ne conduit pas à examiner ce qui est raisonnable ou non. Mais aussi, avec les meilleures intentions du monde, dès qu'elle était un peu émue madame de Chasteller ne savait où prendre une règle de conduite.

En arrivant sur le banc, près de la table de marbre, madame de Chasteller était au désespoir, elle ne savait où trouver un refuge contre le terrible reproche d'avoir pu paraître, aux yeux de Leuwen, manquer de retenue. Sa première idée fut de se retirer pour toujours dans un couvent.

« Il verra bien par le vœu de cette retraite éternelle que je n'ai pas le projet d'attenter à sa liberté. »

La seule objection contre ce projet, c'est que tout le monde allait parler d'elle, discuter ses raisons, lui supposer des motifs secrets, etc.

« Que m'importe! Je ne les reverrai jamais... Oui, mais je saurai qu'ils s'occupent de moi, et avec malveillance, et cela me rendra folle. Un tel éclat serait intolérable pour moi... Ah! s'écria-t-elle avec une augmentation de douleur, est-ce qu'il ne confirmerait pas M. Leuwen dans l'idée, qu'il n'a peut-être que trop, que je suis une femme hardie, incapable de me renfermer dans les bornes sacrées de la retenue féminine? »

Madame de Chasteller était tellement troublée, et si

peu accoutumée à calculer froidement ses démarches, qu'elle oubliait en ce moment les détails de l'action qui faisait la base de son désespoir et de sa honte. Jamais elle ne s'était placée à un métier à broder, derrière sa persienne, sans avoir renvoyé sa femme de chambre et fermé sa porte à clef.

« *Je me suis compromise aux yeux de M. Leuwen* », se répétait-elle d'une façon presque convulsive, appuyée sur la table de marbre près de laquelle M. de Blancet l'avait conduite. « Il y a eu un moment fatal pendant lequel j'ai pu oublier auprès de ce jeune homme cette sainte et...¹ retenue sans laquelle mon sexe ne peut aspirer ni au respect du monde, ni presque à sa propre estime. Si M. Leuwen a un peu de cette présomption si naturelle à son âge, et que je croyais lire dans ses façons quand je le voyais passer sous ma fenêtre, j'ai forfait à jamais, j'ai détruit par un seul instant d'oubli la pureté de la pensée qu'il put avoir de moi. Hélas ! mon excuse, c'est que c'est le premier mouvement de passion désordonnée que j'ai eu de ma vie. Mais cette excuse peut-elle se dire ? Peut-elle même s'imaginer ? Oui, j'ai oublié toutes les lois de la pudeur ! »

Elle osa se dire ce mot terrible. Aussitôt, les larmes qui remplissaient ses yeux se séchèrent subitement.

— Mon cher cousin, dit-elle au vicomte de Blancet avec une certaine assurance convulsive (mais il ne sut point voir cette nuance, il n'était attentif qu'au degré d'intimité qu'on aurait avec lui), ceci est une attaque de nerfs dans toutes les règles. Faites, au nom de Dieu, que personne dans le bal ne s'en aperçoive, et allez me chercher un verre d'eau. Elle lui dit de loin : « *D'eau à la glace, s'il se peut.* »

Les soins nécessaires pour jouer cette petite comédie firent quelque diversion à son affreuse douleur ; son œil hagard suivait au loin les mouvements du vicomte. Quand il fut absolument hors de portée de l'entendre, le désespoir le plus vif et des sanglots qui semblaient devoir l'étouffer s'emparèrent d'elle ; c'étaient les larmes brûlantes du malheur extrême, et surtout de la honte.

« Je me suis compromise à jamais dans l'esprit de M. Leuwen. Mes yeux lui ont dit : « Je vous aime follement. » Et j'ai fait entendre cette cruelle vérité à un jeune homme léger, fier de ses avantages, peu discret, et j'ai

parlé ainsi dès le premier jour qu'il m'adressa la parole. Dans ma folie, j'ai osé lui adresser des questions que six mois de connaissance et de bonne amitié justifieraient à peine. Dieu ! Où avais-je la tête ?

« *Quand vous ne trouviez rien à me dire au commencement de la soirée, c'est-à-dire pendant ce siècle d'attente durant lequel je désirais avec passion un mot de vous, était-ce timidité ?* — Timidité, grand Dieu ! (Et ses sanglots menacèrent de l'étouffer.) *Était-ce timidité, répétait-elle, l'œil hagard et secouant la tête¹, était-ce timidité, ou était-ce l'effet de ce soupçon ?* On dit qu'une femme est folle une fois en sa vie ; apparemment que mon heure était arrivée. »

Et tout à coup son esprit vit le sens de ce mot : soupçon.

« Et, avant que je me jetasse à sa tête avec cette horrible indécence, il avait déjà un *soupçon*. Et moi, je descendais *bassement* à me justifier de ce *soupçon* ? Et envers un *inconnu* ? Si quelque chose, grand Dieu, peut lui faire croire à tout, n'est-ce pas mon atroce conduite² ? »

CHAPITRE XIX³

POUR comble de misère, et par suite de ce savoir-vivre qui fait des provinces un si aimable séjour, plusieurs femmes, qui certes n'avaient aucune amitié bien intime pour madame de Chasteller, quittèrent le bal, et toutes à la fois firent irruption auprès de la table de marbre. Plusieurs apportèrent des bougies. Chacune criait une phrase sur son amitié pour madame de Chasteller et le désir qu'elle avait de la secourir. M. de Blancet n'avait pas eu assez de caractère pour tenir ferme à une porte du bosquet de charmille et les empêcher de passer.

L'excès de la contrariété et du malheur, aidés par le tapage abominable, furent sur le point de donner à madame de Chasteller une véritable attaque de nerfs.

« Voyons ce que cette femme si fière de ses richesses et de ses manières froides peut faire quand elle se trouve mal », pensaient les bonnes amies.

« Si j'agis, je vais tomber encore dans quelque hor-

rible faute », se dit rapidement madame de Chasteller en les entendant venir. Elle prit le parti de fermer les yeux et de ne pas répondre.

Madame de Chasteller ne voyait aucune excuse à ses torts prétendus, elle était aussi malheureuse que l'on puisse l'être dans les situations agitées de la vie. Si le malheur des âmes tendres n'arrive pas alors au comble de ce que la force de l'âme peut endurer, c'est peut-être que la nécessité d'agir empêche que toute l'âme ne soit tout entière à la vue de son malheur¹.

Leuwen mourait d'envie de pénétrer sur la terrasse à la suite des dames indiscrètes; il fit quelques pas, mais bientôt il eut horreur de cet acte d'égoïsme grossier, et pour fuir toute tentation il sortit du bal, mais à pas lents. Il regrettait la fin de soirée qu'il abandonnait. Leuwen était étonné, et même, au fond du cœur, inquiet; il était bien éloigné d'apercevoir toute l'étendue de sa victoire. Il éprouvait comme une soif d'instinct de repasser dans sa tête et de peser, avec tout le calme de la raison, tous les événements qui venaient de se passer avec tant de rapidité. Il avait besoin de réfléchir et de voir ce qu'il devait penser.

Ce cœur si jeune encore était étourdi des grands intérêts qu'il venait de manier comme si c'eussent été des vécilles; il ne distinguait rien. Pendant tout le temps du combat, il ne s'était pas permis de réfléchir de peur de laisser se perdre l'occasion d'agir. Maintenant, il voyait en gros qu'il venait de se passer des choses de la plus haute importance. Il n'osait se livrer aux apparences de bonheur qu'il entrevoyait confusément, et frémissait de découvrir tout à coup, à l'examen, quelque mot, quelque fait, qui le séparât à jamais de madame de Chasteller. Pour les remords de l'aimer, il n'en était plus question en ce moment.

M. Du Poirier, qui, en homme vraiment habile, ne négligeait point les petits intérêts tout en s'occupant sérieusement des grands, craignit que quelque jeune médecin beau danseur ne s'emparât de l'accident arrivé à madame de Chasteller. Il parut bientôt dans la charmille auprès de la table de marbre qui protégeait encore un peu madame de Chasteller contre le zèle de ses bonnes amies. Les yeux fermés, la tête appuyée sur ses mains, immobile et silencieuse, environnée de vingt bougies entassées

par la curiosité, madame de Chasteller servait de centre d'attaque à un cercle de douze ou quinze femmes parlant toutes à la fois de leur amitié pour elle et des meilleurs remèdes contre les évanouissements.

Comme M. Du Poirier n'avait aucun intérêt contraire, il dit, ce qui était vrai, que madame de Chasteller avait besoin surtout de tranquillité et de silence.

— Il faut, mesdames, que vous preniez la peine de retourner au bal. Laissez madame de Chasteller seule avec son médecin et avec M. le vicomte. Nous allons la reconduire bien vite à son hôtel.

La pauvre affligée, qui entendit cet avis du médecin, en fut bien reconnaissante.

— Je me charge de tout, s'écria M. de Blancet, qui triomphait dans les moments trop rares qui donnent de l'importance à la force physique. Il partit comme un trait, fut en moins de cinq minutes à l'autre extrémité de la ville, à l'hôtel de Pontlevé; il fit atteler, ou plutôt attela lui-même les chevaux, et bientôt on l'entendit amenant lui-même au galop la voiture de madame de Chasteller. Jamais service ne fut plus agréable.

Madame de Chasteller en marqua sa vive reconnaissance à M. de Blancet lorsqu'il lui offrit son bras pour la conduire à sa voiture. Se sentir seule, séparée de ce public cruel dont le souvenir redoublait son malheur, pouvoir songer en paix à sa faute fut pour elle, en cet instant, presque du bonheur.

C'était une âme simple, sans expérience des choses de la vie ni d'elle-même. Elle avait passé dix ans au couvent et seize mois dans le grand monde. Mariée à dix-sept ans, veuve à vingt, rien de tout ce qu'elle voyait à Nancy ne lui semblait agréable.

Pendant longtemps, Leuwen n'avait rien su de madame de Chasteller. Ce que l'on vient de dire en deux lignes et les mauvais propos de M. Bouchard, le maître de poste, composaient toute sa science sur ce sujet délicat.

Rempli de remords sur son amour, souvent il se refusait à faire ce que demandait le service de cette passion. En d'autres moments, il s'imaginait qu'on lisait son amour dans ses yeux et n'osait hasarder des questions directes¹.

A peine rentrée chez elle, madame de Chasteller eut assez de force de volonté pour éloigner sa femme de

chambre, qui ne demandait rien moins qu'un récit complet de l'accident. Enfin, elle fut seule. Elle pleura longtemps. Elle songea avec amertume à son amie intime, madame de Constantin, que la politesse savante de son père était parvenue à éloigner. Madame de Chasteller n'osait confier à la poste que de vagues assurances d'affection : elle avait lieu de croire que son père se faisait [communiquer] toutes ses lettres. La directrice de la poste de Nancy pensait bien, et M. de Pontlevé avait la première place dans une sorte de commission établie au nom de Charles X pour la Lorraine, l'Alsace et la Franche-Comté.

« Ainsi, je suis seule, seule au monde, avec ma honte », se disait madame de Chasteller.

Après avoir beaucoup pleuré dans le silence et l'obscurité, devant une grande fenêtre ouverte qui lui laissait voir à deux lieues vers l'orient les bois noirs de la forêt de Burelviller, et au-dessus un ciel pur et sombre parsemé d'étoiles scintillantes, son attaque de nerfs se calma, et elle eut le courage d'appeler sa femme de chambre et de l'envoyer se coucher. Jusqu'à ce moment, la présence d'un être humain lui eût semblé redoubler d'une façon trop cruelle sa honte et son malheur. Une fois qu'elle eut entendu la bonne monter à sa chambre, elle osa se livrer avec moins de timidité à l'examen de toutes ses fautes durant cette fatale soirée.

D'abord, son trouble et sa confusion furent extrêmes. Il lui semblait ne pouvoir tourner la vue d'aucun côté sans apercevoir une nouvelle raison de se mépriser soi-même, et une humiliation sans bornes. Le soupçon dont Leuwen avait osé lui parler la frappait surtout : un homme, un jeune homme, se permettre une telle liberté avec elle ! Leuwen paraissait bien élevé, il fallait donc qu'elle lui eût donné d'étranges encouragements. Quels étaient-ils ? Elle ne se souvenait de rien, que de l'espèce de pitié et de découragement qu'avait fait naître chez elle, au commencement de la soirée, la singulière absence d'idées de ce jeune homme qu'elle trouvait aimable. « Je l'ai pris pour un homme *fort* à cheval, comme M. de Blancet ! »

Mais quel pouvait être ce soupçon dont il lui avait parlé ? C'était là son chagrin le plus apparent. Elle pleura longtemps. Ces larmes étaient comme une réparation d'honneur qu'elle se faisait à elle-même¹.

« Mais enfin, qu'il ait des soupçons tant qu'il voudra, se dit-elle, indignée, c'est une calomnie qu'on lui aura dite. S'il la croit, tant pis pour lui; il manque d'esprit et de discernement, voilà tout! Je suis innocente. »

La fierté de ce mouvement était sincère. Peu à peu, elle cessa de rêver à ce que pouvait être ce soupçon. Ses fautes réelles lui semblèrent alors bien autrement pesantes; elle les voyait sans nombre. Alors, elle pleura de nouveau. Enfin, après des angoisses d'une amertume extrême, comme faible et à demi morte de douleur, elle crut distinguer qu'elle avait surtout deux choses à se reprocher : premièrement, elle avait laissé entrevoir ce qui se passait dans son cœur à un public mesquin, platement méchant, et qu'elle méprisait de tout son cœur. Elle sentit redoubler son malheur en repassant sur toutes les raisons qu'elle avait de redouter la cruauté de ce public et de le mépriser. Ces messieurs à genoux devant un écu ou la plus petite apparence de faveur auprès du roi ou du ministre, comme ils sont impitoyables pour les fautes qui n'ont pas l'amour de l'argent pour principe! La revue de son mépris pour cette haute société de Nancy devant laquelle elle s'était compromise lui donnait une douleur détaillée, si j'ose parler ainsi, et cuisante comme le toucher d'un fer rouge. Elle se figurait les regards [que chacune des femmes dont elle se figurait le mépris] devait lui avoir adressés en dansant le cotillon.

Après que madame de Chasteller se fut exposée aux traits de cette douleur, comme à plaisir, elle revint à une peine bien autrement profonde, et qui en un clin d'œil sembla éteindre tout son courage. C'était l'accusation d'avoir violé, aux yeux de Leuwen, cette retenue féminine sans laquelle une femme ne peut être estimée d'un homme digne, à son tour, de quelque estime. En présence de ce chef d'accusation, sa douleur lui donna comme des moments de répit. Elle en vint à se dire tout haut et d'une voix à demi étouffée par les sanglots :

« *S'il ne me méprisait pas, je le mépriserais lui-même.* — Quoi! reprenait-elle après un moment de silence, et comme cédant à sa fureur contre elle-même, un homme a osé me dire qu'il avait des soupçons sur ma conduite, et loin de détourner les yeux, je lui ai demandé de me justifier! Non contente de cette indignité, je me suis donnée en spectacle, j'ai laissé deviner mon cœur par

ces êtres vils, dont le seul souvenir, quand je viens à penser sérieusement à eux, me fait prendre la vie en mépris pour des journées entières. Enfin, mes regards sans prudence m'ont mérité d'être rangée par M. Leuwen parmi ces femmes qui se jettent à la tête du premier homme qui leur plaît¹. Car pourquoi n'aurait-il pas la présomption de son âge ? N'a-t-il pas tout ce qui la justifie ? »

Mais son imagination abandonna bientôt le plaisir de penser à Leuwen, pour en revenir à ces mots affreux : *se jeter à la tête du premier venu.*

« Mais M. Leuwen a raison, reprit-elle avec un courage barbare. Je vois clairement moi-même que je suis un être corrompu. Je ne l'aimais pas avant cette soirée fatale : je ne pensais à lui que raisonnablement, et comme à un jeune homme qui semblait se distinguer un peu de tous ces messieurs que les événements nous ont renvoyés. Il me parle quelques instants, je le trouve d'une timidité singulière. Une sotte présomption me fait jouer avec lui comme avec un être sans conséquence que je voudrais voir parler, et tout à coup il se trouve que je ne songe plus qu'à lui. C'est apparemment parce qu'il me semblait un joli homme. Que ferait de pis la femme la plus corrompue ? »

Cette reprise de désespoir fut plus violente que toutes les autres. Enfin, comme l'aube du jour blanchissait le ciel au-dessus des bois noirs de Burelviller, la fatigue et le sommeil vinrent suspendre enfin les remords et le malheur de madame de Chasteller.

Pendant cette même nuit, Leuwen avait pensé constamment à elle et avec des sentiments d'adoration bien flatteurs en un sens. Quel sujet de consolation si elle avait pu voir toute la timidité de cet homme qui paraissait à ses yeux comme un Don Juan terrible et accompli ! Lucien n'était point sûr de la façon dont il devait juger les événements qui venaient de se passer durant cette soirée décisive. Ce dernier mot, il ne le prononçait qu'en tremblant. Il croyait avoir lu dans ses yeux qu'elle l'aimerait un jour.

« Mais, grand Dieu ! je n'ai donc d'autre avantage auprès de cet être angélique que de faire exception à la règle qui la porte à aimer des lieutenants-colonels ! Grand Dieu ! Comment une vulgarité de conduite si réelle peut-elle s'unir à toutes les apparences d'une âme si noble ? Je

vois bien que le ciel ne m'a pas donné le talent de lire dans les cœurs de femme. Dévelroy avait raison : je ne serai qu'un nigaud toute ma vie, encore plus étonné de mon propre cœur que de tout ce qui m'arrive. Ce cœur devrait être au comble du bonheur, et il est navré ! Ah ! que ne puis-je la voir ? je lui demanderais conseil ; l'âme que ses yeux semblent annoncer comprendrait mes chagrins : ils sembleraient trop ridicules aux âmes vulgaires. Quoi ! Je gagne cent mille francs à la loterie, et me voici au désespoir de n'avoir pas gagné un million ! Je m'occupe d'une façon exagérée d'une des plus jolies femmes de la ville où le hasard m'a jeté. Première faiblesse ; je veux la combattre, je suis battu, et me voilà désirant de lui plaire, comme un de ces petits hommes faibles et manqués qui peuplent les salons de femmes à Paris. Enfin, la femme que j'ai l'insigne faiblesse d'aimer, j'espère pour peu de temps, semble recevoir mes soins avec plaisir et avec une coquetterie dont la forme, du moins, est délicieuse : elle joue le sentiment comme si elle avait deviné que c'est avec une passion sérieuse que j'ai la faiblesse de l'aimer. Au lieu de jouir de mon bonheur, qui n'est pas mal comme cela, je tombe dans une fausse délicatesse. Je me forge des supplices, parce que le cœur d'une femme de la cour a été sensible pour d'autres que pour moi ! Eh ! grand Dieu ! ai-je le talent qu'il faut pour séduire une femme vraiment vertueuse ? Toutes les fois que j'ai voulu m'adresser à quelque femme un peu différente du vulgaire des grisettes, n'ai-je pas échoué de la façon la plus ridicule ? Ernest, qui, après tout, est une bonne tête malgré son pédantisme, ne m'a-t-il pas expliqué comme quoi je n'ai pas assez de sang-froid ? On voit dans ma figure d'enfant de chœur tout ce que je pense... Au lieu de profiter de mes petits succès et de marcher en avant, je reste comme un benêt, occupé à les savourer, à en jouir. Un serrement de main est une ville de Capoue pour moi ; je m'arrête extasié dans les rares délices d'une faveur si décisive au lieu de marcher en avant. Enfin, je n'ai aucun talent pour cette guerre, et je fais le difficile ! Mais, animal, si tu plais, c'est par hasard, uniquement par hasard... »

Après cent tours dans sa chambre :

« Je l'aime, se dit-il, tout haut, ou du moins je désire lui plaire. Je me figure qu'elle m'aime. Si elle n'était pas

pleine d'humanité pour les lieutenants-colonels, et même pour les lieutenants tout court, ai-je le talent qu'il faut pour réussir auprès d'une femme vraiment délicate ? Saurais-je exalter sa tête jusqu'au point de lui faire oublier complètement ce qu'elle se doit à elle-même ? »

Mais cette répétition du même raisonnement, si elle rendait témoignage de la modestie sincère de notre héros, n'avancait en rien son bonheur. Son cœur avait besoin de trouver à madame de Chasteller un mérite sans tache. Il l'aimait ainsi, il la lui fallait sublime, et cependant sa raison la lui montrait fort différente. Furieux contre lui-même, il s'écriait :

« Ai-je le talent qu'il faut pour réussir auprès d'une femme de bonne compagnie ? Cela m'est-il jamais arrivé¹ ? Et cependant, je suis malheureux. Voilà bien le vrai portrait de la tête d'un fou. Apparemment que dans mon projet de la séduire, je voudrais d'abord qu'elle ne m'aimât pas. Quoi ! Je désire être aimé d'elle, et je suis triste parce qu'il semble qu'elle me distingue ! Quand on est un sot, il faut du moins n'être pas un lâche. »

Il s'endormit au jour sur cette belle pensée, et avec le demi-projet de demander au colonel Malher d'être envoyé à vingt lieues de Nancy, à N..., où le régiment avait un détachement occupé à observer les ouvriers *mutuellistes*².

Quelle n'eût pas été l'augmentation de supplice de madame de Chasteller, qui, presque à la même heure, cédait à la fatigue, si elle eût vu cette apparence d'affreux mépris pour elle, qui, retournée de cent façons et vue sous toutes les faces, ôtait le sommeil à l'homme qui l'occupait malgré elle³ !

CHAPITRE XX⁴

QUELLES que fussent les idées de Lucien, il n'était pas maître de ses actions. Le lendemain, de bonne heure, après s'être mis en tenue pour se présenter chez le colonel Malher, il aperçut de loin la rue sur laquelle donnaient les fenêtres de madame de Chasteller. Il ne

put résister à l'envie de passer sous ces fenêtres qu'il ne devait plus revoir si le colonel lui accordait sa demande. A peine fut-il dans la rue, qu'il sentit son cœur battre au point de lui ôter la respiration : la seule possibilité d'entrevoir madame de Chasteller le mettait hors de lui. Il fut presque bien aise de ne pas la voir à sa fenêtre.

« Et que deviendrai-je, se dit-il, si, après avoir obtenu de quitter Nancy, je viens à désirer d'y revenir avec la même folie ? Depuis hier, je ne suis plus maître de moi, j'obéis à des idées qui me viennent tout à coup, et que je ne puis pas prévoir une minute à l'avance. »

Après ce raisonnement digne d'un ancien élève de l'École polytechnique, Leuwen monta à cheval et fit cinq ou six lieues en deux heures. Il se fuyait lui-même : ce que la soif physique a de plus poignant, il l'éprouvait au moral par le besoin de soumettre sa raison à celle d'un autre homme et de demander conseil. Il se sentait juste assez de raison pour croire et sentir qu'il devenait fou ; cependant, tout son bonheur au monde dépendait de l'opinion qu'il devait se former de madame de Chasteller.

Il avait eu le bon esprit de ne pas sortir des bornes de la plus étroite réserve avec aucun des officiers du régiment. Il n'avait donc personne auprès de qui il pût se fortifier, même de la ressource du raisonnement le plus vague et le plus lointain. M. Gauthier était absent, et d'ailleurs, croyait-il, n'eût compris sa folie que pour l'en gronder et l'engager à s'éloigner.

En revenant de sa promenade, il éprouva, en repassant dans la rue de la Pompe, un mouvement de folie qui l'étonna. Il lui semblait que s'il eût rencontré les yeux de madame de Chasteller, il fût tombé de cheval pour la troisième fois. Il ne se sentit pas le courage de fuir, et n'alla point chez le colonel.

M. Gauthier arriva le même soir de la campagne. Leuwen voulut lui parler en termes éloignés de sa position, le tâter, comme on dit. Voici ce que lui dit Gauthier, après quelques phrases de transition :

— Je ne suis pas sans chagrin non plus. Ces ouvriers de N... me chiffonnent. Que va leur dire l'armée ?...

Dès le lendemain du bal, le docteur Du Poirier vint faire une longue visite à son jeune ami, et sans trop de préambules se mit à lui parler de madame de Chasteller.

Leuwen sentit qu'il rougissait jusqu'au blanc des yeux. Il ouvrit la fenêtre et se plaça derrière les persiennes, de façon à n'être que difficilement examiné par le docteur.

« Ce cuistre vient ici me faire subir un interrogatoire. Voyons. »

Leuwen se répandit en admiration sur la beauté du pavillon où l'on avait dansé la veille. De la cour, il passa à l'escalier magnifique, aux vases de plantes exotiques qui en faisaient l'ornement; ensuite, suivant un ordre mathématique et logique, de l'escalier il passa à l'anti-chambre, de là aux deux premiers salons...

A chaque instant le docteur l'interrompait pour lui parler de l'indisposition de madame de Chasteller, la veille, et pour raisonner sur ce qui avait pu la causer, etc., etc. Leuwen n'avait garde de l'interrompre; chaque mot était un trésor pour lui : le docteur sortait de l'hôtel de Pontlevé. Mais Leuwen sut se contenir; au moindre petit silence, il reprenait gravement sa dissertation sur ce qu'avait pu coûter la tente élégante rayée de cramoisi et de blanc de la veille. Le son de ces mots étrangers à sa langue habituelle semblait redoubler son sang-froid et l'empire qu'il avait sur soi-même. Jamais il n'en eut autant de besoin : le docteur, qui à tout prix voulait le faire parler, lui disait les choses les plus précieuses sur madame de Chasteller, des choses sur lesquelles il eût payé au poids de l'or un mot de plus. Et le cas était tentant : il lui semblait qu'avec de la flatterie un peu adroite le docteur trahirait tous les secrets du monde. Mais il fut sage jusqu'à la timidité; jamais le nom de madame de Chasteller ne fut prononcé par lui que pour répondre au docteur; c'eût été une maladresse ailleurs. Leuwen forçait son rôle, mais Du Poirier avait trop peu d'habitude de gens répondant juste à ce qu'on leur dit pour saisir cette nuance. Leuwen se promit bien d'être malade le lendemain; il espérait savoir par le docteur bien des détails sur M. de Pontlevé et la vie habituelle de madame de Chasteller.

Le lendemain, le docteur avait changé de batterie : madame de Chasteller, suivant lui, était prude, remplie d'un orgueil insupportable, beaucoup moins riche qu'on ne le disait. Elle avait tout au plus dix mille francs de rente sur le Grand-Livre. Et, au milieu d'un mauvais vouloir si peu déguisé, pas un mot sur le lieutenant-

colonel. Ce moment fut bien doux pour Leuwen, presque plus doux que celui où, l'avant-veille, madame de Chasteller l'avait regardé après lui avoir demandé si le soupçon était relatif à elle. Il n'y avait donc pas eu scandale dans son affaire avec M. Thomas de Busant.

Leuwen fit beaucoup de visites ce soir-là, mais ne dit pas un mot au delà des insipides demandes sur l'état de la santé après un bal aussi étonnamment fatigant.

« Quel spectacle admirable ne donnerait pas à ces provinciaux si ennuyés ma préoccupation, s'ils pouvaient la deviner! »

Tout le monde lui dit du mal de madame de Chasteller, à l'exception de la bonne Théodelinde; elle était cependant bien laide, et madame de Chasteller bien jolie. Leuwen se sentit pour Théodelinde une amitié qui allait presque jusqu'à la passion.

« Madame de Chasteller ne partage pas les façons de s'amuser de ces gens-ci; voilà ce qu'on ne pardonne nulle part; à Paris, on ignore ces différences. »

Pendant les dernières de ces visites, Leuwen, sûr de ne pas rencontrer madame de Chasteller, qui était indisposée chez elle, pensait à la douceur de voir de loin son petit rideau de mousseline brodée éclairé par la lumière de ses bougies.

« Je suis un lâche, se dit-il enfin. Eh! bien, je me livrerai de bon cœur à ma lâcheté. »

Si vous vous damnez,

Damnez-vous [donc] au moins pour des péchés aimables*.

Ce furent presque là les derniers soupirs de son remords d'aimer et de son amour pour cette pauvre patrie trahie, vendue, etc. On ne peut pas avoir deux amours à la fois.

« Je suis un lâche », se dit-il en sortant du salon de madame d'Hocquincourt¹. Et comme à Nancy à dix heures et demie on éteint les réverbères par ordre de M. le maire et qu'à l'exception de la noblesse tout le monde va se coucher, sans être trop ridicule à ses propres yeux, il put se promener une grande heure sous les persiennes vertes, quoique presque à son arrivée les lumières

* Chercher ces vers dans Voltaire.

de la petite chambre eussent été éteintes. Honteux du bruit de ses pas, Leuwen profitait de l'obscurité profonde, s'arrêtait longtemps, assis sur la pierre d'un plombier situé vis-à-vis de la fenêtre qu'il regardait presque à chaque instant.

Son cœur n'était pas le seul à être agité par le bruit de ses pas. Jusqu'à dix heures et demie, madame de Chasteller avait eu une soirée sombre et pleine de remords. Certainement, elle eût été moins triste en allant dans le monde; mais elle ne voulait pas s'exposer à le rencontrer ou à entendre prononcer son nom. A dix heures et demie, en le voyant arriver dans la rue, sa tristesse sombre et morne fut remplacée par le battement de cœur le plus vif. Elle se hâta de souffler ses bougies, et malgré toutes les remontrances qu'elle se faisait à elle-même, elle n'avait pas quitté ses persiennes. Ses yeux étaient guidés dans l'obscurité par le feu du cigare de Leuwen. Celui-ci achevait de triompher de ses remords :

« Eh bien! je l'aimerai et je la mépriserai, se dit-il. Et quand elle m'aimera, je lui dirai : « Ah! si votre âme eût été plus pure, c'est pour la vie que je vous eusse été attaché. »

Le lendemain matin, réveillé à cinq heures pour la manœuvre, Leuwen se trouva un désir passionné de voir madame de Chasteller. Il ne doutait nullement de son cœur.

« Un regard m'a tout dit, se répétait-il quand le bon sens qui lui était naturel voulait élever quelque objection. Et plutôt à Dieu qu'il fût moins facile de lui plaire! Ce n'est pas de cela que je me plaindrais! »

Enfin, cinq jours après le bal, qui parurent cinq semaines à Leuwen, il rencontra madame de Chasteller chez madame la comtesse de Commercy. Madame de Chasteller était ravissante, sa pâleur naturelle avait disparu à la voix du laquais annonçant : M. Leuwen. Lui, de son côté, pouvait à peine respirer. Toutefois, la parure de madame de Chasteller lui parut trop brillante, trop gaie, de trop bon goût. Il est vrai que madame de Chasteller était mise à ravir, comme il faut pour plaire à Paris.

« Tant de soins pour une simple visite à une femme âgée rappellent un peu trop, se disait-il, le faible pour les lieutenants-colonels. »

Cependant, malgré l'amertume de cette censure, il ajoutait :

« Eh bien ! je l'aimerai, mais sans conséquence. »

Pendant tous ces beaux raisonnements, il était à trois pas d'elle, tremblant comme la feuille, mais de bonheur.

A ce moment, madame de Chasteller répondait à je ne sais quelle question de politesse sur son indisposition que Leuwen lui avait adressée, avec une politesse et un son de voix d'une grâce parfaite, mais en même temps avec une tranquillité d'autant plus inaltérable qu'elle n'était point triste et sombre, mais au contraire affable et sur le bord de la gaieté. Leuwen déconcerté ne vit toute l'étendue du malheur que lui annonçait ce ton qu'après la fin de la visite, et en y réfléchissant. Quant à lui, il fut commun et presque plat devant madame de Chasteller. Il le sentit, et en arriva à ce point de misère de chercher à donner de la grâce à ses mouvements et au son de sa voix, et l'on devine avec quel succès !

« Me voici tout à fait revenu au degré de gaucherie dont je jouissais dans les premiers moments de notre conversation au bal... », pensa-t-il en se jugeant lui-même. Et il avait raison, il ne s'exagérait nullement le manque de grâce et d'esprit. Mais ce qu'il ne se disait pas, c'est que le seul être aux yeux duquel il désirât ne pas paraître un sot jugeait bien autrement de son embarras.

« M. Leuwen, se disait madame de Chasteller, s'attendait à trouver la suite de mon inconcevable légèreté du bal, ou du moins il avait droit d'espérer des façons douces et presque affectueuses, rappelant le ton de l'amitié. Il rencontre des façons extrêmement polies, mais qui, au fond, le renvoient bien au-delà du rang d'une simple connaissance. »

Leuwen, pour dire quelque chose, ne trouvant absolument pas une idée, s'avisa d'entreprendre une explication du mérite de madame Malibran, qui chantait à Metz, et que la bonne compagnie de Nancy annonçait l'intention d'aller entendre. Madame de Chasteller, enchantée de n'avoir plus à se faire violence pour trouver des mots polis et froids, le regardait parler. Bientôt, il s'embrouilla tout à fait, il fut ridicule d'embarras, et à un point tel que madame de Commercy s'en aperçut.

« Ces jeunes gens à la mode ont des mérites bien sujets au changement, dit-elle tout bas à madame de Chasteller. Ce n'est plus du tout le joli sous-lieutenant qui vient souvent chez moi. »

Ce mot fut le bonheur parfait pour madame de Chasteller : une femme de bon sens, d'un bon sens célèbre dans la ville, et de sang-froid, venait confirmer ce qu'elle se disait à elle-même depuis quelques minutes, et avec quel plaisir !

« Quelle différence avec cet homme enjoué, vif, étincelant d'esprit, embarrassé seulement par la foule et la vivacité de ses aperçus, que j'ai vu au bal ! Le voilà qui parle d'une chanteuse et ne peut pas trouver une phrase passable. Et tous les jours il lit des feuilletons sur le mérite de madame Malibran. »

Madame de Chasteller se sentait si heureuse qu'elle se dit tout à coup :

« Je vais tomber dans quelque mot ou quelque sourire de bonne amitié qui gâtera tout mon bonheur de ce soir. Ceci est bien doux, mais pour n'être pas mécontente de moi-même, il faut finir ici. »

Elle se leva et sortit.

Bientôt après, Leuwen quitta madame de Commercy ; il avait besoin de rêver en [paix] à l'étendue de sa sottise et à la parfaite froideur de madame de Chasteller. Après cinq ou six heures de réflexions déchirantes, il arriva à cette belle conclusion :

Il n'était pas lieutenant-colonel, et, comme tel, digne de l'attention de madame de Chasteller. Sa conduite au bal avec lui avait été une velléité, une fantaisie passagère, à laquelle ces femmes un peu trop tendres sont sujettes. L'uniforme lui avait fait un instant illusion ; faute de mieux, elle l'avait pris un instant pour un colonel. Ces consolations désolaient Leuwen :

« Je suis un sot complet, et cette femme une coquette de théâtre, seulement étonnamment belle. Du diable si jamais je regarde ses fenêtres ! »

Après cette grande résolution, si l'on eût offert à Leuwen de le mener pendre, sa manière d'être eût été plus heureuse. Malgré l'heure avancée, il monta à cheval. A peine hors de la ville, il s'aperçut qu'il n'avait pas la force de guider son cheval. Il le rendit au domestique, et se promena à pied. A quelques minutes de là, comme minuit sonnait, malgré les injures qu'il adressait à madame de Chasteller, il était assis sur la pierre vis-à-vis de sa fenêtre.

CHAPITRE XXI¹

SON arrivée la combla de joie. Elle s'était dit, en sortant de chez madame de Commercy² :

« Il doit être si fort mécontent de lui et de moi, qu'il prendra le parti de m'oublier; ou, si je le revois encore, ce ne sera que dans quelques jours. »

Dans l'obscurité profonde, madame de Chasteller distinguait quelquefois le feu du cigare de Leuwen. Elle l'aimait à la folie en ce moment. Si, dans ce silence profond et universel, Leuwen eût eu le génie de s'avancer sous sa fenêtre et de lui dire à voix basse quelque chose d'ingénieux et de frais, par exemple :

« Bonsoir, madame. Daignerez-vous me montrer que je suis entendu ? »

Très probablement, elle lui eût dit : « Adieu, monsieur Leuwen. » Et l'intonation de ces trois mots n'eût rien laissé à désirer à l'amant le plus exigeant. Prononcer le nom de Leuwen, en parlant à lui-même, eût été la suprême volupté pour madame de Chasteller³.

Leuwen, après avoir assez fait le sot, comme il se le disait à soi-même, alla chercher un certain billard, au fond d'une cour sale, où il était sûr de trouver quelques lieutenants du régiment. Il était si à plaindre, que les rencontrer fut un bonheur pour lui. Ce bonheur parut et fit plaisir; ces jeunes gens furent bons enfants ce soir-là, sauf à reprendre le lendemain la froideur du bon ton.

Leuwen eut le bonheur de jouer et de perdre. Il fut décidé que l'on n'emporterait pas les quelques napoléons que l'on s'était gagnés; on fit venir du vin de Champagne, et Leuwen eut le bon esprit de s'enivrer, au point que le garçon du billard et un voisin qu'il appela le reconduisirent chez lui.

C'est ainsi qu'un amour véritable éloigne de la crapule⁴.

Le lendemain, Leuwen agit absolument comme un fou. Les lieutenants, ses camarades, redevenus méchants, se disaient :

« Ce beau dandy de Paris n'est pas accoutumé au champagne, il est encore détraqué d'hier; il faudra l'enga-

ger à boire souvent. Nous nous moquerons de lui avant, pendant, et après; c'est parfait. »

Ce lendemain de sa première rencontre avec cette femme de laquelle Leuwen se croyait si sûr, il fut absolument hors de lui. Il ne comprenait rien à tout ce qui lui arrivait, pas plus aux sentiments qu'il voyait naître dans son cœur qu'aux actions des autres avec lui. Il lui semblait qu'on faisait allusion à ses sentiments pour madame de Chasteller, et il avait besoin de toute sa raison pour ne pas se fâcher.

« J'agirai au jour le jour, se dit-il enfin, me jetant à chaque moment à l'action qui me fera le plus de plaisir. Pourvu que je ne fasse de confiance à qui que ce soit au monde et que je n'écrive à personne sur ma folie, personne ne pourra me dire un jour : « Tu as été fou. » Si cette maladie ne m'emporte pas, du moins elle ne pourra me faire rougir. Une folie bien cachée perd la moitié de ses mauvais effets. L'essentiel est qu'on ne devine pas ce que je sens. »

En peu de jours, il s'opéra chez Leuwen un changement complet. Dans le monde, on fut émerveillé de sa gaieté et de son esprit.

« Il a de mauvais principes, il est immoral, mais il est vraiment éloquent », disait-on chez madame de Puylaurrens.

— Mon ami, vous vous gâtez, lui dit un jour cette femme d'esprit.

Il parlait pour parler, il soutenait le pour et le contre, il exagérait et chargeait les circonstances de tout ce qu'il racontait, et il racontait beaucoup et longuement. En un mot, il parlait comme un homme d'esprit de province, aussi son succès fut-il immense : les habitants de Nancy reconnaissaient ce qu'ils avaient l'habitude d'admirer; auparavant, on le trouvait singulier, original, affecté, souvent obscur.

Le fait est qu'il avait une frayeur mortelle de laisser deviner ce qui se passait dans son cœur¹. Il se voyait espionné et surveillé de près par le docteur Du Poirier, qu'il commençait de soupçonner d'avoir fait son marché avec M. Thiers, homme d'esprit ministre de la police de Louis-Philippe. Mais Leuwen ne pouvait rompre avec Du Poirier. Il ne fût pas même parvenu à l'éloigner de lui en cessant de lui parler. Du Poirier étant ancré dans

cette société, il y avait présenté Leuwen, et rompre avec lui eût été fort ridicule, et de plus fort embarrassant. Ne rompant pas avec un homme aussi actif, aussi entrant, aussi facile à se piquer, il fallait le traiter en ami intime, en père.

« On ne peut trop charger un rôle avec ces gens-ci » ; et il se mit à parler comme un véritable comédien. Toujours il récitait un rôle, et le plus bouffon qui lui venait à l'esprit ; il se servait exprès d'expressions ridicules¹. Il aimait à se trouver avec quelqu'un, la solitude lui était devenue insupportable. Plus la thèse qu'il soutenait était saugrenue plus il était distrait de la partie sérieuse de sa vie, qui n'était pas satisfaisante, et son esprit était le bouffon de son âme.

Ce n'était pas un Don Juan, bien loin de là, nous ne savons pas ce qu'il sera un jour, mais, pour le moment, il n'avait pas la moindre habitude d'agir avec une femme, en tête à tête, contrairement à ce qu'il sentait. Il avait honoré jusqu'ici du plus profond mépris ce genre de mérite dont il commençait à regretter l'absence. Du moins, il ne se faisait pas la moindre illusion à cet égard.

Le mot terrible d'Ernest, son savant cousin, sur son peu d'esprit avec les femmes retentissait toujours dans son âme, presque autant que le mot affreux de Bouchard, le maître de poste, sur le lieutenant-colonel et madame de Chasteller.

Vingt fois sa raison lui avait dit qu'il fallait se rapprocher de ce Bouchard, qu'avec de l'argent ou des complaisances on en pourrait tirer des détails. Cela lui était impossible : rien que d'apercevoir cet homme de loin dans la rue lui donnait la chair de poule.

Son esprit se croyait fondé à mépriser madame de Chasteller, et son âme avait de nouvelles raisons chaque jour de l'adorer comme l'être le plus pur, le plus céleste, le plus au-dessus des considérations de vanité et d'argent, qui sont comme la seconde religion de la province.

Le combat de son âme et de son esprit le rendait presque fou à la lettre, et certainement un des hommes les plus malheureux. C'était justement à l'époque où ses chevaux, son tilbury, ses gens en livrée, faisaient de lui l'objet de l'envie des lieutenants du régiment et de tous les jeunes gens de Nancy et des environs qui, le voyant riche, jeune, assez bien, brave, le regardaient sans aucun

doute comme l'être le plus heureux qu'ils eussent jamais rencontré. Sa noire mélancolie, lorsqu'il était seul dans la rue, ses distractions, ses mouvements d'impatience avec apparence de méchanceté, passaient pour de la fatuité de l'ordre le plus relevé et le plus noble. Les plus éclairés y voyaient une imitation savante de lord Byron, dont on parlait encore beaucoup à cette époque¹.

Cette visite au billard ne fut pas la seule. La renommée s'en empara; et comme tout Nancy avait porté à douze ou quinze les quatre habits de livrée que madame Leuwen avait envoyés de Paris à son fils, tout le monde dit que chaque soir, depuis un mois, on rapportait Leuwen ivre mort à son logis. Les indifférents en étaient étonnés, les officiers démissionnaires carlistes charmés. Un seul cœur en était percé jusqu'au vif :

« Me serais-je trompé sur son compte ? » Cette ressource de perdre la raison pour oublier son chagrin n'était pas belle, mais elle était la seule dont Leuwen eût pu s'aviser, ou plutôt il y avait été entraîné; la vie de garnison s'était offerte à lui, et il y avait cédé. Comment faire autrement, pour ne pas avoir une fin de soirée abominable ?

C'était son premier chagrin, la vie n'avait été jusque-là pour lui que travail ou plaisir. Depuis longtemps, il était reçu, et avec distinction, dans toutes les maisons de Nancy; mais la même raison qui lui assurait des succès lui ôtait tout plaisir. Leuwen était comme une vieille coquette : comme il jouait toujours la comédie, rien ne lui faisait plaisir.

« Si j'étais en Allemagne, s'était-il dit, je parlerais allemand; à Nancy, je parle provincial. »

Il lui eût semblé s'entendre jurer s'il leur eût dit d'une belle matinée : « C'est une belle matinée. » Il s'écriait en fronçant le sourcil et épanouissant le front, de l'air important d'un gros propriétaire : « Quel beau temps pour les foins ! »

Ses excès du soir au billard Charpentier vinrent ébranler un peu sa considération. Mais peu de jours avant que sa mauvaise conduite éclatât, il avait acheté une calèche, immense, très propre à recevoir les familles nombreuses, dont Nancy abondait, et c'était en effet à cet usage qu'il la destinait. Les six demoiselles de Serpierre et leur mère « étrennèrent » cette voiture, comme on dit dans le pays.

Plusieurs autres familles aussi nombreuses osèrent la demander, et l'obtinrent à l'instant.

« Ce M. Leuwen est bien bon enfant, disait-on de toutes parts; il est vrai que cela lui coûte peu : son père joue à la rente avec le ministre de l'Intérieur, c'est la pauvre rente qui paie tout cela. »

C'était de la même façon obligeante que M. Du Poirier expliquait le *joli cadeau* que Leuwen lui avait fait à la suite de sa goutte volante.

Le docteur Du Poirier passait pour avide et était le meneur de Nancy. Leuwen le regardait comme le coquin le plus dangereux du pays, il croyait même avoir lieu de supposer que depuis que les chances d'Henri V semblaient avoir diminué, Du Poirier avait traité avec le ministre de l'Intérieur et lui adressait des rapports tous les quinze jours. Mais enfin, ce coquin, pour le moment, lui était favorable.

Tout allait au gré des désirs de Leuwen, même son père, qui ne se plaignait point de sa dépense. Leuwen était sûr que tout le monde disait du bien de lui à madame de Chasteller; mais la maison du marquis de Pontlevé n'en était pas moins la seule de Nancy où Lucien semblât faire des pas rétrogrades. En vain Leuwen avait essayé d'y faire des visites; madame de Chasteller, plutôt que de le recevoir, avait fermé sa porte sous prétexte de maladie. Elle avait trompé le docteur Du Poirier lui-même, qui disait à Leuwen que madame de Chasteller ferait mieux de ne pas sortir de longtemps. Aidée par ce prétexte que lui fournissait le docteur Du Poirier, madame de Chasteller faisait un petit nombre de visites, sans s'exposer à être accusée de fierté ou de sauvagerie par les dames de Nancy.

La seconde fois que Leuwen la vit après le bal, il en fut traité à peine comme une simple connaissance, même il lui sembla qu'elle ne répondait pas au peu de mots qu'il lui adressait autant que la politesse la plus simple aurait semblé l'exiger. Pour cette seconde entrevue, Leuwen avait formé les résolutions les plus héroïques. Son mépris pour soi-même fut augmenté par le complet manque de courage qu'il reconnut en lui au moment d'agir.

« Grand Dieu! un tel accident m'arrivera-t-il au moment où mon régiment chargera l'ennemi ? »

Leuwen se fit les reproches les plus amers.

Le lendemain, il était à peine arrivé chez madame de Marcilly que madame de Chasteller fut annoncée.

L'indifférence qu'on lui marqua fut si excessive que vers la fin de la visite il se révolta. Pour la première fois, il profita de la position qu'il avait prise dans le monde : il donna la main à madame de Chasteller pour la conduire à sa voiture, quoiqu'il fût évident que cette prétendue politesse la contrariait beaucoup.

— Pardonnez-moi, madame, si je suis peu discret : je suis bien malheureux !

— Ce n'est pas ce qu'on dit, monsieur, répondit madame de Chasteller avec une aisance qui n'était rien moins que naturelle, et en pressant le pas pour gagner sa voiture.

— Je me fais le flatteur de tous les habitants de Nancy dans l'espoir que peut-être ils vous diront du bien de moi, et le soir, pour vous oublier, je cherche à perdre la raison.

— Je ne crois pas, monsieur, vous avoir donné lieu...

A ce moment, le laquais de madame de Chasteller s'avança pour fermer la portière, et ses chevaux l'emportèrent plus morte que vive.

CHAPITRE XXII¹

« **P**EU-IL y avoir rien de plus déshonorant au monde, s'écria Leuwen, immobile à sa place, que de s'obstiner à lutter ainsi contre l'absence de rang ! Ce démon ne me pardonnera jamais l'absence des épaulettes à graines d'épinards. »

Rien n'était plus décourageant que cette réflexion, mais justement, durant la visite qui avait fini par le petit dialogue que nous venons de rapporter, Leuwen avait été comme enivré par la divine pâleur et l'étonnante beauté des yeux de Bathilde (c'était un des noms de madame de Chasteller).

« On ne peut pas reprocher à sa froideur glaciale d'avoir eu un regard animé pour quoi que ce soit, pen-

dant une grande demi-heure qu'on a parlé de tant de choses. Mais je vois briller au fond de ses yeux, malgré toute la prudence qu'elle se commande, quelque chose de mystérieux, de sombre, d'animé, comme s'ils suivaient une conversation bien autrement intime et relevée que celle qu'écoutent nos oreilles. »

Pour qu'aucun ridicule ne lui manquât, même à ses propres yeux, le pauvre Leuwen, encouragé comme on vient de le voir, eut l'idée d'écrire. Il fit une fort belle lettre, qu'il alla jeter à la poste lui-même, à Darney, bourg à six lieues de Nancy, sur la route de Paris. Une seconde lettre n'obtint pas plus de réponse que la première. Heureusement, dans la troisième il glissa par hasard, et non par une adresse dont nous ne pouvons le soupçonner en conscience, le mot *soupçon*. Ce mot fut précieux pour le parti de l'amour, qui soutenait des combats continus dans le cœur de madame de Chasteller. Le fait est qu'au milieu des reproches cruels qu'elle s'adressait sans cesse, elle aimait Leuwen de toutes les forces de son âme¹. Les journées ne marquaient pour elle, n'avaient de prix à ses yeux que par les heures qu'elle passait le soir près de la persienne de son salon, à épier les pas de Leuwen, qui bien loin de se douter de tout le succès de sa démarche, venait passer des heures entières dans la rue de la Pompe.

Bathilde (car le nom de madame est trop grave pour un tel enfantillage), Bathilde passait les soirées derrière sa persienne à respirer à travers un petit tuyau de papier de réglisse qu'elle plaçait entre ses lèvres comme Leuwen faisait pour ses cigares. Au milieu du profond silence de la rue de la Pompe, déserte toute la journée, et encore plus à onze heures du soir, elle avait le plaisir, peu criminel sans doute, d'entendre dans les mains de Leuwen le bruit du papier de réglisse que l'on déchire en l'ôtant du petit cahier et que l'on plie, quand Leuwen faisait son *cigarito* artificiel. M. le vicomte de Blancet avait eu l'honneur et le bonheur de procurer à madame de Chasteller ces petits cahiers de papier que, comme vous savez, l'on fait venir de Barcelone.

Dans les premiers jours qui suivirent le bal, se reprochant avec amertume d'avoir manqué à ce qu'une femme se doit à soi-même, et, bien plus par respect pour Leuwen, dont elle voulait l'estime avant tout, que pour sa propre

réputation, elle s'était imposé l'ennui de se dire malade et de sortir fort rarement. Il est vrai qu'au moyen de cette sage conduite elle était parvenue à faire oublier entièrement l'aventure du bal. On l'avait bien vue rougir en parlant à Leuwen, mais comme en deux mois elle ne l'avait pas reçu une seule fois chez elle quand rien au monde n'eût été plus simple, on avait fini par supposer qu'en parlant à Leuwen au bal, elle commençait à éprouver les effets de l'indisposition qui peu après l'avait forcée à rentrer chez elle. Depuis son évanouissement du bal, elle avait dit en confidence à deux ou trois dames de sa connaissance :

« Je n'ai plus retrouvé ma santé ordinaire; elle a péri dans un verre de vin de Champagne. »

Effarouchée par la vue de Leuwen et par ce qu'il avait osé lui dire à leur dernière rencontre, elle fut de plus en plus fidèle à son vœu de solitude parfaite.

Madame de Chasteller avait donc satisfait à la prudence; personne ne soupçonnait une cause morale à son indisposition du bal, mais son cœur souffrait cruellement. Elle manquait de l'estime pour soi-même, et la paix intérieure, qui était le seul bien dont elle eût joui depuis la révolution de 1830, lui était devenue tout à fait étrangère. Cet état moral et la retraite forcée dans laquelle elle vivait commençaient à altérer sa santé. Toutes ces circonstances, et sans doute aussi l'ennui qui en résultait, donnèrent de la valeur aux lettres de Leuwen.

Depuis un mois, madame de Chasteller avait fait beaucoup pour la vertu, ou du moins ce qui en est le signe le plus direct : elle s'était infiniment contrariée. Que pouvait demander de plus la voix sévère du devoir ? Ou, pour arriver sur-le-champ au mot décisif : Leuwen pouvait-il encore penser qu'elle avait manqué à la retenue féminine ? Quoi que pût vouloir dire ce mot affreux : *soupçon*, prononcé par lui, Leuwen pouvait-il trouver dans sa conduite quelque chose qui pût le fortifier ? Depuis plusieurs jours, elle avait le plaisir de répondre franchement : non, à cette question qu'elle se faisait sans cesse.

« Mais quel était donc ce soupçon qu'il avait sur moi ? Il fallait qu'il fût d'une nature bien grave... Comme il changea en un clin d'œil toute l'apparence de sa figure !... Et, ajoutait-elle en rougissant, quelle question ce changement me porta-t-il à faire ! »

Alors le vif remords inspiré par le souvenir de la question qu'elle avait osé faire venait rompre pour longtemps toute la chaîne de ses idées.

« Combien j'eus peu d'empire sur moi-même!... Combien il fallait que ce changement de physionomie fût marqué! Le soupçon qui l'arrêtait ainsi au milieu des transports de la sympathie la plus vive était donc quelque chose de bien grave? »

En ce moment fortuné arriva la troisième lettre de Leuwen. Les premières avaient fait un vif plaisir, mais on n'avait pas eu la moindre tentation d'y répondre. Après avoir lu cette dernière, Bathilde courut chercher son écritoire, la plaça sur une table, l'ouvrit, et commença à écrire, sans se permettre de raisonner avec soi-même.

« C'est envoyer une lettre, et non l'écrire, qui fait la démarche condamnable », se disait-elle vaguement à elle-même.

A quoi bon noter que la réponse fut écrite avec la recherche des tournures les plus altières? On recommandait trois ou quatre fois à Leuwen de perdre tout espoir, le mot même d'espoir était évité avec une adresse infinie, dont madame de Chasteller se sut bon gré. Hélas! Elle était sans le savoir la victime de son éducation jésuitique : elle se trompait elle-même, s'appliquant mal à propos, et à son insu, l'art de tromper les autres qu'on lui avait enseigné au *Sacré-Cœur*. Elle *répondait* : tout était dans ce mot-là, qu'elle ne voulait pas regarder.

La lettre d'une page et demie terminée, madame de Chasteller [se] promenait dans sa chambre, presque en sautant de joie. Après une heure de réflexion, elle demanda sa voiture, et, en passant devant le bureau de poste de Nancy, elle tira le cordon :

— A propos, dit-elle au domestique, jetez cette lettre à la poste... Vite!

Le bureau était à trois pas, elle suivit cet homme de l'œil; il ne lut pas l'adresse, où une écriture un peu différente de celle qu'elle avait d'ordinaire avait écrit :

A M. Pierre Lafont,

Poste restante,

à Darney.

C'était le nom d'un domestique de Leuwen et l'adresse indiquée par lui, avec toute la modestie et le manque d'espoir convenables.

Rien ne saurait exprimer la surprise de Leuwen, et presque sa terreur quand, le lendemain, étant allé comme par manière d'acquit jusqu'à un quart de lieue de Darney avec le domestique Lafont, il vit celui-ci, à son retour, tirer une lettre de sa poche. Il tomba à bas de son cheval plutôt qu'il n'en descendit, et s'enfonça, sans ouvrir la lettre et sans savoir presque ce qu'il faisait, dans un bois voisin. Quand il se fut assuré qu'un taillis de châtaigniers, au centre duquel il se trouvait, le cachait bien de tous les côtés, il s'assit et se plaça bien à son aise, comme un homme prêt à recevoir le coup de hache qui doit le dépêcher dans l'autre monde, et qui veut le savourer.

Quelle différence avec la sensation d'un homme du monde ou d'un homme qui n'a pas reçu du hasard ce don incommode, père de tant de ridicules, que l'on appelle une âme! Pour ces gens raisonnables, faire la cour à une femme, c'est un duel agréable. Le grand philosophe K[ant] ajoute : « Le sentiment de la *dualité* est puissamment réveillé quand le bonheur parfait que l'amour peut donner ne peut se trouver que dans la sympathie *complète* ou l'absence totale du sentiment d'être deux. »

« Ah! Madame de Chasteller répond! » aurait dit le jeune homme de Paris un peu plus vulgairement élevé que Leuwen. Sa grandeur d'âme s'y est enfin décidée. Voilà le premier pas. Le reste est une affaire de forme; ce sera un mois ou deux, suivant que j'aurai plus ou moins de savoir-faire, et elle des idées plus ou moins exagérées sur ce que doit être la défense d'une femme de la première vertu. »

Leuwen, abandonné sur la terre en lisant ces lignes terribles, ne distinguait point encore l'idée principale, qui eût dû être : « Madame de Chasteller répond! » Il était effrayé de la sévérité du langage et du ton de persuasion profonde avec lequel elle l'exhortait à ne plus parler de sentiments de cette nature, tout en lui intimant l'ordre, au nom de l'honneur, au nom de ce que les honnêtes gens réputent le plus sacré dans leurs relations réciproques, d'abandonner les idées singulières avec lesquelles il avait sans doute voulu sonder son cœur (d'elle, madame de

Chasteller) avant de s'abandonner à une folie qui, dans leur position réciproque, et surtout avec sa façon de penser à elle, était une aberration, elle osait le dire, on ne peut plus difficile à comprendre¹.

« C'est un congé bien en forme, se dit Leuwen après avoir relu cette lettre terrible au moins cinq ou six fois. Je ne suis guère en état de faire une réponse quelconque, pensa-t-il; cependant, le courrier de Paris passe demain matin à Darney, et si ma lettre n'est pas ce soir à la poste, madame de Chasteller ne la lira que dans quatre jours. »

Cette raison le décida. Là, au milieu du bois, avec un crayon qu'il se trouva par bonheur, et en appuyant sur le haut de son shako la troisième page de la lettre de madame de Chasteller qui était restée en blanc, il fabriqua une réponse qu'avec la même sagacité qui dirigeait toutes ses pensées depuis une heure, il jugea fort mauvaise. Elle lui déplaisait surtout parce qu'elle n'indiquait aucune espérance, aucun moyen de retour à l'attaque². Tant il y a toujours du fat dans le cœur d'un enfant de Paris! Cependant, malgré lui et les corrections qu'il y fit en la relisant, elle montrait un cœur navré de l'insensibilité et de la hauteur de madame de Chasteller.

Il revint sur la route pour envoyer son domestique chercher un cahier de papier à Darney et ce qu'il fallait pour écrire. Il écrivit sa réponse, et après qu'il eut envoyé le domestique la porter au bureau de la poste, il fut deux ou trois fois sur le point de galoper après lui pour la reprendre, tant cette lettre lui semblait maladroite et peu propre à amener le succès. Il ne fut arrêté que par l'impossibilité absolue où il se trouvait d'en composer une autre plus passable.

« Ah! combien Ernest a raison! pensa-t-il. Le ciel n'a pas fait de moi un être destiné à avoir des femmes! Je ne m'élèverai jamais au-dessus des demoiselles de l'Opéra qui estimeront en moi mon cheval et la fortune de mon père. J'y pourrais peut-être ajouter des marquises de province, si l'amitié intime des marquis n'était pas trop fastidieuse³. »

Tout en faisant ces réflexions sur son peu de talent, et en attendant son domestique, Leuwen avait profité de son cahier de papier blanc pour composer une seconde lettre qu'il trouva plus céladon encore et plus plate que celle qui était à la poste.

Ce soir-là, il n'alla point au billard Charpentier, son amour-propre d'auteur était trop humilié du ton dont il s'était trouvé incapable de sortir dans ses deux lettres. Il passa la nuit à en composer une troisième qui, mise au net convenablement et écrite en caractères lisibles, se trouva avoir atteint la formidable longueur de sept pages. Il y travailla jusqu'à trois heures; à cinq, en allant à la manœuvre, il eut le courage de l'envoyer à la poste à Darney.

« Si le courrier de Paris retarde un peu, madame de Chasteller recevra celle-ci en même temps que mon petit barbouillage écrit sur la route, et peut-être me trouvera-t-elle un peu moins imbécile. »

Par bonheur pour lui, le courrier de Paris avait passé quand cette seconde lettre arriva à Darney, et madame de Chasteller ne reçut que la première.

Le trouble, la simplicité presque enfantine de cette lettre, le dévouement parfait, simple, sans effort, sans espérance, qu'elle respirait, firent un contraste charmant aux yeux de madame de Chasteller avec la prétendue fatuité de l'élégant sous-lieutenant. Étaient-ce bien là l'écriture et les sentiments de ce jeune homme brillant, qui ébranlait les rues de Nancy par la rapidité de sa calèche? Madame de Chasteller n'en fut point effrayée. Les gens d'esprit de Nancy appelaient Leuwen un fat et, qui plus est, ne doutaient pas qu'il ne le fût parce que, avec les avantages d'argent dont ils le voyaient jouir, ils eussent été des fats.

Leuwen était bien plutôt modeste que fat, il avait le bon esprit de ne savoir ce qu'il était en rien, excepté en mathématiques, chimie et équitation.

Avec quelle joie il eût donné le talent qu'on lui accordait en ces trois choses pour l'art de se faire aimer des dames qu'il trouvait chez plusieurs autres de ses connaissances de Paris.

« Ah! si je pouvais être délivré de ma folie pour cette femme, comme je me garderais à l'avenir! S'il pouvait arriver un jeune lieutenant-colonel à notre régiment!... Que ferais-je? Me battrais-je?... Non, parbleu! je déserteraient... »

Madame de Chasteller s'était repentie bien souvent d'avoir écrit; la réponse qu'elle pouvait recevoir de Leuwen lui inspirait une sorte de terreur. Toutes ses

craintes se trouvaient démenties de la manière la plus aimable.

Madame de Chasteller eut bien des affaires ce jour-là ; il lui fallut lire cinq ou six fois cette lettre, après avoir fermé à clef trois ou quatre portes de son appartement, avant de pouvoir se former une esquisse juste de l'idée qu'elle devait avoir du caractère de Leuwen. Elle croyait y voir des contradictions : sa conduite à Nancy était d'un fat, sa lettre était d'un enfant.

Mais non : cette lettre n'était pas d'un homme à prétentions, encore moins d'un homme vain. Madame de Chasteller avait assez d'usage et d'esprit pour être sûre qu'il y avait dans cette lettre une simplicité charmante, au lieu de l'affectation et de la fatuité plus ou moins déguisée d'un homme *à la mode* ; car tel eût été le rôle de Leuwen à Nancy, s'il eût eu l'esprit de connaître et de saisir sa fortune¹.

CHAPITRE XXIII^a

LA seule chose adroite que Leuwen eût mise dans sa lettre était de supplier pour une réponse.

« Accordez-moi mon pardon, et je vous jure, madame, un silence éternel. »

« Dois-je faire cette réponse ? se disait madame de Chasteller. Ne serait-ce pas commencer une correspondance ? »

Un quart d'heure après, elle se disait :

« Résister toujours au bonheur qui se présente, même le plus innocent, quelle vie triste ! A quoi bon être toujours sur des échasses ? Ne suis-je pas déjà assez ennuyée par deux années de bouderie contre Paris ? Quel mal de faire cette dernière lettre qu'il recevra de moi, si elle est écrite de façon à pouvoir être examinée et commentée sans danger³, même par les femmes qui se réunissent chez madame de Commercy ? »

Cette réponse si méditée, si occupante à faire, partit

enfin; c'étaient des conseils sages donnés sur le ton de l'amitié. On exhortait à se garantir ou à se guérir d'une velléité que l'on ne croyait tout au plus qu'une fantaisie sans conséquence, si ce n'était même une petite fiction que l'on avait eu le petit tort de se permettre pour amuser l'ennui du désœuvrement d'une garnison. Le ton de la lettre n'était pas tragique; madame de Chasteller avait même voulu prendre celui d'une correspondance ordinaire, et éviter les grandes phrases de la vertu outragée. Mais à son insu des phrases d'un sérieux profond s'étaient glissées dans cette lettre, écho des sentiments, des chagrins et des pressentiments de cette âme agitée. Leuwen sentit cette nuance plutôt qu'il ne l'aperçut; une lettre écrite par une âme complètement sèche l'eût tout à fait découragé.

Cette lettre était à peine à la poste que madame de Chasteller reçut la grande lettre de sept pages écrite avec tant de soin par Leuwen. Elle fut outrée de colère et se repentit amèrement du ton de bonté qu'elle avait pris dans la sienne. Croyant bien faire, Leuwen avait suivi, sans trop s'en douter, les leçons vagues de fatuité et de politique grossière envers les femmes, qui forment la partie sublime de la conversation des jeunes gens de vingt ans quand ils ne parlent pas politique.

Madame de Chasteller écrivit aussitôt quatre lignes pour prier M. Leuwen de ne pas continuer une correspondance sans objet; dans le cas contraire, madame de Chasteller serait forcée au procédé désagréable de renvoyer ses lettres sans les ouvrir. Elle se hâta d'envoyer ce mot à la poste, rien n'était plus sec.

Forte de cette belle résolution invariablement arrêtée, puisqu'elle l'avait écrite, de renvoyer sans les ouvrir les lettres que Leuwen pourrait lui adresser désormais, et croyant avoir entièrement rompu avec lui, madame de Chasteller se trouva de mauvaise compagnie pour elle-même. Elle demanda ses chevaux et voulut se débarrasser de quelques visites d'obligation. Elle débuta par les Serpierre. Il lui sembla recevoir comme un coup dans la poitrine, près du cœur, en trouvant Leuwen comme établi dans le salon de ces dames et jouant avec les demoiselles en présence du père et de la mère comme s'il eût été un véritable enfant.

— Eh! bien, la présence de madame de Chasteller vous déconcerte ? lui dit après un moment mademoiselle Théodelinde, ce qu'elle dit parce qu'elle le voyait, et sans y attacher aucune idée d'épigramme. Vous n'êtes plus bon enfant. Est-ce que madame de Chasteller vous intimide ?

— Eh bien! oui, puisqu'il faut que je l'avoue, répondit Leuwen.

Madame de Chasteller ne put se défendre de prendre la parole, et le ton général de cette famille l'entraînant à son insu, elle parla sans sévérité. Leuwen put répondre, et pour la seconde fois de sa vie, les idées lui vinrent en foule en s'adressant à madame de Chasteller, et il sut les exprimer.

« Il y aurait de la gaucherie à montrer ici à M. Leuwen la froideur sévère que je dois avoir, se dit madame de Chasteller pour se justifier à ses propres yeux. M. Leuwen ne peut avoir reçu mes lettres... D'ailleurs, je le vois peut-être pour la dernière fois. Si mon indigne cœur continue à s'occuper de lui, je saurai bien quitter Nancy. » L'image présentée par ces deux mots attendrit madame de Chasteller malgré elle; c'était presque comme si elle se fût dit :

« Je quitterai le seul pays où il puisse exister pour moi un peu de bonheur. »

Au moyen de ce raisonnement, madame de Chasteller se pardonna d'être aimable et gaie sans conséquence, comme la bonne famille au milieu de laquelle elle était tombée. La gaieté gagna si bien tout le monde et l'on se trouva si bien ensemble que mademoiselle Théodelinde songea à la grande calèche de M. Leuwen, de laquelle on se servait sans façon; elle alla parler bas à sa mère.

— Allons au *Chasseur vert*, dit-elle ensuite tout haut¹.

Cette idée fut approuvée par acclamation. Madame de Chasteller était si triste chez elle qu'elle n'eut pas le courage de se refuser cette promenade. Elle prit dans sa voiture deux des demoiselles de Serpierre, et tous ensemble on alla à un joli café établi à une lieue et demie de la ville, au milieu des premiers grands arbres de la forêt de Burelviller. Ces sortes de cafés dans les bois, où l'on trouve ordinairement le soir de la musique exécutée par des instruments à vent, et la facilité avec laquelle on

y va, sont un usage allemand qui, heureusement, commence à pénétrer dans plusieurs villes de l'est de la France.

Dans les bois du *Chasseur vert*, la gaieté douce et la bonhomie de la conversation furent extrêmes. Pour la première fois pendant un aussi long temps, Leuwen osait parler devant madame de Chasteller, et à elle-même. Elle lui répondit et, à plusieurs reprises, elle ne put se défendre de sourire en le regardant, et ensuite de lui donner le bras. Il était parfaitement heureux. Madame de Chasteller voyait l'aînée des demoiselles de Serpierre sur le point, tout au moins, de devenir amoureuse de Leuwen.

Il y avait ce soir-là, au *café-hauss* du *Chasseur vert*, des cors de Bohême qui exécutaient d'une façon ravissante une musique douce, simple, un peu lente. Rien n'était plus tendre, plus occupant, plus d'accord avec le soleil qui se couchait derrière les grands arbres de la forêt. De temps à autre, il lançait quelque rayon qui perçait au travers des profondeurs de la verdure et semblait animer cette demi-obscurité si touchante des grands bois. C'était une de ces soirées enchanteresses, que l'on peut compter au nombre des plus grands ennemis de l'impassibilité du cœur. Ce fut peut-être à cause de tout cela que Leuwen, moins timide sans pourtant être hardi, dit à madame de Chasteller, comme entraîné par un mouvement involontaire :

— Mais, madame, pouvez-vous douter de la sincérité et de la pureté du sentiment qui m'anime ? Je vaudrais bien peu sans doute, je ne suis rien dans le monde, mais ne voyez-vous pas que je vous aime de toute mon âme ? Depuis le jour de mon arrivée que mon cheval tomba sous vos fenêtres, je n'ai pu penser qu'à vous, et bien malgré moi, car vous ne m'avez pas gâté par vos bontés. Je puis vous jurer, quoique cela soit bien enfant et peut-être ridicule à vos yeux, que les moments les plus doux de ma vie sont ceux que je passe sous vos fenêtres, quelquefois, le soir.

Madame de Chasteller, qui lui donnait le bras, le laissait dire et s'appuyait presque sur lui ; elle le regardait avec des yeux attentifs, si ce n'est attendris. Leuwen le lui reprocha presque :

— Quand nous serons de retour à Nancy, quand les

vanités de la vie vous auront saisie de nouveau, vous ne verrez en moi qu'un petit sous-lieutenant. Vous serez sévère et j'ose dire méchante pour moi. Vous n'aurez pas beaucoup à faire pour me rendre malheureux : la seule peur de vous avoir déplu suffit pour m'ôter toute tranquillité.

Ce mot fut dit avec une vérité et une simplicité si touchantes, que madame de Chasteller répondit aussitôt :

— Ne croyez pas à la lettre que vous recevrez de moi.

Cela fut dit rapidement¹. Leuwen répondit de même :

— Grand Dieu ! Aurais-je pu vous déplaire ?

— Oui ; votre grande lettre datée de mardi a l'air d'être écrite par un autre : c'est une âme sèche et à projets hostiles contre moi, c'est presque un petit homme fat et vaniteux qui me parle.

— Vous voyez si j'ai des prétentions avec vous ! Vous voyez bien que vous êtes la maîtresse de mon sort, et apparemment vous me rendrez fort malheureux.

— Non, ou votre bonheur ne dépendra pas de moi.

Leuwen s'arrêta involontairement, il la regarda ; il vit ces yeux tendres et amis de la conversation au bal ; mais, cette fois, ils semblaient voilés de tristesse. S'ils n'eussent pas été dans une clairière du bois, à cent pas des demoiselles de Serpierre qui pouvaient les voir, Leuwen l'eût embrassée, et en vérité elle l'eût laissé faire. Tel est le danger de la sincérité, de la musique et des grands bois.

Madame de Chasteller vit son imprudence dans les yeux de Leuwen et eut peur.

— Songez où nous sommes...

Et, honteuse de ce mot et de ce qu'il semblait faire entendre :

— N'ajoutez pas une syllabe, dit-elle avec une résolution sévère, ou vous allez me déplaire ; et promenons-[nous].

Leuwen obéit, mais il la regardait, et elle voyait toute la peine qu'il avait à lui obéir et à garder le silence. Peu à peu elle s'appuya sur son bras avec intimité. Des larmes, de bonheur apparemment, vinrent mouiller les yeux² de Leuwen.

— Eh bien ! je vous crois sincère, mon ami, lui dit-elle, après un grand quart d'heure de silence.

— Je suis bien heureux ! Mais à peine je ne serai plus avec vous, que je tremblerai. Vous m'inspirez de la

terreur. A peine rentrée dans les salons de Nancy, vous redeviendrez pour moi cette divinité implacable et sévère...

— J'avais peur de moi-même. Je tremblais que vous n'eussiez plus d'estime pour moi, après la sottise question que j'avais osé vous adresser au bal.

A ce moment, au détour d'un petit chemin dans le bois, ils ne se trouvèrent plus qu'à vingt pas de deux des demoiselles de Serpierre, qui [se] promenaient en se donnant le bras. Leuwen craignit de voir tout finir pour lui, comme après le regard du bal; il fut illuminé par le danger et dit fort vite :

— Permettez-moi de vous voir, demain chez vous.

— Grand Dieu! répondit-on avec terreur.

— De grâce!

— Eh bien! je vous recevrai demain.

Après avoir prononcé ces mots, madame de Chasteller était plus morte que vive. Les demoiselles de Serpierre la trouvèrent pâle, respirant à peine, et remarquèrent que ses yeux étaient éteints. Madame de Chasteller leur demanda leur bras à toutes les deux¹.

— Croiriez-vous, mes amies, que la fraîcheur du soir me fait mal? Si vous voulez, nous irons aux voitures.

C'est ce qu'on fit. Madame de Chasteller prit dans la sienne les plus jeunes des demoiselles de Serpierre, et la nuit qui tombait tout à fait lui permit de ne plus craindre les regards.

Dans sa vie de savant et d'étourdi, jamais Leuwen n'avait rencontré de sensation qui approchât le moins du monde de celle qui l'agitait. C'est pour ces rares moments qu'il vaut la peine de vivre.

— Vous êtes stupide, vraiment! lui dit en voiture, mademoiselle Théodelinde.

— Mais songez, ma fille, que vous êtes peu polie! dit madame de Serpierre.

— C'est qu'il est insupportable ce soir, répliqua la bonne provinciale.

Et c'est à cause de cette naïveté, encore possible en province, que l'on peut quelquefois l'aimer. Il y a des mouvements de naturel et de vérité entre jeunes gens, sans conséquence, ni petites mines à la Sophie après se les être permis².

A peine madame de Chasteller fut-elle rendue à la solitude et au raisonnement qu'elle eut des remords effroyables de la visite qu'elle venait de permettre à Leuwen. Elle eut recours à un personnage que le lecteur connaît déjà; il a peut-être gardé quelque souvenir méprisant d'un de ces êtres fréquents en province, où ils sont respectés, et qui se cachent à Paris, où le ridicule les poursuit, d'une mademoiselle Bérard, bourgeoise que nous avons rencontrée fourrée parmi les grandes dames, dans la chapelle des *Pénitents*, la première fois que Leuwen eut l'esprit d'y aller. C'était une fort petite personne sèche, de quarante-cinq à cinquante ans, au nez pointu, au regard faux, et toujours mise avec beaucoup de soin, usage qu'elle avait rapporté d'Angleterre, où elle avait été vingt ans dame de compagnie de milady Beatown, riche païresse catholique. Mademoiselle Bérard semblait née pour cet état abominable que les Anglais, grands peintres pour tout ce qui est désagréable, désignent par le nom de *toad-eater*, avaleur de crapauds. Les mortifications sans nombre qu'une pauvre dame de compagnie doit supporter sans mot dire d'une femme riche et de mauvaise humeur contre le monde qu'elle ennuie, ont donné naissance à ce bel emploi¹. Mademoiselle Bérard, naturellement méchante, atrabilaire et bavarde, trop peu riche pour être dévote en titre avec quelque considération, avait besoin d'une maison opulente pour lui fournir des faits à envenimer, des rapports à faire, et de l'importance dans le monde des sacristies. Il y avait une chose que tous les trésors de la terre et les ordres même de notre saint-père le pape n'auraient pu obtenir de la bonne mademoiselle Bérard : c'était une heure de discrétion sur un fait désavantageux à quelqu'un et qui serait venu à sa connaissance. Ce manque absolu de discrétion fut ce qui décida madame de Chasteller. Elle fit annoncer à mademoiselle Bérard qu'elle accepterait ses soins comme dame de compagnie.

« Cet être si méchant me répondra de moi-même », pensa madame de Chasteller. Et la sévérité de cette punition tranquillisa sa conscience : madame de Chasteller se pardonna presque l'entrevue si légèrement accordée à Leuwen.

La réputation de mademoiselle Bérard était si bien établie que le docteur Du Poirier lui-même, qui fut l'in-

termédiaire dont madame de Chasteller se servit, ne put retenir une exclamation :

— Mais, madame, voyez quel serpent vous introduisez chez vous !

Mademoiselle Bérard arriva ; l'extrême curiosité, plus que le plaisir de sa promotion, rendait hagard son regard oblique, qui d'ordinaire n'était que faux et méchant. Elle arrivait avec une liste de conditions pécuniaires et autres. Après y avoir donné son assentiment, madame de Chasteller ajouta :

— Je vous engagerai à vous établir dans ce salon, où je reçois les visites.

— J'aurai l'honneur de faire observer à madame que chez lady Beatown ma place était assignée dans le second salon, correspondant au salon occupé par les dames pour accompagner chez les princesses, ce qui est peut-être plus dans les convenances. Ma naissance...

— Eh bien ! soit, mademoiselle, dans le second salon.

Madame de Chasteller s'enfuit et courut s'enfermer dans sa chambre : le regard de mademoiselle Bérard lui faisait mal.

« Mon imprudence d'hier est en partie réparée », pensait-elle. Tant qu'elle n'avait pas eu chez elle mademoiselle Bérard, madame de Chasteller avait frémi au moindre bruit : il lui semblait entendre un laquais venant annoncer M. Leuwen.

CHAPITRE XXIV¹

LE pauvre sous-lieutenant était loin de prévoir l'étrange société qu'on lui préparait. Il avait pensé avec beaucoup de finesse qu'il ne devait se présenter chez madame de Chasteller qu'après avoir demandé M. le marquis de Pontlevé, et, pour être sûr de ne pas trouver le vieux marquis, il avait besoin de voir le marquis hors de son hôtel, qu'il quittait chaque jour vers les trois heures pour se rendre au club Henricinquiniste.

A peine Leuwen vit-il le marquis passer sur la place d'Armes, que son cœur commença à battre avec force. Il vint frapper à la porte de l'hôtel. Il était tellement

déconcerté qu'il parla avec respect à la vieille portière paralytique¹, et put à peine trouver assez de voix pour s'en faire entendre.

En montant au premier étage, ce fut avec une sorte de terreur qu'il regarda le grand escalier en pierre grise avec sa rampe de fer à dessins vernissés en noir et dorés dans les endroits qui représentaient des fruits. Il arriva enfin à la porte de l'appartement occupé par madame de Chasteller. En étendant la main vers la sonnette de laiton anglais, il désirait presque qu'on lui annonçât qu'elle était sortie. De sa vie, Leuwen n'avait été à ce point dominé par la peur.

Il sonna. Le bruit des sonnettes, répondant aux divers étages, lui fit mal. On ouvrit enfin. Le domestique alla l'annoncer en le priant d'attendre dans le second salon, où il trouva mademoiselle Bérard. Mademoiselle Bérard avait une ceinture formée d'un ruban vert fané. Il remarqua qu'elle n'était point en visite, mais établie comme pour rester. Cette vision acheva de le déconcerter, il salua profondément, et alla à l'autre extrémité du salon regarder attentivement une gravure.

Madame de Chasteller parut après quelques minutes. Son teint était animé, sa contenance agitée; elle alla prendre place sur un canapé tout près de mademoiselle Bérard. Elle engagea Leuwen à s'asseoir. Jamais homme ne trouva moins de facilité à prendre place et à parcourir les formules ordinaires de politesse². Pendant qu'il prononçait peu nettement des paroles assez vulgaires, madame de Chasteller était devenue excessivement pâle, sur quoi mademoiselle Bérard mit ses lunettes pour les considérer.

Leuwen promenait des yeux incertains de la charmante figure de madame de Chasteller à ce petit visage jaune et luisant, dont le nez pointu, surchargé de lunettes d'or, était tourné vers lui. Même dans les moments les plus désagréables, telle qu'était, grâce à la prudence de madame de Chasteller, cette première entrevue de deux êtres, le lendemain du jour où ils s'étaient presque avoué qu'ils s'aimaient, il y avait au fond des traits de madame de Chasteller une expression de bonheur simple, une facilité à être entraîné à un enthousiasme tendre. Leuwen fut sensible à cette expression si noble, elle lui fit un peu oublier mademoiselle Bérard.

Il goûtait avec délices le vif plaisir de découvrir une nouvelle perfection dans la femme qu'il aimait. Ce sentiment rendit un peu de vie à son cœur, il put respirer; il commençait à sortir de l'abîme de désappointement où l'avait jeté la présence imprévue de mademoiselle Bérard.

Il restait toujours une grande difficulté à vaincre : que dire ? Et il fallait parler, le silence, en se prolongeant, allait devenir une imprudence en présence de cette dévote si méchante. Mentir¹ était affreux pour Leuwen, cependant il ne fallait pas que mademoiselle Bérard pût répéter les mots dont Leuwen se serait servi.

— Il fait un temps magnifique, madame, dit-il enfin. (La respiration lui manqua après cette terrible phrase. Il prit courage et bientôt put ajouter) : ... Et vous avez là, une magnifique gravure de Morghen.

— Mon père l'aime beaucoup, monsieur. Il l'a rapportée de Paris à son dernier voyage. Et ses yeux troublés cherchaient à ne pas se fixer sur ceux de Leuwen.

Le comique de cette entrevue et ce qui la rendait humiliante pour l'intime conscience de Leuwen, c'est qu'il avait employé une nuit sans sommeil à préparer une douzaine de phrases charmantes, touchantes, peignant avec esprit, admirablement, l'état de son cœur. Il avait surtout songé à donner à l'expression de la simplicité et de la grâce, et à éviter avec soin tout ce qui aurait pu impliquer le plus faible rayon d'espérance.

Après avoir parlé de la gravure de Morghen :

« Le temps se passe, pensa-t-il, et je le perds dans ces pauvretés insignifiantes, comme si je ne voulais qu'amener la fin de cette visite. Que de reproches ne me ferai-je pas dès que je serai hors de cet hôtel ! »

Avec un peu de sang-froid, rien n'eût été plus dans les habitudes de Leuwen que de trouver des choses agréables à dire, même en présence d'une vieille fille, sans doute méchante, mais probablement pas très intelligente. Mais il se trouva qu'il était impossible à Leuwen de rien inventer. Il avait peur de soi-même, il avait une bien plus grande peur de madame de Chasteller, et il avait une grande peur aussi de mademoiselle Bérard. Or, rien n'est moins favorable au génie d'invention que la peur. Ce qui augmentait cette difficulté à trouver quelque chose de passable dont Leuwen était affligé en ce moment, c'est qu'il jugeait fort bien, et même s'exagérait, le ridicule de

l'aridité de son esprit. Il lui vint enfin une pauvre petite idée :

— Je serai bien heureux, madame, si je puis parvenir à être un bon officier de cavalerie, car il paraît que le ciel ne m'a pas destiné à être un orateur éloquent dans la Chambre des Députés.

Il vit que mademoiselle Bérard ouvrait ses petits yeux autant qu'il était possible. « Bien, se dit-il, elle croit que je parle politique, et songe à faire son rapport. »

— Je ne saurais plaider à *la Chambre* les causes dont je serais le plus profondément pénétré. Loin de la tribune, je serais tourmenté par la vivacité des sentiments qui enflammeraient mon âme; mais en ouvrant la bouche devant ce juge suprême, et sévère surtout, auquel je tremblerais de déplaire, je ne pourrais que lui dire : « Voyez mon trouble, vous remplissez tellement tout mon cœur qu'il ne lui reste pas même la force de se représenter lui-même à vos yeux. »

Madame de Chasteller avait écouté d'abord avec plaisir, mais vers la fin de ce discours, elle eut peur de mademoiselle Bérard; les phrases de Leuwen lui semblèrent beaucoup trop transparentes. Elle se hâta de l'interrompre.

— Avez-vous en effet, monsieur, quelque espérance de vous faire élire à la Chambre des Députés ?

— Mon père me laisse toute liberté, madame; c'est un excellent père, et comme je désire cette élection avec la plus vive passion, je ne doute pas qu'il y consente.

— Mais vous êtes, ce me semble, bien jeune, monsieur. Je crains bien que ce ne soit une objection sans réplique¹...

Leuwen cherchait à répondre avec modestie sur ses espérances, lorsqu'une idée lui vint :

« Voilà donc cette entrevue que j'avais considérée comme le bonheur suprême ! »

Cette réflexion le glaça. Il ajouta quelques phrases dont la platitude lui fit pitié. Tout à coup il se leva et se hâta de sortir. C'était avec empressement qu'il quittait cet appartement dans lequel l'espérance de pénétrer avait été le bonheur suprême.

A peine arrivé dans la rue, il se trouva bien étonné, et comme stupide.

« Je suis guéri, s'écria-t-il après avoir fait quelques pas. Mon cœur n'est pas fait pour l'amour. Quoi ! C'est

là la première entrevue, le premier rendez-vous avec une femme que l'on aime! Mais comme j'avais tort de mépriser mes petites danseuses de l'Opéra! Leurs pauvres petits rendez-vous me faisaient seulement penser à ce que serait un tel bonheur avec une femme que l'on aimerait d'amour¹. Cette idée me rendait sombre quelquefois dans ces moments si gais, que j'étais fou! Mais peut-être je n'ai point d'amour... Je m'étais trompé... Quel ridicule! Quelle impossibilité! Moi! Aimer une femme ultra, avec ces idées égoïstes, méchantes, à cheval sur les privilèges, irritée vingt fois le jour parce qu'on s'en moque! Avoir un privilège dont tout le monde se moque, le joli plaisir! »

En se disant tout cela, il pensait à mademoiselle Bérard, il la voyait devant ses yeux, avec son petit bonnet de dentelles jaunes, retenu par un ruban vert fané. Cette magnificence peu propre et en décadence était pour lui comme l'idée d'une mesure sale.

« Voilà ce que j'aurais trouvé dans ce parti en le voyant de plus près. »

Il était à cent lieues du souvenir de madame de Chasteller; il y revint :

« ... Et non seulement je croyais l'aimer, mais je croyais voir clairement qu'elle a pour moi un commencement d'affection. »

En ce moment il eût pensé à tout avec plus de plaisir qu'à madame de Chasteller. C'était la première fois depuis trois mois qu'il se trouvait en présence de cette étrange sensation.

« Quoi! se dit-il avec une sorte d'horreur, il y a dix minutes qu'en adressant des choses tendres à madame de Chasteller j'étais obligé de mentir! Et cela, après ce qui m'est arrivé hier dans les bois du *Chasseur vert*, après les transports de bonheur qui, depuis cet instant, m'ont agité, qui ce matin, à la manœuvre, m'ont fait manquer deux ou trois fois mes distances²! Grand Dieu! Puis-je me répondre de rien sur moi-même? Qui me l'eût dit hier? Mais je suis donc un fou, un enfant! »

Ces reproches qu'il se faisait étaient sincères, mais il n'en sentait pas moins fort clairement qu'il n'aimait plus madame de Chasteller. Penser à elle était ennuyeux. Cette dernière découverte acheva d'accabler Leuwen; il se méprisait soi-même :

« Demain, je puis être un assassin, un voleur, tout au monde. Je ne suis sûr de rien sur mon compte. »

En avançant dans la rue, Leuwen remarqua qu'il pensait à toutes les petites choses de Nancy avec un intérêt bien nouveau.

Il y avait, fort près de la rue de la Pompe, une petite chapelle gothique fondée par un René, duc de Lorraine, que les habitants admiraient avec des transports d'artistes depuis trois ans qu'ils avaient lu dans une revue de Paris que c'était une belle chose. Avant cette époque, un marchand de fer s'en servait pour y appuyer ses barres de fer. Jamais Leuwen n'avait arrêté les yeux sur les petites arêtes grises de cette chapelle obscure, ou, s'il la regardait un instant, bientôt l'idée de madame de Chasteller venait le distraire. Le hasard, en ce moment, le plaça vis-à-vis de ce monument gothique, grand comme l'une des plus petites chapelles de Saint-Germain-l'Auxerrois. Il s'y arrêta longtemps et avec plaisir, son attention pénétra dans les moindres détails; en un mot, ce fut une distraction agréable. En examinant les petites têtes de saints et d'animaux, il était étonné à la fois de ce qu'il sentait et de ce qu'il ne sentait plus.

Il se souvint tout à coup, avec une vraie joie, que ce soir-là il y avait poule et concours pour une queue d'honneur au billard Charpentier. Dans l'aridité de son cœur, il attendit l'heure du billard avec impatience, et y arriva le premier. Il joua avec un plaisir vif, n'eut pas de distraction, et, par hasard, gagna. Mais il n'eut garde de s'enivrer : boire avec excès lui parut ce jour-là un fort sot plaisir. Seulement, par un reste d'habitude, il cherchait à ne pas se trouver seul avec soi-même.

CHAPITRE XXV¹

Tout en plaisantant avec ses camarades, il lui venait des pensées philosophiques et sombres :

« Ces pauvres femmes, se disait-il, qui sacrifient toute leur destinée à nos fantaisies, qui comptent sur notre amour ! Et comment n'y compteraient-elles pas ? Ne

sommes-nous pas sincères quand nous le leur jurons ? Hier, au *Chasseur vert*, je pouvais être imprudent, mais j'étais le plus sincère des hommes. Grand Dieu ! Qu'est-ce que la vie ? Il faut être indulgent désormais. »

Leuwen eut l'attention d'un enfant pour tout ce qui se passait au billard Charpentier, il examinait tout avec intérêt¹.

— Mais sur quelle herbe avez-vous donc marché ? lui dit un de ses camarades. Vous êtes gai et bon enfant ce soir.

— Point bizarre, point hautain, reprit l'autre.

— Les autres jours, ajouta un troisième, le poète du régiment, vous étiez comme une ombre envieuse qui revient sur la terre pour se moquer des plaisirs des vivants. Aujourd'hui, les jeux et les ris semblent voler sur vos traces..., etc., etc.

Tous ces propos assez vifs, car ces messieurs manquaient de tact, ne donnèrent pas à Leuwen le plus petit sentiment désagréable ni la moindre idée de se fâcher.

A une heure du matin, quand il fut seul avec lui-même :

« Il n'y a donc au monde que la seule madame de Chasteller, se dit-il, à laquelle je n'aie aucun plaisir à penser ? Comment vais-je me tirer de l'espèce d'engagement où je suis avec elle ? Je pourrai prier le colonel de m'envoyer à N... faire la guerre de tronçons de chou avec les ouvriers. Il serait impoli de ne plus lui parler de rien, j'aurais l'air de m'être fait un jeu de...

« Si je vais lui dire avec sincérité qu'à la vue de son abominable petite dévote mon cœur s'est glacé², elle me méprisera comme un imbécile ou un menteur, et ne me reparlera de la vie.

« Mais quoi ! se disait Leuwen en revenant sur le principe de sa conduite, un sentiment si vif, si extraordinaire, qui remplissait ma vie à la lettre, les journées, les nuits, qui m'ôtait le sommeil, qui peut-être m'eût fait oublier la patrie, arrêté, anéanti par une misère !... Grand Dieu ! Tous les hommes sont-ils ainsi ? Ou suis-je plus fou qu'un autre ? Qui me résoudra ce problème ? »

Le lendemain, cette aubade de trompettes qu'on appelle la *diane* dans les régiments réveilla Leuwen à cinq heures, mais il se mit à se promener gravement dans sa chambre. Il était plongé dans un étonnement profond : ne plus

penser uniquement à madame de Chasteller lui laissait un vide immense.

« Quoi ! se dit-il, Bathilde n'est plus rien pour moi ! » Et ce nom charmant, qui autrefois produisait un effet magique sur lui, ne lui semblait plus différent d'un autre. Son esprit se mit à se détailler les belles qualités de madame de Chasteller, mais il en était moins sûr que de sa céleste beauté, et revint bientôt à celle-ci.

« Quels cheveux magnifiques, avec le brillant de la plus belle soie, longs, abondants ! Quelle admirable couleur ils avaient hier, sous l'ombre de ces grands arbres ! Quel blond charmant ! Ce ne sont point ces cheveux couleur d'or vantés par Ovide, ni ces cheveux couleur d'acajou que Raphaël et Carlo Dolci ont donnés à leurs plus belles têtes¹. Le nom que je donnerais à ceux-ci peut n'être pas fort élégant, mais réellement, sous le brillant de la plus belle soie, ils ont la couleur de la noisette. Et ce contour admirable du front ! Que de pensée dans le haut de ce front, peut-être trop !... Comme il me faisait peur autrefois ! Quant aux yeux, qui en vit jamais de pareils ? L'infini est dans ce regard, même quand il n'est arrêté que par un objet sans intérêt. Comme elle regardait sa voiture au *Chasseur vert* quand nous nous en approchâmes ! Et quelle coupe admirable ont les paupières de ces yeux si beaux ! Comme ils sont entourés ! Son regard est surtout céleste quand il ne s'arrête sur rien. Alors, c'est le son de son âme qu'il semble exprimer. Elle a le nez un peu aquilin ; je n'aime pas ce trait chez une femme, je ne l'ai jamais aimé chez elle, même quand je l'aimais... Quand je l'aimais ! Grand Dieu ! Mais où me cacher ! que devenir ? que lui dire ? Et si elle était à moi ?... Eh ! bien, je serais honnête homme, là comme ailleurs. « Je suis fou, ma chère amie, lui dirais-je. Indiquez-moi un lieu d'exil, et, quelque affreux qu'il soit, j'y cours. »

Ce sentiment rendit un peu de vie à l'âme de Leuwen.

« Oui, se dit-il en reprenant son examen critique comme pour se distraire, oui, le nez aquilin aspirant à la tombe, comme dit l'emphatique Chaëtas, donne trop de sérieux à une tête. Le sérieux ne serait rien, mais les reparties graves, et surtout quand elles refusent, prennent de ce trait un air de pédanterie, surtout vu de trois quarts.

« Quelle bouche ! Est-il possible de concevoir un contour plus fin et mieux dessiné ? Elle est belle comme les plus beaux camées antiques. Ce contour si délicat, si fin, trahit madame de Chasteller. Souvent, à son insu, quelle forme charmante prend cette lèvre supérieure qui avance un peu et semble perdre son contour, si l'on vient à dire quelque chose qui la touche ! Elle n'est point moqueuse, elle se reproche le moindre mot de ce genre, et cependant, à la plus petite expression emphatique, à la moindre nuance exagérée dans les récits de ces provinciaux, comme le coin de sa jolie bouche se relève ! C'est pour cela uniquement que ces dames la trouvent méchante, comme M. de Sanréal le répétait l'autre jour chez madame d'Hocquincourt. Elle a réellement un esprit charmant, rieur, amusant, mais on dirait qu'elle se repent toujours de l'avoir montré. »

Mais tout ce détail de beautés et d'avantages ne faisait rien pour l'amour de Leuwen ; il ne renaissait point. Il se parlait de madame de Chasteller comme un connaisseur se parle d'une belle statue qu'il veut vendre.

« Après tout, il faut qu'elle soit dévote au fond : avoir déterré cette exécration de demoiselle de compagnie le prouve du reste. En ce cas, je l'aurais bientôt vue blâmante, méchante, acariâtre... Et à propos, et les lieutenants-colonels¹ ?... »

Leuwen resta longtemps sur cette pensée.

« Je l'aimerais mieux, se dit-il enfin avec distraction, un peu trop avenante pour MM. les lieutenants-colonels que dévote ; il n'y a rien de pis, à ce que dit ma mère. Peut-être, continua-t-il du même air, n'est-ce qu'une affaire de rang. Depuis 1830, les gens de sa caste se persuadent que s'ils peuvent parvenir à mettre la piété à la mode, ils trouveront les Français plus faciles à plier devant leurs privilèges. Le vrai dévot est patient... »

Mais il était évident que Leuwen ne pensait plus même à ce qu'il se disait à lui-même.

A ce moment, un domestique arrivant de Darney lui remit la réponse de madame de Chasteller à sa lettre de sept pages. C'était, comme on sait, quatre lignes fort sèches. Elles le frappèrent vivement.

« Je n'ai que faire de me donner tant d'embarras et d'avoir tant de remords parce que je ne l'aime plus ; elle

n'en sera point en peine. Voilà l'expression de ses vrais sentiments. »

Il savait bien que le premier mot de madame de Chasteller, au *Chasseur vert*, avait été un désaveu de cette lettre. Cependant, elle était si courte et si vive ! Il en resta frappé, et frappé au point qu'il oublia la manœuvre. Son chasseur Nicolas vint le chercher au galop.

— Ah ! lieutenant, vous allez en avoir une fameuse du colonel !

Leuwen, sans mot dire, sauta à cheval et galopa.

Dans le courant de la manœuvre, le colonel vint à passer derrière la septième compagnie, où il était en serre-file.

« A mon tour, maintenant », pensa Leuwen. A son grand étonnement, aucun mot grossier ne lui fut adressé. « Mon père aura fait écrire à cet animal-là. »

Cependant, la crainte vive de mériter quelque blâme le rendait fort attentif ce matin-là, et, peut-être par malice, le colonel fit recommencer plusieurs mouvements où la septième compagnie se trouvait en tête¹.

« Que je suis fou de me faire centre de tout ! se dit Leuwen. Le colonel est comme moi, il aura aussi ses chagrins, et, s'il ne me gronde pas, c'est qu'il m'a oublié. »

Pendant tout le temps de la manœuvre, Leuwen n'avait pu penser de suite à rien : il craignait quelque distraction. Une fois chez lui, quand il osa revoir son cœur, il se trouva tout différent à l'égard de madame de Chasteller. Ce jour-là, il arriva le premier à la pension, quoique l'on ne pût guère se présenter chez les Serpierre avant quatre heures et demie. Il demanda sa calèche à quatre heures. Il était mal à son aise, il alla voir atteler les chevaux, et trouva vingt choses à reprendre dans l'écurie. Enfin, ce fut avec un plaisir sensible qu'à quatre heures et un quart il se trouva au milieu des demoiselles de Serpierre. Leur conversation rendit le mouvement à son âme, il le leur dit avec grâce. Mademoiselle Théodelinde, qui avait du penchant pour lui, fut fort gaie, et il prit une partie de cette gaieté.

Madame de Chasteller entra². On ne l'attendait point ce jour-là. Jamais il ne l'avait vue si jolie ; elle était pâle et un peu timide.

« Et malgré cette timidité, se dit Leuwen, elle se livre à des lieutenants-colonels ! »

Ces mots grossiers semblèrent lui rendre toute sa passion. Mais Leuwen était trop jeune, pas assez fait au monde. Sans s'en apercevoir, il fut rude et nullement gracieux pour madame de Chasteller. Son amour tenait du tigre¹ : ce n'était plus l'homme de la veille.

Les demoiselles de Serpierre étaient fort gaies : un domestique de Leuwen venait de leur apporter des bouquets magnifiques, qu'il avait fait prendre dans les serres de Darney, pays célèbre pour les fleurs. Il se trouva qu'il n'y avait point de bouquet pour madame de Chasteller; on fut obligé de diviser en deux le plus beau.

« C'est d'un triste augure », pensa-t-elle.

Pendant toute la joie des demoiselles de Serpierre, elle fut un peu interdite. Ce qu'il y avait de brusque et de peu gracieux dans les regards de Leuwen l'étonnait. Elle se demandait si, pour conserver son estime et ne pas manquer à ce juste soin de son honneur sans lequel une femme ne saurait être aimée sérieusement d'un homme lui-même un peu délicat, elle ne devait pas quitter cette maison, ou du moins paraître offensée.

« Non, se dit-elle, puisque je ne le suis pas en effet. Dans le trouble où je me trouve je ne puis manquer à quelque devoir que si je me permets la plus petite hypocrisie. »

Je trouve qu'il y eut une haute raison à madame de Chasteller de se parler ainsi, et beaucoup de courage à suivre le parti que montrait la raison. De sa vie, elle n'avait été aussi surprise.

« M. Leuwen ne serait-il qu'un fat, après tout, comme on le dit ? Et son seul but aurait-il été d'obtenir de moi le mot imprudent que j'ai dit avant-hier ? »

Madame de Chasteller repassait dans sa tête toutes les marques d'un cœur vraiment touché qu'elle avait cru voir.

« Me serais-je trompée ? La vanité m'aurait-elle abusée à ce point ? Il n'y a plus rien de vrai pour moi au monde, se dit-elle tout à coup, si M. Leuwen n'est pas un être sincère et bon. »

Puis, elle retombait dans de cruelles incertitudes, elle repoussait avec peine le mot de *fat* que tout Nancy attachait au nom de Leuwen².

« Mais non, je me le suis dit mille fois, et dans des moments où j'avais tout le sang-froid désirable : c'est le tilbury de M. Leuwen, et surtout les livrées de ses gens,

qui le font appeler fat, et non son caractère réel; il leur est invisible. Ces bourgeois sentent qu'à sa place ils seraient fats, voilà tout. Pour lui, il a tout au plus l'innocente vanité de son âge. Il aime à voir de jolis chevaux, de belles livrées, qui lui appartiennent. Ce mot : fat, n'exprime que l'envie que ces officiers démissionnaires ont pour lui. »

Cependant, malgré la forme tranchante de ces raisonnements et leur clarté frappante, en ce moment de trouble le nom de fat avait un poids terrible dans le jugement de madame de Chasteller.

« Je lui ai parlé cinq fois¹ dans ma vie; je suis bien éloignée d'avoir une grande connaissance du monde. Il faudrait une étrange confiance en soi pour prétendre connaître le cœur d'un homme après cinq conversations... Et encore, se dit madame de Chasteller en s'attristant de plus en plus, quand je lui parlais j'étais bien plus attentive à ne pas trahir mes propres sentiments qu'à regarder les siens... Il faut convenir qu'il y a quelque présomption à une femme de mon âge de croire avoir mieux jugé un homme que toute une ville. »

Madame de Chasteller à cette observation devint décidément sombre. Leuwen commençait à la regarder de nouveau avec l'anxiété d'autrefois; il se dit :

« Voilà le peu d'importance de mon grade et l'exiguïté de mon épaulette qui font leur effet. De quelle considération peut-on se flatter dans la *haute* société de Nancy, en ayant pour attentif un mince sous-lieutenant, surtout quand on est accoutumé à vous voir donner le bras à un colonel ou, quand celui-ci n'est pas potable, à un lieutenant-colonel, ou du moins à un chef d'escadron ? Il faut les épaulettes à graines d'épinards. »

On voit que notre héros était assez sot en faisant ce raisonnement, et il faut avouer qu'il n'était pas plus heureux que clairvoyant. A peine son raisonnement fini, il eût voulu être à cent pieds sous terre, car il commençait à aimer de nouveau.

Le cœur de madame de Chasteller n'était pas dans un état beaucoup plus enviable. Ils payaient tous les deux, et chèrement, le bonheur rencontré l'avant-veille au *Chasseur vert*. Et si les romanciers avaient encore, comme autrefois, l'heureux privilège de faire la morale dans les grandes occasions, on s'écrierait ici : « Juste punition

de l'imprudence d'aimer un être que l'on connaît réellement aussi peu ! Quoi ! rendre en quelque sorte maître de son bonheur un être que l'on n'a vu que cinq fois ! » Et si le conteur pouvait traduire ces pensées en style pompeux et finir même par quelque allusion religieuse, les sots se diraient entre eux : « Voilà un livre moral, et l'auteur doit être un homme bien respectable. » Les sots ne se diraient pas, parce qu'ils ne l'ont encore lu que dans peu de livres recommandés par l'Académie : « Avec l'élégance actuelle de nos façons polies, qu'est-ce qu'une femme peut connaître d'un jeune homme *correct*, après cinquante visites, si ce n'est son degré d'esprit et le plus ou moins de progrès qu'il a pu faire dans l'art de dire élégamment des choses insignifiantes ? Mais de son cœur, de sa façon particulière d'aller à la chasse du bonheur ? Rien, ou il n'est pas *correct*. »

Pendant cette observation morale, les deux amants avaient un air fort triste. Un peu avant l'arrivée de madame de Chasteller, Leuwen, pour excuser le prématuré de sa visite, avait proposé aux dames de Serpierre du café au *Chasseur vert* ; on avait accepté. Après quelques mots de politesse à madame de Chasteller et le récit de la proposition faite et acceptée, ces demoiselles quittèrent le jardin en courant, pour aller prendre leurs chapeaux. Madame de Serpierre les suivit d'un pas plus sage, et madame de Chasteller et Leuwen restèrent seuls dans une grande allée d'acacias assez large ; ils se promenaient silencieusement ensemble, mais aux deux bords opposés de l'allée.

« Convient-il à ce que je me dois, se disait madame de Chasteller, de suivre ces demoiselles au *Chasseur vert*, ce qui a l'air d'admettre M. Leuwen dans ma société intime ? »

CHAPITRE XXVI¹

IL n'y avait qu'un instant pour se décider ; l'amour tira parti de ce surcroît de trouble. Tout à coup, au lieu de continuer à marcher en silence et les yeux baissés pour éviter les regards de Leuwen, madame de Chasteller se tourna vers lui :

— M. Leuwen a-t-il eu quelque sujet de chagrin à son régiment ? Il semble plongé dans les ombres de la mélancolie¹.

— Il est vrai, madame, je suis profondément tourmenté depuis hier. Je ne conçois rien à ce qui m'arrive.

Et ses yeux, qu'il tourna en plein sur madame de Chasteller, montraient qu'il disait vrai par leur sérieux profond. Madame de Chasteller fut frappée et s'arrêta comme fixée au sol ; elle ne put plus faire un pas.

— Je suis honteux de ce que j'ai à dire, madame, reprit Leuwen, mais enfin mon devoir d'homme d'honneur veut que je parle.

A ce préambule si sérieux, les yeux de madame de Chasteller rougirent.

— La forme de mon discours, les mots que je dois employer sont aussi ridicules que le fond même de ce que j'ai à dire est bizarre et même sot.

Il y eut un petit silence. Madame de Chasteller regardait Leuwen avec anxiété ; il avait l'air très peiné. Enfin, comme dominant péniblement beaucoup de mauvaise honte, il dit en hésitant, et d'une voix faible et mal articulée :

— Le croirez-vous, madame ? Pourrez-vous l'entendre sans vous moquer de moi et sans me croire le dernier des hommes ? Je ne puis chasser de ma pensée la personne que j'ai rencontrée hier chez vous. La vue de cette figure atroce, de ce nez pointu avec des lunettes, semble avoir empoisonné mon âme.

Madame de Chasteller eut envie de sourire.

— Non, madame, jamais depuis mon arrivée à Nancy je n'ai éprouvé ce que j'ai senti après la vision de ce monstre, mon cœur en a été glacé. J'ai pu passer quelquefois jusqu'à une heure entière sans penser à vous, et ce qui pour moi est encore plus étonnant, il m'a semblé que je n'avais plus d'amour.

Ici, la figure de madame de Chasteller devint fort sérieuse ; Leuwen n'y vit plus la moindre velléité d'ironie et de sourire.

— Vraiment, je me suis cru fou, ajouta-t-il, reprenant toute la naïveté de son ton habituel, qui aux yeux de madame de Chasteller excluait jusqu'à la moindre idée de mensonge et d'exagération. Nancy m'a semblé une ville nouvelle que je n'avais jamais vue, car autrefois dans

tout au monde c'était vous seule que je voyais ; un beau ciel me faisait dire : « Son âme est plus pure¹ », la vue d'une triste maison : « Si Bathilde habitait là, comme cette maison me plairait ! » Daignez pardonner cette façon de parler trop intime.

Madame de Chasteller fit une signe d'impatience qui semblait dire : « Continuez ; je ne m'arrête point à ces misères. »

— Eh bien ! madame, reprit Leuwen qui semblait étudier dans les yeux de madame de Chasteller l'effet produit par ses paroles, ce matin la maison triste m'a paru ce qu'elle est, le beau ciel m'a semblé beau sans me rappeler une autre beauté, en un mot, j'avais le malheur de ne plus aimer. Tout à coup, quatre lignes fort sévères que j'ai reçues en réponse à une lettre, sans doute beaucoup trop longue, ont semblé dissiper un peu l'effet du venin. J'ai eu le bonheur de vous voir, cet affreux malheur s'est dissipé et j'ai repris mes chaînes, mais je me sens encore comme glacé par le poison... Je vous parle, madame, d'une façon un peu emphatique, mais en vérité je ne sais comment expliquer en d'autres mots ce qui m'arrive depuis la vue de votre demoiselle de compagnie. Le signe fatal en est que, pour vous parler un peu le langage de l'amour, il faut que je fasse effort sur moi-même.

Après cet aveu sincère, il sembla à Leuwen avoir un poids de deux quintaux de moins sur la poitrine. Il avait si peu d'expérience de la vie qu'il ne s'attendait nullement à ce bonheur.

Madame de Chasteller, au contraire, semblait atterrée. « C'est clair, ce n'est qu'un fat. Y a-t-il moyen, se disait-elle, de prendre ceci au sérieux ? Dois-je croire que c'est l'aveu naïf d'une âme tendre ? »

Les façons de parler habituelles de Leuwen étaient si simples quand il s'adressait à madame de Chasteller, qu'elle penchait pour ce dernier avis. Mais elle avait souvent remarqué qu'en s'adressant à toute autre personne qu'elle Leuwen disait souvent exprès des choses ridicules ; ce souvenir de tromperie habituelle lui fit mal. D'un autre côté, les manières de Leuwen, l'accent de ses paroles étaient changés à un tel point, la fin de cette harangue avait l'air si vraie, qu'elle ne voyait pas comment faire pour ne pas y croire. A son âge, serait-il déjà un comédien aussi parfait ? Mais si elle ajoutait foi à cette

étrange confiance, si elle la croyait sincère, d'abord elle ne devait pas paraître fâchée, encore moins attristée, et comment faire pour ne paraître ni l'un ni l'autre ?

Madame de Chasteller entendait les demoiselles de Serpierre qui revenaient au jardin en courant. M. et madame de Serpierre étaient déjà dans la grande calèche de Leuwen. Madame de Chasteller ne voulut pas se donner le temps d'écouter la raison.

« Si je ne vais pas au *Chasseur vert*, deux de ces pauvres petites perdront cette partie de plaisir. »

Et elle monta en voiture avec les plus jeunes.

« J'aurai du moins, pensa-t-elle, quelques moments pour réfléchir. »

Ses réflexions furent douces.

« M. Leuwen est un honnête homme, et ce qu'il dit, quoique bizarre et incroyable en apparence, est vrai. Sa physionomie, toute sa manière d'être me l'annonçaient avant qu'il eût parlé. »

Quand on descendit de voiture à l'entrée des bois de Burelviller, Leuwen était un autre homme; madame de Chasteller le vit au premier coup d'œil. Son front avait repris la sérénité de son âge, ses manières avaient de l'aisance.

« Il y a de l'honnêteté dans ce cœur-là, pensa-t-elle avec délices; le monde n'en a point fait encore un être apprêté et faux; c'est étonnant à vingt-trois ans! Et il a vécu dans la haute société! »

En quoi madame de Chasteller se trompait fort : dès l'âge de dix-huit ans, Leuwen n'avait point vécu dans la société de la cour et du faubourg Saint-Germain, mais au milieu des cornues et des alambics d'un cours de chimie.

Il se trouva au bout de quelques instants que Leuwen donnait le bras à madame de Chasteller, et deux des demoiselles de Serpierre marchaient à leurs côtés; le reste de la famille était à dix pas. Il prit un ton fort gai pour ne pas trop attirer l'attention de ces demoiselles.

— Depuis que j'ai osé dire la vérité à la personne que j'estime le plus au monde je suis un autre homme. Il me semble déjà que les paroles dont je me suis servi, en parlant de cette demoiselle dont la vue m'avait empoisonné, sont ridicules. Je trouve qu'il fait ici un temps aussi beau qu'avant-hier. Mais avant de me livrer au bonheur

inspiré par ce beau lieu, j'aurais besoin, madame, d'avoir votre opinion sur le ridicule de cette harangue, où il y avait des chaînes, du poison, et bien d'autres mots tragiques.

— Je vous avouerai, monsieur, que je n'ai pas d'opinion bien arrêtée. Mais en général, ajouta-t-elle après un petit silence et d'un air sévère, je crois avoir de la sincérité; si l'on se trompe, du moins l'on ne veut pas tromper. Et la vérité fait tout passer, même les chaînes, le poison, etc.

Madame de Chasteller avait envie de sourire en prononçant ces mots.

« Quoi donc, se dit-elle avec un vrai chagrin, je ne pourrai jamais conserver un ton convenable en parlant à M. Leuwen! Lui parler est-il donc un si grand bonheur pour moi! Et qui peut me dire que ce n'est pas un fat qui a voulu jouer en moi une pauvre provinciale? Peut-être, sans être précisément un malhonnête homme, il n'a pour moi que des sentiments fort ordinaires, et cet amour-là est fils de l'ennui d'une garnison. »

C'était ainsi que parlait encore dans le cœur de madame de Chasteller l'avocat contraire à l'amour, mais déjà il avait étonnamment perdu de sa force. Elle trouvait un plaisir extrême à rêver, et ne parlait que juste autant qu'il le fallait pour ne pas se donner en spectacle à la famille de Serpierre qui s'était réunie autour d'eux. Enfin, heureusement pour Leuwen, les cors allemands arrivèrent et se mirent à jouer des valse de Mozart, et ensuite des duos tirés de *Don Juan* et des *Nozze di Figaro*. Madame de Chasteller devint plus sérieuse encore, mais peu à peu elle fut bien plus heureuse. Leuwen était lui-même tout à fait transporté dans le roman de la vie, l'espérance du bonheur lui semblait une certitude. Il osa lui dire, dans un de ces courts instants de demi-liberté qu'on pouvait avoir en [se] promenant avec toutes ces demoiselles :

— Il ne faut pas tromper le Dieu qu'on adore. J'ai été sincère, c'était la plus grande marque de respect que je puisse donner; m'en punira-t-on?

— Vous êtes un homme étrange!

— Il serait plus poli de vous dire oui. Mais, en vérité, je ne sais pas ce que je suis, et je donnerais beaucoup à qui pourrait me le dire. Je n'ai commencé à vivre et à

chercher à me connaître que le jour où mon cheval est tombé sous des fenêtres qui ont des persiennes vertes.

Ces paroles furent dites comme quelqu'un qui les trouve à mesure qu'il les prononce. Madame de Chasteller ne put s'empêcher d'être profondément touchée de cet air à la fois sincère et noble; Leuwen avait senti une certaine pudeur à parler de son amour plus ouvertement, et on l'en remercia par un sourire tendre.

— Oserai-je me présenter demain ? ajouta-t-il. Mais je demanderai une autre faveur, presque aussi grande, celle de n'être pas reçu en présence de cette demoiselle.

— Vous n'y gagnerez rien, lui répondit madame de Chasteller avec tristesse. J'ai une trop grande répugnance à vous entendre traiter, en tête à tête, un sujet qui semble être le seul dont vous puissiez me parler. Venez, si vous êtes assez honnête homme pour me promettre de me parler de tout autre chose.

Leuwen promit. Ce fut là à peu près tout ce qu'ils purent se dire pendant cet après-midi. Il fut heureux pour tous les deux d'être environnés, et en quelque sorte empêchés de se parler. Ils auraient eu toute liberté qu'ils n'auraient pas dit beaucoup plus, et ils n'étaient pas, à beaucoup près, assez intimes, pour ne pas en avoir éprouvé un certain embarras, Leuwen surtout. Mais s'ils ne se dirent rien, leurs yeux semblèrent convenir qu'il n'y avait aucun sujet de querelle entre eux. Ils s'aimaient d'une manière bien différente de l'avant-veille. Ce n'étaient plus des transports de ce bonheur jeune et sans soupçons, mais plutôt de la passion, de l'intimité, et le plus vif désir de pouvoir avoir de la confiance.

« Que je vous croie, et je suis à vous », semblaient dire les yeux de madame de Chasteller; et elle serait morte de honte, si elle eût vu leur expression. Voilà un des malheurs de l'extrême beauté, elle ne peut voiler ses sentiments. Mais ce langage ne peut être compris avec certitude que par l'indifférence observatrice. Leuwen croyait l'entendre pendant quelques instants, et un moment après doutait de tout.

Leur bonheur de se trouver ensemble était intime et profond. Leuwen avait presque les larmes aux yeux. Plusieurs fois, dans le courant de la promenade, madame de Chasteller avait évité de lui donner le bras, mais sans affectation aux yeux des Serpierre ni dureté pour lui.

A la fin, comme il était déjà nuit tombante, on quitta le *café-hauss* pour revenir aux voitures, que l'on avait laissées à l'entrée du bois. Madame de Chasteller lui dit :

— Donnez-moi le bras, monsieur Leuwen.

Leuwen serra le bras qu'on lui offrait, et le mouvement fut presque rendu¹.

Les cors bohêmes étaient délicieux à entendre dans le lointain. Il s'établit un profond silence².

Par bonheur, lorsqu'on arriva aux voitures, il se trouva qu'une des demoiselles de Serpierre avait oublié son mouchoir dans le jardin du *Chasseur vert* ; on proposa d'y envoyer un domestique, ensuite d'y retourner en voiture.

Leuwen, revenant de bien loin à la conversation, fit observer à madame de Serpierre que la soirée était superbe, qu'un vent chaud et à peine sensible empêchait le *serein*, que mesdemoiselles de Serpierre avaient moins couru que l'avant-veille, que les voitures pouvaient suivre, etc., etc. Enfin, par une foule de bonnes raisons, il concluait que si ces dames ne se trouvaient pas fatiguées, il serait peut-être plus agréable de retourner à pied. Madame de Serpierre renvoya la décision à madame de Chasteller.

— A la bonne heure, dit-elle, mais à condition que les voitures ne suivront pas ; ce bruit de roues qui s'arrêtent si vous vous arrêtez est désagréable.

Leuwen pensa que les musiciens, étant payés, allaient quitter le jardin ; il envoya un domestique les engager à recommencer les morceaux de *Don Juan* et des *Nozze*. Il revint auprès de ces dames et reprit sans difficulté le bras de madame de Chasteller. Les demoiselles de Serpierre étaient enchantées de cette augmentation de promenade. On marchait tous ensemble, la conversation générale était aimable et gaie. Leuwen parlait pour la soutenir et ne pas faire remarquer son silence. Madame de Chasteller et lui n'avaient garde de se rien dire : ils étaient trop heureux ainsi.

Bientôt on entendit les cors recommencer. En arrivant au jardin, Leuwen prétendit que M. de Serpierre et lui avaient grande envie de prendre du punch, qu'on en ferait un très doux pour les dames. Comme l'on se trouvait bien ensemble, la motion du punch passa, malgré l'opposition de madame de Serpierre qui prétendit que

rien n'était plus nuisible au teint des jeunes filles. Cet avis fut soutenu par mademoiselle Théodelinde, trop attachée à Leuwen pour n'être pas peut-être un peu jalouse.

— Plaidez votre cause auprès de mademoiselle Théodelinde, lui dit madame de Chasteller avec enjouement et bonne amitié.

Enfin, on ne rentra à Nancy qu'à neuf heures et demie du soir.

CHAPITRE XXVII¹

LEUWEN avait manqué à un devoir de caserne : l'appel du soir avait eu lieu sans lui, et il était de semaine. Il courut bien vite chez l'adjutant, qui lui conseilla de s'aller dénoncer au colonel. Ce colonel était ce qu'on appelait en 1834 un juste milieu forcené, et comme tel, fort jaloux de l'accueil que Leuwen recevait dans la bonne compagnie. Le manque de succès dans ce quartier, comme disent les Anglais, pourrait retarder le moment où ce colonel si dévoué serait fait général, aide de camp du roi, etc., etc. Il ne répondit à la démarche du sous-lieutenant que par quelques mots fort secs qui le mettaient aux arrêts pour vingt-quatre heures.

C'était tout ce que celui-ci craignait. Il rentra chez lui pour écrire à madame de Chasteller; mais quel supplice de lui écrire une lettre officielle, et quelle imprudence de lui écrire sur les choses dont il osait lui parler! Cette idée l'occupa toute la nuit.

Après mille incertitudes, Leuwen envoya tout simplement un domestique porter à l'hôtel de Pontlevé une lettre qui pouvait être vue de tous. Il n'osait en vérité écrire autrement à madame de Chasteller : tout son amour était revenu, et avec lui l'extrême terreur qu'elle lui inspirait.

Le surlendemain, à quatre heures du matin, Leuwen fut réveillé par l'ordre de monter à cheval. Il trouva tout en émoi à la caserne. Un sous-officier d'artillerie était fort affairé à distribuer des cartouches aux lanciers. Les ouvriers d'une ville à huit ou dix lieues de là venaient, dit-on, de s'organiser et de se confédérer².

Le colonel Malher parcourait la caserne en disant aux officiers de façon à être entendu des lanciers :

— Il s'agit de leur donner une leçon qui compte au piquet. Pas de pitié pour ces b...-là. Il y aura des croix à gagner.

En passant sous les fenêtres de madame de Chasteller, Leuwen regarda beaucoup, mais il ne put rien apercevoir derrière les rideaux de mousseline brodée parfaitement fermés. Leuwen ne put pas blâmer madame de Chasteller : le moindre signe pouvait être aperçu et commenté par tous les officiers du régiment.

« Madame d'Hocquincourt n'eût pas manqué de se trouver à la fenêtre. Mais aimerais-je madame d'Hocquincourt ? »

Si madame de Chasteller se fût trouvée à sa fenêtre, Leuwen eût trouvé adorable cette marque d'attention. Le fait est que toutes les dames de la ville occupaient les fenêtres de la rue de la Pompe, et de la suivante, que le régiment avait à parcourir pour sortir de la ville.

La septième compagnie, où était Leuwen, précédait immédiatement une demi-batterie d'artillerie, mèches allumées. Les roues des pièces et des caissons ébranlaient les maisons de bois de Nancy et causaient à ces dames une terreur pleine de plaisir. Leuwen salua mesdames d'Hocquincourt, de Puylaurens, de Serpierre, de Marcilly.

« Je voudrais bien savoir, pensait Leuwen, qui elles haïssent le plus de Louis-Philippe ou des ouvriers... Et madame de Chasteller n'a pas su partager la curiosité de toutes ces dames et me donner cette petite marque d'intérêt¹ ! Me voilà allant sabrer des tisserands, comme dit élégamment M. de Vassignies. Si l'affaire est chaude, le colonel sera fait commandeur de la Légion d'honneur, et moi je gagnerai un remords. »

Le 27^e de lanciers employa six heures pour faire les huit lieues qui séparent Nancy de N... Le régiment étant retardé par la demi-batterie d'artillerie. Le colonel Malher reçut trois estafettes et, à chaque fois, il fit changer les chevaux des pièces de canon ; on mettait à pied les lanciers dont les chevaux paraissaient les plus propres à tirer les canons.

À moitié chemin, M. Fléron, le sous-préfet, rejoignit le régiment au grand trot ; il le longea de la queue à la

tête, pour parler au colonel, et eut l'agrément d'être hué par les lanciers. Il avait un sabre que sa taille exiguë faisait paraître immense. Le murmure sourd se changea en éclats de rire, qu'il chercha à éviter en mettant son cheval au galop. Le rire redoubla avec les cris ordinaires : « Il tombera ! Il ne tombera pas ! »

Mais le sous-préfet eut bientôt sa revanche ; à peine engagés dans les rues étroites et sales de N..., les lanciers furent hués par les femmes et les enfants des ouvriers placés aux fenêtres des pauvres maisons, et par les ouvriers eux-mêmes, qui de temps en temps paraissaient au coin des ruelles les plus étroites. On entendait les boutiques se fermer rapidement de toutes parts.

Enfin, le régiment déboucha dans la grande rue marchande de la ville ; tous les magasins étaient fermés, pas une tête aux fenêtres, un silence de mort. On arriva sur une place irrégulière et fort longue, garnie de cinq ou six mûriers rabougris et traversée dans toute sa longueur par un ruisseau infect chargé de toutes les immondices de la ville ; l'eau était bleue, parce que le ruisseau servait aussi d'égout à plusieurs ateliers de teinture.

Le linge étendu aux fenêtres pour sécher faisait horreur par sa pauvreté, son état de délabrement et sa saleté. Les vitres des fenêtres étaient sales et petites, et beaucoup de fenêtres avaient, au lieu de vitre, du vieux papier écrit et huilé. Partout une vive image de la pauvreté qui saisissait le cœur, mais non pas les cœurs qui espéraient gagner la croix en distribuant des coups de sabre dans cette pauvre petite ville.

Le colonel mit son régiment en bataille le long de ce ruisseau. Là, les malheureux lanciers, accablés de soif et de fatigue, passèrent sept heures, exposés à un soleil brûlant du mois d'août, sans boire ni manger. Comme nous l'avons dit, à l'arrivée du régiment toutes les boutiques s'étaient fermées, et les cabarets plus vite que le reste.

— Nous sommes frais, criait un lancier.

— Nous voici en bonne odeur, répondait une autre voix.

— Silence, f...e ! glapissait quelque lieutenant juste milieu.

Leuwen remarqua que tous les officiers qui se respectaient gardaient un silence profond et avaient l'air fort sérieux.

« Nous voici à l'ennemi », pensait Leuwen.

Il s'observait lui-même et se trouvait de sang-froid, comme à une expérience de chimie à l'École polytechnique. Ce sentiment égoïste diminuait beaucoup de son horreur pour ce genre de service.

Le grand lieutenant grêlé dont le lieutenant-colonel Filloteau lui avait parlé vint lui parler en jurant des ouvriers. Leuwen ne répondit pas un mot et le regarda avec un mépris inexprimable. Comme ce lieutenant s'éloignait, quatre ou cinq voix prononcèrent assez haut : « Espion ! Espion ! »

Les hommes souffraient horriblement, deux ou trois avaient été forcés de descendre de cheval. On envoya des hommes de corvée à la grande fontaine ; dans le bassin, qui était immense, on trouva trois ou quatre cadavres de chats récemment tués, et qui avaient rougi l'eau de leur sang. Le filet d'eau tiède qui tombait du « triomphe » était fort exigü ; il fallait plusieurs minutes pour remplir une bouteille, et le régiment avait 380 hommes sous les armes.

Le sous-préfet réuni au maire repassait souvent sur la place et cherchait, disait-on dans les rangs, à acheter du vin.

— Si je vous vends, répondaient les propriétaires, ma maison sera pillée et détruite.

Le régiment commençait à être salué toutes les demi-heures par un redoublement de huées.

Au moment où le lieutenant espion le quittait, Leuwen avait eu l'idée d'envoyer ses domestiques à deux lieues de là, dans un village qui devait être paisible, car il n'y avait ni métiers, ni ouvriers. Ces domestiques avaient la commission d'acheter à tout prix une centaine de pains et trois ou quatre faix de fourrage. Les domestiques réussirent et, vers les quatre heures, on vit arriver sur la place quatre chevaux chargés de pain et deux autres chargés de foin. A l'instant il se fit un profond silence. Ces paysans vinrent parler à Leuwen, qui les paya bien et eut le plaisir de faire une petite distribution de pain aux soldats de sa compagnie.

— Voilà le républicain qui commence ses menées, dirent plusieurs officiers qui ne l'aimaient pas.

Filloteau vint, plus simplement, lui demander deux ou trois pains pour lui et du foin pour ses chevaux.

— Ce qui m'inquiète, ce sont mes chevaux, dit spirituellement le colonel en passant devant ses hommes.

Un instant plus tard, Leuwen entendit le sous-préfet qui disait au colonel :

— Quoi ! Nous ne pourrions pas appliquer un coup de sabre à ces gredins-là ?

« Il est beaucoup plus furibond que le colonel, se dit Leuwen. Le Malher ne peut guère espérer d'être fait général pour avoir tué douze ou quinze tisserands, et M. Fléron peut fort bien être nommé préfet, et il sera sûr de sa place pour deux ou trois ans. »

La distribution faite par Leuwen avait révélé cette idée ingénieuse qu'il y avait des villages dans les environs de la ville. Vers les cinq heures, on distribua une livre de pain noir à chaque lancier et un peu de viande aux officiers.

A la nuit tombante, on tira un coup de pistolet, mais personne ne fut atteint.

« Je ne sais pourquoi, pensait Leuwen, mais je parierais que ce coup de pistolet est tiré par ordre du sous-préfet. »

Sur les dix heures du soir, on s'aperçut que les ouvriers avaient disparu. A onze heures, il arriva de l'infanterie, à laquelle on remit les canons et l'obusier, et à une heure du matin le régiment de lanciers, mourant de faim, hommes et chevaux, repartit pour Nancy. On s'arrêta six heures dans un village fort paisible, où le pain se vendit bientôt huit sous la livre et le vin cinq francs la bouteille; le belliqueux sous-préfet avait oublié d'y faire venir des vivres. Pour les détails militaires, stratégiques, politiques, etc., etc., de cette grande affaire, voir les journaux du temps¹. Le régiment s'était couvert de gloire, et les ouvriers avaient fait preuve d'une insigne lâcheté.

Telle fut la première campagne de Leuwen.

« En revenant à Nancy, se disait-il, et en supposant que nous arrivions de jour, oserai-je me présenter à l'hôtel de Pontlevé ? »

Il osa, mais il mourait de peur en frappant à la porte cochère. Le cœur lui battait tellement en sonnant à la porte de l'appartement de madame de Chasteller, qu'il se dit :

« Mon Dieu ! est-ce que je vais encore cesser de l'aimer ? »

Elle était seule, sans mademoiselle Bérard. Leuwen prit sa main avec passion. Deux minutes après, il fut sublime quand il se fut aperçu qu'il l'aimait plus que jamais. S'il avait eu un peu plus d'expérience, il se serait fait dire qu'on l'aimait. Avec de l'audace, il aurait pu se jeter dans les bras de madame de Chasteller et n'être pas repoussé. Il pouvait du moins établir un traité de paix fort avantageux pour les intérêts de son amour. Au lieu de tout cela, il n'avança point ses affaires et fut parfaitement heureux.

On avait dit et cru à Nancy que le coup de pistolet tiré par les ouvriers à N... avait tué un jeune officier de lanciers. Bientôt, madame de Chasteller eut peur, elle comprenait la situation et se sentait attendrie.

— Il faut que je vous renvoie, lui dit-elle d'un air triste qui voulait être sévère.

Leuwen eut peur de la fâcher, et il céda.

— Ai-je l'espoir, madame, de vous revoir chez madame d'Hocquincourt ? C'est son jour.

— Peut-être bien, et vous n'y manquerez pas ; je sais que vous ne haïssez pas de vous trouver avec cette jeune femme si jolie.

Une heure après, Leuwen était chez madame d'Hocquincourt, mais madame de Chasteller n'y vint que fort tard.

Le temps s'envolait rapidement pour notre héros. Mais les amants sont si heureux dans les scènes qu'ils ont ensemble que le lecteur, au lieu de sympathiser avec la peinture de ce bonheur, en devient jaloux et se venge d'ordinaire en disant : « Bon Dieu ! Que ce livre est fade ! »

CHAPITRE XXVIII²

Nous prendrons la liberté de sauter à pieds joints sur les deux mois qui suivirent. Cela nous sera d'autant plus facile que Leuwen, au bout de ces deux mois, n'était pas plus avancé d'un pas que le premier jour. Bien convaincu qu'il n'avait pas le talent de faire vouloir une femme, surtout s'il en était sérieusement amoureux, il se bornait à tenter de faire chaque jour ce qui, à l'heure

même, lui faisait le plus de plaisir. Jamais il n'imposait une gêne, une peine, un acte de prudence au présent quart d'heure pour être plus avancé dans ses prétentions amoureuses auprès de madame de Chasteller dans le quart d'heure suivant. Il lui disait la vérité sur tout; par exemple :

— Mais il me semble, lui disait-elle un soir, que vous dites à M. de Serpierre des choses absolument opposées à celles que vous pensez et que vous me dites à moi. Seriez-vous un peu faux ? En ce cas, les personnes qui s'intéressent à vous seraient bien malheureuses.

Mademoiselle Bérard ayant usurpé le second salon, madame de Chasteller recevait Leuwen dans un grand cabinet ou bibliothèque qui suivait le salon, dont la porte restait toujours ouverte. Quand le soir mademoiselle Bérard se retirait, la femme de chambre de madame de Chasteller s'établissait dans ce salon. Le soir dont nous parlons, on osait parler de tout fort clairement, nommer tout en toutes lettres; mademoiselle Bérard était allée faire des visites et la femme de chambre qui la remplaçait était sourde¹.

— Madame, reprit Leuwen avec feu et une sorte d'indignation vertueuse, j'ai été jeté au milieu de la mer. Je nage pour ne pas me noyer, et vous me dites du ton du reproche : « Il me semble, monsieur, que vous remuez les bras ! » Avez-vous une assez bonne opinion de la force de mes poumons pour croire qu'ils puissent suffire à refaire l'éducation de tous les habitants de Nancy ? Voulez-vous que je me ferme toutes les portes et que je ne vous voie plus que chez vous ? Et encore, bientôt on vous fera honte de me recevoir, comme on vous a fait honte de votre désir de retourner à Paris. Il est vrai que sur toutes choses, même sur l'heure qu'il est, je crois, je pense le contraire des habitants de ce pays. Voulez-vous que je me réduise à un silence complet ?

A vous seule, madame, je dis ce que je pense sur tout, même sur la politique, où nous sommes si ennemis; et pour vous seule, pour me rapprocher de vous, j'ai perfectionné cette habitude de mentir que j'adoptai le jour, où, pour me défaire de la réputation de républicain, j'allai aux Pénitents guidé par l'honnête docteur Du Poirier ! Voulez-vous que dès demain je dise ce que je pense et que je rompe en visière à tout le monde ? Je

n'irai plus à la chapelle des Pénitents, chez madame de Marcilly je ne regarderai plus le portrait de Henri V, comme chez madame de Commercy je n'écouterai plus les homélies absurdes de M. l'abbé Rey; et en moins de huit jours je ne pourrai plus vous voir.

— Non, je ne veux pas cela, répondit-elle avec tristesse; et cependant, j'ai été profondément affligée depuis hier soir. Quand je vous ai engagé à aller parler un peu à mademoiselle Théodelinde et à madame de Puylaurens, je vous ai entendu dire à M. de Serpierre le contraire de ce que vous me dites.

— M. de Serpierre m'a intercepté au passage. Maudissez la province, où l'on ne peut vivre sans être hypocrite sur tout, ou maudissez l'éducation que j'ai reçue et qui m'a ouvert les yeux sur les trois quarts des sottises humaines. Vous me reprochez quelquefois que l'éducation de Paris empêche de *sentir*; cela est possible mais, par compensation, elle apprend à y voir clair. Je n'y ai aucun mérite, et vous auriez tort de m'accuser de pédantisme; la faute en est aux gens d'esprit que réunit le salon de ma mère. Il suffit d'y voir clair pour être frappé de l'absurdité de MM. de Puylaurens, Sanréal, Serpierre, d'Hocquincourt, pour comprendre l'hypocrisie de MM. Du Poirier, Fléron le sous-préfet, le colonel Malher, tous coquins plus méprisables que les premiers, lesquels, plus par bêtise que par égoïsme, préfèrent naïvement le bonheur de deux cent mille privilégiés à celui de trente-deux millions de Français. Mais me voici faisant de la propagande, ce qui serait employer bien gauchement mon temps auprès de vous. Hier, lequel vous semblait avoir raison, de M. de Serpierre dont je ne combattais pas les raisonnements, ou de moi, dont vous connaissez les véritables pensées?

— Hélas! tous les deux. Vous me changez, peut-être est-ce en mal. Quand je suis seule, je me surprends à croire que l'on m'a enseigné exprès de singuliers mensonges au couvent du Sacré-Cœur. Un jour que j'étais en différend avec le général (c'était M. de Chasteller), il me le dit presque en toutes lettres, et ensuite parut se repentir.

— Il venait de blesser son intérêt de mari. Il vaut mieux qu'une femme ennuie son mari faute d'esprit et qu'elle soit fidèle à ses devoirs. Là, comme ailleurs, la

religion est le plus ferme appui du pouvoir despotique. Moi, je ne crains pas de blesser mes intérêts d'amant, ajouta Leuwen avec une noble fierté; et après cette épreuve je suis sûr de moi dans tous les cas possibles.

Prendre un amant est une des actions les plus décisives que puisse se permettre une jeune femme. Si elle ne prend pas d'amant, elle meurt d'ennui, et vers les quarante ans devient imbécile; elle est un chien dont elle s'occupe, ou un confesseur, car un vrai cœur de femme a besoin d'un homme, comme nous d'un par mépriser la conversation. Si elle prend un amant malhonnête homme, une femme se précipite dans la possibilité des malheurs les plus affreux..., etc., etc. Rien n'était plus naïf, et quelquefois plus tendre dans l'intonation de voix, que les objections de madame de Chasteller.

C'était après des conversations de ce genre qu'il semblait impossible à Leuwen que madame de Chasteller eût eu une affaire avec le lieutenant-colonel du 20^e régiment de hussards.

« Grand Dieu! Que ne donnerais-je pas pour avoir, pendant une journée, le coup d'œil et l'expérience de mon père! »

Il aimait¹ pour la première fois. Madame de Chasteller avait cette simplicité de caractère qui s'allie si bien avec la vraie noblesse. Elle se fût reproché comme un crime avilissant la moindre fausseté, la moindre affectation envers les personnes qu'elle chérissait. Hors le seul fait de préférence passionnée qu'elle accordait à Leuwen, elle lui disait la vérité sur tout avec un naturel, une vivacité que l'on rencontre rarement chez une femme de vingt-deux ans.

— Je ne l'aimerais pas, se disait Leuwen, que les soirées que je passe près d'elle seraient encore les plus amusantes de ma vie.

Elle ne lui avait jamais dit précisément qu'elle l'aimait, mais quand il raisonnait de sang-froid, ce qui, à la vérité, était fort rare, il en était bien sûr. Madame de Chasteller avait la récompense d'une âme pure : quand elle n'était point effarouchée par la présence ou le souvenir d'êtres malveillants, elle avait encore la gaieté folle de la jeunesse. A la fin des visites de Leuwen, quand, depuis trois quarts d'heure ou une heure, il ne lui parlait pas préci-

sément d'amour, elle était d'une gaieté folle avec lui. Oserai-je le dire ? Au point quelquefois de lui jouer des tours d'écoliers, qui seraient indécents à Paris, par exemple de lui cacher son shako. Mais si en cherchant ensemble ce shako Leuwen avait l'indiscrétion de lui prendre la main, à l'instant madame de Chasteller se relevait de toute sa hauteur. Ce n'était plus une jeune fille étourdie et heureuse, on eût dit une femme sévère de trente ans. C'était le remords qui contractait ses traits à ce point.

Leuwen était fort sujet à ce genre d'imprudences ; et, nous le dirons, onte, quelquefois, assez rarement, l'éducation de Paris prenait le dessus. Ce n'était pas pour le bonheur de serrer la main d'une femme qu'il aimait qu'il prenait celle de madame de Chasteller, mais parce que je ne sais quoi en lui lui disait qu'il était ridicule de passer deux heures tête à tête avec une femme dont les yeux montraient quelquefois tant de bienveillance, sans au moins lui prendre la main une fois.

Ce n'est pas impunément que l'on habite Paris depuis l'âge de dix ans. Dans quelque salon que l'on vive, dans quelque honneur qu'y soient tenus la simplicité et le naturel, quelque mépris que l'on y montre pour les grandes hypocrisies, l'affectation et la vanité du pays, avec ses petits projets, arrivent jusqu'à l'âme qui se croit la plus pure.

Il résultait de ces imprudences de Leuwen, et surtout de la franchise habituelle de sa manière d'être avec une femme pour laquelle son cœur n'avait aucun secret, et qui lui semblait avoir infiniment d'esprit, que ces entreprises hardies faisaient tache au milieu de sa conduite de tous les jours.

Madame de Chasteller voyait dans ces prétendus transports d'amour l'exécution d'un projet formé. Dans ces instants, elle remarquait avec effroi, chez Leuwen, un certain changement de physionomie sinistre pour elle. Cette expression singulière rappelait à madame de Chasteller les soupçons les plus sinistres et les plus faits pour reculer les espérances de Leuwen auprès d'une femme de ce caractère.

À l'instant où Leuwen venait troubler un bonheur tranquille et intime par ces entreprises ridicules, les idées les plus fâcheuses se présentaient en foule à l'esprit troublé de madame de Chasteller. Tout le bonheur de sa vie

dépendait de la probité de Leuwen. Elle lui trouvait des manières charmantes, elle connaissait son esprit; mais sentait-il tout ce qu'il exprimait ou joignait-il à ses autres qualités celle de comédien habile ?

« Il est jeune, il est riche, il porte un uniforme brillant, il vient de Paris, ne serait-ce après tout qu'un fat ? Tout le monde le dit à Nancy. Il afficherait la timidité au lieu de la confiance naturelle à ces messieurs, parce qu'il me suppose un caractère sérieux; et moi j'ai la simplicité d'avoir en lui une confiance sans bornes ! Que deviendrai-je si jamais je suis réduite à le mépriser ? »

La possibilité de la fausseté chez l'homme qu'elle aimait allait jusqu'à inspirer à madame de Chasteller des moments de fureur contre elle-même qu'elle n'avait jamais connus. Dans les moments où elle était assaillie de ces soupçons on eût dit qu'elle était malade, tant le changement que ces idées imprimaient à ses traits était prompt, subit et profond. La physionomie qu'elle prenait tout d'un coup était faite pour ôter tout courage à l'amant le plus confiant, et Leuwen était bien loin d'être cet amant confiant. Il n'avait pas même l'esprit de voir combien ces imprudences irritaient profondément madame de Chasteller.

Quoique bien traité en général, et se croyant aimé quand il était de sang-froid, Leuwen n'abordait cependant madame de Chasteller qu'avec une sorte de terreur. Il n'avait jamais pu se guérir d'un certain sentiment de trouble en sonnant à sa porte. Il n'était jamais sûr de la façon dont il allait être reçu. A deux cents pas de l'hôtel de Pontlevé, aussitôt qu'il l'apercevait, il n'était plus soi-même. Un fat du pays l'eût salué qu'il lui eût rendu son salut avec trouble. La vieille portière de l'hôtel de Pontlevé était pour lui un être fatal, auquel il ne pouvait parler sans que la respiration lui manquât.

Souvent, ses phrases s'embrouillaient en parlant à madame de Chasteller, chose qui ne lui arrivait avec personne. C'était cet être-là que madame de Chasteller soupçonnait d'être un fat, et qu'elle regardait, elle aussi, avec terreur. Il était à ses yeux le maître absolu de son bonheur.

Un soir, madame de Chasteller eut à écrire une lettre pressée.

— Voilà un journal pour amuser vos loisirs, dit-elle

en riant et en jetant à Leuwen un numéro des *Débats* ; et elle alla en sautant prendre un pupitre fermé qu'elle vint poser sur la table placée entre Leuwen et elle.

Comme elle ouvrait le pupitre, en se penchant, avec une petite clef attachée à la chaîne de sa montre, Leuwen se baissa un peu sur la table et lui baisa la main.

Madame de Chasteller releva la tête : ce n'était plus la même femme.

« Il eût pu tout aussi bien me baiser le front », pensa-t-elle. La pudeur blessée la mit hors d'elle-même.

— Je ne pourrai donc jamais avoir la moindre confiance en vous ? Et ses yeux exprimaient la plus vive colère¹. Quoi ! je veux bien vous recevoir, quand j'aurais dû fermer ma porte pour vous, comme pour tout le monde ; je vous admetts à une intimité dangereuse pour ma réputation et dont vous auriez dû respecter les lois (ici sa physionomie comme sa voix prirent l'air le plus altier) ; je vous traite en frère, je vous engage à lire un moment, pendant que j'écris une lettre indispensable, et sans à-propos, sans grâce, vous profitez de mon peu de défiance pour vous permettre un geste aussi humiliant, à le bien prendre, pour vous que pour moi ! Allez, monsieur, je me suis trompée en vous recevant chez moi.

Il y avait dans le son de sa voix et dans son air toute la froideur et toute la résolution prise que son orgueil pouvait désirer. Leuwen sentait fort bien tout cela et était atterré.

Cette lâcheté de sa part augmenta le courage de madame de Chasteller. Il aurait dû se lever, saluer froidement madame de Chasteller, et lui dire :

« Vous exagérez, madame. D'une petite imprudence sans conséquence, et peut-être sotte chez moi, vous faites un crime in-folio. J'aimais une femme aussi supérieure par l'esprit que par la beauté, et, en vérité, je ne vous trouve que jolie en ce moment. »

En disant ces belles paroles, il fallait prendre son sabre, l'attacher tranquillement et sortir.

Bien loin de là : sans songer à ce parti, qu'il eût trouvé trop cruel pour soi et trop dangereux, Leuwen se bornait à être désolé d'être renvoyé. Il s'était bien levé mais il ne partait point ; il cherchait évidemment un prétexte pour rester.

— Je vous céderai la place, monsieur, reprit madame

de Chasteller avec une politesse parfaite, au travers de laquelle perçait bien de la hauteur, et comme le méprisant de ce qu'il n'était point parti.

Comme elle repliait son pupitre pour le transporter ailleurs, Leuwen, tout à fait en colère, lui dit :

— Pardon, madame, je m'oubliais.

Et il sortait, outré de dépit contre soi-même et contre elle.

Il n'y avait eu de bon dans sa conduite que le ton de ces deux derniers mots, mais encore ce n'était pas talent, c'était hasard tout pur¹.

Une fois hors de cet hôtel fatal et délivré des regards curieux des domestiques, peu accoutumés à le voir sortir à cette heure :

« Il faut convenir, se dit-il, que je suis un bien petit garçon de me laisser traiter ainsi ! Je n'ai absolument que ce que je mérite². Quand je suis auprès d'elle, au lieu de chercher à me faire une position un peu convenable, je ne songe qu'à la regarder comme un enfant. A mon retour de l'expédition de N..., il y a eu un moment où il n'eût dépendu que de moi de m'assurer les privilèges les plus solides. J'aurais pu obtenir qu'elle me dît nettement qu'elle m'aime, et de l'embrasser chaque jour en entrant et en sortant. Et je ne puis pas même lui baiser la main ! O grand sot ! »

C'était ainsi que se parlait Leuwen en fuyant par la principale rue de Nancy. Il se faisait bien d'autres reproches encore.

Plein de mépris pour soi-même, il eut cependant l'esprit de se dire :

« Il faut faire quelque chose. »

Il était assez embarrassé de sa soirée, car c'était le jour de madame de Marcilly, maison d'une haute vertu, où, en présence d'un buste de Henri V, les bonnes têtes du pays se réunissaient pour commenter la *Quotidienne* et perdre trente sous au whist.

Leuwen se sentait absolument hors d'état de jouer la comédie. Il eut l'idée heureuse de monter chez madame d'Hocquincourt. De toutes les provinciales qui existèrent jamais, c'était celle qui avait le plus de naturel. Elle eût fait pardonner à la province ; elle avait un naturel impossible à Paris, il y ferait *perdre la cote*.

CHAPITRE XXIX¹

Ah! vous me décidez, monsieur! s'écria-t-elle en le voyant entrer. Que je suis heureuse de vous voir! Je n'irai pas chez madame de Marcilly.

Et elle rappela le domestique qui sortait pour dire de faire dételer les chevaux.

— Mais comment faites-vous pour n'être pas aux pieds de la sublime Chasteller? Est-ce qu'il y aurait brouille dans le ménage?

Madame d'Hocquincourt examinait Leuwen d'un air riant et malin.

— Ah! c'est clair, s'écria-t-elle en riant. Cet air contrit m'a tout dit. Mon malheur est écrit dans ces traits altérés, dans ce sourire forcé; je ne suis qu'un pis-aller. Allons, contez-moi, puisque je ne suis qu'une humble confidente, contez-moi vos chagrins. Sous quel prétexte vous a-t-on chassé? Vous chasse-t-on pour recevoir un homme plus aimable, ou vous chasse-t-on parce que vous l'avez mérité? Mais d'abord, soyez sincère, si vous voulez être consolé.

Leuwen eut beaucoup de peine à se tirer passablement des questions de madame d'Hocquincourt. Elle ne manquait point d'esprit, et, cet esprit se trouvant tous les jours au service d'une volonté ferme et d'une passion vive, il avait acquis toutes les habitudes du bon sens. Leuwen était d'abord trop occupé de sa colère pour savoir donner le change. Dans un moment où, tout en répondant à madame d'Hocquincourt, il pensait malgré lui à ce qui lui arrivait avec madame de Chasteller, il se surprit adressant des propos galants, presque des choses aimables et personnelles à la jeune femme qui, dans un négligé élégant et dans l'attitude de l'intérêt le plus vif, se trouvait à demi couchée sur un canapé, à deux pas devant lui².

Dans la bouche de Leuwen, ce langage avait pour madame d'Hocquincourt tout le mérite de la nouveauté. Leuwen remarqua que madame d'Hocquincourt, occupée de l'effet d'une attitude charmante, qu'elle regardait dans une armoire à glace voisine, cessait de le tourmenter sur madame de Chasteller. Leuwen, devenu machiavélique par le malheur, se dit :

« Le langage de la galanterie, en tête à tête avec une jeune femme qui lui fait l'honneur de l'écouter d'un air presque sérieux, ne peut guère se dispenser de prendre un ton hardi et presque passionné. »

Il faut avouer que Leuwen, en faisant ce raisonnement, trouvait un vif plaisir à n'être pas un petit garçon avec tout le monde. Pendant ce temps, madame d'Hocquincourt allait sur son compte de découvertes en découvertes. Elle commençait à le trouver l'homme le plus aimable de Nancy. Cela était d'autant plus dangereux qu'il y avait déjà plus de dix-huit mois que durait M. d'Antin, c'était un règne bien long et qui étonnait tout le monde.

Heureusement pour sa durée, le tête-à-tête fut interrompu par l'arrivée de M. de Murcé. C'était un grand jeune homme maigre, qui portait avec fierté une petite tête surmontée de cheveux très noirs. Fort taciturne au commencement d'une visite, son mérite consistait en une gaieté parfaitement naturelle et fort drôle à cause de sa naïveté, mais qui ne le prenait que lorsque depuis une heure ou deux il se trouvait avec des gens gais. C'était un être profondément provincial, mais cependant fort aimable. Aucune de ses gaietés ne se serait dite à Paris, mais elles étaient fort drôles et lui allaient fort bien.

Bientôt après survint un autre habitué de la maison, M. de Goëlle¹. C'était un gros homme blond et pâle, de beaucoup d'instruction et d'un peu d'esprit, qui s'écou-
tait parler et disait une fois au moins par jour qu'il n'avait pas encore quarante ans, ce qui était vrai : il avait trente-neuf ans passés. Du reste, c'était un être prudent : répondre oui à la question la plus simple, ou avancer, dans l'occasion, une chaise à quelqu'un était un sujet de délibération qui l'occupait un quart d'heure. Quand il agissait ensuite, il affectait les formes de la bonhomie et de l'étourderie la plus enfantine. Depuis cinq ou six ans, il était amoureux de madame d'Hocquincourt, il espérait toujours que son tour viendrait, et quelquefois cherchait à faire croire aux nouveaux arrivants que son tour était déjà venu et passé.

Un jour, au cabaret, madame d'Hocquincourt, le voyant occupé de ce rôle, lui dit :

— Tu es un futur, mon pauvre Goëlle, qui se fait

passé, mais qui ne sera jamais présent. Car dans ses moments de fougue d'esprit elle tutoyait ses amis sans que personne y trouvât rien d'indécent; on voyait que c'était l'intimité du brio, qui est à mille lieues des sentiments tendres.

M. de Goëlle fut suivi, à intervalles pressés, de quatre ou cinq jeunes gens.

« C'est, en vérité, tout ce qu'il y a de mieux et de plus gai dans la ville », se disait Leuwen en les voyant arriver.

— Je sors de chez madame de Marcilly, dit l'un d'eux, où ils sont tout tristes, et affectent d'être encore plus tristes qu'ils ne le sont.

— C'est ce qui est arrivé à N... qui les rend si aimables.

— Moi, disait un autre, choqué de la façon dont madame d'Hocquincourt regardait Leuwen, quand j'ai vu que nous n'avions ni madame d'Hocquincourt, ni madame de Puylaurens, ni madame de Chasteller, j'ai pensé que je n'avais d'autre ressource que d'enterrer ma soirée dans une bouteille de champagne; et c'était le parti que j'allais prendre si j'avais trouvé la porte de madame d'Hocquincourt fermée au vulgaire.

— Mais, mon pauvre Têran, reprit madame d'Hocquincourt à cette allusion hostile à la réputation de Leuwen, on ne menace pas de s'enivrer, on s'enivre. Il faut avoir l'esprit de voir cette différence.

— Rien de plus difficile, en effet, que de savoir boire, reprit le pédant Goëlle. (On craignit une anecdote.)

— Qu'allons-nous faire ? Qu'allons-nous faire ? s'écrièrent à la fois Murcé et un des comtes Roller.

C'était la question que tout le monde faisait sans que personne trouvât la réponse, quand parut M. d'Antin. Son air riant éclaircit tous les fronts. C'était un grand jeune homme blond de vingt-huit à trente ans, pour qui l'air sérieux et important était une impossibilité. Il eût annoncé l'incendie de la rue, que sa figure n'eût pas été lugubre. Il était fort joli homme, mais quelquefois on eût pu reprocher à sa charmante figure l'expression un peu louche et stupide de l'homme qui commence à s'enivrer. Quand on le connaissait, c'était une grâce de plus. Le fait est qu'il n'avait pas le sens commun, mais le meilleur cœur du monde et un fond de gaieté incroyable. Il achevait de manger une grande fortune, qu'un père fort avare

lui avait laissée depuis trois ou quatre ans. Il avait quitté Paris où on l'avait pourchassé pour des plaisanteries sur un personnage auguste. C'était un homme unique pour organiser les parties de plaisir, rien ne pouvait languir dans les lieux où il se trouvait. Mais madame d'Hocquincourt connaissait toutes ces grâces, et la surprise, élément si essentiel de son bonheur, était impossible. Goëlle, qui avait appris ce mot de madame d'Hocquincourt, plaisantait lourdement M. d'Antin sur ce qu'il ne faisait plus rien de neuf, lorsque le comte de Vassignies entra.

— Vous n'avez qu'un moyen de durer, mon cher d'Antin, lui dit Vassignies, devenez raisonnable.

— Je m'ennuierais moi-même. Je n'ai pas votre courage, moi. J'aurai bien le temps d'être sérieux quand je serai ruiné; alors, pour m'ennuyer d'une manière utile, je compte me jeter dans la politique et dans les sociétés secrètes en l'honneur de Henri V, qui est mon roi à moi. Me donnerez-vous une place? En attendant, messieurs, comme vous êtes fort sérieux et encore tout endormis de l'amabilité de l'hôtel Marcilly, jouons à ce jeu italien que je vous ai appris l'autre jour, le pharaon. M. de Vassignies, qui ne le sait pas, taillera; Goëlle ne pourra pas dire que j'arrange les règles du jeu pour gagner toujours. Qui sait le pharaon ici?

— Moi, dit Leuwen.

— Eh bien! soyez assez bon pour surveiller M. de Vassignies et lui faire suivre les règles du jeu. Vous, Roller, vous serez le croupier.

— Je ne serai rien, dit Roller d'un ton sec, car je file.

Le fait est que le comte Roller croyait s'apercevoir que Leuwen, qu'il n'avait jamais rencontré chez madame d'Hocquincourt, allait jouer un rôle agréable dans cette soirée, ce que ne pouvant digérer il sortit.

Une bonne partie de la société de Nancy, surtout les jeunes gens, ne pouvait souffrir Leuwen. Il avait eu le triste avantage de leur faire deux ou trois réponses insolentes qui passèrent, même à leurs yeux, pour fort spirituelles, et lui en firent des ennemis à la vie et à la mort.

— Après le jeu, à minuit, reprit d'Antin, quand vous serez ruinés comme de braves jeunes gens bien rangés, nous irons souper à la *Grande Chaumière*. (C'est le meilleur cabaret de Nancy, établi dans le jardin d'un ancien couvent de Chartreux.)

— J'y consens, dit madame d'Hocquincourt, si c'est un pique-nique.

— Sans doute, reprit d'Antin; et comme M. Lafiteau, qui a d'excellent vin de Champagne, et M. Piébot, le seul glacier du pays, pourraient se coucher, je vais m'occuper, au nom du pique-nique, d'avoir du vin et de le faire frapper. J'enverrai à la *Grande Chaumière*. En attendant, M. Leuwen, voilà cent francs; faites-moi l'honneur de jouer pour moi, et tâchez de ne pas séduire madame d'Hocquincourt, ou je me venge, et je passe à l'hôtel de Pontlevé pour vous dénoncer.

Tout le monde obéit à ce qu'avait décidé d'Antin, même le politique Vassignies. On joua, et après un quart d'heure le jeu fut très animé. C'était sur quoi d'Antin avait compté pour chasser à jamais l'envie de bâiller, prise chez madame de Marcilly.

— Je jette les cartes par la fenêtre, dit madame d'Hocquincourt, si quelqu'un ponte plus de cinq francs. Est-ce que vous voulez faire de moi une marquise brelandière ?

D'Antin revint; on partit à minuit et demie pour le jardin de la *Grande Chaumière*. Un petit oranger en fleurs, l'unique qui fût dans Nancy, se trouvait placé au milieu de la table. Le vin était parfaitement frappé. Le souper fut fort gai, personne ne s'enivra, et l'on se sépara les meilleurs amis du monde à trois heures du matin.

C'est ainsi qu'une femme se perd de réputation en province; c'est ce dont madame d'Hocquincourt se moquait parfaitement. En se levant, le lendemain matin, elle alla voir son mari, qui lui dit en l'embrassant :

— Tu fais bien de t'amuser, ma pauvre petite, puisque tu en as le courage. Sais-tu ce qui est arrivé à X... ? Ce roi que nous haïssons tant se perd, et après lui la république, qui coupera le cou à lui et à nous.

— A lui, non; il a trop d'esprit. Et quant à vous, je vous enlève au delà du Rhin.

Leuwen prolongea le plus possible sa demeure à l'hôtel d'Hocquincourt¹; il sortit avec les derniers de ses compagnons de soirée, il s'attacha à leur petite troupe qui s'allait diminuant à chaque coin de rue à mesure que chacun prenait le chemin de sa maison; enfin, il accompagna fidèlement celui de ces messieurs qui demeurerait le plus loin. Il parlait beaucoup, et éprouvait une répugnance mortelle à se trouver seul avec soi-même. C'est

que, à l'hôtel d'Hocquincourt, tout en écoutant les contes et l'amabilité de ces messieurs, et, cherchant à conserver, par des mots bien placés, la position que madame d'Hocquincourt semblait lui donner et qui n'était pas d'un petit garçon, il avait pris une résolution pour le lendemain¹.

Il s'agissait de ne pas se présenter à l'hôtel de Pontlevé. Il souffrait.

« Mais il faut, se disait-il, avoir soin de son honneur, et si je m'abandonne moi-même, je verrai s'éteindre dans le mépris la préférence qu'il me semble quelquefois évident qu'elle a pour moi. D'un autre côté, Dieu sait quelle nouvelle insulte elle me prépare si j'arrive chez elle demain ! »

Ces deux pensées, qui se présentaient successivement, furent un enfer pour lui.

Ce lendemain arriva bien vite, et avec lui parut le sentiment vif du bonheur dont il allait se priver s'il n'allait pas à l'hôtel de Pontlevé. Tout lui semblait fade, décoloré, odieux, en comparaison de ce trouble délicieux qu'il trouverait dans la petite bibliothèque, en face de cette petite table d'acajou devant laquelle elle travaillait en l'écoutant parler. La seule résolution de s'y présenter changeait sa position dès ce moment.

« D'ailleurs, si je n'y vais pas ce soir, ajoutait Leuwen, comment m'y présenter demain ? (Son embarras mortel avait recours aux lieux communs.) Veux-je, après tout, me fermer cette maison ? Et pour une sottise encore, dans laquelle peut-être j'avais tort. Je puis demander une permission au colonel et aller passer trois jours à Metz... Je me punirais moi-même, j'y périrais de douleur. »

D'un autre côté, dans ses sentiments exagérés de délicatesse féminine, madame de Chasteller n'avait-elle point voulu lui faire entendre qu'il fallait rendre ses visites plus rares, par exemple les réduire à une par semaine ? En se présentant si tôt dans une maison de laquelle il avait été exclu en termes si formels, ne s'exposait-il pas à redoubler la colère de madame de Chasteller, et, bien plus, à lui donner de justes motifs de plainte ? Il savait combien elle était susceptible pour ce qu'elle appelait les égards dus à son sexe. Il est très vrai que dans sa lutte désespérée contre le sentiment qu'elle avait pour Leuwen, madame de Chasteller, mécontente du peu de confiance qu'elle

pouvait avoir dans ses résolutions les plus arrêtées, était souvent irritée contre elle-même, et lui faisait alors de bien mauvaises querelles.

Avec un peu plus d'expérience de la vie, ces querelles, sans sujet raisonnable de la part d'une femme qui avait autant d'esprit et dont la modestie et l'équité naturelles étaient bien loin de s'exagérer les torts des autres, ces querelles auraient montré à Leuwen de quels combats était le théâtre ce cœur qu'il assiégeait. Mais ce cœur *politique* avait toujours méprisé l'amour et ignorait l'art d'aimer, chose si nécessaire. Jusqu'au hasard qui lui avait fait voir madame de Chasteller et au mouvement de vanité qui lui avait rendu désagréable l'idée qu'une des plus jolies femmes de la ville pût avoir de justes raisons de se moquer de lui, il s'était dit :

« Que penserait-on d'un homme qui, en présence d'une éruption du Vésuve, serait tout occupé à jouer au bilboquet ? »

Cette image imposante a l'avantage de résumer son caractère et celui de ce qu'il y avait de mieux parmi les jeunes gens de son âge. Quand l'amour était venu remplacer dans le cœur de ce jeune Romain un sentiment plus sévère, ce qui restait de l'adoration du devoir s'était transformé en honneur mal entendu.

Dans la position actuelle de Leuwen, le plus petit jeune homme de dix-huit ans, pour peu qu'il eût eu quelque sécheresse d'âme et un peu de ce mépris pour les femmes, si à la mode aujourd'hui, se fût dit : Quoi de plus simple que de se présenter chez madame de Chasteller sans avoir l'air d'attacher la moindre importance à ce qui s'est passé hier, sans même faire mine de se souvenir le moins du monde de cette petite boutade d'humour, mais prêt à faire toutes les excuses possibles de ce qui s'était passé et ensuite à parler d'autre chose, s'il se trouvait que madame de Chasteller voulût encore attacher quelque importance au crime affreux de lui avoir baisé la main.

Mais Leuwen était bien loin de ces idées. Au point de bon sens et de vieillesse morale où nous sommes, il faut, j'en conviens, faire un effort sur soi-même pour pouvoir comprendre les affreux combats dont l'âme de notre héros était le théâtre, et ensuite pour ne pas en rire.

Vers le soir, Leuwen, ne pouvant plus tenir en place,

se promenait à pas inquiets sur un bout de rempart solitaire, à trois cents pas de l'hôtel de Pontlevé. Comme Tancrede, il se battait contre des fantômes, et il avait besoin d'un grand courage. Il était plus incertain que jamais, lorsqu'une certaine horloge qu'il entendait de fort près lorsqu'il se trouvait dans la petite chambre de madame de Chasteller vint à sonner sept heures et demie avec cette foule de quarts et de demi-quarts dont les heures sont entourées dans les horloges presque allemandes de l'est de la France.

Le son de cette cloche décida Leuwen. Sans se rendre compte de rien, il eut le vif souvenir de l'état de bonheur qu'il goûtait tous les soirs en entendant ces quarts et ces demi-quarts, et il prit en dégoût profond les sentiments tristes, cruels, égoïstes, auxquels il était en proie depuis la veille. Il est sûr qu'en se promenant sur ce triste rempart, il voyait tous les hommes bas et méchants. La vie lui semblait aride et dépouillée de tout plaisir et de ce qui fait qu'il vaut la peine de vivre. Mais, au son de la cloche, électrisé par cette communauté de sentiments de deux âmes grandes et généreuses, qui fait qu'elles s'entendent à demi-mot, il précipita ses pas vers l'hôtel de Pontlevé.

Il passa rapidement devant la portière.

— Où allez-vous, monsieur ? lui cria-t-elle de sa petite voix tremblante et en se levant de son rouet comme pour lui courir après. Madame est sortie.

— Quoi ! elle est sortie ? Vraiment ? dit Lucien. Et il restait anéanti et comme pétrifié.

La portière prit son immobilité pour de l'incrédulité.

— Il y a près d'une heure, reprit-elle avec un air de candeur, car elle aimait Leuwen ; vous voyez bien la remise ouverte, et le coupé n'y est pas.

Leuwen prit la fuite à ces paroles, et en deux minutes il fut de nouveau sur son rempart. Il regardait sans voir le fossé fangeux, et au delà la plaine aride et désolée.

« Il faut avouer que j'ai fait là une jolie expédition ! Elle me méprise... et au point de sortir exprès une heure avant celle où elle me reçoit tous les jours. Digne punition d'une lâcheté ! Ceci doit me servir de règle pour l'avenir. Si je n'ai pas le courage de résister de près, eh bien, il faut solliciter une permission pour Metz. Je souffrirai, mais personne ne voit l'intérieur de mon cœur, et l'éloignement des lieux me sauvera [de] la possibilité

de commettre ces sortes de fautes qui déshonorent. Oublions cette femme orgueilleuse... Après tout, je ne suis pas colonel; il y a plus que de la folie à moi, il y a insensibilité au mépris de s'obstiner à lutter contre l'absence de rang. » -

Il vola chez lui, attela lui-même les chevaux à sa calèche en maudissant la lenteur du cocher, et se fit conduire chez madame de Serpierre. Madame était sortie, et la porte était fermée.

« C'est évident, toutes les portes sont fermées pour moi aujourd'hui. »

Il monta sur le siège et alla au galop au *Chasseur vert*; les dames de Serpierre n'y étaient point. Il parcourut avec fureur les allées de ce beau jardin. Les musiciens allemands buvaient dans un cabaret voisin; ils l'aperçurent et coururent après lui.

— Monsieur, monsieur, voulez-vous les duos de Mozart ?

— Sans doute.

Il les paya et se jeta dans sa voiture pour regagner Nancy.

Il fut reçu chez madame de Commercys, où il fut d'une gravité parfaite. Il y fit deux robs de whist avec M. Rey, grand vicaire de Mgr l'évêque de Nancy, sans que [ce] vieux partenaire grognon pût lui reprocher la moindre étourderie.

CHAPITRE XXX¹

APRÈS les deux robs, qui avaient paru à Leuwen d'une longueur interminable, il eut encore à soutenir sa partie dans l'histoire de l'enterrement d'un cordonnier auquel l'un des curés de la ville avait refusé le matin l'entrée de l'église.

Leuwen écoutait en pensant à autre chose cette dégoûtante histoire, quand le grand vicaire s'écria :

— Je n'en veux pour juge que M. Leuwen lui-même, quoique engagé au service.

La patience échappa à Leuwen :

— C'est précisément parce que je suis engagé à ce

service et non pas *quoique*, que j'ai l'honneur de prier M. le grand vicaire de ne rien dire qui me force à faire une réponse désagréable.

— Mais, monsieur, cet homme réunissait les quatre qualités : acquéreur de biens nationaux, détenteur du... à l'époque du décès, marié devant la municipalité, n'ayant pas voulu contracter un nouveau mariage à son lit de mort.

— Vous en oubliez une cinquième, monsieur : payant une part de l'impôt qui pourvoit à vos appointements et aux miens.

Et il partit.

Plusieurs réponses de la sorte auraient pu ruiner la bonne réputation dont Lucien jouissait, mais celle-ci fut à propos.

Cependant, ce mot eût fini par le perdre, ou du moins par diminuer de moitié la considération dont il jouissait dans Nancy, s'il eût dû habiter encore longtemps cette ville.

Il rencontra dans cette maison son ami le docteur Du Poirier qui le prit par un bouton de son uniforme et, bon gré, mal gré, l'emmena se promener sur la place d'armes pour achever de lui expliquer son système de restauration pour la France : le Code civil, par les partages qui suivent le décès de chaque père de famille, va amener la division des terres à l'infini. La population augmentera, mais ce sera une population malheureuse et manquant de pain. Il faut rétablir en France les grands ordres religieux ; ils auront de vastes propriétés et feront le bonheur du petit nombre de paysans nécessaires à la culture de ces vastes domaines¹.

— Croyez-moi, monsieur, rien de funeste comme une population trop nombreuse et trop instruite...

Leuwen se conduisit fort bien.

— Cela est plausible, répondait-il... il y a beaucoup à dire... Je ne suis point assez préparé sur ces hautes questions...

Il fit quelques objections, mais ensuite eut l'air d'admettre les grands principes du docteur.

« Mais ce coquin-là, se disait-il tout en écoutant, croit-il à ce qu'il me dit ? (Il examinait attentivement cette grosse tête sillonnée de rides si profondes.) Je vois bien

là-dessous la finesse cauteleuse d'un procureur bas-normand, mais non la bonhomie nécessaire pour croire à ces bourdes. Du reste, on ne peut refuser à cet homme un esprit vif, une parole chaleureuse, un grand art à tirer tout le parti possible des plus mauvais raisonnements, des suppositions les plus gratuites. Les formes sont grossières, mais, en homme d'esprit et qui connaît son siècle, loin de vouloir corriger cette grossièreté, il s'y complaît; elle fait son originalité, sa mission et sa force; on dirait qu'il l'exagère à dessein. C'est un moyen de succès. La noble fierté de ces hobereaux ne peut pas craindre qu'on le confonde avec eux. Le plus sot peut se dire : « Quelle différence de cet homme à moi ! » Et il en admet plus volontiers les bourdes du docteur. S'ils triomphent contre 1830, ils en feront un ministre, ce sera leur Corbière.

— ... Mais neuf heures sonnent, dit-il tout à coup au docteur Du Poirier. Adieu, cher docteur, il faut que je quitte ces raisonnements sublimes qui vous porteront à la Chambre et que vous finirez par mettre à la mode. Vous êtes vraiment l'homme éloquent et persuasif par excellence, mais il faut que j'aille faire ma cour à madame d'Hocquincourt.

— C'est-à-dire à madame de Chasteller. Ah! jeune tête! Vous prétendez me donner le change, à moi ?

Et le docteur Du Poirier, avant de se coucher, alla encore dans cinq ou six maisons savoir les affaires de tous, les diriger, les aider à comprendre les choses les plus simples, tout en ménageant leur vanité infinie et parlant de leurs aïeux au moins une fois la semaine à chacun, et prêcher sa doctrine des grands établissements de moines quand il n'avait rien de mieux à faire ou quand l'enthousiasme l'emportait.

Il décida chez l'un le jour où l'on ferait la lessive, chez l'autre... Et il décidait bien, car il avait du sens, beaucoup de sagacité, un grand respect pour l'argent, et était sans passion à l'égard de la lessive et de...

Pendant que le docteur parlait lessive, Leuwen, la tête haute, marchait d'un pas ferme, avec la mine intrépide de la résignation et du vrai courage. Il était satisfait de la façon dont il remplissait son devoir. Il monta chez madame d'Hocquincourt, que ses amis de Nancy appelaient familièrement madame d'Hocquin.

Il y trouva le bon M. de Serpierre et le comte de

Vassignies. On parlait de l'éternelle politique : M. de Serpierre expliquait longuement, et malheureusement avec preuves, comment les choses allaient au mieux, avant la Révolution, à l'Intendance de Metz, sous M. de Calonne, depuis ministre si célèbre.

— Ce courageux magistrat, disait M. de Serpierre, qui sut poursuivre ce malheureux La Chalotais, le premier des jacobins. On était alors en 1779¹...

Leuwen se pencha vers madame d'Hocquincourt et lui dit gravement :

Quel langage, madame, et pour vous et pour moi !

Elle éclata de rire. M. de Serpierre s'en aperçut.

— Savez-vous bien, monsieur..., reprit-il d'un air piqué, en s'adressant à Leuwen...

« Ah ! mon Dieu ! me voici en scène, pensa celui-ci. Il était écrit que je tomberais du Du Poirier dans le Serpierre. »

— Savez-vous bien, monsieur, continuait M. de Serpierre d'une voix tonnante, que les gentilshommes un peu titrés ou parents des titrés faisaient modérer les tailles et capitations de leurs protégés ainsi que leurs propres vingtièmes ? Savez-vous que, quand j'allais à Metz, je n'avais point d'autre auberge, moi qui vous parle, ainsi que tout ce qu'il y avait de comme il faut en Lorraine, que l'hôtel de l'Intendance de M. de Calonne ? Là, table somptueuse, des femmes charmantes, les premiers officiers de la garnison, des tables de jeu, un ton parfait. Ah ! c'était le beau temps ! Au lieu de cela, vous avez un petit préfet morne et sombre, en habit râpé, qui dîne tout seul, et fort mal, en supposant qu'il dîne !

« Grand Dieu ! pensait Leuwen ; celui-ci est encore plus ennuyeux que le Du Poirier. »

Tandis que pour amener la fin de l'allocution il se contentait de répondre au discours de M. de Serpierre par une pantomime admirative, le peu d'attention qu'il donnait et à ce qu'il écoutait et à ce qu'il faisait laissèrent reprendre tout leur empire aux pensées tendres.

« Il est évident, se disait-il, que, sans être le dernier des hommes, je ne puis plus me présenter chez madame de Chasteller. Tout est fini entre nous. Je ne puis plus me

permettre, tout au plus, que quelque rare visite de convenue de temps à autre. En termes de l'art, j'ai eu mon congé. Les comtes Roller, mes ennemis, le grand cousin Blancet, mon rival, qui dîne cinq jours de la semaine à l'hôtel de Pontlevé et prend du thé, tous les soirs, avec le père et la fille, tout cela va bientôt s'apercevoir de ma disgrâce, et je vais être tympanisé d'importance. Gare le mépris, monsieur aux belles livrées jaunes et aux chevaux fringants ! Tous ceux dont vous avez fait trembler les vitres par le retentissement des roues de vos voitures qui ébranlent le pavé, célébreront à l'envi votre échec ridicule. Vous tomberez bien bas, mon ami ! Peut-être les sifflets vous chasseront-ils de ce Nancy que vous méprisez tant. Jolie façon pour cette ville de se graver dans votre souvenir ! »

Tout en se livrant à ces réflexions agréables, les yeux de Leuwen étaient fixés sur les jolies épaules de madame d'Hocquincourt, qu'une charmante camisole d'été, arrivée de Paris la veille, laissait fort découvertes. Tout à coup, il fut éclairé par une idée :

« Voilà mon bouclier contre le ridicule. Attaquons ! »

Il se pencha vers madame d'Hocquincourt et lui dit tout bas :

— Ce qu'il pense de M. de Calonne qu'il regrette tant, je le pense, moi, de notre joli tête-à-tête de l'autre jour. Je fus bien gauche de ne pas profiter de l'attention sérieuse que je lisais dans vos yeux pour essayer de deviner si vous voudriez de moi pour l'ami du cœur.

— Tâchez de me rendre folle, je ne m'y oppose pas, dit madame d'Hocquincourt d'un air simple et froid. Elle le regardait en silence avec beaucoup d'attention et une petite moue philosophique charmante. Sa beauté, en ce moment, était relevée par un petit air de grave impartialité, délicieux.

— Mais, ajouta-t-elle, quand il eut fait tout son effet, comme ce que vous me demandez n'est point un devoir, au contraire, tant que je ne serai pas folle de vos beaux yeux, mais folle à lier, n'attendez rien de moi.

Le reste de la conversation à mi-voix répondit à un début aussi vif.

M. de Serpierre cherchait toujours à engager Leuwen dans ses raisonnements. Lucien l'avait accoutumé à beaucoup de complaisance de sa part quand il le rencontrait

chez lui sans madame de Chasteller. A la fin, M. de Serpierre vit bien aux sourires de madame d'Hocquincourt que l'attention que lui prêtait Leuwen ne devait être que de la politesse pénible. Le vénérable vieillard prit le parti de se rabattre complètement sur M. de Vassignies, et ces messieurs se mirent à se promener dans le salon.

Leuwen était du plus beau sang-froid; il cherchait à s'enivrer de la peau si blanche et si fraîche et des formes si voluptueuses qui étaient à deux pieds de ses yeux. Tout en les louant beaucoup, il entendit que le Vassignies répondait à son partenaire en tâchant de lui inculquer les grands ordres religieux de M. Du Poirier, et les inconvénients de la division des terres et d'une population trop nombreuse.

La promenade politique de ces messieurs et la conversation galante de Leuwen duraient depuis un quart d'heure, lorsque Leuwen s'aperçut que madame d'Hocquincourt n'était pas sans intérêt pour les propos tendres qu'il débitait à grand effort de mémoire. En un clin d'œil, cet intérêt lui fournit des idées nouvelles et des paroles qui ne furent pas sans grâce. Elles exprimaient ce qu'il sentait.

« Quelle différence de cet air riant, poli, plein de considération, avec lequel elle m'écoute, et de ce que je rencontre ailleurs! Et ces bras potelés qui brillent sous cette gaze si transparente! ces jolies épaules dont la molle blancheur flatte l'œil! Rien de tout cela auprès de l'autre! Un air hautain, un regard sévère et une robe qui monte jusqu'au cou. Plus que tout cela, un penchant décidé pour les officiers d'un rang supérieur. Ici l'on me fait entendre, à moi non noble, et sous-lieutenant seulement, que je suis l'égal de tout le monde, au moins¹. »

La vanité blessée de Leuwen rendait bien vif, chez lui, le plaisir de réussir. MM. de Serpierre et de Vassignies, dans le feu de leur discussion, s'arrêtaient souvent à l'autre bout du salon. Leuwen sut profiter de ces instants de liberté complète, et on l'écoutait avec une admiration tendre².

Ces messieurs étaient à l'autre bout du salon depuis plusieurs minutes, arrêtés apparemment par quelque raisonnement frappant de M. de Vassignies en faveur des vastes terres et de la culture en grand, si favorables à la noblesse, quand arriva tout à coup, jusqu'à deux pas de

madame d'Hocquincourt, madame de Chasteller, suivant de près, avec sa démarche jeune et légère, le laquais qui l'annonçait et que l'on n'avait pas écouté.

Il lui fut impossible de ne pas voir dans les yeux de madame d'Hocquincourt, et même dans ceux de Leuwen, combien elle arrivait peu à propos. Elle se mit à parler beaucoup, avec gaieté et à voix haute, de ce qu'elle avait remarqué dans ses visites de la soirée. De cette façon, madame d'Hocquincourt ne fut point embarrassée. Madame de Chasteller fut même mauvaise langue et commère, choses que jamais Leuwen n'avait vues chez elle.

« De la vie je ne lui aurais pardonné, se dit-il, si elle s'était mise à faire de la vertu et à embarrasser cette pauvre petite d'Hocquincourt. Au milieu de tout cela, elle a fort bien vu la nuance de trouble que commençait à créer mon talent pour la séduction. »

Leuwen était à demi sérieux en se prononçant cette phrase.

Madame de Chasteller lui parla avec liberté et grâce, comme à l'ordinaire. Elle ne disait rien qui fût remarquable, mais, grâce à elle, la conversation était vivante, et même brillante, car rien n'est amusant comme le commérage bien fait¹.

MM. de Vassignies et de Serpierre avaient quitté leur politique et s'étaient rapprochés, attirés par les grâces de la médisance. Leuwen parlait assez souvent.

« Il ne faut pas qu'elle s'imagine que je suis absolument au désespoir parce qu'elle m'a fermé sa porte. »

Mais en parlant et tâchant d'être aimable, il oublia jusqu'à l'existence de madame d'Hocquincourt. Sa grande affaire au milieu de son air riant et désoccupé était d'observer du coin de l'œil si ses beaux propos avaient quelque succès auprès de madame de Chasteller.

« Quels miracles mon père ne ferait-il pas à ma place, pensait Leuwen, dans une conversation ainsi adressée à une personne pour être entendue par une autre ! Il trouverait encore le moyen de la faire satirique ou complimenteuse pour une troisième. Je devrais par le même mot qui doit agir sur madame de Chasteller continuer à faire la cour à madame d'Hocquincourt. »

Ce fut la seule fois qu'il pensa à celle-ci, et encore à travers son admiration pour l'esprit de son père.

L'unique soin de madame de Chasteller était, de son

côté, de voir si Leuwen s'apercevait de la vive peine qu'elle avait éprouvée en le trouvant établi ainsi d'un air d'intimité auprès de madame d'Hocquincourt¹.

« Il faudrait savoir s'il s'est présenté chez moi avant de venir ici », pensait-elle.

Peu à peu, il vint beaucoup de monde : MM. de Murcé, de Sanréal, Roller, de Lanfort, et quelques autres inconnus au lecteur, et dont, en vérité, il ne vaut pas la peine de lui faire faire la connaissance. Ils parlaient trop haut et gesticulaient comme des acteurs. Bientôt parurent mesdames de Puylaurens, de Saint-Cyran, enfin M. d'Antin lui-même.

Malgré elle, madame de Chasteller regardait toujours les yeux de sa brillante rivale. Après avoir répondu à tout le monde et fait rapidement le tour du salon, ces yeux, qui ce soir-là avaient presque le feu de la passion, revenaient toujours à Leuwen et semblaient le contempler avec une curiosité vive.

« Ou, plutôt, ils lui demandent de l'amuser, se disait madame de Chasteller. M. Leuwen lui inspire plus de curiosité que M. d'Antin, voilà tout. Ses sentiments ne vont pas au delà *pour aujourd'hui* ; mais chez une femme de ce caractère, les incertitudes ne sont pas de longue durée². »

Rarement madame de Chasteller avait eu une sagacité aussi rapide. Ce soir-là, un commencement de jalousie la vieillissait.

Quand la conversation fut bien animée et que madame de Chasteller put se taire sans inconvénient, sa physionomie devint assez sombre ; ensuite, elle s'éclaircit tout à coup :

« M. Leuwen, se dit-elle, ne parle pas à madame d'Hocquincourt avec le son de voix qu'on a en parlant à ce qu'on aime. »

Pour se soustraire un peu aux compliments de tous les arrivants, madame de Chasteller s'était rapprochée d'une table sur laquelle était jetée une foule de caricatures contre l'ordre de choses. Leuwen bientôt cessa de parler ; elle s'en aperçut avec délices.

« Serait-il vrai ? se dit-elle. Quelle différence cependant de ma sévérité, qui peut-être est un peu rude et tient à mon caractère trop sérieux, avec la joie, le laisser-aller, les grâces toujours nouvelles, toujours naturelles, de cette brillante d'Hocquincourt ! Elle a eu trop

d'amants, mais d'abord est-ce un défaut aux yeux d'un sous-lieutenant de vingt-trois ans, et qui a des opinions si singulières ? Et d'ailleurs, le sait-il ? »

Leuwen changeait fort souvent de position dans le salon. Il était enhardi à ces mouvements fréquents parce qu'il voyait tout le monde fort occupé de la nouvelle qui venait de se répandre qu'un camp de cavalerie allait être formé près de Lunéville. Cette nouvelle imprévue fit entièrement oublier Leuwen et l'attention que madame d'Hocquincourt lui accordait ce soir-là. Lui, de son côté, avait également oublié les personnes présentes. Il ne se souvenait d'elles que pour craindre les regards curieux. Il brûlait de s'approcher de la table des caricatures, mais il trouvait que de sa part ce serait un manque de dignité impardonnable.

« Peut-être même un manque d'égards envers madame de Chasteller, ajoutait-il avec amertume. Elle a voulu m'éviter chez elle, et j'abuse de ma présence dans le même salon qu'elle pour la forcer à m'écouter ! »

Tout en trouvant ce raisonnement sans réplique, au bout de quelques minutes Leuwen se vit si rapproché de la table sur laquelle madame de Chasteller était un peu penchée, que ne pas lui parler du tout eût été une chose marquée.

« Ce serait du dépit, se dit Leuwen, et c'est ce qu'il ne faut pas. »

Il rougit beaucoup. Le pauvre garçon n'était pas assez sûr dans ce moment des règles du savoir-vivre, elles disparaissaient à ses yeux, il les oubliait.

Madame de Chasteller, en éloignant une caricature pour en prendre une autre, leva un peu les yeux et vit bien cette rougeur, qui ne fut pas sans influence sur elle. Madame d'Hocquincourt, de loin, voyait fort bien aussi tout ce qui se passait près de la table verte, et M. d'Antin, qui cherchait à l'amuser, dans ce moment, par une histoire plaisante, lui parut un conteur infini dans ses développements.

Leuwen osa lever les yeux sur madame de Chasteller, mais il tremblait de rencontrer les siens, ce qui l'eût forcé de parler à l'instant. Il trouva qu'elle regardait une gravure, mais d'un air hautain et presque en colère. La pauvre femme avait eu la mauvaise pensée de prendre la main de Leuwen, qu'il appuyait sur la table en tenant de

l'autre une gravure, et de la porter à ses lèvres. Cette idée lui avait fait horreur et l'avait mise dans une véritable colère contre elle-même.

« Et j'ose quelquefois blâmer avec hauteur madame d'Hocquincourt ! se dit-elle ; dans le moment encore j'osais la mépriser. Je jurerais bien qu'une aussi infâme tentation ne s'est pas présentée à elle de toute la soirée. Dieu ! d'où de telles horreurs peuvent-elles me venir¹ ? »

« Il faut en finir, se dit Leuwen, un peu choqué de cet air hautain, et puis n'y plus songer. »

— Quoi ! madame, serais-je assez malheureux pour vous inspirer encore de la colère ? S'il en est ainsi, je m'éloigne à l'instant².

Elle leva les yeux, et ne put s'empêcher de lui sourire avec une extrême tendresse.

— Non, monsieur, lui dit-elle quand elle put parler. J'avais de l'humeur contre moi-même, pour une sotte idée qui m'était venue.

« Dieu ! dans quelle histoire est-ce que je m'engage ? Il ne me manque plus que de lui en faire confidence ! »

Elle devint si excessivement rouge que madame d'Hocquincourt, dont l'œil ne les avait pas quittés, se dit :

« Les voilà réconciliés, et mieux que jamais. En vérité, s'ils l'osaient, ils se jetteraient dans les bras l'un de l'autre. »

Leuwen allait s'éloigner. Madame de Chasteller le vit.

— Restez auprès de moi, là, lui dit-elle ; mais, en vérité, je ne saurais vous parler en ce moment.

Et ses yeux se remplirent de larmes. Elle se baissa beaucoup et regarda attentivement une gravure.

« Ah ! nous en sommes aux larmes ! » se dit madame d'Hocquincourt.

Leuwen était tout interdit, et se disait :

« Est-ce amour ? Est-ce haine ? Mais il me semble que ce n'est pas de l'indifférence. Raison de plus pour m'éclaircir, et en finir³. »

— Vous me faites tellement peur que je n'ose vous répondre, lui dit-il d'un air en effet fort troublé.

— Et que pourriez-vous me dire ? reprit-elle avec hauteur.

— Que vous m'aimez, mon ange. Dites-le-moi, je n'en abuserai jamais.

Madame de Chasteller allait dire : « Eh bien ! oui, mais ayez pitié de moi », lorsque madame d'Hocquincourt,

qui s'approchait rapidement, frôla la table avec sa robe de toile anglaise toute raide d'apprêt, et ce fut par ce bruit seulement que madame de Chasteller s'aperçut de sa présence. Un dixième de seconde de plus, et elle répondait à Leuwen devant madame d'Hocquincourt.

« Dieu ! quelle horreur ! pensa-t-elle. Et à quelle infamie suis-je donc réservée ce soir ? Si je lève les yeux, madame d'Hocquincourt, lui-même, tout le monde, verra que je l'aime. Ah ! quelle imprudence j'ai commise en venant ici ce soir ! Je n'ai plus qu'un parti à prendre : dussé-je périr à cette place, je vais rester ici, immobile et en silence. Peut-être ainsi parviendrai-je à ne plus rien faire dont je doive rougir. »

Les yeux de madame de Chasteller restèrent en effet fixés sur une gravure, et elle se baissa extrêmement sur la table.

Madame d'Hocquincourt attendit un instant que madame de Chasteller relevât les yeux, mais sa méchanceté n'alla pas plus loin. Elle n'eut point l'idée de lui adresser quelque parole piquante qui, tout en augmentant son trouble, l'eût forcée à relever les yeux et à se donner en spectacle. Elle oublia madame de Chasteller et n'eut plus d'yeux que pour Leuwen. Elle le trouva ravissant en ce moment : il avait des yeux tendres, et cependant un petit air mutin. Lorsqu'elle ne pouvait pas s'en moquer chez un homme, cet air mutin décidait de la victoire¹.

CHAPITRE XXXI²

DANS ses promenades aux environs de Nancy, Lucien remarqua un magnifique cheval anglais.

« Ce cheval vaut dix, douze, quinze mille francs, qui sait ? se disait-il. Mais peut-être il a des défauts... Il me semble un peu serré des épaules. »

L'homme qui le montait était fort à cheval, mais la tournure était celle d'un palefrenier qui a gagné un gros lot à une loterie de Vienne, en Autriche.

« Le cheval serait-il à vendre ? pensait Lucien. Mais jamais je n'oserai, cela est trop cher. »

A la seconde ou troisième fois que Lucien vit ce cheval, il se trouva plus près et remarqua la figure du cavalier, qui était mis avec une recherche extraordinaire, et dont la mine lui sembla affectée, précisément parce qu'elle cherchait à conserver l'expression non affectée qu'un homme a quand il est seul dans sa chambre à se faire la barbe.

« Ma mère a raison, se dit Lucien. Ces Anglais sont les rois de l'affectation. » Et il ne pensa plus qu'au cheval; mais son admiration croissait à chaque fois qu'il le rencontrait.

Madame d'Hocquincourt lui faisant compliment, un jour, sur le sien :

— Il n'est pas mal, je lui suis réellement attaché. Mais j'en rencontre un quelquefois qui, s'il n'a pas quelque défaut caché, est pour la légèreté des mouvements de beaucoup supérieur. Ce cheval semble ne pas toucher terre ou plutôt on croirait que la terre est élastique et dans les mouvements vifs, par exemple, au trot, le lance en l'air.

— Vous perdez terre vous-même, mon cher lieutenant. Quel feu! Les beaux yeux que vous avez quand vous parlez de ce que vous aimez! Vous êtes un autre homme. En vérité, par pure coquetterie, vous devriez aimer, et être amant indiscret, et parler de votre objet¹.

— Ce que j'aime dans ce moment² n'abuse pas de son empire sur moi; j'aurais peur de mes folies si j'aimais réellement : elles éteindraient bientôt l'amour qu'on pourrait avoir pour moi, et le malheur ne se ferait pas longtemps attendre. Vous autres femmes, vous ne passez pas pour vous exagérer le mérite de ce qu'on vous offre sans cesse, et de trop grand cœur.

Madame d'Hocquincourt fit une petite mine très agréable pour Lucien :

— Et ce cheval aimé est monté par un grand homme blond, de moyen âge, menton en avant et figure d'enfant ?

— Qui monte fort bien, mais en se donnant trop de mouvements des bras³.

— Lui, de son côté, prétend que les Français ont l'air raides à cheval. Je le connais assez, c'est un milord *anglais* dont le nom s'écrit avec une orthographe extraordinaire, mais se prononce à peu près Link.

— Et que fait-il ici ?

— Il monte à cheval. On le dit exilé d'Angleterre. Voici trois ou quatre ans qu'il nous a fait l'honneur de s'établir parmi nous. Mais comment n'avez-vous pas été à son bal du samedi ?

— Il y a si peu de temps que j'ai l'honneur d'être admis dans la société de Nancy !

— Ce sera donc moi qui aurai celui¹ de vous mener au bal qu'il nous donne régulièrement le premier samedi de chaque mois, hiver comme été. Il n'y en a pas eu il y a quinze jours parce que c'était l'Avent², et que M. Rey ne veut pas.

— C'est un drôle d'homme que votre M. Rey et l'empire qu'il exerce sur vous !

— Ah ! mon Dieu ! Pourquoi n'avez-vous pas dit cela à madame de Serpierre, que vous aimez tant ? Quel sermon vous auriez eu !

— C'est votre maître à toutes que ce M. Rey !

— Que voulez-vous ? Il nous répète sans cesse que nos pauvres privilèges ne peuvent redevenir ce qu'ils étaient dans le bon temps que par le retour des jésuites³. C'est bien triste à penser⁴, mais enfin, l'indispensable avant tout ; il ne faut pas que la république revienne pour nous envoyer à l'échafaud, comme en 93. D'ailleurs, M. Rey, personnellement, n'est point ennuyeux ; il m'amuse toujours pendant vingt minutes au moins. Ce sont ses lieutenants qui sont pesants ; lui est homme de mérite, amusant même ; du moins, on ne s'ennuie pas quand il parle. Il a voyagé : il a été employé quatre ans en Russie, et deux ou trois fois en Amérique. On l'emploie⁵ dans les postes difficiles. Il nous est venu depuis les *glorieuses*.

— Je lui trouve l'air un peu américain.

— C'est un Américain de Toulouse.

— Me présenterez-vous aussi à M. Rey ?

— Non, vraiment ! Il trouverait cette présentation tout à fait *impropre*. C'est un homme qu'il nous faut ménager, cela a du crédit sur les maris. Mais je vous présenterai au milord Link, lequel est remarquable par ses dîners.

— J'avais compris qu'il ne recevait jamais.

— Ce sont des dîners qu'il se donne à lui-même. On dit qu'il en a chaque jour trois ou quatre de préparés à Nyna cet dans les villages environnants ; il va manger

celui dont il se trouve le plus rapproché à l'heure de l'appétit.

— Pas mal inventé!

— M. de Vassignies, qui est un savant, dit que Lord Link est un grand partisan du système de l'*utile* en toutes choses, et avant tout prêché par un Anglais célèbre... un nom de prophète...

— Jérémie Bentham, peut-être ?

— Justement!

— C'est un ami de mon père.

— Eh bien! ne vous en vantez pas aux milords anglais. M. de Vassignies dit que c'est leur *bête noire*, et M. Rey nous assurait l'autre jour que ce Jérémie anglais serait cent fois pis que Robespierre s'il avait le pouvoir. Et le milord Link est détesté de ses collègues pour être partisan de ce terroriste anglais. Enfin, pour comble de ridicule, il est ruiné et ne peut plus vivre dans le *vous est ind* (*west end*), c'est le quartier à la mode de Londres, car il a tout juste quatre mille livres de rente, c'est-à-dire cent mille francs.

— Et il les mange ici ?

— Non, il fait des économies malgré ses quatre dîners, et va de temps à autre à Paris manger son argent en fort mauvaise compagnie. Il prétend lui-même qu'il n'aime la bonne compagnie qu'en province. On dit qu'à Paris il parle; ici, il nous fait bien l'honneur de passer toute une soirée sans desserrer les dents. Mais il perd toujours à tous les jeux, et je vous dirai un soupçon qui m'est venu, mais gardez-moi le secret : j'ai cru voir qu'il perd exprès. Il est homme à se dire : Je ne suis pas aimable, surtout pour les sots, eh bien! je perdrai! Les vieilles femmes de l'hôtel de Marcilly l'adorent.

— Pas mal en vérité!... Mais c'est vous qui lui prêtez de l'esprit. A présent que vous m'expliquez le personnage, il me semble que je l'ai vu chez madame de Serpierre. Je disais un jour que, quelque esprit qu'ait un Anglais, il a toujours l'air quand on le rencontre le matin de venir d'apprendre à l'instant même qu'il est compris dans une banqueroute; mademoiselle Théodelinde me fit des yeux terribles de réprimande, et plus tard j'oubliai de lui en demander la raison.

— Elle avait tort, le milord ne se serait point fâché; il dit, quand on le lui demande, qu'il méprise tant les

hommes qu'à moins qu'on ne le prenne par le bouton de son habit pour lui dire une injure, il ne demande jamais la parole. Est-ce que le Père éternel me paie pour redresser les sottises du genre humain¹ ? disait-il un jour à M. de Sanréal, qui ne savait pas trop s'il ne devait se fâcher, car il venait de dire² coup sur coup trois ou quatre sottises bien insipides³. Il y a Ludwig Roller qui prétend que le milord n'est pas sujet à se fâcher, en vérité, je ne vois pas pourquoi. Depuis Juillet⁴, ce pauvre Ludwig n'a pas *décoléré* (n'est pas sorti de colère). Les deux mille francs de sa place de lieutenant sont un objet pour lui, d'ailleurs il ne sait plus de quoi parler; il étudiait beaucoup son métier, et prétendait devenir maréchal de France. Ils ont eu un cordon rouge dans la famille.

— Je ne sais pas s'il sera maréchal, mais il est assommant, avec les théories de M. Rey, dont il s'est fait le répétiteur⁵. Il prétend que le code civil est horriblement immoral, à cause de l'égalité division des biens du père de famille entre les enfants. Il faut absolument rétablir les ordres monastiques et mettre toutes les terres de France en pâturages. Je ne m'oppose point à ce que la France soit un pâturage, mais je m'oppose à ce qu'on parle vingt minutes de la même chose.

— Eh bien! tout cela n'est point ennuyeux dans la bouche de M. Rey.

— En revanche, son élève M. Roller m'a fait désertir deux ou trois fois, dès neuf heures, le salon de madame de Serpierre, où il avait pris la parole; et, ce qu'il y a de pis, c'est qu'il ne savait rien⁶ répondre aux objections.

On revint au milord Link.

— Le milord aussi, dit madame d'Hocquincourt, fait de bonnes critiques de notre France.

— Bah! je les entends d'ici : pays de démocratie, d'ironie, de mauvaises mœurs politiques⁷. Nous manquons de bourgs pourris, et chez nous on trouve toujours des terres à vendre. Donc nous ne valons rien. Oh! rien n'est ennuyeux comme l'Anglais qui se prend de colère parce que toute l'Europe n'est pas une servile copie de son Angleterre. Ces gens n'ont de bon que les chevaux et leur patience à conduire un vaisseau.

— Eh bien! c'est vous qui blâmez *ab hoc et ab hac*⁸. D'abord, ce pauvre milord dit toujours ce qu'il a à dire en deux mots, et puis il dit des choses si vraies qu'on ne

les oublie plus. Enfin, il n'est pas Anglais en un point : s'il trouve que vous montez bien à cheval, il vous fera monter les siens, et même le fameux *Soliman*, c'est apparemment celui que vous admirez.

— Diable! dit Lucien; ceci change la thèse : je vais faire la cour à ce pauvre mari trompé.

— Venez dîner après-demain, je vais l'engager; il ne me refuse jamais, et il refuse presque toujours à madame de Puylaurens.

— Ma foi, la raison n'est pas difficile à deviner!

— Eh bien! je ne sais quel insipide flatteur répétait cela¹, un beau jour, devant lui et devant moi; je cherchais une réponse à un compliment aussi fort, quand il me tira d'embarras en disant simplement : Madame de Puylaurens a trop d'esprit. Il fallait voir la mine de d'Antin, qui était entre le milord et moi; malgré son esprit, il devint rouge comme un coq.

Madame de Puylaurens et d'Antin font profession de se tout dire; je voudrais bien savoir s'il aura conté ce beau dialogue. Qu'auriez-vous fait à sa place²? Etc. Etc. Etc.³...

— Cela ne prépare point, je l'avoue, à l'aveu d'un tendre penchant. Mais je me garderais bien de vous parler sur ce ton : j'ai trop peur de vous aimer. Quand vous m'auriez rendu tout à fait fou, vous vous moqueriez de moi⁴.

CHAPITRE XXXII⁵

MADAME DE CHASTELLER avait oublié son amour pour être uniquement attentive au soin de sa gloire. Elle prêta l'oreille à la conversation générale. On disait du mal de Louis-Philippe. Milord Link, qui était au milieu d'eux depuis une heure sans ouvrir la bouche, leur dit avec son air inanimé : « Un homme avait un bel habit; son cousin le lui vola. Les amis du premier, en voulant faire la guerre au second, perçaient et abîmaient le bel habit. Qu'aurai-je donc si vous triomphez? s'écriait le volé. — Que restera-t-il donc de la royauté? pourrait

vous dire Henri V. L'illusion qui est nécessaire à ce genre de comédie, où la prendrai-je ? Quel Français sera aux anges parce que le *roi* lui a parlé ? » Cela dit, milord Link crut avoir payé son billet d'entrée et ne desserra plus les dents.

Le camp de Lunéville et ses suites probables, qui n'étaient rien moins que la chute immédiate du pouvoir usurpateur qui avait l'imprudence d'en ordonner la formation, occupaient encore toutes les attentions. Mais on en était à répéter des idées et des faits déjà dits plusieurs fois¹ : on était beaucoup plus sûr de la cavalerie que de l'infanterie, etc., etc.

« Ce rabâchage, pensa madame de Chasteller, va bientôt impatienter madame de Puylaurens; elle va prendre un parti pour ne pas s'ennuyer. Placée auprès d'elle et dans les rayons de sa gloire, je pourrai écouter et me taire, et surtout M. Leuwen ne pourra plus me parler. »

Madame de Chasteller traversa le salon sans rencontrer Leuwen. Ce fut un grand point. Si ce beau jeune homme avait eu un peu de talent, il se faisait dire qu'on l'aimait et se fût fait donner parole qu'on le recevrait tous les jours de la vie.

On connaissait le goût de madame de Chasteller pour l'esprit brillant de madame de Puylaurens; elle se plaça auprès d'elle. Madame de Puylaurens décrivait l'abandon malséant et la solitude ennuyeuse où la désertion de la bonne compagnie des environs allait laisser le prince.

Réfugiée dans ce port, madame de Chasteller, qui se sentait presque les larmes aux yeux et qui surtout était hors d'état de regarder Leuwen, rit beaucoup des ridicules que madame de Puylaurens donnait à tout ce qui se mêlerait du camp de Lunéville.

Madame de Chasteller, une fois remise du mauvais pas et du moment de terreur qui lui avait fait tout oublier, remarqua que madame d'Hocquincourt ne quittait plus d'un pas M. Leuwen². Elle semblait vouloir le faire parler, mais madame de Chasteller croyait voir, à la vérité de fort loin, qu'il était assez taciturne.

« Serait-il choqué du ridicule que l'on veut jeter sur le prince qu'il sert ? Mais, il me l'a dit cent fois, il ne sert aucun prince; il sert la patrie, et trouve fort ridicule la prétention du premier magistrat qui fait appeler ce métier *être à son service*. » *C'est ce que je prétends lui montrer*, ajoute

souvent M. Leuwen, *en aidant à le détrôner s'il continue à fausser ses paroles, si seulement nous pouvons nous trouver mille citoyens à penser de même* !* » Tout cela était pensé avec un petit acte d'admiration pour son amant, sans quoi tous ces détails de politique eussent été bien vite écartés. Lucien lui avait fait le sacrifice de son libéralisme, et elle à lui celui de son ultracisme; ils étaient depuis longtemps parfaitement d'accord là-dessus.

« Ce silence, continua madame de Chasteller, voudrait-il montrer de l'insensibilité pour la cour marquée que lui fait madame d'Hocquincourt ? Il doit se croire bien mal-traité par moi ; serait-il malheureux ? En serais-je la cause ? »

Madame de Chasteller n'osait le croire, et cependant son attention avait redoublé. Leuwen parlait fort peu en effet, il fallait comme lui arracher les paroles. Sa vanité lui avait dit : « Il est possible que madame de Chasteller se moque de vous. S'il en est ainsi, bientôt tout Nancy l'imitera. Madame d'Hocquincourt serait-elle du complot ? En ce cas, auprès d'elle je ne dois montrer des prétentions que le lendemain de la victoire, et ici, si l'on songe à moi, quarante personnes peuvent m'observer. Dans tous les cas, mes ennemis ne manqueront pas de dire que je lui fais la cour pour masquer ma déconvenue auprès de Bathilde. Il faut montrer à ces bourgeois mal-veillants que c'est elle qui me fait la cour, et pour ce faire je ne dirai pas un mot du reste de la soirée. J'irai jusqu'au manque de politesse. »

Ce caprice de Leuwen redoubla celui de madame d'Hocquincourt. Elle n'eut plus d'yeux ni d'oreilles pour M. d'Antin; elle lui dit deux ou trois fois d'un air bref et comme pressée de s'en délivrer :

— Mon cher d'Antin, ce soir vous êtes ennuyeux !

Puis, elle revenait bien vite à l'examen de ce problème si intéressant :

« Quelque chose a choqué Leuwen; ce silence ne lui est pas naturel. Mais qu'ai-je pu faire qui ait pu lui déplaire ? »

Comme Leuwen ne s'approcha pas une seule fois de madame de Chasteller, madame d'Hocquincourt en conclut aisément que tout était fini entre eux. D'ailleurs,

* C'est un jacobin qui parle.

elle devait à son heureux caractère, à son génie naturel ce point de dissemblance marqué avec la province : elle s'occupait infiniment peu des affaires des autres, et poursuivait en revanche avec une activité incroyable les projets qui se présentaient à sa tête folle. Les siens sur Leuwen furent facilités par une circonstance grave : c'était vendredi le lendemain, et pour ne pas participer à la profanation de cette journée de pénitence, M. d'Hocquincourt, jeune homme de vingt-huit ans aux belles moustaches châtaines, s'était allé coucher longtemps avant minuit. A l'instant de son départ, madame d'Hocquincourt avait fait servir du vin de Champagne et du punch.

« On dit, pensait-elle, que mon bel officier aime à s'enivrer; il doit être bien joli dans cet état-là. Voyons-le. »

Mais Leuwen ne se départit point d'une fatuité digne de sa patrie; pendant toute la fin de cette soirée, il ne daigna pas dire trois mots de suite; ce fut là tout le spectacle qu'il présenta à madame d'Hocquincourt. Elle en fut étonnée au dernier point et à la fin ravie.

« Quel être étonnant, et à vingt-trois ans! pensait-elle. Quelle différence avec les autres! »

L'autre partie du duetto pensé par Leuwen était celle-ci : « On ne saurait être trop chargé avec ces hobereaux-ci. C'est pour le coup qu'il faut *frapper fort*. »

La bêtise des raisonnements qu'il entendait faire sur le camp de Lunéville, d'où devait sortir évidemment la chute du roi, ne le piquait nullement à cause de l'habit qu'il portait, mais deux ou trois fois elle lui arracha, sur le ton d'une prière éjaculatrice :

« Grand Dieu¹! dans quelle plate compagnie le hasard m'a-t-il jeté! Que ces gens sont bêtes, et s'ils en avaient l'esprit, peut-être encore plus méchants! Comment faire pour être plus sot et plus mesquinement bourgeois? Quel attachement farouche au plus petit intérêt d'argent! Et ce sont là les descendants des vainqueurs de Charles le Téméraire! »

Telles étaient ses pensées en buvant avec gravité les verres de vin de Champagne que madame d'Hocquincourt lui versait avec ravissement.

« Est-ce que je ne pourrai donc pas lui faire quitter cet air hautain? » pensait-elle.

Et Leuwen ajoutait tout bas :

« Les domestiques de ces gens-ci, après deux ans de guerre dans un régiment commandé par un colonel juste, vaudraient cent fois mieux que leurs maîtres. On trouverait chez ces domestiques un dévouement sincère à quelque chose. Et pour comble de ridicule, ces gens-ci parlent sans cesse de *dévouement*, c'est-à-dire justement de la chose au monde dont ils sont le plus incapables. »

Ces pensées égoïstes, philosophiques, politiques, très fausses peut-être, étaient la seule ressource de Leuwen quand madame de Chasteller le rendait malheureux. Ce qui faisait de Leuwen un sous-lieutenant philosophique, c'est-à-dire triste et assez plat sous l'effet d'un vin de Champagne admirablement frappé, comme c'était la mode alors, c'était une idée fatale qui commençait à poindre dans son esprit.

« Après ce que j'ai osé dire à madame de Chasteller, après ce mot de *mon ange*, d'une familiarité si crue (en vérité, quand je lui parle je n'ai pas le sens commun, je devrais écrire ce que je veux lui dire; où est la femme, quelque indulgente qu'elle soit, qui ne s'offenserait pas d'être appelée *mon ange*, surtout quand elle ne répond pas du même ton ?), après ce mot si cruellement imprudent, le premier qu'elle m'adressera va décider de mon sort. Elle me chassera, je ne la verrai plus... Il faudra voir madame d'Hocquincourt. Et combien je vais être excédé par ces empressements continus et sans mesure, et il faudra m'y soumettre tous les soirs. Si je m'approche de madame de Chasteller, mon sort peut se décider ici. Et je ne pourrais pas répliquer. D'ailleurs, elle peut être encore dans le premier transport de la colère. Si ce mot est : « Je ne serai pas chez moi avant le 15 du mois prochain ? »

Cette idée fit tressaillir Leuwen.

« Sauvons du moins la gloire. Il faut redoubler de fatuité atroce envers ces noblilions. Leur haine pour moi ne peut pas être augmentée, et ces âmes basses me respecteront en raison directe de mon insolence*. »

A ce moment, un des comtes Roller disait à M. de San-réal, déjà fort animé par le punch :

« Suis-moi. Il faut que je m'approche de ce fat-là, et lui dise deux mots fermes sur son roi Louis-Philippe. »

* C'est un fat qui parle.

Mais alors précisément cette horloge à l'allemande, qui avait tant de pouvoir sur le cœur de Leuwen, sonnait avec tous ses carillons une heure du matin. Madame la marquise de Puylaurens elle-même, malgré son amour pour les heures avancées, se leva, et tout le monde la suivit. Ainsi notre héros n'eut point à montrer sa bravoure ce soir-là.

« Si j'offre mon bras à madame de Chasteller, elle peut me dire un mot décisif. »

Il se tint immobile à la porte et il la vit passer devant lui, les yeux baissés et fort pâle, donnant le bras à M. de Blancet.

« Et c'est là le premier peuple de l'univers ! pensait Leuwen en traversant les rues solitaires et puantes de Nancy pour revenir à son logement. Grand Dieu ! Que doit-il se passer dans les soirées des petites villes de Russie, d'Allemagne, d'Angleterre ! Que de bassesses ! Que de cruautés froidement atroces ! Là règne ouvertement cette classe privilégiée que je trouve, ici, à demi engourdie et *matée* par son exil du budget. Mon père a raison : il faut vivre à Paris, et uniquement avec les gens qui mènent joyeuse vie. Ils sont heureux, et par là moins méchants. L'âme de l'homme est comme un marais infect : si l'on ne passe vite, on enfonce. »

Un mot de madame de Chasteller eût changé ces idées philosophiques en extases de bonheur. L'homme malheureux cherche à se fortifier par la philosophie, mais pour premier effet elle l'empoisonne jusqu'à un certain degré en lui faisant voir le bonheur impossible.

Le lendemain matin, le régiment eut beaucoup d'affaires : il fallait préparer le livret de chaque lancier pour l'inspection qui devait avoir lieu avant le départ pour le camp de Lunéville ; on devait inspecter leur habillement pièce par pièce.

— Ne dirait-on pas, se disaient les vieilles moustaches, que nous allons passer la revue de Napoléon ?

— C'est plus qu'il n'en faut, disaient les jeunes sous-officiers, pour la guerre de pots de chambre et de pommes cuites à laquelle nous sommes appelés. Quel dégoût ! Mais si jamais il y a guerre, il faut se trouver ici, et savoir le *métier*.

Après le travail d'inspection dans les chambres de la caserne, le colonel donna une heure pour la soupe, fit

sonner à cheval, et tint le régiment quatre heures à la manœuvre. Leuwen porta dans ces diverses occupations un sentiment de bienveillance pour les soldats; il se sentait une tendre pitié des faibles, et, au bout de quelques heures, il n'était plus qu'amant passionné. Il avait oublié madame d'Hocquincourt ou, s'il s'en souvenait, ce n'était que comme d'un pis-aller qui sauverait sa gloire, mais en l'accablant d'ennui. Son affaire sérieuse, à laquelle il revenait dès que le mouvement actuel ne s'emparait pas de force de toute son attention, c'était ce problème : « Comment madame de Chasteller me recevra-t-elle ce soir ? »

Dès que Leuwen fut seul, son incertitude à cet égard alla jusqu'à l'anxiété. Après la pension, il tira sa montre en montant à cheval.

« Il est cinq heures; je serai de retour ici à sept heures et demie, et à huit mon sort sera décidé. Cette façon de parler : *mon ange*, est peut-être de mauvais goût avec tout le monde. Envers une femme légère, comme madame d'Hocquincourt, elle pourrait passer; un mot galant et vif sur sa beauté l'excuserait. Mais avec madame de Chasteller! Par quelle imprudence ce mot si cru a-t-il été mérité par cette femme sérieuse, raisonnable, sage?... Oui, *sage*. Car enfin, je n'ai pas vu son intrigue avec le lieutenant-colonel du régiment de hussards¹, et ces gens-ci sont si menteurs, si calomniateurs! Quelle foi peut-on ajouter à ce qu'ils disent?... D'ailleurs, voici longtemps que je n'en entends plus parler... Enfin, pour le trancher net, je ne l'ai pas *vu*, et désormais je ne veux croire que ce que *j'aurai vu*. Il y a peut-être des nigauds parmi ces gens d'hier, qui, voyant le ton que j'ai pris avec madame d'Hocquincourt et ses prévenances incroyables, diront que je suis son amant... Eh bien! tel pauvre diable qui en serait amoureux croirait à leurs rapports... Non, un homme sensé ne croit qu'à ce qu'il a vu, et encore bien vu. Dans les façons de madame de Chasteller, qu'est-ce qui trahit une femme habituée à ne pas vivre sans amant?... On pourrait au contraire l'accuser d'un excès de réserve, de prudence. La pauvre femme! Hier, plusieurs fois, elle a été gauche par timidité... Avec moi, souvent, en tête à tête, elle rougit et ne peut pas terminer sa phrase; évidemment, la pensée qu'elle voulait exprimer l'a abandonnée... Comparée à toutes ces dames

d'hier soir, la pauvre femme a l'air de la déesse de la chasteté. Les demoiselles de Serpierre, dont la vertu est proverbiale dans le pays, à l'esprit près n'ont pas un ton différent du sien. La moitié des idées de madame de Chasteller leur sont invisibles, voilà tout, et ces idées ne peuvent s'exprimer qu'avec un langage un peu philosophique, et qui, par là, a l'air moins retenu. Même, je puis dire à ces demoiselles bien des choses dont madame de Chasteller conçoit la portée et qu'elle ne souffre pas. En un mot, de tous ces gens d'hier soir, à peine croirais-je leur témoignage, quand il s'agirait d'un fait matériel. Je n'ai contre madame de Chasteller de témoignage explicite que celui du maître de poste Bouchard. J'ai eu tort de ne pas cultiver cet homme; quoi de plus simple que de prendre des chevaux chez lui, et d'aller les choisir dans son écurie? C'est lui qui m'a donné mon marchand de foin, mon maréchal, ses gens me voient d'un bon œil. Je suis un nigaud. »

Leuwen ne s'avouait pas que la personne de Bouchard lui faisait horreur : c'était le seul homme qui eût parlé ouvertement mal de madame de Chasteller. Les demi-mots qu'il avait surpris un jour chez madame de Serpierre étaient fort indirects. Sa hauteur, à laquelle personne, dans Nancy, se fût bien gardé d'assigner une autre cause que les quinze ou vingt mille francs de rente que son mari lui avait laissés en mourant, n'était que l'impression de l'impatience que lui causaient les compliments un peu trop directs dont cette fortune la rendait l'objet.

Tout en faisant ces tristes raisonnements, Leuwen maintenait son cheval au grand trot. Il entendit sonner six heures et demie à l'horloge d'un petit village à mi-chemin de Darney.

« Il faut retourner, pensa-t-il, et dans une heure et demie mon sort sera décidé. »

Tout à coup, au lieu de tourner la tête de son cheval, il le poussa au galop. Il ne cessa de galoper qu'à Darney, cette petite ville où autrefois il était allé chercher une lettre de madame de Chasteller. Il tira sa montre, il était huit heures.

« Impossible de voir ce soir madame de Chasteller », se dit-il en respirant plus librement. C'était un malheureux condamné qui vient d'obtenir [un] sursis.

Le lendemain soir, après la journée la plus occupée de sa vie et pendant laquelle il avait changé deux ou trois fois de projets, Leuwen fut cependant forcé de se présenter chez madame de Chasteller. Elle le reçut avec ce qui lui sembla une froideur extrême : c'était de la colère contre soi-même, et de la gêne avec Leuwen¹.

CHAPITRE XXXIII^a

S'IL se fût présenté la veille, madame de Chasteller s'était décidée : elle l'eût prié de ne venir chez elle, à l'avenir, qu'une fois la semaine. Elle était encore sous l'empire de la terreur causée par le mot que, la veille^a, madame d'Hocquincourt avait été sur le point d'entendre, et elle de prononcer. Sous l'empire de la soirée terrible passée chez madame d'Hocquincourt, à force de se dire qu'il lui serait impossible, à la longue, de cacher à Leuwen ce qu'elle sentait pour lui, madame de Chasteller s'était arrêtée, avec assez de facilité, à la résolution de le voir moins souvent. Mais à peine ce parti pris, elle en sentit toute l'amertume. Jusqu'à l'apparition de Leuwen à Nancy, elle avait été en proie à l'ennui, mais cet ennui eût été maintenant pour elle un état délicieux, comparé au malheur de voir rarement cet être qui était devenu l'objet unique de ses pensées. La veille, elle l'avait attendu avec impatience; elle désirait avoir eu le courage de parler. Mais l'absence de Leuwen dérangerait tous ses sentiments. Son courage avait été mis aux plus rudes épreuves; vingt fois, pendant trois mortelles heures d'attente, elle avait été sur le point de changer de résolution. D'un autre côté, le péril pour l'honneur était immense.

« Jamais mon père, pensait-elle, ni aucun de mes parents ne consentira à ce que j'épouse M. Leuwen, un homme du parti contraire, un *bleu*, et qui n'est pas noble. Il n'y faut pas même penser; lui-même n'y pense pas. Que fais-je donc ? Je ne puis plus penser qu'à lui. Je n'ai point de mère pour me garder, je manque d'une amie à qui je puisse demander des conseils : mon père m'a séparée violemment de madame de Constantin. A qui, dans

Nancy, oserais-je seulement faire entrevoir l'état de mon cœur ? Il faut donc que je sois sévère pour moi-même. Je n'en dois veiller qu'avec plus de vigilance sur la situation dangereuse dans laquelle je me trouve¹. »

Ces raisonnements se soutenaient assez bien, quand enfin dix heures sonnèrent, ce qui est, à Nancy, le moment après lequel il n'est plus permis de se présenter dans une maison non ouverte.

« C'en est fait, se dit madame de Chasteller, il est chez madame d'Hocquincourt. Puisqu'il ne vient plus, ajouta-t-elle avec un soupir, en perdant toute occasion de le voir il est inutile de tant m'interroger moi-même pour savoir si j'aurai le courage de lui parler sur la fréquence de ses visites. Je puis me donner quelque répit. Peut-être même ne viendra-t-il pas demain. Peut-être ce sera lui qui, sans effort de ma part, et tout naturellement, cessera de venir ici tous les jours². »

Lorsque Leuwen parut enfin le lendemain, elle aussi, deux ou trois fois depuis la veille, avait entièrement changé de pensée à son égard. Il y avait des moments où elle voulait lui faire confidence de ses embarras comme à son meilleur ami, et lui dire ensuite : « Décidez. » — « Si, comme en Espagne, je le voyais au travers d'une grille par la fenêtre, moi au rez-de-chaussée de ma maison, et lui dans la rue, à minuit, je pourrais lui dire ces choses dangereuses. Mais si tout à coup il me prend la main en me disant, comme avant-hier, d'un ton simple et si vrai : « Mon ange, vous m'aimez », puis-je répondre de moi ? »

Après les salutations d'usage, une fois assis l'un vis-à-vis de l'autre, ils étaient pâles, ils se regardaient, ils ne trouvaient rien à se dire.

— Vous étiez hier, monsieur, chez madame d'Hocquincourt ?

— Non, madame, dit Leuwen, honteux de son embarras et reprenant la résolution héroïque d'en finir et de faire décider son sort une fois pour toutes. Je me trouvais à cheval sur la route de Darney lorsqu'a sonné l'heure à laquelle j'aurais pu avoir l'honneur de me présenter chez vous. Au lieu de revenir, j'ai poussé mon cheval comme un fou pour me mettre dans l'impossibilité de vous voir. Je manquais de courage ; il était au-dessus de mes forces de m'exposer à votre sévérité habituelle

pour moi. Il me semblait entendre mon arrêt de votre bouche.

Il se tut, puis ajouta d'une voix mal articulée et qui peignait la timidité la plus complète :

— La dernière fois que je vous ai vue, auprès de la petite table verte¹, je l'avouerai..., j'ai osé, en vous parlant, me servir d'un mot qui, depuis, m'a causé bien des remords. Je crains d'être puni par vous d'une façon sévère, car vous n'avez pas d'indulgence pour moi².

— Oh! monsieur, puisque vous avez le repentir, je vous pardonne ce mot, dit madame de Chasteller en essayant de prendre une manière d'être gaie et sans conséquence. Mais j'ai à vous parler, monsieur, d'objets bien plus importants pour moi³.

Et son œil, incapable de soutenir plus longtemps l'apparence de la gaieté, prit un sérieux profond.

Leuwen frémit; il n'avait point assez de vanité pour que le dépit d'avoir peur lui donnât le courage de vivre séparé de madame de Chasteller. Que devenir les jours où il ne lui serait pas permis de la voir ?

— Monsieur, reprit madame de Chasteller avec gravité, je n'ai point de mère pour me donner de sages avis. Une femme qui vit seule, ou à peu près, dans une ville de province, doit être attentive aux moindres apparences. Vous venez souvent chez moi...

— Eh bien ? dit Leuwen, respirant à peine.

Jusque-là, le ton de madame de Chasteller avait été convenable, sage, froid, aux yeux de Leuwen du moins. Le son de voix avec lequel il prononça ce mot : *eh bien*, eût manqué peut-être au Don Juan le plus accompli; chez Leuwen il n'y avait aucun talent, c'était l'impulsion de la nature, le naturel. Ce simple mot de Leuwen changea tout. Il y avait tant de malheur, tant d'assurance d'obéir ponctuellement dans ce mot, que madame de Chasteller en fut comme désarmée. Elle avait rassemblé tout son courage pour combattre un être fort, et elle trouvait l'extrême faiblesse. En un instant tout changeait, elle n'avait plus à craindre de manquer de résolution, mais bien plutôt de prendre un ton trop ferme, d'avoir l'air d'abuser de la victoire. Elle eut pitié du malheur qu'elle causait à Leuwen.

Il fallait continuer cependant. D'une voix éteinte et avec des lèvres pâles et comprimées avec effort pour

tâcher d'avoir l'air de la fermeté, elle expliqua à notre héros les raisons qui lui faisaient désirer de le voir moins souvent et moins longtemps, tous les deux jours par exemple. Il s'agissait d'éviter de faire naître des idées, bien peu fondées sans doute, au public qui commençait à s'occuper de ces visites, et à mademoiselle Bérard surtout, qui était un témoin bien dangereux.

Madame de Chasteller eut à peine la force d'achever ces deux ou trois phrases. La moindre objection, le moindre mot, quel qu'il fût, de Leuwen, renversait tout ce projet. Elle avait une vive pitié du malheur où elle le voyait, elle n'eût jamais eu le courage de persister, elle le sentait. Elle ne voyait plus que lui dans la nature entière. Si Leuwen eût eu moins d'amour ou plus d'esprit, il eût agi tout autrement; mais le fait difficile à excuser en ce siècle, c'est que ce sous-lieutenant de vingt-trois ans se trouva incapable d'articuler un mot contre ce projet qui le tuait. Figurez-vous un lâche qui adore la vie, et qui entend son arrêt de mort.

Madame de Chasteller voyait clairement l'état de son cœur; elle était elle-même sur le point de fondre en larmes, elle se sentait saisie de pitié pour le malheur extrême qu'elle causait.

« Mais, se dit-elle tout à coup, s'il voit une larme, me voici plus engagée que jamais. Il faut à tout prix mettre fin à cette visite pleine de dangers. »

— D'après le vœu que je vous ai exprimé..., monsieur..., il y a déjà longtemps que je puis supposer que mademoiselle Bérard compte les minutes que vous passez avec moi... Il serait plus prudent d'abréger.

Leuwen se leva; il ne pouvait parler, à peine si sa voix fut capable d'articuler à demi :

— Je serais au désespoir, madame...

Il ouvrit une porte de la bibliothèque qui donnait sur un petit escalier intérieur qu'il prenait souvent pour éviter de passer dans le salon et sous les yeux de la terrible mademoiselle Bérard.

Madame de Chasteller l'accompagna, comme pour adoucir par cette politesse ce qu'il pouvait y avoir de blessant dans la prière qu'elle venait de lui adresser. Sur le palier de ce petit escalier, madame de Chasteller dit à Leuwen :

— Adieu, monsieur. A après-demain.

Leuwen se retourna vers madame de Chasteller. Il appuya la main droite sur la rampe d'acajou¹; il chancelait évidemment. Madame de Chasteller eut pitié de lui, elle eut l'idée de lui prendre la main à l'anglaise, en signe de bonne amitié². Leuwen, voyant la main de madame de Chasteller s'approcher de la sienne, la prit et la porta lentement à ses lèvres. En faisant ce mouvement, sa figure se trouva tout près de celle de madame de Chasteller; il quitta sa main et la serra dans ses bras, en collant ses lèvres sur sa joue. Madame de Chasteller n'eut pas la force de s'éloigner et resta immobile et presque abandonnée dans les bras de Leuwen. Il la serrait avec extase³ et redoublait ses baisers. A la fin, madame de Chasteller s'éloigna doucement, mais ses yeux baignés de larmes montraient franchement la plus vive tendresse. Elle parvint à lui dire pourtant :

— Adieu, monsieur...

Et comme il la regardait, éperdu, elle se reprit :

— Adieu, *mon ami*, à demain... Mais laissez-moi.

Et il la laissa, et il descendit l'escalier⁴ en se retournant, il est vrai, pour la regarder.

Leuwen descendit l'escalier dans un trouble inexplicable. Bientôt, il fut ivre de bonheur, ce qui l'empêcha de voir qu'il était bien jeune, bien sot.

Quinze jours ou trois semaines suivirent; ce fut peut-être le plus beau moment de la vie de Leuwen, mais jamais il ne retrouva un tel instant d'abandon et de faiblesse⁵. Vous savez qu'il était incapable de le faire naître à force d'en sentir le bonheur⁶.

Il voyait madame de Chasteller tous les jours; ses visites duraient quelquefois deux ou trois heures, au grand scandale de mademoiselle Bérard. Quand madame de Chasteller se sentait hors d'état de continuer une conversation un peu passable avec lui, elle lui proposait de jouer aux échecs. Quelquefois, il lui prenait timidement la main, un jour même il tenta de l'embrasser; elle fondit en larmes, sans le fuir pourtant, elle lui demanda grâce et se mit sous la sauvegarde de son honneur. Comme cette prière était faite de bonne foi, elle fut écoutée de même. Madame de Chasteller exigeait qu'il ne lui parlât pas ouvertement de son amour, mais en revanche souvent elle plaçait la main dans son épaulette et jouait avec la frange d'argent. Quand elle était tranquille sur ses entre-

prises, elle était avec lui d'une gaieté douce et intime qui, pour cette pauvre femme, était le bonheur parfait.

Ils se parlaient de tout avec une sincérité parfaite, qui quelquefois eût semblé bien impolie à un indifférent, et toujours trop naïve. Il fallait l'intérêt de cette franchise sans bornes sur tout pour faire oublier un peu le sacrifice qu'on faisait en ne parlant pas d'amour. Souvent un petit mot indirect amené par la conversation les faisait rougir; alors, il y avait un petit silence. C'était lorsqu'il se prolongeait trop que madame de Chasteller avait recours aux échecs.

Madame de Chasteller aimait surtout que Leuwen lui confiât ses idées sur elle-même¹, à diverses époques, dans le premier mois de leur connaissance, à cette heure... Cette confiance tendait à affaiblir une des suggestions de ce grand ennemi de notre bonheur nommé la prudence. Elle disait, cette prudence :

« Ceci est un jeune homme d'infiniment d'esprit et fort adroit qui joue la comédie avec vous. »

Jamais Leuwen n'osa lui confier le propos de Bouchard sur le lieutenant-colonel de hussards et l'absence de toute feinte était si complète entre eux que deux fois ce sujet, approché par hasard, fut sur le point de les brouiller. Madame de Chasteller vit dans ses yeux qu'il lui cachait quelque chose.

— Et c'est ce que je ne pardonnerai pas, lui dit-elle avec fermeté.

Elle lui cachait, elle, que presque tous les jours son père lui faisait une scène à son sujet.

— Quoi! ma fille, passer deux heures tous les jours avec un homme de ce parti, et encore auquel sa naissance ne permet pas d'aspirer à votre main!

Venaient ensuite les paroles attendrissantes sur un vieux père presque octogénaire abandonné par sa fille, par son unique appui.

Le fait est que M. de Pontlevé avait peur du père de Leuwen. Le docteur Du Poirier lui avait dit que c'était un homme de plaisir et d'esprit, dominé par ce penchant infernal, le plus grand ennemi du trône et de l'autel : *l'ironie*. Ce banquier pouvait être assez méchant pour deviner quel était le motif de son attachement passionné pour l'argent comptant de sa fille, et, qui plus est, le dire².

CHAPITRE XXXIV¹

PENDANT que la pauvre madame de Chasteller oubliait le monde et croyait en être oubliée, tout Nancy s'occupait d'elle. Grâce aux plaintes de son père, elle était devenue pour les habitants de cette ville le remède qui les *guérissait de l'ennui*. A qui peut comprendre l'ennui profond d'une ville du second ordre, c'est tout dire.

Madame de Chasteller était aussi maladroite que Leuwen : lui, ne savait pas s'en faire aimer tout à fait²; pour elle, comme la société de Nancy était tous les jours moins amusante pour une femme occupée avec passion d'une seule idée, on ne la voyait presque plus chez mesdames de Commercy, de Marcilly, de Puylaurens, de Serpierre, etc., etc. Cet oubli passa pour du mépris et donna des ailes à la calomnie.

On s'était flatté, je ne sais à propos de quoi, dans la famille de Serpierre, que Leuwen épouserait mademoiselle Théodelinde; car, en province, une mère ne rencontre jamais un homme jeune et noble sans voir en lui un mari pour sa fille.

Quand toute la société retentit des plaintes que M. de Pontlevé faisait à tout venant de l'assiduité de Leuwen chez sa fille, madame de Serpierre en fut choquée infiniment plus que ne le comportait même sa vertu si sévère. Leuwen fut reçu dans cette maison avec cette aigreur de *l'espoir de mariage trompé* qui sait se présenter avec tant de variété et sous des formes si aimables dans une famille composée de six demoiselles peu jolies.

Madame de Commercy, fidèle à la politesse de la cour de Louis XVI, traita toujours Leuwen également bien. Il n'en était pas de même du salon de madame de Marcilly : depuis la réponse indiscrete faite, à propos de l'enterrement d'un cordonnier, à M. le grand vicaire Rey, ce digne et prudent ecclésiastique avait entrepris de ruiner la position que notre sous-lieutenant avait obtenue à Nancy. En moins de quinze jours, M. Rey eut l'art de faire pénétrer de toutes parts et d'établir dans le salon de madame de Marcilly que le ministre de la Guerre avait une peur particulière de l'opinion publique de Nancy,

ville voisine de la frontière, ville considérable, centre de la noblesse de Lorraine, et peut-être surtout de l'opinion telle qu'elle se manifestait dans le salon de madame de Marcilly. Cela posé, le ministre avait expédié à Nancy un jeune homme, évidemment d'un autre bois que ses camarades, pour bien voir la manière d'être de cette société et pénétrer ses secrets : y avait-on du mécontentement simple, ou était-il question d'agir ? « La preuve de tout ceci, c'est que Leuwen entend sans sourciller des choses sur le duc d'Orléans (Louis-Philippe) qui compromettraient tout autre qu'un observateur. » Il avait été précédé à son régiment d'une réputation de républicanisme que rien ne justifiait, et dont il semblait faire bon marché devant le portrait d'Henri V. Etc., etc.

Cette découverte flattait l'amour-propre de ce salon, dont jusque-là les plus grands événements avaient été neuf à dix francs perdus par M. Un Tel au whist, un jour de guignon marqué. Le ministre de la Guerre, qui sait ? peut-être Louis-Philippe lui-même, songeait à leur opinion !

Leuwen était donc un espion du juste milieu. M. Rey avait trop de sens pour croire à une telle sottise, et comme il se pouvait faire qu'il eût besoin de quelque histoire un peu mieux bâtie pour détruire la position de Leuwen dans les salons de mesdames de Puylaurens et d'Hocquincourt, il avait écrit à M. ***, chanoine de ***, à Paris. Cette lettre avait été renvoyée à un vicaire de la paroisse sur laquelle résidait la famille de Leuwen, et M. Rey attendait chaque jour une réponse détaillée.

Par les soins du même M. Rey, Leuwen vit tomber son crédit dans la plupart des salons où il se présentait. Il y fut peu sensible, et ne s'arrêta même pas trop à cette idée, car le salon d'Hocquincourt faisait exception, et une brillante exception. Depuis le départ de M. d'Antin, madame d'Hocquincourt avait si bien fait que son tranquille mari avait pris Leuwen en amitié particulière. M. d'Hocquincourt avait su un peu de mathématiques dans sa jeunesse ; l'histoire, loin de le distraire de ses idées noires sur l'avenir, l'y replongeait plus avant.

« Voyez les marges de l'*Histoire d'Angleterre* de Hume ; à chaque instant, vous y lisez une petite note marginale, disant : *N. se distingue, Ses actions, Ses grandes qualités, Sa condamnation, Son exécution.* Et nous copions cette Angle-

terre; nous avons commencé par le meurtre d'un roi, nous avons chassé son frère, comme elle son fils. » Etc., etc.

Pour éloigner la conclusion qui, revenant sans cesse : *la guillotine nous attend*, lui avait persuadé de revenir à la géométrie, qui d'ailleurs peut être utile à un militaire, il acheta des livres, et quinze jours après découvrit par hasard que Leuwen était précisément l'homme fait pour le diriger. Il avait bien songé à M. Gauthier, mais M. Gauthier était un républicain; mieux valait cent fois renoncer au calcul intégral. On avait sous la main M. Leuwen, homme charmant et qui venait tous les soirs dans l'hôtel. Car voici ce qui s'était établi :

A dix heures ou dix heures et demie au plus tard, la décence et la peur de mademoiselle Bérard forçaient Leuwen à quitter madame de Chasteller. Leuwen était peu accoutumé à se coucher à cette heure; il allait chez madame d'Hocquincourt. Sur quoi il arriva deux choses : M. d'Antin, homme d'esprit, qui ne tenait pas infiniment à une femme plutôt qu'à l'autre, voyant le rôle que madame d'Hocquincourt lui préparait, reçut une lettre de Paris qui le força à un petit voyage. Le jour du départ, madame d'Hocquincourt le trouva bien aimable; mais, à partir du même moment, Leuwen le devint beaucoup moins. En vain, le souvenir des conseils d'Ernest Dévelroy lui disait : « Puisque madame de Chasteller est une vertu, pourquoi ne pas avoir une maîtresse en deux volumes ? Madame de Chasteller pour les plaisirs du cœur, et madame d'Hocquincourt pour les instants moins métaphysiques. » Il lui semblait qu'il mériterait d'être trompé par madame de Chasteller s'il la trompait lui-même. La vraie raison de la vertu héroïque de notre héros, c'est que madame de Chasteller, elle seule au monde, semblait une femme à ses yeux. Madame d'Hocquincourt n'était qu'importune pour lui, et il redoutait mortellement les tête-à-tête avec cette jeune femme, la plus jolie de la province. Jamais il n'avait éprouvé cette folie, et il s'y livrait tête baissée.

La froideur subite de ses discours après le départ de d'Antin porta presque jusqu'à la passion le caprice de madame d'Hocquincourt; elle lui disait, même devant sa société, les choses les plus tendres. Leuwen avait l'air de les recevoir avec un sérieux glacial que rien ne pouvait dérider.

Cette folie de madame d'Hocquincourt fut peut-être ce qui fit le plus haïr Leuwen parmi les hommes prétendus raisonnables de Nancy. M. de Vassignies lui-même, homme de mérite, M. de Puylaurens, personnage d'une toute autre force de tête que MM. de Pontlevé, de Sanréal, Roller, et parfaitement inaccessibles aux idées adroitement semées par M. Rey, commencèrent à trouver fort incommode ce petit étranger grâce auquel madame d'Hocquincourt n'écoutait plus un seul mot de tout ce qu'on pouvait lui dire. Ces messieurs aimaient à parler un quart d'heure tous les soirs à cette femme si jeune, si appétissante, si bien mise. M. d'Antin ni aucun de ses prédécesseurs n'avaient donné à madame d'Hocquincourt la mine froide et distraite qu'elle avait maintenant en écoutant leurs propos galants.

— Il nous confisque cette jolie femme, notre unique ressource, disait le grave M. de Puylaurens. Impossible de faire avec une autre une partie de campagne passable. Or, maintenant, quand on propose une course, au lieu de saisir avec enthousiasme une occasion de faire trotter des chevaux, madame d'Hocquincourt refuse tout net.

Elle savait bien qu'avant dix heures et demie Leuwen n'était pas libre. D'ailleurs, M. d'Antin savait tout mettre en train, la joie redoublait dans les lieux où il paraissait, et Leuwen, sans doute par orgueil, parlait fort peu et ne mettait rien en train. C'était un éteignoir.

Telle commençait à être sa position, même dans le salon de madame d'Hocquincourt, et il n'avait plus pour lui absolument que l'amitié de M. de Lanfort et le cas que madame de Puylaurens, inexorable sur l'esprit, faisait de son esprit.

Lorsqu'on sut que madame Malibran, allant ramasser des thalers en Allemagne, allait passer à deux lieues de Nancy, M. de Sanréal eut l'idée d'organiser un concert. Ce fut une grande affaire, qui lui coûta cher. Le concert eut lieu, madame de Chasteller n'y vint pas, madame d'Hocquincourt y parut environnée de tous ses amis. On vint à parler d'ami de cœur, on fit sur ce thème de la morale de concert.

— Vivre sans un ami de cœur, disait M. de Sanréal plus qu'à demi ivre de gloire et de punch, ce serait la plus grande des sottises, si ce n'était pas une impossibilité.

— Il faut se hâter de choisir, dit M. de Vassignies.

Madame d'Hocquincourt se pencha vers Leuwen, qui était devant elle.

— Et si celui qu'on a choisi, lui dit-elle à voix basse, porte un cœur de marbre, que faut-il faire¹ ?

Leuwen se retourna en riant, il fut bien surpris de voir qu'il y avait des larmes dans les yeux qui étaient fixés sur les siens. Ce miracle lui ôta l'esprit, il songea au miracle au lieu de songer à la réponse. Elle se borna de sa part à un sourire banal.

En quittant le concert on revint à pied, et madame d'Hocquincourt prit son bras. Elle ne parlait guère. Au moment où tout le monde la saluait, dans la cour de son hôtel, elle serra le bras de Leuwen; il la quitta avec les autres.

Elle monta chez elle et fondit en larmes, mais elle ne le haït point, et le lendemain, à une visite du matin, comme madame de Serpierre blâmait avec la dernière aigreur la conduite de madame de Chasteller, madame d'Hocquincourt se tut et ne dit pas un mot contre sa rivale. Le soir, Leuwen, pour dire quelque chose, lui faisait compliment sur sa toilette :

— Quel admirable bouquet! Quelles jolies couleurs! Quelle fraîcheur! C'est l'emblème de la beauté qui le porte!

— Vous croyez? Eh bien! soit; il représente mon cœur, et je vous le donne.

Le regard qui accompagna ce dernier mot n'avait plus rien de la gaieté qui avait régné jusque-là dans la conversation. Il ne manquait ni de profondeur ni de passion, et à un homme sensé ne pouvait laisser aucun doute sur le sens du don du bouquet. Leuwen le prit, ce bouquet, dit des choses plus ou moins dignes de Dorat sur ces jolies fleurs, mais ses yeux furent gais, légers. Il comprenait fort bien, et ne voulut pas comprendre.

Il fut violemment tenté, mais il résista. Le soir du lendemain, il eut l'idée de conter son aventure à madame de Chasteller avec l'air de lui dire : « Rendez-moi ce que vous me coûte », mais il n'osa pas.

Ce fut une de ses erreurs : en amour, il faut oser ou l'on s'expose à d'étranges revers. Madame de Chasteller avait déjà appris avec douleur le départ de M. d'Antin. Le lendemain du concert madame de Chasteller sut par les plaisanteries fort claires de son cousin Blancet que, la veille,

madame d'Hocquincourt s'était *donnée en spectacle* ; le goût qu'elle commençait à prendre pour Leuwen était *une vraie fureur*, disait le cousin. Le soir, Leuwen trouva madame de Chasteller fort sombre ; elle le traita mal. Cette humeur sombre ne fit que s'accroître les jours suivants, et il régna entre eux des moments de silence d'un quart d'heure ou vingt minutes. Mais ce n'était plus ce silence délicieux d'autrefois, qui forçait madame de Chasteller à avoir recours à une partie d'échecs.

Étaient-ce là les mêmes êtres qui, huit jours auparavant, n'avaient pas assez de toutes les minutes de deux longues heures pour s'apprendre tout ce qu'ils avaient à se dire¹ ?

CHAPITRE XXXV²

LE surlendemain, madame de Chasteller fut saisie d'une fièvre violente. Elle avait des remords affreux, elle voyait sa réputation perdue. Mais tout cela n'était rien : elle doutait du cœur de Leuwen³.

Sa dignité de femme était effrayée par la nouveauté du sentiment qu'elle éprouvait, et surtout par la violence de ses transports. Ce sentiment était d'autant plus vif qu'elle ne craignait plus pour sa vertu. Dans un cas d'extrême danger, un voyage à Paris, où Leuwen ne pouvait la suivre, la mettait à l'abri de tous les périls, tout en la séparant violemment du seul lieu de la terre où elle crût le bonheur possible.

Depuis quelques jours, la possibilité de ce remède l'avait rassurée, lui avait rendu en quelque sorte une vie tranquille. Une lettre, envoyée à l'insu du marquis, et par un exprès, à madame de Constantin, son amie intime, pour lui demander conseil, avait rapporté une réponse favorable et approuvé le voyage de Paris en un cas extrême. Ses remords une fois adoucis, madame de Chasteller était heureuse.

Tout à coup, aux récits, aux plaisanteries grossières, quoique exprimées en bons termes, dont, le lendemain du concert de madame Malibran, M. de Blancet fut prodigue sur ce qui s'était passé la veille, elle fut surprise

d'une douleur atroce, et dont son âme pure avait honte.

« Blancet n'a pas de tact, se dit-elle, il est au nombre de ceux qui sentent péniblement la supériorité de M. Leuwen. Il exagère peut-être; comment M. Leuwen, si sincère avec moi, qui m'a avoué un jour qu'il avait cessé de m'aimer, me tromperait-il aujourd'hui¹ ?... »

« Rien de plus facile à expliquer, reprit avec amertume le parti de la prudence. Il est agréable et de bon goût pour un jeune homme d'avoir deux maîtresses à la fois, surtout si l'une d'elles est triste, sévère, se retranchant toujours derrière les craintes d'une ennuyeuse vertu, tandis que l'autre est gaie, aimable, jolie, et ne passe pas pour désespérer ses amants par sa sévérité. M. Leuwen peut me dire : Ou ne soyez pas pour moi d'une si haute vertu, ne me faites pas une scène lorsque j'essaie de vous prendre la main... (Il est vrai que je l'ai traité bien mal pour un mince sujet!...). »

Après un silence, elle continua avec un soupir :

« ... Ne soyez pas de cette vertu outrée, ou permettez-moi de profiter d'un moment d'admiration que madame d'Hocquincourt peut éprouver pour mon petit mérite.

« — Mais quelque peu délicat que soit ce raisonnement, reprit avec rage le parti de l'amour, encore fallait-il me faire cette déclaration. Tel était le rôle d'un honnête homme. Mais M. de Blancet exagère peut-être... Il faut éclaircir tout ceci. »

Elle demanda ses chevaux et se fit conduire précipitamment successivement chez mesdames de Serpierre et de Marcilly. Tout fut confirmé; madame de Serpierre alla même bien plus loin que M. de Blancet.

En rentrant chez elle, madame de Chasteller ne pensait presque plus à Leuwen; toute son imagination, enflammée par le désespoir, était occupée à se figurer les charmes et l'amabilité séduisante de madame d'Hocquincourt. Elle les comparait à sa manière d'être retirée, triste, sévère. Cette comparaison la poursuivit toute la nuit; elle passa par tous les sentiments qui font l'horreur de la plus noire jalousie.

Tout l'étonnait, tout effrayait sa retenue de femme, sa...² dans la passion dont elle était victime. Elle n'avait eu que de l'amitié pour le général de Chasteller et de la reconnaissance pour ses procédés parfaits. Elle n'avait pas même l'expérience des livres : on lui avait peint tous

les romans, au *Sacré-Cœur*, comme des livres obscènes. Depuis son mariage, elle ne lisait presque pas de romans ; il ne fallait pas connaître ce genre de livres quand on était admis à la conversation d'une auguste princesse. D'ailleurs, les romans lui semblaient grossiers.

« Mais puis-je dire même que je suis fidèle à ee qu'une femme se doit à elle-même ? se dit-elle vers le matin de cette nuit cruelle. Si M. Leuwen était là, vis-à-vis de moi, me regardant en silence, comme il fait quand il n'ose me dire tout ce qu'il pense, malheureux par les folles exigences que prescrit ma vertu, c'est-à-dire mon intérêt personnel, pourrais-je supporter ses reproches muets ? Non, je céderais... Je n'ai aucune vertu, et je fais le malheur de ce que j'aime... »

Cette complication de douleurs fut trop forte pour sa santé ; une fièvre se déclara.

La tête exaltée par la fièvre, qui dès le premier jour alla jusqu'au délire, elle voyait sans cesse sous ses yeux madame d'Hocquincourt gaie, aimable, heureuse, parée de fleurs charmantes à ce concert de madame Malibran (on lui avait parlé du fameux bouquet), ornée de mille grâces séduisantes, et Leuwen était à ses pieds. Ensuite, revenait ce raisonnement :

« Mais, malheureuse que je suis, qu'ai-je accordé à M. Leuwen qui puisse l'engager avec moi ? A quel titre puis-je prétendre l'empêcher de répondre aux prévenances d'une femme charmante, plus jolie que moi, et surtout bien autrement aimable, et aimable comme il faut l'être pour plaire à un jeune homme habitué à la société de Paris : une gaieté toujours nouvelle et jamais méchante¹ ? »

En suivant ces tristes raisonnements, madame de Chasteller ne put s'empêcher de demander un petit miroir ovale. Elle s'y regardait. A chaque expérience de ce genre, elle se trouva moins bien. Enfin, elle conclut qu'elle était décidément laide, et en aima davantage Leuwen du bon goût qu'il avait de lui préférer madame d'Hocquincourt.

Le second jour, la fièvre fut terrible et les chimères qui déchiraient le cœur de madame de Chasteller encore plus sombres. La vue seule de mademoiselle Bérard lui donnait des convulsions. Elle ne voulut point voir M. de Blancet ; elle avait horreur de lui, elle le voyait sans cesse

lui racontant ce concert fatal. M. de Pontlevé lui faisait deux visites de cérémonie chaque jour. Le docteur Du Poirier la soigna avec l'activité et la suite qu'il mettait à tout ce qu'il entreprenait; il venait trois fois le jour à l'hôtel de Pontlevé. Ce qui frappa surtout madame de Chasteller dans ses soins, c'est qu'il lui défendit absolument de se lever; dès lors, elle ne put plus espérer de voir Leuwen. Elle n'osait prononcer son nom et demander à sa femme de chambre s'il venait demander de ses nouvelles. Sa fièvre était augmentée par l'attention continue et impatiente avec laquelle elle prêtait l'oreille pour chercher à entendre le bruit des roues de son tilbury, qu'elle connaissait si bien.

Leuwen se permettait de venir chaque matin. Le troisième jour de la maladie, il quittait l'hôtel de Pontlevé fort inquiet des réponses ambiguës de M. Du Poirier. En montant en tilbury, il lança son cheval avec trop de rapidité, et, sur la place garnie de tilleuls taillés en parasol qu'on appelait promenade publique, passa fort près de M. de Sanréal. Celui-ci sortait de déjeuner et, en attendant le dîner, s'appuyant sur le bras du comte Ludwig Roller, promenait son oisiveté dans les rues de Nancy.

Ce couple formait un contraste burlesque. Sanréal, quoique fort jeune, était énorme, haut en couleur, n'avait pas cinq pieds de haut, et portait d'énormes favoris d'un blond hasardé. Ludwig Roller, long, blême, malheureux, avait l'air d'un moine mendiant qui a déplu à son supérieur. Au haut d'un grand corps de cinq pieds dix pouces au moins, une petite tête blême recouverte de cheveux noirs retombant sur les oreilles en couronne, comme ceux d'un moine; des traits maigres et immobiles entouraient un œil éteint et insignifiant; un habit noir, serré et râpé, achevait le contraste entre l'ex-lieutenant de cuirassiers, pour qui sa solde était une fortune, et l'heureux Sanréal, dont depuis [de] longues années l'habit ne pouvait plus se boutonner, et qui jouissait de quarante mille livres de rente au moins. A l'aide de cette fortune il passait pour fort brave, car il avait des éperons en fer brut longs de trois pouces, ne pouvait pas dire trois mots sans jurer, et ne parlait guère un peu au long que pour s'embarquer dans quelque histoire de duel à faire frémir. Il était donc fort brave, quoique ne s'étant jamais battu apparemment à cause de la peur qu'on avait de lui.

D'ailleurs, il possédait l'art de lancer les frères Roller sur les gens qui lui déplaisaient.

Depuis les journées de Juillet, suivies de leur démission, ces messieurs s'ennuyaient bien plus qu'auparavant; entre eux trois ils avaient un cheval, et ne sortaient guère avec plaisir de leur apathie que pour se battre en duel, ce dont ils s'acquittaient fort bien, et ce talent faisait leur considération.

Comme il n'était que midi quand le tilbury de Leuwen fit trembler le pavé sous les pas de l'énorme Sanréal, il n'était encore entré dans aucun café et ne se trouvait pas tout à fait gris. Soutenu par Ludwig Roller, il s'amusait à prendre sous le menton les jeunes paysannes qui passaient à sa portée. Il donnait des coups de cravache aux tentes placées devant la porte des cafés et aux chaises rangées sous ces tentes; il effeuillait aussi les branches des tilleuls de la promenade publique qui pendaient trop bas.

Le passage rapide du tilbury le tira de ces aimables passe-temps.

— Crois-tu qu'il ait voulu nous braver ? dit-il à Ludwig Roller en le regardant avec un sérieux de matamore.

— Écoute, lui dit le comte Ludwig en pâlisant, ce fat-là est assez poli, et je ne crois pas qu'il ait voulu nous offenser avec son tilbury; mais je ne l'en déteste que plus, à cause de sa politesse. Il sort de l'hôtel de Pontlevé; il prétend nous enlever en toute douceur, et sans nous fâcher, la plus jolie femme de Nancy et la plus riche héritière, du moins dans la classe où toi et moi pouvons choisir une femme... Et cela, ajouta Roller d'un ton ferme, je ne le souffrirai pas.

— Dis-tu vrai ? répondit Sanréal, enchanté.

— Dans ces choses-là, mon cher, répliqua Roller d'un ton sec et piqué, tu dois savoir que je ne dis jamais faux¹.

— Est-ce que tu vas me faire des phrases, à moi ? répondit Sanréal d'un air de spadassin. Nous nous connaissons. L'essentiel est qu'il ne nous échappe pas; l'animal est futé et s'est bien tiré de deux duels qu'il a eus à son régiment...

— Des duels à l'épée ! C'est une belle affaire ! On a appliqué deux sangsues à la blessure qu'il a faite au capitaine Bobé. Mais avec moi, morbleu ! ce sera un bon duel au pistolet, et à dix pas ; et s'il ne me tue pas, je te réponds qu'il lui faudra plus de deux sangsues.

— Allons chez moi ; il ne faut pas parler de ces choses devant les espions du juste milieu qui remplissent notre promenade. J'ai reçu hier une caissette de kirschwasser de Fribourg-en-Brisgau. Envoyons prévenir tes frères et Lanfort.

— Ai-je besoin de tant de monde, moi ? Une demi-feuille de papier va faire l'affaire. Et le comte Ludwig marchait vivement vers un café.

— Si tu veux faire le brutal avec moi, je te plante là... Il s'agit d'empêcher que, par quelque tour de passe-passe, ce maudit Parisien ne nous mette dans notre tort, et par suite ne se moque de nous. Qui l'empêche de répandre dans son régiment que nous avons formé entre nous, jeune noblesse lorraine, une société d'assurance pour ne pas nous laisser enlever les veuves qui ont de bonnes dotes ?

Les trois Roller, Murcé et Goëlle, que le garçon de café trouva à dix pas de là, faisant une poule au billard, furent bientôt rassemblés dans le bel hôtel de M. de Sanréal, enchantés d'avoir à parler de quelque chose ; aussi parlaient-ils tous ensemble. Le conseil se tenait autour d'une superbe table d'acajou massif. Il n'y avait pas de nappe, pour imiter les dandys anglais, mais sur l'acajou circulaient de magnifiques flacons de cristal de la manufacture voisine de Baccarat. Un kirschwasser limpide comme de l'eau de roche, une eau-de-vie d'un jaune ardent comme le madère brillaient dans ces flacons. Il se trouva bientôt que chacun des trois frères Roller voulait se battre avec Leuwen. M. de Goëlle, fat de trente-six ans sec et ridé, qui dans sa vie avait prétendu à tout, et même à la main de madame de Chasteller, plaidait sa cause avec poids et mesure, et voulait se battre le premier avec Leuwen, car enfin il se trouvait lésé plus qu'aucun.

— Est-ce qu'avant son arrivée je ne prêtais pas à la dame des romans anglais de Baudry ?

— Baudry toi-même, dit M. de Lanfort, qui était survenu. Ce beau monsieur nous a tous offensés, et personne plus que le pauvre d'Antin, mon ami, qui est allé se dépiquer.

— Digérer ses cornes, interrompit Sanréal en riant très fort.

— D'Antin est mon ami de cœur, reprit Lanfort choqué de ce ton grossier. S'il était ici, il se battrait avec vous tous, plutôt que de n'avoir pas affaire le premier à cet

aimable vainqueur. Et pour toutes ces raisons, moi aussi je veux me battre.

Le courage de Sanréal se trouvait depuis vingt minutes dans une situation pénible. Il voyait fort bien que tout le monde voulait se battre, lui seul n'avait point annoncé de prétention. Celle de Lanfort, être doux, aimable, élégant par excellence, le poussa à bout.

— Dans tous les cas, messieurs, dit-il enfin d'une voix contrainte et criarde, je me trouve le second sur la liste : c'est Roller et moi qui avons fait le projet dans la grande promenade, sous les jeunes tilleuls.

— Il a raison, dit M. de Goëlle; tirons au sort à qui défera le pays de cette peste publique. (Et il se rengorgea, fier de la beauté de la phrase.)

— A la bonne heure, dit Lanfort; mais, messieurs, qu'on ne se batte qu'une fois. Si M. Leuwen doit avoir affaire à quatre ou cinq d'entre nous, *l'Aurore* s'emparera de cette histoire, je vous en avertis, et vous vous verrez dans les journaux de Paris.

— Et s'il tue un de nos amis ? dit Sanréal. Faudra-t-il donc laisser le mort sans vengeance¹ ?

La discussion se prolongea jusqu'au dîner, que Sanréal avait fait préparer abondant et excellent. On se donna parole d'honneur en se quittant, à six heures, de ne parler de cette affaire à qui que ce soit; et, avant huit heures, M. Du Poirier savait tout².

Or, il y avait ordre précis de Prague d'éviter toute querelle entre la noblesse et les régiments du camp de Lunéville ou des villes voisines. Le soir, M. Du Poirier s'approcha de Sanréal avec la grâce d'un bouledogue en colère; ses petits yeux avaient le brillant de ceux d'un chat irrité³.

— Demain, vous me donnez à déjeuner à dix heures. Invitez MM. Roller, de Lanfort, de Goëlle, et tous ceux qui sont du projet. Il faut qu'ils m'entendent.

Sanréal eût bien voulu se fâcher, mais il craignit un mot piquant de Du Poirier qui serait répété par tout Nancy. Il accepta d'un signe de tête presque aussi gracieux que la mine du docteur.

Le lendemain, tous les convives du déjeuner firent la mine quand ils apprirent à qui ils auraient affaire. Il arriva d'un air affairé.

— Messieurs, dit-il aussitôt et sans saluer personne,

la religion et la noblesse ont bien des ennemis; les journaux entre autres, qui racontent à la France et enveniment tout ce que nous faisons. S'il ne s'agissait ici que de bravoure chevaleresque, je me contenterais d'admirer et je me garderais bien d'ouvrir la bouche, moi, pauvre plébéien, fils d'un petit marchand, et qui ai l'honneur de m'adresser aux représentants de tout ce qu'il y a de plus noble en Lorraine. Mais, messieurs, il me semble que vous êtes un peu en colère. La colère seule, sans doute, vous a empêchés de faire une réflexion qui est de mon domaine à moi. Vous ne voulez pas qu'un petit officier vous enlève madame de Chasteller¹ ? Eh bien ! quelle force au monde peut empêcher madame de Chasteller de quitter Nancy et de s'établir à Paris ? Là, environnée de ses amies qui lui donneront de la force, elle adressera à M. de Pontlevé les lettres les plus touchantes du monde. « Je ne puis être heureuse qu'avec M. Leuwen », dira-t-elle, et elle le dira bien parce que, d'après ce que vous avez observé, elle le pense. M. de Pontlevé refuse-t-il, ce qui est douteux, car sa fille parle sérieusement, et il ne voudra pas rompre avec une personne qui a 400.000 francs dans les fonds publics. M. de Pontlevé refuse-t-il ? Madame de Chasteller, fortifiée par les conseils de ses amies de Paris, parmi lesquelles nous comptons des dames de la plus haute distinction, madame de Chasteller se passe fort bien du consentement d'un père de province.

Êtes-vous sûrs de tuer M. Leuwen raide ? En ce cas, je n'ai rien à dire ; madame de Chasteller ne l'épousera pas. Mais croyez-moi, elle n'épousera, pour cela, aucun de vous ; c'est, selon moi, une femme d'un caractère sérieux, tendre, obstiné. Une heure après la mort de M. Leuwen, elle fait mettre ses chevaux, en va prendre d'autres à la poste prochaine, et Dieu sait où elle s'arrêtera ! A Bruxelles, à Vienne peut-être, si son père a des objections invincibles contre Paris. Quoi qu'il en soit, tenez-vous-en à ceci : si Leuwen est mort, vous la perdez pour toujours. S'il est blessé, tout le département saura la cause du duel ; avec sa timidité, elle se croit déshonorée, et le jour où Leuwen est hors de danger elle s'enfuit à Paris, où un mois après il la rejoint. En un mot, la seule timidité de madame de Chasteller la retient à Nancy ; donnez-lui un prétexte, et elle part.

En tuant Leuwen, vous satisfaites un bel accès de colère, je l'avoue, et à vous sept¹ vous le tuerez sans doute, mais les beaux yeux et la dot de madame de Chasteller s'éloignent de vous à tout jamais.

Ici l'on murmura, mais l'audace de Du Poirier en fut doublée.

— Si deux ou trois de vous, reprit-il avec énergie et en élevant la voix, se battent successivement contre Leuwen, vous passez pour des assassins, et le régiment tout entier prend parti contre vous.

— C'est justement ce que nous demandons, s'écria Ludwig Roller avec toute la fureur d'une colère longtemps contenue.

— C'est cela, dirent ses frères. Nous verrons les bleus.

— Et c'est justement ce que je vous défends, messieurs, au nom de M. le commissaire du roi en Alsace, Franche-Comté et Lorraine.

Tout le monde se leva à la fois. On s'insurgea contre l'audace de ce petit bourgeois qui prenait ce ton avec la fleur de la noblesse du pays. C'était précisément dans ces occasions que jouissait la vanité de Du Poirier; son génie fougueux aimait ces sortes de batailles. Il n'était pas sans sentir vivement les marques de mépris, et avait besoin, dans l'occasion, d'écraser l'orgueil des gentils-hommes.

Après des torrents de paroles insensées, dictées par la vanité puérile qu'on appelle orgueil de la naissance, la présente bataille tourna tout à fait à l'avantage du tacticien Du Poirier.

— Voulez-vous désobéir non à moi, qui suis un ver de terre, mais à notre roi légitime, Charles X ? leur dit-il quand il vit que chacun à son tour s'était donné le plaisir de parler de ses aïeux, de sa bravoure, et de la place qu'il avait occupée dans l'armée avant les fatales journées de 1830... Le roi ne veut pas se brouiller avec ses régiments. Rien de plus impolitique qu'une querelle entre son corps de noblesse et un régiment.

Du Poirier répéta cette vérité si souvent et avec tant de termes différents qu'elle finit par pénétrer dans ces têtes peu habituées à comprendre le nouveau. Les amours-propres capitulèrent au moyen d'un bavardage dont Du Poirier calcula la durée à trois quarts d'heure ou une heure.

Pour tâcher de perdre moins de temps, Du Poirier, dont l'âpre vanité commençait à être calmée par l'ennui, prit sur soi d'adresser un mot agréable à tout le monde. Il fit la conquête de M. de Sanréal, qui fournissait des raisons aux Roller, en lui demandant du vin brûlé. Sanréal avait inventé une façon nouvelle de faire ce breuvage adorable et courut à l'office le préparer lui-même.

Quand tout le monde eut accordé la dictature à Du Poirier :

— Voulez-vous réellement, messieurs, éloigner M. Leuwen de Nancy et ne pas perdre madame de Chasteller ?

— Sans doute, répondit-on avec humeur.

— Eh bien ! j'en sais un moyen assuré... Vous le devinerez probablement en y songeant.

Et son œil malin jouissait de leur air attentif.

— Demain à pareille heure, je vous dirai quel est ce moyen ; il n'y a rien de plus simple. Mais il a un défaut, il exige un secret profond pendant un mois. Je demande de ne m'ouvrir qu'à deux commissaires désignés par vous, messieurs.

En disant ces paroles, il sortit brusquement, et à peine sorti Ludwig Roller le chargea d'injures atroces. Tous suivirent cet exemple, à l'exception de Lanfort, qui dit :

— Il a un fichu physique¹, il est laid, malpropre, son chapeau a bien dix-huit mois de date, il est familier jusqu'à la grossièreté. La plupart de ses défauts tiennent à sa naissance : son père était marchand de chanvre, comme il nous l'a dit. Mais les plus grands rois se sont servis d'ignobles conseillers. Du Poirier est plus fin que moi, car du diable si je devine son moyen infallible. Et toi, Ludwig, qui parles tant, le devineras-tu ?

Tout le monde rit, excepté Ludwig, et Sanréal, enchanté de la tournure que prenaient les affaires, les engagea à déjeuner pour le lendemain. Mais avant de se séparer, quelque piqué que l'on fût contre Du Poirier, on désigna les deux commissaires qui devaient s'aboucher avec lui, et naturellement le choix tomba sur les deux personnes qui auraient le plus crié de n'être pas nommées, MM. de Sanréal et Ludwig Roller.

En quittant ces fougueux gentilshommes, Du Poirier alla d'un pas pressé chercher, au fond d'une rue étroite, un petit prêtre que le sous-préfet croyait son espion dans

la bonne compagnie et qui, comme tel, accrochait un assez bon lopin des *fonds secrets*.

— Vous allez dire à M. Fléron, mon cher Olive, que nous avons reçu une dépêche de Prague, sur laquelle nous avons délibéré cinq heures, en séance, chez M. de Sanréal; mais cette dépêche est d'une telle importance que demain, à dix heures et demie, nous nous réunissons de nouveau au même lieu.

L'abbé Olive avait de Mgr l'évêque la permission de porter un habit bleu extrêmement râpé et des bas gris de fer. Ce fut dans ce costume qu'il alla trahir M. Du Poirier et annoncer à M. l'abbé Rey, grand vicaire, la commission qu'il venait de recevoir du docteur. Ensuite, il se glissa chez le sous-préfet qui, sur cette grande nouvelle, ne dormit pas de la nuit.

Le lendemain, de grand matin, il fit dire à l'abbé Olive qu'il paierait cinquante écus une copie fidèle de la dépêche de Prague, et il osa écrire directement au ministre de l'Intérieur, au risque de déplaire à son préfet, M. Dumoral, ancien libéral renégat et homme toujours inquiet. M. Fléron écrivit aussi à ce dernier, mais la lettre fut jetée à la boîte une heure trop tard et de façon à laisser vingt-quatre heures d'avance à l'avis important donné au ministre par le simple sous-préfet¹.

CHAPITRE XXXVI²

« QUOI! se dit Du Poirier en apprenant le choix des deux commissaires qu'on lui avait donnés, ces animaux-là ne sauront pas même nommer deux commissaires! Du diable si je leur raconte mon projet! »

A la réunion du lendemain, Du Poirier, plus grave et plus rogue que de coutume, prit par le bras MM. Ludwig Roller et de Sanréal et les conduisit dans le cabinet du dernier, qu'il ferma à clef. Du Poirier fut avant tout fidèle aux formes, il savait que c'était la seule chose que Sanréal comprenait dans cette affaire.

Une fois placés dans trois fauteuils, Du Poirier dit après un petit silence :

— Messieurs, nous sommes ici réunis pour le service de Sa Majesté Charles X, notre roi légitime. Vous me jurez un secret absolu, même sur le peu qu'il m'est permis de vous révéler aujourd'hui ?

— Parole d'honneur ! dit Sanréal, ahuri de respect et de curiosité.

— Eh ! f... ! dit Roller, impatienté.

— Messieurs, vos domestiques sont payés par les républicains ; cette secte se glisse partout, et sans un secret absolu, même envers nos meilleurs amis, le bon parti ne pourrait parvenir à rien et vous, messieurs, ainsi que moi, pauvre plébéien, nous nous verrions vilipendés dans *l'Aurore*.

En faveur du lecteur, j'abrège infiniment le discours que Du Poirier se vit dans la nécessité de débiter à cet homme riche et à cet homme brave. Comme il ne voulait leur rien dire, il allongea encore plus qu'il n'était nécessaire.

— Le secret que j'espérais pouvoir vous soumettre, dit-il enfin, n'est plus à moi. Pour le moment, je ne suis chargé que de demander à votre bravoure, dit-il en s'adressant surtout à Sanréal, une trêve qui lui coûtera beaucoup.

— Certes ! dit Sanréal.

— Mais, messieurs, quand on est membre d'un grand parti, il faut savoir faire des sacrifices à la volonté générale, eût-elle tort. Autrement, on *n'est rien*, on ne parvient à rien. On ne mérite que le nom d'enfant perdu. Il faut, messieurs, que personne d'entre vous ne provoque M. Leuwen avant quinze grands jours.

— Il faut... Il faut... répéta Ludwig Roller avec amertume.

— Vers cette époque, M. Leuwen quittera Nancy, ou du moins il n'ira plus chez madame de Chasteller. C'est, ce me semble, ce que vous désirez, et ce que je vous ai montré que vous n'obtiendriez pas par un duel¹.

Il fallut répéter cela en termes différents pendant une heure. Les deux commissaires prétendaient que leur droit, comme leur devoir, étaient de savoir un secret.

— Quel rôle jouerons-nous, disait Sanréal, si ces messieurs qui nous attendent dans mon salon apprennent que nous sommes restés ici une heure entière pour ne rien apprendre ?

— Eh bien ! laissez croire que vous savez, dit froidement Du Poirier ; je vous seconderai.

Il fallut encore une bonne heure pour faire accepter ce *mezzo termine* à la vanité de ces messieurs.

Le docteur Du Poirier se tira bien de cette épreuve de patience, au milieu de laquelle son orgueil jouissait. Il aimait surtout à parler et à avoir à convaincre des personnages ennemis. C'était un homme d'un extérieur repoussant mais d'un esprit ferme, vif, entreprenant. Depuis qu'il se mêlait d'intrigues politiques, l'art de guérir, où il avait obtenu l'une des premières places, l'ennuyait. Le service de Charles X, ou ce qu'il appelait *la politique*, donnait un aliment à son envie de faire, de travailler, d'être compté. Ses flatteurs lui disaient : « Si des bataillons prussiens ou russes nous ramènent Charles X, vous serez député, ministre, etc. Vous serez le Villèle de cette nouvelle position. »

— Alors comme alors, répondait Du Poirier.

En attendant, il avait tous les plaisirs de l'ambition conquérante. Voici comment : MM. de Puylaurens et de Pontlevé avaient reçu des pouvoirs de qui de droit pour diriger les efforts des royalistes dans la province dont Nancy était le chef-lieu ; Du Poirier ne devait être que l'humble secrétaire de cette commission ou plutôt de ce pouvoir occulte, lequel n'avait qu'une chose de raisonnable : il ne se divisait pas. Il était confié à M. de Puylaurens, en son absence à M. de Pontlevé, en l'absence de ce dernier à M. Du Poirier, et cependant depuis un an Du Poirier faisait tout. Il rendait des comptes fort légers aux deux titulaires de l'emploi et ceux-ci ne se fâchaient pas trop. C'est qu'il avait l'art de leur faire entrevoir la guillotine, ou tout au moins le château de Ham, au bout de leurs menées, et ces messieurs, qui n'avaient ni zèle, ni fanatisme, ni dévouement, étaient bien aises, au fond, de laisser se compromettre ce bourgeois hardi et grossier, sauf à se brouiller avec lui et à tâcher de le jeter au bas de l'échelle, s'il y avait succès quelconque ou troisième restauration.

Du Poirier n'avait nulle haine contre Leuwen ; mais dans son ardeur de faire, puisqu'il s'était chargé de le faire déguerpier, il voulait, et voulait fermement, en venir à bout.

Le premier jour, lorsqu'il demanda deux commissaires

à la réunion Sanréal, le second lorsqu'il se débarrassa de la curiosité inquiète de ces deux commissaires, il n'avait encore aucun plan bien arrêté. Celui qu'il suivit ne se présenta à lui que par parties successives, et à mesure qu'il se persuada que laisser avoir lieu ce duel qu'il avait défendu au nom du roi serait une défaite marquée, un *fiasco* pour sa réputation et son influence en Lorraine dans la moitié jeune du parti.

Il commença par confier, sous le sceau du secret, à mesdames de Serpierre, de Marcilly et de Puylaurens que madame de Chasteller était plus malade qu'on ne le pensait, et que sa maladie serait longue tout au moins. Il engagea madame de Chasteller à souffrir un vésicatoire à la jambe et l'empêcha ainsi de marcher pendant un mois¹. Peu de jours après, il arriva chez elle d'un air sérieux qui devint sombre en lui tâtant le pouls, et il l'engagea à toutes les cérémonies religieuses qui, en province, sont comprises dans ce seul mot : se faire administrer. Tout Nancy retentit de ce grand événement, et l'on peut juger de l'impression qu'il fit sur Leuwen : madame de Chasteller était donc en danger de mort ?

« Mourir n'est donc que cela ? se disait madame de Chasteller, qui était loin de se douter qu'elle n'avait qu'une fièvre ordinaire. La mort ne serait rien absolument si j'avais M. Leuwen là, auprès de moi. Il me donnerait du courage si je venais à en manquer. Au fait, sans lui la vie aurait eu peu de charmes pour moi. On me fait boudier au fond de cette province, où avant lui ma vie était si triste... Mais il n'est pas noble, mais il est soldat du juste milieu ou, ce qui est encore pis, de la république... »

Madame de Chasteller parvint à désirer la mort.

Elle était sur le point de haïr madame d'Hocquincourt, et quand elle surprenait ce commencement de haine dans son cœur, elle se méprisait. Comme depuis quinze grands jours elle ne voyait plus Leuwen, le sentiment qu'elle avait pour lui ne lui donnait que du malheur.

Leuwen, dans son désespoir, était allé mettre à la poste à Darney trois lettres, heureusement fort prudentes, lesquelles avaient été interceptées par mademoiselle Bérard, maintenant parfaitement d'accord avec le docteur Du Poirier.

Leuwen ne quittait plus le docteur. Ce fut une fausse

démarche. Leuwen était loin d'être assez savant en hypocrisie pour pouvoir se permettre la société intime d'un intrigant sans moralité. Sans s'en douter, il l'offensa mortellement. Le docteur, piqué de la naïveté du mépris de Leuwen pour les fripons, les renégats, les hypocrites, parvint à le haïr. Étonné de la chaleur de son bon sens lorsqu'il était question entre eux du peu d'apparence du retour des Bourbons :

— Mais à ce compte, moi, lui dit un jour le docteur poussé à bout, je ne suis donc qu'un imbécile ?

Il continua tout bas :

« Nous allons voir, jeune insensé, ce qu'il va advenir de ton plus cher intérêt. Raisonne sur l'avenir, répète des idées que tu trouves toutes faites dans ton Carrel, moi je suis maître de ton présent et vais te le faire sentir. Moi, vieux, ridé, mal mis, homme de mauvaises manières à tes yeux, je vais t'infliger la douleur la plus cruelle, à toi beau, jeune, riche, doué par la nature de manières si nobles, et en tout si différent de moi, Du Poirier. J'ai usé les trente premières années de ma vie mourant de froid dans un cinquième étage, en tête à tête avec un squelette; toi, tu t'es donné la peine de naître, et tu prétends en secret que quand ton *gouvernement raisonnable* sera établi on ne punira que par le mépris les hommes forts tels que moi ! Cela serait bête à ton parti; en attendant, c'est bête à toi de ne pas deviner que je vais te faire du mal, et beaucoup. Souffre, jeune bambin ! »

Et le docteur se mit à parler à Leuwen de la maladie de madame de Chasteller dans les termes les plus inquiétants. S'il voyait le sourire effleurer les lèvres de Leuwen, il lui disait :

— Tenez, c'est dans cette église qu'est le caveau de famille des Pontlevé. Je crains bien, ajoutait-il avec un soupir, que bientôt il ne soit rouvert.

Il attendait depuis plusieurs jours que Leuwen, fou comme le sont les amants, entreprît de voir en secret madame de Chasteller.

Depuis la conférence avec les jeunes gens du parti chez M. de Sanréal, Du Poirier, qui méprisait assez la méchanceté plate et sans but de mademoiselle Bérard, s'était rapproché d'elle. Il chercha à lui faire jouer un rôle dans la famille : c'était à elle de préférence, et non pas à M. de Pontlevé, à M. de Blancet ou aux autres parents, qu'il

s'ouvrait sur le prétendu danger de madame de Chasteller.

Il y avait une grande difficulté au projet qui peu à peu se débrouillait dans la tête de M. Du Poirier : c'était la présence continuelle de mademoiselle Beaulieu, femme de chambre de madame de Chasteller, et qui adorait sa maîtresse.

Le docteur la gagna en lui témoignant toute confiance, et fit consentir mademoiselle Bérard à ce que souvent, en sa présence, il s'entretînt de préférence avec mademoiselle Beaulieu sur les soins nécessaires à la malade jusqu'à la prochaine visite de lui, docteur.

Cette bonne femme de chambre comme la très peu bonne mademoiselle Bérard croyaient également madame de Chasteller fort dangereusement malade.

Le docteur confia à la femme de chambre qu'il supposait qu'un chagrin de cœur augmentait la maladie de sa maîtresse. Il insinua qu'il trouverait *naturel* que M. Leuwen cherchât à voir encore une fois madame de Chasteller.

— Hélas ! monsieur le docteur, il y a quinze jours que M. Leuwen me tourmente pour le laisser venir ici pour cinq minutes. Mais que dirait le monde ? J'ai refusé absolument.

Le docteur répondit par une quantité de phrases arrangées de façon à ce que l'intelligence de la femme de chambre fût hors d'état de jamais les répéter, mais dans le fait ces phrases engageaient indirectement cette bonne fille à permettre l'entrevue demandée.

Enfin, il arriva qu'un soir M. de Pontlevé, d'après l'ordre du docteur, alla faire sa partie de whist chez madame de Marcilly, partie interrompue par deux ou trois accès de larmes. Justement, M. le vicomte de Blancet n'avait pu résister à une partie de chasse pour le passage des bécasses¹. Leuwen vit à la fenêtre de mademoiselle Beaulieu le signal dont l'espérance donnait encore à la vie quelque intérêt pour lui. Leuwen vola chez lui, revint habillé en bourgeois, et enfin, annoncé avec des précautions infinies par la bonne femme de chambre, qui ne quitta pas le voisinage du lit, il put passer dix minutes avec madame de Chasteller.

Détails d'amour... Madame d'Hocquincourt nommée à la fin par madame de Chasteller :

— Je ne m'y suis pas présenté depuis que vous êtes malade².

CHAPITRE XXXVII¹

LE lendemain, le docteur trouva madame de Chasteller sans fièvre et tellement bien, qu'il eut peur d'avoir perdu tous les soins qu'il se donnait depuis trois semaines. Il affecta l'air très inquiet devant la bonne mademoiselle Beaulieu. Il partit comme un homme pressé, et revint une heure après, à une heure insolite.

— Beaulieu, lui dit-il, votre maîtresse tombe dans le marasme.

— Oh! mon Dieu, monsieur!

Ici, le docteur expliqua longuement ce que c'est que le marasme.

— Votre maîtresse a besoin de lait de femme. Si quelque chose peut lui sauver la vie, c'est l'usage du lait d'une jeune et fraîche paysanne. Je viens de faire courir dans tout Nancy, je ne trouve que des femmes d'ouvriers, dont le lait ferait plus de mal que de bien à madame de Chasteller. Il faut une jeune paysanne...

Le docteur remarqua que Beaulieu regardait attentivement la pendule.

— Mon village, Chefmont, n'est qu'à cinq lieues d'ici. J'arriverai de nuit, mais n'importe...

— Bien, très bien, brave et excellente Beaulieu. Mais si vous trouvez une jeune nourrice, ne lui faites pas faire les cinq lieues tout d'une traite. N'arrivez qu'après-demain matin; le lait échauffé serait un poison pour votre pauvre maîtresse.

— Croyez-vous, monsieur le docteur, que voir encore une fois M. Leuwen puisse faire du mal à madame? Elle vient en quelque sorte de m'ordonner de le faire entrer ce soir s'il se présente. Elle lui est si attachée!...

Le docteur croyait à peine au bonheur qui lui arrivait.

— Rien de plus *naturel*, Beaulieu. (Il insistait toujours sur le mot *naturel*.) Qui est-ce qui vous remplacera?

— Anne-Marie, cette brave fille si dévote.

— Eh bien! donnez vos instructions à Anne-Marie. Où M. Leuwen se place-t-il en attendant le moment où vous pouvez l'annoncer?

— Dans la soupenle où couchait Joseph autrefois, dans l'antichambre de madame.

— Dans l'état où est votre pauvre maîtresse, elle n'a pas besoin de trop d'émotions à la fois. Si vous m'en croyez, vous ferez défendre la porte pour tout le monde absolument, même pour M. de Blancet.

Ce détail et beaucoup d'autres furent convenus entre le docteur et mademoiselle Beaulieu. Cette bonne fille quitta Nancy à cinq heures, laissant ses fonctions à Anne-Marie.

Or, depuis longtemps, Anne-Marie, que madame de Chasteller ne gardait que par bonté et qu'elle avait été sur le point de renvoyer une ou deux fois, était entièrement dévouée à mademoiselle Bérard, et son espion contre Beaulieu.

Voici ce qui arriva : à huit heures et demie, dans un moment où mademoiselle Bérard parlait à la vieille portière, Anne-Marie fit passer dans la cour Leuwen qui, deux minutes après, fut placé dans un retranchement en bois peint qui occupait la moitié de l'antichambre de madame de Chasteller. De là, Leuwen voyait fort bien ce qui se passait dans la pièce voisine et entendait presque tout ce qui se disait dans l'appartement entier.

Tout à coup, il entendit les vagissements d'un enfant à peine né. Il vit arriver dans l'antichambre le docteur essoufflé portant l'enfant dans un linge qui lui parut taché de sang.

— Votre pauvre maîtresse, dit-il en toute hâte à Anne-Marie, est enfin sauvée. L'accouchement a eu lieu sans accident. M. le marquis est-il hors de la maison ?

— Oui, monsieur

— Cette maudite Beaulieu n'y est pas ?

— Elle est en route pour son village.

— Sous un prétexte je l'ai envoyée chercher une nourrice, puisque celle que j'ai retenue au faubourg ne veut pas d'un enfant clandestin.

— Et M. de Blancet ?

— Ce qu'il y a de bien singulier, c'est que votre maîtresse ne veut pas le voir.

— Je le crois pardieu bien, dit Anne-Marie, après un tel cadeau !

— Après tout, peut-être l'enfant n'est pas de lui.

— Ma foi ! ces grandes dames, ça ne va pas souvent à l'église, mais en revanche cela a plus d'un amoureux.

— Je crois entendre gémir madame de Chasteller, je

rentre, dit le docteur. Je vais vous envoyer mademoiselle Bérard.

Mademoiselle Bérard arriva. Elle exécrait Leuwen, et dans une conversation d'un quart d'heure eut l'art, en disant les mêmes choses que le docteur, d'être bien plus méchante. Mademoiselle Bérard était d'avis que ce gros poupon, comme elle l'appelait, appartenait à M. de Blancet ou au lieutenant-colonel de hussards¹.

— Ou à M. de Goëlle, dit naturellement Anne-Marie.

— Non, pas à M. de Goëlle, dit mademoiselle Bérard², madame ne peut plus le souffrir. C'était de lui la fausse couche qui faillit, dans les temps, la brouiller avec ce pauvre M. de Chasteller.

On peut juger de l'état où se trouvait Leuwen. Il fut sur le point de sortir de sa cachette et de s'enfuir, même en présence de mademoiselle Bérard.

« Non, se dit-il; elle s'est moquée de moi comme d'un vrai blanc-bec que je suis. Mais il serait indigne de la compromettre. »

A ce moment, le docteur, craignant de la part de mademoiselle Bérard quelque raffinement de méchanceté trop peu vraisemblable, vint à la porte de l'antichambre.

— Mademoiselle Bérard! Mademoiselle Bérard! dit-il d'un air alarmé, il y a une hémorragie. Vite, vite, le seau de glace que j'ai apporté sous mon manteau.

Dès qu'Anne-Marie fut seule, Leuwen sortit en remettant sa bourse à Anne-Marie, en quoi faisant il vit, bien malgré lui, l'enfant qu'elle portait avec ostentation et qui, au lieu de quelques minutes de vie, avait bien un mois ou deux. C'est ce que Leuwen ne remarqua pas. Il dit avec beaucoup de tranquillité apparente à Anne-Marie :

— Je me sens un peu indisposé. Je ne verrai madame de Chasteller que demain. Voulez-vous venir parler à la portière pendant que je sortirai ?

Anne-Marie le regardait avec des yeux extrêmement ouverts :

« Est-ce qu'il est d'accord, lui aussi ? » pensait-elle.

Heureusement pour le succès des projets du docteur, comme le geste de Leuwen la pressait fort, elle n'eut pas le temps de commettre une indiscretion; elle ne dit rien, alla déposer l'enfant sur un lit dans la chambre voisine, descendit chez la portière.

« Cette bourse si pesante, se disait-elle, est-elle remplie d'argent ou de jaunets ? »

Elle conduisit la portière au fond de sa loge, et Leuwen put sortir inaperçu.

Il courut chez lui et s'enferma à clef dans sa chambre. Ce ne fut qu'à ce moment qu'il se permit de considérer en plein tout son malheur. Il était trop amoureux pour être furieux, dans ce premier moment, contre madame de Chasteller.

« M'a-t-elle jamais dit qu'elle n'eût aimé personne avant moi ? D'ailleurs, vivant avec moi comme avec un frère par ma sottise et ma très grande sottise, me devait-elle une telle confiance ?... Mais, ma chère Bathilde, je ne puis donc plus t'aimer ? » s'écriait-il tout à coup en fondant en larmes.

« Il serait digne d'un homme, pensa-t-il au bout d'une heure, d'aller chez madame d'Hocquincourt que j'abandonne sottement depuis un mois, et de chercher à prendre une revanche. »

Il s'habilla en se faisant une violence mortelle et, comme il allait sortir, il tomba évanoui dans le salon.

Il revint à lui quelques heures après ; un domestique le heurta du pied, en allant voir à trois heures du matin s'il était rentré.

— Ah ! le voilà encore ivre-mort ! Quelle saleté pour un maître ! dit cet homme.

Leuwen entendit fort bien ces paroles ; il se crut d'abord dans l'état que disait ce domestique ; mais tout à coup l'affreuse vérité lui apparut, et il fut bien plus malheureux que dans la soirée.

Le reste de la nuit se passa dans une sorte de délire. Il eut un instant l'ignoble idée d'aller faire des reproches à madame de Chasteller ; il eut horreur de cette tentation. Il écrivit au lieutenant-colonel Filloteau qui, par bonheur, commandait le régiment, qu'il était malade, et sortit de Nancy fort matin, espérant n'être pas vu.

Ce fut dans cette promenade solitaire qu'il sentit en plein toute l'étendue de son malheur.

« Je ne puis plus aimer Bathilde ! » se disait-il tout haut de temps en temps.

A neuf heures du matin, comme il se trouvait à six lieues de Nancy, l'idée d'y rentrer lui parut horrible.

« Il faut que j'aille à Paris à franc étrier, voir ma mère. »

Ses devoirs comme militaire avaient disparu à ses yeux, il se sentait comme un homme qui approche des derniers moments. Toutes les choses du monde avaient perdu leur importance à ses yeux, deux objets surnageaient seuls : sa mère et madame de Chasteller.

Pour cette âme épuisée par la douleur, l'idée folle de ce voyage fut comme une consolation, la seule qu'il entrevît. C'était une distraction.

Il renvoya son cheval à Nancy et écrivit au colonel Filloteau pour le prier de ne pas faire parler de son absence.

« Je suis mandé secrètement par le ministre de la Guerre. »

Ce mensonge se trouva sous sa plume parce qu'il eut la crainte folle d'être poursuivi.

Il demanda un cheval à une poste. Comme, sur son air égaré, on lui faisait quelques objections, il se dit envoyé par le colonel Filloteau, du 27^e de lanciers, à une compagnie du régiment qui était détachée à Reims pour faire la guerre aux ouvriers.

Les difficultés qu'il eut pour obtenir le premier cheval ne se renouvelèrent plus, et trente-deux heures après il était à Paris.

Près d'entrer chez sa mère, il pensa qu'il lui ferait peur; il alla descendre à un hôtel garni voisin, et ne revint chez lui que quelques heures plus tard.

— Maman, je suis fou. Je n'ai pas manqué à l'honneur, mais à cela près je suis le plus malheureux des hommes.

— Je vous pardonne tout, lui dit-elle en lui sautant au cou. Ne crains aucun reproche, mon Lucien. Est-ce une affaire d'argent ? J'en ai.

— C'est bien autre chose. J'aimais, et j'ai été trompé.

LUCIEN LEUWEN

II

LUCIEN LEUWEN

Lecteur bénévole,

EN arrivant à Paris, il me faut faire de grands efforts pour ne pas tomber dans quelque personnalité. Ce n'est pas que je n'aime beaucoup la satire, mais en fixant l'œil du lecteur sur la figure grotesque de quelque ministre, le cœur de ce lecteur fait banqueroute à l'intérêt que je veux lui inspirer pour les autres personnages. Cette chose si amusante, la satire personnelle, ne convient donc point, par malheur, à la narration d'une histoire. Le lecteur est tout occupé à comparer mon portrait à l'original grotesque, ou même odieux, de lui bien connu. Il le voit sale ou noir, comme le peindra l'histoire.

Les personnalités sont charmantes quand elles sont vraies et point exagérées, et c'est une tentation que ce que nous voyons depuis vingt ans est bien fait pour nous ôter.

« Quelle duperie, dit Montesquieu, que de calomnier l'Inquisition ! » Il eût dit de nos jours : « Comment ajouter à l'amour de l'argent, à la crainte de perdre sa place, et au désir de tout faire pour deviner la fantaisie du maître, qui font l'âme de tous les discours hypocrites de tout ce qui mange plus de cinquante mille au budget ? »

Je professe qu'au-dessus de cinquante mille francs la vie privée doit cesser *d'être murée*.

Mais la satire de ces heureux du budget n'entre point dans mon plan. Le vinaigre est en soi une chose excellente, mais mélangé avec une crème il gâte tout. J'ai donc fait tout ce que j'ai pu pour que vous ne puissiez reconnaître, ô lecteur bénévole, un ministre de ces derniers temps qui voulut jouer de mauvais tours à Leuwen. Quel plaisir auriez-vous à voir en détail que ce ministre était voleur, mourant de peur de perdre sa place, et ne se permettant pas un mot qui ne fût une fausseté ? Ces

gens-là ne sont bons que pour leur héritier. Comme] rien d'un peu spontané n'est jamais entré dans leur âme, la vue intérieure de cette âme vous donnerait du dégoût, ô lecteur bienveillant, et bien plus encore si j'avais le malheur de vous faire deviner les traits doucereux ou ignobles qui recouvraient cette âme plate.

C'est bien assez de voir ces gens-là quand on va les solliciter le matin.

*Non ragioniam di loro, ma guarda e passa*¹.

CHAPITRE XXXVIII¹

JE ne veux point abuser de mon titre de père pour vous contrarier; soyez libre, mon fils.

— Mon cher Lucien, j'ai chargé votre mère de vous gronder, s'il y a lieu. J'ai rempli les devoirs d'un bon père, je vous ai mis à même de recevoir deux coups d'épée. Vous connaissez la vie de régiment, vous connaissez la province; préférez-vous la vie de Paris? Donnez vos ordres, mon prince. Il n'y a qu'une chose à laquelle on ne consentira pas : c'est le mariage.

— Il n'en est pas question, mon père.

.....
M. Leuwen père. Une autre fois :

— On voit trop d'âme à travers vos paroles. Vous ne manquez pas d'esprit, mais vous parlez trop de ce que vous sentez, trop. Cela attire les fourbes de toute espèce. Tâchez donc d'amuser en parlant aux autres de ce qui ne vous intéresse nullement.

Ainsi, établi dans un fauteuil admirable, devant un bon feu, parlait d'un air riant M. Leuwen père, riche banquier déjà sur l'âge, à Lucien Leuwen², son fils et notre héros.

Le cabinet où avait lieu la conférence entre le père et le fils venait d'être arrangé avec le plus grand luxe sur les dessins de M. Leuwen lui-même. Il avait placé dans ce nouvel ameublement les trois ou quatre bonnes gravures qui avaient paru dans l'année en France et en Italie, et un admirable tableau de l'école romaine dont il venait de faire l'acquisition. La cheminée de marbre blanc contre laquelle s'appuyait Leuwen avait été sculptée à Rome, dans l'atelier de Tenerani, et la glace de huit pieds de haut sur six de large, placée au-dessus, avait figuré dans l'exposition de 1834 comme absolument sans défaut. Il y avait loin de là au misérable salon dans lequel, à Nancy, Lucien promenait ses inquiétudes. En dépit de sa douleur profonde, la partie parisienne et vaniteuse de son âme était sensible à cette différence. Il n'était plus dans des pays barbares, il se trouvait de nouveau au sein de sa patrie.

— Mon ami, dit M. Leuwen père, le thermomètre

monte trop vite, faites-moi le plaisir de pousser le bouton de ce ventilateur numéro 2... là... derrière la cheminée... Fort bien. Donc, je ne prétends nullement abuser de mon titre pour *abrég*er votre liberté. Faites absolument ce qui vous conviendra.

Lucien, debout contre la cheminée, avait l'air sombre, agité, tragique, l'air en un mot que nous devrions trouver à un jeune premier de tragédie malheureux par l'amour. Il cherchait avec un effort pénible et visible à quitter l'air farouche du malheur pour prendre l'apparence du respect et de l'amour filial le plus sincère, sentiments très vivants dans son cœur. Mais l'horreur de sa situation depuis la dernière soirée passée à Nancy avait remplacé sa physionomie de bonne compagnie par celle d'un jeune brigand qui paraît devant ses juges.

— Votre mère prétend, continua M. Leuwen père, que vous ne voulez pas retourner à Nancy ? Ne retournez pas en province ; à Dieu ne plaise que je m'érige en tyran. Pourquoi ne feriez-vous pas des folies, et même des sottises ? Il y en a une, pourtant, mais une seule, à laquelle je ne consentirai pas, parce qu'elle a des suites : c'est le mariage. Mais vous avez la ressource des *sommations respectueuses*... et pour cela je ne me brouillerai pas avec vous. Nous plaiderons, mon ami, en dînant ensemble.

— Mais, mon père, répondit Lucien revenant de bien loin, il n'est nullement question de mariage¹.

— Eh bien ! si vous ne songez pas au mariage, moi j'y songerai. Réfléchissez à ceci : je puis vous marier à une fille riche et pas plus sotte qu'une pauvre, et il est fort possible qu'après moi vous ne soyez pas riche². Ce peuple-ci est si fou, qu'avec une épaulette, une fortune bornée est très supportable pour l'amour-propre. Sous l'uniforme, la pauvreté n'est que la pauvreté, ce n'est pas grand'chose, il n'y a pas le mépris. Mais tu croiras ces choses-là, dit M. Leuwen en changeant de ton, quand tu les auras vues toi-même... Je dois te sembler un radoteur... Donc, brave sous-lieutenant, vous ne voulez plus de l'état militaire ?

— Puisque vous êtes si bon que de raisonner avec moi au lieu de commander, non, je ne veux plus de l'état militaire en temps de paix, c'est-à-dire : passer ma soirée à jouer au billard et à m'enivrer au café, et encore avec défense de prendre sur la table de marbre mal essuyée

d'autre journal que le *Journal de Paris*. Dès que nous sommes trois officiers à [nous] promener ensemble, un au moins peut passer pour espion dans l'esprit des deux autres. Le colonel, autrefois intrépide soldat, s'est transformé, sous la baguette du juste milieu, en sale commissaire de police.

M. Leuwen père sourit comme malgré lui. Lucien le comprit, et ajouta avec empressement :

— Je ne prétends point tromper un homme aussi clairvoyant; je ne l'ai jamais prétendu; croyez-le bien, mon père! Mais enfin il fallait bien commencer mon conte par un bout. Ce n'est donc point pour des motifs raisonnables que, si vous le permettez, je quitterai l'état militaire. Mais cependant c'est une démarche raisonnable. Je sais donner un coup de lance, et commander à cinquante hommes qui donnent des coups de lance, je sais vivre convenablement avec trente-cinq camarades, dont cinq ou six font des rapports de police. Je sais donc le *métier*. Si la guerre survient, mais une vraie guerre, dans laquelle le général en chef ne trahisse pas son armée, et que je pense comme aujourd'hui, je vous demanderai la permission de faire une campagne ou deux. La guerre, suivant moi, ne peut pas durer davantage, si le général en chef ressemble un peu à Washington. Si ce n'est qu'un pillard habile et brave, comme Soult, je me retirerai une seconde fois.

— Ah! c'est là votre politique! reprit son père avec ironie¹. Diable! c'est de la haute vertu! Mais la politique, c'est bien long! Que voulez-vous pour vous personnellement ?

— Vivre à Paris, ou faire de grands voyages : l'Amérique, la Chine.

— Vu mon âge et celui de votre mère, tenons-nous-en à Paris. Si j'étais l'enchanteur Merlin et que vous n'eussiez qu'un mot à dire pour arranger le matériel de votre destinée, que demanderiez-vous ? Voudriez-vous être commis dans mon comptoir, ou employé dans le bureau particulier d'un ministre qui va se trouver en possession d'une grande influence sur les destinées de la France, M. de Vaize, en un mot ? Il peut être ministre de l'Intérieur demain.

— M. de Vaize ? Ce pair de France qui a tant de génie pour l'administration ? Ce grand travailleur ?

— Précisément, répondit M. Leuwen en riant et admirant la haute vertu des intentions et la bêtise des perceptions.

— Je n'aime pas assez l'argent pour entrer au comptoir, répondit Lucien. Je ne pense pas assez au *métal*, je n'ai jamais senti vivement et longtemps son absence. Cette absence terrible ne sera pas toujours là, en moi, pour répondre victorieusement à tous les dégoûts. Je craindrais de manquer de persévérance une seconde fois si je nommais le comptoir.

— Mais si après moi vous êtes pauvre ?

— Du moins à la dépense que j'ai faite à Nancy, maintenant je suis riche ; et pourquoi cela ne durerait-il pas bien longtemps encore ?

— Parce que 65 n'est pas égal à 24.

— Mais, cette différence...

La voix de Lucien se voilait.

— Pas de phrases, monsieur ! Je vous rappelle à l'ordre. La politique et le sentiment nous écartent également de l'objet à l'ordre du jour :

Sera-t-il dieu, table ou cuvette ?

C'est de vous qu'il s'agit, et c'est à quoi nous cherchons une réponse. Le comptoir vous ennuie et vous aimez mieux le bureau particulier du comte de Vaize ?

— Oui, mon père.

— Maintenant paraît une grande difficulté : serez-vous assez coquin pour cet emploi ?

Lucien tressaillit ; son père le regarda avec le même air gai et sérieux tout à la fois. Après un silence, M. Leuwen père reprit :

— Oui, monsieur le sous-lieutenant, serez-vous assez coquin ? Vous serez à même de voir une foule de petites manœuvres ; voulez-vous, vous subalterne, aider le ministre dans ces choses ou le contrecarrer ? Voudrez-vous *faire aigre*, comme un jeune républicain qui prétend repétrir les Français pour en faire des anges ? *That is the question*, et c'est là-dessus que vous me répondrez ce soir, après l'Opéra, car ceci est un secret : pourquoi n'y aurait-il pas crise ministérielle en ce moment ? La Finance et la Guerre ne se sont-elles pas dit les gros mots pour la vingtième fois ? Je suis fourré là-dedans, je puis ce soir,

je puis demain, et peut-être je ne pourrai plus après-demain vous nicher d'une façon brillante.

Je ne vous dissimule pas que les mères jetteront les yeux sur vous pour vous faire épouser leurs filles; en un mot, la position *la plus honorable*, comme disent les sots, mais serez-vous assez coquin pour la remplir? Réfléchissez donc à ceci : jusqu'à quel point vous sentez-vous la force d'être un coquin, c'est-à-dire d'aider à faire une petite coquinerie, car depuis quatre ans il n'est plus question de verser du sang...

— Tout au plus de voler l'argent, interrompit Lucien.

— *Du pauvre peuple!* interrompit à son tour M. Leuwen père d'un air piteux : ou de l'employer un peu différemment qu'il ne l'emploierait lui-même, ajouta-t-il du même ton. Mais il est un peu bête, et ses députés un peu sots et pas mal intéressés...

— Et que désirez-vous que je sois ? demanda Lucien, d'un air simple.

— Un coquin, reprit le père, je veux dire un homme politique, un Martignac, je n'irai pas jusqu'à dire un Talleyrand. A votre âge et dans vos journaux on appelle cela être un coquin. Dans dix ans, vous saurez que Colbert, que Sully, que le cardinal [de] Richelieu, en un mot que tout ce qui a été homme politique, c'est-à-dire *dirigeant les hommes*, s'est élevé au moins à ce premier degré de coquinerie que je désire vous voir. N'allez pas faire comme N... qui, nommé secrétaire général de la police, au bout de quinze jours donna sa démission parce que cela était trop sale. Il est vrai que dans ce temps on faisait fusiller *Frotté* par des gendarmes chargés de le conduire de sa maison en prison, et qu'avant que de partir les gendarmes savaient qu'il tenterait de fuir, et les obligerait à le tuer.

— Diable! dit Lucien.

— Oui. Le préfet C...¹, ce brave homme préfet à Troyes et mon ami, dont vous vous souvenez peut-être, un homme de cinq pieds six pouces à cheveux gris, à Plancy.

— Oui, je m'en souviens très bien. Ma mère lui donnait la belle chambre à damas rouge, à l'angle du château.

— C'est cela. Eh bien! il perdit sa préfecture dans le Nord, à Caen ou environs, enfin, parce qu'il ne voulut pas être assez coquin, et je l'approuvai fort : un autre fit

l'affaire Frotté. Ah! diable, *mon jeune ami*, comme disent les pères nobles, vous êtes étonné?

— *On le serait à moins*, répond souvent le jeune premier, dit Lucien. Je croyais que les jésuites seuls et la Restauration...

— Ne croyez rien, mon ami, que ce que vous aurez vu, et vous en serez plus sage. Maintenant, à cause de cette maudite liberté de la presse, dit M. Leuwen en riant, il n'y a plus moyen de traiter les gens à la Frotté. Les ombres les plus noires du tableau actuel ne sont plus fournies que par des pertes d'argent ou de place...

— Ou par quelques mois de prison préventive!

— Très bien. A ce soir réponse décisive, claire, nette, sans phrases sentimentales surtout. Demain peut-être je ne pourrai plus *rien pour mon fils*.

Ces mots furent dits d'une façon à la fois noble et sentimentale, comme eût fait Monvel, le grand acteur.

— A propos, dit M. Leuwen père en revenant, vous savez sans doute que *sans votre père* vous seriez à l'*Abbaye*. J'ai écrit au général D...; j'ai dit que je vous avais envoyé un courrier parce que votre mère était fort malade. Je vais passer à la Guerre pour que votre congé antidaté arrive au colonel. Écrivez-lui, de votre côté, et tâchez de le séduire¹.

— Je voulais vous parler de l'*Abbaye*. Je pensais à deux jours de prison et à remédier à tout par ma démission...

— Pas de démission, mon ami; il n'y a que les sots qui donnent leur démission. Je prétends bien que vous serez toute votre vie un jeune militaire de la plus haute distinction attiré par la politique, une véritable *perte pour l'armée*, comme disent les *Débats*.

CHAPITRE XXXIX²

LA distraction violente causée par la réponse catégorique, décisive, demandée par son père fut une première consolation pour Lucien. Pendant le voyage de Nancy à Paris, il n'avait pas réfléchi : il fuyait la douleur,

le mouvement physique lui tenait lieu de mouvement moral. Depuis son arrivée, il était dégoûté de soi-même et de la vie. Parler avec quelqu'un était un supplice pour lui, à peine pouvait-il prendre assez sur soi pour parler une heure de suite avec sa mère.

Dès qu'il était seul, ou il était plongé dans une sombre rêverie, dans un océan sans limites de sentiments déchirants; ou, raisonnant un peu, il se disait :

« Je suis un grand sot, je suis un grand fou! J'ai estimé ce qui n'est pas estimable : le cœur d'une femme; et, le désirant avec passion, je n'ai pas pu l'obtenir. Il faut ou quitter la vie, ou me corriger profondément. »

Dans d'autres moments, où un attendrissement ridicule prenait le dessus :

« Peut-être l'eussé-je obtenue, se disait-il, sans la cruauté de l'aveu à faire : « Un autre m'a aimée, et je suis... »

« Car il y a des jours où elle m'aimait vraiment... Sans le cruel état où elle se trouvait, elle m'eût dit : « Eh bien! oui, je vous aime! » Mais alors il fallait ajouter : « L'état où je me trouve... » Car elle a de l'honneur, j'en suis sûr... Elle m'a mal connu; cet aveu n'eût pas détruit l'étrange sentiment que j'ai pour elle. Toujours j'en ai eu honte, et toujours il m'a dominé.

« Elle a été faible, et moi, suis-je parfait? Mais pourquoi m'abuser? disait-il en s'interrompant avec un sourire amer. Pourquoi parler le langage de la raison? Quand j'aurais trouvé en elle des défauts choquants, que dis-je? des vices déshonorants, j'aurais été cruellement combattu, mais je n'aurais pu cesser de l'aimer. Désormais, qu'est-ce que la vie pour moi? Un long supplice. Où trouver le plaisir, où trouver seulement un état exempt de peines? »

Cette sensation triste finissait par amortir toutes les autres. Il parcourait tous les états de la vie, les voyages comme le séjour à Paris, la richesse extrême, le pouvoir, partout il trouvait un dégoût invincible. L'homme qui venait lui parler lui semblait toujours le plus ennuyeux de tous.

Une seule chose le tirait de l'inaction profonde et faisait agir son esprit : c'était de revenir sur les événements de Nancy. Il frémissait en rencontrant sur une carte géographique le nom de cette petite ville; ce nom le

poursuivait dans les journaux : tous les régiments qui revenaient de Lunéville semblaient devoir passer par là. Le nom de Nancy ramenait toujours invariablement cette idée :

« Elle n'a pu se résoudre à me dire : « J'ai un grand secret que je ne puis vous confier... Mais à cela près, je vous aime uniquement. » Souvent, en effet, je la voyais profondément triste, cet état me semblait extraordinaire, inexplicable... Si j'allais à Nancy me jeter à ses pieds?... Et lui demander pardon de ce qu'elle m'a fait cocu », ajoutait le parti Méphistophélès en ricanant.

Après avoir quitté le cabinet de son père, cet ordre de pensées semblait s'être attaché au cœur de Lucien avec plus d'acharnement que jamais.

« Et il faut qu'avant demain matin, se disait-il avec terreur, je prenne une décision, que *j'aie foi en moi-même*... Est-il un être au monde dont j'estime aussi peu le jugement ? »

Il était extrêmement malheureux; le fond de tous ses raisonnements était cette folie :

« A quoi bon choisir un état pour la troisième fois ? Puisque je n'ai pas su plaire à madame de Chasteller¹, que saurai-je jamais ? Quand on possède une âme comme la mienne, à la fois faible et impossible à contenter, on va se jeter à la Trappe. »

Le plaisant, c'est que toutes les amies de madame Leuwen lui faisaient compliment sur l'excellente tenue que son fils avait acquise. « C'est maintenant l'homme sage, disait-on de toutes parts, l'homme fait pour satisfaire l'ambition d'une mère. »

Dans son dégoût pour les hommes, Lucien n'avait garde de leur laisser [deviner] ses pensées; il ne leur répondait que par des lieux communs bien maniés.

Tourmenté par la nécessité de donner le soir même une réponse décisive, il alla dîner seul, car il fallait parler et *être aimable* à la maison ou bien il pleuvait des épi-grammes, et l'usage était de n'épargner personne.

Après dîner, Lucien erra sur le boulevard et ensuite dans les rues; il craignait de rencontrer des amis sur le boulevard, et chaque minute était précieuse et pouvait lui donner l'idée d'une réponse. En passant la rue de ***, il entra machinalement dans un cabinet de lecture mal éclairé et où il espérait trouver peu de monde. Un domes-

tique rendait un livre à la demoiselle du comptoir; il lui trouva une mise d'une fraîcheur charmante et de la grâce (Lucien rentrait de province).

Il ouvrit le livre au hasard; c'était un ennuyeux moraliste qui avait divisé sa drogue par portraits détachés, comme Vauvenargues : *Edgar, ou le Parisien de vingt ans*.

« Qu'est-ce qu'un jeune homme qui ne connaît pas les hommes ? qui n'a vécu qu'avec des gens polis, ou des subordonnés, ou des gens dont il ne choquait pas les intérêts ? Edgar n'a pour garant de son mérite que les magnifiques promesses qu'il se fait à soi-même. Edgar a reçu l'éducation la plus distinguée, il monte à cheval, il mène admirablement son cabriolet, il a, si vous l'exigez, toute l'instruction de Lagrange, toutes les vertus de Lafayette, qu'importe ! Il n'a point éprouvé l'effet des autres sur lui-même, il n'est sûr de rien ni sur les autres ni, à plus forte raison, sur soi-même. Ce n'est tout au plus qu'un brillant *peut-être*. Que sait-il au fond ? Monter à cheval, parce que son cheval n'est pas poli et le jette par terre s'il fait un faux mouvement. Plus sa société est polie, moins elle ressemble à son cheval, moins il vaut. Laisse-t-il s'enfuir ces rapides années de dix-huit à trente sans *se coller avec la nécessité*, comme dit Montaigne, il n'est plus même un *peut-être* ; l'opinion le dépose dans l'ornière des gens communs, elle cesse de le regarder, elle ne voit plus en lui qu'un être comme tout le monde, important seulement par le nombre de billets de mille francs que ses fermiers placent sur son bureau.

« Moi, philosophe, je néglige le bureau chargé de billets, je regarde l'homme qui les compte. Je ne vois en lui qu'un être jaune, ennuyé, réduit quelquefois par son ineptie à se faire l'*exagéré* d'un parti, l'*exagéré* des Bouffes et de Rossini, l'*exagéré* du juste milieu se réjouissant du nombre des morts sur les quais de Lyon, l'*exagéré* de Henri V répétant que Nicolas va lui prêter deux cent mille hommes et quatre cents millions. Que m'importe, qu'importe au monde ? Edgar s'est laissé tomber à n'être qu'un sot !

« S'il va à la messe, s'il proscriit autour de lui toute conversation gaie, toute plaisanterie sur quoi que ce soit, s'il fait des aumônes bien entendues, vers cinquante ans les charlatans de toutes les sortes, ceux de l'Institut comme ceux de l'archevêché, proclameront qu'il a toutes

les vertus; par la suite, ils le porteront peut-être à être l'un des douze maires de Paris. Il finira par fonder un hôpital. *Requiescat in pace*. Colas vivait, Colas est mort¹. »

Lucien relisait chaque phrase de cette morale deux et même trois fois; il en examinait le sens et la portée. Sa rêverie sombre fit lever le nez aux lecteurs du *Journal du soir*; il s'en aperçut, paya avec humeur, sortit. Il se promenait sur la place de Beauvau, devant le cabinet littéraire.

« *Je serai un coquin* », s'écria-t-il tout à coup. Il passa encore un quart d'heure à bien tâter son courage, puis appela un cabriolet et courut à l'Opéra.

— Je vous cherchais, lui dit son père qu'il trouva errant dans le foyer.

Ils montèrent rapidement dans la loge de M. Leuwen père, ils y trouvèrent trois demoiselles, et Raimonde en costume de sylphide.

« *They can not understand*. (Elles ne comprendront pas un mot de ce que nous dirons; ainsi, ne nous gênons pas.)

— Messieurs, nous lisons dans vos yeux, dit mademoiselle Raimonde, des choses beaucoup trop sérieuses pour nous; nous allons sur le théâtre. Soyez heureux, si vous le pouvez sans nous.

— Eh bien! vous sentez-vous l'âme assez scélérate pour entrer dans la carrière des honneurs²?

— Je serai sincère avec vous, mon père. L'excès de votre indulgence m'étonne et augmente ma reconnaissance et mon respect. Par l'effet de malheurs sur lesquels je ne puis m'expliquer, même avec mon père, je me trouve dégoûté de moi-même et de la vie. Comment choisir telle ou telle carrière? tout m'est également indifférent, et je puis dire odieux³. Le seul état qui me conviendrait serait d'abord celui d'un mourant à l'Hôtel-Dieu, ensuite peut-être celui d'un sauvage qui est obligé de chasser ou de pêcher pour sa subsistance de chaque jour. Cela n'est ni beau ni honorable pour un homme de vingt-quatre ans, aussi personne au monde n'aura jamais cette confidence...

— Quoi! pas même votre mère?

— Ses consolations augmenteraient mon martyre; elle souffrirait trop de me voir dans ce malheureux état...

L'égoïsme de M. Leuwen eut une jouissance qui l'at-

tacha un peu à son fils. « Il a, se dit-il, des secrets pour sa mère qui n'en sont pas pour moi. »

« ... Si je reviens à la sensibilité pour les choses extérieures, il se peut que je me trouve étrangement choqué des exigences de l'état que j'aurai choisi. Une place dans votre comptoir pouvant se quitter sans scandaliser personne, je devrais peut-être la choisir.

— Je dois vous mettre en possession d'une donnée importante de plus : vous serez plus utile à mes intérêts comme secrétaire du ministre de l'Intérieur que comme chef de correspondance dans mon bureau. Vos qualités comme homme du monde me seraient inutiles dans mon bureau.

Lucien fut adroit pour la première fois depuis *son courage* (c'était le mot qu'il employait avec une amère ironie, car, pour torturer davantage son âme, il se regardait comme un mari trompé et s'appliquait la masse de ridicule et d'antipathie dont le théâtre et le monde vulgaire affublent cet état. Comme s'il y avait encore des caractères d'état¹!).

Lucien allait conclure pour la place au ministère, principalement par curiosité : il connaissait le comptoir², et n'avait pas la moindre idée de l'intérieur intime d'un ministre. Il se faisait une fête d'approcher M. le comte de Vaize, travailleur infatigable et le premier administrateur de France, disaient les journaux, un homme qu'on comparait au comte Daru de l'Empereur.

A peine son père eut-il cessé de parler :

— Ce mot me décide, s'écria-t-il avec une fausseté naïve qui pouvait donner de l'espoir pour l'avenir. Je penchais pour le comptoir, mais je m'engage au ministère, sous la condition que je ne contribuerai à aucun assassinat comme le maréchal Ney, le colonel Caron, Frotté, etc. Je m'engage tout au plus pour des friponneries d'argent; et enfin, peu sûr de moi-même, je ne m'engage que pour un an.

— C'est bien peu pour le monde. On dira : « Il ne peut pas tenir en place plus de six mois. » Peut-être aurez-vous du dégoût dans les commencements, et de l'indulgence pour les faiblesses et les friponneries des hommes six mois plus tard. Pouvez-vous, par amitié pour moi, me sacrifier six mois de plus et me promettre de ne pas quitter les bureaux de la rue de Grenelle avant dix-huit mois ?

— Je vous donne ma parole pour dix-huit mois, toujours à moins d'assassinat, par exemple si mon ministre engageait quatre ou cinq officiers à se battre en duel successivement contre un député trop éloquent, incommode pour le budget.

— Ah! mon ami, dit M. Leuwen en riant de tout son cœur, d'où sortez-vous? Allez, il n'y aura jamais de ces duels-là, et pour cause.

— Ce serait là, continuait son fils fort sérieusement, un cas rédhibitoire. Je partirais à l'instant pour l'Angleterre.

— Mais qui sera juge des crimes, homme vertueux?

— Vous, mon père.

— Les friponneries, les mensonges, les manœuvres d'élections ne rompront pas notre marché?

— Je ne ferai pas les pamphlets menteurs...

— Fi donc! Cela regarde les gens de lettres. Dans le genre sale, vous dirigez, vous ne faites jamais. Voici le principe : tout gouvernement, même celui des États-Unis, ment toujours et en tout; quand il ne peut pas mentir au fond, il ment sur les détails. Ensuite, il y a les bons mensonges et les mauvais; les *bons* sont ceux que croit le petit public de cinquante louis de rente à douze ou quinze mille francs, les *excellents* attrapent quelques gens à voiture, les *exécrables* sont ceux que personne ne croit et qui ne sont répétés que par les ministériels éhontés. Ceci est entendu. Voilà une première *maxime d'État*; cela ne doit jamais sortir de votre mémoire ni de votre bouche.

— J'entre dans une caverne de voleurs, mais tous leurs secrets, petits et grands, sont confiés à mon honneur.

— Doctement. Le gouvernement escamote les droits et l'argent du populaire tout en jurant tous les matins de les respecter. Vous souvenez-vous du fil rouge que l'on trouve au centre de tous les cordages, gros ou petits, appartenant à la marine royale d'Angleterre, ou plutôt vous souvenez-vous de *Werther*, je crois, où j'ai lu cette belle chose?

— Très bien.

— Voilà l'image d'une corporation ou d'un homme qui a un mensonge de *fond* à soutenir. Jamais de vérité *pure et simple*. Voyez les doctrinaires.

— Le mensonge de Napoléon n'était pas aussi grossier, à beaucoup près.

— Il n'y a que deux choses sur lesquelles on n'ait pas encore trouvé le moyen d'être hypocrite : amuser quelqu'un dans la conversation, et gagner une bataille. Du reste, ne parlons pas de Napoléon. Laissez le sens moral à la porte en entrant au ministère, comme de son temps on laissait l'amour de la patrie en entrant dans sa garde. Voulez-vous être un *joueur d'échecs* pendant dix-huit mois et n'être rebuté par aucune affaire d'argent ? Le sang seul vous arrêterait ?

— Oui, mon père.

— Eh bien ! n'en parlons plus¹.

Et M. Leuwen père s'enfuit de sa loge². Lucien remarqua qu'il marchait comme un homme de vingt ans. C'est que cette conversation avec un niais l'avait mortellement excédé.

Lucien, étonné d'avoir pris intérêt à la politique, regardait la salle de l'Opéra.

« Me voici au milieu de ce qu'il y a de plus élégant à Paris. Je vois ici à profusion tout ce qui me manquait à Nancy. »

A ce nom chéri, il tira sa montre.

« Il est onze heures. Dans nos jours de confiance intime ou de grande gaieté, je prolongeais jusqu'à onze heures ma visite du soir. »

Une idée bien lâche, qu'il avait déjà repoussée plusieurs fois, se présenta avec une vivacité à laquelle il ne put résister :

« Si je campais là le ministère, et retournais à Nancy et au régiment ? Si je lui demandais pardon du secret qu'elle m'a fait, ou plutôt si je ne lui parlais pas de ce que j'ai vu, ce qui est plus juste, pourquoi ne me recevrait-elle pas comme la veille de ce jour fatal ? En quoi puis-je être offensé raisonnablement, moi qui ne suis point son amant, de rencontrer la preuve qu'elle a eu un amant avant de me connaître ?

« Mais ma façon d'être avec elle serait-elle la même ? Tôt ou tard, elle saurait la vérité ; je ne pourrais m'empêcher de la lui dire si elle me la demandait et là, comme il m'est arrivé plusieurs fois, *l'absence de vanité* me ferait mépriser comme un homme sans cœur. Serai-je tranquille avec le sentiment que si l'on me connaissait l'on me mépriserait, et surtout moi ne pouvant pas lui en faire confidence³ ? »

Cette grande question agita le cœur de Leuwen, tandis que ses yeux s'arrêtaient avec une sorte d'attention machinale sur chacune des femmes qui remplissaient les loges à la mode. Il en reconnut plusieurs, elles lui semblèrent des comédiennes de campagne.

« Mais, grand Dieu ! je deviens fou à la lettre, se dit-il quand sa lorgnette fut arrivée au bout du rang des loges. J'appliquais absolument le même mot de *comédiennes de campagne* aux femmes qui remplissaient le salon de mesdames de Puylaurens ou d'Hocquincourt. Un homme opprimé par une fièvre dangereuse peut trouver amère la saveur de l'eau sucrée ; l'essentiel est que personne ne s'aperçoive de ma folie. Je ne dois dire absolument que des choses communes, et jamais rien qui s'écarte le moins du monde de l'opinion reçue dans la société où je me trouverai. Le matin, une grande assiduité dans mon bureau, si j'ai un bureau, ou de longues promenades à cheval ; le soir, afficher une passion pour le spectacle, fort naturelle après huit mois d'exil en province ; dans les salons, quand je ne pourrai absolument éviter d'y paraître, un goût démesuré pour l'*écarté*¹. »

Les réflexions de Lucien furent interrompues par une obscurité soudaine : c'est qu'on éteignait les lampes de toutes parts.

« Bon, se dit-il avec un sourire amer, le spectacle m'intéresse tellement, que je suis le dernier à le quitter². »

Dans le fait, il était moins malheureux. Dix fois par jour, la pensée de Nancy était remplacée par celle-ci : « A quel genre de besogne est-ce qu'ils vont me mettre ? » Il lisait tous les journaux avec un intérêt bien nouveau pour lui. Le seul indice politique qu'il eut fut celui-ci : sa mère lui dit :

— Tu écris bien mal ; tu ne formes pas tes lettres.

— Il n'est que trop vrai.

— Eh bien ! si tu vas rue de Grenelle, écris encore plus mal ; que jamais ton écriture ne puisse passer sous les yeux du roi sans être recopiée, cela te sauvera de l'ennui de transcrire des pièces secrètes et, ce qui vaut mieux, ton écriture ne restera pas attachée à des choses qui peuvent être un souvenir pénible dans dix ans. Grâce à Dieu, mon cher Lucien, tu as trente-huit ans de moins que le roi. Vois les changements qui ont eu lieu en France

depuis trente-huit ans. Pourquoi l'avenir ne ressemblerait-il pas au passé ? La révolution est faite dans les choses, dit toujours ton père pour me tranquilliser. Mais une ambition effrénée n'est-elle pas descendue dans les rangs les plus infimes ? Un garçon cordonnier veut devenir un Napoléon.

Une conversation politique ne finit jamais, celle-ci se prolongea à l'infini entre une mère femme d'esprit et un fils inquiet de ce qu'on allait faire de lui. Pour la première fois, le fantôme importun de Nancy ne vint pas emporter l'attention de Leuwen.

Huit jours après l'entretien à l'Opéra, le *Moniteur* portait l'acceptation de la démission de M. N..., ministre de l'Intérieur, la nomination à cette place de M. le comte de Vaize, pair de France, des ordonnances analogues pour quatre autres ministères et, beaucoup plus bas, dans un coin obscur :

« Par ordonnance du... MM. N..., N..., et Lucien Leuwen ont été nommés maîtres des requêtes. M. L. Leuwen est chargé du bureau particulier de M. le comte de Vaize, ministre de l'Intérieur. »

CHAPITRE XL¹

PENDANT que Leuwen recevait de son père les premières leçons de sens commun, voici ce qui se passait à Nancy :

Quand le surlendemain du brusque départ de Lucien, ce grand événement fut connu de M. de Sanréal, du comte Roller et des autres conspirateurs qui avaient dîné ensemble pour arranger un duel contre lui, ils pensèrent tomber de leur haut. Leur admiration pour M. Du Poirier fut sans bornes ; ils ne pouvaient deviner ses moyens de succès.

Suivant un premier mouvement toujours généreux et dangereux, ces messieurs oublièrent leur répugnance pour ce bourgeois aux mauvaises manières, et allèrent en corps lui faire une visite. Et comme le provincial est avide de tout ce qui peut prendre un air officiel et le tirer

de la monotonie de sa vie habituelle, ces messieurs montèrent avec gravité au troisième étage du docteur. Ils entrèrent en saluant sans mot dire, et s'étant rangés en haie contre la muraille, M. de Sanréal porta la parole. Parmi beaucoup de lieux communs, la phrase suivante frappa Du Poirier :

« Si vous songez à la Chambre des Députés de Louis-Philippe et qu'il vous convienne de paraître aux élections, nous vous promettons nos voix et toutes celles dont chacun de nous peut disposer. »

Le discours fini, M. Ludwig Roller s'avança d'un air gauche, et ensuite se tut par timidité. Sa figure blonde et sèche se couvrit d'un nombre infini de rides nouvelles, il fit une grimace et enfin dit d'un air piqué :

« Moi seul, peut-être, je ne dois pas de remerciements à M. Du Poirier ; il m'a privé du plaisir de punir un insolent, ou du moins de l'essayer. Mais je devais ce sacrifice aux ordres de S. M. Charles X et, quoique partie lésée dans cette circonstance, je n'en fais pas moins à M. Du Poirier les mêmes offres de service que ces messieurs, quoique, à vrai dire, je ne sache pas si, à cause du serment à Louis-Philippe, ma conscience me permettra de paraître aux élections. »

L'orgueil de Du Poirier et sa manie de parler en public triomphaient. Il faut avouer qu'il parla admirablement ; il se garda bien d'expliquer pourquoi et comment Lucien était parti, et cependant sut attendrir ses auditeurs : Sanréal pleurait tout à fait ; Ludwig Roller lui-même serra la main du docteur avec cordialité en quittant son cabinet.

La porte fermée, Du Poirier éclata de rire¹. Il venait de parler pendant quarante minutes, il avait eu beaucoup de succès, il se moquait parfaitement des gens qui l'avaient écouté. C'était là, pour ce coquin singulier, les trois éléments du plaisir le plus vif.

« Voilà une vingtaine de voix qui me sont acquises, si toutefois d'ici aux élections ces animaux-là ne prennent pas la mouche à propos de quelque-une de mes démarches ; cela peut mériter considération. J'apprends de tous les côtés que M. de Vassignies n'a pas plus de cent vingt voix assurées, et il y aura trois cents électeurs présents ; ce qu'il y a de plus pur dans notre saint parti lui reproche le serment qu'il devra prêter en entrant à la Chambre, lui serviteur particulier d'Henri V. Pour moi, je suis plé-

béien; c'est un avantage. Je loge au troisième étage, je n'ai pas de voiture. Les amis de M. de Lafayette et de la révolution de Juillet doivent, à haine égale, me préférer à M. de Vassignies, cousin de l'empereur d'Autriche et qui a en poche le brevet de gentilhomme de la chambre... si jamais il y a une chambre du roi... Je leur jouerai ici la farce d'être libéral, comme Dupont [de l'Eure], l'honnête homme du parti maintenant qu'ils ont enterré M. de Lafayette.

Un autre chef de parti, aussi honnête que Du Poirier l'était peu, mais bien plus fou, car il s'agissait beaucoup sans le moindre espoir de gagner de l'argent, M. Gauthier, le républicain, était resté fort étonné et encore plus affligé du départ de Lucien.

« Ne m'avoir rien dit, à moi qui l'aimais! Ah! cœurs parisiens! politesse infinie et sentiment nul! Je le croyais un peu différent des autres, je croyais voir qu'il y avait de la chaleur et de l'enthousiasme au fond de cette âme!... »

Les mêmes sentiments, mais poussés à un bien autre degré d'énergie, agitaient le cœur de madame de Chasteller.

« ... Ne m'avoir pas écrit, à moi qu'il jurait de tant aimer, à moi, hélas, dont il voyait bien la faiblesse! »

Cette idée était trop horrible. Madame de Chasteller finit par se persuader que la lettre de Lucien avait été interceptée.

« Est-ce que je reçois une réponse de madame de Constantin? se disait-elle; et je lui ai écrit six fois au moins depuis que je suis malade. »

Le lecteur doit savoir que madame Cunier¹, la directrice de la poste aux lettres de Nancy, pensait bien. A peine M. le marquis de Pontlevé vit-il sa fille malade et dans l'impossibilité de sortir, qu'il se transporta chez madame Cunier, petite dévote de trois pieds et demi de haut. Après les premiers compliments :

— Vous êtes trop bonne chrétienne, madame, et trop bonne royaliste, lui dit-il avec onction, pour n'avoir pas une idée juste de ce que doit être l'autorité du roi (*id est* Charles X) et des commissaires établis par lui durant son absence. Les élections vont avoir lieu, c'est un événement décisif. La prudence oblige, de vrai, à certains ménagements; mais là est le droit, madame : Prague avant tout.

Et, n'en doutez pas, on tient un registre fidèle de tous les services, et..., madame la directrice, il entre dans mon pénible devoir de le dire, tout ce qui ne nous aide pas dans ces temps difficiles est contre nous. Etc., etc.

A la suite de ce dialogue entre ces deux graves personnages, d'une longueur et d'une prudence infinies et d'un ennui encore plus grand pour le lecteur s'il lui était présenté (car aujourd'hui, après quarante ans de comédie, qui ne se figure ce que peut donner l'entretien d'un vieux marquis égoïste et d'une dévote de profession ?), après qu'une hypocrisie habituelle et savante eut développé les pensées d'un père qui veut hériter de sa fille, et qu'une fausseté plus plate et moins déguisée eut emmiellé les réponses de madame Cunier, dame de charité, dévote de profession, timide encore plus et qui songe avant tout à ne pas perdre une bonne place de onze cents francs dans le cas où Charles X ou Henri V remonterait sur le trône de ses pères; après avoir parlé, pour débiter, de franchise, de cordialité, de vertu pendant sept quarts d'heure on en vint à la conclusion des articles suivants :

1^o Aucune lettre du sous-préfet, du maire, du lieutenant de gendarmerie, etc., ne sera jamais livrée à M. le marquis. Madame Cunier lui montrera seulement, sans s'en dessaisir, les lettres écrites par M. le grand vicaire Rey, par l'abbé M. Olive, etc.

Toute la conversation de M. de Pontlevé avait porté sur ce premier article. En cédant, il obtint un triomphe complet sur le second :

2^o Toutes les lettres adressées à madame de Chasteller seront remises à M. le marquis, qui se charge de les donner à madame sa fille, qui est retenue au lit par la maladie.

3^o Toutes les lettres écrites par madame de Chasteller seront montrées à M. le marquis.

Il fut tacitement convenu que le marquis pourrait s'en saisir pour les faire parvenir par une voie plus économique que la poste. Mais dans ce cas, qui entraînait une perte de deniers pour le gouvernement, madame Cunier, sa représentante dans la présente affaire, pouvait naturellement s'attendre à un cadeau d'un panier de bon vin du Rhin de seconde qualité.

Dès le surlendemain de cette conversation, madame Cunier remit un paquet, fermé par elle, au vieux Saint-Jean, valet de chambre du marquis. Ce paquet contenait

une toute petite lettre de madame de Chasteller à madame de Constantin. Le ton en était doux et tendre; madame de Chasteller aurait voulu demander des conseils à son amie, mais n'osait s'expliquer.

« Bavardage insignifiant », se dit le marquis en la serrant dans son bureau. Et, un quart d'heure après, on vit passer le vieux valet de chambre portant à madame Cunier un panier de seize bouteilles de vin du Rhin.

Le caractère de madame de Chasteller était la douceur et la nonchalance. Rien ne parvenait à agiter cette âme douce, noble, amante de ses pensées et de la solitude. Mais placée par le malheur hors de son état habituel, les décisions ne lui coûtaient rien : elle envoya son valet de chambre jeter à la poste, au bourg de Darney, une lettre adressée à madame de Constantin.

Une heure après le départ du valet de chambre, quelle ne fut pas la joie de madame de Chasteller en voyant madame de Constantin entrer dans sa chambre. Ce moment fut bien doux pour les deux amies.

— Quoi! ma chère Bathilde, dit enfin madame de Constantin, quand on put parler après les premiers transports, six semaines sans un mot de toi! Et c'est par hasard que j'apprends d'un des agents que M. le préfet emploie pour les élections que tu es malade et que ton état donne des inquiétudes...

— Je t'ai écrit huit lettres au moins.

— Ma chère, ceci est trop fort; il est un point où la bonté devient duperie...

— Il croit bien faire...

Ceci voulait dire : « Mon père croit bien faire », car l'indulgence de madame de Chasteller n'allait pas jusqu'à ne pas voir ce qui se passait autour d'elle; mais le dégoût inspiré par les petites manœuvres dont elle suivait le développement n'avait ordinairement d'autre effet que de redoubler son amour pour l'isolement. Ce qui lui convenait de la société, c'était les plaisirs des beaux-arts, le spectacle, une promenade brillante, un bal très nombreux. Quand elle voyait un salon avec six personnes, elle frémissait, elle était sûre que quelque chose de bas allait la blesser vivement. La crainte de cette sensation désagréable lui faisait redouter tout dialogue entre elle et une seule personne.

C'était un caractère tout opposé qui faisait compter

pour beaucoup dans la société madame de Constantin. Une humeur vive et entreprenante, s'attaquant aux difficultés et aimant à se moquer de tous les ridicules ennemis, faisait considérer madame de Constantin¹ comme l'une des femmes du département qu'il était le plus dangereux d'offenser. Son mari, très bel homme et assez riche, s'occupait avec passion de tout ce qu'elle lui indiquait. Depuis deux ans, par exemple, il ne songeait qu'à un moulin à vent, en pierre, qu'il faisait construire sur une vieille tour voisine de son château et qui devait lui rapporter quarante pour cent. Depuis trois mois, il négligeait le moulin et ne songeait qu'à la Chambre des Députés. Comme il n'avait point d'esprit, n'avait jamais offensé personne, et passait pour s'acquitter avec complaisance et exactitude des petites commissions qu'on lui donnait, il avait des chances.

— Nous croyons être assurés de l'élection de M. de Constantin. Le préfet le porte en seconde ligne par la peur qu'il a du marquis de Croisans, *notre rival*, ma chère.

Madame de Constantin dit ce mot en riant.

— Le candidat ministériel sera perdu. C'est un friponneau assez méprisé, et la veille de l'élection on fera courir trois lettres de lui qui prouvent clairement qu'il s'adonne un peu au noble métier d'espion. Cela explique sa croix du 1^{er} de mai dernier, qui a outré d'envie jalouse tout l'arrondissement de Beuvron. Je te dirai en grand secret, chère Bathilde, que nos malles sont faites; quel ridicule si nous ne l'emportons pas! ajouta-t-elle en riant. Mais aussi, si nous réussissons, le lendemain du grand jour nous partons pour Paris, où nous passons au moins six grands mois. Et tu viens avec nous.

Ce mot fit rougir madame de Chasteller.

— Eh! bon Dieu, ma chère², dit madame de Constantin en s'interrompant, que se passe-t-il donc?

Madame de Chasteller était pourpre. Elle aurait été heureuse en ce moment que madame de Constantin eût reçu la lettre que le valet de chambre portait à Darney; là se trouvait le mot fatal : « Une personne que tu aimes a donné son cœur. »

Madame de Chasteller dit enfin avec une honte infinie :

— Hélas! mon amie, il y a un homme qui doit croire que je l'aime, et, ajouta-t-elle en baissant tout à fait la tête, il ne se trompe guère.

— Que tu es folle ! s'écria madame de Constantin en riant. Réellement, si je te laisse encore un an ou deux à Nancy, tu vas prendre toutes les manières de sentir d'une religieuse. Et où est le mal, grand Dieu ! qu'une jeune veuve de vingt-quatre ans, qui n'a pour unique soutien qu'un père de soixante-dix ans qui, par excès de tendresse, intercepte toutes ses lettres, songe à choisir un mari, un appui, un soutien ?...

— Hélas ! ce ne sont pas toutes ces bonnes raisons ; je mentirais si j'acceptais tes louanges. Il se trouve par hasard qu'il est riche et bien né, mais il aurait été pauvre et fils d'un fermier qu'il en eût été tout de même.

Madame de Constantin exigea une histoire suivie ; rien ne l'intéressait comme les histoires d'amour sincères, et elle avait une amitié passionnée pour madame de Chasteller.

— Il commença par tomber deux fois de cheval sous mes fenêtres...

Madame de Constantin fut saisie d'un rire fou¹ ; madame de Chasteller fut très scandalisée. Enfin, les yeux remplis de larmes, madame de Constantin put dire en s'interrompant vingt fois :

— Ainsi, ma chère Bathilde..., tu ne peux pas appliquer... à ce puissant vainqueur... le mot obligé de la province : *c'est un beau cavalier !*

L'injustice faite à Lucien ne fit que redoubler l'intérêt avec lequel madame de Chasteller raconta à son amie tout ce qui s'était passé depuis six mois. Mais toute la partie tendre ne toucha guère madame de Constantin : elle ne croyait pas aux grandes passions. Cependant, sur la fin du récit, qui fut infini, elle devint pensive. Le récit terminé, elle se taisait.

— Ton M. Leuwen, dit-elle enfin à son amie, est-il un Don Juan terrible pour nous autres pauvres femmes, ou est-ce un enfant sans expérience ? Sa conduite n'a rien de naturel.

— Dis qu'elle n'a rien de commun, rien de convenu d'avance, reprit madame de Chasteller avec une vivacité bien rare chez elle ; et elle ajouta avec une sorte d'enthousiasme :

— C'est pour cela qu'il m'est cher. Ce n'est point un nigaud qui a lu des romans.

Le discours des deux amies fut infini sur ce point. Madame de Constantin garda ses méfiances, elles furent

même augmentées par le profond intérêt qu'à son grand chagrin elle découvrait chez son amie.

Madame de Constantin avait espéré d'abord un petit amour bien convenable pouvant conduire à un mariage avantageux si toutes les convenances se rencontraient; sinon, un voyage en Italie ou les distractions d'un hiver à Paris effaçaient de reste le ravage produit par trois mois de visites journalières. Au lieu de cela, cette femme douce, timide, indolente et que rien ne pouvait émouvoir, elle la trouvait absolument folle et prête à prendre tous les partis.

— Mon cœur me dit, disait de temps en temps madame de Chasteller, qu'il m'a lâchement abandonnée. Quoi! ne pas m'écrire!

— Mais de toutes les lettres que je t'ai écrites, pas une seule n'est arrivée, disait avec feu madame de Constantin; car elle avait une qualité bien rare en ce siècle : elle n'était jamais de mauvaise foi avec son amie, même pour son bien; à ses yeux, mentir eût tué l'amitié.

— Comment n'a-t-il pas dit à un postillon, reprenait madame de Chasteller avec un feu bien singulier, comment n'a-t-il pas dit à un postillon, à dix lieues d'ici : « Mon ami, voilà cent francs, allez vous-même remettre cette lettre à madame de Chasteller, à Nancy, rue de la Pompe. Donnez la lettre à elle-même, et non à une autre. »

— Il aura écrit en partant, écrit de nouveau en arrivant à Paris.

— Et voilà neuf jours qu'il est parti! Jamais je ne lui ai avoué tout à fait mes soupçons sur le sort de mes lettres; mais il sait ce que je pense sur toutes choses. Mon cœur me le dit, il sait que mes lettres sont ouvertes¹.

CHAPITRE XLI²

LES soupçons de madame de Chasteller lui fournirent une objection décisive à la proposition de suivre madame de Constantin à Paris si son mari était nommé député.

— N'aurais-je pas l'air, lui dit-elle, de *courir après* M. Leuwen?

Pendant les quinze jours qui suivirent, cette objection occupa seule les moments les plus intimes de la conversation des deux amies.

Trois jours après l'arrivée de madame de Constantin, mademoiselle Bérard fut payée magnifiquement et renvoyée. Madame de Constantin, avec son activité ordinaire, interrogea la bonne mademoiselle Beaulieu et renvoya Anne-Marie.

M. le marquis de Pontlevé, extrêmement attentif à ces petits événements domestiques, comprit qu'il avait une rivale invincible dans l'amie de sa fille.

C'était un peu l'espoir de madame de Constantin : son activité continue rendit la santé à madame de Chasteller. Elle voulut être menée dans le monde et, sous ce prétexte, elle força son amie à paraître presque chaque soir chez mesdames de Puylaurens, d'Hocquincourt, de Marilly, de Serpierre, de Commercy, etc.

Madame de Constantin voulait bien établir que madame de Chasteller n'était pas au désespoir du départ de M. Leuwen.

« Sans s'en douter, se disait-elle, cette pauvre Bathilde aura commis quelque imprudence. Et si nous ne détruisons pas ce mauvais bruit ici, il peut nous poursuivre jusqu'à Paris. Ses yeux sont si beaux qu'ils en sont parlants malgré elle,

E sotto l'usbergo del sentirsi pura

ils auront regardé ce jeune officier avec un de ces regards qu'aucune explication au monde ne peut justifier. »

En voiture, un soir, en allant chez madame de Puylaurens :

— Quel est l'homme le plus actif, le plus impertinent, le plus influent de toute votre jeunesse ? dit madame de Constantin.

— C'est M. de Sanréal sans doute, répondit madame de Chasteller en souriant.

— Eh bien ! je vais attaquer ce grand cœur dans ton intérêt. Dans le mien, dis-moi, dispose-t-il de quelques voix ?

— Il a des notaires, un agent, des fermiers. Cet homme est aimable parce qu'il a quarante mille livres de rente au moins.

— Et qu'en fait-il ?

— Il s'enivre soir et matin, et il a des chevaux¹.

— C'est-à-dire qu'il s'ennuie. Je vais le séduire. Est-ce que jamais une femme un peu bien a voulu le séduire ?

— J'en doute. Il faudrait d'abord trouver le secret de ne pas mourir d'ennui en l'écoutant.

Les jours de mélancolie profonde, où madame de Chasteller éprouvait une répugnance invincible à sortir, madame de Constantin s'écriait :

— Il faut que j'aille chasser aux voix pour mon mari. *Dans le vaste champ de l'intrigue, il ne faut rien négliger.* Quatre voix, trois voix nous venant de l'arrondissement de Nancy peuvent tout décider. Songe que je meurs d'envie d'entendre Rubini, et que du vivant d'un beau-père avare je n'ai qu'un moyen au monde de retourner à Paris : la députation.

En peu de jours, madame de Constantin devina, sous une écorce grossière, impatientante, mais point ennuyeuse, l'esprit supérieur du docteur Du Poirier, et se lia tout à fait avec lui. Cet ours n'avait jamais vu une jolie femme non malade lui adresser la parole deux fois de suite. En province, les médecins n'ont pas encore succédé aux confesseurs.

— Vous serez notre collègue, cher docteur, lui disait-elle ; nous voterons ensemble, nous ferons et déferons les ministres... Nos dîners vaudront bien les leurs, et vous me donnerez votre choix, n'est-ce pas ? Douze voix toujours bien unies se feraient compter... Mais j'oubliais : vous êtes légitimiste furibond, et nous antirépublicains modérés...

Au bout de quelques jours, madame de Constantin fit une découverte bien utile : madame d'Hocquincourt était au désespoir du départ de Leuwen. Le silence farouche de cette femme si gaie, si parlante, qui autrefois était l'âme de la société, sauvait madame de Chasteller ; personne presque ne songeait à dire qu'elle aussi avait perdu *son attentif*. Madame d'Hocquincourt n'ouvrait la bouche que pour parler de Paris et de ses projets de voyage aussitôt après les élections.

Un jour, madame de Serpierre dit méchamment à madame d'Hocquincourt, qui parlait de Paris :

— Vous y retrouverez M. d'Antin.

Madame d'Hocquincourt la regarda avec un étonne-

ment profond qui fut bien amusant pour madame de Constantin : madame d'Hocquincourt avait oublié l'existence de M. d'Antin¹!

Madame de Constantin ne trouva de propos réellement dangereux pour son amie que dans le salon de madame de Serpierre.

— Mais, disait madame de Constantin à son amie, comment peut-on avoir la prétention de marier une fille aussi cruellement, aussi ridiculement laide à un jeune homme riche de Paris, et sans que ce jeune homme ait jamais dit un seul mot encourageant ? Cela est fou réellement. Il faudrait des millions pour qu'un Parisien osât entrer dans un salon avec une telle figure.

— M. Leuwen n'est pas ainsi, tu ne le connais pas. S'il l'aimait, le blâme de la société serait méprisé par lui, ou plutôt il ne le verrait pas.

Et elle expliqua pendant cinq minutes le caractère de Lucien. Ces explications avaient le pouvoir de rendre madame de Constantin très pensive.

Mais à peine madame de Constantin eut-elle vu cinq ou six fois la bonne Théodelinde qu'elle fut touchée de la tendre amitié qu'elle avait prise pour Leuwen. Ce n'était pas de l'amour, la pauvre fille n'osait pas ; elle connaissait et s'exagérait peut-être tous les désavantages de sa taille et de sa figure. C'était sa mère qui avait des prétentions, fondées sur ce que sa haute noblesse lorraine honorait trop un petit roturier.

— Mais que fait-on à Paris de ce lustre-là ? lui disait un jour Théodelinde.

Le vieux M. de Serpierre plut aussi beaucoup à madame de Constantin : il avait un cœur admirable de bonté et passait son temps à soutenir des doctrines atroces.

— Ceci me rappelle, disait madame de Constantin à son amie, ce qu'on nous faisait tant admirer au *Sacré-Cœur* : le bon duc N. faisant atteler son carrosse à sept heures du matin, au mois de février, pour aller solliciter le *poing coupé*. On discutait alors la loi du sacrilège à la Chambre des Pairs, et il s'agissait d'établir la pénalité pour les voleurs des vases sacrés dans les églises.

Madame de Constantin, avec sa jolie figure un peu commune, mais si appétissante à regarder, avec son activité, sa politesse parfaite, son adresse insinuante, eut bientôt fait la paix de son amie avec la maison Serpierre

Madame de Serpierre dit bien d'un air mutin, la dernière fois qu'on traita cette question délicate :

— Je garde ma pensée.

— A la bonne heure, ma chère amie, dit le bon lieutenant du roi à Colmar; mais ne parlons plus de cela, autrement les méchants diront que nous allons à la chasse aux maris.

Il y avait bien six ans que le bon M. de Serpierre n'avait trouvé un mot aussi dur. Celui-ci fit époque dans sa famille et la réputation de Leuwen, jusque-là séducteur de mauvaise foi de mademoiselle Théodelinde, fut restaurée.

Tous les jours, pour fuir le malheur d'être rencontrées par des *électeurs* auxquels il eût fallu faire accueil, les deux amies faisaient de grandes promenades au *Chasseur vert*. Madame de Chasteller aimait à revoir ce charmant *café-hauss*. Ce fut là que l'ultimatum sur le voyage de Paris fut arrêté.

— Ta conscience elle-même, si timorée, ne pourra t'appliquer ce mot si humiliant et si vulgaire : *courir après un amant*, si tu te jures à toi-même de ne jamais lui parler.

— Eh bien! soit! dit madame de Chasteller saisissant cette idée. A ces conditions, je consens, et mes scrupules s'évanouissent. Si je le rencontrais au bois de Boulogne, s'il s'approchait de moi et m'adressait la parole, je ne lui répondrais pas un seul mot avant d'avoir revu le *Chasseur vert*.

Madame de Constantin la regardait étonnée.

— Si je voulais lui parler, continua madame de Chasteller, je partirais pour Nancy, et ce n'est qu'après avoir touché barre ici que je me permettrais de lui répondre.

Il y eut un silence.

— Ceci est un vœu, reprit madame de Chasteller avec un sérieux qui fit sourire madame de Constantin, et puis la jeta dans une humeur sombre.

Le lendemain, en allant au *Chasseur vert*, madame de Constantin remarqua un cadre dans la voiture. C'était une belle sainte Cécile, gravée par Perfetti, offerte jadis à madame de Chasteller par Leuwen. Madame de Chasteller pria le maître du café de placer cette gravure au-dessus de son comptoir.

— Je vous la redemanderai peut-être un jour. Et jamais,

dit-elle tout bas en s'éloignant avec madame de Constantin, je n'aurai la faiblesse d'adresser même un seul mot à M. Leuwen tant que cette gravure sera ici. C'est ici qu'a commencé cette préoccupation *fatale*.

— Halte-là sur ce mot *fatal* ! Grâce au ciel, l'amour n'est point un *devoir*, c'est un plaisir ; ne le prenons donc point au tragique. Quand ton âge réuni au mien fera cinquante ans, alors nous serons tristes, raisonnables, lugubres, tant qu'il te plaira ; nous ferons ce beau raisonnement de mon beau-père : « Il pleut, tant pis ! Il fait beau, tant pis encore ! » Tu t'ennuyais à périr, jouant la colère contre Paris sans être en colère. Arrive un beau jeune homme...

— Mais il n'est pas très bien...

— Arrive un jeune homme, sans épithète ; tu l'aimes, tu es occupée, l'ennui s'envole bien loin, et tu appelles cet amour-là *fatal* !

Le départ arrêté, il y eut de grandes scènes à ce sujet avec M. de Pontlevé. Heureusement, madame de Constantin soutint la plus grande part du dialogue, et le marquis avait une peur mortelle de sa gaieté quelquefois ironique.

— Cette femme-là *dit tout* ; il n'est pas difficile d'être aimable quand on ne se refuse rien, répétait-il un soir, fort piqué, à madame de Puylaurens. Il n'est pas difficile d'avoir de l'esprit quand on se permet tout.

— Eh bien ! mon cher marquis, engagez madame de Serpierre, que voilà là-bas, à ne se rien refuser, et nous allons voir si nous serons amusés.

— Des propos toujours ironiques, répliqua le marquis avec humeur ; rien n'est sacré aux yeux de cette femme-là !

— Jamais personne au monde n'eut l'esprit de madame de Constantin, dit M. de Sanréal, prenant la parole d'un air imposant, et si elle se moque des prétentions ridicules, à qui la faute ?

— Aux prétentions ! dit madame de Puylaurens, curieuse de voir ces deux êtres se gourmer.

— Oui, ajouta Sanréal, d'un air pesant, aux prétentions, aux tyrannies.

Heureux d'avoir une idée, plus heureux d'être approuvé par madame de Puylaurens, ce qui ne lui était peut-être jamais arrivé, M. de Sanréal tint la parole pendant un

gros quart d'heure, et retourna sa pauvre idée dans tous les sens.

— Y a-t-il rien de plus plaisant, madame, dit tout bas madame de Constantin à madame de Puylaurens, qu'un homme sans esprit qui rencontre une idée! Cela est scandaleux! Et le rire fou de ces deux dames fut pris pour une marque d'approbation par Sanréal. « Cet être aimable doit m'adorer. » Madame de Constantin avait raison.

Elle accepta deux ou trois dîners magnifiques qui réunirent toute la bonne compagnie de Nancy. Quand M. de Sanréal, faisant sa cour à madame de Constantin, ne trouvait rien absolument à dire, madame de Constantin lui demandait sa voix au collège électoral pour la centième fois. Elle était sûre de quelque protestation bizarre; il lui jurait qu'il lui était dévoué, lui, son homme d'affaires, son notaire et ses fermiers.

— Et de plus, madame, j'irai vous voir à Paris.

— A Paris, je ne vous recevrai qu'une fois par semaine, disait-elle en regardant madame de Puylaurens. Ici, nous nous connaissons tous, là vous me compromettiez. Un jeune homme, votre fortune, vos chevaux, votre état dans le monde! Une fois la semaine, je dis trop : deux visites par mois, tout au plus.

Jamais Sanréal ne s'était trouvé à pareille fête. Il eût volontiers pris acte, par-devant notaire, des choses aimables que lui adressait madame de Constantin, une femme d'esprit. Il lui donnait ce titre au moins vingt fois par jour, et avec une voix de stentor, ce qui faisait beaucoup d'effet et faisait croire à ses paroles.

A cause de ces beaux yeux il eut une querelle avec M. de Pontlevé, auquel il déclara tout net qu'il prétendait aller au collège électoral, sauf à prêter serment à Louis-Philippe.

— Qui croit *au serment* en France aujourd'hui? Louis-Philippe même croit-il aux siens? Des voleurs m'arrêtent au coin d'un bois, ils sont trois contre un et me demandent un serment. Irai-je le refuser? Ici, le gouvernement est le voleur qui prétend me voler ce droit d'élire un député qu'a tout Français. Le gouvernement a ses préfets, ses gendarmes, irai-je le combattre? Non, ma foi! Je le paierai en monnaie de singe, comme lui-même paie les partisans des glorieuses journées.

Dans quel pamphlet M. de Sanréal avait-il pris ces trois

phrases ? Car personne ne le soupçonna jamais de les avoir inventées. Madame de Constantin, qui lui donnait des idées tous les soirs, se serait bien gardée de répandre des raisonnements qui eussent pu choquer le préfet du département. C'était le fameux M. Dumoral¹, renégat célèbre, autrefois, avant 1830, libéral déclamateur, mais allant fort bien en prison. Il parlait sans cesse de huit mois de séjour à Sainte-Pélagie faits sous Charles X. Le fait est qu'il était beaucoup moins bête, qu'il avait même acquis quelque finesse, depuis son changement de religion, et pour tout au monde madame de Constantin n'eût pas hasardé un mot réellement imprudent.

M. Dumoral voulait une direction générale de 40.000 francs et Paris, pour y arriver il était réduit à mâcher du mépris deux ou trois fois la semaine.

Madame de Constantin savait qu'un homme qui est à ce régime est peu sensible aux grâces d'une jolie femme. Dans le moment actuel, M. Dumoral voulait se tirer d'une façon brillante des élections et passer à une autre préfecture; les sarcasmes de *l'Aurore* (le journal libéral de M. Gauthier), ses éternelles citations des opinions autrefois libérales de M. Dumoral l'avaient tout à fait *démoralisé* dans le département, c'est le mot du pays.

Nous supprimons ici huit ou dix pages sur les faits et gestes de M. Dumoral préparant les élections; cela est vrai, mais vrai comme la Morgue, et c'est un genre de vérité que nous laissons aux romans in-12 pour femmes de chambre. Retournons à Paris, chez le ministre de M. Dumoral. A Paris, les manœuvres des gens du pouvoir sont moins dégoûtantes².

CHAPITRE XLII³

LE soir du jour où le nom de Leuwen avait paru si glorieux dans le *Moniteur*, ce maître des requêtes, outré de fatigue et de dégoût, était assis chez sa mère dans un petit coin sombre du salon, comme le Misanthrope. Accablé des compliments auxquels il avait été en butte toute la journée, les mots de carrière superbe,

de bel avenir, de premier pas brillant, papillonnaient devant ses yeux et lui faisaient mal à la tête. Il était horriblement fatigué des réponses, la plupart de mauvaise grâce et mal tournées, qu'il avait faites à tant de compliments, tous fort bien faits et encore mieux dits : c'est le talent de l'habitant de Paris.

— Maman, voilà donc le bonheur ! dit-il à sa mère quand ils furent seuls.

— Mon fils, il n'y a point de bonheur avec l'extrême fatigue, à moins que l'esprit ne soit amusé ou que l'imagination ne se charge de peindre vivement le bonheur à venir. Des compliments trop répétés sont fort ennuyeux et vous n'êtes ni assez enfant, ni assez vieux, ni assez ambitieux, ni assez vaniteux, pour rester ébahi devant un uniforme de maître des requêtes.

M. Leuwen père ne parut qu'une bonne heure après la fin de l'Opéra.

— Demain, à huit heures, dit-il à son fils, je vous présente à votre ministre, si vous n'avez rien de mieux à faire.

Le lendemain, à huit heures moins cinq minutes, Lucien était dans la petite antichambre de l'appartement de son père.

Huit heures sonnèrent, huit heures un quart.

— Pour rien au monde, monsieur, dit à Leuwen Anselme, l'ancien valet de chambre, je n'entrerais chez monsieur avant qu'il ne sonne.

Enfin, la sonnette se fit entendre à dix heures et demie.

— Je suis fâché de t'avoir fait attendre, mon ami, dit M. Leuwen avec bonté.

— Moi, peu importe, mais le ministre.

— Le ministre est fait pour m'attendre quand il le faut. Il a, ma foi, plus affaire de moi que moi de lui ; il a besoin de ma banque et peur de mon salon. Mais te donner deux heures d'ennui à toi, mon fils, un homme que j'aime *et que j'estime*, ajouta-t-il en riant, c'est fort différent. J'ai bien entendu sonner huit heures, mais je me sentais un peu de transpiration, j'ai voulu attendre qu'elle fût bien passée. A soixante-cinq ans, la vie est un problème..., et il ne faut pas l'embrouiller par des difficultés imaginaires.

... Mais comme te voilà fait ! dit-il en s'interrompant. Tu as l'air bien jeune ! Va prendre un habit moins frais,

un gilet noir, arrange mal tes cheveux..., tousse quelquefois..., tâche de te donner vingt-huit ou trente ans. La première impression fait beaucoup avec les imbéciles, et il faut toujours traiter un ministre comme un imbécile, il n'a pas le temps de penser. Rappelle-toi de n'être jamais très bien vêtu tant que tu seras dans les affaires.

On partit après une grande heure de toilette. Le comte de Vaize n'était point sorti. L'huissier accueillit avec empressement le nom de MM. Leuwen, et les annonça sans délai.

— Son Excellence nous attendait, dit M. Leuwen à son fils en parcourant trois salons où les solliciteurs étaient étagés suivant leur mérite et leur rang dans le monde.

MM. Leuwen trouvèrent Son Excellence fort occupée à mettre en ordre, sur un bureau de citronnier chargé de ciselures de mauvais goût, trois ou quatre cents lettres.

— Vous me trouvez occupé de ma circulaire, mon cher Leuwen. Il faut que je fasse une circulaire qui sera déchiquetée par le *National*, par la *Gazette*, etc., et mes-sieurs mes commis me font attendre depuis deux heures la collection des circulaires de mes prédécesseurs. Je suis curieux de savoir comment ils ont passé le pas. Je suis fâché de ne pas l'avoir faite, un homme d'esprit comme vous m'avertirait des phrases qui peuvent donner prise.

Son Excellence continua ainsi pendant vingt minutes. Pendant ce temps, Lucien l'examinait. M. de Vaize annonçait une cinquantaine d'années, il était grand et assez bien fait. De beaux cheveux grisonnants, des traits fort réguliers, une tête portée haute prévenaient en sa faveur. Mais cette impression ne durait pas. Au second regard, on remarquait un front bas, couvert de rides, excluant toute idée de pensée. Lucien fut tout étonné et fâché de trouver à ce grand administrateur l'air plus que commun, l'air valet de chambre. Il avait de grands bras dont il ne savait que faire; et, ce qui est pis, Lucien crut entre-voir que Son Excellence cherchait à se donner des grâces imposantes. Il parlait trop haut et s'écoutait parler.

M. Leuwen père, presque en interrompant l'éloquence du ministre, trouva le moment de dire les paroles sacramentelles :

— J'ai l'honneur de présenter mon fils à Votre Excellence.

— J'en veux faire un ami, il sera mon premier aide de camp. Nous aurons bien de la besogne : il faut que je me fourre dans la tête le caractère de mes quatre-vingt-six préfets, stimuler les flegmatiques, retenir le zèle imprudent qui donne la colère pour auxiliaire aux intérêts du parti contraire, éclairer les esprits plus courts. Ce pauvre N... (le prédécesseur) a tout laissé dans un désordre complet. Les commis, qu'il a fourrés ici, au lieu de me répondre par des faits et des notions exactes, me font des phrases¹.

Vous me trouvez ici devant le bureau de ce pauvre Corbière. Qui m'eût dit, quand je combattais à la Chambre des Pairs sa petite voix de chat qu'on écorche, que je m'assoierais dans son fauteuil un jour ? C'était une tête étroite, sa vue était courte, mais il ne manquait pas de sens dans les choses qu'il apercevait. Il avait de la sagacité, mais c'était bien l'antipode de l'éloquence, outre que sa mine de chat fâché donnait au plus indifférent l'envie de le contredire. M. de Villèle eût mieux fait de s'adjoindre un homme éloquent, Martignac par exemple.

Ici, dissertation sur le système de M. de Villèle. Ensuite, M. de Vaize prouva que la justice est le premier besoin des sociétés. De là, il passa à expliquer comment la bonne foi est la base du crédit. Il dit ensuite à ces messieurs qu'un gouvernement partial et injuste *se suicide* de ses propres mains, etc., etc.

La présence de M. Leuwen père avait semblé lui imposer d'abord, mais bientôt, enivré de ses paroles, il oublia qu'il parlait devant un homme dont Paris répétait les épigrammes ; il prit des airs importants et M. de Vaize finit par l'éloge de la probité de son prédécesseur, qui passait généralement pour avoir économisé huit cent mille francs pendant un ministère d'une année.

— Ceci est trop magnanime pour moi, mon cher comte, lui dit M. Leuwen, et il s'évada.

Mais le ministre était en train de parler ; il prouva à son secrétaire intime que sans probité l'on ne peut pas être un grand ministre. Pendant que Lucien était l'unique objet de l'éloquence du ministre, il lui trouva l'air commun.

Enfin, Son Excellence installa Lucien à un magnifique bureau, à vingt pas de son cabinet particulier. Lucien fut surpris par la vue d'un jardin charmant sur lequel

donnaient ses croisées; c'était un contraste piquant avec la sécheresse de toutes les sensations dont il était assailli. Lucien se mit à considérer les arbres avec attendrissement.

En s'asseyant, il remarqua de la poudre sur le dossier de son fauteuil.

« Mon prédécesseur n'avait pas de ces idées-là », se dit-il en riant.

Bientôt, en voyant l'écriture sage, très grosse et très bien formée de ce prédécesseur, il eut le sentiment de la *vieillesse* au suprême degré.

« Il me semble que ce cabinet sent l'éloquence vide et l'emphase plate. »

Il décrocha deux ou trois gravures de l'école française : Ulysse arrêtant le char de Pénélope, par MM. Fragonard ou le Barbier..., et les envoya dans les bureaux. Plus tard, il les remplaça par des gravures d'Anderloni et de Morghen.

Le ministre revint une heure après et lui remit une liste de vingt-cinq personnes qu'il fallait inviter pour le lendemain.

— J'ai décidé qu'au moment où l'horloge du ministère sonne l'heure, le portier vous apportera toutes les lettres arrivées à mon adresse. Vous me donnerez sans délai ce qui viendra des Tuileries ou des ministères, vous ouvrirez tout le reste et m'en ferez un extrait en une ligne, ou deux tout au plus; mon temps est précieux.

A peine le ministre sorti, huit ou dix commis vinrent faire connaissance avec M. le maître des requêtes, dont l'air déterminé et froid leur parut de bien mauvais augure.

Pendant toute cette journée, remplie presque exclusivement d'un cérémonial faux à couper au couteau, Lucien fut plus froid encore et plus ironique qu'au régime. Il lui semblait être séparé par dix années d'une expérience impitoyable de ce moment de premier début à Nancy, où il était froid pour éviter une plaisanterie qui aurait pu conduire à un coup d'épée. Souvent alors il avait toutes les peines du monde à réprimer une bouffée de gaieté; au risque de toutes les plaisanteries grossières et de tous les coups d'épée du monde, il aurait voulu jouer aux barres avec ses camarades du 27^e. Aujourd'hui, il n'avait besoin que de ne pas trop déguiser le profond dégoût que lui inspiraient tous les hommes. Sa froideur

d'alors lui semblait la bouderie joyeuse d'un enfant de quinze ans; maintenant, il avait le sentiment de s'enfoncer dans la boue. En rendant le salut à tous les commis qui venaient le voir, il se disait :

« J'ai été dupe à Nancy parce que je n'étais pas assez méfiant. J'avais la naïveté et la duperie d'un cœur honnête, je n'étais pas assez coquin. Oh! que la question de mon père avait un grand sens : *Es-tu assez coquin ?* Il faut courir à la Trappe, ou me faire aussi adroit que tous ces chefs et sous-chefs qui viennent donner la bienvenue à M. le maître des requêtes. Sans doute, les premiers vols à favoriser sur quelque fourniture de foin pour les chevaux ou de linge pour les hôpitaux me répugneront. Mais à la Trappe, menant une vie innocente et dont tout le crime est de mystifier quelques paysans des environs ou quelques novices, ma vanité blessée me laisserait-elle un moment de repos ? Comment digérer cette idée d'être inférieur par l'esprit à tous ses contemporains ?... Apprenons donc sinon à voler, du moins à *laisser passer le vol de son Excellence*, comme tous ces commis dont je fais la connaissance aujourd'hui. »

La physionomie que donnent de pareilles idées n'est pas précisément celle qu'il faut pour faire naître un dialogue facile et de bon goût entre gens qui se voient pour la première fois. Après cette première journée de ministère, la misanthropie de Lucien était de cette forme : il ne songeait pas aux hommes quand il ne les voyait pas, mais leur présence un peu prolongée lui était importune et bientôt insupportable.

Pour l'achever de peindre, il trouva, en rentrant à la maison, son père d'une gaieté parfaite.

— Voici deux petites assignations, lui dit-il, qui sont les suites naturelles de vos dignités du matin.

C'étaient deux cartes d'abonnement à l'Opéra et aux Bouffes.

— Ah! mon père, ces plaisirs me font peur.

— Vous m'avez accordé dix-huit mois au lieu d'un an pour une certaine position dans le monde. Pour rendre la grâce complète, promettez-moi de passer une demi-heure chaque soir dans ces *temples du plaisir*, particulièrement vers la fin des plaisirs, à onze heures.

— Je le promets. Ainsi, je n'aurai pas une pauvre petite heure de tranquillité dans toute la journée ?

— Et le dimanche donc!

(M. Leuwen père dit à madame Leuwen : « Il est trop malléable, il ne fait d'objection à rien, cela me fait peur. »)

Le second jour, le ministre dit à Lucien :

— Je vous charge d'accorder des rendez-vous à cette foule de figures qui affluent chez le ministre nouvellement nommé. Éloignez l'intrigant de Paris fauflé avec des femmes de moyenne vertu; ces gens-là sont capables de tout, même de ce qu'il y a de plus noir. Faites accueil au pauvre diable de provincial entêté de quelque idée folle. Le solliciteur portant avec une élégance parfaite un habit râpé est un fripon; il habite Paris; s'il valait quelque chose, je le rencontrerais dans quelque salon, il trouverait quelqu'un pour me le présenter et répondre de lui.

Peu de jours après, Lucien invita à dîner un peintre, homme de beaucoup d'esprit, Lacroix, qui portait le nom d'un préfet destitué par M. de Polignac, et justement ce jour-là le ministre n'avait que des préfets.

Le soir, quand le comte de Vaize se trouva seul dans son salon avec sa femme et Leuwen, il rit beaucoup de la mine attentive des préfets dînant qui, voyant dans le peintre un candidat à préfecture destiné à les remplacer, l'observaient d'un œil jaloux.

— Et pour fortifier le quiproquo, disait le ministre, j'ai adressé dix fois la parole à Lacroix, et toujours sur de graves sujets d'administration.

— C'est donc pour cela qu'il avait l'air si ennuyé et si ennuyeux, dit la petite comtesse de Vaize de sa voix douce et timide. C'était à ne pas le reconnaître; je voyais sa petite figure spirituelle par-dessus un des bouquets du plateau. Je ne pouvais deviner ce qui lui arrivait. Il maudira votre dîner.

— On ne maudit point un dîner chez un ministre, dit le comte de Vaize, à demi sérieux.

« Voilà la griffe du lion », pensa Leuwen.

Madame de Vaize, fort sensible à ces coups de boutoir, avait pris un air morne.

« Ce petit Leuwen va me faire jouer un sot rôle chez son père. »

— Il veut avoir des tableaux, reprit-il d'un air gai; et parbleu, à votre recommandation je lui en donnerai.

Je remarque que, de façon ou d'autre, il vient ici deux fois la semaine.

— Dites-vous vrai ? Me promettez-vous des tableaux pour lui, et cela sans qu'il soit besoin de vous solliciter ?

— Ma parole !

— En ce cas, j'en fais un ami de la maison.

— Ainsi, madame, vous aurez deux hommes d'esprit : MM. Lacroix et Leuwen.

Le ministre partit de ce propos gracieux pour plaisanter Lucien un peu trop rudement sur la méprise qui l'avait fait inviter à dîner M. Lacroix, le peintre d'histoire. Lucien, réveillé, répondit à Son Excellence sur le ton de la parfaite égalité, ce qui choqua beaucoup le ministre. Lucien le vit et continua à parler avec une aisance qui l'étonna et l'amusa.

Il aimait à se trouver avec madame de Vaize, jolie, très timide, bonne, et qui en lui parlant oubliait parfaitement qu'elle était une jeune femme et lui un jeune homme. Cet arrangement convenait beaucoup à notre héros.

« Ainsi, me voilà, se disait-il, sur le ton de l'intimité avec deux êtres dont je ne connaissais pas la figure il y a huit jours, et dont l'un m'amuse surtout quand il m'attaque et l'autre m'intéresse. »

Il mit beaucoup d'attention à sa besogne ; il lui sembla que le ministre voulait prendre avantage de l'erreur de nom dans l'invitation à dîner pour lui attribuer l'aimable légèreté de la première jeunesse.

« Vous êtes un grand administrateur, monsieur le comte : en ce sens, je vous respecte ; mais l'épigramme à la main je suis votre homme et, vu vos honneurs, j'aime mieux risquer d'être un peu trop ferme que vous laisser empiéter sur ma dignité. Cela vous indiquera d'ailleurs que je me moque parfaitement de ma place, tandis que vous adorez la vôtre. »

Au bout de huit jours de cette vie-là, Lucien fut de retour sur la terre ; il avait surmonté l'ébranlement produit par la dernière soirée à Nancy. Son premier remords fut de n'avoir pas écrit à M. Gauthier ; il lui fit une lettre infinie, et il faut l'avouer, assez imprudente. Il signa d'un nom en l'air et chargea le préfet de Strasbourg de la mettre à la poste.

« Venant de Strasbourg, se dit-il, peut-être elle échap-

pera à madame Cunier et au commissaire de police du renégat Dumoral. »

Il fut curieux de suivre dans les divers bureaux la correspondance de Dumoral, dont le comte de Vaize semblait avoir peur. On était alors dans tout le feu des élections et des affaires d'Espagne. La correspondance de M. Dumoral, parlant de Nancy, l'amusa infiniment; il s'agissait de M. de Vassignies, homme très dangereux; de M. Du Poirier, personnage moins à craindre dont on aurait raison avec une croix et un bureau de tabac pour sa sœur, etc., etc. Ces pauvres préfets, mourant de peur de manquer leurs élections et exagérant leur embarras à leur ministre, avaient le pouvoir de le tirer de sa mélancolie¹.

Telle était la vie de Leuwen : six heures au bureau de la rue de Grenelle le matin, une heure au moins à l'Opéra le soir. Son père, sans le lui dire, l'avait précipité dans un travail de tous les moments.

— C'est l'unique moyen, disait-il à madame Leuwen, de parer au coup de pistolet, si toutefois nous en sommes là, ce que je suis loin de croire. Sa vertu si ennuyeuse l'empêcherait seule de nous laisser seuls et, outre cela, il y a l'amour de la vie et la curiosité de lutter avec le monde.

Par amitié pour sa femme, M. Leuwen s'était entièrement appliqué à résoudre ce problème.

— Vous ne pouvez vivre sans votre fils, lui disait-il, et moi sans vous. Et je vous avouerai que depuis que je le suis de près il ne me semble plus aussi plat. Il répond quelquefois aux épigrammes de son ministre, et la minitresse l'admire. Et, à tout prendre, les jeunes reparties un peu trop vertes de Lucien valent mieux que les vieilles épigrammes sans pointe du de Vaize... Reste à voir comment il prendra la première friponnerie de Son Excellence.

— Lucien a toujours la plus haute idée des talents de M. de Vaize.

— C'est là notre seule ressource; c'est une admiration qu'il faut soigneusement entretenir. Cela est capital pour nous. Mon unique ressource, après avoir nié tant que je pourrai le coup de canif donné à la probité, sera de dire : Un ministre de ce talent est-il trop payé à 400.000 francs par an ? Là-dessus, je lui prouverai que Sully a été un

voleur. Trois ou quatre jours après, je paraîtrai avec ma *réserve*, qui est superbe : le général Bonaparte, en 1796, en Italie, volait. Auriez-vous préféré un honnête homme comme Moreau, se laissant battre en 1799 à Cassano, à Novi, etc. Moreau coûtait au trésor 200.000 francs peut-être, et Bonaparte trois millions..., etc. J'espère que Lucien ne trouvera pas de réponse, et je vous réponds de son séjour à Paris tant qu'il admirera M. de Vaize.

— Si nous pouvons gagner le bout de l'année, dit madame Leuwen, il aura oublié sa madame de Chasteller.

— Je ne sais, vous lui avez fait un cœur si constant ! Vous n'avez jamais pu vous déprendre de moi, vous m'avez toujours aimé en dépit de ma conduite abominable. Pour un cœur tout d'une pièce tel que celui que vous avez fait à votre fils, il faudrait un nouveau goût. J'attends une occasion favorable pour le présenter à madame Grandet.

— Elle est bien jolie, bien jeune, bien brillante.

— Et de plus veut absolument avoir une grande passion.

— Si Lucien voit l'affectation, il prendra la fuite. Etc., etc., etc...

Un jour de grand soleil, vers les deux heures et demie, le ministre entra dans le bureau de Leuwen la figure fort rouge, les yeux hors de la tête et comme hors de lui.

— Courez auprès de M. votre père... Mais d'abord copiez cette dépêche télégraphique... Veuillez prendre copie aussi de cette note que j'envoie au *Journal de Paris*... Vous sentez toute l'importance et le secret de la chose...

Il ajouta pendant que Lucien copiait :

— Je ne vous engage pas à prendre le cabriolet du ministère, et pour cause. Prenez un cabriolet sous la porte cochère en face, donnez-lui six francs d'avance et, au nom de Dieu, trouvez M. votre père avant la clôture de la Bourse. Elle ferme à trois heures et demie, comme vous le savez.

Lucien, prêt à partir et son chapeau à la main, regardait le ministre tout haletant et qui avait peine à parler. En le voyant entrer, il l'avait cru remplacé, mais le mot *télégraphe* l'avait bientôt mis sur la voie. Le ministre s'enfuit, puis rentra ; il dit d'un ton impérieux :

— Vous me remettrez à moi, à moi, monsieur, les

deux copies que vous venez de faire, et, sur votre vie, vous ne les montrerez qu'à M. votre père.

Cela dit, il s'enfuit de nouveau.

« Voilà un ton qui est bien grossier et bien ridicule, se dit Lucien. Ce ton si offensant n'est propre qu'à suggérer l'idée d'une vengeance trop facile.

« Voilà donc tous mes soupçons avérés, pensait Lucien en courant au cabriolet. Son Excellence joue à la Bourse à coup sûr... Et me voilà bel et bien complice d'une friponnerie. »

Lucien eut beaucoup de peine à trouver son père; enfin, comme il faisait un beau froid et encore un peu de soleil, il eut l'idée de le chercher sur le boulevard, et il le trouva en contemplation devant un énorme poisson exposé au coin de la rue de Choiseul.

M. Leuwen le reçut assez mal et ne voulut point monter en cabriolet.

— Au diable, ton casse-cou! Je ne monte que dans ma voiture quand toutes les Bourses du monde devraient fermer sans moi!

Lucien courut chercher cette voiture au coin de la rue de la Paix, où elle attendait. Enfin, à trois heures un quart, au moment où la Bourse allait fermer, M. Leuwen y entra.

Il ne parut chez lui qu'à six heures.

— Va chez ton ministre, donne-lui ce mot, et attends-toi à être mal reçu.

— Eh bien! tout ministre qu'il est, je vais lui répondre ferme, dit Lucien fort piqué de jouer un rôle dans une friponnerie.

Il trouva le ministre au milieu de vingt généraux. « Raison de plus pour être ferme », se dit-il. On venait d'annoncer le dîner. Déjà le maréchal N... donnait le bras à madame de Vaize. Le ministre, debout au milieu du salon, faisait de l'éloquence; mais, en voyant Lucien, il n'acheva pas sa phrase. Il partit comme un trait en lui faisant signe de le suivre; arrivé dans son cabinet, il ferma la porte à clef et enfin se jeta sur le billet. Il faillit devenir fou de joie, il serra Lucien dans ses grands bras vivement et à plusieurs reprises. Leuwen, debout, son habit noir boutonné jusqu'au menton, le regardait avec dégoût.

« Voilà donc un voleur, se disait-il, et un voleur en

action! Dans sa joie comme dans son anxiété, il a des gestes de laquais. »

Le ministre avait oublié son dîner; c'était la première affaire qu'il faisait à la Bourse, et il était hors de lui du gain de quelques milliers de francs. Ce qui est plaisant, c'est qu'il en avait une sorte d'orgueil, il se sentait ministre dans toute l'étendue du mot.

— Cela est divin, mon ami, dit-il à Lucien en revenant avec lui vers la salle à manger... Au reste, il faudra voir demain à la revente.

Tout le monde était à table, mais, par respect pour Son Excellence, on n'avait pas osé commencer. La pauvre madame de Vaize était rouge et transpirait d'anxiété. Les vingt-cinq convives, assis en silence, voyaient bien que c'était le cas de parler, mais ne trouvaient rien à dire et faisaient la plus sotte figure du monde pendant ce silence forcé qu'interrompaient de temps à autre les mots timides et à peine articulés de madame de Vaize qui offrait une assiette de soupe au maréchal son voisin, et les mines de refus de ce dernier formaient le centre d'attention le plus comique.

Le ministre était tellement ému qu'il en avait perdu cette assurance si vantée dans ses journaux; d'un air fort ahuri, il balbutia quelques mots en prenant place : « Une dépêche des Tuileries... »

Les potages se trouvèrent glacés, et tout le monde avait froid. Le silence était si complet et tout le monde tellement mal à son aise, que Lucien put entendre ces mots :

— Il est bien troublé, disait à voix basse à son voisin un colonel assis près de Leuwen; serait-il chassé ?

— La joie surnage, lui répondit du même ton un vieux général en cheveux blancs.

Le soir, à l'Opéra, toute l'attention de Lucien était pour cette triste pensée :

« Mon père participe à cette manœuvre... On peut répondre qu'il fait son métier de banquier. Il sait une nouvelle, il en profite, il ne trahit aucun serment... Mais sans le receleur il n'y aurait pas de voleur. »

Cette réponse ne lui rendait point la paix de l'âme. Toutes les grâces de mademoiselle Raimonde, qui vint dans sa loge dès qu'elle le vit, ne purent en tirer un mot. L'*ancien homme* prenait le dessus.

« Le matin avec des voleurs, et le soir avec des catins !

se disait-il amèrement. Mais qu'est-ce que l'opinion ? Elle m'estimera pour ma matinée, et me méprisera parce que je passe la soirée avec cette pauvre fille. Les belles dames sont comme l'Académie pour le romantisme : elles sont juges et parties... Ah ! si je pouvais parler de tout ceci avec... »

Il s'arrêta au moment où il prononçait mentalement le nom de Chasteller.

Le lendemain, le comte de Vaize entra en courant dans le bureau de Leuwen. Il ferma la porte à clef. L'expression de ses yeux était étrange¹.

« Dieu ! que le vice est laid ! » pensa Lucien.

— Mon cher ami, courez chez M. votre père, dit le ministre d'une voix entrecoupée. Il faut que je lui parle... *absolument*... Faites tout au monde pour l'emmener au ministère, puisque, enfin, moi, je ne puis pas me montrer dans le comptoir de MM. Van Peters et Leuwen.

Lucien le regardait attentivement.

« Il n'a pas la moindre vergogne en me parlant de son vol ! »

Lucien avait tort. M. de Vaize était tellement agité par la cupidité (il s'agissait de réaliser un bénéfice de 17.000 francs) qu'il en oubliait la timidité qu'il souffrait fort grande en parlant à Lucien, non par pudeur morale, mais il le croyait un homme à épigrammes comme son père, et redoutait un mot désagréable. Le ton de M. de Vaize était, dans ce moment, celui d'un maître parlant à son valet. D'abord, il ne se serait pas aperçu de la différence, un ministre honorait tellement, selon lui, l'être auquel il adressait la parole qu'il ne pouvait pas manquer de politesse. Ensuite, dès qu'il s'agissait d'affaires d'argent, dans l'excès de son trouble, il ne s'apercevait de rien.

M. Leuwen reçut en riant la communication que son fils était chargé de lui faire.

— Ah ! parce qu'il est ministre il voudrait me faire courir ? Dis-lui de ma part que je n'irai pas à son ministère, et que je le prie instamment de ne pas venir chez moi. L'affaire d'hier est terminée ; j'en fais d'autres aujourd'hui.

Comme Lucien se hâtait de partir :

— Reste donc un peu. Ton ministre a du génie pour l'administration, mais il ne faut pas gâter les grands

hommes, autrement ils se négligent... Tu me dis qu'il prend un ton familier et même grossier avec toi. *Avec toi* est de trop. Dès que cet homme ne déclame pas au milieu de son salon, comme un préfet accoutumé à parler tout seul, il est grossier avec tout le monde. C'est que toute sa vie s'est passée à réfléchir sur le grand art de mener les hommes et de les conduire au bonheur par la vertu.

M. Leuwen regardait son fils pour voir si cette phrase passerait. Lucien ne fit pas attention au ridicule des mots.

« Comme il est encore loin d'écouter son interlocuteur et de savoir profiter de ses fautes ! pensa M. Leuwen. C'est un artiste, mon fils. Son art exige un habit brodé et un carrosse, comme l'art d'Ingres et de Prudhon exige un chevalet et des pinceaux. »

— Aimerais-tu mieux un artiste parfaitement poli, gracieux, d'un ton parfait, faisant des croûtes, ou un homme au ton grossier occupé du fond des choses et non de la forme, mais produisant des chefs-d'œuvre ? Si après deux ans de ministère M. de Vaize te présente vingt départements où l'agriculture ait fait un pas, trente autres dans lesquels la moralité publique se soit augmentée, ne lui pardonneras-tu pas une inflexion négligée ou même grossière en parlant à son premier aide de camp, jeune homme qu'il aime et estime, et qui d'ailleurs lui est nécessaire ? Pardonne-lui le ton ridicule dans lequel il tombe sans s'en douter, car il est né ridicule et emphatique. Ton rôle à toi est de rappeler son attention à ce qu'il te doit par une conduite ferme et des mots bien placés et perçants.

M. Leuwen père parla longtemps sans pouvoir engager la conversation avec son fils. Il n'aimait pas cet air rêveur.

— J'ai vu trois ou quatre agents de change attendre dans le premier salon, dit Lucien ; et il se levait pour retourner à la rue de Grenelle.

— Mon ami, lui dit son père, toi qui as de bons yeux, lis-moi un peu *les Débats*, la *Quotidienne* et le *National*.

Lucien se mit à lire haut et, malgré lui, ne put s'empêcher de sourire : « Et les agents de change ? Leur métier est d'attendre. Et le mien de lire le journal ! »

M. de Vaize était comme hors de lui quand Lucien rentra enfin vers les trois heures. Leuwen le trouva dans son bureau, où il était venu plus de dix fois, lui dit le

garçon de bureau, parlant à mi-voix et de l'air du plus profond respect.

— Eh bien! monsieur? lui dit le ministre d'un air hagard.

— Rien de nouveau, répondit Lucien avec la plus belle tranquillité. Je quitte mon père, par ordre duquel j'ai attendu. Il ne viendra pas et vous prie instamment de ne pas aller chez lui. L'affaire d'hier est terminée, et il en fait d'autres aujourd'hui.

M. de Vaize devint pourpre et se hâta de quitter le bureau de son secrétaire.

Tout émerveillé de sa nouvelle dignité, qu'il adorait en perspective depuis trente ans, il voyait pour la première fois que M. Leuwen était tout aussi fier de la position qu'il s'était faite dans le monde.

« Je vois l'argument sur lequel se fonde l'insolence de cet homme, se disait M. de Vaize en se promenant à grands pas dans son cabinet. Une ordonnance du roi fait un ministre, une ordonnance ne peut faire un homme comme M. Leuwen. Voilà à quoi en arrive le gouvernement en ne nous laissant en place qu'un an ou deux. Est-ce qu'un banquier eût osé refuser à Colbert de passer chez lui? »

Après cette comparaison judicieuse, le colérique ministre tomba dans une rêverie profonde.

« Ne pourrais-je pas me passer de cet insolent? Mais sa probité est célèbre, presque autant que sa méchanceté. C'est un homme de plaisir, un *viveur*, qui depuis vingt ans se moque de ce qu'il y a de plus respectable : le roi, la religion... C'est le Talleyrand de la Bourse; ses épi-grammes font loi dans ce monde-là, et depuis la révolte de juillet, *ce monde-là* se rapproche tous les jours davantage du grand monde, du seul qui devrait avoir de l'influence. Les gens à argent sont aux lieu et place des grandes familles du faubourg Saint-Germain... Son salon réunit tout ce qu'il y a d'hommes d'esprit parmi les gens d'affaires..., il est fauflé avec tous les diplomates qui vont à l'Opéra... Villèle le consultait. »

A ce nom, M. de Vaize s'inclina presque. Il avait le ton fort haut, quelquefois il poussait l'assurance jusqu'au point où elle prend un autre nom, mais, par un contraste étrange, il était sujet à des *bouffées* de timidité incroyables. Par exemple, il lui eût été extrêmement pénible et presque

impossible de faire des ouvertures à une autre maison de banque. Il réunissait à un âpre amour pour le gain l'idée fantasque que le public lui croyait une probité sans tache; sa grande raison, c'est qu'il succédait à un voleur.

Après une grande heure de promenade agitée dans son cabinet et avoir envoyé au diable fort énergiquement son huissier qui annonçait des chefs de bureau et même un aide de camp du roi, il sentit que l'effort de prendre un autre banquier était au-dessus de son courage. Les journaux faisaient trop de peur à Son Excellence. Sa vanité plia devant la paresse épigrammatique d'un homme de plaisir, il y eut alors capitulation avec la vanité.

« Après tout, je l'ai connu avant d'être ministre... Je ne compromets point ma dignité en souffrant chez ce vieillard caustique le ton de presque égalité auquel je l'ai laissé s'accoutumer. »

M. Leuwen avait prévu tous ces mouvements. Le soir, il dit à son fils :

— Ton ministre m'a écrit, comme un amant à sa maîtresse, des picoteries. J'ai été obligé de lui répondre, et cela me pèse. Je suis comme toi, je n'aime pas assez le *métal* pour me beaucoup gêner. Apprends à faire l'opération de Bourse; rien n'est plus simple pour un grand géomètre, élève chassé de l'École Polytechnique. Il n'y a qu'un principe : la bêtise du petit joueur à la Bourse est une quantité infinie. M. Métral, mon commis, te donnera des leçons, non pas de bêtise, mais de l'art de la manier. (Lucien avait l'air très froid.) Tu me rendras un service personnel si tu te fais capable d'être l'intermédiaire habituel entre M. de Vaize et moi. La morgue de ce grand administrateur lutte contre l'immobilité de mon caractère. Il tourne autour de moi, mais depuis notre dernière opération je n'ai voulu lui livrer que des mots gais. Hier soir, sa vanité était furibonde, il voulait me réduire au sérieux. C'était plaisant. D'ici à huit jours, s'il ne peut te mater, il te fera la cour. Comment vas-tu recevoir un ministre homme de mérite te faisant la cour? Sens-tu l'avantage d'avoir un père? C'est une chose fort utile à Paris.

— J'aurais trop à dire sur ce dernier article, et vous n'aimez pas le provincial tendre. Quant à l'Excellence, pourquoi ne serais-je pas naturel avec lui comme envers tout le monde?

— Ressource de paresseux. Fi donc!

— Je veux dire que je serai froid, respectueux, en laissant toujours paraître, même fort clairement, le désir de voir se terminer la communication sérieuse avec un si grand personnage.

— Serais-tu de force à hasarder le propos léger et un peu moqueur? Il dirait : Digne fils d'un tel père!

— L'idée plaisante qui vous vient en une seconde ne se présente à moi qu'au bout de deux minutes.

— Bravo! Tu vois les choses par le côté utile et, ce qui est pis encore, par le *côté honnête*. Tout cela est déplacé et ridicule en France. Vois ton saint-simonisme! Il avait du bon, et pourtant il est resté odieux et inintelligible au premier étage, au second, et même au troisième; on ne s'en occupe un peu que dans la mansarde. Vois l'Église française, si raisonnable, et la fortune qu'elle fait. Ce peuple-ci ne sera à la hauteur de la raison que vers l'an 1900. Jusque-là, il faut voir d'instinct les choses par le côté plaisant, et n'apercevoir l'*utile* ou l'*honnête* que par un effort de volonté. Je me serais gardé d'entrer dans ces détails avant ton voyage à Nancy, maintenant je trouve du plaisir à parler avec toi.

Connais-tu cette plante de laquelle on dit que plus elle est foulée aux pieds plus elle prospère? Je voudrais en avoir, si elle existe, j'en demanderai à mon ami Thouin et je t'en enverrai un bouquet. Cette plante est l'image de ta conduite envers M. de Vaize.

— Mais, mon père, la reconnaissance...

— Mais, mon fils, c'est un animal. Est-ce sa faute si le hasard a jeté chez lui le génie de l'administration? Ce n'est pas un homme comme nous, sensible aux bons procédés, à l'amitié continue envers lequel on puisse se permettre des procédés délicats : il les prendrait pour de la faiblesse. C'est un préfet insolent après dîner qui, pendant vingt années de sa vie, a tremblé tous les matins de lire sa destitution dans le *Moniteur*; c'est encore un procureur bas-normand sans cœur ni âme, mais doué en revanche du caractère inquiet, timide et emporté d'un enfant. Insolent comme un préfet en crédit deux heures tous les matins, et penaud comme un courtisan novice qui se voit de trop dans un salon pendant deux heures tous les soirs. Mais les écailles ne sont pas encore tombées de tes yeux; ne crois aveuglément personne, pas

même moi. Tu verras tout cela dans un an. Quant à la reconnaissance, je te conseille de rayer ce mot de tes papiers. Il y a eu convention, *contrat bilatéral* avec le de Vaize aussitôt après ton retour à Paris (ta mère a prétendu qu'elle mourrait si tu allais en Amérique). Il s'est engagé : 1^o à arranger ta désertion avec son collègue de la Guerre ; 2^o à te faire maître des requêtes, secrétaire particulier, avec la croix au bout de l'année. Par contre, mon salon et moi nous sommes engagés à vanter son crédit, ses talents, ses vertus, sa probité surtout. J'ai fait réussir son ministère, sa nomination à la Bourse, et à la Bourse aussi, je me charge de faire, de compte à demi, toutes les affaires de Bourse basées sur des dépêches télégraphiques. Maintenant il prétend que je me suis engagé pour les affaires de Bourse, basées sur les délibérations du Conseil des ministres, mais cela n'est point. J'ai M. N..., le ministre de ..., qui ne sait rien administrer mais qui sait *deviner* et lire sur les physionomies. Lui, N..., voit l'intention du roi huit jours à l'avance ; le pauvre de Vaize ne sait pas la voir à une heure de distance. Il a déjà été battu à plate couture dans deux conseils depuis un mois à peine qu'il est au ministère¹. Mets-toi bien dans la tête que M. de Vaize ne peut se passer de mon fils. Si je devenais un imbécile, si je fermais mon salon, si je n'allais plus à l'Opéra, il pourrait peut-être songer à s'arranger avec une autre maison, encore je ne le crois pas de cette force de tête-là. Il va te battre froid cinq ou six jours, après quoi il y aura explosion de confiance. C'est le moment que je crains. Si tu as l'air comblé, reconnaissant, d'un commis à cent louis, ces sentiments louables, joints à ton air si jeune, te classent à jamais parmi les dupes que l'on peut accabler de travail, compromettre, humilier à merci et miséricorde, comme jadis, on *taillait le tiers-état*, et qui n'en sont que plus reconnaissants.

— Je ne verrai dans l'épanchement de Son Excellence que de l'enfantillage mêlé de fausseté.

— Auras-tu l'esprit de suivre ce programme ?

Pendant les jours qui suivirent cette leçon paternelle, le ministre parlait à Lucien d'un air distrait, comme un homme accablé de hautes affaires. Lucien répondait le moins possible et faisait la cour à madame la comtesse de Vaize².

Un matin, le ministre arriva dans le bureau de Leuwen

suivi d'un garçon de bureau qui portait un énorme portefeuille. Le garçon de bureau sorti, le ministre poussa lui-même le verrou de la porte et, s'asseyant familièrement à côté de Lucien :

— Ce pauvre N..., mon prédécesseur, était sans doute un fort honnête garçon, lui dit-il. Mais le public a d'étranges idées sur son compte. On prétend qu'il faisait des affaires. Voici, par exemple, le portefeuille de l'Administration de...*. C'est un objet de sept ou huit millions. Puis-je de bonne foi demander au chef de bureau qui conduit tout cela depuis dix ans s'il y a eu des abus ? Je ne puis qu'essayer de deviner ; M. Crapart (c'était le chef de la police du ministère) me dit bien que madame M..., la femme du chef de bureau susdit, dépense quinze ou vingt mille francs, les appointements du mari sont de douze et ils ont deux ou trois petites propriétés sur lesquelles j'attends des renseignements. Mais tout cela est bien éloigné, bien vague, bien peu concluant, et à moi il me faut des faits. Donc, pour lier M. N..., je lui ai demandé un rapport général et approfondi ; le voici, avec les pièces à l'appui. Enfermez-vous, *cher ami*, comparez les pièces au rapport, et dites-moi votre avis.

Lucien admira la physionomie du ministre ; elle était convenable, raisonnable, sans morgue. Il se mit sérieusement au travail. Trois heures après, Leuwen écrivit au ministre :

« *Ce rapport n'est point approfondi ; ce sont des phrases.*

* On a mieux aimé jeter de l'obscurité et du froid dans le récit que s'exposer à une personnalité changeant l'épopée en satire. Supposez l'administration des Postes, des Ponts et Chaussées, des Enfants trouvés, des...

MM. les ministres récemment nommés sont tellement connus pour leur esprit, leur probité et la fermeté de leur caractère, etc., etc., que je n'ai eu que peu d'efforts à faire pour éviter le plat reproche de *personnalité cherchée*. Rien de plus facile que d'essayer le portrait d'un de ces messieurs, mais un tel portrait eût semblé bien ennuyeux au bout d'un an ou deux, lorsque les Français seront d'accord sur la rédaction des deux ou trois lignes que l'histoire doit leur accorder. Éloigné de toute personnalité par le dégoût, j'ai cherché à présenter une moyenne proportionnelle entre les ministres de l'époque qui vient de s'écouler, et ce n'est point le portrait de l'un d'eux : j'ai eu soin d'effacer les traits d'esprit ou de personnalité contre laquelle de ces Excellences.

M. N... ne convient franchement d'aucun fait, je n'ai pas trouvé une seule assertion sans quelque faux-fuyant. M. N... ne se *lie* nullement. C'est une dissertation bien écrite, redondante d'humanités, c'est un article de journal, mais l'auteur semble brouillé avec Barrême. »

Quelques minutes après le ministre accourut, ce fut une explosion de tendresse. Il serrait Lucien dans ses bras :

— Que je suis heureux d'avoir un tel capitaine dans mon régiment! Etc.

Leuwen s'attendait à avoir beaucoup de peine à être hypocrite. Ce fut sans la moindre hésitation qu'il prit l'air d'un homme qui désire voir finir l'accès de confiance; c'est qu'à cette seconde entrée M. de Vaize lui parut un comédien de campagne qui charge beaucoup trop. Il le trouva manquant de noblesse presque autant que le colonel Malher, mais l'air faux était bien plus visible chez le ministre.

La froideur de Lucien écoutant les éloges de son talent était tellement glaciale; sans s'en douter, lui aussi oubliait tellement son rôle, que le ministre déconcerté se mit à dire du mal du chef de bureau N... Une chose frappa Leuwen : le ministre n'avait pas lu le travail de M. N... « Parbleu, je vais le lui dire, pensa Lucien. Où est le mal ? »

— Votre Excellence est tellement accablée par les grandes discussions du Conseil et par la préparation du budget de son département, qu'elle n'a pas eu le temps de lire même ce rapport de M. N... qu'elle censure, et avec raison.

Le ministre eut un mouvement de vive colère. Attaquer son aptitude au travail, douter des quatorze heures que de jour ou de nuit, disait-il, il passait devant son bureau, c'était attaquer son palladium.

— Parbleu, monsieur, prouvez-moi cela, dit-il en rougissant.

« A mon tour », pensa Leuwen; et il triompha par la modération, par la clarté, par la respectueuse politesse. Il démontra clairement au ministre qu'il n'avait pas lu le rapport du pauvre M. N..., si injurié. Deux ou trois fois, le ministre voulut tout terminer en embrouillant la question.

— Vous et moi, mon cher ami, avons tout lu.

— Votre Excellence me permettra de lui dire que je serais tout à fait indigne de sa confiance, moi mince débutant dans la carrière, qui n'ai autre chose à faire, si je lisais mal ou trop vite un document qu'elle daigne me confier. Il y a ici, au cinquième alinéa... Etc., etc.

Après avoir ramené trois fois la question à son véritable point, Lucien finit par avoir ce succès, qui eût été si fatal à tout autre bureaucrate : il réduisit son ministre au silence. Son Excellence sortit du cabinet en fureur, et Lucien l'entendit maltraiter le pauvre chef de division qu'en l'entendant revenir l'huissier avait introduit dans son cabinet. La voix redoutable du ministre passa jusqu'à l'antichambre répondant à la porte dérobée par laquelle on entraît dans le bureau de Lucien. Un ancien domestique, placé là par le ministre de l'Intérieur Crétet, et que Leuwen soupçonnait fort d'être espion, entra sans être appelé.

— Est-ce que Son Excellence a besoin de quelque chose ?

— Non pas Son Excellence, mais moi. J'ai à vous prier fort sérieusement de n'entrer ici que quand je vous sonne.

Telle fut la première bataille de Leuwen¹.

CHAPITRE XLIII²

UN des bonheurs de Lucien avait été de ne pas trouver à Paris son cousin Ernest Dévelroy, futur membre de l'Académie des Sciences morales et politiques. Un des académiciens moraux, qui donnait quelques mauvais dîners et disposait de trois voix, outre la sienne, avait eu besoin d'aller aux eaux de Vichy, et M. Dévelroy s'était donné le rôle de garde-malade. Cette abnégation de deux ou trois mois avait produit le meilleur effet dans l'Académie morale.

— C'est un homme à côté duquel il est désagréable de s'asseoir, disait M. Bonneau, l'un des meneurs de cette société.

— La campagne d'Ernest aux eaux de Vichy, disait

M. Leuwen, avance de quatre ans son entrée à l'Institut.

— Ne vaudrait-il pas mieux pour vous, mon père, avoir un tel fils ? dit Lucien presque attendri.

— *Troppo aiuto a sant' Antonio*, dit M. Leuwen. Je t'aime encore mieux avec ta vertu. Je ne suis pas en peine de l'avancement d'Ernest, il aura bientôt pour 30.000 fr. de places, comme le philosophe N...¹. Mais j'aimerais autant avoir pour fils M. de Talleyrand.

Il y avait dans les bureaux du comte de Vaize un M. Desbacs², dont la position sociale avait quelques rapports avec celle de Lucien. Il avait de la fortune, M. de Vaize l'appelait mon cousin, mais il n'avait pas un salon accrédité et un dîner renommé toutes les semaines pour le soutenir dans le monde. Il sentait vivement cette différence et résolut de s'accrocher à Lucien.

M. Desbacs avait le caractère de Blifil (de *Tom Jones*), et c'est ce qui malheureusement se lisait trop sur sa figure extrêmement pâle et fort marquée de la petite vérole. Cette figure n'avait guère d'autre expression que celle d'une politesse forcée et d'une bonhomie qui rappelait celle de Tartufe. Des cheveux extrêmement noirs sur cette face blême fixaient trop les regards. Avec ce désavantage, qui était grand, comme M. Desbacs disait toujours tout ce qui était convenable et jamais rien au delà, il avait fait des progrès rapides dans les salons de Paris. Il avait été sous-préfet, destitué par M. de Martignac comme trop jésuite, et c'était un des commis les plus habiles qu'eût le ministère de l'Intérieur.

Lucien était, comme toutes les âmes tendres, au désespoir, tout lui était indifférent; il ne choisissait pas les hommes et se liait avec ce qui se présentait : M. Desbacs se présentait de bonne grâce.

Lucien ne s'aperçut pas seulement que Desbacs lui faisait la cour. Desbacs vit que Lucien désirait réellement s'instruire et travailler, et il se donna à lui comme chercheur de renseignements non seulement dans les bureaux du ministère de l'Intérieur, mais dans tous les bureaux de Paris. Rien n'est plus commode et n'abrége plus les travaux.

En revanche, Desbacs ne manquait jamais au dîner que madame Leuwen avait établi une fois la semaine pour les employés du ministère de l'Intérieur qui se liaient avec son fils.

— Vous nous liez là avec d'étranges figures, dit son mari; des espions subalternes, peut-être.

— Ou bien des gens de mérite inconnus : Béranger a été commis à 1.800 francs. Mais quoi qu'il en soit, on voit trop dans les façons de Lucien que la présence des hommes l'importune et l'irrite. C'est le genre de misanthropie que l'on pardonne le moins.

— Et vous voulez fermer la bouche à ses collègues de l'Intérieur. Mais au moins tâchez qu'ils ne viennent pas à nos mardis.

Le but de M. Leuwen était de ne pas laisser un quart d'heure de solitude à son fils. Il trouva qu'avec son heure d'Opéra tous les soirs le pauvre garçon n'était pas assez bouclé.

Il le rencontra au foyer des Bouffes.

— Voulez-vous que je vous mène chez madame Grandet¹ ? Elle est éblouissante ce soir, c'est sans contredit la plus jolie femme de la salle. Et je ne veux pas vous vendre chat en poche : je vous mène d'abord chez Duvernoy, dont la loge est à côté de celle de madame Grandet.

— Je serais si heureux, mon père, de n'adresser la parole qu'à vous ce soir !

— Il faut que le monde connaisse votre figure du vivant de mon salon.

Déjà plusieurs fois M. Leuwen avait voulu le conduire dans vingt maisons du juste milieu, fort convenables pour le chef de bureau particulier du ministre de l'Intérieur. Lucien avait toujours trouvé des prétextes pour différer. Il disait :

— Je suis encore trop sot. Laissez-moi me guérir de ma distraction; je tomberais dans quelque gaucherie qui s'attacherait à mon nom et me décréditerait à jamais... C'est une grande chose que de débiter. Etc., etc.

Mais comme une âme au désespoir n'a de forces pour rien, ce soir-là il se laissa entraîner dans la loge de M. Duvernoy, receveur général, et ensuite, une heure plus tard, dans le salon de M. Grandet, ancien fabricant fort riche et juste milieu furibond. L'hôtel parut charmant à Lucien, le salon magnifique, mais M. Grandet lui-même d'un ridicule trop noir.

« C'est le Guizot moins l'esprit, pensa Lucien. Il tend au sang, ceci sort de mes conventions avec mon père. »

Le soir du dîner qui suivit la présentation de Lucien,

M. Grandet exprima tout haut, devant trente personnes au moins, le désir que M. N..., de l'opposition, mourût d'une blessure qu'il venait de recevoir dans un duel célèbre.

La beauté célèbre de madame Grandet ne put faire oublier à Lucien le dégoût profond inspiré par son mari. C'était une femme de vingt-trois à vingt-quatre ans au plus; il était impossible d'imaginer des traits plus réguliers, c'était [une] beauté délicate et parfaite, on eût dit une figure d'ivoire. Elle chantait fort bien, c'était une élève de Rubini. Son mérite pour les aquarelles était célèbre, son mari lui faisait quelquefois le compliment de lui en voler une qu'il envoyait vendre, et on les payait 300 francs.

Mais elle ne se contentait pas du mérite d'excellent peintre d'aquarelles, c'était une bavarde effrénée. Malheur à la conversation si quelqu'un venait à prononcer les mots terribles de bonheur, religion, civilisation, pouvoir légitime, mariage, etc., etc.

« Je crois, Dieu me pardonne, qu'elle vise à imiter madame de Staël, se dit Lucien écoutant une de ces *tartines*. Elle ne laisse rien passer sans y clouer son mot. Ce mot est juste, mais il est d'un plat à mourir, quoique exprimé avec noblesse et délicatesse. Je parierais qu'elle fait provision d'esprit dans les manuels à trois francs¹. »

Malgré son dégoût parfait pour la beauté aristocratique et les grâces imitatives de madame Grandet, Lucien était fidèle à sa promesse et, deux fois la semaine, il paraissait dans le salon le plus aimable du *juste milieu*.

Un soir que Lucien rentrait à minuit et qu'il répondait à sa mère qu'il avait été chez les Grandet :

— Qu'as-tu fait pour te tirer de pair aux yeux de madame Grandet ? lui dit son père.

— J'ai imité les talents qui la font si séduisante : j'ai fait une aquarelle.

— Et quel sujet a choisi ta galanterie ? dit madame Leuwen.

— Un moine espagnol monté sur un âne et que Rodil envoie pendre¹.

— Quelle horreur ! Quel caractère vous vous donnez dans cette maison ! s'écria madame Leuwen. Et encore, ce caractère n'est pas le vôtre. Vous en avez tous les inconvénients sans les avantages. Mon fils, un bourreau !

— Votre fils, un héros : voilà ce que madame Grandet voit dans les supplices décernés sans ménagement à qui ne pense pas comme elle. Une jeune femme qui aurait de la délicatesse, de l'esprit, qui verrait les choses comme elles sont, enfin qui aurait le bonheur de vous ressembler un peu, me prendrait pour un vilain être, par exemple pour un séide des ministres qui veut devenir préfet et chercher en France des « rue Transnonain ». Mais madame Grandet vise au génie, à la grande passion, à l'esprit brillant. Pour une pauvre petite femme qui n'a que du bon sens, et encore du plus plat, un moine envoyé à la mort, dans un pays superstitieux, et par un général juste milieu, c'est sublime. Mon aquarelle est un tableau de Michel-Ange¹.

— Ainsi, tu vas prendre le triste caractère d'un Don Juan, dit madame Leuwen avec un profond soupir.

M. Leuwen éclata de rire.

— Ah! que cela est bon! Lucien un Don Juan! Mais, mon ange, il faut que vous l'aimiez avec bien de la passion : vous déraisonnez tout à fait! Recevez-en mon compliment. Heureux qui bat la campagne par l'effet d'une passion! Et mille fois heureux qui déraisonne par amour, dans ce siècle où l'on ne déraisonne que par impuissance et médiocrité d'esprit! Le pauvre Lucien sera toujours dupe de toutes les femmes qu'il aimera. Je vois dans ce cœur-là du fonds pour être dupe jusqu'à cinquante ans...

— Enfin, dit madame Leuwen, souriant de bonheur, tu as vu que l'horrible et le plat étaient le sublime de Michel-Ange pour cette pauvre petite madame Grandet.

— Je parie que tu n'as pas eu une seule de ces idées en faisant ton moine, dit M. Leuwen.

— Il est vrai. J'ai pensé tout simplement à M. Grandet qui, ce soir-là, voulait faire pendre tout simplement tous les journalistes de l'opposition. D'abord, mon moine sur son âne ressemblait à M. le baron Grandet.

— As-tu deviné quel est l'amant de la dame?

— Ce cœur est si sec, que je le croyais sage.

— Mais sans amant il manquerait quelque chose à son état de maison. Le choix est tombé sur M. Crapart².

— Quoi! le chef de la police de mon ministère?

— *The same* (lui-même)! et par lequel vous pourrez faire espionner votre maîtresse aux frais de l'État.

Sur ce mot, Lucien devint fort taciturne, sa mère devina son secret.

— Je te trouve pâle, mon ami. Prends ton bougeoir et, de grâce, sois toujours dans ton lit avant une heure.

« Si j'avais eu M. Crapart à Nancy, se disait Lucien, j'aurais su autrement qu'en le voyant ce qui arrivait à madame de Chasteller. Et que fût-il arrivé si je l'eusse connu un mois plus tôt ? J'aurais perdu un peu plus tôt les plus beaux jours de ma vie... J'aurais été condamné un mois plus tôt à vivre le matin avec un fripon Excellence, et le soir avec une coquine, la femme la plus considérée de Paris. »

On voit par l'exagération en noir de ces jugements combien l'âme de Lucien souffrait encore. Rien ne rend méchant comme le malheur. Voyez les prudes.

CHAPITRE XLIV¹

UN soir, vers les cinq heures, en revenant des Tuileries, le ministre fit appeler Lucien dans son cabinet. Notre héros le trouva pâle comme la mort.

— Voici une affaire, mon cher Leuwen. Il s'agit pour vous de la mission la plus délicate...

A son insu, Lucien prit l'air altier du refus, et le ministre se hâta d'ajouter :

— ... et la plus honorable.

Après ces mots, l'air sec et hautain de Lucien ne se radoucît pas beaucoup. Il n'avait pas grande idée de l'honneur que l'on peut acquérir en servant avec 900 francs.

Son Excellence continua :

— Vous savez que nous avons le bonheur de vivre sous cinq polices²..., mais vous savez comme le public et non comme il faut savoir pour agir avec sûreté. Oubliez donc, de grâce, tout ce que vous croyez savoir là-dessus. Pour être lus, les journaux de l'opposition enveniment toutes choses. Gardez-vous de confondre ce que le public croit vrai avec ce que je vous apprendrai, autrement vous vous tromperez en agissant. N'oubliez pas surtout, mon

cher Leuwen, que le plus vil coquin a de la vanité et de l'honneur à sa manière. Aperçoit-il le mépris chez vous, il devient intraitable... Pardonnez ces détails, mon ami, je désire vivement vos succès...

— Ah! se dit Lucien, j'ai aussi de la vanité, comme un vil coquin. Voilà deux phrases trop rapprochées, il faut qu'il soit bien ému! »

Le ministre ne songeait déjà plus à amadouer Lucien; il était tout à sa douleur. Son œil hagard se détachait sur des joues d'une pâleur mortelle; en tout, c'était l'air du plus grand trouble. Il continua :

— Ce diable de général N...¹ ne pense qu'à se faire lieutenant général. Il est, comme vous le savez, chef de la police du Château. Mais ce n'est pas tout : il veut être ministre de la Guerre, et comme tel, se montrer habile dans la partie la plus difficile; et, à vrai dire, la seule difficile de ce pauvre ministère, ajouta avec mépris le grand administrateur : veiller à ce que trop d'intimité ne s'établisse pas entre les soldats et les citoyens, et cependant maintenir entre eux les duels suivis de mort à moins de six par mois².

Lucien le regarda.

— Pour toute la France, reprit le ministre; c'est le taux arrêté dans le Conseil des ministres. Le général N... s'était contenté jusqu'ici de faire courir dans les casernes ces bruits d'attaques et de guet-apens commis par des gens du bas peuple, par des ouvriers, sur des militaires isolés. Ces classes sont sans cesse rapprochées par la *douce égalité*; elles s'estiment; il faut donc, pour les désunir, un soin continu dans la police militaire. Le général N... me tourmente sans cesse pour que je fasse insérer dans *mes journaux* des récits exacts de toutes les querelles de cabaret, de toutes les grossièretés de corps de garde, de toutes les rixes d'ivrognes, qu'il reçoit de ses sergents déguisés. Ces messieurs sont chargés d'observer l'ivresse sans jamais se laisser tenter. Ces choses font le supplice de nos gens de lettres. « Comment espérer, disent-ils, quelque effet d'une phrase délicate, d'un trait d'ironie de bon goût, après ces saletés? Qu'importent à la bonne compagnie des succès de cabaret, toujours les mêmes? A l'exposé de ces vilénies, le lecteur un peu littéraire jette le journal et ajoute, non sans raison, quelque mot de mépris sur les gens de lettres salariés. »

Il faut avouer, continua le ministre en riant, que quelque adresse qu'y mettent messieurs de la littérature, le public ne lit plus ces querelles dans lesquelles deux ouvriers maçons auraient assassiné trois grenadiers, armés de leurs sabres, sans l'intervention miraculeuse du poste voisin. Les soldats, même dans les casernes, se moquent de cette partie de nos journaux, que je fais jeter dans les corridors. Dans cet état de choses, ce diable de N..., tourmenté par les deux étoiles qui sont sur ses épaulettes, a entrepris d'avoir des faits. Or, mon ami, ajouta le ministre en baissant la voix, l'affaire Kortis¹, si vertement démentie dans nos journaux d'hier matin, n'est que trop vraie. Kortis, l'un des hommes les plus dévoués du général N..., un homme à 300 francs par mois, a entrepris mercredi passé de désarmer un conscrit bien niais qu'il guettait depuis huit jours. Ce conscrit fut mis en sentinelle au beau milieu du pont d'Austerlitz² à minuit. Une demi-heure après, Kortis s'avance en imitant l'ivrogne. Tout à coup, il se jette sur le conscrit et veut lui arracher son fusil. Ce diable de conscrit, si niais en apparence et choisi sur sa mine, recule deux pas et campe au Kortis un coup de fusil dans le ventre. Le conscrit s'est trouvé être un chasseur des montagnes du Dauphiné. Voilà Kortis blessé mortellement, mais le diable c'est qu'il n'est pas mort.

Voici l'affaire. Maintenant, le problème à résoudre : Kortis sait qu'il n'a que trois ou quatre jours à vivre, *qui nous répond de sa discrétion ?*

On (*id est* le Roi) vient de faire une scène épouvantable au général N... Malheureusement je me suis trouvé sous la main, *on* a prétendu que moi seul avait le tact nécessaire pour faire finir cette cruelle affaire comme il faut. Si j'étais moins connu, j'irais voir Kortis, qui est à l'hôpital de..., et étudier les personnes qui approchent son lit. Mais ma présence seule centuplerait le venin de cette affaire.

Le général N... paie mieux ses employés de police que moi les miens; c'est tout simple : les garnements qu'il surveille inspirent plus de crainte que ceux qui sont la pâture ordinaire de la police du ministère de l'Intérieur. Il n'y a pas un mois que le général N... m'a enlevé deux hommes; ils avaient cent francs de traitement chez nous, et quelques pièces de cinq francs par-ci par-là quand il leur arrivait de faire de bons rapports. Le général leur a

donné deux cent cinquante francs par mois, et je n'ai pu lui parler qu'en riant de ces moyens d'embauchage fort ridicules. Il doit être furieux de la scène de ce matin et des éloges dont j'ai été l'objet en sa présence, et presque à ses dépens. Un homme d'esprit comme vous devine la suite : si mes agents font quelque chose qui vaille auprès du lit de douleur de Kortis, ils auront soin de remettre leur rapport dans mon cabinet cinq minutes après qu'ils m'auront vu sortir de l'hôtel de la rue de Grenelle, et une heure auparavant le général N... les aura interrogés tout à son aise¹.

Maintenant, mon cher Leuwen, voulez-vous me tirer d'un grand embarras ?

Après un petit silence, Lucien répondit :

— Oui, monsieur.

Mais l'expression de ses traits était infiniment moins rassurante que sa réponse. Lucien continua d'un air glacial :

— Je suppose que je n'aurai pas à parler au chirurgien.

— Très bien, mon ami, très bien; vous devinez le point de la question, se hâta de répondre le ministre. Le général N... a déjà agi, et trop agi. Ce chirurgien est une espèce de colosse, un nommé Monod, qui ne lit que le *Courrier français* au café près l'hôpital, et qui enfin, à la troisième tentative de l'homme de confiance de N..., a répondu à l'offre de la croix par un coup de poing effectif qui a considérablement refroidi le zèle de l'homme de N... et, qui plus est, fait scène dans l'hôpital.

« Voilà un jeanfoutre, s'est écrié Monod, qui me propose simplement d'empoisonner avec de l'opium le blessé du numéro 13 ! »

Le ministre, dont le ton avait été jusque-là vif, serré, sincère, se crut obligé de faire deux ou trois phrases éloquentes comme le *Journal de Paris* sur ce que, quant à lui, jamais il n'eût fait parler au chirurgien.

Le ministre ne parlait plus. Lucien était violemment agité. Après un silence inquiétant, il finit par dire au ministre :

— Je ne veux pas être un être inutile. Si j'obtiens de Votre Excellence de me conduire envers Kortis comme ferait le parent le plus tendre, j'accepte la mission.

— Cette condition me fait injure, s'écria le ministre

d'un air affectueux. Et réellement les idées d'empoisonnement ou seulement d'opium lui faisaient horreur.

Lorsqu'il avait été question, dans le conseil, d'opium pour calmer les douleurs du malheureux Kortis, il avait pâli.

— Rappelons-nous, ajouta-t-il avec effusion, l'opium tant reproché au général Bonaparte sous les murs de Jaffa. Ne nous exposons pas à être en butte pour toute la vie aux calomnies des journaux républicains et, ce qui est bien pis, des journaux légitimistes, qui pénètrent dans les salons.

Ce mouvement vrai et vertueux diminua l'angoisse horrible de Lucien. Il se disait :

« Ceci est bien pis que tout ce que j'aurais pu rencontrer au régiment. Là, sabrer ou même fusiller, comme à..., un pauvre ouvrier égaré, ou même innocent; ici, se trouver mêlé toute la vie à un affreux récit d'empoisonnement. Si j'ai du courage, qu'importe la forme du danger ? »

Il dit d'un ton résolu :

— Je vous seconderai, monsieur le comte. Je me repentirai peut-être toute ma vie de ne pas tomber malade à l'instant, garder le lit réellement huit jours, ensuite revenir au bureau, et, si je vous trouvais trop changé, donner ma démission. Le ministre est trop honnête homme (et il pensait : trop engagé avec mon père) pour me persécuter avec les grands bras de son pouvoir, mais je suis las de reculer devant le danger. (Ceci fut dit avec une chaleur contenue.) Puisque la vie, au *xix^e* siècle, est si pénible, je ne changerai pas d'état pour la troisième fois. Je vois très bien à quelle affreuse calomnie j'expose tout le reste de ma vie; je sais comment est mort M. de Caulaincourt. Je vais donc agir avec la vue continue, à chaque démarche, de la possibilité de la justifier dans un mémoire imprimé. Peut-être, monsieur le comte, eût-il été mieux, même pour vous, de laisser ces démarches à des agents recouverts par l'épaulette : le Français pardonne beaucoup à l'uniforme...

Le ministre fit un mouvement.

— Je ne veux, monsieur, ni vous donner des conseils, non demandés et d'ailleurs tardifs, ni encore moins vous insulter. Je n'ai pas voulu vous demander une heure pour réfléchir, et naturellement j'ai pensé tout haut.

Cela fut dit d'un ton si simple, mais en même temps si

mâle, que la figure morale de Lucien changea aux yeux du ministre.

« C'est un homme, et un homme ferme, pensa-t-il. Tant mieux ! J'en maudirai moins l'effroyable paresse de son père. Nos affaires de télégraphe sont enterrées à jamais, et je puis en conscience fermer la bouche à celui-ci par une préfecture. Ce sera une façon fort honnête de m'acquitter avec le père, s'il ne meurt pas d'indigestion d'ici là, et en même temps de *lier* son salon. »

Ces réflexions furent faites plus vite qu'elles ne sont lues¹.

Le ministre prit le ton le plus mâle et le plus généreux qu'il put. Il avait vu la veille la tragédie d'*Horace* de Corneille, fort bien jouée.

« Il faut se rappeler, pensa-t-il, des intonations d'*Horace* et de *Curiace* s'entretenant ensemble après que *Flavian*² leur a annoncé leur combat futur. »

Sur quoi le ministre, usant de sa supériorité de position, se mit à se promener dans son cabinet, et à se dire :

(*Ici deux vers.*)

Lucien avait pris son parti.

« Tout retard, se dit-il, est un reste d'incertitude ; et une lâcheté, pourrait ajouter une langue ennemie. »

A ce nom terrible qu'il se prononça à soi-même, il se tourna vers le ministre qui se promenait d'un air héroïque³.

— Je suis prêt, monsieur. Le ministère de l'Intérieur a-t-il fait quelque chose dans cette affaire ?

— En vérité, je l'ignore.

— Je vais voir où en sont les choses, et je reviens.

Lucien courut dans le bureau de M. Desbacs et, sans se compromettre en aucune façon, l'envoya aux informations dans les bureaux. Il rentra bien vite.

— Voici, dit le ministre, une lettre qui place sous vos ordres tout ce que vous rencontrerez dans les hôpitaux, et voici de l'or.

Lucien s'approcha d'une table pour écrire un mot de reçu.

— Que faites-vous là, mon cher ? Un reçu entre nous ? dit le ministre avec une légèreté guindée.

— Monsieur le comte, tout ce que nous faisons ici

peut un jour être imprimé, répondit Lucien avec le sérieux d'un homme qui dispute sa tête à l'échafaud.

Ce regard ôta toute leur facilité aux manières de Son Excellence.

— Attendez-vous à trouver auprès du lit de Kortis un agent du *National* ou de la *Tribune*. Surtout, pas d'emportements, pas de duel avec ces messieurs. Vous sentez quel immense avantage pour eux, et comme le général N... triompherait de mon pauvre ministère.

— Je vous réponds que je n'aurai pas de duel, du moins du vivant de Kortis.

— Ceci est l'affaire du jour. Dès que vous aurez fait ce qui est possible, cherchez-moi partout. Voici mon itinéraire. Dans une heure, j'irai aux Finances, de là chez..., chez... Vous m'obligerez sensiblement en me tenant au courant de tout ce que vous ferez.

— Votre Excellence m'a-t-elle mis au courant de tout ce qu'Elle a fait ? dit Lucien d'un air significatif.

— D'honneur ! dit le ministre. Je n'ai pas dit un mot à Crapart. De mon côté, je vous livre l'affaire vierge.

— Votre Excellence me permettra de lui dire, avec tout le respect que je lui dois, que dans le cas où j'aperçois quelqu'un de la police, je me retire. Un tel voisinage n'est pas fait pour moi.

— De ma police, oui, mon cher aide de camp. Mais puis-je être responsable envers vous des sottises que peuvent faire les autres polices ? Je ne veux ni ne puis rien vous cacher. Qui me répond qu'aussitôt après mon départ *on* n'a pas donné la même commission à un autre ministre ? L'inquiétude est grande au Château. L'article du *National* abominable de modération. Il y a une finesse, une hauteur de mépris... On le lira jusqu'au bout dans les salons. Ce n'est point le ton de la *Tribune*... Ah ! ce Guizot qui n'a pas fait M. Carrel conseiller d'État !

— Il eût refusé mille fois, ce me semble. Il vaut mieux être candidat à la Présidence de la République française que conseiller d'État. Un conseiller d'État a douze mille francs, et il en reçoit trente-six pour dire ce qu'il pense. D'ailleurs, son nom est dans toutes les bouches. Mais fût-il lui-même auprès du lit de Kortis, je n'aurai pas de duel.

Cet épisode de vrai jeune homme, dit avec feu, ne parut pas plaire infiniment à Son Excellence.

— Adieu, adieu, mon cher, bonne chance. Je vous

ouvre un crédit illimité, et tenez-moi au courant. Si je ne suis pas ici, soyez assez bon pour me chercher.

Lucien retourna à son cabinet avec le pas résolu d'un homme qui marche à l'assaut d'une batterie. Il n'y avait qu'une petite différence : au lieu de penser à la gloire, il voyait l'infamie.

Il trouva Desbacs dans son bureau.

— La femme de Kortis a écrit. Voici sa lettre. Lucien la prit.

« ... Mon malheureux époux n'est pas entouré de soins suffisants à l'hôpital. Pour que mon cœur puisse lui prodiguer les soins que je lui dois, il faut de toute nécessité que je puisse me faire remplacer auprès de ces malheureux enfants qui vont être orphelins... Mon mari est frappé à mort sur les marches du trône et de l'autel... Je réclame de la justice de Votre Excellence... »

« Au diable l'Excellence ! pensa Lucien. Je ne pourrai pas dire que la lettre m'est adressée... »

— Quelle heure est-il ? dit-il à Desbacs. Il voulait avoir un témoin irrécusable.

— Six heures moins un quart. Il n'y a plus un chat dans les bureaux.

Lucien marqua cette heure sur une feuille de papier. Il appela le garçon de bureau espion.

— Si l'on vient me demander dans la soirée, dites que je suis sorti à six heures.

Lucien remarqua que l'œil de Desbacs, ordinairement si calme, était étincelant de curiosité et d'envie de se mêler¹.

« Vous pourriez bien n'être qu'un coquin, mon ami, pensa-t-il, ou peut-être même un espion du général N... »

— C'est que tel que vous me voyez, reprit-il d'un air assez indifférent, j'ai promis d'aller dîner à la campagne. On va croire que je me fais attendre comme un grand seigneur.

Il regardait l'œil de Desbacs, qui à l'instant perdit tout son feu.

CHAPITRE XLV¹

LUCIEN vola à l'hôpital de N... Il se fit conduire par le portier au chirurgien de garde. Dans les cours de l'hôpital, il rencontra deux médecins, il déclina ses noms et qualités, et pria ces messieurs de l'accompagner un instant. Il mit tant de politesse dans ses manières que ces messieurs n'eurent pas l'idée de le refuser².

« Bon, se dit Lucien; je n'aurai pas été en tête à tête avec qui que ce soit : c'est un grand point. »

— Quelle heure est-il, de grâce ? demanda-t-il au portier qui marchait devant eux.

— Six heures et demie.

« Ainsi, je n'aurai mis que dix-huit minutes du ministère ici, et je puis le prouver. »

En arrivant auprès du chirurgien de garde, il le pria de prendre communication de la lettre du ministre.

— Messieurs, dit-il aux trois médecins qu'il avait auprès de lui, on a calomnié l'administration du ministère de l'Intérieur à propos d'un blessé, nommé Kortis, qui appartient, dit-on, au parti républicain... Le mot d'*opium* a été prononcé. Il convient à l'honneur de votre hôpital et à votre responsabilité comme employés du gouvernement d'entourer de la plus grande publicité tout ce qui se passera autour du lit de ce blessé Kortis. Il ne faut pas que les journaux de l'opposition puissent calomnier. Peut-être ils enverront des agents. Ne trouveriez-vous pas convenable, messieurs, d'appeler M. le médecin et M. le chirurgien en chef ?

On expédia des élèves internes à ces deux messieurs.

— Ne serait-il pas à propos de mettre dès cet instant auprès du lit de Kortis deux infirmiers, gens *sages et incapables de mensonge* ?

Ces mots furent compris par le plus âgé des médecins présents dans le sens qu'on leur eût donné quatre ans plus tôt. Il désigna deux infirmiers appartenant jadis à la congrégation et coquins consommés; l'un des chirurgiens se détacha pour aller les installer sans délai.

Les médecins et chirurgiens affluèrent bien vite dans la salle de garde, mais il régnait un grand silence et ces messieurs avaient l'air morne. Quand Lucien vit sept médecins ou chirurgiens réunis :

— Je vous propose, messieurs, leur dit-il, au nom de M. le ministre de l'Intérieur, dont j'ai l'ordre dans ma poche, de traiter Kortis comme s'il appartenait à la classe la plus riche. Il me semble que cette marche convient à tous.

Il y eut un assentiment méfiant, mais général.

— Ne conviendrait-il pas, messieurs, de nous rendre *tous* autour du lit du blessé, et ensuite de faire une consultation ? Je ferai dresser un bout de procès-verbal de ce qui sera dit, et je le porterai à M. le ministre de l'Intérieur.

L'air résolu de Lucien en imposa à ces messieurs, dont la plupart avaient disposé de leur soirée et comptaient la passer d'une façon plus profitable ou plus gaie.

— Mais, monsieur, j'ai vu Kortis ce matin, dit d'un air résolu une petite figure sèche et avare. C'est un homme mort ; à quoi bon une consultation ?

— Monsieur, je placerai votre observation au commencement du procès-verbal.

— Mais, monsieur, je ne parlais pas dans l'intention que mon observation fût répétée...

— *Répétée*, monsieur, vous vous oubliez ! J'ai l'honneur de vous donner ma parole que tout ce qui est dit ici sera fidèlement reproduit dans le procès-verbal. Votre dire, monsieur, comme ma réponse.

Les paroles du rôle de Lucien n'étaient pas mal ; mais il devint fort rouge en les prononçant, ce qui pouvait envenimer la chose.

— Nous ne voulons tous certainement que la guérison du blessé, dit le plus âgé des médecins pour mettre le holà. Il ouvrit la porte, l'on se mit à marcher dans les cours de l'hôpital, et le médecin objectant fut éloigné de Lucien. Trois ou quatre personnes se joignirent au cortège dans les cours. Enfin, le chirurgien en chef arriva comme on ouvrait la porte de la salle où était Kortis. On entra chez un portier voisin.

Lucien pria M. le chirurgien en chef de s'approcher avec lui d'un quinquet, lui fit lire la lettre du ministre et raconta en deux mots ce qui avait été fait depuis son arrivée à l'hôpital. Ce chirurgien en chef était un fort honnête homme, et malgré un ton d'emphase bourgeoise, ne manquait pas de tact. Il comprit que l'affaire pouvait être importante.

— Ne faisons rien sans M. Monod, dit-il à Leuwen. Il loge à deux pas de l'hôpital.

« Ah! pensa Lucien; c'est le chirurgien qui a repoussé par un coup de poing l'idée de l'opium. »

Au bout de quelques minutes, M. Monod arriva en grommelant; on avait interrompu son dîner, et il songeait un peu aux suites du coup de poing du matin. Quand il sut de quoi il s'agissait :

— Eh bien! messieurs, dit-il à Lucien et au chirurgien en chef, c'est un homme mort, voilà tout. C'est un miracle qu'il vive avec une balle dans le ventre, et non seulement la balle, mais des lambeaux de drap, la bourre du fusil, et que sais-je, moi ? Vous sentez bien que je ne suis pas allé sonder une telle blessure. La peau a été brûlée par la chemise, qui a pris feu.

En parlant ainsi, on arriva au malade. Lucien lui trouva la physionomie résolue et l'air pas trop coquin, moins coquin que Desbacs.

— Monsieur, lui dit Lucien, en rentrant chez moi, j'ai trouvé cette lettre de madame Kortis...

— Madame! Madame! Une drôle de madame, qui mendiera son pain dans huit jours...

— Monsieur, à quelque parti que vous apparteniez, *res sacra miser*, le ministre ne veut voir en vous qu'un homme qui souffre. On dit que vous êtes ancien militaire... Je suis lieutenant au 27^e de lanciers... En qualité de camarade, permettez-moi de vous offrir quelques petits secours temporaires...

Et il plaça deux napoléons dans la main que le malade sortit de dessous sa couverture. Cette main était brûlante, ce contact donna mal au cœur à Lucien.

— Voilà qui s'appelle parler, dit le blessé. Ce matin, il est venu un monsieur avec l'espérance d'une pension... Eau bénite de cour..., rien de comptant. Mais vous, mon lieutenant, c'est bien différent et *je vous parlerai*...

Lucien se hâta d'interrompre le blessé, et se tournant vers les médecins et chirurgiens présents, au nombre de sept :

— Monsieur, dit Lucien au chirurgien en chef, je suppose que la présidence de la consultation vous appartient.

— Je le pense aussi, dit le chirurgien en chef, si ces messieurs n'ont pas d'objection...

— En ce cas, comme mon devoir est de prier celui de

ces messieurs que vous aurez la bonté de désigner de dresser un procès-verbal fort circonstancié de tout ce que nous faisons, il serait peut-être bien que vous fissiez la désignation de la personne qui voudra bien écrire...

Et comme Lucien entendait une conversation peu agréable pour le pouvoir qui commençait à s'établir à voix basse, il ajouta, de l'air le plus poli qu'il put :

— Il faudrait que chacun de nous parlât à son tour.

Cette gravité ferme en imposa enfin. Le blessé fut examiné et interrogé régulièrement. M. Monod, chirurgien de la salle et du lit numéro 13, fit un rapport succinct. Ensuite, on quitta le lit du malade et dans une salle à part on fit la consultation que M. Monod écrivit, pendant qu'un jeune médecin, portant un nom bien connu dans les sciences, écrivait le procès-verbal sous la dictée de Leuwen.

Sur sept médecins ou chirurgiens, cinq conclurent à la mort possible à chaque instant, et certaine avant deux ou trois jours. Un des sept proposa l'opium.

« Ah! voilà le coquin gagné par le général N... », pensa Leuwen.

C'était un monsieur fort élégant, avec de beaux cheveux blonds, et portant à sa boutonnière deux rubans énormes¹.

Lucien lut sa pensée dans les yeux de la plupart de ces messieurs. On fit justice de cette proposition en deux mots :

— Le blessé n'éprouve pas de douleurs atroces, dit le médecin âgé.

Un autre proposa une saignée abondante au pied, pour prévenir l'hémorragie dans les entrailles. Lucien ne voyait rien de politique dans cette mesure, mais M. Monod lui fit changer d'avis en disant de sa grosse voix et d'un ton significatif :

— Cette saignée n'aurait qu'un effet hors de doute, celui d'ôter la parole au blessé.

— Je la repousse de toutes mes forces, dit un chirurgien honnête homme.

— Et moi.

— Et moi.

— Et moi.

— Il y a majorité, ce me semble, dit Lucien d'un ton fort animé.

« Il vaudrait mieux être impassible, se disait-il, mais comment y tenir ? »

La consultation et le procès-verbal furent signés à dix heures un quart. MM. les chirurgiens et médecins, parlant tous de malades à voir, se sauvaient à mesure qu'ils avaient signé. Lucien resta seul avec le chirurgien géant.

— Je vais revoir le blessé, dit Lucien.

— Et moi achever de dîner. Vous le trouverez mort peut-être : il peut passer comme un poulet. Au revoir !

Lucien rentra dans la salle des blessés. Il fut choqué de l'obscurité et de l'odeur. On entendait de temps à autre un gémissement faible. Notre héros n'avait jamais rien vu de semblable ; la mort était pour lui quelque chose de terrible, sans doute, mais de propre et de bon ton. Il s'était toujours figuré mourir sur le gazon, la tête appuyée contre un arbre, comme Bayard. C'est ainsi qu'il avait vu la mort dans ses duels.

Il regarda sa montre.

« Dans une heure, je serai à l'Opéra... Mais je n'oublierai jamais cette soirée... *Au revoir !* » dit-il. Et il s'approcha du lit du blessé.

Les deux infirmiers étaient à demi couchés sur leur chaise, et les pieds étendus sur la chaise percée. Ils dormaient à peu près, et lui semblèrent à demi ivres.

Lucien passa de l'autre côté du lit. Le blessé avait les yeux bien ouverts.

— Les parties nobles ne sont pas offensées, ou bien vous seriez mort dans la première nuit. Vous êtes bien moins dangereusement blessé que vous ne le croyez.

— Bah ! dit le blessé avec impatience, comme se moquant de l'espérance.

— Mon cher camarade, ou vous mourrez, ou vous vivrez, reprit Lucien d'un ton mâle, résolu et même affectueux. Il trouvait ce blessé bien moins dégoûtant que le beau monsieur aux deux croix. Vous vivrez, ou vous mourrez.

— Il n'y a pas de *ou*, mon lieutenant. Je suis un homme *frit*.

— Dans tous les cas, regardez-moi comme votre ministre des Finances.

— Comment ? le ministre des Finances me donnerait une pension ? Quand je dis *moi...*, à ma pauvre femme !

Lucien regarda les deux infirmiers : ils ne jouaient pas

l'ivresse, ils étaient bien hors d'état d'entendre, ou du moins de comprendre.

— Oui, mon camarade, *si vous ne jasez pas*.

Les yeux du mourant s'éclaircirent et se fixèrent sur Leuwen avec une expression étonnante.

— Vous m'entendez, mon camarade ?

— Oui, mais à condition que je ne serai pas empoisonné... Je vais mourir, je suis f..., mais, voyez-vous, j'ai l'idée que dans ce qu'on me donne...

— Vous vous trompez. D'ailleurs, n'avalez rien de ce que fournit l'hôpital. Vous avez de l'argent...

— Dès que j'aurai tapé de l'œil, ces b...-là vont me le voler¹.

— Voulez-vous, mon camarade, que je vous envoie votre femme ?

— F..., mon lieutenant, vous êtes un brave homme, je donnerai vos deux napoléons à ma pauvre femme.

— N'avalez que ce que votre femme vous présentera. J'espère que c'est parler, cela ?... D'ailleurs, je vous donne ma parole d'honneur qu'il n'y a rien de suspect...

— Voulez-vous approcher votre oreille, mon lieutenant ? Sans vous commander !... Mais quoi ! le moindre mouvement me tue le ventre.

— Eh bien ! comptez sur moi, dit Lucien en s'approchant.

— Comment vous appelez-vous ?

— Lucien Leuwen, sous-lieutenant au 27^e de lanciers.

— Pourquoi n'êtes-vous pas en uniforme ?

— Je suis en permission à Paris, et détaché près le ministre de l'Intérieur.

— Où logez-vous ? Pardon, excuse, voyez-vous...

— Rue de Londres, numéro 43.

— Ah ! le fils de ce riche banquier Van Peters et Leuwen ?

— Précisément.

Après un petit silence :

— Enfin, quoi ! je vous crois. Ce matin, pendant que j'étais évanoui après le pansement, j'ai entendu qu'on proposait de me donner de l'*opium* à ce grand chirurgien si puissant. Il a juré, et puis ils se sont éloignés. J'ai ouvert les yeux, mais j'avais la vue trouble : la perte de sang... Enfin, suffit !... Le chirurgien a-t-il topé à la proposition, ou n'a-t-il pas voulu ?

— Êtes-vous bien sûr de cela ? dit Lucien fort embarrassé. Je ne croyais pas le parti républicain si alerté... Le blessé le regarda.

— Mon lieutenant, sauf votre respect, vous savez aussi bien que moi d'où ça vient.

— Je déteste ces horreurs, j'abhorre et je méprise les hommes qui ont pu se les permettre, s'écria Lucien, oubliant presque son rôle. Comptez sur moi. Je vous ai amené sept médecins, comme on ferait pour un général. Comment voulez-vous que tant de gens s'entendent pour une manigance ? Vous avez de l'argent ; appelez votre femme, ou un parent, ne buvez que ce que votre femme aura acheté...

Lucien était ému, et le malade le regardait fixement ; la tête restait immobile, mais ses yeux suivaient tous les mouvements de Leuwen.

— Enfin, quoil dit le malade ; j'ai été caporal au 3^e de ligne à Montmirail. Je sais bien qu'il faut sauter le pas, mais on n'aime pas à être empoisonné... Je ne suis pas honteux... et, ajouta-t-il en changeant de physionomie, *dans mon métier* il ne faut pas être honteux. S'il avait du sang dans les veines, après ce que j'ai fait pour lui et à sa demande vingt fois répétée, le général N... devrait être là à votre place. Êtes-vous son aide de camp ?

— Je ne l'ai jamais vu.

— L'aide de camp s'appelle Saint-Vincent et non pas Leuwen, dit le blessé comme se parlant à lui-même... Il y a une chose que j'aimerais mieux que votre argent.

— Dites.

— Si c'était un effet de votre bonté, je ne me laisserai panser que quand vous serez là... Le fils de M. Leuwen, le riche banquier qui entretient mademoiselle Des Brins, de l'Opéra... Car, voyez-vous, mon lieutenant, dit-il en élevant de nouveau la voix..., quand ils verront que je ne veux pas boire leur opium... en me pansant, crac!... un coup de lancette est bien vite donné, là, dans le ventre. Et ça me brûle ! ça me brûle... Ça ne durera pas, ça ne peut pas durer. Pour demain, voulez-vous ordonner, car il me semble que vous commandez ici... Et pourquoi commandez-vous ? Et sans uniforme, encore!... Enfin, au moins pansé sous vos yeux... Et le grand chirurgien puissant, a-t-il dit oui ou non ? Voilà le fait.

La tête s'embarrassait.

— *Ne jasez pas*, dit Lucien, et je vous prends sous ma protection. Je vais vous envoyer votre femme.

— Vous êtes un bien brave homme... Le riche banquier Leuwen, avec mademoiselle Des Brins, ça ne triche pas... Mais le général N... ?

— Certainement, je ne triche pas. Et tenez, ne parlez jamais du général N... ni de personne, et voilà dix napoléons.

— Comptez-les-moi dans la main... Lever la tête me fait trop mal au ventre.

Lucien compta les napoléons à voix basse, et en les faisant sentir comme il les mettait dans la main du blessé.

— Motus, dit celui-ci.

— Motus, bien dit. Si vous parlez, on vous vole vos napoléons. Ne parlez qu'à moi, et quand nous sommes seuls. Je viendrai vous voir tous les jours jusqu'à ce que vous soyez en convalescence.

Il passa encore quelques instants auprès du blessé, dont la tête semblait se perdre. Il courut ensuite dans la rue de Braque, où logeait Kortis¹. Il trouva madame Kortis entourée de commères, qu'il eut assez de peine à faire retirer.

Cette femme se mit à pleurer, voulut montrer à Lucien ses enfants, qui dormaient paisiblement.

« Ceci est moitié nature, moitié comédie, pensa Lucien. Il faut la laisser parler, et qu'elle se lasse. »

Après vingt minutes de monologue et de précautions oratoires infinies, car le peuple de Paris a pris à la bonne compagnie sa haine pour les idées présentées brusquement, madame Kortis parla d'opium; Lucien écouta cinq minutes d'éloquence conjugale et maternelle sur l'opium.

— Oui, dit Lucien négligemment, on dit que les républicains ont voulu donner de l'opium à votre mari². Mais le gouvernement du roi veille sur les citoyens. A peine ai-je eu reçu votre lettre que j'ai mené sept médecins ou chirurgiens auprès du lit de votre mari. Et voici leur consultation, dit-il en plaçant le papier dans les mains de madame Kortis.

Il vit qu'elle ne savait pas trop lire.

— Qui osera maintenant donner de l'opium à votre mari ? Toutefois, il est préoccupé de cette idée, cela peut empirer son état...

— C'est un homme confisqué, dit-elle assez froidement.

— Non, madame; puisqu'il n'y a pas eu gangrène dans les vingt-quatre heures, il peut fort bien en revenir. Le général Michaud a eu la même blessure. Etc., etc.

Mais il ne faut pas parler d'opium, tout cela ne sert qu'à envenimer les partis. Il ne faut pas que Kortis jase. D'ailleurs, donnez le soin de vos enfants à une voisine à laquelle vous passerez quarante sous par jour; je vais payer la semaine d'avance. Vous, madame, vous pouvez aller vous établir auprès du lit de votre mari.

A ce mot, toute l'éloquence de la physionomie pathétique de madame Kortis sembla l'abandonner. Lucien continua :

— Votre mari ne boira rien, ne prendra rien, que vous ne l'ayez préparé de vos propres mains...

— Dame! monsieur, un hôpital, c'est bien dégoûtant... D'ailleurs mes pauvres enfants, mes orphelins, loin des yeux d'une mère comment seront-ils soignés?... Etc., etc.

— Comme vous voudrez, madame, vous êtes si bonne mère!... Ce qui me fâche, c'est qu'on peut le voler...

— Qui ?

— Votre mari.

— Le plus souvent! Je lui ai pris vingt-deux livres et sept sous qu'il avait sur lui. Je lui ai rempli sa tabatière, à ce pauvre homme, et j'ai donné dix sous à l'infirmier...

— À la bonne heure! Rien de plus sage... Mais sous la condition qu'il ne bavardera pas politique, qu'il ne parlera pas d'*opium*, ni lui, ni vous, j'ai remis à M. Kortis douze napoléons.

— Des napoléons d'or ? interrompit madame Kortis d'une voix aigre.

— Oui, madame, deux cent quarante francs, dit Lucien avec beaucoup d'indifférence.

— Et il ne faut pas qu'il jase ?...

— Si je suis content de lui et de vous, je vous passerai un napoléon chaque jour.

— Je dis vingt francs ? dit madame Kortis avec des yeux extrêmement ouverts.

— Oui, vingt francs, si vous ne parlez jamais d'opium. D'ailleurs moi, tel que vous me voyez, j'ai pris de l'opium

pour une blessure, et on ne voulait pas me tuer. Toutes ces idées sont des chimères. Enfin, si vous parlez, si cela est imprimé¹ dans quelque journal que Kortis a craint l'opium ou a parlé de sa blessure et de sa dispute avec le conscrit sur le pont d'Austerlitz, plus de vingt francs; autrement, si vous ni lui ne jasez, vingt francs par jour.

— A compter de quand ?

— De demain.

— Si c'est un effet de votre bonté, à compter de ce soir, et avant minuit je vais à l'hôpital. Le pauvre cher homme, il n'y a que moi qui puisse l'empêcher de jaser... Madame Morin! madame Morin! dit madame Kortis en criant...

C'était une voisine à laquelle Lucien compta quatorze francs pour soigner les enfants pendant sept jours. Leuwen donna aussi quarante sous pour le fiacre qui allait conduire madame Kortis à l'hôpital de...

Il sembla à Lucien qu'il s'était servi de façons de parler qui, étant répétées, ne pouvaient nullement prouver qu'il était complice de la proposition d'opium.

En quittant la rue de Braque, Lucien était heureux, il avait supposé au contraire qu'il serait horriblement malheureux jusqu'à la fin de cette affaire.

« *Je côtoie le mépris public, et la mort*, se répétait-il souvent, mais j'ai bien mené ma barque. »

CHAPITRE XLVI^a

ENFIN, comme onze heures trois quarts sonnaient à Saint-Gervais, Lucien remonta dans son cabriolet. Il s'aperçut qu'il mourait de faim : il n'avait pas dîné et presque toujours parlé.

« Actuellement, il faut chercher mon ministre. »

Il ne le trouva pas à l'hôtel de la rue de Grenelle. Il écrivit un mot, fit changer le cheval du cabriolet et le domestique, et alla au ministère des Finances; M. de Vaize était sorti depuis longtemps.

« C'est assez de zèle comme cela », pensa Lucien. Et il s'arrêta dans un café pour dîner. Il remonta en voiture après quelques minutes et fit deux courses inutiles dans

la Chaussée d'Antin. Comme il passait devant le ministère des Affaires étrangères, il eut l'idée de faire frapper. Le portier répondit que M. le ministre de l'Intérieur était chez Son Excellence.

L'huissier ne voulait pas annoncer Leuwen et interrompre la conférence des deux Excellences. Lucien, qui savait qu'il y avait une porte dérobée, eut peur que son ministre lui échappât; il était las de courir et n'avait pas envie de retourner à la rue de Grenelle. Il insista, l'huissier refusa avec hauteur. Lucien se mit en colère.

— Parbleu, monsieur, j'ai l'honneur de vous répéter que je suis porteur de l'ordre exprès de M. le ministre de l'Intérieur. J'entrerai. Appelez la garde si vous voulez, mais j'entrerai de force. J'ai l'honneur de vous répéter que je suis M. Leuwen, maître des requêtes..., etc.

Quatre ou cinq domestiques étaient accourus sur la porte du salon. Lucien vit qu'il allait avoir à combattre cette canaille, il était fort attrapé et fort en colère. Il eut l'idée d'arracher les cordons des deux sonnettes à force de sonner¹.

Au mouvement de respect que firent les laquais, il s'aperçut que M. le comte de Beausobre, ministre des Affaires étrangères, entraît dans le salon. Lucien ne l'avait jamais vu.

— Monsieur le comte, je me nomme Lucien Leuwen, maître des requêtes. J'ai un million d'excuses à demander à Votre Excellence. Mais je cherche M. le comte de Vaize depuis deux heures, et par son ordre exprès; il faut que je lui parle pour une affaire importante et pressée.

— *Quelle affaire... pressée?* dit le ministre avec une fatuité rare et en redressant sa petite personne.

« Parbleu, je vais te faire changer de ton », pensa Lucien. Et il ajouta d'un grand sang-froid et avec une prononciation marquée :

— L'affaire Kortis, monsieur le comte, cet homme blessé sur le pont d'Austerlitz par un soldat qu'il voulait désarmer.

— Sortez, dit le ministre aux valets. Et, comme l'huissier restait : Sortez donc!

L'huissier sorti, il dit à Leuwen :

— Monsieur, le mot Kortis eût suffi sans les explications. (L'impertinence du ton de voix et des mouvements était rare.)

— Monsieur le comte, je suis nouveau dans les affaires, dit Lucien d'un ton marqué. Dans la société de mon père, M. Leuwen, je n'ai pas été accoutumé à être reçu avec l'accueil que Votre Excellence me faisait. J'ai voulu faire cesser aussi rapidement que possible un état de choses désagréable et peu convenable.

— Comment, monsieur, *peu convenable* ? dit le ministre en prononçant du nez, relevant la tête encore plus et redoublant d'impertinence. Mesurez vos paroles.

— Si vous en ajoutez une seule sur ce ton, monsieur le comte, je donne ma démission et nous mesurerons nos épées. La fatuité, monsieur, ne m'en a jamais imposé.

M. de Vaize venait d'un cabinet éloigné savoir ce qui se passait; il entendit les derniers mots de Lucien et vit que lui, de Vaize, pouvait être la cause indirecte du bruit.

— De grâce, mon ami, de grâce, dit-il à Lucien. Mon cher collègue, c'est un jeune officier, dont je vous parlais. N'allons pas plus loin.

— Il n'y a qu'une façon de ne pas aller plus loin, dit Lucien avec un sang-froid qui cloua les ministres dans le silence. Il n'y a absolument qu'une façon, répéta-t-il d'un air glacial : c'est de ne pas ajouter un seul *petit* mot sur cet incident, et de supposer que l'huissier m'a annoncé à Vos Excellences.

— Mais, monsieur, dit M. de Beausobre, ministre des Affaires étrangères, en se redressant excessivement.

— J'ai un million de pardons à demander à Votre Excellence; mais si elle ajoute un mot, je donne ma démission à M. de Vaize, que voilà, et je vous insulte, vous, monsieur, de façon à rendre une réparation nécessaire à vous.

— Allons-nous-en, allons-nous-en ! s'écria M. de Vaize fort troublé en entraînant Lucien. Celui-ci prêtait l'oreille pour entendre ce que dirait M. le comte de Beausobre. Il n'entendit rien.

Une fois en voiture, il pria M. de Vaize, qui commençait un discours dans un genre paternel, de lui permettre de lui rendre compte d'abord de l'affaire Kortis. Ce compte rendu fut très long. En le commençant, Lucien avait parlé du procès-verbal et de la consultation. A la fin du récit, le ministre lui demanda ces pièces.

— Je vois que je les ai oubliées chez moi, dit Lucien. « Si le comte de Beausobre veut faire le méchant, avait-il

pensé, ces pièces peuvent prouver que j'avais raison de vouloir rendre un compte immédiat au ministre de l'Intérieur, et que je ne suis pas un solliciteur forçant la porte. »

Comme on arrivait dans la rue de Grenelle, l'affaire Kortis étant finie, M. le comte de Vaize essaya de revenir à l'éloquence onctueuse et paternelle.

— Monsieur le comte, dit Lucien en l'interrompant, je travaille pour Votre Excellence depuis cinq heures du soir. Une heure sonne, souffrez que je monte dans mon cabriolet, qui suit votre carrosse. Je suis mort de fatigue.

M. de Vaize voulut revenir au genre paternel.

— N'ajoutons pas un mot sur l'incident, dit Lucien; un seul petit mot peut tout envenimer.

Le ministre se laissa quitter ainsi; Lucien monta en cabriolet et dit à son domestique de monter et de conduire : il était réellement fatigué. En passant sur le pont Louis XV, son domestique lui dit :

— Voilà le ministre.

« Il retourne chez son collègue malgré l'heure avancée, et sûrement je vais faire les frais de la conversation. Parbleu, je ne tiens pas à ma place; mais s'ils me destituent, je force ce fat à mettre l'épée à la main. Ces messieurs peuvent être mal élevés et impertinents tant qu'il leur plaira, mais il faut choisir les gens. Avec des Desbacs, qui veulent faire fortune à tout prix, à la bonne heure; mais avec moi, c'est impossible. »

En rentrant, Lucien trouva son père, le bougeoir à la main, qui montait se coucher. Malgré l'envie passionnée d'avoir l'avis d'un homme de tant d'esprit :

« Par malheur, il est vieux, se dit Leuwen, et il ne faut pas l'empêcher de dormir. A demain les affaires. »

Le lendemain, à dix heures, il conta tout à son père, qui se mit à rire.

— M. de Vaize te mènera dîner demain chez son collègue des Affaires étrangères. Mais voilà assez de duels dans ta vie comme ça, maintenant ils seraient de mauvais ton pour toi... Ces messieurs se seront promis de te destituer dans deux mois, ou de te faire nommer préfet à Briançon ou à Pondichéry. Mais si cette place éloignée ne te convient pas plus qu'à moi, je leur ferai peur et j'empêcherai cette disgrâce..., ou du moins, je le tenterai avec quelque apparence de succès.

Le dîner chez Son Excellence des Affaires étrangères se fit attendre jusqu'au lendemain, et dans l'intervalle Lucien, toujours très occupé de l'affaire Kortis, ne permit pas que M. de Vaize lui reparlât de l'*incident*.

Le lendemain du dîner, M. Leuwen père raconta l'anecdote à trois ou quatre diplomates. Il ne tut que le nom de Kortis et le genre de l'affaire importante qui obligeait Lucien à chercher son ministre à une heure du matin.

— Tout ce que je puis dire sur l'heure avancée, c'est que ce n'était pas une affaire du télégraphe, dit-il à l'ambassadeur de Russie.

Quinze jours après, M. Leuwen surprit dans le monde un léger bruit qui supposait que son fils était saint-simonien. Sur quoi, à l'insu de Lucien, il pria M. de Vaize de le conduire un jour chez son collègue des Affaires étrangères.

— Et pourquoi, cher ami ?

— Je tiens beaucoup à laisser à Votre Excellence le plaisir de cette surprise.

Tout le long du chemin, en allant à cette audience, M. Leuwen se moqua de la curiosité de son ami le ministre.

Il commença sur un ton fort peu sérieux la conversation que son Excellence des Affaires étrangères daignait lui accorder.

— Personne, monsieur le comte, ne rend plus de justice que moi à l'habileté de Votre Excellence ; mais il faut convenir aussi qu'elle a de grands moyens. Quarante personnages couverts de titres et de cordons, que je lui nommerais au besoin, cinq ou six grandes dames appartenant à la première noblesse et assez riches grâce aux bienfaits de Votre Excellence, peuvent faire l'honneur à mon fils Lucien Leuwen, maître des requêtes indigne, de s'occuper de lui¹. Ces personnages respectables peuvent répandre tout doucement qu'il est saint-simonien. On pourrait dire à aussi peu de frais qu'il a manqué de cœur dans une occasion essentielle. On pourrait faire mieux, et lui lâcher deux ou trois de ces personnages recommandables dont j'ai parlé qui, étant jeunes encore, cumulent et sont aussi bretteurs. Ou bien, si l'on pouvait user d'indulgence et de bonté envers mes cheveux blancs, ces personnages, tels que M. le comte de..., M. de..., M. le baron de... qui a 40.000 francs de rente, M. le marquis..., pourraient se borner à dire que ce petit Leuwen

gagne toujours à l'écarté. Sur quoi, je viens, monsieur le comte, en votre qualité de ministre des Affaires étrangères, vous offrir la guerre ou la paix.

M. Leuwen prit un malin plaisir à prolonger beaucoup l'entretien ainsi commencé. Au sortir de l'hôtel des Affaires étrangères, M. Leuwen alla chez le roi, duquel il avait obtenu une audience. Il répéta exactement au roi la conversation qu'il venait d'avoir avec son ministre des Affaires étrangères.

— Viens ici, dit M. Leuwen à son fils en rentrant chez lui, que je répète pour la seconde fois la conversation que j'ai eu l'honneur d'avoir avec les ministres auxquels tu manques de respect. Mais pour ne pas m'exposer à une troisième répétition, allons chez ta mère.

A la fin de la conférence chez madame Leuwen, notre héros crut pouvoir hasarder un mot de remerciement à son père.

— Tu deviens commun, mon ami, sans t'en douter. Tu ne m'as jamais autant amusé que depuis un mois. Je te dois l'intérêt de *jeunesse* avec lequel je suis les affaires de Bourse depuis quinze jours, car il fallait me mettre en position de jouer quelque bon tour à mes deux ministres s'ils se permettent à ton égard quelque trait de fatuité. Enfin, je t'aime, et ta mère te dira que jusqu'ici, pour employer une phrase des livres ascétiques, je l'aimais en toi. Mais il faut payer mon amitié d'un peu de gêne.

— De quoi s'agit-il ?

— Suis-moi.

Arrivé dans sa chambre :

— Il est capital de te laver de la calomnie qui t'impute d'être saint-simonien. Ton air sérieux, et même imposant, peut lui donner cours.

— Rien de plus simple : un bon coup d'épée...

— Oui, pour te donner la réputation de duelliste, presque aussi triste ! Je t'en prie, plus de duel sous aucun prétexte.

— Et que faut-il donc ?

— Un amour célèbre.

Lucien pâlit.

— Rien de moins, continua son père. Il faut séduire madame Grandet, ou, ce qui serait plus cher mais peut-être moins ennuyeux, faire des folies d'argent pour mademoiselle Julie, ou mademoiselle Gosselin, ou

mademoiselle..., et passer quatre heures tous les jours avec elle. Je ferai les frais de cette passion¹.

— Mais, mon père, est-ce que je n'ai pas déjà l'honneur d'être amoureux de mademoiselle Raimonde ?

— Elle n'est pas assez connue. Voici le dialogue : « Leuwen fils est décidément avec la petite Raimonde.

— Et qu'est-ce que c'est que mademoiselle Raimonde?... »

— Il faut qu'il soit ainsi : « Leuwen fils est actuellement avec mademoiselle Gosselin. — Ah ! diable, et est-il amant en pied ? — Il en est fou, jaloux..., etc. Il veut être seul. »

Et, de plus, il faut forcément que je te présente dans dix maisons au moins où l'on tâtera le pouls à ta tristesse saint-simonienne.

Cette alternative de madame Grandet ou de mademoiselle Gosselin embarrassa beaucoup Leuwen.

L'affaire Kortis s'était fort bien terminée, et le comte de Vaize lui avait fait des compliments. Cet agent trop zélé n'était mort qu'au bout de huit jours et n'avait pas parlé.

Lucien demanda au ministre un congé de quatre jours pour terminer quelques affaires d'intérêt à Nancy. Il se sentait depuis quelque temps une envie folle de revoir la petite fenêtre de madame de Chasteller. Après avoir obtenu le congé du ministre, Lucien en parla à ses parents qui ne trouvèrent pas d'inconvénient à un petit voyage à Strasbourg ; jamais Leuwen n'eut le courage de prononcer le nom de Nancy.

— Pour que ton absence ne paraisse pas longue, tous les jours de soleil, vers les deux heures, j'irai voir ton ministre, dit M. Leuwen.

Lucien était encore à dix lieues de Nancy que son cœur battait à l'incommoder. Il ne respirait plus d'une façon naturelle. Comme il fallait entrer la nuit dans Nancy et n'être vu de personne, Lucien s'arrêta à un village situé à une lieue. Même à cette distance, il n'était pas maître de ses transports ; il n'entendait pas une charrette venir de loin sur le chemin, qu'il ne crût reconnaître le bruit de la voiture de madame de Chasteller²...

— ... J'ai gagné bien de l'argent par ton télégraphe, dit M. Leuwen à son fils, et jamais ta présence n'eût été plus nécessaire.

Lucien trouva à dîner chez son père son ami Ernest Dévelroy. Il était fort triste : son savant moral, qui lui avait promis quatre voix à l'Académie des Sciences politiques, était mort aux eaux de Vichy et, après l'avoir dûment enterré, Ernest s'était aperçu qu'il venait de perdre quatre mois de soins ennuyeux et de gagner un ridicule.

— Car il faut réussir, disait-il à Lucien. Et parbleu, si jamais je me dévoue à un membre de l'Institut, je le prendrai de meilleure santé!... Etc., etc.

Lucien admirait le caractère de son cousin : il ne fut triste que huit jours, et puis fit un nouveau plan et recommença sur nouveaux frais. Ernest disait dans les salons :

— Je devais quelques jours de regrets sans limites à la mémoire du savant Descors. L'amitié de cet excellent homme et sa perte feront époque dans ma vie, il m'a appris à mourir, etc., etc... J'ai vu le sage à sa dernière heure entouré des consolations du christianisme; c'est auprès du lit d'un mourant qu'il faut apprécier cette religion... Etc., etc.

Peu de jours après sa rentrée dans le monde, Ernest dit à Leuwen :

— Tu as une grande passion. (Lucien pâlit.) Parbleu! tu es bien heureux : on s'occupe de toi! Il ne s'agit plus que de deviner l'objet. Je ne te demande rien, je te dirai bientôt quels sont les beaux yeux qui t'ont enlevé ta gaieté. Fortuné Lucien, tu occupes le public! Ah! grand Dieu! qu'on est heureux d'être né d'un père qui donne à dîner et qui voit M. Pozzo di Borgo et la haute diplomatie! Si j'avais un tel père, je serais pour tout cet hiver le héros de l'amitié, et la mort de Descors dans mes bras me serait peut-être plus utile que sa vie. Faute d'un père tel que le tien, je fais des miracles, et cela ne compte pas, ou ne compte que pour me faire appeler intrigant.

Lucien trouva le même bruit sur son compte chez trois dames, anciennes amies de sa [mère], qui avaient des salons du second ordre où il était reçu avec amitié.

Le petit Desbacs, auquel il donna exprès quelque liberté de parler de choses étrangères aux affaires, lui avoua que les personnes les mieux instruites parlaient de lui comme d'un jeune homme destiné aux plus grandes choses, mais arrêté tout court par une grande passion.

— Ah! mon cher, que vous êtes heureux, surtout si

vous n'avez pas cette *grande passion* ! Quel parti ne pourrez-vous pas en tirer ? Ce vernis vous rend pour longtemps imperméable au ridicule.

Lucien se défendait du mieux qu'il pouvait, mais il se dit :

« Mon malheureux voyage à Nancy a tout découvert. »

Il était loin de deviner qu'il devait cette grande passion à son père, qui réellement, depuis l'aventure du ministre des Affaires étrangères, avait pris de l'amitié pour lui, jusqu'au point d'aller à la Bourse même les jours froids et humides, chose à laquelle, depuis le jour où il avait eu soixante ans, rien au monde n'avait pu le déterminer¹.

— Il finira par me prendre en guignon, disait-il à madame Leuwen, si je le dirige trop et lui parle sans cesse de ses affaires. Je dois me garder du rôle de père, si ennuyeux pour le fils quand le père s'ennuie ou quand il aime vivement.

La tendresse timide de madame Leuwen s'opposa de toute sa force à ce qu'il affublât son fils d'une grande passion; elle voyait dans ce bruit une source de dangers.

— Je voudrais pour lui, disait-elle, une vie tranquille et non brillante.

— Je ne puis, répondait M. Leuwen, je ne puis, en conscience. Il faut qu'il ait une grande passion, ou tout ce sérieux que vous prisez tant tournerait contre lui, ce ne serait qu'un plat saint-simonien, et qui sait même, plus tard, à trente ans, un inventeur de quelque nouvelle religion. Tout ce que je puis faire, c'est de lui laisser le choix de la belle pour laquelle il aura ce grand et sérieux attachement. Sera-ce madame de Chasteller, madame Grandet, mademoiselle Gosselin, ou cette ignoble petite Raimonde, une actrice à 6.000 francs de gages ? (il n'ajoutait pas la fin de sa pensée... : et qui, toute la journée, se permet des épigrammes sur mon compte, car mademoiselle Raimonde avait beaucoup plus d'esprit que mademoiselle Des Brins et la voyait souvent.)

— Ah ! ne prononcez pas le nom de madame de Chasteller ! s'écria madame Leuwen. Vous lui feriez faire de vraies folies.

M. Leuwen songeait à mesdames de Thémynes et Toniel, ses amies depuis vingt ans et toutes deux fort liées avec madame Grandet². Depuis bien des années il prenait soin de la fortune de M. de Thémynes; c'est un

grand service à Paris et pour lequel la reconnaissance est sans bornes, car, dans la déroute des dignités et de la noblesse d'origine, l'argent est resté la seule chose, et l'argent sans inquiétude est la belle chose des belles choses. Il alla lui demander des nouvelles du cœur de madame Grandet.

Nous ôterons à leurs réponses les formes trop longues de la narration, et même nous réunirons les renseignements donnés par les deux dames, qui vivaient dans le même hôtel et n'avaient qu'une voiture, mais ne se disaient pas tout. Madame Toniel avait du caractère, mais une certaine âpreté, elle était le conseil de madame Grandet dans les grandes circonstances. Pour madame de Thémynes, elle avait une douceur infinie, beaucoup d'à-propos dans l'esprit, et était l'arbitre souverain de ce qui convient ou ne convient pas : sa lunette ne voyait pas très loin, mais elle apercevait parfaitement ce qui était à sa portée. Née dans la haute société, elle avait fait des fautes qu'elle avait su réparer et il y avait quarante ans qu'elle ne se trompait guère dans les jugements qu'elle portait sur l'effet que devaient produire les choses dans les salons de Paris. Depuis quatre ans, sa sérénité était un peu troublée par deux malheurs : l'apparition dans la société de noms qu'on n'eût dû jamais voir ou qu'on n'eût jamais dû voir annoncés par des laquais de bonne maison, et le chagrin de ne plus voir de places dans les régiments à tous ces jeunes gens de bonne maison qui avaient été autrefois les amis de ses petits-fils que depuis longtemps elle avait perdus.

M. Leuwen père, qui voyait madame de Thémynes une fois la semaine ou chez lui ou chez elle, pensa qu'il fallait auprès d'elle prendre le rôle de père au sérieux. Il alla plus loin, il jugea qu'à son âge il pouvait entreprendre de la tromper net et de supprimer, dans l'histoire de son fils, le nom de madame de Chasteller. Il fit des aventures de son fils une histoire fort jolie et, après avoir amusé madame de Thémynes pendant toute la fin d'une soirée, finit par lui avouer des inquiétudes sérieuses sur son fils qui, depuis trois mois qu'il était admis dans le salon de madame Grandet, était d'une tristesse mortelle; il craignait un amour pris au sérieux, et qui dérangeait tous ses projets pour ce fils chéri. Car il faut le marier... Etc.

— Ce qu'il y a de singulier, lui dit madame de Thémynes

mines, c'est que depuis son retour d'Angleterre madame Grandet est fort changée; il y a aussi du chagrin dans cette tête-là.

Mais, pour prendre les choses par ordre, voici ce que M. Leuwen apprit de mesdames de Thémynes et Toniel, qu'il vit séparément et ensuite réunies, et nous y ajouterons tout de suite ce que des mémoires particuliers nous ont appris sur madame Grandet, cette femme célèbre¹.

Madame Grandet se voyait à peu près la plus jolie femme de Paris, ou du moins on ne pouvait citer les six plus jolies femmes sans la mettre du nombre. Ce qui brillait surtout en elle, c'était une taille élancée, souple, charmante. Elle avait les plus beaux cheveux blonds du monde et beaucoup de grâce à cheval, comme le plus grand courage. C'était une beauté élancée et blonde comme les jeunes Vénitiennes de Paul Véronèse. Les traits étaient jolis, mais pas très distingués. Pour son cœur il était à peu près l'opposé de ce que l'on se figure comme étant le cœur italien. Le sien était parfaitement étranger à tout ce que l'on appelle émotions tendres et enthousiasme, et cependant elle passait sa vie à jouer ces sentiments. Lucien l'avait trouvée dix fois s'apitoyant sur les infortunes de quelque prêtre prêchant l'évangile à la Chine, ou sur la misère de quelque famille appartenant dans sa province *à tout ce qu'il y a de mieux*. Mais dans le secret du cœur de madame Grandet rien ne lui semblait bas, ridicule, bourgeois en un mot, comme d'être attendrie. Elle voyait en cela la marque la plus sûre d'une âme faible. Elle lisait souvent les *Mémoires* du cardinal de Retz : ils avaient pour elle le charme qu'elle cherchait vainement dans les romans. Le rôle politique de mesdames de Longueville et de Chevreuse était pour elle ce que sont les aventures de tendresse et de danger pour un jeune homme de dix-huit ans.

« Quelles positions admirables, se disait madame Grandet, si elles eussent su se garantir de ces erreurs de conduite qui donnent tant de prise sur nous ! »

L'amour même, dans ce qu'il a de plus réel, ne lui semblait qu'une corvée, qu'un ennui. C'était peut-être à cette tranquillité d'âme² qu'elle devait son étonnante fraîcheur, ce teint admirable qui la mettait en état de lutter avec les plus belles Allemandes, et un air de première jeunesse et de santé qui était comme une fête pour les

yeux. Aussi aimait-elle à se laisser voir à neuf heures du matin, au sortir de son lit. C'est alors surtout qu'elle était incomparable; il fallait songer au ridicule du mot pour résister au plaisir de la comparer à l'aurore¹. Aucune de ses rivales ne pouvait approcher d'elle sous le rapport de la fraîcheur des teintes. Aussi son bonheur était-il de prolonger jusqu'au grand jour les bals qu'elle donnait et de faire déjeuner les danseurs au soleil, les volets ouverts². Si quelque jolie femme, sans se douter de ce coup de Jarnac, était restée, à l'étourdie, entraînée par le plaisir de la danse, madame Grandet triomphait; c'était le seul moment dans la vie où son âme perdît terre, et ces humiliations de ses rivales étaient l'unique chose à quoi sa beauté lui semblât bonne. La musique, la peinture, l'amour lui semblaient des niaiseries inventées par et pour les petites âmes. Et elle passait sa vie à goûter un plaisir sérieux, disait-elle, dans sa loge aux Bouffes, car, avait-elle soin d'ajouter, les chanteurs italiens ne sont pas excommuniés. Le matin, elle peignait des aquarelles avec un talent vraiment fort distingué; cela lui semblait aussi nécessaire à une femme du grand monde qu'un métier à broder, et bien moins ennuyeux. Une chose marquait qu'elle n'avait pas l'âme noble, c'était l'habitude, et presque la nécessité, de se comparer à quelque chose ou à quelqu'un pour s'estimer et se juger, par exemple se comparer aux nobles dames du faubourg Saint-Germain.

Elle avait engagé son mari à la conduire en Angleterre pour voir si elle trouverait une blonde qui eût plus de fraîcheur, et pour savoir si elle aurait peur à cheval. Elle avait rencontré dans les élégants *country seats* où elle avait été invitée l'ennui, mais non le sentiment de la crainte.

Quand Lucien lui fut présenté, elle revenait d'Angleterre, et son séjour en ce pays venait d'envenimer le sentiment d'admiration voisine de l'envie qu'elle éprouvait pour la noblesse d'origine; son âme n'avait pas la supériorité qu'il faut pour chercher l'estime des gens qui estiment peu la noblesse. Madame Grandet n'avait été en Angleterre que la femme d'un des *juste milieu* de Juillet les plus distingués par la faveur de Louis-Philippe, mais à chaque instant elle s'était sentie une *femme de marchand*. Ses cent mille livres de rente, qui la tiraient si fort du pair à Paris, en Angleterre n'étaient presque qu'une vulgarité de plus. Elle revenait d'Angleterre avec ce grand

souci : « Il faut n'être plus femme de marchand, et devenir une Montmorency. »

Son mari était un gros et grand homme de quarante ans, fort bien portant, et il n'y avait pas de veuvage à espérer. Même elle ne s'arrêta pas à cette idée : sa grande fortune l'avait éloignée de bonne heure, et par orgueil, des voies obliques et elle méprisait tout ce qui était crime. Il s'agissait de devenir une Montmorency sans rien se permettre que l'on ne pût avouer. C'était comme la diplomatie de Louis XIV quand il était heureux¹.

Son mari, colonel de la garde nationale, avait bien remplacé les Rohan et les Montmorency, politiquement parlant, mais quant à elle, personnellement, sa fortune était encore à faire.

Qu'est-ce qu'une Montmorency, à peine âgée de vingt-trois ans, et avec une immense fortune, ferait de son bonheur ?

Et même, ce n'était pas encore là toute la question :

Ne fallait-il pas faire encore autre chose pour arriver à être regardée dans le monde à peu près comme cette Montmorency l'eût été ?

Une haute et sublime dévotion, ou bien avoir de l'esprit comme madame de Staël, ou bien une illustre amitié ; devenir l'amie intime de la reine ou de madame Adélaïde et une sorte de madame de Polignac de 1785, être ainsi à la tête de la cour des femmes et donner des soupers à la reine ; ou bien il fallait au moins une illustre amitié dans le faubourg Saint-Germain.

Toutes ces possibilités, tous ces partis, occupaient tour à tour son esprit et l'accablaient, car elle avait plus de persévérance et de courage que d'esprit. Et elle ne savait pas se faire aider ; elle avait bien deux amies, mesdames de Thémînes et Toniel, mais elle n'accordait sa confiance que pour une partie seulement des projets qui l'empêchaient de dormir. Plusieurs des idées dont nous avons parlé, et des plus brillantes encore dont la possibilité absolue s'était présentée à son ambition, étaient hors de toute probabilité.

Quand Lucien lui fut présenté, il la trouva faisant la madame de Staël, et de là le dégoût que nous lui avons vu pour son effroyable bavardage à propos de tout et sur tous les sujets.

Un peu avant le voyage de Lucien à Nancy, madame

Grandet, ne voyant rien se présenter pour la mise à exécution de ses grands projets, s'était dit :

« Ne serait-ce pas négliger un avantage actuel et perdre une grande chance de distinction que de ne pas inspirer quelque grand amour célèbre par le malheur de l'amoureux ? Ne serait-il pas admirable, dans toutes les suppositions, qu'un homme distingué allât voyager en Amérique pour m'oublier, moi qui ne lui accorderais jamais un instant d'attention ? »

Cette grande question avait été mûrement pesée sans le moindre grain de faiblesse féminine, et même d'autant plus sévèrement pesée qu'elle avait toujours été l'écueil des femmes dont madame Grandet admirait le plus la fortune et la façon d'être dans le monde et la niche qu'elles s'étaient faite dans l'histoire.

« Ce serait négliger un avantage actuel et bien passager, s'était-elle dit enfin, que de ne pas inspirer une grande passion ; mais le choix est scabreux : que n'ai-je pas fait pour conquérir simplement pour ami un homme qui fût de haute naissance ? Les agréments, la jeunesse et, à plus forte raison, la fortune, n'ont rien été pour moi ; je ne voulais qu'un sang pur et une réputation sans tache. Mais aucun homme appartenant à l'ancienne noblesse de cour n'a voulu prendre ce rôle. Comment espérer d'en trouver un pour celui d'un être parfaitement infortuné, de l'amoureux, en un mot, de la femme d'un fabricant enrichi ? »

Ainsi se parlait madame Grandet. Elle avait cette force : elle ne ménageait point les termes en raisonnant avec soi-même ; c'était l'invention, c'était l'esprit proprement dit que l'on ne trouvait point chez elle. Elle repassait dans sa tête toutes les démarches et presque les bassesses qu'elle avait faites. En vain avait-elle fait des bassesses pour voir plus souvent deux ou trois hommes de cette volée que le hasard avait fait paraître dans son salon, toujours après deux ou trois mois ces nobles messieurs avaient rendu leurs visites plus rares.

Tout cela était vrai, il n'en était pas moins convenable d'inspirer une grande passion !

Ce fut dans ces circonstances intérieures, tout à fait inconnues à M. Leuwen père, qu'un matin madame de Thérèmines vint passer une heure avec sa jeune amie pour deviner si ce cœur était occupé de notre héros. Après

avoir reconnu et ménagé l'état de sa vanité ou de son ambition, madame de Thémènes lui dit¹ :

— Vous faites des malheureux, ma belle, et bien vous choisissez.

— Je suis si éloignée de choisir, répondit fort sérieusement madame Grandet, que j'ignore jusqu'au nom du malheureux chevalier. Est-ce un homme de distinction ?

— La naissance seule lui manque.

— Trouve-t-on de vraiment bonnes manières sans naissance ? répondit-elle avec une sorte de découragement.

— Que j'aime le tact parfait qui vous distingue ! s'écria madame de Thémènes. Malgré la plate adoration qu'on a pour l'*esprit*, pour cette eau-forte, cet acide de vitriol qui ronge tout, vous n'admettez point l'esprit comme compensation des bonnes manières. Ah ! que vous êtes des nôtres ! Mais je croirais assez que votre victime nouvelle a des manières distinguées. Il est vrai qu'il est habituellement si triste depuis qu'il vient ici, qu'il n'est pas bien sûr d'en juger ; car c'est la gaieté d'un homme, c'est le genre de ses plaisanteries et sa manière de les dire qui marquent sa place dans la société. Mais pourtant, si celui que vous rendez malheureux appartenait à une famille, on le placerait indubitablement au premier rang².

— Ah ! c'est M. Leuwen, maître des requêtes !

— Eh bien ! est-ce vous, ma belle, qui le conduirez au tombeau ?

— Ce n'est pas l'air malheureux que je lui trouve, dit madame Grandet, c'est l'air ennuyé.

On ajouta à peine quelques mots. Madame de Thémènes laissa tomber le discours sur la politique et dit, à propos de quelque chose :

— Ce qui est du dernier choquant et ce qui décide de tout, c'est la *Bourse* où votre mari ne va pas.

— Il y a plus de vingt mois qu'il n'y a mis les pieds, dit madame Grandet avec empressement.

— Ce sont les gens que vous recevez chez vous qui font et défont les ministres.

— Mais je suis bien loin de recevoir exclusivement ces messieurs ! (Du même ton piqué.)

— Ne désertez pas une belle position, ma chère ! Et, entre nous, dit-on en baissant la voix, et d'un ton d'intimité, ne prenez pas pour l'apprécier les paroles des ennemis de cette position. Déjà une fois, sous Louis XIV,

comme le rabâche sans cesse ce méchant duc de Saint-Simon, que vous aimez tant, les bourgeois ont pris le ministère. Qu'étaient Colbert, Séguier ? Et, à la longue, les ministres font la fortune de qui ils veulent. Et qui fait les ministres aujourd'hui ? Les Rothschild, les..., les..., les Leuwen. A propos, n'est-ce pas M. Pozzo di Borgo qui disait l'autre jour que M. Leuwen avait fait une scène à M. le ministre des Affaires étrangères à propos de son fils, ou bien c'est le fils qui, au milieu de la nuit, est allé faire une scène à ce ministre¹ ?

Madame Grandet dit tout ce qu'elle savait. C'était la vérité à peu près, mais racontée à l'avantage des Leuwen. Là encore, il n'y avait pas trace d'intérêt ou de relations particulières, plutôt de l'éloignement pour l'air ennuyé de Leuwen.

Le soir, madame de Thémynes crut pouvoir rassurer M. Leuwen et lui dire qu'il n'y avait ni amour ni galanterie entre son fils et la belle madame Grandet.

CHAPITRE XLVII²

MONSIEUR LEUWEN père était un homme fort gros, qui avait le teint fleuri, l'œil vif, et de jolis cheveux gris bouclés. Son habit, son gilet étaient un modèle de cette élégance modeste qui convient à un homme âgé. On trouvait dans toute sa personne quelque chose de leste et d'assuré. A son œil noir, à ses brusques changements de physionomie, on l'eût pris plutôt pour un peintre homme de génie (comme il n'y en a plus) que pour un banquier célèbre. Il paraissait dans beaucoup de salons, mais passait sa vie avec les diplomates gens d'esprit (il abhorrait les graves) et le corps respectable des danseuses de l'Opéra. Il était leur providence dans leurs petites affaires d'argent. Tous les soirs on le trouvait au foyer de l'Opéra. Il faisait assez peu de cas de la société qui s'appelle *bonne*. L'impudence et le charlatanisme, sans lesquels on ne réussit pas, l'importunaient, faisaient trop de bruit. Il ne craignait que deux choses au monde : les ennuyeux, et l'air humide. Pour fuir ces deux pestes, il faisait des

choses qui eussent donné des ridicules à tout autre, mais jusqu'à soixante-cinq ans qu'il avait maintenant, c'était lui qui donnait des ridicules, et il n'en prenait pas. [Se] promenant sur le boulevard, son laquais lui donnait un manteau pour passer devant la rue de la Chaussée-d'Antin. Il changeait d'habit cinq ou six fois par jour au moins, suivant le vent qui soufflait, et avait pour cela des appartements dans tous les quartiers de Paris. Son esprit avait du naturel, de la verve, de l'indiscrétion aimable, plutôt que des vues fort élevées. Il s'oubliait quelquefois et avait besoin de s'observer pour ne pas tomber dans les genres imprudents ou indécents.

— Si vous n'aviez pas fait fortune par le commerce de l'argent, lui disait sa femme qui l'adorait, vous n'eussiez pu réussir dans aucune autre carrière. Vous racontez une anecdote innocemment, et vous ne voyez pas qu'elle blesse mortellement deux ou trois prétentions.

— J'ai paré à ce désavantage : tout homme solvable est toujours sûr de trouver dans ma caisse mille francs offerts de bonne grâce. Enfin, depuis dix ans on ne me discute plus, on m'accepte.

M. Leuwen ne disait jamais la vérité qu'à sa femme, mais aussi il la lui disait toute; elle était pour lui comme une seconde mémoire à laquelle il croyait plus qu'à la sienne propre. D'abord, il avait voulu s'imposer quelque réserve quand son fils était en tiers, mais cette réserve était incommode et gâtait l'entretien (madame Leuwen aimait à ne pas se priver de la présence de son fils); il le jugeait fort discret, il avait fini par tout dire devant lui.

L'intérieur de ce vieillard, dont les mots méchants faisaient tant de peur, était fort gai.

A l'époque où nous sommes, on trouva pendant quelques jours qu'il était triste, agité; il jouait fort gros jeu le soir, il se permit même de jouer à la Bourse; mademoiselle Des Brins donna deux soirées dansantes dont il fit les honneurs.

Un soir, à deux heures du matin, en revenant d'une de ces soirées, il trouva son fils qui se chauffait dans le salon, et son chagrin éclata.

— Allez pousser le verrou de cette porte. Et comme Lucien revenait près de la cheminée : Savez-vous un ridicule affreux dans lequel je suis tombé ? dit M. Leuwen avec humeur.

— Et lequel, mon père ? Je ne m'en serais jamais douté.

— Je vous aime, et par conséquent vous me rendez malheureux ; car la première des duperies, c'est d'aimer, ajouta-t-il en s'animant de plus en plus et prenant un ton sérieux que son fils ne lui avait jamais vu. Dans ma longue carrière, je n'ai connu qu'une exception, mais aussi elle est unique. J'aime votre mère, elle est nécessaire à ma vie, et elle ne m'a jamais donné un grain de malheur. Au lieu de vous regarder comme mon rival dans son cœur, je me suis avisé de vous aimer, c'est un ridicule dans lequel je m'étais bien juré de ne jamais tomber, et *vous m'empêchez de dormir*.

A ce mot, Lucien devint tout à fait sérieux. Son père n'exagérait jamais, et il comprit qu'il allait avoir affaire à un accès de colère réel.

M. Leuwen était d'autant plus irrité qu'il parlait à son fils après s'être promis quinze jours durant de ne pas lui dire un mot de ce qui le tourmentait.

Tout à coup, M. Leuwen quitta son fils.

— Daignez m'attendre, lui dit-il avec amertume.

Il revint bientôt après avec un petit portefeuille de cuir de Russie.

— Il y a là 12.000 francs, et si vous ne les prenez pas, je crois que nous nous brouillerons.

— Le sujet de la querelle serait neuf, dit Lucien en souriant. Les rôles sont renversés, et...

— Oui, ce n'est pas mal. Voilà du petit esprit. Mais, en un mot comme en mille, il faut que vous preniez une grande passion pour mademoiselle Gosselin. Et n'allez pas lui donner votre argent, et puis vous sauver à cheval dans les bois de Meudon ou au diable, comme c'est votre noble habitude. Il s'agit de passer vos soirées avec elle, de lui donner tous vos moments, il s'agit d'en être fou.

— Fou de mademoiselle Gosselin !

— Le diable t'emporte ! Fou de mademoiselle Gosselin ou d'une autre, que m'importe ! Il faut que le public sache que tu as une maîtresse.

— Et, mon père, la raison de cet ordre si sévère ?

— Tu la sais fort bien. Et voilà que tu deviens de mauvaise foi en parlant avec ton père, et traitant de tes intérêts encore ! Que le diable t'emporte, et qu'après t'avoir emporté il ne te rapporte jamais ! Je suis sûr que

si je passe deux mois sans te voir, je ne penserai plus à toi avec cette folie. Que n'es-tu resté à ton Nancy ! Cela t'allait fort bien, tu aurais été le digne héros de deux ou trois bégueules morales.

Lucien devint pourpre¹.

— Mais dans la position que je t'ai faite, ton fichu air sérieux, et même triste, si admiré en province, où il est l'exagération de la mode, n'est propre qu'à te donner le ridicule abominable de n'être au fond qu'un fichu saint-simonien.

— Mais je ne suis point saint-simonien ! Je crois vous l'avoir prouvé.

— Eh ! sois-le, saint-simonien, sois encore mille fois plus sot, mais ne le parais pas !

— Mon père, je serai plus parlant, plus gai, je passerai deux heures à l'Opéra au lieu d'une.

— Est-ce qu'on change de caractère ? Est-ce que tu seras jamais folâtre et léger ? Or, toute ta vie, si je n'y mets ordre, mais ordre d'ici à quinze jours, ton sérieux passera non pour l'enseigne du *bon sens*, pour une mauvaise conséquence d'une bonne chose, mais pour tout ce qu'il y a de plus antipathique à la bonne compagnie. Or, quand ici l'on s'est mis à dos la bonne compagnie, il faut accoutumer son amour-propre à recevoir dix coups d'épingle par jour, auquel cas la ressource la plus douce qui reste, c'est de se brûler la cervelle ou, si l'on n'en a pas le courage, d'aller se jeter à la Trappe. Voilà où tu en étais, il y a deux mois, moi me tuant de faire comprendre que tu me ruinais en folies de jeune homme. Et en ce bel état, avec ce fichu bon sens sur la figure, tu vas te faire un ennemi du comte de Beausobre, un renard qui ne te pardonnera de la vie, car si tu parviens à faire quelque figure dans le monde et que tu t'avises de parler, tôt ou tard tu peux l'obliger à se couper la gorge avec toi, ce qu'il n'aime pas. Sans t'en douter, malgré tout ton fichu bon sens, que le ciel confonde, tu as à tes trousses huit ou dix hommes d'esprit fort bien disants, fort moraux, fort bien reçus dans le monde, et de plus espions du ministère des Affaires étrangères. Prétendras-tu les tuer tous en duel ? Et si tu es tué, que devient ta mère, car le diable m'emporte si je pense à toi deux mois après que je ne te verrai plus ! Et pour moi, depuis trois mois je cours les chances de prendre un accès de goutte qui peut fort bien

m'emporter. Je passe ma vie à cette Bourse qui est plus humide que jamais depuis qu'on y a mis des poêles. Pour toi, je me refuse le plaisir de jouer ma fortune à quitte ou double, ce qui m'amuserait. Ainsi, tout résolument, veux-tu prendre une grande passion pour mademoiselle Gosselin ?

— Ainsi, vous déclarez la guerre aux pauvres petits quarts d'heure de liberté que je puis encore avoir. Sans reproche, vous m'avez pris tous mes moments, il n'est pas de pauvre diable d'ambitieux qui travaille autant que moi, car je compte pour travail, et le plus pénible, les séances à l'Opéra et dans les salons, où l'on ne me verrait pas une fois en quinze jours si je suivais mon inclination. Ernest a l'ambition du fauteuil académique, ce petit coquin de Desbacs veut devenir conseiller d'État, cela les soutient; moi, je n'ai aucune passion dans tout cela que le désir de vous prouver ma reconnaissance. Car ce qui est le bonheur pour moi, ou du moins ce que je crois tel, c'est de vivre en Europe et en Amérique avec six ou huit mille livres de rente, changeant de ville, ou m'arrêtant un mois ou une année selon que je me trouverai bien. Le charlatanisme, indispensable à Paris, me paraît ridicule, et cependant j'ai de l'humeur quand je le vois réussir. Même riche, il faut ici être comédien et continuellement sur la brèche, où l'on accroche des ridicules. Or, moi, je ne demande point le bonheur à l'opinion que les autres peuvent avoir de moi; le mien serait de venir à Paris six semaines tous les ans pour voir ce qu'il y aurait de nouveau en tableaux, drames, inventions, jolies danseuses. Avec cette vie, le monde m'oublierait, je serais ici, à Paris, comme un Russe ou un Anglais. Au lieu de me faire l'amant heureux de mademoiselle Gosselin, ne pourrais-je pas faire un voyage de six mois où vous voudrez, au Kamschatka par exemple, à Canton, dans l'Amérique du Sud ?

— En revenant, au bout de six mois, tu trouverais ta réputation complètement perdue, et tes vices odieux seraient établis sur des faits incontestables et parfaitement oubliés. C'est ce qu'il y a de pis pour une réputation, la calomnie est bien heureuse quand on la fuit. Il faut ensuite ramener l'attention du public, et redonner l'inflammation à la blessure pour la guérir. M'entends-tu ?

— Que trop, hélas ! Je vois que vous ne voulez pas de

six mois de voyage ou de six mois de prison en échange de mademoiselle Gosselin.

— Ah! tu parais devenir raisonnable, le ciel en soit loué! Mais comprends donc que je ne suis pas baroque. Raisonnons ensemble. M. de Beausobre dispose de vingt, de trente, peut-être de quarante espions diplomatiques appartenant à la bonne compagnie, et plusieurs à la très haute société; il a des espions volontaires, tels que de Perte qui a quarante mille livres de rente. Madame la princesse de Vaudémont était à ses ordres. Ces gens ne manquent pas de tact, la plupart ont servi sous dix ou douze ministres, la personne qu'ils étudient de plus près, avec le plus de soin, c'est leur ministre. Je les ai surpris jadis ayant des conférences entre eux à ce sujet. Même, j'ai été consulté par deux ou trois qui m'ont des obligations d'argent. Quatre ou cinq, M. le comte N..., par exemple, que tu vois chez moi, quand ils peuvent écumer une nouvelle, veulent jouer à la rente, et n'ont pas toujours ce qu'il faut pour couvrir la différence. Je leur rends service par-ci par-là, pour de petites sommes. Enfin, pour te dire tout, j'ai obtenu l'aveu, il y a quinze jours, que le Beausobre a une colère *mue* contre toi. Il passe pour n'avoir du cœur que lorsqu'il y a un grand cordon à gagner. Peut-être rougit-il de s'être trouvé faible en ta présence. Le pourquoi de sa haine, je l'ignore, mais il te fait l'honneur de te haïr.

Mais ce dont je suis sûr, c'est qu'on a organisé la mise en circulation d'une calomnie qui tend à te faire passer pour un saint-simonien retenu à grand'peine dans le monde par ton amitié pour moi. Après moi, tu arboreras le saint-simonisme, ou te feras chef de quelque nouvelle religion.

Je ne répondrais pas, même si la colère de Beausobre lui dure, que quelqu'un de ses espions ne le servît comme (on) servit Édouard III contre Beckett. Plusieurs de ces messieurs, malgré leur brillant cabriolet, ont souvent le besoin le plus pressant d'une gratification de cinquante louis et seraient trop heureux d'accrocher cette somme au moyen d'un duel. C'est à cause de cette partie de mon discours que j'ai la faiblesse de te parler. Tu me fais faire, coquin, ce qui ne m'est pas arrivé depuis onze ans : manquer à une parole que je me suis donnée à moi-même. C'est à cause de la gratification de cent louis, gagnée si

l'on t'envoie *ad patres*, que je n'ai pas pu te parler devant ta mère. Si elle te perd, elle meurt, et j'aurais beau faire des folies, rien ne pourrait me consoler de sa perte; et (ajouta-t-il avec emphase) nous serions une famille effacée du monde.

— Je tremble que vous ne vous moquiez de moi, dit Lucien d'une voix qui semblait s'éteindre à chaque mot. Quand vous me faites une épigramme, elle me semble si bonne que je me la répète pendant huit jours contre moi-même, et le Méphistophélès que j'ai en moi triomphe de la partie agissante. Ne me plaisantez pas et j'oserai être sincère, ne me persiflez pas sur une chose que vous savez sans doute, mais que je n'ai jamais avouée à âme qui vive.

— Diable! c'est du neuf, en ce cas. Je ne t'en parlerai jamais.

— Je tiens, ajouta Lucien d'une voix brève et rapide et en regardant le parquet, à être fidèle à une maîtresse que je n'ai jamais eue. Le moral entre pour si peu dans mes relations avec mademoiselle Raimonde, qu'elle ne me donne presque pas de remords; mais cependant... (vous allez vous moquer de moi) elle m'en donne souvent... quand je la trouve gentille¹... Mais quand je ne lui fais pas la cour..., je suis trop sombre, et il me vient des idées de suicide, car rien ne m'amuse... Répondre à votre tendresse est seulement un devoir moins pénible que les autres. Je n'ai trouvé de distraction complète qu'auprès du lit de ce malheureux Kortis..., et encore à quel prix! Je côtoyais l'infamie... Mais vous vous moquerez de moi, dit Lucien en osant relever les yeux à la dérobée.

— Pas du tout! Heureux qui a une passion, fût-ce d'être amoureux d'un diamant, comme cet Espagnol dont Tallemant des Réaux nous conte l'histoire². La vieillesse n'est autre chose que la privation de folie, l'absence d'illusion et de passion. Je place l'absence des folies bien avant la diminution de la force physique. Je voudrais être amoureux, fût-ce de la plus laide cuisinière de Paris, et qu'elle répondît à ma flamme. Je dirais comme saint Augustin : *Credo quia absurdum*. Plus ta passion serait absurde, plus je l'envierais.

— De grâce, ne faites jamais d'allusion indirecte, et de moi seul comprise, à ce grain de folie.

— *Jamais!* dit M. Leuwen; et sa physionomie prit un

caractère de solennité que Lucien ne lui avait jamais vu. C'est que M. Leuwen n'était jamais absolument sérieux; quand il n'avait personne de qui se moquer, il se moquait de soi-même, souvent sans que madame Leuwen même s'en aperçût. Ce changement de physionomie plut à notre héros, et encouragea sa faiblesse.

— Eh bien! reprit-il d'une voix plus assurée, si je fais la cour à mademoiselle Gosselin ou à toute autre demoiselle célèbre, tôt ou tard je serai obligé d'être heureux, et c'est ce qui me fait horreur. Ne vous serait-il pas égal que je prisse une femme honnête?

Ici, M. Leuwen éclata de rire.

— Ne... te... fâche pas, dit-il en étouffant. Je suis fidèle à notre traité, ce n'est pas de la partie réservée... que je ris... Et où diable... prendras-tu ta femme honnête?... Ah! mon Dieu! (et il riait aux larmes) et quand enfin un beau jour... ta femme honnête confessa sa sensibilité à ta passion, quand enfin sonnera l'heure du berger..., que fera le berger?

— Il lui reprochera gravement qu'elle manque à la vertu, dit Lucien d'un grand sang-froid. Cela ne sera-t-il pas bien digne de ce siècle moral?

— Pour que la plaisanterie fût bonne, il faudrait choisir cette maîtresse dans le faubourg Saint-Germain.

— Mais vous n'êtes pas duc, mais je ne sais pas avoir de l'esprit et de la gaieté en ménageant trois ou quatre préjugés saugrenus dont nous rions même dans nos salons du juste milieu, si stupides d'ailleurs.

Tout en parlant, Lucien vint à songer à quoi il s'engageait insensiblement; il tourna à la tristesse sur-le-champ, et dit malgré lui :

— Quoi! mon père, une grande passion! Avec ses assiduités, sa constance, son occupation de tous les moments?

— Précisément.

— *Pater meus, transeat a me calix iste!*

— Mais tu vois mes raisons.

Fais ton arrêt toi-même, et choisis tes supplices.

Cinna, V, sc. 1¹.

J'en conviens, la plaisanterie serait meilleure avec une vertu à haute piété et à privilèges, mais tu n'es pas

ce qu'il faut, et d'ailleurs le pouvoir, qui est une bonne chose, se retire de ces gens-là et vient chez nous. Eh bien! parmi nous autres, nouvelle noblesse, gagnée en écrasant ou en escamotant la révolution de Juillet...

— Ah! je vois où vous voulez en venir!

— Eh bien! dit M. Leuwen du ton de la plus parfaite bonne foi, où veux-tu trouver mieux? N'est-ce pas une vertu *d'après* celles du faubourg Saint-Germain?

— Comme Dangeau n'était pas un grand seigneur, mais *d'après* un grand seigneur. Ah! elle est trop ridicule à mes yeux; jamais je ne pourrai m'accoutumer à avoir une grande passion pour madame Grandet. Dieu! Quel flux de paroles! Quelles prétentions!

— Chez mademoiselle Gosselin, tu auras des gens désagréables à force de mauvais ton. D'ailleurs, plus elle est différente de ce que l'on a aimé, moins il y a d'infidélité.

M. Leuwen alla se promener à l'autre bout du salon. Il se reprochait cette allusion.

« J'ai manqué au traité, cela est mal, fort mal! Quoi! même avec mon fils, ne puis-je pas me permettre de penser tout haut? »

— Mon ami, ma dernière phrase ne vaut rien, et je parlerai mieux à l'avenir. Mais voilà trois heures qui sonnent. Si tu fais le sacrifice, c'est pour moi uniquement. Je ne te dirai point que, comme le prophète, tu vis dans un nuage depuis plusieurs mois, qu'au sortir de la nuée tu seras tout étonné du nouvel aspect de toutes choses... Tu en croiras toujours plus tes sensations que mes récits. Ainsi, ce que mon amitié ose te demander, c'est le sacrifice de six mois de ta vie; il n'y aura de très amer que le premier, ensuite tu prendras de certaines habitudes dans ce salon où vont quelques hommes passables, si toutefois tu n'en es pas expulsé par la vertu terrible de madame Grandet, auquel cas nous chercherions une autre vertu. Te sens-tu le courage de signer un engagement de six mois?

Lucien se promenait dans le salon et ne répondait pas.

— Si tu dois signer le traité, signons-le tout de suite, et tu me donneras une bonne nuit, car (en souriant) depuis quinze jours, à cause de vos beaux yeux je ne dors plus¹.

Lucien s'arrêta, le regarda, et se jeta dans ses bras.

M. Leuwen père fut très sensible à cette embrassade : il avait soixante-cinq ans !

Lucien lui dit, pendant qu'il était dans ses bras :

— Ce sera le dernier sacrifice que vous me demanderez ?

— Oui, mon ami, je te le promets. Tu fais mon bonheur. Adieu¹.

Leuwen resta debout dans le salon, profondément pensif. L'émotion si vraie d'un homme si insensible, ce mot si touchant : *tu fais mon bonheur* retentissaient dans son cœur.

Mais d'un autre côté² faire la cour à madame Grandet lui semblait une chose horrible, une hydre de dégoût, d'ennui et de malheur.

« Devoir renoncer, se disait-il, à tout ce qu'il y a de plus beau, de plus touchant, de plus sublime au monde n'était donc pas assez pour mon triste sort ; il faut que je passe ma vie avec quelque chose de bas et de plat, avec une affectation de tous les moments qui représente exactement tout ce qu'il y a de plat, de grossier, de haïssable dans le train du monde actuel ! Ah ! ma destinée est intolérable !

« Voyons ce que dit la raison, se dit-il tout à coup. Quand je n'aurais pour mon père aucun des sentiments que je lui dois, en stricte justice je dois lui obéir ; car enfin, le mot d'Ernest s'est trouvé vrai : je me suis trouvé incapable de gagner quatre-vingt-quinze francs par mois. Si mon père ne me donnait pas ce qu'il faut pour vivre à Paris, ce que je devrais faire pour gagner de quoi vivre ne serait-il pas plus pénible que de faire la cour à madame Grandet ? Non, mille fois non. A quoi bon se tromper soi-même ?

« Dans ce salon, je puis penser, je puis rencontrer des ridicules curieux, des hommes célèbres. Cloué dans le comptoir de quelque négociant d'Amsterdam ou de Londres correspondant de la maison, ma pensée devrait être constamment enchaînée à ce que j'écris, sous peine de commettre des erreurs. J'aimerais bien mieux reprendre ma vie de garnison : la manœuvre le matin, le soir la vie de billard. Avec une pension de cent louis je vivrais fort bien. Mais encore, qui me donnerait ces cent louis ? Ma mère. Mais si elle ne les avait pas, pourrais-je

vivre avec ce que produirait la vente de mon mobilier actuel et les quatre-vingt-quinze francs par mois ? »

Lucien prolongea longtemps l'examen qui devait amener la réponse à cette question, afin de ne pas passer à cet autre examen, bien autrement terrible :

« Comment ferai-je dans la journée de demain pour marquer à madame Grandet que je l'adore ? »

Ce mot le jeta peu à peu dans un souvenir profond et tendre de madame de Chasteller. Il y trouva tant de charme, qu'il finit par se dire :

« A demain, les affaires. »

Ce demain-là n'était qu'une façon de parler, car quand il éteignit sa bougie les tristes bruits d'une matinée d'hiver remplissait déjà la rue.

Il eut ce jour-là beaucoup de travail au bureau de la rue de Grenelle et à la Bourse. Jusqu'à deux heures, il examina les articles d'un grand règlement sur les gardes nationales, dont il fallait rendre le service de plus en plus ennuyeux, car règne-t-on avec une garde nationale ? Depuis plusieurs jours, le ministre avait pris l'habitude de renvoyer à l'examen consciencieux de Leuwen les rapports de ses chefs de division, dont l'examen exigeait plutôt du bon sens et de la probité qu'une profonde connaissance des 44.000 lois, arrêtés et circulaires qui régissent le ministère de l'Intérieur. Le ministre avait donné à ces rapports de Lucien le nom de *sommaires succincts* ; ces sommaires succincts avaient souvent dix ou quinze pages. Lucien était très occupé de ses affaires de télégraphe et, ayant été obligé de laisser en retard plusieurs sommaires succincts, le ministre l'autorisa à prendre deux commis et lui fit le sacrifice de la moitié de son arrière-cabinet. Mais dans cette position indispensable, le commis futur ne serait séparé des plus grandes affaires que par une cloison, à la vérité garnie de matelas en sourdine. La difficulté était de trouver des gens discrets et incapables par l'honneur de fournir des articles, même anonymes, à cet abhorré *National*.

Lucien, après avoir inutilement cherché dans les bureaux, se souvint d'un ancien élève de l'École polytechnique, garçon fort taciturne, qui avait voulu être fabricant et qui, parce qu'il avait les connaissances supérieures, avait cru avoir les inférieures. Ce commis, nommé Coffe, l'homme le plus taciturne de l'École, coûta

quatre-vingt louis au ministère, car Lucien le découvrit à Sainte-Pélagie, dont on ne put le tirer qu'en donnant un acompte aux créanciers; mais il s'engagea à travailler pour dix et, qui plus est, on put parler devant lui en toute sûreté. Ce secours permit à Leuwen de s'absenter quelquefois un quart d'heure du bureau.

[Coffe] était un petit homme nerveux, maigre, alerte, actif, presque tout à fait chauve. Il n'avait que vingt-cinq ans et en paraissait trente-six. Homme parfaitement pauvre et également honnête, le mécontentement était peint sur cette figure, qui ne s'éclaircissait que lorsqu'il agissait avec vigueur. Coffe était renommé à l'École pour son silence presque parfait; mais ses petits yeux gris toujours en mouvement parlaient malgré lui. Dans son mépris pour le siècle actuel, Coffe pensait qu'aucune affaire ne valait la peine qu'on s'en mêlât. L'injustice et l'absurdité lui donnaient de l'humeur malgré lui, et ensuite il avait de l'humeur d'en avoir et de prendre intérêt pour cette masse absurde et coquine qui forme l'immense majorité des hommes. La fortune à peu près unique de Coffe était son grade à l'École polytechnique; une fois chassé, il fit argent de tout, et forma un petit capital de 3.000 francs, avec lequel il entreprit un petit commerce. Ruiné par une banqueroute, il fut mis à Sainte-Pélagie où il eût passé cinq ans pour retrouver la misère à sa rentrée dans le monde, si l'on ne fût venu à son secours. Il avait le projet, si jamais il pouvait réunir 400 francs de rente, d'aller vivre dans une solitude, en Provence.

Huit jours après, le comte de Vaize reçut cinq ou six dénonciations anonymes contre M. Coffe; mais dès sa sortie de Sainte-Pélagie, Lucien l'avait mis, à son insu, sous la surveillance de M. Crapart, le chef de la police du ministère. Il fut prouvé que M. Coffe n'avait aucune relation avec les journaux libéraux; quant à ses rapports prétendus avec le comité gouvernemental de Henri V, le ministre en rit avec Coffe lui-même.

— Accrochez-leur quelques louis, cela m'est fort égal, dit-il à ce commis, qui se trouva fort choqué du propos, car par hasard c'était un honnête homme.

Le ministre répondit aux exclamations de Coffe :

— Je vois ce que c'est, vous voulez quelque marque de faveur qui fasse cesser les lettres anonymes des surnu-

méraires jaloux du poste que M. Leuwen vous a donné. Eh bien ! dit-il à ce dernier, faites-lui une autorisation que je signerai, pour qu'il puisse faire copier *d'urgence* dans tous les bureaux les pièces dont il faudra les doubles au secrétariat particulier.

A ce moment, le ministre fut interrompu par l'annonce d'une dépêche télégraphique d'Espagne. Cette dépêche enleva bien vite Leuwen aux idées d'arrangement intérieur pour le jeter dans un cabriolet roulant rapidement vers le comptoir de son père, et de là à la Bourse. Comme à l'ordinaire, il se garda bien d'y entrer, mais attendait des nouvelles de ses agents en lisant des brochures nouvelles chez un libraire voisin.

Tout à coup, il rencontra trois domestiques de son père qui le cherchaient partout pour lui remettre un billet de deux lignes¹ :

« Courez à la Bourse, entrez-y vous-même, arrêtez toute l'opération, coupez net. Faites revendre, même à perte, et, cela fait, venez bien vite me parler. »

Cet ordre l'étonna beaucoup ; il courut l'exécuter. Il y eut assez de peine, et enfin put courir chez son père.

— Eh bien ! as-tu défait cette affaire ?

— Tout à fait. Mais pourquoi la défaire ? Elle me semble admirable.

— C'est de bien loin la plus belle dont nous nous soyons occupés. Il y avait là trois cent mille francs à réaliser.

— Et pourquoi donc s'en retirer ? dit Lucien avec anxiété.

— Ma foi, je ne le sais pas, dit M. Leuwen d'un air sournois. Tu le sauras de ton ministre si tu sais l'interroger. Cours le rassurer : il est fou d'inquiétude.

L'air de M. Leuwen ne fit qu'augmenter la curiosité de Lucien. Il courut au ministère et trouva M. de Vaize qui l'attendait enfermé à double tour dans sa chambre à coucher qu'il arpentait, tourmenté par une profonde agitation.

« Voilà bien le plus timide des hommes », se dit Lucien.

— Eh bien ! mon ami ? Êtes-vous parvenu à tout couper ?

— Tout absolument, à dix mille francs près que j'avais fait acheter par Rouillon, que je n'ai plus retrouvé.

— Ah! cher ami, je sacrifierais le billet de cinq cents francs, je sacrifierais même le billet de mille francs pour réavoir cette bribe et ne pas paraître avoir fait la moindre affaire sur cette damnée dépêche. Voulez-vous aller retirer ces dix mille francs ?

L'air du ministre disait : « Partez ! »

« Je ne saurai rien, se dit Lucien, si je n'arrache le fin mot dans ce moment où il est hors de lui. »

— En vérité, je ne saurais où aller, reprit Lucien de l'air d'un homme qui n'a pas envie de remonter en cabriolet. M. Rouillon dîne en ville. Je pourrai tout au plus dans deux heures passer chez lui, et ensuite aller explorer les environs de Tortoni. Mais Votre Excellence veut-elle me dire le pourquoi de toute cette peine que je me suis donnée et qui va engloutir toute ma soirée ?

— Je devrais ne vous rien dire, dit Son Excellence en prenant l'air fort inquiet, mais il y a longtemps que je ne doute pas de votre prudence. On se réserve cette affaire; et encore, ajouta-t-il d'un air de terreur, c'est par miracle que je l'ai su, par un de ces cas fortuits admirables. A propos, il faut que demain vous soyez assez complaisant pour acheter une jolie montre de femme...

Le ministre alla à son bureau, où il prit deux mille francs.

— Voici deux mille francs, faites bien les choses, allez jusqu'à trois mille francs au besoin, s'il le faut. Peut-on pour cela avoir quelque chose de présentable ?

— Je le crois.

— Eh bien! il faudra faire remettre cette jolie montre de femme avec une chaîne d'or, et cela par une main sûre, et avec un volume des romans de Balzac portant un chiffre impair, 3, 1, 5, à madame Lavernaye, rue Sainte-Anne, n° 90. Actuellement que vous savez tout, mon ami, encore un acte de complaisance. Ne laissez pas les choses faites à demi, raccrochez-moi ces dix mille francs, et qu'il ne soit pas dit, ou du moins qu'on ne puisse prouver à qui de droit que j'ai fait, moi ou les miens, la moindre affaire sur cette dépêche.

— Votre Excellence ne doit avoir aucune inquiétude à ce sujet, cela vaut fait, dit Lucien en prenant congé avec tout le respect possible.

Il n'eut aucune peine à trouver M. Rouillon, qui dînait tranquillement à son troisième étage avec sa femme et ses

enfants. Et moyennant l'assurance de payer la différence à la revente, le soir même, au café Tortonî, ce qui pouvait être un objet de cinquante ou cent francs, toute trace de l'opération fut anéantie, ce dont il prévint le ministre par un mot.

Lucien n'arriva chez son père qu'à la fin du dîner. Il était tout joyeux en venant de la place des Victoires, où logeait M. Rouillon, à la rue de Londres; la corvée du soir, dans le salon de madame Grandet, ne lui semblait plus qu'une chose fort simple. Tant il est vrai que les caractères qui ont leur imagination pour ennemie doivent agir beaucoup avant les choses pénibles, et non y réfléchir¹.

« Je vais parler *ab hoc* et *ab hac*, se disait Julien, et dire tout ce qui me viendra à la tête, bon, mauvais ou pire. Je suppose que c'est ainsi qu'on est brillant aux yeux de madame Grandet, cette sublime personne. Car il faut être brillant avant que d'être tendre, et l'on méprise le cadeau si l'objet offert n'est pas de grand prix. »

CHAPITRE XLVIII²

MAMAN, pardonnez-moi toutes les choses communes que je vais dire avec emphase, dit Lucien à sa mère en la quittant sur les neuf heures.

En entrant à l'hôtel Grandet, Lucien examinait curieusement ce portier, cette cour, cet escalier au milieu desquels il allait manœuvrer. Tout était magnifique, cher, mais trop neuf. Dans l'antichambre, un paravent de velours bleu garni de ses clous d'or et un peu usé eût dit aux passants : « Ce n'est pas d'hier seulement que nous sommes riches... », mais un Grandet pense à faire une spéculation sur les paravents, et non à ce qu'ils disent aux passants dans une antichambre.

Lucien trouva madame Grandet en petit comité, il y avait sept à huit personnes dans l'élégante rotonde où elle recevait à cette heure³. Il était de bonne heure, trop tôt pour venir chez madame Grandet. Lucien le savait bien, mais il voulait faire acte d'un *cœur bien épris*. Elle

examinait, avec des bougies que l'on plaçait successivement sur tous les points, un buste de Cléopâtre de Tenerani que l'ambassadeur du roi à Rome venait de lui envoyer. L'expression de la reine d'Égypte était simple et noble. Toutes ces figures faisaient des phrases et l'admiraient.

« Elle illumine leur air commun, se dit Leuwen. Toutes ces grosses mines à cheveux grisonnants ont l'air de dire : Oh ! quels bons appointements j'ai ! »

Un député du centre complaisant, attaché à la maison, proposa une poule au billard. Lucien reconnut la grosse voix qui, à la Chambre, est chargée de rire quand, par hasard, on fait quelque proposition généreuse.

Madame Grandet sonna avec empressement pour faire allumer le billard¹. Tout semblait à Lucien avoir une physionomie nouvelle.

« Il est bon à quelque chose, pensa-t-il, d'avoir des projets, quelque ridicules qu'ils soient. Elle a une taille charmante, et le jeu de billard donne cent occasions de se placer dans les poses les plus gracieuses. Il est étonnant que les convenances religieuses du faubourg Saint-Germain ne se soient pas encore avisées de proscrire ce jeu ! »

Au billard, Lucien commença à parler, et ne cessa presque pas. Sa gaieté augmentait à mesure que le succès de ses propos communs et lourds venait chasser l'image de l'embarras que devait lui causer l'ordre de faire la cour à madame Grandet.

D'abord, ses propos furent trop communs ; il se donnait le plaisir de se moquer lui-même de ce qu'il disait : c'était de l'esprit d'arrière-boutique, des anecdotes imprimées partout, des nouvelles de journaux, etc., etc.

« Elle a des ridicules, pensa-t-il, mais cependant elle est accoutumée à un certain taux d'esprit. Il faut des anecdotes ici, mais moins usées, des considérations lourdes sur des sujets délicats², sur la tendresse de Racine comparée à celle de Virgile, sur les contes italiens où Shakespeare a pris le sujet de ses pièces ; il ne faut jamais de mots vifs et rapides, ils passeraient inaperçus. Il n'en est peut-être pas de même des regards, surtout quand on est bien amoureux. » Et il considéra avec une admiration assez peu dissimulée les charmantes poses dans lesquelles se plaçait madame Grandet.

« Grand Dieu! qu'eût dit madame de Chasteller si elle eût surpris un de ces regards!

Mais il faut l'oublier pour être heureux ici,

se dit Leuwen. Et il éloigna cette idée fatale, mais pas assez vite pour que son regard n'eût pas l'air fort ému¹.

Madame Grandet le regardait elle-même d'une façon assez singulière, point tendre il est vrai, mais assez étonnée; elle se rappelait vivement tout ce que madame de Thémynes lui avait appris, quelques jours auparavant, de la passion que Lucien avait pour elle. Elle s'étonnait d'avoir trouvé si ridicules les idées réveillées par le récit de madame de Thémynes.

« Réellement, il est présentable, se disait-elle, il a beaucoup de distinction. »

À la poule, le hasard avait donné à Lucien la bille numéro 6. Un grand jeune homme silencieux, apparemment adorateur muet de la maîtresse de la maison, eut le 5, et madame Grandet le numéro 4. Leuwen essaya de tuer le 5, réussit, et se trouva par là chargé de jouer sur madame Grandet et de la faire perdre, ce dont il s'acquitta avec assez de grâce². Il tentait toujours les coups les plus difficiles, et avait le malheur de ne jamais *faire* la bille de madame Grandet et de la placer presque toujours dans une position avantageuse. Madame Grandet était heureuse.

« La chance de gagner une poule de vingt francs, se dit Lucien, donnerait-elle de l'émotion à cette âme de femme de chambre hôte d'un si beau corps? La poule va finir, voyons si ma conjecture est fondée? »

Lucien se laissa tuer; alors, ce fut au numéro 7 à jouer sur madame Grandet. Ce numéro était tenu par un préfet en congé, grand hâbleur, et porteur de toutes les prétentions, même de celle de bien jouer au billard. Ce fat montrait une exaltation de mauvais goût à parler des coups qu'il allait faire, à menacer madame Grandet, à faire sa bille ou à la mal placer.

Madame Grandet, voyant son sort tellement changé par la *mort* de Leuwen, prit de l'humeur, les coins de sa bouche si fraîche se serrèrent entre ses dents.

« Ah! voilà sa manière d'être piquée! » se dit Lucien.

Au troisième mauvais coup que lui donnait le préfet

impitoyable¹, madame Grandet regarda Lucien avec l'expression du regret, à quoi Lucien osa répondre en regardant avec l'expression du désir les jolies poses auxquelles madame Grandet s'abandonnait au milieu de sa douleur de perdre². Lucien, tout mort qu'il était, se donnait beaucoup de mouvement autour du billard et suivait la bille de madame Grandet avec l'anxiété du plus vif intérêt³. Il prit son parti avec une vivacité affectée et assez plaisante dans une chicane mal fondée qu'elle fit au préfet hâbleur qui était resté *seul* avec elle et prétendait gagner.

Bientôt madame Grandet perdit la poule, mais Lucien avait fait de tels progrès dans son esprit qu'elle jugea à propos de lui adresser une petite dissertation géométrique et profonde sur les angles que forment les billes d'ivoire en frappant les bandes du billard. Lucien fit des objections.

— Ah! vous êtes élève de l'École polytechnique, mais vous êtes un élève chassé, et sans doute vous n'êtes pas très fort en géométrie.

Lucien invoqua des expériences; on mesura des distances sur le billard; madame Grandet eut l'occasion d'étaler de charmants petits mots de surprise et de jolis éclats de voix. Madame Grandet eut l'occasion de prendre des poses charmantes, et si charmantes qu'une fois, Lucien se dit :

« Voici tout ce que j'aurais pu demander à mademoiselle Gosselin⁴. »

De ce moment, il fut vraiment bien, madame Grandet ne quitta les expériences que pour lui offrir de faire une partie de billard avec elle. Il était piquant⁵ pour elle-même, parce qu'il l'étonnait. « Je n'en reviens pas, se disait-elle. Grand Dieu! comme la timidité donne l'air sot à l'homme le plus aimable! »

Sur les dix heures, il vint assez de monde. On avait l'usage de présenter à madame Grandet la plupart des personnages un peu marquants qui passaient à Paris. Il ne manquait à sa collection que les artistes tout à fait cotés⁶ ou les grands seigneurs tout à fait de la première volée⁷. Aussi la présence à Paris de ceux-ci, annoncée par les journaux, lui donnait-elle de l'humeur, et quelquefois elle se permettait contre eux des propos semi-républicains qui désolaient son mari⁸. Ce mari, tout bouffi de

la faveur du roi de son choix, arriva avec un ministre sur les dix heures et demie. Bientôt survint un second ministre, et sur ses pas les trois ou quatre députés les plus influents dans la Chambre. Cinq ou six savants qui se trouvaient là se mirent à faire bassement la cour aux ministres, et même aux députés. Ils eurent bientôt pour rivaux deux ou trois littérateurs célèbres¹, un peu moins plats dans la forme et peut-être plus esclaves au fond, mais cachant leur bassesse sous des formes de parfaite urbanité. Ils débitaient d'une voix périodique et adoucie des compliments indirects et admirables de délicatesse. Le préfet hâbleur fut terrifié de ce langage, et se tut.

« Voilà les gens dont on se moque à la maison, se dit Lucien; ici, ils sont les admirés. »

La plupart des noms célèbres de Paris parurent successivement.

« Il ne manque ici que les hommes d'esprit qui ont la folie d'être de l'opposition. Comment peut-on estimer assez les hommes, cette matière sale, pour être de l'opposition ? Mais au milieu de tant de célébrités mon règne va finir », pensa Leuwen.

A ce moment, madame Grandet vint du bout du salon lui adresser la parole.

« Voilà une impertinence, se dit-il en riant. Où diable a-t-elle pris cette attention délicate ? Est-ce qu'elle doit se permettre de telles choses ? Serais-je duc sans le savoir ? »

Le député était devenu abondant dans le salon. Lucien remarqua qu'ils parlaient haut et cherchaient à faire du bruit. Ils levaient le plus possible leurs têtes grisonnantes et essayaient de se donner des mouvements brusques. L'un posa sa belle boîte d'or sur la table où il jouait, de façon à faire tourner la tête à trois ou quatre voisins; un autre, s'établissant sur sa chaise, la faisait se mouvoir à chaque instant sur le parquet, sans égard pour les oreilles de ses voisins.

« Leur mine, se dit Lucien, a toute l'importance du gros propriétaire qui vient de renouveler un bail avantageux. »

Celui qui se remuait avec tant de bruit sur sa chaise vint un instant après dans la salle de billard et demanda à Leuwen la *Gazette de France* qu'il lisait². Il pria pour ce petit service d'un air si bas que notre héros en fut tout attendri : cet ensemble lui rappela Nancy. Ses yeux

devinrent fixes et très ouverts, toute l'expression d'urbanité de la bouche tomba¹. Lucien sortit de sa rêverie parce qu'on riait beaucoup à ses côtés. Un écrivain célèbre contait une anecdote fort plaisante sur l'abbé Barthélemy, auteur du *Voyage d'Anacharsis* ; puis vint une anecdote de Marmontel, ensuite une troisième sur l'abbé Delille.

« Le fond de toute cette gaieté est sec et triste. Ces gens d'Académie, pensa Lucien, ne vivent que sur les ridicules de leurs prédécesseurs. Ils mourront banqueroutiers envers leurs successeurs : ils sont trop timides même pour faire des sottises. Il n'y a rien ici de la joyeuse folie que je trouvais chez madame d'Hocquincourt quand d'Antin nous mettait en train. »

Au commencement d'une quatrième anecdote sur les ridicules de Thomas, Lucien n'y put tenir et regagna le grand salon par une galerie garnie de bustes que l'on tenait moins éclairée. Dans une porte, il rencontra madame Grandet qui lui adressa encore la parole.

« Je serais un ingrat si je ne me rapprochais pas de son groupe, au cas qu'il lui prenne envie de faire la madame de Staël. »

Lucien n'eut pas longtemps à attendre. On avait présenté ce soir-là à madame Grandet un jeune savant allemand à grands cheveux blonds séparés au milieu du front et horriblement maigre. Madame Grandet lui parla des savantes découvertes faites par les Allemands : Homère n'a peut-être fait qu'un épisode de la collection de chansons si célèbres sous son nom et dont la savante ordonnance, fruit du hasard, est si admirée par le pédant. Madame Grandet parla très bien de l'école d'Alexandrie. On faisait tout à fait cercle autour d'elle. On en vint aux antiquités chrétiennes. Madame Grandet prit un air sérieux, les coins de sa bouche s'abaissèrent.

Cet Allemand nouvellement présenté ne se mit-il pas à attaquer la messe, en parlant à une bourgeoise de la cour de Louis-Philippe ? (Ces Allemands sont les rois de l'inconvenance.)

— La messe n'était au ^ve siècle, disait-il, qu'une réunion où l'on rompait le pain en commun, en mémoire de Jésus-Christ. C'était une sorte de thé de gens bien pensants. Il n'entrait dans l'idée de personne que l'on fît actuellement quelque chose de sérieux, de différent le

moins du monde d'une action ordinaire, et encore moins que l'on fît un miracle, le changement du pain et du vin dans le corps et le sang du Sauveur. Nous voyons peu à peu ce thé des premiers chrétiens augmenter d'importance, et la messe se former.

— Mais, grand Dieu ! où voyez-vous cela, monsieur ? disait madame Grandet effrayée ; apparemment, dans quelques-uns de vos auteurs allemands, ordinairement pourtant si amis des idées sublimes et mystérieuses, et par là si chéris de tout ce qui pense bien. Quelques-uns se seront égarés et leur langue, malheureusement si peu connue de mes légers compatriotes, les met à l'abri de toute réfutation.

— Non, madame. Les Français aussi sont fort savants, reprenait le jeune dialecticien allemand, qui apparemment, pour avoir le plaisir de faire durer les discussions, avait appris des formes très polies. Mais, madame, la littérature française est si belle, les Français ont tant de trésors, qu'ils sont comme les gens fort riches, ils ignorent leurs trésors. Toute cette histoire véritable de la messe, je l'ai trouvée dans le père Mabillon, qui vient de donner son nom à une des rues de votre brillante capitale. A la vérité, ce n'est pas dans le texte de Mabillon — le pauvre moine n'osait pas — mais dans les notes. Votre messe, madame, est une invention d'hier ; c'est comme votre Paris, qui n'existait pas au ^v^e siècle.

Madame Grandet avait répondu jusque-là par des phrases entrecoupées et insignifiantes, sur quoi notre Allemand, relevant ses lunettes, répondit aux phrases par des faits, et, comme on les lui contestait, par des citations. Le monstre avait une mémoire étonnante.

Madame Grandet était excessivement contrariée.

« Comme madame de Staël, se disait-elle, eût été belle dans ce moment, au milieu d'un cercle si nombreux et si attentif ! Je vois au moins trente personnes qui nous écoutent, et moi, grand Dieu ! je vais rester sans un mot à répondre, et il est trop tard pour se fâcher. »

En comptant les auditeurs qui, après s'être moqués de l'étrange tournure de l'Allemand, commençaient à l'admirer, précisément à cause de sa dégaine étrange et de sa façon nouvelle de relever ses lunettes, les yeux de madame Grandet rencontrèrent ceux de Lucien. Dans sa terreur, elle lui demanda presque grâce. Elle venait

d'éprouver que ses regards les plus enchanteurs n'avaient aucun effet sur le jeune Allemand, qui s'écoutait parler et ne voyait rien.

Lucien vit dans ce regard suppliant un appel à sa bravoure; il perça le cercle, vint se placer auprès du jeune dialecticien allemand.

— Mais, monsieur.¹

Il se trouva que cet Allemand n'avait point trop de peur des plaisanteries et de l'ironie françaises. Lucien avait un peu trop compté sur ce moyen, et enfin, comme il ne savait pas le premier mot de cette question, et ne savait pas même en quelle langue Mabillon avait écrit, il fut battu.

A une heure, Lucien quitta cette maison où l'on avait tout fait pour chercher à lui plaire. Son âme était desséchée. Les idées de l'homme, de l'anecdote du littérateur², de la discussion savante, des formes admirablement polies, lui faisaient horreur. Ce fut avec délices qu'il se permit un tête-à-tête d'une heure avec le souvenir de madame de Chasteller. Les hommes, dont il venait de voir la fleur ce soir-là, étaient faits pour le faire douter de la possibilité de l'existence d'êtres comme madame de Chasteller. Ce fut avec délices qu'il retrouva cette image chérie, elle avait comme la grâce de la nouveauté, qui est l'unique chose peut-être qui manque au souvenir de l'amour.

Les gens de lettres, les savants, les députés qu'il venait de voir n'avaient garde de paraître dans le salon horriblement méchant de madame Leuwen : on s'y fût moqué d'eux tout en plein. Là, tout le monde se moquait de tout le monde, tant pis pour les sots et pour les hypocrites qui n'avaient pas infiniment d'esprit. Les titres de duc, de pair de France, de colonel de la garde nationale, comme l'avait éprouvé M. Grandet, n'y mettaient personne à l'abri de l'ironie la plus gaie³.

— Je n'ai rien à demander à la faveur des hommes, gouvernants et gouvernés, disait quelquefois M. Leuwen dans son salon. Je ne m'adresse qu'à leur bourse, c'est à moi de leur prouver, dans mon cabinet, le matin, que leur intérêt et le mien sont les mêmes. Hors de mon cabinet, je n'ai qu'un intérêt : me délasser et rire des sots,

qu'ils soient sur le trône ou dans la crotte. Ainsi, mes amis, moquez-vous de moi, si vous pouvez.

Toute la matinée du lendemain, Lucien travailla à tâcher d'y voir clair dans une dénonciation sur Alger, faite par un M. Gandin. Le roi avait demandé un avis motivé à M. le comte de Vaize, qui avait été d'autant plus flatté que cette affaire regardait le ministère de la Guerre. Il avait passé la nuit à faire un beau travail, puis avait fait appeler Lucien.

— Mon ami, critiquez-moi cela impitoyablement, avait-il dit en lui remettant son cahier fort barbouillé. Trouvez-moi des objections. J'aime mieux être critiqué en secret par mon aide de camp que par mes collègues en plein Conseil. A mesure que vous ne vous servirez plus d'une de mes pages, faites-la copier par un commis discret, n'importe l'écriture. Comme il est fâcheux que la vôtre soit si détestable ! Réellement, vous ne formez pas vos lettres. Ne pourriez-vous pas tenter une réforme ?

— Est-ce qu'on réforme l'habitude ? Si cela se pouvait, combien de voleurs qui ont deux millions deviendraient honnêtes gens !

— Ce Gandin prétend que le général lui a fermé la bouche avec 1.500 louis... Au reste, mon cher ami, j'ai besoin du mis au net de mon rapport et de votre critique avant huit heures. Je veux mettre cela dans mon portefeuille. Mais je vous demande une critique sans pitié. Si nous pouvions compter que votre père ne tirerait pas une épigramme des trésors de la casbah, je paierais au poids de l'or son avis sur cette question.

Lucien feuilletait la minute du ministre, qui avait douze pages.

« Pour tout au monde, mon père ne lirait pas un rapport aussi long, et encore il faudra vérifier les pièces. »

Lucien trouva que cette affaire était aussi difficile pour le moins que l'origine de la messe. A sept heures et demie il envoya au ministre son travail, qui était au moins aussi long que le rapport du ministre, et le mis au net de celui-ci. Sa mère avait fait naître des accidents pour prolonger le dîner, et à son arrivée il n'était pas fini.

— Qui t'amène si tard ? dit Leuwen.

— Son amitié pour sa mère, répondit madame Leuwen. Certainement il eût été plus commode pour lui d'aller au cabaret.

— Que puis-je faire pour te marquer ma reconnaissance ? dit-elle à son fils.

— Engager mon père à me donner son avis sur un petit opusculé de ma façon que j'ai là dans ma poche...

Et l'on parla d'Alger, de casbah, de quarante-huit millions, de treize millions volés, jusqu'à neuf heures et demie.

— Et madame Grandet ? dit M. Leuwen.

— Je l'avais tout à fait oubliée...

CHAPITRE XLIX¹

LEUWEN était tout homme d'affaires ce jour-là ; il courut chez madame Grandet comme il serait allé à son bureau pour une affaire en retard. Il traversa lestement la cour, l'escalier, l'antichambre, en souriant de la facilité de l'affaire dont il allait s'occuper. Il avait le même plaisir qu'à retrouver une pièce importante, un instant égarée au moment où on la chercherait pour la joindre à un rapport au roi.

Il trouva madame Grandet entourée de ses complaisants ordinaires, et le mépris éteignit ce sourire de jeunesse. Ces messieurs disputaient : un M. Greslin, référendaire à la Cour des Comptes, moyennant 12.000 francs comptés à la cousine de la maîtresse du comte de Vaize, s'enquérail si l'épicier du coin, M. Bérenville, qui avait la fourniture de l'état-major de la garde nationale, oserait mécontenter de si *bonnes paies*, et voter dans le sens de son journal. Un de ces messieurs, jésuite avant 1830, et maintenant lieutenant de grenadiers, décoré, venait de dire qu'un des commis de Bérenville était abonné au *National*, ce qu'il n'eût certes osé faire si son patron avait eu toute l'horreur convenable pour cette rapsodie républicaine et désorganisatrice².

Chaque mot diminuait sensiblement aux yeux de Lucien la beauté de madame Grandet. Pour comble de misère, elle se mêlait fort à cette discussion, qui n'eût pas déparé la loge d'un portier. Elle votait pour que l'épicier fût menacé indirectement de destitution par le

tambour de la compagnie de grenadiers, qu'elle connaissait fort¹.

« Au lieu de jouir de leur position, ces gens-ci s'amuse-
sent à *avoir peur*, comme mes amis les gentilshommes de
Nancy, et par-dessus le marché ils me font mal au
cœur. »

Lucien était à mille lieues du sourire de jeunesse avec
lequel il était entré dans ce salon magnifique, qui se chan-
geait à ses yeux en sale loge de portier.

« Sans doute la conversation de mes demoiselles de
l'Opéra est moins ignoble que ceci. Quelle drôle d'épo-
que! Ces Français si braves, dès qu'ils sont riches,
s'occupent à avoir peur. Mais peut-être ces âmes nobles
du juste milieu sont-elles incapables de sérénité tant qu'il
y a un danger possible au monde. »

Et il ne les écouta plus. Il aperçut seulement alors que
madame Grandet le recevait très fraîchement; il en fut
amusé.

« J'avais pensé, se disait-il, que ma faveur durerait
bien quinze jours. En moins de temps encore cette tête
légère se fatigue d'une idée. »

Le tour leste et tranchant des raisonnements de Lucien
eût été bien ridicule aux yeux d'un homme politique.
C'était lui qui était tête légère : il n'avait point deviné le
caractère de madame Grandet. Cette femme si jeune, si
fraîche, si occupée des peintures à *fresque* de sa galerie
d'été, imitées de Pompeïa, était presque continuellement
absorbée dans les calculs de la politique la plus profonde.
Elle était riche comme un Rothschild, et voulait être
une Montmorency.

« Ce jeune Leuwen, maître des requêtes, n'est pas mal.
Si la moitié de son mérite réel s'échangeait en position
acquise dans le monde et que personne ne puisse nier, il
serait bon à quelque chose dans le monde. Tel qu'il paraît
là, avec cette tournure simple jusqu'à la naïveté et pour-
tant noble, il conviendrait assez à une de ces petites
femmes qui songent à la galanterie et non à se faire une
position élevée. »

Et elle eut horreur de cette façon de penser vulgaire.

« Cela n'a point de nom. C'est un petit jeune homme,
fils d'un banquier riche et qui s'est acquis la réputation
d'homme d'esprit par sa méchante langue. M. Lucien
est tout simplement un débutant dans la carrière où

M. Grandet est si avancé, il n'a pas de nom, pas de parenté considérable et bien établie dans le monde. Il est hors de son pouvoir de rien ajouter à ma position. Toutes les fois que M. Leuwen sera invité aux Tuileries, je le serai aussi, et avant lui. Il n'a jamais été admis à l'honneur de danser avec les princesses¹. »

Telles étaient les idées que madame Grandet cherchait à vérifier en regardant Lucien, pendant qu'il la croyait tout occupée de la faute de M. l'épicier Béranger et des moyens de l'en punir en lui ôtant la pratique de l'état-major de la garde nationale.

Madame Grandet se dit tout à coup, presque en riant, mouvement rare chez elle :

« S'il a pour moi cette passion que madame de Thérèse lui prête, si généreusement je pense, il faut le rendre tout à fait fou. Et pour cela le régime des rigueurs convient peut-être à ce beau jeune homme, et certainement me convient beaucoup. »

Au bout d'une demi-heure, Lucien, se voyant décidément reçu avec une froideur marquée, se trouva à l'égard de la belle madame Grandet dans la situation d'un connaisseur qui marchande un tableau médiocre : tant qu'il compte l'avoir pour quelques louis, il s'exagère ses beautés ; les prétentions du vendeur s'élèvent-elles outre mesure, le tableau devient ridicule aux yeux du connaisseur, il ne voit plus que ses défauts, et n'y songe que pour s'en moquer.

« Je suis ici, se dit Leuwen, pour avoir une grande passion aux yeux de ces nigauds. Or, que fait-on quand, dévoré par un amour violent, on se voit mal reçu par une aussi jolie femme ? On tombe dans la plus sombre et silencieuse mélancolie. »

Et il ne dit plus mot.

« Comme le monde connaît les passions ! continuait-il en souriant sur lui-même et devenant réellement mélancolique. Quand j'étais, ce me semble, dans l'état que je joue, personne ne faisait plus de bruit au café Charpentier. »

Lucien resta sur sa chaise, cloué dans la plus louable immobilité. Par malheur, il ne pouvait fermer les oreilles.

Sur les dix heures arriva à grand bruit M. de Torpet², jeune ex-député, fort bel homme, et rédacteur éloquent d'un journal ministériel.

— Avez-vous lu le *Messenger*, madame ? dit-il en s'approchant de la maîtresse de la maison d'un air commun, presque familier, et comme prenant acte de sa familiarité avec une jeune femme dont le monde s'occupait. Avez-vous lu le *Messenger* ? Ils ne peuvent répondre à ces quelques lignes que j'ai lancées ce matin sur l'exaltation et le dernier période des idées de ces réformistes. J'ai traité en quelques mots l'augmentation du nombre des électeurs. L'Angleterre en a 800.000, et nous 180.000 seulement ; mais si je jette un coup d'œil rapide sur l'Angleterre, que vois-je avant tout ? Quelle sommité frappe mes yeux de son éclat brillant et rencontre ma vue ? Une aristocratie puissante et respectée, une aristocratie qui a des racines profondes dans les habitudes de ce peuple sérieux avant tout, et sérieux parce qu'il est biblique. Que vois-je de ce côté-ci du détroit ? Des gens riches pour tout potage. Dans deux ans, l'héritier de leur richesse et de leur nom sera peut-être à Sainte-Pélagie...

Ce discours si bien adressé à une riche bourgeoise, femme riche dont la grand'mère n'avait pas eu de voiture, amusa d'abord Lucien. Mais malheureusement M. de Torpet ne savait pas avoir de l'esprit en quatre lignes, il lui fallait de longues périodes¹.

« Ce Gascon impudent se croit obligé de parler comme les livres de M. de Chateaubriand », se disait Lucien impatienté. Il dit deux petits mots qui, expliqués à cet auditoire, eussent pu devenir une plaisanterie. Mais il s'arrêta tout court. « Je sors de la grande passion : le silence et la tristesse conviennent à la réception que me fait madame Grandet. »

Lucien, obligé de se taire, entendit tant de sottises et surtout vit tant de sentiments bas étalés avec orgueil, qu'il eut le sentiment d'être dans l'antichambre de son père.

« Quand ma mère a des laquais qui parlent comme M. de Torpet, elle les renvoie. »

Il prit en grippe les ornements élégants du petit salon ovale de madame Grandet. Il avait tort : rien n'était plus élégant et moins vaudeville ; sans la forme ovale et quelques ornements gais placés exprès par l'architecte, ce salon délicieux eût été un temple ; les artistes entre eux eussent dit : « Il est sur le bord du *sérieux*. » Mais l'impudence de M. de Torpet gâtait tout aux yeux de Lucien. La jeunesse, la fraîcheur de la maîtresse de la maison,

quoique relevées par le mauvais accueil qu'elle lui faisait, lui semblèrent convenir à une femme de chambre.

Lucien continuait à se croire philosophe, et il ne voyait pas que, tout simplement, il avait l'impudence en horreur. C'était cette qualité poussée à l'extrême par M. de Torpet, et si indispensable au succès, qui lui donnait un dégoût si voisin de la colère. Cette horreur pour une qualité nécessaire était le symptôme qui alarmait le plus M. Leuwen père sur le compte de son fils.

« Il n'est pas fait pour son siècle, se disait-il, et ne sera jamais qu'un plat homme de mérite. »

Lorsque arriva la proposition de l'inévitable poule, Lucien vit que M. de Torpet se disposait à prendre une bille. Lucien avait réellement l'oreille offensée par la voix éclatante de ce bel homme¹. A force de dégoût, Lucien ne se sentit pas réellement la force de marcher autour du billard, et il sortit silencieusement avec la démarche lente qui convient au malheur.

« Il n'est que onze heures ! » se dit Lucien avec joie ; et pour la première fois de la saison il courut à l'Opéra avec l'envie d'y arriver.

Il trouva mademoiselle Raimonde dans la loge grillée de son père, elle était seule depuis un quart d'heure et mourait d'envie de parler. Lucien l'écouta avec un plaisir qui le surprit, il fut charmant pour elle.

« C'est là le véritable esprit, se disait-il dans son engouement. Comme cela tranche avec l'emphase lente et monotone du salon Grandet ! »

— Vous êtes charmante, belle Raimonde, ou du moins je suis charmé. ConteZ-moi donc la grande histoire de la dispute de madame... avec son mari, et le duel !

Pendant que sa petite voix douce et bien timbrée parcourait les détails en sautillant rapidement :

« Comme ils sont lourds et tristes, se répondant les uns aux autres par de fausses raisons, et dont le parleur comme l'écouteur sentent le faux ! Mais ce serait choquer toutes les convenances de cette confrérie que de ne pas se payer de fausse monnaie. Il faut gober je ne sais combien de sottises et ne pas se moquer des vérités fondamentales de leur religion, ou tout est perdu. »

Il dit gravement :

— Après de vous, ma belle Raimonde, un M. de Torpet est impossible.

— D'où revenez-vous ? lui dit-elle.

Il continua :

— Avec votre esprit naturel et hardi, vous vous moquiez de lui tout de suite, vous mettriez en pièces son emphase. Quel dommage de ne pas pouvoir vous faire déjeuner ensemble ! Mon père serait digne d'être de ce déjeuner. Jamais votre vivacité ne pourrait supporter ces longues phrases emphatiques, qui sont le ton parfait pour les gens de bonne compagnie de la province.

Notre héros se tut et pensa :

« Ne ferais-je pas bien, se dit-il, de transférer ma grande passion de madame Grandet à mademoiselle Elssler ou à mademoiselle Gosselin ? Elles sont fort célèbres aussi ; mademoiselle Elssler n'a ni l'esprit, ni l'imprévu de Raimonde, mais même chez mademoiselle Gosselin, un Torpet est impossible. Et voilà pourquoi la bonne compagnie, en France, est arrivée à une époque de décadence. Nous sommes arrivés au siècle de Sénèque et n'osons plus agir et parler comme du temps de madame de Sévigné et du grand Condé¹. Le naturel se réfugie chez les danseuses. Qui me sera le moins à charge pour une grande passion ? Madame Grandet, ou mademoiselle Gosselin ? Suis-je donc condamné à écrire des sottises le matin, et à en entendre encore le soir ? »

Au plus fort de cet examen de conscience et de la folie de mademoiselle Raimonde², la porte de la loge s'ouvrit avec fracas pour donner passage à un non moindre personnage que Son Excellence M. le comte de Vaize³.

— C'est vous que je cherchais, dit-il à Lucien avec un sérieux qui n'était pas exempt d'importance. Mais cette petite fille est-elle sûre ?

Quelque bas que ce dernier mot fût prononcé, mademoiselle Raimonde le saisit.

— C'est une question que l'on ne m'a jamais faite impunément, s'écria-t-elle ; et puisque je ne puis chasser Votre Excellence, je remets ma vengeance à la Chambre prochaine. Et elle s'enfuit.

— Pas mal, dit Lucien en riant, réellement pas mal !

— Mais peut-on, quand on est dans les affaires, et dans les plus grandes, être aussi léger que vous⁴ ? dit le ministre avec l'humeur naturelle à l'homme qui, embrouillé dans des pensées difficiles, se voit distrait par une fadaise.

— Je me suis vendu corps et âme à Votre Excellence

pour les matinées ; mais il est onze heures du soir et, par-bleu, mes soirées sont à moi. Et que m'en donnerez-vous si je les vends ? dit Lucien gaiement encore.

— Je vous ferai lieutenant, de sous-lieutenant que vous êtes.

— Hélas ! cette monnaie est fort belle, mais par malheur je ne sais qu'en faire.

— Il viendra un moment où vous en sentirez tout le prix. Mais nous n'avons pas le temps de faire de la philosophie. Pouvez-vous fermer cette loge ?

— Rien n'est plus facile, dit Lucien en poussant le verrou.

Pendant ce temps, le ministre regardait si l'on pouvait entendre des loges voisines. Il n'y avait personne. Son Excellence se cacha soigneusement derrière la colonne.

— Par votre mérite, vous vous êtes fait mon premier aide de camp, dit-il d'un air grave. Votre place n'était rien, et je vous y avais appelé pour faire la conquête de M. votre père. Vous avez créé la place, elle n'est point sans importance, et je viens de parler de vous au roi¹.

Le ministre s'arrêta, s'attendant à un grand effet ; il regarda attentivement Lucien, et ne vit qu'une attention triste.

« Malheureuse monarchie ! pensa le comte de Vaize. Le nom du roi est dépouillé de tout effet magique. Il est réellement impossible de gouverner avec ces petits journaux qui démolissent tout. Il nous faut tout payer argent comptant ou par des grades... Et cela nous ruine : le trésor comme les grades ne sont pas infinis. »

Il y eut un petit silence de dix secondes, pendant lesquelles la physionomie du ministre prit un air sombre. Dans sa première jeunesse, à Coblenz, où il était, les trois lettres R, O, I avaient encore un effet étonnant.

« Est-ce qu'il va me proposer une affaire Caron ? se disait Lucien. En ce cas, l'armée n'aura jamais un lieutenant nommé Leuwen. »

— Mon ami, dit enfin le ministre, le roi approuve que je vous charge d'une double mission électorale.

« Encore les élections ! Je suis ce soir comme M. de Pourceaugnac. »

— Votre Excellence n'ignore pas, répondit-il d'un

ton très ferme, que ces missions-là ne sont pas précisément tout ce qu'il y a de plus honorable aux yeux d'un public abusé.

— C'est ce que je suis loin d'accorder, dit le ministre. Et, permettez-moi de vous le dire, j'ai plus d'expérience que vous.

Ce dernier mot fut lancé avec une assurance de mauvais ton, aussi la réponse ne se fit-elle pas attendre.

— Et moi, monsieur le comte, j'ai moins de dévouement au pouvoir, et je supplie Votre Excellence de confier ces sortes de missions à un plus digne.

— Mais, mon ami, répliqua le ministre en contenant son orgueil de ministre, c'est un des devoirs de votre place, de cette place dont vous avez fait quelque chose...

— En ce cas, j'ai une seconde prière à ajouter à la première, celle d'agréer ici ma démission et mes remerciements de vos bontés pour moi.

— Malheureux principe monarchique ! dit le ministre comme se parlant à soi-même.

Il ajouta du ton le plus poli, car il ne lui convenait nullement de se séparer de Leuwen et de son père :

— Souffrez que je vous dise, mon cher monsieur, que je ne puis parler de cette démission qu'avec monsieur votre père.

— Je voudrais bien, reprit Lucien après un petit instant, ne pas être obligé à chaque instant d'avoir recours au génie de mon père. S'il convient à Votre Excellence de m'expliquer ces missions et qu'il n'y ait pas de combat de la rue Transnonain au fond de cette affaire, je pourrai m'en charger.

— Je gémis comme vous des accidents terribles qui peuvent arriver dans l'emploi trop rapide de la force la plus légitime. Mais vous sentez bien qu'un accident déploré et réparé autant que possible ne prouve rien contre un système. Est-ce qu'un homme qui blesse son ami à la chasse est un assassin ?

— M. de Torpet nous a parlé pendant une grande demi-heure, ce soir, de cet inconvénient exagéré par la mauvaise presse.

— Torpet est un sot, et c'est parce que nous n'avons pas de Leuwen, ou qu'ils manquent de liant dans le caractère, que nous sommes forcés quelquefois d'employer des Torpet. Car enfin, il faut bien que la machine marche.

Les arguments et les mouvements d'éloquence pour lesquels ces messieurs sont payés ne sont pas faits pour des intelligences telles que la vôtre. Mais dans une armée nombreuse tous les soldats ne peuvent pas être des héros de délicatesse.

— Mais qui m'assurera qu'un autre ministre n'emploiera pas en mon honneur précisément les mêmes termes dont Votre Excellence se sert pour faire le panégyrique de M. de Torpet ?

— Ma foi, mon ami, vous êtes intraitable !

Ceci fut dit avec naturel et bonhomie, et Lucien était si jeune encore que ce ton amena la réponse :

— Non, monsieur le comte ; car pour ne pas chagriner mon père je suis prêt à prendre ces missions, s'il n'y a pas de sang au bout.

— Est-ce que nous avons le pouvoir de répandre du sang ? dit le ministre avec un ton de voix bien différent, et où il y avait du reproche et presque du regret.

Ce mot venant du cœur frappa Lucien.

« Voilà un inquisiteur tout trouvé », se dit-il.

— Il s'agit de deux choses, reprit le ministre avec un ton de voix tout administratif.

« Il faut mesurer ses termes et chercher à ne pas blesser notre Leuwen, se disait le ministre. Et voilà à quoi nous en sommes réduits avec *nos subalternes* ! Si nous en trouvons de respectueux, ce sont des hommes douteux¹, prêts à nous vendre au *National* ou à Henri V². »

— Il s'agit de deux choses, mon cher aide de camp, continua-t-il tout haut : aller faire une apparition à Champagnier, dans le Cher, où monsieur votre père a de grandes propriétés, parler à vos hommes d'affaires, et par leur secours deviner ce qui rend la nomination de M. Blondeau si incertaine. Le préfet, M. de Riquebourg, est un brave homme très dévot, très dévoué, mais qui me fait l'effet d'un imbécile. Vous serez accrédité auprès de lui. Vous aurez de l'argent à distribuer sur les bords de la Loire, et de plus, trois débits de tabac. Je crois même qu'il y a aussi deux directions de la poste aux lettres. Le ministre des Finances ne m'a pas encore répondu à cet égard, mais je vous dirai cela par le télégraphe. De plus, vous pourrez faire destituer à peu près qui vous voudrez. Vous êtes sages, vous userez de tous ces droits avec discrétion. Ménagez l'ancienne noblesse et le clergé : entre

eux et nous, il n'y a que la vie d'un enfant. Point de pitié pour les républicains, surtout pour ces jeunes gens qui ont reçu une bonne éducation et n'ont pas de quoi vivre. Le Mont-Saint-Michel ne les tient pas tous. Vous savez que mes bureaux sont pavés d'espions, vous m'écrirez les choses importantes sous le couvert de M. votre père.

Mais l'élection de Champagnier ne me chagrine pas infiniment. M. Malot, le libéral rival de Blondeau, est un hâbleur, un exagéré, mais il n'est plus jeune et s'est fait peindre en uniforme de capitaine de la garde nationale, bonnet de poil en tête. Ce n'est point un homme du parti sombre et énergique. Pour me moquer de lui, j'ai dissous sa garde dix jours après. Un tel homme ne doit pas être insensible à un ruban rouge qui ferait un bel effet dans son portrait. Dans tous les cas, c'est un hâbleur imprudent et avide qui, à la Chambre, fera tort à son parti. Vous étudierez les moyens de capter Malot, en cas de non-réussite pour le fidèle Blondeau.

Mais la grande affaire, c'est Caen, dans le Calvados. Vous donnerez un jour ou deux aux affaires de Champagnier, et vous vous rendrez en toute hâte à Caen. Il faut à tout prix que M. Mairobert¹ ne soit pas élu. C'est un homme de tête et d'esprit; avec douze ou quinze têtes comme cela, la Chambre serait ingouvernable. Je vous donne à peu près carte blanche en argent, places à accorder et destitutions. Ces dernières seules pourraient être contrariées par deux pairs, des nôtres, qui ont de grands biens dans le pays. Mais dans tous les cas la Chambre des pairs n'est pas gênante et je ne veux à aucun prix de M. Mairobert. Il est riche, il n'a pas de parents pauvres, et il a la croix. Ainsi, rien à faire de ce côté-là.

Le préfet de Caen, M. Boucaut de Séranville, a tout le zèle qui ne vous brûle pas; il a fait lui-même un pamphlet contre M. Mairobert, et il a eu l'étourderie de le faire imprimer là-bas, dans le chef-lieu de sa préfecture. Je viens de lui ordonner, par le télégraphe de demain matin, de ne pas distribuer un seul exemplaire. Comme M. Mairobert est puissant dans l'opinion, c'est là qu'il a fallu l'attaquer. M. de Torpet a composé un autre pamphlet, dont vous prendrez trois cents exemplaires dans votre voiture. Nos faiseurs ordinaires, MM. C... et F..., ont fait deux pamphlets, dont l'impression sera terminée ce soir à minuit. Tout cela n'est pas fort et coûte fort cher :

le pamphlet de Desterniers, qui est injurieux et emporte la pièce, m'a coûté six cents francs; l'autre, qui est fin, ingénieux et de bonne compagnie, à ce que dit l'auteur, me coûte cinquante louis. Vous lancerez l'un ou l'autre de ces pamphlets ou tous les deux suivant les circonstances. Les Normands sont bien fins. Enfin, vous serez le maître de distribuer ou de ne pas distribuer ces pamphlets. Si vous voulez en faire un vous-même, ou tout neuf, ou extrait des autres, selon les dispositions où vous verrez les esprits, vous m'obligerez sensiblement. Enfin, faites tout au monde pour empêcher l'élection de M. Mairobert. Écrivez-moi deux fois par jour, je vous donne ma parole d'honneur que je lirai vos lettres au roi.

Lucien se mit à sourire.

— Anachronisme, monsieur le comte. Nous ne sommes plus au temps de Samuel Bernard. Que peut le roi pour moi en choses raisonnables? Quant aux distinctions, M. de Torpet dine tous les mois une fois ou deux avec Leurs Majestés. Réellement, les récompenses, bribes, moyens de séduction manquent à votre monarchie.

— Pas tant que vous croyez. Si M. Mairobert est nommé, malgré vos bons et loyaux services, vous serez lieutenant. S'il n'est pas nommé, vous serez lieutenant d'état-major avec le ruban.

— M. de Torpet n'a pas manqué de nous apprendre ce soir qu'il est officier de la Légion d'honneur depuis huit jours, apparemment à cause de son grand article sur les maisons ruinées par le canon à Lyon. Au reste, je me souviens du conseil donné par le maréchal Bournonville au roi d'Espagne Ferdinand VII. Il est minuit, je partirai à deux heures du matin.

— Bravo, bravo, mon ami. Faites vos instructions dans le sens que j'ai dit et vos lettres aux préfets et aux généraux. Je signerai tout à une heure et demie, avant de me coucher. Probablement, il faudra que je passe encore cette nuit pour ces diables d'élections... Ainsi, ne vous gênez pas. Vous aurez le télégraphe.

— Est-ce à dire que je pourrai vous écrire à l'insu des préfets sans leur communiquer ma dépêche?

— A la bonne heure! Mais ils la connaîtront toujours par l'homme du télégraphe. Il faudrait tâcher de ne pas cabrer les préfets. S'ils sont bonnes gens, ne leur communiquez que ce que vous voudrez. S'ils sont disposés

à jalouser votre mission, ne les cabrez pas : il ne faut pas diviser votre armée au moment du combat.

— Je compte agir prudemment, mais enfin puis-je correspondre par le télégraphe avec Votre Excellence sans communiquer mon dire au préfet ?

— Oui, j'y consens, mais ne vous brouillez pas avec les préfets. Je voudrais que vous eussiez cinquante ans au lieu de vingt-six.

— Votre Excellence est bien libre assurément de choisir un homme de cinquante ans qui peut-être serait moins sensible que moi aux injures des journaux.

— Je vous donnerai tout l'argent que vous voudrez. Si votre orgueil veut me permettre la gratification, vous l'aurez, et considérable. En un mot, il faut réussir ; mon opinion particulière est qu'il vaut mieux dépenser cinq cent mille francs et ne pas avoir Mairobert devant nous à la Chambre. C'est un homme tenace, sage, considéré, terrible. Il méprise l'argent et en a beaucoup. En un mot, on ne peut rien voir de pis.

— Je ferai mon possible pour vous en préserver.

Sur ce mot, dit très froidement, le ministre quitta la loge. Il dut rendre le salut à cinquante personnes et serrer huit ou dix mains avant d'arriver à sa voiture, dans laquelle il fit monter Lucien.

— Tirez-vous de cette affaire aussi bien que de celle de Kortis, dit-il à Lucien qu'il voulut absolument conduire place de la Madeleine, et je dirai au roi que l'administration n'a aucun sujet qui vous soit supérieur. Et vous n'avez pas vingt-cinq ans ! Vous pouvez aller à tout. Je ne vois que deux obstacles : aurez-vous le courage de parler devant quatre cents députés, dont trois cents imbéciles ? Saurez-vous vous garantir du premier mouvement, qui chez vous est terrible ? Surtout, tenez-vous ceci pour dit et dites-le aux préfets : n'en appelez jamais à ces sentiments prétendus généreux et qui tiennent de trop près à l'insubordination des peuples.

— Ah ! dit Lucien avec douleur.

— Qu'est-ce ?

— Ceci n'est pas flatteur.

— Rappelez-vous que votre Napoléon n'en voulut pas, même en 1814, quand l'ennemi avait passé le Rhin¹.

— Pourrai-je emmener M. Coffe, qui a du sang-froid pour deux ?

— Mais je resterai seul !

— Seul avec quatre cent cinquante commis ! Par exemple, M. Desbacs.

— C'est un petit coquin trop malléable, qui trahira plus d'un ministre avant d'être conseiller d'État. Je voudrais tâcher de n'être pas un de ces ministres, c'est pourquoi je réclame votre secours malgré vos aspérités. Desbacs, c'est exactement votre opposé... Mais cependant emmenez qui vous voudrez, même M. Coffe. Pas de Mairobert, à aucun prix. Je vous attends avant une heure et demie. Heureux temps que la jeunesse pour son activité¹.

Et Leuwen monta chez sa mère. On lui donna la calèche de voyage de la maison de banque, qui était toujours prête, et à trois heures du matin il était en route pour le département du Cher.

La voiture était encombrée de pamphlets électoraux. Il y en avait partout, et jusque sur l'impériale ; à peine y avait-il place pour Leuwen et Coffe. Ils arrivèrent à Blois à six heures du soir, et s'arrêtèrent pour dîner. Tout à coup, ils entendirent un grand vacarme devant l'auberge.

— C'est quelqu'un qu'on hue, dit Leuwen à Coffe.

— Que le diable les emporte ! dit celui-ci froidement. L'hôte entra tout pâle.

— Messieurs, sauvez-vous ; on veut piller votre voiture.

— Et pourquoi ? dit Leuwen.

— Ah ! vous le savez mieux que moi !

— Comment ? dit Leuwen furieux. Et il sortit vivement du salon, qui était au rez-de-chaussée. Il fut accueilli par des cris assourdissants :

— A bas l'espion, à bas le commissaire de police !

Rouge comme un coq, il prit sur lui de ne pas répondre et voulut s'approcher de sa voiture. La foule s'écarta un peu. Comme il ouvrait la portière, une énorme pelletée de boue tomba sur sa figure, et de là sur sa cravate. Comme il parlait à M. Coffe dans ce moment, la boue entra même dans sa bouche.

Un grand commis aux favoris rouges, qui fumait tranquillement au balcon du premier étage chargé de tous les voyageurs qui se trouvaient dans l'hôtel et qui dominait la scène de fort près, dit en criant au peuple :

— Voyez comme il est sale; vous avez mis son âme sur sa figure!

Ce propos fut suivi d'un petit silence, et puis accueilli par un éclat de rire général qui se prolongea dans toute la rue avec un bruit assourdissant et dura bien cinq minutes.

Comme Leuwen se retournait vivement vers le balcon et levait les yeux pour chercher à deviner parmi tant de figures riant d'un rire affecté celle de l'insolent qui avait parlé de lui, deux gendarmes au galop arrivèrent sur la foule. Le balcon fut vide en un instant, et la foule se dissipa rapidement par les rues latérales. Leuwen, ivre de colère, voulut rentrer dans la maison pour chercher l'homme qui l'avait insulté, mais l'hôte avait barricadé toutes les portes, et ce fut en vain que notre héros y donna des coups de poing et de pied. Pendant ces tentatives, il avait derrière lui [le brigadier de gendarmerie].

— Filez rapidement, messieurs, disait ce fonctionnaire d'un ton grossier et riant lui-même de l'état où la boue avait mis le gilet et la cravate de Leuwen. Je n'ai que trois hommes; ils peuvent revenir avec des pierres.

On mettait les chevaux en toute hâte. Leuwen était fou à force de colère et parlait à Coffe qui ne répondait pas et tâchait, à l'aide du grand couteau du cuisinier, d'ôter le plus de boue fétide dont les manches de son habit étaient couvertes.

— Il faut que je retrouve l'homme qui m'a insulté, répétait Leuwen pour la cinq ou sixième fois.

— Dans le métier que nous faisons, vous et moi, répondit enfin Coffe d'un fort grand sang-froid, il faut secouer les oreilles et aller en avant.

L'hôte survint. Il était sorti de son auberge par une porte de derrière, et ne put ou ne voulut répondre à Leuwen qui demandait le nom du grand jeune homme qui l'avait insulté.

— Payez-moi, monsieur, cela vaudra mieux. C'est quarante-deux francs.

— Vous vous moquez de moi! Un dîner pour deux, quarante-deux francs?

— Je vous conseille de filer, dit le brigadier. Ils vont revenir avec des tronçons de choux.

Et Leuwen remarqua que l'hôte remerciait le brigadier du coin de l'œil.

— Mais comment avez-vous l'audace?... dit Lucien.

— Monsieur, allons chez le juge de paix si vous vous croyez lésé, dit l'hôte avec l'assurance insolente d'un homme de cette classe. Tous les voyageurs de mon hôtel ont été effrayés. Il y a un Anglais et sa femme qui ont loué la moitié du premier pour deux mois, il m'a déclaré que si je recevais chez moi des...

L'hôte s'arrêta tout court.

— Des quoi ? dit Leuwen pâle de colère et courant à la voiture pour prendre son sabre.

— Enfin, monsieur, vous m'entendez, dit l'hôte. Et l'Anglais m'a menacé de déloger.

— Délogeons, dit Coffe, voici le peuple qui revient.

Il jeta quarante-deux francs à l'hôte, et l'on partit.

— Je vous attendrai hors la ville, dit-il au brigadier; je vous ordonne de venir m'y rejoindre.

— Ah! j'entends, dit le brigadier souriant avec mépris. M. le commissaire a peur.

— Je vous ordonne de prendre une autre rue que moi et de m'attendre en dehors de la porte. Et vous, dit-il au postillon, traversez la foule au pas.

La foule commençait à paraître au bout de la rue. Arrivé à vingt pas de la foule, le postillon prit le galop, malgré les cris de Leuwen. La boue et les tronçons de choux volaient de tous côtés dans la calèche. Malgré le brouhaha épouvantable, ces messieurs eurent le plaisir d'entendre les plus sales injures.

En approchant de la porte, il fallut mettre les chevaux au trot, à cause du pont fort étroit. Il y avait huit ou dix criards sous la porte même, qui était double.

— A l'eau! A l'eau! criaient-ils.

— Ah! c'est le lieutenant Leuwen, dit un homme en capote verte déchirée, apparemment lancier congédié.

— A l'eau, Leuwen! A l'eau, Leuwen! cria-t-on à l'instant. On criait à deux pas de la calèche sous la porte, et les cris redoublèrent dès que la calèche fut à six pas en dehors. A deux cents pas plus loin, tout était calme. Le brigadier arriva bientôt.

— Je vous félicite, messieurs, dit-il aux voyageurs; vous l'avez échappé belle.

Son air goguenard acheva de mettre Lucien hors de lui. Il lui ordonna de lire son passeport, et ensuite :

— Quelle peut être la cause de tout ceci ? lui dit-il.

— Eh! monsieur, vous le savez mieux que moi. Vous êtes le commissaire de police qui vient pour les élections. Vos papiers imprimés, que vous aviez sur l'impériale de votre calèche, sont tombés en entrant en ville vis-à-vis le café Ramblin, c'est le café *National*. On les a lus, on vous a reconnu, et ma foi, il est bien heureux qu'ils n'aient pas eu des pierres.

M. Coffe monta tranquillement sur le siège de devant de la calèche.

— En effet, il n'y a plus rien, dit-il à Leuwen en regardant sur l'impériale.

— Ce paquet perdu était-il pour le Cher ou pour M. Mairobert?

— Contre M. Mairobert, dit Coffe; c'est le pamphlet de Torpet.

La figure du gendarme pendant ce court dialogue désolait Leuwen. Il lui donna vingt francs et le congédia. Le brigadier fit mille remerciements.

— Messieurs, ajouta-t-il, les Blésois¹ ont la tête chaude, les messieurs comme vous autres ne traversent ordinairement la ville que de nuit.

— F...-moi le camp! lui dit Leuwen. Et toi, marche au galop, dit-il au postillon.

— Eh! n'ayez pas tant de peur, répondit celui-ci en ricanant; il n'y a personne sur la route.

Au bout de cinq minutes de galop :

— Eh bien! Coffe? dit Leuwen à son compagnon en se tournant vers lui.

— Eh bien! répondit Coffe froidement, le ministre vous donne le bras au sortir de l'Opéra; les maîtres des requêtes, les préfets en congé, les députés à entrepôts de tabac envient votre fortune. Ceci est la contrepartie. C'est tout simple.

— Votre sang-froid me ferait devenir fou, dit Leuwen, ivre de colère. Ces indignités, ce propos atroce : « Son âme est sur sa figure », cette boue!

— Cette boue, c'est pour nous la noble poussière du champ d'honneur. Cette huée publique vous comptera, ce sont les actions d'éclat dans la carrière que vous avez prise, et où ma pauvreté et ma reconnaissance me portent à vous suivre.

— C'est-à-dire que si vous aviez 1.200 francs de rente vous ne seriez pas ici.

— Si j'avais 300 francs de rente seulement, je ne servirais pas le ministère, qui retient des milliers de pauvres diables dans les horribles cachots du Mont-Saint-Michel et de Clairvaux.

Un profond silence suivit cette réponse trop sincère, et ce silence dura pendant trois lieues. A six cents pas d'un village dont on apercevait le clocher pointu s'élever derrière une colline nue et sans arbres, Leuwen fit arrêter.

— Il y aura vingt francs pour vous, dit-il au postillon, si vous ne dites rien de l'émeute.

— A la bonne heure ! Vingt francs, c'est bon, je vous remercie. Mais, not'mâitre, votre figure si pâle de la venette que vous venez d'avoir, mais votre belle calèche anglaise couverte de boue, ça va sembler drôle, on jaspera ; ce ne sera pourtant pas moi qui aurai parlé¹.

— Dites que nous avons versé, et aux gens de la poste qu'il y a vingt francs pour eux s'ils attellent en trois minutes. Dites que nous sommes des négociants courant pour une banqueroute.

— Et être obligés de nous cacher ! dit Leuwen à Coffe.

— Voulez-vous être reconnu, ou n'être pas reconnu ?

— Je voudrais être à cent pieds sous terre, ou avoir votre impassibilité.

Leuwen ne dit mot pendant qu'on attelait, il était immobile au fond de la calèche, la main sur ses pistolets, apparemment mourant de colère et de honte².

Quand ils furent à cinq cents pas du relais :

— Que me conseillez-vous, Coffe ? dit-il les larmes aux yeux en se tournant vers son taciturne compagnon. Je veux envoyer ma démission de tout et vous céder la mission, ou si cela vous contrarie, je manderai M. Desbacs. Moi, j'attendrai huit jours et viendrai chercher l'insolent³.

— Je vous conseille, dit froidement M. Coffe, de faire laver votre calèche à la première poste, de continuer comme si de rien n'était, et de ne dire jamais un mot de cette aventure à qui que ce soit, car tout le monde rirait.

— Quoi ! dit Leuwen, vous voulez que je supporte toute ma vie cette idée d'avoir été insulté impunément ?

— Si vous avez la peau si tendre au mépris, pourquoi quitter Paris⁴ ?

— Quel quart d'heure nous avons passé à la porte de

cet hôtel ! Toute ma vie ce quart d'heure sera à me brûler comme de la braise sur ma poitrine.

— Ce qui rendait l'aventure piquante, dit M. Coffe, c'est qu'il n'y avait pas le moindre danger, et nous avions tout le loisir de goûter le mépris. La rue était pleine de boue, mais parfaitement bien pavée, pas une seule pierre de disponible. C'est la première fois que j'ai senti le mépris. Quand j'ai été arrêté pour Sainte-Pélagie, trois ou quatre personnes seulement s'en sont aperçues, comme je montais en fiacre, un peu aidé, et l'une a dit avec beaucoup de pitié et de bonté : *Le pauvre diable !...*

Leuwen ne répondait pas, Coffe continua à penser tout haut avec une cruelle franchise.

— Ici, c'était le mépris tout pur. Cela m'a fait penser au mot célèbre : on avale le mépris, mais on ne le mâche pas.

Ce sang-froid rendait Leuwen fou ; s'il n'eût été retenu par l'idée de sa mère, il eût déserté actuellement sur la grande route, se serait fait conduire à Rochefort, et de là il était facile de s'embarquer pour l'Amérique, et sous un nom supposé.

« Au bout de deux ans, je puis revenir à Blois et donner des soufflets au jeune homme le plus marquant de la ville. »

Cette tentation le dominait trop, il avait besoin de parler.

— Mon ami, dit-il à Coffe, je compte que vous ne rirez avec personne de mes angoisses.

— Vous m'avez tiré de Sainte-Pélagie où j'aurais dû faire mes cinq ans et il y a plusieurs années que nous sommes liés.

— Eh bien ! mon cœur est faible, j'ai besoin de parler, je parlerai si vous me promettez une discrétion éternelle.

— Je le promets.

Leuwen expliqua tout son projet de désertion, et finit par pleurer à chaudes larmes.

— J'ai mal conduit toute ma vie, répéta-t-il plusieurs fois ; je suis dans un bournier sans issue.

— Soit, mais quelque raison que vous ayez, vous ne pouvez pas désertier au milieu de la bataille, comme les Saxons à Leipzig ; cela n'est pas beau, et vous donnerait des remords par la suite, du moins je le crains. Tâchez

d'oublier, et surtout pas un mot à M. de Riquebourg, le préfet de Champagnier.

Après cette belle consolation, il s'établit un silence de deux heures. On avait à faire une poste de six lieues, il faisait froid, il pleuvait un peu, il fallut fermer la calèche. La nuit tombait, le pays qu'on traversait était stérile et plat; pas un arbre. Pendant cette éternelle poste de six lieues, la nuit se fit tout à fait, l'obscurité devint profonde. Coffe voyait Leuwen changer de position toutes les cinq minutes¹.

« Il se tord comme saint Laurent sur le gril... Il est facheux qu'il ne trouve pas de lui-même un remède à sa position... L'homme dans cet état n'est pas poli, se dit Coffe un quart d'heure après... Cependant, ajouta-t-il après un nouveau quart d'heure de réflexions et déductions mathématiques, je lui dois de m'avoir tiré de cette chambre de Sainte-Pélagie, grande à peu près comme cette calèche... Exposons-nous au coup de boutoir de la bête fauve. Il n'a pas été régulièrement poli avec moi dans le dialogue qui a précédé. Toutefois, subissons l'ennui de parler, et à un homme malheureux encore, et, qui pis est, à un beau fils de Paris malheureux par sa faute, malheureux avec de la santé, de l'argent et de la jeunesse à revendre. Quel sot! Comme je le haïrais!... mais il m'a tiré de Sainte-Pélagie. A l'école, quel présomptueux, et surtout quel bavard : parler, parler, toujours parler!... Mais cependant, il faut l'avouer, et cela a fait un *fameux point pour lui*, pas le moindre mot inconvenant quand il a eu le caprice de me tirer de Sainte-Pélagie... Oui, mais pour me faire apprenti bourreau... Le bourreau est plus estimable... C'est par pur enfantillage, par suite de leur sottise ordinaire, que les hommes l'ont pris en grippe. Il remplit un devoir... un devoir nécessaire, ...indispensable... Et nous! nous qui sommes sur la route de tous les honneurs que peut distribuer la société, nous voilà en route pour faire une infamie..., une infamie *nuisible*. Le peuple, qui se trompe si souvent, par hasard a eu toute raison cette fois. Dans cette brillante calèche anglaise si cossue, il découvre deux infâmes... et nous dit : « Vous êtes des infâmes! » Bien dit, pensa Coffe en riant. Doucement : le peuple n'a pas dit à Leuwen : « Tu es un infâme », mais il a dit à nous deux : « Vous êtes des infâmes. »

Et Coffe pesait ce mot-là pour soi-même. A cet instant Leuwen soupira à demi haut.

« Le voilà qui souffre de son absurdité : il prétend réunir les profits du ministériel avec la susceptibilité délicate de l'homme d'honneur. Quoi de plus sot ! Eh ! mon ami, avec l'habit brodé prenez la peau dure aux outrages... Cependant, l'on peut dire à sa décharge qu'il n'y a peut-être pas un de ces coquins d'agents du ministre qui souffre par ce mécanisme. Cela fait son éloge... Les autres savent bien à quelles missions ils s'exposent en demandant des places... Il serait bien qu'il trouvât le remède tout seul... L'orgueil, la joie de la découverte diminueraient la douleur que fait le tranchant acéré du conseil en pénétrant dans le cœur... Mais ça est riche, ça est gâté par toutes les joies d'une belle position... Jamais il n'accouchera tout seul du remède, si toutefois il y en a un. Car du diable si je connais le fond de sa position... C'est toujours là qu'est le diable... Ce faquin de ministre le traite avec une distinction étonnante ; peut-être que le ministre a une fille, légitime ou bâtarde, dont il prétend l'embâter... Peut-être que Leuwen a de l'ambition, ce doit être un homme à préfecture, à croix..., un ruban rouge sur un frac bien neuf... et se promener le jarret tendu, sous la promenade des tilleuls de l'endroit ! »

— Ah ! mon Dieu ! dit Leuwen à voix basse.

« Le voilà sur la route du mépris public, ...comme dans mes premiers jours de Sainte-Pélagie, quand je pensais que les voisins de mon magasin pouvaient me croire un banqueroutier frauduleux... »

Le souvenir de cette si vive douleur fut assez puissant pour porter M. Coffe à parler.

— Nous ne serons pas en ville avant onze heures ; voulez-vous débarquer à l'auberge ou chez le préfet ?

— S'il est debout, voyons le préfet.

Leuwen avait la faiblesse de penser tout haut devant Coffe : il avait toute honte bue, puisqu'il avait pleuré. Il ajouta :

— Je ne puis être plus contrarié que je ne le suis. Jetons la dernière ancre de salut qui reste au misérable, faisons notre devoir.

— Vous avez raison, dit froidement Coffe. Dans l'extrémité du malheur, et surtout du pire des malheurs,

de celui qui a pour cause le mépris de soi-même, faire son devoir et agir est en effet la seule ressource¹. *Experto crede Roberto* : je n'ai pas passé ma vie sur des roses. Si vous m'en croyez, vous secouerez les oreilles et tâcherez d'oublier l'algarade de Blois. Vous êtes bien éloigné encore du comble des malheurs : vous n'avez pas lieu de vous mépriser vous-même. Le juge le plus sévère ne pourrait voir que de l'imprudence dans votre fait. Vous avez jugé la vie d'un *ministériel* par ce qu'on voit à Paris, où ils ont le monopole de tous les agréments que peut donner la vie sociale. Ce n'est qu'en province que le ministériel voit le mépris que lui accorde si libéralement la grande majorité des Français. Vous n'avez pas la peau assez dure pour ne pas sentir le mépris public. Mais on s'y accoutume, on n'a qu'à mettre sa vanité ailleurs. Voyez M. de N...². On peut même observer à l'égard de cet homme célèbre que quand le mépris est devenu lieu commun, il n'y a plus que les sots qui l'expriment. Or, les sots, parmi nous, gâtent jusqu'au mépris.

— Voilà une drôle de consolation que vous me donnez là, dit Leuwen assez brusquement.

— C'est, ce me semble, la seule dont vous soyez capable. Il faut d'abord dire la vérité quand on entreprend la tâche ingrate de consoler un homme de courage. Je suis un chirurgien cruel en apparence, je sonde la plaie jusqu'au fond, mais je puis guérir. Vous souvient-il que le cardinal de Retz, qui avait le cœur si haut, l'homme de France auquel on a vu peut-être le plus de courage, un homme comparable aux anciens, ayant donné d'impatience un coup de pied au cul à son écuyer qui faisait quelque sottise pommée, fut accablé de coups de canne et rossé d'importance par cet homme, qui se trouva beaucoup plus fort que lui³ ? Eh bien ! cela est plus piquant que de recevoir de la boue d'une populace qui vous croit l'auteur de l'abominable pamphlet que vous portez en Normandie. A le bien prendre, c'est à l'insolence si provocante de ce fat de Torpet qu'on a jeté de la boue. Si vous étiez Anglais, cet accident vous eût trouvé presque insensible. Lord Wellington l'a éprouvé trois ou quatre fois en sa vie.

— Ah ! les Anglais ne sont pas des juges fins et délicats en fait d'honneur, comme les Français. L'ouvrier anglais n'est qu'une machine ; le nôtre ne fait pas si bien

sa tête d'épingle, mais c'est souvent une sorte de philosophe, et son mépris est affreux à supporter.

Leuwen continua quelque temps de parler avec toute la faiblesse de l'homme réduit au dernier degré du malheur. Coffe lui prit la main, et Leuwen pleura pour la seconde fois.

— Et ce lancier qui m'a reconnu ? On a crié : A bas Leuwen !

— Ce soldat a appris au peuple de Blois le nom de l'auteur de l'infâme pamphlet de Torpet.

— Mais comment sortir de la boue où je suis plongé au moral comme au physique ? s'écria Leuwen avec la dernière amertume. Encore enfant, continua-t-il un instant après, j'ai fait ce que j'ai pu pour être utile et estimable. J'ai travaillé dix heures par jour pendant trois ans pour entrer à l'École polytechnique ; vous avez été reçu sous le numéro 4, et moi avec le numéro 7. A l'école, surcroît de travail, impossibilité de distraction. Indignés par une action infâme du gouvernement, nous paraissons dans la rue...

— Faute de calcul ridicule, surtout chez des géomètres : nous étions deux cent cinquante jeunes gens, le gouvernement nous a opposé 12.000 paysans incapables du moindre raisonnement et que cette chaleur de sang qui anime tous les Français à l'aspect du danger fait excellents soldats. Nous sommes tombés dans la même erreur que ces pauvres seigneurs russes en 1826...

Le taciturne Coffe bavardait pour distraire Leuwen, mais Coffe s'aperçut que Leuwen ne l'écoutait plus.

— Indigné d'être oisif et peu estimable, j'ai pris l'état militaire. Je l'ai quitté pour une raison particulière ; mais je l'aurais quitté tôt ou tard, pour n'être pas exposé à sabrer des ouvriers. Voulez-vous que je devienne un héros de la rue Transnonain ? Cela est pardonnable à un soldat qui voit dans les habitants de cette maison un Russe qui défend une batterie ennemie ; mais dans moi, officier, qui comprends ?

— Eh bien ! cela est bien pis que de recevoir de la boue à Blois de gens que leur préfet, M. de Nontour, a dupés de la façon la plus irritante lors d'une élection partielle, il y a un an. Vous vous rappelez qu'il a placé sur le pont de la Loire des gendarmes qui ont demandé leur passeport aux habitants du faubourg qui venaient voter

en ville; et comme aucun n'avait de passeport, on les a empêchés de passer¹. Convenez que ces gens-là, trouvant l'occasion de se venger de M. de Nontour en votre personne, ont bien fait.

— Ainsi, le métier de soldat conduit à une action comme celle de la rue Transnonain. Faut-il que le malheureux officier qui attendait l'époque de la guerre dans un régiment donne sa démission au milieu des balles d'une émeute ?

— Non, parbleu, et vous avez bien fait de quitter.

— Me voici dans l'administration. Vous savez que je travaille en conscience de neuf heures du matin à quatre. J'expédie bien vingt affaires, et souvent importantes. Si à dîner je crains d'avoir oublié quelque chose d'urgent, au lieu de rester auprès du feu avec ma mère je reviens au bureau, où je me fais maudire par le commis de garde qui ne m'attend pas à cette heure-là. Pour ne pas faire de la peine à mon père, et aussi un peu par la peur que j'ai de discuter avec lui, je me suis laissé entraîner dans cette exécration mission. Me voilà occupé à calomnier un honnête homme, M. Mairobert, avec tous les moyens dont un gouvernement dispose; je suis couvert de boue, et on me crie que mon âme est sur ma figure! Ah!

Et Leuwen se tordait en allongeant les jambes dans sa calèche.

— Que devenir? Manger le bien gagné par mon père, ne rien faire, n'être bon à rien! Attendre ainsi la vieillesse en me méprisant moi-même, et m'écriant : « Que je suis heureux d'avoir eu un père qui valut mieux que moi ! » Que faire ? Quel état prendre ?

— Quand on a le malheur de vivre sous un gouvernement fripon et le second malheur, fort grand à mon sens, de raisonner trop juste et de voir la vérité, on s'aperçoit que sous un gouvernement tel que le nôtre, fripon par essence, et plus que les Bourbons et Napoléon, car il trahit constamment son premier serment, l'agriculture et le commerce sont les seuls métiers indépendants. Je me suis dit : l'agriculture me jette au milieu des champs, à cinquante lieues de Paris, parmi vos paysans qui sont encore des bêtes brutes. J'ai préféré le commerce. Il est vrai que dans le commerce il faut supporter et partager certains usages sordides et affreux, par manque de la plus vulgaire générosité, établis par la barbarie du XVIII^e siècle

et soutenus aujourd'hui par les gens âgés, avares et tristes, qui sont le fléau du commerce. Ces usages sont comme les cruautés du moyen âge, qui n'étaient pas cruautés de leur temps, et ne sont devenues telles que par les progrès de l'humanité. Mais enfin, ces usages sordides, dût-on finir par les trouver naturels, valent mieux que d'égorger des bourgeois tranquilles rue Transno-nain, ou, ce qui est pire et plus bas encore, justifier de telles choses dans les pamphlets que nous colportons.

— Je devrai donc changer une troisième fois d'état!

— Vous avez un mois pour songer à cela. Mais désertier au milieu du combat ou vous embarquer à Rochefort, comme vous en avez l'idée, vous donne aux yeux de la société une teinte de folie pusillanime dont vous ne pourrez jamais vous laver. Or, aurez-vous bien le caractère de mépriser le jugement de la société au milieu de laquelle vous êtes né? Lord Byron n'a pas eu cette force, le cardinal de Retz lui-même ne l'a pas eue, Napoléon, qui se croyait noble, a frémi devant l'opinion du faubourg Saint-Germain. Un faux pas, dans la situation où vous vous trouvez, vous conduit au suicide. Songez à ce que vous me disiez, il y a un mois, de la haine adroite du ministre des Affaires étrangères à la tête de ses quarante espions de bonne compagnie.

Après avoir fait l'effort de parler aussi longtemps, Coffe se tut, et quelques minutes après on arriva à la ville chef-lieu du département du Cher.

CHAPITRE L¹

LE préfet, M. de Riquebourg, les reçut en bonnet de coton, mangeant une omelette, seul dans son cabinet, sur une petite table ronde. Il appela sa cuisinière Marion, avec laquelle il discuta fort posément sur ce qui restait dans le garde-manger et sur ce qui pourrait être le plus tôt prêt pour le souper de ces messieurs.

— Ils ont dix-neuf lieues dans le ventre, dit-il à cette cuisinière, faisant allusion à la distance parcourue par les voyageurs depuis leur dîner à Blois.

La cuisinière partie :

— C'est moi, messieurs, qui compte avec ma cuisinière; par ce moyen, ma femme n'a que l'embarras des bambins, et moi, en laissant bavarder cette fille, je sais tout ce qui se passe chez moi; ma conversation, messieurs, est toute dévouée à ma police, et bien m'en prend, car je suis environné d'ennemis. Vous n'avez pas l'idée, messieurs, des frais que je fais. Par exemple, j'ai un per-ruquier libéral pour moi, et le coiffeur des dames légitimistes pour ma femme. Vous comprenez, messieurs, que je pourrais fort bien me faire la barbe. J'ai deux petits procès que j'entretiens uniquement pour donner occasion de venir à la préfecture au procureur, M. Clapier, l'un des libéraux les plus matois du pays, et à l'avocat, à M. Le Beau, personnage éloquent, modéré et pieux, comme les grands propriétaires qu'il sert. Ma place, messieurs, ne tient qu'à un fil; si je ne suis pas un peu protégé par Son Excellence, je suis le plus malheureux des hommes. J'ai pour ennemi, en première ligne, monseigneur l'évêque; c'est le plus dangereux. Il n'est pas sans relations avec quelqu'un qui approche de bien près l'oreille de S. M. la reine, et les lettres de monseigneur l'évêque ne passent point par la poste. La noblesse dédaigne de venir dans mon salon et me harcèle avec son Henri V et son suffrage universel. J'ai enfin ces malheureux républicains, ils ne sont qu'une poignée et font du bruit comme mille. Le croiriez-vous, messieurs? les fils des familles les plus riches, à mesure qu'ils arrivent à dix-huit ans, n'ont pas de honte d'être de ce parti. Dernièrement, pour payer l'amende de 1.000 francs à laquelle j'ai fait condamner le journal insolent qui avait semblé approuver le charivari donné à notre digne substitut du procureur général, les jeunes gens nobles ont donné soixante-sept francs, et les jeunes gens riches non nobles quatre-vingt-neuf francs. Cela n'est-il pas horrible? Nous qui garantissons leurs propriétés de la République!

— Et les ouvriers? dit Coffe.

— Cinquante-trois francs, monsieur, cela fait horreur! Et cinquante-trois francs tout en sous! La plus forte contribution parmi ces gens-là a été six sous; et, messieurs, c'est le cordonnier de mes filles qui a eu le front de donner ces six sous.

— J'espère que vous ne l'employez plus, dit Coffe

en fixant son œil scrutateur sur le pauvre préfet. Celui-ci eut l'air très embarrassé, car il n'osait mentir, redoutant la contre-police de ces messieurs.

— Je serai franc, dit-il enfin, la franchise est la base de mon caractère. Barthélemy est le seul cordonnier pour femmes de la ville. Les autres chaussent les femmes du peuple... et mes filles n'ont jamais voulu consentir... Mais je lui ai fait une bonne semonce.

Ennuyé de tous ces détails, à minuit moins un quart Leuwen dit assez brusquement à M. de Riquebourg :

— Vous plairait-il, monsieur, lire cette lettre de M. le ministre de l'Intérieur ?

Le préfet la lut deux fois très posément. Les deux jeunes voyageurs se regardaient.

— C'est une grande diable de chose que ces élections, dit le préfet après avoir lu, et qui depuis trois semaines m'empêche de dormir la nuit, moi qui, grâce à Dieu, en temps ordinaire, n'entends pas tomber ma dernière pantoufle. Si, entraîné par mon zèle pour le gouvernement du roi, je me laissais aller à quelque mesure un peu trop acerbe envers mes administrés, je perds la paix de l'âme. Au moment où je cherche le sommeil, un remords, ou du moins une discussion pénible avec moi-même pour décider si je n'ai point encouru le remords vient chasser le sommeil. Vous ne connaissez point encore cela, monsieur le commissaire. (C'était le nom dont le bon M. de Riquebourg affublait Leuwen; pour lui faire honneur, il le traitait de commissaire aux élections¹.) Votre âme est jeune, monsieur, les soucis administratifs n'ont jamais altéré la paix dont elle jouit. Vous ne vous êtes jamais trouvé en opposition directe avec une population. Ah! monsieur, ce sont des moments bien durs! L'on se demande ensuite : Ma conduite a-t-elle été parfaitement pure ? Mon dévouement au roi et à la patrie a-t-il été mon seul guide ? — Vous ne connaissez pas ces pénibles incertitudes, monsieur. La vie est couleur de rose pour vous; en courant la poste, vous vous amusez de la forme bizarre d'un nuage...

— Ah! monsieur..., dit Leuwen oubliant toute prudence, toute convenance, et torturé par sa conscience.

— Votre jeunesse pure et calme n'a pas même l'idée de ces dangers, leur seule mention vous fait horreur! Et je vous en estime davantage, permettez-moi de vous le

dire, mon jeune collaborateur. Ah ! conservez longtemps la paix de l'âme honnête ! Ne vous permettez jamais, en administration, la moindre action, je ne dis pas douteuse aux yeux de l'honneur, mais douteuse à vos propres yeux. Sans la paix de l'âme, monsieur, y a-t-il possibilité de bonheur ? Après une action douteuse aux yeux de l'honneur le plus scrupuleux, il n'y aurait plus de tranquillité pour votre âme.

Le souper était servi et ces messieurs étaient à table.

— Vous auriez tué le sommeil, comme dit le grand tragique des Anglais dans son *Macbeth*.

« Ah ! infâme ! es-tu fait pour me torturer ? » pensait Lucien ; et, quoique mourant de faim, il éprouva une telle contraction du diaphragme qu'il ne put avaler une seule bouchée.

— Mangez donc, monsieur le commissaire, disait le préfet ; imitez monsieur votre adjoint.

— Secrétaire seulement, monsieur, dit Coffe en continuant à mordre et à avaler comme un loup.

Ce mot jeté avec force parut cruel à Leuwen. Il ne put s'empêcher de regarder Coffe.

« Vous ne voulez donc pas m'aider à porter l'infamie de ma mission ? » disait ce regard.

Coffe ne comprit rien. C'était un homme parfaitement raisonnable, mais nullement délicat ; il méprisait les délicatesses, qu'il confondait avec les prétextes que prennent les gens faibles pour ne pas exécuter ce qui est raisonnable ou de leur devoir.

— Mangez, monsieur le commissaire... Coffe, qui comprit cependant que ce malheureux titre choquait Leuwen, dit au préfet :

— Maître des requêtes, s'il vous plaît, monsieur.

— Ah ! maître des requêtes ? dit le préfet étonné. Et c'est toute notre ambition à nous autres, pauvres préfets de province, après avoir fait deux ou trois bonnes élections.

« Est-ce naïveté sotte ? est-ce malice ? » se disait Leuwen, peu disposé à l'indulgence.

— Mangez, monsieur le maître des requêtes. Si vous ne devez m'accorder que trente-six heures, comme me dit le ministre dans sa lettre, j'ai à vous dire bien des choses, à vous communiquer bien des détails, à vous soumettre bien des mesures, avant après-demain à midi, qui serait

l'heure où vous quitteriez cet hôtel. Demain, j'ai le projet de vous prier de recevoir une cinquantaine de personnes, une cinquantaine d'administrateurs douteux ou timides, et d'ennemis non déclarés ou timides aussi. Les sentiments de tous seront stimulés, je n'en doute point, par l'avantage de parler avec un fonctionnaire qui, lui-même, parle au ministre. D'ailleurs, cette audience que vous leur accorderez, et dont toute la ville parlera, sera un engagement solennel pour eux. Parler au ministre, c'est un grand avantage, une belle prérogative, monsieur le maître des requêtes¹. Que peuvent nos froides dépêches, monsieur, nos dépêches qui, pour être claires, ont besoin d'être longues ? Que peuvent-elles auprès du compte rendu vif et intéressant d'un administrateur qui peut dire : *J'ai vu ?*

Ces phrases à demi sottes duraient encore à une heure et demie du matin. Coffe, qui mourait de sommeil, étant allé s'informer des lits, le préfet demanda à Leuwen s'il pouvait parler devant ce secrétaire.

— Certainement, monsieur le préfet. M. Coffe travaille dans le bureau particulier du ministre, et a pour les élections toute la confiance de Son Excellence.

Au retour de Coffe, M. de Riquebourg se crut obligé de reprendre toutes les considérations qu'il avait déjà exposées à Leuwen, en y ajoutant les noms propres. Mais ces noms, tous également inconnus pour les deux voyageurs, ne faisaient qu'embrouiller à leurs yeux le système d'influence que M. le préfet se proposait d'exercer. Coffe, fort contrarié de ne pouvoir dormir, voulut du moins travailler sérieusement, et avec l'autorisation de M. le maître des requêtes, comme il eut soin de l'exprimer, se mit à presser de questions M. de Riquebourg.

Ce bon préfet, si moral et si soigneux de ne pas se préparer des remords, articula enfin que le département était fort mal disposé, parce que huit pairs de France, dont deux étaient grands propriétaires, avaient fait nommer un nombre considérable de petits fonctionnaires et les couvraient de leur protection.

— Ces gens-là, messieurs, reçoivent mes circulaires, et me répondent des calembredaines. Si vous fussiez arrivés quinze jours plus tôt, nous eussions pu ménager trois ou quatre destitutions salutaires.

— Mais, monsieur, n'avez-vous pas écrit dans ce sens

au ministre ? Il est, ce me semble, question de la destitution d'une directrice de la poste aux lettres ?

— Madame Durand, la belle-mère de M. Duchadeau ? Eh ! la pauvre femme ! Elle pense fort mal, il est vrai ; mais cette destitution, si elle arrive à temps, fera peur à deux ou trois fonctionnaires du canton de Tourville, dont l'un est son gendre, et les deux autres ses cousins. Mais ce n'est pas là que sont mes grands besoins ; c'est à Mélan, où, comme je viens d'avoir l'honneur de vous le montrer sur ma carte électorale, nous avons une majorité contre nous de vingt-sept voix au moins.

— Mais, monsieur, j'ai dans mon portefeuille les copies de vos lettres. Si je ne me trompe, vous n'avez pas parlé du canton de Mélan au ministre.

— Eh ! monsieur le maître des requêtes, comment voulez-vous que j'écrive de telles choses ? M. le comte d'Allevard, pair de France, ne voit-il pas votre ministre tous les jours ? Ses lettres à son homme d'affaires, le bonhomme Ruflé, notaire, ne sont remplies que des choses qu'il a entendu dire, la veille ou l'avant-veille, par Son Excellence, M. le comte de Vaize, quand il a eu l'honneur de dîner avec Elle. Ces dîners sont fréquents, à ce qu'il paraît. On n'écrit point de telles choses, monsieur. Je suis père de famille, demain j'aurai l'honneur de vous présenter madame de Riquebourg et nos quatre filles. Il faut songer à établir tout cela. Mon fils est sergent au 86^e depuis deux ans, il faut le faire sous-lieutenant ; et je vous avouerai franchement, monsieur le maître des requêtes, et sous le sceau de la confession, qu'un mot de M. d'Allevard peut me perdre ; et M. d'Allevard, qui veut détourner un chemin public qui passe dans son parc, protège tout le monde dans le canton de Mélan. Pour moi, monsieur le maître des requêtes, la simple demi-punition de changer de préfecture serait une ruine ; trois mariages que madame de Riquebourg a ébauchés pour ses filles ne seraient plus praticables, et mon mobilier est immense.

Ce ne fut que vers les deux heures du matin que les questions pressantes, et même quelque chose de plus, de l'inflexible Coffe forcèrent M. le préfet à faire connaître une grande manœuvre à laquelle il renvoyait sans cesse.

— C'est ma seule et unique ressource, messieurs, et si

elle est connue, si l'on peut seulement s'en douter douze heures avant l'élection, tout est perdu. Car, messieurs, ce département est un des plus mauvais de France : vingt-sept abonnements au *National*, et huit à la *Tribune* ! Mais à vous, messieurs, qui avez l'oreille du ministre, je ne puis rien cacher. Or donc, il faut savoir que je ne lancerai ma manœuvre électorale, je ne mettrai le feu à la mine que lorsque je verrai la nomination du président à demi décidée ; car, si cela éclatait trop tôt, deux heures suffiraient pour tout perdre, messieurs : l'élection, comme la position de votre très humble serviteur. Nous posons donc que nous portons pour candidat du gouvernement M. Jean-Pierre Blondeau, maître de forges à Champagnier, que nous avons pour rival à chances probables, et malheureusement plus que probables, M. Malot, ex-chef de bataillon de l'ex-garde nationale de Champagnier. Je dis *ex*, quoiqu'elle ne soit que suspendue, mais il fera beau jour quand elle s'assemblera de nouveau. Donc, messieurs, M. Blondeau, ami du gouvernement, car il a une peur du diable d'une réduction du droit sur les fers étrangers. Malot est négociant drapier et en bois de construction et bois de chauffage ; il a de fortes rentrées à opérer à Nantes. Deux heures avant le dépouillement du scrutin pour la nomination du président, un courrier de commerce, *réellement* parti de Nantes, lui apportera la nouvelle alarmante que deux négociants de Nantes que je connais bien et qui tiennent en leurs mains une partie de sa fortune, sont sur le point de manquer et aliènent déjà leurs propriétés à leurs amis moyennant des actes de vente antidatés. Mon homme perd la tête et part, cela j'en suis sûr. Il planterait là toutes les élections du monde...

— Mais comment ferez-vous arriver un courrier réel de Nantes précisément à point ?

— Par l'excellent Chauveau, le secrétaire général à Nantes, mon ami intime. Il faut savoir que la ligne du télégraphe de Nantes ne passe qu'à deux lieues d'ici, et Chauveau, qui sait que mon élection commence le 23, s'attend à un mot de moi le 23 au soir ou le 24 au matin. Une fois [que] M. Malot aura la puce à l'oreille pour ses rentrées de Nantes, je me tiens en grand uniforme dans les environs de la salle des Ursulines, où se fait l'élection. Malot absent, je n'hésite pas à adresser la parole aux élec-

teurs paysans, et, ajouta M. de Riquebourg en baissant extrêmement la voix, si le président du collège électoral est fonctionnaire public, même libéral, je lâche à mes électeurs en guêtres des bulletins où j'ai flanqué en grosses lettres : *Jean-Pierre Blondeau, maître de forges*. Je gagnerai bien dix voix de cette façon. Les électeurs, sachant que Malot est sur le point de faire banqueroute...

— Comment ! banqueroute ? dit Leuwen en fronçant le sourcil.

— Eh ! monsieur le maître des requêtes, dit M. de Riquebourg d'un air encore plus bénin que de coutume, puis-je empêcher que les bavards de la ville, exagérant tout, comme de coutume, ne voient dans la faillite des correspondants de Malot à Nantes la nécessité pour lui de suspendre ses paiements ici ? Car avec quoi peut-il payer ici, ajouta le préfet en affermissant son ton, si ce n'est avec l'argent qu'il tire de Nantes pour les bois qu'il a envoyés ?

Coffe souriait et avait toutes les peines du monde de ne pas éclater.

— Cette brèche faite au crédit de M. Malot ne pourrait-elle point, en alarmant les personnes qui ont des fonds chez lui, amener une suspension de paiements véritable ?

— Eh ! tant mieux, morbleu ! dit le préfet s'oubliant tout à fait. Je ne l'aurai pas sur les bras lors de la réélection pour la garde nationale, si elle a lieu.

Coffe était aux anges.

— Tant de succès, monsieur, alarmeraient peut-être ma susceptibilité...

— Eh ! monsieur, la République coule à pleins bords. La digue contre ce torrent qui emporterait nos têtes et incendierait nos maisons, c'est le Roi, monsieur, uniquement le Roi. Il faut fortifier l'autorité et faire la part au feu. Tant pis pour la maison qu'il faut abattre afin de sauver toutes les autres ! Moi, messieurs, quand l'intérêt du Roi parle, ces choses-là me sont égales comme deux œufs.

— Bravo, monsieur le préfet, mille fois bravo ! *Sic itur ad astra*, c'est-à-dire au Conseil d'État.

— Je ne suis pas assez riche, monsieur : 12.000 francs et Paris me ruineraient avec ma nombreuse famille. La préfecture de Bordeaux, monsieur, celle de Marseille, de Lyon, avec de bonnes dépenses secrètes. Lyon, par

exemple, doit être excellentissime. Mais revenons, il se fait tard. Donc, je pose dix voix au moins, gagnées personnellement par moi. Mon terrible évêque a un petit grand vicaire, fin matois et grand amateur de *l'espèce*. S'il convenait à Son Excellence de faire les fonds, je remettrais vingt-cinq louis à M. Crochard, c'est ce grand vicaire, pour faire des aumônes à de pauvres prêtres. Vous me direz, monsieur, que donner de l'argent au parti jésuitique c'est porter des ressources à l'ennemi. C'est une chose à pondérer sagement. Ces vingt-cinq louis me donneront une dizaine de voix dont M. Crochard dispose, et plutôt douze que dix.

— Le Crochard prendra votre argent et se moquera de vous, dit Leuwen. La conscience de ses électeurs les aura empêchés de voter au moment décisif.

— Oh! que non! On ne se *moque* pas d'un préfet, dit en ricanant M. de Riquebourg, choqué du mot. Nous avons certain *dossier*, avec sept lettres originales du sieur Crochard. Il s'agit d'une petite fille du couvent de Saint-Denis-Sambuci. Je lui ai juré que j'avais brûlé ses lettres lors d'un petit service qu'il m'a rendu auprès de son évêque dans l'affaire... mais le sieur Crochard n'en croit pas un mot.

— Douze voix, ou au moins dix? dit Leuwen.

— Oui, monsieur, fit le préfet étonné.

— Je vous donne ces vingt-cinq louis.

Il s'approcha de la table et écrivit un bon de 600 francs sur le caissier du ministère.

La mâchoire inférieure de M. de Riquebourg s'abaissa lentement, sa considération pour Leuwen doubla en un instant. Coffe ne put retenir un petit éclat de glotte en voyant la manière dont le bon préfet ajouta :

— Ma foi, monsieur, c'est y aller bon jeu bon argent. Outre mes moyens généraux : circulaires, agents voyageurs, menaces verbales, etc., etc., dont je ne vous fatiguerai pas, car vous ne me croyez pas assez gauche pour ne pas avoir poussé les choses aussi loin qu'elles peuvent aller, et, monsieur, je puis prouver tout cela par les lettres de l'ennemi arrêtées à la poste, et j'en ai trois au *National*, détaillées comme un procès-verbal et, je vous assure, qui doivent plaire au Roi, — outre les moyens généraux, dis-je, outre la disparition de Malot au moment du combat, outre les électeurs jésuites de M. Crochard,

j'ai le moyen de séduction en faveur de Blondeau. Cet excellent maître de forges n'a pas inventé la poudre, mais il sait quelquefois suivre un bon conseil, faire des sacrifices à propos. Il a un neveu, avocat à Paris et homme de lettres, qui a fait une pièce à l'Ambigu. Ce neveu n'est point sot, il a reçu mille écus de son oncle pour faire des démarches en faveur du maintien du droit sur les fers. Il a fait des articles de journaux, enfin il dîne au ministère des Finances. Des gens du pays établis à Paris l'ont écrit. Par le premier courrier après le départ de Malot, il m'arrive une lettre de Paris qui m'annonce que M. Blondeau neveu est nommé secrétaire général du ministère des Finances. Depuis huit jours, je reçois une pareille lettre par chaque courrier; or, dix-sept électeurs libéraux, je suis sûr du chiffre, ont des intérêts directs au ministère des Finances, et Blondeau leur déclarera net que si l'on vote contre lui son neveu s'en ressentira.

Maintenant, monsieur le maître des requêtes, daignez rejeter un coup d'œil sur le bordereau des votes :

Électeurs inscrits	613
Présents au collège, au plus	<u>400</u>
Constitutionnels dont je suis sûr	178
Votants pour Malot que je gagnerai personnellement.	10
Votes jésuites dirigés en secret par M. Crochard, 12, tablons au plus bas	<u>10</u>
Total	198

Il me manque deux voix, et la nomination de M. Blondeau neveu, *Aristide Blondeau*, aux Finances me donne au moins six voix. *Majorité : quatre voix*. Ensuite, monsieur, si vous m'autorisez, dans un cas extrême, à promettre quatre destitutions (je dis parole d'honneur, appuyée par un dédit de 1.000 francs déposés en main tierce), je pourrai promettre au ministre une majorité non de quatre misérables voix, mais de douze et peut-être de dix-huit voix. J'ai le bonheur que Blondeau est un imbécile qui de la vie n'a porté ombrage à personne. Il me répète bien tous les jours que personnellement il a une douzaine de voix, mais rien n'est moins clair. Mais tout cela, monsieur, est cher, et je ne puis pas, moi, père de famille, faire la guerre absolument à mes dépens. Le ministre, par sa

dépêche timbrée *particulière* du 5, m'a ouvert un crédit de 1.200 francs pour mes élections. Sur ce crédit, j'ai déjà dépensé 1.920 francs. Je pense que Son Excellence est trop juste pour me laisser ces 720 francs sur les bras.

— Si vous réussissez, il n'y a pas de doute, dit Leuwen. En cas contraire, je vous dirai, monsieur, que mes instructions ne parlent pas de cet objet.

M. de Riquebourg roulait dans ses mains le bon de 600 francs de Leuwen. Tout à coup, il s'aperçut que cette écriture était la même que celle de la lettre timbrée *particulière*, dont il n'avait raconté qu'une partie à ces messieurs, par discrétion. De ce moment, son respect pour M. le commissaire aux élections fut sans bornes.

— Il n'y a pas deux mois, ajouta M. de Riquebourg, tout rouge d'émotion de parler à un favori du ministre, que Son Excellence a daigné m'écrire une lettre de sa main¹ sur la grande affaire N...

— Le roi y attache la plus haute importance.

Le préfet ouvrit le secret d'un énorme bureau à cylindre et en tira la lettre du ministre, qu'il lut tout haut, et ensuite il la passa à ces messieurs.

— C'est de la main de Cromier², dit Coffe.

— Quoi! ce n'est pas Son Excellence! dit le préfet ébahi. Je me connais en écritures, messieurs!

Et comme M. de Riquebourg ne songeait pas à sa voix, elle avait pris un son aigre et un ton moqueur, entre le reproche et la menace.

« Ton de préfet, pensa Leuwen; rien ne gâte plus la voix. Les trois quarts des grossièretés de M. de Vaize lui viennent d'avoir, dix ans durant, parlé tout seul au milieu de son salon de préfecture. »

— M. de Riquebourg est en effet connaisseur en écritures, dit Coffe, qui n'avait plus envie de dormir et de temps en temps se versait de grands verres de vin blanc de Saumur. Rien ne ressemble davantage à la main de *Son Excellence* que celle du petit Cromier, surtout quand il cherche la ressemblance³.

Le préfet fit quelques objections; il était humilié, car la pièce de résistance de sa vanité comme de son espoir d'avancement c'étaient les lettres de la propre main du ministre. A la fin, il fut convaincu par Coffe, qui était sans pitié pour cet honorable amphitryon depuis qu'il pensait à la banqueroute possible de M. Malot, le drapier

marchand de bois. Le préfet resta pétrifié, tenant sa lettre de la main du ministre.

— Quatre heures sonnent, dit Coffe. Si nous prolongeons la séance, nous ne pourrons pas être debout à neuf heures, comme le veut M. le préfet.

M. de Riquebourg prit le mot *veut* pour un reproche.

— Messieurs, dit-il en se levant et saluant jusqu'à terre, je ferai convoquer pour neuf heures et demie les personnes que je vous prie d'admettre à votre première audience. Et j'entrerai moi-même dans vos chambres à dix heures sonnantes. Jusqu'à ce que vous me voyiez, dormez sur l'une et l'autre oreille.

Malgré ces messieurs, M. de Riquebourg voulut leur indiquer lui-même leurs deux chambres, qui communiquaient par un petit salon. Il poussa les attentions jusqu'à regarder sous les lits¹.

— Cet homme n'est point sot au fond, dit Coffe à Leuwen quand le préfet les eut enfin laissés : voyez !

Et il indiquait une table sur laquelle un poulet froid, du rôti de lièvre, du vin et des fruits étaient disposés avec propreté. Et il se mit à resouper de fort bon appétit.

Les deux voyageurs ne se séparèrent qu'à cinq heures du matin.

« Leuwen a l'air de ne plus songer à l'accident de Blois », se disait Coffe. En effet, Leuwen, comme il convient à un bon employé, était tout occupé de l'élection de M. Blondeau, et avant de se mettre au lit relut le bordereau des votes qu'il s'était fait remettre par M. de Riquebourg.

A dix heures sonnantes, M. de Riquebourg entra dans la chambre de Leuwen, suivi de la fidèle Marion, qui portait un cabaret avec du café au lait, et Marion était elle-même suivie d'un petit jockey qui portait un autre cabaret avec du thé, du beurre et une bouilloire.

— L'eau est bien chaude, dit le préfet. Jacques va vous faire du feu. Ne vous pressez nullement. Prenez du thé et du café. Le déjeuner à la fourchette est indiqué à onze heures, et, à six, dîner de quarante personnes. Votre arrivée fait le meilleur effet. Le général est susceptible comme un sot, l'évêque est furibond, et fanatique. Si vous le jugez à propos, ma voiture sera attelée à onze heures et demie, et vous pourrez donner dix minutes à chacun de ces fonctionnaires. Ne vous pressez pas : les quatorze personnes que j'ai réunies pour votre pre-

mière audience n'attendent que depuis neuf heures et demie...

— Je suis désolé, dit Leuwen.

— Bah! bah! dit le préfet, ce sont des gens à nous, des gens qui mangent au Budget. Ils sont faits pour attendre.

Leuwen avait horreur de tout ce qui peut ressembler à un manque d'égards. Il s'habilla en courant, et courut recevoir les quatorze fonctionnaires. Il fut atterré de leur pesanteur, de leur bêtise, de leur [air] d'adoration à son égard.

« Je serais le prince royal qu'ils n'auraient pas salué plus bas! »

Il fut bien étonné quand Coffe lui dit :

— Vous les avez mécontentés, ils vous trouveront de la hauteur.

— De la hauteur ? dit Leuwen étonné.

— Sans doute. Vous avez eu des idées, ils ne vous ont pas compris. Vous avez eu cent fois trop d'esprit pour ces animaux-là. *Vous tendez vos filets trop haut.* Attendez-vous à des figures étranges à déjeuner. Vous allez voir mesdemoiselles de Riquebourg.

La réalité passa toutes les prévisions. Leuwen eut le temps de dire à Coffe :

— Ce sont des grisettes qui viennent de gagner 40.000 francs à la loterie.

Une d'elles était plus laide que ses sœurs, mais moins fière des grandeurs de sa famille. Elle ressemblait un peu à Théodelinde de Serpierre. Ce souvenir fut tout-puisant sur Leuwen. Dès qu'il s'en fut aperçu, il parla avec intérêt à mademoiselle Augustine, et madame de Riquebourg vit sur-le-champ un brillant mariage pour sa fille.

Le préfet rappela à Leuwen la visite au général et à l'évêque. Madame de Riquebourg fit un signe d'impatience méprisant à son mari, et enfin le déjeuner ne finit qu'à une heure, et Leuwen sortit en voiture que quatre ou cinq groupes des amis plus ou moins sûrs du gouvernement l'attendaient déjà, parqués et soigneusement gardés dans différents bureaux de la Préfecture.

Coffe n'avait pas voulu suivre son ancien camarade, il comptait courir un peu la ville et s'en faire [une idée], mais il eut à recevoir la visite officielle de M. le secrétaire intime¹ et de MM. les commis de la préfecture.

« Je vais aider au débit de l'orviétan », se dit-il. Et, avec son sang-froid inexorable, il sut donner à ces commis une haute idée de la mission qu'il remplissait.

Au bout de dix minutes il les renvoya sèchement, et il s'échappait pour tâcher de voir la ville, quand le préfet, qui le guettait, le prit au passage et le força d'écouter la lecture de toutes les lettres adressées par lui au comte de Vaize au sujet des élections.

« Ce sont des articles de journaux du troisième ordre, pensait Coffe, indigné. Cela ne serait pas payé douze francs l'article par notre *Journal de Paris*. La conversation de cet homme vaut cent fois mieux que sa correspondance. »

Au moment où Coffe se ménageait un prétexte pour échapper à M. de Riquebourg, Leuwen rentra, suivi du général comte de Beauvoir. C'était un fat de haute taille, à figure blonde et grasse d'une rare insignifiance, du reste joli garçon encore, très poli, très élégant, mais qui, à la lettre, ne comprenait rien de ce qu'on disait devant lui. Les élections semblaient lui avoir troublé la cervelle, il disait à tout propos : « Cela regarde l'autorité administrative. » Coffe vit par ses discours qu'il en était encore à deviner l'objet de la mission de Leuwen, et cependant celui-ci lui avait envoyé la veille au soir une lettre du ministre on ne peut pas plus explicite.

Les audiences de l'avant-dîner furent de plus en plus absurdes. Leuwen, qui avait le tort d'avoir agi le matin avec trop d'intérêt, était mort de fatigue dès deux heures après-midi, et n'avait pas une idée. Alors, il fut parfaitement convenable et le préfet prit une grande idée de lui. Aux quatre ou cinq dernières audiences, qui furent individuelles, et accordées aux personnages les plus importants, il fut parfait, et de l'insignifiance la plus convenable. Le préfet tenait à faire voir par M. Leuwen M. le grand vicaire Crochard; c'était un personnage maigre, une figure de pénitent, et à ses discours Leuwen le trouva fait à point pour recevoir vingt-cinq louis et faire agir à sa guise une douzaine d'électeurs jésuites.

Tout alla bien jusqu'au dîner. A six heures, le salon du préfet comptait quarante-trois personnages, l'élite de la ville. La porte s'ouvrit à deux battants, mais M. le préfet fut consterné en voyant Leuwen paraître sans uniforme. Lui préfet, le général, les colonels étaient en

grande tenue. Leuwen, excédé de fatigue et d'ennui, fut placé à la droite de madame la préfète, ce qui fit faire la mine au général comte de Beauvoir. On n'avait pas épargné les bûches du gouvernement, il faisait une chaleur insupportable, et avant la moitié du dîner, qui dura sept quarts d'heures, Leuwen craignait de faire une scène et de se trouver mal.

Après dîner, il demanda la permission de faire un tour dans le jardin de la préfecture; il fut obligé de dire au préfet, qui s'attachait à lui et voulait le suivre :

— Je vais donner mes instructions à M. Coffe sur les lettres qu'il doit me faire signer avant le départ de la poste. Il faut non seulement prendre de sages mesures, mais encore en tenir note.

— Quelle journée! se dirent les deux voyageurs.

Il fallut rentrer au bout de vingt minutes et avoir cinq ou six apartés dans les embrasures des fenêtres du salon de la préfecture avec des hommes importants, amis du gouvernement, mais qui, sous prétexte de la nullité désespérante de M. Blondeau, qui à table avait parlé de fer et de la justice de prohiber les fers anglais, de façon à lasser la patience même des fonctionnaires d'une ville de province¹... Plusieurs amis du gouvernement trouvaient absurde que la *Tribune* en fût à son cent quatrième procès et que la prison préventive retînt tant de centaines de pauvres jeunes gens. Ce fut à combattre cette hérésie dangereuse que Leuwen consacra sa soirée. Il cita avec assez de brillant dans l'expression les Grecs du bas-empire qui disputaient sur la lumière *incrée* du Thabor, tandis que les féroces Osmanlis escaladaient les murs de Constantinople.

Voyant l'effet qu'avait produit ce trait d'érudition, Leuwen déserta la préfecture et fit signe à Coffe. Il était dix heures du soir².

« Voyons un peu la ville », se disaient les pauvres jeunes gens. Un quart d'heure après, ils cherchaient à démêler l'architecture d'une église un peu gothique, lorsqu'ils furent rejoints par M. de Riquebourg.

— Je vous cherchais, messieurs..., etc., etc.

La patience fut sur le point d'échapper à Leuwen.

— Mais, monsieur le préfet, le courrier ne part-il pas à minuit ?

— Entre minuit et une heure.

— Eh bien! M. Coffe a une mémoire si étonnante que, tel que vous me voyez, je lui dicte mes dépêches; il les retient à merveille, souvent corrige les répétitions et autres petites fautes dans lesquelles je puis tomber. J'ai tant d'affaires! Vous ne connaissez pas la moitié de mes embarras.

Par de tels propos et d'autres encore plus ridicules, Leuwen et Coffe eurent toutes les peines du monde à renvoyer M. de Riquebourg à sa préfecture.

Les deux amis rentrèrent à onze heures et firent une lettre de vingt lignes au ministre. Cette lettre, adressée à M. Leuwen père, fut jetée à la poste par Coffe.

Le préfet fut bien étonné quand, à onze heures trois quarts, son huissier vint lui dire que M. le maître des requêtes n'avait pas remis de dépêches pour Paris. Cet étonnement redoubla quand le directeur des postes vint lui dire qu'aucune dépêche adressée au ministre n'avait été jetée à la poste. Ce fait plongea M. le préfet dans les plus graves soucis.

A sept heures, le lendemain matin, le préfet fit demander une audience à Leuwen pour lui présenter le travail des destitutions. M. de Riquebourg en demandait sept, Leuwen eut grand'peine à lui faire réduire ses demandes à quatre.

Pour la première fois, le préfet, qui jusque-là avait été humble jusqu'à la servilité, voulut prendre un ton ferme et parla à Leuwen de la responsabilité de lui, Leuwen. A quoi Leuwen répondit avec la dernière impertinence, et il termina par refuser le dîner que le préfet avait fait préparer pour deux heures, un dîner d'amis intimes, il n'y avait que dix-sept personnes. Leuwen alla faire une visite à madame de Riquebourg et partit à midi précis, comme le portaient les instructions qu'il s'était faites, et sans vouloir permettre au préfet de rentrer en matière.

Heureusement pour les voyageurs, la route traversait une suite de collines, et ils firent deux lieues à pied, au grand scandale du postillon.

Cette effroyable activité de trente-six heures avait placé déjà bien loin le souvenir des huées et de la boue de Blois. La voiture avait été lavée, brossée, etc., etc., à deux reprises. En ouvrant une poche pour prendre l'itinéraire de M. Vayde, Leuwen la trouva remplie de boue encore humide, et le livre abîmé¹.

CHAPITRE LI¹

CES messieurs firent un détour de six lieues pour aller voir les ruines de la célèbre abbaye de N... Il les trouvèrent admirables et ne purent, en véritables élèves de l'École polytechnique, résister à l'envie d'en mesurer quelques parties.

Cette diversion délassa les voyageurs. Le vulgaire et le plat qui avaient encombré leurs cerveaux furent emportés par les discussions sur la convenance de l'art gothique avec la religion, qui promet l'enfer à cinquante et un enfants sur cent qui naissent, etc., etc.

— Rien n'est bête comme notre église de la Madeleine, dont les journaux sont si fiers. Un temple grec, respirant la gaieté et le bonheur, pour abriter les mystères terribles de la religion des épouvantements ! Saint-Pierre de Rome lui-même n'est qu'une brillante absurdité ; mais en 1500, quand Raphaël et Michel-Ange y travaillèrent, Saint-Pierre n'était pas absurde : la religion de Léon X était gaie ; lui, pape, plaçait par la main de Raphaël, dans les ornements de sa galerie favorite, les amours du cygne et de Lédà répétées vingt fois. Saint-Pierre est devenu absurde depuis le jansénisme de Pascal se reprochant le plaisir d'aimer sa sœur, et depuis que les plaisanteries de Voltaire ont resserré si étroitement le cercle des convenances religieuses.

— Vous traitez trop le ministre en homme d'esprit, dit Coffe. Vous agissez *au mieux de ses intérêts*, comme nous disons dans le commerce. Mais une lettre de vingt lignes ne le satisfait pas. Probablement, il porte toute sa correspondance chez le roi, et, si l'on tombe sur votre lettre, on trouvera qu'elle serait suffisante si elle était signée Carnot ou Turenne. Mais, permettez-moi de vous le dire, monsieur le commissaire aux élections, votre nom ne rappelle pas encore une masse énorme d'actions d'une haute prudence.

— Eh bien ! démontrons cette prudence au ministre.

Les voyageurs s'arrêtèrent quatre heures dans un bourg, et écrivirent plus de quarante pages sur MM. Malot, Blondeau et Riquebourg. La conclusion était que, même sans destitutions, M. Blondeau aurait une majorité de

quatre voix à dix-huit. Le moyen décisif inventé par M. de Riquebourg, la faillite à Nantes, la nomination de M. Aristide Blondeau secrétaire général du ministère des Finances, et enfin les vingt-cinq louis de M. le grand vicaire, furent annoncés au ministre par une lettre à part, toute en chiffres, adressée à M. ..., rue Cherche-Midi, n° 3, dont l'office était de recevoir ces lettres et d'écrire les lettres que Son Excellence voulait passer pour être de sa main.

— Nous avons fait maintenant les administrateurs comme on l'entend à Paris, dit Coffe à son compagnon en remontant en voiture.

Deux heures après, au milieu de la nuit, ils rencontrèrent le courrier, qu'ils prièrent d'arrêter. Le courrier se fâcha, fit l'insolent, et bientôt demanda pardon à M. le Commissaire extraordinaire quand Coffe, avec son ton sec, eut fait connaître au courrier le nom du personnage qui lui remettait des dépêches. Il fallut faire procès-verbal du tout¹.

Le troisième jour, à midi, nos voyageurs aperçurent à l'horizon les clochers pointus de Caen, chef-lieu du département du Calvados, où l'on redoutait tant l'élection de M. Mairobert.

— Voilà Caen, dit Coffe.

La gaieté de Leuwen le quitta aussitôt; et, se tournant vers Coffe avec un grand soupir :

— Je pense tout haut avec vous, mon cher Coffe. J'ai toute honte bue, vous m'avez vu pleurer... Quelle nouvelle infamie vais-je faire ici ?

— Effacez-vous; bornez-vous à seconder les mesures du préfet; travaillez moins sérieusement à la chose.

— Ce fut une faute d'aller loger à la Préfecture.

— Sans doute, mais cette faute part du sérieux avec lequel vous travaillez et de l'ardeur avec laquelle vous marchez au résultat.

En approchant de Caen, les voyageurs remarquèrent beaucoup de gendarmes sur la route, et certains bourgeois, marchant raide, en redingote, et avec de gros bâtons.

— Si je ne me trompe, voici les assommeurs de la Bourse, dit Coffe.

— Mais a-t-on assommé à la Bourse ? N'est-ce pas la *Tribune* qui a inventé cela ?

— Pour ma part, j'ai reçu cinq ou six coups de bâton, et la chose aurait mal fini, si je ne me fusse trouvé un grand compas avec lequel je fis mine d'éventrer ces messieurs. Leur digne chef, M. N...¹, était à dix pas de là, à une fenêtre de l'entresol, et criait : « Ce petit homme chauve est un agitateur. » Je me sauvai par la rue des Colonnes.

En arrivant à la porte de Caen, on examina pendant dix minutes les passeports des deux voyageurs, et, comme Leuwen se fâchait, un homme d'un certain âge, grand et fort, et badinant avec un énorme bâton, et qui [se] promenait sous la porte, l'envoya faire f... en termes fort clairs.

— Monsieur, je m'appelle Leuwen, maître des requêtes, et je vous regarde comme un plat. Donnez-moi votre nom, si vous l'osez.

— Je m'appelle *Lustucru*, répondit l'homme au bâton en ricanant et tournant autour de la voiture. Donnez mon nom à votre procureur du roi, monsieur l'homme brave. Si jamais nous nous rencontrons en Suisse, ajouta-t-il à voix basse, vous aurez autant de soufflets et de marques de mépris que vous pouvez désirer pour obtenir de l'avancement de vos chefs.

— Ne prononce jamais le mot honneur, espion déguisé!

— Ma foi, dit Coffe en riant presque, je serais ravi de vous voir un peu bafoué comme je le fus jadis place de la Bourse.

— Au lieu de compas, j'ai des pistolets.

— Vous pouvez tuer impunément ce gendarme déguisé. Il a l'ordre de ne pas se fâcher, et peut-être à Montmirail (ou Waterloo) il était un brave soldat. Aujourd'hui, nous appartenons au même régiment, continua Coffe avec un rire amer; ne nous fâchons pas.

— Vous êtes cruel, dit Leuwen.

— Je suis vrai quand on m'interroge, c'est à prendre ou à laisser.

Les larmes vinrent aux yeux de Leuwen.

La voiture eut la permission d'entrer en ville. En arrivant à l'auberge, Leuwen prit la main de Coffe.

— Je suis un enfant.

— Non pas, vous êtes un heureux du siècle, comme disent les prédicateurs, et vous n'avez jamais eu de

besogne désagréable à faire. Je ne vous croyais pas si jeune. Où diable avez-vous vécu ? Vous êtes un caillou non uni par les frottements. Aux premières audiences que vous avez données hier, vous étiez comme un poète.

L'hôte mit beaucoup de mystère à les recevoir : il y avait des appartements prêts, et il n'y en avait pas.

Le fait est que l'hôte fit prévenir la préfecture; les auberges qui redoutaient les vexations des gendarmes et des agents de police avaient ordre de ne point avoir d'appartements pour les partisans de M. Mairobert.

Le préfet, M. Boucaut, donna l'autorisation de loger MM. Leuwen et Coffe. A peine dans leurs chambres, un monsieur très jeune, fort bien mis, mais évidemment armé de pistolets, vint remettre sans mot dire à Leuwen deux exemplaires d'un petit pamphlet in-18, couvert de papier rouge et fort mal imprimé. C'était la collection de tous les articles ultra-libéraux que M. Boucaut de Sérerville avait publiés dans le *National*, le *Globe*, le *Courrier*, et autres journaux libéraux de 1829.

— Ce n'est pas mal, disait Leuwen; il écrit bien.

— Quelle emphase! Quelle plate imitation de M. de Chateaubriand! À tous moments, les mots sont détournés de leur sens naturel, de leur acception commune.

Ces messieurs furent interrompus par un agent de police qui, avec un sourire faux et en faisant force questions, vint leur remettre deux pamphlets in-8°.

— Voilà du luxe! C'est l'argent des contribuables, dit Coffe. Je parierais que c'est un pamphlet du gouvernement.

— Eh! parbleu, c'est le nôtre, dit Leuwen, c'est celui que nous avons perdu à Blois; c'est du Torpet tout pur.

Et ils se remirent à lire les articles qui faisaient briller autrefois dans le *Globe* le nom de M. Boucaut de Sérerville.

— Allons voir ce renégat, dit Leuwen.

— Je ne suis pas d'accord sur les qualités. Il ne croyait pas plus en 1829 les doctrines libérales qu'aujourd'hui les maximes d'ordre, de paix publique, de stabilité. Sous Napoléon, il se fût fait tuer pour être capitaine. Le seul avantage de l'hypocrisie d'alors sur celle d'aujourd'hui, de 1809 sur celle de 1834, c'est que celle en usage sous Napoléon ne pouvait se passer de la bravoure, qualité qui, en temps de guerre, n'admet guère l'hypocrisie.

— Le but était noble et grand.

— Cela était l'affaire de Napoléon. Appelez un cardinal de Richelieu au trône de France, et la platitude du Boucaut, le zèle avec lequel il fait déguiser des gendarmes auront peut-être un but utile. Le malheur de ces pauvres préfets, c'est que leur métier actuel n'exige que les qualités d'un procureur de Basse-Normandie.

— Un procureur de Basse-Normandie reçut l'empire, et le vendit à ses compères.

Ce fut dans ces dispositions hautes et vraiment philosophiques, voyant les Français du *xix^e* siècle sans haine ni amour et uniquement comme des machines menées par le possesseur du Budget, que Leuwen et Coffe entrèrent à la préfecture de Caen¹.

Un valet de chambre, vêtu avec un soin rare en province, les introduisit dans un salon fort élégant. Des portraits à l'huile de tous les membres de la famille royale ornaient ce cabinet, qui n'eût pas été déplacé dans une des maisons les plus élégantes de Paris.

— Ce renégat va nous faire attendre ici dix minutes. Vu votre grade, le sien, et ses grandes occupations, c'est la règle.

— J'ai justement apporté le pamphlet in-18 composé de ses articles. S'il nous fait attendre plus de cinq minutes, il me trouvera plongé dans la lecture de ses ouvrages.

Ces messieurs se chauffaient près de la cheminée quand Leuwen vit à la pendule que les cinq minutes d'attente sans affectation de la part de l'attendu étaient expirées. Il s'établit dans un fauteuil tournant le dos à la porte, et continua la conversation ayant à la main le pamphlet in-18 couvert de papier rouge.

On entendit un bruit léger, et Leuwen devint tout attention pour son pamphlet. Une porte s'ouvrit, et Coffe, qui tournait le dos à la cheminée et que la rencontre de ces deux fats² amusait assez, vit paraître un être exigü, très petit, très mince, fort élégant; il était dès le matin en pantalons noirs collants, avec des bas qui dessinaient la jambe la plus grêle peut-être de son département. A la vue du pamphlet, que Leuwen ne remit dans sa poche que quatre ou cinq mortelles secondes après l'entrée de M. de Séranville, la figure de celui-ci prit une couleur de rouge foncé, couleur de vin. Coffe

remarqua que les coins de sa bouche se contractaient.

Coffe trouva que le ton de Leuwen était froid, simple, militaire, un peu goguenard.

« Il est singulier, pensa Coffe, combien l'habit militaire a besoin de peu de temps pour s'incruster dans le caractère du Français qui le porte. Voilà ce bon enfant au fond, qui a été soldat, et quel soldat, pendant dix mois, et toute sa vie, sa jambe, son bras, diront : je suis militaire. Il n'est pas étonnant que les Gaulois aient été le peuple le plus brave de l'antiquité. Le plaisir de porter un signe militaire bouleverse ces êtres-là, mais leur inspire avec la dernière force deux ou trois vertus auxquelles ils ne manquent jamais. »

Pendant ces réflexions philosophiques et peut-être légèrement envieuses, car Coffe était pauvre et y pensait souvent, la conversation entre Leuwen et le préfet s'engageait profondément sur les élections.

Le petit préfet parlait lentement et avec une extrême affectation d'élégance. Mais il était évident qu'il se contenait. En parlant de ses adversaires politiques, ses petits yeux brillaient, sa bouche se contractait sur ses dents.

« Ou je me trompe fort, se dit Coffe, ou voilà une mine atroce. Elle est surtout plaisante, ajouta Coffe, quand il prononce le mot *monsieur* dans le morceau de phrase *monsieur Mairobert* qui revenait sans cesse. Il est fort possible que ce soit là un petit fanatique. Il m'a l'air de faire fusiller le Mairobert s'il le tenait à son aise devant une bonne commission militaire comme celle du colonel Caron. Il se peut aussi que la vue du pamphlet rouge ait troublé à fond cette âme *politique*¹. (Le préfet venait de dire : *Si je suis jamais un homme politique.*) Plaisant fat, pensa Coffe, pour être un *homme politique*. Si le cosaque ne fait pas la conquête de la France, nos hommes politiques seront des Fox ou des Peel, des Tom Jones comme Fox, ou des Blifils comme M. Peel, et M. de Sérerville sera tout au plus un grand chambellan ou un grand référendaire de la Chambre des pairs. »

Il était évident que M. de Sérerville traitait Leuwen très froidement.

« Il le prend pour un rival, se dit Coffe. Cependant, ce petit fat exigü a bien trente-deux ou trente-trois ans. Le Leuwen n'est, ma foi, pas mal : parfaitement froid avec tendance à une ironie polie de fort bonne compagnie ; et

l'attention qu'il donne à ses manières pour les rendre sèches et leur ôter le ton d'enjouement de bonne compagnie n'absorbe point l'attention qu'il doit à ses idées.

— Vous conviendrait-il, monsieur le préfet, de me confier le bordereau de vos élections ?

M. de Séranville hésita évidemment, et enfin dit :

— Je le sais par cœur, mais je ne l'ai point écrit.

— M. Coffe, mon adjoint dans ma mission...

Leuwen répéta les qualités de Coffe, parce qu'il lui semblait que M. le préfet lui accordait trop peu de part dans son attention.

— ... M. Coffe aura peut-être un crayon, et, si vous le permettez, notera les chiffres, si vous avez la bonté de nous les confier.

L'ironie de ces derniers mots ne fut pas perdue pour M. de Séranville. Sa mine fut réellement agitée pendant que Coffe dévissait, avec le sang-froid le plus provocant, l'écritoire du portefeuille en cuir de Russie de M. le maître des requêtes.

« A nous deux, nous mettons ce petit homme sur le gril. Mon affaire à moi est de le retenir le plus longtemps possible dans cette position agréable. »

L'arrangement de l'écritoire, ensuite de la table, prit bien une minute et demie, pendant laquelle Leuwen fut de la froideur et du silence le plus parfait.

« Le fat militaire l'emporte sur le fat civil », se disait Coffe.

Quand il fut enfin commodément arrangé pour écrire :

— S'il vous convient de nous communiquer votre bordereau, nous pouvons en prendre note.

— Certainement, certainement, dit le préfet exigü.

« Répétition vicieuse », pensa l'inexorable Coffe.

Et le préfet dit, mais sans dicter...

« Il y a de l'habitude de diplomate dans cette nuance, se dit Leuwen. Il est moins bourgeois que le Riquebourg, mais réussira-t-il aussi bien ? Toute l'attention que cet être-là donne à la figure qu'il fait dans son salon n'est-elle pas volée à son métier de préfet, de directeur d'élections ? Cette tête étroite, ce front si bas, ont-ils assez de cervelle pour qu'il y en ait à la fois pour la fatuité et pour le métier ? J'en doute. *Videbimus infra.* »

Leuwen arriva à se rendre le témoignage qu'il était convenable avec ce petit préfet ergoteur, et qu'il don-

nait l'attention nécessaire à la friponnerie dans laquelle il avait accepté un rôle¹. Ce fut le premier plaisir que lui donna sa mission, la première compensation à l'affreuse douleur causée par la boue de Blois.

Coffe écrivait pendant que le préfet, immobile et les jambes serrées vis-à-vis de Leuwen, disait :

Électeurs inscrits ²	1.280
Présents, probablement	900
M. Gonin, candidat constitutionnel	400
M. de Mairobert	500

M. le préfet n'ajouta aucun détail sur les nuances qui formaient ces chiffres totaux : 400 et 500, et Leuwen ne jugea pas convenable de lui demander de nouveau des détails.

M. de Séranville s'excusa de les loger à la préfecture sur les ouvriers qu'il avait et qui l'empêchaient d'offrir les pièces les plus convenables. Il n'invita ces messieurs à dîner que pour le lendemain.

Ces trois messieurs se quittèrent avec une froideur qui ne pouvait pas être plus grande sans devenir marquée.

A peine dans la rue :

— Celui-ci est bien moins ennuyeux que le Riquebourg, dit Leuwen³ gaiement à Coffe, car la conscience d'avoir bien joué son rôle plaçait pour la première fois sur le second plan l'ouvrage de Blois.

— Et vous avez été infiniment plus homme d'État, c'est-à-dire insignifiant et donnant dans le lieu commun élégant et vide.

— Aussi en savez-vous beaucoup moins sur les élections de Caen après une conférence d'une grande heure que sur celles de M. de Riquebourg après un quart d'heure, dès que vous l'eûtes fait sortir de ses maudites généralités par vos questions incisives.

M. de Séranville n'admettait nulle comparaison avec ce bon bourgeois de Riquebourg, qui dissertait sur les comptes de sa cuisinière. Il est bien plus commode, il n'est nullement ridicule, il est bien plus confit en méfiance et méchanceté⁴, comme dirait mon père. Mais je parie qu'il ne fait pas son affaire aussi bien que le préfet du Cher.

— C'est un animal qui a infiniment plus d'apparence

que le Riquebourg, dit Coffe, mais il est fort possible qu'à l'user il vaille beaucoup moins.

— J'ai bien retrouvé sur sa figure, surtout quand il parle de M. Mairobert, l'âcreté qui fait la seule vie des articles de littérature compris dans le pamphlet rouge.

— Serait-ce un fanatique sombre qui aurait besoin d'agir, de comploter, de faire sentir son pouvoir aux hommes ? Il aurait mis ce besoin de vexer au service de son ambition, comme jadis il l'employait dans la critique des ouvrages littéraires de ses rivaux ?

— Il y a plutôt du sophiste qui aime à parler et à ergoter parce qu'il s'imagine raisonner puissamment. Cet homme serait puissant dans un comité de la Chambre des députés, il serait un Mirabeau pour les notaires de campagne¹.

En sortant de l'hôtel de la Préfecture, ces messieurs apprirent que le courrier de Paris ne partait que le soir. Ils se mirent à parcourir la ville gaiement. Il était évident que quelque chose d'extraordinaire pressait la démarche ordinairement si désoccupée des bourgeois de province.

— Ces gens-ci n'ont point l'air apathique qui leur est normal, dit Leuwen.

— Vous verrez qu'au bout de trente ou quarante ans d'élections le provincial sera moins bête.

Il y avait une collection d'antiquités romaines trouvées à Lillebonne. Ces messieurs perdaient leur temps à discuter avec le custode l'antiquité d'une chimère étrusque tellement verdie par le temps que la forme en était presque perdue. Le custode, d'après son bibliothécaire, la faisait âgée de 2.700 ans, quand nos voyageurs furent abordés par un monsieur très poli.

— Ces messieurs voudront-ils bien me pardonner si je leur adresse la parole sans être connu ? Je suis le valet de chambre du général Fari, qui attend ces messieurs depuis une heure à leur auberge et qui les prie d'agréer ses excuses de ce qu'il les fait avertir. Mais le général Fari m'a chargé de dire à ces messieurs ces propres mots : Le temps presse.

— Nous vous suivons, dit Leuwen. Voilà un valet de chambre qui me fait envie.

— Voyons si nous pourrions dire : Tel valet, tel maître. Dans le fait, nous étions un peu enfants d'examiner des antiquités, tandis que nous sommes chargés de construire

le présent. Peut-être que dans notre conduite il y avait un peu d'aigreur contre la fatuité administrative du Séranville. Votre fatuité militaire, si vous me permettez le mot, a complètement battu la sienne¹.

Ces messieurs trouvèrent la porte de leur auberge suffisamment garnie de gendarmes, et dans leur salon un homme de cinquante ans, à figure rouge; il avait l'air un peu paysan, mais ses yeux étaient animés et doux, et ses manières ne démentaient pas ce que promettait son regard. C'était le général Fari, commandant la division. Avec des façons un peu communes d'un homme qui avait été simple dragon pendant cinq ans, il était difficile d'avoir plus de véritable politesse et, à ce qu'il paraît, d'entendre mieux les affaires. Coffe fut étonné de le trouver absolument pur de fatuité militaire, ses bras et ses jambes remuaient comme ceux d'un homme d'esprit ordinaire. Son zèle pour faire élire M. Gonin, pamphlétaire employé par le gouvernement, et pour éloigner M. Mairobert n'avait aucune nuance de méchanceté ni même d'animosité. Il parlait de M. Mairobert comme il aurait fait d'un général prussien commandant la ville qu'il assiégeait. Le général Fari² parlait avec beaucoup d'égards de tout le monde, et même du préfet; toutefois, il était évident qu'il n'était point infidèle à la règle qui fait du général l'ennemi naturel et instinctif du préfet qui fait tout dans le pays, tandis que le général n'a à vexer qu'une douzaine d'officiers supérieurs au plus.

A peine le général Fari avait-il reçu la lettre du ministre que Leuwen lui avait envoyée en arrivant, qu'il l'avait cherché.

— Mais vous étiez à la préfecture. Je vous l'avouerai, messieurs, je tremble pour notre élection. Les 500 votants pour M. Mairobert sont énergiques, pleins de conviction, ils peuvent faire des prosélytes. Nos 400 votants sont silencieux, tristes. Je trancherai le mot avec vous, messieurs, car nous sommes au moment de la bataille, et tous les vains ménagements peuvent compromettre la chose, je trouve nos bons électeurs honteux de leur rôle. Ce diable de M. Mairobert est le plus honnête homme du monde, riche, obligeant. Il n'a jamais été en colère qu'une fois dans sa vie et encore poussé à bout par le pamphlet noir...

— Quel pamphlet ? dit Leuwen.

— Quoi! monsieur, M. le préfet ne vous a pas remis un pamphlet couvert de papier de deuil?

— Vous m'en donnez la première nouvelle, et je vous serais vraiment obligé, général, si vous pouvez me le procurer.

— Le voici.

— Comment! C'est le pamphlet du préfet. N'a-t-il pas eu ordre par le télégraphe de n'en pas laisser sortir un exemplaire de chez son imprimeur?

— M. de Séranville a pris sur lui de ne pas obéir à cet ordre. Ce pamphlet est peut-être un peu dur, il circule depuis avant-hier, et, je ne puis vous le dissimuler, messieurs, il produit l'effet le plus déplorable. Du moins, telle est ma façon de voir les choses¹.

Leuwen, qui ne l'avait vu que manuscrit dans le cabinet du ministre, le parcourait rapidement. Et comme un manuscrit est toujours obscur, les traits de satire et même de calomnie contre M. Mairobert lui semblaient cent fois plus forts.

« Grand Dieu! » disait Leuwen en lisant; et l'accent était plus celui de l'honnête homme froissé que celui du commissaire aux élections choqué d'une fausse manœuvre.

— Grand Dieu! dit-il enfin. Et l'élection se fait après-demain! Et M. Mairobert est généralement estimé en ce pays! Ceci décidera à agir les honnêtes gens indolents, et même les timides.

— Je crains bien, dit le général, que ce pamphlet ne lui donne quarante voix de cette espèce. Il n'y a qu'une façon de voir sur son compte. Si le gouvernement du roi ne l'éloignait pas, il aurait toutes les voix moins la sienne et celle de douze ou quinze jésuites enragés.

— Mais du moins il sera tenace, avare? dit Leuwen. On l'accuse ici de gagner ses procès en donnant à dîner aux juges du tribunal de première instance.

— C'est l'homme le plus généreux. Il a des procès, car enfin nous sommes en Normandie, dit le général en souriant; il les gagne parce que c'est un homme d'un caractère ferme, mais tout le département sait qu'il n'y a pas deux ans il a rendu comme aumône à une veuve la somme qu'elle avait été condamnée à lui payer à la suite d'un procès injuste commencé par son mari. M. Mairobert a plus de 60.000 livres de rente, et chaque année

presque il fait des héritages de douze ou quinze mille livres de rente. Il a sept à huit oncles, tous riches et non mariés. Il n'est point niais comme la plupart des hommes bienfaisants. Il y a peut-être quarante fermiers dans le pays auxquels il double les bénéfices qu'ils font. C'est pour accoutumer, dit-il, les fermiers à tenir des livres comme les commerçants, chose sans laquelle, dit-il, il n'y a point d'agriculture. Le fermier prouve à M. Mairobert que, ses enfants, sa femme et lui entretenus, il a gagné 500 francs cette année; M. Mairobert lui remet une somme pareille de 500 francs, remboursable sans intérêt dans dix ans. A cent petits industriels peut-être il donne la moitié ou le tiers de leurs bénéfices. Comme conseiller de préfecture provisoire, il a mené la préfecture et a tout fait en 1814 pendant la présence des étrangers. Il a tenu tête à un colonel insolent et l'a chassé de la préfecture le pistolet à la main. Enfin, c'est un homme complet.

— M. de Séranville ne m'a pas dit le plus petit mot de tout cela.

Il parcourut encore quelques phrases du pamphlet.

— Grand Dieu! ce pamphlet nous perd. Et les bras lui tombèrent. Vous avez bien raison, général, nous sommes au commencement d'une bataille qui peut devenir une déroute. Quoique M. Coffe et moi n'ayons pas l'honneur d'être connus de vous, nous vous demandons une confiance entière pendant les trois jours qui nous restent encore jusqu'au scrutin définitif, qui décidera entre M. Mairobert et le gouvernement. Je puis disposer de cent mille écus, j'ai sept à huit places à donner, je puis demander par le télégraphe autant de destitutions pour le moins. Voici, général, mes instructions particulières, que je me suis faites à moi-même, et que je ne confie qu'à vous.

Le général Fari les lut lentement et avec une attention marquée¹.

— M. Leuwen, dit-il ensuite, dans ce qui regarde les élections je n'aurai pas de secrets pour vous, comme vous n'en avez pas pour moi. *Il est trop tard*. Si vous fussiez venu il y a deux mois, si M. le préfet avait consenti à écrire moins et à parler davantage, peut-être eussions-nous pu gagner les gens timides. Tout ce qui est riche ici n'apprécie pas convenablement le gouvernement du Roi, mais a une peur effroyable de la république.

Néron, Caligula, le diable, régnerait, qu'on le soutiendrait par peur de la république, qui ne veut pas nous gouverner selon nos penchants actuels, mais qui prétend nous repétrir, et ce remaniement du caractère français exigera des Carrier et des Joseph Le Bon. Nous sommes donc sûrs de 300 voix de gens riches, nous en aurions 350, mais il faut calculer sur 30 jésuites et sur 15 ou 20 propriétaires, jeunes gens poitrinaires ou vieillards de bonne foi qui voteront d'après les ordres de Monseigneur l'évêque, qui lui-même s'entend avec le comité de Henri V.

Nous avons dans le département 33 ou 34 républicains décidés. S'il s'agissait de voter entre la monarchie et la république, nous aurions, sur 900 voix, 860 contre 40. Mais on voudrait que la *Tribune* n'en fût pas à son cent quatrième procès, et surtout que le gouvernement du roi n'humiliât pas la nation à l'égard des étrangers. De là les 500 voix qu'espèrent les partisans de M. Mairobert.

Je pensais, il y a deux mois, que M. Mairobert n'aurait pas plus de 350 à 380 voix inattaquables. Je supposais que dans sa tournée électorale M. le préfet gagnerait 100 voix indécises, surtout dans le canton de R... qui a le plus pressant besoin d'une grande route débouchant à D... Le préfet n'a aucune influence personnelle. Il parle trop bien et manque de rondeur apparente; il est incapable de séduire un Bas-Normand, par une conversation d'une demi-heure. Il est terrible même avec ses commissaires de police, qui sont pourtant à plat ventre devant lui. L'un d'eux, un misérable digne [du bagne], où peut-être il a été, M. de Saint-..., s'est fâché il y a un mois, et, dans des termes que vous me dispenserez de répéter, a dit son fait au préfet et le lui a prouvé. Voyant bien qu'il n'avait aucune influence personnelle, M. de Séranville s'est jeté dans le système des circulaires et des lettres menaçantes aux maires. Selon moi (à la vérité je n'ai jamais administré, je n'ai que commandé, et je me sou mets aux lumières des plus expérimentés), mais enfin, selon moi, M. de Séranville, qui écrit fort bien, a abusé de la lettre administrative. Je connais plus de quarante maires dont je puis fournir la liste au ministre, que ces menaces continuelles ont *cabrés*.

Eh bien! que peut-il arriver après tout! disent-ils. Il

ratera son élection. Eh bien ! tant mieux : il sera déplacé et nous en serons délivrés. Nous ne pouvons pas avoir pis.

M. Bordier, un maire timide de la grande commune de N..., qui a neuf électeurs, a été tellement épouvanté par les lettres du préfet et la nature des renseignements qu'on lui demandait, qu'il a prétendu avoir la goutte. Depuis cinq jours, il ne sort plus de chez lui, et fait dire qu'il est au lit. Mais dimanche, à six heures du matin, au petit jour, il est sorti pour aller à la messe.

Enfin, dans sa tournée électorale, M. le préfet a fait peur à quinze ou vingt électeurs timides, et en a cabré cent au moins, qui, réunis aux 360 que je regarde comme inébranlables, gens qui veulent un roi soliveau gouvernant *recta* d'après la Charte, font bien un total de 460. C'est là le chiffre de M. Mairobert, c'est une bien petite majorité, 10 seulement.

Le général, Leuwen et Coffe raisonnèrent longtemps sur ces chiffres, qu'on retourna de toutes les façons. On arrivait toujours pour M. Mairobert à 450 au moins, une seule voix de plus donnant la majorité dans un collège de 900.

— Mais Mgr l'évêque doit avoir un grand vicaire favori. Si l'on donnait 10.000 francs à ce grand vicaire ?...

— Il a de l'aisance et veut devenir évêque. D'ailleurs, il ne serait peut-être pas impossible qu'il fût honnête homme. Ça s'est vu.

CHAPITRE LII¹

MA foi, il fait soleil, dit Leuwen à Coffe aussitôt que le général Fari fut sorti ; il n'est qu'une heure et demie après midi, j'ai envie de faire une dépêche télégraphique au ministre. Il vaut mieux qu'il sache la vérité.

— Vous servez lui, et vous desservez vous. Ce n'est pas un moyen de faire votre cour. Cette vérité est amère. Et que pensera-t-on de vous à la cour, si après tout M. Mairobert n'est pas nommé ?

— Ma foi, c'est assez d'être un coquin au fond, je ne

veux pas l'être dans la forme. J'en agis avec M. de Vaize comme je voudrais qu'on en agît avec moi.

Il écrivit la dépêche, Coffe l'approuva en lui faisant ôter trois mots qu'il remplaça par un seul.

Leuwen sortit seul pour aller à la préfecture, et monta au bureau du télégraphe. Il fit lire par M. Lamorte, le directeur du télégraphe, l'article qui le concernait, et le pria de transmettre sa dépêche sans délai. Le directeur parut embarrassé, fit des phrases.

Leuwen, qui regardait sa montre à chaque instant, craignait les brumes dans une journée d'hiver; il finit par parler clairement et fortement. Le commis lui insinua qu'il ferait bien de voir le préfet.

Le préfet parut fort contrarié, relut plusieurs fois les pouvoirs de Leuwen, et au total imita son commis. Leuwen, impatienté d'avoir perdu trois quarts d'heure, dit enfin :

— Daignez, monsieur, m'accorder un mot de réponse claire.

— Monsieur, je tâche d'être toujours clair, répondit le préfet, fort piqué.

— Vous convient-il, monsieur, de faire passer ma dépêche ?

— Il me semble, monsieur, que je pourrais voir cette dépêche...

— Vous vous écarterez, monsieur, de la clarté qu'après trois quarts d'heure perdus vous m'aviez fait espérer.

— Il me semble, monsieur, que cette qualification pourrait se rapprocher peut-être un peu plus du ton...

Le préfet pâlit.

— Monsieur, je n'admets plus de périphrases. La journée s'avance, de votre part différer la réponse c'est me la donner négative, tout en n'osant pas me dire non.

— En n'osant pas, monsieur!...

— Voulez-vous, monsieur, ou ne voulez-vous pas faire passer ma dépêche ?

— Eh bien! monsieur, jusqu'à ce moment c'est moi qui suis préfet du Calvados, et je vous réponds : *Non*.

Ce *non* fut dit avec la rage d'un pédant outragé.

— Monsieur, je vais avoir l'honneur de vous faire ma question par écrit. J'espère que vous *oserez* me répondre par écrit aussi, et je vais envoyer un courrier au ministre.

— Un courrier! un courrier! Vous n'aurez ni che-

vaux, ni courrier, ni passeport. Savez-vous, monsieur, qu'au pont de *** il y a ordre de ne laisser rien passer sans passeport signé de moi, et encore avec un signe particulier ?

— Eh bien ! monsieur le préfet, dit Leuwen en mettant un intervalle fort marqué entre chacun de ses mots, il n'y a plus de gouvernement possible du moment que vous n'obéissez pas au ministre de l'Intérieur. J'ai des ordres pour le général, et je vais lui demander de vous faire arrêter.

— Me faire arrêter, morbleu !

Et le petit préfet s'élança sur Leuwen, qui prit une chaise et l'arrêta à trois pas de distance.

— Monsieur le préfet, avec ces façons-là vous serez battu et puis arrêté. Je ne sais pas si vous serez content.

— Monsieur, vous êtes un insolent, et vous me rendrez raison,

— Vous auriez bon besoin, monsieur, que je vous rendisse la raison. Pour le présent, je me bornerai à vous dire que mon mépris pour vous est complet ; mais je ne vous accorderai l'honneur de tirer l'épée avec moi que le lendemain de l'élection de M. Mairobert. Je vais, monsieur, avoir l'honneur de vous écrire ; en même temps j'irai faire part de mes instructions au général.

Ce mot parut mettre le préfet tout à fait hors de lui.

— Si le général obéit, comme je n'en doute pas, aux ordres du ministre de la Guerre, vous serez arrêté, et moi mis par force en possession du télégraphe. Si le général ne pense pas devoir me prêter main-forte, je vous laisse, monsieur, tout l'honneur de faire élire M. Mairobert, et je pars pour Paris. Je passerai au pont de ***, et d'ailleurs serai toujours prêt, à Paris comme ici, à vous renouveler l'hommage de mon mépris pour vos talents comme pour votre caractère. Adieu, monsieur.

Comme Leuwen s'en allait, on frappa violemment à la porte qu'il allait ouvrir et dont M. de Séranville avait poussé le verrou aux premières paroles un peu trop acerbes de leur conversation. Leuwen ouvrit la porte.

— Dépêche télégraphique, dit M. Lamorte, le même directeur du télégraphe qui venait de faire perdre une demi-heure à Leuwen.

— Donnez, dit le préfet avec la hauteur la plus dépourvue de politesse.

Le malheureux directeur restait pétrifié. Il connaissait le préfet pour un homme violent et n'oubliant jamais de se venger.

— Donnez donc, morbleu ! dit le préfet.

— La dépêche est pour M. Leuwen, dit le directeur du télégraphe d'une voix éteinte.

— Eh bien ! monsieur, vous êtes préfet, dit M. de Sérerville avec un rire amer et en montrant les dents. Je vous cède la place.

Et il sortit en poussant la porte de façon à ébranler tout le cabinet.

« Il a la mine d'une bête féroce », pensa Leuwen.

— Voulez-vous, monsieur, me communiquer cette terrible dépêche ?

— La voici, monsieur. Mais M. le préfet me dénoncera. Veuillez me soutenir.

Leuwen lut :

« M. Leuwen aura la direction supérieure des élections. Supprimer le pamphlet absolument. M. Leuwen répondra au moment même. »

— Voici ma réponse, dit Leuwen :

« Tout va au plus mal. M. Mairobert a dix voix de majorité au moins. Je me querelle avec le préfet. »

— Expédiez ceci, dit Leuwen au directeur après avoir écrit ces trois lignes, qu'il lui remit. Je vous le dis à regret, monsieur, mais les circonstances sont graves. Je ne voudrais pas blesser votre délicatesse, mais, dans votre intérêt, je vous avertis que si cette dépêche ne parvient pas ce soir à Paris, ou si âme qui vive en a connaissance ici, je demande votre changement par le télégraphe de demain.

— Ah ! monsieur, mon zèle et ma discrétion...

— Je vous jugerai demain. Allez, monsieur, et ne perdez pas de temps.

Le directeur du télégraphe sortit. Leuwen regarda autour de lui, et après une seconde partit d'un éclat de rire. Il se trouvait seul vis-à-vis de la table du préfet, il y avait là son mouchoir, sa tabatière ouverte, tous ses papiers étalés.

« Je suis exactement comme un voleur... Sans vanité, j'ai plus de sang-froid que ce petit pédant. »

Il alla ouvrir la porte, appela un huissier qu'il fit rester à la porte toujours ouverte, et se mit à écrire sur la table

du préfet, mais du côté opposé à la cheminée pour s'ôter autant que possible l'apparence de lire les papiers étalés. Il écrivit à M. de Séranville :

« Si vous m'en croyez, monsieur, jusqu'au lendemain des élections nous regarderons ce qui a eu lieu depuis une heure comme non avenu. Pour ma part, je ne ferai confiance de cette scène désagréable à personne de la ville.

« Je suis, etc.

« LEUWEN. »

Leuwen prit une feuille de grand papier officiel et écrivit :

« MONSIEUR LE PRÉFET,

« Dans deux heures, à sept heures du soir, j'envoie un courrier à Son Excellence M. le ministre de l'Intérieur. J'ai l'honneur de vous demander un passeport, que je vous supplie de me faire parvenir avant six heures et demie. Il serait convenable d'y apposer les signes nécessaires pour que le courrier ne soit pas retardé au pont de ***. Mon courrier, en sortant de chez moi avec mes lettres, passera à la préfecture pour prendre les vôtres et galopera vers Paris.

« Je suis, etc.

« LEUWEN. »

Leuwen fit approcher l'huissier qui, debout près de la porte, était pâle comme un mort. Il cacheta les deux lettres.

— Remettez ces deux lettres à M. le préfet.

— Est-ce que M. de Séranville est encore préfet ? dit l'huissier.

— Remettez ces lettres à M. le préfet. Et Leuwen quitta la préfecture avec beaucoup de froideur et de dignité.

— Ma foi, vous avez agi comme un enfant, dit Coffe quand Leuwen lui raconta la menace d'arrêter le préfet.

— Je ne pense pas. D'abord, je n'étais pas précisément en colère, j'ai eu le temps de réfléchir un peu à ce que j'allais faire. S'il y a un moyen au monde d'empêcher l'élection de M. Mairobert, c'est le départ de M. de Séranville et son remplacement provisoire par un conseiller

de préfecture. Le ministre m'a dit qu'il donnerait 500.000 francs pour n'avoir pas M. Mairobert vis-à-vis de lui à la Chambre. Pesez ce mot, l'argent résume tout maintenant.

Le général arriva.

— Je viens vous communiquer mes rapports.

— Général, voulez-vous partager mon dîner d'auberge ? Je vais envoyer un courrier, je désire vous prier de corriger ce que je dirai sur l'état des esprits. Il vaut mieux, ce me semble, que le ministre sache la vérité.

Le général regarda Leuwen d'un air assez étonné et qui semblait dire :

« Vous êtes bien jeune, ou vous vous jouez bien légèrement de votre avenir¹. »

Il dit enfin froidement :

— Vous verrez, monsieur, qu'à Paris ils ne voudront pas voir la vérité.

— Voici, dit Leuwen, une dépêche télégraphique que je viens de recevoir. J'ai dit dans la réponse : « M. Mairobert a une majorité de dix voix au moins, tout va au plus mal. »

On servit le dîner. M. Coffe dit qu'avec ses dépêches dans la tête il lui était impossible de manger, et qu'il aimait mieux aller écrire les lettres et dîner ensuite.

— Nous avons encore le temps, avant votre courrier, dit le général, d'entendre deux commissaires de police et l'officier qui me seconde pour tout ce qui regarde les élections. Je puis me tromper, je ne voudrais pas que vous ne vissiez les choses qu'absolument par mes yeux.

A ce moment, on annonça M. le président Donis d'Angel.

— Quel homme est-ce ?

— C'est un bavard insupportable, expliquant longuement ce dont on n'a que faire, et sautant à pieds joints les choses difficiles. D'ailleurs, nageant entre deux eaux. Beaucoup de relations avec les prêtres qui, dans ce département, sont fort hostiles. Il vous fera perdre un temps précieux. Or, il faut vingt-sept heures à votre courrier pour aller d'ici à Paris, et il me semble que vous ne sauriez l'expédier trop tôt, si toutefois vous voulez en expédier un, ce que je serais loin de conseiller. Mais ce que je vous conseille fort résolument, c'est de renvoyer M. le président Donis d'Angel à ce soir dix heures ou à demain matin.

Ainsi fut fait. Malgré la sincérité et la probité des deux interlocuteurs, le dîner fut triste, sérieux et court. Au dessert parurent deux commissaires de police et ensuite un petit capitaine, nommé Ménière, aussi madré qu'eux au moins, et qui prétendait bien gagner la croix par cette élection.

— Ce sont là nos actions d'éclat, dit-il à Leuwen.

Enfin à sept heures et demie, le courrier galopa, portant à M. le comte de Vaize le bordereau de l'élection et trente pages de détails explicatifs. Dans une lettre à part, Leuwen donnait au ministre le narré exact de sa dispute avec le préfet. Leuwen rapportait le dialogue avec la dernière exactitude et comme s'il eût été écrit par un sténographe.

A neuf heures, le général revint chez Leuwen, lui apportant de nouveaux rapports reçus du canton de Risset. Il l'avertit ensuite que dès six heures le préfet avait fait partir un courrier pour Paris, lequel avait par conséquent une avance d'une heure et demie sur celui de Leuwen. Le général fit entendre que probablement le dernier courrier ne désirait pas bien vivement atteindre son camarade.

— Vous conviendrait-il, général, de m'accompagner demain matin chez les cinquante citoyens les plus recommandables de la ville ? Cette démarche peut être tournée en ridicule, mais si elle nous fait gagner seulement deux voix, c'est un succès.

— C'est avec beaucoup de plaisir que je vous accompagnerai partout, monsieur ; mais le préfet...

Après avoir longuement discuté sur les moyens de ménager la vanité malade de ce fonctionnaire éminent, il fut convenu que le général et Leuwen lui écriraient chacun de leur côté. Le général Fari avait un zèle franc et actif. On écrivit sur-le-champ, et le valet de chambre du général porta les deux lettres à la préfecture. Le préfet fit entrer le valet de chambre et le questionna beaucoup ; cette union de Leuwen et du général le mettait au désespoir. Il répondit par écrit aux deux lettres qu'il était indisposé et au lit¹.

Les visites du lendemain convenues, on arrêta la liste des visités. Le petit capitaine Ménière fut appelé de nouveau et passa dans une chambre voisine pour dicter à Coffe un mot sur chacun de ces messieurs à visiter le

lendemain. Le général et Leuwen se promenaient en silence, cherchant quelque moyen de sortir d'embarras.

— Le ministre ne peut plus nous être d'aucun secours : il est trop tard.

Et le silence continuait.

— Sans doute, mon général, à l'armée vous avez souvent hasardé de faire charger un régiment quand la bataille était perdue aux trois quarts. Nous sommes dans le même cas, que pouvons-nous perdre ? D'après ces derniers rapports du canton de Risset, il n'y a plus d'espoir. Plus de vingt de nos amis voteront pour M. Mairobert uniquement pour se débarrasser du préfet de Séranville. Dans cet état désespéré, n'y aurait-il pas moyen de faire une démarche auprès du chef du parti légitimiste, M. Le Canu ?

Le général s'arrêta tout court au milieu du salon. Leuwen continua :

— Je lui dirais : « Je ferai nommer celui de vos électeurs que vous me désignerez ; je lui donne les trois cent quarante voix du gouvernement. Pouvez-vous ou voulez-vous envoyer des courriers à cent gentilshommes campagnards ? Avec ces cent voix et les nôtres nous excluons M. Mairobert. » Que nous fait, général, un légitimiste de plus dans la Chambre ? D'abord, il y a cent à parier contre un que ce sera un imbécile muet ou un ennuyeux que personne n'écouterait. Eût-il le talent de M. Berryer, ce parti n'est pas dangereux, il ne représente que lui-même, cent ou cent cinquante mille Français riches tout au plus. Si j'ai bien compris le ministre, mieux vaut dix légitimistes qu'un seul Mairobert, qui serait le représentant de tous les petits propriétaires des quatre départements de la Normandie.

Le général se promena longtemps sans rien répondre.

— C'est une idée, dit-il enfin, mais elle est bien dangereuse pour vous. Le ministre, qui est à quatre-vingts lieues¹ du champ de bataille, vous blâmera. Quand il ne réussit pas, un ministre est trop heureux de trouver quelqu'un à blâmer et une démarche décisive à laquelle il puisse s'en prendre. Je ne vous demande pas, monsieur, quels sont vos rapports avec M. le comte de Vaize..., mais enfin, monsieur, j'ai soixante et un ans, je pourrais être votre père... Permettez-moi d'aller jusqu'au bout de ma pensée... Fussiez-vous le fils du ministre, ce parti extrême

que vous proposez serait dangereux pour vous. Quant à moi, monsieur, ceci n'est pas une action de guerre et mon rôle est de rester en seconde, et même en troisième ligne.

Je ne suis pas fils du ministre, ajouta le général en souriant, et vous m'obligerez en évitant de dire que vous m'avez parlé de ce projet d'union avec les légitimistes. Si cette élection tourne mal, il y aura quelqu'un de sévèrement blâmé, et j'aimerais autant rester dans la demi-teinte¹.

Leuwen pensa : « Le ministre, avant de me faire des instructions, lui qui a été préfet de deux ou trois départements, qui a fait des élections, qui enfin sait à la fois ce qui se passe en province et ce que l'on veut au Château², au lieu de cela il m'a dit : Faites vos instructions, moi qui débute dans la carrière. Serait-ce peur de se compromettre ? voudrait-il me compromettre ? »

— Je vous donne ma parole que personne ne saura jamais que je vous ai parlé de cette idée, et j'aurai l'honneur de vous remettre avant votre sortie d'ici une lettre qui le prouve³. Quant à l'intérêt que vous daigniez prendre à ma jeunesse, mes remerciements sont sincères comme votre bienveillance, mais je vous avouerai que je ne cherche que le succès de l'élection. Toutes les considérations personnelles sont secondaires pour moi. Je désirerais ne pas employer le moyen acerbe des destitutions, je ne veux pas employer de moyens infâmes, du reste je sacrifie tout pour arriver au succès. Malheureusement, il n'y a pas dix heures que je suis à Caen, je n'y connais personne absolument, et le préfet me traite en rival et non en aide. Si M. de Vaize veut être juste, il considérera tout cela. Mais je ne me pardonnerais pas de me faire de mes craintes sur sa manière de voir un prétexte pour ne pas agir. Ce serait à mes yeux la pire des platitudes.

Cela posé, et vous, mon général, restant entièrement étranger à la singulière mesure que je propose dans ce cas désespéré, ce qui sera prouvé par la lettre que je vais avoir l'honneur de vous adresser, voulez-vous me donner des avis, vous qui connaissez le pays, ou me forcerez-vous à me livrer uniquement à ces deux commissaires de police, sans doute disposés à me vendre au parti légitimiste tout comme au parti républicain ?

— Le plan de campagne arrêté sans ma participation

vous me dites : « Général, je veux me réunir au parti légitimiste, mon mandataire préfère avoir à la Chambre un légitimiste fanatique ou adroit, et ne pas avoir M. Mairobert. » Je ne vous dis ni oui ni non, attendu que ce n'est pas là une action de guerre ou de rébellion. Je ne vous fais pas observer l'effet terrible de cette mesure dans le pays limitrophe de la Vendée, et où le moindre noblilion ne veut pas admettre dans son salon le premier fonctionnaire du département. Ceci bien entendu et convenu, vous me dites : « Monsieur, je suis neuf dans le pays, pilotez-moi. » Est-ce là ce que vous aurez la bonté de m'écrire ?

— Parfaitement, c'est bien ainsi que je l'entends.

— Je vous réponds, monsieur le maître des requêtes : « Je ne puis pas avoir d'opinion sur la mesure que vous prenez, mais si pour son exécution, dont à vous seul appartient la responsabilité, vous me faites des questions, je suis prêt à répondre. »

— Mon général, je vais écrire le dialogue que nous venons d'avoir ensemble, je le signerai et vous le remettrai.

— Nous en ferons deux copies, comme pour une capitulation.

— Convenu. Quels sont donc les moyens d'exécution ? Comment puis-je parvenir à M. Le Canu sans l'effrayer ?

Le général Fari réfléchit quelques minutes.

— Vous ferez appeler le président Donis d'Angel, ce bavard impitoyable, lequel ferait pendre son père pour avoir la croix. Il va venir ici, vous n'aurez pas à le faire appeler. Je vous conseillerais de lui faire lire vos instructions, de lui faire remarquer que le ministre a une telle confiance en vous qu'il vous a chargé de faire vous-même vos instructions, etc., etc. Une fois que Donis d'Angel, qui n'est pas mal méfiant, vous croira bien avec le ministre, il n'aura rien à vous refuser. Il l'a bien montré dans le dernier procès pour délit de presse, où il a fait preuve d'une si insigne mauvaise foi¹ qu'il s'est fait huer des petits garçons de la ville.

Au reste, vous avez à lui demander peu de chose : c'est uniquement de vous mettre en rapport avec M. l'abbé Donis-Disjonval, son oncle, vieillard calme, discret, et point trop imbécile pour son âge. Si le président parle

comme il faut à son oncle Disjonval, celui-ci vous fera obtenir une audience de M. Le Canu. Mais où et comment ? [C'est] en vérité ce que je ne puis deviner. Prenez garde au piège. Le Canu voudra-t-il vous voir ? C'est ce que je ne puis non plus vous dire.

— Le parti légitimiste n'a-t-il pas un sous-chef ?

— Sans doute, le marquis de Bron, mais qui se garderait bien de faire la moindre chose d'importance sans l'attache de M. Le Canu. Vous trouverez en celui-ci un petit blond, sans barbe, de soixante-six à soixante-sept ans et qui, à tort ou à raison, passe pour l'homme le plus fin de toute la Normandie. En 1792, il fut patriote furibond. Ainsi, c'est un renégat, ce qui fait la pire espèce de coquin. Ces messieurs croient n'en jamais faire assez. Il a le ton très doux, enfin c'est Machiavel en personne. Un jour, ne m'a-t-il pas fait proposer d'être mon confesseur ? Il prétendait que par la reine il me ferait nommer grand officier de la Légion d'honneur.

— Je me confesserai à lui en effet. Je serai d'une entière franchise.

Après avoir parlé longtemps de MM. Donis-Disjonval et Le Canu :

— Et le préfet ? dit le général Fari. Comment vous arrangerez-vous avec lui ? Comment pourrez-vous donner les 320 voix du gouvernement à M. Le Canu ?

— Je demanderai un ordre par le télégraphe, je persuaderai le préfet. Si je n'ai ni l'un ni l'autre, je partirai, et de Paris j'enverrai quelque argent à ces deux intermédiaires, Disjonval et Le Canu, pour des messes.

— Cela est scabreux, dit le général.

— Mais notre défaite est sûre.

Leuwen se faisait répéter pour la seconde fois tout ce qu'il devait savoir. En dix heures de temps, il avait vu passer devant lui deux ou trois cents noms propres. Il avait insulté, assuré de son mépris un homme qu'il n'avait jamais vu, il faisait maintenant son confident intime d'un autre homme qu'il n'avait jamais vu, il allait probablement traiter d'affaires le lendemain matin avec l'homme le plus fin de la Normandie.

Coffe lui disait toujours : « Vous confondrez les noms et les qualités. »

Le président Donis se fit annoncer ; c'était un homme maigre qui avait une tête à traits carrés, de beaux yeux

noirs, des cheveux blancs assez rares, des favoris très blancs, et d'énormes boucles d'or à ses souliers. Il n'eût pas été mal, mais il souriait constamment et avec un air qui jouait la franchise. C'est la plus impatientante des espèces de fausseté. Mais Leuwen se contient.

« Ce n'est pas pour rien que je suis en Normandie, pensa-t-il. Il y a à parier que le père de cet homme était un simple paysan. »

— Monsieur le président, dit Leuwen, je désire d'abord vous donner une connaissance complète de mes instructions.

Leuwen parla de sa façon d'être avec le ministre, des millions de son père, et ensuite, d'après le conseil du général, il permit au président de parler seul trois grands quarts d'heure.

« Aussi bien, pensait Leuwen, je n'ai plus rien à faire ce soir. »

Quand le président fut tout à fait las et eut insinué de cinq ou six façons différentes ses droits évidents à la croix, que c'était le gouvernement qui se faisait tort à soi-même, et non à lui, président, en ne lui accordant pas une distinction que de jeunes substituts de trois ans de toge avaient obtenue, etc., etc., etc., Leuwen parla à son tour.

— Le ministère sait tout, vos droits sont connus. J'ai besoin que vous me présentiez demain, à sept heures, à M. votre oncle, l'abbé Donis-Disjonval. Je désire que M. Donis-Disjonval me procure une entrevue avec M. Le Canu.

A cette étrange communication, le président pâlit beaucoup.

« Ses joues sont presque de la couleur de ses favoris », pensa Leuwen.

— Du reste, continua-t-il, j'ai ordre d'indemniser largement les amis du gouvernement des frais que je puis leur occasionner¹. Mais le temps presse. Je donnerais cent louis pour voir M. Le Canu une heure plus tôt.

« En prodiguant l'argent, pensait Leuwen, je vais donner une haute idée à cet homme du degré de confiance que Son Excellence le ministre daigne m'accorder. »

Nous sautons vingt feuillets du récit original, nous épargnons au lecteur les mièvreries d'un juge de province

qui veut avoir la croix. Nous craindrions la reproduction de la sensation que les protestations de zèle et de dévouement du président produisirent chez Leuwen : le dégoût moral alla presque jusqu'au mal au cœur physique.

« Malheureuse France ! pensait-il. Je ne pensais pas que les juges en fussent là. Cet homme ne se fait pas la moindre violence. Quel aplomb de coquinerie ! Cet homme-là ferait tout au monde. »

Une idée illumina tout à coup Leuwen ; il dit au président :

— Dernièrement, votre cour a fait gagner tous leurs procès aux anarchistes, aux républicains...

— Hélas ! je le sais bien, dit le président en l'interrompant, les larmes presque aux yeux et du ton le plus piteux. Son Excellence le ministre de la justice m'a écrit pour me le reprocher.

Leuwen tressaillit.

« Grand Dieu ! se dit-il en soupirant profondément et de l'air d'un homme qui tombe dans le désespoir, il faut donner ma démission de tout et aller voyager en Amérique. Ah ! ce voyage-ci fera époque dans ma vie. Ceci est bien autrement décisif que les cris de mépris et l'avanie de Blois. »

Leuwen était tellement plongé dans ses pensées qu'il s'aperçut tout à coup que depuis cinq minutes le président Donis parlait sans que lui, Leuwen, écoutât le moins du monde ce qu'il disait. Ses oreilles se réveillèrent au bruit des paroles du digne magistrat, et d'abord elles ne comprenaient pas.

Le président racontait avec des détails interminables, et dont aucun n'avait l'air sincère, tous les moyens pris par lui pour faire perdre leur procès aux anarchistes. Il se plaignait de sa cour. Les jurés, suivant lui, étaient détestables, le jury était une institution anglaise dont il était important de se délivrer au plus vite.

« Ceci est jalousie de métier », pensa Leuwen.

— J'ai la faction des timides, monsieur le maître des requêtes, j'ai la faction des timides, disait le président ; elle perdra le gouvernement et la France. Le conseiller Ducros, auquel je reprochais son vote en faveur d'un cousin de M. Lefèvre, le journaliste libéral et anarchiste de Honfleur, n'a-t-il pas eu le front de me répondre : « Monsieur le président, j'ai été nommé substitut par le

Directoire auquel j'ai prêté serment, juge de première instance par Bonaparte auquel j'ai prêté serment, président de ce tribunal par Louis XVIII en 1814, confirmé par Napoléon dans les Cent-Jours, appelé à un siège plus avantageux par Louis XVIII revenant de Gand, nommé conseiller par Charles X, et je prétends mourir conseiller. Or, si la république vient, cette fois-ci, nous ne resterons pas inamovibles. Et qui se vengeront les premiers, si ce n'est messieurs les journalistes ? Le plus sûr est d'absoudre. Voyez ce qui arriva aux pairs qui ont condamné le maréchal Ney. En un mot, j'ai cinquante-cinq ans, donnez-moi l'assurance que vous durerez dix ans, et je vote avec vous. » Quelle horreur, monsieur, quel égoïsme ! Et cet infâme raisonnement, monsieur, je le lis dans tous les yeux.

Quand Leuwen fut bien remis de son émotion, il dit de l'air le plus froid qu'il put prendre :

— Monsieur, la conduite équivoque de la cour de Caen (j'emploie les termes les plus modérés) sera compensée par celle du président Donis, s'il me procure l'entrevue que je sollicite avec M. Le Canu, et si cette démarche reste *ensevelie dans l'ombre du plus profond mystère*.

— Il est onze heures et un quart, dit le président en regardant sa montre. Il n'est pas impossible que le whist de mon oncle, le respectable abbé Donis-Disjonval, se soit prolongé jusqu'à ce moment. J'ai ma voiture en bas, voulez-vous, monsieur, hasarder une course qui peut être inutile ? Le respectable abbé Disjonval sera frappé de l'heure indue et ne nous en servira que mieux auprès de M. Le Canu. D'ailleurs, les espions du parti anarchiste ne pourront nous voir ; marcher de nuit est toujours le plus sûr.

Leuwen suivit le président, qui parlait toujours et revenait sur le danger de prodiguer les croix. Selon lui, le gouvernement pouvait tout faire avec des croix¹.

« Cet homme est commode, après tout », pensa Leuwen qui, tandis que le président parlait, regardait la ville par la portière de la voiture.

— Malgré l'heure indue, dit Leuwen, je remarque beaucoup de mouvement.

— Ce sont ces malheureuses élections. Vous n'avez pas d'idée, monsieur, du mal qu'elles font. Il faudrait

que la Chambre ne fût élue que tous les dix ans, ce serait plus constitutionnel..., etc., etc.

Le président se jeta tout à coup à la portière en disant tout bas à son cocher : « Arrêtez ! »

— Voilà mon oncle devant nous, dit-il à Leuwen. Et celui-ci aperçut un vieux domestique qui allait au petit pas, portant une chandelle allumée dans une lanterne ronde en fer-blanc garnie de deux vitres d'un pied de diamètre¹. M. l'abbé Donis le suivait d'un pas assez ferme.

— Il rentre chez lui, dit le président. Il n'aime pas que j'aie une voiture ; laissons-le filer, puis nous descendrons.

C'est ce qui fut fait, mais il fallut sonner longtemps à la porte de l'allée. Les visiteurs furent reconnus par une petite fenêtre grillée pratiquée à la porte, et enfin admis en présence de l'abbé.

— Le service du roi m'appelle auprès de vous, mon respectable oncle, et le service du roi ne connaît pas d'heure indue. Permettez que je vous présente M. le maître des requêtes Leuwen.

Les yeux bleus du vieillard peignaient l'étonnement et presque la stupidité. Après cinq ou six minutes, il engagea ces messieurs à s'asseoir. Il ne parut comprendre un peu de quoi il s'agissait qu'après un gros quart d'heure.

« Le président dit toujours : le roi, tout court, se dit Leuwen, et je parierais cent contre un que ce bon vieillard entend le roi Charles X. »

M. l'abbé Donis-Disjonval dit enfin, après s'être fait répéter une seconde fois tout ce que son neveu lui expliquait depuis vingt minutes :

— Demain, je vais dire la messe à Sainte-Gudule. A huit heures et demie, en sortant après mon action de grâces, je passerai par la rue des Carmes et monterai chez le respectable Le Canu. Je ne puis pas vous dire sûrement si ses occupations, si nombreuses et si importantes, ou si ses devoirs de piété lui permettront de me donner audience, comme il faisait il y a vingt ans, avant d'avoir tant d'affaires sur les bras. Nous étions plus jeunes alors, tout allait plus vite, ces élections n'étaient pas connues. La ville, ce soir, a l'air en émeute comme en 1786..., etc., etc.

Leuwen remarqua que le président n'était point bavard en présence de son oncle ; il maniait avec assez d'adresse

l'esprit du vieillard qui, sa petite tête coiffée d'un énorme bonnet, paraissait bien avoir soixante-dix ans.

En sortant de chez M. l'abbé Disjonval, le président Donis dit à Leuwen :

— Demain, aussitôt que j'aurai vu mon oncle, sur les huit heures et demie, j'aurai l'honneur de me rendre chez vous. Mais, monsieur, vous avez l'avantage de n'être pas connu de nos artisans de désordre, ils vous prendront dans la rue pour un jeune électeur, et les jeunes sont presque tous libéraux... Il serait mieux peut-être qu'à neuf heures moins un quart vous eussiez la bonté de venir chez mon cousin Maillet, n° 9, rue des Clercs.

Le lendemain, à huit heures trois quart, Leuwen laissait le général dans sa voiture, sur le cours Napoléon et courut chez M. Maillet, n° 9. Le président y arrivait de son côté.

— Bonnes nouvelles ! M. Le Canu accorde l'entrevue à l'instant même, ou bien ce soir à cinq heures.

— J'aime mieux tout de suite.

— M. le Canu prend son chocolat chez madame Blachet, rue des Carmes, n° 7. Cette rue est très solitaire. Toutefois, si vous m'en croyez, je n'aurai pas l'honneur de vous accompagner. M. Le Canu est un grand partisan du mystère et n'aime pas ce qu'il appelle la publicité inutile.

— Je vais le chercher seul.

— Rue des Carmes, n° 7, au second sur le derrière. Il faudra frapper à la porte deux coups avec le dos du doigt et puis cinq. Deux et cinq, vous comprenez : Henri V est le second de nos rois, Charles est le premier.

Leuwen était absorbé par le sentiment du devoir, il était comme un général qui commande en chef et qui voit qu'il va perdre la bataille. Tous les détails que nous avons rapportés l'amusaient, mais il cherchait à n'y pas penser, de peur d'être distrait. Il se disait, en cherchant la rue des Carmes :

« Tout ceci est tardif. Nous perdrons la bataille. Fais-je bien tout ce qu'il est possible pour la gagner, si le hasard nous sert en quelque chose ? »

Il y avait sans doute une personne aux écoutes derrière la porte de madame Blachet, car à peine eut-il frappé les deux puis les cinq coups, qu'il entendit chuchoter à voix basse.

Après un certain temps, on lui ouvrit. Il fut reçu dans une pièce obscure, et triste comme un bureau de prison¹, dont la boiserie était peinte en blanc et les carreaux de vitre enfumés, par un homme qui avait une figure jaune, des traits effacés et l'air malade. C'était l'abbé Le Canu. L'abbé montra de la main à Lucien une chaise de noyer à grand dossier. Au lieu de glace, il y avait sur la cheminée un grand crucifix noir.

— Que réclamez-vous de mon ministère, monsieur ?

— Louis-Philippe, le roi mon maître, m'envoie à Caen pour empêcher l'élection de M. Mairobert. Elle est probable toutefois, car il y aura probablement 900 votes, et M. Mairobert a 410 voix sûres. Le roi mon maître dispose de 310 voix. S'il vous convient, monsieur, de faire élire un de vos amis, à l'exclusion de M. Mairobert, je vous offre mes 310 voix. Joignez-y 160 voix de vos gentilshommes de campagne, et vous aurez à la Chambre un homme de votre couleur. Je ne vous demande qu'une chose, c'est qu'il soit électeur et du pays.

— Ah! vous avez peur de M. Berryer!

— Je n'ai peur de personne que du triomphe de l'opposition qui, par exemple, réduira le nombre des sièges épiscopaux à ce qui est fixé par le concordat de 1804².

« Cet homme a le ton d'un vieux procureur normand. » Cette observation soulagea fort l'attention de Leuwen. D'après les ouvrages de M. de Chateaubriand et la haute idée qu'on a des jésuites, l'imagination encore jeune de Leuwen s'était figuré un trompeur aussi habile que le cardinal Mazarin, avec les manières nobles de M. de Narbonne qu'il avait entrevu dans sa première jeunesse. La vulgarité du ton et de la voix de M. Le Canu le rendit bien vite à son rôle. « Je suis un jeune homme qui marchandé une terre de cent mille francs qu'un vieux procureur ne veut pas me vendre, attendu qu'un voisin lui a promis un pot de vin de cent louis s'il veut la réserver pour lui. »

— Oserai-je, monsieur, vous demander vos lettres de créance ?

— Les voici. Et Leuwen n'hésita pas à mettre dans la main de M. Le Canu la lettre du ministre de l'Intérieur à M. le préfet. Il y avait bien quelques phrases dont il eût désiré l'absence dans ce moment, mais le temps pressait.

« Si le préfet eût voulu se charger de cette démarche,

pensa Leuwen, on aurait pu éviter la communication de la lettre du ministre, mais jamais ce petit préfet ergoteur et musqué, même en le supposant non piqué, n'eût consenti à faire une démarche non inventée par lui. »

L'air de colère vulgaire voulant jouer le dédain méprisant avec lequel M. Le Canu lut la lettre du comte de Vaize au préfet acheva de rendre à Leuwen le sentiment de la vie réelle et de chasser toutes les idées augustes lancées dans la société par les phrases de M. de Chateaubriand. A certaines phrases du ministre, la colère du chef du parti prêtre devint si forte qu'il se mit à sourire.

« Cet homme-ci cherche à me faire impression par un ton d'humeur; il ne faut pas me fâcher et tout rompre. Voyons si, malgré ma jeunesse, je pourrai me tirer de mon rôle. »

Leuwen sortit une lettre de sa poche et se mit à la lire attentivement. Sa contenance était celle qu'il aurait eue devant un conseil de guerre. L'abbé Le Canu observa du coin de l'œil qu'il n'était pas regardé, et sa lecture de l'instruction ministérielle fut moins majestueuse. Leuwen le vit recommencer la lecture avec l'attention d'un homme d'affaires grognon.

— Vos pouvoirs sont très grands, monsieur, ils sont faits pour donner une haute idée des missions dont, si jeune encore, vous avez été chargé. Oserai-je vous demander si vous étiez déjà au service sous nos rois légitimes, avant la fatale...

— Permettez-moi, monsieur, de vous interrompre. Je serais désolé d'être obligé de donner des épithètes peu agréables aux partisans de vos opinions. Quant à moi, monsieur, mon métier est de respecter toute opinion professée par un galant homme, et c'est à ce titre que je me sens très disposé à honorer les vôtres. Permettez-moi, monsieur, de vous faire observer que je ne ferai aucune tentative, directement ni indirectement, pour essayer de changer ou d'altérer en rien vos manières de voir sur ces sujets. Une telle tentative ne conviendrait point à ma mission, elle conviendrait encore moins à mon âge, monsieur, et à mon respect personnel pour vous. Mais mon devoir est de vous supplier d'oublier mon âge et toute la respectueuse attention qu'en toute autre circonstance je serais prêt à donner à vos sages avis. Je viens tout simplement, monsieur l'abbé, vous proposer [ce] que je crois

avantageux à mon maître et au vôtre : vous avez peu de députés dans la Chambre, un organe de plus ne me semble pas à dédaigner pour votre opinion. Quant à la nôtre, nous craignons que M. Mairobert ne propose des mesures extrêmes, et entre autres celle de laisser aux fidèles le soin de payer le médecin de l'âme comme ils paient le médecin du corps. Nous nous tenons assurés dans cette session de faire repousser cette mesure, mais si elle réunissait une minorité imposante, il faudrait peut-être, par compensation, admettre la réduction des sièges épiscopaux, ou du moins la faire par un traité, afin d'éviter que la Chambre ne la fît par une loi.

Les raisonnements furent infinis, ainsi que Leuwen s'y attendait bien.

« Mon âge me nuit, pensait-il. Je suis comme un général de cavalerie qui, dans une bataille perdue, oubliant son intérêt propre, essaie de faire mettre pied à terre à sa cavalerie et de la faire battre comme de l'infanterie. S'il ne réussit pas, tous les sots, et surtout les généraux de cavalerie, se moquent de lui, mais, s'il a du cœur, la conscience d'avoir entrepris, pour ramener la victoire, une chose crue impossible, le console de tout. »

Sept fois de suite (Leuwen les compta) M. l'abbé Le Canu chercha à ne pas répondre et à donner le change à son jeune antagoniste.

« Apparemment, il veut me mettre à l'épreuve avant de me répondre. »

Sept fois de suite, Leuwen sut le rappeler à la question, mais toujours en termes extrêmement polis, et qui même impliquaient le respect de lui, Leuwen, pour l'âge de M. l'abbé Le Canu, qu'il semblait séparer entièrement des doctrines, des croyances et des prétentions de son parti. Une fois, Leuwen laissa prendre un petit avantage sur lui, mais il sut réparer cette faute sans se fâcher.

« Il faut que je sois attentif, ici, comme dans un duel à l'épée. »

Enfin, après cinquante minutes de discussion, l'abbé Le Canu prit un air extrêmement hautain et impertinent.

« Mon homme va conclure », pensa Leuwen. En effet, l'abbé dit :

— Il est trop tard.

Mais, au lieu de rompre la conférence il chercha à convertir Leuwen. Notre héros se sentit fort à son aise.

« Maintenant, je suis sur la défensive. Tâchons d'amener l'idée d'argent et de séduction personnelle. »

Leuwen ne se défendit pas avec trop d'obstination. Il lui arriva de parler des millions de son père; il remarqua que ce fut la seule et unique chose qui fit impression sur l'abbé Le Canu.

— Vous êtes jeune, mon fils; permettez-moi ce nom, qui emporte l'expression de tant d'estime. Songez à votre avenir. Je croirais bien que vous n'avez pas vingt-cinq ans encore.

— J'en ai vingt-six sonnés.

— Eh bien! mon fils, sans vouloir médire le moins du monde de la bannière sous laquelle vous combattez et en me réduisant à ce qui est absolument nécessaire pour l'expression de ma pensée, d'ailleurs toute de bienveillance pour vos intérêts dans ce monde et dans l'autre, croyez-vous que cette bannière flottera encore la même dans quatorze ans d'ici, quand vous serez parvenu à quarante ans, à cet âge de maturité qu'un homme sage doit toujours avoir devant les yeux comme le point décisif de la carrière d'un homme, et avant lequel il est bien rare d'entrer dans les grandes affaires de la société?

Jusqu'à cet âge, le vulgaire des hommes cherche de l'argent. Vous êtes au-dessus de ces considérations. Remarquez que je ne vous entretiens jamais des intérêts de votre âme, tellement supérieurs aux intérêts mondains. Si vous daignez venir revoir un pauvre vieillard, ma porte sera toujours ouverte pour vous. Je quitterai tout pour ramener au bercail un homme de votre importance dans le monde et qui, si jeune, développe une telle maturité de talent; car moins je partage vos illusions sur le compte d'un roi élevé par la révolution, plus j'ai été bien placé pour juger du talent que vous avez employé pour amener une coopération, bien singulière, à la vérité : David serait uni avec l'Amalécite¹. Je vous supplie de fixer quelquefois cette question devant vos yeux : « Qui possédera en France l'influence dominante quand j'aurai quarante ans ? » La religion ne défend point une juste ambition.

Le dialogue se termina en forme de sermon, mais l'abbé Le Canu engagea presque Leuwen à revenir le voir.

Leuwen n'était point découragé.

CHAPITRE LIII¹

LUCIEN alla rendre compte de tout au général Fari, qui était cloué à son hôtel par les rapports qu'il recevait de toutes parts. Leuwen avait l'idée d'expédier une dépêche télégraphique. Le général et ensuite Coffe l'approuvèrent fort.

— Vous essayez une saignée sur un homme qui va mourir dans deux heures. Sur quoi les sots pourront dire que la saignée l'a tué.

Leuwen monta au bureau du télégraphe et le fit parler ainsi :

« La nomination de M. Mairobert est regardée comme certaine. Voulez-vous dépenser 100.000 francs et avoir un légitimiste au lieu de Mairobert ? En ce cas, adressez une dépêche au receveur général pour qu'il remette au général et à moi 100.000 francs. Les élections commencent dans dix-neuf heures. »

En sortant du bureau du télégraphe, Leuwen eut l'idée de retourner chez M. l'abbé Disjonval. Le difficile était de retrouver la rue. Il se perdit en effet dans les rues de Caen et finit par entrer dans une église. Il trouva une sorte de bedeau mal vêtu, auquel il donna cinq francs en lui adressant la prière de le conduire chez l'abbé Disjonval. Cet homme sortit, lui fit prendre deux ou trois *allées* qui traversaient différents massifs de maisons, et en quatre minutes Leuwen se retrouva en face de cet abbé, dont les traits étaient si dénués d'expression la veille.

L'abbé Disjonval venait de faire un second déjeuner, une bouteille de vin blanc était encore sur sa table. C'était un tout autre homme.

Après moins de dix minutes de phrases préparatoires, Leuwen put, sans trop d'indécence, lui faire entendre qu'il donnerait cent mille francs pour que M. Mairobert ne fût pas élu. Cette idée n'étant point repoussée avec trop d'énergie, après quelques minutes l'abbé lui dit en riant :

— Avez-vous les 100.000 francs sur vous ?

— Non, mais une dépêche télégraphique, qui peut arriver ce soir, qui certainement arrivera demain avant

midi, m'ouvrira un crédit de 100.000 francs chez le receveur général, qui me paiera en billets de banque.

— On les reçoit avec méfiance ici.

Ce mot illumina Leuwen.

« Grand Dieu! pourrais-je réussir? » pensa-t-il.

— Aura-t-on la même méfiance pour des lettres de change acceptées par les premiers négociants de la ville, ou enfin pour de l'or et des écus que je prendrai, à mon choix, chez M. le receveur général?

Leuwen prolongea à dessein cette énumération, pendant laquelle il voyait changer à vue d'œil la figure de l'abbé Disjonval. Enfin, malgré le récent déjeuner, cette figure devint pâle.

« Ah! si j'avais quarante-huit heures, pensa Leuwen, l'élection serait à moi. »

Leuwen profita largement de tous ses avantages et ce fut, à son inexprimable plaisir, M. l'abbé Disjonval lui-même qui, en termes un peu entortillés il est vrai, exprima l'idée autour de laquelle Leuwen tournait depuis trois quarts d'heure : « En l'absence du crédit de 100.000 francs que le télégraphe doit apporter, votre négociation ne peut faire un pas de plus. »

— J'espère que ces messieurs, dit l'abbé Disjonval, auront réfléchi sur l'avantage d'avoir un organe de plus dans la Chambre. Surtout si le gouvernement a la faiblesse de laisser reparaître la fatale discussion sur la réduction des sièges épiscopaux... A demain, à sept heures du matin, et, en définitive, si rien n'est survenu, à deux heures. L'élection du président du collège électoral commence à neuf heures, le scrutin sera fermé à trois.

— Il serait bien essentiel que vos amis n'allassent voter qu'après [que] j'aurais eu l'honneur de vous voir à deux heures.

— Ce n'est pas peu de chose que vous me demandez là. Il faudrait pouvoir les parquer dans une salle et les enfermer à clef.

Coffe attendait Leuwen dans la rue. Ils coururent faire une lettre au ministre, dans laquelle Leuwen disait :

« Je sens combien je m'expose en me mêlant aussi activement d'une affaire désespérée. Si le ministre voulait me donner tous les torts, rien ne serait plus facile; mais enfin je n'ai pas voulu laisser perdre une bataille à ma barbe sans faire donner nos troupes. Mes moyens sont

ridicules pour le peu d'importance que leur donne l'étrangement du temps. A huit heures trois quarts, j'ai été chez le cousin de M. le président Donis, à neuf heures chez M. l'abbé Le Canu. Je n'en suis sorti qu'à onze heures. A onze heures un quart, je suis allé chez M. l'abbé Donis-Disjonval, à midi chez le général Fari. A midi et demi, je vous ai adressé ma dépêche télégraphique n° 2. A une heure et demie, je vous écris. A deux heures, je passerai chez Mgr l'évêque pour mettre de l'huile dans les roues. Je n'ai plus le temps de recevoir de réponse à cette lettre. Quand Votre Excellence la verra, tout sera terminé, et, il y a dix à parier contre un, M. Mairobert sera élu. Mais jusqu'au dernier moment j'offrirai mes cent mille francs, si vous jugez que l'absence de M. Mairobert vaille cette somme.

Je regarderai comme un très grand bonheur que votre dépêche télégraphique en réponse à ma n° 2 arrive demain 17 avant deux heures. L'élection du président du collège aura commencé à neuf heures. M. l'abbé Disjonval m'a l'air disposé à retarder jusqu'à ce moment le vote de ses amis. Le scrutin ne sera fermé, j'espère, qu'à quatre heures. »

Leuwen vola chez Mgr l'évêque; il fut reçu avec une hauteur, un dédain, une insolence même qui l'amuserent. Il se disait en riant à soi-même, et parodiant la phrase favorite du saint prélat : « Je mettrai ceci au pied de la Croix. »

Il ne traita nullement d'affaires avec Mgr l'évêque. « Ceci est une goutte d'huile dans les rouages, rien de plus¹. »

A une heure et demie, Leuwen était à déjeuner chez le général, avec lequel il continua les visites dont la liste avait été arrêtée la veille. A cinq heures, Leuwen était mort de fatigue, cette journée avait été la plus active de sa vie. Il lui restait encore la corvée du dîner du préfet, qui peut-être serait peu civil. Le petit capitaine Ménière avait averti Leuwen que les deux meilleurs espions du préfet étaient attachés à ses pas.

Leuwen avait un fond de contentement parfait; il sentait qu'il avait fait tout ce qui était en lui pour une cause dont, à la vérité, la justice était fort disputable. Mais cette objection au plaisir était plus que compensée par la conscience d'avoir eu le courage de hasarder imprudem-

ment la considération naissante dont il commençait à jouir au ministère de l'Intérieur. Coffe lui avait dit une ou deux fois :

— Aux yeux de nos vieux chefs de bureau et de division du ministère, votre conduite, même couronnée par l'exclusion du terrible M. Mairobert, ne sera qu'un péché splendide. Dans la discussion sur les enfants trouvés vous les avez appelés des hommes-fauteuils incarnés avec leur fauteuil d'acajou, ils vont saisir l'occasion de se venger.

— Que fallait-il faire ?

— Rien, et écrire trois ou quatre lettres de six pages chacune, c'est ce qu'on appelle administrer dans les bureaux. Ils vous regarderont toujours comme fou à cause du danger que vous avez fait courir à votre position personnelle. Et puis, à votre âge demander cent mille francs pour une corruption ! Ils vont répandre que vous en mettez au moins le tiers dans votre poche.

— C'a été ma première pensée. Il m'en vient une seconde : quand quelqu'un agit pour des ministres, ce n'est pas de l'adversaire qu'il a peur, mais des gens qu'il sert. C'est ainsi que les choses marchaient à Constantinople dans le bas empire. Si je n'avais rien fait et écrit de belles lettres, j'aurais encore sur le cœur la boue de Blois. Vous m'avez vu faible.

— Eh bien ! vous devriez me haïr et m'éloigner du ministère. J'y songeais.

— Je trouve au contraire la douceur de pouvoir maintenant tout vous dire, et je vous supplie de ne pas m'épargner.

— Je vous prends au mot. Ce petit ergoteur de Sérerville doit être bouffi de rage contre vous, car enfin vous faites son métier depuis deux jours, et lui écrit des centaines de lettres et dans la réalité ne fait rien. J'en conclus qu'à Paris il sera loué et vous blâmé. Mais quoi qu'il vous fasse ce soir, ne vous mettez pas en colère. Si nous étions au moyen âge, je craindrais pour vous le poison, car je vois dans ce petit sophiste la rage de l'auteur sifflé.

La voiture s'arrêta à la porte de l'hôtel de la préfecture. Il y avait huit ou dix gendarmes stationnés sur le premier et sur le second repos de l'escalier.

— Au moyen âge, ces gens-ci seraient disposés pour vous assassiner.

Ils se levèrent comme Leuwen passa.

— Votre mission est connue, dit Coffe; le gendarme est poli avec vous. Jugez de la rage de M. le préfet.

Ce fonctionnaire était fort pâle et reçut ces messieurs avec une politesse contrainte et qui ne fut pas assouplie par l'accueil empressé que chacun fit à Leuwen.

Le dîner fut froid et triste. Tous ces ministériels prévoyaient la défaite du lendemain. Chacun d'eux se disait : « Le préfet sera destitué ou envoyé ailleurs, et je dirai que c'est lui qui a fait tout le mal. Ce jeune blanc-bec est fils du banquier du ministre, il est déjà maître des requêtes, ce pourrait bien être le successeur en herbe. »

Leuwen mangeait comme un loup et était fort gai.

« Et moi, se disait M. de Sérerville, je renvoie tout ce qui paraît sur mon assiette, je ne puis pas avaler un seul morceau. »

Comme Leuwen et Coffe parlaient assez, peu à peu la conversation de messieurs les directeurs des Domaines, des Contributions et autres employés supérieurs qui formaient ce dîner fut entièrement engagée avec les nouveaux venus.

« Et moi, je suis délaissé, se dit le préfet. Je suis déjà comme étranger chez moi, ma destitution est sûre, et, ce qui n'est jamais arrivé à personne, je me vois forcé de faire les honneurs de la préfecture à mon successeur. »

Vers le milieu du second service, Coffe, à qui rien n'échappait, remarqua que le préfet s'essuyait le front à chaque instant. Tout à coup, on entendit un grand bruit, c'était un courrier qui arrivait de Paris. Cet homme entra avec fracas dans la salle. Machinalement, le directeur des Impositions indirectes, placé près de la porte, dit au courrier :

— Voilà M. le préfet.

Le préfet se leva.

— Ce n'est pas au préfet de Sérerville que j'ai affaire, dit [le] courrier d'un ton emphatique et grossier, c'est à M. Leuwen, maître des requêtes.

« Quelle humiliation ! Je ne suis plus préfet », pensa M. de Sérerville. Et il retomba sur sa chaise. Il appuya les deux mains sur la table, et cacha sa tête dans ses mains.

— M. le préfet se trouve mal, s'écria le secrétaire général. Et il regarda Leuwen comme pour lui demander pardon de l'acte d'humanité qu'il exerçait en faisant attention à l'état du préfet. En effet, ce fonctionnaire était

évanoui; on le porta près d'une fenêtre qu'on ouvrit¹.

Pendant ce temps, Leuwen s'étonnait du peu d'intérêt de la dépêche qu'apportait le courrier. C'était une grande lettre du ministre sur sa belle conduite à Blois; le ministre ajoutait de sa main qu'on rechercherait et punirait sévèrement les auteurs de l'émeute, que lui ministre avait lu en conseil au roi la lettre de Leuwen qui avait été trouvée fort bien.

« Et de l'élection d'ici, pas un mot, se dit Leuwen. C'était bien la peine d'envoyer un courrier. »

Il s'approcha de la fenêtre ouverte près de laquelle était le préfet, auquel on frottait les tempes d'eau de Cologne. On répétait beaucoup : les fatigues de l'élection. Leuwen dit un mot honnête, et ensuite demanda la permission de passer pour un moment dans une chambre voisine avec M. Coffe.

— Concevez-vous, dit-il à Coffe en lui donnant la dépêche du ministre, qu'on envoie un courrier pour une telle lettre ?

Il se mit à lire une lettre de sa mère qui altéra rapidement sa physionomie riante. Madame Leuwen voyait la vie de son fils [en danger], et « *pour une cause si sale*, ajoutait-elle. Quitte tout et reviens... Je suis seule, ton père a eu une velléité d'ambition, il est allé dans le département de l'Aveyron, à deux cents lieues de Paris, pour tâcher de se faire élire député ».

Leuwen donna cette nouvelle à Coffe.

— Voici la lettre qui a fait envoyer le courrier. Madame Leuwen aura exigé que sa lettre vous parvînt rapidement. Au total, il n'y a pas là de quoi vous distraire. Il me semble que votre rôle vous rappelle auprès de ce petit jésuite qui meurt de haine rentrée. Moi, je vais achever de l'assommer par mon air important.

Coffe fut en effet parfait en rentrant dans la salle à manger. Il avait tiré de sa poche huit ou dix rapports d'élections qu'il avait fourrés dans la dépêche, et la portait *comme un saint-sacrement*². M. de Sérerville avait repris connaissance, il avait eu le mal de mer, et au milieu de ses angoisses regardait Leuwen et Coffe d'un air mourant. L'état de ce méchant homme toucha Leuwen, il vit en lui un homme souffrant.

« Il faut le soulager de notre présence », et après quelques mots polis [il] se retira.

Le courrier lui courut après sur l'escalier pour lui demander ses ordres.

— M. le maître des requêtes vous réexpédiera demain, dit Coffe avec une gravité parfaite.

Le lendemain 17 était le grand jour¹.

Dès sept heures, le 17, le grand jour des élections, Leuwen était chez M. l'abbé Disjonval. Il fut frappé du changement de manières du bon vieillard, il était tout empressement; la moindre insinuation de Leuwen ne passait pas sans réponse.

« Les cent mille francs font effet », se dit Leuwen.

Mais l'abbé Disjonval lui fit entendre plusieurs fois, avec une finesse et une politesse qui l'étonna, que tout ce qu'on pouvait dire en l'absence de la condition principale n'était qu'un futur contingent.

— C'est bien ainsi que je l'entends, répondait Leuwen. Si je n'ai pas aujourd'hui, et de bonne heure, un crédit de 100.000 francs sur M. le receveur général, j'aurai eu l'honneur de vous être présenté, j'aurai eu avec le respectable abbé Le Canu une conférence qui a fait sur mon cœur une profonde impression, j'aurai appris à redoubler l'estime que j'avais déjà pour des hommes qui voient le bonheur de notre chère patrie dans une autre route que celle que je crois la plus sûre, et...

Nous ferons grâce au lecteur de toutes les phrases polies qu'inspirait à Leuwen le vif désir de voir ces messieurs prendre patience jusqu'à l'arrivée de la dépêche diplomatique. Le bruit insolite que le grand événement du jour causait dans la rue et que Leuwen entendait de l'appartement de M. l'abbé Disjonval, quoique situé au fond d'une cour, retentissait dans sa poitrine. Que n'eût-il pas donné pour que l'élection pût être retardée d'un jour!

A neuf heures, il rentra à son auberge, où Coffe avait préparé deux immenses lettres narratives et explicatives.

— Quel drôle de style! dit Leuwen en les signant.

— Emphatique et plat, et surtout jamais simple, c'est ce qu'il faut pour les bureaux.

Le courrier fut renvoyé à Paris.

— Monsieur, dit le courrier, seriez-vous assez bon pour me permettre de me charger des dépêches du préfet, je veux dire de M. de Séranville? Je ne cacherai pas à monsieur qu'il m'a fait offrir un cadeau assez joli si je

veux prendre ses lettres. Mais je suis expédié et je connais trop les convenances...

— Allez de ma part chez M. le préfet, demandez-lui ses lettres et paquets, attendez-les une demi-heure s'il le faut. M. le préfet est la première autorité administrative du département, etc., etc.

« Le plus souvent que j'irai chez le préfet par son ordre! Et mon cadeau, donc! On dit ce préfet cancre... etc., etc. »

CHAPITRE LIV¹

LE général Fari avait fait louer depuis un mois par son petit aide de camp, M. Ménière, un appartement au premier étage en face de la salle des Ursulines, où se faisait l'élection. Là, il s'établit avec Leuwen dès dix heures du matin. Ces messieurs avaient des nouvelles de quart d'heure en quart d'heure par des affidés du général. Quelques affidés de la préfecture, ayant su le courrier de la veille et voyant dans Leuwen le préfet futur si M. de Sérerville manquait son élection, faisaient passer tous les quarts d'heure à Leuwen des cartes avec des mots au crayon rouge. Les avis donnés par ces cartes se trouvèrent fort justes.

Les opérations électorales, commencées à dix heures et demie, suivaient un cours régulier. Le président d'âge était dévoué au préfet, qui avait eu soin de faire retarder aux portes la lourde berline d'un M. de Marconnès, plus âgé que son président d'âge dévoué, et qui n'arriva à Caen qu'à onze heures. Trente ministériels qui avaient déjeuné à la préfecture furent hués en entrant dans la salle des élections.

Un petit imprimé avait été distribué avec profusion aux électeurs :

« Honnêtes gens de tous les partis, qui voulez le bien du pays dans lequel vous êtes nés, éloignez M. le préfet de Sérerville. Si M. Mairobert est élu député, M. le préfet sera destitué ou nommé ailleurs. Qu'importe, après tout, le député nommé? Chassons un préfet tracassier et menteur. A qui n'a-t-il pas manqué de parole? »

Vers midi, l'élection du président définitif prenait la plus mauvaise tournure. Tous les électeurs du canton de..., arrivés de bonne heure, votaient en faveur de M. Mairobert.

— Il est à craindre, s'il est président, dit le général à Leuwen, que quinze ou vingt de nos ministériels, gens timides, et que dix ou quinze électeurs de campagne imbéciles, le voyant placé au bureau dans la position la plus en vue, n'osent pas écrire un autre nom que le sien sur leur bulletin.

Tous les quarts d'heure, Leuwen envoyait Coffe regarder le télégraphe; il grillait de voir arriver la réponse à sa dépêche n° 2.

— Le préfet est bien capable de retarder cette réponse, dit le général; il serait bien digne de lui d'avoir envoyé un de ses commis à la station du télégraphe, à quatre lieues d'ici, de l'autre côté de la colline, pour tout arrêter. C'est par des traits de cette espèce qu'il croit être un nouveau cardinal de Mazarin, car il sait l'histoire de France, notre préfet.

Et le bon général voulait prouver par ce mot qu'il la savait aussi. Le petit capitaine Ménière offrit de monter à cheval et d'aller en un temps de galop sur la montagne observer le mouvement de la seconde station du télégraphe, mais M. Coffe demanda son cheval au capitaine et courut à sa place.

Il y avait mille personnes au moins devant la salle des Ursulines. Leuwen descendit dans la place pour juger un peu de l'esprit général des conversations; il fut reconnu. Le peuple, quand il se voit en masse, est fort insolent :

— Regarde! Regarde! Voilà ce petit commissaire de police freluquet, envoyé de Paris pour espionner le préfet!

Il n'y fut presque pas sensible.

Deux heures sonnèrent, deux heures et demie; le télégraphe ne remuait pas.

Leuwen séchait d'impatience. Il alla voir l'abbé Disjonval.

— Je n'ai pas pu différer plus longtemps le vote de mes amis, lui dit cet abbé, auquel Leuwen trouva l'air piqué, mais il était évident qu'il l'avait différé.

« Voilà un homme qui croira que je me suis moqué de lui, et il y va de franc jeu avec moi. Je jurerais qu'il a

retardé le vote de ses amis, à la vérité bien peu nombreux. »

Au moment où Leuwen cherchait à prouver à l'abbé Disjonval, par des discours chaleureux, qu'il n'avait pas voulu le tromper, Coffe accourut tout haletant :

— Le télégraphe marche !

— Daignez m'attendre chez vous encore un quart d'heure, dit Leuwen à l'abbé Disjonval ; je vole au bureau du télégraphe.

Leuwen revint tout courant vingt minutes après.

— Voilà la dépêche originale, dit-il à l'abbé Disjonval :

« Le ministre des Finances à M. le receveur général.

« Remettez cent mille francs à M. le général Fari et à M. Leuwen. »

— Le télégraphe marche encore, dit Leuwen à l'abbé Disjonval.

— Je vais au collège, dit l'abbé Disjonval, qui paraissait persuadé. Je ferai ce que je pourrai pour la nomination du président. Nous portons M. de Crémieux. De là je cours chez M. Le Canu. Je vous engagerais à y aller sans délai.

La porte de l'appartement de l'abbé était ouverte, il y avait grand monde dans l'antichambre, que Leuwen et Coffe traversèrent en volant.

— Monsieur, voici la dépêche originale.

— Il est trois heures dix minutes, dit l'abbé Le Canu. J'ose espérer que vous n'avez aucune objection à M. de Crémieux : cinquante-cinq ans, vingt mille francs de rente, abonné aux *Débats*, n'a pas émigré.

— M. le général Fari et moi approuvons M. de Crémieux. S'il est élu au lieu de M. Mairobert, le général et moi vous remettrons les cent mille francs. En attendant l'événement, en quelles mains voulez-vous, monsieur, que je dépose les cent mille francs ?

— La calomnie veille autour de nous, monsieur. C'est déjà beaucoup que quatre personnes, quelque honorables qu'elles soient, sachent un secret dont la calomnie peut tellement abuser. Je compte, monsieur, dit l'abbé Le Canu en montrant Coffe, vous, monsieur, l'abbé Disjonval et moi. A quoi bon faire voir le détail à M. le général Fari, d'ailleurs si digne de toute considération ?

Leuwen fut charmé de ces paroles, qui étaient *ad rem*.

— Monsieur, je suis trop jeune pour me charger seul de la responsabilité d'une dépense secrète aussi forte. Etc., etc.

Leuwen fit consentir M. l'abbé Le Canu à l'intervention du général.

— Mais je tiens expressément, et j'en fais une condition *sine qua non*, je tiens à ce que le préfet n'intervienne nullement.

« Belle récompense de son assiduité à entendre la messe », pensa Leuwen.

Leuwen fit consentir M. l'abbé Le Canu à ce que la somme de cent mille francs fût déposée dans une cassette dont le général Fari et un M. Ledoyen, ami de M. Le Canu, auraient chacun une clef.

A son retour à l'appartement vis-à-vis de la salle d'élection, Leuwen trouva le général extrêmement rouge. L'heure approchait où le général avait résolu d'aller déposer son vote, et il avoua franchement à Leuwen qu'il craignait fort d'être hué. Malgré ce souci personnel, le général fut extrêmement sensible à l'air de *ad rem* qu'avaient pris les réponses de M. l'abbé Le Canu.

Leuwen reçut un mot de l'abbé Disjonval qui le priait de lui envoyer M. Coffe. Coffe rentra une demi-heure après; Leuwen appela le général, et Coffe dit à ces messieurs :

— J'ai vu, ce qu'on appelle vu, quinze hommes qui montent à cheval et vont battre la campagne pour faire arriver ce soir ou demain avant midi cent cinquante électeurs légitimistes. M. l'abbé Disjonval est un jeune homme, vous ne lui donneriez pas quarante ans. « Il nous aurait fallu le temps d'avoir quatre articles de la *Gazette de France* », m'a-t-il répété trois fois. Je crois qu'ils y vont bon jeu bon argent.

Le directeur du télégraphe envoya à Leuwen une seconde dépêche télégraphique adressée à lui-même :

« J'approuve vos projets. Donnez cent mille francs. Un légitimiste quelconque, même M. B[erryer] ou F[itiz-James], vaut mieux que M. Hampden. »

— Je ne comprends pas, dit le général; qu'est-ce que M. Hampden ?

— Hampden veut dire Mairobert, c'est le nom dont je suis convenu avec le ministre.

— Voilà l'heure, dit le général fort ému. Il prit son

uniforme et quitta l'appartement d'observation fort ému pour aller donner son vote. La foule s'ouvrit pour lui laisser faire les cent pas qui le séparaient de la porte de la salle. Le général entra; au moment où il s'approchait du bureau, il fut applaudi par tous les électeurs mairobertistes.

— Ce n'est pas un plat coquin comme le préfet, disait-on tout haut, il n'a que ses appointements, et il a une famille à nourrir.

Leuwen expédia cette dépêche télégraphique n° 3 :
« Caen, quatre heures.

« Les chefs légitimistes paraissent de bonne foi. Des observateurs militaires placés aux portes ont vu sortir dix-neuf ou vingt agents qui vont chercher dans la campagne cent soixante électeurs légitimistes. Si quatre-vingts ou cent arrivent le 18 avant trois heures, Hampden ne sera pas élu. Dans ce moment, Hampden a la majorité pour la présidence. Le scrutin sera dépouillé à cinq heures. »

Le scrutin dépouillé donna :

Électeurs présents	873
Majorité	437
Voix à M. Mairobert	451
A M. Gonin, le candidat du préfet	389
A M. de Crémieux, le candidat de M. Le Canu depuis qu'il avait accepté les cent mille francs.....	19
Voix perdues	14

Ces dix-neuf voix à M. de Crémieux firent beaucoup de plaisir au général et à Leuwen; c'était une demi-preuve que M. Le Canu ne se jouait pas d'eux.

A six heures, des valeurs sans reproche s'élevant à cent mille francs furent remises par M. le receveur général lui-même entre les mains du général Fari et de Leuwen, qui lui en donnèrent reçu.

M. Ledoyen se présenta. C'était un fort riche propriétaire, généralement estimé. La cérémonie de la cassette fut effectuée, il y eut parole d'honneur réciproque de remettre la cassette et son contenu à M. Ledoyen si tout autre que M. Mairobert était élu, et à M. le général Fari si M. Mairobert était député.

M. Ledoyen parti, on dina.

— Maintenant, la grande affaire est le préfet, dit le

général, extraordinairement gai ce soir-là. Prenons courage et montons à l'assaut.

Il y aura bien 900 votants demain.

M. Gonin a eu	389
M. de Crémieux	19
	408

Nous voilà avec 408 voix sur 873. Supposons que les vingt-sept voix arrivées demain matin donnent dix-sept voix à Mairobert et dix à nous, nous sommes :

Crémieux	418
Mairobert	468

Cinquante et une voix de M. Le Canu donnent l'avantage à M. de Crémieux.

Ces chiffres furent retournés de cent façons par le général, Leuwen, Coffe et l'aide de camp Ménière, les seuls convives de ce dîner.

— Appelons nos deux meilleurs agents, dit le général.

Ces messieurs parurent et, après une assez longue discussion, dirent d'eux-mêmes que la présence de soixante légitimistes décidait l'affaire.

— Maintenant, à la préfecture, dit le général.

— Si vous ne trouvez pas d'indiscrétion à ma demande, dit Leuwen, je vous prierais de porter la parole, je suis odieux à ce petit préfet.

— Cela est un peu contre nos conventions; je m'étais réservé un rôle tout à fait secondaire. Mais enfin, j'ouvri-
rai le débat, *comme on dit en Angleterre*.

Le général tenait beaucoup à montrer *qu'il avait des lettres*. Il avait bien mieux : un rare bon sens, et de la bonté. A peine eut-il expliqué au préfet qu'on le suppliait de donner les 389 voix dont il avait disposé la veille lors de la nomination du président à M. de Crémieux, qui de son côté se faisait fort de réunir soixante voix légitimistes, et peut-être quatre-vingts..., le préfet l'interrompit d'une voix aigre :

— Je ne m'attendais pas à moins, après toutes ces communications télégraphiques. Mais enfin, messieurs, il vous en manque une : je ne suis pas encore destitué, et M. Leuwen n'est pas encore préfet de Caen.

Tout ce que la colère peut mettre dans la bouche d'un petit sophiste surnois fut adressé par M. de Sérerville au général et à Leuwen. La scène dura cinq heures. Le général ne perdit un peu de patience que vers la fin. M. de Sérerville, toujours ferme à refuser, changea cinq ou six fois de système quant aux raisons de refuser.

— Mais, monsieur, même en vous réduisant aux raisons égoïstes, votre élection est évidemment perdue. Laissez-la mourir entre les mains de M. Leuwen. Comme les médecins appelés trop tard, M. Leuwen aura tout l'odieux de la mort du malade.

— Il aura ce qu'il voudra ou ce qu'il pourra, mais jusqu'à ma destitution, il n'aura pas la préfecture de Caen.

Ce fut sur cette réponse de M. de Sérerville que Leuwen fut obligé de retenir le général.

— Un homme qui trahirait le gouvernement, dit le général, ne pourrait pas faire mieux que vous, monsieur le préfet, et c'est ce que je vais écrire aux ministres. Adieu, monsieur¹.

A minuit et demi, en sortant, Leuwen dit au général :

— Je vais écrire ce beau résultat à M. l'abbé Le Canu.

— Si vous m'en croyez, voyons un peu agir ces alliés suspects; attendons demain matin, après votre dépêche télégraphique. D'ailleurs, ce petit animal de préfet peut se raviser.

A cinq heures et demie du matin, Leuwen attendait le jour dans le bureau du télégraphe. Dès qu'on put y voir, la dépêche suivante fut expédiée (n° 4) :

« Le préfet a refusé ses 389 voix d'hier à M. de Crémieux. Le concours des 70 à 80 voix que le général Fari et M. Leuwen attendaient des légitimistes devient inutile, et M. Hampden va être élu. »

Leuwen, mieux avisé, n'écrivit pas à MM. Disjonval et Le Canu, mais alla les voir. Il leur expliqua le malheur nouveau avec tant de simplicité et de sincérité évidente que ces messieurs, qui connaissaient le génie du préfet, finirent par croire que Leuwen n'avait pas voulu leur tendre un piège.

— L'esprit de ce petit² préfet des Grandes Journées, dit M. Le Canu, est comme les cornes des boucs de mon pays : noir, dur et tortu.

Le pauvre Leuwen était tellement emporté par l'envie de ne pas passer pour un coquin, qu'il supplia M. Dis-

jonval d'accepter de sa bourse le remboursement des frais de messenger et autres qu'avait pu entraîner la convocation extraordinaire des électeurs légitimistes. M. Disjonval refusa, mais, avant de quitter la ville de Caen, Leuwen lui fit remettre cinq cents francs par M. le président Donis d'Angel.

Le grand jour de l'élection, à dix heures, le courrier de Paris apporta cinq lettres annonçant que M. Mairobert était mis en accusation à Paris comme fauteur du grand mouvement insurrectionnel et républicain dont l'on parlait alors. Aussitôt, douze des négociants les plus riches déclarèrent qu'ils ne donneraient pas leurs voix à Mairobert.

— Voilà qui est bien digne du préfet, dit le général à Leuwen, avec lequel il avait repris son poste d'observation vis-à-vis de la salle des Ursulines. Il serait plaisant, après tout, que ce petit sophiste réussît. C'est bien alors, monsieur, ajouta le général avec la gaieté et la générosité d'un homme de cœur, que, pour peu que le ministre soit votre ennemi et ait besoin d'un bouc émissaire, vous jouerez un joli rôle.

— Je recommencerais mille fois. Quoique la bataille fût perdue, j'ai fait donner mon régiment.

— Vous êtes un brave garçon... Permettez-moi cette locution familière, ajouta bien vite le bon général, craignant d'avoir manqué à la politesse, qui était pour lui comme une langue étrangère apprise tard. Leuwen lui serra la main avec émotion et laissa parler son cœur.

À onze heures, on constata la présence de 948 électeurs. Au moment où un émissaire du général venait lui donner ce chiffre, M. le président Donis voulut forcer toutes les consignes pour pénétrer dans l'appartement, mais n'y réussit pas.

— Recevons-le un instant, dit Leuwen.

— Ah! que non. Ce pourrait être la base d'une calomnie de la part du préfet, de la part de M. Le Canu, ou de la part de ces pauvres républicains plus fous que méchants. Allez recevoir le digne président et ne vous laissez pas trahir par votre honnêteté naturelle.

— Il me portait l'assurance que, malgré les contre-ordres de ce matin, il y a quarante-neuf légitimistes et onze partisans du préfet gagnés en faveur de M. de Crémieux dans la salle des Ursulines.

L'élection suivit un cours paisible; les figures étaient plus sombres que la veille. La fausse nouvelle du préfet sur la mise en accusation de M. Mairobert avait mis en colère cet homme si sage, jusque-là, et surtout ses partisans. Deux ou trois fois, on fut sur le point d'éclater. On voulait envoyer trois députés à Paris pour interroger les cinq personnes qui avaient donné la nouvelle du mandat d'arrêt lancé contre M. Mairobert. Mais enfin un beau-frère de M. Mairobert monta sur une charrette arrêtée à cinquante pas de la salle des Ursulines et dit :

— Renvoyons notre vengeance à quarante-huit heures après l'élection, autrement la majorité vendue à la Chambre des députés l'annulera.

Ce bref discours fut bientôt imprimé à vingt mille exemplaires. On eut même l'idée d'apporter une presse sur la place voisine de la salle d'élection. Les agents de la préfecture n'osèrent approcher de la presse ni tenter de mettre obstacle à la circulation du bref discours. Ce spectacle frappa les esprits et contribua à les calmer.

Leuwen, qui se promenait hardiment partout, ne fut point insulté ce jour-là; il remarqua que cette foule sentait sa force. A moins de la mitrailer à distance, aucune force ne pouvait agir sur elle.

« Voilà le peuple vraiment souverain », se dit-il.

Il revenait de temps à autre à l'appartement d'observation. L'avis du capitaine Ménière était que personne n'aurait la majorité ce jour-là.

A quatre heures, il arriva une dépêche télégraphique au préfet, qui ordonnait de porter ses votes au légitimiste désigné par le général Fari et par Leuwen. Le préfet ne fit rien dire au général ni à Leuwen. A quatre heures un quart, Leuwen eut une dépêche télégraphique dans le même sens. Sur quoi Coffe s'écria :

« Un peu moins de fortune, et plus tôt survenue...¹ »

Polyeucte.

Le général fut charmé de la citation et se la fit répéter.

A ce moment, ces messieurs furent étourdis par un vivat général et assourdissant.

— Est-ce joie, est-ce révolte ? s'écria le général en courant à la fenêtre.

— C'est joie, dit-il avec un soupir, et nous sommes f...

En effet, un émissaire qui arriva, son habit déchiré tant il avait eu de peine à traverser la foule, apporta le bulletin de dépouillement du scrutin¹.

Électeurs présents	948
Majorité	475
M. Mairobert	475
M. Gonin, candidat du préfet	401
M. de Crémieux	61
M. Sauvage, républicain, voulant retremper le caractère des Français par des lois draconiennes	9
Voix perdues	2

Le soir, la ville fut entièrement illuminée.

— Mais où sont donc les fenêtres des quatre cent un partisans du préfet ? disait Leuwen à Coffe.

La réponse fut un bruit effroyable de vitres cassées ; on brisait les fenêtres du président Donis d'Angel.

Le lendemain, Leuwen s'éveilla à onze heures du matin et alla seul [se] promener dans toute la ville. Une singulière pensée s'était rendue maîtresse de son esprit.

« Que dirait madame de Chasteller si je lui racontais ma conduite ? »

Il fut bien une heure avant de trouver la réponse à cette question, et cette heure fut bien douce.

« Pourquoi ne lui écrirais-je pas ? » se dit Leuwen. Et cette question s'empara de son âme pour huit jours.

En approchant de Paris, il vint par hasard à penser à la rue où logeait madame Grandet, et ensuite à elle. Il partit d'un éclat de rire.

— Qu'avez-vous donc ? lui dit Coffe.

— Rien. J'avais oublié le nom d'une belle dame pour qui j'ai une grande passion.

— Je croyais que vous pensiez à l'accueil que va vous faire votre ministre.

— Le diable l'emporte!... Il me recevra froidement, me demandera l'état de mes déboursés, et trouvera que c'est bien cher.

— Tout dépend du rapport que les espions du ministre lui auront fait sur votre mission. Votre conduite a été furieusement imprudente, vous avez donné pleinement dans cette folie de la première jeunesse qu'on appelle zèle.

CHAPITRE LV¹

LEUWEN avait à peu près deviné. Le comte de Vaize le reçut avec sa politesse ordinaire, mais ne lui fit aucune question sur les élections, aucun compliment sur son voyage; il le traita absolument comme s'il l'avait vu la veille².

« Il a de meilleures façons qu'à lui n'appartient; depuis qu'il est ministre il voit bonne compagnie au Château. »

Mais après cette lueur de raisonnement juste, Leuwen retomba bientôt dans cette sottise de l'amour du bien, au moins dans les détails. Il avait fait quelques phrases qui résumaient les observations utiles faites pendant son voyage; il eut besoin de faire effort sur soi-même pour ne pas dire au ministre des choses si évidemment mal et si faciles à faire aller bien. Il n'avait aucun intérêt de vanité, il savait quel juge c'était que M. de Vaize dans tout ce qui, de près ou de loin, tenait à la logique ou à la clarté de la narration³. Par ce sot amour du bien, qui n'est guère pardonnable à un homme dont le père a un carrosse, Leuwen aurait voulu corriger trois ou quatre abus qui ne rapportaient pas un sou au ministre. Leuwen était cependant assez civilisé pour ressentir une crainte mortelle que son amour pour le bien ne le fît sortir des bornes que le ton du ministre semblait vouloir mettre à ses rapports avec lui.

« Quelle honte n'aurai-je pas si avec un fonctionnaire tellement au-dessus de moi je viens à parler de choses utiles; tandis qu'il ne me parle que de détails! »

Leuwen laissa tomber l'entretien et prit la fuite. Son bureau était occupé par le petit Desbacs, qui durant son absence avait rempli sa place. Ce petit homme fut très froid en lui faisant la remise des affaires courantes, lui qui, avant le voyage, était à ses pieds.

Leuwen ne dit rien à Coffe, qui travaillait dans une pièce voisine et de son côté éprouvait un accueil encore plus significatif. A cinq heures et demie, il l'appela pour aller dîner. Dès qu'ils furent seuls dans un cabinet de restaurateur :

— Eh bien ? dit Leuwen en riant.

— Eh bien ! tout ce que vous avez fait de bien et

d'admirable pour tâcher de sauver une cause perdue n'est qu'un *péché splendide*. Vous serez bien heureux si vous échappez au reproche de jacobinisme ou de carlisme. On en est encore, dans les bureaux, à trouver un nom pour votre crime, on n'est d'accord que sur son énormité. Tout le monde en est à épier la façon dont le ministre vous traite, vous vous êtes cassé le cou.

— La France est bien heureuse, dit Leuwen gaiement, que ces coquins de ministres ne sachent pas profiter de cette folie de jeunesse qu'on appelle *zèle*. Je serais curieux de savoir si un général en chef traiterait de même un officier qui, dans une déroute, aurait fait mettre pied à terre à un régiment de dragons pour marcher à l'assaut d'une batterie qui enfile la grand'route et tue horriblement de monde ?

Après de longs discours, Leuwen apprit à Coffe qu'il ne voulait point épouser une parente du ministre et qu'il n'avait rien à demander.

— Mais alors, dit Coffe étonné, d'où venait, avant votre mission, la bonté marquée du ministre ? Maintenant, après les lettres de M. de Séranville, pourquoi ne vous brise-t-il pas ?

— Il a peur du salon de mon père. Si je n'avais pas pour père l'homme d'esprit le plus redouté de Paris, j'aurais été comme vous, jamais je ne me relevais de la profonde disgrâce où nous a jetés notre républicanisme de l'École polytechnique... Mais dites-moi, croyez-vous qu'un gouvernement républicain fût aussi absurde que celui-ci ?

— Il serait moins absurde, mais plus violent ; ce serait souvent un loup enragé. En voulez-vous la preuve ? Elle n'est pas loin de vous. Quelles mesures prendriez-vous dans les deux départements de MM. de Riquebourg et de Séranville, si demain vous étiez un ministre de l'Intérieur tout-puissant ?

— Je nommerais M. Mairobert préfet, je donnerais au général Fari le commandement des deux départements.

— Songez au contre-coup de ces mesures et à l'exaltation que prendraient dans les deux départements Riquebourg et Séranville tous les partisans du bon sens et de la justice. M. Mairobert serait roi de son département ; et si ce département s'avisait d'avoir une opinion sur ce qui se fait à Paris ? Et pour parler de ce que nous connais-

sons, si ce département s'avisait de jeter un œil raisonnable sur ces quatre cent trente nigauds emphatiques qui grattent du papier dans la rue de Grenelle et parmi lesquels vous et moi nous comptons ? Si les départements voulaient à l'Intérieur six hommes de métier à 30.000 francs d'appointements et 10.000 francs de frais de bureau, signant tout ce qui est d'un intérêt secondaire, que deviendraient trois cent cinquante au moins de ces commis chargés de faire au bon sens une guerre si acharnée ? Et, de proche en proche, que deviendrait le Roi ? Tout gouvernement est un mal, mais un mal qui préserve d'un plus grand..., etc.

— C'est ce que me disait M. Gauthier, l'homme le plus sage que j'aie connu, un républicain de Nancy. Que n'est-il ici, à raisonner avec nous ? Du reste, c'est un homme qui lit la *Théorie des fonctions* de Lagrange aussi bien que vous et cent fois mieux que moi, etc., etc.

Le discours fut infini entre les deux amis, car Coffe, en sachant résister à Leuwen, s'en était fait aimer et, par reconnaissance, se croyait obligé à lui répondre. Coffe ne revenait pas de son étonnement qu'étant riche il ne fût pas plus absurde. Entraîné par cette idée, Coffe lui dit :

— Êtes-vous né à Paris ?

— Oui, sans doute.

— Et monsieur votre père avait un hôtel magnifique à cette époque, et vous, vous alliez promener en voiture à trois ans ?

— Mais sans doute, dit Leuwen en riant. Pourquoi ces questions ?

— C'est que je suis étonné de ne vous trouver ni absurde, ni sec ; mais il faut espérer que cela viendra. Vous devez voir par le succès de votre mission que la société repousse vos qualités actuelles. Si vous vous étiez borné à vous faire couvrir de boue à Blois, le ministre vous eût donné la croix en arrivant.

— Du diable si je resonge jamais à cette mission ! dit Leuwen.

— Vous auriez le plus grand tort, c'est la plus belle et la plus curieuse expérience de votre vie. Jamais, quoi que vous fassiez, vous n'oublierez le général Fari, M. de Sérerville, l'abbé Le Canu, M. de Riquebourg, M. le maire Rollet.

— Jamais.

— Eh bien! le plus ennuyeux de l'expérience morale est fait. C'est le commencement, l'exposition des faits. Suivez dans les bureaux le sort des hommes et des choses, qui sont tellement présents à votre imagination. Pressez-vous, car il est possible que le ministre ait déjà inventé quelque coup de Jarnac pour vous éloigner tout doucement sans fâcher monsieur votre père.

— A propos, mon père est député de l'Aveyron, après trois ballottages et à la flatteuse majorité de deux voix.

— Vous ne m'aviez pas parlé de sa candidature.

— Je la trouvais ridicule, et d'ailleurs je n'eus pas le temps d'y trop songer. Je la sus par ce courrier extraordinaire qui donna une pâmoison à M. de Séranville.

Deux jours après, le comte de Vaize dit à Leuwen :

— J'ai à vous faire lire ce papier.

C'était une première liste de gratifications à propos des élections. Le ministre, en la lui donnant, souriait d'un air de bonté qui semblait dire : « Vous n'avez rien fait qui vaille, et cependant voyez comment je vous traite. » Leuwen lisait la liste, il y avait trois gratifications de dix mille francs, et à côté des noms des gratifiés le mot *succès* ; la quatrième ligne portait : « M. Leuwen, maître des requêtes, non succès, M. Mairobert nommé à une majorité d'une voix, mais un zèle remarquable, sujet précieux, 8.000 francs. »

— Eh bien! dit le ministre, tient-on la parole que l'on vous donna à l'Opéra ?

Leuwen vit sur la liste que le petit nombre d'agents qui n'avaient pas réussi n'avaient que des gratifications de 2.500 francs. Il exprima toute sa reconnaissance, puis ajouta :

— J'ai une prière à faire à Votre Excellence, c'est que mon nom ne paraisse pas sur cette liste.

— J'entends, dit le ministre, dont la figure prit sur-le-champ l'expression la plus sévère. Vous voulez la croix; mais en vérité, après tant de folies je ne puis la demander pour vous. Vous êtes plus jeune de caractère que d'âge. Demandez à Desbacs l'étonnement que causaient vos dépêches télégraphiques arrivant coup sur coup, et ensuite vos lettres.

— C'est parce que je sens tout cela que je prie Votre

Excellence de ne pas songer à moi pour la croix, et encore moins pour la gratification.

— Prenez garde, monsieur, dit le ministre tout à fait en colère, je suis homme à vous prendre au mot. Et, parbleu, voilà une plume, à côté de votre nom mettez ce que vous voudrez.

Leuwen écrivit à côté de son nom les mots : *ni croix, ni gratification, élection manquée* ; puis raya le tout. Au bas de la liste, il écrivit : M. Coffe, 2.500 francs.

— Prenez garde, dit le ministre en lisant ce que Leuwen avait écrit. Je porte ce papier au Château. Il serait inutile que, par la suite, monsieur votre père me parlât à ce sujet.

— Les hautes occupations de Votre Excellence l'empêchent de garder le souvenir de la conversation à l'Opéra. J'exprimai le vœu le plus précis que mon père n'eût plus à s'occuper de ma fortune politique.

— Eh bien ! expliquez à mon ami monsieur Leuwen comment s'est passée l'affaire de la gratification. Vous étiez porté pour 8.000 francs, vous avez effacé ce chiffre. Adieu, monsieur.

A peine la voiture de Son Excellence eut-elle quitté l'hôtel, que madame la comtesse de Vaize fit appeler Leuwen.

« Diable, se dit Leuwen en l'apercevant, elle est fort jolie aujourd'hui. Elle n'a point l'air timide et ses yeux ont du feu. Que signifie ce changement ? »

— Vous nous tenez rigueur depuis votre retour ; j'attendais une occasion de vous parler en détail. Je puis vous assurer que personne au ministère n'a défendu vos dépêches télégraphiques avec plus de suite. J'ai empêché avec le plus grand courage qu'on en dît du mal devant moi à table. Mais enfin, tout le monde peut se tromper, et j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. Vos ennemis, par la suite, pourraient vous calomnier à propos de votre mission ; je sais bien que les intérêts d'argent ne vous touchent que médiocrement, mais il faut fermer la bouche sur cette affaire à vos ennemis, et ce matin j'ai obtenu de mon mari que vous soyez présenté au roi pour une gratification de 8.000 francs. Je voulais 10.000, mais M. de Vaize m'a fait voir que cette somme était réservée aux plus grands succès, et les lettres reçues hier de M. de Sérerville et de M. Rollet le maire de Caen sont affreuses

pour vous. J'ai opposé à ces lettres la nomination de monsieur votre père, et enfin je viens de l'emporter au moment même. M. de Vaize a fait recopier la liste, où vous étiez placé à la fin et pour 4.000 francs, et votre nom est le quatrième avec 8.000 francs.

Tout cela fut dit avec beaucoup plus de paroles, et par conséquent avec plus de mesure et de retenue féminine, mais aussi avec plus de marques de bonté et d'intérêt que nous n'avons la place de le noter ici. Aussi Leuwen y fut-il très sensible : depuis quinze jours, il n'avait pas vu beaucoup de visages amis, il commençait à prendre un peu d'usage du monde ; il était temps, à vingt-six ans.

« Je devrais faire la cour à cette femme timide ; les grandeurs l'ennuient et lui pèsent, je serais sa consolation. Mon bureau n'est guère qu'à cinquante pas de sa chambre. »

Leuwen lui raconta qu'il venait d'effacer son nom.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, seriez-vous piqué ? Vous aurez la croix à la première occasion, je vous le promets.

Ce qui voulait dire : « Allez-vous nous quitter ? »

L'accent de ce mot toucha profondément Leuwen, il fut sur le point de lui baiser la main. Madame de Vaize était fort émue, lui était touché de reconnaissance.

Lucien n'avait vu que des figures haineuses dans sa mission, cette figure douce et si remplie d'amitié le toucha.

« Mais si je m'attachais à elle, que de dîners ennuyeux il faudrait supporter, et avec cette figure du mari¹ de l'autre côté de la table et souvent ce petit coquin de Desbacs, son cousin ! »

Toutes ces réflexions ne prirent pas une demi-seconde.

— Je viens d'effacer mon nom, reprit Leuwen ; mais puisque vous daignez témoigner de l'intérêt pour mon avenir, je vous dirai la vraie cause de mon refus. Ces listes de gratifications peuvent être imprimées un jour. Alors, elles donneront peut-être une célébrité fâcheuse, et je suis trop jeune pour m'exposer à ce danger. Et 8.000 francs n'est pas un objet pour moi.

— Oh ! mon Dieu, dit madame de Vaize avec l'accent de la terreur, êtes-vous comme M. Crapart ? Croyez-vous la république si près de nous ?

La figure de madame de Vaize n'exprima plus que la crainte et le soupçon, Leuwen y lut une sécheresse d'âme parfaite.

« La peur, pensa Leuwen, lui a fait oublier sa velléité d'intérêt et d'amitié. Les privilèges sont chèrement achetés dans ce siècle, et Gauthier avait raison d'avoir pitié d'un homme qui s'appelle *prince*. J'avoue cette opinion à peu de personnes, ajoutait Gauthier, on y verrait l'envie la plus plate. Voici ses paroles : en 1814, le titre de prince ou de duc chez un jeune homme moins âgé que le siècle emporte un coin de folie. A cause de son nom, le pauvre jeune homme a peur, et se croit obligé d'être plus heureux qu'un autre. Cette pauvre petite femme serait bien plus heureuse de s'appeler madame Le Roux... Ces sortes d'idées de danger donnaient au contraire un accès de courage charmant à madame de Chasteller... Ce soir où je fus entraîné à lui dire : « Je me battrais donc contre vous », quel regard!... Et moi, que fais-je à Paris ? Pourquoi ne pas voler à Nancy ? Je lui demanderai pardon à genoux de m'être mis en colère parce qu'elle m'a fait un secret. Quel aveu pénible à faire à un jeune homme et que peut-être on aime ? Et à quoi bon ? Je n'avais jamais parlé de lier nos existences sociales. »

— Vous êtes fâché ? dit madame de Vaize d'un ton de voix timide.

Le son de cette voix réveilla Leuwen.

« Elle n'a plus de peur, se dit-il. Oh ! mon Dieu, il faut que je me sois tu au moins pendant une minute ! »

— Y a-t-il longtemps que je suis tombé dans cette rêverie ?

— Trois minutes au moins, dit madame de Vaize avec l'air de l'extrême bonté ; mais dans cette bonté qu'elle voulait marquer il y avait par cela même un peu de reproche de la femme d'un ministre puissant et qui n'est pas accoutumée à de telles distractions, et en tête à tête, encore.

— C'est que je suis sur le point d'éprouver pour vous, madame, un sentiment que je me reprochais.

Après cette petite coquinerie, Leuwen n'avait plus rien à dire à madame de Vaize. Il ajouta quelques mots polis, la laissa rouge comme du feu, et courut s'enfermer dans son bureau.

« J'oublie de vivre, se dit-il. Ces sottises d'ambition me distraient de la seule chose au monde qui ait de la réalité pour moi. Il est drôle de sacrifier son cœur à l'ambition, et pourtant de n'être pas ambitieux... Je ne

suis pas non plus si ridicule. J'ai voulu marquer de la reconnaissance à mon père. Mais c'en est assez ainsi... Ils vont croire que je suis piqué de ne pas avoir un grade ou la croix¹ ! Mes ennemis au ministère diront peut-être que je suis allé voir des républicains à Nancy. Après avoir fait parler le télégraphe, le télégraphe parlera contre moi... Pourquoi toucher à cette machine diabolique ? » dit Leuwen en riant presque.

Après sa résolution de faire un voyage à Nancy, Leuwen se sentit un homme.

« Il faut attendre mon père, qui revient un de ces jours ; c'est un devoir, et je suis bien aise d'avoir son opinion sur ma conduite à Caen, qui est tellement sifflée au ministère. »

Le soir, l'envie de ne pas paraître piqué le rendit extrêmement brillant chez madame Grandet. Dans le petit salon ovale, au milieu de trente personnes peut-être, il fut le centre de la conversation et fit cesser toutes les conversations particulières pendant vingt minutes au moins.

Ce succès électrisa madame Grandet.

« Avec deux ou trois moments comme celui-ci à chaque soirée, bientôt mon salon serait le premier de Paris. »

Comme on passait au billard, elle se trouva à côté de Leuwen et séparée du reste de la société ; les hommes étaient occupés à choisir des queues, elle se trouva seule à côté de Lucien.

— Que faisiez-vous les soirs, pendant cette course en province ?

— Je pensais à une jeune femme de Paris pour laquelle j'ai une grande passion.

Ce fut le premier mot de ce genre qu'il eût jamais dit à madame Grandet, il arrivait à propos². Elle jouit de ce mot pendant cinq minutes au moins avant de songer au rôle qu'elle s'était imposé dans le monde. L'ambition réagit avec force, et sans avoir besoin de se l'ordonner, elle regarda Leuwen avec fureur. Les paroles de tendresse ne coûtaient rien à Leuwen, il en était rempli, depuis son parti pris pour le voyage à Nancy. Pendant toute la soirée, Leuwen fut du dernier tendre pour madame Grandet³.

On peut penser comment Lucien fut reçu quand il parla d'absence.

— Je te renie à jamais, s'écria son père avec une vivacité gaie. Redouble d'assiduité et d'attention pour ton ministre. Si tu as du cœur, campe un enfant à sa femme¹.

L'avant-veille de l'ouverture des Chambres, Lucien fut bien surpris de se sentir embrassé dans la rue par un homme âgé qu'il ne reconnut pas. C'était Du Poirier en habit neuf. Bottes neuves, chapeau neuf, rien ne manquait.

— Quel miracle! pensa Lucien²...

CHAPITRE LVI³

MONSIEUR LEUWEN revint tout joyeux de son élection dans le département de l'Aveyron.

— L'air est chaud, les perdrix excellentes, pleines de goût, et les hommes plaisants. Un de mes honorables commettants m'a chargé de lui envoyer quatre paires de bottes bien confectionnées; je dois commencer par étudier le mérite des bottiers de Paris, il faut un *ouvrage* élégant, mais qui pourtant ne soit pas dépourvu de solidité. Quand enfin j'aurai trouvé ce bottier parfait, je lui remettrai la vieille botte que M. de Malpas a bien voulu me confier. J'ai aussi un embranchement de route royale de cinq quarts de lieue de longueur pour conduire à la maison de campagne de M. Castanet, que j'ai juré d'obtenir de M. le ministre de l'Intérieur; en tout cinquante-trois commissions, outre celles qu'on m'a promises par lettre.

M. Leuwen continua à raconter à madame Leuwen et à son fils les moyens adroits par lesquels il avait obtenu une majorité triomphante de sept voix⁴.

— Enfin, je ne me suis pas ennuyé un instant dans ce département, et si j'y avais eu ma femme, j'aurais été parfaitement heureux. Il y a bien des années que je n'avais parlé aussi longtemps à un aussi grand nombre d'ennuyeux, aussi suis-je saturé d'ennui officiel et de platitude à dire ou à entendre sur le gouvernement. Aucun de ces benêts du juste milieu, répétant sans les comprendre les phrases de Guizot ou de Thiers, ne peut

me donner en écus le prix de l'ennui mortel que sa présence m'inspire. Quand je quitte ces gens-là, je suis encore bête pour une heure ou deux, je m'ennuie moi-même.

— S'ils étaient plus coquins ou au moins fanatiques, dit madame Leuwen, ils ne seraient pas si ennuyeux¹.

— Maintenant, conte-moi tes aventures de Champagnier et de Caen, dit M. Leuwen à son fils.

— Voulez-vous mon histoire longue ou courte ?

— Longue, dit madame Leuwen. Elle m'a fort amusée, je l'entendrai une seconde fois avec plaisir. Je suis curieuse, dit-elle à son mari, de voir ce que vous en penserez.

— Eh bien ! dit M. Leuwen d'un air plaisamment résigné, il est dix heures trois quarts, qu'on fasse du punch, et raconte.

Madame Leuwen fit un signe au valet de chambre, et la porte fut fermée. Lucien expédia en cinq minutes l'avanie de Blois et l'élection de Champagnier (« C'est à Caen que j'aurais eu besoin de vos conseils »), et il raconta longuement tout ce que nous avons longuement raconté aux lecteurs.

Vers le milieu du récit, M. Leuwen commença à faire des questions.

— Plus de détails, plus de détails, disait-il à son fils, il n'y a d'originalité et de vérité que dans les détails...

— Et voilà comment ton ministre t'a traité à ton retour ! dit M. Leuwen à minuit et demi. Il paraissait vivement piqué.

— Ai-je bien ou mal agi ? dit Lucien. En vérité, je l'ignore. Sur le champ de bataille, dans la vivacité de l'action, je croyais avoir mille fois raison, mais ici les doutes se présentent en foule.

— Et moi, je n'en ai pas, dit madame Leuwen. Tu t'es conduit comme le plus brave homme aurait pu faire. A quarante ans, tu eusses mis plus de mesure dans ta conduite avec ce petit homme de lettres de préfet, car la haine de l'homme de lettres est presque aussi dangereuse que celle du prêtre, mais aussi à quarante ans tu eusses été moins vif et moins hardi dans tes démarches auprès de MM. Disjonval et Le Canu..., etc., etc.

Madame Leuwen avait l'air de solliciter l'approbation de M. Leuwen qui ne disait rien, et de plaider en faveur de son fils.

— Je vais m'insurger contre mon avocat, dit Lucien. Ce qui est fait est fait, et je me moque parfaitement du Brid'oison de la rue de Grenelle. Mais mon orgueil est alarmé; quelle opinion dois-je avoir de moi-même? Ai-je quelque valeur, voilà ce que je vous demande, dit-il à son père. Je ne vous demande pas si vous avez de l'amitié pour moi, et ce que vous direz dans le monde. J'ai pu altérer les faits en ma faveur en vous les racontant, et alors les mesures que j'ai prises d'après ces faits seraient justifiées à mon insu. Je vous assure que M. Coffe n'est point ennuyeux.

— Il me fait l'effet d'un méchant.

— Maman, vous vous trompez; ce n'est qu'un homme découragé. S'il avait quatre cents francs de rente, il se retirerait dans les roches de la Sainte-Baume, à quelques lieues de Marseille.

— Que ne se fait-il moine?

— Il croit qu'il n'y a pas de Dieu, ou que s'il y en a un, il est méchant.

— Cela n'est pas si bête, dit M. Leuwen.

— Mais cela est plus méchant, dit madame Leuwen, et me confirme dans mon horreur pour lui.

— C'est bien maladroit à moi, dit Lucien, car je voulais obtenir de mon père qu'il entendît le récit de ma campagne fait par ce fidèle aide de camp, qui souvent n'a pas été de la même opinion que moi. Et jamais je n'obtiendrai une seconde séance de mon père si vous ne sollicitez avec moi, dit-il en se tournant vers sa mère.

— Pas du tout, cela m'intéresse, cela me ramène sur mes lauriers de l'Aveyron, où j'ai eu cinq voix de légitimistes, dont deux au moins croient s'être damnés en prêtant serment, mais je leur ai juré de parler contre ce serment, et ainsi ferai-je, car c'est un vol.

— Oh! mon ami, c'est tout ce que je crains, dit madame Leuwen. Et votre poitrine?

— Je m'immolerai pour la patrie et pour mes deux ultras, à qui j'ai fait commander par leur confesseur de prêter serment et de me donner leurs voix. Si votre Coffe veut dîner demain avec nous... sommes-nous seuls? dit-il à sa femme.

— Nous avons un demi-engagement chez madame de Thémènes.

— Nous dînerons ici, nous trois et M. Coffe. S'il est

du genre ennuyeux, comme je le crains, il sera moins ennuyeux à table. La porte sera fermée, et nous serons servis par Anselme.

Lucien amena Coffe, non sans peine.

— Vous verrez un dîner qui coûterait quarante francs par tête chez Baleine, du Rocher de Cancale, et même à ce prix Baleine ne serait pas sûr de réussir.

— Va pour le dîner de quarante francs, c'est à peu près le taux de ma pension pour un mois.

Coffe, par la froideur et la simplicité de son récit, fit la conquête de M. Leuwen.

— Ah! que je vous remercie, monsieur, de n'être pas gascon, lui dit le député de l'Aveyron. J'ai une indignation des gens avantageux, des hâbleurs, de ces gens qui sont toujours sûrs du succès du lendemain, sauf à vous répondre une platitude quand, le lendemain, vous leur reprochez la défaite.

M. Leuwen fit beaucoup de questions à Coffe. Madame Leuwen fut enchantée d'une troisième édition des prouesses de son fils. Et à neuf heures, comme Coffe voulait se retirer, M. Leuwen insista pour le conduire dans sa loge à l'Opéra. Avant la fin de la soirée, M. Leuwen lui dit :

— Je suis bien fâché que vous soyez au ministère. Je vous aurais offert une place de quatre mille francs chez moi. Depuis la mort de ce pauvre Van Peters, je ne travaille pas assez, et depuis la sotte conduite du comte de Vaize à l'égard de ce héros-là, je me sens une velléité de faire six semaines de demi-opposition. Je suis bien loin d'être sûr de réussir, ma réputation d'esprit ébouriffera mes collègues, et je ne puis réussir qu'en me faisant une escouade de quinze ou vingt députés... Il est vrai que, d'un autre côté, mes opinions ne gêneront pas les leurs... Quelques sottises qu'ils veuillent, je penserai comme eux et je les dirai... Mais, morbleu, monsieur de Vaize, vous me paierez votre sottise envers ce jeune héros. Et il serait indigne de moi de me venger comme votre banquier... Toute vengeance coûte à qui se venge, ajouta M. Leuwen se parlant tout haut à soi-même, mais comme banquier je ne puis pas sacrifier un iota sur la probité. Ainsi, de belles affaires s'il y a lieu, comme si nous étions amis intimes...

Et il tomba dans la rêverie. Lucien, qui trouvait la

séance de politique un peu longue, aperçut mademoiselle Raimonde dans une loge au cinquième et disparut.

— Aux armes ! dit tout à coup M. Leuwen à Coffe en sortant de sa rêverie. Il faut agir.

— Je n'ai pas de montre, dit Coffe froidement. M. votre fils m'a tiré de Sainte-Pélagie... Il ne résista pas à la vanité d'ajouter : Dans ma faillite j'ai placé ma montre dans mon bilan.

— Parfaitement honnête, parfaitement honnête, mon cher Coffe, dit M. Leuwen d'un air distrait. Il ajouta plus sérieusement : Puis-je compter sur un silence éternel ? Je vous demande de ne prononcer jamais ni mon nom, ni celui de mon fils.

— C'est ma coutume, je vous le promets.

— Faites-moi l'honneur de venir dîner demain chez moi. S'il y a du monde, je ferai servir dans ma chambre ; nous ne serons que trois, mon fils et vous, monsieur. Votre raison sage et ferme me plaît beaucoup, et je désire vivement trouver grâce devant votre misanthropie, si toutefois vous êtes misanthrope.

— Oui, monsieur, par trop aimer les hommes.

Quinze jours après, le changement opéré chez M. Leuwen étonnait ses amis : il faisait sa société habituelle de trente ou quarante députés nouvellement élus et les plus sots. L'incroyable, c'est qu'il ne les persiflait jamais. Un des diplomates amis de Leuwen eut des inquiétudes sérieuses : il n'est plus insolent envers les sots, il leur parle sérieusement, son caractère change, nous allons le perdre.

M. Leuwen allait assidûment chez M. de Vaize, les jours où le ministre recevait les députés. Trois ou quatre affaires de télégraphe se présentèrent, et il servit admirablement les intérêts du ministre.

« Enfin, je suis venu à bout de ce caractère de fer, disait M. de Vaize. Je l'ai maté, se disait-il en se frottant les mains, il ne fallait qu'oser. Je n'ai pas fait son fils lieutenant, et il est à mes pieds. »

Le résultat de ce beau raisonnement fut un petit air de supériorité pris par le ministre à l'égard de M. Leuwen qui n'échappa point à ce dernier et fit ses délices. Comme M. de Vaize ne faisait pas sa société de gens d'esprit, et pour cause, il ne sut point l'étonnement que causait le

changement d'habitudes de M. Leuwen parmi ces hommes actifs et fins qui font leur fortune par le gouvernement régnant.

Ces gens d'esprit qui dinaient habituellement chez lui ne furent plus invités; il leur donna un dîner ou deux chez le restaurateur. Il n'invita plus de femmes, et chaque jour il avait cinq ou six députés à dîner. Madame Leuwen ne revenait pas de son étonnement. Il leur disait d'étranges choses, comme :

— Ce dîner, que je vous prie d'accepter toutes les fois que vous ne serez pas invité chez les ministres ou chez le roi, coûterait mieux de vingt francs par tête chez le meilleur restaurateur. Par exemple, voilà un turbot...

Et là-dessus l'histoire du turbot, l'énonciation du prix qu'il avait coûté¹ (et qu'il inventait, car il ne savait pas ces choses-là).

— Mais lundi passé, ce même turbot, ajoutait M. Leuwen, quand je dis le même, non, celui-ci s'agitait dans la mer de la Manche, mais enfin un turbot de même poids et aussi frais eût coûté dix francs de moins.

Il évitait d'arrêter les yeux sur ceux de sa femme quand il débitait de ces belles choses.

M. Leuwen ménageait avec beaucoup d'art l'attention de ses députés. Presque toujours il leur faisait part de réflexions comme celles sur le turbot, ou, s'il racontait des anecdotes, c'étaient des cochers de fiacre qui, à minuit, emmenaient dans la campagne des imprudents qui, ne connaissant pas les rues de Paris, hasardent de se retirer à cette heure².

L'étonnement de madame Leuwen était extrême, mais elle n'osait interroger son mari. La réponse eût été une plaisanterie.

M. Leuwen réservait toutes les forces de l'esprit de ses députés pour cette idée difficile qu'il leur faisait conclure de mille faits différents ou que quelquefois il osait leur présenter directement :

— L'union fait la force. Si ce principe est vrai partout, il l'est surtout dans les assemblées délibérantes. Il n'y a d'exception que quand on a un Mirabeau, mais qui est-ce qui est Mirabeau ? Pas moi *pour un*. Nous comptons pour quelque chose si aucun de nous ne tient avec opiniâtreté à sa façon de voir. Nous sommes vingt amis, eh bien ! il faut que chacun de nous pense comme pense

la majorité, qui est de onze. Demain, on mettra un article de loi en délibération dans la Chambre; eh bien! après dîner, ici, entre nous, mettons en délibération cet article de loi. Pour moi, je n'ai d'avantage sur vous que d'étudier les *conventions* de Paris depuis quarante-cinq ans. Je sacrifierai toujours mon opinion à celle de la majorité de mes amis, car enfin, quatre voix y voient mieux que deux. Nous mettrons en délibération l'opinion qu'il faudra avoir demain; si nous sommes vingt, comme je l'espère, et que onze se déclarent pour *oui*, il faut absolument que les neuf autres disent *oui*, quand même ils seraient passionnément attachés au *non*. C'est là le secret de notre force. Si jamais nous arrivons à réunir trente voix sûres sur tous les sujets, les ministres n'auront plus aucune grâce à nous refuser. Nous ferons un petit memorandum de la chose que chacun de nous désire le plus obtenir pour sa famille (je parle de choses faisables). Quand chacun de nous aura obtenu de la part des ministres une grâce à peu près de la même valeur, nous passerons à une seconde liste. Que dites-vous, messieurs, de ce plan de campagne législative?

M. Leuwen avait choisi les vingt députés les plus dénués d'amis et de relations, les plus étonnés du séjour de Paris, les plus lourds de génie, pour leur expliquer cette théorie et pour les inviter à dîner. Ils étaient presque tous du Midi, Auvergnats ou gens habitant sur la ligne de Perpignan à Bordeaux. Il n'y avait d'exception que pour M..., de Nancy, que son fils lui avait présenté. La grande affaire de M. Leuwen était de ne pas offenser leur amour-propre; quoique cédant en tout et partout, il n'y réussissait pas toujours. Il avait un coin de bouche moqueur qui les effarouchait, deux ou trois trouvèrent qu'il avait l'air de se moquer d'eux et s'éloignèrent de ses dîners. Il les remplaça heureusement par ces députés à trois fils et quatre filles, et qui prétendent bien placer leurs fils et leurs gendres.

Un mois à peu près après l'ouverture de la session et après une vingtaine de dîners, il jugea sa troupe assez aguerrie pour la mener au feu. Un jour, après un excellent dîner, il les fit passer dans une chambre à part et voter gravement sur une question de peu d'importance que l'on devait discuter le lendemain. Malgré toute la peine qu'il se donna, à la vérité d'une façon fort indi-

recte et avec beaucoup de prudence, pour faire comprendre de quoi il s'agissait à ses députés, au nombre de dix-neuf, douze votèrent pour le côté absurde de la question. M. Leuwen leur avait promis d'avance de parler en faveur de l'opinion de la majorité. A la vue de cette absurdité, il eut une faiblesse humaine, il chercha à éclairer sa majorité par des explications qui durèrent une bonne heure et demie; il fut repoussé avec perte, ses députés lui parlèrent conscience. Le lendemain, intrépidement, et pour son début à la Chambre, il soutint une sottise palpable; il fut tympanisé dans tous les journaux à peu près sans exception, mais sa petite troupe lui sut un gré infini.

Nous supprimons les détails, infinis aussi, des soins que lui coûtait la conscience de ce troupeau de fidèles Périgourdiens, Auvergnats, etc. Il ne voulut pas qu'on les lui séduisît, et il allait quelquefois avec eux chercher une chambre garnie ou marchander chez les tailleurs qui vendent des pantalons tout faits dans les passages. S'il eût osé, il les eût logés comme il les nourrissait à peu près.

Avec des soins de tous les jours, mais qui par leur extrême nouveauté l'amusaient, il arriva rapidement à vingt-neuf voix. Alors, M. Leuwen prit le parti de n'inviter jamais à dîner un député qui ne fût pas des vingt-neuf, et presque chaque jour de séance il en ramenait de la Chambre une grande berline pleine. Un journaliste, son ami, feignit de l'attaquer et proclama l'existence de la *Légion du Midi*, forte de vingt-neuf voix. Mais le ministère paie-t-il cette nouvelle réunion Piet? se demandait le journaliste.

La seconde fois que la *Légion du Midi* eut l'occasion de se montrer, *révéler son existence*, comme leur disait M. Leuwen, la veille, après dîner, M. Leuwen les fit délibérer. Fidèles à leur instinct, sur vingt-neuf voix présentes dix-neuf furent pour le côté absurde de la question. Le lendemain, M. Leuwen monta à la tribune, et le parti absurde l'emporta dans la Chambre à une majorité de huit voix. Le lendemain, nouvelles diatribes contre la *Légion du Midi*.

M. Leuwen les conjurait en vain depuis un mois de prendre la parole, aucun n'osait, et en vérité ne pouvait. M. Leuwen avait des amis aux Finances, il distribua parmi ses vingt-huit fidèles une direction de postes dans un village du Languedoc et deux distributions de tabac. Trois

jours après, il essaya de ne pas mettre en délibération, apparemment faute de temps, une question à laquelle un ministre mettait un intérêt personnel. Ce ministre arrive à la Chambre en grand uniforme, radieux et sûr de son fait; il va serrer la main à ses amis principaux, reçoit les autres à son banc et, se retournant vers ses bancs fidèles, les caresse du regard. Le rapporteur paraît, et conclut en faveur du ministre. Un juste milieu furibond lui succède, et appuie le rapporteur. La Chambre s'ennuyait et allait approuver le rapport à une forte majorité. Les députés amis de M. Leuwen le regardaient à sa place, tout près des ministres, ne sachant que penser. M. Leuwen monte à la tribune, libre de son opinion. Malgré la faiblesse de sa voix, il obtient une attention religieuse. Il est vrai que, dès le début de son discours, il trouve trois ou quatre traits fins et méchants. Le premier fit sourire quinze ou vingt députés voisins de la tribune; le second fit rire d'une façon sensible et produisit un murmure de plaisir, la Chambre se réveillait; le troisième, à la vérité fort méchant, fit rire aux éclats. Le ministre intéressé demanda la parole et parla sans succès. M. le comte de Vaize, accoutumé à l'attention de la Chambre, vint au secours de son collègue. C'était ce que M. Leuwen souhaitait avec passion depuis deux mois; il alla supplier un collègue de lui céder son tour. Comme le ministre comte de Vaize avait répondu assez bien à une des plaisanteries de M. Leuwen, celui-ci demande la parole pour un fait personnel. Le président la lui refuse. M. Leuwen se récrie et la Chambre lui accorde la parole au lieu d'un autre député qui cède son tour.

Ce second discours fut un triomphe pour M. Leuwen; il se livra à toute sa méchanceté et trouva contre M. de Vaize des traits d'autant plus cruels qu'ils étaient inattaquables dans la forme. Huit ou dix fois, toute la Chambre éclata de rire, trois ou quatre fois, elle le couvrit de bravos. Comme la voix de M. Leuwen était très faible, on eût entendu, pendant qu'il parlait, voler une mouche dans la salle. Ce fut un succès comme ceux que l'aimable Andrieux obtenait jadis aux séances publiques de l'Académie. M. de Vaize s'agitait sur son banc et faisait signe tour à tour aux riches banquiers membres de la Chambre et amis de M. Leuwen. Il était furieux, il parla de duel à ses collègues.

— Contre une telle voix ? lui dit le ministre de la Guerre. L'odieux serait si exorbitant, si vous tuiez ce petit vieillard, qu'il retomberait sur le ministère tout entier.

Le succès de M. Leuwen passa toutes ses espérances. Son discours était le débordement d'un cœur ulcéré qui s'est retenu deux mois de suite et qui, pour parvenir à la vengeance, s'est dévoué à l'ennui le plus plat. Son discours, si l'on peut appeler ainsi une diatribe méchante, piquante, charmante, mais qui n'avait guère le sens commun, marqua la séance la plus agréable que la session eût offerte jusque-là. Personne ne put se faire écouter après qu'il fut descendu de la tribune.

Il n'était que quatre heures et demie ; après un moment de conversation, tous les députés s'en allèrent et laissèrent seul avec le président le lourd juste milieu qui essayait de combattre avec des raisons la brillante improvisation de M. Leuwen. Il alla se mettre au lit, il était horriblement fatigué. Mais il fut un peu ranimé le soir, vers les neuf heures, quand il eut ouvert sa porte. Les compliments pleuvaient, des députés qui ne lui avaient jamais parlé venaient le féliciter et lui serrer la main.

— Demain, si vous m'accordez la parole, leur disait-il, je coulerai à fond le sujet.

— Mais, mon ami, vous voulez donc vous tuer ! répétait madame Leuwen, fort inquiète.

La plupart des journalistes vinrent dans la soirée lui demander son discours, il leur montra une carte à jouer sur laquelle il avait écrit cinq idées à développer. Quand les journalistes virent que le discours était réellement improvisé, leur admiration fut sans bornes. Le nom de Mirabeau fut prononcé sans rire.

M. Leuwen répondit à cette louange, qu'il prétendait être une injure, avec un esprit charmant.

— Vous parlez encore à la Chambre ! s'écria un journaliste homme d'esprit. Et, parbleu, cela ne sera pas perdu : j'ai bonne mémoire.

Et il se mit à griffonner sur une table ce que M. Leuwen venait d'ajouter. M. Leuwen, se voyant imprimé tout vif, lui dit trois ou quatre beaux sarcasmes sur M. le comte de Vaize qui lui étaient venus depuis la séance.

A dix heures, le sténographe du *Moniteur* vint apporter à M. Leuwen son discours à corriger.

— Nous faisons comme cela pour le général Foy.

Ce mot enchantait l'auteur.

« Cela me dispense de reparler demain », pensa-t-il; et il ajouta à son discours cinq ou six phrases de bon sens profond, dessinant clairement l'opinion qu'il voulait faire prévaloir.

Ce qu'il y avait de plaisant, c'était l'enchantement des députés de sa réunion qui assistèrent à ce triomphe toute la soirée. Ils croyaient tous avoir parlé, ils lui fournissaient des raisonnements qu'il aurait pu faire valoir, et il admirait ces arguments avec sérieux.

— D'ici à un mois, M. votre fils sera commis à cheval, dit-il à l'oreille de l'un d'eux. Et le vôtre chef de bureau à la sous-préfecture, dit-il à un autre.

Le lendemain matin, Lucien faisait une drôle de mine dans son bureau, à vingt pas de la table où écrivait le comte de Vaize, sans doute furibond. Son Excellence put entendre le bruit que faisaient en entrant dans le couloir les vingt ou trente commis qui vinrent voir Lucien et lui parler du talent de son père.

Le comte de Vaize était hors de lui. Quoique les affaires l'exigeassent, il ne put prendre sur soi de voir Lucien. Vers les deux heures, il partit pour le Château. A peine fut-il sorti que la jeune comtesse fit appeler Lucien.

— Ah! monsieur, vous voulez donc nous perdre? Le ministre est hors de lui, il n'a pu fermer l'œil. Vous serez lieutenant, vous aurez la croix, mais donnez-nous du temps.

La comtesse de Vaize était elle-même fort pâle. Lucien fut charmant pour elle, presque tendre, il la consola de son mieux et lui persuada ce qui était vrai, c'est qu'il n'avait pas la moindre idée de l'attaque projetée par son père.

— Je puis vous jurer, madame, que depuis six semaines mon père ne m'a pas parlé une seule fois sur un ton sérieux. Depuis le long récit de mes aventures à Caen, nous n'avons parlé de rien.

— Ah! Caen, nom fatal! M. de Vaize sent bien tous ses torts. Il devait vous récompenser autrement. Mais aujourd'hui, il dit que c'est impossible, après une levée de boucliers aussi atroce¹.

— Madame la comtesse, dit Lucien d'un air très doux, le fils d'un député opposant peut être désagréable à voir.

Si ma démission pouvait être agréable au ministre...

— Ah! monsieur, s'écria la comtesse en l'interrompant, ne croyez point cela. Mon mari ne me pardonnerait jamais s'il savait que ma conversation avec vous a été maladroite au point de vous faire prononcer ce mot, désolant pour lui et pour moi. Ah! c'est bien plutôt de conciliation qu'il s'agit. Ah! quoi que puisse dire M. votre père, ne nous abandonnez jamais.

Et cette jolie femme se mit à pleurer tout à fait.

« Il n'est jamais de victoire, même celle de tribune, pensa Lucien, qui ne fasse répandre des larmes. »

Lucien consola de son mieux la jeune comtesse, mais en séparant avec soin ce qu'il devait à une jolie femme de ce qui devait être répété à l'homme qui l'avait maltraité à son retour de Caen. Car, évidemment, cette jeune femme lui parlait par ordre de son mari. Il revint sur cette idée :

— Mon père est amoureux de politique et passe sa vie avec des députés ennuyeux, il ne m'a pas adressé la parole d'un ton sérieux depuis six semaines.

Après ce succès, M. Leuwen passa huit jours au lit. Un jour de repos aurait suffi, mais il connaissait son pays, où le charlatanisme à côté du mérite est comme le zéro à la droite d'un chiffre et décuple sa valeur. Ce fut au lit que M. Leuwen reçut les félicitations de plus de cent membres de la Chambre.

Il refusa huit ou dix membres non dépourvus de talent qui voulaient s'enrôler dans la *Légion du Midi*.

— Nous sommes plutôt une réunion d'amis qu'une société de politique... Votez avec nous, secondez-nous pendant la session, et si cette fantaisie, qui nous honore, vous dure encore l'année prochaine, ces messieurs, accoutumés à vous voir partager nos manières de voir, toutes de conscience, iront eux-mêmes vous engager à venir à nos dîners de bons garçons.

« Il faut déjà le comble de l'abnégation et de l'adresse pour mener vingt-huit de ces oisons-là, pensait M. Leuwen, que serait-ce s'ils étaient quarante ou cinquante, et encore des gens d'esprit, dont chacun voudrait être mon lieutenant, et bientôt évincer son capitaine ? »

Les juste milieu un peu fins même accouraient. Ils ne pouvaient se figurer qu'un banquier riche fît sérieusement de l'opposition.

M. de Vaize était allé voir M. de Beausobre, et je ne voudrais pas jurer qu'il ne fut pas question entre ces deux ministres irrités de susciter un duel fatal à Lucien.

Ce qui faisait la nouveauté et le succès de la position de M. Leuwen, c'est qu'il donnait à dîner à ses collègues avec son argent, ce qui, de mémoire de Chambre, n'était encore arrivé à personne. M. Piet, jadis, avait eu un dîner célèbre, mais l'État payait.

Le surlendemain du succès de M. Leuwen, le télégraphe apporta d'Espagne une nouvelle qui devait probablement faire baisser les fonds. Le ministre hésita beaucoup à faire donner l'avis ordinaire à son banquier.

« Ce serait un nouveau triomphe pour lui, se dit M. de Vaize, que de me voir piqué au point de négliger mes intérêts... Mais halte-là ! Serait-il capable de me trahir ? Il n'y a pas d'apparence. »

Il fit appeler Lucien et, sans presque oser le regarder en face, lui donna l'avis à transmettre à son père. L'affaire se fit comme à l'ordinaire, et M. Leuwen en profita pour envoyer à M. de Vaize, le surlendemain, après le rachat des rentes, le bénéfice de cette dernière opération et le restant de bénéfice des trois ou quatre opérations précédentes, de telle sorte qu'à quelques centaines de francs près, la maison Leuwen ne dut rien au comte de Vaize.

Les discours de M. Leuwen ne méritaient point ce nom, ils n'étaient pas élevés, n'affectaient point de gravité, c'était du bavardage de société piquant et rapide, et M. Leuwen n'admettait jamais la périphrase parlementaire.

— Le style noble me tuerait, disait-il un jour à son fils. D'abord, je ne pourrais plus improviser, je serais obligé de travailler, et je ne travaillerais pas dans le genre littéraire pour un empire... Je ne croyais pas qu'il fût si facile d'avoir du succès.

Coffe était en grande faveur auprès de l'illustre député, faveur basée sur cette grande qualité : il n'est pas gascon. M. Leuwen l'employait à faire des recherches. M. de Vaize destitua Coffe de son petit emploi de cent louis.

— Voilà qui est de bien mauvais goût, s'écria M. Leuwen ; il envoya quatre mille francs à Coffe.

A sa seconde sortie, il alla chez le ministre des Finances qu'il connaissait de longue main.

— Eh bien ! parlerez-vous contre moi ? dit ce ministre en riant.

— Certainement, à moins que vous ne répariez la sottise de votre collègue le comte de Vaize.

Et il raconta au ministre des Finances l'histoire de cet homme de mérite.

Le ministre, homme de sens et tout positif, ne fit pas de questions sur M. Coffe.

— On dit que le comte de Vaize a employé M. votre fils dans nos élections, et que ce fut M. Leuwen fils qui fut attaqué par l'émeute de Blois.

— Il a eu cet honneur-là.

— Et je n'ai point vu son nom sur la liste des gratifications apportée au Conseil.

— Mon fils avait effacé son nom et porté celui de M. Coffe pour cent louis, je crois. Mais ce pauvre Coffe n'est pas heureux au ministère de l'Intérieur.

— Ce pauvre de Vaize a du talent et parle bien à la Chambre, mais il manque tout à fait de tact. Voilà une belle économie qu'il a faite là aux dépens de M. Coffe !

Huit jours après, M. Coffe était sous-chef aux Finances avec six mille francs d'appointements et la condition expresse de ne jamais paraître au ministère.

— Êtes-vous content ? dit le ministre des Finances, à la Chambre, à M. Leuwen.

— Oui, de vous.

Quinze jours après, dans une discussion où le ministre de l'Intérieur venait d'avoir un beau succès, au moment où l'on allait voter, la Chambre était toute en conversations, et l'on disait de toutes parts autour de M. Leuwen :

— Majorité de quatre-vingts ou cent voix !

Il monta à la tribune et débuta par parler de son âge et de sa faible voix. Le silence le plus profond régna à l'instant.

M. Leuwen fit un discours de dix minutes, serré, raisonné, après quoi, pendant cinq minutes, il se moqua des raisonnements du comte de Vaize, et la Chambre, si silencieuse, murmura de plaisir cinq ou six fois.

— Aux voix, aux voix ! crièrent en interrompant M. Leuwen trois ou quatre juste milieu imbéciles, empressés comme aboyeurs.

— Eh bien ! oui, aux voix ! messieurs les interrupteurs. Je vous en défie ! Et pour vous laisser le temps de

voter, je descends de la tribune. Aux voix, messieurs ! cria-t-il avec sa petite voix en passant devant les ministres.

La Chambre tout entière et les tribunes éclatèrent de rire. En vain le président prétendait-il qu'il était trop tard pour aller aux voix.

— *Il n'est pas cinq heures*, cria M. Leuwen de sa place. D'ailleurs, si vous ne voulez pas nous laisser voter, je remonte à la tribune demain. *Aux voix !*

Le président fut forcé de laisser voter, et le ministère l'emporta à la majorité de *une voix*.

Le soir, les ministres dînèrent ensemble, pour laver la tête à M. de Vaize. Le ministre des Finances se chargea de l'exécuter. Il raconta à ses collègues l'aventure de Coffe, l'émeute de Blois... M. Leuwen et son fils occupèrent tout le dîner de ces graves personnages. Le ministre des Affaires étrangères et M. de Vaize s'opposèrent fortement à toute réconciliation. On se moqua d'eux, on les força à tout avouer, l'aventure Kortis avec M. de Beausobre, l'élection de Caen mal payée par M. de Vaize, et enfin malgré leur colère, à leur *massimo dispetto*, le ministre de la Guerre alla le soir même chez le Roi et fit signer deux ordonnances, la première nommant Lucien Leuwen lieutenant d'état-major, la seconde lui accordant la croix pour blessure reçue à Blois dans l'exercice d'une mission à lui confiée.

A onze heures, les ordonnances furent signées, avant minuit M. Leuwen en avait une expédition avec un billet aimable du ministre des Finances.

A une heure du matin, ce ministre avait un mot de M. Leuwen qui demandait huit petites places et remerciait très fraîchement des grâces incroyables accordées à son fils.

Le lendemain, à la Chambre, le ministre des Finances lui dit :

— Cher ami, il ne faut pas être insatiable.

— En ce cas, cher ami, il faut être patient.

Et M. Leuwen se fit inscrire pour avoir la parole le lendemain. Il invita à dîner tous ses amis pour le soir même.

— Messieurs, dit-il en se mettant à table, voici une petite liste de places que j'ai demandées à M. le ministre des Finances, qui a cru me fermer la bouche en donnant la croix à mon fils. Mais si avant quatre heures, demain,

nous n'avons pas cinq au moins de ces emplois qui vous sont dus si justement, nous compterons nos vingt-neuf boules noires et onze autres qui me sont promises dans la salle, ce qui fait quarante, et de plus je m'égayerai sur notre bon ministre de l'Intérieur qui, avec M. de Beausobre, s'oppose seul à nos demandes. Qu'en pensez-vous, messieurs ?

Et, sous prétexte d'interroger ces messieurs sur la question en discussion le lendemain, il la leur apprit.

A dix heures il alla à l'Opéra. Il avait engagé son fils à attacher sa croix à son habit d'uniforme, qu'il ne portait jamais. A l'Opéra, il fit avertir le ministre, sans qu'il parût y être pour rien, de son projet de parler le lendemain et des quarante voix déjà sûres.

A quatre heures, à la Chambre, un quart d'heure avant que l'objet à l'ordre du jour ne fût proposé, le ministre des Finances lui annonça que cinq des places étaient accordées.

— La parole de Votre Excellence est de l'or en barre pour moi, mais les cinq députés pères de famille dont j'ai épousé les intérêts savent qu'ils ont pour ennemis MM. de Beausobre et de Vaize. Ils désireraient un avis officiel, et seront incrédules jusque-là.

— Leuwen, ceci est trop fort ! dit le ministre ; et il rougit jusqu'au blanc des yeux. De Vaize a raison, vous irriteriez des...

— Eh bien ! la guerre ! dit Leuwen. Et un quart d'heure après il était à la tribune.

On alla aux voix, le ministère eut une majorité de trente-sept voix, laquelle fut jugée fort alarmante, et enfin M. Leuwen eut cet honneur que le conseil des ministres, présidé par le roi, délibéra sur son compte, et longuement. Le comte de Beausobre proposa de lui faire peur.

— C'est un homme d'humeur, dit le ministre des Finances ; son associé Van Peters me l'a souvent dit. Quelquefois il a les vues les plus nettes des choses, en d'autres moments, pour satisfaire un caprice, il sacrifierait sa fortune et lui avec. Si nous l'irritons, sa faconde épigrammatique prendra une nouvelle vigueur, et à force de dire cent mauvaises pointes il en trouvera une bonne, ou du moins qui sera adoptée pour telle par les ennemis du roi.

— On peut l'attaquer dans son fils, dit le comte de Beausobre, ce petit sot grave que l'on vient de faire lieutenant.

— Ce n'est pas *on*, monsieur le comte, dit le ministre de la Guerre; c'est moi qui, par métier, dois me connaître en bravoure, qui l'ai fait lieutenant. Quand il était sous-lieutenant de lanciers, il a pu être peu poli, un soir, chez vous, en cherchant le comte de Vaize pour lui rendre compte de l'affaire Kortis par lui fort bien arrangée.

— Comment! peu poli, dit le comte. Un polisson...

— *On* dit : peu poli, dit le ministre de la Guerre en pesant sur le *on* ; *on* ajoute même des détails, des offres de démission, *on* a raconté toute la scène, et à gens qui s'en souviennent!

Et le vieux guerrier élevait la voix.

— Il me semble, dit le roi, qu'il y a des lieux et des moments où il vaudrait mieux discuter raisonnablement, ne pas tomber dans des personnalités, et surtout ne point élever la voix.

— Sire, dit le comte de Beausobre, le respect que je dois à Votre Majesté me ferme la bouche. Mais partout ailleurs...

— Votre Excellence trouvera mon adresse dans l'Almanach royal, dit le ministre de la Guerre.

De telles scènes se renouvelaient tous les mois dans le conseil. La réunion des trois lettres R, O, I, a perdu tout son talisman à Paris.

Une foule de demi-sots, qu'on appelait alors l'opposition dynastique et qui se laissait guider par quelques hommes d'une ambition indécise qui avaient pu et n'avaient pas voulu être ministres de Louis-Philippe, firent faire des ouvertures à M. Leuwen. Il fut profondément étonné.

« Il y a donc quelqu'un qui prend au sérieux mon bavardage parlementaire ? J'ai donc de l'influence, de la consistance ? Il le faut bien, puisqu'un grand parti, ou, pour parler plus vrai, une grande fraction de la Chambre me propose un traité d'alliance. »

M. Leuwen eut de l'ambition parlementaire pour la première fois de sa vie. Mais cela lui parut si ridicule qu'il n'osa pas en parler même à sa femme, qui, jusque-là, avait eu jusqu'à ses moindres pensées.

CHAPITRE LVII¹

EN arrivant à Paris, Du Poirier fut jeté dans une profonde admiration par le luxe étonnant. Il lui vint bientôt une envie désordonnée, terrible, de jouir de ce luxe. Il voyait M. Berryer en possession de l'admiration de la noblesse et des grands propriétaires, M. Passy était profond dans les affaires et les chiffres du budget; l'immense majorité de la France, celle qui veut un roi soliveau et peu payé ou un président, n'était pas représentée.

« Elle ne le sera pas de longtemps, car elle ne peut pas nommer un député. Me voici ici pour cinq ans... Je veux être l'O'Connell et le Corbett de la France. Je ne ménagerai rien, et je me ferai une place originale et grande². Je ne pourrai me voir arriver un rival que quand tous les officiers de la garde nationale seront électeurs..., dans dix ans peut-être. J'en ai cinquante-deux, alors comme alors... Je dirai qu'ils vont trop loin, je me vendrai pour une belle place inamovible, et je me reposerai sur mes lauriers³. »

En deux jours, la conversion de ce nouveau saint Paul fut arrêtée, mais le *comment* était difficile; il y rêva plus de huit jours. L'essentiel était de ne pas sacrifier la religion.

A la fin, il trouva un drapeau facilement compris du public : les *Paroles d'un croyant* venaient d'avoir un très grand succès l'année précédente, il en fit son évangile, se fit présenter à M. de Lamennais, et joua l'enthousiasme le plus vif. Je ne sais si ce disciple de mauvais ton ne fit pas déplorer sa célébrité à l'illustre Breton, mais enfin lui aussi d'adorateur du pape s'était fait amant de la liberté. Elle a une grande âme, et un peu étourdie, et oublie souvent de dire aux gens : « *D'où venez-vous ?* »

La veille, attaqué à la Chambre par les rires de tout le côté droit et les sarcasmes lourds de toute l'aristocratie bourgeoise, il avait eu l'adresse de faire passer par ses gestes et ses mines cet étonnant morceau d'égotisme :

« J'entends qu'on m'attaque sur mes façons de dire ma pensée, de gesticuler, de monter à cette tribune. Tout cela est de mauvaise guerre. Oui, messieurs, j'ai vu Paris pour la première fois à l'âge de cinquante-deux ans. Mais où

avais-je passé ces cinquante-deux ans ? Dans le fond d'un château en province, flatté par mes laquais, par mon notaire, et donnant à dîner au curé du lieu ? Non, messieurs, j'ai passé ces longues années à connaître les hommes de tous les rangs et à secourir le pauvre. Né avec quelques mille francs, je les ai sacrifiés hardiment pour faire mon éducation.

« En quittant l'Université à vingt-deux ans, j'étais docteur, mais je n'avais pas cinq cents francs de capital. Aujourd'hui, je suis riche, mais j'ai disputé cette fortune à des rivaux pleins de mérite et d'activité. J'ai gagné cette fortune, messieurs, non pas en me donnant la peine de naître, comme mes jolis adversaires, mais à force de visites, payées trente sous d'abord, puis trois francs, puis dix francs, et, je l'avoue à ma honte, je n'ai pas eu le temps d'apprendre à danser. Maintenant, que messieurs les orateurs beaux danseurs attaquent le manque de grâces du pauvre docteur de campagne. En vérité, ce sera là une belle victoire ! Pendant qu'ils prenaient des leçons de beau langage et d'art de parler sans rien dire à l'Âthénée ou à l'Académie française, moi je visitais des chaumières dans la montagne couverte de neige, et j'apprenais à connaître les besoins et les vœux du peuple. Je suis ici le représentant de cent mille Français non électeurs auxquels j'ai parlé dans ma vie, mais ces Français ont grand tort, ils sont peu sensibles aux grâces. »

.

Un jour, Lucien fut bien surpris en voyant entrer dans son bureau M. Du Poirier, dont il avait remarqué le nom parmi les députés élus. Lucien lui sauta au cou et les larmes lui vinrent aux yeux.

Du Poirier était décontenancé. Il avait hésité pendant trois jours à venir au bureau de Lucien ; il avait peur, le cœur lui avait battu violemment avant de se faire annoncer chez Leuwen. Il tremblait que le jeune officier ne sût l'étrange tour qu'il lui avait joué pour le faire déguerpir de Nancy.

« S'il le sait, il me tue. » Du Poirier avait de l'esprit, de la conduite, du talent pour l'intrigue, mais il avait le malheur de manquer de courage de la façon la plus pitoyable. Sa profonde science médicale s'était mise au service d'une lâcheté rare en France, son imagination

lui représentait les suites chirurgicalement tragiques d'un coup de poing ou d'un coup de pied au cul bien assenés. Or, c'est précisément le traitement qu'il redoutait de la part de Lucien. C'est pour cela que, depuis dix jours qu'il était à Paris, il n'avait pas osé venir le chercher. C'est pour cela qu'il se présentait à lui plutôt dans son bureau, dans une sorte de lieu public, et où il était entouré de garçons de bureau et d'huissiers, que chez lui. L'avant-veille, il avait cru apercevoir Lucien dans une rue et avait à l'instant rebroussé chemin et pris une rue transversale.

« Enfin, lui avait suggéré son esprit, il vaut mieux, si un malheur doit arriver (il entendait un soufflet ou un coup de pied), qu'il arrive sans témoins et dans une chambre, qu'au milieu de la rue. Je ne puis, étant à Paris, ne pas le rencontrer tôt ou tard. »

Pour tout dire, malgré son avarice et la peur qu'il avait des armes à feu, le malin Du Poirier avait acheté une paire de pistolets, qu'il avait actuellement dans ses poches.

« Il est fort possible, se disait-il, qu'à l'époque des élections, où tant de haines se sont soulevées, M. Leuwen ait reçu une lettre anonyme, et alors... »

Mais Lucien l'embrassait les larmes aux yeux.

« Ah! il est bien toujours le même », pensa Du Poirier; et dans ce moment il éprouva pour notre héros un sentiment de mépris inexprimable.

En le voyant, Lucien crut être à Nancy, à deux cents pas de la rue habitée par madame de Chasteller. Du Poirier lui avait peut-être parlé depuis peu. Il le regarda avec une attention tendre.

« Mais quoil se dit Lucien, il n'est plus sale! Un habit neuf, des pantalons, un chapeau neuf, des bottes neuves! cela ne s'est jamais vu! Quel changement! Mais comment a-t-il pu se résoudre à cette dépense effroyable? »

.....

Comme les provinciaux, Du Poirier s'exagérait la pénétration et les crimes de la police.

— Voilà une rue bien solitaire. Si le ministre dont je me suis moqué ce matin me faisait saisir par quatre hommes et jeter dans la rivière? Je ne sais pas nager, d'ailleurs une fluxion de poitrine est bientôt prise.

— Mais ces quatre hommes ont des femmes, des

maîtresses, des camarades s'ils sont soldats; ils bavarderaient. D'ailleurs, croyez-vous les ministres assez coquins ?...

— Ils sont capables de tout, reprit Du Poirier avec chaleur.

« On ne guérit pas de la peur », pensa Lucien; et il accompagna le docteur.

Quand ils furent le long du mur d'un grand jardin, la peur du docteur redoubla. Lucien sentait trembler son bras.

— Avez-vous des armes ? dit Du Poirier.

« Si je lui dis que je n'ai que ma petite canne, il est capable de tomber de peur et de me tenir ici une heure. »

— Rien que des pistolets et un poignard, répondit Lucien avec la brusquerie militaire.

La peur du docteur redoubla, Lucien entendit ses dents claquer.

« Si ce jeune officier sait le tour que je lui ai joué dans l'antichambre de madame de Chasteller, lors de l'affaire du faux enfant, quelle vengeance il peut prendre ici ! »

En passant un fossé un peu large à cause de la pluie récente, Lucien fit un mouvement un peu brusque.

— Ah! monsieur, s'écria le docteur d'un ton déchirant, pas de vengeance contre un vieillard!

« Décidément, il devient fou. »

— Mon cher docteur, vous aimez bien l'argent, mais à votre place je prendrais une voiture, ou je me priverais d'être éloquent.

— Je me le suis dit cent fois, reprit le docteur, mais c'est plus fort que moi; quand une idée me vient, je me sens comme amoureux de la tribune, je lui fais les yeux doux, je suis furieux de jalousie contre celui qui l'occupe. Quand ils font silence, quand les tribunes, toutes ces jolies femmes surtout, sont attentives, je me sens un courage de lion, je dirais son fait à Dieu le Père. C'est le soir, après dîner, que les transes me prennent. Je veux louer une chambre dans le Palais-Royal. Pour la voiture, j'y ai pensé : ils séduiraient mon cocher pour me faire verser. J'en ferais bien venir un de Nancy, mais M. Rey, en partant, ou M. de Vassignies, lui promettront vingt-cinq louis pour me casser le cou...

Un homme ivre s'approcha d'eux, le docteur serra le bras de Lucien outre mesure.

— Ah! mon cher ami, lui dit-il un instant après, que vous êtes heureux d'avoir du courage!

CHAPITRE LVIII¹

UN jour, Lucien entra tout ému dans le cabinet du ministre : il venait de voir dans un rapport mensuel de police communiqué par le ministre de l'Intérieur à M. le maréchal ministre de la Guerre que le général Fari avait fait de la propagande à Sercey, où il avait été envoyé, par le ministre de la Guerre, huit ou dix jours avant les élections de ***, pour calmer un commencement de mouvement libéral.

— Rien au monde ne peut être plus faux. Le général est dévoué de cœur à son devoir, il a encore tout l'honneur que l'on a à vingt-cinq ans, le monde ne l'a point corrompu. Être envoyé par le gouvernement dans un pays pour faire une chose, et faire le contraire, lui ferait horreur.

— Étiez-vous présent, monsieur, à l'événement au sujet duquel a été fait le rapport que vous accusez d'inexactitude ?

— Non, monsieur le comte, mais je suis sûr que le rapport a été fait par un homme de mauvaise foi.

Le ministre était prêt à partir pour le Château; il sortit avec humeur et, dans la pièce voisine, dit des injures à son chasseur qui lui passait sa pelisse.

« S'il gagnait un écu à cette calomnie, je le comprendrais, se dit Lucien; mais à quoi bon mentir d'une façon si nuisible ? Le pauvre Fari approche de soixante-cinq ans, il ne faut à la Guerre qu'un chef de bureau qui ne l'aime pas, il profite de ce rapport et fait mettre à la retraite un des meilleurs officiers de l'armée, un homme honnête, par excellence... »

L'ancien secrétaire général de M. le comte de Vaize dans la dernière préfecture qu'il avait occupée avant que Louis XVIII l'appelât à la Chambre des Pairs était à Paris. Lucien, le trouvant le lendemain dans les bureaux de la rue de Grenelle, lui parla du général Fari.

— Qu'est-ce que le patron peut avoir contre lui ?

— Le ministre a cru dans un temps que Fari faisait la cour à sa femme.

— Quoi ! à l'âge du général ?

— Il amusait la jeune comtesse, qui mourait d'ennui à ***. Mais je parierais qu'il n'y a jamais eu un mot de galanterie prononcé entre eux.

— Et vous croyez que pour une cause aussi légère ?...

— Ah ! que vous ne connaissez pas le patron ! C'est un amour-propre qui se pique d'un rien, et il n'oublie jamais. Le cœur de cet homme, s'il a un cœur, est un trésor de haines. S'il avait le pouvoir d'un Carrier ou d'un Joseph Le Bon, il ferait guillotiner cinq cents personnes pour des offenses personnelles, dont les trois quarts peut-être auraient oublié jusqu'à son nom, s'il n'était pas ministre. Vous-même, qui le voyez tous les jours et qui peut-être lui tenez tête quelquefois, s'il avait le pouvoir suprême je vous conseillerais de passer le Rhin au plus vite.

Lucien courut chez M. Crapart aîné, directeur de la police du royaume sous le ministre.

« Quelle raison donnerai-je à ce coquin ? se disait Lucien en traversant la cour et les passages qui conduisent à la direction de la police. La vérité, l'innocence du général, sa probité, mon amitié pour lui, toutes choses également ridicules aux yeux d'un Crapart. Il me prendra pour un enfant. »

L'huissier, qui respectait beaucoup M. le secrétaire intime, lui dit à mi-voix que Crapart était avec deux ou trois observateurs de très bonne compagnie.

Lucien regardait par la fenêtre les équipages de ces messieurs. Rien ne lui venait. Il les vit monter en voiture.

« De charmants espions, ma foi ! se dit-il ; on n'a pas l'air plus distingué. »

L'huissier vint l'avertir, Lucien le suivait tout pensif. Il était fort gai en entrant dans le bureau de M. Crapart.

Après les premiers compliments :

— Il y a de par le monde un maréchal de camp Fari. Crapart prit l'air grave et sec.

— Cet homme est un pauvre diable, mais ne manque pas d'une certaine probité. Il paie chaque année deux mille francs à mon père sur sa solde. Autrefois, dans un moment d'imprudence, mon père lui a prêté mille louis, sur lesquels le Fari doit bien encore neuf ou dix mille

francs. Nous avons donc un intérêt direct à ce qu'il soit employé encore quatre ou cinq ans.

Crapart restait pensif.

— Je ne vais point par deux chemins avec vous, mon cher collègue. Vous allez voir l'écriture du patron.

Crapart chercha un papier pendant sept à huit minutes, ensuite se mit à jurer.

— Est-ce qu'on m'épargne mes minutes ? F... !

Un commis à mine atroce entra, il fut fort maltraité. Pendant qu'on l'injurait, cet homme se mit à revoir les dossiers que Crapart avait parcourus et dit enfin :

— Voici le rapport n° 5 du mois de...

— Laissez-nous, lui dit Crapart avec la dernière malhonnêteté. Voici votre affaire, dit-il à Lucien d'un air tranquille.

Il se mit à lire à demi bas :

« Hé... Hé... Hé... Ah ! voici. » Et il dit, en pesant sur les mots :

« La conduite du général Fari a été ferme, modérée, il a parlé aux jeunes gens d'une façon persuasive. Sa réputation d'honnête homme a beaucoup fait. »

— Voyez-vous cela ? dit Crapart. Eh bien ! mon cher, biffé ! biffé ! Et, de la main de Son Excellence :

*« Tout serait allé mieux encore, mais, chose déplorable ! le général Fari a fait de la propagande tout le temps qu'il a été à *** et n'a parlé que des Trois Journées. »*

— Cela vu, mon cher collègue, je ne puis rien faire pour la rentrée de vos dix mille francs. La phrase que vous venez de lire a été portée ce matin au ministère de la Guerre. Gare la bombe ! dit Crapart avec un gros rire commun.

Lucien lui fit mille remerciements et alla au ministère de la Guerre, au bureau de la police militaire.

— Le ministre de l'Intérieur m'envoie en toute hâte : on a inséré dans la dernière lettre une feuille du brouillon biffée par le ministre.

— Voici votre lettre, dit le chef de bureau ; je ne l'ai pas encore lue. Rempportez-la si vous voulez, mais rendez-la-moi avant mon travail de demain, à dix heures.

— Si c'est une page du milieu, j'aime mieux l'enlever ici, dit Lucien.

— Voici des grattoirs, de la sandaraque, faites à votre aise.

Lucien se mit à une table.

— Eh bien ! votre grand travail sur les préfectures après les élections avance-t-il ? J'ai un cousin de ma femme sous-préfet à *** pour lequel on nous a promis Le Havre ou Toulon depuis deux ans...

Lucien répondit avec le plus grand intérêt et de façon à obliger le chef de bureau de la police militaire. Pendant ce temps, il recopiait la feuille du milieu de la lettre signée *comte de Vaize*. La phrase relative au général Fari était l'avant-dernière du verso à droite. Leuwen eut soin de ne pas serrer ses mots et ses lignes, et fit si bien qu'il supprima les sept lignes relatives au général Fari sans qu'il y parût.

— J'emporte notre feuille, dit-il au chef de bureau après un travail de trois quarts d'heure.

— A votre aise, monsieur, et dans l'occasion je vous recommande notre petit sous-préfet.

— Je vais voir son dossier et y mettre ma recommandation.

« Me voilà faisant pour le général Fari ce que Brutus n'aurait pas fait pour sa patrie ! »

Un commis de la maison Van Peters, Leuwen et Cie, qui partait pour l'Angleterre huit jours après, mit à la poste, à vingt lieues de la résidence du général Fari, une lettre qui lui donnait l'éveil sur la haine toujours vivante que le ministre de l'Intérieur avait pour lui. Sans signer, Leuwen cita deux ou trois phrases de leurs conversations sans témoins, qui nommaient au bon général l'auteur de l'avis salulaire.

CHAPITRE LIX¹

DEPUIS le commencement de la session, le métier de Lucien était fort amusant. M. des Ramiers, le plus moral, le plus *fénelonien* des rédacteurs du journal ministériel par excellence, récemment nommé député à Escorbiac, dans le Midi, à une majorité de deux voix, faisait une cour assidue au ministre et à madame la comtesse

de Vaize. Sa morale douce et conciliante avait fait la conquête de M. de Vaize et presque celle de Leuwen.

« C'est un homme sans vues politiques, se disait celui-ci, qui prétend des choses incompatibles. Si les hommes étaient aussi bons qu'il les fait, la gendarmerie et les tribunaux seraient inutiles, mais son erreur est celle d'un bon cœur. »

Lucien le reçut donc très bien quand il vint, un matin, lui parler d'affaires.

Après un préambule du plus beau style et qui occuperait bien huit pages, s'il était transcrit ici, M. des Ramiers exposa qu'il y avait des devoirs bien pénibles attachés aux fonctions publiques. Par exemple, il se trouvait dans la nécessité morale la plus étroite de réclamer la destitution de M. Tourte, commis à cheval des droits réunis, dont le frère s'était opposé de la façon la plus scandaleuse à la nomination de lui, M. des Ramiers¹. Cela même fut dit avec des précautions savantes qui furent fort utiles à Leuwen pour le préserver d'un rire fou qui l'avait saisi à la première appréhension.

« De Fénelon réclamant une destitution ! »

Lucien s'amusa à répondre à M. des Ramiers en son propre style, il affecta de ne pas comprendre la question, saisit de quoi il s'agissait, et força barbarement le moderne Fénelon à demander la destitution d'un pauvre diable demi-artisan qui, moyennant un salaire de onze cents francs, vivait, lui, sa femme, sa belle-mère et cinq enfants.

Quand il eut assez joui de l'embarras de M. des Ramiers, que le manque d'intelligence de Leuwen força à employer les façons de parler les plus claires, et, par là, les plus odieuses et les plus contrastantes avec sa morale si douce, Lucien le renvoya au ministre et essaya de lui faire entendre que la présente conversation devait avoir un terme. Alors, M. des Ramiers insista et Lucien, ennuyé de la figure doucereuse de ce coquin, se trouva très disposé à le traiter durement.

— Mais ne pourriez-vous pas, monsieur, avoir l'extrême bonté d'exposer vous-même à Son Excellence la cruelle nécessité où je me trouve ? Mes mandataires me reprochent sérieusement d'être infidèle aux promesses que je leur ai faites. Mais d'un autre côté, réclamer moi-même auprès de Son Excellence la destitution d'un père

de famille!... Cependant, j'ai des devoirs à remplir envers ma propre famille. La confiance du gouvernement pourrait m'appeler à la Cour des Comptes, par exemple, en ce cas il faudrait une réélection. Et comment me présenter devant mes mandataires étonnés si la conduite de M. Tourte n'a pas reçu une marque éclatante de désapprobation ?

— Je conçois : la majorité ayant été de deux voix, la moindre prépondérance acquise par le parti contraire peut être funeste à la future députation. Mais, monsieur, je ne me mêle d'élections que le moins possible. Je vous avouerai que je vois dans le mécanisme social beaucoup d'actions nécessaires, indispensables même, j'en conviens, auxquelles, pour rien au monde, je ne voudrais m'astreindre. Les arrêts des tribunaux doivent être exécutés, mais pour rien au monde je ne voudrais me charger de ce soin.

M. des Ramiers rougit beaucoup, et comprit enfin qu'il fallait se retirer.

« M. Tourte sera destitué, mais j'ai appelé bourreau ce nouveau Fénelon. »

Moins de quatre jours après, [il] trouva dans le portefeuille de la première division une grande lettre du ministre de l'Intérieur au ministre des Finances pour ordonner au directeur des Impositions indirectes de proposer la destitution de M. Tourte. Lucien appela un commis extrêmement adroit pour gratter et fit mettre partout *Tarte* au lieu de Tourte.

Il fallut quinze jours de démarches à M. des Ramiers pour trouver la cause qui arrêta la destitution. Pendant ce temps, Leuwen avait trouvé l'occasion de raconter toute la scène renouvelée du *Tartufe* que M. des Ramiers était venu faire dans son bureau. La bonne madame de Vaize ne voyait le mal que lorsqu'il était bien clairement expliqué et prouvé. Elle reparla sept à huit fois à Lucien du pauvre commis Tourte, dont le nom l'avait frappée, et deux ou trois fois elle oublia d'inviter M. des Ramiers aux dîners donnés aux députés du second ordre.

M. des Ramiers comprit d'où venait le coup et se mit à s'insinuer doucement dans la très bonne compagnie, où il passait pour un philosophe hardi et pour un novateur trop libéral.

Lucien avait oublié le coquin lorsque le petit Desbacs,

qui lui faisait la cour et qui enviait la fortune de M. des Ramiers, vint lui conter les propos de celui-ci. Cela parut bien fort à Lucien.

« Voici un coquin qui en calomnie un autre. »

Il alla voir M. Crapart, le chef de la police du ministère, et le pria de faire vérifier le propos. M. Crapart, un peu nouveau dans les salons de la bonne compagnie, ne doutait pas que Leuwen ne fût bien avec madame la comtesse de Vaize, ou du moins bien près d'atteindre à ce poste si envié par les jeunes commis : amant de la femme du ministre. Il servit Lucien avec un zèle parfait, et huit jours après lui apporta les rapports originaux portant les propos tenus par M. des Ramiers sur madame de Vaize.

— Attendez-moi un instant, dit Lucien à M. Crapart.

Et il porta les rapports sans orthographe des observateurs de bonne compagnie à madame de Vaize, qui rougit beaucoup. Elle avait pour Lucien une confiance et une ouverture de cœur bien voisines d'un sentiment plus tendre; Lucien le voyait un peu, mais il était si excédé de son amour pour madame Grandet que toute relation de ce genre lui faisait horreur. Une heure de promenade tranquille et sombre au pas de son cheval dans les bois de Meudon était ce qu'il avait trouvé de plus semblable au bonheur depuis qu'il avait quitté Nancy.

Lucien trouva les jours suivants madame de Vaize réellement irritée contre M. des Ramiers, et, comme elle avait plus de sensibilité que d'usage du monde, elle fit sentir sa colère au député journaliste d'une façon humiliante. Cet esprit si doux trouva, je ne sais comment, des mots cruels pour le moderne Fénelon, et ces mots, dits sans précaution au milieu de toute la cour qui entoure la femme d'un ministre puissant, furent cruels pour l'auréole de vertu et de philanthropie du député journaliste. Ses amis lui parlèrent, il y eut une allusion assez claire dans le *Charivari*, journal qui exploitait avec assez de bonheur la tartuferie de MM. du juste milieu.

Lucien avait vu passer une lettre du ministre des Finances annonçant que le directeur des Contributions indirectes répondait qu'il n'y avait point de M. Tarte parmi les commis à pied attachés aux Contributions indirectes. Mais M. des Ramiers avait eu le crédit de faire ajouter un post-scriptum à cette lettre par le ministre des Finances. On lisait, de la main même du ministre :

« Ne s'agirait-il point de M. Tourte, commis à Escorbiac ? »

Huit jours après, réponse de M. le comte de Vaize à son collègue :

« Oui, c'est précisément M. Tourte qui s'est mal conduit et dont je propose la destitution. »

Lucien vola la lettre et courut la montrer à madame de Vaize, que cette affaire intéressait au plus haut point.

— Que faisons-nous ? dit-elle à Lucien avec un air soucieux qui lui parut charmant. Il lui prit la main, qu'il baisa avec transport.

— Que faites-vous ? lui dit-on d'une voix éteinte.

— Je vais me tromper d'adresse, et faire mettre sur l'enveloppe de cette lettre l'adresse du ministre de la Guerre.

Onze jours après arriva la réponse du ministre de la Guerre annonçant l'erreur commise sur l'adresse. Lucien porta cette réponse à M. de Vaize. Le commis décacheteur avait placé trois lettres reçues du ministère de la Guerre ce jour-là dans une feuille de grand papier d'enveloppe, dont il avait fait ce qu'on appelle dans les bureaux *une chemise*, et sur cette feuille avait écrit : « Trois lettres de M. le ministre de la Guerre. »

Leuwen avait depuis huit jours en réserve une lettre du ministre de la Guerre réclamant son autorité sur la garde municipale à cheval de Paris. Lucien la substitua à la lettre qui renvoyait celle sur M. Tourte. M. des Ramiers n'avait pas de relations directes avec le ministère de la Guerre, il fut obligé d'avoir recours au fameux général Barbaut, et enfin ce ne fut que six mois après sa demande que M. des Ramiers put obtenir la destitution de M. Tourte, et quand madame de Vaize l'apprit elle remit à Leuwen cinq cents francs destinés à ce pauvre commis¹.

Lucien eut une vingtaine d'affaires de ce genre ; mais, comme on voit, ces détails de basse intrigue exigent huit pages d'impression pour être rendus intelligibles, c'est trop cher.

La douce madame de Vaize, poussée à son insu par un sentiment nouveau pour elle, avait déclaré à son mari avec une fermeté qui le surprit infiniment qu'elle aurait mal à la tête et dînerait dans sa chambre toutes les fois que M. des Ramiers dînerait au ministère. Après deux

ou trois essais, le comte de Vaize finit par effacer le nom de M. des Ramiers sur la liste des députés invités. Au su de cet événement, une grande moitié du centre cessa de serrer la main au douxereux rédacteur du journal ministériel. Pour comble de misère, M. Leuwen père, qui ne sut l'anecdote que fort tard, par une indiscretion de Desbacs, se la fit raconter avec détails par son fils, et, le nom de M. Tourte lui paraissant excellent, bientôt cette anecdote brilla dans les salons de la haute diplomatie. M. des Ramiers, qui se fourrait partout ayant obtenu, je ne sais comment, d'être présenté à M. l'ambassadeur de Russie, le célèbre prince de N..., dit tout haut, en recevant le salut de M. des Ramiers :

— Ah! le des Ramiers de Tourte!

Sur quoi le Fénelon moderne devint pourpre, et le lendemain M. Leuwen père mit l'anecdote en circulation dans tout Paris.

CHAPITRE LX¹

LE roi fit appeler M. Leuwen à l'insu de ses ministres². En recevant cette communication de M. de N..., officier d'ordonnance du roi, le vieux banquier rougit de plaisir. (Il avait déjà vingt ans quand la royauté tomba, en 1793.) Toutefois, s'apercevoir de son trouble et le dominer ne fut qu'un instant pour cet homme vieilli dans les salons de Paris. Il fut avec l'officier d'ordonnance d'une froideur qui pouvait passer également pour du respect profond ou pour un manque complet d'empressement.

En effet, l'officier se disait en remontant en cabriolet :

« Cet homme, malgré tout son esprit, est-il un jacobin ou un nigaud ébahi devant un serrement de main ? »

M. Leuwen regarda le cabriolet s'éloigner; au même instant le sang-froid lui revint.

« Je vais jouer le rôle si connu de Samuel Bernard promené par Louis XIV dans les jardins de Versailles. »

Cette idée suffit pour rendre à M. Leuwen tout le feu de la première jeunesse. Il ne se dissimula point le petit moment de trouble qu'avait causé le message de Sa

Majesté, et moins encore le ridicule que lui eût donné ce trouble s'il eût été *coté* au foyer de l'Opéra.

Jusque-là, il n'y avait eu entre le roi et M. Leuwen que des phrases polies au bal ou à dîner. Il avait dîné deux ou trois fois avec le roi dans les premiers temps qui suivirent la révolte de Juillet. Elle portait alors un autre nom, et Leuwen, difficile à tromper, avait été un des premiers à discerner la haine qu'inspirait un exemple aussi pernicieux. Alors, il avait lu dans ce regard auguste :

« Je vais faire peur aux propriétaires et leur persuader que c'est la guerre des gens qui n'ont rien contre ceux qui ont quelque chose. »

Afin de ne pas passer pour aussi bête que quelques députés campagnards invités avec lui, Leuwen avait dirigé quelques plaisanteries enveloppées contre cette idée, que personne n'exprimait.

Leuwen craignit un instant qu'on ne voulût compromettre le petit commerce de Paris en lui faisant répandre du sang. Il trouva l'idée de mauvais goût et donna sans balancer sa démission de la place de chef de bataillon, où l'avait porté le petit commerce en boutique, auquel il prêtait assez généreusement quelques billets de mille francs que même on lui rendait, et n'avait plus dîné chez les ministres sous prétexte qu'ils étaient ennuyeux.

Le comte de Beausobre, ministre des Affaires étrangères, lui disait pourtant : « *Un homme comme vous*¹... » et le poursuivait d'invitations à dîner. Mais Leuwen avait résisté à une éloquence aussi adroite.

En 1792, il avait fait une campagne ou deux, et le nom de République française était pour lui le nom d'une maîtresse autrefois aimée, et qui s'est mal conduite. Enfin, son heure n'avait pas sonné.

Le rendez-vous indiqué par le roi bouleversa toutes ses idées, il était d'autant plus attentif sur lui-même qu'il ne se sentait pas de sang-froid.

Au Château, M. Leuwen fut parfaitement convenable, mais d'un sang-froid parfait en apparence, parfaitement pur de trouble et d'engouement. L'esprit cauteleux et fin du premier personnage saisit bientôt cette nuance, et en fut fort mécontent. Il essaya en vain du ton amical, même de l'intérêt particulier, pour donner des ailes à l'ambition de ce bourgeois, rien n'y fit.

Mais n'outrageons point la réputation de finesse cau-

teleuse de cet homme célèbre. Que voulait-on qu'il fût sans victoires militaires et en présence d'une presse si méchante et si spirituelle ? Nous faisons observer d'ailleurs que ce personnage célèbre voyait Leuwen pour la première fois, jusque-là il n'y avait eu que des phrases polies à dîner.

Le procureur de Basse-Normandie, qui occupe le trône commença par dire à Leuwen, comme son ministre : « *Un homme tel que vous*¹... » Mais, trouvant ce plébéien malin endurci contre ces douces paroles, voyant qu'il perdait le temps inutilement et ne voulant pas, par la longueur de l'entrevue, donner à Leuwen une idée exagérée du service qu'on lui demandait, le roi, en moins d'un quart d'heure, fut réduit à la bonhomie.

En observant ce changement de ton chez un homme si adroit, M. Leuwen fut content de soi, et ce premier succès lui rendit enfin la confiance en soi-même.

« Voilà, se dit-il, que Sa Majesté renonce aux finesses bourbonniennes. »

On lui disait de l'air le plus paterne et comme si dans ce qu'on disait de marqué l'on était poussé et comme contraint par les événements :

— J'ai voulu vous voir, mon cher monsieur, à l'insu de mes ministres qui, je le crains, à l'exception du maréchal (le ministre de la Guerre) ne vous ont pas donné, à vous et au lieutenant Leuwen, de grands sujets d'être contents d'eux. Demain aura lieu, selon toute apparence, le scrutin définitif sur la loi de...

Et je vous avouerai, monsieur, que je prends à cette loi un intérêt tout personnel. Je suis bien sûr qu'elle passera par assis et levés. N'est-ce pas votre avis ?

— Oui, sire.

— Mais au scrutin j'aurai un bel et bon rejet par huit ou dix boules noires. N'est-ce pas ?

— Oui, sire.

— Eh bien ! rendez-moi un service : parlez contre (vous le trouverez nécessaire à votre position), mais donnez-moi vos trente-cinq voix. C'est un service personnel que j'ai voulu vous demander moi-même.

— Sire, je n'ai que vingt-sept voix en ce moment, en comptant la mienne.

— Ces pauvres têtes (le roi parlait de ses ministres) se sont effrayées, ou plutôt piquées, parce que vous aviez

donné une liste de huit petites places subalternes. Je n'ai pas besoin de vous dire que j'approuve d'avance cette liste, et je vous engage, puisque nous trouvons une occasion, à y joindre quelque chose pour vous, monsieur, ou pour le lieutenant Leuwen..., etc., etc.

Heureusement pour M. Leuwen, le roi parla trois ou quatre minutes dans ce sens; M. Leuwen reprit presque tout son sang-froid.

— Sire, lui dit M. Leuwen, je demande à Votre Majesté de ne rien signer pour moi ni pour mes amis, et je lui fais hommage de mes vingt-sept voix pour demain.

— Parbleu! vous êtes un brave homme! dit le roi, jouant, et pas trop mal, la franchise à la Henri IV; il était nécessaire de se rappeler son nom pour n'y être pas pris.

Sa Majesté parla un bon demi-quart d'heure dans ce sens.

— Sire, il est impossible que M. de Beausobre pardonne jamais à mon fils. Ce ministre a peut-être manqué un peu de fermeté personnelle envers ce jeune homme plein de feu que Votre Majesté appelle le lieutenant Leuwen. Je demande à Votre Majesté de ne jamais croire un mot des rapports que M. de Beausobre fera faire sur mon fils par sa police particulière ou même par celle du bon M. de Vaize, mon ami.

— *Et que vous servez avec tant de probité*, dit le roi. Son œil brillait de finesse.

M. Leuwen se tut; le roi répéta la question avec l'air étonné du manque de réponse.

— Sire, je craindrais en répondant de céder à mes habitudes de franchise.

— Répondez, monsieur, exprimez votre pensée, quelle qu'elle soit.

L'interlocuteur parlait en roi.

— Sire, personne ne doute des correspondances directes du roi avec les cours du Nord, mais personne ne lui en parle.

Cette obéissance si prompte et si entière eut l'air d'étonner un peu ce grand personnage. Il vit que M. Leuwen n'avait aucune grâce à lui demander. Comme il n'était pas accoutumé à donner ou à recevoir rien pour rien, il avait calculé que les vingt-sept voix devaient lui coûter 27.000 francs. « Et ce serait marché donné », pensait le barème couronné.

Il reconnut chez M. Leuwen cette physionomie ironique dont les rapports de son général Rumigny lui avaient parlé si souvent.

— Sire, ajouta M. Leuwen, je me suis fait une position dans le monde en ne refusant rien à mes amis et ne me refusant rien contre mes ennemis. C'est une vieille habitude, je supplie Votre Majesté de ne pas me demander de changer de caractère envers vos ministres. Ils ont pris des airs de hauteur avec moi, même ce bon M. Bardoux des Finances, qui m'a dit gravement à la Chambre, en parlant de mes huit places de 1.800 francs : « Cher ami, il ne faut pas être insatiable. » Je promets à Votre Majesté mes voix, qui seront vingt-sept au plus, mais je la supplie de me permettre de me moquer de ses ministres.

C'est ce dont M. Leuwen s'acquitta le lendemain avec une verve et une gaieté admirables. Après tout, son éloquence prétendue n'était qu'une saillie de caractère, c'était un être plus *naturel* qu'il n'est permis de l'être à Paris. Il était excité par l'idée d'avoir réduit le roi à être presque sincère avec lui.

La loi à laquelle le roi prétendait tenir passa à une majorité de treize voix, dont six ministres. Quand on proclama ce résultat, M. Leuwen, placé au second banc de la gauche, à trois pas des ministres, dit tout haut :

— Ce ministère s'en va, bon voyage!

Ce mot fut à l'instant répété par tous les députés voisins du banc. M. Leuwen se trouvant seul dans une chambre avec un laquais était heureux de l'approbation de ce laquais; on peut juger combien il était sensible au succès de ses mots les plus simples tels que celui-ci.

« Ma réputation jure pour moi », se dit-il en passant la revue de ces yeux brillants fixés sur les siens.

D'abord, tout le monde voyait bien qu'il n'était passionnément pour aucune opinion. Il n'était peut-être que deux choses auxquelles il n'eût jamais consenti : le sang, et la banqueroute.

Trois jours après cette loi, emportée par treize voix dont six ministres, M. Bardoux, le ministre des Finances, s'approcha, à la Chambre, de M. Leuwen, et lui dit d'un air fort ému (il avait peur d'une épigramme, et parlait à mi-voix) :

— Les huit places étaient accordées.

— Fort bien, mon cher Bardoux, lui dit-il, mais vous

vous devez à vous-même de ne pas contresigner ces grâces-là. Laissez cela à votre successeur aux Finances. J'attendrai, *monseigneur*¹.

M. Leuwen parlait fort clairement, tous les députés voisins furent émerveillés : se moquer d'un ministre des Finances, d'un homme qui peut faire un receveur général !

Il eut bien quelque peine à faire agréer ce succès aux huit membres de la *Légion du Midi* à la famille desquels étaient destinées ces huit places.

— Dans six mois, vous aurez deux places au lieu d'une, il faut savoir faire des sacrifices.

— Voilà de belles calembredaines, lui dit un de ses députés plus hardi que les autres.

L'œil de M. Leuwen brilla ; il lui vint deux ou trois réponses, mais il sourit agréablement. « Il n'y a qu'un sot, pensa-t-il, qui coupe la branche de l'arbre sur laquelle il est à cheval. »

Tous les yeux étaient fixés sur M. Leuwen. Un autre député, enhardi, s'écria :

— Notre ami Leuwen nous sacrifie tous à un bon mot !

— Si vous voulez rompre mes relations, vous en êtes bien les maîtres, messieurs, dit Leuwen d'un ton grave. Auquel cas, je serai obligé de faire agrandir ma salle à manger pour recevoir les nouveaux amis qui me demandent chaque jour de voter avec moi.

— Là ! Là ! la paix ! s'écria un député rempli de bon sens. Que serions-nous sans M. Leuwen ? Quant à moi, je l'ai choisi pour général en chef pour toute ma carrière législative, je ne lui serai jamais infidèle.

— Ni moi.

— Ni moi.

Les deux députés qui avaient paru hésitants, M. Leuwen alla leur prendre la main et voulut bien essayer de leur faire entendre qu'en acceptant ces huit places la société était ravalée à l'état des Trois-cents de M. de Villèle.

— Paris est un pays dangereux. Tous les petits journaux, dans huit jours, auraient été acharnés après vos noms.

A ces mots, les deux opposants frémirent.

« Le moins épais, se dit l'inexorable Leuwen, aurait bien pu fournir des articles. »

Et la paix fut faite.

Le roi faisait souvent inviter à dîner M. Leuwen et après dîner le tenait une demi-heure ou trois quarts d'heure dans l'embrasure d'une fenêtre.

« Ma réputation d'esprit est enterrée si je ménage les ministres. » Et il affectait de se moquer d'une façon presque sans retenue de quelqu'un d'entre ces messieurs, le lendemain de chaque dîner au Château. Le roi lui en parla.

— Sire, j'ai supplié Votre Majesté de me laisser carte blanche à cet égard. Je ne pourrai accorder quelque trêve qu'aux successeurs de ceux-ci. Ce ministère manque d'esprit; or, c'est ce que dans des temps tranquilles Paris ne peut pas pardonner. Il faut aux bonnes têtes de ce pays du prestige, comme Bonaparte revenant d'Égypte, ou de l'esprit. (A ce nom redouté, le roi fit la mine d'une jeune femme nerveuse devant laquelle on a nommé le bourreau.)

Peu de jours après cette conversation avec le roi, il vint une affaire à la Chambre à l'énoncé de laquelle tous les yeux cherchèrent M. Leuwen. Madame Destrois, ex-directrice de la poste aux lettres à Torville, se plaignait d'avoir été destituée comme accusée et convaincue d'une infidélité qu'elle n'avait pas commise. Elle voulait, en faisant une pétition, justifier son caractère. Quant à avoir justice, elle n'y songeait pas tant que M. Bardoux aurait la confiance du roi. La pétition était piquante, toujours sur le bord de l'insolence, mais point insolente; on l'eût dite rédigée par feu M. de Martignac.

M. Leuwen parla trois fois, et à la seconde fut littéralement couvert d'applaudissements. Ce jour-là, l'ordre du jour demandé à deux genoux par M. le comte de Vaize fut obtenu à la majorité de deux voix, et encore, par assis et levés, la majorité du ministère avait été de quinze ou vingt voix. M. Leuwen dit à ses voisins, formant groupe autour de lui, comme à l'ordinaire :

— M. de Vaize change les habitudes des gens timides : ordinairement, on se lève pour la justice et l'on vote pour le ministère. Moi, j'ouvre une souscription en faveur de la veuve Destrois, ex-directrice de poste et qui sera toujours *ex*, et je m'inscris pour trois mille francs.

Autant M. Leuwen était tranchant avec les ministres, autant il était attentif à être le très humble serviteur de sa *Légion du Midi*. Il n'invitait à dîner chez lui que ses

vingt-huit députés; s'il eût voulu, son parti personnel, car ses opinions étaient fort accommodantes, se fût élevé à cinquante ou soixante.

« Les ministres donneraient bien les cent mille francs qu'ils ont envoyés trop tard à mon fils pour scinder ma bonne petite troupe. »

Assez ordinairement, il avait tous ces messieurs à dîner le lundi pour convenir du plan de la campagne parlementaire pendant la semaine.

— Lequel de vous, messieurs, aurait pour agréable de dîner au Château ?

A ce mot, ces bons députés le virent ministre. Ces messieurs convinrent que M. Chapeau, l'un d'entre eux, devait avoir cet honneur le premier, et que plus tard, avant la fin de la session, on solliciterait le même honneur pour M. Cambray.

— J'ajouterai à ces noms ceux de MM. Lamorte et Debrée, qui ont voulu nous quitter.

Ces messieurs bredouillèrent et firent des excuses.

M. Leuwen alla solliciter l'aide de camp de service de Sa Majesté, et moins de quinze jours après, ces quatre députés, plus obscurs qu'aucun de la Chambre, furent engagés à dîner chez le roi. M. Cambray fut tellement comblé de cette faveur inespérée qu'il tomba malade et ne put en profiter.

Le lendemain du dîner chez le roi, M. Leuwen pensa qu'il devait profiter de la faiblesse de ces bonnes gens, auxquels l'esprit seul manquait pour être méchants.

— Messieurs, leur dit-il, si Sa Majesté m'accordait une croix, lequel de vous devrait être l'heureux chevalier ?

Ces messieurs demandèrent huit jours pour se concerter, mais ils ne purent tomber d'accord. On alla au scrutin après dîner, suivant un usage que M. Leuwen laissait exprès tomber un peu en désuétude. On était vingt-sept. M. Cambray, malade et absent, eut treize voix, M. Lamorte quatorze, y compris celle de M. Leuwen. M. Lamorte fut désigné.

Il n'y avait pas la moindre apparence qu'il pût obtenir une croix. « Mais, pensa-t-il, cette idée les empêchera de se révolter. »

M. Leuwen allait assez régulièrement chez le maréchal N..., depuis que ce ministre avait nommé Lucien lieu-

tenant. Le maréchal lui témoignait beaucoup de bienveillance, et ces messieurs finirent par se voir trois fois la semaine. Le maréchal finit par lui faire entendre, mais de façon à ne pas s'attirer de réponse, que si le ministère tombait et que lui maréchal fût chargé d'en former un autre, il ne se séparerait pas de M. Leuwen. M. Leuwen fut très reconnaissant, mais évita soigneusement de prendre un engagement analogue.

Depuis longtemps, M. Leuwen avait osé avouer ses lueurs d'ambition à madame Leuwen.

— Je commence à songer sérieusement à tout ceci. Le succès est venu me chercher; moi être *éloquent*, comme [disent] les journalistes amis, cela me paraît plaisant : je parle à la Chambre comme dans un salon. Mais [si] ce ministère, qui ne bat plus que d'une aile, vient à tomber, je ne saurai plus que dire, car enfin je n'ai d'opinion sur rien, et certainement, à mon âge, je n'irai pas étudier pour m'en former une.

— Mais, mon père, vous possédez parfaitement les questions de finances; vous comprenez le budget avec tous ses leurres, et il n'y a pas cinquante députés qui sachent exactement comment le budget et ces cinquante députés sont achetés avec soin et avant tous les autres. Avant-hier, vous avez fait frémir M. le ministre des Finances dans la question du monopole des tabacs. Vous avez tiré un parti prodigieux de la lettre du préfet Noireau, qui refuse la culture à un homme qui pense mal¹.

— Ceci n'est que du sarcasme. Un peu fait bien, mais toujours du sarcasme finira par révolter la minorité stupide de la Chambre, qui au fond ne comprend rien à rien et est presque la majorité. Mon éloquence et ma réputation sont comme une omelette soufflée; un ouvrier grossier trouve que c'est viande creuse.

— Vous connaissez parfaitement les hommes en général, et surtout tout ce qui a paru dans les affaires à Paris depuis le consulat de Napoléon en 1800, cela est immense.

— La *Gazette* vous appelle le Maurepas de cette époque, dit madame Leuwen. Je voudrais bien avoir sur vous le crédit que madame de Maurepas avait sur son mari. Amusez-vous, mon ami, mais de grâce, ne vous faites pas ministre, vous en mourriez. Vous parlez déjà beaucoup trop : j'ai mal à votre poitrine.

— Il y a un autre inconvénient à être ministre : je me ruinerais. La perte de ce pauvre Van Peters se fait vivement sentir. Nous avons été *pincés* dernièrement dans deux banqueroutes d'Amsterdam, uniquement parce que depuis qu'il nous manque je ne suis pas allé en Hollande. Cette maudite Chambre en est la cause, et le maudit Lucien que voilà est la cause première de tous mes embarras. D'abord, il m'a enlevé la moitié de votre cœur. Ensuite, il devrait connaître le prix de l'argent et être à la tête de ma maison de banque. A-t-on jamais vu un homme né riche qui ne songe pas à doubler sa fortune ? Il mériterait d'être pauvre. Ses aventures de Caen lors de la nomination de M. Mairobert m'ont piqué. Sans la sotte réception que lui fit le de Vaize, jamais je n'aurais songé à *me faire une position* à la Chambre. J'ai pris goût à ce joujou à la mode. Maintenant, je vais avoir une bien autre part à la chute de ce ministère, s'il tombe toutefois, que je n'en ai eu à sa formation.

Mais une objection terrible se présente : *que puis-je demander ?* Si je ne prends rien de substantiel, au bout de deux mois le ministère que j'aurai aidé à naître se moque de moi, et je suis dans une *position ridicule*. Me faire receveur général, cela ne signifie rien pour moi comme argent et d'ailleurs c'est un avantage trop subalterne pour ma position actuelle à la Chambre. Faire Lucien préfet malgré lui, c'est ménager à celui de mes amis qui sera ministre de l'Intérieur le moyen de me jeter dans la boue en le destituant, ce qui arriverait avant trois mois.

— Mais ne serait-ce pas un beau rôle que de faire le bien et de ne rien prendre ? dit madame Leuwen.

— C'est ce que notre public ne croira jamais. M. de Lafayette a joué ce rôle pendant quarante ans, et a toujours été sur le point d'être ridicule. Ce peuple-ci est trop gangrené pour comprendre ces choses-là. Pour les trois quarts des gens de Paris, M. de Lafayette eût été un homme admirable s'il eût volé quatre millions. Si je refusais le ministère et montais ma maison de façon à dépenser cent mille écus par an, tout en achetant des terres (ce qui montrerait que je ne me ruine pas), on ajouterait foi à mon génie, et je garderais la supériorité sur tous ces demi-fripons qui vont se disputer le ministère.

Si tu ne me résous pas cette question-ci : *Que puis-je prendre ?* dit-il à son fils en riant, je te regarde comme un

être sans imagination et je n'ai d'autre parti à suivre que de jouer la petite santé et d'aller passer trois mois en Italie pour laisser faire un ministère sans moi. Au retour, je me trouverai bien effacé, mais je ne serai pas ridicule¹.

En attendant que je trouve les moyens d'user de cette faveur combinée du roi et de la Chambre qui fait de moi l'un des représentants de la haute banque, il faut constater cette faveur et l'augmenter.

J'ai à vous demander une grande corvée, ma chère amie, ajouta-t-il en s'adressant plus particulièrement à sa femme; il s'agirait de donner deux bals. Si le premier n'est pas *well attended*, nous nous dispenserons du second, mais je suppose qu'au second nous aurons *toute la France*, comme on disait dans ma jeunesse².

Les deux bals eurent lieu et avec un immense succès, ils furent pleinement favorisés par la mode. Le maréchal vint au premier, où la Chambre des députés afflua en masse, l'on peut dire; le prince ne manqua pas; mais, ce qui fut plus réel, le ministre de la Guerre affecta de prendre à part M. Leuwen pendant vingt minutes au moins. Ce qu'il y avait de singulier, c'est que pendant cet aparté, qui faisait ouvrir de grands yeux aux cent quatre-vingts députés présents, le maréchal avait réellement parlé d'affaires à M. Leuwen.

— Je suis bien embarrassé d'une chose, avait dit le ministre de la Guerre. En choses raisonnables, que trouveriez-vous à faire pour M. votre fils? Le voulez-vous préfet? Rien de si simple. Le voudriez-vous secrétaire d'ambassade? Il y a une hiérarchie gênante. Je le ferais second, et dans trois mois premier.

— *Dans trois mois?* dit M. Leuwen avec un air naturellement dubitatif et bien loin d'être exagéré.

Malgré cet air le maréchal eût pris ce mot pour une insolence dans tout autre. A M. Leuwen il répondit de l'air de la plus grande bonne foi et d'un embarras réel :

— Voilà une difficulté. Donnez-moi un moyen de la lever.

M. Leuwen, ne trouvant rien à répondre, se rejeta dans la reconnaissance, dans l'amitié la plus réelle, la plus simple, la plus...³.

Ces deux plus grands trompeurs de Paris étaient sincères. Ce fut la réflexion de madame Leuwen quand

M. Leuwen lui répéta le dialogue de son aparté avec le maréchal.

Au second bal, tous les ministres furent obligés de paraître. La pauvre petite madame de Vaize pleura presque en disant à Lucien :

— Aux bals de la saison prochaine, c'est vous qui serez ministre, et c'est moi qui viendrai chez vous.

— Je ne vous serai pas plus dévoué alors qu'aujourd'hui, parce que c'est impossible. Mais qui serait ministre dans cette maison ? Ce n'est pas moi, ce serait encore moins mon père, s'il est possible.

— Vous n'en êtes que plus méchants : vous nous renversez, et ne savez que mettre à la place. Tout cela parce que M. de Vaize ne vous a pas fait assez la cour à vous, monsieur, quand vous reveniez de Caen.

— Je suis désolé de votre chagrin. Que ne puis-je vous consoler en vous donnant mon cœur ! Mais vous savez bien qu'il est *vôtre* depuis longtemps, ce qui fut dit avec assez de sérieux pour n'être pas une impertinence.

La pauvre petite madame de Vaize n'avait pas assez d'esprit pour voir la réponse à faire, et était encore bien plus loin d'avoir assez d'esprit pour *faire* cette réponse. Elle se contenta de la sentir confusément. C'était à peu près :

« Si j'étais parfaitement sûre que vous m'aimez, si j'avais pu prendre sur moi d'accepter votre hommage, le bonheur d'être à vous serait peut-être la seule consolation possible au malheur de perdre le ministère. »

« Voilà encore un des malheurs de ce ministère que mon père côtoie. Il ne fut point un bonheur pour cette pauvre petite femme quand M. de Vaize y arriva. Le seul sentiment qu'il produisit probablement chez elle, autant que j'ai pu en juger, fut l'embarras, la crainte, etc., et voilà qu'elle va être au désespoir de le perdre, si elle le perd. C'est une âme qui ne demande qu'un prétexte pour être triste. Si le de Vaize est chassé, elle prendra peut-être le parti d'être triste pendant dix ans. Au bout de ces dix ans, elle sera au commencement de l'âge mûr, et si elle ne trouve pas un prêtre pour s'occuper d'elle exclusivement sous prétexte de diriger sa conscience, elle est ennuyée et malheureuse jusqu'à la mort. Il n'est aucune beauté, aucune élégance de manières qui puissent faire passer sur un caractère aussi ennuyeux. *Requiescat in pace.* Je serais bien attrapé si elle me prenait au mot et me

donnait son cœur. Les temps sont maussades et tristes; sous Louis XIV, j'eusse été galant et aimable auprès d'une telle femme, j'eusse essayé du moins. En ce xix^e siècle, je suis platement sentimental, c'est pour elle la seule consolation en mon pouvoir. »

Si nous écrivions les *Mémoires de Walpole*, ou tout autre livre de ce genre également au-dessus de notre génie, nous continuerions à donner l'histoire anecdotique de sept demi-coquins, dont deux ou trois adroits et un ou deux beaux parleurs, remplacés par le même nombre de fripons¹. Un pauvre honnête homme qui, au ministère de l'Intérieur, se fût occupé avec *bonne foi* de choses utiles eût passé pour un sot; toute la Chambre l'eût bafoué. Il fallait faire sa fortune non pas en volant brutalement; toutefois, avant tout, pour être estimé, il fallait mettre du foin dans ses bottes. Comme ces petites mœurs sont à la veille d'être remplacées par les vertus désintéressées de la république qui sauront mourir comme Robespierre, avec treize livres dix sous dans sa poche, nous avons voulu en *garder note*.

Mais ce n'est pas même l'histoire des goûts au moyen desquels cet homme de plaisir écartait l'ennui que nous avons promise au lecteur. Ce n'est que l'histoire de son fils, être fort simple qui, malgré lui, fut jeté dans des embarras par cette chute de ministres, autant du moins que son caractère triste, ou du moins sérieux, le lui permit.

Lucien avait un grand remords à propos de son père. Il n'avait pas d'amitié pour lui, c'est ce qu'il se reprochait souvent sinon comme un crime, du moins comme un manquement de cœur. Lucien se disait quand les affaires dont il était accablé lui permettaient de réfléchir un peu :

« Quelle reconnaissance ne dois-je pas à mon père ? Je suis le motif de presque toutes ses actions; il est vrai qu'il veut conduire ma vie à sa manière. Mais au lieu d'ordonner, il me persuade. Combien ne dois-je pas être attentif sur moi² ! »

Il avait une honte intime et profonde à s'avouer, mais enfin il fallait bien qu'il s'avouât, qu'il manquait de tendresse pour son père. C'était un tourment pour lui, et un malheur presque plus âpre que ce qu'il appelait, dans ses jours de *noir*³, avoir été trahi par madame de Chasteller.

Le véritable caractère de Lucien ne paraissait point en-

core. Cela est drôle à vingt-quatre ans. Sous un extérieur qui avait quelque chose de singulier et de parfaitement noble, ce caractère était naturellement gai et insouciant. Tel il avait été pendant deux ans après avoir été chassé de l'École, mais cette gaieté souffrait actuellement une éclipse totale depuis l'aventure de Nancy. Son esprit admirait la vivacité et les grâces de mademoiselle Raimonde, mais il ne pensait à elle que lorsqu'il voulait tuer la partie la plus noble de son âme.

Dans cette crise ministérielle vint se joindre à ce sujet de tristesse le remords cuisant de ne pas avoir d'amitié ou de tendresse pour son père. Le *chasme*¹ entre ces deux êtres était trop profond. Tout ce qui, à tort ou à raison, paraissait sublime, généreux, tendre à Lucien, toutes les choses desquelles il pensait qu'il était noble de mourir pour elles, ou beau de vivre avec elles, étaient des sujets de bonne plaisanterie pour son père et une duperie à ses yeux. Ils n'étaient peut-être d'accord que sur un tel sentiment : l'amitié intime consolidée par trente ans d'épreuves. A la vérité, M. Leuwen était d'une politesse exquise et qui allait presque jusqu'au *sublime* et à la reproduction de la réalité pour les faiblesses de son fils ; mais, ce fils avait assez de tact pour le deviner, c'était le sublime de l'esprit, de la finesse, de l'art d'être poli, délicat, parfait.

CHAPITRE LXI²

TOUT le monde voyait de plus en plus que M. Leuwen allait représenter la Bourse et les intérêts d'argent dans la crise ministérielle que tous les yeux voyaient s'élever rapidement à l'horizon et s'avancer. Les disputes entre le maréchal ministre de la Guerre et ses collègues devenaient journalières et l'on peut dire violentes. Mais ce détail se trouvera dans tous les mémoires contemporains et nous écarterait trop de notre sujet. Il nous suffira de dire qu'à la Chambre M. Leuwen était plus entouré que les ministres actuels.

L'embarras de M. Leuwen croissait de jour en jour. Tandis que tout le monde enviait sa façon d'être, son

existence à la Chambre, dont il était fort content aussi, il voyait clairement l'impossibilité de la faire durer. Tandis que les députés instruits, les gros bonnets de la banque, les diplomates en petit nombre qui connaissent le pays où ils sont, admiraient la facilité et l'air de désoccupation avec lequel M. Leuwen conduisait et ménageait le grand changement de personnes à la tête duquel il s'était placé, cet homme d'esprit était au désespoir de ne point avoir de projet.

— Je retarde tout, disait-il à sa femme et à son fils, je fais dire au maréchal qu'il pousse à bout le ministre des Finances, qu'il pourrait bien amener une enquête sur les quatre ou cinq millions d'appointements qu'il se donne, j'empêche le de Vaize, qui est hors de lui, de faire des folies, je fais dire à ce gros Bardoux des Finances que nous ne dévoilerons que quelques-unes des moindres bourdes de son budget, etc., etc. Mais au milieu de tous ces retards il ne me vient pas une idée. Qui est-ce qui me fera la charité d'une idée ?

— Vous ne pouvez pas prendre votre glace et vous avez peur qu'elle ne se fonde, dit madame Leuwen. Cruelle situation pour un gourmand !

— Et je meurs de peur de regretter ma glace quand elle sera fondue.

Ces conversations se renouvelaient tous les soirs autour de la petite table où madame Leuwen prenait son lichen.

Toute l'attention de M. Leuwen était appliquée maintenant à retarder la chute du ministère. Ce fut dans ce sens qu'il dirigea ses trois ou quatre dernières conversations avec un grand personnage. Il ne pouvait pas être ministre, il ne savait qui porter au ministère, et si un ministère était fait sans lui, il perdait sa position.

Depuis deux mois, M. Leuwen était extraordinairement ennuyé par M. Grandet qui, à bon compte, s'était mis à se souvenir tendrement qu'ils avaient autrefois travaillé ensemble chez M. Perregaux. M. Grandet lui faisait la cour et semblait ne pas pouvoir vivre sans le père ou le fils.

— Ce fat-là voudrait être receveur général à Paris ou à Rouen, ou vise-t-il à la pairie ?

— Non, il veut être ministre.

— Ministre, lui ? Grand Dieu ! répondit M. Leuwen

en éclatant de rire. Mais ses chefs de division se moquaient de lui !

— Mais il a cette importance épaisse et sotte qui plaît tant à la Chambre des députés. Au fond, ces messieurs abhorrent l'esprit. Ce qui leur déplaisait en MM. Guizot et Thiers, qu'était-ce, sinon *l'esprit* ? Au fond, ils n'admettent l'esprit que comme mal nécessaire. C'est l'effet de l'éducation de l'Empire et des injures que Napoléon adressa à *l'idéologie* de M. de Tracy à son retour de Moscou.

— Je croyais que la Chambre ne voudrait pas descendre plus bas que le comte de Vaize. Ce grand homme a juste le degré de grossièreté et d'esprit cauteleux à la Villèle pour être de plain-pied et à deux de jeu avec l'immense majorité de la Chambre. Mais ce M. Grandet, tellement plat, tellement grossier, le supporteront-ils ?

— La vivacité et la délicatesse de l'esprit seraient un défaut certainement mortel pour un ministre, la Chambre de gens de l'ancien régime à laquelle M. de Martignac avait affaire eut bien de la peine à lui pardonner un joli petit esprit de vaudeville, qu'eût-ce été s'il eût joint à ce défaut cette délicatesse qui choque tant les marchands épiciers et les gens à argent ? S'il doit y avoir excès, l'excès de grossièreté est bien moins dangereux ; on peut toujours y remédier.

— Mais ce Grandet¹ ne conçoit pas d'autre vertu que de s'exposer au feu d'un pistolet ou d'une barricade d'insurgés. Dès que, dans une affaire quelconque, un homme ne se rendra pas à un bénéfice d'argent, à une place dans sa famille ou à quelques croix, il criera à l'hypocrisie. Il dit qu'il n'a jamais vu que trois dupes en France : MM. de Lafayette, Dupont de l'Eure et Dupont de Nemours qui entendait le langage des oiseaux. S'il avait encore quelque esprit, quelque instruction, quelque vivacité pour ferrailleur agréablement dans la conversation, il pourrait faire quelque allusion ; mais le moins clairvoyant aperçoit tout de suite le marchand de gingembre enrichi qui veut se faire duc.

C'était un homme bien autrement commun encore que M. de Vaize.

— M. le comte de Vaize est un Voltaire pour l'esprit et un Jean-Jacques pour le sentiment romanesque, si on le compare à Grandet.

C'était un homme qui, comme le M. de Castries du siècle de Louis XVI, ne concevait pas que l'on pût tant parler d'un d'Alembert et d'un Diderot, gens sans voiture. De telles idées étaient de bon ton en 1780, elles sont aujourd'hui au-dessous d'une gazette légitimiste de province et elles compromettent le parti.

Depuis le grand succès que son second discours à la Chambre avait procuré à M. Leuwen, Lucien remarqua qu'il était un tout autre personnage dans le salon de madame Grandet¹. Il tâchait de profiter de cette nouvelle fortune et parlait de son amour, mais, au milieu de toutes les recherches du luxe le plus cher, Lucien n'apercevait que le génie de l'ébéniste ou du tapissier. La délicatesse de ces artisans ne lui faisait voir que plus clairement les traits moins délicats du caractère de madame Grandet. Il était poursuivi par une image funeste qu'il faisait de vains efforts pour éloigner : la femme d'un marchand mercier qui vient de gagner le gros lot à une de ces loteries de Vienne que les banquiers de Francfort se donnent tant de peine pour faire connaître.

Madame Grandet n'était point ce qu'on appelle une sotte, et elle s'apercevait fort bien de ce peu de succès.

— Vous prétendez avoir pour moi un sentiment invincible, lui dit-elle un jour avec humeur, et vous n'avez pas même ce plaisir à voir les gens qui précède l'amitié!

« Grand Dieu! Quelle vérité funeste! se dit Lucien. Est-ce qu'elle va avoir de l'esprit à mes dépens? »

Il se hâta de répondre :

— Je suis d'un caractère timide, enclin à la mélancolie, et ce malheur est aggravé par celui d'aimer profondément une femme parfaite et qui ne sent rien pour moi.

Jamais il n'avait eu plus grand tort de faire de telles plaintes : c'était désormais madame Grandet qui faisait pour ainsi dire la cour à Lucien. Celui-ci semblait profiter de cette position, mais il y avait cela de cruel qu'il semblait s'en prévaloir surtout quand il y avait beaucoup de monde. S'il trouvait madame Grandet environnée seulement par ses complaisants habituels, il faisait des efforts incroyables pour ne pas les mépriser².

« Ont-ils tort de sentir la vie d'une façon opposée à la mienne? Ils ont la majorité pour eux! »

Mais, en dépit de ces raisonnements fort justes, peu à peu il devenait froid, silencieux, sans intérêt pour rien.

« Comment parler de la vraie vertu, de la gloire, du beau, devant des sots qui comprennent tout de travers et cherchent à salir par de basses plaisanteries tout ce qui est délicat ? »

Quelquefois, à son insu, ce dégoût profond le servait et rachetait les mouvements impétueux qu'il avait encore quelquefois et que la société de Nancy avait fortifiés en lui au lieu de les corriger.

« Voilà bien l'homme de bon ton, se disait madame Grandet en le voyant debout devant sa cheminée, tourné vers elle et ne regardant rien. Quelle perfection pour un homme dont le grand-père peut-être n'avait pas de carrosse ! Quel dommage qu'il ne porte pas un nom historique ! Les moments vifs qui forment une sorte de tache dans ses manières seraient de l'héroïsme. Quel dommage qu'il n'arrive pas quelqu'un dans le salon pour jouir de la haute perfection de ses manières !... »

Elle ajoutait cependant :

« Ma présence devrait le tirer de cet état *normal* de l'homme comme il faut, et il semble que c'est surtout quand il est seul avec moi... et avec ces messieurs (madame Grandet eût presque dit en se parlant à soi-même : « avec ma suite ») qu'il étale le plus de désintérêt et de politesse... S'il ne montrait jamais de chaleur pour rien, disait madame Grandet, je ne me plaindrais pas. »

Il est vrai que Lucien, désolé de s'ennuyer autant dans la société d'une femme qu'il devait adorer, eût été encore plus désolé que cet état d'âme parût ; et comme il supposait ces gens-là très attentifs aux procédés personnels, il redoublait de politesse et d'attentions agréables à leur égard.

Pendant ce temps, la position de Lucien, secrétaire intime d'un ministre turlupiné par son père, était devenue fort délicate. Comme par un accord tacite, M. de Vaize et Lucien ne se parlaient presque plus que pour s'adresser des choses polies ; un garçon de bureau portait les papiers d'un bureau à l'autre. Pour marquer confiance à Lucien, le comte de Vaize l'accablait pour ainsi dire des grandes affaires du ministère.

« Croit-il pouvoir me faire crier grâce ? pensait Lucien, et il travailla au moins autant que trois chefs de bureau. Il était souvent à son bureau dès sept heures du matin, et bien des fois pendant le dîner faisait faire des copies

dans le comptoir de son père, et retournait le soir au ministère pour les faire placer sur la table de Son Excellence. Au fond, l'Excellence recevait avec toute l'humeur possible ces preuves de ce qu'on appelle dans les bureaux du talent.

— Ceci est plus hébétant au fond, disait [Lucien] à Coffe, que de calculer le chiffre d'un logarithme qu'on veut pousser à quatorze décimales.

— M. Leuwen et son fils, disait M. de Vaize à sa femme, veulent apparemment me prouver que j'ai mal fait de ne pas lui offrir une préfecture à son retour de Caen. Que peut-il demander ? Il a eu son grade et sa croix, comme je le lui avais promis s'il réussissait, et il n'a pas réussi.

Madame de Vaize faisait appeler Lucien trois ou quatre fois la semaine, et lui volait un temps précieux pour ses paperasses.

Madame Grandet trouvait aussi des prétextes fréquents pour le voir dans la journée ; et, par amitié et reconnaissance pour son père, Lucien cherchait à profiter de ces occasions pour se donner les apparences d'un amour vrai. Il supputait qu'il voyait madame Grandet au moins douze fois la semaine.

« Si le public s'occupe de moi, il doit me croire bien épris et je suis à jamais lavé du soupçon de saint-simonisme. »

Pour plaire à madame Grandet, il marquait parmi les jeunes gens de Paris qui mettent le plus de soin à leur toilette¹.

— Tu as tort de te rajeunir, lui disait son père. Si tu avais trente-six ans, ou du moins la mine revêche d'un doctrinaire, je pourrais te donner la position que je voudrais².

Tout cet ensemble de choses durait depuis six semaines, et Lucien se consolait en voyant que cela ne pouvait guère durer six semaines encore, quand, un beau jour, madame Grandet écrivit à M. Leuwen pour lui demander une heure de conversation le lendemain, à dix heures, chez madame de Thémînes.

« On me traite déjà en ministre, ô position favorable ! » dit M. Leuwen.

Le lendemain, madame Grandet commença par des

protestations infinies. Pendant ces circonlocutions bien longues, M. Leuwen restait grave et impassible.

« Il faut bien être ministre, pensait-il, puisqu'on me demande des audiences ! »

Enfin, madame Grandet passa aux louanges de sa propre sincérité... M. Leuwen comptait les minutes à la pendule de la cheminée.

« Surtout, et avant tout, il faut me taire ; pas la moindre plaisanterie sur cette jeune femme si fraîche, si jeune, et déjà si ambitieuse. Mais que veut-elle ? Après tout, cette femme manque de tact, elle devrait s'apercevoir que je m'ennuie... Elle a l'habitude de façons plus nobles, mais moins de véritable esprit, qu'une de nos demoiselles de l'Opéra. »

Mais il ne s'ennuya plus quand madame Grandet lui demanda tout ouvertement un ministère pour M. Grandet.

— Le roi aime beaucoup M. Grandet, ajoutait-elle, et sera fort content de le voir arriver aux grandes affaires. Nous avons de cette bienveillance du Château des preuves que je vous détaillerai si vous le souhaitez et m'en accordez le loisir.

A ces mots, M. Leuwen prit un air extrêmement froid. La scène commençait à l'amuser, il valait la peine de jouer la comédie. Madame Grandet, alarmée et presque déconcertée, malgré la ténacité de son esprit qui ne s'effarouchait pas pour peu de chose, se mit à parler de l'amitié de lui, Leuwen, pour elle...

A ces phrases d'amitié qui demandaient un signe d'assentiment, M. Leuwen restait silencieux et presque absorbé. Madame Grandet vit que sa tentative échouait.

« J'aurai gâté nos affaires », se dit-elle. Cette idée la prépara aux partis extrêmes et augmenta son degré d'esprit.

Sa position empirait rapidement : M. Leuwen était loin d'être pour elle le même homme qu'au commencement de l'entrevue. D'abord, elle fut inquiète, puis effrayée. Cette expression lui allait bien et lui donnait de la physionomie. M. Leuwen fortifia cette peur.

La chose en vint au point de gravité que madame Grandet prit le parti de lui demander ce qu'il pouvait avoir contre elle. M. Leuwen, qui depuis trois quarts d'heure gardait un silence presque morne, de mauvais présage¹, avait toutes les peines du monde en ce moment à ne pas éclater de rire.

« Si je ris, pensait-il, elle voit l'abomination de ce que je vais lui dire, et tout l'ennui qui m'assomme depuis une heure est perdu. Je manque l'occasion d'avoir le vrai *tirant d'eau* de cette vertu célèbre. »

Enfin, comme par grâce, M. Leuwen, qui était devenu d'une politesse désespérante, commença à laisser entrevoir que bientôt peut-être il daignerait s'expliquer. Il demanda des pardons infinis de la communication qu'il avait à dire et puis du mot cruel qu'il serait forcé d'employer. Il s'amusa à promener la terreur de madame Grandet sur les choses les plus terribles.

« Après tout, elle n'a pas de caractère, et ce pauvre Lucien aura là une ennuyeuse maîtresse, s'il l'a. Ces beautés célèbres sont admirables pour la décoration, pour l'apparence extérieure, et voilà tout. Il faut la voir dans un salon magnifique, au milieu de vingt diplomates garnis de leurs crachats, croix, rubans. Je serais curieux de savoir si, après tout, sa madame de Chasteller vaut mieux que cela. Pour la beauté physique, si j'ose ainsi parler, la magnificence de la pose, la beauté réelle de ces bras charmants, c'est impossible. D'un autre côté, il est parfaitement exact que, quoi que j'aie le plaisir de me moquer un peu d'elle, elle m'ennuie, ou du moins je compte les minutes à la pendule. Si elle avait le caractère que sa beauté semble annoncer, elle eût dû me couper la parole vingt fois et me mettre au pied du mur. Elle se laisse traiter comme un conscrit qu'on mène battre en duel. »

Enfin, après plusieurs minutes de propositions directes qui portèrent au plus haut point l'anxiété pénible de madame Grandet, M. Leuwen prononça ces mots d'une voix basse et profondément émue :

— Je vous avouerai, madame, que je ne puis vous aimer, car vous serez cause que mon fils mourra de la poitrine.

« Ma voix m'a bien servi, pensa M. Leuwen. Cela est juste de ton et expressif. »

Mais M. Leuwen n'était pas fait, après tout, pour être un grand politique, un Talleyrand, un ambassadeur auprès de personnages graves. L'ennui lui donnait de l'humeur, et il n'était pas sûr de pouvoir résister à la tentation de se distraire par une sortie plaisante ou insolente.

Après ce grand mot prononcé, M. Leuwen se sentit

saisi d'un tel besoin d'éclater de rire qu'il s'enfuit¹.

Madame Grandet, après avoir remis le verrou à la porte, resta immobile près d'une heure sur son fauteuil. Son air était pensif, elle avait les yeux tout à fait ouverts, comme la *Phèdre* de M. Guérin au Luxembourg. Jamais ambitieux tourmenté par dix ans d'attente n'a désiré le ministère comme elle le souhaitait en ce moment.

« Quel rôle à jouer que celui de madame Roland au milieu de cette société qui se décompose ! Je ferai toutes les circulaires de mon mari, car il n'a pas de style² !

« Je ne puis arriver à une telle position sans une passion grande et malheureuse, dont l'homme le plus distingué du faubourg Saint-Germain serait la victime. Ce fanal embrasé m'élèverait bien haut ! Mais je puis vieillir dans ma position actuelle sans que je voie cet événement devenir un peu probable, tandis que les gens de cette sorte, non pas à la vérité de la nuance la plus noble, mais d'une couleur encore fort satisfaisante, fort suffisante, m'environneront dès que M. Grandet sera ministre... Madame de Vaize n'est qu'une petite sottise, et elle en regorge. Les gens sages en reviennent toujours au maître du budget. »

Les raisons se présentaient en foule à l'esprit de madame Grandet pour la confirmer dans le sentiment du bonheur d'être ministre³. Or, c'est ce qui n'était point en question. Ce n'étaient pas précisément ces pensées-là qui enflammaient la grande âme de madame Roland à la veille du ministère de son mari. Mais c'est ainsi que notre siècle imite les grands hommes de 93, c'est ainsi que M. de Polignac a eu du caractère ; on copie le fait matériel : être ministre, faire un coup d'État, faire une journée, un 4 prairial, un 10 août, un 18 fructidor ; mais les moyens de succès, mais les motifs d'action, on ne creuse pas si avant.

Mais quand il s'agissait du prix par lequel il fallait acheter tous ces avantages, l'imagination de madame Grandet la désertait, elle n'y voulait pas penser : son esprit était aride. Elle ne voulait pas y consentir ouvertement, mais bien moins encore s'y refuser ; elle avait besoin d'une discussion oiseuse et longue pour y accoutumer son imagination. Son âme enflammée d'ambition n'avait plus d'attention à donner à cette condition désagréable, mais d'un intérêt secondaire. Elle sentait qu'elle

allait en avoir des remords, non pas de religion, mais de noblesse.

« Est-ce qu'une grande dame, une duchesse de Longueville, une madame de Chevreuse, eussent donné aussi peu d'attention à la condition désagréable ? » se répétait-elle à la hâte. Et elle ne se répondait pas, tant elle pensait peu à ce qu'elle se demandait, tout absorbée qu'elle était dans la contemplation du ministère. — « Combien me faudra-t-il de valets de pied ? Combien de chevaux ? »

Cette femme d'une si célèbre vertu avait si peu d'attention au service de l'habitude de l'âme nommée pudeur, qu'elle oubliait de répondre aux questions qu'elle se faisait à cet égard et, il faut l'avouer, presque pour la forme. Enfin, après avoir joui pendant trois grands quarts d'heure de son futur ministère, elle prêta quelque attention à la demande qu'elle se répétait pour la cinq ou sixième fois :

« Mesdames de Chevreuse ou de Longueville y eussent-elles consenti ? — Sans doute, elles y eussent consenti, ces grandes dames. Ce qui les place au-dessous de moi sous le rapport moral, c'est qu'elles consentaient à ces sortes de démarches par une sorte de demi-passion, quand encore ce n'était pas par suite d'un penchant moins noble. Plus physique. Elles pouvaient être séduites, moi je ne puis l'être. (Et elle s'admira beaucoup¹.) Dans cette démarche, il n'y a que de la haute sagesse, de la prudence ; je n'y attache certes l'idée d'aucun plaisir. »

Après s'être sinon rassérénée tout à fait, du moins bien rassurée de ce côté féminin, madame Grandet² s'abandonna de nouveau à la douce contemplation des suites probables du ministère pour sa position dans le monde...

« Un nom qui a passé par le ministère est célèbre à jamais. Des milliers de Français ne connaissent des gens qui forment la première classe de la nation que les noms qui ont été ministres. »

L'imagination de madame Grandet pénétrait dans l'avenir. Elle peuplait sa jeunesse des événements les plus flatteurs.

« Être toujours juste, toujours bonne avec dignité, et avec tout le monde, multiplier mes rapports de toutes sortes avec la société, remuer beaucoup, et avant dix ans tout Paris retentira de mon nom. Les yeux du public sont

déjà accoutumés, il y a du temps, à mon hôtel et à mes fêtes. Enfin, une vieillesse comme celle de madame Récamier, et probablement avec plus de fortune. »

Elle ne se demanda qu'un instant, et pour la forme :

« Mais M. Leuwen aura-t-il assez d'influence pour donner un portefeuille à M. Grandet ? Mais, une fois que j'aurai payé le prix convenu, ne se moquera-t-il point de moi ? Sans doute il faut examiner cela, les premières conditions d'un contrat sont la possibilité de livrer la chose vendue. »

La démarche de madame Grandet était combinée avec son mari, mais elle s'abstint de rendre compte de la réponse avec la dernière exactitude. Elle entrevoyait bien qu'il n'eût pas été décidément impossible de l'amener à une façon raisonnable, et philosophique, et politique, de voir les choses, mais c'est toujours une discussion terrible, pour une femme qui se respecte. « Et, se dit-elle, il vaut bien mieux la sauter à pieds joints. »

Tout ne fut pas plaisir quand Lucien entra le soir chez elle; elle baissa les yeux d'embarras. Sa conscience lui disait :

« Voilà l'être par lequel je puis être femme du ministre de l'Intérieur. »

Lucien, qui n'était point dans la confidence de la démarche faite par son père, remarqua bien quelque chose de moins guindé et de plus naturel, et ensuite quelques lueurs de plus d'intimité et de bonté, dans la façon d'être de madame Grandet avec lui. Il aimait mieux cette façon d'être, qui rappelait, de bien loin il est vrai, l'idée de la simplicité et du naturel, que ce que madame Grandet appelait de l'esprit brillant. Il fut beaucoup auprès d'elle ce soir-là.

Mais décidément sa présence gênait madame Grandet, car elle avait bien plus les théories que la pratique de la haute intrigue politique qui, du temps du cardinal de Retz, faisait la vie de tous les jours des Chevreuse et des Longueville. Elle congédia Lucien, mais avec un petit air d'empire et de bonne amitié qui augmenta le plaisir que celui-ci trouvait à se voir rendre sa liberté dès onze heures.

Pendant cette nuit, madame Grandet ne put presque pas dormir. Ce ne fut qu'au jour, à cinq ou six heures du matin, que le bonheur d'être la femme d'un ministre la

laissa reposer. Elle eût été dans l'hôtel de la rue de Grenelle que ses sensations de bonheur eussent été à peine aussi violentes. C'était une femme attentive au réel de la vie.

Pendant cette nuit, elle eut cinq ou six petites contrariétés, par exemple elle calculait le nombre et le prix des livrées. Celle de M. Grandet était composée en partie de drap serin, lequel, malgré toutes ses recommandations, ne pouvait guère conserver sa fraîcheur plus d'un mois. Combien cette dépense, combien surtout cette surveillance allait être augmentée par le grand nombre d'habits nécessaires ! Elle comptait : le portier, le cocher, les valets de pied... Mais elle fut arrêtée dans son calcul, elle avait des incertitudes sur le nombre des valets de pied.

« Demain, j'irai faire une visite adroite à madame de Vaize. Il ne faudrait pas qu'elle se doutât que je viens relever l'état de sa maison ; si elle pouvait faire une anecdote de cette visite, cela serait du dernier vulgaire. Ne pas savoir quel doit être l'état de maison d'un ministre ! M. Grandet devrait savoir ces choses-là, mais il a réellement bien peu de tête¹ ! »

Ce ne fut qu'en s'éveillant, à onze heures, que madame Grandet pensa à Leuwen ; bientôt elle sourit, elle trouva qu'elle l'aimait, qu'il lui plaisait beaucoup plus que la veille : c'était par lui que toutes ces grandeurs que lui donnait une nouvelle vie pouvaient lui arriver.

Le soir², elle rougit de plaisir à son arrivée. « Il a des façons parfaites, pensait-elle. Quel air noble ! Combien peu d'empressement ! Combien cela est différent d'un grossier député de province ! Même les plus jeunes, devant moi ils sont comme des dévots à l'église. Les laquais dans l'antichambre leur font perdre la raison³. »

CHAPITRE LXII⁴

PENDANT que Lucien s'étonnait, à l'hôtel Grandet, de la physionomie singulière de l'accueil qu'il recevait ce jour-là, madame Leuwen avait une grande conversation avec son mari.

— Ah ! mon ami, lui disait-elle, l'ambition vous a

tourné la tête, une si bonne tête, grand Dieu ! Votre poitrine va souffrir. Et que peut l'ambition pour vous ? Etc., etc. Est-ce de l'argent ? Est-ce des cordons ?

Ainsi parlait madame Leuwen à son mari, lequel se défendait mal.

Notre lecteur s'étonnera peut-être qu'une femme qui, à quarante-cinq ans, était encore la meilleure amie de son mari, fût sincère avec lui. C'est qu'avec un homme d'un esprit singulier et un peu fou, comme M. Leuwen, il eût été excessivement dangereux de n'être pas parfaitement naïve. Après avoir été dupe un mois ou deux, par étourderie, par laisser-aller, un beau jour toutes les forces de cet esprit vraiment étonnant se seraient concentrées, comme le feu dans un fourneau à réverbère, sur le point à l'égard duquel on voulait le tromper ; la feinte eût été découverte, moquée, et le crédit à jamais perdu.

Par bonheur pour le bonheur des deux époux, ils pensaient tout haut en présence l'un de l'autre. Au milieu de ce monde si menteur, et dans les relations intimes plus menteuses peut-être que dans celles de société, ce parfum de sincérité parfaite avait un charme auquel le temps n'ôtait rien de sa fraîcheur.

Jamais M. Leuwen n'avait été si près de mentir que dans ce moment. Comme son succès à la Chambre ne lui avait coûté aucun travail, il ne pouvait croire à sa durée, ni presque à sa réalité. Là était l'illusion, là était le coin de folie, là était la preuve du plaisir extrême produit par ce succès et la position incroyable qu'il avait créée en trois mois. Si M. Leuwen eût porté dans cette affaire le sang-froid qui ne le quittait pas au milieu des plus grands intérêts d'argent, il se serait dit :

« Ceci est un nouvel emploi d'une force que je possède déjà depuis longtemps. C'est une machine à vapeur puissante que je ne m'étais pas encore avisé de faire fonctionner en ce sens. »

Les flots de sensations nouvelles produites par un succès si étonnant faisaient un peu perdre terre au bon sens de M. Leuwen, et c'est ce qu'il avait honte d'avouer, même à sa femme. Après des discours infinis, M. Leuwen ne put plus nier la dette.

— Eh bien ! oui, dit-il enfin, j'ai un accès d'ambition, et ce qu'il y a de plaisant, c'est que je ne sais pas quoi désirer.

— La fortune frappe à votre porte, il faut prendre un parti tout de suite. Si vous ne lui ouvrez pas, elle ira frapper ailleurs.

— Les miracles du Tout-Puissant éclatent surtout quand ils opèrent sur une matière vile et inerte. Je fais Grandet ministre, ou du moins je l'essaie.

— M. Grandet ministre ! dit madame Leuwen en souriant. Mais vous êtes injuste envers Anselme ! Pourquoi ne pas songer à lui ?

(Le lecteur aura peut-être oublié qu'Anselme était le vieux et fidèle valet de chambre de M. Leuwen.)

— Tel qu'il est, répondit M. Leuwen avec ce sérieux plaisant qui lui donnait tant de plaisir¹, avec ses soixante ans Anselme vaut mieux pour les affaires que M. Grandet. Après qu'on lui aura accordé un mois pour se guérir de son étonnement, il décidera mieux les affaires, surtout les grandes, où il faut un vrai bon sens, que M. Grandet. Mais Anselme n'a pas une femme qui soit au moment d'être la maîtresse de mon fils, mais en portant Anselme au ministère de l'Intérieur, tout le monde ne verrait pas que c'est Lucien que je fais ministre en sa personne.

— Ah ! que m'apprenez-vous ? s'écria madame Leuwen. Et le sourire qui avait accueilli l'énumération des mérites d'Anselme disparut à l'instant. Vous allez compromettre mon fils. Lucien va être la victime de cet esprit sans repos, de cette femme qui court après le bonheur comme une âme en peine et ne l'atteint jamais. Elle va le rendre malheureux et inquiet comme elle. Mais comment n'a-t-il pas été choqué par ce que ce caractère a de vulgaire ? C'est une *copie continue* !

— Mais c'est la plus jolie femme de Paris, ou du moins la plus brillante. Elle ne peut pas avoir un amant, elle si sage jusqu'ici, sans que tout Paris le sache, et pour peu que cet amant ait déjà un nom un peu connu dans le monde, ce choix le place au premier rang.

Après une longue discussion qui ne fut pas sans charmes pour madame Leuwen, elle finit par convenir de cette vérité. Elle se borna à soutenir que Lucien était trop jeune pour pouvoir être présenté au public, et surtout aux Chambres, comme un homme d'affaires, un homme politique.

— Il a le tort d'avoir une tournure élégante et d'être vêtu avec grâce. Mais je compte, à la première occasion,

faire la leçon là-dessus à madame Grandet... Enfin, ma chère amie, je compte avoir tout à fait chassé madame de Chasteller de ce cœur-là, et je puis vous l'avouer aujourd'hui, elle me faisait trembler.

Il faut que vous sachiez que Lucien a un travail admirable. J'ai d'admirables nouvelles de lui par le vieux Dubreuil, sous-chef de bureau depuis mon ami Crétet, il y a vingt-neuf ans de cela. Lucien expédie autant d'affaires au ministère que trois chefs de bureau. Il ne s'est laissé gâter par aucune des bêtises de la routine que les demi-sots appellent l'usage, le *trantran* des affaires, Lucien les décide net, avec témérité, de façon à se compromettre peut-être, mais de manière aussi à ne pas avoir à y revenir. Il s'est déclaré l'ennemi du marchand de papier du ministère et veut des lettres en dix lignes. Malgré la leçon qu'il a eue à Caen, il opère toujours de cette façon hardie et ferme. Et remarquez que, comme nous en étions convenus, je ne lui ai jamais dit mon avis net sur sa conduite dans l'élection de M. Mairobert. Je l'ai bien défendue indirectement à la Chambre, mais il a pu voir dans mes phrases l'accomplissement d'un devoir de famille.

Je le ferai secrétaire général si je puis. Si l'on me refuse ce titre à cause de son âge, il sera du moins secrétaire général en effet, la place restera vacante, et sous le nom de secrétaire intime il en fera les fonctions. Il se cassera le cou en un an, ou il se fera une réputation, et je dirai naïvement :

J'ai fait pour lui rendre
Le destin plus doux
Tout ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre.

Quant à moi, je tire mon épingle du jeu. On voit que j'ai fait Grandet ministre parce que mon fils n'est pas encore de calibre à le devenir. Si je n'y réussis pas, je n'ai pas de reproches à me faire : la fortune ne frappait donc pas à ma porte. Si j'emporte le Grandet, me voilà hors d'embarras pour six mois¹.

— M. Grandet pourra-t-il se soutenir ?

— Il y a des raisons pour, il y en a contre. Il aura les sots pour lui, il aura, je n'en doute pas, un train de mai-

son à dépenser cent mille francs en sus de ses appointements. Cela est immense. Il ne lui manquera absolument que de l'esprit dans la discussion, et du *bon sens* dans les affaires.

— Excusez du peu, dit madame Leuwen.

— Au demeurant, le meilleur fils du monde. A la Chambre, il parlera comme vous savez. Il lira comme un laquais les excellents discours que je commanderai aux meilleurs faiseurs, à cent louis par discours *réussi*. Je parlerai. Aurai-je du succès pour la défense comme j'en ai eu pour l'attaque¹ ? C'est ce que je suis curieux de voir, et cette incertitude m'amuse. Mon fils et le petit Coffe me feront les carcasses de mes discours de défense... Tout cela peut être fort plat, je crois bien...

Mais au fond elle était très choquée de la partie féminine de cet arrangement.

— Cela est de mauvais goût. Je m'étonne comment vous pouvez donner les mains à de telles choses.

— Mais, ma chère amie, la moitié de l'histoire de France est basée sur des arrangements exactement aussi exemplaires que celui-ci. Les trois quarts des fortunes des grandes familles que vous voyez aujourd'hui si collet monté furent établies autrefois par les mains de l'amour.

— Grand Dieu! quel amour!

— Allez-vous me disputer ce nom honnête que les historiens de France ont adopté ? Si vous me fâchez, je prendrai le mot exact. De François I^{er} à Louis XV, le ministère a été donné par les dames, au moins aux deux tiers des vacances. Toutes les fois que notre nation n'a pas la fièvre, elle revient à ces mœurs qui sont les siennes. Et y a-t-il du mal à faire ce qu'on a toujours fait ? (C'était là la vraie morale de M. Leuwen. Pour sa femme, née sous l'Empire, elle avait cette morale sévère qui convient au despotisme naissant.)

Elle eut quelque peine à s'accoutumer à cette morale².

CHAPITRE LXIII¹

MADAME GRANDET n'avait rien de romanesque dans le caractère ni dans les habitudes, ce qui formait, pour qui avait des yeux et n'était pas ébloui par un port de reine et sa fraîcheur digne d'une jeune fille anglaise, un étrange contraste avec sa façon de parler toute sentimentale et toute d'émotion, comme une nouvelle de M. Nodier. Elle ne disait pas : *Paris*, mais : *cette ville immense*. Madame Grandet, avec cet esprit si romanesque en apparence, portait dans toutes ses affaires une raison parfaite, l'ordre et l'attention d'un petit marchand de fil et de mercerie en détail².

Quand elle se fut accoutumée au bonheur d'être la femme d'un ministre, elle songea que M. Leuwen pouvait être égaré par la douleur de voir son fils devenir la victime d'un amour sans espoir, ou du moins se donner un ridicule, car elle ne mit jamais en question l'amour de Lucien³. Elle ne connaissait de l'amour que les mauvaises copies chargées que l'on en voit ordinairement dans le monde, elle n'avait pas les yeux qu'il faut pour le voir là où il est et se cache. La grande question à laquelle madame Grandet revenait sans cesse était celle-ci :

« M. Leuwen a-t-il le pouvoir de faire un ministre ? C'est sans doute un orateur fort à la mode ; malgré sa voix presque imperceptible, c'est le seul homme que la Chambre écoute, on ne peut le nier. On dit que le roi le reçoit en secret. Il est au mieux avec le maréchal N..., ministre de la Guerre. La réunion de toutes ces circonstances constitue sans doute une position brillante, mais de là à porter le roi, cet homme si fin et si habile à tromper, à confier un ministère à M. Grandet, la distance est incommensurable ! » Et madame Grandet soupirait profondément⁴.

Tourmentée par cette incertitude qui peu à peu, en deux jours de temps, minait tout son bonheur, madame Grandet prit son parti avec fermeté et demanda hardiment un rendez-vous à M. Leuwen : « Il ne faut pas le traiter en homme », et elle eut l'audace d'indiquer ce rendez-vous chez elle⁵...

.

— Cette affaire est si importante *pour nous*¹ que je pense que vous ne trouverez pas singulier que je vous supplie de me donner quelques détails sur les espérances que vous m'avez permis de concevoir.

« Ainsi, se dit M. Leuwen en souriant intérieurement, on ne discute pas le prix, mais seulement la sûreté de la livraison de la chose vendue. »

M. Leuwen, du ton le plus intime et le plus sincère :

— Je suis trop heureux, madame, de voir se resserrer de plus en plus les liens de notre ancienne et bonne amitié. Ils doivent être intimes dorénavant, et pour les amener bientôt à ce degré de douce franchise et de parfaite ouverture de cœur, je vous prie de me permettre un langage exempt de tout vain déguisement... comme si déjà vous faisiez partie de la famille.

Ici, M. Leuwen retint à grand'peine un coup d'œil malin².

— Ai-je besoin de vous demander une discrétion absolue ? Je ne vous cache pas un fait, que d'ailleurs votre esprit profond autant que juste aura deviné de reste : M. le comte de Vaize est aux écoutes. Une seule donnée, un seul fait que ce ministre pourrait recueillir par un de ses cent espions, par exemple par M. le marquis de G... ou M. R..., que bien vous connaissez, pourrait déranger toutes nos petites affaires. M. de Vaize voit le ministère lui échapper, et l'on ne peut lui refuser beaucoup d'activité : tous les jours il a fait dix visites avant huit heures du matin. Cette heure insolite pour Paris flatte les députés, auxquels elle rappelle l'activité qu'ils avaient autrefois, quand ils étaient clercs de procureur.

M. Grandet est, ainsi que moi, à la tête de la banque, et depuis Juillet, la banque est à la tête de l'État. La bourgeoisie a remplacé le faubourg Saint-Germain, et la banque est la noblesse de la classe bourgeoise. M. Laffite, en se figurant que tous les hommes étaient des anges, a fait perdre le ministère à sa classe. Les circonstances appellent la haute banque à ressaisir l'empire et à reprendre le ministère, par elle-même ou par ses amis... On accusait les banquiers d'être bêtes, l'indulgence de la Chambre a bien voulu me mettre à même de prouver qu'au besoin nous savons affubler nos adversaires politiques de mots assez difficiles à faire oublier. Je sais mieux que personne que ces mots ne sont pas des raisons ; mais

la Chambre n'aime pas les raisons, et le roi n'aime que l'argent; il a besoin de beaucoup de soldats pour contenir les ouvriers et les républicains. Le gouvernement a le plus grand intérêt à ménager la Bourse. Un ministère ne peut pas défaire la Bourse, et la Bourse peut défaire un ministère. Le ministère actuel ne peut aller loin.

— C'est ce que dit M. Grandet.

— Il a des vues assez justes; mais, puisque vous me permettez le langage de l'amitié la plus intime, je vous avouerai que sans vous, madame, je n'eusse jamais songé à M. Grandet. Je vous le dirai brutalement : vous croyez-vous assez de crédit sur lui pour le diriger dans toutes les actions capitales de son ministère? Il lui faut toute votre habileté pour ménager le maréchal (le ministre de la Guerre). Le roi veut l'armée, le maréchal peut seul l'administrer et la contenir. Or, il aime l'argent, il veut beaucoup d'argent, c'est au ministre des Finances à fournir cet argent. M. Grandet devra tenir la balance égale entre le maréchal et le ministre de l'argent, autrement il y a rupture. Par exemple, aujourd'hui les différends du maréchal avec le ministre des Finances ont amené vingt brouilles suivies de vingt accommodements. L'aigreur des deux partis est arrivée au point de ne plus permettre de mettre en délibération les sujets les plus simples.

L'argent est le nerf non seulement de la guerre, mais encore de l'espèce de paix armée dont nous jouissons depuis Juillet. Outre l'armée, indispensable contre les ouvriers, il faut donner des places à tout l'état-major de la bourgeoisie. Il y a là six mille bavards qui feront de l'éloquence contre vous, si vous ne leur fermez la bouche avec une place de six mille francs.

Le maréchal, voulant toujours de l'argent, a donc dû jeter les yeux sur un banquier pour ministre de l'Intérieur; il veut, entre nous soit dit, un homme à opposer, s'il le faut, au ministre des Finances, un homme qui comprenne les diverses valeurs de l'argent aux différentes heures de la journée¹. Ce banquier ministre de l'Intérieur, cet homme, qui peut comprendre la Bourse et dominer jusqu'à un certain point les manœuvres de M. Rot[hschild] et du ministre des Finances, s'appellera-t-il Leuwen ou Grandet? Je suis bien paresseux, bien vieux, tranchons le mot. Je ne puis pas encore faire mon fils ministre, il n'est pas député, je ne sais pas s'il saura

parler, par exemple depuis six mois vous l'avez rendu muet... Mais je puis faire ministre l'homme présentable choisi par la personne qui sauvera la vie à mon fils.

— Je ne doute pas de la sincérité de votre bonne intention pour *nois*¹.

— J'entends, madame; vous doutez un peu, et c'est une nouvelle raison pour moi d'admirer votre sagesse, vous doutez de mon pouvoir. Dans la discussion des grands intérêts de la Cour et de la politique, le doute est le premier des devoirs et ne se trouve une injure pour aucune des parties contractantes. On peut se faire illusion à soi-même et précipiter non seulement l'intérêt d'un ami, mais son intérêt propre. Je vous ai dit que je pourrais jeter les yeux sur M. Grandet, vous doutez un peu de mon pouvoir. Je ne puis vous donner le portefeuille de l'Intérieur ou des Finances comme je vous donnerais ce bouquet de violettes. Le roi lui-même, dans nos habitudes actuelles, ne peut vous faire un tel don. Un ministre, au fond, doit être élu par cinq ou six personnes, dont chacune a plutôt le *veto* sur le choix des autres que le droit absolu de faire triompher son candidat; car enfin n'oubliez pas, madame, qu'il s'agit de plaire tout à fait au roi, plaire à peu près à la Chambre des députés, et enfin ne pas trop choquer cette pauvre Chambre des pairs. C'est à vous, ma toute belle, à voir si vous voulez croire que je veux faire tout ce qui est en moi pour vous placer dans l'hôtel de la rue de Grenelle. Avant d'estimer mon degré de dévouement à vos intérêts, cherchez à vous faire une idée nette de cette portion d'influence que pour deux ou trois fois vingt-quatre heures le hasard a mise dans mes mains.

— Je crois en vous, et beaucoup, et admettre avec vous une discussion sur un pareil sujet n'en est pas une faible preuve. Mais de la confiance en votre génie et en votre fortune à faire les sacrifices que vous semblez exiger, il y a loin.

— Je serais au désespoir de blesser le moins du monde cette charmante délicatesse de votre sexe, qui sait ajouter tant de charmes à l'éclat de la jeunesse et de la beauté la plus achevée. Mais madame de Chevreuse, la duchesse de Longueville, toutes les femmes qui ont laissé un nom dans l'histoire et, ce qui est plus réel, qui ont établi la fortune de leur maison, ont eu quelquefois des entretiens

avec leur médecin. Eh bien ! moi je suis le médecin de l'âme, le donneur d'avis à la noble ambition que cette admirable position a dû placer dans votre cœur. Dans un siècle, au milieu d'une société où tout est sable mouvant, où rien n'a de la consistance, où tout s'est écroulé, votre esprit supérieur, votre grande fortune, la bravoure de M. Grandet, et vos avantages personnels vous ont créé une position réelle, résistante, indépendante des caprices du pouvoir. Vous n'avez qu'un ennemi à craindre, c'est la mode ; vous êtes sa favorite dans ce moment, mais, quel que soit le mérite personnel, la mode se lasse. Si d'ici à un an ou dix-huit mois vous ne présentez rien de neuf à admirer à ce public qui vous rend justice en ce moment et vous place dans une situation si élevée, vous serez en péril ; la moindre vétille, une voiture de mauvais goût, une maladie, un rien, malgré votre âge si jeune vous placeront au rang des mérites historiques.

— Il y a longtemps que je connais cette grande vérité, dit madame Grandet avec l'accent d'humeur d'une reine à laquelle on rappelle mal à propos une défaite de ses armées, il y a longtemps que je connais cette grande vérité : la vogue est un feu qui s'éteint s'il ne s'augmente.

— Il y a une vérité secondaire non moins frappante, d'une application non moins fréquente, c'est qu'un malade qui se fâche contre son médecin, un plaideur qui se fâche contre son avocat, au lieu de réserver son énergie à combattre ses adversaires, n'est pas à la veille de changer sa position en bien.

M. Leuwen se leva.

— Ma chère belle, les moments sont précieux. Voulez-vous me traiter comme un de vos adorateurs et chercher à me faire perdre la tête ? Je vous dirai que je n'ai plus de tête à perdre, et je vais chercher fortune ailleurs.

— Vous êtes un cruel homme. Eh bien ! parlez.

Madame Grandet fit bien de ne pas continuer à faire des phrases ; M. Leuwen, qui était bien plus un homme de plaisir et d'humeur qu'un homme d'affaires et surtout qu'un ambitieux, trouvait déjà ridicule de faire dépendre ses plans des caprices d'une femmelette, et cherchait dans sa tête quelque autre arrangement pour mettre Lucien en évidence.

« Je ne suis pas fait pour le ministère, je suis trop paresseux, trop accoutumé à m'amuser, se disait-il pen-

dant les phrases de madame Grandet, comptant trop peu sur le lendemain. Si au lieu d'avoir, à déraisonner et battre la campagne devant moi, une petite femme de Paris, j'avais le roi, mon impatience serait la même, et elle ne me serait jamais pardonnée. Donc, je dois réunir tous mes efforts sur mon fils. »

— Madame, dit-il comme revenant de bien loin, voulez-vous me parler comme à un vieillard de soixante-cinq ans pour le moment ambitieux en politique, ou voulez-vous continuer à me faire l'honneur de me traiter comme un beau jeune homme ébloui de vos charmes, comme ils le sont tous ?

— Parlez, monsieur, parlez ! dit madame Grandet avec vivacité, car elle était habile à lire dans les yeux la résolution des gens avec qui elle parlait, et elle commençait à avoir peur. M. Leuwen lui paraissait ce qu'il était, c'est-à-dire sérieusement impatienté.

— Il faut que l'un de nous deux ait confiance en la fidélité de l'autre.

— Eh bien ! je vous répondrai avec toute la franchise qu'à l'instant même vous présentiez comme un devoir : pourquoi mon lot doit-il être d'avoir confiance ?

— C'est la force des choses qui le veut ainsi. Ce que je vous demande, ce qui fait votre *enjeu*, si vous daignez me permettre cette façon de parler vulgaire, mais pourtant si claire (et le ton de M. Leuwen perdit beaucoup de sa parfaite urbanité pour se rapprocher de celui d'un homme qui marchandé une terre et qui [vient] de nommer son dernier prix)¹, ce qui fait votre enjeu, madame, dans cette grande intrigue de haute ambition, dépend entièrement et uniquement de vous², tandis que la place assez enviée dont je vous offre l'achat dépend du roi, et de l'opinion de quatre ou cinq personnes, qui daignent m'accorder beaucoup de confiance, mais qui enfin ont leur volonté propre, et qui d'ailleurs, après un jour ou deux, après un échec de tribune, par exemple, peuvent ne plus vouloir de moi. Dans cette haute combinaison d'État et de haute ambition celui de nous deux qui peut disposer du prix d'achat, de ce que vous m'avez permis d'appeler son enjeu, doit le délivrer, sous peine de voir l'autre partie contractante avoir plus d'admiration pour sa prudence que pour sa sincérité. Celui de nous deux qui n'a pas son enjeu en son pouvoir, et c'est moi qui suis cet

homme, doit faire tout ce que l'autre peut humainement demander pour lui donner des gages¹.

Madame Grandet était rêveuse et visiblement embarrassée, mais plus des mots à employer pour faire la réponse que de la réponse même. M. Leuwen, qui ne doutait pas du résultat, eut un instant l'idée malicieuse de renvoyer au lendemain. La nuit eût porté conseil. Mais la paresse de revenir lui donna le désir de finir sur-le-champ. Il ajouta d'un ton tout à fait familier et en abaissant le son de sa voix d'un demi-ton, avec la voix basse de M. de Talleyrand :

— Ces occasions, ma chère amie, qui font ou défont la fortune d'une maison, se présentent une fois dans la vie, et elles se présentent d'une façon plus ou moins commode. La montée au temple de la Fortune qui se présente à vous est une des moins épineuses que j'aie vues. Mais aurez-vous du caractère ? Car enfin, la question se réduit de votre part à ce dilemme : *Aurai-je confiance en M. Leuwen, que je connais depuis quinze ans ?* Pour répondre avec sang-froid et sagesse, dites-vous : *Quelle idée avais-je de M. Leuwen et de la confiance qu'il mérite il y a quinze jours, avant qu'il fût question de ministère et de transaction politique entre lui et moi ?* »

— Confiance entière ! dit madame Grandet avec soulagement, comme heureuse de devoir rendre à M. Leuwen une justice qui tendait à la faire sortir d'un doute bien pénible, confiance entière !

M. Leuwen dit, de l'air qu'on a en convenant d'une nécessité :

— Il faut que sous deux jours au plus tard je présente M. Grandet au maréchal.

— M. Grandet a dîné chez le maréchal il n'y a pas un mois, dit madame Grandet d'un ton piqué.

« J'ai fait fausse route avec cette vanité de femme ; je la croyais moins bête. »

— Certainement, je ne puis pas avoir la prétention d'apprendre au maréchal à connaître la personne de M. Grandet. Tout ce qui s'occupe à Paris de grandes affaires connaît M. Grandet, ses talents financiers, son luxe, son hôtel ; avant tout, il est connu par la personne la plus distinguée de Paris, à laquelle il a fait l'honneur de donner son nom. Le roi lui-même a beaucoup de considération pour lui, son courage est connu, etc., etc. Tout

ce que j'ai à dire au maréchal, c'est ce traître mot : « Voilà M. Grandet, excellent financier, qui comprend l'argent et ses mouvements, dont Votre Excellence pourrait faire un ministre de l'Intérieur capable de tenir tête au ministre des Finances. Je soutiendrais M. Grandet de toutes les forces de ma petite voix. » Voilà ce que j'appelle *présenter*, ajouta M. Leuwen, toujours d'un ton assez vif. Si sous trois jours je ne dis pas cela, je devrai dire, sous peine de me manquer à moi-même : « Toutes réflexions faites, je me ferai aider par mon fils, si vous voulez lui donner le titre de sous-secrétaire d'État, et j'accepte le ministère. » Croyez-vous qu'après avoir présenté M. Grandet au maréchal je sois homme à lui dire en secret : « N'ayez aucune foi à ce que je viens de vous dire devant Grandet, c'est moi qui veux être ministre » ?

— Ce n'est pas de votre bonne foi qu'il peut être question, et¹ vous appliquez un emplâtre à côté du trou.

Ce que vous me demandez est étrange. Vous êtes un libertin, dit madame Grandet pour adoucir le ton du discours. Votre opinion bien connue sur ce qui fait toute la dignité de notre sexe ne vous permet pas de bien apprécier toute l'étendue du sacrifice. Que dira madame Leuwen ? Comment lui cacher ce secret ?

— De mille façons, par un anachronisme, par exemple².

— Je vous avouerais que je suis hors d'état de continuer la discussion. Daignez renvoyer la conclusion de notre entretien à demain.

— A la bonne heure ! Mais demain serai-je encore le favori de la fortune ? Si vous ne voulez pas de mon idée, il faut que je m'arrange autrement et que, par exemple, je cherche à distraire mon fils, qui fait tout mon intérêt en ceci, par un grand mariage. Songez que je n'ai pas de temps à perdre. L'absence de réponse demain est un *non* sur lequel je ne puis plus revenir.

Madame Grandet venait d'avoir l'idée de consulter son mari³.

CHAPITRE LXIV¹

Monsieur LEUWEN est un père passionné². Son principal motif, sa grande inquiétude dans toute cette affaire c'est le goût que M. Lucien Leuwen montre pour mademoiselle Raimonde, de l'Opéra.

— Ma foi, tel père, tel fils!

— C'est ce que j'ai pensé, dit madame Grandet en riant. Il faut vous charger de ce sujet-là, ajouta-t-elle d'un air plus sérieux, ou bien vous n'aurez pas la voix de M. Leuwen.

— C'est une belle voix que vous me promettez là.

— Je sais que vous avez de l'esprit³; mais tant que cette petite voix se fera écouter, tant que ses sarcasmes seront de mode à la Chambre, on prétend qu'il peut défaire les ministères et l'on ne se hasarderà pas à en composer un sans lui.

— C'est plaisant! Un banquier à demi hollandais, connu par ses campagnes à l'Opéra, et qui n'a pas voulu être capitaine de la garde nationale, ajouta M. Grandet d'un air tragique (son ambition datant des journées de juin). De plus, ajouta-t-il d'un air encore plus sombre (il était fort bien reçu par la reine), de plus, connu par d'infâmes plaisanteries sur tout ce que les hommes en société doivent respecter. Etc., etc.⁴.

M. Grandet était un demi-sot, lourd et assez instruit, qui chaque soir suait sang et eau pendant une heure pour se *tenir au courant de notre littérature*, c'était son mot. Du reste, il n'eût pas su distinguer une page de Voltaire d'une page de M. Viennet. On peut deviner sa haine pour un homme d'esprit qui avait des succès et ne se donnait aucune peine. C'est ce qui l'outrait davantage.

Madame Grandet savait qu'il n'y avait aucun parti à tirer de son mari jusqu'à ce qu'il eût épuisé toutes les phrases bien faites, à ce qu'il pensait, qu'un sujet quelconque pouvait lui fournir⁵. Le malheur, c'est qu'une de ces phrases engendrait l'autre. M. Grandet avait l'habitude de se laisser aller à ce mouvement, il espérait arriver ainsi à avoir de l'esprit, et il eût eu raison, si au lieu de Paris, il eût habité Lyon ou Bourges.

Quand madame Grandet, par son silence, fut tombée d'accord avec lui sur tous les démérites de M. Leuwen, et ce riche sujet occupa bien vingt minutes :

— Vous marchez maintenant dans la route de la haute ambition. Vous souvient-il du mot du chancelier Oxenstiern à son fils ?

— C'est mon bréviaire que ces bons mots des grands hommes, ils me conviennent tout à fait : « O mon fils, vous reconnaîtrez avec combien peu de talent l'on mène les grandes affaires de ce monde. »

— Eh bien ! pour un homme comme vous, M. Leuwen est un moyen. Qu'importe son mérite ! Si une Chambre composée de demi-sots s'amuse de ses quolibets et prend ses conversations de tribune pour l'éloquence à haute portée d'un véritable homme d'État, que vous importe ? Songez que c'est une faible femme, madame de..., qui, parlant à une autre faible femme, la reine Anne d'Autriche, a fait entrer dans les conseils le fameux cardinal de Richelieu. Quel que soit M. Leuwen, il s'agit de flatter sa manie tant que la Chambre aura celle de l'admirer. Mais ce que je vous demande, à vous qui courez les cercles politiques et qui voyez ce qui se passe avec un coup d'œil sûr, le crédit de M. Leuwen est-il réel ? Car il n'entre pas dans mon système de haute et pure moralité de faire des promesses et ensuite de ne les pas tenir avec religion. Elle ajouta avec humeur : Cela ne m'irait point du tout.

Madame Grandet se moquait de son mari et ne sentait pas toute la portée du ridicule qu'elle exprimait.

— Eh bien ! oui, répondit M. Grandet avec humeur, M. Leuwen a tout crédit pour le moment. Ses quolibets à la tribune séduisent tout le monde. Déjà, pour le goût littéraire, je suis de l'avis de mon ami Viennet, de l'Académie française : nous sommes en pleine décadence. Le maréchal le porte, car il veut de l'argent avant tout et M. Leuwen, je ne sais en vérité pourquoi ni comment, est le représentant de la Bourse. Il amuse le vieux maréchal par ses calembredaines de mauvais ton. Il n'est pas difficile d'être aimable quand l'on se permet de tout dire¹. Le roi, malgré son goût exquis, souffre cet esprit de M. Leuwen. On dit que c'est lui uniquement qui a démoli ce pauvre de Vaize, au Château, dans l'esprit du roi.

— Mais, en vérité, M. de Vaize à la tête des Arts, cela

était trop plaisant. On lui propose un tableau de Rembrandt à acheter pour le Musée, il écrit en marge du rapport : « *Me dire ce que M. Rembrandt a exposé au dernier salon*¹. »

— Oui, mais M. de Vaize est poli, et Leuwen sacrifiera toujours un ami à un bon mot².

— Vous sentez-vous le courage de prendre M. Lucien Leuwen, ce fils silencieux d'un père si bavard, pour votre secrétaire général ?

— Comment ! Un sous-lieutenant de lanciers secrétaire général³ ! Mais c'est un rêve ! Cela ne s'est jamais vu ! Où est la gravité ?

— Hélas ! nulle part. Il n'y a plus de gravité dans nos mœurs, c'est déplorable. M. Leuwen n'a pas été grave en me donnant son ultimatum, sa condition *sine qua non*... Songez, monsieur, que si nous faisons une promesse, il faut la tenir.

— Prendre pour secrétaire général un petit surnois qui s'avise aussi d'avoir des idées ! Il jouera auprès de moi le rôle que M. de N...⁴ jouait auprès de M. de Villèle. Je ne me soucie pas d'un *ennemi intime*.

Madame Grandet eut encore à supporter vingt minutes d'humeur, les phrases spirituelles et profondes d'un demi-sot qui cherchait à imiter Montesquieu, qui ne comprenait pas un mot à sa position, et qui avait l'intelligence bouchée par cent mille livres de rente. Cette réplique chaleureuse de M. Grandet, et toute palpitante d'intérêt, comme il l'aurait appelée lui-même, ressemblait comme deux gouttes d'eau à un article de journal (de MM. Salvandy et Viennet), et nous en ferons grâce au lecteur, [qui] aura certainement lu quelque chose dans ce genre-là ce matin.

Enfin, M. Grandet, qui comprit un peu qu'il ne pouvait avoir quelque chance de ministère que par M. Leuwen, consentit à laisser sa place de secrétaire général à la nomination de celui-ci.

— Quant au titre de son fils, M. Leuwen en décidera. A cause de la Chambre, il vaudra peut-être mieux qu'il soit simple secrétaire intime, comme il est aujourd'hui sous M. de Vaize, mais avec toutes les affaires du secrétaire général.

— Tout ce tripotage ne me convient guère⁵. Dans une administration loyale, chacun doit porter le titre de ses fonctions.

« Alors, vous devriez vous appeler intendant d'une femme de génie qui vous fait ministre », pensa madame Grandet.

Il fallut encore perdre quelques minutes. Madame Grandet savait qu'on ne pouvait prendre ce brave colonel de garde nationale, son mari, que par pure fatigue physique. En parlant avec sa femme, il *s'exerçait* à avoir de l'esprit à la Chambre des députés. On devine toute la grâce et l'à-propos qu'une telle prétention devait donner à un négociant parfaitement raisonnable et privé de toute espèce d'imagination.

— Il faudra étourdir d'affaires M. Lucien Leuwen, lui faire oublier mademoiselle Raimonde.

— Noble fonction, en vérité.

— C'est la marotte de l'homme qui, par un jeu ridicule de la fortune, a le pouvoir maintenant, mais je dis tout pouvoir. Et quoi de respectable comme l'homme qui a le pouvoir!

Dix minutes après, M. Grandet riant de la bonhomie de M. Leuwen, on reprit de mademoiselle Raimonde. M. Grandet ayant dit sur ce sujet tout ce qu'on peut dire, il dit enfin :

— Pour faire oublier cette passion ridicule, un peu de coquetterie de votre part ne serait pas déplacée. Vous pourriez lui offrir votre amitié.

Ceci fut dit avec simple bon sens, c'était le ton *naturel* de M. Grandet, jusque-là *il avait eu de l'esprit*. (La conférence était arrivée à son septième quart d'heure.)

— Sans doute, répondit madame Grandet avec le ton de la plus grande rondeur, et, au fond, beaucoup de joie. (« Voilà un immense pas de fait, pensa-t-elle, il fallait le constater. »)

Elle se leva.

— Voilà une idée, dit-elle à son mari, mais elle est pénible pour moi.

— Votre réputation est placée si haut, votre conduite, à vingt-six ans, et avec tant de beauté, a été si pure, a paru à une distance tellement élevée au-dessus de tous les soupçons, même de l'envie qui poursuit mes succès, que vous avez toute liberté de vous permettre, dans les limites de l'honnêteté, et même de l'honneur, tout ce qui peut être utile à notre maison.

« Le voilà qui parle de ma réputation comme il parlerait des bonnes qualités de son cheval. »

— Ce n'est pas d'hier que le nom de Grandet est en possession de l'estime des honnêtes gens. Nous ne sommes pas nés *sous un chou*¹.

« Ah! Grand Dieu, pensa madame Grandet, il va me parler de son aïeul le capitoul de Toulouse! »

— Sentez bien, monsieur le ministre, toute l'étendue de l'engagement que vous allez souscrire! Il ne convient pas à ma considération d'admettre de changement brusque dans ma société. Si une fois M. Lucien est notre ami intime, tel qu'il aura été pendant les deux premiers mois de votre ministère tel il faudra qu'il soit pendant deux ans, même dans le cas où M. Leuwen perdrait son crédit à la Chambre ou auprès du roi, même dans le cas peu probable où votre ministère finirait²...

— Les ministères durent bien au moins trois ans, la Chambre a encore quatre budgets à voter, répliqua M. Grandet d'un ton piqué.

« Ah! Grand Dieu! se dit madame Grandet, je viens de m'attirer encore quinze minutes de haute politique à la façon du comptoir³. »

Elle se trompait, la conversation ne revint qu'au bout de dix-sept minutes à l'engagement à prendre par M. Grandet d'admettre M. Lucien Leuwen à une amitié intime de trois ans, si l'on se déterminait à l'admettre pour un mois⁴.

— Mais le public vous le donnera pour amant!

— C'est un malheur dont je souffrirai plus que personne. Je m'attendais que vous cherchiez à m'en consoler... Mais enfin, voulez-vous être ministre?

— Je veux être ministre, mais par des voies honorables, comme Colbert.

— Où est le cardinal Mazarin mourant, pour vous présenter au roi?

Ce trait d'histoire, cité à propos, inspira de l'admiration à M. Grandet et lui sembla une raison.

CHAPITRE LXV¹

MADAME GRANDET eût été fâchée d'être obligée de ne pas admettre Lucien à la première place dans son cœur. Si la situation se fût prolongée huit ou dix jours, elle eût peut-être continué, *à ses frais*², la route pour la première idée de laquelle il avait fallu la payer par un ministère. Elle eût aimé Lucien sérieusement.

Elle voulut faire une partie d'échecs avec lui.

Lucien se dit : « Par un petit sentier détourné et auquel un buisson cache la plaine immense que nous dominons, mon père m'a fait parvenir au faite de la fortune. »

Elle était ce soir-là, animée, brillante d'une fraîcheur encore plus admirable qu'à l'ordinaire. Sa beauté, qui était du premier rang, n'avait rien de sublime, d'austère, en un mot de ce qui charme les cœurs distingués et fait peur au vulgaire. Le succès de madame Grandet auprès des quinze ou vingt personnes qui successivement s'approchèrent de la table d'échecs était frappant.

« Et une telle femme me fait presque la cour ! pensait Lucien, tout en donnant à madame Grandet le plaisir de le gagner. Il faut que je sois un être bien singulier pour n'être pas heureux. »

Tout à coup il se dit :

« Je suis dans une position analogue à celle de mon père. Je perds ma position dans ce salon si je n'en profite pas, et qui me dit que je ne la regretterai pas ? J'ai toujours méprisé cette position, mais je ne l'ai jamais occupée. La mépriser serait d'un sot³. »

— C'est un avantage bien cruel pour moi que celui de jouer aux échecs avec vous. Si vous ne répondez pas à mon fatal amour, il ne me reste d'autre ressource que de me brûler la cervelle⁴.

— Eh bien ! vivez et aimez-moi... Votre présence ce soir m'ôterait tout l'empire que je dois avoir sur moi-même pour répondre à tant de monde. Allez parler cinq minutes à mon mari, et venez demain à une heure, à cheval s'il fait beau⁵.

— Me voilà donc heureux, pensa Lucien en remon-
tant dans son cabriolet.

Il n'eut pas fait cent pas dans la rue qu'il accrocha.

« Je suis donc vraiment heureux, se dit-il en faisant monter son domestique pour conduire, je suis troublé.

« N'est-ce donc que cela, que le bonheur que peut donner le monde ? Mon père va faire un ministère, il a le plus beau rôle à la Chambre, la femme la plus brillante de Paris semble céder à ma prétendue passion¹... »

Lucien eut beau torturer ce bonheur-là, le serrer dans tous les sens, il n'en put tirer que cette sensation :

« Goûtons bien ce bonheur, pour ne pas le regretter comme un enfant quand il sera passé. »

Quelques jours après², Lucien, descendant de cabriolet pour monter chez madame Grandet, fut séduit par l'éclat d'un beau clair de lune qu'il apercevait par la porte cochère sur la place de la Madeleine. Au lieu de monter, il sortit, ce qui étonna fort MM. les cochers.

Pour se délivrer de leurs regards, il alla à cent pas plus loin, alluma humblement son cigare au feu d'un marchand de marrons, et se laissa aller à admirer la beauté du ciel et à réfléchir.

Lucien n'était nullement dans la confidence de tout ce que son père venait de faire pour lui, et nous ne nierons pas qu'il ne fût un peu fier de ses succès auprès de cette madame Grandet, dont la conduite irréprochable, la rare beauté, la haute fortune jetaient un certain éclat dans la société de Paris. Si elle eût réuni de la naissance à ces avantages, elle eût été célèbre en Europe; mais quoi qu'elle fût, jamais elle n'avait pu avoir de milords anglais chez elle.

Ce bonheur fut beaucoup plus vivement senti par Lucien après quelque temps que les premiers jours³.

Madame Grandet était la plus grande dame qu'il eût jamais approchée, car nous avouerons, et ceci lui nuira infiniment dans l'esprit de celles de nos belles lectrices qui, pour leur bonheur, ont trop de noblesse ou trop de fortune, que les prétentions infinies de mesdames de Commercy, de Marcilly et autres cousines de l'empereur dépourvues de fortune qu'il avait rencontrées à Nancy lui avaient toujours semblé ridicules...

« Le culte des vieilles idées, l'ultracisme, est bien plus ridicule en province qu'à Paris; à mes yeux il l'est moins, car en province, au moins, ce grand corps est pur d'éner-

gie. Ces gens-ci ont de l'envie et de la peur, et à cause de ces deux aimables passions ils oublient de vivre. »

Ce mot, par lequel Lucien se résumait toutes ses sensations de province, lui gâtait la charmante figure de madame d'Hocquincourt comme l'esprit vraiment supérieur de madame de Puylaurens. Cette peur continue, ce regret d'un passé qu'on n'ose pas défendre comme estimable, empêchaient aux yeux de Lucien toute vraie grandeur¹. Il y avait au contraire tant de luxe, de richesse véritable et d'absence de peur et d'envie dans les salons de madame Grandet !

« Là seulement on sait vivre », se disait Lucien. Et il se passait quelquefois des semaines entières sans qu'il fût choqué par quelque propos bas, tel qu'on n'en entendit jamais de pareil dans le salon de madame d'Hocquincourt ou de madame de Puylaurens. Ces propos bas, montrant toute la vileté de l'âme, étaient tenus par quelque député du centre qui, en se vendant au ministère pour un ruban ou une recette de tabac, n'avait pas encore appris à placer un masque sur sa laideur. Au grand chagrin de son père, jamais Lucien n'adressait la parole à ces êtres lourds ; il les entendait en passant qui, à propos des vingt-cinq millions du président Jackson, du droit sur les sucres ou de quelque autre question du moment, agitaient lourdement quelque point d'économie politique sans pouvoir s'élever à comprendre même les bases de la question.

« Voilà sans doute la lie de la France, pensait Lucien ; cela est bête et vendu. Mais du moins cela n'a pas peur et ne regrette pas le passé, et ils n'hébètent pas leurs enfants en les réduisant pour toute lecture à la *Journée du Chrétien*.

« Dans ce siècle où tout est argent, où tout se vend, quoi de comparable à une immense fortune dépensée d'une main adroite et cauteleuse ? Ce Grandet ne dépense pas dix louis sans songer à la position qu'il occupe dans le monde. Ni lui ni sa femme ne se permettent les caprices que je me passe, moi, fils de famille. »

Il les voyait lésiner souvent pour la location d'une loge ou demander une loge au Château ou au ministère de l'Intérieur.

Lucien voyait madame Grandet entourée des hommages universels. Au milieu de toute cette philosophie, un certain instinct monarchique existant encore chez les

Français à carrosse lui disait bien qu'il serait plus flatteur d'être préféré par une femme portant l'un des noms célèbres de la monarchie.

« Mais si j'arrivais, chose impossible pour moi, dans les salons de cette opinion à Paris, j'y trouverais pour toute différence [que] les trois ou quatre chevaliers de Saint-Louis de MM. de Serpierre et de Marcilly seraient remplacés par trois ou quatre ducs et pairs soutenant, comme M. de Saint-Lérant chez madame de Marcilly, que l'empereur Nicolas a un trésor de six cents millions, à lui légué par l'empereur Alexandre, dans une petite caisse, avec commission d'exterminer les jacobins de France aussitôt qu'il en aura le loisir. Il y a sans doute, ici comme là-bas, un abbé Rey régnañt en despote sur ces pauvres jolies femmes et les obligeant par la terreur à aller passer deux heures au sermon d'un M. l'abbé Poulet. La maîtresse que j'aurais, si l'âge de ses aïeux touchait au berceau du monde, serait obligée, comme madame d'Hocquincourt, à se mêler malgré elle dans une discussion de vingt minutes au moins sur le mérite du dernier mandement de monseigneur l'évêque de... Les louanges des Pères qui firent brûler Jean Huss seraient, il est vrai, présentées avec une élégance parfaite, mais que cette élégance trahit de dureté de cœur ! Dès que je l'aperçois, elle me met sur mes gardes. Dans les livres elle me plaît, mais dans le monde elle me glace et au bout d'un quart d'heure m'inspire de l'éloignement¹.

« Chez madame Grandet, grâce à son nom bourgeois, ce genre d'absurdité est entièrement réservé à ses colloques du matin avec madame de Thémînes, madame Toniel ou autres mères de l'Église, et j'en serai quitte pour quelques mots de respect pour ce qui est respectable répétés une fois par semaine.

« Les hommes que je vois chez madame Grandet ont au moins fait quelque chose, quand ce ne serait que leur fortune. Qu'ils l'aient acquise par le négoce, ou par des articles de journaux, ou par des discours vendus au gouvernement, enfin ils ont agi.

« Ce monde que je vois chez *ma maîtresse*, dit-il en riant, est comme une histoire écrite en mauvais langage, mais intéressante pour le fond des choses. Le monde de madame de Marcilly, c'est des théories absurdes, ou même hypocrites, basées sur des faits controuvés et

recouvertes d'un langage poli, mais l'âpreté du regard dément à chaque instant l'élégance de la forme. Toute cette éloquence onctueuse et imitée de Fénelon exhale, pour qui a ses sens fins, une odeur fine et pénétrante de coquinisme et de friponnerie.

« Chez la madame de Marcilly de Paris je pourrais prendre peu à peu l'habitude de cette absence d'intérêt pour ce que je dis et de ces expressions étioquant ma pensée que ma mère me recommande souvent. Je commence bien quelquefois à me repentir de ne pas avoir eu ces vertus du ^{xix}^e siècle, mais je m'ennuierais moi-même; je compte que la vieillesse y pourvoira¹.

« Je remarque que l'effet assuré de cette espèce d'élégance chez le petit nombre de jeunes habitants du faubourg Saint-Germain, gens qui ont pu l'acquérir sans laisser leur bon sens à l'école, est de répandre autour de l'homme *accompli* une méfiance profonde. Ces discours élégants sont comme un oranger qui croîtrait au milieu de la forêt de Compiègne : ils sont jolis, mais ne semblent pas de notre siècle².

« Le hasard n'a pas voulu me faire naître de ce monde-là. Et pourquoi me changer ? Que demandé-je au monde ? Mes yeux me trahiraient, et madame de Chasteller me l'a dit vingt fois... »

Son parler si coulant fut interrompu net, comme jadis celui de cet homme faible qui, devant le pouvoir venant de désavouer son ami arrêté pour opinions politiques par la police, fut averti par le chant du coq. Lucien resta immobile, comme Bartolo dans le *Barbier* de Rossini. Huit ou dix fois depuis son bonheur auprès de madame Grandet l'idée de madame de Chasteller s'était présentée à lui, mais jamais aussi nettement; toujours il avait été distrait par quelque phrase rapide, comme : « Mon cœur n'est pour rien dans cette aventure de jeunesse et d'ambition. » Mais par toutes les combinaisons qui avaient précédé le rappel du nom de madame de Chasteller il prenait des mesures pour faire durer longtemps cette nouvelle liaison. Madame Grandet ne le portait pas simplement à rompre avec la personne de mademoiselle Raimonde³, mais avec le souvenir cher et sacré de madame de Chasteller. L'impiété était plus grande.

Il y avait deux mois qu'il avait rencontré dans la collection des porcelaines divines de M. Constantin⁴ une tête

qui l'avait fait rougir par sa ressemblance avec madame de Chasteller, et il l'avait fait copier en ne quittant pas un moment le jeune peintre dont, par son anxiété et sa douleur, il s'était fait un ami. Il courut chez lui comme pour faire amende honorable devant cette sainte image. Serait-il tout à fait déshonoré si nous avouons que, comme le personnage célèbre auquel nous avons eu naguère le courage de le comparer, il répandit des pleurs ?

Sur la fin de la soirée, il prit sur lui de venir passer un moment chez madame Grandet. Lucien était un autre homme. Madame Grandet s'aperçut de ce changement dans ses idées. Huit jours auparavant, cette nuance morale eût passé inaperçue. Sans se l'avouer, elle n'était plus seulement dominée par l'ambition, elle commençait à prendre du goût pour ce jeune homme qui n'était pas triste comme les autres, mais sérieux. Elle lui trouvait un charme inexprimable. Si elle eût eu plus d'expérience ou plus d'esprit, elle eût appelé *naturel* cette façon d'être singulière qui l'attachait à Lucien.

Elle avait vingt-six ans passés, elle était mariée depuis sept ans, et depuis cinq régnait dans la plus brillante si ce n'est la plus noble société. Jamais un homme n'avait osé lui baiser la main en tête à tête.

Le lendemain, il y eut une scène entre M. Leuwen et madame Grandet. M. Leuwen, parfaitement honnête homme dans toute cette affaire, s'était hâté de présenter M. Grandet au vieux maréchal, lequel, rempli de bon sens et de vigueur quand il ne se laissait pas engourdir par la paresse ou par l'humeur, avait fait à ce futur collègue quatre ou cinq questions brusques, auxquelles le riche banquier, peu accoutumé à s'entendre parler aussi nettement, avait répondu par des phrases qu'il croyait bien arrondies¹. Sur quoi le maréchal, qui détestait les phrases, d'abord parce qu'elles sont détestables, et ensuite parce qu'il ne savait pas en faire, lui avait tourné le dos².

— Mais, votre homme n'est qu'un sot !

M. Grandet était rentré chez lui pâle et désespéré. De la journée il ne fut plus tenté de se comparer à Colbert. Il avait justement le degré de tact nécessaire pour comprendre qu'il avait souverainement déplu au maréchal. Il est vrai que la grossièreté du vieux général, ennuyé, voleur et rongé de bile, avait proportionné sa conduite à la rapidité de tact de M. Grandet.

Celui-ci raconta son malheur à sa femme, qui accabla son mari de flatteries mais prit sur-le-champ la ferme opinion que M. Leuwen l'avait trompée. Elle méprisait bien son mari, ainsi que le doit toute honnête femme, mais elle ne le méprisait pas assez.

« Quel est son métier ? se disait-elle depuis trois ans. Il est banquier et colonel de la garde nationale. Eh bien ! comme banquier il gagne de l'argent, comme colonel il est brave. Ces deux métiers s'entr'aident ; comme colonel, il fait avoir de l'avancement dans la Légion d'honneur à certains régents de la Banque de France ou du syndicat des agents de change¹, qui de temps à autre lui font prêter un million ou deux pendant trente-six heures pour faire une hausse ou une baisse. Mais M. le comte de Vaize exploite la Bourse par son télégraphe, comme M. Grandet par une hausse². Deux ou trois ministres font comme M. de Vaize, et leur maître à tous ne s'en fait faute et quelquefois les ruine, comme il est arrivé à ce pauvre Castelfulgens³. Mon mari a sur tous ces gens-là l'avantage d'être un très brave colonel. »

Madame Grandet ne croyait pas que le monde s'aperçût de la détestable manie de faire de l'esprit qui possédait son lourd mari ; or, jamais homme n'avait reçu de la nature une imagination plus calme pour tout ce qui n'était pas de l'argent comptant réalisé ou perdu par une cote de change. Tout ce que l'on disait lui semblait toujours, à lui vrai marchand, un bavardage destiné à enjôler un acheteur.

Depuis quatre ou cinq ans que M. Grandet, piqué d'honneur par le luxe de M. Thourette⁴, donnait de belles fêtes, madame Grandet ne le voyait jamais qu'entouré de flatteurs. Un jour, un pauvre petit bossu, homme d'esprit, pauvre et pas trop bien mis, M. Gamont, avait osé différer un peu d'opinion avec M. Grandet sur le plus ou moins de beauté de la cathédrale d'Auch, M. Grandet l'avait chassé de chez lui à l'instant avec une grossièreté, avec un triomphe barbare des écus sur la pauvreté qui avait choqué même madame Grandet. Quelques jours après elle envoya, avec une lettre anonyme alléguant [une] restitution, cinq cents francs au pauvre Gamont qui, trois mois après, eut la bassesse de se laisser réinviter à dîner par M. Grandet.

Lorsque M. Leuwen dit à madame Grandet la vérité,

encore bien adoucie, sur le vide, la platitude, les fausses grâces des réponses de M. Grandet au vieux maréchal, madame Grandet lui fit entendre avec un froid dédain, qui allait admirablement au genre de sa beauté, qu'elle croyait qu'il la trahissait.

M. Leuwen se conduisit comme un jeune homme : il fut au désespoir de cette accusation, et pendant trois jours son unique affaire fut de prouver son injustice à madame Grandet.

Ce qui compliquait la question, c'est que le roi, qui depuis cinq ou six mois devenait chaque jour plus ennemi des résolutions décisives, avait envoyé son fils chez le ministre des Finances afin de moyennner un raccommodement avec le vieux maréchal, sauf ensuite, quand le raccommodement ne conviendrait plus à lui roi, de désavouer son fils et de l'exiler à la campagne. Le raccommodement avait réussi, car le vieux maréchal tenait beaucoup à ce qu'une certaine fourniture de chevaux fût entièrement soldée avant sa sortie du ministère. M. Salomon C..., le chef de cette entreprise, avait sagement stipulé que les cent mille francs de nantissement donnés par le fils du maréchal et les bénéfices appartenant à la même personne ne seraient payés qu'avec les fonds provenant de l'*ordonnance de solde* signée de M. le ministre des Finances. Le roi savait bien la spéculation sur les chevaux, mais n'avait pas connaissance de ce détail, quand il l'apprit par un petit espion intérieur du ministère des Finances qui adressait ses comptes rendus à sa sœur. Il fut humilié et furieux de ne l'avoir pas deviné, et dans sa colère il fut sur le point de donner le commandement d'une brigade à Alger à M. le G., le chef de sa police particulière. La politique du roi avec ses ministres eût été toute différente s'il avait été sûr de tenir le maréchal par des liens invincibles pendant quinze jours encore.

M. Leuwen ne savait pas ce détail, il prit ce délai de quinze jours pour un nouveau symptôme de timidité ou même d'affaiblissement dans le génie du roi, mais cette raison il n'osa jamais la donner à madame Grandet. Il avait pour principe qu'il est certaines choses qu'il ne faut jamais dire aux femmes.

Il résulta de là que, parlant avec une ouverture de cœur et une bonne foi parfaites, sauf ce détail, [à] madame Grandet, dont l'esprit était aiguisé en cette circonstance

par l'anxiété la plus vive, elle crut voir qu'il n'était pas sincère avec elle.

M. Leuwen s'aperçut de ce soupçon. Dans son désespoir d'honnête homme, qui fut vif et violent comme toutes ses sensations, ce même jour M. Leuwen, qui n'osait traiter à fond un certain sujet en présence de sa femme, après le dîner de famille partit de bonne heure pour l'Opéra, emmena son fils, ferma avec soin le verrou de sa loge. Ces précautions prises, il osa lui raconter en détail et dans le style le plus simple le marché fait avec madame Grandet¹. M. Leuwen croyait parler à un homme politique, et commettait lui-même une lourde gaucherie.

La vanité de Lucien fut consternée, il se sentit froid dans la poitrine, car notre héros, en cela fort différent des héros des romans de bon goût, n'est point absolument parfait, il n'est pas même parfait tout simplement. Il est né à Paris, par conséquent il a des premiers mouvements d'une vanité d'une force incroyable.

Cette vanité immense, parisienne, n'était pas cependant unie à sa compagne vulgaire, la sottise de croire posséder des avantages qu'on n'a pas. Du côté des choses qui lui manquaient, il se jugeait même avec sévérité. Par exemple il se disait :

« Je suis trop simple, trop sincère, je ne sais pas assez dissimuler l'ennui, et encore moins l'amour que je sens, pour arriver jamais à des succès marquants auprès des femmes de la société. »

Tout à coup, et d'une façon imprévue, madame Grandet, avec son port de reine, sa rare beauté, son immense fortune, sa conduite irréprochable, était venue donner un brillant démenti à ces prévisions philosophiques, mais tristes. Lucien goûtait ce hasard avec délices.

« Ce succès n'aura jamais de pendant, se disait-il; jamais je ne réussirai, sans amour de ma part, auprès d'une femme à haute vertu et à grand état dans le monde. Je n'aurais jamais de succès, si j'en ai, que, comme me le dit Ernest, par le plat et vulgaire moyen de la *contagion de l'amour*. Je suis trop ignare pour savoir séduire qui que ce soit, même une grisette. Au bout de huit jours, ou elle m'ennuie, et je la plante là, ou elle me plaît trop, elle le voit, et se moque de moi. Si la pauvre madame de Chasteller m'a aimé, comme je suis quelquefois tenté de

le croire, et encore aimé après la faute commise avec cet exécrable lieutenant-colonel de hussards, être si commun, si plat, si dégoûtant¹ comme rival, ce n'est pas que j'aie eu du talent, c'est tout simplement que je l'aimais à la folie... comme je l'aime. »

Lucien s'arrêta un moment. Sa vanité était si vivement piquée en ce moment, qu'il avait de l'amour plutôt le souvenir récent que la conscience de sa présence actuelle.

L'aventure de madame Grandet commençait donc à plaire à Lucien comme une chance heureuse. « Il est drôle, se disait-il avant la confidence faite par son père, que sans rouerie, sans fausseté autre que de parler de mon amour, sans scélératesse d'aucune espèce, j'aie eu un succès de femme. Les habiles croient une telle chose impossible². »

Ce fut précisément à l'instant où l'aventure de madame Grandet commençait à plaire extrêmement à Lucien que le mot de son père vint faire disparaître tout cet échafaudage de contentement de soi-même. Une heure auparavant, il se répétait encore :

« Ernest se sera trompé une fois quand il m'a prédit que de la vie je n'obtiendrais une femme comme il faut, sans l'aimer, autrement que par la pitié, les larmes et tout ce que ce chimiste de malheur [appelle] *la voie humide*. »

Le traître mot dit par son père succédant à une journée de triomphe le plongea dans l'amertume.

« Mon père, se dit Lucien, se moque de moi ! »

Par excès de vanité, il sut ne pas se laisser dominer par l'œil fin et scrutateur de son père qu'il voyait attaché aux siens, il déroba à ce moqueur impitoyable son désappointement cruel. M. Leuwen eût été bien heureux de deviner son fils. Il savait par expérience que le même fonds de vanité qui fait sentir cruellement les malheurs de ce genre ne les laisse pas sentir longtemps. Il avait au contraire une crainte profonde de l'intérêt inspiré par madame de Chasteller. Il ne sut rien voir et trouva son fils un homme politique comprenant fort bien la position du roi avec ses ministres et ne s'exagérant d'un côté ni la finesse cauteleuse, ni la bassesse rampante de l'autre, bassesse qui toutefois se réveille sous le coup de fouet cruel de la plaisanterie parisienne.

Une minute ne s'était pas passée que M. Leuwen n'était plus attentif qu'à bien pénétrer Lucien du rôle qu'il devait jouer auprès de madame Grandet pour la bien persuader.

que lui, Leuwen père, ne la trahissait en aucune façon et que c'était la *lourdisse* de M. Grandet qui avait fait tout le mal; mais lui, Leuwen, se chargeait de réparer ce mal.

Heureusement pour notre héros, après une séance d'une heure M... vint parler à son père.

— Tu vas place de la Madeleine, n'est-ce pas ?

— Sans doute, répondit Lucien avec une véracité jésuite.

En effet, il alla presque en courant jusque sur la place de la Madeleine¹, seul endroit de ces environs où, à cette heure, il pût trouver quelque tranquillité et la certitude de n'être pas abordé, car il était un petit personnage et on lui faisait la cour.

Là, pendant une heure entière il se promena sur les dalles des trottoirs solitaires et put se dire et se redire :

« Non, je n'ai pas gagné une quine à la loterie, oui, je suis un nigaud incapable d'obtenir une femme par mon esprit et de la gagner autrement que par la méthode plate de la *contagion de l'amour*².

« Oui, mon père est comme tous les pères, ce que je n'avais pas su voir jusqu'ici; avec infiniment plus d'esprit et même de sentiment qu'un autre, il n'en veut pas moins me rendre heureux à *sa façon* et non à la mienne. Et c'est pour servir cette passion d'un autre que je m'hébéte depuis huit mois par le travail de bureau le plus excessif, et dans le fait le plus stupide. Car les autres victimes du fauteuil de maroquin au moins sont ambitieux, le petit Desbacs par exemple. Ces phrases emphatiques et convenues que j'écris avec variations, dans la bonne intention de faire pâlir un préfet qui souffre un café libéral dans sa ville, ou pour faire pâmer d'aise celui qui, sans se compromettre, a pu gagner un jury et envoyer en prison un journaliste, ils les trouvent belles, convenables, *gouvernementales*. Ils ne pensent pas que celui qui les signe n'est qu'un fripon. Mais un sot comme moi, affligé de cette délicatesse, j'ai tout le déboire du métier sans aucune de ses jouissances. Je fais sans goût des choses que je trouve à la fois déshonorantes et stupides. Et tôt ou tard ces paroles aimables que je me dis ici, j'aurais le plaisir de me les entendre adresser tout haut et en public, ce qui ne laissera pas d'être flatteur. Car enfin, à moins que l'excès de l'esprit ne tue, comme disent les bonnes femmes, je n'ai que vingt-quatre ans³ et, en conscience, ce château

de cartes de friponneries éhontées, combien peut-il durer ? Cinq ans ? Dix ans ? Vingt ans ? Probablement pas dix ans. Quand j'en aurai quarante à peine, et qu'il y aura réaction contre ces fripons-ci, mon rôle sera le dernier des rôles, le fouet de la satire, poursuivit-il avec un sourire plein d'amertume, me vilipendera pour des péchés qui, pour moi, n'ont pas été aimables.

Si vous vous damnez,
Damnez-vous [donc] au moins pour des péchés aimables !

« Desbacs, au contraire, jouera le beau rôle. Car enfin, aujourd'hui il serait ivre de bonheur de se voir maître des requêtes, préfet, secrétaire général, tandis que je ne puis voir dans M. Lucien Leuwen qu'un sot complet, qu'un butor endurci. La boue de Blois même n'a pas pu me réveiller. Qui te réveillera donc, infâme ? Attends-tu le soufflet personnel ?

« Coffe a raison : je suis plus grandement dupe qu'aucun de ces cœurs vulgaires qui se sont vendus au gouvernement. Hier, en parlant de Desbacs et consorts, Coffe ne m'a-t-il pas dit avec sa froideur inexorable : « Ce qui fait que je ne les méprise pas trop, c'est qu'au moins ils n'ont pas de quoi dîner. »

« Un avancement merveilleux pour mon âge, mes talents, la position de mon père dans le monde, m'a-t-il jamais donné d'autre sentiment que cet étonnement sans plaisir : « *N'est-ce que ça ?* »

« Il est temps de se réveiller. Qu'ai-je besoin de fortune ? Un dîner de cinq francs et un cheval ne me suffisent-ils pas, et au-delà ? Tout le reste est bien plus souvent corvée que plaisir, à présent surtout que je pourrai dire : « Je ne méprise pas ce que je ne connais point, comme un sot philosophe à la Jean-Jacques. Succès du monde, sourires, serremments de mains des députés campagnards ou des sous-préfets en congé, bienveillance grossière dans tous les regards d'un salon, je vous ai goûtés!... Je vais vous retrouver dans un quart d'heure au foyer de l'Opéra¹. »

« Et si je partais, sans rentrer à l'Opéra, pour aller entrevoir le seul pays au monde où soit pour moi le *peut-être* du bonheur?... En dix-huit heures, je puis être dans la rue de la Pompe ! »

Cette idée s'empara de son attention pendant une heure entière. Depuis quelques mois, notre héros était devenu beaucoup plus hardi, il avait vu de près les motifs qui font agir les hommes chargés des grandes places. Cette sorte de timidité, qui à un œil clairvoyant annonce une âme sincère et grande, n'avait pu tenir contre la première expérience des grandes affaires. S'il eût usé sa vie dans le comptoir de son père, il eût peut-être été toute la vie un homme de mérite, connu pour tel d'une personne ou deux. Il osait maintenant croire à son premier mouvement, et y tenir jusqu'à ce qu'on lui eût prouvé qu'il avait tort. Et il devait à l'*ironie* de son père l'impossibilité de se payer de mauvaises raisons.

Pendant une heure entière, ces idées occupèrent sa promenade agitée.

« Au fond, se disait-il, je n'ai à ménager dans tout ceci que le cœur de ma mère et la vanité de mon père, qui au bout de six semaines oubliera ses châteaux en Espagne sur un fils qui se trouve être mille fois trop paysan du Danube pour ce qu'il en veut faire : un homme adroit faisant une bonne brèche dans le budget. »

Avec ces idées établies dans son esprit comme des idées incontestables et nouvelles, Lucien rentra à l'Opéra. La musique plate et les charmants pas de mademoiselle Elssler lui causèrent un enchantement qui l'étonna. Il se disait vaguement qu'il ne jouirait pas longtemps encore de toutes ces belles choses, et à cause de cela elles ne lui donnaient pas d'humeur.

Pendant que la musique donnait des ailes à son imagination, sa raison parcourait avec intérêt plusieurs chances de la vie.

« Si par l'agriculture on n'était pas mis en rapport avec des paysans fripons, avec un curé qui les ameute contre vous, avec un préfet qui vous fait voler votre journal à la poste, comme avant-hier encore je l'ai insinué à ce benêt de préfet de..., ce serait une manière de travailler qui me conviendrait... Vivre dans une terre avec madame de Chasteller et faire produire à cette terre les douze ou quinze mille francs nécessaires à notre luxe modeste !

« Ah ! l'Amérique !... Là point de préfets comme M. de Séranville ! » Et toutes ses anciennes idées sur l'Amérique et sur M. de Lafayette lui revinrent à l'esprit. Quand il

rencontrait tous les dimanches M. de Laf[ayette] chez M. de T[racy], il se figurait qu'avec son bon sens, sa probité, sa haute philosophie, les gens d'Amérique auraient aussi l'élégance de ses manières. Il avait été rudement détrompé : là règne la majorité, laquelle est formée en grande partie par la canaille. « A New-York, la charrette gouvernative est tombée dans l'ornière opposée à la nôtre. Le suffrage universel règne en tyran, et en tyran aux mains sales. Si je ne plais pas à mon cordonnier, il répand sur mon compte une calomnie qui me fâche, et il faut que je flatte mon cordonnier. Les hommes ne sont pas pesés, mais comptés, et le vote du plus grossier des artisans compte autant que celui de Jefferson, et souvent rencontre plus de sympathie. Le clergé les hébète encore plus que nous ; ils font descendre un dimanche matin un voyageur qui court dans la malle-poste parce que, en voyageant le dimanche, il fait *œuvre servile* et commet un gros péché... Cette grossièreté universelle et sombre m'étoufferait¹... Enfin, je ferai ce que Bathilde voudra... »

Il raisonna longtemps sur cette idée, enfin elle l'étonna : il fut heureux de la trouver si profondément enracinée dans son esprit.

« Je suis donc bien sûr de lui pardonner ! Ce n'est pas une illusion. » Il avait entièrement pardonné la faute de madame de Chasteller. « Telle qu'elle est, elle est pour moi la seule femme qui existe... Je crois qu'il y aura plus de délicatesse à ne jamais laisser soupçonner que je connais les suites de la faiblesse pour M. de Busant de Sicile. Elle m'en parlera si elle veut m'en parler². Ce stupide travail de bureau me prouve au moins que je suis capable de gagner au besoin ma vie et celle de ma femme.

— A qui l'a-t-il prouvé ? dit le parti contraire. Et à cette objection le regard de Lucien devint hagard. « A ces gens-ci que, peut-être, tu ne reverras jamais, qui, si tu les quittes, te calomnieront³...

— Eh ! non, parbleu, il l'a prouvé à moi, et c'est là l'essentiel. Et que me fait l'opinion de cette légion de demi-fripons qui regardent avec ébahissement ma croix et mon avancement rapide ? Je ne suis plus ce jeune sous-lieutenant de lanciers partant pour Nancy afin de rejoindre son régiment, esclave, alors, de cent petites faiblesses de vanité, et encore regimbant sous ce mot brûlant d'Ernest Dévelroy : « O trop heureux d'avoir un

père qui te donne du pain! » Bathilde m'a dit des mots vrais; par ses ordres, je me suis comparé à des centaines d'hommes, et des plus estimés... Faisons comme le monde, laissons de côté la moralité de nos actions officielles. Eh bien! je sais que je puis travailler deux fois autant que le chef de bureau le plus lourd, et partant le plus considéré, et encore à un travail que je méprise, et qui à Blois m'a couvert d'une boue méritée peut-être. »

Ce fonds de pensées était à peu près le bonheur pour Lucien. Les sons d'un orchestre mâle et vigoureux, les pas divins et pleins de grâce de mademoiselle Elssler le distraient de temps en temps de ses raisonnements et leur donnaient une grâce et une vigueur séduisantes. Mais bien plus céleste encore était l'image de madame de Chasteller, qui à chaque moment venait dominer sa vie. Ce mélange de raisonnements et d'amour fit de cette fin de soirée, passée dans un coin de l'orchestre, un des soirs les plus heureux de sa vie. Mais le rideau tomba.

Rentrer à la maison et être aimable pendant une conversation avec son père, c'était retomber de la façon la plus désagréable dans le monde réel et, il faut avoir le courage de le dire, dans un monde ennuyeux. « Il ne faut rentrer à la maison qu'à deux heures, ou gare le dialogue paternel! »

Lucien monta dans un hôtel garni, prit un petit appartement. Il paya, mais on insistait pour un passeport. Il se mit d'accord avec son hôte en assurant qu'il ne coucherait pas cette nuit et que le lendemain il apporterait son passeport.

Il se promena avec délices dans ce joli petit appartement, dont le plus beau meuble était cette idée : « Ici, je suis libre! » Il s'amusa comme un enfant du faux nom qu'il se donnerait dans cet hôtel garni.

L'idée de prendre ce petit appartement, à l'angle de la rue Lepelletier, fit époque dans la vie de Lucien. Son premier soin, le lendemain, fut de porter à l'hôtel de Londres un passeport portant le nom de M. Théodose Martin, de Marseille, que M. Crapart lui donna¹.

« Il faut un faux nom pour assurer encore plus ma liberté. Ici je serai, se disait-il en [se] promenant avec délices, je serai tout à fait à l'abri de la sollicitude paternelle, maternelle, sempiternelle! »

Oui, ce mot si grossier fut prononcé par notre héros,

et j'en suis fâché non pour lui, mais pour la nature humaine. Tant il est vrai que l'instinct de la liberté est dans tous les cœurs et qu'on ne le choque jamais impunément dans les pays où l'ironie a désenchanté les sottises. Un instant après, Lucien se reprocha vivement ce mot grossier à l'égard de sa mère, mais enfin, sans se l'avouer sans doute, cette excellente mère aussi avait attenté à sa liberté. Madame Leuwen croyait fermement avoir mis toute la délicatesse et toute l'adresse possibles à ses procédés, elle n'avait pas prononcé une seule fois le nom de madame de Chasteller. Mais un sentiment plus fin que l'esprit de la femme de Paris à qui l'on en accordait le plus avait donné à Lucien la certitude que sa mère haïssait madame de Chasteller. « Or, disait-il, ou plutôt sentait-il sans se l'avouer, ma mère ne doit ni aimer ni haïr madame de Chasteller; elle doit ne pas *savoir qu'elle existe*. »

Le souvenir vif et imprévu de madame de Chasteller avait fait une révolution dans le cœur de Lucien.

Mais il était enchaîné à Paris par la vive amitié qu'il avait pour ses parents.

La confiance de son père sur le marché fait avec madame Grandet fut une grande faute chez cet homme, adroit il est vrai, admirable d'expédients, mais trop de premier mouvement pour être politique¹.

On pense bien qu'au milieu de telles idées Lucien n'eut pas la moindre tentation d'aller s'asphyxier dans les idées épaisses du salon de madame Grandet, et encore moins se soumettre à ses serremments de main. Cependant, on l'attendait dans ce salon avec anxiété. Le voile sombre qui quelquefois obscurcissait les qualités aimables de Lucien et le réduisait, en apparence du moins et aux yeux de madame Grandet, au rôle d'un froid philosophe, avait fait révolution chez cette femme jusque-là sage et ambitieuse.

« Il n'est pas aimable, mais du moins, se disait-elle, il est parfaitement sincère. »

Ce mot fut comme le premier pas qui la jeta dans un sentiment jusque-là si inconnu pour elle et si impossible.

CHAPITRE LXVI¹

LUCIEN avait encore² la mauvaise habitude et la haute imprudence d'être naturel dans l'intimité, même quand elle n'était pas amenée par l'amour vrai. Dissimuler avec un être avec lequel il passait quatre heures tous les jours eût été pour lui la chose la plus insupportable. Ce défaut, joint à sa mine naïve, fut d'abord pris pour de la bêtise, et lui valut ensuite l'étonnement, et puis l'intérêt de madame Grandet, ce dont il se serait bien passé. Car s'il y avait dans madame Grandet la femme ambitieuse, parfaitement raisonnable, soigneuse de la réussite de ses projets, il y avait aussi un cœur de femme qui jusque-là n'avait point aimé. Le naturel de Lucien était en apparence bien ridicule auprès d'une femme de vingt-six ans envahie par le culte de la considération et de l'adoration du privilège qui procure l'appui de l'opinion noble. Mais par hasard, de la part d'un homme dont l'âme naïve et étrangère aux adresses vulgaires donnait à toutes les démarches une teinte de singularité et de noblesse singulière, ce naturel était ce qu'il y avait de mieux calculé pour faire naître un sentiment extraordinaire dans ce cœur si sec jusque-là.

Il faut avouer qu'en arrivant à la seconde demi-heure d'une visite il parlait peu et pas très bien, s'il n'osait pas se permettre de dire ce qui lui venait à la tête.

Cette habitude, antisociale à Paris, avait été voilée jusqu'à cette époque de sa vie parce que, à l'exception de madame de Chasteller, personne n'avait été intime avec Lucien, et de la vie on ne l'avait vu prolonger une visite plus de vingt minutes. Sa manière de vivre avec madame Grandet vint mettre à découvert ce défaut cruel, celui de tous qui est le plus fait pour casser le cou à la fortune d'un homme. Malgré des efforts incroyables Lucien était absolument hors d'état de dissimuler un changement d'humeur, et il n'y avait pas, au fond, de caractère plus inégal. Cette mauvaise qualité, en partie voilée par toutes les habitudes les plus nobles et les plus simples de politesse exquise données par une mère femme d'esprit, avait été jadis un charme aux yeux de madame de Chasteller³.

Ce fut une nouveauté charmante pour elle, accoutumée qu'elle était à cette égalité de caractère, le chef-d'œuvre de cette hypocrisie que l'on appelle aujourd'hui : une éducation parfaite chez les personnes trop nobles et trop riches¹, et qui laisse un fond d'incurable sécheresse dans l'âme qui la pratique comme dans celle qui est sa *partner*. Pour Lucien, le souvenir d'une idée qui lui était chère, une journée de vent du nord avec des nuages sombres, la vue soudaine de quelque nouvelle coquinerie, ou tel autre événement aussi peu rare, suffisait pour en faire un autre homme. Il n'avait rencontré dans sa vie qu'une ressource contre ce malheur, ridicule et si rare en ce siècle, de prendre des choses au sérieux : être enfermé avec madame de Chasteller dans une petite chambre, et avoir d'ailleurs l'assurance que la porte était bien gardée et ne s'ouvrirait pour aucun importun qui pût paraître à l'improvisiste.

Après toutes ces précautions, ridicules, il faut en convenir, pour un lieutenant de lanciers, il était alors peut-être plus aimable que jamais. Mais ces précautions délicates et faites pour un esprit malade et singulier, il ne pouvait les espérer auprès de madame Grandet, et elles lui eussent été importunes et odieuses. Aussi était-il souvent silencieux et absent. Cette disposition était redoublée par le genre d'esprit peu encourageant pour une âme noble des personnes qui formaient la cour habituelle de cette femme célèbre.

Cependant, on l'attendait dans ce salon avec anxiété. Pendant la première heure de cette soirée qui faisait une révolution dans le cœur de Lucien, madame Grandet avait régné comme à l'ordinaire. Ensuite, elle avait été en proie d'abord à l'étonnement, puis à la colère la plus vive. Elle n'avait pu s'occuper un seul instant d'un autre être que de Lucien. Une telle constance d'attention était chose inouïe pour elle. L'état où elle se voyait l'étonnait un peu, mais elle était fermement persuadée que la fierté seule ou l'honneur blessé était la cause unique de l'état violent où elle se voyait². Elle interrogeait avec un parler bref, un sein haletant et des yeux à paupières contractées et immobiles, et qui n'avaient jamais été en cet état que par l'effet de quelque douleur physique³, chacun des députés, des pairs ou des hommes mangeant au budget qui arrivaient successivement dans son salon. Avec tous,

madame Grandet n'osait pas également prononcer le nom sur lequel toute son attention était fixée ce soir-là. Elle était souvent obligée d'engager ces messieurs dans des récits infinis, espérant toujours que le nom de M. Leuwen fils pourrait se montrer comme circonstance accessoire.

M. le prince royal avait fait annoncer une partie de chasse dans la forêt de Compiègne, il s'agissait de forcer des chevreuils. Madame Grandet savait que Lucien avait parié vingt-cinq louis contre soixante-dix que le premier chevreuil¹ serait forcé en moins de vingt et une minutes après la vue. Lucien avait été introduit en si haute société par le crédit du vieux maréchal ministre de la Guerre. Aucune distinction n'était plus flatteuse alors pour un jeune homme attaché au gouvernement ou pensant beaucoup à l'utile. Or quelle part de budget ne pouvait pas espérer d'ici à dix ans l'homme qui chassait, lui dixième, avec le prince royal ! Le prince n'avait voulu absolument que dix personnes, car un des hommes de lettres de sa chambre venait de découvrir que monseigneur, fils de Louis XIV et dauphin de France, n'admettait que ce nombre de courtisans à ses chasses au loup.

« Se pourrait-il, se disait madame Grandet, que le prince royal eût fait dire à l'improvisiste qu'il recevait ce soir les futurs chasseurs au chevreuil ? Mais les pauvres députés et pairs qu'elle recevait songeaient au solide et étaient trop peu du monde avec lequel on essayait de refaire une cour pour se trouver au courant de ces choses-là. Après cette réflexion, elle renonça à savoir la vérité par ces messieurs.

« Dans tous les cas, se dit-elle, ne devait-il pas paraître ici, ou au moins écrire un mot ? Cette conduite est affreuse. »

Onze heures sonnèrent, onze heures et demie, minuit. Lucien ne paraissait pas.

« Ah ! je saurai le guérir de ces petites façons-là ! » se dit madame Grandet hors d'elle-même.

Cette nuit, le sommeil n'approcha pas de sa paupière, comme diraient les gens qui savent écrire². Dévorée de colère et de malheur, elle chercha une distraction dans ce que ses complaisants appelaient ses études historiques ; sa femme de chambre se mit à lui lire les *Mémoires* de

madame de Motteville, qui l'avant-veille encore lui semblaient le manuel d'une femme du grand monde. Ces mémoires chéris lui semblèrent, cette nuit-là, dépourvus de tout intérêt. Il fallut avoir recours à ces romans contre lesquels, depuis huit ans, madame Grandet faisait dans son salon des phrases si morales.

Toute la nuit, madame Trublet, la femme de chambre de confiance, fut obligée de monter à la bibliothèque, située au second étage, ce qui lui semblait fort pénible. Elle en rapporta successivement plusieurs romans. Aucun ne plaisait, et enfin, de chute en chute, la sublime madame Grandet, dont Rousseau était l'horreur, fut obligée d'avoir recours à la *Nouvelle Héloïse*. Tout ce qu'elle s'était fait lire dans le commencement de la nuit lui semblait froid, ennuyeux, rien ne répondait à sa pensée. Il se trouva que l'emphase un peu pédantesque qui fait fermer ce livre par les lecteurs un peu délicats était justement ce qu'il fallait pour la sensibilité bourgeoise et commençante de madame Grandet.

Quand elle aperçut l'aube à travers les joints de ses volets, elle renvoya madame Trublet. Elle venait de penser que dès le matin elle recevrait une lettre d'excuses.

« On me l'apportera vers les neuf heures, et je saurai répondre de bonne encre. » Un peu calmée par cette idée de vengeance, elle s'endormit enfin en arrangeant les phrases de son billet de réponse.

Dès huit heures, madame Grandet sonna avec impatience, elle supposait qu'il était midi.

— Mes lettres, mes journaux! s'écria-t-elle avec humeur.

On sonna le portier, qui arriva n'ayant dans les mains que de sales enveloppes de journaux. Quel contraste avec le joli petit billet si élégant et si bien plié que son œil avide cherchait parmi ces journaux! Lucien était remarquable pour l'art de plier ses billets, et c'était peut-être celui de ses talents élégants auquel madame Grandet avait été le plus sensible¹.

La matinée² s'écoula en projets d'oubli, et même de vengeance, mais elle n'en sembla pas moins interminable à madame Grandet. Au déjeuner, elle fut terrible pour ses gens et pour son mari. Comme elle le vit gai, elle lui raconta avec aigreur toute l'histoire de sa lourdisse auprès du maréchal ministre de la Guerre. M. Leuwen ne la lui

avait pourtant confiée que sous la promesse d'un secret éternel.

Une heure sonna, une heure et demie, deux heures. Le retour de ces sons, qui rappelaient à madame Grandet la nuit cruelle qu'elle avait passée, la mit en fureur. Pendant assez longtemps, elle fut comme hors d'elle-même.

Tout à coup (qui l'aurait imaginée d'un caractère dominé par la vanité la plus puérile ?), elle eut l'idée d'écrire à Lucien. Pendant une heure entière, elle se débattit avec cette horrible tentation : *écrire la première*. Elle céda enfin, mais sans se dissimuler toute l'horreur de sa démarche.

« Quel avantage ne vais-je pas lui donner sur moi ! Et que de journées sévères ne faudra-t-il pas pour lui faire oublier la position que la vue de mon billet va lui faire prendre à mon égard ! Mais enfin, dit l'amour se masquant en paradoxe, qu'est-ce qu'un amant ? C'est un instrument auquel on se frotte pour avoir du plaisir¹. M. Cuvier me disait : « Votre chat ne vous caresse pas, il se caresse à vous. » Eh bien ! dans ce moment le seul plaisir que puisse me donner ce petit monsieur, c'est celui de lui écrire. Que m'importe sa sensation ? La mienne sera du plaisir, dit-elle avec une joie féroce, et c'est ce qui m'importe. »

Ses yeux dans ce moment étaient superbes.

Madame Grandet fit une lettre dont elle ne fut pas contente, une seconde, une troisième, enfin elle fit partir la sept ou huitième.

LETTRE.

« Mon mari, monsieur, a quelque chose à vous dire. Nous vous attendons, et pour ne pas attendre toujours, malgré le rendez-vous donné, connaissant votre bonne tête, je prends le parti de vous écrire.

« Recevez mes compliments.

« AUGUSTINE GRANDET.

« P.-S. — Venez avant trois heures. »

Or, quand cette lettre, qu'on avait trouvée la moins imprudente et surtout la moins humiliante pour la vanité², partit, il était plus de deux heures et demie³.

Le valet de chambre de madame Grandet trouva

Lucien fort tranquille à son bureau, rue de Grenelle, mais au lieu de venir il écrivit :

« MADAME,

« Je suis doublement malheureux : je ne puis avoir l'honneur de vous présenter mes respects ce matin, ni peut-être même ce soir. Je me trouve cloué à mon bureau par un travail pressé, dont j'ai eu la gaucherie de me charger. Vous savez que, comme un respectueux commis, je ne voudrais pas, pour tout au monde, fâcher mon ministre. Il ne comprendra certainement jamais toute l'étendue du sacrifice que je fais au devoir en ne me rendant pas aux ordres de M. Grandet et aux vôtres.

« Agréez avec bonté les nouvelles assurances du plus respectueux dévouement. »

Madame Grandet était occupée depuis vingt minutes à calculer le temps absolument nécessaire à Lucien pour voler à ses pieds¹. Elle prêtait l'oreille pour entendre le bruit des roues de son cabriolet, que déjà elle avait appris à connaître. Tout à coup, à son grand étonnement, son domestique frappa à la porte et lui remit le billet de Lucien.

A cette vue, toute la rage de madame Grandet se réveilla; ses traits se contractèrent, et presque en même temps elle devint pourpre.

« L'absence de son bureau eût été une excuse. Mais quoi! il a vu ma lettre, et au lieu de voler à mes pieds, il écrit! »

— Sortez! dit-elle au valet de chambre avec des yeux qui l'atterrèrent.

« Ce petit sot peut se raviser, il va venir dans un quart d'heure, se dit-elle. Il est mieux qu'il voie sa lettre non ouverte. Mais il serait encore mieux, pensa-t-elle après quelques instants, qu'il ne me trouvât pas même chez moi. »

Elle sonna et fit mettre les chevaux. Elle se promenait avec agitation; le billet de Lucien était sur un petit guéridon à côté de son fauteuil, et à chaque tour elle le regardait malgré elle².

On vint dire que les chevaux étaient mis. Comme le domestique sortait, elle se précipita sur la lettre de Lucien et l'ouvrit avec un mouvement de fureur, et sans s'être

pour ainsi dire permis cette action. La jeune femme l'emportait sur la capacité politique¹.

Cette lettre si froide mit madame Grandet absolument hors d'elle-même. Nous ferons observer, pour l'excuser un peu d'une telle faiblesse, qu'à vingt-six ans qu'elle avait, elle n'avait jamais aimé. Elle s'était sévèrement interdit même ces amitiés galantes qui peuvent conduire à l'amour². Maintenant, l'amour prenait sa revanche, et depuis dix-huit heures l'orgueil le plus invétéré, le plus fortifié par l'habitude, lui disputait le cœur de madame Grandet, dont la tenue dans le monde était si imposante et le nom si haut placé dans les annales de la vertu contemporaine.

Jamais tempête de l'âme ne fut plus pénible; à chaque reprise de cette affreuse douleur, le pauvre orgueil était battu et perdait du terrain. Il y avait trop longtemps que madame Grandet lui obéissait en aveugle, elle était ennuyée du genre de plaisir qu'il procure.

Tout à coup, cette habitude de l'âme et la passion cruelle, qui se disputaient le cœur de madame Grandet, réunirent leurs efforts pour la mettre au désespoir. Quoi! voir ses ordres éludés, désobéis, méprisés par un homme!

« Mais il ne sait donc pas vivre ? » se disait-elle.

Enfin, après deux heures passées au milieu de douleurs atroces et d'autant plus poignantes qu'elles étaient senties pour la première fois, elle, rassasiée de flatteries, d'hommages, de respects, et de la part des hommes les plus considérables de Paris, l'orgueil crut triompher. Dans un transport de malheur, forcée par la douleur à changer de place, elle descendit de chez elle, et monta en voiture. Mais à peine y fut-elle qu'elle changea d'avis.

« S'il vient, il ne me trouvera pas », se dit-elle.

— Rue de Grenelle, au ministère de l'Intérieur! dit-elle au valet de pied. Elle osait aller chercher elle-même Lucien à son bureau.

Elle se refusa à l'examen de cette idée. Si elle s'y fût arrêtée, elle se serait évanouie. Elle gisait comme anéantie par la douleur dans un coin de sa voiture. Le mouvement forcé imprimé par les secousses de la voiture lui faisait un peu de bien en la distrayant un peu³.

CHAPITRE LXVII¹

QUAND Lucien vit entrer dans son bureau madame Grandet², l'humeur la plus vive s'empara de lui. « Quoi ! je n'aurai jamais la paix avec cette femme-là ! Elle me prend sans doute pour un des valets qui l'entourent ! Elle aurait dû lire dans mon billet que je ne veux pas la voir. »

Madame Grandet se jeta dans un fauteuil avec toute la fierté d'une personne qui depuis six ans dépense chaque année cent vingt mille francs sur le pavé de Paris. Cette nuance d'argent saisit Lucien, et toute sympathie fut détruite chez lui.

« Je vais avoir affaire, se dit-il, à une épicière *demandant son dû*. Il faudra parler clair et haut pour être compris. »

Madame Grandet restait silencieuse dans ce fauteuil ; Lucien était immobile, dans une position plus bureaucratique que galante : ses deux mains étaient appuyées sur les bras de son fauteuil et ses jambes étendues dans toute leur longueur. Sa physionomie était tout à fait celle d'un marchand *qui perd* ; pas l'ombre de sentiments généreux, au contraire, l'apparence de toutes les façons de sentir âpres, strictement justes, aigrement égoïstes³.

Après une minute, Lucien eut presque honte de lui-même.

« Ah ! si madame de Chasteller me voyait ! Mais je lui répondrais : la politesse déguiserait trop ce que je veux faire comprendre à cette épicière fière des hommages de ses députés du centre, trop fière d'un bien mal acquis et gâtée par les lourds hommages de ces plats *juste milieu*, toujours à genoux devant l'argent, et fiers seulement devant le mérite pauvre. Je suis placé de façon à lui rendre son insolence pour tout ce qui n'est pas riche et bien reçu chez les ministres. » Lucien se rappela la façon dont elle avait reçu M. Coffe quoique présenté par lui. Presque en même temps, son oreille fut comme frappée du son des paroles méprisantes avec lesquelles elle parlait, il y a huit jours, des pauvres prisonniers du Mont-Saint-Michel et blessait aigrement les gens qui donnaient à la quête. Ce dernier souvenir acheva de fermer le cœur de Lucien⁴.

— Faudra-t-il, monsieur, lui dit madame Grandet, que je vous prie de faire retirer votre huissier ?

Le langage de madame Grandet ennoblissait les fonctions, suivant son habitude. Il ne s'agissait que d'un simple garçon de bureau qui, voyant une belle dame à équipage entrer d'un air si troublé, était resté par curiosité, sous prétexte d'arranger le feu qui allait à merveille¹. Cet homme sortit sur un regard de Lucien. Le silence continuait.

— Quoi ! monsieur, dit enfin madame Grandet, vous n'êtes pas étonné, stupéfait, confondu, de me voir ici ?

— Je vous avouerai, madame, que je ne suis qu'étonné d'une démarche très flatteuse assurément, mais que je ne mérite plus.

Lucien n'avait pu se faire violence au point d'employer des mots décidément peu polis, mais le ton avec lequel ces paroles étaient dites éloignait à jamais toute idée de reproche passionné et les rendait presque froidement insultantes. L'insulte vint à propos renforcer le courage chancelant de madame Grandet. Pour la première fois de sa vie, elle était timide, parce que son âme si sèche, si froide, depuis quelques jours éprouvait des sentiments tendres².

— Il me semblait, monsieur, reprit-elle d'une voix tremblante de colère, si j'ai bien compris les protestations, quelquefois longues, relatives à votre haute vertu, que vous prétendiez à la qualité d'honnête homme.

— Puisque vous me faites l'honneur de me parler de moi, madame, je vous dirai que je cherche encore à être juste, et à voir sans me flatter ma position et celle des autres envers moi.

— Votre justice appréciative s'abaissera-t-elle jusqu'à considérer combien ma démarche de ce moment est dangereuse ? Madame de Vaize peut reconnaître ma livrée.

— C'est précisément, madame, parce que je vois le danger de cette démarche, que je ne sais comment la concilier avec l'idée que je me suis faite de la haute prudence de madame Grandet, et de la sagesse qui lui permet toujours de calculer toutes les circonstances qui peuvent rendre une démarche plus ou moins utile à ses magnanimes projets.

— Apparemment, monsieur, que vous m'avez emprunté cette prudence rare, et que vous avez *trouvé utile*

de changer en vingt-quatre heures tous les sentiments dont les assurances se renouvelaient sans cesse et m'importunaient tous les jours¹ ?

« Parbleu ! madame, pensa Lucien, je n'aurai pas la complaisance de me laisser battre par le vague de vos phrases. »

— Madame, reprit-il avec le plus grand sang-froid, ces sentiments, dont vous me faites l'honneur de vous souvenir, ont été humiliés par un succès qu'ils n'ont pas dû absolument à eux-mêmes. Ils se sont enfuis en rougissant de leur erreur. Avant que de partir, ils ont obtenu la douloureuse certitude qu'ils ne devaient un triomphe apparent qu'à la promesse fort prosaïque d'une présentation pour un ministère. Un cœur qu'ils avaient la présomption, sans doute déplacée, de pouvoir toucher, a cédé tout simplement au calcul d'ambition, et il n'y a eu de tendresse que dans les mots. Enfin, je me suis aperçu tout simplement qu'on me... trompait, et c'est un éclaircissement, madame, que mon absence voulait essayer de vous épargner. C'est là ma façon d'être honnête homme.

Madame Grandet ne répondait pas.

« Eh bien ! pensa Lucien, je vais vous ôter tout moyen de feindre ne pas comprendre. »

Il ajouta du même ton :

— Avec quelque fermeté de courage qu'un cœur qui sait aspirer aux hautes positions supporte toutes les douleurs qui viennent aux sentiments vulgaires, il est un genre de malheur qu'un noble cœur supporte avec dépit, c'est celui de s'être trompé dans un calcul. Or, madame, je le dis à regret et uniquement parce que vous m'y forcez, peut-être vous êtes-vous... trompée dans le rôle que votre haute sagesse avait bien voulu destiner à mon inexpérience. Voilà, madame, des paroles peu agréables que je voulais vous épargner, et en cela je me croyais *honnête homme*, je l'avoue, mais vous me forcez dans mes derniers retranchements, dans ce bureau...

Lucien eût pu continuer à l'infini cette justification trop facile. Madame Grandet était atterrée. Les douleurs de son orgueil eussent été atroces si, heureusement pour elle, un sentiment moins sec ne fût venu l'aider à souffrir². Au mot fatal et trop vrai de *présentation à un ministère*, madame Grandet s'était couvert les yeux de son

mouchoir. Peu après, Lucien crut remarquer qu'elle avait des mouvements convulsifs qui la faisaient changer de position dans cet immense fauteuil doré du ministère. Malgré lui, Lucien devint fort attentif.

« Voilà sans doute, se disait-il, comment ces comédiennes de Paris répondent aux reproches qui n'ont pas de réponse. »

Mais malgré lui il était un peu touché par cette image bien jouée de l'extrême malheur. Ce corps d'ailleurs qui s'agitait sous ses yeux était si beau¹.

Madame Grandet sentait en vain qu'il fallait à tout prix arrêter le discours fatal de Lucien, qui allait s'irriter par le son de ses paroles et peut-être prendre avec lui-même des engagements auxquels il ne songeait peut-être pas en commençant. Il fallait donc faire une réponse quelconque, et elle ne se sentait pas la force de parler.

Ce discours de Lucien que madame Grandet trouvait si long finit enfin, et madame Grandet trouva qu'il finissait trop tôt, car il fallait répondre, et que dire ? Cette situation affreuse changea sa façon de sentir ; d'abord, elle se disait, comme par habitude : « Quelle humiliation ! » Bientôt elle ne se trouva plus sensible aux malheurs de l'orgueil ; elle se sentait pressée par une douleur bien autrement poignante : ce qui faisait le seul intérêt de sa vie depuis quelques jours allait lui manquer ! Et que ferait-elle après, avec son salon et le plaisir d'avoir des soirées brillantes, où l'on s'amusât, où il n'y eût que la meilleure société de la cour de Louis-Philippe ?

Madame Grandet trouva que Lucien avait raison, elle voyait combien sa colère à elle était peu fondée, elle n'y pensait plus, elle allait plus loin : elle prenait le parti de Lucien contre elle-même.

Le silence dura plusieurs minutes ; enfin, madame Grandet ôta le mouchoir qu'elle avait devant les yeux, et Lucien fut frappé d'un des plus grands changements de physionomie qu'il eût jamais vus. Pour la première fois de sa vie, du moins aux yeux de Lucien, cette physionomie avait une expression féminine. Cette tête si belle de madame Grandet certes en ce moment ne manquait pas d'expression, charme si rare chez elle. Pour extrême augmentation des charmes, elle avait les cheveux un peu en désordre ; elle venait de jeter son chapeau avec distraction. Et toutefois cette tête si belle et si jeune, que

Paul Véronèse eût voulu avoir pour modèle, faisait, exactement parlant, mal aux yeux à Lucien. Il n'y voyait plus qu'une catin triomphant d'être assez belle pour se vendre afin d'acheter un ministère. Plus elle réunissait de richesses, de considération et d'avantages sociaux, plus à ses yeux il était odieux de se vendre. « Elle est à cent piques au-dessous d'une pauvre fille du coin de la rue qui se vend pour avoir du pain ou acheter une robe. » Mais Lucien observait ce changement, et en était peu touché. Son père, madame Grandet, Paris, l'ambition, tout cela en ce moment était frappé du même anathème à ses yeux. Son âme ne pouvait être touchée que de ce qui se passerait à Nancy.

— J'avouerai mes torts, monsieur; mais pourtant ce qui m'arrive est flatteur pour vous. Je n'ai en toute ma vie manqué à mes devoirs que pour vous. La cour que vous me faisiez me flattait, m'amusait, mais me semblait absolument sans danger. J'ai été séduite par l'ambition, je l'avoue, et non par l'amour, j'ai cédé; mais mon cœur a changé (ici madame Grandet rougit profondément, elle n'osait pas regarder Lucien), j'ai eu le malheur de m'attacher à vous. Peu de jours ont suffi pour changer mon cœur à mon insu. J'ai oublié le juste soin d'élever ma maison, un autre sentiment a dominé ma vie. L'idée de vous perdre, l'idée surtout de n'avoir pas votre estime, est intolérable pour moi... Je suis prête à tout sacrifier pour mériter de nouveau cette estime.

Ici, madame Grandet se cacha de nouveau la figure, et enfin de derrière son mouchoir, elle osa dire :

— Je vais rompre avec M. votre père, renoncer aux espérances du ministère, mais ne vous séparez pas de moi.

Et en lui disant ces derniers mots madame Grandet lui tendit la main avec une grâce que Lucien trouva bien extraordinaire.

« Cette grâce, ce changement, étonnant chez cette femme si fière, c'était votre mérite qui en était l'auteur, lui disait la vanité. Cela n'est-il pas plus beau que de l'avoir fait céder à force de talent ? »

Mais Lucien restait froid à ces compliments de la vanité. Sa physionomie n'avait d'autre expression que celle du calcul. La méfiance ajoutait :

« Voilà une femme admirablement belle, et qui sans

doute compte sur l'effet de sa beauté. Tâchons de n'être pas dupe. Voyons : madame Grandet me prouve son amour par un sacrifice assez pénible, celui de la fierté de toute sa vie. Il faut donc croire à cet amour... Mais doucement ! Il faudra que cet amour résiste à des épreuves un peu plus décisives et d'une durée un peu plus longue que ce qui vient d'avoir lieu jusqu'ici. Ce qu'il y a d'agréable, c'est que, si cet amour est réel, je ne le devrai pas à la pitié. Ce ne sera pas un amour inspiré par contagion, comme dit Ernest. »

Il faut avouer que la physionomie de Lucien n'était point du tout celle d'un héros de roman, pendant qu'il se livrait à ces sages raisonnements. Il avait plutôt l'air d'un banquier qui pèse la convenance d'une grande spéculation.

« La vanité de madame Grandet, continua-t-il, peut regarder comme le pire des maux d'être quittée, *elle doit tout sacrifier pour éviter cette humiliation*, même les intérêts de son ambition. Il se peut fort bien que ce ne soit pas l'amour qui fasse ces sacrifices, mais tout simplement la vanité, et la mienne serait bien aveugle si elle se glorifiait d'un triomphe d'une nature aussi douteuse. Il convient donc d'[être] rempli d'égards, de respect ; mais au bout du compte sa présence ici m'importune, je me sens incapable de me soumettre à ses exigences, son salon m'ennuie. C'est ce qu'il s'agit de lui faire entendre avec politesse¹. »

— Madame, je ne m'écarterai point avec vous du système d'égards les plus respectueux. Le rapprochement qui nous a placés pour un instant dans une position intime a pu être la suite d'un malentendu, d'une erreur, mais je n'en suis pas moins à jamais votre obligé. Je me dois à moi-même, madame, je dois encore plus à mon respect pour le lien qui nous unit un court instant l'aveu de la vérité. Le respect, la reconnaissance même remplissent mon cœur, mais je n'y trouve plus d'amour.

Madame Grandet le regarda avec des yeux rougis par les larmes, mais dans lesquels l'extrême attention suspendait les larmes².

Après un petit silence, madame Grandet se remit à pleurer sans nulle retenue. Elle regardait Lucien, et elle osa dire ces étranges paroles :

— Tout ce que tu dis est vrai³ ; je mourais d'ambition

et d'orgueil. Me voyant extrêmement riche, le but de ma vie était de devenir une dame titrée, j'ose t'avouer ce ridicule amer. Mais ce n'est pas de cela que je rougis en ce moment. C'est par ambition uniquement que je me suis donnée à toi. Mais je meurs d'amour. Je suis une indigne, je l'avoue. Humilie-moi; je mérite tous les mépris. Je meurs d'amour et de honte. Je tombe à tes pieds, je te demande pardon, je n'ai plus d'ambition ni même d'orgueil. Dis-moi ce que tu veux que je fasse à l'avenir. Je suis à tes pieds, humilie-moi tant que tu voudras; plus tu m'humilieras, plus tu seras humain envers moi.

« Tout cela, est-ce encore de l'affectation ? » se disait Lucien. Il n'avait jamais vu de scène de cette force.

Elle se jeta à ses pieds. Depuis un moment, Lucien, debout, essayait de la relever. Arrivée à ces derniers mots, il sentit ses bras faiblir dans ses mains qui les avaient saisis par le haut (à la région deltoïde). Il sentit bientôt tout le poids de son corps : elle était profondément évanouie.

Lucien était embarrassé, mais point touché. Son embarras venait uniquement de la crainte de manquer à ce précepte de sa morale : *ne faire jamais de mal inutile*. Il lui vint une idée, bien ridicule en cet instant, qui coupa court à tout attendrissement. L'avant-veille, on était venu quêter chez madame Grandet, qui avait une terre dans les environs de Lyon, pour les malheureux prévenus du procès d'avril, que l'on allait transférer de la prison de Perrache à Paris par le froid, et qui n'avaient pas d'habits*.

— Il m'est permis, messieurs, avait-elle dit aux quêteurs, de trouver votre démarche singulière. Vous ignorez apparemment ce que mon mari est dans l'État, et M. le préfet de Lyon¹ a défendu cette quête.

Elle-même avait raconté tout cela à la société. Lucien l'avait regardée, puis avait dit en l'observant :

— Par le froid qu'il fait, une douzaine de ces gueux-là mourront de froid sur leurs charrettes; ils n'ont que des habits d'été, et on ne leur distribue pas de couvertures.

— Ce sera autant de peine de moins pour la cour de Paris, avait dit un gros député, héros de juillet².

* Voir les journaux du commencement de mars 1835.

L'œil de Lucien était fixé sur madame Grandet; elle ne sourcilla pas.

En la voyant évanouie, ses traits, sans expression autre que la hauteur qui leur était naturelle, lui rappelèrent l'expression qu'ils avaient lorsqu'il lui présentait l'image des prisonniers mourant de froid et de misère sur leurs charrettes¹. Et au milieu d'une scène d'amour, Lucien fut un homme de parti².

« Que ferai-je de cette femme ? se dit-il. Il faut être humain, lui donner de bonnes paroles, et la renvoyer chez elle à tout prix. »

Il la déposa doucement contre le fauteuil, elle était assise par terre. Il alla fermer la porte à clef. Puis, avec son mouchoir trempé dans le modeste pot à l'eau de faïence, seul meuble culinaire d'un bureau, il humecta ce front, ces joues, ce cou, sans que tant de beauté lui donnât un instant de distraction.

« Si j'étais méchant, j'appellerais Desbacs au secours, il a dans son bureau toutes sortes d'eaux de senteur. »

Madame Grandet soupira enfin.

« Il ne faut pas qu'elle se voie assise par terre, cela lui rappellerait la scène cruelle. »

Il la saisit à bras-le-corps et la plaça assise dans le grand fauteuil doré. Le contact de ce corps charmant lui rappela cependant un peu qu'il tenait dans ses bras et qu'il avait à sa disposition une des plus jolies femmes de Paris. Et sa beauté, n'étant pas d'expression et de grâce, mais une vraie beauté *sterling* et pittoresque, ne perdait presque rien à l'état d'évanouissement.

Madame Grandet se remit un peu, elle le regardait avec des yeux encore à demi voilés par le peu de force de la paupière supérieure.

Lucien pensa qu'il devait lui baiser la main. Ce fut ce qui hâta le plus la résurrection de cette pauvre femme amoureuse.

— Viendrez-vous chez moi ? lui dit-elle d'une voix basse et à peine articulée.

— Sans doute, comptez sur moi. Mais ce bureau est un lieu de danger. La porte est fermée, on peut frapper. Le petit Desbacs peut se présenter...

L'idée de ce méchant rendit des forces à madame Grandet.

— Soyez assez bon pour me soutenir jusqu'à ma voiture.

— Ne serait-il pas bien de parler d'entorse devant vos gens ?

Elle le regarda avec des yeux où brillait le plus vif amour.

— Généreux ami, ce n'est pas vous qui cherchiez à me compromettre et à afficher un triomphe. Quel cœur est le vôtre !

Lucien se sentit attendri ; ce sentiment fut désagréable. Il plaça sur le dossier du fauteuil la main de madame Grandet qui s'appuyait sur lui, et courut dans la cour dire aux gens d'un air effaré :

— Madame Grandet vient de se donner une entorse, peut-être elle s'est cassé la jambe. Venez vite !

Un homme de peine du ministère tint les chevaux, le cocher et le valet de pied accoururent et aidèrent madame Grandet à gagner sa voiture.

Elle serrait la main de Lucien avec le peu de force qui lui était revenu. Ses yeux reprirent de l'expression, celle de la prière, quand elle lui dit de l'intérieur de sa voiture :

— A ce soir !

— Sans doute, madame ; j'irai savoir de vos nouvelles.

L'aventure parut fort louche aux domestiques, surpris de l'air ému de leur maîtresse. Ces gens-là deviennent fins à Paris, cet air n'était pas celui de la douleur physique pure.

Lucien se renferma de nouveau à clef dans son bureau. Il se promenait à grands pas dans la diagonale de cette petite pièce.

« Scène désagréable ! se dit-il enfin. Est-ce une comédie ? A-t-elle chargé l'expression de ce qu'elle sentait ? L'évanouissement était réel... autant que je puis m'y connaître... C'est là un triomphe de vanité... Ça ne me fait aucun plaisir. »

Il voulut reprendre un *rapport* commencé, et il s'aperçut qu'il écrivait des niaiseries. Il alla chez lui, monta à cheval, passa le pont de Grenelle, et bientôt se trouva dans les bois de Meudon. Là, il mit son cheval au pas et se mit à réfléchir. Ce qui surnagea à tout, ce fut le remords d'avoir été attendri au moment où madame Grandet avait écarté le mouchoir qui cachait sa figure, et celui,

plus fort, d'avoir été ému au moment où il l'avait saisie insensible, assise à terre devant le fauteuil, pour l'asseoir dans ce fauteuil.

« Ah! si je suis infidèle à madame de Chasteller, elle aura une raison de l'être à son tour. »

— Il me semble qu'elle ne commence pas mal, dit le parti contraire. Peste, un accouchement! Excusez du peu!

— Puisque personne au monde ne voit ce ridicule, répondit Lucien piqué, il n'existe pas. Le ridicule a besoin d'être vu, ou il n'existe pas. »

En rentrant à Paris, Lucien passa au ministère; il se fit annoncer chez M. de Vaize et lui demanda un congé d'un mois. Ce ministre, qui depuis trois semaines ne l'était plus qu'à demi, et vantait les douceurs du repos (*otium cum dignitate*, répétait-il souvent), fut étonné et enchanté de voir fuir l'aide de camp du général ennemi.

« Qu'est-ce que cela peut vouloir dire? » pensait M. de Vaize.

Lucien, muni de son congé en bonne forme, écrit par lui et signé par le ministre, alla voir sa mère, à laquelle il parla d'une partie de campagne de quelques jours.

— De quel côté? demanda-t-elle avec anxiété.

— En Normandie, répondit Lucien, qui avait compris le regard de sa mère.

Il avait eu quelques remords de tromper une si bonne mère, mais la question : de *quel côté*? avait achevé de les dissiper.

« Ma mère hait madame de Chasteller », se dit-il. Ce mot était une réponse à tout.

Il écrivit un mot à son père, passa à cheval chez madame Grandet, qu'il trouva bien faible, il fut très poli et promit de repasser dans la soirée.

Dans la soirée, il partit pour Nancy¹, ne regrettant rien à Paris et désirant de tout son cœur d'être oublié par madame Grandet².

CHAPITRE LXVIII¹

APRÈS la mort subite de M. Leuwen, Lucien revint à Paris. Il passa une heure avec sa mère, et ensuite alla au comptoir. Le chef de bureau, M. Reffre², homme sage à cheveux blancs, consommé dans les affaires, lui dit, même avant de parler de la mort du chef :

— Monsieur, j'ai à vous parler de vos affaires; mais, s'il vous plaît, nous passerons dans votre chambre.

A peine arrivés :

— Vous êtes un homme, et un brave homme. Préparez-vous à tout ce qu'il y a de pis. Me permettez-vous de parler librement ?

— Je vous en prie, mon cher M. Reffre. Dites-moi nettement tout ce qu'il y a de pis.

— Il faut faire banqueroute.

— Grand Dieu ! Combien doit-on ?

— Juste autant qu'on a. Si vous ne faites pas banqueroute, il ne vous reste rien.

— Y a-t-il moyen de ne pas faire banqueroute ?

— Sans doute, mais il ne vous restera pas peut-être cent mille écus, et encore il faudra cinq ou six ans pour opérer la rentrée de cette somme.

— Attendez-moi un instant, je vais parler à ma mère.

— Monsieur, madame votre mère n'est pas dans les affaires. Peut-être ne faudrait-il pas prononcer le mot de banqueroute aussi nettement. Vous pouvez payer soixante pour cent, et il vous reste une honnête aisance. M. votre père était aimé de tout le haut commerce, il n'est pas de petit boutiquier auquel il n'ait prêté une ou deux fois en sa vie une couple de billets de mille francs. Vous aurez votre concordat signé à soixante pour cent avant trois jours, même avant la vérification du grand livre. Et, ajouta M. Reffre en baissant la voix, les affaires des dix-neuf derniers jours sont portées sur un livre à part que j'enferme tous les soirs. Nous avons pour 1.900.000 francs de sucre, et sans ce livre on ne saurait où les prendre.

« Et cet homme est parfaitement honnête », pensa Lucien.

M. Reffre, le voyant pensif, ajouta :

— M. Lucien a un peu perdu l'habitude du comptoir depuis qu'il est dans les honneurs, il attache peut-être à ce mot banqueroute la fausse idée qu'on en a dans le monde. M. Van Peters, que vous aimiez tant, avait fait banqueroute à New-York, et cela l'avait si peu déshonoré, que nos plus belles affaires sont avec New-York et toute l'Amérique du Nord.

« Une place va me devenir nécessaire », pensait Lucien.

M. Reffre, croyant le décider, ajouta :

— Vous pourriez offrir quarante pour cent; j'ai tout arrangé dans ce cens. Si quelque créancier de mauvaise humeur veut nous forcer la main, vous les réduirez à trente-cinq pour cent. Mais, suivant moi, quarante pour cent serait manquer à la probité. Offrez soixante, et madame Leuwen n'est pas obligée de *mettre à bas* son carrosse. Madame Leuwen sans voiture! Il n'est pas un de nous à qui ce spectacle ne perçât le cœur. Il n'est pas un de nous à qui M. votre père n'ait donné en cadeau plus du montant de ses appointements.

Lucien se taisait encore et cherchait à voir s'il était possible de cacher cet événement à sa mère.

— Il n'est pas un de nous qui ne soit décidé à tout faire pour qu'il reste à madame votre mère et à vous une somme ronde de 600.000 francs; et d'ailleurs, ajouta Reffre (et ses sourcils noirs se dressèrent sur ses petits yeux), quand aucun de ces messieurs ne le voudrait, je le veux, moi qui suis leur chef, et, fussent-ils des traîtres, vous avez 600.000, aussi sûr que si vous les teniez, outre le mobilier, l'argenterie, etc.

— Attendez-moi, monsieur, dit Lucien.

Ce détail de mobilier, d'argenterie, lui fit horreur. Il se vit s'occupant d'avance à partager un vol.

Il revint à M. Reffre après un gros quart d'heure; il avait employé dix minutes à préparer l'esprit de sa mère. Elle avait, comme lui, horreur de la banqueroute, et avait offert le sacrifice de sa dot, montant à 150.000 francs, ne demandant qu'une pension viagère de 1.200 francs pour elle et 1.200 francs pour son fils.

M. Reffre fut atterré de la résolution de payer intégralement tous les créanciers. Il supplia Lucien de réfléchir vingt-quatre heures.

— C'est justement, mon cher Reffre, la seule et unique chose que je ne puisse pas vous accorder.

— Eh bien! monsieur Lucien, au moins ne dites mot de notre conversation. Ce secret est entre madame votre mère, vous et moi. Ces messieurs¹ ne font tout au plus qu'entrevoir des difficultés.

— A demain, mon cher Reffre. Ma mère et moi ne vous regarderons pas moins comme notre meilleur ami.

Le lendemain, M. Reffre répéta ses offres; il suppliait Lucien de consentir à la banqueroute en donnant quatre-vingt-dix pour cent aux créanciers. Le surlendemain, après un nouveau refus, M. Reffre dit à Lucien :

— Vous pouvez tirer bon parti du nom de la maison. Sous la condition de payer toutes les dettes, dont voici l'état complet, dit-il en montrant une feuille de papier grand aigle chargée de chiffres, avec condition de payer intégralement et l'abandon de toutes les créances de la maison, vous pourrez vendre le nom de la maison 50.000 écus peut-être. Je vous engage à prendre des informations sous le sceau du secret. En attendant, moi qui vous parle, Jean-Pierre Reffre, et M. Gavardin (c'était le caissier), nous vous offrons 100.000 francs comptant, avec recours contre nous pour toutes sortes de dettes de feu M. Leuwen, notre honoré patron, même ce qu'il peut devoir à son tailleur et à son sellier.

— Votre proposition me plaît fort. J'aime mieux avoir affaire à vous, brave et honnête ami, pour 100.000 fr que de recevoir 150.000 francs de tout [autre], qui n'aurait peut-être pas la même vénération pour l'honneur de mon père. Je ne vous demanderai qu'une chose : donnez un intérêt à M. Coffe.

— Je vous répondrai avec franchise. Travailler avec M. Coffe le matin m'ôte tout appétit à dîner. C'est un parfait honnête homme, mais sa vue me *cire*². Mais il ne sera pas dit que la maison Reffre et Gavardin refuse une proposition faite par un Leuwen. Notre prix d'achat pour la cession complète sera 100.000 francs comptant, 1.200 francs de pension viagère pour madame, autant pour vous, monsieur, tout le mobilier, vaisselle, chevaux, voiture, etc., sauf un portrait de notre sieur Leuwen et un autre de notre sieur Van Peters, à votre choix. Tout cela est porté dans le projet d'acte que voici, et sur lequel je vous engage à consulter un homme que tout Paris vénère et que le commerce ne doit nommer qu'avec vénération : M. Laffitte. Je vais y ajouter, dit M. Reffre en

s'approchant de la table, une pension viagère de 600 francs pour M. Coffe.

Toute l'affaire fut traitée avec cette rondeur. Leuwen consulta les amis de son père, dont plusieurs, poussés à bout, le blâmèrent de ne pas faire banqueroute avec soixante pour cent aux créanciers.

— Qu'allez-vous devenir, une fois dans la misère ? lui disait-on. Personne ne voudra vous recevoir.

Leuwen et sa mère n'avaient pas eu une seconde d'incertitude. Le contrat fut signé avec *MM. Reffre et Gavardin*, qui donnèrent 4.000 francs de pension viagère à madame Leuwen parce qu'un autre commis offrait cette augmentation. Du reste, le contrat fut signé avec les clauses indiquées ci-dessus. Ces messieurs payèrent 100.000 francs comptant, et le même jour madame Leuwen mit en vente ses chevaux, ses voitures et sa vaisselle d'argent. Son fils ne s'opposa à rien ; il lui avait déclaré que pour rien au monde il ne prendrait autre chose que sa pension viagère de 1.200 francs et 20.000 francs de capital.

Pendant ces transactions, Lucien vit fort peu de monde. Quelque ferme qu'il fût dans sa ruine, les commisérations du vulgaire l'eussent impatienté.

Il reconnut bientôt l'effet des calomnies répandues par les agents de M. le comte de Beausobre. Le public crut que ce grand changement n'avait nullement altéré la tranquillité de Lucien, parce qu'il était saint-simonien au fond, et que, si cette religion lui manquait, au besoin il en créerait une autre.

Lucien fut bientôt étonné de recevoir une lettre de madame Grandet, qui était à une maison de campagne près de Saint-Germain, et qui lui assignait un rendez-vous à Versailles, rue de Savoie, n° 62. Lucien avait grande envie de s'excuser, mais enfin il se dit :

« J'ai assez de torts envers cette femme, sacrifions encore une heure. »

Lucien trouva une femme perdue d'amour et ayant à grand'peine la force de parler raison. Elle mit une adresse vraiment remarquable à lui faire, avec toute la délicatesse possible, la scabreuse proposition que voici : elle le suppliait d'accepter d'elle une pension de 12.000 francs, et ne lui demandait que de venir la voir, en tout bien tout honneur, quatre fois la semaine.

— Je vivrai les autres jours en vous attendant.

Lucien vit que s'il répondait comme il devait il allait provoquer une scène violente. Il fit entendre que, pour certaines raisons, cet arrangement ne pouvait commencer que dans six mois, et qu'il se réservait de répondre par écrit dans vingt-quatre heures. Malgré toute sa prudence, cette ennuyeuse visite ne finit pas sans larmes, et elle dura deux heures et un quart.

Pendant ce temps, Lucien suivait une négociation bien différente avec le vieux maréchal ministre de la Guerre¹, qui, toujours à la veille de perdre sa place depuis quatre mois, était encore ministre de la Guerre. Quelques jours avant la course de Versailles, Lucien avait vu entrer chez lui un des officiers du maréchal qui, de la part du vieux ministre, l'avait engagé à se trouver le lendemain au ministère de la Guerre, à six heures et demie du matin.

Lucien alla à ce rendez-vous, encore tout endormi. Il trouva le vieux maréchal qui avait l'apparence d'un curé de campagne malade.

— Eh bien! jeune homme, lui dit le vieux maréchal d'un air grognon, *sic transit gloria mundi* ! Encore un de ruiné. Grand Dieu! on ne sait que faire de son argent! Il n'y a de sûr que la terre, mais les fermiers ne paient jamais. Est-il vrai que vous n'avez pas voulu faire banqueroute, et que vous avez vendu votre fonds 100.000 francs ?

— Très vrai, monsieur le maréchal.

— J'ai connu votre père, et pendant que je suis encore dans cette galère, je veux demander pour vous à Sa Majesté une place de six à huit mille francs. Où la voulez-vous ?

— Loin de Paris.

— Ah! je vois : vous voulez être préfet. Mais je ne veux rien devoir à ce polisson de de Vaize. Ainsi, *pas de ça, Larirette*. (Ceci fut dit en chantant.)

— Je ne pensais pas à une préfecture. Hors de France, voulais-je dire.

— Il faut parler net entre amis. Diable! je ne suis pas ici *pour vous faire* de la diplomatie. Donc, secrétaire d'ambassade ?

— Je n'ai pas de titre pour être premier; je ne sais pas le métier. Attaché est trop peu : j'ai 1.200 francs de rente.

— Je ne vous ferai ni premier, ni dernier, mais second. M. le chevalier Leuwen, maître des requêtes,

lieutenant de cavalerie, a des titres. Écrivez-moi demain si vous voulez ou non être second.

Et le maréchal le congédia de la main, en disant :

— Honneur!

Le lendemain, Lucien, qui pour la forme avait consulté sa mère, écrivit qu'il acceptait.

En revenant de Versailles, il trouva un mot de l'aide de camp du maréchal qui l'engageait à se rendre au ministère, le même soir, à neuf heures. Lucien n'attendit pas. Le maréchal lui dit :

— J'ai demandé pour vous à Sa Majesté la place de second secrétaire d'ambassade à Capel. Vous aurez, si le roi signe, 4.000 francs d'appointements, et de plus une pension de 4.000 francs pour les services rendus par feu votre père, sans lequel ma loi sur... ne passait pas. Je ne vous dirai pas que cette pension est solide comme du marbre, mais enfin cela durera bien quatre ou cinq ans, et dans quatre ou cinq ans, si vous servez votre ambassadeur comme vous avez servi de Vaize et si vous cachez vos principes jacobins (c'est le roi qui m'a dit que vous étiez jacobin, c'est un beau métier, et qui vous rapportera gros); *enfin, bref*, si vous êtes adroit, avant que la pension de 4.000 francs ne soit supprimée vous aurez accroché six ou huit mille francs d'appointements. C'est plus que n'a un colonel. Sur quoi, bonne chance. Adieu, j'ai payé ma dette, ne me demandez jamais rien, et ne m'écrivez pas.

Comme Leuwen s'en allait :

— Si vous ne recevez rien de la rue Neuve-des-Capucines d'ici à huit jours, revenez à neuf heures du soir. Dites au portier en sortant que vous reviendrez dans huit jours. Bonsoir. Adieu.

Rien ne retenait Lucien à Paris, il désirait n'y repaître que lorsque sa ruine serait oubliée.

— Quoi! vous qui pouviez espérer tant de millions! lui disaient tous les nigards qu'il rencontrait au foyer de l'Opéra.

Et plusieurs de ces gens-là le saluaient de façon à lui dire : « Ne nous parlons pas. »

Sa mère montra une force de caractère et un esprit du meilleur goût; jamais une plainte. Elle eût pu garder son appartement dix-huit mois encore. Avant le départ de

Lucien, elle s'était établie dans un appartement de quatre pièces au troisième étage, sur le boulevard. Elle annonça à un petit nombre d'amis qu'elle leur offrirait du thé tous les vendredis, et que pendant son deuil sa porte serait fermée tous les autres jours.

Le huitième jour après la dernière entrevue avec le maréchal, Lucien se demandait s'il devait se présenter ou attendre encore quand on lui apporta un grand paquet adressé à M. le chevalier Leuwen, second secrétaire d'ambassade à [Capel]. Lucien sortit à l'instant pour aller chez le brodeur commander un petit uniforme; il vit le ministre, reçut un quartier d'avance de ses appointements, étudia au ministère la correspondance de l'ambassade de Capel, moins les lettres secrètes. Tout le monde lui parla d'acheter une voiture, et trois jours après avoir reçu avis de sa nomination il partit bravement par la malle-poste. Il avait résisté héroïquement à l'idée de se rendre à son poste par Nancy, Bâle et Milan¹.

Il s'arrêta deux jours, avec délices, sur le lac de Genève, et visita les lieux que la *Nouvelle Héloïse* a rendus célèbres; il trouva chez un paysan de Clarens un lit brodé qui avait appartenu à madame de Warens.

A la sécheresse d'âme qui le gênait à Paris, pays si peu fait pour y recevoir des compliments de condoléances, avait succédé une mélancolie tendre : il s'éloignait de Nancy peut-être pour toujours.

Cette tristesse ouvrit son âme au sentiment des arts. Il vit, avec plus de plaisir qu'il n'appartient de le faire à un ignorant, Milan, Saronno, la chartreuse de Pavie, etc. Bologne, Florence le jetèrent dans un état d'attendrissement et de sensibilité aux moindres petites choses qui lui eût causé bien des remords trois ans auparavant.

Enfin, en arrivant à son poste, à Capel², il eut besoin de se sermonner pour prendre envers les gens qu'il allait voir le degré de sécheresse convenable.

APPENDICE

APPENDICE¹

I

AUTRE AVERTISSEMENT AU LECTEUR²

L'ORANGE DE MALTE

Commencement du livre

CHAPITRE I

Lecteur Bénévole,

Écoutez le titre que je vous donne. Si vous n'étiez pas bénévole, je n'aurais pas le courage de vous raconter une histoire, je craindrais toujours que mes paroles ne présentassent quelque mauvais sens, et que vous ne prissiez de travers les actions des personnages.

Si vous êtes ennuyé, triste, poitrinaire, trop noble ou trop riche, n'allez point plus avant. Faites demander à votre libraire quelque ouvrage qui en soit à sa deuxième édition; les miens n'ont jamais eu cet honneur. J'ai désiré un petit nombre de lecteurs, et j'ai été servi à souhait³.

Mais faisant le sacrifice d'une deuxième édition, j'ai été dispensé du souci de plaire au gros public qui trouvera ces pages grossières et pas assez nobles. Je respecte ce sentiment parce qu'il est sincère. Vous rappelez-vous le laquais de Tom Jones devenu percepteur de l'*excise*, qui déclare qu'il est ignoble de faire paraître un cocher sur la scène, et de le faire parler en cocher⁴.

Le gros public pense ainsi par nature, et non pas pour plaire au Château⁵ et, en province, à M. le préfet. Cette fois, on lui promet de dire à peu près ce qu'il pense; son goût naturel le porte à s'occuper du beau meuble de son salon, et quand il veut parler un peu littérature, il loue les drames à la mode, qui ne mettent pas dans la nécessité de lire les livres moraux, qui sont ma *bête noire*.

Si vous êtes bénévole, vous croyez bien, ô lecteur, que j'aurais pu remplacer ces deux derniers mots par quelque chose de plus noble, par quelque périphrase plus digne des salons fort riches, et des boutiques d'épicier. Mais, à la huit ou dixième attention de ce genre, la plume me serait tombée des mains et le lecteur que j'aime, et qui n'a peut-être pas mille écus de rente, eût fermé le livre et regardé à la fenêtre le temps qu'il fait⁶.

Si quelque membre de l'Académie de Rouen veut se donner la peine de traduire ce livre dans le langage qui a servi dernièrement à inaugurer la statue du grand Corneille et à foudroyer le roman-

tisme, je lui communiquerai avec reconnaissance quelques détails pleins de sentiment et de fraîcheur, que j'ai supprimés en relisant, comme ennuyeux.

Si le lecteur bienveillant veut me pardonner un style sans élégance, sans fraîcheur, sans sensibilité, je continuerai.

J'ai beaucoup vécu avec Lucien Leuwen, c'est le héros de cette histoire, très vraie au fond, comme une autre, peu noble, que je publiai jadis. Il avait été chassé de l'École Polytechnique pour s'être allé promener mal à propos¹...

II

PILOTIS, OU VRAIES RAISONS²

(à imprimer trois ans après *the novel*)

Pilotis, fondement réel des phrases ci-contre :

Une société très noble qui n'a plus de passions, la vanité exceptée, en arrive à vouloir désirer ne se servir que de mots qui ne sont pas à l'usage des gens de boutique et des articles de journaux.

Par malheur, les gens de boutique, par le moyen des imitations du vaudeville ou des journaux, arrivent à avoir quelque idée de ce style noble, et le copient. La société s'empresse de changer ses mots. Le cœur d'une jeune fille brillante d'esprit et de sensibilité, mais fille d'un marquis à cent mille livres de rente, finit par ne plus pouvoir être ému que par le mot qui se trouvait en usage quand elle avait seize ans et a commencé à voir la vie. De là, ce me semble, la décadence des langues quand elle arrive non par la conquête, mais par l'extrême civilisation. (Les barbares du Nord rendirent les passions aux Romains de Constantin, qui n'avaient plus que la vanité, vanité à la vérité plus bête que la nôtre : le mot *Porphyrogénète*, Annales d'Alexis Comnène.)

Voici mes preuves ; elles sont grossières, il est vrai, mais si j'en cherchais de fines elles seraient moins évidentes : *se suicider* a remplacé se tuer ; le *pays*, la patrie ; *brioche*, sottise. (M. Blifil³, de Bar, dit *brioche* en souriant, mais pour rien il ne dirait pas *sottise*, cela est trop fort, trop cru. A vérifier dans l'extrême bonne compagnie (pas au-dessus de quatre-vingt mille francs de rente) : M. de Castellane fils dit-il *brioche*, ose-t-il dire *sottise* ?)

Un jeune homme riche, même avec de l'esprit, s'il appartient au faubourg Saint-Germain, se sert dans la conversation de deux ou trois mille mots de moins que moi et que les personnages de ce roman. Je me sers hardiment de tous les mots qui sont dans Mme de Sévigné. Depuis la fin de Louis XIV, le bon sens général a fait des progrès en France, mais le langage de la bonne compagnie est allé en s'épurant, c'est-à-dire s'est mis dans l'impossibilité (par vanité) d'exprimer certaines choses qui pour cela n'en existent pas moins

dans la nature; de là la *décadence* du langage de la bonne compagnie. Ce langage est assez bien reproduit dans *Thomas Morus*, roman de Mme la princesse de Craon.

Le désir de défendre ses privilèges et la religion, qu'elle regarde comme leur premier boulevard, jette la bonne compagnie depuis 1815 (vingt ans) dans une cause de décadence bien autrement funeste que le remplacement de toutes les passions par la vanité, car cette défense des privilèges vicie le fonds même des idées et donne à tout le langage de cette classe une teinte d'humeur. C'est cependant cette classe qui est destinée à juger les ouvrages de l'esprit.

Sous Louis XIV, elle n'avait pas d'humeur, et en trois jours M. le duc Un Tel passait des plaisirs de Marly aux dangers de Steinkerque.

Ces deux raisons m'engagent à écrire avec le dictionnaire Sévigné, Voltaire et Pascal. Outre que je suis infiniment trop paresseux pour en apprendre un autre et étudier, par exemple, le style de M. Villemain, qui est, ce me semble, ce qui plaît le plus à Mme de Sainte-Aulaire¹. (La conversation et le style, dans les articles des *Débats*, de M. Saint-Marc Girardin, sont peut-être, exactement parlant, le bel idéal de cette femme d'esprit.) Ce M. Saint-Marc Girardin a pour rôle d'endormir les passions de la jeunesse, qui inquiètent le pouvoir qui solde les *Débats*. Dans vingt ans, ceci sera ignoré, comme je vois ignorés les faits et gestes de M. Esménard, animal de même genre qui régnait dans la littérature vers 1803, quand je voyais M. l'abbé Delille chez M. Micoud², rue des Francs-Bourgeois, où s'élevait alors M. le comte Jaubert, le célèbre juste milieu de la Chambre de 1835.

III

SOCIÉTÉ DE MONTVALLIER

observée à Cularo par Chrb vers 1833³

Je regrettais de n'avoir pas observé dernièrement Compiègne⁴ pendant quinze jours; ce que M. Chrb me dit de Cularo me tranquillise parfaitement : je n'ai pas dit assez.

Séparation complète : les Périer saluent à peine les De Pina et en sont resalués⁵.

(A Dijon, en 1831) : « Comment! vous donniez le bras ce matin au médecin Michel! Mais vous ignorez donc les affreux propos qu'il a tenus en 1793! »

« Comment! vous ne recevez pas M. l'avocat Charmel! Mais c'est un excellent sujet : une éducation parfaite, de la fortune, du talent, un esprit agréable.

— Tout cela est bel et bon; mais s'il allait devenir amoureux de ma fille! » (*Nota* : M. de Pina a quatorze enfants et quatre-vingt mille francs de rente.)

Cela revient au mot de M. de Saint-Clair sur M. Villemain : « Je ne saurais que lui répondre s'il me demandait ma fille. »

M. Chrb, quoique pensant comme M. de Pina sanctifié par l'émigration et l'argent prêté et non rendu, ne voudrait pas y être en peinture. Le Dauphiné terrible pour tout gouvernement.

M. Pellenc, le préfet¹, donne un bal : pas une dame noble n'y paraît. La séparation est beaucoup plus forte qu'il y a quarante ans. Horreur pour les acquéreurs de biens nationaux.

Mais, dit un homme de bon sens, à l'époque des assignats mon père était marchand ; il recevait non seulement son revenu mais son capital en assignats. Je lui dis : Il n'y a que deux partis à prendre : acheter des domaines nationaux, ou émigrer avec sa fortune.

(Exemple : M. Périer milord² achète les maisons des Feuillants, qu'il revend, quand elles rendent quarante-deux mille francs par an, pour un capital de cent vingt mille francs en assignats, il achète Sainte-Claire et tous les biens de moines à vendre dans Cularo.)

Me..., avocat du plus grand mérite, habite l'infâme bourg de Crémieu.

« Ah ! vous avez là la société de M. de Quinsonas.

— Je ne le connais pas, je le vois à l'église. » (M. de Quinsonas a cinquante mille francs de rente.)

M. de Virieu habite Bron, à une poste de Lyon, par économie : il a aussi cinquante mille francs de rente.

La femme de l'aimable de Meffrey³ ne veut pas voir un bourgeois à Vourey. Lui faisait des dettes même. Mme G., à Vourey, meurt avec soixante mille francs de rente et en laisse cinquante ou soixante à M. de Meffrey.

Lucien éprouve à ses dépens à Montvallier l'impossibilité de fréquenter à la fois les deux sociétés. Les nobles n'ont pas une dette, ils sont dans une économie sévère et s'enrichissent, Ils n'ont plus (par orgueil et ambition) le caractère français, dirigés par les jésuites.

Impossibilité absolue pour le préfet et le général de voir un noble. La garnison consignée dans ses casernes deux fois par semaine. Lucien est consigné un jour de rendez-vous. (La population de Cularo veut marcher au secours des ouvriers de Lyon, on envoie des troupes garder le passage de Voreppe.)

Il y avait six médecins en 1786 ; il y en a quarante-deux. Lucien en rencontre un qui va à pied faire une visite à quatre lieues de la ville. (A Paris, mille cinq cents médecins dans l'almanach ; y a-t-il habituellement, à Paris, mille cinq cents malades en état de payer ?)

Scandale et malheur du noble qui, par économie, habite un village à trois lieues de Montvallier, sur la route de Darney. Son fils unique, qui étudie à Montvallier, est forcené républicain. (Comme de Brenier, gendre de F. Fr^e 4, à ce que dit par erreur, je crois ; M. Chrb ; il prend Fr^e lui-même pour républicain. Ce café au vin de la rue Montorge et de la place Grenette est terrible (apparemment le café des républicains).

J'ai eu parfaitement raison de donner tous ces préjugés à la société de Montvallier. Lucien, voyant qu'il est impossible de voir les deux sociétés, s'attache à la noblesse parce que le cocuage lui semble impossible, ou du moins difficile, dans la bourgeoisie, où chacun fait la police sur le voisin et où il n'y a pas de réunions habituelles.

Un jésuite, payé par un couvent du Sacré-Cœur à quatre lieues. Or, à Montvallier une fille de neuf cent mille francs se fait religieuse et donne tout à ce couvent. Le jésuite dit : Nous sommes six cents en France, nous gouvernons la Bretagne (Chrb dit : sept cents en France). (Le Sacré-Cœur a soixante maisons, refuse cinq millions de l'hôtel Biron, qui a trente-deux arpents de jardin et a coûté trois cent mille francs. Je croirais aux cinq millions en 1828 ou 29.) La moitié de la société de Montvallier est entièrement gouvernée par les jésuites.

Dans la troisième partie, M. l'abbé, plein d'esprit, ayant sept cent mille francs en poche¹ (parlant de sept cent mille francs comme de cent écus) et sollicitant la béatification de sœur Notre-Dame (*sic*) : quatre cents pour la béatification, trois cents pour la canonisation. Il paie l'avocat du diable. Frais d'impression énormes. Accident. Lucien le trouve hors de lui. Les vingt livres de sel achetées par la mère de Notre-Dame à six liards la livre, et transportées dans un pays où le sel coûtait seize sous la livre. Il s'agit de deux provinces limitrophes de France quelque cinquante ans avant la mère de Chantal.

Ce qui crève le cœur à l'abbé, c'est que Mme de Chantal est béatifiée et la sœur ou la mère de Notre-Dame, morte cinquante ans avant, ne l'est pas encore.

Il s'agit de prouver des vertus au degré héroïque. Il dit miracles non nécessaires pour la béatification. À vérifier.

Il existe soixante maisons de Notre-Dame après les désastres de la Révolution, preuve évidente (l'avocat le fait valoir) que Dieu a inspiré cette règle et protégé cet établissement. Ce fut le premier établissement pour élever des jeunes filles.

Admirable prudence de Du Poirier (M. R.). Comme il se sépare ferme de la noblesse ! Comme il revient sans cesse sur son père, pauvre marchand qui, au moment où il a épousé sa mère, avait trois mille francs. C'est dire au noble : Remarquez mon énergie, la qualité par laquelle je vous suis supérieur. C'est l'empêcher de se moquer de sa rupture.

Quelqu'un admire cette qualité dans Du Poirier, un autre personnage lui répond : Songez que depuis vingt ans il vit avec les nobles ; il sait se garantir des coups de patte du tigre.

(Moyen contraire : ... rappelle la proclamation signée de [Beyle]² avec M. de Saint-Vallier en 1814.)

SOCIÉTÉ DE MONTVALLIER

Richesse. Horreur pour les acquéreurs de biens nationaux.

Mme de... a cent cinquante mille francs de rente.

M. de..., quatorze enfants et quatre-vingt mille francs de rente.

M. de..., cinquante mille.

M. de..., quarante mille.

Aucune dette, les fortunes la moitié en nombre de ce qu'elles étaient avant la Révolution. Aucune famille bourgeoise, à l'exception des Périer, qui ont acheté des biens nationaux, n'a résisté.

M. Chrb me dit que Casimir Périer n'a pas laissé trente mille francs de rente à chacun de ses fils. Fortune très embrouillée.

MONTVALLIER

Bien établir que le... de Montvallier se fiche entièrement et complètement du préfet et du général. Il ne leur rend pas leur visite, et ne fait aucune attention à ce que le préfet lui écrit. Il est reçu avec respect par la société noble, Pina, etc.

La considération du préfet et du général est fort affaiblie, et par là celle du gouvernement. Personne ne connaît le préfet, le général change tous les deux ou trois ans.

Le général est abhorré de la jeunesse républicaine, qu'il a *frottée* en mars. (Chaque ville a un événement¹.) Cette jeunesse s'assemble au café Montorge, véritable club.

Tout ce qu'il y a d'énergique et de jeune est républicain. Les jésuites sont les maîtres de tout ce qui est vieux et riche. Mlle... meurt à Montvallier, laissant deux cent quatre-vingt mille francs à une société anonyme formée de trois célibataires pieux, dont M. de Pontcarré. Est-ce pour les jésuites ou pour le Sacré-Cœur ? On l'ignore à Montvallier, qui est tout ému de cette grosse somme.

Tout ce qui a un peu de bon sens dans le clan noble manifeste l'ennui de *haïr éternellement* et a le projet d'aller s'établir à Paris.

Lucien reçoit l'ordre secret du colonel de ne pas fréquenter les officiers d'artillerie et du génie, lesquels examinent les actes du gouvernement d'un œil critique, et plusieurs sont républicains, ainsi que leurs hommes. Le colonel Malher encourage les lanciers à se moquer des artilleurs. Les officiers d'artillerie montent à cheval, on encourage les lanciers à se moquer de leur talent de cavalier. Un duel entre les lanciers et les artilleurs ne ferait pas mal, dit le colonel Malher, qui fait entendre qu'il a des instructions du ministre de la Guerre.

Le domestique de Lucien est dévot, il est recommandé de Paris aux premières familles de Montvallier, et Lucien le trouve tout à coup lié avec les familles les plus considérables. Joseph est un garçon sage de trente-huit ans, avare, attentif, que Mme Leuwen a placé auprès de son fils et dans lequel elle a toute confiance. Il est neveu d'Anselme, le vieux et excellent valet de chambre de M. Leuwen. (Modèle : les deux jeunes gens dévots venant de Lutèce et employés à la Banque de Rome, lesquels connaissent mieux ladite

ville et y ont plus de relations que ceux qui y sont arrivés il y a deux ans non recommandés aux dits dévots.)

M. Gros dit à Lucien : L'ouvrier gagnait (à vérifier) trente sous en 1790 et la viande en coûtait quatre; elle en coûte dix et l'ouvrier en gagne trente-cinq. (À vérifier ces chiffres.) Il sera donc toujours mécontent du gouvernement *actuel*.

FACTA¹. CHONRUB

Le pauvre préfet de Montvallier est diablement embarrassé, il est plein de vanité et de faiblesse comme le comte del Balzo. Il se voit jouer un rôle ridicule devant l'évêque et la noblesse, et il veut persuader à son ministre qu'il n'en est pas trop mal reçu. Cette fausseté, cette prétention source de comique. Il est horriblement jaloux d'un préfet voisin, que l'on dit bien avec la noblesse et le clergé. (Ce préfet voisin était dévot et a permission de M. le ministre de l'Intérieur de jouer le zèle dévot. (Modèle en cela : Saint-Ol.²). Il est plein d'activité, de talent, d'adresse, comme Gisquet³, et vole comme Gisquet.)

Ridicule de la noblesse. *Elle a peur*, donc elle n'est pas heureuse. Sa jeunesse murmure de l'absence des plaisirs.

IV

M. DU POIRIER⁴

Du Poirier n'ennuie pas un seul moment. Éloquence cynique, énergique, faisant flèche de tout bois. Lucien dit, après une conversation de six heures : « Il ne m'a pas ennuyé une seule minute. » Il supprime presque toute politesse comme volant du temps. Trois ou quatre mots extrêmement polis en entrant et sortant. Toujours apôtre, toujours démontrant son *dire*, évitant de répondre aux objections qu'il ne peut vaincre. Du Poirier (né en 1760) n'attache aucune importance à tout ce qui n'est pas son apostolat. La vérité nuisible à ce qu'il prêche lui semble un péché à dire ou à reconnaître.

Du Poirier a autant de plaisir à régler les affaires d'un petit ménage habitant au quatrième sur le derrière à Montvallier qu'à faire les affaires d'une préfecture. Cet être n'est heureux qu'en travaillant fort activement ou en démontrant son opinion. On l'écoute à peine ? Sa passion l'empêche d'être sensible à ce petit malheur de vanité, il continue à démontrer.

V

M. DE PONTLEVÉ⁵

Le caractère de M. le marquis de Pontlevé était d'être jaloux de tout et de s'imaginer sans cesse que l'on manquait à ce qu'il croyait

lui être dû. Lorsqu'il rentra, sa portière ne manqua pas de lui remettre la carte de Leuwen. « Enfin, se dit-il, il est plaisant que ce jeune fat vienne si rarement chez moi. Il y a plus de trois semaines, si je ne me trompe, qu'il ne s'est présenté à ma porte. »

Cependant, la politesse que Leuwen lui avait faite adoucissait la morosité de son caractère.

« Trouveriez-vous des objections, madame, dit-il à sa fille quand il la vit, à engager M. Leuwen à dîner pour après-demain ? »

Mme de Chasteller n'avait garde de contredire son père; il eût été mieux de contredire, ou du moins de montrer de l'éloignement pour cette invitation, elle n'en eût pas moins eu lieu, et tout soupçon pour l'avenir en eût été encore mieux éloigné. Mme de Chasteller n'eut pas la force d'avoir tant de talent.

« M. Leuwen est monté chez moi, et m'a témoigné tous les regrets qu'il éprouvait de n'avoir jamais pu vous rencontrer. Il me semble qu'il est sans cesse chez les Serpierre, chez Mme de Commercy, chez Mme de Marcilly. Je crois qu'il serait fort contrarié si votre invitation arrivait trop tard... »

Le marquis, contrarié à la seule idée d'être refusé, même avec une excellente raison, se hâta de sonner son valet de chambre et de l'envoyer chez le sous-lieutenant.

Plusieurs choses avaient fait comprendre à Mme de Chasteller que le lendemain la calèche de Leuwen prendrait la même route que la veille¹.

VI

PHYSIONOMIE DE ROLLER²

Au café, le 9 février, en arrivant.

Air militaire, c'est-à-dire sergent maître d'armes, du Français, absence de naturel dans le ton. Ce ton parle de fleurets, de pistolets, de duel, et quant aux choses, il parle une fois, ou on lui parle, de ses pistolets. « Je les ai laissés à la maison. » Modèle pour Ludwig Roller.

Air doux du Milanais, qui ne fait aucune attention à ce ton militaire, même quand Ludwig Roller parlait du beau temps de la veille et de la pluie à craindre pour le lendemain. Le ton de ses paroles, la terminaison brève et affectée des phrases, les sourcils froncés donnent l'idée de fleuret, de pistolet, d'affaires d'honneur, d'explications à demander. C'était tout à fait le ton d'un caporal maître d'armes dans un régiment.

De temps en temps, dans les grandes occasions, venaient quelques compliments affectés et doucereux, mais cela ne durait guère et le contraste avec le ton qui suivait immédiatement était frappant.

VII
SUICIDE¹

Un de ces événements tragiques dont les journaux sont remplis et qui, prêtant beaucoup à la phrase sans que le parleur ait besoin d'esprit², sont si bien calculés pour faire un grand effet en province, vint tout à coup agiter Montvallier. Tant d'honnêtes gens qui s'ennuyaient et ennuyaient les autres eurent enfin quelque chose de nouveau à dire, et ce nouveau dura deux mois.

Un beau et jeune Parisien très bien mis, M. de..., qui était arrivé à Montvallier peu de temps après Mme Grandet et qui la voyait deux fois par jour, se brûla la cervelle dans les bois de Burelviller. Ce jeune homme faisait des vers que, vu l'injustice du siècle pour les génies³ poétiques et religieux, il était obligé de faire imprimer à ses frais. On le trouva ayant à ses côtés un volume de ses poésies magnifiquement relié. Sur une page de ce volume était écrit au crayon : *Siècle ingrat !*

Ce ridicule ne fut point aperçu à Montvallier ; en revanche, on prétendit que M. de... avait été l'amant de Mme Grandet et se tuait par amour pour elle.

Cela était à demi vrai. M. de... prétendait bien avoir une grande passion pour Mme Grandet ; mais s'il eût rencontré la réputation de M. de Lamartine, il eût pris facilement son parti sur la haute vertu de Mme Grandet. M. de... se tua parce que le monde ne faisait pas attention à son mérite. Il avait beaucoup de fortune, une belle figure, quelque chose de noble et d'imposant ; il manquait non pas d'esprit, mais d'une certaine facilité à retenir les idées des autres et à les rendre fausses en leur mettant des échasses. Il était parti de la considération de ces avantages, qu'il s'exagérait beaucoup, surtout les deux derniers, la beauté et l'esprit, pour croire qu'il devait être plus heureux qu'un autre homme, et surtout que la société devait s'occuper de son bonheur et le lui donner tout fait, pour ainsi dire, en revanche des vers sublimes dont il la dotait.

Pour comble de misère, M. de... n'avait pas même ce talent d'intrigue qui, à Paris, est le premier mérite d'un jeune poète. M. de... avait bien distribué quelques louis pour avoir des articles de journaux ; mais, n'ayant pas su devenir l'ami des journalistes et des charlatans, qui ont fait fortune, il n'avait pas su obtenir même le succès de M. d'Arlincourt⁴.

Sa beauté, sa fortune, sa noblesse, les flatteries de son libraire, qu'il payait fort bien, et de quelques pauvres diables qui avaient corrigé des épreuves pour lui ou dessiné des vignettes qu'il payait au poids de l'or, tout le persuada qu'il était destiné à doter la France de son lord Byron.

Lord Byron étant surtout admirable comme séducteur, M. de... s'était attaché depuis plusieurs années à Mme Grandet. La conduite⁵

de cette dame était parfaite, elle avait donc souffert les assiduités de M. de... qui, excepté quand il parlait de littérature, avait un fort bon ton. Sa figure noble et mélancolique semblait à Mme Grandet faire un bon effet sur le devant de son landau ouvert, et peut-être eût-il réussi s'il eût porté un des premiers noms de la cour¹.

M. de... avait fait une tragédie, dont la poésie ne manquait ni d'harmonie ni de douceur; mais on y trouvait encore moins de sentiments nets et d'idées que dans les ouvrages de ce genre qui ont paru depuis la mort de Talma. Les comédiens admiraient la noblesse de cette œuvre, mais leur caissier leur représenta que, vu le mauvais goût actuel, *la Mort de Charles I^{er}* n'aurait pas quatre représentations. L'œuvre fut refusée. M. de... quitta Paris et vint s'établir auprès de Mme Grandet.

Cette démarche parut un peu forte à cette jeune femme, qui plaçait, et avec raison, l'intérêt de sa réputation au premier rang.

« Vous gagnerez l'immortalité à consoler le poète, lui dit gravement M. de...; le jour de la gloire approche. Ne voyez-vous pas que le public marque déjà de la satiété pour les horreurs de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas ? »

Mme Grandet marqua toute son horreur pour ces pièces de mauvais ton, mais quelques jours après revint, en parlant à M. de..., à l'insinuation de retourner à Paris ou de continuer sa route pour l'Allemagne, ce pays admirable, centre de toute vraie philosophie.

M. de... comprit fort bien, car il ne manquait ni de tact ni d'usage.

« Que serai-je dans le monde ? se dit-il. L'auteur d'une tragédie refusée au Français, et pas même l'amant de Mme Grandet. »

Deux jours après, il se tua.

Mme Grandet fut outrée de cette mort :

« Il faut être bien mal appris et bien fat pour ne pas s'aller tuer à cent lieues de chez moi. »

Elle affecta de se montrer beaucoup dans Montvallier dont, deux ou trois fois par jour, elle ébranlait les rues avec son magnifique landau.

Enfin, quand elle vit que tout le département se mettait à croire que M. de... s'était tué pour elle, elle résolut de donner un bal magnifique. Ce serait un nouveau sujet d'attention qui vieillirait l'anecdote piteuse du suicide, et enfin pour le gros public cette épreuve de gaieté éloignerait l'idée qu'elle eût trop d'amitié pour M. de...

Mme de Thémines, une de ses amies de Paris, à la sagesse de laquelle elle se plaisait à soumettre sa conduite, lui écrivit qu'un bal si voisin d'un suicide formait un rapprochement de mauvais goût.

« A Paris, répondit Mme Grandet, je ne me bornerais pas à vous remercier de votre excellent conseil, je le suivrais. Mais ici, dans une ville de province, il faut absolument changer le cours de l'attention publique, qui s'occupe beaucoup trop encore du malheur que j'ai eu de recevoir un sot chez moi^a. »

VIII TESTAMENTS¹

I

Si la mort ou la paresse me surprennent avant la fin de ce roman, qui s'appelle *l'Orange de Malte*, et doit avoir trois volumes : Nancy, Paris, et... Madrid-Omar, je le lègue à madame Pauline Périer-Lagrange, ma sœur. Si Mme Périer n'en fait pas commencer l'impression dans les six mois qui suivront mon trépas, je lègue ce manuscrit à M. R. Colomb, rue Godot-de-Mauroy, n° 35, Paris. Si dans les quatre cents jours qui suivront mon décès M. R. Colomb n'a pas fait commencer l'impression de ce roman, je le lègue à M. A. Levavasseur, libraire, place Vendôme, 16, qui a imprimé *le Rouge et le Noir*. J'ai suivi l'usage des peintres, que je trouve amusant, et travaillé d'après des modèles. Il faudra ôter soigneusement toute allusion trop claire qui ferait de la satire. Le vinaigre est bon, mais, mêlé à de la crème, il fait un plat détestable.

Je voudrais que ce livre fût écrit comme le Code civil. C'est dans ce sens qu'il faut arranger les phrases obscures ou incorrectes.

Effacer partout Montvallier et mettre Nancy, ville où je n'ai passé que deux heures.

Civita-Vecchia, le 21 décembre 1834.

H. BEYLE.

II

(Don du présent livre à Mme Pauline Périer-Lagrange, chez M. Colomb, 35, rue Godot-de-Mauroy.)

Si le ciel m'appelle à jouir de la récompense de mes vertus avant que *this novel* ne soit *printed*, je crains que ces volumes ne soient privés d'un *fair trial* [d'un bon juge] et ne tombent entre les mains de quelque marchand mercier, par état ou par esprit, qui se servira de ce papier pour allumer des fagots verts. Afin de donner à ces volumes quelque prix aux yeux des sots, j'y ai fait placer quelques eaux-fortes. Je laisse bien ces volumes à Mme Pauline Périer-Lagrange, qui sait lire mon écriture, mais probablement elle sera devenue dévote, et les jettera au feu. Il faudrait les faire revoir par quelque écrivain, mais non pas de ceux qui sont adonnés au style à la mode et à l'affectation, outre qu'ils coûteraient trop cher. Ne pas demander les soins de MM. Jules Janin, Balzac, mais par exemple prier M. Ph. Chasles de corriger le style, de supprimer les redites, mais de laisser les extravagances. Le siècle est si adonné à la platitude que ce qui nous semble extravagance en 35 sera à peine suffisant pour amuser en 1890. A cette époque, ce roman sera peinture des temps anciens, comme *Waverley* (sans faire comparaison de talents). Ce qui semble exorbitant à nos esprits timides est encore

bien au-dessous de nos mœurs actuelles, lesquelles sont cependant bien étiolées (excepté dans l'art de voler, par le télégraphe, à la Bourse).

J'ai copié les personnages et les faits d'après nature, et j'ai constamment *affaibli*. Que sera-ce si un diable d'éditeur eunuque affaiblit encore cette copie affaiblie de mœurs étiolées ? Relisez les lettres de Voiture ; on s'étonne que cela ait valu la peine d'être écrit. Tel, et cent fois pis, serait ce pauvre roman ; cela diminue le plaisir que j'ai à l'écrire. Dans quelles mains le laisserai-je ? C'est pour lui donner quelques chances que je l'ai fait relire. (Le meilleur éditeur serait sans doute le chevalier Prosper Mérimée, maître des requêtes, mais à peine s'il daigne écrire ses propres ouvrages.)

Tant que pour vivre je serai obligé de servir le Budget, je ne pourrai *print it*, car ce que le Budget déteste le plus, c'est qu'on fasse semblant d'avoir des idées. Et toutefois, quand je vois les bonnes têtes de nos républicains, j'aime encore mieux ce qui est : les sept à huit personnages qui conduisent la charrette sont choisis parmi les moins bêtes, si ce n'est les plus honnêtes. (Voir le prêt fait par la Banque vers le 4 février 1835, emprunt Ghébart reçu ou rejeté, fausse mort de Ferdinand VII*, pour favoriser une banque. Quand on se permet de telles choses, on a toute honte bue.)

Donc, je lègue ce roman, en cinq ou six volumes reliés, à Mme Pauline Périer-Lagrange (chez M. R. Colomb, rue Godot-de-Mauroy, n° 35) avec prière de le faire imprimer et corriger par quelque homme raisonnable. Corriger quant au style et aux indécentes, mais laisser les extravagances. Si Mme Pauline Périer-Lagrange est devenue dévote, je la prie de remettre ces volumes manuscrits reliés à M. Levasseur, libraire, place Vendôme, ou à la bibliothèque de la Chambre des Députés, si toutefois cette bibliothèque veut recevoir une telle infamie. Si elle n'en veut pas, à la bibliothèque de Grenoble.

Rome, le 17 février 1835.

H. BEYLE.

III

Testament. — Je donne et lègue les volumes reliés intitulés *Leuwen*, au nombre de quatre ou six, à Mme Pauline Beyle, veuve Périer-Lagrange, et, si je lui survis, à M. R. Colomb, rue Godot-de-Mauroy, à Paris.

Rome, le 8 mars 1835.

H. BEYLE.

* Si ce fait n'est pas exact (la fausse mort du roi d'Espagne Ferdinand VII, en 1832, je crois), les fausses nouvelles sur l'emprunt Ghébart adopté ou rejeté par les Cortès vers la fin de 1834 sont assez vraies, je crois.

IV

— Je donne les volumes intitulés *Leuwen* à Mme Pauline Périer-Lagrange, et après elle à M. R. Colomb, mon cousin.

Rome, le 12 avril 1835.

H. BEYLE.

V

Testament. — Je donne et lègue ces six volumes manuscrits intitulés *Leuwen*, à Mme Pauline Beyle, veuve Périer-Lagrange, ma sœur.

Rome, le 19 avril 1835.

H. BEYLE.

On pourra vendre ceci à M. Alph. Levavasseur, qui l'a demandé. Faire corriger les passages scabreux, sans trop aplatir.

IX

[REMARQUES GÉNÉRALES SUR LE ROMAN]

En tête du premier des cinq volumes qui contiennent le manuscrit de ce roman à la Bibliothèque de Grenoble et qui sont cotés R. 301, on trouve les notes suivantes :

PLAN. — Madame de Chasteller suit Lucien Leuwen à Paris.

Quel est le plus méchant tour que madame Grandet peut jouer à madame de Chasteller ? La faire paraître infidèle, comme mademoiselle de Vanghel. [*Mina de Vanghel*, dans les *Romans et Nouvelles*.]

M. Grandet cherche à faire tuer en duel Lucien par Maquin.

27 avril 1835.

— Interruption : 16 mars 1835, fièvre et goutte à Civita-Vecchia. Repris le 29 juin 35, Omar.

— Été pas trop chaud, du moins jusqu'à aujourd'hui 13 juillet 35. *I go to Tivoli for a night*. Dimanche passé, froid aux *Focchetti* avec les *Sandre*. [Le comte et la comtesse Cini à Rome.]

Copie : septième séance le 7 septembre, 5 pauls pour vingt-sept pages.

— On peut toujours dire à un habitant du faubourg Saint-Germain : « Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle ? »

— Samedi 25 juillet, vu Michela de retour de Leco and London.

Introduction de Mme Grandet et son bal masqué à Montvallier, tome V, page 484.

— Rien de plus facile que de faire relier de nouveau un volume ; le troisième, je crois, a été relié pour transposition. Donc, s'il y a des adjonctions trop fortes, faire relier de nouveau.

24 février. — Ce sot de *Scarabée* estime mes ouvrages et mon talent depuis qu'il a lu la lettre de M. Guizot, du 27 janvier.

Les Bois de Prémol.

— *For me.* — Demande : Quel est le caractère de Lucien ?

Réponse : Un bon jeune homme qui se force. Le plan doit donner au héros des occasions d'espérer selon son caractère.

— Madame de Sauves au lieu de Mme d'Hocquincourt.

— J'ai commencé ceci le 5 mai 1834. Mais pendant les courses de deux mois à Albano je ne l'ai ouvert qu'une fois. Et le métier me saisit souvent dans le plus grand feu, comme mardi dernier, pour me jeter pour deux ou trois jours dans le style officiel, où je ne suis pas assez lourd. Il faudrait deux mois passés de nouveau au milieu des hobereaux de Piquet. J'ai oublié bien des traits.

14 mars 1835 (*by* onze mois à Civita-Vecchia ou soixante et onze. Lettre de Colomb). *Thoughts.* — Il y a dans les *Bois de Prémol* une quantité énorme de récits, chaque phrase raconte pour ainsi dire, si je les compare à celles du *Médecin de campagne* de M. Balzac ou de *Kaotven* de M. Sue. Or, la première qualité d'un roman doit être raconter, amuser par des récits, et, pour pouvoir amuser les gens sensés, peindre des caractères qui soient dans la nature.

En général, *idéaliser* comme Raphaël *idéalise* dans un portrait pour le rendre plus ressemblant. Idéaliser pour se rapprocher du beau parfait seulement dans la figure de l'héroïne. Excuse : le lecteur n'a vu la femme qu'il a aimée qu'en idéalisant.

Une heure du matin, 17 juin, chaleur, revenant du Cours avec lady Sandre [comtesse Cini].

For me. — Je note des niaiseries parce que ce sont pour moi des découvertes.

Quelques phrases de politique ne font pas longueur et *distraktion*, mais au contraire *introduction* (passage des idées habituelles du lecteur aux idées du roman) au commencement *of a novel*.

PLAN. — Omar, 28 avril 1835. — Je supprime le troisième volume, par la raison que ce n'est que dans la première chaleur de la jeunesse et de l'amour que l'on peut avaler une exposition et de nouveaux personnages. Arrivé à un certain âge, cela est impossible. Ainsi donc, plus de duchesse de Saint-Mégrin et de troisième volume. Cela fera un autre roman.

Maintenant Mme Grandet compromet Mme de Chasteller. Se figurer Menti perdant sa rivale auprès de Grandbois. Quelle rage ! Qui pourrait l'arrêter ? Il faut ici, outre ce qui s'y trouve, une intrigue chaude.

PLAN. — A Montvallier, Lucien trouve à Mme Grandet une mine beaucoup plus altière qu'à Paris.

Elle lui dit avec un petit air de complicité, la trois ou quatrième fois qu'il vint chez elle : « Si vous n'allez pas à la messe, ne venez pas si souvent chez moi.

— Ma foi, je serais bien dupe de me priver de la vue d'une amie, je le ferai ; faute de messe... »

Cette réponse était exactement la pensée de Lucien, et ne fut pas du tout du goût de Mme Grandet.

Lucien le vit fort bien. « Et je ne me priverai de venir chez elle, se dit-il, que si elle me rechasse. Ce sera son directeur, le fameux M. Rey, qui lui aura inspiré ce propos. »

Bien établir que Lucien est soupçonné de saint-simonisme.

Souvenir. Notes pour moi. — En commençant les *Bois de Prémol*, en mai 1834, après m'être presque uniquement occupé de mon métier depuis septembre 1830 (séjour à Trieste, arrivée à Civita-Vecchia, maladie mortelle, voyage à Ancône, etc., etc.) je pense qu'il m'arrivera l'accident noté au bas de la page 250 ou 300 du second volume du *Rouge et Noir, the charge of the present comedy*.

5 mai 1834.

Je fais le premier manuscrit trop long, je le sens bien. A Marseille, en 1828, je crois, je fis trop court le manuscrit du *Rouge*. Quand j'ai voulu le faire imprimer à Lutèce, il m'a fallu faire de la substance au lieu d'effacer quelques pages et de corriger le style. De là, entre autres défauts, des phrases heurtées et l'absence de ces petits mots qui aident l'imagination du lecteur bénévole à se figurer les choses. Je fais donc ceci trop long de deux cents pages, afin qu'à Lutèce, après *the fall of me or the j.*, je n'aie que deux choses à faire : 1^o couper des pages et des phrases ; — 2^o rendre le style plus clair encore, s'il est possible, et plus coulant, moins heurté. Voir mon opinion sur le style, page 268.

Placer à Montvallier le suicide de M. de...

Le bal projeté de Mme Grandet se terminant en ornement de Rubichon.

Madame la duchesse de Saint-Mégrin.

Placer Mme la duchesse de Saint-Mégrin dans ce premier volume.

Dans son château de Prémol, à trois lieues de Montvallier, dans la montagne, au milieu des bois noirs, vu de la plaine (comme le véritable Prémol), Mme la duchesse de Saint-Mégrin pleure la mort de M. de..., son vertueux amant (un méthodiste). Lucien la retrouve à..., au troisième volume, et elle le fait destituer.

24 février 1835.

Montvallier. — Mme Grandet tient en quelque sorte le premier rang dans le pays à cause de sa haute vertu. (Cent mille livres de rente, vingt-six ans et une vertu sans reproche.) Marquer cette vertu par des traits de prudence, mais le ton est d'une douceur parfaite (modèle : Mme de Sainte-A[ulaire]). Par exemple, Mme Grandet ne va qu'aux grandes occasions chez Mme d'Hocquincourt,

parce que sa vertu est choquée du ton de légèreté qui règne dans cette maison. Par des actes négatifs, au moyen de choses desquelles Mme Grandet s'abstient, elle a de la noblesse au goût des sots.

Mme Grandet passe cinq ou six mois de l'année à Montvallier, son mari fait de fréquents voyages à Paris.

M. Rey, à qui ces voyages donnent de grandes idées, confirmées par les rapports des Jésuites de Paris, se fait le directeur de Mme Grandet, faveur qu'il n'accorde qu'à fort peu de personnes*.

Dans un château à trois lieues de Montvallier, Prémol, situé au milieu des bois noirs sur le penchant de la grande montagne, au delà des bois et des collines de Burelviller, Mme la duchesse de Saint-Mégrin pleure la mort de son amant, le méthodiste comte de Rudern.

Caractère du duc.

M. le duc de Saint-Mégrin avait quatre-vingt mille livres de rente en bois dans le département. C'était un homme disert, poli, bien élevé, qui savait un peu de tout et n'avait pas le sens commun. Du reste, *bon enfant*, comme on dit à Montvallier, sans prétention et n'ayant pas huit jours de suite la même. Il brillait à la Chambre des Pairs par des discours qui auraient dû le faire de l'Académie, car on eût dit un *centon* des lettres de Mme de Sévigné. Il était brave quand quelqu'un prenait la peine de le mettre en colère, et s'était fort bien battu une ou deux fois, mais du reste il n'avait pas l'ombre de force dans le caractère.

Note sur ce travail lui-même.

Du 1^{er} mai 1834 au 15 avril 1835, deux cents jours de travail réel ont produit cinq volumes reliés.

Il ne manque à cela que le rôle de Du Poirier à Paris.

Le 15 avril, la tramontane me faisait mal aux nerfs, je reprends le premier volume non pour le polir, mais pour y ajouter les masses qui manquent :

1. Le bal de Mme Grandet.

2. Mme la duchesse de Saint-Mégrin à son château de Prémol. 15 avril 1835, abîmé par la tramontane qui règne depuis huit jours...

Les Bois de Prémol. (Corrections de Paris.)

6 septembre 1836.

Madame de Chasteller est un caractère tendre et sincère, ardent; elle n'a jamais réfléchi à l'origine de sa passion pour la branche aînée. Quand elle connaît Leuwen, elle est mécontente de tous ses coreligionnaires sans pénétrer la cause de son mécontentement, et de là tristesse mortelle. Elle connaît Leuwen et s'aperçoit qu'il n'est pas hypocrite. Elle voit en même temps le défaut de ses coreligion-

* Modèle : Mgr de Quélen avec Mme Besançon [Mme de Mareste].

naires. C'est tout ce qu'il y a de plus rare en 1836. Les premières conversations qu'elle a avec lui *ont pour but de lui faire subir un examen à cet égard*. Le personnage qu'elle aimait le mieux dans son parti était celui qui était exagéré, mais pas hypocrite. Il y a un personnage comique, c'est Gêrôme Meurier [Ménuel], toujours un peu ivre. Ne jamais parler de sa bravoure; mieux que cela, il a une peur du diable de se battre comme soldat, et pourtant se bat fort bien en duel (comme un véritable Italien); c'est que dans ces cas il est en colère.

(Origine de la liaison) : Les témoins de Leuwen l'avaient abandonné sur un mot amer de sa part, un mot trop vrai, le croyant d'ailleurs hors de tout danger. Il perdait tout son sang et allait s'évanouir par mouvements nerveux, quand Meurier vient à son secours. Leuwen lui demande sa parole de ne jamais parler de l'état dans lequel il l'a trouvé; Meurier ne dit mot.

Lucien trouve un gros lourdaud qui paraît au mieux avec Mme de Chasteller; c'est qu'il n'est pas hypocrite. Ensuite, il a à combattre tous les mauvais tours, calomnies, etc., que Dominique a trouvés auprès de Menti.

Épigraphie. — Il y avait une fois une famille à Paris qui avait été préservée des idées vulgaires par son chef, lequel avait beaucoup d'esprit et de plus savait vouloir.

— 16 avril. — Un M. Leuwen (*Débats* du 5 ou 6 avril) publie des vaudevilles. Il faudra peut-être écrire Lhéven, ou Laiven, ou Les Venne.

Ajouter à ceci en corrigeant : Mme Grandet à Montvallier; Mme la duchesse de Saint-Mégrin. Mars 1835.

— Ils m'ont assez pesé dans la vie réelle pour souffrir qu'ils viennent encore gâter mon plaisir quand je me donne le passe-temps d'écrire.

(Peut-être ces cinq lignes suffisent. 8 mars 35.)

— Un jour qu'il était consigné.

— 11 mars 35. — *Épigraphie* (après avoir lu ce bon flatteur de Balzac, *le Médecin de campagne*). — Je ne flatterai personne pour accrocher des louanges; d'ailleurs, je n'aurais peut-être pas la grâce qu'il faut pour flatter agréablement les prêtres et nobles (ceci est dur), l'écusson et titre. Agréablement veut-il dire : d'une façon agréable pour eux ?

Non, rien qui fasse penser, mais au contraire quelque chose qui dispose à l'émotion, qui est le moyen de force du roman.

A la fin du manuscrit du tome I, on relève les notes que voici :

Le roman fini, prendre tous les noms dans les *Proverbes* de M. Théodore Leclercq. 17 septembre.

Manque Mme Grandet et son bal masqué.

14 mai 35. Si ceci ne vaut rien, j'aurai perdu un an de travail; il valait mieux faire les *Mémoires* de Dominique. Les détails de cet

autre travail m'en ont éloigné. Si ceci ne vaut rien, une des grandes causes sera d'avoir eu à penser au plan. Ceci m'aura occupé pendant un an. Je me suis ennuyé chez moi en lisant pendant les deux mois de grande chaleur, puis à Albano.

Table pour moi, à supprimer : échafaudage.

Chapitre I^{er} page 1

Matière : *Lecteur bénévole* et ensuite exposition surtout par monologue.

Chapitre II page 15

A l'exception de M. votre père, que vous aimez, ne trouvez-vous pas toutes les personnes de votre société un peu hypocrites ? (Épigraphie nouvelle *for the novel*.) — Sous Louis XV, on faisait la cour à un homme; maintenant on fait la cour aux députés, aux électeurs, etc. 8 septembre [1836], *after* champagne Véry, une heure du matin.

Chronologie.

1833. Lucien part de Paris pour Nancy le 25 avril 1833.

1834. Il rentre à Paris après onze mois, le 24 mars 1834.

Il part de Paris pour les élections, trois mois après, le 25 octobre* 1834, et revient aussitôt.

Ouverture de la Chambre, 25 novembre 1834. Du retour de Lucien de Nancy à Paris à la sottise confidence que lui fait son père du marché avec Mme Grandet, cinq mois : confidence vers le 24 décembre 1834.

1835. Un mois après, second départ pour Nancy.

24 janvier 1835. Crise ministérielle.

Durée jusqu'ici : vingt-deux mois.

Ces époques sont pour moi, c'est un échafaudage. Elles ne seront clairement indiquées que si cela me convient.

Réflexion de Dominique. Un romancier comme M. Léon Gozlan, je suppose, regarde quel effet cela fait. Dominique regarde que tous les souverains détrônés, tous les grands malheurs finissent par la bataille; mais, content de la *vérité*, peut-être Dominique ne se demande-t-il pas assez souvent : « Quel effet cela fait-il ? » 7 septembre 1836, jour où le ministère éclate dans le *Moniteur*.

[*C'est le 6 septembre 1836 que le ministère Molé remplaça le ministère Thiers.*]

PLAN. — Ménuel cherchera par la suite à se faire un protecteur de Lucien. Il désire aller à l'étranger, où l'on ne voit point de gendarmes, mais y aller légalement. Ménuel est devenu l'homme le plus légal.

7 septembre 36.

[*Ce Ménuel est un personnage épisodique auquel Stendhal songea un*

* *Primitivement, au paragraphe précédent, Stendhal avait écrit 25 juillet 1834, au lieu de 25 mars 1834, ce qui explique le trois mois après où juillet s'accordait avec octobre (H. M.).*

moment. Au fol. 461 est un fragment de feuillet rayé qui commençait l'« histoire de Jérôme Ménuel », et qui est ainsi conçu] :

« Ménuel était de la compagnie de Lucien. Un régiment renferme bien des histoires singulières à côté de la plate et courte histoire du conscrit parti en pleurant du village natal. L'histoire de Ménuel... »

10 février 35. *Masses*, quatre livres.

Livre I. — La vie de province parmi les gens les plus riches qui l'habitent. Ils haïssent, ils ont peur, leur malheur vient de là.

Livre II. — Amour passionné suivi d'une brouille fort raisonnable en apparence. Le héros a si peu de vanité qu'il ne prend pas sa maîtresse en grippe. Il se réfugie à Paris.

Livre III. — Son père veut le marier. Vie de Paris parmi la haute banque, la Chambre des députés et les ministres.

Livre IV. — Vie de ce qu'il y a de plus noble et de plus riche parmi les Français qui vivent hors de France. Dénouement.

Critique. — Le lecteur se dit : c'est bien vrai, mais que c'est triste ! Il faut le faire sourire par une petite pointe de satire, comme Molière : Dorine, dans la scène d'amour de *Tartufe*, s'écrie : « Que les amants sont fous ! » Cependant, Molière n'avait pas à craindre l'exclamation : « Ah ! que c'est triste dans cette scène d'amour ! » mais seulement : « Qu'est-ce que ça me fait ? » 27 février.

Sur les derniers feuillets du second volume du manuscrit, Stendhal a laissé les deux plans suivants :

1. PLAN. — M. Du Poirier force M. de Puy-Laurens à la demande suivante : M. de Puy-Laurens va voir la directrice des Postes de Nancy : « Je suis chargé de recevoir toutes les lettres adressées à M. Leuwen ou à Mme de Chasteller. Chacune de ces lettres sera payée cinq francs. Si vous jugez à propos de les soustraire à l'administration de notre roi légitime Charles X, vous pouvez prendre le deuil de votre place. »

2. PLAN. — Ainsi Nancy occupe 533 pages. Calculer les mots d'une ligne, le nombre de lignes, et voir combien cela ferait de pages in-8° comme *le Rouge*. 15 juin.

Fait vingt-sept pages équivalentes à vingt-quatre, le 13 juin, de une heure à cinq un quart, et transcrit sept en corrigeant (et encore mangé deux œufs en teinture). C'est le maximum jusqu'ici. Je pensais à autre chose en commençant. Donc, *forcer l'animal*.

Contenu réel des trois premiers volumes reliés : premier, 262 pages; second, 271; troisième, 324 : 857 pages, à dix-huit, ou mieux dix-neuf lignes. *Thomas Morus* a 880 lettres par page, et le second volume (deuxième édition, Moutardier) 391 pages. Combien les 857 pages de ce manuscrit feraient-elles de pages pieuses et privilégiées à la Moutardier ?

Les lignes de ce manuscrit ont 27 lettres 16 :

$857 \times 19 = 16.283$ lignes. $16.283 \times 27,16 = [442.242,28]$ lettres.

En tête du troisième volume du manuscrit on trouve ces indications :

Longueur de l'Orange : *Thomas Morus* a 900 lettres environ par page (966 par page pleine ou sans alinéa, mais elles sont fort rares), 900 lettres par page et 391 pages au second volume. Compter le nombre de lettres d'une page commune de ceci. — S[e] f[autre] c[omplètement] d[e] t[autre], seule r[essource] of Dominique.

Dans ce volume Lucien arrive à Paris page...

L'ORANGE DE MALTE. || Tome 3. || *Paris*, || 1839. (Après *the end* de l'expérience actuelle.)

22 février 35. — Chronologie. — Échafaudage pour moi; je l'écris uniquement pour éviter les contradictions dans les petits mots de description de saisons ou autrement. Probablement les époques exactes resteront dans le vague. Rien ne vieillit un roman comme le dernier chiffre des dates. Ainsi, dans le texte, au lieu de 1835, dire 183.; au lieu de : aller à Caen, aller à ***.

Les époques essentielles de la chronologie, c'est onze mois à Nancy (trois à l'ennui, huit à l'amour), neuf dans les bureaux du ministre pour devenir et se montrer travailleur. Ouverture de la Chambre après la révolte de novembre.

Lucien quitte Paris pour Nancy, 25 avril 1833.

Il rentre à Paris, après un séjour de onze mois en province, le 25 mars 34.

Sept mois après, il part pour les élections à Blois, Caen, etc., 25 octobre 34. — On agite les élections à Nancy sept mois avant (cela est un peu fort).

Sotte confidence que lui fait son père du marché fait avec Mme Grandet, 24 décembre 1834, neuf mois après le premier retour de Nancy.

Troisième départ de Lucien pour Nancy : 24 janvier 1835. Crise ministérielle en janvier ou février. (Il y a eu un petit voyage inconnu à Nancy, comme Dominique à Rennes. Voyage de curiosité tendue, il ne lui a pas encore pardonné l'enfant, il le lui pardonne en novembre 1834.)

Je fais le plan après avoir fait l'histoire, comme..... Faire le plan d'avance me glace, parce qu'ensuite c'est la *mémoire* qui doit agir, et non le cœur. L'appel à la mémoire me glace, second trait. Le premier est oublié de ce qui a été fait il y a six mois, mais oublié complet. Par exemple, je me disais il y a un an : ai-je fait Mlle de Wanghel ? (Avec les trahisons d'Aix en Savoie.)

A la fin de ce troisième volume on relève les notes suivantes :

PLAN. 14 décembre 34. — Lucien reçoit une mission électorale où il est constamment bafoué.

Source de comique : Amour joué de Lucien, Mme Grandet dupe.
— Sécher Mme Grandet, ne lui laisser rien de spontané, rien de gentil.

— Outre le génie. 14 décembre. — La grande différence entre Fielding et Dominique, c'est que Fielding décrit *à la fois* les sentiments et actions de *plusieurs* personnages, et Dominique *d'un seul*. Où mène la manière de Dominique ? Je l'ignore. Est-ce un perfectionnement ? Est-ce revenir à l'enfance de l'art, ou plutôt tomber dans le genre froid du personnage philosophique ?

— 20 décembre. Civita-Vecchia. *To take*. — Lucien observe un trait ou un mot de cruauté d'un jeune noble de quinze ans ; il se dit : — La conscience d'avoir sur les autres hommes un privilège dont on craint l'attaque empêche de voir des frères et des égaux chez tous les hommes. Un noble doit être vieux et méfiant plus tôt qu'un autre homme et plus impitoyablement : il n'a pas les souvenirs de la première jeunesse.

27 février 1835. — *Chatterton*. — Ce jésuite de *Journal des Débats* dans un feuilleton de M. R. sur *Chatterton* (15 ou 16 février), mauvais drame de M. Alfred de Vigny, cache avec soin ce qui fait la plus sanglante critique de l'arrangement actuel de la société : le charlatanisme et l'intrigue plate, continue, basse, sans lesquels le talent ne peut percer. Ce mal a deux effets : les charlatans sans aucun talent accaparent les récompenses que la société doit, *pour son intérêt*, donner aux talents. Si cette erreur se bornait au mérite littéraire, le mal serait léger ; mais si c'est dans la carrière littéraire seule que ces injustices sont visibles, elles sont surtout funestes dans les états directement utiles : la médecine, le droit, l'architecture. Dans toutes ces carrières, sans charlatanisme nul succès. Le régime actuel est admirable pour les intrigants sans talent, comme MM. de Salvandy, Pariset, Raoul Rochette, et pour les gens de mérite doués du génie de charlatanisme, tels que MM. de Chateaubriand, Casimir Delavigne, Victor Hugo, le sculpteur David. Rien ne pique la vanité d'un gouvernement sale comme le *suicide*. On ne veut pas de ses bienfaits. Pour rendre justice au sujet de l'homme de génie qui se tue, comme le Tasse aurait dû le faire, on pourrait faire un drame dans lequel le héros se tuerait parce que décidément, faute de savoir intriguer, il ne peut pas obtenir de quoi vivre. J'ai oublié les détails, qui au café se présentaient en foule.

Les trois portes. Troisième partie, vingt-deux mois après la pastorale. — Troisième partie, Rome, Kapel. — Le parti *Zelanti* a cela de bon que quelque sottise ou infamie que l'on fasse, elle est pardonnée d'avance et même justifiée. Mais il oblige à une infinité de petites pratiques, de courses aux... et dans les églises, qui prennent tout votre temps et le font passer de la manière la plus ennuyeuse du monde. D'ailleurs, beaucoup des politiques, en devenant vieux ou plus imbéciles, tombent dans les *zelanti*.

Le 24 décembre 1834, envoyé ce volume au relieur Filippi, via Cremona.

Le 23 janvier 1835, envoyé le volume suivant, et quatrième, au relieur Filippi, via Cremona.

En tête du tome quatrième du manuscrit on relève les remarques que voici :

Sur l'auteur de ceci. (J'écris ceci pour ne pas l'oublier : deux cents jours de travail réel ont produit cinq volumes in-folio reliés.)

15 avril 1835.

Hier au soir, je suis mort d'ennui chez la plus jolie, la plus jeune, la plus riche, la plus bienveillante pour moi, jeune femme de Rome, que j'ai quittée à une heure *in her bed*. L'ennui dans lequel je nage ne me remonte pas pour ce travail. Les travaux de l'intelligence sont invisibles pour les gens au milieu desquels je vis. L'atmosphère de Paris produit un effet *contraire*. Rien ne me remonte pour ce travail-ci, il faudra donc le corriger, quant à l'élégance ou à l'*attrait de la forme*, quand je serai à Paris. Supposant cette idée vraie, je mets ici trop de choses ; je veux qu'à Paris il ne me reste plus qu'à *ôter*.

Le 15 avril, en un an moins quinze jours, j'ai fait toute la première partie, c'est-à-dire Leuwen à Nancy et à Paris, à l'exception du rôle de Du Poirier à Paris. Dans cette année moins quinze jours, il y a soixante ou soixante-dix jours d'extrême chaleur et trois voyages à Civita-Vecchia sans travail, trente qui, avec soixante-dix d'extrême chaleur, font cent. Donc, deux cent cinquante journées de travail habituel parmi lesquelles cinquante sans rien faire, donc deux cents jours de travail.

Je fais le plan après avoir fait l'histoire, comme dicte le cœur, autrement l'appel à la mémoire tue l'imagination (chez moi du moins). 23 février 1835. Rome, carnaval.

— 12^e avril 1835. Je trouve bien observé le principe vu par Dominique dans le *Tartufe*, peu de faits mais parfaitement développés, quant à l'espace accordé.

— 15 avril 1835. Deux cents jours de travail, du 1^{er} mai 1834 au 15 avril 1835, ont produit cinq volumes in-folio faisant peut-être huit cents pages comme le *Rouge*. Il manque à cette partie le rôle de Du Poirier à Paris, homme d'une fougueuse éloquence mourant de peur le soir.

1835, le 15 avril, je reprends le premier volume, non pour le polir, mais pour y placer le bal de Mme Grandet, et autres masses nécessaires.

22 février 1835. Hier, *call* de miss Latour-[Maubourg] et yeux de lady Prior à Scarabée. Mal au cœur de Dominique pour tout cela.

— *Chronologie* (échafaudage pour moi) :

Lucien quitte Paris pour Nancy le 25 avril 1833.

Il y rentre, après onze mois de séjour en province, un autre homme, le 25 mars 1834.

Trois mois après, il part pour Blois, Caen, mission d'élections, 25 octobre 1834.

Sotte confiance que lui fait son père du marché fait avec Mme Grandet, neuf mois après son retour de Nancy à Paris, le 24 décembre 1834.

Ouverture de la Chambre le 25 novembre 1834.

Troisième départ de Lucien pour Nancy (il y a un petit voyage incognito, comme Dominique à Rennes), le 24 janvier 1835.

Crise ministérielle en janvier ou décembre.

Ainsi, onze mois à Nancy et neuf dans les bureaux du ministère, c'est assez pour devenir et paraître travailleur.

Cet échafaudage est pour moi, je l'écris pour éviter quelque contradiction dans les petits mots de description de saison ou autrement. Probablement la chronologie, les époques exactes, resteront dans le vague.

Les Bois de Prémol, 4.

Appo coloro che questo tempo chiameran antico. Je voudrais bien savoir ce qu'on dira du temps présent dans cinquante ans. Par quel côté surtout se moquera-t-on de nous ?

Objection : je vois dans la *Gazette* du 24 décembre que c'est là la prétention de tous les romanciers.

Le 12 janvier, à 276, douze pages par jour pendant vingt-trois jours.

Corrigé le 20 décembre à Civita-Vecchia (V. le naufrage *Henri IV*). — Corrigé le jour de Noël, en sortant de *del Gesù*. Procureur des jésuites, gravité. Yeux de Julie *haft true*. — *There begins the 4th. volume.*

Sur les derniers feuillets de ce tome IV, on lit :

Thoughts. — A Rome, au sixième volume, Lucien dit : Quand j'emploie le charlatanisme, mon attention est fixée sur lui et je ne puis plus voir de longtemps que ce qu'il y a de plus laid dans la nature humaine. Je hais les hommes. Cela est plus pénible pour moi que de me voir réduit à la dernière place partout. (10 février 35. Retour et dépêche. Marine.)

Dans ce troisième volume imprimé, Lucien a de l'expérience, je puis me permettre des réflexions de la nature de la précédente.

J'étais préparé au pis ; la dépêche était en... de fanal. (10 février 1835.)

Une partie (*to make*) of the life of Dominique en forme de journal.

Sur quelques feuillets en tête du tome V du manuscrit de Lucien Leuwen on relève ces autres notes :

PLAN. — Je cherche une action probante, *id est* sacrifice de la

seconde passion à la première. — M. Leuwen croit être sûr de M. Grandet par sa femme, qui est la maîtresse de son fils. Il demande à Lucien : « Peux-tu mener cette femme, qui mène son mari, pendant six mois ? Tout le monde verra que c'est à cause de toi que j'ai fait M. Grandet ministre, c'est te faire ministre en sa personne. Je deviendrai un héros d'amour paternel, c'est une affectation qui n'a pas encore été occupée. Nous mettrons à Grandet l'Intérieur, tu seras secrétaire général et dans le fait, pour le pouvoir, ministre. Nous verrons si tu sais faire quelque chose.

— Je serai à peu près comme Sganarelle, l'ambitieux malgré lui. »

Au plus beau de cette combinaison, c'est-à-dire quand la présence de Lucien est le plus nécessaire possible, il déserte pour aller voir Mme de Chasteller, qui est malade à Nancy. Mme Grandet était précisément jalouse de Mme de Chasteller. Tout le plan de M. Leuwen est barbaquement renversé.

Au fond, c'est une petite plaisanterie fort polie et fort indirecte de M. Leuwen contre Mme de Chasteller qui décide Lucien à partir pour Nancy et à planter là Mme Grandet.

20 janvier.

M. Leuwen met toute sa vie dans son ambition, ce sera sa dernière passion. Il a assez joui de la belle position à laquelle il est arrivé, il en est ennuyé, il l'a digérée.

Bon plan, 14 février 1835. — 16 mars.

Le spectateur est sûr de l'amour d'un homme quand il voit cet homme exposer sa vie à un péril certain pour jouir de son amour. Jacques Joly entend appeler, pour aller au tribunal révolutionnaire, cinq heures après, le nom Jacques-François Joly, son fils. Il répond pour son fils, va à la mort. Voilà un père qui aime son fils.

Question. — Qu'est-ce que Leuwen peut faire de pis à son père et qui soit pour lui-même d'un plus pur remords, sans être crime ?

Du 18 janvier au 11 avril 35, *made this fifth volume, very lowly for* Mme Grandet, que je n'aime pas.

Les Bois de Prémol, 5 : Le roman doit raconter. (Maxime pour moi, à effacer, cela serait pédant pour le public.) — Chronologie, 519. Bal de Mme Grandet au premier volume, 484, 14 mars. 384 à 600.

1. *L'Orange de Malte*. On pourrait dire (mais le son est moins joli) *Le Télégraphe* (friponnerie de Vaize).

2. Non : orange est devenu ignoble, c'est le cadeau que la canaille se fait. Et puis, on dit *une orange* et non *Orange de Malte*. (14 février.) Choisir autre chose au moment de mettre sous presse, comme on dit à Paris. (14 février.)

3. Mille francs pour le 24 février.

4. 23 janvier. J'envoie le tome IV au relieur, et je couds celui-ci, c'est-à-dire les 72 premières pages jusqu'à 410.

Le roman est un livre qui amuse en racontant. — M. Leuwen marche au ministère. 18 janvier, 21 pages.

1. Temps. — Temps de travail : le 2 avril, je suis à 266. Du 18 janvier au 2 avril, 75 jours seulement $3 + 41/75$. Mais dans tout le voyage à Civita-Vecchia, du 22 mars au 6 avril, un seul jour de travail. Peu travaillé aussi dans le voyage de février.

2. Temps. — Du 18 janvier à avril, la fin de ce volume a marché lentement parce que je n'aime pas Mme Grandet.

3. 11 février 1835. — Pour relever le caractère de Lucien, faire qu'il résiste à son père et dise enfin : Je ferai tout, je consentirai à tout, excepté au mariage.

M. Leuwen lui dit : Je te dirai un traître mot : on me croit riche ; depuis que nous avons perdu Van Peters, cela est moins vrai. Je puis te donner une fille bien élevée et sans vices rédhibitoires avec 80.000 francs de rente et des espérances. — A quoi je réponds : Non, mille fois non.

4. Civita-Vecchia, 3 avril 35. — Le 7 avril, à Rome, introduire Du Poirier à la fin du quatrième volume relié.

Style. — Mauvais mot : *spirituel*, pour : *plein d'esprit*.

Du 18 janvier 35 au 11 avril, ce cinquième volume marche lentement ; d'abord, deux longs séjours à Civita-Vecchia, ensuite je n'aime pas Mme Grandet. N'en pas dire du mal dans le premier volume relié.

Plan après coup du cinquième volume :

Le King fait appeler M. Leuwen.	385
M. Leuwen forme sa phalange de trente	408
Modification, par les événements, du caractère de Lucien ; ce caractère change et se forme sous les yeux du lecteur. . .	426
M. Leuwen parle de ministère à Mme Grandet.	
Mme Grandet écrit à M. Leuwen pour avoir des explica- tions	446
Mme Grandet digère le ministère et en jouit	469
Représentations de Mme Leuwen à son mari	469
Capitulations de conscience. La vertueuse Grandet se donne à Lucien avant que l'Ordonnance ne soit au <i>Moni- teur</i>	487
Détails : scène de M. Leuwen avec Mme Grandet	492
Détails : Mme Grandet, M. Grandet.	501
Intimité	518
Soliloque de Lucien place de la Madeleine	519
Mme Grandet fait entendre à M. Leuwen qu'elle croit être trahie par lui.	537
Désespoir de Lucien.	541
Sotte confidence à Lucien	542
Seconde promenade sur les dalles de la Madeleine	547
Le soir, Lucien ne paraît pas chez Mme Grandet.	559

Mme Grandet attend Lucien avec anxiété dans son salon. . .	571
Nuit affreuse de Mme Grandet, elle lit des romans.	575
Elle ose écrire à Lucien	579
L'orgueil de Mme Grandet est brisé	586
Elle va à son bureau; scène (peut-être faire précéder cette scène par deux ou trois autres, 586 revers)	587
Honte et désespoir de Mme Grandet dans le bureau de Lucien.	600
Contentements et joies de la vanité de Lucien.	606
Il la prend dans ses bras, évanouie.	616
Il la met en voiture	619
Lucien demande un congé à M. de Vaize.	622
Lucien part pour Nancy	623

Mort de M. Leuwen. Ruine de Lucien. Offre de banqueroute. Dialogue avec le vieux général ministre de la Guerre. Il est nommé second secrétaire, il part pour Capel.

Nous donnons enfin ici les notes qui terminent le tome cinquième et dernier du manuscrit de Lucien Leuwen :

Cour. — Idée : Image de l'intérieur d'une cour espagnole. La comtesse Sandre et le prince Φιλ. [la comtesse Cini et le prince Philippe Caetani]. Religion, besoin d'aide de camp pour promener, pour..., attention extrême à la moindre action... et vanité de la tête de Sandre, horreur pour apprendre. ... Vu par moi quand je lui apprenais..., qu'elle ignorait absolument. Ignorance complète de tout.

Description de la société noble à Nancy, I, p. 80. La société de province est une cérémonie. Cette partie corrigée, reliée. Vie de province de M. Balzac. Le commencement de la cour abandonnée. 6 avril.

La fierté de Mme Grandet, et plus encore son amour naissant s'abaissa jusqu'à lui dire : *Vous pensez à la rue de la Pompe !*

Cette parole imprudente redoubla le sombre de Lucien, et la fierté de Mme Grandet en fut tellement choquée qu'elle fondit en larmes; mais c'étaient des larmes de colère. *Quoi!* Elle avait pu s'abaisser à ce point! Et devant un petit jeune homme sans consistance dans le monde!

Lucien, en voyant couler ces larmes, lui dit avec une politesse glaciale :

— Mon caractère n'est pas consolateur, madame, et je prends le parti de vous présenter mes respects.

Il partit après ces paroles cruelles, dont il ne sentait réellement pas toute la portée. L'unique chose qu'il vit bien clairement, c'est qu'il était hors d'état de supporter plus longtemps un dialogue de ce genre. *Quoi!* On sait, sans provocation de sa part, lui rappeler un bonheur si doux et dont il était à jamais privé! Et la personne qui osait parler était précisément celle qui lui faisait manquer à ses devoirs envers ce bonheur absent!

1. Morceau à placer. Fin de soirée. Lucien et Mme Grandet.

2. *Jugement*. — A votre âge, vous ne devriez plus faire des folies, tomber dans des folies pareilles.

Cette tête si belle de Mme Grandet certes en ce moment ne manquait pas d'expression, charme si rare chez elle. Pour extrême augmentation de charmes, elle avait les cheveux un peu en désordre, elle venait de jeter son chapeau avec distraction. Et toutefois cette tête si belle et si jeune, que Paul Véronèse eût voulu avoir pour modèle, faisait, exactement parlant, mal aux yeux à Lucien. Il n'y voyait plus qu'une catin triomphant d'être assez belle pour se vendre afin d'acheter un ministère. Plus elle réunissait de richesses, de considération et d'avantages sociaux, plus à ses yeux il était odieux de se vendre. Elle est à cent piques au-dessous d'une pauvre fille du coin de la rue qui se vend pour avoir du pain ou acheter une robe.

Déjeuner le 22 février, dimanche, *with* deux princes, un duc, un comte. Quel bonheur, dirait Besan[çon], pour Dominique! Un jeune prince romain nous dit, pour nous faire la cour et comme une chose hardie (en présence de l'estampe plate du plat tableau d'Horace, *le Pont d'Arcole*), que *questo uomo è stato grande*, que Napoléon a été un grand homme. En 1835! *A génie a chi non pas si fa notte innanzi sera ma : si fa giorno dopo il mezzo di. Poliruspo.*

BIBLIOGRAPHIE

ARMANCE

I. ARMANCE OU QUELQUES SCÈNES D'UN SALON DE PARIS, EN 1827. Paris, Urbain Canel, libraire, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9, MDCCCXXVII, 3 vol. in-12.

II. ARMANCE OU QUELQUES SCÈNES D'UN SALON DE PARIS, par M. DE STENDHAL, auteur de la *Vie de Rossini* et de la *Vie de Mozart*. Deuxième édition. Paris, A. Boulland, libraire, quai des Augustins, n° 11, 1828, 3 vol. in-12.

Cette édition n'est autre que la première dont on s'est contenté de changer les titres, faux-titres et couverture, et où l'on a introduit quelques cartons.

III. STENDHAL. ARMANCE OU QUELQUES SCÈNES D'UN SALON DE PARIS. Avec une préface par Charles Monselet, Paris, D. Giraud, 7, rue Vivienne, MDCCCLIII.

IV. STENDHAL. (Œuvres complètes.) ROMANS ET NOUVELLES précédés d'une notice sur de Stendhal par M. R. Colomb. — ARMANCE. MINA WANGEL. SAN FRANCESCO A RIPÀ. PHILIBERT LESCALE. SOUVENIRS D'UN GENTILHOMME ITALIEN. Paris, Michel Lévy, 1854, in-18.

V. ARMANCE, par DE STENDHAL (HENRI BEYLE), précédé d'une notice biographique par R. Colomb, son exécuteur testamentaire. Paris, Calmann-Lévy, 1877, in-18.

VI. ARMANCE OU QUELQUES SCÈNES D'UN SALON DE PARIS EN 1827. Texte établi et annoté par Raymond Lebègue. Préface d'André Gide. Paris, Champion, 1925, in-8°.

VII. ARMANCE OU QUELQUES SCÈNES D'UN SALON DE PARIS EN 1827. Révision du texte et préface par Henri Martineau, Paris, Le Divan, 1927, in-16.

VIII. STENDHAL. LE ROUGE ET LE NOIR. ARMANCE. Préfaces, Bibliographies et notes, par H. Martineau. Paris, La Pléiade, 1932, in-16.

IX. STENDHAL. ARMANCE. Avec une introduction et des notes par Georges Blin. Éditions de la Revue Fontaine. Paris, 1946, in-8°.

X. STENDHAL. ARMANCE OU QUELQUES SCÈNES D'UN SALON DE PARIS EN 1827. LAMIEL. Introductions et notes, par Henri Martineau. Fernand Hazan, Paris.

XI. STENDHAL. *ARMANCE* OU QUELQUES SCÈNES D'UN SALON DE PARIS EN 1827. Introduction, Bibliographie et notes par Henri Martineau. Garnier, Paris, 1950.

Albert THIBAUDET : *Stendhal*. Paris, Hachette, 1931.

Pierre MARTINO : *Stendhal*. Paris, Boivin, 1934.

Pierre JOURDA : *Stendhal, l'homme et l'œuvre*. Paris, Desclée de Brouwer, s. d.

Jean PRÉVOST : *La création chez Stendhal*. Marseille, Le Sagittaire, 1942.

Maurice BARDÈCHE : *Stendhal romancier*. Paris, La Table ronde, 1947.

Jacques DE LACRETELLE : *En marge d' « Armance »* dans « Histoire de Paola Ferrani ». Paris, Flammarion.

Aldous HUXLEY : *Course d'obstacle*, dans « Musique Nocturne ». Paris, La Nouvelle Édition.

François VERMALE : *Stendhal et la duchesse de Duras. Ausonia*, janvier-septembre 1942.

Jules C. ALCIATORE : *Stendhal et Pinel. Modern Philology* (The University of Chicago Press), novembre 1947.

François MICHEL : *Armance de Zohiloff. Le Divan*, n° 272, octobre-décembre 1949.

LE ROUGE ET LE NOIR

I. LE ROUGE ET LE NOIR, CHRONIQUE DU XIX^e SIÈCLE, par M. DE STENDHAL. Paris, A. Levavasseur, 1831, 2 vol. in-8°.

II. LE ROUGE ET LE NOIR, CHRONIQUE DU XIX^e SIÈCLE, par M. DE STENDHAL. Paris, A. Levavasseur et Urbain Canel, 1831, 6 vol. in-16.

III. LE ROUGE ET LE NOIR, CHRONIQUE DU XIX^e SIÈCLE, par M. DE STENDHAL. Bruxelles, Louis Hauman et Cie, 1832, 3 vol. in-12.

IV. LE ROUGE ET LE NOIR, CHRONIQUE DU XIX^e SIÈCLE, par STENDHAL (HENRI BEYLE). Paris, J. Hetzel, 1846, 1 vol. in-12.

V. LE ROUGE ET LE NOIR, par DE STENDHAL. Paris, G. Barba, s. d., 1 vol. in-4^o.

VI. LE ROUGE ET LE NOIR, CHRONIQUE DU XIX^e SIÈCLE, par DE STENDHAL (HENRI BEYLE). — Seule édition complète entièrement revue et corrigée. Paris, Michel Lévy, 1854, 1 vol. in-18.

VII. STENDHAL (HENRI BEYLE). LE ROUGE ET LE NOIR. Paris, Librairie Nouvelle, 1855, 1 vol. in-16.

VIII. LE ROUGE ET LE NOIR, CHRONIQUE DU XIX^e SIÈCLE, par DE STENDHAL (HENRI BEYLE). Paris, Michel Lévy, 1870, 2 vol. in-18.

IX. LE ROUGE ET LE NOIR, par M. DE STENDHAL (HENRI BEYLE). Réimpression textuelle de l'édition originale illustrée de 8 eaux-fortes par H. Dubouchet. Préface de Léon Chapron. Paris, L. Conquet, 1884, 3 vol. in-8^o.

X. LE ROUGE ET LE NOIR. Préface de Paul Bourget. Paris, A. Lemerre, 1886, 2 vol. in-16.

XI. LE ROUGE ET LE NOIR. Introduction par Casimir Stryienski. Paris, Larousse, s. d., 2 vol. in-16.

XII. LE ROUGE ET LE NOIR. Portrait de l'auteur gravé sur bois par Eug. Vibert. Paris, G. Crès, 1912, 2 vol. in-18.

XIII. LE ROUGE ET LE NOIR. Composition de A. Robaudi, gravée à l'eau-forte par Pennequin, Ferroud, 1921, 3 vol. in-12.

XIV. LE ROUGE ET LE NOIR. Vignettes de Quint. Paris, Crès, 1922, 1 vol. in-8^o.

XV. LE ROUGE ET LE NOIR. Préface de Paul Bourget, texte établi et annoté avec une introduction historique par Jules Marsan. Paris, Champion, 1923, 2 vol. in-8^o.

XVI. LE ROUGE ET LE NOIR. Texte établi et annoté avec une préface et une bibliographie par Henri Martineau. Paris, Bossard, 1925, 2 vol. in-8^o.

XVII. LE ROUGE ET LE NOIR. Révision du texte et préface par Henri Martineau. Paris, Le Divan, 1927, 2 vol. in-16.

XVIII. LE ROUGE ET LE NOIR. Texte établi et présenté par Pierre Jourda. Paris, Fernand Roches, 1929. Collection de textes français, 2 vol. in-8^o.

XIX. LE ROUGE ET LE NOIR. Texte établi et annoté par Henri Martineau. Paris, La Pléiade, 1932.

XX. LE ROUGE ET LE NOIR. Texte établi avec Introduction, Bibliographie et notes par Henri Martineau, Paris, Garnier, 1939.

La Gazette littéraire, revue française et étrangère de la littérature, des sciences et des arts, a publié dans son numéro du 4 novembre 1830 de larges extraits des premiers chapitres du *Rouge et Noir*.

Le Mercure du XIX^e siècle a donné en décembre 1830 l'épisode de Geronimo.

Le Keepsake français pour 1831 a reproduit de même l'arrivée de Julien Sorel à Besançon et son entrée au séminaire.

On trouvera la relation du procès et de l'exécution d'Antoine Berthet dans la *Gazette des Tribunaux* des 28, 29, 30 et 31 décembre 1827 (voir Appendice) et du 29 février 1828.

Les Impressions d'audience de Michel Duffléard, qui fut l'un des jurés du Procès Berthet et dont les notes ont été utilisées par la *Gazette des Tribunaux*, ont été recueillies par Casimir Strylenski dans les *Soirées du Stendhal-Club*. Paris, *Mercure de France*, 1904.

Pierre FIGEROU : *La source du « Rouge et Noir » de Stendhal : L'Affaire Berthet*, dans le *Progrès* (de Lyon) du 17 août au 15 septembre 1923.

Pierre BOUCHARDON : *Le drame de l'Églûe de Brangues*, dans *L'auberge de Peyrebeille, suivi de la véridique histoire du roman de Stendhal : Le Rouge et le Noir*. Paris, Albin Michel, 1924.

H. DUMOLARD : *Le véritable Julien Sorel*, dans *Pages stendhaliennes*. Grenoble, B. Arthaud, 1928.

Dominique ANDRÉ : *Le vrai visage de Mme de Rênal*. *Le Figaro*, 5 janvier 1935.

Dominique ANDRÉ : *L'homme qui devint Julien Sorel*. *Marianne*, 21, 28 avril, 5 et 12 mai 1937.

Émile FAGUET : *Politiques et moralistes du XIX^e siècle*, troisième série.

Charles DU BOS : *En relisant le Rouge et le Noir*. *La Revue Critique des Idées et des Livres*, 25 avril 1920.

Maurice PARTURIER : *Lettres de Mérimée aux Grasset*. Paris, la *Connaissance*, 1929.

Maurice PARTURIER : *Une correspondance inédite de Mérimée*. *Figaro*, 8 mars 1929.

Maurice PARTURIER : *Autour de Mérimée : L'aventure de Mary-Grasset et le Rouge et le Noir*. *Bulletin du Bibliophile*, 20 mai 1932.

Maurice PARTURIER : *La fin du Rouge et le Problème de Mary*. *Le Divan*, mai-juin 1935.

Pierre JOURDA : *Le modèle de Mathilde de La Mole*. *Le Divan*, juillet-août 1929.

Pierre JOURDA : *Un jugement oublié sur le Rouge et le Noir*. *Le Divan*, novembre 1938.

A. MASSÉ : *Une énigme littéraire, L'aventure Mary-Grasset et le Rouge et le Noir*. Nevers, 1932.

A. MASSÉ : *Autour de Stendhal : Encore le Rouge et le Noir et l'aventure Mary-Grasset*. Nevers, 1933.

Luigi-Foscolo BENEDETTO : *Indiscrétions sur Giulia*. *Le Divan*, 1934.

Robert VIGNERON : *Stendhal en Espagne*. Chicago, *Modern Philology*, août 1934.

Robert VIGNERON : *Stendhal et Sanscrit*. Chicago, *Modern Philology*, mai 1936.

Louis ROYER : *Stendhal et Berlioz*, dans *le Divan*, janvier-février 1935.

Claude LIPRANDI : *Stendhal : Le « Bord de l'eau », et la « Note Secrète »*. Avignon, Aubanel père, [1949].

Claude LIPRANDI : *Un roi à Verrières*. *Le Divan*, n° 275, juillet-septembre 1950.

Claude LIPRANDI : *Sur un épisode du « Rouge et Noir ». Un roi à Bray-le-Haut*. *Revue des Sciences Humaines*, juillet-septembre 1950.

Claude LIPRANDI : *Sur un épisode du « Rouge et Noir ». Les Plaisirs de la campagne*. *Le Divan*, n° 290, avril-juin 1954.

Claude LIPRANDI : *M. Descoulis dans Stendhal*. *Le Divan*, n° 290, avril-juin 1954.

Claude LIPRANDI : *Le Bal du duc de Retz*. *La Revue des Sciences Humaines*, octobre-décembre 1954.

Jacques DE LACRETELLE : *En relisant Stendhal*. *La Nouvelle Nouvelle Revue française*, mars 1953.

ARAGON : *La Lumière de Stendhal*. Paris, Éditions Denoël, [1954].

LUCIEN LEUWEN

I. DE STENDHAL (HENRI BEYLE) : NOUVELLES INÉDITES. Paris, Michel Lévy, 1855. (*Ce volume contient LE CHASSEUR VERT, publié ici par Romain Colomb, comme « la partie terminée d'une grande composition écrite en 1833 et 1834 et corrigée en 1836 ». Le surplus resté à l'état de simple ébauche.*)

II. HENRY BEYLE (STENDHAL) : LUCIEN LEUWEN, œuvre posthume reconstituée sur les manuscrits originaux et précédée d'un commentaire par Jean de Mitty. Paris, E. Dentu (1894), 1 vol. in-18.

III. STENDHAL : LUCIEN LEUWEN, texte établi et annoté avec un avant-propos par Henry Debraye, préface de Paul Valéry. Paris, Champion, 1927, 4 vol. in-8°.

IV. STENDHAL : LE ROUGE ET LE BLANC (LUCIEN LEUWEN). Roman posthume (1834-1836). Édition établie sur le manuscrit de Grenoble avec une Histoire du texte, des notes et des variantes par Henri Rambaud, 4 vol. in-16. Paris, Bossard, 1929. (*Les deux premiers volumes de cette édition, seuls, ont paru à ce jour.*)

V. STENDHAL : LUCIEN LEUWEN. Établissement du texte et préface par Henri Martineau. Paris, *le Divan*, 3 vol. in-16, 1929.

— STENDHAL, LUCIEN LEUWEN. Introduction et notes par Henri Martineau. Bibliothèque de la Pléiade (Gallimard), Paris.

— STENDHAL, LUCIEN LEUWEN. Introduction et notes par Henri Martineau. 2 vol. in-8°. Éditions du Rocher, Monaco, 1945.

— STENDHAL, LUCIEN LEUWEN. Introduction et notes par Henri Martineau. Paris, Fernand Hazan, [1950].

* * *

Parmi les ouvrages à consulter :

— Bibliographies Cordier-Royer. Del Litto.

— La Bibliographie Cordier cite un certain nombre d'articles parus au sujet de « Lucien Leuwen », avant 1914. Nous signalons parmi leurs auteurs, les noms de Barrès (*le Journal*, 4 mai 1894), Henri Lapauze (*le Gaulois du Dimanche*, 6-7 avril 1901), Henri Bordeaux (*Revue Hebdomadaire*, 3 août 1901, pp. 128-140).

— Paul VALÉRY, Préface à *Lucien Leuwen* (Édition Champion. Paris, 1926), parue dans *Variété II* (Gallimard).

— Henri DUMOLARD : *Autour de Stendhal. Stendhal et la politique* (Un personnage de Lucien Leuwen : le véritable docteur Du Poirier).

— Grenoble. Arthaud, 1932, in-12, 158 p.

— Année Stendhalienne : Jean PRÉVOST : Stendhal romancier : « *Lucien Leuwen, La Chartreuse* » — *Les cahiers de Radio-Paris*, 15 septembre 1935.

— Henri MARTINEAU : *L'Œuvre de Stendhal*. Paris, *le Divan*, 1945.

— A. FRANÇOIS-PONCET : « Stendhal à Brunswick », *Bulletin de l'Académie Delphinale*. Grenoble, 1944.

— Georges BLIN : *Fontaine* (n° 48-49, février 1946, Paris). « Lucien Leuwen. Intr. et notes par Martineau ».

— Pierre MOREAU : *Stendhal. Lucien Leuwen*. Paris. Centre Universitaire. Les Cours de Sorbonne, 1950.

NOTES ET VARIANTES

ARMANCE

P. 23.

1. Stendhal, le 19 novembre 1827, de Florence où il voyageait, avait demandé à son cousin Colomb, par un billet intercalé dans une lettre à Mareste, de lui faire relier un exemplaire d'*Armance*, qui venait de paraître, en l'interfoliant de papier blanc. Cet exemplaire, ou un semblable, est demeuré, chargé de corrections manuscrites, dans la Bibliothèque de Beyle à Civita-Vecchia et fut donné après sa mort à son ami Donato Bucci. Le tome III en est malheureusement perdu. Du moins tous les *marginalia* de la main de Henri Beyle qui se trouvaient sur les deux premiers tomes ont été relevés par Paul Arbelet et Armand Caraccio. Ils ont fourni la quasi-totalité des réflexions et variantes que je reproduis ici en les faisant suivre, entre parenthèses, du nom : Bucci. Je les ai empruntés presque tous à l'édition d'*Armance* parue chez Champion et due aux soins de M. Raymond Lebègue. D'autres remarques ont été tirées de l'édition d'*Armance* donnée par Romain Colomb chez Michel Lévy. Il est probable en effet que les *variantes* que présente cette édition avec l'édition originale ont été, au moins pour une grande partie, relevées par Colomb sur un exemplaire corrigé par Stendhal, aussi les ai-je signalées à mon tour à l'attention du lecteur, en indiquant la source par la date de l'édition (1854).

Je dois enfin reconnaître au seuil de ce travail que les deux éditions critiques parues avant celle-ci, celle de Raymond Lebègue et celle de M. Georges Blin, m'ont apporté les plus précieux renseignements et les plus secourables suggestions.

En dehors des corrections de texte qu'on trouvera à leurs places dans ces notes, on relève sur l'exemplaire Bucci des réflexions fort intéressantes pour bien connaître l'histoire du roman, l'accueil qu'il reçut, ce que l'auteur lui-même en pensait et comment il entendait l'amender. Voici d'abord les remarques et ébauches que Stendhal avait écrites en marge d'un *avant-propos* qui était loin de le satisfaire :

La société en 1828 — 28 mai 1828.

« Monsieur, asseyez-vous là et amusez-moi.

— Madame, je n'ai pas l'honneur d'être assez votre ami pour vous amuser.

— Comment pouvez-vous parler si longuement à Mme Moré ? elle a la tournure d'une lingère qu'on a présentée dans un salon.

— *Madame, elle se laisse amuser.* »

[Au-dessous, l'auteur a écrit, puis biffé] : *Elle a la bonté de se laisser amuser.* [En marge de ce dialogue il a écrit, de bas en haut] : *Les réponses de Dominique à des femmes fort riches.*

[Ensuite, on lit] : *For me [Pour moi] après 3 visites on est assez l'ami d'une princesse romaine pour l'amuser, la duchessina Lante par ex.*

[En face de l'avant-propos] : *5 juin 1828. Le hasard me fait voir un jeune privilégié qui traverse les Tuileries.*

Je trouve le caractère d'Octave, en tant que jeune gentilhomme vivant au milieu des discussions de 1828, fort bien peint.

Leur Ridicule est d'être aussi tristes que lui sans avoir les mêmes raisons.

Un jeune Montmorency en 1828 est :

1. ou Jésuite.

2. ou officier de la garde montant à cheval et spirituel comme son cheval.

3. ou triste comme Octave, car il y a contradiction entre ce qu'il estime et ce qu'il prévoit de sa vie future.

[Au f^o blanc suivant] : *Contradiction chez le jeune Roban-Chabot entre ce qu'il estime et ce qu'il prévoit de sa vie future. Rien de plus rare que l'homme absolument sans remords.*

Notre vie actuelle qui se juge sans cesse elle-même, serait au besoin la mère des remords. Impossible en 1828, qu'un jeune homme se dise : « eh bien, je m'en moque, je profiterai d'avantages injustes », et qu'ensuite il soit gai.

[De ces notes on peut en rapprocher une qui se trouve à la fin du tome I] :

5 juin 1828. Je pense par hasard à ce livre-ci en voyant un jeune privilégié grand et blond traverser les Tuileries. Je trouve le caractère d'Octave, en tant que jeune gentilhomme, fort bien peint. Qu'importe que des niais piqués — M. Ludovic Vitet — en ayant dit du mal ! Qu'importe que d'autres niais ayant été détournés de lire l'ouvrage ! Quoique non impuissants, les jeunes privilégiés comme Ch. de Roban sont ou jeunets ou aussi malheureux que l'impuissant Octave. Voilà leur ridicule.*

5 juin 1828. Préface.

Impossible en 1828 qu'un jeune homme se dise : « Hé bien j'en prends mon parti [première rédaction : Je m'en moque], ces avantages sont injustes, mais puisqu'ils viennent me chercher, j'en profiterai. »

Plus impossible encore qu'après un tel propos il ait un moment heureux [première rédaction : il soit gai, c'est-à-dire heureux, car la gaieté est le bonheur des Français].

Ce n'est pas dans un siècle moral [variante : rêveur] et où l'on se juge sans cesse que l'on verra naître un caractère capable [variante : assez fort] de braver de bonne foi le remords. Où est le jeune homme qui, sans

* L'article de Vitet avait paru, non signé, dans le *Globe* du 18 août 1827. C'était un éreintement : « Pas un portrait finement tracé, pas une observation de mœurs, pas un trait neuf et distingué. »

devenir fou, pourra supporter la contradiction entre ce qu'il estime et ce qu'il prévoit de sa vie future? — [Variante au crayon : Le contraste entre les actions qu'il regarde comme estimables et les actions à travers lesquelles il prévoit que doit le conduire sa vie future.]

Le seul doute sérieux à l'égard de nos rapports avec Dieu a banni la gaité.

Le Ridicule des jeunes gens dont ce roman veut les avertir [première rédaction : dont j'espère les avertir], c'est que sans avoir le malheur d'Octave, on les voit aussi sombres que lui.

(Ici le reste de la Préface.)

Il y a quelques années qu'on prétendit qu'une femme...

29 août 1828. Fin de la Préface.

Richard III est difforme et c'est pour cela surtout qu'il est méchant. On eût été plus fidèle à la nature en donnant au héros une insouciance parfaite comme celle de... ou une perversité profonde comme... [Variante : Pour être le miroir de ce qu'on voit dans la nature il eût fallu donner au héros, etc.]. Mais la peinture eût été trop laide. Une âme passionnée comme celle de Rousseau, une vue nette et parfaite du juste et de l'injuste réunies à un grand malheur peuvent mériter la sympathie du lecteur.

Ce malheur qui serait supportable pour un être parfaitement raisonnable. Mais si on veut bientôt opposer à côté d'une âme passionnée et qui s'exagère précisément les genres de bonheur qui sont plus...

Mouvement singulier et qui n'eût jamais été peint dans aucun roman.

Après ces réflexions et notes de Stendhal relevées sur l'exemplaire Bucci, et qui se rapportent plus particulièrement à l'*Avant-Propos*, nous reproduisons, dans l'ordre dispersé qu'elles occupent sur le même exemplaire, toutes les autres notes et remarques qui ne semblent pas se rapporter à un passage déterminé du roman :

Fin de 1826. — Life. — Bataille du 3 octobre. Recevez-le comme ami from midi till 4 1/2. — Copie du ms. d'Octave.

Corrigé the first ms. le 23 octobre 1826. — The 7 october 1826 he was very near of pistolet. — Il ne peut nier the energie of the... from the 15 sept. till near March or May 1827.

(Copie) 18 octobre 1826... Travaillé à Olivier du 31 janvier au 8 février 1826. Je quitte cet ouvrage par la nécessaire impuiss of making [impuissance de travailler]. Repris comme remède le 17 septembre 1826, terminé le 10 octobre. Reste à le traduire en style non offensant pour les demi-Buttalaqua. Et pour ne pas ressembler à la Saint-Barthélemy de M. d'Outrepont* reste à ajouter les traits de sentiment et les actions qui me viendront. 18 octobre.

* La Saint-Barthélemy d'Outrepont avait paru en juillet 1826.

21 octobre 1826.

Il m'a fallu la froideur donnée par l'ennui de corriger 40 pages de roman pour voir toute la portée de la confiance du 18 octobre.

Je fis apparemment le premier jet de ceci en février 1826. Huit mois avant la crise horrible de San Remo, repris après. Ce n'est peut-être qu'un caprice, dit Menti, parole profonde.

5 juillet 1828. Je déchire l'original fait en neuf jours. Je suis étonné du petit nombre de changements que j'y ai faits en quatre ou cinq mois de travail.

Je vois en déchirant les premiers ms. que ce roman fait en sept jours a été commencé le 30 ou 31 janvier 1825, je crois*.

Olivier. — such was the name of the novel till the parere of Clara Gaz**.

Le titre était Armance, anecdote du XIX^e siècle. Le second titre a été inventé par le libraire ; sans emphase, sans charlatanisme, rien ne se vend, disait M. Canel.

Ce fut rue d'Amboise, dans la belle chambre sur la rue Richelieu que le ms. volume relié fut vendu à M. U. Canel et par lui payé 1.000 francs. Relié rue Saint-Honoré, au coin de la rue Richempanse.

This book made in désespoir chute complète.

La principale crainte que j'aie eue en écrivant ce roman, c'est d'être lu par les femmes de chambre et les marquises qui leur ressemblent.

6 juin 1828.

Le manque de mode fait que le vulgaire ne cristallise pas pour mon roman et, réellement, ne le sent pas. Tant pis pour le vulgaire. Quoique la mode les empêche de comprendre ce roman, qui n'a de ressemblance qu'avec des ouvrages très anciennement à la mode, tels que la Princesse de Clèves, les romans de Madame de Tencin, etc., quoi de plus simple que le plan ?

Le protagoniste est troublé et enragé, parce qu'il se sent impuissant, ce dont il s'est assuré en allant chez Madame Augusta avec ses amis, puis seul, etc. Son malheur lui ôte la raison précisément dans les moments où il est à même de voir de plus près les grâces féminines.

Deux millions lui arrivent.

1^o Il se voit méprisé de la seule personne à laquelle il parle de tout avec sincérité ;

* En réalité c'est en 1826, qu'il a été commencé.

** Olivier, tel était le nom de ce roman jusqu'à l'avis de Clara Gazul. — On sait que c'est Mérimée que Stendhal désignait sous ce nom.

2° Il cherche à regagner cette estime. Cette circonstance est absolument nécessaire pour qu'il puisse prendre de l'amour et en inspirer sans s'en douter. Condition sine qua non puisqu'il est honnête homme, et que je n'en fais pas un sot ;

3° Une circonstance lui apprend qu'il aime. Et de plus, j'ai fait cette circonstance gentille : c'est l'action de l'aimable et folle comtesse d'Aumale ;

4° Il veut partir ;

5° Un duel et des blessures l'en empêchent ;

6° Se croyant près de mourir, il avoue son amour ;

7° Le hasard le sert, sa maîtresse lui fait donner sa parole de ne jamais la demander en mariage.

8° Elle se compromet pour lui de façon à être déshonorée s'il ne l'épouse pas ;

9° Il se détermine à lui avouer qu'il a un défaut physique comme Louis XVIII, M. de Maurepas, M. de la Tournelle ;

10° Il est détourné de ce devoir par une lettre ;

11° Il épouse et se tue.

J'avoue que ce plan me semble irréprochable.

Peut-être que les onze points de ma fable : 1° ne sont pas peints d'une manière assez brillante ; 2° ou l'on n'est pas assez délassé du fond noir du sujet, par des accessoires gais, ou du moins brillants. Repasser les onze points ; les examiner de nouveau sous ce point de vue.

M. Fiori dit qu'il n'y a absolument rien de bon.

Il me semble délicat comme la Princesse de Clèves.

Apparition de la Princesse de Clèves, 1670. Temps d'Ourika*, 1825.

Les hommes vulgaires au pied d'Ourika peuvent à peine, vu le changement des temps, apercevoir le sommet de la Princesse de Clèves. Dû-tance de 155 ans. Idée de février 1826.

Tous le disent mauvais, Fiori, Besan[çon], Azur, Sister. Seule excuse of the author what should they say of the Princess of Clèves.

28 juillet 1829.

Mme Az[ur] me dit qu'elle a voulu relire hier ce livre, décidément il ne vaut rien. Quand il parut, Santo le porta à Mme Az[ur], Sister passa la nuit pour le lire : mon pauvre brother s'est blousé. M. Fiori dit qu'il n'y a absolument rien de bon.

25 février 1828. Fiori me dit qu'il n'a rien, absolument rien [compris] dans ce Roman.

* Ourika, le roman de la duchesse de Duras, avait en réalité paru en 1824. Voir l'Avertissement.

1841.

Di Fiori a loué ce livre dernièrement.*

Il me semble délicat comme la Princesse de Clèves :

J'ajoute rien de hasardé, rien d'aventureux dans ce style qui désappointe M. de Lamartine. Florence, décembre 1827.

*La Revue de M. Jullien**, n° du 1^{er} juin, je crois, parle d'Armance avec bienveillance, article Chauvet, je crois. On reproche à Armance le style gourmé et trop noble.*

Il s'était juré mille fois depuis quatre ans que jamais il n'aimerait. Cette obligation de ne pas aimer était la base de toute sa conduite et la grande affaire de sa vie.

On Dom[ini]que, 2 septembre 1828.

*In thirteen days two years. When love meurt*** vraiment on se rappelle toutes les actions of Menti offensantes pour la vanité, et la Vanité à l'usage du Monde qui dormait à l'époque de ces actions de Menti s'occupe à les sentir pour la première fois.*

25 août-2 septembre 1828.

7 juillet 1828. Yesterday. Ermenonville. Le hasard me fait relire une conversation sur le comique écrite par moi le 26 janvier 1811. Alors je pensais profondément à la comédie. Depuis, j'ai agi mais non en faisant des comédies.

1831. Départ pour Subiaco le 29 octobre 1831. Admettre dans le style de Dom[ini]que quelques paroles inutiles pour faciliter l'intelligence. L'horreur pour le bavardage moderne m'avait jeté dans le défaut contraire : sécheresse de plusieurs parties du Rouge. De temps à autre, une ligne de description du mouv[ement] physique faciliterait beaucoup l'intelligence.

*Making this Novel I was very mélan[colique]****. Voici la conviction*

* M. Raymond Lebègue rapproche très justement cette note de celle que Stendhal, à la même époque, a inscrite sur l'exemplaire Chaper de *la Chartreuse* : « Averti par M. de Balzac, Las F. [di Fiori] trouve qu'Armance a de jolies choses. Lettre du 1^{er} février [1841] » (*Marginalia*, II, 384).

** C'est la *Revue Encyclopédique* qui, dans son numéro de mai 1828, publia sur *Armance* un article signé Ch.

*** Dans treize jours deux années. — C'est en effet au 15 septembre 1826 que Stendhal a toujours fait remonter sa rupture avec Menti.

**** En écrivant ce roman j'étais très mélancolique.

que j'avais. C'est l'action qui fait le roman et non pas la dissertation plus ou moins spirituelle sur les objets auxquels pense le monde.

Le 4 octobre 1826 (the 7th I was absent). Lisant Édouard je pensais ceci. Faites un supplément à La Bruyère, un La Bruyère du XIX^e siècle, fort bien ; votre fiction rend à nos idées le même service que les accidents du jeune Anacharsis à la science de la Grèce de M. l'abbé Barthélemy.

Et venit, et sui eum non receperunt.

Mét[hilde] in 1.000 ans, 1819.

La plus grande douleur*.

Three great despairs**.

abandon of Gina.	1817
impossible of Méthilde	1820
abandon of Menti	1826
all by love***.	

En 1829. Ce qui perd la littérature française, c'est le genre grossier. Les charlatans ont des sujets à cause des industriels qui, arrivés à 8.000 francs de rentes, font quelque consommation de livres et donnent leur avis sur les choses littéraires sans avoir le temps de se former un avis.

De plus, comme les prêtres nuisent aux vrais philosophes, les Anglais nuisent aux vrais littérateurs. On lit les livres des Anglais au lieu de livres écrits en conscience.

Je cherche des épigraphes le 25 mai 1830 corrigeant la 9^e feuille de Julien.

L'épigraphe doit augmenter la sensation, l'émotion du lecteur, si émotion il peut y avoir et non plus présenter un jugement plus ou moins philosophique sur la situation. Idée de mai 1830.

21 juin 1828. En revoyant les diverses préfaces pour l'Amour, que de temps perdu ! Victor Ja[cquemont] m'a rendu un vrai service en m'empêchant de parler de moi au public. La méchanceté de Mme de Cotelbel m'ouvre les yeux. Le temps perdu à tout ce... aurait fait 2 comédies.

21 juin 1828.

Cent ans après sa mort, le plus grand bonheur qui puisse arriver à un grand homme, c'est d'avoir des ennemis.

Dque.

pensé à propos de la statue élevée à J. J. à Genève et de la rancune avec laquelle Shycheden [?] en parle chez Amica.

23 août 1828.

* Il vint, et les siens ne le reçurent (Saint Jean, I, xi) — Stendhal a exprimé en effet dans plusieurs *Marginalia* la douleur qu'il ressentit quand il s'aperçut à Milan que Méthilde lui faisait fermer sa porte.

** Trois grands désespoirs.

*** Tous par amour. — L'abandon de Gina est en réalité de 1815.

On ne se console pas des chagrins, on s'en distrait, après une action désagréable, aller acheter un masque de pain d'épice.

2 mars 1829.

La discussion avec le marchand de mas[ques], un événement entre le présent et l'action désagréable.

Dimanche ennuyeux, promenade au Corso with Mister Sten[dba]l, et pour toute sa vie ainsi till the death. 15 mars 35.

P. 25.

1. Ces quelques pages en guise de préface, Stendhal avait d'abord pensé les intituler : *Avertissement*. Mais, ainsi que nous le rappelle M. Georges Blin dans sa récente et excellente édition d'*Armance* (Éditions de la Revue Fontaine), il supprima ce mot d'après l'avis de l'associé de son éditeur Canel (voir sa lettre à Canel du 17 juillet 1827) (*Corr.*, VI, 222) et le remplaça par *Avant-propos*.

2. Stendhal montre ici qu'il n'était nullement ennemi de la réclame littéraire. Et la façon dont il se défend d'avoir écrit un roman à clé est assez piquante : il désire n'être pas cru et exciter la curiosité du lecteur qui lira d'autant plus volontiers ce roman qu'il croira devoir chercher des noms connus sous les noms supposés des personnages. C'est ce qui s'est produit en effet. Et bien que nous soyons mal informés des clés de ce roman, il est probable qu'elles furent assez nombreuses. Lui-même en a révélé deux dans sa fameuse Lettre à Mérimée du 23 décembre 1826 (*Corr.*, VI, 174). Voir à ce propos l'article de M. François Michel sur *Armance de Zohiloff*, cité plus haut dans la « Bibliographie ».

3. *Vivian Grey*, premier roman de Disraëli, venait de paraître, sans nom d'auteur, en 1826. Cette même année avait été traduit en français *Matilda*, roman de lord Normamby. — Almak était un lieu de réunion et un bal célèbre de la bonne société de Londres que Stendhal cite fréquemment. Mais l'ouvrage intitulé *Almak's High life* existe-t-il réellement ?

4. ... donc il a fait la satire (Bucci).

P. 26.

1. Opéra de Paisiello où un notaire est amoureux d'une meunière.

2. Comédie de Picard et Mazères, jouée à la Comédie-Française le 31 mai 1827.

3. On se souvient de l'épigraphe mise par Stendhal au chapitre XIII du *Rouge et Noir*, tome I : « Un roman c'est un miroir qu'on

promène le long d'un chemin » et qu'il a signée abusivement sans doute : Saint-Réal. Dans la première préface à *Lucien Leuwen*, il dira encore : « Un roman doit être un miroir. »

P. 27.

1. Saint-Gingolf sur le lac de Genève.

P. 29.

1. D'avoir lui-même dans sa jeunesse préparé l'École Polytechnique, Stendhal demeure hanté : Octave dans *Armance*, Lucien dans *Lucien Leuwen*, le duc de Montenotte dans *le Rose et le Vert* et le duc de Miossens dans *Lamiel* seront d'anciens polytechniciens.

2. S'il eût eu l'habitude de parler (Bucci).

P. 30.

1. Sur l'exemplaire Bucci, Stendhal a tenté ainsi d'éclairer ce passage : « Un malheur singulier et irréparable le portait à s'exagérer certains genres de bonheur dont il ne pouvait jouir et à se peindre sous des images trop sombres les événements qu'il devait rencontrer dans la vie. Dominé par une mélancolie profonde et surtout sans confident, Octave semblait misanthrope avant l'âge. Comme il ne pouvait songer à un certain bonheur qu'il se figurait extrême, son imagination ne voyait plus dans la vie aucun plaisir ni rien qui lui semblât valoir la peine de vivre. Sans un extrême attachement pour sa mère, l'idée de son malheur l'eût conduit à mettre un terme à sa vie. »

Et il ajoutait : *Je ne puis trouver la manière de dire cela honnêtement dans l'ouvrage : plutôt dans la préface*, 26 mai 1828.

Il entreprend cependant d'ajouter en cet endroit ces simples mots : « Mais personne ne savait son secret, et l'influence que cette idée toujours présente avait prise sur sa manière de voir les choses. »

2. ... et pour ne pas déroger après une jolie phrase (Bucci).

P. 31.

1. Note de l'exemplaire Bucci : « I find it very well. Amor [Rome], 15 mars 1835. »

P. 33.

1. ... Le marquis, qui avait horreur des livres et des avocats, voyait avec une sorte d'horreur un jeune gentilhomme se passionner pour la lecture (Bucci).

A la suite de cette correction, Stendhal ajoute cette remarque : « Je trouve ceci fort bien *writen*. Rome, 25 mars 1835. »

2. ... Suffisamment bien (Bucci).

P. 34.

1. La loi d'indemnité fut votée en avril 1825.

2. ... Qu'elle soit repoussée (Bucci).

A la suite de cette correction, Stendhal écrit : « Octave a la qualité du général, en deux minutes prendre un parti; il l'a à force de réfléchir d'avance. Naples. 31 août 1827. »

3. Nous retrouvons ici un des principes fondamentaux du Beylisme. Dès sa jeunesse, Henri Beyle s'était fait une loi de ne pas croire une chose parce qu'on lui avait affirmé qu'elle était vraie, mais parce que ses sens et sa tête lui avaient prouvé qu'elle l'était. Jamais il ne mit ainsi rien au-dessus de la *logique* qui n'était autre à ses yeux que l'art de ne pas se tromper. Et il avait patiemment inculqué à sa sœur Pauline ses idées à ce sujet. Le 19 mars 1803 il écrivait déjà cet axiome fondamental : « N'ayez aucun préjugé, c'est-à-dire ne croyez jamais rien parce qu'un autre vous l'a dit, mais parce qu'on vous l'a prouvé. »

4. Il faut reconnaître en ce prédicateur, comme l'a fait très justement remarquer M. Georges Blin, l'abbé Fayet né à Mende en 1777 et mort évêque d'Orléans en 1849. On a publié deux volumes de ses « Sermons, Discours et Mandements ». Il avait joué un rôle important parmi les « chefs du parti jésuite » et s'était élevé tout particulièrement contre les mauvais livres. Stendhal l'a nommé à plusieurs reprises dans son *Courrier anglais*.

P. 35.

1. Un imitateur de Newton!

Car Newton est accusé de babilanisme (Bucci).

P. 37.

1. En face de ces mots, Stendhal, préoccupé de son style, écrit sur l'exemplaire Bucci : « hiatus », et il corrige ainsi : « habile courtisan ».

P. 38.

1. Il est douteux que cette épigraphe soit empruntée à Marlow. On peut la traduire ainsi : « La mélancolie le marquait comme son bien, lui dont le cœur ambitieux surestime le bonheur dont il ne peut jouir. » Il faut remarquer, comme l'a fait M. R. Lebègue, que la première ligne est un vers de Thomas Gray dans son *Élégie écrite dans un cimetière de campagne*.

2. Toutes les sonnettes sont en mouvement (Bucci).

P. 39.

Sur 430 députés, on comptait, en 1825, 320 anciens émigrés et privilégiés.

P. 40.

1. ... trop visible (Bucci).

P. 42.

1. ... irais-je m'imaginer (Bucci).
2. ... dont Paris était inondé en ce moment (Bucci).
3. En face du texte, Stendhal écrit sur l'exemplaire Bucci : « Essayer faire deviner l'impuissance, mettre ici : *et comment en serais-je aimé ?* »
4. Octave, tout absorbé par ses idées, manque de se faire écraser comme Henri Beyle lui-même un jour qu'il se rendait chez Mélanie, ou, comme il lui arrivait encore plus tard, quand, dans les rues de Paris, il était perdu dans sa rêverie (cf. *Journal*, II, 70 et *Vie de Henri Brulard*, II, 191).
5. L'interfeuille de l'exemplaire Bucci porte en face de cette phrase : « *Je ne vois qu'une idée dans tout ce qui suit* » et plus bas : « *Toujours honteux dégoût pour tout, je ne vois qu'une seule pensée, hors de cette idée fatale, il n'est rien, aller au-devant d'une douleur qui semble toujours nouvelle.* » Il convient de ne jamais oublier en lisant de tels passages qu'ils reflètent l'état d'âme de Henri Beyle lui-même au lendemain de sa rupture avec Mme Curial.

P. 43.

1. Ces idées de suicide elles-mêmes ont assailli Stendhal quand quelques semaines avant de tracer ces pages, il s'était vu abandonner par Menti. Aussi sait-il leur donner autant de force que de vérité.
2. ... toutes celles qu'il pourra me présenter un jour (Bucci).
3. ... avec le bonheur de s'estimer elle-même (Bucci).

P. 44.

1. Je ferai placer dans le salon selon mon goût trois glaces (Bucci).

P. 45.

1. Ces deux vers des *Deux Gentilshommes de Vérone*, se trouvent dans la première scène de la comédie de Shakespeare. Les deux derniers vers sont dits par Protée, auxquels répliquent les quatre premiers dits par Valentin. Mais Stendhal les a disposés ainsi.
« Ainsi l'amour dévorant habite dans les plus beaux esprits. — De même que le bouton le plus précoce est dévoré par le ver avant de s'épanouir, de même aussi l'esprit jeune et tendre est changé par l'amour en folie... »
2. ... qui obtiennent un regard à cause de leur beauté (Bucci).
3. ... de ta force (Bucci).

P. 46.

1. Octave était sorti (Bucci).

P. 47.

1. Stendhal a noté ici sur l'exemplaire Bucci : « le lecteur se demande si cela est avant ou après la venue des deux millions ».

2. Stendhal une fois encore se souvient du *Traité* de Pinel sur l'aliénation mentale, où le grand médecin a fort bien su distinguer la colère et ses accès éminemment passagers des accès de la manie qui durent plus. Ces nuances évidemment demeurent inaperçues du vulgaire. Mais ces accès de fureur qui avoisinent la folie sont parfois les prodromes de celle-ci. Tel fut le cas pour Jonathan Swift qui lui aussi durant toute sa vie fut sujet à des colères terribles. Une fois la crise passée, comme Octave, on le voyait en proie aux plus poignants remords. Enfin, il devait mourir fou. Or, Stendhal l'a expressément avoué dans sa lettre à Mérimée, Swift était un de ces babilans fameux dont il avait étudié la vie avant de peindre le caractère de son héros.

3. ... du ton libre et sévère (Bucci).

P. 48.

1. ... raisonnable, s'il fût né à Genève (Bucci).

P. 49.

1. La comtesse de Cayla (note de l'exemplaire Bucci).

2. Cette épigraphe est attribuée par Stendhal à Massinger. Mais, si la première phrase n'en a pas été identifiée, la seconde et la troisième, comme l'a fait remarquer M. R. Lebègue, sont empruntées au premier acte, scène 3, du *Marchand de Venise* de Shakespeare. L'on devra seulement corriger Diego en Bassanio : « Demi-dupe, demi-dupant, le premier trompa peut-être par sa cautèle et de belles paroles, comme tous ces philosophes. Philosophes, disent-ils ? Remarquez ceci, Diego, le diable peut citer l'Écriture pour ses fins. Oh ! que la fausseté a de beaux dehors ! »

P. 50.

1. J.-P. Pikler, dessinateur et graveur (1765-1806).
2. Joseph Thouvenin, célèbre relieur de Paris (1790-1834).
3. ... et, sans la lire, il jeta la lettre dans la cheminée (Bucci).
4. ... qu'elle a mis à la porte en apparence (Bucci).
5. ... sa femme de chambre favorite (Bucci).
6. ... ne saurait en sauver (Bucci).
7. L'édition de 1854 corrige : « Il avait eu à soutenir »

P. 51.

1. ... le mèneront au chapeau (Bucci).
2. ... pour les officiers de son âge (Bucci).
3. ... de parler, laissa ce cercle de vieillards et de bonne heure sortit (Bucci).

4. *Le Mariage de raison* de Scribe fut représenté au Gymnase le 10 octobre 1826. Stendhal en avait rendu compte en décembre de la même année dans le *New Monthly Magazine*. (Cf. *Courrier anglais*, III, 240.) La clé est, bien entendu, celle de la chambre conjugale, rendue au mari : ce sont de telles idées qui tourmentent Octave. Au sujet de cette scène, Stendhal a encore rappelé (*loc. cit.*, 266) que Walter Scott, de passage à Paris, et qui avait assisté à la représentation de l'œuvre de Scribe, a reconnu qu'elle avait été empruntée à *Caroline de Lichtfield* de Mme de Montolieu. Or, ce roman a été précisément cité au nombre des ouvrages qui avaient pu inspirer *Armance* de près ou de loin.

5. On découvre dans la conduite d'Octave une certaine puérilité évidemment destinée à montrer qu'il ne faut point voir en lui un être normal. Remarquons toutefois que Stendhal aimait pour lui-même ce luxe de précautions inutiles, qu'on en trouverait plus d'un exemple dans sa vie, et que Julien Sorel et Fabrice del Dongo eux-mêmes ont parfois eu recours à des ruses bien déconcertantes. Le goût des cachotteries est une des caractéristiques du *beylisme*.

P. 52.

1. ... Il s'était juré mille fois depuis quatre ans que jamais il n'aimerait. Cette obligation de ne pas aimer était la base de toute sa conduite et la grande affaire de sa vie (Bucci).
2. ... Chez Mme de Bonnivet Octave ne regarda pas (Bucci).
3. L'abbé Dubois, missionnaire français (1765-1848).

P. 53.

1. Le portrait de Byron en palikare par Th. Phillips (1765-1848) est à la *National Gallery*.

2. ... une âme que je croyais si noble (Bucci).
 3. ... il en était à jouir avec délices (Bucci).
 4. ... Arrivé chez lui, Octave (Bucci).
- A la suite de quoi Stendhal ajoute : « Ceci est obscur par manque de mots explicatifs tels que celui ci-dessus. »

P. 54.

1. Dans ce livre et dans *le Rouge et le Noir*, Stendhal empruntera de nouvelles épigraphes au *Don Juan* de Byron. Ici (ch. I, str. LXI), le poète fait le portrait de Julia, la première maîtresse

de don Juan : « Ses souples cheveux étaient massés sur un front brillant d'intelligence et beau et lisse; ses sourcils par leur forme rappelaient l'arc-en-ciel, sa joue toute pourpre avec l'éclat de la jeunesse atteignait parfois une transparence lumineuse comme si le sang de ses veines en courant projetait de la lumière... »

2. ... qu'il attendit (Bucci).

3. ... sur le choix (Bucci).

4. En trouvant les raisons des paroles (Bucci). Et plus bas : « Je sens en relisant ceci combien j'ai acquis de maturité depuis 1827. »
— 9 avril 1841.

P. 55.

1. ... Ainsi je perdis l'affection et l'estime. (Donner la forme directe.) (Bucci).

2. ... sa nouvelle position de disgracié auprès d'Armance (Bucci).

3. ... qu'il éprouvait quinze jours auparavant (Bucci).

P. 56.

1. ... l'âpre pays. (Ce mot comprend le *moral*.) (Bucci).

2. ... appartenait à une famille qui depuis un siècle avait obtenu les plus grands emplois (Bucci).

3. ... de donner son attention (Bucci).

P. 57.

1. ... Pour tout dire en un mot je ne doute pas (Bucci).

2. ... les complaisances de cette femme (Bucci).

3. ... c'était surtout sa droiture impassible qui (Bucci).

P. 58.

1. C'est avec ces yeux-là (Bucci).

P. 59.

1. ... y répondre d'une façon piquante (Bucci).

2. ... en est la copie la plus ressemblante (Bucci).

P. 60.

1. Mme de Bonnivet veut convertir Octave, comme dans *Une position sociale* la duchesse de Vaussay voudra convertir Roizand. La duchesse de Vaussay a été peinte d'après la comtesse de Sainte-Aulaire de même que Roizand le fut d'après Stendhal lui-même. La différence c'est que Stendhal était réellement impie, tandis qu'Octave, en dépit de ses mauvaises lectures, est une âme croyante. On s'est donc demandé qui avait servi de modèle à l'auteur pour faire le portrait de Mme de Bonnivet, offrant des bibles aux jeunes gens et adepte de la philosophie allemande. La première personne

à laquelle il a pu songer est évidemment la duchesse de Broglie. Celle-ci était obstinée, comme sa mère l'avait été naguère à Coppet, à avoir une cour autour d'elle et prétendait de même diriger les esprits. Elle avait écrit un opuscule sur les *Sociétés bibliques* et plus que personne, avec Mme de Sainte-Aulaire précisément, avait contribué à fonder une *Société de morale chrétienne* (voir le *Courrier anglais*, IV, 44). D'autre part, il est permis de croire que Stendhal a encore pensé à Mme de Krudener et à Mme Swetchine. Dans l'*Histoire de la Peinture* (II, 410), où la première est nommée, Stendhal avait déjà fait allusion à la renaissance du fanatisme en France. Quant à la seconde, si son nom ne semble pas avoir jamais été tracé par la plume de Stendhal, il ne pouvait cependant ignorer son prosélytisme. Du reste dans le *Courrier anglais* il a insisté fréquemment sur l'influence des théories de Lamennais ou d'Eckstein, sur celle du livre de *la Religion*, de Benjamin Constant, sur les dames de l'aristocratie parisienne. Il n'était question dans les salons que d'une nouvelle *transformation* du christianisme. C'était, a écrit Stendhal dans son *Courrier anglais* (IV, 22), le temps où toutes les femmes à la mode se disaient : « Mon salon deviendra célèbre dans tout Paris. Je prendrai la direction de quelque chose, du moins parlera-t-on de moi. Un évangile et un *credo* seuls manquaient... » et pensaient tirer parti du succès qu'avait obtenu le livre de Benjamin Constant sur *la Religion*.

Ce n'est pas une fois, mais dix, que Stendhal a ainsi dénoncé la coterie qui dans le faubourg Saint-Germain était occupée par la création d'une nouvelle religion (*Courrier anglais*, V, 257). Ces questions peuvent nous paraître aujourd'hui obscures ou outrancières. Ce serait néanmoins méconnaître gravement l'histoire de la Restauration que de les juger absurdes. Beaucoup d'auteurs du temps en ont eux-mêmes témoigné, et Sainte-Beuve le premier : ces idées étaient alors au premier rang des préoccupations de toute une élite, allant des salons aux séminaires.

P. 61.

1. ... étaient surtout favorables (Bucci).
2. Stendhal note en marge de l'exemplaire Bucci : « *Very well* pour le fond. »
3. ... Ses visions chez une femme aussi considérée étaient fort désagréables à Mgr l'Archevêque (Bucci).
4. On appelait ainsi les séculiers affiliés à l'ordre des Jésuites.

P. 63.

1. ... leurs regards et l'expression sèche et méchante de leurs lèvres serrées (Bucci).
2. Note de Stendhal sur la fin de ce chapitre : « Manière fort adroite de faire tomber amoureux cet homme qui hait l'amour. Omar, 14 mars 35. J'avais oublié. » (Bucci).

3. Cette épigraphe est empruntée à la seconde scène du troisième acte de *Henry VIII*. Shakespeare met ces paroles dans la bouche du cardinal Wolsey s'adressant à Cromwell : « Cromwell, je te le recommande, repousse l'ambition : c'est par ce péché que sont tombés les anges : comment donc l'homme, image de son Créateur, peut-il espérer réussir par cette voie ? »

P. 64.

1. ... Sans restriction mentale ni prétérition à la jésuite, je vous déclare (Bucci).

2. Manquant de *conscience* et de *sens intime*, Octave ne peut être qu'un réprouvé. Il faut sans doute voir ici, dans le *sens intime*, ce que Schlegel nommait le *sens intérieur* et qui mieux que la raison permettait de goûter les œuvres littéraires et les œuvres d'art. Stendhal s'en était déjà copieusement moqué dans l'*Histoire de la Peinture en Italie* (II, 76). Il adressait d'ailleurs de nouvelles pointes à ce *sens intérieur* dont, pour lui, il se sentait entièrement démun, dans *Rome, Naples et Florence* (II, 198; III, 132-133). Mais je ne serais point surpris pour ma part qu'autant qu'à Schlegel, Stendhal eût pensé ici et voulu faire une allusion directe à ce *sens intime* si fort prôné par Maine de Biran qu'il avait lu et approché. Biran transfuge du sensualisme en était arrivé à tenir le *sens intime* pour infaillible dans la connaissance de Dieu.

3. ... quelque chose de passionné et de vrai. (*Solennel* implique un peu d'affectation.) (Bucci.)

P. 65.

1. ... d'être assis à trois pas (Bucci).

2. ... qui s'anime tout à coup, mais pour vous, et uniquement pour vous. (Bucci.)

P. 66.

1. Ce sont de nouveaux traits empruntés à lui-même dont l'auteur dote ici Octave. Stendhal, dans les salons de la Restauration, passait ainsi d'un silence obstiné à des discours absurdes sans paraître s'en soucier.

2. Correction d'après l'exemplaire Bucci et l'édition Lévy de 1854, l'original portait : au milieu *des* gens.

3. En face de ce texte, Stendhal écrit en note sur l'exemplaire Bucci (6 juin 1828) : « Quelque temps après les deux millions et quand Octave a le grand succès, son père le fait sous-lieutenant dans un régiment de cuirassiers de la garde. Peut-être, pour distraire, quelque description de cérémonie de Cour. Mais holà! pas de satire! Laissons ce plat moyen aux petits littérateurs poussés par le *Constitutionnel*. »

P. 68.

1. Stendhal fait ici une évidente allusion aux théories remises à la mode par Victor Cousin qui se faisait alors l'apôtre d'un néo-platonisme. « Le Beau est la splendeur du Vrai », était une de ces définitions vagues qu'il chérissait. Il ne devait publier que beaucoup plus tard *Du vrai, du beau et du bien* (1858), mais ses idées principales avaient déjà été exposées par lui avec beaucoup d'éclat en des leçons qui avaient obtenu un grand succès. Stendhal dans le *Courrier anglais* s'est souvent élevé contre ce philosophe dont il détestait le spiritualisme nébuleux. Et quand écrivant (*Ibid.*, III, 410) au sujet des auteurs qui « profèrent une foule de choses vagues sur la nature de la divinité, sur l'âme et sur la façon dont Dieu créa l'homme » il ajoutait cette phrase précise (en juillet 1828) : « M. Cousin prétend avoir trouvé tout cela au moyen de ce qu'il appelle l'*interrogation méditative de la conscience* », on peut se demander en effet, comme a fait M. Georges Blin, si autant que Schlegel que j'ai nommé plus haut, Victor Cousin n'est pas l'inspirateur de toute la doctrine exposée dans ces pages par Mme de Bonnivet.

2. ... dont on espérait (Bucci).

P. 69.

1. Épigraphe encore empruntée à Byron (*Don Juan*, ch. I, str. LXXIII) : « Mais la passion a beau se déguiser, elle se trahit par son obscurité même; comme le ciel le plus noir annonce la tempête la plus terrible, elle dévoile ses désirs à travers un regard vainement dissimulé, et sous quelque aspect qu'elle se cache, c'est toujours la même hypocrisie; froideur ou colère, voire dédain ou haine, sont les masques qu'elle porte souvent, et cependant trop tard. »

2. ... pour moi de ce côté (Bucci).

P. 70.

1. ... une manière polie de terminer (Bucci).

2. ... qui se retrouvaient brouillés (Bucci).

3. ... et pleurant chez moi (Bucci).

4. ... hors d'état de se montrer à un homme (Bucci).

P. 71.

1. ... mon fatal secret (Bucci).

2. ... une vue qui parle à l'âme, une vue sur les grandes vallées (Bucci).

3. Dispositions morales de l'animal *when he was making Olivier...*
21 octobre 1826 (Bucci).

4. ... cette passion déshonorante. Le désespoir de l'auteur *in making the* Rue Richepanse n° 10 octobre 182[6] est bien peint page 163 (Bucci).

P. 73.

1. ... une fille à pourvoir (Bucci).
2. ... mais ne se trouverait-elle point quelque nièce ? (Bucci).
3. ... était en proie à une crise de délire (Bucci).
4. ... sa petite chaise où se plaçait (Bucci).

Stendhal fait suivre sa correction de cette remarque : « De temps à autre une ligne de description du mouvement *physique* faciliterait beaucoup l'intelligence. »

P. 75.

1. ... d'adresser une parole (Bucci).

2. Note de Stendhal sur l'exemplaire Bucci : « Seul moyen pour Octave (comme pour toute personne timide) de devenir véritablement aimable : parler en se moquant du fond et ne songeant qu'au piquant et à l'élégance de la manière. »

Avec ce chapitre VII se termine le premier tome de l'édition originale qui parut en trois volumes.

3. C'était une des pièces préférées de Stendhal et la figure d'Imogène une des plus pures à ses yeux qu'ait créées Shakespeare. C'est Imogène qui prononce ici les trois vers cités en épigraphe et qui sont extraits de la scène 4 de l'acte III. A noter que Stendhal a modifié le dernier vers où Shakespeare avait écrit : *Dead to my husband* : « Que ferai-je pendant ce temps ? Où demeurer ? Comment vivre ? Qui me soutiendra dans cette vie, quand je suis morte pour lui ? »

4. Sur un des feuillets qui précèdent ce chapitre, Stendhal a écrit : « Même quand il y aurait eu de la bienveillance, je pensais qu'ils ne comprendraient rien à ceci. Morale. — Nos jeunes gens riches tombent dans les mêmes *actes de malheur* qu'un pauvre diable qui a le plus grand déficit » (Bucci).

P. 76.

1. ... il lui semblait qu'il était sur le point de mourir d'espérance et de crainte (Bucci).

P. 77.

1. Mousseaux est l'ancien nom du parc Monceau.

2. Le jardin du Roi, c'est le jardin des Plantes où Stendhal fréquentait assidûment chez les Cuvier.

3. ... en calèche sur le boulevard (Bucci).

Le café Tortoni sur le boulevard des Italiens, était un café-glacier, rendez-vous des élégants.

4. ... de leur société (Bucci).

5. ... Ceux qui avaient mal au foie se livrèrent (Bucci).

6. ... la Cour de Louis XV.

Stendhal ajoute cette note : « Ridicule dit par Jacquemont. »

7. ... le libraire de la maison (Bucci).

8. Le musée des monuments français avait été dispersé en 1816 et les tombeaux d'Héloïse et d'Abélard transportés au Père-Lachaise, dont, le 21 mai 1804, une partie seulement avait été transformée en cimetière. Il y restait de vastes jardins qui demeuraient un lieu de promenade.

P. 78.

1. Bathilde Curial, âgée d'environ douze ans, était morte le 12 janvier 1827 et avait été inhumée au Père-Lachaise; il faut lire à ce sujet le pénétrant article de François Michel : *Une enfant à travers l'œuvre de Stendhal*, dans la revue *Hommes et Mondes* de septembre 1947.

P. 79.

1. L'édition originale signalait du nom de Burns cette épigraphe. Nous indiquons ici la vraie source d'après une correction de l'exemplaire Bucci. Stendhal avait déjà cité la même phrase de Shakespeare au chapitre 41 de la *Vie de Henri Brulard*.

2. S'il a un peu d'intérêt (Bucci).

P. 80.

1. ... mais ne s'y montrait que pour se taire (Bucci).

2. Les mémoires de Mme de La Rochejacquelein avaient paru en 1815. Ils avaient été rédigés par le baron de Barante. Stendhal en a parlé dans le *Courrier anglais* (V, 368). Stendhal, en marge de ce passage, a noté sur l'exemplaire Bucci : « Méchanceté des Babilans, exemples de M. Koreff. Il connaît d'impuissants Prussiens ou Français qui accusaient leurs femmes de mille travers. Ils croyaient toujours que c'est la femme qui les rend impuissants. Blume, mari de la princesse Bagration. »

3. ... Elle avait trop d'émotion pour avoir la prudence de l'ambition (Bucci).

4. ... le loisir de penser à tout (Bucci).

P. 81.

1. ... de liberté entière (Bucci).

P. 82.

1. ... nuire au voisin qu'il ne l'avait supposé jadis quand il songeait au monde qu'il ne connaissait pas encore (Bucci).

P. 83.

1. Ainsi la comtesse Curial reprochait-elle à Stendhal, dans une lettre du 11 octobre 1825, de vivre dans la société des filles

de joie. De même que déjà à Milan Métilde voyait avec déplaisir qu'en la quittant le soir il se rendait chez Nina Vignano.

Stendhal l'a dit expressément dans sa lettre à Mérimée, si Octave est accusé de fréquenter les maisons de jeu, et si Armance le lui reproche ici en termes décents, c'est pour faire entendre au lecteur sans aucune grossièreté qu'il *passait sa jeunesse chez les filles*.

2. ... d'un jeune homme (Bucci).

P. 84.

1. Il est possible que cette épigraphe soit tirée des vingt volumes in-4° que représentent les œuvres publiées à Rome (1806-1821) du cardinal H.-S. Gerdil (1718-1802), théologien et historien. M. Georges Blin l'a traduite ainsi : « O connaissance ! Ce n'est pas sans raison que le prêtre fidèle t'appela : le plus grand des maux. Il était tout désorienté, et pourtant il ne doutait pas encore, tout au plus doutait-il d'être bientôt sur le point de douter ! O connaissance ! Tu es fatale à ceux chez lesquels l'action suit de près le credo. »

2. « Inconnu, je me mêlais à la foule : vaste désert d'hommes. » (Chateaubriand, *René*.) Cette formule avait frappé Stendhal. Il l'avait faite sienne déjà dans son « Salon de 1824 », au cours du quatrième article paru le 12 septembre 1824 dans le *Journal de Paris*, et où il écrivait : « Tout cela, dès que je cherche une âme, n'est plus à mes yeux qu'un *vaste désert d'hommes*. »

P. 85.

1. ... sans bornes dans la société (Bucci).

P. 87.

1. Les cinq derniers vers de cette épigraphe appartiennent en effet à la pièce de Shakespeare : *Troilus et Cressida* (IV, 5), tandis que le premier est un rappel de celui d'*Othello* (III, 3) : *Trifles light as air* que Stendhal avait déjà cité dans l'*Histoire de la Peinture en Italie* (II, 136) et dans l'*Amour* (I, 181). Découverte qui revient à Miss Doris Gunnel : *Stendhal et l'Angleterre* (p. 196). L'ensemble se traduit ainsi : « Quelque chose de léger comme l'air. Ses yeux, sa bouche, ses lèvres ont un langage ; jusqu'à ses pieds qui parlent ! Les esprits voluptueux se révèlent à chaque geste, à chaque mouvement de son corps. Oh ! ces impudentes à la langue déliée qui provoquent la familiarité avant qu'elle ne s'offre. »

P. 88.

1. ... calcula le crayon à la main (Bucci).

2. Peut-être Stendhal a-t-il pris le nom d'Aumale dans la *Princesse de Clèves* où il apparaît. Mais, quand Stendhal écrivait *Armance*,

ce titre avait été redonné à la famille d'Orléans et le prince, qui devait l'illustrer dans les rangs de l'armée française, avait quatre ans. M. Georges Blin a fait remarquer avec raison que Mme d'Aumale tient dans ce roman le rôle de diversion que joue Mme d'Hocquincourt dans *Lucien Leuwen*. Mme d'Aumale, a dit Stendhal (*Lettres à Mérimée*) : « c'était Mme de Castris... faite sage ».

3. On sait, surtout par les *Souvenirs d'Égotisme*, combien le site d'Andilly était cher à Stendhal. N'a-t-il pas souhaité dormir, dans son cimetière, de son dernier sommeil ? En 1811, il avait en ces lieux passé des heures charmantes avec la comtesse Daru. Il y revint plus tard corriger les épreuves de *l'Amour*. En 1828, il écrivait à son amie Mme Jules Gauthier : « les bois d'Andilly [...] sont toujours pour moi ce qu'il y a de mieux aux environs de Paris ».

4. ... et on le vit éclairé (Bucci).

5. Stendhal a toujours goûté les salons quand les douze coups de minuit en ont chassé les ennuyeux. « Un salon, a-t-il dit, où la conversation est gaie, anecdotique, et où l'on prend du punch léger à minuit et demie, est l'endroit où je me trouve le mieux. » (*Vie de Henri Brulard*, II, 29.)

P. 90.

1. ... Mais par malheur mon désir le mieux arrêté ne suffit pas pour mener à bien cette chose qui ferait le bonheur de ma vie (Bucci).

2. Cette épigraphe est extraite de Camoëns : *Les Lusiades* (ch. III, str. 120). J'emprunte la traduction à M. Georges Blin : « Dans le calme, belle Inez, tu cueillais le doux fruit de ta jeunesse dans cette erreur joyeuse et aveugle de l'âme qui sous le coup de la fortune ne tarde pas à disparaître. »

3. ... sang slave (Bucci).

4. ... vint décider (Bucci).

P. 91.

1. ... qui s'oppose à ce projet (Bucci).

A la suite de cette correction, Stendhal ajoute : « I find well ».

P. 92.

1. Après le départ de la société et quand Armance après avoir reçu les projets put (Bucci).

P. 93.

1. ... tous les ans (Bucci).

P. 94.

1. ... perdu dans son estime (Bucci).

P. 95.

1. Cette épigraphe est tirée de la première strophe du chant XXII de l'*Araucana*, grande épopée qui chantait l'insurrection des Araucans du Chili contre les Espagnols et qui est due à Alonso de Ercilla y Zuiga (1535-1596). J'emprunte la traduction à M. Georges Blin : « Ah! comme je sens dans mon cœur inquiet un feu violent me travailler par progrès et qui de là, d'un mouvement insinuant, va pénétrant par mes veines et mes os. »

2. Allusion à la maxime célèbre de La Rochefoucauld.

P. 96.

1. ... elles seront écoutées (Bucci).

P. 97.

1. ... dans le joli château que la marquise avait près d'Andilly (Bucci).

On sait combien Beyle aimait Andilly, au point de demander à y être enterré. La comtesse Curial avec qui, à sa vive douleur, il venait de rompre, avait du reste son château non loin d'Andilly, à Monchy-Humières.

2. ... y vit la confirmation (Bucci).

P. 98.

1. ... Armance voyait sa tristesse et c'était une vue bien dangereuse pour elle. Elle se reprochait (Bucci).

2. ... dissiper les tristes pensées (Bucci).

P. 99.

1. ... sans les comprendre. Stendhal ajoute sur l'exemplaire Bucci : « *Found these pages very well*, lues par hasard le 2 mars 1829. »

2. ... Aussitôt qu'il s'accordait la permission de songer sans cesse à sa cousine (Bucci).

P. 100.

1. Stendhal a corrigé sur l'exemplaire Bucci : *dei giovinetti*, que portait l'édition imprimée, par *ai giovinetti*. Puis il écrivait en marge : « M. Giordani à Florence me demande quel est cet auteur qu'il ne connaît pas, lui qui les connaît tous. Déc. 1827. » Et plus bas : « M. Giordani me demande qui est Lampugnani, honteux d'ignorer un auteur italien. » Faut-il confondre ce Giordani, un de ces amis florentins que Stendhal rencontrait chez Vieusseux, avec ce Pietro Giordani qu'il avait traité de *pédant de style* dans *Rome, Naples et Florence*? C'est possible. En tout cas, l'abbé Agoſtino Lampugnani, poète et historien milanais du xvii^e siècle, n'est pas un mythe. Il a aïssé une œuvre très importante en vers et en prose. D'autre part, Stendhal a donné ce nom à un personnage épisodique de *l'Amour*

« qui savait aimer ». Enfin, il semble que, durant son séjour à Rome (1823-1824), Beyle ait été particulièrement sensible à la beauté, à la grâce, à l'esprit d'une dame dont il a plusieurs fois parlé depuis lors sous le nom de Mme Lampugnani. Et il ne serait point impossible que cette Mme Lampugnani ait été en réalité une dame bolonaise, auteur de poèmes et d'un roman. Aussi, je ne chercherai pas à discerner quel est le Lampugnani auteur d'une phrase qu'ici Stendhal lui a empruntée ou attribuée. On peut la traduire ainsi : « Un cœur jeune, ou bien ne voit aucunement les défauts de ceux qui lui sont proches ou bien les voit immenses. Erreur commune aux jeunes gens qui possèdent un feu intérieur dans l'âme. »

P. 102.

1. Talma était mort en octobre 1826. Ses funérailles avaient donné lieu à une manifestation libérale. Stendhal avait déjà parlé des enfants de Talma « insultés par Mgr Frayssinous » dans *New Monthly Magazine* de décembre 1826.

P. 103.

1. Comédie de La Ville de Mirmont dont Stendhal a parlé dans le *London Magazine* d'août 1825.

P. 105.

1. Le marquis de Lansdowne était un des chefs du parti libéral à la chambre des Lords. Et lord Holland, non moins libéral, s'était attiré la sympathie de Stendhal en protestant contre le traitement infligé à Napoléon à Sainte-Hélène. Il était, avec le baron Brougham, un des fondateurs de cette *Revue d'Édimbourg* que Stendhal aimait et admirait tant. Il y retrouvait ses propres idées et y puisait des idées nouvelles. Stendhal, à Milan, chez Mgr de Brême, avait rencontré lord Brougham. Ces trois Anglais étaient pour lui ce que Londres comptait au nombre des hommes les plus éminents qu'il était flatteur de connaître. Et pourtant, quand il avait lui-même passé la Manche en 1821, il avait négligé de se présenter chez eux. En revanche, il leur faisait envoyer ses ouvrages.

2. C'est là une image que Stendhal affectionnait tout particulièrement. La politique, introduite dans une conversation de salon, y produisait toujours, d'après lui, l'effet d'un coup de pistolet tiré au milieu d'un concert. Il l'avait dit dans *Racine et Shakespeare*, il le devait redire dans les *Promenades dans Rome*, dans *le Rouge et le Noir* et dans *la Chartreuse de Parme*.

P. 106.

1. Cette épigraphe est extraite du *Faust* de Marlowe (vers 102-105). L'on sait qu'un jour Stendhal a dit qu'à son avis cette œuvre était supérieure à celle de Goethe (*Promenades dans Rome*, II, 227).

Ici, c'est Faust qui parle : « Combien je me nourris de cette pensée ! Obligerai-je les esprits à me chercher ce qui me plaît ? à résoudre pour moi toutes les énigmes ? à exécuter quelque entreprise désespérée que je projette ? »

P. 107.

1. Stendhal a toujours confessé que c'était là un de ses plus grands désirs. Dans les *Souvenirs d'Égotisme* il a insisté sur son bonheur à se promener dans une ville étrangère où *il est* arrivé depuis une heure et où *il est* sûr de n'être connu de personne. Et un peu plus loin il ajoute : « Je porterais un masque avec plaisir... »

P. 108.

1. ... ce mur infranchissable (Bucci).

2. ... en mauvaise part, tant votre présence donne de sérénité à mon âme (Bucci).

3. Terme de chasse : étranger le gibier, l'éloigner d'un lieu. Stendhal a emprunté ce mot à Saint-Simon.

P. 109.

1. ... d'un intérêt mat (Bucci).

2. M. Raymond Lebègue a signalé qu'Armance se trouve ici dans la situation où Stendhal avait déjà placé, dans *l'Amour* (fragment 34), une cousine aimant son cousin et délaissée par lui, mais qui regarderait comme une bassesse de s'écarter du *naturel*. Ajoutons qu'Armance ne saurait non plus s'abaisser à haïr : ainsi verrons-nous Clélia Conti, jalouse de la Sanseverina, ne pouvoir éprouver de haine à son égard.

3. Épigraphe tirée de Shakespeare : *Antoine et Cléopâtre* (acte I, scène 1). Le texte véritable au dernier vers : *I to do thus*. C'est Antoine qui parle : « Que Rome s'abîme dans le Tibre et que s'écroule la voûte immense de l'Empire. C'est ici mon domaine. Les royaumes sont de la boue et la même fange nourrit indifféremment la bête et l'homme. La noblesse de la vie est d'aimer ainsi. »

4. ... Elles acquéraient de la grandeur, les noires ombres d'une lune resplendissante supprimaient les détails (Bucci).

P. 110.

1. ... Rien n'était séduisant... et des routes qu'il faut suivre pour trouver quelque bonheur ici-bas (Bucci).

2. ... sans parler d'amour, mais elle répondait parfaitement à la jalousie d'Armance (Bucci).

P. 111.

1. ... à son compagnon de promenade toute la passion à laquelle elle était en proie (Bucci).

2. ... au silence qui les environnait (Bucci).
3. ... toute la passion qu'on avait (Bucci).
4. Il est assez important, pour la physiologie d'Octave, de remarquer combien il se montre ému par le beau bras à peine voilé d'Armance. Il faut reconnaître avec M. Raymond Lebègue et M. Georges Blin que les héros de Stendhal sont aisément troublés par les bras de leurs maîtresses. C'est Julien dans *le Rouge et le Noir* (1^{re} partie, chap. XI) quand il « osa placer sa main trop près du joli bras [de Mme de Rênal] que la robe laissait à découvert. Il fut troublé, sa pensée ne fut plus à lui, il approcha sa joue de ce joli bras, il osa y appliquer ses lèvres. » C'est encore Lucien Leuwen (chap. XXIII), quand, dans les bois du *Chasseur vert*, Mme de Châtelier lui donne le bras en s'appuyant presque sur lui.
5. ... qu'il était temps de quitter (Bucci).

P. 112.

1. ... je m'y connais. « Je m'y connais » fut dit d'une voix pleine qui tranchait avec le ton précédent (Bucci).
2. « 25 février 1828. En revenant du concert de M. Wesla je relis ce chapitre qui me semble vrai, et pour l'écrire *il faut l'avoir senti*. » (Bucci). — Et ces sentiments profondément sentis Stendhal les retraçait ici d'après ce que lui-même avait éprouvé au moment de sa rupture avec la comtesse Curial.
3. Cette épigraphe empruntée à Shakespeare : *Hamlet* (acte IV, scène IV) réunit les vers 33-35 et 53-56. C'est Hamlet qui parle : « Qu'est-ce qu'un homme si son plus grand bien et le trafic de ses heures n'est que dormir et manger ? Une bête, pas plus... Être réellement grand, ce n'est pas s'agiter sans un motif élevé, mais découvrir avec grandeur une querelle pour un fêtu, quand l'honneur est en jeu. »
4. ... se fermait (Bucci).
5. ... de la douleur qu'il ressentait et son arrivée (Bucci).

P. 113.

1. ... le degré d'enthousiasme (Bucci).
2. ... et aussi avidement (Bucci).
3. ... qu'il fallait l'occuper (Bucci).
4. ... les heures à l'horloge d'Andilly (Bucci).

P. 114.

1. ... dans ce moment de repos (Bucci).
2. ... de cette soirée; Armance sera au désespoir, on le verra, et chacun (Bucci).
3. ... il éprouvait cette affreuse douleur (Bucci).

P. 115.

1. ... à se faire jour (Bucci).
2. ... Sa mort eût été douce (Bucci).

P. 116.

1. ... une chose qui ce matin me semble (Bucci).

P. 117.

1. Il est vraisemblable que cette épigraphe n'a pas été empruntée à l'auteur allemand, mais a été forgée par Stendhal. N'avouera-t-il pas, quelques feuillets plus loin, qu'il veut ainsi attirer l'attention sur le sein d'Armance ?

P. 118.

1. Les sentiments d'Octave exprimés ici sont ceux mêmes qu'à Milan, en 1820, Henri Beyle aurait éprouvés si nous en croyons quelques lignes qu'il traça plus tard sur un exemplaire de *l'Amour* : « Si quelqu'un me tirait un coup de pistolet dans la tête, je le remercierais avant que d'expirer si j'en avais le temps. » (Cf. Arbelet : article sur *l'Amour* dans la *Revue de France* du 1^{er} septembre 1922.)

2. ... petite porte du jardin, et à vingt pas de la porte, au détour d'une allée, il vit Armance (Bucci).

3. L'édition originale ponctuait ainsi : « Dès qu'elle l'aperçut, de loin Armance ». J'ai suivi ici la correction de 1854.

4. ... sa taille souple et légère (Bucci).

P. 119.

1. ... Elle essaya de s'appuyer (Bucci).
2. Stendhal ajoute en note sur l'exemplaire Bucci : « Je veux dire par l'épigraphe qu'il regarda avidement sa gorge. »

P. 120.

1. ... il eut la faiblesse de la toucher. Toutes ses résolutions avaient disparu (Bucci).

2. ... si Armance s'en était aperçue (Lévy, 1854).
3. ... donnez-moi (Bucci).

P. 122.

1. ... de sens froid (Bucci).

P. 123.

1. Thomas Dekker, auteur anglais (1570-1641). Mais il se pourrait bien que l'épigraphe fût inventée : « Lui, indigne, dites-vous ? C'est impossible. Il serait plus aisé de mourir. »

2. ... C'est donc là, se dit-il (Bucci).

3. ... C'est le contre-coup de quelque événement désagréable (Bucci).

P. 124.

1. Qui déchirait son cœur (Bucci).
2. Tout ceci me rappelle Menti en 1827 après le Chantilly de 1826 (Bucci).

P. 126.

1. ... les fruits d'une commanderie considérable (Bucci).
 2. ... qu'un être aussi généreux peut avoir (Bucci).
- C'est avec ce chapitre que se termine le second tome de l'édition originale.
3. Ce chapitre est certainement un de ceux où l'auteur s'est le plus inspiré de la douleur que lui avait causée l'abandon de sa maîtresse, la comtesse Curial.
 4. Épigraphe prise dans Shakespeare (acte IV, scène 1).
« *Othello* : Une femme si charmante! Une femme si belle! Une femme si adorable! — *Iago* : Allons, vous devez oublier cela. — Oh le monde n'a pas une plus douce créature! »

P. 129.

1. Opéra de Rossini, 1816.

P. 130.

1. L'édition originale avait par erreur signé ce vers du nom d'Horace. Toutes les éditions suivantes ont corrigé et restitué ce vers à l'auteur de l'*Énéide* (I, 207) :
« Patience, conservez-vous pour des temps plus favorables. »

P. 135.

1. Je vous écris ces lignes (Lévy, 1854).

P. 136.

1. « Pour l'homme ourd et grossier dont l'âme vulgaire n'est éveillée que par les malpropres et mesquins intérêts de la vie, le spectacle d'un être noble en proie au désespoir par la force irrésistible de la passion n'est qu'un sujet de mépris et de dérision. »

P. 140.

1. Il y a plus d'un écrivain italien de ce nom. En outre, Stendhal avait connu un avocat libéral de Turin qu'il faut sans doute rapprocher de cet aimable jeune homme qui, à Milan, lui avait fait connaître Mgr de Brême. Puis Stendhal ne pouvait-il avoir inventé cette phrase : « Tu n'es que néant, ô mort! Mais serait-ce après avoir descendu la première marche de ma tombe qu'il me serait donné de voir la vie comme elle est réellement ? »

P. 147.

1. Nous corrigeons ici d'après l'édition de 1854, car l'édition originale et l'édition Giraud de 1853 portaient toutes deux :
« comme au village d'Eaux. »

P. 148.

1. copié (Lévy, 1854).

2. C'est Stendhal lui-même qui dédaignait de se présenter dans un salon avec de l'esprit appris et qui se montrait plus brillant à mesure qu'il récoltait plus d'approbations. Quant au fameux prince de R*** qui tient ces propos flatteurs sur Octave, M. Maurice Bardèche, dans son beau livre : *Stendhal romancier*, fait justement remarquer qu'il ressemble au prince de Talleyrand.

P. 152.

1. Nous corrigeons ici, suivant le sens, ce qui semble une faute évidente de l'édition originale, où l'on peut lire : « ... les plus aimables. Un jour, Octave... »

P. 153.

1. Ainsi Henri Beyle, certains soirs où il n'était pas en train de faire le diable à quatre dans les salons, avait grand plaisir à se taire. Et quand il avait, en narrant quelque anecdote, payé son *billet d'entrée*, il tombait volontiers dans le mutisme le plus heureux.

2. Sur le sens de cette épigraphe voir une note du *Divan* (sept.-déc. 1939) où M. Adrien Ledent expose la petite découverte due à Louis de Hatvany. L'empereur François, ayant ouvert une diète à Presbourg en qualité de roi de Hongrie (*Hungariae Rex*), commença son discours par ces mots : « *Totus mundus stultitiat* »..., voulant dire que le monde entier était atteint de folie...

3. Saint-Acheul était, près d'Amiens, un collège de Jésuites fort célèbre.

P. 154.

1. Journal du temps, que Stendhal qualifiait lui-même, au cours d'un de ses articles parus dans des revues anglaises, de journal des Jésuites.

P. 155.

1. Le collège de Brigue, dans le Valais, était un autre collège des Jésuites.

P. 156.

1. Il était de mode sous la Restauration de prononcer ainsi hors des églises des sermons sous tous les prétextes; même dans les salles de bal avant la danse. Stendhal avait déjà signalé ces curieux traits des mœurs du temps dans son *Courrier anglais*.

P. 160.

1. Nous corrigeons ici, d'après l'édition de 1854, l'édition originale qui portait : « un acte d'humanité ».

2. Cette estimation d'un auteur qui se souvient de sa formation mathématique se retrouve souvent sous la plume de Stendhal. Ainsi au chap. 1 de la *Vie de Henri Brulard* : « La victoire étonnante de Menti ne m'a pas fait un plaisir comparable à la centième partie de la peine qu'elle m'a faite en me quittant... »

P. 168.

1. La première édition d'*Armance* indiquait par erreur que cette épigraphe était extraite du *King Henry III*. — Elle provient de Shakespeare : *Henri VIII*, acte III, scène II. Mais Stendhal a modifié le dernier vers qui, dans le texte authentique, se lit : *And then he falls — as I do*. C'est un passage du monologue de Wolsey : « Telle est la destinée de l'homme; aujourd'hui il déploie les tendres feuilles de l'espérance; demain, il se charge de fleurs et accumule sur lui toutes les splendeurs épanouies; le troisième jour survient une gelée meurtrière, et alors il tombe — telle est sa nature. »

P. 172.

1. Guez de Balzac, pour sa boursofflure, était aux yeux de Stendhal le Chateaubriand de son siècle. Aussi a-t-il parfois associé ces deux noms. Mais il n'est point certain que Stendhal ait trouvé son épigraphe dans Balzac.

P. 181.

1. Stendhal admirait Laclos que, lui-même tout jeune officier de dragons en 1801, aurait, à l'en croire, rencontré à Milan où l'auteur des *Liaisons dangereuses* était général d'artillerie. Il aimait encore à rappeler qu'il avait connu à Grenoble le modèle présumé de Mme de Merteuil. Quant au commandeur, sa haine pour Laclos, comme le fait remarquer M. Georges Blin, doit surtout être expliquée par le rôle actif et assez louche que cet agent du duc d'Orléans avait joué dans les premiers temps de la Révolution et parce qu'il était mort ensuite au service de Napoléon.

P. 183.

1. Si on en croyait Mérimée, assez mauvaise langue dans son H. B., Stendhal aurait prôné l'enseignement mutuel comme étant le meilleur moyen de se guérir d'un remords. Il n'est pas étonnant qu'à son tour Octave en ait été l'adepte, ou tout au moins qu'*Armance* ait pensé qu'il le pouvait être. Mais cette lettre n'émane pas d'elle. Le commandeur connaissait en vérité fort bien son neveu. Pour la vaccine c'était plus facile. Les esprits cultivés seuls la préconisaient alors, comme avait fait pour l'ino-culation de la variole, trente ans plus tôt, le docteur Gagnon, grand-père de Stendhal. Octave, esprit libre et renseigné, devait à son tour s'en faire l'apôtre.

P. 185.

1. Là encore il faut reconnaître un souvenir de ce que l'auteur avait lui-même éprouvé lors de sa rupture avec le comtesse Curial. Déjà quelques mois après son retour de Milan, Stendhal à Paris était parvenu à se distraire un peu : « Le réveil, seul, était encore amer pour moi » (*Souv. d'Égot.*, chap. ix). Le narrateur des pages intitulées *Remède au suicide* (cf. *Mél. de litt.*, II) parlait lui aussi du moment déchirant où le matin, au réveil, il s'apprenait son malheur. Et c'est encore dans les mêmes termes que la douleur de Julien Sorel désespéré d'avoir perdu l'amour de Mathilde est peinte dans *le Rouge et le Noir* (II, chap. xxvi).

2. Stendhal avait lui-même une belle main dont il tirait assez vanité. « Ta jolie main », lui écrivait la comtesse Curial. A Rome il avait posé devant le sculpteur Jaley, pour les mains de la statue de Mirabeau que faisait alors cet artiste et qui est aujourd'hui au Palais-Bourbon.

P. 186.

1. Stendhal, suivant sa coutume, a cité inexactement le vers de l'*Énéide* (IV, 653), qui doit être ainsi rétabli :

[*Vixi et quem dederat cursum fortuna peregi.*]

P. 187.

1. Cette épigraphe est empruntée à la pièce de Webster, auteur anglais du début du xvii^e siècle, qui porte le double titre de *le Diable Blanc* ou *Vittoria Corombona* (acte IV) : « S'il retourne à la terre, laissez-moi seulement lui donner du fond de mon cœur un baiser, et vous pourrez alors nous mettre tous deux dans un même cercueil. »

P. 188.

1. Stendhal ne pouvait parler de Marseille sans évoquer les quelques mois qu'il y passa dans les bras de sa première maîtresse. C'est en compagnie de Mélanie Guilbert, en effet, qu'il fit ses premières visites au château Borelli où régnait une fraîcheur délicieuse. C'est peu de temps après son départ qu'il se rendit en excursion à la Sainte-Baume, au sanctuaire de la Madeleine. Le *Journal* de 1805-1806 a gardé le souvenir de ces moments heureux, et c'est leur jeune écho qui se fera encore entendre quand, à la fin de sa vie, Stendhal, dans ses *Mémoires d'un Touriste*, évoquera une nouvelle fois les mêmes sites.

2. L'édition originale portait : « et dicter son testament ».

L'édition Lévy, 1854, avait déjà corrigé comme nous-même.

P. 189.

1. Existe-t-il un mont Kalos ? Ne cherchons pas, mais admirons comme cette consonance fait bien dans cette page d'une mélodie si pure. Peut-on imaginer une plus tendre musicalité pour exprimer la mort d'Octave ? Stendhal avait parfois rêvé de disparaître lui-même en mer avec discrétion : seule la crainte de se donner en pâture aux journaux l'inquiétait (*Mélanges de littérature*, II, 320). Octave sut prendre toutes les précautions nécessaires.

APPENDICE

P. 190.

1. Sur ce nom d'Olivier qui, à la suite de la lecture privée de son roman par la duchesse de Duras, avait été relevé par H. de la Touche et donné pour titre par lui à son œuvre, voir mon *Introduction*. Il n'est pas douteux qu'en 1826, ce nom faisait *exposition* et, pour les milieux littéraires de Paris, dispensait d'insister sur la disgrâce physique du héros. On sait que c'est à la demande de Mérimée que Stendhal l'a finalement abandonné pour celui d'Octave.

2. *Lettres de L. B. Lauragais à Madame* [la duchesse d'Urssel] *dans lesquelles on trouve [...] et un fragment historique des Mémoires de Mme de Brancas sur Louis XV et Mme de Châteauroux*. Paris, chez Buisson, 1802.

On y lit en effet sur Maurepas cette ligne : « quoique marié, il n'eut jamais de femme ». Et parlant de Mme de Châteauroux l'auteur écrit : « Elle avait été mariée fort jeune au marquis de la Tournelle. Il mourut, dit-on, éperdu d'amour pour sa femme. Les bons et les mauvais plaisants d'alors disaient que c'était de l'amour perdu, parce qu'il n'avait jamais pu être heureux, et que les parents de madame de la Tournelle, ainsi que ceux du mari soutenaient le contraire par précaution. Je ne sais rien de tout cela... »

Ces renseignements n'apportaient donc pas beaucoup d'eau au moulin de Stendhal quand il eut décidé de traiter, dans *Armance*, le sujet de l'impuissance. Mais ils lui montraient, comme il l'expose ici à Mérimée, qu'il y a par le monde beaucoup d'impuissants ou tout au moins de gens que l'on dit tels.

3. ... à savoir. Terme fréquent sous la plume de Stendhal, surtout dans sa correspondance.

4. Walter Scott a bien publié en 1825 : *Lives of the Novelists*, mais il n'y est nullement question de Jonathan Swift. Miss Doris Gunnell nous en a avertis (*Stendhal et l'Angleterre*, pp. 198-205). Elle croit en revanche que Stendhal avait pu lire le premier tome

de l'édition des œuvres de Swift, parue en 10 volumes en 1814 par les soins de Walter Scott, et qui contenait une étude biographique et critique de l'auteur de *Gulliver*. Il est certain que Stendhal a pu trouver dans le caractère de Swift, babilan et colérique qui mourut fou, des traits précieux pour en doter son propre héros. Aussi Miss Gunnell a-t-elle tracé un rapide parallèle des deux caractères.

5. Sur le mot *babilan* que Stendhal avait emprunté très probablement au Président de Brosses et qu'on trouve encore dans Lalande, Casanova, etc., voir les pages érudites de Pietro-Paolo Trompeo : *Nell' Italia romantica sulle orme di Stendhal*, Roma, 1924, pp. 195-213.

6. Nous ignorons malheureusement quel ressort dramatique Mérimée proposait d'introduire dans le roman de son ami Stendhal. Mais, ce dernier l'avait bien senti, un des écueils d'un pareil sujet était de faire rire d'Octave ou de le rendre odieux. Il faut avouer qu'il était plus facile de tirer vers la farce ou vers le mélodrame le caractère du héros que vers la comédie de caractère.

7. Le Président était le nom sous lequel on connaissait, chez Mme Pasta où il venait tous les soirs et où Beyle était lui-même fort assidu de 1812 à 1826, un vieux libertin appelé Pellot, vantard de ses prouesses, et ordurier dans ses propos.

8. Il ne faut guère espérer obtenir de nos jours des éclaircissements sur cette jeune dame de compagnie. Du moins, en relisant *Armance*, M. François Michel s'est-il évertué à reconstituer son portrait physique. Il a fait plus, il nous a donné quelques précisions biographiques sur le comte de Stroganoff et sur sa maîtresse, la comtesse da Ega. Voir François Michel : *Armance de Zobiloff*, dans *le Divan*, n° 272, octobre-décembre 1949.

P. 191.

1. Si l'on en croit les historiens littéraires ce n'était pas absolument aisé que de transformer la marquise de Castris en personne sage et Stendhal a laissé un grain de folie à sa comtesse d'Aumale. Pour Mme de Castris, fille du duc de Maillé, née en 1796 et qui, séparée de son mari, avait publiquement, en 1826, une liaison avec le prince Victor de Metternich, on sait comment elle attacha Balzac au char de ses adorateurs et le berna.

2. *Misanthropie et Repentir* est une pièce de Kotzebue où l'on voit le baron de Meinau, abandonné par sa femme, vivre en misanthrope jusqu'au jour où il retrouve celle-ci et lui pardonne. Stendhal l'avait vu jouer le 18 décembre 1804 et la jugeait alors une « mauvaise pièce » (*Journal*, I, 266); il la citait plus tard à l'appui de ses dires sur le *coquage* (*Molière*, 80) : mais le génie de Talma avait été impuissant à la lui faire goûter (*Rossini*, II, 65).

3. De quelle suite d'*Émile* parle Stendhal ? Elles sont innombrables et toutes plus ou moins anonymes. J'ai indiqué dans mon édition de la *Correspondance* de Stendhal qu'il pourrait s'agir d'*Émile et Sophie ou les Solitaires*, roman par lettres. Dans la première de ces lettres, nous dit M. Blin dans une des précieuses notes de son édition d'*Armance*, « le héros de Rousseau à qui Sophie vient d'annoncer : « un autre a souillé votre lit, je suis enceinte » rumine rhétoriquement cette situation ».

4. Swift avait épousé Esther Johnson « à condition qu'elle ne serait sa femme que de nom ». Il avait caché à tous son mariage et n'habitait pas avec sa femme.

P. 192.

1. Stendhal avait écrit *Armance* au 10 de la rue Richepanse, à l'angle de la rue Duphot. Voir le *Calendrier de Stendhal*, Le Divan, 1950.

2. La rue Paradis à Marseille est nommée ici parce qu'elle évoque pour l'auteur de cette lettre des souvenirs personnels. En arrivant à Marseille le 26 juillet 1805, il était descendu dans une maison meublée où demeurait déjà Mélanie Guilbert, rue Sainte, presque à l'angle de la rue Paradis. Et c'est rue Paradis que, le lendemain, il entra comme commis dans la maison d'épicerie Ch. Meunier et Cie.

3. C'est au chapitre ix qu'*Armance* rapporte à Octave qu'une personne grave vient d'affirmer à Mme de Bonnivet que tous les soirs, en sortant de chez elle, le jeune homme finit la soirée dans « d'étranges salons ».

LE ROUGE ET LE NOIR

P. 215.

1. Faut-il répéter que cette édition reproduit le texte de l'édition originale, dont nous n'avons corrigé que quelques menues fautes matérielles ? encore ces corrections sont-elles signalées ici quand elles en valent la peine.

Comme nous croyons fermement que toutes les corrections importantes de la réédition de 1854 (dans les *Œuvres Complètes* dues aux soins de R. Colomb chez Michel Lévy) doivent être de Stendhal, nous les donnons ici. Ces variantes sont indiquées par la date (1854) entre parenthèses à la fin de la note.

Une dernière source de notes est cet exemplaire du *Rouge et Noir* qui se trouvait à Civita-Vecchia, dans la bibliothèque de M. Clodoveo Bucci, le descendant de l'ami de Beyle. Cet exemplaire porte de nombreuses corrections de la main de Stendhal. On les trouvera ci-dessous toutes les fois qu'elles éclairent le texte ou ajoutent quelque chose à la pensée de l'auteur. Nous les désignons par le mot : Bucci, entre parenthèses, à la fin de la note.

Sur les feuilles de garde qui sont en tête du tome I de l'exemplaire Bucci on relève un certain nombre d'annotations de la main de Stendhal. Les voici tout d'abord :

« Juillet 1831 : Reçu le R. et le N. Je n'avais pas relu le premier volume depuis 1830 au moins et le second depuis novembre 1830. Lu à Saint-Pierre. Style trop abrupt, trop heurté. L'auteur ne songe en discourant qu'à l'idée. Il manque de ce développement doux que J[ean]-J[acques] a dans les *Confessions*... L'horreur de Dominique pour les longues phrases emphatiques des gens d'esprit de 1830 le jette dans l'abrupt, dans le heurté, le saccadé, le dur. »

« Ajouter des mots comme 380-388 pour aider l'imagination à se figurer. L'habitude de brièveté m'a égaré ainsi que ma haine (horreur) pour les phrases à la Rota Rota de nos sots diserts, 20 février 1835. »

Cette dernière note renvoie aux pages 380 à 388 de l'édition originale, c'est-à-dire au chapitre xxx du tome I. Nous verrons en effet que c'est un de ceux que Stendhal a le plus corrigés. Et sa note indique dans quel sens il eût aimé ainsi corriger tout le livre. On lit ensuite ces autres remarques :

« Rome, 24 mai 1834. J'ai écrit dans ma jeunesse des biographies (Mozart, Michel-Ange) qui sont une espèce d'histoire. Je m'en repens. Le vrai sur les grandes comme sur les plus petites choses me semble presque impossible à atteindre, du moins un vrai un peu détaillé. — M. de Tracy me disait : on ne peut plus atteindre au vrai (il n'y a plus de vérité), que dans le roman. Je vois tous les jours davantage que partout ailleurs c'est une prétention. C'est pourquoi...

« Impossibilité de la comédie depuis la Révolution : deux publics, le grossier et le fin ; une jeune femme ne peut être blonde et brune. »

Cette dernière remarque fait écho à un long fragment que Beyle écrivit en marge du même exemplaire et qu'on trouvera plus loin, note 1 de la page 342. Ces notes prouvent les préoccupations de Stendhal à cette époque. Il songeait à écrire les pages qu'il a intitulées *la Comédie est impossible en 1836* et qui, dans sa pensée, devaient servir de préface à l'édition des *Lettres d'Italie* du Président de Brosses que préparait son cousin Romain Colomb. Mais les idées de Stendhal choquèrent Colomb et la préface ne parut pas

en tête du livre. Elle a été recueillie dans les *Mélanges de littérature* de Stendhal.

On lit enfin sur les feuillets de garde du tome II de l'ex. Bucci :

« Un monde étioilé est naturellement le vrai gibier de l'affectation et de l'effronterie.

« Rentrant à Cond[otti], figure du Mds.

« Après trois ans, relu via Condotti 48, le 18 février 1840. Il manque la description physique et pittoresque des personnages.

« Les lecteurs de ce livre doivent habiter le second étage et le sixième.

« Les habitants du premier sont esclaves de l'affectation des rhéteurs.

« Les jeunes gens qui pensent au lieu de croire habitent le sixième. 1831. »

P. 217.

1. En réalité, la première idée de ce roman ne put venir à Beyle qu'en 1828, à la lecture de la *Gazette des Tribunaux*, et il n'écrivit le livre, ou du moins ne le termina (voir la *Préface*) que dans les premiers mois de 1830.

P. 223.

1. Les dépôts de mendicité dataient de Louis XVI; supprimés par la Révolution, ils furent réorganisés sous l'Empire en 1808; la Restauration les supprima successivement presque tous. Il n'en restait plus que six en 1830. Sur M. de Valenod, « jésuite de robe courte », Beyle confesse qu'il l'a peint d'après son compatriote Victor Michel. Celui-ci, type du vrai Dauphinois, capitaine de la garde impériale, que Beyle avait beaucoup fréquenté en 1809 durant leur commun séjour à Vienne, devint plus tard directeur du dépôt de mendicité de Saint-Robert dans l'Isère.

P. 224.

1. Le Château, c'est le château royal et par extension la Cour. Sous Louis XVI c'étaient les Tuileries, et Saint-Cloud sous Charles X. — Dans un article paru en juillet 1826, dans le *New Monthly Magazine*, Stendhal avait esquissé un tableau légèrement satirique de la vie que menaient à Saint-Cloud Charles X et sa famille.

P. 225.

1. M. Appert est un personnage réel. Rédacteur du *Journal des Prisons*, membre de la Société des Prisons, il a laissé des *Souvenirs*, parus en 1846. Stendhal l'a plusieurs fois nommé dans ses œuvres. M. Appert avait visité dans sa prison Antoine Berthet, ce prototype de Julien Sorel (voir la *Préface*), et avait en vain sollicité sa grâce.

P. 227.

1. ... que les fidèles verront destituer dans ce voisinage (Bucci).
2. ... mais la peur de la quitter ne me fera pas transiger avec ma conscience ni admettre un autre directeur de mes actions (Bucci).
3. ... qui avait une femme fort riche ou une femme qui attendait un grand héritage (Bucci).

P. 230.

1. ... plaisanteries qu'il lâchait (répétait) dans les grandes occasions (Bucci).
2. Mme de Montesson, épouse secrète de Philippe-Égalité; sa nièce, Mme de Genlis, à qui fut confiée l'éducation du duc d'Orléans, le futur roi Louis-Philippe; son neveu le marquis Ducrest sont des hôtes du Palais-Royal que Stendhal aimait citer comme exemples des mœurs de ce temps.

P. 231.

1. Stendhal, ainsi qu'il l'a reconnu formellement dans la *Vie de Henri Brulard*, donne ici au père Sorel « l'air froid, mécontent, nullement civilisé qui fait la physionomie ordinaire de ces Dauphinois, si fins ». C'est en partie le caractère que, dans le même ouvrage, il reconnaît à son propre père.
2. ... les gages inespérés (1854).

P. 233.

1. Stendhal trace ici le portrait physique de Julien Sorel en suivant en partie le portrait d'Antoine Berthet qu'avait esquissé la *Gazette des Tribunaux*.

P. 234.

1. ... maudit surnois (Bucci).

P. 235.

1. ... penser mûrement (Bucci).
2. L'édition originale porte : se figurait. Nous corrigeons suivant l'exemplaire Bucci.
3. Stendhal va insister bientôt sur l'étonnante mémoire de Julien Sorel. Mais lui-même, dans *Henri Brulard*, nous confesse qu'il avait appris par cœur en entier le *Nouveau Testament* en latin.
4. ... vers le soir (1854).

P. 238.

1. C'est au 6^e Dragons que Beyle avait été sous-lieutenant (1800-1802).

P. 239.

1. C'est dans des idées semblables que le 30 octobre 1799, le jeune Henri Beyle quitta Grenoble pour Paris. Il songeait lui-même à conquérir quelque jolie femme par une action d'éclat. Voir, dans *Henri Brulard*, la description de semblables moments d'exaltation lors de son premier séjour à Paris : « J'étais constamment, profondément ému. Que dois-je donc aimer, si Paris ne me plaît pas ? Je me répondais : une charmante femme versant à dix pas de moi ; je la relèverai et nous nous adorerons, elle connaîtra mon âme... »

P. 242.

1. ... le ton rébarbatif (Bucci).

P. 245.

1. ... dans un cabinet (Bucci).

P. 246.

1. ... été atteint (1854).

P. 247.

1. ... les trois premiers mots (Bucci).

2. ... lut deux mots (Bucci).

P. 249.

1. On volait quatre millions sur les enfants trouvés. 1829. (Bucci.)

P. 254.

1. Stendhal prisait fort les *Mémoires* de Besenval. Dans sa *Correspondance* il insiste pour que sa sœur Pauline les lise. Pour lui il en tire, comme de Saint-Simon et de Duclos, « le jus de la connaissance de l'homme ».

P. 262.

1. ... copier les allures (Bucci).

2. M. J. Marsan, dans les notes de l'édition Champion, rappelle que Crapelet, en 1829, venait de publier en français moderne le poème de *la Châtelaine de Vergy*. Cela prouverait que le début du roman n'a pu être écrit en 1827, comme le veut l'*Avertissement*. Mais Stendhal, d'autre part, connaissait bien *Gabriella di Vergy*, opera seria de Carafa, joué avec un grand succès en Italie depuis 1816.

P. 263.

1. ... de ces insectes (Bucci).

P. 265.

1. Faut-il faire remarquer qu'ici, comme à sa première rencontre avec Mme de Rênal quand il lui baise la main, Julien n'agit ni par

amour, ni même par tendresse ? Il est mû par l'orgueil, pour mériter à ses propres yeux ; c'est une affaire d'honneur qu'il a avec lui-même, comme a fort bien dit Alain (*Revue de Paris*, 15 février 1939). — Stendhal, en donnant un résumé typique du début de son roman (voir l'*Appendice*), a lui-même bien montré que Julien n'agit que par « devoir ».

P. 266.

1. Le baron de Strombeck fut un ami d'Henri Beyle pendant le séjour de celui-ci à Brunswick (1806-1808). Les deux hommes restèrent ensuite en relations et Strombeck a laissé dans ses *Souvenirs* quelques pages piquantes sur Stendhal.

P. 267.

1. Ce combat du devoir et de la timidité, c'est, nous venons de le voir, celui qui s'est déjà livré dans l'âme de Julien Sorel dès sa première entrevue avec Mme de Rênal. Il le soutiendra bientôt encore pour pénétrer dans la chambre de la nouvelle châtelaine de Vergy. Stendhal le connut fort souvent pour son propre compte, ce combat, même à l'égard de la facile Pietragrua. Ne dut-il pas également se faire une violence analogue pour déclarer son amour à la comtesse Curial, ce jour de 1824 où, se promenant avec elle, il dit : « Je suis un lâche si je ne me déclare pas lorsque nous serons arrivés à tel arbre de l'avenue » ? (Cf. A. Chuquet, *Stendhal-Beyle*, Paris, 1902, p. 180.)

P. 280.

1. ... Il me reproche de négliger ses enfants ! (Bucci).

P. 285.

1. ... Regardant la plaine (Bucci).

P. 291.

1. ... Cette femme, que les bourgeois du pays disaient si hautaine, songeait rarement au rang et la moindre certitude l'emportait de beaucoup dans son esprit sur la promesse de caractère faite par le rang d'un homme. Un charretier qui eût montré de la bravoure eût été plus brave dans son esprit qu'un terrible capitaine de hussards garni de sa moustache et de sa pipe. Elle croyait l'âme de Julien plus noble que celle de tous ses cousins, tous gentils-hommes de race et plusieurs d'entre eux titrés. (Addition Bucci.)

P. 293.

1. Polidori, médecin de lord Byron, que Stendhal connut à Milan en octobre 1816.

P. 294.

1. ... de façon qu'un (1854).

P. 298.

1. ... sur la cheminée (1854).

P. 302.

1. ... armoire à glace (1854).

P. 303.

1. ... A cause des deux enfants ? (Rome, 16 mai 1834) (Bucci).

P. 304.

1. ... et de la nécessité (Bucci).
2. ... et qui ensuite n'ont pas assez d'argent (Bucci).
3. ... elle l'eût aimé même ingrat et perfide (Bucci).

P. 305.

1. ... de la plus douce et intime tendresse (Bucci).
2. ... il fallait lui dire avant de lui prouver toute sa passion... — Pas assez développé. Qu'est-ce que cette bataille ? diront les gens sans esprit. (Février 35) (Bucci).
3. ... Quelle rapidité ! Pour les demi-sots, n'est-ce pas de la sécheresse ? (Note de l'exemplaire Bucci.) Tout ce passage fait allusion aux Œuvres de la Congrégation et en particulier à celles qui groupaient les domestiques pour leur faire, au dire des libéraux, espionner leurs maîtres. Voir toutes les *Histoires de la Restauration*. M. Jules Marsan cite à ce propos une phrase bien curieuse de Chateaubriand dans les *Mémoires d'Outre-tombe* : « Je hais comme vous la Congrégation et ces associations d'hypocrites qui transforment nos domestiques en espions. » — Dans *Rome, Naples et Florence*, Stendhal, à la date du 12 janvier 1817, avait déjà fait une allusion à cette Société de la Vierge « par laquelle un pied plat tutoie un nom historique... »

P. 307.

1. ... si la Terreur de 93 revient (Bucci).
2. ... ou d'une fourniture qui étonnait son esprit, l'attention de Mme de Rênal (Bucci).

P. 308.

1. ... Elle passait la main dans ses cheveux (Bucci).
2. ... ces messieurs le disent tous les jours. Si un Richelieu n'arrête pas le torrent du jugement personnel, tout est perdu (Bucci).
3. M. Jules Marsan dans ses notes a bien marqué les scènes communes traitées par Stendhal et par Lamothe-Langon dans *Monsieur le préfet*. Ce roman raconte en effet la visite du roi dans une petite ville. Mais déjà dans l'Introduction à l'*Histoire de la Peinture en Italie* Henri Beyle avait curieusement esquissé le tableau qu'il va dévelop-

per ici : « On n'a qu'à voir les mouvements d'une petite ville de France lorsqu'un prince du sang doit y passer, l'anxiété avec laquelle intrigue un malheureux jeune homme pour être de la garde d'honneur à cheval; enfin il est désigné, non point par ses talents, mais par l'absence de ses talents, mais parce qu'il n'a pas *une mauvaise tête*, mais par le crédit qu'une vieille femme, dont il fait le boston, a sur le confesseur du maire de la ville. » Une note indique que Beyle utilise ici un souvenir de 1814.

M. Claude Liprandi a cherché, souvent avec bonheur, les rapprochements qu'il y avait à faire entre le récit de Stendhal et la relation du voyage de La Fayette dans le midi de la France, peu avant cette époque. Mais on peut ajouter à cette recherche toujours un peu vaine des sources, qu'à la fin d'octobre 1829, le roi et la reine de Naples, la duchesse de Berry, le duc et la duchesse d'Orléans et leur fils aîné se rencontrèrent à Grenoble où de grandes fêtes furent données, où une garde d'honneur à cheval fut recrutée, où la duchesse de Berry se rendit en grande pompe à Sainte-Marie-d'en-Haut.

P. 314.

1. M. Liprandi croit que cet évêque a été peint d'après Mgr de Quelen, archevêque de Paris. A mon avis il emprunte plus de traits aux portraits que les contemporains nous ont laissés du duc de Rohan qui fut évêque d'Auch, puis de Besançon.

P. 322.

1. Il est possible que ce trait ait été emprunté à des paroles prononcées par la comtesse Curial qui à la fin de sa liaison avec Stendhal perdit une fille.

P. 325.

1. ... ce qu'il me reste (1854).

P. 327.

1. ... de celui qu'elle aimait (1854).

P. 333.

1. Allusion à deux compatriotes de Stendhal : le libraire Falcon et le bibliothécaire Ducros que la *Vie de Henri Brulard* mentionne avec admiration.

P. 338.

1. Bouillir du lait, dans le sens d'être agréable. Expression qui se trouve déjà dans Saint-Simon. On sait que Stendhal était un lecteur assidu de Saint-Simon.

P. 342.

1. En marge de ce passage sur l'ex. Bucci, Beyle note : « Relisant par hasard et faute d'autre livre le 25 février 1835. — Voici une scène de comédie (bonne ou mauvaise). — La grandeur de l'attention (l'attention peut arriver jusqu'à absorber toutes les facultés de l'homme), la grandeur de l'attention s'augmente par le spectacle de l'attention des voisins. Dans la lecture solitaire, l'attention est facilement complète, mais elle est moins intense. — Cette scène produirait donc un plaisir (si plaisir il y a dans [cette] lecture malévole) plus intense, si elle était récitée par Mlle Mars et Frédérik Lemaître, mais :

1^o La révolution de 1789 à 1835, en donnant l'idée d'aller au spectacle et l'argent pour payer à la porte à un grand nombre de Français incapables de sentir les choses fines, a créé le genre grossier et exagéré de M. V. Hugo, Alex. Dumas, etc.

L'auteur comique est comme le citoyen de New-York, il doit compter les suffrages et non les peser. — La majorité qui juge les pièces a donc changé, et changé en mal par la Révolution qui a donné le bon sens à la France.

C'est peut-être le seul mauvais effet produit par la Révolution. La société de Mme de Sévigné approuvait les sottises que La Bruyère dit sur la religion et le gouvernement, mais quel juge admirable pour une scène dans le genre de celle de Mme de Rênal avec son mari.

La société de Mme du Deffand était plus étiolée que celle de Mme de Sévigné, moins accoutumée aux grandes choses, plus esclave de la mode. Mais enfin, quel juge, si on la compare à la grossièreté actuelle, aux spectateurs qui donnent 200.000 francs à M...

Donc la comédie impossible depuis la Révolution, car il y a contradiction dans les conditions ; il faut plaire à la fois :

1^o Aux artistes qui ont l'intelligence des *scènes fines*, telles que les peint M. de Custine dans *le Monde tel qu'il est* (que je n'ai pas lu).

2^o Aux bourgeois qui font les succès de MM. V. Hugo, Ancelot et Alex. Dumas.

Une jeune femme ne peut être à la fois blonde et brune, il faut choisir. Ainsi deux obstacles :

1^o Impossibilité de la comédie ;

2^o Tout personnel : fierté ou plutôt impatience de l'impertinence chez Stendhal. Jamais il ne pourrait faire la 4^e visite à un comédien. »

P. 344.

1. Le Père Malagrida était un jésuite portugais qui fut brûlé vif en 1761. Voltaire le nomme dans son *Précis du Siècle de Louis XV*, chap. xxxviii.

P. 346.

1. ... et l'on pouvait dire que c'était en quelque sorte un devoir (Bucci).

P. 351.

1. Gros est ce professeur de géométrie de Grenoble qui donna des leçons au jeune Beyle. Celui-ci, plus tard, parla de lui avec une admirative reconnaissance dans la *Vie de Henri Brulard* et le mit encore en scène sous le nom de Gauthier dans *Lucien Leuwen*.

P. 354.

1. L'édition originale portait : de son maître. On a corrigé ici suivant l'édition de 1854.

P. 355.

1. Correction de 1854. L'édition originale portait : joyeux, gais.

P. 356.

1. Casti (1711-1803), conteur italien dont Beyle, sous-lieutenant en Italie, possédait un exemplaire des *Novelle galanti*.

P. 359.

1. Allusion à M. de Mérindol, magistrat de Marseille, ridiculisé par les libéraux et les poètes Barthélemy et Méry, pour avoir, lors d'un procès où Barthélemy avait été condamné à mille francs d'amende, le 7 janvier 1830, employé dans son réquisitoire le mot de nonante-cinq.

2. M. J. Marsan, dans son édition du *Rouge et Noir* chez Champion, a identifié avec beaucoup de vraisemblance ce personnage avec le chanteur Lablache qui, né à Naples, chantait alors à Paris le rôle de don Geronimo du *Matrimonio segreto*.

P. 360.

1. Zingarelli... Compositeur italien et directeur du Conservatoire de Naples dont le nom se rencontre fréquemment dans les œuvres de Stendhal.

P. 370.

1. ... s'échappant de la bouche (1854).

P. 372.

1. ... en sifflant (1854).

P. 377.

1. ... le vaste contour (Bucci).

2. Cette singulière défaillance de Julien Sorel ne peut être attribuée qu'à « une sensibilité extrême ». C'est celle dont Henri Beyle se reconnaissait lui-même tributaire dans la *Vie de Henri Brulard* où il a écrit : « quand une idée se saisit trop de moi au milieu de la rue, *ie tombe* ». Ne pas oublier aussi que Stendhal avait été un grand

lecteur de Pinel et que celui-ci a exposé que l'émotion chez certains nerveux est parfois si forte qu'elle les prive du sentiment et de la parole et les fait tomber.

P. 381.

1. ... et vit (Bucci).

P. 383.

1. L'édition originale porte : le mont Vernia.

P. 384.

1. L'abbé Grégoire fut élu député à Grenoble en 1819, lors du premier séjour de Henri Beyle dans sa ville natale après la mort de son père. Beyle, électeur pour la première fois, vota pour lui.

P. 387.

1. ... n'ont servi qu'à me donner de mauvaises notes pour les places que l'on obtient à la sortie du séminaire et où l'on gagne de l'argent (Bucci).

P. 388.

1. ... pour arriver à ce front béat et étroit, à cette physionomie (Bucci).

2. ... avaient observé (Bucci).

P. 389.

1. ... Il aurait dû s'abstenir par pénitence d'en manger une partie et faire ce sacrifice de dire à quelque ami, en montrant la choucroute : Qu'est-ce que l'homme peut offrir à un être tout-puissant, si cela n'est la *douleur volontaire* ?

Julien n'avait pas l'expérience qui fait voir si facilement les choses de ce genre. (Addition de l'exemplaire Bucci.)

P. 392.

1. ... pour soutenir sa constance. — *Remettre*, mauvaise expression (4 novembre 1831) (Bucci).

P. 393.

1. ... Au milieu de ses élèves ce jour-là plus attentifs (Bucci).

P. 396.

1. C'est le nom de cette cousine de Delacroix dont Stendhal fut l'amant en 1828.

2. C'est l'opinion commune de tous les honnêtes gens de Besançon (Bucci).

P. 402.

1. *Le Précurseur* était un journal de Lyon, très lu à Paris.
2. Nous suivons ici le texte de l'édition originale qui reproduit une tournure familière à Stendhal. Toutes les autres éditions impriment : depuis *de* longues années.

P. 406.

1. ... dont le ciel se servait (1854).
2. Remarque de Stendhal sur l'exemplaire Bucci : « *Very well* le Séminaire; relu le 4 novembre 1831. »

P. 408.

1. ... Il parla du jeune homme au marquis (Bucci).

P. 411.

1. ... dit l'évêque avec un sourire malin (Bucci).
2. Poème de Delphine Gay. Stendhal l'avait rencontrée souvent avant son mariage chez le baron Gérard.

P. 414.

1. Note de l'exemplaire Bucci : « Ouvert par hasard. Ma foi *very well*. Spirituel sans néologisme ni affectation. Beau contraste avec un volume que je lisais hier, 20 février 1835. »

P. 416.

1. ... L'abbé fut étonné de l'air noble et du ton presque gai du marquis. Cependant ce futur ministre le recevait sans aucune... (Bucci).
Stendhal fait suivre cette correction de la remarque suivante : « Petite erreur. L'auteur suppose que l'on quitte et prend les façons de grand seigneur à volonté. Il oublie que c'est une habitude. »
2. L'amour, l'énergie, les passions se rencontrent plus dans le peuple que dans la bourgeoisie d'aujourd'hui, — voilà une idée que Stendhal a exprimée au moins une fois dans chacun de ses ouvrages et qu'il croyait aussi juste en Italie qu'en France. C'est pourquoi sur les gardes du tome II de l'exemplaire Bucci il a écrit : « Les lecteurs de ce livre doivent habiter le second étage et le sixième. Les habitants du premier sont esclaves de l'affectation des rhéteurs. »

P. 418.

1. ... L'habitude d'habiter Paris doit en effet, M. le marquis, produire cette illusion dans votre esprit; vous ne connaissez pas, parce que vous êtes dans une position élevée, la tyrannie... (Bucci).
2. ... aucune utilité dans vos affaires (Bucci).
Et Stendhal ajoute : « Corriger dans cette vue tous les dialogues où l'abbé Pirard prend part. Mon amour pour aller vite m'a fait tomber dans cette erreur. »

3. ... une grosse tache d'encre était tombée au milieu du treizième mot. C'était le signe... (Bucci).

Correction expliquée aussitôt : « L'espion qui ouvre la lettre peut ne pas replacer la feuille d'arbre. »

P. 419.

1. ... Il aimait mieux moins de certitude et des chances plus vastes. Dans ce cœur-là il n'y avait plus la moindre peur de mourir de faim (Bucci).

2. ... par un paysan à la poste voisine (Bucci).

P. 420.

1. ... ou la veilleuse se serait-elle éteinte ? (Bucci).

P. 421.

1. ... Le silence était universel et imposant. Une chouette se faisait entendre seule à un quart de lieue de là ; la beauté de ce soir émut Julien et lui fit perdre un peu de sa bravoure. Quel bonheur de la serrer dans ses bras ! (Bucci).

Stendhal ajoute ironiquement au-dessous de sa correction ; « Qui ? la chouette ? »

2. ... Depuis un moment il entendait... (Bucci).

P. 423.

1. ... en silence ; elle entendait le bruit de ses sanglots (Bucci).

2. ... il vaut mieux m'en aller (Bucci).

3. ... dit enfin Julien d'une voix presque éteinte par la douleur (Bucci).

P. 426.

1. ... Il sentit sa tête sur son épaule et qu'elle le serrait dans ses bras, en collant sa joue contre la sienne (Bucci).

2. ... plus qu'un triomphe (Bucci).

3. ... Quelle honte ! se disait madame de Rênal, mais elle n'avait rien... (Bucci).

4. ... cette idée de séparation pour toujours... (Bucci).

5. ... avec ravissement (Bucci).

6. ... oublier en un clin d'œil (Bucci).

P. 427.

1. ... C'est là ta physionomie d'autrefois, dit Julien ravi. Mais... (Bucci).

P. 430.

1. ... obtenir de moi le courage de te renvoyer (Bucci).

P. 431.

1. Stendhal ajoute cette note, le 18 décembre 1838, sur l'exemple Bucci :

« Je relis ou parcours, relire m'ennuie, les quarante premières pages pour les comparer *to the first forty of La Chartreuse*. Corriger ce soir : je trouve ceci étroit pour le genre d'idées; c'est l'intérieur d'une cuisine hollandaise. »

P. 436.

1. ... gagnera les ultras (1854).

P. 437.

1. ... du vicaire (1854).

P. 441.

1. La date exacte de la décapitation de Boniface de La Mole, telle qu'elle est donnée plus loin au chap. x, est le 30 avril 1574. L'erreur ne peut provenir ici que d'un lapsus de la mémoire de l'abbé Pirard. Sur cet événement réellement historique voir ci-après la note 2, page 503.

P. 446.

1. Dans les *Liaisons dangereuses* Laclos raconte que Cécile Volanges se méprit pareillement quand elle vit un homme à ses pieds : le monsieur était un cordonnier.

P. 448.

1. ... en ouvrant (1854).

2. Beyle avait commis la même faute le premier jour où il travailla aux bureaux de la guerre avec son cousin Pierre Daru. Cf. *Vie de Henri Brulard*.

P. 456.

1. Parole de François Andrieux à Bonaparte lors d'une discussion sur le Code civil au Tribunal.

P. 457.

1. ... prenait la fuite (Bucci).

2. Ainsi chez Destutt de Tracy qui avait peur « d'un mot énergique comme d'un jurement » (cf. *Souv. d'Égotisme*).

P. 459.

1. ... le sujet (1854).

P. 460.

1. ... comprise et admirée (Bucci).

2. ... dans ce magnifique salon (Bucci).

P. 461.

1. ... que je le fasse (1854).

P. 462.

1. ... quelquefois profonds (Bucci).

P. 464.

1. Célèbre prestidigitateur (note de 1854).
2. ... abondaient (1854).

P. 465.

1. Béranger, fort prôné par tous les libéraux et condamné en décembre 1828 à la prison et à l'amende.
2. Ce nom semble, nous dit M. J. Marsan dans son édition du *Rouge et Noir* chez Champion, 1923, désigner successivement M. de Villèle et M. de Polignac.

P. 466.

1. ... enfermé à clef (Bucci).
2. Allusion au baron de Rothschild.
3. ... qui se réveillaient successivement à la voix de ses flatteurs (Bucci).

P. 468.

1. ... dans plusieurs maisons jansénistes (Bucci).
2. Ce nom désigne le Napolitain di Flore, condamné à mort à Naples et réfugié à Paris. Cf. les *Souvenirs d'Égotisme*.
3. ... Le remords d'un mauvais mot l'emportait de bien loin sur le plaisir d'avoir été aimable toute une soirée. Voilà ce qui fait une partie inégale, se dit Julien, et, sans peine, il se réduisit au silence (Bucci).

P. 469.

1. ... prenant sa bougie dans l'antichambre (Bucci).
2. ... il avait du bonheur à la Bourse (Bucci).

P. 470.

1. ... Il était grand (1854). Correction malheureuse qui existait déjà dans la deuxième édition et contre laquelle Stendhal protestait ainsi sur l'exemplaire Bucci : « Il y a *grand* dans la deuxième édition. Qui a fait ce changement ? »
2. ... Chapitre à refaire; étrange dans la manière dont il fut écrit. Cela est saccadé, sec, dur (Bucci).
3. Nous avons reproduit l'épigraphe qui figure sur l'édition originale; mais l'édition de 1854 l'a remplacée par cette autre :

« Si la fatuité est pardonnable, c'est dans la première jeunesse, car alors elle est l'exagération d'une chose aimable. Il lui faut l'air de l'amour, la gaieté, l'insouciance. Mais la fatuité avec l'importance! la fatuité avec l'air grave et suffisant! cet excès de sottise était réservé au XIX^e siècle. Et ce sont de telles gens qui veulent enchaîner l'*hydre des révolutions* ! »

LE JOHANNISBERG, *pamphlet*.

P. 471.

1. Note de l'exemplaire Bucci : « *For me*. Abréger, ajouter de temps à autre une ligne pour *faciliter* l'intelligence. »

2. ... Il eût voulu pouvoir se battre à l'instant. Mais une difficulté l'arrêtait. Dans tout ce grand Paris, où prendre un témoin ? (Bucci).

3. ... dit Julien en lui serrant la main avec enthousiasme (Bucci).

4. ... en redingote rose orange et blanc (Bucci).

P. 472.

1. ... l'idéal du diplomate à la Metternich. Napoléon non plus ne voulait pas d'officiers penseurs dans ce qui l'approchait (1854).

P. 473.

1. ... Le jeune homme d'un ton parfait (1854).

P. 477.

1. ... Julien riait et admirait la pauvreté du duel entre le pouvoir et une idée. Cette petitesse du marquis lui rendait tout le sang-froid qu'il était tenté de perdre en passant des soirées tête à tête avec un si grand seigneur (Bucci).

2. Sur l'exemplaire Bucci, Stendhal a songé à changer ce nom en celui de comte de Retz. Fils du duc de Chaulnes, en effet, Julien aurait été le beau-frère du marquis de La Mole.

P. 478.

1. Nous corrigeons ici avec l'édition de 1854. L'originale portait par inadvertance : *de l'été*.

P. 479.

1. Moncade est un personnage de l'*École des Bourgeois* de d'Allainval (1728) que Stendhal cite fréquemment.

P. 480.

1. Sur l'exemplaire Bucci, Stendhal a écrit en face de ce passage cet intéressant jugement : « 18 février 1840. Amor, n° 48 Condotti. Faute d'autre livre, je relis ces 84 pages. Il manque la description physique des personnages à la scène du salon. Il fallait dire que le... avait cinq pieds dix pouces. Faute de trois ou quatre mots descriptifs par page et de deux ou trois mots aussi par page pour empêcher le style de ressembler à Tacite, plusieurs pages qui pré-

cèdent ont l'air d'un traité moral. — Le lecteur est toujours vis-à-vis de quelque chose de trop profond.

Les figures ridicules des personnages. Ajouter la partie pittoresque, s'il y a une seconde édition. »

P. 481.

1. ... malgré les plaisanteries des dandys (Bucci).
2. D'après M. François Vermale, il faut voir en ce Philippe Vane, le journaliste anglais Richard Carlile qui, à la suite d'articles publiés en 1817, avait bien été condamné à 7 ans de prison.
3. ... le lendemain matin (Bucci). Stendhal ajoute : « Ce sont des mots comme *matin* destinés à faciliter l'intelligence du texte ou à compléter l'image qui manquent à ce roman. » (Bucci).

P. 482.

1. ... pris pour point de mire (1854).
2. ... M. de Rênal destitué (Bucci).
3. ... dans une réélection générale qu'on préparait pour la Chambre des députés (Bucci).

P. 483.

1. Nous suivons ici l'édition de 1854, car l'édition originale avait imprimé par erreur : M. de Valenod apprit par Julien.
2. ... Cette famille du mort comment vit-elle aujourd'hui ? Cette idée lui serra le cœur (Bucci).

P. 484.

1. ... tomber de cheval avec grâce (Bucci).
2. ... A le voir il lui semblait qu'elle reconnaissait (Bucci).

P. 488.

1. Les Coulon étaient des danseurs célèbres sous l'Empire et la Restauration.
2. Allusion à un épisode des *Confessions* (partie 22, livre X). Stendhal avait déjà cité cette anecdote dans *l'Amour* (fragments divers, XIII).
3. Stendhal raconte à deux reprises dans les *Promenades dans Rome* (édit. du Divan, t. I, p. 149 et t. III, p. 241) l'anecdote de ce savant qui traduisit *Jupiter Fereetrius* par : Jupiter et le roi Feretrius.

P. 490.

1. ... dans toutes les nuances (Bucci).

P. 491.

1. ... une conspiration au XIX^e siècle (1854).
2. ... L'Europe telle que M. de Metternich l'a arrangée (1854).

P. 493.

1. ... qui même n'en était pas une (Bucci). Stendhal ajoute : « *Même* : il manque deux de ces mots par page, 14 février 1840. »

P. 495.

1. ... ces yeux noirs (Bucci).

P. 498.

1. Cf. P.-L. Courier : *Réponse aux lettres anonymes*, 6 février 1823.

P. 499.

1. ... un simple charpentier de l'arsenal (Bucci).
2. ... mais si étiolés, si effacés par le caractère (Bucci).

P. 500.

1. ... car enfin ces choses-là ne se font pas comme on tire un coup de pistolet (Bucci).
2. ... dans sa précipitation (1854).

P. 501.

1. Quand Stendhal met au point, étoffe le *Rouge*, il revient d'un voyage d'où il a rapporté la première version, le premier monstre de son roman. Durant ce voyage il a poussé jusqu'en Espagne, jusqu'à Barcelone, où le comte d'Espagne faisait, dit-il, peser la terreur. Il y avait eu en effet, surtout depuis juillet 1827, des troubles sérieux en Catalogne. Après quelques mois d'accalmie la situation était redevenue très grave au cours de l'été 1829 où des complots se tramaient pour renverser le trône de Ferdinand VII. (Cf. Robert Vigneron : *Stendhal en Espagne*.) Ce sont évidemment ces menées révolutionnaires qui occupent l'esprit de Stendhal fort ouvert à tous les aspects de la politique libérale. Du reste des préoccupations analogues se font jour dans les *Promenades dans Rome* qui, on le sait, ont été écrites peu avant *le Rouge et Noir*.

P. 503.

1. ... avait été joué le 6 février 1830. Tout le roman de Stendhal est ainsi plein d'allusions à des faits qui attestent la date de sa composition.

2. Faut-il rappeler que ces événements sont rigoureusement historiques ? Que le complot des Politiques et des Mal-contents ait réellement tendu à assurer au duc d'Alençon la succession de Charles IX ou qu'il n'ait voulu qu'affranchir Alençon et Henri de Navarre de la tutelle de Catherine de Médicis, il n'en est pas moins certain que les conjurés qui avaient à leur tête Joseph de Boniface seigneur de La Mole, né en Arles vers 1530, et Annibal Coconasso furent arrêtés et qu'ils furent exécutés en place de Grève le 30 avril 1574.

Ajoutez qu'une légende bien accréditée veut que La Mole ait été l'amant de la reine Marguerite de Navarre et Coconasso celui de la duchesse de Nevers et qu'il ne faille pas chercher ailleurs la raison des rigueurs royales envers eux. Mais la légende veut encore, et nous voyons cet enjolivement apparaître pour la première fois, semble-t-il, en 1660 dans le pamphlet posthume d'Agrippa d'Aubigné : *Confession du sieur de Sancy*, qu'après la décapitation de leurs amants ces deux grandes dames aient fait embaumer leurs têtes et que chacune ait gardé celle de l'homme qu'elle avait aimé avec ses autres reliques amoureuses. D'autres auteurs disent seulement qu'elles allèrent elles-mêmes les ensevelir à l'abbaye Saint-Martin, au pied de Montmartre. On voit que Stendhal suit cette dernière version, plus humaine.

Nous n'avons pas besoin de rappeler que ce sont les mêmes aventures dramatiques et les mêmes amours de La Mole et de Coconasso qui ont inspiré à Alexandre Dumas, quinze ans après la publication du *Rouge et Noir*, son roman de *la Reine Margot*, paru en 1845.

P. 505.

1. ... et l'inimitié (1854).
2. ... pendant les beaux jours du printemps (Bucci).

P. 506.

1. ... Je les vois mal sans doute (Bucci).

P. 507.

1. ... Il y avait de l'intimité dans cette question, et elle revenait en courant et essoufflée pour être avec lui. Julien... (Bucci).
2. Note de l'exemplaire Bucci : « *For me* : vingt lignes de description des progrès de Julien. Ce qui ménagera la vertu de Mathilde. »
3. ... Dans les premières phrases échangées, le fond des choses n'était plus rien. On n'était attentif des deux côtés qu'à la forme (Bucci).

P. 508.

1. ... qu'il avait trouvé durant les premiers mois (Bucci)
2. ... c'est-à-dire autant qu'un Parisien peut être amoureux (Bucci).
3. ... Et encore, brave devant l'épée des Espagnols. A Paris tout lui fait peur, il voit partout le danger du ridicule (Bucci).

P. 509.

1. ... sa pensée se perdait dans une rêverie profonde (Bucci).
2. ... palpitant d'ambition (Bucci).
3. ... Ah! si je pouvais l'aimer, se disait Julien! Ah! si je pouvais quitter la forme d'un pauvre secrétaire habillé de noir (Bucci).

P. 510.

1. ... L'insignifiance complète, les propos communs surtout qui vont au-devant même de l'hypocrisie finissent par impatienter à force de douceur nauséabonde (Bucci).

P. 512.

1. ... parlant quand il faut agir (Bucci).

P. 513.

1. ... de notaire pour la cérémonie bourgeoise (Bucci).

P. 517.

1. Note manuscrite de Stendhal sur l'exemplaire Bucci : « Le 15 janvier 1835 lu par hasard une quarantaine de pages précédentes. *Found very well*. Style trop haché, pas assez féminin chez Mathilde. Quelques élégances à la Villemain en plusieurs pages. »

P. 522.

1. Actrice du Gymnase, où elle jouait les pièces de Scribe.

P. 525.

1. Le cardinal de Granvelle, ministre de Charles-Quint et de Philippe II, était né à Besançon en 1517.

P. 526.

1. Ce sont deux directeurs de l'*Album* emprisonnés à Poissy en 1830 pour un pamphlet.

2. Stendhal cite souvent dans ses écrits, notamment dans la première partie de *Lucien Leuwen*, le colonel Caron, de Colmar, fusillé comme conspirateur en 1822.

P. 527.

1. Cette note sibylline a été déchiffrée par M. Maurice Parturier. (*L'aventure Mary-Grasset et « le Rouge et le Noir »*, *Bulletin du Bibliophile*, 20 mai 1932.) Elle peut se lire ainsi : « Esprit perd préfecture. Guizot. 11 août 1830. » Stendhal avait en effet sollicité une préfecture auprès de Guizot au lendemain des journées de juillet (voir l'article d'Arbelet : *Stendhal candidat à une préfecture*, *le Temps*, 11 juillet 1908). Beyle devait sans doute corriger cette feuille de son roman au moment où lui parvint la nouvelle que Guizot avait rejeté sa candidature, alors il inscrivit ici cette note et mit en tête de la page ce titre courant : *L'esprit perd*. — Quelques semaines plus tard il fut nommé consul à Trieste, d'où le 17 janvier suivant il écrivait à son ami Mareste : « M. Guizot ne veut pas des gens d'esprit comme je l'ai noté au 2^e volume du *Rouge* le jour même que vous me l'avez notifié en dînant chez vous avec de fort bon vin, c'était ce me semble le 11 août. Mon audience est du 3,

dix jours après mon affiche. Cette affiche était admirable... » Voir le texte de cette affiche, que Stendhal avait composé d'avance, au tome I des *Mélanges de politique et d'histoire* de Stendhal.

P. 528.

1. ... La civilisation et le préfet de police ont... (Bucci).

P. 534.

1. ... à se promener dans sa chambre (Bucci).
2. ... le buste éclairé par sa lampe (Bucci).

P. 535.

1. ... Quoi! un destin, incroyable à force de bonheur, me tire de la foule pour me mettre en rivalité... (Bucci).

P. 538.

1. ... Surtout dans les mansardes du quatrième (Bucci).

P. 539.

1. ... il faut abaisser l'échelle (Bucci).

P. 541.

1. ... dit Mathilde effrayée (1854).
2. ... il se trouva élevé à ses propres yeux (Bucci).
3. ... au bout d'un moment ne fit (Bucci).

P. 543.

1. Note de l'exemplaire Bucci : « Est-il prudent de décrire un peu plus cette nuit ? »
2. ... Il monta à cheval et alla au pas rechercher les endroits les plus solitaires du bois de Meudon (Bucci).

P. 544.

1. ... au lieu de ces transports divins (Bucci).
2. ... les usages de la bonne compagnie que par les actions de la vie de tous les jours que j'ai vu faire cent fois (Bucci).
3. ... délicatesse féminine (Bucci).
4. ... la faute irréparable (Bucci).

P. 545.

1. ... plus semblable à une reine qui vient de descendre de son trône (Bucci).
2. ... en se promenant agitée dans sa chambre (Bucci).

3. ... Quel est le malheur de notre siècle, les plus étranges égarements même ne guérissent pas de l'ennui. Julien était le premier amour de Mathilde, et dans cette circonstance... (Bucci).

4. ... Ceci, à mon avis, compense bien des jouissances de vanité. Combien je préfère la pauvre petite provinciale qui est ivre de bonheur et sotte pendant le premier mois qu'elle s'est donnée à son amant! Mais elle porterait précisément les mêmes robes que Mlle de La Mole, que l'on ne dirait pas à trente pas de distance : « Voilà la fille d'un duc. »

P. 546.

1. ... dès la seconde nuit (Bucci).

2. ... Huit jours après (Bucci).

P. 547.

1. ... immobile, debout, et comme plus grande que de coutume (Bucci).

2. ... il n'y a pas quinze jours (Bucci).

P. 548.

1. ... pour me distraire (Bucci).

P. 550.

1. ... à lui raconter longuement... éprouvés jadis... ensuite pour M. de Caylus (Bucci).

2. ... un être au-dessus du divin (Bucci).

P. 551.

1. ... ou M. de Croisenois ? (Bucci).

2. ... Mathilde ne quitta le jardin et Julien qu'à plus de neuf heures et demie, après avoir été trois fois appelée par sa mère... Combien ce que j'aime aujourd'hui ne vaut-il pas mieux que ce que j'étais alors sur le point d'aimer! pensait-elle sans s'en rendre compte bien exactement (Bucci).

3. ... Elle y voyait la faiblesse de son tyran, elle pouvait donc se permettre de l'aimer (Bucci).

4. ... après une longue promenade (Bucci).

P. 552.

1. ... mais sa vanité clairvoyante discerna (Bucci).

2. ... où l'hypocrisie avait régné depuis si longtemps (Bucci).

P. 553.

1. En être inférieur dont on fait la fortune quand et comment on veut et de l'amour duquel on ne se permet pas même de douter (Bucci).

P. 554.

1. ... J'ai aimé dans sa physionomie la saillie d'une grande âme (Bucci).
2. ... Elle en vint à préférer la grâce tranquille à la grâce éblouissante, la musique sobre, simple et vraie de Mozart aux mélodies et à tous les trilles des romances (Bucci).
3. ... Elle regardait Julien à la dérobée (Bucci).

P. 555.

1. ... pour lui! (Bucci).
2. ... prit ses couleurs (Bucci).

P. 561.

1. ... coupé inégalement (Bucci).
2. ... Tous mes projets sont renversés. Croirez-vous (Bucci).

P. 562.

1. Note manuscrite de Stendhal sur l'exemplaire Bucci :
« A rédiger :

Les mouvements de son cœur étaient bien difficiles à réprimer. Le premier fait réel qui vient circonscrire les imaginations de la jeunesse semble toujours d'un froid et d'un mesquin désespérants; notre amour est brun et n'a pas la physionomie douce et charmante que donne quelquefois une chevelure blonde. — Quand notre imagination seule était chargée de nous peindre l'amour, notre amour était brun, quand notre imagination préférerait des laids mâles et décidés; il était blond au contraire quand nous préférions la douceur des traits... — A vrai dire il était à la fois brun et blond. Pendant le premier mois et jusqu'à ce qu'il y ait des souvenirs, la réalité paraît froide, mesquine, au-dessous de tout, aux âmes poétiques... »

P. 564.

1. ... un commencement de folie (Bucci).

P. 565.

1. ... leurs mille avantages (Bucci).

P. 566.

1. ... son imagination mobile en vint (Bucci).

P. 569.

1. Toute la partie politique du roman et, en particulier, ce chapitre et les suivants n'ont pu être écrits et ainsi développés qu'après les journées de Juillet. Il n'eût point été possible de les publier avec impunité sous le règne de Charles X. Il n'est point douteux en effet

que tout l'épisode de la note secrète romance de très réelles menées des ultras qui eurent lieu dans les premières années de la Restauration. Tout un parti royaliste exalté, encouragé par le comte d'Artois ou tout au moins se servant de son nom, avait adressé en 1817 aux cours d'Autriche, d'Angleterre et de Russie une note secrète rédigée par Vitrolles pour faire prolonger l'occupation du territoire par les armées étrangères sous prétexte de lutter contre le jacobinisme et de protéger la royauté en péril. L'année suivante une conspiration, dite conspiration du bord de l'eau et où trempaient Chateaubriand et le général Donadieu, projetait l'arrestation de certains ministres jugés trop libéraux et leur remplacement par des ministres ennemis de la Charte. Cf. les *Mémoires du Chancelier Pasquier*. — Il est probable encore que dans les scènes inventées par Stendhal se retrouvent encore au surplus quelques rappels de sa propre initiation maçonnique en 1806, comme le suppose M. F. Vermale.

Voir à ce sujet les *Mémoires* de Mme de Boigne et les souvenirs du baron de Frénilly où ce dernier revendique la paternité de la note. On sait que le duc Decazes en a fait publier un texte plus ou moins authentique et complet. Et M. Claude Liprandi a publié sous ce titre : *Stendhal, le bord de l'eau et la note secrète*, un livre où il y a beaucoup à prendre et à retenir.

P. 572.

1. M. Marsan se demande s'il ne faut pas voir en ce personnage Mgr de Rohan, archevêque d'Auch, puis de Besançon.

P. 574.

1. M. Jules Marsan voit ici une allusion probable au duc de Blacas.

P. 577.

1. Il s'agit, d'après M. Marsan, de Bourmont, transfuge de 1815, ministre de la guerre en août 1829.

P. 578.

1. Allusion à la Société libérale : « Aide-toi, le ciel t'aidera. »

P. 580.

1. M. Alfred Massé a fait remarquer que cette force de 500 hommes par département existait. C'était la garde nationale placée sous les ordres du comte d'Artois. Aussi, après la conspiration du bord de l'eau dont Stendhal se souvient ici, le statut de la garde nationale fut-il modifié.

P. 581.

1. M. J. Marsan nous révèle que ce noble duc est le duc de Wellington.

P. 582.

1. Il s'agit des forêts domaniales dont l'ancien clergé avait été dépossédé et que le parti de la Congrégation voulait lui restituer.

P. 583.

1. Il n'est pas douteux qu'ici M. de Nerval représente M. de Polignac, dont il résume les idées mystiques.

P. 591.

1. ... Vous êtes de mauvaise compagnie, avez-vous perdu (Bucci).

P. 598.

1. ... A la vue du canapé bleu, il se précipita à genoux et baisa l'endroit où Mathilde appuyait son bras, il répandit des larmes (Bucci).

P. 599.

1. ... la plus grande tache de ma vie (Bucci).

P. 602.

1. ... aperçus de si près (Bucci).

P. 603.

1. ... il s'apprenait (Bucci). S'apprendre son malheur. Expression que Stendhal avait déjà employée dans *Armance*. Voir la note 1, p. 185.

P. 606.

1. ... de la sévère Anglaise (Bucci). — de la jeune Anglaise (1854).

P. 608.

1. Le ballet de *Manon Lescaut*, livret de Scribe, musique d'Halévy, représenté le 3 mai 1830. — On peut voir dans cette allusion une preuve nouvelle que toute la seconde partie du *Rouge et Noir* au moins ne fut définitivement écrite que dans les premiers mois de 1830, et peut-être même alors que l'impression du livre était déjà commencée.

P. 626.

1. ... arriva bien vite (Bucci).

P. 627.

1. ... et de nos aïeux (Bucci).

P. 628.

1. ... en se promenant à minuit dans le jardin (Bucci).

P. 632.

1. ... vers les midi Julien arriva, on entendit le pas du cheval retentir dans la cour. Julien descendit. (Bucci).

P. 635.

1. ... tant à sa femme qu'à lui (1854).

P. 646.

1. ... Sa mine était emphatique. Julien savait qu'il sollicitait une recette de tabac pour un de ses neveux. Un énorme large ruban blanc soutenait le lys. La vue de cet être vil diminua le courage de Julien et lui fit mal (Bucci).

P. 647.

1. ... Je vous en demande pardon (Bucci).
2. ... montrez en cette occurrence (Bucci).
3. ... je mourrai, il faut mourir (Bucci).

P. 649.

1. ... en se levant de table, hors de lui (Bucci).
2. ... impatienté en s'avancant vers lui (Bucci).
3. ... pourrait vous compromettre (Bucci).

P. 652.

1. ... le fatiguer et le faire trop parler (Bucci).

P. 656.

1. ... le serrant d'une façon convulsive (Bucci).
2. ... et céda à l'enchantement (Bucci).

P. 659.

1. C'est tout simple, je l'ai épousé en secret (Bucci).

P. 660.

1. Correction de 1854. L'édition originale avait imprimé par mégarde : « bien chanceux ».
2. ... surpris le secret (Bucci).

P. 661.

1. ... auprès de trente jurés (Bucci).

P. 663.

1. ... Julien sentait qu'elle avait (Bucci).

P. 667.

1. ... C'est bien assez d'être encore encanaillé à la vue du juge d'instruction et de l'avocat (Bucci).

P. 668.

1. M. J. Marsan relève ici une allusion aux élections de 1827 et à l'alliance d'une partie de la droite avec l'opposition de gauche.

P. 673.

1. ... Les témoins furent entendus; cela prit plusieurs heures (Bucci).

P. 674.

1. ... dans les soirées d'hiver (Bucci).

P. 692.

1. Souvenons-nous du chapitre xci de l'*Histoire de la Peinture en Italie* : « La mouche éphémère qui éclôt le matin et meurt avant le coucher du soleil, croit le jour éternel. De mémoire de rose, on n'a jamais vu mourir de jardinier. » Toute la méditation de Julien est déjà là en germe.

Il est probable que les idées que Stendhal exprime ici lui ont été en partie suggérées par la *Lettre sur les aveugles* de Diderot. Diderot avait de même dans le *Rêve de d'Alembert* mis dans la bouche de Mme de Lespinasse le mot de Fontenelle : De mémoire de rose on n'a jamais vu mourir de jardinier.

P. 697.

1. ... Je ne manque point de fermeté (Bucci).

P. 699.

1. Note manuscrite en marge de l'exemplaire Bucci : « Style haché, à corriger. En écrivant, je n'étais attentif qu'au fond des choses. Vivement senti le 1^{er} décembre 1835, relisant faute d'autre livre. »

APPENDICE

P. 700.

1. Ce projet d'article sur *le Rouge et le Noir*, précédé de considérations générales sur la vie provinciale française et le roman, avait été envoyé par Stendhal au comte Salvagnoli, avocat et écrivain florentin. Celui-ci avait sans doute manifesté le désir de parler en connaissance de cause du roman de Stendhal dans l'*Antologia*, la belle revue de littérature générale qui paraissait à Florence, sous la direction de Vieusseux. Mais cette revue était déjà menacée et allait disparaître. Il ne semble donc pas que Salvagnoli ait jamais utilisé l'article qu'il avait reçu.

La première partie en a paru seulement dans la *Correspondance* de Stendhal, datée d'Aquila le 18 octobre 1832. Colomb avait dû la trouver dans les papiers de Stendhal. L'ensemble a ensuite fourni en 1928 une plaquette éditée par les soins de M. Ronald Davis. Et M. Luigi Foscolo Benedetto, qui a trouvé à la Bibliothèque nationale centrale de Florence, dans les papiers de Salvagnoli, ce même article traduit en italien, a pu dans *Leonardo* (Gennaio, 1933) apporter à ce sujet les plus heureuses précisions et corrections.

2. Cet article est adressé sous forme de lettre au comte Salvagnoli, avocat et écrivain florentin, ami très intime de Henri Beyle qui allait fréquemment le retrouver à Florence. (Voir à ce sujet un important article de M. L. F. Benedetto dans *Il Marzocco* du 4 décembre 1932, article traduit par Henri Martineau dans le *Mercure de France* du 1^{er} septembre 1933 sous ce titre : *Stendhal et la police de Florence.*) Si Stendhal écrit bien à la date du 18 octobre 1832 il n'a pu voir Salvagnoli la veille. Stendhal faisait alors un petit voyage dans les Abruzzes qui dura du 7 au 20 octobre et le 18 octobre il était à Aquila : Salvagnoli était demeuré à Florence.

3. Voyez ce que Stendhal dit, dans les *Mémoires d'un Touriste*, au chapitre de Marseille, des femmes de cette ville, ce qui peut s'appliquer d'une façon générale à toutes les femmes de province : « On frappe, la cuisinière monte de sa cave, et vous crie d'une voix de Stentor femelle : — Monsieur, que demandez-vous ! Monsieur est sorti, Madame est dans sa chambre. Les trois maisons voisines entendent votre conversation avec la cuisinière, et, pour peu que vous ayez l'air jeune, toutes les dames de ces maisons se mettent à la fenêtre. Vous faites scandale... » — Même note dans le *Voyage dans le midi de la France*, le passage cette fois est daté de Bordeaux (15 mars 1838) : « Si un jeune homme va trois fois dans une maison, la dame le prie en gémissant de rendre ses visites moins fréquentes. »

P. 701.

1. On trouvera ces mêmes idées sur la pruderie des femmes sous Napoléon abondamment exprimées dans le *New Monthly Magazine* du 1^{er} février 1825 et surtout dans le *London Magazine* de novembre 1824. Là Stendhal expose comment « Napoléon mit la pruderie à la mode » et comment « la présence éternelle et constante du mari, extrêmement louable et fort morale, porta un coup mortel à l'art de la conversation ».

2. Dans la *Correspondance* qui a publié la première partie de cette auto-critique, Romain Colomb suivit un texte où, par prudence, Stendhal ne donnait ni son pseudonyme ni le titre exact de son roman. On lisait : « qu'a voulu peindre M. Le Barbier, l'auteur de *Séduction et Repentir* ».

3. A chaque page de son œuvre Stendhal cite Marmontel et Mme de Genlis comme peintres de la société française. Marmontel manque d'esprit, c'est le type de l'auteur médiocre froid et plat, il est un peu niais, « mais sa sottise même le met plus au niveau du public ». Ses romans toutefois donnent de bons exemples d'amour-gout. — Avec Mme de Genlis il faut toujours se méfier, elle a beaucoup vu, beaucoup retenu, mais partout ses mensonges sont flagrants et Stendhal en a horreur. Elle-même est un personnage d'un ridicule achevé. Cependant quand elle s'écarte de ses préventions elle sait encore être amusante.

4. La description de cette vie aimable de Napoléon à Valence a été esquissée par Stendhal lui-même au début de ses *Mémoires sur Napoléon*, vie toute consacrée aux belles-lettres et aux relations mondaines dans le salon de Mme du Colombier.

P. 702.

1. Dans les *Promenades dans Rome*, en 1829, Stendhal louait déjà les charmantes gravures de Tony Johannot.

2. Stendhal a beaucoup insisté dans son *Courrier anglais* et ses *Mémoires d'un Touriste* sur ce goût de la lecture en province, tandis qu'en Italie, dit-il, on ne lit pas.

A défaut d'autres mérites Stendhal louait la vérité des peintures de La Mothe-Langon. Pour Ducange et Paul de Kock il disait qu'il n'y avait pas une femme de chambre qui lise à Paris ou en province dont le cœur sensible ne soit attendri par leurs effusions sentimentales. C'est ainsi qu'en 1834, il affirme à son amie, Mme Jules Gauthier, que *le Lieutenant*, le roman qu'elle vient de lui soumettre, bien qu'il soit écrit d'un style assez vulgaire, n'a pas assez de cadavres et d'enlèvements, « et autres choses naturelles dans les romans du père Pigoreau » pour plaire aux femmes de chambre.

3. Levavas seur était, faut-il le rappeler, l'éditeur du *Rouge et Noir*.

4. Stendhal reprochait à Manzoni d'être demeuré trop classique sous son vêtement romantique. Mais il reconnaissait le mérite et le succès des *Fiancés* et proclamait que Manzoni était le plus grand poète lyrique italien et l'auteur d'une *Ode à Napoléon* qui lui assure l'immortalité. — Pour Walter Scott, Stendhal détestait l'homme et sa servilité devant les grands. Il avait horreur également des descriptions infinies qui alourdissent tous ses romans. En revanche il savait louer leur intérêt puissant et leur romanesque aimable.

P. 703.

1. La *Correspondance* continuait à ne pas nommer Stendhal et parlait toujours d'une œuvre d'un soi-disant M. Le Barbier. Elle donnait aux deux héroïnes les noms supposés de Mmes d'Espagne et Saint-Ange.

P. 704.

1. Le naturel manque aux Français tant ils craignent le ridicule, — tandis que les Italiens insensibles au ridicule sont partout et toujours naturels. Cette idée revient à toutes les pages des œuvres de Stendhal.

2. Cette vignette figure sur la couverture et sur le titre du tome II de la première édition parue chez Levavas seur. La vignette du tome I représente Mme de Rênal s'évanouissant en présence de Julien dans la cathédrale de Besançon, le jour de la Fête-Dieu.

P. 711.

1. Sur la traduction italienne de Salvagnoli, Stendhal a tracé cette note : « Les frères Faucher, jumeaux nommés généraux par Napoléon le même jour et fusillés par les Bourbons à la Réole, près de Bordeaux, le même jour. » Il a ainsi souvent cité l'exécution des frères Faucher en 1816 parmi les excès de la Terreur blanche, et a félicité Jouy et Jay d'avoir dit que ce n'était qu'un assassinat juridique.

P. 712.

1. « En français, je mettrais une allusion, rendez la chose honnête. »

2. Telle a été la tactique de Stendhal lui-même à l'égard de Giulia Rinieri quand celle-ci lui eut déclaré son amour et qu'il réclama froidement pour lui-même le temps de la réflexion.

P. 713.

1. Il est impossible de lire cette phrase sur les jeunes filles qui se font enlever sans amour pour se donner le plaisir de croire avoir une grande passion, sans songer qu'elle a été dictée à Stendhal par l'aventure de Marie de Neuville et d'Édouard Grasset. Voir l'*Introduction*.

P. 714.

1. On sait assez (voir l'*Introduction*) que l'histoire réelle que raconte *le Rouge et Noir* ne s'est point passée en 1826 dans les environs de Rennes, mais bien en 1827 dans le Dauphiné. C'est à Grenoble que le héros a péri pour avoir tiré deux coups de pistolet sur sa première maîtresse. (Voir l'*Appendice* à partir de la p. 715.)

2. De 1830 à 1839 environ cette signature sous cette forme, ou sous celle de *Don Gruffo Papera*, revient une dizaine de fois à peu près sous la plume de Henri Beyle. On sait qu'il n'écrivait guère de lettres sans les signer d'un nom supposé.

3. « Ceci n'est autre chose que la matière brute que vous donne le Procureur. A présent que vous connaissez les faits du procès il revient à votre aimable éloquence de haranguer les lecteurs de l'*Anthologie* et de les persuader que cette œuvre est la plus belle du monde et doit prendre place dans les bibliothèques à côté de l'immortel *Tom Jones*. L'essentiel est que le bavardage soit long. Seulement modifiez spécialement certains passages plutôt hardis. »

LUCIEN LEUWEN

P. 759.

1. Cette édition a été établie, ainsi que je l'expose dans ma préface, sur les manuscrits de *Lucien Leuwen* qui sont conservés à la Bibliothèque municipale de Grenoble. Stendhal a d'abord écrit, sous le coup de l'inspiration, une première rédaction de son roman. Chaque jour, pour se remettre en train, il relisait ce qu'il avait écrit la veille et le corrigeait quelque peu. Plus tard, il y apporta encore, à plusieurs reprises, de très profondes modifications. Ensuite, il entreprit de dicter le dernier état de sa composition. Mais à peine le tiers du roman fut ainsi mis au net. J'ai suivi autant que possible pour mon établissement de texte la dernière forme de la pensée de Stendhal et je n'ai point entrepris dans ces notes et variantes de relever toutes les ébauches, tous les premiers jets, tous les balbutiements de l'auteur. Je n'ai donné les variantes à proprement dire que lorsqu'elles présentaient à mes yeux un intérêt certain. Mais je me suis appliqué, en revanche, à ne négliger aucun plan, aucune remarque, aucune des notes personnelles que Stendhal a semés à profusion sur les marges de son manuscrit, et au verso des feuillets dont le recto était réservé au texte de son roman. Et je me suis contenté au surplus d'éclairer de très brèves gloses explicatives quelques-unes des réflexions de l'écrivain et quelques-uns des rappels fréquents à son existence passée.

P. 761.

1. Cette préface, publiée par Colomb comme seconde préface, mais à laquelle nous redonnons sa priorité chronologique, ne se retrouve plus dans les manuscrits de Grenoble.

2. Écrite probablement le 28 septembre 1836; se trouve, de la main de Stendhal, en tête du manuscrit R. 5.896, tome XIII, pp. 1 et 2.

3. Idées politiques très constantes chez Beyle. Voir à ce sujet, dans sa *Correspondance* (lettre du 2 décembre 1824) la lettre parue dans le *London Magazine* du 1^{er} février 1825 et publiée dans les *Mélanges de politique et d'histoire* (édition du Divan, tome I, pp. 187-192), et également la longue note qui termine *D'un nouveau complot* dans les *Mélanges de littérature* (édition du Divan, tome II, pp. 239-242).

4. Colomb dans son édition du *Chasseur vert* a imprimé : « parti dangereux d'où il résultera peut-être... »

P. 762.

1. L'Amérique a toujours intrigué Stendhal, mais en même temps qu'il était attiré par sa réputation de libéralisme, il se demandait s'il n'était pas plus pénible dans une démocratie de faire sa cour à la foule plutôt que, dans une aristocratie, à l'élite. Au fond, il n'a jamais ménagé le citoyen de New-York qui « n'a pas le temps de sentir le beau, mais souvent il en a la prétention ». (Cf. *Promenades dans Rome*, édition du Divan, tome II, p. 291.)

2. Variante du manuscrit, adoptée par Colomb : « l'inflexible bon sens... ».

3. Plus rudes et plus jeunes (Colomb).

4. ... l'auteur, ainsi qu'il en a déjà prévenu, donnera la préférence au plus aimable des deux (Colomb).

5. ... de son choix (Colomb).

6. Cette préface, de la main de Stendhal, se trouve dans le manuscrit (R. 5.896, tome XIII, pp. 4 et 5).

P. 767.

1. Cet avertissement au lecteur dut être en réalité écrit en mars 1835. Il figure en tête du tome I du manuscrit R. 301. A la fin du même tome on trouve une autre version de cet avertissement, mais antérieurement datée des 9 et 10 février 1835. En face de la version que nous avons reproduite, Beyle a écrit : « Jeu d'esprit; vanité insupportable d'une telle préface. Mais j'ai voulu essayer. Voir l'effet produit. — Omar, 28 avril 1835. Faut-il laisser la préface dans le chapitre 1 ? Oui; plus singulier et le même au fond. »

P. 768.

1. Rappelons que tout le début de ce roman est donné ici d'après la copie corrigée qu'a publiée Colomb en 1855, sous le titre du *Chasseur vert*, et dont certains feuillets sont conservés à la Bibliothèque municipale de Grenoble au tome XIII des volumes cotés R. 5.896.

En tête de ces feuillets on lit les notes suivantes :

« Commencé en mai 34, via dei Cestari; interrompu par les chaleurs de juillet, par la goutte en mai 35 à Abeille*, très souvent huit jours sans travailler, et presque toujours de grands doutes sur l'excellence. Jamais je n'entends dire un mot qui vaille en littérature. L'Italie loue toujours ses poèmes pour se venger des mépris de l'Europe. (1^{er} octobre 1835.) »

« Toute affectation diminue l'homme. Dominique. (4, courrier, lettre à M. Renouard.) »

« Ce volume a fait le voyage de Ravenne, 8 octobre-8 novembre 1835. L'esprit était aux tableaux de Pesaro et antiquités de Ravenne. Je ne l'ai pas ouvert. »

* Civita-Vecchia.

« Avis à l'imprimeur. — Les renvois vont de B' à B'', de A' à A'', de O' à O''. Les réflexions qui sont sur la page de gauche ne font point partie du texte. Remplacer *Montvallier* par *Nancy*. *Nancy* partout au lieu de *Montvallier*. »

A la suite de ces notes et avant les *Préfaces* Stendhal a écrit ce titre : *Le Rouge et le Blanc*, qu'il explique ainsi dans les pages suivantes : « *Rouge et Blanc* (titre du livre), ou *Bleu et Blanc*, pour rappeler *le Rouge et le Noir* et fournir une phrase aux journalistes. *Rouge*, le républicain Lucien, *Blanc*, la jeune royaliste de Chasteller. »

On relève encore sur ces pages les annotations suivantes :

« 1. Conversation de Lucien avec Mme de Chasteller : Pourquoi se condamner à être hypocrite parce qu'on est très noble ou très riche ? — Ou changer l'ordre. Porto di Fermo, 21 octobre 1835. »

« 2. Caractère de l'auteur : j'avais oublié net cette copie, je ne m'en souviens que le 9 septembre 36, à la troisième séance de correction. »

Sur un feuillet de ce chapitre 1 on relève enfin cette date de composition : « Mai 34. Corrigé 2 octobre 35. » Et sur un autre : « *Made*, 10 mars 1835. » Puis un dernier : « Dicté ces pages et les coller sur onglets. »

C'est en effet le 10 mars 1835 que, d'après une note du manuscrit primitif, Beyle avait écrit, ou plutôt récrit, ce chapitre qui fut ensuite corrigé les 22 juin, 30 juillet, 2 et 4 octobre 1835 et 8 septembre 1836. C'est ce qu'indiquent les annotations qui se remarquent en tête de certains de ces feuillets et que voici à la suite : « 1835. Malade du 16 mai 1835 au 20 juin. Convalescent du 12 au 20 juin. Je travaillais à ceci le 15 mai à Civita-Vecchia. Repris le 22 juin 1835. — Quitté faute de jour, 10 mars, dix heures moins un quart. — 10 mars 1835. 11 mois de Civita-Vecchia ou 71. Lettre de Colomb. — Corrigé et réparé à Paris, 8 septembre 1836. — 10 mars 35. 11 Civita-Vecchia ou 71. — Corrigé 22 juin 35. Premier travail après la goutte du 16 mai à Civita-Vecchia. — Corrigé 2 octobre 1835. — Corrigé le 8 septembre 1836. »

2. « A vérifier. » (Ms.) — Aussi Colomb supprime-t-il : « ou 34 ». — Il s'agit des funérailles du général Lamarque, auxquelles assistèrent des élèves de l'École polytechnique en uniforme.

3. Colomb ajoute ici : « pépinière de mauvaises têtes ».

4. « Imprudent. » (Ms.)

P. 769.

1. « Apparemment ce doux mélange d'hypocrisie et de mièvreries qu'on appelle » (Ms.)

2. Excessive. (Ms.)

3. des êtres trop bruyants (Colomb).

4. Stendhal avait écrit : « les prêtres et les pairs de France, tous les pauvres diables hypocrites pour faire fortune. » Puis il biffa ces mots et nota : « Non. Prudence ! comme dit le comte Cicognara. » (Ms.)

5. Sur la page blanche qui fait face, Stendhal ajoute : « C'était une femme sage qui adorait son mari, lequel avait vingt ans de plus qu'elle. » (Ms.)

P. 770.

1. *Trouvait* que Lucien *avait*, cela est-il simple ou commun ? Je ne puis décider aujourd'hui 11 novembre 1835. (Ms.)

2. Age de Lucien 23 ; sa mère 18 de plus : 41 ; Monsieur Leuwen, plus 25, égale 66 ans. (Ms.)

3. Stendhal sur son manuscrit primitif a écrit en face de ce pas sage :

« *Style*. — Revoir le style de ces détails à Paris, si je puis consulter lady Kaſt [Mme de Castellane]. Ces huit premières pages racontent bien, avec légèreté et sans avoir recours à des sentiments exaltés et par là difficiles à comprendre. 25 avril 35. — *Style*. En allongeant, on pourrait facilement donner de la grâce. 28 juillet. »

4. En face, Stendhal écrit : « Modèle : Dominique chez M. Daru père, rue de Lille. » — « Bon, mais ailleurs. » (Ms.)

5. Modèle : Gourieff (Ms.).

6. La figure de M. Thomas, musicien (Ms.)

7. « L'air d'Haussonville. — M. Ville-Dosson, observé *to day*, 2 octobre 1835. » (Ms.) — Le comte d'Haussonville était attaché d'ambassade à Naples.

8. Lord Link dit : empressé et démocratique à la fois. On est empesé. Donc, par prudence, pas démocratique. — Vrai, mais obscur. (Ms.)

9. « Ce portrait est tracé différemment dans l'ancien manuscrit (de la main). 9 septembre 1836. *I see my old charmer*. » Le manuscrit primitif ajoutait ce trait au portrait de Lucien : « Les amis de sa mère ne lui trouvaient point la physionomie à la mode qui aide tant à la beauté sous le règne de Louis-Philippe : il fallait avoir la mine sombre et poétique, surtout parmi les républicains. »

Au-dessous de sa copie Stendhal note encore : « *Style*. — Il y a et je laisse beaucoup de phrases hasardées ; je veux laisser le sentiment, je corrigerai l'expression sur l'épreuve à Paris quand j'aurai repris langue. Cinq ans d'absence 1^{er} octobre 1835. » (Ms.)

10. Modèle : M. Lerminier. (Ms.) — Sur le manuscrit primitif la note sur Dévelroy que Stendhal avait d'abord appelé Ducauroy est plus complète. Nous y relevons en effet : « Modèle : M. Lherminier, professeur à moustaches au Collège de France. »

« Caractère d'Ernest Dévelroy. Il assiste chaque jour au dîner

du savant qui le protège et ôte les arêtes au poisson que son savant, presque aveugle, aime avec passion. Il fait ce métier trois ans. Son savant lui procure quelques voix à chaque élection, mais sous main l'empêche d'être élu. — Il ne m'ôterait plus les arêtes, et je ne me fie pas à mon domestique, qui d'ailleurs se lave mal les mains. Ernest suit son savant aux eaux, où le savant meurt après une maladie de sept mois. Ernest est comme M. Lemoine pour M. Guérin. »

C'est au chapitre XLIII que Stendhal a utilisé cette note pour le caractère de Dévelroy.

11. Dans le premier manuscrit Stendhal avait écrit : « ce libéra si sublime avant 1830. » Et en note il ajoute : « Modèle : M. Cousin, ôter la ressemblance, si on la voit. Jamais de satire. »

P. 771.

1. Stendhal écrit en marge de ce passage, sur son premier manuscrit : « Pas mal. Le style n'est pas trop lourd, il est moins heurté que *le Rouge*. J'avais oublié, lu par hasard, 15 juin 1834. »

2. ... — Note du premier manuscrit : « Modèle : M. Dunoyer en 1828. »

P. 772.

1. Sur son premier manuscrit Beyle, en face de ce passage a tracé les notes suivantes :

« Rien de plus avant l'uniforme, c'est peut-être assez chargé comme cela. »

« *On me* (5 septembre 35). En écrivant ceci, comme j'ai inventé le plan (grande différence avec *le Rouge*), je pensais à la convenance de l'action, et non à la façon de la raconter. A mesure que j'oublie la première considération, la façon de dire m'apparaît, et je la change. Omar, 5 septembre 1835, reprise de la copie dictée le 1^{er} août pour affaires de métier, chaleur et ennui. »

« Voir George Sand pour les toilettes. »

« *Beware !* Atmosphère de froideur littéraire en 1834. Mauvais siècle ! Coloris faible de K., p. 179. Littérature de l'Empire. »

2. Stendhal sur son premier manuscrit fait remarquer qu'en réalité, pour lui, le récit commence ici.

Il note aussi en face de cette page que ce jour il fait le « premier essai de plume en fer ». C'était le 2 octobre 1835.

3. Sur les feuillets de ce chapitre dans le premier manuscrit on relève successivement les annotations suivantes :

« 29 juillet 1835, première copie Jourdan. — Corrigé jusqu'ici après avoir lu les *Actes des Apôtres*, le 15 juin 1834, à sept heures. — Arrangé le 16 juin, rien autre. Dîner Cendre. — Première copie le 28 juillet. — Transcrit et corrigé ce commencement les 23 et 24 décembre 34. — Corrigé et relu pour la première fois après soixante jours, Amor [Rome], 14 septembre 1834. — 1835. *The*

day of Pask 35, travaillé *without* sortir jusqu'à quatre heures. Pour écouter mon goût, je préfère enlever Rome. — Recommencé à travailler le 22 juin à Rome. La fièvre et la goutte m'avaient forcé d'interrompre à Civita-Vecchia le 16 mai. — Corrigé 15 avril 35, 26 juillet 1835. »

« *For me.* — Diviser les chapitres par les événements, et non suivant le cours des raisonnements ou des pensées. 21 avril.

— En relisant se faire toujours la double question : de quel œil le héros voit-il ceci ? De quel œil le lecteur ? Omar, 28 avril 1835. — Pour aucun ouvrage, je n'ai senti de modestie comme pour celui-ci. 14 mai 35. »

P. 773.

1. Expression du général Maximilien Lamarque. (*Note de Colomb.*)
2. Beyle indique sur son premier manuscrit qu'il pense à Soult.
3. Les 27, 28 et 29 juillet 1830, à Paris. (*Note de Colomb.*)

P. 774.

1. « N'est-ce pas trop sentimental pour mon type de Paris ? » se demande Stendhal sur son premier manuscrit.

2. Épisode dangereux ! Mais c'est un républicain qui parle, ô Messieurs de la police ! (Ms.)

3. On criera à l'allié. (Ms.)

P. 775.

1. En face de ce passage, Beyle, sur son premier manuscrit, écrit : « *On me.* — Je ne puis mettre de *haute portée* ou d'esprit dans le dialogue tant que je songe au fond. De là l'avantage de travailler sur un conte tout fait, comme Julien Sorel. Je n'arrive à un peu brillant qu'en corrigeant pour la quatrième fois, après avoir oublié le fond (28 juillet 1835). »

P. 776.

1. Un peu plus loin dans le premier manuscrit, Stendhal a laissé une note qui se rapporte à cette conversation : « A placer plus haut. — Dévelroy : On fait des raisonnements généraux sur les prétentions et les mérites de tous les états de la société, plus ou moins bien, suivant qu'on a reçu du ciel plus ou moins d'esprit, mais il faut savoir et pratiquer un de ces états. Et le défaut de ton état militaire est de n'être pas assez un état. Cela est trop partie de plaisir pour un jeune homme riche. »

P. 777.

1. M. Leuwen père accuse sans cesse en plaisantant son fils Lucien d'être saint-simonien. On sait assez que Beyle s'éleva maintes fois contre Saint-Simon, Fourier et leurs sectateurs, particulièrement dans un virulent pamphlet : *D'un nouveau complot contre les industriels.*

2. En face de ce passage, qui occupe la page 16 de son manuscrit primitif, Stendhal écrit : « La page 16 me semble bien bizarre. Est-ce ôter le feu en changeant l'esquisse en tableau que d'en supprimer ? »

P. 778.

1. Note de Stendhal sur son premier manuscrit : « En faisant de ceci une comédie, voilà une scène 28 juillet 1835. »

2. Sur le manuscrit primitif : « *For me.* — Voilà la vraie façon de dire dans un roman : il avait une sensibilité folle et vive. »

3. Sur un feuillet du manuscrit primitif, Stendhal préparait ainsi sa scène : « Le lendemain matin, Lucien demande à son père un billet pour le chef de bureau de la Cavalerie, sous prétexte de prendre les noms des officiers de ce régiment, et dans le fait pour voir les services du colonel Filloteau. Il les trouve superbes : l'Égypte, Moscou, tous les premiers grades sur le champ de bataille. » — Et Stendhal, en marge, se demande : « Est-ce bien ? » On va voir que dans la seconde rédaction c'est Filloteau lui-même qui raconte ses exploits.

P. 779.

1. Sur les feuillets de la copie corrigée conservés dans les manuscrits de Grenoble on peut lire sur plusieurs d'entre eux les indications suivantes : « Laissé faute de jour le 11 novembre 35, à 5 heures un quart, après 5 heures de travail. — Corrigé à Paris le 16 septembre 1836, froid léger, — et le 25 octobre 36. — Ceci a été dicté le 30 juillet 1835 à Omar [Rome]. Ici je me rappelle que ceci a été dicté. Septembre 1836. Étrange oubli. — Corrigé le 16 septembre 1836 à Paris. — 15 novembre 35, Villa et Lady Borghèse *with D. Filippo.* — Corrigé à Paris le 16 septembre 1836. — 2 octobre, répétition *Matrimonio Segreto.* »

D'autre part, on relève encore sur le manuscrit primitif les intéressantes indications suivantes : « Corrigé 4 mai, 28 juillet 1835, 9 septembre 1836, 16 septembre. — Caractère de l'auteur, singulier oubli : oublié que ceci est copié, je le lis ici. — Dicté le 30 juillet 35. Omar, chaleur grande pour les autres. Quatrième séance de dictée *of fifty.* — Deuxième séance de dictée, 30 juillet. — Dictée le 30 juillet 1835. Omar. A M. Jourdan. — 31 juillet, troisième séance de dictée. — 2 février 1835, Civita-Vecchia. Arrivée du *Sully* à deux heures, où il a touché avec une roue. Départ à deux heures de Rubichon. — Le *Sully* a touché le bord napolitain cette nuit. — Point de coloris encore, je songeais uniquement au dessin, au fond. 28 juillet 1835. »

2. Stendhal indique sur la copie : « né 1776 ». Il avait indiqué sur le premier manuscrit au sujet de Filloteau : « Modèle : le général Kal. [Curial.] »

3. La croix sous les Bourbons, il fit... (Colomb).

4. Un peu d'esprit (Ms.).
5. De l'accompagner (Ms.).

P. 780.

1. Et le komi *ubi est?* 15 novembre 35. — Ménuel. Septembre 1836. (Ms.)

2. *S'était avancé d'un quart de lieue. Style : Filé plus expressif; avancé d'un plus français.* Choisir. (Ms.)

P. 781.

1. *Took to Ditt* (Ms.).

2. Puéril (Colomb).

3. *For me.* Les lanciers de 1835. Ceux qui ont vu la guerre en 1815 ont quarante et un ans. (Ms.)

P. 782.

1. Demander la position à un officier. Actuellement je l'ai oubliée. De 1802, à Saluces, à 1835. (Ms.) — C'est à la fin de décembre 1801 que Beyle cessa, à Saluces, d'appartenir au 6^e dragons.

2. *On me.* J'avais jugé le sens : passent leur vie à jouer. Voilà tout le caractère de Dominique. Il est ombrageux, mais d'un grand courage. Il voit un précipice, il a tort, ce n'est qu'une borne. Mais son âme s'accoutume au précipice. 16 septembre 36. Paris. (Ms.)

3. *For me.* Voilà ce que c'est que d'avoir du cœur. Un petit Parisien plus élégant, mille fois plus gentil que Lucien dans un salon, eût été perclus des quatre membres, à force de crainte de manquer à quelque convenance. (Ms.)

4. A vérifier la position. (Ms.)

P. 784.

1. Sur le premier manuscrit, Stendhal avait noté : « Civita-Vecchia 4 mai 35. Une si grande quantité de vérité à la Crabbe convient-elle dès la page 33, qui sera la quinzième de l'imprimé ? — Oui, 4 mai. »

2. « Metz est maintenant (1849) chef-lieu de la 3^e division militaire », écrit Colomb en note après avoir corrigé. Car Stendhal avait écrit 26^e division et un peu plus loin : 24^e.

3. Stendhal avait d'abord écrit TERENCE et en marge de son premier manuscrit avait noté : « A vérifier l'absence de ce nom dans l'almanach militaire. »

4. Stendhal pense ici à Valmy. Sur son premier manuscrit il écrit en marge : « A vérifier; armée de Valmy et de Dumouriez, plutôt route de Paris à Toul. 22 juin 35. — A vérifier dans Gouvion-Saint-Cyr. » Et à propos de la date suivante qui était d'abord 1795 et qui a été transformée dans la copie en 1797, il note encore : « A vérifier. » La date de Valmy en effet est le 20 septembre 1792.

5. Stendhal a d'abord écrit : Soult, mais il a corrigé.

6. Vrai, mais... Modèle : le général Lagrange sur le bateau à vapeur sortant de Marseille et se rappelant le départ pour l'Égypte. (Ms.)

P. 785.

1. « Vérifier époque du Concordat à Notre-Dame », note Stendhal dans son premier manuscrit.

P. 786.

1. Il avait frotté ferme la jeunesse du pays lors de l'émeute d'avril 183... Probablement supprimer ou abrégé tout ceci. *Made for 1839.* (Ms.)

2. Prudence sur l'opinion des soldats. (Ms.)

P. 787.

1. Stendhal dessine une poire et écrit au-dessous : « Sur tous les murs des villes de garnison de l'Est. » Puis il ajoute en marge : « Prudence : poire. » — Et Colomb, à cet endroit, ajoute en note : « Peu après l'avènement de Louis-Philippe au trône de France, M. Philippon, gérant du journal *la Caricature*, traduit en cour d'assises pour délit de presse, s'amusa, pendant que les jurés étaient en délibération, à dessiner des poires qui offraient une sorte de ressemblance à la figure et à la coiffure du roi; la plaisanterie eut un grand succès. »

2. Stendhal sur son manuscrit avait d'abord écrit de Roller. Puis il barra la particule que Colomb cependant lui conserva tout le temps.

3. *To take* propos : l'ultra... Il n'y a personne, dit-il, à Besan[çon], et depuis cinq minutes celui-ci attendait pour passer. Il y avait 84.000 hommes sous les armes, et les troupes tenaient de l'Arc de Triomphe de l'Étoile à la Porte Saint-Martin. Hier, à l'érection de l'Obélisque : en tout cas, il n'y a personne! (Ms.)

P. 789.

1. Sur le docteur Du Poirier, qui joue un rôle excessivement important dans la première partie de ce roman, voir ma préface et plus loin la note consacrée au Dauphinois Rubichon.

P. 790.

1. Surnom donné aux trois journées des 27, 28 et 29 juillet 1830. (*Note de Colomb.*)

P. 792.

1. Sur son premier manuscrit, où il ébauche ces renseignements sur la société de Nancy que l'on vient de lire, Stendhal avait ajouté le fragment suivant qu'il biffa le 22 juin 1835 quand il renonça

à faire figurer Mme Grandet dans la première partie de son roman : « Enfin, il n'y a pas jusqu'à Mme Grandet...

— Qui est Mme Grandet ?

— La receveuse générale, une femme fort riche et fort jolie, ma foi !

— Comment ! serait-ce Mme Grandet de Paris, Mme Grandet, de la place de la Madeleine ?

— Précisément. Elle passe ici plusieurs mois et mène le plus grand train. Son mari est à Paris un pilier des Tuileries ; eh ! bien, ici, elle nous reçoit le dimanche, mais en nous invitant chaque fois, et tous les mardis elle reçoit toute la noblesse sans invitation. C'est magnifique ! Il y a du punch, des glaces, etc. : « Ma chère comtesse » par-ci, « Ma chère marquise » par-là. Et le diable si l'on voit là d'autres bourgeois que M. Grandet, quand par hasard il vient ici des moments pour inspecter sa caisse.

— On m'a parlé de cette Mme Grandet. Est-elle fort riche ?

— Mieux de cent vingt mille livres de rente, et la plus belle femme de ma division : un port de reine, fraîche comme une pomme d'api, peignant l'aquarelle à ravir. Tenez, mon général, voilà un de ses ouvrages. Et le baron Térance alla décrocher une vue de la Grande-Chartreuse. Et tous les clairs réservés, ajouta-t-il en plaçant l'aquarelle devant les bougies.

Le comte N. fut sur le point de lui rire au nez.

La physionomie du comte N. avait changé depuis qu'il était question de Mme Grandet.

— Et quel est l'amant de Mme Grandet ? dit-il.

— Aucun, mon général, aucun. Pas le plus petit soupçon sur sa vertu, quoique deux ou trois messieurs de la noblesse en soient adroitement amoureux. Elle aussi, elle se confesse au père Rey, c'est le diable. Cent vingt mille livres de rente, et pas encore vingt-six ans. »

2. Indication sur les feuillets conservés de la copie : « Corrigé 20 septembre 1836, Paris. — Corrigé le 31 octobre 1836. A 4 h. 40, tramontane, faute de jour à 4 h. 40. »

Notes inscrites sur les feuillets du premier manuscrit : « Travail de Civita-Vecchia, 3 février, 8 février, inspiré par Léon Rubichon. — Corrigé 17 juin 1834. Omar. — Corrigé 17 avril 1835, Omar, Vendredi saint. — Corrigé le 23 juin 1835, Omar. — Dicté le 30 juillet 35, troisième séance. Omar. — Dicté le 1^{er} août 35, quatrième séance. »

3. Stendhal avait primitivement écrit les deux versions suivantes : « On fit disparaître les traces de boue sur les uniformes », puis : « les traces de boue avaient disparu des uniformes ». En marge, il se pose alors la question suivante : « Style : Dit-on disparaître de ou sur ? » Mais il se décida pour un troisième tour, celui qu'on a conservé dans le texte.

4. *Var.* : toute leur fraîcheur. (Ms.)

P. 793.

1. Tout ce que l'auteur dit sur les fortifications, les constructions, les rues et la physionomie de Nancy n'est qu'une suite de contre-vérités. (*Note de Colomb.*)

2. Il paraît que l'auteur n'est jamais allé à Nancy; la nouvelle rue de Paris est superbe. (*Note de Colomb.*)

P. 794.

1. Sur son premier manuscrit Stendhal note cette remarque en marge :

« On dit à Leuwen : une des officines de duels a des écus qui ont tête des deux côtés pour tirer au sort le premier coup de pistolet. 14 septembre 34. »

2. A propos de ce passage, Stendhal fait remarquer en tête de son premier manuscrit : « *For me.* Ne pas épargner les petits mots qui aident l'imagination à se figurer les choses. C'est l'héroïne, dira-t-on, cela le montre trop clairement. Objection à juger plus tard. Il faut cependant bien montrer l'héroïne. »

P. 796.

1. Stendhal se méfie de ses connaissances. Il écrit : « A vérifier. Demander une ligne à un connaisseur. »

2. *Var.* : d'une insolence administrative. (Ms.)

P. 797.

1. « Modèles : physique, M. Dejean; moral, le prince Scheffer. » Au-dessus des derniers mots Stendhal écrit : « Tall. » D'où M. Henry Debraye déduit avec beaucoup de sagacité que Stendhal pensait au portrait du prince de Talleyrand par Ary Scheffer.

P. 798.

1. Modèle : feu M. Saulnier, en Pologne. (Ms.)

2. 1835. Voilà ce que je serais si j'étais élégant; alors je monteraï le... de Mme G..., qui me blâme si fort d'avoir l'air de mettre de l'intérêt à tout. « A voir votre manque d'indifférence, je croirais, si je ne vous connaissais pas, je croirais que vous n'avez pas deux cents louis de rente! » Comme elle admirerait M. Fléron! (Ms.)

3. Sur son premier manuscrit, Stendhal a noté : « Fléron, modèle : M. le vicomte Dejean (l'ennemi de M. Trélat). »

P. 800.

1. Sur le premier manuscrit Stendhal, à propos de ce passage, écrit cette remarque : « Pas de passion soudaine, seulement de la vanité piquée. Il sait qu'il monte fort bien à cheval, et est piqué que cette jolie femme l'ait vu tomber. Le jeune Français riche :

1^o ne pense pas aux choses tendres, est déconseillé d'aimer par son siècle; — 2^o manque du courage d'aimer. 15 juin. — Approuvé 18 juin. — Approuvé 7 juillet. » « Leuwen, type du jeune homme riche de Paris. — Non, morbleu! trop bête! »

P. 804.

1. Dans son premier manuscrit Stendhal note en marge : « Ceci annonce Mme de Chasteller comme l'héroïne du roman, Civita-Vecchia, 12 mai 1835. — Oui, grossier; à démentir plus tard, 23 juin 1835. »

2. Sur les ébauches souvent raturées de ce chapitre Stendhal a écrit : « *On me*. Dominique travaille trois fois plus qu'un autre auteur; que de choses qu'il fait et qu'il efface ensuite. Omar, 23 juin 1835. » Et plus loin : « Cet écrivain se donne deux ou trois fois plus de travail qu'un autre. Il supprime en 35 la moitié de ce qu'il a fait en 34. Omar, 22 juin 1835. »

3. En tête des feuillets conservés de la copie corrigée on lit les indications suivantes : « Corrigé 4 novembre. Récit de Strasbourg. — Corrigé 4 novembre 36. Don Juan. » On jouait en effet *Don Juan* à l'Opéra le 4 novembre 1836.

Sur les pages du premier manuscrit on relève les indications suivantes :

« Corrigé le 20 juin 34, Omar. — 20 juin. Pourquoi pas la joie de Milan en 1816? Parce que dix-huit ans de plus. — Corrigé le 17 avril. Hier 16, Scarabée me parle Espagne et Désaugiers, mais la lettre de T... dit que c'est un jeu. — Corrigé, Omar, 21 avril 35. — Civita-Vecchia, repris travail le 4 mai 1835. Le 16 fièvre et goutte. — Corrigé 24 juin 1835, Omar, Saint-Jean. — Corrigé pour mettre vérité type, 7 juillet. — Dicté le 1^{er} août 35, quatrième séance. — Repris la dictée le 5 septembre 1835, cinquième séance. Interrompu du 1^{er} août au 5 septembre. — Omar, dicté le 6 septembre 35, sixième séance. »

P. 805.

1. Dans la marge de ce passage, Stendhal note : « Oter peut-être cette ligne, mais à Paris. »

Et au-dessous : « *For me*. Là George Sand eût brillé : marchande de modes. »

P. 806.

1. Une ébauche du premier manuscrit portait : « Vers les trois heures », mais Stendhal ajoute : « *For me* : La diligence le laisse à son régiment vers les huit heures, la chute a eu lieu vers les dix heures. »

P. 810.

1. *Var.* : tout ce que vous voudrez. (Ms.)

P. 812.

1. Sur son premier manuscrit, Stendhal ajoute : « modèle : Menti eût dit tout cela. »

P. 813.

1. *Var.* : un rôle de comédie. (Ms.)

P. 814.

1. *Var.* : la lèvre. (Ms.)

2. *Var.* : se dit. (Ms.)

3. *Var.* : s'étendit. (Ms.)

P. 815.

1. La dictée a été corrigée le 23 septembre 36 mais le manuscrit primitif porte les indications suivantes :

« Corrigé, 24 avril 35, bise noire, froid. — Corrigé 24 juin 35, Omar. — Omar, dimanche 6 septembre, hier, Fochetti, café Luca, souper jusqu'à une heure et demie avec les deux D. P..., D. Mik, chez Sandre. — Dicté le 6 septembre 1835, Omar, sixième séance de dictée. — Le 7 septembre, dicté ce qui suit. 5 pauls pour 27 pages. — 7 septembre 35. Dicté est ennuyeux comme la peste, mais comment faire autrement ? Je compare cela à faire mettre au point par un sculpteur. Ceci est trop mal écrit pour être transcrit par tout autre qu'un Uralez. N'est-il pas singulier à 26×2 d'être encore agacé par la présence de la machine Kikop [qui copie] ? Cet être-ci ne sera jamais blasé. 7 septembre, fort ennuyé d'Omar, de Sandre et *thinking to kartag*. — Je suis bien loin de voir si ceci est bon ou mauvais, 7 septembre. — M. Buloz, *son of mistress Edward*. Labot, *his friend*. Louis de Sainte-Lucie fils. Sartiges. Boignes. (Février) ».

2. A vérifier. (Ms.)

P. 816.

1. M. Gros (Ms.). — En traçant le caractère de ce Gauthier, Stendhal a donc encore pensé à son ancien répétiteur de mathématiques, Gros, de Grenoble, dont il n'admirait pas moins le républicanisme que la science, qu'il avait déjà peint dans *le Rouge et le Noir* et dont il avait parlé dans la *Vie de Henri Brulard*.

2. A vérifier. (Ms.) (M. Debraye fait remarquer que les lanciers portaient le schapska.)

P. 817.

1. Modèle : lady Le Vaillant. (Ms.)

2. Sur son manuscrit primitif, Stendhal indique qui lui sert ici de modèle : « Mme Le Vaillant. »

P. 818.

1. Pilotis : insolence aux yeux d'un blanc-bec de Paris. (Ms.)
2. Bon endroit pour peindre le moral de Lucien. (Premier Ms.)
3. Donner la couleur militaire; je ne m'en souviens pas dans ce moment. 22 avril 35. Omar. (Premier Ms.)

P. 819.

1. Tournure du général Kuri [Curial]. (Premier Ms.)

P. 821.

1. Modèle : Bagnolo. (Premier Ms.) — Beyle tint garnison à Bagnolo en 1800.

P. 823.

1. Ce *peut-être* est ajouté de la main de Stendhal sur sa dictée et en marge il note : *Prudence*.
2. Stendhal a biffé cette dernière phrase sur le manuscrit, en écrivant au travers : *longueur*.

P. 824.

1. A vérifier. (Ms.)
2. Célèbre couturière de Paris. (*Note de Colomb.*)

P. 825.

1. *Var.* : A ce genre de mérite. (Ms.)
 2. Le gouvernement a payé M. de Tocqueville pour donner cette opinion au public. Par bonheur pour le gouvernement, il suffisait de peindre avec vérité. Dominique. (Ms.)
 3. Corrigé 27 septembre 36, Paris. Corrigé 5 et 6 novembre 1836. — M. Roc. — Gai par *actions*. *Memoirs of Henry Roc*. Sa jeunesse fut remplie d'action, nos jeunes gens riches (je dis ceux qui sont remplis de mérite) s'occupent à couper un cheveu en quatre. Ils seraient tout entrepris, et peut-être pis, s'il fallait agir. Je ne dis pas qu'il faille agir, je dis : il faut être heureux. Et M. Roc, à soixante-dix ans (né en 1766), est le plus content des vieillards. Hier, dimanche, 6 novembre 1836. — 1835. Au troisième étage du Palais Conti, trop loin de mes modèles. Dans le doute, je n'ai que des souvenirs. — Très vrai, 6 septembre 1836. (Ms.)
- Et sur les premiers manuscrits on relève encore : « 23 juin 1834. Rentré à trois heures et demie du matin. — Corrigé pour type, 8 juillet 34. — Corrigé le 16 septembre 1834. — Écrit le 23 juin 34, dicté le 8 septembre 35. — Dicté le 8 septembre 35 Omar, Procession. — Dicté le 9 septembre. San Pietro in Montorio, accompli en voiture par le siroco. »

P. 826.

1. *Var.* : à trop de retenue. (Ms.)

P. 829.

1. Style : *honneur*, non dans le sens de Montesquieu. (Ms.)
2. Cf. *Mémoires d'un Touriste*, édition du Divan, tome I, page 23 : « Je remonte en voiture en me demandant si l'habitude des élections, qui réellement ne commencent en France que cette année va nous obliger à faire la cour à la dernière classe du peuple comme en Amérique. En ce cas, je deviens bien vite aristocrate. Je ne veux faire la cour à personne, mais moins encore au peuple qu'au ministre. »

P. 831.

1. Sur son premier manuscrit Stendhal authentifie ainsi ce trait : « Dit par M. de V. à Lyon. »
2. Note du premier manuscrit : « *For me*. Style : j'exprime tout, je marque tout, souvent durement pour ne pas oublier; je polirai plus tard. 24 juin. »

P. 833.

1. Note du premier manuscrit : « A vérifier : cela a-t-il eu lieu à Compiègne en 1833 ? *To ask* verbalement *to* Menti. »
2. *Var.* : d'une pisseuse. (Ms.)

P. 834.

1. *Var.* : un peu intimement. (Ms.)
2. *Var.* : paraissaient. (Ms.)
3. *Var.* : tous les dix. (Ms.)

P. 835.

1. *Var.* : le plaçaient. (Ms.)
2. *Var.* : quelque plaisanterie. (Ms.)

P. 839.

1. Tout cet épisode avec l'histoire du lancier Ménéuel ne figure ni dans le manuscrit, ni dans la copie dictée en 1835, Stendhal l'écrivit de sa main à Paris les 6 et 7 septembre 1836.

P. 840.

1. *Var.* : ne se serait pas permis. (Ms.)
2. *Var.* : de pouvoir prendre cette liberté. (Ms.)
3. *Var.* : votre veste. (Ms.)

P. 841.

1. Sur les feuillets conservés de la copie de ce chapitre on relève ces indications : « 6 septembre. — 7 septembre 1836. Ministère

hier. » C'est le 7 septembre en effet que fut formé le ministère qui avait à sa tête le comte Molé. Et l'on sait que c'est grâce à ce protecteur, qui maintint Beyle en mission à Paris, que celui-ci y put demeurer jusqu'à la fin de 1839. On lit encore de la main de Stendhal, sur un feuillet de cette copie : « Une reprise, dit Clara qui survient le 6 septembre, soirée assez ennuyeuse de Lady Ka[stellan]. »

Et sur le manuscrit primitif : « 26 avril déjeuné chez les Sandre, Saint-Pierre. — 26 avril 35, Sandre à Saint-Pierre, après déjeuner. — Corrigé 24 juin 1835, Saint-Jean. Sorti à sept heures. — Omar, 26 juin 1835. — Dicté le 9 septembre 1835. Omar. — Dicté le 10 septembre 1835. Omar. — 10 septembre 1835, en dictant je fais quelques petites corrections. Mon défaut est d'être trop occupé de M. Urales II. — 4 octobre. Fait onze pages en une heure. Hier une heure à transcrire onze pages. »

P. 842.

1. *Var.* : pour mieux dire. (Ms.)
2. *Var.* : défia. (Ms.)
3. *Var.* : ne foncez. (Ms.)

P. 843.

1. *Var.* : un paquet. (Ms.)
2. *Var.* : à le poursuivre. — Preuve : M. Clément de la Roncière. (Ms.)

P. 844.

1. Beyle a laissé en blanc le nom de lieu qui devait situer ces broussailles.
2. *Var.* : pour si peu de chose. (Ms.)

P. 845.

1. Stendhal a écrit : dans le régiment de *chasseurs*.
2. Stendhal écrit en marge, à la fin de l'histoire de Ménuel : « ces huit pages sont un épisode. »

P. 846.

1. *Var.* : et fort bien venu de tout le monde. (Ms.)
2. *Var.* : et de son ultracisme. (Ms.)
3. En marge, Stendhal écrit ici le nom de son modèle : « M. Chonrubi ». Antoine-Maurice Rubichon était né à Grenoble, le 14 décembre 1766. Il mourut à Vannes le 25 octobre 1849. Son père, qui était commerçant, émigra en Angleterre durant la Révolution avec sa femme et ses sept enfants. Maurice Rubichon devait toute sa vie demeurer royaliste. Il fut un agent des princes et un théoricien de la monarchie de droit divin.

C'est à Civita-Vecchia, où il arriva le 31 décembre 1835 et où

il demeura quelques jours, que Rubichon eut avec Henri Beyle de très longues conversations. Les deux hommes s'entretenaient principalement de politique et parlèrent de la société grenobloise. Leurs propos furent utilisés par Stendhal pour peindre la haute société de Montvallier au début de son roman de *Lucien Leuwen*, et, pour le caractère du docteur Du Poirier, il eut constamment en vue la personne même de Rubichon.

Stendhal nomme du reste Rubichon par son propre nom à deux reprises dans les *Mémoires d'un Touriste* (édition du Divan, t. I, p. 179, et t. II, p. 372), et chaque fois il accompagne ce nom de quelques mots élogieux.

Sur son premier manuscrit, Stendhal avait tracé de Du Poirier un portrait qu'il n'a pas entièrement utilisé et que voici :

« 2 octobre 34. Du Poirier sera un personnage comique dans la seconde partie, par la peur. Député libéral éloquent, très écouté, une sorte de cynique comme Corbett et O'Connell...

« Cette réputation, qu'il méritait par son habileté et qu'il savait étendre par son adresse, l'avait contenté jusqu'aux beaux jours de la Restauration. Appelé tous les jours chez les membres de la noblesse, que la Restauration semblait tirer du néant, il fut frappé du pouvoir de ces gens-là, et, plus encore de leur profonde incapacité. « Ils ne peuvent pas vouloir huit jours de suite la même chose; la faculté de *vouloir* est oblitérée chez ces gens-là. »

« Du Poirier essaya, par curiosité, de faire mouvoir ces marionnettes. Son état lui donnant de grandes facilités pour les voir sans effaroucher leur extrême susceptibilité, il fit des pas de géant. Il se trouva l'esprit de suite et la fermeté nécessaires pour mener à fin une entreprise une fois commencée; il avait depuis longtemps l'adresse nécessaire pour imposer ses volontés aux nobles malades qui demandaient ses soins. Son métier lui avait donné depuis longtemps l'art de venir à ses fins sans effaroucher la terrible peur qu'ont ces gens-là de paraître être menés.

« Leuwen vit un grand homme à cheveux fort noirs mêlés de mèches grises. Il fut frappé de ses petits yeux gris toujours en mouvement et enfoncés dans la tête au moins d'un pouce. Un nez infini, beaucoup de rides, et profondes, une bouche immense, mais point désagréable et annonçant de l'esprit; un menton pointu achevait cette figure originale. Mais bientôt, frappé par ce que disait le docteur, Leuwen ne la trouva plus ridicule.

« Sa voix perçante et ferme le faisait entendre de loin. Souvent, il sortait avec Leuwen, à onze heures, de quelque salon conservateur, où il avait parlé religion, ordres monastiques et grande culture toute la soirée; il accompagnait Leuwen, qu'il tenait dans la rue jusqu'à une heure du matin, charmé, lui Du Poirier, de trouver un auditeur d'un nouveau genre et un peu plus difficile à convaincre qu'un hobereau dévot des environs de Nancy.

« Ce que l'on voyait facilement, c'est qu'il était le premier amusé des images vives qu'il employait. La première fois que Leuwen

le vit parler politique, ce fut chez Mme de Commercy, devant MM. de Vassignies, de Pontlevé, de Lanfort et une foule de légitimistes; il faillit éclater de rire, mais bientôt il fut frappé : on lui pardonnait tout. Grâce à son ton original, inusité, burlesque quelquefois, il n'ennuyait jamais. Avec lui, point de lieu commun, point de paraphrase sur ces vieilles vérités ennuyeuses. Quand il parlait au milieu d'êtres lourds, stupides, avec des nobles campagnards ou leurs fermiers, bientôt on le voyait s'amuser lui-même de ce qu'il leur disait. »

4. *Var.* : le temps d'être choqué de. (Ms.)

P. 848.

1. En face de ce passage Stendhal a écrit sur son premier manuscrit : « Maxime de Dominique : En fait de politique, tout ce qui n'est pas clair est une coquinerie. »

P. 849.

1. Allusion aux mesures répressives des troubles qui éclatèrent sur divers points de Paris, notamment dans le quartier Saint-Martin les 13 et 14 avril 1834. (*Note de R. Colomb.*)

P. 850.

1. Dès 1832, et jusqu'à la Révolution du 24 février 1848, ce langage était aussi, à peu de chose près, celui du parti *libéral*. (*Note de R. Colomb.*)

P. 855.

1. Du vaudeville *les Cuisinières*, que l'on donnait au théâtre des Variétés en 1822. (*Note de Colomb.*)

2. En face de ce passage, Stendhal écrit sur son manuscrit primitif : « modèle : l'âme de Dominique, effet de l'ennui sur cette âme. »

3. *Made the* 7 mai 1834. — Corrigé : Paris 10 octobre 1836. (Ms.)

Et sur le premier manuscrit on relève encore ces autres indications : « Corrigé 26 janvier 35. Omar. — Corrigé Civita-Vecchia 5 avril 35. — 30 avril 1835. Un an, la toile est couverte, puisque Omar est supprimé. — 30 avril 35. Demain, 1^{er} mai, il y a un an que j'ai commencé ceci. La toile est couverte, je le sais depuis deux jours (suppression de Omar). — 30 avril. Un an. La toile est couverte (car Omar est supprimé d'avant-hier). Dégout de fixer les yeux sur la difficulté à vaincre et non sur ce qui est fait, et peut-être bien fait. L'artiste médiocre fait le contraire. — Corrigé 1^{er} mai 1835, après la messe, il y a un an que ceci est commencé. — 7 mai 34, 1^{er} mai 35. — Corrigé 1^{er} mai 35. Le siroco fait mal à la tête. — 9 septembre 35. Omar. San Pietro in Montorio. Mme Internaci bien dans Léocadie. — Dicté le 10 septembre 1835, Omar. — Sur cet ouvrage : Dominique a marché par voie de découverte

successive et de perfectionnement graduel (je n'aime pas ce style, non, non! *Revue des Deux-Mondes*, n° 15, mai, page 210). »

P. 857.

1. En marge de ce passage Stendhal écrit sur son premier manuscrit : *For me*. Le docteur se dit plus tard, en se souvenant de ce mot, quand on parle des amours de Lucien : « Ce petit Parisien, avec son air léger, a cependant entendu ce que parler veut dire. »

P. 858.

1. *Var.* : par les visites du docteur. (Ms.)
2. *Var.* : d'argent. (Ms.)

P. 859.

1. Sur son premier manuscrit Stendhal donne ici en marge cette indication inachevée :

« Si Lucien ne comprenait pas le docteur, c'est qu'il est peu de tels hommes à Paris. Cet homme avait plus de dix mille livres de rente, aisance fort remarquable en Lorraine, et il se levait avec plaisir au milieu de la nuit et allait à pied au bout de la ville pour gagner quarante sous. C'était moins avarice chez lui que besoin d'agir; tout obstacle l'irritait; une maladie, une attaque à la santé chez un malade, comme..., et il ne pouvait trouver de paix avec soi-même que lorsqu'il avait surmonté cet obstacle. Dans sa jeunesse... »

2. *Var.* : il pleurait tout à fait, en disant au docteur. (Ms.)

P. 861.

1. *Var.* : se dit. (Ms.)

P. 862.

1. A vérifier. Cet art héraldique n'est pas juste. 13 octobre 1836. Fait le 7 mai 34. (Ms.)

2. Note du premier manuscrit : « Style : si j'ôte *plus que* et le remplace par *évident*, c'est refroidir le plâtre en le traduisant en marbre. 5 avril 1835. »

P. 863.

1. Allusion à la souscription du parti légitimiste en faveur de M. Berryer fils. (*Note de Colomb.*) Du reste Beyle, sur son premier manuscrit, avait noté cette réflexion : « *For me*. Est-ce mal pour M. Berryer ? Non; en 1838, M. Berryer sera oublié. »

2. Note de Stendhal sur son premier manuscrit : « Style. Si j'ôte *profondément*, défaut plâtre et marbre. — 5 avril 1835, embarquement de ces dames. »

3. *Var.* : et qui ont l'âme éloquente. (Ms.)

P. 864.

1. Sur son premier manuscrit Stendhal remarque : « Qui connaît cette comédie ? C'est illustrer l'obscur par le plus obscur. »

2. Avant d'arrêter ici son chapitre, Stendhal avait eu l'intention d'ajouter quelques épisodes. Voici ce qui en a été retracé sur le premier manuscrit :

« A Nancy, Leuwen ne laissa pas de faire quelques actions tout à fait dignes d'être notées dans le journal à côté du trait de générosité d'une grande princesse qui a daigné envoyer cinquante francs à une pauvre veuve mère de sept enfants et qui paie un secrétaire de commande, à 6.000 francs par an, pour tenir compte de sa générosité dans le *Journal des Débats*.

Le 20 d'un mois, Leuwen avait déjà mangé les trois quarts de sa pension, et pour rien au monde il n'eût voulu demander de l'argent à Paris. Un pauvre ouvrier couvreur tomba jusqu'aux pieds de sa femme qui venait de lui apporter son dîner. Leuwen, qui survint, donna à cette femme désespérée tout l'argent qu'il avait sur lui, qui était effectivement tout ce qu'il avait, et il fut réduit aux expédients pour le reste du mois.

Une autre belle action fut celle qu'il fit dans une table d'hôte où ses camarades l'avaient conduit. Un Allemand, grand cordon de plusieurs ordres*, y tenait le dé. Or, cet Allemand, comme il est assez naturel, avait été mystifié par je ne sais quel mauvais plaisant qui l'avait invité à dîner, lui et trois autres, au *Chasseur vert*, par un billet portant le nom de M. de Sanréal.

— Si je connaissais le mystificateur, disait l'Allemand, je ferai... je dirai...

— Eh bien ! dit Leuwen, je ne connais pas la personne qui vous a mystifié ; mais je parie, moi, qu'à l'aspect terrible d'un pistolet chargé tout de bon vous prendriez la chose pour ce qu'elle est, pour une plaisanterie.

— Savez-vous bien, monsieur, que si vous parlez sérieusement je me fâcherai ?

— Et comment ferez-vous pour vous fâcher ?

Après cinq minutes de ce dialogue, qui avait produit ce miracle de faire régner le plus grand silence dans une table d'hôte de jeunes gens, l'Allemand, grand cordon de plusieurs ordres, s'écria :

— Je crois, monsieur, que vous me mystifiez.

— Pas du tout, monsieur, car je m'en vais.

L'Allemand écrivit trois ou quatre billets, se plaignant d'être mystifié, et enfin il y eut un petit duel avec deux tout petits coups de sabre, un de chaque côté.

Mais nous avouons qu'après ces deux actions-là : le don de la

* Modèle : M. le comte de Gagendorf, ordre vert, 11 février.

bourse le 20 du mois et le coup de sabre, qui se suivirent à trois jours près, nous n'avons ni plus ni moins d'estime pour Leuwen*.

3. On lit de la main de Stendhal sur les feuillets conservés de la copie de ce chapitre x : « Commencé Omar, 5 mai 1834. Je corrige ceci 18 septembre 35. — *Made* mai 1834. Corrigé 13 octobre 1836, Paris. — Septembre 35 dicté, *made* mai 1834. — Clara a vu ce manuscrit. »

Autres indications relevées sur les feuillets du premier manuscrit :

« *Made* juin 1834, corrigé 6 mai et 26 juin 1835. — 26 juin, chaleur qui fait mal à l'estomac. — Que de travail inutile, 28 juin 1835, premier pantalon blanc. Corrigé 29 juin 1835. Bon à dicter. — Dicté le 11 septembre 1835, Omar. — Dicté 14 septembre 1835.

« Bon ton. *To lady Kaš* [Castellane]. Je demande à une duchesse qui revient de Saint-Florent (un pèlerinage dans la Vendée) combien il y a de lieues de Nantes à Saint-Florent. Elle me répond par un compliment indirect délicat, charmant. Mais 1^o je ne sais pas combien il y a de lieues, le train de mes pensées est interrompu; 2^o il me faut une peine du diable pour lui faire à mon tour un compliment délicat. Je ne m'occupe pas toute la journée et exclusivement de ce style; j'y suis inférieur comme dans une Cour où le grand mérite serait de jouer au bilboquet. Raisons pour ne pas aller à la campagne chez lady Kaš. 21 avril 1835.

« Femmes. Influences de la matrice; une femme d'esprit, en parlant d'un homme de mérite dont elle reconnaît le mérite : « Mais il portait des boules de cire dans la bouche! » Mme de Kaš parlant de M. [ici Stendhal a dessiné une tasse].

« Que de travail perdu! 29 juin 1835, jour de Saint-Pierre. Vu Saint-Pierre *and the holy father*.

« Critique. Peut-être l'auteur a-t-il trop le ton d'un froid philosophe qui voit tout de haut, sans s'intéresser assez aux faiblesses, bonheurs, malheurs, etc., des personnages. Ce défaut, s'il existe, ce que je voudrais bien savoir, doit déplaire surtout aux femmes de chambre. 18 septembre 1834.

« Je me sens fatigué à trois heures et demie. Le travail de moi fatigué ne vaut rien pour les choses délicates. Levé à six heures du matin à Albano. Fraîcheur délicieuse, sentie avec plaisir pour la première fois cette année. Depuis longtemps, douleurs d'entrailles à la moindre fraîcheur. 17 septembre 34. »

P. 867.

1. *Var.* : c'est un reste. (Ms.)

2. *Var.* : n'avait pas rencontré d'être parlant de ce ton. (Ms.)

* 13 février. — A Paris, et non à Rome, inspiration factice, en partie, des conversations littéraires et de la lecture d'articles de M. Nota-Nota sur *le Monde comme il est* de M. de Custine, 13 février (*Débats* du 30 janvier ou 1^{er} février).

3. *Var.* : rapporter. (Ms.)

4. M. Gauthier les lui reproche ferme, et le touche. 13 octobre 36. (Ms.)

P. 868.

1. *Var.* : à cette personne. (Ms.)

2. *Var.* : un genre fille. (Ms.)

Mais sur son premier manuscrit Stendhal a noté : « A adoucir *genre fille* ; à Paris, cela est vrai. »

P. 869.

1. Ce mot termine quatre phrases que Stendhal a biffées d'un trait de plume en écrivant en marge : « Lourd. » Nous les maintenons cependant dans le texte comme utiles au portrait de Mme d'Hocquincourt, ainsi que tout le développement qui commence un peu plus bas à : « Cette jeune marquise... » et se termine avec : « font fortune par le commerce ». Et Stendhal avait encore ajouté : « Grand Dieu ! pourquoi n'ai-je pas vécu avant 1780, avant le règne de la peur et des jésuites ? Ces gens-ci étaient alors d'aimables fous, voyant l'humanité trop en beau, et se ruinant à l'envi. Les longues histoires que M. de Serpierre lui faisait tous les soirs et qui avaient l'avantage de peindre avec... »

P. 870.

1. *Var.* : eût l'occasion. (Ms.)

Sur le premier manuscrit, Du Poirier s'exprimait plus crûment sur la société de Nancy. Aussi Stendhal indique-t-il en note : « Il n'est pas *prudent* à Du Poirier de dire des choses aussi concluantes à un étranger peut-être bavard. » Mais deux ans plus tard, il ajoute : « 6 mai 1835. Oui, mais *qui non risica non reseca*. Il hasarde pour conquérir Lucien. »

P. 872.

1. Sur toute la fin de ce dialogue, en travers, Stendhal avait écrit : « longueur ».

2. *Var.* : Celle qui l'accompagnait à ce dîner. (Ms.)

3. Sur son premier manuscrit, Stendhal indique ses modèles : « Mlles de La Susse. »

4. En marge Stendhal écrit : « M. de Lassusse. »

P. 874.

1. Furonière est ce hameau de la commune de Claix où se trouvait, aux portes de Grenoble, la maison de campagne du père de Henri Beyle. On sait combien Stendhal aima toujours donner à ses personnages des noms de lieux dauphinois.

2. Stendhal a hésité sur la couleur de la livrée. Il note en marge du premier manuscrit : « Choisir à Paris, entre *sale* et la livrée *vert antique et fané*. *To ask such light to lady Kasi.* »

P. 875.

1. Pourtant, dans le premier manuscrit, Beyle avait écrit : *une troupe de comédie* et noté en marge : « et non de comédiens ».

2. Le 3 juillet 1822 cet ancien lieutenant-colonel de dragons tomba dans un abominable guet-apens préparé par le gouvernement, et fut exécuté à Colmar le 1^{er} octobre suivant. Le général Pamphile-Lacroix joua un rôle assez fâcheux dans cette triste affaire. (*Note de Colomb.*)

P. 876.

1. Sur son premier manuscrit Stendhal note ici : « A ajouter, 25 juin Omar. M. Riquebourg, lieutenant. Lucien trouve établi solidement dans les salons de Mmes de Serpierre et de Puylaurens un lieutenant à son corps, petit jeune homme pâle, maigre, creusé de petite vérole, M. de Riquebourg, fils d'un préfet. Il était dévot de profession et arrivé avec des lettres de recommandation des dévots...

Modèle : monsieur cité par M. Chonrub. Plus tard, lettres anonymes nombreuses provenant du lieutenant Riquebourg. Émile Clément de La Roncière. »

2. Stendhal a tracé plus haut, en marge de son manuscrit, une page sur l'éducation des demoiselles de Serpierre qu'il est intéressant de reproduire ici :

« *Lecture de noblesse.* — Mme de Serpierre ne permettait à ses filles aucun livre imprimé depuis 1750. C'était l'époque fatale indiquée par son directeur et, en général, elle ne permettait aucun livre. Ses filles avaient osé une fois lui demander de lire un seul volume de Walter Scott et avaient été repoussées avec perte. Leur grande partie de plaisir, c'était la lecture des œuvres de saint François de Sales. Dans une maison de leur connaissance, mais où elles n'allaient jamais sans que leur mère ne dît un mot de mépris sur la noblesse de cette maison, qui ne datait que de 1550, dans cette maison, dis-je, un prêtre plus indulgent permettait au maître, ancien directeur des Monnaies, âgé de soixante-dix ans, de lire haut quelques-unes des *Harmonies* de M. de Lamartine, mais il avait soin de mâchonner quelques vers. Et cependant, l'unique plaisir des pauvres demoiselles de Serpierre, pauvres, désoccupées, et jeunes, eût été de lire. Théodelinde demanda une fois à Lucien de lui apporter un journal.

— Je n'ai jamais lu deux lignes dans un journal, lui dit-elle. Est-il vrai qu'on y répète sans cesse ce mot : il faut guillotiner les nobles ?

— Quelle horreur ! s'écria Lucien. Un journal qui imprimerait de telles choses n'aurait plus d'abonnés.

— Il faut que vous vous trompiez, répliqua Théodelinde avec simplicité; il faut que cela y soit imprimé au moins deux fois par mois, car M. Rambaud nous dit qu'il ne regarde jamais un journal sans y trouver cette phrase abominable. Et, ajouta-t-elle d'un air fin, je sais qu'il le lit presque tous les dimanches soir. »

3. Sur son premier manuscrit, Beyle a tracé sur les feuillets de ce chapitre les indications suivantes : « 11 mai 1834. Corrigé 8 mai 1835. — 26 juin première pensée le 11 mai. — Corrigé juillet, 18 septembre 1834, 8 mai 1835. — Corrigé 2 juillet. Première chaleur; hier soir 1^{er} juillet, froid de loup. — Dicté le 14 septembre 1835. Averse à cinq heures. — Dicté le 15 septembre. Temps divin. — Dit par M. le capitaine Raimond le 8 mai 1835, Civita-Vecchia : bateaux à vapeur; l'Océan, 19 pieds; le Sully, cinq pieds et demi. »

4. Sur son manuscrit Stendhal écrit : « Modèle Mme... », et il dessine une sorte de cuve. Aussi peut-on penser que le modèle de Mme de Serpierre pourrait bien être Mme Cuvier.

P. 877.

1. Sur son premier manuscrit, Stendhal écrit : « Modèle : salon de Menti à Monchy; le monsieur boiteux appuyé du bras gauche à la cheminée. »

2. Stendhal sur son premier manuscrit indique son modèle : « Meffrey ».

P. 878.

1. Stendhal dans la marge indique ici ses modèles. Mme Berchu aurait été peinte d'après « Mme Ingres » et « Mme Ciab... », Berchu d'après « M. Ingres ». Et c'est « Mlle Louise [Vernet] » qui a posé pour Mlle Sylviane. Stendhal ajoute à propos de la robe de cette dernière : « Robe de miss Louise. Je n'invente aucun de ces détails. »

P. 880.

1. M. de Dingiet. (Ms.) Sur tous les personnages cités ici et les modèles que Stendhal avait en vue, on relèvera avec fruit ces notes sur son premier manuscrit :

« *For me.* — Dans ce premier jet, j'aime mieux marquer un moule trop fortement que l'oublier. En corrigeant pour le style, j'affaiblirai les saillies trop fortes. — Chapitre VII, *la Société de Nancy* :

Sans modèle. — Marquise de Marilly.

Menti. — Marquise de Puy-Laurens.

Fraymé [Meffrey]. — M. de Lanfort, son amant.

M. Ronbi et Kassera, marquis et marquise d'Hocquincourt.

Reyvou [Vourey]. — Marquis de Sanréal, gros, court, fort riche.

Comtesse de Commercy.

Dingirai. — Comte de Genevray.

Les trois comtes Roller, grands chasseurs, silencieux et fâchés. De Drelu. — Comte de Vassignies, colonel, homme d'esprit. Guise. — Mme de Saint-Cyran, amie de Mme d'Hocquincourt. Crucifix, de Compiègne. — M. et Mme de Louvalle.

Le chevalier *idem*. — M. de Bernheim.

Trop insignifiants, avec lesquels il faut éviter toute liaison M. de Janrey, de Vaupoil, de Serdan, de Pouilly, de Pelletier, de Salverne, de Charlemont.

Les connaissances de Leuwen se multiplièrent rapidement. Pour n'oublier aucun de ses nouveaux amis de Nancy, Leuwen avait pris le parti de faire une liste divisée d'après les titres, comme font les journaux anglais quand ils rendent compte des bals d'Almack. Nous avons copié cette liste à la tête de ce chapitre. »

P. 881.

1. Sur son premier manuscrit, Beyle note en face de ce passage : « Opinion. Cruauté. — Vous dites : *les Carrier*. Il est vrai, Carrier à Nantes faisait arrêter de prétendus conspirateurs et le lendemain les faisait jeter dans la Loire. Un autre fait arrêter de prétendus conspirateurs et les fait mourir de faim et par le poids de soixante livres de fer *dur* dont ils sont chargés. Ce genre de supplice dure quatre ou cinq ans et c'est se donner le plaisir de surveiller les prisons et de s'opposer aux mouvements de pitié qui font pleurer les geôliers eux-mêmes. Vous honorez F. et briguez l'honneur d'aller à son audience. »

P. 886.

1. Stendhal a déjà mentionné plus haut l'affaire Caron. Le général Riego y Nunez, exécuté comme révolté, à Madrid, le 8 novembre 1823.

2. Stendhal écrit sur son premier manuscrit à propos de ce personnage : « Modèle : 1816, Cularo. M. Vourey dans la rue de Bonne. »

P. 888.

1. Composé le 19 mai 1834. — 9 juillet, cinq heures et demie de travail : corrigé tout le chapitre VII. — 9 juillet, cinq heures et demie de travail, en chemise, à cause de la chaleur. Je n'en peux plus à six. — Dicté le 15 septembre 1835, Omar. — Dicté le 16 septembre 1835. Promenade au Pincio, vue de Saint-Pierre dans l'ombre. — Fait le 11 mai 34, dicté 16 septembre 1835. — 11 mai 34. — En 1824, *Racine et Shakespeare*, et premières idées de Menti. Climat de Rome : 1^{er} juillet 1835, froid de loup. 2 juillet première chaleur. — 3 juillet 1835, goutte. »

P. 889.

1. Sur son premier manuscrit Stendhal rappelle à cette page qu'il a eu pour modèle, en peignant le comte de Vassigny, « Du Lude », et pour Mme de Ville-Belle « Villeneuve » et « Mme Guise ».

P. 890.

1. Sur son premier manuscrit Stendhal a esquissé ici un assez long développement qu'il a décidé ensuite de supprimer comme « déjà dit antérieurement » et faisant longueur. Il lui semblait aussi « que voilà assez de portraits ».

Voici ses pages :

« ... tous les trois ans. Mais qu'est-ce que cela me fait ? Au contraire...

— Mais tant de sots vont chez elle ! Et souvent il faut les supporter deux ou trois heures de suite !

Leuwen se réveillait quelquefois de son ennui et même du dégoût que lui inspirait le parler haut de tout ce monde-là, en observant le mécanisme de cette société. La jolie, la bonne d'Hocquincourt était en butte aux propos outrageants de mesdames de Commercy, de Marcilly, de Serpierre, de Kloster, de Vanghen et autres grandes vertus de la ville. Pour elle, elle oubliait de ces femmes tristes jusqu'à leur nom et était bien éloignée de les haïr. Cependant son mari, M. d'Hocquincourt, était l'homme du département qui recevait le plus de lettres anonymes, mais elle lui avait persuadé que pour attraper l'écrivain il fallait les jeter au feu sans les lire. D'ailleurs comme elle était adorée dans la maison, le cordonnier qui servait de portier lui remettait presque toutes les lettres à écriture suspecte.

M. de Villebelle n'avait presque d'autre distinction dans le monde que d'être le mari de sa femme. C'était un grand homme blond et sec, de trente-six à quarante ans ; il avait toujours l'air piqué.

— Les journées de juillet ont ajouté deux ou trois douzaines de rides à toutes ces figures-là, pensait Leuwen.

Celui-ci parlait toujours des choses auxquelles il avait assisté dans les environs de Prague et de l'essence des bois qui croissent en Bohême.

M. de Louvalle, fils d'un financier, était fort riche, et achetait partout de vieux portraits qu'il plaçait chez lui comme portraits de famille.

Pour Mme de Louvalle, c'était une petite pensionnaire mijaurée qui avait remporté je ne sais combien de prix dans les meilleurs pensionnats de Paris, entre autres un prix de *douceur*. C'était un vase de porcelaine. Un jour, racontait son mari, j'ai vu ce prix de douceur tout près de mes yeux, il volait dans l'air ; heureusement j'ai pu le saisir et l'ai replacé avec respect sur sa console*. Après je ne sais combien d'années de vertu et de déclamations morales, elle avait enfin daigné céder aux attentions d'un M. de Bernheim, espèce d'hercule fort renommé dans le pays et racontant lui-même ses prouesses. Grand hâbleur, grand chasseur, mangeant son bien

* Est-ce clair ? Elle le lui jetait à la tête.

au point que le boulanger de Nancy était obligé de lui envoyer un huissier*. M. de Bernheim, en voyant arriver l'huissier, s'était mis à protester de son dévouement.

— Monsieur, Sa Majesté Louis-Philippe a tort de me persécuter. Au fond, je suis dévoué au pouvoir qui nous garantit de l'hydre de l'anarchie.

L'huissier avait eu toutes les peines du monde à lui faire entendre qu'il s'agissait de pain à payer à un boulanger, et pas du tout de persécution politique.

Leuwen avait appris tous ces détails, et bien d'autres qui étaient des calomnies, dans les premiers quinze jours qui suivirent son admission définitive et marquée aux dîners de Mme de Commercy.

Lucien avait eu le bon esprit de refuser deux ou trois fois des invitations à dîner de Mmes de Puylaurens ou d'Hocquincourt, pour accepter le dîner de Mmes de Commercy et de Serpierre, ce qui lui avait fait un honneur infini auprès de la partie de la société qui n'admettait pas les abdications de Rambouillet. Il était toujours vêtu avec recherche. Ce soin, joint à des chevaux, est la vraie noblesse personnelle en province.

Leuwen attribuait son succès en grande partie à la protection continuelle et paternelle dont l'honorait le docteur Du Poirier.

— Mais que veut de moi cette âme sans repos ? C'est ce qu'il ne pouvait deviner. Du Poirier était amusé par la simplicité honnête de Lucien, et il voulait s'assurer un excellent dîner deux ou trois fois la semaine quand il irait à Paris, et peut-être une possibilité d'y commencer une clientèle comme médecin. Les amis politiques qui lui avaient donné des renseignements sur la maison Leuwen n'y étaient point admis, et ils avaient exagéré les avantages réels : « dîners de Lucullus, écrivaient ces pauvres diables, loges, courses à la campagne, etc., etc. »

P. 891.

1. Sur son premier manuscrit, Stendhal a écrit : « Les légitimistes ». Mais dans la marge il se demande : « A Paris, en envoyant à l'imprimeur, voir chez lady Kas[tellane] ce qu'il faut dire : *ultra*, ou *légitimiste* 8 mai 35. »

2. Sur son premier manuscrit, Stendhal écrit ici : « Longueur. Mais cela est tellement vrai qu'il ne faut le supprimer qu'à Paris. — Voici 193 [pages] faisant 120 imprimées. L'action brûle de commencer. Cependant, sir Walter Scott place bien 120 pages de paysage ennuyeux avant l'action. 9 mai 1835. »

P. 892.

1. Dans son premier manuscrit, Stendhal avait ajouté ici quelques pages qu'il n'a point maintenues et que voici :

* Ce trait est imprudent. Vaut-il la peine de le mettre ? 18 septembre.

« Arrivait M. Gros.

— Voici l'inintelligible qui va commencer, disait Bonnard. Et il appelait son commis pour faire un écarté. Leuwen remarquait que le commis avait grande attention de perdre.

Il raisonnait avec M. Gauthier sur la véritable utilité de l'analyse perfectionnée par Lagrange.

— Il n'y a dans l'analyse que ce qu'on y met, disait Leuwen.

— A la bonne heure! répondait Gauthier. Mais elle est la division du travail, et par là centuple ce que peut faire l'attention de l'homme.

Mais Gauthier, homme laborieux, espèce d'ouvrier moral, se couchait inexorablement à neuf heures, et quand il n'avait point de livre nouveau, force était à Leuwen d'aller en bonne compagnie.

— Vous savez travailler sérieusement, disait un jour Leuwen à son ami Gros. Pourquoi ne pas transporter votre petit écriteau à Paris? Personne ne veut travailler, et vous gagnerez cinq ou six fois plus qu'à Nancy.

— Il est vrai; mais le ciel m'a fait naître à Nancy, où sans moi personne peut-être n'aurait osé prêcher la République. Maintenant, il y a quinze ou seize jeunes gens qui savent raisonner à peu près juste, et je sacrifie à cela les séances de l'Académie des Sciences auxquelles je pourrais assister tous les lundis. Cela est sûr, mais enfin c'est un devoir. Prenez garde à vous : le ministre de la Guerre a chargé le préfet de découvrir par notre moyen les républicains du 27^e lanciers, qui l'inquiètent beaucoup. Le préfet fait espionner Du Poirier comme légitimiste. Mais le docteur veut être député, et ne serait pas fâché d'aider le préfet contre les républicains du 27^e. Cela ferait qu'au moment des élections le préfet aurait des ménagements pour lui. Prenez garde à vous!

— Que m'importe? dit Leuwen. Je m'ennuie si outrageusement, depuis que je sais à peu près mes manœuvres et que la crainte des arrêts ne me tient plus réveillé, que je me dis, comme l'enfant prodigue : les laquais de mon père sont plus heureux que moi.

— Mais aimez-vous la vertu au point de la pratiquer, ou seulement comme une jolie théorie?

— Tout autre que Ludwig l'éprouverait sur l'heure! dit Leuwen en riant.

— En ce cas, reprit Gauthier fort sérieusement, vous devez servir votre future patrie dans la *place précisément où vous vous trouvez* au moment où la lumière vient à vous. Sans ce principe, comme nous ne sommes pas des anges, chacun voudrait être président ou général en chef.

Leuwen et Gauthier se donnaient des rendez-vous prudents chez M. Bonnard.

— Vous vous ennuyez ici, lui dit Gauthier. Étudions ensemble la distribution du pouvoir en cette ville. Le pouvoir et les faveurs de Paris, qui le donnent ou qui le suivent, est entre les mains de la riche bourgeoisie, laquelle a hérité de l'égoïsme encore plus que

des autres habitudes de la noblesse de Charles X. *Que je fasse fortune, et que la France aille au diable !* dit chacun de ces bourgeois qui, en 1829, pleuraient de tendresse au seul nom du pays. Ils étaient de bonne foi ; alors qu'ils ne pouvaient avoir aucune espérance, ils croyaient aimer le bonheur de la patrie. Il leur est venu des désirs nouveaux, ils n'ont pas pu résister. La petite bourgeoisie et la partie généreuse, c'est-à-dire nous républicains, nous arriverons dans cinq ou six ans...

Leuwen remarqua que M. Gauthier disait ces mots : *la partie généreuse*, avec la même simplicité qu'il eût dit : quatre plus quatre font huit.

Mais au milieu de toutes ces occupations qu'il tâchait de se faire, rien ne pouvait remplacer pour Leuwen cette conversation sur tous les sujets où l'on dit tout ce qui vient à la tête, sans impolitesse et sans crier, que l'on rencontre quelquefois à Paris. Il s'ennuyait à périr. M. Gauthier, toujours actif, faisait *l'Aurore*, le journal libéral du pays, convertissant ses prosélytes, soignant leur instruction, ayant de temps à autre quelques procès avec la police, suivis de quelques mois de prison, faisant son métier d'arpenteur pour vivre, avait toujours deux ou trois affaires pressantes sur les bras et ne s'ennuyait pas un instant.

— Je n'ai point votre vertu active et forte, disait Leuwen à Gauthier, comme se confessant. J'ose espérer que s'il fallait agir j'agisrais ; mais attendre ainsi l'arme au bras, je n'ai pas cette force.

— Vous n'avez pas appris à espérer, mon fils, lui disait Gauthier en souriant et parodiant le ton évangélique de l'évêque du pays. Probablement, les apôtres et leurs premiers disciples étaient aussi sérieux que vous et moi. Notre Tibère, notre Dioclétien à nous, c'est la commission de la Chambre des Pairs, la détention provisoire avec les coups de botte ferrée dans les jambes du docteur Gervais, le transport à l'armée d'Afrique qui pend à l'oreille de vos sous-officiers.

— Mais, mon ami, disait Leuwen avec l'accent du découragement, les premiers chrétiens voyaient un bonheur immense dans le ciel. Moi, je ne sens point que j'aurai un bonheur suprême avec la République. Ma sensibilité ne sera point choquée par les spectacles atroces, les arrestations préventives, le massacre de la rue Transnonain, etc., etc. Mais l'absence de ces maux n'est point pour moi le bonheur. Il me semble que le mien dépendra toujours de mes actions personnelles. Il faudrait d'abord avoir une passion, ensuite pouvoir la satisfaire.

— La possession du lièvre n'est point le bonheur parfait pour le chasseur. Et cependant, vous le voyez passionné toute la journée ; et, occupé agréablement, il néglige pour la chasse du lièvre ses affaires d'argent, sa famille, sa femme, il expose sa santé. Nous nous exposons, aujourd'hui, à cinq ou six ans de prison sale et malsaine, plutôt nous exposerons notre tête, comme les nobles

sous-officiers de La Rochelle, car avant que d'expirer, cet animal méchant que vous appelez le pouvoir deviendra cruel.

— Mon père spirituel, répondait Leuwen en soupirant, je n'ai pas la passion de la chasse, car je songe au poids du lièvre et ne m'exagère point le goût agréable du civet.

— Je vous répondrai comme *l'Imitation de Jésus-Christ* : « Agissez comme si vous aviez cette passion, elle viendra. »

P. 894.

1. Sur les feuillets du premier manuscrit on relève les indications suivantes : « 23 juin 1834, corrigé Civita-Vecchia 10 mai 1835. — Corrigé 7 juillet 35, Omar. Goutte les 4 juillet et 6 empêche le travail. — 11 juillet 34, dicté le 16 septembre 35. — *Made* 11 juillet 1834, dicté le 16 septembre 35, Omar. — Progrès du caractère de Dominique : *sans humeur*, aller chercher bien loin ce qui est à côté. — Que de travail inutile! Supprimé en juillet 1835 après avoir occupé juin 1834! Omar, 3 juillet 35. — 11 mai 1835, passage de MM. Potocki et Badon. — 7 juillet 1835. Voici 199 pages, ou peut-être 90 imprimées, avant l'intrigue d'amour. Si c'est 90 ce n'est pas trop.

P. 895.

1. Au sujet de la toilette de Lucien, Stendhal note sur son premier manuscrit : « La mode, les vêtements, la façon de les porter, le fort de G. Sand. La haute philosophie (sa prétention) est son *faible*. 16 septembre 1835. — A corriger d'après George Sand. — Voir dans la marchande de modes George Sand la phrase. »

2. Arrivé ici, Stendhal sur son premier manuscrit se pose une question : « La société de Nancy est-elle assez digérée comme cela ? L'ennui est-il bien établi ? 18 septembre 34. » A quoi il répond : « Que trop ! C'est partagé ! 9 mai 35. »

P. 896.

1. Dans son premier manuscrit Stendhal avait ici ajouté : « Elle s'avavançait vers lui. » Il corrigea : « Elle venait de son côté », et en marge : « Différencé de ces deux phrases. Écrire du style de Sacy (traduction des lettres de Pline). 11 mai 1835. »

2. En marge du premier manuscrit Stendhal notait : « *Style*. — Certainement elle va supposer que... M. de Sacy n'eût pas mis ce *certainement* qui est *téméraire*. 11 mai 35. — Quelle jeunesse dans *the author at 25 × 2 years !* »

P. 899.

1. Sur son premier manuscrit Stendhal a noté ici ce « *Plan pour le dénouement*. Lucien exige de sa femme qu'elle dise à son père, M. de Pontlevé : « Mon mari a les préjugés les plus déplorables contre vous. Il m'engage à partager exactement mon revenu avec vous, sous la condition, bien pénible pour moi, que nous n'habi-

tions pas la même ville et que je ne vous verrai jamais que chez vous. Je ne vois Lucien déraisonnable qu'en ce point. C'est l'effet de quelque préjugé politique. » Mme de Chasteller ne croyait pas un mot de toutes ces circonstances arrangées par Lucien pour choquer le moins possible l'amour-propre de M. le marquis de Pontlevé. 10 mai 1835. »

P. 900.

1. Sur son premier manuscrit Stendhal a laissé les indications suivantes : « *Made* 11 juillet 34. — 11 juillet 34, 10 mai 35. — Civita-Vecchia 12 mai 1835. — Corrigé 12 mai 35. Et le 12 mai 1818! — 12 mai 1818, Métild[de] *lascia Milano*. — 27 juin, M. Fabrice. — 8 juillet 1835, Omar. — Dicté le 18 septembre 35, *made* 10 mai. — Dicté le 18 septembre 35, troisième averse de la journée. — Corrigé jusqu'ici le 19 septembre. Fatigué comme un chien à cinq heures; il est vrai lettre à Menti et à Lolot. »

« A placer avant le milieu du volume : Leuwen trouva qu'on discutait dans le comité des rédacteurs de *l'Aurore* quel avait été le plus grand crime : la mort du duc d'Enghien ou celle du maréchal Ney. Il fallait décourager les auteurs de la machine infernale (dirigés par le comte d'Artois). — *For me* : Tu n'es qu'un *naturaliste* : tu ne *choisis* pas les modèles, mais prends pour *love* toujours Métilde et Dominique, 13 juillet 34 et 18 septembre. — Remarque capitale, 9 mai 1835 : tous les clairs et toutes les ombres étaient forcés; je peignais sur un fond blanc. Maintenant que le fond est fait, le même effet est produit par les plus légères nuances. Le sujet c'est la peinture des premiers sentiments de Lucien pour Mme de Chasteller. Civita-Vecchia, 9 mai 1835. — *Sur l'auteur*. J'ai perdu mon temps à penser profondément à ce que j'efface. Supplément à l'excitation, produit par la conversation de Paris. A Paris, mon attention pénétrait profondément toute une situation, ici je suis calmé par l'ennui. Rien de ce qu'on me dit n'agite ma tête. 12 mai 1835. — 26 juin 1834. Arrangé quinze pages par une chaleur qui m'attaque Messer-Gaster. Hier soir 25, j'ai cru à une attaque de dégoût, comme à Naples en juillet dernier. »

P. 901.

1. Sur Mme de Commercy Stendhal indique sur son premier manuscrit qu'il eut comme modèle une Mlle de La Tourelle.

P. 903.

1. Stendhal note sur son premier manuscrit : « *For me, joujou*, oui, car il méprise les femmes, comme jeune Parisien de 1824. »

2. En marge de ce passage Stendhal, sur son premier manuscrit, trace ce « *PLAN* : M. de Pontlevé l'invite [Lucien] à dîner à la campagne, et en se servant il trouve écrit : M. le chevalier Leuwen. Cela le choque bien, mais il le supporte pour Mme de Chasteller. Il a l'air rêveur, elle lui en demande la cause, il la lui dit. Discussion

de parti entre eux, 10 mai. » — Plus loin, il calcule l'âge de M. de Pontlevé qui doit avoir 65 ans en 1834, et de Mme de Chasteller : « Née en 1812. En 1834, 22 ans. Mariée en 1829, à 17 ans, à un homme de 42. »

P. 909.

1. Sur son premier manuscrit Stendhal indique ce qu'il pense d'un roman de George Sand, *Valentine*, paru en 1833 : « Dans *Valentine*, II, p. 34, pas de détails sur ce qui se passe dans le cœur. La draperie élégante, de la dernière fraîcheur, mais pas le dessin, les formes, le nu. »

2. Stendhal note en cet endroit sur son premier manuscrit : « Lettres anonymes. Ne pas oublier les lettres anonymes, si essentielles à la vie de province. Le petit Riquebourg est soupçonné par la bonne Théodelinde. »

P. 910.

1. Sur son premier manuscrit Stendhal a laissé les indications suivantes : « 8 mai 1834, midi un quart, au bruit du canon. Transcrit le 25 juin. — Mis au net 9 mai, recopié 21 septembre 34. — Corrigé 12 mai 35, Civita-Vecchia. — Corrigé 11 juillet 35. — A demi accablé par la chaleur, 16 juillet 1835. — Dicté le 19 septembre 1835. »

« Quelle différence, *his life in Civita-Vecchia and his life* rue d'Angiviller, au café de Rouen ! 1803 et 1835 ! Tout était pour l'esprit en 1803. — Mais, au fond, la véritable occupation de l'âme était la même : *to make* chef-d'œuvre. »

P. 911.

1. Réflexions de Stendhal sur le premier manuscrit : « Ce dîner est mis là pour ôter l'air, le reproche *c'est trop fort* à ce qui se passe au bal suivant, 19 juillet 35. — *To ask to* Menti, Compiègne. — *Usages* : Si l'on n'invite pas le colonel du régiment, ajouter : le colonel avait eu une lettre de recommandation pour Mme de Marcilly. »

P. 913.

1. Stendhal indique ici sur son premier manuscrit : « *Pilotis* : second effet physique de l'amour. »

P. 917.

1. Pour cette robe, Stendhal a des inquiétudes, aussi note-t-il : « *To ask to* Menti. »

2. Indications tracées par Stendhal sur son premier manuscrit : « 17 juillet 35. — 18 juillet 35. — Corrigé le 20 septembre pour dicter le 21. — Dicté le 21 septembre, temps divin. — 21 septembre 35, temps délicieux ; dormi jusqu'à une heure et demie, par consé-

quent de fort bonne humeur. — *Rhume* : grande leçon d'activité et de prudence. Rhume pris à *Valle*. Froid senti à la partie gauche de la tête, il y a quatre jours. Rhume incommode le 20 septembre 1835. »

P. 918.

1. En face de ce début, Stendhal écrit sur son premier manuscrit : « Relire quelques pages de Sand la marchande de modes, et arranger les toilettes. »

2. En face de ce passage, Stendhal écrit : « Indolence, Loève-Weymar ».

P. 920.

1. Sur son premier manuscrit, en face d'un feuillet coupé, sans doute parce qu'ayant été trop raturé, il aura été recopié, Stendhal avait noté ses réflexions sur le style : « Choisir entre *galoper* et *traverser la rue sur un cheval fougueux*. Pourquoi pas *coursier fougueux* ou *fougueux coursier*, comme un académicien ? Alors Mme de Pontécoulant trouverait que l'auteur écrit bien. 12 mai 35, 1^{er} janvier 1828 ou 29. »

P. 921.

1. Stendhal note ici sur son premier manuscrit : « *Style*. — L'enflure donne un air d'élégance, mais il est faux, ou plutôt n'est vrai que pour mesdames les femmes de chambre. »

P. 922.

1. Stendhal ajoute ici sur son premier manuscrit : « Très bien pourvu que cela soit rare. — A Paris, examiner si ceci n'est pas choquant pour ces êtres glacés. — Toute cette parenthèse bonne mais longue. Ne pourrait-on pas la placer avant l'encouragement à parler donné par Mme de Chasteller ? — Un an après 20 septembre 35. J'approuve, sauf dernière correction à Paris sur l'épreuve. »

2. Sur son premier manuscrit, Stendhal a tracé en tête des feuillets de ce chapitre les indications suivantes : « Transcrit 9 mai 1834. — Corrigé 21 septembre 1834. — Corrigé 13 mai 1834. — Corrigé 16 mai 35. — Chiffre. — Corrigé les 17 et 19 juillet 35. — Corrigé 20 septembre 35 enrhumé. — Rhume passé le 23. — Dicté 21 septembre 35. — *Made May*, dicté le 23 septembre 1835. »

« 19 juillet. Vu M. Guillet, homme d'esprit à la française ancienne, courant Paris et toujours jouant sur la méchanceté humaine; les dîners qu'il donne aux gens d'esprit pauvres, et profond dégoût de Paris. — Des lunettes depuis le 1^{er} septembre 1835. Lunettes d'yeux devenus plats. Omar 1835. — 20 septembre 35, temps superbe. Fatigué après deux heures de travail, de deux à quatre. Le 19 envoyé rue Crémone à la reliure le premier volume de 315 pages. — *On me. Repos*. Je me sens reposé de deux à cinq, en lisant Gibbon. Théorie du repos de la cervelle (dite jadis par mon

grand-père, M. Gagnon, mais trouvée seulement dans l'été de 1835). »

3. Stendhal indique en note : « *Style* : Émoussiller m'est nécessaire. »

P. 924.

1. Stendhal indique en note que ce trait est tracé d'après lui-même et il souligne encore sa remarque : « *Modèle* : Dominique *himself*. — Ah! Dominique *himself* ! »

P. 926.

1. Stendhal, sur sa première version, avait d'abord placé Lucien derrière la chaise de Mme de Chasteller, puis il corrige et ajoute en note : « Je suppose les hommes assis. Cela est plus gai que les deux soupers successifs de cet hiver de M. Torlonia. »

P. 929.

1. Stendhal, sur son premier manuscrit, note ainsi la différence de composition entre *le Rouge et le Noir* et le présent roman : « Dans *Julien*, on ne conduit pas assez l'imagination du lecteur par de petits détails. Mais, d'un autre côté, manière plus grande, fresque comparée à la miniature. 9 mai 34. »

P. 930.

1. A la fin de ce chapitre Stendhal sur son premier manuscrit a tracé les plans suivants :

« *PLAN*. — Rome, 4 juillet. — Nuit du 8 au 9 mai 1834. — Je ne dors pas de onze heures et demie à une et demie, la nuit du 8 au 9 mai; pour me désennuyer, je songe à ceci. Première idée de ne pas *send it to* Mme Jules, mais d'en *make* un *opus*. Avec cette lady, cela tomberait rapidement dans le *non lu* des cabinets littéraires pour femme de chambre. Si cette idée dure.

PLAN

Leuwen vient à Paris, il fuit Nancy parce que M. Du Poirier lui fait croire que Mme Cerisy accouche. Son père, associé du sage Van Peters, Hollandais, est le Pillet-Will du ministre, qui le fait son secrétaire intime. Il a Cayot qui, sans prétention, lui fait oublier Mme Cerisy, auprès de laquelle la chasteté l'ennuyait sans qu'il se l'avouât.

Le père, pour une raison, le fait secrétaire d'ambassade à Rome, où Hérodiade, Mme de Sainte-[Aulaire] a peur de l'enfer. Le roi intrigue contre lui. Van Peters meurt. Le père, par vanité, continue et augmente les grandes affaires. Il se voit ruiné, meurt, et Leuwen se trouve pauvre. Sa place est son unique ressource.

Mme de Sainte-[Aulaire] (Hérodiade) en profite pour la lui faire perdre. Au désespoir elle-même, elle le suit dans un village

près Fontainebleau, où il s'est momentanément retiré. Là, je ne sais comment, il rencontre Mme de Chasteller, qui ne nie point avoir fait un enfant. Il en redevient amoureux, et, après le mariage, elle lui donne la preuve qu'elle n'a jamais connu un excès aussi condamnable.

Cela, ou ce que je trouverai à la fin.

Ce plan a le défaut d'être toujours un duo et de ne pas avoir de septuor, comme la *Gazza ladra*. Du reste, il peint, ou peut peindre :

- 1^o L'*Henriquinisme* en province;
- 2^o Le ministre comme né à Paris;
- 3^o La cour de Rome et Hérodiade.

A Paris, Leuwen, secrétaire intime de S. Exc. M. de Vaize; en apparence, il est indifférent, froid, n'agit qu'après avoir pensé à la Machiavel, il se laisse aimer par Mlle Cayot et par une femme (chaleur de tête), Mme... « Mais les petites d'argent de Mlle Cayot à moi dites dans le fiacre, si intéressantes dans la réalité, feront-elles bien dans l'art ? »

Ces plans pourraient susciter de longs commentaires. Au sujet de Mme Jules et du manuscrit qu'elle avait remis à son ami Beyle en 1833, on se reportera à notre préface. Dans la Mlle Cayot qui distraît Lucien Leuwen il faut reconnaître cette Céline Cayot, actrice des *Variétés*, qui fut l'amie de Mérimée et qui servit de modèle pour sa nouvelle *Arsène Guillot* et que nous connaissons bien aujourd'hui grâce aux beaux travaux de M. Maurice Parturier. Stendhal la mettra de nouveau en scène quelques années plus tard dans *Lamiel*.

2. En tête des feuillets de ce chapitre, Stendhal, sur son premier manuscrit, a écrit : « *Made 7 mai 1834. — Transcrit 4 juillet 1834. — Corrigé 21 septembre 1834. Very well. — Corrigé 13 mai 1835. — Dicté le 23 mai, septembre 1835. Le 25 septembre, départ pour Civita-Vecchia. — 23 septembre. A reprendre au retour de Civita-Vecchia.* »

En tête de ce chapitre Stendhal se demande : « Et le personnage comique ? Impossible aux petits cuistres, à tenter par Dominique. Oublié jusqu'au 24 juillet. »

P. 931.

1. Stendhal avait ajouté sur son premier manuscrit : *et me brûlaient*. Stendhal biffe et indique en note la cause de sa correction : « *Brûlait* à l'air exagéré, et ne l'est pas : l'effet est vrai. 21 septembre 34. »

P. 932.

1. En marge : « Modèle : la table de pierre, villa Doria, Albano. »

2. En marge : « Prudence des noms, odieux dans les comédies de M. Scribe, comme comte de Beauvaisis d'*Armance* [du *Rouge et Noir*]. »

P. 933.

1. Sur ce mot fut interrompue brusquement, au milieu du chapitre XVIII, la dictée faite à Rome du début de ce roman. C'était le 23 septembre 1835. On sait que cette dictée ne fut jamais reprise. Aussi le *Chasseur vert* publié par Romain Colomb en tête des *Nouvelles inédites* en 1855 s'arrêtait-il ici. — Nous continuons donc la publication de *Lucien Leuwen* en suivant uniquement les cinq volumes du manuscrit initial, classés à la bibliothèque de Grenoble sous la cote R. 301.

2. Tout ce caractère de Mme de Chasteller intercalé ici provient d'une ébauche conservée dans le dossier R. 288 des manuscrits de Stendhal.

P. 934.

1. En marge Stendhal écrit : « Elle voit l'hypocrisie générale et la tristesse, elle aime Lucien comme une exception. »

P. 936.

1. Le mot est laissé en blanc dans le manuscrit.

P. 937.

1. Stendhal ajoute en marge de son manuscrit « D'avant en arrière, de haut en bas. »

2. Notes de Stendhal à la fin de ce chapitre :

« 22 septembre 34. Embryon. C'est le 7 mai que je faisais cette scène. L'épine dorsale, chose la plus essentielle, se forme d'abord, les choses d'un intérêt secondaire s'établissent plus tard sur l'épine dorsale.

PLAN d'un détail pour brouille entre Leuwen et Mme Cerisy [premier nom donné à Mme de Chasteller]. — Les vicomtes démissionnaires se disent : Ce bourgeois va nous enlever une héritière, halte-là ! Empêchons-le. Comment ? Par le duel. Tirons au sort des numéros entre nous, et, parbleu ! il faudra qu'il nous tue tous.

Ce projet, qui fait diversion à l'ennui de leur vie, les enchante. Mais, par instinct, ils en font part à Du Poirier.

Fait d'avant-hier 7 : au moment de la plus grande joie de Cendre pour la naissance d'un *son*, s'il avait entendu Chaise, sous la porte cochère, me dire : « Il est horriblement laid. Décidément, il n'est pas de moi ! »

Que peuvent toutes les théories contre un tel fait ? Du Poirier a entendu un propos semblable de Leuwen sur son compte. Il prouve par une raison, par exemple que les officiers du 27^e prendront parti pour Leuwen, que Mme Cerisy sera effarouchée, que, par pudeur, elle ira habiter à cent lieues et qu'ils la perdront absolument. M. Du Poirier leur prouve donc qu'il faut abandonner ce plan cruel. Il ajoute que s'ils veulent être sages, se laisser conduire

et l'aider, il se charge d'expulser Leuwen, non pas peut-être sans affliger, mais certainement sans fâcher Mme Cerisy.

Il fera croire à Leuwen qu'elle est accouchée en secret. Du Poirier ne dit pas cela aux victimes, mais il le pense, et moi auteur je me dis : Est-ce bon ?

Objection : ce moyen a vilit Mme Cerisy. — Réponse : non, si je l'élève au tragique. D'ailleurs, il est bon, excellent, raisonnable *en soi*, à la Chine comme en Angleterre*.

Moyens : une des figures fausses est Mlle Bérard, ancienne *toadeater* chez lady Broaden. Dans son désespoir, Mme Cerisy l'a prise pour dame de compagnie. Leuwen n'a pas l'esprit de se la rendre favorable.

Dans une circonstance, Mme Cerisy, qui le rencontre chaque soir chez..., fait semblant d'être malade par héroïsme. Leuwen se cache dans son antichambre pour lui parler. Loin de le contrecarrer, Mlle Bérard, d'accord avec M. Du Poirier, le favorise. Comme il attend, caché dans une soupente, il voit sortir Mlle tenant dans ses bras un enfant qui crie et il entend M. Du Poirier dire à Mlle Bérard : « Pour un premier, l'accouchement a été bien rapide. Heureusement, personne ne s'en pourra douter. Je cours chez le vicomte de Blançay, Mme de C. m'a chargé de lui en porter la nouvelle. »

Dès qu'il peut, Leuwen se dégage de sa cachette et part pour Paris, écrivant au lieutenant-colonel Filloteau, commandant alors le régiment, qu'il lui laisse son cheval et qu'un ordre télégraphique venu de Metz l'appelle à Paris.

Le père a du crédit. On lui dit dans les bureaux de la Guerre : S'il ne vient pas de plainte du régiment, il n'en sera rien. Dans huit jours, le colonel recevra avis de la permission de M. Lucien Leuwen. Le père a besoin de prendre l'air. Il va à Nancy, il prête cent ou cinquante louis au major Filloteau, et tout s'arrange.

Un changement de ministère arrive alors. Le père était banquier du nouveau ministre de l'Intérieur.

— Nous ferons la rente ensemble, mais il faut que je sois officier de la Légion d'honneur et mon fils secrétaire intime.

— Mon seul regret : ses livres d'officier.

— Ma foi, M. le comte, faites-en votre affaire avec votre collègue de la Guerre, ou point de rente avec la maison Leuwen et Van Peters.

Leuwen passe donc à l'état-major, et il est en permission près M. le ministre de l'Intérieur.

— 5 mars. Ce travail, le *first* depuis novembre 1830, *o vergogna !* »

3. On relève sur le manuscrit les indications suivantes : « 11 mai 1834. — Transcrit 3 juillet revenant d'Albano. — La chaleur empêche de penser, 4 juillet. — Transcrit 5 juillet 34. — Corrigé 22 septembre 34. — Corrigé 14 mai 35. — Première chaleur; elle

* Très bon plan, 14 mai 1835.

est incommode. — 13 juillet, enlevé ici l'histoire de l'enfance de Mme de Chasteller. »

P. 938.

1. En marge du manuscrit : « Atmosphère de froideur en littérature de 1834. *Beware !* C'est comme cela que Konst[antin] fait d'un coloris si faible ses copies d'ailleurs si bien dessinées. *Beware !* Mauvais siècle ! »

P. 939.

1. En marge de ce passage : « PLAN. Ceci est-il trop direct ? Faut-il faire un récit à Leuwen par quelque personnage : Mme de Serpierre, Bonnard, Gauthier ? mais ce qu'il faudra d'*espace* pour peindre le caractère du personnage fera longueur. Fielding se fiche de cela, mais en 1834, impossible. 3 juillet. »

P. 940.

1. En marge : « Je donne de la fierté à Mme de Chasteller. Comment Lucien la vaincra-t-il, avec son peu d'habileté ? Le hasard est habile pour lui : par le soupçon. »

P. 942.

1. En marge : « Donner de la *fierté* à madame de Chasteller. »

P. 944.

1. En face de ces dernières lignes Stendhal indique dans son manuscrit qu'elles font « répétition ». Nous les maintenons néanmoins comme nécessaires et non biffées.

2. C'est en 1828 qu'avait été fondée à Lyon une société fraternelle d'assistance : le *Mutuellisme*. Les membres de cette société se mirent en grève en 1834 à l'annonce du projet de loi contre les associations et, en avril de cette même année, ils prirent les armes. On sait combien la répression de cette insurrection fut sanglante.

3. « PLAN du 5 juillet : Leuwen se promenait ennuyé dans Nancy pour montrer qu'il n'y a pas amour. Cet amour ne naît qu'après la *grande espérance* donnée au bal. — *Position* : Un jeune homme amoureux qui méprise sa maîtresse que son cœur lui montre comme un ange de pureté. Une femme vertueuse qui aime de même, mais veut fuir son amant, et cependant est tourmentée de savoir quel est le soupçon dont il lui a parlé. Voilà le vrai dessin du nu, le dessin des passions, bien différent de la brillante draperie de *Valentine*. — 11 mai 34, 14 mai 35. »

4. Renseignements généraux en tête des feuillets de ce chapitre : « Corrigé le 22 septembre 1834. — Corrigé le 14 mai 1835, Civita-Vecchia. »

P. 947.

1. En marge, Stendhal écrit : « Plan exécuté : 1. Le lendemain du bal, au matin, visite de Du Poirier. — 2. Le soir, Leuwen va dans le monde et dans la rue de la Pompe. — 3. Le surlendemain, première rencontre avec Mme de Chasteller.

« Le lendemain du bal, au soir. — Chercher une place pour la conversation avec Gauthier. »

Tout ceci a été esquissé, nous l'avons vu, dans le manuscrit, mais Stendhal a encore placé, quelques pages plus haut, un développement de la soirée de Lucien qu'il faut au moins recueillir dans ces notes. Le voici : « Leuwen voulait cependant faire quelque chose pendant la soirée, il ne pouvait pas tenir en place. Probablement, il entendait beaucoup parler de Mme de Chasteller. Jusqu'à un nouvel événement, son évanouissement serait la grande nouvelle de Nancy.

Il avait le projet de passer à sa porte à sept heures et demie, mais il savait bien qu'il ne serait pas reçu.

— Puisqu'il n'y a pas de salut, cher docteur, j'irai chez Mme la comtesse de Commercy.

— A votre place, dit le docteur comme donnant un avis essentiel, j'attendrais d'avoir mes gens avec les nouvelles livrées venant de Paris.

— Eh quoi! dit Leuwen effrayé, est-ce qu'il faudra que je marche dans les rues suivi de mes deux laquais, comme Mme d'Escarbagnas, et moi devant avec mon uniforme de sous-lieutenant? Mais savez-vous, docteur, qu'il y a de quoi me faire jeter des pierres par les lanciers du régiment?

— En vérité, monsieur, vous me faites plus ridicule que je ne suis, dit le docteur piqué. Mais avant d'aller au bout de la ville chez Mme la comtesse de Commercy, vous pouvez envoyer un de vos hommes savoir si elle reçoit.

— Cela est bel et bon. Et croyez-vous que je vais passer ma soirée à jouer au billard au café Poncet?

En employant ces façons de parler grossières, il semblait à Lucien s'entendre jurer; mais il s'était fait une règle de répéter leurs propres phrases aux hommes du pays. »

P. 951.

1. Les indications de Stendhal sur son manuscrit nous apprennent que ce chapitre a été composé à Rome les 12 et 13 mai 1834 et corrigé les 23 et 24 septembre de la même année. — Puis le 12 mai lui rappelle une autre date importante de son existence, alors qu'il aimait Métilde, et il écrit : « Le 12 mai 1819, *I write upon sensations of 1819*, fraîches comme d'hier après quinze ans. *The imagination alone is impossible. Époque of Rome, Naples et Florence.* » A la suite de quoi il s'inquiète de la division en chapitres et note pour lui : « *Mise en chapitres.* — Dans *Julien*, les chapitres ont six, dix, quinze, vingt, neuf pages, environ treize pages. Trente chapi-

tres ont 396. $30 \times 13 = 390$. Donc, treize. Je suppose que vingt-cinq pages de ce manuscrit en font treize d'impression comme *Julien*. Donc, diviser ceci par vingt-six pages, avec des titres à gauche pour mon usage, uniquement pour faciliter mes recherches. Rome, 12 mai 1834. » Et il termine ainsi ses remarques : « *For me. — I have made six chapitres upon soixante. It is le dixième. J'ai worked les 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12 et 13 : neuf days. Donc, s'il n'y a pas d'interruption, quatre-vingt-dix jours et, à cause de quinze jours de repos au milieu, cent cinq jours : finish towards the 20 août 1834.* »

2. Stendhal distrait a écrit Marcilly.

3. Note de Stendhal : « *For me.* — Je dessine tous les muscles, sauf à adoucir. *Volupté* est peut-être trop fort. »

4. En face de ce passage Stendhal esquisse un projet : « PLAN. — Barricade. Nuit du 12 au 13. Leuwen a un chasseur, nommé Nicolas qui lui est fort attaché. M. de Serpierre est à la tête d'une petite fabrique de... qui occupe quinze ouvriers. Les ouvriers de la ville manufacturière voisine de Nancy se forment en mutuellistes. On veut les juger. Leuwen est commandé; il part, envoyant son beau cheval la veille avec Nicolas.

Le colonel Malher le rappelle parce que dans sa compagnie il n'y a que lui d'officier. Leuwen fait revenir Nicolas.

Comme on le prévoyait depuis quinze jours, on fait des barricades dans la grande rue de Nancy. Leuwen attaque; une décharge tue son cheval et ceux de huit chasseurs. Il s'élance à pied avec eux contre la barricade. Il monte en s'appuyant sur les épaules de Nicolas, qui est tué. Il voit un homme qui allait tirer son pistolet et le tue; c'était l'homme fatal, Bouchard. Ses huit chasseurs, animés, montent dans une maison et tuent une femme et un enfant de treize ans.

M. de Serpierre avait voulu mettre le holà et aller parler aux ouvriers. Le préfet le refuse en montrant la réponse du ministre, datée de huit jours auparavant : « Si vos ouvriers bougent, donnez-leur une bonne leçon. »

P. 952.

1. En marge : « Excuse de la comédie; cela le lave de l'hypocrisie. 23 septembre. »

P. 953.

1. En marge : « Vrai, mais *pédant*. Il était étonné des belles choses qui lui venaient. »

P. 954.

1. Stendhal avait d'abord continué ainsi : « Mme de Chasteller se conduisit avec tant d'adresse que pendant les quinze jours qui suivirent le bal elle ne le rencontra que deux fois. Et chaque fois

le bonheur de Leuwen lui semblait avoir diminué et sa folie avait augmenté. » Mais il biffe ces dernières phrases comme répétant ce qui a déjà été dit.

P. 956.

1. Chapitre écrit le 13 mai, jour où Beyle écrit « quinze pages mais fatigué : pas d'idées en commençant », corrigé le 24 septembre.

P. 957.

1. En marge : « Laisserai-je cette phrase de femme de chambre ? Oui, pour la clarté. 24 septembre. »

P. 961.

1. Stendhal se souvient d'une lettre semblable reçue par lui seize ans plus tôt et en marge de son manuscrit il en invoque les circonstances : « Lettre envoyée *al giardino per la cameriera*. Et seize ans *after I write upon* ! Si Méti[lde] l'avait su ! »

2. En marge : « Ton d'un philosophe qui voit de haut. Est-ce bon ? Comme de la niaiserie dans le cœur d'un Allemand. 24 septembre. »

3. En marge : « Le 6 juillet, je trouve que ceci, fait après huit jours de travail, est *very well*. »

P. 963.

1. En face de la fin de ce chapitre, Stendhal a tracé ce *Plan* : « *PLAN* pour la fin. — Mme de Chasteller se fait épouser, Leuwen croyant qu'elle a fait un enfant. A Paris, après la noce : — Tu es à moi, lui dit-elle en le couvrant de baisers. Pars pour Nancy. Tout de suite, monsieur, tout de suite ! Tu sais malheureusement combien mon père me hait. Interroge-le, interroge tout le monde. Et écris-moi. Quand tes lettres montreront la conviction (et tu sais que je suis un bon juge), alors tu reviendras, mais seulement alors. Je saurai fort distinguer la philosophie d'un homme de bon sens qui pardonne son erreur antérieure à son bail, ou l'impatience de l'amour que tu as naturellement pour moi, de la conviction sincère de ce cœur que j'adore*. — Leuwen revint au bout de huit jours. — Fin du roman. »

2. Stendhal a noté sur son manuscrit que ce chapitre il l'a « fait court, parce qu'il est décisif et intéressant ». Il a été écrit les 14 et 15 mai 1834 et « commencé sans aucune idée », et il a été corrigé le 6 juillet et du 24 au 26 septembre 1834.

3. En marge : « Piquant. Tout le monde se dit : Il va l'avoir. Pas du tout ! 24 septembre. »

* For me. — *Parle-t-elle trop légèrement de ce grand cas ?*

P. 965.

1. En marge : « Promenade au *Chasseur vert*. »

P. 967.

1. Stendhal avait écrit d'abord « fut dit avec rapidité », puis mis en surcharge « d'un accent rapide ». Enfin il note en marge : « Laquelle des deux façons est la bonne ? *Rapidement*. »

2. Stendhal avait écrit : « les larmes vinrent aux yeux » mais il corrige et note en marge : « *vinrent mouiller*, plus élégant, mais plus froid. »

P. 968.

1. Stendhal note en marge : « Le fond vrai, mais expressions communes. — *As Alex.* in Becheville, en 1811, il n'y a pas vingt-trois ans... je dirais six semaines. » Bécheville était le nom de la propriété de campagne des Daru, et Stendhal désigne souvent Mme Pierre Daru par son prénom, Alexandrine.

2. En cet endroit de son manuscrit Stendhal note : « Nature de l'esprit de Dominique : oubli de ce qu'il a écrit quarante-cinq jours auparavant. — *For me*. Règle : Faire le portrait physique de tous les personnages ennuyeux et secondaires. J'ai manqué à cela dans *Julien* pour les Croisenois, de Luz, de Caylus, etc. 13 mai. »

« *Style of Dominique*. — Sensation sur les premières vingt-sept pages du cinquième volume de *Rouge et Noir* : vrai, mais sec. Il faut prendre un style plus fleuri et moins sec, spirituel et gai, non pas comme le *Tom Jones* de 1750, mais comme serait le même Fielding en 1834. 26 septembre 1834. »

P. 969.

1. En marge : « *Pilotis*. — Quand la société vous a humilié, on humilie son aide de camp ou sa dame de compagnie. »

P. 970.

1. Ce chapitre a été écrit le 15 mai et corrigé les 26 et 27 septembre 1834.

P. 971.

1. En marge : « *As at Belgiojoso's place*. » — Métilde à Milan habitait place Belgiojoso.

2. La première rédaction de Stendhal était celle-ci : « Jamais homme ne fut moins en état de demander à une femme comment elle se porte. Il eut besoin d'un grand effort sur lui-même pour s'acquitter de ce devoir. »

P. 972.

1. En marge : « *For me*. — Mentir lui ôte toute grâce : 1^o aux yeux de Mme de Chasteller; — 2^o aux yeux du lecteur. Mentir, mauvais dans la réalité, plus mauvais dans un roman. »

P. 973.

1. La première version continuait ainsi : « Les pauvres gens continuèrent ainsi à s'entretenir, et Mme de Chasteller trouva elle-même bien cruelle la gêne qu'elle s'était imposée; mais quand la prudence engagea enfin Leuwen à se lever pour partir, elle s'applaudit mille fois d'avoir Mlle Bérard : elle n'aurait pu ne pas l'engager à rester encore. »

Et en marge de ces dernières lignes, Stendhal note : « *For me.* — Indécent. »

P. 974.

1. En marge : « Caractère de cet *opus* (26 septembre) : Chimie exacte; je décris exactement ce que les autres annonçaient par un mot vague et éloquent. »

2. En marge : « A vérifier. Distraction de cavalerie. »

P. 975.

1. Écrit les 16 et 18 mai 1834, ce chapitre a été corrigé par Stendhal du 26 au 28 septembre de cette même année.

P. 976.

1. En marge : « *Beware !* Sec, sans aisance, proposition de mathématiques. »

2. En marge : « Dominique en 1806 eût été ainsi, et même en 1809. »

P. 977.

1. En marge : « Blasphème exprès; c'est un Français. »

P. 978.

1. En marge : « *For me.* — *Pilotis.* — Premier changement de direction : jalousie. Il n'est pas si sûr de son triomphe. »

P. 979.

1. En marge : « A vérifier. Est-ce possible ? »

2. En marge : « *Pilotis.* — Oubli, caractère du talent de Dominique. Chronologie : jeudi, *Chasseur vert*; vendredi, visite et vue de Mlle Bérard; samedi, seconde visite de Mme de Chasteller aux Serpierre. »

P. 980.

1. En marge : « Oui, tigre. 26 septembre. »

2. En marge : « Pour la troisième partie. Le sourire tendre du chambellan Nera parlant du souverain qui vient de descendre de cheval. Et quel souverain! 16 mai. »

P. 981.

1. « A compter », note Stendhal. En réalité cette entrevue est la huitième.

P. 982.

1. Stendhal sur son manuscrit a laissé les dates de composition de ce chapitre, qui fut écrit du 16 au 18 mai 1834 et corrigé les 26, 27 et 28 septembre. Ces dates lui rappellent des souvenirs de son passé et il s'empresse de les noter : « 16 mai. Corrigé jusqu'ici le 26 septembre. San Remo, 1826. » San Remo est un mot de passe pour évoquer la comtesse Curial, qu'il appelle souvent Menti, et le 26 septembre 1826 est la date de sa rupture avec elle. Le lendemain c'est un épisode de sa vie littéraire qui lui revient en mémoire : « 27 septembre 34. Mort de fatigue cérébrale après trois heures de travail. Je m'endors. Fatigue comme au n° 71 après quatre heures de travail au *Noir*, après café au lait. Resté un an sans café. »

P. 983.

1. En marge : « Menti *should have said so.* »

P. 984.

1. En marge : « Contradiction avec la croyance en sa faiblesse pour les lieutenants-colonels. »

P. 988.

1. Stendhal avait d'abord écrit : « Lucien serra le bras qu'on lui redonnait avec tendresse, et Mme de Chasteller lui rendit presque ce serrement de bras. » Mais il ajouta dans la marge : « *For me.* — Niais. Relever, mais très peu, par l'expression. Mais gare l'académique, le style des *Contes moraux* ! » Aussi corrigea-t-il ensuite.

2. Stendhal avait d'abord ajouté ici : « Il est impossible d'être mieux d'accord, et peut-être plus heureux. Si on l'eût dit à Leuwen, probablement il n'en fût pas convenu. » Mais il biffa ces deux phrases et en donna en marge la raison : « Estampe anglaise : le joueur de clarinette. »

P. 989.

1. Ce chapitre fut écrit les 18 et 21 mai et corrigé le 28 septembre 1834. Stendhal ajoute encore sur son manuscrit : « *Peinture.* — Vu les dessins Wicar, à Saint-Louis. *On* Barnave. 21 mai. Si l'on regarde un portrait représenté de face, de côté, sous un angle de quarante-cinq degrés, on aperçoit les défauts du profil. Dans Barnave, la proéminence du menton, le peu de saillie du nez, la *longueur* du contour de l'oreille au bout du menton. 21 mai 1834. » Précision intéressante, car Wicar a laissé une esquisse au crayon de Stendhal sur un album conservé à Rome au musée Primoli.

2. En marge de son manuscrit Stendhal écrit ici : « PLAN, 18 mai. Ce jour-là, les arrêts; le lendemain, il marche contre les ouvriers. Dans l'embryon, la colonne vertébrale se forme d'abord, le reste s'établit sur cette colonne. De même ici : d'abord l'intrigue d'amour puis les ridicules qui viennent encombrer l'amour, retarder ses jouissances, comme dans une symphonie Haydn retarde la conclusion de la phrase. »

P. 990.

1. En marge : « Contradiction. »

P. 993.

1. Ce n'est point là une phrase en l'air. Pour toute la partie politique de son roman Stendhal utilise beaucoup les journaux de France. Tout le présent chapitre évoque les mouvements ouvriers qui avaient eu lieu au début de cette année 1834 à Saint-Étienne, Clermont, *etc.*, et surtout à Lyon, où la répression fut particulièrement sévère.

P. 994.

1. En marge de son manuscrit Stendhal ajoute ici : « 29 septembre. Excuse plus ou moins spirituelle et à la mode au moment de l'impression, car l'esprit ne vit que mille ans : voir Lucien. Molière a déjà perdu cette fleur. La raison ne la perd pas si vite. Voici cette raison : Transition de temps ou excuse. Mais les amants sont si heureux dans les scènes qu'ils ont ensemble que le lecteur, au lieu de sympathiser avec la peinture de ce bonheur, en devient jaloux. (On voit bien cela dans l'amitié : si intime qu'elle soit, on peut faire confidence de tout, excepté du bonheur parfait de l'amour.) »

2. Il semble, d'après les indications du manuscrit, que ce chapitre a été écrit du 21 au 29 mai 1834.

P. 995.

1. Stendhal écrit ici cette note : « Je ne pense à lui que quand je le vois. Métilde à moi, jaloux de Vismara. »

P. 997.

1. Stendhal jugeait ennuyeux ce long passage qui commence ici et finit dix paragraphes plus bas par « irritaient profondément Mme de Chasteller ». Il voulait remplacer « ce mauvais La Bruyère par de l'action ». Toutefois ces pages n'ont pas été biffées et je les ai conservées dans mon texte. Beyle, en note, avait ajouté : « Bien niais, mais pourtant vrai. Comme c'est court ! A corriger en imprimant à Paris, en 1838. »

P. 1000.

1. En marge : « *PLAN.* — 1. Une brouillerie. — 2. Reproche d'aller chez Mme d'Hocquincourt. — Métilde me parlait de Mme B., dont l'amant allait chez des filles en sortant de chez elle. Étudier comtesse Cendre. »

P. 1001.

1. En marge : « *For me.* — Pas assez noble, dirait M. Delrieu. »

2. En marge : « *On Dominique.* — Par exemple, j'avais oublié net cette querelle. Je la juge comme l'ouvrage d'un autre pour qui je serais très bienveillant. Je ne prévois nullement ce qui est dans la page suivante, 29 septembre 34. »

P. 1002.

1. Ce chapitre a été écrit du 22 mai au « 25 mai. Travail par fièvre, sans nulle idée. Je les attends, en bon traître, pour les faire venir ». Et ensuite corrigé le 30 septembre 1834.

2. En marge : « *For me.* — C'était à Bergame, en 1802, qu'il fallait avoir ce bon sens en amour ! Quelle différence ! » Stendhal ici se trompe, c'est en 1801 qu'il fit plusieurs séjours à Bergame.

P. 1003.

1. En marge : « *Noms.* — Kor = d'Antin, l'amant, le tenant de Mme d'Hocquincourt. — Ceregrette = Goello. — Le peintre = Murcé. »

P. 1006.

1. En marge : « *Un fat.* — Il avait tout ce qui convient pour être homme d'esprit : un voyage en Égypte, un article profond dans une revue. Il avait acheté à Florence une ébauche d'André del Sarto, et, quand il offrait du thé, le matin, à un ami, la table était placée devant l'André del Sarto, et on en disait de belles sur les beaux-arts. »

« — *PLAN*, seconde partie. M. Leuwen père. Comme te voilà triste, mon pauvre Lucien, disait M. Leuwen père. Mais au moins, t'a-t-elle amusé ? Tu vois bien par ce qui t'arrive que c'est le seul genre de mérite qui ne soit pas susceptible d'hypocrisie. Ton ange de vertu fit un enfant, et encore il n'est pas de toi. Mais si elle t'a amusé, en cela seulement elle *n'a pas pu* te tromper. Tu vois donc bien qu'il faut en revenir aux demoiselles amusantes quand on a le malheur de ne plus prendre au sérieux les... »

P. 1007.

1. En marge : « *For me.* — L'extrême vérité, l'absence d'exagération, doit *rajeunir* des choses si communes. »

P. 1010.

1. Ce chapitre a été commencé le 25 mai. « 25 mai 1834. Pour

sanctifier la Pentecôte, dix-neuf pages avant quatre heures un quart. Jamais moins d'idées et de volonté en commençant. A midi et demi, après la messe au Gesù (arrivé trop tard), peut-être dans aucune journée autant de lignes écrites; donc, *forcer*. » Et continué les 26 et 27 mai 1834 et corrigé le 30 septembre de cette même année.

P. 1011.

1. En marge : « *To take*. — L'ouvrier gagne trente sous, et le bœuf coûte neuf sous. En 1784, il gagnait vingt-quatre sous et le bœuf coûtait cinq sous. »

P. 1013.

1. Note de Stendhal : « Vérifier le procès de La Chalotais. »

P. 1015.

1. En marge : « *For me* : donc il ne faut pas parler mariage à Mme de Chasteller. » Et en dessous cette remarque (n'oublions pas que Stendhal avait la peau fine) : « *First* puce sentie, 27 mai [1834]. »

2. En marge : « Cela fait-il entendre que Leuwen osait beaucoup ? »

P. 1016.

1. En marge : « *For me*. — Ce petit La Bruyère d'une ligne fait-il bien ? »

P. 1017.

1. En marge : « *For me*. — Peut-être trop de symétrie dans la forme. Est-ce une grâce ? »

2. En marge : « *Style*. — *Longues*, ou : *de longue durée* ? Combat entre l'énergie et le *beau style*, l'élégance. Ce dernier n'est quelque chose qu'autant qu'il exprime non le bel esprit acquis de l'écrivain, mais la *délicatesse* qui réveille certaines sensations fines chez le lecteur. Délicatesse de S. Sy. »

P. 1019.

1. En marge : « *For me*. De la matrice, ma petite. »

2. Stendhal met ici une note : « Let suflu besveu méftri. 21 mi 1834. Mero. » Et il ajoute : Note à *print* ; pensant intriguer son lecteur comme il l'a fait déjà par des notes également sibyllines dans le *Rouge* et le fera encore dans la *Chartreuse*.

3. « En marge : *For me*. — *Pilotis* : Leuwen se dit : il faut en finir. — *For me*. — Cette fin convient-elle ? Cela pourrait tourner tout autrement. »

P. 1020.

1. En marge : « *Very well*, 30 septembre. Sainte-Cécile. *Statue couchée*. »

2. Tout ce chapitre, placé ici, au risque de ralentir un peu le récit, provient du carton R. 288 des manuscrits de Grenoble. C'est une esquisse que Stendhal espérait reprendre un jour et qui vient du temps où il peignait la société de Nancy d'après ses observations de Grenoble. En tête de ces pages, Stendhal avait écrit :

« Lord Link. — Lord Link, *personnage sardonique**. Milord Link est un *évêque de Clogher*, mais ne pas le dire.

« Milord Link est exilé d'Angleterre, il a quatre ou cinq appartements dans Montvallier, ville qu'il a préférée parce que *trop connu et décrié ailleurs*. Mais ne pas exprimer cette cause.

« Personnage ironique, mais trop paresseux pour être méchant, et menant parfaitement les femmes, parce qu'elles ne produisent pas d'autre effet sur lui que celui d'enfants de sept ans.

« Lucien fait de grandes promenades avec Lord Link parce qu'il aime à voir les mouvements de son cheval. Le silence de Link lui convient admirablement. La vanité *féminine* de Link se persuade que Leuwen garde le silence *pour lui faire la cour* ; et comme il voit Lucien fort jasant chez Mme d'Hocquincourt et ailleurs, il est charmé de l'effet que lui, Link, produit sur ce jeune Français (dont il voit les belles cuisses avec plaisir, comme je voyais les beaux bras de lady Clémentine).

« Au bout de six semaines, lord Link a vraiment de l'estime pour Lucien, et dans le monde, et non dans leurs promenades, dont il respecte le silence (source de demi-comique), il lui communique toutes ses plaisanteries méphistophéliques qui, grâce à cet *écho*, font plus de plaisir à lui, lord Link. »

Faut-il dévoiler au lecteur que pour Beyle être un évêque de Clogher signifie avoir des mœurs spéciales. — Dans les marges de ces pages Beyle a encore écrit les notes personnelles suivantes :

« 6 février, Civita-Vecchia. *First* café, un quart de tasse, trouvé bon après dix-huit ou dix-neuf mois d'abstinence. — *Viscount* Saint-Clair (Tremaine), l'auteur n'énonce pas de jugement sur le personnage emprunté à Voltaire, pas plus nouveau. — Nouvelle preuve que la civilisation française est celle de la bonne compagnie de l'univers. — *First* café, un quart de tasse, effet étonnant. — Santé : vingt-quatre heures après le *first* café depuis dix-huit mois, douleurs d'entrailles et vents dissipés par la chaleur du lit. — Corrigé le 13 février. »

« 5 février 1835. De dix à dix et demie du soir, dix pages. — Secret du *viscount* Saint-Clair (Tremaine). — *Made* lord Link et le bal, à Civita-Vecchia, du vendredi 30 janvier 1835 (parti avant le jour) au 9 février 35, parti à quatre heures du matin, voleurs. Pas chauffé une seule fois. »

« Corrigé 13 février. Villa Borghèse. »

« 6 février, Civita-Vecchia. Pluie, venant de la villa Manzi. »

* *Premier volume, Montvallier*. — Lord Link = évêque de Clogher. Mais cela ne peut pas se dire. — Modèle : M^{ie} Courtenay de Draveil.

P. 1021.

1. En marge Beyle écrit ce seul rappel de ses amours d'antan : « Menti. »

2. *Var.* : Ce cheval admirable. (Ms.)

3. Stendhal se demande à ce propos en marge : « A vérifier; défaut anglais. *To ask to Sharpe.* »

P. 1022.

1. *Var.* : qui aurai l'honneur. (Ms.)

2. En marge, Stendhal écrit : « Le roman est-il en décembre ? A vérifier. »

3. Beyle a ici un scrupule. Il le formule ainsi : « Il me semble qu'il est plus élégant de ne pas prononcer le traître mot *teje* [jésuite]. »

4. *Var.* : C'est bien ennuyeux. (Ms.)

5. *Var.* : On l'envoie. (Ms.)

P. 1024.

1. *Var.* : des hommes. (Ms.)

2. *Var.* : de lâcher. (Ms.) — A la suite Beyle écrit le nom de *Menti*, qui sans doute usait de ce mot.

3. *Var.* : bien étranges, bien plates. (Ms.)

4. *Var.* : Depuis les *Glorieuses*. (Ms.)

5. *Var.* : le prévôt de salle. (Ms.)

6. *Var.* : qu'il ne peut pas. (Ms.)

7. *Var.* : sans mœurs politique. (Ms.)

8. Note de Beyle dans la marge : « Est-ce assez féminin ? Réponse : mais le féminin en conversation engendre cette funeste convulsion nommée bâillement. 6 février 35. »

P. 1025.

1. *Var.* : répétait cette belle idée. (Ms.)

2. Beyle ajoute encore en note : « *Si je voulais une réponse* : — Mentir, mentir, toujours mentir et protester de sa franchise.
— C'est bien peu galant, ce que vous me dites là ! »

3. Beyle note sur le verso de la page précédente : « 16 février 35 ; pensé en janvier ou décembre. — Trois cas. Quand ils ont fait amitié, à Paris, milord Link dit à Leuwen :

— J'ai trois griefs contre le peuple français :

1^o le pauvre général, le seul qui eût un peu de sens, hué par tous à l'Hôtel de Ville ;

2^o les havresacs pleins de pain de l'immense majorité des gens aisés et âgés de plus de trente ans, à Paris ;

3^o votre plus belle jeunesse, la plus instruite, riche, visant à la haute, raison, ou même au génie qui se figurait comprendre

le cours de philosophie de M. Cousin. Aucune jeunesse d'université allemande n'a jamais été plus bête.

— C'est beaucoup dire, ajouta Lucien. »

4. A la suite de ce fragment on trouve encore ces quelques lignes : « Lucien fait de longues courses avec milord Link, ou plutôt en trottant ou galopant à ses côtés. Lucien n'avait pas envie de parler, et comprenant d'autant mieux le goût du milord qu'il le partageait. Il trouve que cet Anglais, quand il estimait son partenaire, répondait avec une sincérité parfaite à toutes les questions. Quand elles le choquaient ou qu'il ignorait la réponse à faire, il gardait le silence.

« Je crois, pensait Lucien, que si Mme Grandet lui disait : Que suis-je à vos yeux ? il répondrait : Une grande et belle comédienne. »

5. Ce chapitre a été composé du 27 au 31 mai 1834, et corrigé les 30 septembre et 1^{er} octobre 1834.

P. 1026.

1. En marge : « PLAN. — Après ce que j'ai osé lui dire chez Mme d'Hocquincourt, demain la façon dont elle me recevra en arrivant chez elle va tout décider. Il est possible que cette visite ne dure pas une minute. »

« *For me.* — *Styles.* Deux styles : style branlant, qu'on méprise après avoir déchargé (Jean-Jacques Rousseau a souvent ce défaut); — style raisonnable, qui décrit raisonnablement même les plus grands écarts des passions. »

2. En marge : « M. de Roller dit : Cet homme qui, d'après son nom de Leuwen, n'est pas même français. »

P. 1028.

1. En marge : « *For me.* — Ici, Mme d'Hocquincourt éclipse Mme de Chasteller; défaut de cette façon de peindre, illusion produite par les couleurs employées. A examiner sérieusement. Peut-être au quatrième ou cinquième ouvrage parviendrai-je à dominer ce défaut. — *Style* : L'élégance s'obtient aux dépens de l'énergie. »

P. 1031.

1. Stendhal, par inadvertance, écrit *cuirassiers*.

P. 1033.

1. Ici Stendhal a tracé les deux plans suivants :

« PLAN. — Nota, 18 mai. — Oubli d'une indication. — J'ai oublié, et il faut indiquer :

1^o la haute bourgeoisie toute-puissante dans les campagnes, mais battue dans les villes; à la campagne, la terre, le rang dominant;

2^o dans les villes domine l'intelligence, la petite bourgeoisie, la classe des petits électeurs.

« C'est à la bourgeoisie moyenne que s'unira la classe éclairée, marquante par les seules lumières, quand la loi l'aura admise à faire partie des collèges électoraux.

« La classe éclairée se fortifie, grandit.

« PLAN, 2 juin. — Visite très froide. Il dit la vérité : « J'avais osé vous dire un mot dont le souvenir m'a donné des remords. J'ai monté à cheval. J'ai craint votre sévérité habituelle pour moi. » Elle l'invite froidement, de peur de lui sauter au cou. Elle lui explique qu'elle désire une visite d'une demi-heure, pas plus. Tout se passe très froidement. Elle veut lui prendre la main à l'anglaise, se disant : Je l'ai traité trop froidement. Il lui baise la main, ils s'embrassent sur l'escalier. « Adieu, monsieur, laissez-moi. » (Pour moi, conteur, je prends ici congé de Mme de Chasteller.) 2 juin. »

2. Stendhal commence ce chapitre le 1^{er} juin 1834. « 1^{er} juin *First breakfast* place d'Espagne. » Et le continue les 2 et 3 juin. Il le corrige les 2 et 3 octobre 1834.

3. En marge : « *For me. — Métier.* Est-il bien ou mal de revenir ainsi sur un événement de la veille ? »

P. 1034.

1. En face de ces deux phrases dont aucune n'est biffée, Stendhal indique qu'il faudra choisir entre elles.

2. En marge : « Consulter à Paris une femme d'esprit, Mme de Lanekaste [*Castellane*] sur ce dialogue. 1^{er} octobre 1834. »

P. 1035.

1. En marge : « Il évite le nom d'Hocquincourt. »

2. En marge : « *For me* : 1834, 1819, quinze ans *after*. »

3. En marge : « *Nota bene* : Ces onze pages doivent être lues, à Paris, à une femme d'esprit, lady Tellanekas [*Castellane*] *for instance*. Car ici il faut être à la mode, ne pas choquer. »

P. 1037.

1. Stendhal a ajouté *acajou* en surcharge, notant en marge : « *Acajou* pour diminuer le son, s'il est trop fort. 3 octobre. »

2. En marge : « Sur quoi l'historien dit : on ne peut pas espérer d'une femme honnête qu'elle se donne absolument; encore faut-il la prendre. *For me*. Le meilleur chien de chasse ne peut que passer le gibier à portée du fusil du chasseur. Si celui-ci ne tire pas, le chien n'y peut mais. Le romancier est comme le chien de son héros. »

3. En marge : « *Pilotis. Extase*, car il s'apercevait qu'elle ne le fuyait point, qu'elle s'abandonnait. 3 octobre. Vrai, mais trop fort. Mme Sand dit plus, et est à la mode. »

4. En marge : « *Et il descendit* : cette tournure exprime assez le blâme; plus serait indécent. »

5. En marge : *Suaviter in modo* : Ces jours furent de bonheur parfait pour Leuwen et les plus beaux de sa vie. (J'aime mieux la modestie du texte. 3 octobre 34.) »

6. En marge. « *For me.* — Bien établir au commencement que la différence d'uniforme, que la non-noblesse de Leuwen interdit absolument toute idée de mariage. 3 juin — *Made.* »

P. 1038.

1. En marge : « *With* Méthilde, Dominique a trop parlé. »

2. En marge : « Style de pamphlet à la Voltaire, au lieu de : pour sa fille. »

P. 1039.

1. Ce chapitre a été écrit le « 3 juin. Quatorze pages sans idées ». « Et corrigé les 1, 2, 3 octobre 1834. »

2. En marge : « *Pilotis.* — S'il l'eût enfilée, il eût bien vu qu'elle n'était pas grosse. Alors, plus de brouille par l'enfant supposé. 3 octobre. »

P. 1043.

1. En marge : « *For me.* — Indécent peut-être, mais beaucoup moins que le coup de lorgnon donné à Dominique. » Et un peu plus bas : « Elle me frappa sur l'épaule avec son binocle, n° 12 ou 13, au second à droite. »

P. 1044.

1. Ici Stendhal ébauche un plan nouveau : « PLAN. — Du Poirier se dit : Il ne faut pas cependant perdre tout à fait M. Leuwen : s'il avait l'esprit de m'offrir mille louis pour faire réussir son mariage! 4 juin. »

« PLAN du 2 octobre 34. — Une élection se prépare pendant les derniers temps du séjour de Leuwen à Nancy. Le préfet arrive. M. de Vassignies ou M. Grandet (M. Du Poirier a quelques chances après les deux autres) seront élus. Le préfet consulte, le télégraphe répond : Plutôt M. Du Poirier.

« Il est élu par les henricinquistes. Arrivant à Paris après l'arrivée de Leuwen, il se dit : M. Berryer a la première place dans la droite, la gauche n'a personne. Il se fait libéral et républicain.

« C'est le rôle comique du second volume des trois parties. Séjour de Leuwen à Paris. M. Du Poirier n'a pas prévu le danger de ce rôle extrême, à chaque instant il meurt de peur. Deux choses : 1^o découverte de ce danger; — 2^o jouissance de ce danger. Son génie l'emporte à la tribune (comme Dominique écrivant *the* critique dure de l'*opus* de Kokolla), et le lendemain il s'en mord les doigts. Son ridicule, c'est la peur physique (« ce soir ils m'assassineront au coin de la rue »), et réellement il fait des choses fort imprudentes. »

2. Ce chapitre a été écrit en partie le 4 juin 1834. Après quoi Stendhal dut interrompre quelques jours : « Je reprends ce travail le 11. Les affaires m'ont pris les 6, 7, 8, 9 et 10 juin. » Puis il le corrigea le « 14 octobre, *after* Orvieto », et le 15 à Rome.

3. En marge : « *For me.* — Le cœur d'une femme tendre, le chœur de jeunes fats piqués, opposition. »

P. 1045.

1. En marge : « *Maxime.* — Je ne corrige une phrase pour le style que quand je suis sûr qu'elle restera; avant la correction de style, celles destinées à faire tout exprimer. »

2. Le mot est en blanc dans le manuscrit.

P. 1046.

1. En marge : « PLAN. — Je pense, la nuit du 14 au 15 : Dois-je garder cette division : Nancy, Paris et Madrid-Rome ? Y aura-t-il assez d'intérêt ? Cela est bien différent, et peut-être bien inférieur en intérêt, comparé au plan de *Tom Jones*. L'intérêt, au lieu d'être nourri par tous les personnages, ne repose que sur Leuwen. Ne dira-t-on point de moi ce qu'on dit du Saint-Symphorien de M. Ingres ?

« On ne va jamais si loin que quand on ne sait où l'on va. Ceci ne ressemble pas à *Julien*, tant mieux.

« Il y a peu de passion, mais le dessin de ce peu est hardi, vrai, correct, délicat (je le voudrais du moins). Cela donnera du précieux au portrait de Nancy. Cela sera beaucoup plus intelligible que *Julien*.

« Il me faudrait voir pendant un mois un jeune Mortimer *Naunter*, comme je le voyais en 1829. Ce genre d'animal m'ennuie, mais dans ce moment il m'intéresserait. »

P. 1048.

1. En marge : « Style piquant ou style vrai. Combat. »

P. 1050.

1. En marge : « PLAN. — Second duel de Leuwen : il ne siffle pas une actrice; Des Roches l'en blâme, il l'apprend et le méprise; il ne songe nullement à se battre. Le soir, fâché par Mme de Chasteller, il va provoquer Des Roches comme un fou. »

2. En marge : « Style lourd, mais vrai. »

3. En marge : « Vrai, mais peu gracieux, vu ce matin. »

P. 1051.

1. En marge : « *For me.* — Avec des provinciaux, esprits lents, il ne faut pas de préparation, cela les embrouille. 5 octobre. »

P. 1052.

1. En marge : « 3 Roller, 1 Lanfort, 1 Murcé, 1 Goëlle, 1 Sanréal = 7. »

P. 1053.

1. En marge : « *For me.* — D'abord le physique de Salvi; mais celui de Rubichon vaut mieux. »

P. 1054.

1. A la fin de ce chapitre Stendhal a laissé les notes suivantes : « *Méthode.* — Pour bien faire, il faut que ces personnages secondaires soient animés de passions vives. (Dominique.) »

« PLAN GÉNÉRAL. — Sur le vu de l'enfant, Leuwen fuit Nancy. Son père, qui est Pillet-Will, le fait secrétaire intime du ministre.

« Cayot l'aime pour sa froideur, pour le bruit d'une grande passion malheureuse. Il est un peu comme Dominique après San Remo.

« Son père le fait secrétaire d'ambassade à Rome. Caractère d'Hérodiade.

« Le père de Leuwen meurt. Sa femme et son fils ont 10.000 francs de rente, ce qui leur semble une ruine.

« Hérodiade lui fait ôter sa place. Il se retire dans un village près de Fontainebleau pour un an. Mme de Chasteller vient le chercher et se fait épouser, Leuwen croyant qu'elle a fait un enfant, puis elle se justifie.

« 5 juin, *before* Genz. »

« — PLAN. — Visite de Leuwen père, une page à intercaler.

« Mme de Chasteller prend une fièvre muqueuse sans danger. Mais aux yeux des habitants de Nancy, elle est sérieusement malade. M. Du Poirier est son médecin, il exagère sa maladie en parlant à tous, et surtout à Leuwen. Du Poirier donne dix louis à Mme Bérard. La femme de chambre a ordre de se montrer accommodante à Leuwen. Il se cache dans une subdivision de l'antichambre pour voir Mme de Chasteller la nuit. »

« Une fois caché là, le docteur passe avec un enfant d'un mois qu'il a emprunté pour une heure à l'hôpital dont il est le médecin en chef. Ses propos prouvent à Leuwen, qui écoute, que Mme de Chasteller vient d'accoucher de cet enfant. Dans la nuit, Leuwen part pour Paris. — Peyrille, joli nom. »

2. Ce chapitre, écrit du 13 au 15 juin, a été corrigé les 5, 6 et 15 octobre 1834.

P. 1055.

1. En marge : « Exprès cette grossièreté. »

P. 1057.

1. En marge : « *For me.* Est-ce ignoble ? Mais tout est ignoble en fait d'intrigue aux yeux de nos délicats. Il faudrait réussir avec des feuilles de rose. 13 juin. »

P. 1059.

1. En marge : « A vérifier. Les bécasses passent en octobre et novembre. »

2. Cette fin de chapitre n'a pas été rédigée, et seulement quelques notes ont été jetées sur le manuscrit. Parmi elles ces deux derniers paragraphes.

P. 1060.

1. Ce chapitre, écrit à Rome le 13 juin, a été corrigé le 15 octobre 1834.

P. 1062.

1. *Cuirassiers*, écrit Stendhal distraît.

2. Stendhal avait encore écrit ici le nom d'Anne-Marie qu'il venait de faire parler dans la réplique précédente ajoutée en surcharge. J'ai corrigé suivant la vraisemblance.

P. 1068.

1. Ici Beyle a échafaudé un nouveau plan : « *PLAN : mariage et travail*. — A l'arrivée de Lucien à Paris, son père propose avec esprit, mais insistance, un mariage de 80.000 francs. « C'est le moment; tout n'a qu'un moment avec cette société d'enfants sérieux. Vous êtes, ou je vous ferai, à la mode, et peut-être dans trois ans d'ici, quand votre caractère donnera réellement plus de garanties, aurai-je toutes les peines du monde de vous trouver une dot de 200.000 francs.

« Lucien répond ferme : « Tout, excepté le mariage. »

« Quand on lui propose un travail de bureau : « Bon, se dit-il, je vais enfin apprendre un métier qui peut me donner du pain; et je n'aurai plus un cheval uniquement parce que mon père est riche, comme dit Ernest. »

(21 février 35.)

« A placer : Après huit mois au bureau, Lucien faisait des lettres trop courtes, trop claires, trop dénuées de phrases ambiguës, trop dangereuses, en un mot, pour qui les signait. Mais il avait le grand art de faire marcher une administration et de sabrer plus de besogne que trois des meilleurs chefs de bureau du ministère. »

P. 1069.

1. Ce chapitre semble avoir été écrit le 16 octobre et corrigé à Civita-Vecchia le 1^{er} novembre 1834. Stendhal ajoute encore sur son manuscrit : « Fait 95 pages à Civita-Vecchia du 2 novembre au 14. Le reste du temps, pris par l'officiel. Parti de Rome le 23 octobre, rentré le 18 novembre 1834. Preuve de mon système : en commençant, le 5 mai 1834, j'aurais été bien fou de songer aux

convenances de la police dudit jour et du ministre d'alors. Voici peut-être un 5 septembre. *Omar*, 21 novembre 34. »

2. En marge : « PLAN. — Peut-être appeler le protagoniste, comme on dit ici, Lucien et non Leuwen. Il y aurait un peu de confusion; dans le second volume, à Paris. PLAN. — 1^o M. Leuwen veut marier Lucien à une fille immensément riche, mais laide; du reste, une jolie main, un pied charmant, bonne fille et point trop bête, lisant Byron, et non pour s'en vanter. Lucien consent à tout, moins le mariage, et il devient l'ami de la demoiselle, qui remplace Théodelinde dans son cœur. — 2^o Lucien est sérieusement calomnié par M. de Beauséant, ministre de..., et par Mme de Saint-Valéry, toute-puissante vertu du faubourg Saint-Germain, sa maîtresse. Modèle de calomnie dans *le Monde* de M. de Custine (*Débats*, vers le 1^{er} février). — 3^o Cette calomnie, fort bien ourdie, fait que M. Leuwen s'attache à son fils. »

P. 1070.

1. En marge : « PLAN. — Le ministre emploie Lucien à séduire M. Du Poirier. *Gazette* du 6 octobre. — PLAN. — Le rôle d'un médecin remplaçant le confesseur chez Mme de Vaize. »

2. Stendhal explique en marge la raison de cette remarque : « *For me.* — Voilà pourquoi la description du cabinet qui a coûté 60.000 francs. » Mais un peu plus tard il juge lui-même sans complaisance ses trouvailles, et note en surcharge : « Bête et grossier. »

P. 1071.

1. En marge : « *For me.* — Oui, *ironie* ; la vertu de bonne foi l'irrite. »

P. 1073.

1. Stendhal avait d'abord écrit Cafarelli, nom d'un préfet de l'Aube qu'il avait connu quand il allait dans ce département voir son ami Crozet. Aussi plus loin, ayant parlé de sa taille, note-t-il en marge : « A vérifier : Crozet. » Mais Cafarelli ne fut mêlé en rien à l'affaire Frotté. C'est lorsqu'il était préfet de Caen que son nom fut prononcé à propos de l'exécution d'Aché, à laquelle il n'eut aucune part directe et contre laquelle il eut même le courage de protester.

P. 1074.

1. Stendhal un peu plus loin, a tracé la lettre que Lucien aurait pu écrire. La voici : « *Lettre à M. le lieutenant-colonel Filloteau, commandant le 25^e [27^e] de lanciers.*

« Mon colonel,

« J'ai à vous demander bien des pardons. Le 11 du courant, je reçus à cinq heures du soir une lettre en quatre lignes du ministère de la guerre portant l'ordre de me rendre à Paris en toute hâte

et sans nul délai. *Votre colonel est prévenu de la présente disposition* disait Son Excellence. J'eus l'honneur de me présenter deux fois chez vous. Désolé de ne pas vous trouver, j'appris que vous étiez au *Chasseur vert*. J'y courus, mais vous n'y étiez point. Il se faisait tard, l'ordre était de partir sans nul délai. J'eus l'honneur de vous écrire avant de partir; j'apprends avec le plus profond regret que mon domestique a égaré ma lettre. Je serais désolé que vous puissiez voir dans ce malheur, par moi vivement senti, un manque de respect. J'avais des devoirs précis envers mon colonel, j'en avais de non moins sacrés envers le chef obligeant qui a daigné me protéger. Je devais à mes camarades l'expression du regret de les quitter...

« Ne devant pas, suivant toute apparence, retourner de longtemps au régiment, je vous prie, mon colonel, d'accepter le don de mes chevaux. Etc., etc. »

2. Ce chapitre, écrit les 16 et 18 octobre et le 4 novembre à Civita-Vecchia, a été corrigé à Rome les 18 et 19 novembre 1834.

P. 1076.

1. En marge : « contradiction ».

P. 1078.

1. En marge : « Prudence. Personnalité contre ce bon M. Cochin. »

2. Stendhal ici note en marge : « Caractère de Dominique : j'avais oublié net que cette conversation était faite, je la refais le 4 novembre. Laquelle des deux façons est la bonne ? » Et il avait gardé les deux versions, se réservant de choisir. J'ai donné dans le texte la dernière en date. Voici celle du 18 octobre : « Je ne vois que ce moyen pour acquérir de l'expérience et me *colleter* avec la nécessité; mais une plaisanterie comme celle de Caron ou du duc d'Enghien me ferait fuir au bout du monde... »

— Vous voyez bien que M. N... vit encore, dont le système actuel ne mène les hommes que par l'argent.

— Et la prison préventive ?

— Cela ne regarde pas votre ministère et, j'espère, ne vous regardera pas, dit M. Leuwen père de ce ton dégagé et *bon enfant* qui met fin aux conversations. Je vais donner ma parole et la vôtre. Amusez ces demoiselles. »

L'une d'elles (la sylphide) avait été du souper donné par Lucien huit mois auparavant. Elle essaya de lui parler avec gaieté.

« Ma petite Raimonde, vous êtes plus jolie que jamais, lui dit Lucien; mais j'ai perdu la vue. Actuellement, je n'aime plus que les chevaux et la chasse; les femmes m'ennuient. »

« Ce qu'il prouva en regardant uniquement le théâtre, où l'on donnait *Don Juan*.

— Parlez, riez, absolument comme si je n'y étais pas, ajouta-t-il, voyant qu'elles se gênaient.

— Je ne suis pas dupe, dit Raimonde. Ce ne sont ni les chevaux,

ni la chasse qui nous enlèvent le plaisir de vous entendre, ce sont les emprunts espagnols...

— Monsieur aurait-il des coupons de l'emprunt Guébart ? dit Mlle Séraphie en prenant un petit air grave.

« Lucien ne répondit pas, et bientôt elles jasèrent et s'amusèrent entre elles comme s'il n'eût pas été dans la loge.

« Lucien regardait la salle.

« Me voici au milieu de ce qu'il y a de plus élégant à Paris. »

3. En marge : « *For me.* — Il faut vivre à Paris depuis un mois pour choisir entre des nuances de style. »

P. 1079.

1. En marge : « Longueur, peut-être. »

2. En marge : « PLAN. — M. Peters, autrefois amoureux sans succès de Mme Leuwen, fait Leuwen son héritier. C'est là toute sa fortune, et la dot de sa mère. M. Leuwen père laisse exactement 10.000 francs, et le dit à un commis avant de mourir. »

P. 1081.

1. En marge : « Cette conversation est peut-être un peu longue, mais M. Leuwen père voulait être bien clair, bien explicite, pour qu'une fois initié dans les affaires de télégraphe, son fils ne vînt pas à déranger la machine par dégoût. »

2. Stendhal avait d'abord tracé une première rédaction qu'il condamna ensuite. La voici : « Et M. Leuwen père s'enfuit de sa loge, où bientôt affluèrent les belles demoiselles et à leur suite deux ou trois *viveurs* de tous les âges, comme M. Leuwen père.

Tout le monde était bien venu à lui adresser une épigramme; il répondait s'il pouvait, et ne se fâchait jamais; mais, à moins d'être provoqué, personne chez lui ne se serait hasardé à lui parler de choses sérieuses. Lucien voyait fort bien cet usage. Pendant que tout Paris parlait de la démission des cinq ministres et de la formation d'un nouveau ministère, Lucien voyant sans cesse une des personnes les mieux instruites, par dignité n'osait pas lui parler politique. Plusieurs fois, les jours suivants, il fut tenté de parler politique à son père. « Mais j'aurais l'air de revenir sur notre marché, pensa-t-il. Et il se tut. »

3. En marge : « *For me.* — PLAN. — Cette réponse suffit-elle ? Une telle absence de vanité, si Lucien retournait à Nancy, ne constitue-t-elle pas un monstre, chose qu'un roman ne doit jamais montrer ? 18 octobre. »

P. 1082.

1. En marge : « *Pensée.* — Notre siècle de la liberté de pensée parle seulement (dans les discours pour Corneille à Rouen). Alexandre Dumas est moins bête que Pierre Lebrun, *Débats* du 22 ou 21 octobre 1834. »

2. En marge : « PLAN. 19 octobre, villa Borghèse. — Comment une catin comme... est-elle amoureuse de Leuwen ? D'abord, pourquoi ? A cause de son air froid, fort poli mais parfaitement dédaigneux, par vanité uniquement, difficulté à vaincre. — Que lui donne-t-elle ? Du plaisir physique élégant, il en était privé depuis huit mois, car qu'y avait-il à Nancy ? des grisettes, ou des catins à cinq francs. — Pourquoi ne ferais-je pas de Titine une dame ? Réponse : Ce serait beaucoup plus révoltant. — Serait-ce plus vrai ? Cette dame n'aurait pas la commodité de Titine. — *Moyen* : elle lui donne un bouquet tous les jours, puis va le lui porter, puis lui prend l'objet. Il n'y a de difficile pour elle que la première fois. A la troisième ou quatrième, Lucien est enchanté du plaisir physique. Elle lui renvoie ses cadeaux. »

P. 1083.

1. Ce chapitre a été écrit à Civita-Vecchia, le 2 novembre, par un soleil superbe, la fenêtre ouverte, et corrigé le 19 novembre 1834, à Rome.

P. 1084.

1. En marge : « *Style*. — Éclata, etc., phrase peu noble, mais bien claire et bien courte. »

P. 1085.

1. En marge : « *To take* les noms dans les *Femmes galantes* de Brantôme. »

P. 1088.

1. En marge : « PLAN. — Placer le portrait physique de Mme Constantin sous le balcon d'une grande maison, sur la place d'armes de N..., la ville où Lucien fait son expédition contre les ouvriers. En entrant, Lucien ne songeait qu'à la maison de l'amie de Mme de Chasteller : s'il y avait coups de fusil, il voulait avant tout sauver cette maison. Etc. — *On me* : Dominique fait ainsi le plan à mesure, et souvent après l'histoire, car l'appel à la mémoire tue le cœur chez lui. »

2. En marge : « Mme de Villegré dit : *ma chère, ma toute belle*, sans cesse, mais je lui trouvais l'air femme de chambre. Oui, laisser *ma chère* : je vois cela dans le modèle. 19 novembre. » Stendhal, un peu plus haut, a indiqué que le modèle de Mme Constantin était Mme de Villegré. Et M. Henry Debraye propose avec vraisemblance d'y reconnaître sans doute une dame Gréville.

P. 1089.

1. En marge : « Quatre rires. Mais je vois cela chez le modèle. »

P. 1090.

1. En marge : « Vue en beau *of this opus*. — L'extrême vérité de cette conversation entre ces dames et de la conversation précédente

entre Leuwen et son père donnera de l'intérêt au livre. Ce n'est pas une reine d'Espagne allant voir le cadavre du roi son mari un an après sa mort et retrouvant son amant borgne (comme dans un roman de Mortonval, je crois), c'est le genre *naturel*. 19 novembre 34. »

2. Chapitre écrit les 2 et 3 novembre, à Civita-Vecchia, a été corrigé à Rome le 19 novembre 1834. — Beyle eut alors cette idée de plan : « PLAN. — Vers la fin de ce chapitre, le domestique de Leuwen arrive à Nancy pour chercher le beau cheval anglais et n'apporte pas de lettre pour Mme de Chasteller. »

P. 1092.

1. En marge : « Vulgaire. — Mange-t-il son bien ? — Non ; il le boit. »

P. 1093.

1. En marge : « *For me*. — Ainsi, pour tisser la toile à Paris, j'aurai six ou sept personnages de Nancy ; MM. Du Poirier, d'Hocquincourt, d'Antin, de Vassignies, Mmes d'Hocquincourt, de Constantin, de Chasteller, et, si je veux, M. de Pontlevé. 19 novembre 34. »

P. 1097.

1. Stendhal au début du roman a donné au préfet de Nancy le nom de Fléron et en a fait un portrait tout différent. C'est qu'au début l'action se passait à Montvallier, sous-préfecture administrée par M. Fléron, dont M. Dumoral est le supérieur hiérarchique, et qu'il n'a pas corrigé tout son roman, comme il a fait pour le début.

2. En marge : « PLAN. — Mme d'Hocquincourt va à Paris. Lucien veut être roué, il a horreur d'avoir Mme d'Hocquincourt : autrefois, Mme de Chasteller en fut jalouse. Il fait tout ce qu'il faut pour en être adoré, il s'impose cette comédie, mais il jure de ne jamais l'avoir. Un jour, tenté après une scène fort vive, il fuit. Lucien s'exerce en *rouerie*, c'est là son seul passe-temps. « Faute du talent de Don Juan, se dit-il, je n'ai pas su m'emparer d'un cœur qui se donnait à moi... M'aimait-elle ? » Tel est le problème qui l'occupe sans cesse (comme Dominique de 1821 à 1824). »

3. Ce chapitre, écrit à Civita-Vecchia les 4, 5, 6 et 7 novembre, a été corrigé du 20 au 24 novembre 1834 à Rome, où Beyle habitait une chambre au troisième étage, palais Conti. Dans les notes en tête de sa copie Stendhal dit encore : « Le 21 novembre [1834], allant au ghetto avec le colonel, j'apprends le ministère Bassano-Bernard-Bresson. Soleil superbe. Thiers et Guizot vont-ils prendre l'opposition ? Que de ministères de la police avant l'apparition de *this work* ! Lire la *Gazette* du 10 novembre, l'employer à la rouerie ministérielle. Ils ne manquent de parler de la façon la plus

outrageante sous ses yeux et ne sont point outragés comme le juif de Fiume. »

P. 1100.

1. En marge : « *For me.* — Je retrouve la première phrase de mon cours dans Hérubel le 6 novembre. Donc, *to make novels.* »

P. 1105.

1. En marge : « 23 novembre. Être *vrai* pour tout artifice, but des tableaux du comte. »

P. 1109.

1. En marge : « Modèle : M[arti]al à Brunswick. »

P. 1114.

1. En marge : « PLAN. — Leuwen voit la chute de de Vaize. Le roi fait enfermer ses ministres dans une opinion, puis les lâche, et passe à d'autres. Leuwen voit un second ministre, probe et horriblement *méchant* (Guizot). 21 novembre. *Gazette*, au mot *enfermer.* »

2. En marge : « PLAN (7 novembre, à onze heures du soir, après Calderon). — Tout ceci est bien en soi, mais n'est peut-être pas à sa place. Il fallait faire Leuwen admirant de bonne foi et toujours étonné à chaque nouvelle preuve de sottise de de Vaize. Quand enfin il est bien convaincu : 1^o que c'est un voleur; 2^o que c'est un sot, il va à la Chambre, où il est témoin d'un très beau succès de M. de Vaize. Il ne sait plus que dire, il questionne son père :

« Dans une assemblée de provinciaux, c'est le triomphe de la médiocrité impudente qui subjugué les autres médiocrités, et surtout ne les offense pas. D'ailleurs, plus du tiers est vendu et applaudit toujours un ministre. »

Mais comment remplir les trois mois au moins dont on a besoin de l'admiration de Leuwen pour être détruite peu à peu ? — Par l'amour de Raimonde, qui se fait enfler ferme, — par les visites de madame d'Hocquincourt, qui le touchent parce qu'elles lui rappellent Nancy; mais, par respect pour Mme de Chasteller, il ne veut pas enfler une femme dont elle fut jalouse.

Peut-être remplir ce temps par l'arrivée de Du Poirier nommé député, sa volte-face, ses succès d'éloquence, sa peur comique.

Si j'eusse fait digérer de Vaize par Leuwen avant ces événements, ils en seraient moins piquants. Reste ceci à considérer : quand doivent paraître Mmes de Chasteller et de Constantin ?

Tous ces dialogues du père et du fils ont le plat et le raisonnable d'un livre d'éducation. Approuvé, 8 novembre.

Deux bateaux. »

P. 1117.

1. En marge : « *For me.* — Je fais tout le rôle du ministre, sauf à le mêler ensuite avec les scènes de femme. Tandis que j'ai l'esprit

sec, je fais le rôle du ministre. Idée de Civita-Vecchia, trouvée juste le 24 novembre. »

2. En tête de ce chapitre, Stendhal écrit : « Desbacs et Grandet ». Il indique ensuite que ces pages ont été composées le 6 novembre et corrigées le 24 novembre 1834.

P. 1118.

1. En marge : « Cousin. »

2. En marge : « Modèle : M. Marsfel. »

P. 1119.

1. En marge : « Mme Grandet, Ssertdele [Delessert]. »

P. 1120.

1. En marge : « Modèle : Mme Chatenay tante, qui s'est vantée de cette découverte. *For me* : Rien d'aisé comme d'avoir un style noble, lorsqu'on n'exprime rien de *neuf*. C'est comme dans le monde : être retenu, noble, lorsqu'on n'a jamais une idée à exprimer. 24 novembre. »

2. En note : « Vers 1834. »

P. 1121.

1. En marge : « Quand, le 6, j'écrivais ceci, c'était imprudent. Le 24, c'est presque ministériel. »

2. En marge : « Oter la personnalité Carlier. » Carlier, fonctionnaire de la police en 1834, devint préfet de police à la chute de Louis-Philippe.

P. 1122.

1. Ce chapitre porte en tête : « *Kortis* ». Il a été écrit le 13 novembre à Civita-Vecchia et corrigé le « 26 novembre. Arc-en-ciel sur Saint-Pierre, Colonne. Trente-deux pages de deux à six. » Il est précédé de ce plan : « PLAN (13 novembre, Civita-Vecchia). — 1^o prendre garde que l'homme de parti ne cache l'homme passionné. L'homme de parti sera bien froid dans cinquante ans, il en faut seulement, ce qui sera intéressant quand le procès sera jugé;

« 2^o Après une longue habitude d'opérations sur le télégraphe, M. de Vaize accourt du Château à une heure insolite. Coupons, coupons cette opération : le roi travaille là-dessus;

« 3^o Vers le troisième mois de la place de Lucien, M. de Vaize arrive tout rouge du Château, il fait appeler Lucien dans son cabinet. « Voici une affaire, monsieur, et une affaire terrible. » (Oui, ce mot, car il a le caractère de Tial.)

« Terrible, pensa Lucien, il faut qu'il soit bien ému pour oublier qu'un ministre est supérieur à tout.

— Voici une affaire, mon cher Leuwen; il s'agit pour vous de la mission la plus délicate. Vous savez comme le public, mais

vous ne savez pas comme il faut le savoir, que nous vivons sous cinq polices. Oubliez, de grâce, tout ce que vous croyez savoir là-dessus. Ne confondez pas ce que le public croit vrai avec ce que je vous apprendrai, autrement vous vous tromperiez en agissant. (Je vais faire le développement.)

13 novembre. »

2. En marge : « L'homme du monde paraît à l'insu de M. de Vaize. »

P. 1123.

1. En marge : « Modèle : général Mignyr [Rumigny]. »

2. En marge : « *National* du 18 octobre 1834. Précurseur de Lyon. »

P. 1124.

1. En marge : « Modèle. Corteys. »

Signalons que Stendhal a emprunté l'épisode Kortis à une affaire Corteys qui eut effectivement lieu à Lyon en 1834. Le n° du 18 octobre du *National* de 1834 dénonçait, sous la rubrique « Lyon », d'après le *Précurseur*, cette « tactique familière au pouvoir absolu de payer plusieurs troupes de police inconnues les unes aux autres, qui se contrôlent mutuellement afin que l'autorité ne se trouve pas dans la dépendance d'un seul agent infidèle ». On se souvient que ce sont là les faits mêmes qu'expose le comte de Vaize à Lucien Leuwen. On veillait alors tout particulièrement à éviter que les ouvriers puissent fraterniser avec les soldats et leur faire embrasser les idées nouvelles. A Lyon, un important agent provocateur, nommé Corteys, en essayant de désarmer une sentinelle, avait été mortellement blessé par elle. Le gouvernement avait tout intérêt à ce que Corteys ne parlât point. D'où la suspicion des journaux libéraux qui insinuaient qu'on avait bien pu, à l'hôpital, le mettre hors d'état de bavarder.

Pour les discussions entre médecins et les scènes à l'hôpital, il serait encore possible, comme me le fait remarquer M. Maurice Parturier, que Stendhal se souvienne ici des conversations de Mérimée qui, agissant comme secrétaire du comte d'Argout, après les émeutes de 1831, dut plus ou moins rédiger les circulaires de son ministre enjoignant de dénoncer les insurgés blessés.

2. Stendhal avait laissé en blanc le nom du pont. Il ne le désigne que plus loin.

P. 1125.

1. En marge : « *On me.* — Je ne dis point : il jouissait des doux épanchements de la tendresse maternelle, des conseils si doux du cœur d'une mère, comme dans les romans vulgaires. Je donne la chose elle-même, le dialogue, et me garde de dire *ce que c'est* en phrases attendrissantes. C'est pour cela que le présent roman sera inintelligible pour les femmes de chambre, même à voiture, comme lady Dijon [Mme la comtesse Molé]. 24 novembre 1834. Temps chaud, siroco presque trop doux et mal à la tête. »

P. 1127.

1. En marge : « **PLAN.** — Mme d'Hocquincourt vient le voir, il ne veut pas l'enfiler, par respect pour la jalousie qu'en eut autrefois Mme de Chasteller. Un jour, il rencontre celle-ci, il reste anéanti, comme autrefois Dominique en reconnaissant Mlle Victorine Mounier. Il résout de lui parler, fait tout au monde pour la rencontrer, la rencontre enfin. Elle ne lui répond pas un mot, fidèle à son vœu. En vain Mme de Constantin veut l'en relever. »

2. Stendhal, dont la mémoire est infidèle, a écrit : Fabien.

3. En marge : « 13 novembre. **PLAN.** — Qu'en savez-vous ? — Je n'en sais rien. Lucien s'informe et trouve une lettre de la femme de Kortis qui demande de l'argent et prétend qu'il n'est pas soigné à l'hôpital. Lucien s'empare de cette lettre, va à l'hôpital, et dit au premier médecin qu'il rencontre qu'il a trouvé cette lettre en rentrant chez lui. Comme la lettre était sans enveloppe, il peut dire qu'il l'a trouvée à sa porte. Il réunit tous les médecins ou chirurgiens qu'il rencontra dans l'hôpital autour de Kortis, les conduisit ensuite dans une pièce à part et leur demanda par écrit leur opinion sur sa blessure. Huit sur neuf conclurent à la mort dans trois jours, un seul parla d'un cas possible de guérison. Un des huit proposa l'opium, un autre une saignée abondante.

« Mais de faiblesse, hier, le malade avait presque perdu la parole ! dit timidement un chirurgien honnête homme.

— Et qu'importe qu'il perde la parole, pourvu qu'il ait une chance de salut ?

« Ce sont deux partisans, émissaires gagés par le général N...

« Lucien reconnut le chirurgien géant qui avait donné un coup de poing à l'émissaire du général N...

« A faire le 18 novembre : le 13 novembre, il restait à séparer le rôle du ministre et le mettre à part. Il faut que Lucien le méprise malgré lui et peu à peu. Et plus de ces dialogues entre le père et le fils. Le 13 novembre, la besogne officielle a arrêté Dominique, quand il était tout plein de son sujet. Civita-Vecchia, 13 novembre.

« Un marché à deux prix, l'un patent, l'autre réel, le patent à 1 fr. 5, le prix réel 92 centimes.

« 356, enferrer en colère. De Vaize se laisse enferrer.

« Après Kortis : Pendant ce temps, les élections se faisaient. La nouvelle Chambre parut d'abord très favorable au gouvernement, le propriétaire stupide y abondait. »

P. 1129.

1. En marge : « Thécia. Beauté physique. »

P. 1130.

1. Ce chapitre semble avoir été écrit les 26 et 27 novembre 1834.

2. En marge : « *Pilotis.* — Lucien juge qu'il faut, coûte que coûte *ôter l'idée* d'empoisonnement. »

P. 1133.

1. En marge : « Modèle : M. Lindar. »

P. 1135.

1. En marge : « *Pilotis*. — Le blessé change d'idée au mot argent, capital pour un espion. »

P. 1137.

1. Stendhal avait d'abord esquissé ainsi cette scène : « Il courut ensuite dans la rue de Braque, où logeait Kortis. Il passa une demi-heure auprès de Mme Kortis et la laissa bien persuadée que si son mari ne *jasait pas*, elle aurait un secours annuel et peut-être une pension.

Il sembla à Lucien qu'il s'était servi de façons de parler qui, étant répétées, ne pouvaient nullement prouver qu'il était complice de la proposition d'opium. »

2. Stendhal avait d'abord écrit une première version de ces propos sur l'opium que voici : « On dit que les républicains ont voulu donner de l'opium à votre mari. Il a entendu la proposition, cela le préoccupe, il en parle sans cesse. Tout cela ne sert qu'à envenimer les partis. Il est mieux qu'il n'en reste pas. Entendez-vous, pas un mot sur cette malheureuse affaire. S'il vit, je me charge de son sort; si vous le perdez, je vous promets de vous faire avoir des secours. Mais s'il envenime l'affaire, si son nom paraît dans le *National* ou la *Tribune*, plus de pension pour vous et vos enfants, et, s'il vit, rien pour lui. »

P. 1139.

1. En marge : « Faute de français exprès. »

2. Ce chapitre a été écrit le « 27 novembre. Bien fatigué de la promenade au Pincio et à Saint-Pierre, de retour à pied en regardant l'architecture. Je rentre à trois heures; de trois à cinq et demie, vingt-deux pages ». Il fut « corrigé le 30. Assommé des estampes du comte Perenzino », et les 2 et 3 décembre 1834. « 2 décembre 34. Soleil d'Austerlitz, villa Albano *with* Ampère. »

P. 1140.

1. En marge : « Mon ministre va être bien content, se disait Lucien en surmontant l'appétit très vif qu'il éprouvait. »

Stendhal avait d'abord écrit une première version de l'entrevue avec le ministre : « *Fin*. — Il court en trois ou quatre maisons, et enfin trouve M. de Vaize chez le ministre des Affaires étrangères, le comte de Menière.

— C'est fort bien, admirablement bien. Quel âge avez-vous ?

— Vingt-huit ans.

— Vous avez l'air beaucoup plus jeune. Mais à la fermeté de vos actions on reconnaît l'homme d'expérience. Un jeune homme

n'eût jamais eu l'idée du procès-verbal. Nous le jetterons au nez du *National*, s'il parle. Et vous n'avez pas rencontré d'agents des républicains ?

— Pas trace. Je vous prie de me présenter au comte de Menière.

« Lucien dîne à onze heures et se dit : Je n'ai eu que deux ou trois fois l'idée de Mme de Chasteller, et encore pour une seconde. »

P. 1143.

1. En marge : « Très vrai. Cela donne une pâture à la cristallisation qui mourait de faim. On ira même peut-être jusqu'à s'imaginer d'être quittée par le jaloux. Bien ignoré par Dominique avec Gina Grua. »

P. 1145.

1. En marge : « Là-dessus, sans le dire à Lucien, M. Leuwen publie sa grande passion pour Mme de Chasteller en la confiant à huit ou dix personnes de la première volée, Mmes de Rasfort, de Kast [Castellane], etc., comme en se plaignant. Cela rend compte de la tristesse et du sérieux de Lucien. 27 novembre. »

2. La suite de cet épisode n'a jamais été écrite. Stendhal ne se sentait pas en forme. Il note au point où il s'arrête : « Le voyage à Nancy occupera le blanc de ce cahier. Tandis que je suis dans le *sec*, je fais Mme Grandet, 2 décembre. »

Auparavant il avait tracé ce plan : « *PLAN, Grandet.* — Au retour de Nancy, Lucien trouve répandu le bruit qu'il a une grande passion et que de là vient son sérieux profond.

« N^o 1. Cela pique d'honneur Mme Grandet, qui entreprend de persuader au monde que c'est pour elle qu'il a cette grande passion. M. Leuwen père en avait dit quelques mots. Lucien trouve plus de fidélité à Mme de Chasteller de se prêter à cette comédie que d'entretenir publiquement Mlle Gosselin. Il joue donc la grande passion pour Mme Grandet, mais quand ils sont seuls il ne la presse nullement sur certain article; et comme elle joue la vertu, il finit par lui avouer son vœu. Elle devient réellement amoureuse à la folie.

« N^o 2. Leuwen la trouve trop ennuyeuse, il est presque déterminé à prendre Mlle Gosselin; son objection est celle-ci : ce sera une infidélité affreuse à Mme de Chasteller. Là-dessus, arrive Mme d'Hocquincourt, qui débute par la folie de venir le voir au ministère. « Prenons Mme d'Hocquincourt; elle va faire mille folies, je ne l'aurai jamais et je m'en tiendrai pour les besoins physiques à Raimonde. » Il gagne de travailler avec un caractère connu du lecteur.

« Je prends le développement du caractère de la Parisienne à 80.000 francs de rente, mais je n'ai pas le modèle sous les yeux.

« 1^{er} décembre 34. Dîner d'artiste au *Faucon*.

« *Décision.* — J'adopte le n^o 1, qui me donne :

1^o La peinture de Mme Grandet (ou Siardelé) [Delessert].
Je donnerai les derniers traits d'après le modèle à Paris;

2^o La Parisienne à 80.000 francs de rente jouant la grande passion;

3^o L'ayant, cette passion;

4^o Le tout se développant dans un salon du juste milieu. L'inconvénient, c'est le manque de modèle.

2 décembre 1834. Villa Albano. »

P. 1147.

1. En marge : « Vérifier si les Pillet-Will, les Rothschild vont à la Bourse. »

2. En marge : « *PLAN, Grandet.* — Si je me sers de Mme Grandet ici, je me réserve de la faire paraître dans les premières pages du premier volume, avant que Leuwen ne quitte Paris pour son régime. — 2 décembre (écrit sans y voir). »

P. 1149.

1. En marge : « *Pilotis.* M. Leuwen n'a pas besoin d'agir sur ce que nous avons appris par nos mémoires secrets. Ce qu'il apprend de Mmes de Thémynes et Toniel suffit pour faire faire à Mme de Thémynes la maquerelle sans qu'elle s'en doute. 4 décembre 34. »

2. En marge : « *Id est* : à ce manque de tempérament. »

P. 1150.

1. En marge : « Vu cette admirable et divine fraîcheur 12 janvier [1835], de onze heures à une heure du matin. »

2. En marge : « Mme Grandet lymphatique aurait eu volontiers des écrouelles, *as miss* Mathilde LF. »

P. 1151.

1. En marge : « *Fresque.* — Il faut sacrifier les longueurs gracieuses à la vigueur du style, nécessaire pour que trois volumes ne soient pas mous. »

Au verso du feuillet :

« *Modèle.* — Le seul modèle que j'aie, c'est Mme de Menainville. Mais le manque d'argent l'obligeait, sous peine de mort, à être un peu fille entretenue.

« *L'Orange de Malte.* — Enfin, le 3 décembre, deux mois après avoir donné à ceci le nom d'*Orange de Malte*, uniquement à cause de la beauté du son (pour la phonie, dirait M. Ballanche), je trouve un rapport entre ceci et l'*Orange de Malte* de Fabre d'Églantine (dont on parlait aux déjeuners du comte Daru vers 1810) : un évêque donnait le conseil à sa nièce de devenir la maîtresse du roi; — M. Leuwen va se disputer avec son fils pour le forcer à

entretenir une fille. Scène comique du roman. Mercredi, 3 décembre 1834*.

« *Pilotis*. — C'est à peu près le problème de M. Eynard. Mais M. Eynard vit dans une ville froide, Genève, où les femmes ne sont rien, où il n'y a pas de presse. Son problème est bien autrement facile à résoudre. Le sublime de M. Eynard est d'être, comme hier, faufile avec l'aristocratie.

« 3 décembre 34. »

P. 1153.

1. Stendhal avait écrit : « lui dit en riant ». Il supprime le rire et note : « ôter l'air maquerelle. »

2. En marge : « *Pilotis*. Quand Napoléon voulait être aisé et plaisant, avec les femmes surtout, le tuf paraissait en plein. « Vous avez les cheveux bien rouges (à Mme la duchesse de Chevreuse). — Il est possible, sire, mais pas assez pour me le dire. »

P. 1154.

1. En marge : « Folie confirmée par le *Don Juan d'Autriche* de M. Delavigne. *Débats* du 25 ou 26 novembre. »

2. En tête de ce chapitre, Stendhal a écrit : « M. Leuwen père. » Il l'a composé les 3 et 5 et corrigé les 8 et 9 décembre 1834. « 8 décembre 34. Lettre de R. L. Monte Cavallo. Dîner Colonna. Huit pages sans aucune idée en commençant. Grandet, nom déjà pris par M. Balzac. »

Stendhal note encore sur son manuscrit : « 15 pages le 5 décembre. *Death of Lainé*, Mariage de Mlle L. V. : « J'avais juré que mon gendre n'aurait pas le *de*, et voilà. » — Louise Vernet, dont le père était directeur de la villa Médicis, épousa Paul Delaroche.

P. 1157.

1. En marge : « Objection : légère ausseté Toute a eunesse est comme cela. »

P. 1160.

1. En marge : « *For me*. Excuse : Voltaire et les auteurs de son siècle renoncent à une nuance quand elle ne peut pas être rendue avec clarté. »

2. En marge : « Historique. Où l'ai-je vu ? »

P. 1161.

1. En marge : « Ou bien deux vers : Tu sais ce qui t'est dû, tu vois que je sais tout : Fais ton arrêt, etc. »

* *Mais une orange est bourgeoise. Peut-être* : le télégraphe.

Et au-dessous : « Vers de *Cinna*. — Qui autre que Corneille a fait un empereur ? Racine n'a fait que des princes élevés par Fénelon pour être princes. »

P. 1162.

1. En marge : « Mme de Thémises à Mme Grandet : — Nous n'avons qu'une ressource pour n'avoir pas peur des paysans : la religion. L'absence de cette peur vaut bien une messe. »

« Mme Grandet est de la dévotion la plus outrée, elle ne va qu'aux Bouffes, car les chanteurs ne sont pas excommuniés en Italie. Quand elle se hasarde, une fois ou deux par an, au Français, elle se le fait ordonner par son confesseur, pour *suivre son mari*.

« Lucien fait la connaissance du confesseur, jésuite parfait.

« — A Rome on croit toute la France janséniste, dit le bonhomme à Lucien. Voyez le tort qu'on nous fait !

« M. Grandet n'est dévot que comme le veut le gouvernement. Sa littérature se borne à lire la *Pucelle* (de Voltaire).

« 6 décembre. Je travaille la fenêtre ouverte. »

P. 1163.

1. En marge : « A faire le 9 décembre : siège de Mme Grandet, s'il se peut que M. Leuwen ne se fasse pas l'ingénieur de ce siège et ne parle plus à son fils là-dessus. Voyons un peu comment Lucien s'y prendra. 8 décembre. L'an passé, à Lyon, à l'auberge à côté de M. de Syon. »

« 8 décembre. Relever le ministre, M. de Vaize dit que le ministère n'est pas un plaisir, que c'est une corvée, et puis il parle avec une indignation contenue de l'ingratitude de M. N., qui l'a laissé tomber. »

2. En marge : « *Style*. D'un autre côté est-il dans Voltaire ? Est-ce du familier permis, comme *déjà sur l'âge* ? »

P. 1168.

1. En marge : « *For me*. — Première phrase à la La Bruyère dans tout le *book*, et encore est-elle narrative; elle explique.

« Pédant, ou plutôt poitrinaire réfléchissant sur soi-même.

« Oté la phrase.

« Modèle : Mme Grandet, Menainville honnête, Ssertdelé [Delessert]. »

2. Ce chapitre a été écrit et corrigé du 9 au 12 décembre 1834.

3. En marge : « *Pilotis*. — A dix, elle passait dans le grand salon. »

P. 1169.

1. En marge : « Oter soigneusement l'imprévu et le gentil à Mme Grandet. »

2. En marge : « L'esprit de M. Table. »

P. 1170.

1. En marge : « 8 décembre. Sans aucune idée fait huit pages. — PLAN. Accès de gaieté de Lucien pendant toute cette première soirée. Poule, et ensuite partie de billard avec Mme de Menainville. Un Allemand (les Allemands sont les rois de l'inconvenance) vient attaquer la messe : « Vos auteurs eux-mêmes, Mabillon entre autres, n'en conviennent pas, mais rapportent les passages qui vous confondent. »

Lucien confond l'Allemand en ayant la même opinion que lui pour le moins. »

2. En marge : « Le vrai : il regardait sa jambe et ses hanches. Mme Grandet n'ayant pas de délicatesse naturelle n'est pas choquée de ces choses, dont elle ne voit pas la moitié. 9 décembre. »

P. 1171.

1. En marge : « Note à *impitoyable* : Si Napoléon eût été vraiment grand et ne se formalisant pas de ce qu'Isabey lui sautait dessus au cheval fondu, les autres joueurs n'eussent pas pris aussi facilement l'habitude de le traiter en roi. 10 décembre. Table neuve. »

2. En marge : « Alléger le style. »

3. En marge : « *Vérité*. — Réellement, elle montrait un pied et un bas de jambe charmants, des hanches admirables (*as lady* Menainville). »

4. En marge : « *Dulciter* ! je la fais catin, trop Menainville. »

5. En marge : « Pesant. Il était piquant pour elle, parce qu'il l'étonnait. — Je n'en reviens pas, se disait-elle. Grand Dieu ! comme la timidité donne l'air sot ! »

6. En marge : « *As Giovanni*. »

7. En marge : « Ce n'est pas le jour de Mme Grandet (elle reçoit les mercredis), c'est une soirée ordinaire. »

8. En marge : « *For me*. Scène (poésie dramatique) : C'est un dialogue qui amène un grand changement dans la position d'un ou de plusieurs des interlocuteurs. La scène est piquante quand un ou plusieurs des interlocuteurs s'attendent à une chose et en voient arriver une autre, sous les yeux des spectateurs. (*Pinto* : scène de Pinto avec Mme Dolmar; sa jalousie imprévue.) 9 décembre 34.

« Ceci manque peut-être de scène, mais je vais avoir à Paris Mme de Chasteller, tendre et passionnée; Mme de Constantin, vive, adroite, jugeant bien le monde et sachant le diriger; Mme Grandet; la folle Raimonde, M. d'Antin, Ernest Dévelroy, M. Du Poirier, M. le comte de Vassignies conspirant pour Henri V. Il faut que deux ou plusieurs de ces personnages aient un grand dialogue qui amène un grand changement dans leur position. »

P. 1172.

1. En marge : « Le vrai : Cuvier, Laplace, Dumas, Audoin; — Villemain, Cousin. Vu par moi chez M. de Pastouret. »

2. En marge : « L'original : ce Français au café, ce matin, jeudi 11 décembre. »

P. 1173.

1. En marge : « Vrai, mais arranger. »

P. 1175.

1. Stendhal a laissé la phrase en suspens et a noté en marge son intention de demander à J.-J. Ampère une objection, la moins mauvaise possible. Il faut rapprocher cette note des pages que Stendhal écrivit, le 16 décembre 1835, sur l'*Encyclopédie du XIX^e siècle* (cf. les *Mélanges de Littérature*, édition du Divan, tome III, page 403) et où il rappelle « l'âme noble et généreuse de M. Ampère, qui vers 1827 entreprit de *lui* prouver la messe au milieu du salon de M. Cuvier... »

Un peu plus loin Beyle avait encore indiqué en note sur son manuscrit : « *To ask an objection, the less bad, to Mr. J.-J. Ampère.* »

2. En marge : « Mettre une anecdote vraie sur Thomas ou Barthélemy plus haut. »

3. En marge : « Épigraphe *of the book* : En toute espèce de chose, faites et dites le contraire de ce à quoi on s'attend, et par ainsi le XIX^e siècle vous trouvera de bien bon ton.

L'évêque d'Égrah. »

« 12 décembre.

« Vérité. Les savants, les hommes consommés dans la science du monde réservent ce secret pour les grandes occasions; ils le mettent en pratique sept à huit mois par an, naturels dans tout le reste. »

P. 1177.

1. Ce chapitre dut être commencé le 14 décembre 1834. « Vingt-trois pages de une heure et demie à quatre et demie en trois heures, le 14 décembre. Bon remède au malheur. » Il fut continué le « 15 décembre. En une heure trois quarts, de midi à une heure trois quarts, seize pages et encore en regardant l'heure, car nous allons à la villa Ludovisi. Seize pages en cent vingt-cinq minutes. » Et enfin commencé à corriger à « Civita-Vecchia, 20 décembre 34. Tiré l'épine du pied le 20, à midi moins dix minutes. Je souffrais depuis le 13. Joie qui suit l'opération. Regrets de ne s'être pas fait opérer plus tôt. Cette joie intime, récompense du courage. » La correction fut reprise du 25 au 28 décembre, et encore le 12 avril 1835.

2. En marge : « Doute : si je détaille ces choses, je distrais l'attention, tout simplement. »

P. 1178.

1. En marge : « *For me.* Ils sont trop *bons* hommes de parti et *pas* ridicules. Défaut de Dominique. »

P. 1179.

1. En marge : « A vérifier à Paris. — Donner un style toujours un peu enflé à Mme Grandet, même quand elle se parle. »

2. En marge : « De Salvandy. »

P. 1180.

1. En marge : « Modèle : le comte Beugnot. »

P. 1181.

1. En marge : « *Remarque.* Je n'ai pas vu deux fois à Rome, depuis quatre ans, une conversation intéressante et légère. Donc, corriger à Paris toutes les conversations de ce livre. Le fond y est, tout au plus. Quel salon pourrait me donner le *la* ici ? 13 avril 1835 (arrivée en avril 1831). »

P. 1182.

1. En marge : « Vrai, mais peut-être pédantesque ou longueur. »

2. En note : « Le lecteur qui connaît les lieux lira : assise sur les genoux de Leuwen qui avait la main je ne sais où et allait la br.. — Faire comprendre : assise sur ses genoux. »

3. En marge : « Commencement des idées d'élection. Cela dure jusqu'à 278 ; de 14 à 278 = 264 pages. Qu'eût dit Kaïo ? » Il s'agit de Mlle Cayot, la jeune actrice des Variétés, l'amie de Mérimée qui a servi de modèle au personnage de Raimonde.

4. En marge : « *Règle.* *Que vous* ne fut pas dit, mais il faut l'écrire pour la clarté. »

P. 1183.

1. En marge : « Avant le chapitre Kortis, placer : Lucien déblayait fort bien une douzaine de petites affaires en une matinée. Il avait l'art d'abrégé et faisait signer par le ministre une foule de petites décisions en quatre lignes, un peu tranchantes il est vrai et qui scandalisaient les vieux chefs de bureau incarnés avec leurs fauteuils d'acajou. Réellement, le ministre, par ces décisions, prenait beaucoup sur lui. Mais les élections approchaient, il fallait débayer les cartons, et Lucien auprès des jeunes gens du ministère passait pour un bon commis. — Les plus funestes coquins, comme Nicolas, ceux qui ont pris les mesures les plus funestes, vus de près dans leur conversation, dans leur conduite, comme ils ont de l'esprit sont ennemis de l'ultracisme, et cela forcément et nécessairement, ils sont *blessés* par lui. Montrer cela à Madrid. — Déclaration sacrilège ; tout cesse en 1814. »

P. 1185.

1. Stendhal avait d'abord écrit : « ce sont de bas coquins ». Mais il corrige et explique sa correction dans la marge : « *Style. Bas coquins*, c'est l'auteur qui parle; *hommes douteux*, c'est M. Cuvier ou M. de Vaize qui parle. »

2. En marge : « *A placer.* Lucien a des égards pour M. de Vaize; et surtout pour Mme de Vaize, plongée dans la douleur parce que M. de Vaize vient de perdre en une seule fois 600.000 francs sur une dépêche télégraphique, exprès à demi communiquée. — Tourner cela en grande douleur de M. de Vaize. Lucien n'en savait rien, M. de Vaize avait employé un autre agent que son père. 12 avril. »

P. 1186.

1. En marge : « Modèle : M. Desroberts. Lettre à la poste. Destitution d'un directeur pauvre et innocent. »

P. 1188.

1. En marge : « Modèle : 1814, vu par Dominique, à Cularo, dépêches du duc de Bassano. »

P. 1189.

1. En marge : « Source de comique, cette absurdité : Lucien veut réunir les profits du ministériel et la sensibilité fine de l'homme d'honneur. »

P. 1192.

1. En marge : « A vérifier. Ville à treize heures de Paris, Blois, ou une ville sur la route du Cher. »

P. 1193.

1. En marge : « Que j'ai bien fait de ne pas prendre de domestique, dit Leuwen. »

2. En marge : « PLAN GÉNÉRAL. — Je construis l'épine du dos autour duquel se bâtira l'animal. Le rire naîtra sur l'extrême épiderme.

« *Source du comique.* — Lucien fait un rôle qui l'entoure de mépris, et il ne sait pas l'avaler. Il veut réunir les profits du rôle ministériel et la sensibilité malade du parfait homme d'honneur. *Good*, 28 décembre. »

3. En marge : « Comique : ajouter sur ce fond un dialogue *plaisant* à la porte de l'auberge avec le peuple. »

4. En marge : « 14 décembre. Éprouvé par lord Dominique pour les deux princesses *sisters* et la comtesse Esterhazy, le 14 décembre, après le malheur, vis-à-vis les manuscrits du Tasse. — Lucien dit en se le reprochant : Je ne puis pas approcher une jeune femme

sans un frémissement de plaisir et de timidité, et cela dure jusqu'à ce qu'elle ait sali son caractère par de l'affectation ou de la méchanceté. »

P. 1195.

1. En marge : « PLAN. Sa mère lui a écrit sur sa crottade à Blois. Cette lettre arrive au milieu d'une humiliation à Ranville. Bon, 28 décembre. » On sait que plus tard Ranville sera remplacée par Caen.

P. 1197.

1. En marge : « Modèle : Mélodrame, effet de la noblesse sur un parvenu. Malheur et folie d'un bourgeois qui se vend aux nobles, comme feu Cicéron. La noblesse est, dit-on, ce qui a fait épouser une femme de quarante-cinq ans à Mélodrame. Utilité de tous les avantages. 27 décembre 34. »

2. En marge : « Modèle : prince de Talleyrand. »

3. En marge : « Il n'y a pas ici de scènes, il n'y a pas de dialogues amenant changements de positions. Lucien est comme un clou exposé aux coups de marteau du sort. — 15 décembre. Consolation. Peut-être cette dernière action : peinture, ce dernier genre de peinture : l'action des choses sur un homme, est-elle plus particulièrement le domaine du roman ? »

P. 1199.

1. En marge : « M. de Tournon à Lyon. »

P. 1200.

1. Ce chapitre a été écrit du 28 au 31 décembre 1834. « 28 décembre 1834. Histoire du jésuite bibliothécaire du cardinal Albano et des livres prêtés à M. Bodinier. — 29 décembre. M. Jal. Tableaux de M. Bodinier. » — « *Une maîtresse de Louis XIII.* Le roman de M. Saintine en supposant que ce que disent les *Débats* du 20 ou 21 décembre soit vrai (article de Jules Janin), est un beau tableau à machine de Paul Véronèse, qui séduit ou enchante le vulgaire, et même l'amateur véritable qui ne demande pas un dessin trop juste et trop profondément deviné à ce genre secondaire. Le dessin à la Raphaël, les effets à la Corrège sont dans *la Princesse de Clèves*, *Tom Jones*, et sont cherchés de loin dans cette *Orange de Malte*, 2 janvier 1835. »

P. 1202.

1. En marge : « *For me* : le rire naîtra sur l'épiderme. »

P. 1204.

1. En marge : « Style de M. d'Alphonse, ministre de Napoléon. »

P. 1210.

1. En marge : « M. Finot à Chambéry, à moi. » — Encore une allusion au rôle joué par l'auteur en Dauphiné en 1814, près de M. le Sénateur Saint-Vallier, et à ce qu'il a alors observé.

2. En marge : « *To tell to M. Boulmier.* »

3. En marge : « Comme Finot. »

P. 1211.

1. En marge : « Fait à moi à Birmingham. »

P. 1212.

1. En marge : « Secrétaire général. A vérifier : y en a-t-il encore ? »

P. 1214.

1. Phrase incomplète ou incorrecte mais conforme au manuscrit.

2. Stendhal a noté ici en marge de son manuscrit les idées qu'il a et qu'il compte placer et développer au cours de son récit :

« 1. Riquebourg demande des destitutions à Leuwen.

« 2. En route, de Champagnier à Ranville : — Je ne vous croyais pas si jeune, dit Coffe à Leuwen. Où diable avez-vous vécu ? Vous êtes un caillou non uni par les frottements. Aux premières audiences que vous avez données hier, vous étiez comme un poète.

« 3. Ce qui s'appelle se f... carrément de tout. *O happy fate !* J'en suis bien près (sans humeur, sans malheur). 31 décembre 1834, *perhaps at Gorcum in 35.*

« 4. Lettre de M. Leuwen père à son fils : « Mon cher ami, adressez à votre mère les lettres que vous voulez faire au ministre... Moi, je vais dans le département de... m'occuper d'élections. Je désire que le père de Lucien soit à la Chambre, afin de pouvoir faire une position à ce beau jeune homme qui, pour l'amour de moi, a bien voulu prendre une grande passion pour madame... On commence à parler beaucoup de cette tendre faiblesse. »

P. 1215.

1. En marge : « Moyen de rentrer en discussion sur l'avenir, si je peux. »

P. 1216.

1. Ce chapitre fut écrit le 31 décembre 1834 et les 1^{er} et 2 janvier 1835.

P. 1217.

1. En marge : « Dire cela, mais en passant, non exprès pour instruire le lecteur. Le lecteur sait tout. 31 décembre. »

P. 1218.

1. En marge : « Modèle : M. d'Argout. » Beyle avait bien connu M. d'Argout, qu'il désigne souvent par le sobriquet de Grandnez que lui donnaient les journaux du temps. M. d'Argout, qui fut ministre sous la monarchie de juillet, était parent du baron de Maréste, son ami, et eut Mérimée comme attaché à son cabinet.

P. 1220.

1. En marge : « Modèle : M. Dejean, fils du lieutenant au 6^e dragons (Bagnolo); et Basset de Châteaubourg. »

2. En marge : « Mot trop sévère pour Leuwen, mais dans le caractère de Coffe. 1^{er} janvier 35. »

P. 1221.

1. En marge : « Modèle : M. de Sainte-Aulaire fils. »

P. 1223.

1. En marge : « Peut-être cette page le fait-elle trop profond, le vieillit-elle trop ? 1^{er} janvier 35. »

2. En marge : « A vérifier. Est-ce le nombre convenable pour le bureau, par exemple, de Bourges ? — Les élections se font par arrondissement. »

3. En marge : « *For me* (découverte du 1^{er} janvier). Il est ridicule aux yeux d'un homme qui serait Molière, Shakespeare et le cardinal de Retz. Mais qui n'est pas ridicule aux yeux d'une majorité suffisante, qui n'est pas susceptible de la faire rire ne peut être appelé *ridicule*. »

4. En marge : « Le ton piqué de Basset de Châteaubourg. »

P. 1224.

1. En marge : « Cela est bien profond pour Leuwen. »

P. 1225.

1. En marge : « PLAN. Le ministre fait nommer Leuwen lieutenant, mais pas de croix, car il n'a pas réussi à Ranville. Le ministre porte Leuwen sur la liste des frais d'élection pour une gratification de 6.000 francs.

— Cette liste sera tôt ou tard imprimée dans quelque revue rétrospective, et j'aime autant que mon nom n'y figure pas. Votre Excellence aura le moyen de récompenser d'autres personnes.

— Que voulez-vous, voyons ? dit le ministre piqué, car, quelque ministériel qu'on soit en France, le mépris est désagréable à mâcher, ailleurs on est moins fanatique ou stupide.

— Je désirerais qu'au lieu de l'article de 6.000 francs qui me regarde, on mît : M. Coffe, 2.000 francs.

Huit jours après, quand la liste approuvée par le roi parut dans

les bureaux, il n'y avait ni le nom de Leuwen, ni celui de Coffe. Quelques jours après, Leuwen raconta le fait historiquement à son père.

— Que vous êtes jeune encore! Quand ferai-je de vous un petit Machiavel? Faut-il que malgré tant de bavardages que je vous ai adressés vous ignoriez encore qu'un ministre est comme un insolent...

— Il ne faut rien lui passer, dit Leuwen, interrompant son père pour lui plaire.

— J'aurai l'honneur de colporter ce soir, ou d'inventer si je puis, quelque chose de particulièrement désagréable à M. le comte de Vaize, et s'il m'en parle, s'il fait la faute de m'en parler, je lui dirai : Ce sont les 2.000 francs de M. Coffe. Et ce pauvre Coffe? Il est rudement pauvre, sans doute?

— Rudement est le mot : pas de montre.

— Est-ce possible? dit Mme Leuwen, je lui en enverrai une. Car enfin, si la bagarre de Blois eût été sanglante, il vous eût défendu?

— Et avec la plus grande bravoure, j'en suis convaincu.

— Ne vous ruinez pas pour M. Coffe. A la première dépêche télégraphique, je vendrai ou achèterai 100.000 francs de rente de moins pour M. de Vaize, je me ferai l'agent de change de Coffe, et je lui accrocherai bien 1.500 francs. Quand je raconterai cela à M. de Vaize, il fera une mine que j'aurai soin de vous décrire.

— 2 janvier 35. »

2. En marge : « Modèle : mon camarade, général Farine. » Beyle avait en effet connu le général baron Farine comme lieutenant au 6^e dragons, en 1801.

P. 1226.

1. En marge : « *For me*. Il vaut mieux que le manuscrit que je porterai à Paris soit *trop* long. Je n'aurai qu'à couper, au lieu que, le manuscrit de Marseille étant trop court, je fus obligé de faire la substance au moment d'imprimer le *Rouge*. Ici, je n'aurai qu'à polir le style et y donner du nombre après avoir fait les coupures et quelques raccords. Donc, pas de mal que le manuscrit relié soit *long*. »

P. 1227.

1. Stendhal se souvient encore ici de sa mission en Dauphiné en 1811 et il entend peindre le préfet Boucaut d'après le préfet d'alors de l'Isère, Fourier. Aussi écrit-il en marge : « PLAN. Dispute pour la dépêche télégraphique que Leuwen veut envoyer. — Modèles : 1^o dispute à Cularo de M. Fourier avec le colonel du génie ou de l'artillerie dans le cabinet de M. le comte de Saint-Vallier. — 2^o dispute plus douce de Martial avec le général Bisson, à Brunswick. »

P. 1229.

1. Ce chapitre fut écrit et corrigé au fur et à mesure du 2 au 7 janvier 1835.

P. 1234.

1. En marge : « Dans le fait, Leuwen prend le vol des grands administrateurs. »

P. 1235.

1. En marge : « PLAN. Le jour de l'élection, M. de Séranville fit arriver sept à huit lettres de Paris qui toutes annonçaient que M. Mairobert allait être arrêté dans la journée par ordre de la Chambre des pairs comme on ne peut pas plus compromis dans le dernier complot. Cette nouvelle fit perdre vingt voix à M. Mairobert. Il fut nommé à la présidence par 442 voix sur 879 présents. — *Made.* »

P. 1236.

1. M. Henry Debraye fait remarquer dans son édition que Caen n'est qu'à soixante lieues de Paris. Il est vrai que Stendhal a marqué que cette distance était « à vérifier ».

P. 1237.

1. En marge : « *For me.* La timidité naturelle du général laisse tout le mérite à Leuwen, 4 janvier 35. — PLAN : les cinquante visites de Leuwen, le lendemain matin, ratent; de huit heures à dix, on le reçoit froidement, de dix à midi, on lui ferme les portes. C'est que le courrier arrivé dans la nuit et distribué à sept heures et demie a apporté quatre destitutions qui choquent extrêmement. Leuwen va dîner chez le préfet, comme si de rien n'était, avec Coffe. Il y avait vingt-cinq personnes. M. de Séranville en voyant son naturel parfait, est sur le point de mourir de rage. Il a une sorte d'étourdissement à la fin du dîner. — « C'est une feinte, dit Coffe. Joubert s'est fait tuer à Novi quand il a vu la bataille se présenter mal. » Mais Coffe se trompait : le mal était réel. Le lendemain matin, le préfet se fit saigner et travailla comme à l'ordinaire. — 1. PLAN. Le général fait appeler le président. Le Bavard met Leuwen en rapport avec l'abbé Donis, son oncle, qui promet une entrevue dans une maison écartée avec le grand vicaire. Après toute la journée : « Dix jours plus tôt, avec le temps de recevoir des réponses de Paris, on aurait pu prêter l'oreille. Il est trop tard. Les partis ont toujours besoin d'argent. Je donnerai cent mille francs à M. Donis si M. Mairobert n'est pas élu. » — 2. PLAN. Le vicaire demande deux heures pour réfléchir, et dit enfin : « Il est trop tard. » Donis, indiscret, dit à Leuwen qu'il a pris en amitié : « Il nous eût fallu (il aime à dire *nous*), il nous eût fallu quatre articles de la *Gazette* pour amener quatre-vingts hobereaux à quitter leur foyer par ce temps froid. » Leuwen va chez un orfèvre acheter une

belle boîte d'or et la remet seul à M. Donis qu'il va chercher dans l'église où il dit la messe. »

2. Le Château de Neuilly où résidait la famille royale.

3. En marge : « Parti républicain	32
Légitimistes qui espèrent ramener Henri V par l'excès du mal	17
	<hr/>
<i>Took. »</i>	
<i>Total.....</i>	<i>Votes 49</i>

P. 1238.

1. En marge : « *Insigne* est bien noble pour Fari. — Modèle : il désire la croix comme moi. »

P. 1240.

1. En marge : « Fixer le détail d'un électeur acheté, cela manque. Je ne peins que les masses. »

P. 1242.

1. En marge : PLAN : — Président.....	873 présents
Mairobert est élu président par	451 voix
Gonin, le candidat du gouvernement, a	389 —
Voix perdues	14 —
Député (M. Mairobert va être arrêté) :	
Sur.....	891 présents
Majorité	446 voix
M. Mairobert est élu député par	448 —
Le candidat ministériel	335 —
M. de Crémieux.....	89 —
Voix perdues	19 —

« Même avec les voix du préfet, le candidat n'eût eu que 424, il fallait 446, majorité d'une voix. Des électeurs meurent des fatigues de l'élection. »

« Autre compte : Changé le 9 janvier :

Mairobert	472
Candidat	401
Crémieux	61
Voix perdues	2
	<hr/>
	963 électeurs

dont 61 légitimistes. »

« Parti républicain	32
Légitimistes, qui espèrent ramener Henri V par l'excès du mal	17
	<hr/>

Total..... 49 votants. »

P. 1243.

1. Stendhal a dessiné dans la marge de son manuscrit : « la lanterne grand-paternelle ».

P. 1245.

1. Dans la première version de ce texte la phrase s'arrêtait sur ce mot *prison*. Stendhal note en marge : « *To make* : allonger cette description. Le comte de Richelieu à Ruelle dans M. Saintine, *Maîtresse sous Louis XIII*. » Ce n'est qu'ensuite que la phrase a été complétée.

2. *A vérifier*, note Stendhal qui avec raison n'est pas bien certain de cette date.

P. 1248.

1. En marge : « A vérifier. Citation de sermon. »

P. 1249.

1. Ce chapitre a été écrit les 8 et 9 janvier 1835.

P. 1251.

1. Ici Stendhal note en marge de son manuscrit : « Chronologie : à huit heures trois quarts, Leuwen va chez le cousin du président, à neuf heures chez l'abbé Le Canu. Leuwen en sort à onze heures un quart, et va chez M. Donis-Disjonval. A midi chez le général, à midi et demi au bureau du télégraphe, à une heure chez M. l'évêque. » Mais en écrivant il a modifié son plan primitif.

P. 1254.

1. En marge : « *Pilotis*. — Chronologie : le dîner a lieu à cinq heures, le 16; le courrier arrive à six heures du soir. Leuwen était arrivé à Caen ou Le Havre le 16 au matin. Ce courrier ne pouvait pas apporter de réponse à sa première dépêche télégraphique, partie du Havre le 16 à deux heures après la dispute avec le préfet. »

2. En marge : « *For me*. Révolution. Tu portes la tête comme un saint-sacrement. »

P. 1255.

1. En marge : « PLAN de la journée du 17 : à sept heures, Leuwen va voir un instant l'abbé Disjonval; à huit, il réexpédie à Paris le courrier extraordinaire; à neuf, déjeuner; à dix, dans l'appartement en face des Ursulines. »

P. 1256.

1. Ce chapitre a été écrit le 10 janvier [1835]. « Quinze pages de une heure à trois un quart, mais épuisé, le sang à la tête, la figure rouge. Le siroco est de retour depuis hier. »

P. 1262.

1. En marge : « Mettre M. Rollet, maire de Caen, sot, ami de Sérerville, et qui a pris Leuwen en grippe. »

2. En marge : « *For me*. — Éviter l'application au petit Thierry à Vesoul. Je n'y ai jamais pensé, le mot *petit* me le rappelle. »

P. 1264.

1. A son ordinaire Stendhal cite le vers de Corneille un peu inexactement. (*Polyeucte*, II, 1, v. 449.)

P. 1265.

1. Ayant préparé ses résultats dans une note de son manuscrit, Stendhal ajouta les réflexions suivantes : « Leuwen fut consolé : nos 401 du préfet et 61 légitimistes ne faisaient que 462, et M. Mairobot a eu 472.

« A examiner : n'y a-t-il pas contradiction dans ces chiffres ? Non, M. Le Canu peut avoir séduit huit ou dix voix du préfet. »

P. 1266.

1. Ce chapitre a été écrit les 12 et 13 janvier 1835. « 12 janvier 35. Éteint le feu, dont la chaleur me gênait, le 12 janvier. — Climat. Corrigé le 13 janvier, plus de feu, fenêtre ouverte à cinq pieds de ma tête. » Et Stendhal récapitule ainsi son dernier travail : « Calcul du temps. Du 14 décembre au 12 janvier inclusivement, fait 276 pages. Il y a eu un voyage à Civita-Vecchia pour la perte du *Henri-IV*, huit jours sans travail au moins, mettons six. Vingt-neuf jours moins six égale vingt-trois. En vingt-trois jours, 276 pages. $276 : 23 = 12$ pages par jour pendant vingt-trois jours. »

2. En marge : « Modèle : Dominique reçu par M. de Sainte-Aulaire après Ancône. »

3. En marge : « Modèle : Martial Daru. » — « Jugement. Longueur de 257 à 265. Cela me semble vrai, moral, mais ennuyeux. Toutefois M. Manzoni a fait passer l'ennui dans le sens contraire. 13 janvier 35. »

P. 1271.

1. Stendhal note ici : « Grandnez verra une allusion. » On sait qu'avec les journaux satiriques du temps Stendhal désigne ainsi le comte d'Argout.

P. 1273.

1. En marge : « PLAN du 15 janvier 35. M. Leuwen père dit (une fois député) : Pour faire mon fils préfet, il faut que je me mette à faire des ministres. Sur le point de faire des ministres, il dit à Mme Grandet : Si vous voulez que M. Grandet soit ministre il faut que mon fils ne meure pas de douleur. Lucien l'a. M. Leuwen père déclare que, pour lui, il est trop vieux et trop paresseux pour désirer le ministère.

« Dès que le comte de Vaize s'aperçoit de l'influence commengante de M. Leuwen, il fait Lucien lieutenant et décoré, et il vante publiquement sa conduite de génie à Rouen.

« M. Leuwen dit à Lucien : Je suis content de ta conduite, à quarante ans tu aurais fait les mêmes choses plus prudemment. Mais

garde-toi de rappeler ses promesses au de Vaize; il viendra te prier de recevoir des grâces.

« Au moment de faire un changement de ministres, M. Leuwen meurt et laisse sa famille avec 5.000 francs de rente. »

2. En marge : « PLAN (essai de plan), 14 janvier. Mme d'Hocquincourt viendrait à Paris. Leuwen rencontre Mme de Chasteller qui, suivant son vœu, ne lui répond pas, mais ne songe pas à s'empêcher de le regarder avec la dernière tendresse.

« Mme d'Hocquincourt se jette à sa tête, il l'enfile. Il lui donne le bras dans les bois sur les collines de sable jaune près de Fontenay-aux-Roses* (où je fus salué par Victor Hugo). Mme de Chasteller les rencontre, Mme d'Hocquincourt rougit jusqu'au blanc des yeux au lieu de la braver.

« Trois fois la semaine, des musiciens qui ont loué une chambre presque vis-à-vis de la maison de M. Leuwen (place de la Madeleine) jouent les airs de Mozart joués jadis au *Chasseur vert*.

« Agonie du ministère dont M. de Vaize fait partie. M. Leuwen père meurt (M. Van Peters était mort six mois avant), Lucien se trouve ruiné, réduit à 2.050 francs de rente. M. de Vaize demande une préfecture pour Leuwen et est refusé. Le nouveau ministre des Affaires étrangères, auquel M. Leuwen père a une fois prêté 6.000 francs malgré le peu d'apparence de remboursement, donne au fils une place de 4.000 francs, second secrétaire à Rome. »

3. En marge : « *For me*. Il est bien temps de sortir des idées d'élection et d'intérêt d'ambition. Elles durent depuis la page 14; celle-ci est 278, donc 264 pages d'élection. »

P. 1274.

1. En marge : « Historique. Menti. »

2. Ce fragment indique bien l'intention qu'eut Stendhal d'amener le docteur Du Poirier à Paris. On trouvera plus loin, sous une autre forme, également à l'état de simple ébauche, la poursuite de ce plan.

3. Ce chapitre qui sur un des feuillets porte cette indication : « M. Leuwen à la Chambre », a été écrit les 15 et 16 janvier 1835.

4. Un peu plus haut Stendhal aurait indiqué une majorité de deux voix seulement.

P. 1275.

1. En marge : « Féminiser ce mot de Mme Leuwen. »

P. 1279.

1. En marge : « Modèle : Cal Maury, en bête. »

2. En marge : « Modèle : me figurer M. Gérard donnant à dîner à Chenavaz. »

* Souvenons-nous que Delécluze, le critique d'art, ami de Stendhal, habita longtemps l'été Fontenay.

P. 1284.

1. En marge : « Cette contradiction avec « vous serez lieutenant » est bonne, 16 janvier. »

P. 1291.

1. Ce chapitre, écrit le 4 octobre 1834 et le 16 janvier 1835, porte en tête cette indication : « Du Poirier. » Je le maintiens ici ainsi que les deux suivants d'après l'ordre du manuscrit. Tous les trois relatent quelques épisodes que Stendhal voulait introduire dans son roman, mais auxquels il n'a pas eu le temps de donner leur complet développement.

2. En marge : « *Originale et grande*, deux mots de trop bon ton pour Du Poirier. »

3. En marge : « *Pilotis*. Il compte sans la *peur*. Il faut du *courage* personnel pour ce rôle, de là le comique. »

P. 1295.

1. Ce chapitre a été écrit le 11 janvier 1835. « Janvier 1835. *With* Pauline *da* Saint-Pierre et Farnesina. Onze pages en soixante-quinze minutes, sept minutes par page. Pas fatigué du tout. Les appartements, San Pietro in Montorio, la Farnesina, Saint-Pierre. » — Sur un feuillet, ce chapitre porte cette indication : « Le général Fari calomnié. Modèle : Grandnez calomniant Dominique à Thiers. »

P. 1298.

1. Ce chapitre a été écrit le 27 décembre 1834. Un feuillet porte ce titre : « Tourte. »

P. 1299.

1. En marge : « Modèle : M. Saint-Marc Girardin et l'inspecteur des Poids et Mesures. »

P. 1302.

1. En marge : « *To take*. Il y aurait un dialogue à faire entre le doux Saint-Marc Girardin et Leuwen qui ne veut pas comprendre. »

P. 1303.

1. Ce chapitre a été écrit les 18 et 19 janvier 1835. « 18 janvier 35. Vingt et une pages de trois à six un quart. Levé tard encore mieux portant, plus sérieux. M. Hare et bateau à vapeur. Sébastiani. — 19 janvier. Raphaël, Corrège, de M. Noé. Il me parle de sa véracité en la diminuant dans les termes. Bon ton inspiré par le caractère plus que donné par l'usage de la bonne compagnie. » Sur un feuillet ce chapitre s'intitule : « Marche au ministère. »

2. Quelques feuillets auparavant Stendhal avait ainsi ébauché

ce début de chapitre : « 18 janvier. Le roi fait appeler M. Leuwen. — *Pilotis*. M. Leuwen père : M. Leuwen ne comprenait pas le plaisir exquis que l'on trouve à sacrifier ses penchants à la religion du beau et à la délicatesse exquise. Dès qu'il était hors de son comptoir, il n'était attentif dans la vie qu'à tirer un parti plaisant des actions et des paroles qu'il voyait autour de lui, il faisait des plaisanteries que souvent il ne trouvait pas convenable de dire, et il en riait tout seul avec son valet de chambre. Il n'était occupé qu'à rire intérieurement des balourdises de cet homme, Anselme, vieux serviteur fort attaché, mais il n'en laissait rien paraître, il croyait bien cacher ce penchant à la moquerie. Un jour, ce fidèle serviteur, s'étant trompé dans une commission, lui dit d'un air chagrin : « Monsieur aura plus de plaisir à rire de mon erreur que de peine de ce que ma commission est manquée. » M. Leuwen rit aux larmes et donna quelques louis à ce fidèle serviteur, qui les reçut de mauvaise grâce.

« Tout ce qu'il y avait de romanesque par trop de générosité dans le caractère de son fils lui semblait folie, mais il s'était imposé la loi de ne jamais rire en public des folies de sa femme et de son fils. Il trouvait ce fils trop fou pour l'aimer. Il disait à sa femme : « Je suis comme une poule qui a couvé des œufs de canard et qui voit ses petits se précipiter dans une mare; elle... »

P. 1304.

1. En marge : « Modèle : M. Tianiseba [Sébastieni] parlant à M. Paulin. »

P. 1305.

1. En marge : « Modèle : dit à Dominique, 1833. »

P. 1308.

1. En marge : « Allusion à M. de Bernis. Est-elle bonne ? »

P. 1311.

1. En marge : « M. Brun, journal du 6 ou 7 janvier 1835. »

P. 1313.

1. En marge : « *For me*. Cet embarras est sérieux. — 18 janvier 35. Il est riche. — Oui, il a de la fortune, dit M. Hare parlant mieux français que moi. — PLAN, 18 janvier 35. Tout le monde voit de plus en plus que M. Leuwen sera ministre, ou fera les ministres. Mme Grandet se met dans la tête de faire son mari ministre de l'Intérieur. Elle fait venir M. Leuwen père chez Mme de Thémynes à dix heures du matin. M. Leuwen, pour se moquer d'elle, lui bat froid. « ... Vous serez cause, dit-il enfin, bien prié, que mon fils mourra de la poitrine. » Là-dessus, Mme Grandet fait des avances à Lucien et se donne à lui sans amour. Après l'avoir eue, et en s'étonnant, Lucien s'écria tout à coup : « Ah! je reconnais

mon père! » Son père rit comme un fou quand Lucien lui parle de cela le soir. »

2. En marge : 1. Suite du plan, 19 janvier 35. Leuwen pousse à la chute du ministère; toutes les démissions sont données mais Leuwen, ne voulant point du ministère et ne trouvant personne à lui dévoué pour faire un ministère, Leuwen trouve que la plus *grande et plus visible action* qu'il puisse exercer est de refaire ce ministère. (Dois-je admettre un ministère de trois jours, le ministère Bassano ? Si l'*Orange* paraissait en mai 1835, non; mais quand elle se montrera, le ministère Bassano sera comme aujourd'hui le ministère Casimir Périer : le temps aura passé sa *patine*. Donc, prendre cet événement, qui n'a d'autre inconvénient que de donner un nom à MM. de Vaize et Bardoux, mais cela même est affaibli par le temps; il suffit de quelques traits pour dérouter la personnalité et l'application.)

« 2. Peut-être écrire à M. Guys pour demander mes paquets Ampère. *To ask* avis de M. de Tall[enay].

« 3. *For me*. — Il ne faut pas relire plus de deux pages en commençant la séance de travail, autrement le *feu* s'use à corriger. 19 janvier 35. »

3. En blanc dans le manuscrit.

P. 1315.

1. En marge : « PLAN du 19. Je trouve que la position de M. Leuwen est bien belle; c'est à peu près celle de M. de Talleyrand. »

2. En marge : « A faire : anciennes scènes *probatantes*. Il faut que Lucien sacrifie sa reconnaissance pour son père à son amour. »

3. En marge Stendhal écrit le mot italien : *luna*.

P. 1316.

1. Stendhal indique en note le sens de ce mot : *séparation*.

2. Ce chapitre a été écrit les 20, 21 janvier et les 6 et 7 février 1835. On relève sur le manuscrit : « Corrigé le 21 janvier. Giboulée de mars. Hygiène de l'animal : le vin de Champagne (quatre verres dans la soirée) me rend gai, allègre; vie physique agréable le lendemain. » — « 23 janvier 1835. Nouvelle encre de Lowe sans étiquette, j'arrange ce volume pour le faire relier le 23 janvier. Gain du procès du bâtard. *First* dîner at Don Alexandre Torlonia's. Bêtise de Don Henri. Longue figure de son frère qui fait la cour à la duchesse. »

P. 1318.

1. En marge : « *Personnalité*. C'est un vilain défaut, c'est mêler du vinaigre à de la crème. Mais les modèles connus par moi en 1829 et 30, revus un instant en 1833, seront morts ou éloignés

de la scène du monde quand l'*Orange* (ou le *Télégraphe*) paraîtra, en 1838 ou 1839. »

P. 1319.

1. En marge : « A faire : relever Mme Grandet, c'est encore un bien plat personnage. 21 janvier 35. »

2. En marge : « *Style*. Je trouve ceci d'un style étrange, après une heure de conversation serrée avec M. le Baron, ami de Formont. 22 janvier. Traduire ceci en style plus amusant. Ceci est bien procès-verbal, mais *bon*, il faut d'abord chercher le vrai. Civita-Vecchia, 7 février 1835. »

P. 1321.

1. En marge : « Dire : c'est un homme à la mode du jour. »

2. En marge : « Fin de la phase *préparatifs*, commencement de la phase *action*. Mme Grandet écrit. »

P. 1322.

1. Stendhal avait d'abord écrit : « gardait un silence presque absolu », mais il corrige et note en face : « Souvent il y a des distractions dans la première rédaction : *silence absolu*, pour : *dogged*, morne, de mauvais présage. »

P. 1324.

1. En marge : « *For me*. Il faut laisser le demi-jour. La peine de comprendre ôtera l'indécence pour les sots. Autrement, je dirais : Après avoir fait comprendre en des termes si honnêtes que si elle voulait courir la chance de voir son mari ministre, il fallait commencer par faire le bonheur de Lucien, M. Leuwen n'y put tenir : il s'enfuit. »

2. En marge : « Source de comique, mais en finissant, faisant la peau de la statue : une telle comédienne être Mme Roland ! »

3. En marge : « Elle se dit de Lucien : C'est un être bon, fort, amoureux, mais qui a peur de moi. »

P. 1325.

1. En marge : « *Pilotis*. Elle se glorifie de ce qui fait la pauvreté de son âme. 24 janvier. »

2. En marge : « Voir *semper lady Riefgou*. » M. Henry Debraye indique avec beaucoup de vraisemblance dans les notes de son édition que Stendhal semble avoir eu pour modèle, tout au moins pour le physique de Mme Grandet, la femme d'un général russe, comte Alexandre Gourieff, très répandu dans la société parisienne.

P. 1327.

1. En marge : « Fièvre. Manque un trait d'humeur de grande dame. La fièvre qu'elle a. Le docteur Carbonacci. »

2. En marge. « *Pilotis*. C'est le second soir. »

3. En marge : « *Beware !* Donner quelque chose d'humain, quelques détails vrais (et les placer près du commencement) aux personnages odieux, comme le comte de Vaize et Mme Grandet; autrement, j'en ferai, ils seront, sans que je m'en doute, de simples mannequins à abominations ministérielles, comme les personnages de *M. le Préfet* de M. Lamothe-Langon. »

4. Ce chapitre a été écrit les 23 et 24 janvier et le 7 février. — « 23 janvier 35. Nouvelle encre. Procès gagné. — Le 24 janvier, Dominique a-t-il été [em]pois[on]né ? Non. Allé chez le Docteur de Matt ? Non, vomit d'abord. »

P. 1329.

1. En marge : « Humour. Définition de l'humour qui me vint le 7 février : le sérieux qui donne du plaisir à qui s'en sert. »

P. 1330.

1. En marge : « A placer. Un jour Lucien rencontra un de ses professeurs à l'École polytechnique, vieux et bonhomme.

« — Eh bien ! mon enfant, on dit que vous êtes tout-puissant à l'Intérieur et que vous êtes un grand travailleur. Dites-moi une chose : peut-on travailler un an dans un bureau avec succès sans devenir un sot ? Faites votre fortune par ces misères, mais méprisez-les, et de temps à autre relisez Laplace et Fourier. » — Approuvé. Ceci me permet de conserver le bon ton de Marco Visconti pendant tout le ministère de Lucien sous M. de Vaize, *id est* : jamais de réflexion philosophique sur le fond des choses qui, réveillant l'esprit, le jugement, la méfiance froide et philosophique du lecteur, empêche *net* l'émotion. Or, qu'est-ce qu'un roman sans émotion ? Faudrait-il donc tomber dans l'abominable afféterie des premières pages de *Valentine*, lues hier 13 février ? 14 février : En lisant La Bruyère, le 12 février, après la *Mort d'Atila*. »

« *Idée*. — L'esprit seul est fidèle à lui-même. Chute de l'éloquence de M. Sauzet. Journaux du 2 ou 3 février. »

P. 1331.

1. En marge : « Bon. Style définitif. 10 février 35. »

2. En marge : « *Idée*. Sénèque et Socrate. Les politiques tombés (exemple le Prince de la Paix) veulent noblifier leur position par les beaux actes. Argent fou qu'il dépense pour l'illustration du buste double Sénèque et Socrate. M. de Blacas. Conté le 24 janvier par le docteur de M. »

P. 1332.

1. Ce chapitre fut commencé le 26 janvier 1835 : « 26 janvier : M. Mignet *this night* », et continué les 27, 28 et 31 janvier, puis les 11 et 13 février 1835 : « Conversation : M. Leuwen et Mme Grandet,

transcrit le 14 février. » On lit encore sur ces feuillets : « Prendre le *la* à Paris pour ces conversations au moment de l'imprimer, vers 1839. *I see*, 14 février 35, le *beginning of the end*. »

2. En note, Stendhal indique que ce portrait devra être reporté dans la première partie : « Nancy, à la scène du bal où le lecteur doit voir Mme Grandet pour la première fois. » On sait que cette présentation n'a pas eu lieu.

3. En marge : « Pour le comique. Examiner si Mme Grandet doit croire si fermement que Lucien l'aime. 28 janvier. »

4. En marge : « Modèle : ... Je crois que la légitimité peut seule faire le bonheur de la France : mon père était gentilhomme honoraire de la Chambre du roi Charles X. (Cette dernière ligne dite du ton d'une explication. Le comique en nature ne peut aller plus loin. Dit à trois pas de ce papier vers le 24 janvier 1835.) »

5. La scène qui suit dans le texte et que Stendhal intitule en marge de son manuscrit : « Scène indécente et comique » a été écrite les 28, 31 janvier et 14 février 1835. Auparavant Beyle avait, le 26 janvier, tracé cette esquisse : « *Scène à faire*. Position des deux interlocuteurs : M. Leuwen promet un ministère et veut que Mme Grandet se donne à Lucien avant que l'Ordonnance ne soit dans le *Moniteur*. Mme Grandet, avec toute l'honnêteté de *paroles* possible (là est la source de comique), dit : « Je me donnerai bien, la difficulté n'est pas là ; mais me donnerez-vous un ministère ? Mais ferez-vous mon mari ministre ? Une fois que je me serai attachée à M. votre fils, le ministère peut tarder. »

« La forme est tout, et je ne veux pas me donner la peine de faire le dialogue avant d'être sûr que j'emploierai cette scène.

« Le fond raisonnable est que M. Leuwen lui dit : « Prenez des informations. Demandez si je puis, oui ou non, disposer probablement d'un ministère. J'avoue qu'il n'y a de sûr que ce qui est dans le *Moniteur* ; or, cette certitude, je ne puis pas vous l'offrir. D'ailleurs, la difficulté serait la même une fois le nom de M. Grandet dans le *Moniteur* ; seulement elle changerait de côté, ce serait alors à moi à les prononcer. Vous pourriez peut-être oublier votre pitié pour les souffrances de mon fils. »

« On s'ajourne. Mme Grandet prend des informations ; il en résulte que dans le cas de dislocation du ministère actuel M. Leuwen a les plus grandes chances d'être ministre de l'Intérieur ou de faire nommer qui il voudra à cette place, car sans lui dans les premiers moments le ministère n'aurait pas la majorité à la Chambre. Il est bien possible qu'après deux mois le roi se moque de M. Leuwen et le force, par des dégoûts, à demander sa démission.

« Elle s'assure que M. Leuwen est de bonne foi avec elle. (Mais comment ?)

« Enfin, elle consent à prendre Lucien pour amant.

« Scènes de Mme Grandet avec Lucien pendant les cinq jours que dure la négociation que nous venons d'indiquer. Comique. »

P. 1333.

1. En marge : « Modèle (27 janvier). — Me figurer Mme Netver [Vernet] avec le physique de Mme Gourieff. Toutes les petites des passions les plus basses déguisées en gentilhomme. Le spectateur est dégoûté de la beauté et de la noblesse de Mme Grandet (Net-Gou). »

« Mme Gou-Netver. Mme Grandet laisse errer sur une table, au milieu de ses plus jolies gravures (auxquelles elle a adjoint pour la circonstance les trois ou quatre volumes qu'elle lit), laisse errer une lettre dont l'adresse est : À madame la comtesse Grandet. C'est un père de famille qui demande l'aumône. (Ceci dès les premières pages où l'on parle de Mme Grandet.) Chercher trois ou quatre autres traits de Mme Netver.

« Toujours : 1. Le moral de Netver. 2. Le physique de Gou.

« 28 janvier.

« Modèles : la lettre *errante* à Madame de Netver. Le père de famille envoyant des vers à la Madone à lady Sandre. »

2. En marge : « PLAN, 27 janvier : Mme Grandet, piquée d'avoir été quittée pour Mme de Chasteller, brouille par quelque intrigue méchante Lucien avec Mme de Chasteller. Lucien avait eu Mme de Chasteller. Mme Grandet, piquée par l'abandon de Lucien, est devenue amoureuse de lui et croit sa *gloire* intéressée à le réavoir. « Modèle : furibonde comme lady Grandbois. » Lucien, plus malheureux que jamais de sa brouille avec Mme de Chasteller, veut quitter Paris. Son père meurt, il est ruiné, il se fait nommer secrétaire d'ambassade à Omar. Mme la duchesse le fait destituer. Ruiné tout à fait, Mme de Chasteller lui donne sa main et 15.000 francs de rente. Fin du roman. 27 janvier 1835. »

« 1. Quel caractère a Lucien ? Non pas certes l'énergie et l'originalité de Julien. Cela est impossible dans le monde (de 1835 et 80.000 francs de rente). On est *net*, hors de nature, quand on le suppose.

« 2. *Nom*. Faut-il appeler le héros Lucien, ou Leuwen ? Je penche pour Lucien le 27 janvier. »

P. 1334.

1. En marge : « Vrai, mais obscur. »

P. 1335.

1. En marge : « Idée : et si Mme Grandet consultait son mari ? Quelle scène ! 28 janvier. »

P. 1337.

1. En marge : M. Leuwen doit-il prendre la petite rouerie de détail d'employer exprès des mots choquants pour la délicatesse de Mme Grandet ? Je penche pour *oui*. »

2. En marge : « Les grands mots pour les sots. »

P. 1338.

1. En marge : « Ennoblir tout ceci, ou le parterre siffle; c'est le joint de la cuirasse. Civita-Vecchia, 31 janvier. — Ne pas trop ennoblir; c'est assez bien ainsi. 11 février. »

P. 1339.

1. En marge : « *Et* moins ignoble, mais cependant peu noble. D'un autre côté, les sots, les Villemain, diront : *peu féminin*. »

2. En marge : « *For me*. Mme Grandet est l'amie de mon fils depuis deux mois avant que le ministère ne menaçât ruine. »

3. En marge : « Pour cette étrange scène, me figurer lord et lady Netver, mais gare le dégoût! Problème : Lord et Lady Netver, mais le dégoût! si c'est noble, ce n'est plus vrai. »

P. 1340.

1. Ce chapitre a été écrit les 28 et 29 janvier 1835 avant de regagner le 30 Civita-Vecchia, — et corrigé les 11 et 13 février suivant. « 29 janvier. Hier *Deus*. Cinquante-deux ans. La base de ceci écrite chez Marin, via *San Claudio* le 28, à l'*Ave Maria*. Plus de punch. » — Stendhal sur un de ses feuillets intitule ce chapitre : « Scène avec le mari. »

2. En marge : « Peut-être la grossièreté du ton de Netver, des larrons en foire, un maquereau et une catin, *onestate per la forma*, convient-elle mieux. Cela est plus gai et plus vif. Mais ce style si voisin du précipice ne peut se trouver qu'à Paris. 29 janvier. Moralité : les femmes honnêtes comme Mme Grandet ne sont que des catins qui ne sont pas encore vendues, faute de *prix battant*. 28 janvier. PLAN. Cependant, même sur une telle femme, comme à vingt-six ans elle n'a pas eu d'amants, le premier fouteur fait un grand effet. Mme Grandet s'attache à Lucien; quand ensuite elle en est quittée si brusquement, elle est plus enragée, plus furieuse qu'une femme tendre. 15 février. *Santa Maria Maggiore*. »

3. En marge : « *For me* : Cela est bien fort. »

4. En marge : « Après trois ou quatre pages de conversation élégante, quand le lecteur comprend bien : 1^o de quoi il s'agit; — 2^o que l'auteur peut être élégant, arriver au maquereau parlant à la catin; voir Netver *sans cesse* en faisant cette scène, seulement Mme Gourandet, mieux de formes, plus élégante, plus délicate que M. Gourandet, mais au fond ayant pris nettement son parti. (Une femme, dans une telle conversation, est supérieure à un homme de sa classe.) »

5. En marge : « Modèle : Cialmar. » Martial Daru.

P. 1341.

1. En marge : « M. Cuvier sur Dominique, celui-ci l'entendant.

P. 1342.

1. En marge : « *For me*. Ces deux animaux cherchent l'esprit. »
2. En marge : « M. Grandet a une peur du diable des épigrammes, comme Martial, comme les sots qui s'imposent la corvée de lire et d'être littéraires. »
3. En marge : « *Comique* : un sot qui marchande sur ce qui fait l'unique cause de sa nomination. 13 février 35. »
4. En marge : « M. de Renneville. »
5. En marge : « Fatuité ridicule. »

P. 1344.

1. En marge : « Modèle : dit *by my father* vers 1803 ou 4. »
2. En marge : « Le ton grossier au fond, extrêmement grossier, et rendu à peine passable par la forme (*as Netver*), convient mieux, ce me semble, 29 janvier 35. »
3. En marge : « PLAN. Lucien, qui craint toujours quelque coup de Jarnac de la fine politique de son père, et que tout à coup à quelque tournant de route il ne se trouve obligé d'épouser Mlle..., si riche, prend le parti de se lier avec elle, d'en faire son amie et, en lui montrant son amour pour une autre, de la dégoûter des pensées qu'elle pourrait avoir pour lui et de mettre un beau *non* dans sa bouche. Elle a 80.000 francs comptant et des espérances immenses. Elle devient son amie comme Théodelinde, et c'est justement chez sa mère qu'il rencontre Mme de Chasteller, 13 février 1835. Duc de Berry. — Lucien a été le seul *homme*. Mairobert, Napoléon, Lafayette, Lucien. 13 février 35. La largeur du ruban est directement proportionnelle à la sottise du chevalier. »
4. En marge : « C'est par ces conversations, pour la forme, s'entend, et non pour le fond, que Mme de Castellane peut me donner le *la*. M. Leuwen doit-il prendre la petite rouerie de détail d'employer exprès des mots choquants pour la délicatesse de Mme Grandet ? Je penche pour oui. Toutes les petites passions les plus basses déguisées en gentilhomme. Le spectateur est dégoûté de la beauté et de la noblesse de Mme Gourandet.
« 1. Ah ! grand Dieu ! est-il possible qu'avec une âme aussi petite, qu'avec cet esprit-là, on reste ministre ? Il est vrai qu'excepté M..., tous les autres sont de la même force.
« 2. *Idée*. — *The court of Omar* a tout fait pour les Arts (par hasard, on s'en doute), mais les Arts la paient richement de ce bienfait involontaire. Figurez-vous que *this court* se tienne à Toulouse ou à Cologne, comme on la laisserait se morfondre ! Dominique.
« Chute de cette mystification *without* les Arts. Dominique. »

P. 1345.

1. Il semble que Stendhal a travaillé à ce chapitre le 20 janvier, les 15, 16, 17, 18, 21, 23 février et le 13 mars 1835. Il note en outre sur

ses feuillets : « 28 janvier 35. Si M. le baron Deskonecker ne fût pas arrivé, tu eusses eu également de l'humeur le matin par quelque autre misère. Donc, la source de la gomme est dans l'arbre, et non dans le couteau qui éraille la peau. Remède unique : S. F. C. D. T. — 8 février 35. Port de Civita-Vecchia (promenade sur le). *Langues* : Je ne trouve pas déjà la langue française trop parfaite. A chaque instant Saint-Simon, homme du premier mérite littéraire, manque de clarté. Etc. La langue italienne est abominable par son obscurité. Toutefois, ce défaut tient peut-être au manque de *logique* de ces têtes-là, causé par l'habitude de $3 = 1$. Ils mêlent sans cesse les circonstances au fait principal. Pierre le Grand bâtit Pétersbourg, dit la langue française. L'italien voudrait exprimer *à la fois* que, au milieu d'un marais, dans un lieu désert et sujet aux inondations par le vent d'ouest, Pierre le Grand, voulant donner à son empire une fenêtre sur l'Europe, etc., etc., bâtit Saint-Petersbourg. J'admire l'anglais en beaucoup de choses, mais je ne le sais pas assez. Cependant, le soir, en rentrant, au lit, je lis indifféremment le Dante ou Shakespeare, ceci pour le patriotisme d'antichambre italien qui, dès qu'on dit du mal de sa langue, prétend qu'on ne la sait pas. Ce sont des nobles déchus. On leur dit : Qu'êtes-vous ? — Ils répondent : Nous étions en 1500. — 16 février. Bain Saint-Grégoire avec humeur. Influence du physique sur le moral. *I wanted water*. — 18 février 35. Saint-Louis et Farnèse. Lady Prior semble apprécier infiniment l'esprit ou la personne d'un mari grossier à manger du foin (Scarabée).

« 1. *Temps*. — En dix jours, j'ai fait, de 257 ici 419, environ 150 pages (à cause des pages blanches ajoutées), quinze pages par jour. — 2. La Dyprière : nullité triste et fort bien élevée (ce que Scarabée appelle rieuse autrefois). Lady Prior : nullité triste et fort bien élevée. Rome, le 28 janvier 35. — 3. Coudre ici vingt pages en blanc pour le comique : 1^o de la grande scène de M. Leuwen avec Mme Grandet; 2^o pour celui des scènes pendant cinq jours entre Lucien et Mme Gourandet. 26 janvier. Bon, 14 février 35. — 4. *La mer*. (31 janvier. Civita-Vecchia.) En voyant la mer au lieu de la rue dans un petit port de mer, au lieu de la petitesse des hommes on voit leur grandeur. Au lieu d'être ridicules, leurs malheurs sont touchants, en d'autres termes un bourgeois marchant dans la rue et se donnant des grâces est ridicule; voguant dans une barque, il intéresse, on sympathise avec lui. (Lu dans l'âme de Dominique. Civita-Vecchia, 31 janvier 1835; le 30, à deux heures et demie arrivée de Rome.) Le 12 février, lettre de M. Guizot. — 5. Bon plan, 428 *bis*. Lucien déserte. Mme Grandet est furibonde; par quelque folie d'amour furieux, elle fait manquer le plan de M. Leuwen. *Chronologie*, 10 décembre, Mme Grandet se donne. Page 518.

« Sentiments de Lucien. Page...

« Sotte confidence de M. Leuwen à son fils... Page...

« 19 décembre, sotte confidence.

« 20 décembre, rupture, après dix jours d'intimité.

« *Chronologie*.

« 1^{er} décembre. Mme Grandet demande une entrevue le 30 novembre à M. Leuwen. 447. Elle a cette entrevue le 1^{er} décembre, qui lui propose (460) de se donner à Lucien. 461. Mme Grandet digère l'espoir du ministère. Nuit d'ambition satisfaite (468). 6 décembre. 492. Nouvelle conversation entre Mme Grandet et M. Leuwen. 501. Scène entre Mme Grandet et son mari sur le ministère. 8 décembre. 518. Intimité. 10 décembre. 519. Soliloque de Lucien séduit par une belle lune. 15 décembre. 531. M. Grandet fait des phrases et la bête avec le vieux maréchal. 18 décembre. 537. Mme Grandet fait entendre à M. Leuwen qu'elle croit être trahie. 541. Désespoir d'honnête homme de M. Leuwen. 19 décembre. 542. Sotte confidence de M. Leuwen à son fils. 547. Seconde promenade sur les dalles de la place de la Madeleine. (Première promenade quatre jours auparavant, le 15 décembre, page 519.) Il pèse l'Amérique page 553. Vif et doux plaisir à l'Opéra page 556 (*as Dominique alla Scala*). Il ne paraît pas chez Mme Grandet (559). 560. Lucien loue un appartement rue Lepelletier. 561. Mme Grandet l'attend dans son salon avec anxiété. 567. Lucien est naturel. 574. Nuit affreuse de Mme Grandet, la première de ce genre qu'elle ait eue, 20 décembre. 579. Lettre à Lucien. 587. Scène entre Lucien et Mme Grandet. 594. Mme Grandet atterrée, sensation nouvelle pour elle. 15 et 16 février 35. Trente-trois [pages] en *two days*. *Chronologie*. — Premier départ de Lucien, avril 33. Retour, mars 34. Sotte confidence, décembre 34. Sur ma machine. *Gnoti seauton*. Le 16 février, le bain ôte l'irritation nerveuse. Écrit vingt pages en jouant, et plus d'impatience, d'irritation nerveuse. Encre noire sans être épaisse. 21 février 35. Rentrer à minuit *from the salon Sandre*. 21 février 35. — Oui, 22 février.

« Corrigeant ceci le 23 février, de deux à cinq et demie, je n'ai pas la moindre tentation non plus d'aller au Corso recevoir des confetti. J'ai le nez et les yeux enrhumés par le froid du salon de Sandre. — Quoi! dirait-on à Paris, s'enrhumer au milieu du salon d'un homme qui donne des fêtes et a 70.000 livres de rente! »

2. En marge : « Non; elle est plus sage que cela. 15 février. »

3. En marge : « *Style*. Premier trait : j'ai cherché à couvrir la toile. J'arrangerai cela, en envoyant à l'imprimeur, en langage à la mode. Mettre en langage à la mode les trois ou quatre points qui prêtent au ridicule, ou faire comme les romanciers improvisés : sauter le récit. »

4. En marge : « Polir et arranger cela à Paris. »

5. En marge : « Déclaration de Madame. Reddition de la place. »

P. 1346.

1. En marge : « *For me*. Le style de cette partie scabreuse devra être timide, pour ne pas prêter au ridicule. Mais garder la rédaction

vraie pour la rétablir dans la seconde édition, si elle a lieu. 25 janvier 1835. — 15 février. »

2. En marge : « Soliloque de Lucien après l'intimité avec Mme Grandet. »

3. En marge : « PLAN GÉNÉRAL. 1^o Lucien se souvient de Mme de Chasteller, ce qui lui donne l'idée de l'aller revoir. 2^o Il est retenu par son amitié pour ses parents. 3^o M. Leuwen lui fait la sottise confidence (ce qui dessine le caractère vif de M. Leuwen) du marché fait avec Mme Grandet. 4^o Mes parents sont comme tous les parents du monde : ils font mon bonheur *à leur façon*, se dit Lucien. Il prend un appartement, se détache d'eux, et enfin, sur une seconde et petite tentation (à trouver), quitte Paris et vole à Nancy. Mme de Chasteller vient à Paris, où Mme Grandet, devenue furibonde, la brouille avec Lucien qui part pour Omar après la mort de son père. »

P. 1347.

1. En marge : « 21 février 35. Comme jadis je fis le dernier... de J. C. au lieu d'aller au bal donné, à la Scala, à la princesse de Galles. »

P. 1348.

1. En marge : « Exemple : la méchanceté de M. de Courchamp (*Mémoires* de Créqui). Les relire en donnant le dernier vernis aux conversations des salons imitant Saint-Germain. »

P. 1349.

1. En marge : « *Trait vrai*. Mélodrame, à demi ivre, va voir pour la première fois avec Falco plus qu'à demi ivre Mme Mason et lui serre la main. De là mariage. (Donc, se précipiter au milieu des occasions, pour une vieille femme, tout est possible.) Jusque-là, Mélodrame n'avait vu Mme Mason que par hasard chez Mme Weldom. »

2. En marge : « Le 21 février, Dominique est disert, il a *a great command* de parole. »

3. En marge : « PLAN. Peut-être ne faut-il pas parler de Mlle Raimonde, par la même raison qui fait qu'on ne parle pas du... [ici Stendhal dessine un vase de nuit]. 13 mars 35. »

4. Peintre de Genève avec qui Stendhal habitait à Rome.

P. 1350.

1. En marge : « Le 12 mars, M. Naytall [M. de Tallenay] me confirme cette lutte nécessaire entre Soult et le ministre des Finances. »

2. En marge : « Mais votre homme n'est qu'un sot. »

P. 1351.

1. En marge : « *Bourse*. Liquidation de janvier 1835 off. *Gazette* des 6 et 7 février. »

2. En marge : « Exemple : celle du 3 ou 4 février. »
3. Au-dessous de cette allusion à Chateaubriand, Stendhal écrit : « Affaire de Mme..., sa maîtresse, chaude p... à Trautmansdorff. »
4. En marge : « Turette, place Vendôme. »

P. 1353.

1. En marge : « sottie confidence. »

P. 1354.

1. En marge : « *Dégoûtant* est le mot de Pelot, président Pelot. Ne m'a-t-il pas gâté à jamais la Giuditta ? »
2. En marge de ce paragraphe : « Déjà dit. Seconde version. »

P. 1355.

1. En marge : « Seconde promenade sur la place de la Madeleine. »
2. En marge : « *For me*. Fondement de sa séduction de la duchesse de Saint-Mégrin, à Omar, troisième volume. 17 février. »
3. Il faut bien remarquer que Stendhal, qui avait pourtant établi avec soin sa chronologie, a souvent varié sur l'âge de Lucien Leuwen à qui il donne tour à tour 24, 25 ou 26 ans sonnés.

P. 1356.

1. En marge : « Le roman doit raconter, c'est là le genre de plaisir qu'on lui demande. La dissertation, la recherche ingénieuse à la La Bruyère sont des dégénéralisations. Civita-Vecchia, 1^{er} avril 1835. Dominique. »

P. 1358.

1. On peut rapprocher de toute cette tirade sur l'Amérique les réflexions du comte Mosca dans *la Chartreuse de Parme* (Éditions de la Pléiade, t. II) : « D'un autre côté, en Amérique, il faut s'ennuyer toute la journée à faire une cour sérieuse aux boutiquiers de la rue; et devenir aussi bête qu'eux; et là, pas d'Opéra. »
2. En marge : « PLAN. — De là le malentendu qui donne tant de facilité à la rage jalouse de Mme Grandet. Lucien ne veut jamais expliquer son grief à Mme de Chasteller, laquelle ne peut s'en douter. 18 février. »
3. En marge : « Tournure de *tu* dans le monologue. »

P. 1359.

1. En marge : « *On the character of Dominique as a writer*. Je ne puis faire le plan qu'après, et en analysant ce que j'ai trouvé. Le plan fait d'avance me glace. De là le travail pénible du 22 février : en inventant, ce qui doit être après (la lettre écrite par Mme Grandet à Lucien) m'était venu *avant*. Dimanche. Déjeuner Lingera. »

P. 1360.

1. En marge : « PLAN. Mme Grandet fait toutes les folies ; elle ne pouvait s'imaginer que Lucien fût impoli avec elle, elle n'avait aucune habitude de l'amour. 21 février, sans y voir. Il faut entreprendre de peindre toute une journée de Mme Grandet. *Chronologie*. Lucien l'a quittée à neuf heures du soir. Elle ne sait que faire de sa soirée. Elle s'habille, puis ne peut sortir. Ses habitués lui semblent d'une grossièreté abominable. Elle lit toute la nuit, et ne peut dormir. Pour la première fois de sa vie, elle lit avec plaisir un roman. Et, ce qui est bien pis, les deux ou trois premiers qu'elle ouvre lui semblent secs, affectés. De roman en roman elle remonte à *la Nouvelle Héloïse*. Elle saute les discussions, mais cette phrase de Saint-Preux la fait fondre en larmes : — Il ne serait pas encore l'heure où je verrais à la ville. — Viendra-t-il demain vers une heure, comme c'est son usage ? »

P. 1361.

1. Chapitre écrit les 23, 24 et 25 février, et corrigé les 11 mars et 1^{er} avril 1835. On lit sur un feuillet : « *Les Bois de Prémol*. Titre pensé le 24 février 1835. Estime de Scarabée pour le style de Dominique après la lettre de M. Guizot. Retenue de Dominique envers le son ! Son : laiboà deprémol. »

2. En marge : « Première entrevue après la lettre de Mme Grandet. »

3. En marge : « Effort des femmes vulgaires, parmi celles qui ont 40.000 francs de rente : être parfaitement simple sans affectation. Modèle : Mlle V[ernet] Louise. »

P. 1362.

1. En marge : « Modèle : le fils de lady Kas[tellane]. »

2. En marge : « *Pilotis*. Mme Grandet a la mauvaise habitude de se juger elle-même souvent. Habitude de Paris : timidité et vanité. 26 février. »

3. En marge : « J'arrangerai cela quand je serai sûr de le conserver. 1^{er} avril. »

P. 1363.

1. En marge : « M. Priest dans la grande prairie de Compiègne et le pari 14 mi. 16 mi. 6 chevreuils. »

2. Stendhal ajoute en note : « suivant Grandnez, Besan et autres... » On sait que le premier nom était le sobriquet de M. d'Argout et sous le second nous reconnaissons Besançon, c'est-à-dire le baron de Marest.

P. 1364.

1. En marge : « Modèle : Mme la duchesse de Massa et M. de Rigny. »

2. En marge : « Scène où l'amour triomphe de l'orgueil. »

P. 1365.

1. En marge : « Mettre cela au moral. Style honnête. »

2. En marge : « *Pilotis*. Car ce faux rendez-vous, dont Lucien savait bien la fausseté, était choquant pour la vanité. »

3. En marge : « *For me*. A Paris, prier lady Menti ou lady Kas[tellane] de juger ces lettres de femmes. Probablement, ces dames le feront, et j'aurai le plaisir d'entendre dire : Elles ne sont pas féminines. 22 février. Grand déjeuner : deux princes, un duc, un comte. Quelle joie pour Besan[çon] ! »

P. 1366.

1. En marge : « Modèle à Paris : tâcher de revoir les résolutions de Mme faisant des choses semblables pour Grand-Bois. »

2. En marge : « Sommes-nous en été ou en hiver ? Faire la chronologie à Rome. Quelque raison me presse-t-elle pour le temps ? Pourquoi être improbable ? Sinon, dix-huit mois à Nancy. Huit mois depuis le retour jusqu'au présent moment, en ce cas violente colère de Lucien contre Mme de Chasteller après la vue de l'enfant. »

P. 1367.

1. En marge : « *Pilotis*. Exactement la matrice l'emportait sur la tête. »

2. En marge : « Civita-Vecchia, 1^{er} avril 35. Changement de style : mots que je n'eusse pas mis dans le *Noir*. »

3. En marge : « 1. Calcul du temps : à neuf heures du soir, impatience ; il est quatre heures ou quatre heures et demie ; donc, dix-neuf heures.

« 2. *Pilotis*. Politesse, car elle n'a pas l'habitude de la situation.

« 3. Grandbois et lady.

« 4. *Principe*. Sans s'en douter, Lucien fait tout ce qu'il faut pour faire naître l'amour dans ce cœur qui n'est qu'orgueil (et dont la matrice vient seulement de se réveiller). 25 février 35. — 11 mars.

« 5. *Style*. *Annales et contemporain*, cela va-t-il ?

« 6. Le 22 février. Il faut encore deux ou trois réponses fières, puis elle s'humilie devant Lucien. Une fois qu'elle s'est humiliée devant lui, il est un homme *unique* pour elle. Il n'y a pas de raison pour qu'elle ne fasse pas tout au monde. »

P. 1368.

1. Stendhal a écrit ce chapitre les 22, 25 et 26 février, le 11 et le 20 mars 1835. « 20 mars 1835. Nulle idée. Cela me vient à quatre et

demie, au moment de m'habiller pour aller dîner chez Don Alexandre Torlonia. » Il le corrige à Civita-Vecchia les 1^{er} et 2 avril suivant.

2. Stendhal intitule ce chapitre : « Scène : Mme Grandet, Lucien » Il ajoute : « Ce titre est pour moi. L'ôter en corrigeant à Paris pour *the print*. C'est l'échafaudage. » Il écrit alors ces plans : « 1. PLAN. Peut-être filer davantage la situation dans le but de montrer et de prouver l'orgueil de Mme Grandet. Lui faire faire plusieurs démarches de plus en plus humiliantes pour l'orgueil, et enfin finir par celle-ci. — 10 avril. Percé par la tramontane. » Cette dernière démarche est la visite de Mme Grandet à Lucien, au ministère, qui forme le chapitre XLV.

« 2. PLAN GÉNÉRAL de cette scène et de toute la conduite de Lucien jusqu'à son départ pour Nancy. Sans s'en douter et conduit comme par la main par son indifférence, sa raison et ses habitudes de politesse exquise, Lucien fait précisément tout ce qu'il faut pour faire naître l'amour chez Mme Grandet.

« 3. PLAN. Il faut que Mme Grandet soit un peu battue avant d'en venir à ce reproche humiliant pour elle : Où est donc cet amour prétendu ? Il faut que Lucien ait une envie sérieuse de se débarrasser de Mme Grandet avant de lui dire que ce n'est pas l'amour, mais l'ambition qui a triomphé chez elle. 26 février 1835. »

3. En marge : « Ainsi, l'étourderie de M. Leuwen défait son plan. »

4. En marge : « Vrai, mais longueur. »

P. 1369.

1. En marge : « *Qui allait à merveille... par curiosité* : mots qui soulagent l'attention. Je n'avais pas cet égard pour le lecteur en 1830, en écrivant le *Rouge*. Changement de style (terme pittoresque). »

2. En marge : « *For me*. La matrice, excitée par un jeune homme bien, parlait. »

P. 1370.

1. En marge : « Modèle : Grandbois et lady M. »

2. En marge : « C'est une espèce de courtisane amoureuse. »

P. 1371.

1. En marge : « *Art*. N'expliquer au lecteur les mauvaises qualités, les qualités sèches de Mme Grandet, que lorsque le lecteur s'y sera un peu attaché, au moins comme à une compagne de voyage. 2 avril. »

P. 1373.

1. En marge : « 26 février 35. PLAN en cinq points. 1^o Lucien veut rompre. 2^o les folies de Mme Grandet l'étonnent et l'attachent un peu. 3^o pour l'éprouver, il lui apprend que ses propos d'amour

étaient commandés par son père. 4^o Mme Grandet se brouille avec M. Leuwen. 5^o Lucien apprend la maladie de Mme de Chasteller et vole à Nancy. — PLAN. Il lui avoue plus tard, pour second coup de poignard, que ses propos d'amour étaient commandés par son père. »

2. En marge : « Comme l'Agar du Guerchin Brera. Jesi. Jugement sur ceci. Voici le détail passionné de ces mouvements que *Koatven* cache sous une phrase ambitieuse et plus ou moins bien faite. 13 mars 35. Comme un peintre ignorant cache sous une draperie un raccourci difficile à faire, mais après huit jours (comme moi le 17 mars), on a oublié la draperie, et l'on n'eût pas oublié le savant raccourci. 17 mars 35. »

3. En marge : « Au fond sorte de courtisane amoureuse. »

P. 1374.

1. En marge : « Gasparrin. »

2. En marge : « M. Chauven. »

P. 1375.

1. En marge : « *Pilotis* : car l'évanouissement relâche, détend les nerfs. »

2. En marge : « Car être humain est un parti. »

P. 1377.

1. Stendhal a laissé à la suite de ce chapitre de nombreuses pages blanches, mais il n'a jamais écrit ce nouveau voyage à Nancy.

2. En marge : « PLAN. Lucien pourrait avouer à Mme Grandet, pour la consoler un peu, qu'il ne lui a fait la cour que par ordre de son père. »

P. 1378.

1. Ce chapitre a été écrit le 18 mars à Rome. « 18 mars. Longue promenade avec Don Φι. [Philippe Caetani]. Il a besoin d'aide de camp pour lui faire conversation. Après quoi, en deux heures vingt-six pages. Arrêté la diligence pour Civita-Vecchia. » — Il semble qu'ensuite Stendhal a seulement revu ce chapitre à Civita-Vecchia le 23 mars. Il a écrit en tête d'un feuillet : « Ruine de Lucien. Offre de banqueroute. Mme Grandet lui offre une pension. Il vend sa maison 100.000 francs. Scène avec le maréchal. Place de 4.000 francs. Départ. Arrivée à Capel. »

2. En marge : « Modèle : M. Meffre. »

P. 1380.

1. En marge : « Les commis. »

2. En marge : « Me porte malheur. »

P. 1382.

1. Voulant enlever toute allusion au maréchal Soult, Stendhal indique en marge de son manuscrit son intention d'écrire simplement : « le général ». Plus haut, il avait laissé un premier plan de cette scène : « PLAN (*made* en vingt et une pages le 19 mars). Après la mort subite et la ruine de M. Leuwen, c'est le vieux maréchal qui fait appeler Lucien et lui dit : « Je veux vous donner une place de six à huit mille. Où la voulez-vous ? (Exactement ainsi, pas plus de paroles.) — Hors de France. — Eh bien ! secrétaire d'ambassade. — Troisième serait trop peu et je n'ai pas de titres pour être second. — Vous êtes bien jeune, et, ce qui est plus rare, bien modeste. Écrivez-moi dans deux jours, et faites-moi connaître le genre de place à laquelle le chevalier Leuwen, lieutenant de cavalerie, s'arrête définitivement. » Lucien écrit : « Second secrétaire, avec huit mille francs. » Le maréchal le fait second secrétaire avec quatre mille et une pension de quatre mille francs. « Cette pension n'est pas bien solide, mais elle durera bien trois ou quatre ans et alors, si vous continuez à travailler comme vous avez fait avec M. de Vaize à l'Intérieur, vous aurez bien huit mille d'appointements. Sur quoi, bonne chance. Adieu. J'ai payé ma dette. Ne me demandez jamais rien. »

P. 1384.

1. En marge : « Mettrai-je le tour de passe-passe de M. le chef de bureau à Dominique ? »

2. Un papillon collé par Stendhal sur les dernières pages de son manuscrit contient cette explication : « Ce qui suit décrit le *départ de Lucien*, qui quitte Paris pour Madrid, que j'appelle Capel. Ce morceau doit terminer le cinquième tome relié que j'ai cousu ici pour ne pas l'égarer. 20 mars 1835 (anniversaire de ce grand jour ; s'il s'était déclaré général en chef de la R[épublique], nous n'aurions pas la liberté de la P[resse]. » Ce n'est point Madrid, mais Rome (que par prudence il ne veut pas plus clairement désigner) et le monde diplomatique de cette ville que Beyle avait eu quelque temps l'idée de décrire dans une troisième partie de son roman. Mais nous avons appris au cours de ces notes qu'il avait renoncé à ce premier projet et que l'histoire de Lucien Leuwen se devait terminer à Paris par son mariage avec Mme de Chasteller, retrouvée et reconquise.

APPENDICE

P. 1387.

1. Le lecteur trouvera en appendice à cette édition tout ce qui dans les manuscrits de *Lucien Leuwen* constitue des essais préparatoires, des esquisses successives, des ébauches abandonnées qu'il

était impossible d'incorporer au texte ou de lui rattacher sous forme de notes.

2. Cet avertissement, imaginé le « 9 février 35, à cinq heures du matin, revenant de Civita-Vecchia. Écrit ici le 10 février », n'est qu'une première esquisse du préambule que le lecteur a trouvé en tête de la première partie de ce roman.

A l'époque où cette esquisse fut écrite, Stendhal pensait intituler son roman *l'Orange de Malte*.

3. En marge de ce passage Stendhal écrit : « Je ne me sens nulle envie de plaire au gros public, qui trouvera ces pages grossières. »

4. En marge Stendhal trace ici le nom de Viennet. On sait quelle rancune cet académicien garda toujours à l'auteur de *Racine et Shakespeare* des quelques critiques qu'il lui avait adressées.

5. Le château de Neuilly où résidaient le roi et la cour.

6. *Var.* : vers la fenêtre pour voir le temps qu'il fait. (Ms.)

P. 1388.

1. Le texte de Stendhal devait enchaîner ici avec le début du chapitre premier de son roman. Sur la page qui lui faisait face on lit cette note : « Jugement du 9 février. — Ce ton tourne à la satire au lieu d'être gai et *jouant* comme un enfant. Serait-ce que le siècle repousse absolument le ton gai ? Fielding est un goguenard plein d'esprit qui raconte une histoire intéressante, avec quelques mauvaises habitudes qui tiennent à l'enfance de l'art et au genre moral mis à la mode par Richardson. »

2. Fragment écrit le 10 février 1835, à Rome.

3. Personnage hypocrite de *Tome Jones*, le roman de Fielding dont Beyle se préoccupe fort tout le temps de la composition de *Lucien Leuwen*.

P. 1389.

1. Femme de l'ambassadeur de France à Rome à cette époque. Elle devait servir de modèle à un personnage de la troisième partie de *Lucien Leuwen*, celle qui ne fut jamais écrite. C'est d'après elle déjà que Beyle avait peint l'héroïne d'une *position sociale*.

2. Micoud d'Umons, longtemps préfet de Liège, avait épousé Mlle Cheminade, de Grenoble, dont le frère était un ami du jeune Henri Beyle. Les Micoud entretenaient également des relations amicales avec les Daru.

3. Ce fragment a été écrit à Civita-Vecchia les 31 janvier et 1^{er} février 1835, par Stendhal, à la suite d'une conversation qu'il avait eue le premier jour avec son compatriote Rubichon qui se rendait à Rome. (Chrb, Chrub, Chrbu ou Chon, en effet, dans ces notes, désignent partout Rubichon.) Les deux hommes avaient échangé des vues sur Grenoble (Cularo) et ce sont ces observations sur la société de cette ville qui permirent à Stendhal de peindre

tout ce petit monde de Montvallier où évolue Lucien Leuwen dans la première partie du roman qui retrace ses aventures. On sait qu'ultérieurement Stendhal substitua Nancy à Montvallier, mais sa peinture ne fut en rien modifiée. — En tête de ces feuillets Beyle avait tracé : « 31 janvier 1835, Civita-Vecchia. Longue conversation avec Chrb de deux heures et demie à huit trois quarts. Je ne me suis pas ennuyé un seul moment. A coudre dans le premier volume, vers la page 150, à Montvallier. »

Un peu plus loin il écrit encore : « 31 janvier 1835. Première *Walk* à la fouille, marche d'escalier (avec M. Rbch). » Beyle se distrayait à cette époque en suivant les fouilles entreprises près de Civita-Vecchia pour retrouver les vestiges de l'art étrusque.

Sur les versos des feuillets de ces conversations Stendhal avait noté les idées qui, à cette époque, lui venaient successivement touchant le plan de son roman ou qui se rapportaient à son existence propre. Les voici : « Amnistie donnée par Dominique à Dominique dans *church* de Civita-Vecchia, le 2 février 1835, à midi et demi. En réjouissance, coups de canon et fumée blanche de la corvette sarde, du bâtiment du pape et du fort. Couronne de fumée d'un coup de canon de la forteresse, qui dure une minute et demie. Grément couleur de suie des bâtiments voisins se détachant sur la fumée blanche des coups de canon. Civita-Vecchia, 2 février 35. »

— « PLAN. — M. Leuwen apprend que M. de Ramûre affecte de contredire son fils, il devine que ce chevalier d'industrie et fin diplomate, etc., etc., a le projet d'avoir un duel avec Lucien pour, s'il le tue, demander une gratification à M. le comte de Beausséant. M. Leuwen, très alarmé, fait acheter tous les billets que M. de Ramûre a sur la place, et fait dire par un chevalier d'industrie de ses amis, fort brave, à Ramûre, que lui Leuwen a fait une collection de ses billets.

« Arranger cela, puis supprimer cette particularité dans la première édition de *l'Orange de Malte*. 31 janvier 35.

« *The plan* a été ma *plague* (tourment) pendant tout le temps de ce roman, au contraire de *Julien*, où le plan était donné et où je ne voulais admettre aucune altération à la vérité. Du 1^{er} mai 1834 au 2 février (*to day*) 1835. »

— « PLAN. — Lucien, au désespoir d'être brouillé avec Mme de Chasteller par Mme Grandet, ne voit pas qu'il n'est qu'à demi brouillé; il croit (comme Dominique avec Menti) son cas sans remède. Pour se consoler, il prend Mme d'Hocquincourt. Mme de Chasteller le sait et l'encourage de façon à rendre la brouille éternelle.

« C'est alors qu'il quitte la France et prend le parti de se faire nommer secrétaire d'ambassade à Madrid-Omar.

« 31 janvier 1835. »

Mais Stendhal a décidé ensuite (voir notre préface) d'arrêter son roman à la fin de la seconde partie. Aussi biffe-t-il le dernier

alinéa qu'il vient d'écrire et trace-t-il en travers : « Non; le troisième volume supprimé. »

Une autre fois il écrit : « *PLAN for the end.* — Une brouille vraiment sérieuse sépare Mme de Chasteller de Lucien. Elle a raison d'être en colère (par la fourberie et scélératesse de Mme Grandet, à laquelle, dès qu'elle a une passion, le chagrin d'amour-propre d'être laissée, les crimes ne coûtent plus rien). Lucien, croyant tout fini, va à Omar. Là, quelque sage lui dit : « Vous ne parviendrez à oublier Mme de Chasteller que par une nouvelle liaison. » Il s'attache à Mme la duchesse qui le fait destituer et le jette dans la pauvreté. Alors, Mme de Chasteller sent renaître toute sa tendresse et l'épouse en lui donnant ce qu'elle a, 15 ou 20.000 livres de rente. Mme Grandet devient un diable quand elle est quittée. Modèle : lady Menti. Extrêmement folle et passionnée. Civita-Vecchia, 5 février 1835. »

Là encore à la ligne où il évoquait le départ de Lucien pour Rome (Omar), Beyle écrit en surcharge : « supprimé. »

En tête de ce dernier feuillet Beyle avait encore laissé cette remarque : « Vingt-quatre pages les 31, 1, 2, 3, en quatre jours. Huit pages par jour. Excellents *fatta* donnés par Chon. »

Signalons enfin que l'importance et la signification de ces pages n'avaient point échappé à Romain Colomb qui en tête avait écrit : « *Études.* — Elles appartiennent à la grande composition à laquelle les trois titres suivants ont été donnés par l'auteur : *Leuwen, l'Orange de Malte, les Bois de Prémol.* Quelques détails sur des personnes marquante du Dauphiné. — Donations à des établissements religieux. — Lu, 25 août 1844. »

4. C'est en novembre 1833 que Beyle alla à Compiègne, sans doute près de la comtesse Curial.

5. Les Périer : industriels et banquiers dont le plus célèbre fut le ministre de Louis-Philippe, Casimir Périer. — Le marquis de Pina fut maire et député de Grenoble.

P. 1390.

1. Pellenc fut préfet à Grenoble de 1832 à 1847.
2. C'était Claude Périer, père de Casimir Périer.
3. Meffrey était un camarade de Henri Beyle de l'École Centrale de Grenoble.
4. Félix Faure camarade de Henri Beyle et pair de France depuis 1832.

P. 1391.

1. Beyle écrit en marge : « Bénéficiaire, 700.000. »
2. On sait que Henri Beyle en mission à Grenoble dans les premiers mois de 1814 signait toutes les proclamations : *de Beyle*, et s'attirait ainsi les lazzi de ses compatriotes

P. 1392.

1. Dans les excellentes notes de son édition, M. Henri Debraye (Champion, 1927) rappelle que l'événement de Grenoble eut lieu en mars 1832. Une mascarade qui raillait le roi et le gouvernement de Juillet avait parcouru la ville le premier dimanche de Carême de cette année-là. Craignant des troubles le préfet fit interdire un bal qui devait avoir lieu ce même soir. Le lendemain un charivari fut donné au préfet. La troupe le réprima rudement. Pour amener l'apaisement, le préfet fut remplacé.

P. 1393.

1. Écrit le 1^{er} février 1835. Et dans la marge ce « PLAN : que Lucien prenne Mme d'Hocquincourt à Mme Grandet, qui furieuse de voir cet effet de ses démarches... Que fait-elle ? Se donner à Dieu, ou au diable ? »

2. Sans aucun doute, le comte de Sainte-Aulaire, ambassadeur de France à Rome.

3. Chargé en 1830 de l'achat de fusils par le Gouvernement de Juillet, Gisquet fut accusé par les libéraux d'avoir odieusement volé. Mais le gouvernement le soutint, le décora et en fit un préfet de police à la fin de 1831.

4. « Il réunissait deux grandes qualités : il était extrêmement charlatan, et extrêmement grand médecin. »

5. Fragment écrit le 15 mai 1834. — Ce même jour Beyle note sur ses manuscrits : « Onze pages sans nulle idée. Peut-être à supprimer. Le 15 mai, après huit journaux. »

P. 1394.

1. En face de ce fragment Beyle écrit ces réflexions qui se rapportent à la présence de Mlle Bérard près de Mme de Chasteller et au Dr Du Poirier : « 1. Il faut que vous ayez bien peu d'amitié pour moi pour être allée chercher cette abominable fée.

— Au contraire, c'est parce qu'on craignait la séduction exercée par vos grâces, que l'on s'est vue réduite à prendre cette précaution extrême. »

2. Ce fragment est daté de « Buongusto, 9 février 1835, revenant de Civita-Vecchia ».

P. 1395.

1. Ce fragment devait être placé suivant Stendhal dans la première partie de son roman. Il a écrit en tête : « Montvallier, premier volume. » Et en marge : « Haute vertu de Mme Grandet. Idée à placer dès Montvallier. »

Et à la fin de ces feuillets « 27 février, vendredi, demain samedi gras. De deux à trois neuf pages, suicide de M. de Cernanges, pour attirer dès Montvallier l'attention sur la vertu de Mme Grandet. » Ces pages ont en effet été écrites le 27 février 1835.

2. *Var.* : d'idée. (Ms.)

3. *Var.* : les talents. (Ms.)

4. Dans le *London Magazine* de mars 1825, Henri Beyle avait consacré au célèbre vicomte *inversif*, comme Balzac appelait d'Arlincourt, tout un article qui est à lire. Il y disait notamment ceci : « Récapitulons les mérites de M. d'Arlincourt : c'est un jeune homme de beaucoup d'imagination, d'un peu, très peu, de talent, et d'une immense fortune. »

5. *Var.* : la vertu. (Ms.)

P. 1396.

1. En marge Stendhal fait cette remarque : « Ce trait fait prévoir la chute de cette vertu. Il vaut mieux peut-être lui laisser l'apparence jusqu'au moment fatal (cinquième volume relié). »

2. Stendhal ajoute en marge : « PLAN. Mme Grandet veut donner le bal, la noblesse n'y veut pas rencontrer Mme la Préfète. Le bal se change en un ornement de *church*. » — « Ce bal doit être dans le troisième volume relié que j'avais porté à Civita-Vecchia, écrit fin. »

P. 1397.

1. Les cinq testaments qui suivent et que nous avons classés ici par ordre chronologique ont tous les cinq été écrits par Stendhal en marge des feuillets de son manuscrit de *Lucien Leuwen*. Tous, du reste, ont pour principal objet d'assurer le sort de ce livre qui tenait tout particulièrement au cœur de Stendhal.

TABLE DES MATIÈRES

\$750214595

TABLE DES MATIÈRES

ARMANCE

PRÉFACE <i>par H. Martineau</i>	11
ARMANCE.	23
APPENDICE :	
Lettre de Stendhal à Prosper Mérimée.	190

LE ROUGE ET LE NOIR — I

PRÉFACE <i>par H. Martineau</i>	195
AVERTISSEMENT	217
CHAPITRE I. Une petite Ville	219
CHAPITRE II. Un Maire.	222
CHAPITRE III. Un Curé.	225
CHAPITRE IV. Un Père et un Fils	230
CHAPITRE V. Une Négociation	234
CHAPITRE VI. L'Ennui.	241
CHAPITRE VII. Les Affinités électives.	248
CHAPITRE VIII. Petits Événements.	258
CHAPITRE IX. Une Soirée à la Campagne.	266
CHAPITRE X. Un grand Cœur et une petite Fortune	274
CHAPITRE XI. Une Soirée.	277
CHAPITRE XII. Un Voyage	281
CHAPITRE XIII. Les Bas à jour	288
CHAPITRE XIV. Les Ciseaux anglais	293
CHAPITRE XV. Le Chant du coq.	296
CHAPITRE XVI. Le Lendemain	299
CHAPITRE XVII. Le Premier Adjoint.	304
CHAPITRE XVIII. Un Roi à Verrières.	308
CHAPITRE XIX. Penser fait souffrir.	320
CHAPITRE XX. Les Lettres anonymes.	328

CHAPITRE XXI. Dialogue avec un Maître.	332
CHAPITRE XXII. Façons d'agir en 1830.	344
CHAPITRE XXIII. Chagrins d'un fonctionnaire.	356
CHAPITRE XXIV. Une Capitale	369
CHAPITRE XXV. Le Séminaire.	375
CHAPITRE XXVI. Le Monde ou ce qui manque au riche	382
CHAPITRE XXVII. Première Expérience de la vie	392
CHAPITRE XXVIII. Une Procession	395
CHAPITRE XXIX. Le premier Avancement	402
CHAPITRE XXX. Un ambitieux	416

LE ROUGE ET LE NOIR — II

CHAPITRE I. Les Plaisirs de la Campagne	435
CHAPITRE II. Entrée dans le Monde	445
CHAPITRE III. Les Premiers Pas	453
CHAPITRE IV. L'Hôtel de La Mole.	456
CHAPITRE V. La Sensibilité et une grande Dame dévote.	467
CHAPITRE VI. Manière de prononcer.	470
CHAPITRE VII. Une Attaque de goutte	476
CHAPITRE VIII. Quelle est la Décoration qui distingue ?	484
CHAPITRE IX. Le Bal.	493
CHAPITRE X. La reine Marguerite	502
CHAPITRE XI. L'Empire d'une jeune fille	509
CHAPITRE XII. Serait-ce un Danton ?	513
CHAPITRE XIII. Un Complot	519
CHAPITRE XIV. Pensées d'une jeune fille	527
CHAPITRE XV. Est-ce un complot ?	533
CHAPITRE XVI. Une Heure du matin.	538
CHAPITRE XVII. Une vieille Épée	544
CHAPITRE XVIII. Moments cruels.	548
CHAPITRE XIX. L'Opéra Bouffe.	554
CHAPITRE XX. Le Vase du Japon	563
CHAPITRE XXI. La Note secrète.	569
CHAPITRE XXII. La Discussion	574
CHAPITRE XXIII. Le Clergé, les Bois, la Liberté	581
CHAPITRE XXIV. Strasbourg	589
CHAPITRE XXV. Le Ministère de la Vertu.	595
CHAPITRE XXVI. L'Amour moral.	601
CHAPITRE XXVII. Les plus belles Places de l'Église	605
CHAPITRE XXVIII. Manon Lescaut	608
CHAPITRE XXIX. L'Ennui	612
CHAPITRE XXX. Une Loge aux Bouffes	615
CHAPITRE XXXI. Lui faire peur.	619
CHAPITRE XXXII. Le Tigre.	624

TABLE DES MATIÈRES

1597

CHAPITRE XXXIII. L'Enfer de la Faiblesse	629
CHAPITRE XXXIV. Un Homme d'esprit	634
CHAPITRE XXXV. Un Orage	640
CHAPITRE XXXVI. Détails tristes	645
CHAPITRE XXXVII. Un Donjon	651
CHAPITRE XXXVIII. Un Homme puissant	656
CHAPITRE XXXIX. L'Intrigue	662
CHAPITRE XL. La Tranquillité	666
CHAPITRE XLI. Le Jugement	670
CHAPITRE XLII	676
CHAPITRE XLIII.	681
CHAPITRE XLIV.	686
CHAPITRE XLV	693

APPENDICE :

Projet d'article sur <i>le Rouge et le Noir</i>	700
Procès d'Antoine Berthet.	715

LUCIEN LEUWEN

PRÉFACE par H. Martineau	733
Première préface	761
Deuxième préface	761
Troisième préface	762
Première partie	765
Deuxième partie	1065
APPENDICE.	1385

BIBLIOGRAPHIE	1415
-------------------------	------

NOTES ET VARIANTES :

<i>Armance</i>	1425
<i>Le Rouge et le Noir</i>	1457
<i>Lucien Leuwen</i>	1487

*Ce volume, le quatrième
de la « Bibliothèque de la Pléiade »
publiée aux Éditions Gallimard,
a été achevé d'imprimer
sur bible des Papeteries Bollore
le 14 Avril 1972,
sur les presses
de l'Imprimerie Mame
à Tours.
La reliure a été exécutée
par Babouot à Paris.*

*N° d'édition : 16547. Dépôt légal : 2^e trim. 1972. (4321.)
Imprimé en France.*

3750214595

9771

7

nasara

894

922

943

Ritoulle

906

932

916 Chastelle

928 → grande dispute
Ange .

PQ2435
A2M38r
V.1
C-2

DATE DUE

SEP 9 1999

GAYLORD

PRINTED IN U.S.A.

WERT
BOOKBINDING
Grantville, Pa.
JULY-SEPT 1997
We're Quality Bound

